

EX-LIBRIS



UNIVERSIDADE  
1934

UNIVERSIDADE DE SÃO PAULO  
ESCOLA SUPERIOR DE AGRICULTURA  
LUIZ DE QUEIROZ

Nº 712

A. L. P. 3-76 852

863

2 11.08 00-5



LES MERVEILLES DE LA NATURE

LES MAMMIÈRES



LES MERVEILLES DE LA NATURE

L'HOMME ET LES ANIMAUX

Par A.-E. BREHM

DESCRIPTION POPULAIRE DES RACES HUMAINES ET DU RÉGNE ANIMAL

CARACTÈRES, MŒURS, INSTINCTS, HABITUDES ET RÉGIME

CHASSES, COMBATS, CAPTIVITÉ, DOMESTICITÉ, ACCLIMATATION, USAGE ET PRODUITS

10 volumes grand in-8 de chacun 800 pages, avec environ 6 500 figures intercalées dans le texte et 176 planches tirées hors texte sur papier teinté..... 110 fr.

CHAQUE VOLUME SE VEND SÉPARÉMENT

Broché..... 11 fr. — Relié en demi-chagrin, plats toile, tranches dorées..... 16 fr.

LES RACES HUMAINES

PAR LE D<sup>r</sup> R. VERNEAU

1 vol. gr. in-8, avec 500 figures..... 11 fr.

LES MAMMIFÈRES

ÉDITION FRANÇAISE PAR Z. GERBE

2 vol. gr. in-8, avec 770 figures et 40 planches..... 22 fr.

LES OISEAUX

ÉDITION FRANÇAISE PAR Z. GERBE

2 vol. gr. in-8, avec 500 figures et 40 planches..... 22 fr.

LES REPTILES ET LES BATRACIENS.

ÉDITION FRANÇAISE PAR E. SAUVAGE

1 vol. in-8, avec 600 figures et 20 planches..... 11 fr.

LES POISSONS ET LES CRUSTACÉS

ÉDITION FRANÇAISE PAR E. SAUVAGE ET J. KUNCKEL D'HERCULAÏS

1 vol. gr. in-8 de 750 pages, avec 524 figures et 20 planches..... 11 fr.

LES INSECTES

LES MYRIAPODES, LES ARACHNIDES

ÉDITION FRANÇAISE PAR J. KUNCKEL D'HERCULAÏS

2 vol. gr. in-8, avec 2060 figures et 36 planches..... 22 fr.

LES VERS, LES MOLLUSQUES

LES ÉCHINODERMES, LES ZOOPHYTES, LES PROTOZOAIREs

Et les Animaux des grandes profondeurs

ÉDITION FRANÇAISE PAR A.-T. DE ROCHEBRUNE

1 vol. gr. in-8, avec 1200 figures et 20 planches..... 11 fr.

ENVOI FRANCO CONTRE UN MANDAT SUR LA POSTE.

509  
L. Gerbe

A.-E. BREHM

MERVEILLES DE LA NATURE

LES

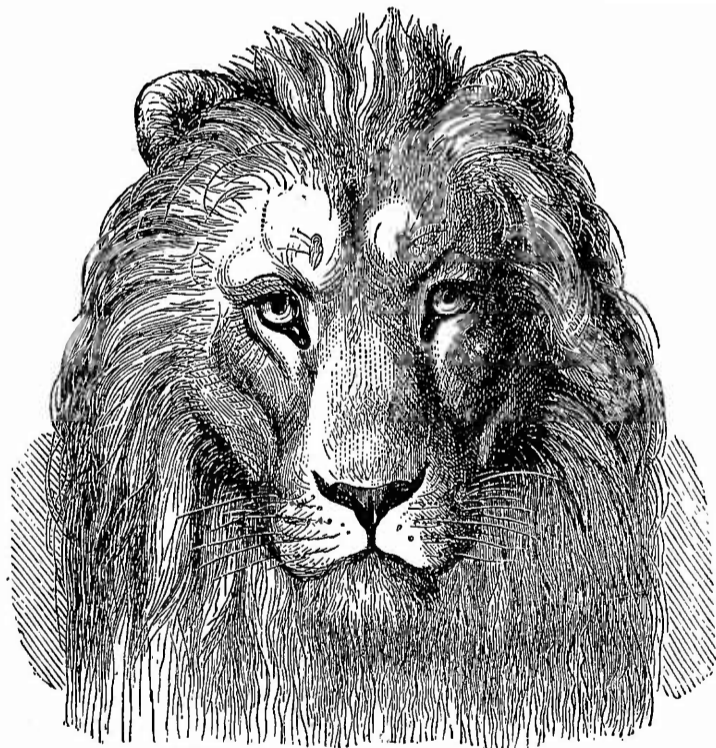
MAMMIFÈRES

CARACTÈRES, MŒURS, CHASSES, COMBATS, CAPTIVITÉ, DOMESTICITÉ  
ACCLIMATATION, USAGES ET PRODUITS

ÉDITION FRANÇAISE

PAR

Z. GERBE



PARIS

LIBRAIRIE J.-B. BAILLIÈRE ET FILS

19, rue Hautefeuille, près du boulevard Saint-Germain

Tous droits réservés.





# AVANT-PROPOS

---

BUFFON qui, le premier, par un style harmonieux et imagé, révéla tout le charme de la science, mérita le titre de peintre de la nature : BREHM a marché sur les traces de son illustre devancier ; ce n'est pas un savant de cabinet, qui n'a vu que des animaux empaillés sous les vitrines d'une galerie, prisonniers derrière les grilles d'une ménagerie ou conservés dans l'alcool d'un bocal ; il a étudié de près la nature vivante, l'être qui sent et se meut.

Formé, dès sa jeunesse, par les leçons et l'exemple de son père qui l'ont habitué à observer les animaux par lui-même, il est allé, plus tard, et pendant de longues années, étudier jusque dans leur sauvage patrie les animaux inconnus dans nos climats. Voyageur infatigable, il a parcouru l'ancien monde depuis les déserts brûlants de l'Afrique tropicale jusqu'aux mers du cercle polaire ; citoyen de trois continents, il a vécu de longues années de la vie nomade des peuples sauvages ; chasseur intrépide, il a fouillé dans leurs mystérieuses profondeurs les savanes inaccessibles et les forêts vierges.

Aujourd'hui, conteur plein de verve, il nous fait le compagnon de ses courses aventureuses ; il déroule devant nous les scènes pittoresques de la vie du désert et nous décrit les grandes chasses dont les mers glaciales sont le théâtre.

Ce livre est tout à la fois une biographie des animaux et un voyage autour du monde, en compagnie d'un naturaliste qui comprend la physionomie des animaux et qui se plaît à raconter ses impressions, ses souvenirs de voyages et à fixer l'état de la science.

Les *Merveilles de la nature* nous font connaître d'abord les différentes *races humaines* qui peuplent le globe ; c'est un tableau pittoresque qui comprend à la fois leur première origine, les phases de leur développement et de leurs progrès à travers les siècles ; les contrastes remarquables et les traits caractéristiques qui les distinguent soit au point de vue physique, soit au point de vue moral, les coutumes que les voyageurs ont observées à l'état sauvage et à l'état de civilisation ; en un mot, tout ce que les traditions des peuples, tout ce que les recherches et les découvertes de l'histoire et de la géographie ont réuni de certain touchant cette créature qu'on appelle l'Homme.

Puis vient l'*Histoire des animaux*, qui nous offre le récit exact et pittoresque des conquêtes de l'homme dans le domaine de l'histoire naturelle ; elle nous fait connaître ceux qui sont comme nous les hôtes de cette terre, qui, sans cesse mêlés à notre vie, amis ou ennemis, serviteurs ou esclaves, commensaux ou prisonniers, se partagent avec l'homme le vaste domaine où s'agitent nos destinées.

Les figures intercalées dans le texte et les planches tirées hors texte sur papier teinté ont été semées dans le livre avec prodigalité : quelques-unes sont le premier dessin fidèle du sujet qu'elles représentent ; toutes, exécutées sous les yeux de l'auteur, d'après nature, font revivre les animaux sous la physionomie qui leur est propre, dans l'attitude qui leur est familière, harmonieusement encadrés dans les paysages de leur patrie : ce sont des portraits photographiés avec un si vif sentiment de la nature que,

sous les figures noires, on croirait deviner les couleurs naturelles de chaque animal, ou des tableaux de genre pris sur le fait, dans la vie intime des animaux sauvages ou des animaux domestiques.

Cet ouvrage est ainsi, à la fois, un riche album et un livre intéressant qui parle à l'esprit et aux yeux.

A ces mérites divers, qui disent assez la valeur, est venu se joindre le précieux concours qu'a bien voulu nous prêter M. GERBE, préparateur du cours d'Embryogénie au Collège de France.

Pour les savants et pour ceux qui se livrent spécialement à l'étude de la zoologie, ce livre sera, grâce au véritable esprit scientifique et à la méthode sévère de l'auteur, un précieux auxiliaire, assez sérieux pour instruire, assez original pour charmer.

Aux praticiens, agriculteurs, industriels, il parlera des soins à donner aux animaux domestiques, de leur élève, de leurs maladies : pour eux, il s'occupera de l'acclimatation et de la domestication des espèces nouvelles, de la destruction des animaux nuisibles, de la protection due aux animaux utiles, de l'emploi des produits qui font la richesse de nos manufactures, etc.

Enfin à tous ceux, petits et grands, qui

cherchent dans les lectures sérieuses des joies douces et des émotions vraies ; à ceux qui, ne possédant sur l'histoire naturelle aucune notion positive, désirent s'initier à l'étude des merveilles innombrables de l'univers qui se révèlent chaque jour à nos yeux, il apportera profit et plaisir, une instruction amusante et un amusement instructif ; il excitera l'active curiosité de l'enfant, qui retrouvera l'image et l'histoire des animaux qu'il a vus dans nos jardins zoologiques, ou qui se présentent chaque jour à son observation ; il sera un sujet de méditation pour l'âge mûr ; mis à la portée de tous les âges et de tous les esprits, s'adressant à toutes les intelligences, comme à toutes les positions sociales, il répandra partout, au foyer de la famille comme dans l'atelier, les salutaires leçons de la science.

Aujourd'hui que la science a sa place faite dans le domaine de la littérature et occupe tous les bons esprits, nous nous plaisons à croire que ce livre répond à un besoin, et que cette encyclopédie, où le vrai luxe de l'exécution est uni à un bon marché inusité, prendra sa place dans la bibliothèque de la famille, à côté des *Merveilles de la science* dont la *Vie des Animaux illustrée* doit former le pendant et le complément.

# INTRODUCTION

## CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES SUR LES MAMMIFÈRES

**Uniformité du plan d'organisation.** — Les mammifères sont les premiers des vertébrés ; et la baleine réclame cette première place avec autant de droit que l'homme, le plus parfait et le plus élevé de tous les animaux. Les mêmes proportions dans les diverses parties du corps, la masse prépondérante du cerveau se voient chez l'éléphant comme chez la souris, chez le chien comme chez l'ornithorhynque.

Les mammifères ont une respiration pulmonaire complète, un sang rouge et chaud ; ils mettent au monde des petits vivants, que la mère nourrit avec un liquide spécial, le lait, sécrété par des glandes mammaires ou mamelles.

Ils forment une classe nettement définie et circonscrite ; et quelque dissemblables qu'ils puissent être, leur structure interne est toujours la même.

Au premier abord, il paraît difficile d'admettre que le lion et la baleine, le phoque et la chauve-souris soient créés sur le même plan ; cependant un simple coup d'œil jeté sur le squelette suffit pour montrer cette unité de plan à travers toutes les différences de forme.

**Squelette.** — Chez tous les mammifères, le crâne est séparé de la colonne vertébrale. Il est formé des mêmes os, ayant les mêmes rapports essentiels. La mâchoire supérieure est soudée au crâne ; les dents sont constamment implantées dans des cavités spéciales ou alvéoles.

Le cou, aussi bien chez la girafe qui a cette région fort étendue, que chez la taupe où elle est excessivement restreinte, est formé de sept *vertèbres cervicales* ; quelques paresseux paraissent en avoir un plus grand nombre et quelques cétacés moins, mais en y regardant de près, on voit que, chez les uns, des vertèbres dorsales ont été prises pour des vertèbres cervicales, et que, chez les autres, il y a fusion de plusieurs vertèbres entre elles. Les mammifères ont de dix à vingt-trois *vertèbres dorsales*, de deux à neuf *vertèbres lombaires*, autant de *vertèbres sacrées* et de quatre à quarante-six *vertèbres caudales*.

Toutes les vertèbres portent des côtes, au moins rudimentaires ; cependant on ne regarde généralement comme côtes que les os longs, plats, recourbés, articulés en arrière avec les vertèbres dorsales, et se réunissant en avant, soit directement, soit par l'intermédiaire de cartilages, avec le sternum. La

proportion varie beaucoup entre le nombre des *côtes vraies*, c'est-à-dire articulées isolément avec le sternum, et celui des *côtes fausses*, c'est-à-dire articulées avec le sternum par l'intermédiaire d'une masse cartilagineuse commune.

Ce sont les membres qui, de toutes les parties du squelette, présentent les plus grandes variations. Chez les cétacés, les membres postérieurs disparaissent complètement ou sont réduits à de simples moignons. Aux membres antérieurs, c'est la portion scapulaire et la main qui varient le plus. La clavicule est très développée ou manque complètement, suivant que l'animal est fouisseur ou coureur. Les doigts existent ou sont atrophiés, ou soudés, suivant que l'on a affaire à une main, à une patte, à un sabot ; leur nombre varie entre cinq et un. Le développement des autres os des membres est aussi très variable ; mais toutes ces variations ne suffisent pas pour masquer l'uniformité de plan.

Cette uniformité est telle que quelques os suffisent pour restaurer tout le squelette d'un animal inconnu.

**Muscles.** — Ce squelette, vraie charpente osseuse, est mis en mouvement par des muscles (vulgairement nommés *viande* ou *chair*), qui s'insèrent aux os de la manière la plus favorable pour la motilité, et le plus souvent pour la force à employer.

Les muscles sont en harmonie avec la structure du squelette et le genre de vie de l'animal. Tel muscle manque chez un animal, qui est très développé chez un autre ; la baleine n'a pas de muscles du cou proprement dits, tandis que, chez le singe, ils sont aussi développés que chez l'homme. Les mammifères qui grimpent, fouissent ou volent ont de forts muscles pectoraux pour fléchir le bras ; ceux qui courent, ont les muscles de la cuisse et de la hanche très vigoureux ; ceux qui se servent de la queue comme d'un cinquième membre ont les muscles de cette partie très développés ; les muscles de la face manquent chez l'ornithorhynque et sont très développés chez les carnassiers, etc.

En un mot, chaque animal est organisé en vertu de son genre de vie, ou plutôt, son organisation a déterminé son genre de vie.

**Appareil digestif.** — L'appareil digestif, quoique présentant partout le même plan, offre aussi de nombreuses variations.

La *bouche* est caractéristique : elle est garnie de lèvres charnues et très sensibles, et renferme une langue qui est le véritable organe du goût.

La bouche est adaptée à chaque être et saisit  
L'aliment convenable au corps qui le choisit ;  
D'une dent forte ou faible armée ou dépourvue,  
La mâchoire accomplit sa fonction prévue (1).

Les *dents*, implantées dans les deux mâchoires, ne se montrent nulle part aussi développées que chez les mammifères ; elles témoignent du genre d'alimentation de l'animal et donnent des caractères excellents pour les classifications. On les divise selon leurs fonctions et leurs formes en *incisives*, qui coupent ; en *canines*, qui déchirent ; et en *molaires*, qui broient. Quelques espèces, comme les fourmiliers, en sont complètement dépourvues, tandis que d'autres, comme les dauphins, en comptent plus de deux cents ; mais, armées ou non, qu'elles soient minces et nues ou pourvues de fortes dents, les mâchoires n'en sont pas moins en parfaite harmonie avec le régime de l'animal.

A la bouche fait suite l'*œsophage*, qui, chez les mammifères, ne présente jamais de dilatation.

L'*estomac* est une poche à parois plus ou moins minces, simple ou divisée en trois cavités. Il présente une forme particulière chez les animaux qui mâchent leurs aliments après les avoir avalés une première fois, et qui ne les digèrent qu'après cette opération.

L'*intestin* et les autres organes de la vie animale, tels que les *glandes salivaires*, le *foie*, le *pancréas*, et les *reins*, ne présentent rien de particulier. Notons cependant que les mammifères sont les seuls chez lesquels l'urine est expulsée isolément, et chez lesquels aussi l'on rencontre souvent au voisinage de l'anus des glandes qui sécrètent une matière très odorante ou fétide.

*Appareil circulatoire*. — Il ne varie que très peu chez les divers mammifères.

Le *cœur* a deux ventricules et deux oreillettes ; les *artères* sont élastiques ; les *veines* munies de valvules ; les *vaisseaux lymphatiques* présentent de nombreuses anastomoses entre eux et viennent aboutir dans la veine cave supérieure.

*Appareil respiratoire*. — La cavité thoracique est complètement séparée de la cavité abdominale par le diaphragme. Les *poumons* y sont librement suspendus, et ne communiquent pas avec des sacs aériens.

La *trachée* se divise en deux, et quelquefois en trois branches, comme chez les cétacés et la plupart des solipèdes.

Il n'y a jamais qu'un *larynx*, situé à l'extrémité supérieure de la trachée, et constitué par sept cartilages. Chez quelques espèces, sa cavité communique avec des poches aériennes.

*Système nerveux et organes des sens*. — Le *cerveau* et les *nerfs* offrent de grandes variations.

(1) Traduction inédite de Ch. Meaux Saint-Marc.

Le premier remplit toujours la cavité crânienne, mais celle-ci est parfois très petite, et la masse cérébrale est par conséquent très restreinte. Chez aucun mammifère, le cerveau ne l'emporte autant sur la moelle épinière et n'est aussi développé que chez l'homme. Cela témoigne de la supériorité de ce dernier sur les autres animaux. Chez les mammifères les moins intelligents, le cerveau ressemble à celui des oiseaux ; mais on peut le voir chez les autres se développer rapidement, et présenter des circonvolutions, dont le nombre et l'étendue sont généralement en rapport avec le développement intellectuel.

Les organes des sens sont disposés d'une manière très harmonique ; il n'y a d'exception que pour les cétacés. Ils ont bien un nez, mais il n'est point un *organe d'olfaction*, les nerfs propres à cette fonction manquant complètement. Les fosses nasales, chez eux, ne forment qu'une cavité respiratoire. Chez tous les autres mammifères, il y a deux narines, formées par des os et des cartilages. Parfois le nez se prolonge en une trompe qui est un organe tactile et préhenseur. Les cornets nasaux, sur lesquels vient s'épanouir le nerf olfactif, sont plus ou moins développés, et en même temps l'odorat est plus ou moins parfait.

L'*organe auditif* est plus compliqué que chez les autres animaux ; l'oreille moyenne renferme toujours trois osselets, le *marteau*, l'*enclume* et l'*étrier* ; chez les mammifères les plus élevés, chez les espèces terrestres surtout, il y a un pavillon extérieur souvent très ample.

La *vue* n'a généralement pas une très grande étendue. Les yeux, toujours au nombre de deux, sont relativement petits, et les mouvements de l'iris ne sont pas volontaires. La membrane clignotante est atrophiée ou rudimentaire ; les paupières sont parfaites, parfois munies de cils, et la pupille est ronde ou allongée soit transversalement, soit verticalement. Chez quelques mammifères, la taupe aveugle par exemple, les yeux sont atrophiés. Les muscles moteurs du globe oculaire sont souvent plus nombreux et plus développés que chez l'homme.

Le *goût*, chez la plupart des mammifères, est très développé, ce que fait préjuger, d'ailleurs, une langue charnue et riche en nerfs. Cette langue varie beaucoup quant à sa forme, à sa structure et à ses mouvements ; elle est tantôt large, lisse, immobile, tantôt mince, longue, protractile ; elle est parfois frangée sur les côtés, munie de papilles, comme chez tous les féliens. Elle peut porter à la face inférieure un appendice, ou langue accessoire.

Le sens du *tact* se montre assez parfait ; le nez, les pattes, les poils de la moustache sont des organes tactiles pour les mammifères. La sensibilité, d'ailleurs, est répartie sur toutes les parties du corps.

*Peau*. — Les mammifères, à cause des poils qui les recouvrent, ont été quelquefois nommés *pilifères*. Chez la grande majorité on trouve des poils, que

l'on distingue en *poils laineux* et *poils soyeux* ; mais, chez quelques-uns, le corps est nu ou recouvert d'écaillés, de piquants, de plaques cornées, de squames ; ce sont là les différentes formes que peuvent prendre les productions cutanées, quoique toutes soient constituées par la même substance.

Les *ongles* présentent aussi de très-grandes variations ; ils sont tantôt lisses et minces, tantôt épais et arrondis, droits ou recourbés, pointus ou émoussés. Selon la disposition qu'ils affectent, ils constituent des ongles proprement dits, des griffes, des sabots.

*Appareil génital.* — La conformation de l'appareil génital est caractéristique.

Les organes internes consistent, chez toutes les femelles de mammifères, en deux *ovaires*, deux *trompes* et un *utérus* où se développe l'ovule. L'ovaire est sphérique, ovoïde ou en grappe ; il renferme une quantité prodigieuse de petits ovules. Les trompes, tubes conducteurs de l'ovule, s'ouvrent séparément de chaque côté dans la cavité de l'utérus. Chez les marsupiaux et chez beaucoup de rongeurs, il y a deux utérus ; les autres mammifères n'en ont qu'un seul, qui est bifide ou simple. L'utérus, chez les ornithorhynques, débouche à l'extrémité anale du rectum, dans une sorte de cloaque ; chez les autres mammifères, son ouverture extérieure est distincte de celle de l'anus.

Les *mamelles* ne manquent chez aucun mammifère ; elles sont ou pectorales, ou ventrales, ou inguinales ; mais dans beaucoup de cas elles occupent à la fois les trois régions de la poitrine, de l'abdomen et de l'aîne. Leur nombre varie de deux à douze. Elles sont formées de tubes flexueux, en cul-de-sac, qui sécrètent le lait, lequel sort par plusieurs trous dont est criblé le mamelon. Ces glandes commencent à fonctionner un peu avant l'accouchement ; elles ne sont qu'indiquées dans la jeunesse.

**Mouvements.** — Les mammifères n'ont généralement pas une activité très-grande : il en est peu qui soient continuellement en mouvement. L'on pourrait dire qu'ils prennent la vie au sérieux ; qu'ils ne veulent pas dépenser leur force inutilement. Ce n'est, en effet, que dans le premier âge, ou lorsque l'amour les aiguillonne, quelquefois aussi lorsque la faim les presse, qu'ils jouent et s'agitent à plaisir. Le plus ordinairement ils semblent dominés par la matière, retenus par le poids de leur corps. Un chien couché sur le dos, un chat reposant sur un mol oreiller, un bœuf ruminant, sont des types d'indolence. Et cependant les mammifères sont loin d'avoir les mouvements bornés, car ils marchent, courent, sautent, grimpent, volent, nagent et plongent.

*Marche.* — Les mammifères marchent sur deux ou sur quatre pattes. Aucun d'eux, pas même les singes, n'a comme l'homme la station verticale en marchant. Les kanguroos, qui ne se servent que de leurs pattes de derrière, ne marchent pas, ils sautent, et les gerboises, qui mettent une de leurs

pattes de derrière devant l'autre, sont loin de se tenir debout. Tous les autres mammifères terrestres marchent à quatre pattes, avançant à la fois un des membres de devant et le membre de derrière du côté opposé. L'éléphant, l'hippopotame, le chameau, la girafe, et plusieurs antilopes font exception ; ils avancent à la fois les deux jambes du même côté, en d'autres termes, ils ont naturellement cette marche particulière que l'on fait prendre par artifice aux chevaux, et que l'on connaît sous le nom d'*amble*. Quand l'animal hâte le pas, on croirait qu'il quitte sa démarche ordinaire, le pas ou l'amble ; qu'il pose à terre et relève d'abord les deux pieds de devant, puis les deux pieds de derrière ; il n'en est rien cependant. La rapidité de la marche varie tellement qu'il ne peut être question de moyenne ; on ne l'a d'ailleurs guère mesurée que pour le cheval.

*Saut.* — Tous les mammifères qui courent en sautant, progressent en étendant brusquement leurs pattes de derrière préalablement fléchies, et font des bonds au lieu de pas. Ceux qui ne sautent que lorsqu'ils attaquent ou lorsqu'ils veulent franchir un obstacle, s'élancent de leurs quatre pattes à la fois, mais en appuyant surtout sur celles de derrière. La queue détermine la direction du bond ; aussi est-elle très-développée chez tous les animaux sauteurs, chez les singes comme chez la gerboise, chez le chat comme chez le kangaroo. Dans quelques cas, chez les gibbons, par exemple, ce sont les pattes de derrière qui remplissent l'office de gouvernail.

Les mammifères sont de tous les animaux ceux qui sautent le mieux, mais la force de projection n'est pas la même chez tous. Un singe peut, d'un bond horizontal, atteindre une branche à 6 ou 10 mètres de haut ; un écureuil saute d'une hauteur de 20 mètres et plus ; un cerf passe par-dessus un obstacle de 2 mètres et demi de haut, un lion de 3 mètres ; un chamois franchit un précipice de 3 mètres de large ; un bouquetin saute jusqu'à une hauteur verticale de 3 mètres. La marche sautillante des marsupiaux sauteurs dépasse en rapidité la course de l'homme.

*Action de grimper.* — Le grimper, chez les mammifères, présente des particularités curieuses. L'on trouve des grimpeurs remarquables parmi ceux qui vivent sur les arbres. Ils se servent, à cet effet, non-seulement de leurs pattes, mais encore de leur queue ; ils s'accrochent à l'aide de cette dernière. Tous les singes de l'ancien continent grimpent en saisissant la branche avec leurs quatre mains, en fléchissant les membres antérieurs et en étendant les membres postérieurs. L'inverse peut aussi se produire, car il n'y a pas de différence chez eux entre les quatre membres. Les singes de l'Amérique grimpent tout autrement. Ils sont plus paresseux, par suite plus lents et plus prudents que leurs congénères de l'ancien monde, et ne se meuvent pas de la même manière. Ils grimpent bien aussi à l'aide de leurs mains, mais leur queue leur sert à se maintenir. Ils l'enroulent

autour d'une branche, s'y suspendent et peuvent alors se servir librement de leurs quatre mains ; ou bien ils grimpent après elle comme après une corde tendue.

D'autres grimpeurs se cramponnent à l'écorce au moyen de leurs ongles recourbés, crochus, et ne se servent pas de leur queue ou l'appuient au plus contre le plan sur lequel ils grimpent. Les écureuils, les chats, les martres, les ours, nous offrent des exemples de ce mode de grimper. Ils se meuvent très-rapidement, courent sur des plans horizontaux, obliques, même verticaux, et quelques-uns, comme les phalangers et les opossums, sont encore pourvus d'une queue prenante, et ne le cèdent que peu aux singes en agilité.

Les paresseux grimpent avec bien plus de lourdeur. Quoique les ongles qui arment leurs pieds soient vigoureux, ils s'en servent peu pour se cramponner à l'écorce ; car ils grimpent, comme l'homme, en embrassant toute la branche. D'autres animaux s'élèvent le long des parois de rochers, sur les flancs les plus rapides des montagnes. Les cynocéphales, qui sont maladroits sur les arbres, sont passés maîtres dans cette manière de grimper ; les ruminants des montagnes les suivent de près. Ils ne font que monter ; mais monter est, là, réellement grimper, et demande non moins de sûreté, non moins d'habileté que n'en offrent les animaux précédents. Du reste, j'ai vu dans les forêts vierges de l'Afrique des chèvres monter sur des troncs obliques et courir dans les branches. Les singes, les chats, les écureuils, les martres non-seulement grimpent, mais ils ont encore la faculté de descendre la tête la première ; toutefois, dans ce dernier cas, ils glissent plutôt qu'ils ne rampent, et ne peuvent s'arrêter.

*Vol.* — Quelques mammifères peuvent voler ou pour mieux dire voleter, car cet acte n'arrive jamais chez eux à la perfection. Les écureuils et les marsupiaux volants nous en présentent une première ébauche. Lorsqu'ils sautent d'une grande hauteur, ils se servent de la membrane tendue entre leurs membres, comme d'un parachute, mais ils ne sauraient se soutenir dans l'air en agitant cette membrane. Les galéopithèques, qui forment la transition entre les singes et les chiroptères, ne peuvent rien de plus. Les vraies chauves-souris, seules, sont capables de parcourir l'espace au moyen de la membrane aliforme qui se développe entre leurs membres et leurs doigts démesurément allongés. Elles l'étendent et en frappent l'air obliquement. On dirait, à les voir, que leur vol est des plus faciles : elles se retournent si rapidement, si brusquement, qu'il faut être bon chasseur pour les tirer au vol ; elles font des crochets, montent et descendent avec rapidité. Et cependant ce n'est pas là un vol ; elles ne font que se retourner lourdement, ramper dans l'air. Le moindre souffle de vent vient déranger la chauve-souris dans sa course aérienne ; par la tempête, elle ne peut voler, et cela se comprend aisément. La membrane aliforme représente une surface à travers laquelle l'air

ne peut passer comme à travers l'aile des oiseaux. Pour s'élever, l'animal ramène un peu son aile, mais la pesanteur l'emporte, et tend à le faire baisser ; en abaissant l'aile, il s'élève, mais en la ramenant il tombe, et doit nécessairement voleter. Les mammifères volants sont un malheureux intermédiaire entre les créatures terrestres et les créatures aériennes. L'écureuil volant ne court que très-mal sur le sol ; la chauve-souris n'y fait que boiter, et pour dormir elle se suspend par ses pattes de derrière, la tête penchée vers le sol.

*Natation et action de plonger.* — Les mammifères sont mieux partagés sous le rapport de la faculté de nager et de plonger. Quelques-uns parmi les singes, tels que les gibbons, les orangs, les cynocéphales, sont seuls incapables de se soutenir sur l'eau. Tous les autres mammifères nagent ou au moins se soutiennent quelque temps à la surface. Les cercopithèques nagent et plongent à merveille ; les chiroptères se maintiennent longtemps sur les flots ; tous les carnassiers, les rongeurs, les solipèdes, les ruminants, les pachydermes, savent nager ; parmi les marsupiaux et les édentés, il en est qui vivent dans l'eau, et les autres, sans doute, peuvent y rester quelque temps sans danger. Mais, à l'exception de quelques-uns qui appartiennent aux ordres les plus élevés, les véritables mammifères aquatiques sont les phoques et les cétacés. Ils ont passé de à l'état *poissons à mamelles*, ou dépourvus de branchies, et, pour respirer, ils n'ont besoin que de quitter un instant leur milieu, ou d'en faire sortir une partie de leur corps. Ils naissent dans l'eau, ils y vivent, ils y aiment, ils y meurent.

Pour suivre le développement de la faculté de nager et des organes de natation chez les divers mammifères, considérons d'abord les animaux qui ne nagent pas volontiers. Leurs pieds enfermés dans un sabot sont les organes les plus imparfaits, mais que nous voyons se perfectionner à mesure que le sabot se divise. Parmi les multiongulés, nous trouvons des nageurs accomplis, un animal aquatique même, l'hippopotame. La main est plus parfaite que le sabot ; toutefois il faut encore une grande habileté pour pouvoir s'en servir comme d'un organe de natation. La nage est plus facile aux animaux qui ont des pattes. La membrane palmaire qui réunit les doigts fait de la patte une large rame, d'autant plus accomplie que la membrane est plus étendue. La présence de cette membrane n'est pas chose indispensable ; la musaraigne d'eau nage au moins aussi bien que l'ornithorhynque, et à la place du pied palmé de celui-ci, elle n'a que quelques poils raides entre les doigts. Les phoques forment transition entre les animaux à pattes et les cétacés ; leurs membres antérieurs et postérieurs sont devenus des nageoires, leurs doigts, en totalité, étant compris dans leur membrane nataire, et les ongles seuls faisant encore saillie. Chez les cétacés, les doigts sont réunis les uns aux autres par du tissu cartilagineux, et la nageoire n'a plus qu'un mouvement d'ensemble ; les membres

postérieurs ont disparu ; mais la queue est aplatie et transformée en une véritable nageoire.

Une telle différence dans les organes amène aussi une grande différence dans les mouvements. Les animaux à pattes ou à sabots trépignent dans l'eau, et se poussent ainsi en avant ; les cétacés et les phoques se servent de leurs nageoires comme de rames, les avançant de flanc, les retirant à eux de face, ou mouvant de côté leur queue nageoire, comme le batelier qui fait progresser son canot à l'aide d'une seule rame à l'arrière. Les animaux à membrane nataoire nagent comme les canards : ils rapprochent leurs doigts palmés lorsqu'ils projettent la patte en avant, ils les écartent lorsqu'ils frappent l'eau en la reportant en arrière.

Si les observations du plus célèbre des baleiniers, Scoresby, sont exactes, la rapidité de la nage d'un grand cétacé égale celle de la course chez les mammifères, une baleine harponnée plonge comme une flèche, avec une vitesse qui lui permettrait de parcourir en une heure 12 milles anglais, ou environ 26 kilomètres. Elle franchit la moitié de cette distance dans le même temps, et sans aucun effort.

**Mouvements internes.** — Les mouvements involontaires de la vie organique n'ont pas chez les mammifères une grande activité.

*Circulation.* — Le cœur ne bat pas très-vite, et les mouvements respiratoires sont modérés. Cette lenteur de la circulation et de la respiration a de grands avantages pour les cétacés ; elle leur permet de rester assez longtemps submergés. D'après mes propres observations, une baleine vient toutes les minutes à la surface de l'eau pour respirer ; mais si elle est blessée, elle peut, d'après Scoresby, rester jusqu'à 40 minutes, avant que le besoin de respirer la ramène à la surface (1).

Les mouvements respiratoires sont le plus lents chez les animaux à sommeil hibernant, pendant la durée de cette léthargie. Une marmotte qui, éveillée, a d'après Mangili soixante-douze mille inspirations en deux jours, n'en fait que soixante et onze mille pendant les six mois de son sommeil d'hiver. Elle n'emploie donc pendant ce temps que la quatre-vingt-dixième partie de l'air, c'est-à-dire de l'oxygène, qu'elle consumerait dans le même temps, si elle était éveillée.

*Voix.* — Les mammifères ne sont point doués de la faculté de chanter ; ils sont étrangers à la musique, et leur voix ne fait que blesser l'oreille. Schleiden croit cependant que l'âne a le sentiment musical ; car, d'après lui, son cri bien connu, *hi-ha*, comprend

(1) L'homme ne peut rester sous l'eau plus de 70 secondes. Cette donnée s'appuie sur des observations faites, à la demande de savants anglais, et par des observateurs capables, sur les pêcheurs de perles à Ceylan ; elle se trouve en opposition avec les dires de certains nageurs, qui prétendent pouvoir plonger pendant 5 minutes et plus.

toujours une octave. Il n'y a rien là de sérieux, et je ne puis voir dans l'âne qu'un animal dont le cri est le plus agaçant. D'ailleurs, il serait difficile de citer un seul mammifère dont la voix ait du charme. Celle de la plupart d'entre eux est très-désagréable, et l'est d'autant plus que l'animal est plus excité. Le bêlement des moutons ou celui des chèvres, les grognements du porc, les piailllements du cochon de lait, le sifflement de la souris, le grondement de l'écureuil, sont tout autant de fausses notes. Personne ne parlera du chant des mammifères, — l'homme excepté, bien entendu ; — mais on parlera d'aboiments, de cris, de beuglements, de rugissements, de hurlements, de bêlements, de hennissements, de grondements, de grognements, de piailleries, etc., et jamais d'aucun son agréable. A la vérité, nous sommes habitués à la voix de plusieurs de nos compagnons domestiques, et nous l'entendons sans trop de déplaisir. Mais demandons à un musicien la valeur musicale de l'aboiment d'un chien, des miaulements d'un chat, du hennissement d'un cheval, du cri d'un âne ; la réponse ne sera pas flatteuse. En un mot, la voix de tous les mammifères, l'homme excepté, je le répète, est rauque, à sons faux, nullement flexible ni perfectible.

*Rumination.* — Parmi les mouvements qu'exécute le tube digestif, je ne puis passer sous silence ceux qui ont trait à la rumination.

L'estomac des mammifères chez lesquels cette fonction se rencontre, et qui ont reçu pour cela le nom de *ruminants*, est fait de quatre parties : la *panse*, le *bonnet*, le *feuillet* et la *caillette*. Dans le premier vient s'ouvrir l'œsophage, le dernier se continue avec l'intestin. La panse est divisée en deux portions par une bande musculaire ; elle reçoit d'abord les aliments grossièrement mâchés, qui, de là, passent en petites portions dans le bonnet, où ils sont broyés entre des parois disposées en réseau, et plus encore pénétrés de suc gastrique, et formés en petites pelotes. Celles-ci reviennent par des mouvements antipéristaltiques dans la bouche, où elles subissent une nouvelle mastication, une insalivation. De nouveau avalées, ces portions alimentaires glissent alors entre les deux parois de l'œsophage, adossées en formant une gouttière, pénètrent dans le troisième estomac ou feuillet, et de là enfin dans la caillette ou estomac proprement dit. La structure de l'estomac varie peu chez les divers ruminants.

On croirait que la rumination peut se produire dès que l'animal a cessé de prendre sa nourriture. Il faut pour que cet acte puisse s'accomplir une position commode et un certain repos. On pourrait presque appliquer à la rumination la sentence que l'école de Salerne a faite en vue d'une bonne digestion :

Au sortir d'un repas,  
Tiens-toi debout, tranquille, ou marche mille pas.

Les chameaux seuls, à ma connaissance, ruminent tout en marchant. Quand donc le ruminant est dans

les conditions voulues, l'estomac commence son travail, et l'animal se met à l'œuvre, et s'y met tout entier ; on le dirait plongé dans les pensées les plus graves. En réalité, il ne songe à rien, ou tout au plus à ce que son repos ne soit pas troublé : aussi la sentinelle d'un troupeau sauvage ne se met-elle à ruminer que quand elle n'a plus à s'occuper du salut commun, quand elle a été relevée.

**Sens.** — Les sens acquièrent chez les mammifères un développement harmonique, qui atteint sa perfection chez l'homme : sous ce rapport, ils sont supérieurs à tous les êtres qui composent le règne animal.

**Toucher.** — De tous les sens, le toucher est le moins parfait, quoiqu'il soit très-développé. La baleine plonge dès qu'un objet a touché sa peau ; l'éléphant sent instantanément la mouche qui s'est posée sur sa peau épaisse ; le bœuf éprouve du plaisir à être légèrement gratté entre les cornes ; la carresse la plus douce réveille le chien endormi. Et cependant tous ces animaux sont relativement insensibles, si on les compare à l'homme, dont la peau perçoit le plus léger souffle de vent.

Les solipèdes ont dans leurs pattes une certaine sensibilité tactile, malgré le dur sabot qui les recouvre. Qu'on observe un cheval quand, de nuit, il monte ou descend une montagne, et l'on verra qu'avec son sabot, il tâte la terre. Les poils des moustaches sont des organes de tact plus élevés, et servent aux animaux qui les portent autant que les antennes aux insectes. On peut voir chez le chat, le rat, la souris, combien ces poils leur sont utiles ; ils ne flairent un objet qu'après l'en avoir touché. Les moustaches servent à tous les mammifères nocturnes de guide dans leurs excursions, elles protègent les organes plus importants de la vue et de l'odorat. Mais pour voir quel perfectionnement peut atteindre le sens du toucher, il suffit de regarder la main de l'homme, et surtout celle de l'artiste ou de l'aveugle. La main est l'organe de tact le plus accompli ; elle peut sinon remplacer la vue, au moins lui suppléer.

**Goût.** — Le goût, à proprement parler, ne se montre que chez les mammifères, et la langue en est le véritable siège. Le sel et le sucre agissent sûrement sur cet organe chez tous les mammifères ; les chats mêmes ne refusent pas de manger ces deux substances, dès qu'elles sont dissoutes. La langue dure du chameau, que ne blessent pas les épines aiguës des mimosas, ne résiste pas à l'action du sel ; elle perçoit des sensations agréables au contact de cette substance en dissolution ; l'éléphant, dont la langue ne paraît qu'un morceau de chair informe, montre du plaisir quand ce morceau de chair est agréablement chatouillé par des sucreries ou des boissons spiritueuses ; pour tous, même pour les féliens les plus sauvages, le lait est une véritable friandise. Mais c'est encore l'homme chez qui le goût est le plus développé.

**Odorat.** — L'odorat atteint aussi son maximum de perfection chez les mammifères. Un chien re-

connait la trace de son maître au milieu de mille autres traces ; il poursuit un gibier sur une piste datant de la veille, et il n'a pour se guider que l'odorat, il ne perçoit que les légères émanations laissées par le pied au moment où il touchait le sol. Comment des traces aussi subtiles, aussi fugaces, souvent dissimulées par d'autres traces plus vives, par conséquent plus pénétrantes, peuvent-elles être perçues, distinguées ? C'est là un phénomène qui restera longtemps une énigme pour nous.

Il en est de même de ce que nous nommons le *flair*. Un lièvre sent le chasseur, sous le vent duquel il est placé, jusqu'à trente et quarante mètres de distance ; nous comprenons que cela puisse être, car nous-mêmes nous pouvons sentir un de nos animaux domestiques à cinq, dix, et même vingt mètres. Mais qu'un renne flaire l'homme à cinq ou six cents mètres, cela est fait pour nous surprendre, et, pour mon compte, il m'a fallu le voir pour en être persuadé. Ce développement de l'odorat nous paraît merveilleux, car chez nous ce sens n'arrive pas à ce degré de perfection.

Tous les animaux qui ont ce sens exquis ont le nez humide. Quelque singulier que cela paraisse, nous pouvons, de la plus ou moins grande humidité du nez, conclure à la plus ou moins grande subtilité de l'odorat. Le nez du chat est plus sec que celui du chien, celui du singe plus que celui du chat, celui de l'homme plus encore que celui du singe, et le développement de l'odorat suit la même échelle descendante. Si nous voulions parcourir tous les degrés de perfection de ce sens, depuis les cétacés jusqu'aux animaux les mieux pourvus, nous serions entraînés trop loin. Il me suffira de dire que parmi les animaux à nez humide, ceux-là sont les plus parfaits, dont les organes olfactifs sont les plus mobiles. C'est ce que nous voyons surtout chez les coatis, chez les cochons, auxquels il faut associer les chiens, les civettes, les genettes, les martes, dont le nez est également très-mobile. Les chauves-souris qui ont un appendice nasal, ne le cèdent pas aux animaux à nez humide ; un organe aussi développé implique nécessairement un grand développement de la fonction. Je dirai encore que les substances qui sont un parfum pour un odorat obtus, sont une puanteur horrible pour un odorat très-fin : les chiens ont autant de répulsion pour l'eau de Cologne que pour l'hydrogène sulfuré. Il n'y a que des animaux peu pourvus sous le rapport de l'odorat, qui s'enivrent d'odeurs, comme le chat de celle de la valériane ; les autres évitent ces excitants avec soin, même avec crainte, car ils leur sont douloureux.

**Ouïe.** — L'ouïe, chez les mammifères, est-elle plus étendue que l'odorat, ou lui est-elle inférieure ? La question n'est pas résolue. En tous cas, elle est plus étendue chez eux que chez les autres animaux.

La structure de leur oreille externe et interne montre déjà combien chez eux l'ouïe est développée ; elle peut l'être au point que des sons, agréa-



bles pour les uns, ne sont plus que des bruits désagréables pour d'autres dont l'ouïe est plus fine. Une oreille musicale n'est donc pas une fine oreille ; elle indique plutôt un degré inférieur de développement. Il en résulte que chez l'homme le sens de l'ouïe, comme celui de l'odorat, est moins développé que chez les autres mammifères. Cela cependant ne le fait pas descendre de sa place élevée, car le perfectionnement résulte du développement égal ou harmonique de tous les sens.

Les divers mammifères sont différemment doués sous le rapport de l'ouïe. Aucun n'est sourd ; mais quelques-uns seulement ont en réalité l'ouïe fine. Le développement de l'oreille externe indique assez le développement du sens correspondant. Tous ceux dont le pavillon est grand, dressé et mobile entendent mieux que ceux qui ont le pavillon pendant, petit, ou même atrophié. En même temps que l'organe se perfectionne, la sensibilité augmente ; en un mot, les mammifères à grandes oreilles abhorrent les sons vibrants qui charment ceux à petites oreilles. Le dauphin suit, dit-on, avec une sorte de ravissement les vaisseaux, à bord desquels on fait de la musique ; le phoque se montre à la surface de l'eau lorsque le pêcheur siffle ; le cheval hennit de joie au son de la trompette ; le chameau retrouve une nouvelle ardeur quand sonne la cloche de la caravane ; l'ours se dresse aux sons de la flûte ; l'éléphant, qui n'a qu'une petite conque avec un grand lobule, se remue en cadence quand il entend de la musique, il sait distinguer les airs langoureux des marches et des chants guerriers.

Les mammifères à oreille sensible, se comportent tout différemment. Le chien supporte la voix de basse de l'homme, mais non la voix de soprano de la femme ; quand celle-ci chante, il hurle comme lorsqu'il entend des instruments à vent ; il paraît moins sensible aux sons des instruments à cordes. Une chauve-souris oreillard, lorsqu'elle entend de la musique, est prise des plus vives inquiétudes ; elle rampe avec ses pattes de devant, pousse de petits cris tremblants ; les sons forts lui sont insupportables.

On ne saurait rien dire de positif sur l'étendue réelle de l'ouïe. Sous ce rapport, nous ne pouvons que comparer les animaux les uns aux autres, sans qu'il soit possible de mesurer le développement absolu de ce sens. Il est certain que plusieurs mammifères entendent encore des sons que nous ne percevons plus. Il est bien évident qu'un chat perçoit le bruit que fait une souris en trottant ; mais nous ne pouvons déterminer jusqu'à quelle distance il le perçoit. La chauve-souris oreillard doit entendre, de même, le bruit du vol des papillons ; le feneq entend l'insecte qui rampe dans le sable à une assez grande distance ; le gibier entend le chasseur s'avancer à cent ou deux cents pas. Mais toutes ces données n'ont rien d'absolu.

*Vue.* — La vue des mammifères n'atteint pas le développement de leur odorat et de leur ouïe.

Il est probable qu'aucune des espèces diurnes n'a l'œil et, par suite, la vue plus parfaite que l'homme ; il n'existe, dans tous les cas, aucune observation qui contredise cette assertion. Il en est autrement des carnassiers nocturnes, de quelques singes, des chiroptères, de certains rongeurs, etc., qui ont, soit une vue excellente, soit un œil rudimentaire. De tous les mammifères, les vrais carnassiers ont sans conteste la vue la plus perçante ; leur œil a une extrême sensibilité ; plusieurs même ne peuvent supporter le jour. Leur iris est très-contractile, mais ses mouvements sont involontaires et résultent de l'action de la lumière. Le chat domestique nous en est un exemple : sa pupille, circulaire à l'obscurité, se rétrécit le jour jusqu'à se réduire à une simple fente.

On peut admettre comme règle que tous les mammifères à pupille ronde sont des animaux diurnes, ou qui voient aussi bien le jour que la nuit, tandis que ceux à pupille allongée ne jouissent de la plénitude de leur faculté visuelle qu'au crépuscule.

Chez quelques-uns, l'œil s'atrophie, comme chez la taupe aveugle, mais il ne manque complètement chez aucun mammifère.

L'œil des mammifères est l'image externe, visible de leur caractère. Dans les classes inférieures, l'œil n'arrive pas, comme chez les mammifères, à refléter les sentiments.

Chez eux, nous pouvons parler d'expressions, auxquelles l'œil prend part.

Le vulgaire l'a bien compris, et depuis longtemps on parle, et avec raison, de l'œil stupide du bœuf, des beaux yeux de la girafe, des yeux doux de la gazelle, des yeux aimants du chien, des yeux bêtes ou pieux du mouton, des yeux faux du loup, des yeux perçants du lynx, des yeux malicieux du singe, des yeux fiers du lion, etc. ; chez tous, l'œil est un miroir fidèle, dans lequel se réfléchissent tous les mouvements des passions ; il remplace la parole qui leur manque. Douleur et plaisir, tristesse et joie, angoisse et insouciance, chagrin et gaieté, haine et amour, horreur et bienveillance, tous les sentiments viennent s'y peindre.

**Intelligence.** — L'homme qui garde pour lui, dans son orgueil, toutes les hautes qualités intellectuelles, et n'accorde aux animaux qu'un instinct inconscient, au plus un léger sentiment, ne fait preuve que de vanité et de déraison. Encore aujourd'hui, bien des gens refusent aux animaux non-seulement la raison, mais encore l'intelligence, et croient qu'ils ne sont créés que pour l'homme. Cette opinion n'est pas pour eux le résultat de l'observation, mais de la crainte où ils sont de renverser tout l'édifice que leur rêve a construit, d'enlever à l'homme quelque chose de sa nature demi-divine, en donnant à l'animal quelque chose d'humain. Le naturaliste a d'autres convictions ; il ne s'appuie que sur des faits, et sans nier l'abîme qui sépare l'homme de l'animal, il ne méconnaîtra jamais, non plus, la haute

intelligence des animaux élevés en organisation.

Le mammifère a de la mémoire, de la raison, du sentiment; il a souvent un caractère nettement tranché. Il a la faculté de comparaison, la notion du temps, de l'espace, des couleurs, des bienfaits, la reconnaissance, l'entendement, le jugement, la volonté; il profite de l'expérience; il connaît le danger et cherche à l'éviter; il montre de l'amour et de la haine: de l'amour pour sa compagne, ses petits, ses amis, ses bienfaiteurs; de la haine pour ses ennemis, ses rivaux; il est capable de reconnaissance, de fidélité, de considération comme de mépris; il ressent la joie et la douleur, la colère et la douceur; il est prudent, rusé, honnête ou sournois. Prudent, il réfléchit, il compte, il considère, il pèse tout avant d'agir; passionné, il expose sa liberté et sa vie pour accomplir son désir. L'animal est souvent très-dévoué et se sacrifie dans l'intérêt commun; il soigne ses semblables malades, les soutient quand ils sont faibles, partage sa nourriture avec eux quand ils sont affamés. Il surmonte ses désirs et ses passions, apprend à se maîtriser; il fait preuve de volonté et d'opiniâtreté; il se souvient du passé, prévoit même l'avenir, et amasse pour le temps futur.

Ces facultés intellectuelles variées déterminent son caractère.

Le mammifère est courageux ou craintif, vaillant ou lâche, téméraire ou poltron, honnête ou voleur, franc ou dissimulé, droit ou hypocrite, fier ou humble, confiant ou méfiant, obéissant ou têtu, serviable ou dominateur, pacifique ou querelleur, gai ou triste, joyeux ou chagrin, sociable ou solitaire, ami ou ennemi de tout le monde.

Il me faudrait écrire tout un livre, comme Scheitlin, si je voulais entrer dans les détails sur l'intelligence des animaux. Ce que j'ai dit suffit à quiconque n'a pas d'idées préconçues, et même les plus fervents et les plus orgueilleux adorateurs de l'homme ne peuvent en nier la vérité. L'histoire particulière des espèces nous fournira, d'ailleurs, l'occasion de donner des exemples.

En élevant ainsi les animaux, nous ne rabaissons pas l'homme. Herder les nomme « les frères aînés de l'homme, » et Scheitlin dit avec justesse: « Tout l'animal est dans l'homme, mais tout l'homme n'est pas dans l'animal. » L'homme garde toujours son rang vis-à-vis des animaux.

**Éducation.** — Il nous faut encore signaler le développement de ces facultés intellectuelles sous l'empire de l'éducation. Il y a des animaux civilisés, bien élevés, et des animaux grossiers, mal élevés, tout comme des hommes. L'éleveur exerce une grande influence sur l'animal. Une femelle bien dressée transmet déjà une bonne partie de ses qualités à ses petits; mais l'homme est cependant le meilleur éleveur. Avec le temps, le chien devient l'image de son maître, il s'approprie son caractère. Le chien de chasse, le chien de boucher, le chien du

matelot, les chiens des Lapons, des Esquimaux, des Indiens, nous rappellent le caractère de leurs différents maîtres. L'homme seul peut élever un chien. C'est ce que nous prouvent les carlins, les chiens ou les chats des vieilles filles: ils ne sont pas élevés, ils sont gâtés. Pour élever un animal, il faut de la fermeté et de la volonté, et non pas trop de douceur et de faiblesse.

**Distribution géographique.** — Le cercle de dispersion d'un mammifère est plus restreint que celui d'un oiseau, d'un poisson, même d'un reptile. Les mammifères marins, seuls, peuvent changer considérablement de résidence; les phoques, plusieurs dauphins et deux baleines se rencontrent dans les mers de toutes les parties du monde. Les mammifères marins nous montrent aussi que les animaux de cette classe sont des animaux terrestres; car ils habitent les côtes plutôt que la pleine mer.

Sur les continents, le cercle de dispersion d'un mammifère quelconque est plus restreint que dans la mer. Quelques espèces n'habitent qu'une contrée très-limitée. Relativement à ses habitants, on a divisé la terre en plusieurs régions zoologiques. Chacune de ces régions a ses animaux propres; deux régions correspondantes en ont d'analogues, même quand l'une s'étend de la plaine à la montagne, l'autre des latitudes inférieures jusqu'aux latitudes extrêmes. Pour faire ressortir cela, je vais indiquer ces régions avec leurs habitants.

La première comprend le *cercle polaire arctique*. La différence entre les deux continents est marquée, mais peu prononcée. L'ours blanc, deux gloutons, le renard bleu, plusieurs lemmings, deux lièvres des neiges, le lagomys, le renne, plusieurs phoques, le morse, le cachalot, le narval, la baleine boops et la baleine commune en sont les animaux caractéristiques. La région supérieure des Alpes, au-dessus de 2,000 mètres d'altitude, correspond à la région polaire: elle est habitée par le chamois, le bouquetin, un campagnol des neiges, la marmotte et le lièvre des Alpes.

La *zone tempérée* de l'hémisphère nord est bien plus riche en genres et en espèces. Au point de vue du règne animal comme du règne végétal, elle comprend deux régions, la région orientale et la région occidentale. Wagner divise la première en cinq autres régions: Europe centrale, Europe méridionale, Afrique septentrionale, Sibérie du sud et steppes du Touran. A ces cinq régions sont communes: quatre espèces de chauves-souris, deux musaraignes, la loutre, le renard, le rat et le campagnol amphibie. Dans la plupart de ces régions on trouve: des chauves-souris, des musaraignes, la taupe, l'ours, le blaireau, presque tous les mustélidés, le loup, le lynx, l'écureuil et la souris. — L'Europe centrale a en propre peu de chauves-souris et de musaraignes, un loir, un spalax, quatre campagnols et l'aurochs; — l'Europe méridionale, quelques chauves-souris, un desman, la

taupe aveugle, la boccamèle (espèce de belette), une mangouste, un lynx, un campagnol, un lièvre et le mouflon ; — l'Afrique septentrionale, le magot, un hérisson, un macroscélide, l'ichneumon, le fenec, le lynx du désert, l'écureuil barbaresque, une gerboise ; — la Sibérie et le Touran, le hérisson à grandes oreilles, le corsac, le manul, la zibeline, l'antilope des steppes.

Le blaireau, le lynx, le chat sauvage, le hérisson, la taupe, le spalax, les campagnols, le cerf, le chevreuil, le mouflon et l'aurochs doivent être regardés comme les animaux caractéristiques de la région orientale.

La moitié occidentale de la zone tempérée est caractérisée par la présence de plusieurs chauves-souris et musaraignes particulières, des ours d'Amérique, des ratons, d'un blaireau, des mouffettes, de plusieurs mustéliens, d'un glouton, de la loutre commune, de la loutre de mer, de plusieurs chiens, du chat unicolore, de quelques didelphes, de plusieurs écureuils, des sciuroptères, des marmottes, des arctomys, de petits rongeurs, de beaucoup de lièvres, de plusieurs cerfs, de deux antilopes, du mouton de montagnes et du bison. On ne peut nier la grande ressemblance qu'il y a entre les animaux des deux moitiés orientale et occidentale de la zone tempérée.

Il en est autrement si nous comparons entre elles les diverses contrées de la *zone tropicale* ; chacune a sa physionomie spéciale ; quelques types seulement se montrent communs à toutes. La richesse de la nature des tropiques est trop grande, les caractères de chaque contrée sont trop divers pour que les animaux ne présentent pas aussi les mêmes différences. La haute Asie forme la transition entre la zone septentrionale et la zone tropicale ; elle tient des deux, aussi devons-nous en parler, au moins en passant. Elle comprend l'Asie centrale, le Japon, le Népal et les pays de l'Euphrate. Les animaux caractéristiques sont : le cynocéphale du Japon, deux chiroptères frugivores, quelques vraies chauves-souris, des musaraignes, une taupe, l'ours à collier, le blaireau du Japon, le putois rayé, quelques mangoustes, quelques genettes, des écureuils, des polatouches, de petits rongeurs, des lièvres et des marmottes spéciales, le dziggetai ou hémioné, le porc du Japon, le chameau, le chevrotain porte-musc, quelques cerfs et antilopes, le bouquetin du Caucase, les chèvres à bézoard, les chèvres du Thibet, l'argali, le nahur, le burral et d'autres moutons, et le yak. D'autres animaux appartiennent à la fois à la haute Asie et à la zone septentrionale, ou à la haute Asie et à la zone torride.

L'Asie du Sud est plus riche que les contrées dont nous avons jusqu'ici fait la revue, et bien des animaux s'y trouvent exclusivement. Cette région comprend l'Inde, l'Indo-Chine, Java, Sumatra, Bornéo et les Moluques. C'est là que vivent l'orang-outang, les gibbons, la plupart des macaques et des loris, le maki nain, la roussette édule, les grandes chauves-souris,

l'ours à collier, l'ours jongleur, le rat, plusieurs espèces de civettes, de genettes, de mangoustes, plusieurs chiens, le lion d'Asie, le tigre, la panthère, le guépard et d'autres félidés, les plus grandes espèces de ptéromys, plusieurs tatous, l'âne sauvage, l'éléphant d'Asie, le rhinocéros de l'Inde, le tapir de l'Inde, plusieurs porcs, parmi lesquels le babiroussa, le chevrotain porte-musc, le nylgau, l'antilope à quatre cornes, l'antilope cerf et plusieurs espèces de bœufs.

L'Afrique a aussi sa physionomie spéciale et ses animaux particuliers : le gorille, le chimpanzé, les cercopithèques, les colobes, les cynocéphales, beaucoup d'hémipithéciens, surtout à Madagascar, des chauves-souris particulières, le hérisson, des musaraignes, plusieurs genettes et civettes, l'otocyon à grandes oreilles, le fenec, plusieurs autres espèces de chiens, les hyènes, le lycaon, le lion, le léopard, le guépard, le serval, le caracal, l'ichneumon, les écureuils terrestres ou tamias, des loirs spéciaux, les gerboises et les gerbilles, le fourmilier du Cap, deux tatous, le zèbre, le couagga, l'éléphant d'Afrique, trois rhinocéros, l'hippopotame, le damon, la girafe, les cinq sixièmes des antilopes, quelques bouquetins, le mouton à crinière, deux buffles et une espèce de phoque à oreilles.

Mais il y a encore une grande ressemblance entre cette région et les parties analogues de l'Asie, même de l'Europe. Les animaux des steppes et du désert ressemblent à ceux des steppes du Touran. La faune de la partie du sol africain restée en forêt, se manifeste clairement ; les cerfs manquent dans l'Afrique centrale et méridionale, et les écureuils sont devenus animaux terrestres. Par ses pachydermes et par la girafe, l'Afrique se montre comme centre de création distinct.

L'Amérique est tout l'opposé de l'Afrique. Ses montagnes élevées, ses forêts immenses ont marqué ses animaux de leur cachet. Sur cette terre, tout est nouveau, tout est particulier ; les espèces animales ne rappellent que de loin les types de l'ancien continent. Les êtres les plus remarquables de l'Amérique centrale et de l'Amérique du Sud sont : les singes hurleurs, les singes à queue prenante, deux familles, en un mot, les platyrrhiniens et les arctopithéciens ; les vampires, des ursidés, des mouffettes, des loutres, des chiens, le puma, le cougar, le jaguar, l'once, le chat océloïde, plusieurs marsupiaux, beaucoup de rongeurs, parmi lesquels les ratons, les paresseux, les chinchillas, le fourmilier, deux tapirs, le cochon musqué, quelques cerfs, quatre lamas, etc. Comparativement au nombre des ordres, des familles et des espèces d'oiseaux, l'Amérique du Sud paraît pauvre en mammifères, mais quand on réfléchit à la variété des genres et au nombre des espèces, on prend une autre idée.

Quelques naturalistes séparent avec Wagner, du reste de l'Amérique du Sud, le Chili, les Pampas du Rio de la Plata, la Patagonie et la Terre de Feu, et en forment une région à part, qui ne renferme comme animaux spéciaux : qu'une chauve-souris,

une mouffette, le chien du détroit de Magellan, le léopard des Pampas, plusieurs rongeurs, parmi lesquels les chinchillas et un castor, et quelques mammifères marins.

Pauvre en mammifères, l'Australie se montre avec sa physionomie toute particulière. C'est la patrie des animaux à bourse. On connaît 140 espèces de mammifères australiens, parmi lesquelles 110 appartiennent à l'ordre des marsupiaux : les kangeroos, les phalangers, nous en sont des exemples. On y trouve en outre le dingo, l'ornithorhynque et l'échidné.

Si nous reprenons ces données au point de vue des ordres et des familles, nous arrivons aux résultats suivants. Les singes ne se trouvent que dans les pays chauds ; les régions orientale et occidentale présentent des familles, des genres, des espèces nettement distincts ; les hémipithéciens n'habitent que la zone torride de l'ancien monde. Les marsupiaux ne se rencontrent qu'en Australie, en Amérique et en Asie ; les édentés manquent en Europe, les ruminants et les multiongulés en Australie ; les solipèdes sont originaires exclusivement de l'Asie et de l'Afrique ; les chiroptères, les carnassiers, les rongeurs, les mammifères marins habitent toutes les régions du globe.

Le cercle de dispersion de chaque espèce s'étend plus de l'est à l'ouest que du nord au sud, et les animaux de l'est ressemblent plus à ceux de l'ouest que ceux du nord à ceux du sud ; il y a cependant des analogies entre les deux zones froides, arctique et antarctique, et même entre les pays nord et sud d'une même partie du monde, de l'Afrique, par exemple. On peut donc dire que dans des pays semblables habitent des animaux semblables, quelles que soient les distances qui les séparent.

Le nombre des espèces connues de mammifères actuellement vivants dépasse 2000. 150 environ se trouvent en Europe, et parmi eux 60 lui sont propres ; 240 en Afrique, 350 en Asie, 400 en Amérique et 140 en Australie. Relativement aux ordres, on compte, 230 espèces de singes, 320 chiroptères, 440 carnassiers, 130 marsupiaux, 620 rongeurs, 35 édentés, 33 multiongulés, 7 solipèdes, 180 ruminants, 33 pinnipèdes et 65 cétacés.

**Distribution géologique.** — Les mammifères qui ont vécu aux époques géologiques antérieures, comprennent actuellement, d'après H. de Mayer, 780 espèces. La distribution, à ces époques, était tout autre que maintenant ; mais déjà certaines régions avaient leurs types particuliers. La plupart des ossements des mammifères se rencontrent dans le diluvium ; cependant, on trouve de ces animaux dans les glaces de la Sibérie, conservés avec leur peau, leur toison et même leur chair, dont se nourrissent les ours blancs et les chiens des Jakoutes. Très-peu de ces mammifères, la septième partie environ, ont traversé la période de formation du diluvium et existent encore actuellement ; les autres espèces ont disparu. Les mammifères fossiles sont : 20 espèces de singes,

autant de chiroptères, 200 carnassiers, 30 marsupiaux, 100 rongeurs, 40 édentés, 150 multiongulés, 7 solipèdes, 120 ruminants, 7 pinnipèdes et 55 cétacés. Tous les animaux fossiles viennent confirmer la tradition mosaïque relativement à la succession des périodes, autant du moins que pareille tradition peut se confirmer : les mammifères appartiennent aux dernières périodes géologiques.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Les facultés physiques et intellectuelles d'un mammifère sont les facteurs qui déterminent son genre de vie dans le pays où il a été créé. Chacun s'arrange d'après ses facultés ; chacun use de la manière la plus complète des aptitudes qui lui ont été données. On ne peut refuser à aucun animal une certaine volonté, une certaine indépendance.

**Habitat.** — Les mammifères, sauf quelques exceptions, sont des animaux essentiellement terrestres, et ils le sont d'autant plus qu'ils sont plus parfaits.

Dans les eaux nous trouvons les formes les plus lourdes, les plus massives ; sur terre, les formes les plus nobles, les plus parfaites. Les plus grands mammifères terrestres ne sont que des pygmées à côté de la baleine. L'eau facilite les mouvements d'une aussi énorme masse, et plus un animal peut se mouvoir facilement, plus il peut être grand. L'inverse se produit aussi : nous le voyons chez tous les animaux qui, pour se mouvoir, ont besoin de déployer une grande force. Les mammifères fouisseurs, tels que les taupes, et les mammifères volants, comme les chauves-souris, en sont des exemples. Chez eux, la masse du corps est aussi réduite qu'elle est exagérée chez les mammifères marins.

A la première vue, on reconnaît que le phoque ou la baleine ont créés pour la nage ; la chauve-souris, pour voler ; le singe, l'écureuil, le chat, pour grimper ; la taupe, pour creuser ; les multiongulés, les solipèdes, les ruminants, pour courir. La volonté, dans ces cas, intervient encore pour choisir le lieu où l'animal fixe sa résidence.

Relativement aux ordres, nous pouvons dire : Les singes de l'ancien continent habitent sur les arbres ou dans les rochers ; les singes du nouveau continent et les hémipithéciens sont exclusivement arboricoles. Les chiroptères vivent dans l'air, mais dorment sur les arbres ou sur les rochers. Les insectivores vivent les uns à terre, les autres sous terre, les autres sur les arbres. Les carnassiers habitent les arbres, les rochers, les plaines ou les coteaux nus ou boisés, les eaux douces ou salées ; la plupart sont terrestres, et quelques-uns seulement mènent une vie en partie souterraine. Les marsupiaux se trouvent sur la terre, dans des cavernes, dans l'eau, sur les arbres ; les rongeurs, partout, sauf dans la mer, et d'ordinaire dans des trous. Les édentés sont des animaux terrestres, arboricoles, ou habitant des cavernes. Les pachydermes, la plupart vivent sur la terre, quelques-uns dans les marécages ou même dans l'eau,

Les solipèdes et les ruminants sont des animaux terrestres, quelques-uns habitent dans les rochers ; les phoques et les cétacés sont des animaux marins.

*Influence du milieu.* — Chaque patrie, non-seulement dans le sens le plus étendu, mais dans l'acceptation la plus restreinte du mot, chaque patrie marque les animaux à son empreinte. Cette conformité de l'animal avec le milieu où il vit, se montre non-seulement dans la forme des organes, mais encore dans la couleur du pelage. Le plus ordinairement, l'animal a des teintes qui s'harmonisent avec celles du milieu où il vit. L'utilité de cette disposition est facile à comprendre : elle permet au carnassier de s'approcher de sa proie sans en être remarqué, à l'animal sans défense de se soustraire à la vue de ses ennemis.

Les singes, déjà, ont la même couleur que les lieux qu'ils habitent. Le brun, le vert et le gris sont les couleurs principales de leur pelage, et elles correspondent à la teinte des troncs d'arbres, du feuillage, des herbes, des rochers, au milieu desquels ils vivent. Tous les chiroptères arboricoles sont bruns ou verdâtres ; ceux qui dorment dans les crevasses des rochers, sont de la couleur grise des rochers, ou de la couleur du crépuscule. Parmi les carnassiers, il en est beaucoup qui sont l'image vivante de leur patrie. La robe du loup est couleur de terre ; le brun fauve et le gris de son pelage se marient à toutes les teintes du milieu où on le trouve. Le renard a la couleur générale des forêts qu'il habite. Son congénère du Nord, le renard bleu, est en hiver couleur de neige, en été, couleur de roche ; un de ses autres parents, le fénec a la couleur isabelle du désert. L'hyène, animal nocturne, est grise, de la couleur qui échappe le mieux à l'œil. Le lion, le léopard, le guépard, le serval sont de véritables animaux des steppes ; le fond de leur pelage est un jaune brun, mais parsemé de taches de différentes couleurs ; les steppes offrent aussi de ces couleurs variées, qui se peignent sur la robe de leurs habitants. Les chats du Nord ont la teinte la plus convenable pour leur sombre patrie, pour les nuits obscures qui y règnent ; le fond de leur pelage est gris. Le caracal est encore un véritable animal du désert ; les bandes noires du tigre représentent en quelque sorte les tiges des bambous au milieu desquels il habite, et les taches du léopard, les buissons à couleurs variées de l'Afrique centrale. Les genettes et les civettes nous représentent de véritables animaux terrestres : un gris verdâtre, difficile à décrire, s'harmonisant avec toutes les teintes, est leur couleur dominante. Le pelage des mustéliens indique leur grande diversité : la marte est brune, la fouine grise, le putois fauve, la belette blanche en hiver. Notre ours est brun couleur de terre, l'ours blanc couleur de neige ou de glace, le raton couleur d'écorce d'arbre. Les marsupiaux sont aussi couleur de terre, d'herbe ou d'arbre. Cette disposition est très-évidente chez les rongeurs et notamment chez les lièvres. Chaque chasseur sait combien il est difficile de voir un lièvre au gîte. Sa

couleur se mêle à un tel point avec celle du sol, qu'on peut passer à dix pas de lui sans le voir. Le lièvre du désert est isabelle ; celui du nord ou des hautes montagnes a un pelage d'hiver et un pelage d'été. Le lapin qui habite les terriers est gris.

Notre écureuil a la couleur brune de l'écorce du pin ; l'écureuil du nord et le galéopithèque ont la couleur de l'écorce de bouleau. Les campagnols sont gris-brun, les gerboises du désert jaune fauve, celles des steppes jaune-brun et souvent rayées. Parmi les ruminants, les cerfs portent la livrée de la forêt, les chamois, les rennes, les bouquetins celle des rochers, les antilopes, celle des steppes ou celle du désert. Parmi les solipèdes, le couagga, le zèbre, l'âne sauvage sont de vrais animaux des steppes ; le gris indéterminé des multiongulés indique des animaux de marais. En un mot, la règle est générale, les exceptions sont rares.

On ne se trompera pas, en assurant qu'un mammifère brun, gris-verdâtre, gris d'argent est arboricole ; qu'un mammifère gris foncé, jaune fauve, gris-roux, couleur de terre ou blanc de neige est terrestre. Le jaune isabelle est la couleur du désert ; le jaune foncé celle des steppes, le gris de cendre celle des rochers. Le gris prédomine chez les animaux nocturnes ; chez les animaux diurnes, il est varié d'autres teintes. Une couleur mal déterminée indique un genre de vie très-varié ; une couleur bien nette indique une habitation restreinte ; un mammifère jaune uni habite les déserts, blanc uni, les neiges.

*Sociabilité.* — La plupart des mammifères sont sociables, et se réunissent avec leurs semblables, ou avec des animaux d'espèces différentes, en troupes plus ou moins nombreuses. Quelques-uns forment même de très-grands troupeaux.

Le besoin, plus encore qu'un genre de vie identique, les réunit ; devant la ligne de feu d'une steppe enflammée, on voit fuir ensemble, et sans qu'ils cherchent à se nuire, les ennemis les plus acharnés.

Dans chaque bande, l'animal le mieux doué a le commandement ; et exige une obéissance absolue. Parmi les ruminants, les vieilles femelles, surtout celles qui n'ont pas de petits, sont investies de ce commandement ; chez d'autres, les singes par exemple, ce sont des mâles qui sont chefs de bande, et ils n'y arrivent qu'après des combats acharnés et celui qui en sort vainqueur est reconnu comme chef. Ici c'est la force brutale qui l'emporte ; là, c'est l'expérience ou la bonne volonté. Chez tous les animaux sociables, le chef veille à la défense et à la sûreté de toute la bande, et protège les membres les plus faibles, pour lesquels même il se sacrifie. Les moins forts, les moins intelligents se rassemblent autour des plus vaillants et des plus prudents, et leur obéissent pour se mettre en sûreté.

Quelques mammifères vivent solitairement. Le plus souvent ce sont de vieux mâles, que leur caractère méchant et maussade fait bannir du troupeau, ou qui s'en isolent volontairement. Il en est d'autres

qui passent naturellement leur vie dans la solitude, et qui sont continuellement en guerre avec leurs semblables. Chez ceux-ci, le vainqueur dévore souvent le vaincu.

*Diurnes et nocturnes.* — La plupart des mammifères veillent le jour et dorment la nuit ; il existe cependant, dans tous les ordres à peu près, des animaux diurnes et des animaux nocturnes. Quelques-uns n'ont pas d'heure fixe pour dormir, ils veillent ou dorment à leur bon plaisir ; tels sont les mammifères marins, et ceux des mammifères terrestres qui habitent les contrées polaires. En somme, il y a plus de mammifères diurnes que de mammifères nocturnes, quoique la différence ne soit pas bien grande.

Il n'y a que quelques espèces de singes qui soient nocturnes. Parmi les chauves-souris, au contraire, il en est peu qui apparaissent tant que le soleil est encore sur l'horizon. Les insectivores, les carnivores, les rongeurs, les multiongulés, les ruminants comptent bon nombre d'espèces nocturnes ; parmi les animaux sans défense, plusieurs sont devenus nocturnes par crainte. Les animaux forts, très-rapides à la course ou arboricoles, ont des habitudes diurnes ; ils ont d'ailleurs plus de moyens d'échapper à leurs ennemis.

On se tromperait, du reste, si l'on croyait que tous les animaux nocturnes sont plus lâches, plus faibles, plus sots, plus lourds que les animaux diurnes ; il suffit de citer les chats, les martes, les cerfs qui reposent le jour et qui veillent la nuit, pour donner des exemples du contraire. On peut poser comme règle que les animaux sans défense, qui ne sont pas protégés par leur séjour même, sont des animaux nocturnes.

*Régime.* — Durant la veille, la plupart des mammifères n'ont d'autre occupation que de chercher leur nourriture, qui est très-variée. Les uns sont herbivores, les autres carnivores. Presque toutes les productions des deux règnes organisés fournissent à leur alimentation. Les herbivores mangent des plantes entières, herbes, chardons, mousses, lichens ; ou certaines parties des plantes telles que fleurs, feuilles, fruits, grains, branches, rameaux, épines, écorce, etc. Les carnassiers se nourrissent d'autres mammifères, d'oiseaux, de reptiles, de poissons, d'articulés, de mollusques ; les uns ne mangent que les animaux qu'ils ont tués ; les autres préfèrent la charogne ; plusieurs ne respectent pas même leur propre sang et dévorent leurs petits.

Cette différence de régime indique une différence dans les moyens de se procurer la nourriture. Les uns prennent leurs aliments avec leurs mains ; l'éléphant les porte à sa bouche avec la trompe ; le plus grand nombre les saisit avec la bouche, après les avoir fixés et maintenus avec les pattes. Parmi les carnivores, les uns, tels que les chiroptères, les chiens, les loutres, les phoques, les cétacés, prennent leur nourriture avec la bouche ; les autres la saisissent avec leurs pattes ou leurs mains et la portent à

la bouche ; d'autres encore la déterrent avec leur museau, comme le font les taupes, les musaraignes, les hérissons, les cochons.

Les mammifères mangent beaucoup, mais relativement moins que les oiseaux. Cela est en rapport avec leur moindre activité vitale. Après le repas, ils se reposent, s'assoupissent comme les ruminants ou s'endorment tout à fait. Ils ne sont que peu enclins à folâtrer, à se mouvoir inutilement ; les jeunes animaux, seuls, le font avec plaisir, et par leurs jeux entraînent même leurs parents.

Lorsqu'ils sont bien nourris, les mammifères prennent un poil lisse et brillant ; de la graisse s'accumule dans les mailles de leur tissu cellulaire et dans les cavités viscérales, pour les soutenir pendant la période de famine.

*Sommeil hiberna.* — Quelques mammifères ne mangent pas de tout l'hiver ; trop petits et trop faibles pour pouvoir longtemps supporter cette abstinence, incapables d'émigrer dans des pays plus favorisés, ils périraient si la nature n'y avait pourvu.

Ces mammifères n'ont besoin pendant longtemps d'aucune nourriture ; plongés dans le sommeil hiberna, ils vivent aux dépens de leur graisse.

Quand l'automne tire à sa fin, que l'hiver commence, ces animaux se retirent dans leur retraite, s'enroulent en boule et tombent bientôt dans une léthargie profonde. Leur cœur bat plus lentement ; leurs mouvements respiratoires sont moins fréquents ; leurs membres deviennent froids et roides ; l'estomac et l'intestin se vident et se rétrécissent. Tout le corps prend une insensibilité sans égale.

Le sommeil hiberna est une véritable mort apparente ; la vie de l'animal ne se manifeste plus qu'à peine. Mais c'est cet état même qui permet à l'animal de traverser l'hiver sans prendre de nourriture. Si le cœur et les poumons fonctionnaient comme à l'état normal, en peu de temps toute la graisse accumulée pendant l'été serait consommée ; avec la respiration lente, au contraire, les combustions internes sont moins actives, et, par conséquent, les conditions pour l'entretien de la vie plus favorables.

Il est remarquable que les loirs, transportés chez nous de pays lointains, dorment pendant l'hiver, quand, dans leur patrie, ils dorment pendant les fortes chaleurs. Mais nous verrons que dans la zone torride la saison de la sécheresse est à comparer à notre hiver, et non pas à notre été.

Avec le printemps, l'animal endormi se réveille, et commence à se nourrir des provisions qu'il a amassées l'été précédent. Au commencement, il dort encore souvent et longtemps ; mais aussitôt qu'il peut quitter sa retraite, il se montre très-actif : c'est le moment de la vie sexuelle.

Les petits mammifères, seuls, ont un véritable sommeil hiberna ; les grands, comme les ours, dorment des jours, des semaines même peut-être, sans prendre de nourriture.

*Voyages.* — Quelques mammifères entreprennent

parfois des voyages pour aller à la recherche de conditions plus favorables à leur existence ; aucun, cependant, n'est migrateur comme le sont les oiseaux. A de certaines années, les lemmings, ces habitants des montagnes et des plaines de la Norvège, se réunissent en troupes nombreuses et descendent vers le Sud, en franchissant tous les obstacles, même des bras de mer. Les antilopes de l'Afrique du Sud, les rennes, les buffles de l'Amérique du Nord, les ânes sauvages, les phoques, les baleines font des voyages encore plus considérables ; et quelques espèces de chauves-souris ont un itinéraire bien défini.

*Reproduction.* — Pour la grande majorité des mammifères, la vie se passe à manger et à dormir ; mais la période des amours vient changer cette monotonie. Pour les uns, elle coïncide avec le printemps ; pour les autres, avec l'automne ; pour d'autres avec l'hiver. Cette période varie selon les espèces et suivant que la femelle porte plus ou moins longtemps. Chez la plupart, la mise-bas a lieu au printemps ; à ce moment de l'année la mère et les petits trouvent plus facilement de la nourriture. Pendant l'époque des amours, les mammifères paraissent tout différents de ce qu'ils sont ordinairement. Le mâle qui, le reste de l'année, ne s'occupe pas de sa femelle, la recherche, et se montre très-agité. Avec son amour se développe sa jalousie, il livre des combats à ses rivaux, et semble les provoquer par ses cris. Les animaux les plus lâches d'ordinaire deviennent courageux à ce moment. Le lièvre entre en lutte avec ses semblables, et montre, relativement, le courage du lion ; le cerf timide devient téméraire et dangereux à l'homme lui-même ; le taureau est furieux ; les carnassiers, par contre, sont plus doux qu'à l'ordinaire.

Chez la plupart des espèces, après la période du rut, la plus grande indifférence règne de nouveau entre les deux sexes, et le mâle ne s'inquiète plus de la femelle.

Quelques ruminants, de petits antilopes, et peut-être encore quelques baleines, sont les seuls qui vivent avec leur femelle pendant plus d'un an. Tous les autres mammifères sont polygames.

Aucune espèce n'a plus de vingt-quatre petits d'une seule portée, et bien peu en ont au delà de quatorze ou seize. Les grands mammifères sont moins féconds que les petits. Ceux-ci n'ont qu'une gestation de trois semaines, et consacrent le même temps à faire l'éducation des jeunes. Ceux qui portent plus de six mois n'ont qu'un petit par portée.

Immédiatement après la naissance, la mère nettoie ses petits en les léchant ; quelques femelles s'arrachent les poils pour leur former un doux berceau ; le plus grand nombre, cependant, les expose sur la terre nue ou dans une caverne.

Les nouveau-nés sont très-différemment développés. Chez les marsupiaux, ils sont en quelque sorte informes, et la mère les dépose dans sa poche ventrale, où ils subissent une seconde gestation et

achèvent leur développement. La plupart des carnassiers naissent aveugles et conservent cette cécité originelle une ou deux semaines. Les mammifères qui devront mener une vie très-agitée, naissent plus parfaits ; ils suivent leur mère quelques heures après la naissance, mais ils ont longtemps besoin d'être allaités. Les mammifères plus élevés mettent au monde des petits qui y voient, mais qui sont sans forces, et que la mère doit porter pendant des semaines ; c'est ce que nous voyons pour les singes et les chauves-souris.

Chez tous les mammifères, la mère montre la plus grande tendresse à sa progéniture, et la défend au péril de sa propre vie contre tous les dangers ; le mâle ne s'en s'occupe nullement ; au contraire, il lui est souvent hostile, et la dévore quand il peut s'en emparer. Rarement, il concourt à la soigner et à l'élever ; il ne la défend que quand le danger le menace lui-même. La mère n'en est que plus active. Seule, elle nourrit, nettoie, peigne, lave, protège ses nourrissons. Lorsque son lait devient insuffisant, elle chasse pour eux ; seule, enfin, elle fait leur éducation, leur apprend à trouver leur nourriture, à saisir une proie, à courir, à grimper, à nager ; elle les habitue à l'obéissance. L'amour maternel la rend méchante, colère, dangereuse pour des étrangers ou des ennemis, autant qu'elle est ingénieuse, douce, tendre, pour ses petits. Elle ne vit que pour eux. La femelle la plus grave, en devenant mère, devient enfant pour jouer avec ses nourrissons. On peut dire sans exagération que dans ses yeux on lit l'amour, la tendresse, la fierté et la joie de la maternité ; examinez une chienne, une chatte, une jument, une chèvre ; aucune femme n'est plus fière de ses enfants qu'elles ne le sont de leurs petits. Les jeunes mammifères, quand ils sont devenus un peu maîtres de leurs forces, sont pour nous des êtres charmants.

Cependant le temps amène des modifications dans les sentiments de la femelle. A mesure que ses petits grandissent, sa tendresse pour eux diminue ; enfin, lorsqu'ils peuvent se suffire, tout sentiment filial ou maternel disparaît, chaque individu vit sans s'inquiéter des autres. Chez les espèces intelligentes, comme le cheval et le chien, pendant que la mère et le petit deviennent étrangers l'un à l'autre, après leur séparation, nous voyons les rapports entre frères survivre et ne s'éteindre que plus tard.

*Croissance.* — Le temps de la croissance d'un animal varie beaucoup avec sa taille. En moyenne celle-ci peut servir de type. Plus l'animal est grand, plus longtemps il met à croître, et inversement. L'on constate encore que le genre de nourriture, la plus ou moins grande facilité avec laquelle l'animal se la procure, le climat, exercent aussi leur influence. Parmi tous les mammifères terrestres, l'homme est adulte le dernier ; l'éléphant même l'est avant lui. Rarement une femelle soigne son nourrisson pendant tout un an, et jamais sans doute on n'en a vu allaiter au delà d'une année, comme

cela arrive souvent chez l'homme. La mère, ainsi que nous l'avons déjà dit, se sépare de son petit dès que celui-ci peut se suffire, bien avant, par conséquent, qu'il soit adulte.

En général, on peut dire qu'un animal est adulte lorsqu'il est apte à se reproduire. Il offre alors les attributs qui caractérisent les individus déjà âgés. Le mâle se distingue par sa taille, souvent par des cornes, des bois, un boutoir, une crinière, etc.; souvent, cependant, l'animal capable de se reproduire croît encore avec l'âge, au moins sous certains rapports. Chaque année, par exemple, le cerf porte un nouvel andouiller. Les défenses de l'éléphant, du morse, du phoque s'accroissent aussi à mesure que l'animal vieillit.

Il est probable que les grands multiongulés et les grands mammifères marins atteignent seuls un âge plus avancé que l'homme. L'animal devient d'autant plus vieux, qu'il met plus de temps à croître. Les mammifères de moyenne taille entrent dans la période de vieillesse à l'âge de dix ans, d'autres à l'âge de vingt ans; il en est peu qui arrivent à trente ans, âge auquel l'homme est dans toute la plénitude de sa vigueur. Avec la vieillesse, les forces diminuent, les poils deviennent gris, certains organes d'apparat diminuent; un vieux cerf a des andouillers moins vigoureux qu'un cerf plus jeune.

*Maladies et mort.* — La mort n'arrive pas généralement par maladies; les mammifères sauvages y sont d'ailleurs peu sujets. On voit cependant des épizooties terribles régner sur eux; les petits rongeurs, par exemple, périssent parfois en telle quantité, que leurs cadavres empestent l'air. De pareils cas sont rares, et les grands mammifères sauvages ne paraissent pas savoir ce que c'est que la maladie. Ils meurent par vieillesse. On peut dire avec Scheitlin que les animaux nobles meurent dignement, les ignobles indignement, les animaux humains humainement. Les éléphants, les chiens, les chevaux, les lions, et les autres animaux intelligents, savent ce que c'est que la mort; ils quittent cette terre tranquillement, sans plaintes; ils supportent la douleur, ne gémissent pas, n'ont que quelques convulsions au moment de l'agonie et meurent silencieusement. Le chien, ce symbole de la fidélité, se traîne encore aux pieds de son maître, lui lèche la main, lui disant un dernier adieu. A l'état sauvage, les animaux, à l'approche du trépas, se cherchent un endroit tranquille pour en faire un lit de mort; il en est de même des animaux domestiques, que l'homme sacrifie à ses plaisirs; c'est ce que fait le taureau, dans l'arène, quand il a reçu le coup mortel du toréador.

**Destinée des mammifères.** — Je m'appuierai encore sur Scheitlin et dirai avec lui: « L'animal a sa destinée. Elle dépend de ses rapports avec la nature, de ses rapports avec l'homme et en partie de sa propre volonté. Souvent l'animal doit partager le sort de l'homme, et l'homme celui de l'animal: ils

périssent ensemble dans l'eau, dans le feu, dans les combats. Bien des chevaux sont des héros que les balles semblent épargner; d'autres tombent au premier coup de feu. Le jeune poulain est acheté au poids de l'or, il est monté, on l'engage dans les courses, on l'attelle à une voiture; on le nourrit d'avoine, il fait la gloire de son cocher, l'orgueil de son cavalier. Mais il est ensuite vendu à un voiturier de roulage; un homme grossier le maltraite. Il doit servir comme un esclave; il boite, et doit encore courir. Devient-il cheval de poste, son sort n'est pas meilleur; il devient borgne ou aveugle, ses flancs, son garrot saignent sous les harnais. Un paysan l'achète alors pour quelques écus; il le nourrit de paille, le bourre de coups de pied, et enfin, après s'être plus de dix fois abattu sur la route, il périt ou on le tue. C'est la destinée de bien des chevaux; et plus d'un chien, plus d'un ours, plus d'un buffle a un sort analogue. Ce sont aussi des journaliers; toute leur vie n'est qu'un travail continu. Des honneurs, ils descendent dans la fange: après avoir vécu dans le superflu, ils meurent de faim; ils brillent un jour de force et de jeunesse, ils sont le lendemain vieux, malades et faibles. Heureusement que l'animal n'a pas conscience de cette destinée, mais l'homme ne devrait pas oublier que les animaux sont capables de distinguer les bons et les mauvais traitements!

« D'autres animaux sont heureux toute leur vie. Plus d'un petit chien est aimé comme un enfant, caressé, embrassé; il a sa place à table, et des aliments savoureux. Est-il malade, on lui prodigue les soins du médecin; meurt-il, on le pleure, on l'enterre. Bien des chiens doux et instruits ont une destinée plus heureuse que celle de la majorité des hommes. Ils jouent, ils pensent, ils voyagent, ils participent aux jouissances de leur maître; on vient même pleurer sur leur tombe. On voit des chiens impotents, des chevaux devenus aveugles, recevoir leur pitance jusqu'à leur dernier jour, tandis que des hommes, qui le mériteraient plus, ou en auraient du moins plus besoin, ne la reçoivent souvent pas. L'animal a une destinée! »

**Usages et produits.** — Les rapports qu'il y a entre l'homme et les animaux sont très-étendus. Les mammifères sont, de tous les animaux, ceux qui sont les plus utiles à l'homme, il n'y en a que peu qu'il ne puisse utiliser.

Lenz a décrit en termes si attrayants l'utilité des animaux domestiques, que je croirais manquer à ma tâche en ne lui donnant pas la parole:

« Combien la vie de l'homme serait pénible et misérable sans les animaux domestiques! Voulons-nous nous bâtir une habitation commode, le cheval et le bœuf transportent les lourds fardeaux; voulons-nous faire produire à la terre les fruits les plus précieux, ils traînent la herse et la charrue; voulons-nous traverser commodément, rapidement les collines et les montagnes, un cheval est devant notre porte, trépi-



gnant de joie et d'impatience ; il va traîner notre voiture, ou nous transporter sur son dos. Nous entendons la nuit des bruits insolites dans nos offices, dans nos cuisines, dans nos caves ; nous voyons avec tristesse nos provisions rongées par les rats et les souris ; nous remarquons que le couvercle du pot à miel est soulevé ; dans nos armoires, nous voyons notre habit le plus neuf troué, déchiré en morceaux, servant de nid à ces rongeurs et à leur progéniture ; y a-t-il un remède à ces méfaits ? Y a-t-il un être vivant qui pourra nous débarrasser des animaux qui en sont les auteurs ? Oui certes. Prenons notre canne et notre chapeau, 75 centimes dans notre poche, allons au marché, achetons-y un beau chat, bien doux, bien élevé, rapportons-le à la maison, soignons-le avec tendresse. Le premier jour, il miaule, il gémit, il cherche à s'échapper ; le second jour, il reconnaît notre bon vouloir, il répond à nos témoignages d'amitié en faisant son *ron ron*, en se frottant à nous ; le troisième jour, nous le lâchons, il fait un saut, un bond, il a saisi le rongeur notre ennemi, d'un coup de dent il lui a tordu le cou.

« Voulons-nous avoir un jeune levraut ou un canard sauvage pour notre cuisine, à l'instant où nous prenons notre fusil, le chien d'arrêt ne se connaît plus sa joie, il saute, il bondit, nous met les pattes sur les épaules, nous lèche le visage ; le gibier tiré, il se précipite pour le trouver au travers des marais, des buissons ; il saute dans les eaux rapides des torrents. Voulons-nous tuer un loup qui dévaste nos troupeaux, un sanglier qui saccage nos plantations, nous appelons nos fidèles dogues à notre secours. Ils connaissent le signal de la chasse ; leurs yeux étincellent de joie, leur voix ressemble au roulement du tonnerre, ils se précipitent furieux sur leur ennemi, leur sang coule, à côté d'eux leurs frères mordent la poussière, ils ne s'arrêtent point, ils redoublent d'audace jusqu'à ce qu'enfin la bête sauvage ait succombé. Et quelle récompense reçoivent-ils de cette bravoure ? Rien, si ce n'est un regard de contentement de leur maître. Et quand le soir, fatigués du travail de la journée, nous nous abandonnons au repos, que notre œil est fermé, que notre âme est assoupie, que notre bras est sans défense ; un malfacteur pourrait-il en profiter pour ravir notre bien ! Non, dans notre cour veille un chien fort et fidèle qui saisit à la gorge l'individu suspect. »

Les quelques mammifères domestiques que nous venons de passer en revue ne sont pas les seuls dont l'homme se soit approprié la vie et le corps ; il a encore soumis à sa domination d'autres espèces avec lesquelles il ne partage pas sa demeure. Pour porter des fardeaux, pour lui servir de bête de trait ou de selle,

il a l'âne, le cheval, l'éléphant, le renne, le lama, le chameau, le bœuf, le buffle, la chèvre, le chien ; pour la guerre, le cheval, le chameau, l'éléphant, le chien ; pour la chasse, le chien, le cheval, l'éléphant, le guépard, l'ichneumon, le furet, la loutre, le chat, le hérisson et même un hémipithécien. Comme animaux de plaisir, il a les singes, le chien, le cheval, l'écureuil, le marsouin. Le chien lui sert encore à garder ses troupeaux. L'homme enlève au hamster et au campagnol leurs provisions. Il se nourrit de la viande de six espèces de bœufs, de quatre espèces de porcs, de trois espèces de moutons, de deux espèces de chèvres, de toutes les espèces de cerfs, de l'ours blanc, de l'ours noir d'Amérique, du glouton, de la loutre, du phoque, de beaucoup de marsupiaux, des agoutis, des lièvres, des lapins, des chinchillas, de la gerboise, du porc-épic, des écureuils, du loir, de la marmotte, du castor, du rat musqué, du chameau, de l'alpaca, de la vigogne, du chevrotain porte-musc, des antilopes, du cheval, des ânes sauvages, du tapir, du rhinocéros, de l'hippopotame, de l'éléphant, de presque tous les mammifères marins. Le chameau, le renne, la chèvre, la vache, la jument, l'ânesse, la brebis lui donnent leur lait ; le blaireau, le glouton, les hyènes, le daman, les cerfs, le chevrotain porte-musc, le mouton, le bœuf, le cochon, le cachalot, la baleine lui fournissent des médicaments. L'ours blanc, l'ours noir d'Amérique, le raton, le blaireau, le glouton, l'hyène-civet, le loup, les renards, les lynx, les chats, l'once, la panthère, le tigre, le lion, le léopard, toutes les espèces de martes, la belette, le lynx, la loutre commune, la loutre de mer, les écureuils, les loirs, les marmottes, le souslik, le hamster, le castor, le rat musqué, les lapins, les lièvres, le chinchilla, les phoques, lui procurent des fourrures ; les lamas, le chevrotain, les cerfs, les moutons, les chèvres, les antilopes, les bœufs, les chevaux, plusieurs pachydermes et quelques phoques, du cuir ; les moutons, les chèvres, le rat musqué, les lièvres, les lamas et les chameaux, de la laine pour tisser et pour filer. D'autres encore lui donnent leurs cornes, leur ivoire, leurs dents, leurs fanons, leurs parfums, etc. Aucune autre classe du règne animal ne nous est aussi utile ; aussi les mammifères sont-ils pour l'homme les animaux les plus importants, et de beaucoup ; aussi pouvons-nous répéter que sans eux, la vie de l'homme serait impossible sur la terre, au moins telle qu'elle est.

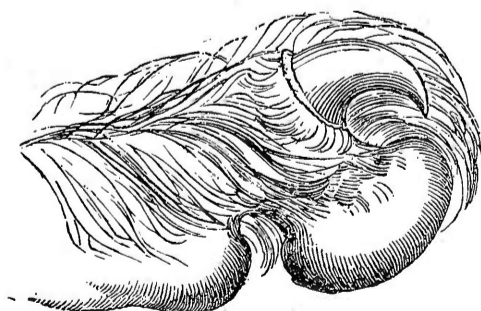
Cette utilité dont nous sont les mammifères, ce secours fidèle qu'ils nous donnent, cette fraternité qui nous unit, nous montrent combien nous, mammifères supérieurs, nous sommes près des mammifères inférieurs que nous avons soumis à notre domination.





## TABLE DES PLANCHES HORS TEXTE

|     |                             |     |  |     |   |     |
|-----|-----------------------------|-----|--|-----|---|-----|
| Pl. | I. L'Orang-outang.....      | 33  |  | Pl. | X bis. Les Chiens de saint Hubert.....                    | 438 |
|     | II. Les Cercopithèques..... | 59  |  |     | XI. Le Caniche.....                                       | 457 |
|     | III. Les Cynocéphales.....  | 80  |  |     | XII. Le Chien des Esquimaux.....                          | 475 |
|     | IV. Les Hurlleurs.....      | 98  |  |     | XIII. Les Fenecs zerda.....                               | 530 |
|     | V. Le Lion.....             | 191 |  |     | XIV. L'Hyène rayée.....                                   | 544 |
|     | VI. Le Puma.....            | 215 |  |     | XV. La Mangouste ichneumon.....                           | 562 |
|     | VII. Le Tigre royal.....    | 224 |  |     | XVI. La Loutre commune.....                               | 634 |
|     | VIII. Le Lynx caracal.....  | 309 |  |     | XVII. L'Ours à collier du Tibet ou Kuma<br>des Japonais.. | 683 |
|     | IX. Le Chien d'arrêt.....   | 414 |  |     | XVIII. L'Ours blanc ou polaire.....                       | 693 |
|     | X. Le Chien de renard.....  | 434 |  |     |   |     |



La Griffe du lion.



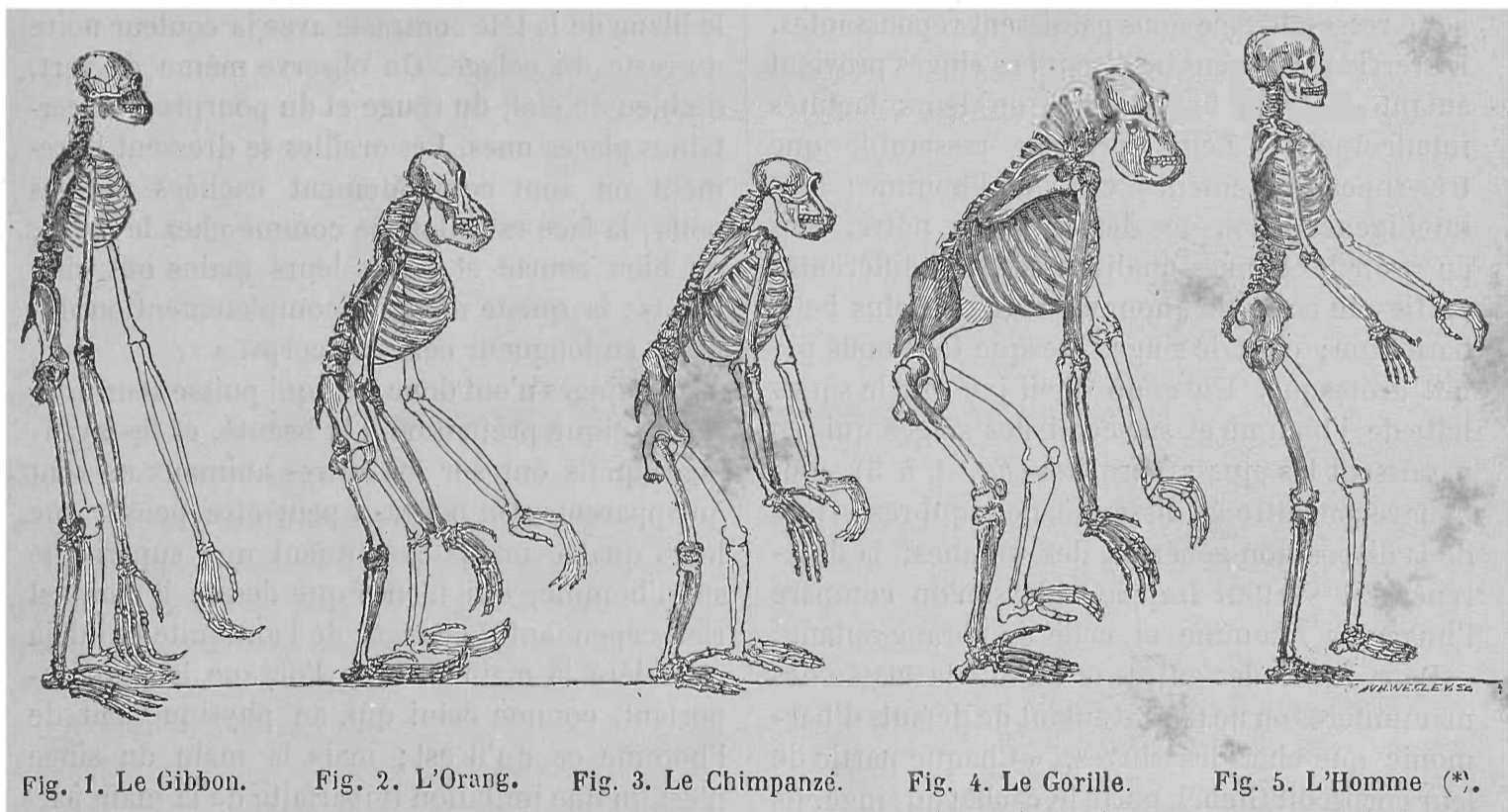
# MAMMIFÈRES

## LES PRIMATES — *PRIMATES*

*Die Handthiere, The Primates.*

## LES SINGES — *SIMIÆ*

*Die Affen, The Monkeys.*



Le premier ordre des mammifères nous fait connaître l'homme ; le second..... ses caricatures.

Wagler appelle les singes « des *hommes transformés* : » il ne fait que répéter l'opinion fort ancienne, quoique toujours nouvelle, de tous les peuples qui ont vécu ou qui vivent encore dans le voisinage de ces êtres grotesques.

(\*) Ces squelettes ont été photographiquement réduits et reproduits d'après les dessins de grandeur naturelle (excepté celui du Gibbon, qui est deux fois plus grand que nature) de M. Hawkins, faits sur les individus qui sont au musée du Collège Royal des chirurgiens de Londres (Huxley).

BREHM.

Parmi les peuples de l'antiquité, les Indiens et les Égyptiens sont les seuls qui paraissent avoir eu une certaine vénération pour les singes. Les anciens Indiens, — ce que font, du reste, les Indiens de nos jours, — leur bâtissaient des espèces de temples, dans lesquels ils régnaient en maîtres absolus ; les Égyptiens gravèrent leur image sur l'impérissable porphyre et créèrent des dieux à leur image. Il n'en a pas été de même chez les autres peuples. Salomon fit venir des singes d'Ophir, mais probablement pour ses plai-

sirs. Les Romains en entretenaient dans le même but et étudiaient d'après eux la structure interne de l'homme. Les singes les amusaient par leur penchant à tout imiter, quelquefois même ils les forçaient à se battre contre des bêtes féroces, mais ils ne virent jamais en eux que des *animaux*. Les Arabes, au contraire, regardent les singes comme des réprouvés, punis par Allah, transformés d'hommes abominables en bêtes, offrant, dans un singulier mélange, l'image du diable et l'image des fils d'Adam.

Dans notre opinion, les singes, nous le répétons, ne sont que de véritables caricatures de l'homme : ils nous égayent et nous nous attachons à eux tant qu'ils ne paraissent que sous leur bon côté ; ils nous déplaisent et nous les condamnons dès qu'ils laissent percer leurs défauts.

**Caractères.** — Chose curieuse, nous n'aimons réellement et nous ne trouvons gracieux que ceux d'entre les singes qui offrent le moins de ressemblance avec l'homme ; au contraire, toutes les espèces chez lesquelles se dessine plus nettement cette ressemblance nous paraissent repoussantes. L'aversion que nous inspirent ces singes provient autant de leurs formes que de leurs facultés intellectuelles. Leur corps ne ressemble que très-superficiellement à celui de l'homme ; leur intelligence a tous les défauts de la nôtre, sans en avoir les bonnes qualités. Dans les différentes parties du corps de l'homme règne la plus belle harmonie ; chez le singe, presque tout nous paraît grotesque. Un coup d'œil jeté sur le squelette de l'homme et sur celui des singes qui en paraissent les plus rapprochés (*fig. 1 à 5*) suffit pour reconnaître les dissemblances qui ressortent de la disposition générale des organes ; la différence est surtout frappante lorsqu'on compare l'image de l'homme et celle de l'orang-outang.

Dans aucun des autres ordres de la classe des mammifères on ne trouve autant de défauts d'harmonie que chez les singes. « Chaque partie de leur corps, dit Giebel, porte le cachet du singe. Ils ont quelquefois une certaine analogie de formes avec d'autres animaux ; les cynocéphales, par exemple, ressemblent au chien ; mais il en est de cette conformité comme de celle tant admirée des orangs avec l'homme. Il n'y a là que des ressemblances générales et superficielles, qui disparaissent lorsqu'on les étudie de plus près. En présence de la grande irrégularité qui caractérise la forme du corps chez les singes, on ne peut naturellement pas s'attendre à trouver une certaine unité dans la forme extérieure chez les diverses espèces. Leur taille varie

dans des limites assez étendues : les orangs atteignent la taille d'un homme, les hapaliens ne dépassent pas celle d'un écureuil. Les cynocéphales sont vigoureux et trapus ; leurs membres sont gros et musculeux, et leur ventre est fortement rentré : les orangs, au contraire, ont le corps très-renflé et ne possèdent que des membres longs et grêles ; les arctopithèques sont également minces et maigres de corps et de membres ; quelques lémuriens sont même secs comme des squelettes. Chez les uns, le poil fin et peu fourni laisse apercevoir les contours du corps ; d'autres ont une fourrure courte, mais épaisse ; chez d'autres, enfin, le poil, plus long et plus lâche, forme souvent des crinières touffues, des houppes ou des barbes hérissées. La couleur est généralement sombre, grise, brune, noire, uniforme ou mélangée ; cependant on y trouve fréquemment de charmants dessins, des teintes marquantes, parmi lesquelles il s'en présente qu'on ne rencontre chez aucun autre mammifère. Parfois la couleur vert de mer se mêle au gris, le blanc de la tête contraste avec la couleur noire du reste du pelage. On observe même du vert, du bleu de ciel, du rouge et du pourpre, sur certaines places nues. Les oreilles se dressent librement ou sont complètement cachées par les poils ; la face est allongée comme chez le chien, ou bien courte et nue ; leurs mains ont cinq doigts ; la queue manque complètement ou dépasse en longueur celle du corps. »

Les singes n'ont donc rien qui puisse leur donner quelque prétention à la beauté, et les avantages qu'ils ont sur les autres animaux ne sont qu'apparents. On pourrait peut-être penser que leurs quatre mains constituent une supériorité sur l'homme, qui n'en a que deux : il n'en est rien cependant. Les sages de l'antiquité ont déjà considéré la main comme l'organe le plus important, comme celui qui, au physique, fait de l'homme ce qu'il est ; mais la main du singe n'est qu'une imitation imparfaite de la main parfaite de l'homme. « Ce n'est pas la répétition des mêmes organes, a dit Oken, mais le nombre d'organes différents qu'il faut considérer ; c'est la diversité et non le nombre qui constitue la perfection. Le singe avec ses quatre mains ne peut faire qu'une seule et même chose : se maintenir et grimper ; il ne peut même pas se servir de ses membres antérieurs comme de véritables bras, parce que ses membres postérieurs ne peuvent pas, comme chez l'homme, supporter tout le poids du corps. » Ainsi les quatre mains du singe ne constituent pas une supériorité ; ce noble organe,

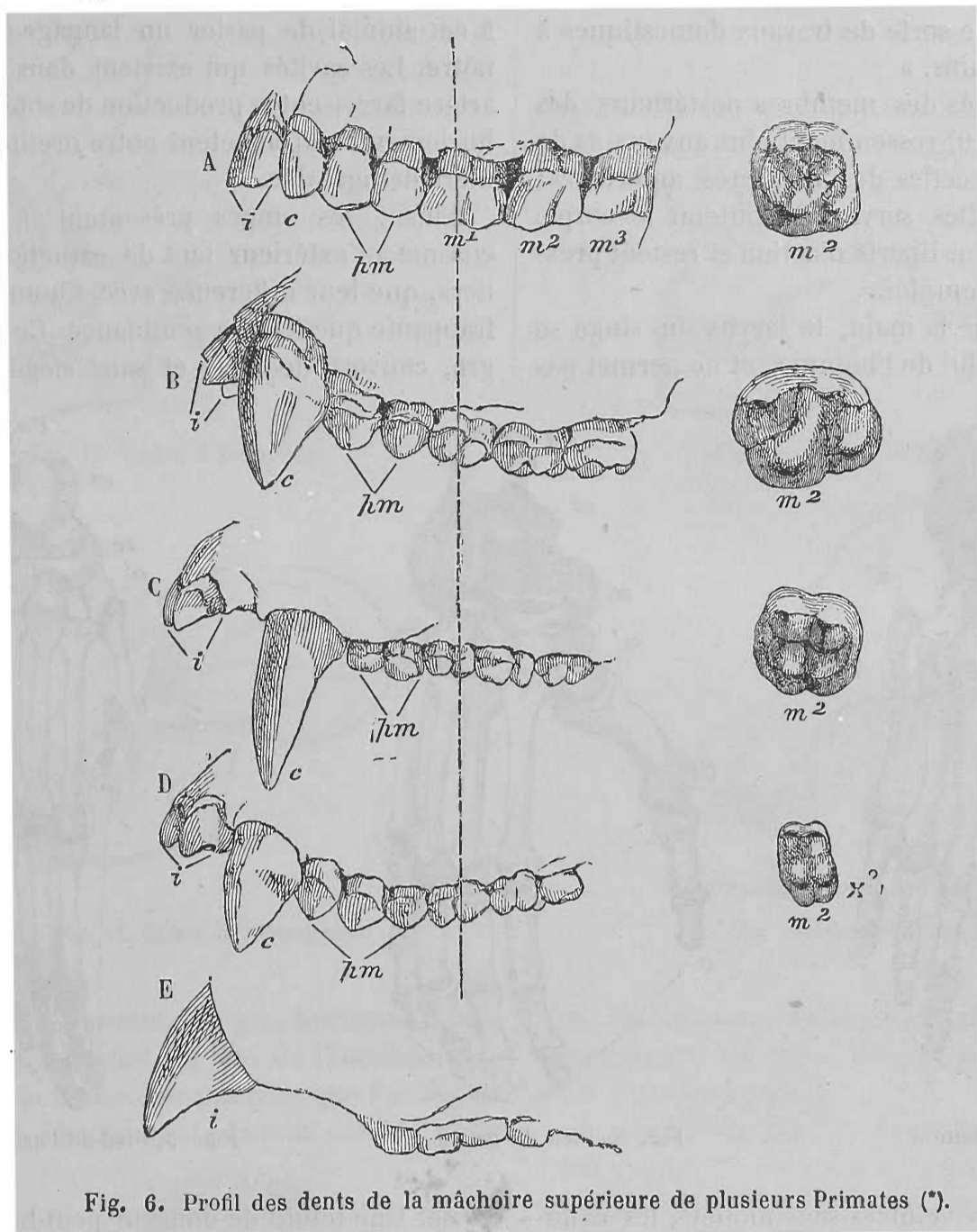


Fig. 6. Profil des dents de la mâchoire supérieure de plusieurs Primates (\*).

chez lui, est contrefait comme tous les autres.

La structure interne du singe est plus uniforme qu'on ne serait en droit de l'attendre d'après la forme extérieure du corps. Le squelette contient de douze à seize vertèbres dorsales, de quatre à neuf vertèbres lombaires, de deux à cinq fausses vertèbres ou vertèbres sacrées, et de trois à trente-trois vertèbres caudales. La clavicule est solide. Les os de l'avant-bras sont séparés et très-mobiles, ceux du poignet sont étendus, ceux des doigts sont en partie arrêtés dans leur développement. Aux membres postérieurs on remarque surtout un pouce opposable. Le crâne est très-diversement conformé, selon que le museau est saillant ou non et que la boîte cérébrale s'élargit. Les yeux

(\*) A, homme; B, gorille; C, cynocéphale; D, cèbien; E, cheiromys; *i*, incisives; *c*, canines; *pm*, prémolaires; *m*, molaires; une ligne verticale passe par la première molaire de la mâchoire supérieure de chaque primate. La face inférieure de la seconde molaire est dessinée pour chacune de ces trois espèces; ses angles antérieurs et internes se trouvent exactement au-dessus de la lettre *m*, dans *m*<sup>2</sup> (Huxley).

sont toujours situés en avant, dans des cavités osseuses, et les arcades zygomatiques ne s'éloignent pas beaucoup du crâne.

Leur système dentaire (*fig. 6*) comprend toutes les espèces de dents : quatre incisives, deux canines, souvent développées d'une manière extraordinaire comme chez les carnassiers; deux ou trois fausses molaires ou prémolaires et trois molaires, à chaque mâchoire.

Parmi les muscles, ceux qui font mouvoir les mains de devant sont surtout remarquables par leur extrême simplicité relativement à ceux de l'homme; on pourrait même dire qu'ils sont comme atrophiés. Cela explique pourquoi la main du singe ne peut faire les mouvements si variés qui caractérisent la main humaine. « La simple comparaison des mains, dit Giebel, prouve qu'il est complètement impossible de faire dériver l'homme du singe, et nous montre que celui-ci ne peut être civilisé, quoiqu'on ait pu le dresser

à exécuter toute sorte de travaux domestiques à l'aide de ses mains. »

Les extrémités des membres postérieurs des singes (*fig. 7 à 9*) ressemblent plus aux mains de l'homme que celles des membres antérieurs; mais comme elles servent à soutenir le corps, elles perdent leur liberté d'action et restent presque sans autre emploi.

De même que la main, le larynx du singe se distingue de celui de l'homme, et ne permet pas

à cet animal de parler un langage analogue au nôtre. Les cavités qui existent dans la trachée-artère favorisent la production de sons aigus et de hurlements qui affectent notre oreille d'une manière désagréable.

Ainsi, les singes présentent à l'intérieur comme à l'extérieur tant de caractères particuliers, que leur différence avec l'homme est plus frappante que leur ressemblance. Ce corps maigre, couvert de poils et sans siège, ces longs

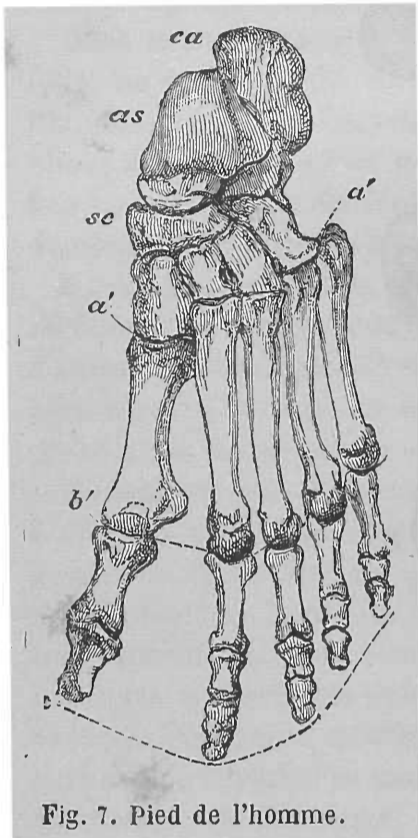


Fig. 7. Pied de l'homme.

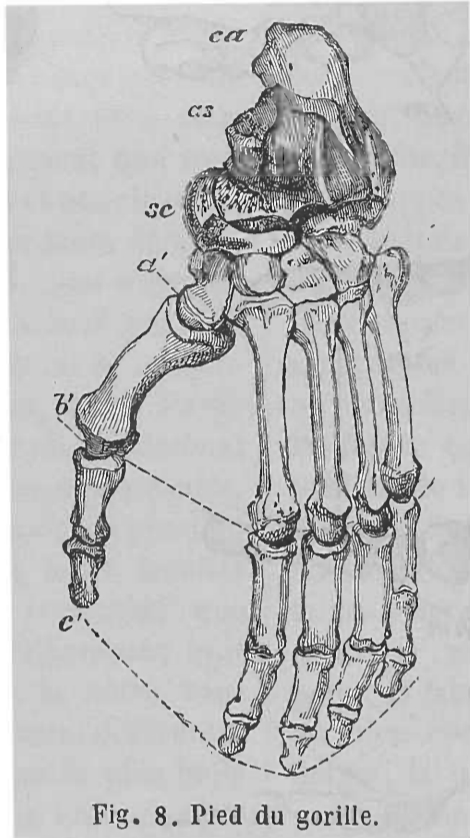


Fig. 8. Pied du gorille.

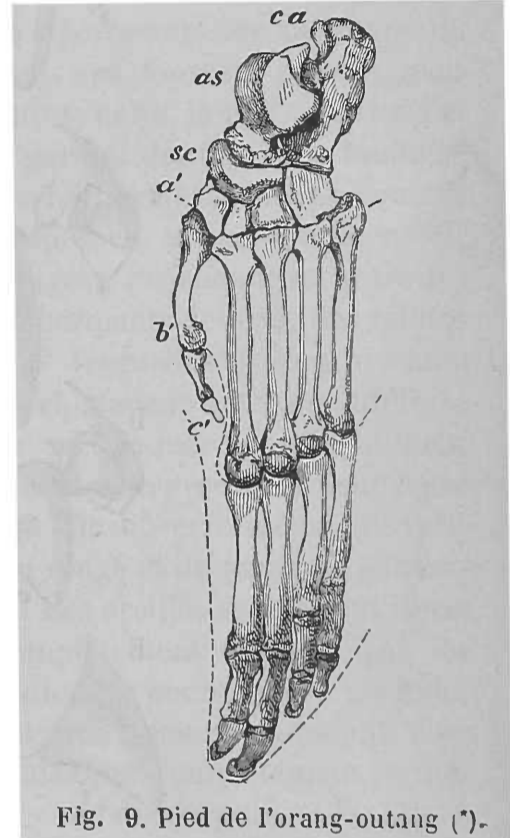


Fig. 9. Pied de l'orang-outang (\*).

bras, ces jambes effilées sans mollets, les callosités qu'ils ont presque tous, leur longue queue, et surtout leur tête bestiale, avec un petit crâne fuyant et des lèvres minces et aplaties, frapperont toujours l'observateur le plus superficiel et lui feront comprendre la distance qui existe entre les singes et nous (*fig. 10 à 13*). Un seul coup d'œil, jeté sur l'homme parfait que l'artiste avait sous les yeux lorsqu'il créa l'image de l'Apollon du Belvédère (*fig. 14*), suffit pour fixer l'abîme qui séparera éternellement l'homme de l'animal.

On retrouve d'une manière plus évidente encore l'animal chez le singe, lorsqu'on étudie ses facultés intellectuelles. Il suffit d'observer la face d'un singe pour savoir à quoi s'en tenir sur son intelligence. Jamais sur cette face ne se manifeste une expression de noblesse, de bonté, de fran-

(\*) Ils ont été portés à la même grandeur absolue pour montrer les différences dans les proportions de chacun d'eux; réduit d'après les dessins originaux de M. Waterhouse et Hawkins. *a'a'*, ligne désignant les limites du tarse et du métatarse; *b'b'*, celles du métatarse et des premières phalanges; *c'c'*, l'extrémité des phalanges; *ca*, le calcaneum; *as*, l'astragale; *sc*, l'os scaphoïde du tarse. (Huxley.)

chise. Une teinte de douceur peut bien s'y montrer quelquefois, mais ce ne sera que dans l'apaisement complet des passions et lorsque le singe n'a pour ainsi dire plus de l'être que le corps: il n'est vraiment singe que lorsque sa physionomie traduit les sentiments qui l'agitent. L'orang-outang, qui paraît si doux, si humain lorsqu'il est calme, redevient complètement animal dès que quelque chose l'affecte. Dans ce cas, ce qui frappe immédiatement en lui, c'est l'étroitesse ou plutôt l'absence du front, son menton rentrant, et même l'éclat de ses yeux animés par la colère: le front ridé et couvert de poils, le museau grimaçant, avec ses canines monstrueuses et son nez aplati, les yeux étincellants de l'animal furieux détruisent toute idée de rapprochement entre l'homme et le singe. Mais l'orang n'est pas encore complètement animal, dans la plus mauvaise acception du mot, et il faut descendre jusqu'au singe cynocéphale ou à tête de chien. Celui-ci, comme son nom l'indique, a quelque ressemblance avec le chien, ce noble



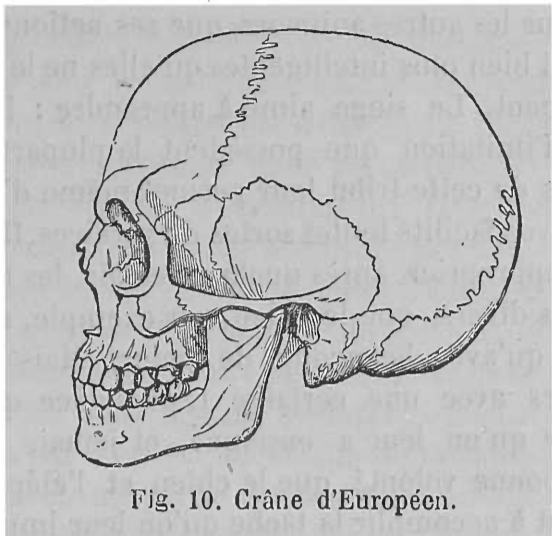


Fig. 10. Crâne d'Européen.

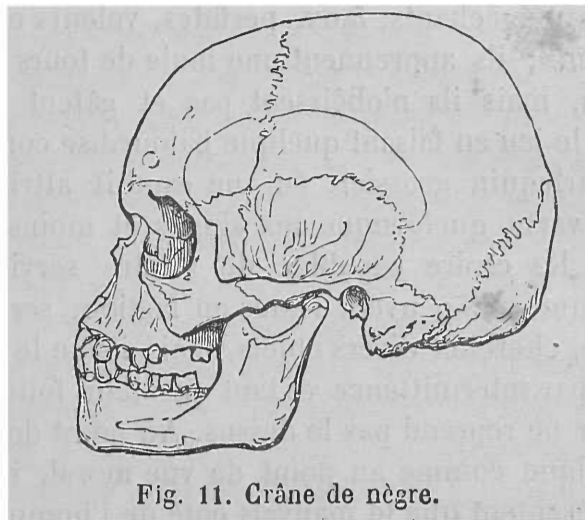


Fig. 11. Crâne de nègre.

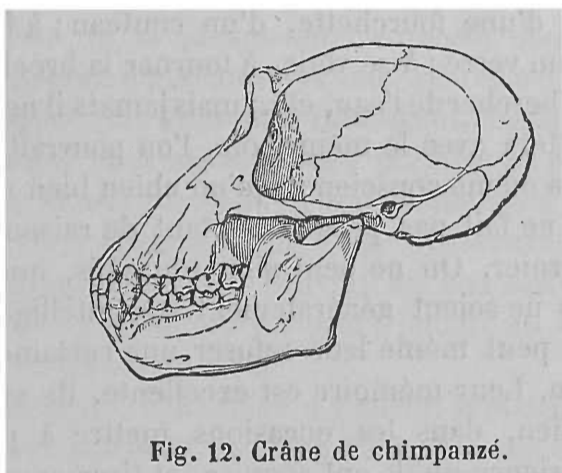


Fig. 12. Crâne de chimpanzé.

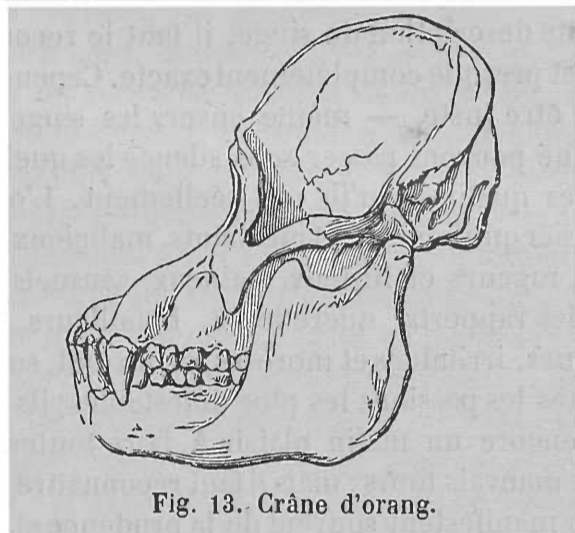


Fig. 13. Crâne d'orang.

et fidèle ami de l'homme, le plus humain de tous les animaux, au point de vue de l'intelligence ; mais il ne lui ressemble pas plus que l'orang ne ressemble à l'homme, et, dans la colère, toute



Fig. 14. Tête de l'Apollon du Belvédère.

trace de ressemblance disparaît. La face du cynocéphale, boursoufflée, sillonnée de rides profondes, colorée des couleurs les plus vives et les plus dégoûtantes, avec ses yeux perfides et traî-

tres, est tellement bestiale et effrayante, que la bonne figure du chien nous paraît relativement celle d'un tendre ami.

La mobilité de la figure du singe est incroyable. Dans un instant elle prend toutes les expressions imaginables : la douceur et la colère, l'honnêteté et la perfidie, la convoitise, la concupiscence, la lubricité et mille autres sentiments ou passions se succèdent rapidement sur ce miroir fidèle des impressions du singe. On croirait même que la face peut à peine suivre l'esprit dans ses sauts brusques et inégaux.

On observe une gradation curieuse, sous ce rapport, parmi les diverses espèces de cet ordre. Plus un singe est prudent, malicieux, rusé, perfide, lascif, impudent et sauvage, plus sa figure est mobile en même temps que difforme et hideuse. Les singes moins intelligents et plus calmes ont seuls un air d'innocence enfantine, et cependant la mobilité de l'expression de leur figure est encore étonnante par sa rapidité et sa variété. A mesure que l'intelligence augmente, les défauts s'accroissent, mais non les bonnes qualités.

**Mœurs, habitudes, régime.** — Oken décrit ainsi le singe comparé à l'homme : « Les singes ressemblent à l'homme par tous leurs défauts.

Ils sont méchants, faux, perfides, voleurs et indécents ; ils apprennent une foule de tours plaisants, mais ils n'obéissent pas et gâtent souvent le jeu en faisant quelque balourdise comme un arlequin grossier. On ne saurait attribuer une vertu quelconque aux singes et moins encore les croire capables de rendre service à l'homme. Ils peuvent rester en faction, servir à table, chercher divers objets, mais ils ne le font que par intermittence et tant que leur folle humeur ne reprend pas le dessus. Au point de vue physique comme au point de vue moral, ils ne représentent que le mauvais côté de l'homme. »

Cette description du singe, il faut le reconnaître, est presque complètement exacte. Cependant, pour être juste, — même envers les singes, — nous ne pouvons passer sous silence les quelques bonnes qualités qu'ils ont réellement. L'on ne peut nier qu'ils ne soient méchants, malicieux, perfides, rageurs et furieux, haineux, sensuels sous tous les rapports, querelleurs, batailleurs, despotiques, irritables et moroses, en un mot, soumis à toutes les passions les plus détestables ; ils trouvent encore un malin plaisir à faire toutes sortes de mauvais tours ; mais il faut reconnaître aussi qu'ils manifestent souvent de la prudence et de la gaieté, de la douceur et de la bonté, de l'amitié et de la confiance pour l'homme ; ils sont sociables, courageux, dévoués à leurs semblables qu'ils défendent vigoureusement, même contre des ennemis supérieurs en forces. Tous montrent une certaine grandeur dans leur amour envers leurs enfants, dans leur compassion pour les êtres faibles, non-seulement de leur race ou de leur famille, mais pour les petits d'espèces ou même de classes différentes. Si l'amour sensuel fait du singe un être hideux, son amour moral pourrait servir d'exemple à plus d'un homme. Il possède donc une vertu ; — mais il exagère cette unique qualité jusqu'à la rendre ridicule.

Les singes n'ont pas tous le même degré d'intelligence, et le développement auquel, chez eux, cette faculté peut atteindre, ne les élève pas, autant qu'on l'admet ordinairement, au-dessus des autres mammifères. Les écrivains de l'antiquité sont en admiration devant les facultés intellectuelles des singes. Ils se sont laissé éblouir par l'habileté que ces quadrumanes seuls possèdent en dehors de l'homme et l'ont attribuée à une supériorité intellectuelle. En réalité, le singe ne montre pas plus d'intelligence, l'on pourrait même dire qu'il en montre moins que certains autres mammifères plus élevés, tels que l'éléphant et le chien. Sa main lui donne de si grands avan-

tages sur les autres animaux, que ses actions paraissent bien plus intelligentes qu'elles ne le sont réellement. Le singe aime à apprendre : l'instinct d'imitation que possèdent la plupart des espèces de cette tribu leur permet même d'exécuter avec facilité toutes sortes d'exercices. Ils savent s'approprier, après quelques essais, les tours les plus divers, que le chien, par exemple, n'apprend qu'avec beaucoup de peine. Mais c'est toujours avec une certaine répugnance qu'ils font ce qu'on leur a enseigné, et jamais avec cette bonne volonté que le chien et l'éléphant mettent à accomplir la tâche qu'on leur impose. Il n'est pas difficile d'apprendre à un singe à se servir d'une fourchette, d'un couteau ; à boire dans un verre ; à se vêtir, à tourner la broche, à aller chercher de l'eau, etc. ; mais jamais il ne s'en acquittera avec le même soin, l'on pourrait dire avec la même conscience qu'un chien bien dressé ; il ne fait pas preuve d'autant de raison que ce dernier. On ne peut nier, toutefois, que les singes ne soient généralement très-intelligents ; on ne peut même leur refuser une certaine réflexion. Leur mémoire est excellente, ils savent très-bien, dans les occasions, mettre à profit l'expérience qu'ils ont acquise, et tirer avantage de l'adresse et de la ruse qui leur sont naturelles. Ils sont habiles à dissimuler leurs projets, et souvent il est impossible de pénétrer la méchanceté qu'ils méditent. Ils se tirent adroitement du danger, et savent trouver à merveille les moyens de se garantir ou de se défendre. Mais tout cela s'observe aussi chez l'éléphant et chez le chien, et même à un plus haut degré de développement. On ne saurait non plus refuser aux singes quelques bons sentiments. Ils sont capables d'éprouver de l'amour et de l'affection ; ils ont de la reconnaissance pour les personnes qui leur font du bien et ils le leur témoignent par des caresses. Mais leur amour se perd aussi facilement qu'il se gagne. Un seul singe, que je possédai pendant très-longtemps, me témoigna dans toutes les circonstances une affection inaltérable. Il n'y avait de place que pour un seul amour dans son cœur ; cet amour je l'avais gagné, et personne autre ne pouvait me l'enlever. Il mordait l'ami avec lequel il venait de fraterniser, dès que je m'approchais.

Ce qu'il y a de remarquable, c'est que tous les singes, malgré leur intelligence, se laissent attraper et tromper de la manière la plus sottise. Cette intelligence étant souvent dominée par une extrême gourmandise, dès que celle-ci est excitée, ils donnent aveuglément dans le piège le

plus grossier, et oublient complètement leur sécurité pour la satisfaire. Ainsi, l'on raconte que les Guyanais vident unealebasse à l'aide d'une ouverture suffisante pour permettre à l'espèce dont ils veulent s'emparer d'y introduire une main, mais trop étroite pour que cette main puisse en sortir lorsqu'elle est pleine et fermée; cela fait, ils en garnissent l'intérieur de sucre et de fruits et l'abandonnent aux singes. Ceux-ci, pour atteindre leurs mets favoris, s'efforcent d'entrer leurs mains par l'ouverture étroite de laalebasse, et saisissent une partie du contenu avec une avidité telle qu'ils se laissent attraper par l'homme plutôt que d'abandonner le morceau qu'ils tiennent. Le désir de la possession l'emporte donc ici sur l'instinct de la conservation. Le renard, sous ce rapport, est bien plus intelligent. La faim la plus aiguë peut seule le faire prendre au piège, encore faut-il que celui-ci soit habilement dissimulé. On a souvent observé que des renards pris au traquenard se sont délivrés en coupant avec leurs dents le membre captif; jamais un singe ne ferait un pareil acte.

L'intelligence du singe n'a aucun rapport avec celle de l'homme : en comparant ces deux êtres, on constate facilement une différence essentielle. L'homme croît en sagesse et en intelligence à mesure qu'il avance en âge; le singe n'est susceptible d'éducation que pendant le jeune âge; à mesure qu'il vieillit la partie bestiale prend le dessus et la passion domine alors complètement l'intelligence. L'éducation exerce une grande influence sur le singe, elle développe considérablement ses facultés intellectuelles, mais elle n'arrive jamais à un résultat vraiment satisfaisant, et jamais elle ne pourra faire du singe l'émule de l'homme. D'ailleurs, les singes à l'état de nature ne font pas preuve d'une plus grande intelligence que d'autres animaux supérieurs; cette faculté ne paraît se développer que lorsqu'ils sont en contact avec nous.

Les singes doivent être comptés parmi les mammifères les plus vifs et les plus mobiles. Lorsqu'ils vont à la recherche de leur nourriture, ils ne sont pas un seul moment en repos. La variété même des substances dont ils se nourrissent les oblige au mouvement. Tout ce qui est mangeable leur est bon. Les fruits, les oignons, les tubercules, les racines, les graines, les noix, les bourgeons, les jeunes feuilles et des tiges juteuses, forment la partie principale de leur alimentation; ils ne dédaignent pas les insectes; les œufs et les petits oiseaux, etc., sont pour eux de vraies friandises. Il y a donc toujours pour les

singes quelque chose à examiner, à saisir, à cueillir, à flairer ou à goûter, pour le manger ou pour le rejeter; or tout cela exige beaucoup de mouvements. Ils veillent avec le plus grand soin sur leur nourriture : le puissant éléphant lui-même n'est pas à l'abri de leurs attaques lorsqu'il est assez osé pour manger à la *table des singes*, table qui est représentée par toute une forêt.

Ces voleurs n'ont que des idées fort bornées sur la propriété : « Nous semons et les singes récoltent, » disent les Arabes du Soudan oriental. Les champs cultivés et les jardins sont pour les singes des lieux de prédilection, aussi les mettent-ils à contribution, et c'est un vrai plaisir ou plutôt un véritable malheur de les y voir. Chaque singe détruit, lorsqu'il n'est pas dérangé, dix fois plus qu'il ne mange; l'Indien pieux ou plutôt superstitieux peut seul supporter ces animaux, tous les autres peuples les détestent profondément. Avec de tels déprédateurs il n'y a ni serrure ni verrou qui tiennent, à plus forte raison les haies et les murs sont-ils impuissants à les arrêter; ils ouvrent les uns, franchissent les autres, et emportent tout ce qu'ils ne peuvent manger, même l'or et les pierres précieuses. Il faut avoir vu une bande de singes en expédition, pour comprendre le désespoir et l'exaspération du cultivateur dévalisé.

Pour une personne désintéressée dans l'affaire, le spectacle de la mobilité extrême qui anime tous ces animaux, pendant une de ces expéditions, est des plus intéressants. Ils courent, sautent, grimpent, gesticulent, et nagent même, lorsque la nécessité les y pousse. Les tours qu'ils exécutent sur les branches des arbres dépassent toute croyance. Les orangs et les cynocéphales seuls sont lourds; tous les autres singes sont de véritables jongleurs; on dirait qu'ils volent. Des sauts de vingt, de trente pieds même ne sont rien pour eux; de la cime d'un arbre ils se laissent tomber sur une branche située à trente pieds au-dessous; la branche plie sous le choc, et le singe profite de l'oscillation de cette branche pour faire un nouveau bond tout aussi puissant. Pendant qu'il traverse l'air comme une flèche, la queue ou les jambes de derrière sont tendues et servent de gouvernail; à peine arrivé par terre, il continue son chemin à travers les broussailles les plus épaisses, les plus hérissées d'épines, aussi facilement que sur un parquet. Une plante grimpante est pour lui un escalier commode; un tronc d'arbre est un chemin frayé. Les singes grimpent la tête en haut ou en bas, en avant ou en arrière; marchent sur une branche ou

sous elle; lorsqu'on les lance sur le sommet d'un arbre, ils saisissent d'une main la première branche venue, attendent qu'elle soit immobile pour la remonter et continuer leur chemin comme s'ils n'avaient pas quitté le sol. Si la branche casse, ils en saisissent une seconde, après la seconde une troisième; une chute, d'ailleurs, n'a rien qui les effraye. Ce qu'ils ne peuvent saisir avec les mains de devant, ils le prennent avec les mains de derrière ou même avec la queue, lorsque ce sont des singes du nouveau monde. Ce dernier organe remplit toute sorte de fonctions: il sert de gouvernail quand l'animal veut faire de grands bonds; dans d'autres cas il devient un échelon propre à favoriser l'escalade de quelque autre singe. Chez les quadrumanes du nouveau monde, la queue devient une cinquième main et l'on pourrait dire la première de toutes. Le singe s'y suspend de tout son poids et se balance selon son bon plaisir; c'est grâce à elle qu'il peut chercher sa nourriture dans l'intérieur d'une fente ou d'une crevasse; elle lui sert d'escalier, et constitue un véritable hamac dont il profite pour faire sa sieste.

Tous les singes ont une grande puissance musculaire et soulèvent des poids qui seraient relativement trop lourds pour nous; un cynocéphale que je possédais, se suspendait pendant plusieurs minutes à l'aide d'un seul bras et soulevait ensuite son gros corps aussi haut que ce bras le permettait.

Les singes n'ont réellement de mouvements légers et gracieux que lorsqu'ils grimpent. Leur démarche est toujours plus ou moins lourde et pesante. Les cercopithèques et les arctopithèques sont les mieux doués sous ce rapport; certaines espèces, parmi eux, marchent même avec beaucoup de facilité, mais les cynocéphales avancent déjà avec embarras et balancent à chaque pas, d'une manière ridicule, la partie postérieure de leur corps. Quant aux singes arboricoles, c'est à peine si l'on peut dire qu'ils marchent. Tandis que les autres prennent appui sur toute la plante des pieds; ceux-ci ne touchent le sol que par les doigts repliés de leurs mains antérieures, et n'avancent péniblement qu'en portant leurs mains de derrière, plus ou moins tournées en dehors, entre les mains de devant. Beaucoup de singes peuvent dans certaines circonstances faire quelques pas sur les deux jambes de derrière seules; mais on ne saurait voir dans cette exception une marche verticale comme l'est celle de l'homme. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'ils tombent sur

leurs quatre pattes dès que leurs bras ne peuvent plus maintenir l'équilibre, et qu'ils ne peuvent courir qu'en se servant également de leurs quatre pattes.

Quelques espèces de singes nagent très-bien, d'autres vont au fond de l'eau comme un plomb. Parmi les premiers on distingue les cercopithèques; j'en ai vu qui traversaient avec la plus grande rapidité et la plus belle assurance le Nil bleu à la nage. Les cynocéphales au contraire et les singes hurleurs ne savent pas nager; aussi craignent-ils l'eau au suprême degré. Un de mes cynocéphales se noya un jour que nous lui faisions prendre un bain. On a rencontré toute une famille de singes hurleurs à moitié morts de faim sur un arbre dont le pied avait été entouré d'eau pendant une inondation: ces animaux n'avaient même pas osé chercher leur salut sur un autre arbre, à peine éloigné de soixante pas.

La vie sociale de ces animaux est pleine d'attraits pour l'observateur. Peu d'espèces de singes vivent solitaires; la plupart d'entre elles se réunissent par grandes bandes. Chacune de ces bandes choisit un domaine fixe, plus ou moins étendu, toujours dans les contrées les plus favorables sous tous les rapports et surtout sous celui de l'alimentation. Lorsque la nourriture manque, la bande pousse plus loin. Les forêts voisines des lieux habités par l'homme et dans lesquelles se trouvent des plantations de maïs, de cannes à sucre, de bananes, des arbres fruitiers, des melonnières, sont pour eux un véritable paradis. Ils ne dédaignent pas non plus les villages, où la superstition grossière défend à tout le monde de châtier ces voleurs impudents. Lorsque la bande est tombée d'accord sur l'endroit où elle doit se fixer, la véritable vie de singe commence avec ses plaisirs et ses agréments, ses disputes et ses batailles, ses besoins et ses misères. Le mâle le plus fort de la bande en devient le conducteur, le *guide*, mais ce n'est pas le *suffrage* des autres individus de la bande qui lui confère cet honneur; il est contraint de l'acquiescer à force de luttes et de combats contre les autres vieux mâles ses rivaux. Les dents les plus longues et les bras les plus puissants, chez les singes, comme chez les hommes, décident de la victoire. Quiconque ne veut pas se soumettre de bonne grâce y est contraint par la force. L'empire est donc au plus fort; le plus sage est celui qui a les plus longues dents. Cela s'explique, du reste, par ce fait que les singes les plus forts sont généralement les plus âgés, et les jeunes sont bien obligés de se reconnaître

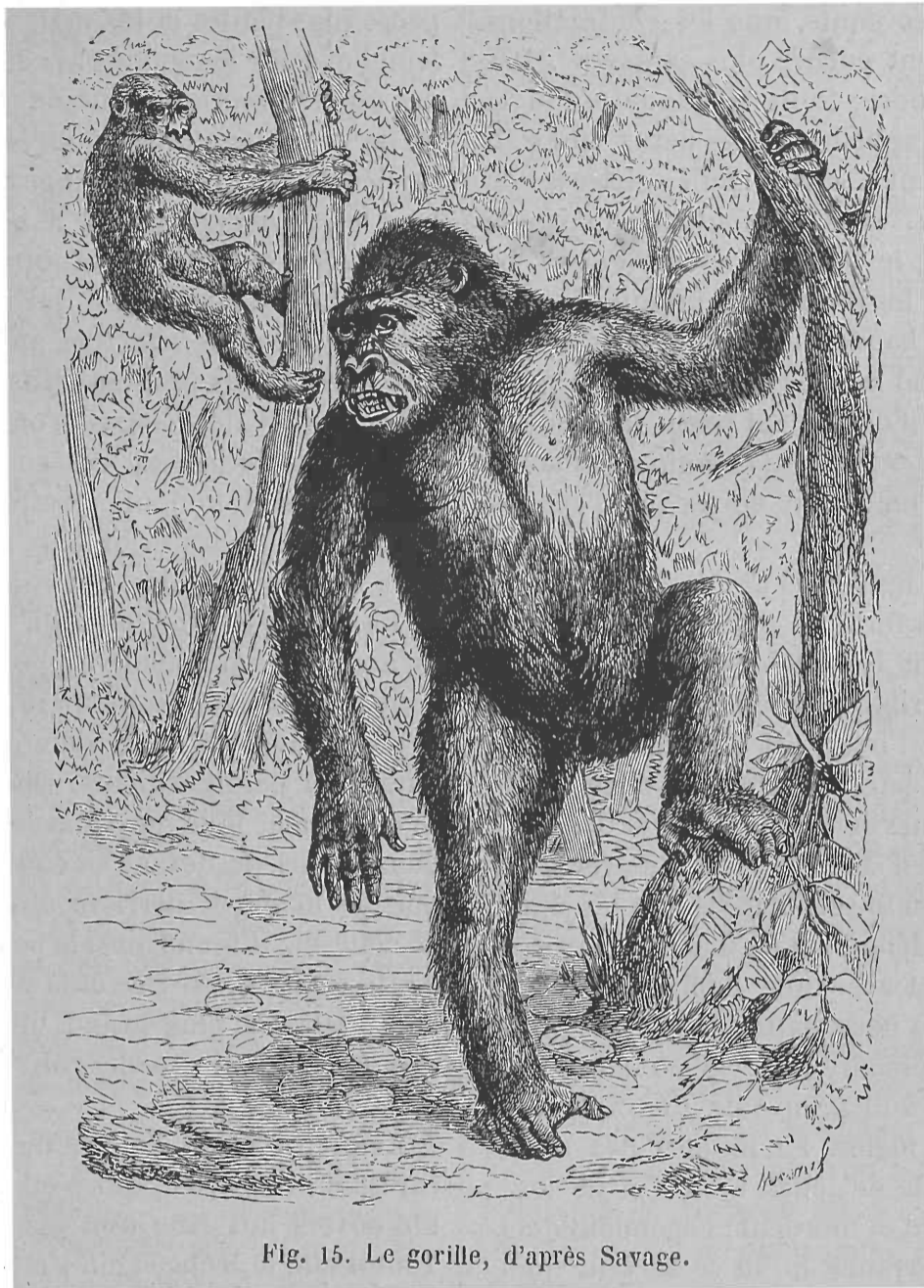


Fig. 15. Le gorille, d'après Savage.

inexpérimentés devant eux. Le guide exige une obéissance absolue et il l'obtient dans toutes les circonstances. Sultan jaloux et brutal, il s'arroge un droit exclusif sur toutes les femelles, éloigne celles qui s'oublient ; aussi peut-on dire qu'il est le père de sa bande.

Lorsque la colonie devient trop nombreuse, une partie s'en détache sous la direction d'un autre mâle devenu assez fort pour lutter avec le chef, et une nouvelle lutte commence pour la direction générale des intérêts de la bande qui vient de se former. Il y a toujours lutte là où plusieurs visent au même but. Chez les singes, il ne se passe pas un jour sans disputes et querelles. Il suffit d'observer une troupe pendant quelques instants pour voir que la discorde règne au milieu d'elle sans cause apparente.

Le guide exerce son emploi avec beaucoup de dignité. L'estime qu'il a su conquérir, exaltant son amour-propre, lui donne une certaine assu-

rance qui manque à ses sujets ; ceux-ci lui font toujours la cour. On voit même des femelles s'efforcer de recevoir de lui la plus grande faveur qu'un singe puisse accorder ou obtenir. Elles mettent tout leur zèle à débarrasser son pelage des parasites incommodes, et il se prête à cette opération avec une grotesque majesté. En retour, il veille fidèlement au salut commun. Aussi est-il, de tous, le plus circonspect ; ses yeux errent constamment de côté et d'autre, sa méfiance s'étend sur tout, et il arrive presque toujours à découvrir, à temps, le danger qui menace la bande.

Le langage des singes paraît être assez varié, du moins chaque espèce exprime-t-elle par des sons différents ses diverses impressions ; l'observateur parvient bien vite à reconnaître la signification des sons que pousse un guide pour conduire son troupeau, et le cri plein de terreur qui ordonne la fuite. Ce cri, qu'il est difficile de décrire et encore plus d'imiter, consiste en une

série de sons courts, saccadés, pour ainsi dire tremblants et discordants, que les contractions de la figure rendent encore plus expressifs. Dès qu'il se fait entendre, toute la bande prend la fuite. Les mères rappellent leurs petits, qui s'attachent rapidement à elles ; puis, chargées de leur doux fardeau, elles gagnent au plus vite le premier arbre ou le premier rocher voisin. Le vieux singe prend les devants et indique le chemin, que toute la bande suit avec la plus grande confiance ; et quand la halte et le calme du guide annoncent que tout danger est passé, la bande se réunit de nouveau, rebrousse chemin et va achever le pillage qu'on l'avait empêchée d'accomplir.

Cependant tous les singes ne fuient pas devant l'ennemi ; les plus forts se défendent contre les carnassiers les plus redoutables et même contre l'homme, plus terrible pour eux ; ils livrent alors des combats dont l'issue est souvent douteuse. Les grands singes, par exemple les cynocéphales, possèdent dans leurs dents des armes si terribles, qu'ils peuvent bien accepter la lutte avec l'ennemi qui se présente seul, tandis que les singes de petite taille se défendent en masse et se secourent mutuellement avec une fidélité digne d'éloges. Les femelles ne se battent que lorsqu'elles sont forcées de défendre leur vie ou leur petit ; dans ce cas, elles font preuve de tout autant de bravoure que les mâles. La plupart des singes combattent à l'aide de leurs mains et de leurs dents, ils déchirent et mordent ; cependant quelques auteurs ont avancé qu'ils se servent quelquefois de branches cassées, en guise de bâtons. Ce qu'il y a de certain, c'est que, du haut de leur refuge, ils lancent des pierres, des fruits, des morceaux de bois sur leurs adversaires. Aucun indigène, surtout lorsqu'il n'a pas d'arme à feu, ne se mesure avec le cynocéphale. Les orangs, et notamment les gorilles, sont si forts et si dangereux que, lorsqu'un chasseur est aux prises avec l'un d'eux, il ne peut se servir de son fusil que pour la défense et ne peut jamais l'employer à l'attaque. La rage excessive des singes, qui décuple leurs forces, est beaucoup à craindre, et leur grande adresse enlève trop souvent au chasseur l'occasion de leur porter un coup mortel.

A l'état de nature, chaque espèce fait bande à part ; toutefois quelques-unes de celles qui sont très-voisines et presque semblables se supportent et font société. En captivité toutes les espèces vivent en bonne amitié, et on observe alors les mêmes lois de domination que dans une colonie libre. Le plus fort a toujours de l'empire sur les

autres. Les grandes espèces s'occupent des espèces plus petites et les mâles rivalisent avec les femelles pour les soigner. Les femelles des grandes espèces recrutent même de jeunes enfants ou de petits mammifères qu'elles peuvent porter sur leurs bras. Autant le singe est méchant contre tous les animaux, autant il est aimable et doux envers les enfants ou d'autres pupilles ; aussi l'amour des singes est-il devenu tout à fait proverbial. Naturellement cet amour s'observe surtout envers leurs propres petits.

La plupart des singes n'ont qu'un petit paraportée ; quelques espèces en donnent deux. Le nouveau-né est toujours un être très-hideux, dont les membres paraissent deux fois plus longs que ceux de ses parents ; son visage, plein de rides et de plis, ressemble plutôt à celui d'un vieillard qu'à celui d'un enfant. Ce petit monstre cependant fait les joies de sa mère, qui le caresse et le soigne avec tant de démonstrations que son amour en paraît ridicule. Quelque temps après sa naissance, le jeune singe se suspend avec ses deux mains de devant au cou de la mère, tandis que ses mains de derrière embrassent les flancs de celle-ci ; il prend ainsi la position la moins gênante pour la nourrice et la plus commode pour téter. Devenu plus grand, il saute, en cas de danger, sur les épaules ou sur le dos de ses parents.

Le petit être est d'abord insensible à toutes les caresses de sa mère, qui n'en est que plus aimable envers lui. Elle s'en occupe constamment. Tantôt elle le lèche, tantôt elle l'épouille ; elle le presse contre son cœur ou le prend dans ses deux mains pour mieux le contempler ; elle le replace au sein, ou le balance dans ses bras comme si elle voulait l'endormir. Plin assure, très-sérieusement, que les femelles étouffent quelquefois leurs petits à force de les caresser ; mais ce fait ne s'est jamais reproduit de nos jours. Au bout de quelque temps le petit singe devient plus indépendant et prend un peu plus de liberté. Sa mère le laisse maître de ses mouvements et lui permet de s'ébattre avec les autres petits de son espèce ; mais elle ne le quitte pas un instant des yeux, suit tous ses pas, surveille ses actes et ne lui permet que ce qui ne peut lui nuire. Au moindre danger, elle se précipite sur lui en poussant un cri particulier, qui est une invitation à venir se réfugier dans ses bras. Lorsqu'il désobéit, ce qui arrive rarement — les jeunes singes étant en général très-soumis, — elle le punit en le pinçant ou en le secouant, quelquefois même en lui donnant de vrais soufflets.

Dans la captivité, la mère partage fidèlement ce qu'elle mange avec son petit, prend part à tout ce qui lui arrive et lui donne de touchants témoignages d'affection. La mort de ce petit entraîne fatalement la sienne : le chagrin que lui cause cette perte la tue. Lorsqu'une mère meurt, un individu quelconque de la bande, mâle ou femelle, adopte l'orphelin, et lui témoigne presque autant d'amour qu'à sa propre progéniture. Il n'en est plus de même lorsqu'un singe adopte le petit d'un autre animal : sa conduite est alors une véritable énigme. Ainsi, tandis que d'un côté il lui prodigue des soins, le presse contre son cœur, l'épouille, le nettoie comme toujours, le surveille constamment, d'un autre côté, il ne lui donne rien à manger, s'empare même sans scrupule de la nourriture qui lui est destinée, ou écarte toujours le petit affamé de l'écuëlle qui renferme ses aliments. Des cynocéphales et des cercopithèques apprivoisés, qui avaient adopté de petits chiens ou de petits chats, m'ont souvent rendu témoin de ces faits.

On ne sait pas au juste quel est le nombre d'années qu'exige le complet développement des singes. Ce temps doit nécessairement varier et être plus long pour les grandes espèces que pour les petites. Chez les cercopithèques et les singes américains, la durée de l'accroissement est de trois à quatre ans ; les orangs et les cynocéphales n'atteignent probablement toute leur taille que de la huitième à la douzième année. L'on n'est pas mieux éclairé sur la limite extrême de leur âge, l'on suppose seulement que les grandes espèces doivent atteindre la quarantaine.

**Distribution géographique et habitat.** — Dans les époques géologiques antérieures, les singes étaient répandus sur une plus grande partie de la surface de la terre que de nos jours. Ils vivaient dans le sud de l'Europe, en France et en Angleterre. Toutefois les espèces qui peuplaient ces contrées n'étaient pas les mêmes que celles qui existent actuellement, et elles étaient constituées différemment, afin de pouvoir supporter les rigueurs de ces climats.

Les singes aujourd'hui sont confinés dans les pays chauds. Une chaleur uniforme est une condition vitale pour eux. Il n'y a guère que quelques cynocéphales qui se montrent dans les montagnes, où ils supportent une température plus basse qu'on ne le suppose ordinairement. Presque tous les autres singes sont très-sensibles au froid, l'absence d'une température suffisamment élevée dans nos climats est une des principales causes

du prompt dépérissement et de la mort de ceux que l'on y transporte.

Chaque partie du globe a ses espèces particulières. L'Asie et l'Afrique en possèdent quelques-unes en commun ; la situation réciproque de ces deux contrées en donne la raison.

En Europe, on ne trouve plus qu'une espèce, dont il n'existe même qu'une seule bande dans les rochers de Gibraltar, où elle vit sous la protection de la garnison. Il est très-probable que les ancêtres de cette bande ont été importés d'Afrique. Gibraltar n'est d'ailleurs pas le pays le plus occidental qui possède des singes.

Le Japon nourrit une espèce qui s'avance encore plus au nord, jusque vers le 37° degré de latitude.

Dans le sud de l'ancien continent, les singes atteignent à peu près le 35° degré de latitude ; sur le nouveau continent, ils sont campés entre le 28° degré nord et le 29° degré sud.

La distribution géographique de chaque espèce est assez bornée. Cependant on peut rencontrer, dans des régions éloignées d'une seule et même partie du monde, des espèces qui ont entre elles beaucoup de ressemblance.

La plus grande partie des singes vit dans les forêts, quelques-uns seulement habitent les montagnes rocheuses. La conformation de leur corps indique qu'ils grimpent facilement ; aussi vivent-ils de préférence sur les arbres. Les vrais habitants de rochers, étant très-maladroits sur les arbres, n'y montent qu'en cas de danger.

**Maladies.** — Les singes qui vivent en liberté sont peu sujets aux maladies ; et l'on n'a jamais entendu dire qu'ils aient été décimés par des épidémies. Il n'en est plus de même de ceux que l'homme réduit à la captivité. Dans nos pays surtout, le froid exerce généralement sur eux une funeste influence : ils deviennent le plus ordinairement phthisiques et succombent rapidement. Peu d'espèces échappent à cette maladie, jusqu'ici sans remède. Un singe malade fait toujours une certaine impression. L'on est malgré soi péniblement affecté de voir un animal autrefois si gai, maintenant triste et misérable, implorer en quelque sorte votre compassion avec un regard presque humain. Plus il approche de sa fin, plus il devient doux : il perd complètement ses instincts bestiaux, son naturel se montre sous un côté plus noble, et il a des témoignages de reconnaissance pour ceux qui lui prodiguent des soins. On a souvent constaté que des singes auxquels on avait fait une saignée, tendaient le bras dès qu'ils se sentaient malades,

et semblaient prier leurs maîtres de les débarrasser encore une fois de leur mal. Indépendamment de la phthisie, les singes, même quand leur santé générale est satisfaisante, sont assez fréquemment atteints d'un mal particulier : l'extrémité de leur queue s'ulcère, les vertèbres se nécrosent et tombent l'une après l'autre. J'ai souvent arrêté le mal en faisant l'ablation de quelques vertèbres saines ; mais ce remède est loin d'être infaillible.

**Domesticité.** — Un singe domestique devient, malgré ses tours plaisants, une plus grande cause d'ennui que de distraction. On doit s'attendre de sa part à tous les méfaits possibles, et quiconque n'a pas pour but l'étude de ses facultés intellectuelles, est bientôt fatigué des dégâts qu'il commet. Il est impossible de le laisser aller et venir librement dans une maison ; d'un naturel vif et mobile, il lui faut de continuelles occupations, et lorsque son maître ne lui en fournit pas, il sait s'en procurer à son détriment. Les grandes espèces sont même fort souvent dangereuses : elles égratignent et mordent cruellement. D'autres, enfin, sont repoussantes par leur lubricité. Les petits agréments que peuvent nous procurer les singes dont nous faisons nos commensaux, ne sauraient donc nous faire oublier leurs vices, leurs défauts, les mille sottises dont ils se rendent coupables. Il est facile de dresser un singe à faire mille tours. On lui montre d'une manière claire ce qu'on veut lui apprendre et on le bat jusqu'à ce qu'il l'ait convenablement exécuté : — c'est en cela que consiste l'art de dresser les singes ! En général un singe apprend en deux heures n'importe quel tour d'adresse ; il suffit alors de le lui faire répéter de temps en temps ; car il oublie très-vite ce qu'il a appris. Il n'est pas difficile pour la nourriture ; il mange tout ce que nous mangeons et ne choisit pas ses morceaux. Son entretien n'est donc qu'une faible dépense.

**Usages et produits.** — Dans leur patrie, les singes sont bien plus nuisibles qu'utiles. On mange la chair de quelques espèces ; on se sert de la peau de certaines autres pour faire de la pelletterie ; mais ces faibles avantages sont loin de compenser les dommages extraordinaires qu'ils occasionnent dans les forêts, les champs, les jardins, et il est incroyable que les Indiens qui vivent dans leur voisinage puissent continuer à les vénérer et à les soigner comme s'ils étaient de véritables demi-dieux.

## CATARRHINIENS — CATARRHINÆ

*Die Schmalnasen, The Catarrhini.*

**Caractères.** — La première famille comprend les singes de l'ancien continent ou les *catarrhiniens*, ainsi nommés à cause de leurs narines rapprochées et ouvertes au-dessous du nez. Chez les espèces qui la composent, les mains de derrière ont toujours, et les mains de devant presque toujours un pouce opposable aux autres doigts ; tous les ongles sont aplatis ; les yeux sont antérieurs ; les dents très-fortes, et la cloison qui sépare leurs narines est très-mince. Quelques-unes possèdent une queue visible, d'autres en sont dépourvues. La queue peut être plus ou moins longue, mais ne devient jamais prenante. Certaines espèces ont des *abajoues* ou poches dilatables, creusées dans les joues. Elles ont presque toujours des callosités ischiatiques, nues, gonflées et souvent caractérisées par les couleurs les plus singulières.

C'est dans cette famille que se placent les plus grandes espèces, celles qui ressemblent le plus à l'homme. On y trouve aussi les espèces les plus hideuses.

**Distribution géographique.** — A des époques antérieures, ces singes étaient répandus sur toute la surface de l'Europe ; aujourd'hui ils ne vivent plus qu'en Afrique et dans les parties les plus chaudes de l'Asie.

## LES PITHÉCIENS — PITHECI.

*Die Waldmenschen, The men of the Woods.*

Les *pithéciens* appelés aussi *orangs* ou *singes anthropomorphes* occupent le premier rang parmi les catarrhiniens.

**Caractères.** — Les Pithéciens se distinguent par leur grande *ressemblance avec l'homme*, par la *longueur de leurs bras* et par l'*absence complète des callosités*.

On en connaît trois espèces, dont on a fait récemment trois genres distincts : le genre *Gorilla*, reposant sur l'espèce du même nom ; le genre établi sur le Chimpanzé et le genre *Pithecus*, ayant pour type l'Orang-outang.

**Distribution géographique.** — Les deux premiers habitent l'Afrique, le troisième n'a été trouvé jusqu'ici que sur les îles de Bornéo et de Sumatra.

Nous allons successivement faire leur histoire en commençant par le gorille.



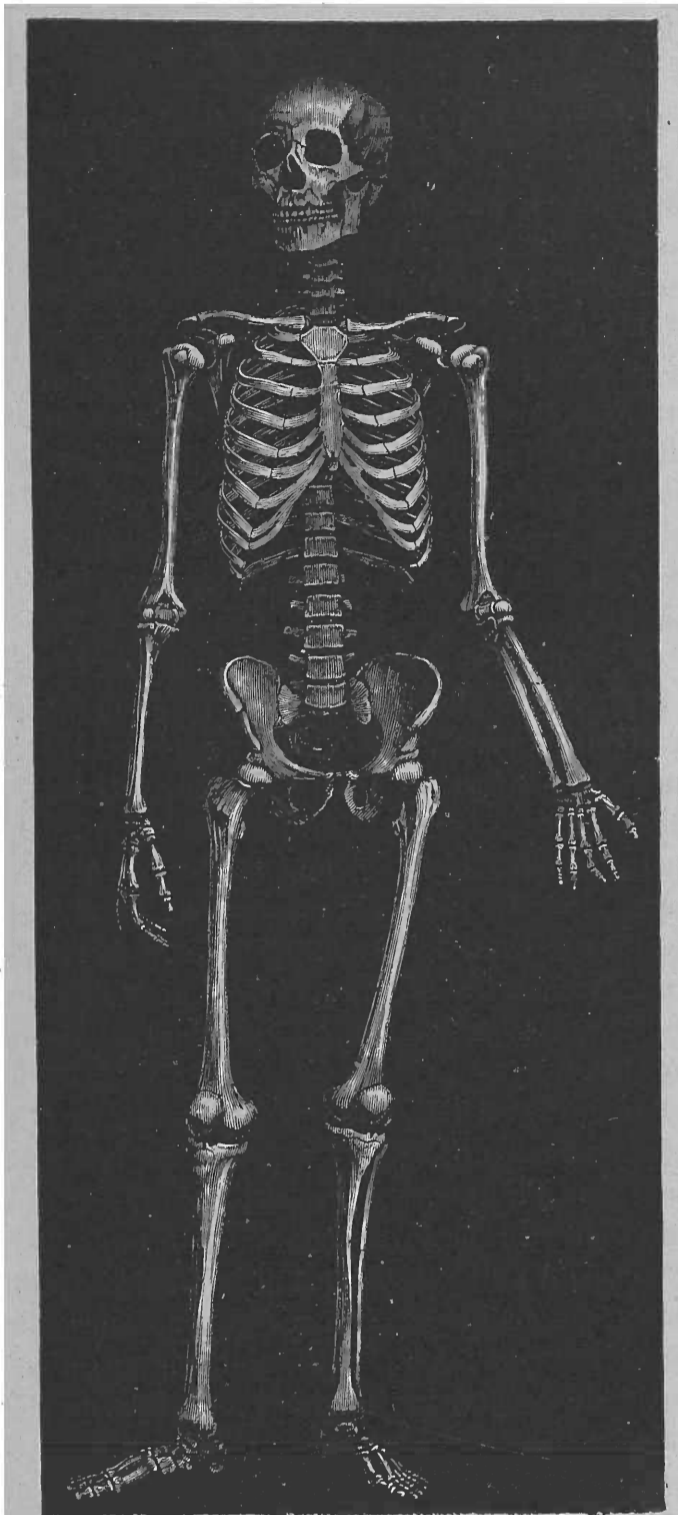


Fig. 16. Squelette de l'homme.

LE GORILLE — *TROGLODYTES GORILLA*, Savage.

Der T. Gorilla, *The T. Gorilla*.

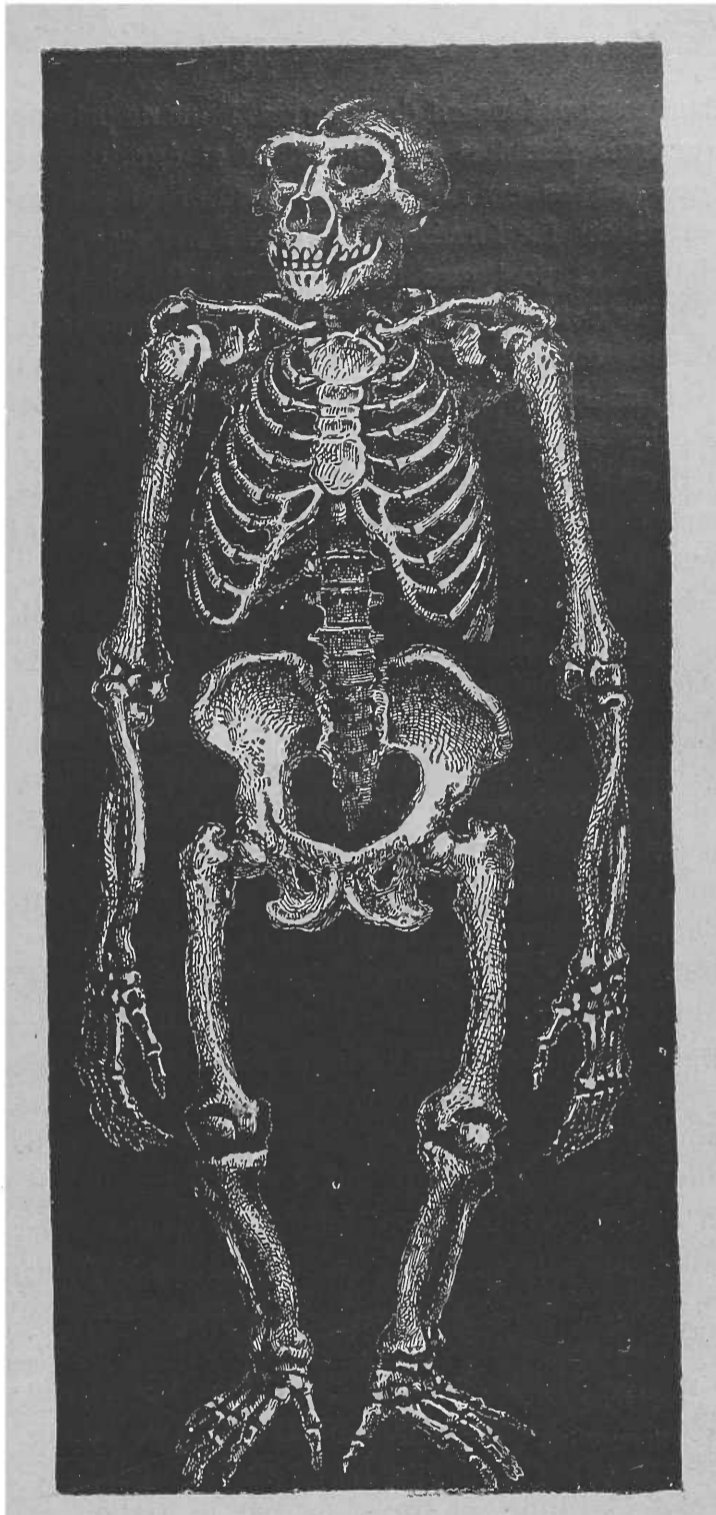


Fig. 17. Squelette du gorille.

Nous voici en présence d'un fait curieux, d'une découverte scientifique qui date de plusieurs siècles et qui, cependant, n'a pu être complètement vérifiée que dans ces derniers temps.

Il y a plus de deux mille ans, les Carthaginois équipèrent une flotte dans le but de fonder des colonies sur la côte occidentale de l'Afrique. Trente mille personnes, hommes et femmes, partirent de Carthage sur soixante vaisseaux, bien pourvus de nourriture et munis de tous les objets nécessaires à l'établissement d'une colonie. Le commandant de l'expédition était Hannon, qui publie la relation de son voyage (1). L'équipage de cette

(1) *Hannonis Periplus*, græce, cum annotationibus atque emendationibus, edidit J. L. Hug. Friburgi, 1803, in-4.

flotte fonda sept colonies, et le manque de vivres le força de retourner plus tôt qu'il ne l'aurait voulu. Cependant ces intrépides marins avaient déjà dépassé la Sierra-Leone.

Hannon mentionne un événement qui est de la plus haute importance pour nous. « Le troisième jour après notre départ de cet endroit, dit-il, après avoir traversé le *courant du feu*, nous arrivâmes dans un golfe appelé la *corne du Sud*. Dans le fond de ce golfe était une île semblable à la première, qui avait un lac, et dans ce lac était une autre île remplie d'hommes sauvages. En beaucoup plus grand nombre étaient les femmes velues, que nos interprètes appelaient *Gorilles*. Nous les poursuivîmes, mais nous ne pûmes prendre les hommes, tous nous échappaient par leur grande agilité, grimpant sur les rocs les plus escarpés et sur les arbres les plus droits et se défen-

dant en nous lançant des pierres. Nous ne primes que trois femelles qui, mordant et égratignant ceux qui les emmenaient, ne voulurent pas les suivre, on fut forcé de les tuer. Nous les écorchâmes et portâmes leurs peaux à Carthage. »

Pline nous apprend que ces peaux furent conservées dans le temple de Junon Astarté, où les Romains les trouvèrent suspendues, lors de la prise de Carthage.

Il est évident que les hommes sauvages, couverts de poils, que Hannon a décrits n'étaient autres que des singes.

Le missionnaire P. S. Savage (1), qui découvrit ce singe gigantesque sur la côte de Rivière Gabon (Afrique occidentale), en 1847, était parfaitement dans son droit en donnant un nom historique à cet homme des bois inconnu avant lui. La découverte de Savage confirma les bruits, qui s'étaient répandus à diverses reprises sur l'existence de forêts peuplées de satyres ou d'hommes sauvages. Tout le monde les considérait comme des fables, comme des créations de l'imagination d'indigènes ignorants, que des Européens trop crédules avaient acceptées de confiance ; lorsqu'on vit arriver en Europe ces singes fabuleux, en chair et en os, quoique morts, il fallut pourtant y ajouter foi. Pendant longtemps on crut que ce singe n'était qu'un vieux chimpanzé, mais un examen plus attentif fit reconnaître des différences caractéristiques entre les deux espèces.

**Distribution géographique.** — Le gorille habite les pays de la côte occidentale de l'Afrique compris entre l'équateur et le 10° ou 15° degré de latitude, et traversés par le Gabon et le Danger. Savage recueillit les premières indications de son existence auprès des nègres Mapongwe, qui habitent les deux rives du Gabon, depuis son embouchure jusqu'à cinquante ou soixante milles dans l'intérieur. Si les Européens qui, avant Savage, avaient visité les bords de ce fleuve, ont ignoré l'existence du Gorille, c'est que l'espèce ne vit que dans l'intérieur des terres et ne se rapproche jamais de la côte. Cependant Bowdich, bien connu par ses voyages en Afrique, a parlé d'un singe terrible qui habite les côtes occidentales de l'Afrique et que les indigènes appellent « Ingèna » (Ingheena).

**Caractères.** — Hannon n'avait pas tout à fait

(1) Savage, *Proceedings of the London zoological Society*, 22 fév. 1848, t. III, p. 418. — Wyman, *Notice of the external characters and habits of Troglodytes Gorilla*. (Boston, *Journal of Natural History*, 1847, t. V.)

tort de considérer ce curieux animal comme un homme : en effet, le gorille est l'animal qui s'en rapproche le plus, quoiqu'il ait, comme le chimpanzé, treize paires de côtes, tandis que l'orang-outang n'en a que douze paires, comme l'homme (fig. 16 et 17).

Au premier abord il paraît être bien plus animal que le doux chimpanzé ; mais un examen plus attentif ne permet pas de douter de sa position supérieure. Non-seulement le gorille est le singe le plus grand et le plus fort, il est aussi le singe dont les formes corporelles sont les plus parfaites.

La longueur de l'animal, du sommet de la tête à la plante des pieds, est de cinq pieds et demi ; la largeur de ses épaules de trois pieds, la longueur de ses bras de trois pieds quatre pouces, celle des membres postérieurs de deux pieds quatre pouces, la longueur du tronc et de la tête ensemble trois pieds six pouces, un demi-pied de plus que celui de l'homme. Le corps est doué d'une force extraordinaire, et ses bras de devant acquièrent la grosseur de la cuisse d'un homme (fig. 15).

Son crâne est très-solide et très-vaste ; sa face nue, brune ou noire, est large et grande ; ses joues sont creuses, son nez est aplati, son museau saillant, la lèvre inférieure est très-mobile et peut s'allonger. Il est armé de dents puissantes ; ses mains aux pouces gigantesques sont caractéristiques. A l'exception du visage, d'une partie de la poitrine et de la face interne des mains, tout le corps est couvert d'un poil long et noir ; au sommet de sa tête se dresse une touffe de poils qu'il peut diriger en avant ou en arrière. Le gorille n'a ni queue ni callosités.

**Habitat.** — Ce géant des singes habite des contrées accidentées par des vallées et des collines ; couvertes, celles-ci, de hauts arbres, celles-là, d'herbes grossières et de broussailles.

**Mœurs, habitudes, régime.** — Beaucoup de ces arbres portent des fruits dédaignés par les nègres, mais fort recherchés par le gorille. Le palmier oléifère, le poivrier, le papayer, deux espèces de bananiers, le baobab à feuilles digitées, lui procurent la plus grande partie de sa nourriture. Il mange les noix et les feuilles tendres du palmier, et c'est lui, dit-on, qui a appris aux ancêtres des nègres que les produits de cet arbre sont bons à manger. Le baobab lui fournit un fruit analogue à nos prunes et d'un goût très-agréable ; quant aux fruits des autres arbres, ils sont bien connus des Européens. Le gorille ne dédaigne pas non plus les œufs et les jeunes oiseaux.

Beaucoup de récits ayant principalement leur source dans les rapports quelquefois exacts, souvent exagérés des indigènes, ont été faits sur les gorilles. On les représente comme des animaux moins sociables que les chimpanzés, mais cependant formant des bandes dans lesquelles les femelles dominant, et dont les mâles se disputent le commandement par des combats si sanglants qu'ordinairement l'un des deux adversaires succombe. Ils régneraient en maîtres absolus dans les forêts qu'ils habitent, ne craindraient aucun animal, pas même l'homme, ne fuiraient jamais, attaqueraient leur ennemi en face à l'aide de leurs puissantes mains ou de leurs dents non moins dangereuses, casseraient quelquefois des branches d'arbres ou cueilleraient des noix et les lanceraient contre leurs adversaires ; ils frapperaient même à l'aide d'un bâton sur la trompe de l'éléphant qui vient butiner dans la forêt, et le géant des bois céderait le terrain à ce dangereux animal ; ils viendraient facilement à bout du léopard, et le lion même ne pourrait leur résister.

Quelques voyageurs ont fait une peinture des combats des nègres avec le gorille réellement épouvantable à les en croire, ceux qui vont chercher l'ivoire craignent au plus haut degré le gorille et redoutent surtout sa manière d'attaquer. Les indigènes prétendent que lorsque des chasseurs cheminent tranquillement en troupe à travers la forêt, un gorille, suspendu à l'une des branches inférieures d'un arbre, saisit habilement l'un d'eux par la nuque, avec la main de derrière, l'attire vers lui, l'entraîne jusqu'au sommet de l'arbre où il l'étrangle sans qu'il puisse seulement pousser un cri et le laisse retomber inerte sur le sol. Des nègres sortent quelquefois horriblement mutilés, d'un combat qu'ils ont eu à soutenir avec ces terribles animaux et dont ils sont sortis vainqueurs. Lorsque le gorille est entouré de sa famille, il attaque sans être provoqué, et le combat entre l'homme et lui se termine ordinairement par la mort de l'un des combattants ; malheureusement presque toujours c'est l'homme qui succombe. Il est plus difficile de s'emparer d'un jeune gorille que d'une dizaine de chimpanzés. Les femelles se sauvent avec leurs petits sur les arbres dès que les chasseurs s'approchent, tandis que les mâles se préparent immédiatement au combat. Leurs grands yeux verts étincellent, leur crin se dresse, ils grincent des dents, poussent un cri aigu que l'on peut exprimer par *Kahi! Kahi!* et se précipitent avec fureur sur l'ennemi. Lorsqu'on manque le gorille, on ne peut même plus se servir du fusil comme d'une

massue ; le singe furieux le tord ou le brise facilement avec ses dents. C'est aussi avec ses dents qu'il déchire le chasseur. Il n'est donc pas étonnant de voir passer pour un héros dans sa tribu le nègre qui a réussi à tuer un gorille, et l'on ne doit pas être surpris de voir les indigènes refuser de procurer au poids de l'or un gorille vivant aux voyageurs européens.

On a dit aussi que le gorille marche sur les quatre pattes (*fig. 18*), et quelquefois verticalement, mais en se servant alors d'un bâton ; qu'il imite les chasseurs d'ivoire, arrache les dents des squelettes d'éléphant qu'il rencontre et les porte avec lui longtemps en guise de bâton ; qu'il grimpe très-bien et passe la plus grande partie de sa vie dans les arbres sur lesquels il se construit, comme les autres orangs, une espèce de cabane ou de toit à l'aide de branches cassées ; on est même allé jusqu'à prétendre, entre autres choses plus ou moins vraisemblables, qu'il enterre ses morts.

Selon d'autres voyageurs, les gorilles ne se réunissent pas en bandes, mais vivent plutôt par familles qui consistent en un mâle, sa femelle et un ou deux petits. On les rencontre le plus souvent dans les mois de septembre, d'octobre et de novembre, lorsque les nègres ont rentré leurs moissons et sont retournés dans leurs villages. Ce singe, qui évite l'homme, se rapproche alors des villages ; pendant le reste de l'année, il séjourne dans l'intérieur des forêts. On le voit ordinairement assis sur une branche, le dos appuyé contre le tronc ; habitude qui explique pourquoi ses poils sont usés tout le long du dos. Pendant son repos, il mâche lentement des fruits, sans avoir l'air de penser.

Lorsqu'une famille est mise en émoi, le mâle s'apprête à la défense, tandis que la femelle s'éloigne pour mettre son petit en sûreté ; toutefois elle le défend jusqu'à la mort lorsqu'elle est vivement pressée.

Les indigènes croient que ces grands singes sont de véritables hommes, et qu'ils font seulement semblant d'être si féroces et si bêtes parce qu'ils ont peur de devenir esclaves et d'être forcés de travailler. Être esclave, c'est pour le véritable Africain le sort le plus affreux. Ils prétendent aussi que les âmes de leurs rois habitent après leur mort le corps des gorilles, et que si ceux-ci les haïssent et les tourmentent, c'est par une vieille habitude.

Dans ces derniers temps, un Français, Paul Du Chaillu, a donné des renseignements très-étendus et pleins d'intérêt sur le gorille. Ce qu'il en raconte confirme une partie des faits géné-

raux que nous venons d'indiquer, et détruit bien des contes que la trop facile crédulité des voyageurs avait acceptés. Nous emprunterons à l'histoire qu'il fait de cet animal, tels passages qui nous paraissent devoir être cités.

« Ma résidence en Afrique, dit Du Chaillu (1), m'a procuré de grandes facilités pour nouer des relations avec les indigènes ; et comme ma curiosité était vivement excitée par les récits que j'entendais faire de ce monstre si peu connu, je me suis déterminé à pénétrer dans ses repaires et à le voir de mes propres yeux. C'est un bonheur pour moi d'être le premier qui puisse parler du gorille en connaissance de cause, et si mon expérience et mes observations m'ont démontré

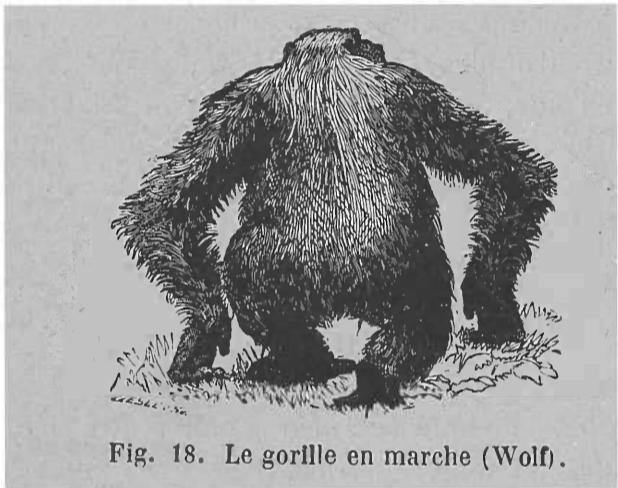


Fig. 18. Le gorille en marche (Wolf).

que plusieurs des habitudes qu'on lui prête n'ont de fondement que dans l'imagination des nègres ignorants et des voyageurs crédules ; d'un autre côté, je suis à même de garantir qu'aucune description ne peut donner une idée trop forte de l'horreur qu'inspire son aspect, de la férocité de son attaque et de l'implacable méchanceté de son naturel.

« Je regrette d'être obligé de détruire d'agréables illusions ; mais le gorille ne s'embusque pas sur les arbres de la route pour saisir avec ses griffes le voyageur sans défiance ; il ne l'étouffe pas entre ses pieds comme dans un étau ; il n'attaque pas l'éléphant et ne l'assomme pas à coups de bâton ; il n'enlève pas les femmes de leurs villages ; il ne se bâtit pas une cabane de branchages dans les forêts, et ne se couche pas sous un toit, comme on l'a rapporté avec tant d'assurance ; il ne marche pas non plus par troupes, et, dans ce que l'on a raconté de ses attaques en masse, il n'y a pas l'ombre de la vérité.

« Il vit dans les parties les plus solitaires et les plus sombres des jungles épaisses de l'Afrique, et de préférence dans les vallées profondes bien

(1) Paul Du Chaillu, *Voyages et aventures dans l'Afrique équatoriale*. Édition française. Paris, 1863, p. 392.

boisées ou sur les hauteurs très-escarpées ; il se plaît aussi sur les plateaux, quand le sol est parsemé de gros quartiers de rochers, dont il fait alors ses repaires favoris. Les cours d'eau abondent dans cette partie de l'Afrique, et j'ai remarqué que le gorille se trouve toujours dans leur voisinage.

« C'est un animal vagabond et nomade, errant de place en place ; on ne le trouve guère deux jours de suite sur les mêmes terrains. Ce vagabondage provient en partie de la difficulté qu'il trouve à se procurer sa nourriture préférée. Le gorille, malgré ses énormes dents canines, malgré sa force prodigieuse, capable de terrasser et de tuer tous les hôtes de la forêt, est exclusivement frugivore. J'ai visité l'estomac de tous ceux que j'ai eu la bonne chance de tuer, et jamais je n'y ai rien trouvé que des fruits, des graines, des noix, des feuilles d'ananas ou d'autres substances végétales. C'est un gros mangeur, qui sans doute a bientôt fini de dévorer toute la provision d'aliments à son usage dans un espace donné, et qui se trouve bien forcé d'en aller chercher ailleurs, aiguillonné sans cesse par le besoin. Sa vaste panse, proéminente quand il est debout, témoigne assez de son active consommation ; et d'ailleurs une si forte charpente et un développement musculaire si puissant ne pourraient se sustenter par une alimentation médiocre.

« Il n'est pas exact de dire qu'il vit habituellement sur les arbres, ni même qu'il y séjourne jamais. Je l'ai presque toujours trouvé à terre, bien qu'il grimpe souvent sur un arbre (fig. 19) pour cueillir des baies ou des noix ; mais quand il les a mangées, il redescend à terre. Ces énormes animaux ne pourraient pas, en effet, sauter de branche en branche comme les petits singes.

« En examinant l'estomac de plusieurs sujets, j'ai pu m'assurer avec une certitude presque absolue de la nature spéciale de leurs aliments ; eh bien ! pour se procurer presque tout ce que j'y ai trouvé, ils n'ont pas besoin de monter sur les arbres. Ils aiment beaucoup la canne à sucre sauvage ; ils sont surtout friands de la substance blanche de la feuille d'ananas ; ils dévorent en outre certaines graines qui croissent près du sol, la sève de quelques arbres et une espèce de noix dont la coque est très-dure, si dure même que nous sommes obligés, pour la casser, de frapper très-fort avec un lourd marteau. C'est probablement là une des destinations de cette puissance énorme de mâchoires qui me semblait un luxe inutile chez un animal non carnivore, et

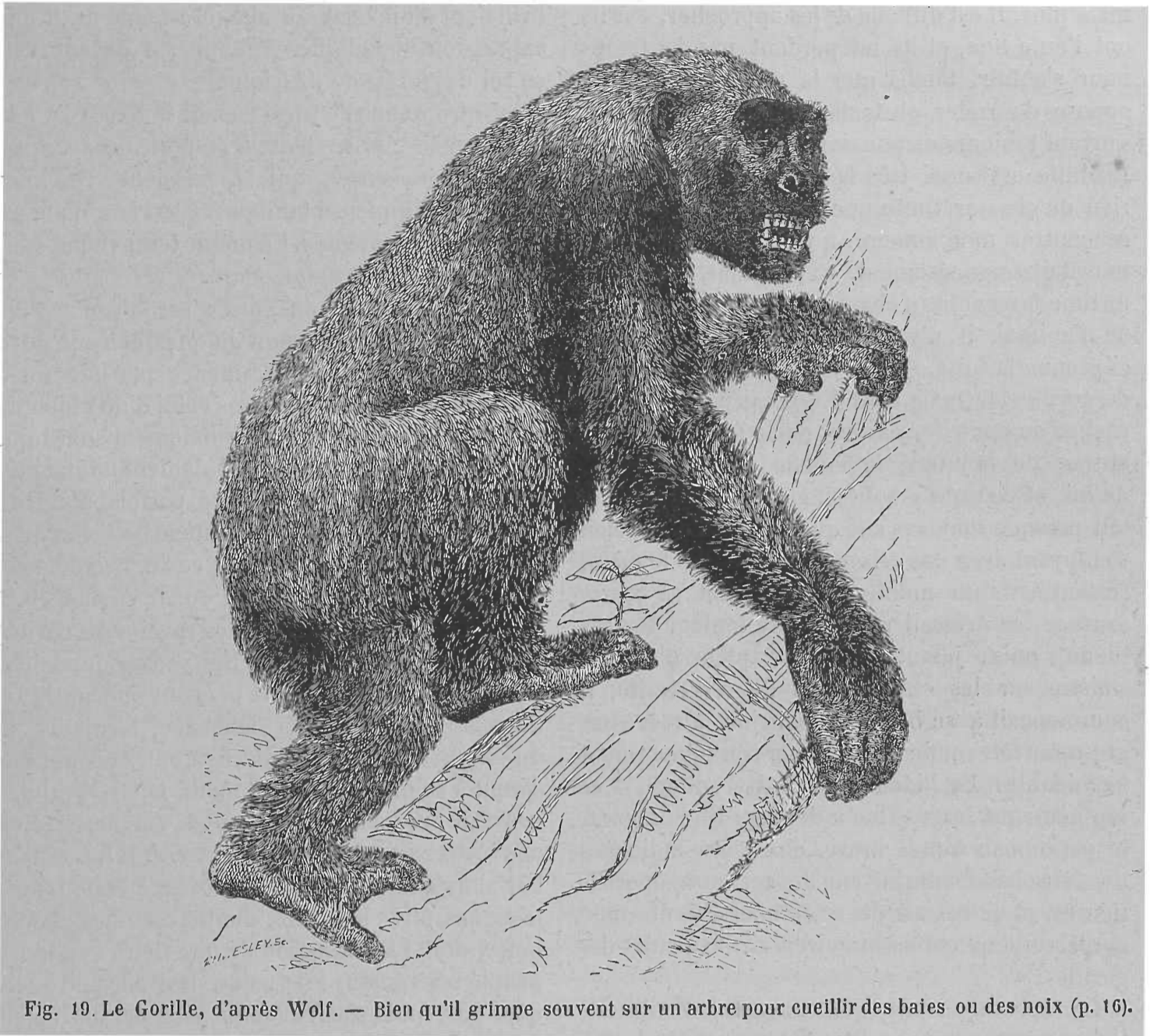


Fig. 19. Le Gorille, d'après Wolf. — Bien qu'il grimpe souvent sur un arbre pour cueillir des baies ou des noix (p. 16).

qui ne s'est que trop bien signalée le jour où le fusil de mon infortuné compagnon de chasse a été aplati par les dents d'un gorille furieux.

« Il n'y a que les jeunes gorilles qui dorment sur les arbres pour être à l'abri des bêtes féroces. J'ai rencontré plusieurs fois les traces toutes fraîches des gorilles dans les endroits où ils avaient passé la nuit, et j'ai pu voir que le mâle s'était assis, le dos appuyé contre le tronc de l'arbre. C'est par suite de cette position que le dos du gorille mâle a le poil plus usé que les autres parties du corps, tandis que chez le *Troglo-dites calvus*, ou *Nschiégo chauve*, habitué à dormir sur une branche et sous son abri de feuillage, c'est au côté que se trouve la place dépourvue de poil. Je crois pourtant que si le mâle dort au pied d'un arbre, ou à quelque autre place par terre, la femelle monte quelquefois avec son petit dans les branches élevées ; car j'ai trouvé des traces de ces escalades.

« Les singes qui vivent habituellement sur les ar-

BREHM.

bres, comme le chimpanzé, ont les doigts des mains et des pieds beaucoup plus longs que ceux du gorille, qui se rapprochent bien plus des mains et des pieds de l'homme ; cette conformation rend naturellement ceux-ci moins propres à grimper. Disons en passant que si les chimpanzés sont assez nombreux dans les régions du Muni et du Gabon, comme le prouve la quantité de jeunes sujets capturés par les nègres, cependant je n'ai jamais rencontré là un seul nid de chimpanzé, d'où je conclus que ces animaux n'en construisent pas et que le *Nschiégombouvé* est le seul qui ait cet instinct.

« Le gorille ne vit pas en troupe. En fait d'adultes, je n'ai presque jamais trouvé ensemble que le mâle et la femelle, quelquefois un vieux mâle terre isolément. Dans ce cas, pareil à l'éléphant solitaire, il devient plus sombre et plus méchant que jamais, et son approche est plus dangereuse. Les jeunes gorilles se trouvent quelquefois jusqu'à cinq ensemble. J'en ai vu quelquefois moins, ja-

I. — 3

mais plus. Il est difficile de les approcher, car ils ont l'ouïe fine, et ils ne perdent pas de temps pour s'enfuir, tandis que la nature du terrain oppose de rudes obstacles au chasseur. Ils se sauvent toujours en poussant des cris de frayeur. L'adulte est aussi très-farouche, et il m'est arrivé de chasser toute une journée sans pouvoir rencontrer mon ennemi, quand j'étais sûr qu'il m'évitait soigneusement. Si pourtant, à la fin, la fortune favorable au chasseur le met en présence de l'animal, il n'y a plus à craindre que celui-ci prenne la fuite. Quand je surprénais un couple de gorilles, le mâle était d'ordinaire assis sur un rocher ou contre un arbre, dans le coin le plus obscur de la jungle, la femelle mangeait à côté de lui, et ce qu'il y a de singulier, c'est que c'était presque toujours elle qui donnait l'alarme en s'enfuyant avec des cris perçants. Alors le mâle, restant assis un moment et fronçant sa figure sauvage, se dressait ensuite avec lenteur sur ses pieds, puis, jetant un regard plein d'un feu sinistre sur les envahisseurs de sa retraite, il commençait à se battre la poitrine, à redresser sa grosse tête ronde et à pousser son rugissement formidable. Le hideux aspect de l'animal, à ce moment, est impossible à décrire. En le voyant, je pardonnais à mes braves chasseurs indigènes de s'être laissé envahir par des terreurs superstitieuses, et je cessais de m'étonner des étranges et merveilleux contes qui circulaient au sujet des gorilles. »

Le tableau suivant, que trace Du Chaillu de la rencontre d'un gorille à la mort duquel il prit part, donnera une idée de l'impression que doit produire ce terrible quadrumane.

« Pendant que nous rampions (1), au milieu d'un silence tel que notre respiration en sortait bruyante, la forêt retentit à la fois du terrible cri du gorille.

« Puis, les broussailles s'écartèrent des deux côtés, et soudain nous fûmes en présence d'un énorme gorille mâle. Il avait traversé le fourré à quatre pattes ; mais quand il nous aperçut, il se redressa de toute sa hauteur, et nous regarda hardiment en face. Il se tenait à une quinzaine de pas de nous. C'est une apparition que je n'oublierai jamais. Il paraissait avoir près de six pieds (2) ; son corps était immense, sa poitrine monstrueuse, ses bras d'une incroyable énergie musculaire. Ses grands yeux gris et enfoncés

(1) Paul Du Chaillu, *loc. cit.*, p. 145.

(2) Le pied anglais dont il s'agit ici est un peu plus petit que le pied français ; la différence est à peu près de deux centimètres.

brillaient d'un éclat sauvage, et sa face avait une expression diabolique. Tel apparut devant nous ce roi des forêts de l'Afrique.

« Notre vue ne l'effraya pas. Il se tenait là, à la même place, et se battait la poitrine avec ses poings démesurés, qui la faisaient résonner comme un immense tambour. C'est leur manière de défier leur ennemis. En même temps il poussait rugissement sur rugissement.

« Le rugissement du gorille est le son le plus étrange et le plus effrayant qu'on puisse entendre dans ces forêts. Cela commence par une sorte d'aboiement saccadé, comme celui d'un chien irrité, puis se change en un grondement sourd qui ressemble littéralement au roulement lointain du tonnerre, si bien que j'ai été parfois tenté de croire qu'il tonnait, quand j'entendais cet animal sans le voir. — La sonorité de ce rugissement est si profonde, qu'il a l'air de sortir moins de la bouche et de la gorge que des spacieuses cavités de la poitrine et du ventre. Ses yeux s'allumaient d'une flamme plus ardente pendant que nous restions immobiles sur la défensive. Les poils ras du sommet de sa tête se hérissèrent, et commencèrent à se mouvoir rapidement, tandis qu'il découvrait ses canines puissantes en poussant de nouveaux rugissements de *tonnerre*. Il me rappelait alors ces visions de nos rêves, créations fantastiques, êtres hybrides, moitié hommes, moitié bêtes, dont l'imagination de nos vieux peintres a peuplé nos régions infernales. Il avança de quelques pas, puis s'arrêta pour pousser son épouvantable rugissement ; il avança encore et s'arrêta de nouveau à dix pas de nous, et comme il recommençait à rugir en se battant la poitrine avec fureur, nous fîmes feu et nous le tuâmes.

« Le râle qu'il fit entendre tenait à la fois de l'homme et de la bête. Il tomba la face contre terre. Le corps trembla convulsivement pendant quelques minutes, les membres s'agitèrent avec effort, puis tout devint immobile ; la mort avait fait son œuvre. J'eus tout le loisir alors d'examiner l'énorme cadavre ; il mesurait cinq pieds huit pouces, et le développement des muscles de ses bras et de sa poitrine attestait une vigueur prodigieuse. »

« Il est de principe chez tous les chasseurs qui savent leur métier, dit ailleurs Du Chaillu, qu'il faut réserver son feu jusqu'au dernier moment. Soit que la bête furieuse prenne la détonation du fusil pour un défi menaçant, soit pour toute autre cause inconnue, si le chasseur tire et manque son coup, le gorille s'élance sur lui, et personne ne peut résister à ce terrible assaut.

Un seul coup de son énorme pied, armé d'ongles, éventre un homme, lui brise la poitrine, ou lui écrase la tête. On a vu des nègres, en pareille situation, réduits au désespoir par l'épouvante, faire face au gorille et le frapper avec leur fusil déchargé; mais ils n'avaient pas même le temps de porter un coup inoffensif; le bras de leur ennemi tombait sur eux de tout son poids, brisant à la fois le fusil et le corps des malheureux. Je crois qu'il n'y a pas d'animal dont l'attaque soit si fatale à l'homme, par la raison même qu'il se pose devant lui face à face, avec ses bras pour armes offensives, absolument comme un boxeur, excepté qu'il a les bras bien plus longs, et une vigueur bien autrement grande que celle du champion le plus vigoureux que le monde ait jamais vu.

« Quelquefois il s'assied pour se battre la poitrine et pour rugir en regardant son adversaire avec fureur; puis il marche en se dandinant de droite et de gauche; car ses jambes de derrière, qui sont très-courtes, paraissent suffire à peine pour supporter la masse de son énorme corps. Il prend son équilibre en balançant ses bras comme les matelots sur le pont d'un navire; son large ventre, sa tête grossièrement plantée sur le tronc, sans aucune attache apparente du cou, ses gros membres musculeux et sa poitrine caverneuse, tout cela donne à son dandinement une gaucherie hideuse qui ajoute à son air de férocité. En même temps, ses yeux gris enfoncés dans leurs orbites jettent des éclairs sinistres, ses traits contractés se sillonnent de rides affreuses, et ses lèvres minces, en se séparant, laissent voir de longs crochets et des mâchoires formidables, entre lesquels les membres d'un homme seraient broyés comme du biscuit.

« Lorsqu'un nègre attaque un hippopotame, la nuit sur le rivage, il se sauve toujours lorsqu'il a tiré son coup. Mais s'il a fait feu sur un gorille, il l'attend de pied ferme, car la fuite ne servirait à rien; s'il n'est pas tué, il reste souvent estropié pour toujours. J'ai vu des nègres ainsi mutilés dans les villages du fleuve Supérieur. Heureusement le gorille meurt aussi facilement qu'un homme. Un coup dans la poitrine, s'il est bien dirigé, l'abat tout de suite. Il tombe la face en avant, ses grands bras écartés, et poussant, avec un dernier soupir, un affreux cri de mort, moitié rugissement, moitié râle, signal de délivrance pour le chasseur, et qui pourtant résonne lugubrement à son oreille comme le cri suprême d'une agonie humaine.

« L'allure naturelle du gorille n'est pas sur deux

pieds, mais à quatre pattes. Dans cette posture, la longueur des bras fait que la tête et la poitrine sont très-relevées; quand il court, les jambes de derrière sont ramenées sous le corps. Le bras et la jambe du même côté se meuvent en même temps, ce qui donne à la bête une singulière démarche. Elle court avec une extrême vitesse. Les jeunes gorilles, que j'ai souvent poursuivis, ne se réfugient pas sur les arbres, mais courent à ras de terre; à une certaine distance, vus de face à travers les broussailles, avec leur tête et leur corps à moitié redressés, ils ne ressemblent pas mal à des nègres qui se sauvent. Leurs jambes de derrière se meuvent entre leurs bras, qui sont quelque peu ployés en dehors. Je n'ai jamais vu de femelle attaquer le chasseur: cependant des nègres m'ont dit qu'une mère, qui a son petit avec elle, se bat quelquefois pour le défendre. C'est un spectacle charmant qu'une mère accompagnée de son petit qui joue à côté d'elle. J'en ai souvent guetté dans les bois, désireux d'avoir des sujets pour ma collection, mais, au dernier moment, je n'avais pas le cœur de tirer. Dans ces cas-là, mes nègres montraient moins de faiblesse; ils tuaient leur proie sans perdre de temps.

« Lorsque la mère fuit la poursuite du chasseur, le petit s'accroche par les mains autour de son cou, et se suspend à son sein, en lui passant ses petites jambes autour du corps.

« Je crois que le gorille adulte est tout à fait indomptable. J'ignore, dans tous les cas, comment l'expérience pourrait en être faite, car il me paraît impossible qu'on prenne jamais un gorille adulte vivant, puisque le chimpanzé adulte, beaucoup moins féroce, n'a jamais pu être capturé.

« Quant aux petits gorilles, à l'exception peut-être d'un sujet qui a été pris à la mamelle (et c'était une femelle), pendant le peu de temps qu'ils sont restés avec moi jusqu'à leur mort, mes traitements, doux ou rudes, n'ont pu vaincre la férocité native et la méchanceté tenace de ces petits monstres (1). Le sentiment de leur captivité les aigrit sans cesse, comme mes jeunes su-

(1) M. Ford, docteur de la mission américaine du Gabon, a constaté les mêmes faits. « Les instincts farouches du gorille, dit-il dans une communication faite à l'Académie des sciences de Philadelphie (10 novembre 1851), sont démontrés par les dispositions incorrigibles d'un jeune sujet qu'on m'a apporté. Il avait été pris très-jeune et gardé quatre mois; on avait essayé, mais en vain, tous les moyens de le dompter; il s'est montré si rebelle à l'apprivoisement, qu'il m'a mordu une heure encore avant sa mort. »

jets l'ont prouvé; ils refusent toute nourriture, excepté les fruits de leurs forêts natales; ils mordent, ils déchirent avec leurs dents et leurs griffes celui même qui pourvoit attentivement à leurs besoins; enfin ils meurent sans maladie apparente et sans autre cause probable que la rage toujours nouvelle d'une nature qui ne peut souffrir ni la captivité ni la présence de l'homme.

« Le petit du gorille est d'un noir de charbon. J'en ai même eu un tout petit, un véritable enfant à la mamelle, qui ne pouvait pas marcher, et qui était noir comme du jais.

« La puissance musculaire du gorille correspond, comme nous l'avons vu, à son appareil osseux. Les nègres ne l'attaquent jamais avec d'autres armes que des fusils, et dans les parties de l'intérieur où les armes à feu de l'Europe n'ont pas encore été introduites, chez les Apingis, par exemple, ce grand animal erre sans être inquiété, monarque absolu des forêts. Tuer un gorille est un exploit qui donne à un chasseur une réputation immortelle de courage et de détermination, même chez les plus braves des tribus nègres qui, en général, on peut le dire, ne manquent pas d'intrépidité à la chasse.

« Le gorille ne fait guère entendre, que je sache, d'autres sons que ceux dont j'ai parlé, c'est-à-dire, chez le mâle qui attaque, un court aboiement aigu et un rugissement, et chez la femelle ou le petit effrayés, un cri aigu. Quelquefois aussi une mère vigilante glousse pour appeler son petit, et enfin les jeunes gorilles poussent dans l'occasion un cri de détresse; mais c'est un son rauque, plutôt un gémissement de douleur qu'un cri d'enfant.

« Le gorille n'emploie pas d'autres armes offensives que ses bras, bien que dans une lutte ses dents puissantes fussent certainement appelées à jouer un rôle. J'ai remarqué, en visitant plusieurs têtes que des indigènes avaient en leur possession, qu'ils avaient des canines cassées, au peut être simplement usées, comme chez beaucoup d'adultes, pour avoir rongé des arbres qu'ils voulaient briser, et qui étaient de taille à leur résister. Des nègres m'apprirent que ces dents avaient dû être cassées dans un de ces combats que les mâles se livrent pour la possession d'une femelle, ce qui est fort probable. Une pareille lutte serait un spectacle aussi magnifique que terrible, et un assaut entre deux gorilles d'égale force surpasserait dans ce genre d'émotions qui plaisait tant aux Romains, tout ce qu'ils ont jamais imaginé de plus récréatif.

« Les naturels de l'intérieur aiment beaucoup la

chair du gorille, aussi bien que celle des autres grands singes; elle est d'un rouge foncé et très-coriace. Les tribus de la côte n'en mangent pas, et se tiennent pour offensées si on leur en offre, à cause de l'affinité qu'elles croient trouver entre la nature de cet animal et la leur. Dans l'intérieur, quelques familles refusent de toucher à ce mets, par suite de croyances superstitieuses.

« La peau a l'épaisseur du cuir du bœuf, mais, quoique bien plus épaisse que celle des autres singes, elle est cependant bien plus tendre, et se fend aisément quand elle est desséchée, surtout sous les bras et aux aines; l'épiderme alors s'enlève très-facilement, à la différence de celui des autres singes. »

**Domesticité.** — A l'histoire du gorille vivant en liberté, Du Chaillu a joint l'étude qu'il a pu faire sur des jeunes dont il a tenté l'éducation. Voici ce qu'il en dit :

« La journée du 4 mai fut marquée par une des plus vives joies que j'aie jamais éprouvées. Quelques chasseurs, qui avaient été battre les bois pour mon compte, me ramenèrent un jeune gorille vivant. Je ne puis décrire les émotions que je ressentis à la vue de ce petit animal, qui se débattait pendant qu'on le traînait de force dans le village. Ce seul instant me récompensa de toutes les fatigues et de toutes les souffrances que j'avais endurées en Afrique.

« C'était un petit être de deux ou trois ans, qui avait deux pieds six pouces, aussi farouche d'ailleurs et aussi indocile que s'il eût atteint tout son développement.

« Mes chasseurs, que j'aurais embrassés, l'avaient pris dans le pays entre Rembo et le cap Sainte-Catherine. D'après leur rapport, ils allaient, au nombre de cinq, gagner un village près de la côte et traversaient sans bruit la forêt, lorsqu'ils entendirent un cri qu'ils reconnurent aussitôt pour celui d'un petit gorille qui appelait sa mère. Tout, du reste, était silencieux dans la forêt; il était près de midi; ils se décidèrent à se porter du côté d'où venait ce cri, qui se fit entendre une seconde fois. Le fusil à la main, ils se glissèrent tout doucement dans un épais fourré où devait être le petit gorille; quelques indices leur firent reconnaître que la mère n'était pas loin; il y avait même à croire que le mâle, le plus redoutable de tous, se trouvait aussi aux environs. Pourtant les braves gens n'hésitèrent pas à tout risquer pour prendre, s'il était possible, un sujet vivant, sachant bien quelle joie me ferait cette capture.

« Ils virent remuer les buissons; ils se faufi-



lèrent un peu plus avant, silencieux comme la mort, et retenant leur respiration. Bientôt ils aperçurent, spectacle bien rare, même pour ces nègres, un jeune gorille assis, mangeant quelques graines à peine sorties de terre; à quelques pas était aussi la mère, assise de même et mangeant du même fruit. Ils se décidèrent à tirer : il était temps; car au moment où ils levaient leurs fusils, la vieille femelle les aperçut; ils n'avaient plus qu'à faire feu sans un instant de retard. — Heureusement, ils la blessèrent à mort.

« Elle tomba. Le petit gorille, au bruit de la décharge, se précipita vers sa mère, et se colla contre elle, se cachant sur son sein, et embrassant son corps. Les chasseurs s'élancèrent avec un hurra de triomphe; mais leurs cris rappelèrent à lui le petit animal qui, lâchant le corps de sa mère, s'enfuit vers un arbre et grimpa avec agilité jusqu'au sommet, où il s'assit en poussant des hurlements sauvages.

« Nos gens étaient bien embarrassés pour l'atteindre; ils ne se souciaient pas de s'exposer à ses morsures, et, d'un autre côté, ils ne voulaient pas tirer sur lui. A la fin, ils s'avisèrent d'abattre l'arbre et de jeter un pagne carré sur la tête du petit monstre, en profitant du moment où il était aveuglé; ce qui n'empêcha pas un des hommes d'être mordu grièvement à la main, et un autre d'avoir la cuisse entamée.

« Comme ce petit animal, chétif de taille, il est vrai, et tout enfant par l'âge, était d'une vigueur étonnante, et que rien ne pouvait modérer sa fureur, on ne savait comment l'emporter. Il ne cessait de se débattre; on finit par lui enfermer le cou dans une fourche, qui l'empêchait de s'échapper et qui le tenait à distance. C'est dans cet équipage qu'on nous l'emmena.

« Le village était tout en émoi. L'animal, enlevé de la pirogue, où il avait dû faire un court trajet sur la rivière, rugissait et beuglait; ses petits yeux lançaient autour de lui des regards farouches; on voyait que, s'il eût pu attraper quelqu'un de nous, il lui aurait fait sentir sa colère.

« Je m'aperçus que la fourche lui blessait le cou, et je songeai aussitôt à me procurer une cage. En deux heures on me construisit une petite cabane de bambous très-forte, avec des barreaux solidement fixés et assez espacés pour que le gorille pût être vu, et voir lui-même au dehors. Il fut jeté de force là dedans; et pour la première fois je pus jouir tranquillement du spectacle de ma conquête. — C'était un jeune mâle, qui, évidemment, n'avait pas encore trois

ans; tout à fait en état de marcher seul, il était doué pour son âge d'une force musculaire extraordinaire. Sa face et ses mains étaient toutes noires, ses yeux moins enfoncés que ceux des adultes. Ses poils de sa chevelure commençaient juste aux sourcils et s'élevaient au sommet de la tête, où il était d'un brun rougeâtre, pour redescendre des deux côtés de la face jusqu'à la mâchoire inférieure, en dessinant des lignes assez pareilles à nos favoris. La lèvre supérieure était bordée d'un poil peu fourni et grossier, plus long sous la lèvre inférieure. Les paupières étaient très-minces, les sourcils droits et longs de trois quarts de pouce.

« Le pelage du dos était gris de fer, tirant sur le noir vers les bras, et tout à fait blanc autour de l'anus. La poitrine et le ventre étaient velus aussi; mais vers la poitrine le poil était un peu moins fourni et plus court. Sur les bras, ce poil s'allongeait plus que partout ailleurs, et paraissait d'un noir grisâtre, ce qui provenait de ce qu'il était noir à sa racine et blanchâtre à son extrémité. Aux poignets et aux mains, le poil était noir et descendait sur les doigts, jusqu'à la seconde phalange, quoique ce ne fût encore que le duvet précurseur des longs poils qui recouvrent la partie supérieure des doigts de l'adulte. Les poils des jambes étaient d'un noir grisâtre qui devenait plus foncé à mesure qu'il se rapprochait des chevilles; celui des pieds était tout noir.

« Quand je vis le petit camarade solidement enfermé dans sa cage, je m'approchai pour lui adresser quelques paroles d'encouragement. Il se tenait dans le coin le plus reculé; mais, dès que j'avançai, il rugit et s'élança sur moi, et, quoique je me fusse retiré le plus vite possible, il réussit à saisir mon pantalon qu'il déchira avec un de ses pieds; puis il retourna vite dans son coin. Cette attaque me rendit plus circonspect; pourtant je ne désespérais pas de parvenir à l'apprivoiser. Il était accroupi au fond de la cage; ses yeux gris lançaient des regards méchants; je n'ai jamais vu une figure plus sombre que celle de ce petit animal.

« La première chose que j'avais à faire, c'était d'épier les besoins de mon prisonnier. J'envoyai chercher dans la forêt les fruits que cet animal préfère, et je les plaçai avec un vase d'eau à sa portée. Mais il se tint complètement sur la réserve, et ne voulut toucher à rien, que je ne me fusse éloigné à une distance considérable.

« Le second jour je trouvai Joë, — c'est le nom que je lui avais donné, — plus farouche encore que le premier. Il s'élançait avec des cris et des

bonds sauvages contre quiconque approchait de sa cage, et semblait prêt à nous mettre en pièces. Je lui jetai ce jour-là quelques feuilles d'ananas, dont je remarquai qu'il ne mangeait que les parties blanches. Il semblait, du reste, avoir bon appétit, quoique, alors et pendant le reste de sa courte existence, il refusât tout autre aliment que les feuilles et les fruits de sa forêt natale.

« Le troisième jour, il était plus que jamais refrigné et sauvage, beuglant dès que quelqu'un faisait mine de l'approcher, et se retirant alors dans son coin ou s'élançant pour attaquer l'importun. Le quatrième jour, pendant que personne n'était là, il réussit à arracher un des barreaux de sa cage, et s'échappa. J'arrivai juste au moment où on venait de s'apercevoir de sa fuite; aussitôt je mis sur pied tous les nègres et je les envoyai cerner le bois pour ressaisir le fugitif. Comme je rentrais vite chez moi pour prendre un de mes deux fusils, j'entendis un grondement menaçant qui sortait de dessous mon lit. Je fermai aussitôt les fenêtres, et j'appelai mon monde pour garder la porte. Quand Joë vit cette foule de visages noirs, il devint furieux; l'œil étincelant, exprimant sa rage par tous les muscles de sa petite face et par les contorsions de son petit corps, il s'élança de sa cachette. Nous sortîmes en fermant la porte sur lui, et nous le laissâmes maître du logis, aimant mieux combiner quelque plan, pour le reprendre à loisir, que de nous exposer à ses terribles dents.

« Mais comment nous emparer de lui? C'était là le difficile. Il avait déployé déjà tant de force et de fureur que je ne me souciais pas de me faire mordre dans une lutte corps à corps. Cependant Joë se tenait au milieu de la chambre, surveillant ses ennemis du dehors, et observant avec quelque surprise les objets qui l'entouraient. J'avais peur que la sonnerie de ma pendule n'appelât sa fureur sur ce précieux objet. Certes, j'aurais bien laissé Joë en possession de ma chambre, mais je craignais qu'il ne détruisît plusieurs articles de prix fort curieux que j'avais suspendus aux murs.

« A la fin, le voyant un peu calmé, j'envoyai quelques hommes chercher un filet, et, ouvrant vite la porte, je le lui jetai sur la tête. Heureusement nous réussîmes du premier coup à entortiller le diabolin qui se mit à pousser des rugissements effroyables, et à frapper et à donner des coups de pied en tous sens, sous le filet où il était empêtré. Je le saisis par la nuque, deux hommes lui prirent les bras et un autre les jambes; ainsi tenue par quatre hommes, cette

extraordinaire petite créature nous donna une peine infinie. Nous la portâmes aussi vite que nous pûmes dans sa cage que l'on avait réparée, et nous l'y enfermâmes de nouveau.

« Je n'ai vu de ma vie une bête si furieuse. Elle s'élançait sur tout ce qui s'approchait; elle mordait les barreaux de sa prison, elle nous lançait des regards courroucés et sinistres, et chacun de ses mouvements révélait une nature féroce et intraitable.

« Pas de changement pendant les deux jours qui suivirent; son humeur farouche ne fléchissait pas; j'essayai alors de ce que pourrait le jeûne pour dompter sa violence. Il devenait d'ailleurs assez embarrassant d'aller lui chercher sa nourriture dans les bois, et j'avais besoin de l'accoutumer à des aliments moins sauvages que je plaçais devant lui. Mais il ne voulut toucher à rien; et, quant à son humeur, tout ce que je gagnai, après un jeûne de vingt-quatre heures, c'est qu'il vint lentement prendre dans ma main des graines de la forêt, pour aller les dévorer dans son coin.

« L'étude attentive à laquelle je me livrai pendant une quinzaine de jours ne me donna pas plus d'espoir. Il grondait toujours après moi; ce n'était que lorsque la faim le pressait qu'il venait prendre dans ma main la nourriture de son choix, et pas d'autre.

« Au bout de cette quinzaine, comme je venais lui porter à manger, je m'aperçus qu'un bambou de sa cage avait été rongé, et que l'animal s'était échappé de nouveau. Heureusement il n'était pas encore loin, et, en regardant autour de moi, je vis maître Joë qui courait, à quatre pattes, avec une grande vitesse, à travers une petite prairie, vers un massif d'arbres.

« J'appelai mes hommes pour lui donner la chasse. Dès qu'il nous vit, et avant qu'on pût l'atteindre, il prit sa course vers un autre bouquet de bois. Nous le cernâmes; mais, au lieu de monter sur un arbre, il se tint avec défiance sur la lisière du petit bois. Cent cinquante personnes à peu près s'avancèrent et se formèrent en cercle autour de lui pour le resserrer peu à peu; alors, il se mit à hurler et s'élança sur un pauvre diable qui était en avant, et qui, de frayeur, tomba par terre. Cette chute, qui préserva l'homme, embarrassa Joë et nous donna le temps de jeter sur lui les filets que nous avions apportés.

« Quatre des nôtres le portèrent au village pendant qu'il se débattait. Cette fois je ne me fia plus à sa cage; mais je lui passai une petite

chaîne autour du cou. Il résista de toutes ses forces à cette opération, et il ne fallut pas moins d'une heure pour enchaîner solidement ce petit animal dont la force était vraiment quelque chose de prodigieux.

« Dix jours après il mourut subitement. Il paraissait cependant en bonne santé, et mangeait abondamment de ses aliments ordinaires, qu'on lui apportait chaque jour.

« Sa mort fut accompagnée de quelque souffrance. Il n'avait pas cessé jusqu'à la fin de se montrer indomptable; et, quand on l'eut enchaîné, il ajouta la sournoiserie aux autres vices de sa nature. Ainsi, il lui arriva plusieurs fois, quand il venait prendre sa nourriture dans ma main, de me regarder bien en face pour occuper mon attention, et pendant ce temps il avançait son pied et m'accrochait la jambe.

« Il mit aussi mon pantalon en pièces plusieurs fois, et, si je ne me fusse reculé à temps, je n'aurais pu me préserver moi-même. Enfin, je me vis obligé de prendre des précautions infinies pour l'approcher. Les nègres ne pouvaient passer près de lui sans le mettre en fureur. Vers la fin il me reconnaissait bien, et ne semblait pas avoir peur de moi; malgré cela, on voyait qu'il couvait, même contre moi, l'ardent désir de se venger.

« Quand je l'eus mis à la chaîne, j'avais rempli de foin une moitié de tonneau, que je plaçai près de lui pour lui servir de couchette. Dès le premier moment il en comprit l'usage. C'était plaisir de le voir remuer le foin et se blottir dans ce nid, lorsqu'il se sentait fatigué. La nuit venue, il le remuait encore, et il en prenait des poignées pour se couvrir, une fois qu'il était pelotonné dans son lit. »

Du Chaillu se procura plus tard une jeune femelle de gorille. « Mais cette fois, dit-il, je pris une part personnelle à sa capture. Nous marchions en silence, lorsque j'entendis un cri et tout à coup je vis devant moi une femelle avec un tout petit gorille suspendu à son sein et qu'elle allaitait. La mère caressait le petit, et le couvait tendrement des yeux. Ce tableau était à la fois si gracieux et si touchant que je demeurai en suspens me demandant avec quelque émotion si je ne ferais pas mieux de les laisser en paix. Mais, avant que j'eusse pris un parti, mon chasseur fit feu et tua la mère qui tomba sur le coup.

« La mère était tombée, mais le petit restait attaché près d'elle et tâchait, par ses cris pitoya-

bles, d'exciter son attention. Je m'avançai, et, quand il me vit, le pauvre petit animal cacha sa tête dans le sein maternel. Il ne pouvait encore ni marcher ni mordre; aussi n'eus-je pas de peine à m'en rendre maître. Je l'emportai, tandis que mes hommes se chargeaient de la mère, qu'ils suspendirent à un bâton. Arrivés au village, nous fûmes témoins d'une nouvelle scène. On déposa le corps à terre et je mis le petit à côté. Dès qu'il aperçut sa mère, il se traîna vers elle et se jeta sur son sein; mais il ne trouva pas sa nourriture accoutumée, et je vis qu'il commençait à soupçonner la vérité. Il se roula sur le corps et le flaira, en laissant échapper de temps en temps un cri plaintif *hoo, hoo, hoo*, qui m'attendrissait malgré moi.

« Je cherchai inutilement du lait pour ce pauvre petit, qui ne pouvait pas encore manger et qui, par conséquent, mourut trois jours après avoir été pris. Il paraissait d'une nature plus docile que le premier, car il reconnaissait déjà ma voix et il essayait de se mouvoir de mon côté, quand il me voyait. »

#### LE CHIMPANZÉ — TROGLODYTES NIGER.

*Der Schimpänze, The Chimpanzee.*

Passons maintenant à un autre singe qui habite les mêmes contrées de l'Afrique, dont l'histoire est mieux connue et qu'on appelle chimpanzé.

On ne sait d'où lui vient ce singulier nom.

Il est connu depuis bien longtemps, quoiqu'on l'ait souvent confondu avec le gorille, quelquefois même avec le mandrill.

Pyrard l'a observé dans la Sierra-Leone dès le quatorzième siècle, et le nomme *Barris*.

Pigafetta (1) est le premier auteur qui fasse mention du chimpanzé — sans cependant lui donner d'autre nom que *Simice magnatum deliciae*. « Dans le pays de Songan (Song?), sur les rives du Zaïre, il y a une multitude de singes qui procurent aux seigneurs les plus grandes distractions en imitant les gestes de l'homme. » Ceci peut s'appliquer à presque tous les genres de singes, et je n'y eusse pas fait grande attention, dit Huxley (2), si les frères de Bry, dont les gravures or-

(1) Pigafetta, *Regnum Congo, hoc est vera descriptio regni Africani quod tam ab incolis quam Lusitanis Congus appellatur*, olim ex Edoardo Lopez, acroamatis lingua italiana excepta, nunc latino sermone donata ab Aug. Cassiod. Reinio. Iconibus et imaginibus rerum memorabilium quasi vivis, opera et industria Joan. Theodori et Joan. Israelis de Bry fratrum exornata. Francofurti, MDXCVIII.

(2) Huxley, *la Place de l'homme dans la nature*, trad. par E. Dally. Paris, 1868, p. 98.

(1) Du Chaillu, *loc. cit.*, p. 375.

ment l'ouvrage, n'avaient jugé convenable de représenter deux de ces animaux dans une gravure reproduite en fac-simile (fig. 20). On

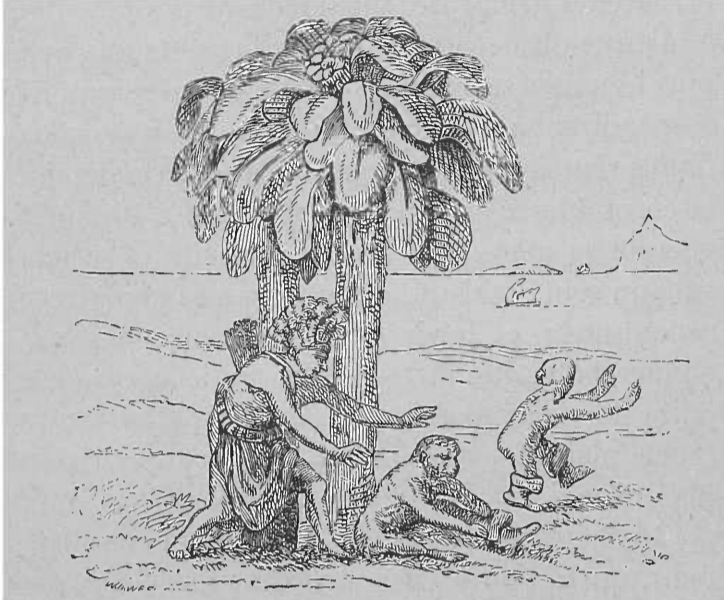


Fig. 20. Les singes délices des grands. — Fac-simile de la gravure des frères De Bry (1598).

remarquera qu'ils n'ont point de queue, qu'ils ont des bras très-longs, de grandes oreilles, et qu'ils sont à peu près de la taille des chimpanzés.

Andrew Battell (1) en parle aussi; il l'appelle *Pongo*, comme l'orang-outang, et fait mention d'une autre espèce, plus grande.

Tyson a le premier donné une description qui puisse avoir quelque droit d'être considérée comme scientifique, exacte et complète. Ce « pygmée, » nous dit Tyson, vient d'Angola, en Afrique, mais il avait été pris beaucoup plus loin dans l'intérieur du pays. Ses cheveux étaient raides et noirs comme du charbon; lorsqu'il marchait comme un quadrupède, à quatre pattes, c'était maladroitement; il ne plaçait pas la paume de la main étendue sur la terre, mais il marchait sur la face externe des doigts, la main fermée (*knuckles*), et, d'après ce que j'observais, je crus qu'il marchait de la sorte, alors qu'il était trop faible pour supporter son corps. Du sommet de la tête à la plante des pieds je mesurai vingt-six pouces. »

Ces caractères, même sans les excellentes gravures de Tyson (fig. 21 et 22), suffisent à prouver que ce qu'il appelle « pygmée » est un jeune chimpanzé. Huxley (2) qui a eu, de la façon la plus inattendue, l'occasion d'examiner le squelette même de l'animal que Tyson avait disséqué,

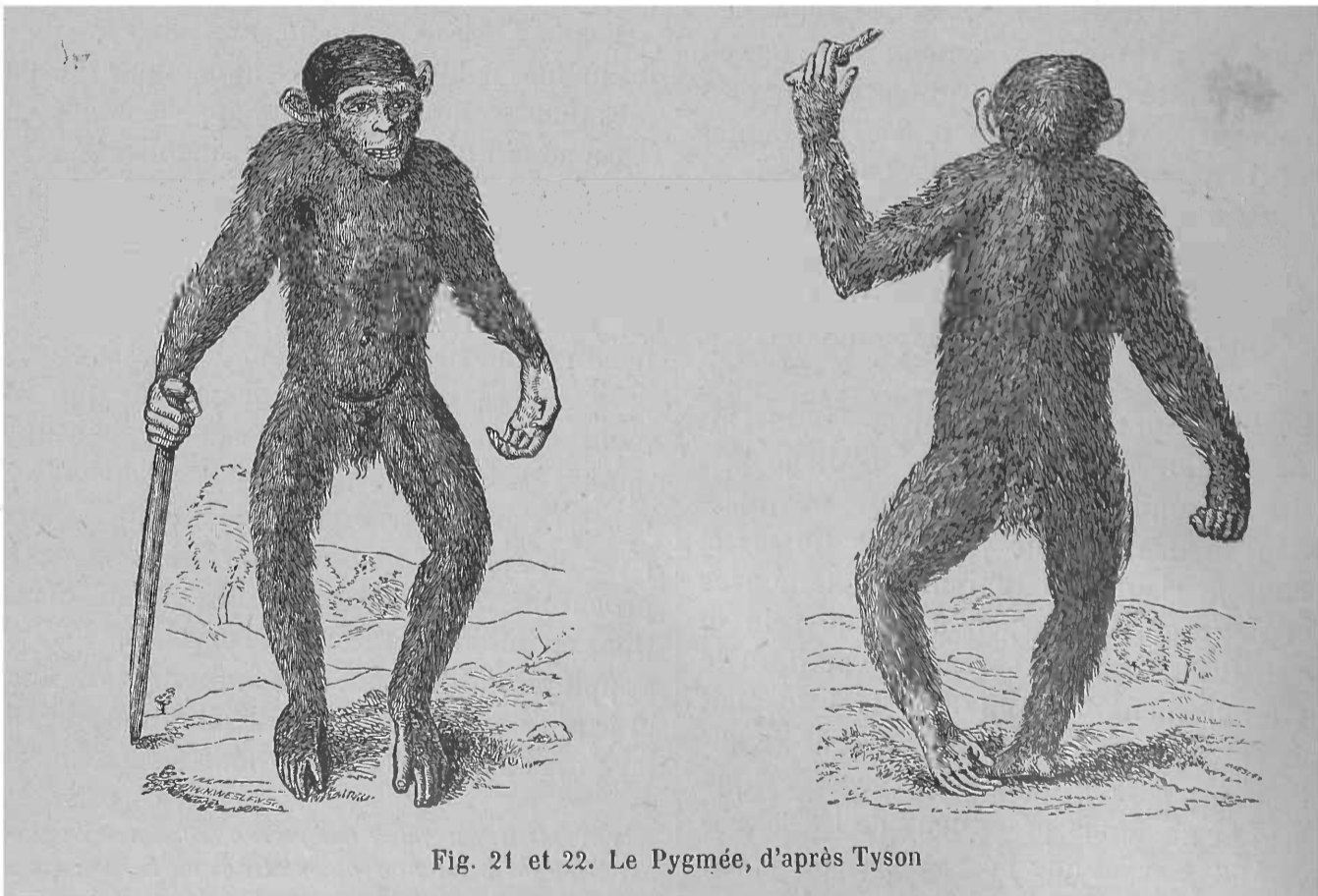


Fig. 21 et 22. Le Pygmée, d'après Tyson

témoigne qu'il s'agit bien ici d'un véritable *Troglodytes niger*, encore très-jeune (1).

(1) Tyson, *Orang-outang, sive Homosylvestris, or the Anatomy of a pigmie compared with that of a monkey, an ape and a man*, publié par la Société royale de Londres, 1699.

William Smith (3) décrit et figure parmi les

(1) Battell in Purchas, *his Pilgrimage*, 1613. — Purchas, *his Pilgrims*, 1625. — L'abbé Prevost, *Histoire des voyages*, 1748.

(2) Huxley, *la Place de l'homme*, Paris, 1868.

(3) William Smith, *Nouveau Voyage en Guinée*, 1744.

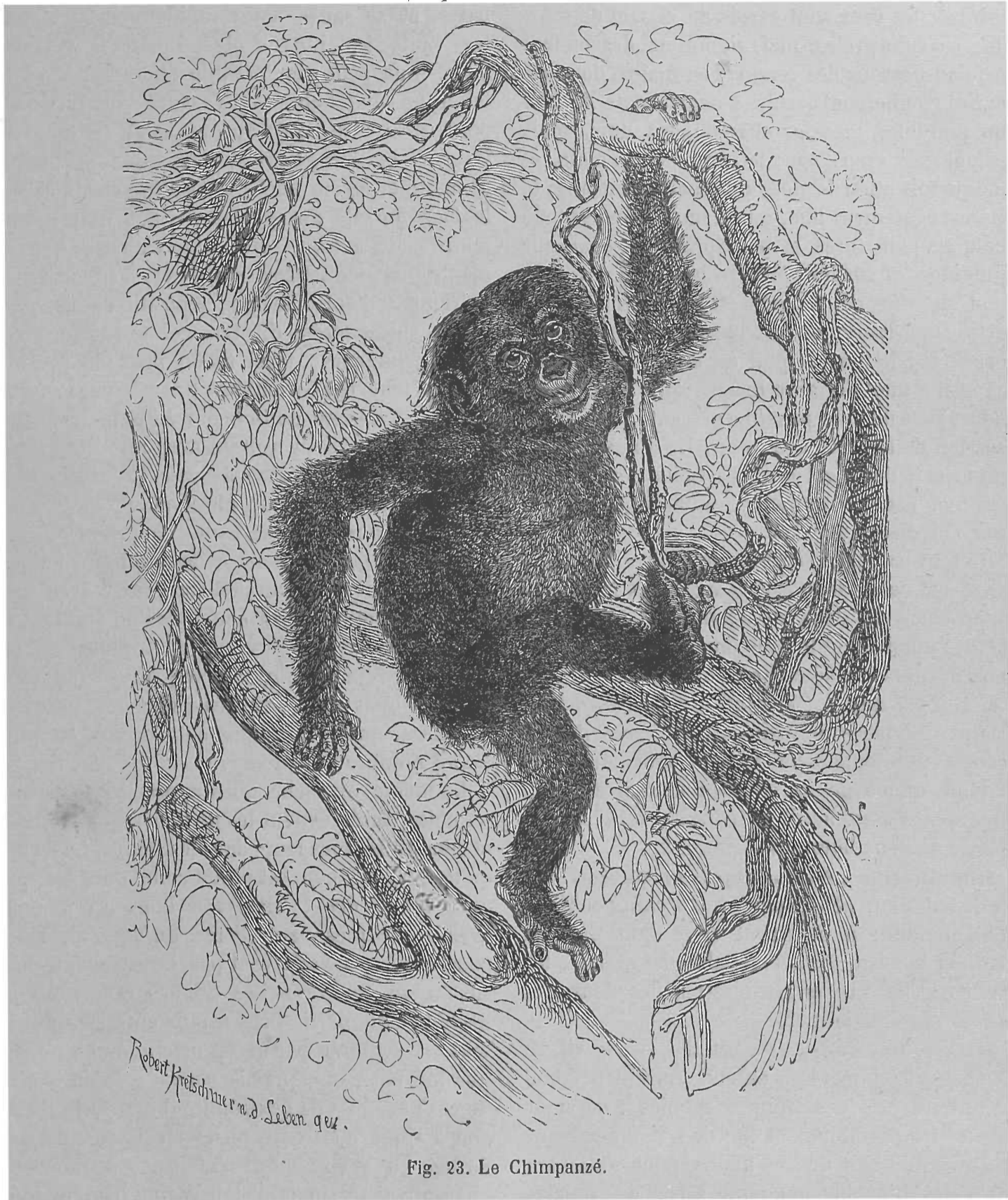


Fig. 23. Le Chimpanzé.

animaux de Sierra-Leone sous le nom de *mandrill* ou *boggoe*, un singulier animal, qui semble n'être autre que le chimpanzé.

Buffon lui donne le nom de *Jocko*, parce que les indigènes l'appellent *Entschoko* ou *Intjoko*. Shaw le distingue de son congénère asiatique ; Ogilby le regarde comme l'homme sauvage de Hannon ; Brosse parle d'un singe du nom de *Quimpezé* dont dérive peut-être le nom de chimpanzé, sous lequel il est généralement connu aujourd'hui.

Buffon nous donne déjà des détails sur sa

BREM.

vie à l'état de domesticité ; il eut occasion d'en observer un vers le milieu du siècle passé.

**Caractères.** — Le chimpanzé (*fig. 23*) est notablement plus petit que le gorille ; mais, à l'âge adulte, il n'a pas moins de 1<sup>m</sup>,52 de hauteur. Son corps est court et gros, car le ventre fait un peu saillie en avant ; sa tête est grosse et allongée, son front fuyant, comme on le voit par la comparaison d'un crâne d'Européen et d'un crâne de chimpanzé (*fig. 24*) ; ses oreilles ressemblent à celles de l'homme ; le nez est plus petit et plus aplati que celui du gorille ; les lèvres sont minces et très-

mobiles; les yeux sont garnis de cils et de sourcils; ses bras grêles, mais vigoureux, descendent jusqu'au-dessous des genoux; les mains, de grandeur moyenne, sont garnies d'ongles plats (*fig. 25*). Son poil long, grossier et roide, est noir, mais devient gris avec l'âge; la paume de la main, et quelquefois aussi le dos de la main, sont nus; la face est également nue, ou du moins couverte de quelques poils rares et peu apparents, épais sur le menton et sur les côtés de la face où ils forment des favoris. Le poil est plus épais sur la partie supérieure que sur la partie inférieure du corps; sur le bras, le poil est dirigé de haut en bas et il a une direction inverse sur l'avant-bras. — La figure du chimpanzé ne présente jamais l'expression de férocité extraordinaire qu'on lit toujours sur celle du gorille; il est plus doux et plus sensible. Tous ces caractères suffisent largement pour l'en distinguer.

De tous les singes anthropomorphes, le chimpanzé est celui dont le cerveau paraît le plus se rapprocher de celui de l'homme (*fig. 26, 27 et 28*): aussi est-il le plus intelligent et le plus doux des espèces de ce groupe.

Les indigènes prétendent que le chimpanzé atteint cinq pieds de haut et qu'il arrive à son complet développement dans la neuvième ou la dixième année de sa vie. Un animal de cette taille serait assez lourd pour former à lui seul la charge de deux hommes vigoureux.

**Distribution géographique et habitat.** — La distribution géographique du chimpanzé est peu étendue; il ne paraît vivre que dans la haute et la basse Guinée. Il habite les grandes forêts dans les vallées arrosées par des fleuves et sur les côtes de la mer.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Il vit en grandes sociétés et l'on entend souvent pendant la nuit les cris des troupes réunies: ce singe paraît être passablement lourd. L'usage presque exclusif qu'il fait de ses mains pour s'attacher après les branches ou pour saisir des objets, donne à ces organes une espèce de contraction qui fait que, dans la marche, c'est le dos des doigts qui touche le sol et non la paume de la main. Il en résulte que sa démarche est un peu lourde et incertaine. Cependant le chimpanzé paraît séjourner de préférence sur le sol et ne grimpe sur les arbres que pour chercher sa nourriture ou pour échapper à un danger: quelquefois on le voit debout et marchant; dans ce cas, il croise les mains de devant sur l'occiput ou sur le dos pour se maintenir en équilibre, mais, à la moindre alerte, il se laisse retomber sur ses quatre

pattes et se sauve assez rapidement en faisant les sauts les plus drôles. Lorsqu'il est debout, il ne peut pas, comme l'homme, lever le talon en marchant; il s'avance en piétinant pour ainsi dire, en frappant le sol de toute la largeur du pied; dans la progression ordinaire, il marche sur le côté externe des pieds et sur la face dorsale des phalanges des mains qui, pour cette raison, est aussi calleuse que la plante des pieds. Pour se reposer, il prend ordinairement, d'après Savage, la position assise.

Les chimpanzés, dit Savage, «sont fort habiles grimpeurs, ainsi qu'on peut le prévoir d'après leur conformation. Dans leurs gambades, ils se lancent de branche en branche à une grande distance et sautent avec une étonnante agilité. Il n'est pas rare de voir les *vieilles gens* (selon l'expression d'un observateur) assis sous un arbre, se régaland de fruits, jacassant amicalement, tandis que leurs *enfants* sautent autour d'eux et vont d'une branche à l'autre avec une bruyante gaieté. D'après ceux que l'on voit ici, on ne peut pas dire qu'ils vivent en troupes, car on en voit rarement plus de cinq ou dix au plus réunis; mais on dit, en invoquant des autorités sérieuses, qu'ils se réunissent souvent en plus grand nombre pour jouer.»

Le même voyageur nous apprend encore que les chimpanzés évitent les demeures de l'homme et construisent les leurs dans les arbres. La forme qu'ils leur donnent est plutôt celle d'un *nid* que celle d'une *hutte*, ainsi que l'ont erronément avancé quelques naturalistes. En général, leurs constructions ne s'élèvent pas beaucoup au-dessus du sol. Des branches ou des rameaux sont fléchis ou en partie brisés, puis entrelacés, et le tout est soutenu par une grosse branche ou par une fourche; quelquefois cependant l'on trouve de ces nids près de l'extrémité d'une forte branche à vingt ou trente pieds au-dessus du sol. Savage en a vu un qui n'était pas à moins de quarante pieds, mais c'était là une hauteur inusitée. Il est rare de voir sur le même arbre, ou dans le voisinage, plus d'un ou deux nids; ce n'est que très-exceptionnellement qu'on en a trouvé jusqu'à cinq, l'on peut donc dire que leur nombre n'est jamais assez grand pour former un *village de singes*, comme on l'admettait avant Savage.

Les chimpanzés se nourrissent presque des mêmes plantes que le gorille; les fruits, les noix et les racines constituent la plus grande partie de leur nourriture. Ils visitent quelquefois les bananiers et autres arbres fruitiers que les nègres

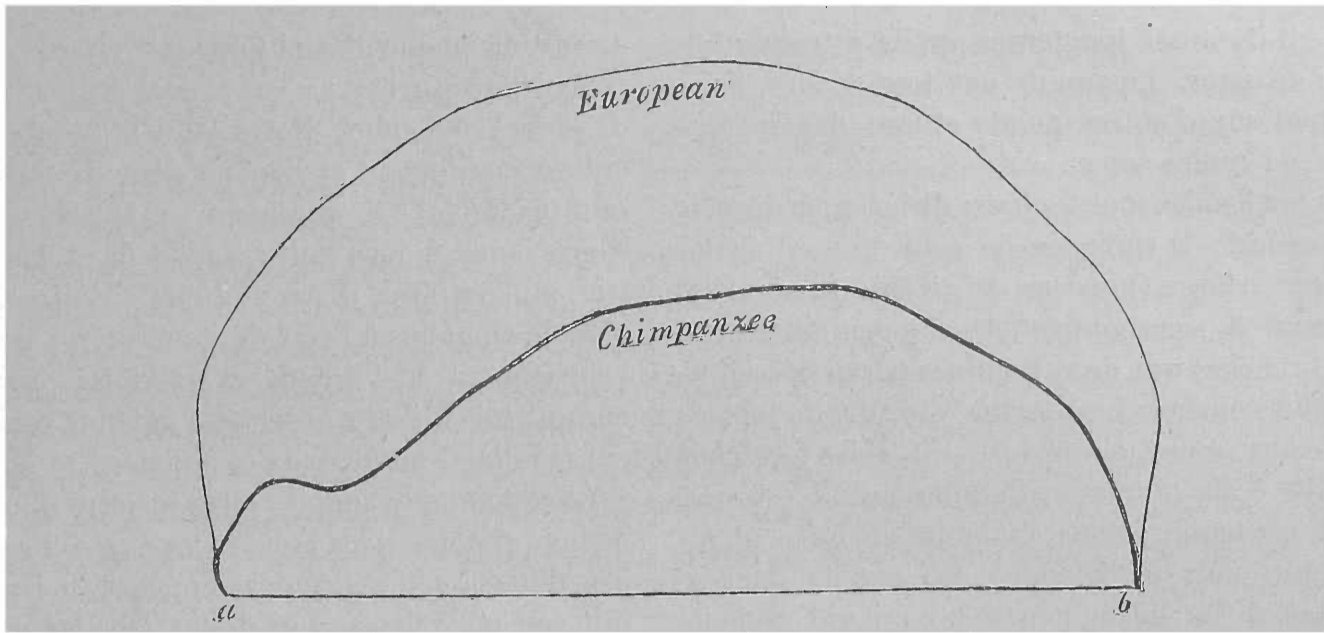


Fig. 24. Profils du crâne d'un chimpanzé adulte et d'un Européen (\*).

plantent dans leurs champs de maïs ; et ils sont

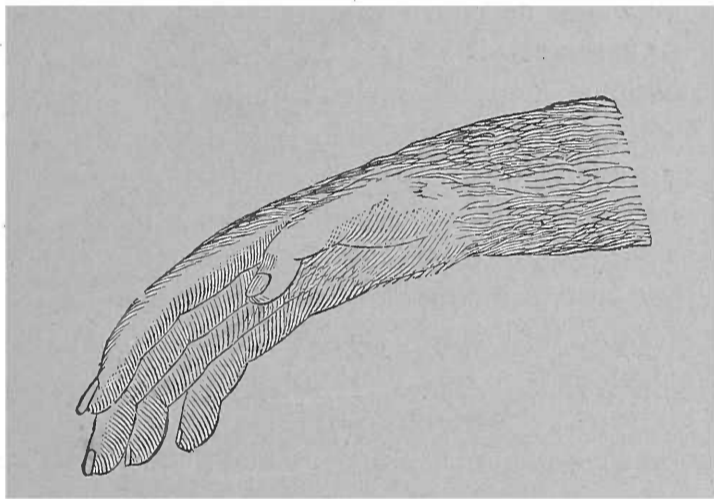


Fig. 25. Main de chimpanzé, vue de côté (\*\*).

obligés de se déplacer souvent pour chercher leur

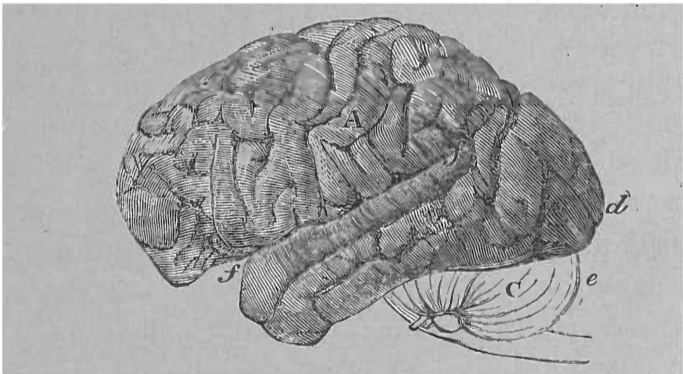


Fig. 26. Vue latérale d'un cerveau de chimpanzé (\*\*).

nourriture ; en sorte que leur habitat n'est pas

(\*) Ces crânes ont été ramenés au même diamètre absolu pour mieux faire ressortir leurs différences relatives. — a, glabelle; b, protubérance occipitale, ou point de l'extérieur de chaque crâne qui correspond à peu près à l'attache de la tente du cervelet ou au niveau inférieur des lobes cérébraux inférieurs. (Ch Lyell.)

(\*\*) W. Vrolik, *Recherches d'anatomie comparée sur le Chimpanzé*. Amsterdam, 1841.

(\*\*\*) A, hémisphère gauche; C, cervelet; d, projection du cerveau au delà du cervelet e; f f, scissure de Sylvius; moitié de la grandeur naturelle. (Gratiolet.)

(\*\*\*\*) Le cerveau recouvre et cache le cervelet. A, hémisphère gauche; B, hémisphère droit; moitié de la grandeur naturelle. (Gratiolet.)

très-permanent. Des villages de nègres abandon-

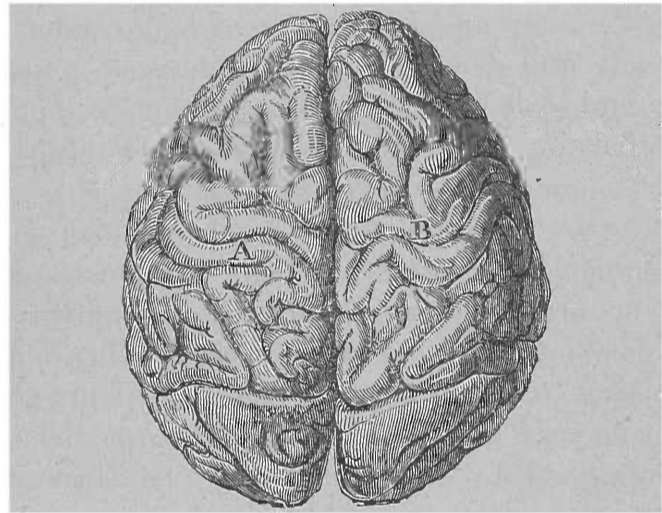


Fig. 27. Vue exacte de la surface supérieure d'un cerveau de chimpanzé (\*\*\*\*).

nés sont leur séjour de prédilection, parce que

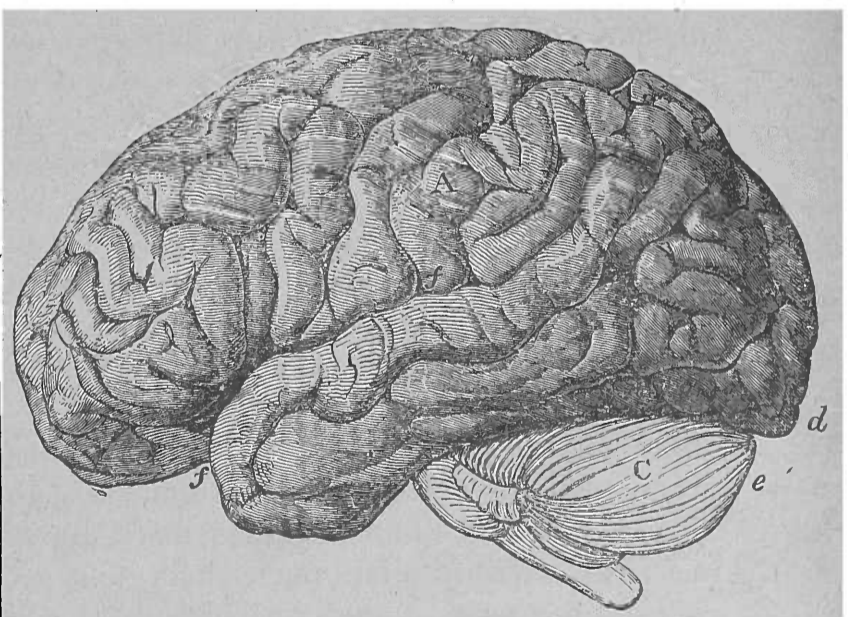


Fig. 28. Vue latérale d'un cerveau humain : celui de la femme sauvage, appelée la Vénus Hottentote (\*\*\*\*).

le papayer y croît en grande quantité; aussi y

(\*\*\*\*) A, hémisphère gauche; C, cervelet; d, projection du cerveau au delà du cervelet e; f f, scissure de Sylvius; moitié de la grandeur naturelle (Gratiolet, *Primates*, pl. VI, fig. 2).

restent-ils aussi longtemps qu'ils y trouvent de quoi manger. Lorsqu'ils ont tout dévoré, ils se portent sur d'autres points et font des voyages plus ou moins longs.

Leurs bandes sont toujours dirigées par le mâle le plus fort; la vigilance de celui-ci n'est égale que par sa force. On assure qu'un chimpanzé mâle, parvenu à son complet développement, brise des branches que deux hommes parviendraient à peine à courber. Les nègres vont même jusqu'à prétendre qu'un chimpanzé est assez fort pour résister à dix hommes : ils ajoutent, il est vrai, qu'il n'attaque jamais l'homme et ne le combat que pour se défendre. En cas de danger, le chef de la bande pousse un cri qui rappelle celui d'un homme en danger de mort; les autres grimpent aussi rapidement que possible au sommet des arbres et font entendre des cris qui imitent un peu l'aboïement de nos chiens. Ce n'est que dans le cas où le chasseur a tué un membre de la bande que tous les mâles se précipitent sur lui, et malheur au chasseur si la bande est nombreuse. On prétend que des chasseurs ont pu échapper à la mort en abandonnant à ces animaux des parties de leurs vêtements ou de leurs armes; les singes furieux se précipitent sur ces objets et les mettent en pièces. Les chimpanzés se servent principalement de leurs dents et de leurs mains pour attaquer ou se défendre; cependant il paraît qu'ils savent aussi faire usage de bâtons, de noix, de pierres et d'autres armes de ce genre. Il sera toujours difficile d'admettre qu'ils emploient des bâtons en guise de massue : leur démarche est si chancelante lorsqu'ils se tiennent sur les deux jambes de derrière, que cela leur serait impossible; l'effort nécessaire pour donner un coup de bâton doit suffire pour leur faire perdre l'équilibre et les faire retomber sur le sol.

Le plus grand attachement règne entre les divers membres d'une troupe. Les mâles aiment les femelles, et l'amour de celles-ci pour leurs enfants est proverbial; les plus forts défendent toujours les plus faibles.

Les nègres se considèrent comme les cousins des orangs. Ils voient dans le chimpanzé un membre d'une race humaine particulière, que sa mauvaise conduite a fait rejeter hors de la société des hommes, et que sa persistance dans le mal a conduit peu à peu au degré d'abjection dans lequel il vit actuellement. Cette considération n'empêche nullement ces braves gens de manger les singes qu'ils parviennent à tuer.

**Domesticité.** — Dans ces derniers temps on

a souvent amené des chimpanzés vivants en Europe : ceux que l'on y a vus étaient ordinairement de jeunes individus. Notre climat rigoureux les enlève rapidement et l'on ne peut pas citer un seul exemple de chimpanzé ayant vécu plusieurs années dans notre pays; dans leur patrie, au contraire, il paraît qu'ils vivent pendant plus de vingt ans à l'état de domesticité et qu'ils y deviennent très-grands et très-forts. Tous les chimpanzés qu'on a observés à l'état de captivité ont été doux, intelligents et aimables.

Le capitaine Grandpret cite l'histoire d'une femelle qui donnait les preuves les plus remarquables d'une intelligence développée. Elle se trouvait sur un vaisseau qui devait la conduire en Amérique. On lui avait appris à chauffer le four et elle s'acquittait de cet emploi à la satisfaction générale; elle prenait un soin particulier pour empêcher les charbons ardents de tomber sur le sol et reconnaissait très-bien quand le four avait atteint le degré de chaleur voulu. Elle allait ensuite avertir le boulanger par des signes très-expressifs; aussi celui-ci se fiait-il entièrement sur son aide et ne surveillait jamais le feu. Elle savait remplir toutes les fonctions d'un matelot avec autant d'adresse que d'intelligence, hissait le câble de l'ancre, serrait les voiles, les liait solidement et travaillait de manière à contenter tous les matelots qui finirent par la considérer comme un compagnon. Malheureusement cette magnifique bête mourut avant son arrivée en Amérique, par suite de la cruauté du pilote. Celui-ci l'avait maltraitée, sans tenir compte des prières qu'elle semblait lui adresser. Elle joignait les mains comme un homme, pour toucher le cœur de son persécuteur; mais le barbare n'avait pas de cœur, et le langage si expressif de cet intelligent animal ne le touchait point. Il persista dans sa cruauté grossière. La pauvre bête supporta patiemment ses mauvais traitements, mais, à partir de ce moment, elle refusa toute espèce de nourriture et cinq jours après elle mourut de faim et de douleur. Tout l'équipage la pleura comme si un matelot était mort.

Brosse avait amené deux chimpanzés en Europe, un jeune mâle et une femelle, qui se mettaient à table comme des hommes, mangeaient de tout et se servaient du couteau, de la cuillère et de la fourchette. Ils buvaient de toutes nos boissons; le vin et l'eau-de-vie leur plaisaient surtout. Lorsqu'ils avaient besoin de quelque chose, ils appelaient les mousses, ils se fâchaient lorsqu'ils éprouvaient un refus de leur part, les saisissaient par le bras, les mordaient et les jetaient



par terre. Le mâle étant tombé malade, le médecin du bord le saigna ; plus tard, dès qu'il se sentait indisposé, il tendait le bras au médecin.

Le chimpanzé qu'a élevé Buffon marchait presque toujours debout, même lorsqu'il portait des objets très-lourds. Il avait l'air triste et sérieux, tous ses mouvements étaient posés et raisonnables. Il n'avait aucun des hideux défauts des cynocéphales, et n'était pas aussi espiègle que le sont en général les cercopithèques. Une parole ou un signe de son maître suffisait pour le faire obéir. Il offrait le bras aux personnes qui venaient visiter Buffon et se promenait avec elles ; il se mettait à table, connaissait l'usage de la serviette, s'essuyait la bouche chaque fois qu'il avait bu, se versait lui-même du vin et trinquait avec ses voisins. Il se cherchait une tasse avec sa soucoupe, y mettait du sucre, versait du thé et le laissait refroidir avant de boire. Jamais il ne faisait de mal à personne ; au contraire, il s'approchait avec beaucoup de convenance des visiteurs et témoignait tout le plaisir qu'il éprouvait à être caressé. Tous les amis de Buffon aimaient son *domestique* et lui apportaient des biscuits et des fruits. Malheureusement la phthisie l'enleva en moins d'un an.

Le docteur Traill avait amené, en Angleterre, un chimpanzé qui n'aimait pas la marche verticale et s'appuyait toujours sur les mains. Il était timide, mais devenait familier avec les personnes qu'il voyait souvent. Quand il avait froid, il s'enveloppait d'une couverture. Un jour, on lui présenta une glace, qui fixa immédiatement son attention ; à sa grande mobilité habituelle succéda le calme le plus absolu. Il examinait avec curiosité le merveilleux instrument et restait muet d'étonnement. Il interrogeait son ami du regard, examinait de nouveau le miroir, tournait tout autour, considérait son image et cherchait, en touchant le miroir, à s'assurer s'il avait réellement sous les yeux un être de chair et d'os comme lui, ou bien s'il ne voyait qu'une simple apparence : — en un mot il fit absolument ce que font les peuples sauvages lorsqu'on leur présente pour la première fois un miroir.

Le lieutenant Henri K. Sayers (1), reçut sur la côte occidentale de l'Afrique, un jeune mâle qui venait d'être pris quelques jours auparavant. Ce singe devint bientôt très-familier avec lui ; il s'attacha encore davantage à un jeune nègre et se mettait à crier dès que celui-ci voulait le quit-

ter un instant. Il avait un goût très-prononcé pour tous les vêtements, s'appropriait le premier venu, l'emportait avec lui, s'asseyait dessus, témoignant son contentement par une espèce de grognement, et ne le rendait jamais qu'après un véritable combat et en témoignant son mécontentement. « Lorsque je me fus aperçu de ce goût, dit le voyageur, je lui donnai un morceau de toile de coton, dont il ne voulut plus se séparer et qu'il emportait partout au grand plaisir de toute la société ; pour tout au monde il ne l'aurait pas quitté un instant.

« Je ne connaissais pas du tout le genre de vie de ces animaux dans leurs forêts ; mais j'eus l'idée de le soumettre à un régime qui réussit très-bien. A 8 heures du matin on lui donnait un morceau de pain trempé dans de l'eau ou dans du lait dilué, vers 2 heures quelques bananes, et vers l'heure de son coucher une banane, une pomme ou un morceau d'ananas. La banane paraissait être son mets favori, il abandonnait tout pour en manger et se fâchait lorsqu'on ne voulait pas lui en donner. Un jour que je lui en refusais une, il se mit dans une violente colère, poussa un cri perçant et se heurta la tête contre un mur avec tant de violence qu'il tomba sur le dos ; il monta ensuite sur une caisse, tordit ses bras de désespoir et se jeta par terre. J'eus tellement peur pour sa vie que je fis cesser la lutte en lui donnant sa banane. Il en témoigna le contentement le plus vif, en faisant entendre pendant plusieurs minutes des grognements et des murmures très-expressifs : bref, chaque fois qu'on refusait de faire sa volonté, il se conduisait comme un enfant gâté. Cependant, quelle que fût sa colère, jamais il ne fit mine de vouloir mordre son gardien ou moi ; ou de s'attaquer à nous de quelque autre manière. »

On raconte sur ces singes une foule d'histoires de ce genre.

**Maladies.** — Il est vraiment dommage que la phthisie enlève si rapidement les chimpanzés que l'on éloigne de leur pays natal. Peu de temps après leur arrivée en Europe, ils commencent à tousser et deviennent plus tristes. A mesure que la maladie fait des progrès, leur calme et leur douceur paraissent augmenter ; bientôt ils font réellement pitié à voir. Ils penchent la tête en avant comme les personnes dont les poumons sont attaqués, toussent de temps en temps et posent leurs mains sur leur poitrine malade ; leurs yeux brun foncé prennent une si grande expression de douleur que l'homme ne peut les voir sans être ému. Ordinairement ils suc-

(1) Sayers, *On the Habits of the Chimpanzee* (Proceed. Zool. Soc. London, 1839, tome VII, p. 28.)

combent à cette terrible maladie dès la première année et rarement dans la seconde ; notre climat rigoureux ne peut jamais rendre leur belle patrie à ces heureux enfants du Midi.

Du Chaillu (1), parle de deux autres singes « nouveaux », qui semblent se rapprocher beaucoup du chimpanzé, si toutefois on peut ajouter foi à leur existence, le nschiego-mbouwe et le kooloo-kamba, ainsi nommé par les habitants de Goumbi.

**Caractères.** — « Les caractères distinctifs du nschiego-mbouwe (*Troglodytes calvus*), ceux qui prouvent que c'est une variété bien marquée du chimpanzé, sont les suivants : sa tête est chauve et d'un noir luisant ; la tête est presque ronde, en forme de boulet ; le nez très-aplati ; l'oreille plus grande que celle du gorille, mais plus petite que celles du kooloo-kamba et du chimpanzé ; l'œil est renfoncé ; les dents et les canines petites, comparativement à celles du gorille ; les bras descendent un peu au-dessous des genoux ; les mains sont longues et effilées ; le pied est plus court que la main ; le jeu des doigts est libre ; les callosités du dessus des doigts de la main prouvent que cet animal marche ordinairement à quatre pattes, et qu'il s'appuie sur ses poings fermés ; son poil de couleur uniforme est d'un noir roussâtre ; le mâle est plus grand que la femelle. J'ai tué un vieux mâle dont la charpente osseuse dénote plus de force que je n'en ai trouvé chez aucun gorille femelle ; mais je suppose que c'était un sujet d'une taille exceptionnelle, car il était, en effet, plus grand que tous mes autres échantillons d'adultes.

**Distribution géographique et habitat.** — « Le nschiego-mbouwe, dit Du Chaillu, vit dans une étendue de pays plus resserrée que le chimpanzé, et même que le gorille. Je ne l'ai trouvé que sur les plateaux de l'intérieur et dans les bois les plus épais au sud de l'Équateur. Il habite indifféremment le même pays que le gorille, et j'ai lieu de croire que les deux espèces y vivent en paix.

**Mœurs, habitudes et régime.** — « Il diffère du gorille en ce qu'il est plus petit, plus doux, beaucoup plus docile, moins fort ; il en diffère surtout par l'instinct particulier qui le porte à se construire un nid ou abri de feuillage, au milieu des branches d'arbre. J'ai guetté plus d'une fois ce singe quand il s'y reti-

rait la nuit. Je l'ai vu grimper à sa demeure et s'asseoir commodément sur une branche, la tête abritée sous son toit et l'un de ses bras passé autour de l'arbre. Le nid se compose de feuilles serrées et bien tassées de manière à laisser écouler la pluie. Les branchages de l'abri sont attachés au tronc de l'arbre par des lianes qui se trouvent en abondance dans ces forêts. Le toit a généralement de six à huit pieds de diamètre ; sa forme est absolument celle d'un parapluie déployé. Il y a ordinairement deux de ces abris sur deux arbres voisins ; d'où je conclus que le mâle et la femelle vivent ensemble toute l'année. Probablement le petit se tient auprès de ses parents, jusqu'à ce qu'il soit assez grand pour se construire un abri à son tour. L'habileté et l'intelligence que déploient ces animaux dans ces constructions ingénieuses m'ont toujours frappé comme quelque chose de merveilleux. Voilà certainement ce que le gorille serait incapable de faire.

« Je ne puis dire si cet animal attaquerait l'homme dans le cas où il serait blessé, mais j'en doute. Ceux que j'ai vus s'enfuyaient du plus loin qu'ils m'avaient aperçu. »

**Caractères.** — « Le kooloo-kamba (*Troglodytes Kulu-Kamba*), qui se distingue d'abord de ses congénères par un cri tout particulier, est remarquable en ce qu'il offre une ressemblance générale avec l'homme et qu'il s'en rapproche peut-être plus, sous certains rapports, que tous les autres singes connus. Il est très-rare et je n'ai pu me procurer qu'un seul sujet. Il est plus petit que le gorille mâle et généralement plus fort que le gorille femelle, mais la tête de cette dernière est plus grosse. La tête du kooloo-kamba est la partie la plus remarquable de son individu. Elle m'a frappé tout d'abord comme présentant une analogie curieuse avec la figure de l'Esquimau ou du Chinois. La face est nue et toute noire. Le front est plus élevé que chez aucun autre singe, et la capacité de son crâne plus grande aussi, proportionnellement à sa taille. Ses yeux sont plus écartés l'un de l'autre que les grands singes ne les ont d'ordinaire. Le nez est aplati, les pommettes des joues élevées et saillantes, les joues creuses, l'arcade orbitaire bien marquée. Le museau est moins proéminent et plus large en proportion que celui des autres singes. Les deux côtés de la face sont garnis de poils touffus et droits qui se rejoignant au-dessous du menton, comme des favoris, donnent à l'ensemble de la tête une étrange apparence de figure

(1) Du Chaillu, *Voyages et aventures dans l'Afrique équatoriale*. Édition française. Paris, 1863, p. 304 et 405.

humaine. Les bras descendent au-dessous des genoux. Les poils des bras se rencontrent au coude, dirigés en haut sur l'avant-bras, et en bas sur le bras même. Tout le corps est velu. Les épaules sont larges, les mains longues et étroites, bien faites pour grimper aux arbres. Les bras et les mains sont très-musculeux. L'abdomen est très-proéminent comme chez le gorille. Les oreilles, très-larges, ressemblent plus aux oreilles de l'homme que celles d'aucun autre singe. »

Les différences constatées entre les crânes de ces animaux tendraient à prouver qu'ils appartiennent à des espèces différentes ; cependant il est sage de s'abstenir jusqu'à ce que des naturalistes aient pu prononcer en connaissance de cause.

#### L'ORANG-OUTANG — *PITHECUS SATYRUS*.

*Der Orang-Utang oder Pongo, The Orang-Outang.*

L'orang-outang est connu depuis la plus haute antiquité.

Pline raconte déjà qu'on trouve, sur les montagnes de l'Inde, des satyres, « animaux très-méchants, à face humaine, marchant tantôt debout, tantôt sur les quatre pattes, et que la grande rapidité de leur course empêche d'être pris autrement que quand ils sont malades ou très-vieux. »

Le récit de Pline s'est répété de siècle en siècle et chacun de ses commentateurs y a un peu ajouté du sien. On a presque oublié qu'il était question d'animaux, et de ces singes on a fait presque des hommes sauvages. Des exagérations de toute espèce ont faussé les premières données et voilé la vérité.

Tulpius (1) donne un excellent dessin (*fig. 29*), fait évidemment d'après nature, de l'animal *Satyrus indicus*, nommé par les Indiens orang-outang ou homme des bois, et par les Africains *Quoias morrou*. Il dit qu'il était aussi grand qu'un enfant de trois ans, aussi fort qu'un enfant de six ans, et que son dos était couvert de poils noirs.

Bontius, médecin qui vivait à Java vers le milieu du dix-septième siècle, en parla (2) de nouveau d'après ses propres observations. Il avait vu plusieurs fois des orangs mâles et femelles. Ils marchaient debout et se démenaient comme des hommes.

(1) Tulpius, *Observationes medicæ*. Lugduni Batav., 1641, liv. III, LVI<sup>e</sup> chap.

(2) Bontius, *De medicina Indorum*. Parisiis, 1646.

Une femelle surtout se distinguait d'une manière extraordinaire. Elle était honteuse devant des hommes qu'elle ne connaissait pas et se cachait alors la face ; elle soupirait, pleurait et imitait toutes les actions de l'homme, au point



Fig. 29. L'orang outang, d'après Tulpius (1641).

que la parole seule lui manquait pour être une créature humaine. Les Javanais prétendaient que ces singes pourraient bien parler, mais qu'ils ne le veulent pas, pour ne pas être forcés de travailler. Ils admettaient comme chose certaine que les orangs sont un produit du mélange de singes ordinaires et de femmes indiennes.

Schouten et Brosse ont enjolivé ce conte. Naturellement dans toutes ces descriptions on dit que l'orang-outang marche debout sur ses jambes de derrière ; on ajoute toutefois « qu'il peut aussi courir sur les quatre pattes. » En réalité les voyageurs sont innocents de la plupart de ces exagérations ; car ils ne font que répéter les contes des indigènes. Ceux-ci savent tirer profit de la curiosité des Européens pour leurs singes ; comme ils veulent leur vendre de jeunes pongos, ils font valoir leur marchandise ni plus ni moins que les marchands de chevaux de nos jours.

Si nous essayons de débarrasser l'histoire de l'orang-outang de toutes les fables et de tous les mensonges, nous pourrions la résumer ainsi :

**Caractères.** — L'orang asiatique, appelé ordinairement *Orang-outang* ou *Pongo*, se distingue de l'orang africain par la longueur considérable de ses bras, qui descendent jusqu'aux malléoles, et par la forme pyramidale ou conique de sa tête, à museau saillant, qui enlève à ces animaux toute conformité avec l'homme, lorsqu'ils deviennent vieux. Tant que l'orang-outang est

jeune, son crâne ressemble au plus haut degré à celui d'un enfant; mais il se modifie avec l'âge et n'a plus par suite qu'un vague rapport avec la forme qu'il présentait pendant sa jeunesse.

L'orang-outang mâle atteint quatre pieds de hauteur; la femelle est plus petite d'environ un demi-pied. Le corps est très-large dans la région des reins et se distingue par un ventre saillant; le cou est court et forme des plis sur le devant, parce que cet animal possède un grand larynx, à parois flasques, qu'il peut gonfler; ses membres sont terminés par de longues mains et de longs doigts. Les ongles sont toujours aplatis; ils manquent presque constamment aux pouces des mains de derrière. La face est tout à fait caractéristique: les canines font saillie au milieu de ses puissantes dents; la mâchoire inférieure est plus longue que la mâchoire supérieure, comme on le voit par les figures 30 et 31 qui représentent le crâne du Pongo adressé par Radermacher (1) à Camper (2); les lèvres sont ridées et fortement gonflées; le nez est tout à fait aplati et la cloison nasale se prolonge au delà des ailes du nez; les yeux et les oreilles sont petits, mais de la même forme que ceux de l'homme. Les poils, rares sur

le dos et sur la poitrine, sont longs et plus fourrés sur les parties latérales du corps. Ceux de la figure forment barbe. Sur les lèvres et sur le menton, sur le crâne et sur les avant-bras, les poils sont dirigés de bas en haut, partout ailleurs de haut en bas. La face et la paume de la main sont nues; les joues et la partie supérieure des doigts le sont presque. La couleur du pelage est ordinairement d'un rouge de rouille, passant quelquefois au rouge brun; les poils de la barbe sont d'une nuance plus claire que ceux du dos et de la poitrine. Les parties nues paraissent bleuâtres ou gris d'ardoise. Les vieux mâles se distinguent des femelles non-seulement par leur taille, mais encore par leur poil plus long et plus touffu, par leur barbe et par des callosités particulières qui couvrent les joues, des yeux jusqu'aux oreilles et jusqu'à la mâchoire supérieure; ces callosités ont la forme de croissants et enlaidissent singulièrement leur visage. Les jeunes orangs n'ont pas de barbe; mais les diverses parties de leur corps sont couvertes d'un poil plus épais et plus foncé.

**Distribution géographique et habitat.** — Il paraît certain que l'orang-outang se trouve

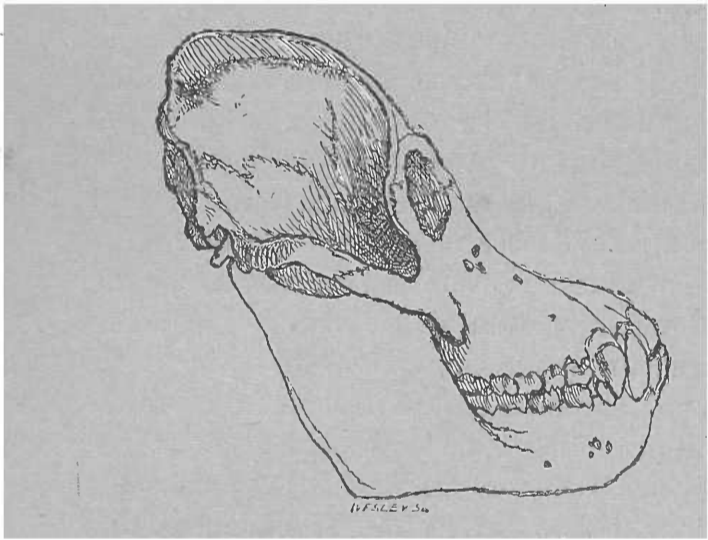


Fig. 30. Crâne de pongo, vu de profil.

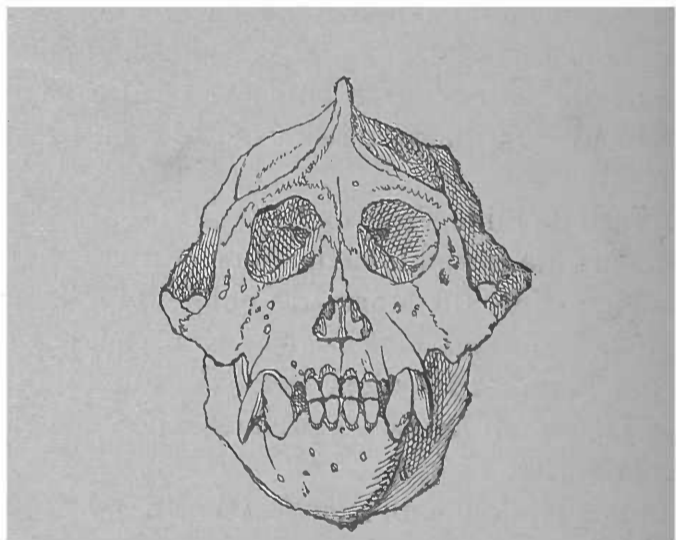


Fig. 31. Crâne de pongo, vu de face.

exclusivement sur l'île de Bornéo. Autrefois on regardait souvent l'île de Sumatra et les autres îles de la Sonde comme sa patrie; il paraît que cette opinion reposait sur de fausses assertions des indigènes. Pendant longtemps on n'était pas éloigné d'admettre deux, trois, et même jusqu'à quatre espèces d'orangs-outangs dont chacun aurait habité une île particulière. Maintenant, au contraire, on s'accorde généralement à considérer les divers orangs de l'Asie qu'on avait pris

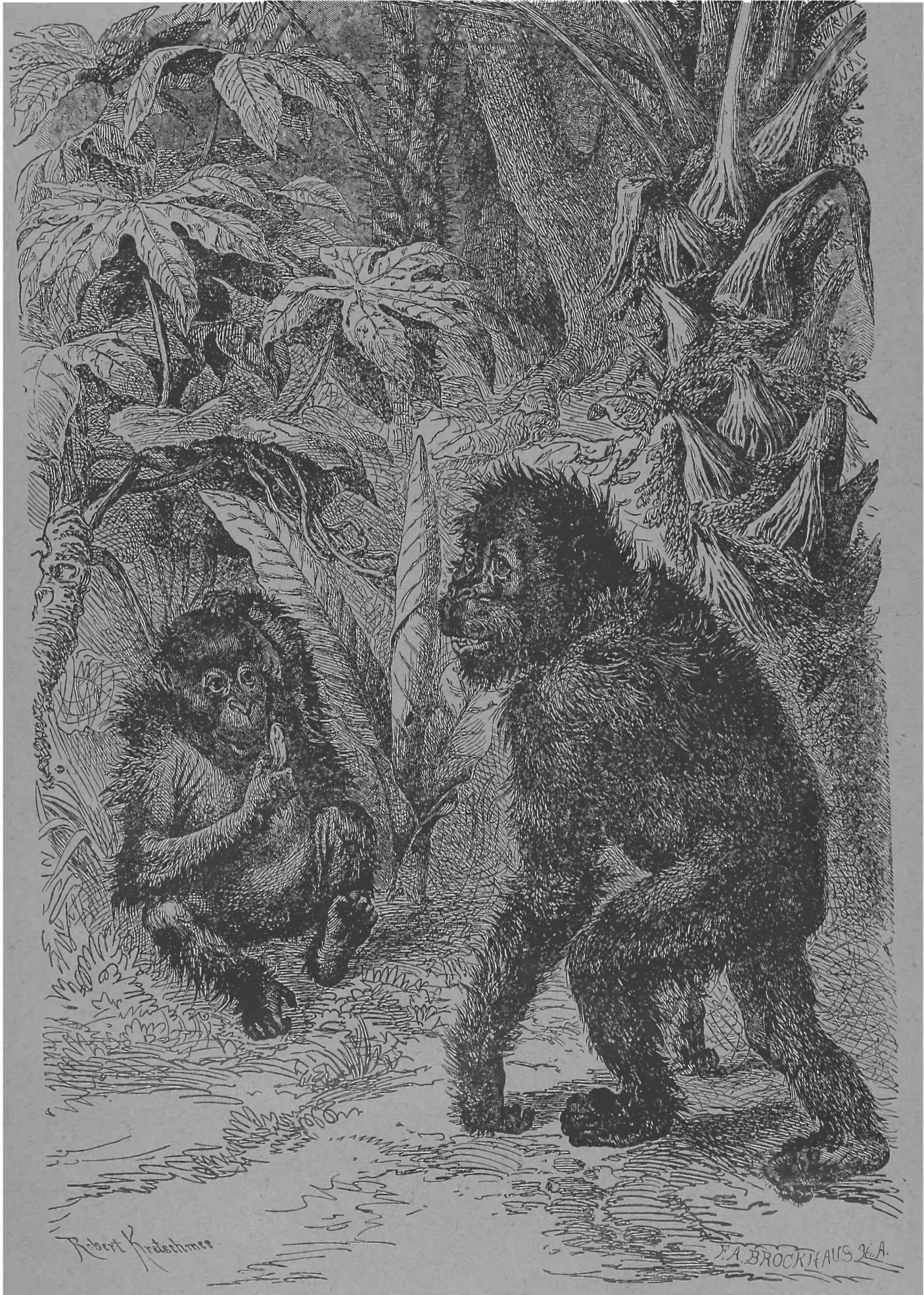
(1) Radermacher, *Verhandelingen van het Bataviaasch Genootschapp.* II<sup>e</sup> Deel, derde Druk, 1826.

(2) Camper, *Œuvres*, tome I, p. 56.

pour des espèces distinctes, comme des individus d'âges différents d'une seule espèce, habitant Bornéo. C'est dans cette île que vit notre singe; il habite les grandes forêts solitaires et marécageuses du sud et de l'ouest, il recherche les vallées du Kahayan, du Sampit, du Mandawej, du Kotaringin, et les bords des autres fleuves de l'île. On ne le rencontre jamais dans la montagne.

Il a besoin, pour se multiplier, de grandes forêts dans lesquelles il peut vivre à l'abri des persécutions de son ennemi mortel, l'homme. Il a disparu de toutes les contrées habitées, dans les-





Paris, J.-B. Baillière et Fils, édit.

Corbeil. imp. Gréte.

L'ORANG-OUTANG.



Fig. 32. L'orang-outang adulte, d'après Salomon Muller et Schlegel. — Leurs longs bras de devant rendent leur marche pénible et lourde.

quelles il vivait autrefois. On le trouve au contraire assez fréquemment dans les régions vraiment sauvages, mais on a pu l'y observer et l'y surprendre si rarement que nous ne savons pas encore grand'chose sur son genre de vie à l'état libre.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Les femelles seules et les singes les plus jeunes vivent en sociétés, mais ne forment jamais de bandes nombreuses ; les vieux mâles sont au contraire solitaires. Les orangs qu'un âge très-avancé a rendus faibles, vivent sur le sol où ils traînent une vie misérable.

Les singes plus jeunes et plus vigoureux vivent sur les arbres. Leurs longs bras de devant rendent leur marche pénible et lourde (fig. 32) ; ils leur sont au contraire du plus grand secours pour grimper. Lorsqu'ils marchent, ils s'appuient sur la partie supérieure des pieds tenus fermés, et sur le bord extérieur du métacarpe. Ils ne peuvent

soutenir pendant longtemps la progression verticale ; aussi ne marchent-ils pas plus que les autres singes sur leurs jambes de derrière seules. Déjà, dans leur jeune âge, ils sont calmes ou du moins peu pétulants ; ils deviennent encore plus paresseux et plus lourds avec l'âge. Ils grimpent lourdement et avec prudence, à peu près comme l'ours ; saisissent une branche à l'aide des mains de devant et font suivre lourdement leur corps. Jamais ils ne font de grands sauts audacieux. Ils trouvent sur la cime des arbres tout ce qu'il leur faut, des fruits, des bourgeons, des fleurs, des feuilles, des graines, des écorces, des insectes et des œufs. C'est là ce qui constitue leur nourriture en liberté. Ils recherchent de préférence les parties basses des forêts vierges pour y passer la nuit, et choisissent les cimes les plus touffues, pour être protégés contre la pluie et le vent. Les plantes parasites qui vivent sur des branches épaisses, de grandes et de petites

fougères, des arbres à feuilles larges et touffues, sont leur milieu favori. Ils se construisent aussi une espèce de nid à une hauteur de 15 à 20 pieds au-dessus du sol. Ces abris ressemblent à l'aire de nos grands oiseaux de proie et ne sont jamais couverts par un toit. Des branches épaisses, cassées en morceaux ou simplement courbées, de petits rameaux garnis de feuilles desséchées et d'herbes, sont les matériaux qu'ils emploient pour former un lit chaud et doux. On prétend que l'orang-outang ne dort jamais assis, mais qu'il se couche comme l'homme ; lorsqu'il fait froid, il se couvre même de feuilles. On a observé des faits de ce genre sur des individus captifs.

L'orang-outang est un animal très-doux et très-paisible. Il n'est pas timide, et ne fuit pas devant l'homme, qu'il regarde au contraire avec beaucoup de calme.

**Chasses et combats.** — Lorsqu'il craint quelque danger ou lorsqu'il est vivement poursuivi, il cherche un refuge sur la cime des arbres les plus élevés, où il se cache dans l'épaisseur du feuillage ou derrière quelque grosse branche. Lorsqu'il ne s'y sent pas en sûreté, il se sauve de cime en cime, non pas avec une rapidité impétueuse comme beaucoup d'autres singes, mais avec réflexion et avec une prudence calculée. Lorsqu'il est atteint par une balle ou par une flèche, il pousse de grands cris, casse les branches et les rameaux qu'il peut saisir et les lance sur ses adversaires, pour les effrayer et faire cesser la poursuite. Même dans ses plus violentes colères, ses mouvements sont tellement lents, qu'il est facile de l'atteindre. Jamais aucun naturaliste sérieux ne l'a vu se servir de branches cassées en guise de massue, et l'imagination des indigènes a seule donné naissance à tous les contes faits à ce sujet. Ce qu'il y a de certain c'est que, quand il est blessé et que son adversaire le serre de près, il sait très-bien se défendre : le chasseur n'a alors qu'à bien se garder de ses attaques. Ses bras sont vigoureux et ses dents sont réellement terribles. Il casse facilement le bras d'un homme et fait des morsures affreuses.

Il est tout à fait impossible de s'emparer d'un vieil orang-outang vivant : les jeunes sont plus faciles à capturer. On raconte que, pour s'en emparer, les chasseurs abattent les arbres qui entourent celui sur lequel il a cherché un refuge, et lui enlèvent ainsi tout moyen de retraite ; inutile de dire que c'est là une nouvelle fable ajoutée à tant d'autres. Schouten nous apprend qu'on prend les jeunes singes dans des lacets.

**Domesticité.** — Nous possédons un grand

nombre de récits sur la vie de ces animaux à l'état captif, et tous s'accordent à dépeindre les jeunes orangs-outangs comme de bonnes créatures, un peu lentes et lourdes.

C'est à un Hollandais, à Bosmaern, que nous devons les premières observations sur cette espèce, dont il a conservé pendant longtemps une femelle à l'état de domesticité. Cette femelle était très-douce et ne se montrait jamais méchante ou fausse. On pouvait sans la moindre crainte mettre la main dans sa bouche. Sa physionomie avait quelque chose de triste et de mélancolique. Elle aimait la société de l'homme, sans avoir de préférence pour l'un ou l'autre sexe, et recherchait surtout les personnes qui s'occupaient beaucoup d'elle. On l'attachait à une chaîne, ce qui la mettait quelquefois au désespoir ; elle se jetait alors par terre, poussait des cris à faire pitié et déchirait toutes les couvertures qu'on lui avait données. Elle marchait ordinairement à quatre pattes, comme les autres singes, mais elle marchait très-bien debout et se soutenait assez longtemps au moyen d'une canne.

Un jour qu'on la laissa courir en liberté, elle grimpa sur la charpente du toit et s'y démena avec tant d'agilité qu'il fallut plus d'une heure à quatre personnes pour la reprendre. Le jour de cette escapade, elle trouva une bouteille de malaga ; la déboucher, la vider et la remettre à sa place, fut l'affaire d'un instant.

Elle mangeait de tout, mais elle préférait les fruits et les plantes aromatiques. Elle aimait aussi la viande rôtie ou grillée et les poissons frits. Les insectes ne paraissaient pas être de son goût. Un jour on lui donna un moineau ; elle en eut d'abord peur, puis elle le tua, lui arracha quelques plumes, goûta la viande, et le jeta loin d'elle. Elle éprouvait beaucoup de plaisir à boire des œufs frais. Les fraises étaient pour elle la plus grande des friandises. Elle buvait ordinairement de l'eau, mais elle aimait toutes les espèces de vin, surtout le malaga. Après avoir bu, elle s'essuyait la bouche avec la main ; elle se servait aussi du cure-dent, absolument comme un homme.

Très-habile pick-pocket, elle enlevait avec une grande dextérité des friandises aux personnes qui la visitaient.

Avant de se coucher, elle faisait toujours de grands préparatifs, disposait son foin, le secouait, en réunissait une partie en botte pour y appuyer sa tête et se couvrait ensuite. Elle n'aimait pas à coucher seule, et craignait en général la soli-



tude. Elle sommeillait quelquefois pendant le jour, mais jamais longtemps.

On lui avait donné une espèce de vêtement, dont elle s'enveloppait tantôt le corps, tantôt la tête, par le froid, aussi bien que par les plus grandes chaleurs.

Un jour on ouvrit le cadenas de sa chaîne à l'aide d'une clef; elle avait attentivement suivi des yeux tout le mouvement et essaya plus tard d'ouvrir à son tour le cadenas, en y introduisant un petit morceau de bois et en le tournant dans tous les sens.

Une autre fois on lui donna un jeune chat, elle le retint et le flaira avec soin. Le chat lui ayant fait une égratignure au bras, elle le jeta, examina la blessure, et, à partir de ce moment, ne voulut plus rien avoir de commun avec lui.

Elle savait très-bien dénouer les nœuds les plus compliqués, à l'aide de ses mains ou à l'aide de ses dents, lorsqu'ils étaient trop solides; cet exercice semblait même l'amuser beaucoup, car elle déliait régulièrement les cordons de souliers de toutes les personnes qui approchaient d'elle.

Elle avait une très-grande force dans les bras, soulevait les poids les plus lourds, et se servait de ses mains de derrière avec autant d'habileté que de celles de devant. Lorsqu'elle ne pouvait pas saisir un objet avec les membres antérieurs, elle se couchait sur le dos et l'attirait avec ses mains de derrière.

Elle ne criait que lorsqu'elle était seule; son cri ressemblait d'abord au hurlement d'un chien, devenait de plus en plus rude et rappelait à la fin le bruit d'une scié coupant du bois.

La phthisie l'enleva au bout de fort peu de temps.

Un autre orang-outang apprivoisé, dont Jeffries (1) a observé les habitudes, tenait sa cage toujours très-propre, lavait le plancher avec un vieux linge trempé dans l'eau, et le débarrassait de toute espèce de débris. Il se lavait les mains et la figure comme nous.

Un troisième orang-outang se montrait très-aimable envers tous ceux qui lui parlaient doucement; il embrassait son maître et son gardien absolument comme le ferait un homme. Gêné avec des étrangers, il se mettait au contraire sur un grand pied de familiarité avec ceux qu'il connaissait bien.

Parmi les nombreuses observations que nous

possédons sur les mœurs de ce singe en captivité, les plus complètes, sans contredit, sont celles que F. Cuvier a faites sur une jeune femelle qui a vécu un mois au château de la Malmaison, en 1808; celles que le docteur Abel, naturaliste de l'ambassade de lord Amherst, a recueillies sur un orang-outang de Bornéo, qui fut transporté de Batavia en Angleterre où il vécut du mois d'août 1817 au 1<sup>er</sup> avril 1819; enfin celles qu'a pu faire le capitaine Smitt, durant trois mois de traversée, sur un autre individu qui mourut à bord avant son arrivée en Allemagne. Quoique les relations de ces habiles observateurs aient entre elles bien des points de contact, comme elles sont la confirmation et en même temps le complément l'une de l'autre, nous croyons devoir les reproduire en partie et dans ce qu'elles ont de moins semblable.

L'orang-outang que Frédéric Cuvier (1) étudia à Paris, était âgé de dix à onze mois à son arrivée en France, où il vécut encore près d'un mois.

« Cet orang-outang était entièrement conformé pour grimper et pour faire des arbres sa principale habitation. En effet, autant il grimpait avec facilité, autant il marchait péniblement: lorsqu'il voulait monter à un arbre, il en empoignait le tronc et les branches avec ses mains et ses pieds, et ne se servait ni de ses bras ni de ses cuisses. Il passait facilement d'un arbre à un autre lorsque les branches se touchaient, de sorte que, dans une forêt un peu épaisse, il n'y aurait eu aucune raison pour qu'il descendît jamais à terre, où il marchait difficilement. En général, tous ses mouvements avaient de la lenteur; mais ils semblaient être pénibles lorsqu'il voulait se transporter sur terre d'un lieu dans un autre; d'abord il appuyait ses deux mains fermées sur le sol, se soulevait sur ses longs bras et portait son train de derrière en avant, en faisant passer ses pieds entre ses bras et en les portant au delà des mains; ensuite, appuyé sur son train de derrière, il avançait la partie supérieure de son corps, s'appuyait de nouveau sur ses poignets, se soulevait et recommençait à porter en avant son train de derrière. Ce n'était qu'en étant soutenu par la main qu'il marchait sur ses pieds, encore, dans ce cas, s'aidait-il de son autre bras; je l'ai peu vu s'appuyer sur la plante entière; le plus souvent il n'en posait à terre que le côté externe, semblant par là vouloir garantir ses doigts de tout frottement

(1) John Jeffries, *Observ. on the habits and general structure of the Orang-Outang* (*Edinburgh Journal of Science*, 1826, tome V, p. 166.

(1) E. Geoffroy Saint-Hilaire et Frédéric Cuvier, *Histoire naturelle des mammifères*. Édition in-4. Paris, 1826, livraisons 1, p. 6 et suiv.

sur le sol ; cependant quelquefois il appuyait le pied sur toute sa base, mais alors il tenait les deux dernières phalanges des doigts recourbées, excepté le pouce qui restait ouvert et écarté. Dans son état de repos il s'asseyait, ayant les jambes re-ployées sous lui à la manière des Orientaux. Il se couchait indistinctement sur le dos ou sur les côtés, en retirant ses jambes à lui et en croisant ses bras sur sa poitrine ; alors il aimait à être couvert et, pour cet effet, il prenait toutes les étoffes, tous les linges qui se trouvaient près de lui.

« Cet animal employait ses mains comme nous employons généralement les nôtres, et l'on voyait qu'il ne lui manquait que de l'expérience pour en faire l'usage que nous en faisons dans un très-grand nombre de cas particuliers. Il portait le plus souvent ses aliments à sa bouche avec ses doigts ; mais quelquefois aussi il les saisissait avec ses longues lèvres, et c'était en humant qu'il buvait, comme le font tous les animaux dont les lèvres peuvent s'allonger. Il se servait de son odorat pour juger de la nature des aliments qu'on lui présentait et qu'il ne connaissait pas, et il paraissait consulter ce sens avec beaucoup de soin. Il mangeait presque indistinctement des fruits, des légumes, des œufs, du lait, de la viande ; il aimait beaucoup le pain, le café et les oranges ; et une fois il vida, sans en être incommodé, un encrier qui tomba sous sa main. Il ne mettait aucun ordre dans ses repas, et pouvait manger à toute heure comme les enfants.

« Sa vue est fort bonne ainsi que son ouïe.

« On a eu la curiosité de voir quelle impression ferait sur lui notre musique et, comme on aurait dû s'y attendre, elle n'en a fait aucune ; elle n'est même pour nous qu'un besoin dû à notre perfectionnement : jamais elle n'a fait sur les sauvages d'autre effet que celui de bruit.

« Pour se défendre, notre orang-outang mordait et frappait de la main ; mais ce n'était qu'envers les enfants qu'il montrait quelque méchanceté, et c'était toujours par impatience plutôt que par colère. En général, il était doux et affectueux et il éprouvait un besoin naturel de vivre en société. Il aimait à être caressé et donnait de véritables baisers. Son cri était guttural et aigu ; il ne le faisait entendre que lorsqu'il désirait vivement quelque chose. Alors tous ses signes étaient expressifs : il secouait sa tête en avant pour montrer sa désapprobation, boudait lorsqu'on ne lui obéissait pas, et, quand il était en colère, il criait très-fort et en se roulant par terre. Alors son cou se gonflait singulièrement.

« Cet orang-outang arriva à Paris dans les

commencements du mois de mars 1808. Lorsqu'il arriva de Bornéo à l'Île de France, on assura qu'il n'avait que trois mois ; son séjour dans cette île fut de trois mois ; le vaisseau qui l'apporta en Europe mit trois mois à sa traversée ; il fut débarqué en Espagne, et son voyage jusqu'à Paris dura deux mois : d'où il résulte qu'à la fin de l'hiver de 1808 il était âgé de dix à onze mois. Les fatigues d'un si long voyage de mer, mais surtout le froid que cet animal éprouva en traversant les Pyrénées dans la saison des neiges, mirent sa vie à toute extrémité, et en arrivant à Paris il avait plusieurs doigts gelés et était atteint d'une fièvre hectique très-prononcée. Malgré les soins les plus constants on ne put le rétablir, et il mourut après avoir languï pendant cinq mois.

« Cet animal, bien différent de ceux dont on a fait l'histoire, n'avait été soumis à aucune éducation particulière, et n'avait reçu d'autre influence que celle des circonstances au milieu desquelles il avait vécu, il ne devait rien à l'habitude, toutes ses actions étaient indépendantes et les simples effets de sa volonté, et ce sont ces actions qui vont nous occuper.

« La nature n'a donné aux orangs-outangs qu'assez peu de moyens de défense. Après l'homme c'est peut-être l'animal qui trouve dans son organisation les plus faibles ressources contre les dangers ; mais il a de plus que nous une extrême facilité à grimper aux arbres et à fuir ainsi les ennemis qu'il ne peut combattre. Ces seules considérations suffiraient pour faire présumer que la nature a doué l'orang-outang de beaucoup de circonspection. En effet, la prudence de cet animal s'est montrée dans toutes ses actions et principalement dans celles qui avaient pour but de le soustraire à quelques dangers. Cependant sa vie paisible et douce, tant qu'il a été sous mes yeux, et l'impossibilité de le soumettre à des expériences rigoureuses dans l'état de faiblesse où il était, m'ont empêché de multiplier en ce genre mes observations ; mais, aidé de celles qui ont été faites par M. Decaen pendant la traversée de l'Île de France en Europe, nous parviendrons à prendre une idée assez exacte de ses facultés naturelles. Pendant les premiers jours de son embarquement, cet orang-outang montrait beaucoup de défiance en ses propres moyens, ou plutôt, ne pouvant apprécier la cause du roulis, ils'en exagérait les dangers. Il ne marchait jamais sans tenir fortement en ses mains plusieurs cordes ou quelque autre chose qui tint au vaisseau ; il refusa constamment de monter aux mâts, quelques encouragements qu'il reçût des personnes de

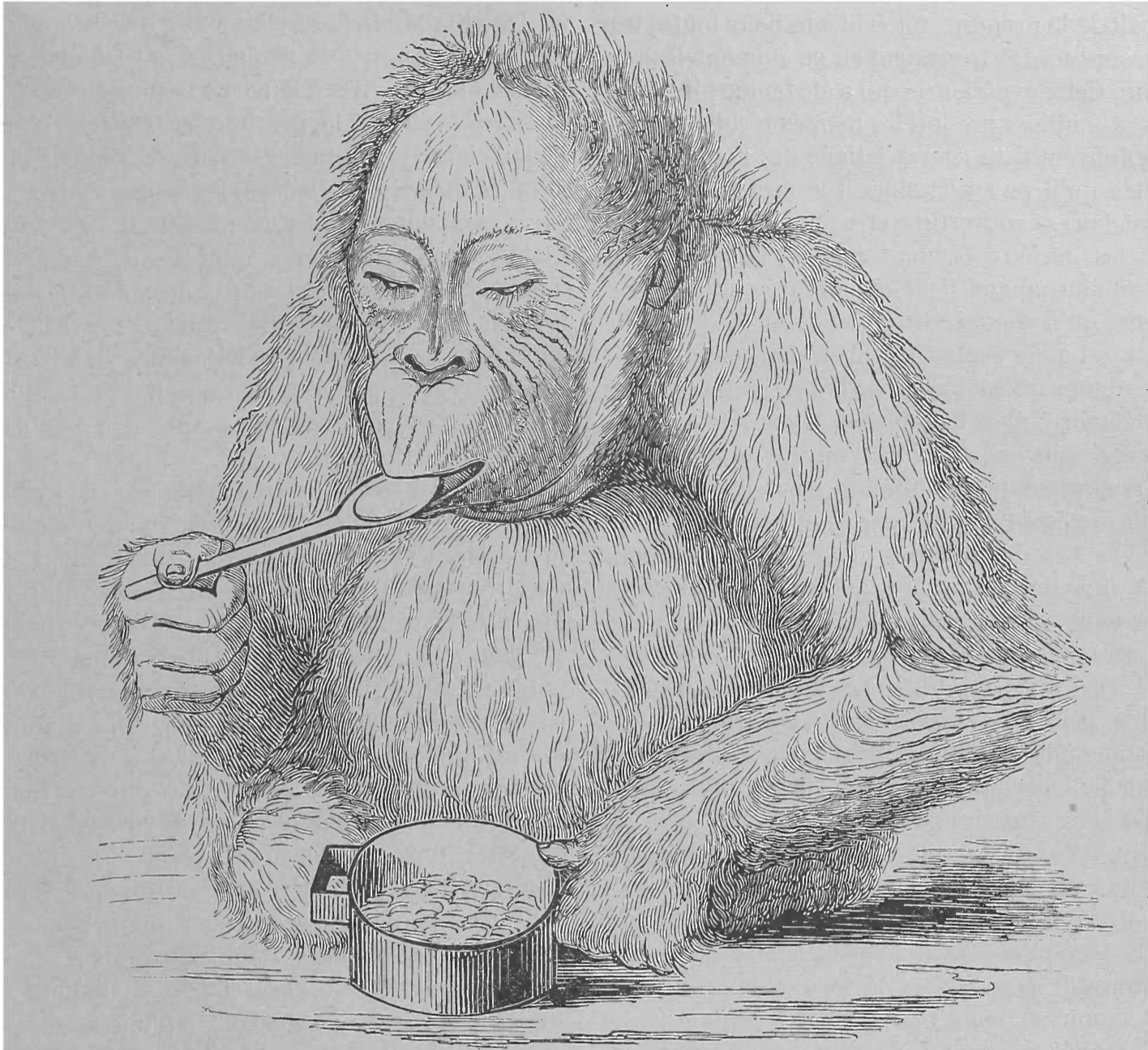


Fig. 33. — L'orang-outang. Il n'était pas fort habile à manier nos instruments de table (page 39).

l'équipage, et il ne fut poussé à le faire que par la force d'un sentiment que la nature semble avoir porté dans cette espèce à un très-haut degré : celui de l'affection. Notre animal en ressentait constamment les effets, et il doit sûrement conduire les orangs-outangs à vivre en société et à se défendre mutuellement quand quelques dangers les menacent, comme le font la plupart des animaux qui sont portés par leur nature à vivre réunis. Quoi qu'il en soit, notre orang-outang n'eut le courage de monter aux mâts que lorsqu'il eut vu M. Decaen, son maître, y monter lui-même ; il le suivit, et dès ce moment il y monta seul chaque fois qu'il en éprouva le désir : l'expérience heureuse qu'il avait faite lui donna assez de confiance en ses propres forces pour qu'il osât la répéter.

« Les moyens employés par les orangs-outangs pour se défendre sont en général ceux qui sont communs à tous les animaux timides, la ruse et la prudence ; mais tout annonce que les premiers

ont une force de jugement que n'ont point la plupart des autres et qu'ils l'emploient dans l'occasion pour éloigner des ennemis plus forts qu'eux. Notre animal, vivant en liberté, avait coutume, dans les beaux jours, de se transporter dans un jardin où il trouvait un air pur et les moyens de se donner quelques mouvements ; alors il grimpait aux arbres et se plaisait à rester assis entre les branches. Un jour qu'il était ainsi perché on parut vouloir monter après lui pour le prendre ; mais aussitôt il saisit les branches auxquelles on s'accrochait et les secoua de toute sa force comme si son intention était d'effrayer la personne qui faisait semblant de monter. Dès qu'on se retirait il cessait de secouer les branches ; mais il recommençait dès qu'on paraissait vouloir monter de nouveau et il accompagnait ce geste de tant d'autres signes d'impatience ou de crainte, que son intention d'éloigner par le danger d'une chute, ou par une chute même, celui qui me-

naçait de le prendre, fut évidente pour toutes les personnes qui se trouvaient en ce moment-là près de lui. Cette expérience, qui a été tentée plusieurs fois, a toujours produit les mêmes résultats.

« Souvent il se trouva fatigué des nombreuses visites qu'il recevait; alors il se cachait entièrement dans sa couverture et n'en sortait que lorsque les curieux s'étaient retirés; jamais il n'agissait ainsi quand il n'était entouré que des personnes qu'il connaissait.

« C'est à ces seuls faits que se bornent nos observations sur les moyens des orangs-outangs pour se défendre; mais ils suffisent, je pense, pour convaincre que ces animaux peuvent suppléer par les ressources de leur intelligence à celles qu'une faible organisation physique leur refuse.

« Les besoins naturels de ces quadrumanes sont si faciles à satisfaire, qu'ils doivent trouver dans leur organisation assez de moyens pour ne pas être obligés d'exercer fortement sous ce rapport leurs autres facultés. Les fruits sont les aliments principaux dont ils se nourrissent, et, comme nous l'avons vu, leurs membres sont essentiellement conformés pour grimper aux arbres. Il est donc vraisemblable que, dans leur état de nature ces animaux emploient beaucoup plus leur intelligence à écarter les dangers qu'à chercher les objets de leurs besoins. Mais tous leurs rapports doivent nécessairement changer dès qu'ils se trouvent dans la société et sous la protection des hommes : leurs dangers diminuent et leurs besoins s'accroissent. C'est ce que nous montrent tous les animaux domestiques, et ce que devait à plus forte raison nous montrer notre orang-outang. En effet, son intelligence a eu beaucoup plus d'occasions de s'exercer pour satisfaire ses désirs que pour le soustraire aux dangers.

« Nous avons déjà vu qu'un des principaux besoins de notre orang-outang était de vivre en société et de s'attacher aux personnes qui le traitaient avec bienveillance. Il avait pour M. Decaen une affection presque exclusive, et il lui en donna plusieurs fois des témoignages remarquables. Un jour cet animal entra chez son maître pendant qu'il était encore au lit et, dans sa joie, il se jeta sur lui, l'embrassa avec force, et lui appliquant ses lèvres sur la poitrine, il se mit à lui téter la peau comme il faisait souvent du doigt des personnes qui lui plaisaient. Dans une autre occasion cet animal donna à M. Decaen une preuve plus forte encore de son attachement. Il avait l'habitude de venir à l'heure des repas, qu'il connaissait fort bien, demander à son maître quelques friandises. Pour cet effet il grimpait par derrière à la chaise

sur laquelle M. Decaen était assis, de sorte qu'il ne pouvait le voir, de manière à le reconnaître, qu'après être arrivé à la partie la plus élevée du dossier de la chaise; là, perché, il recevait ce qu'on voulait bien lui donner. A son arrivée sur les côtes d'Espagne, M. Decaen fut obligé d'aller à terre, et un autre officier du vaisseau le remplaça à table. L'orang-outang, comme à son ordinaire, entra dans la chambre et vint se placer sur le dos de la chaise sur laquelle il croyait que son maître était assis; mais aussitôt qu'il s'aperçut de sa méprise et de l'absence de M. Decaen, il refusa toute nourriture, se jeta à terre et poussa des cris de douleur en se frappant la tête.

« Je l'ai vu très-souvent témoigner ainsi son impatience, dès qu'on lui refusait quelque chose qu'il désirait vivement et qu'il avait sollicité. Cet orang-outang aurait-il été conduit à agir ainsi par une sorte de calcul? On serait tenté de le croire; car, dans sa colère, il relevait la tête de temps en temps et suspendait ses cris pour regarder les personnes qui étaient près de lui et voir s'il avait produit quelque effet sur elles et si elles se disposaient à lui céder; lorsqu'il croyait ne rien apercevoir de favorable dans les regards ni dans les gestes, il recommençait à crier.

« Ce besoin d'affection portait ordinairement notre orang-outang à rechercher les personnes qu'il connaissait et à fuir la solitude qui paraissait beaucoup lui déplaire, et il le poussa un jour à employer encore son intelligence d'une manière très-remarquable. On le tenait dans une pièce voisine du salon où l'on se rassemblait habituellement; plusieurs fois il était monté sur une chaise pour ouvrir la porte du salon; la place ordinaire de la chaise était près de cette porte, et la serrure se fermait avec un pêne. Une fois pour l'empêcher d'entrer, on avait ôté la chaise du voisinage de la porte; mais à peine celle-ci fut-elle fermée qu'on la vit s'ouvrir et l'orang-outang descendre de cette même chaise qu'il avait apportée pour s'élever au niveau de la serrure. Il est certain que jamais on n'avait enseigné à cet animal à agir de la sorte et il ne l'avait même vu faire à personne. Tout ce qu'il avait pu apprendre par sa propre expérience, c'est qu'en montant sur une chaise il pouvait s'élever au niveau des choses qui étaient plus hautes que lui, et il avait pu voir par les actions des autres que les chaises étaient transportables d'un lieu dans un autre, et que la porte dont il est question s'ouvrait en poussant le pêne; tout le reste de cette action venait de lui.

« Les hommes, au reste, ne sont pas les seuls êtres, différents des orangs-outangs, auxquels

ceux-ci peuvent s'attacher : notre animal avait pris pour deux petits chats une affection qui ne lui était pas toujours agréable : il tenait ordinairement l'un ou l'autre sous son bras, et d'autres fois il se plaisait à les placer sur sa tête ; mais comme dans ces divers mouvements les chats éprouvaient souvent la crainte de tomber, ils s'accrochaient avec leurs griffes à la peau de l'orang-outang, qui souffrait avec beaucoup de patience les douleurs qu'il en ressentait. Deux ou trois fois, à la vérité, il examina attentivement les pattes de ces petits animaux, et, après avoir découvert leurs ongles, il chercha à les arracher, mais avec ses doigts seulement : n'ayant pu le faire, il se résigna à souffrir plutôt qu'à sacrifier le plaisir qu'il trouvait à jouer avec eux. L'instinct semblait encore entrer pour quelque chose dans le mouvement par lequel il portait ces petits chats sur sa tête. Si quelques papiers légers lui tombaient sous la main, il les élevait sur sa tête ; s'il arrivait à une cheminée, il en prenait les cendres à poignée et s'en couvrait la tête ; il faisait de même avec la terre, avec les os qu'il avait rongés, etc.

« Nous avons dit que pour manger il prenait ses aliments avec ses mains ou avec ses lèvres ; il n'était pas fort habile à manier nos instruments de table (*fig. 33*), et à cet égard il était dans le cas des sauvages que l'on a voulu faire manger avec nos fourchettes et avec nos couteaux ; mais il suppléait par son intelligence à sa maladresse : lorsque les aliments qui étaient sur son assiette ne se plaçaient pas aisément sur sa cuiller il la donnait à son voisin pour la faire remplir. Il buvait très-bien dans un verre, en le tenant entre ses deux mains. Un jour qu'après avoir reposé son verre sur la table, il vit qu'il n'était pas d'aplomb et qu'il allait tomber, il plaça sa main du côté où ce verre penchait, pour le soutenir. Le premier de ces faits qui a souvent été répété ici a été vu de plusieurs personnes, et le second m'a été rapporté par M. Decaen.

« Presque tous les animaux ont besoin de se garantir du froid, et il est bien vraisemblable que les orangs-outangs sont dans ce cas, surtout dans la saison des pluies. J'ignore quels sont les moyens que ces animaux emploient dans leur état de nature pour se préserver de l'intempérie des saisons. Notre animal avait été habitué à s'envelopper dans ses couvertures, et il en avait presque un besoin continuel. Dans le vaisseau il prenait pour se coucher tout ce qui lui paraissait convenable : aussi lorsqu'un matelot avait perdu quelques hardes, il était presque toujours sûr de les retrouver dans le lit de l'orang-outang. Le soin que

cet animal prenait à se couvrir le mit dans le cas de nous donner encore une très-belle preuve de son intelligence. On mettait tous les jours sa couverture sur un gazon, devant la salle à manger, et après ses repas, qu'il faisait ordinairement à table, il allait droit à sa couverture, qu'il plaçait sur ses épaules, et revenait dans les bras d'un petit domestique pour qu'il le portât dans son lit. Un jour qu'on avait retiré la couverture de dessus le gazon et qu'on l'avait suspendue sur le bord d'une croisée pour la faire sécher, notre orang-outang fut, comme à l'ordinaire, pour la prendre ; mais de la porte ayant aperçu qu'elle n'était pas à sa place habituelle, il la chercha des yeux et la découvrit sur la fenêtre ; alors il s'achemina près d'elle, la prit et revint comme à l'ordinaire pour se coucher. »

Tels sont les détails neufs et originaux dont nous sommes redevables à F. Cuvier ; ceux que l'on doit au docteur Clarke Abel (1) ne sont pas moins intéressants.

Lorsque l'orang-outang qu'il a observé arriva à Batavia, on le laissa libre de ses actions. Quelques jours après, il fut embarqué sur le vaisseau *le César* qui devait le transporter en Angleterre ; mais lorsqu'on le prit à Bornéo pour le conduire à Java, il resta paisible tant que le petit bâtiment fut en pleine mer, et ne se livra à la violence de son caractère que lorsqu'il se vit renfermer dans une cage de bambou destinée à le transporter à terre. Il essaya de mettre en pièces les barreaux de sa cage en les secouant violemment avec les mains ; mais, voyant qu'il ne pouvait en venir à bout en les prenant en masse, il essaya de les briser isolément. Il en reconnut un plus faible que les autres auquel il s'acharna tant qu'il tint bon : étant parvenu à le rompre, il s'échappa. Lorsqu'on l'eut conduit à bord du vaisseau *le César*, on essaya de le retenir à une chaîne fixée dans la muraille du navire par un crampon de fer ; il eut bientôt brisé ce lien, et se sauva entraînant après lui cette chaîne dont la longueur, gênant ses mouvements, lui inspira la réflexion d'en rouler l'extrémité et de la jeter sur ses épaules. Après avoir plusieurs fois répété ce manège, et ennuyé de ce que cette chaîne ne restait point sur son dos, il finit par la prendre dans sa bouche afin de fuir plus à son aise.

Après plusieurs essais tout aussi infructueux que le précédent, on renonça à tenir cet orang-

(1) Abel, *Some account of an Orang-Outang* (*Asiat. Researches*, 1825, tome XV, p. 489, et *Bull. de Ferussac, Sc. nat.*, 1827, tome X, p. 285).

outang à l'attache, et il lui fut permis dès lors de parcourir le vaisseau au gré de ses caprices. Il ne tarda point à se familiariser avec les matelots, qu'il surpassait en agilité; c'est en vain qu'ils essayèrent fréquemment de l'atteindre en le poursuivant sur les agrès; ces jeux ne servirent qu'à montrer toute l'étendue de son adresse, et la sagacité avec laquelle il savait éviter les pièges. Lorsqu'il était surpris, il cherchait à devancer ceux qui le poursuivaient; mais lorsqu'il se trouvait trop vivement pressé, il saisissait la première corde venue en se balançant hors de leur portée. D'autres fois, négligemment couché dans les haubans ou sur la tête du mât, il attendait que les matelots, qui croyaient le surprendre, fussent arrivés à le toucher: alors, par un mouvement aussi brusque que la pensée, il se jetait sur quelque manœuvre courante, et se laissait glisser comme un trait sur le tillac, ou, s'élançant sur le grand étai, il passait d'un mât à l'autre en se balançant sur les mains, de même qu'un habile funambule. En vain secouait-on avec force les cordages minces auxquels il s'accrochait, ces secousses ne l'agitaient aucunement, tant ses muscles avaient de force et de puissance pour maintenir les extrémités sur les corps qu'elles embrassaient. Parfois, lorsqu'il était de bonne humeur et en disposition de jouer, il s'élançait dans les bras du matelot courant à sa poursuite, et, après l'avoir touché de la main, il fuyait d'un bond hors de sa portée comme pour le défier de l'atteindre.

Pendant son séjour à Java, cet orang-outang logeait dans un grand tamarinier, près de la demeure de M. Abel. Il y avait formé un lit en entrelaçant les petites branches et en les couvrant de feuilles; dans le jour, il s'y étendait nonchalamment, en ayant soin de placer sa tête hors de cette espèce de nid, afin de voir si les hommes qui passaient au-dessous ne portaient pas des fruits; car aussitôt qu'il en apercevait, il ne manquait pas de descendre afin d'en obtenir sa part. Il avait pour habitude de se coucher avec le soleil, ou plus tôt, lorsqu'il avait fait un copieux repas. Il était réveillé au jour, et sa première action était de visiter ceux dont il recevait habituellement sa nourriture.

Il paraissait faire très-peu d'attention à plusieurs petits singes de Java, ses compagnons de voyage. Une fois cependant il essaya de jeter à la mer une cage qui renfermait trois de ces animaux, et on suppose qu'il fut guidé dans cette action par le désir de les punir de ce qu'ils avaient reçu devant lui des aliments dont il n'avait pas

eu sa part. Mais, quoiqu'il ne s'en occupât guère pendant toute la traversée, M. Abel pense qu'il était moins indifférent à leur société lorsqu'il n'était pas observé, et il fut un jour surpris sur l'avant du mât de misaine jouant avec un jeune singe mâle. Couché sur son dos et en partie couvert d'une voile, il contempla quelque temps avec une grande gravité les gambades du singe qui était au-dessus de lui; mais à la fin il l'attrapa par la queue, et essaya de le rouler dans sa couverture. L'action cependant ne paraissait pas se passer entre égaux, car l'orang-outang ne daigna pas folâtrer avec le singe comme il faisait avec les mousses. Pourtant les singes avaient évidemment une grande prédilection pour sa société, car lorsqu'ils étaient détachés ils allaient le trouver, et furent souvent vus s'avancant clandestinement et se cachant vers lui. Leur intimité ne s'accrut pas sensiblement, car ils parurent aussi familiers avec lui dès la première entrevue qu'à la fin du voyage.

Mais, quoique très-doux, l'orang-outang pouvait être animé par une violente rage, qu'il exprimait en ouvrant la bouche, en montrant ses dents et en saisissant et mordant ceux qui étaient près de lui. Quelquefois il parut presque désespéré, et en deux ou trois occasions il se livra à des actes qui dans un être raisonnable auraient été regardés comme la menace d'un suicide. Si on lui refusait obstinément une orange, lorsqu'il essayait de s'en saisir, il poussait de grands cris et s'élançait en fureur sur les cordages; ensuite il revenait et essayait derechef de l'obtenir; s'il était encore joué, il se roulait comme un enfant sur le pont, jetant les cris les plus perçants; une fois, se levant soudain, il s'élança avec fureur sur le côté du vaisseau, et disparut. Témoins de cette action, les gens du vaisseau crurent d'abord qu'il s'était élançé dans la mer; mais, après l'avoir cherché, on le trouva caché sous les chaînes des haubans.

Cet animal ne fait point les grimaces et les contorsions des autres singes, et ne possède point leur penchant à la malice. Une gravité qui approche de la mélancolie et de la douceur était fortement exprimée dans sa contenance et semblait être ses dispositions caractéristiques. Lorsqu'il se trouvait pour la première fois parmi des étrangers, il regardait pendant des heures entières autour de lui d'un air pensif, en appuyant sa tête sur sa main; et lorsqu'il était ennuyé d'être un objet de curiosité, il se cachait sous le premier meuble qui était à sa portée. Sa douceur était prouvée par la patience avec



Fig. 34. Le siamang (p. 46).

laquelle il supportait les injures même graves, et ce n'était qu'à la dernière extrémité qu'il cherchait à se venger, mais il évitait toujours ceux qui le lutinaient trop fréquemment. Il s'attacha promptement aux marins qui se conduisirent bien à son égard ; il aimait beaucoup s'asseoir à leurs côtés, et, s'en approchant autant que possible, il prenait leurs mains entre ses lèvres, et réclamait vivement leur protection et leur appui. Le bosman de l'*Alceste*, qui partageait ses repas avec lui et qui était son plus grand ami (quoiqu'il lui dérobât quelquefois son grog et son biscuit), lui apprit à manger avec une cuiller ; il s'asseyait souvent à la porte de la cabane de ce maître pour prendre son café, sans être aucunement troublé par ceux qui l'observaient, et cela avec un air sobre et comique qui semblait être une parodie de la nature humaine.

Après le bosman M. Abel était peut-être sa connaissance la plus intime. Il le suivait constamment à la tête du mât, où il se retirait souvent pour fuir le bruit du vaisseau ; et, s'étant assuré que ses poches ne contenaient point de vivres, il se couchait alors à ses côtés et se couvrait entièrement d'une voile qu'il écartait parfois pour suivre de l'œil tous ses mouvements.

Son amusement favori à Java était de s'élancer

d'arbre en arbre et sur le toit des maisons, et, dans le navire, de se pendre par les mains aux cordes et de badiner avec les mousses. Il les excitait à jouer en les tapant avec la main lorsqu'ils passaient, et en se sauvant ensuite ; ou bien il se laissait attraper, et alors s'engageaient des démêlés burlesques dans lesquels il avait recours aux mains, à ses pieds et à sa bouche. Si on peut tirer quelque conjecture de ces jeux et de la manière dont il attaque son adversaire, on doit penser que son premier but est de le jeter en bas, puis de s'en saisir avec ses mains et ses pieds, et alors de le blesser avec les dents.

A bord du vaisseau, il dormait ordinairement sur la tête du mât (le chouc), en s'enveloppant d'une voile. Il se donnait beaucoup de mal pour faire son lit, et ne manquait pas de le débarrasser des objets qui auraient pu rendre inégale la surface sur laquelle il voulait reposer ; et, content de cet arrangement, il tirait sur lui la voile et s'étendait sur le dos. Quelquefois M. Abel s'emparait de son lit, et aiguillonnait son humeur en refusant de le lui rendre ; alors il s'efforçait de tirer à lui la voile, et ne voulait se retirer que lorsqu'il était resté maître du terrain. Si le lit était assez large pour deux, il se posait tranquillement auprès de la personne qui était venue l'occuper ;

ou s'il arrivait que toutes les voiles fussent déferlées, il cherchait un autre objet, volait soit une veste, soit une chemise de matelot mise au sec, ou tâchait de découvrir la couverture de laine de quelque hamac. Lorsqu'on eut doublé le cap de Bonne-Espérance, il souffrit beaucoup d'une température refroidie, surtout dans les premières heures de la matinée ; aussi, lorsqu'il descendait du mât, transi de froid, il courait vers un de ses amis, se jetait dans ses bras, et le serrait fortement pour se réchauffer : il poussait des cris violents, au contraire, si l'on essayait de l'éloigner.

Sa nourriture à Java consistait principalement en fruits, et surtout en mangoustans, qu'il aimait passionnément. Il suçait aussi les œufs avec voracité, et s'occupait fréquemment d'en chercher. A bord, sa nourriture n'était pas déterminée ; il mangeait indifféremment toutes sortes de viandes, et surtout lorsqu'elles étaient crues ; il aimait beaucoup le pain, mais il préférait les fruits lorsqu'il pouvait en obtenir. Sa boisson à Java était de l'eau ; à bord elle était aussi variée que les mets qui formaient sa nourriture. Il préférait le café et le thé ; mais il acceptait le vin, et prouva un goût fort vif pour les liqueurs fortes en dérochant une bouteille d'eau-de-vie au capitaine. A Londres, il préférait à toute autre substance la bière et le lait, bien qu'il bût aussi fréquemment du vin et des liqueurs.

Dans ses tentatives pour obtenir de la nourriture, il montra en plusieurs circonstances une grande sagacité et une finesse de tact peu commune. Il était toujours très-impatient de saisir ses aliments lorsqu'on les lui présentait, se mettait en colère lorsqu'on ne les lui livrait pas promptement, et poursuivait par tout le vaisseau la personne chargée de les lui donner. M. Abel allait rarement sur le pont sans avoir dans sa poche des confitures ou des fruits, et jamais il n'échappa à son œil vigilant. Quelquefois il essayait de l'éviter en montant sur le mât ; mais il était toujours prévenu ou interrompu dans sa fuite. Lorsqu'il arrivait avec lui dans les haubans, il se soutenait d'un pied dans les enfléchures, et retenait ses jambes avec l'autre pied et une main, tandis qu'il fouillait dans ses poches. S'il trouvait impossible de le surprendre, il grimpa à une grande hauteur dans le gréement, et s'élançait brusquement sur lui. Enfin, apercevant son intention de descendre, il se glissait par une corde, et était en bas en même temps que lui. Quelquefois M. Abel attachait une orange au bout d'une corde, et la laissait pendre du mât sur le pont, et aussitôt qu'il vou-

lait la saisir, il l'élevait rapidement. Après avoir été plusieurs fois trompé dans son emploi des moyens naturels, il changeait son plan. Paraissant n'y plus faire attention, il s'en allait à quelque distance, et montait tranquillement aux agrès pendant quelques minutes ; puis, par un saut imprévu, il attrapait la corde qui soutenait l'orange. Si l'on retirait précipitamment la corde, il paraissait désespéré, abandonnait ses efforts, se jetait dans les cordages, et criait avec violence. Mais il revenait toujours ; et, s'il était encore vaincu, il saisissait le bras afin de lui enlever l'orange.

Deux fois seulement il manifesta une grande frayeur ; c'était à la vue de huit grandes tortues apportées à bord tandis que *le César* était à l'Ascension. Alors il grimpa en toute hâte sur la partie du vaisseau la plus élevée ; et de là, regardant au-dessous de lui, il allongea ses longues lèvres sous la forme d'un groin, et laissa échapper en même temps un son qui peut tenir le milieu entre le coassement d'une grenouille et le grognement d'un cochon. Au bout de quelque temps il s'aventura à descendre, mais avec beaucoup de précaution, regardant continuellement les tortues ; et on ne put jamais l'en faire approcher qu'à plusieurs toises de distance. Il monta à la même hauteur et fit le même grognement en voyant plusieurs hommes qui se baignaient, et qui plongeaient dans la mer ; et après son arrivée en Angleterre il témoigna presque le même degré de frayeur en voyant une autre tortue vivante.

Cet orang-outang fut conservé en Angleterre à Exeter-Change, où ses aimables qualités et sa grande douceur lui attirèrent de nombreuses visites. Jamais on n'eut à le punir ou à le tenir captif. Il témoignait la plus grande préférence à son gardien et aux personnes qui le visitaient fréquemment. Pendant sa maladie et jusqu'à l'instant de sa mort, son air suppliant semblait réclamer le secours de ceux qui l'approchaient, et tout en lui inspirait des émotions d'autant plus tristes qu'il rappelait parfaitement les souffrances de l'homme, dont il avait jusqu'à la moindre douleur. La maladie qui l'a fait périr fut occasionnée par des dents qui sortaient de leur alvéole et qui prouvent sa grande jeunesse.

C'est également durant une traversée de trois mois, d'Asie en Europe, que le capitaine Smitt (1) a recueilli de curieuses observations sur l'orang-outang. Aussi longtemps que le navire vogua dans les eaux de l'Asie, le singe vécut tou-

(1) Smitt, *Gartenlaube*.



jours sur le pont; la nuit, il se cherchait une place où il pouvait dormir tranquille. Pendant le jour il était très-éveillé, jouait avec d'autres petits singes qui se trouvaient à bord et se promenait au milieu des cordages. Il aimait à grimper et à faire des exercices de gymnastique, aussi ne manquait-il pas de monter plusieurs fois par jour dans la manœuvre. L'adresse et la force musculaire dont il faisait preuve dans ces occasions étaient réellement remarquables. Le capitaine Smitt avait emporté quelques centaines de noix de coco et il en distribuait tous les jours deux à son singe qui écrasait facilement entre ses puissantes dents l'enveloppe très-épaisse et excessivement coriace de ce fruit. Il prenait la noix entre ses dents par la partie pointue et un peu rugueuse, la saisissait en même temps à l'aide de la main droite de derrière et ouvrait ainsi cette écorce si coriace. Il agrandissait ensuite, à l'aide des doigts, l'une des ouvertures naturelles de la noix, buvait le lait, cassait enfin la noix en la frappant contre un objet dur, et mangeait l'amande.

Lorsque le vaisseau eut quitté les mers de la Sonde, l'orang-outang perdit sa gaieté et devint de plus en plus triste à mesure que la température s'abaissa. Il cessa de gambader et de jouer, n'apparaissait plus que rarement sur le pont, traînait toujours avec lui la couverture de laine de son lit, et s'en enveloppait complètement, dès qu'il s'asseyait.

Dans la zone tempérée du Sud, il restait presque continuellement dans la cabine et y passait souvent des heures entières à la même place, la tête entièrement cachée sous sa couverture. Il prenait toujours les plus grands soins pour faire son lit; ne se couchait jamais sans avoir secoué deux ou trois fois son matelas et en effaçait ensuite les plis à l'aide du dos de la main. Il se couchait sur le dos, et s'entourait de la couverture de manière à ne laisser découverts que son nez et ses grosses lèvres. Il passait ainsi toute la nuit ou douze heures sans remuer.

Dans sa patrie, il se levait et se couchait avec la régularité d'une horloge. A 6 heures précises du matin, il s'éveillait, et, au moment où le dernier rayon de soleil avait disparu de l'horizon, c'est-à-dire à 6 heures du soir, il se couchait de nouveau.

A mesure que le vaisseau s'avancait vers l'Ouest, les heures se modifiaient et l'orang-outang se couchait plus tôt, mais se levait aussi plus tôt, car jamais il ne dormait plus de douze

heures. L'heure du lever du singe ne variait pas exactement avec la variation de l'heure sur le vaisseau, cependant elle changeait avec une espèce de régularité.

Au cap de Bonne-Espérance, le singe se couchait à 2 heures de l'après-midi et se levait vers 2 heures et demie du matin. Il s'arrêta définitivement à ces heures, quoique l'heure vraie sur le vaisseau changeât encore de deux heures dans le cours du voyage.

Cet orang aimait, outre les noix de coco, le sel, la viande, la farine, le sagou, etc.; il employait toutes les ruses imaginables pour se procurer un peu de viande pendant les repas. Quand il avait saisi quelque chose, il ne le rendait plus, même lorsqu'on le battait. Il avalait facilement trois à quatre livres de viande. Il se procurait de la farine à la cuisine et savait très-bien profiter de l'absence momentanée du cuisinier pour ouvrir la caisse qui la contenait et en prendre une bonne poignée. Il s'essuyait ensuite la main sur la tête, de sorte qu'il avait toujours l'air d'être poudré en sortant de la cuisine. Le mardi et le vendredi, à 8 heures précises, il faisait une visite aux matelots, parce qu'on donnait ces jours-là du sagou avec du sucre et de la cannelle à l'équipage. Il se trouvait tout aussi régulièrement dans la cabine à 2 heures, pour prendre part au dîner. A table, il était très-tranquille et très-propre, contrairement à l'habitude générale des singes; cependant on ne put jamais réussir à lui apprendre à se servir convenablement d'une cuiller. Il prenait l'assiette à la bouche et buvait sa soupe sans en verser une goutte. Il aimait beaucoup les boissons spiritueuses et recevait tous les jours un verre de vin, qu'il vidait d'une manière tout à fait particulière. Il avançait sa lèvre inférieure en lui donnant la forme d'une espèce de cuiller de trois pouces de long et de large, et assez profonde pour contenir un verre d'eau. C'est dans cette cuiller qu'il versait toujours son vin. Après avoir flairé soigneusement celui qu'on lui donnait, il formait sa cuiller, y versait le liquide et l'aspirait lentement et gravement entre ses dents, comme s'il avait eu l'intention d'en prolonger la jouissance. Il mettait souvent plusieurs minutes à l'avaler complètement, et ce n'est qu'après avoir fini qu'il présentait de nouveau son verre pour le faire remplir. Jamais il ne cassait le verre; il le déposait toujours avec beaucoup de précaution et se distinguait ainsi des autres singes qui brisent ordinairement tous les vases.



Fig. 35. Le ungko (p. 46).

Cet orang n'allait jamais debout, il appuyait toujours les deux mains sur le sol et avançait ensuite les pieds entre les mains, absolument comme un homme paralysé des jambes se meut à l'aide de béquilles. Une seule fois, le capitaine Smitt lui vit prendre une position verticale contre des planches et faire ainsi quelques pas : il se tenait par les deux mains comme un enfant qui apprend à marcher. Pendant le voyage, il grimpa quelquefois sur les cordages, mais toujours d'une manière lente et réfléchié; il ne le faisait en général que lorsqu'un de ses favoris, un autre petit singe, devait être puni pour quelque méchanceté. Le petit singe cherchait alors un abri sur la poitrine de son grand ami, et Bobi, c'est le nom de l'orang-outang, allait promener son protégé dans les cordages, jusqu'à ce que le danger eût à peu près disparu.

Il ne faisait entendre que deux espèces de sons : un petit son faible, guttural et sifflant qui témoi-

gnait une certaine excitation, et un cri terrible qui avait quelque rapport avec celui d'une vache effrayée et qui exprimait une grande peur. La première fois qu'il poussa ce cri, ce fut à la vue d'une bande de cachalots, passant à côté du navire, la seconde fois, à la vue de diverses couleurs d'eau, que son maître avait rapportées de Java. L'expression de sa figure restait éternellement la même.

Un malheureux accident mit fin à la vie de ce bel animal, avant son arrivée en Allemagne. Bobi avait vu le tonnelier du vaisseau transvaser des bouteilles de rhum et avait remarqué qu'il en laissait provisoirement quelques-unes à la même place. Bobi se couchait alors déjà vers 2 heures de l'après-midi. Pendant la nuit, son maître entendit dans la cabine un bruit de verres et vit à sa grande surprise son orang-outang occupé à passer en revue les bouteilles. Bobi tenait à la main un flacon de rhum, dont il avait

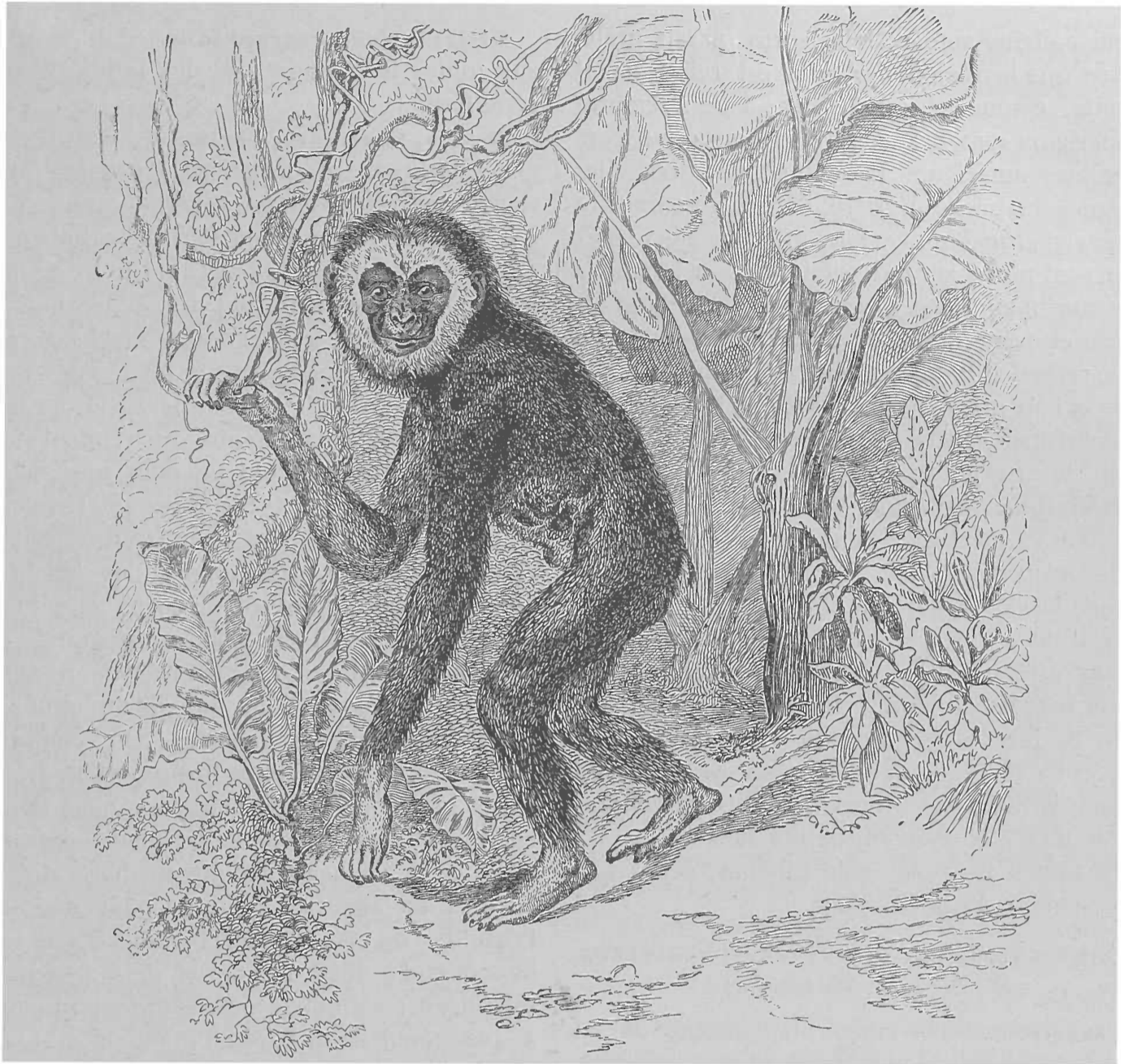


Fig. 36. Le oa (p. 46).

presque complètement avalé le contenu. Devant lui se trouvaient, bien enveloppées dans la paille, les bouteilles vides; quant à la bouteille pleine qu'il avait fini par trouver, il l'avait très-habilement débouchée et s'était mis à satisfaire son goût prononcé pour les boissons spiritueuses. Une dizaine de minutes plus tard, Bobi devint très-animé. Il sauta sur les chaises et sur la table, fit les mouvements les plus ridicules et se démena comme un homme ivre, et finalement un véritable fou. Il fut impossible de l'attacher. Il resta environ un quart d'heure dans cet état, puis il tomba sur le sol; sa bouche se couvrit d'écume, et il devint roide et immobile. Quelques heures après il revint à lui, mais il eut un violent accès de fièvre nerveuse, qui devait l'emporter bientôt. Pendant sa maladie, il n'avalait que du vin avec de l'eau et les remèdes qu'on lui donnait. On lui tâta une fois le pouls; à partir de ce moment, il tendait la main à son maître chaque

fois que celui-ci s'approchait de son lit. Son regard avait alors quelque chose de si touchant et de si humain que son gardien en fut souvent attendri. Ses forces allaient en diminuant, et le quatorzième jour il succomba à un violent accès de fièvre.

### LES GIBBONS. — *HYLOBATES*.

*Die Langarmaffen, The long-armed Apes.*

**Caractères.** — Les gibbons, dont on connaît une dizaine d'espèces, atteignent une taille assez considérable, quoiqu'aucune de ces espèces ne dépasse trois pieds, et ils sont, de tous les singes, ceux dont les membres antérieurs ont le plus d'étendue. Ces membres, quelquefois, sont tellement longs que les mains touchent aux malléoles, lorsque l'animal est debout. Ce seul caractère suffirait pour distinguer les gibbons de tous les genres du même ordre. Malgré leur

forte poitrine voûtée, leur corps paraît grêle, parce que la région des reins est relativement étroite, comme chez le lévrier ; leurs membres postérieurs sont beaucoup plus courts que leurs membres antérieurs. Chez quelques espèces les longues mains de derrière offrent un caractère assez remarquable : le doigt indicateur et le médian sont réunis sur une partie de leur longueur par une membrane interdigitale. Leur tête est petite et ovale ; leur face a de la ressemblance avec celle de l'homme ; leurs callosités sont petites et leur queue n'est pas visible. Leur pelage, souvent épais et soyeux, est ordinairement noir, brun, brun gris et jaune de paille.

**Distribution géographique et habitat.** — Ils habitent l'Asie et appartiennent presque tous aux Indes et aux îles voisines. On rencontre les gibbons depuis les côtes jusqu'à 4,000 pieds au-dessus du niveau de la mer dans l'intérieur des terres. Certaines espèces recherchent de préférence ces épais massifs de hautes herbes connus sous le nom de jungles ; d'autres préfèrent les grands bois et les forêts. Leur vie se passe presque constamment dans les arbres, dont ils parcourent les branchages avec une agilité sans égale.

De toutes les espèces de gibbons, celles que l'on connaît le mieux sont :

**LE GIBBON SIAMANG. — HYLOBATES SYNDACTYLUS.**  
*Der Siamang, The Siamang.*

**Caractères.** — Le gibbon siamang (*fig. 34*) est le plus grand et le plus lourd de tous les singes de ce genre ; il porte sous la gorge un pli dilatable et extensible de la peau, entièrement nu, pouvant se gonfler d'air et assourdir la voix. Son pelage est noir foncé, les places nues de son corps sont d'un noir brun.

**Distribution géographique.** — Il habite Sumatra.

**LE GIBBON UNGKO. — HYLOBATES AGILIS.**  
*Der Ungko, The agile Gibbon.*

**Caractères.** — Le gibbon unsko (*fig. 35*) est plus petit et plus grêle. La couleur de son pelage est très-variée, et passe du blanc et du jaune au brun et au noir avec toutes ses nuances.

**Distribution géographique.** — On le rencontre à Sumatra et sur la presqu'île malaise.

**LE GIBBON OA. — HYLOBATES LEUCISCUS.**  
*Der Oa, The silvery Gibbon.*

**Caractères.** — Le gibbon oa ou wauwan des Javanais (*fig. 36*) est généralement gris ou brun gris ; la poitrine est d'un noir brun, le menton et les joues, ainsi que les yeux, sont blanchâtres.

**Distribution géographique.** — Il se trouve sur toutes les grandes îles des Indes et sur la terre ferme.

**Mœurs, habitudes, régime.** — La disposition générale du corps des Gibbons, leur vaste poitrine, siège d'une respiration assez énergique pour suffire à des efforts soutenus, en font des grimpeurs et des sauteurs infatigables. A l'aide de leurs membres postérieurs, qui sont très-muscleux, ils peuvent s'élancer à de grandes distances, pendant que la longueur extraordinaire des membres antérieurs leur permet de saisir des branches et des points d'appui qui rendent leurs sauts plus assurés. Pour se faire une idée de l'étendue relative des membres antérieurs des gibbons, il suffit de les comparer à ceux de l'espèce humaine. L'envergure des bras chez l'homme égale la stature du corps : chez le gibbon l'envergure est deux fois plus grande que la taille ; la main d'un homme debout atteint à peine le genou, celle du gibbon tombe au contraire jusqu'aux malléoles. On comprend facilement qu'une pareille disproportion des organes locomoteurs soit peu favorable à la marche ; aussi les gibbons se traînent-ils péniblement en se balançant sur les membres de derrière et en étendant les bras pour maintenir l'équilibre du corps. Selon Duvaucel, « les deux bras faisant l'office d'échasses, ils avancent par saccades et ressemblent ainsi à un vieillard boiteux à qui la peur ferait faire un grand effort. » Ceux que l'on surprend à terre ont en quelque sorte le sentiment de leur faiblesse, car après quelques tentatives infructueuses pour fuir, ils tombent dans l'inertie et se laissent prendre sans résistance.

Mais autant ils sont lourds, lents et maladroits sur la terre, autant dans les arbres leurs mouvements sont légers, vifs, étendus. Nul autre singe ne les surpasse, ne les égale même en agilité, et l'on peut dire qu'ils sont les rois des acrobates.

Ils grimpent avec une rapidité et une sûreté incroyables sur une tige de bambou, aussi bien que sur les rameaux les plus flexibles et les plus élevés d'un arbre. Lorsqu'ils veulent sauter à de grandes distances, ils se balancent un certain nombre de fois sur la branche qu'ils occupent (*fig. 37*), puis, aidés par les mouvements qu'ils lui impriment, ils s'élancent et franchissent avec la rapidité de la flèche ou du vol de l'oiseau, et cela deux ou trois fois de suite, des espaces de quarante pieds. Ces sauts extraordinaires sont un vrai jeu pour les gibbons ; ils semblent se plaisir à les exécuter, même sans nécessité, et lorsqu'ils pourraient les éviter en prenant quel-

ques petits détours. Pendant le saut ils changent de direction, s'attachent au premier rameau venu, grimpent sur la branche, la font balancer et se lancent de nouveau dans l'espace avec la plus grande certitude d'atteindre leur nouveau but. Ils semblent doués de forces surnaturelles et l'on serait tenté de croire qu'ils volent sans ailes. Ce sont pour ainsi dire des êtres aériens autant qu'arboricoles, et leur vie n'est nullement terrestre. S'ils descendent à terre, ce n'est que momentanément, pour y chercher un peu d'eau et pour éteindre leur soif. Les hautes régions des arbres sont leur vraie patrie ; c'est là qu'ils trouvent le repos, la paix, la sûreté ; c'est de là qu'ils peuvent défier tous leurs ennemis ou leur échapper.

La plupart de ces faits ont pu être constatés sur une femelle d'ungko, amenée vivante à Londres et séquestrée dans un vaste espace planté d'arbres. La plus grande distance d'un arbre à l'autre n'était que de dix-huit pieds, — petite distance, sans doute, pour un singe qui dans ses forêts fait des sauts deux fois plus grands, mais distance considérable pour un animal privé de sa liberté, transporté dans un climat mortel, après toutes les fatigues d'un long voyage par mer. Malgré toutes ces mauvaises conditions cette femelle d'ungko donna de si grandes preuves d'agilité dans tous ses mouvements, que tous les spectateurs en étaient émerveillés. Elle se faisait un jeu de s'élancer d'une branche sur l'autre, sans paraître s'y préparer, et atteignait toujours son but avec une sûreté remarquable. Elle sautait pendant longtemps sans interruption et sans prendre chaque fois un élan, se donnait l'impulsion nécessaire au moment même où elle touchait la branche qui devait lui servir d'appui, était tout aussi sûre de son coup d'œil que de ses mains. Elle attrapait adroitement au vol, si l'on peut ainsi dire, les fruits que les curieux s'amusaient à lui jeter pendant qu'elle traversait l'espace. Au milieu d'un bond, elle changeait parfois de direction ; d'autres fois elle s'accrochait à une branche à l'aide d'une de ses mains de devant, portait au même instant ses mains de derrière sur cette même branche, la saisissait et se trouvait presque aussitôt assise et aussi calme que si elle ne s'était jamais déplacée. Que l'on juge, d'après cela, de ce que peuvent de pareils animaux lorsqu'ils sont maîtres de l'espace et libres de leurs mouvements !

Les gibbons sont naturellement timides et craintifs ; le moindre bruit les effarouche et les détermine à fuir au plus vite ; aussi n'est-ce qu'a-

vec beaucoup de patience et de prudence que l'on peut dérober quelques traits de leur *vie sociale*. Le peu que l'on connaît à cet égard est en grande partie dû à Duvaucel, qui a eu de fréquentes occasions de voir des gibbons, et notamment le siamang, tant en liberté qu'en esclavage. Cet habile observateur nous apprend que cette espèce va ordinairement par troupes nombreuses, sous la conduite d'un chef, que les Malais croient invulnérable, « sans doute parce qu'il est plus fort, plus agile et plus difficile à atteindre que les autres ; » qu'en cas de danger, et quelque nombreuse que soit la troupe, chaque individu ne songe qu'à sa propre sûreté, et que celui que l'on blesse est abandonné par les autres, à moins que ce ne soit un jeune. « Sa mère alors, qui le porte ou le suit de près, s'arrête, tombe avec lui et pousse des cris affreux en se précipitant sur l'ennemi, la gueule ouverte et les bras étendus. Mais on voit bien que ces animaux ne sont pas faits pour combattre, car alors même ils ne peuvent éviter aucun coup et n'en peuvent porter un seul. Au reste, cet amour maternel ne se montre pas seulement dans le danger, et les soins que les femelles prennent de leurs petits sont des plus tendres et des plus recherchés.

C'est un spectacle curieux que de voir ces femelles porter leurs enfants à la rivière, les débarbouiller malgré leurs plaintes, les essuyer, les sécher, et donner à leur propreté un temps et des soins que, dans bien des cas, nos propres enfants pourraient envier. » Le même observateur a constaté que les petits siamangs, trop jeunes encore pour aller seuls, sont toujours portés par des individus du même sexe qu'eux ; par leurs pères, s'ils sont mâles ; par leurs mères, s'ils sont femelles.

Les gibbons ont encore pour habitude « de saluer le soleil à son lever et à son coucher par des cris épouvantables, qu'on entend de plusieurs milles et qui, de près, étourdissent lorsqu'ils ne causent pas d'effroi. C'est le réveille-matin des Malais montagnards ; et, pour les citadins qui vont à la campagne, c'est une des plus insupportables contrariétés. Par compensation, ils gardent un profond silence pendant la journée, à moins qu'on n'interrompe leur repos ou leur sommeil. »

**Domesticité.** — Les gibbons captifs, aussi bien ceux qui ont des poches laryngiennes que ceux qui n'en possèdent pas, ont souvent fait entendre des cris. Duvaucel parle d'un siamang qui, enveloppé dans ses longs bras, et la tête cachée entre ses jambes, position qu'il avait aussi en dormant, ne faisait cesser son immobilité et ne rompait le

silence qu'en poussant par intervalles un cri désagréable, assez approchant de celui du dindon, mais qui ne paraissait motivé par aucun besoin. Un siamang que possédait G. Bennett (1), poussait aussi, lorsqu'il était un peu excité, un cri semblable, qu'il produisait en avançant ses lèvres sous

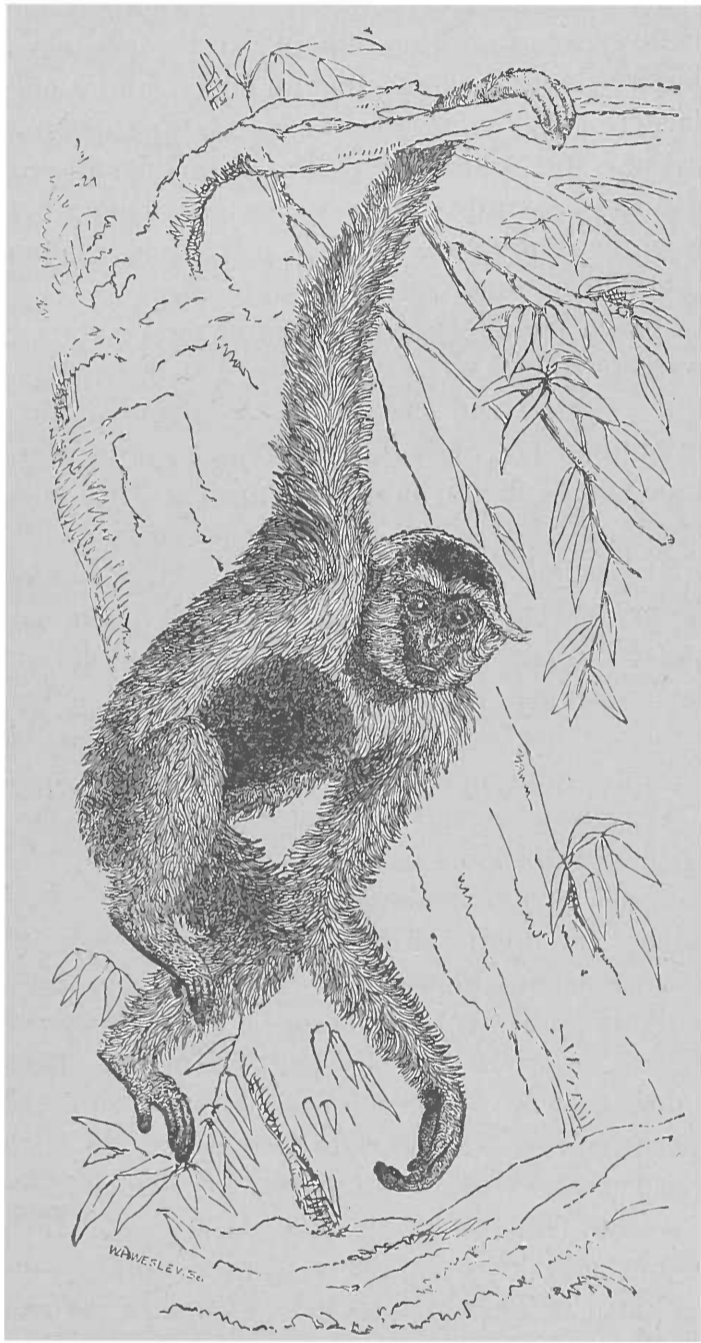


Fig. 37. Les gibbons, lorsqu'ils veulent sauter à de grandes distances, se balancent un certain nombre de fois (p. 46).

forme d'entonnoir et en remplissant d'air sa poche laryngienne. Il le faisait entendre pour témoigner sa joie et pour exprimer sa colère. Enfin la femelle d'ungko, captive à Londres, criait quelquefois très-fort et rendait un son particulier, facile à exprimer en langage musical. Elle commençait par le ton fondamental *mi*, montait de demi-ton en demi-ton jusqu'à l'oc-

(1) George Bennett, *Wanderings in New South Wales*. 1834, tome II, ch. VIII.

tave supérieure, parcourant ainsi toute la gamme chromatique. Le ton fondamental persistait toujours et servait de point de départ à tous les autres sons. A mesure qu'ils remontaient l'échelle musicale, les sons devenaient plus lents; ils devenaient au contraire plus forts et plus rapides, à la fin même très-rapides, en redescendant la gamme. Elle terminait toujours cet exercice par un cri retentissant qu'elle poussait de toutes ses forces. La régularité, la rapidité et la sûreté que montrait cet animal en faisant entendre toute la gamme chromatique émerveillaient tout le monde. Le singe lui-même semblait excité au plus haut degré par cet exercice; tous ses muscles se tendaient et son corps entier se mettait à trembler. C'est seulement le matin qu'il poussait ces cris.

S'il faut en croire Duvaucel, le siamang en captivité serait le plus stupide, non-seulement des singes, mais de tous les animaux. « La servitude, dit-il, quelle que soit sa durée, ne paraît modifier en rien ses défauts caractéristiques, sa stupidité, sa lenteur, sa maladresse. A la vérité il devient en peu de jours aussi doux qu'il était sauvage, aussi privé qu'il était farouche; mais toujours timide, on ne lui voit jamais la familiarité qu'acquièrent bientôt les autres espèces du même genre; et sa soumission paraît tenir plutôt à son extrême apathie qu'à un degré quelconque de confiance ou d'affection. Il est à peu près également insensible aux bons et aux mauvais traitements; la reconnaissance, la haine, paraissent être des sentiments étrangers à ces machines animées. Tous leurs sens sont grossiers; s'ils fixent un objet, on voit que c'est sans intention; s'ils y touchent, c'est sans le vouloir. Le siamang, en un mot, est l'absence de toute faculté; et si l'on classe jamais les animaux d'après leur intelligence, celui-là occupera sûrement une des dernières places..... En esclavage il prend ses aliments avec indifférence, les porte à sa bouche sans avidité, et se les voit enlever sans étonnement. Sa manière de boire est en harmonie avec ses autres habitudes; elle consiste à plonger ses doigts dans l'eau et à les sucer ensuite. »

Cependant les observations que Bennett a faites sur le même singe ne sont pas en parfait accord avec celles de Duvaucel, ce qu'il faut peut-être attribuer aux différences de conditions où se trouvaient les individus qu'ils ont observés. Bennett rapporte que le siamang qu'il amena presque jusqu'en Europe, acquit en fort peu de temps l'affection de tous les hommes de l'équipage. Il était très-familier avec les matelots et s'appropriait très-vite; loin d'être lent dans ses mou-

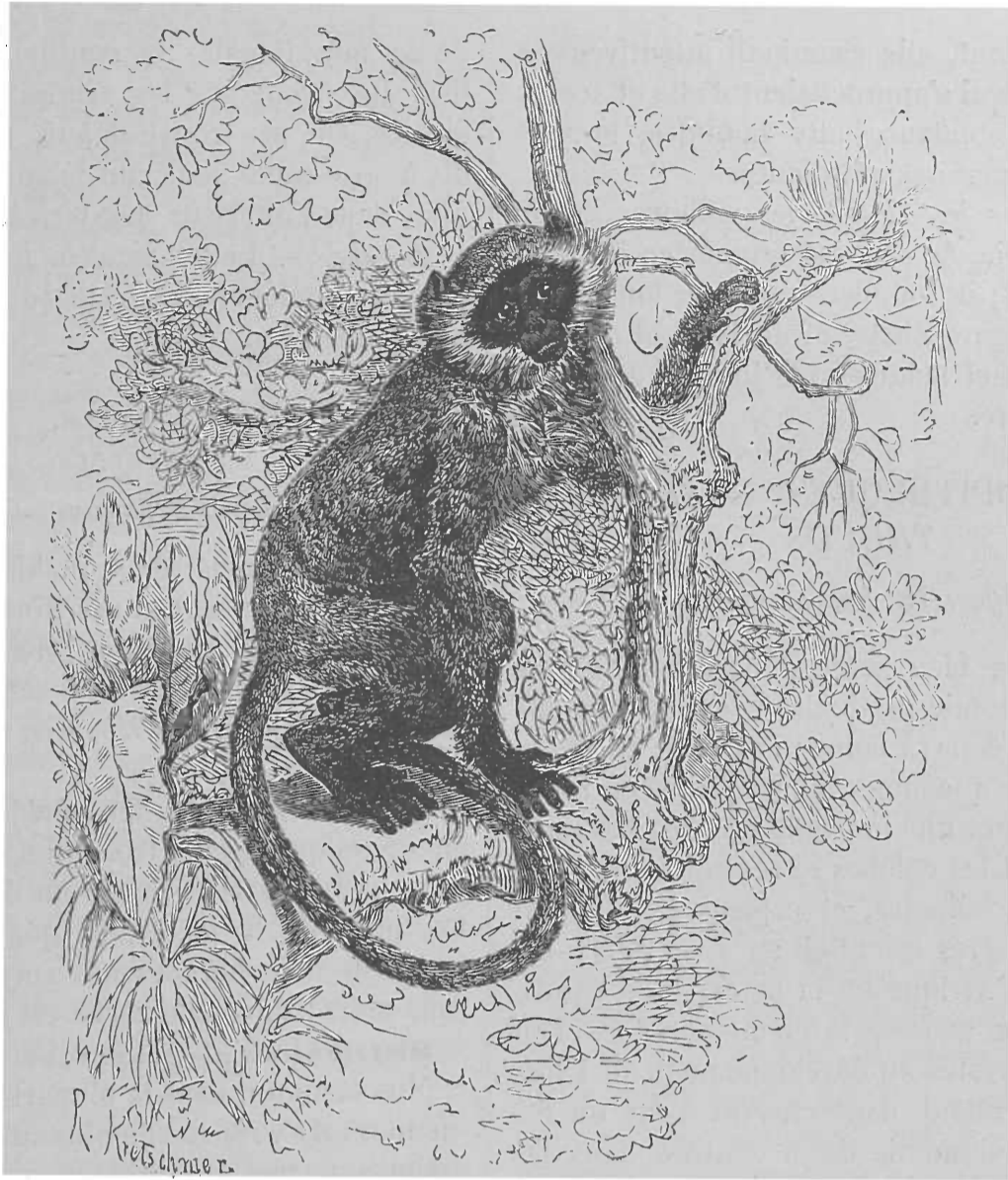


Fig. 38. Le semnopithèque entelle.

vements, il montrait au contraire la plus grande vivacité et une grande dextérité ; il aimait à monter dans les cordages et se plaisait à faire des plaisanteries qui n'étaient pas toujours innocentes. Il conçut une grande amitié pour une petite négresse et s'asseyait souvent à côté d'elle, entourant son cou de ses mains et mâchant du biscuit. Il aurait volontiers vécu en bon camarade avec les autres singes qui étaient à bord du même vaisseau, mais ceux-ci se montraient farouches et s'en éloignaient. Il s'en vengea : chaque fois qu'il le pouvait, il saisissait ses compagnons de captivité par la queue et s'amusait à les tourmenter. Lorsqu'il en tenait un, il le traînait en parcourant tout le vaisseau avec lui, le montait dans les vergues, d'où il le laissait ensuite tomber ; en un mot il en faisait ce qu'il voulait, sans que le malheureux patient pût jamais lui échapper. Il était très-curieux, examinait chaque chose et montait souvent au grand mât pour regarder tout autour de lui. Lorsqu'un autre navire passait, il ne quittait pas le grand mât aussi longtemps que le vaisseau restait à l'horizon. Ses sentiments étaient très-variables. Il se

mettait très-facilement en colère et se démenait alors comme un enfant mal élevé, se roulait sur le pont en faisant toutes sortes de contorsions et de grimaces, jetait tout ce qu'il trouvait sur son chemin et criait sans relâche : « *Ra! Ra! Ra!* » — C'est par ce son qu'il témoignait toujours sa colère. Il était d'une sensibilité ridicule, et la moindre opposition à sa volonté le blessait profondément ; sa poitrine se soulevait alors, sa face prenait une expression sérieuse, et il faisait entendre un grand nombre de fois son « *Ra! Ra!* » comme s'il avait voulu effrayer la personne qui venait de l'offenser. Au grand chagrin de tout l'équipage, ce singe mourut avant son arrivée en Angleterre.

La femelle de gibbon unsko dont il a été question plus haut, était aussi très-affectueuse pour toutes les personnes à qui elle avait accordé sa confiance. Elle distinguait très-bien les dames des hommes, s'approchait sans détour des premières et se laissait caresser par elles ; elle montrait au contraire une certaine méfiance envers tous les hommes, probablement parce qu'elle avait eu à supporter des méchancetés de l'un

d'eux. Avant tout, elle examinait attentivement les personnes qui s'approchaient d'elle et accordait aussi sa confiance aux hommes, lorsque ceux-ci lui en paraissaient dignes.

Comme tous les singes, les gibbons, même dans leur patrie, ne peuvent supporter la perte de leur liberté ; ils semblent regretter longtemps leurs forêts, leurs ébats, et deviennent de plus en plus tristes et languissants jusqu'à ce que la mort les enlève.

### LES SEMNOPITHÈQUES — SEMNOPSIS — THECUS

*Die Schlankaffen, The Simpaï ou Solemn Apes.*

Nous aurons bien souvent occasion de voir que la physionomie particulière de chaque contrée se reflète dans sa faune ; l'examen des groupes de singes que nous allons passer en revue nous en donnera une nouvelle preuve. Les semnopithèques et les colobes se ressemblent d'une manière extraordinaire, et cependant diffèrent par des caractères essentiels ; les premiers habitent l'Asie, l'Afrique est la patrie des seconds. Dans les deux genres, la même pensée, si l'on peut dire, a présidé au développement de l'animal ; et cependant dans chacun d'eux on retrouve la physionomie de la contrée dans laquelle il vit. Nous pourrions nous en convaincre en comparant les deux genres.

**Caractères.** — Les semnopithèques ont des formes grêles, des membres longs et délicats, une queue longue, une petite tête haute, la figure nue, un museau très-court et pas d'abajoues. Leurs callosités sont très-petites. Leur système dentaire ressemble à celui des magots et des cynocéphales ; ils ont un talon tuberculeux à la dernière dent molaire de la mâchoire inférieure. Leur squelette rappelle par ses formes grêles celui du gibbon. Les doigts de leurs mains sont très-longs ; mais le pouce des mains de devant est très-court ou rudimentaire et ne peut servir à la préhension. Leur pelage est d'une grande finesse, sa couleur est toujours riche ; chez une espèce de ce genre elle est même très-remarquable ; les poils sont souvent très-longs autour de la tête. La structure de leur estomac est très-curieuse, parce que les étranglements multiples dont il est pourvu rappellent vaguement l'estomac des ruminants, et se rapprochent davantage de celui des kangourous. Ces différentes espèces possèdent une poche larvinaire de grandeur variable.

**Distribution géographique et habitat.** — Tous les semnopithèques habitent exclusivement

l'Asie méridionale, le continent ainsi que les îles. Ils vivent sur les arbres et sont très-sociables. On les trouve depuis les côtes jusqu'à dix à onze mille pieds au-dessus du niveau de la mer, dans l'intérieur des terres.

**Mœurs.** — Leurs facultés intellectuelles ont quelque analogie avec celles des gibbons et des cercopithèques.

### LE SEMNOPITHÈQUE ENTELLE. — SEMNOPSIS — ENTELLUS.

*Der Hulman, The Entellus ou Hoonuman.*

L'espèce la plus remarquable du groupe des semnopithèques a reçu des Hindous le nom de *houlman* ou de *houneman* ; les Malabars l'appellent *mandi*, les Mahrattes *mabus*. Il est aussi nommé *singe saint des Hindous*, parce que ceux-ci l'ont déifié.

**Caractères.** — Il a deux pieds et demi de longueur, sa queue en a trois, son pelage est blanc jaunâtre, les parties nues sont d'un violet foncé. Les poils de la face, des quatre mains, et la bande de poils hérissés qui surmonte les yeux, sont noirs ; sa courte barbe est jaunâtre.

**Distribution géographique.** — C'est le singe le plus commun dans la plupart des contrées indiennes ; il s'y répand de plus en plus, parce qu'il est presque partout protégé par les indigènes.

**Mœurs, habitudes, régime.** — Le houlman, que nous nommerons aussi *entelle*, avec les naturalistes français, tient un des premiers rangs parmi les trente millions de divinités des Hindous et jouit de cet honneur de temps immémorial. Le géant Ravan, d'après la légende hindoue, enleva Sita, l'épouse de Schri-Rama, et l'emporta dans sa demeure sur l'île de Ceylan. Le houlman délivra la dame de sa captivité et la reconduisit à son époux. Depuis ce moment il passa pour un héros. Une autre légende veut que ce soit aussi à l'houlman que l'Inde doit l'un des fruits les plus estimés, la mangue ; il le déroba, dit-on, dans l'antique Taprobane (1) et fut condamné au bûcher en punition de ce vol ; mais il parvint à éteindre le feu, ne se brûla que les mains et la figure, et c'est depuis cette époque, dit la tradition, qu'il est noir. Telles sont les raisons qui ont décidé les Brahmes à le déifier. Ce singe, qui vit au milieu des Indiens depuis un temps immémorial, n'a été connu en Europe qu'assez tard. L'on comprendra aisément qu'il en ait été ainsi ; si l'on veut considérer que les voyageurs l'ont né-

(1) Ceylan.



gligé longtemps, persuadés qu'ils étaient qu'un singe aussi commun devait avoir souvent été amené chez nous, et que, d'un autre côté, il est difficile et souvent même dangereux de se rendre possesseur d'un animal auquel presque tout un peuple accorde respect et protection. Les Mah-rattes sont les seuls Hindous qui aient de l'indifférence pour le houlman; tous les autres le vénèrent, et, par suite, lui prodiguent des soins, le protègent et le défendent partout où ils le peuvent. Un Européen qui ose attenter à la vie de ce singe sacré, met la sienne en jeu, lorsqu'il se trouve isolé au milieu de la foule facilement excitable des Hindous : il ne doit jamais oublier que le houlman est une de leurs divinités. Une famille régnante prétend même descendre de ce dieu, et tous ses membres prennent le surnom de *Rana à queue*, sous prétexte qu'un de leurs ancêtres était orné de cet appendice. Du reste, voici un fait qui témoigne combien les Hindous ont les singes en vénération. Un vice-roi des Indes, Portugais d'origine, Constantin de Bragance, ayant enlevé entre autres trésors, à un prince indien, une dent de singe, une ambassade extraordinaire du roi de Pegu vint quelque temps après lui offrir trois cent mille cruzades en échange de cette précieuse relique.

La vénération des Hindous pour l'entelle est encore aujourd'hui ce qu'elle était jadis. Ils permettent à cet impudent animal de piller leurs jardins et leurs maisons sans jamais lui faire de mal, et regardent d'un mauvais œil quiconque ose offenser le dieu. D'après Tavernier, un jeune Hollandais nouvellement arrivé d'Europe, ayant tué de sa fenêtre un de ces singes, les indigènes se révoltèrent, et l'on put à grand'peine les apaiser. Ils prièrent ce Hollandais d'aller établir ses pénates autre part, car ils étaient persuadés que cet étranger allait périr et qu'eux-mêmes pourraient être punis de son crime. D'un autre côté, Duvaucel rapporte que dans les premiers temps de son séjour dans le pays, il lui fut impossible de tuer un houlman, parce que les habitants l'en empêchaient toujours. Dès qu'ils voyaient le naturaliste arriver avec son fusil, ils chassaient les singes, et un brahme, dévoué à son dieu, eut la patience de monter la garde pendant tout un mois, dans le jardin de l'Européen, pour éloigner ces « princes métamorphosés, » dès que l'étranger faisait mine de les tuer. Forbes dit qu'à Dhubyos on rencontre autant de singes que d'hommes. Les premiers habitent les étages supérieurs des maisons et deviennent parfaitement insupportables à l'étranger. Lorsqu'un habitant de la

ville veut se venger de son voisin, il jette une certaine quantité de riz et d'autres graines sur le toit de son ennemi, quelques jours avant la saison des pluies, à l'époque où chaque propriétaire est obligé de faire réparer le toit de sa maison. Lorsque les singes ont aperçu le riz, ils vont non-seulement manger les grains qu'ils peuvent atteindre, mais ils arrachent toutes les tuiles pour atteindre le riz tombé dans les fentes. Comme il est impossible, à cette époque, de faire couvrir le toit, faute d'ouvriers, la maison reste ouverte à la pluie et en est grandement endommagée.

Les Hindous ne bornent pas leurs soins aux animaux bien portants, ils les étendent aussi à ceux qui sont malades. Tavernier a visité une maison de santé où l'on soignait des singes, des bœufs, des vaches, etc. Dans tous les greniers, un dépôt particulier de riz, de millet, de dattes, de fruits et de cannes à sucre est destiné aux singes. Ces parasites sont tellement effrontés que, non contents de piller les jardins, ils pénètrent dans les maisons aux heures des repas et enlèvent la nourriture des mains des personnes. Le missionnaire John rapporte qu'il ne parvenait qu'à force de soins à protéger ses habits et ses autres effets contre ces singuliers voleurs. Un jour, un fakir rassembla les singes devant la tente de Hügel, mais ne leur donna rien à manger. Trois des plus vieux singes l'attaquèrent alors si vigoureusement qu'il eut de la peine à s'en débarrasser. Le peuple, loin de le défendre, l'insulta, en lui reprochant d'avoir trompé les animaux sacrés et ensuite de les avoir battus. Il est probable que le culte rendu aux singes est en rapport intime avec la croyance à la métempsycose. Les Hindous croient, en effet, qu'après leur mort, leur âme et celle de leurs rois choisiront pour demeure le corps de ces singes.

A part son impudence, l'espèce dont il s'agit est une de celles qui plaisent le plus : John dit positivement qu'il n'a jamais vu de plus joli singe. Sa vivacité est extrême, ses sauts prodigieux étonnent toujours l'observateur ; il monte avec une rapidité incroyable au sommet des arbres les plus élevés, en descend de même, casse en s'amusant de grosses branches, saute sur les cimes d'arbres très-éloignés et passe, à l'instant, d'une extrémité du jardin à l'autre, sans toucher le sol ; souvent quelques minutes suffisent pour qu'un grand nombre d'individus se trouvent réunis ; puis ces rassemblements se dissipent comme par enchantement, pour se reformer quelques minutes après.

Pendant sa première jeunesse, l'entelle, selon F. Cuvier, a le front large et presque sur la même ligne que les autres parties de la face, le crâne élevé et arrondi. « A ces qualités organiques se joignent des qualités intellectuelles très-étendues, une étonnante pénétration pour concevoir ce qui peut lui être agréable ou nuisible, d'où naît une grande facilité pour s'appriivoiser par les bons traitements, et un penchant invincible à employer la ruse pour se procurer ce qu'il ne pourrait obtenir par la force, ou pour échapper à des dangers qu'il ne parviendrait pas à surmonter autrement. Au contraire, l'entelle, très-adulte, n'a plus de front; son museau a acquis une proéminence considérable et la convexité de son crâne ne figure que l'arc d'un grand cercle. Aussi ne trouve-t-on plus en lui les qualités qu'il offrait auparavant; l'apathie remplace la pénétration, le besoin de la solitude a succédé à la confiance, et la force supplée en grande partie à l'adresse. »

Il paraît que les entelles entreprennent de grandes migrations. Ainsi ils font leur apparition dans le Bengale inférieur au commencement de la saison des pluies, et remontent dans les contrées plus élevées à la fin de cette saison. Lorsqu'ils arrivent dans les lieux saints, les pieux brahmanes se donnent beaucoup de peines pour bien soigner ces animaux et pour les protéger. L'arbre le plus indien, le figuier, est recherché de préférence par les houlmans. On raconte que sous ces mêmes arbres se tiennent des serpents venimeux, que les singes détestent toujours. Il n'y a là rien d'extraordinaire, mais ce qui est incroyable, c'est la petite anecdote que nos savants de cabinet ont acceptée pour de l'argent comptant. On raconte que lorsque les entelles rencontrent un serpent endormi, ils le saisissent par la partie postérieure de la tête, descendent avec lui sur la terre et frappent la tête du monstre contre des pierres, jusqu'à ce qu'ils l'aient pulvérisée. Lorsqu'ils ont accompli cet acte héroïque, ils jettent à leurs petits le corps du serpent qui se tord dans les convulsions. Tous les singes ont un dégoût insurmontable pour les serpents et ne craignent aucun autre animal autant que ces reptiles : on ne peut donc pas admettre qu'une espèce de singes quelconque fasse exception à ce dégoût et touche à la tête d'un serpent.

Il existe entre les entelles une véritable fraternité, et les vieux manifestent beaucoup d'attachement pour leurs petits. Duvaucel a été témoin d'un fait de ce genre vraiment touchant. Ayant tiré et atteint près du cœur une femelle qui

portait un jeune sur son dos, il vit cette pauvre bête, réunissant le peu de forces qui lui restaient, saisir son petit, l'accrocher à une branche, et après cet acte, tomber morte à ses pieds. « Un trait si maternel, dit Duvaucel, m'a fait plus d'impression que tous les discours des brames, et le plaisir d'avoir un bel animal n'a pu l'emporter cette fois sur le regret d'avoir tué un être qui semblait tenir à la vie par ce qui la rend le plus respectable. »

**LE SEMNOPITHÈQUE MAURE. — SEMNOPITHECUS MAURUS.**

*Der Budeng, The Negro Monkey.*

Le semnopithèque maure ou budeng noir des Javanais est encore une espèce remarquable du groupe des Semnopithèques.

**Caractères.** — Lorsqu'il a un certain âge, il est d'un noir brillant, sa figure et ses mains sont veloutées, le dos est soyeux. La partie inférieure du corps, qui est couverte de poils moins serrés que la partie supérieure, est légèrement brune. La tête est entourée d'une espèce de coiffe de poils qui couvre le front et descend sur les deux joues.

Les nouveau-nés sont d'une couleur jaune d'or; l'extrémité des poils de la partie inférieure du dos, de la partie supérieure et de l'extrémité de la queue est plus foncée. Mais bientôt le noir empiète sur les autres parties du corps, et au bout de quelques mois, les mains, la partie supérieure du corps et certaines parties de la queue deviennent noires. A partir de ce moment le pelage change de couleur et se rapproche de plus en plus de celui de l'animal adulte.

La longueur totale de ce beau singe est de quatre pieds et demi, dont plus de la moitié revient à la queue.

**Distribution géographique et habitat.** — Le budeng, dit Horsfield, habite en grand nombre les vastes forêts de Java.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Il établit son gîte dans les arbres et vit en nombreuses compagnies. Il n'est pas rare d'en rencontrer des troupes de plus de cinquante individus. La vue de l'homme le rend furieux; toute la bande pousse à son approche des cris retentissants et se démène avec violence. L'on prétend même que, dans ces circonstances, ceux d'entre eux qui peuvent briser des branches sèches, les lancent contre les importuns.

Lorsqu'il est jeune, le semnopithèque maure mange les feuilles tendres de toutes sortes de plantes; dans un âge plus avancé, il se nourrit des

fruits sauvages qui croissent en grand nombre dans les forêts qu'il habite.

**Chasses.** — Les chasses, dont il est l'objet, sont ordinairement ordonnées et commandées par les chefs; elles se font à l'aide de frondes armées de pierres et ont souvent pour résultat la destruction d'un grand nombre d'individus.

**Usages et produits.** — Les indigènes savent préparer leur peau d'une manière simple mais très-efficace, et l'emploient alors, comme les Européens, à plusieurs usages domestiques, notamment à faire des harnais et toute espèce d'ornements militaires. Les peaux les plus appréciées sont celles qui sont entièrement noires et dont les poils sont longs et soyeux.

**Domesticité.** — Le semnopithèque maure est moins aimé des indigènes que le *loutung* ou *lutong*, autre singe qui en est très-voisin, et ne constitue peut-être qu'une simple variété à pelage rouge. Lorsque les Javanais parviennent à s'emparer de ce dernier, ils s'efforcent de l'appivoiser, lui prodiguent des soins et le traitent avec beaucoup de douceur. Quant au budeng, ils semblent le dédaigner, du moins n'est-ce que très-rarement qu'ils s'appliquent à dompter son caractère indocile; qu'ils essayent de le plier à la servitude. Privé de sa liberté, le semnopithèque maure reste pendant plusieurs mois triste, morose, et c'est à cette résistance à la domestication qu'il faut attribuer le peu de cas que les indigènes en font.

Lorsque je vis pour la première fois le budeng au jardin zoologique d'Amsterdam, je ne le reconnus point. Horsfield, Poeppig et Giebel qui l'ont copié, n'en ayant donné qu'une figure infidèle, les budengs empaillés que j'avais trouvés dans mon musée n'étaient qu'une image incomplète de l'animal vivant; bref, j'avais beau me rappeler les caricatures que j'en avais vues dans les livres et dans les musées, il m'était impossible de deviner dans le budeng un bel animal comme celui que je vis à Amsterdam. Ce singe excitait l'admiration de tous les spectateurs, et cependant il ne faisait rien pour attirer les regards. Je ne crois pas qu'il faille, avec Horsfield, condamner son caractère silencieux, et je ne suis pas disposé à le traiter de morose. Il est tranquille et taciturne, mais nullement morose et méchant. Les deux que j'ai vus à Amsterdam vivaient en parfaite intelligence. Ordinairement ils étaient accroupis l'un à côté de l'autre sur une longue barre transversale de leur cage, les mains croisées sur la poitrine; leur belle queue pendait librement au-dessous d'eux. Une cou-

ronne particulière de poils qui entourait leur tête et leur couvrait une partie de la face, augmentait encore leur aspect sérieux. Lorsqu'on leur présentait leur nourriture, ils descendaient la chercher lentement et avec prudence, sans jamais se départir de leur circonspection ordinaire. Leur figure avait une expression intelligente, mais leur regard n'était pas assez animé.



Fig. 39. Le semnopithèque maure.

Ces budengs se comportaient d'une manière toute spéciale vis-à-vis de deux cynocéphales noirs (*Cynocephalus niger*). Ceux-ci, comme tous les singes de leur genre, sont aussi effrontés que remuants; ils se faisaient un véritable plaisir de tourmenter de toutes les manières les pauvres budengs. Pendant le jour, les deux insolents noirs étaient ordinairement enfermés dans le palais des singes; les malheureux semnopithèques étaient alors tranquilles et se trouvaient

heureux. Dès que leurs compagnons de nuit arrivaient, le bruit et le désordre commençaient. Les deux budengs se rapprochaient le plus possible et s'enlaçaient réciproquement de leurs bras. Les cynocéphales se mettaient à cheval sur eux, les provoquaient, les battaient, les tiraient par la queue, et trouvaient un plaisir particulier à détruire leur union intime. Pour y parvenir, ils grimpaient sur les budengs comme sur les branches d'un arbre, se tenaient après leurs poils et s'efforçaient de se placer entre eux, jusqu'au moment où, pleines d'effroi, les pauvres bêtes se séparaient et allaient se réfugier dans quelque autre coin. Mais immédiatement leurs bourreaux accouraient et recommençaient à les tourmenter. On reconnaissait à la mine des budengs combien le voisinage de ces êtres insolents leur était importun et combien ils les craignaient. Dès que les cynocéphales entraient dans la cage, les pauvres bêtes les regardaient avec anxiété, comme le font toujours les singes de l'Amérique méridionale lorsqu'ils ont peur. Pendant qu'ils souffraient sous les griffes de leurs bourreaux, ils poussaient souvent des cris d'angoisse; les cynocéphales n'en devenaient que plus provocateurs, ils étaient d'autant plus insolents et plus cruels, que leurs victimes paraissaient souffrir davantage.

A Anvers, un budeng vit au milieu de quelques petits cercopithèques et magots. Ses compagnons ont à peine la moitié de sa taille; et cependant c'est encore lui qui est le patient. Un cercopithèque âgé, au plus, d'un an, à l'époque où je visitais le jardin, jouait le rôle des deux cynocéphales d'Amsterdam; le semnopithèque se montrait soumis et souffrait toutes les méchancetés de son compagnon de captivité. C'était chose singulière que de voir ce petit être faire danser pour ainsi dire le grand singe; il était son maître absolu et le malmenait terriblement à force de tapes. On ne peut s'empêcher de regarder la bonté comme le caractère distinctif du budeng; il n'a rien de la bassesse qui distingue certains autres singes.

**Maladies.** — Le budeng paraît souffrir beaucoup de notre climat septentrional.

**LE SEMNOPITHÈQUE DOUC. — SEMNOPITHECUS NEMÆUS.**

*Der Kleideraffe.*

Un autre semnopithèque dont nous nous bornerons à dire quelques mots est le *douc* de Buffon.

**Caractères.** — Cette espèce est des plus anciennement connues et des plus remarquables

pour la variété, l'opposition, la vivacité des couleurs, qui font ressembler son pelage à un habit d'arlequin. Voici la description pittoresque qu'en donne Oken : Sa jaquette est grise, ses pantalons, son diadème et ses gants sont noirs, ses bas sont rouge brun, les manches de son habit, sa barbe, sa croix et sa queue sont blanches, sa figure est jaune, sa cravate rouge brun. Toutes ces couleurs tranchent l'une sur l'autre et n'en deviennent que plus voyantes. Son corps atteint une longueur de deux pieds; sa queue est un peu plus petite.

Le douc n'a jamais été amené vivant en Europe et ne se trouve encore que dans quelques collections publiques.

**Distribution géographique et habitat.** — Il habite la Cochinchine, où on lui donne le nom sous lequel nous le connaissons; vit dans les épaisses forêts de la côte, et apparaît souvent dans les villes indigènes.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Il forme des bandes nombreuses. Il est craintif et s'enfuit dès qu'on cherche à le surprendre.

**Domesticité.** — Ceux dont on s'empare sont rebelles à la domesticité; rien ne peut adoucir leur humeur sombre et défiante, et les bons procédés n'ont aucun empire sur eux; ils ne supportent d'ailleurs pas longtemps la captivité et meurent.

**Usages et produits.** — Les indigènes n'estiment pas sa peau, aussi ne se donnent-ils pas la peine de le tuer.

**LE SEMNOPITHÈQUE NASIQUE. — SEMNOPITHECUS NASICA.**

*Der Nasenaffe, The Kahau ou Proboscis Monkey.*

**Caractères.** — Cette espèce est curieuse sous bien des rapports, mais surtout à cause de son nez saillant et mobile comme une trompe. La forme particulière de cet organe, à laquelle l'un de ses noms spécifiques (nasique) fait allusion, l'a fait aussi considérer comme le représentant d'un genre distinct (*nasalis*). Son corps est grêle comme celui des autres semnopithèques, ses membres ont à peu près tous la même longueur, et sa queue est très-longue; il a cinq doigts aux mains de devant et de derrière; il manque d'abajoues; ses callosités sont assez développées; son nez crochu, assez large vers le milieu, pointu à l'extrémité, présente dans toute sa longueur un léger sillon; les narines sont très-grandes et peuvent se dilater considérablement. Chez les jeunes, cet organe est

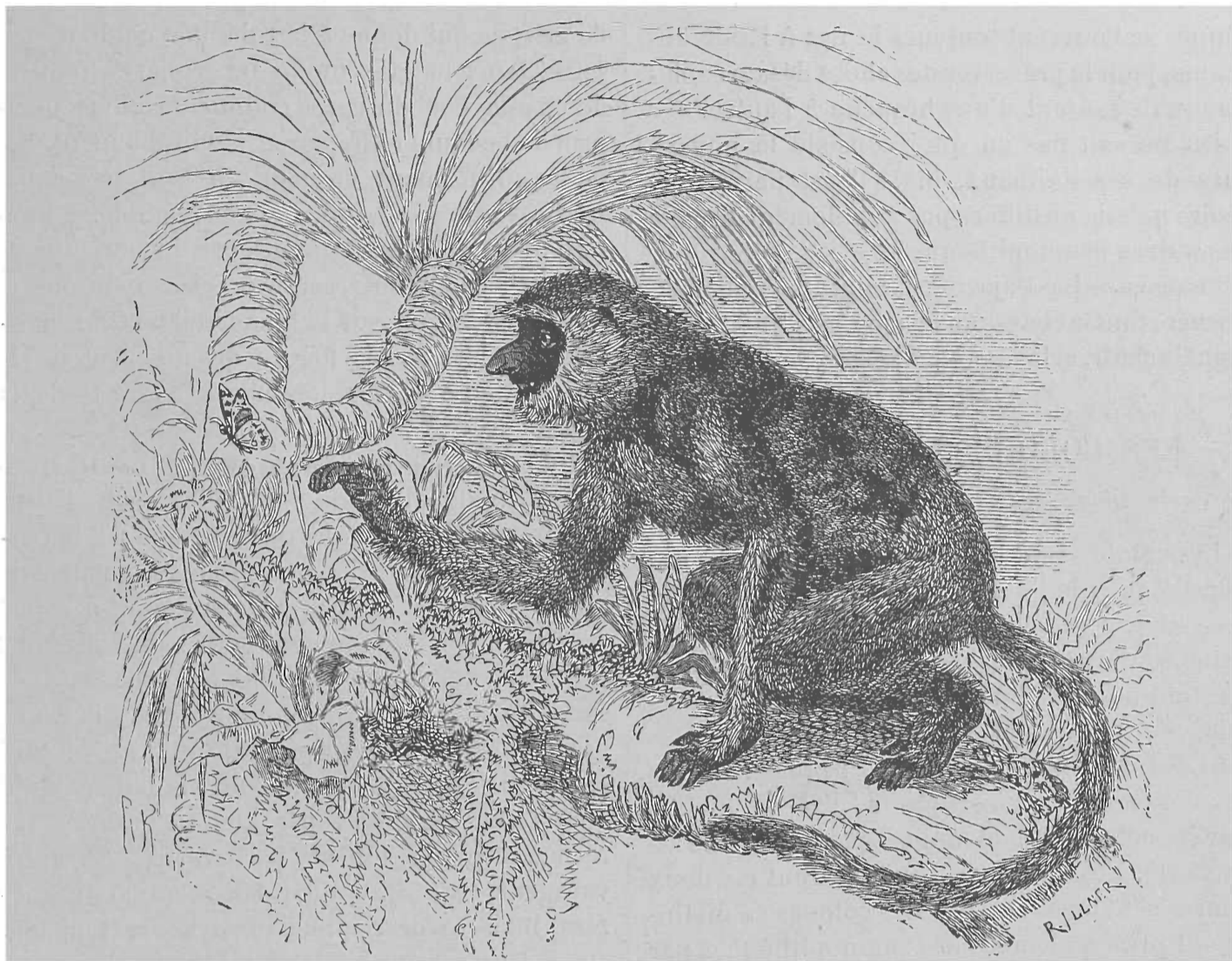


Fig. 40. Le semnopithèque nasique.

petit et camus, il n'acquiert son développement remarquable que chez les individus âgés. Le pelage est riche et doux; sur le sommet de la tête, les poils sont courts et touffus, sur les joues et à la nuque ils sont plus longs et forment une espèce de collerette autour du cou. Ses poils sont d'un brun vif sur le sommet et sur la partie postérieure de la tête ainsi que sur les épaules; ils sont d'un jaune fauve sur le dos et à la partie supérieure des flancs; ils passent au rouge clair sur la poitrine et à la partie supérieure du ventre. Dans la région lombaire se trouve une tache nettement délimitée, dont la pointe est dirigée vers la base de la queue. Les membres sont d'un roux clair à la partie supérieure et deviennent gris de cendre à la partie inférieure, comme à la queue. Les parties nues de l'intérieur des mains et les callosités sont d'un noir grisâtre. Comme on le voit, le pelage de ce singe est remarquable par la variété de ses couleurs, ce qui le rapproche de tous les autres semnopithèques. Les mâles atteignent une taille de près de trois pieds; leur tronc a deux pieds de longueur et la queue un peu plus de deux pieds. Les femelles sont plus petites que les mâles.

**Distribution géographique.** — Le nasique habite l'île de Bornéo.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Il recherche la société de ses semblables, vit en troupes considérables sur les arbres qui bordent les rivières et les marécages, et fait entendre, particulièrement le matin et le soir, le cri *kahau* qui lui a valu l'un des noms spécifiques sous lequel il est connu. Sa vivacité est extrême; il grimpe et saute avec une agilité extraordinaire.

Les facultés intellectuelles du nasique sont peu connues, elles doivent être assez développées, si l'on en juge par l'ampleur du front et du cerveau. Les Indiens, du reste, paraissent accorder à ce grand et curieux singe une haute intelligence, et croient même qu'il tire son origine d'hommes farouches, réfugiés dans les bois pour ne pas payer de contributions dans les villes. Quant à leur naturel, à leur caractère, les nasiques, dit-on, sont des animaux défiants, très méchants, sauvages, pleins de malices rebelles à l'éducation, à la domesticité. Lorsqu'ils sont surpris, ils se cachent sur les arbres, et se défendent avec une extrême vigueur quand on les attaque. Les indigènes sont assez naïfs pour croire que les na-

siques se couvrent toujours le nez à l'aide des mains, pour le préserver des chocs désagréables lorsqu'ils sautent d'une branche à l'autre.

On ne sait pas en quoi consiste la nourriture de ces animaux, mais il est permis de croire qu'elle ne diffère pas grandement de celle des autres semnopithèques.

**Chasses.** — Les Dajacques, tribu d'indigènes de Bornéo, font la chasse aux nasiques, dont ils estiment la chair, et lui donnent le nom de *Batanjan*.

### LES COLOBES. — *COLOBUS*.

*Die Stummelaffen, The Colobus.*

Les colobes représentent en Afrique les semnopithèques de l'Asie, et se distinguent comme ceux-ci par la couleur de leur pelage et leur belle crinière. Et de même que les Indes sont plus animées et plus riches que l'aride Afrique, de même les semnopithèques présentent des couleurs plus claires et plus vives que les colobes : ce n'est pas à dire, toutefois, que les colobes soient moins beaux ou moins attrayants. Les différences qui séparent ces deux genres sont assez faibles. Les colobes se distinguent principalement des semnopithèques par l'absence de pouces aux mains antérieures, tandis que chez les semnopithèques, le pouce n'est que très-rarement à l'état rudimentaire.

**Caractères.** — Le corps des colobes est élancé et gracieux; leurs membres, à peu près égaux entre eux, sont grêles; la face est obtuse, dénudée; les narines ne sont séparées que par une mince cloison et s'ouvrent à la partie supérieure; la queue est longue; les mains postérieures ont régulièrement cinq doigts; enfin les colobes ont des callosités et paraissent manquer d'abajoues.

#### LE COLOBE GUÉRÉZA. — *COLOBUS GUEREZA*.

*Der Guereza der Abyssinier, The C. Guereza.*

L'espèce la plus remarquable est sans contredit la guéréza des Abyssiniens, l'un des plus beaux singes que l'on connaisse.

**Caractères.** — Le guéréza est réellement un animal magnifique (*fig. 41*); les couleurs de son pelage, sans être riches, sont cependant très-attractives, et sa robe est très-gracieuse dans son ensemble. Tout son corps est d'un beau noir velouté; par contre, son diadème, ses tempes, les côtés du cou, le menton, la gorge, une espèce de ceinture ou de crinière, les poils qui encadrent ses callosités et la touffe de poils qui termine la queue sont blancs. Tous ces poils blancs sont tachetés

de gris, ce qui donne à la robe une couleur grisâtre. Deux longues touffes ou crinières tombent de chaque côté du corps comme un riche manteau de bédouin et le parent admirablement. Les poils qui forment ce manteau sont très-doux, très-fins et d'une longueur considérable. Le pelage noir de la partie inférieure du corps perce par-ci, par-là sous cette précieuse toison, et tranche vivement sur le blanc éclatant du manteau; enfin la teinte foncée des mains et de la face se marie harmonieusement au reste de la livrée.

#### **Distribution géographique et habitat.** —

C'est à E. Rüppell(1) que revient l'honneur d'avoir découvert ce magnifique quadrumane; il le rencontra dans la province de Godjam, pendant le grand voyage qu'il fit en Abyssinie, et lui donna pour nom scientifique celui sous lequel les indigènes le connaissaient. Avant lui cependant, ce singe avait été vu; Hiob Ludolf en fait mention (2), mais la description insuffisante et plus encore la figure incomplète et fautive qu'il donna, ne permirent pas aux naturalistes d'y reconnaître une espèce particulière. Un autre voyageur, Salt (3), a aussi fait mention du guéréza, mais sa description et sa figure sont tout aussi fausses que celles de Ludolf. Il s'était d'ailleurs servi du dessin de ce dernier et d'un fragment de peau que le hasard avait mis entre ses mains. Rüppell a vu le guéréza vivant et l'a décrit d'après ses propres observations. D'autres naturalistes l'ont vu depuis. Moi-même j'ai trouvé entre les mains d'un Hassanie, sur les bords du Nil blanc inférieur, la peau d'un de ces animaux; il s'en servait en guise de bague à tabac, et m'assura que ce singe se rencontrait assez fréquemment un peu plus vers le sud. Heuglin, l'explorateur de l'Afrique, a souvent rencontré le guéréza en Abyssinie et sur les bords du Nil blanc; il a pu s'assurer que ce singe se rencontre aussi dans d'autres contrées du centre de l'Afrique, d'où il résulte que la distribution géographique de cet animal est plus étendue qu'on ne l'admettait généralement.

D'après M. Schimper, on rencontre le guéréza dans toute l'Abyssinie, à partir du 13° degré de latitude nord, principalement sur une ceinture de montagnes élevées de 6 à 8,000 pieds au-dessus du niveau de la mer.

#### **Mœurs, habitudes et régime.** — Il vit en pe-

(1) Rüppell, *Neue Wirbelthiere zu der Fauna von Abyssinien gehörig*. Frankfurt am M. 1833, pl. 1, p. 1.  
 (2) Hiob Ludolf, *Historia Æthiopica*, lib I, c. x.  
 (3) Salt, *Reise nach Abyssinien* Appendice, p. 41.



Fig. 41. Le Colobe guéréza.

tites troupes de dix à quinze individus, sur des arbres élevés, dans le voisinage des eaux courantes et souvent des temples qui, dans le Habesch, sont toujours bâtis au milieu des arbres sacrés. Il recherche surtout une espèce de genévrier qui atteint une hauteur tellement grande, que nos pins et nos sapins ne sont que des nains auprès de lui, et il est probable que les fruits de cet arbre contribuent beaucoup à l'attirer. Schimper dit que c'est un animal agile au suprême degré, qui se meut avec une audace et une sûreté remarquables. Tout son corps (fig. 42) explique d'ailleurs cette agilité. On n'entend que très-rarement sa voix; ce n'est que lorsqu'il est blessé qu'il crie à peu près comme les cercopithèques. Lorsque le guéréza aperçoit un homme, il se tait. Il n'a presque rien de commun avec les autres singes de l'ancien continent qui vivent comme lui sur les arbres; il est complètement inoffensif et respecte les plantations, ou du moins n'y exerce jamais de ravages. C'est lorsqu'il est poursuivi que le guéréza se montre dans toute sa beauté. Ce singulier animal, si merveilleusement orné, saute d'une branche sur l'autre ou de quarante pieds de hauteur

BREHM.

sur le sol, avec autant de grâce et de facilité que d'audace et de prudence; son manteau blanc vole autour de lui comme le burnous du Bédouin fuyant sur son rapide coursier. Il vit toujours sur les arbres; trouve tout ce dont il a besoin dans ces hauteurs aériennes, et ne descend à terre que lorsque des ennemis le serrent de trop près. Sa nourriture est la même que celle de tous les autres singes arboricoles, et consiste en bourgeons, feuilles, fleurs, baies, fruits et insectes.

**Chasse.** — La chasse du guéréza présente de grandes difficultés. Perché dans les hautes cimes de ses arbres favoris, il y est à peu près à l'abri de l'attaque de l'homme. En le tirant avec du plomb on peut bien le blesser, mais il arrive rarement que l'on puisse s'en emparer; il a la vie excessivement dure. Pour le chasser avec succès, on est obligé de recourir à la balle. Si la carabine n'était pas entre les mains d'un Abyssinien un ins-

Fig. 42.  
Main du Colobe.

trument à peu près inoffensif, ce beau singe aurait disparu depuis longtemps. Autrefois les indigènes chassaient très-activement le guéréza, et attachaient un grand prix à la possession d'un bouclier dont la peau de ce singe constituait le plus bel ornement (1). On payait à Gondar, capitale de l'Abyssinie, quatre francs pour la peau d'un ces singes, et pour la même somme on pouvait se procurer de quatre à six moutons gras; mais, aujourd'hui, des boucliers de ce genre n'étant plus en usage, cet ornement a beaucoup perdu de sa valeur.

**Domesticité.** — Le colobe guéréza n'est jamais arrivé vivant en Europe. Heuglin en reçut un jeune, mais, en dépit des plus grands soins, il ne réussit pas à l'élever. On ne trouve jamais le guéréza apprivoisé dans les huttes des indigènes; ce bel habitant des bois ne supporte pas la captivité.

**LE COLOBE OURS. — COLOBUS URSINUS.**

*Der bärenartige Stummelaffe, The ursine Colobus.*

**Caractères.** — Le colobe ours se distingue du guéréza par l'absence de la crinière latérale blanche, cette crinière étant à peine indiquée par de longs poils flottants, d'une couleur jaune fauve, mêlés de poils noirs; tous ses poils sont d'ailleurs plus longs, et sa queue est tout à fait blanche. Il a la même taille que le guéréza.

**Distribution géographique et habitat.** — Il vit dans l'Afrique occidentale, dans les forêts de la Sierra-Leone, de la Guinée et de Fernando-Po.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Ses habitudes ne diffèrent pas de celles du guéréza.

**LE COLOBE SATAN. — COLOBUS SATANAS.**

*Der Teufelsaffe, The black Colobus.*

**Caractères.** — Le colobe Satan est d'une couleur noire uniforme. Quelques naturalistes l'ont considéré, mais à tort, comme une variété du précédent.

**Distribution géographique.** — Il vit principalement à Fernando-Po.

**LES CERCOPITHÈQUES  
CERCOPITHECUS.**

*Die Meerkatzen, The tailed Apes.*

L'Afrique ne produit pas seulement les singes

(1) Les boucliers des Abyssiniens et des autres peuplades de l'Afrique orientale, ont une forme allongée, et consistent en une peau d'antilope ou d'hippopotame, recouverte de la fourrure de guéréza, de manière à faire servir la crinière latérale d'ornement au bouclier.

les plus grands, les plus intelligents et les plus hideux de l'ancien monde, elle nourrit aussi les singes les plus beaux, les plus mignons et les plus charmants. Parmi ces derniers, il faut sans contredit compter le groupe nombreux des singes connus sous le nom de Cercopithèques.

Nous rencontrons très-souvent des espèces de ce groupe dans nos jardins zoologiques, dans les ménageries, ou quelquefois même dans la maison de quelque amateur d'animaux.

Ces singes sont connus depuis le seizième siècle. On les appelait autrefois *guenons*. En allemand ils ont toujours porté le nom vulgaire de *Meerkatzen* (chats de mer), probablement parce qu'ils sont originaires des parties occidentales de l'Afrique, et que leur figure rappelle un peu la physionomie du chat. Leur ressemblance avec notre chat est d'ailleurs très-superficielle.

**Caractères.** — Ils se distinguent par des formes légères et gracieuses, par des membres déliés, des mains fines et courtes, avec de longs poils à son extrémité; ils ont des abajoues et des callosités très-développées. Leur couleur est ordinairement assez vive; chez quelques espèces la robe est très-gracieusement bigarrée.

On connaît une vingtaine d'espèces de cercopithèques.

**Distribution géographique et habitat.** — Ils habitent les régions équatoriales de l'Afrique, et à l'exception d'une seule espèce, qu'on trouve à Madagascar, on ne les rencontre que sur le continent africain. Ils vivent en grand nombre dans toutes les forêts vierges de ces pays. Certains d'entre eux sont répandus presque sur toute l'Afrique centrale. Ils nous viennent indifféremment des régions orientales, occidentales ou australes; mais la plupart proviennent de l'Abyssinie et des bords du Nil supérieur.

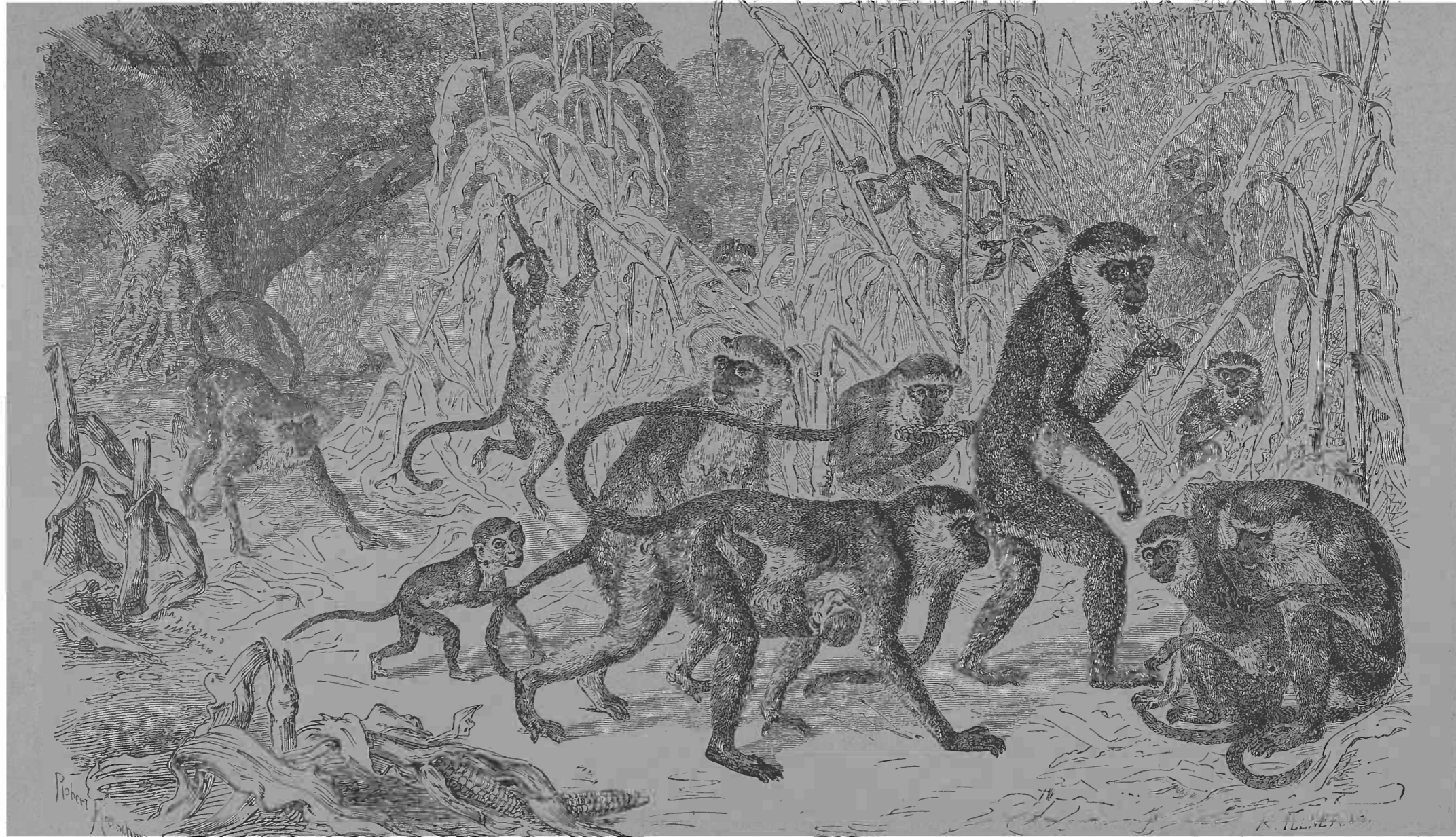
Sur les bords du Nil, on rencontre les premiers cercopithèques à 16° de latitude nord; à l'est et à l'ouest, ils s'étendent jusque sur les côtes de la mer. Ils préfèrent les forêts humides ou traversées par un fleuve à celles qui se trouvent sur des terrains secs; ils s'établissent très-volontiers dans le voisinage des champs cultivés. On a constaté que ces singes et les perroquets ont beaucoup d'analogies de formes et de mœurs, et habitent les mêmes pays. En Afrique, on est sûr que partout où l'on rencontre des perroquets, on trouve des cercopithèques et, réciproquement, la présence des cercopithèques dans un endroit rend probable le voisinage des perroquets.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Les cercopi-





BREHM, *Mammifères.*



Paris, J.-B. Baillière et Fils, édit.

LES CERCOPITHEQUES.

Corbeil, imp. Créte.

thèques comptent parmi les singes les plus sociables, les plus mobiles, les plus gais et les plus gracieux. On les rencontre presque toujours par grandes bandes, rarement par familles. C'est un spectacle vraiment plaisant de voir une troupe de cercopithèques en liberté, au milieu des forêts (pl. II). Quelle vie, quels cris, quels combats ! Ici, l'on se fâche ou l'on se réconcilie ; là, on grimpe, on court, on vole, on pille ; plus loin, ce sont des grimaces et des contorsions de tout genre. C'est un État constitué dans lequel le plus fort de la troupe est unique et souverain maître ; la seule autorité que reconnaissent les individus (qui forment une pareille société est celle du chef de la bande, qui a pour faire respecter sa volonté, ses dents et ses bras.

Les cercopithèques se préoccupent peu du manger ; ils s'accommodent de n'importe quelle position, ne redoutent jamais le besoin et passent leur vie dans une activité et une gaieté continuelles. Lorsqu'ils entreprennent un ouvrage quelconque, ils savent unir l'étourderie la plus extraordinaire à un certain air sérieux très-drôle. La distance ne les effraye jamais, aucune cime n'est trop haute pour eux, aucun trésor n'est assez bien caché ; ils ne respectent aucune propriété : il n'est donc pas étonnant que les indigènes les détestent et en parlent avec autant de mépris que de colère.

Une bande de cercopithèques pourrait difficilement rester inaperçue : les cris du chef, et, à défaut, le bruit que fait la troupe en courant et en sautant sur les arbres, trahissent toujours sa présence. D'ailleurs, les cercopithèques ne cherchent point à se cacher ; ils se poursuivent, jouent, se chauffent au soleil, se rendent des services réciproques pour le plaisir de s'emparer de certains parasites. Ils vivent ordinairement sur les arbres et ne descendent à terre que lorsqu'il y a quelque chose à manger.

L'observateur qui est assez heureux pour surprendre une bande allant à la maraude jouit d'un spectacle vraiment intéressant (pl. II.) C'est toujours sous la conduite d'un vieux mâle, très-rusé et très-expérimenté, que ces audacieux pillards envahissent les champs couverts de céréales ; les femelles qui ont des petits les portent suspendus au-dessous du ventre ; par excès de précaution, les petits enroulent l'extrémité de leur queue autour de celle de leur mère. La bande s'avance d'abord avec prudence, autant que possible en passant d'une cime sur l'autre. Le vieux sultan marche en tête, le reste de la troupe le suit pas à pas, sautant sur les mêmes arbres et souvent, sur

les mêmes branches. De temps en temps le guide prudent monte tout au sommet d'un grand arbre, et du haut de cet observatoire examine chaque objet d'alentour ; lorsque le résultat de l'examen est satisfaisant, il l'apprend à ses sujets en faisant entendre des sons gutturaux particuliers ; en cas de danger, il les avertit par un cri spécial. Arrivée sur un des arbres les plus voisins du champ, la bande descend à terre, et alors commence un véritable steeple-chase pour atteindre le lieu de promission. Il s'agit avant tout de se pourvoir de munitions. Ils arrachent aussi rapidement que possible les tiges de maïs ou de sorgho, ils détachent les grains et en bourrent le plus qu'ils peuvent leurs abajoues. Lorsque ces garde-manger sont remplis, ils se donnent un peu plus de loisir et deviennent de plus en plus difficiles sur le choix de la nourriture. Maintenant ils flairent soigneusement toutes les tiges et tous les épis qu'ils arrachent ; s'ils ne les trouvent pas de leur goût, ils les jettent ; on voit par là combien tous ces singes sont gaspilleurs. On peut estimer que sur dix épis ils en mangent à peine un. En général ils sont tellement difficiles, qu'ils enlèvent seulement quelques grains de chaque épi, et délaissent le reste. C'est à cette habitude qu'il faut attribuer la haine infinie que les indigènes leur ont vouée.

Lorsque la troupe se sent parfaitement en sûreté dans son champ de maïs, les mères permettent à leurs petits de les quitter et d'aller jouer avec les autres jeunes singes de leur âge. La surveillance active des mères pour leurs petits ne cesse pas pour cela ; chacune d'elles observe attentivement son nourrisson, mais aucune ne s'occupe de la sûreté du reste de la bande : tous se fient à la surveillance du chef. Celui-ci se place de temps en temps sur ses pieds de derrière et regarde dans tous les sens. Après chacune de ces inspections, si rien d'inquiétant ne se manifeste, il fait entendre des sons rassurants ; dans le cas contraire, il pousse un cri inimitable, tremblant et chevrotant. Immédiatement tous s'assemblent, chaque mère appelle son enfant ; en un clin d'œil la bande entière est prête à fuir ; et chaque individu se hâte d'arracher encore autant de fruits qu'il croit pouvoir en emporter. J'ai souvent vu des singes chargés de cinq grands épis de maïs. Ils en tenaient deux dans la main droite antérieure, et un dans chacune des autres mains, de façon à se poser sur ces épis en marchant. Lorsque le danger devient sérieux, ils jettent, à grand regret, un épi après l'autre ; quant au dernier, ils ne l'abandonnent que si l'ennemi les serre de près, et si, pour lui échap-

per, ils ont besoin de se servir des quatre mains pour grimper.

Dans leur fuite, ils se dirigent toujours vers le premier arbre venu. Dès qu'ils ont atteint la forêt, il leur est facile de se soustraire à la vue; ils grimpent presque aussi bien que les semnopithèques, et ne connaissent pas d'obstacle à leur fuite. Les épines les plus terribles, les broussailles les plus épaisses, des distances considérables entre les arbres, rien ne les arrête. Chacun de leurs sauts est exécuté avec une assurance extraordinaire. Grâce à leur queue, qui leur sert de gouvernail, ils peuvent, lorsqu'ils sont déjà lancés dans l'espace, changer la direction de leur saut; lorsqu'ils manquent une branche, ils en saisissent une autre; du sommet d'un arbre, ils se jettent sur l'extrémité de la branche la plus voisine du sol, qui, en se relevant, les lance au loin; d'un seul bond ils descendent de la cime sur la terre; ils volent pour ainsi dire à travers les fossés, gagnent un autre arbre, y grimpent avec la rapidité d'une flèche, fuient de nouveau et mettent ainsi une distance de plus en plus grande entre eux et le danger qui les menaçait. Le chef de la bande est continuellement en tête, et hâte ou ralentit la course par un grognement particulier très-expressif. Jamais l'individu en fuite ne se montre craintif ni abattu; au contraire, il donne à chaque instant des preuves d'intelligence. On peut dire, sans exagérer, qu'il n'y a pour ainsi dire aucun danger sérieux pour ces singes. Le chasseur, avec ses armes à longue portée, peut seul s'en rendre maître; ils échappent facilement aux carnassiers et savent se défendre contre les oiseaux de proie, lorsque la nécessité les y force.

Quand le chef le juge convenable, il s'arrête, monte rapidement au faite d'un arbre, s'assure que tout danger est passé et fait entendre des sons rassurants qui réunissent de nouveau sa bande. Une opération importante devient alors nécessaire. Comme dans leur fuite précipitée à travers des arbustes ou des arbres épineux il ne leur a pas été possible d'éviter les épines, leur pelage en est ordinairement parsemé; souvent même, il en est qui pénètrent profondément dans la peau. La troupe se met immédiatement en mesure de se débarrasser de ces appendices incommodes, et procède à un nettoyage complet. L'un s'étend sur une branche, l'autre s'assied à côté de lui, examine consciencieusement les coins et recoins de la peau. Toutes les épines sont soigneusement arrachées; et si, pendant l'opération, un parasite se montre, vite il est poursuivi, pris et croqué avec un véritable bon-

heur. Cependant les cercopithèques n'arrivent pas toujours à se débarrasser complètement de leurs épines; malgré tous leurs efforts, ils ne peuvent quelquefois enlever celles qui entrent profondément dans la peau. J'ai tué, un jour, un individu dans la main duquel se trouvait une épine de mimosa, qui y était entrée par le bas et avait traversé toute la main.

Après cette opération, la bande retourne de nouveau au champ de maïs et renouvelle ses dégâts. Avec de tels maraudeurs, le propriétaire du champ a bien de la peine à protéger ses récoltes, et la présence de ces singes, dont il a continuellement à souffrir et à se garder, est pour lui une plaie aussi désastreuse que celle des sauterelles.

**Chasses.** — Comme les indigènes ne possèdent pas d'armes à feu, ils ne connaissent d'autre moyen pour éloigner ces êtres diaboliques, qui déjouent toutes les ruses, que de les chasser souvent. — Les anathèmes de leurs saints ou de leurs sorciers, infailibles contre tous les autres maux, n'ont pas de prise sur eux. Aussi les bonnes gens de l'Afrique centrale regardent-ils les singes comme des impies qui méconnaissent les lois divines.

Un cheik du Soudan oriental me dit un jour : « Crois-le, seigneur, la preuve la plus évidente de l'impiété des singes, c'est qu'ils ne s'inclinent jamais devant la parole de l'envoyé de Dieu. Tous les animaux de Dieu estiment et honorent le prophète — que la paix d'Allah soit avec lui! — les singes seuls le méprisent. Celui qui écrit une amulette, et la suspend dans ses champs pour empêcher l'hippopotame, l'éléphant et les singes, de manger ses fruits et de lui causer des dommages, reconnaît toujours que l'éléphant seul tient compte de sa défense. C'est que l'éléphant est un animal juste, tandis que le singe est un homme que la colère d'Allah a transformé en monstre; c'est un fils, un neveu et un arrière-neveu de l'injuste, et l'hippopotame est l'enveloppe odieuse du hideux sorcier. »

Dans le Soudan oriental, on ne chasse pas les cercopithèques avec des armes; on les attrape ordinairement avec des filets sous lesquels on place des friandises. Les singes, en voulant enlever l'appât, font tomber sur eux le filet, dans lequel ils s'enlacent tellement que, malgré leur rage, ils ne peuvent parvenir à se débarrasser. Quant aux Européens, il leur est facile d'en abattre à l'aide du fusil, car ils ne prennent pas la fuite avant que quelques individus de la bande aient été mortellement atteints. L'homme les épouvante peu. J'ai souvent observé qu'ils laissent passer au-dessous d'eux des piétons, des cavaliers, des mulets et des

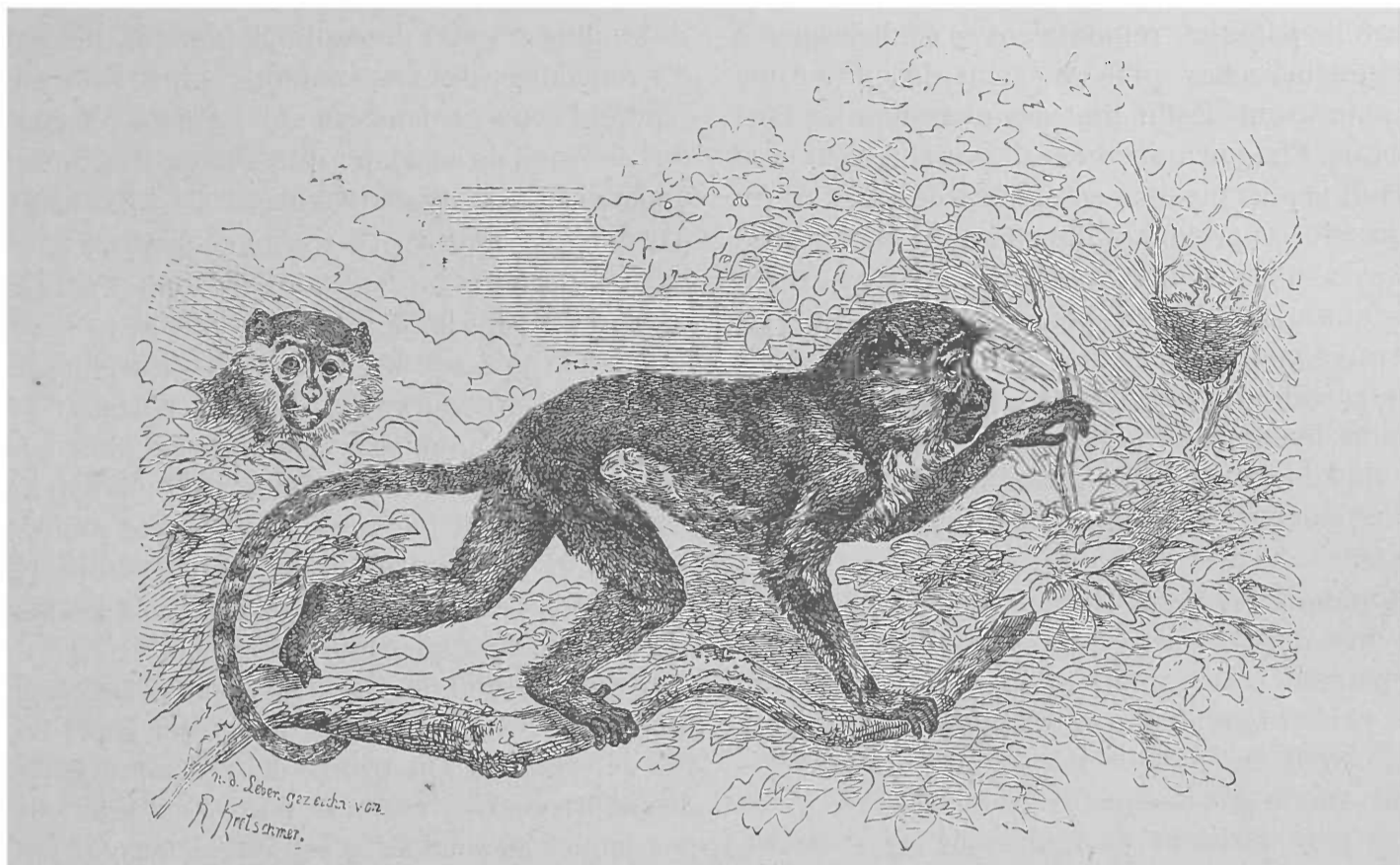


Fig. 43. Le Cercopithèque rouge ou patas. — Lorsqu'il veut piller un nid d'oiseau, il prend les plus grandes précautions (page 62).

chameaux, sans broncher, tandis que la vue d'un chien leur fait immédiatement pousser des cris de détresse.

Il m'est arrivé, en chassant des singes, ce qui est arrivé à beaucoup de mes prédécesseurs : je fus un jour radicalement dégoûté de cette chasse. Je venais de tirer sur un cercopithèque qui tournait la face de mon côté ; il fut atteint, tomba sur le sol, resta tranquillement assis et essuya, sans pousser le moindre cri, le sang qui coulait de ses nombreuses plaies. Il y avait en ce moment quelque chose de si humain, de si noble et de si calme dans son regard, que j'en fus ému au point que je me précipitai sur le pauvre animal pour lui passer mon couteau de chasse à travers le corps, et mettre ainsi fin à ses souffrances. Depuis, je n'ai plus tiré sur de petits singes et j'en détourne tous ceux que des travaux scientifiques ne forcent pas à le faire. Il me semblait toujours que je venais de tuer un homme, et l'image du singe mourant m'a réellement poursuivi, quoique j'eusse déjà tué maint et maint autre animal.

Une seule fois les cercopithèques m'ont procuré un véritable plaisir de chasseur. J'avais remarqué que des aningas, des ibis et des hérons, venaient tous les soirs passer la nuit sur une mimosa placée au bord de l'Asrath ; je résolus de m'y mettre à l'affût. Par hasard, une bande de singes avait choisi ce même arbre pour lieu de repos. Au

moment où j'entrais dans ma cachette, rapidement construite dans un champ de maïs voisin, des sons inquiets se firent entendre : la troupe, cachée dans les hauteurs de l'arbre, ne s'attendait évidemment à rien de bon de ma part, car, après quelques hésitations, accompagnées de grognements, elle prit la résolution d'abandonner la place assiégée. Le chef de la bande quitta le premier la cime et descendit sur les branches inférieures pour explorer les environs. Son examen ne parut pas avoir modifié son dessein, car, après quelques instants, il descendit le long du tronc, évidemment dans le but de s'enfuir dans la forêt voisine. Les autres suivaient ; les nourrices seules étaient encore au sommet de l'arbre. Au même instant, un aninga s'abattait sur l'arbre et un éclair jaillissait au milieu du crépuscule. La détonation du fusil eut pour premier effet un désordre indescriptible. Le chef rebroussa chemin ; tous les singes fuyaient vers la cime de l'arbre ; chacun cherchait un abri ; ce n'étaient que cris, que grognements, que sauts d'une branche à l'autre. Chaque nouveau coup rendait leur position plus difficile, et toute la bande était dans la terreur. Des milliers de plans ont dû surgir dans ces cerveaux de singes toujours si actifs. Aucun d'eux ne paraissait s'occuper de son voisin. Les coups de feu finissaient par les rendre tous insensés. Quelques-uns sautaient sur le sol, puis, saisis d'une

nouvelle panique, remontaient se cacher sur ces mêmes branches qu'ils venaient de quitter une minute avant. Enfin tout devint tranquille dans la cime. Chaque individu avait pris son parti et se serrait le plus possible contre le tronc de l'arbre. Mon affût se prolongea dans la nuit, les oiseaux, effrayés un instant par les détonations, revenaient toujours à leur place favorite. Après les derniers coups, je n'entendais plus que des gémissements plaintifs parmi les singes, et j'étais depuis longtemps revenu sur le vaisseau lorsque le chef de la bande commença à faire entendre les grognements destinés à tranquilliser ses enfants.

**Combats.** — Ces singes n'ont guère à redouter les mammifères carnassiers ; ils sont beaucoup trop agiles pour jamais tomber entre leurs griffes, et c'est tout au plus si le léopard peut attraper par-ci par-là, quelque jeune singe trop imprudent. Quant aux oiseaux de proie, les cercopithèques leur résistent en réunissant leurs forces. L'aigle autour huppé (*Spizaëtos occipitalis*), l'un des oiseaux de proie les plus audacieux de la contrée, n'attaque que très-rarement les singes, et, dans tous les cas, ne l'attaque jamais deux fois. J'ai pu m'en convaincre moi-même. Un jour que je chassais dans les forêts vierges, j'entendis tout à coup, au-dessus de ma tête, le bruit des ailes d'un aigle autour. Un instant après, un terrible cri de singe retentit : l'aigle s'était jeté sur un singe encore jeune, et cependant assez fort, qu'il voulait emporter dans ses serres ; mais il en était empêché par la position qu'avait prise le singe. Celui-ci enlaçait étroitement une branche avec ses quatre membres, en poussant des cris de détresse. Aussitôt toute la bande se mit sur pied et en moins d'une minute l'aigle fut entouré d'une dizaine de grands singes, qui se jetèrent sur lui avec des grimaces horribles et en poussant de grands cris ; saisi de tous côtés, le ravisseur avait oublié sa capture et ne cherchait qu'à sortir du mauvais pas dans lequel il se trouvait engagé. Les singes tenaient bon et l'auraient étranglé si, après de grands efforts, il n'avait fini par échapper à leur étreinte. Il s'envola rapidement et de nombreuses plumes qui voltigèrent dans l'air témoignaient qu'il avait payé assez cher sa liberté. Je doute que cet aigle ait jamais depuis attaqué de singes.

Ces singes ne craignent donc pas plus les carnassiers que l'homme ; tous les reptiles, et surtout les serpents, leur inspirent, au contraire, la plus grande frayeur. Aussi, lorsqu'ils veulent piller un nid d'oiseau établi dans quelque creux, prennent-

ils les plus grandes précautions (*fig. 43*), de peur d'y rencontrer des serpents qui, comme on sait, reposent souvent dans ces nids. J'ai eu plusieurs fois occasion de constater que, lorsqu'ils trouvent un arbre creux, ils cherchent s'il n'est pas habité par quelque reptile. Pour s'en assurer, ils commencent par y regarder, puis ils y appliquent l'oreille, et lorsque ni la vue ni l'oreille ne leur annoncent la présence de l'ennemi, ils y introduisent le bras, mais toujours avec beaucoup d'hésitation. Jamais singe n'enfoncé brusquement le bras dans un trou d'arbre ; il avance lentement la main, il tâtonne, écoute et regarde après chaque mouvement. J'ai eu d'autres preuves plus manifestes encore de la crainte que leur inspirent les serpents ; il en sera question plus loin.

La propagation de l'espèce chez les cercopithèques libres ne paraît pas se limiter à une saison déterminée. On trouve dans chaque bande des nourrissons, des petits encore en tutelle et des jeunes émancipés, c'est-à-dire n'ayant plus besoin de leur mère. Presque toutes les espèces se propagent facilement dans nos jardins zoologiques et dans nos ménageries.

**Domesticité.** — Pendant mon long séjour en Afrique j'ai toujours eu un grand nombre de singes en captivité ; parmi eux se trouvaient ordinairement des cercopithèques. Je puis assurer que chacun de ces curieux animaux avait son caractère propre et donnait continuellement occasion à des observations pleines d'attrait et d'intérêt. L'un était querelleur et méchant ; l'autre avait toujours une expression de contentement et de douceur ; un troisième était morose, un quatrième constamment gai ; celui-ci était tranquille et simple ; celui-là, plein de malices, ne songeait qu'à faire de mauvais coups. Tous s'accordaient à jouer des tours malicieux à tous les animaux qui leur étaient supérieurs en taille ; ils protégeaient au contraire ceux qui étaient plus faibles qu'eux et les soignaient. Ils savaient se résigner à toutes les positions ; donnaient tous les jours de nouvelles preuves d'une intelligence développée, d'une finesse réfléchie, de raisonnements très-justes, et se montraient en même temps doux, affectueux, quelquefois même dévoués, envers les autres animaux. Ces nombreuses qualités m'ont fait concevoir un véritable attachement pour certains d'entre eux.

Dans un voyage que je fis sur le fleuve Bleu, les habitants d'un village des bords de ce fleuve m'offrirent un jour cinq cercopithèques. Le prix très-modique qu'ils en demandaient (1 fr. 25

de monnaie française, pour chacun), et l'espoir de trouver en eux une société agréable me les fit acheter et je les attachai à bord du navire. Mon espoir paraissait devoir être déçu, car les singes restaient assis silencieux et tristes l'un à côté de l'autre, se couvraient la figure à l'aide de leurs mains comme le feraient de véritables enfants; ils ne mangeaient pas et faisaient entendre de temps en temps des grognements tristes, qui devaient évidemment exprimer toute la douleur de leur nouvelle position.

Peut-être se consultaient-ils sur les moyens d'échapper à la captivité. L'événement qui eut lieu pendant la nuit ne me parut pas étranger à leurs grognements. Le lendemain matin je ne trouvai plus qu'un seul de ces singes; les quatre autres avaient pris la clef des champs. Aucun d'eux n'avait coupé à l'aide des dents le lien avec lequel je l'avais attaché; les rusés coquins avaient défait le nœud et s'étaient enfuis sans songer au camarade qu'ils laissaient en captivité.

Celui qui me restait était un mâle; je lui donnai le nom de *Koko*. Il supporta son sort avec beaucoup de dignité et de résignation. Du reste, il avait immédiatement reconnu qu'il ne pourrait jamais délier le nœud qui le retenait, ce dont, pour ma part, je cherchai à mieux le persuader encore. *Koko*, en véritable philosophe, se résigna et se décida, dès le lendemain, à midi, à manger des graines de sorgho qu'on lui jetait. Il était furieux contre nous tous et mordait quiconque s'approchait de lui; cependant il semblait désirer un compagnon. Il passa en revue tous les autres animaux qui étaient à bord et son choix tomba sur le plus singulier être de la collection, sur un calao-rhinocéros, oiseau qui venait des mêmes forêts que lui. Probablement la bonhomie de l'oiseau l'avait séduit. Leur liaison devint bientôt très-intime. *Koko* agissait de la façon la plus impudente avec son protégé; celui-ci souffrait tout de lui. Quoique libre et pouvant circuler où bon lui semblait, cependant il s'approchait souvent de plein gré de *Monsieur Koko*, qui le tourmentait alors de toutes les façons. Sans s'inquiéter de quelle nature était le vêtement de son ami, il cherchait des parasites sous les plumes, absolument comme il l'aurait fait dans le pelage d'un mammifère. L'oiseau, au bout de fort peu de temps, parut s'y être habitué; car il hérissait ses plumes dès que le singe commençait son opération favorite. *Koko* avait beau le tirer par le bec, par les jambes, par le cou, par les ailes et par la queue, la bonne bête ne lui en voulait pas pour si peu. Elle finit même par rester toujours dans

le voisinage de son protecteur, mangeant le pain qui traînait devant lui, se faisant belle et semblant provoquer son ami quadrupède à s'occuper d'elle. Les deux animaux vécurent dans la plus grande intimité pendant plusieurs mois, même après notre retour à Charthum, alors que l'oiseau était libre de se promener dans la cour.

La mort de ce dernier brisa cette belle amitié. *Koko*, redevenu seul, s'ennuyait. Il essaya de se lier avec des chats qui passaient par hasard devant lui, mais il n'en reçut que des coups de patte comme témoignages de leur sympathie. Un jour même il eut à supporter contre un vieux matou un combat très-sérieux, qui fut accompagné de miaulements, de grognements et de cris terribles; la victoire resta indécise, quoique le chat qui avait, il est vrai, été attaqué à l'improviste, eût le premier battu en retraite.

Un jeune singe qui avait perdu sa mère procura enfin au cœur de *Koko* l'occupation qu'il cherchait. Dès qu'il aperçut le petit animal, sa joie fit explosion et il lui tendit les bras; le petit, laissé libre, courut aussitôt chez *Koko*, qui l'étouffa presque à force de démonstrations amicales, fit des grognements de contentement et se mit immédiatement à la besogne pour nettoyer son pelage trop négligé jusque-là. Il grattait et enlevait soigneusement les poussières, les épines, qui s'attachent toujours au pelage des mammifères dans ces contrées couvertes de chardons et de broussailles; puis venaient de nouvelles embrassades et d'autres témoignages de tendresse. Lorsque l'un de nous voulait lui ravir son protégé, *Koko* devenait furieux; lorsque nous étions parvenus à le lui enlever, il devenait triste et agité. Il agissait comme s'il avait été la mère du petit orphelin. Celui-ci montrait beaucoup d'attachement pour son bienfaiteur et lui obéissait en tout.

Malheureusement le petit singe mourut aussi, après quelques semaines, malgré tous les soins dont on l'entourait. *Koko* était hors de lui de douleur. J'ai souvent eu occasion d'observer des animaux accablés de tristesse, mais jamais je n'en ai vu d'aussi affligés que *Koko*. Il prenait dans ses bras le corps de son ami, le caressait et l'embrassait, faisait entendre les sons les plus tendres, il l'asseyait à la place qu'il avait toujours préférée, le voyait tomber comme une masse inerte et rester toujours sans mouvement; alors il recommençait à pousser des cris plaintifs, pénibles à entendre. Les grognements prirent une expression de douleur qu'ils n'avaient jamais eue auparavant; ils devenaient attendris et attendrissaient;

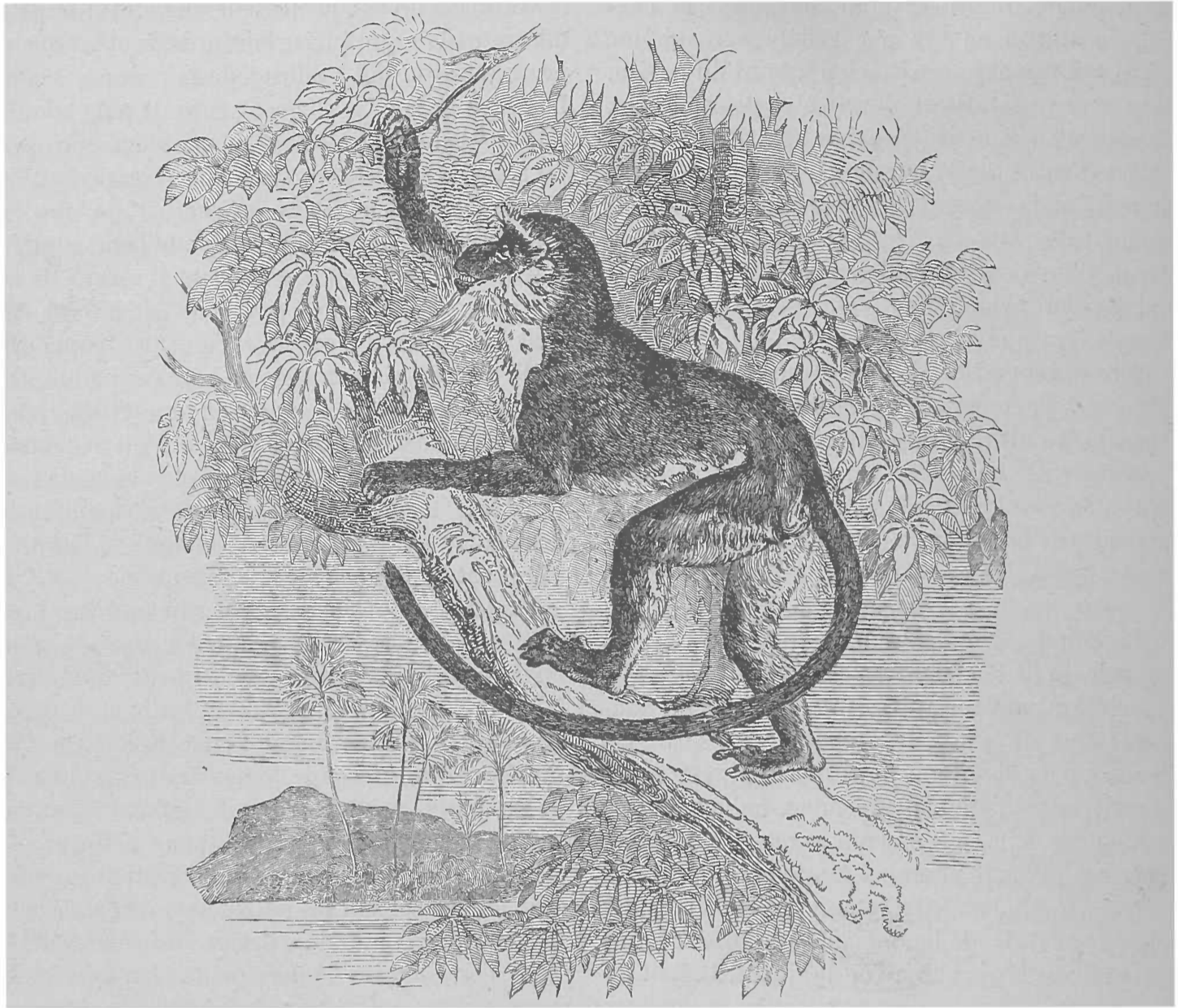


Fig. 44. Le Cercopithèque diane.

ils étaient sonores et exprimaient la douleur la plus profonde et le plus grand désespoir. Sans cesse il s'efforçait de ranimer l'être qu'il venait de perdre, toujours ses efforts restaient inutiles, et il recommençait ses plaintes et ses gémissements. Sa douleur l'avait ennobli; il nous avait tous profondément émus. Je fis enlever le petit singe, parce que quelques heures avaient suffi pour que la décomposition du corps se manifestât; et l'on jeta son cadavre par-dessus un mur très-haut. Koko, qui nous avait attentivement observés, se démena follement, déchira ses liens en quelques minutes, sauta par-dessus le mur, chercha le cadavre et le rapporta dans ses bras. On l'attacha et on lui enleva une seconde fois le cadavre; il brisa de nouveau les liens qui le retenaient et rechercha son ami. Enfin on enterra le cadavre; — une demi-heure après Koko avait disparu et le lendemain j'appris qu'on avait vu dans le pré voisin, où jamais il n'y avait eu de singe, un singe apprivoisé.

Un mois après je reçus une femelle de cercopithèque avec son nourrisson et je pus à mon aise épier la conduite de la mère envers lui; celui-ci mourut bientôt, quoique rien ne lui manquât. A partir de ce moment, la mère cessa de manger et mourut peu de jours après.

De pareils faits contribuent certainement beaucoup à nous faire aimer ces singes; ce sont peut-être les seuls avec lesquels on peut réellement se lier.

Cependant j'ai eu bien des occasions d'observer la méchanceté de ces mêmes espèces. Si parfois elles étaient bien amusantes, souvent aussi elles causaient mille ennuis.

Un de mes amis possédait un de ces petits singes qui lui était très-attaché, mais qu'il ne put jamais habituer à la propreté. Pendant qu'il jouait avec son maître, il souillait souvent ses vêtements de la manière la plus désagréable; ni les coups, ni les autres genres de corrections qu'on emploie ordinairement



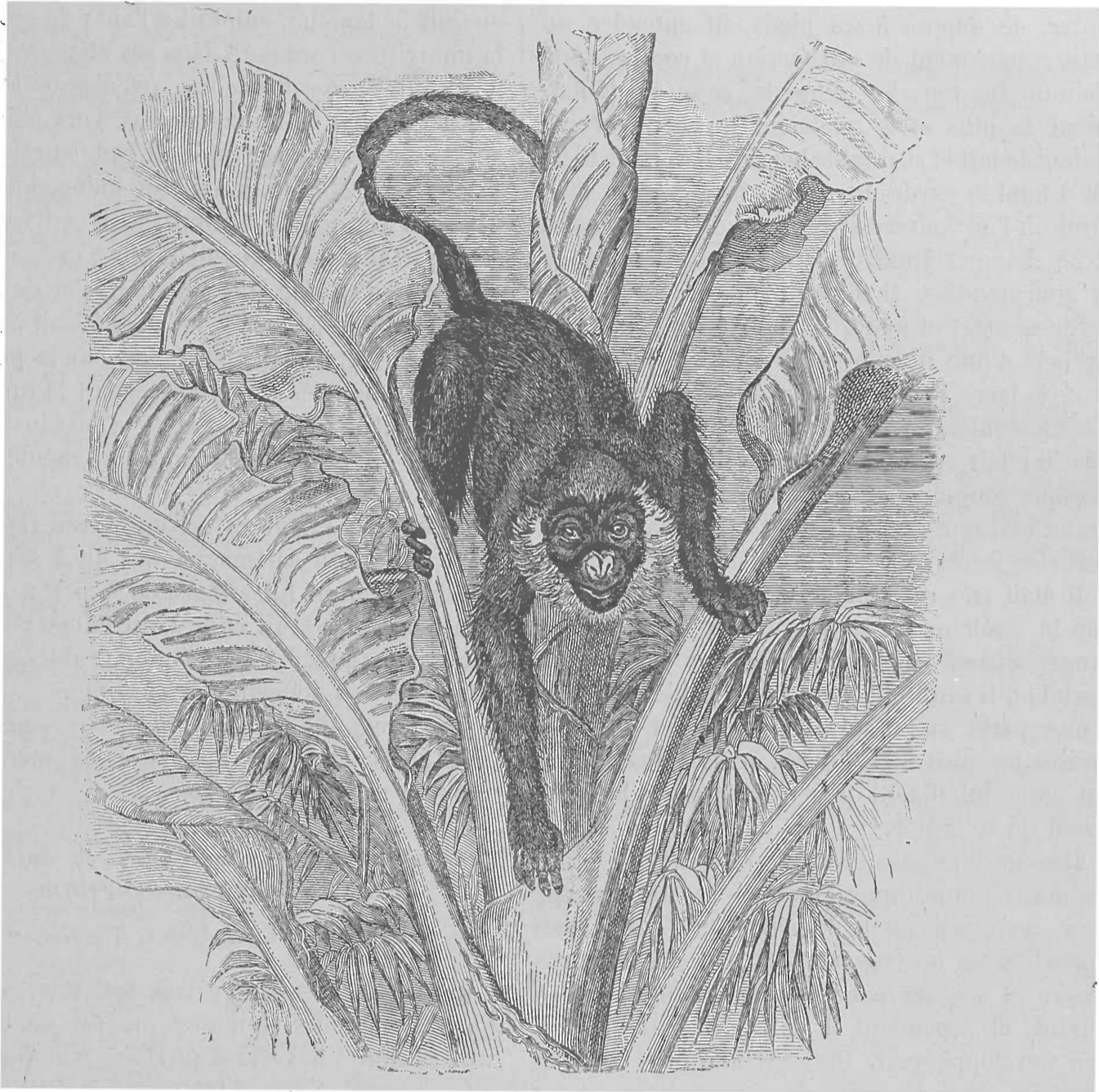


Fig. 45. Le Blanc-nez ou Ascagne

dans ce cas, n'eurent la moindre influence sur cet animal, qui, en outre, était voleur au plus haut degré et s'emparait de tous les objets brillants qu'il pouvait saisir et emporter. Mon ami habitait au Caire, la maison dans laquelle se trouve le comptoir de la compagnie des Indes orientales ; au rez-de-chaussée se trouvait le bureau et la caisse de la société. De fortes barres de fer les protégeaient contre les voleurs ordinaires, mais non contre la race de filous dont ce singe faisait partie. Un jour mon ami remarqua que les abajoues de son singe contenaient quelque chose ; il l'attira à lui et en examina le contenu. L'une d'elles contenait trois guinées, l'autre en contenait deux ; le singe les avait volées dans la caisse. Naturellement on rendit l'argent à son propriétaire, en le priant de veiller désormais à ce que ses fenêtres fussent fermées, pour empêcher le petit filou de recommencer.

BREHM.

J'ai amené dans mon village un cercopithèque qui eut bientôt conquis l'affection de mes parents et des autres personnes du voisinage ; cependant il se rendit coupable de plus d'un méfait. Il tourmentait souvent les poules de ma mère, et n'était jamais plus heureux que quand il pouvait les poursuivre et les effaroucher. Il parcourait la maison dans tous les sens, traversait la cuisine et la cave, visitait toutes les chambres, déchirait, mangeait ou emportait tout ce qu'il y trouvait à son goût. Mieux que personne, il était habile à dénicher les œufs des poules. Celles-ci avaient beau pondre dans les coins les plus cachés, Hassan, — c'était le nom de mon singe, — trouvait le nid et vidait les œufs. Le vol lui donna un jour l'occasion de faire preuve d'une intelligence vraiment humaine. Ma mère, l'ayant surpris avec le museau tout barbouillé de jaunes d'œufs, le gronda et le battit. Le lendemain, il lui apporta un œuf

I. — 9

entier, le déposa à ses pieds, fit entendre un petit grognement de satisfaction et continua son chemin. De tous les aliments, ceux qui le flat- taient le plus et le rendaient le plus heureux, étaient le lait et surtout le beurre. Il connut bien- tôt à fond le garde-manger, sut découvrir l'en- droit où l'on conservait ses mets de prédilection, et ne manqua jamais une occasion de satisfaire sa gourmandise. Il fut un jour attrapé dans le garde-manger et puni ; à partir de ce moment il s'y prit d'une manière plus adroite. Il enlevait toute la jarre, l'emportait sur un arbre et en man- geait le contenu sans être dérangé. Les premières fois, il jetait sur le sol la jarre vide et la cassait presque toujours ; il fut puni pour ce fait, et au grand plaisir de ma mère, il rapporta dans la suite les jarres vides, mais entières.

Il était très-curieux à voir lorsqu'il grimpaît sur le poêle ou sur un tuyau de poêle un peu long ; quand la chaleur devenait trop insup- portable, il sautillait avec un véritable désespoir d'une patte sur l'autre et exécutait ainsi les danses les plus drôlatiques ; mais jamais il ne fut assez intelligent pour abandonner la place avant de se brûler.

Hassan se montrait assez indifférent envers nos animaux domestiques, mais il se lia d'amitié avec un cynocéphale femelle, que j'avais aussi apporté avec lui (voyez p. 88) ; il se laissait ca- resser et soigner par ce singe comme un petit enfant, et cependant il avait déjà atteint tout son développement. Pendant la nuit il dormait toujours dans les bras du cynocéphale, et les deux s'enlaçaient d'une manière si intime qu'ils ne paraissaient plus qu'un seul être. Ces deux singes s'entretenaient souvent, très-longtemps, à l'aide de divers sons gutturaux, et parais- saient s'entendre à merveille. Malgré son âge, mon cercopithèque montrait une obéissance vraiment filiale envers sa protectrice, absolument comme le petit singe dont nous avons parlé (p. 63). Il la suivait partout où nous la condui- sions et entraînait toujours dans la chambre où nous menions son amie. Ce n'est qu'en sa compagnie qu'il se livrait à de plus grandes excursions et, tout en vaquant à ses occupations, il ne s'en éloignait jamais beaucoup et s'entretenait tou- jours avec elle. Il supportait souvent, sans mur- murer, de véritables méchancetés de sa part, et partageait tout avec sa mère adoptive : celle-ci ne lui en fut jamais reconnaissante. Lorsque Hassan voulait réserver quelque chose pour lui, la paix était troublée ; le grand cynocéphale se précipi- tait sur lui comme une bête furieuse, lui

ouvrait la bouche, enlevait à l'aide de ses doigts la nourriture contenue dans ses abajoues, man- geait tout et rossait encore, par-dessus le mar- ché, le pauvre petit malheureux sans défense.

Hassan se montrait assez aimable envers nous, mais il conserva toujours son indépendance. Il obéissait à la parole, quand c'était son bon plai- sir ; quelquefois il répondait bien, mais ne bou- geait pas de place. Lorsque nous l'attrapions et que nous le retenions de force, il faisait des con- torsions à faire croire qu'il était sur le point de rendre l'âme ; dès qu'on lui rendait la liberté, il se vengeait, en nous mordant, et se sauvait en- suite en faisant entendre des grognements de contentement.

Malheureusement le second hiver rigoureux qu'il passait en Allemagne mit fin à ses jours. Toute la maison fut affligée de sa perte, comme si la mort nous avait enlevé un enfant ; chacun oubliait ses méchancetés innombrables pour ne songer qu'à sa douceur et à sa gaieté.

Les cercopithèques ne sont pas tous aussi gra- cieux ; certains d'entre eux paraissent même très- moroses et très-maussades.

**LE CERCOPITHEQUE GRIS VERT OU GRIVET. —  
CERCOPITHECUS GRISEO-VIRIDIS.**

*Der Abalandi der Araber, The Grivet.*

**Caractères.** — Le grivet ou tota, comme quelques auteurs le nomment, est de couleur vert sombre : le vert est produit, comme cela a été récemment démontré, par les poils noirs et jaunes ; les membres et la queue sont d'une teinte plus grise que le reste du corps, la partie jaune du pelage changeant en un blanc som- bre. La partie interne des membres et l'abdomen sont légèrement teintés de blanc. La peau nue de la face, des oreilles et des mains est noire, tachetée de ces teintes d'un violet foncé qui se rencontrent chez la plupart des singes. De chaque côté de la tête, les poils blancs se dressent comme des favoris et donnent à l'animal une physionomie éveillée.

**Distribution géographique.** — Le grivet ha- bite l'Afrique : il est commun en Abyssinie.

**LE CERCOPITHEQUE ROUGE OU PATAS — CERCO-  
PITHECUS RUBER.**

*Der rothe Affe, The Patas.*

Ce singe pourrait bien être le *Callitriche* de Pline.

On trouve son image sur les monuments

égyptiens; on le trouve même à l'état de momie dans les puits de Sakhahra, quoiqu'on ne sache pas au juste pour quelle raison on lui a donné la préférence.

**Caractères.** — Le cercopithèque rouge est un animal très-élégant (*fig. 43*) : sa fourrure est jaune d'or en dessus, blanche en dessous, ainsi que la barbe; il a la face, les oreilles, les mains noires et les yeux entourés d'un anneau rouge de chair.

Sa taille est un peu plus grande que celle de l'espèce précédente.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Pendant sa jeunesse, le cercopithèque rouge est vif, doux et plaisant; à mesure qu'il vieillit, il ne conserve aucune de ces qualités. Il perd entièrement sa douceur, mord tout ce qu'il peut atteindre, et devient très-irritable; la colère lui donne une physionomie qui prête à rire, sa bouche s'ouvrant alors comme s'il bâillait.

C'est le singe le plus ennuyeux et le plus désagréable qu'il soit possible de rencontrer : sa gentillesse est loin de répondre à sa beauté.

Cette espèce ne se réunit jamais par bandes bien nombreuses.

**LE CERCOPITHÈQUE DIANE. — CERCOPITHECUS DIANA.**

*Die Diana, The Diana Monkey.*

**Caractères.** — Il est assez petit, et ses formes sont grêles (*fig. 44*). Le mâle est facilement reconnaissable à sa barbe, à ses longues moustaches et au croissant de poils blancs, encadrés de noir, qui surmonte le front. Il a le dos et la région lombaire d'un beau pourpre, la partie inférieure du corps blanchâtre, les cuisses jaunes par derrière, et la face noire. La femelle n'a pas de barbe.

Parmi les cercopithèques, celui-ci se distingue également par sa beauté.

**Distribution géographique.** — Cette espèce habite la côte occidentale d'Afrique, et notamment la Guinée et le Congo, où les nègres lui donnent le nom d'*exquima*.

**LE BLANC-NEZ OU ASCAGNE — CERCOPITHECUS PETAURISTA**

♂

*Die Weiss Nase, The White-Nose Monkey.*

C'est encore une des espèces les plus remarquables de ce groupe : nous la représentons *fig. 45*.

**LE CERCOPITHÈQUE FULIGINEUX — CERCOPITHECUS ou CERCOCEBUS FULIGINOSUS.**

*Der Mohrenaffe, The Sooty Mangabey.*

**Caractères.** — Il a quelques analogies avec les espèces du groupe suivant, par sa taille ramassée et son museau saillant et épais (*fig. 46*). Sa longueur, y compris celle de la queue, dépasse trois pieds, l'envergure des bras n'est que de deux pieds.

Son pelage est brun-noir en dessus, un peu grisâtre en dessous.

**Distribution géographique.** — Il vit, comme les précédents, sur les côtes de la Guinée.

**Domesticité.** — On le rencontre rarement dans les ménageries.

**LES MACAQUES. — MACACUS.**

*Die Makaken, The Macaques.*

Sur les côtes de Guinée, on désigne tous les singes sous le nom de *macak* ou *makako*; dans le langage scientifique, ce nom revient à une tribu peu nombreuse, dont les espèces vivent dans la partie sud-est de l'Asie et en Afrique.

Dans ces derniers temps, certains naturalistes ont divisé cette tribu en deux, et distingué les macaques asiatiques, pourvus d'une queue (*Macacus*), des singes africains sans queue ou magots (*Inuus*), qui vivent aussi sur les rochers de Gibraltar. Ces deux groupes ont tant de caractères communs dans leurs formes et dans leur manière de vivre qu'on peut très-bien les réunir.

**Caractères.** — Tous ces singes sont trapus; leurs membres sont réguliers et assez vigoureux, leur museau est très-saillant; ils ont cinq doigts aux quatre mains et des pouces très-longs; leur pelage est doux et lâche. La queue varie de longueur chez les diverses espèces; chez les uns, elle n'est qu'un tronçon; chez d'autres elle a une longueur moyenne; chez d'autres encore, sa longueur dépasse celle du corps.

**Distribution géographique et habitat.** — Jadis les macaques étaient répandus sur une partie considérable de l'Europe; maintenant encore ce sont les singes qui remontent le plus vers le nord. Les espèces à queue rudimentaire habitent le nord de l'Afrique et le Japon, les espèces à queue longue habitent les Indes orientales, le continent et les îles. Ils remplacent les cercopithèques dans ces contrées; mais ils ont beaucoup de rapports avec les cynocéphales et

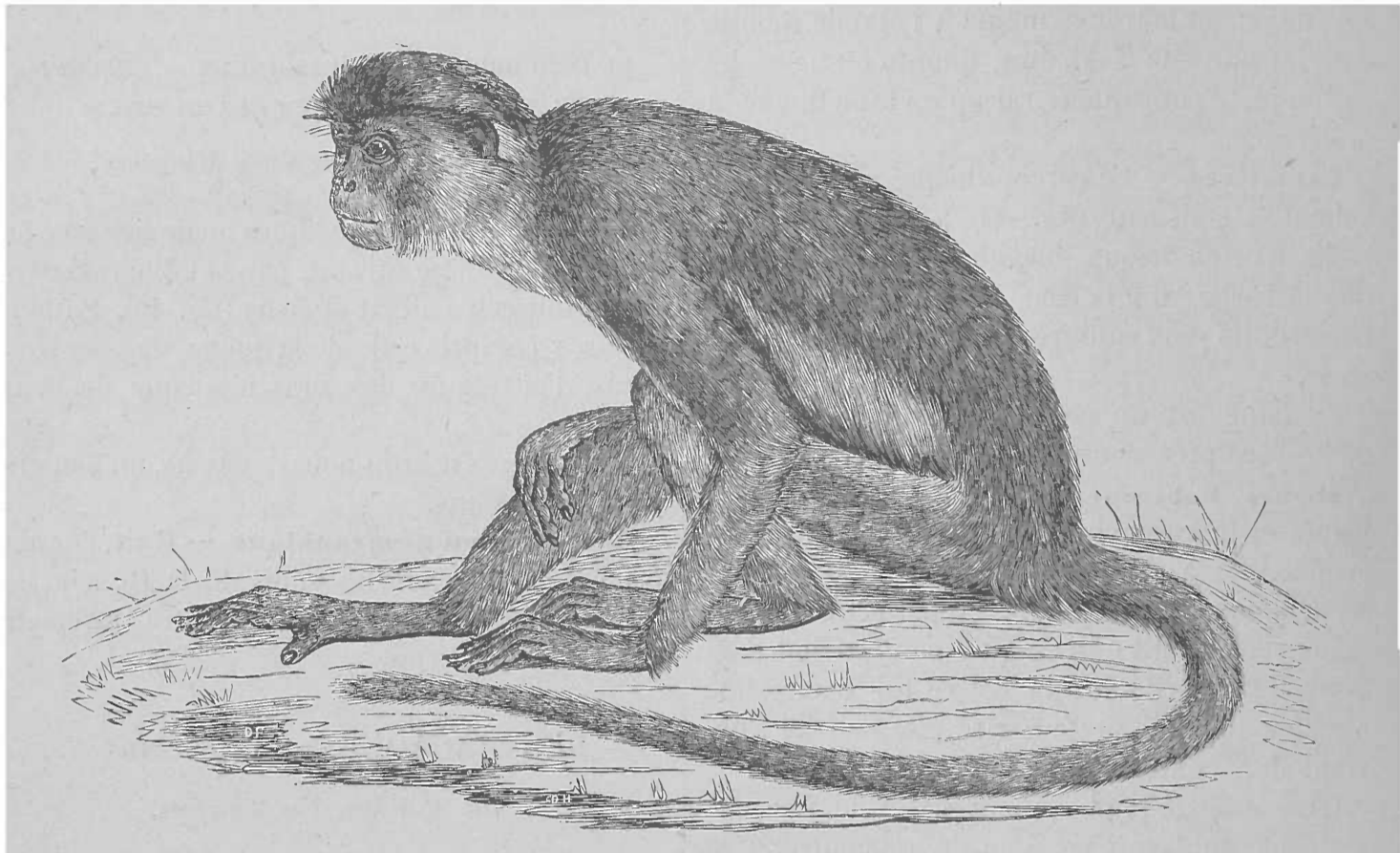


Fig. 46. Le Cercopithèque fuligineux.

ils établissent le passage naturel des premiers aux seconds. Cette position intermédiaire entre les cercopithèques et les cynocéphales ressort de leurs habitudes : tantôt ils vivent dans les forêts comme les cercopithèques, tantôt sur les rochers comme les cynocéphales.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Doux et gais comme les cercopithèques, pendant leur jeunesse, ils deviennent méchants et insolents comme les cynocéphales en vieillissant. D'ailleurs, ils sont aussi impudents que les uns et les autres.

**Domesticité.** — Ils vivent en captivité et s'y propagent plus facilement que les autres singes.

**LE MACAQUE COMMUN ou MACAQUE BONNET  
CHINOIS — *MACACUS SINICUS*.**

*Der Hutaffe* ou *Gemeine Makako* ou *Munga*, *The Bonnet Macaque*.

**Caractères.** — Sa taille ne dépasse pas un pied, la longueur de sa queue est d'un pied et demi ; son corps est assez grêle, son museau aplati et saillant, le poil de la partie supérieure de la tête est radié (*fig. 47*). La couleur générale de son corps est d'un vert grisâtre un peu fauve, elle est produite par l'ensemble des poils gris, annelés de noir et de jaune ; la partie inférieure est blanchâtre ; les mains et les oreilles sont noires.

Il se distingue en tout des cercopithèques

par la structure plus robuste de tout son corps.

**Distribution géographique et habitat.** — Il habite le Malabar où il porte le nom de *munga* ou de *malbrouk* ; c'est de là que viennent les individus que l'on rencontre souvent dans nos ménageries.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Sa vie à l'état de liberté paraît être très-douce. Il fréquente les forêts les plus épaisses du Malabar, sans jamais y être inquiété par un ennemi quelconque. Les indigènes le regardent comme un être sacré et lui permettent d'agir selon son bon plaisir dans leurs champs et dans leurs jardins ; ils lui élèvent même des temples et créent à son intention des jardins fruitiers, pour témoigner leur vénération à ce singulier saint. Je ne sais pas si on lui attribue des actes héroïques comme au houlman.

Très-probablement ces témoignages de vénération, dont il est difficile de pénétrer la cause, ont quelquefois fait confondre le malbrouk avec un autre singe indien.

**Domesticité.** — Le macaque commun, sous le rapport du caractère, est le singe par excellence. Il est mobile comme une girouette ; son humeur change à chaque instant, sans la moindre cause, et il est à peu près impossible de savoir à quoi s'en tenir avec lui. Son espièglerie et sa vivacité, le talent d'imitation qu'il possède au plus haut degré, en font cependant un com-

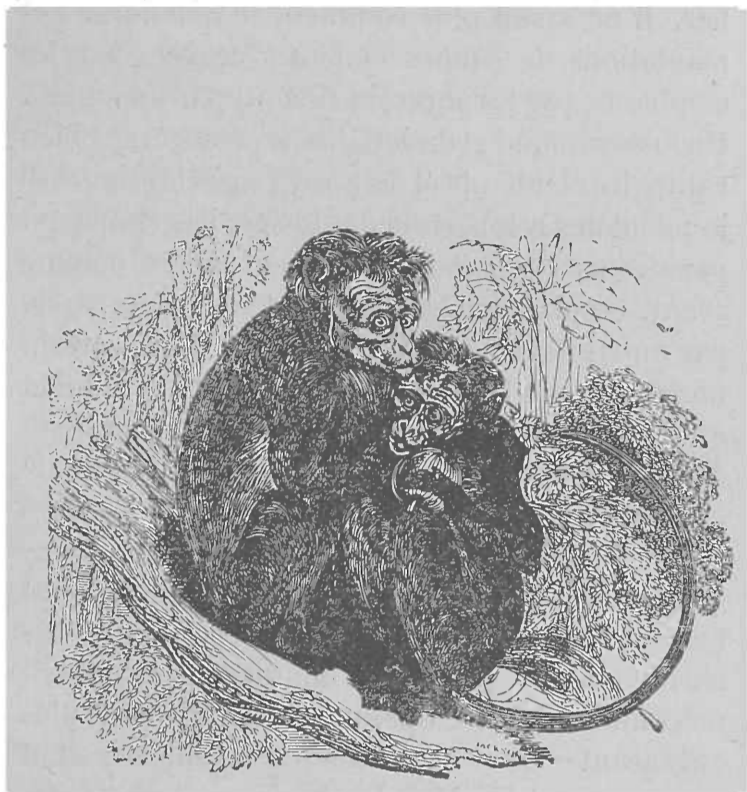


Fig. 47. Le Macaque commun.



Fig. 48. Le Rhésus.

pagnon agréable et permettent d'oublier ses méchancetés et sa figure vraiment hideuse.

#### LE MACAQUE RHÉSUS — *MACACUS RHESUS*.

*Der Bhunder* ou *Rhesus*, *The Rhesus*.

**Caractères.** — Le rhésus a un pied et demi de long ; sa queue n'a qu'un demi-pied ; son corps est vigoureux et trapu ; il a le dessus du corps couvert de poils touffus, le dessous est moins fourni. La peau est lâche et forme des plis au cou, à la poitrine et au ventre. Son pelage est verdâtre ou gris-jaune en dessus, jaunâtre aux cuisses et blanc en dessous. La queue est verdâtre supérieurement, grisâtre inférieurement. La face, les oreilles et les mains sont cuivrées et les callosités d'un rouge vif. La femelle laisse généralement pendre la queue, le mâle la courbe un peu en dedans (*fig. 48*).

**Distribution géographique.** — Ce singe est très-répandu dans les Indes et s'élève à dix mille pieds au-dessus du niveau de la mer.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Les indigènes considèrent le rhésus comme une divinité, comme une espèce d'archange, auquel, dans leur croyance, ils témoignent un très-grand respect.

« Dans le voisinage de Bindrabun (forêt de singes), » dit le capitaine Johnson, « on rencontre plus de cent jardins bien fournis, dans lesquels on cultive toutes sortes de fruits pour l'entretien

de ce singe. Les personnes riches du pays témoignent ainsi leur vénération à leur dieu.

« En traversant, un jour, l'une des routes de Bindrabun, je remarquai un vieux rhésus qui me suivait d'arbre en arbre ; tout à coup il descend, m'enlève mon turban, et s'éloigne rapidement.

« J'habitai une fois cette ville pendant tout un mois ; je demeurais dans une grande maison, située sur le bord du fleuve, et appartenant à un riche indigène. La maison n'ayant pas de portes, les singes entraient souvent dans la chambre même que j'occupais, et enlevaient du pain et d'autres objets devant nos yeux. Lorsque nous dormions dans un coin de la chambre, ils se montraient bien plus hardis voleurs. J'ai souvent fait semblant de dormir pour les observer à mon aise et j'admirais leur habileté et leur adresse. Ils faisaient des bonds de douze à quinze pieds, d'une maison à l'autre, avec un ou deux petits sous le ventre et une charge de pain, de sucre et d'autres objets dérobés dans les mains.

« Dans une excursion que je fis à Jeckarry, nous avons dressé nos tentes dans un grand jardin de mangoustans et avons attaché nos chevaux à une petite distance. Pendant que nous étions à table, le palefrenier vint nous dire que l'un des chevaux avait rompu ses liens, parce que les singes l'avaient effrayé par leurs cris et en lançant des branches sèches du haut des arbres ; il nous avertit aussi que les autres chevaux al-

laient probablement en faire autant si nous ne venions pas à son aide. A l'issue du repas, je pris mon fusil pour aller chasser les singes, et j'en tirai un qui se sauva rapidement au milieu des branches, où il s'assit en essayant d'arrêter avec ses mains et de faire coaguler le sang qui coulait de ses plaies. Ce spectacle me causa une grande émotion et me fit perdre toute envie de continuer ma chasse. Un palefrenier vint immédiatement après ma rentrée nous raconter que l'individu que j'avais tiré était mort, mais que les autres singes étaient venus l'emporter, on ne savait où.

« Un homme digne de foi m'a raconté que la vénération des indigènes pour ce singe est aussi grande que celle que reçoit le houlman. Les indigènes de Baka laissent le dixième de leurs moissons sur les champs pour les singes, qui descendent immédiatement des montagnes pour lever la dîme. »

Tout Hindou paye de bon cœur cette dîme et fait preuve d'une modération et d'une charité qui, quoique souvent ridicules, lui font honneur et pourraient souvent nous servir d'exemple sous beaucoup de rapports. On ne saurait trouver ridicule ou inconvenant qu'ils protègent contre les étrangers les animaux qu'ils aiment : il serait plus juste de les louer du sentiment qui les porte à les défendre contre toute violence. Il faut avouer cependant que les Hindous poussent un peu trop loin leur système protecteur, lorsqu'ils vont jusqu'à vouloir punir de mort l'homme qui a ôté la vie à un de leurs singes. Deux jeunes officiers anglais ayant commis l'imprudencé de tuer un rhésus dans une partie de chasse, les indigènes se soulevèrent en masse et voulurent les lapider. L'éléphant qui les portait se mit à fuir, se jeta dans le fleuve, nagea en suivant le cours de l'eau et finit par prendre pied à un mille au-dessous de la ville soulevée, mais les deux cavaliers avaient péri dans les flots.

Il est bien difficile qu'un étranger puisse vivre dans le voisinage de ce singe sans concevoir pour lui la plus grande aversion. Il est presque impossible de faire un jardin ou une plantation quelconque sans que les demi-dieux, partout tolérés, détruisent ou pillent tout. Les sentinelles employées à les éloigner ne suffisent pas à la peine ; lorsqu'on les chasse d'un côté, ils viennent par l'autre. Des feux allumés, des épouvantails quelconques, ne les arrêtent pas, et les tuer, comme nous venons de le voir, c'est risquer sa propre vie.

On raconte qu'un Anglais, qui habitait le pays, vit, pendant deux ans, ces animaux lui tout déro-

ber. Il ne savait plus comment se défendre. Ses plantations de cannes étaient saccagées par les éléphants, par les porcs, et surtout par les singes. Un fossé profond et un échelier le protégèrent bien contre les éléphants et les porcs ; mais les singes se jouaient des remparts et des fossés ; ils grimpaient par-dessus l'échalier et volaient après comme avant. Le planteur eut alors l'idée de s'emparer, par un stratagème qui lui réussit, d'un certain nombre de petits rhésus, qu'il emporta chez lui et qu'il barbouilla d'une espèce d'onguent préparé d'avance et consistant en un mélange de sucre, de miel et d'émétique. Ainsi badigeonnés, les jeunes singes furent remis en liberté. Leurs parents inquiets, et qui épiaient leur retour, témoignèrent leur joie en les revoyant et s'empressèrent de débarrasser leur pelage de l'enduit qui les rendait méconnaissables. L'opération était d'autant plus engageante que la substance à enlever était douce au palais. Mais le plaisir que leurs fonctions de bons parents leur procuraient ne fut pas de longue durée, l'émétique ayant eu un prompt et entier effet. Dès ce moment, ajoute-t-on, les plantations de l'Anglais ne furent plus ravagées, les singes ayant été à tout jamais dégoûtés des cannes à sucre.

**Domesticité.** — On ne peut pas dire que le rhésus, en captivité, soit un animal agréable ; il est au contraire morose, colère, très-prompt à s'irriter ; il casse et brise tout ce qu'on place dans le voisinage de sa cage, et paraît éprouver le plus grand plaisir lorsqu'il a réussi à commettre quelque dégât. Il est jaloux, envieux, et devient furieux lorsqu'il voit manger un autre singe.

Le Muséum d'histoire naturelle de Paris ayant eu la bonne fortune, en novembre 1824, de recevoir une femelle en gestation, Fr. Cuvier put l'observer et recueillir, tant sur le premier âge du rhésus que sur le rôle de la mère, les faits curieux que voici : « Immédiatement après être né, le jeune rhésus s'attacha sous le ventre de sa mère, en se tenant fortement de ses quatre mains au pelage et porta sa bouche aux mamelons, qu'il saisit et qu'il ne quitta pas pendant environ quinze jours, gardant continuellement la même situation, toujours prêt à téter lorsqu'il en sentait le besoin, dormant quand sa mère était assise, mais ne lâchant pas, même pendant son sommeil, les poils qu'il avait saisis. Quant aux mamelons, il n'en abandonnait un que pour prendre l'autre ; et c'est ainsi que les premiers jours de sa vie se sont écoulés, ne faisant pas d'autre mouvement que celui de ses lèvres et de

sa langue pour téter et de ses yeux pour voir ; car, dès les premiers moments de sa vie, il parut distinguer les objets et les regarder véritablement ; il suivait des yeux les mouvements qui se faisaient autour de lui.

« Les soins de la mère, dans tout ce qui tenait à l'allaitement et à la sécurité de son nouveau-né, étaient aussi dévoués, aussi prévoyants que l'imagination peut se le figurer. Elle n'entendait pas un bruit, n'apercevait pas un mouvement sans que son attention fût excitée et qu'elle manifestât une sollicitude qui se reportait entièrement sur lui ; le poids de ce petit ne paraissait nuire à aucun de ses mouvements ; mais tous étaient si adroitement dirigés, que, malgré leur vivacité et leur pétulance, jamais son nourrisson n'en souffrait, jamais elle ne l'a heurté, même légèrement, contre les corps très-irréguliers, sur lesquels elle pouvait courir et sauter.

« Quinze jours après la naissance, le jeune rhésus se détacha de sa mère et montra dans ses premiers mouvements une prestesse tout instinctive. Dans chacune de ses gambades pour s'accrocher aux barreaux de sa prison, la tendresse maternelle se manifestait par une constante sollicitude ; et, suivant tous ses mouvements d'un œil attentionné, sa mère semblait en surveiller les suites, afin de parer assez vite aux accidents qui pourraient en résulter. A mesure qu'il grandissait, elle cherchait de temps en temps à l'éloigner d'elle, non par indifférence, mais pour exercer ses organes ; dans le danger, au contraire, elle le serrait avec amour dans ses bras, et bondissait dans sa prison en calculant tous ses gestes de manière à ce qu'il n'en arrivât point de mal à l'objet de ses affections. Ce jeune rhésus ne tarda pas à acquérir l'expérience de ses père et mère ; mais on peut dire que sous le rapport de la justesse du coup d'œil et de la certitude de la locomotion, il se montra dès le début aussi habile que les individus adultes. Après six semaines environ, il cherchait une nourriture plus substantielle que le lait, qui, jusqu'à ce jour, avait fait la base de son existence ; mais c'est alors que la mère montra le plus de sévérité ; qu'à l'affût des aliments saisis par son enfant, et sans doute dans la crainte de son inexpérience, elle les lui arrachait des mains et s'efforçait d'empêcher qu'il n'y touchât : pressé par la faim, ce jeune singe devenait très-entrepreneur, s'attirait parfois des corrections, et n'obtenait qu'à force d'adresse quelques parcelles des vivres qu'on plaçait dans sa cage. Son

pelage ne différait point sensiblement de celui de sa mère, excepté que sa teinte était plus claire, et que la peau du dessous du corps, presque nue, était plus bleuâtre. Sa tête volumineuse et arrondie lui prêtait une physionomie enfantine ; mais ses membres étaient grêles et peu nourris, et ses oreilles amplement développées. »

Ce jeune rhésus distinguait très-bien les personnes qui lui donnaient à manger ou qui le caressaient ; il était très-doux, et n'avait du caractère ordinaire des singes que la gaieté et la vivacité.

J'ai cité la remarquable observation du naturaliste français, parce que mes propres observations m'ont fait connaître, sous un autre jour, les rapports qui existent entre la mère et le petit chez les cercopithèques.

#### LE MACAQUE MAIMON. — *MACACUS NEMESTRINUS*.

*Der Schweinsaffe, The pig-tailed Macaque.*

**Caractères.** — Il se distingue des autres macaques par ses hautes jambes et surtout par sa queue très-courte, mince, enroulée comme celle du cochon, ce qui a fait aussi donner à l'espèce le nom de *Singe à queue de cochon*, ou simplement de *Singe-cochon*. Il a quelque analogie avec les cynocéphales. Les poils des parties supérieures sont longs et touffus ; ceux des parties inférieures et du dedans des membres, sont plus courts et clairsemés : tous sont soyeux. Son pelage est jaune verdâtre, chacun des poils étant alternativement vert d'olive, verdâtre, jaunâtre et noir ; les bras sont d'un jaune fauve, et la partie inférieure du corps est jaunâtre ou blanchâtre. La partie intérieure de la queue est d'un blanc roussâtre. La face, les oreilles, les mains et les callosités sont nues et d'une couleur de chair sale ; les paupières sont blanchâtres et les yeux bruns. Les poils du sommet de la tête rayonnent dans différents sens et rappellent le macaque commun. Ce singe a deux pieds huit pouces de haut, la longueur du corps est d'un pied neuf pouces, celle de la queue de six pouces (*fig. 49*).

**Distribution géographique et habitat.** — Le macaque maimon habite les forêts de Sumatra, de Bornéo et de la presqu'île malaise.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Il est très-vif et très-agile : dans le jeune âge, il est doux, affectueux, facile à dresser ; mais il ne conserve pas toujours ces bonnes qualités : en vieillissant, il devient souvent indocile et peu traitable.

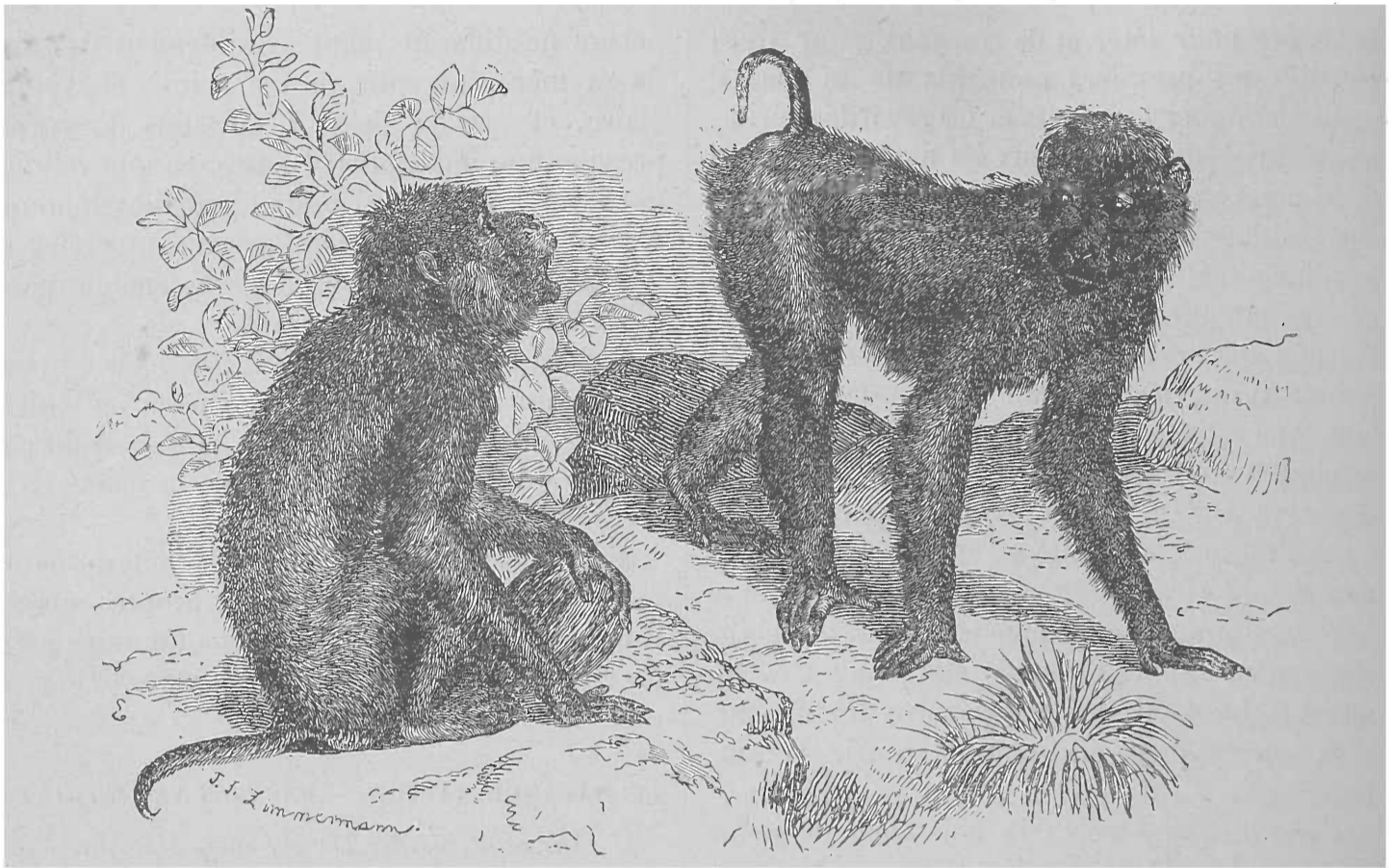


Fig. 49. Le Macaque maimon.

**Domesticité.** — Les Malais, qui lui donnent le nom de *barrou* selon les uns, de *brouh* ou *bruh* suivant les autres, savent mettre à profit sa docilité. Ils l'emploient à monter dans les arbres et notamment sur les cocotiers, pour en cueillir les fruits, ce qu'il fait avec beaucoup d'intelligence et d'adresse. Il sait distinguer les noix mûres de celles qui ne le sont pas, et ne détache jamais que les premières. De tous les singes, il est le seul qui rende service à l'homme et qui travaille réellement comme un animal domestique.

Le maimon supporte très-bien la captivité, même dans nos pays, où on l'a vu se propager plusieurs fois.

#### LE MACAQUE MAGOT. — *MACACUS INUUS*.

*Der Magot, The Magot ou Barbary Ape.*

Il est probable qu'il est connu depuis la plus haute antiquité ; les anciens Romains s'en servaient principalement pour étudier l'anatomie.

C'est évidemment le magot dont Pline rapporte qu'il imite tout, qu'il apprend le trictrac, qu'il distingue une image de cire, qu'il fait des petits dans les maisons, qu'il aime qu'on s'occupe de lui, etc.

Des écrivains postérieurs à Pline ont aussi fait mention du magot.

Léon l'Africain dit qu'on le trouve très-fréquemment dans les forêts de la Mauritanie, qu'il

ressemble à l'homme non-seulement par ses mains et ses pieds, mais même par sa figure, et que la nature l'a doué de la prudence la plus remarquable. Quant aux individus apprivoisés, il dit qu'ils exécutent les choses les plus incroyables, qu'ils sont très-colères et enclins à mordre, mais qu'ils se laissent facilement apaiser.

D'autres écrivains en parlent également dans des termes à peu près semblables.

**Caractères.** — Le magot est d'une taille élancée, ses jambes sont très-hautes. Il a la face ridée et couleur de chair ; les oreilles rondes, analogues à celles de l'homme ; la queue est à peine visible. Son pelage est assez riche, mais un peu clair-semé sur la face interne des membres. Sa barbe est d'un blanc jaunâtre, tandis que les poils du front et la bande de poils qui passe au-dessus des yeux sont noirs. Le dos et la face externe des membres antérieurs sont d'un brun verdâtre, la face externe des membres postérieurs et les mains sont d'une couleur jaune rougeâtre. La longueur de son corps est d'environ deux pieds (*fig. 50*).

**Distribution géographique et habitat.** — C'est le seul macaque de l'Afrique et le seul singe qui vive encore à l'état libre en Europe. Il habite le nord-est de l'Afrique.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Il vit par grandes troupes, sous la conduite d'un vieux mâle très-expérimenté. Il est très-prudent, rusé,



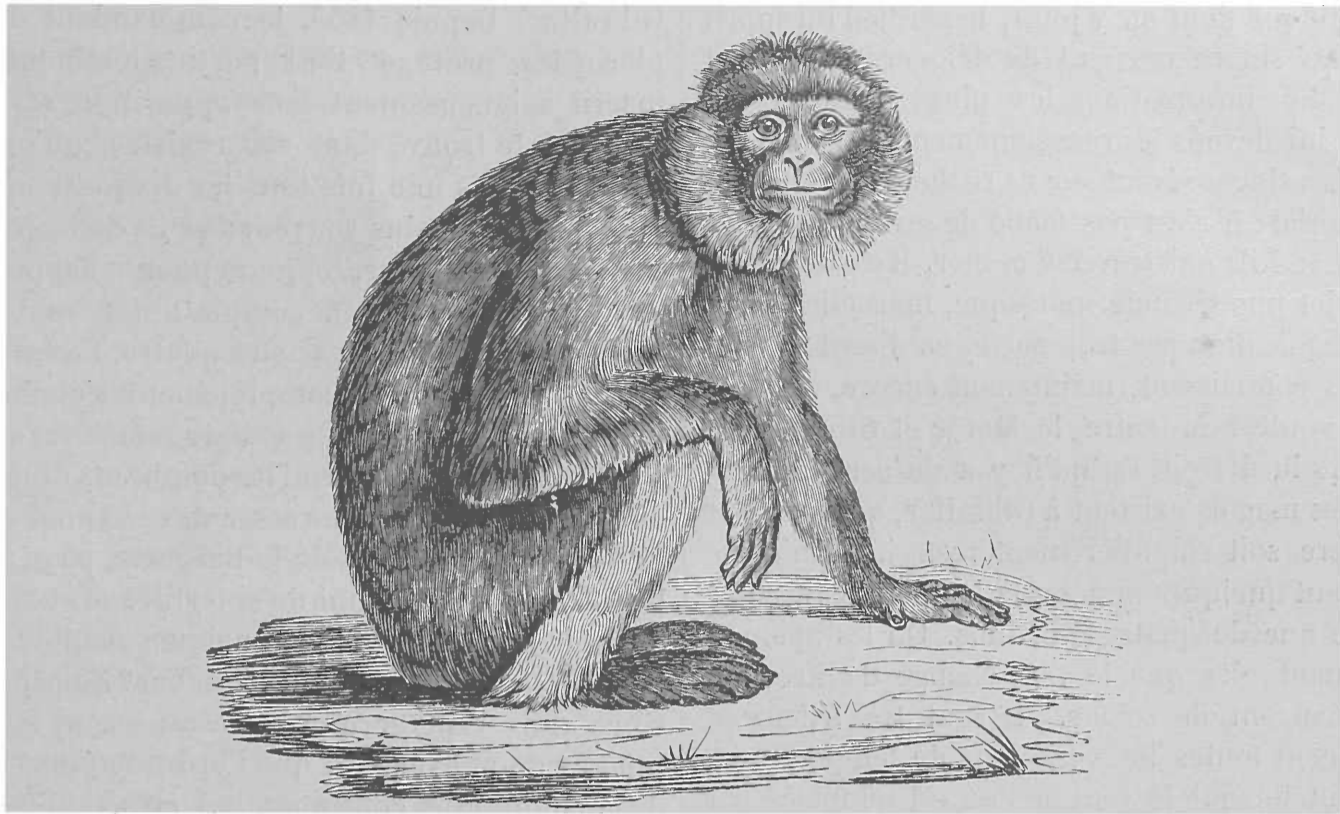


Fig. 50. Le Macaque Magot.

dissimulé, agile, adroit et vigoureux ; en cas d'attaque, il se défend avec courage et mord avec fureur. Lorsqu'il est excité, il fait plus de grimaces qu'aucun autre singe, remue très-rapidement ses lèvres dans tous les sens, et fait claquer quelquefois ses dents. C'est aussi par des grimaces et des claquements de dents qu'il témoigne ses désirs, son plaisir, son dégoût, son mécontentement et sa colère. La peur lui arrache un petit cri aigu. Lorsqu'il est furieux, il remue de bas en haut et de haut en bas son front couvert de rides, tend son museau et rapproche les lèvres de manière à donner à sa bouche une forme circulaire. Il habite les contrées rocheuses, comme les cynocéphales ; cependant il est aussi très-habile à grimper sur les arbres.

On prétend qu'il mange beaucoup d'insectes et de vers, et que, pour se les procurer, il retourne continuellement les pierres, qu'il fait quelquefois rouler du haut de la montagne jusqu'au fond des vallées. Cette manœuvre, sur les flancs des monts escarpés, n'est pas sans danger pour l'homme. Les scorpions sont pour lui un aliment de prédilection ; avant de les dévorer, il sait très-habilement arracher leur dard venimeux. Cependant il se contente aussi d'insectes et de vers de très-petites dimensions, et plus le gibier est petit, plus il le chasse avec passion et le mange avec délices. Lorsqu'il attrape un insecte, il le saisit délicatement, l'élève à la hauteur des yeux, le salue de sa plus souriante grimace et le mange ensuite. En captivité, une de

ses principales distractions consiste à délivrer les chiens, les chats, quelquefois même l'homme, de tous les insectes parasites ; lui-même se montre très-reconnaissant lorsqu'on lui rend le même service.

Pendant mon séjour dans l'Espagne méridionale (1856), je n'ai pu rien apprendre de certain sur la bande qui habite les rochers de Gibraltar. On m'a raconté qu'elle était toujours assez nombreuse, mais qu'elle ne se montrait pas fréquemment. Du haut de la forteresse on peut souvent voir, à l'aide de lunettes, des individus de cette espèce chercher leur nourriture en soulevant les pierres qu'ils font parfois rouler en bas de la montagne. Ils s'avancent très-rarement jusque dans les jardins. Les Espagnols ne savent rien de certain sur l'origine de ces animaux. Ils ignorent s'ils ont toujours été européens ou s'ils ont été rapportés d'Afrique et acclimatés dans le pays.

A.-G. Smith, dans une notice aussi attrayante qu'instructive, a publié (1) le résultat des observations et des renseignements qu'il a recueillis sur le magot.

L'existence de cette espèce en Europe ayant été souvent révoquée en doute, même par un capitaine de vaisseau qui avait fait de fréquentes descentes à Gibraltar, Smith avait presque perdu toute foi à leur présence dans cette localité.

Un jour qu'il était monté auprès du pavillon, sur le sommet du rocher, pour admirer la vue

(1) A. G. Smith, *Zoologist*, mai 1862.

magnifique dont on y jouit, le gardien lui apprit que les singes venaient de déloger. Smith prit alors les informations les plus soigneuses et nous lui devons les renseignements suivants.

« Les singes vivent sur ce rocher de temps immémorial ; il n'est pas facile de savoir comment ou quand ils ont traversé la mer. Il existe bien à ce sujet une légende moresque, mais elle donne une explication par trop naïve, en disant que ces singes connaissent, maintenant encore, un passage souterrain entre le Maroc et Gibraltar, à travers le détroit. Ce qu'il y a de certain, c'est que les magots existent à Gibraltar, quoique leur nombre soit singulièrement restreint, puisque, pendant quelques années, la bande n'était composée que de quatre individus. On les aperçoit rarement ; dès que le vent change de direction ils changent de séjour. Ils sont très-frileux et craignent toutes les variations de température ; surtout lorsque le vent de l'est est remplacé par le vent d'ouest et réciproquement, ils cherchent à s'en garantir en se cachant contre les rochers. Leur vivacité est très-grande. Ils se tiennent de préférence sur le bord des précipices, où ils rencontrent un grand nombre de trous et de cavernes qui sont pour eux un abri tranquille et sûr. La nourriture ne leur fait pas défaut, et ils paraissent très-bien nourris. Entre les pierres croissent des plantes en grand nombre dont ils mangent les feuilles et les fruits ; ils aiment surtout les racines sucrées du palmier nain qui est très-abondant sur ces rochers ; pour varier leur régime, ils mangent aussi des scarabées et autres insectes. A l'époque de la maturité des fruits, il paraîtrait qu'ils descendent quelquefois de leurs rochers pour piller les jardins de la ville ; mais ce fait mériterait confirmation. On croit généralement qu'ils sont très-craintifs, et l'on dit qu'ils se sauvent au moindre bruit ; le gardien cependant prétendait le contraire et me montrait quelques rochers d'où, le matin même, ils l'avaient fixé, sans s'émouvoir de son uniforme anglais. Ils étaient restés assez longtemps à environ trente ou quarante mètres du parapet contre lequel il s'appuyait, et s'étaient retirés sans se presser. Ils paraissent très-timides et très-peu sociables, car on ne les aperçoit que très-rarement et pour ainsi dire seulement pendant qu'ils délogent pour se garer du vent ; personne, pourtant, ne les poursuit, on évite soigneusement, au contraire, de les tourmenter. Je n'ai pu apprendre, au juste, depuis combien de temps on leur accorde cette protection ; mais elle doit certainement dater de l'époque où les Anglais ont pris possession de

Gibraltar. Depuis 1855, le commandant de la place les protège tout particulièrement, et inscrit soigneusement leur apparition et leur nombre. Je trouve dans son registre, qu'on les voit au moins une fois tous les dix jours, quelquefois un peu plus souvent ; qu'ils délogent en été comme en hiver, toujours pour échapper au vent. En 1856, on en comptait dix, mais ce nombre est tombé peu à peu à quatre. La colonie va malheureusement complètement s'éteindre, car les quatre survivants sont du même sexe. Ne se trouvera-t-il pas, parmi les nombreux officiers de Gibraltar, un homme assez dévoué pour aller chercher sur les côtes de la Barbarie, pays avec lequel on a aujourd'hui de si fertiles et si fréquentes communications, quelques magots que l'on mettrait en liberté sur le rocher ? Nous pourrions alors espérer que cette espèce se multiplierait de nouveau, et que l'ordre le plus élevé des mammifères continuerait à être représenté en Europe. »

Il est à peine nécessaire d'ajouter que nous partageons tous le désir de l'Anglais. La disparition de ces singes serait une véritable perte pour l'Europe.

#### L'OUANDEROU — *MACACUS SILENUS*.

*Der Bartaffe, Wanderu ou Nil-Bandar, The Wanderoo.*

**Caractères.** — Il ressemble autant aux cynocéphales à crinière qu'aux macaques. Son corps est trapu, sa queue de longueur moyenne. Une grande crinière entoure sa face, sa tête et ses épaules. La partie supérieure de son pelage est noire, les parties supérieures et les parties inférieures des membres sont d'un brun gris, comme la crinière, qui est plus foncée vers le haut qu'au menton. La face et les mains sont noires, les callosités sont rougeâtres. Lorsqu'il a atteint tout son développement, il a deux pieds de long, la queue ayant un pied (*fig. 51*).

**Distribution géographique et habitat.** — L'ouanderou habite principalement l'île de Ceylan et fréquente les forêts les plus épaisses.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Sa nourriture consiste en bourgeons et en feuilles. Il visite quelquefois les jardins et y occasionne souvent de grands dégâts. Thierbach raconte que les ravages faits par ces singes sont souvent pénibles à voir. Dans certains jardins, on ne trouve plus un seul fruit sur les cocotiers, et le sol est jonché de noix, tant mûres qu'à moitié vertes, détachées des arbres et rejetées par les singes.

**Domesticité.** — Malgré cela, les Malabares

estiment beaucoup l'ouanderou. Les chefs de ce peuple admirent son caractère sérieux et sa prudence. Ils font élever des petits et les dressent à toutes sortes de jeux, qu'ils exécutent réellement avec une adresse admirable. D'autres prétendent qu'en captivité cette espèce n'est propre à rien. Elle s'habitue à toute espèce de nourriture, s'apprivoise facilement, devient parfois cependant très-morose, et est alors très-désagréable. Elle a d'ailleurs les mœurs fort peu sociables, cherche à dominer tous les singes qu'on enferme avec elle, agace et tourmente les autres animaux, mord ses gardiens ; en un mot, elle se comporte généralement très-mal.

J'ai vu un ouanderou vivant à Amsterdam, mais je n'ai pu me rendre compte d'aucun des détails que je viens de donner. Ce singe était seul dans sa cage et n'avait aucune occasion de montrer son véritable caractère. Pour apprendre à bien connaître un singe, il faut le voir dans la société d'autres individus de son espèce et de sa famille. L'ouanderou dont je parle était silencieux et passablement ennuyeux, il se promenait de long en large dans sa cage, lentement et régulièrement, sans avoir l'air de s'occuper de ce qui l'entourait. Cependant, de temps en temps, un éclair de ses beaux yeux bruns prouvait qu'il n'était pas aussi indifférent qu'il voulait bien en avoir l'air. Il vivait sur le meilleur pied avec ses gardiens ; il était doux et humble en présence des étrangers.

## LES CYNOCÉPHALES CYNOCEPHALUS

*Die Pavianen* ou *Hundsköpfen*, *The Baboons* ou *Dog-headed Monkeys*.

Le groupe de singes dont nous allons maintenant nous occuper comprend des espèces très-intéressantes, mais qui n'ont généralement rien d'attrayant ni au physique ni au moral. Elles sont les plus hideuses, les plus grossières et les plus repoussantes de l'ordre des quadrumanes. Elles ont une double dose de laideur, et occupent le plus bas degré de l'échelle des singes ; car, chez elles, toute noblesse dans les formes ou dans les vêtements disparaît pour faire place aux passions les plus bestiales.

Une seule espèce, le cynocéphale gelada (*Cynocephalus gelada*), n'a été découverte que dans ces derniers temps : tous les autres étaient déjà connus des Égyptiens et, par eux, des Romains et des Grecs.

**Caractères.** — Avec Aristote(1), nous appelons ces singes *cynocéphales*, parce que la forme de leur tête ressemble plus à celle du chien qu'à celle de l'homme, avec lequel les autres singes ont quelque ressemblance. En réalité, la ressemblance entre ces deux animaux n'est que superficielle et même très-impairfaite ; car la tête d'un cynocéphale est la caricature de celle du chien, au même titre que la face du gorille est la caricature de celle de l'homme. Cependant le museau du cynocéphale le distingue de tous les autres singes, et nous pourrions laisser à Aristote l'honneur de lui avoir donné un nom.

Les cynocéphales sont les plus grands des singes après les oranges. Leur corps est trapu ; leurs muscles ont une grande puissance ; leur lourde tête s'allonge en un museau long, fort et tronqué au bout, boursoufflé ou sillonné de raies, et surmonté d'un nez saillant. Leur système dentaire ressemble à celui des carnassiers par leurs terribles canines tranchantes par derrière ; ils ont les lèvres très-mobiles, les oreilles petites ; leurs yeux, surmontés de crêtes sourcillières fort développées, expriment l'astuce et la méchancelé qui les caractérisent ; ils ont des membres courts et forts, cinq doigts aux mains, la queue tantôt courte, tantôt longue, couverte tantôt de poils lisses, tantôt de poils touffus, des callosités repoussantes, très-grandes et vivement colorées. Leur pelage est long et lâche ; la couleur en est grise, gris-jaune, verdâtre, gris-verdâtre, etc. Chez certaines espèces, la tête, le cou et les épaules sont entourés d'une riche crinière.

**Distribution géographique et habitat.** — Les cynocéphales habitent l'Afrique et les régions de l'Asie les plus voisines de l'Afrique, l'Arabie Heureuse, le Yémen et le Hadramaout. Ils ne paraissent pas dépasser le golfe Persique et le Tigre, et c'est évidemment l'Afrique qui doit être considérée comme leur véritable patrie. On rencontre dans différentes régions des races particulières, qui s'étendent d'ailleurs en plusieurs pays. Ainsi, par exemple, on trouve dans l'Afrique orientale, et surtout en Abyssinie, trois espèces ; dans le voisinage du Cap, deux autres ; et dans l'Afrique occidentale, également deux.

Les cynocéphales sont de véritables singes de rochers, ils habitent les hautes montagnes ou du moins les contrées montagneuses les plus élevées de l'Afrique. On ne les rencontre pas dans les forêts, ils semblent éviter les arbres et n'y montent qu'en cas de nécessité. Ils s'élèvent sur les mon-

(1) *Cynocéphale*, de κύων, κυνός, chien ; κεφαλή, tête.

tagnes jusqu'à dix ou douze mille pieds au-dessus du niveau de la mer, quelquefois même jusqu'à la limite des neiges perpétuelles ; cependant ils paraissent préférer les contrées montagneuses de quatre à six mille pieds de hauteur. Les voyageurs les plus anciens avancent que les montagnes sont leur véritable patrie. Barthema de Bologne, qui traversa l'Arabie en 1503, rapporte qu'il a vu sur le chemin de la ville de Zibit, à une demi-journée de marche de la mer Rouge, sur une montagne d'accès difficile, plus de deux mille singes, semblables au lion par l'aspect et par la force. On ne pouvait passer par ce chemin qu'en se faisant accompagner d'une centaine de personnés, pour être en mesure de se défendre de leurs attaques. La plupart des autres voyageurs qui ont parcouru les contrées qu'habitent ces singes, sont également d'accord pour regarder les cynocéphales comme des animaux de montagne, et l'on est certainement en droit de s'étonner que des naturalistes plus modernes aient assigné à ces animaux les forêts vierges comme habitation.

**Mœurs, habitudes et régime.** — La nourriture des cynocéphales est en rapport avec leur genre de vie. Elle consiste en oignons, en racines tuberculeuses, en herbes, en fruits de plantes rampantes ou médiocrement élevées, en fruits tombés des arbres, en insectes ; les araignées, les œufs d'oiseaux, etc., entrent aussi dans leur régime. Une plante africaine très-recherchée par ces singes a reçu, pour cette raison, le nom de *Babuina*, que porte une espèce de ce genre. Les cynocéphales exercent les plus grands ravages dans les plantations, mais surtout dans les vignobles ; on a prétendu qu'ils exécutent leur pillage d'après un plan mûrement discuté ; qu'ils emportent souvent de grandes quantités de fruits jusque sur les sommets les plus élevés de leurs montagnes et les y mettent en réserve pour des temps plus durs ; l'on va jusqu'à raconter de quelle manière ils font la chaîne pour se passer les fruits de main en main. L'on dit encore que si on vient les déranger pendant qu'ils sont en train de piller, ils se hâtent d'arracher les courges, les concombres, les melons ou les grenades, qui sont sous leurs mains, de les emporter, de les jeter en lieu sûr, en dehors du jardin, et de venir ensuite les reprendre pour les transporter, d'étape en étape, pour ainsi dire, sur quelque point élevé de leur habitation. Enfin l'on assure que la sentinelle (qu'ils placent réellement lorsqu'ils vont au pillage) doit annoncer à *Messieurs les voleurs*, par un cri, l'arrivée de l'homme. La vigilance de

la sentinelle est à toute épreuve, car elle sait que si elle manque à son devoir, ses camarades la tuent.

Ce sont là des contes exagérés : ce qui est avéré, c'est que tous les cynocéphales sont une véritable plaie pour les indigènes, auxquels ils causent les plus grands dommages.

Chez les cynocéphales, plus que chez les autres singes, tout dénote l'animal terrestre. La structure de leur corps les attache au sol et leur permet à peine de grimper sur les roches ; à plus forte raison ont-ils de la difficulté à grimper sur les arbres. On les voit toujours marcher sur les quatre pattes, et s'ils se mettent sur deux jambes, ce qui leur arrive très-rarement, ce n'est que pour regarder tout autour d'eux ; d'ailleurs, ils ne peuvent prendre cette position qu'en appuyant le corps sur l'un des pieds de devant. Leur démarche ressemble plus à celle d'un chien lourd qu'à celle d'un singe. Lorsqu'ils sont calmes et peu pressés, leurs pas sont lents et lourds ; lorsqu'ils sont poursuivis, ils prennent un galop accompagné des plus singuliers mouvements. Tout leur corps se balance, le derrière surtout ; leur queue est recourbée d'une manière si provoquante, leurs petits yeux brillants ont quelque chose de si impertinent, que la simple vue de ces singes suffit pour se faire une idée de leurs instincts abjects.

Leurs facultés intellectuelles ne contredisent en rien l'impression qu'ils produisent à la première vue.

L'amour sensuel des cynocéphales est vraiment hideux ; leurs gestes et leur impudence dépassent alors tout ce qu'il y a de plus repoussant chez les autres animaux ; et ce n'est qu'alors aussi que leurs passions se manifestent dans toute leur plénitude. Il est à peu près avéré qu'ils enlèvent quelquefois des négresses ou tout au moins les attaquent et les maltraitent. Ils peuvent même devenir excessivement insupportables par leur importunité et leur impudence.

« Les cynocéphales, dit Scheitlein, sont tous plus ou moins méchants, sauvages, colères, impudents, lascifs, astucieux ; leur museau n'est qu'un grossier museau de chien, leur visage est défiguré, leur postérieur est tout ce qu'il y a de plus dégoûtant. Le regard est rusé, l'âme méchante. Par contre, ils sont plus dociles que ceux que nous avons déjà vus, et témoignent plus d'intelligence, toujours accompagnée de malice. Ce n'est que chez les cynocéphales qu'on peut réellement constater le deuxième caractère distinctif du singe, l'instinct de l'imitation, qui paraît



Fig. 51. L'Ouanderou.

trait devoir les rendre tout à fait semblables à l'homme, ce qui toutefois n'a jamais lieu. Leur lubricité dépasse tout ce qu'on peut imaginer. Ils remarquent facilement les pièges et les dangers et se défendent avec autant d'ardeur que de ténacité contre leurs ennemis.

« Quelque méchant que soit leur naturel, on peut, lorsqu'ils sont jeunes, les changer, les apprivoiser, les habituer à l'obéissance; seulement, à mesure qu'ils vieillissent, les sentiments s'émeussent et le vieux naturel reprend le dessus. Alors ils n'obéissent plus, grincent des dents et mordent comme à l'état sauvage. L'éducation ne jette donc pas chez eux des racines assez profondes. On dit qu'en liberté ils sont plus intelligents et plus ingénieux, à l'état de domesticité ils sont plus doux et plus instruits.

« S'il est vrai, comme on le prétend, qu'à l'état de liberté ils se réunissent pour attaquer l'homme et les grands animaux à coups de bâtons, l'éléphant, par exemple, cela prouverait qu'ils ont quelque chose de l'intelligence du chien et même de celle de l'homme. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'ils lancent, tous ensemble, du haut des arbres, leurs ordures sur leurs ennemis et qu'ils en lâchent à volonté, à peu près comme les chiens urinent quand ils veulent. »

Je ne puis que souscrire à ce que dit Scheitlein : sa description est exacte ; l'esprit des cyno-

céphales est pour ainsi dire l'esprit de singe complet, mais complet dans le mauvais sens plutôt que dans le bon. On ne peut toutefois refuser à ces quadrumanes quelques bonnes qualités. Ils ont les uns pour les autres et principalement pour leurs enfants, un amour extraordinaire ; ils aiment aussi l'homme qui les a soignés et élevés, et se rendent même utiles de diverses manières. Mais toutes leurs bonnes qualités ne compensent pas leurs défauts. La ruse et la perfidie se rencontrent chez tous les cynocéphales ; ils se distinguent surtout par leur caractère irascible. Leur colère éclate avec autant de rapidité qu'un feu de paille ; mais elle dure plus longtemps et ne s'éteint pas aussi facilement. Une simple parole, un rire un peu moqueur, un regard oblique peut irriter un cynocéphale, et dans sa rage il oublie tout, même celui qu'il caressait quelques instants auparavant. Ces animaux restent donc toujours dangereux ; leur bestialité revient souvent tout d'un coup, et ils sont vraiment terribles vis-à-vis de leurs ennemis.

**Chasses et combats.** — Les cynocéphales vivent en sécurité dans leur patrie ; les animaux féroces et l'homme les redoutent et évitent autant que possible de les rencontrer. A la vérité, ils fuient l'homme ; mais lorsque la nécessité les y pousse, ils acceptent le combat

avec lui, comme avec les carnassiers, et ce combat a ses dangers ; car ils attaquent presque toujours en nombre. Le léopard paraît être leur ennemi le plus redoutable ; cependant il poursuit plutôt les jeunes que les vieux, et il n'attaque pas un troupeau de cynocéphales. Le lion même, s'il faut en croire les indigènes, ne s'y hasarde pas. Les cynocéphales viennent facilement à bout des chiens, et pourtant ces nobles animaux ne connaissent pas de plus grand plaisir que de leur faire la chasse. On pourrait croire qu'un chien qui a eu à souffrir des dents d'un de ces dangereux quadrumanes, hésitera à se battre de nouveau avec lui : il n'en est rien pourtant. Les chiens de chasse des habitants du Cap abandonnent toutes les pistes pour suivre celle d'un cynocéphale. Des témoins oculaires affirment que le combat que se livrent ces animaux est réellement terrible ; les planteurs du Cap craignent beaucoup plus pour leurs chiens, lorsqu'ils poursuivent un cynocéphale, que quand ils se battent contre le léopard.

Lorsqu'une bonne meute aperçoit une bande de cynocéphales, elle se précipite avec fureur sur elle et la suit dans sa fuite. Bientôt singes et chiens se dispersent. Les cynocéphales les plus faibles se hâtent d'atteindre les rochers pour s'y mettre en sûreté ; les mâles les plus forts marchent un peu plus lentement et appellent ainsi les chiens de leur côté. De temps en temps ils tournent la tête et lancent aux poursuivants un regard méchant et astucieux. Enfin le chien atteint son ennemi et cherche à le saisir. Mais le cynocéphale, se retournant brusquement, en poussant un cri épouvantable, saute sur lui, s'attache avec ses quatre pattes à sa poitrine et à son cou, le mord profondément plusieurs fois soit à la gorge, soit à la poitrine, lutte et roule avec lui sur le sol, lui fait de nouvelles morsures et le laisse enfin étendu par terre, couvert de blessures et de sang ; lui-même se sauve sur les rochers en poussant des cris de victoire vraiment diaboliques.

De bons chiens, ayant de l'expérience, savent échapper à ce danger. Ils restent toujours en meute et s'attaquent à des singes isolés. Aux prises avec trois ou quatre chiens, un seul singe ne peut guère faire valoir ses armes dangereuses, et succombe s'il ne parvient à leur échapper.

Les chiens et les léopards sont donc les seuls ennemis sérieux du cynocéphale.

Les oiseaux de proie ne lui font jamais la chasse. L'aigle, le plus fort de tous, n'oserait même pas attaquer le plus faible petit cynocéphale.

Les reptiles seuls ont le pouvoir de leur inspirer de l'effroi. Le plus petit serpent produit une frayeur indescriptible dans une bande. Il est probable que les singes ont eu occasion d'apprécier les dangereux effets de la morsure des serpents venimeux ; car ils vivent dans la crainte continue des reptiles. Jamais un cynocéphale ne retourne une pierre, ne furette dans les broussailles, sans s'assurer d'abord qu'il n'y trouvera pas quelque serpent. Ces prudents animaux ne craignent pas le scorpion ; ils savent l'attraper avec adresse, lui arrachent son dard sans se blesser, et ils le mangent alors avec la même satisfaction qu'ils éprouvent à croquer les autres araignées ou les insectes.

Les hommes ne peuvent guère qu'éloigner de temps en temps ces animaux de leurs plantations. Une véritable chasse exigerait un grand nombre de chasseurs pour ne pas être dangereuse et, du reste, il serait toujours difficile de leur faire une guerre d'extermination.

D'après ce qui précède, on pourrait peut-être croire qu'il est impossible de se rendre maître d'un cynocéphale. C'est cependant une chose bien facile : leur sensualité cause leur perte. Dans toute l'Afrique, on sait que les cynocéphales aiment au plus haut degré les boissons spiritueuses et s'enivrent facilement. Il suffit, de mettre à leur portée quelques pots remplis de ces liquides pour les voir bientôt dans un état de complète ivresse ; lorsqu'ils en sont à ce point, on s'empare d'eux. Des liens puissants et des coups répétés apaisent ordinairement leur première rage, qui est d'une violence indescriptible ; leur propre intelligence leur fait bientôt reconnaître un maître dans l'homme.

**Domesticité.** — Quoique les cynocéphales se propagent en captivité (du moins dans leur patrie), on ne connaît pas encore la durée de leur gestation.

Les cynocéphales rendent peu de services à l'homme. On exploite leur docilité pour leur apprendre toutes sortes de tours d'adresse.

Au Cap, on s'en sert pour la recherche de l'eau dans le désert. Des voyageurs dignes de foi nous apprennent que tous les cynocéphales ont été reconnus comme d'excellents chercheurs d'eau. On les apprivoise souvent dans ce but, et on les emmène dans les régions où l'eau est si rare que les habitants des forêts ne savent recueillir que goutte à goutte ce précieux élément. Lorsque la provision d'eau commence à diminuer, on donne à manger quelque chose de salé au cynocéphale. Quelques heures après on l'attache à

une corde et on le laisse courir. L'animal, tourmenté par la soif, se tourne à droite, à gauche, en avant, en arrière, aspire l'air, arrache des plantes pour les examiner, indique enfin qu'il a trouvé de l'eau en fouillant le sol où elle est cachée, ou en se dirigeant avec une assurance complète vers l'endroit où elle coule.

LE CYNOCÉPHALE HAMADRYAS ou TARTARIN  
— *CYNOCEPHALUS HAMADRYAS*.

*Der Hamadryas* ou *Montpelavian*, *The Papion*.

Cette espèce de cynocéphale joue un grand rôle dans les premiers temps de l'histoire de l'humanité, tant à cause, probablement, de son intelligence, que de ses mauvaises qualités.

Comment a-t-il eu l'honneur de porter le nom d'une nymphe grecque, d'une hamadryade? C'est ce que je ne saurais dire. Sa forme ni son caractère n'ont certes rien de féminin. Ce ne sont pas les peuples de l'antiquité qui lui ont donné ce nom. Les Égyptiens, qui l'adoraient, l'appelaient *Thoth* et *Och*; la Bible en parle sous le nom de *Koph*; Hérodote, Plutarque et Pline le désignent sous celui de *Cynocephalus*; Strabon l'appelle *Cebus*; Juvénal, *Cercopithecus*; Agatharchides, *Sphinx*. Les Abyssiniens modernes le nomment *Hébé*; les arabes, *Robah*, et les Égyptiens, *Khird* (1). De tous ces noms aucun ne rappelle une nymphe quelconque, à moins qu'on ne veuille donner ce sens au nom de *Sphinx*.

Sur les monuments égyptiens, ce cynocéphale occupe le premier rang parmi tous les singes. Les hiéroglyphes sacrés figurent souvent des quadrumanes, mais c'est toujours un hamadryas et même un vieux mâle qui est représenté assis sur l'autel et recevant les hommages des hommes. On le voit souvent sous la figure d'un juge, pesant les bonnes et les mauvaises actions des hommes, dans une balance dont il suit attentivement les oscillations des plateaux. Dans tous les hiéroglyphes égyptiens on reconnaît la vénération dont jouissait la divinité qu'il représentait. Probablement la vénération de l'hamadryas et du crocodile avait la même raison d'être, la peur; car à cette époque déjà il y avait des hommes qui craignaient leur dieu, au lieu de l'aimer.

Ce qu'il y a de remarquable, c'est que les Égyptiens n'ont pas été le seul peuple qui ait adoré ce

singe. Son culte s'étendait au delà de l'Égypte. De nos jours encore, tous les habitants des landes de l'Afrique centrale et une grande partie des Abyssiniens imitent, par leur coiffure, la disposition des poils de l'hamadryas. Ce singe est donc un vrai modèle pour eux; mais ils copient plutôt les statues de l'animal que l'animal lui-même.

Cependant l'hamadryas ne jouit plus d'aucune vénération dans ces pays. Il est trop nuisible pour mériter l'amitié des hommes.

Les hamadryas ont probablement été importés du sud, à une époque déjà très-reculée. Aujourd'hui l'espèce ne se trouve plus à l'état sauvage en Égypte.

Prosper Alpin, qui visitait ce pays en 1580, assure qu'il n'y existe plus de singes, et qu'on en amène de l'Arabie. « Ils ont tant de talent, dit-il, qu'on ne peut leur refuser de l'intelligence. Les bateleurs leur apprennent tout ce qu'ils veulent, quelquefois même des jeux très-amusants, qui égayent les spectateurs. On voit souvent de ces singes dressés au Caire, à Alexandrie et dans les autres villes. Les mâles poursuivent les habitants de leur importunité, il est même difficile de dépeindre leur impudence. Ceux qui ressemblent à de grands chiens attaquent les femmes arabes dans les champs; c'est pour cela qu'elles se barbouillent la figure et même le corps avec du safran. Elles se débarrassent par ce moyen des attaques des singes; ceux-ci s'imaginent que les femmes ainsi barbouillées n'ont pas le corps sain. »

Pour ce qui est de ce dernier fait, Prosper Alpin se laisse entraîner à de fausses inductions: de nos jours encore, les femmes des peuples nomades de ces contrées se frottent souvent la figure avec du safran, non à cause des singes, mais bien pour la même raison qui porte nos dames à mettre du rouge.

Ehrenberg (1) est le premier naturaliste moderne qui ait donné une description complète de cette espèce, qu'il avait rencontrée isolée ou réunie par grandes bandes en Arabie et sur les côtes de l'Abyssinie. Rodatz et Bayssièrre en parlent aussi.

Pour mon compte je n'ai nulle part rencontré ce cynocéphale à l'état de liberté pendant mon premier voyage en Afrique; je l'ai au contraire très-fréquemment vu dans l'excursion, malheureusement trop rapide, que je fis en Abyssinie, au printemps de l'année 1862. Je puis donc en parler d'après mes propres observations.

(1) Voyez Blainville, *Ostéographie ou Description iconographique comparée du squelette et du système dentaire des mammifères*. Paris, 1839-1864, tome I, F, *Primates vivants et fossiles*, p. 33.

(1) Ehrenberg, *Symbolæ physicæ. Mammalia*. Berlin, 1828-33.

**Caractères.** — La Planche III me dispense de décrire la disposition particulière des poils sur la tête de l'hamadryas, qui a trouvé tant d'imitateurs chez les Arabes.

Quant à la couleur, je ferai remarquer que chaque poil est alternativement annelé de gris-verdâtre et de jaune, ce qui donne au pelage un aspect difficile à décrire, mais qui a beaucoup d'analogie avec des herbes desséchées. Les côtés de la tête et les membres postérieurs sont toujours un peu plus clairs, très-souvent d'un gris cendré; les fesses sont d'un rouge vif; la partie nue de la joue est d'une couleur de chair sale. Plus les mâles avancent en âge, plus la couleur de leur crinière devient claire, cependant je crois qu'il y a en réalité deux espèces d'hamadryas; une petite espèce, à camail gris cendré, habitant l'Asie (pl. III); et l'espèce africaine, bien plus grande, chez laquelle le camail est d'une couleur gris-verdâtre, même à un âge très-avancé.

Indépendamment de leur forte taille, les vieux mâles se distinguent aussi par le long camail qui couvre les parties supérieures de leur corps. J'ai tué un de ces singes, de taille moyenne, dont les poils de la crinière avaient près de 30 centimètres. Le pelage des femelles est plus court et un peu plus foncé, c'est-à-dire d'une teinte gris-verdâtre. Les petits ressemblent à la mère.

**Distribution géographique et habitat.** — L'hamadryas habite toutes les montagnes des contrées de l'Abyssinie et de la Nubie méridionale. Vers le Nord, l'espèce suit la région des pluies, et y est très-nombreuse. Les montagnes les plus couvertes de plantes sont celles où elle se plaît le mieux. Une condition essentielle au bien-être d'une colonie d'Hamadryas, c'est la proximité de l'eau.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Des bandes descendent quelquefois, des montagnes élevées, sur les collines du Samchara et du désert qui longe la côte; cependant la masse reste toujours sur les montagnes. Chaque troupe y possède un district d'un mille et demi à deux milles de diamètre. On rencontre rarement de petites sociétés de ces singes; ils sont presque toujours réunis en grand nombre. Une seule fois j'ai aperçu un groupe de quinze à vingt individus; toutes les autres bandes que j'ai vues comprenaient au moins cent cinquante singes. Dans le nombre, il y a toujours de douze à quinze mâles dans toute leur vigueur; véritables monstres, de grande taille et munis de dents beaucoup plus fortes et plus longues que celles du léopard. Les femelles sont deux fois environ plus nombreuses que les

mâles. Tout le reste consiste en jeunes singes plus ou moins âgés.

Aux premières heures de la journée, ou au moment de la pluie, on trouve toute la bande dans son campement, dans des cavités plus ou moins grandes, percées dans des rochers à pic ou sur des rochers couverts; les individus qui la composent se serrent le plus qu'ils peuvent, les petits et les faibles contre le corps de leur mère et quelquefois contre celui de leur père. Par le beau temps, le troupeau abandonne ces places dans la matinée, avance lentement le long de la paroi de rochers, arrachant de temps à autre une plante dont la racine paraît leur servir de nourriture, retournant toutes les pierres qu'il est possible de remuer, pour attraper les insectes, les escargots et les vers qui y sont cachés et dont ils font leur régal. Dès que le déjeuner a été pris, ils montent tous vers le sommet de la montagne. Les mâles s'assoient sur de grandes pierres et restent sérieux et calmes, laissant pendre leur longue queue, le dos toujours tourné contre le vent. Les femelles surveillent leurs petits, qui jouent et se battent continuellement entre eux. Vers le soir, toute la bande se rend à l'eau la plus voisine pour s'y désaltérer, ensuite elle cherche de nouveau sa nourriture et s'apprête à passer la nuit dans un endroit convenable. Si elle a découvert quelque bon abri, on peut être certain qu'elle y reviendra tous les soirs, à moins qu'on ne l'y ait souvent troublée. Les champs de sorgho qui se trouvent dans le voisinage de leur cantonnement sont en grand danger et doivent être bien gardés si l'on veut y faire la moisson, sinon les impudents voleurs y viennent tous les jours, dévastent bien plus qu'ils ne mangent et finissent par détruire complètement la récolte.

Alvarez, qui était en Abyssinie, vers la même époque où Prosper Alpin était en Afrique et qui a vu des troupes innombrables de cynocéphales hamadryas, a laissé, sur leurs habitudes, des observations dans lesquelles ce dernier fait est particulièrement exprimé. « Ils ne laissent pas une pierre en place, » dit-il, en parlant de ces singes. Lorsqu'ils ne parviennent pas à deux ou trois à remuer une grosse pierre, ils se mettent en plus grand nombre pour la déplacer et chercher leur nourriture sous elle. Ils aiment beaucoup les fourmis, qu'ils se procurent en plaçant la main sur les fourmilières jusqu'à ce qu'elle soit envahie par les insectes; ils la portent alors rapidement à la bouche et lèchent les fourmis. Lorsqu'on ne les chasse pas, ils dévastent les champs et les jardins. Avant d'en





Paris, J.-B. Baillière et Fils, édit.

Corbeil, imp. Créte.

LES CYNOCÉPHALES.



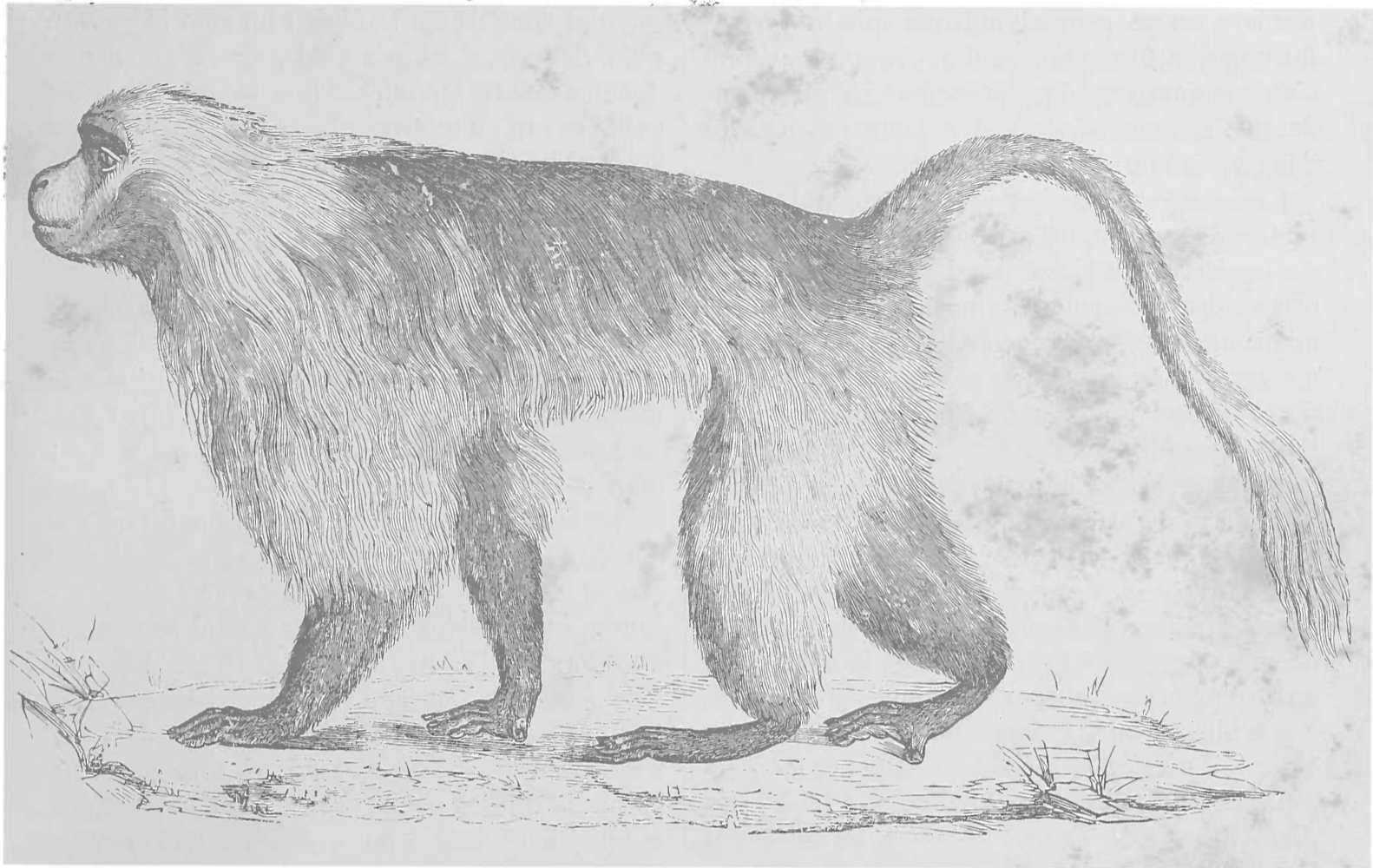


Fig. 52. Le Cynocéphale Gélada.

trer dans une plantation, ils y envoient des éclaireurs ; lorsque ceux-ci ont donné le signal, toute la bande entre dans le jardin ou dans le champ et n'y laisse rien subsister. Au commencement, ils sont très-calmes et très-silencieux, et si un jeune imprudent fait entendre un son, il reçoit aussitôt un soufflet. Dès que la crainte a disparu, la bande témoigne par de grands cris le plaisir que lui cause la réussite. Ces singes se multiplieraient à l'infini, si, malgré l'énergique défense des vieux, le léopard ne dévorait pas un grand nombre de leurs petits.

Pour piller un jardin, les hamadryas se rassemblent en grandes troupes ; ils forment une chaîne qui s'étend depuis le verger jusqu'à la montagne voisine, et tandis que ceux qui sont dans l'enclos cueillent les fruits, ceux de la chaîne se les passent de l'un à l'autre jusqu'au lieu du rendez-vous. Pour éviter la vengeance du propriétaire, ils ont soin de placer des sentinelles qui, au moindre bruit, jettent un cri d'avertissement, alors tout fuit, tout disparaît ; mais souvent il en coûte la vie à quelques-uns des pillards : on prétend que dans ce cas les sentinelles sont mises à mort par la troupe.

Lorsque les cynocéphales sont assis quelque part, toute la compagnie reste silencieuse jus-

qu'à ce qu'elle aperçoive quelque chose d'inquiétant. La vue d'une caravane d'hommes ou d'un troupeau de bestiaux arrache quelques sons singuliers à l'un ou à l'autre ; ces sons peuvent être comparés à l'aboïement du chien et n'ont probablement d'autre but que d'éveiller l'attention de la bande. Lorsqu'un homme ou un carnassier s'approche dans une intention hostile, on entend les sons les plus divers. Le bruit que fait une troupe de cynocéphales mise en éveil, ressemble assez bien aux grognements d'un nombreux troupeau de porcs. De temps en temps on entend des cris qui rappellent celui du léopard, d'autres fois le mugissement d'un taureau. Toute la compagnie hurle, grogne, aboie, crie à tue-tête. Tous les mâles valides se rangent sur le bord du rocher et regardent attentivement dans la vallée pour se faire une idée du danger ; les jeunes se réfugient auprès des vieux, les petits s'attachent à la poitrine de leur mère ou grimpent sur son dos, toute la bande s'ébranle et s'éloigne en courant et sautant sur les quatre pattes.

**Chasses et combats.** — L'hamadryas ne craint guère les indigènes : il passe, sans en être troublé, à côté des nègres et boit au même ruisseau qu'eux. Un blanc leur donne déjà à réfléchir, ce-

pendant on ne pourrait affirmer que sa vue les fasse sauver. Ces cynocéphales, comme beaucoup d'autres singes voisins, possèdent au plus haut degré l'assurance nécessaire pour se tirer du danger, même le plus pressant.

Les choses se passent tout autrement lorsque le troupeau aperçoit une meute de chiens ou un léopard. Les vieux mâles poussent alors des cris et des grognements furieux, frappent d'une main sur le rocher, grincent des dents et lancent des regards étincelants de rage à ces ennemis importuns, sur lesquels ils s'appêtent à se jeter tous ensemble (pl. III).

La première bande que j'eus occasion de voir, se reposait de sa course matinale. Elle était assise sur l'arête d'un rocher, assez abrupte des deux côtés. J'avais déjà aperçu de loin les hautes formes des mâles, mais je les avais pris pour des blocs de pierre couchés sur la crête de la montagne; aussi longtemps qu'ils sont immobiles, ces singes ont la plus grande ressemblance avec des rochers. Un cri plusieurs fois répété me tira de mon erreur; ce cri peut se comparer au mot *kouk* fortement prononcé. Toutes les têtes se dirigèrent immédiatement vers nous; les jeunes singes jouaient encore sans inquiétude et quelques femelles s'adonnaient à leur occupation favorite en faisant activement la chasse aux parasites de quelque vieux sultan. Toute la bande aurait continué à nous observer sans s'émouvoir, si nous n'avions pas eu avec nous deux chiens de chasse bien lestes, deux magnifiques lévriers habitués à éloigner les hyènes des habitations, et qui avaient fait leurs preuves dans la chasse au loup de ces pays. Ils répondirent en aboyant aux cris des singes et, immédiatement, ceux-ci se mirent en émoi. Ils avaient l'air de vouloir chercher une place encore plus sûre. Ils suivirent la crête de la montagne jusqu'aux dernières roches et disparurent à nos regards. A notre grande surprise, nous les aperçûmes de nouveau en entrant dans la vallée; cette fois-ci, ils étaient pour ainsi dire collés, à la file, contre des rochers à pic. Je ne puis encore aujourd'hui m'expliquer comment. Le spectacle était par trop tentant pour des chasseurs; nous ne pouvions les laisser complètement tranquilles, la passion de la chasse nous excitait fortement. Nous n'éprouvions rien du sentiment de pitié qui s'empare du chasseur lorsqu'il veut tuer un singe d'une petite espèce; nous n'avions plus devant nous des caricatures humaines, mais bien des animaux féroces, ne méritant aucun égard, et se prêtant admirablement à la chasse. Nous voulions au moins troubler la bande. Le

premier coup de feu produisit un effet indescriptible. Des cris, des hurlements, des grognements, des aboiements terribles se firent entendre; toute la file se mit en mouvement et avança le long de la paroi verticale avec la même sûreté que si les singes avaient marché sur un sol uni, sans que nous pussions voir comment il leur était possible de prendre pied. La plus faible saillie leur paraissait un chemin très-sûr. Dans un seul endroit où il s'agissait de descendre d'une dizaine de pieds et de remonter de nouveau, la file de singes s'avança un peu plus lentement et avec un peu plus de prudence. Nous tirâmes environ six coups; mais il nous était impossible de viser juste, car le spectacle était tellement extraordinaire qu'aucun de nous ne resta calme. Cependant, nos balles étaient encore assez bien dirigées pour les épouvanter au plus haut degré. Ils étaient très-comiques lorsqu'à la suite d'un coup ils s'attachaient tous contre un rocher, de peur d'être lancés dans l'abîme par le fait seul de l'ébranlement de l'air. Cependant il paraît qu'aucun ne fut blessé. Ils en furent quittes pour la peur, qui leur avait fait oublier leur sang-froid ordinaire. Au premier détour de la vallée nous rencontrâmes la bande, non plus sur la hauteur, mais dans la vallée même, qu'ils étaient sur le point de traverser pour chercher un refuge sur les hauteurs du côté opposé. Une bonne partie du troupeau avait gagné l'autre bord, mais le gros de la bande restait encore en arrière. En voyant cette multitude de singes en mouvement, nos chiens reculèrent un instant; mais bientôt ils se précipitèrent au milieu de la bande, en aboyant hautement. Nous vîmes alors un spectacle qu'il nous a été rarement donné de voir. Dès que les chiens approchèrent, les vieux mâles sautèrent des rochers, formèrent un cercle autour d'eux, poussèrent des cris terribles en grinçant des dents et en frappant le sol de leurs mains. Ils regardèrent leurs adversaires avec des yeux tellement étincelants de fureur que nos animaux, d'ordinaire si courageux et si avides de luttés, reculèrent avec effroi et vinrent chercher un abri auprès de nous. Naturellement nous les excitâmes de nouveau au combat, et nous réussîmes à remonter leur courage. Pendant ce temps, le spectacle avait changé: les singes victorieux avaient atteint le côté vers lequel ils se dirigeaient. Lorsque les chiens revinrent à la charge, il n'y avait plus que quelques retardataires au fond de la vallée, parmi lesquels se trouvait un jeune de six mois environ. Il poussa des cris en apercevant les chiens et se sauva rapidement sur un rocher, où les chiens le tinrent en arrêt.

Nous nous flattions déjà de nous emparer de ce singe ; mais il n'en fut rien. Fier et plein de dignité, un des mâles les plus vigoureux apparut de l'autre côté de la vallée ; s'avança vers les chiens, sans se presser et sans faire attention à nous ; leur jeta des regards qui suffirent pour les tenir en respect ; monta lentement sur le bloc de rochers ; caressa le petit singe et retourna avec lui en passant devant les chiens, tellement ébahis, qu'ils le laissèrent tranquillement aller avec son protégé. Cette action héroïque du chef de la bande nous remplit d'admiration, et aucun de nous ne songea à faire feu, malgré la grande proximité à laquelle il se trouvait. Pendant ce temps, les sons les plus incroyables se faisaient entendre dans le fourré que la bande avait encore à traverser. Plusieurs fois il nous sembla entendre les grognements du léopard, ce qui me décida à chercher la piste de cet animal. Je pensais que les singes l'avaient levé et qu'il se battait peut-être avec eux ; je me trompais, c'étaient les cynocéphales qui avaient fait entendre tous ces sons.

Le lendemain, d'ailleurs, j'eus l'occasion de voir un léopard aux prises avec les singes ; je réserve la description de ce combat pour le chapitre qui traitera du léopard, car c'est cet animal qui y a joué le premier rôle.

Dans mes chasses ultérieures j'appris à mieux connaître ces singes et à admirer la ténacité de la vie chez ces animaux. Lorsque la balle n'atteignait pas le cœur ou la tête, ils nous échappaient toujours. Même lorsqu'ils étaient dangereusement blessés, ils se sauvaient si rapidement qu'il était impossible de s'en emparer. Le plomb ne servait absolument à rien : ils frottaient simplement de la main l'endroit qui avait été atteint et continuaient leur chemin, comme si de rien n'était. A la fin, nous étions devenus tellement audacieux, que nous ne croyions plus qu'il fût possible de courir aucun danger dans les chasses aux cynocéphales. L'expérience ne tarda pas à nous enlever cette illusion.

Lorsque je traversai pour la deuxième fois la vallée de Mensa avec le duc de Cobourg-Gotha et sa suite, un de nos Abyssiniens nous fit remarquer quelques cynocéphales assis au sommet d'arbres très-élevés. Je mentionne ce fait parce que ces singes, comme je l'ai dit plus haut, ne grimpent sur les arbres qu'en cas de danger. Naturellement on fit la chasse aux voleurs, malgré l'opinion que j'exprimai qu'on allait trouver le gros de la bande sur le flanc opposé de la montagne. En effet, au détour de la vallée nous aperçûmes l'une des plus grandes troupes qu'il nous ait été donné de voir :

elle avançait lentement le long de la côte. On leur livra une véritable bataille. Plus de vingt coups furent tirés contre eux, plusieurs cynocéphales furent tués, d'autres furent blessés, et tout le troupeau dut gagner le sommet de la montagne. Au commencement nous tirions du fond de la vallée ; mais bientôt nous fûmes obligés de chercher un abri sur le côté opposé à celui qu'occupaient les singes. Ceux-ci, effrayés et rendus furieux par nos coups, ramassaient toutes les pierres qu'ils trouvaient sur leur chemin et les roulaient au fond de la vallée. Le porte-arquebuse du duc nous assura qu'il avait vu un grand mâle roulant une énorme pierre, grimper avec son fardeau sur le sommet d'un arbre et de là le lancer. Plusieurs des premières pierres passèrent à côté de nos têtes et nous firent comprendre tout ce que notre position avait de dangereux. Nous fûmes donc réellement forcés de chercher de meilleures places. Pendant tout le temps que dura la bataille, la vallée était complètement impraticable ; le reste de notre caravane fut obligé de s'arrêter, car les singes roulaient des pierres plus grosses que la tête d'un homme. Nous n'avons pas remarqué que les cynocéphales emportassent, comme les Indiens, les morts tombés sur le champ de bataille ; Bayssière est le seul qui prétende avoir observé quelque chose de ce genre. Ce voyageur raconte aussi qu'il a tué une femelle qui portait un jeune singe ; que celui-ci n'abandonna pas le cadavre de sa mère, se laissa prendre par ses ennemis et s'apprivoisa bientôt en dépit de l'entêtement qu'il montra d'abord. Bayssière eut comme nous à souffrir des pierres mises en mouvement par les cynocéphales.

Depuis que j'ai vu ces animaux en liberté je regarde, comme très-possible, que, dans un danger suprême, ils s'avancent courageusement au-devant d'un homme non armé d'un fusil et l'attaquent en foule ; les Arabes et les Abyssiniens en sont certains ; de bons observateurs, E. Rüppell et Schimper, adoptent cette opinion. Quant à nous, nous n'avons pas eu occasion de vérifier le fait, mais nous avons vu que les hamadryas ne se retirent que lentement, en grinçant des dents et en poussant des cris, devant un chasseur armé. Schimper m'a assuré que l'hamadryas attaque facilement l'homme et qu'il réussit même à le tuer ; de vieux mâles se seraient aussi jetés, sans aucune excitation, sur des jeunes filles ramassant du bois et les auraient tuées, lorsqu'elles avaient résisté. Rüppell, de son côté, place également ce

(1) Rüppell, *Neue Wirbelthiere zu der Fauna von Abyssinien gehörig*. Francfort, 1840.

singe hideux parmi les adversaires les plus dangereux de l'homme.

**Domesticité.** — En Égypte et au Caire, on voit souvent des cynocéphales entre les mains des bateleurs. Il est probable que ce peuple admire encore aujourd'hui les mêmes tours qu'on lui montrait du temps de Prosper Alpin. Les jours de fête, on rencontre sur toutes les grandes places de la capitale un bateleur avec des singes et un charmeur de serpents. Les tours qu'ils exécutent sont plus que médiocres ; ils sont même très-grossiers. Le bateleur dresse l'hamadryas à parodier ses propres obscénités, et les dispositions naturelles du singe s'y prêtent admirablement. Nous avons souvent occasion d'admirer l'adresse de ces singes sur des théâtres où l'on montre des animaux apprivoisés et dressés. Les jongleurs égyptiens se servent ordinairement de femelles ; car les mâles deviennent méchants et dangereux avec le temps. En Égypte, il leur est même défendu de les exhiber sans une muselière, qui souvent ne suffit pas pour les empêcher de faire du mal. Je traversais un jour à cheval les rues du Caire et je heurtai du pied un hamadryas assis sur la route ; mon mulet allait au grand galop ; malgré cela le cynocéphale me saisit la jambe, m'arracha à coups de griffes la guêtre, le bas et le soulier, en me gratifiant, du même coup, de quelques blessures assez profondes, comme témoignage de son adresse et de son amitié.

L'effronterie et la lubricité de ces animaux, leur impudence et leur grossièreté les bannissent de la société de l'homme.

**LE CYNOCÉPHALE GÉLADA — CYNOCEPHALUS  
GELADA.**

*Der Gelada, The Gelada.*

**Caractères.** — Cette espèce est le géant de sa famille ; elle est considérablement plus grande que l'hamadryas, quoique Rüppel, qui l'a découverte, prétende le contraire. Je fonde mon opinion sur celle de Schimper, qui habite depuis vingt-huit ans le Habesch, et qui a eu bien souvent l'occasion de voir des géladas. Mon confrère assure que les vieux mâles atteignent la taille de l'homme. Le gélada se distingue au premier coup d'œil de l'hamadryas. Son pelage est brun foncé ; la tête, la partie supérieure du cou, le poil de la crinière et de la queue, sont d'un brun clair ; la gorge et la partie inférieure du corps, la partie inférieure des membres antérieurs et la partie supérieure des quatre mains sont d'un brun noir. Sur le cou et sur la poitrine se trouvent deux grandes places

nues triangulaires, couleur de chair ; les callosités sont d'une couleur foncée noire et grise (*fig. 52*).

**Distribution géographique et habitat.** — Ce deuxième cynocéphale se trouve dans le voisinage de l'hamadryas. D'après Rüppel, il habite les hautes montagnes de l'Abyssinie. Schimper m'a dit qu'on le trouve ordinairement sur une ceinture de montagnes de neuf à quatorze mille pieds au-dessus du niveau de la mer.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Il vit par bandes innombrables ; mais, à la limite inférieure des hauteurs qu'il habite, on ne rencontre que de petites troupes de 100 à 200 animaux. Il abandonne aussi les plateaux rocheux, couverts de broussailles, pour aller piller le fond des vallées.

Sa nourriture ordinaire consiste en divers oignons, en orchidées, en liliacées, en herbes et fruits de toute espèce ; naturellement, il aime aussi les insectes, les vers et les escargots. Il descend quelquefois dans les champs, et cela toujours, disent les Abyssiniens, à l'heure où le gardien est absent. Quoique moins hardi et moins importun que l'hamadryas, le gélada fait de grands ravages, parce qu'il vient toujours par grandes légions. La bande s'enfuit à l'approche de l'homme ; cependant il n'est jamais prudent de s'approcher d'un gélada poussé à bout : ses dents sont au moins aussi dangereuses que celles de son congénère.

Le gélada ne vit pas du tout en bonne amitié avec l'hamadryas. Les montagnes de l'Abyssinie ressemblent à d'immenses maisons : la pente de la partie supérieure est douce comme celle de nos toits, puis tout à coup les flancs deviennent plus ou moins escarpés sur des hauteurs de plusieurs milliers de pieds. Dans ces parois presque verticales il y a des grottes nombreuses dans lesquelles ces singes passent la nuit. Le jour on les voit souvent former de longues processions sur les parties saillantes ; cela arrive lorsqu'ils ont terminé leur déjeuner et qu'ils sont revenus rassasiés des hauteurs de la montagne. Ils ne descendent au pied du flanc escarpé qu'ils habitent que rarement et lorsqu'il s'agit d'aller visiter un champ. Dans ces excursions, ils rencontrent quelquefois les hamadryas ; alors commence une véritable bataille entre les deux armées. Ils doivent se détester réciproquement, car ils se précipitent avec une rage incroyable les uns sur les autres. Cependant le combat ne devient jamais bien sérieux : c'est plutôt une querelle. Les géladas et les hamadryas poussent des cris affreux ; les premiers roulent de grosses pierres sur les seconds, ceux-ci cherchent à les éviter tout en poussant des cris

et en lançant des regards étincelants. Quelques vieux mâles se jettent sur leurs adversaires et ils cherchent à s'empoigner réciproquement. Ils se tirent violemment par le camail. Souvent ils se mordent; mais, en général, tout se borne à des cris et à des regards furieux. Ces combats ont quelque chose de particulièrement attrayant pour l'observateur.

Schimper pense que, malgré la grande inimitié qui règne entre les géladas et les hamadryas, il y a souvent mélange entre ces deux espèces.

D'après le même observateur, il existe dans le Habesch un autre singe plus petit et plus gris que le gélada, auquel il ressemble d'ailleurs beaucoup. Il se distingue par d'autres cris et d'autres habitudes, forme des bandes moins nombreuses, fréquente des régions moins élevées, accompagne l'hamadryas dans ses excursions, ou plutôt le suit dans les champs de blé, et vit en bonne harmonie avec lui. D'après la description que Schimper en a envoyée à Paris, on a considéré cet animal comme nouvelle espèce.

Enfin, dans cette merveilleuse Abyssinie, se trouve encore un autre singe, complètement inconnu dans nos musées, plus grand que l'homme, tout à fait noir, très-rouge sur les parties nues de la poitrine. Ses formes et sa manière de vivre se rapprochent de celles du gélada, mais il ne vit que par bandes de 30 à 40 membres et sur des hauteurs auxquelles on s'élève rarement. Schimper ne vit qu'un seul troupeau de ces animaux, et malgré tous les efforts de ses chasseurs il n'en put tirer qu'un seul, qui malheureusement était encore jeune. Celui-ci avait à peine quelque ressemblance avec les géladas de même âge, dont il se distinguait sous tous les rapports.

**LE BABOUIN OU KHIRD DES ARABES.**

— *CYNOCEPHALUS BABUIN.*

*Der Babuin ou Khird der Araber, The Baboon.*

Parmi les cynocéphales sans camail, c'est celui-ci que je connais le mieux.

**Caractères.** — Cette espèce, bien différente de celles que nous venons de décrire, a un pelage jaune olivâtre. Sa face est brun verdâtre, ses paupières sont blanchâtres et couleur de chair pâle (*fig. 53*).

**Distribution géographique et habitat.** — Le babouin vit à peu près dans les mêmes contrées que l'hamadryas, mais pénètre plus avant dans l'Afrique que celui-ci. L'Abyssinie, le Kor-

dofan, et d'autres régions de l'Afrique centrale lui servent de patrie.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Partout où on le rencontre, il se trouve en grand nombre.

Ses mouvements et sa démarche ressemblent à ceux des autres cynocéphales, son intelligence le distingue cependant de tous ses congénères.

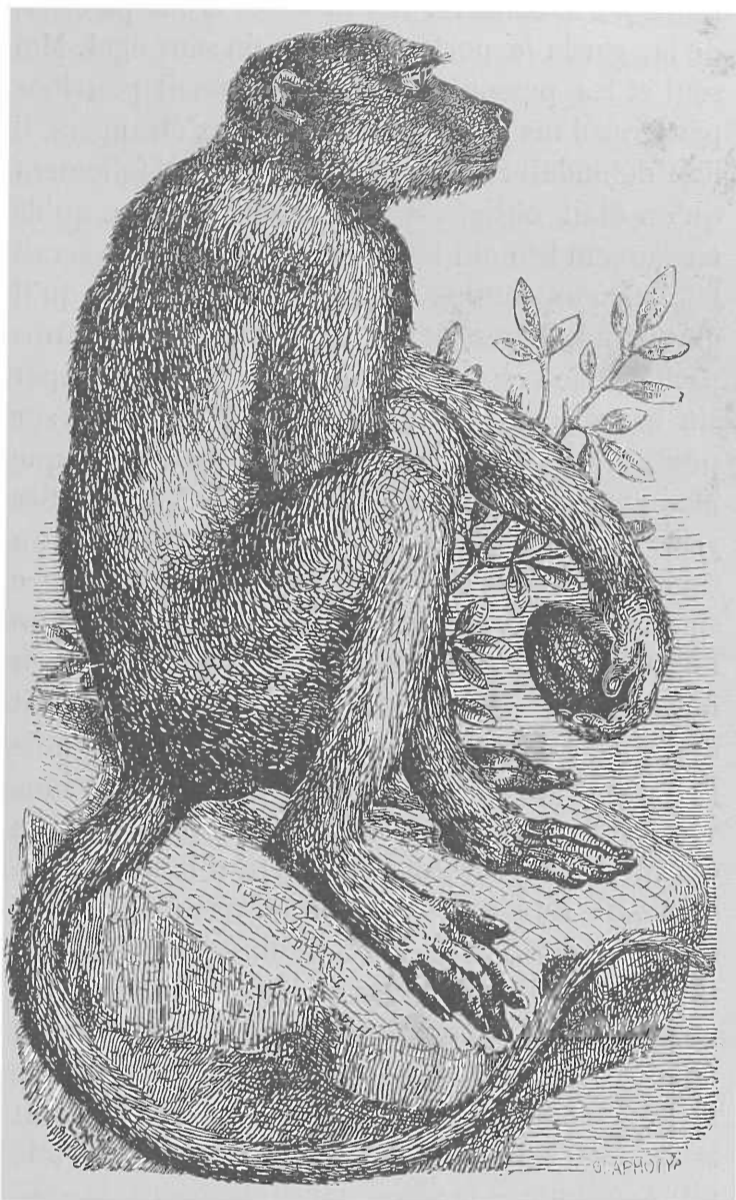


Fig. 53. Le Babouin.

**Domesticité.** — Il est très-souvent pris et amené sur le Nil, en Égypte, et de là en Europe. En Égypte, les jongleurs s'en servent à peu près pour les mêmes usages que de l'hamadryas. Il est moins méchant que ce dernier; et durant sa jeunesse, il est même très-aimable et très-doux.

C'est un animal très-sage, qui s'habitue facilement à l'homme; il s'attache avec une grande fidélité à son maître, quelques mauvais traitements qu'il en reçoive. La femelle est généralement plus douce et plus aimable que le mâle. Celui-ci est souvent grossier envers la personne qui le dresse et le soigne, tandis que la femelle reste toujours avec lui dans une parfaite inti-

mité. Aussi ai-je toujours donné la préférence à des cynocéphales femelles.

Le premier babouin que j'eus en ma possession reçut le nom de *Perro*. C'était un charmant petit singe, très-gai, qui, au bout de trois jours, s'était complètement habitué à moi. Je lui donnai les fonctions de portier, en l'attachant au-dessus de notre porte cochère. Il y fit choix d'une place et, de là, garda la porte avec un soin sans égal. Moi seul et les personnes qu'il connaissait pouvions pénétrer dans la maison ; quant aux étrangers, il leur défendait l'entrée et se démenait si follement qu'on était obligé de le tenir jusqu'à ce qu'ils en eussent franchi la porte, sans quoi il se serait jeté sur eux comme un chien furieux. Dès qu'il était irrité, il dressait la queue, s'appuyait sur trois pattes et se servait de la quatrième pour frapper sur le sol, comme un homme furieux frappe sur une table, avec cette différence, cependant, que le singe ne ferme pas la main pour frapper. Ses yeux étincelaient de rage, il faisait entendre un cri aigu et se précipitait alors avec fureur contre son adversaire. Il lui arrivait souvent de faire l'hypocrite, de prendre son air le plus doux, en faisant entendre plusieurs fois de suite un bruit de lèvres analogue à un baiser, ce qui était toujours un témoignage d'amitié. Il tendait ses bras vers celui qu'il voulait attraper un peu. Celui-ci céda-t-il à sa prière et lui donnait-il la main, il la saisissait rapidement, l'attirait vers lui, la mordait et la griffait. A l'exception de nos deux autruches, il vivait en bonne harmonie avec tous nos animaux. Celles-ci mettaient d'ailleurs le tort de leur côté. Lorsque ses fonctions de concierge ne le retenaient pas, *Perro* était ordinairement assis bien tranquillement sur son mur, la tête protégée contre le soleil par une espèce de paillasson, et ayant la queue pendante. Les autruches, habituées à becqueter tous les objets qui pendent, s'attaquaient très-souvent à celle-ci et la mordaient solidement, avant que *Perro* pût soupçonner l'attaque. Jeter le paillasson, pousser un cri, saisir entre ses deux mains la tête de l'autruche coupable et la secouer rudement était pour *Perro* l'affaire d'un instant ; quelquefois même il restait furieux pendant plus d'un quart d'heure. Il n'y avait donc rien d'étonnant qu'il portât des coups aux autruches chaque fois qu'il pouvait les atteindre.

Pendant notre retour en Egypte, *Perro*, qui sut se faire aimer de tout l'équipage, fut attaché au bord de la barque. Il craignait l'eau au plus haut degré ; cependant il était assez intelligent pour s'en approcher sans s'exposer au moindre

danger, lorsque la soif le poussait. Il essayait chaque fois la solidité de son lien, et descendait alors le long de la corde jusqu'à une petite distance de la surface de l'eau, dans laquelle il plongeait ses pattes de derrière, qu'il léchait ensuite pour éteindre sa soif.

Il montrait beaucoup d'attachement pour les jeunes animaux. Lors de notre entrée dans Alexandrie, *Perro* fut attaché sur le chariot qui portait nos malles ; mais son lien était assez long pour qu'il pût descendre du chariot. *Perro* aperçut, à côté de la route, la niche d'une chienne qui nourrissait quatre gentils petits chiens. Sauter par terre et enlever à la mère un de ses nourrissons, fut fait en un clin d'œil. La chienne, furieuse du rapt impudent que *Perro* venait de lui faire, se précipita sur lui, et le singe eut besoin de toutes ses forces pour résister à ses attaques. Il ne lui était pas facile de se défendre ; la voiture avançait toujours, et *Perro* ne pouvait y grimper sans s'exposer à être mordu. Il serrait le petit chien contre son cœur à l'aide d'un de ses bras de devant, et tirait avec la même main la corde pour ne pas être étranglé ; il courait sur les deux jambes de derrière et se défendait avec beaucoup de vigueur contre les attaques de la chienne. Son courage lui valut l'admiration des Arabes qui, au lieu de lui enlever le pupille dont il venait de s'emparer, chassèrent la chienne. Il put dès lors arriver sans encombre dans notre logement, chargé de son petit chien, qu'il caressait et soignait de toutes les façons ; avec lequel il sautait sur les murs et sur les poutres ; qu'il lâchait dans les positions les plus dangereuses, et avec lequel il se permettait des jeux dont un singe pouvait s'amuser, mais qui ne faisaient pas l'affaire du petit chien. La vive amitié qu'il manifestait pour celui-ci ne l'empêchait pas de manger tout ce qui lui était destiné, et de repousser soigneusement de la main le pauvre affamé. Je lui fis enlever le même soir le petit chien et le fis rapporter à sa mère légitime. *Perro* en fut tellement affecté qu'il resta morose pendant plusieurs jours, et se vengea en faisant toutes sortes de mauvais tours.

Pendant mon deuxième séjour dans le Soudan oriental, j'avais souvent, dans ma cour, un grand nombre de cynocéphales de la même espèce. Ils m'appartenaient en partie, les autres étaient à mes amis. Chacun de ces singes reconnaissait son maître et répondait au nom qu'on lui avait donné. Nous parvenions sans difficulté à apprendre ces deux choses à un singe que nous achetions. Voici comment : nous conduisions celui dont



nous voulions faire l'éducation dans l'intérieur de notre habitation, et nous veillions à ce qu'il ne pût s'échapper ; alors l'un de nous prenait un fouet et menaçait de frapper le singe ; l'autre se portait son défenseur et faisait des gestes expressifs pour le protéger. Rarement il était nécessaire de frapper un cynocéphale ; il comprenait la menace et savait apprécier la protection que son maître lui accordait dans un si pressant danger. Il était tout aussi facile de faire connaître à un cynocéphale le nom dont on l'avait baptisé. Nous prononcions un nom et tous ceux qui y répondaient, mais auxquels nous ne voulions pas le donner, étaient battus. C'est en cela que consistait tout notre art. Il n'était pas toujours nécessaire d'avoir recours aux corrections graves : la menace faisait souvent plus d'effet que les coups mêmes.

Dans la saison des pluies, nous étions souvent condamnés à rester dans nos chambres. Indépendamment de cet ennui, la fièvre secouait de temps en temps l'un de nous ; sans ressources, ayant pour ma part subi de grandes pertes et me trouvant dans une très-triste position, les singes, dans ces circonstances, nous furent d'un grand secours ; ils nous distraient et je puis hardiment dire qu'ils nous étaient indispensables. Nous folâtrions avec eux, nous leur faisons exécuter mille tours, nous faisons sur eux les expériences les plus extraordinaires. Nous apprimes ainsi à connaître à fond ces merveilleux êtres, et aujourd'hui que je trace l'histoire de leur vie, ces souvenirs ont de grands attrait pour moi, et j'aime à me rappeler toutes les folies que nous faisons alors avec eux.

Nos singes eurent des leçons d'équitation. Un âne très-gros, monture d'un Grec plus gros encore et à coup sûr plus insupportable, fut mis en réquisition. Les singes frémirent de frayeur lorsqu'on les plaça pour la première fois sur le dos du baudet ; une seule leçon suffit pour leur faire apprécier tous les avantages de l'équitation et après quelques jours d'expérience nous eûmes la satisfaction de voir tous les singes se tenir fermes, quoique d'un air désespéré. L'âne, de son côté, ne paraissait pas trop flatté d'être monté par ces grotesques cavaliers. Les mains des cynocéphales leur furent d'un grand secours dans ces circonstances. Nous leur avons appris à se tenir à cheval sur le dos du patient baudet, à deux, trois et jusqu'à cinq à la fois. Le premier entourait très-tendrement le cou de l'âne de ses membres antérieurs ; avec ses mains de derrière il se cramponnait si solidement après la peau du quadrupède, qu'il paraissait soudé à son dos. Le singe

placé derrière le premier entourait de ses bras la taille de son camarade et, comme lui, se servait de ses mains de derrière pour se maintenir sur le dos du grison ; tous les autres cavaliers s'y prenaient de la même façon. Il est impossible de se figurer un spectacle plus drôle que celui de ces quatre ou cinq quadrumanes, assis sur le dos du vieux grison, qui très-souvent se montrait rétif et avait toutes les raisons de l'être.

Tous nos cynocéphales partageaient avec les indigènes la passion de la merise, espèce de bière que les habitants du Soudan méridional préparent avec les graines de sorgho. Ils se grisaient souvent avec cette boisson et je reconnus ainsi que les indigènes ne m'avaient pas trompé sur la manière de s'emparer de ces animaux. Les singes buvaient aussi du vin rouge — je n'en avais pas d'autre ; — mais ils repoussaient toujours l'eau-de-vie. Un jour nous leur en fîmes avaler un petit verre. L'effet fut d'autant plus prompt qu'ils venaient de boire plusieurs doses de merise. Ils devinrent complètement ivres ; firent les grimaces les plus horribles ; se montrèrent effrontés, passionnés, brutaux ; nous offrirent en un mot de véritables caricatures d'hommes ivres. Le lendemain matin, les suites inévitables de cet abus de liqueurs se firent cruellement sentir. Les pauvres cynocéphales, sous l'impression d'un mal de tête pénible, inspiraient réellement de la compassion. Ils se tenaient la tête avec les mains ; faisaient entendre de temps en temps des plaintes très-expressives ; refusaient toute espèce de nourriture, ne voulant pas même de merise, et se détournaient avec dégoût du vin qu'ils aimaient tant ordinairement. De petits citrons bien juteux leur faisaient grand plaisir : à vrai dire, ils se comportaient tout à fait comme des hommes.

Ils vivaient en très-bonne intelligence avec les autres animaux que j'entretenais en captivité. Une lionne apprivoisée, dont je parlerai plus tard, avait effrayé mes cercopithèques, mais non les courageux cynocéphales. Ils se sauvaient cependant aussi lorsque le terrible animal s'approchait d'eux, mais dès que la lionne faisait mine d'attaquer l'un d'entre eux, ils se défendaient bravement. J'ai souvent observé ce fait. Mes cynocéphales apprivoisés fuyaient, par exemple, devant les chiens de chasse que je lançais sur eux, mais dès que l'un des chiens osait les mordre, ils se retournaient et le mettaient toujours en fuite. Le singe poussait alors un cri épouvantable, s'attachait avec une agilité incroyable après le chien, le souffletait, le mordait

et le griffait jusqu'à ce que son agresseur, étourdi par les coups, se sauvât en hurlant. Le courage que montraient nos cynocéphales dans ces circonstances rendait plus ridicule la peur qu'ils éprouvaient à la vue d'un reptile quelconque. Un innocent lézard, une grenouille inoffensive les mettaient réellement au désespoir. Ils se démenaient avec fureur, cherchaient à s'élever en l'air, et s'attachaient après les murs et les poutres aussi haut que le leur permettait la longueur de leur corde. Cependant leur curiosité était si grande qu'ils ne pouvaient jamais s'empêcher de regarder de près les animaux qui leur inspiraient une si grande terreur. Je leur apportais souvent des serpents venimeux dans des boîtes de fer-blanc. Ils savaient, par expérience, que ces boîtes renfermaient leurs plus grands ennemis, et cependant ils ne résistaient jamais à la tentation d'ouvrir la prison des serpents ; ils jouissaient pour ainsi dire de leur propre frayeur. J'ai observé chez tous les singes la même terreur pour les reptiles.

Un de mes cynocéphales perdit la vie par suite d'un accident fâcheux. Mon domestique, voulant le baigner dans le Nil, le jeta dans le fleuve par-dessus le bord. Le singe était attaché après une longue corde, dont mon domestique gardait une extrémité, que malheureusement il laissa échapper ; le singe alors enfonça sans faire la moindre tentative pour se sauver à la nage.

Plus tard, j'amenaï l'un de ces cynocéphales chez moi, en Allemagne. Il se faisait remarquer par son intelligence, mais se rendait coupable d'une foule de méfaits. Notre chien avait régné pendant de longues années, en vrai tyran, dans notre maison. En vieillissant, il était devenu grognon et ne pouvait vivre avec aucun autre animal. Lorsqu'il était en colère ou qu'on voulait lui infliger une correction, il mordait tout le monde, même son maître. Il trouva un adversaire digne de lui dans le nouveau venu, dans mon singe *Atile*, qui se faisait un malin plaisir de tourmenter le vieux chien. Lorsque celui-ci faisait sa sieste, couché tranquillement sur le gazon, la mère guenon s'approchait silencieusement, s'assurait qu'il dormait réellement, le saisissait par la queue et interrompait ses rêves en le tirant violemment. Le chien, devenu furieux, se précipitait en aboyant sur son ennemie, qui faisait mine de le provoquer, en frappant le sol d'une main, et l'attendait tranquillement. A son grand dépit, le chien ne l'atteignait jamais. Au moment où il croyait la mordre, elle sautait par-dessus son corps et le saisissait de nouveau par la

queue. Ces outrages rendaient le vieux grognard de plus en plus furieux, et il ne tardait pas à écumer de rage et de colère. Hélas ! sa colère était vaine, et il était toujours obligé de baisser pavillon et de se sauver.

*Atile* aimait tous les petits animaux. Hassan, le cercopithèque dont j'ai parlé (page 66), était son favori et avait toute son amitié, — tant qu'il ne s'agissait pas de la nourriture. *Atile* regardait comme une chose toute naturelle que le bon Hassan partageât tout avec elle, et ne lui en savait aucun gré. Elle exigeait une soumission absolue ; elle lui ouvrait la bouche et vidait les abajoues du pauvre Hassan, lorsque celui-ci, comme je l'ai dit, avait eu l'audace de songer à se réserver quelques morceaux. D'ailleurs, son cœur généreux ne se contentait pas d'un seul protégé ; son amour demandait plus d'occupation. Elle volait tous les jeunes chiens et les jeunes chats qu'elle trouvait, et les trainait souvent longtemps avec elle. Un jour, un jeune chat la griffa ; elle examina soigneusement ses griffes et les rendit inoffensives en coupant les ongles avec ses dents.

Elle recherchait la société des hommes de préférence à celle des femmes, auxquelles elle jouait toute sorte de tours. Elle ne se fâchait contre les hommes que lorsqu'ils lui faisaient du mal, ou quand elle croyait que je l'excitais contre eux. Sous ce rapport elle se conduisait comme un chien. Il suffisait de lui dire un mot ou de lui désigner une personne, pour qu'elle se précipitât immédiatement dessus et la mordit, souvent très-fort. Elle se rappelait pendant plusieurs semaines les offenses qu'on lui avait faites et n'oubliait jamais de profiter de la première occasion pour se venger.

Elle était très-intelligente ; volait avec une grande habileté ; ouvrait et fermait les portes ; ouvrait aussi toutes les boîtes, toutes les caisses et en sortait tout le contenu ; dénouait très-bien les nœuds, lorsqu'il y avait intérêt pour elle à le faire. Nous avons souvent essayé de l'effrayer en plaçant devant elle un petit tas de poudre que nous enflammions ensuite avec un peu d'amadou. Elle poussait un cri d'effroi au moment où la poudre prenait feu et faisait un bond aussi grand que le lui permettait sa corde. Mais elle ne s'y laissa pas prendre longtemps. Elle fut bientôt assez rusée pour éteindre avec la main l'amadou enflammé et empêcher ainsi la déflagration de la poudre, qu'elle mangeait ensuite, probablement à cause du salpêtre que contient cette préparation.

En hiver, elle se tenait ordinairement dans l'é-

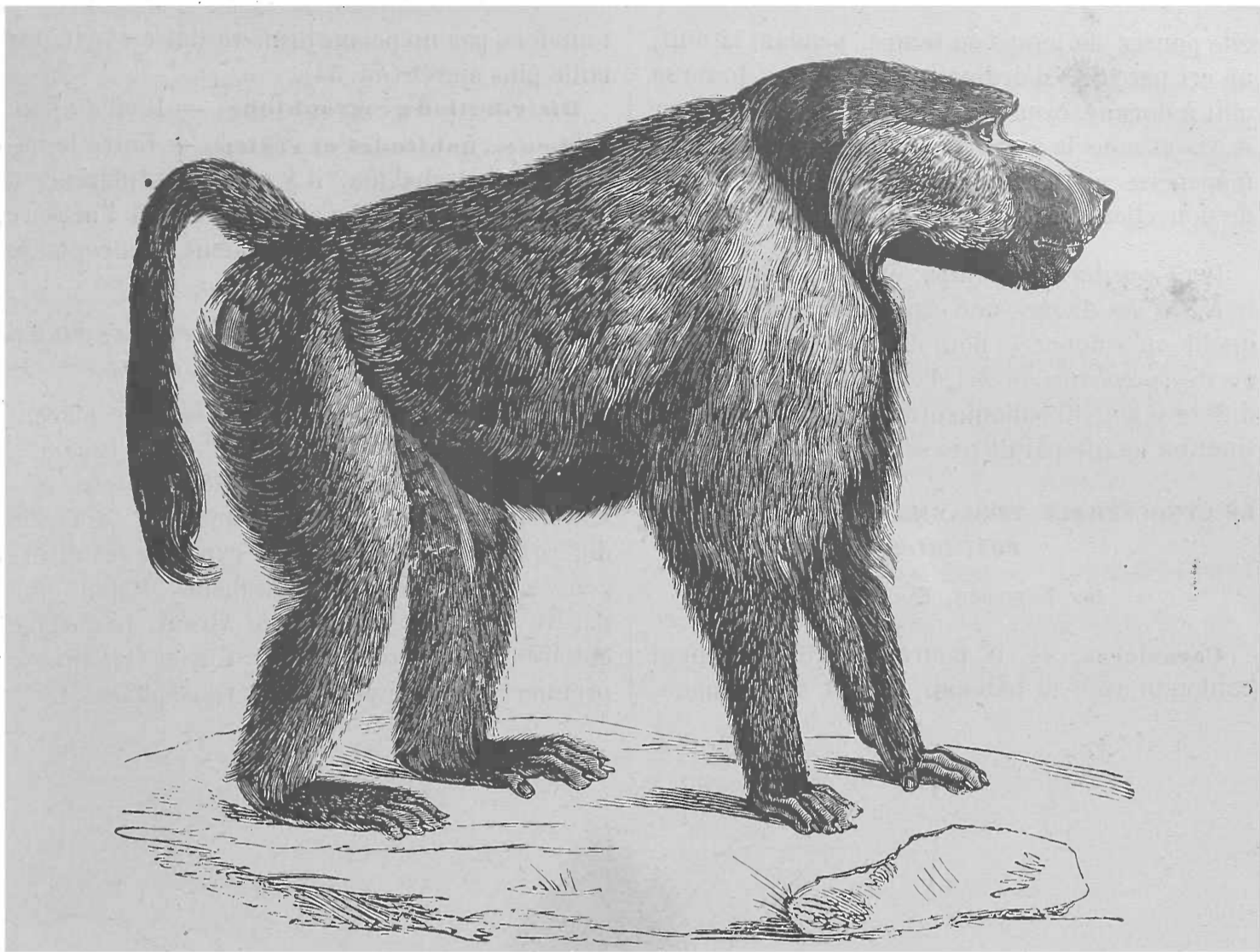


Fig. 54. Le Cynocephale Tschiakma.

table avec les chèvres ; elle s'y livrait à toutes sortes de méfaits, sortait les portes de leurs gonds, laissait échapper les chèvres, enlevait les planches qui couvraient l'étable et faisait une foule d'autres espiègleries de ce genre. Elle aimait beaucoup le son délayé qu'on donnait à manger aux chèvres et se battait souvent avec celles-ci pour le leur enlever. Elle savait s'y prendre très-adroitement : d'une main elle saisissait le seau ou le baquet, de l'autre elle éloignait la chèvre, en la repoussant par les cornes ou par la corde à laquelle elle était attachée ; elle buvait ainsi sans trop craindre les coups de corne. Lorsqu'une chèvre lui faisait sentir ses cornes, elle poussait de hauts cris et sautait immédiatement au cou de son ennemie pour la punir. Elle mangeait de tout, mais elle aimait surtout les pommes de terre, qui constituaient, d'ailleurs, la partie la plus importante de sa nourriture. Les épices et surtout le cumin faisaient ses délices. A l'opposé d'un grand nombre d'autres animaux, elle aimait aussi la fumée du tabac. Lorsqu'on lui en lançait des bouffées dans la figure, elle ouvrait la bouche pour en aspirer le plus possible. J'ai observé la même chose sur d'autres singes ; je crois que ce

BREHM.

sont les seuls animaux qui aiment la fumée de cette plante.

L'affection qu'elle me portait dépassait toutes les limites. Je pouvais lui faire tout ce que je voulais, elle ne m'aimait pas moins. Il paraît qu'elle me croyait toujours innocent des maux que je lui faisais endurer. Lorsque j'étais obligé de la corriger, elle ne se fâchait jamais contre moi, sa colère se tournait toujours contre les autres personnes présentes, probablement parce qu'elle croyait qu'elles avaient provoqué la correction. Elle me préférait toujours à ses autres connaissances, et dès que je m'approchais, elle devenait l'ennemie de ceux qu'elle venait de caresser.

De bonnes paroles la rendaient heureuse ; elle devenait furieuse lorsqu'on riait en sa présence, et surtout lorsqu'elle remarquait qu'on se moquait d'elle. Elle répondait lorsqu'on l'appelait et venait toujours à mes côtés lorsque je le désirais. Je pouvais faire de grandes promenades avec elle, sans la conduire à l'attache ; elle décrivait alors autour de moi de grands cercles, en faisant des détours volontaires comme un chien ; Hassan la suivait partout fidèlement.

La mort de Hassan la rendit très-malheureuse ;

elle poussa de temps en temps, pendant la nuit, un cri perçant ; d'ordinaire, elle passait toute sa nuit à dormir. Nous eûmes lieu de craindre pour sa vie et nous la vendîmes au propriétaire d'une ménagerie ambulante, chez lequel elle trouva de nouvelles connaissances.

Dans ces derniers temps, on a cru voir, dans le *Khird des Arabes*, une espèce particulière à laquelle on a donné le nom de CYNOCÉPHALE ANUBIS (*Cynocephalus Anubis*, F. Cuv.). Mais ce Khird diffère si peu du babouin ordinaire, que cette distinction ne me paraît pas suffisamment motivée.

**LE CYNOCÉPHALE TSCHARMA — CYNOCEPHALUS PORCARIUS.**

*Der Tschakma, The Chaema.*

**Caractères.** — Il pourrait être facilement confondu avec le babouin, dont il se distingue,

toutefois, par un pelage brun-verdâtre et par une taille plus élevée (*fig. 54*).

**Distribution géographique.** — Il vit au Cap.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Entre le babouin et le tschakma, il y a peu de différence à ce point de vue, et je n'ajouterai rien à l'histoire que j'ai tracée de celui des deux cynocéphales qui m'est le mieux connu.

**LE CYNOCÉPHALE NÈGRE — CYNOCEPHALUS NIGER.**

*Der Schoppavian, The Black-Baboon.*

Un grand nombre de naturalistes le placent parmi les cynocéphales, mais d'autres le considèrent comme un macaque ; ses manières ressemblent à celles des cynocéphales ; sa forme diffère notablement, ce qui explique les divergences d'opinions des naturalistes. Depuis que j'ai vu le cynocéphale nègre vivant, je partage entièrement l'opinion de G. Cuvier (1) qui, le premier, l'a placé parmi les cynocéphales.

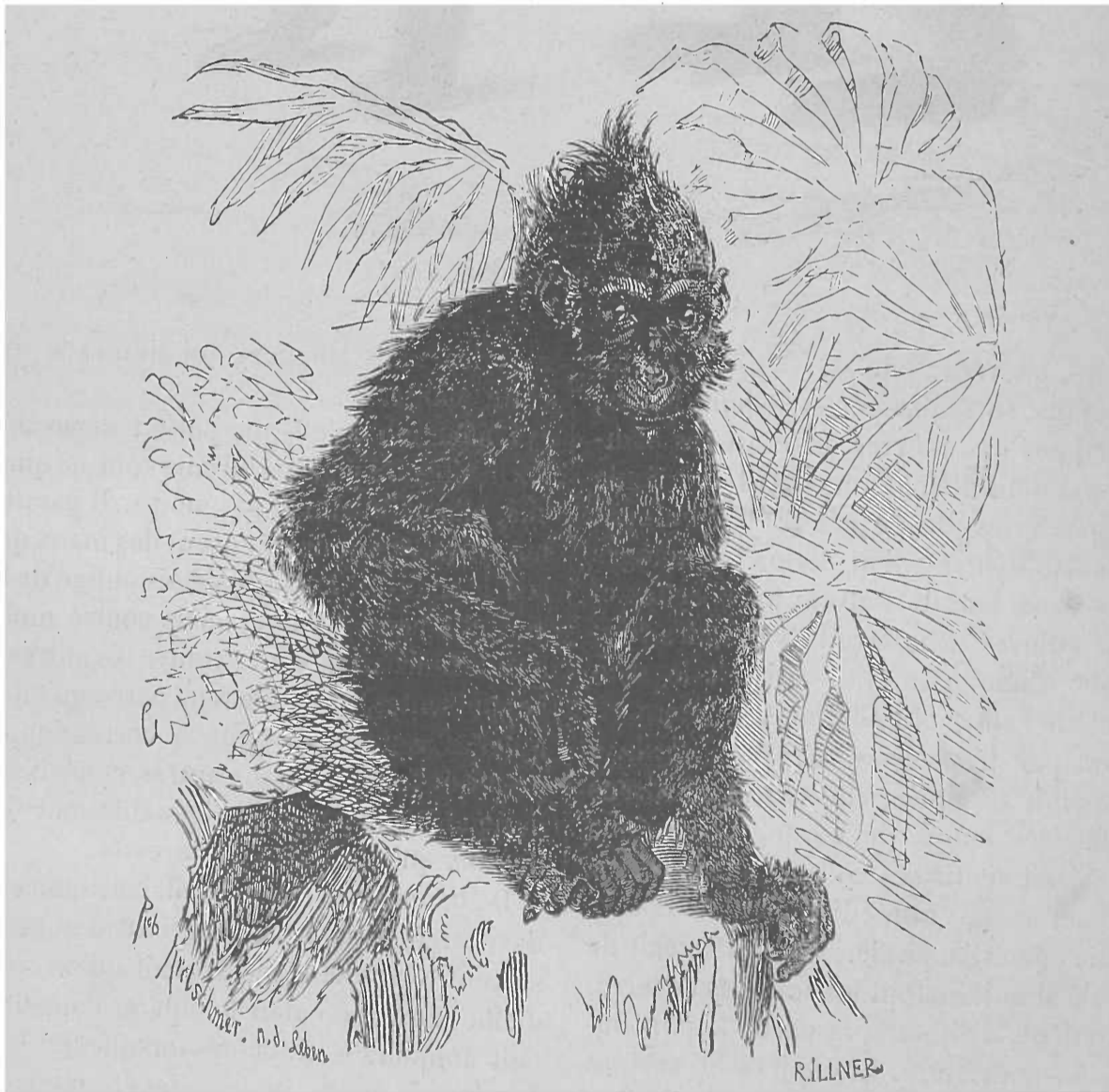


Fig. 55. Le Cynocéphale nègre.

**Caractères.** — L'espèce dont il est ici question se distingue des cynocéphales précédemment décrits par sa petite queue et son mu-

seau large, aplati et court. Le nez ne dépasse

(1) Cuvier, *Le Règne animal*, Paris, 1829, et *Iconographie du règne animal*, par F. E. Guérin Meneville. Paris, 1830.

pas la lèvre supérieure comme chez les autres cynocéphales ; il se termine, au contraire, à la partie supérieure du museau. La face et le siège sont nus, les autres parties du corps sont couvertes d'un pelage long et laineux, court sur les membres, allongé sous forme d'aigrette sur la tête. La couleur générale du pelage est d'un noir foncé, qui se rapproche de la couleur veloutée de la face. Le siège est rouge. La taille de ce cynocéphale est plus petite que celle de toutes les autres espèces du genre. La longueur de son corps n'est que de 0<sup>m</sup>,65, sa queue est à peine longue de 0<sup>m</sup>,02 (fig. 55).

**Distribution géographique et habitat.** — Le cynocéphale nègre se trouve en assez grand nombre dans diverses îles de la mer des Indes, dans l'île des Célèbes, dans l'archipel des Philippines et dans celui des Moluques ; cependant je ne connais encore rien sur sa vie à l'état de liberté.

**Mœurs, habitudes.** — C'est l'insolent nain que j'ai cité (page 53) comme étant le bourreau du boudeng. Nous avons vu, à cette occasion, qu'il ressemble complètement aux cynocéphales ordinaires par ses manières.

**Domesticité.** — Ce singe a été souvent amené vivant en Europe ; il a toujours assez bien supporté la captivité.

Celui que j'ai vu dans le jardin zoologique d'Amsterdam paraissait se porter très-bien. Le jour, on le mettait, avec les cercopithèques qui étaient chargés d'amuser le public, dans leur grand palais.

Je n'ai presque rien à ajouter à ce que j'ai dit plus haut de ses habitudes. L'impérieux et voluptueux nègre aurait tyrannisé les cercopithèques comme les pauvres boudengs, si ces singes agiles et légers ne lui avaient pas toujours échappé à temps. Il vivait sur un très-bon pied avec les macaques. Il était très-intime avec une femelle de babouin, envers laquelle il se montrait plein de prévenances ; en retour, il lui permettait de faire la chasse aux parasites que logeait son pelage. Notre figure 55, dessinée d'après nature, le représente très-bien. Il passe souvent plusieurs minutes dans cette position ; il a l'air vicieux et combine probablement dans son cerveau quelque mauvais coup ou quelque étourderie.

LE MANDRILL, OU MORMON — *PAPIO MORMON.*

*Der Mandril, The Mandrill.*

On réunit, sous le nom de *Papions*, deux espèces de cynocéphales qui vivent sur les côtes occidentales de l'Afrique : ce sont le mandrill et le drill. Les caractères remarquables qui les distinguent justifient leur réunion en un genre particulier. Ils sont caractérisés surtout par l'état rudimentaire de leur queue.

William Smith, en décrivant les animaux de Sierra-Leone (1), mentionne une singulière espèce d'animal appelé *Mandrill* par les blancs de cette contrée ; la description et la gravure (fig. 56) qu'il en donne, malgré l'avis contraire

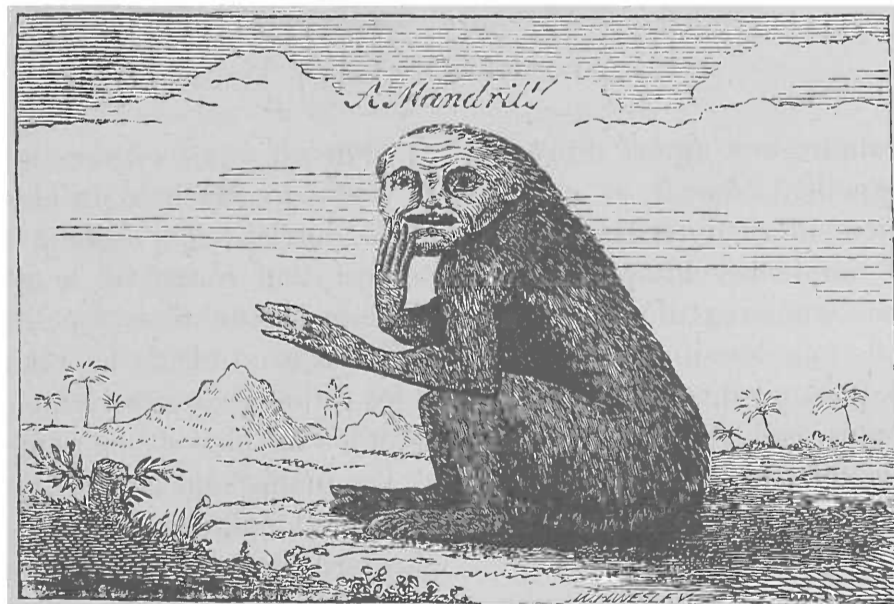


Fig. 56. Le « Mandrill » fac-simile de la planche de W. Smith (1744).

de Th. Huxley (1), se rapportent également au *Papio Mormon*.

(1) Huxley, *De la place de l'homme dans la nature*. Paris, 1868, p. 112.

Topfel pense que le mandrill est l'ours-chien des anciens ou *Arctocyon*, animal qu'on regardait comme un métis d'ours et de chien. D'au-

(1) W. Smith, *Nouveau voyage en Guinée*. 1744, p. 51.

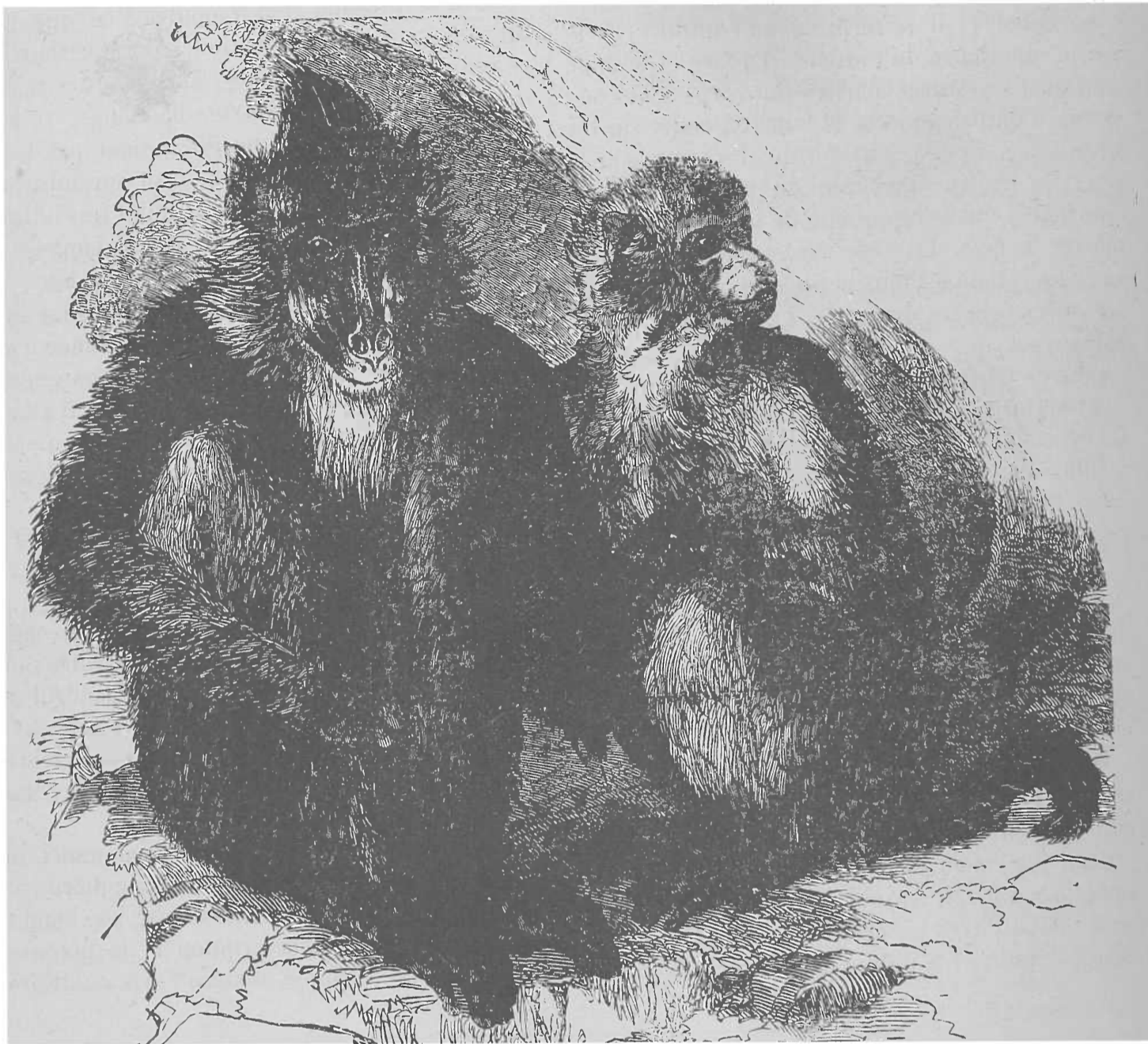


Fig. 57. Le Mandrill.

tres le considèrent comme une espèce d'hyène.

Les indigènes l'appellent *Barris*, et c'est à lui qu'il faut certainement attribuer les méfaits qu'on mettrait sur le compte des chimpanzés.

**Caractères.** — Nous avons regardé le guéréza comme le plus beau de tous les singes ; pour les mêmes raisons, nous pouvons dire que le mandrill est le singe le plus laid. C'est un animal vraiment hideux sous tous les rapports, et son intelligence est en parfaite harmonie avec son corps (*fig. 57*).

Le corps du mandrill est vigoureux et trapu, la tête est horrible et les dents sont très-dangereuses. Son poil est roide et hérissé, la couleur des parties nues est dégoûtante à voir. Le pelage est brun foncé, avec des teintes de vert d'olive ; chaque poil est annelé de noir et de vert ; les poils du ventre sont blanchâtres, ceux des flancs sont d'un brun clair, la barbe qui couvre le

menton est jaune-citron et derrière les oreilles se trouve une tache d'un blanc grisâtre. La face et le derrière sont également repoussants. Le nez est d'un rouge vif, le museau nu et bordé d'une masse de tissu érectile, formant des sillons, est brun clair. La région anale est rouge et les callosités, excessivement développées, sont colorées en bleu et en rouge vifs ; les oreilles et les mains sont jaunes. Pendant la jeunesse, la face est noirâtre et ne porte pas de sillons ; plus tard, on aperçoit les deux sillons bruns, et ce n'est qu'avec l'âge mûr qu'apparaissent les couleurs éclatantes.

La hauteur des mâles est de 1<sup>m</sup>,50 dans la station verticale et de 1 mètre dans la position horizontale. La longueur du corps, de la pointe du nez à la queue, est de 1 mètre, celle de la queue n'est que de 0<sup>m</sup>,10.

Les femelles n'ont jamais des couleurs aussi

vives que les mâles; leur taille est aussi toujours plus petite.

On ne peut se figurer un animal plus laid que le mandrill, et chamarré, en même temps, de couleurs plus voyantes.

**Distribution géographique et habitat.** — Cette vilaine bête se trouve en grand nombre dans la Guinée et surtout sur la côte d'Or. Le mandrill vit par bandes dans les forêts montagneuses, tantôt sur les rochers, tantôt sur les arbres.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Malheureusement il ne quitte que trop fréquemment ses forêts, pour visiter les colonies voisines et y exercer ses ravages. On prétend même que des bandes de mandrills attaquent souvent des villages, pendant que les nègres gardent leurs troupeaux ou s'occupent de leurs moissons, et maltraitent alors les femmes et les enfants.

La force incroyable et la cruauté inouïe du mandrill sont redoutables pour les indigènes et la plupart des animaux qui vivent dans la même contrée. Dès qu'il atteint un certain âge, sa férocité apparaît avec ses dangers. Sa vigueur, son agilité et ses dents en font le tyran des forêts. Il ne redoute aucun ennemi, et le bruit d'une arme à feu ne l'effraye même pas. Ses passions sont tellement violentes qu'elles le rendent tout à fait fou et lui font perdre complètement la raison. La colère des autres singes, d'après un naturaliste anglais, n'est relativement qu'un léger zéphir, tandis que la fureur du mandrill ressemble à l'un de ces ouragans des Tropiques qui renversent tout sur leur passage. Lorsque ce hideux animal est irrité (un simple regard, une parole un peu élevée, une menace suffisent pour l'exciter), il devient tellement furieux qu'il oublie tout et se précipite tête baissée sur son ennemi. Ses yeux brillent alors d'un éclat diabolique, sa force et sa méchanceté sont réellement redoutables. On assure que ses passions désordonnées l'énervent tellement, qu'il tombe souvent inanimé sur le sol, en poussant des cris de rage. Il se souvient plus longtemps que les autres cynocéphales des offenses, ou plutôt il n'en oublie et n'en pardonne jamais aucune. Il ne faut donc pas s'étonner si les indigènes évitent de l'attaquer. Ils ne fréquentent même pas les forêts habitées par les mandrills, s'ils ne sont bien armés et en nombre. La sensualité du mandrill est sans bornes, comme sa méchanceté. « Son regard, son cri, sa voix, dit F. Cuvier, annoncent l'impudence la plus bestiale, il satisfait ses passions les plus sales avec le plus grand cynisme, la nature semble avoir

voulu nous montrer en lui l'image du vice dans toute sa laideur. »

A l'état de liberté, les mandrills se réunissent par grandes bandes. Malgré leurs formes lourdes, ils grimpent très-bien sur les arbres et sur les rochers, leur démarche est assez facile et assurée; ils ne marchent jamais debout, leur voix est basse et sourde, elle est étouffée par un goître. Elle ressemble au grognement du porc.

**Domesticité.** — Parmi tous les cynocéphales, le mandrill est sans contredit le plus sauvage, et si l'on est parvenu à en apprivoiser quelques-uns dans leur jeunesse, aussi bien qu'on peut apprivoiser un cynocéphale, ce n'est qu'exceptionnellement. En tout cas, on ne peut jamais assouplir le naturel des vieux mandrills.

Il est d'ailleurs très-difficile de les prendre vivants; même lorsqu'ils sont ivres, ils sont encore à redouter.

On n'amène que des jeunes en Europe, et principalement de jeunes femelles, parce que les mâles sont trop hideux et peuvent devenir dangereux pour les personnes qui en prennent soin. En effet, les gardiens des jardins zoologiques n'ont à craindre aucun animal autant que les vieux mandrills. Ceux que l'on transporte en Europe supportent assez bien la captivité et vivent pendant un assez grand nombre d'années sous nos climats; mais les traitements les plus doux n'ont jamais le pouvoir d'adoucir leur férocité, qui, d'ailleurs, augmente avec l'âge.

Les mandrills se montrent bien plus jaloux de leurs gardiens que les autres cynocéphales; les mâles sont encore plus jaloux des femmes qu'ils ont appris à connaître. Ils deviennent furieux lorsqu'un homme caresse ou fait semblant de caresser une de leurs amies, et lui en conservent longtemps rancune. Au Jardin des Plantes de Paris, on mit à profit cette grande passion pour faire rentrer dans sa cage un mandrill (ou un chaenna) qui s'en était échappé et faisait de grands ravages dans le jardin. Toutes les tentatives faites pour le ramener par la douceur étaient restées inutiles; il avait déjà blessé quelques gardiens, lorsque l'un de ceux-ci eut l'idée de le prendre par son faible, et de profiter de sa jalousie pour le faire revenir dans sa cage. Au fond de cette cage se trouvait une petite porte derrière laquelle on plaça la jeune fille de l'un des gardiens, de manière à ce que le singe pût la voir; un autre gardien, s'approchant alors d'elle, fit mine de l'embrasser. C'en était trop pour le mandrill amoureux. Il se précipita furieux sur son rival, dans la bonne intention de le

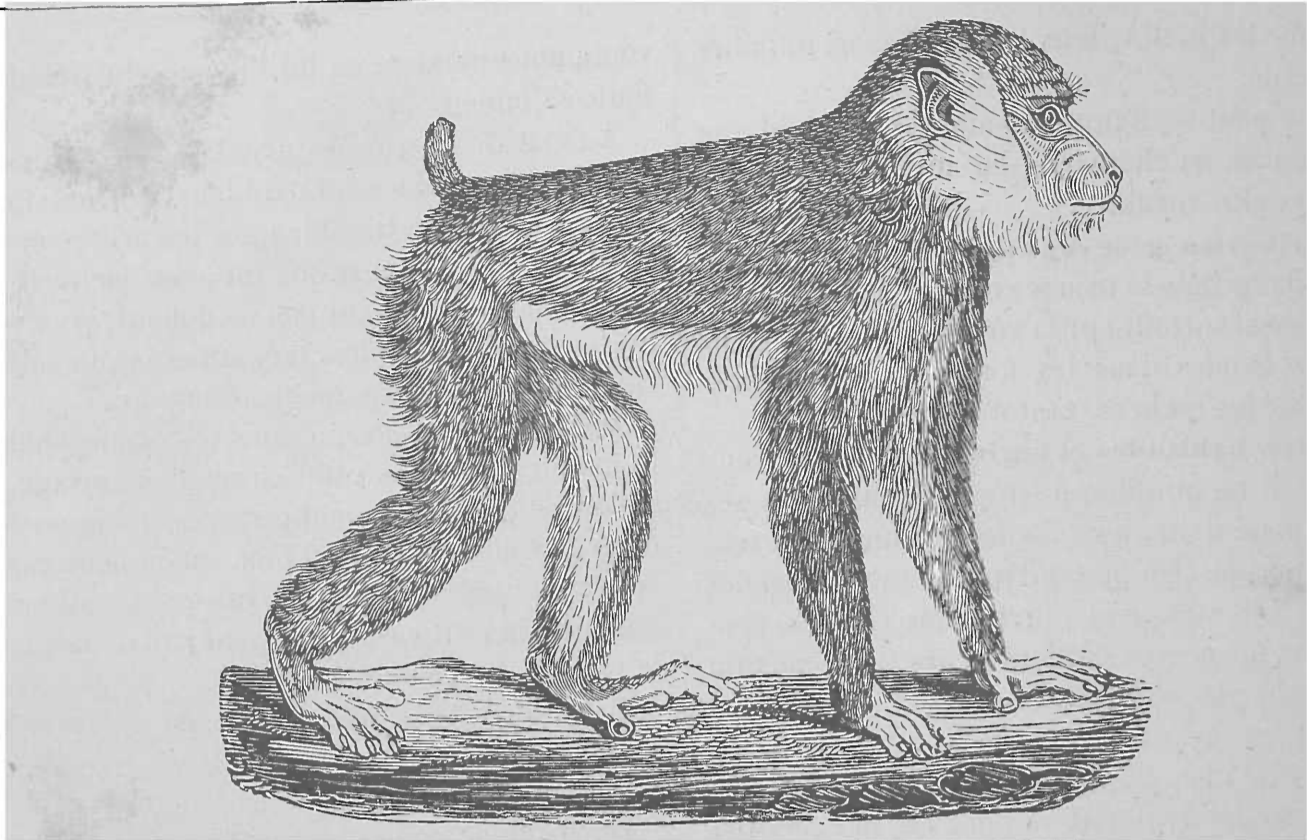


Fig. 58. Le Drill.

mettre en pièces. Pour arriver à son but, il fallait nécessairement entrer dans la cage. Oubliant toute prudence, le singe jaloux y pénétra sans hésiter et fut tout étonné de se voir pris dans le piège.

D'autres mandrills captifs cherchent à satisfaire leurs passions pour les boissons fermentées et s'enivrent de bière ou de vin, lorsqu'ils en trouvent l'occasion. Les naturalistes qui ont eu occasion d'observer des mandrills ivres, déclarent qu'ils sont encore plus hideux, si c'est possible, que dans leur état normal.

Un des mandrills les plus célèbres a vécu en Angleterre dans les meilleures conditions de bonheur. Il était très-connu sous le nom de *Jean l'Heureux*, et depuis sa mort il orne le British Museum. Ce singe eut le rare bonheur d'être plusieurs fois l'hôte invité de la famille royale : en un mot, il fut aussi heureux que peut l'être un cynocéphale.

Il n'est pas étonnant que l'on ait raconté les histoires les plus incroyables sur ces violents animaux.

#### LE DRILL — *PAPIO LEUCOPHEUS*.

*Der Dril, The Drill.*

**Caractères.** — La deuxième espèce du genre *Papio*, le drill, ressemble assez au mandrill, mais sa face est toujours plus noire. Son pelage est un peu plus verdâtre que celui du mandrill, les tumeurs qui bordent son nez ne sont pas sillonnées. Sa queue est traînante. Il est bien plus petit que le mandrill (*fig. 58*).

**Distribution géographique.** — La patrie du drill est la même que celle de son hideux congénère.

**Mœurs.** — On ne sait pas grand'chose de ses mœurs à l'état de liberté, mais elles doivent être semblables à celles du mandrill.

**Domesticité.** — Le drill est souvent amené en Europe, surtout en Angleterre, dont il supporte assez bien le climat. Les drills captifs ont tous les caractères des cynocéphales : dociles dans leur jeunesse, ils deviennent sauvages et méchants dans leur vieillesse.

### LES PLATYRRHINIENS — *PLATYRRHINÆ*.

*Die Neuweltsaffen ou Breitnasen, The Cebidæ ou American Monkeys.*

Il existe entre les faunes des zones chaudes de l'ancien et du nouveau continent une différence très-trappante : l'hémisphère occidental se distingue toujours de l'hémisphère oriental. Dans le nouveau continent, rien ne ressemble au vieux

monde ; c'est à peine si par-ci par-là quelque chose rappelle l'ancien continent ; cela n'arrive même que dans les régions intertropicales, qui ne font plus partie de l'Amérique proprement dite. Ces régions forment un monde à part. Le



sol et le climat, la lumière et l'air, les plantes et les animaux, tout diffère de ce qu'on trouve dans l'hémisphère oriental. C'est pour cette raison que tout nous paraît si fabuleux et si beau lorsque, pouvant obéir à notre passion pour les voyages, nous allons visiter les contrées tropicales de l'ouest : le charme de la nouveauté nous entraîne, la richesse de la végétation nous éblouit et nous fait oublier les nombreux avantages de notre hémisphère.

Tel n'est pas l'effet que produisent les animaux que nous avons à considérer.

Les singes du nouveau monde, c'est-à-dire les platyrrhiniens, sont des êtres assez remarquables, mais, en général, ils n'ont pas pour eux la beauté. Chose digne d'être notée, la forme de leur corps et l'organisation de leurs membres en font bien des singes, mais leur intelligence n'a rien de celle des quadrumanes de l'ancien monde. Ils sont tous plus maladroits, plus paresseux, plus tristes et moins intelligents que leurs représentants de l'ancien continent. Ils sont plus inoffensifs, plus doux et plus tranquille que ceux-ci ; mais, à cause de cela même, ce ne sont pas de véritables singes. On se figure difficilement un singe sans gaieté, sans bonne humeur, sans audace, sans impudence, je dirais même sans bassesse. Nous sommes habitués à voir nos caricatures dans ces curieux animaux, et nous ne sommes pas satisfaits lorsque la charge ne porte pas aussi sur le côté intellectuel de notre être. Les hommes d'ailleurs ne sont pas seuls de cet avis ; les dames elles-mêmes, malgré leur aversion ordinaire pour tout ce qui peut paraître une caricature de leur personne, s'accordent à considérer les singes américains comme des êtres peu dignes d'attention.

Nous ne voulons pas être trop sévère dans notre jugement, et cependant il faut bien avouer qu'il y a quelque chose de vrai dans ce préjugé.

**Caractères** — Les singes du nouveau continent se distinguent de leurs *consins* de l'hémisphère oriental par la conformation de leur corps et de leurs membres, ainsi que par leur système dentaire. Leur corps est ordinairement grêle ; leurs membres sont longs ; la queue existe toujours et ne se réduit jamais à un tronçon ; elle devient souvent une véritable main, dont l'animal se sert pour saisir les objets. Le pouce des mains antérieures n'est pas aussi opposable aux autres doigts que celui des mains postérieures. Les ongles sont aplatis. Au lieu de trente-deux dents, ils en ont trente-six, dont six molaires de chaque côté. Ils n'ont jamais ni

callosités ni abajoues. La cloison qui sépare les narines est très-large. Aucun membre de cette famille n'atteint une taille considérable, aucun d'eux n'a de museau saillant. La couleur de leur pelage est variée, mais jamais elle n'arrive à être aussi agréable à l'œil que celle de certains singes de l'Asie et de l'Afrique.

**Distribution géographique et habitat.** — Les platyrrhiniens n'habitent que l'Amérique du Sud. La mer des Antilles forme la limite occidentale de leur cercle de dispersion ; les belles îles de cette mer ne contiennent déjà plus de singes, et au-dessus de l'isthme de Panama on n'en rencontre pas davantage. A l'ouest, ils sont limités par la chaîne des Andes ; à l'est, par la mer Atlantique ; au sud, par le 25° degré de latitude.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Tous les singes du nouveau monde habitent les arbres et séjournent de préférence dans les forêts vierges. Ils recherchent les contrées humides ou marécageuses. Ce n'est que poussés par la nécessité qu'ils descendent sur terre ; pour boire, ils ne vont pas sur les bords des rivières, ils descendent le long des plantes grimpantes ou de branches assez basses, jusqu'au-dessus du niveau de l'eau, et boivent alors sans quitter la branche. Il est très-possible que certains de ces singes parcourent des centaines de milles sans toucher le sol. Ils trouvent sur les arbres tout ce dont ils ont besoin ; leur nourriture ne consiste qu'en substances végétales de toute espèce, en insectes, araignées, œufs d'oiseaux, petits oiseaux et miel ; quelques-uns seulement s'introduisent de temps en temps dans les plantations.

La plupart de ces animaux sont diurnes, quelques-uns ont des habitudes crépusculaires et même nocturnes. Les uns comme les autres sont très-vifs et très-agiles ; cependant on trouve parmi les singes du nouveau monde plusieurs espèces très-paresseuses, de véritables orangs-outangs pour ce continent. Tous grimpent très-bien et savent se servir adroitement de leur admirable queue. Cet organe est le membre par excellence de ces singes, et ils ne pourraient s'en passer. Leur maladresse est telle que leur corps a toujours et partout besoin d'un soutien, et leur queue prenante est toujours là pour le lui donner. Dans presque toutes les positions qu'ils prennent, même lorsqu'ils reposent, ces singes enroulent leur queue autour d'un objet quelconque, ne se fait-ce qu'autour d'un de leurs membres. Cette queue, véritable don de la nature, douée d'une force musculaire supérieure à celle des autres membres, et d'une grande sensibilité dans la partie terminale,

sert aux usages les plus variés de leur vie tranquille, et remplace avec avantage l'agilité que l'on rencontre chez les singes de notre hémisphère. Cependant les véritables grimpeurs de l'ancien continent sautent et grimpent bien mieux que les singes du nouveau monde. Les platyrrhiniens marchent toujours sur les quatre pattes, et leur démarche est toujours plus ou moins lourde, incertaine et chancelante; en un mot, ils marchent péniblement.

Sous le rapport de l'intelligence, ils sont beaucoup au-dessous des espèces africaines et asiatiques. Ils sont en général doux, bons et familiers, mais bêtes, maladroits, lourds et indociles. Quelques-uns sont curieux, espiègles et taquins; d'autres, au contraire, sont moroses, entêtés, méchants, astucieux et hargneux. L'on peut dire encore qu'ils sont lascifs, gourmands et voleurs. Ils ont donc tous les défauts des catarrhiniens, sans posséder aucune de leurs qualités. Aussi le choix n'est-il jamais difficile entre les singes de l'ancien et ceux du nouveau monde. A l'état de liberté, ceux-ci sont toujours craintifs et farouches, et ne peuvent jamais distinguer le danger réel de celui que crée leur imagination. Il en résulte que tout spectacle nouveau les effarouche et leur fait chercher un refuge au milieu du feuillage. Lorsqu'ils sont blessés, ils mordent ceux qui veulent s'emparer d'eux; lorsqu'ils sont bien portants, ils ne se défendent guère que contre les animaux rapaces assez faibles. En somme, ce sont des êtres lâches et sans énergie.

**Domesticité.** — Dans la captivité, ils sont souvent très-familiers et très-gentils; quelquefois ils deviennent méchants et hargneux avec l'âge. Leur paresse corporelle et intellectuelle, leur physionomie mélancolique, les sons plaintifs qu'ils font souvent entendre pendant très-longtemps, leur malpropreté, leur mollesse et leur faiblesse, les rendent peu propres à égayer nos habitations; quelques rares espèces font cependant exception à la règle générale, sont fréquemment apprivoisées et deviennent l'objet des plus grands soins. Beaucoup d'entre eux sont d'une sensibilité extraordinaire; ils expriment leurs sentiments par des rires ou par des pleurs.

L'amour maternel est aussi développé chez eux que chez les singes de l'ancien continent. Ils ont un ou deux petits, bien rarement trois par portée, et les aiment, les caressent, les soignent et les protègent si tendrement qu'on est forcé de les admirer et de leur accorder une certaine affection.

Les singes du nouveau monde ne sont guère

nuisibles à l'homme. L'immense et riche forêt vierge les loge, les nourrit et les protège; ils n'ont nul besoin du roi de la terre. Cependant quelques-uns d'entre eux s'introduisent parfois dans les plantations voisines de leur forêt, et y prélèvent un léger impôt, qui ne peut être comparé aux pillages dont les singes de l'ancien continent se rendent coupables.

**Chasses.** — L'homme, au contraire, a différents moyens de tirer parti de ces hôtes inoffensifs des forêts américaines.

Les indigènes les chassent avec passion et entuent souvent des centaines dans de grandes battues. Ils se servent ordinairement de l'arc (*fig. 59*) pour les tuer; quelquefois cependant ils emploient la sarbacane, avec de toutes petites flèches imprégnées du poison le plus mortel.

D'après Goudot (1), qui a pendant dix ans habité le Brésil, ce poison, que l'on connaît sous le nom de *curare*, « est préparé par quelques-unes des tribus les plus reculées qui habitent les forêts bordant le haut Orénoque, le Rio-Negro et l'Amazone, et qui, toutes ou presque toutes, sont anthropophages. La manière de le préparer varie dans chacune des tribus où il se fabrique, et celui qui est réputé le plus actif vient des nations voisines de l'empire du Brésil. Le procédé employé par les Indiens de Mesaya, qui ne sont éloignés que de vingt journées de la frontière de la Nouvelle-Grenade, est le seul à peu près connu, et encore ne l'est-il que très-imparfaitement, car ces Indiens en font un grand secret, et il n'y a que leurs devins qui aient l'art de le préparer.

« Ces hommes, qui sont en même temps les prêtres et les médecins ou guérisseurs de sorts, emploient, pour la préparation du poison, une liane nommée *curari*, d'où le nom de *curare* donné au poison. Cette liane, coupée en tronçons et broyée, donne un suc laiteux abondant et très-âcre. Les tronçons écrasés sont mis en macération dans de l'eau pendant quarante-huit heures; puis on exprime et on filtre soigneusement le liquide, qui est soumis à une lente évaporation jusqu'à concentration convenable. Alors on le répartit dans plusieurs petits vases de terre (*fig. 60*), qui sont eux-mêmes placés sur des cendres chaudes, et l'évaporation se continue avec plus de soin encore.

« Lorsque le poison est arrivé à la consistance d'extrait mou, continue M. Goudot, on y laisse tomber quelques gouttes de venin recueilli dans

(1) Goudot, note remise à M. Pelouze.

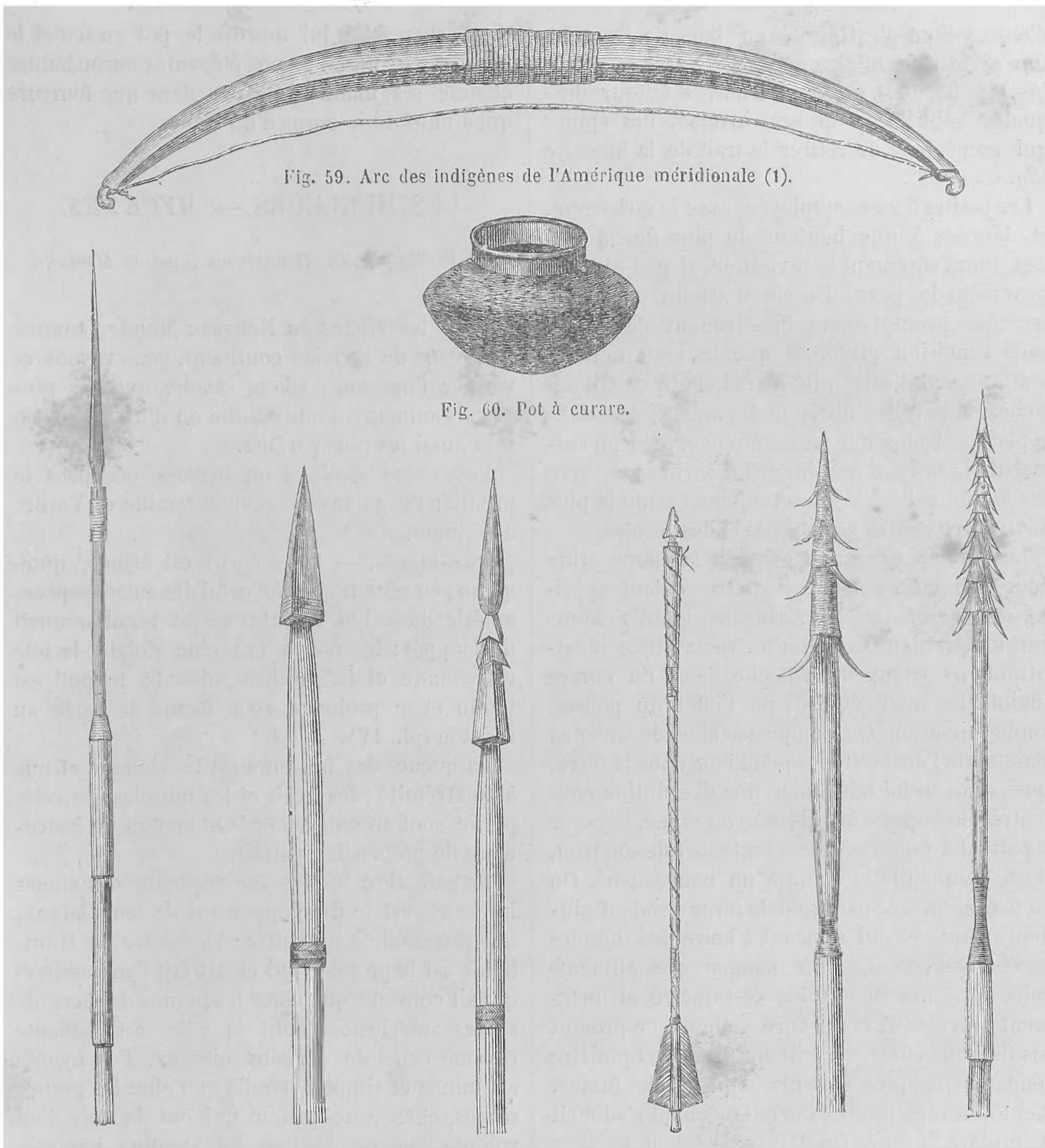


Fig. 59. Arc des indigènes de l'Amérique méridionale (1).

Fig. 60. Pot à curare.

Fig. 61. Flèche à dard mobile (2). Fig. 62. Flèches à rétrécissement et à renflement. Fig. 63. Flèche à rétrécissement et à renflement. Fig. 64. Flèche à rétrécissement et à renflement. Fig. 65. Flèche à épines. Fig. 66. Flèche à épines (3).

les vésicules des serpents les plus venimeux, et l'opération se trouve achevée lorsqu'il est parfaitement sec. Dans cet état, et préservé du contact de l'air humide, le curare peut se com-

(1) Figure 59, dessinée d'après un exemplaire communiqué par l'amiral Dupetit-Thouars.

(2) Figure 61, dessinée d'après une flèche venant de l'Amérique du Sud, et donnée à M. Cl. Bernard par M. le docteur Pouget.

(3) Figures 63 à 67, dessinées d'après nature sur un paquet de flèches empoisonnées, communiquées par M. l'amiral Dupetit-Thouars.

BREHM.

server, à ce qu'assurent les Indiens, pendant un temps indéfini. »

Le curare tiré des végétaux n'est pas le seul dont les Indiens fassent usage : d'après M. Roulin, ils empoisonnent également l'extrémité de leurs flèches avec le venin extrait d'un crapaud.

On se sert, dit M. Cl. Bernard (1), pour la chasse, de flèches dont le dard est mobile (fig. 61),

(1) Claude Bernard, *Leçons sur les substances toxiques*, Paris, 1857, p. 240 et suiv.

d'autres dont l'extrémité en bois de fer offre une série de renflements et de rétrécissements (*fig.* 62, 63, 64), ou bien d'autres autour desquelles sont fixées, en sens inverse, des épines qui empêchent de retirer le trait de la blessure (*fig.* 65 et 66).

Les petites flèches employées avec la sarbacane, et, lancées à une hauteur de plus de 33 mètres, tuent sûrement leur victime, si peu qu'elles traversent la peau. Un singe atteint cherche à arracher promptement l'instrument de mort ; mais l'incision profonde que le rusé sauvage pratique vers l'extrémité de cet engin en fait détacher la pointe empoisonnée, qui, restée dans la plaie, est plus que suffisante pour tuer un animal de la taille d'un singe. La sarbacane, avec ces terribles flèches, sera toujours l'arme la plus meurtrière contre ces habitants des forêts.

Les Indous se servent aussi de la même arme pour s'emparer des singes qu'ils veulent apprivoiser. « Lorsque les Araucans, » dit Schomburgk, « veulent dompter un vieux singe récalcitrant, ils trempent la flèche dans du curare affaibli. Le singe, étourdi par l'effet du poison, tombe sur le sol. On s'empresse alors de sucer sa plaie et de l'ensevelir jusqu'au cou dans la terre, après quoi on lui fait avaler une dissolution concentrée de salpêtre ou du vesou de canne. Lorsque le patient a repris ses sens, on le sort de son trou, et on l'emmailotte comme un nouveau-né. On lui maintient une camisole de force pendant plusieurs jours, en lui donnant à boire des liquides sucrés seulement, et à manger des aliments cuits dans une dissolution de salpêtre et fortement poivrés. Si cette cure violente ne produit pas de bons effets, on suspend le singe opiniâtre pendant quelques instants dans de la fumée. Bientôt sa rage tombe, son œil méchant s'adoucit et implore la pitié. On délie ses liens et le singe le plus hargneux paraît alors avoir oublié qu'il a vécu libre dans la forêt. » L'homme réussit ainsi à dompter le libre enfant de la forêt et le force à le servir pendant sa vie.

**Usages et produits.** — Mais ce n'est pas là le seul avantage qu'il en retire : il en mange la chair et en vend la peau.

Les singes sont, en effet, des animaux très-précieux pour les indigènes de l'Amérique ; leur chair constitue la majeure partie de leur nourriture : ils mangent même, sans inconvénient, celle des individus qu'ils ont tués avec leurs flèches empoisonnées.

Plus d'un voyageur s'est vu dans la nécessité de considérer ces singes comme un gibier es-

timé, chargé de lui fournir le pot au feu et le rôti ; et plus d'une de nos élégantes européennes chauffe ses mains délicates dans une fourrure qui a entouré le corps d'un singe.

## LES HURLEURS — MYCETES.

*Die Brüllaffen, The Howlers ou Howling Monkeys.*

Chez les singes du Nouveau Monde, comme chez ceux de l'ancien continent, nous voyons se vérifier l'opinion d'Oken, savoir, que les plus grands animaux d'une famille ou d'un groupe en sont aussi les plus parfaits.

Les *singes hurleurs* ou *stentors* occupent le premier rang dans la seconde famille de l'ordre des singes.

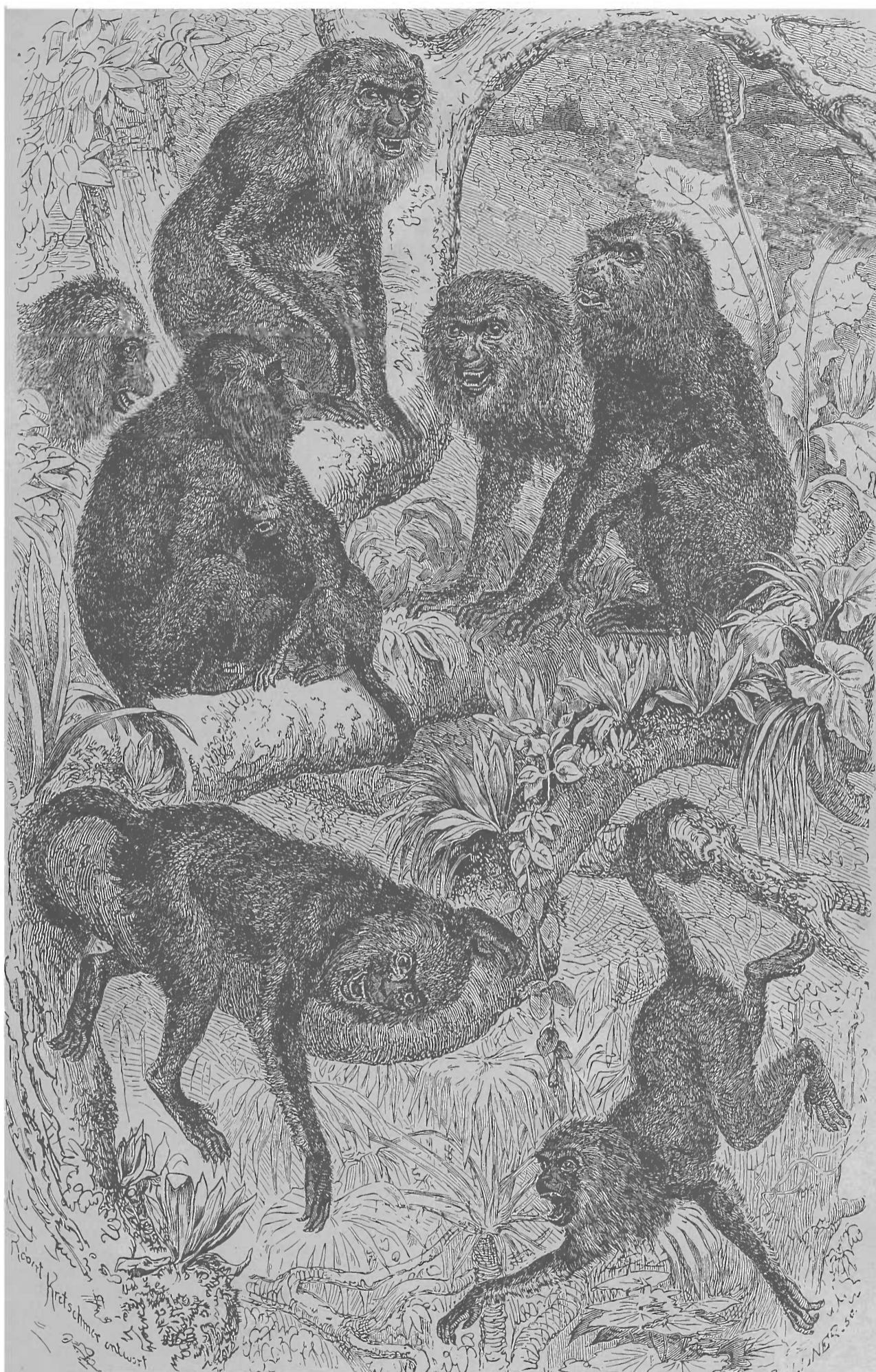
**Caractères.** — Leur corps est élancé, quoiqu'un peu plus trapu que celui des autres espèces américaines. Les membres sont régulièrement développés ; les mains ont cinq doigts ; la tête est grande et le museau saillant ; le poil est touffu et se prolonge sous forme de barbe au menton (pl. IV).

La queue des hurleurs est très-longue et nue à l'extrémité ; les nerfs et les muscles de cette partie sont très-développés et en font un instrument de préhension parfait.

Le caractère le plus remarquable des singes hurleurs, est le développement de leur larynx, qui ressemble à un goître. Alexandre de Humboldt est le premier qui en ait fait l'anatomie et qui ait constaté que chez les petites espèces de singes américains, dont la voix est sifflante comme celle de certains oiseaux, l'os hyoïde est mince et simple ; tandis que chez les grands singes, chez ceux surtout qui ont la voix d'un volume énorme, comme les stentors, nommés aussi *singes hurleurs* ou *alouates*, le larynx offre une conformation très-compiquée ; la langue repose sur un tambour osseux et le larynx supérieur a six poches, dont deux, en forme de nids de pigeons, ressemblent beaucoup au larynx inférieur des oiseaux. Lorsqu'on considère le développement de cet appareil osseux, l'on n'a plus lieu d'être étonné de la force et de l'étendue de la voix de ces animaux.

**Distribution géographique et habitat.** — Les hurleurs habitent presque toutes les régions tropicales de l'Amérique du Sud. Ils se tiennent dans les forêts épaisses, peuplées de grands arbres et humides.

**Mœurs, habitudes et régime.** — On ne les



Paris, J.-B. Baillière et Fils, édit.

Corbeil, Crété, imp.

LES HURLEURS.



rencontre dans les savanes qu'aux endroits où des groupes d'arbres isolés se sont développés de manière à constituer de petites forêts. Il faut toujours qu'il y ait de l'eau dans le voisinage de leurs séjours ; ils évitent complètement les contrées arides. Leurs mœurs et leurs habitudes sont si uniformes, qu'il suffit de décrire celles d'une seule espèce.

Le nombre des espèces indiquées par les auteurs est assez considérable ; il s'élèverait à peu près à douze, si elles étaient toutes authentiques. Mais on sait aujourd'hui que les hurleurs sont sujets à un grand nombre de variétés dépendant du sexe et de l'âge, et, qu'en réalité, les différentes espèces proposées peuvent être réduites à trois ou quatre seulement.

J'emprunterai mes renseignements à Alexandre de Humboldt, au prince Maximilien de Wied-Neuwied, à Rengger et à Schomburgk.

**LE SINGE HURLEUR ROUGE OU ALOUATE**  
*MYCETES SENICULUS.*

*Der rothe Brüllaffe ou Alaute, The red Howler.*

**LE SINGE HURLEUR NOIR OU CARAYA**  
*MYCETES NIGER.*

*Der schwarze Brüllaffe, The black Howler.*

**Caractères.** — L'alouate mâle a un pelage rouge brillant, tirant au jaune sur le dos. Le pelage de la femelle est plus foncé et souvent même noir-brun : les petits ressemblent à leur mère.

Le caraya mâle est tout noir, sauf les parties nues, qui sont d'un rouge brun. Les femelles et les petits sont de couleur un peu moins foncée, ordinairement jaune-grisâtre. Le pelage des mâles est toujours plus long et plus touffu ; leur barbe surtout est plus longue que celle des femelles.

Les deux espèces présentent de nombreuses variétés.

Au point de vue de la taille, les alouates et les carayas se ressemblent assez. Le prince de Neuwied indique 0<sup>m</sup>,55 comme longueur des alouates et 0<sup>m</sup>,60 pour celle de la queue ; Rengger donne 0<sup>m</sup>,53 comme longueur aux carayas.

**Distribution géographique et habitat.** — Le caraya n'est que le remplaçant de l'alouate, dans les régions méridionales. Il habite le Paraguay et la partie méridionale du Brésil, tandis que l'alouate se trouve dans le voisinage de la Guyane.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Les deux espèces se trouvent en très-grand nombre dans certaines localités. Alexandre de Humboldt (1) dit que de tous les quadrumanes qui vivent en société sous la zone torride, l'*Araguato de Caracas* (variété d'alouate), lui paraît celui qui offre le plus grand nombre d'individus sur les bords de l'Apuré ; il en a souvent compté jusqu'à quarante sur un même arbre, et il ne doute aucunement que dans les contrées sauvages il n'en existe plus de deux mille sur une lieue carrée.

Rengger n'a jamais rencontré que de petites sociétés, le plus souvent de petites familles de trois à dix membres.

Le singe hurleur est un de ces animaux américains connus depuis les temps les plus reculés de tous les voyageurs, mais seulement d'une manière incomplète ; aussi a-t-il donné naissance à une foule de fables, qui ont encore cours parmi les Indiens et les blancs qui n'observent pas eux-mêmes.

Nous laisserons ces fables de côté pour ne nous occuper que des observations des naturalistes et, en premier lieu, de celles de Schomburgk.

« Dès mon arrivée, a dit ce voyageur, j'entendais, au lever et au coucher du soleil, les effroyables hurlements des singes, mais je ne pouvais réussir à découvrir les animaux eux-mêmes. Un matin, je me dirigeai vers la forêt vierge, muni de tout mon attirail de chasse ; les hurlements se firent de nouveau entendre dans la profondeur du bois et vinrent rallumer mon ardeur. Je courus dans la direction du bruit, à travers les ronces et les broussailles, et après de grands efforts, de patientes recherches, j'aperçus la bande sans en être vu. Les individus qui la composaient étaient assis sur un arbre, placé devant moi et exécutaient un concert si formidable qu'on aurait pu croire tous les animaux de la forêt engagés dans une lutte meurtrière ; cependant leurs cris présentaient une espèce d'accord. Par moments toute la bande se taisait, l'instant après l'un des chantres faisait de nouveau entendre sa voix discordante, et les hurlements recommençaient. On voyait le tambour osseux de l'os hyoïde qui donne à leur voix la puissance qui la caractérise, s'élever et s'abaisser pendant qu'ils criaient. Les sons qu'ils émettaient rappelaient tantôt les grognements du porc, tantôt le cri du jaguar se précipitant sur sa proie, tantôt le grondement sourd et terrible du même

(1) Alex. de Humboldt, *Voyage*, 2<sup>e</sup> partie, *Observations de zoologie*. Paris, 1811, t. I, p. 331.

carnassier entouré de tous les côtés et reconnaissant le danger qui le menace (1). Cette lugubre société prêtait cependant au rire, et la physionomie du plus sombre misanthrope se serait épanouie à la vue de ces musiciens aux longues barbes, se regardant d'un air sérieux et imperturbable. On m'avait dit que chaque bande possède un chef d'orchestre, se distinguant, par sa voix criarde et plus aiguë, des voix de contrebasse du reste de la bande ; on prétendait même que son corps est plus élancé et plus distingué de forme. J'ai pu vérifier l'existence d'un directeur du chant ; mais j'ai cherché en vain à apercevoir un singe plus gracieux et plus élancé. Je n'ai aperçus que deux individus silencieux, assis sur un arbre voisin, où ils étaient probablement placés comme sentinelles ; mais s'ils remplissaient réellement ces fonctions, leur vigilance était en défaut, car ils ne s'étaient pas aperçus de ma présence. »

Cette charmante citation suffirait déjà pour démontrer que les singes hurleurs sont des êtres très-originaux. On peut, sans la moindre exagération, affirmer que toute leur vie et tous leurs actes ne sont qu'une succession de bizarreries de toute sorte, présentant un vaste champ aux observations du naturaliste. L'on comprend cependant que les Indiens méprisent et détestent presque ces singes à cause de leur triste physionomie et de leurs mœurs ennuyeuses. On s'explique même les calomnies dont ces animaux ont été victimes, en songeant que, captifs ou libres, les singes hurleurs ne se rendent jamais attrayants et ne changent jamais rien à leur genre de vie.

Ces singes se montrent hargneux et moroses envers les autres membres de leur classe. Jamais on ne les voit jouer entre eux. Lorsqu'ils ne mangent ou ne hurlent pas, ils restent immobiles ou dorment. Toute leur vie est extrêmement monotone.

Pendant le jour, les singes hurleurs se tiennent de préférence sur les arbres les plus élevés de la forêt ; lorsque la nuit se fait, ils se retirent dans le feuillage épais des arbres plus bas, coupé en tous sens par des plantes grimpanes : c'est là qu'ils se livrent au sommeil.

Le hurleur n'a rien de vif dans ses allures ; il grimpe avec lenteur, on dirait presque qu'il rampe d'une branche sur l'autre ; il cueille les

(1) D'Azara (\*) compare la voix des hurleurs au craquement d'une quantité de charrettes non graissées ; et d'autres voyageurs aux hurlements d'une troupe de bêtes féroces.

(\*) D'Azara *Essais sur l'Histoire naturelle des quadrupèdes de la province du Paraguay*, trad. par Moreau. Paris, 1801, t. II, p. 210.

feuilles et les bourgeons dont il vient de faire choix, et les porte sans avidité à la bouche. Lorsqu'il est rassasié, il s'assoupit sur une branche et y reste immobile ; semblable à un nain des temps antiques, endormi la tête appuyée sur la poitrine. D'autres fois il s'étend tout de son long, en laissant pendre ses quatre membres des deux côtés de la branche autour de laquelle il a enroulé sa queue. Ce que fait l'un, les autres l'imitent lentement et machinalement. « Le mâle ou chef se place toujours, dit d'Azara (1), dans un lieu plus élevé, comme pour veiller à la conservation de la famille qu'il dirige : cette famille ne se meut qu'après que ce chef s'est mis en mouvement lui-même ; alors elle passe d'une branche à l'autre des arbres. » Lorsque les branches des deux arbres voisins ne se touchent pas, le mâle qui se trouve en tête de la troupe se suspend par la partie calleuse de la queue, fait osciller son corps librement suspendu, jusqu'à ce qu'il parvienne à saisir la première branche. Tous les singes de la bande répètent exactement les mêmes mouvements, et au même endroit.

La queue est certainement l'organe le plus important des singes hurleurs : « outre sa fonction la plus habituelle, dit Geoffroy Saint-Hilaire, celle d'assurer la station, en s'accrochant à quelque branche d'arbre, elle est employée par eux à des usages très-variés. Ils s'en servent pour aller saisir au loin divers objets, sans mouvoir leur corps, et souvent même sans mouvoir leurs yeux. Sans doute parce que la callosité jouit d'un toucher assez délicat pour rendre inutile, dans quelques occasions, le secours de la vue. » Ainsi la queue est, pour les atèles, à la fois un organe de préhension et un instrument de progression ; elle donne à leurs mouvements la sécurité qu'ils recherchent avant tout. Lorsqu'ils marchent, ils se maintiennent solidement sur leur branche jusqu'à ce que la queue, toujours à la recherche d'un appui, ait réussi à s'enrouler autour d'un objet quelconque. Lorsqu'ils descendent, la queue ne quitte la branche supérieure que quand les mains ont trouvé un appui solide ; pour remonter, ils l'enroulent autour de la branche sur laquelle ils se trouvent jusqu'à ce que leurs mains en aient saisi une autre. Ils ont plus de force dans leur queue que dans leurs mains. Les muscles fléchisseurs de l'extrémité de cet appendice sont si puissants que cette partie s'enroule comme un ressort de montre. Le singe hurleur se suspend après sa queue, même lorsqu'elle ne fait qu'un

(1) D'Azara, *loc. cit.*, p. 219.



demi-tour autour de la branche; elle lui sert de véritable croc et lui rend comme tel tous les services imaginables. Privé de sa queue, il est un animal perdu. La queue supporte encore le poids du corps après la mort et les muscles ne se détendent pas toujours sous l'influence de cette charge. D'Azara raconte qu'on trouve quelquefois des carayas, à moitié pourris, suspendus par la queue à une branche.

Fort peu d'autres animaux vivent autant sur les arbres que les singes hurleurs. Ils ne descendent que très-rarement à terre. Selon toute probabilité, ils y viennent lorsqu'il leur est impossible de boire sans quitter les branches ou les plantes grimpantes. Alex. de Humboldt dit, qu'ils sont incapables de courir ou même de se déplacer sur un sol uni. Rengger considère comme des fables les histoires des Indiens, qui prétendent que ces singes-traversent quelquefois les fleuves à la nage. « Ils craignent tellement l'eau, dit-il, que si, par suite d'une crue rapide, les eaux d'une rivière baignent le pied d'un arbre isolé sur lequel ils se trouvent, ils périssent de faim plutôt que de gagner un autre arbre à la nage. J'ai rencontré une fois une troupe de ces singes sur un arbre entouré d'eau; ils étaient tellement maigres qu'ils pouvaient à peine se mouvoir. Ils avaient mangé toutes les feuilles et tous les vieux rameaux un peu tendres; ils avaient même dévoré une partie de l'écorce. Pour atteindre la forêt voisine il leur suffisait de traverser à la nage une distance de soixante pieds. » Le même naturaliste assure qu'il n'a jamais vu un singe hurleur en plein champ, et qu'il n'a jamais trouvé sa piste sur le sol.

Lorsque le singe hurleur n'est pas poursuivi, il se tient toujours dans un domaine fixe, qui ne dépasse pas un mille de pourtour. Une famille reste souvent toute une journée sur le même arbre. On voit rarement un de ces singes seul. La famille reste étroitement unie. Il n'est pas difficile de l'observer, parce qu'il trahit sa présence par ses cris, le matin et le soir, et cela surtout pendant la saison chaude. On ne les entend guère pendant la nuit, ni lorsqu'il fait froid ou qu'il pleut. Rengger prétend qu'ils ne poussent jamais le moindre cri le soir. Ordinairement les mâles hurlent les premiers et sont les plus ardents à continuer le concert; les femelles et les petits les accompagnent seulement par moments. Lorsqu'ils crient, toute la compagnie reste immobile, dans la même position; les mâles se tiennent ordinairement sur les branches et les arbres les plus élevés, les femelles sont un peu

plus bas dans le feuillage. Ils crient souvent pendant des heures entières, en ne s'arrêtant que pendant de courts intervalles. Humboldt s'est assuré qu'on entend leurs hurlements à une distance de 1,500 mètres. Le prince de Neuwied pense qu'on les entend de plus loin; mais l'indication de Humboldt repose sur des données précises et non sur des estimations approximatives. « Au milieu des vastes plaines couvertes d'herbes, dit-il, on distingue facilement un groupe d'arbres habités par les singes dont on entend les cris. En s'éloignant ou en s'approchant de ces arbres, on peut se rendre compte de la distance à laquelle ces hurlements cessent d'être perceptibles. » Pourquoi ces animaux font-ils entendre leurs hurlements? C'est là une énigme, à moins qu'on ne veuille supposer que ce soit pour s'égayer entre eux. L'apparition d'un chien fait cesser instantanément leur musique; toute la bande cherche à se cacher au plus vite derrière de grosses branches ou dans le feuillage; quelquefois elle se sauve d'une cime à l'autre, mais toujours avec lenteur. Lorsque le sol n'est pas couvert d'un taillis trop épais, le chasseur peut facilement les poursuivre. On a observé qu'en fuyant, ces singes se vident par l'effet sans doute de la peur; c'est ce qui fait dire aux Indiens qu'ils lancent leurs ordures sur le chasseur qui les poursuit.

Le hurleur trouve dans son séjour aérien tout ce dont il a besoin. La variété et l'abondance des produits de la forêt lui fournissent toujours une nourriture assurée. Il ne se contente pas de feuilles; il s'attaque aux grains, aux feuilles, aux bourgeons, aux fleurs, probablement aussi aux insectes, aux œufs et aux jeunes oiseaux dans le nid. Jamais il ne dévaste les plantations, bien qu'il se tienne des journées entières sur les arbres qui les avoisinent: il préfère les feuilles de ces arbres au maïs et aux melons.

Dans les familles des hurleurs, les femelles sont toujours en plus grand nombre que les mâles. Pour un de ceux-ci, on peut compter, en général, trois guenons. On ne sait pas si ces mâles se disputent comme les grands singes; leur paresse et leur caractère indolent rendent la chose fort peu probable. Ordinairement toute la famille, quel que soit, d'ailleurs, le nombre de ses membres, se tient réunie sur le même arbre.

La femelle n'a qu'un petit par portée et met bas en juin et en juillet, cependant il n'y a rien là d'absolu, car la parturition a quelquefois lieu seulement au commencement du mois d'août. Pendant la première semaine, le petit, comme on le voit chez les singes de l'ancien conti-

ment, s'attache à l'aide de ses quatre pattes au corps de la mère ; plus tard celle-ci le porte sur son dos. Il résulterait des observations de quelques voyageurs, que l'amour maternel est chez elle moins développé que chez les autres singes ; qu'elle prodigue moins de soins à son nourrisson, lui fait moins de caresses ; que si, dans les premiers jours, elle le soustrait au danger, en l'emportant avec elle, elle n'agit plus de même lorsque le petit est un peu plus développé ; qu'alors elle s'en débarrasse volontiers, l'abandonne brusquement sur une branche, pour s'enfuir plus rapidement. Les Indiens ont même conclu de ce dernier fait que la femelle des hurleurs ne connaît point l'amour maternel et qu'elle est indifférente pour ses petits. Mais d'autres voyageurs expriment une opinion toute contraire, qu'ils motivent par des faits dont ils ont été les témoins : le prince de Neuwied dit positivement que le danger augmente les soins de la mère pour son enfant ; qu'elle ne l'abandonne pas lors même qu'elle est mortellement atteinte. Spix a vu une femelle, à laquelle il avait fait une blessure mortelle, continuer à porter son petit sur son dos jusqu'à ce qu'elle fût épuisée par la perte de son sang. Se sentant alors sur le point d'expirer, cette femelle rassembla le peu de force qui lui restait pour lancer son précieux fardeau sur les branches voisines, et tomba presque aussitôt. « Ce fait, ajoute Spix, suppose une forte réflexion. » Enfin, Oexmelin (1) affirme, de son côté, que les femelles sont remarquables par leur attachement pour leurs petits et qu'on ne peut se procurer de jeunes individus qu'en tuant leurs mères.

**Domesticité.** — On cherche rarement à apprivoiser les singes hurleurs, leur domestication présentant de grandes difficultés. Rengger n'en vit que deux à l'état de captivité : ils avaient un peu plus d'un an. On les nourrissait avec diverses feuilles d'arbres, qu'ils préféraient à toute autre nourriture. Leur gardien prétendait que le maïs, le manioc et la viande les rendaient malades. Leur caractère était triste et déplaisant ; ils étaient doux et familiers ; mais jamais ne laissaient voir la moindre gaieté. Ordinairement ils étaient blottis dans un coin, la tête inclinée en avant et penchée sur la poitrine ; ils plaçaient les mains antérieures sur les genoux ou les appuyaient sur le sol comme les mains postérieures, et enroulaient la queue autour des jambes, de manière à la faire tomber sur les mains. Ils passaient des

heures entières dans cette position, jusqu'à ce que la faim les forçât à chercher leur nourriture. Ils marchaient alors au pas sur les quatre jambes, ne couraient et ne sautaient que très-rarement. Ils ne pouvaient se tenir debout qu'un instant. Leurs sens paraissaient très-déliés ; ils choisissaient soigneusement leur nourriture, entendaient et voyaient très-bien, et prouvaient souvent que leur toucher est très-développé. Leur intelligence semblait très-bornée ; ils ne témoignaient guère plus d'attention à leur gardien qu'à des étrangers, et ne se laissaient dresser à aucun tour. Cependant le prince de Neuwied parle d'autres hurleurs apprivoisés qui étaient très-attachés à leur maître et poussaient des cris lamentables lorsqu'il les quittait seulement un instant ; mais leur paresse, leur tristesse et leur caractère chagrin, ainsi que les sons criards et râlants qu'ils faisaient souvent entendre, les rendaient désagréables à tout le monde, même à leur maître.

**Chasse.** — Dans une grande partie du Paraguay les singes hurleurs sont l'objet d'une chasse active.

Il n'est cependant pas aussi aisé qu'on pourrait le penser de tuer ces singes. Ce n'est pas qu'il soit difficile de les découvrir, puisque leurs cris les trahissent ; mais les arbres dont ils habitent la cime sont tellement élevés qu'il faut, pour les tuer, un fusil à très-longue portée et très-fortement chargé. Il arrive souvent qu'un singe blessé mortellement enroule, en tombant, sa queue autour d'une branche et y reste suspendu pendant plusieurs heures ; plus souvent encore le singe blessé s'enfuit au loin et échappe bientôt à la vue du chasseur. Nos armes à feu ne peuvent pas rivaliser avec la terrible flèche des Indiens, et les Peaux-rouges, malgré leur habileté extraordinaire à manier la sarbacane, grimpent souvent sur un arbre pour envoyer leurs flèches mortelles à la troupe inoffensive, assise sur l'arbre voisin. « La petite flèche silencieuse, dit Schomburgk, atteint toujours son but. Après quelques minutes, le singe blessé ressent l'influence du poison, chancelle et tombe sur le sol. Les voisins étonnés font entendre des sons particuliers en voyant tomber leur ami, que le prudent Indien laisse étendu sur le sol. Une deuxième, une troisième flèche sortent de la cachette de l'Indien ; les pauvres blessés tombent l'un après l'autre, jusqu'à ce que le chasseur ait tué le nombre qu'il désire. »

**Usages et produits.** — On recherche leur peau et les Indiens aiment leur chair. Le doc-

(1) Oexmelin, *Histoire des aventuriers flibustiers qui se sont signalés dans les Indes*. Lyon, 1774.

teur Francia fit un jour confectionner plus d'un cent de bonnets de grenadiers avec des fourrures de singes hurleurs noirs. On fait aussi avec ces fourrures des bourses, des housses de selles, etc.

Beaucoup de voyageurs, entre autres le prince de Neuwied, se sont nourris pendant longtemps presque exclusivement de chair de hurleurs. Ils assurent qu'elle a très-bon goût, et qu'elle donne un excellent bouillon. Mais, dans tous les cas, cette nourriture a quelque chose de répugnant, surtout lorsque les Indiens plongent le singe, débarrassé de ses poils, dans la marmite, ou le fixent après un bâton pointu pour le rôtir. « Un grand dégoût s'empare de celui qui voit pour la première fois un rôti de cette espèce, dit Schomburgk, on ne peut se débarrasser de l'idée qu'on assiste à un festin de cannibales se disposant à dévorer un enfant. Un estomac tant soit peu délicat se révolte, et il faut une grande force de volonté pour planter la fourchette dans un tel rôti. »

Humboldt confirme ces paroles. « La manière même dont ces animaux anthropomorphes sont rôtis, dit-il, contribue beaucoup à en rendre l'aspect repoussant pour l'homme civilisé. Un petit gril, une espèce de treillis de bois très-dur est fixé à un pied au-dessus du sol. On courbe le singe dépouillé comme pour l'asseoir ; on le couche alors sur le gril de manière à ce qu'il repose sur ses longs bras maigres ; quelquefois on lui croise les mains sur le dos. Lorsqu'il est fixé sur le gril, on allume un feu flambant ; la flamme et la fumée, entourant le singe, le rôtissent et le fument en même temps. Lorsqu'on voit un indigène manger le bras ou la jambe d'un singe rôti, on ne peut s'empêcher de penser que l'habitude de manger les animaux dont le corps ressemble tant à celui de l'homme, doit contribuer à diminuer chez ces sauvages la répulsion qu'on éprouve à manger de la chair humaine. Les singes rôtis, surtout ceux qui ont une grosse tête ronde, ressemblent assez à des enfants ; aussi les Européens qui mangent ces quadrumanes font enlever les membres et ne font servir que le tronc. La viande de singe est si sèche et si maigre, que Bonpland a conservé dans sa collection de Paris un bras et une main qui avaient été rôtis à Esmeralda ; après plusieurs années, ils n'avaient pas la moindre odeur désagréable. »

Dans beaucoup de contrées de l'Amérique du Sud, les Européens ne touchent pas à la viande des singes, qu'ils considèrent comme la nourriture la plus méprisable. Les Indiens, au con-

traire, sont grands amateurs de cette viande, qui constitue la plus grande partie de leur nourriture.

### LES ATÈLES — ATELES.

*Die Klammeraffen ou Spinnenaffen, The Spider Monkeys.*

**Caractères.** — Les atèles sont caractérisés par leur corps élancé et la longueur considérable de leurs membres grêles. Ce sont les singes à longs bras de l'ancien continent, moins leur agilité et leur vivacité. Le naturaliste qui les a d'abord appelés *singes araignées* a bien choisi le nom : un simple coup d'œil suffit pour reconnaître leur analogie avec ces insectes.

Pour caractériser encore mieux les atèles, il suffira de rappeler que leur tête est petite, leur face sans barbe ; les pouces antérieurs sont rudimentaires et la partie inférieure de leur queue prenante est nue.

**Distribution géographique et habitat.** — Les atèles habitent l'Amérique méridionale jusqu'au 25<sup>m</sup> degré de latitude sud.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Ils vivent sur la cime des arbres les plus élevés, ne descendent que rarement sur le sol, et se trouvent toujours en grand nombre dans les lieux qu'ils habitent. Leur genre de vie a beaucoup d'analogie avec celui des hurleurs, et ils sont encore plus laids qu'eux ; par contre, ils sont plus doux. A voir leur mélancolie et leur paresse, on les croirait malades et souffrants. Leurs mouvements sont très-lents et ont quelque chose d'inusité ; ils avancent en traînant leurs membres comme si les articulations étaient ankylosées, et font tant de grimaces, que leur bonne et douce figure se transforme en un masque hideux.

Les diverses espèces diffèrent peu entre elles ; cependant il ne sera pas inutile d'en figurer quelques-unes (*fig. 67 à 70*) pour faire comprendre les diverses positions dans lesquelles on les observe.

#### L'ATÈLE COAITA — ATELES PANISCUS.

*Der Koaita, The Coaita ou Quata.*

**Caractères.** — C'est l'un des plus grands singes de ce genre. Son corps atteint jusqu'à 0<sup>m</sup>,65 de longueur, sa queue est encore plus longue. Son pelage est grossier, allongé sur les épaules, plus touffu sur le dos qu'à la partie inférieure du corps, dressé en aigrette sur le front ; il est noir foncé, excepté à la face où il est rougeâtre. La peau est foncée, la paume de la main est complètement noire. Deux yeux bruns, très-

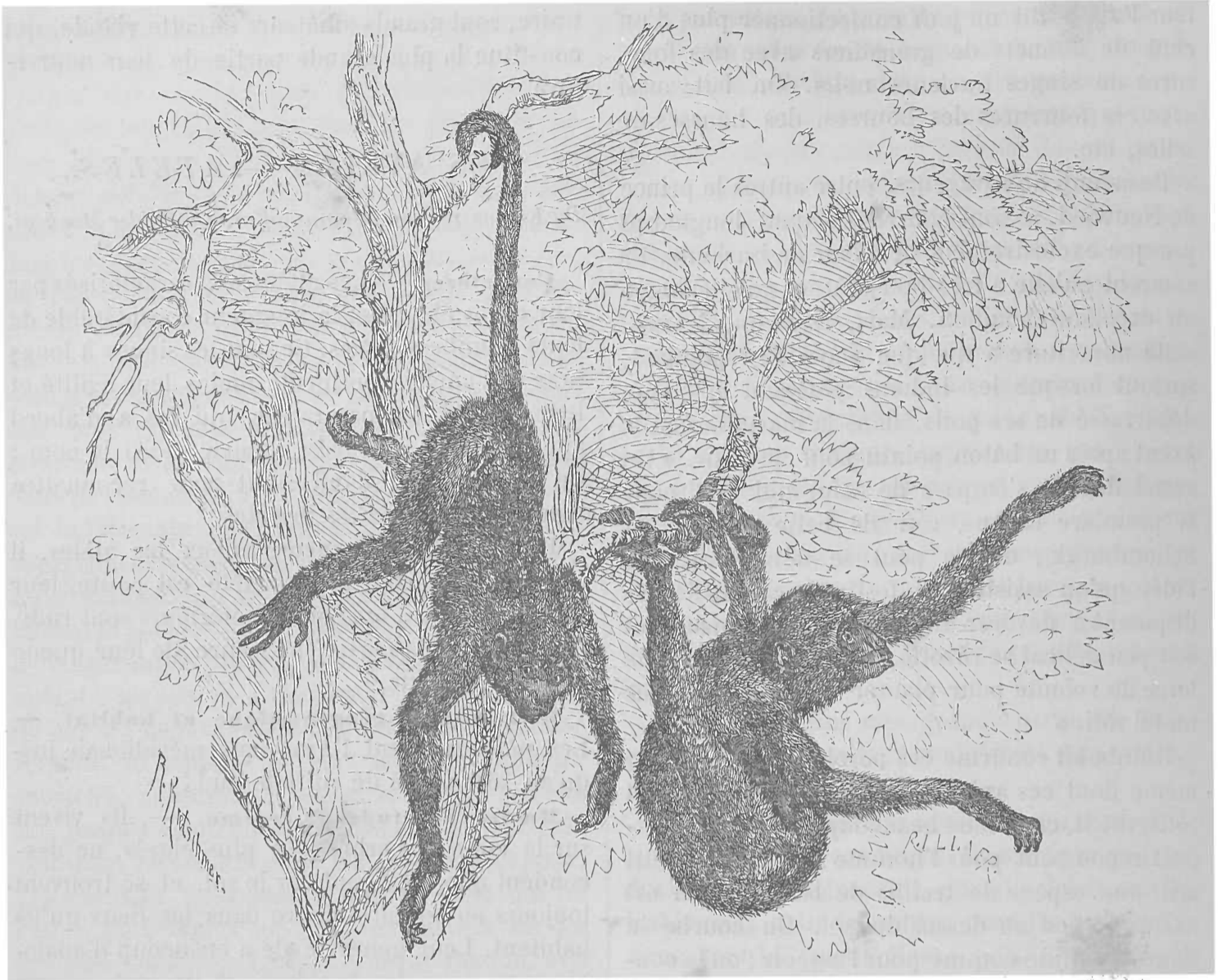


Fig. 67. L'Atèle coaita.

vifs, animent la douce figure de cette espèce (fig. 67).

**Distribution géographique.** — On le rencontre souvent dans la Guyane.

**L'ATÈLE BEELZÉBUTH — ATELES BEELZEBUTH.**

*Der Marimonda* ou *Aru*, *The Marimonda*.

**Caractères.** — Le beelzébuth est plus petit que le coaita; il n'a en tout que 1<sup>m</sup>,15 de longueur totale; son pelage, lisse et brillant, est d'un brun noir, plus foncé aux mains, brun gris sur les flancs, les reins et les hanches; la partie inférieure du cou et du corps est blanchâtre; il manque complètement de pouce aux mains de devant (fig. 68).

**Distribution géographique.** — Il habite la Guyane, comme le coaita.

**L'ATÈLE CHAMEK**

**ATELES PENTADACTYLUS** ou **CHAMEK**

*Der Tschamek*, *The Chameck*.

**Caractères.** — Sa longueur dépasse 1<sup>m</sup>,30,

dont la queue constitue plus de la moitié; son long pelage est noir foncé; le pouce antérieur est rudimentaire (fig. 69).

**Distribution géographique.** — Il remplace les espèces précédentes à Quito, dans l'isthme de Panama et au Pérou.

**L'ATÈLE HYPOXANTHE**

**ATELES** ou **BRACHYTELES** (1) **HYPOXANTHUS**

*Der Miriki*, *The Miriki* ou *Mono*.

**Caractères.** — C'est le prince Maximilien de Neuwied qui nous a fait connaître ce singe, qui est le plus grand de tous les hurleurs. Sa longueur dépasse 1<sup>m</sup>,30; il a le corps épais, la tête petite et le cou court; ses membres, longs et épais, sont couverts d'un poil laineux. La couleur du pelage est ordinairement d'un jaune fauve, quelquefois d'un jaune gris clair; la partie interne des membres est ordinairement moins

(1) Cette espèce fait partie du genre *Ériode* de I. Geoffroy-Saint-Hilaire; genre qui correspond aux *Brachyteles* de Spix. (Z. G.)

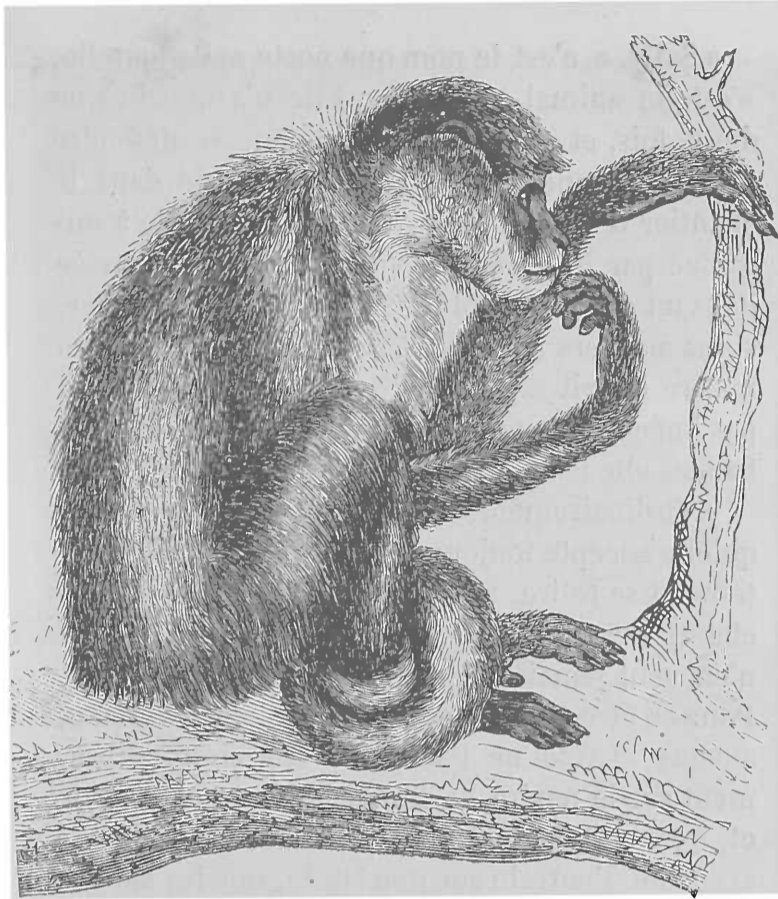


Fig. 68. L'Atèle Beelzébuth.

foncée. La face est nue, et d'un brun noir dans le jeune âge; chez les individus vieux, elle est d'un gris foncé sur les côtés, tandis que le milieu est rouge couleur de chair. Le pouce des mains antérieures consiste en un simple tubercule constamment dépourvu d'ongle.

**Distribution géographique.** — Il habite l'intérieur du Brésil.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Humboldt, Maximilien de Neuwied et Schomburgk nous ont renseignés sur la vie des atèles à l'état de liberté.

Ces singes traversent les grandes et hautes forêts des parties basses de l'Amérique du Sud, par bandes de six à douze. Chaque famille poursuit tranquillement son chemin à la recherche de sa nourriture, sans s'occuper des animaux inoffensifs qu'elle rencontre. Les atèles ne vivent que dans les parties basses, et évitent les forêts nues des hauteurs.

Leurs mouvements, quoique lents, sont rapides, comparés à ceux des hurleurs. La longueur considérable de leurs membres leur rend facile l'action de grimper. Leurs longs bras leur permettent de faire de grands pas; et, si peu qu'ils se hâtent, leur progression est assez rapide pour que le chasseur ait de la peine à les suivre. Ils sont donc très-agiles sur les arbres, grimpent bien et font même quelquefois de petits sauts. Cependant, lorsqu'ils se meuvent, ils impriment à leurs membres de singuliers balancements. D'ordinaire, ils ne quittent point la branche sur

BREM.

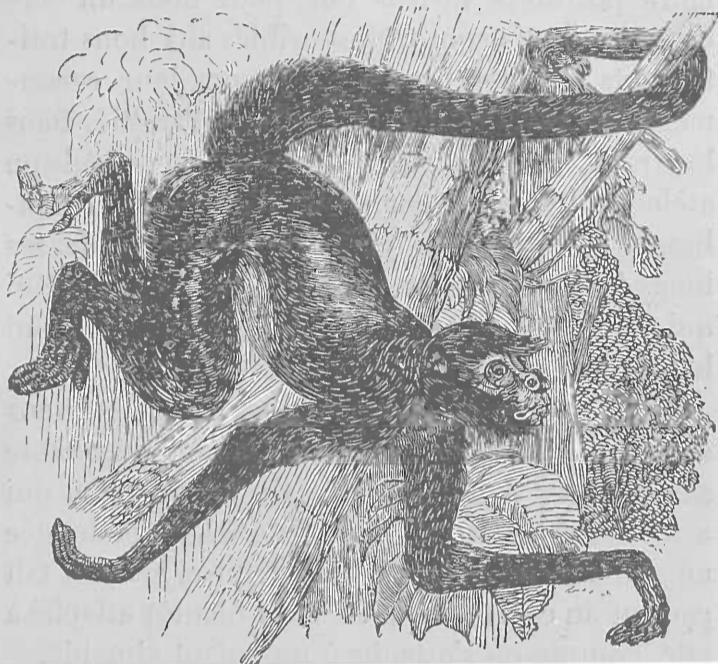


Fig. 69. Le Chamek.

laquelle ils sont assis, avant que leur queue ait trouvé un appui. On rencontre souvent des bandes entières suspendues par la queue et formant ainsi les groupes les plus étonnants. Souvent aussi la famille est assise ou couchée non-chalamment sur des branches et des rameaux, se chauffant au soleil, la tête penchée en arrière, les bras croisés sur le dos et les yeux levés vers le ciel. Ils avancent très-péniblement sur le sol, et l'on souffre à les voir marcher. Leur démarche chancelante est incertaine au plus haut degré, et la longue queue qui se balance d'une manière désespérée de côté et d'autre, dans le but de rétablir l'équilibre, contribue encore à augmenter l'incertitude de leurs mouvements. Aucun observateur européen n'a vu ces singes sur le sol; le prince Maximilien de Neuwied prétend même qu'en pleine santé, ils ne descendent de leurs arbres que lorsqu'ils ne peuvent boire sans quitter les branches (*fig. 70 et 70 bis*).

On suppose que les atèles mettent bas au mois d'août ou de septembre: toujours est-il que l'on rencontre à cette époque des mères ayant leur petit, qu'elles portent sous le bras ou sur le dos.

Dans les riches forêts vierges, les atèles, qui se contentent de peu de chose et recherchent de préférence des feuilles et des fruits, ne nuisent à personne.

**Domesticité.** — On voit assez souvent des atèles en captivité, et l'on peut dire qu'ils sont toujours une grande rareté pour nos ménageries.

I — 14

Ils se font généralement aimer, ne sont ni espiègles ni méchants, et leur colère, qu'ils témoignent par des grimaces et des cris, disparaît aussi rapidement qu'elle naît. Leurs contorsions, leurs positions variées ont pour nous un certain attrait. Ils sont très-sensibles aux bons traitements et cherchent à témoigner leur reconnaissance par des démonstrations d'amitié. Dans le jardin zoologique de Hambourg, on possède un atèle coaita, au cœur avide d'affection. Il embrasse ses amis très-tendrement à l'aide de ses longs bras, se rapproche avec confiance de celui qui le caresse et crie de chagrin lorsque son ami le quitte.

Un capitaine de vaisseau anglais, possesseur d'un atèle, décrit de la manière la plus charmante sa vie et ses habitudes. C'était une femelle, qui avait été prise dans la Guyane anglaise et donnée au gouverneur de Demerara ; celui-ci en avait fait cadeau au capitaine qui s'était bientôt attaché à elle, comme on s'attache à un enfant aimable.

« Sally, » c'est le nom que porte cette femelle, « est un animal très-doux. Elle n'a mordu que deux fois, et une fois c'était pour se défendre contre un ennemi. Elle s'était échappée dans le chantier d'Antiqua, et avait été poursuivie à outrance par les ouvriers ; on l'avait enfin poussée dans un coin où il eût été facile de s'en emparer, si les ouvriers n'avaient pas craint sa colère. Son maître la prit alors pour prouver qu'elle n'était pas méchante ; pour le récompenser de sa confiance, elle le mordit avec force.

« Ordinairement, elle est tellement douce qu'elle accepte toujours tranquillement ses punitions et se retire. Son caractère n'a rien de méchant, car elle oublie facilement les offenses et n'en veut jamais à son maître de l'avoir punie. Pour en être mordu il faut le vouloir. Aucun lien, aucune chaîne ne l'attache ; elle circule librement sur le navire, se démène dans les cordages, et, lorsque le cœur lui en dit, elle se met à danser avec tant d'entrain sur une corde, que les specta-

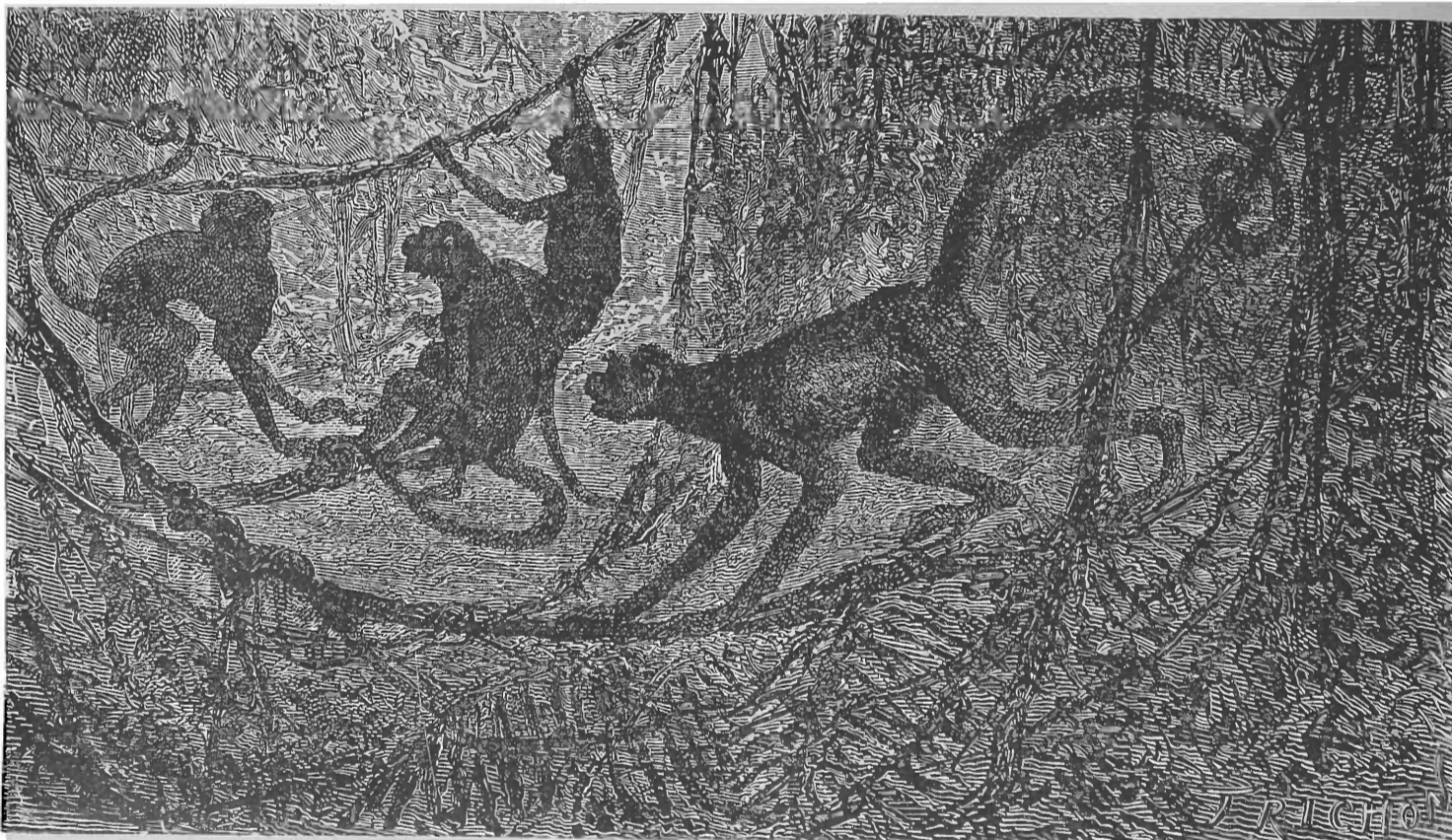


Fig. 70. L'Atèle hypoxanthe.

teurs distinguent à peine ses jambes et ses bras de sa queue. Dans ces circonstances, le nom de *singe-araignée* la caractérise nettement : tous ses mouvements la font alors ressembler à une gigantesque tarentule. De temps en temps elle s'arrête au milieu de son jeu, secoue la tête d'un air content, lance de doux regards à ses amis, fait mouvoir son nez et pousse des sons très-tendres. C'est ordinairement vers le coucher du soleil qu'elle est le plus animée.

« Une de ses plus grandes distractions consiste à grimper dans la manœuvre, jusqu'à ce qu'elle atteigne un bout de corde vertical ou une perche mince ; elle s'y attache solidement par l'extrémité de la queue et se balance lentement en frottant un des bras contre l'autre, depuis le poignet jusqu'au coude, comme si elle voulait rebrousser les poils en sens contraire de leur direction. Elle enroule toujours sa queue autour de quelque chose, et autant que possible, elle ne

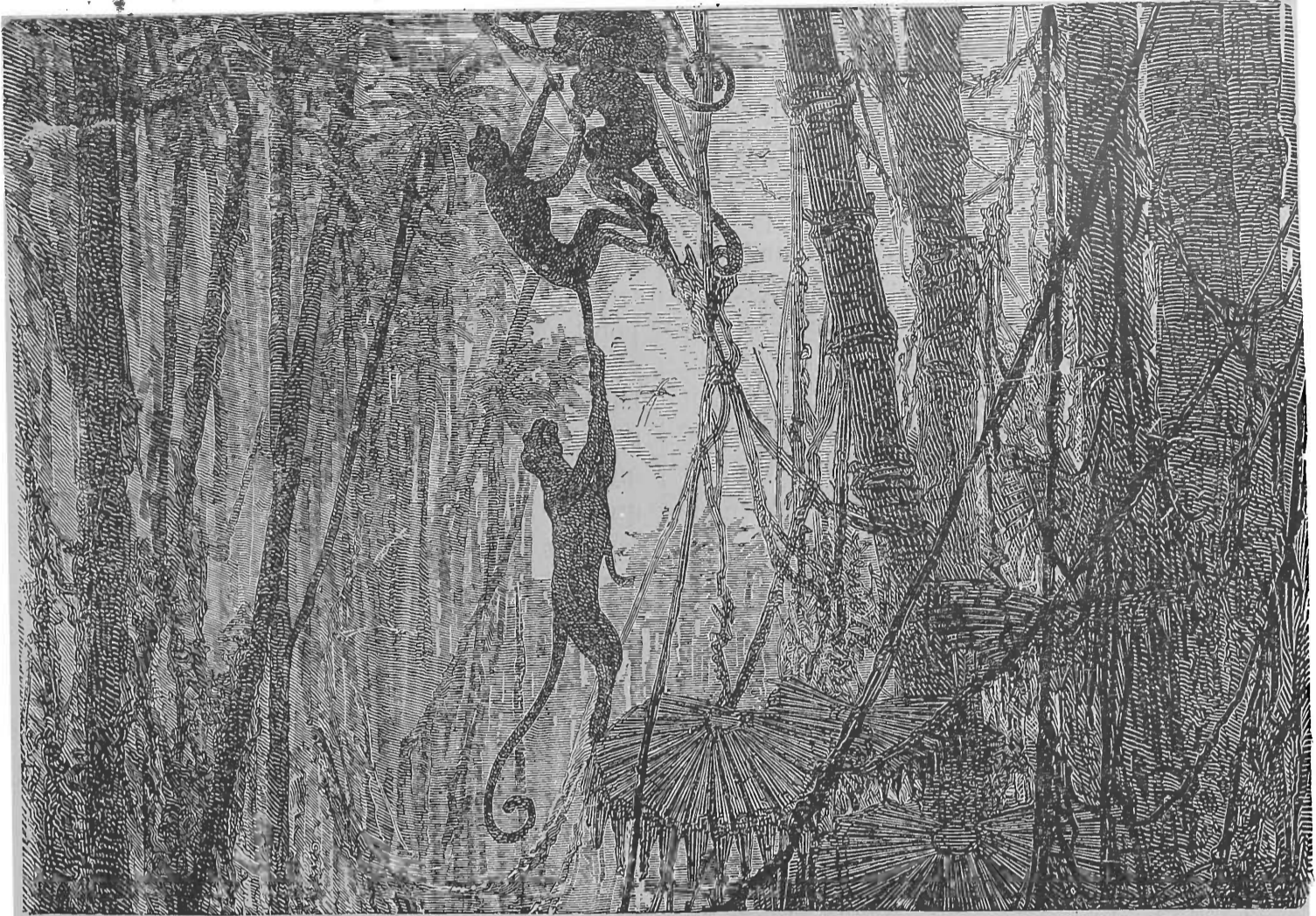


Fig. 70 bis. L'Atèle hypoxanthe.

voudrait pas faire un pas sans s'appuyer sur ce membre aussi long que flexible.

« Presque tous les singes de sa famille sont des voleurs incorrigibles et savent tranquillement dérober des objets sur lesquels leur attention ne paraît pas du tout portée; Sally, au contraire, est très-honnête et n'a jamais volé personne, c'est tout au plus si elle s'empare, à l'occasion, d'un fruit ou d'un morceau de gâteau. Elle mange à la table de son maître et s'y comporte convenablement; elle ne commence même pas à manger avant d'en avoir reçu la permission et se borne toujours à sa propre assiette, comme une personne bien élevée. Sa nourriture consiste principalement en substances végétales, en fruits et en pain blanc; quelquefois on la régale d'un œuf de poule. Elle est assez difficile sur le choix de ses aliments, et lorsqu'on lui donne un morceau de pain trop dur, elle le flaire d'un air soupçonneux, le jette par terre et le néglige. Elle distingue avec le véritable instinct du singe ce qui peut lui nuire; après avoir été privée pendant bien longtemps de fruits des Tropiques, elle s'empara d'une pomme qu'on lui offrait et la mangea sans aucune hésitation.

« A Balize, on lui permit de parcourir libre-

ment la ville pendant quelques jours. Un matin, son maître, en se promenant dans la rue, entendit au-dessus de sa tête un cri sourd qui frappa son attention à cause de sa ressemblance avec la voix de son singe; il leva les yeux et vit Sally assise sur un balcon, témoignant par ses grognements du plaisir d'avoir retrouvé son maître.

« Sally se trouva un jour dans un triste état, son maître la vit dans sa cabine, complètement enroulée sur un tapis. A sa voix, la pauvre bête leva sa petite tête, le regarda et retomba de nouveau dans son état de prostration. Le capitaine l'appela; mais Sally ne bougea pas. L'ordre fut répété une deuxième, une troisième fois sans plus de succès. Surpris de cette désobéissance extraordinaire, son maître la prit alors par le bras et reconnut avec surprise que Sally était complètement ivre. Elle se possédait à peine assez pour reconnaître son maître. Son malaise dura toute la nuit, et le lendemain son moral était singulièrement affecté.

« Voici quelle avait été la cause de ce triste événement. Les officiers du vaisseau avaient organisé un petit banquet, et comme ils aimaient beaucoup Sally, ils l'avaient largement gratifiée d'amandes, de raisins secs, de fruits divers, de

pâtisseries et d'olives confites. Sally adorait les olives ; comme elle s'en était grandement régalée, elle ressentit bientôt une soif violente. On faisait circuler de l'eau-de-vie et de l'eau ; Sally s'empara d'un broc et le vida presque complètement au grand plaisir des officiers.

« Son maître pria les officiers de ne plus lui donner d'eau-de-vie ; mais la recommandation était bien superflue. La pauvre victime avait pris cette boisson en tel dégoût, qu'elle n'en put même plus supporter l'odeur. Elle ne voulait même point retirer du bocal qui les renfermait les cerises à l'eau-de-vie, qu'elle aimait beaucoup jusque-là.

« Sally supportait assez bien le froid ; elle était d'ailleurs largement fournie d'habits chauds, dont elle eut besoin sur les côtes glacées de Terre-Neuve ; ce qui ne l'empêchait cependant pas de grelotter continuellement. Elle eut une excellente idée pour se protéger contre les rigueurs du climat. Deux jeunes chiens de Terre-Neuve, qui étaient à bord, occupaient une espèce de cabane en paille ; elle s'y introduisit, se coucha à côté des petits chiens, et entoura leur cou de ses bras ; elle était heureuse et contente lorsqu'elle pouvait enrouler sa queue autour de son corps. Elle aimait tous les animaux, surtout lorsqu'ils étaient petits ; les deux chiens de Terre-Neuve étaient cependant ses favoris. Elle leur était tellement attachée qu'elle était réellement jalouse d'eux. Lorsque quelqu'un passait plus près de leur niche qu'elle ne le voulait, elle sautait hors de la maisonnette, et tendait les bras vers l'audacieux pour lui dire de gagner le large. On lui avait aussi construit une maisonnette ; mais elle n'y entra jamais.

« Sally ne peut pas supporter de toit au-dessus de sa tête ; elle a de l'aversion pour sa cabane et préfère se rouler dans un hamac pour y passer la nuit. Elle est un peu dormeuse, se couche de bonne heure et se lève tard.

« Son maître la possède depuis trois ans ; d'après ses dents, elle n'a que quatre ans, quoique sa face ridée lui donne l'apparence d'un centenaire. »

**Chasses.** — Quoique les atèles ne soient point des singes nuisibles, les indigènes les poursuivent activement, organisent contre eux de grandes chasses et les tuent alors par centaines.

Pendant la chasse on examine soigneusement toutes les cimes d'arbres, et l'on note tous les indices. La voix de ces singes, faible en comparaison de celle des hurleurs, est cependant encore assez forte pour les trahir de loin. Dès que ces habitants

inoffensifs des forêts aperçoivent leurs dangereux ennemis, ils se sauvent rapidement, lançant en avant avec une vitesse désespérée leurs membres et leur queue, fixent celle-ci et s'en servent pour attirer leur corps maladroit. Quelquefois les plus confiants de la bande cherchent à effrayer les chasseurs par leurs grimaces et leurs cris ; lorsque quelques-uns d'entre eux ont succombé aux coups de feu, les autres sont à ce point épouvantés qu'ils vont au hasard, sans chercher à fuir. Les singes blessés urinent et lâchent leurs fientes demi-liquides. Ceux qui sont mortellement atteints, enroulent souvent leur queue à une branche, et restent suspendus, jusqu'à ce que la mort vienne enfin détendre les muscles et faire tomber le corps.

**Usages et produits.** — Les sauvages mangent leur chair, que certaines tribus d'Indiens préfèrent à celle de tout autre gibier. Ils les dépouillent de leur peau et les fument en leur donnant une position assise. Cette viande fumée entre dans le commerce comme celle des singes hurleurs, et d'autres tribus cherchent à se procurer par des échanges un mets que leur patrie leur refuse.

Certaines tribus indiennes ne se bornent pas à manger la chair de ces singes, ils utilisent aussi leur peau ; les Botokudos, par exemple, font des diadèmes de leurs queues ; les Portugais tirent également parti de leur fourrure.

## LES SAJOURS — *CEBUS*

*Die Rollaffen, The Capucin Monkeys.*

**Caractères.** — Les sajours se distinguent des espèces précédentes par les formes plus régulières de leur corps, et surtout par la conformation de leur queue, qui est couverte de poils sur toute sa longueur et peut s'enrouler autour des branches, sans toutefois servir à la préhension. Ils ont la tête ronde ; les bras d'une longueur moyenne ; cinq doigts aux mains, la face ornée d'une barbe plus ou moins développée ; le pelage en général court et épais.

« Aucun genre de singe, » dit Schomburgk, « ne présente autant de variétés de couleur et de poils que les sajours. C'est pour cela qu'on a considéré comme des espèces, une foule de singes qui ne sont que des variétés, résultant du mélange du capucin et de l'apelle. Je n'ai presque jamais rencontré de troupe de sajours sans y trouver quelques apelles. Cette communauté de vie paraît avoir donné naissance à leur mélange, et de là sont résultées une foule si considérable



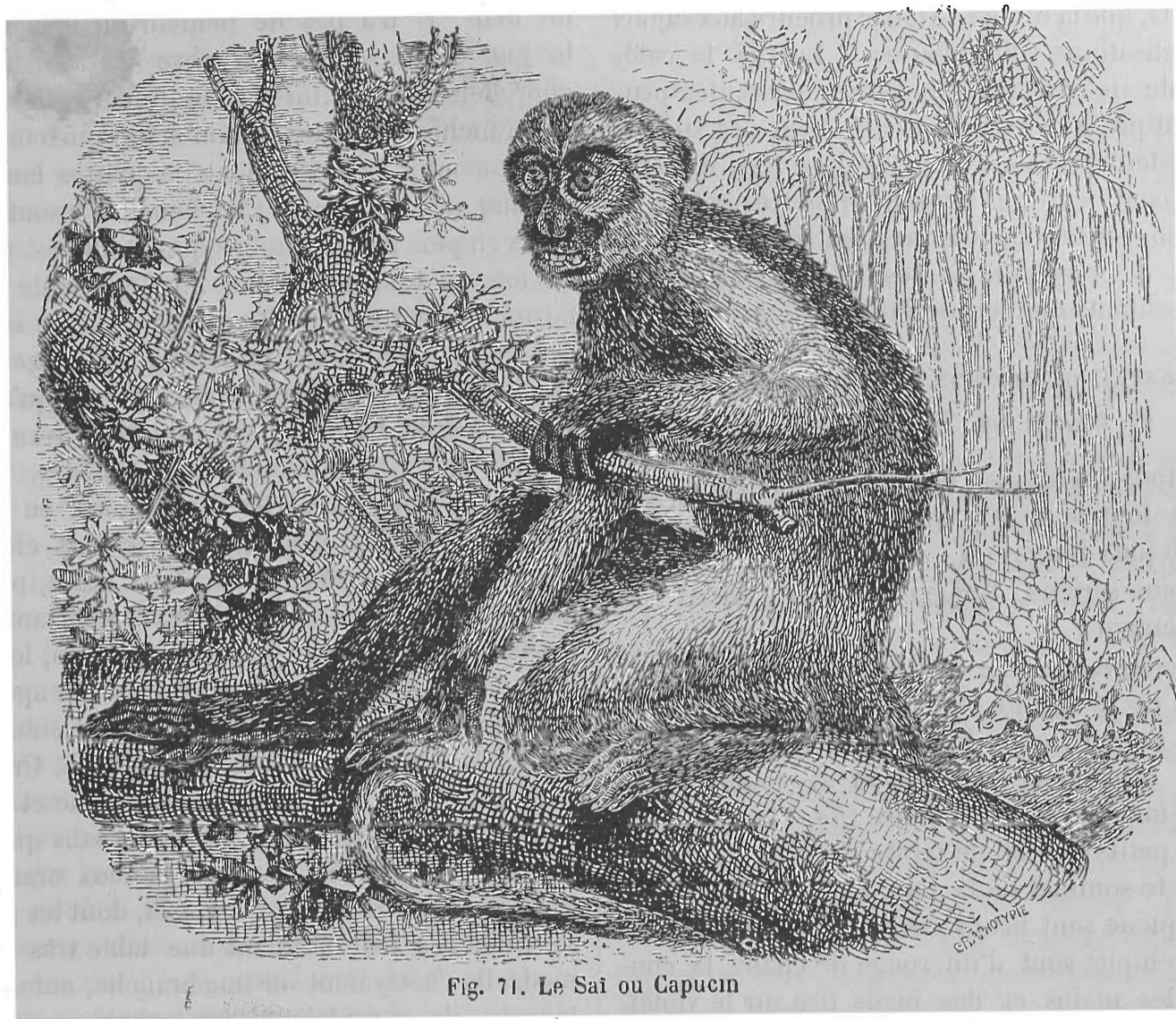


Fig. 71. Le Sai ou Capucin

de variétés par rapport au pelage et à la couleur, que les zoologistes ont eu de la difficulté à s'y reconnaître. »

**Distribution géographique et habitat.** — Originaires du Brésil, les sajours habitent encore, de nos jours, les immenses forêts des régions du Sud.

**Mœurs, habitudes et régime.** — On peut dire que les sajours sont les cercopithèques du nouveau monde. Ils ont avec ceux-ci de grandes analogies d'habitudes plutôt que de formes. Ce sont de véritables singes, c'est-à-dire des créatures vives et intelligentes, dociles et espiègles, curieuses et capricieuses ; c'est pour cette raison qu'on les élève assez fréquemment, et qu'on les voit souvent en Europe.

Leur voix douce et larmoyante leur a fait donner le surnom de *pleureurs*. Ils ne font entendre cette voix douce que lorsqu'ils sont de bonne humeur. A la moindre excitation, ils poussent des cris affreux.

Comme les cercopithèques, ils vivent exclusivement sur les arbres.

On les trouve par bandes nombreuses, souvent formées d'espèces voisines. Leur sociabilité est si développée qu'ils se réunissent volontiers à d'au-

tres singes, leurs congénères, que le hasard leur fait rencontrer.

Beaucoup de naturalistes se sont fondés sur ce fait, pour regarder les différentes variétés de sajours comme des métis.

**Domesticité.** — En captivité, les sajours ont toutes les qualités et tous les défauts des cercopithèques, associés à une foule d'autres. Ils sont les favoris des Indiens, qui souvent en élèvent ; mais ils sont excessivement malpropres et se rendent coupables d'actions sans exemple, même chez les autres singes : ainsi ils recueillent leur urine dans les mains et s'en barbouillent tout le corps. Comme les cynocéphales, ils aiment tout ce qui les excite ou les enivre. Schomburgk raconte qu'un sajou apprivoisé, auquel on lançait de la fumée de tabac ou du tabac à priser, « se frottait tout le corps en faisant des mouvements vraiment voluptueux et en fermant les yeux ; la salive coulait abondamment de sa bouche ; il la recevait dans ses mains et la répandait sur tout son corps. La salivation était quelquefois tellement abondante que le singe paraissait avoir pris un bain ; un épuisement assez notable se manifestait alors en lui. Il en était de même lorsqu'on lui donnait un cigare allumé, et je crois, d'après

ces faits, que la fumée de tabac procure aux saïous des sensations voluptueuses. » Le thé, le café, l'eau-de-vie et d'autres boissons excitantes produisent presque les mêmes effets sur ces singes.

Les deux premiers groupes de singes du nouveau continent ne figurent que très-rarement dans nos jardins zoologiques. On trouve, au contraire, dans presque toutes les ménageries, des représentants du genre Saïou.

**LE SAI (1) OU CAPUCIN — *CEBUS CAPUCINUS***

*Der Say* ou *Sai*, *The Weeper Monkey*.

De tous les saïous, l'espèce la plus commune et que tout le monde connaît, le Saï, nous paraît le plus important, par la raison qu'un observateur sérieux, Rengger, nous l'a décrit soigneusement.

**Caractères.** — Le Saï est l'un des plus grands singes de sa famille. Son corps atteint jusqu'à 0<sup>m</sup>,45 de longueur; la queue a un peu plus de 0<sup>m</sup>,32. Le pelage est épais et sa couleur varie d'une manière extraordinaire (*fig. 71*).

Les petits sont d'une teinte claire un peu jaune brun; le sommet de la tête, les bras, les jambes et la queue sont bruns; les parties nues, la face par exemple, sont d'un rouge de chair; la couleur des mains et des pieds tire sur le violet.

Lorsque l'animal a atteint son développement normal, la couleur se modifie: la tête devient jaune; les bras, le sommet de la tête, les joues, la queue et les mains prennent une teinte brun noirâtre ou noire; sur la face se montrent de petits poils collés sur la peau, d'un blanc éclatant et terminés par une teinte bleue; ces poils forment sur le front une grande tache claire.

Les capucins très-âgés ont une fourrure tout à fait noire, à l'exception de la poitrine et du ventre qui sont bruns; ils portent une grande barbe.

Les femelles ont toujours une taille plus élancée que les mâles, et leur couleur tire plus sur le brun.

**Distribution géographique et habitat.** — Elle s'étend au delà du Tropique du Sud et des Andes. De Bahia à la Colombie, ce singe est très-commun.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Il recherche de préférence les forêts dont le sol n'est pas couvert de broussailles. Il passe la plus grande partie de sa vie sur les arbres, et n'en descend que pour aller boire ou pour visiter un champ

(1) Saï signifie *habitant des bois* dans la langue des Guaranis; mais ce mot a été tellement mutilé par les Européens que le nom de *Capucin* s'emploie plus souvent.

de maïs. Il n'a pas de demeure fixe. Pendant le jour il se promène d'arbre en arbre pour chercher sa nourriture, la nuit il se repose sur les branches entrelacées d'un arbre quelconque. On rencontre ordinairement de petites familles de cinq ou six capucins; les femelles y sont toujours en plus grand nombre que les mâles. Quelquefois on rencontre aussi un vieux mâle solitaire. Il est très-difficile d'approcher ce singe, car il est très-craintif et sauvage. Rengger assure qu'il n'a pu faire ses observations qu'accidentellement. Un jour, son attention ayant été éveillée par des sons flûtés très-agréables, il vit un vieux mâle s'avancer timidement, en examinant les cimes des arbres les plus élevés. Douze ou treize singes des deux sexes, parmi lesquels se trouvaient trois femelles portant des petits, soit sur le dos, soit sous le bras, le suivaient. Tout à coup l'un de ces animaux aperçut un oranger couvert de fruits mûrs, fit entendre quelques sons et se dirigea vers l'arbre. Un instant après toute la société y était réunie et prenait son repas. Les uns mangeaient sans quitter l'oranger; les autres, chargés de deux oranges, sautaient sur l'arbre le plus voisin, dont les grosses branches leur offraient une table très-commode. Ils s'asseyaient sur une branche, autour de laquelle ils enroulaient leur queue, prenaient l'une des oranges entre les mains postérieures et cherchaient à séparer l'écorce, en introduisant les doigts dans l'espèce d'ombilic par lequel le fruit adhère à la tige. Ils n'essayaient pas d'ouvrir l'orange avec les dents, probablement parce qu'ils redoutaient le goût de l'écorce: dès qu'ils avaient réussi à pratiquer sur celle-ci une petite ouverture, ils en enlevaient rapidement un morceau, léchaient avidement le jus qui dégouttait du fruit et celui qui coulait sur leurs mains, puis mangeaient la partie charnue. L'arbre fut bientôt dégarni; les singes les plus forts cherchaient alors à voler les plus faibles; les uns et les autres faisaient les grimaces les plus singulières, grinçaient des dents, se prenaient par les poils et se houspillaient vigoureusement. D'autres examinaient les branches desséchées, soulevaient l'écorce et mangeaient les larves d'insectes qu'ils y trouvaient. Lorsqu'ils furent rassasiés, ils se couchèrent, comme les hurleurs, tout de leur long sur une branche horizontale. Les plus jeunes, au contraire, se mirent à jouer et se montrèrent fort agiles. Ils se suspendaient par la queue, qui leur servait alors de balançoire ou de corde à grimper.

Les petits que portaient les trois nourrices au-

raient bien aussi voulu goûter un peu aux fruits, mais leurs mères prirent à tâche de les en empêcher. Pour commencer, elles se bornèrent à les éloigner avec la main, mais, les nourrissons mettant de l'insistance dans leurs désirs, elles témoignèrent leur mécontentement en grognant; enfin elles les saisirent par la tête et les repoussèrent violemment. Cependant, dès qu'elles se furent rassasiées, elles les attirèrent doucement sur leur poitrine et leur donnèrent à téter. L'amour maternel se dénote par les soins que la femelle prend pour son petit lorsqu'elle l'allait; elle le surveille constamment, nettoie son pelage et menace tous les singes qui font mine d'approcher de lui. Lorsque les petits eurent fini de téter, les deux plus forts retournèrent sur le dos de leurs mères, le plus faible resta suspendu au sein de celle qui le portait. Les mouvements de ces petits singes n'avaient ni légèreté ni grâce; ils étaient, du reste, ceux d'un animal lourd, maladroit et indolent.

Une autre fois Rengger rencontra une famille de singes qui se disposait à piller un champ de maïs, situé à côté de la forêt. Ils descendaient doucement d'un arbre, regardaient attentivement autour d'eux, cueillaient deux ou trois épis de maïs, et s'en retournaient aussi rapidement que possible dans la forêt, pour y manger le produit de leur vol. Au moment où ils aperçurent Rengger, ils se sauvèrent tous à travers les cimes des arbres, en poussant des espèces de croassements; chacun d'eux emportait au moins un épi. Rengger tira sur les fuyards et vit une femelle, ayant son nourrisson sur le dos, tomber de branche en branche. Il croyait en devenir immédiatement possesseur, mais au milieu des convulsions de la mort, la femelle, étant parvenue à enrouler sa queue autour d'une branche, resta suspendue pendant plus d'un quart d'heure et ne tomba sur le sol que lorsque les muscles de la queue se détendirent sous le poids du cadavre. Le petit n'avait pas quitté sa mère; il s'était au contraire attaché après son corps, tout en témoignant une certaine inquiétude. Lorsque le cadavre fut devenu rigide, on éloigna l'orphelin, qui fit alors entendre de petits cris plaintifs. Dès qu'on le laissait libre il s'approchait aussitôt de sa mère. Cependant, lorsque après quelques heures celle-ci eut perdu toute chaleur vitale, le petit en eut peur et resta volontairement dans la gibecière de son futur protecteur.

Rengger nous apprend aussi que dans les familles de saïs, les femelles sont en plus grand nombre que les mâles: il suppose, avec rai-

son, que le capucin est polygame. Au mois de janvier la femelle met bas un petit, qu'elle porte à sa poitrine pendant les premières semaines; plus tard elle le place sur son dos. La mère n'abandonne jamais son enfant, même lorsqu'elle est blessée. Cependant Rengger eut occasion de voir une femelle atteinte à la jambe, déposer vivement son nourrisson sur une branche; mais il est probable qu'elle le faisait moins pour se débarrasser d'un fardeau incommode que pour mettre en sûreté son petit.

Le saï a un air de douceur qui est peu en rapport avec sa grande vivacité. Ordinairement il se tient sur les quatre pattes et dresse la queue dont l'extrémité est un peu enroulée. Sa démarche, sur le sol, est très-variable; tantôt il marche au pas ou galope, d'autres fois il sautille ou fait de véritables bonds. Il se tient rarement debout sur les deux jambes postérieures et ne fait ainsi que deux ou trois pas de suite; cependant on peut le forcer à marcher debout en lui liant les mains de devant sur le dos; les premières fois il tombe souvent sur la face et l'on est obligé de le soutenir à l'aide d'une ficelle. Pour dormir, il s'enroule et se couvre le visage avec les bras et la queue. Il dort pendant la nuit, et pendant les fortes chaleurs, au milieu du jour; le reste du temps il est continuellement en mouvement.

Le toucher est le sens le plus développé du saï; les autres sont imparfaits.

Il est myope et ne voit rien du tout la nuit.

Il est un peu sourd, car on peut facilement approcher de lui, lorsqu'on n'en est pas vu.

Son odorat est encore plus imparfait: il place tous les objets sous son nez, et cependant il se laisse souvent tromper sur la qualité de ce qu'il flaire, et goûte des choses que son palais refuse. Lorsque la faim ou la soif le poussent, il avale ses propres excréments et boit son urine.

Le toucher remplace chez lui, en partie, les autres sens. Cette faculté réside surtout dans les mains antérieures, moins dans les mains postérieures et pas du tout dans la queue; l'habitude et l'éducation peuvent considérablement la développer. Le saï de Rengger reconnaissait son maître en touchant son habit.

Le saï fait entendre différents sons qui varient d'intonation selon les divers sentiments qu'ils expriment. Le plus souvent c'est un son flûté, qui paraît exprimer l'ennui; pour demander quelque chose il soupire; lorsqu'il est étonné ou embarrassé, il pousse une espèce de sifflement; et dans la colère il crie d'une voix forte et grave, *hou, hou*. La peur ou la douleur rendent

sa voix glapissante; il ricane lorsqu'il est content. Le chef de la bande communique par les mêmes sons toutes ses impressions à ses sujets. Ces singes n'expriment pas seulement leurs sentiments par des sons et des gestes, ils ont une certaine façon de pleurer et de rire. Lorsqu'ils rient, les coins de la bouche se retirent simplement, sans émission de sons; lorsqu'ils pleurent, les yeux se remplissent de larmes, mais jamais assez pour qu'elles coulent sur les joues.

Le saï est malpropre, comme tous les autres singes; il dépose partout ses ordures et en souille souvent sa robe lorsqu'il n'est pas libre; quant à son urine, il en est toujours mouillé.

**Domesticité.** — On capture souvent de jeunes capucins pour les apprivoiser; les vieux ne supportent pas la captivité: ils deviennent tristes, refusent toute nourriture, ne s'apprivoisent jamais et meurent ordinairement au bout de quelques semaines. Les jeunes saïs, au contraire, oublient facilement la liberté, s'attachent à l'homme, dont ils partagent bientôt la nourriture et la boisson.

Les saïs se reproduisent souvent en captivité. Leur amour pour leurs petits semble être encore plus grand que lorsqu'ils vivent en liberté. Ils s'occupent d'eux toute la journée, ne les laissent toucher par qui que ce soit, ne les montrent qu'à leurs amis et les défendent courageusement contre toute autre personne.

Cette espèce est très-sensible au froid et à l'humidité. Il est facile de l'en garantir, car elle aime beaucoup à s'envelopper dans une couverture de laine. Elle n'entre jamais de plein gré dans l'eau, et l'on n'en a jamais vu qui essayaient de se sauver à la nage. On sait, au contraire, qu'elle tombe au fond lorsqu'on la jette à l'eau.

L'intelligence du saï est des plus remarquables. Dès les premiers jours de sa captivité, ce singe apprend à connaître son maître ou son gardien; il lui demande la nourriture et la chaleur, réclame sa protection et son secours, devient familier et aime à jouer avec lui, montre le plus grand plaisir lorsqu'il le revoit après une courte absence, en un mot il oublie bientôt sa liberté et devient presque un animal domestique. Rengger possédait un vieux mâle qui parvenait quelquefois à se délivrer de ses liens; heureux d'être libre, il se sauvait alors, mais deux ou trois jours plus tard il rentrait à la maison, cherchait son gardien et se laissait attacher sans la moindre résistance. Lorsqu'on ne maltraite pas ces singes, ils se montrent pleins de confiance envers tout

le monde, surtout envers les nègres qu'ils préfèrent toujours aux blancs.

Le saï ne s'attache pas seulement à l'homme, il vit en parfait accord avec les animaux domestiques au milieu desquels il se trouve. Au Paraguay, on l'élève assez souvent avec un jeune chien, qui lui sert alors de cheval. Lorsqu'on le sépare de son ami, il pousse de hauts cris; au retour, il l'accable de témoignages d'amitié. L'amour le rend capable de dévouement, car lorsque son ami se bat avec d'autres chiens, il le défend avec le plus grand courage.

Le capucin se comporte tout différemment lorsqu'on lui fait subir de mauvais traitements. Quand il se sent assez fort, il rend le mal pour le mal et mord quiconque le tourmente. Lorsqu'il craint son adversaire, il a recours à l'hypocrisie et cherche à l'attaquer à l'improviste. Le saï de Rengger trouvait toujours moyen de mordre, quand elles s'y attendaient le moins, les personnes qui l'avaient taquiné; il grimpait alors immédiatement sur une poutre élevée, où il était impossible de l'atteindre.

En général, il faut se méfier de tous les singes que l'on tourmente; ils exercent leur méchanceté envers tout le monde. Quant à eux, ils taquinent tous les animaux qui sont à leur portée; ils tirent par la queue les chiens et les chats, arrachent les plumes aux canards et aux oies, ne manquent jamais de tirer par la bride les chevaux attachés dans leur voisinage, et leur plaisir est d'autant plus grand qu'ils parviennent à fâcher ou à effrayer davantage un de ces animaux.

Le capucin est très-gourmand de sa nature, et lorsqu'on le surprend à voler, il apprend bien vite à mettre en usage toutes les ruses et toutes les malices pour ne plus être attrapé. Lorsqu'on le prend en flagrant délit, la crainte du châtiement lui fait pousser de grands cris; si sa faute passe inaperçue, il joue l'innocent et vous regarde franchement comme s'il n'était pas coupable. Il cache les petits objets dans sa bouche, lorsqu'on le dérange, et les mange plus tard. Il est tellement avide qu'il rend difficilement ce qu'il a pris: c'est tout au plus s'il le donne à son maître, encore faut-il qu'il l'aime beaucoup. Cette avidité permet de l'attraper au moyen de Calebasses remplies de friandises, comme nous l'avons dit en parlant des singes en général (page 7). La curiosité et l'instinct de la destruction complètent son caractère.

Ce singe est très-indépendant et ne se soumet pas facilement à la volonté de l'homme. On peut

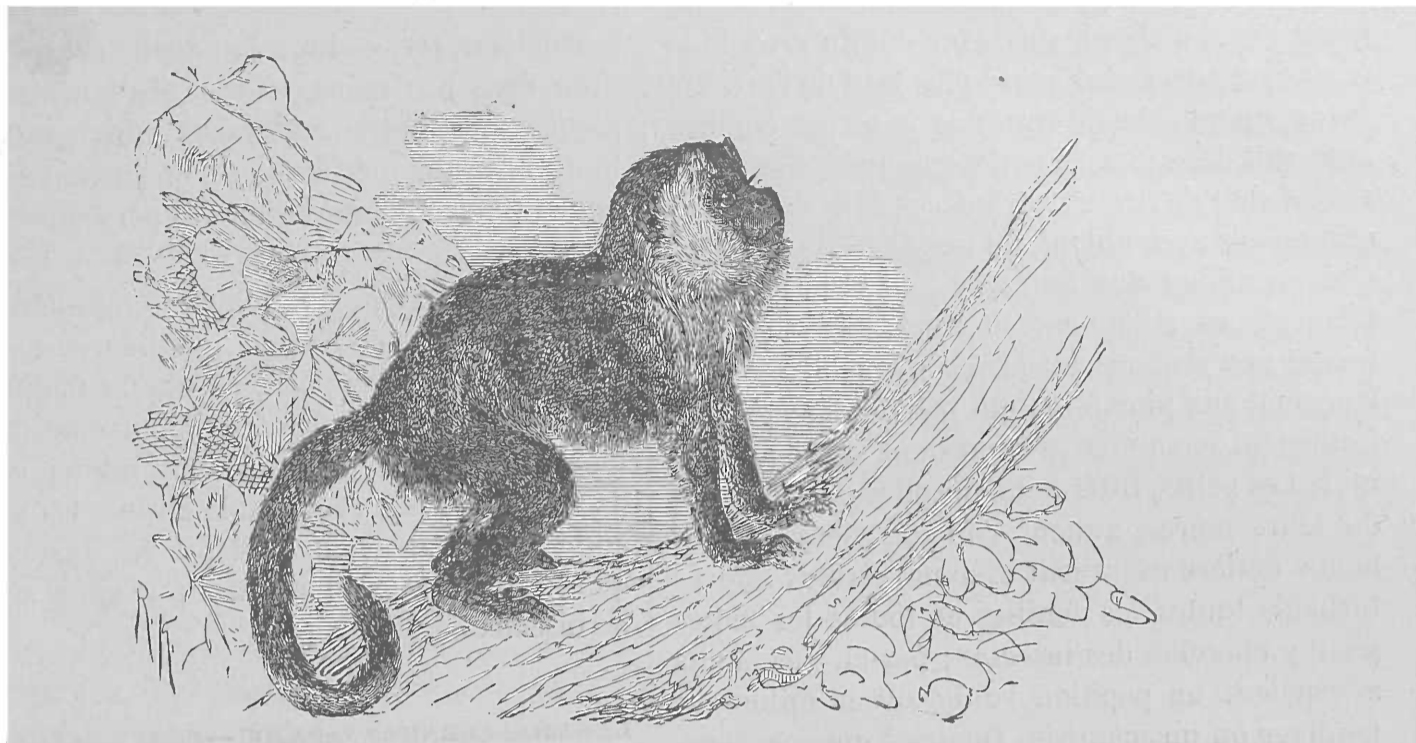


Fig. 72. Le Sajou apelle.

bien l'empêcher de faire telle chose, mais jamais le forcer à la faire. Par contre, il cherche toujours à soumettre à sa volonté d'autres animaux et l'homme lui-même, tantôt par des caresses, tantôt par des menaces. Sa docilité souffre beaucoup de ce fait, car il n'apprend que ce qui peut lui être utile, par exemple à ouvrir des boîtes, à explorer les poches de son maître, etc. Son expérience croît avec l'âge et il sait très-bien la mettre à profit. Lorsqu'on lui donne pour la première fois un œuf, il le casse si maladroitement qu'il en répand presque tout le contenu; plus tard, il ne l'ouvre plus que par la pointe et le mange sans rien perdre. Au bout de fort peu de temps, il devine l'humeur de son maître d'après sa physionomie et l'intonation de sa voix. Il témoigne de la joie ou de la crainte selon qu'on lui parle doucement ou rudement, et ne souffre pas qu'on se moque de lui. Il se sert du marteau pour casser et du levier pour ouvrir. Il apprécie nettement les distances, et distingue très-bien un homme d'une femme. Sa mémoire et sa présence d'esprit lui sont très-utiles. Ces deux dernières facultés sont propres à tous les individus de cette espèce, mais elles sont plus développées chez les vieux que chez les jeunes.

**Maladies.** — En domesticité, le saï est exposé à une foule de maladies, surtout au rhume : il succombe souvent à la phthisie, comme les singes de l'ancien continent. Les remèdes ordinaires combattent avec autant de succès que chez l'homme ses maladies légères. Rengger estime qu'il vit une quinzaine d'années.

**Usages et produits.** — Les Indiens seuls se

servent de sa peau et mangent sa viande ; ils le tuent à l'aide de flèches. Les blancs se contentent de l'apprivoiser.

Indépendamment de l'homme, le saï trouve encore un ennemi dans le chat, dont nous avons parlé à propos des autres singes de l'Amérique.

#### LE SAJOU APELLE OU SAJOU BRUN

##### *CEBUS APELLA*

*Der Apella* ou *Braune Rollaffe*, *The Capucin*.

**Caractères.** — Les couleurs de ce sajou varient considérablement, ce qui rend sa description difficile. Il est assez trapu; son pelage, comparativement riche, est composé de poils brillants, qui se réunissent sous forme de huppe sur le sommet de la tête, et s'allongent en barbe sur le visage; la couleur générale de ces poils est brune et passe au noir sur le dos, sur la queue et les cuisses; la face et le cou sont ordinairement un peu plus clairs, et une bande noire traverse le sommet de la tête. Quelquefois les flancs et les côtés des jambes sont d'un brun châtain. La taille de cet animal est à peu près égale à celle du sajou saï (*fig. 71*).

**Distribution géographique.** — Le sajou apelle ou sajou brun remplace le capucin, à la Guyane, où il est très-commun.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Nous n'avons pas encore de grands détails sur la vie de cet animal à l'état de liberté, et c'est à Schomburgk qu'est dû le peu que nous en connaissons.

« Cachés derrière un arbre, » nous dit-il, « nous attendions l'arrivée de la bande. L'avant-

garde parut d'abord, suivie bientôt du gros de la troupe, et un quart d'heure plus tard de l'arrière-garde, qu'un éclat de rire, que je ne pus comprimer, mit dans une fuite désordonnée. Comment s'empêcher de rire en voyant ces agiles animaux se mouvoir avec autant de rapidité que de vivacité au milieu des branches ; en entendant les plaintes, les sifflements et les chants des plus faibles ; en remarquant le regard méchant qu'ils lançaient aux plus forts, qui les mordaient et les frappaient lorsqu'ils se trouvaient sur leur chemin ? Les petits, littéralement collés contre le dos de leurs mères, avaient l'air de vieillards. La bande entière examinait avec un sérieux imperturbable toutes les feuilles et toutes les fentes pour y chercher des insectes ; par-ci, par-là, ils attrapaient un papillon voltigeant au milieu du feuillage ou un scarabée. Quatre à cinq cents capucins et apelles avaient déjà couru au-dessus de nous, en faisant les plus curieuses contorsions, au moment où j'éclatai de rire. Les singes qui se trouvaient immédiatement au-dessus de nos têtes s'arrêtèrent un instant comme frappés par la foudre, poussèrent un cri particulier, auquel répondirent d'autres cris tout autour de nous. Ils regardèrent avec anxiété dans tous les sens ; au moment où ils nous aperçurent, ils poussèrent un cri encore plus éclatant que le premier, nous fixèrent un instant, et s'envolèrent à bonds redoublés au-dessus de nos têtes, sans faire entendre le moindre son.

« J'ai été témoin d'un trait touchant d'amour maternel dans une circonstance analogue. J'allais regagner mon bateau, lorsque la voix craintive d'un jeune singe abandonné par sa mère dans sa fuite désordonnée, se fit entendre sur un arbre, au-dessus de ma tête. Un de mes Indiens y grimpa. Dès que le singe vit cette figure qui lui était étrangère, il jeta de hauts cris, auxquels répondirent bientôt ceux de la mère, qui revenait chercher son petit. Celui-ci poussa alors un nouveau cri tout particulier, qui trouva un nouvel écho chez la mère. Un coup de feu blessa celle-ci ; elle prit immédiatement la fuite ; mais les cris de son petit la rappelèrent aussitôt. Un second coup tiré sur elle, mais qui ne l'atteignit point, ne l'empêcha pas de sauter péniblement sur la branche où se tenait son petit, qu'elle mit rapidement sur son dos. Elle allait s'éloigner avec lui, lorsqu'un troisième coup de feu, tiré malgré ma défense, la frappa mortellement. Elle serra encore son nourrisson dans ses bras pendant les convulsions de l'agonie et tomba sur le sol, en essayant de se sauver. »

**Domesticité.** — Le sajou apelle est très-commun dans nos ménageries et nos jardins zoologiques. Les petits Savoyards qui parcourent toute l'Europe méridionale s'en servent souvent pour exciter la compassion des personnes charitables.

Ce sajou supporte très-bien la captivité ; il se propage souvent en Europe. Malheureusement il n'est guère aimable ; il est toujours malpropre, frileux et triste, se plaint et gémit continuellement. Il fait toujours une piteuse mine ; cependant il est doux et aimable envers les grands animaux. Quant aux petits, il les mange dès qu'il parvient à s'en emparer ; il aime surtout les oiseaux.

**LE SAJOU CORNU OU SAPAJOU — *CEBUS FATUELLUS*.**

*Der gehörnte Rollaffe* ou *Sapaju*, *The Horned Sapajou*.

Beaucoup de naturalistes considèrent le sajou cornu comme une variété du sajou apelle et



Fig. 73. Le Sajou cornu.

du sajou capucin ; il se distingue cependant assez de l'un et de l'autre pour constituer une espèce nouvelle.

**Caractères.** — Le sajou cornu est caractérisé par les poils hérissés qui forment sur sa tête une huppe se divisant en deux cornes ; sa barbe est blonde ; la couleur du pelage varie comme chez les autres espèces du même genre. Ordinairement le brun domine sur le corps, et le jaune sur la face. La longueur du corps est de 0<sup>m</sup>,40 ; celle de la queue de 0<sup>m</sup>,45 (fig. 73).

**Distribution géographique.** — Il habite les régions orientales de l'Amérique du Sud.

**Domesticité.** — En domesticité, le saïmiri est vif et gai. Sa douceur lui acquiert l'affection de ses maîtres.

**Maladies.** — Le climat de l'Europe lui est fatal, et il y atteint rarement l'âge où l'ornement caractéristique de sa tête se développe.

## LES CALLITRICHES — *CALLITHRIX*.

*Die Springaffen ou Eichhornaffen, The Squirrel Monkeys.*

**Caractères.** — Un corps élancé, des membres grêles, une queue très-longue, mince et lâche, une tête ronde, sans barbe, un museau camus, des yeux vifs, de grandes oreilles, de petites canines, cinq doigts aux membres antérieurs et aux postérieurs; tels sont les principaux caractères d'un petit groupe de singes américains auxquels on a donné le nom de Callitriches ou *Sagouins*.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Les callitriches sont des animaux très-sociables, qui passent gaiement leur journée à grimper et à sauter dans les cimes des arbres de la forêt. Ils ont peur des animaux plus grands qu'eux, et deviennent à leur tour dangereux pour les plus faibles.

**Domesticité.** — Leur amabilité les fait rechercher par l'homme, mais leur faible complexion rend difficile leur transport dans nos pays.

**Usages et produits.** — Ils sont très-recherchés à cause de la délicatesse et du fumet de leur chair.

### LE SAIMIRI COMMUN — *CALLITHRIX SCIUREUS*.

*Der gemeine Saimiri ou Todtenkopffaffe, The Tee-tee.*

**Caractères.** — Le saïmiri commun (*fig. 74*) se distingue par sa forme élégante et la belle couleur de son pelage, autant que par ses mouvements gracieux et sa gaieté continuelle. On peut le considérer comme le plus beau singe de l'Amérique, et il mérite sous tous les rapports son nom, qui signifie *belle chevelure*. Le nom allemand *Todtenkopffaffe* (singé à tête de mort) lui est très-mal appliqué : il ne le doit qu'à une ressemblance faible et vague avec une tête osseuse. Le saïmiri est très-élancé et sa queue est très-longue. Son pelage est fin; la partie supérieure du corps est d'un rouge noir, passant à l'orangé chez les vieux; les membres sont tachetés de gris; le dessous du corps est blanc. Quelquefois la couleur grise domine; d'autres fois la tête est toute

noire, tandis que le corps est d'un jaune serin, tacheté de noir, et les membres jaunes d'or. En un mot, la couleur du pelage varie considérablement, mais reste toujours gracieuse et agréable. Le corps a un pied de long; la queue en a presque un et demi.

**Distribution géographique.** — La Guyane est la patrie de ce charmant petit singe.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Il vit principalement sur les rives des fleuves qui traversent ces riches contrées, et on l'y rencontre souvent par grandes bandes. On le voit constamment en mouvement durant le jour, mais longtemps avant que le soleil ne se couche, il cherche un abri au milieu des feuilles de palmier et en fait son lieu de repos. D'un naturel sauvage et craintif, il n'ose se déplacer pendant la nuit. Le jour même, le moindre danger lui fait prendre la fuite de palmier en palmier. Un guide dirige la marche de la bande qui, grâce à l'agilité dont l'espèce est douée, a bien vite échappé au danger. Tous les mouvements du saïmiri sont gracieux; il grimpe très-bien et saute avec une facilité surprenante, en franchissant de grands intervalles.

Les saïmiris ne sont bien que dans leur belle et chaude patrie; ils redoutent fort un abaissement de température de quelques degrés seulement. Lorsque des nuages obscurcissent le soleil ou qu'il commence à pleuvoir, ils cherchent à se protéger contre le froid en se serrant les uns contre les autres; ils s'embrassent, s'enroulent réciproquement la queue autour du cou, et forment ainsi des pelotes dont chaque individu cherche à occuper le centre, pour y trouver un abri; ceux qui ne peuvent y parvenir poussent des cris lamentables. On voit souvent, le matin, des troupes entières ainsi réunies sur une branche. Les saïmiris ne sont pas seulement sensibles au froid, ils redoutent aussi les grandes sécheresses, et meurent bientôt lorsqu'on les enlève à leurs forêts humides.

La voix du saïmiri consiste en une série de sifflements. Lorsque quelque chose de désagréable l'affecte, surtout lorsqu'il a froid, il commence à se plaindre et à gémir. Le matin et le soir, on entend quelquefois des bandes entières pousser des gémissements, et souvent leurs cris réveillent au milieu de la nuit la vie endormie de la forêt. « Lorsqu'on demande aux Indiens, dit Alex. de Humboldt (1), à qui nous devons la plus grande partie de nos connaissances sur ces singes,

(1) Alex. de Humboldt et Bonpland, *Voyage*, 2<sup>e</sup> partie, *Recueil d'observations de zoologie*, t. I, p. 333.

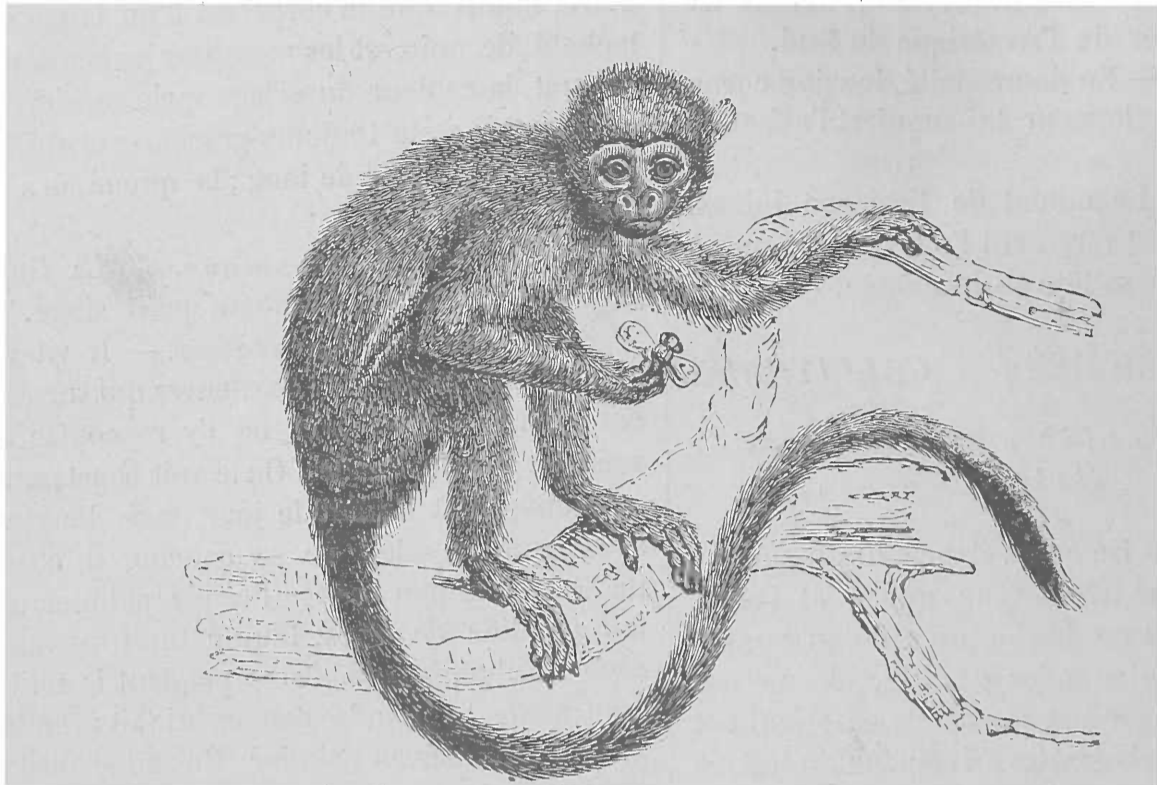


Fig. 74. Le Saïmiri commun.

pourquoi ces animaux font retentir la forêt de leurs cris à certaines heures de la nuit, ils répondent en riant : Ils fêtent la pleine lune. Je crois que cela tient à quelque combat dans l'intérieur de la forêt. Les jaguars, par exemple, font la chasse aux cochons musqués et aux tapirs, qui n'échappent au danger qu'en restant unis et en s'échappant par bandes serrées, brisant tout sur leur passage. Les singes, timides et craintifs, s'effrayent et répondent du haut de leurs arbres aux cris des grands animaux. Ils réveillent les bandes d'oiseaux qui reposent sur les arbres et bientôt toute la forêt est en émoi. »

Le saïmiri commun est l'être le plus craintif : tout le préoccupe et l'affecte. Sa physionomie, d'après Alex. de Humboldt, « est celle d'un enfant ; c'est la même expression d'innocence, même sourire malin et même rapidité dans le passage de la joie à la tristesse. Les Indiens affirment que cet animal pleure comme l'homme, lorsqu'il éprouve du chagrin, et cette observation est très-exacte. Les grands yeux du singe se mouillent de larmes à l'instant même qu'il marque de la frayeur ou une vive inquiétude. »

Son visage est le miroir le plus fidèle de ses impressions et de ses sentiments. Il est très-sensible et très-irritable ; cependant il n'est pas entêté, reste toujours doux, et se fâche difficilement. Il aime beaucoup son maître. Lorsqu'une personne parle devant lui, il paraît très-attentif à ce qu'elle dit.

« Il a l'habitude bizarre, dit encore Alex. de

Humboldt, de regarder fixément la bouche des personnes qui parlent, et s'il parvient à s'asseoir sur leurs épaules, il touche de ses doigts leurs dents et leur langue, » dans l'intention, sans doute de déchiffrer ainsi le sens des paroles qui frappent son oreille.

C'est avec les mains, quelquefois avec la bouche que le saïmiri saisit sa nourriture. Il lui est facile d'attirer vers lui des objets à l'aide de sa queue, mais il ne peut se servir de cet organe pour les tenir.

Les fruits et les feuilles constituent la plus grande partie de son régime ; cependant il fait activement la chasse aux insectes et aux petits oiseaux. Un saïmiri apprivoisé, dont parle Alex. de Humboldt, « reconnaissait visiblement des portraits d'insectes ; il les distinguait sur des gravures même en noir et faisait preuve de discernement en cherchant à s'en emparer. »

**Domesticité.** — Le saïmiri est recherché par les habitants des côtes pour sa beauté, ses manières aimables et la douceur de ses mœurs.

Les sauvages l'aiment aussi, et il est souvent l'hôte de leur cabane. Lorsqu'on le prend vieux il survit rarement à la perte de sa liberté ; ceux même qui ont été apprivoisés dès leur jeunesse ne vivent pas longtemps en captivité.

Il est difficile d'amener ces singes jusqu'à la côte, même lorsqu'ils sont depuis longtemps apprivoisés. Dès qu'on quitte les forêts, pour entrer dans les savanes, ils deviennent tristes et abattus, et dépérissent lentement.



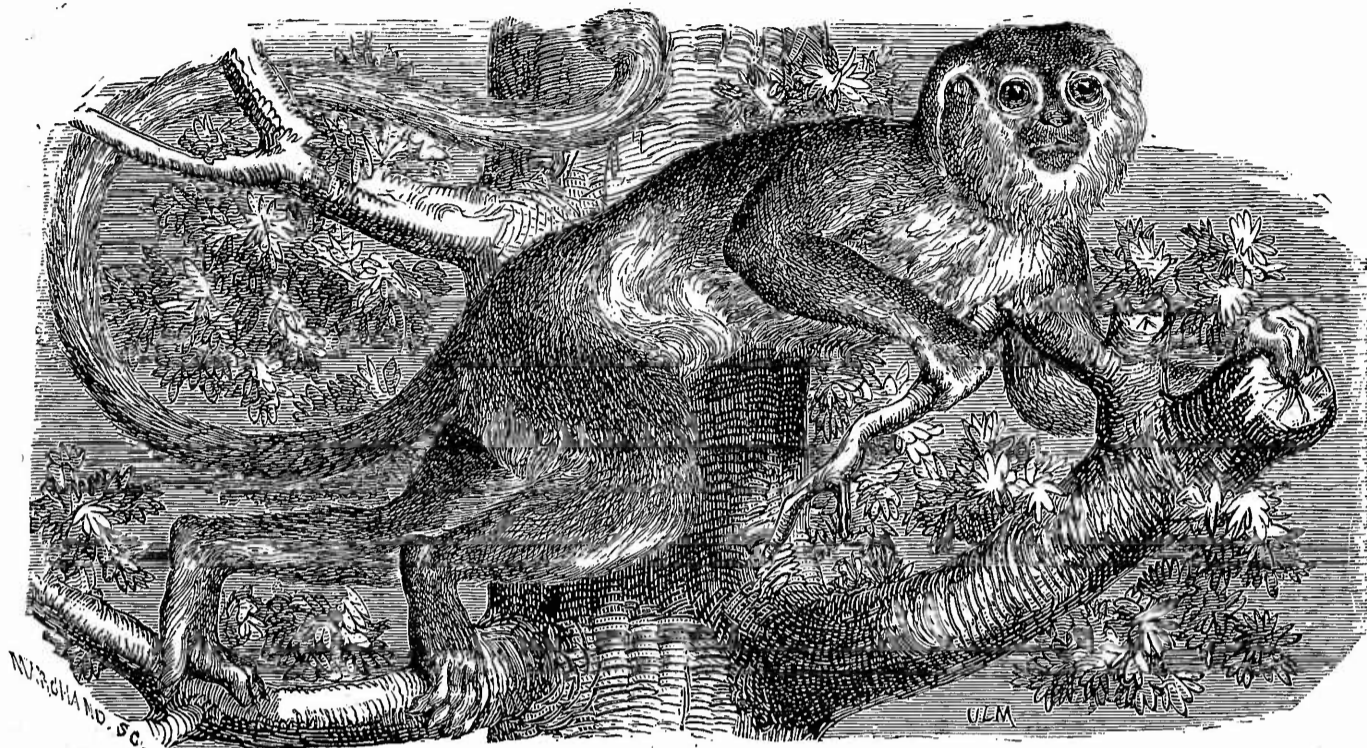


Fig. 75. Le Callitriche à collier.

En Europe, ils constituent une des plus grandes raretés des jardins zoologiques et des ménageries.

**Chasses.** — Les Indiens font la chasse au saïmiri et choisissent, à cet effet, les jours froids et humides. « Lorsqu'ils tuent une femelle au moyen de leurs sarbacanes et d'une pointe trempée dans du curare, dit Alex. de Humboldt (1), le petit singe reste attaché à la mère ; il tombe avec elle ; et s'il n'est pas blessé par la chute, il ne quitte plus l'épaule ou le col de l'animal mort. La plupart des individus que l'on trouve vivants dans les cabanes des indigènes ont été ainsi arrachés aux cadavres de leurs mères. »

**LE CALLITRICHE A COLLIER — CALLITHRIX TORQUATUS.**

*Der Titi ou die Witwe, The collared Tee-tee.*

Cette espèce, que les Espagnols appellent *viudita* (petite veuve), se distingue du saïmiri par la forme de la tête (fig. 76), par le nombre des vertèbres costales, et a été prise pour type d'un genre particulier, auquel on a donné le nom de *Chrysothrix*.

**Caractères.** — Le Callitriche à collier (fig. 75) est un gracieux petit animal, orné des plus belles couleurs. Son corps a 0<sup>m</sup>,40 de long ; sa queue a 0<sup>m</sup>,48. Son pelage est fin et brillant ; sa face d'un blanc bleuâtre et ses petites oreilles bien formées sont nues ; un collier blanc tranche sur la couleur noire générale ; les mains

antérieures sont également blanches. De là le nom de *veuve* que lui ont donné les Espagnols : ils disent qu'il a le voile, la collerette et les gants d'une veuve en deuil.



Fig. 76. Tête de Guenon Callitriche (\*).

On considère comme des variétés de cette espèce d'autres petits singes rouge-brun ou rougeâtres, chez lesquels la disposition générale des couleurs est la même.

**Distribution géographique.** — Le Brésil occidental et le Pérou sont la patrie de cette espèce. « Elle habite, dit Alex. de Humboldt (1), les montagnes granitiques qui s'élèvent sur la rive droite de l'Orénoque, derrière la mission de Santa-Barbara. »

**Mœurs, habitudes et régime.** — « Le caractère de ce joli animal, qui est très-rare et très-recherché, ne s'annonce guère dans son maintien extérieur. Il a l'air extrêmement doux, timide et innocent ; il refuse souvent les aliments qu'on lui offre, lors même qu'il est tour-

(\*) o, os occipital ; t, os temporal ; p, os pariétal ; f, os frontal ; j, os jugal ; ms, os de la mâchoire supérieure ; mi, os de la mâchoire inférieure.

(1) Alex. de Humboldt, *loc. cit.*, p. 334.

(1) A. de Humboldt, *loc. cit.*, p. 321.

menté par un appétit dévorant ; son œil annonce une grande vivacité, mais il reste des heures entières immobile, sans dormir et très-attentif à tout ce qui se passe autour de lui ; il n'aime pas qu'on lui touche les mains, qu'il cache sous le ventre, lorsqu'on veut les saisir. Mais cette timidité et cette douceur ne sont qu'apparentes. La *viudita*, seule et abandonnée à elle-même, devient furieuse à l'aspect d'un oiseau ; elle s'élance sur lui comme un chat, et l'égorge à l'instant. Elle est très-friande de viande fraîche, quoiqu'on la nourrisse généralement de fruits ; elle mange comme les autres sagouins en portant ses deux mains à la fois à la bouche... La *viudita* n'aime guère la société des singes qui ne sont pas de son espèce : elle les craint tellement, que la vue du plus petit saïmiri la met en fuite. Je connais peu d'animaux qui courent et qui grimpent avec une si étonnante rapidité.»

### LES SAKIS — *PITHECIA*.

*Die Schweifaffen, The Sakis.*

**Caractères.** — Les sakis, ou singes à queue de renard, se distinguent des espèces précédentes par un corps trapu, que le pelage long et lâche fait paraître encore plus lourd ; par leur longue queue garnie de poils touffus ; par leur couleur régulièrement foncée ; enfin par leur système dentaire.

**Distribution géographique.** — Ils habitent les régions du nord de l'Amérique méridionale.

**Mœurs et habitudes.** — Ils vivent dans de sombres forêts, réunis en petites troupes ; sont très-paresseux pendant le jour et se cachent souvent pendant des heures entières sur les cimes les plus épaisses, en attendant que la fraîcheur du soir vienne les éveiller. Ils paraissent rechercher les hautes forêts vierges, sèches et débarrassées de tout bois bas, et fuient les autres singes.

Leur voix puissante les trahit de loin.

**Chasses.** — Le chasseur les poursuit volontiers pour les ressources de la table. Cependant la chasse des sakis, comme celle de tous les autres petits singes, présente des incidents pénibles pour l'homme dont le cœur n'est pas tout à fait endurci.

« Partout où le feuillage est le plus touffu, sur les bords du fleuve, » dit Schomburgk, « on trouve des bandes de singes, parmi lesquels les sakis forment le plus grand nombre. Leurs longs poils bien disposés, la belle barbe qui orne leurs joues

et leur menton, leur queue analogue à celle du renard, donnent à ces animaux un regard vif et prudent, une physionomie très-agréable, quoiqu'en même temps un peu ridicule. Ce sont les premiers singes que j'ai rencontrés dans mon voyage. A la vue de ces animaux, j'ai naturellement voulu essayer immédiatement ma chance de chasseur. Je tuai un mâle et une femelle ; mais je ne pus m'empêcher de le regretter en entendant les gémissements plaintifs de la femelle, que je n'avais que fortement blessée. Ces plaintes ressemblaient à celles d'un enfant. »

#### LE SAKI SATAN — *PITHECIA SATANAS*.

*Der Juden ou Satanusaffe, The Cuzio ou Bearded Saki.*

**Caractères.** — Le saki satan (*fig. 77*) a 0<sup>m</sup>,40 de long, et sa queue a presque aussi la même longueur. Sa tête, complètement ronde, se distingue par une espèce de calotte formée de longs poils, qui rayonnent d'un point unique de l'occiput, et viennent se dresser autour de la partie antérieure de la tête. Les joues et le menton portent une épaisse barbe noire. La partie supérieure du corps est couverte d'un pelage épais, mais court ; à la partie inférieure, le pelage est moins bien fourni ; la queue est très-touffue. Les vieux mâles et femelles sont noirs, et d'un jaune foncé sur le dos. Les petits ont une couleur brun grisâtre. Le saki satan varie d'ailleurs beaucoup.

**Distribution géographique.** — Cette espèce est la plus commune du genre, et se trouve dans les grandes forêts qui bordent le cours supérieur du Maragnon et de l'Orénoque.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Le saki satan est lent et engourdi pendant le jour ; il ne sort que le soir, au moment du crépuscule, et il montre alors une certaine vivacité.

Sa voix est forte et s'entend au loin au milieu du silence de la nuit.

Il vit dans une espèce de dépendance des saïmirs, qui le forcent souvent de descendre des arbres et de se retirer dans les buissons, où ils lui enlèvent sa nourriture et le maltraitent même. On prétend que, pour boire, il prend l'eau dans le creux de sa main, afin de ne pas mouiller sa barbe ; mais que si on l'observe il boit comme les autres singes ; ce fait nous paraît demander confirmation.

**Domesticité.** — Le saki satan est vigoureux, sauvage et très-irritable ; aussi est-il difficile de l'appivoiser ; il témoigne sa mauvaise humeur en grinçant des dents, en faisant des grimaces et en lançant des regards étincelants. Lorsqu'on

Irrite sérieusement, il se met debout, frotte l'extrémité de sa barbe et saute avec rage autour de l'objet de sa colère. Il devient quelquefois tellement furieux, qu'il mord un bâton qu'on lui présente et qu'il ne lâche pas facilement.

**Usages et produits.** — Les Indiens, qui mangent sa chair, l'appellent *kouxio*.

**LE SAKI A TÊTE BLANCHE — PITHECIA  
LEUCOCEPHALA.**

*Der weissköpfige Schweifaffe, The black Yarke ou White-headed Saki.*

Le saki à tête blanche a donné lieu à plusieurs doubles emplois et a reçu plusieurs noms. Le mâle et la femelle même, à cause de leurs robes différentes, ont été considérés comme des espèces distinctes.

**Caractères.** — Les vieux mâles sont complètement noirs sur le corps, d'un noir plus ou moins foncé sur les bras; ils ont la partie antérieure de la tête couverte de poils blancs et courts, qui descendent jusqu'aux sourcils et s'allongent sous forme de barbe le long des joues; au milieu du front on aperçoit la couleur noire de la peau. Quelquefois ces poils ont une couleur d'ocre et sont rouges de rouille autour de la face. Celle-ci est couverte de poils blancs ou couleur de rouille. Les oreilles, la plante des pieds, les doigts et les ongles sont noirs (*fig. 78*).

Chez les femelles, les poils sont d'un noir brun et terminés par une teinte jaune, aux parties supérieures et antérieures du corps; à la partie inférieure ils sont d'un rouge de rouille clair; la barbe est noire à sa naissance.

Les petits ressemblent aux femelles. Leur pelage est généralement long, roide et grossier; il est clair-semé à la partie inférieure et aux mains. Un collier de poils de couleur claire entoure la face et y forme barbe.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Le saki à tête blanche préfère les buissons aux grands arbres de la forêt. Laborde nous dit que sa nourriture consiste en baies, en fruits et en miel.

Les femelles font un petit et le portent longtemps sur le dos.

On ne sait rien de plus sur ces animaux.

**LE SAKI A TÊTE NOIRE — PITHECIA  
MELANOCEPHALA.**

*Der schwarzköpfige Schweifaffe, The Cacajao ou Black-headed Saki.*

Ce saki n'est pas encore très-bien connu, quoique la multitude de noms par lesquels on le désigne prouve que les indigènes des pays

qu'il habite le voient souvent. Outre son nom scientifique, ce singe porte encore ceux de *Cacaïao*, *Chucuto*, *Chucuzo* et *Carouiri*, *Mono-feo* ou singe hideux, *Mono-rabon* ou singe à courte queue. C'est ce dernier nom qui est le plus important, car on a séparé des sakis et réuni en un genre particulier, le cacaïao et quelques autres espèces, que leur petite queue couverte de poils touffus distingue de tous les autres singes du nouveau monde, et on les a désignés sous le nom de *Brachyures*, singes à courte queue (*Kurzschwänze*). Quand on vit pour la première fois des brachyures en peau, on s'imagina qu'ils avaient perdu leur queue accidentellement. Un examen plus attentif de leur large museau, de leurs narines placées sur le côté, de leur barbe mince, de leur pelage court et lisse, et de leurs ongles longs et étroits, prouva qu'on était en présence d'un nouveau genre qui semblait remplacer les macaques de l'ancien continent.

**Caractères.** — Le cacaïao ou saki à tête noire, a environ 0<sup>m</sup>,48 de longueur, ou 0<sup>m</sup>,65, en comptant la queue (*fig. 79*).

Son pelage serré et lisse s'allonge sur les épaules et sur les flancs; il est clair-semé à la partie inférieure du corps. Les poils de la nuque rayonnent autour d'un point unique. La barbe qui orne ses joues n'est pas épaisse. Sa queue, mince et courte, est terminée par une touffe de poils courts. Les doigts sont longs et forts. Il est d'un jaune gris sur le dos, rouge de rouille à la partie postérieure, et noir aux pieds et aux jambes. Les poils qui couvrent la tête et les bras antérieurs sont d'un noir brillant, ainsi que la peau nue du front.

« Je ne connais aucun singe avec lequel on puisse confondre le cacajao. J'avais soupçonné d'abord que le seul individu que nous ayons eu, avait perdu accidentellement une partie de sa queue ou qu'il se l'était rongée, comme fait souvent le papion de l'ancien continent; mais les noms espagnols de *Rabon* et de *Chucuto* par lesquels les missionnaires désignent cette espèce semblent éloigner tout soupçon à cet égard. Ils confirment ce que les Indiens du Cassiquiare nous ont dit de la constance des caractères distinctifs du *Pithecia melanocephala*. »

**Distribution géographique.** — Ce singe habite les parties occidentales du nord du Brésil, au delà du fleuve des Amazones, et sur tous les points qui bordent les fleuves de la Nouvelle-Grenade et de l'Équateur.

A. de Humboldt n'en a vu qu'un seul individu

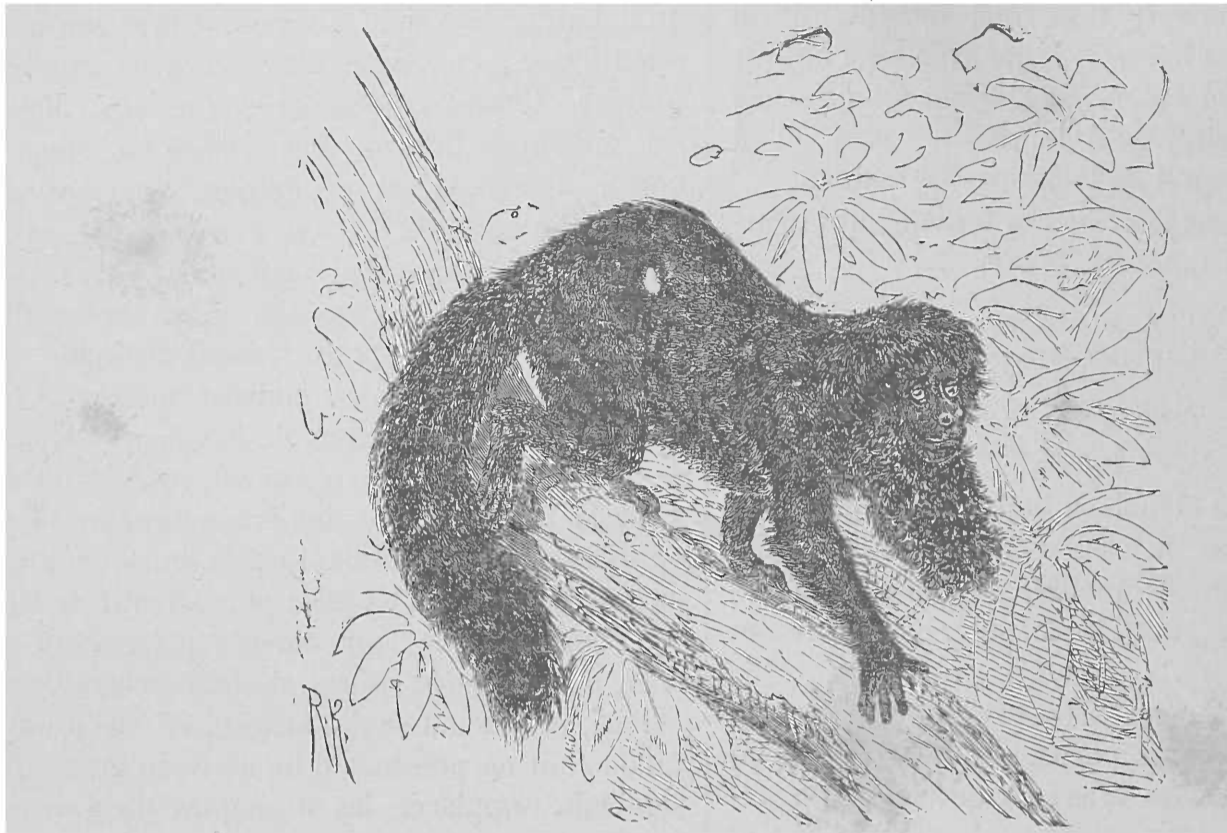


Fig. 77. Le Saki satan.

qu'il acheta dans une cabane indienne à San Francisco Solano, par 2° de latitude boréale.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Spix raconte que ces singes vivent en petites sociétés sur les bords des fleuves et font entendre, en se déplaçant, des sons désagréables.

« Le cacajao, dit Alex. de Humboldt, est un petit animal vorace mais phlegmatique, peu agile, faible, et d'une douceur extrême. Il mange toutes sortes de fruits, même les citrons les plus aigres. Il est surtout friand de la banane de la Guyane, de la papaya et des gousses des ingas. »



Fig. 78. Le Saki à tête blanche.

Il est très-maladroit : « en saisissant un objet, ajoute Alex. de Humboldt, il étend les deux bras à la fois et se présente le dos courbé dans une attitude singulière. Comme il a les

doigts excessivement maigres et longs, il empoigne très-mal ce qu'on lui présente, et de tous les singes que j'ai vus, c'est celui qui mange avec le plus de malpropreté : il craint

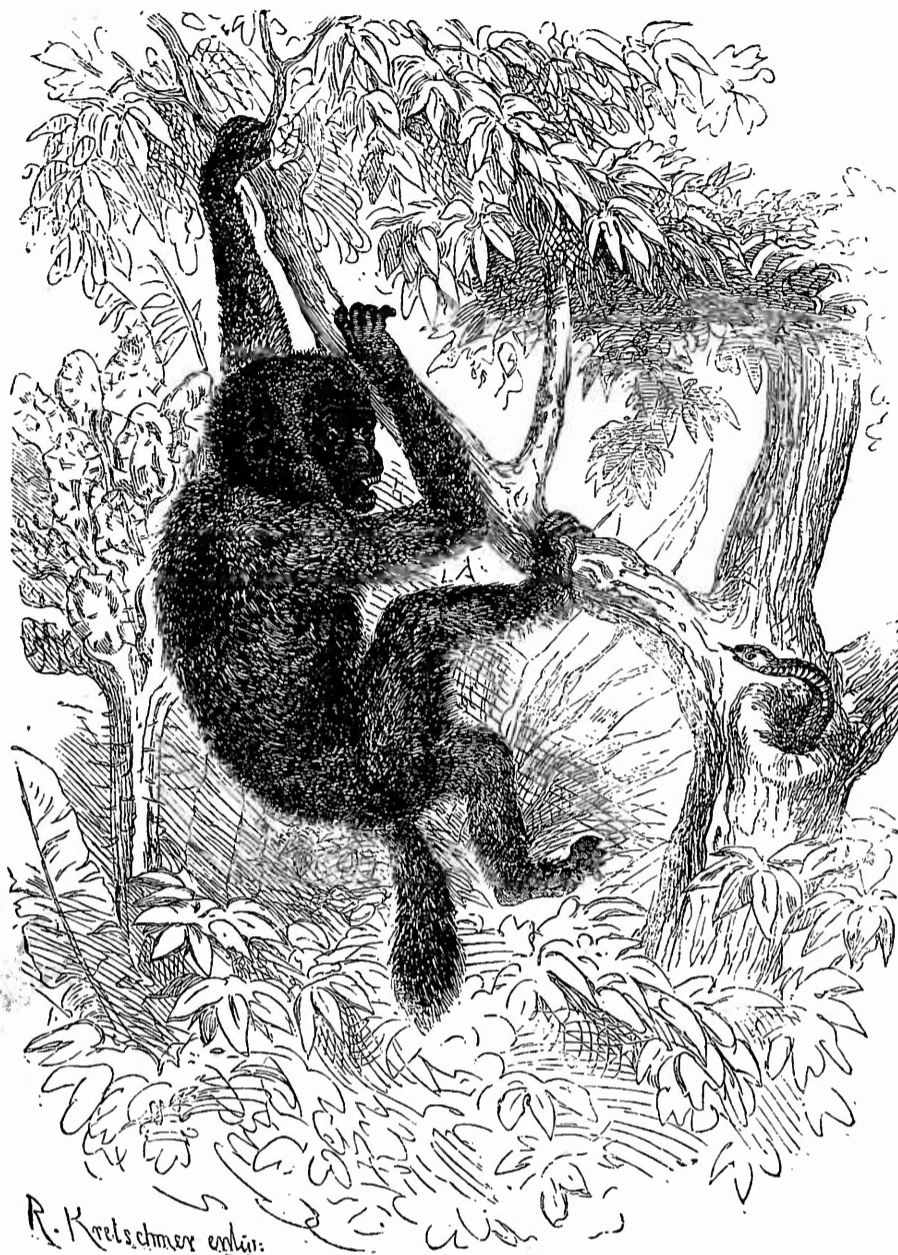


Fig. 79. Le Saki à tête noire.

les autres sapajous dont la pétulance est opposée à son flegme, et je l'ai vu trembler de tout son corps à la vue d'un crocodile ou d'un serpent (fig. 79). »

**Domesticité.** — En captivité, le cacaïao est gourmand et idiot; il n'est pas méchant, mais toujours craintif et taciturne. Alex. de Humboldt a possédé pendant longtemps un de ces singes, et raconte (1) que, « lorsqu'il est irrité, ce qui arrive très-rarement, il ouvre la bouche d'une manière étrange; ses traits sont défigurés alors par un rire convulsif. »

## LES NYCTIPITHÈQUES

### NYCTIPITHECUS ou AOTUS.

*Die Nachtaffen, The Night-Monkeys.*

D'Azara (2) est le premier qui ait fait mention

(1) A. de Humboldt et Bonpland, *Voyage*, 2<sup>e</sup> partie, *Observations de zoologie*. Paris, 1801, t. I, p. 318.

(2) D'Azara, *Essais sur l'histoire naturelle des quadrupèdes du Paraguay*. Paris, 1801.

BREHM.

de l'un des plus curieux quadrumanes que l'on connaisse : nous voulons parler du nyctipithèque ou *singe de nuit*.

Un peu plus tard, Alex. de Humboldt, et après lui Rengger et Schomburgk ont donné sur cet animal de nouveaux renseignements; c'est à Rengger surtout que nous devons les plus grands détails.

**Caractères.** — Les nyctipithèques forment un genre particulier, qui est en quelque sorte la transition entre les véritables singes et les lému-riens ou faux singes, avec lesquels ils ont plus d'une ressemblance.

Leur tête et leur face les distinguent nettement de tous les singes que nous avons étudiés jusqu'ici. Leur tête est petite et ronde; leurs yeux sont grands et analogues à ceux du hibou; le museau est peu saillant, mais large et grand; les narines s'ouvrent vers le bas, et les oreilles sont petites; le corps est élancé; le pelage est fin et lâche; la queue, un peu touffue, est plus longue

que le corps. Les ongles sont aplatis et courbés.

**Distribution géographique.** — Toutes les espèces de ce genre habitent le Brésil et les régions voisines.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Le genre de vie étant le même chez toutes les espèces, nous nous bornerons à étudier l'espèce suivante, que Rengger a soigneusement observée.

**LE NYCTIPITHÈQUE DOUROCOULI. — NYCTYPITHECUS TRIVIRGATUS.**

*Der Mirikina, The Douroucouli.*

**Caractères.** — Le douroucouli, nommé aussi *cara-rayada* par les missionnaires espagnols établis sur les bords de l'Orénoque, est sans contredit un des singes les plus remarquables de l'Amérique méridionale, par ses formes et par sa couleur. Son corps élancé a 0<sup>m</sup>,34 de long, sa queue en a 0<sup>m</sup>,48 (*fig. 80*).

Son pelage est cendré en dessus, jaune roussâtre en dessous ; l'extrémité de la queue est noire. Sur le front se trouvent trois raies noires de même largeur et parallèles ; une large raie d'un jaune brun, court de la nuque à la naissance de la queue. Les poils sont fins et très-doux au toucher.

Le pelage, dans les deux sexes, ne diffère pas pour les couleurs.

**Distribution géographique.** — Rengger prétend qu'on ne rencontre le douroucouli que sur la rive droite du Rio-Paraguay, jusqu'au 25° degré de latitude Sud. Personne ne l'a encore trouvé sur la rive gauche.

**Mœurs, habitudes et régime.** — On connaît fort peu les mœurs de cet animal à l'état de liberté. Cependant l'on sait qu'il dort pendant le jour ; qu'il ne cherche sa nourriture qu'aux approches du crépuscule et pendant la nuit ; qu'il fait la chasse aux petits oiseaux et qu'il est surtout friand, selon Alex. de Humboldt (1), des bananes, de la canne à sucre, des fruits de palmiers, des amandes du *Bertholletia* et des semences du *Mimosa inga* ; enfin qu'il vit par paires et se retire le jour dans les cavités qu'offrent les arbres vermoulus.

Les domestiques de Rengger trouvèrent un jour une paire de ces singes, endormie dans un arbre creux. Ainsi surpris et effarouchés, ces animaux cherchèrent à s'échapper au plus vite ; mais les rayons du soleil les éblouissaient au point qu'ils ne pouvaient ni sauter ni grimper avec quelque sûreté. On s'en empara facilement,

(1) A. de Humboldt, *loc. cit.*, p. 306.

malgré les tentatives qu'ils faisaient pour mordre. Leur nid consistait en feuilles recouvertes d'une espèce de mousse, ce qui démontrerait que ces animaux ont un séjour fixe et qu'ils retournent tous les soirs à leur gîte.

On les trouve toujours à deux, et ils ne forment pas de grandes sociétés.

S'il faut en croire les chasseurs, la femelle fait un petit en été, et le porte d'abord attaché à sa poitrine, ensuite sur son dos.

**Domesticité.** — Si les détails sur la vie libre du douroucouli font un peu défaut, ceux que l'on a recueillis sur l'animal captif sont plus nombreux.

D'après Rengger, les jeunes nyctipithèques se laissent facilement apprivoiser, les vieux restent toujours sauvages et farouches. Lorsqu'on les soigne bien, ils supportent assez facilement la captivité ; la malpropreté les tue. Il faut mettre le douroucouli dans une cage spacieuse, où le laisser courir librement dans une chambre ; car il s'étrangle facilement lorsqu'on l'attache. Pendant le jour, il se retire dans le coin le plus obscur de sa cage et y dort. Si on l'éveille en le caressant, il se rendort de suite. En plein jour, il ne distingue rien, sa pupille est alors à peine visible. Lorsque, de l'obscurité, on le porte subitement à la lumière, il témoigne par ses grimaces et ses gémissements que la clarté lui cause des sensations douloureuses. Le soir il s'éveille. Sa pupille

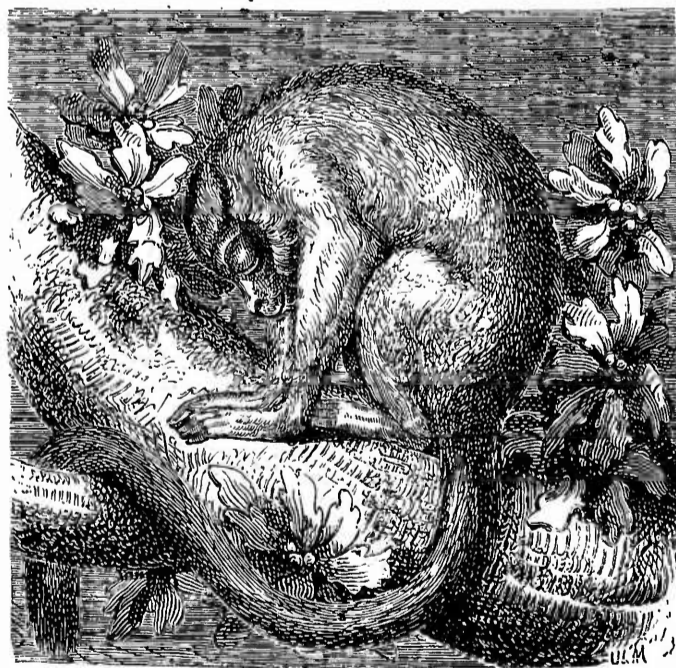


Fig. 80. Le Nyctipithèque Douroucouli.

se dilate de plus en plus, à mesure que la lumière du jour disparaît, et finit par grandir tellement qu'on aperçoit à peine l'iris. Son œil devient brillant comme celui des chats, des hiboux, et il commence à se promener dans sa cage et à re-

chercher sa nourriture. Ses mouvements sont légers, quoiqu'il ne soit pas à son aise sur un sol uni, parce que ses membres postérieurs sont plus longs que ceux de devant. Il grimpe très-bien et il excelle à sauter d'un arbre sur un autre. Rengger lâchait quelquefois, par un beau clair de lune, son nyctipithèque apprivoisé, dans une cour plantée d'orangers, mais close de tous côtés. L'animal se livrait alors aux ébats les plus joyeux et sautait d'arbre en arbre ; il ne fallait pas songer à s'en emparer pendant la nuit. On le prenait le matin lorsque, ébloui par les rayons du soleil, il restait assis au milieu du feuillage. Il attrapait presque toujours quelque oiseau endormi sur une branche d'arbre. D'autres nyctipithèques étaient très-habiles à attraper des insectes.

Le douroucouli de Rengger faisait souvent entendre pendant la nuit un son sourd, qu'il répétait plusieurs fois de suite. Certains voyageurs ont comparé ce cri à celui du jaguar, auquel il ne ressemble, toutefois, que lorsqu'on entend le douroucouli de près et le jaguar de loin. Pour exprimer sa colère il répétait un grand nombre de fois le son *gu gu*. Il paraît, d'après Alex. de Humboldt, qu'il a en outre deux autres cris : « une espèce de miaulement (*e-i-aou*) et un son guttural très-désagréable (*quer-quer*). Sa gorge enfle lorsqu'il est irrité ; il ressemble alors, par son renflement et par la position de son corps, à un chat qui se voit attaqué par un chien. »

De tous ses sens, l'ouïe paraît le plus développé ; le moindre bruit éveille son attention. Sa vue ne lui sert que la nuit, la lumière du jour l'éblouissant ; la clarté d'une nuit étoilée lui convient le mieux. Son intelligence est assez bornée ; il n'apprend jamais à connaître son maître, n'obéit pas à sa voix et se montre tout à fait indifférent à ses caresses. On ne le voit jamais faire une action intelligente, même pour satisfaire ses désirs et ses passions. Rengger n'a pu constater que le grand attachement qui existe entre le mâle et la femelle. Lorsque l'un des deux meurt en captivité, l'autre dépérit, et le chagrin finit par le tuer. Ces animaux aiment la liberté par-dessus tout, et profitent de toutes les occasions pour s'échapper, même lorsqu'on les a pris tout jeunes et qu'ils sont restés longtemps en captivité.

Les observations de Schomburgk confirment celles de Rengger. « A Ascunda, » dit-il, « j'ai appris à connaître un des animaux les plus re-

marquables de la Guyane, le singe de nuit ou le douroucouli des Indiens ; il vivait à l'état domestique ; j'en ai vu un second plus tard. C'est un charmant petit être, fuyant le jour comme les hiboux et les chauves-souris. Sa petite tête ronde, ses gros yeux jaunes, ses petites oreilles courtes lui donnent une physionomie bouffonne. Ses mouvements craintifs et désespérés excitent la pitié. Pendant le jour, le douroucouli est aveugle et tâtonne comme une personne privée de la vue, saisissant le premier objet foncé qui lui tombe sous la main, pour s'en couvrir les yeux et se protéger contre l'impression douloureuse de la lumière. Le coin le plus obscur de sa cabane lui sert de refuge, il y passe la journée à dormir, et son sommeil est si dur qu'on ne peut l'en tirer qu'à force de coups. Mais dès que la nuit est arrivée, le dormeur sort de sa cachette et devient l'animal le plus gai qu'il soit possible de voir. Il se promène d'un hamac à l'autre, lèche la main et la figure des personnes qui y dorment ; grimpe sur toutes les poutres, et fait tomber tout ce qui n'est pas solidement fixé. Ses jambes postérieures étant plus longues que celles de devant, le douroucouli doit être compté parmi les meilleurs sauteurs. Souvent il se livre à tous ses ébats sous la table ; il grimpe alors le long des jambes des personnes, mais dès qu'il aperçoit la lumière de la bougie placée sur la table il bondit en arrière, comme si un serpent l'avait piqué. Ses yeux sont plus brillants dans l'obscurité que ceux du chat. Quoique le douroucouli se contente de toute espèce de nourriture, comme les autres singes, il paraît avoir un faible pour les petits oiseaux. Si on le voit rarement, c'est qu'il ne sort que la nuit et qu'il habite les fourrés les plus épais. »

Pour dormir, le douroucouli prend la même position que les loirs, c'est-à-dire qu'il s'assoit sur sa croupe, les jambes de derrière ramenées sur le ventre, les quatre mains réunies, le dos courbé, la tête baissée, presque cachée dans les mains. Cette position est facilitée par une grande mobilité des vertèbres.

Ce singe est rarement arrivé vivant en Europe : Weinland l'a vu en 1861 au Regent's-Park, à Londres. Bien avant cette époque, une femelle, d'une grande douceur, avait vécu à la ménagerie du Muséum de Paris.

**Usages et produits.** — Les Indiens sauvages, seuls, utilisent la peau et la chair de cet animal.

LES ARCTOPITHÈQUES OU HAPALIENS — *ARCTOPITHECI*.*Die Krallenaffen.*

Un grand nombre de naturalistes rapportent à la famille des Platyrrhiniens les singes dont nous allons nous occuper; quant à nous, nous les en séparerons, parce que les caractères qui les distinguent des précédents nous paraissent suffisamment tranchés.

**Caractères.** — Les arctopithèques ou hapaliens sont de gracieux petits singes. Leurs pieds postérieurs ont un pouce opposable; les pieds antérieurs n'ont pas de véritable pouce, ce doigt n'étant pas opposable; le pouce postérieur porte un ongle aplati; les autres doigts sont pourvus de griffes.

C'est dans ces caractères qu'il faut chercher la raison qui a porté certains naturalistes à faire des arctopithèques une famille distincte des autres quadrumanes du nouveau monde. Chez ces singes, qui ont beaucoup de rapports avec l'écureuil, tant par l'organisation que par le genre de vie, les mains sont devenues de véritables pattes. Leur système dentaire les sépare aussi des autres singes américains. Ainsi, par exemple, ils n'ont que deux molaires au lieu de trois, et semblent faire la transition des singes aux écureuils. Leur tête est ronde, leur face aplatie, leurs yeux petits et les oreilles grandes. Leur corps est élancé, leur queue longue et touffue, leur pelage soyeux. Beaucoup d'espèces se distinguent par des touffes de poils placées sur les oreilles, et acquièrent ainsi le droit d'être considérées comme les représentants d'une division particulière.

**Distribution géographique.** — Tous les arctopithèques, propres à l'Amérique méridionale habitent les forêts, et même les forêts vierges les plus épaisses; quelques-uns seulement vivent dans les plaines sablonneuses, couvertes de buissons. De même que les écureuils, ils passent quelquefois d'une contrée dans l'autre.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Ce sont de véritables animaux arboricoles. L'agilité avec laquelle ils grimpent au milieu des branches rappelle tantôt la vivacité des singes, tantôt celle des écureuils. En grimpant, ils enfoncent leurs griffes dans l'écorce, comme ceux-ci, quoiqu'ils puissent, comme les premiers, entourer les branches avec leurs mains postérieures. Dans le repos, ils prennent la même position que les écureuils et se couchent souvent à plat sur une branche. Ils vivent

en sociétés presque toujours assez nombreuses; ils sont vifs et gais pendant le jour, dorment la nuit, choisissent, à cet effet, les creux des arbres, et aiment à se rouler en pelote avec d'autres individus de leur espèce, en se couvrant réciproquement avec leurs queues. Ils ne marchent jamais debout et prennent appui sur toute la plante des pieds.

Leur nourriture consiste en fruits, en insectes de toutes sortes, auxquels ils font une chasse active, et ne dédaignent pas les graines, les œufs d'oiseaux et les petites feuilles tendres.

Leur caractère ressemble bien plus à celui de l'écureuil qu'à celui des singes. Ils sont timides et craintifs, et cherchent continuellement à se garder contre les nombreux carnassiers qui leur font la chasse. Au moindre bruit, ils se cachent; à la vue d'un objet étranger, ils montent avec la rapidité de l'éclair dans les cimes les plus touffues, d'où ils épient avec méfiance ce qui se passe au-dessous d'eux.

Lorsqu'on s'en empare, ils mordent et font preuve d'un naturel méchant, entêté, irritable. Dès qu'on les excite, ils hérissent les poils du cou et de la tête, et montrent les dents.

Les oiseaux de proie sont les ennemis les plus dangereux de ces gracieux petits animaux. Ils échappent aux griffes des chats sauvages, grâce à leur agilité, à la rapidité de leur fuite, à des retraites où ceux-ci ne peuvent les atteindre; mais il leur est difficile de se soustraire à l'attaque d'un aigle ou d'un faucon; aussi beaucoup d'entre eux tombent-ils sous la serre de ces oiseaux.

**Domesticité.** — On les garde en captivité, plus à cause de leur beauté que de leur docilité. Ils s'appriivoient facilement, s'habituent à leurs gardiens, deviennent même familiers, mais ils restent toujours d'une sensibilité extraordinaire, au physique autant qu'au moral.

Ceux que l'on élève se reproduisent quelquefois. Les femelles font un, deux et même trois petits, qu'elles portent, à la fois, sur le dos et sur la poitrine. Pendant que l'un tette, l'autre se tient sur le dos. Le mâle et la femelle se partagent les soins de l'éducation; on voit souvent le mâle se charger de porter les petits. Chez les espèces dont les oreilles sont garnies d'une touffe





Fig. 81. L'Ouistiti vulgaire.

de poils, les jeunes s'accrochent après ces touffes.

**Usages et produits.** — L'homme leur fait la chasse, moins pour en tirer quelques profit, que pour jouir de leur société. Les indigènes, il est vrai, font usage de sa chair, qu'ils estiment cependant moins que celle des autres singes; quant à leur peau, elle n'est pas jusqu'ici d'un grand emploi. D'après le prince de Neuwied, la fourrure de l'espèce que les Brésiliens nomment *sahuine preto* (*Midas chrysomelas*), servirait quelquefois à fabriquer des bonnets.

La famille des hapaliens comprend les Ouistitis et les Tamarins.

### LES OUISTITIS — *JACCHUS*.

*Die Seidenaffen.*

**Caractères.** — Les jolis petits singes qui appartiennent à ce premier groupe sont remarquables par leur queue longue et touffue, et par leurs oreilles garnies de pinceaux de poils. Ils n'ont point la face entourée d'une crinière.

Le plus connu parmi eux est l'espèce suivante.

#### L'OUISTITI VULGAIRE — *JACCHUS VULGARIS*.

*Das Weissohr, der Marmoset, Saquin ou Uistiti, The Marmoset ou Ouistiti.*

**Caractères.** — Ce charmant animal a 0<sup>m</sup>,60 environ de longueur totale, sur lesquels la queue en compte 0<sup>m</sup>,34 (fig. 81). Tout son corps est gracieux, quoique épais.

Son pelage long et doux est rayé de noir, de blanc et de jaune de rouille : ces rayures sont dues à ce que les poils ont la racine noire, le milieu jaune, surmonté par un cercle noir, tandis que la pointe est blanchâtre. La partie supérieure du dos est jaune de rouille; des bandes étroites, noires et blanches, alternent à la partie postérieure. Tous les poils du bas-ventre et des membres sont d'un blanc grisâtre à leur extrémité, ce qui donne à ces parties une couleur grise. La tache triangulaire blanchâtre du front, et les touffes de poils d'un blanc éclatant qui ornent leurs oreilles, ressortent sur la couleur brune foncé de la tête. La face est couverte de poils blanchâtres et clair-semés sur un fond couleur de chair sombre. La queue est noire, avec une vingtaine d'anneaux blanchâtres; son extrémité est blanche.

**Distribution géographique.** — L'ouistiti vulgaire ne se trouve que dans les régions moyennes de la côte orientale du Brésil.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Il vit par bandes nombreuses, qui se tiennent souvent dans le voisinage des villes et des villages. Ce singe est arboricole, ses mouvements et tout son naturel le rapprochent de l'écureuil. Continuellement en mouvement pendant le jour, il se repose pendant la nuit. Rarement on le voit assis sur un arbre; il y est ordinairement couché sur une branche, à la manière des écureuils. De petites bandes d'ouistitis entrent souvent dans les plantations, en faisant entendre des sifflements. Ils font deux ou trois petits par

portée, mais ordinairement ils ne parviennent à en élever qu'un seul.

Ils sont très-sensibles au froid et à l'humidité.

**Domesticité.** — Dans leur patrie, on les conserve assez longtemps en captivité. Lorsqu'on veut s'emparer des jeunes, on tue soit avec une balle, soit avec une flèche, la mère qui les porte. Quelques jours suffisent pour qu'ils s'habituent et s'attachent à leur nouveau protecteur. Ils ont été souvent amenés vivants en Europe. On les connaît depuis la découverte de l'Amérique, et de tout temps l'homme en a réduit à la captivité.

Ils se nourrissent de fruits, de légumes, d'insectes, de sauterelles et de poissons, et deviennent bientôt très-familiers avec ceux qui les soignent.

Ils sont méfiants envers les étrangers, facilement irritables et entêtés comme des enfants gâtés. Tout ce qui leur est nouveau, leur est un motif de crainte; la vue même d'une guêpe leur inspire un grand effroi, et ils expriment leur mécontentement par un sifflement aigu. Pris vieux, ils restent longtemps sauvages et crient dès qu'on s'approche d'eux. Lorsqu'ils sont apprivoisés, on peut les toucher sans danger; ils s'attachent facilement à l'homme et aux animaux domestiques; aiment beaucoup à jouer avec les chats et à coucher à côté d'eux, probablement pour avoir plus chaud. Se protéger contre le froid est, en effet, une de leurs plus grandes occupations; lorsqu'on leur donne des chiffons de laine et de coton, ils les portent dans un coin de leur cage, et s'en font une espèce de lit, dans lequel ils s'enroulent pour dormir.

L'ouistiti vulgaire s'est quelquefois reproduit en Europe. F. Cuvier a vu au Muséum d'Histoire naturelle de Paris un cas de ce genre, qui lui a fourni les précieux détails que voici. « Deux individus de cette espèce ayant été réunis vers la fin de décembre 1819, quoique assez imparfaitement apprivoisés, ne tardèrent pas à s'accoupler: la femelle conçut, et mit bas, le 27 avril 1819, trois petits, un mâle et deux femelles, très-bien portants; mais il n'a pas été possible de fixer la durée de la gestation, parce que ces animaux se recherchèrent presque jusqu'au moment de la naissance des petits. Ceux-ci, en venant au monde, avaient les yeux ouverts et étaient vêtus d'un poil gris foncé très-ras, et à peine sensible sur la queue; ils s'attachèrent aussitôt à leur mère en l'embrassant, en se cachant dans ses poils, mais avant qu'ils tétassent elle mangea la tête à l'un d'eux: cependant les autres prirent la mamelle, et dès ce moment la

mère leur donna ses soins, que le père partagea bientôt. Tout ce qu'Edwards dit d'une paire de ces animaux qui produisit en Portugal, j'ai pu l'observer sur ceux dont je parle. Lorsque la femelle était fatiguée de porter ses petits, elle s'approchait du mâle, jetait un petit cri plaintif, et aussitôt celui-ci les prenait avec les mains, les plaçait sous son ventre ou sur son dos, où ils se tenaient eux-mêmes, et il les transportait ainsi partout jusqu'à ce que le besoin de têter les rendit inquiets; alors il les rendait à leur mère, qui ne tardait pas à s'en débarrasser de nouveau. En général, le père était celui des deux qui en avait le plus de soin; la mère ne montrait pas pour eux cette affection vive, cette tendre sollicitude que la plupart des femelles ont pour leurs petits: aussi le second mourut-il au bout d'un mois et le troisième ne prolongea sa vie que jusqu'à la mi-juin. » Du reste, depuis les premiers jours de ce mois, la mère n'avait presque plus de lait. Dans les derniers temps de leur vie, ces petits ouistitis grimpaient dans les parties élevées de leur cage, et il leur arrivait souvent de ne plus pouvoir descendre; leurs cris attiraient alors leurs parents, qui, quelquefois, les aidaient à descendre, mais qui, d'autres fois, paraissaient ne pas s'en occuper; le gardien était obligé dans ce cas de venir à leur secours (1).

Ce n'est pas seulement en France et en Portugal, comme le rappelle F. Cuvier, que la reproduction des ouistitis a été constatée; elle a eu lieu même à Saint-Pétersbourg, et cela dans des conditions remarquables. Les animaux qui en ont fourni des exemples étaient enfermés dans des chambres froides, même pendant les journées assez rudes de l'automne et du printemps, et n'avaient pas la moindre liberté; malgré cela ils firent trois fois des petits dans l'espace de deux ans et les élevèrent, en dépit de la négligence qu'on mettait à les soigner. Le célèbre naturaliste Pallas a donné la relation suivante des mœurs et des habitudes de ces singes à l'état de domesticité.

« L'ouistiti, comme tous les autres singes à longue queue de l'Amérique, est bien moins singe que les grandes espèces. Il saute et grimpe très-rapidement lorsqu'il veut, mais il n'est pas

(1) Un deuxième exemple de reproduction de l'ouistiti en France, a été signalé par Is. Geoffroy-Saint-Hilaire, à l'Académie des sciences le 17 janvier 1844. Un couple acquis par M. Pierquin de Gembloux, en décembre 1842, et conservé chez lui à Bourges, produisit un petit qui, né un peu avant son terme, le 16 janvier 1844, ne put vivre.

dans une agitation continuelle comme les autres singes ; il est souvent très-paresseux, et lorsqu'il est rassasié ou qu'il veut jouir des rayons du soleil, il reste souvent des heures entières suspendu aux barres de sa cage, en compagnie de ses camarades. Il grimpe dans tous les sens, souvent la tête en bas, et garde toujours un air flegmatique ; il se suspend quelquefois par les pieds de derrière, d'autres fois il s'étend comme un paresseux, en se tenant par les membres antérieurs. Pendant les beaux jours, ceux que l'on retient captifs se couchent au soleil ou se suspendent aux barreaux de leur cage et se nettoient réciproquement, à la manière des singes, avec les pattes antérieures et les dents. Ils font alors entendre un faible gazouillement et une espèce de gémissement ; c'est le même gémissement qu'ils poussent lorsque, le soir, à six heures précises, ils se retirent dans une partie accessoire et garnie de paille, de leur cage ; ils y restent jusqu'au lendemain matin à six ou sept heures. Quelquefois cependant l'un d'eux sort pour se vider, car jamais ils ne salissent leur gîte ; le reste de la journée ils sont très-gais, se livrent à toute sorte de mouvements dans leur étroite prison et crient souvent. Quelquefois ils font entendre un cri plus fort que leurs gémissements ordinaires et rappelant beaucoup le nom d'*ouistiti*, qu'on leur a donné pour cette raison ; ils le répètent plusieurs fois de suite lorsqu'ils sont à la recherche de leur nourriture. Lorsqu'ils font la sieste ou qu'ils se chauffent au soleil, les vieux poussent souvent un sifflement prolongé, très-aigu et très-désagréable, en ouvrant largement leur gosier ; il est alors impossible de les faire taire. S'ils aperçoivent quelque chose d'extraordinaire, par exemple des chiens ou des corneilles, ils font entendre un caquetage analogue à celui de la pie, en balançant la partie supérieure du tronc et la tête comme un homme qui épie quelqu'un et cherche à adapter sa vue à la distance.

« Les vieux mâles se mettaient à grommeler et à grogner lorsqu'on les excitait ou qu'on leur montrait, sans le leur donner, un objet qui leur plaisait. Ils allongeaient le visage comme tous les autres singes en colère, bredouillaient d'une manière extraordinaire, et cherchaient à griffer leurs adversaires avec leurs griffes antérieures ; ils s'effrayaient beaucoup lorsqu'on saisissait leur patte et qu'on la retenait hors de la cage. Les petits de l'année mêmes grognaient presque autant que les vieux, lorsqu'ils se disputaient quelques friandises, ou

qu'ils les disputaient à leurs parents qui, alors, miaulaient comme de jeunes chats.

« Ces singes prenaient toute leur nourriture avec la bouche, et lorsqu'ils étaient obligés de passer leurs pattes entre les barreaux de la cage pour saisir quelque chose, ils le faisaient très-gauchement, parce que le pouce antérieur n'est presque pas opposable. Lorsqu'ils ne pouvaient pas avaler en une seule fois les morceaux qu'on leur donnait, ils les pressaient avec les doigts serrés contre le paume de la main, comme les écureuils, et non avec le pouce ; les pattes de derrière sont au contraire munies d'un pouce protégé par un ongle qui leur permet de tout tenir. Pour boire, ils s'asseyaient sur les quatre pattes en allongeant ou en contractant leur corps, en léchant l'eau comme les chats, ou en l'aspirant en y plongeant les lèvres. Ils mangeaient de la même manière le pain trempé qu'on ajoutait à leur lait, comme nourriture ordinaire. Ils aimaient beaucoup le sucre et le rongeaient encore assez rapidement avec leurs dents émoussées, quoique ordinairement ils ne mordent pas fortement et parviennent à peine à entamer la peau. Ils étaient très-avides de mouches, de papillons et d'araignées. Ils mangeaient tous les autres aliments avec sobriété ; cependant, certains d'entre eux recherchaient des mets que d'autres ne pouvaient manger. Une femelle née et élevée à Saint-Petersbourg, ne voulait pas goûter des mets que d'autres trouvaient bons.

« Les ouistitis dont il est question ne faisaient jamais rien de sale en dehors de leur nid, qui était toujours sec et propre ; cependant ils lançaient leur urine contre ceux qui les irritaient. Le matin ils étaient toujours malpropres, car ils cherchaient à lancer loin d'eux, souvent à quelques pieds de distance, les excréments solides et liquides qui s'étaient accumulés pendant toute la nuit ; durant la journée ils déposaient toujours leurs ordures dans le foin qui couvrait le sol de leur cage. Leur urine communiquant à tout ce qu'elle touche une odeur nauséabonde, qui rappelle le musc et l'ambre, on a beau les tenir aussi propres que possible, changer tous les jours leur foin et laver fréquemment les planches de leur cage, ils répandent toujours, dans une chambre trop étroite, une odeur repoussante qui paraît être nuisible à la santé, car des personnes qui ont habité nuit et jour la même chambre ont eu à souffrir, à différentes reprises, de la fièvre putride.

« On aurait pu croire ces enfants de l'Amérique plus frileux qu'ils ne le sont en réalité. Pen-

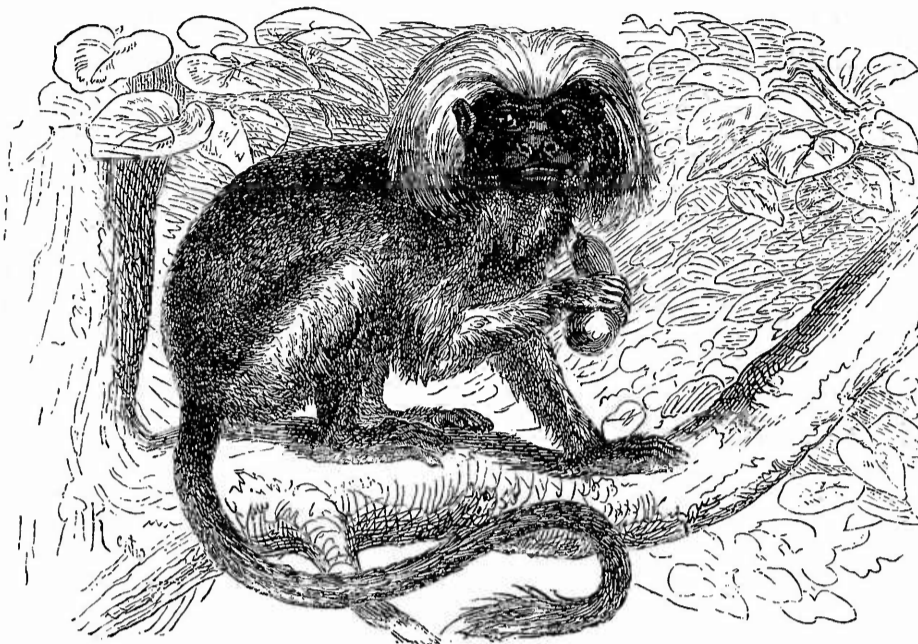


Fig. 82. Le Tamarin OEdipe.

dant les froides journées d'automne ils restaient avec moi dans une chambre dont la température était toujours voisine de zéro. Il est vrai qu'ils cherchaient alors à se réchauffer au soleil, ou se rapprochaient le plus possible d'un réchaud allumé, auprès duquel ils passaient des heures entières, suspendus après leur cage. Ce qu'il y a de plus curieux c'est, qu'en été, ils paraissent souffrir des fortes chaleurs de Saint-Petersbourg. Leur maître m'a assuré qu'il les a souvent vus tomber sur le sol, en proie à des convulsions nerveuses, pendant les chaudes journées de l'été, ce qui ne leur arrivait que très-rarement aux autres époques de l'année. Lorsque l'un d'eux tombait ainsi malade, les autres s'empressaient autour de lui, et il était vraiment touchant de les voir lui prodiguer des soins.

« La gestation dure environ trois mois (?) et la femelle peut mettre bas deux fois par an. Depuis deux ans la même femelle a eu trois portées chacune de deux petits, presque tous du sexe masculin. A l'exception de deux, qui sont morts après avoir atteint leur complet développement, les autres ont très-bien prospéré. Les petits sont nus pendant les premières semaines; ils se font toujours porter par leur mère, s'attachent immédiatement derrière ses grandes oreilles, ornées de longs poils blancs, et s'y cachent si bien qu'on n'aperçoit que leur tête avec leurs yeux si vifs. Lorsque la mère est fatiguée, elle les arrache et les jette sur le cou du mâle; quelquefois elle se dispute avec celui-ci jusqu'à ce qu'il consente à les prendre. Ils sont couverts de poils après un mois ou six semaines; la femelle cherche alors à les sevrer, et ne les protège plus contre

leurs frères aînés, avec lesquels ils se battent souvent; ils se disputent aussi entre eux, et quelquefois le plus faible est à moitié étranglé par les autres. »

Les vieux ouistitis ne sont pas très-intelligents; par contre, ils sont très-méfians et examinent tout. Ils distinguent à peine l'homme des autres animaux et ne connaissent même pas leurs gardiens.

Malheureusement ces charmants petits êtres passent rarement plusieurs hivers dans nos contrées; les soins les plus attentifs n'ont pas le pouvoir de les y faire vivre au delà de quelques années.

## LES TAMARINS — MIDAS.

*Die Midasaffen.*

**Caractères.** — Les Hapaliens de ce groupe se distinguent des précédents par leurs oreilles nues et par la crinière, plus ou moins développée, dont presque tous sont ornés.

On connaît un assez grand nombre d'espèces de tamarins: tous vivent dans les mêmes contrées, et ils ont tous les mêmes habitudes.

Nous choisirons parmi ces charmants petits êtres l'espèce suivante.

### LE TAMARIN OEDIPE — MIDAS OEDIPUS.

*Der Binche ou Rothschwänzige Midas, The Pinche.*

**Caractères.** — Le tamarin OEdipe (*fig. 82*), que Buffon a décrit sous le nom de *Pinche*, est brun; sa tête, ses membres antérieurs et postérieurs, le dessous du corps et les mains sont blancs; il a

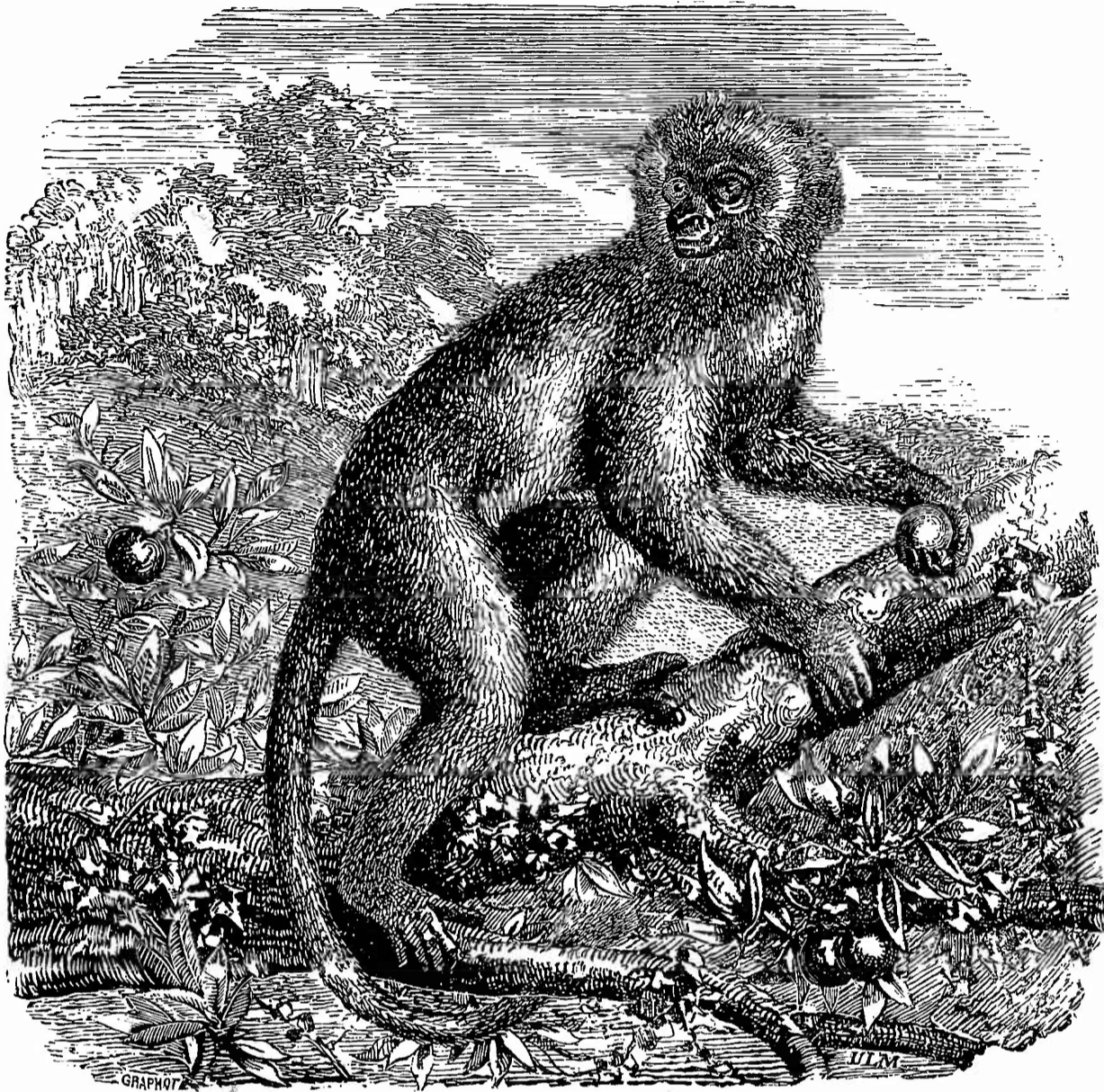


Fig. 83. Le Propithèque à diadème (p. 133)

la moitié de la queue couleur de rouille, l'autre moitié noire. Son corps n'a que 0<sup>m</sup>,46 de long et la queue est deux fois plus longue.

**Distribution géographique.** — Les tamarins habitent la Guyane et le Brésil : on les dit rares dans la première de ces contrées ; ils seraient plus communs à Carthagène, sur les rives et à l'embouchure du Rio-Sinu.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Ils n'aiment point la solitude et vivent ordinairement par petites troupes, dans les pays boisés et dans les plaines sablonneuses couvertes de buissons. On ne les trouve nulle part en abondance ; aussi sont-ils toujours assez rares dans nos collections.

Leur nourriture consiste principalement en insectes : ils leur font la chasse même en captivité.

Tous ces petits singes sont très-alertes ; aussi agiles sur le sol que sur les arbres, ils sautent très-bien d'une branche sur une autre, ou d'un arbre sur le sol. Comme tous les membres de cette famille, ils sont très-timides, se cachent

dès qu'ils aperçoivent quelque chose de nouveau pour eux, sont en général tranquilles et parfaitement inoffensifs.

**Domesticité.** — Les tamarins, dans nos climats, ne supportent pas longtemps la captivité ; ils sont encore plus délicats que les ouistitis, et ne sont joyeux et contents qu'en compagnie de leurs semblables. Dès qu'ils sont seuls, ils deviennent tristes et ne supportent pas longtemps leur isolement. Ils témoignent de la confiance à leur gardien, sans jamais cependant avoir pour lui de véritable attachement ou de reconnaissance. Comme presque tous les mammifères, ils sont sensibles aux caresses, mais ils ne les rendent jamais. Ils se méfient toujours des étrangers et leur montrent les dents, armes bien peu dangereuses, tant elles sont petites et faibles. Lorsqu'on les irrite, ils hérissent leur crinière, et cherchent à se donner un aspect terrible. Lorsqu'on leur fait peur, ils poussent des cris aigus et menacent de mordre.

**Usages et produits.** — Les tamarins sont d'une bien mince utilité à l'homme : leur corps est trop petit pour servir de nourriture, et leur peau trop tendre pour être employée.

## LES LÉMURIENS OU FAUX SINGES *HEMIPITHECI* OU *PROSIMII*.

*Die Halbaffen* ou *Aeffen*.

A mesure qu'une science se développe, ses classifications deviennent plus exactes. Presque tous les naturalistes anciens considéraient les animaux dont nous allons nous occuper comme les membres d'une famille de singes ; les savants modernes réunissent, au contraire, tous les lémuriens, pour en faire un ordre distinct. Cette manière de voir me paraît juste. La transformation des sciences naturelles, commencée au début de ce siècle, n'est pas encore terminée, et les questions les plus importantes sont à résoudre. Les naturalistes sont loin d'être d'accord sur ce qu'il faut entendre par *espèce*, et l'on peut en dire autant pour ce qui est des *genres*, des *familles*, des *ordres*. Nous pouvons nous placer au-dessus de ces discussions de mots, car peu nous importe, pour étudier sa vie, qu'un animal occupe tel ou tel rang dans la série des êtres.

**Caractères.** — On peut considérer les lémuriens comme les intermédiaires des véritables singes et des chéiroptères. L'organisation de leurs mains les rapproche des premiers, et la membrane cutanée qui sert d'ailes à l'une de leurs familles les rapproche des seconds. Au surplus, ils n'ont pas grand'chose de commun, ni avec les singes, ni avec les chéiroptères. Leur corps est très-grêle, sec comme un squelette ; leur museau rappelle celui du renard ; les membres postérieurs sont un peu plus longs que les membres antérieurs, mais ils se terminent, comme ceux-ci, par des mains à pouce opposable ; les doigts, à l'exception de l'indicateur de la main postérieure, ont ordinairement des ongles aplatis ; une famille de cet ordre a des griffes ; la queue a une longueur variable, mais ne devient jamais prenante ; les yeux sont toujours grands ; les oreilles, presque toujours très-développées et se prêtant à la vie nocturne. Le pelage est doux, laineux et serré. Le système dentaire varie chez les différentes espèces, par la disposition, la forme et le nombre des diverses dents. La langue se dis-

tingue de celle de tous les autres mammifères par un appendice particulier, auquel on donne le nom de *langue inférieure*. Les orbites sont entourées de bords saillants, mais sont en communication avec les fosses temporales. La mâchoire inférieure est très-étroite et formée de deux os complètement séparés au menton. Leur taille est en général très-petite.

**Distribution géographique.** — Les lémuriens ne paraissent pas avoir vécu pendant les époques géologiques antérieures, et appartiennent par conséquent à l'époque actuelle. Ils habitent l'Afrique, ou plutôt ses îles orientales, et les grandes îles de l'Asie méridionale.

**Mœurs, habitudes, régime.** — On connaît un petit nombre de lémuriens ; tous sont nocturnes. On pourrait, avec Oken, les appeler les *singes nocturnes de l'ancien continent*. Ils dorment pendant le jour, mais leur sommeil est très-léger. Le bourdonnement d'une mouche ou le bruit d'un insecte qui s'approche les éveille ; leurs oreilles se dressent et leurs grands yeux s'ouvrent comme dans un rêve. Cela ne dure qu'un instant, car ils craignent beaucoup la lumière, à laquelle leurs yeux paraissent être plus sensibles que ceux de tout autre mammifère. Comme nous venons de le dire, ils ne sont pas actifs le jour : leur vie ne commence en quelque sorte qu'avec la nuit. Aux heures du crépuscule, ils s'animent, nettoient leur pelage, font entendre leur voix désagréable et assez puissante, et commencent leurs ébats. Ils se glissent silencieusement et comme des spectres d'une branche sur l'autre. Leurs grands yeux ronds brillent comme des balles de feu, et trahissent seuls leur présence ; la couleur sombre de leur pelage échappe, au milieu des ténèbres, à l'œil le plus perçant, et la couleur blanche de la partie inférieure du corps est cachée par les branches, ou apparaît comme un rayon de lune égaré. Tous leurs mouvements sont tellement silencieux qu'ils ne font aucun bruit

capable de trahir à l'oreille attentive la présence d'un être animé.

Malheur au pauvre oiseau endormi sur lequel tombent leurs regards ! L'Indien ne s'avance pas plus doucement dans le sentier qui le conduit à la guerre ; le sauvage le plus sanguinaire ne s'approche pas, dans une intention plus hostile, qu'un lémurien, d'une proie endormie. Sans bruit, sans mouvement sensible, si l'on peut dire, il s'avance peu à peu jusqu'à ce qu'il ait atteint cette proie. Levant alors la main avec autant de calme que de prudence, il l'avance tout doucement jusqu'à ce qu'elle touche presque la victime plongée dans le sommeil. Puis, au même instant, d'un mouvement plus rapide que l'éclair, il étrangle le pauvre oiseau, avant même qu'il ait eu le temps de s'apercevoir de la présence de ce terrible ennemi.

Il est impossible de se figurer l'avidité avec laquelle ces quadrumanes, à la physionomie si douce, dévorent une proie. Ils s'emparent indifféremment des jeunes oiseaux ou des œufs qu'ils trouvent dans les nids, et paraissent préférer la chair des petits vertébrés et les insectes, à la nourriture végétale, qu'ils ne dédaignent pas d'ailleurs, car ils consomment beaucoup de fruits.

Les lémurien à queue longue sont plus vifs et plus animés que ceux qui n'ont qu'une queue courte ou qui en manquent complètement. Les premiers grimpent avec une grande rapidité et beaucoup d'adresse, ils font des sauts de six à huit pieds (1<sup>m</sup>,95 à 2<sup>m</sup>,60), d'une branche sur une autre ; les autres se meuvent lentement et avec prudence ; avant de quitter une branche, ils s'assurent toujours d'un autre appui. Tous les lémurien marchent péniblement sur le sol ; ils s'appuient sur les quatre pattes, quelques-uns sur la plante des pieds, d'autres sur les doigts, à demi fermés, de leurs mains antérieures.

Les lémurien sont unipares ; la gestation est de quatre mois environ, et la femelle porte longtemps sur le dos le petit qu'elle a mis bas.

**Domesticité.** — En domesticité, ils s'habituent à toute espèce de nourriture, comme les singes. Ils sont plus propres et moins méchants que ceux-ci, et peuvent être tolérés dans les chambres, comme les chiens et les chats. Quelques espèces se distinguent par leur caractère enjoué ; d'autres dorment presque toute la journée, et sont plutôt désagréables que plaisants.

Ils ont besoin d'une température uniforme assez élevée ; le froid les rend moroses et malades, et ils en témoignent ordinairement autant de mécontentement que lorsqu'on les éveille au milieu de leur sommeil. Éprouvent-ils du bien-être, ils font le rouet comme les chats.

Leurs facultés intellectuelles sont généralement bornées ; toutefois, quelques rares espèces font exception. Tous sont timides et craintifs ; mais ils se défendent courageusement dès qu'on veut s'emparer d'eux. Cependant, lorsqu'ils se sont habitués à l'homme, ils deviennent un peu moins farouches et se montrent tranquilles et doux, sans pourtant jamais perdre leur timidité. Les espèces privées de queue sont paisibles, presque mélancoliques ; elles aiment par-dessus tout le repos.

**Usages et produits.** — Dans leur patrie, ils ne nuisent pas à l'homme, mais ne lui sont pas non plus d'une grande utilité. On prétend, cependant, que les indigènes parviennent à dresser, pour la chasse, une des espèces de lémurien.

Fitzinger divise cet ordre en trois familles : celle des *Brachytarses*, celle des *Macrotarses*, et celle des *Galéopithèques*. Nous allons les examiner successivement, en faisant observer, toutefois, que les espèces qui font partie des deux premières familles étant nocturnes, ont, sous le rapport des mœurs, de très-grandes analogies.

Nous ajouterons à cette classification, entre la famille des *Macrotarses* et celle des *Galéopithèques*, la famille des *Psilodactyles*.

## LES BRACHYTARSES — BRACHYTARSI.

### *Die Kurzfüsser.*

**Caractères.** — Les brachytarses présentent les caractères suivants : leurs membres antérieurs et postérieurs ont cinq doigts ; le pouce est toujours opposable. L'indicateur des mains postérieures est armé d'une griffe étroite ; les autres doigts ont des

ongles aplatis. Le tarse est plus court que le tibia ; la tête est allongée comme le museau du renard ; les oreilles sont petites, les yeux grands et souvent même très-grands. Leur taille varie entre celle du chat et celle de l'écureuil.



Fig. 84. Le Maki Vari.

**Distribution géographique.** — A l'exception d'une seule espèce, qui habite les Indes, tous les animaux de cette famille vivent dans l'île de Madagascar. Ils y remplacent les singes, et c'est pour cette raison qu'on leur a donné le nom scientifique de *Prosimii*, c'est-à-dire remplaçants des singes.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Tous les brachytarses vivent en bandes plus ou moins nombreuses sur les arbres. Pendant le jour, ils se retirent dans les endroits les plus reculés de la forêt ou dans des arbres creux, où ils se blottissent ou se roulent pour dormir. Ils s'assistent sur le derrière, s'accrochent par les mains, penchent la tête entre les membres antérieurs et enroulent la queue autour de la tête et des épaules; quelquefois ils se blottissent l'un à côté de l'autre; d'autres fois deux d'entre eux s'unissent en une seule sphère, en s'enroulant réciproquement de leurs queues. Lorsqu'on dérange une de ces pelotes vivantes, on est surpris de voir apparaître subitement deux têtes ouvrant de grands yeux.

La division des Brachytarses comprend les genres suivants.

### LES INDRIS — *LICHANOTUS*.

*Die Indris.*

**Caractères.** — Les Indris se distinguent des autres Brachytarses, par un système dentaire

spécial; par une grosse tête, plutôt triangulaire que ronde; par un museau court, de longues jambes postérieures, de longues mains, à pouce complètement libre; enfin par une queue excessivement courte.

Une seule espèce appartient à ce groupe.

#### L'INDRI A COURTE QUEUE

— *LICHANOTUS BREVICAUDATUS*.

*Der Indri, The Indis.*

**Caractères.** — L'indri, dont on n'a vu que rarement des individus même empaillés en Europe, est le plus grand de tous les lémuriens. Son corps a jusqu'à 0<sup>m</sup>,65, tandis que sa queue n'a que 0<sup>m</sup>,02. Sa taille est plutôt élancée que trapue; son pelage est beau, laineux, doux et serré; sa face est presque nue. Le front, les tempes, la gorge, la poitrine, la région lombaire, la queue, la partie inférieure des cuisses, du talon et des flancs sont blancs; les oreilles, l'occiput, les épaules, les bras et les mains sont noirs; la partie inférieure du dos, la partie supérieure des cuisses sont brunes; la face antérieure des membres postérieurs est d'un brun noir.

**Distribution géographique.** — L'indri habite Madagascar.

**Mœurs, habitudes et régime.** — C'est au voyageur et naturaliste Sonnerat que nous devons le peu que nous savons de la vie de l'indri. Il nous apprend que cet animal est très-doux et facile à





Fig. 85. Le Maki Mococo.

apprivoiser. Dans les régions méridionales de l'île, les indigènes les prennent tout jeunes, les élèvent et les dressent pour la chasse, comme nous dressons nos chiens.

Son cri ressemble à la voix d'un enfant qui pleure.

Comme toutes les espèces voisines, l'indri est très-agile et saute si rapidement d'un arbre sur un autre, que l'œil a de la peine à le suivre.

Pour manger, il s'assied debout comme un écureuil, et saisit avec les mains antérieures sa nourriture, qui consiste principalement en fruits.

C'est à cela que se bornent toutes nos connaissances sur cette espèce, dont aucun naturaliste européen n'a parlé depuis Sonnerat.

### LES PROPITHÈQUES — *PROPITHECUS*

*Die Schleiermakis, The Propithece.*

**Caractères.** — Ils se distinguent des indris par leur museau pointu ; par leurs oreilles cachées dans une fourrure longue, douce et laineuse ; par leur queue longue ou très-longue ; par la structure de leur main et leur système dentaire.

On ne connaît encore que deux espèces de ce groupe.

La plus remarquable est sans contredit :

### LE PROPITHÈQUE A DIADÈME — *PROPITHECUS* *DIADEMA.*

*Der Vliessmaki, The Propithece ou Diadem Lemur.*

**Caractères.** — C'est un des plus grands et des plus beaux singes de la division des lémuriens.

La longueur de son corps est de 0<sup>m</sup>,56 ; celle de sa queue de 0<sup>m</sup>,45 ; sa taille est élancée et assez gracieuse ; les membres postérieurs sont deux fois plus longs que les membres antérieurs ; la disposition de ces membres est inverse de celle des singes à longs bras. Son pelage est long, ondulé et soyeux ; la couleur en est brillante, et assez variée. Les mains et la face sont presque complètement nues, sur celle-ci, les poils commencent immédiatement au-dessus des yeux. Une bande jaunâtre traverse le front et va gagner le cou en passant sous les oreilles et en se rétrécissant ; la tête et le cou sont noirs ; sur les épaules et sur les flancs, un peu de blanc se mêle au noir ; la proportion du blanc augmente de plus en plus à mesure qu'on descend sur les reins, qui sont blancs, tiquetés de noir ; la partie inférieure du corps est d'un blanc pur ; la queue est blanche, avec la racine jaune rougeâtre, et l'extrémité teintée de jaunâtre ; les mains sont noires, et les doigts garnis de longues touffes de poils d'un rouge jaunâtre (*fig. 83*).

**Distribution géographique.** — Cette espèce habite Madagascar.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Le genre de vie de ce bel animal nous est entièrement inconnu.

**LE PROPITHÈQUE LAINEUX — PROPITHECUS LANIGER.**

*Der Avahi ou Wollenmaki, the Avahi.*

La plupart des naturalistes confondent avec le propithèque à diadème, le propithèque laineux, qui s'en distingue cependant d'une manière notable.

**Caractères.** — Le propithèque laineux est un petit animal d'environ 0<sup>m</sup>,30 de long, ou de 0<sup>m</sup>,53 avec la queue; son pelage, soyeux et fin, est jaune-rougeâtre, mais gris de souris à la partie inférieure; les membres postérieurs sont très-longs et les doigts partiellement soudés.

**Distribution géographique.** — Il habite les grandes forêts de la côte occidentale de Madagascar.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Durant le jour, il se cache dans le creux des arbres; au crépuscule, il grimpe dans les cimes. Il débarasse prestement l'écorce des arbres de tous les insectes qui s'y rencontrent. Ce lémurien vit par petites sociétés; son cri est plaintif comme celui de tous les animaux nocturnes faibles.

Les animaux que nous venons d'étudier sont les premiers parmi les lémuriens; nous allons maintenant passer à d'autres genres mieux connus. Ceux que forment les makis et les loris sont les plus remarquables.

**LES MAKIS — LEMUR.**

*Die Makis, The Lemurs.*

Le nom de *maki* provient du cri *maké maké*, que font entendre quelques animaux appartenant à ce genre: scientifiquement, ils sont connus sous celui de *lémur*, probablement à cause de leur vie nocturne; ce nom, que les anciens Romains donnaient à de prétendus revenants, conviendrait peut-être mieux aux loris qu'aux makis.

**Caractères.** — A première vue, les véritables makis ressemblent plutôt à de petits chiens braques qu'à des singes; ils ont une taille élancée; des membres vigoureux et d'une longueur moyenne; une queue touffue, ordinairement plus longue que le corps; des oreilles courtes, couvertes de poils, souvent entièrement cachées dans le pelage; des yeux de grandeur moyenne; le crâne allongé et le museau pointu comme celui du renard; la tête, même, à l'exception

toutefois de l'expression par trop innocente des yeux, rappelle complètement celle de notre renard commun. Les membres postérieurs ne sont pas beaucoup plus longs que ceux de devant; les mains sont courtes; l'indicateur des mains antérieures est assez long. Le pelage, toujours fin et doux, est quelquefois laineux; sa couleur est très-mêlée.

**Distribution géographique.** — Tous les makis habitent Madagascar et les îles les plus voisines du même groupe.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Les makis sont sociables et se montrent souvent, vers le coucher du soleil, par troupes de trente à cinquante individus. Ils grimpent avec autant de vitesse que de sécurité sur les branches, sans faire entendre le moindre bruit. Lorsqu'ils marchent lentement, ils tiennent la queue en l'air, l'extrémité recourbée en arrière; lorsqu'ils courent, ils la couchent horizontalement sur le dos. Pendant le jour, ils se cachent du mieux qu'ils peuvent; quelquefois cependant ils sortent de leurs réduits pour jouir de la douce chaleur du soleil; on les voit alors au repos sur les rochers. Au commencement de la nuit, ils s'animent et crient; deux de ces animaux suffisent pour faire un vacarme tel qu'on croit être en présence d'une centaine d'individus.

**Domesticité.** — Certaines espèces sont souvent amenées en Europe et y vivent assez longtemps en captivité.

En général, ils s'apprivoisent facilement et s'habituent très-vite à toute sorte d'aliments. Ils prennent d'une manière très-gracieuse leur nourriture avec les mains antérieures, quelquefois ils la saisissent directement avec la bouche. Lorsqu'ils sont contents, ils filent comme les chats et dorment au son de cette musique.

Sous le rapport de l'intelligence, les makis ne sont pas supérieurs aux espèces voisines. Ils sont ordinairement assez doux et inoffensifs; quelques-uns, cependant, sont d'une humeur intraitable, farouches. Ils aiment les caresses sans toutefois témoigner une affection spéciale à leurs gardiens, ils sont ou bons ou méchants envers tout le monde indistinctement.

Leur reproduction en Europe n'est pas sans exemple. Deux makis à front blanc, l'un mâle, l'autre femelle, qui vivaient à Paris en parfaite intelligence, finirent par s'accoupler. Après une gestation de quatre mois, la femelle fit un petit, grand comme un rat, et ayant les yeux ouverts. Le petit être s'attacha immédiatement en travers du corps de sa mère, qui levait ses cuisses de ma-

nière à le cacher presque complètement aux regards des curieux. Chaque fois qu'on s'approchait d'elle, elle tournait le dos pour ne pas montrer son nourrisson. Elle était ordinairement très-douce, et à partir du moment où elle eut son petit elle menaçait des dents tous ceux qui cherchaient à l'approcher. Six semaines après sa naissance, le petit ressemblait complètement à sa mère par le pelage. Vers la même époque, il commença à goûter à tout ce qu'on lui donnait ; mais sa mère ne le sevrâ qu'après le sixième mois.

On connaît une dizaine d'espèces de makis ; assez difficiles à distinguer les unes des autres. Parmi elles, nous nous bornerons à signaler les trois suivantes.

#### LE MAKI VARI, — LEMUR VARIUS.

*Der Vari, the ruffed Lemur.*

**Caractères.** — C'est le plus grand et le plus commun des makis. Sa taille, qui est environ de 0<sup>m</sup>,90 (0<sup>m</sup>,42 pour le corps, 0<sup>m</sup>,48 pour la queue), égale celle d'un grand chat. Son pelage, allongé sur la tête et sur les flancs, est tacheté de noir et de blanc ; ces taches sont grandes, mais irrégulièrement disposées, de telle sorte que, chez certains individus, c'est le blanc qui domine, tandis que chez d'autres c'est le noir. Quelques-uns sont tout noirs, d'autres tout blancs ; il en est chez lesquels la moitié ou la totalité du dos est blanche et le ventre noir. La face, la queue et les membres antérieurs sont ordinairement noirs, les oreilles blanches (*fig. 84*).

**Mœurs et habitudes.** — Ce maki, auquel Buffon a donné le nom de *Vari*, et Linné celui de *Macaco*, est, selon Flacourt (1), d'une méchanceté farouche, dans son état de liberté ; sa fureur égalerait même celle des tigres ; mais il y a sans doute exagération en cela. Sa voix, du reste, tiendrait un peu du rugissement du lion. « Elle est effrayante, dit Buffon, lorsqu'on l'entend pour la première fois. Cette force étonnante de voix, dans un animal qui n'est que de médiocre grandeur, dépend d'une structure singulière dans la trachée-artère, dont les deux branches s'élargissent et forment une large concavité avant d'aboutir aux bronches. »

**Domesticité.** — En captivité, le vari ne justifie pas la réputation de férocité qu'on lui a faite. Il devient sociable, doux et pacifique, autant que

(1) Flacourt, *Histoire de la grande île de Madagascar*. Paris, 1658.

le sont les autres espèces de makis que l'on a conservées dans les ménageries.

#### LE MAKI MOCOCO — LEMUR CATTA,

*Der Makako, The Ring-tailed Lemur ou Macaco.*

**Caractères.** — Il se distingue principalement par sa queue annelée de noir et de blanc ; la couleur générale de son pelage, fin, serré, doux et laineux, est d'un gris tirant tantôt sur le gris cendré, tantôt sur la couleur de rouille ; la face, les oreilles et la partie inférieure du corps sont blanchâtres, le museau est noir et les yeux sont entourés d'une tache de même couleur. La longueur du corps est de 0<sup>m</sup>,34, celle de la queue de 0<sup>m</sup>,50 (*fig. 85*).

**Domesticité.** — Le mococo est de tous les makis celui qu'on transporte le plus souvent en Europe, et qui résiste le mieux à la température de nos climats. Et Geoffroy Saint-Hilaire a fait l'histoire d'un individu de cette espèce, qui vécut dix-neuf ans en France. Il avait d'abord appartenu au marquis de Nesle, puis au conventionnel Merlin de Thionville, qui en fit don à la ménagerie du Muséum. Ce maki, durant sa longue existence chez ses divers possesseurs, a toujours paru incommodé du froid. « Il montrait qu'il y était sensible, en se ramassant en boule, les jambes rapprochées du ventre, et en se couvrant le dos avec la queue. On le tenait, l'hiver, à portée d'un foyer au-devant duquel il s'asseyait, en étendant les bras pour les approcher plus près du feu : c'était aussi sa manière d'aller se chauffer au soleil. Il aimait le feu, au point de se laisser souvent brûler les moustaches et le visage avant de se décider à s'éloigner à une distance convenable ; ou bien il se contentait de détourner la tête, tantôt à droite et tantôt à gauche.

« Il avait été accoutumé à jouir d'une certaine liberté ; on ne voulut point l'en priver en l'enfermant dans une des loges de la ménagerie ; mais il exigeait la plus grande surveillance : inquiet, sans cesse en mouvement, il examinait, touchait ou renversait tout ce qui était à sa portée. Une planche au-dessus de la porte du laboratoire lui servait de lit : c'était là qu'il se rendait chaque soir, après s'être préparé au sommeil par un grand exercice. Il n'a peut-être jamais oublié d'employer la dernière demi-heure de chaque journée à sauter en mesure. Cette espèce de danse achevée, il se rendait à son gîte, où il ne tardait pas à s'endormir.

« On le nourrissait de pain, de carottes et de fruits qu'il aimait singulièrement. Il mangeait



Fig. 86. Le Maki Mongoz.

volontiers des œufs. Il avait pris aussi, dans son premier âge, du goût pour la viande cuite et les liqueurs spiritueuses.

« C'était d'ailleurs un animal de la plus grande douceur, sensible aux caresses qu'on lui faisait, familier avec tout le monde, un peu taciturne sur ses vieux jours. Il n'affectionna jamais personne en particulier : il allait indifféremment se poser sur les genoux ou grimper sur les épaules de toutes les personnes qui le venaient visiter (1). »

Un autre mococo, également conservé au Jardin des Plantes de Paris, après avoir donné de grandes preuves de douceur, fit acte de férocité. Il habitait la même cage qu'un autre maki d'espèce voisine, et vivait avec lui en très-bonne intelligence. Mais un jour on changea la cage de place, et, la première nuit, le mococo tua son camarade, plus faible que lui.

#### LE MAKI MONGOZ — LEMUR MONGŌZ.

##### *Der Mongoz.*

**Caractères.** — Il est d'un gris cendré foncé en dessus, d'un gris clair en dessous ; la partie supérieure de la tête est presque noire,

(1) Et. Geoffroy Saint-Hilaire, *Ménagerie du Mus. d'hist. nat.*, t. II, p. 19.

les côtés du cou sont d'un gris clair. La couleur varie d'ailleurs de l'un à l'autre. La taille est un peu plus petite que celle du maki mococo (fig. 86).

**Domesticité.** — Un mâle de cette espèce, que Buffon a possédé, était fort sale et assez incommode : on était obligé de le tenir à la chaîne, et quand il pouvait s'échapper, il entrait dans les boutiques du voisinage pour chercher des fruits, du sucre et surtout des confitures dont il ouvrait les boîtes ; on avait bien de la peine à le reprendre, et il mordait cruellement alors ceux mêmes qu'il connaissait le mieux. Il avait un petit grognement presque continuel, et lorsqu'il s'ennuyait et qu'on le laissait seul, il se faisait entendre de fort loin par un croassement tout semblable à celui de la grenouille. Il craignait le froid et l'humidité, ne s'éloignait jamais du feu et se tenait debout pour se chauffer. On le nourrissait avec du pain et des fruits. Sa langue était rude comme celle d'un chat ; et, si on le laissait faire, il léchait la main jusqu'à la faire rougir, et finissait souvent par l'entamer avec les dents. Il était très-brusque dans ses mouvements et fort pétulant par instants ; cependant il dormait souvent le jour, mais d'un sommeil léger que le moindre bruit interrompait.

C'est là tout ce que nous savons des habitudes de ce maki en captivité.

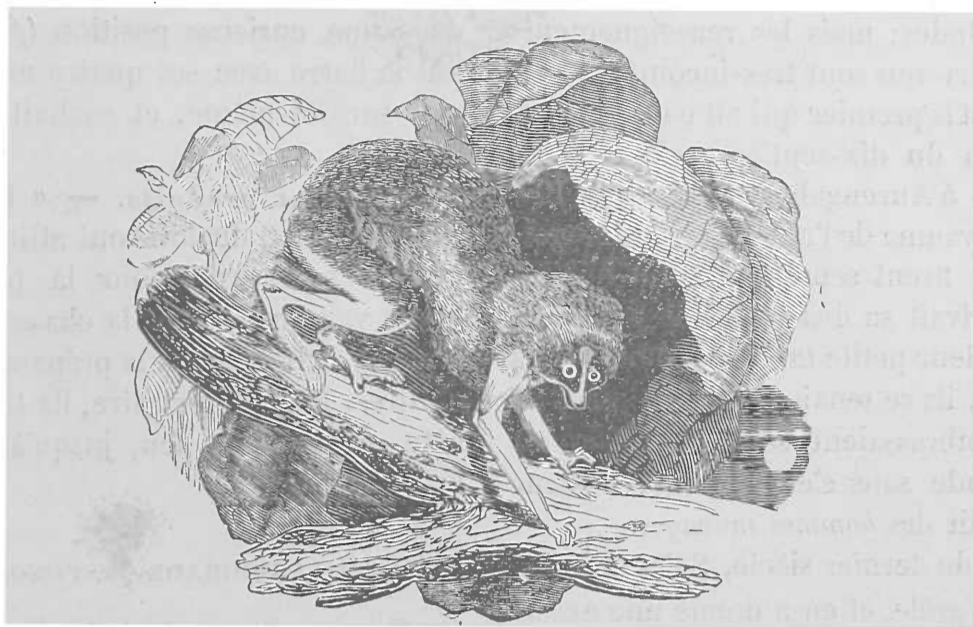


Fig. 87. Le Loris grêle en marche

LES LORIS — *STENOPS**Die Loris, The Loris.*

**Caractères.** — Les loris sont de charmants petits lémuriens au corps élancé, avec une grande tête ronde et des membres minces et grêles. Ils ont les membres postérieurs un peu plus longs que les membres antérieurs. La queue leur fait complètement défaut ; le museau est pointu, mais court ; les yeux sont très-rapprochés et très-grands ; les oreilles sont de grandeur moyenne et couvertes de poils. L'indicateur des mains est très-court, le quatrième doigt est au contraire allongé, et le cinquième est armé d'une griffe longue et pointue.

La femelle n'a que deux glandes mammaires, ayant chacune deux mamelons.

La disposition fasciculée de l'artère crurale et de l'artère sous-clavière est très-caractéristique : ces deux artères se divisent en autant de branches qu'il y a de muscles dans les membres correspondants. Cette particularité est d'autant plus remarquable qu'elle se présente aussi chez le paresseux.

**Distribution géographique.** — Les quelques rares espèces de ce genre habitent les Indes et les îles voisines. Ils remplacent les makis dans l'Asie méridionale, mais au point de vue de la forme seulement.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Nous avons vu que les makis sont généralement vifs et animés, au moins à certaines heures de la journée ; les loris, au contraire, sont les véritables paresseux quadrumanes ; aussi les appelle-t-on quelquefois *singe-paresseux* (*Faulaffen*). Ce nom leur convient très-bien, mais il a le défaut de les faire confondre avec le paresseux d'Amérique, ou

BREM.

Brodypes, qui sont des mammifères d'un autre groupe. Nous ne savons presque rien de la vie des loris à l'état de liberté, et nous n'en connaissons encore que deux espèces.

D'Obsonville et Vosinaer ont donné, vers la fin du dernier siècle, quelques détails sur les mœurs du loris, et depuis lors plusieurs naturalistes ont eu l'occasion de les observer de nouveau.

**Captivité.** — On reçoit quelquefois des loris vivants en Europe ; ils sont doux, inoffensifs, et presque entièrement dépourvus d'intelligence ; ils s'accoutument fort bien du régime auquel on soumet les autres animaux de la famille des Lémuridés.

LE LORIS GRÈLE — *STENOPS GRACILIS*.*Der Tevangan ou Schlanke Lori, The Slender Loris.*

**Caractères.** — C'est un joli petit animal, n'ayant que 21 cent. de long, par conséquent à peine aussi grand qu'un écureuil. Son corps est élancé, ses yeux gros, son museau pointu, ses membres fins et longs ; son pelage soyeux est d'un gris fauve-rougeâtre ou d'un brun jaunâtre en dessus, gris ou jaune pâle en dessous. Autour des yeux, le pelage est plus foncé et tranche sur la partie supérieure du museau, qui est blanche.

Notre figure 88 exagère les dimensions pour mieux faire ressortir les détails.

**Distribution géographique.** — Ce gracieux petit être, appelé *Tevangan* ou *Theivangu* dans son pays, habite les forêts de l'île de Ceylan.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Le loris grêle passe la journée à dormir dans les arbres creux, et ne sort que le soir. Personne n'a jamais étudié sa vie sauvage ; cependant il a été observé

vivant dans les Indes; mais les renseignements qui nous sont parvenus sont très-incomplets.

Thévenot (1) est le premier qui ait parlé du loris grêle. Vers la fin du dix-septième siècle, il en vit quelques-uns à Aurengabad, capitale de Balagate, dans le royaume de l'antique grand Mogol. Ses observations firent sensation, parce que les singes qu'il décrivait se distinguaient des véritables singes par leur petite taille. « Quand je les examinai, dit-il, ils se tenaient sur les pieds de derrière, et s'embrassaient souvent, regardant fixement le monde sans s'effaroucher. » Leur maître les appelait des *hommes sauvages*.

Vers le milieu du dernier siècle, Seba (2) a décrit aussi le loris grêle, et en a donné une excellente figure. Il l'appelle le *Paresseux de Ceylan*; mais il se hâte de dire qu'il ne mérite pas ce nom, car sa taille élancée suffit pour prouver qu'il n'est ni lent ni paresseux, et qu'il marche et grimpe au contraire avec beaucoup d'agilité. Il vit de fruits et de graines des grands arbres, que le mâle cueille, goûte et passe ensuite à la femelle, qui, de son côté, se montre pleine d'attentions pour lui. Le nombre des petits s'élève quelquefois à quatre.

Ces deux anciennes relations sont les plus intéressantes et les plus détaillées que nous possédions sur le loris grêle.

Ce délicat petit lémurien ne supporte pas le voyage des Indes en Europe.

**Domesticité.** — Dans ces derniers temps, il n'y a que Tennent (3) qui en ait parlé. Il y aurait d'après lui, à Ceylan, deux variétés de loris grêle : l'une à pelage brun; l'autre, plus grande, à pelage noir.

« Je reçus, dit-il, un theivangu ou *Dumleib* vivant de Chillav, ville de la côte occidentale de l'île. Il vécut pendant quelque temps avec moi, à Colombo. Il mangeait du riz, des fruits, et d'autres substances végétales; il aimait aussi beaucoup les fourmis et tous les insectes en général; quant au lait et à la viande de volailles, il en était très-avide. »

« Ses mouvements silencieux lui rendent facile plus qu'on ne le pense, la chasse aux oiseaux. Des indigènes m'ont affirmé qu'il s'attaque quelquefois au paon lui-même, l'étrangle, et se régale de sa cervelle.

« Mon prisonnier dormait toute la journée

(1) Thévenot, *Voyage*, t. III, p. 217.

(2) Seba, *Description exacte des principales curiosités naturelles du magnifique Cabinet d'Alb. Seba*. Amsterdam, 1734-1765.

(3) Tennent, *Ceylon*. London.

dans une curieuse position (*fig. 88*); il saisissait la barre avec ses quatre mains, se pelotonnait sur lui-même, et cachait sa tête entre ses jambes.

**Usages et produits.** — « Les beaux yeux, grands et vifs, du loris ont attiré l'attention des indigènes, et c'est pour la possession de ces beaux yeux qu'ils font la chasse à l'animal. Ces organes entrent dans la préparation de certains philtres. Pour les extraire, ils tiennent la pauvre bête au-dessus du feu, jusqu'à ce que ses yeux éclatent. »

#### LE LORIS TARDIGRADE — *STENOPS TARDIGRADUS*

*Der Tonger ou Plumpe Lori, The Kukang ou Slow-paced Loris.*

**Caractères.** — Cette espèce est un peu plus connue que la précédente, probablement parce qu'elle est plus commune. Sa taille est plus grande, et son corps plus trapu; elle a un peu plus de 32 cent. de long. La tête est ronde, le museau camus, et le nez ne fait pas saillie au-dessus de la bouche; les oreilles sont ovales et cachées dans la fourrure. La face et les mains sont couvertes de poils clair-semés; le reste du pelage est bien fourni et doux; les poils sont courts, touffus d'un brun jaunâtre en dessus, plus clairs en dessous, un peu rougeâtres sur les côtés extérieurs. Une bande rousse occupe toute la longueur du dos jusqu'au front, où elle se divise, et est interrompue par des bandes blanches (*fig. 89*).

**Distribution géographique.** — Le loris tardigrade habite les forêts du continent indien et des îles de la Sonde, principalement de Sumatra.

Cette espèce est connue dans les Indes orientales sous le nom de *Tonger* (dormeur), et *Tevang* (qui rampe); à Sumatra, sous celui de *Brouh Samoundi*; les Hindous l'appellent *Lajjà Banar*.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Le loris tardigrade est un des plus rares habitants des forêts les plus solitaires de sa patrie. Il forme de petites familles qui passent le jour à dormir dans les arbres creux, s'éveillent avec le crépuscule et vont alors à la recherche de leur nourriture.

**Domesticité.** — Aucun Européen n'a encore pu l'observer à l'état sauvage; par contre, il a été souvent apprivoisé, et même amené vivant en Europe. Obsonville, Seba et Jones nous ont donné des renseignements sur sa vie. Le nom de *tevang* qu'il porte aux Indes orientales est bien mérité. En effet, il rampe lentement; quelquefois, mais très-rarement, il fait quelques pas debout;

le plus ordinairement, il marche sur les quatre pattes. Il grimpe mieux, mais il y met encore beaucoup de paresse. Il est très-sensible à la lumière du jour, la nuit, au contraire, il voit très-bien, et ses yeux, qui sont ternes à la lumière, deviennent alors brillants. Son ouïe est si fine qu'il s'éveille au bruit que fait près de lui un insecte. Il s'y prend admirablement pour se glisser, sans être aperçu, à côté des insectes et des petits oiseaux, qu'il saisit alors d'un seul mouvement rapide comme l'éclair. Sa voix consiste ordinairement en une espèce de sifflement très-doux, mais qui varie selon qu'il exprime le plaisir, la douleur, l'ennui ou l'impatience. Dans la colère, il fait entendre des sons perçants.

Des loris tardigrades apprivoisés étaient silencieux, patients et tristes. Ils passaient toute la journée, le corps enroulé et la tête appuyée sur leurs mains. L'un d'eux était d'abord attaché; il soulevait tristement sa corde comme pour s'en plaindre, mais il n'essayait jamais de briser son lien. Dans les premiers temps il cherchait à mordre son gardien, mais quelques légers châtimens suffirent pour mettre fin à ses petites explosions de colère. Il pressait contre son cœur la main qui le caressait et tenait ses yeux à moitié fermés sur son bienfaiteur. Aussitôt que la nuit se faisait, il devenait alerte, se frottait les mains comme un homme qui s'éveille, regardait autour de lui, et commençait à circuler. Il marchait très-bien sur les cordes qu'on avait tendues à son intention. Il aimait assez les fruits et le lait, mais il avait une véritable passion pour les insectes et les petits oiseaux. Quelquefois on s'amusa à lui présenter ce genre de gibier; il approchait alors lentement, à travers toute la chambre, comme une personne qui marche sur la pointe des pieds pour surprendre quelqu'un. Arrivé ainsi à un pied de sa proie, il s'arrêtait, se levait, approchait encore davantage, étendait doucement les bras, se précipitait enfin sur sa victime avec une extrême rapidité, et l'étranglait instantanément.

Un autre loris tardigrade, qui vivait en Hollande, ne s'éveillait que vers 9 heures du soir, et se déplaçait alors avec une lenteur extrême, même lorsqu'on cherchait à l'exciter. Quand il grimpait, il ne déplaçait jamais un pied sans que le pied correspondant eût trouvé un soutien. Il était très-adroit pour attraper des oiseaux et des insectes; il mangeait ordinairement du riz cuit, du pain, des œufs et des fruits. Sa voix, qu'on n'entendait que la nuit, était plaintive; son cri ressemblait au mot

*ai, ai*; lorsqu'il était mécontent, il grognait comme un écureuil.

Jones eut un tevang pendant son séjour dans les Indes. Cet animal était très-doux pendant la saison chaude, mais changeait complètement de caractère avec le froid : il devenait alors très-irritable, et se fâchait dès qu'on le dérangeait. A l'époque des grandes chaleurs, il aimait à être baigné. Une demi-heure après le coucher du soleil, il s'éveillait, se nettoyait comme un chat, mangeait légèrement, sommeillait encore un peu et ne devenait réellement actif qu'à la nuit faite. Les fruits sucrés des Indes constituaient presque toute sa nourriture. Il n'était pas gourmand; cependant il ne pouvait assez manger de sauterelles et d'autres insectes, et, durant l'été, il leur faisait la chasse toute la nuit. Lorsqu'un insecte se plaçait dans son voisinage, il fixait ses yeux étincelants sur lui, reculait un peu, puis sautait brusquement en avant et attrapait sa proie avec les deux mains. Ordinairement il se servait de la main antérieure pour porter les aliments à la bouche, dans toutes les autres circonstances il se servait indistinctement des membres postérieurs ou antérieurs. Souvent il se suspendait d'une main à la partie supérieure de la cage, et appliquait les trois autres sur le plancher; il aimait surtout à se suspendre par les quatre pattes aux barreaux supérieurs de la cage, la face et le corps tournés vers le plancher, et à se balancer pendant quelques minutes; c'est vers le soir qu'il était le plus disposé à jouer avec son gardien, dont il léchait et suçait les doigts avec délicatesse. Avec l'aurore, ses yeux perdaient leur éclat, il devenait plus calme et se disposait à faire son somme de dix à quinze heures. — Un jour on le trouva mort dans sa position ordinaire.

Ce joli petit animal n'a qu'un seul défaut : il répand une odeur repoussante; cependant on oublie cet inconvénient pour ne penser qu'au plaisir qu'il procure.

Toutes ces observations sont empruntées à Oken, qui écrivait il y a plus de trente ans (1). Depuis cette époque, personne n'avait rien ajouté d'important à l'histoire.

J'ai récemment eu l'occasion de voir le loris tardigrade vivant au jardin zoologique d'Amsterdam. Je n'ai pu l'examiner que de jour, et je ne l'ai pas trouvé aussi aimable que je m'y attendais. Peut-être notre visite l'avait-il mis de

(1) Oken, *Allgemeine Naturgeschichte. Thierreich* Stuttgart, 1833.

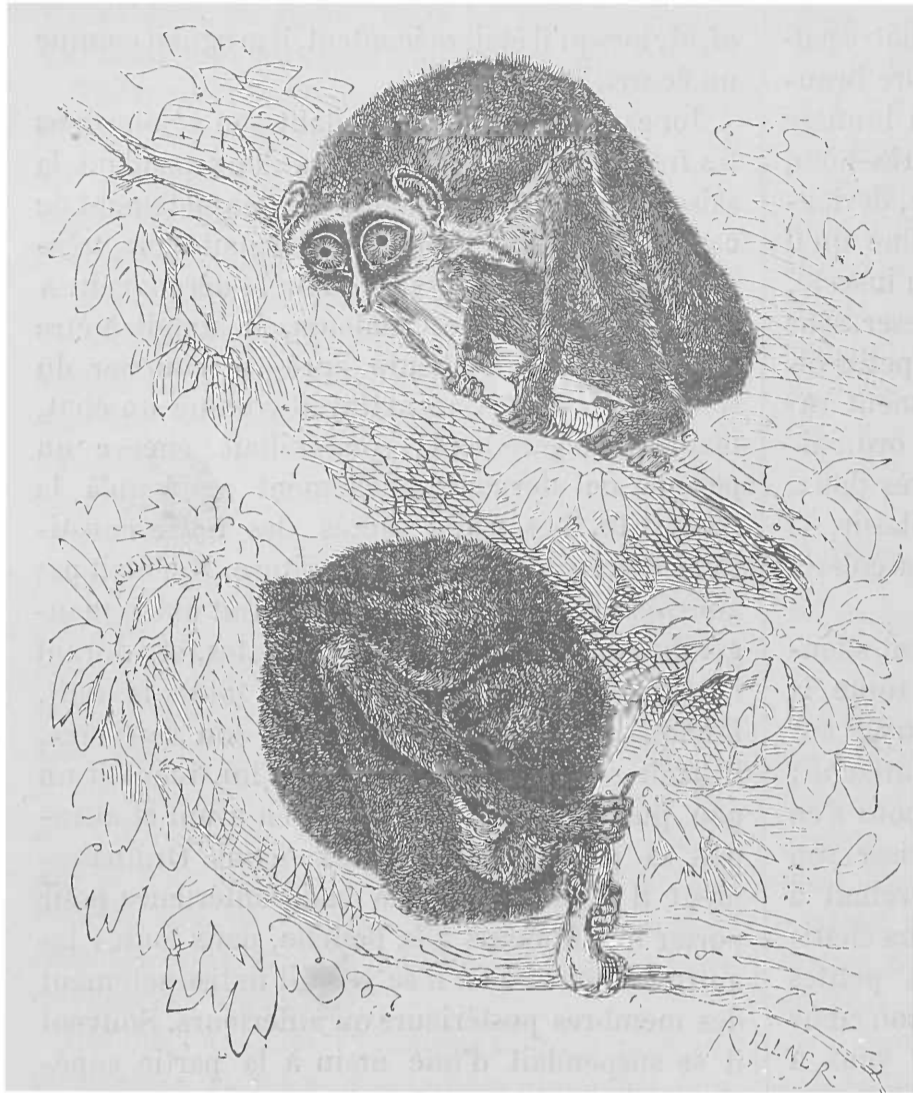


Fig. 88. Le Loris grêle, au repos.



Fig. 89. Le Loris tardigrade.

mauvaise humeur, peut-être aussi était-il d'un naturel irritable; en tout cas, il se montra très-mécontent d'être troublé dans son sommeil. Sa physionomie avait quelque chose d'étrange, mais n'inspirait nullement la pitié, comme Weinland l'a observé sur un loris du jardin de Londres. Le prisonnier d'Amsterdam était au contraire irrité, et le prouvait en cherchant à mordre la main du gardien. Ce jour-là il ne réussit pas à se venger et se retira plein de dépit. Il fixait ses gros yeux hagards sur nous s'éloignait

très-lentement et à reculons, et grimpaît, toujours à reculons, c'est-à-dire la face en bas, sur un pieu presque vertical. Aucun autre animal ne grimpe de la sorte. J'avais déjà vu, sur une excellente gravure publiée il y a près de trente ans par Will. Harvey (1), un loris dans cette position, et cependant je fus tout surpris de voir celui d'Amsterdam grimper ainsi. Arrivé à l'endroit où le pieu se divise, il s'arrêta et resta tellement immobile que notre dessinateur eut tout loisir de le croquer (fig. 89).

## LES MACROTARSES — *MACROTARSI*.

### *Die Langfüsser.*

La deuxième famille de l'ordre des Lémuriens comprend les Macrotarses.

**Caractères.** — Les animaux qui constituent cette famille sont intermédiaires aux singes et aux loris. Leurs mains sont des mains de singes; leur système dentaire est formé de séries continues de dents; mais, pour tout le reste, ils ressemblent bien plus aux loris qu'aux singes.

Leur corps est assez trapu; leurs membres sont vigoureux. Le tarse est plus long que le tibia. Ils ont quatre pouces opposables. L'indicateur, et quelquefois ce doigt et le médian, sont armés de griffes; tous les autres doigts ont des ongles.

(1) Harvey, in : Loudon, *The entertaining Naturalist*. London, 1848.



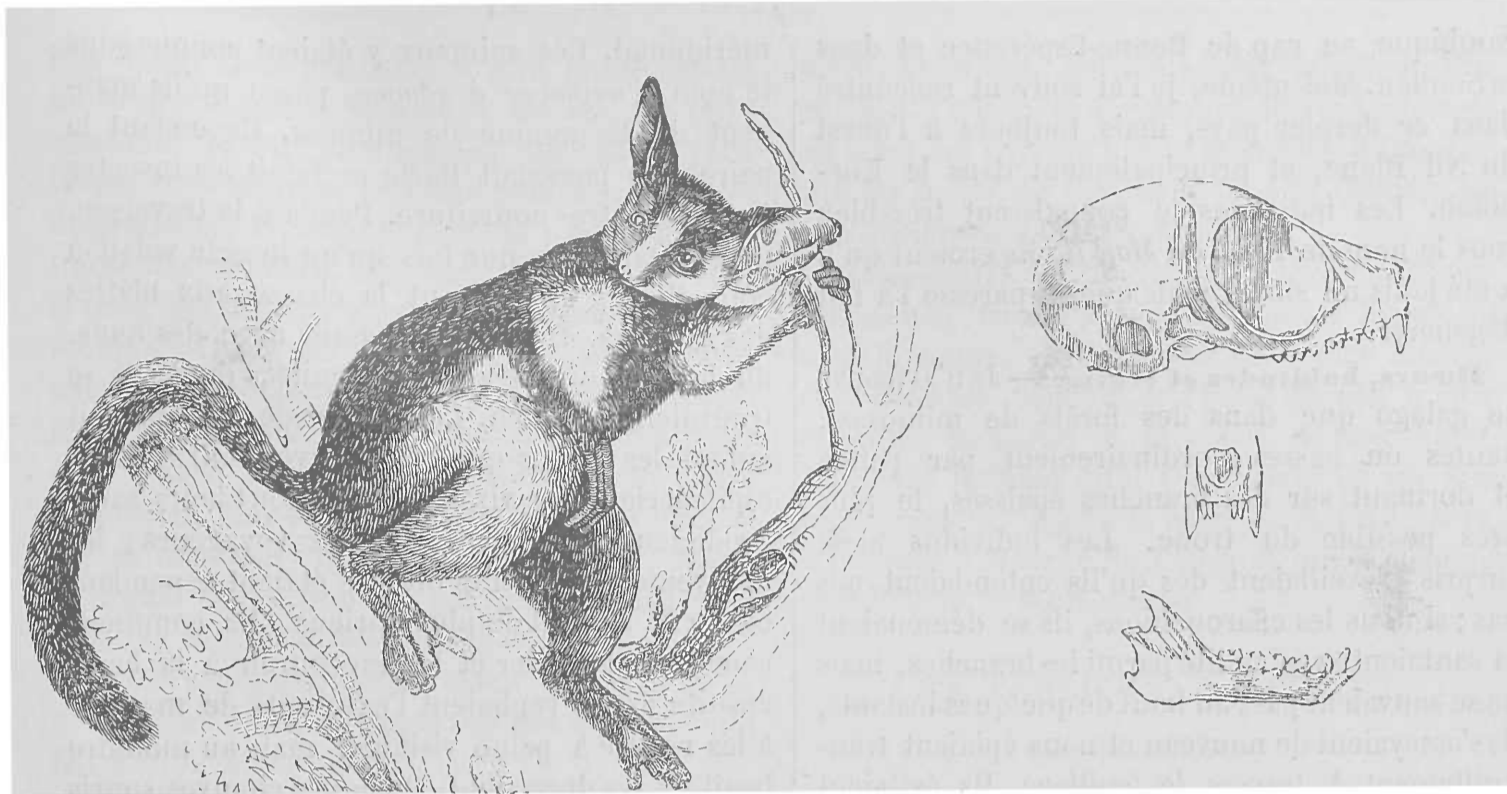


Fig. 90. Le Galago commun.

Fig. 91. Crâne et dents du Galago commun.

Une grande tête ronde, des oreilles de chauve-souris, nues et longues, des yeux très-rapprochés, un museau camus, quatre incisives et six molaires en haut, six incisives et quatre molaires en bas, tels sont leurs principaux caractères.

**Distribution géographique.** — A l'exception de quelques espèces de loris, les macrotarses habitent l'Afrique, et particulièrement l'île de Madagascar, si riche en animaux de tout genre.

**Mœurs, habitudes, régime.** — Ils vivent deux à deux ou en petites sociétés sur les arbres des grandes forêts, et se cachent, pendant le jour, dans les arbres creux ou sur les branches. La nuit, ils sortent de leur cachette et se mettent à faire la chasse aux petits oiseaux et aux insectes, à l'occasion, ils mangent aussi des fruits. Ils sont aussi agiles que vifs, grimpent aussi bien que nos écureuils et font souvent de grands sauts. Les espèces à longue queue sont plus agiles que les espèces sans queue ou à queue courte. Pendant le sommeil, ils plient les oreilles comme les chauves-souris, mais le plus faible bruit suffit pour les faire dresser immédiatement et les rendre aptes à percevoir les sons.

Par le naturel, les macrotarses ressemblent complètement aux autres lémurien. Ils sont doux, paisibles, inoffensifs et fort peu intelligents ; ils s'appivoisent facilement, mais se montrent toujours assez indifférents envers leur gardien, dont les caresses ne leur font pas plus de plaisir que celles des étrangers.

La propagation, chez les macrotarses, rappelle beaucoup celle des écureuils. La femelle fait un

ou deux petits par portée dans un arbre creux ou dans un nid construit à l'enfourchure d'un arbre, et garni d'herbes tendres.

En tête de cette famille se placent :

## LES GALAGOS — *OTOLICNUS*.

*Die Ohrenaffen,*

L'espèce type du genre est :

### LE GALAGO COMMUN — *OTOLICNUS GALAGO*.

*Der gemeine Galago, The Moholi.*

**Caractères.** — C'est un petit animal très-gracieux, trapu, aux membres de longueur moyenne et assez vigoureux ; sa queue est longue et touffue, ses oreilles grandes et nues ; l'indicateur des mains postérieures est armé d'une griffe. Il a à peu près la taille de notre écureuil ; la longueur de son corps étant de 18 cent., celle de la queue de 24. Son pelage court, mais épais et soyeux, est d'un gris fauve à la partie supérieure, rousâtre à la tête et sur le dos, jaune-blanc à la face interne des membres et au ventre ; les joues sont blanches, ainsi qu'une bande qui part d'entre les yeux et se termine à l'extrémité du nez ; les oreilles sont couleur de chair (fig. 90 et 91).

**Distribution géographique.** — On trouve le galago commun dans une grande partie de l'Afrique. Adanson le découvrit dans les forêts du royaume de Galam, dans la Sénégambie ; d'autres voyageurs l'ont trouvé, depuis, dans le Mo-

zambique, au cap de Bonne-Espérance et dans le Soudan. Moi-même, je l'ai souvent rencontré dans ce dernier pays, mais toujours à l'ouest du Nil Blanc, et principalement dans le Kordofan. Les indigènes le connaissent très-bien sous le nom de *Tendi* ou *Moholi* ; ils croient qu'il a été jadis un singe, mais que sa paresse l'a fait dégénérer.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Je n'ai trouvé ce galago que dans des forêts de mimosas, hautes ou basses, ordinairement par paires et dormant sur des branches épaisses, le plus près possible du tronc. Les individus ainsi surpris s'éveillaient dès qu'ils entendaient nos pas ; si nous les effarouchions, ils se démenaient et sautaient avec agilité parmi les branches, mais ne se sauvaient pas ; au bout de quelques instants, ils s'asseyaient de nouveau et nous épiaient tranquillement à travers le feuillage. Ils évitaient avec beaucoup d'adresse les pointes de mimosa et sautaient très-bien d'un arbre sur un autre. On nous a affirmé que pendant la nuit ils se livrent silencieusement à la chasse des insectes ou à la recherche des autres substances dont ils se nourrissent, et leurs yeux brillent alors comme le feu.

L'on ne connaît presque rien des conditions de reproduction des galagos ; l'on sait seulement qu'ils préparent dans des creux d'arbres ou dans des nids abandonnés d'oiseaux, une couche tendre de brins d'herbes, sur laquelle la femelle met bas un ou deux petits, auxquels elle donne longtemps ses soins.

**Chasses.** — On prétend qu'il est facile d'attraper ces animaux avec des lacets ; il paraît même que, pendant le jour, un bon grimpeur peut les prendre à la main, et qu'il suffit pour cela d'ébranler fortement la branche qui les supporte. Un galago, ainsi secoué, se tient alors après la branche de peur de tomber et se laisse saisir. Je crois, en effet, qu'il est facile de s'emparer de la sorte des galagos ; car moi-même, j'ai souvent pris de cette manière, de petits écureuils.

**Domesticité.** — Un galago à queue touffue (*Otolincus crassicaudatus*, *der Busch schwanzige ohrenaffe*), que le jardin zoologique de Hambourg a possédé en 1864, m'a permis de vérifier sur cette espèce les seules relations qui aient été publiées sur les galagos, relations qui datent d'environ cinquante ans.

Bacle, négociant qui fit un voyage en Sénégambie, au commencement de ce siècle, reçut une paire de galagos, d'un nègre qui les avait attrapés dans les forêts de gommiers du Sahara

méridional. Ces animaux y étaient connus sous le nom d'*animaux à gomme*, parce qu'ils mangent de la gomme de mimosa. Cependant la paire que possédait Bacle préférait les insectes à toute autre nourriture. Pendant la traversée, ils s'agitaient chaque fois qu'un insecte volait à côté d'eux, et faisaient la chasse aux blattes des cuisines. On les nourrissait avec des œufs, du lait et divers aliments cuits, dont ils se trouvaient très-bien. Leur genre de vie rappelait autant les makis que les chauves-souris. Leur espièglerie, leur vivacité et surtout leurs sauts prodigieux étonnaient tous les voyageurs ; les mouvements de leurs oreilles étaient cependant ce qu'ils avaient de plus curieux. Ils commençaient par les rider et les raccourcir à la base, ensuite ils en repliaient l'extrémité de manière à les rendre à peine visibles ; mais au moindre bruit ils les dressaient. Quelques chauves-souris s'y prennent de la même manière pour émousser la finesse de leur ouïe, afin de pouvoir dormir en plein jour, au milieu du bruit.

Le galago de Hambourg confirme ces indications. Pendant le jour il s'enroule pour se reposer et se tient couché ou blotti dans le coin le plus obscur de sa cage. Pour dormir il tient sa tête entre ses mains antérieures, l'entoure de sa queue touffue, qu'il saisit entre ses deux mains postérieures très-portées en avant. Sa tête se trouve alors si bien cachée, qu'on n'aperçoit que les oreilles, qu'il ne couvre jamais. Un pli de la queue contourne ordinairement l'une des deux oreilles et passe en même temps sur les yeux. Les oreilles sont généralement repliées, et paraissent alors lâches et chiffonnées. Vers 5 heures du soir il s'éveille, allonge ses membres et regarde autour de lui en avançant et en retirant la tête ; ensuite il se nettoie et commence à grimper. Ses mouvements sont toujours lents et réfléchis, ses pas échappent à l'oreille la plus fine. Il écarte largement les doigts en appuyant sur le sol, et traîne la queue. Il grimpe lentement, mais avec une grande facilité, la tête en haut ou en bas ; se suspend par ses mains antérieures ou postérieures et se balance ; marche en se tenant au bois de sa cage, etc. — Nous le nourrissons avec du pain au lait, de la viande et des fruits. Il a une véritable passion pour les figues et les raisins secs, les insectes, leurs larves et leurs chrysalides. C'est avec la bouche ou avec les mains qu'il saisit sa nourriture ; il lèche tous les objets qu'il voit pour la première fois, mais, avant de les lécher, il les flaire. Son œil s'anime à la vue de nos oiseaux vivants. Il est

très-doux, aime beaucoup à être gratté, et ne mord que lorsqu'on le soulève du sol. Sa physionomie paraît intelligente; ses jolis yeux bruns, très-convexes, ont une grande expression de prudence. Pendant le jour, la papille se contracte de manière à former une fente étroite; la nuit, elle se dilate considérablement. Quelques moments après son réveil, cet animal fait ordinairement entendre un cri particulier, analogue au roucoulement des pigeons. Il commence par *dou*, poussé faiblement et sourdement; élève de plus en plus la voix et termine par le son faible et miaulant: *djou*. Son cri complet, sourd et creux, peut être imité par les sons suivants: *dou, tou tou, shou, tou toui, djou djou*.

Notre prisonnier paraît rester éveillé toute la nuit; le matin, il ne gagne son nid que lorsqu'il fait complètement jour.

#### LE GALAGO RAT — OTOLICNUS MINOR.

*Der Zwergmaki, kleinere Galago ou Madagascar Rutte, The little Galago*

Le galago commun est un être charmant, mais nous connaissons deux autres espèces plus gracieuses encore, appartenant à un sous-genre; ou, d'après quelques naturalistes, à un genre distinct, le genre Microcèbe (1) (*der Zwergmakis*).

La première espèce de ce groupe, est vulgairement connue sous le nom de *rat de Madagascar*.

**Caractères.** — Il a la taille d'un petit rat; son corps a 15 cent. de longueur, sa queue 16 cent.; son pelage ressemble à celui de la souris, dont quelques ignorants lui ont donné le nom.

**Distribution géographique.** — Il vit à Madagascar.

**Mœurs et habitudes.** — Le jour, il s'enroule et dort; la nuit, il saute d'un arbre sur l'autre, comme le muscardin, en faisant de très-grands bonds.

**Domesticité.** — On l'entretient facilement en captivité à l'aide de fruits juteux.

#### LE GALAGO SOURIS — OTOLICNUS MURINUS.

*Der Mausemaki.*

**Caractères.** — Cette espèce est le nain des microcèbes, car elle atteint à peine la taille d'une souris. La couleur de son pelage est grise comme celle de ce rongeur.

**Distribution géographique.** — Le mission-

(1) Microcèbe, en latin *Microcebus*, veut dire petit singe.

naire Thomson, qui en a fait la découverte en 1859, l'a trouvée à quelques degrés seulement au nord des pays qu'habite le gorille, à Ikoneto, sur les bords du Calabar, dans la Guinée, un peu au-dessus de Creek-Town.

**Domesticité.** — L'individu qu'a possédé Thomson devint très-familier et courait librement dans la maison qu'il habitait. Sa place favorite était dans les manches de l'habit de son maître ou entre sa barbe et le collet de son habit. Thomson prétend qu'il n'a jamais vu un être plus gracieux. Après la mort de la petite bête, il l'envoya à Murray de Londres, qui la décrivit sous le nom de *maki-souris*.

#### LES TARSIIERS — TARSIIUS.

*Die Koboldmakis.*

Les mauvaises figures qui déparent trop souvent les livres populaires, quelquefois même les livres scientifiques, ont fait donner à un lémurien le nom de *lémurien-spectre*. Le dessin plus exact que nous donnons de cet animal (*fig. 92*), prouve qu'il n'a dans la physionomie rien de plus lugubre que les autres espèces de cet ordre; on voit, au contraire, qu'il offre une grande ressemblance avec les galagos, dont nous venons de parler. Un examen plus approfondi permet seul de remarquer les différences qui autorisent les naturalistes à faire de ce lémurien un genre particulier de la famille des macrotarses, sous le nom de *tarsier*, parce que les tarses y sont, relativement, d'une longueur démesurée.

**Caractères.** — Une grosse tête, de gros yeux luisants dans l'obscurité, des oreilles moyennes en forme de cuillers et couvertes de poils très-fins, un museau très-court, des membres postérieurs et des tarses excessivement longs, des griffes aux doigts indicateurs et médians postérieurs, enfin, une longue queue, mince, ornée d'une touffe de poils à l'extrémité; tels sont les principaux caractères de ce genre.

#### LE TARSIER SPECTRE — TARSIIUS SPECTRUM.

*Der Gespensthier, The Tarsier.*

**Caractères.** — Cet animal (*fig. 92*) a de 14 à 16 cent., du museau à la naissance de la queue; celle-ci mesure 25 cent. Son pelage, court et doux, est d'un jaune-gris brun, plutôt foncé que clair. Les oreilles, de longueur moyenne, sont nues comme celles des galagos; ont une espèce de couvercle, formé par un pli, et peuvent s'enrouler. L'extrémité des doigts est recou-

verte de calcs, qui lui permettent de mieux retenir les objets. Sa longue queue, poilue seulement à l'extrémité, et ses longs tarsi le font, pour ainsi dire, le galago des arbres; aussi Penfant a-t-il considéré le tarsier spectre comme une gerboise.

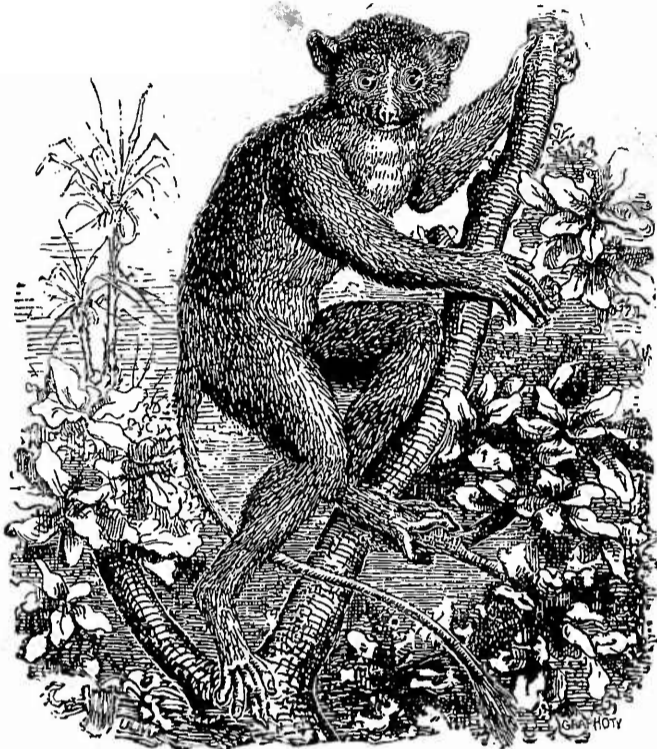


Fig. 92. Le Tarsier spectre.

**Distribution géographique.** — Le tarsier spectre paraît remplacer la galago en Asie. Il habite les Moluques et principalement l'île d'Amboine.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Le tarsier spectre vit dans les forêts les plus profondes et les plus épaisses; on ne le rencontre que très-rarement, et il ne figure pas souvent dans nos collections. On ne sait presque rien de son genre de vie. Il dort pendant le jour et court de branche en branche pendant la nuit, à la recherche de bourgeons tendres, de fruits sauvages et d'insectes. Il n'a qu'un petit par portée, et se montre très-doux et très-familier en captivité.

Les Macassars donnent au tarsier le nom de *Podje*, il porte à Sumatra celui de *Singa-Poa* ou *petit lion*. La légende raconte, en effet, que ce petit animal était autrefois un lion par ses formes, sa taille et sa force, et qu'il n'est devenu si petit que depuis peu d'années. C'est probablement à cause de cette légende que les indigènes craignent encore aujourd'hui cette innocente créature, et prédisent toute sorte de malheurs aux familles dans le voisinage desquelles on l'aperçoit; ils vont même jusqu'à abandonner leurs champs, pour en cultiver d'autres, lorsqu'ils ont vu un tarsier spectre s'en approcher. Il est difficile de dire si ces superstitions doivent être attribuées à la physionomie de l'animal. La face du petit tarsier, avec sa bouche ricanante, a certainement une singulière expression, mais plutôt grotesque qu'effrayante, et, en somme, il ne présente rien de plus extraordinaire que des centaines d'autres animaux de ces pays.

## LES PSILODACTYLES — *PSILODACTYLI*.

*Die Fingerthiere.*

J'ai pu me convaincre, tout récemment, qu'il faut ajouter à l'ordre des lémuriens un animal, véritable hybride, dont on ne connaît guère que le nom et qui forme à lui seul une famille distincte.

### LES CHEIROMYS — *CHIROMYS*.

*Die Fingerthiere.*

Le voyageur Sonnerat reçut, il y a plus de quatre-vingts ans, deux animaux très-remarquables, dont personne n'avait encore fait mention et qui venaient d'une forêt de la côte occidentale de Madagascar. Les habitants de la côte opposée ne les connaissaient même pas, car ils assurèrent à Sonnerat que c'étaient les premiers

qu'ils voyaient. Leur vue leur fit jeter des cris d'étonnement et Sonnerat à son tour poussa l'exclamation : *aye, aye!* De là le nom d'*Aye-Aye*, donné à l'animal qui l'avait provoqué.

Jusque dans ces derniers temps, l'un des deux *aye-aye* que Sonnerat avait envoyés en peau à Paris, représenta seul cette famille en Europe, et la description qu'en publia en 1783 ce voyageur était la seule qui le fit connaître. C'est au point que l'on était disposé à regarder l'espèce comme éteinte. Les naturalistes ne furent pas plus habiles que Sonnerat lui-même, lorsqu'il s'agit de classer ce mammifère. La peau ne donnant aucun renseignement et la description n'en fournissant guère, les uns ont vu dans l'*aye-aye* un singe nocturne, les autres un rongeur; tous cependant



Fig. 93. L'Aye-Aye ou Cheiromys.

ont fait leurs réserves. Mais l'incertitude qui a régné longtemps, depuis Sonnerat, sur la place que doit occuper cette rare espèce, n'existe plus aujourd'hui. Il y a quelques années, la Société zoologique de Londres reçut la bonne nouvelle que deux cheiromys ou aye-aye, venaient d'être pris à Madagascar et expédiés au Regent's-Park de Londres. Ces deux animaux y arrivèrent effectivement, mais un seul vivait encore et y a été conservé quelque temps. Après sa mort, M. R. Owen a pu l'étudier, et, dans le travail monographique qu'il en a publié, il conclut, comme de Blainville (1), au rapprochement de l'aye-aye des lémuriens, parmi lesquels il constitue une famille distincte, fondée sur le genre dont il est le type.

**LE CHEIROMYS DE MADAGASCAR OU AYE-AYE —  
CHEIROMYS MADAGASCARENSIS.**

*Das Fingerthier ou der Aye-Aye, The Aye-Aye.*

**Caractères.** — Ce curieux animal se rapproche beaucoup plus, comme nous venons de le dire, des lémuriens que des rongeurs. Un examen superficiel, seul, peut faire prendre ses deux incisives, placées obliquement d'arrière en avant, pour des dents de rongeurs; quant au reste, il n'a

aucun rapport avec ces animaux. Les doigts des mains antérieures sont des plus caractéristiques (fig. 93).

La description que nous en donne Sonnerat (1), est assez complète; je la reproduis donc.

« Ce quadrupède, dit-il, se rapproche beaucoup de l'écureuil; cependant il en diffère par des caractères essentiels: il tient aussi du maki et du singe. Il a 18 pouces 6 lignes (0<sup>m</sup>,50) depuis la tête jusqu'au commencement de la queue; celle-ci est longue d'un pied et demi (0<sup>m</sup>,49). Il a cinq doigts à chaque pied; ceux de devant sont très-longs, un peu crochus, ce qui doit le rendre fort lent dans sa marche; ils sont garnis d'ongles crochus; les deux dernières articulations du doigt du milieu sont longues, grêles, dénuées de poils; il s'en sert pour tirer des troncs des arbres les vers qui sont sa nourriture: il s'en sert aussi pour les pousser dans son gosier; elles paraissent de même lui être utiles pour s'accrocher aux branches des arbres. Les pieds de derrière ont quatre doigts garnis d'ongles crochus, et n'ont chacun que deux articulations; le cinquième ou intérieur forme le pouce, et a un ongle plat, semblable à ceux de l'homme.

(1) De Blainville, *Ostéographie*. Paris, 1839-1861, t. I.

(1) Sonnerat, *Voyage aux Indes orientales*, t. II, p. 137.

« L'aye-aye a deux dents incisives à chaque mâchoire ; elles sont très-rapprochées, et ressemblent à un bec de perroquet ; les inférieures sont beaucoup plus fortes que les supérieures. Ses oreilles sont grandes, larges et plates ; elles sont noires, lisses, reluisantes, et parsemées extérieurement de poils longs. Il a des touffes de longs poils au-dessus des yeux et du nez, sur les joues et au menton.

« L'animal entier est couvert d'un duvet ou poil fin, d'un blanc fauve, d'où sortent de grands poils noirs. Le masque et le devant du col sont d'un blanc fauve ; la queue est plate, touffue et garnie de longs poils : quoiqu'elle paraisse toute noire, cependant les poils qui la couvrent sont blancs depuis leur naissance jusqu'à la moitié de leur longueur. »

**Mœurs, habitudes et régime.** — « Cet animal, ajoute Sonnerat, paraît terrier : il ne voit pas ; le jour, son œil est roussâtre et fixe comme celui d'un chat-huant. Il est très-paresseux, et par conséquent très-doux ; j'ai eu le mâle et la femelle, ils n'ont vécu que deux mois ; je les nourrissais avec du riz cuit, et ils se servaient, pour le manger, des deux doigts grêles des pieds de devant, comme les Chinois se servent de baguettes. Ils étaient peureux, craintifs, aimaient beaucoup la chaleur, se tenaient toujours ramassés pour dormir, se couchaient sur le côté et cachaient leur tête entre les jambes de devant. Ils étaient toujours couronnés ; ce n'est qu'en les secouant plusieurs fois, qu'on venait à bout de les faire remuer. »

A mon grand regret, mon séjour à Londres était tellement limité par le temps, que je ne pus consacrer qu'une seule soirée à l'aye-aye de Regent's-Park. Cette courte visite suffit pour me démontrer que la description de Sonnerat avait besoin d'additions et aussi de quelques rectifications. Je pense qu'on lira avec plaisir les quelques détails que je puis donner sur cet animal énigmatique : je vais donc résumer mes observations et les renseignements que les gardiens m'ont donnés.

L'aye-aye est un être très-bizarre, et si j'avais été chargé de lui donner un nom, je l'aurais appelé *chiromys paradoxus*. Je ne suis point étonné que les habitants de Madagascar, à la vue de cet animal, aient exprimé leur surprise par des exclamations ; j'en ai fait tout autant.

En réalité, il ne ressemble à aucun autre mammifère. Il a bien quelque analogie avec les galagos, mais aucun naturaliste n'aura l'idée de le ranger dans la même famille que ces lémuriens. Une large tête, que de grandes oreilles font en-

core paraître plus large ; de petits yeux convexes, hagards, immobiles et luisants, avec une pupille plus petite que celle des singes nocturnes ; une bouche qui a réellement quelque analogie avec le bec du perroquet ; un corps mince et une longue queue, couverts de poils clair-semés, mais longs, et presque raides comme les soies de cochon ; enfin des mains remarquables, dont le doigt médian a l'air d'être desséché, donnent à cet animal un aspect tellement bizarre qu'on se creuse en vain la tête pour le comparer à quelque autre créature.

Aucun naturaliste, à la vue de cette curieuse bête, ne pourra s'empêcher de reconnaître en elle un animal nocturne. L'aye-aye est de tous les mammifères que je connais celui qui craint le plus la lumière. Un nyctipithèque qu'on éveille au milieu du jour, tâtonne, regarde avec stupeur, écoute attentivement le bourdonnement d'un insecte, se lèche même et se nettoie : l'aye-aye, lorsqu'on est parvenu, à force de peines, à l'éveiller durant le jour, ne paraît pas avoir conscience de son état. Il se traîne machinalement dans son coin obscur, se roule machinalement et se cache machinalement la face, en entourant sa tête de sa queue. Chacun de ses mouvements, chacune de ses actions dénote une paresse sans égale. Ce n'est que quand il fait complètement nuit, longtemps après le coucher du soleil, qu'il s'éveille et se traîne hors de son coin, toujours poursuivi par la crainte de recevoir un rayon de lumière. L'éclat d'une bougie, qui n'incommodé nullement les autres animaux nocturnes, le fait rapidement fuir.

Ses mouvements sont lents et paresseux, mais pas autant qu'on pourrait le croire. Lorsqu'il veut échapper à une clarté blessante, il montre qu'il n'est pas dépourvu de toute agilité. Sa démarche ressemble à celle de tous les singes nocturnes, avec cette différence qu'elle est beaucoup plus lente. L'arrière-train est plus élevé que l'avant-train, qui prend appui sur les doigts antérieurs très-écartés et fortement recourbés ; sa queue touffue ne traîne pas sur le sol ; l'animal la porte horizontalement. On dirait que l'aye-aye calcule chacun de ses pas, vu le temps qu'il met à les faire. Je ne l'ai pas vu grimper, mais on m'a assuré qu'il ne grimpe pas plus vite qu'il ne marche.

Si les observations de Sonnerat sont exactes, il a dû avoir affaire à un aye-aye d'un très-bon naturel. Celui de Londres ne lui ressemblait guère, car il était très-irritable et très-morose. Lorsqu'on s'approchait de lui, il criait comme

un chat furieux ; lorsqu'on lui tendait la main, il se précipitait avec rage sur elle, criait et cherchait à la saisir avec ses deux pattes antérieures. Il se montrait même très-intelligent dans cette circonstance : il distinguait très-bien la main d'un gardien, d'une barre de fer, et se laissait toucher avec celle-ci sans crier ni chercher à la mordre. Les gardiens m'ont assuré qu'ils avaient pu se convaincre que leur protégé faisait cette distinction, car il les avait plusieurs fois mordus très-sérieusement. Il n'eût donc pas tout à fait juste de dire que l'aye-aye soit peureux ; il est plutôt timide et évite tout ce qui peut le troubler. Même pendant la nuit, le plus faible bruit l'effraye et le fait rentrer au plus vite dans sa cachette.

On ne nourrit cet animal qu'avec du lait frais, dans lequel on délaye un jaune d'œuf cuit. Une petite écuelle pleine de ce mélange suffit à son entretien journalier. Il se sert de ses deux mains pour lancer dans sa bouche son mets liquide. Il

refuse avec obstination toute espèce de nourriture animale ; je ne sais pas si on a cherché à l'habituer à d'autres aliments. Il paraît s'accommoder assez bien de son lait, car il vit depuis près de deux ans dans sa nouvelle patrie.

Je terminerai en citant une observation qui me paraît assez remarquable. L'aye-aye de Londres a enlevé l'écorce de toutes les branches dont sa cage est formée ; et a mordu dans le bois. Ses incisives, qui ont tant intrigué les naturalistes, ont été les instruments dont il s'est particulièrement servi. Je crois pouvoir conclure de cette observation, qu'à l'état de liberté, cet animal cherche sa nourriture sur les arbres desséchés, et qu'il se nourrit réellement d'insectes, ainsi que l'indique Sonnerat. Je suppose qu'il enlève l'écorce avec ses incisives, admirablement adaptées à cet usage, et met au jour certains insectes ou leurs larves, que ses longs doigts lui permettent ensuite de retirer des fentes et des trous.

## LES DERMOPTÈRES — *DERMOPTERA*.

*Die Pelzflatterer.*

La nature ne fait pas de saut : cette vérité ressort de l'examen de l'un quelconque des trois règnes de la nature, et tout le monde la saisit. Les classes mêmes ne sont pas nettement délimitées ; nous remarquons, en effet, qu'il y a toujours entre deux classes une forme intermédiaire. Ainsi, toutes les espèces de la dernière famille de l'ordre des lémurien sont de ces formes de transition. Il y a plus : cet ordre tout entier peut être considéré comme intermédiaire entre les singes et plusieurs autres ordres voisins. Mais aucune famille, aucun genre ne montre d'une manière plus frappante ces caractères de transition que les dermoptères ou galéopithèques.

Les quelques espèces que l'on en connaît ne forment pas seulement un genre, mais une famille à part : elles ne rentrent dans aucun autre groupe, et ne sont ni des singes, ni des faux singes, ni des chiroptères. Quoique leurs caractères participent de ceux des faux singes et des chiroptères, elles n'ont cependant de ressemblance qu'avec des espèces d'autres ordres, auxquelles elles ne tiennent par aucun lien naturel. Leur nom même de galéopithèques (1), exprime

l'incertitude dans laquelle se sont trouvés les naturalistes qui le leur ont donné. On les a quelquefois désignés sous le nom de *Dermoptères*. On les appelle encore en français *Chats volants* ou *Écureuils volants*, en allemand *fliegender Hund* ou *Fuchs*, *fliegende Katze*, *geflügelter Affe*, *Flattermaki*, *wunderbare Fledermaus*, et surtout *Pelzflatterer*.

Leur place, dans la méthode, est tout aussi incertaine. Linné les range avec les makis, G. Cuvier avec les chiroptères, Et. Geoffroy Saint-Hilaire avec les carnassiers, Oken avec les rats du Brésil, et chacun de ces naturalistes fait ses réserves.

La famille des dermoptères ne repose que sur le genre suivant.

## LES GALÉOPITHÈQUES — *GALEOPTHECUS*.

*Die Flattermakis, The Galeopithecidae.*

**Caractères.** — Les galéopithèques, grands comme des chats, ont un corps allongé, des membres de longueur moyenne et réunis par une large membrane couverte de poils des deux côtés ; cinq doigts munis de griffes rétractiles,

(1) Galéopithèques, de γαλή, chat ; πιθηξ, singe.

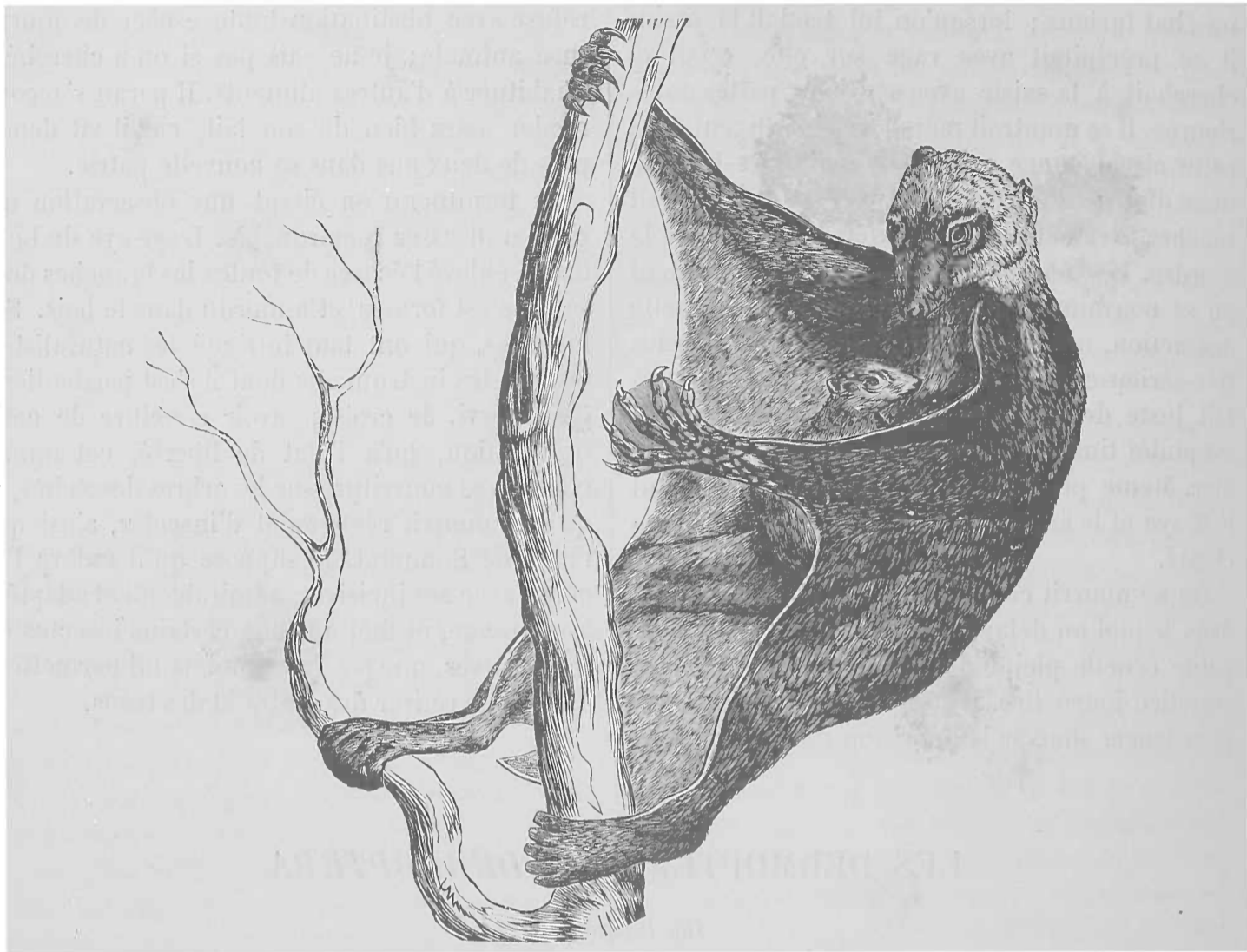


Fig. 94. Le Galéopithèque commun ou rouge.

et pas de pouce opposable. Ils ont la queue courte et comprise dans la membrane aliforme ; la tête petite ; le museau très-allongé ; le système dentaire différent de celui des singes et des lémuriens, les dents ne formant plus de séries continues, et les incisives de la mâchoire inférieure ayant leurs bords dentelés en peigne ; les yeux sont assez grands ; les oreilles, velues et petites ; les mamelles, au nombre de deux et pectorales. Mais la partie la plus remarquable de ces animaux est leur membrane aliforme, qui fonctionne plutôt comme parachute que comme ailes, et leur permet de faire des sauts plus étendus. Cette membrane n'a aucune ressemblance avec les ailes des chauves-souris ; elle est une simple expansion de la peau, naît des côtés de la tête, derrière la commissure des lèvres, enveloppe les membres antérieurs jusqu'aux doigts, s'étend de la même manière sur les membres postérieurs, d'où elle se porte sur la queue, qu'elle enveloppe également jusqu'à son extrémité.

Connaître une espèce, c'est les connaître toutes, car les différences qui existent entre les trois ou quatre galéopithèques que l'on admet, por-

tent simplement sur la taille, la forme des dents et la couleur du pelage, et influent fort peu sur le genre de vie de ces animaux.

**LE GALÉOPITHÈQUE ROUX OU COMMUN**  
— *GALEOPITHECUS RUFUS* OU *VOLANS*.

*Der gemeine ou rothe Flattermaki, The Colugo ou flying Lemur.*

**Caractères.** — Cet animal a 60 cent., de longueur, y compris la queue, qui a 10 cent., et 65 cent., de largeur entre les deux bords opposés de la membrane aliforme étendue. Le pelage, épais sur le dos, est clair-semé sur les membres antérieurs ; les épaules et les flancs sont nus. L'animal adulte est rouge brun (*fig. 94*) ; pendant le jeune âge, il est brun grisâtre en dessus, brun clair foncé sur les côtés, et couvert de taches claires sur les membres et sur la membrane.

Bontius (1) est le premier qui ait fait mention de ce curieux animal. « Dans le Guzurat, dit-il, il y a de merveilleuses chauves-souris dont tous les voyageurs admirent la grandeur. Les Hollandais les appellent *singes ailés*. »

(1) Bontius, *De Medicina Indorum*. Parisiis, 1645, in-4°



Après Bontius, d'autres observateurs en ont donné des descriptions exactes.

**Distribution géographique.** — Le galéopithèque roux et toutes les espèces du genre habitent les îles de la Sonde, les Moluques et les Philippines, ainsi que la presqu'île de Malacca et les petites îles qui l'entourent. Les indigènes des îles Pelew la connaissent sous le nom d'*oleek*; et ceux de la Péninsule et des îles Malaises, sous celui de *kabung*.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Tous les galéopithèques sont nocturnes. Pendant le jour, ils s'accrochent par les pattes de derrière, comme les chauves-souris, et se réunissent souvent en grand nombre sur les cimes feuillues des arbres. Lorsque la nuit se fait, ils s'éveillent, changent de position, se suspendent par les quatre pattes, le corps en bas, nettoient et polissent leur pelage et finissent par monter sur les branches : leurs griffes pointues leur permettent d'y grimper et de s'y mouvoir rapidement. Sur le sol, leur marche est pénible et lourde. Lorsqu'ils cherchent leur nourriture, ils s'élèvent silencieusement, tout en récoltant des fruits et des insectes, jusqu'à la cime de l'arbre qu'ils occupent, et s'élancent de là sur un autre arbre voisin.

Lorsqu'un galéopithèque marche, ou lorsqu'il grimpe, sa membrane aliforme, légèrement plissée, se colle contre le corps et ne gêne en rien ses mouvements; lorsqu'il veut se servir de l'espèce de parachute que forme cette membrane, il court sur l'extrémité d'une branche, prend un élan vigoureux, étend ses membres et franchit ainsi des espaces d'une centaine de mètres, en décrivant une ligne oblique et inclinée (*fig. 94*). Jamais il ne s'élève, pendant son vol, au-dessus du point de départ; il descend au contraire toujours, en suivant une ligne assez inclinée, et ce n'est qu'en grimpant sur un autre arbre qu'il peut de nouveau s'élever à la hauteur d'où il est parti.

Tous les galéopithèques sont doux et complètement inoffensifs. Ils ne se défendent même pas lorsqu'on les prend. Leur vie sociale est très-paisible.

La femelle fait un ou deux petits qui, aussitôt nés, s'attachent à sa poitrine; elle les aime et les soigne avec le plus grand dévouement.

**Usages et produits.** — Les indigènes leur font la chasse pour manger leur chair, qu'ils trouvent très-bonne, mais dont le palais d'un Européen est loin d'être flatté.

## LES CHIROPTÈRES — CHIROPTERA

*Die Flatterthiere, The Cheiropterous Animals, ou Bats, ou Winghanded Animals.*

Pendant les belles journées de l'été, un instant avant le coucher du soleil, les membres de l'un des ordres les plus curieux du règne animal prennent leurs ébats. De toutes les fentes, de toutes les cavernes, de tous les trous, on voit sortir leurs bandes lugubres et nocturnes, qui s'étaient cachées pendant toute la journée, comme si elles avaient peur de se montrer à la lumière. A mesure que le crépuscule disparaît, le nombre de ces habitants des ténèbres augmente, et lorsque la nuit vient envelopper la terre de ses ombres, tous sont alors en pleine activité.

Mammifères par tous leurs caractères, oiseaux par une de leurs habitudes, ils semblent former l'un des chaînons qui relie les deux classes.

Nous désignons vulgairement ces animaux par le nom de *chauves-souris*.

**Caractères.** — Les chiroptères se distinguent principalement par leurs formes extérieures. Ils ont généralement le corps trapu, le cou court, la

tête épaisse et allongée, une bouche très-large, et deux mamelles pectorales, comme les singes, dont ils s'éloignent, du reste, par tous leurs autres caractères. Leurs membres antérieurs sont transformés en ailes et, par suite, très-développés, tandis que le corps est réduit aux plus petites dimensions possibles. C'est pour cela que ces animaux paraissent assez grands, quoiqu'en réalité ils soient les plus petits des mammifères.

**Organisation.** — L'organisation des chiroptères présente diverses particularités intéressantes à connaître.

Le squelette (*fig. 95*), toujours léger, quoique les os ne contiennent pas dans leur intérieur des espaces remplis d'air, comme ceux des oiseaux, est cependant solide. Le crâne (*fig. 96*) est nettement divisé en région faciale et en région cervicale; ses diverses pièces sont réunies sans aucune suture apparente. La structure de l'intermaxillaire est très-remarquable; ses deux branches sont sépa-

rées ou attachées au palais. Les vertèbres sont larges et courtes ; les côtes longues, larges et très-recourbées ; les os du bassin étroits et allongés ; la

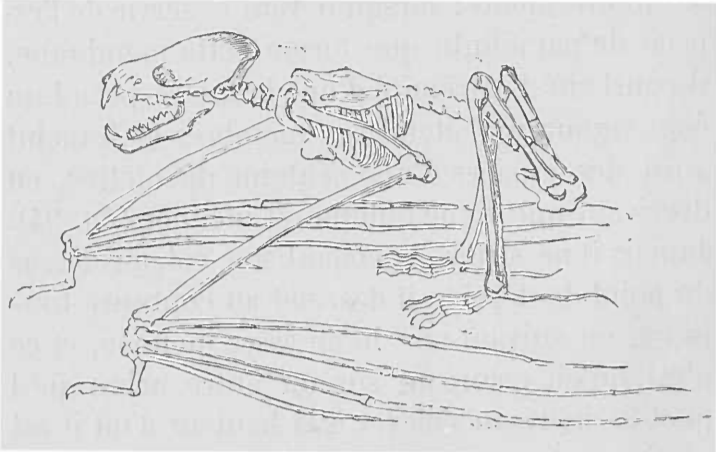


Fig. 95. Squelette de Chauve-souris.

clavicule et l'omoplate, au contraire, sont épaisses et solides. La structure de la main est bien plus curieuse encore. Les os du bras, de l'avant-bras et

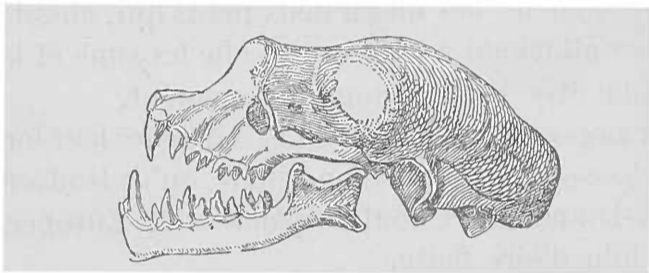


Fig. 96. Tête de Chauve-souris.

les doigts des mains sont extrêmement allongés, surtout les trois derniers, dont la longueur excède celle des bras. Ces doigts (*fig. 95*), ainsi modifiés, soutiennent et tendent la membrane cutanée qui les embrasse et les relie, mais sont impropres à tout autre usage ; le pouce seul conserve sa forme et sa mobilité normales ; il a deux phalanges et porte une griffe solide, qui remplace toute la main lorsque l'animal veut grimper ou se suspendre. Les os des membres postérieurs sont bien plus courts et plus faibles que ceux des membres antérieurs. Les jambes ont d'ailleurs des formes assez normales. Quant au pied, dont les doigts, munis de griffes, sont au nombre de cinq, il présente cette singularité que, du talon, s'élève une espèce d'éperon, un os qui n'existe chez aucun autre mammifère, et qui sert à tendre la membrane cutanée entre la jambe et la queue.

Les muscles présentent aussi certaines particularités : les pectoraux sont très-épais, et à ceux qui existent chez les autres mammifères s'en ajoute un nouveau, qui se soude par une de ses extrémités au crâne, par l'autre à la main : ce muscle supplémentaire a pour fonction d'étendre les ailes.

Le système dentaire des chiroptères res-

semble à celui des carnassiers, et particulièrement à celui des insectivores. Les diverses espèces de dents existent chez eux en séries continues, mais le nombre de ces dents et leur forme sont soumis aux plus grandes variations.

Ils ont de forts muscles masticateurs, une langue complètement libre, quelquefois des abajoues intérieures, un estomac plissé en forme d'outre et des intestins larges, sans cœcum.

Le caractère le plus remarquable de cet ordre est, sans contredit, celui que fournit la membrane aliforme, déjà mentionnée. Cette membrane, qui est une continuation de la peau des flancs, consiste par conséquent en deux lames : l'une provenant du dos, et l'autre du ventre. Une couche de tissu élastique et une couche de fibres musculaires existent entre ces deux lames. La première, découverte tout récemment, a la propriété de se dilater et de se contracter avec la plus grande facilité ; examinée au microscope, avec un grossissement de trois cents fois, elle apparaît comme un tissu particulier, d'un aspect feutré. Elle est de la plus grande importance pour toute la membrane, parce que c'est elle qui préside à la nutrition de l'aile entière. De plus, la face externe de la membrane alaire est imprégnée d'un liquide gras, huileux, d'une odeur pénétrante, sécrété par des glandes jaunes, aplaties, placées entre les narines et les yeux, et pourvues de un ou plusieurs canaux d'excrétion. Chaque fois que l'animal se réveille, et chaque fois qu'il veut s'envoler, il se frotte l'aile de ce liquide, afin de l'entretenir toujours grasse et souple. La membrane totale se divise en membrane de l'avant-bras, des flancs, des doigts, des cuisses ou de la queue ; la membrane interdigitale se divise elle-même en quatre parties, comme on peut s'en assurer en jetant un coup d'œil sur l'une ou l'autre des espèces que nous figurons.

Ce sont ces membranes qui permettent aux chiroptères de se soutenir dans les airs. Ce sont elles aussi qui leur donnent ces formes si bizarres qui les caractérisent. Mais elles ne sont pas les seules à imprimer à ces animaux leur singulier cachet ; les expansions cutanées des oreilles et du nez que présentent la plupart d'entre eux, leur donnent aussi une physionomie particulière, et souvent monstrueuse.

« Chez aucun autre animal, dit Blasius, on ne trouve ce développement extraordinaire de la peau, qui caractérise leurs oreilles et leur nez, et forme leurs ailes. Les oreilles sont très-grandes chez toutes les espèces ; chez quelques-unes, elles sont même plus longues que le corps, et chez

d'autres elles sont quelquefois très-larges et se soudent en un seul pavillon fermé. Chez beaucoup d'espèces, le nez se couvre d'excroissances cutanées, qui donnent à ces animaux leur physionomie si originale. La peau des ailes, celle des oreilles et du nez, présentent, chez les chauves-souris, des particularités qui les distinguent de tous les autres ordres et qui expliquent tous leurs mouvements et leurs habitudes.

« De la forme des ailes dépendent la force du vol et la physionomie de ses mouvements. Sous ce rapport, les chauves-souris offrent presque autant de différences que les oiseaux : les espèces à ailes longues et étroites ont le vol rapide et agile de l'hirondelle ; celles qui ont des ailes courtes et larges rappellent les mouvements lourds de la poule. On peut déterminer assez rigoureusement la forme des ailes d'après les rapports qui existent entre la longueur du cinquième et du troisième doigts ou de toute l'aile. Le troisième doigt, le bras et l'avant-bras, donnent ensemble l'étendue de l'aile. La largeur de la membrane est à peu près égale à la longueur du cinquième doigt.

« Quiconque observera les chauves-souris à l'état libre, pourra se convaincre du rapport qui existe toujours entre la forme des ailes et la rapidité du vol. La noctule est, de nos chauves-souris, celle qui vole avec le plus de vitesse et le plus de facilité. On la voit quelquefois avant le coucher du soleil tourner autour de nos clochers, et décrire, en compagnie des hirondelles, des cercles rapides et hardis. C'est elle aussi qui a les ailes les plus étroites et les plus allongées : elles sont à peu près trois fois plus larges que longues. Toutes les espèces dont les membranes aliformes répondent à ce type volent haut, rapidement, sans efforts et font des courbes avec une si grande sûreté, qu'elles bravent la tempête et les orages. Leur aile décrit pendant le vol un petit angle aigu, et n'agit avec énergie que dans les crochets, les détours brusques que fait l'animal.

« Les vespertilions et les rhinolophes ont le vol le plus lourd ; aussi leurs ailes ont non-seulement peu d'étendue, mais sont plus larges que longues et décrivent pendant le vol un grand angle presque toujours obtus, ce qui rend ce vol lent et incertain. Ordinairement ces chauves-souris volent bas et en ligne droite, au-dessus des routes et des allées, sans jamais dévier brusquement de leur direction ; quelques espèces rasant presque le sol et la surface de l'eau.

« Il n'est pas difficile de distinguer les espèces, d'après l'élévation du vol, la manière dont ce vol

s'exécute et la taille de l'animal ; on ne peut non plus se tromper en concluant l'aptitude au vol de la structure des ailes. »

En général, le vol des chiroptères n'est pas soutenu, il n'est que momentanément ; il est produit par les mouvements continuels des bras. L'oiseau peut planer dans les airs ; la chauve-souris est impuissante à le faire, parce que ses os et son corps sont dépourvus de sacs aériens, et qu'elle ne possède ni pennes alaires, ni pennes caudales : il ne lui est donc pas donné de glisser sur l'air, sans mouvoir les ailes ; elle ne peut que voltiger à l'aide d'une série de battements de ces organes. Les muscles puissants de sa poitrine, son bas-ventre léger et petit, ses bras presque trois fois plus longs que le corps, et la membrane élastique étendue entre les bras, les mains et les doigts, rendent ce vol facile.

Pour étendre plus facilement leur membrane aliforme et s'envoler sans obstacles, tous les chiroptères se suspendent par les griffes des pattes postérieures, et la tête en bas, après quelque objet élevé. Avant de s'envoler, ils éloignent la tête de la poitrine, lèvent les bras, écartent les doigts, dressent la queue et l'éperon, quittent leur appui et commencent immédiatement à battre, sans interruption, l'air de leurs bras. La membrane caudale sert de gouvernail, mais elle rend bien moins de services que la queue de l'oiseau. La trajectoire que suit le chiroptère, dans son vol, est naturellement influencée par ces mouvements ; elle est *plissée*, pour emprunter l'expression si heureuse de Kolenati.

Les chiroptères s'envolent plus difficilement du soi ; ils y parviennent pourtant ; pour cela, ils commencent par étendre les bras et la membrane aliforme, ils se soulèvent ensuite un peu sur les jambes de derrière, sautent à plusieurs reprises en l'air et s'élèvent, enfin, en battant des ailes.

Dans les premiers moments, le vol des chiroptères est assez rapide ; mais il s'exécute toujours avec fatigue. L'on voit les chauves-souris s'interrompre et se suspendre fréquemment aux branches ou aux aspérités des bâtiments, pour se reposer. Aucune d'elles n'est capable de voler aussi longtemps qu'une hirondelle, et l'on n'en connaît point qui émigrent comme les oiseaux.

Leurs mains ne sont pas seulement des organes de vol ; elles servent aussi à la marche qui, sans être aussi difficile qu'on pourrait le croire, est cependant assez pénible. Pour marcher, l'animal place ses membres postérieurs sous le ventre,

soulève l'arrière-train et pousse, par un effort, tout le corps en avant ; dans cet acte, le carpe et la griffe du pouce servent seulement d'appui à la partie antérieure. Quelques espèces courent d'ailleurs aussi vite qu'un rat. Pour grimper, les chiroptères s'accrochent à l'aide des griffes aiguës du pouce, et font agir alternativement les deux pieds. Ils ne peuvent, ni en grim pant, ni en marchant, exécuter des mouvements aussi rapides qu'en volant. La station verticale leur est interdite par la situation et surtout par l'extrême faiblesse des membres postérieurs. Mais ces membres, qui sont trop débiles pour soutenir le corps dans une position verticale, ont cependant assez d'énergie pour tenir suspendu le même corps, non-seulement toute la journée, mais durant les quatre mois d'hivernation.

Les poils des chiroptères ont une structure très-remarquable. Ils ne sont ni complètement soyeux ni complètement duveteux. Chacun d'eux présente à la fois ces deux caractères : à la racine, il est mince et fragile ; plus haut, il s'épaissit et se contourne en pas de vis, puis il s'amincit, et les spirales deviennent moins distinctes ; plus haut enfin il grossit de nouveau pour s'amincir encore et finir en pointe. Le nombre des spirales varie de 500 à 1100. Il est facile de comprendre quel doit être l'effet d'une pareille-structure ; ces poils remplacent le duvet, en emmagasinant par leurs parties larges l'air échauffé au contact du corps, auquel ils conservent ainsi une température uniforme. Il est à remarquer, toutefois, que la structure des poils varie beaucoup suivant les espèces.

**Distribution géographique.** — Les contrées septentrionales de l'Europe ne possèdent que quelques rares espèces de chiroptères, ces contrées se trouvant à la limite du cercle de dispersion de ces animaux. Il en est tout autrement dans les pays méridionaux.

A mesure que l'on s'approche des zones chaudes, le nombre et la variété de chiroptères augmentent. Le sud est leur véritable patrie. En Italie, en Grèce et en Espagne, ils se trouvent déjà en très-grand nombre. Dans ces pays, on en voit le soir, non pas des centaines, mais des milliers, sillonner l'air dans tous les sens. De chaque maison, de chaque ruine, de chaque fente il en sort des quantités si considérables que, pendant le crépuscule, déjà tout l'horizon en est littéralement couvert ; on dirait une armée se disposant à envahir le pays. Dans les contrées chaudes, leur nombre est vraiment fabuleux. Rien n'est plus

agréable et n'est plus intéressant que de passer une soirée aux portes d'une des grandes villes de l'Orient ou des Indes : des bandes de chauves-souris, que le crépuscule vient animer, s'y montrent en telle quantité qu'il devient bientôt impossible d'évaluer leur nombre. On ne voit plus de toute part que des masses noires se mouvant dans l'air. Partout la vie, partout le mouvement : au milieu des arbres, des jardins et des bosquets, sur les champs, dans les rues, dans les cours, dans les chambres, partout on voit voler des chauves-souris. Elles arrivent par centaines et des centaines disparaissent d'un autre côté ; on est continuellement entouré de leurs bandes voltigeantes.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Tous les chiroptères sont nocturnes ; ils n'apparaissent presque tous que vers le crépuscule du soir, et se retirent dans leurs trous longtemps avant le lever du soleil ; quelques espèces sortent déjà vers 3 ou 4 heures de l'après-midi, et voltigent dans tous les sens, malgré la lumière éblouissante du soleil. Chaque espèce a ses domaines particuliers : il faut des forêts à celle-ci ; des jardins fruitiers à celle-là ; des allées, des routes et des rues à telle autre ; il en est qu'on ne rencontre qu'à la surface des eaux stagnantes ou des rivières qui coulent lentement, etc. ; on les rencontre rarement en pleine campagne, attendu qu'ils n'y trouveraient qu'une nourriture insuffisante. Dans les belles contrées du sud, on les voit cependant voler au-dessus des rivières et des champs de maïs, où abondent des insectes, dont ils font leur proie. Ordinairement ils ne sortent pas d'un rayon de plus de cinq cents mètres. Les grandes espèces s'éloignent jusqu'à une demi-lieue, on prétend même que les roussettes des contrées du Sud peuvent faire des voyages de plusieurs lieues.

Nous avons déjà dit que les chiroptères, lorsqu'ils sont fatigués, se suspendent par les pattes de derrière et se reposent pendant quelque temps avant de continuer leur vol. Les différentes espèces semblent, pour ainsi dire, se relayer ; car celles qui apparaissent le plus tôt, se retirent vers le crépuscule ; d'autres ne sortent de leurs cachettes que quelques heures avant l'aurore ; d'autres, enfin, ne voltigent que pendant les heures du milieu de la nuit.

Durant le jour, les chiroptères sont retirés dans toute espèce de coins et de trous qui peuvent offrir les arbres vermoulus, les maisons abandonnées, les fentes de rochers ; dans les pays méridionaux, certaines espèces se

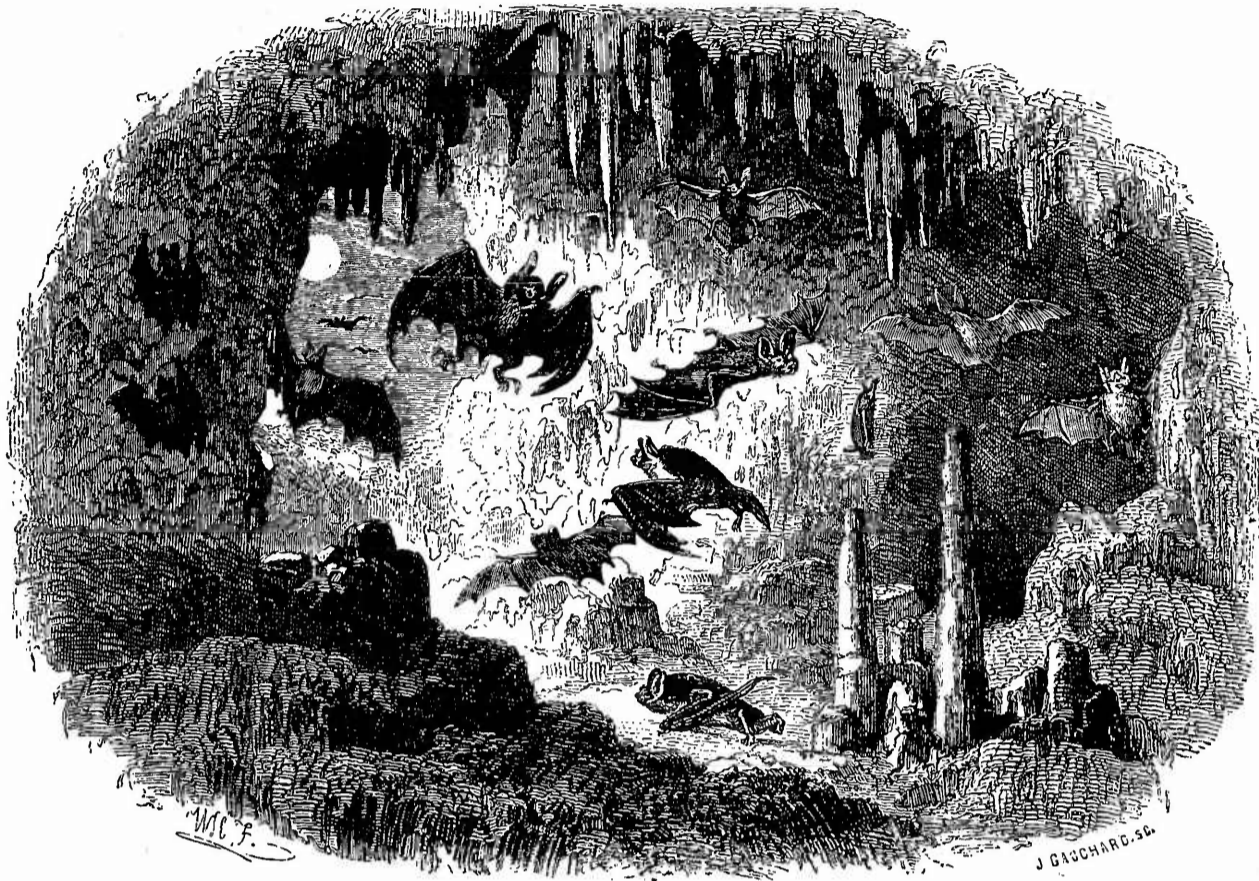


Fig. 97. La Grotte des chauves-souris.

suspendent aux branches des arbres, dès que ceux-ci sont couverts de feuilles ; mais le plus grand nombre habitent les carrières, les aqueducs, les arches des ponts, les monuments en ruines, les masures, les faites des clochers, les cabanes abandonnées des bûcherons, etc. Ils recherchent surtout les lieux dans lesquels on ne les dérange pas souvent. Dans l'Amérique du Sud, et quelquefois dans nos pays, ils se réfugient sous l'écorce des arbres ; très-souvent aussi ils se suspendent dans nos cheminées, d'où l'opinion peu fondée, si fréquemment émise par le vulgaire : que les chauves-souris recherchent le lard et les autres viandes fumées. Elles ne sont pas difficiles sur le choix de leurs cachettes ; il leur suffit de trouver un abri sec, chaud, couvert au-dessus et, autant que possible, complètement vertical.

Mais c'est surtout dans ces grottes naturelles, vastes et profondes, dont l'homme a fait ses premières habitations, que les petites espèces vont chercher un refuge. Nous possédons en Europe plusieurs de ces retraites, parmi lesquelles, la *Grotte des chauves-souris* (fig. 97) que l'on trouve à deux kilomètres de Châteaudouble, dans le Var, mérite d'être connue.

Cette grotte, ou plutôt ces grottes, — car il y en a deux bien distinctes, mais successives, — sont à mi-côte d'une colline surmontée d'immenses ro-

chers étagés et taillés à pic. La première, d'accès facile, ayant une ouverture fort semblable à une grande porte cochère qui aurait été pratiquée dans le roc, est assez spacieuse, assez régulière et a 6 pieds (1<sup>m</sup>,95) environ de hauteur, sur 20 (6<sup>m</sup>,50) de largeur, et 40 (13<sup>m</sup>,00) de longueur ; elle a, du reste, une certaine régularité. On y trouve çà et là des débris de stalactites qui descendaient de la voûte, où l'on aperçoit encore de nombreuses cassures. La plupart de ces stalactites arrivaient même jusqu'au sol et formaient ainsi des espèces de colonnes très-brillantes, quelques-unes assez épaisses, s'il faut en juger par les diverses empreintes que l'on rencontre sur le sol. Les parois sont recouvertes, sur la plus grande partie de leur surface, d'un enduit brillant, de même nature que les stalactites, formés sans aucun doute par l'eau qui suinte presque toute l'année de la voûte.

Cette première partie de la caverne se rétrécit à son extrémité, où s'ouvre un passage d'un accès assez difficile, très-humide, couvert de boue, qui conduit à la vraie Grotte des chauves-souris. Celle-ci, élevée à 3 mètres, au moins, au-dessus du sol de la précédente, en est ainsi séparée par une espèce de couloir de 8 à 10 mètres de longueur, qui va en montant. Elle est extrêmement fraîche et très-humide, et d'une forme à peu près ronde. La voûte en est très-élevée et très-

unie; elle est au moins à 8 mètres au-dessus de la couche de guano, ou excréments des chauves-souris, qui recouvre le sol. Cette couche, dont la profondeur a été sondée par ceux qui se sont faits adjudicataires du guano, a au moins 2 mètres d'épaisseur. On y trouve même des débris de divers animaux qui n'existent plus aujourd'hui. M. Pannescorce, agent voyer du département, possède plusieurs de ces débris dans son cabinet; il y a aussi trouvé quelques ossements humains assez bien conservés. Les parois de la grotte sont littéralement tapissées de milliers de chauves-souris, dont quelques-unes ont une taille assez grande; ni les cris ni le bruit ne les font détacher; mais, le soir venu, elles en sortent pour aller chercher leur nourriture dans les campagnes. Dans cette grotte, se trouvent, l'un à droite, l'autre à gauche, deux grands enfoncements, qui peuvent avoir 3 mètres de profondeur et 4 mètres de hauteur; leurs parois sont tapissées, ainsi que celles de toute la grotte, de concrétions stalagmitiques. Il tombe constamment çà et là, même par les temps les plus secs, des gouttes d'eau qui rendent le sol très-humide, et détrempe le guano qui se trouve dans les points les plus bas du sol. La première grotte est connue depuis fort longtemps, mais la seconde n'a guère été visitée que depuis peu. Le guano qu'elle contient est très-bon; seulement il est d'une extraction si difficile et si coûteuse, que ceux qui s'en sont rendus adjudicataires au prix de 400 francs, y ont à peu près renoncé.

Depuis combien d'années cette grotte sert-elle de refuge aux chauves-souris? Il est, certes, difficile de le dire, mais la couche profonde d'excréments qui s'y est produite, laisse à penser qu'elles ont dû en prendre possession peu de temps après que l'homme en eut fait l'abandon pour se créer d'autres demeures.

Tous les chiroptères sont sociables, mais à des degrés différents. Certaines espèces ont de l'aversion les unes pour les autres et se dévorent. Les phyllostomes, par exemple, attaquent les oreillards pour sucer leur sang; ceux-ci, de leur côté, mangent les phyllostomes. En agissant ainsi, ils se montrent, comme le fait très-judicieusement observer Kolenati, plus intelligents que les hommes, qui se laissent exploiter par les vampires de leur espèce, sans chercher à les empêcher de nuire.

Les chiroptères se nourrissent de fruits, d'insectes, quelquefois aussi de vertébrés et de sang qu'ils sucent à des animaux plus grands. Les espèces européennes, les chauves-souris propre-

ment dites, ne mangent que des insectes, et principalement des papillons nocturnes, des scarabées, des mouches, des cousins; le matin, on trouve souvent, sous les arbres, les débris des espèces qu'ils ont dévorées. Leur faim est insatiable; les plus grandes mangent facilement une douzaine de hannetons, les petites une soixantaine de mouches, sans être rassasiées. Lorsqu'elles ont attrapé un grand insecte, elles l'appuient contre la poitrine et le mangent lentement; quant aux petits, elles les avalent tout d'une pièce, après les avoir légèrement broyés. Plus elles sont actives, plus elles mangent: sous ce rapport, elles sont pour nous des animaux excessivement utiles, qui méritent la plus grande protection. Il n'en est plus de même des vampires qui deviennent souvent très-nuisibles, ou des chiroptères frugivores, qui ravagent souvent des plantations entières et font de grands dégâts dans les vignobles.

Heuglin a fait la curieuse observation que les chauves-souris africaines suivent les troupeaux pour chercher leur nourriture. « Dans les pays des Bogos, dit-il, on élève beaucoup de bestiaux, et les troupeaux ne rentrent souvent pas pendant plusieurs mois, lorsqu'ils trouvent dans des contrées lointaines de bons pâturages et des eaux potables en abondance. A notre arrivée à Keeren, tous les troupeaux étaient dans les régions basses du Barcah, où les avaient suivis les quantités innombrables d'insectes qui les accompagnent partout; les chauves-souris étaient très-rares dans le pays. Vers la fin de la saison des pluies tous les troupeaux appartenant aux Bogos de Keeren se réunirent autour des habitations, et avec eux apparurent les chauves-souris insectivores; après le départ du dernier troupeau toutes ces chauves-souris avaient disparu. Dans la nuit du 30 septembre au 1<sup>er</sup> octobre, nous avons établi notre campement sur un plateau, à trois lieues de Keeren, dans le voisinage d'un lieu où l'on parque des bestiaux. Comme ces troupeaux se trouvaient dans le moment sur une autre partie de la montagne, nous ne vîmes que deux ou trois chauves-souris. Le lendemain, les troupeaux revinrent au pacage, et, dès le même soir, le nombre des chauves-souris avait considérablement augmenté. Il s'agirait maintenant de savoir si elles changent réellement de séjour, ou si elles se contentent d'aller chasser au loin les mouches qui suivent les troupeaux. Je crois qu'elles changent positivement de canton, car elles apparaissent de si bonne heure, le soir, qu'il leur serait impossible de se trouver sur place, à moins de

faire des voyages de plusieurs lieues en plein jour, et jamais je n'ai aperçu de chauves-souris avant le crépuscule. »

Dans mes premiers voyages en Afrique, je n'ai pas fait grandement attention aux chauves-souris; mais dans les excursions que j'ai faites, ces dernières années, dans les pays mêmes que Heuglin a visités, j'ai pu confirmer toutes ses observations. Je crois donc qu'il est très-possible qu'un assez grand nombre de chiroptères fassent des migrations; mais dans des limites plus restreintes que les oiseaux. On sait, depuis longtemps, que nos chauves-souris quittent quelquefois les hauteurs pour les vallées, ou réciproquement, et qu'en hiver elles gagnent des contrées plus méridionales. Ce sont là plutôt des déplacements exceptionnels, déterminés par des conditions d'alimentation, ou de température, que de vraies migrations: malheureusement nos connaissances sur ce sujet sont très-bornées.

La digestion des chiroptères se fait très-rapidement; aussi, de grands tas d'excréments, d'une odeur si pénétrante que des bâtiments entiers en sont infectés, s'amassent-ils bientôt dans les trous qu'ils fréquentent. La manière dont ces animaux se vident est très-curieuse. On peut s'en rendre compte en voyant une chauve-souris suspendue par ses pattes de derrière, cependant il faut avoir été témoin du fait pour s'en faire une idée exacte. Pour évacuer ses excréments, l'animal est obligé de se placer dans une position verticale. Il se sert d'une de ses pattes postérieures pour pousser contre l'objet qui l'abrite et faire balancer son corps; lorsque les oscillations sont assez grandes, il s'accroche avec la griffe du pouce après son soutien ou après la membrane d'une chauve-souris voisine, et se trouve alors dans la position convenable pour se vider.

La chaleur est une condition essentielle au bien-être de tous les chiroptères. Dans les zones froides, on ne trouve pas de chauves-souris, et dans nos régions tempérées, elles sont loin d'être aussi nombreuses que dans les contrées méridionales. Le vent et la pluie suffisent pour retenir dans leur coin la plupart des espèces. D'autres se hasardent bien à sortir de leur cachette par les soirées un peu froides; mais elles s'empressent d'y rentrer le plus tôt possible. Lorsqu'il fait beaucoup de vent, il n'y a que les espèces à ailes étroites qui puissent sortir, parce qu'elles résistent mieux au vent. En été, les chauves-souris retournent régulièrement dans le même trou; si on les y dérange, elles l'abandonnent pour un temps assez long, quelquefois pour toujours.

A l'arrivée de l'hiver, toutes les chauves-souris tombent dans un sommeil léthargique plus ou moins profond. Chaque espèce cherche dans les grottes, les caves, sous les toits, contre les poutres qui sont au voisinage des cheminées, un abri contre l'intempérie des saisons. On trouve fréquemment ces animaux agglomérés par centaines, et suspendus par les pattes de derrière. Ces agglomérations sont souvent formées d'espèces voisines et vivant en bonne intelligence. Les espèces qui se font ordinairement la guerre hivernent rarement ensemble.

La température du sang, qui est normalement, chez les chiroptères, de 24°,75 Réaumur, descend souvent jusqu'à quatre et même jusqu'à un degré. Dans ces circonstances, ces animaux tombent dans une espèce de torpeur et s'engourdissent. Mais si la température ambiante s'abaisse au point que le sang ne puisse plus résister à la congélation, ils s'éveillent et se donnent du mouvement. Cependant ils gèlent quelquefois, comme on l'observe surtout sur les chauves-souris captives, qu'on expose à de très-basses températures. Aussi longtemps que le froid persiste, elles restent suspendues et immobiles; par les chaudes journées d'hiver elles remuent, quelques espèces volent même pendant cette saison, lorsque le temps est au dégel. Quand elles commencent à s'éveiller, la température de leur sang s'élève plus rapidement que celle de l'air ambiant. L'état de torpeur varie d'intensité avec la rigueur de la saison, et n'est pas le même chez les divers chiroptères. Quelques-uns seulement dorment d'une manière continue; les grandes espèces, plus longtemps que les petites. L'époque de l'apparition des chauves-souris, au printemps, varie considérablement; celles de petite taille se montrent les premières.

Quelques semaines après leur réveil, les chiroptères s'accouplent. Le mâle et la femelle se séparent bientôt après. Mais, tandis que les femelles se réunissent entre elles pour habiter des trous communs, les mâles vivent isolés et, même, se retirent souvent dans des contrées fort éloignées. Mon père, qui a observé ces faits, a constaté qu'aucun mâle ne pénètre dans le gynécée. Sur des douzaines de chauves-souris qu'il a vues ainsi réunies, il n'a trouvé que des femelles en état de gestation et pas un seul mâle. Kaup et beaucoup d'autres naturalistes ont depuis confirmé ces faits.

La gestation ne dure que cinq ou six semaines, ainsi qu'on a pu s'en assurer sur des individus captifs. Les petits, en naissant, sont relativement

forts, mais ils ont le corps entièrement nu, les oreilles closes et les yeux fermés. Malgré cette espèce d'infirmité originelle, ils s'accrochent à leur mère, et s'attachent immédiatement au sein. Mais quelques jours suffisent pour que leur corps se couvre de poils, et que leurs oreilles s'ouvrent, tandis que ce n'est que vers le dixième jour qu'ils commencent à voir.

Tous les chiroptères volent en emportant leurs petits avec eux, et cela pendant assez longtemps : ils les emportent même lorsque ces jeunes êtres savent déjà assez bien voler et quittent par instants le sein de la mère. J'ai souvent observé ce fait sur des chauves-souris que j'ai trouvées suspendues aux arbres, dans les forêts vierges de l'Afrique. Les petits atteignent tout leur développement en cinq ou six semaines.

Il est très-probable, qu'à l'état de liberté, les femelles mettent bas dans l'abri commun qu'elles habitent pendant la gestation, ne serait-ce que pour se soigner et se chauffer réciproquement. Dès que les petits peuvent voler, les mâles entrent de nouveau en rapport avec elles.

Un fœtus de chauve-souris, assez développé pour qu'on puisse distinguer les membres, sans apercevoir encore la membrane aliforme, a une physionomie des plus curieuses; il offre la plus grande ressemblance avec un fœtus humain. Ses membres postérieurs, son museau allongé, sont les seuls caractères qui trahissent l'animal : quant à la forme générale de son corps, à son cou très-court, placé sur un thorax volumineux, à sa large poitrine, à la forme des omoplates et surtout à celle des pieds de devant, qui ont l'air de mains à moitié développées, tout cela rappelle le fœtus humain dans ses premiers états de développement.

**Fonctions.** — Les sens des chiroptères sont très-parfaits, quoique inégalement développés chez les diverses espèces. Quelques-uns de leurs organes se distinguent par des excroissances et des appendices très-curieux.

Le goût est certainement le moins parfait de leurs sens; cependant la structure de leur langue, leurs lèvres molles, et les nerfs nombreux qui y aboutissent, prouvent qu'il est loin d'être émoussé. Des expériences directes ont d'ailleurs prouvé que ce sens est assez délicat. Lorsqu'on introduit dans la bouche d'une chauve-souris endormie, même à demi engourdie, une goutte d'eau, elle l'avale sans hésiter; si l'on veut, au contraire, lui faire avaler de l'alcool, de l'encre, ou quelque autre liquide de mauvais goût, elle refuse de le prendre.

La vue est tout aussi peu développée que le goût. Les yeux sont même grands par rapport à la taille, et la pupille a la faculté de se dilater considérablement. Cependant les yeux peuvent manquer chez certaines espèces, sans que rien paraisse suppléer à ce sens. On a souvent cherché à aveugler les chauves-souris en collant un morceau de taffetas d'Angleterre sur les yeux; cette cécité artificielle ne les empêche pas de voler dans une chambre close, aussi bien que s'ils y voyaient, et d'éviter tous les obstacles, par exemple des fils tendus et se croisant de mille façons.

Toutes les observations paraissent démontrer que le toucher, chez les chauves-souris, réside surtout dans la membrane aliforme; mais l'odorat et l'ouïe sont chez elles les plus développés de tous les sens, et bien supérieurs à la vue, au goût et au toucher.

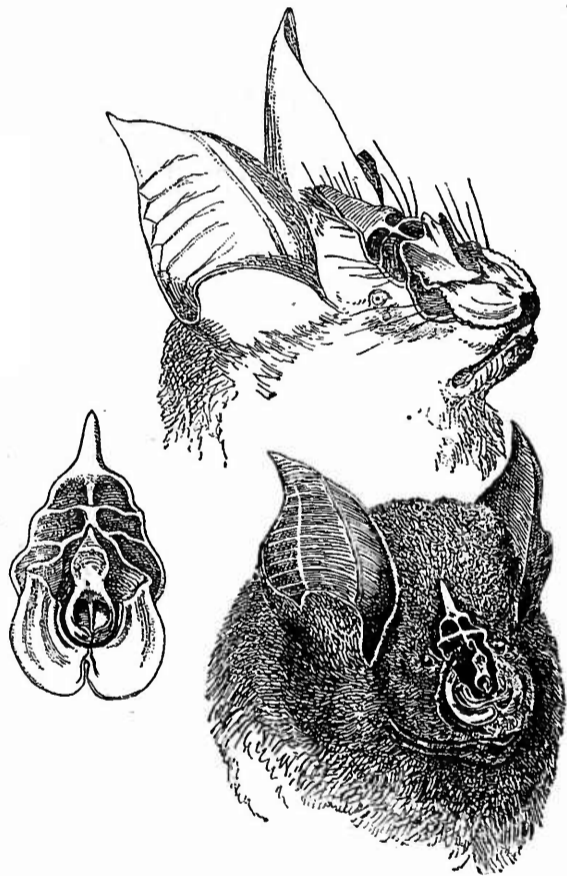


Fig. 98. Nez de Chauve-souris (Rhinolophes).

Le nez des chauves-souris, particulièrement des phyllostomatées (*fig. 98*), est un organe essentiellement parfait. Non-seulement les narines s'ouvrent largement et se ferment à l'aide de muscles spéciaux, mais, souvent aussi, l'organe est muni d'appendices très-développés qui servent à exalter l'odorat.

L'oreille (*fig. 99*), chez le plus grand nombre, offre une structure analogue : elle est formée d'un pavillon très-grand et très-mobile, s'étendant quelquefois jusqu'aux coins de la bouche, et présente des lobes particuliers. De plus,



une espèce de grand couvercle, très-mobile et de formes très-variées, permet à l'animal de la fermer lorsqu'il ne peut supporter un son produit

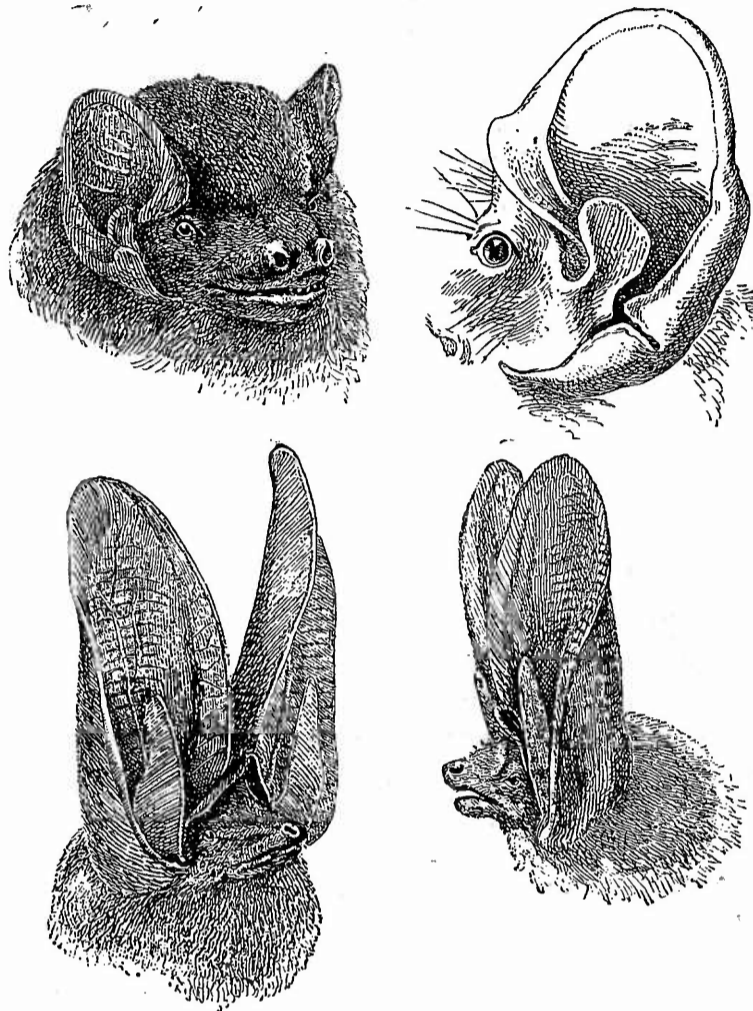


Fig. 99. Oreilles de Chauve-souris (Noctule et Oreillard).

dans le milieu où il se trouve; ce même appendice a encore pour fonction, ce qui est autrement important, de recueillir le plus léger bruit. Il est hors de doute que la chauve-souris, grâce à l'organisation de son oreille externe, entend de loin le bourdonnement des insectes, et est guidée, dans son vol, par son ouïe perçante. Lorsqu'on leur coupe ces appendices, les chauve-souris sont comme étourdies et se heurtent contre le plus léger obstacle.

Les facultés intellectuelles des chiroptères sont plus développées que ne pourrait le faire supposer leur ingrate physionomie. Leur cerveau est grand et couvert de circonvolutions, ce qui indique déjà une intelligence assez développée. Tous se distinguent par une assez bonne mémoire, quelques-uns même par une espèce de réflexion. Nous avons dit qu'ils reviennent constamment au même endroit pour se reposer, et qu'ils choisissent toujours les lieux les plus convenables pour leur hibernation; ceci semble démontrer qu'ils sont plus intelligents qu'ils ne le paraissent. Ils reconnaissent parfaitement leurs ennemis et emploient toutes sortes

de ruses pour leur échapper; d'un autre côté, ils savent très-bien s'y prendre pour s'emparer des petits animaux dont ils se nourrissent. Kolenati raconte qu'une chauve-souris qui se livrait à la chasse aux insectes, dans une allée de tilleuls, épargnait un papillon femelle, parce qu'elle avait remarqué que cette femelle attirait un grand nombre de papillons mâles, dont elle pouvait faire autant de proies.

**Captivité.** — Beaucoup de personnes ont acquis la preuve que ces animaux s'appriivoient facilement, et s'attachent même beaucoup à leur maître. Quelques observateurs ont réussi à leur faire prendre la nourriture dans leur main ou dans un verre. Mon frère avait apprivoisé un oreillard qui le suivait de chambre en chambre. Lorsqu'il lui présentait une mouche, il venait immédiatement se poser sur sa main pour la manger.

White, l'aimable naturaliste de Selborne, raconte ainsi le plaisir qu'il eut à observer un de ces mammifères privés.

« Je m'amusai beaucoup des faits et gestes d'une chauve-souris apprivoisée, qui enlevait les mouches sur la main qui les lui présentait. Lorsqu'on lui donnait quelque chose à manger, elle ramenait ses ailes devant sa bouche, planant et voletant la tête cachée, à la façon des oiseaux de proie qui se repaissent. Son adresse à raser les ailes des mouches qu'elle rejetait constamment était digne d'observation et me divertissait fort... Tandis que je regardais ce merveilleux quadrupède, plusieurs fois il se posa sur le plancher et réfuta, en s'enlevant avec aisance, l'opinion qui veut que la chauve-souris tombée sur une surface plane soit incapable de prendre l'essor. Celle-ci courait plus vite que je ne l'aurais supposé, mais de la façon la plus grotesque et la plus ridicule. »

Les grands chiroptères sont assez plaisants en captivité; ils se familiarisent très-vite et sont très-intelligents. Lorsqu'on fixe un papillon à un hameçon, pour les attraper, ils s'approchent, examinent l'insecte, mais à la vue du fil auquel l'hameçon est attaché, ils s'éloignent sans toucher à l'appât, même lorsque la faim les presse.

**Usages et produits.** — Les services que la plupart des espèces de cet ordre rendent à l'homme, dépassent de beaucoup les dommages qu'elles lui font directement. C'est justement vers le soir, lorsque l'atmosphère est remplie d'insectes nuisibles, que la chauve-souris se joint à l'hirondelle, à l'engoulevent, au souslik et à la musaraigne pour faire la guerre à ces légions dangereuses, au milieu desquelles elle apporte l'extermination, tant est grande l'activité qu'elle

met à les chasser, pour satisfaire cette voracité extraordinaire qui est commune à toutes les espèces. Quiconque réfléchira aux services que, sous ce rapport, les chiroptères nous rendent, reconnaîtra qu'on a grand tort de les tuer, comme on le fait si souvent, sous prétexte que ce sont des animaux dont la vue déplaît.

« Il est vrai, comme le dit Tschudi (1), que l'odeur de musc qu'ils exhalent, que la peau mince et huileuse de leurs ailes, leur fourrure fauve, leurs cris et leurs glapissements, leur petite queue et leurs ongles n'ont rien de bien attrayant; mais nous devrions néanmoins les laisser continuer paisiblement à nous rendre de bons et grands services. Les préjugés populaires en ont fait, de même que des crapauds, des salamandres et des couleuvres, des animaux venimeux. Ils ne le sont pas plus que ces êtres inoffensifs. Les hermines, les putois, les martes, les chats et surtout les chouettes, leurs ennemis mortels, les pourchassent déjà assez, pour que leur multiplication excessive ne puisse devenir nuisible à l'homme, lors même qu'il les laisserait tranquilles. » Il serait donc à désirer qu'on les apprécât mieux qu'on ne le fait et que l'on cessât de les persécuter.

L'on a quelquefois prétendu que les chauves-souris éprouvent un plaisir particulier à voler sur les cheveux des femmes, mais c'est là une ridicule invention, produite par des gens qui n'ont jamais étudié les mœurs de ces animaux : quant à l'espèce de répugnance exagérée qu'elles inspirent à certaines personnes et surtout aux dames, nous n'avons pas à l'expliquer, et nous croyons qu'elle ne suffit pas pour justifier les persécutions

qu'on exerce contre de si utiles animaux. Comme nous l'avons déjà dit, les chauves-souris de nos contrées nous rendent des services, et les espèces nuisibles exotiques ne doivent pas nous indisposer contre elles. D'ailleurs, ces espèces mêmes ne sont pas aussi malfaisantes qu'on le croit. Les observations les plus récentes et les plus dignes de confiance, établissent que les vampires ne tuent ni l'homme, ni les grands animaux, même lorsqu'ils sucent leur sang plusieurs nuits de suite. Quant aux chiroptères frugivores, ils vivent dans des contrées où la nature a largement pourvu à tous leurs besoins, et leurs dégâts, s'ils en commettent, ne se font sentir que dans les jardins, où il est d'ailleurs facile de protéger les fruits par des filets. Nous pouvons donc considérer l'ordre des chiroptères comme l'un des plus utiles de la grande famille des êtres animés.

**Distribution géologique.** — On ne connaît qu'un très-petit nombre de chiroptères fossiles; on a trouvé des poils de chauves-souris dans l'ambre et quelques os fossiles dans des carrières.

Ces ossements, rencontrés dans les terrains de l'Allemagne, de la France et de l'Angleterre, ne diffèrent que fort peu, si même ils diffèrent, de ceux des espèces qui vivent actuellement.

Le nombre des chiroptères actuellement vivants est très-considérable. L'on compte environ deux cent cinquante espèces bien déterminées, dont trente appartiennent à l'Europe. La plus grande variété de formes règne parmi ces animaux et rend leur classification difficile. Nous nous contenterons d'étudier les espèces les plus remarquables.

## LES CYNOPTÈRES — *CYNOPTERI*.

*Die Fruchtfresser.*

Cette famille est constituée par les chiroptères frugivores, et repose uniquement sur le genre suivant.

### LES ROUSSETTES — *PTEROPUS*.

*Die Flughunde, The Goblins or Roussettes.*

**Considérations historiques.** — S'il est vrai, comme tout semble l'indiquer, que, par le nom de *chauves-souris* ou *chiroptères*, les anciens aient particulièrement désigné les roussettes, l'on peut

dire que ces animaux ont attiré l'attention de l'homme dès les temps les plus reculés.

« Puisque Aristote, dit de Blainville (1), a parlé des chauves-souris, on peut déjà en conclure que depuis deux mille ans, au moins, ces animaux sont connus d'une manière positive; mais avant ce célèbre philosophe en a-t-il été question? C'est ce qu'il est aisé de démontrer.

« D'abord les lois de Moïse mettent au nombre

(1) Blainville, *Ostéographie ou Description iconographique des mammifères*. Paris, 1839-1864, t. I, G. *Chéiroptères*, p. 86.

(1) Tschudi, *les Alpes*, p. 158.

des animaux impurs, et dont les Israélites ne pouvaient se nourrir, les chauves-souris, désignées par le mot hébreu *ataleph*, et il n'est pas douteux qu'il ne faille entendre par là les roussettes, que Strabon nous apprend se trouver en grand nombre dans les environs d'une ville de la Babylonie, voisine de la Mésopotamie, et servir à la nourriture des habitants. L'on trouve encore dans plusieurs de nos livres sacrés, les plus anciens, des passages et des comparaisons reposant sur quelques particularités de mœurs et d'habitudes de ces singuliers animaux.

« Pilpaï, ou l'auteur original des *fables d'Ésope*, paraît n'avoir jamais mis en action un animal de cette famille; cependant on trouve dans le recueil attribué à celui-ci un apologue dans lequel une chauve-souris entre en société avec le canard et le buisson, et cela même avec assez peu de sel, comme on l'a déjà fait observer. Mais le même animal a été plus heureusement mis en scène dans cette autre fable, où la chauve-souris, tirant profit de sa nature énigmatique, se donne alternativement comme souris ou comme oiseau, montrant à l'appui son poil ou ses ailes, suivant ce qu'elle a besoin de paraître être pour sauver sa vie menacée par une belette; ennemie de l'un ou de l'autre de ces deux genres d'animaux; conduite que notre bon La Fontaine a proclamée digne du sage, disant suivant les gens : vive le Roi ou vive la Ligue !

« Homère est l'auteur grec le plus ancien qui ait parlé des chauves-souris dans deux endroits de l'*Odyssée* : d'abord dans le quinzième livre, où il est question du Nyctéris, à l'occasion d'une comparaison; et ensuite dans le vingt-quatrième livre, quand il compare les cris des ombres des prétendants à la main de Pénélope, conduits dans les enfers par Mercure, aux cris aigus des chauves-souris retirées dans les anfractuosités profondes d'un rocher élevé, lorsqu'une d'elles tombe au milieu de ses compagnes, avec lesquelles elle ne forme qu'un seul bloc.

« Mais ce dernier chant de l'*Odyssée* remonte-t-il certainement au temps d'Homère ?

« Il ne peut y avoir de doute sur le passage d'Hérodote (1), où il raconte qu'en Asie de grandes chauves-souris incommodent beaucoup les hommes qui vont recueillir la casse dans les marais, au point qu'ils sont obligés de se couvrir de cuir le corps et le visage pour se garantir de leurs morsures. Mais n'était-ce pas un conte fait à plaisir pour vendre plus cher la casse comme

marchandise? On peut cependant admettre que, plus tard, lors de l'expédition d'Alexandre dans l'Inde, les Grecs eurent l'occasion de voir des roussettes; aussi dans la lettre, apocryphe, il est vrai, de ce conquérant à Olympias, sa mère, trouve-t-on rapporté que dans l'Inde existent des chauves-souris grandes comme des pigeons, ce qui a été recueilli, comme on le pense bien, par l'auteur des *Merveilles de l'Inde*, composées dans le moyen âge.

« Les anciens Égyptiens nous ont laissé également des preuves qu'ils avaient observé communément les chauves-souris. On trouve, en effet, rapporté dans Horus (1), que, dans leurs écritures hiéroglyphiques, ils représentaient un de ces animaux pour indiquer une femme allaitant et nourrissant son enfant. Le même auteur ajoute que ces peuples regardaient les chauves-souris comme le type d'un homme insensé et étourdi, parce qu'elle vole, quoiqu'elle soit dépourvue de plumes.

« Les mythographes grecs ont également fait entrer, dans quelques-uns de leurs mythes, les animaux de cet ordre; par exemple dans la fable rapportée par Ovide (2), des filles de Minée ou de Minyas, que Mercure changea en chauves-souris en les touchant de son caducée, pour avoir négligé de célébrer la fête de Bacchus, tant elles étaient appliquées au travail; d'où les noms de ces filles, Leucippe, Arsippe et Alcithoé, ont été employés, dans ces derniers temps, pour désigner des espèces de chauves-souris.

« Malgré cela, les anciens Grecs ne paraissent nous avoir laissé aucun monument qui représente naturellement un animal de cette famille, à moins de supposer que l'image qu'ils ont quelquefois donnée des harpies n'ait été tirée de la chauve-souris, dans ce qu'elle a d'approchant de la réalité; mais c'est ce qui ne semble cependant pas avoir eu jamais lieu. En effet, les artistes ont presque toujours représenté ces êtres fantastiques avec un visage de femme, des pattes d'oiseaux terminées par des ongles crochus, et des ailes d'oiseaux de proie, ou, plus rarement, avec des sortes d'ailes, et les mains, les pieds et la tête d'homme, à laquelle ils donnaient seulement des oreilles d'ours.

« Toutefois, je dois dire que M. J. Berger de Xivrey (3) a accepté l'opinion admise par plusieurs zoologistes, et entre autres par M. E. Geoffroy-Saint-

(1) Horus, *Hiéroglyph.*, 2, 53.

(2) Ovide, *Métam.*, IX.

(3) J. Berger de Xivrey, *Traditions littéraires*. Paris, 1836, p. 146.

(1) Hérodote, livre III.

Hilaire (1), que les harpies signalées par Hésiode et mises en scène par Virgile, pourraient bien être des chauves-souris ; parce que, dit-il, la double tradition de chien et d'oiseau s'applique parfaitement à la double nature des chauves-souris, et ce qui achève, suivant M. J. Berger de Xivrey, de rendre ce rapport tout à fait palpable, c'est la superstition du moyen âge, même des modernes, au sujet des vampires, dont l'existence fantastique paraît avoir sa source réelle dans la terreur causée parla roussette. Mais si les anciens Grecs n'ont pas laissé de traces artistiques sur les chauves-souris, il n'en est pas de même chez les Égyptiens. M. Rosellini (2) a donné la copie de trois dessins coloriés qu'il a trouvés dans les tombeaux de Beni Hassan. Celui d'un capitaine nommé Ne-yothph, sous le roi Osortasen II, tombeau qu'il fait remonter à l'époque des rois pasteurs, vers le commencement de la dix-septième dynastie diospolitaine, dans le vingt et unième siècle avant l'ère chrétienne. Il les rapporte sans aucun doute (3) au *Pteropus aegyptiacus*, ressemblant par la forme et la couleur à ceux qui existent encore aujourd'hui, en si grande abondance, dans les catacombes de Thèbes. Cela est probable, sans doute, car la forme de la tête et l'absence de membranes interfémorales ne peuvent appartenir qu'à une roussette, et les figures représentent une queue fort courte, au moins dans l'une, comme dans la roussette d'Égypte ; mais il faut convenir que ces figures ne donnent que quatre doigts aux ailes, et ne montrent pas de doigt indicateur complet et onguiculé. Il est vrai qu'elles sont assez grossières. Les figures 4 et 6 ont un nom égyptien que M. Rosellini interprète, l'un par *Taki*, et l'autre par *Setasemu*, qui n'ont aucun rapport avec le mot *kallou* employé dans le *Lévitique* (4).

« Mais quoique les anciens Égyptiens aient ainsi fait entrer dans les peintures de leurs tombeaux (M. Rosellini ne nous dit pas dans quel but ou à quel sujet) les grandes chauves-souris qui se trouvent encore aujourd'hui communes en Égypte, et malgré même que le prophète Isaïe ait prédit quelque part que l'homme se fera des idoles de son argent, des images de son or, afin d'adorer les taupes et les vespertilions, on ne voit cité dans aucun auteur que les Égyptiens aient

jamais rangé ces animaux au nombre de ceux qu'ils considéraient comme sacrés ; aussi ne paraît-on pas en avoir rencontré à l'état de momie.

« Les Hindous, de leur côté, ont pour les roussettes un grand respect et semblent les considérer comme des êtres sacrés. Un soir, Hügel, en traversant les rues de Nurpur, vit voler au-dessus de sa tête un animal, auquel il tira un coup de fusil : une chauve-souris de la grandeur d'une fouine tomba à ses pieds. Immédiatement les gens s'amassèrent autour de lui et poussèrent des cris de fureur, en lui montrant l'animal blessé. Il se garantit de la foule en appuyant le dos contre un mur et en avançant son fusil, mais, pour calmer la populace, il fut obligé de dire qu'il avait cru tirer sur un hibou. »

De tout temps, enfin, les roussettes, à cause de leur grande taille, ont été considérées comme des monstres.

« Les anciens, dit Buffon, connaissaient imparfaitement ces quadrupèdes ailés, qui sont des espèces de monstres, et il est vraisemblable que c'est d'après ces modèles bizarres de la nature que leur imagination a dessiné les harpies ; les ailes, les dents, les griffes, la cruauté, la voracité, la saleté, tous les attributs difformes, toutes les facultés nuisibles des harpies conviennent assez à nos roussettes. »

Ainsi, comme l'exprime en termes si admirables l'illustre peintre de la nature, de ces êtres doux et inoffensifs on a fait de hideuses harpies, d'effroyables vampires ; ainsi c'est parmi eux que l'imagination a vu ces êtres fantastiques qui s'abattent sur le cœur de l'homme endormi pour en sucer le sang ; on les a même considérés comme des âmes damnées, pouvant, par une simple morsure, transformer en répruvé un homme innocent. En un mot, la superstition la plus exagérée s'est donné libre cours pour accuser ces mammifères, qui n'ont pour tout désavantage que des formes un peu originales, et de faire partie d'un ordre dans lequel se trouvent, il est vrai, quelques espèces qui sucent réellement le sang d'autres animaux, mais que leur petite taille rend complètement inoffensifs.

**Caractères.** — Les roussettes ressemblent aux chauves-souris, mais leur taille est bien plus considérable. Leur tête les en distingue aussi ; elle ressemble à la bonne et douce tête du chien ou du renard, de là les noms de *chiens volants* ou de *renards volants*, que l'on a donnés à ces animaux. Leur membrane aliforme et, par suite, leurs membres antérieurs et postérieurs ressemblent à ceux des chauves-souris. Cependant, outre le

(1) E. Geoffroy-Saint-Hilaire, *Cours de l'Histoire naturelle des Mammifères*, XIII<sup>e</sup> leçon, p. 22.

(2) Rosellini, *Monuments de l'Égypte et de la Nubie*, pl. XIV, fig. 4, 5, 6.

(3) Rosellini, *Monumenti civili*, t. I, p. 183.

(4) *Lévitique*, ch. IX, v. 19.

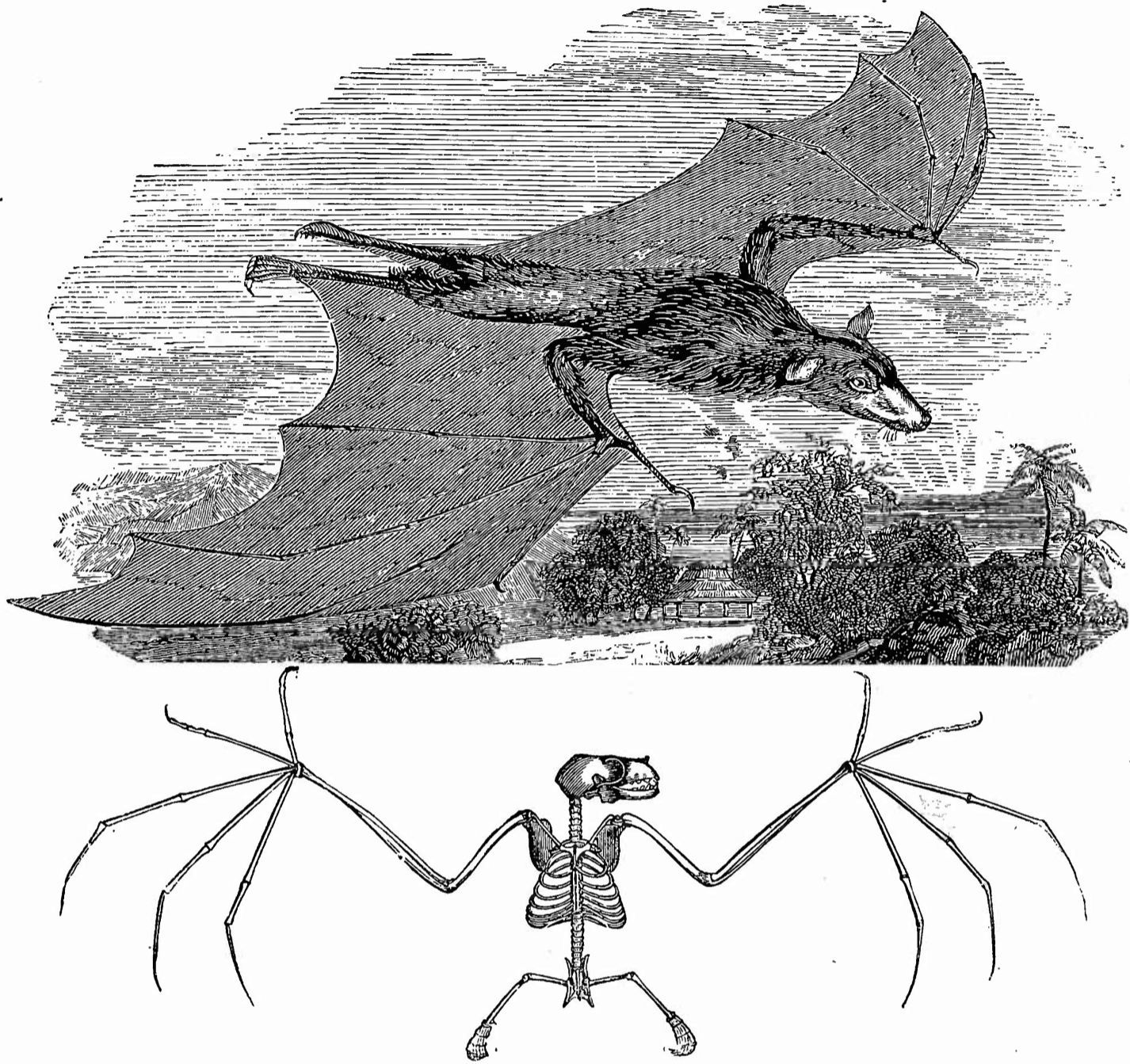


Fig. 100. La Roussette édule.

pouce, le doigt indicateur est aussi armé d'une griffe; le nez n'a jamais d'appendice, et les oreilles jamais d'oreillon. Les roussettes se distinguent donc facilement des autres chiroptères.

**Distribution géographique.** — Elles vivent dans les contrées les plus chaudes de l'ancien continent, dans l'Afrique orientale et l'Asie méridionale.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Les roussettes habitent de préférence les forêts les plus épaisses, et couvrent souvent les arbres de leurs nombreuses bandes. Elles se retirent peu dans les fentes ou les trous, quoique cependant on les trouve parfois dans des creux d'arbres, et toujours par centaines. Le plus ordinairement, elles se suspendent par séries après les branches, en enveloppant leur tête et leur tronc de leurs ailes. Dans les sombres forêts vierges, elles volent quelquefois pendant le jour, mais leur vie ne commence

en réalité qu'avec le crépuscule. Leur vue perçante et leur odorat très-fin, leur font découvrir de loin les arbres chargés de fruits savoureux et mûrs; elles y viennent à la suite l'une de l'autre, et bientôt elles s'y réunissent en bandes innombrables, qui dévalisent promptement un arbre. Elles s'abattent quelquefois sur un vignoble et y exercent de grands ravages. Elles savent très-bien ne s'attaquer qu'aux fruits les plus mûrs, et laisser aux autres frugivores ceux qui ne sont pas à leur convenance.

Elles sucent les fruits plutôt qu'elles ne les mangent; quelques espèces paraissent même se contenter du suc des fleurs. On dit qu'elles rejettent la pulpe et n'avalent que le jus; mais il est bien constaté qu'elles avalent complètement certains fruits. Ceux qui sont doux et odorants, tels que les bananes, les pêches, les baies de gui et les raisins, sont particulièrement

recherchés par les roussettes. Lorsqu'elles ont envahi un verger, elles y pâturent toute la nuit. Le bruit qu'elles font en mangeant les trahit de très-loin, tant il est fort. Dans les contrées où les roussettes sont nombreuses, on est obligé de protéger certains arbres avec des filets, leurs ailes rendant tous les autres moyens illusoire. Elles ne se dérangent pas pour quelques coups de feu; tout au plus si elles quittent un arbre pour aller continuer leur repas sur un autre.

S'il faut en croire le Suédois Köping, les roussettes avalent parfois tant de suc de palmier qu'elles s'enivrent et tombent inertes sur le sol. Il en aurait attrapé une dans cet état, et l'aurait clouée contre un mur; mais, dit-il, elle rognait les clous avec ses dents et les arrondit comme on l'aurait fait avec une lime.

Le jour, les roussettes sont très-craintives et prennent la fuite au moindre danger; l'apparition d'un oiseau de proie les met en émoi, et un violent coup de tonnerre ou un coup de feu les met dans le plus grand trouble. Elles tombent sur le sol, qui se couvre en un instant d'une bande noire, grise ou brune, se démenant follement, grimpant sur tous les objets élevés, arbres, chevaux ou hommes, se suspendant par les pattes, battant de l'aile et s'envolant pour chercher un abri plus sûr. Pendant la nuit, leur vol est rapide et vif, sans être bien élevé; pendant le jour, la peur leur fait gagner des régions élevées de plusieurs centaines de pieds. Elles ne peuvent prendre leur essor que d'un point culminant. Par terre, elles courent comme des rats; sur les arbres, elles sont très-habiles à grimper et montent avec la plus grande facilité jusqu'aux plus hautes cimes. Elles poussent des cris fréquents. Lorsqu'elles sont au repos sur un arbre, elles font entendre une espèce de glapissement et de sifflement; quelquefois elles imitent les clameurs de l'oie.

Quelquefois elles entreprennent de grandes migrations en bandes serrées; on croit même qu'elles passent ainsi d'une île sur l'autre.

La femelle n'a qu'une seule portée et met bas un ou deux petits, qui s'attachent au sein et qu'elle emporte en volant. Il paraît que les mères aiment beaucoup leurs petits.

**Captivité.** — En captivité, les roussettes s'apprivoisent au bout de quelques jours, s'habituent facilement aux personnes qui les soignent et leur témoignent même de la reconnaissance. Elles leur prennent bientôt la nourriture de la main et ne cherchent ni à mordre ni à griffer. Il n'en est pas de même lorsqu'on vient de leur casser les ailes par un coup de feu, ou qu'on cherche

à s'en emparer brusquement; elles mordent alors pour se défendre. On les nourrit de riz cuit, de pain et de canne à sucre; elles aiment surtout de l'eau sucrée avec du riz. Lorsqu'on leur présente à boire et à manger dans le creux de la main, elles s'habituent vite à lécher la main comme le fait un chien. Pendant le jour, elles restent presque constamment tranquilles; mais, le soir, elles commencent à s'agiter et à faire du bruit dans leur cage. On peut les conserver très-longtemps en captivité, en les soignant convenablement.

**Usages et produits.** — Les dommages que ces animaux causent à l'homme sont à peu près compensés par les services qu'elles lui rendent. On en mange la chair et l'on prétend que, malgré son goût musqué, fort désagréable, elle est très-délicate et a du rapport avec celle du lapin ou de la poule. On recherche surtout, pour les manger, les individus âgés de cinq à six mois. Leur peau, paraît-il, est également utilisée.

On connaît une trentaine d'espèces de cette famille, mais il en existe probablement beaucoup plus. Nous citerons les deux suivantes.

#### LA ROUSSETTE ÉDULE — *PTEROPUS EDULIS*.

*Der fliegende Hund* ou *Kalong*, *The edible Ghole*.

**Caractères.** — La roussette édule (*fig. 100*) est le plus grand des chiroptères frugivores; la longueur de son corps est de 40 à 45 cent., l'envergure de ses ailes, de plus de 1<sup>m</sup>,65. Son corps est allongé, le pelage, rude et souvent épais sur le dos, chez les animaux vieux, est plus clair-semé à la partie inférieure. Elle a un museau de chien, des oreilles longues et pointues; la membrane interfémorale se réduit à une bande de peau très-étroite, tandis que chez les chauves-souris elle forme une large feuille. La queue manque complètement. Le pelage, d'un brun noir sur le dos, d'un noir roussâtre ou tout à fait noir sur le ventre, est d'un jaune roussâtre au cou et sur la tête. Pendant le jeune âge, la membrane cutanée est brune; elle devient foncée avec l'âge.

**Distribution géographique.** — La roussette édule est très-commune dans les îles de l'Archipel indien, surtout à Java, aux Moluques, à Sumatra, Banda et Timor; comme toutes les espèces de cette famille, elle vit dans les grandes forêts.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Malgré les canines assez puissantes dont ils sont pourvus, ces animaux, par goût et instinct de préférence,

ne sont point du tout carnassiers. « Ce que je peux dire à cet égard, dit d'Obsonville (1), c'est que je n'ai vu ni ouï dire dans l'Inde, où l'on en trouve une assez grande quantité, qu'ils recherchent et mangent autre chose que des fruits de toutes espèces et particulièrement d'un arbre appelé *wari* ; ils tâchent aussi de boire la liqueur que les habitants tirent des cocotiers et des palmiers. »

L'aspect de cet étrange quadrupède, qui fait si peu et si mal usage de ses pieds, tel qu'on le représente généralement, déployant ses ailes dans toute leur envergure, est presque effrayant. Le correspondant de Buffon, à l'île Bourbon, M. de la Nuz, décrit la roussette sous un point de vue plus agréable. « Branchée à un arbre, dit-il, elle s'y tient la tête en bas, les ailes pliées et exactement plaquées contre le corps ; ainsi sa voilure qui fait sa difformité, de même que ses pattes de derrière qui la soutiennent à l'aide des griffes dont elles sont armées, ne paraissent point. On ne voit en pendant qu'un corps rond, potelé, vêtu d'une robe d'un brun foncé, très-propre et bien colorié, auquel tient une tête dont la physiologie a quelque chose de vif et de fin. Voilà l'attitude de repos des roussettes ; elles n'ont que celle-là, et c'est celle dans laquelle elles se tiennent le plus longtemps pendant le jour... Qu'on se représente la tête d'un grand arbre garnie dans son pourtour et dans son milieu de cent, cent cinquante et peut-être deux cents girandoles pareilles, n'ayant de mouvement que celui que le vent donne aux branches, et l'on se fera l'idée d'un tableau qui m'a toujours paru curieux (*fig.* 99). »

Le soir, des milliers de roussettes édules s'abatent sur les jardins fruitiers, et y causent les plus grands ravages, parce qu'elles se jettent par centaines sur un seul arbre. Pour mettre les arbres à l'abri de leurs dégâts, il faut les entourer de filets : les épouvantails, quels qu'ils soient, seraient impuissants à les écarter, elles s'y habituent bien vite. Ordinairement toute la bande vole en ligne droite, par longues files, une roussette suivant l'autre. Il est très-facile de les tuer pendant le vol, car le plus petit grain de plomb, qui brise une phalange d'un doigt, leur fait perdre l'équilibre. Lorsqu'on tire sur elles, le jour, pendant qu'elles sont suspendues aux arbres, elles sont tellement bouleversées qu'elles se gênent mutuellement dans leur fuite. Celles qui sont blessées s'accrochent si fortement aux branches qu'elles ne tombent pas même après la mort. Il

(1) D'Obsonville, *Essais philosophiques sur les mœurs de divers animaux étrangers*. Paris, 1783, in-8°, p. 78.

vaut donc mieux les effaroucher d'abord, et les tirer ensuite au vol. Lorsqu'on les effraye, elles poussent un cri aigu qui a quelque ressemblance avec celui de l'oie. Ce sont d'ailleurs des êtres très-doux et très-inoffensifs, qui s'appriivoisent avec une facilité extrême.

**Captivité.** — Autant les roussettes sont difficiles dans le choix des fruits, à l'état de liberté, autant elles sont faciles à nourrir en captivité ; elles mangent tous les fruits qu'on leur présente et aiment surtout la viande. Aussi les voit-on souvent vivantes en Europe.

Roch apporta une roussette mâle en France. Il l'avait nourrie, pendant une traversée de cent neuf jours, de bananes d'abord, ensuite de fruits confits, puis de riz, et enfin de viande crue. Elle avait mangé avec la plus grande avidité un perroquet mort en cage, et témoignait beaucoup de plaisir lorsqu'on lui apportait une nichée de jeunes rats. En dernier lieu, elle se contenta de riz, d'eau et de biscuits. A son arrivée à Gibraltar, on lui donna de nouveau des fruits et, à partir de ce moment, elle ne mangea plus de viande. La nuit, elle était très-animée, faisait des efforts pour s'échapper de sa cage ; le jour, elle restait tranquillement suspendue par les pattes, le corps et la tête enveloppés dans sa membrane. Lorsqu'elle voulait se débarrasser de ses excréments, elle s'accrochait comme les chauves-souris à l'aide des griffes des pouces, et prenait ainsi une position verticale. Elle s'habitua très-vite aux personnes qui la soignaient ; elle connaissait son maître, lui permettait de la toucher, et ne cherchait pas à le mordre lorsqu'il lui passait la main sur le pelage. Elle s'était montrée tout aussi inoffensive chez la négresse qui l'avait soignée à l'île Maurice. Une autre roussette, encore jeune, prit très-vite l'habitude de caresser tout le monde et de lécher la main, comme les chiens, dont elle avait d'ailleurs toute la douceur de caractère. On pourrait certainement recueillir une foule de faits semblables, si on élevait plus souvent ces animaux en captivité.

Il n'en est que plus ridicule de voir des directeurs de ménageries ambulantes calomnier, dans leurs pompeuses annonces, ces êtres inoffensifs, en leur attribuant des actes sanguinaires dont ils ne sont point coupables ; et il est à regretter que des gazettes politiques et prétendues scientifiques, se fassent trop souvent leurs complices, en ouvrant leurs colonnes aux réclames mensongères de ces charlatans.

**Usages et produits.** — La chair de cette espèce, lorsqu'elle est grasse, est d'assez bon goût.

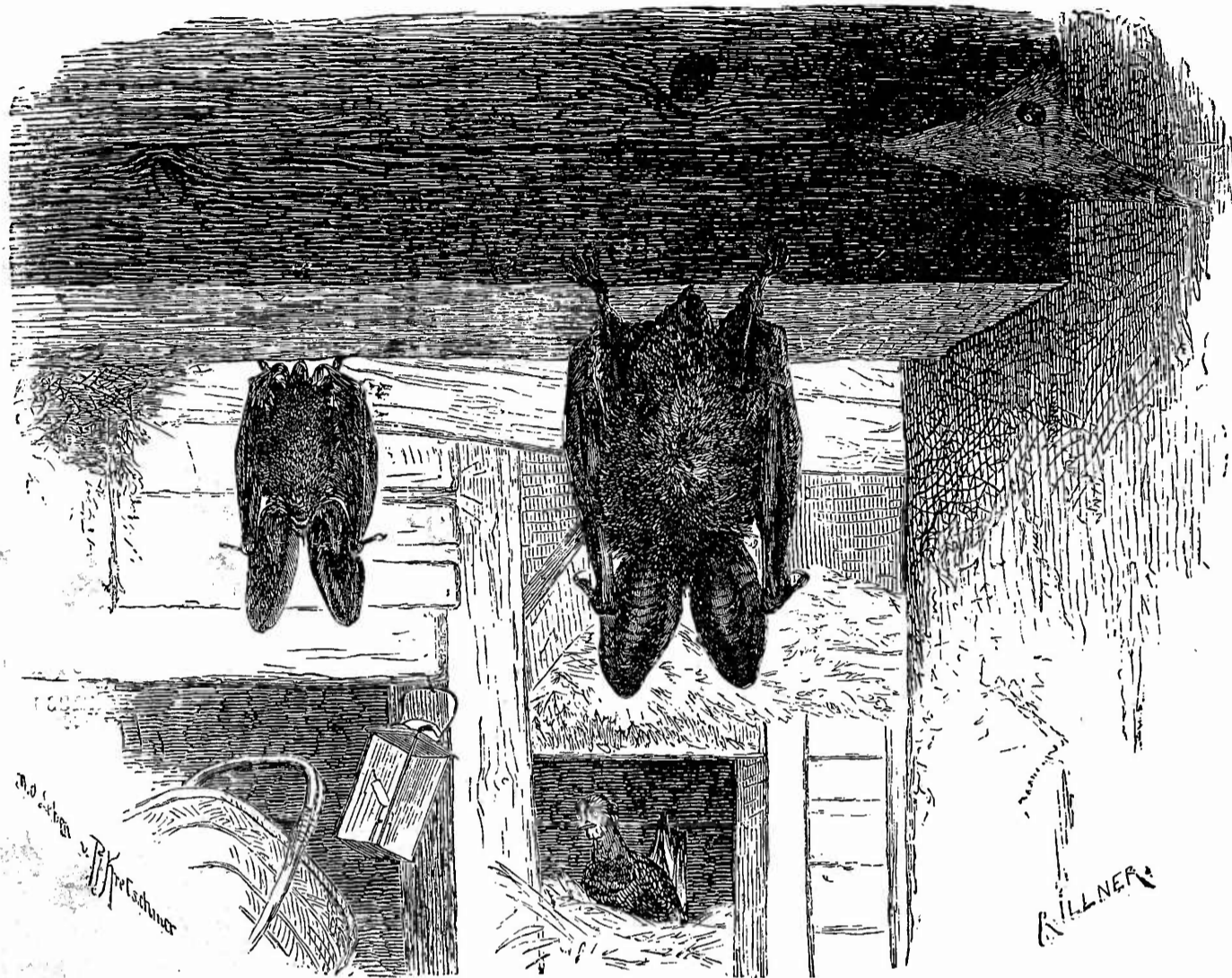


Fig. 101. L'Oreillard d'Europe (p. 167).

« Si presque toutes les tribus de l'Inde, dit d'Obsonville (1), et même les Mahométans, ont horreur d'une pareille nourriture, c'est purement affaire de préjugé, fondé peut-être d'abord sur leur figure rebutante ; mais la plupart de nos anciens habitants des îles de France et de Bourbon en mangent très-volontiers, et en emploient même la graisse, au lieu d'huile, dans la salade. »

**LA ROUSSETTE D'ÉGYPTE — PTEROPUS  
ÆGYPTIACUS.**

*Der Egyptische Flughund, The Egyptian Ghoul.*

Dans mes voyages en Afrique, je n'ai rencontré que la roussette égyptienne.

**Caractères.** — Cette espèce est beaucoup plus petite que les roussettes de l'Asie, dont, au reste, elle a les formes. Elle n'atteint jamais plus de 16 centimètres de long, et son envergure n'est que de 1 mètre ; sa queue est extrêmement courte ; son pelage, court et laineux, est d'un gris brunâtre, plus foncé en dessus qu'en dessous. Elle a les flancs et les bras d'un jaune clair, et la membrane aliforme d'un gris brun.

(1) D'Obsonville, *loc. cit.*, p. 78.

**Distribution géographique.** — On la trouve au Sénégal et en Égypte ; elle n'est pas rare dans le Delta.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Ses habitudes sont celles de la roussette édule ; cependant on ne la trouve jamais par grandes bandes comme celle-ci. S'il est vrai, comme on l'a avancé, qu'elle cherche quelquefois un abri sous les voûtes des Pyramides, toujours est-il que, le plus souvent, elle se repose et dort sur les arbres.

**Chasse.** — Mon plus grand plaisir, pendant les belles soirées d'été que j'ai passées en Égypte, était d'épier les roussettes au moment où elles s'abattaient sur les sycomores, pour manger les fruits de ces beaux arbres, que personne ne songeait à leur disputer. Mes serviteurs, deux Allemands, étaient tout disposés à considérer ces animaux inoffensifs comme de terribles vampires, et les poursuivaient avec une espèce de haine ; plus tard, l'attrait de la chasse suffit pour les retenir à l'affût jusqu'à minuit. Nous en tuions beaucoup dans les premiers temps ; mais, dans la suite, devenues plus craintives, elles arrivaient silencieusement du côté opposé au nôtre, et se



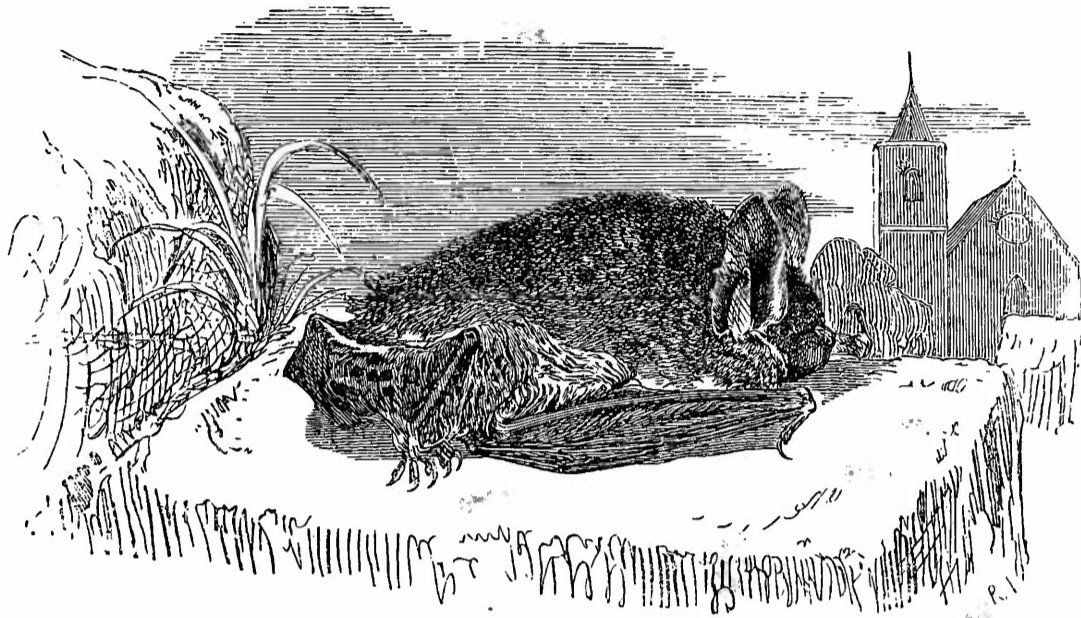


Fig. 102. La Barbastelle commune (p. 168).

cachait dans les branches, où il était difficile de les tirer. Lorsqu'on leur avait cassé une aile, elles poussaient de grands cris et cherchaient à mordre.

**Captivité.** — Je n'ai jamais pu conserver celles que je parvenais à prendre vivantes ; elles mouraient au bout de fort peu de temps. D'au-

tres naturalistes, plus heureux que moi, ont cependant réussi à en apprivoiser et à les garder longtemps. Ainsi, Zelebor a pu en apporter deux vivantes à Schönbrunn : elles étaient devenues si familières, qu'elles volaient auprès de lui dès qu'il leur présentait une datte ; elles se laissaient même caresser par les étrangers.

## LES GYMNORHINÉES — *GYMNORHINÆ*.

### *Die Glattnasen.*

**Caractères.** — Ces chiroptères, comme leur nom l'indique (1), ont le nez lisse, sans aucun appendice cutané. Dans l'intérieur de l'oreille se trouve une petite feuille ou oreillon. L'os intermaxillaire est divisé en deux branches, constamment soudées à la mâchoire supérieure. Quelques espèces ont des oreilles réunies au milieu de la tête, d'autres les ont séparées ; chez celles-ci, les narines s'ouvrent vers le haut, à l'extrémité du museau ; chez celles-là, elles s'ouvrent en dessous du museau, etc. Il faudrait des pages pour indiquer tous les caractères qui distinguent les divers genres.

**Distribution géographique.** — Cette famille, à l'exception des zones froides, est répandue sur tout le reste du globe. Elle comprend une foule d'espèces, parmi lesquelles comptent la plupart de nos chauves-souris européennes, et c'est surtout dans les contrées du Sud qu'on les rencontre en abondance.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Les gymno-

rhinées habitent de préférence les endroits obscurs et tranquilles. Certaines espèces vivent dans les forêts, dans les arbres creux, entre l'écorce et le tronc ou sur les branches des arbres touffus, d'autres recherchent les crevasses de rochers et les ravins ; d'autres, enfin, se logent sous les voûtes souterraines, dans les vieux bâtiments abandonnés, surtout dans des églises ou des châteaux en ruines. On les trouve dans les contrées montagneuses, aussi bien que dans les plaines ; dans le voisinage des lacs et des forêts, et même sur les côtes de la mer. Elles se réunissent ordinairement en grandes bandes, surtout pour hiverner ; on en rencontre quelquefois des centaines et des milliers dans un seul édifice. En voici un exemple.

« Étant allé avec mon fils, dit Crespon (1), à Aiguesmortes, pour y chercher des vespertilions, car je savais depuis longtemps qu'il s'en trouvait beaucoup dans les vieux édifices, M. le maire de cette ville et M. Naud, négociant, voulurent bien

(1) Γυμνός, nu ; ῥίν, nez.

(1) Crespon, *Faune méridionale*. Nîmes, 1844, t. I, p. 13.

me servir de guides pour explorer la tour *Constance*. Nous nous étions munis d'une lanterne et de bonnes cordes en cas de besoin. Après avoir cherché dans plusieurs endroits sans qu'il nous fût possible d'en découvrir, bien que le sol fût couvert de leurs ordures noires, nous montâmes jusqu'au milieu de la tour, où bientôt nous entendîmes leurs cris; ils partaient d'une espèce de puits que les habitants d'Aiguesmortes prétendent être d'anciennes oubliettes; à la lueur de la lanterne nous reconnûmes une masse de chauves-souris qui s'y trouvaient à une petite profondeur. Cette découverte me rendit joyeux; M. Naud, qui tenait un filet que j'avais arrangé au bout d'un bâton, le leur appliqua dessus et en prit une grande quantité, mais le poids de ces animaux et leurs mouvements, le firent échapper du bâton et tomber au fond du puits. J'avoue que j'étais au désespoir de ce malencontreux événement, qui allait peut-être me priver de quelque nouveauté. Voyant mon désappointement, mon fils me pria de le laisser descendre en se laissant glisser par la corde que nous avions emportée. Après avoir hésité un instant, je le lui accordai. Mais à peine fut-il en bas (environ 10 mètres), il heurta une si grande quantité de chauves-souris, réunies en masse, que bientôt la lanterne que nous avions descendue, pour l'éclairer, au moyen d'une ficelle, se trouva éteinte par le vent que produisaient les ailes de ces animaux; mon fils s'était empressé de ramasser le filet qu'il avait trouvé au bord d'un grand trou; il l'avait placé entre ses dents, encore à moitié plein de chauves-souris, et grimpait à la corde au milieu d'un tourbillon de ces animaux, et c'est à peine si nous pouvions nous-mêmes rester au bord du puits pour l'attendre, tant il en sortait à la fois: elles nous battaient la figure avec leurs ailes, ce qui devenait très-importun. Lorsque nous le reçûmes, plusieurs chauves-souris se trouvaient attachées sur sa blouse, d'autres lui avaient blessé les mains.

« Nous ne crûmes pas nous tromper en élevant à plus de trois mille le nombre des chauves-souris qui sortirent de cet endroit; elles s'étaient répandues partout dans la tour, de sorte qu'on entendait un bruit semblable à celui que produit le vent à travers les arbres. »

La plupart des gymnorhinées vivent en bonne intelligence entre elles; quelques-unes seulement aiment à s'isoler. Presque toutes sont très-sensibles aux intempéries des saisons, et se retirent dès le commencement de l'automne dans leurs trous, pour ne plus reparaitre qu'au

milieu du printemps. Pendant les beaux jours, on ne les voit guère, le soir, avant le crépuscule; plusieurs même ne sortent de leur retraite qu'après les premières heures de la nuit; vers minuit elles se reposent jusqu'au matin, où on les voit de nouveau s'agiter dans les airs. Leur vol est assez léger et se distingue par des évolutions particulières, qui leur permettent d'échapper presque toujours aux griffes des oiseaux de proie. Pour se reposer, elles se suspendent comme les autres espèces. Leur marche, sur le sol, est pénible, mais elles grimpent très-bien.

Leur nourriture ne consiste qu'en papillons nocturnes, en cousins, en éphémères, en phryganes, en scarabées nocturnes et autres insectes tous plus ou moins nuisibles. Elles se mangent aussi entre elles. La grande consommation qu'elles font des animaux, qui peuvent nous nuire, les rend utiles.

Leur voix consiste en une espèce de sifflement assez fort, qui, chez quelques espèces, se transforme en un cri perçant. La vue et l'odorat ne sont pas trop développés; par contre, l'ouïe et le toucher le sont au plus haut degré.

Les femelles portent un ou deux petits, qui s'attachent à la mère et ne la quittent pas pendant le vol.

**Captivité.** — Quelques gymnorhinées sont faciles à apprivoiser et deviennent souvent très-familiales; mais la plupart des espèces sont difficiles à conserver vivantes. Privées de leur liberté, elles ne tardent pas à périr, quelque soin qu'on prenne pour les conserver.

Les espèces de cette famille sont distribuées dans une infinité de genres: nous nous bornerons à mentionner les trois divisions qui ont des représentants en Europe.

## LES OREILLARDS — *PLECOTUS*.

*Die Ohrenfledermäuse.*

**Caractères.** — Les oreillards se distinguent de toutes les autres chauves-souris par des oreilles toujours très-grandes, liées entre elles par un prolongement de leur bord interne, qui traverse le front vers le milieu.

**Distribution géographique.** — Ils sont répandus dans toutes les parties du monde, l'Asie exceptée, où on n'en a pas encore signalé.

L'espèce type de ce groupe est :

L'OREILLARD D'EUROPE ou VULGAIRE  
*PLECOTUS AURITUS.*

*Die gemeine Ohrenfledermaus, The long-eared Bat.*

**Caractères.** — L'oreillard vulgaire (*fig. 99 et 101*) est une des plus grandes chauves-souris européennes. Son corps a 10 centimètres de long, ses oreilles 5, et son envergure 24. Il a 36 dents.

La partie la plus remarquable de tout l'animal est sans contredit l'oreille. Elle présente, dans sa longueur, 22 à 24 plis transversaux ; la base et la pointe sont lisses et repliées, et l'oreillon a la forme d'une langue. Sa membrane cutanée est large, et d'un brun gris clair, comme les oreilles. Le pelage est gris-brun, un peu plus clair à la partie inférieure ; la face est couverte de poils blancs jusqu'au bord postérieur des narines, et de longs poils, de même couleur, forment barbe sur le bord des lèvres.

Pendant le jeune âge, ses teintes sont un peu plus foncées que pendant la vieillesse.

**Distribution géographique.** — L'oreillard vulgaire habite dans toute l'Europe, à l'exception des pays élevés au delà du 60° degré de latitude nord. On prétend qu'il se trouve dans le nord de l'Afrique, dans les contrées occidentales de l'Asie et aux Indes orientales. Cette chauve-souris est toujours assez commune dans les pays où elle vit ; elle est, de toutes, celle que l'on rencontre en plus grand nombre en Allemagne.

**Mœurs, habitudes et régime.** — L'oreillard d'Europe ne s'éloigne jamais beaucoup des habitations de l'homme ; dans les contrées montagneuses, il ne dépasse pas le bord inférieur des bois. En été, on les voit souvent au-dessus des clairières et des avenues des forêts, au-dessus des vergers et des promenades.

Quoique la plus commune de nos chauves-souris, l'oreillard échappe néanmoins à l'observation, parce qu'il sort tard de sa retraite, et qu'il vole avec une rapidité telle qu'à peine peut-on l'apercevoir dans l'obscurité. Son vol est très-irrégulier, très-capricieux, et l'on dirait qu'il prend à tâche de ne pas parcourir 6 mètres en ligne droite : il monte, il descend, il tourne à droite, à gauche, il va, il revient, et tout cela par des transitions si brusques, et des mouvements si anguleux, qu'il est presque impossible de le suivre des yeux.

Ses oreilles monstrueuses ne lui ont pas été données inutilement par la nature ; je ne pense pas, comme G. Cuvier, qu'elles lui servent beaucoup pour percevoir les impressions de l'air, et

reconnaître la présence des corps contre lesquels il pourrait se heurter ; mais je crois que le sens de l'ouïe est prodigieusement développé chez lui, parce qu'il remplace jusqu'à un certain point celui de la vue, ou lui est du moins un puissant auxiliaire. En effet, comment l'oreillard, avec des yeux très-petits, presque cachés dans les poils de son front, pourrait-il, surtout lorsque la nuit est noire, apercevoir à une certaine distance les insectes dont il se nourrit. Il ne les voit pas, j'en suis persuadé, mais il les entend bourdonner, et alors il se précipite vers l'endroit où son oreille l'appelle ; il le parcourt dans tous les sens, et y fait mille tours et détours, jusqu'à ce que sa faible vue ait découvert l'objet de sa recherche et qu'il ait pu le saisir.

Quand l'oreillard vole, il replie ordinairement en dehors sa gigantesque oreille, aux plis nombreux, en sorte que les longues pointes des oreillons se dressent seules en l'air. Lorsqu'il est en repos, ses oreilles se plissent et finissent par recouvrir le canal auditif, en disparaissant presque, ou du moins ne montrant que des proportions ordinaires. Cette faculté lui est d'autant plus nécessaire qu'il habite nos maisons, nos cuisines même et se loge le plus souvent dans des trous de mur, où ses oreilles, presque aussi longues que son corps, le gêneraient beaucoup et seraient continuellement froissées, s'il n'avait le pouvoir de les replier à peu près comme les membranes de ses ailes.

L'oreillard marche sur la terre avec plus de facilité que les autres animaux de sa famille, et je l'ai vu quelquefois grimper contre les vieux murs avec autant d'agilité que pourrait en mettre une souris.

Pendant le jour et en hiver, il dort dans les édifices ou dans les arbres creux. Il ne se montre qu'à partir du printemps, et ne sort que très-tard la nuit.

La femelle fait ordinairement deux petits vers la fin de juin ou au commencement de juillet.

**Captivité.** — L'oreillard est de tous les chiroptères celui qui supporte le plus longtemps la captivité ; lorsqu'on le soigne bien, il peut vivre plusieurs mois ou même quelques années, privé de liberté. C'est pour cela qu'on le choisit ordinairement lorsqu'on veut faire des observations sur des chauves-souris. On peut, jusqu'à un certain point, l'appivoiser et lui apprendre à connaître son maître.

Un oreillard a été observé très-attentivement pendant plusieurs semaines, par Fred. Faber. Il était très-éveillé, surtout le soir ; prenait quel-

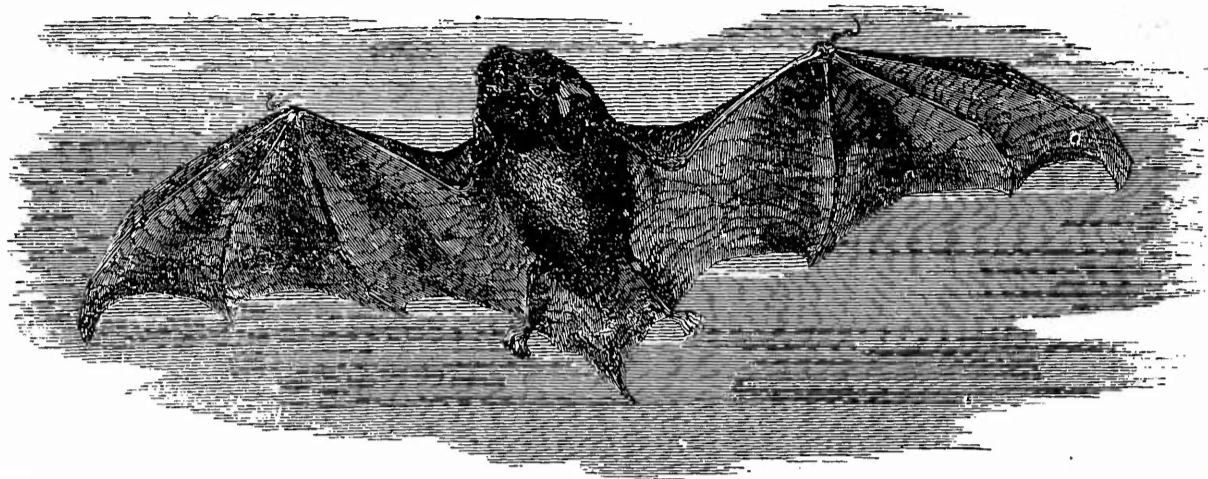


Fig. 103. Le Vespertilion noctule (p. 169).

quelquefois son essor pendant le jour, mais se reposait régulièrement vers le milieu de la nuit. Il volait avec la plus grande facilité dans une chambre, ayant presque toujours les ailes immobiles; cependant il lui arrivait aussi de les fermer et de les étendre pendant le vol. Lorsqu'il voulait éviter un obstacle, il décrivait un arc; il courait rapidement sur le sol, et s'élevait sans grande difficulté dans l'air. Il grimpait très-bien sur les murs; grâce à la griffe dont le pouce est armé. Au moindre bruit, il remuait ses longues oreilles, les dressait comme les chevaux, ou les tordait comme des cornes de béliers lorsque le bruit continuait ou devenait trop fort. Au repos, il rabattait toujours ses oreilles en arrière, tournait souvent la tête, se léchait et flairait. Comme toutes les chauves-souris, il était souvent tourmenté par des parasites, et se grattait fréquemment la tête avec les ongles. Faisait-il froid, il restait immobile; dès que le soleil l'échauffait de ses rayons, il s'éveillait et courait dans sa prison. Il n'avait rien perdu de sa voracité naturelle: lorsqu'on plaçait des mouches dans sa cage, il leur faisait immédiatement la chasse, et il lui en fallait une soixantaine pour calmer sa faim. Il digérait aussi rapidement qu'il mangeait, et remplissait la cage de ses excréments en même temps qu'il prenait son repas. Il ne voyait pas sa proie, il l'entendait et la sentait. Dès que des mouches volaient dans son voisinage, il devenait inquiet, voltigeait en flairant dans tous les sens, dressait les oreilles, s'arrêtait devant une de ces mouches, se précipitait aussitôt sur elle, faisait en sorte de la couvrir avec ses ailes étendues et la prenait ensuite entre ses dents. Lorsque la mouche était très-grande, il courbait la tête presque sous la poitrine pour mieux la saisir. Il mâchait très-vite sa nourriture, la léchait avec la langue, et savait très-bien rejeter les

jambes et les ailes, qu'il n'aimait pas à avaler. Ce n'est que pressé par la faim qu'il touchait aux mouches mortes; il se précipitait avidement, au contraire, sur celles qui se mouvaient. Après chacun de ses repas, il se reposait.

### LES BARBASTELLES — *SYNOTUS*.

*Die Mopsfledermäuse, The Barbastelle.*

**Caractères.** — Elles se distinguent par des oreilles larges, courtes, notablement réunies à la base, et par un oreillon court, courbé en S.

**Distribution géographique.** — Une seule espèce de ce groupe vit en Europe.

#### LA BARBASTELLE COMMUNE — *SYNOTUS BARBASTELLUS*.

*Die gemeine Mopsfledermaus, The Barbastelle.*

**Caractères.** — Elle a la partie supérieure du pelage d'un noir brun foncé, la partie inférieure d'un gris brun clair, la base des poils noire et leur extrémité d'un gris jaune. La figure 102 fait comprendre la disposition des oreilles.

**Distribution géographique.** — On rencontre la barbastelle en Angleterre, en France, en Italie, en Suède, en Crimée, en Russie et en Hongrie; dans les montagnes, elle se montre jusqu'aux chalets les plus élevés, mais elle n'est nulle part en grand nombre.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Elle surpasse l'oreillard par la vitesse et la durée de son vol, qui est aussi plus sinueux. Elle résiste assez bien aux intempéries des saisons, et ne craint ni la pluie ni les orages.

Elle se montre dès les premiers jours de printemps; sort tous les soirs de très-bonne heure; vole de préférence dans le voisinage des habita-

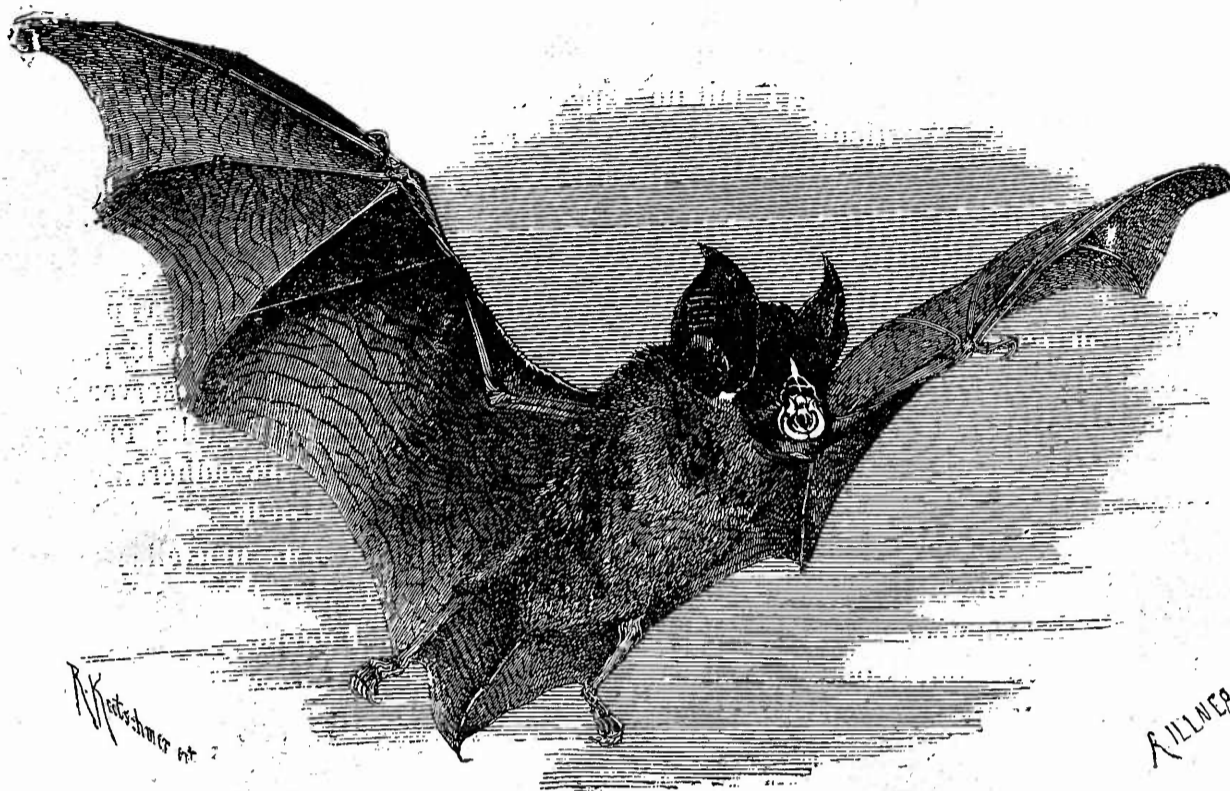


Fig. 104. Le Rhinolophe grand-fer-à-cheval.

tions, et cherche sa nourriture dans les édifices et surtout dans les caves.

**Captivité.** — On l'apprivoise assez facilement et on l'habitue à manger dans la main, à s'y cacher, et à la lécher pour témoigner sa reconnaissance.

## LES VESPERTILIONS — *VESPERUGO*.

*Die Dämmerungsmäuse, The Bats proper.*

**Caractères.** — Les vespertilions n'ont point, comme les espèces des deux groupes précédents, les oreilles confondues à la base par leur bord interne.

**Distribution géographique.** — Les espèces en sont très-nombreuses, et répandues sur toute l'étendue du globe.

Nous nous bornerons à mentionner l'espèce suivante.

### LE VESPERTILION NOCTULE — *VESPERUGO NOCTULA*.

*Die frühfliegende Fledermaus, The Noctule.*

**Caractères.** — La longueur de son corps est de 12 centimètres; son envergure en a 37. Le pelage est brun-rougeâtre en dessus et en dessous, les oreilles et la membrane cutanée sont d'un noir brun foncé (fig. 103).

**Distribution géographique.** — On trouve le

BREHM.

vespertilion noctule dans toute l'Europe, depuis le nord de l'Allemagne et l'Angleterre; dans les contrées du nord-est et même du sud de l'Afrique, et dans l'Asie centrale; il est donc répandu à peu près sur toute la surface de l'ancien continent.

**Mœurs, habitudes et régime.** — La noctule est la plus vigoureuse de nos chauves-souris; elle vole le plus haut, et apparaît de préférence le soir. On la voit souvent plusieurs heures avant le coucher du soleil, luttant de vitesse avec les oiseaux de proie, auxquels elle échappe presque toujours par ses brusques changements de direction; elle se soustrait même aux serres du hobereau (*Falco subbuteo*), que n'évitent cependant pas toujours les hirondelles. Elle habite les forêts et ne s'approche des habitations de l'homme que lorsqu'elles sont entourées de grands vergers ou de grands parcs. Dans les montagnes, elle ne monte pas au delà des zones boisées. Elle est plus vorace que les autres espèces du genre, et répand une odeur très-pénétrante.

Son sommeil d'hiver est long et profond.

Elle fait ordinairement deux petits par portée.

**Captivité.** — M. G. Daniell a fait quelques observations intéressantes sur les noctules captives.

Le 16 mai 1834, il se procura quatre femelles et un mâle de cette espèce. Le mâle était très-sauvage, cherchait sans cesse à s'échapper, et mourut au bout de dix-huit jours, après avoir refusé toute espèce de nourriture. Trois femelles

succombèrent peu après. Celle qui survécut fut nourrie avec du foie et du cœur de volaille, qu'elle mangeait à peu près comme eût fait un chien. Elle mettait un soin particulier à sa toilette, employait beaucoup de temps à nettoyer sa fourrure, et à la partager en deux portions par une raie droite qui suivait le milieu du dos; pour cela, elle se servait des extrémités postérieures comme d'un peigne. Elle mangeait beaucoup relativement à son poids, et se tenait presque constamment pendue au sommet de sa cage, ne quittant cette position que le soir, pour prendre sa nourriture.

Le 23, M. Daniell ayant remarqué que cette noctule paraissait fort inquiète, l'observa avec soin, et fut témoin de son accouchement. Après une heure d'agitation environ, la noctule s'accrocha par les membres antérieurs, étendit ses pieds

de derrière, et roula sa queue de manière à former avec la membrane interfémorale une espèce de poche dans laquelle fut reçu un petit, de taille relativement assez forte, entièrement nu et aveugle. Un cordon ombilical long de 6 centimètres, l'attachait à la mère, qui ne tarda pas à le couper, puis se mit à lécher et à nettoyer son petit. Cela fait, elle reprit sa position accoutumée, et enveloppa si bien le petit avec ses ailes qu'il fut impossible d'observer le mode d'allaitement. Le lendemain, elle mourut, et l'on trouva la jeune noctule adhérente encore à la mamelle. On essaya de la nourrir à l'aide d'une éponge imbibée de lait; mais elle succomba à son tour au bout de huit jours, sans que ses yeux fussent ouverts. Quelques poils seulement commençaient à se montrer sur le corps.

## LES PHYLLOSTOMATÉES — *PHYLLOSTOMATA*.

*Die Blattnasen, The Javelin Bats.*

**Caractères.** — Cette famille comprend les espèces qui ont donné un si triste renom à tous les Chiroptères, nous voulons parler des vampires. Ces espèces doivent le nom scientifique de *Phyllostomatées*, au grand appendice cutané qu'on remarque sur leur nez. Elles se distinguent aussi en ce que l'oreille est généralement dépourvue d'oreillon saillant. L'os intermaxillaire est fixé, en avant, au voile du palais, et n'est pas soudé aux branches de la mâchoire supérieure. La queue est courte ou nulle.

**Distribution géographique.** — Les phyllostomatées sont répandues sur toute la surface du globe, dans tous les pays chauds et tempérés; le plus grand nombre appartiennent aux zones torrides.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Elles sont très-sensibles au froid et à l'humidité. On en trouve quelquefois au milieu des grandes forêts, dans des arbres creux, sur de vieux troncs et au milieu des larges feuilles des palmiers. Beaucoup d'espèces se cachent, le jour, dans les débris de vieux bâtiments, dans les crevasses, les cavernes, les cryptes funéraires et la charpente des toits. Certaines espèces vivent isolées, d'autres se réunissent par bandes innombrables dans les grottes. Elles s'éveillent avec le crépuscule et volent souvent toute la nuit; leur vol est tantôt bas et rapide, tantôt plus élevé et plus lent. Leur marche sur le sol est facile, et leur course est

assez rapide. Elles se nourrissent principalement de papillons crépusculaires et nocturnes, d'éphémères, de cousins et d'autres insectes; quelques-unes mangent aussi des fruits. La nuit, elles entrent dans les habitations et vont même fureter dans les chambres.

Un assez grand nombre d'espèces s'attachent après les oiseaux et les mammifères pour sucer leur sang; elles s'attaquent même quelquefois à l'homme, pendant qu'il dort.

Leur sommeil d'hiver est souvent interrompu. Leurs portées sont ordinairement de deux petits.

## LES RHINOLOPHES — *RHINOLOPHUS*.

*Die Hufeisennasen. The Horse shoe Bats.*

**Caractères.** — Les figures 96 et 104 donnent une idée de la physionomie des rhinolophes. La feuille qui surmonte leur nez et couvre la face, depuis l'extrémité du museau jusqu'au front, est sans contredit la partie la plus remarquable de leur corps. Elle se compose de trois portions: le fer à cheval, la crête longitudinale et le petit fer de lance. Le fer à cheval, dont la position est renversée, prend naissance sur la pointe du museau, entoure les deux narines placées dans un pli de la peau et se termine par deux branches latérales, devant les yeux. La crête longitudinale

part du milieu du fer à cheval derrière les narines, présente en avant une section assez large derrière laquelle se trouve un creux, sous forme de selle, dans lequel creux la crête se termine par une pointe saillante ; le petit appendice en fer de lance, dirigé au travers du front, s'élève entre les yeux, vers l'extrémité postérieure des branches du fer à cheval, et présente de chaque côté de la ligne centrale trois enfoncements, séparés par des membranes transversales. L'oreille est simple, et n'a pas d'oreillon développé.

Les rhinolophes ont des membranes relativement larges et courtes. Ils battent de l'aile en volant, et volent avec moins de facilité que les espèces précédentes. Leur queue est très-courte, ce qui fait paraître la membrane interfémorale inclinée à angle obtus.

Presque toutes les espèces ont le pelage clair, un peu plus foncé en dessus qu'en dessous, avec des teintes plus ou moins d'un brun roux. Chaque poil isolé est blanc sale à la base et brun-roux foncé à l'extrémité. Les jeunes sont ordinairement plus foncés que les vieux.

**Distribution géographique.** — On connaît en Europe quatre espèces de rhinolophes, qui ont entre elles de très-grands rapports, quant aux mœurs et à la physionomie générale : elles diffèrent principalement par la taille. Les deux suivantes y sont les plus communes.

**LE RHINOLOPHE UNIFER, ou PETIT-FER-A-CHEVAL  
— RHINOLOPHUS HIPPOCREPIS.**

*Die kleine Hufeisennase, The little Horseshoe Bat.*

**Caractères.** — Le rhinolophe petit-fer-à-cheval est une des plus petites de nos chauves-souris, car elle n'a que 6 centimètres de long, du museau à l'extrémité de la queue, et 23 centimètres d'envergure.

Son pelage est clair, d'un gris blanchâtre, plus foncé en dessus qu'en dessous. Ses membranes sont larges et rendent son vol incertain.

**Distribution géographique.** — Cette chauve-souris est celle qui s'avance le plus vers le Nord. On la trouve dans presque toute l'Europe centrale, et elle est très-commune dans le Sud. Dans les montagnes, elle s'élève au-dessus des régions boisées.

**Mœurs, habitudes et régime.** — De tous les rhinolophes, c'est aussi le plus sociable. On le trouve souvent par centaines dans des grottes, des tombeaux abandonnés, et sous les toits des bâtiments en ruines. Il vole dès le commencement du printemps, mais n'apparaît, le soir, qu'à

la nuit close. Sa portée est ordinairement de deux petits.

Quand le rhinolophe unifer se fixe contre un mur, il se serre et s'enveloppe tellement de ses membranes, qu'on le prendrait pour une chrysalide.

**Captivité.** — Le rhinolophe unifer est déjà un vampire par ses habitudes, ainsi que le prouvent les observations de Kolenati. Ce naturaliste ayant trouvé dans une carrière de chaux, en Moravie, quarante-cinq chauves-souris endormies, dont presque toutes étaient des oreillards et des rhinolophes petit-fer-à-cheval, en emporta à Brünn, et les lâcha dans une grande chambre, où il établit un lit pour lui. Il passa la nuit en compagnie de ses chauves-souris, afin de mieux les observer. De sept heures du soir à minuit, les oreillards se mirent à voler ; de une heure à trois heures du matin, ce fut le tour des rhinolophes, et de trois heures à cinq heures quelques oreillards reprirent leur vol. Ceux-ci se tenaient toujours à une distance de un mètre à un mètre et demi de l'observateur immobile, tandis que les rhinolophes s'approchaient jusqu'à cinq centimètres de son visage, volaient à la même place pendant quelques instants, puis se dirigeaient du côté des pieds et s'en approchaient de même. Quelques jours après, Kolenati voulut montrer ses chauves-souris à un de ses amis, et ne fut pas peu surpris de trouver un rhinolophe ayant la face horriblement mutilée, et de constater que six autres avaient été complètement dévorés jusqu'aux griffes et aux pointes des ailes. De nombreuses traces de sang, des museaux ensanglantés et de nombreux tas d'excréments, lui firent supposer que les oreillards, dont aucun n'avait disparu, avaient mangé les rhinolophes ; l'examen de l'estomac de l'un d'eux en donna la preuve. D'un autre côté, on remarqua que les membranes des oreillards portaient dans le voisinage du corps des traces de blessures fraîchement ouvertes, dont les bords présentaient la forme de champignons ; de plus, ces derniers s'étaient tous suspendus, les uns après les autres, en une seule pelote, tandis que les rhinolophes, restés solitaires, avaient cherché, comme toujours, les coins les plus obscurs pour se reposer. La conclusion était facile à tirer : les deux espèces ennemies s'étaient livrées un combat pendant la nuit ; les rhinolophes avaient profité des premières heures de repos des oreillards pour les blesser et leur sucer du sang ; ceux-ci s'étaient vengés en mangeant tout simplement leurs adversaires.

Un propriétaire de pigeons racontait à Kolenati

que ses animaux recevaient souvent, pendant la nuit, des blessures à bords gonflés, dont il ne pouvait deviner la cause. Le naturaliste accusa avec raison les rhinolophes de ces méfaits.

Ainsi, il existe en Europe de véritables vampires, mais ils sont tellement inoffensifs qu'on n'a aucun sujet de les craindre.

**LE RHINOLOPHE BIFER, ou GRAND-FER-A-CHEVAL**  
— *RHINOLOPHUS FERRUM-EQUINUM*

*Die grösse Hufeisennase, The great Horseshoe Bat.*

**Caractères.** — Cette espèce a 8 cent. de longueur totale, du museau à l'extrémité de la queue, et 35 cent. d'envergure. La feuille nasale est très-grande, et l'oreille bien développée (*fig. 104*).

Le pelage, assez abondant et long, est, chez les mâles, gris cendré en dessus, les poils étant blancs à leur base, et gris clair en dessous; chez les femelles, il est d'un roux brun clair en dessus et d'un gris roussâtre en dessous. Les ailes sont très-larges.

**Distribution géographique.** — Le rhinolophe grand-fer-à-cheval habite la plus grande partie des régions tempérées et méridionales de l'Europe, où il est encore plus commun que le précédent; on l'a aussi trouvé en Asie, au Liban. En été, il s'élève jusqu'à 195 mètres dans les montagnes.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Ce rhinolophe, quoique sociable, l'est cependant moins que d'autres espèces de la famille. Il hiverne dans les mêmes lieux que les autres chauves-souris; apparaît de bonne heure au printemps, mais se montre très-rarement durant l'hiver. Le soir, il vole tard, et son vol ne se distingue ni par sa rapidité ni par son élévation.

M. F. Pouchet a donné sur les habitudes de cette espèce; et notamment sur les rapports de la mère et du petit, les détails curieux que voici :

« Durant une excursion que je fis dans les souterrains d'une ancienne abbaye du département de la Seine-Inférieure, je trouvai, dit M. F. Pouchet(1), les voûtes garnies d'une telle abondance de chauves-souris fer-à-cheval (*Rhinolophus ferrum-equinum*), que, dans certains endroits, celles qui y étaient accrochées paraissaient presque se toucher.

« Effrayées et mises en mouvement par la présence des élèves qui m'accompagnaient et par la lumière des flambeaux, ces chauves-souris, pendant leurs efforts pour fuir, laissèrent tomber

(1) Pouchet, *Sur les mœurs des chauves-souris* (Comptes rendus de l'Académie des sciences, 1842, t. XIV, p. 230).

des petits qui vinrent en partie choir sur nous et s'accrocher à nos vêtements, et en partie tomber sur le sol de la caverne qu'ils jonchèrent dans toute son étendue. La longueur de ces jeunes animaux était de 1 centimètre environ, toutes les mères qui furent prises avaient déjà laissé tomber leurs petits; ainsi je ne pus m'assurer cette fois comment elles les portaient dans le vol.

« Cette année (1842), ayant pénétré dans les mêmes souterrains, j'ai été plus heureux à cet égard. Pendant la chasse active que je fis faire aux chauves-souris, on ne trouva plus que deux petits sur le sol, et l'on prit quatre mères qui avaient encore chacune un petit cramponné à son corps. Alors il me fut très-facile de reconnaître le procédé par lequel celui-ci y adhérerait et résistait aux mouvements brusques qui ont lieu dans le vol de ces mammifères.

« Chaque femelle ne portait qu'un seul petit, et celui-ci adhérerait fortement à sa mère à l'aide des pattes de derrière et dans une position renversée. Il l'embrassait même si étroitement, qu'au premier aspect, les deux animaux, dont les formes étaient en quelque sorte confondues, offraient la plus étrange configuration. Leur groupe, examiné avec soin, faisait découvrir que le petit était cramponné à sa mère à l'aide des ongles acérés de ses pattes de derrière, dont chacune était accrochée sur les parties latérales du tronc, au-dessous des aisselles, de telle manière que le ventre du jeune individu était en contact avec l'abdomen de la femelle qui le portait. La tête du jeune nourrisson regardait en arrière et dépassait la membrane qui s'étend des pattes à la queue. La mère, pour faciliter cette suspension, avait probablement ses tarses passés au-dessous du pli de l'aile de son petit.

« L'adhérence de ces jeunes chauves-souris à leur mère était telle que les plus brusques secousses ne les en détachaient pas.

« Je pense que tandis qu'elle vole, la mère ne s'occupe nullement de son petit, excepté peut-être lorsqu'il est un peu grand et qu'alors, comme nous l'avons dit, elle passe ses tarses postérieurs sous ses ailes. Cela explique pourquoi, durant ma première excursion, je trouvai bientôt un grand nombre de petits sur la terre, tandis que durant la seconde tous adhéraient fortement à leur mère. Dans la première circonstance ils étaient beaucoup plus jeunes, et, ayant moins la force de se cramponner, ils se détachaient facilement du corps de leur nourrice durant les brusques mouvements qu'elle opérait dans sa fuite; mais lors de ma seconde visite, ils adhéraient for-



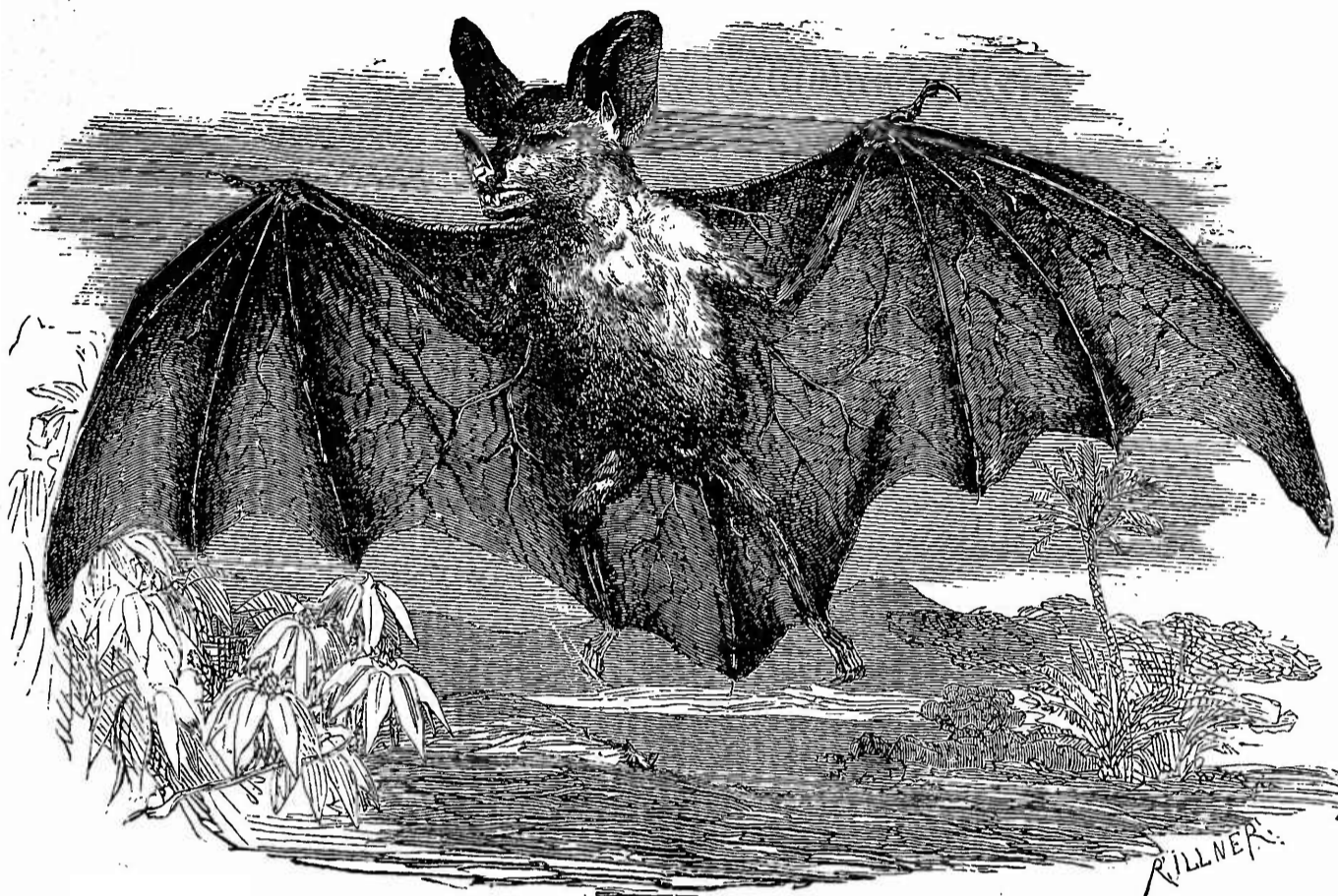


Fig. 105. Le Vampire spectre.

tement à leur mère, et n'en pouvaient être détachés que lorsqu'on employait beaucoup de force.

« Les chauves-souris de cette espèce ne paraissent pas avoir beaucoup d'affection pour leur progéniture, car lorsqu'elles sont capturées et que leur petit les gêne par ses mouvements, elles le mordent avec rage.

« Du reste, lorsque les chauves-souris sont en repos et accrochées aux voûtes des cavernes, le petit très-probablement est dans une situation différente et sans doute inverse pour que la tête soit en contact avec les mamelles ; il ne prend la position que nous avons décrite que pendant le vol de sa mère, à la surface de laquelle il se meut avec la plus grande facilité, en s'accrochant à sa peau à l'aide des griffes de ses pattes et de ses ailes. On en voit qui, durant que leur nourrice captive a les ailes étendues, passent au-dessous d'elle, montent derrière son dos et se fixent à volonté sur toute la périphérie de son tronc. Mais les mouvements du petit ne se font pas sans qu'il enfonce profondément ses ongles acérés dans la peau de sa mère, et la douleur de celle-ci se manifeste par ses cris, ainsi que par les morsures qu'elle fait au jeune animal pour arrêter sa singulière pérégrination sur son corps. »

## LES VAMPIRES — PHYLLOSTOMA.

*Die Vampire, The Wampires.*

**Caractères.** — Ils se distinguent par leur grosse tête à long museau camus ; par leurs lèvres minces, bordées de petites papilles, dentelées à l'intérieur ; par la tache triangulaire que forment, sur leur menton, de petites papilles ; enfin par une espèce de rebord circulaire au-dessous de leurs narines obliques. La feuille nasale s'élève comme une tige au-dessus de la cloison du nez, et est divisée en trois portions par deux sutures. La langue, épaisse et charnue, est couverte de papilles rondes en avant et en arrière, pointues au milieu, et dirigées dans le même sens. Les oreilles, de grandeur moyenne, sont toujours assez éloignées l'une de l'autre. Les ailes sont très-grandes ; la queue et la membrane interfémorale ont une étendue variable.

**Distribution géographique.** — Les nombreuses espèces de ce genre habitent l'Amérique du Sud et la partie méridionale de l'Amérique du Nord ; elles faisaient déjà partie des faunes des époques antérieures.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Les vampires vivent dans les forêts et sont plus solitaires que sociables. Ils se nourrissent de fruits ju-

teux, d'insectes et surtout du sang qu'ils sucent aux animaux.

LE VAMPIRE SPECTRE — *PHYLLOSTOMA SPECTRUM*.

*Der Vampir, The Vampir Bat.*

**Caractères.** — Le vampire spectre est le plus grand de tous les vampires brésiliens ; il a la tête grosse et longue, avec un museau saillant ; des oreilles grandes, ovales, un peu faibles, avec des lobules étroits ; une petite feuille nasale étroite, sous forme de lancette, posée sur une tige large. La lèvre supérieure est lisse, la lèvre inférieure a deux grandes papilles en avant. Son pelage, doux et moelleux, est d'un brun châtain foncé en dessus, jaune gris-brun en dessous ; la membrane aliforme, qui s'étend jusqu'à la base des orteils, est brune. La longueur du corps est de 14 cent., l'envergure en a 40 (*fig. 105*).

**Distribution géographique.** — La Guyane, est la vraie patrie du vampire spectre.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Il se trouve dans les vastes forêts vierges, et vole quelquefois autour des huttes des indigènes ; pendant le jour, il se cache dans les cimes touffues des palmiers. La nuit, il fait la chasse aux insectes, qui forment sa principale nourriture ; il paraît qu'il mange aussi les fruits.

« Je voyais, à la clarté de la lune, dit Waterton (1), les vampires voler vers les arbres couverts de fruits et en manger. Ils apportaient quelquefois dans la ferme un fruit rond, de la grosseur d'une muscade, ressemblant à la *guava* sauvage, et lorsque le *sawarri* était en fleur, ils voltigeaient toujours autour de cet arbre. Un soir, par un beau clair de lune, je vis plusieurs vampires voltiger autour de la cime de ces arbres, et faire tomber de temps en temps une fleur dans l'eau. C'étaient bien les vampires qui les faisaient tomber, car toutes celles que j'ai examinées étaient fraîches et saines ; j'en conclus qu'ils les cueillaient soit pour manger le germe du fruit, soit pour prendre les insectes qui s'étaient logés dans la fleur. »

Lorsque le vampire souffre de la faim, il s'attaque à de plus grands êtres, aux oiseaux et aux mammifères ; il cherche sur ces animaux les endroits où la peau est facile à percer, et se gorge de sang. Tous les observateurs s'accordent là-

dessus. L'Espagnol don Félix d'Azara (1), qui donne au vampire le nom de *mordedor* (qui mord), rapporte ce qui suit.

« Quelquefois elles mordent les crêtes et les barbes des volailles qui sont endormies, et en sucent le sang ; d'où il résulte que ces volailles meurent, parce que la gangrène s'engendre dans les plaies. Elles mordent aussi les chevaux, les mulets, les ânes et les bêtes à cornes ; d'ordinaire aux fesses, aux épaules ou au cou, parce qu'elles trouvent dans ces parties la facilité de s'attacher à la crinière ou à la queue.

« Enfin, l'homme n'est point à l'abri de leurs attaques, et, à cet égard, je puis donner un témoignage certain, parce qu'elles ont mordu quatre fois le gros du bout de mes doigts de pied, tandis que je dormais en pleine campagne, dans les cases. Les blessures qu'elles me firent, sans que je les eusse senties, étaient circulaires ou elliptiques, et avaient 2 à 3 centimètres de diamètre ; mais si peu profondes, qu'elles ne percèrent pas entièrement ma peau, et l'on reconnaissait qu'elles avaient été faites en arrachant une petite bouchée, et non pas en piquant, comme on pourrait le croire. Outre le sang qu'elles sucèrent, je juge que celui qui coula, pouvait être d'environ 15 grammes lorsque leur attaque m'en tira le plus ; mais, comme l'épanchement pour les chevaux et les bœufs est de près de 92 grammes, et que le cuir de ces animaux est très-épais, il est à croire que les blessures sont plus grandes et plus profondes. Ce sang ne vient ni des veines ni des artères, parce que la blessure ne va point jusque-là, mais des vaisseaux capillaires de la peau, d'où les chauves-souris le tirent sans doute en suçant ou en léchant.

« Quoique mes plaies aient été douloureuses pendant plusieurs jours, elles furent de si peu d'importance, que je n'y appliquai aucun remède.

« A cause de cela, à cause que ces blessures sont sans danger, et parce que les chauves-souris ne les font que dans les nuits où elles éprouvent une disette d'autres aliments ; nul ne craint ici ces animaux, et personne ne s'en occupe, quoiqu'on dise d'eux que, pour endormir le sentiment chez leur victime, ils caressent et rafraîchissent, en battant leurs ailes, la partie qu'ils vont mordre et sucer. » Quant aux autres croyances populaires sur le vampire, d'Azara les a victorieusement réfutées une à une.

A cette observation de d'Azara, Rengger ajoute

(1) Waterton, *Wanderings in South America*. 4<sup>e</sup> édition, Londres, 1839.

(1) D'Azara, *Essais sur l'histoire naturelle des quadrupèdes de la province du Paraguay*, trad. par Moreau Saint-Méry. Paris, 1801, t. I, p. 273.

encore ce qui suit : « J'ai examiné plus de cent fois les blessures des mulets, des chevaux et des bœufs, sans parvenir à me rendre compte de la manière dont elles sont produites. La blessure, presque conique, a environ 9 millim. de large, quelquefois un peu plus, et, selon la partie du corps, de 2 à 5 millim. de profondeur. Jamais elle ne traverse la peau jusqu'aux muscles ; on n'y remarque jamais d'impression de dents, par contre, les bords sont toujours un peu gonflés. Je ne puis donc pas croire que les phyllostomes et les glossophages commencent par faire une morsure lorsqu'ils s'attachent à une bête de somme ; celle-ci ne tarderait d'ailleurs pas à s'éveiller et à chasser son ennemi. Je suppose, au contraire, qu'ils commencent par rendre la peau insensible en la suçant, comme dans l'application de ventouses ; que lorsqu'elle est gonflée, ils y font une petite incision à l'aide des dents, et y enfoncent alors leur langue, ce qui donne à la morsure la forme d'un entonnoir.

« La disposition des ailes démontre que les vampires ne peuvent pas les mouvoir pendant qu'ils sucent. La membrane aliforme s'étendant jusqu'aux pieds, il leur est impossible de se fixer à l'aide de ceux-ci et de les mouvoir en même temps pour voler, à moins d'admettre qu'ils sucent en se soutenant en l'air, ce qui serait une erreur. Toutes les chauves-souris que j'ai vues s'approcher des bêtes de somme se fixaient par les pieds et pliaient les ailes. Pour s'accrocher plus facilement, elles choisissaient de préférence les parties couvertes de poils longs, ou bien les parties planes du corps de l'animal, et blessaient toujours le cheval au cou, sur le dos et à la naissance de la queue ; le mulet sur le garrot et au cou ; le bœuf sur l'omoplate et au cou. La blessure n'a rien de dangereux par elle-même ; mais comme il arrive que quatre, cinq, six chauves-souris, ou davantage s'attaquent à la même bête, il en résulte que celle-ci doit être affaiblie par les pertes qu'elle subit plusieurs nuits de suite, pertes d'autant plus grandes, qu'après le départ du vampire, la blessure laisse encore échapper 60 à 80 grammes de sang. De plus, les mouches envahissent quelquefois la blessure, qui se transforme alors en tumeur considérable. Je ne connais aucun exemple d'un homme blessé par un vampire, si ce n'est celui de d'Azara, qui a été mordu lui-même. »

Voici ce que raconte encore Waterton au sujet de ces animaux (1) :

(1) Waterton, *Wanderings in South America*. 4<sup>e</sup> édition, Londres, 1839.

« Il y a quelques années j'arrivais sur les bords du fleuve Paumaron, avec un Écossais, Tarbot. Nous suspendîmes nos hamacs sur le sol couvert de paille de la maison d'un planteur. Le lendemain matin j'entendis mon Écossais murmurer dans son hamac, et lancer de temps en temps un juron. — Qu'avez-vous, Monsieur ? lui dis-je à voix basse ; vous manque-t-il quelque chose ? — Ce que j'ai ? répondit-il d'un air mécontent, ce que j'ai ? c'est que les chauves-souris m'ont sucé la vie.

« Dès qu'il fit jour, je m'approchai de mon homme qui était réellement couvert de sang. — Voyez, me dit-il, en me montrant ses pieds, ces vampires du diable ont sucé le sang de ma vie.

« J'examinai ses pieds et je vis que le vampire avait percé son gros orteil ; la blessure était un peu plus petite que celle d'une sangsue. Le sang coulait toujours, et je suppose qu'il en a perdu 350 grammes. »

Un autre voyageur, dont le nom est inconnu, se fit tirer du sang par un vampire, afin de pouvoir examiner la bête à son aise ; c'est Cassell qui rapporte le fait.

Ce voyageur s'était couché dans une grande chambre et comme la nuit était très-chaude, il n'avait pas entouré son lit du réseau destiné à le protéger contre les mouches. Il était éveillé et admirait les beaux rayons de la lune qui pénétraient par les fenêtres ouvertes, quand tout à coup un grand vampire entra dans la chambre. L'observateur ne bougea plus et fut attentif à ce que l'intrus allait faire. Le vampire voltigea silencieusement d'un bout de la chambre à l'autre. Après avoir tournoyé plusieurs fois de suite dans le même sens, il arriva sous le ciel de lit, décrivit des cercles de plus en plus petits, s'abaissa, s'approcha tout près du corps de l'observateur, en mouvant ses ailes très-rapidement et sans le moindre bruit, ce qui produisait une ventilation très-agréable à sa victime. Enfin, il s'abattit sur elle. Le voyageur assure qu'il lui fut impossible de deviner le moment où le vampire mordit sa poitrine découverte, tellement cette morsure était peu douloureuse. Pendant ce temps, les ailes lui procuraient une fraîcheur très-agréable. Peu à peu il ressentit un léger sentiment de douleur, qui rappelait la morsure d'une sangsue. Saisissant alors le vampire, il l'étrangla.

Je terminerai l'histoire de cette espèce par une citation de Burmeister, qui confirme les récits précédents, tout en atténuant ce qu'ils peuvent

teux, d'insectes et surtout du sang qu'ils sucent aux animaux.

LE VAMPIRE SPECTRE — *PHYLLOSTOMA SPECTRUM*.

*Der Vampir, The Vampir Bat.*

**Caractères.** — Le vampire spectre est le plus grand de tous les vampires brésiliens ; il a la tête grosse et longue, avec un museau saillant ; des oreilles grandes, ovales, un peu faibles, avec des lobules étroits ; une petite feuille nasale étroite, sous forme de lancette, posée sur une tige large. La lèvre supérieure est lisse, la lèvre inférieure a deux grandes papilles en avant. Son pelage, doux et moelleux, est d'un brun châtain foncé en dessus, jaune gris-brun en dessous ; la membrane aliforme, qui s'étend jusqu'à la base des orteils, est brune. La longueur du corps est de 14 cent., l'envergure en a 40 (fig. 105).

**Distribution géographique.** — La Guyane, est la vraie patrie du vampire spectre.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Il se trouve dans les vastes forêts vierges, et vole quelquefois autour des huttes des indigènes ; pendant le jour, il se cache dans les cimes touffues des palmiers. La nuit, il fait la chasse aux insectes, qui forment sa principale nourriture ; il paraît qu'il mange aussi les fruits.

« Je voyais, à la clarté de la lune, dit Waterton (1), les vampires voler vers les arbres couverts de fruits et en manger. Ils apportaient quelquefois dans la ferme un fruit rond, de la grosseur d'une muscade, ressemblant à la *guava* sauvage, et lorsque le *sawarri* était en fleur, ils voltigeaient toujours autour de cet arbre. Un soir, par un beau clair de lune, je vis plusieurs vampires voltiger autour de la cime de ces arbres, et faire tomber de temps en temps une fleur dans l'eau. C'étaient bien les vampires qui les faisaient tomber, car toutes celles que j'ai examinées étaient fraîches et saines ; j'en conclus qu'ils les cueillaient soit pour manger le germe du fruit, soit pour prendre les insectes qui s'étaient logés dans la fleur. »

Lorsque le vampire souffre de la faim, il s'attaque à de plus grands êtres, aux oiseaux et aux mammifères ; il cherche sur ces animaux les endroits où la peau est facile à percer, et se gorge de sang. Tous les observateurs s'accordent là-

dessus. L'Espagnol don Félix d'Azara (1), qui donne au vampire le nom de *mordedor* (qui mord), rapporte ce qui suit.

« Quelquefois elles mordent les crêtes et les barbes des volailles qui sont endormies, et en sucent le sang ; d'où il résulte que ces volailles meurent, parce que la gangrène s'engendre dans les plaies. Elles mordent aussi les chevaux, les mulets, les ânes et les bêtes à cornes ; d'ordinaire aux fesses, aux épaules ou au cou, parce qu'elles trouvent dans ces parties la facilité de s'attacher à la crinière ou à la queue.

« Enfin, l'homme n'est point à l'abri de leurs attaques, et, à cet égard, je puis donner un témoignage certain, parce qu'elles ont mordu quatre fois le gros du bout de mes doigts de pied, tandis que je dormais en pleine campagne, dans les cases. Les blessures qu'elles me firent, sans que je les eusse senties, étaient circulaires ou elliptiques, et avaient 2 à 3 centimètres de diamètre ; mais si peu profondes, qu'elles ne percèrent pas entièrement ma peau, et l'on reconnaissait qu'elles avaient été faites en arrachant une petite bouchée, et non pas en piquant, comme on pourrait le croire. Outre le sang qu'elles sucèrent, je juge que celui qui coula, pouvait être d'environ 15 grammes lorsque leur attaque m'en tira le plus ; mais, comme l'épanchement pour les chevaux et les bœufs est de près de 92 grammes, et que le cuir de ces animaux est très-épais, il est à croire que les blessures sont plus grandes et plus profondes. Ce sang ne vient ni des veines ni des artères, parce que la blessure ne va point jusque-là, mais des vaisseaux capillaires de la peau, d'où les chauves-souris le tirent sans doute en suçant ou en léchant.

« Quoique mes plaies aient été douloureuses pendant plusieurs jours, elles furent de si peu d'importance, que je n'y appliquai aucun remède.

« A cause de cela, à cause que ces blessures sont sans danger, et parce que les chauves-souris ne les font que dans les nuits où elles éprouvent une disette d'autres aliments ; nul ne craint ici ces animaux, et personne ne s'en occupe, quoiqu'on dise d'eux que, pour endormir le sentiment chez leur victime, ils caressent et rafraîchissent, en battant leurs ailes, la partie qu'ils vont mordre et sucer. » Quant aux autres croyances populaires sur le vampire, d'Azara les a victorieusement réfutées une à une.

A cette observation de d'Azara, Rengger ajoute

(1) Waterton, *Wanderings in South America*. 4<sup>e</sup> édition, Londres, 1839.

(1) D'Azara, *Essais sur l'histoire naturelle des quadrupèdes de la province du Paraguay*, trad. par Moreau Saint-Méry. Paris, 1801, t. I, p. 273.

encore ce qui suit : « J'ai examiné plus de cent fois les blessures des mulets, des chevaux et des bœufs, sans parvenir à me rendre compte de la manière dont elles sont produites. La blessure, presque conique, a environ 9 millim. de large, quelquefois un peu plus, et, selon la partie du corps, de 2 à 5 millim. de profondeur. Jamais elle ne traverse la peau jusqu'aux muscles ; on n'y remarque jamais d'impression de dents, par contre, les bords sont toujours un peu gonflés. Je ne puis donc pas croire que les phyllostomes et les glossophages commencent par faire une morsure lorsqu'ils s'attachent à une bête de somme ; celle-ci ne tarderait d'ailleurs pas à s'éveiller et à chasser son ennemi. Je suppose, au contraire, qu'ils commencent par rendre la peau insensible en la suçant, comme dans l'application de ventouses ; que lorsqu'elle est gonflée, ils y font une petite incision à l'aide des dents, et y enfoncent alors leur langue, ce qui donne à la morsure la forme d'un entonnoir.

« La disposition des ailes démontre que les vampires ne peuvent pas les mouvoir pendant qu'ils sucent. La membrane aliforme s'étendant jusqu'aux pieds, il leur est impossible de se fixer à l'aide de ceux-ci et de les mouvoir en même temps pour voler, à moins d'admettre qu'ils sucent en se soutenant en l'air, ce qui serait une erreur. Toutes les chauves-souris que j'ai vues s'approcher des bêtes de somme se fixaient par les pieds et pliaient les ailes. Pour s'accrocher plus facilement, elles choisissaient de préférence les parties couvertes de poils longs, ou bien les parties planes du corps de l'animal, et blessaient toujours le cheval au cou, sur le dos et à la naissance de la queue ; le mulet sur le garrot et au cou ; le bœuf sur l'omoplate et au cou. La blessure n'a rien de dangereux par elle-même ; mais comme il arrive que quatre, cinq, six chauves-souris, ou davantage s'attaquent à la même bête, il en résulte que celle-ci doit être affaiblie par les pertes qu'elle subit plusieurs nuits de suite, pertes d'autant plus grandes, qu'après le départ du vampire, la blessure laisse encore échapper 60 à 80 grammes de sang. De plus, les mouches envahissent quelquefois la blessure, qui se transforme alors en tumeur considérable. Je ne connais aucun exemple d'un homme blessé par un vampire, si ce n'est celui de d'Azara, qui a été mordu lui-même. »

Voici ce que raconte encore Waterton au sujet de ces animaux (1) :

(1) Waterton, *Wanderings in South America*. 4<sup>e</sup> édition, Londres, 1839.

« Il y a quelques années j'arrivais sur les bords du fleuve Paumaron, avec un Écossais, Tarbot. Nous suspendîmes nos hamacs sur le sol couvert de paille de la maison d'un planteur. Le lendemain matin j'entendis mon Écossais murmurer dans son hamac, et lancer de temps en temps un juron. — Qu'avez-vous, Monsieur ? lui dis-je à voix basse ; vous manque-t-il quelque chose ? — Ce que j'ai ? répondit-il d'un air mécontent, ce que j'ai ? c'est que les chauves-souris m'ont sucé la vie.

« Dès qu'il fit jour, je m'approchai de mon homme qui était réellement couvert de sang. — Voyez, me dit-il, en me montrant ses pieds, ces vampires du diable ont sucé le sang de ma vie.

« J'examinai ses pieds et je vis que le vampire avait percé son gros orteil ; la blessure était un peu plus petite que celle d'une sangsue. Le sang coulait toujours, et je suppose qu'il en a perdu 350 grammes. »

Un autre voyageur, dont le nom est inconnu, se fit tirer du sang par un vampire, afin de pouvoir examiner la bête à son aise ; c'est Cassell qui rapporte le fait.

Ce voyageur s'était couché dans une grande chambre et comme la nuit était très-chaude, il n'avait pas entouré son lit du réseau destiné à le protéger contre les mouches. Il était éveillé et admirait les beaux rayons de la lune qui pénétraient par les fenêtres ouvertes, quand tout à coup un grand vampire entra dans la chambre. L'observateur ne bougea plus et fut attentif à ce que l'intrus allait faire. Le vampire voltigea silencieusement d'un bout de la chambre à l'autre. Après avoir tournoyé plusieurs fois de suite dans le même sens, il arriva sous le ciel de lit, décrivit des cercles de plus en plus petits, s'abaissa, s'approcha tout près du corps de l'observateur, en mouvant ses ailes très-rapidement et sans le moindre bruit, ce qui produisait une ventilation très-agréable à sa victime. Enfin, il s'abattit sur elle. Le voyageur assure qu'il lui fut impossible de deviner le moment où le vampire mordit sa poitrine découverte, tellement cette morsure était peu douloureuse. Pendant ce temps, les ailes lui procuraient une fraîcheur très-agréable. Peu à peu il ressentit un léger sentiment de douleur, qui rappelait la morsure d'une sangsue. Saisissant alors le vampire, il l'étrangla.

Je terminerai l'histoire de cette espèce par une citation de Burmeister, qui confirme les récits précédents, tout en atténuant ce qu'ils peuvent

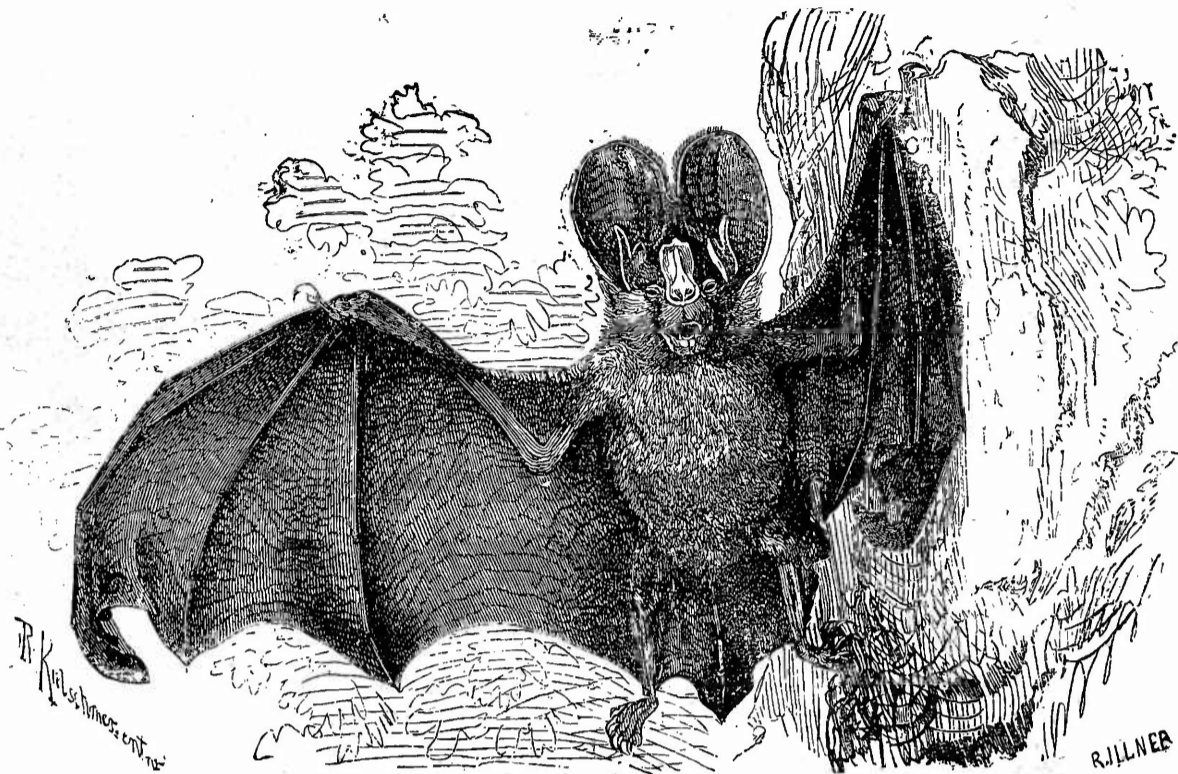


Fig. 106. Le Mégaderme lyre (p. 177).

avoir d'exagéré quant à l'hémorrhagie qui succède à la morsure.

« Les vampires si connus, dont on a dit, sans raison, tant de mal, se trouvent presque partout au Brésil et trahissent journellement leur présence par les plaies qu'ils font aux bêtes de trait et de somme. Mais ils ne causent pour ainsi dire aucun dommage par leurs morsures, parce que la quantité de sang qu'ils soutirent aux animaux est très-petite. C'est surtout à l'époque des froids, au moment où les insectes font défaut, que les vampires s'attaquent aux bêtes de somme, et c'est toujours aux endroits où les poils, rayonnant autour d'un point, leur permettent d'atteindre la peau, qu'ils mordent. J'ai remarqué que presque toutes les blessures se trouvent sur le garrot, surtout aux places mises à nues par le frottement. L'articulation de la cuisse à côté du bassin, à l'endroit où les poils s'écartent, est encore une de leurs places de prédilection ; ils mordent aussi à la partie inférieure de la jambe, mais rarement sous le cou. A la tête, aux lèvres et au nez, les blessures sont très-rares. Tant que le cheval ou le mulet est encore éveillé, il ne laisse pas approcher les vampires ; il devient inquiet, frappe des pieds, s'agite et chasse l'ennemi qui voltige autour de lui ; seuls, les animaux endormis se laissent tranquillement tirer du sang. Ce qu'on raconte de la prétendue ventilation qu'exercent les phyllostomes, n'est qu'une fable. Ils sont tellement absorbés dans leur acte, que les gardiens qui visitent de temps en temps les bes-

tiaux, peuvent les saisir et les tuer. Je n'ai jamais appris qu'un homme ait été mordu par ces animaux. On ne connaît pas au juste la manière dont le vampire fait sa morsure ; on voit seulement qu'il se fixe, les ailes à moitié ouvertes, écarte un peu les poils, presse son menton fortement contre la peau de sa victime et commence à sucer. La blessure est une petite cavité qui ne ressemble pas à une pique. Je crois que l'ouverture ne devient ordinairement visible que lorsque le vampire a soulevé, par succion, une portion de la peau ; il coupe alors la pointe ainsi formée, non avec ses canines, qui ne s'y prêtent nullement, mais avec ses incisives. L'écoulement de sang qui en est le résultat n'est jamais abondant. Une traînée étroite de sang desséché est la seule trace qui reste après une morsure, et je n'ai jamais entendu dire qu'un animal soit mort d'une perte de sang. Des pertes journalières finissent cependant par les épuiser, parce que dans la saison froide les fourrages sont rares ; mais ces animaux n'en meurent jamais, à moins que leur maître ne les accable de travail, ce qui suffit quelquefois pour les tuer en dehors de toute espèce d'hémorrhagie. »

Le lecteur est maintenant à même de se former un jugement. Les relations de Rengger et de Burmeister ne font que confirmer celles de d'Azara en ce qu'elles ont d'essentiel ; et toutes s'accordent à démontrer la fausseté des peintures trop hideuses qu'on a faites des phyllostomatées.

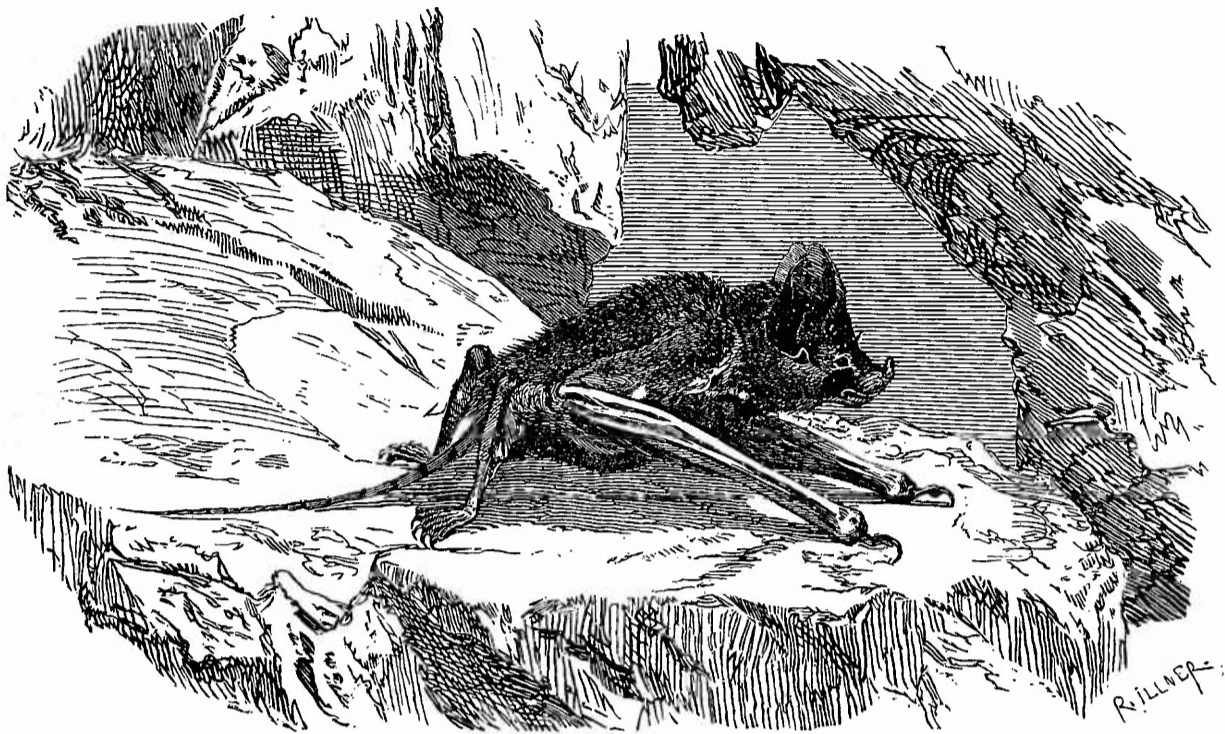


Fig. 107. Le Rhinopome égyptien.

## LES MÉGADERMES — MEGADERMA.

*Die Ziernasen.*

**Caractères.** — Le genre mégaderme est caractérisé par un appendice nasal triple; par de grandes oreilles, unies sur le front et pourvues de lobules ou oreillons allongés.

**Distribution géographique.** — Les quelques espèces que l'on connaît sont originaires de l'Asie et de l'Afrique.

**Mœurs, habitudes et régime.** — L'on ne possède que peu de détails sur leurs mœurs: il paraîtrait que l'une d'elles, non-seulement suce le sang des autres animaux, mais mange aussi de petites grenouilles.

## LE MÉGADERME LYRE — MEGADERMA LYRA.

*Die Leiernase.*

**Caractères.** — Elle est considérée comme l'espèce la plus curieuse de ce genre, et se distingue par le développement extraordinaire de la membrane du nez, dont la forme ressemble un peu à celle d'une lyre (*fig. 106*).

## LES RHINOPOMES — RHINOPOMA.

*Die Klappnasen.*

**Caractères.** — Ils ont le nez surmonté d'une simple feuille verticale, sous forme de lancette.

BREHM

Leurs oreilles, réunies sur le front, sont de grandeur moyenne; leur queue est extraordinairement longue.

## LE RHINOPOME ÉGYPTIEN — RHINOPOMA MICROPHYLLUM.

*Die ägyptische Klappnase.*

**Caractères.** — Il a 10 centimètres de longueur totale, la queue, qui est très-mince, comptant pour la moitié. Son pelage, long et touffu, est d'un gris cendré. Son envergure est de 20 centimètres. La queue est composée de onze vertèbres, et dépasse de beaucoup la membrane interfémorale (*fig. 107*).

**Distribution géographique.** — Cet animal est très-commun en Égypte; on le trouve aussi en Nubie.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Il habite les vieux monuments abandonnés, les cavernes naturelles ou artificielles. J'en ai vu des masses énormes dans la Grotte des crocodiles, près de Monfalout, dans la Haute Égypte. L'une des grandes voûtes de cette grotte en était tellement tapissée, que son fond noir en paraissait grisâtre. Au-dessous d'eux, les excréments, dont l'odeur repoussante infectait toute la grotte, formaient des tas de plusieurs centimètres de hauteur. Au moment où nous y entrâmes avec une lumière, un bruit assourdissant se fit entendre, et nous nous vîmes, en un clin d'œil, entourés de centaines de rhinopomes effrayés et cherchant une retraite.

Le bruit de leurs ailes se propageait à travers toute la grotte et ressemblait au tonnerre lointain. Plusieurs fois ils éteignirent notre lumière.

A chaque coup de canne nous en abattions une ou deux, et bientôt les individus dont nous avions cassé les ailes grouillèrent sur le sol, cherchant à se dérober par une fuite rapide. Ceux dont nous nous emparions mordaient fortement pour se défendre.

Cette espèce vole pendant le crépuscule, au-dessus du Nil, et surtout sur les places où le

fleuve a débordé ; elle attrape à la surface de l'eau les insectes dont elle se nourrit.

Les longs détails dans lesquels nous sommes entrés à l'occasion des principaux chiroptères, nous autorisent à laisser de côté les autres espèces dont les mœurs ne diffèrent en rien de celles des chauves-souris que nous connaissons. La description de leurs formes variées et surtout des ornements de leur tête, attrayante pour un anatomiste, fatiguerait trop nos lecteurs.



LES ONGUICULÉS — *UNGUICULATA*.*Die Kral'enthiere.*

L'ancien adage : « La main fait l'homme physique, » autorise pleinement tous les naturalistes qui s'occupent de la classification des animaux, à placer les mammifères dont nous nous sommes occupés jusqu'ici, à la tête de cette classe, c'est-à-dire à la tête de tous les autres mammifères. C'est leur main qui en fait un groupe séparé ; c'est l'analogie de cette main, avec celle de l'homme, qui leur assure cette place dans la série animale. Nous avons vu que la structure générale du corps est en rapport avec la forme de la main, et nous n'avons été nullement surpris de voir les chauves-souris, ces petits êtres laids et difformes, occuper un rang en apparence si élevé. Jamais un naturaliste n'aura l'idée de considérer les chauves-souris comme des êtres plus parfaits que le lion, le chien, le cheval ou la baleine, et cependant on les placera toujours avant eux, parce que leur main les rapproche des animaux les plus élevés en organisation, après l'homme.

On se trompe toujours lorsqu'on veut établir un système assignant à chaque animal sa place dans une série continue ; on s'expose toujours à de nombreuses irrégularités. Il est même impossible de classer en une série parfaitement régulière les membres d'une seule famille. Dans bien des cas, il est vrai, les anneaux intermédiaires ne font pas défaut ; mais souvent les animaux qui les forment appartiennent à des époques géologiques antérieures, ce qui doit ne les faire employer qu'avec une certaine réserve, pour combler les fréquentes lacunes qui se présentent. Le naturaliste n'a donc d'autre ressource que

d'établir plusieurs séries d'une importance à peu près égale, et comprenant un certain nombre d'animaux classés d'après leur développement plus ou moins complet. C'est une série de ce genre que nous allons examiner maintenant.

**Caractères.** — On a donné, avec raison, le nom d'*Onguiculés* aux mammifères réunis dans cette série ; car, chez tous, les pattes sont terminées par des griffes analogues, quoique variables dans certaines limites.

Les quatre membres de tous les onguiculés sont nettement distincts du corps, et leur disposition varie selon qu'ils doivent servir à la marche, au saut ou au vol.

Les pieds ont toujours des doigts complètement mobiles, terminés par des griffes qui n'en couvrent que partiellement l'extrémité, au lieu de l'embrasser complètement, comme cela se présente chez d'autres mammifères que nous étudierons plus loin.

Les mamelles sont pectorales, abdominales ou inguinales, quelquefois elles se trouvent dispersées sur plusieurs parties du corps ; elles sont libres, ou entourées d'une peau formant poche.

Tels sont les caractères généraux communs à tous les animaux de cette série, qui contient la plus grande partie des mammifères, et qui se divise en trois ordres, riches en familles et en espèces : les *Carnassiers*, les *Marsupiaux* et les *Rongeurs*. Chacun de ces ordres forme un grand tout, dont nous étudierons les principaux caractères.

LES CARNASSIERS — *RAPACIA*.*Die Raubthiere.*

L'ordre des carnassiers est le plus riche pour la variété des espèces, et mérite, sous tous les rapports, d'être placé en tête de la seconde série.

Il comprend des animaux de presque toutes les tailles, depuis la moyenne jusqu'à la plus petite, et réunit les formes les plus diverses. Que d'intermédiaires, quelle diversité dans la

même forme fondamentale, entre le lion puissant et la petite musaraigne naine ! On ne peut se persuader que tous les carnassiers aient une forme commune, tant il paraît difficile, au premier abord, de découvrir le plan unique qui se manifeste dans l'ordre entier. Nous y trouvons, en effet, la taille gracieuse du chat à côté du

corps cylindrique et lourd de la taupe ; la grêle civette, au pelage fin et lisse, et le hérisson couvert de piquants ; le chien vigoureux et fort, et la gracieuse et faible musaraigne ; l'ours lent, maladroit et lourd, et la belette, vive, rapide et légère. Comment réunir tous ces animaux, dont les uns vivent sur la terre, d'autres sous la terre, d'autres sur les arbres ou dans l'eau ?

Tous les carnassiers, cependant, ont entre eux une parenté réelle, tant au physique qu'au moral. L'uniformité extraordinaire qui, sous ce double rapport, règne dans l'ordre entier, fait ressortir cette parenté. Leurs habitudes plus ou moins semblables, leurs mœurs et leur régime, indiquent déjà que leur organisation générale, la disposition des membres, du système dentaire et de l'appareil digestif, doivent présenter de grandes analogies. Ce sont réellement des animaux semblables entre eux : ils n'ont rien de monstrueux, rien de hideux ni d'extraordinaire dans la forme, et se distinguent par là des singes, des lémuriers ou des chiroptères.

**Caractères.** — « Les membres des carnassiers, dit Giebel, sont très-bien proportionnés, et dénotent l'agilité et la puissance dans les mouvements. Leurs pieds ont toujours quatre ou cinq orteils munis d'ongles puissants ; et ces pieds, quoique faits pour la marche, peuvent, sans trop subir de modifications, devenir propres à creuser la terre, à grimper, à nager, ou à saisir les objets.

« Tous les organes des sens sont à peu près également développés.

« Le système dentaire, parfaitement approprié à une nourriture animale, comprend toutes les espèces de dents. On compte à chaque mâchoire six incisives, deux canines écartées, longues et puissantes ; derrière celles-ci quelques fausses molaires pointues ou tranchantes ; puis des molaires carnassières, tuberculeuses ; enfin des molaires mousses.

« De puissants muscles maxillaires et masticateurs sont les auxiliaires nécessaires de ces fortes dents. »

L'estomac est simple, l'intestin court ou faiblement développé, et le cœcum fort petit.

Les glandes, qui sécrètent des substances très-odorantes, chez certaines espèces, forment aussi un des caractères de la plupart des carnassiers ; ces substances servent à défendre l'animal contre des ennemis plus forts que lui, à attirer d'autres êtres plus faibles, ou à fournir une matière onctueuse pour graisser le pelage.

Si nous examinons de plus près les carnassiers,

nous leur trouverons encore d'autres caractères plus ou moins généraux. Le squelette, quoique gracieux et léger, est comparativement solide. Le crâne est allongé, le front et le museau sont assez bien proportionnés, c'est-à-dire qu'aucune de ces deux parties de la tête n'est beaucoup plus importante que l'autre. Les fortes crêtes et les arcades zygomatiques très-écartées et très-recourbées, indiquent des muscles vigoureux, avec des attaches volumineuses ; les orbites sont vastes, les caisses auditives assez grandes, et les cartilages du nez très-développés ; les organes correspondants ont donc de la place pour se développer complètement. Les vertèbres sont munies d'apophyses longues et fortes ; celles des lombes se soudent souvent complètement ; celles de la queue varient considérablement quant au nombre, et les membres s'adaptent toujours aux conditions dans lesquelles vit l'animal, et dénotent, quelle que soit leur forme, une grande force et une grande mobilité.

Chez beaucoup de carnassiers, le nez, dont l'extrémité est nue, se prolonge en trompe, souvent munie d'os et de cartilages particuliers ; dans ce cas, il sert à fouiller la terre.

Des membres épais et courts indiquent des animaux aptes à creuser le sol et à mener une vie souterraine ; sont-ils allongés, ils facilitent la course ; s'élargissent-ils et constituent-ils des membranes, ils servent à la nage.

Les griffes varient aussi d'une manière extraordinaire. Chez les uns, elles sont rétractiles et, ainsi protégées contre l'usure pendant la marche, elles deviennent, à un moment donné, d'excellentes armes d'attaque ou de défense ; chez les autres, elles sont émoussées et immobiles et ne servent qu'à protéger le pied, ou à grimper, si elles sont très-recourbées ; chez d'autres, enfin, elles sont très-larges et tranchantes, et servent à fouiller le sol.

Leurs fortes canines et leurs machelières plus ou moins tuberculeuses, sont appropriées pour saisir et déchirer des proies.

Leurs muscles et les tendons qui les terminent ont une grande puissance, ce qui, indépendamment de la force générale qui en résulte, donne à leurs mouvements de l'amplitude et de l'adresse.

A tout cela viennent s'ajouter des sens excellents. Ce n'est qu'exceptionnellement que l'un d'entre eux est à l'état rudimentaire, et, dans ce cas, son absence est toujours compensée par les autres. On ne peut pas dire que tel ou tel sens prédomine chez tous les carnassiers : il est des espèces qui sont douées d'un odorat merveilleux ;

il en est d'autres dont la vue est perçante ou l'ouïe très fine ; chez quelques autres le toucher est le plus parfait. Généralement, chaque carnassier a deux sens plus développés que les autres ; le plus souvent c'est l'odorat et l'ouïe, plus rarement l'ouïe et la vue. Dans aucun autre ordre, on ne trouve des animaux mieux doués à cet égard.

**Distribution géographique** — Les carnassiers sont répandus sur toute la surface du globe, et s'y trouvaient déjà vers l'époque tertiaire.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Leur intelligence, avons-nous dit, est en rapport avec leurs avantages physiques. On trouve parmi les carnassiers des espèces d'une extrême prudence, et que l'on voit recourir à toutes les ruses imaginables pour s'emparer de leur proie ; il en est d'autres auxquelles le sentiment de leur force donne du courage et une certaine assurance, qui, d'ordinaire, manque aux autres animaux. Mais ces conditions favorables ne tournent pas toujours à l'avantage de ces superbes animaux : habitués à toujours vaincre, leur cruauté va croissant et ils s'abandonnent à une véritable soif de sang.

L'habitat et les mœurs des carnassiers sont naturellement en rapport avec leur organisation et leurs besoins. Ils se trouvent partout et dominant toujours, sur le sol comme sur la cime des arbres, dans l'eau et sous la terre, dans la montagne et dans la plaine, dans la forêt et dans les champs, au nord comme au sud. Ils sont à la fois diurnes et nocturnes ; ils poursuivent leur proie pendant le crépuscule, aussi bien qu'à la clarté du soleil ou dans les ténèbres de la nuit.

Les plus intelligents forment des sociétés, les autres vivent solitaires ; les plus forts attaquent ouvertement leur proie, les autres se mettent en embuscade et sautent à l'improviste sur leur victime. Les uns vont directement à leur but, les autres emploient des chemins détournés ; tous se dissimulent le mieux et le plus longtemps qu'ils peuvent, dans l'intention de ne pas effrayer trop tôt leur proie ; quelques rares espèces ont le sentiment de leur propre faiblesse et se sauvent dès que quelque chose leur inspire de l'inquiétude. Ils évitent d'autant moins la clarté du jour ; ils sont d'autant plus gais, vifs, animés et aimables, qu'ils sont bien doués du côté de la force ; ils sont, au contraire, d'autant plus nocturnes, moroses, méfiants, farouches et solitaires, qu'ils sont moins favorisés au point de vue physique. La manière dont ils se nourrissent contribue aussi à les unir ou à les séparer, à former leur intelligence ou à l'émousser.

Tous les carnassiers vivent de la chair d'autres animaux et ne mangent qu'exceptionnellement des fruits, des graines et d'autres substances végétales. On a essayé de les diviser en trois groupes : les *insectivores*, les *omnivores* et les *carnivores* ; mais cette distinction n'a rien d'absolu, car les omnivores et les insectivores mangent tout aussi bien de la chair lorsqu'ils peuvent s'en procurer. Tous, petits et grands, naissent voleurs et meurtriers, et ceux-là mêmes qui mangent les substances végétales prouvent, à l'occasion, qu'ils ne font pas exception lorsqu'il s'agit de voler ou de tuer. Le choix de la nourriture, ou pour mieux dire de la victime, varie naturellement avec leur taille et leur organisation, leur patrie, leur séjour et leurs habitudes. C'est tout au plus si une seule classe du règne animal est entièrement à l'abri de leurs rapines. Les espèces les plus grandes et les plus fortes de l'ordre s'attaquent le plus souvent aux classes les plus voisines, sans toutefois dédaigner les espèces inférieures. Le lion lui-même ne se nourrit pas exclusivement de mammifères, et les autres félins sont encore bien moins difficiles que lui. Les chiens, quoique franchement carnivores, ont une nourriture encore bien plus variée ; parmi les viverridés et les mustéliens, quelques espèces se nourrissent de poissons et de reptiles ; les ours sont de vrais omnivores et ont autant de goût pour les substances végétales que pour les substances animales ; enfin, le hérisson, la musaraigne et la taupe, attaquent et mangent tout ce qui vit. Ainsi, les diverses classes de vertébrés, aussi bien que les animaux inférieurs dont le corps est assez grand pour être vu et saisi, trouvent des ennemis parmi les carnassiers. Soit qu'ils vivent sur la terre ferme ou dans l'eau, sous le sol ou sur les branches des arbres, dans les régions occidentales ou dans les régions méridionales, sur les monts les plus élevés ou dans les vallées les plus profondes, les carnassiers répandent la mort autour d'eux ; la rapine et le meurtre règnent partout où ils se trouvent.

Chez certains carnassiers, les deux sexes vivent en commun, mais pendant quelque temps seulement. Le mâle et la femelle, chez quelques chats, chez les hérissons et les taupes, se rapprochent à l'époque de la reproduction et restent unis pour élever leur progéniture, pour la protéger et la défendre ; mais d'autres mâles carnassiers considèrent leurs petits comme une proie bonne à manger, et il faut tous les efforts de la mère pour les éloigner du repaire qui renferme ses nourrissons. Le nombre de

ceux-ci varie beaucoup par portée, mais ne tombe qu'exceptionnellement au-dessous de deux. Les petits, sauf ceux du lion, sont aveugles en venant au monde; ils restent assez longtemps faibles et misérables, puis se développent assez rapidement. Leur mère fait leur éducation, les accompagne et les défend aussi longtemps qu'ils ne peuvent se suffire à eux-mêmes. En cas de danger, quelques espèces emportent leurs petits dans les pattes ou sur le dos, mais la plupart d'entre elles les saisissent avec les dents.

L'homme est en guerre ouverte avec presque tous les carnassiers; à l'exception d'une seule espèce, la plus dévouée de tous les animaux, il n'en apprivoise que très-peu. En général, les dommages que les carnassiers causent à l'homme dépassent les services qu'ils lui rendent. Si quelques espèces lui sont utiles, en lui fournissant de la chair ou de la graisse, et surtout de précieuses fourrures, le plus grand nombre lui sont nuisibles, en ravageant ses étables, ses poulaillers, ses garennes; aussi l'on comprend qu'il fasse une chasse continuelle aux uns pour atténuer leurs dégâts, en diminuant leur nombre; aux autres, pour utiliser leurs produits. On s'explique moins l'extermination qu'il fait de ceux d'entre eux qui, non-seulement sont inoffensifs, mais qui rendent même de grands services. Il importe donc de mieux étudier les animaux

de cet ordre, afin de savoir distinguer les amis des ennemis.

En résumé, tous les carnassiers se distinguent par leur corps régulier, à formes souvent gracieuses et élancées, comme chez les viverridés; quelquefois lourdes et trapues, comme chez les ours. Leurs jambes, de grandeur moyenne, sont terminées par des pattes munies de quatre ou cinq doigts protégés par de fortes griffes. Ils ont la tête un peu arrondie, les yeux grands, les oreilles dressées verticalement, et certains d'entre eux ont des couleurs voyantes. Leur système dentaire est éminemment carnassier.

Ils se distinguent encore par leur agilité, leurs habitudes sanguinaires, leur caractère décidé et, avant tout, par leur intelligence qui, chez quelques-uns, ne le cède qu'à celle de l'homme. Enfin on trouve parmi eux des espèces terrestres (et c'est le plus grand nombre), des espèces aquatiques et des espèces souterraines.

On peut distribuer les carnassiers en huit familles, et admettre en même temps, avec quelques naturalistes, trois divisions principales: les *carnivores*, les *omnivores* et les *insectivores*.

La première division comprend les *féliens*, les *chiens*, les *viverridés*, les *mustéliens* et les *ours*, à moins qu'on ne veuille classer ceux-ci parmi les omnivores.

## LES FÉLIENS — FELES.

*Die Katzen, The Cats.*

Personne n'hésitera à désigner la famille qui doit figurer en tête de la série des carnassiers. Chacun pense immédiatement au lion, dont les anciens déjà ont fait le roi des animaux, et auquel on accorde la place d'honneur, au préjudice du plus fidèle ami de l'homme, du chien, dont l'intelligence mériterait une couronne plus belle que la couronne royale du lion. Ici, du moins, le naturaliste s'accorde avec tout le monde, pour faire des féliens la première famille des carnassiers.

Dans cette seconde série de mammifères, les féliens, en effet, occupent presque le même rang que l'homme dans la première. Non-seulement ils sont les carnassiers les plus parfaits, mais encore les plus parfaits de tous les animaux, l'homme excepté. Nous ne retrouverons nulle part la même régularité, la même harmonie entre les membres et le corps, dont chaque partie est gracieuse :

c'est pour cela que l'animal lui-même satisfait, à un si haut degré, notre sentiment du beau.

Nous pouvons prendre le chat domestique comme le type de toute cette division, car nulle part la forme type ne se montre aussi visiblement que chez les féliens sur tous les membres d'une même famille.

**Caractères.** — Les caractères génériques et spécifiques ne sont ici que des marques extérieures accessoires, en comparaison des différences que l'on constate dans les autres familles: le lion avec sa crinière ou le lynx avec les pinces de poils qui ornent ses oreilles, ne sont pas moins féliens que le léopard ou le chat domestique. Quant au guépard, qui, de tous, porte le moins l'empreinte générale de la famille, il faut bien examiner ses griffes avant de reconnaître en lui un demi-chat, un intermédiaire du chat et du chien. Une aussi grande ressemblance ne

se trouve que chez les animaux d'un rang supérieur. L'homme en est un exemple frappant : c'est à peine si l'on peut séparer les diverses espèces du genre Homme.

Il est superflu de parler des formes si gracieuses et à la fois si puissantes du chat. Qui ne connaît sa tête sphérique, son cou épais, ses jambes de moyenne hauteur, supportées par de grosses pattes, sa longue queue et son doux pelage, dont la couleur s'adapte bien à tout ce qui l'entoure ? On connaît même assez généralement les parties de son corps moins apparentes, telles que les dents.

Les féliens sont parfaitement armés ; leurs dents sont formidables (*fig. 108*). Les canines à peine recourbées, grandes et fortes, dépassent toutes les autres et constituent des armes terribles. A côté d'elles, les petites incisives disparaissent presque, et les molaires, surmontées de tubercules pointus et tranchants qui engrènent les uns avec les autres, ont complètement cessé d'être des machelières. Leur langue est en har-



Fig. 108. Dents d'un Félien (le Lion).

monie avec cette dentition. Sa face supérieure est couverte de papilles inclinées en arrière et vêtues d'une sorte d'étui corné, qui la rendent rude comme une râpe (*fig. 109*). De cette manière, la bouche est doublement armée comme celle de certains serpents et des poissons les plus carnassiers, qui ont, outre les mâchoires, le palais garni de dents. Quoique les aspérités de la langue des chats ne soient pas des dents, elles sont toujours assez fortes pour déchirer une peau tendre en la léchant pendant quelque temps ; elles viennent, d'ailleurs, en aide aux dents pour faciliter la mastication, celles-ci ne pouvant que déchirer les aliments sans les broyer.

Cependant les dents ne sont pas les vraies armes des féliens : leurs griffes sont des instruments bien plus redoutables lorsqu'il s'agit de saisir ou

de blesser mortellement leur proie, ou encore de se défendre contre leurs ennemis. Leurs pieds, larges et arrondis, sont relativement de longueur médiocre, ce qui tient à ce que la dernière pha-

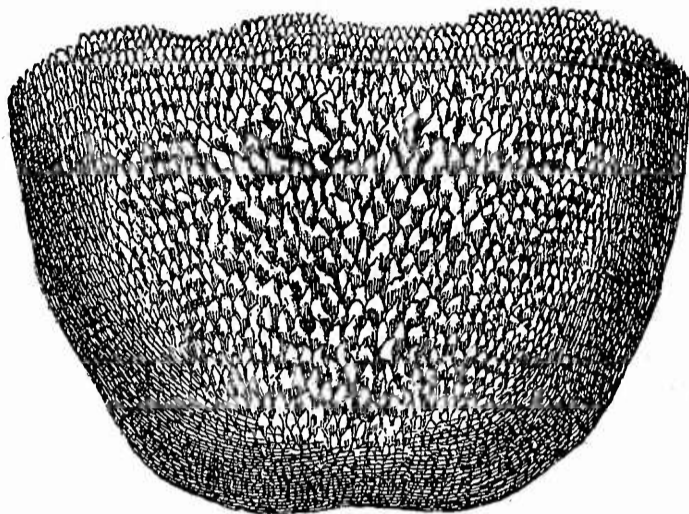


Fig. 109. Langue d'un Félien (le Lion).

lange des doigts est relevée. Il résulte même de cette disposition que les griffes ne peuvent ni s'user ni s'émousser lorsque l'animal se déplace. Pendant le repos et pendant la marche ordinaire, deux ligaments extensibles, attachés, l'un au-dessus, l'autre sur le côté de la phalange unguéale, la relèvent ; lorsque l'animal s'irrite et au moment où il veut faire usage de ses moyens d'attaque, il contracte les muscles fléchisseurs de la phalange, allonge le pied, et le transforme en une arme des plus terribles. C'est à cause de cette structure particulière du pied que les féliens ne laissent pas sur le sol l'empreinte de leurs griffes. Les bourrelets épais et élastiques qui garnissent les pattes en dessous, rendent leur marche silencieuse.

Les caractères que je viens d'énumérer suffisent pour distinguer les féliens des autres carnassiers ; j'ajouterai cependant à ces caractères quelques détails anatomiques.

La colonne vertébrale est formée de vingt vertèbres thoraciques et lombaires, deux ou trois fausses vertèbres, et de seize à vingt vertèbres caudales ; les dents sont au nombre de trente, ainsi réparties : six incisives et deux canines à chaque mâchoire, quatre molaires de chaque côté à la mâchoire supérieure, et trois à la mâchoire inférieure ; les os des membres sont en général très-forts ; les pattes antérieures ont cinq doigts, celles de derrière quatre.

L'intestin mesure de trois à cinq fois la longueur du corps.

Enfin, la femelle a quatre mamelles abdominales seulement, ou huit : quatre pectorales et quatre abdominales.

**Fonctions.** — Les féliens sont très-vigoureux et très-agiles ; chacun de leurs mouvements dénote la force et l'adresse. Presque toutes les espèces de cette famille se ressemblent par leurs formes extérieures et leurs habitudes, quoique chacune d'elles se distingue par quelque particularité plus ou moins caractéristique. Toutes ont la démarche facile, mais lente, prudente et silencieuse ; elles courent très-vite et peuvent faire des sauts qui ont, en étendue, dix à quinze fois la longueur de leurs corps. A de rares exceptions près, tous les féliens grimpent avec une agilité extraordinaire. Quoiqu'ils redoutent instinctivement l'eau, tous nagent, ou du moins est-il très-rare que l'un d'eux périsse dans l'eau. Ils raccourcissent ou enroulent à volonté leurs corps gracieux, et se servent avec beaucoup d'adresse de leurs pattes, pour saisir leur proie au milieu de la course ou du saut. Leurs membres, enfin, sont relativement vigoureux ; ainsi, les plus grandes espèces renversent d'un seul coup de patte des animaux plus grands qu'elles, et les traînent facilement à des distances de plusieurs kilomètres.

L'ouïe et la vue sont, chez les féliens, les sens les plus développés.

C'est l'ouïe qui les guide lorsqu'ils vont à la chasse ; ils perçoivent et apprécient nettement de faibles bruits à de grandes distances ; entendent le pas le plus silencieux, le plus faible déplacement du sable, et découvrent souvent ainsi leur proie sans la voir. L'oreille externe, par sa structure, indique déjà la délicatesse de l'ouïe, car, quoiqu'elle ne soit presque jamais bien grande, elle est souvent ornée d'appendices, de poils, qui ne servent sans doute pas à recueillir les sons, mais qui semblent donner à cet organe une importance capitale.

La vue est moins favorisée que l'ouïe, quoiqu'on ne puisse pas dire qu'elle soit faible. Les yeux des féliens ne distinguent probablement pas de très-loin, mais ils sont excellents pour les objets rapprochés. La pupille, chez les grandes espèces est ronde et s'élargit circulairement pendant la colère ; chez les petites espèces, elle a la forme d'une ellipse et peut se dilater énormément. Sous l'influence d'une forte lumière, elle se contracte de manière à ne plus paraître qu'une fente étroite ; lorsque l'animal est irrité et surtout lorsqu'il est dans l'obscurité, elle se dilate et prend une forme presque complètement circulaire. Dans ce dernier cas, la plus faible clarté est rassemblée au fond de l'œil et réfléchiée par la rétine, comme par un miroir concave. C'est

ainsi qu'on explique que les yeux du chat brillent dans les ténèbres.

Après l'ouïe et la vue, le toucher est le sens le plus parfait des féliens. Les moustaches et les poils qui saillent au-dessus des yeux, sont les principaux organes de cette fonction. Les pincesaux qui surmontent les oreilles du lynx sont probablement aussi destinés au même usage. Lorsqu'on coupe les moustaches à un chat, on le met, par cela même, dans une position difficile ; il est comme ahuri et témoigne un certain malaise, une inquiétude, qui ne cessent que lorsque ces moustaches ont repoussé. Les pattes peuvent aussi exercer le toucher ; enfin tout leur corps est sensible. Les circonstances extérieures ont beaucoup d'influence sur les chats et provoquent leur mécontentement ou le bien-être qu'ils ressentent. Les caresse-t-on, en glissant la main sur leur pelage soyeux, ils se montrent presque toujours très-satisfaits ; ils témoignent, au contraire, leur déplaisir lorsqu'on les mouille ou qu'on les excite désagréablement.

L'odorat et le goût ont à peu près le même développement ; le goût, cependant, l'emporte peut-être sur l'odorat. Ainsi, malgré leur langue si rude, la plupart des chats se montrent très-sensibles à toutes les excitations du palais, mangent avec plaisir des mets faiblement salés ou sucrés et sont surtout gourmands de sang et de lait ; il n'y a, au contraire, que des aliments très-odorants qui puissent exciter chez eux le sens de l'olfaction. La passion avec laquelle certains chats mangent de la valériane et de la germandrée, plantes très-odoriférantes, prouve que leur odorat est fort peu développé. Tandis que tous les animaux à odorat un peu fin s'éloignent avec dégoût de ces plantes, les chats, au contraire, se plaisent à se rouler sur elles, comme s'ils éprouvaient un certain enivrement.

**Distribution géographique.** — On trouve des féliens dans toutes les parties de l'ancien et du nouveau monde.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Ils habitent les plaines et les montagnes, les endroits secs et sablonneux aussi bien que les contrées marécageuses, les forêts et les champs. On en rencontre même à des hauteurs considérables ; quelques-uns vivent dans les savanes couvertes de buissons et dans les déserts ; d'autres préfèrent les bords des fleuves, des rivières et des lacs : le plus grand nombre habitent cependant les bois. Les arbres leur conviennent admirablement ; ils peuvent se dissimuler dans leurs branchages pour, de là, tomber à l'improviste sur leur proie, ou pour

échapper à leurs ennemis. Les petites espèces se cachent dans les crevasses des rochers, dans les arbres creux et les terriers abandonnés par d'autres mammifères, tandis que les grandes se réfugient

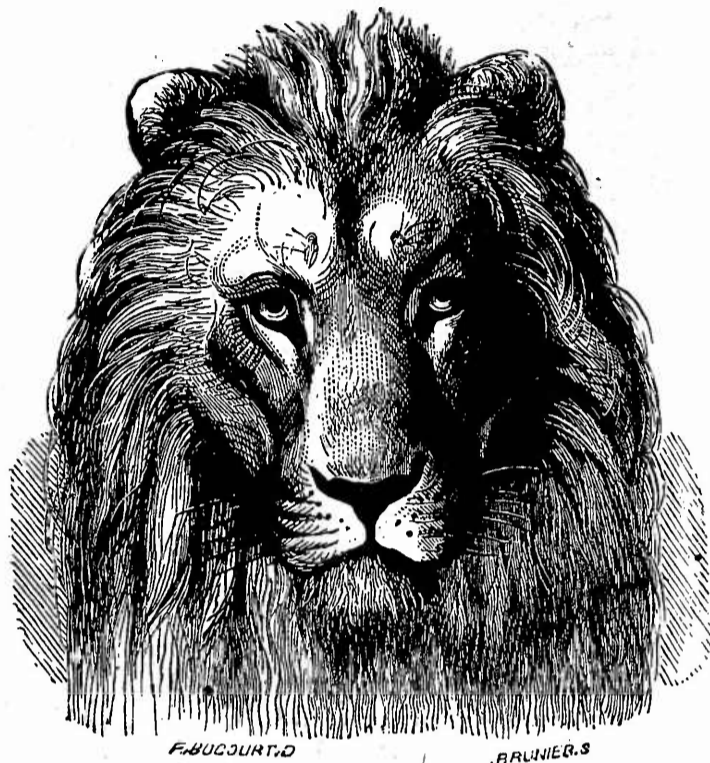


Fig. 110. Tête de Lion du Sennaar, vue de face.

au milieu des buissons. Quoique les espèces sauvages habitent de préférence les contrées où l'homme n'a pas encore complètement établi sa domination, elles s'approchent souvent avec hardiesse des habitations, soit pour attaquer l'homme même, soit pour s'emparer des animaux domestiques. Les féliens quittent leur repaire à la tombée de la nuit, ceux-ci pour aller rôder au loin, ceux-là pour se mettre en embuscade sur des routes fréquentées par les êtres dont ils font leur proie. Pendant le jour, ils attaquent très-rarement et se retirent lâchement lorsqu'on les poursuit. Leur véritable vie, ce qui, du reste, est en rapport avec leur organisation générale, commence et finit avec les ténèbres. Si les uns ont des retraites bien cachées, qu'ils fréquentent habituellement, les autres n'ont pas de repaire fixe, et choisissent la première cachette qui s'offre à eux lorsque le jour les surprend au milieu de leurs courses.

Eu égard à l'intelligence, les féliens sont assez inférieurs aux chiens, mais cependant moins qu'on ne le pense généralement. Chez la plupart des

BREHM.

espèces, les sentiments les plus nobles ne sont certainement pas ceux qui se manifestent le plus fréquemment ; pourtant notre chat domestique, lorsqu'on le traite bien, témoigne que ceux de sa famille sont capables d'acquiescer une certaine éducation et une espèce de noblesse de sentiments. Ce chat nous donne souvent des preuves de son intelligence et de son attachement pour l'homme. Ordinairement, nous ne prenons pas la peine d'étudier attentivement les facultés de ces animaux, et nous acceptons de confiance les préjugés qui règnent contre eux. Le caractère de la plupart des espèces est un mélange de réflexion calme, de ruse pénétrante, de passion sanguinaire et de courage téméraire ; cependant il y a aussi des féliens d'une noble fierté, courageux comme le lion ou doux comme le guépard. Dans la société de l'homme, leurs habitudes se modifient ; ils reconnaissent son autorité, se montrent reconnaissants envers leur maître et aiment à en être caressés ; en un mot ils s'approprient complètement, quoique par moments leurs instincts primitifs reprennent le dessus. C'est sur l'éveil de ces instincts que l'on se fonde pour accuser les féliens de fausseté et de perfidie, car l'homme même qui a l'habitude de tourmenter et de maltraiter les animaux, ne veut pas leur accorder le droit de secouer, ne

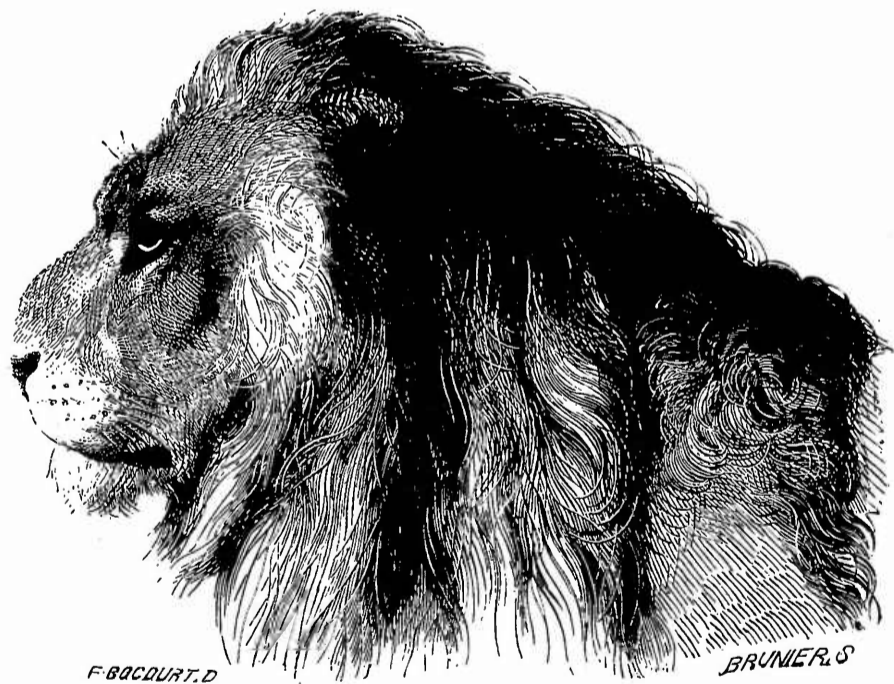


Fig. 111. Tête de Lion du Sennaar, vue de profil.

fût-ce qu'un instant, le joug qu'il leur impose.

Les quatre classes de vertébrés fournissent à la nourriture des féliens ; mais les mammifères sont les plus exposés à leurs attaques. Quelques espèces poursuivent de préférence les oiseaux ; quelques autres, plus rares, mangent des reptiles.

surtout des tortues ; d'autres, enfin, se nourrissent de poissons. Les invertébrés n'ont presque pas à souffrir de leurs chasses ; ce n'est que par hasard que telle ou telle espèce attrape un crustacé ou un insecte. Tous les chats mangent de préférence les animaux qu'ils ont eux-mêmes tués ; très-peu d'entre eux s'attaquent aux charognes ; il faut que la proie soit fraîche et en quelque sorte saignante pour qu'ils y touchent. Presque tous se distinguent par des habitudes vraiment sanguinaires ; certaines espèces, lorsqu'elles le peuvent, se nourrissent même exclusivement de sang et s'enivrent en quelque sorte avec ce liquide. Les féliens attaquent tous leur proie de la même manière. Ils traversent à pas silencieux leur domaine, regardant attentivement dans tous les sens. Le moindre bruit éveille leur attention et les excite à en pénétrer la cause. Ils s'approchent en rampant de l'animal qu'ils convoitent, en ayant soin d'aller toujours contre le vent ; lorsqu'ils en sont assez près, ils se jettent brusquement sur lui par un ou plusieurs bonds, lui donnent quelques coups de griffe dans la nuque ou sur les flancs, le jettent à terre, le saisissent avec les dents et les mordent plusieurs fois de suite de toute la force de leurs mâchoires. Puis, ils desserrent les dents, sans pourtant lâcher leur proie ; ils l'examinent au contraire attentivement et lui font encore quelques morsures, si elle n'est pas complètement morte. Beaucoup d'entre eux poussent alors des cris rauques, qui expriment aussi bien la satisfaction, l'avidité ou la colère. La plupart ont la féroce habitude de tourmenter pendant quelque temps leur victime ; ils lui donnent un peu de liberté, la laissent courir quelques pas, puis la saisissent de nouveau pour la laisser encore courir, et continuent ce jeu cruel jusqu'à ce que la pauvre martyre succombe à ses blessures. Quoiqu'ils courent généralement bien, ils ne poursuivent jamais leur proie lorsque leur première attaque a été vaine. Les plus grandes espèces évitent les animaux qui peuvent leur résister sérieusement, et ne les attaquent que lorsque l'expérience leur a démontré que la victoire leur reste toujours. Le lion lui-même, le tigre et le jaguar craignent d'abord l'homme et le fuient lâchement ; mais lorsqu'ils ont appris à quel être facile à dompter ils ont affaire, ils deviennent ses plus redoutables ennemis, et il semblerait même qu'ils préfèrent la chair humaine à toute autre chair.

Les féliens ne dévorent presque jamais leur proie sur place ; après l'avoir tuée, ou l'avoir rendue incapable de se sauver, ils la traînent dans

quelque endroit bien solitaire, où ils la mangent tout à leur aise. Lorsque leur domaine est riche en gibier, ils se montrent très-difficiles, font choix de ce qui leur plaît le mieux dans la bête qu'ils ont sacrifiée, et en abandonnent la plus grande portion à d'autres carnassiers, aux mendiants affamés qui entourent leur table ; en cas de besoin seulement, ils retournent le second jour achever le cadavre de leur proie de la veille.

Si parfois les féliens ne font qu'un petit, l'on peut dire que c'est là un fait exceptionnel : en général, ils en ont plus d'un. Leur nombre, par portée, varie entre deux et six ; quelques espèces dépassent même ce dernier chiffre. Les petits viennent au monde aveugles chez les uns, voyants chez les autres. La mère les élève ; le père ne s'en occupe qu'accidentellement. Une mère avec ses petits est un des spectacles les plus attrayants dont le naturaliste puisse jouir. On voit la tendresse maternelle dans tous les actes de la femelle ; chacun de ses cris exprime son amour pour sa progéniture et sa voix a quelque chose de tendre et de doux qu'on n'avait pas remarqué jusque-là. La mère observe ses nourrissons si attentivement, les entoure de tant de soins, que l'on sent combien son affection doit être profonde. On a du plaisir à voir comment elle leur inculque, dès leur jeunesse, l'amour de la propreté ; elle les nettoie, les lèche, les lisse du matin au soir et ne souffre pas la moindre tache sur leur robe, ni la moindre ordure dans le voisinage du repaire. Elle les défend au péril de sa vie ; aussi les plus grandes espèces deviennent toutes très-dangereuses après la parturition. Chez les petites espèces, la mère est souvent obligée de défendre sa nichée contre le père, qui s'attaque à elle dans les premiers jours, et la dévore lorsque, par hasard, il peut pénétrer dans le repaire. C'est à cette crainte, qu'inspire le mâle, qu'il faut attribuer le soin avec lequel tous ces animaux cachent leurs petits. Il n'en est plus de même lorsque ceux-ci ont un peu grandi, le mâle alors ne leur fait plus rien. Alors, aussi, commence une vie pleine de gaieté et d'amusement pour ces êtres folâtres. Leurs premiers mouvements et leurs premiers jeux dénotent déjà l'instinct félin, et ne sont que des préludes aux chasses auxquelles ils se livreront plus tard. Tout ce qui remue attire leur attention ; aucun bruit ne leur échappe ; ils dressent les oreilles au plus léger bruissement. La queue de leur mère est leur premier jouet ; ils observent chacun de ses mouvements et cherchent à les arrêter en la saisissant. La mère



sé prête à ces attaques et les provoque même.

Quelques semaines après, on voit la famille tout entière se livrer aux jeux les plus folâtres, la mère, — aussi bien la lionne que la chatte domestique, — redevient littéralement enfant. Souvent toute la bande se roule en pelote, et l'un cherche à saisir la queue de l'autre. Avec l'âge, les jeux deviennent plus sérieux, les petits apprennent peu à peu que la queue est une partie d'eux-mêmes et cherchent à exercer leurs forces sur d'autres objets. La mère leur apporte alors de petits animaux à moitié ou même complètement vivants, qu'elle leur abandonne pour mettre leur instinct en jeu et les dresser à la rapinerie. Enfin la femelle, quelquefois la femelle et le mâle, les conduisent avec eux à la recherche du gibier, et leur apprennent les ruses, les détours, les moyens d'attaque prompts et sûrs, en un mot tout l'art de la chasse. Ils ne quittent leur mère ou leurs parents que lorsqu'ils peuvent se suffire complètement, et mènent alors pendant longtemps une vie solitaire et errante.

**Usages et produits.** — Les féliens sont les ennemis déclarés de tous les autres animaux, et pourraient dès lors être considérés comme éminemment nuisibles. Cependant l'on peut dire que les grandes espèces, vivant toutes dans des pays très-riches en gibier, ne sauraient beaucoup nous nuire; l'on peut même affirmer que telles d'entre elles empêchent la multiplication trop rapide de certains ruminants et rongeurs, et nous rendent ainsi un service indirect. Quant aux petites espèces, elles nous sont bien plus utiles que préjudiciables, car elles se bornent à faire la chasse aux oiseaux et aux mammifères de petite taille. Les rongeurs, notamment, si nuisibles pour nos maisons, pour nos récoltes, trouvent en eux leurs plus dangereux ennemis, et le chat domestique est devenu notre auxiliaire indispensable dans la chasse que nous leur faisons. Ses congénères, à l'état sauvage, nous rendent des services tout aussi importants. En outre, nous mettons à profit la peau de beaucoup d'entre les féliens et nous mangeons même la chair de quelques-uns. En Chine, la fourrure du chat sert de signe de distinction; les autres peuples l'estiment plutôt pour sa beauté que pour sa valeur, qui n'est réellement pas grande.

Pour diviser les féliens en groupes plus petits ou en genres, les naturalistes prennent en considération des caractères plus ou moins importants, tels que la couleur du pelage, le développement des poils sur certaines parties du corps,

la forme des griffes, celle de la queue, etc., etc.; mais ces caractères différentiels sont quelquefois à peine suffisants pour faire séparer les espèces qui les offrent, de celles qui ne les présentent pas. Cependant nous adopterons la classification généralement admise et nous placerons: après les lions, les chats à couleur uniforme de l'Amérique; après les tigres, le léopard; après les lynx, les chats sauvages et domestiques; et nous ferons du guépard l'intermédiaire des chats et des chiens.

Nous accorderons à ces divisions la dénomination de genres, mais le lecteur verra bientôt que toute cette classification repose sur un terrain peu solide, et que tous les féliens du globe sont *cousins germains*.

## LES LIONS — LEO.

*Die Löwen, The Lions.*

Un seul coup d'œil jeté sur le lion, sur les traits de sa face (*fig. 110 et 111*), suffit pour nous le faire acclamer, avec les anciens, le roi des animaux.

Le lion est, en effet, le roi des carnassiers; il est le maître réel du royaume des mammifères. Le naturaliste peut bien ne pas prendre en considération sa dignité royale, et ne voir en lui qu'un chat vigoureusement constitué; l'impression générale que produit ce magnifique animal le forcera cependant à le placer en tête de tous les autres membres de la famille.

**Considérations historiques.** — Il est peu d'animaux qui aient attiré l'attention de l'homme autant que les lions. Le livre le plus ancien que nous possédions, la Bible, en fait mention en plusieurs endroits, et les Hébreux n'ont pas moins de dix noms pour les désigner (1). Mais, d'un autre côté, il n'en est pas qui aient donné lieu à plus de récits exagérés et fabuleux. Ainsi se sont

(1) Les noms hébreux du lion sont les suivants: — GUR, qui désigne très-probablement un lionceau qui tette encore, ou qui habite avec sa mère, car la dérivation n'est pas tout à fait certaine; — KÉPHIR, qui veut dire un jeune lion allant déjà à la chasse; — ARI est donné au lion adulte, car ce mot dérive d'une racine qui veut dire *flamboyer, brûler*, de là: le lion au regard farouche, flamboyant, brûlant; — ARIEH ou ARJEH, désigne ordinairement un lion coulé en bronze et doré, et serait le mot propre, plutôt que le précédent; — SCHACHAL, qui signifie le rugissant; — SCHACHAZ, l'élevé, le fier, celui qui se dresse; — OTEN s'applique au lion arrivé à son complet développement; — LABI est le nom donné à la lionne; — ZOBBA, également employé en arabe, veut dire égorgeur des troupeaux; — enfin LAJISCH, signifie celui qui vit dans l'horrible désert.

perpétuées presque jusqu'à nous, dans l'esprit du vulgaire, ces croyances : que le lion était toujours dominé par la fièvre ; qu'il dormait les yeux ouverts ; que telle ou telle partie de son corps avait des vertus merveilleuses en médecine ; que ses os étaient tellement durs qu'ils donnaient des étincelles au choc, et que la cruelle et puissante lionne n'avait qu'un seullionceau dans sa vie, parce que celui-ci, de même que les petits de la vipère, détruit avec ses griffes acérées l'organe qui le porte.

Ses qualités morales n'ont pas donné lieu à moins d'exagérations et de contes. On a longtemps cru que le lion avait un mépris réel pour les petits animaux ; que le chant du coq lui inspirait de la crainte ; qu'autant il était féroce envers l'homme, autant il montrait de générosité envers les femmes et les enfants ; que, seul de tous les animaux sauvages, il était sensible aux prières, et, à ce sujet, les anciens racontaient qu'une captive ayant été attaquée par des lions, les apaisa et se tira de leurs griffes en leur disant qu'elle n'était qu'une femme fugitive et malade, une humble suppliante demandant grâce, une victime indigne de leur grandeur. Les lions, touchés de tant d'humilité, la laissèrent tranquillement continuer son chemin.

C'est en vain qu'Aristote avait reconnu l'absurdité de plusieurs de ces fables ; qu'il en avait même expressément réfuté une partie ; le merveilleux a tellement de charme pour l'esprit humain qu'on ne put se décider à abandonner la fantaisie pour la réalité ; les contes populaires étaient toujours acceptés, et finissaient, à force d'être répétés, par se glisser non-seulement dans les livres des poètes, mais même dans ceux des naturalistes.

Cependant les anciens auraient dû nous transmettre sur les lions des fables moins grossières, car l'occasion de les bien observer ne leur manquait pas, ces animaux étant jadis très-répandus et très-communs. On sait, en effet, qu'il y en avait dans beaucoup de lieux où l'on n'en trouve plus aujourd'hui ; qu'il en existait dans une partie de l'Europe orientale, actuellement dépendante de la Turquie. Du temps d'Aristote, on en rencontrait dans toutes les montagnes du nord de la Grèce, depuis le fleuve Nestus, près d'Abdère en Thrace, jusqu'à l'Achéloüs en Acarnanie. Ces lions d'Europe, qui n'avaient pas encore complètement disparu du temps d'Alexandre, avaient inquiété l'armée de Xercès, traversant le pays des Pæoniens, l'un des peuples qui habitaient la Macédoine : les chameaux nombreux qui ser-

vaient au transport de ses bagages furent attaqués par des lions, descendus des montagnes, pendant la nuit. Pausanias, qui raconte le même fait, ajoute que ces lions venaient souvent au sud, jusqu'à l'Olympe, qui sépare la Macédoine de la Thessalie.

Les lions n'étaient pas moins communs en Asie, surtout dans les contrées situées entre l'Inde et la Perse. La Cilicie, l'Arménie, le pays des Parthes, en étaient pleins, selon Oppien, et Apollonius nous apprend qu'il en rencontra une grande quantité entre l'Hyphase et le Gange. Enfin, dans les lieux mêmes où ces terribles carnassiers se conservent encore, leur nombre devait être bien plus considérable du temps des anciens qu'il ne l'est de nos jours, sans quoi les Romains n'auraient jamais pu se procurer les quantités prodigieuses de lions qu'ils faisaient de temps en temps paraître dans leurs jeux. L'édile Quintus Scevola, d'après Pline, fut le premier qui en montra plusieurs ensemble dans le cirque. Sylla, pendant sa préture, fit combattre à la fois cent mâles, qui lui avaient été envoyés, nous dit Sénèque, par Bocchus, roi de Mauritanie ; Pompée ouvrit le cirque à six cents, dont trois cent quinze mâles, et Jules César à quatre cents. La même abondance continua pendant quelque temps sous les empereurs ; Adrien sacrifiait souvent jusqu'à cent lions à la fois, dans les jeux du cirque, et Marc-Aurèle en fit tuer un pareil nombre, à coups de flèches, lorsqu'il triompha des Marcomans.

Une telle destruction devait nécessairement rendre les lions assez rares pour faire craindre d'en voir manquer le cirque ; aussi fut-il défendu aux particuliers de les chasser ; mais la loi qui établissait cette défense ayant été abrogée par Honorius, la destruction continua. Enfin, l'invention des armes à feu venant singulièrement en aide aux moyens employés jusqu'alors pour en diminuer le nombre, les lions n'ont cessé d'être repoussés de plus en plus dans les déserts, où nous allons les suivre, pour étudier leurs actes.

**Caractères.** — Les lions, comparés aux autres féliens, s'en distinguent facilement par des caractères importants : ils sont plus solidement charpentés ; ils ont le tronc relativement plus court et l'abdomen plus rentré. La région cervicale de la colonne vertébrale (*fig. 112*) est courte, pour favoriser l'action énergique de la tête, qui est mue par des muscles extrêmement volumineux. Leur pelage court, collé contre le corps, est d'une couleur à peu près uniforme ; leur face est large ; une crinière plus ou moins abondante couvre le cou et les épaules des mâles ; à l'extrémité de la

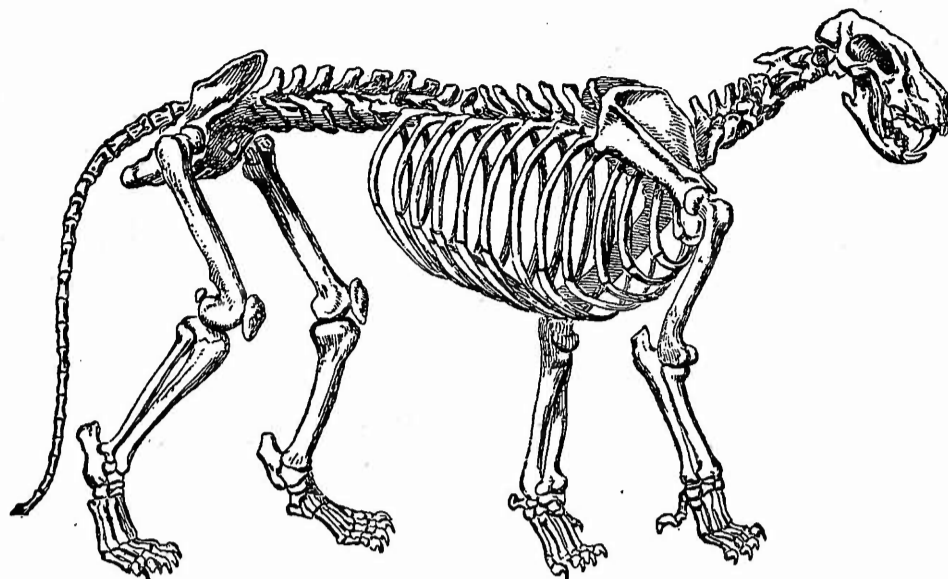


Fig. 112. Le squelette du Lion.

queue, et dissimulé par une touffe de poils qui termine cet organe, se trouve un ongle corné (1),

(1) Parmi les locutions métaphoriques empruntées aux habitudes du lion, il en est une qui s'emploie fréquemment dans le langage familier : on dit qu'un homme se bat les flancs pour faire une chose, ce qui signifie qu'il s'excite par des moyens artificiels à agir d'une manière peu conforme à ses goûts, à ses dispositions ou à ses habitudes. Pour comprendre l'origine de cette manière de parler, il faut se rappeler que la colère, quand elle n'est pas accompagnée de frayeur, se manifeste dans les premiers moments par des mouvements d'impatience. C'est ce qui se remarque chez les animaux, comme chez l'homme ; dans le lion, c'est surtout la queue qui s'agite et se porte d'un côté à l'autre, avec une vitesse et une violence d'autant plus grandes que l'irritation est plus vive. On semble avoir pris l'effet pour la cause et avoir supposé que le lion, lorsqu'il recevait une injure, avait besoin pour sortir de son calme habituel et punir l'agresseur de s'exciter par une douleur physique.

L'image du lion battant ses flancs de sa queue se trouve déjà dans Homère, qui peut-être l'avait empruntée à des poètes plus anciens ; mais c'est Lucain qui, le premier, y a vu l'intention dont nous venons de parler : Pline prit au sérieux l'expression de Lucain, et son assertion fut répétée par beaucoup de ceux qui puisèrent ensuite dans sa vaste compilation.

Aucun de ces écrivains cependant n'avait indiqué dans la queue du lion une disposition singulière, qui pouvait donner un peu de probabilité à l'étrange opinion qu'ils soutenaient.

La découverte de cette particularité était réservée à Didyme d'Alexandrie, un des premiers commentateurs de l'*Illiade* ; il trouva à l'extrémité de la queue, et caché au milieu des poils, un ergot corné, une sorte d'ongle pointu, et il supposa que c'était là l'organe qui, lorsque le lion, au moment du danger, agitait violemment sa queue, lui piquait les flancs à la manière d'un éperon et l'excitait à se jeter sur ses ennemis.

L'observation du commentateur fut traitée avec le plus profond mépris par les naturalistes modernes, et ils ne la jugèrent même pas digne d'une réfutation.

Personne n'y songeait plus lorsque Blumenbach fut conduit, par hasard, à reconnaître l'exactitude du fait. A une époque postérieure, M. Deshayes a retrouvé l'ergot sur

déjà observé par Aristote, mais dont beaucoup de naturalistes ont nié l'existence ; enfin leurs yeux sont petits et à pupille ronde.

L'appareil musculaire qui fléchit le carpe et les doigts, a surtout un grand développement pour ajouter de la puissance à la griffe qui est, en outre, étendue d'une manière remarquable par des interosseux très-forts (fig. 113).

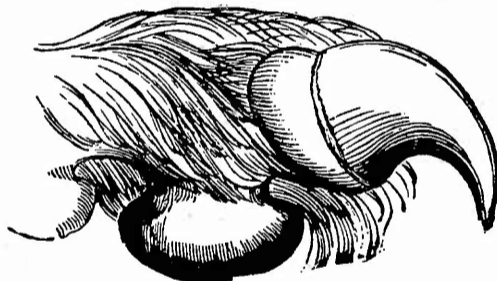


Fig. 113. La griffe du Lion.

De tous ces attributs, l'un des plus caractéristiques est, sans contredit, la crinière.

C'est un manteau de roi que sa belle crinière  
Ondoyante et flottant sur sa poitrine entière ;  
C'est un vrai diadème à son front attaché,  
Que ce fauve bouquet de poils empanaché (1).

Ce magnifique ornement, qui donne au mâle cet air de parfaite majesté qu'on lui connaît, n'a

un lion et une lionne morts tous deux à la ménagerie du Muséum de Paris. Cet ongle est fort petit, ayant à peine trois lignes de hauteur ; il est adhérent seulement à la peau et il s'en détache sans beaucoup d'effort ; aussi, on ne le trouve pas d'ordinaire sur les lions empaillés que l'on conserve dans les Museums.

(1) Freiligrath, traduction inédite, par M. Ch. Meaux Saint-Marc.

cependant pas un même développement chez tous les lions : il varie selon les contrées, et les différences qu'il présente ont même servi de base à la distinction de plusieurs espèces.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Par son audace, sa force, sa bravoure, sa noblesse, sa confiance dans le succès, son attitude calme et fière, le lion, comme nous l'avons dit, a mérité de tous les temps le nom de *roi des animaux*. Il est en réalité le plus fort et le plus courageux de tous les carnassiers, le plus puissant, le plus farouche et le plus redoutable des féliens. Son port est fier, sa tête haute, son regard majestueux et imposant ; tout témoigne enfin de la noblesse de son caractère ; le corps et l'intelligence sont, chez lui, dans des proportions harmonieuses. A tous ces titres, il est digne du premier rang.

Les mœurs de tous les lions se ressemblent : sous ce rapport, faire l'histoire d'une espèce quelconque, c'est faire celle de toutes.

Le lion a ordinairement une existence solitaire et ne vit avec la lionne que depuis l'époque du rut, jusqu'au moment où les petits ont atteint un certain âge. Habituellement, chaque lion a son domaine particulier ; mais il y a rarement guerre entre voisins pour la nourriture. Assez fréquemment, au contraire, il arrive que plusieurs individus s'unissent pour faire de grandes chasses ; le mâle et la femelle vont d'ailleurs ensemble à la recherche d'une proie. Le lion n'est cependant nombreux nulle part : il consomme tellement, qu'une contrée, si féconde fût-elle, ne pourrait suffire à l'entretien d'un grand nombre de ces animaux. Les larges vallées boisées et traversées par les fleuves sont ses domaines favoris ; il se plaît moins sur les montagnes.

Chaque lion se creuse un repaire peu profond à la surface du sol, dans un endroit caché, et s'y repose un ou plusieurs jours, selon que la contrée est pauvre ou riche en gibier, tranquille ou agitée. Dans les grandes forêts, il conserve longtemps le même repaire et ne le quitte que lorsqu'il a trop épuisé la contrée pour y trouver désormais une nourriture facile. Il pousse alors plus loin, et cherche au lever du jour un abri dans les fourrés les plus épais.

Le lion a les habitudes générales des autres féliens, mais il se distingue, sous ce rapport, par quelques traits caractéristiques. Il est le plus paresseux de tous les membres de la famille ; il n'aime pas les grandes courses et cherche, au contraire, autant que possible, à prendre la vie à son aise, si l'on peut ainsi s'exprimer ; il suit régulièrement les peuplades nomades dans

le Soudan oriental, de quelque côté qu'elles se dirigent ; il les accompagne dans les steppes et retourne avec elles dans la forêt ; il les considère comme ses sujets, et prélève effectivement sur elles le plus lourd de tous les impôts.

Sa vie est nocturne : pendant le jour, il ne quitte son repaire que lorsqu'on l'y force, et on ne le rencontre que très-rarement dans la forêt, à moins qu'on ne le cherche et que les chiens ne le harcèlent. Les Arabes prétendent que, vers le milieu de la journée, le lion souffre horriblement de la fièvre froide, ce qui le rend paresseux ; ils allèguent encore que, si on veut le mettre en mouvement, il faut l'exciter à coups de pierres, car il ne se déplace pas de lui-même. En réalité, il n'en est pas tout à fait ainsi, quoiqu'on ne puisse nier qu'il ne soit très-paresseux tant que le soleil est au-dessus de l'horizon. Dans mon dernier voyage en Abyssinie, j'ai pu m'assurer qu'il se glisse quelquefois pendant le jour dans le fourré, ou se tient tranquillement sur un point culminant, pour observer les animaux du canton qu'il habite. Ainsi, l'un de mes domestiques a vu un lion assis, en plein midi, dans la vallée qui conduit de Mensa à Aïn-Saba. Ce lion regarda avec beaucoup d'intérêt le chameau et son maître, mais les laissa tranquillement passer. On a considéré comme fausses les assertions de Le Vaillant et d'autres naturalistes, sur l'habitude qu'a le lion d'examiner ainsi tout son domaine ; cependant j'ai eu occasion de vérifier le fait par moi-même. Nous avons vu un lion couché sur une colline aride et rocheuse, où il ne pouvait évidemment être qu'en explorateur, afin de s'assurer dans quelle partie des environs il trouverait le plus facilement du gibier, la nuit venue.

Dans le voisinage des villages, le lion ne se montre qu'à partir de la troisième heure de la nuit. « Par trois fois, disent les Arabes, il avertit, par ses cris, les animaux de son approche. » Malheureusement la bonne intention qu'on lui prête ne me paraît guère justifiée, car si j'ai souvent entendu le rugissement du lion, j'ai tout aussi souvent pu constater qu'il s'approche silencieusement des habitations, pour y enlever un animal. Ainsi, quelques jours avant notre arrivée à Mensa, un lion était entré trois nuits de suite dans le village, et n'avait trahi sa présence que par une touffe de poils qu'il avait perdue en essayant de passer par-dessus une haie. On pensait généralement, les premières nuits qui suivirent notre arrivée, qu'il rôdait encore dans les environs, et cependant nous n'entendîmes son cri que deux fois et de fort loin. Dans le Kordo-





Robert Krieger

Paris, J.-B. Baillière et Fils, edit.

LE LION.

Corbeil, Gréte, imp.

fan, au contraire, j'eus occasion d'en entendre un dans le village même que j'habitais.

Ce qu'il y a de curieux, c'est que certaines peuplades de l'Afrique centrale se plaignent rarement du lion ; les Mensas, par exemple, parlent bien de ses pillages, mais jamais ils ne l'accusent d'avoir attaqué leurs troupeaux. On serait presque tenté de croire que le lion n'attaque jamais leurs bêtes ; il n'en est rien cependant, comme j'en ai eu des preuves. Dans le cours de mes voyages, je n'ai rencontré le lion que deux fois en liberté, mais j'ai pu bien souvent constater sa présence dans le voisinage de mon séjour. Plusieurs fois il entra dans les villages que j'habitais ; et pendant que je voyageais sur les bords du fleuve Bleu supérieur, j'entendais toutes les nuits son terrible grondement. J'essaierai de transporter mon lecteur, en imagination, dans un village des steppes du Soudan oriental, ou dans le camp palissadé habité par les Nomades, afin de lui apprendre à connaître les émotions d'une nuit troublée par le lion.

Le soleil vient de descendre au-dessous de l'horizon ; le pasteur nomade a rassemblé son troupeau dans la *Sériba*, espèce de camp retranché, entouré d'une palissade, haute de huit à dix pieds, épaisse de trois ou quatre, et formée de branches de mimosa, couvertes de leurs puissantes épines : c'est là l'abri le plus sûr qu'il puisse se procurer. Les ombres de la nuit s'étendent sur le camp animé ; les brebis appellent les agneaux ; les vaches qu'on vient de traire se sont couchées ; une meute vigilante veille sur tous. Tout à coup les chiens aboient ; en un clin d'œil ils sont tous réunis et se précipitent dans la même direction, au milieu des ténèbres de la nuit. On entend le bruit d'un combat de peu de durée, des aboiements furieux, un cri enroué et plus furieux encore, puis des aboiements indiquant la victoire ; une hyène avait rôdé autour du camp et les courageux gardiens l'avaient mise en fuite, après un combat de peu de durée. Un léopard avait de même battu en retraite. — Le camp reprend son calme, le bruit s'éteint, la paix de la nuit s'étend sur tous ces êtres. La femme et les enfants du pasteur ont trouvé le repos sous une tente. Les hommes ont achevé leur besogne journalière et vont aussi se coucher. Sur les arbres voisins, les hirondelles à queue étagée murmurent leur chanson du soir, ou voltigent à travers les airs, s'approchent souvent de la *Sériba*, en glissant comme des fantômes au-dessus du troupeau endormi. Le silence règne partout ; les chiens mêmes ont cessé d'aboyer, sans toutefois s'assoupir.

Tout à coup la terre paraît trembler ; le rugissement du lion se fait entendre dans le voisinage ; il justifie bien son nom d'*Essed* (qui met en émoi), car un véritable tumulte se produit, et la plus grande consternation règne dans la *Sériba*. Les brebis vont follement heurter la tête contre les broussailles, les chèvres se mettent à bêler, les ruminants se réunissent instinctivement en troupe effrayées, la chameau s'efforce de briser ses liens pour prendre la fuite, les courageux défenseurs du troupeau, ces chiens vigilants qui ont vaincu le léopard et la hyène, hurlent et se réfugient en tremblant aux pieds de leur maître. Celui-ci ne sait que faire ; il désespère de sa force et tremble dans sa tente en voyant l'inutilité de la résistance. Que ferait-il, armé de sa lance, contre ce terrible ennemi ? Il le laisse approcher de plus en plus. Bientôt l'éclat des yeux flamboyants du lion vient augmenter la terreur qu'inspire sa voix. Qui l'empêchera de justifier le surnom de *Sabaa* (l'égorgeur des troupeaux) que les Arabes lui ont donné ?

D'un bond prodigieux, le puissant animal saute par-dessus ce mur d'épines de huit et même de dix pieds de hauteur, pour se choisir une victime. Un seul coup de sa patte redoutable abat un veau de deux ans, et de ses dents puissantes il lui brise les vertèbres cervicales. Le meurtrier, fièrement campé sur sa proie, fait entendre un sourd grondement, et ses gros yeux brillent de rage et de contentement ; il fouette l'air de sa queue. (Pl. V.) Par moments, il lâche sa victime agonisante, puis la broie de nouveau entre ses dents, jusqu'à ce qu'elle ait cessé de se mouvoir. Enfin, il songe à la retraite ; il doit repasser par-dessus le mur élevé, mais cette fois en emportant sa victime entre les dents. Malgré les forces qu'un pareil acte exige, il réussit toujours à l'accomplir. J'ai vu une *Sériba* de neuf pieds de hauteur, par-dessus laquelle un lion avait entraîné un veau de deux ans ; j'ai même reconnu les traces de ce lourd fardeau sur le sommet de la haie, et le trou qu'il fit dans le sable en tombant de l'autre côté. Le lion emporte facilement une telle charge à des distances de plus d'un demi-mille, et l'on peut quelquefois suivre le sillon creusé dans le sable par le corps de la victime jusqu'à l'endroit où il l'a dévorée.

La terreur inspirée par la présence du lion avait en quelque sorte banni la vie de la *Sériba* ; son départ ramène la confiance, et les êtres qui l'habitent respirent de nouveau librement. Le pasteur, du reste, se soumet avec résignation à son malheureux sort : il sait que le lion est son roi, an

même titre que le chef de sa tribu, et le vole presque autant que celui-ci.

On conçoit facilement que tous les animaux qui connaissent ce redoutable ravisseur aient leurs facultés anéanties, dès qu'ils entendent ses rugissements. Son cri le caractérise réellement, on pourrait presque dire qu'il est l'expression de sa force ; il est seul de son espèce, et celui de nul autre animal ne lui est supérieur. Les Arabes le caractérisent parfaitement par le mot *raad*, c'est-à-dire *tonnerre*. Le rugissement du lion est indescriptible : il semble sortir des profondeurs de sa vaste poitrine, qui paraît sur le point d'éclater. Souvent même il est difficile de se rendre compte de la direction d'où partent les cris, car l'animal les pousse vers la terre, qui les propage en tous sens, comme un grondement sourd. On dirait un mélange de tons très-puissants, compris entre les voyelles O et U. Ordinairement, on entend d'abord trois ou quatre sons poussés lentement, comme des espèces de gémissements ; bientôt les sons s'accroissent et se pressent, pour se ralentir de nouveau, diminuer d'intensité et se transformer en une espèce de grognement. Dès qu'un lion fait entendre sa puissante voix, tous les autres lions se joignent à lui, et les forêts retentissent alors d'un concert vraiment grandiose.

Il est impossible de se faire une idée de l'effet que produit la voix du lion sur les autres animaux.

La panthère tressaille et tout son corps frémit,  
La gazelle tremblante au fond des bois s'enfuit,  
Crocodile et chameau frissonnent sur la rive,  
Quand sa voix de tonnerre à leur oreille arrive (1).

A cette voix, en effet, l'hyène cesse un instant de hurler, le léopard de grogner ; les singes poussent de hauts cris et se sauvent avec effroi sur les cimes les plus élevées ; le silence de la mort remplace les bêlements du troupeau ; les antilopes fuient effarées à travers les buissons ; le chameau se met à trembler, n'obéit plus à la parole du chamelier, se débarrasse de la charge qu'il porte et de son cavalier, et cherche son salut dans une fuite rapide ; le chien, qui n'est point dressé pour la chasse au lion, cherche en gémissant un refuge auprès de son maître.

L'homme lui-même, lorsqu'il entend pour la première fois ces terribles rugissements, au milieu des ténèbres de la forêt vierge, se demande avec

anxiété si son courage ne faiblira pas devant celui qui les pousse.

Les animaux éprouvent les mêmes angoisses et les mêmes terreurs lorsque, sans entendre la voix du lion, ils s'aperçoivent de sa présence, et même lorsqu'ils le sentent sans le voir ; car tous savent que son voisinage est la mort pour eux.

Chaque fois qu'il le peut, le lion se rapproche des villages, qui servent alors d'unique but à ses excursions. Il est un hôte très-désagréable, dont on se débarrasse difficilement, parce qu'il combine toutes ses attaques avec beaucoup d'adresse et de ruse. On peut s'en convaincre en lisant l'histoire suivante, racontée par un vieux paysan hollandais qui s'était établi sur le Draakenberg, où il vivait principalement du produit de la chasse de l'éléphant.

Un lion s'était établi dans un fourré épais, distant d'environ un kilomètre et demi de la ferme du paysan ; il y trouvait un abri, de l'eau et un centre d'excursions assez favorable. Le paysan s'aperçut bientôt de sa présence ; la piste empreinte sur le sable lui apprenait suffisamment quel était son dangereux voisin, et il résolut de se tenir sur ses gardes. Dès la première nuit, les chiens aboyèrent avec fureur, mais le lion ne bougea pas et le paysan se flatta d'être débarrassé de son royal importun. Il pensa qu'il avait quitté la contrée après ce premier avertissement. Cependant le lion ne s'était pas laissé effrayer par les aboiements de cette meute de nains. La seconde nuit, il vint enlever Rœberg, le bœuf favori du paysan. Le matin on constata que le lion avait sauté par-dessus la haie qui entourait le village et tué le bœuf ; il avait essayé de s'éloigner avec lui par le même chemin, mais la palissade avait plié sous cette lourde charge et lui avait ainsi fourni un passage moins gênant.

Le paysan, accompagné d'un Hottentot et d'une demi-douzaine de ses meilleurs chiens, suivit la piste du lion. Les chasseurs reconnurent bientôt que le terrible animal était dans le fourré ; mais cette connaissance servait de peu, car le Kloof (c'est ainsi qu'on appelle, au Cap, les ravins couverts de broussailles) avait environ 7 kilomètres et demi de longueur, sur trois à quatre cents mètres de largeur. Les arbres et les buissons étaient hérissés d'épines ; des broussailles et de hautes herbes couvraient le sol, au point de rendre le fourré presque inaccessible aux chasseurs. On résolut donc d'envoyer les chiens débusquer le lion, tandis que le paysan et le Hottentot s'embusqueraient chacun à l'une des extrémités du bois.

(1) Freiligrath, traduction inédite, par M. Ch. Meaux Saint-Marc.



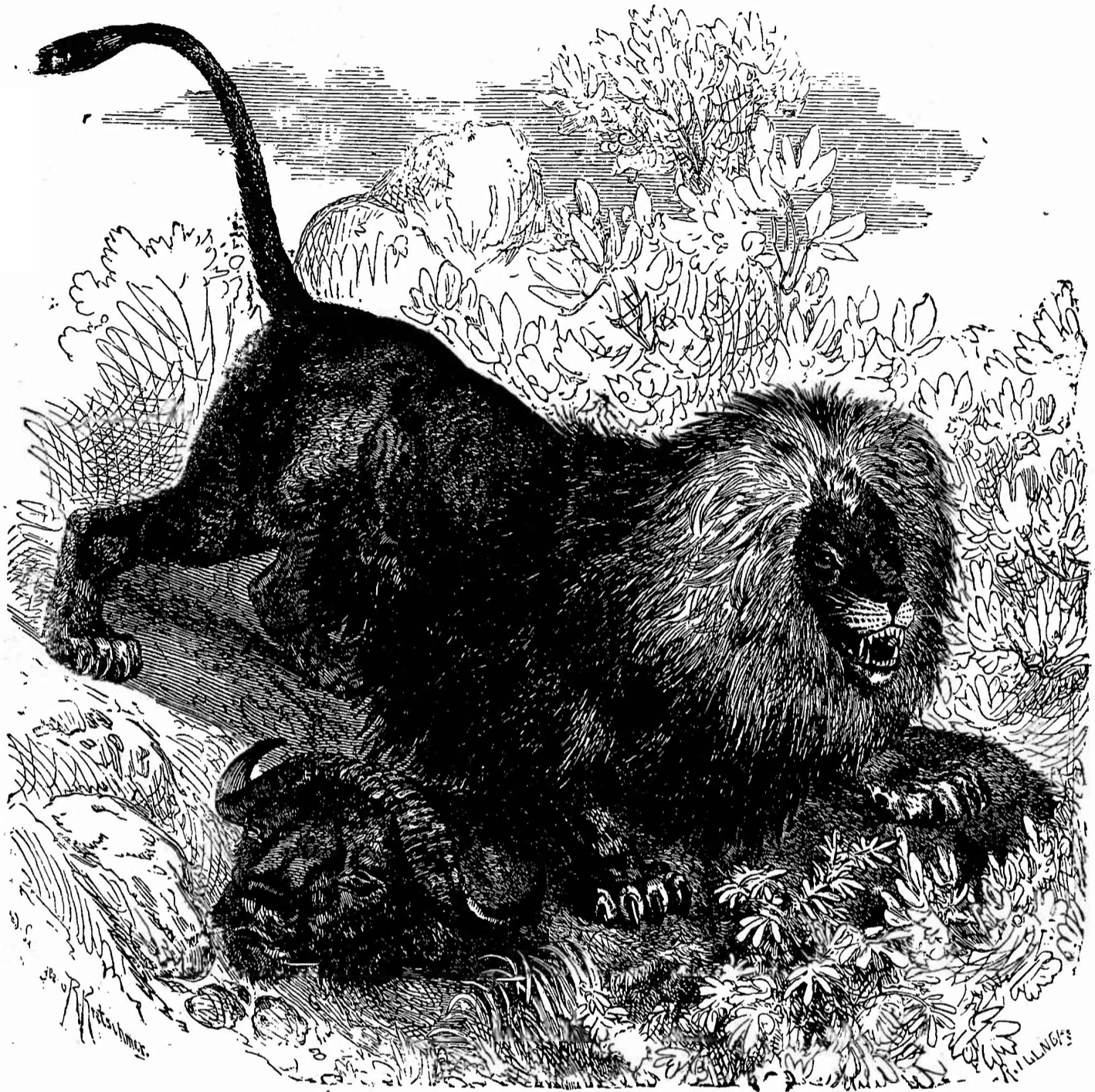


Fig. 114. Le Lion. — Alors il fond brusquement sur sa proie (p. 195).

Les aboiements de la meute indiquèrent bientôt que le voleur était découvert ; mais bientôt aussi on fut convaincu de l'inutilité de leurs efforts pour le faire sortir du fourré. On les entendait rebondir en arrière lorsque le lion furieux repoussait leurs attaques, et revenir bientôt à la charge ; mais, en somme, l'ennemi ne bougeait pas de la place. Peu à peu les aboiements devinrent même plus faibles, et l'on jugea prudent de rappeler les chiens. On eut beau siffler et rappeler, deux seulement revinrent, et encore l'un d'eux était horriblement mutilé : le lion avait tué tous les autres.

Cette première tentative avait complètement échoué, et le paysan revint chez lui, attristé par la perte de ses bons chiens. Il passa la nuit à veiller, mais le lion ne revint pas. Le lendemain

au soir, le Hollandais se rendit de nouveau avec son Hottentot auprès du ravin. Ils montèrent sur un arbre, près du passage du lion, qu'ils attendirent vainement toute la nuit. Pendant qu'ils étaient ainsi à l'affût, le hardi voleur évitait l'embuscade en prenant un autre chemin, et allait tranquillement enlever un des plus beaux chevaux de la ferme. On peut se figurer la colère du paysan et les aménités qu'il prodigua aux Hottentots et aux Cafres, auxquels il reprochait leur insouciance et leur lâcheté. Cependant un nouveau plan fut bientôt conçu : le courageux Hollandais prit la résolution extrême de pénétrer dans le ravin, à pied, sans chiens, pour y découvrir le lion et le tuer. C'était un vieux chasseur très-expérimenté, sachant se servir à merveille de son fusil double ; mais son projet était plein

de dangers, et tout son courage n'était pas de trop pour le mener à bonne fin.

Le même jour, vers 10 heures du matin, le chasseur se mit donc en route, sans même emmener son fidèle Hottentot, dans la crainte que l'odeur assez prononcée que répandent les nègres n'avertît le lion de la présence d'un homme, et ne le déterminât à prendre la fuite. Il s'approcha avec prudence du ravin, en suivant les traces que le corps du cheval avait laissées sur le sable, et pénétra bientôt dans le fourré, en marchant ou plutôt en rampant avec les plus grandes précautions, pour éviter le moindre bruit, ce qui n'était pas chose bien facile, à cause de la grande quantité de feuille et de branches sèches qui couvraient le sol. Néanmoins, toutes ces difficultés furent surmontées.

Le chasseur avait à peine fait cinquante pas dans l'intérieur du fourré, qu'il aperçut entre les arbres les restes de son cheval. Jugeant que le lion ne devait pas être bien loin, il se blottit derrière un buisson, dans la position la moins gênante et la moins fatigante. Après un certain temps d'attente, il vit un mouvement se faire, à vingt pas environ devant lui, derrière quelques grandes plantes aux larges feuilles, et distingua peu à peu la tête du lion, qui, de son côté, observait attentivement l'endroit où il était. Evidemment la bête fauve avait conscience du voisinage d'un être animé, sans savoir encore où il se tenait caché. Sentant que sa position devenait critique, notre Hollandais gardait l'immobilité d'une statue. Il ne voulait pas se hasarder à viser le front, car, pour atteindre cette partie, il faut être sûr de son coup, et les branches, les nombreux rameaux qui traversaient la ligne de tir rendaient ce coup trop difficile.

Après une exploration attentive de quelques instants, le lion parut rassuré et se coucha derrière un buisson. Le chasseur en profita pour armer aussi silencieusement que possible son fusil, qu'il dirigea lentement vers la place où était couché le dévastateur de sa ferme. Le bruit presque imperceptible que ses mouvements déterminèrent, n'échappa cependant point à la vigilance du lion, qui se redressa brusquement, la face tournée du côté du chasseur. Une balle dirigée au-dessous du front, entre les deux yeux, mais qui porta un peu plus haut, à cause de la faible distance et de la forte charge de l'arme, fit rouler l'animal sur le dos. Cependant il se releva immédiatement en poussant un cri terrible, lorsqu'une seconde balle, pénétrant cette fois dans la poitrine, le fit tomber, mortellement blessé, dans l'inté-

rieur du fourré. — Avant le coucher du soleil, la peau du lion était suspendue à la porte de la ferme.

L'homme n'est que trop souvent le seul fournisseur du lion ; cependant les steppes et la forêt lui offrent de quoi satisfaire suffisamment ses appétits. Il n'est pas très-difficile pour le choix de sa nourriture, quoiqu'il sache très-bien à l'occasion marquer sa préférence pour tel ou tel bon morceau. A la chasse, il met à profit toute son intelligence, sa ruse et son courage. Des voyageurs dignes de foi affirment qu'il se précipite quelquefois au milieu des feux pour enlever un animal ; d'autres fois, il s'approche du camp, et effraye par ses rugissements les bêtes qu'il renferme et qui, s'échappant effarées, viennent tomber sous ses griffes. Cependant les Africains de l'intérieur des terres m'ont toujours assuré de l'efficacité des feux qu'ils allument autour de leur campement. Ils prétendent qu'un camp, protégé par des feux soigneusement entretenus, n'a rien à craindre des attaques du lion : il n'en est pas de même, disent-ils, du léopard.

Pour chasser dans la forêt, le lion s'y prend autrement que pour dérober une bête à l'homme. Il sait que les animaux sauvages le sentent de loin et courent assez vite pour lui échapper : aussi il les épie sur leur passage, ou s'approche parfois, en compagnie d'autres individus de son espèce, des endroits où ils se trouvent, en ayant soin de rester sous le vent. Les flaques ou les sources d'eau, au milieu des steppes de l'Afrique centrale ou méridionale, sont les endroits les plus favorables à ses chasses.

Après les fortes chaleurs du jour, aux premières fraîcheurs de la nuit, la gracieuse antilope et la girafe, le zèbre et le buffle, recherchent la source pour rafraîchir leur gosier altéré. Ils s'approchent avec prudence de l'eau, car l'expérience leur a appris que, si la source va calmer leur soif, elle peut aussi recéler la mort.

Le guide de la troupe d'antilopes s'avance lentement, en flairant et en écoutant sans cesse ; il cherche à percer de ses yeux les ténèbres de la nuit. Après chaque pas, il s'assure que tout est calme et silencieux. Les antilopes sont assez intelligentes pour avancer contre le vent et presque toujours le guide du troupeau perçoit à temps le danger. Il s'arrête, écoute, regarde, flaire, et aussitôt, rebroussant chemin, il se livre à une fuite rapide, qui entraîne toute la troupe et la dérobe au danger.

Le zèbre s'approche avec la même prudence, ainsi que la girafe ; malheur à eux lorsqu'ils

s'oublent. Malheur à la girafe lorsqu'elle s'approche des buissons qui environnent la source, sans prendre toutes ses précautions ; malheur à elle lorsque le désir de se désaltérer lui fait oublier un instant qu'il y va de la vie ! Tout à coup le lion saute sur son cou et lui enfonce les dents à la nuque.

La description poétique que Freiligrath donne de cette attaque, atteint presque la vérité :

Dans les roseaux, soudain, un bruit se fait entendre ;  
Le lion rugissant bondit et vient se pendre  
Au cou de l'animal surpris, épouvanté ;  
Il fuit. Coursier superbe et plein de majesté !  
Est-il un souverain dont l'écurie étale  
Plus splendide harnais que la selle royale,  
De couleur bigarrée, où siège triomphant  
Le fier roi des forêts emporté comme un faon.

Il plonge avec délice une dent meurtrière  
Dans la chair palpitante, et sa fauve crinière  
Flotte autour du long cou de son coursier-géant ;  
Celui-ci, de terreur éperdu, haletant,  
Dévore en vain l'espace, en vain sa bouche exhale  
Un cri sourd de douleur, et sa vitesse égale  
Du rapide chameau le pas précipité,  
Du léopard sa robe égale la beauté ;

Non, en vain sur le sol où la lune rayonne,  
Sur le sable argenté son pas léger résonne ;  
De leur orbite en vain ses grands yeux égarés  
Sortent demandant grâce, et sur ses flancs zébrés  
Que laboure sans trêve une griffe cruelle,  
C'est en vain que son sang à larges flots ruisselle ;  
Et l'immense désert dans la paix de la nuit,  
Entend battre le cœur de l'animal qui fuit :

Tourbillonnant dans l'air avec des cris de joie  
Le vautour insolent couve la noble proie ;  
Profanatrice impie, infâme des tombeaux  
L'hyène ardente accourt ; oubliant les troupeaux  
Où sans danger naguère elle exerçait sa rage,  
La panthère s'empresse, affamée, au carnage :  
De leur terrible roi convoitant le festin,  
Une trace de sang marque à tous le chemin.

Mais l'effroi les saisit quand leur œil considère  
Sur son trône vivant leur monarque sévère  
Assis, et déchirant de ses ongles aigus  
Son siège délicat et ses coussins charnus :  
La girafe, hélas ! court, mourante, hors d'haleine  
Et courra, tant qu'enfin son cœur manque à la peine.  
Peut-elle, en se cabrant, au mal remédier ?  
Est-ce qu'on désarçonne un pareil cavalier (1) ?

Oui, cette description comprend presque la vérité ; car il suffirait d'en faire disparaître le vautour, qui n'accompagne pas le lion pendant la nuit, et ne se montre qu'en plein jour, pour prendre sa part des restes de la table royale.

Le système d'attaque du lion consiste généra-

(1) Freiligrath, traduction inédite de M. Ch. Meaux Saint-Marc.

lement à se tenir en embuscade ; puis il approche lentement et silencieusement jusqu'à ce qu'il se trouve à portée de la proie qu'il se destine ; alors, il fond brusquement sur elle (*fig. 114*).

Ordinairement l'animal succombe sous la première attaque du lion. L'énorme fardeau qui tombe brusquement sur ses épaules, les angoisses mortelles qui s'emparent de lui et les blessures terribles que lui fait immédiatement le lion l'empêchent de courir bien loin. Il s'abat sans force et sans courage ; quelques coups de dents suffisent pour broyer les vertèbres cervicales et trancher le fil de la vie. Le lion reste un instant couché sur sa proie, grognant, battant l'air de sa queue ; il en suit tous les mouvements, et achève de la tuer à coups de dents.

Un lion qui a manqué la proie, ne la poursuit jamais ; il retourne à son affût, lentement, pas à pas, et en mesurant pour ainsi dire la distance exacte à laquelle il aurait dû sauter.

Quoique le lion cherche habituellement sa nourriture pendant la nuit, il n'est pas rare cependant de voir toute une famille se réunir, pour chasser pendant le jour. Un fait de ce genre nous est raconté par un observateur anglais.

« Un petit troupeau de zèbres, dit-il, paissait tranquillement au milieu d'une plaine, sans se douter que deux lions, accompagnés de leurs petits, s'approchaient silencieusement. Le lion et la lionne avaient combiné un véritable plan d'attaque. Ils se glissèrent si furtivement à travers les hautes herbes, qu'ils parvinrent à échapper à la vigilance des zèbres, et à s'en approcher à la distance d'un ou deux sauts. Le guide du troupeau aperçut seulement alors le terrible ennemi et donna, mais trop tard, le signal de la fuite. D'un seul bond le lion sauta par-dessus les herbes et les buissons, et tomba de tout le poids de son corps sur l'un des zèbres, qui s'abattit instantanément sous cette lourde charge. Les autres s'enfuirent, effrayés, dans toutes les directions. »

Des observateurs dignes de foi ont constaté qu'un lion affamé se bat les flancs avec la queue et secoue sa crinière. C'est ce que l'on remarque aussi chez les individus captifs et apprivoisés. Lorsqu'on aperçoit un lion caché dans un buisson, il suffit d'examiner sa queue pour savoir à quoi s'en tenir. Si cet organe est immobile, on peut hardiment passer à côté de l'animal, et même lui lancer un morceau de bois pour lui faire quitter le chemin ; alors, aussi, le bruit d'une voiture ou le claquement d'un fouet ont le pouvoir de le mettre en fuite. Lorsqu'il agite la queue, on peut s'attendre à une lutte, et peut-

être à la mort si l'on n'est bien armé. Il en est de même des animaux dont il se repait : souvent ils peuvent sans danger passer à côté de lui, car un lion rassasié ne fait pas de nouvelle victime, et mérite ainsi l'épithète de magnanime qu'on lui a donnée.

M. Oswell et M. Vardon virent une fois trois lions s'efforcer d'abattre un buffle qui leur opposa une longue résistance, bien que celui-ci eût déjà été frappé d'une balle qui l'avait blessé mortellement. Citons les lignes où M. Vardon raconte ce curieux épisode :

« 15 septembre 1846. Oswell et moi, nous longeons cette après-midi les rives du Limpopo, lorsqu'un waterbock (*Ægoceros ellipsiprymna*) parut en face de nous; je descendis de cheval pour le suivre à travers les jungles. Trois buffles se levèrent à mon approche et s'arrêtèrent après avoir fait quelques pas; celui qui était le plus près de moi se retourna pour me regarder; je lui envoyai dans l'épaule une balle de deux onces, et les trois buffles s'enfuirent. Nous les suivîmes aussitôt que j'eus rechargé mon fusil; au moment où nous aperçûmes de nouveau le buffle que j'avais blessé, gagnant sur lui du terrain à chaque pas, trois lions bondirent et attaquèrent la malheureuse bête; elle mugit avec fureur et continua pendant quelques instants à courir, tout en se défendant contre ceux qui l'assaillaient, mais elle ne tarda pas à s'arrêter et à fléchir sur ses jambes; la lutte nous offrit alors un spectacle magnifique; les lions, appuyés sur leurs pattes de derrière, déchirèrent le buffle avec rage de leurs dents et de leurs griffes. Nous nous approchâmes en rampant, et, nous mettant à genoux, lorsque nous ne fûmes plus qu'à une trentaine de pas, nous tirâmes sur les lions; mon rifle (long fusil rayé intérieurement comme une carabine) était à un seul coup et je n'avais pas de fusil de réserve; l'un des lions n'eut que le temps de se retourner et de saisir avec les dents l'une des branches d'un buisson qui se trouvait auprès de lui, et tomba mort aussitôt, ayant la branche dans la gueule. Le second s'enfuit au plus vite; quant au troisième, il releva la tête, nous regarda froidement et se remit à déchirer de plus belle le cadavre du buffle. Nous nous éloignâmes pour recharger nos armes, et nous étant rapprochés, nous tirâmes de nouveau. Le lion partit; mais une balle qui lui traversa l'épaule le força bientôt de s'arrêter. Nous le poursuivîmes, et il fut tué après s'être retourné plusieurs fois contre nous; c'était un mâle comme celui qui était mort le premier. Il arrive bien rarement qu'on puisse

mettre dans sa carnassière, en moins de dix minutes, un vieux buffle et deux lions. »

Le buffle évidemment s'était approché de l'endroit où les lions étaient couchés, et ceux-ci, le voyant boiteux et sanglant, pensèrent que c'était une trop bonne occasion pour ne pas en profiter.

Le lion n'est pas toujours le plus fort. Livingstone (1) a vu un troupeau de buffles se défendre contre un certain nombre de lions, en leur présentant les cornes. Les mâles étaient en avant, les femelles et les jeunes formaient l'arrière-garde.

Un voyageur rapporte avoir vu une femelle, adossée à une rivière qui la défendait par derrière, tenir cinq lions en échec et les contraindre à battre en retraite. « Je tiens de bonne source, dit Sparrmann, qu'un lion a été heurté, blessé et foulé aux pieds jusqu'à la mort par un troupeau de bétail que, pressé par la faim, il avait osé attaquer en plein jour. »

Le lion entraîne sa proie aussi loin que possible dans le fourré où il se tient d'ordinaire, pour la dévorer à son aise. C'est le transport de cette proie qui met le mieux en évidence la vigueur prodigieuse du royal animal. Pour s'en faire une idée, l'on n'a qu'à se figurer ce qu'il lui faut de force pour sauter par-dessus un large fossé, ou une haie de 2<sup>m</sup>,60 à 3<sup>m</sup>,25 de hauteur, en tenant dans sa gueule un veau de deux ans. Un pareil fardeau ne paraît même pas trop entraver sa course, car Thompson assure que des chasseurs à cheval en ont poursuivi un pendant cinq heures sans pouvoir l'atteindre et sans lui faire lâcher prise. Il ne peut cependant entraîner un buffle ou un chameau; du moins ne le porte-t-il pas longtemps. C'est ce dont j'ai pu m'assurer près du village de Melbers, dans le Kordofan, le matin même de l'enlèvement d'un chameau. Le lion ne l'avait traîné qu'à une centaine de pas, et n'avait mangé qu'une faible partie du dos, probablement parce que le voisinage du village lui causait trop d'inquiétude.

Les troupeaux que l'homme élève, les zèbres, les antilopes et les sangliers forment sa nourriture principale.

Le lion préfère sans contredit les grands animaux aux petits; cependant il ne dédaigne pas ceux-ci lorsqu'ils se présentent sur son passage. On va même jusqu'à prétendre qu'il se contente quelquefois de sauterelles.

En général, le lion ne mange que des animaux qu'il vient lui-même de tuer; lorsque le besoin le

(1) Livingstone, *Explorations dans l'Afrique australe*. Paris, 1859.

presse, il se contente des cadavres qu'il rencontre, surtout de ceux qui proviennent de son propre fait. Ordinairement il retourne le lendemain auprès de l'animal qu'il a tué la veille ; mais il n'y revient plus la troisième nuit. Ce serait d'ailleurs vainement, car, dès la première nuit, un grand nombre de maraudeurs ont pris leur bonne part du festin royal.

La lâche et paresseuse hyène, et toutes les espèces du genre chien trouvent très-commode qu'un autre fasse la chasse pour eux, et viennent se gorger dès que le lion s'éloigne de la victime.

Le roi des forêts ne souffre cependant pas toujours les parasites à sa table : des observations sérieuses nous ont appris qu'il s'élève souvent de violentes disputes entre lui et ses hôtes impudents. Autant les hyènes fuient lâchement devant le lion qu'elles rencontrent dans la forêt, autant elles deviennent audacieuses lorsqu'il s'agit d'avoir leur part d'un bon repas.

Dans le Soudan oriental, un de mes chasseurs eut occasion d'assister, en plein jour, à un combat entre un lion et trois hyènes, pour quelque cause analogue. Le lion était assis sur le bord du fleuve, et attendait avec le plus grand calme trois hyènes tachetées qui s'approchaient en grognant et en jappant. Peu à peu elles devinrent plus insolentes et s'avancèrent jusqu'à toucher le puissant animal. L'une d'elles essaya même de le mordre ; mais, à l'instant même, le lion lui assena de sa patte gauche un coup si violent sur la tête qu'elle roula par terre et resta étendue sans mouvement ; les autres se retirèrent aussitôt dans l'épaisseur du bois.

D'autres observateurs assurent que les lions se disputent souvent la même proie, et des chasseurs anglais affirment avoir vu un lion déchirer et manger, en partie, une lionne qu'il venait de tuer. Je ne sais trop jusqu'à quel point on peut ajouter foi à cette observation ; la chose me paraît bien extraordinaire, quoique j'aie pu constater, à plusieurs reprises, que d'autres grands chats, surtout les deux tigres de notre jardin zoologique, malgré la bonne harmonie qui régnait ordinairement entre eux, s'irritaient et se battaient dès qu'ils apercevaient, même en dehors de leur portée, une proie qu'ils convoitaient tous deux.

L'homme est très-rarement l'objet des attaques du lion : sa haute stature semble lui inspirer du respect. Ainsi, dans le Soudan, où les lions sont souvent très-abondants, il n'y a pour ainsi dire pas d'exemple qu'un homme ait été mangé par un lion. Les crocodiles et les hyènes y font beaucoup plus de victimes humaines. Il n'en est

pas de même, à ce qu'il paraît, dans l'Afrique méridionale ; mais on dit que les Cafres en sont eux-mêmes la cause. Les cadavres de leurs ennemis, qu'ils abandonnent habituellement dans la forêt, en devenant fréquemment la proie du lion, développent chez ce noble animal le goût pour une chair qu'il finit par préférer à toute autre ; et, à partir de ce moment, il devient *mangeur d'hommes*, suivant l'expression des Arabes. Ceux-ci prétendent que ces lions anthropophages sautent quelquefois au milieu des feux pour enlever un homme endormi. Les indigènes, ainsi que les colons, sont persuadés que les hommes de couleur sont plus exposés à ses attaques que les blancs.

« Un matin, raconte M. Moffat, après avoir passé la nuit couché par terre à la porte de la cabane où reposait un nègre, l'homme le plus marquant du village, je lui dis que j'avais entendu remuer de l'autre côté de la haie d'épines à l'abri de laquelle j'étais couché ; j'en conclus qu'une partie du bétail devait s'être échappé pendant la nuit. « Non, répliqua mon hôte, j'ai vu la trace ce matin, c'était le lion, » et il ajouta que, quelques nuits auparavant, ce lion avait franchi la haie à l'endroit même où j'étais couché, et qu'il s'était emparé d'une chèvre avec laquelle il s'était sauvé par un autre côté de l'étable. Puis il me montra des restes de nattes qu'il avait arrachés de sa cabane et qu'il avait brûlés pour effrayer l'animal. Je lui demandai comment il avait pu avoir l'idée de me faire coucher précisément en cet endroit. « Oh ! reprit-il, le lion n'aurait pas eu l'audace de sauter sur vous. »

S'il faut en croire les rapports des voyageurs, le lion, qui égorge immédiatement les animaux dont il s'empare, n'agirait pas de la sorte lorsqu'il a affaire à l'un de nos semblables : il ne tuerait jamais à l'instant l'homme qu'il tient sous lui, à moins qu'il n'y soit excité par la résistance. Il arrive même quelquefois que, par un caprice inexplicable, généralement qualifié de générosité, le roi des animaux épargne la vie du chasseur qui vient de tomber sous sa griffe, et qu'il borne sa vengeance à lui broyer quelque membre ou à lui labourer la poitrine, après quoi il l'abandonne. Ces exemples ne sont pas rares : Sparrmann en cite plusieurs ; de son côté, David Livingstone, explorateur digne de foi, rend compte d'un incident dont l'issue eût été des plus funestes pour lui, si le lion se comportait réelle-

(1) Livingstone, *Explorations dans l'Afrique australe*, trad. de l'anglais. Paris, 1859, p. 14.

ment avec l'homme comme il est certain qu'il se comporte avec ses autres victimes.

« Nous trouvâmes, » dit-il, dans la relation qu'il fait d'une battue organisée à l'aide des habitants du village de Mabotsa, dans l'Afrique orientale, « nous trouvâmes les lions sur une colline boisée ayant à peu près un quart de mille de longueur ; mes compagnons se disposèrent en cercle, et gravirent la colline en se rapprochant de plus en plus les uns des autres. Resté dans la plaine avec un indigène appelé Mébalué, qui était maître d'école et le plus excellent des hommes, je vis l'un des lions posé sur un quartier de roche qu'entourait le cercle des chasseurs, actuellement fermé de toute part ; Mébalué tira son coup de fusil avant moi, et la balle atteignit le rocher où l'animal était assis. Le lion mordit l'endroit que le projectile avait frappé, comme un chien mord la pierre ou le bâton qui lui est jeté ; puis, s'enfuyant d'un bond, il franchit le cercle d'hommes, qui s'ouvrit à son approche, et il s'échappa sans blessure ; les chasseurs n'avaient pas osé l'attaquer, peut-être à cause de leur foi dans le sortilège dont ils se croyaient victimes. Le cercle fut bientôt reformé, deux autres lions y apparurent ; mais cette fois nous n'osâmes pas tirer, dans la crainte de frapper l'un des hommes qui les entouraient, et qui leur permirent encore de s'enfuir sains et saufs. Si les Bakatlas avaient agi suivant la coutume de leur pays, les lions auraient été tués à coups de lance au moment où ils essayaient de s'échapper ; mais nos chasseurs ne firent pas même usage de leurs armes. Voyant que nous ne pouvions pas les décider à l'attaque, nous reprenions le chemin du village, lorsqu'en tournant la colline, j'aperçus l'un des lions posé sur un quartier de roche, comme le premier que j'avais vu, mais cette fois, tapi derrière un buisson. J'étais environ à trente pas de l'animal ; je le visai attentivement au corps, à travers les broussailles, et je déchargeai mes deux coups. « Il est touché, il est touché ! » s'écrièrent les Bakatlas. « Un autre l'a frappé également, allons à lui, » répondaient quelques-uns des chasseurs. Je n'avais vu personne tirer en même temps que moi ; mais derrière le hallier j'apercevais la queue du lion qu'il dressait avec colère ; et, me retournant vers ceux qui accouraient, je leur dis d'attendre au moins que j'eusse rechargé mon fusil. Pendant que j'enfonçais les balles, j'entendis pousser un cri de terreur ; je tressaillis et, levant les yeux, je vis le lion qui s'élançait sur moi. J'étais sur une petite éminence : il me saisit à l'épaule, et nous roulâmes ensemble jusqu'au bas du coteau (*fig. 115*).

Rugissant à mon oreille d'une horrible façon, il m'agita vivement comme un basset le fait d'un rat ; cette secousse me plongea dans la stupeur que la souris paraît ressentir après avoir été secouée par un chat, sorte d'engourdissement où l'on n'éprouve ni le sentiment de l'effroi ni celui de la douleur, bien qu'on ait parfaitement conscience de tout ce qui vous arrive ; un état pareil à celui des patients qui, sous l'influence du chloroforme, voient tous les détails de l'opération, mais ne sentent pas l'instrument du chirurgien. Ceci n'est le résultat d'aucun effet moral ; la secousse anéantit la crainte et paralyse tout sentiment d'horreur, tandis qu'on regarde l'animal en face. Cette condition particulière est sans doute produite chez tous les animaux qui servent de proie aux carnivores ; et c'est une preuve de la bonté généreuse du Créateur, qui a voulu leur rendre moins affreuses les angoisses de la mort. Le lion avait l'une de ses pattes sur le derrière de ma tête ; en cherchant à me dégager de cette pression, je me retournai, et je vis le regard de l'animal dirigé vers Mébalué, qui le visait à une distance de quinze pas ; le fusil du maître d'école, un fusil à pierre, rata des deux côtés ; le lion me quitta immédiatement, se jeta sur Mébalué, et le mordit à la cuisse. Un individu, à qui j'avais sauvé la vie dans une rencontre avec un buffle qui l'avait jeté en l'air, essaya de donner un coup de lance au lion pendant que celui-ci attaquait Mébalué ; l'animal, abandonnant alors le maître d'école, saisit cet homme par l'épaule ; mais au même instant, les balles qu'il avait reçues produisant leur effet, il tomba frappé de mort. Tout cela n'avait duré qu'un moment et devait avoir eu lieu pendant le paroxysme de rage qu'avait causé l'agonie. Le lendemain, les Bakatlas, pour faire sortir du corps de l'animal le charme dont ils s'imaginaient qu'il avait été doué, firent un immense feu de joie sur le cadavre du lion, l'un des plus gros, disaient-ils, qu'ils eussent jamais rencontrés. Non-seulement j'avais eu l'humérus complètement écrasé, mais encore j'avais été mordu onze fois à la partie supérieure du bras.

« La blessure que fait la dent du lion est analogue à celle d'une arme à feu ; elle est généralement suivie d'une abondante suppuration, d'un grand nombre d'escarres, et laisse une douleur qui se fait sentir périodiquement dans la partie blessée. Je portais ce jour-là une veste de laine épaisse, qui, je le suppose, essuya tout le virus des dents qui me traversèrent le bras, car j'échappai aux souffrances particulières que subirent

mes deux compagnons d'infortune, et j'en fus quitte pour une fausse articulation dans le bras gauche. Celui de nous trois qui avait été mordu à l'épaule me montra sa blessure l'année suivante; elle venait de se rouvrir, précisément dans le même mois où elle lui avait été faite. »

Le lion, d'ailleurs, est bien moins dangereux pour l'homme qu'on ne le pense généralement. « Il arrive tous les jours, dit Ad. Delegorgue, que les Cafres, dénués d'armes à feu, traversent avec leurs familles des espaces où circulent de ces animaux, et, pour ces hommes, la présence des lions n'est point une cause d'effroi. Il y a plus : soit par prudence, soit par timidité, le terrible carnassier, lorsqu'il est surpris et que la faim ne l'excite pas, prend la fuite à l'aspect d'un homme, d'un enfant, et détale même à cinq cents pas sur le seul bruit de voix humaines que lui apportent les vents. Ces habitudes, qui semblent déterminées par un sentiment de crainte, sont bien connues de certaines peuplades. »

Les Arabes du Soudan savent que lorsqu'un homme rencontre un lion au repos, il peut le faire fuir en s'avançant courageusement vers lui et en lui jetant une pierre. « Deux fois, disent-ils, le lion s'écarte du chemin de l'homme, car il sait que l'homme est fait à l'image du Dieu miséricordieux, que lui aussi reconnaît en animal honnête. Mais lorsque l'homme enfreint les lois du Tout-Puissant qui défendent d'exposer follement sa vie, s'il attaque une troisième fois le lion, il paye son audace de son existence. »

L'exemple le plus remarquable de l'impression que l'homme peut produire sur le lion nous est fourni par André Sparrmann (1). Ce voyageur raconte qu'un riche fermier, d'une véracité reconnue, Jacob Kock, de Zee-koe-rivier, « se promenant un jour sur ses terres, avec son fusil chargé, aperçut tout à coup un lion près de lui. Comme il était excellent tireur, il se crut, dans la position où il était, assuré de le tuer, et fit feu. Malheureusement il ne se rappela pas que le fusil était chargé depuis longtemps, et que la poudre était humide. L'arme fit long feu, et la balle entra dans la terre à côté du lion. Le fermier saisi d'effroi s'enfuit au plus vite; mais bientôt hors d'haleine et se sentant suivi de près, il sauta sur un petit monticule de pierres et fit volte-face, présentant à son adversaire le gros bout de son fusil, et résolu de défendre sa vie jusqu'à la dernière extrémité. L'animal, de son côté, s'arrêta court, et s'assit à quelques pas de distance du tas

de pierres, d'un air en apparence fort tranquille. Cependant le chasseur n'osait bouger de sa place. Enfin, après une bonne demi-heure d'attente, le lion se leva, s'en alla lentement et comme à la dérobée, et dès qu'il fut plus loin il commença à bondir et à fuir à toutes jambes. »

Le calme joint à l'audace, un regard franc et courageux semblent donc imposer au lion; toujours est-il qu'il paraît craindre l'homme autant que celui-ci le craint.

Il peut cependant arriver que le lion poursuive l'homme avec une grande opiniâtreté, et Barrow en cite un exemple. Il raconte « que dans le pays des Namaquas, sur la montagne de Kamieh, un Hottentot, qui conduisait son bétail à l'abreuvoir, fut surpris par un lion, et se sauva au milieu du troupeau, dans l'espoir que la fauve s'emparerait d'une de ses bêtes et le laisserait tranquille : mais il n'en fut rien : le lion traversa tout le troupeau, poursuivit le Hottentot, qui eut encore la bonne fortune de pouvoir grimper sur un aloës et de se cacher derrière une grande quantité de nids du Tisserin républicain (*Philæterus socius*). Le lion fit un saut pour l'atteindre, le manqua et retomba sur le sol. Il se mit alors à tourner autour de l'arbre en poussant un grognement sourd et en lançant de temps en temps un regard féroce dans la direction du pauvre Hottentot; enfin il se coucha et ne bougea plus pendant vingt-quatre heures. Cependant, la soif le tourmentant, il se rendit à la source voisine; son éloignement permit au Hottentot de descendre de son arbre et de gagner en courant son habitation, distante à peine d'un quart de lieue. Le lion le suivit de nouveau et ne s'arrêta qu'à trois cents pas de la ferme. »

Dans toutes les circonstances, il est dangereux de fuir devant un lion, car il court assez vite; on l'a même vu poursuivre et presque atteindre des chasseurs téméraires montés sur de bons chevaux de chasse. Celui qui a le courage de rester tranquillement en face du lion a rarement à craindre quelque chose de lui; mais pour risquer ainsi sa vie, il faut un courage qui n'est pas donné à tout chasseur.

Chose remarquable, le lion attaque rarement les enfants. On cite même des cas où ce redoutable animal a pénétré dans des lieux habités sans faire de mal à personne. Voici un fait cité par Lichtenstein.

« Près de Rietriviers-poort, nous trouvâmes la demeure d'un nommé Van Wyck. Pendant que nos bêtes paissaient, nous avions cherché un peu d'ombre sous la porte de la maison. Il y a un

(1) Sparrmann, *Resa till Goda Hopps-udden, aren 1772*, 1776. Stockholm, 1783, in-8.

peu plus de deux ans, nous dit alors Van Wyck, j'ai risqué un coup bien dangereux à cette même place. Ici, dans la maison, était assise ma femme, les enfants jouaient auprès d'elle, et moi j'étais occupé à ma voiture, à côté de l'habitation. Tout à coup, en plein jour, un lion énorme vint se coucher à l'ombre, sur le seuil de la porte. Ma femme, que la peur avait pétrifiée et qui connaissait tous les dangers de la fuite, resta en place, les enfants cherchèrent un refuge sur son cœur. Leurs cris éveillèrent mon attention, j'accours, et vous pouvez vous figurer ma stupéfaction en voyant la porte ainsi barrée. L'animal ne m'avait pas aperçu; mais, comme j'étais sans armes, je ne vis aucune chance de salut. Cependant je m'étais instinctivement reculé du côté de la maison où se trouvait la fenêtre de la chambre dans laquelle était mon fusil. Par un hasard providentiel, j'avais placé l'arme dans le coin le plus rapproché de la fenêtre, de sorte que je pus l'atteindre du dehors, car vous voyez que la fenêtre eût été trop petite pour me livrer passage; par un bonheur non moins grand, la porte de la chambre était ouverte et me permettait d'embrasser d'un coup d'œil cette scène terrible. Le lion fit un mouvement, peut-être pour sauter; je n'hésitai plus. Encourageant à voix basse la mère, je visai le front du lion, et ma balle, frisant les boucles de cheveux d'un de mes enfants, étendit roide mort le redoutable animal. »

On peut admettre, il est vrai, que ce lion était rassasié au moment où il s'approcha de cette habitation; cependant il ne faut pas oublier que presque tous les autres féliens, lorsqu'ils se trouvent dans de pareilles occasions, résistent rarement à leur passion sanguinaire. Nous pouvons donc voir là une preuve de cette magnanimité qu'on a quelquefois accordée au lion.

De tous les carnassiers, le lion est le seul qui vive pour ainsi dire maritalement avec la lionne. Il reste longtemps auprès d'elle lorsqu'elle nourrit; il va à la chasse pour elle, et la protège comme il protège ses petits. L'époque à laquelle les deux sexes se recherchent varie selon les contrées, car le moment de la parturition répond au printemps de l'endroit. Dix à douze lions poursuivent à la fois la même femelle et se livrent alors des combats. Dès que celle-ci a choisi son mâle, les autres s'éloignent et le couple vit fidèlement uni, du moins pour un temps assez long, la lionne suivant toujours le lion. Souvent, alors, ce dernier chasse pour deux. Pendant qu'il s'introduit dans un douar pour enlever une bête à cornes, un cheval ou un mulet, la lionne, tranquillement

étendue sur le sol, attend le retour de son compagnon, qui pousse, dit-on, le dévouement jusqu'à lui laisser la première part de la proie: il ne mangerait que lorsqu'elle est rassasiée.

Après une gestation de quinze à seize semaines (108 à 110 jours), la lionne fait ses petits. Le nombre peut s'en élever jusqu'à six, mais il est ordinairement de deux ou trois. Les lionceaux, comme l'avaient remarqué les anciens, sont les seuls carnassiers qui aient les yeux ouverts en venant au monde. Leur taille est celle d'un chat qui a atteint la moitié de son développement. La lionne choisit ordinairement pour repaire un fourré, près d'une source ou d'un marécage, les animaux que le besoin de l'eau attire en ces lieux pouvant procurer une nourriture abondante et facile.

Un couple qui a des petits est un vrai fléau pour le pays qu'il habite. Ce n'est pas que la lionne fasse alors de plus grandes chasses: l'allaitement semble au contraire la condamner à plus d'inaction; car, le plus ordinairement, elle ne quitte sa tanière que pour aller se désaltérer; mais le mâle, qui est son pourvoyeur, comme, un peu plus tard, il sera celui des lionceaux, porte dans toute la contrée l'effroi et la dévastation.

La lionne témoigne la plus grande tendresse à ses petits, et il est difficile d'imaginer un plus beau spectacle que celui d'une mère entourée de ses nourrissons. Elle les lèche, les caresse et prend plaisir à suivre leurs jeux, qui rappellent si bien ceux des petits chats. Est-elle obligée de les abandonner momentanément, elle les met sous la garde du mâle, qui, au besoin, sait les défendre avec un dévouement extrême.

Les lionceaux sont assez maladroits dans les premiers temps de leur vie. Ils n'apprennent à marcher que le deuxième mois, et même, ne commencent que plus tard à se livrer à leurs jeux. Dans les premiers temps, ils miaulent comme les chats; ensuite leur voix devient plus forte et plus pleine. Ils sont assez lourds dans leurs mouvements, mais l'agilité leur vient avec l'âge. Au bout de six mois la mère les sèvre; déjà, avant cette époque, ils commencent à suivre leurs parents à la chasse. A la fin de la première année, leur taille égale celle d'un grand chien.

Les deux sexes se ressemblent d'abord complètement, mais bientôt les différences entre le mâle et la femelle s'accroissent, les formes du premier deviennent plus fortes et plus puissantes. Vers le commencement de la troisième année, la crinière apparaît chez le mâle; mais mâles et femelles n'arrivent guère à leur complet dévelop-



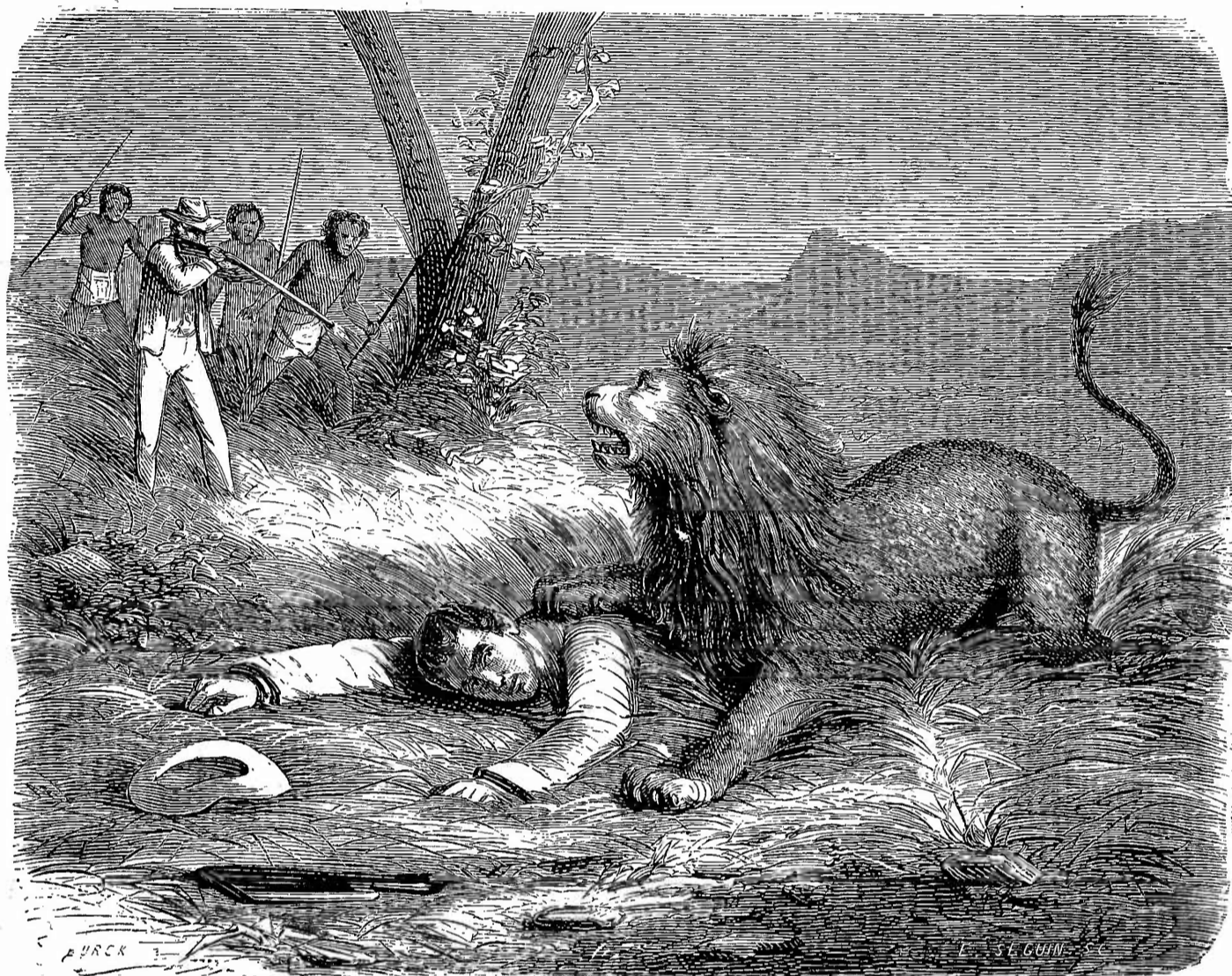


Fig. 115: Le Lion. — Nous roulâmes ensemble jusqu'au bas du coteau (p. 198).

pement et ne prennent leur robe ordinaire, que dans la sixième ou la huitième année.

On n'est pas d'accord sur l'âge auquel le lion peut atteindre. Buffon, raisonnant d'après le temps qu'il lui faut pour prendre son accroissement complet, avait pensé que cet animal ne devait pas vivre plus de vingt-cinq ans ; d'autres fixent le terme de sa vie à quarante ou cinquante ans, et Shaw parle de deux lions qui auraient vécu à la tour de Londres, l'un soixante-trois et l'autre soixante-dix ans. Ces deux derniers exemples de longévité, s'ils sont vrais, sont d'autant plus extraordinaires que la captivité hâte, en général, la vieillesse des animaux.

**Chasses.** — Il est naturel que les lions aient été de tout temps l'objet de chasses continuelles, et que l'on ait cherché à faire disparaître, ou, tout au moins, à diminuer le nombre d'un ennemi aussi destructeur. Aujourd'hui encore les Africains les redoutent au plus haut degré et cherchent à les exterminer par tous les moyens possibles. Quoique les lions ne fassent pas chaque nuit

irruption dans leurs parcs, la grande forêt leur fournissant une bonne partie de leur nourriture, cependant leur présence est très-nuisible : elle l'est surtout dans le voisinage des colonies, où les Européens se font une tout autre idée de la propriété que les Africains.

D'après Jules Gérard (1), les trente lions qui se trouvaient en 1855 dans la province de Constantine coûtaient annuellement 180,000 fr. « Dans les contrées où je chasse d'habitude, dit-il, l'Arabe, qui paye 5 fr. d'impôt à l'État, paye 50 fr. au lion. Un seul lion tue ou consomme une valeur annuelle de 6,000 fr. en chevaux, mulets, bœufs, chameaux et moutons ; en prenant la moyenne de sa vie, qui est de trente-cinq ans, chaque lion coûte donc aux Arabes 210,000 fr. » De 1856 à 1857, toujours d'après Jules Gérard, soixante lions ont enlevé, dans la seule province de Bone, 10,000 pièces de bétail, grandes et petites.

(1) J. Gérard, *la Chasse au lion*. Paris, librairie nouvelle, 1855, p. 39.

Dans l'intérieur de l'Afrique le dommage est relativement moindre, parce que l'élève des bestiaux, seule richesse des peuplades nomades, se fait sur une plus grande échelle que dans les contrées où l'agriculture forme la principale richesse. Cependant les vols du lion sont encore assez sensibles, et l'habitant de l'Afrique centrale désespère presque devant les dégâts considérables de ce grand ravisseur. Dans sa naïve confiance, il ne compte plus que sur une intervention d'en haut, et s'adresse naturellement aux fakirs, c'est-à-dire aux médiateurs entre Dieu et les hommes. Il en achète à prix d'or un hedjahn, espèce d'extrait du *Coran*, dilué de plus ou moins de phrases inutiles, du cru du fabricant. Il cloue cette lettre de protection à la porte de la Sériba et s'endort plein de confiance; car, dans le Soudan du moins, le lion est considéré comme un animal juste devant les yeux du Tout-Puissant, et, comme tel, il doit respecter les paroles du Prophète et s'abstenir de retourner dans la Sériba si bien défendue. Malheureusement le remède n'est guère efficace, mais les fakirs savent admirablement profiter de la superstition et de l'humble soumission de ces peuplades. Les mahométans du Soudan oriental ne connaissent que ce moyen de se défendre des attaques du lion. Les nègres païens et les Cafres sont bien plus intelligents, et savent très-bien qu'un homme courageux défend mieux la Sériba que tous les versets du *Coran*. Ils se servent surtout de leurs flèches empoisonnées, quelquefois aussi de leurs lances, pour tuer le redoutable carnassier.

Cependant l'usage de ces armes meurtrières ne doit pas être encore très-répandu dans l'intérieur de l'Afrique, puisque, dans beaucoup d'endroits, les lions sont en assez grand nombre pour contraindre les indigènes qui veulent se soustraire à leurs attaques, à établir leurs demeures sur des arbres: des villages entiers se trouvent ainsi construits.

Du reste, comme toutes les chasses, celle du lion varie selon les lieux et surtout selon les moyens dont l'homme dispose.

Pendant ma présence dans la Nubie méridionale eut lieu une chasse au lion très-remarquable, près de la ville de Berbes ou Mucheref. Le royal animal infestait les environs et avait enlevé, depuis quelques semaines, des veaux et des brebis dans les villages et les Séribas les plus rapprochés de la ville. A la fin, ces déprédations fatiguèrent les Nubiens, qui résolurent de faire une grande chasse au ravisseur. Quatre

Morharbïes (1) ou Occidentaux courageux, armés de fusils, se joignirent à douze Nubiens armés de lances et se dirigèrent, un matin, vers la forêt vierge où le lion avait l'habitude de se cacher après avoir enlevé sa proie. On marcha tout droit au gîte du lion, et lorsque celui-ci, étonné de cette visite matinale, se présenta pour les recevoir, les quatre Morharbïes déchargèrent en même temps leurs fusils sur lui. Une avalanche de coups de lance succéda aux balles. L'animal avait reçu plusieurs blessures, mais aucune n'était mortelle; aussi se jeta-t-il immédiatement sur les agresseurs. Par bonheur, il se montra encore assez calme. Un coup de patte mit l'un des chasseurs hors de combat et l'envoya, tout mutilé, rouler sur le sol; il s'arrêta ensuite. Un second chasseur avança sa lance, mais, avant d'avoir pu s'en servir, il reçut à son tour un terrible coup de patte. Les autres allaient s'enfuir lâchement en abandonnant leurs malheureux compagnons au lion, dont la fureur allait en grandissant, lorsqu'un jeune homme, plein de courage, les sauva. Il avait, outre sa lance, un long bâton bien solide, appelé *nabuht* dans le pays; armé de ce bâton, il s'avança sur le lion, qui le considérait d'un air étonné. Un coup solidement asséné sur le front l'étourdit et le fit rouler par terre. A partir de ce moment la victoire était assurée, le courageux jeune homme ne cessa de frapper sur la bête fauve jusqu'à qu'il l'eût complètement tuée.

Moi-même, j'ai été souvent prié par les indigènes de tuer un lion qui avait enlevé une bête dans la Sériba, pendant la nuit, et qui, selon toutes les suppositions, devait être nonchalamment couchée à l'ombre des arbres, digérant son copieux repas. Naturellement je brûlais du désir de faire une pareille chasse, et je n'aurais pas hésité un instant, si j'avais pu avoir un seul compagnon. Mais aucun Européen, à plus forte raison aucun indigène, ne voulait être de la partie. C'eût été folie de ma part que d'aller tout seul chasser pour la première fois le lion, et je fus obligé, à mon grand regret, de laisser passer cette belle occasion de couronner mes exploits cynégétiques par la plus noble des chasses.

Lors de de ma dernière excursion dans l'Abysinie, j'ai réellement joué de malheur. Mon ami le baron Van Arkel d'Ablaing et moi, nous aperçûmes en plein jour, dans le Samchara, désert qui s'étend le long de la côte occidentale de la mer Rouge, un lion qui examinait, du haut

(1) Dans toute l'Afrique orientale, on désigne sous ce nom les Arabes du Maroc, de l'Algérie et de Tunis, qui se sont engagés, comme volontaires, dans l'armée du vice-roi.

d'une colline, la contrée qu'il avait choisie pour domaine. Immédiatement nous nous mîmes en mesure de donner au roi du désert une idée de la bonté de nos carabines. Par un surcroît de précautions, nos deux domestiques nous suivaient de près et portaient nos fusils à deux coups, chargés à balle. Nous nous approchâmes de la colline avec toutes les précautions imaginables. Van Arkel, qui chassait pour la première fois le lion, faisait preuve du plus noble sang-froid ; j'admiraï son courage, qui contrastait avec l'effroi dont nos domestiques africains étaient saisis. La disposition du terrain ne permettait pas de tirer de loin et nous avançions lentement. Nous rampions comme des chats, la carabine en l'air, le doigt sur la détente ; en un mot, nous brûlions du feu sacré. Notre attente fut, hélas ! trompée : le noble sire avait lâchement abandonné le terrain, pour se réfugier dans un fourré impénétrable.

Dans l'Atlas, on chasse le lion de différentes manières. Lorsqu'il visite le territoire d'une tribu de Bédouins, la terreur se répand sous les tentes ; des plaintes se font entendre au milieu de ces hommes, ordinairement si courageux, jusqu'à ce qu'ils se décident enfin à tuer ce voisin incommode, ou au moins à lui faire la chasse. L'expérience leur a enseigné la manière la plus sûre de chasser le lion. Tous les hommes en état de porter les armes entourent le fourré dans lequel se cache l'ennemi et forment trois rangs successifs, dont le premier est chargé de le faire lever. Selon la coutume arabe, on cherche à faire sortir le lion à force d'injures : « O chien et fils de chien ! Tu as été engendré par un chien et tu n'engendreras que des chiens ! Égorgeur de nos troupeaux ! Fils du diable ! Voleur ! Vagabond ! Lève-toi, si tu es aussi courageux que tu le dis ! Lève-toi, ami de la nuit, et montre-nous ta face en plein jour ! Prépare-toi au combat, il s'agit de te battre avec des hommes fils du courage et amis de la guerre ! » Si toutes ces injures laissent le lion impassible, on tire des coups de fusil dans le fourré jusqu'à ce qu'une balle, sifflant à côté de lui, achève de lasser sa patience et le décide à se lever. Il sort alors du buisson en rugissant et en jetant autour de lui des regards de feu. Des cris sauvages l'accueillent. Étonné et furieux de cette réception, il s'avance à pas mesurés au-devant de cette multitude qui, de son côté, s'apprête à fêter dignement son arrivée. Le premier rang fait feu. Le lion bondit en avant et tombe ordinairement sous les balles des hommes qui forment le second rang et qui prennent

la place des premiers. Cette chasse exige toujours de bons chasseurs, car, très-souvent, le lion lutte encore après avoir reçu deux ou trois balles. Quelquefois l'Arabe va seul à la recherche du lion, tire sur lui lorsqu'il le rencontre, s'enfuit, tire de nouveau et sort enfin victorieux de la lutte. Malgré le grand nombre de personnes qui prennent part à la chasse, celle-ci n'est pas toujours sans danger.

« Pendant le mois de mars de l'année 1840, dit Jules Gérard (1), une lionne vint déposer ses petits dans un bois, appelé El-Guêla, situé dans la montagne de Mezioun, chez les Zerdezah. Le chef du pays, Zeiden, fit un appel à Zedek-ben-Oumbark, cheik de la tribu des Beni-Fourrol, son voisin, et, au jour convenu, trente hommes de chacune de ces tribus se trouvaient réunis sur le col du Mezioun à la pointe du jour.

« Ces soixante Arabes, après avoir entouré le buisson dans tous les sens, poussèrent plusieurs hurras, et ne voyant pas paraître la lionne, ils pénétrèrent sous bois et prirent deux jeunes lionceaux. Ils se retiraient bruyamment, croyant n'avoir plus rien à craindre de la mère, lorsque le cheik Sedeck, resté un peu en arrière, l'aperçut sortant du bois et se dirigeant droit vers lui. Il se hâta d'appeler son neveu, Meçacoud, et son ami, Ali-ben-Abraham, qui accoururent à son secours. La lionne, au lieu d'attaquer le cheik qui était à cheval, fondit sur son neveu qui était à pied.

« Celui-ci l'attendit bravement et ne pressa la détente qu'à bout portant. L'amorce seule brûla. Meçacoud jette alors son fusil, et présente à la lionne son bras gauche enveloppé de son burnous. Celle-ci le saisit et le broie ; pendant ce temps, ce brave jeune homme, sans faire un pas en arrière, sans pousser une plainte, saisit un pistolet qu'il portait sous son burnous et force la lionne à lâcher prise, en lui logeant deux balles dans le ventre. Au même instant elle s'élance sur Ali-ben-Abraham, qui lui envoie inutilement une balle dans la gueule, il est saisi aux deux épaules et terrassé, il a la main droite broyée, plusieurs côtes mises à nu, et ne doit son salut qu'à la mort de la lionne qui expire sur lui. »

Il n'est pas rare qu'un seul lion mette en fuite toute une troupe arabe. Jules Gérard rapporte qu'en 1853, un lion dispersa deux cents personnes armées de bons fusils. Il avait tué un homme et en avait blessé six.

Une chasse des moins dangereuses, et proba-

(1) J. Gérard, *loc. cit.*, p. 29.

blement des plus anciennes, puisqu'elle était en usage du temps des Romains ; une chasse qui détruit le plus, car elle fournit un grand nombre des dépouilles que les indigènes apportent sur les marchés de l'Afrique, est celle que l'on fait à l'aide des fosses.

« Dans les contrées où le lion se trouve ordinairement, dit Jules Gérard (1), les Arabes, trop paresseux pour travailler eux-mêmes, font venir des Kabyles qui, pour une somme assez modique, creusent une fosse de 10 mètres de profondeur, sur une largeur de 4 à 5 mètres, en forme de puits, et plus étroite à l'orifice qu'à la base. Cette fosse est toujours établie sur l'emplacement que le douar doit occuper pendant la saison d'hiver. Les tentes sont dressées en rond-point autour d'elle de manière qu'elle se trouve en amont par rapport au centre du douar.

« L'enceinte ayant été entourée extérieurement d'une haie de 2 à 3 mètres, formée avec des arbres coupés à cet effet, la fosse se trouve cachée à qui regarde du dehors.

« Afin que les troupeaux ne tombent point dans la fosse pendant la nuit, on a soin de l'entourer, en aval, d'une seconde haie intérieure qui se relie aux tentes. Le soir venu, les troupeaux sont parqués dans l'enceinte et les gardiens veillent à ce qu'ils se tiennent en amont, le plus près possible de la fosse.

« Le lion, qui a l'habitude de franchir la haie d'amont en aval, arrivé près du douar, entend les cris, sent les émanations du troupeau dont il n'est séparé que de quelques mètres, il bondit et tombe dans la fosse en rugissant de colère.

« Au moment où il a franchi la haie, et où le troupeau épouvanté a foulé aux pieds les gardiens endormis, tout le douar s'est levé en masse. Les femmes poussent des cris de joie, les hommes brûlent de la poudre pour prévenir les douars voisins ; les enfants, les chiens font un vacarme infernal, c'est une joie qui approche du délire et à laquelle chacun prend une part égale, parce que chacun a des pertes particulières à venger. Quelle que soit l'heure de la nuit, on ne dormira plus. Des feux sont allumés, les hommes égorgent des moutons, les femmes préparent le couscous, on fera ripaille jusqu'au jour. Pendant ce temps, le lion, qui a fait d'abord quelques bonds immenses pour sortir de la fosse, le lion, dis-je, s'est résigné.

« Avant la pointe du jour, les Arabes voisins, prévenus par les coups de fusil, sont arrivés en

foule, amenant avec eux leurs femmes, leurs enfants et leurs chiens. Ce qu'il y a de remarquable dans ces circonstances, c'est que les femmes et les enfants, mais surtout les femmes, sont toujours les plus acharnés et les plus cruels.

« Cependant le jour si impatiemment attendu vient de se faire, et les plus hardis enlèvent la haie qui entoure la fosse pour voir le lion de plus près et juger de son sexe et de sa force. Comme le mal qu'il a fait est en raison de sa puissance, il doit être traité en conséquence. Si c'est une lionne ou un jeune lion, les premiers qui l'ont vu se retirent en faisant la moue, pour faire place aux curieux, dont l'enthousiasme est déjà calmé en voyant la déception de ceux qui les ont précédés. Mais si c'est un lion mâle, adulte, à tous crins, alors ce sont des gestes frénétiques, des cris à l'avenant ; la nouvelle court de bouche en bouche, et les spectateurs qui sont sur le bord de la fosse n'ont qu'à bien se tenir pour ne pas y être précipités par la foule impatiente de voir à son tour. Après que la curiosité générale a été satisfaite et que chacun a jeté sa pierre et ses imprécations au noble animal, les hommes arrivent armés de fusils, et tirent sur lui jusqu'à ce qu'il ne donne plus signe de vie. C'est ordinairement après qu'il a reçu une dizaine de balles sans bouger, sans se plaindre, que le lion lève majestueusement sa belle tête pour jeter un regard de mépris sur les Arabes qui lui ont envoyé leurs dernières balles, et qu'il se couche pour mourir.

« Longtemps après, et lorsqu'on est bien sûr que l'animal est mort, quelques hommes descendent dans la fosse au moyen de cordes, et l'entourent d'un filet assez solide pour supporter le poids du lion, qui, lorsqu'il est mâle et adulte, ne pèse pas moins de 295 à 300 kil. Des cordes sont fixées à un tour en bois consacré à cet usage, et planté en terre en dehors de la fosse, auquel s'attellent les hommes les plus vigoureux de l'assemblée, afin de hisser le cadavre du lion et les hommes descendus dans la fosse.

« Lorsque cette opération, toujours très-longue, est terminée, les mères de famille reçoivent chacune un petit morceau du cœur de l'animal, qu'elles font manger à leurs enfants mâles pour les rendre forts et courageux. Elles arrachent tout ce qu'elles peuvent de sa crinière, pour en faire des amulettes qui ont la même propriété ; puis, lorsque la dépouille a été enlevée et la chair partagée, chaque famille rentre dans son douar respectif, où le soir, sous la tente, l'événement de cette journée sera longtemps encore l'histoire favorite de tous. »

(1) J. Gérard, *loc. cit.*, p. 43.

La chasse la moins dangereuse après la fosse est « l'affût ou *melbeda*, dont la véritable signification est le mot cachette. Il y a deux sortes d'affûts : l'affût sous terre et l'affût sur un arbre. Pour le premier, on creuse un trou de 1 mètre de profondeur, sur 3 ou 4 de largeur. Après l'avoir recouvert de troncs d'arbres chargés de grosses pierres, on jette par-dessus toute la terre déblayée, et on ménage, d'un côté, quatre ou cinq créneaux pour les tireurs, et, de l'autre, une ouverture qui sert de porte et que l'on ferme en dedans par un bloc de rocher. Ces sortes d'affûts sont construits sur le bord d'un sentier habituellement fréquenté par le lion.

« Comme il serait difficile d'ajuster l'animal quand il ne fait que passer, les Arabes ont l'habitude de placer un sanglier, tué à cet effet, sur le sentier et en face des créneaux. C'est lorsque le lion s'arrête pour flairer l'appât que les hommes cachés dans l'affût font feu tous à la fois. Il est rare que l'animal reste sur place ; le plus souvent, après avoir reçu plusieurs balles, il bondit dans la direction de l'affût, sur lequel il passe sans se douter que l'ennemi qu'il cherche est là, sous ses pieds ; puis, après avoir épuisé ses forces en bonds furieux dans tous les sens, il gagne le premier bois qui se trouve dans les environs. Quelquefois les Arabes qui ont affûté le lion font appel à la tribu pour le suivre aux traces de sang qu'il laisse et le tuer ; mais, comme dans ce cas il y a toujours mort d'homme, le plus souvent ils renoncent à le suivre et le laissent se guérir des blessures qu'il a reçues, ou mourir tranquillement dans son fort.

« L'affût sur un arbre est construit seulement avec des branchages qui cachent les tireurs. On choisit un arbre assez élevé, placé près d'un chemin, et on s'établit dans le milieu.

« Ces deux sortes d'affûts sont ordinairement fixes et servent à plusieurs générations. Il arrive cependant quelquefois que, lorsqu'un lion a ravi soit un bœuf, soit un cheval dans le voisinage d'un douar, les Arabes construisent à la hâte un *melbeda* pour tuer l'animal s'il revient pendant la nuit suivante. Le plus souvent, ils en sont pour leurs frais, car le lion, friand de la chair des animaux qu'il vient d'égorger, se met en quête sur un autre point, laisse ses restes, en grand seigneur qu'il est, aux hyènes, aux chacals et aux vautours. »

Mon ami et compagnon de chasse en Afrique, le docteur Buvry, a donné une description assez attrayante du lion du nord de l'Afrique, et de la chasse à l'affût qu'on lui fait.

« Il est très-rare, dit-il, que les Arabes déclarent franchement la guerre au lion ; ils ne vont pas souvent le provoquer dans sa tanière jusqu'à ce qu'il accepte le défi. Les Arabes de nos jours, quoique aussi courageux que leurs ancêtres, préfèrent combattre le lion d'une manière moins dangereuse. On cherche sa piste, et, à côté de son passage, on creuse un trou d'environ 1<sup>m</sup>,95 de profondeur, plus étroit en haut qu'à la base, et assez semblable à un silo. L'Arabe se cache dans ce trou, qu'il couvre ensuite de branches. Il y reste des nuits entières jusqu'à ce que le lion passe de nouveau par le même chemin. Lorsque l'animal est à portée, l'Arabe le vise au cœur ou au front ; mais les ténèbres rendant toujours le coup incertain, le lion peut ne pas être mortellement atteint. Lorsqu'il n'est que blessé, il s'attaque à tout ce qui l'entoure, et brise même des arbres assez gros avec ses pattes.

« Ordinairement il ne se presse pas de s'éloigner de l'endroit où il a reçu le coup et cherche à découvrir son ennemi caché ; c'est le moment pour celui-ci de lui envoyer une seconde balle, qui cette fois l'achève. L'Arabe sort enfin de sa cachette, allume un grand feu, s'enveloppe dans son burnous et attend le lever du soleil.

« A l'époque de l'accouplement, le chasseur ayant à craindre l'arrivée de la lionne, allume comme toujours son feu ; puis il attache aux jambes de derrière de sa victime une corde, grimpe sur un arbre élevé, enroule la corde autour d'une branche, tire à lui le lion et l'élève assez pour le garantir des bandes voraces des hyènes et des chacals. Naturellement, il ne peut faire cela que pour des individus qui n'ont pas encore atteint leur complet développement, car un tel lion serait beaucoup trop lourd pour être soulevé par un seul homme. Ce n'est qu'aux premières lueurs de l'aurore qu'il se met en route pour rentrer au douar.

« Une véritable ovation attend le chasseur à son retour ; le bruit de ses hauts faits s'est répandu avec la rapidité de l'éclair. Il conduit d'abord sa précieuse victime dans son propre douar ; hommes et femmes sortent de dessous leurs tentes pour le complimenter. La poudre, qui est de toutes les fêtes arabes, salue le vainqueur, et une *diffa* ou festin lui donne des forces pour son voyage à la ville. Quelques amis l'accompagnent ; le cortège s'ébranle ; lorsqu'il passe devant un douar, les Arabes accourent, félicitent le vainqueur de son courage et admirent la puissance de l'animal. Ça et là l'un d'eux se joint au cortège, qui augmente à mesure qu'on approche de la ville. On fait halte devant le bureau arabe, où le chas-

seur va recevoir la récompense qui lui est légalement due. La prime montait autrefois à 100 francs; mais depuis que les indigènes et les Européens ont fait de la chasse au lion une opération régulière, on l'a abaissée à 50. On délivre la même prime pour le léopard. Après avoir touché l'argent, le cortège se rend devant l'hôtel du général commandant, auquel on offre souvent la peau du lion, en échange d'un cadeau assez considérable. Si le général ne se montre pas désireux de cette peau, l'Arabe se contente d'un discours bien senti sur son courage, et la peau passe alors dans les mains d'un tanneur qui la lui paye de 100 à 150 francs, pour la revendre, en moyenne, 400 francs aux voyageurs et aux étrangers. La chair est donnée au boucher, qui la débite, à raison de cinquante centimes la livre, aux Français et aux autres Européens, qui l'ont en estime.

« Le chasseur gagne ainsi environ 300 francs. Mais, 300 francs, c'est le Pactole pour un Arabe ! Ordinairement il s'achète un burnous neuf, un pardessus et des pantoufles, et retourne satisfait au douar. Cependant ce gain rapide et facile ne lui porte pas bonheur, car, à partir de ce moment, l'heureux chasseur, ne rêvant plus que primes et lions, néglige toutes ses affaires pour aller à l'affût des bêtes féroces. Mais la fortune est avare, la petite somme d'argent se fond à vue d'œil, la poudre fait bientôt défaut, il échange le burnous neuf contre un vieux, vend les pantoufles, et ne tarde pas à fouler de ses pieds nus le sable brûlant; le glorieux vainqueur est redevenu un misérable mendiant. Dans mes voyages, j'ai eu souvent occasion de faire la connaissance de ces vainqueurs de lions, qui n'ont que leurs lauriers pour toute fortune. Une charge de poudre mettait le comble à leurs désirs; c'était le premier pas vers la richesse et les honneurs. Ils restaient assis des heures, souvent même des journées entières, devant ma porte, pour me raconter leurs hauts faits; en somme, leur bavardage aboutissait toujours à une demande de poudre. Jamais je n'ai pu en décider un seul à chasser d'autres animaux pour moi.

« Les Européens payent de 50 à 150 francs les lionceaux, dont on vend chaque année un certain nombre dans les villes de l'Algérie. Les Arabes les prennent dans des trappes, ou bien suivent la piste de la lionne sur la neige fraîchement tombée, et vont, pendant son absence, enlever ses petits dans la tanière même. On comprend qu'une pareille entreprise présente toujours ses dangers. Très-souvent les cris des lionceaux rap-

pellent la mère, qui se jette alors avec une terrible rage et avec le courage du désespoir sur les ravisseurs.

« En général, l'hiver, surtout au moment où les grandes neiges couvrent les hauteurs, est la saison la plus favorable à la chasse aux bêtes féroces. Ces animaux sont alors obligés de descendre dans les parties inférieures de la forêt pour chercher leur nourriture, et le chasseur, guidé par les empreintes que laissent leurs pas, peut facilement découvrir leur repaire. »

Les Cafres des frontières de la colonie du cap de Bonne-Espérance, vulgairement nommés *Kaal-Kaffers* (Cafres chauves), ont, d'après Delegorgue, une singulière manière d'attaquer le lion qu'ils chassent. « L'un d'eux, dit-il, porteur d'un vaste bouclier de buffle épais et dur, auquel a été donnée une forme concave, s'approche le premier de l'animal, et lui lance une assagaye. Le lion bondit vers son agresseur; mais l'homme s'est laissé tomber à plat sur la terre, et son bouclier le recouvre de même que les cônes marins (patelles) qui adhèrent aux rochers. L'animal essaye alors ses griffes et ses dents sur la partie supérieure du bouclier, qui les voit glisser sans effet produit. Il redouble, mais bientôt, cerné par la bande d'hommes armés, son corps est tour à tour percé de vingt, de cent coups d'assagaye qu'il s'imaginait recevoir de l'homme qu'il tient sous lui. »

De tous les Européens qui se sont livrés à la chasse du lion, nul ne l'a faite sur une plus grande échelle que l'Écossais Gordon Cumming, pendant les cinq ans qu'il a parcouru le sud de l'Afrique. Cette chasse était d'ailleurs son but principal: il s'était donc organisé en conséquence, et avait surtout d'excellents chiens, parmi lesquels soixante et dix périrent dans ses excursions.

D'après Gordon Cumming, un lion que l'on surprend pendant qu'il sommeille fuit devant l'homme, et ne nuit à personne, s'il n'est pas blessé. Cependant il fait retraite avec un calme parfait, lentement et pour ainsi dire pas à pas. Quelquefois il se met à courir lorsqu'on le serre de près, mais ce n'est là qu'un cas exceptionnel. Ordinairement il ne tient tête que s'il est forcé à la défense; mais alors il fait preuve d'un courage inébranlable, même en présence d'un ennemi infiniment supérieur. Des chiens audacieux et bien dressés l'arrêtent le mieux, parce qu'ils l'entourent de tous côtés et le défient par leurs aboiements; mais souvent un seul coup de patte lui suffit pour faire sentir sa puissance à ceux qui l'approchent de trop près. Cependant

une meute nombreuse en vient toujours à bout, ne serait-ce qu'en l'occupant et en le bloquant jusqu'à l'arrivée des chasseurs, qui ont ensuite relativement beau jeu. Du reste, le lion est plus facile à tuer que maint autre gibier : ainsi, il suffit qu'une balle l'atteigne dans le ventre pour qu'immédiatement des vomissements surviennent et lui rendent la course impossible. Avec une pareille blessure, les ruminants peuvent encore vivre des jours entiers, le lion succombe infailliblement.

Dans notre Europe civilisée, on n'apprécie guère le mérite du chasseur de lions. On a bien voulu jusqu'ici admirer son courage et sa persévérance, mais on ne lui a jamais tenu compte des immenses services qu'il rend. Espérons qu'on les reconnaîtra désormais.

**Captivité.** — On croirait difficilement qu'un animal aussi sanguinaire que le lion puisse se plier à la captivité et y perdre en quelque sorte son naturel, si des milliers d'exemples n'étaient là pour en témoigner. Hannon, Carthaginois, que nous avons déjà cité en parlant des singes anthropomorphes (page 13), fut le premier qui dompta un lion. Il le conduisit à la main, et cet acte fut la cause de son exil, selon les uns ; de sa mort, selon les autres. Ses concitoyens, pour justifier cette condamnation, prétendirent que la République avait tout à craindre de celui qui avait su vaincre tant de férocité. Nous voyons encore que le triumvir Antoine se fit traîner publiquement par des lions, ayant auprès de lui, sur son char, la comédienne Cythéride. Ainsi les anciens avaient su pousser l'éducation du lion à un point qui peut encore nous étonner, quoique nous ayons vu, de nos jours, plusieurs de ces animaux très-privés. Du reste, le naturel du lion n'est pas aussi réfractaire à l'éducation qu'on pourrait le croire.

« Le lion, dit Scheitlin, s'apprivoise comme le chien, dont il a la mémoire. Après de longues années, il reconnaît instantanément un ancien gardien ; s'il a perdu le souvenir de sa physiologie, il reconnaît toujours le son de la voix aimée, de même que l'homme reconnaît plus longtemps les personnes par leur voix que par leurs traits. Sa mémoire conserve précieusement le souvenir des bienfaits, et il donne ainsi un démenti à la prétendue ingratitude proverbiale de toutes les créatures de ce monde. L'histoire d'Androclès et de son lion, que nous raconte Célius, n'a rien d'in vraisemblable, quoi qu'on en ait dit. On a avancé qu'on ne pouvait guère se fier au lion, que son naturel reprend quelquefois le dessus. Évidem-

ment le lion a des caprices : les animaux inférieurs n'en ont pas, mais les plus élevés en ont presque tous. L'homme aussi a ses caprices ; l'enfant en a toujours, et peu de personnes font exception à la règle. Le lion n'est pas vaniteux et ne se laisse pas dresser à faire des tours. Il n'agit que quand il veut et comme il l'entend. Il serait assez intelligent pour apprendre, il se fait même une idée exacte du temps et des distances, car, lorsqu'il est à l'affût, il mesure très-bien l'espace qu'il pourra franchir en sautant ; mais il n'apprend rien parce qu'il ne fait rien pour le bon plaisir des autres. Même en captivité, il est plus noble que le tigre et les autres féliens. Pendant que ceux-ci se battent et se déchirent pour s'emparer d'un morceau de chair qu'on leur tend, le lion se lève simplement, regarde fixement la viande, sans même avancer la patte pour la saisir, et attend héroïquement qu'on lui serve son dîner. Il ne se donne donc pas la peine de se démener comme les autres affamés.

« Les lions et les lionnes souffrent avec autant de patience que les chiens et les chats les taquineries qu'on leur fait, cela d'ailleurs semble les amuser. Ils se laissent caresser comme tous les animaux domestiques les plus parfaits, et lorsqu'on les tire par la barbe, ils expriment leur déplaisir par des grimaces qui rappellent celles du chat. »

C'est surtout lorsqu'ils sont pris jeunes que les lions s'apprivoisent parfaitement à l'aide de bons soins. Ils reconnaissent dans l'homme leur bienfaiteur, et l'aiment d'autant plus qu'ils s'occupent davantage d'eux. Il est impossible de se figurer rien de plus aimable qu'un lion ainsi dompté, et qui, au bout de quelque temps, a oublié sa liberté, je dirais presque sa nature de lion, pour se donner corps et âme à son maître. J'ai soigné pendant deux ans une lionne, et j'ai décrit ailleurs (1), en détail, les douceurs de son caractère et les traits les plus saillants de sa vie, que je me bornerai à rappeler ici brièvement.

Bachida, tel était le nom de la lionne, avait autrefois appartenu à Latif-Pacha, gouverneur égyptien de la partie orientale du Soudan, et avait été donnée en présent à un de mes amis. Elle s'habitua rapidement à notre ferme, où on la laissa circuler librement. Bientôt elle me suivit comme un chien, me caressa à chaque occasion et se rendit même importune, parce que l'envie lui prenait parfois de me rechercher, la nuit, jusque dans mon lit et de me réveiller par

(1) Brehm, *Gartenlaube*.

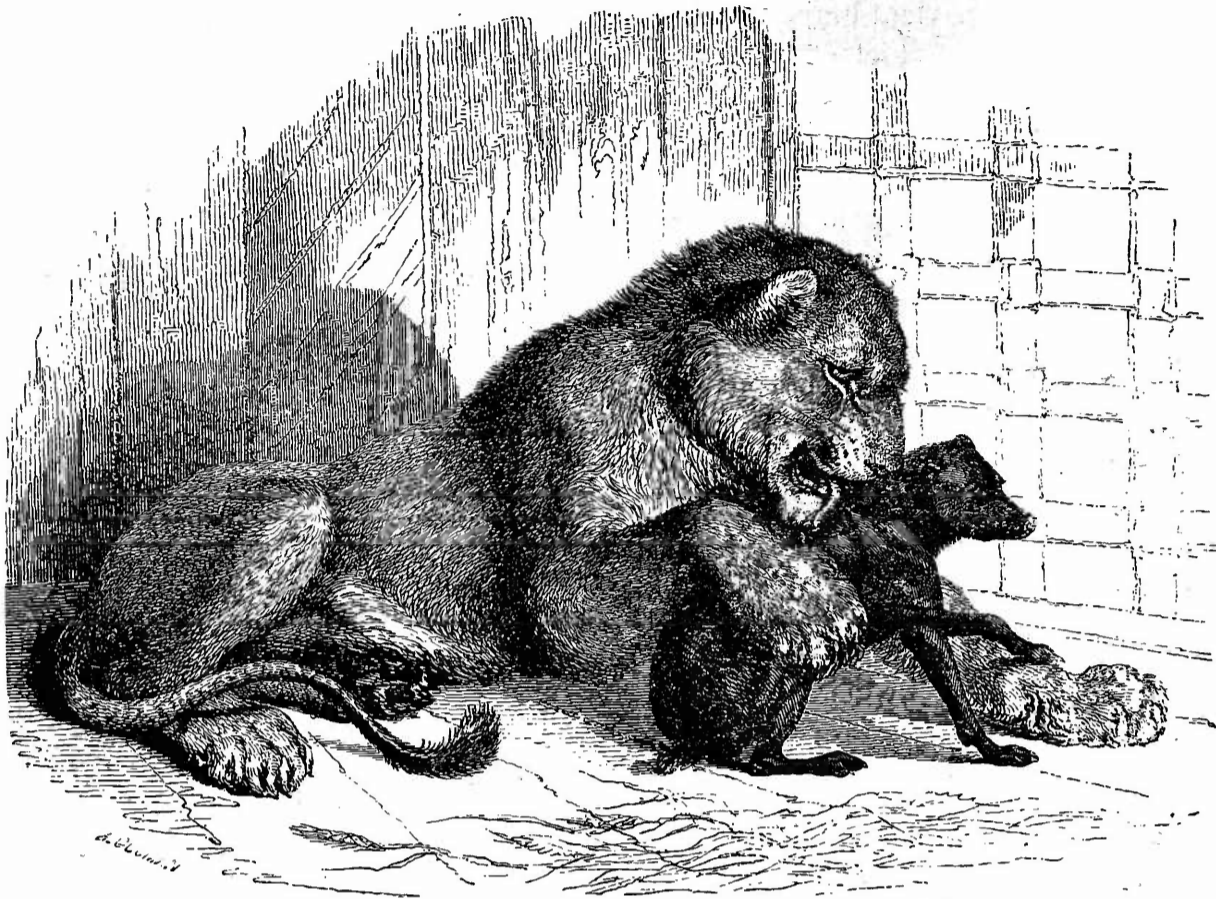


Fig. 116. Le Lion de la ménagerie du Muséum et son petit chien.

ses cajoleries. Au bout de peu de semaines elle s'était arrogé un droit absolu sur tout ce qui vivait dans la ferme; néanmoins c'était plutôt pour jouer avec les animaux que pour leur faire du mal. Il ne lui arriva que deux fois d'en étrangler pour les dévorer : la première fois ce fut un singe; la seconde fois, un bœuf, avec lequel elle avait joué peu d'instant auparavant. Elle traitait la plupart des autres animaux avec la plus grande arrogance, les harcelait et les inquiétait de toutes les façons. Un seul d'entre eux avait trouvé le secret de la dompter; c'était un marabout qui, dans les premiers temps où ils firent connaissance, se servit de son puissant bec pour la frapper si rudement, qu'après un long combat elle dut s'avouer vaincue. Souvent elle s'amusait à se coucher à la façon des chats, à guetter l'un d'entre nous; et à s'élancer ensuite subitement sur lui, comme un chat sur une souris, mais uniquement dans le but de nous taquiner. Sa façon d'agir à notre égard était toujours aimable et loyale. La fausseté lui était inconnue; même après une correction, je l'ai vue revenir quelques minutes après et me caresser avec la même confiance que par le passé. Sa colère s'en allait instantanément, et la moindre cajolerie suffisait pour l'adoucir.

Pendant le voyage de Charthum au Caire, que nous fîmes en descendant le Nil, on la tenait enfermée dans une cage aussi longtemps que le

bateau était en mouvement; mais, dès que nous jetions l'ancre, on lui donnait sa liberté. C'étaient alors des gambades à n'en pas finir; elle en profitait chaque fois pour satisfaire ses besoins, car elle aimait tellement la propreté que, pendant tout le trajet, elle n'a jamais sali sa cage. Ses sorties lui firent commettre quelques sottises : ainsi, elle égorga un soir un agneau dans un village, et, dans un autre, elle attrapa un petit nègre. Heureusement il me fut facile de délivrer ce malheureux, car elle se montrait toujours docile à mon commandement. Au Caire, je pus me promener avec elle en la conduisant en laisse, et dans la traversée d'Alexandrie à Trieste, je la fis monter tous les jours sur le pont, au grand agrément de tous les passagers. On la conduisit à Berlin, et je ne la revis plus durant deux ans. Lorsque j'allai la visiter de nouveau, elle me reconnut immédiatement. D'après tout cela, je n'ai aucune raison de révoquer en doute une foule de relations semblables ayant trait à des lions en captivité.

Ce n'est pas seulement à l'homme que le lion, plus aimant qu'on ne l'a cru, s'attache avec force et avec constance. Bien des personnes ont été témoins de l'amitié touchante qui a lié pendant longtemps un jeune chien et le lion de la ménagerie du Muséum (fig. 116), à l'histoire duquel G. Toscan a su donner un si grand intérêt.



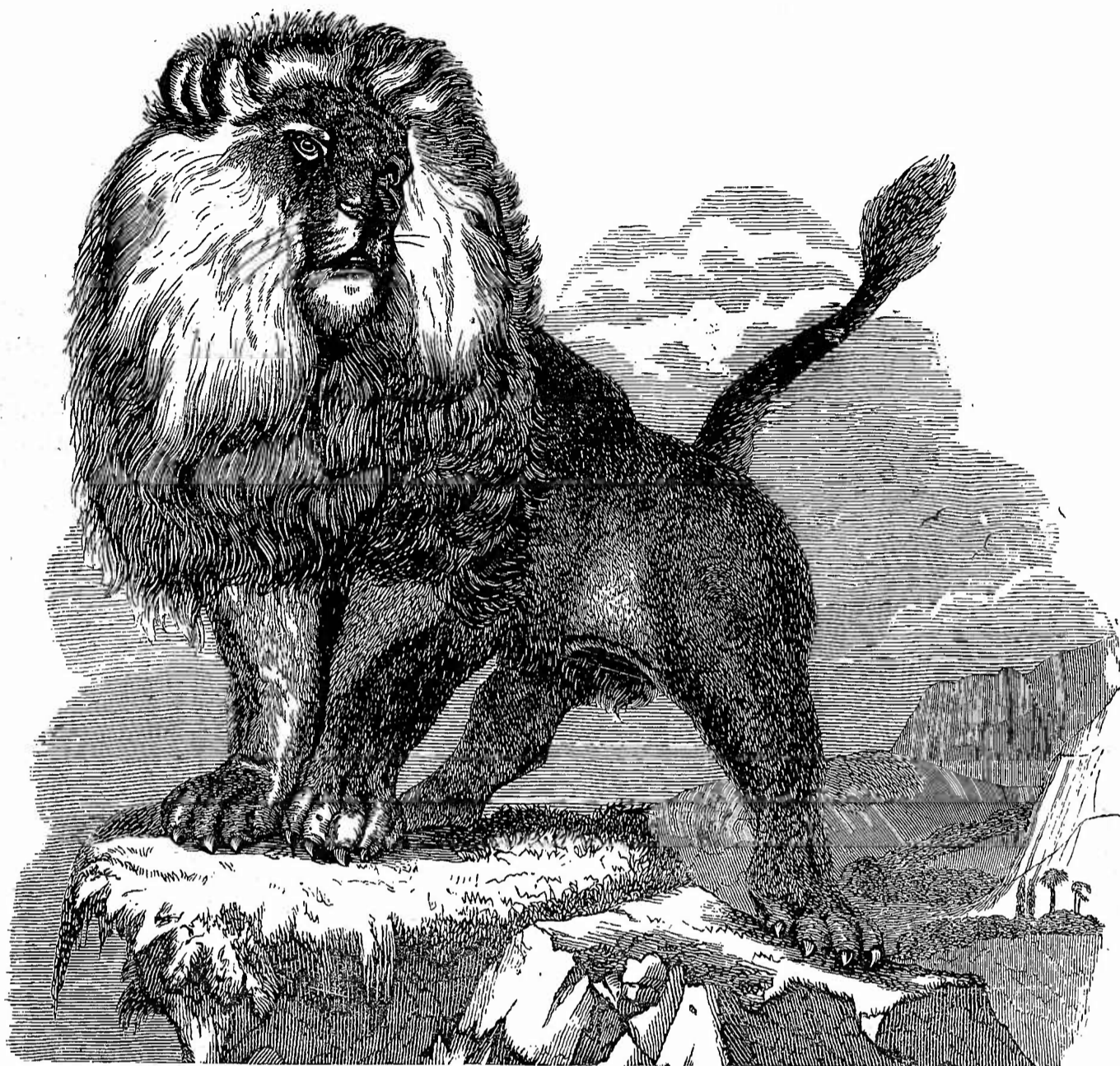


Fig. 117. Le Lion de Barbarie.

« Le lion de la ménagerie, dit Toscan (1), a conservé tous les traits primitifs de son espèce. Rendu aux plaines de l'Afrique, il y régnerait encore par le sentiment de sa force qu'il doit à la nature. La société n'a point détruit son instinct, mais elle l'a perfectionné. Sans rien ôter à son courage, elle lui a fait connaître des affections qui peut-être lui auraient toujours été étrangères dans la solitude. Ces liens qu'il avait formés dès l'enfance, l'infortune les avait resserrés. Aussi prodiguait-il à son chien les plus tendres caresses. Celui-ci les recevait et les rendait sans crainte comme sans défiance; sa gaieté naturelle, son air franc et ouvert tempérant l'humeur grave et sérieuse du roi des animaux. Souvent il se jetait sur sa crinière, et lui mordait en jouant les oreilles; le lion, se prêtant à ses jeux, baissait la tête.

(1) Toscan, *l'Ami de la nature*. Paris, an VIII, p. 34 et suiv.

Souvent à son tour, il l'invitait lui-même à jouer, en se mettant sur le dos, et le serrant entre ses pattes. La foule qui l'entourait, les objets nouveaux qui passaient sans cesse devant ses yeux, rien ne pouvait le distraire de la société de son chien. Cherchait-il le repos, c'était à ses côtés qu'il aimait à dormir. A son réveil c'était encore lui qu'il voulait revoir. Quelquefois même d'une patte il pressait doucement son ami contre son sein, tandis que de sa langue il allait le lécher sous le ventre (fig. 116).

« Les repas seuls suspendaient un moment cette intimité. Alors chacun s'écartait pour recevoir sa portion, et nul n'aurait osé attenter à la propriété de l'autre, pas même la convoiter des yeux. Pour se rapprocher, celui qui avait le plus tôt achevé, attendait que l'autre eût fini, et l'on pense bien que le lion était toujours le plus expéditif. Un jour, l'étourderie de l'homme qui

les servait fit que la portion de viande alla tomber sous le nez du chien, et le pain sous la gueule du lion. Celui-ci au même instant se tourne vers son compagnon, qui, montrant les dents, lui défend d'approcher, et avala sous ses yeux un dîner tel qu'il n'en avait jamais fait de sa vie. Cette hardiesse de la part du chien n'a rien qui étonne, quand on considère que l'amitié de ces deux animaux s'était fortifiée de l'inégalité même de leurs forces, et que le plus faible avait acquis en puissance morale tout ce que l'autre avait perdu en force physique, pour n'être que son égal.

« Une paix si touchante était cependant troublée quelquefois par ceux mêmes qui venaient en jouir et qui auraient dû la respecter. Des morceaux de pain jetés à travers les barreaux de la loge, devenaient presque toujours un sujet de discorde. Le chien, regardant tout ce qui venait de la main de l'homme comme un bien qui lui appartenait sans réserve, s'en emparait avec une extrême vivacité. Si le lion faisait un mouvement, il se jetait sur lui, et le mordait à la tête avec tant de fureur que le sang en coulait. Le lion alors se contentait d'écarter avec sa patte son injuste ami. Au reste, ces orages n'étaient que passagers; le lion se livrait rarement à la colère et le chien revenait bientôt de ses emportements.

« Enfin, le chien mourut : le lion, privé de son ami, l'appelait sans cesse par de sombres rugissements; bientôt il tomba dans une profonde tristesse; tout le dégoûtait; ses forces et sa voix s'affaiblissaient par degrés. Dans la crainte qu'il ne succombât, on voulut donner le change à sa douleur, en lui présentant un autre chien. On en chercha un qui, par sa couleur, ressemblait à son ami. Quand on crut l'avoir trouvé, ce chien fut amené d'abord devant les barreaux de la loge. Le lion le fixe d'un œil étincelant; la fureur éclate sur toute sa face; il pousse un rugissement effroyable, et les pattes tendues, les griffes déployées, il est prêt à s'élancer..... A cette passion subite et violente, on croit avoir trompé l'instinct de l'animal, et que, dans sa fureur, il ne veut se jeter que sur celui qui retient son chien bien-aimé. On n'hésite plus à le lui abandonner. A peine est-il entré dans la loge, que le lion l'étrangle..... Après ce malheureux essai, il eût été inutile de songer à de nouvelles tentatives. En effet, ce n'était pas un chien qu'il regrettait, c'était un ami. Le temps qui console a calmé sa douleur et lui a rendu la santé et les forces; mais il n'a pu effacer ses regrets. Encore à présent, le sentiment de sa perte se renouvelle et s'aigrit à la vue d'un chien qui passe. Il se lève

aussitôt, il s'agite, il gronde sourdement, et ne redevient paisible que quand cette image douloureuse s'éloigne de ses yeux. »

La lionne peut éprouver une affection aussi profonde et aussi constante. Lacépède (1), raconte qu'une des lionnes de la ménagerie du Muséum, non-seulement souffrait sans peine un jeune chien dans sa loge, mais qu'elle paraissait l'aimer beaucoup. « Elle se plaît à ses jeux, dit-il; elle s'amuse de ses caprices, et sensible à ses caresses, attentive à ses besoins, satisfaite quand elle le voit auprès d'elle, triste lorsqu'on le lui ôte pendant quelques moments, c'est bien plus au sentiment mutuel que les deux prisonniers se sont inspiré qu'à sa douceur particulière, qu'elle doit la tranquillité avec laquelle elle supporte la perte de son indépendance. »

Avec une bonne nourriture, le lion privé de sa liberté peut vivre pendant de longues années, comme nous l'avons déjà dit. Il lui faut environ 4 kilogrammes de bonne viande par jour. Avec cela, il se porte bien, prend de l'embonpoint et engraisse; mais la chair de mauvaise qualité le rend souvent malade, et c'est là une des causes de la mortalité des lions dans les ménageries.

On a de fréquents exemples de reproduction du lion en captivité, et sous des climats différents. Ainsi, l'on a obtenu des produits à Florence, à Naples, à Grenoble, à Paris, en Angleterre; mais, jusqu'à présent, ce n'est qu'exceptionnellement qu'on a pu élever de jeunes lionceaux nés dans la captivité; ils meurent généralement à l'époque de la dentition. Le petit nombre de ceux qui ont échappé au sort commun sont devenus doux comme des chiens, si doux même qu'on put les produire sur la scène. On cite un lion né en Europe, qui figura plusieurs fois dans l'opéra « *Alexandre et Darius* », au théâtre de *Covent-Garden* à Londres.

On s'est souvent étonné de l'audace des dompteurs d'animaux qui entraient dans la cage des lions et les forçaient à leur obéir; mais cette audace était vulgaire chez les anciens, et n'a jamais cessé de l'être en Orient. A Rome, des Nubiens parcouraient les rues et le forum, tenant en laisse des couples de lions africains.

**Domesticité.** — En Turquie, en Perse et dans le Caboul, il n'est pas rare de voir ces animaux à l'état domestique, couchés aux portes des palais ou enfermés dans des cours intérieures. « On a

(1) Lacépède, Cuvier et Geoffroy, *la Ménagerie du Muséum d'Hist. nat.* Paris, 1817, t. I, p. 161.

vu à Constantinople, dit Lacépède (1), un des ministres de l'empereur des Turcs avoir auprès de lui un lion qui jouissait dans son palais d'autant de liberté que l'animal domestique le plus pacifique et le plus fidèle. Un des lions conservés à la ménagerie du Muséum de Paris avait été apporté en France sur une frégate, où l'équipage s'en amusait comme d'un chien et le laissait parcourir librement le pont et les batteries.

**Usages et produits.** — La chair du lion, que Buffon a dit être très-désagréable, serait au contraire fort bonne, d'après Shaw, qui la compare à celle du veau : c'est, en effet, le goût qu'elle aurait. Nous avons vu d'ailleurs que les indigènes la mangeaient, et que la plupart des Européens habitant l'Afrique ne la méprisaient pas. Sa peau a une assez grande valeur et sert particulièrement à faire des tapis.

Les différences que l'on a cru reconnaître dans les lions des diverses contrées, ont fait admettre plusieurs races ou variétés locales dont l'espèce suivante serait la souche.

#### LE LION DE BARBARIE — *LEO BARBARUS*.

*Der Löwe der Barberei, The Lion.*

**Caractères.** — Le lion de Barbarie (*fig. 117*), comme tous les autres lions, a la taille forte et ramassée, la poitrine large et les reins faibles, ce qui rend la partie antérieure de son corps plus puissante que l'arrière-train. Sa grosse tête, presque carrée, s'allonge en un museau large et camus; il a les oreilles rondes, les yeux de grandeur moyenne, mais vifs et étincelants, la queue longue et terminée par une pointe courte, entourée d'un gros flocon de poils, des membres trapus et d'une force extraordinaire, et des pattes plus grandes que celles des autres animaux, même comparativement aux membres. Un pelage court et lisse, d'une couleur jaune-rougeâtre assez vive, ou d'un jaune brun, couvre la face, le dos, les flancs, les pieds et la queue; çà et là les poils ont leur extrémité noire, ou bien sont complètement noirs, ce qui produit une couleur un peu mêlée. La tête et le cou sont entourés d'une crinière longue et touffue, composée de longs poils, tombant par tresses jusque sur les pattes de devant, et se prolongeant jusqu'à moitié du dos et des flancs. La partie inférieure du corps, sur toute sa longueur, les coudes et la partie antérieure des cuisses sont aussi garnis de touffes de poils. Sur la tête et au

cou, la crinière, dont la couleur fondamentale est fauve, offre un mélange de poils noir-rougeâtre, qui abondent principalement sur les côtés du cou; aux poils fauves de l'abdomen, aux touffes de poils noirs qui garnissent le coude, les cuisses et l'extrémité de la queue se mêlent également des poils d'un noir rougeâtre (*fig. 117*).

Tel est le lion adulte, dont la longueur totale, de la pointe du museau à l'extrémité de la queue, est de 2<sup>m</sup>,60, le corps, jusqu'à l'anus, mesurant plus de 1<sup>m</sup>,63 et la queue 49 cent. Sa hauteur, au garrot, atteint un peu moins d'un mètre.

Les lionceaux ont à peu près 32 cent. de long en venant au monde; ils n'ont ni crinière ni flocons de poils à la queue, et sont au contraire couverts de poils gris laineux, avec des taches noires à la tête et aux jambes, et de petites bandes transversales noires sur les flancs, sur le dos et à la queue; la partie supérieure du dos est également noire. Mais, dès la première année, les taches et les bandes disparaissent; dès la seconde année, la couleur générale est d'un jaune fauve; et dans la troisième année, ils commencent à ressembler aux lions adultes.

La lionne, ressemble toujours plus ou moins aux lionceaux: son pelage uniforme, ou très-peu allongé à la partie antérieure du corps, la distingue du mâle (*fig. 118*).

**Distribution géographique.** — Autrefois, comme nous l'avons dit plus haut, les lions étaient bien plus répandus qu'aujourd'hui. Du temps des Romains, ils se trouvaient non-seulement dans toute l'Afrique et dans les régions du sud-ouest de l'Asie, mais encore en Grèce et en Macédoine, d'où ils ont complètement disparu depuis plus de quinze siècles. Le lion de Barbarie vivait autrefois dans toute la partie orientale du nord de l'Afrique; il était presque aussi commun en Égypte, qu'à Tunis et au Maroc. L'accroissement de la population et la civilisation l'ont repoussé de plus en plus loin, et aujourd'hui on ne le trouve plus dans la vallée inférieure du Nil, ni sur presque aucune portion du littoral de la Méditerranée. Cependant on le rencontre encore en Algérie et au Maroc, et il n'est pas rare dans la régence de Tunis et dans le Fezzan. En Algérie, il est beaucoup moins commun depuis nos guerres avec les Arabes, et nos chasseurs de lions français, le célèbre Jules Gérard en tête, ont considérablement contribué à en diminuer le nombre.

Il est à peu près certain que les lions qui habitent le sud et l'ouest de l'Afrique, ou bien l'Asie, forment une espèce distincte du lion de Barbarie,

(1) Lacépède, *loc. cit.*, t. 1, p. 161.

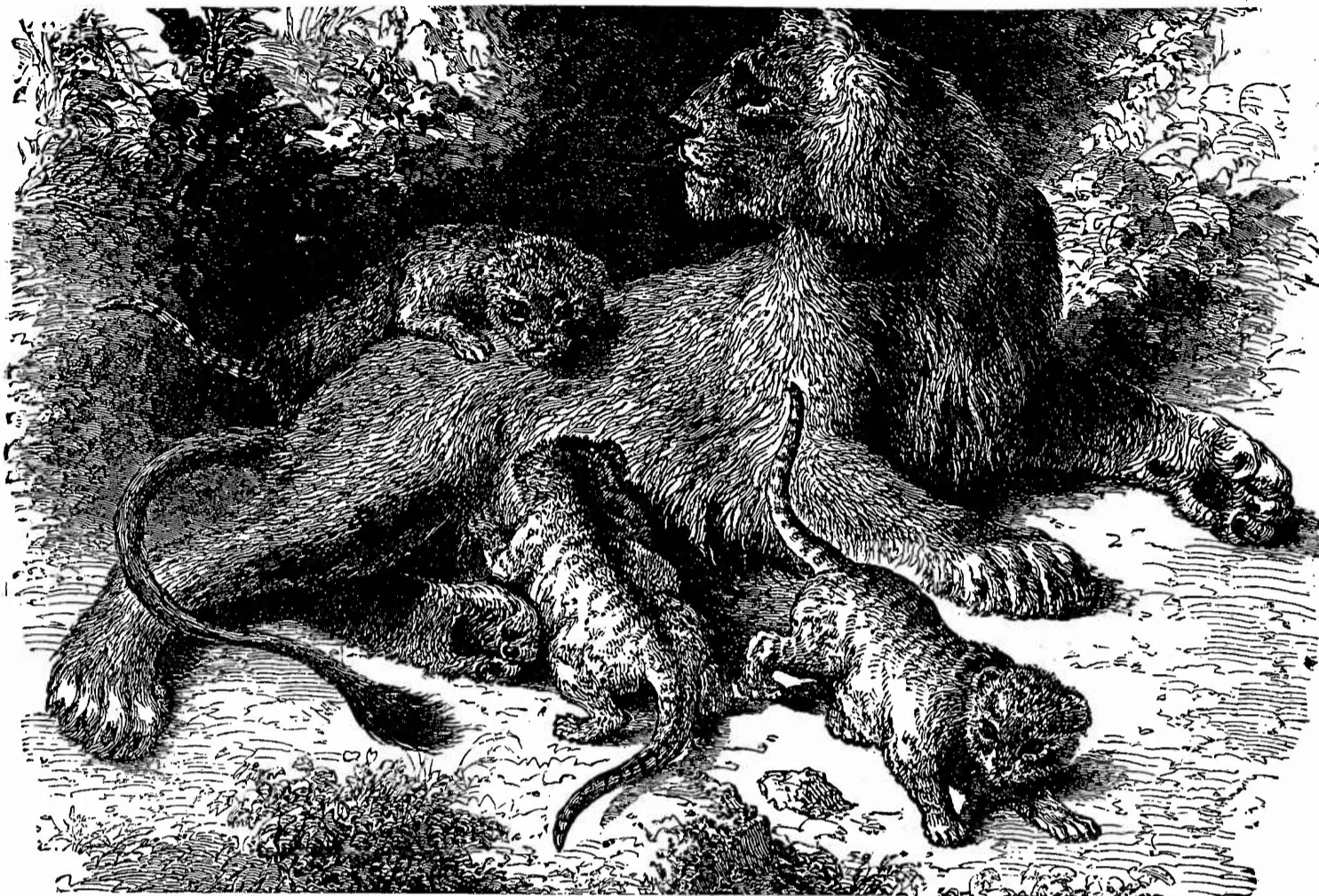


Fig. 118. La Lionne de Barbarie.

bien que la plupart des naturalistes considèrent les lions dont il nous reste encore à parler, non comme des espèces distinctes, mais comme des variétés. Parmi ces variétés on range :

Le LION DU SÉNÉGAL (*Leo senegalensis*), qui se distingue par sa crinière épaisse et à teinte claire.

Le LION DU CAP (*Leo capensis*), dont la crinière est très-forte et foncée en couleur.

Le LION DE PERSE (*Leo persicus*), à taille plus petite et à crinière mélangée de poils bruns et noirs.

C'est ce dernier que l'on rencontrait autrefois non-seulement en Palestine, mais aussi dans la Grèce, ou au moins dans le Péloponèse ; c'est le même qui inquiéta l'armée de Xerxès dans sa marche à travers la Péonie, en attaquant les chameaux qui portaient les bagages.

Le Nessus et l'Achéloüs ont été considérés comme les limites des domaines que fréquentaient les lions en Europe, et Aristote dit formellement que ce n'est que là qu'on les trouvait. On ne pourrait dire depuis quelle époque ces nobles animaux en ont disparu.

#### LE LION DU GUZERAT — *LEO GOOCRATENSIS*

*Der Löwe von Guzerate, the Maneless Lion of Guzerat.*

**Caractères.** — Toutes les espèces ou variétés mentionnées jusqu'à présent se distinguent par une épaisse crinière; il n'en est pas de même du lion du Guzerat. Sa crinière, faiblement indiquée, mérite à peine d'être mentionnée, aussi l'a-t-on nommé quelquefois *lion sans crinière*. Sa taille est un peu moins grande que celle du lion d'Afrique, et sa couleur est uniformément d'un jaune roux-fauve sur tout le corps; la touffe épaisse qui termine la queue est seule blanche (fig. 119).

**Distribution géographique.** — A cette espèce, que le capitaine Smee a découverte dans le Guzerat, et qui habite aussi d'autres parties des Indes, se rattache probablement le lion du sud de la Perse. Dans tous les cas, elle est la même que le lion dépourvu de crinière, dont les anciens ont parlé.

**Mœurs, habitudes et régime.** — D'après le capitaine Smee, le lion sans crinière fréquente les bords des fleuves, et vit au milieu des herbes et des roseaux, connus sous le nom de jungles. A l'époque des chaleurs, les incendies que les indigènes allument dans ces forêts d'herbes et

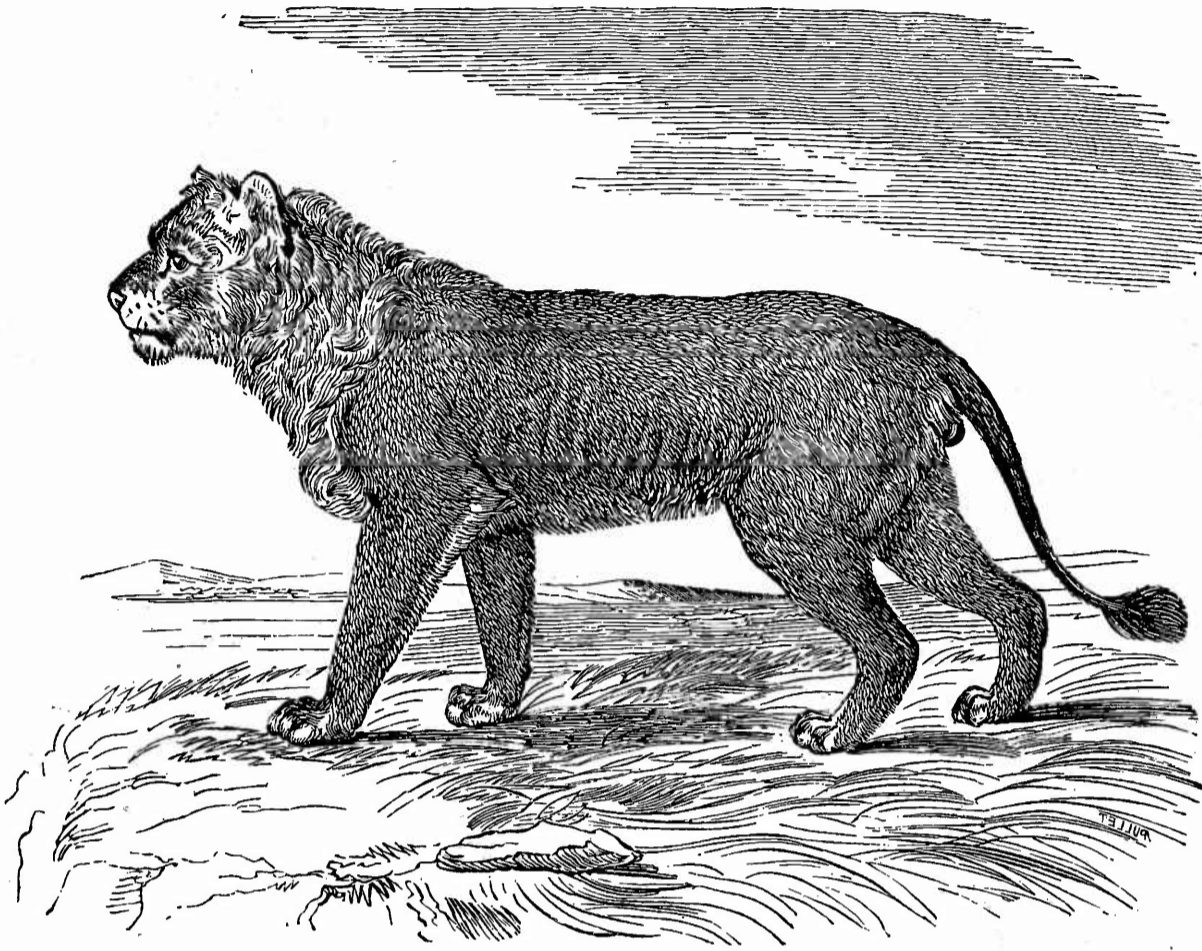


Fig. 119. Le Lion du Guzerat.

de bruyères, afin de préparer le sol pour l'année suivante, et lui faire produire une herbe fraîche et savoureuse, le chassent de ses retraites. L'espèce y est assez nombreuse pour que Smee en ait pu tuer onze dans un mois; cependant, les naturels ignorent presque son existence; il n'y a que les pâtres qui le connaissent bien. Il est vrai que les troupeaux sont assez souvent mis à contribution par lui, mais on attribue ces attaques au tigre, qui n'existe pas du tout dans ces contrées. Ceux des naturels qui connaissent ce lion l'appellent *ondiabauch*, c'est-à-dire chameau-tigre, à cause de la ressemblance de sa peau avec celle du chameau. Il paraît que les lions sans crinière causent de grands dommages au bétail. Quatre ânes furent volés dans l'espace de dix jours, dans un seul village.

Le capitaine Smee doute fort qu'ils attaquent des hommes; toujours est-il qu'il n'en a jamais rien pu savoir.

Blessés par une balle, ces lions faisaient preuve d'un grand courage: ils se dressaient et se préparaient à la résistance, ou bien s'éloignaient lentement et fièrement, tandis que le tigre, dans les mêmes circonstances, se sauve de toute la vitesse de ses jambes.

## LES COUGUARS — PUMA.

*Die Puma, ou Silberlöwen, The Pumas.*

Le nouveau monde, par ses productions, rappelle souvent l'ancien continent d'une façon particulière; mais autant les animaux qui lui sont propres sont grands et magnifiques, autant ceux qui peuvent être considérés comme les représentants d'animaux de l'ancien monde, sont chétifs et faibles. L'Amérique aussi a ses lions; mais ce sont des nains en comparaison de leur puissant congénère de l'Afrique. Le plus grand d'entre eux est au roi des animaux, ce que le tapir est à l'éléphant. Le manteau royal qui entoure l'épaule du lion lui manque; la couronne, signe distinctif du pouvoir, lui fait défaut; ce n'est que dans la couleur de son poil qu'il montre quelque ressemblance avec l'égorgeur des troupeaux, et c'est pour cette raison que les gauchos lui ont donné le nom de *Leon*, que nos naturalistes ont cherché à rendre par le mot *lion argenté*.

**Caractères.** — Les couguars ont des caractères qui peuvent servir à les faire séparer des autres féliens, comme on en sépare les léopards. Leur robe est absolument dépourvue de raies,

d'anneaux et de taches, leur pupille est ronde, et leur tête est remarquablement petite et tout à fait dépourvue de crinière. Ce sont là des attributs qui autorisent au moins la formation d'un groupe distinct.

L'espèce type et la plus connue de ce groupe est :

**LE COUGUAR CONCOLORE — PUMA CONCOLOR.**

*Der Kuguar* ou *Puma*, *The Puma concolor*.

La réputation de ce félin égale presque celle du lion d'Afrique, comme le prouve déjà l'abondance des noms qu'il a reçus ; car, outre ceux de *couguar*, *puma*, *lion argenté*, il en porte encore beaucoup d'autres. Ainsi, les Guaranis l'appellent *guazara* ; les créoles, *yaguapya* ou « chien rouge ; » les Chiliens, *papi* ; les Mexicains, *mitzli* ; les Américains du Nord, *panthère* ; et les Gauchos, comme nous l'avons dit, *leon* ; d'ailleurs, qui pourrait dire s'il n'a pas reçu d'autres dénominations !

**Caractères.** — Le couguar concolore, parvenu à son accroissement complet, mesure souvent, du museau à la naissance de la queue, jusqu'à 1 mètre et même 1<sup>m</sup>,20 ; la queue, 65 cent. ; sa hauteur, au garrot, est également de 65 cent. Sa taille est élancée, mais sa tête est si petite, qu'elle jure presque avec le reste du corps. Il n'a de réellement vigoureux que les jambes, qui sont pourvues de griffes puissantes. Son poil est épais, court et doux, un peu plus fourni au ventre qu'à la partie supérieure, mais nulle part allongé en forme de crinière. La couleur des parties supérieures est ordinairement d'un rouge jaune foncé, plus intense sur le milieu du dos, avec l'extrémité des poils noire ; celle des parties inférieures est d'un rouge blanchâtre, affaibli à la face interne des membres et à la poitrine ; la gorge est blanche, de même que les poils de l'intérieur des oreilles ; ceux de l'extérieur sont noirs, tirant sur le rouge au milieu. Le dessus et le dessous de l'œil sont ordinairement marqués d'une petite tache blanche ; une autre tache, mais d'un brun noir, existe encore au-devant de l'œil ; cependant ces taches, surtout la dernière, font parfois défaut. Les lèvres sont couvertes de petits poils courts et fins et de longs poils blancs. La tête est grise, et le bout de la queue foncé.

Il n'y a aucune différence de couleur entre le mâle et la femelle.

Les tout jeunes, au contraire, ont sur les flancs et sur les cuisses de petites taches rondes, à peine perceptibles, qui ne se distinguent de la couleur du fond que par des reflets sombres, et qui disparaissent complètement au bout de la première année.

**Distribution géographique.** — Le couguar, que l'on a quelquefois aussi nommé *Puma*, est très-réandu. On ne le trouve pas seulement dans l'Amérique du Sud, depuis la Patagonie jusqu'à la Nouvelle-Grenade, mais il a même franchi l'isthme de Panama, et on le rencontre au Mexique, aux États-Unis et même au Canada. De là, cette abondance de noms qu'il a reçus, chaque peuple des contrées où on le trouve lui en donnant un particulier. Il est possible que la diversité des pays et des climats qu'il habite exerce quelque influence sur sa couleur. Il est très-fréquent dans certaines régions, dans d'autres il est à peu près exterminé, et l'était même déjà du temps de d'Azara, qui nous a laissé de lui la première description exacte et complète.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Le puma choisit sa retraite selon la conformation du pays. Dans une contrée boisée, il préfère, sans contredit, la forêt à la rase campagne ; mais il aime surtout la lisière des bois et les plaines couvertes de hautes herbes, bien qu'il ne paraisse rechercher ces dernières qu'en vue de la chasse ; car, dès qu'il s'y trouve poursuivi par des hommes, il fuit vers la forêt. D'Azara qui a eu de fréquentes occasions de l'observer, en parcourant les pampas de Buenos-Ayres, dit<sup>(1)</sup> que, ces pampas étant dépourvus d'arbres, le couguar se cache très-bien dans les *pajonales*, sans jamais s'introduire dans les cavernes ; mais que dans le Paraguay, « il grimpe aux arbres, quoiqu'ils soient droits, préférant, à ce qu'on dit, les plus élevés, montant et descendant d'un seul bond, en quoi il diffère également du jaguar, qui monte et descend à la manière des chats, et qui choisit les arbres un peu inclinés. »

Le couguar paraît éviter les bords des fleuves et des torrents, de même que les contrées sujettes aux inondations. Il évite l'eau et ne traverse qu'en cas de besoin un fleuve à la nage, bien qu'il sache parfaitement nager.

Il n'a ni gîte, ni domaine fixe. Il passe sa journée à dormir, sur les arbres, dans les bois ou dans les hautes herbes ; la nuit, il va à la chasse et parcourt souvent, dans ses excursions, plusieurs lieues en une seule nuit, de sorte que les chasseurs ne se trouvent pas toujours dans le voisinage de l'endroit où il vient d'enlever une proie.

Ce n'est qu'à regret que le couguar reste longtemps dans le même domaine. Ordinairement il erre sans repos.

(1) D'Azara, *Essais sur l'histoire naturelle des quadrupèdes de la province du Paraguay*, trad. par Moreau Saint-Méry. Paris, 1801, t. I, p. 133.





LE PUMA.



Quant à sa physionomie, le couguar se rapproche des féliens de moyenne grandeur de l'ancien monde. A sa taille élancée, à sa petite tête et à sa longue queue, on reconnaît un animal agile. Tous ses mouvements sont légers et vigoureux; il fait des bonds de 6<sup>m</sup>,50, et au delà. Son œil est tranquille et grand, son regard n'a aucune expression de férocité. Il voit mieux la nuit, et pendant le crépuscule du soir, qu'en plein midi; cependant, la lumière du soleil ne paraît pas l'éblouir beaucoup. Son odorat est faible, son ouïe, au contraire, extrêmement fine. Ce n'est qu'à la dernière extrémité qu'il montre du courage; hors de là, il fuit toujours devant les hommes et devant les chiens. Mais, en présence d'animaux inoffensifs, il se montre très-cruel, plus cruel que tous les autres chats du nouveau monde.

Tous les petits mammifères lui servent de nourriture: les coatis, les agutis, les pacas, les chevreuils, les brebis, les jeunes veaux et les poulains séparés de leur mère. Les singes eux-mêmes, si alertes qu'ils soient, et les autruches, à la course rapide, ne sont pas à l'abri de ses attaques, car il règne sur les arbres comme sur la terre. Il est bien rare qu'on puisse l'observer dans ses chasses: la finesse de son oreille lui annonce à temps l'arrivée de l'homme, et il s'enfuit trop vite pour qu'on puisse l'approcher furtivement. En outre, c'est le plus souvent la nuit qu'il va à la chasse, et alors il est peu prudent pour l'homme de se risquer dans son domaine. Il s'approche de sa proie en rampant, à la façon des chats, et lorsqu'il en est suffisamment près, il s'élanche d'un bond sur elle; s'il la manque, il la poursuit, contrairement à l'habitude de ses congénères, en bonds immenses, sans cependant prolonger longtemps la chasse. Rengger, un jour qu'il chassait aux singes, eut la bonne fortune d'assister à une de ces poursuites. Le cri flûté, signal d'alarme, de quelques singes capucins éveilla l'attention du naturaliste, et il saisit son arme pour les tirer. Tout à coup la bande entière poussa des cris d'effroi, en fuyant du côté où il se trouvait. Tous ces animaux s'élançèrent de branche en branche, d'arbre en arbre, avec leur agilité ordinaire. Les cris lamentables qu'ils faisaient entendre et surtout les excréments qu'ils laissaient échapper à chaque instant témoignaient de leur terreur. Un couguar les poursuivait en faisant des bonds de 5 mètres à 5<sup>m</sup>,50. Il se glissait avec une agilité incroyable à travers les branches entortillées et enchevêtrées de plantes grim-pantes (Pl. VI), les suivait jusqu'au moment où

elles pliaient sous son poids, et d'un bond sûr s'élançait ensuite sur la branche d'un arbre voisin.

Quand le couguar a saisi sa proie, il lui ouvre la gorge et lèche son sang avant de commencer à la dévorer. Il mange les petits animaux tout entiers; quant aux plus grands, il n'en dévore qu'une portion, ordinairement la partie de devant, et couvre le reste, comme l'a observé d'Azara, avec de la paille ou du sable. Lorsqu'il est rassasié, il se retire dans quelque réduit et se livre au sommeil; il est très-rare qu'il reste dans le voisinage de sa proie; il s'en éloigne toujours d'un demi-mille et plus. La nuit suivante, s'il ne fait pas quelque nouvelle victime, il retourne aux restes de son repas de la veille; si, au contraire, sa chasse a été heureuse, il laisse le cadavre; dans tous les cas, il ne touche jamais à la chair putréfiée. Le sang lui convient infiniment mieux que la chair, et c'est pour cette raison qu'il ne se contente pas de tuer un seul animal s'il peut en attraper plusieurs. Cette avidité du sang le rend très-nuisible aux bergers. Un couguar égorga, dans une métairie, en une seule nuit, dix-huit brebis, sans dévorer la moindre partie de leur chair; il se contenta de leur ouvrir la gorge et de boire leur sang. Le lendemain, on le tua dans la forêt voisine; son estomac en était encore gonflé, et ne contenait pas la moindre trace de chair. Quand le puma s'est ainsi gorgé du liquide qu'il aime tant, il ne s'éloigne pas du théâtre de sa boucherie, contrairement à son habitude, et s'abandonne immédiatement au sommeil. A en croire les récits des paysans du Paraguay et les rapports de d'Azara, il va jusqu'à égorgé cinquante brebis dans une seule nuit. Jamais il ne traîne une proie loin de l'endroit où il l'a tuée. Il n'attaque pas les animaux plus grands que les brebis: les chevaux, les muets, les taureaux et les vaches, n'ont rien à craindre de lui, bien qu'il s'approche souvent très-près de la demeure des hommes.

Le caïman est un de ses ennemis, et, comme le dit La Condamine, une lutte entre ces deux monstres doit être un émouvant spectacle. Le carnassier, connaissant l'endroit vulnérable, enfonce ses griffes dans les yeux du reptile; celui-ci plonge, entraînant le couguar, qui, dit-on, se laisse noyer plutôt que de lâcher prise.

A l'époque de l'accouplement qui, dans l'Amérique du Sud, tombe au mois de février ou de mars, le mâle se rapproche de la femelle. Le restant de l'année, ils vivent séparés et chacun chasse pour soi.

La gestation peut durer environ trois mois; la

femelle fait deux petits, rarement trois, ils naissent aveugles. La mère les cache dans les hautes herbes, dans l'épaisseur d'un fourré, parfois aussi dans le creux d'un arbre, et veille sur eux, bien qu'elle s'en éloigne souvent beaucoup pour aller chercher sa subsistance. Elle n'ose pas défendre sa progéniture contre les hommes et les chiens, mais l'abandonne lâchement. Au bout de quelques semaines, les petits accompagnent la mère dans ses chasses et s'en séparent ensuite, pour vivre chacun de leur côté.

**Chasses.** — Les habitudes sanguinaires du couguar rendent ce carnassier extrêmement nuisible, aussi emploie-t-on tous les moyens pour s'en débarrasser au plus vite. La chasse qu'on lui fait n'est pas très-dangereuse ; pour peu qu'on soit prudent, il n'y a pas grand'crainte à avoir, même d'un individu blessé, que la douleur irrite. Ordinairement, dès que le couguar aperçoit un homme, il cherche son salut dans la fuite, et disparaît rapidement aux yeux, parce qu'il sait admirablement se cacher. Il est difficile de l'atteindre dans la forêt, car, dès que les chiens l'ont fait lever, il grimpe sur un arbre et poursuit rapidement son chemin au milieu des branches. Ce n'est que dans son premier sommeil qu'il est facile de le surprendre avec des chiens ; dans ce cas, il se décide à se défendre ; mais il succombe presque toujours, pour peu que les chiens soient grands, forts et bien dressés. Au besoin, du reste, les chasseurs sont à portée et peuvent, pendant que les chiens le tiennent en arrêt, lui enfoncer une pique dans le cœur, ou lui envoyer une balle dans la tête.

Les Gauchos, ces magnifiques cavaliers des steppes ou pampas de la Plata, trouvent un plaisir tout particulier à le chasser. Ils lâchent de grands chiens sur lui en rase campagne, et, lorsque ces derniers l'ont arrêté, ils le tuent avec leurs *bolas* ou boules qui se lancent à la main ; d'autres fois ils le poursuivent sur leurs rapides coursiers, lui jettent autour du cou le lacet, toujours sûr entre leurs mains, mettent leurs chevaux au galop et le traînent derrière eux jusqu'à ce qu'il soit étranglé.

Dans l'Amérique du Nord, les chiens le forcent ordinairement à grimper sur un arbre, où le chasseur le tire.

On l'attrape également dans des pièges.

Parmi bon nombre de relations de chasse, la suivante me paraît le mieux caractériser l'animal.

Un voyageur anglais, chassant les canards sauvages dans les pampas, rampait sur le sol avec son léger fusil, pour s'approcher des

oiseaux. Afin de ne pas être remarqué, il avait le corps et la tête enveloppés dans le vêtement populaire, le poncho. Tout à coup il entend un court rugissement et se sent en même temps touché. Il rejette vivement la couverture et ne voit pas, sans surprise, un couguar à une longueur de bras devant lui. Ce dernier ne fut pas moins stupéfié ; il regarda un instant le chasseur avec étonnement, recula lentement d'une dizaine de pas, s'arrêta encore, et prit ensuite soudainement la fuite, en faisant des bonds prodigieux.

Dans la province de Saint-Louis, et dans la Sierra de Mendoza, Göring vit des têtes de pumas embrochées en grand nombre sur les enclos dans lesquels on enferme la nuit les bestiaux. Il apprit qu'on plantait là ces trophées pour écarter les autres pumas des claies, absolument comme on empalait autrefois les têtes des suppliciés aux portes de la ville, dans la banlieue de laquelle ils avaient reçu la punition de leurs méfaits. Les possesseurs de ces têtes de pumas y attachaient un grand prix et ne permirent pas à Göring d'en enlever une seule. Ils ne voudraient même pas céder une de ces têtes contre une somme d'argent. Les possesseurs de claies ont, en effet, l'étrange superstition que le puma attaquera certainement un troupeau qui ne serait pas protégé par la tête d'un de ses semblables. Le Gaucho, qui ne décore pas sa claie d'une tête, n'est cependant pas inquiet ; il ne le devient que s'il en a possédé une et qu'il s'en soit défait. Qu'une de ces têtes soit volée, et tous les possesseurs de troupeaux tombent dans une véritable consternation. Quant au voleur, il payerait assurément son rapt de la vie.

**Captivité.** — De vieux couguars acceptent rarement de la nourriture en captivité et se laissent mourir de faim ; les tout jeunes, au contraire, s'appriivoisent et deviennent extrêmement familiers. Rengger assure même qu'on pourrait réduire ce carnassier à l'état de domesticité, si, de temps en temps, il ne lui prenait pas fantaisie de satisfaire son avidité sanguinaire sur la volaille des basses-cours. On l'élève en le nourrissant de lait et de viande cuite ; toute nourriture végétale lui répugne, et il faut la faire cuire dans du bouillon, si on veut la lui faire prendre ; il tombe même bientôt malade si on ne lui donne pas de viande. Son mets favori est le sang chaud, et, d'après Rengger, il peut en boire cinq à six livres sans aucun inconvénient. Il lèche la viande crue, à la manière des chats, avant de la dévorer ; en mangeant, il tient la tête de côté comme notre chat domestique. Après le repas, il lèche

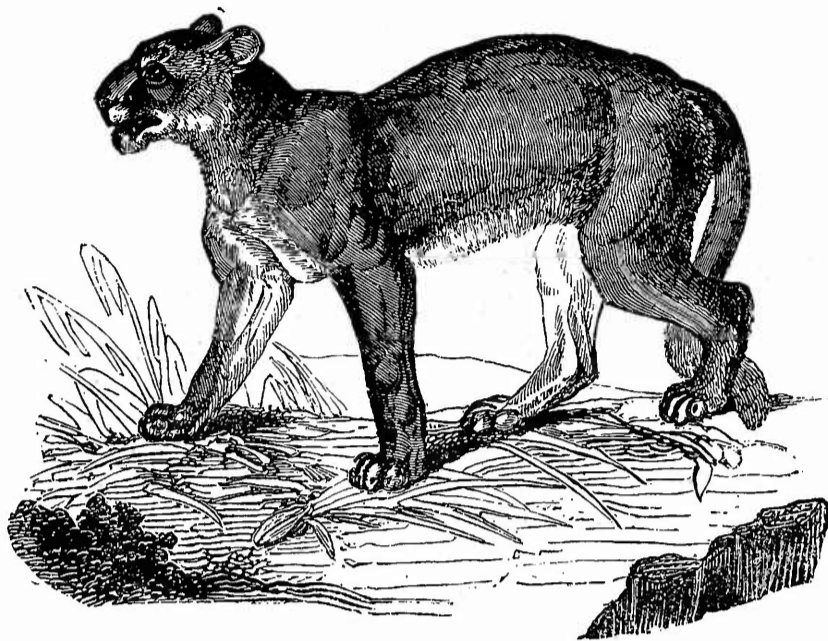


Fig. 120. Le Couguar jaguarondi.

ses pattes et une partie du corps, puis il se couche pour dormir, et consacre au sommeil quelques heures de la journée. Il faut donner beaucoup d'eau au couguar captif, surtout en été, parce que le sang n'éteint pas sa soif, et l'on a reconnu qu'il est bien plus porté à ravager la basse-cour quand il manque d'eau, que lorsqu'il en est abondamment pourvu.

Il apprend peu à peu à connaître les habitants de la maison, tant hommes que bêtes, et ne leur fait plus de mal. Il vit en bonne intelligence avec les chiens et les chats et joue avec eux ; mais il est incapable de résister au désir d'attaquer et d'égorger la volaille de toute espèce. A la façon des chats, il joue souvent des heures entières avec de petits objets, surtout avec des boules.

Il y a de ces couguars qu'on laisse courir librement dans la maison. Ils recherchent celui qui les soigne, lui lèchent les mains et se couchent tendrement à ses pieds.

Si on les caresse en leur passant doucement la main sur le dos, ils font le rouet comme le chat ; ils le font d'ailleurs dès qu'ils se trouvent à leur aise. Ils manifestent la peur par une espèce d'éternement, et le mécontentement par un grognement ; jamais on ne les a entendus pousser de rugissement. Deux pumas qui se trouvent dans le jardin zoologique de Hambourg saluent toujours les personnes qu'ils connaissent par un sifflement court, aigu et assez faible, que je n'ai jamais entendu chez aucun autre félien.

Une seule chose rend désagréable le couguar apprivoisé : lorsqu'il commence à aimer son maître et à jouer avec lui, il se cache dès qu'il

le voit approcher, et se jette ensuite à l'improviste sur lui, absolument comme les chiens. On se figure aisément combien des caresses prodiguées aussi mal à propos peuvent devenir incommodes. En outre, le couguar se sert, quoique en jouant, d'une façon peu agréable de ses griffes et de ses dents.

Quelques-uns, dit-on, se sont apprivoisés à tel point, qu'on a pu les dresser pour la chasse. C'est là une assertion qui aurait peut-être besoin d'être confirmée. D'Azara (1) posséda pendant quatre mois un jeune couguar ; il rapporte, entre autres choses, que « les nègres le déliaient, et ils le menaient à la rivière, sans qu'il prît garde aux chiens de la rue. Un jour qu'il était lâché, il franchit les murs de torchis de la cour, mais revint à la maison sans qu'on l'eût cherché. Il cachait l'excédant de sa nourriture avec du sable, parce qu'il n'avait point de paille, et il reprenait ces restes lorsqu'il avait faim ; mais, pour les manger, il les mettait dans l'auge, les lavait et les mâchait à mesure. Lorsqu'on lui donnait de la chair, il la mettait sur une table, et, avant toute chose, il la léchait, pour la manger ensuite comme les chats, c'est-à-dire, en commençant par un bout, et continuant sans dépecer, sans tirailler, ni secouer. »

**Usages et produits.** — Dans le Paraguay, on n'utilise pas la peau du puma ; il n'en est pas de même dans le nord de l'Amérique. En quelques endroits, on mange sa chair : l'on prétend qu'elle est très-savoureuse et qu'elle a le goût de la

(1) D'Azara, *loc. cit.*, p. 136.

chair du veau ; les planteurs de la Caroline la considèrent même comme un morceau très-friand.

**LE COUGUAR JAGUARONDI — PUMA YAGUARUNDI.**

*Der yaguarundi, The Yagouarondi.*

**Caractères.** — Le jaguarondi est un animal aux formes grêles et élancées, qui, par son corps allongé et sa longue queue, rappelle de loin les mustéliens. Il a la tête petite, les oreilles arrondies, le poil court, épais, et d'un brun gris-noir ; chaque poil étant d'un gris noir, très-foncé à la racine, et tout à fait noir entre la racine et la pointe, qui est d'un gris sombre. Cette diversité de couleurs fait paraître le jaguarondi plus ou moins foncé, selon les circonstances. Ainsi, lorsqu'il est complètement tranquille, les poils sont couchés à plat sur le corps, et alors les extrémités noires ressortent davantage, et la couleur de la robe se fonce ; elle a moins d'intensité, au contraire, quand l'animal s'irrite ; les poils qui se dressent, comme chez le chat, montrant leur racine et même la peau qui sont plus claires. Les pattes et les lèvres sont d'une couleur moins foncée, tirent sur le gris, et les moustaches sont brunes. Parfois les poils sont noirs ou jaunâtres et bouclés, avec l'extrémité grise (*fig. 120*).

La femelle se distingue généralement du mâle par une couleur plus claire.

La taille du jaguarondi reste de beaucoup au-dessous de celle du couguar concolore ; car son corps ne mesure en longueur que 45 à 60 cent., et la queue 32 ; sa hauteur, au garrot, est de 35 cent.

**Distribution géographique.** — Le jaguarondi habite les climats les plus chauds du Brésil, de la Guyane et du Paraguay.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Il vit dans les forêts, et préfère les broussailles épaisses et les haies de la lisière des bois aux profondeurs de la forêt. On ne le rencontre jamais en rase campagne. Il a son gîte à poste fixe, et y fait sa méridienne. Il va à la chasse à toute heure de la journée, mais de préférence le matin ou le soir. Par le mauvais temps, il ne quitte pas sa retraite et attend une occasion plus favorable. Sa principale nourriture se compose d'oiseaux, de petits mammifères encore jeunes, de souris, d'agutis, de lapins, de jeunes chevreuils et même de jeunes cerfs, etc. D'après les renseignements recueillis par d'Azara (1), il attaquerait cependant aussi des

animaux plus grands, s'attacherait à eux en les mordant au cou, à la façon du lynx, et tiendrait ferme, malgré les secousses de l'animal pour s'en débarrasser, jusqu'à ce que celui-ci tombe épuisé. C'est dans les habitations des hommes qu'il va chercher la presque totalité de sa nourriture, aussi le voit-on s'en approcher très-fréquemment.

Rengger l'observa assez souvent dans ses chasses, et lui fournit même des occasions d'en exécuter devant ses yeux. Il attacha par une longue ficelle, une poule, dans le voisinage d'une haie de *bromelia ananas*, où se trouvait un jaguarondi, et se mit ensuite aux aguets. Au bout de quelques temps, le ravisseur sortait sa tête de la haie et explorait prudemment les environs. Ensuite il chercha à s'approcher furtivement de la poule, en se baissant de façon à effacer complètement son corps, et en rampant avec tant de précaution que l'herbe remuait à peine. Arrivé à une distance de 2 mètres à 2<sup>m</sup>,50 de sa victime, il ramassa tout son corps, fit un bond, saisit la poule avec ses dents par la tête ou par le cou et essaya de l'entraîner vers la haie.

Les gallinacés paraissent être son mets favori ; il va même, d'après Rengger, les chercher sur les arbres, pendant qu'ils dorment. Jamais le jaguarondi ne tue plus d'un animal à la fois. Si sa proie est petite et ne le rassasie pas suffisamment, il chasse de nouveau, jusqu'à ce que sa faim soit apaisée.

Les jaguarondis vivent par paires dans un domaine déterminé et ne s'en éloignent que pour de courtes excursions. Il arrive même souvent qu'un couple partage son territoire avec d'autres couples, ce qui n'est pas dans les habitudes des chats sauvages. Un jour, les chiens de Rengger firent sortir d'une seule haie, six de ces animaux, arrivés à leur accroissement complet.

A l'époque de l'accouplement, qui tombe aux mois de novembre et de décembre, il arrive naturellement que plusieurs mâles se rencontrent ; on les entend alors se chamailler dans les haies de bromélia, en faisant entendre de grands cris. Neuf ou dix semaines environ après l'accouplement, la femelle fait deux ou trois petits, au plus épais des broussailles, dans quelque fossé couvert de ronces ou dans le creux d'un arbre. Jamais la mère ne s'éloigne beaucoup d'eux. Elle les pourvoit, à mesure qu'ils grandissent, d'oiseaux, de petits rongeurs, jusqu'à ce qu'elle puisse les emmener avec elle à la chasse et les dresser à s'emparer eux-mêmes d'une proie. A l'approche du danger, elle les

(1) D'Azara, *loco cit.*, t. 1, p. 173.

abandonne lâchement à l'ennemi, et n'ose pas les défendre contre l'homme ou contre les chiens.

**Chasses.** — Le jaguarondi n'attaque jamais l'homme, et, pour cette raison, la chasse qu'on lui fait ne présente aucun danger. On peut le tirer à l'affût, le prendre au piège ou le chasser avec des chiens, contre lesquels il ne se défend qu'à la dernière extrémité. Ordinairement il cherche à échapper à ses ennemis en se glissant à travers les haies épineuses des bromélias ; s'ils lui arrivent sur le corps, il se cabre et même se précipite dans l'eau en cherchant à se sauver à la nage.

**Captivité.** — Rengger a entretenu plusieurs jeunes jaguarondis en captivité. Ils s'approprièrent à l'égal du chat le plus doux. Leur rapacité, néanmoins, était trop grande pour qu'il pût leur permettre de courir librement dans la maison. Il les tenait enfermés dans une cage ou attachés à une corde, qu'ils ne cherchèrent jamais à briser avec leurs dents. Ils aimaient à être caressés, jouaient avec la main qu'on leur présentait et manifestaient leur joie, lorsqu'on s'approchait d'eux, en faisant des bonds à la rencontre du visiteur ; cependant ils ne montraient ni attachement ni répugnance pour personne. Dès qu'on leur donnait un moment de liberté, ils s'élançaient sur la volaille de la basse-cour et enlevaient une poule ou un canard. Même à l'attache, ils cherchaient à attraper ces animaux, et savaient très-bien se dissimuler pour les prendre lorsqu'ils s'approchaient sans méfiance. Aucune correction ne pouvait les guérir de cette passion, ni même les déterminer à lâcher la proie une fois qu'ils la tenaient. Rengger soulevait par le collier des jaguarondis qui avaient un poussin dans la gueule et les faisait tourner en l'air sans parvenir à le leur faire lâcher. Lorsqu'on le leur arrachait de vive force, ils mordaient, en furieux, autour d'eux, et s'élançaient sur la main qui leur avait enlevé la pâture.

Ils donnaient toujours à la viande la préférence sur le sang et, ne goûtaient de nourriture végétale que poussés par une faim dévorante. Lorsqu'on leur jetait un morceau de viande, ils cherchaient à le cacher avant de le manger.

Les jaguarondis mâchent tout à fait à la façon de nos chats domestiques, en tenant leur proie avec les pattes de devant. Quand ils sont rassasiés, ils lèchent leurs pattes et font un somme. En temps de froid, ils se roulent et rabattent la queue sur le tronc et la tête ; au contraire, quand il fait chaud, ils allongent tout droits

les quatre membres et la queue. Lorsqu'on ne leur donne rien à manger le matin, ils veillent presque toute la journée et se promènent constamment devant la grille de leur cage ; si, au contraire, on leur donne une bonne portion le matin, ils dorment toute l'après-dinée et une grande partie de la nuit. Deux jaguarondis qu'on enferme dans une même cage vivent dans la plus parfaite harmonie. Ils se lèchent réciproquement, jouent ensemble et se couchent côte à côte pour dormir. Ce n'est qu'aux repas qu'ils se distribuent parfois quelques coups de patte.

On ne connaît aucun exemple de reproduction chez les jaguarondis captifs, et les tentatives faites dans ce but, par Rengger, sont toujours restées sans résultats.

#### LE COUGUAR EYRA — PUMA EYRA.

##### *Der Eyra.*

L'eyra, le dernier des féliens à couleur unie de l'Amérique, est sans contredit un des membres les plus remarquables de la famille. Tous les chats de l'Amérique du Sud ont la taille élancée ; mais l'eyra est tellement allongé qu'il apparaît en quelque sorte comme une transition entre les chats et les mustéliens. On pourrait lui donner le nom caractéristique de *chat-belle*.

**Caractères.** — Son poil est doux, la couleur en est d'un rouge jaune clair uniforme ; sur la lèvre supérieure et dans le voisinage des moustaches se montre, de chaque côté, une tache d'un blanc jaunâtre ; les poils de la moustache ont la même nuance (*fig. 121*).

Sa taille est à peu près celle du jaguarondi : son corps mesure 50 cent. de longueur, et sa queue, un peu plus de 3.

**Distribution géographique.** — Il habite les mêmes contrées que le jaguarondi ; mais il est bien plus rare, surtout dans le Paraguay.

**Mœurs, habitudes et régime.** — L'eyra ne confirme pas tout ce que promet son extérieur. On serait porté à croire qu'il réunit en lui toutes les qualités des chats et des mustéliens, mais il n'est pas plus agile que le jaguarondi ; son avidité sanguinaire et sa cruauté peuvent seules le faire placer au-dessus de cet animal, dans l'échelle des carnassiers, et prouvent que sa ressemblance avec les mustéliens est fondée. Il vit toujours par couples dans un rayon déterminé, et a pour ainsi dire les mêmes habitudes que le jaguarondi.

**Captivité.** — Rengger a eu en captivité deux

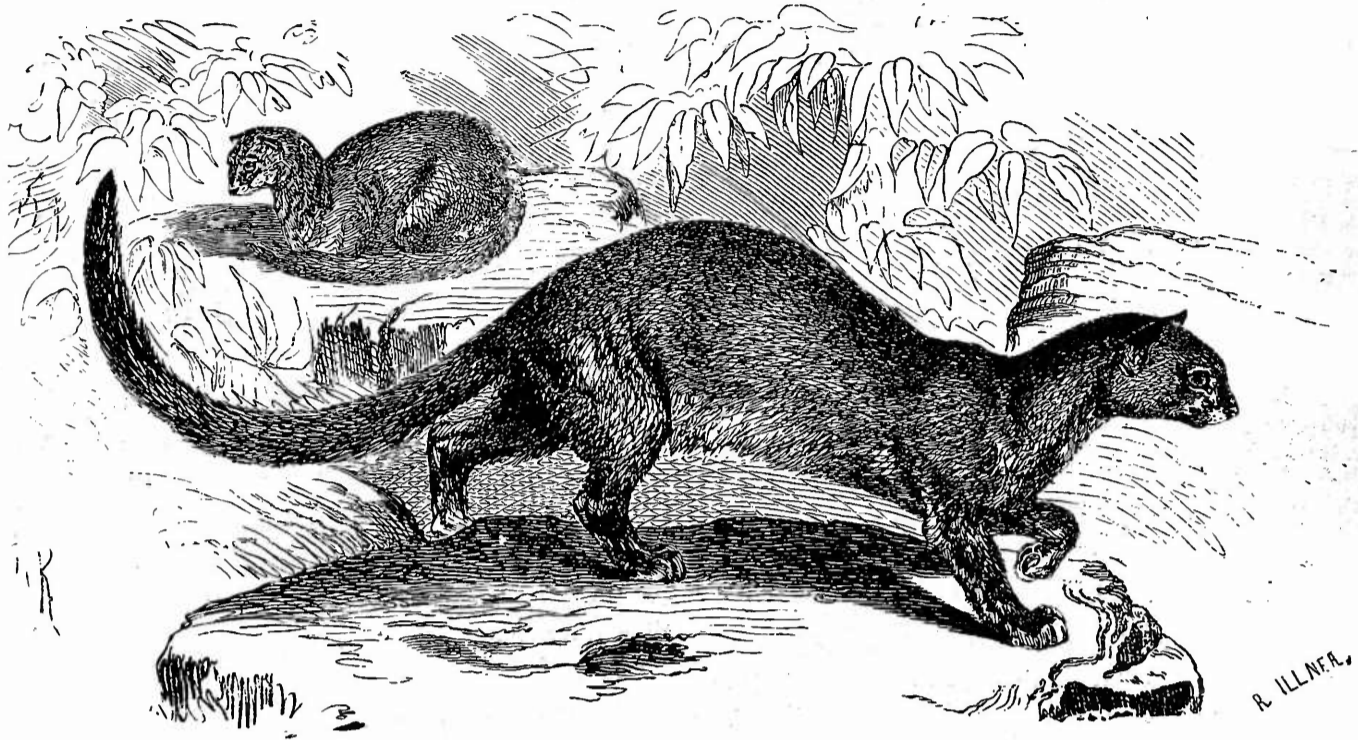


Fig. 121. Le Cougar Eyra.

individus de cette espèce, dont il n'a pu adoucir le naturel. Ils étaient encore si petits lorsqu'il les obtint, qu'ils pouvaient à peine se tenir sur pied, et cependant ils attaquaient la volaille, quoiqu'ils n'eussent pas la force de s'en rendre maîtres. L'un de ces petits fut même tué à coups d'éperon par un coq. Quant à l'autre, il était tellement sanguinaire qu'on était obligé de le tenir continuellement enfermé. Un jour, il parvint à s'échapper et tua en un instant plusieurs jeunes canards. A part sa rapacité, il était complètement apprivoisé, jouait avec les chats et les chiens, s'amusait avec des oranges et du papier; il était surtout grand ami d'un singe, probablement parce que celui-ci le débarrassait de ses puces. Avec l'âge, il se montra moins familier envers les autres animaux, mais il conserva toujours la même confiance et la même douceur vis-à-vis de l'homme, pourvu qu'on eût soin de ne pas le troubler dans ses repas. Il ne faisait, d'ailleurs, aucune distinction entre ses gardiens et les personnes complètement étrangères, et ne témoignait de reconnaissance ni de rancune à personne.

D'Azara (1), qui a découvert l'eyra, assure que, « comme les chats, il jouait avec les souris, sans que nul animal eût plus que lui la certitude de ressaisir sa proie. »

Il y a quelques années, deux de ces rares féliens furent amenés vivants à Londres. C'est d'après eux que M. J. Wolf a dessiné la figure 121.

(1) D'Azara, *loco cit.*, p. 177.

## LES TIGRES — *TIGRIS*.

*Die Tiger, The Tigers.*

Le lion, le tigre et le jaguar sont avec raison considérés comme les seigneurs de la race féline, et chacun d'eux s'est choisi une partie du monde pour domaine. Mais quelles différences entre eux et surtout entre ces deux derniers et le lion! Le tigre et le jaguar sont des chats plus parfaits que le lion, mais pour cette raison même ils sont plus sanguinaires et plus rapaces. Malgré sa rapacité, le lion est un animal noble et grandiose, il exerce franchement sa puissance; le tigre et le jaguar sont des êtres rampants et sournois, et n'en sont que plus dangereux pour les grands mammifères et pour l'homme. Un simple coup d'œil jeté sur les figures qui les représentent prouvera que je ne me suis pas trompé en appelant le tigre et le jaguar des chats plus parfaits.

**Caractères.** — Dans ces derniers temps, on a fait des tigres un genre à part, mais les caractères qu'on leur reconnaît ne sont pas suffisamment génériques, et peuvent tout au plus autoriser à établir un simple groupe. Les tigres, en effet, sont de véritables chats, se distinguant des autres grands féliens par l'absence de crinière, une barbe plus développée et des bandes transversales sur leur gracieux pelage.

**Distribution géographique.** — Les tigres sont propres aux Indes.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Ils sont les plus redoutables des féliens, ceux devant lesquels l'homme lui-même est resté impuissant jusqu'à

ce jour. Aucun être ne joint autant d'astuce et de cruauté à une beauté plus séduisante; aucune ne répond mieux à la description du bel et gracieux animal tant admiré par l'innocente et naine souris de la fable. Si l'on prenait pour terme de comparaison le degré de danger que les mammifères présentent pour l'homme, les tigres seraient les premiers de tous, car jusqu'ici, ils ont résisté au roi de la terre, mieux que nul autre animal. Au lieu de se retirer devant l'homme défrichant de jour en jour de nouvelles forêts, ils ont, au contraire, été attirés par le voisinage des habitations, à tel point qu'en certains endroits ils ont chassé l'homme au lieu d'en être chassés. Ils ne s'éloignent pas des contrées peuplées comme le lion, qui échappe prudemment au péril de l'extermination que court sa race; ils vont au-devant du danger, et se posent courageusement en ennemis de l'homme; mais en ennemis cachés, qui attaquent à l'improviste, ce qui les rend bien plus dangereux. Il n'est pas étonnant que l'on ait exagéré leur cruauté, leur soif de sang; qu'on les ait dépeints sous de trop sombres couleurs; car pour ceux qui peuvent en parler avec connaissance de cause, ils seront toujours le symbole de la cruauté la plus hideuse. De nos jours encore, le nombre de tigres qui vivent dans les Indes est vraiment effrayant, et il faut de temps en temps des levées de milliers d'hommes pour débarrasser le pays de cette plaie, qui en ferait bientôt un désert.

Deux espèces appartiennent à ce groupe.

#### LE TIGRE ROYAL — *TIGRIS REGALIS*.

*Der Konigstiger, The Tiger.*

**Considérations historiques.** — Les anciens n'ont connu le tigre royal que fort tard: l'Écriture sainte n'en fait point mention et les Grecs ne nous en ont pas dit grand'chose. Néarque, le général d'Alexandre, a vu, à la vérité, une peau de tigre, mais non pas l'animal lui-même, et c'est des Hindous qu'il a appris que le tigre était aussi grand qu'un cheval, et qu'il surpassait tous les autres animaux en vitesse et en force. Strabon fut le premier qui en donna quelques détails.

Les Romains semblent avoir à peu près complètement ignoré l'existence du tigre, avant l'ère actuelle; mais lorsqu'ils étendirent leurs frontières jusqu'à l'empire des Parthes, ceux-ci leur livrèrent des tigres qui furent conduits à Rome. Pline écrit que Scaurus exhiba le premier, en l'an 743 de la fondation de Rome, un tigre dompté,

enfermé dans une cage. Claudius en posséda quatre. Plus tard on vit plus fréquemment de ces animaux à Rome, et Héliogabal en attela même à son char, pour figurer le dieu Bacchus; Avitus, enfin, dans un spectacle, en fit tuer cinq, ce qu'on n'avait jamais vu auparavant.

**Caractères.** — Le tigre royal (*fig. 122*) est un magnifique chat, au pelage richement orné et coloré. Il est plus haut, plus élancé et plus léger que le lion, auquel il ne le cède cependant pas pour la taille. Un tigre mâle, adulte, atteint régulièrement de 2<sup>m</sup>,25 à 2<sup>m</sup>,55 de longueur totale, le corps mesurant un peu plus de 1<sup>m</sup>,60, et la queue 73 cent.; mais on en a tué, de très-âgés, qui avaient jusqu'à 2<sup>m</sup>,90; sa hauteur, au garrot, est de 80 c.

Le corps du tigre royal est un peu plus allongé et plus tendu que celui du lion; sa tête est un peu plus arrondie; sa queue est longue et ne porte pas de touffe de poils, son pelage, court et lisse, ne s'allonge que sur les joues, où il prend la forme de barbe. La femelle est plus petite que le mâle, et sa barbe est moins forte. Tous les tigres qui habitent les pays occidentaux ont un pelage plus épais et plus long que ceux des contrées basses des Indes.

La robe de cet animal se distingue par la belle disposition de ses couleurs et par le vif contraste du fond rouge-jaunâtre, avec les bandes foncées qui le couvrent. Comme chez tous les autres féliens, la teinte principale est un peu foncée sur le dos, plus claire sur les flancs, et blanche à la partie inférieure, à la face interne des membres, sur l'arrière-train, sur les lèvres et à la partie inférieure des joues. Du dos partent des bandes transversales noires, irrégulières et assez écartées, qui se dirigent obliquement sous la poitrine et sous le ventre, un peu d'avant en arrière. Quelques-unes de ces bandes sont doubles, toutes les autres sont simples et un peu plus foncées. La queue est plus claire que les parties supérieures du corps, elle est aussi caractérisée par des anneaux de couleur foncée. Les moustaches sont blanches, le nez n'est pas tacheté, et l'iris est d'un brun jaunâtre.

Les petits ont les mêmes bandes que les vieux, seulement elles se trouvent sur un fond un peu plus clair. D'ailleurs, la couleur présente souvent des différences chez le tigre; la teinte fondamentale est plus ou moins foncée; dans certains cas, elle est même blanche, avec des raies latérales nébuleuses.

**Distribution géographique.** — La distribution géographique du tigre est très-étendue; elle ne se borne pas, comme on l'admet générale-

ment, aux chaudes contrées de l'Asie, aux Indes orientales, elle comprend, au contraire, une région dépassant l'Europe en étendue; on rencontre le tigre du 8° degré de latitude sud, au 52° ou 53° de latitude nord, et cette seule donnée suffit pour détruire l'idée qu'il ne peut vivre que dans la zone torride. La limite de sa distribution, vers le nord, se trouve au delà du degré de latitude de Berlin, mais il faut se rappeler que le climat de la Sibérie est tout différent et beaucoup plus froid que celui de l'Europe, si heureusement influencé par le Gulf-Stream. Le tigre s'arrête, à l'ouest, à la limite méridionale du Caucase occidental; à l'est, au grand Océan; au sud, à Java et à Sumatra; au nord, à la Sibérie méridionale, ou au lac Baï-Kal. Il habite principalement les Indes orientales, d'où il s'élève à travers le Tibet, la Perse et les steppes qui séparent les Indes, la Chine et la Sibérie, jusqu'au mont Ararat, à l'ouest de l'Arménie. Il dépasse de beaucoup le mont Soliman, situé au sud de Caboul, et se trouve partout dans les parties montagneuses et couvertes de forêts de la province de Mazandéran, sur la rive sud de la mer Caspienne. De là, il atteint les points sud de la mer d'Aral, d'où il se dirige vers le nord-est jusqu'au lac Saïsang; à l'orient, on le trouve depuis le lac Baï-Kal jusqu'à la Mantchourie, et dans le royaume de Corée. On le rencontre presque dans toute la Chine, à l'exception des parties supérieures du pays des Mongols, ou des plaines arides de l'Afghanistan. Les îles de l'archipel Indien en sont débarrassées, à l'exception de Java et de Sumatra. Quelques tigres égarés, ou dispersés, dépassent cependant de beaucoup ces limites. On en a trouvé aussi jusque sur la côte occidentale de la mer Caspienne, dans les steppes qui s'étendent entre l'Irtisch et l'Ischim, dans l'Altaï, et même à Irkoutsk, sur les bords de la Léna.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Le tigre est le roi de tous les féliens de l'Asie, car le lion, qui habite certaines de ses steppes, est plus faible et ne peut en aucun cas se mesurer avec lui. Pour opposer au tigre royal un autre roi, il faudrait chercher le lion africain; et encore, il resterait à savoir si le roi africain parviendrait à vaincre son cher frère, ou ce qui veut dire la même chose dans le langage royal, son frère bien détesté.

On pourrait être tenté de croire qu'un animal dont les couleurs sont aussi remarquables que celles du tigre doit frapper de loin les yeux de ses victimes: il n'en est cependant rien. J'ai déjà

fait remarquer que la couleur générale de tous les animaux, et surtout des féliens, s'harmonise avec celle du milieu dans lequel ils vivent; or, le tigre se tient presque toujours dans les jungles, dans les roseaux et les herbes épaisses, aux couleurs les plus variées. Dans ce milieu, le tigre est si bien dissimulé, qu'il arrive souvent à des chasseurs très-habiles de ne pas apercevoir celui qui est couché à côté d'eux.

Ce ne sont pas seulement les jungles ou les terrains couverts de hautes herbes et de bambous, pauvres en arbres et riches en buissons, que le tigre fréquente, il habite aussi les grandes forêts peuplées d'arbres élevés, mais il ne dépasse pas une certaine hauteur au-dessus du niveau de la mer. Jamais il ne s'élève jusqu'aux hautes montagnes de l'Asie couvertes de pâturages; par contre, il s'approche souvent des villes et des villages. Il recherche surtout les roseaux qui couvrent les bords des fleuves, les buissons énormes de bambous, et, en général, toute espèce de fourré; mais il paraît qu'il préfère, à tout, l'abri d'un buisson appelé *corinthe*, dont les branches entrelacées et pendantes de tous côtés, presque jusqu'à terre, forment un berceau de verdure qui cache l'animal à tous les yeux, tout en lui procurant une agréable fraîcheur. La prédilection du tigre pour ces abris est tellement connue, que les piqueurs et les traqueurs portent tout d'abord leur attention sur ces buissons. C'est sous la corinthe qu'il se cache pour se reposer; c'est de là qu'il sort en rampant pour aller au-devant de sa proie.

Le tigre a absolument les mœurs et les habitudes des chats; ses mouvements, malgré sa taille, sont aussi gracieux que ceux des plus petites espèces; en même temps, sa course est rapide, et il supporte facilement la fatigue. Il glisse silencieusement à travers les herbes, fait des bonds énormes, grimpe avec assez de facilité sur les arbres, en dépit de sa grande taille, nage admirablement bien et traverse en ligne droite de larges fleuves, sans jamais perdre son sang-froid.

Le tigre n'est pas un vrai nocturne; il rôde, comme la plupart des féliens, à toute heure de la journée, mais, de préférence, le soir, avant et après le coucher du soleil. Il se met à l'affût auprès des sources, sur les routes, les chemins vicinaux et les sentiers de la forêt; mais, à tous ces endroits, il préfère les roseaux sur les bords des fleuves, parce qu'il peut y surprendre les animaux que la soif y conduit, ou les hommes qui viennent s'y livrer à leurs pieuses pratiques, à leurs ablutions sacrées. Les pénitents qui s'éta-



blissent pendant quelque temps sur les bords des fleuves saints, tombent très-souvent aussi entre les griffes du tigre. D'ailleurs, aucun animal n'est à l'abri des attaques de ce redoutable carnassier ; il se jette même sur les jeunes éléphants, les jeunes rhinocéros, mais jamais sur les vieux, auxquels il ne pourrait longtemps résister. Presque tous les mammifères, à l'exception peut-être des autres bêtes féroces et des autres féliens, tombent sous ses griffes ; il se précipite sur les plus forts, comme sur les plus faibles. Quelquefois il choisit sa proie dans la classe des oiseaux, et ne dédaigne même pas les reptiles. Dans les fourrés que fréquente le tigre, se trouvent plusieurs espèces de gallinacés et principalement des paons ; ces derniers ont souvent à souffrir de ses attaques, et le connaissent parfaitement : ce sont eux qui trahissent presque toujours sa présence, lorsqu'il se glisse silencieusement au-devant de sa proie ; ils s'envolent brusquement pour échapper à ses griffes, ou bien, perchés sur un arbre, ils font entendre leur voix sonore, et avertissent ainsi les autres créatures de l'approche du danger. Les singes, de leur côté, le dérangent souvent dans ses chasses.

Le tigre repose indolemment dans son antre, jusqu'à ce que les sollicitations de son appétit l'engagent à sortir et à se procurer de la nourriture. Il choisit alors une embuscade favorable, dans laquelle il puisse se coucher sans être vu ; il épie sa proie comme le serpent, et s'en approche en rampant. Généralement, il se place dans les taillis d'une forêt, mais quelquefois aussi sur les branches d'un arbre. Ainsi couvert, protégé par le silence et le mystère, il attend, avec une patience vigilante, l'approche de sa proie ; si elle paraît, il fond sur elle d'un bond irrésistible. Ce bond du tigre est aussi merveilleux en étendue qu'il est terrible dans ses effets : on a de la peine à concevoir qu'il puisse franchir, en sautant, d'aussi grandes distances. (Pl. VII.)

Il enfonce ses griffes dans la nuque de sa victime avec une telle puissance, que l'animal le plus vigoureux tombe immédiatement sur le sol. Ses blessures sont toujours très-dangereuses, car les doigts de la patte y pénètrent en même temps que les griffes. Johnson a vu de ces blessures qui mesureraient 6 cent. de profondeur. La victime succombe souvent, même quand la blessure est relativement faible, car on sait que toutes les plaies déchirées sont plus dangereuses que celles qui sont faites avec des instruments tranchants. Le capitaine Williamson, qui a vécu pendant

vingt ans au Bengale, et y a recueilli des observations fort intéressantes, assure que toutes les personnes qu'il a vues mourir à la suite des blessures faites par le tigre, ont eu des attaques de tétanos ; il ajoute que les moindres blessures, les plus faciles à guérir, se rouvrent très-facilement. Mais les blessures sont rarement faibles, car le tigre ne frappe ordinairement que des coups mortels.

Un tigre attaqua un chameau pendant la marche d'un régiment, et lui brisa la cuisse d'un seul coup de patte. On prétend qu'un autre renversa un éléphant. Les chevaux, les bestiaux et les cerfs n'osent faire aucune résistance et se soumettent, comme l'homme, pleins de terreur, à un sort inévitable. Les buffles mâles, seuls, se hasardent parfois à s'avancer courageusement au-devant du tigre et le reçoivent, non sans succès, avec leurs cornes puissantes. Aussi les pâtres indiens montés sur des buffles se croient-ils en parfaite sécurité, tandis qu'il n'en est pas de même des autres cavaliers.

Le tigre est d'une audace sans égale. Certains défilés, dans les gorges des forêts, sont renommés par ses méfaits. Forbes assure que toutes les communications seraient impossibles dans ce pays, sans la grande peur que le feu inspire à ce terrible carnassier. Dans les Indes, à cause des chaleurs, on voyage ordinairement la nuit : il arrive, dans ces circonstances, que le tigre, en dépit de la nombreuse société que composent les voyageurs ; en dépit des porte-flambeaux et des tambours qui battent la caisse et cherchent à l'effrayer par le feu et le bruit ; il arrive, disons-nous, que le tigre tente, et même avec beaucoup de succès, une de ces attaques audacieuses. Les troupes elles-mêmes n'en sont pas à l'abri. Forbes eut occasion de voir dans une seule nuit trois sentinelles, parfaitement armées, dévorées par ces animaux. Les traînards qui suivent les armées deviennent pour la plupart leur proie.

Si le tigre se jette sur des troupes de voyageurs, il pénètre aussi dans les villages, même dans les villes, pour y chercher en plein midi une proie humaine. Des villages entiers sont quelquefois contraints d'émigrer ; d'autres ne parviennent à se protéger qu'au moyen de feux constamment entretenus et de grandes haies d'épines. Buchanan rapporte que les tigres ont enlevé, dans l'espace de deux ans, quatre-vingts habitants dans un seul village. Dans d'autres localités, ils ont fait pis encore, car les survivants, obligés de chercher ailleurs leur sécurité,

abandonnèrent leurs huttes aux tigres, qui y élurent domicile.

Les attaques de cette bête fauve sont si promptes et si imprévues qu'il n'est pas possible de s'y soustraire, et les compagnons de la victime n'aperçoivent ordinairement le tigre que lorsqu'il emporte déjà sa proie, perdue sans retour. La poursuite est le plus souvent inutile, car si on peut parfois le forcer à lâcher sa victime, homme ou animal, elle meurt presque toujours des suites de ses blessures. On a vu cependant des personnes opérer elles-mêmes leur délivrance.

Voici les détails d'un cas de ce genre :

Quelques Européens s'étaient réunis à des officiers d'un régiment indien, pour aller dans les jungles chasser le tigre. Ils levèrent bientôt une tigresse d'une grandeur remarquable, qui s'élança avec fureur sur les éléphants. L'un d'eux, qui se trouvait sur le point même de l'attaque, et qui, récemment acheté, n'avait pas même été éprouvé, céda à la frayeur et se détourna, malgré tous les efforts de son conducteur pour l'engager à faire face à l'ennemi. Aussitôt la tigresse sauta sur le dos de l'éléphant, saisit par la cuisse le malheureux chasseur dans son howdah ou siège, l'entraîna à terre, puis, le rejetant tout meurtri sur ses épaules, disparut dans le bois. Tous les fusils étaient dirigés sur elle, mais aucun des chasseurs n'osa tirer, retenus qu'ils étaient par la crainte d'être les meurtriers de celui qu'ils voulaient sauver. Ils perdirent bientôt la tigresse de vue.

Le chasseur, ainsi enlevé, s'était évanoui au moment où l'animal l'avait saisi. En revenant à lui, il se trouva couché sur le dos de la tigresse qui marchait d'un pas rapide à travers le bois, sans s'inquiéter des branches et des épines qui se rencontraient sur son passage. Se croyant perdu sans ressource, il s'efforçait de se résigner à son sort, lorsqu'il se souvint des pistolets qu'il portait à la ceinture : c'était encore une chance de salut. Après beaucoup d'efforts inutiles, il parvint à en détacher un, le tira à bout portant sur la tête de la tigresse, qui tressaillit, enfonça ses dents plus avant dans la chair et pressa le pas. La douleur fit évanouir de nouveau le chasseur. En rouvrant les yeux, il voulut essayer s'il réussirait mieux en choisissant une autre place. Prenant son second pistolet, il appuya le canon sur l'omoplate de l'animal, dans la direction du cœur et fit feu : la tigresse expira sans jeter un seul cri.

Cependant les autres chasseurs, guidés par les traces de sang, suivaient la piste de la tigresse,

soutenus par un dernier espoir de lui arracher au moins les restes de leur infortuné compagnon. A mesure qu'ils avançaient, les indices devenaient de plus en plus faibles, et ils finirent par disparaître tout à fait. Désespérés, ils allaient abandonner leurs tristes recherches, quand ils virent la tigresse étendue sans vie au milieu des hautes herbes. La mort ne lui avait pas fait lâcher sa proie et il fallut lui couper la tête pour dégager la jambe de la victime de l'étreinte cruelle qui la pressait. Des soins empressés rappelèrent ce malheureux à la vie, mais il ne recouvra jamais l'entier usage de la jambe, qui conserva un peu de paralysie.

Le tigre, en véritable chat, ne poursuit pas une proie qu'il a manquée, et, après un bond perdu, il retourne en grognant dans les jungles, et recherche un nouveau poste d'observation. On prétend que les cerfs par leur agilité, les chevaux et les mulets par leur prudence, trouvent seuls, parfois, le moyen d'échapper à une première attaque. Cependant on rapporte aussi quelques exemples d'hommes qui ont su éviter le bond d'un tigre.

S'il est rare de délivrer quelqu'un des griffes du tigre, il est tout aussi rare de voir un tigre se retirer devant un homme, sans avoir tenté une attaque. Les causes ordinaires d'une pareille retraite, lorsqu'elle s'effectue, sont une satiété excessive, et la fatigue qui en résulte ; parfois aussi la terreur fait oublier au tigre sa force. Les personnes les plus exposées sont celles qui vivent des produits de la forêt, comme, par exemple, les bergers, ou ceux qui ramassent du bois de sandal. Les premiers doivent être constamment inquiets, non-seulement pour leurs troupeaux, mais encore pour eux-mêmes ; et les seconds périssent presque tous sous la dent du tigre. De malheureuses mères qu'un tigre menace, et qui ne peuvent compter sur le secours de leurs maris, exposent leurs petits enfants comme victimes dans la forêt, et espèrent ainsi trouver leur propre salut : c'est là un moyen de défense que le désespoir seul peut leur inspirer.

La vie des facteurs est aussi constamment en danger. Forbes rapporte que ces employés, qui portent la nuit les dépêches à travers les forêts, ne seraient jamais en sûreté sans leur escorte de porte-lances et de porte-flambeaux, et sans le bruit des tambours ; et même, malgré ces précautions, ils sont assez souvent enlevés.

Au passage si pénible du fleuve Gumeah, dans le Guzerat, les tigres, pendant quinze nuits de suite, enlevèrent un facteur ; une fois même ils



Fig. 122. Le Tigre royal.

prirent la valise, à la place de l'homme qui la portait.

Une tigresse qui avait établi son affût dans le défilé Kutkum-Sandi, égorga pendant plusieurs mois chaque jour plusieurs personnes, parmi lesquelles se trouvaient une douzaine de facteurs. Ce seul animal avait peu à peu interrompu toutes les relations de la présidence avec les provinces supérieures, de sorte que le gouvernement mit sa tête à un prix considérable. Ce fut en vain, car personne n'osait tenter la périlleuse entreprise.

Le tigre est un animal plus sanguinaire que le lion : cette réputation vient peut-être de ce que le tigre habite des contrées populeuses, où les hommes deviennent souvent leurs victimes, tandis que le lion reste cantonné dans les déserts, où les animaux forment toute sa nourriture : en tout cas, elle n'est que trop méritée, et chaque année des centaines de Malais, de Chinois et d'Hindous sont encore ravis et égorgés par les tigres. Son appétit pour le sang, aussi bien que l'état de guerre qui lui est habituel, le rendent extrêmement dangereux : il tue parce qu'il a besoin d'assurer son alimentation, qui consiste presque uniquement en chair palpitante et en sang ; il tue aussi pour sa propre conservation, parce qu'il n'a pas d'ennemi plus redoutable que l'homme.

Lorsque la faim le presse, le tigre ne craint plus le feu, et s'élance par-dessus les flammes, au milieu d'un campement, pour enlever un homme. Dans l'île de Java, on vit même un tigre pénétrer la nuit, par le toit, dans une hutte, saisir un des huit Javanais qui s'y trou-

vaient assis autour d'un feu, l'égorger et l'emporter malgré les cris des autres, en suivant le même chemin par lequel il était entré.

D'après Berthold Schumann, le nombre des tigres est très-considérable dans l'île de Singapour, et il ne se passe guère de semaine sans qu'ils y fassent plusieurs victimes. De là la mesure prise par le gouvernement actuel de faire abattre les forêts des deux côtés des routes, dans les endroits les plus dangereux, et de les brûler tout à l'entour de certaines places de repos, afin de détruire les repaires des tigres. Dès qu'on oublie de renouveler ces mesures de précaution, et pour peu que les hautes herbes recouvrent de nouveau ces endroits, les tigres recommencent à s'y établir et à exercer leurs ravages, comme par le passé.

L'eau est tout aussi impuissante que le feu pour arrêter le tigre, lorsqu'il a une proie en vue. Plusieurs voyageurs rapportent, en effet, qu'ils ont vu de leurs propres yeux des tigres se précipiter dans un fleuve, et nager vers des canots, dans le but d'enlever un des rameurs.

Möeckern naviguait avec son ami Tিরer, de Calcutta, vers l'île Sangar. Avant d'être arrivés au but du voyage, ce dernier descendit à terre, fit quelques pas et se trouva en vue d'un tigre. Immédiatement il prend la fuite en se dirigeant vers le fleuve, et se voyant poursuivi par la redoutable bête, il s'élance dans les flots. Le tigre en fait autant et le suit à la nage. Tিরer, quoique excellent nageur, voyait le tigre s'approcher de plus en plus lorsqu'il chercha son salut au fond de l'eau ; il plongea, en poussant

de l'avant aussi longtemps qu'il le put, et lorsqu'il revint à la surface, il vit avec satisfaction que le tigre, dérouté sans doute en n'apercevant plus sa proie, avait fait retraite. Il put alors atteindre heureusement le canot dans lequel se trouvait son ami.

Dans une autre circonstance, un autre tigre atteignit une barque à la nage, et y grimpa, malgré les cris des bateliers terrifiés. Quelques-uns d'entre eux se précipitèrent instantanément dans les flots, les autres se barricadèrent dans la petite cabine qui occupait l'arrière de l'esquif. Le tigre, seul maître de la barque, se tint fièrement assis sur le devant, se laissant aller à la dérive; mais, voyant que la proie convoitée lui avait échappé, il s'élança d'un bond dans le fleuve, atteignit le bord, se secoua un peu, et disparut bientôt dans les jungles.

La force du tigre est prodigieuse. Il entraîne facilement, non-seulement un homme ou un cerf, mais même un cheval ou un buffle. Il emporte sa proie comme un chat emporte une souris, ou un renard une poule. Il montre en même temps beaucoup de prudence. Lorsqu'il est chargé d'une pareille proie, il ne traverse jamais une voie large, ou du moins ne le fait qu'à regret, probablement pour ne pas se trahir. Cependant, il ne sait pas faire disparaître les traces que laisse un pareil enlèvement. Lorsqu'il a égorgé un gros animal, par exemple un bœuf, il s'élançe sur son dos, y enfonce ses terribles griffes et lèche le sang qui coule des blessures. Il traîne ensuite sa victime dans l'épaisseur du bois, la surveille jusqu'au soir, et s'en rassasie pendant la nuit, sans crainte d'être dérangé. Il commence ordinairement par les cuisses et se rapproche peu à peu de la tête. Il est plus vorace que le loup et mange autant qu'il peut; il n'interrompt son repas que pour aller de temps en temps boire à la source ou au fleuve voisins. On assure qu'il n'est nullement friand, mais qu'il dévore tout ce qui se présente, la peau et même les os. On dit cependant que les tigres qui ont une fois goûté de la chair humaine, la préfèrent à celle des animaux, ce qui les a fait nommer *mangeurs d'hommes*, comme les lions de l'Afrique. Il paraît, d'ailleurs, que la chasse à l'homme, « cet animal si niais et si lourd », lui convient mieux que toute autre.

Après un bon repas, le tigre tombe dans un profond sommeil et reste souvent plus d'un jour dans une espèce de léthargie. Il ne se dérange que pour boire, et digère avec une certaine volupté. Les Hindous prétendent qu'il reste souvent

couché pendant trois jours au même endroit, d'autres assurent qu'il retourne le lendemain matin, ou, au plus tard, le lendemain soir auprès de sa proie, pour s'en repaître de nouveau, s'il en trouve par hasard des restes; car la troupe des mendiants affamés mange à sa table, comme elle mange à celle du lion. Les chacals, les renards et les chiens sauvages, qui battent la forêt pendant la nuit, suivent les traces de sang que laisse la victime traînée par le tigre, et se gorgent des restes du cadavre. Le jour, les vautours la découvrent et arrivent par bandes; souvent même ces animaux se livrent bataille pour la possession de ces restes. Les parasites quadrupèdes sont des hôtes si réguliers de la table du tigre, qu'on les considère tous, et surtout les chacals, comme ses avant-coureurs et ses éclaireurs; ils servent, comme les paons et les singes, à faciliter sa recherche.

Est-il étonnant, après tout ce que nous venons de rapporter, que les Hindous, ainsi que les Européens qui habitent les belles contrées tropicales, considèrent le tigre comme un résumé vivant de tout ce qu'il y a d'horrible, comme un monstre vomé par l'enfer? Il ne faut pas non plus trouver étrange que, dans beaucoup d'endroits, les Hindous l'épargnent et en fassent même une divinité, car tout ce qui est puissant et extraordinaire a toujours passé pour sublime auprès des sots. Pour peu qu'un animal attire sur lui l'attention, l'Hindou cherche à en faire un être à part, et considère ceux qui lui sont très-nuisibles comme des espèces de divinités vengeresses.

A l'endroit où un tigre a tué un homme, on est dans l'habitude de dresser une grande perche, garnie d'une étoffe de couleur, pour signaler le danger, et d'élever, à côté, une hutte, dans laquelle les voyageurs se réunissent pour prier. Lorsque, par hasard, un autre homme devient au même endroit la victime du tigre, on le considère comme un pécheur, et sa mort comme juste et agréable à Dieu.

Le tigre, comme jadis le lion à Rome, est devenu quelquefois l'exécuteur des hautes œuvres des despotes asiatiques. Il n'y a pas encore longtemps que, dans le pays de Siam, on faisait combattre contre des tigres les criminels condamnés à mort. On commençait par frotter le corps de ces malheureux de curcuma, on les revêtait ensuite d'une petite camisole jaune, et on les armait d'un poignard; cela fait, ils étaient exposés dans l'arène. Stravorinus rapporte un événement singulier arrivé à un cri-

minel condamné à être dévoré par les tigres. Lorsque ce pauvre diable fut jeté dans la fosse, il eut le bonheur de tomber à cheval sur le dos du plus grand tigre, sans que cet animal, qui parut fort effrayé, lui fit le moindre mal, tandis que les autres n'osèrent point l'attaquer. Il dut néanmoins perdre la vie, le prince ayant commandé qu'on le tuât.

En 1812, deux hommes furent exposés aux bêtes, par ordre du sultan de Yugyukerta. On donna à chacun d'eux un poignard dont la pointe était émoussée, et on ouvrit une cage d'où s'élança un tigre. Le premier des criminels fut bientôt mis en pièces ; mais le second combattit pendant près de deux heures avec un tel bonheur, qu'il tua son adversaire, en le frappant plusieurs fois sur la tête, dans les yeux et sur les oreilles. On jugea que le ciel avait ainsi manifesté l'innocence de cet homme. Non-seulement il obtint sa grâce, mais il fut élevé au rang de montri, pour le récompenser des dangers qu'il avait courus.

Ces cruels amusements ne se renouvellent presque plus aujourd'hui ; ils ont même, en général, été abolis par des traités avec les Européens. Mais l'absurde superstition qui consistait à reconnaître au tigre la faculté de découvrir le coupable, et qu'on pourrait appeler *l'épreuve du tigre*, n'a pas encore complètement disparu, et ce ne serait pas exagérer si l'on disait qu'une pareille superstition, en faisant respecter le tigre, est une des causes qui favorisent sa multiplication. Les guerres continuelles qui ont lieu dans les Indes, contribuent aussi, pour une bonne part, à en augmenter le nombre ; Hyder-Ali s'est même rendu célèbre de cette manière, car, pendant les guerres qu'il fit, les tigres se multiplièrent d'une façon incroyable.

La saison de l'accouplement des tigres varie avec les climats des différentes contrées. Elle a lieu régulièrement trois mois environ avant le commencement du printemps. On entend alors, plus fréquemment qu'à l'ordinaire, retentir le rugissement du tigre, rugissement que traduit avec assez de fidélité les deux syllabes *ha-oube*. Quelquefois plusieurs mâles se rencontrent auprès d'une même femelle. L'on prétend, cependant, que les tigresses sont plus nombreuses que les tigres, et l'on attribue cette différence aux combats que les mâles se livrent à cette époque.

Cent jours environ après l'accouplement, la femelle fait deux ou trois petits, qu'elle cache dans un endroit inaccessible, au milieu des bambous et des joncs, et, de préférence, sous le

berceau touffu et ombrageux d'une corinthe. Les petits qui viennent de naître sont moitié gros comme un chat domestique, et gracieux comme tous les jeunes féliens. Pendant les premières semaines, la mère ne les abandonne que lorsqu'une faim dévorante l'y oblige ; mais dès qu'ils sont devenus plus grands et qu'ils commencent à réclamer une nourriture plus solide, elle rôde au loin et devient alors doublement dangereuse. Le tigre ne s'occupe pas de sa progéniture ; cependant, au besoin, il vient au secours de la femelle défendant les nourrissons.

On réussit assez souvent à enlever une nichée de jeunes tigres. Dans ces circonstances, on entend résonner durant plusieurs nuits les rugissements furieux de la mère, qui ne craint pas de se montrer, avec témérité, dans le voisinage des villages et des habitations où elle suppose que sont ses petits. Lorsqu'elle découvre les traces des ravisseurs, elle les suit, et c'est alors qu'il s'agit d'être sur ses gardes, car la tigresse, surexcitée, ne connaît plus de danger et se précipite avec une audace folle sur ceux qui lui ont enlevé ses petits. Ceux-ci contribuent ordinairement, par leurs cris, à mettre la mère sur la bonne voie.

Deux jeunes tigres que des indigènes apportaient au capitaine Williamson, hurlaient continuellement et si fort qu'ils attirèrent, outre leur mère, un tigre mâle : tous les deux répondirent aux cris des petits par d'effroyables rugissements. L'Anglais, craignant une attaque, les mit en liberté, et remarqua, le lendemain matin, que les vieux étaient venus les chercher et les avaient transportés dans le bois voisin.

La quantité de jeunes tigres ainsi enlevés à leur mère doit être assez grande, si l'on en juge par ceux que l'on voit non-seulement dans tous les jardins zoologiques, mais aussi dans presque toutes les ménageries ambulantes, et si l'on tient compte de tous ceux qui trouvent une mort prématurée dans la captivité.

**Chasses.** — Le tigre étant pour l'homme un voisin autant et même plus redoutable que le lion, a dû, de tous les temps, être l'objet de chasses actives. Quelques-unes de ces chasses, faites avec grand appareil, ont moins pour but, il est vrai, la destruction de l'ennemi commun, qu'un plaisir royal à goûter. Aujourd'hui encore, quelques princes indiens, peu soucieux des nombreuses victimes que le tigre peut faire parmi leurs sujets, font défense de chasser le dangereux animal, réservant pour eux seuls le droit de le poursuivre. Cette défense ayant nécessairement pour effet de favoriser la multiplication des tigres, on conçoit que

dans la seule province de Candesch, dans le De-kan, les Anglais aient pu en tuer mille trente-deux dans l'espace de quatre ans. On prétend même que les tigres sont encore plus nombreux dans le royaume de Siam et dans le Birman, surtout dans les forêts de bambous, le long de l'Iraouaddy. Dans les îles de Java et de Sumatra, les indigènes ont la conviction que les tigres servent de résidence aux mânes de leurs ancêtres, et n'osent pas les tuer pour cette raison. A cela il faut joindre l'insuffisance des armes que possèdent les naturels. L'homme, sans arme à feu, est tout à fait à la merci de son terrible ennemi : les chasseurs bien armés courent même encore de grands dangers.

Dans ces derniers temps, le gouvernement anglais s'est efforcé de détruire le plus grand nombre de tigres possible dans les contrées soumises à son autorité ; mais l'espèce est loin d'en avoir disparu. Depuis longtemps on paye dix roupies pour chaque tête de tigre, et la somme ainsi dépensée montait déjà, il y a soixante ans, à trente mille livres sterling. Cette somme, du reste, a porté des intérêts magnifiques, car le tigre ne se montre presque plus dans toutes les contrées où il y a de nombreux établissements anglais et où les Anglais ont sérieusement songé à l'exterminer.

Dans l'île de Java, d'après les dernières statistiques, 148 personnes en une seule année ont été dévorées par des tigres ; cependant les habitants ne semblent nullement s'émouvoir du destin fatal de leurs compatriotes : il y a quelque temps, le gouverneur général a offert une récompense de 22 guilders (environ 50 fr.) par tigre tué. Mais les Hollandais ne se sont pas plus remués pour cela.

L'île Cossinbazar en a été débarrassée, grâce au courage inébranlable d'un Allemand qui, à plusieurs reprises, tua en un seul jour jusqu'à cinq de ces monstres. Ce héros n'égale cependant pas le juge Henri Ramus, qui, pendant sa vie, n'a pas tué moins de trois cent soixante tigres de sa propre main.

On connaît maintenant la manière de faire cette chasse selon des règles fixes, et on arrive à des résultats excellents.

Les princes et empereurs indiens organisaient seuls, autrefois, des chasses au tigre ; mais, dans ces expéditions, la pompe et le bruit étaient les deux choses capitales ; quant à l'animal dont on se proposait la mort, on ne lui faisait guère de mal.

Aujourd'hui encore, l'empereur de la Chine envoie des milliers de chasseurs dans les forêts pour tuer les tigres, les panthères, les lions, les

loups, etc. ; c'est dans une de ces battues, à laquelle cinq mille hommes avaient pris part, que quatre-vingts personnes furent dévorées. Dans le dix-septième siècle, comme le rapporte le jésuite Verbiest, l'empereur de Chine s'avança un jour, avec une armée, dans la province de Leao-Tong, fit former par ses soldats la haie autour de vastes terrains et rétrécir de plus en plus ce cercle vivant. Dans une de ces chasses on tua plus de mille cerfs, beaucoup d'ours, de sangliers et soixante tigres. En 1683, l'empereur fit une chasse avec soixante mille hommes et dix mille chevaux, sans arriver à des résultats remarquables.

De pareilles chasses sont encore organisées de nos jours par les princes indiens, et ils ménagent leurs tigres de même que les grands seigneurs, chez nous, ménagent, dans un but semblable, les sangliers et les cerfs, nuisibles, comme on sait, à leurs sujets.

Moeckern a décrit une grande chasse organisée par le nabab d'Aoudh. Le prince avait toute une armée de fantassins, de cavaliers, des canons, plus de mille éléphants, une file sans fin de charrettes, de chameaux, de chevaux et de bêtes de somme. Les femmes se trouvaient dans des voitures couvertes. A la suite, on remarquait des bayadères, des chanteurs, des bouffons, des charlatans, des léopards dressés pour la chasse, des faucons, des coqs dressés au combat, des rossignols, des pigeons. On tua une grande quantité de gibier, non loin des frontières du nord des Indes. Enfin... on découvrit un tigre !

« Nous commençâmes, dit Moeckern, à l'attaquer vers midi ; il était dans une vallée étroite, que le nabab fit entourer par plus de deux cents éléphants. Nous l'entendions rugir horriblement dans une épaisse broussaille, située au milieu de la vallée. Étant accoutumé à cette chasse, je poussai mon éléphant dans la direction du tigre. La bête féroce me chargea immédiatement. L'éléphant, qui était un timide animal, tourna les talons et me priva de l'occasion de faire feu. Je revins à la charge, suivi par deux ou trois éléphants ; le tigre fit un bond et atteignit presque le dos d'un des éléphants sur lequel trois ou quatre hommes étaient montés. L'éléphant se secoua alors si fortement, qu'il jeta en bas les pauvres hommes et les renversa dans la broussaille. Je les crus perdus ; mais je ne fus pas peu agréablement surpris de les voir s'esquiver sains et saufs. Le nabab pendant tout ce temps-là se tenait sur une éminence près du hallier : il regardait avec calme la scène, et me fit signe de pousser le tigre de son côté. Je fis une troisième tentative pour l'abattre,



LE TIGRE ROYAL.





et, cette fois, avec un peu plus de succès. A mon approche, il s'élança vers moi en rugissant d'une façon formidable et en se frappant les flancs avec la queue. Je le tirai, et fort heureusement je l'atteignis. Se sentant touché, il se retira dans la broussaille; mais dix ou douze éléphants, poussés alors dans le hallier, l'alarmèrent et le forcèrent de se diriger vers le nabab. Il fut chaudement reçu : le nabab, assisté de ses omras ou seigneurs, étendit le tigre à ses pieds. Une longue acclamation : *whu, whu*, proclama la victoire et salua le vainqueur. »

Charles de Görtz a assisté, près de Sehampore, à une chasse au tigre organisée par le commandant en chef de l'armée des Indes. On disposait de quarante éléphants, dont huit étaient destinés aux chasseurs. Chaque éléphant portait un siège entouré d'un tissu de joncs, sur lequel un chasseur pouvait se tenir commodément, et derrière ce siège s'en trouvait un autre, plus petit, pour un domestique qui avait en main deux ou trois armes toutes prêtes à faire feu. On arrivait à ces sièges, en grimpant sur l'éléphant pendant qu'il s'agenouillait. Le cornac se trouvait en avant sur le cou de l'animal. Les trente-deux autres éléphants étaient réservés pour la battue; plusieurs d'entre eux portaient encore, outre le cornac, deux ou trois indigènes. Là où s'avancait la file des quarante éléphants, les joncs et les herbes atteignaient une hauteur de 5 à 6 mètres. Comme signe infailible du voisinage d'un tigre, les éléphants relevaient leur trompe et poussaient à différentes reprises un son bien connu, imitant celui de la trompette, son qu'ils font entendre dès que quelque chose les inquiète. Le premier tigre fut dépisté et blessé par un certain Harvey, le meilleur tireur de la société, qui avait déjà assisté à la mort de plusieurs centaines de tigres. Un instant après, la bête se jeta sur la trompe de l'éléphant; celui-ci se tint immobile, et Harvey put décharger sur le tigre un second coup qui le renversa sur le sol; une troisième balle l'acheva, et on l'attacha sur le dos d'un éléphant, qui ne le reçut qu'avec une extrême répugnance.

Les princes indiens ont fait quelquefois au tigre une sorte de chasse aux halliers, dans des proportions colossales. Voici en quoi elle consiste : à des distances de 4<sup>m</sup>,20 à 4<sup>m</sup>,40, et sur deux lignes convergentes, on dresse de hautes tiges de bambou, auxquelles on suspend de grands et solides filets. L'on établit de la sorte une enceinte immense, en forme de V, à l'angle de laquelle se trouve une plate-forme élevée, destinée aux meil-

leurs tireurs, aux Altesses royales, aux invités notables. Les filets atteignent 3<sup>m</sup>,60 au-dessus du sol, à l'endroit où ils sont le plus bas, et sont attachés très-légèrement aux perches, de façon à tomber instantanément sur le tigre et à l'envelopper, dans le cas où il s'élancerait contre eux. Cette chasse, que l'on ne fait plus guère aujourd'hui, exige un grand concours d'hommes et ne réussit qu'autant que les parois de l'enceinte n'offrent aucune solution de continuité. Si l'un des éléphants ou des autres grands mammifères que montent les traqueurs abat ou déchire un filet, la bête que l'on chasse profite bien souvent de cette brèche pour se dérober à leurs poursuites.

Dans ce genre de chasse, on emploie tous les moyens possibles d'intimidation pour pousser le tigre vers le poste qu'occupent les chasseurs. On tire des coups de fusil, on bat la caisse, on allume du feu, on jette des flambeaux allumés dans les joncs, et l'on emploie, avec le meilleur succès, de grandes fusées qu'on fait siffler à une faible hauteur au-dessus des grandes herbes. Lorsqu'une pareille fusée part et passe en lançant des éclairs sur les jungles, elle plonge tous les animaux et même le tigre dans une terreur indescriptible. Les étincelles, les bruits sourds, mêlés de sifflements, inspirent de l'effroi aux bêtes féroces : aucun tigre ne résiste à ce dragon de feu qui vole avec une si bruyante et si terrible puissance. Au bout de quelques instants on voit les jungles agitées, et on peut suivre le chemin de la bête effrayée, qui cherche lâchement son salut dans la fuite. Le tapage qui se fait derrière elle la fait se précipiter en avant; bientôt elle atteint les filets, qui sont trop hauts pour qu'elle puisse les franchir et trop dangereux pour qu'elle essaye de les déchirer; quant aux perches qui les soutiennent, elles sont beaucoup trop minces et trop flexibles pour qu'elle puisse grimper après elles. Le tigre se voit donc forcé de continuer son chemin et d'arriver, en longeant les filets, jusqu'au poste où les chasseurs l'attendent en toute sécurité. Cette façon de chasser, excellente en elle-même, ne donne pas des résultats en rapport avec les énormes dépenses qu'elle occasionne et avec le grand déploiement de forces qu'elle exige; aussi n'est-elle pas habituellement employée, et ne peut-elle être considérée que comme partie de plaisir.

Les chasses isolées que les Anglais entreprennent seuls, ou avec un petit nombre de compagnons, sont bien plus fécondes en résultats que toutes ces grandes chasses, bien qu'elles soient moins pompeuses. De même que l'Afrique a ses

chasseurs de lions (page 200), les Indes ont leurs chasseurs de tigres.

« Un jour, dit le capitaine Mundy (1), à quatre heures de l'après-midi, nous partîmes au nombre de deux, emmenant avec nous, outre nos montures, une vingtaine d'éléphants pour la battue. Arrivés près d'un marais qu'on nous avait indiqué, nous étendîmes notre ligne, et nous avançâmes avec précaution : il y avait en cet endroit peu d'arbres, mais un taillis épais et beaucoup de joncs. Tout à coup mon éléphant dressa sa trompe et souffla bruyamment à plusieurs reprises. « Bien, dit mon mahout (conducteur d'éléphant), il y a un tigre entre le vent et votre seigneurie. » Notre zèle se ranima, notre ligne se tourna vers le nord, et nos éléphants avancèrent plus rapides, en continuant toujours à battre à pieds lourds le terrain.

« Nous avons fait quatre cents pas environ et nous étions engagés dans le marécage, lorsque enfin nos oreilles furent réjouies du *tallyho* tant désiré. Un coup de feu du colonel R... fut suivi d'un effroyable rugissement, et un tigre s'élança contre nous. Alors survint la scène la plus ridicule et la plus maussade du monde. Vingt-neuf éléphants prirent la fuite en désordre : celui de lord Combernere resta seul immobile comme un roc. Le tigre, après avoir déchiré un pied de derrière à l'un des fuyards, se retourna furieux vers lord Combernere. Dans cet instant une balle lui traversa les reins ; il perdit courage et recula dans les joncs. Mon éléphant fut l'un des premiers à revenir au champ de bataille ; je me plaçai près du brave animal que montait lord Combernere : nous tirâmes ensemble plusieurs volées sur le tigre, qui recommença l'attaque et nous fit face valeureusement, jusqu'à ce que, tout son sang coulant par ses blessures, il tomba mort. On le hissa sur le dos de l'éléphant et on reforma la ligne.

« Après une nouvelle battue d'une demi-heure, j'entrevis l'herbe se mouvoir légèrement à deux cents pas devant moi, et je criai le *tallyho*. Cette fois, deux tigres levèrent la tête, et sans montrer ni colère, ni frayeur, prirent tranquillement leur course du côté opposé au nôtre. On tira quelques coups ; le plus fort des deux tigres fut probablement atteint, car il se retourna en rugissant, agita sa queue, et se jeta au-devant de nous en bondissant d'une manière terrible ; mais tout à coup il s'arrêta comme effrayé du nombre et s'enfuit ; nous le poursuivîmes de toute notre vitesse. Heureux alors ceux dont les éléphants

étaient les plus agiles. C'était réellement une magnifique course. Le tigre attaquait et fuyait tour à tour : au moment où il menaçait en désespéré l'éléphant du capitaine Z..., il eut la mâchoire fracassée : il se recula pour s'élaner de nouveau, fit quelques efforts, mais ses genoux fléchirent et on descendit l'achever. C'était un tigre parvenu à toute sa croissance et vigoureusement taillé ; près de la place d'où nous l'avions chassé nous trouvâmes les restes d'un buffe à demi dévoré.

« Un des chasseurs n'avait pas perdu de vue l'autre tigre, et il nous dirigea vers l'endroit où il s'était réfugié. D'abord la recherche fut vaine ; on enfonçait dans la vase, et comme le jour baissait, quelques-uns d'entre nous ouvraient l'avis de clore la chasse, quand nous vîmes l'éléphant de lord D..., se rejeter en arrière avec un cri plaintif. Le tigre était suspendu à sa queue, près de l'échine et le déchirait cruellement. Lord D..., était dans une position difficile, car le mahout, effrayé, s'était couvert du howdah et laissait pendre ses pieds à 50 cent. du tigre ; en faisant feu, on risquait de le tuer. Toutefois il fallut prendre un parti, car l'éléphant tournait et se balançait avec des cris affreux ; nous vîmes à l'aide de lord D... ; plus de huit balles entrèrent dans le corps du tigre avant qu'il se décidât à lâcher prise. Sa mort suivit de près sa chute.

« La chasse avait été heureuse : trois tigres en moins de trois heures. »

Dunlop (1) partit un matin du camp de Jubrawala, sur le bord de Sooswa, accompagné du major R... ; ils avaient avec eux sept éléphants. Il y a près de là une pièce de terre couverte de jeunes cotonniers et d'épais buissons de buis. Comme les chasseurs venaient de la traverser, ils aperçurent la carcasse d'un bœuf en partie dévoré par quelque animal qui, selon toute apparence, avait depuis peu quitté le festin. Le terrain était trop dur pour fournir des renseignements par les empreintes. Néanmoins, on se forma aussitôt en ligne et la battue commença le long d'une tranchée à sec, en partie couverte par des jungles. Au premier détour de la route, un animal sortit du fossé et, pendant une seconde, se tint debout sur le bord opposé, à une soixantaine de pas des chasseurs. Un ghoorka déclara que c'était un veau ; c'était bel et bien une tigresse adulte.

Immédiatement la poursuite commença. L'animal coupa en travers d'une large pièce de

(1) Mundy, *Esquisses de l'Inde à la plume et au pinceau*.

(1) Dunlop, *Voyages et chasses dans l'Himalaya*.

terre dont le gazon avait été brûlé, mais tout ce qu'il pouvait faire, étant gorgé de nourriture, était de se tenir en avant de la ligne des sept éléphants lancés à fond de train.

Chemin faisant, la tigresse chargea droit à travers un troupeau de gros bétail, aussitôt dispersé ; enfin, après une course de plus de deux milles, elle atteignit une pièce de jungles qui traversait une profonde nullah, et la battue recommença. « Je venais à peine d'entrer dans la partie des jungles que je devais fouiller, dit Dunlop, que je la vis sous un buisson, couchée pour prendre son élan, et lui tirant un seul coup d'un fusil à canon lisse entre les yeux, je la fis rouler dans la nullah (fig. 123). Elle se précipita à plusieurs reprises contre le bord pour remonter ; elle n'y put parvenir, toute troublée qu'elle était des effets de ma balle, qui lui avait brisé le crâne en grande partie, effleuré la cervelle et causé un épanchement de sang dans la gorge. Le coup était mortel, car il lui fut impossible de quitter la place, et R..., qui survint bientôt après, l'acheva d'une balle derrière l'oreille. »

Le corps fut hissé sur un des éléphants, non sans que celui-ci protestât, à sa manière, par une foule d'imprécations et de jurements.

Une autre fois, c'était en 1855, à la fameuse foire d'Hurdwar. De toutes les parties de l'Inde, du Tibet, du Punjaub, de l'Afghanistan et de la Perse, deux à trois millions d'hommes étaient accourus à ce rendez-vous religieux et commercial. M. Dunlop y assistait comme surintendant du district des montagnes.

Le second jour, un indigène vint lui dire qu'au milieu de cet immense rassemblement, un tigre venait d'abattre un homme. Aussitôt le capitaine distribua des fusils à quelques officiers qui se trouvaient en visite auprès de lui, et les voilà partis au nombre de sept. Malheureusement il n'y avait aucun éléphant de chasse dans le camp, et il fallut se contenter de trois éléphants de selle, quoiqu'on fût à peu près certain qu'ils tourneraient le dos au bon moment. Chaque éléphant portait deux chasseurs ; le septième, M. O. Bradford, était à cheval.

A 300 mètres de là, ils trouvèrent le malheureux faucheur, le crâne fracassé, la cervelle à découvert. Un peu plus loin on leur montra, au milieu d'un champ de blé, un buisson de 20 mètres carrés ; c'est de là que le tigre s'était jeté sur sa victime, et c'est là qu'il s'était réfugié.

Des milliers d'indigènes, voyant les chasseurs, se réunirent autour de la place, renfermant le tigre dans une enceinte vivante ; il était heureux que

M. Dunlop et ses amis fussent sur des éléphants, car, à pied, il leur eût été impossible de décharger leurs armes sans blesser la foule. Maintenant laissons parler le narrateur :

« Notre félin ami, évidemment arrivé à un degré de vive excitation, n'attendit pas notre arrivée, et nous chargea de son plein gré avec un cri de colère. Les trois éléphants firent volte-face d'un commun accord, et coururent l'un contre l'autre en trompetant, ou plutôt en criant de frayeur, pendant que Bradford dansait autour d'eux sur mon alean *Waverley*.

« Plusieurs coups furent néanmoins tirés par notre quadrille avec une justesse tolérable, en ce sens que nul d'entre nous ne fut atteint, et qu'une balle envoyée à travers une patte de devant du tigre l'arrêta court dans sa charge et le renvoya sous le couvert.

« Une lutte active commença alors avec les éléphants et leurs cornacs, vu que nulle force morale ou physique, nulle caresse ou piqûre ne put les engager à s'approcher en ligne et à battre les buissons d'où était sorti le monstre qui leur avait troublé la cervelle. Enfin, pêle-mêle et serrés comme des moutons, ils s'avancèrent de côté, à une cinquantaine de pas des buissons, dirigés seulement par les coups violents de l'ankus, lorsqu'un second rugissement servit de prélude à une charge à fond de train. C'eût été sans doute, à la manière dont elle était faite, une fuite au repaire pour le tigre ; mais heureusement que parmi les coups nombreux déchargés du haut des howdahs, qui roulaient et tanguaient comme des bateaux en pleine mer, une balle lancée par Melville toucha l'épaule du tigre et l'envoya rouler à quatre pieds de l'éléphant de Grant, où nous le vîmes couché sur le dos, les pattes de derrière paralysées, se livrer à l'exercice du pugilat avec ses pattes de devant. Le mugissement des éléphants, le hurlement du tigre et les cris de la foule produisaient une telle confusion, que l'éléphant de Melville fit une volte-face complète et prit définitivement la fuite.

« Le hurrah qui suivit la chute du tigre venait à peine de s'apaiser que celui-ci se dressa en chancelant sur ses pattes et parvint à s'élancer en avant, principalement au moyen de celles de devant, pendant quelques pas. Il répéta plusieurs fois cette manœuvre à chaque décharge ; il semblait que chaque balle de carabine eût sur son système un effet révivifiant, comme un sel volatil. Il se relevait une dernière fois, lorsque quelques-uns de nous descendirent de leurs éléphants pour l'examiner de plus près. Il se trouva que c'était



Fig. 123. La chasse au Tigre (p. 321).

un mâle et l'un des plus grands que j'eusse jamais vus. »

Autre chasseur, récits semblables. Notre guide est maintenant M. A. Thomas-Anquetil (1). La scène se passe en Birmanie, à six milles de Ngnoungôo, dans une forêt au centre de laquelle un lac occupe l'emplacement d'un ancien monastère disparu dans un tremblement de terre. Ce lac est peuplé de gibier d'eau. Accompagné d'un Européen, M. de L..., de ses domestiques et de quelques indigènes dont un esclave, de la tribu des Laos, M. Thomas-Anquetil était allé y chasser.

Longeant le lac à pied, le narrateur, en ce moment séparé de ses compagnons, et suivi seulement d'un rameur indien à qui il avait remis sa carabine, venait de décharger sur une volée d'oiseaux les deux coups de son fusil. Aussitôt l'Indien de courir pour ramasser les morts et les blessés. Il n'était pas à 10 mètres, qu'un rugissement aigu, perçant et terrible retentit, répercuté par les solitudes et la forêt, par les roches du voisinage...

« Aussitôt j'entends un crépitement rapide,

(1) A. Thomas-Anquetil, *Mes chasses. Une chasse au tigre en Birmanie*. Paris, 1866, p. 54.

puis un tigre s'élançait du sein des arbustes, qu'il brise comme de la paille... Le tigre était à quarante pas... L'Indien s'arrête, ajuste et fait feu... Nouveau rugissement!... La bête féroce poursuit sa course...

« A vingt pas, l'Indien tire son second coup de carabine... Un cri épouvantable, un cri de terreur et d'angoisse y répond!... Le tigre avait atteint et renversé d'un seul bond son adversaire; il le déchirait et le mettait en pièces!... »

M. Thomas-Anquetil jette son fusil, prend son revolver de la main droite, son couteau de chasse dans la main gauche, et se tient prêt... il ne pouvait tirer encore: l'homme et le tigre ne faisaient qu'un. Enfin l'animal, l'œil en feu, la gueule ensanglantée et se fouettant les flancs de sa queue, abandonne le cadavre, se retourne contre le chasseur, se ramasse (*fig. 124*)... Six coups de feu retentissent; toutes les balles avaient porté; l'animal roule sur le sol en jetant un grognement convulsif. Au bruit, les hommes survinrent; on se porta sur le terrain de la lutte.

« L'Indien n'était plus qu'un monceau informe; il n'avait pas lâché sa carabine. Ses doigts



Fig. 12 . La Chasse au tigre (p. 232).

crispés tenaient encore : d'une main, la poignée ; de l'autre, le fût de l'arme... le bois était brisé ; les canons étaient faussés et portaient la trace des griffes du tigre...

« La bête féroce, — c'était une femelle, — gisait sur le flanc gauche, les griffes raidies, les moustaches hérissées, les paupières contractées, la gueule dégouttante de sang, d'écume visqueuse et de lambeaux de chair pantelante... Elle appartenait à l'espèce dite *tigre royal*, ce que je reconnus à son poil ras, parsemé de raies noires et irrégulières sur un pelage fauve-doré. Malgré sa taille et sa longueur, la finesse des extrémités, la délicatesse des attaches, la grâce de ses formes dénotaient qu'elle n'était pas tout à fait parvenue à son entier développement.... Je lui supposai de sept à huit ans.

« La première balle du rameur avait glissé sur les côtes, en labourant le flanc droit de la bête. La seconde avait porté dans les chairs, à la naissance de l'épaule. Un pouce plus bas, l'Indien abattait le tigre, car il lui aurait cassé l'articula-

tion. Évidemment il avait tiré, chaque fois, un peu trop précipitamment.

« Deux de mes six balles avaient fracassé la mâchoire du tigre. Les quatre autres s'étaient logées dans la poitrine ; l'une d'elles avait effleuré le cœur.

« A peine notre inspection terminée, le Laos, qui avait tout observé avec soin, comprima sous ses doigts les mamelles un peu gonflées de la bête, et en fit sortir un liquide blanc-jaunâtre, lactescent. Ce fut pour lui un trait de lumière. Il saisit son coutelas, s'éloigna sans proférer une parole et se mit en quête vers la pointe de la presqu'île, sondant chaque touffe de broussailles. Vivement agités, le baron et moi, nous apprêtâmes nos armes et nous nous mîmes à l'épier avec un intérêt croissant.

« A la pointe de la presqu'île, la plage, grasse et humide, présentait des empreintes : les unes, larges, profondes ; les autres, presque imperceptibles. Le Laos en supputa la disposition. Les bêtes étaient venues se désaltérer là, après

quoi elles étaient parties en changeant de piste.

« A un endroit où les herbes, les plantes et les arbrisseaux avaient été foulés, piétinés plus qu'ailleurs, de même que si plusieurs bêtes y eussent fait une halte, le Laos remarqua que le sillon de face — celui qui provenait de la mère, — était beaucoup plus accusé que le léger affaissement qui se voyait sur la gauche. Ce dernier indice lui suffit. A quarante pas plus loin, il lui échappa une exclamation.

« Sous un berceau de nymphées, de lotus et de joncées fleuries, deux petits tigres, un peu plus gros que des chats, ronds comme des boules, se tenaient tapis l'un contre l'autre, attendant leur mère dans une sorte de frayeur farouche. Ils avaient peut-être trois semaines ou un mois, au plus.

« Le Laos ayant entr'ouvert, du bout de son dah, ce rideau verdoyant, ils écarquillèrent les yeux, allongèrent les griffes, montrèrent les dents et firent entendre un grondement. D'un coup du plat de son arme, il les étourdit tous les deux.

« Leur attacher les pattes avec des lianes, ôter sa veste, se dépouiller de son patsôo, — il était alors nu comme un ver, ce dont il ne se préoccupait pas le moins du monde, — fut pour lui l'affaire d'une demi-minute; ensuite il étendit sa veste sur le sol, y plaça les deux petits animaux, et noua les bouts opposés; enfin, ayant déployé son patsôo, il enveloppa le paquet, y adapta une branche et se mit à porter son trophée sur l'épaule, à la façon des ouvriers rouleurs. »

Les chasseurs revenaient à travers la forêt. M. Thomas-Anquetil et le baron de L... marchaient en tête et causaient.

« Tout à coup, une haleine tiède glisse le long de ma joue; je me sens saisi à la ceinture par derrière, et la voix grave du Laos murmure rapidement ces mots à mon oreille :

« Chef, prends garde. — Que me veux-tu? — Dieu! N'avance pas. — Qu'est-ce donc? — Vois! Un tigre! » dit-il en étendant le bras.

« Ce dialogue s'échangea pendant que je prenais mon fusil, si mal à propos passé en bandoulière.

« Une petite éminence de douze à quinze pieds surplombait la route. Autour d'un mangoustan de moyenne grosseur, s'épanouissait un bouquet de hautes malvacées. Le tigre, dont nous devinions le corps, mais dont nous n'apercevions encore que la tête, nous observait avec fixité, les reins adossés à l'arbre, le corps replié sous lui afin de doubler son élan. Il attendait que nous fussions arrivés en face de lui pour se précipiter

sur nous à l'improviste, d'un seul bond; or, l'intervalle qui nous séparait était à peine d'une trentaine de pas.

« Quand nous nous arrêtâmes pour l'ajuster, il comprit qu'il était éventé. Un faible mouvement de côté, de même que s'il eût examiné par où il pourrait fuir, trahit chez lui ce sentiment instinctif. Toutefois, obéissant à sa nature sanguinaire ou bien à son courage, il se retourna vers nous aussitôt, et, pliant sur les jarrets de derrière, il se redressa pour s'élancer sur nous.

« Aussitôt je m'écriai vivement : « Une! deux! trois!... Feu! »

« Il tomba sur la route comme un bloc de plomb, à cinq ou six pas du pied de l'éminence, tant sa force d'impulsion était considérable. Chose surprenante : pas un cri, pas un rugissement!

« Il restait là, les pattes de devant étendues, celles de derrière cachées sous lui, le museau enfoui dans la poussière. On l'eût dit endormi. Mais était-il bien mort, ou seulement étourdi, évanoui? Nous avançâmes en chargeant nos armes, tandis que mes gens le tenaient en joue.

« J'avais envie, ne le voyant pas bouger, de lui chatouiller la tête avec les balles de mon revolver, tout en restant à quelques pas de distance, car le tigre, de même que le lion, a parfois des soubresauts et des retours de furie qui sont extrêmement dangereux. Qu'il vous atteigne en ce moment-là, vous êtes perdu; sa patte vous assomme, ses griffes vous éventrent et ses dents vous broient les membres, fût-il sur le point d'expirer.

« Le Laos m'en dissuada, en disant que je gâterais la peau. Il me pria de le laisser faire; j'y consentis, pourtant je continuai d'ajuster le tigre, à tout hasard.

« Le Laos déposa son fardeau à terre, les petits tigres. Ensuite, ayant pris son dah à deux mains, par l'extrémité du manche, il se plaça bien en face de la bête, et lui assena un coup sur la tête avec tant d'adresse, avec tant de vigueur, qu'il sépara le crâne en deux, comme font nos marchands d'abats.

« Quel tigre! Le superbe animal! C'était un mâle d'une croissance complète.

« Le Laos s'étant imaginé de faire flairer la bête aux deux petits tigres, toujours enveloppés dans le patsôo, ceux-ci piaillèrent et gigotèrent comme des enragés, au point qu'ils faillirent s'échapper. Il fut évident pour moi que le tigre était bien leur père. »

Le pauvre Laos finit fort mal. M. Thomas-An-

quetil lui avait fait cadeau d'un fusil et de munitions dont il se servait on ne peut mieux. Un jour, surpris par un tigre, il se mit promptement sur la défensive. Ses deux coups de feu ratèrent presque à bout portant. Il fut dévoré en un clin d'œil.

Le lieutenant Rice (1) dit avoir tué (1850-1854) soixante-huit tigres, trois panthères et vingt-cinq ours, sans compter ceux qu'il a seulement blessés.

Dans ses chasses, Rice, muni d'excellents fusils à deux coups, accompagné de piqueurs bien payés et d'une meute de chiens courageux, s'enfonçait dans le fourré, cherchant lui-même le tigre dépisté. Le Schikari ou piqueur principal marchait ordinairement de quelques pas en avant, observant attentivement les traces du tigre, et indiquant la direction à suivre. A sa droite et à sa gauche marchaient les Anglais, le doigt sur la détente de leurs fusils, et immédiatement derrière eux, les plus sûrs de leurs gens, avec des armes de rechange toutes chargées. A la suite venait la musique, comprenant quatre ou cinq tambours de différentes grosseurs, des cymbales, des cors et une paire de pistolets qu'on chargeait et déchargeait sans interruption. Des hommes armés de sabres et de longues lances servaient d'escorte à la musique ; l'arrière-garde se composait de frondeurs qui lançaient constamment par-dessus la troupe des pierres dans les jungles et contribuaient, plus que le bruit infernal des instruments, à faire lever le tigre. De temps en temps un homme grimpeait sur un arbre pour observer les mouvements de la bête. Toute la troupe formait une masse compacte.

Jamais le tigre n'ose attaquer une troupe d'hommes s'annonçant d'une façon aussi bruyante. Autant il est sauvage et téméraire lorsqu'il s'agit de s'approcher furtivement d'une proie et de la surprendre, autant il est lâche dans le danger. Il cherche toujours à éviter une lutte avec l'homme, et lorsqu'il se voit poursuivi, il prend presque lâchement la fuite. Quand il est blessé, il se précipite, il est vrai, avec une fureur aveugle sur ses ennemis ; mais en s'avançant à travers les jungles avec tout l'attirail que nous venons de décrire, on est à peu près sûr que la vie des piqueurs ne court pas un grand danger, quelle que soit l'épaisseur du fourré. La plus grande difficulté consiste à tenir les gens toujours réunis, car, entraînés par leur courage, ils se dispersent quelquefois aux premiers indices de succès.

C'est ainsi que l'un des piqueurs de Rice, dans une chasse où ni le bruit, ni les pierres, ni les

tisons enflammés n'avaient pu faire sortir le tigre de sa retraite, perdit patience et s'enfonça seul dans le fourré, le sabre nu à la main ; quelques instants après il était saisi par la bête féroce et horriblement déchiré. Sans se donner le temps de la réflexion, ses compagnons se précipitèrent à sa suite et forcèrent l'animal à lâcher prise. Les blessures du piqueur, affreuses à voir, n'étaient heureusement pas mortelles, et il prit part encore à plus d'une battue. Dans une pareille chasse, un ami de Rice, l'enseigne Elliot, se vit à deux doigts de sa perte. Soutenus par quarante piqueurs, les deux Anglais avaient entrepris la battue d'un fourré qui ne promettait guère de gibier ; ils avaient monté avec leurs armes sur de petits arbres, pour attendre le résultat de la traque. Tout à coup les gens firent lever un beau tigre, qui s'avança lentement de leur côté. Ils ne bougèrent pas ; mais un de leurs compagnons, à l'affût sur un autre arbre, craignant que le tigre ne les surprit, leur cria de se tenir sur leurs gardes. Cela suffit pour détourner le tigre de la direction qu'il avait prise, et les Anglais eurent à peine le temps de lui envoyer une balle. Les hurlements qu'il poussa annonçaient qu'il était blessé, mais il s'était déjà trop enfoncé dans l'épaisseur de la jungle pour qu'on pût encore le tirer avec quelque chance. Les chasseurs impatients le poursuivirent alors avec plus d'ardeur que de prudence. Ils traversèrent le fourré à la tête de leur troupe, conduits par les traces de sang, et s'arrêtèrent à une distance de trois cents pas, dans une clairière où toute trace disparut. Quelques-uns de leurs gens, montés sur les arbres les plus élevés, avaient vainement exploré les alentours. Les deux Anglais s'étaient déjà éloignés de vingt pas environ de leurs compagnons, les yeux dirigés vers le sol pour retrouver les traces de sang, quand tout à coup un rugissement furieux se fait entendre ; et le tigre, sortant d'un trou caché sous l'herbe, se précipite sur Rice. Ce dernier eut à peine le temps de diriger à une distance de deux ou trois pas, son fusil vers la tête de l'animal et de lâcher les deux coups ; la bête furieuse, détournée par le bruit, la fumée et peut-être aussi par les balles, s'élança alors d'un bond prodigieux sur le compagnon du chasseur, avant que celui-ci eût pu la mettre en joue. Tout cela s'était fait avec la rapidité de l'éclair, et lorsque Rice se retourna vers le tigre, il vit déjà son malheureux ami étendu aux pieds du terrible animal. Au même instant, le principal piqueur, lui ayant passé avec un sang-froid et un calme admirables un second fusil double, il

(1) Rice, *Tiger Shooting in India*.

lâcha immédiatement un premier coup, mais sans succès; — force lui fut alors de s'arrêter, car le tigre venait de saisir par le bras son ennemi évanoui et le traînait vers le fourré d'où il était sorti. La première balle devait nécessairement être logée dans la tête de l'animal, par la raison que toute autre blessure qui n'aurait pas donné instantanément la mort n'aurait servi qu'à exciter davantage la rage de la cruelle bête. Aussi Rice le suivit-il à une petite distance, attendant le moment favorable. Après avoir visé plusieurs fois en vain, il crut enfin le moment venu, pressa la détente et atteignit heureusement la tête du tigre, qui roula en mourant sur sa victime. Un autre coup l'acheva, et, le cœur plein de joie, Rice put délivrer son ami, que le poids écrasant de la bête menaçait d'étouffer. Les piqueurs étaient hors d'eux-mêmes. A la première attaque ils avaient involontairement reculé, mais bientôt ils s'avancèrent courageusement et demandèrent au lieutenant la permission de faire une attaque avec leurs lances. Le domestique d'Elliot se faisait remarquer entre tous par son désespoir. Il cria douloureusement que son maître était perdu, et tira sur le tigre, sans égard pour le danger qui en résultait pour celui même qu'il voulait sauver. Heureusement Elliot n'était pas blessé mortellement; le coup de patte que le tigre avait dirigé sur sa tête n'avait pas porté, la patte ayant glissé sur le fusil, et le chasseur en fut quitte pour une affreuse blessure au bras. Le coup avait été si violent qu'il avait aplati le chien de l'arme et laissé des traces profondes sur la crosse.

On connaît plusieurs autres manières de chasser le tigre : on lui dresse des pièges de tout genre ; on le prend aux trappes ; on le force, en portant l'incendie dans les lieux qui lui servent de refuge, à se présenter au feu de tireurs exercés et placés sur des échafaudages suffisamment élevés ; et pour le tirer avec plus de sécurité encore, on l'attend dans un affût, que l'on établit là, surtout, où l'on découvre les restes d'une victime fraîchement immolée.

Un genre de chasse fort singulier et très-original est le suivant :

D'après le témoignage du capitaine Williamson, la trace d'un tigre étant découverte, les paysans ramassent une quantité de feuilles de praus, qui ressemblent à celles du sycamore, et qui sont communes dans beaucoup de jungles situées au nord de l'Inde. Ces feuilles sont enduites d'une espèce de glu, qu'on obtient en écrasant les baies d'un arbre fort commun dans le pays. Ces feuilles, ainsi engluées, sont alors

semées près de l'endroit où le tigre se retire pendant les chaleurs du milieu du jour. S'il arrive que l'animal mette le pied sur une de ces feuilles à surface visqueuse, son sort peut être considéré comme décidé. Il commence par secouer sa patte pour la débarrasser du corps étranger qui y adhère ; mais n'en pouvant venir à bout, il frotte sa patte contre sa face. Ses yeux, ses oreilles, son nez s'engluent alors, et cet enduit lui cause une sensation si désagréable, qu'il se roule sur d'autres feuilles également poissées, jusqu'à ce qu'enfin il se trouve complètement enveloppé, aveuglé et privé de l'usage de ses sens. Dans cet état, il peut être comparé à un homme qui a été frotté de poix et couvert de plumes. Le malaise produit par cette étrange et singulière situation se traduit, de la part du tigre, en hurlements affreux. Ces cris donnent l'éveil aux paysans et les avertissent de descendre. Ils ne trouvent point alors grande difficulté à détruire l'objet de leur aversion.

Un plan de chasse, en apparence très-périlleux, mais qui, au fond, n'offre aucun danger, consiste à construire une cage avec de solides bambous et à la placer sur le passage ordinaire du tigre. Un homme armé s'enferme dans cette cage, et joue le rôle d'amorce. Le tigre arrive à l'entrée de la nuit et aperçoit bientôt l'homme qui, de son côté, par ses plaintes, ses lamentations, fait son possible pour l'attirer. Le tigre approche pour examiner de plus près, voit sa prétendue victime à travers les barreaux de la cage et essaie immédiatement de les briser avec ses pattes. Comme il ne peut exécuter cette manœuvre qu'en présentant sa poitrine au prisonnier volontaire, celui-ci, profitant d'un moment favorable, lui enfonce sa lance dans le cœur. Cette lance étant empoisonnée, dans certaines contrées du moins, le tigre tombe sur le premier coup.

Dans toutes les chasses, les Schikaris ont la précaution de mettre un vêtement particulier. Une longue expérience a prouvé que dans ces contrées infestées par les carnassiers, l'habit le plus convenable est celui dont la couleur ressemble à celle des feuilles mortes. Cette couleur est tellement en harmonie avec l'entourage du chasseur, que ce dernier semble disparaître complètement à une petite distance, et échappe mieux à l'œil perçant du tigre, que s'il pénétrait dans les jungles avec des habits dont les couleurs tranchantes contrasteraient avec celles du milieu dans lequel il se trouve.

Il est remarquable de voir cet animal si puissant succomber ordinairement à une blessure,



même légère ; car un tigre blessé est presque toujours un tigre mort. Des causes extérieures viennent envenimer la blessure. Dans ces contrées chaudes, le nombre des insectes qui piquent et qui sucent est beaucoup plus grand que chez nous. Des centaines de mouches se hâtent de déposer leurs œufs sur les bords de la plaie, et, le second jour déjà, il s'y manifeste des ulcérations des plus dangereuses. La fièvre survient bientôt, et l'animal meurt alors même que la balle n'a atteint aucune des parties essentielles du corps. Les chasseurs voient, du reste, avec un peu d'habitude, si la blessure d'un tigre est mortelle ou si elle n'est que légère. En effet, si une balle a traversé le cœur, les poumons ou le foie du tigre, l'animal a, en fuyant, un mouvement convulsif qui lui fait imprimer ses griffes dans le sol, et ces empreintes sont saisissables, même pour le chasseur sans expérience ; si la blessure n'est que légère, il marche comme d'habitude, c'est-à-dire sans laisser les marques de ses pas. Les traces de sang permettent rarement de juger de la gravité d'une blessure, car les tigres atteints en pleine poitrine, par exemple, ne perdent le plus souvent pas une seule goutte de sang. La peau mobile et élastique couvre la blessure par suite des mouvements de l'animal, et empêche le sang de s'échapper.

On prétend qu'un tigre mort entre avec une facilité extrême en putréfaction ; c'est pourquoi l'on se garde bien de laisser exposé aux rayons du soleil celui que l'on vient de tuer. Au bout de quelques minutes, si on ne prend pas la précaution de mettre le cadavre à l'abri, les poils s'en vont par grosses pelotes, et, quelques heures après, la putréfaction a commencé son œuvre. Aussi, dès qu'un tigre est abattu, on le couvre d'un tas épais de branches munies de leurs feuilles, et on le dépouille au plus vite de sa peau.

**Captivité.** — Des tigres pris jeunes et traités d'une manière intelligente, s'appriivoient parfaitement, mais se montrent très-rarement aussi confiants et aussi francs que les lions, dans les mêmes circonstances. L'art de dompter les tigres a fait de grands progrès dans ces derniers temps ; très-souvent les dompteurs sont assez hardis pour entrer dans leur cage, et pour leur faire exécuter toute sorte de tours. Ce sera certes toujours là un jeu bien dangereux.

Comme tous les véritables chats, le tigre montre un certain attachement pour ceux qui lui prodiguent des caresses, auxquelles il répond parfois, et qu'il supporte généralement assez bien : son amitié cependant est toujours douteuse, et

s'il consent à se soumettre à l'homme, jusqu'à faire des choses contraires à sa nature, ce n'est qu'aussi longtemps qu'il se sent forcé de reconnaître la supériorité de son maître. Jamais il ne mérite une pleine confiance. Les deux beaux tigres du jardin zoologique de Hambourg me saluent, dès qu'ils m'aperçoivent, en soufflant d'une façon particulière, et souvent me lèchent tendrement les mains ; malgré cela je n'oublie jamais vis-à-vis d'eux les mesures de précaution nécessaires : trop de malheureux accidents nous servent d'avertissement.

Un tigre qu'on avait pris jeune et élevé à Batavia, s'était échappé de sa cage et avait pris la fuite ; il tua un cheval, bien qu'il n'eût montré jusque-là que d'excellentes intentions vis-à-vis des hommes et des animaux. On dut le tuer à coups de fusil.

D'autres tigres, renfermés dans leurs cages, n'ont fourni que trop de preuves de leur caractère indomptable et cruel, et plus d'un gardien, plus d'un simple visiteur curieux, est devenu leur victime, en Europe.

D'un autre côté, on a vu des tigres apprivoisés, montrer un grand attachement pour leurs gardiens.

Un jeune tigre que l'on transportait en Angleterre avait, dans le charpentier de bord, un serviteur qui le soignait, mais aussi qui le châtiât, lorsqu'il se montrait inconvenant. Par reconnaissance pour les bienfaits, le tigre se soumettait aux corrections, comme un chien, et lorsque, deux ans plus tard, il revit son ami, non-seulement il le reconnut sur-le-champ, mais la joie qu'il témoigna fut si grande, que le charpentier n'hésita pas à entrer auprès de lui dans la cage. Il y fut reçu avec toutes sortes de caresses, et ce n'est qu'au bout de trois heures qu'il parvint à se séparer de cet ami trop tendre.

Le tigre, en captivité, s'habitue facilement aux chiens ; on en a vu faisant, comme le lion, grâce de la vie à un chien jeté dans leur cage ; quelquefois même, ils finissent par leur vouer une affection très-tendre.

Pris à un certain âge, les tigres ne s'appriivoient plus.

Parfois, le tigre s'est reproduit en captivité. On sait aussi qu'il s'accouple quelquefois avec le lion, et que de leur union résultent des métis qui tiennent le milieu entre les deux parents, tout en conservant les raies qui sont propres au tigre.

**Domesticité.** — Il semblerait que les princes indiens possédaient encore, il y a quelques siè-

cles seulement, le secret de dompter complètement des tigres et même de les dresser pour la chasse. « Le Khan de Tartarie, dit Marco Polo, avait dans sa ville conquise de Cambalou un grand nombre de léopards et de lynx, avec lesquels il chassait. Il possédait aussi un nombre considérable de lions (1), plus grands que ceux de Babylone, au pelage fin et bigarré formé de raies blanches, noires et rouges, et qui lui servaient à chasser les sangliers, les bœufs, les ânes sauvages, les ours, les cerfs, les chevreuils et beaucoup d'autres mammifères.

«Lorsqu'un lion fait la chasse à l'un de ces animaux, la férocité et la rapidité avec lesquelles il l'exécute sont vraiment remarquables. Le Khan les transporte, enfermés dans des cages qu'on place sur des voitures, en compagnie d'un petit chien auquel ils s'habituent facilement. On les tient ainsi enfermés dans des cages, parce qu'ils poursuivraient le gibier avec trop de furie pour qu'il fût possible de les retenir. Il faut les faire avancer dans une direction opposée au vent, car, sans cette précaution, le gibier les sentirait de loin et prendrait la fuite. Le grand Khan a également des aigles qui chassent le cerf, le renard, le loup et le daim, et il emploie souvent, dans une seule chasse, dix mille hommes, cinq cents chiens et une foule de faucons. Il monte à tour de rôle dix éléphants et possède dans la forêt une hutte construite en bois magnifique, couverte à l'intérieur de draps tissés d'or, et à l'extérieur de peaux de lions. Ses chasseurs, ses médecins et ses astrologues portent des habits garnis d'hermine et de zibeline, dont chacun revient à deux mille ducats d'or.»

Les tigres apprivoisés des prêtres mendiants de l'Inde et des fakirs de l'Indoustan sont bien connus.

**Combats.**—Les princes indiens font parfois combattre des tigres captifs avec d'autres puissants animaux, surtout avec des éléphants. Tachard assista à un combat de ce genre à Siam. Dans un enclos fermé par des pieux, on introduisit trois éléphants, dont la tête était protégée par une espèce de cuirasse. Le tigre s'y trouvait déjà, mais était encore retenu par deux cordes. Il n'appartenait pas à l'espèce la plus forte, aussi chercha-t-il à s'effacer à la vue de l'éléphant; celui-ci lui donna de sa trompe quelques coups sur le dos, le tigre roula par terre et resta quelque temps comme mort. Cependant lorsqu'on l'eut détaché, il sauta sur ses pieds, poussa un rugissement terrible et voulut se jeter sur la trompe de l'éléphant. Le géant la releva, reçut le tigre sur ses défenses et

(1) La description succincte que Marco-Polo donne de ces lions démontre qu'il s'agit ici de tigres,

le lança violemment en l'air; à partir de ce moment, le tigre n'osa plus tenter aucune attaque, courut le long des pieux et essaya de franchir la clôture. Enfin, on poussa les trois éléphants sur lui, et il en reçut tant de coups qu'il resta une seconde fois comme mort. Si l'on n'avait pas mis fin au combat, les pachydermes, en colère, l'auraient probablement assommé. C'est ce qui arriva, du reste, un jour à Paris, où l'on voulut donner à l'ambassadeur perse le plaisir d'un combat de ce genre.

On prétend que l'éléphant serait perdu si le tigre parvenait à le saisir solidement à la trompe; mais le géant sait parfaitement prendre ses précautions pour mettre à l'abri du danger ce précieux organe. L'éléphant sauvage, tout en ayant la conscience de sa force, ne dérange pas un tigre en rase campagne; on dit même qu'il fuit devant lui, comme le fait le rhinocéros, dont la prétendue amitié pour le tigre a été l'objet de tant de contes fabuleux.

A Java, on recherche beaucoup les combats de tigre et de buffle. Les deux adversaires sont introduits dans une cage faite de forts bambous, et d'environ 3<sup>m</sup>,50 de diamètre. Leur première rencontre en ce lieu étroit est terrible; le buffle est l'assaillant, et pousse avec violence le tigre contre les barreaux, où il cherche à l'écraser, tandis que le tigre essaye de sauter sur la tête et le dos du buffle. Après le premier choc, il y a ordinairement une riposte. M. Crawford fut témoin d'un combat où le buffle écrasa le tigre au premier bond. D'après Stravorinus, chef d'escadre de la république Batave (de 1768 à 1778), les deux animaux sont transportés dans une vaste plaine, garnie tout autour d'un quadruple rang de Javans armés de piques. Lorsque tout est prêt, on ouvre, par le haut, la cage du buffle et on l'excite avec des orties, dont la piqure est si insupportable que leur contact exciterait une fièvre de rage chez l'homme le plus impassible; quant au tigre, on le provoque en le piquant avec des bâtons pointus, en l'incommodant par des tourbillons de fumée et en lui jetant de l'eau bouillante. Les Javans chargés du périlleux emploi de faire sortir les animaux de leur cage, ne peuvent quitter leur place qu'après avoir plusieurs fois salué le prince, qui leur fait signe alors de se retirer, pour aller se placer dans les rangs des autres gardes; il ne leur est cependant permis de le faire que d'un pas fort lent et jamais en courant.

Le capitaine Mundy (1) dit aussi avoir assisté à

(1) Mundy, *Esquisses de l'Inde*.

un combat de tigre et de buffle. Dès que les deux ennemis parurent dans l'amphithéâtre, ils se précipitèrent l'un sur l'autre avec fureur; le tigre, s'attachant à la tête du buffle, lui fit au cou une blessure profonde, mais celui-ci lui donna un si violent coup de corne, qu'il lui fracassa les reins, et le lança à une grande distance; le tigre était tout à fait dans l'impuissance de recommencer le combat.

**Usages et produits.** — Le profit qu'un chasseur exercé peut tirer de la chasse au tigre est assez important. Abstraction faite de la prime qui lui est accordée pour chaque individu abattu, il peut encore convertir en argent presque toutes les parties du corps de l'animal. Sans doute on ne mange pas la chair du tigre, comme on pourrait le supposer, par suite de cette opinion, accréditée chez beaucoup de peuples, que tous les chats sauvages sont une bonne venaison; mais on utilise la peau, les griffes, les dents et la graisse. On sèche la peau, on la protège contre les insectes, et on la conserve par le tannage pour l'expédier ensuite en Europe ou en Chine. Quoique moins estimée que la peau de la panthère, elle sert à faire des couvertures de cheval, de selle ou de traîneau; en Chine, on en recouvre les coussins et les matelas. Dans ces derniers temps, elle a complètement passé de mode en Europe: les Kirghiz, au contraire, en font grand cas. Ils en font usage pour décorer leurs carquois, et donnent ordinairement un cheval en échange d'une peau de tigre.

Les dents et les griffes ne sont pas seulement considérées par les Schikaris comme des trophées d'un grand prix, mais encore comme des préservatifs ou amulettes contre les attaques du tigre, selon le principe homéopathique qu'il faut guérir le semblable par le semblable. La langue et le foie ont aussi un grand prix. Les charlatans indiens, en effet, les préparent avec toute sorte de cérémonies cabalistiques, conformément aux règles de l'art, et les vendent ensuite fort cher aux crédules amateurs. La graisse passe pour le meilleur remède contre les douleurs arthritiques, et, pour cette raison, on la conserve soigneusement. A cause des grandes chaleurs qui règnent dans les contrées fréquentées par les tigres, cette graisse rancirait bientôt et se corromprait ensuite, si les indigènes ne s'entendaient pas à la clarifier à leur façon et à la conserver ensuite pendant des années. Dès qu'on a dépouillé le tigre, les chasseurs enlèvent soigneusement la graisse, la mettent dans des bouteilles spécialement destinées à cet usage, et qu'ils emportent

avec eux. Après les avoir bouchées, on les expose pendant toute une journée à la chaleur du soleil; lorsque le contenu est devenu liquide, on peut facilement clarifier la graisse, qui se conserve alors très-bien. Les Européens s'en servent également, mais pour un autre usage: ils l'emploient pour graisser leurs armes.

Le tigre royal est tout aussi isolé dans la famille des féliens que le lion, et n'a même pas, comme celui-ci dans le puma, un parent éloigné. Il y avait sans doute dans les époques primitives d'autres espèces de tigres, parmi lesquelles le tigre des cavernes, celui qu'on retrouve le plus fréquemment, habitait l'Europe centrale; mais aujourd'hui, il n'y a plus parmi les êtres vivants, que la variété suivante qui ait des rapports avec lui.

#### LE TIGRE LONGIBANDE — *TIGRIS MACROSCELIS.*

*Der Nebelparder, The Rimau-Iahan.*

**Caractères.** — Par son corps allongé, ses jambes courtes et robustes, sa tête petite et écourtée, ses oreilles arrondies, son pelage long et souple, le tigre longibande (*fig. 125*), que l'on nomme aussi *rimau-dahan*, avec les indigènes des îles qu'il habite, se rapproche plus qu'aucun autre félien du tigre royal. Mais, non-seulement il a une taille bien inférieure à celle de ce dernier, il en diffère encore par ses jambes, dont la petitesse est frappante, et par sa queue dont la longueur égale celle du corps. La couleur fondamentale de son pelage est un gris blanc, tirant sur le gris de cendre ou le gris brun, parfois aussi sur le jaune ou le rougeâtre; un reflet couleur de tan se manifeste aux parties inférieures. Son poil est long et d'une finesse remarquable. La tête, les jambes et le ventre sont marqués de raies et de taches pleines, noires, rondes ou contournées. Sur les deux côtés du cou s'étendent deux bandes longitudinales irrégulières. Deux autres bandes semblables sont tracées sur le dos. Ses lèvres sont bordées de noir, et ses oreilles sont noires à l'extérieur, avec des taches grises. Des raies, plus étroites, existent des deux côtés de la tête. Sur les épaules, sur les flancs, sur les hanches et sur la queue on remarque des taches noires, irrégulières.

La longueur de son corps atteint 1 mètre; celle de la queue est de 80 cent.

Il y a peu d'années, ce félien était encore aussi rare dans les musées que dans les jardins zoologiques, et ce n'est que depuis ces derniers temps

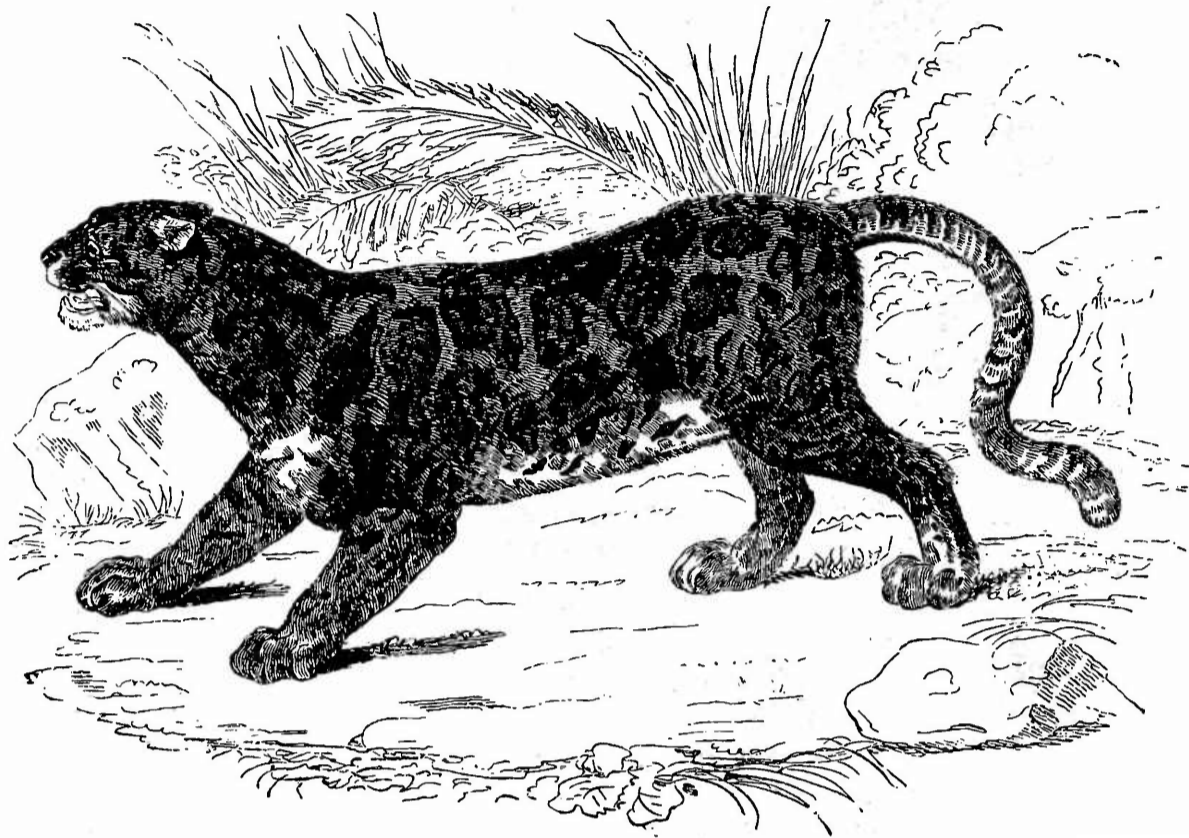


Fig. 125. Le Tigre longibande.

qu'on le rencontre dans quelques grands établissements.

**Distribution géographique.** — On trouve le tigre longibande dans le royaume de Siam, dans l'île de Bornéo, dans la partie sud de l'île de Java, et particulièrement dans l'île de Sumatra.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Les indigènes de Sumatra, où ce chat est le plus abondant, assurent qu'il n'est nullement farouche, et ne se nourrit que de petits mammifères et d'oiseaux tant sauvages que de basse-cour, ces derniers ayant souvent à souffrir de ses attaques. On prétend qu'il passe la plus grande partie de sa vie sur les arbres, guettant sa proie et la poursuivant de branche en branche, avec l'agilité d'un excellent grimpeur. C'est même à cette particularité qu'il devrait le nom de rimau-dahan que lui donnent les indigènes, ce nom faisant allusion à ses habitudes arboricoles.

**Captivité.** — Le rimau-dahan est, selon toute apparence, d'un naturel aussi doux que peut l'être un membre de la famille des chats. Il est de même très-doux, pour un animal qui a la taille et la force du léopard.

Raffles possédait deux de ces animaux dont la douceur était extrême, et qui montraient un goût

particulier pour toute espèce d'amusement. Leur longue queue, qu'ils agitaient à la façon de nos chats domestiques, et qui servait à traduire toutes leurs passions, formait en même temps le principal élément de leurs jeux. Des objets susceptibles de rouler ou de se mouvoir rapidement attiraient toute leur attention. On pouvait les caresser sans avoir à craindre aucune méchanceté de leur part, car ils étaient très-sensibles aux témoignages d'amitié. Ils étaient même capables d'attachement pour d'autres animaux, et l'un d'eux, pendant la traversée, se lia intimement avec un petit chien, son compagnon de voyage. Il jouait toujours avec lui et prenait toutes les précautions pour ne lui faire aucun mal. Pendant le voyage, les poules formaient sa principale nourriture, et jamais il ne manquait l'occasion de faire voir sa dextérité lorsqu'on lui en présentait une. D'un bond il s'élançait sur elle, à la façon des chats, la mordait au cou et essayait de sucer le sang, tout comme si elle eût été vivante. Parfois il jouait des heures entières avec elle, comme les chats ont l'habitude de le faire avec les souris, et ce n'était qu'après s'être ainsi longtemps amusé, qu'il finissait par la manger.

J'ai vu, en 1863, un très-beau tigre longibande

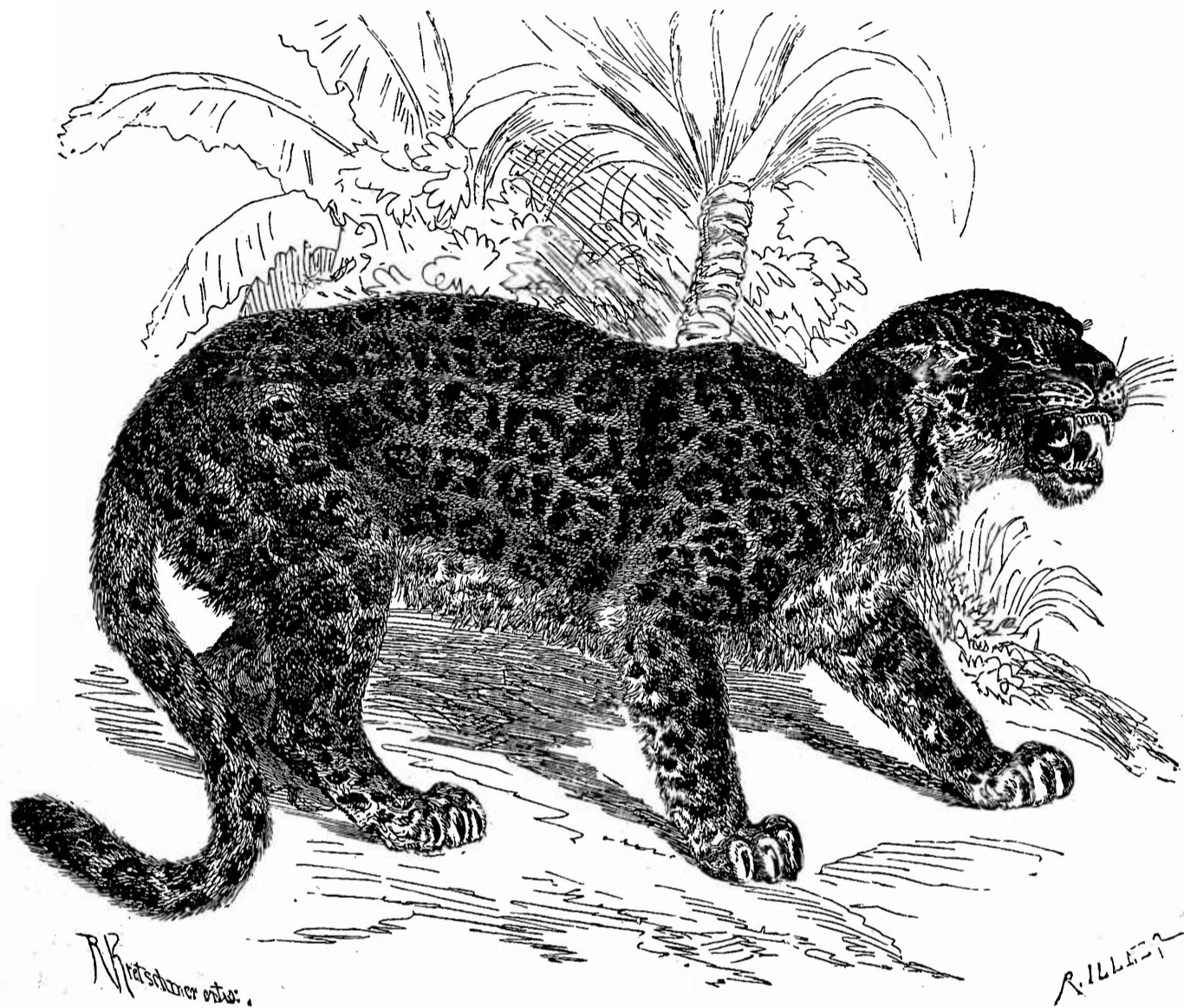


Fig. 126. Le Jaguar (p. 242).

au Jardin zoologique de Londres; il se porte à merveille, attire bon nombre de curieux et inspire beaucoup de sympathie. C'est un animal magnifique, doux et aimable, que le gardien traite comme il traiterait un bon vieux chat domestique. Le guépard est le seul félin qui, par son naturel, se rapproche de lui. Il prend les positions les plus singulières, et souvent les plus incommodes, sur une branche épaisse qui se trouve dans sa cage. Un jour, on le vit couché tout de son long sur une branche sensiblement horizontale, laissant pendre ses quatre jambes des deux côtés, ce qu'on n'avait jamais remarqué chez aucun autre chat.

### LES LÉOPARDS — *LEOPARDUS*.

*Die Pardelkatzen, The Leopards.*

Les plus beaux membres de la belle famille des féliens appartiennent aux espèces dont le pelage se distingue par des taches rondes, soit pleines,

BREHM.

soit en forme de couronne. On leur a donné le nom du plus bigarré, du plus connu de ses membres, le léopard, et ce nom suffit à lui seul pour caractériser toute la famille.

**Caractères.** — Tous les léopards sont des chats de grosse ou de moyenne taille, sans crinière, sans houppe ni touffe de poils sur aucune partie du corps; ils ont le poil court et à couleurs très-variées; les oreilles petites; les yeux grands, beaux, luisants, à pupille ronde. Les taches, dont leur robe est parsemée, sont ordinairement disposées en rosette, mais varient beaucoup de forme et de position dans les diverses espèces; chez quelques-unes, elles se changent même en raies allongées.

**Distribution géographique.** — Les léopards habitent l'ancien et le nouveau monde et sont assez répandus.

**Mœurs et habitudes.** — Les habitudes et les mœurs des divers léopards ont les plus grands rapports; cependant chaque espèce se distingue

par quelque particularité, ce qui nécessite la description détaillée des plus remarquables d'entre elles.

**LE JAGUAR — LEOPARDUS ONCA.**

*Der Jaguar* ou *die Unze*, *The Jaguar*.

Le jaguar (*fig. 156*) est le plus grand et le plus puissant de tous les membres de ce genre et en même temps celui dont la robe est la plus riche ; il est aussi le plus redouté des carnassiers du nouveau monde. Le nom vulgaire qu'il porte dérive de celui du *jaguarete*, que les Guaranais lui donnent, et qui signifie *corps de chien*. Les Espagnols l'appellent *tigre*, et les Portugais *once peinte* ou *unze* ; il est souvent désigné sous ce dernier nom dans les voyages.

Les premières relations de l'Amérique nous l'avaient déjà fait connaître ; cependant, aujourd'hui encore, chaque voyageur trouve à nous communiquer quelque nouvelle particularité sur lui. On conçoit facilement que bon nombre de fables se soient glissées au milieu des relations dont il a été l'objet, mais elles ne servent qu'à prouver la peur, ou plutôt la considération dont jouit le jaguar auprès des Américains, tant indigènes, que fournis par l'émigration. D'Azara, Humboldt, le prince de Wied et surtout Rengger nous ont mieux familiarisés avec cet animal, et en ont rendu la description facile.

**Caractères.** — C'est à peine si le jaguar le cède au tigre pour la taille, et il surpasse ainsi tous les autres membres de la famille, à l'exception du lion, bien entendu. Ses formes générales dénotent plutôt la force que l'adresse, car l'animal paraît un peu lourd, son corps lui-même n'est pas aussi long que celui du léopard ou du tigre, et ses jambes sont relativement plus courtes que chez ce dernier. Un jaguar arrivé à son accroissement complet mesure, selon Rengger, 1<sup>m</sup>,50 de la pointe du museau à la racine de la queue et cette dernière, elle-même, a 70 cent. ; Humboldt en a vu qui étaient pour le moins aussi grands que le tigre royal. Sa hauteur, au garrot, atteint environ 80 cent., un peu plus, un peu moins.

Son poil est court, épais, souple et luisant, un peu plus long à la gorge, à la partie inférieure du cou, à la poitrine et au ventre que sur le reste du corps. Le pelage varie beaucoup, tant pour la couleur principale que pour les taches. Chez le plus grand nombre, il est d'un jaune rougeâtre, cependant le blanc prédomine à l'intérieur des oreilles, au museau, aux mâchoires, à la gorge, à la partie inférieure du corps et à la face in-

terne des quatre jambes. Toute sa peau est couverte de taches qui sont tantôt petites, noires, circulaires, allongées ou irrégulières ; tantôt plus grandes, en forme d'anneaux bordés de rouge et de noir, avec deux points noirs à l'intérieur. Les taches pleines se voient surtout à la tête, au cou, à la partie inférieure du ventre et aux membres. Elles sont plus rares, mais plus grandes et plus irrégulières aux endroits où la couleur dominante est le blanc, qu'aux autres parties du corps, et forment souvent des raies transversales sur la face interne des jambes. Elles sont également plus grandes sur l'arrière-train que sur l'avant-train ; sur la partie noire de la queue, c'est-à-dire sur un tiers de sa longueur, à partir de l'extrémité, elles forment deux ou trois anneaux pleins. Chez tous, on trouve toujours invariablement une tache noire à chaque coin de la bouche, et une autre, avec un point blanc ou jaune au milieu, sur la face postérieure de l'oreille. Les raies irrégulières qui se séparent en deux sur la croupe, se réunissent sur le dos ; sur les flancs, elles forment des rangées plus ou moins parallèles. Il est impossible de préciser davantage, parce qu'il est difficile de trouver deux ou trois peaux qui offrent identiquement les mêmes dessins.

La femelle du jaguar a, en général, les couleurs plus pâles et moins de taches annulaires au cou et sur les épaules que le mâle ; mais elle en a de plus nombreuses et, par suite, de plus petites, sur les flancs.

Les jeunes se distinguent des vieux par les teintes du pelage : dès le septième mois toute différence a disparu.

**Distribution géographique.** — La patrie du jaguar est fort vaste, car elle s'étend depuis Buenos-Ayres et le Paraguay, à travers toute l'Amérique méridionale, jusqu'au Mexique et même jusqu'à la partie sud-ouest des États-Unis, dans l'Amérique du Nord. On le rencontre le plus fréquemment dans les régions tempérées de l'Amérique du Sud, le long des fleuves Parana, Paraguay et Uruguay ; très-rarement dans les États-Unis, d'où les blancs le chassent à mesure qu'ils avancent.

Aujourd'hui, il est partout beaucoup plus rare qu'autrefois, même beaucoup plus rare qu'à la fin du siècle dernier, époque à laquelle l'Amérique expédiait encore annuellement deux mille peaux de jaguars en Europe.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Le jaguar habite les bords boisés des fleuves, des torrents et des rivières, la lisière des forêts qui avoisinent des marais, et les pays marécageux où les herbes

et les joncs atteignent une hauteur de 2 mètres. Il ne se montre que rarement en rase campagne et dans l'intérieur des forêts ; il n'y passe que pour émigrer d'une contrée dans une autre.

Il n'a pas de gîte fixe et ne se creuse pas de tanière. Il se couche à l'endroit où le lever du soleil le surprend, dans l'épaisseur de la forêt ou dans les hautes herbes, et y passe sa journée. Dans les grandes steppes, et particulièrement dans les pampas de Buénos-Ayres, où les forêts lui font défaut, il se cache, selon d'Azara (1), dans les hautes herbes ou dans les cavernes souterraines, creusées par les chiens sauvages qui errent dans ces régions. S'il trouve une forêt, il la préfère à tout autre séjour.

Il choisit le crépuscule du soir ou du matin pour aller à la chasse ; parfois aussi, il profite d'un beau clair de lune ou d'une belle nuit étoilée, mais jamais il ne chasse au milieu du jour ou par une nuit sombre.

Il mange tous les grands vertébrés dont il peut s'emparer. C'est à tous égards un animal dangereux. Autant sa démarche paraît lourde lorsque rien ne l'excite, autant, dans le cas contraire, il fait preuve de beaucoup d'agilité. Sa force est prodigieuse pour sa taille et ne peut se comparer qu'à celle du tigre ou du lion. Ses sens sont délicats et sont également développés : son œil errant, qui reluit parfois dans la nuit, est vif et sauvage, perce les ténèbres, et n'est ébloui que par les rayons du soleil ; son oreille est fine ; son odorat seul, comme chez tous les féliens, laisse un peu à désirer, ce qui ne l'empêche pas de sentir une proie qui est encore à une certaine distance. La conformation de son corps est parfaite et en fait une bête féroce fort dangereuse. Il refuse la chair qui provient de ses semblables, ou du moins le croit-on, puisque des jaguars captifs ont refusé de manger des parties d'un jaguar tué, bien qu'ils dévorassent des chats et des chiens. Du reste, toute chair lui est bonne, à l'exception de celle de ses semblables. D'Azara vit dans les excréments d'un jaguar les soies d'un porc-épic, et Rengger, en examinant un estomac de la même espèce, y trouva des portions de rats et d'agoutis, ce qui prouve que le jaguar fait aussi la chasse à de petits animaux.

Le jaguar saisit sa proie tout aussi bien dans l'eau que sur terre.

Il cherche à surprendre les oiseaux de marais, dans les joncs, et sait fort adroitement

(1) D'Azara, *Essai sur l'Hist. nat. des quadrupèdes du Paraguay*; trad. par Moreau Saint-Méry, Paris, 1801, t. I, p. 121.

retirer un poisson de l'eau. A la Guyane et au Brésil, dit M. Th. Lacordaire (1), le jaguar fréquente pendant la nuit le bord de la mer, près des petites anses, où l'eau est tranquille, pour y manger des crabes et y pêcher le poisson, en le faisant sauter à terre d'un coup de patte, lorsqu'il vient jouer à la surface de l'eau.

On a fait bien des contes sur la manière dont le jaguar prend les poissons. Ainsi, par exemple, on a dit qu'il les attire par l'écume de sa salive, ou par les coups de queue qu'il donne sur l'eau. « Mais un chasseur intelligent, dit Rengger, auquel je dois mainte bonne observation et maint bon conseil pour mes voyages, me renseigna mieux, et mes propres observations ont confirmé ses dires. Par une chaude soirée d'été, je rentrais dans ma nacelle, revenant de la chasse aux canards, lorsque mon guide, un Indien, me montra un jaguar sur le bord du fleuve. Nous nous approchâmes, en nous cachant sous les saules dont les branches pendaient sur l'eau, afin d'observer les mouvements de l'animal. Il était accroupi sur une pointe de terre qui s'avancait dans le fleuve, à un endroit où le courant était rapide, et où se tenait de préférence un poisson appelé *Dorado*, dans le pays. Il fixait attentivement ses regards sur l'eau, et, de temps en temps, se courbait comme pour en explorer la profondeur. Au bout d'un quart d'heure environ, je le vis tout à coup donner un coup de patte dans l'eau et rejeter sur le bord un gros poisson. Sa manière de pêcher est, on le voit, celle du chat domestique. »

« Le 7 mars 1824, dit M. Roulin (2), nous arrivâmes au village de San-Carlos, situé au confluent de l'Orénoque et du Meta.... Là, le pilote de la *Lancha* (bateau à quille), nous raconta qu'il avait vu près d'un rapide (*raudal*) de l'Orénoque une tigresse (jaguar), qui était accompagnée de ses petits, pêcher aux truites et les saisir dans le bond qu'elles faisaient pour franchir la chute d'eau. Les petits, à qui elle distribuait le produit de sa pêche, se tenaient à l'écart et immobiles pour ne pas effrayer le poisson ; mais quand ils furent rassasiés, avant de rentrer dans le bois, ils s'approchèrent de l'eau et essayèrent de faire comme leur mère. »

On a même prétendu, à différentes reprises, que le jaguar n'épargne pas le caïman. Mais ce que dit Hamilton au sujet de ces deux animaux pourrait bien n'être qu'un conte ridicule, que nous

(1) Th. Lacordaire, *Revue des Deux Mondes*, 1<sup>er</sup> décembre 1832.

(2) F. Roulin, *Histoire naturelle et Souvenirs de voyage*, Paris, p. 87.

ne rapporterons qu'en faisant les plus grandes réserves. « Le jaguar et l'alligator, écrit Hamilton, sont deux ennemis mortels, toujours en guerre. Si le jaguar surprend l'alligator dormant sur les bancs de sable, il le saisit sous la queue où la peau est molle et vulnérable. La terreur de l'alligator est alors si grande qu'il ne songe ni à la fuite ni à la défense; en revanche, si l'alligator rencontre son ennemi dans l'eau, son élément propre, c'est lui qui a l'avantage; il parvient ordinairement à noyer le jaguar et le dévore ensuite. Ce dernier, qui reconnaît parfaitement son impuissance dans l'eau, a la précaution, lorsqu'il veut traverser un fleuve à la nage, de pousser d'abord un hurlement terrible, afin de chasser les alligators qui pourraient se trouver dans le voisinage. » Il n'est nullement besoin d'être naturaliste pour sentir le peu de vraisemblance d'un tel récit. M. Roulin (1) consigne un fait du même genre, plus singulier encore, sans cependant s'en rendre garant, il le tient d'un métis, Ciriaco, fondateur du village de San-Simon, au confluent de l'Orénoque et du Meta. « J'étais caché, dit Ciriaco, sur une plage, attendant que quelque tortue paresseuse sortît pour déposer ses œufs, lorsque j'aperçus un tigre (jaguar) qui s'avancit en rampant, le long du rivage, pour couper le chemin à un caïman étendu sur le sable, et prenant le soleil. D'un bond, il le saisit, mais le caïman se jetant à l'eau, et le tigre ne lâchant point prise, tous les deux disparurent à la fois. Un temps assez long s'écoula, et je croyais déjà le tigre noyé, lorsque je le vis reparaitre, mais seul. Il se roula sur le sable, puis se rejeta dans l'eau. Il y resta encore longtemps et ressortit de même, cette seconde fois, sans sa proie. Ce ne fut qu'à la troisième fois qu'il attira sur le rivage le caïman étranglé. »

Du reste, on ne peut pas douter, après les observations d'Alex. de Humboldt et du prince de Wied, que le jaguar ne mange des reptiles. « Le jaguar, dit le premier, l'ennemi le plus cruel de la tortue Arma, la suit sur les rivages où elle dépose ses œufs. Il la surprend sur le sable, et, afin de pouvoir la dévorer plus commodément, il la retourne; la tortue ne peut plus se remettre sur ses jambes, et comme le jaguar en tue beaucoup plus qu'il ne peut en manger dans une nuit, les Indiens mettent souvent sa ruse à profit. On ne peut, du reste, se lasser d'admirer l'habileté avec laquelle le jaguar, aidé seulement de sa patte, vide la carapace de la tortue : on di-

(1) F. Roulin, *Histoire naturelle et Souvenirs de voyage*, p. 88.

rait qu'un chirurgien y a passé avec son instrument. Au rapport du prince de Wied, on rencontre fréquemment, dans les grandes forêts, des carapaces vides de la tortue des bois, et les chasseurs brésiliens prétendent que c'est l'œuvre du jaguar. Très-souvent la carapace a simplement été vidée et n'est point altérée, l'animal s'étant probablement servi de ses griffes seules, d'autres fois, au contraire, une partie a été enlevée à coups de dents.

« Un chasseur exercé, dit Rengger, a souvent l'occasion d'observer le jaguar en chasse, surtout le long des fleuves. On le voit se glisser lentement et à pas de loup sur les bords, cherchant à surprendre les marsouins et les loutres. De temps en temps il s'arrête comme pour écouter, et explore attentivement les environs; jamais je ne l'ai vu, guidé par l'odorat et la tête baissée vers le sol, suivre la piste d'un animal quelconque. Lorsqu'il a, par exemple, remarqué un marsouin, il cherche à s'en approcher avec une patience et une circonspection incroyables. Il rampe comme un serpent, se tient ensuite immobile pendant des minutes entières pour bien observer la place occupée par la victime qu'il convoite, et fait souvent de longs détours pour l'aborder par le côté où il se croit le moins en vue. Enfin, lorsqu'il est arrivé à la distance convenable sans avoir donné l'éveil, il s'élançe d'un bond, rarement de deux, sur sa proie, la renverse par terre, lui ouvre la gorge, la prend dans sa gueule pendant qu'elle se débat encore dans les dernières convulsions de l'agonie et la porte dans le fourré. Souvent le crépitement des branches sèches, qui se cassent sous le poids de son corps, le trahit; c'est là, du reste, un bruit auquel prennent également garde les pêcheurs qui, le soir, ont dressé leurs tentes sur le bord d'un fleuve. Parfois aussi les marsouins le flairent de loin, et se précipitent dans le fleuve en poussant des cris. On prétend avoir vu des jaguars se jeter à l'eau après eux et les saisir au moment où ils allaient plonger. Lorsque le jaguar manque sa victime, il s'éloigne d'un pas rapide, il est pour ainsi dire honteux, et n'ose pas regarder en arrière. Au moment où il cherche à s'approcher d'un animal, son attention est tellement absorbée qu'il ne s'aperçoit nullement de ce qui se passe autour de lui, et qu'un bruit, même assez fort, échappe à son oreille. Quand il ne peut arriver jusqu'à sa proie sans en être remarqué, il rentre dans le bois et fait le guet. Sa position est celle d'un chat qui attend une souris : accroupi, mais toujours prêt à bondir, il tient l'œil fixé sur l'objet de sa convoitise, et ne



donne signe de vie que par sa queue, qu'il remue de temps en temps. Le jaguar ne va pas toujours à la quête de sa proie ; souvent il se cache dans les joncs des marais, ou sur les bords des ruisseaux, et y attend tranquillement les animaux qui viennent se désaltérer. Jamais il ne fait le guet sur un arbre, bien qu'il soit excellent grimpeur. »

Les jaguars exercent souvent de grands ravages dans les troupeaux. Ils s'attaquent de préférence aux pauvres bêtes à cornes, aux chevaux et aux mulets. D'Azara (1) prétend que « il tue des animaux d'une manière étrange, parce qu'il leur saute sur le cou, et qu'en leur posant une patte de devant sur l'occiput, et de l'autre saisissant le museau, il lève sa victime et lui broie la nuque en un moment. »

Rengger n'a jamais fait cette observation et n'a même pas trouvé, sur les cadavres des animaux tués, de traces de ce genre d'exécution. « Au contraire, dit-il, j'ai toujours remarqué que le jaguar ouvre la gorge à sa proie à l'aide de ses griffes, et de ses dents quand l'animal est de grande taille. Quant aux petits animaux, il les tue d'un simple coup de dent à la nuque. Rarement, et seulement quand la nécessité l'y pousse, il s'attaque aux taureaux et aux bœufs. Ceux-ci marchent courageusement sur lui et le mettent en fuite. Au Paraguay, on entend quelquefois raconter des choses curieuses touchant ces combats et souvent, à en croire les indigènes, des hommes ont dû la vie au courage d'un taureau. Les vaches mêmes défendent avec quelque avantage leurs petits contre ce terrible ennemi, mais elles y sont toujours dangereusement blessées. On prétend qu'elles se rangent en cercle à l'approche du jaguar, de manière à mettre les veaux au milieu d'elles ; mais c'est là un simple conte. Au contraire, tout le troupeau se disperse dans les prairies dès qu'un jaguar se montre, et, seuls, les bœufs et les taureaux attendent l'ennemi, avides de combat, mugissants et creusant la terre de leurs sabots et de leurs cornes. Les chevaux et les mulets deviennent facilement la proie du jaguar. Les premiers cherchent encore quelquefois à se sauver par la fuite, mais les mulets sont tellement épouvantés par la seule vue de la bête, qu'ils restent sans mouvement ou même tombent par terre avant d'être attaqués. Mais leur odorat, beaucoup plus développé que celui des chevaux, leur permettant de sentir l'ennemi de très-loin, surtout par un temps favorable,

(1) D'Azara, *Essai sur l'Hist. nat. des quadrupèdes de la province du Paraguay*. Paris, 1801, t. I, p. 120.

ils peuvent s'éloigner de leur dangereux ennemi. Les étalons seuls, à ce qu'il paraît, se défendent par des coups de dents et des ruades, quand du premier coup ils ne sont pas jetés sur le sol.

Lorsque le jaguar a tué quelque petit animal, il le dévore aussitôt, sans laisser ni os ni poil ; quand sa proie est de grande taille, quand c'est un cheval, un bœuf ou quelque autre bête de ce genre, il n'en mange qu'une portion, sans montrer de préférence pour aucune partie du corps : quant aux entrailles, il les laisse intactes. Après qu'il est repu, il se retire dans la forêt, mais ne s'écarte régulièrement jamais au delà d'un quart de lieue de l'endroit où il a fait son repas, et s'abandonne au sommeil. Le soir ou le lendemain, il retourne aux restes de sa chasse, s'en repaît une seconde fois et abandonne aux oiseaux carnivores ce qu'il n'a pu consommer. Ceux-ci d'ailleurs, d'après les observations de Humboldt, lui disputent sa proie pendant qu'il la dévore. « Non loin de San-Fernando, dit l'illustre voyageur, nous rencontrâmes le plus gros jaguar qu'il nous ait été donné de voir pendant tout notre voyage. Couché par terre à l'ombre, il appuyait une de ses pattes de devant sur un cochon de mer qu'il venait de tuer. Toute une bande de vautours s'était rassemblée autour de ce roi des animaux de l'Amérique pour dévorer les restes de son repas, s'il en laissait. Ils s'approchaient du jaguar jusqu'à deux et trois pieds, mais au moindre de ses mouvements, la peur les faisait voler. Le bruit de nos rames le décida à se lever et à se retirer lentement dans les taillis. Les vautours profitèrent de ce moment pour se jeter sur la proie. Mais aussitôt le tigre s'élança au milieu d'eux et, le regard courroucé, il emporta son repas dans l'épaisseur du bois. »

D'après Rengger, jamais le jaguar ne mangerait plus de deux fois de la bête qu'il a tuée, et, à plus forte raison, ne toucherait pas à une charogne. Il y en a même qui, après s'être rassasiés une fois, ne retournent plus à leurs restes. Ce sont ordinairement les plus féroces, et ceux qui ont déjà été souvent chassés. Le jaguar vient-il de s'emparer d'un animal à quelque distance de la forêt, il l'entraîne, quel que soit son poids, vers les bois. Dans certaines circonstances, il traverse même un fleuve avec des proies très-lourdes.

« Me trouvant en Quouarépoti, raconte d'Azara (1), on me dit qu'un yagouareté venait de tuer un cheval ; j'y courus au moment même, et

(1) D'Azara, *loco cit.*, p. 121.

je trouvai qu'il avait à peine commencé à lui dévorer la poitrine. Je cherchai l'yagouareté, et ne l'ayant pas découvert, je fis traîner le cadavre jusqu'à portée de fusil d'un arbre, où je me proposai de passer la nuit, me figurant que l'yagouareté ne reviendrait pas auparavant. Dans cette confiance, j'allai manger, laissant un espion qui, dans le moment même, vint m'avertir que l'yagouareté, après avoir traversé une rivière large et profonde, était venu saisir le cheval avec ses dents, et que, le trainant soixante pas dans une terre qu'on avait labourée, il avait repassé la rivière et avait gagné avec sa proie le bois de l'autre côté. Je ne crus cet avis qu'après avoir vu la trace jusqu'à la rivière, mais non pas celle de l'autre bord, où je n'allai point, étant sans chien et sans secours. »

D'autres voyageurs ont observé que de deux chevaux ou deux mulets accouplés, lorsque le jaguar en a tué un, il l'entraîne très-loin, malgré la résistance du survivant.

Jamais le jaguar ne tue plus d'un animal à la fois, et se distingue par là de quelques autres espèces plus grandes de féliens. Cela tient probablement à ce qu'il préfère la chair au sang, et qu'une victime suffit pour satisfaire ses appétits.

Un jaguar qui n'a pas appris à connaître l'homme, l'évite soigneusement toutes les fois qu'il le rencontre, ou le regarde avec étonnement, mais seulement de loin. « Il nous arrivait souvent, dit Rengger, dans nos explorations du désert du nord du Paraguay, de rencontrer plusieurs jaguars qui, à notre approche, se réfugiaient dans l'épaisseur du bois, ou bien s'arrêtaient à la lisière et assistaient paisiblement, de loin, à notre passage. Aussi, il est sans exemple que, dans les contrées inhabitées où l'on récolte l'herbe du Paraguay, un homme ait été tué par un jaguar. Mais celles de ces bêtes qui séjournent dans des contrées peuplées, ou près des fleuves animés par la navigation, n'ont bientôt plus peur de l'homme et s'attaquent aussi à lui. Dès qu'un jaguar a goûté de la chair humaine, il la préfère à toutes les autres, et non-seulement il n'évite plus l'homme, mais encore il le recherche avec avidité. Chaque année fournit de nouveaux exemples de matelots imprudents déchirés par les jaguars. S'il faut en croire l'opinion générale, ils se seraient même déjà aventurés, la nuit, sur des bateaux amarrés à la rive, pour enlever des morceaux de viande suspendus, des chiens, quelquefois même des hommes; mais ces derniers ne perdent ordinairement la vie que par impru-

dence : un peu de vigilance met à l'abri de ses attaques. Ainsi, les visites que les jaguars font aux pêcheurs, tandis qu'arrêtés par les vents contraires, ils préparent leur repas, se passent ordinairement sans effusion de sang, parce qu'au moindre bruit les pêcheurs se réfugient à bord et abandonnent au jaguar la viande qui rôtit au feu, et qui, ordinairement, lui suffit. Il est reconnu, d'ailleurs, qu'il ne craint nullement le feu. »

« On dit, raconte d'Azara (1), que s'il trouve, la nuit, une troupe de voyageurs, il entre et tue le chien, s'il y en a un; puis le nègre; puis l'Indien, et qu'il n'attaque l'Espagnol qu'après la défaite de tous ceux-là. »

Mais n'y a-t-il pas ici exagération? D'ailleurs, d'Azara, d'ordinaire si exact lorsqu'il raconte des faits observés par lui, n'est que l'écho d'autrui dans cette circonstance; il pourrait donc se faire qu'il eût été trompé.

Ce qui paraît certain, c'est que le jaguar agit avec l'homme comme avec les animaux; qu'il n'en tue jamais qu'un à la fois, du moins lorsqu'il n'est pas obligé de se défendre. Ce qui est également certain, c'est qu'il attaque de préférence les nègres, les mulâtres indiens, et qu'il laisse plutôt les blancs. C'est au point qu'au Paraguay, un blanc, obligé de passer une nuit à la belle étoile dans un endroit dangereux, se croit en sûreté du moment qu'il est accompagné de noirs ou d'Indiens. Probablement les fortes émanations de la peau du nègre attirent les jaguars, comme beaucoup d'autres animaux féroces. On raconte qu'au Paraguay, des hommes ayant rencontré des jaguars pendant le jour et à l'improviste, les auraient arrêtés dans leur élan par un cri violent et un regard fixe; mais ces jaguars débonnaires n'avaient sans doute pas encore goûté de chair humaine, ou bien étaient suffisamment repus. Il paraît, d'ailleurs, que les jaguars ont aussi quelquefois leurs moments de bonne humeur. « A Alturès, dit Humboldt, on nous raconta un trait particulier d'un jaguar. Deux enfants, un garçon et une fille, de huit et neuf ans, jouaient tout près du village. Un jaguar, sorti du bois, arrive près des enfants, se met à gambader autour d'eux. Après s'être longtemps livré à ce jeu, il frappa de sa patte sur la tête du petit garçon, d'abord doucement, puis plus fort, jusqu'à faire couler le sang à flots. A cette vue, la petite fille s'empare d'une branche d'arbre, en frappe la bête et la met en fuite. L'enfant avait encore les cicatrices de ses blessures. » Apparemment ici le

(1) D'Azara, *Essai sur l'Hist. nat. des quadrupèdes de la province du Paraguay*. Paris, 1801, p. 123.

jaguar a joué avec les enfants comme le chat avec la souris. La faiblesse des enfants lui avait inspiré assez de confiance.

De pareils cas cependant doivent être fort rares. Dans la plaine de Maynas, il ne s'écoule pas d'année, d'après Pœppig, sans qu'un homme soit mis à mort par les jaguars. Ceux-ci viennent même en plein jour, dans les villages, y chercher des chiens, leur mets favori. Le chemin qui conduit à travers d'épaisses forêts de Saposa à Moyobamba jouit d'une triste réputation ; car l'on se rappelle qu'une vingtaine d'Indiens, envoyés à pied comme courriers, y ont trouvé la mort. Les habitants d'une ferme, établie dans le voisinage, n'osaient plus s'aventurer au dehors après le coucher du soleil. Quelque temps avant l'arrivée de Pœppig, un enfant avait failli perdre la vie par suite d'une blessure que lui avait faite un jaguar. Il s'était couché trop près de la forte palissade qui entourait la maison ; la bête passa l'une de ses pattes dans les intervalles des pieux, et arracha un gros lambeau de chair du mollet de l'enfant. L'un des Indiens de Schombourg portait encore sur sa poitrine la marque laissée par les dents d'un jaguar, qui, dans sa jeunesse, l'avait saisi et allait l'emporter, lorsque sa mère s'élança sur lui avec un couteau de chasse et le força à lâcher prise. Sur les rives des Andes du Pérou, couvertes de forêts vierges, les jaguars, d'après Tchudi, s'établissent de préférence dans le voisinage des villages, autour desquels ils rôdent toutes les nuits pour emporter des chiens, des porcs et souvent même des hommes. Loin de craindre l'homme, ils l'attaquent quand il est seul et lorsque la faim les tourmente, ils pénètrent quelquefois jusque dans les villages, en plein jour.

Les indigènes ont généralement une peur extrême de ce ravisseur terrible ; cependant, on raconte qu'un Indien, entendant la nuit les cris lamentables de son porc unique, sortit, et à la vue d'un jaguar entraînant sa propriété par la tête, se mit à tirer de son côté le porc par les pieds de derrière. Cette lutte ne finit qu'à l'arrivée de femmes, portant des torches. Le jaguar prit alors la fuite, mais en se retirant lentement et en poussant des rugissements furieux. Des exemples nombreux témoigneraient encore de l'audace du jaguar.

Le jaguar reste dans la même localité aussi longtemps qu'il peut y trouver une proie, et qu'on le laisse tranquille. Mais quand les vivres deviennent rares ou que la persécution de l'homme devient trop intolérable, il abandonne la contrée

pour une autre. Ces voyages ne se font que la nuit. Il traverse hardiment les pays les plus peuplés et enlève près des huttes isolées des chiens et des chevaux, sans prendre souci du voisinage de l'homme. Les vieux jaguars, surtout, aiment à se rapprocher des habitations, où l'expérience leur a appris qu'ils trouveront plus facilement de la nourriture qu'au désert. Dans ses pérégrinations et même dans sa fuite, le jaguar n'est pas arrêté par le fleuve le plus large. Il est excellent nageur, à ce que prétend Rengger, et, lorsqu'il nage, sa tête ainsi que tout son dos dépassent la surface de l'eau, ce qui le distingue de tout autre animal et peut le faire reconnaître de loin. Il traverse presque sans aucune déviation le Parana, qui est large d'à peu près une lieue et demie. En sortant de l'eau, il regarde d'abord autour de lui, secoue tout son corps, puis successivement chacune de ses pattes ; après quoi il continue son chemin.

On pourrait croire qu'un jaguar qui nage est facile à tuer ; cependant, même dans l'eau, il est encore redoutable. D'habiles matelots, seuls, osent alors l'attaquer ; car dès qu'il se voit poursuivi ou qu'il se sent blessé, il se tourne contre la nacelle, et s'il parvient à la saisir avec une de ses griffes, il monte à bord et se jette sur les chasseurs. « Je fus témoin, dit Rengger, en 1819, peu après mon arrivée à Asuncion, d'une scène de ce genre, qui ne fut heureusement que risible. Un jaguar traversait le fleuve à la nage. Trois matelots étrangers, dédaignant l'avis d'un Paraguayen, en le voyant venir du bord opposé, se jetèrent dans une nacelle avec un fusil chargé et ramèrent vers la bête. A une distance de cinq ou six pieds (1<sup>m</sup>,62 ou 1<sup>m</sup>,95), celui qui se trouvait sur l'avant de la nacelle fit feu, mais blessa seulement le jaguar. Celui-ci, sans laisser aux chasseurs le temps de se reconnaître, saisit le bord de l'embarcation et y pénétra malgré les coups de crosse et d'aviron (*fig. 127*). Les matelots durent se jeter à l'eau et aller chercher un refuge à terre. Le jaguar s'assit alors dans la nacelle et se laissa tranquillement aller à la dérive, jusqu'à ce que, poursuivi par d'autres chasseurs, il s'élança à son tour dans le fleuve et gagna la rive prochaine.

« La crue annuelle des torrents et des fleuves, poursuit Rengger, chasse les jaguars des îles et des rives boisées ; alors ils se rapprochent des contrées habitées et exercent de grands ravages parmi les bêtes, autant que parmi les hommes. Quand les inondations sont fortes, il n'est pas rare de rencontrer un jaguar au milieu d'une

ville ou d'un village situé sur les hauteurs. A Villa-Réal, on en tua un en 1819, un autre dans la capitale en 1820, deux à Villa-del-Pilar; à Corrientes, Goya, Bajada, on en tue un presque tous les quatre ou cinq ans. Lorsque nous abordâmes à Santa-Fé en 1825, les eaux étaient très-hautes, et on nous raconta que, quelques jours auparavant, un moine de l'ordre de Saint-François avait été dévoré par un jaguar, sous la porte de la sacristie, au moment où il allait dire la messe. Un pareil malheur n'arrive cependant pas toutes les fois qu'un jaguar s'introduit dans une ville; les aboiements des chiens qui le poursuivent, et l'affluence des gens, le troublent tellement qu'il cherche à se cacher. »

Les blessures faites par le jaguar sont toujours très-dangereuses, non pas à cause de leur grandeur, mais à cause de leur nature. Ses dents et ses griffes ne sont ni bien tranchantes ni bien aiguës, de sorte qu'à chaque morsure il y a nécessairement, à la fois, écrasement et déchirure. Et ces blessures, dans des pays chauds et complètement dépourvus de ressources médicales, amènent presque toujours le tétanos. Le fait suivant permettra de se faire une idée de l'étendue et de la gravité des blessures que la griffe d'un jaguar peut faire.

Un Indien, en chasse sur la rive d'un fleuve, fit rencontre d'un jaguar, et l'attaqua avec sa lance; n'ayant pu l'atteindre, il se jeta immédiatement à l'eau, la tête en avant; mais au moment même où il s'élançait, le jaguar posait l'une de ses pattes sur sa tête, et d'un coup lui scalpaît tout le haut du crâne, de manière à faire retomber le cuir chevelu sur la nuque.— L'Indien, cependant, eut encore la force de nager jusqu'à l'autre rive, qui était très-éloignée. Schomburgk nous cite un autre cas de blessure non moins cruelle. Un nègre était à la chasse, accompagné d'un Indien et de trois chiens. Ceux-ci ayant lancé un jaguar, le forcèrent à se réfugier sur un arbre à moitié déraciné. Ils l'y tenaient en arrêt, lorsque le nègre s'approchant de lui à la distance de dix-huit pas environ, fit feu et le blessa. En deux bonds, le jaguar l'atteignit et lui enfonça ses griffes dans les épaules. Dans ce terrible moment, le malheureux mit sans doute involontairement la main dans la gueule de son cruel adversaire; car lorsqu'il reprit ses sens, il vit à côté de lui l'animal poussant les derniers râles et plus loin sa main. L'Indien était accouru à son secours et avait enfoncé son long couteau de chasse dans le cœur du jaguar; mais il n'avait pu l'empêcher d'arracher encore toute la chair

des épaules du nègre qui luttait déjà avec la mort.

Rengger a observé que le jaguar vit seul pendant la plus grande partie de l'année; aux mois d'août et de septembre arrive l'époque de l'accouplement, et les deux sexes se recherchent. Ils font entendre alors, plus souvent qu'à toute autre époque de l'année, leur rugissement, qui consiste en un *Hou* répété cinq ou six fois et qui s'entend à une demi-lieue. Le reste de l'année, des journées entières s'écoulent souvent sans que le cri du jaguar retentisse, surtout lorsqu'aucun changement de température n'a lieu. Mais quand le vent du nord a soufflé pendant plusieurs semaines, les jaguars annoncent le retour prochain du vent du sud par des cris qui durent quelquefois la moitié de la nuit. Les Paraguayens qui souffrent beaucoup de la goutte lors de ces changements de temps, croient qu'il en est de même du jaguar, et que c'est le même mal qui lui arrache ces cris. Lorsque plusieurs mâles pourchassent la même femelle, il y a, par-ci, par-là, quelque combat; mais, la plupart du temps, le plus faible se retire devant le plus fort. Les deux sexes vivent en commun quatre ou cinq semaines au plus, et sont très-dangereux pour l'homme durant tout ce temps. Quoiqu'ils n'aillent pas ensemble à la chasse, ils ne s'éloignent pas l'un de l'autre pendant le jour, et se secourent mutuellement en cas de danger. C'est ainsi qu'à Entrerios, un des meilleurs chasseurs fut déchiré par un mâle qui sortait du fourré, au moment où il abattait la femelle sur la lisière de la forêt.

La durée de la gestation du jaguar ne m'est pas exactement connue; mais en observant l'époque de l'accouplement, et celle où l'on commence à trouver des jeunes, elle paraît être de trois mois et demi.

La femelle met bas, au plus épais du fourré, dans une fosse, ou sous un arbre à moitié déraciné, deux, rarement trois petits, qui naissent, dit-on, aveugles. Au commencement, la mère ne s'éloigne jamais d'eux, et dès qu'elle les croit en danger, elle les transporte dans un autre gîte. En général, il paraît que son amour maternel est très-grand, qu'elle défend avec fureur sa progéniture, poursuit en rugissant les ravisseurs à des distances de plusieurs lieues. Après six semaines environ, elle se fait déjà accompagner par eux dans ses courses. D'abord elle les cache dans le fourré pendant qu'elle chasse; mais, plus tard, elle se place à l'affût en leur compagnie.

Lorsque les jeunes ont atteint la taille d'un chien d'arrêt ordinaire, la mère les abandonne;



Fig. 127. Le Jaguar pénétra dans la nacelle malgré les coups de crosse et d'aviron (p. 247).

mais, souvent, ils restent encore réunis un certain temps.

On croit que le jaguar peut vivre jusqu'à vingt ans. Ce n'est certainement que dans les solitudes du désert qu'il peut atteindre cet âge, car dans les contrées habitées de l'Amérique, pas un seul individu, peut-être, ne meurt de mort naturelle. Cependant, là encore, on trouve de vieux jaguars. Ainsi, un Français tua tout près d'une maison de campagne une vieille femelle, dont la peau était couverte de gale et les dents toutes usées; les dernières molaires de la mâchoire supérieure étaient déjà tombées. Il est vrai que ces cas sont rares.

**Chasses.** — Comme le jaguar cause partout des ravages considérables, partout aussi on lui fait une guerre acharnée, et on emploie, pour le détruire, tous les moyens possibles.

La chasse dont il est l'objet devient quelquefois une vraie passion pour des hommes qui trouvent leur plaisir à surmonter des difficultés à travers des dangers.

La plus ancienne manière de chasser ces animaux est certainement la meilleure et en même

temps celle qui offre le moins de périls pour arriver à une réussite certaine. Les Indiens les abattent sans danger avec les armes qu'ils ont héritées de leurs ancêtres. Une grande espèce de bambou leur fournit une sarbacane, et ils se fabriquent avec des épines de toutes petites flèches, qui portent plus sûrement et pénètrent plus profondément que la balle de la meilleure carabine, ces flèches étant trempées dans le terrible poison de l'urari ou curare. Lorsque les chasseurs indiens se font accompagner par des chiens, ils tuent le jaguar sans que leur vie soit exposée. La bête fauve, poursuivie par les chiens, cherche bientôt un refuge sur un arbre, et l'Indien peut alors lui envoyer successivement, et tout à l'aise, un certain nombre de flèches empoisonnées; bientôt, les membres du jaguar se roidissent, ses forces diminuent, il est pris de mouvements convulsifs, tombe à terre, se relève encore quelquefois et cherche à s'enfuir; mais tout à coup, il s'abat en râlant, et expire dans les dernières convulsions.

Une chasse bien plus téméraire que cette manière sournoise de tuer la bête est celle-ci : le chasseur, le bras gauche enveloppé d'une peau

de mouton qui lui monte au-dessus du coude, et la main droite armée d'un couteau ou poignard à deux tranchants, de la longueur de 66 cent. s'en va, avec deux ou trois chiens, à la recherche de la bête. Celle-ci résiste ordinairement à l'attaque d'un petit nombre d'agresseurs et leur fait tête aussitôt; le chasseur s'approchant alors, la provoque de la voix et du geste. Tout à coup, le jaguar s'élançe vers lui, se dresse comme l'ours, sur les pattes de derrière, pour l'attaquer, et ouvre la gueule en rugissant. A ce moment, le chasseur présente son bras emmaillotté aux deux pattes de devant de son adversaire, efface son corps un peu à droite, et lui enfonce le poignard dans le flanc gauche. Le jaguar, blessé, tombe d'autant plus facilement qu'il éprouve une certaine difficulté à se maintenir en équilibre dans la position verticale, et alors les chiens se jettent sur lui. Si la première blessure n'a pas été mortelle, il se relève, rapide comme l'éclair, se débarrasse des chiens et se précipite une seconde fois sur son adversaire, qui lui donne alors un nouveau coup. Rengger a connu un Indien de la ville de Bajada qui avait tué de cette manière plus de cent jaguars. Il était passionné pour cette chasse, où il perdit la vie en 1821.

Göring entendit l'histoire d'un Gaucho que l'on avait appelé à cause de ses chasses, « *Matador de tigres* » (Tueur de tigres). Cet homme courageux avait abattu également avec le couteau un grand nombre de jaguars.

On assura à Rengger, qu'il y avait même des hommes qui poussaient la témérité jusqu'à attaquer le jaguar avec une simple massue. Ceux-ci se couvriraient également le bras gauche d'une peau de mouton, et au moment où le jaguar se dresse devant eux ils lui appliqueraient un coup de massue sur les reins. L'animal tombe, la colonne vertébrale brisée, pour ne plus se relever : quelques coups sur la base du nez l'achèvent. « Je n'ai jamais vu de mes propres yeux, dit Rengger, cette seconde manière de chasser le jaguar; cependant ce qu'on m'en a raconté ne me paraît pas trop invraisemblable, car j'ai observé sur plusieurs jaguars apprivoisés, qu'un coup peu violent sur les reins paralysait pour plusieurs jours les membres postérieurs.

Le même observateur nous apprend qu'au Paraguay on chasse le jaguar de la manière suivante. Un bon tireur, accompagné de deux hommes, armés, l'un d'une lance et l'autre d'une fourche à deux dents, longue de cinq pieds, se met avec six à dix chiens à la recherche du jaguar. Lorsque celui-ci a déjà souvent été chassé, il

prend la fuite aux premiers aboiements qui se font entendre; sinon, il se défend ou grimpe au haut d'un arbre. Lorsqu'il se défend, les chiens se mettent en cercle autour de lui, en donnant de la voix. Il faut qu'ils soient bien braves ou déjà bien dressés pour l'attaquer, et cependant ils reçoivent presque toujours la mort pour prix de leur courage. Le jaguar, d'un coup de patte, leur casse facilement l'épine dorsale ou leur ouvre le ventre; vingt des meilleurs dogues ne pourraient vaincre un jaguar arrivé à la force de l'âge. Dès que les chasseurs arrivent en vue de l'animal, ils se placent l'un à côté de l'autre, le tireur au milieu. Si le coup de feu réussit, les chiens se ruent sur la bête et la maintiennent à terre, où on l'achève facilement. Mais lorsque le chasseur a manqué ou n'a fait que blesser légèrement le jaguar, celui-ci s'élançe sur lui en poussant des rugissements furieux. Dès qu'il se dresse sur les pattes de derrière, celui qui est armé de la fourche la lui présente, et le troisième lui enfonce sa lance dans la poitrine la retire aussitôt, pour être prêt à porter un second coup; car le jaguar peut se relever avec rapidité et se précipiter sur ses agresseurs, ce qu'il tente de faire jusqu'à ce que, perdant ses forces à la suite des nouveaux coups qu'il reçoit, il soit enfin maintenu à terre par les chiens. Pendant le combat, ces derniers cherchent à terrasser le jaguar en le tirant par la queue; des chiens très-vigoureux osent seuls le saisir par les flancs. Comme la poitrine du jaguar est en forme de coin, et que la peau qui la recouvre, rattachée aux muscles par du tissu cellulaire très-lâche, est très-mobile, le fer de la lance pourrait facilement glisser entre la peau et les côtes, si le coup était porté de face, aussi le chasseur évite-t-il de le faire et frappe l'animal sur le côté. On doit se garder aussi de chercher à fixer au sol, au moyen de la lance, le jaguar renversé; car, quoique percé de part en part, il lui est très-facile de briser d'un coup de patte la hampe de l'instrument, et si l'on n'en a pas alors une seconde sous la main, le jaguar peut devenir dangereux pour ses adversaires. Il arrive quelquefois que le jaguar, sans rien avoir à redouter des chiens, les fuit et se réfugie sur un arbre. Le chasseur peut alors le tirer avec sûreté; mais il n'en est pas moins attaqué par la bête lorsqu'il la manque ou lorsqu'il ne la blesse que légèrement. Rapide comme l'éclair, elle saute de l'arbre, passe au milieu des chiens et se précipite vers le chasseur, qui serait perdu, si ses compagnons, hommes éprouvés dans ce genre de chasse, ne

la recevaient à coups de lance et de fourche. Des étrangers qui voudront se risquer à une pareille chasse devront donc s'assurer préalablement du courage des gens dont ils se feront assister. Il ne faut pas songer ici à se défendre à coups de crosse, à coups de baïonnette ou de sabre; avant même que le chasseur s'y attende, le jaguar est devant lui, rugissant, la gueule ouverte, et lui pose une patte de devant sur la tête ou sur les épaules, tandis que de l'autre il écarte les armes dont on veut se servir contre lui. Dans de pareilles occasions, les compagnons de chasse les plus sûrs vous abandonnent souvent, et les hommes les plus braves et les plus exercés courent quelque danger; car le combat a lieu ordinairement au milieu de bois épais, où l'on n'a pas toute la liberté d'action, et où le moindre obstacle peut faire dévier les coups qu'on porte à l'animal.

Les Paraguayens attaquent aussi le jaguar avec la lance: ils ont encore une autre manière de le chasser. Lorsque l'animal a grimpé sur un arbre, ils prennent le lacet qui ne les quitte jamais, et cherchent à le lui jeter autour du cou, ou à le lui passer au moyen d'une perche entaillée à sa partie supérieure. Le jaguar ne cherche guère à s'en débarrasser, mais bientôt il sent l'imprudence de son inaction; dès que le lacet lui entoure le cou, le cavalier met au galop son cheval, à la selle duquel est attaché l'autre bout de la corde, arrache le jaguar de l'arbre et l'entraîne en rase campagne. Si, après ce premier acte, la bête est encore en vie et fait résistance, un second cavalier lui jette un autre lacet autour des jambes de derrière, et les deux chasseurs galopent en sens opposé pour consommer la strangulation. On lace et on étrangle plus facilement encore le jaguar quand on le rencontre en rase campagne; éloigné alors de tout bois ou de tout taillis, il n'essaye même pas de se défendre, et ne cherche qu'à s'éloigner en faisant de grands bonds.

On tue aussi le jaguar à l'affût. Le chasseur, caché sur un arbre auprès d'un animal vivant ou d'une proie fraîchement tuée par un jaguar, tire avec sécurité sur la bête qui vient se repaître. Cependant, il paraît que des individus qui n'avaient reçu qu'une légère blessure auraient grimpé sur l'arbre et déchiré le chasseur.

Enfin l'on prend encore le jaguar dans des trappes que l'on amorce.

**Captivité.** — Au Paraguay et le long du Parana on élève souvent de jeunes jaguars dans les maisons. Pour cela on les prend avant qu'ils soient sevrés, sans quoi il n'est plus possible de les dompter. Rengger nourrissait ses

jaguars avec du lait et de la viande cuite. Ils ne supportent pas longtemps les légumes, et la chair crue les rend bientôt féroces. Ils jouent avec les jeunes chiens et avec les chats, mais leurs jouets préférés sont des boules de bois. Leurs mouvements sont légers et rapides. Ils apprennent bien vite à connaître leur gardien, le recherchent même et témoignent de la joie à sa vue. Tout objet qui remue attire leur attention et aussitôt ils s'accroupissent, prêts à s'élançer. Quand ils ont faim ou soif, ou qu'ils sont ennuyés, ils font entendre un miaulement particulier; toutefois ils perdent cette habitude avec l'âge, car les vieux ne miaulent point: on ne les entend même jamais rugir. Pendant leur repas, ils grognent, surtout lorsqu'on s'approche d'eux. Aussi faut-il éviter alors de les déranger, pour ne pas les rendre féroces. Une précaution essentielle est de ne point les laisser manquer d'eau. Pour manger, les jaguars se couchent à terre; ils tiennent l'aliment à l'aide des deux pattes de devant, penchent la tête de côté pour faciliter le jeu des dents molaires, et mâchent peu à peu les morceaux qu'ils finissent par détacher. Ils broient et déglutissent les petits os; quant aux grands, ils n'en mangent que les parties articulaires. Après le repas, le jaguar se couche à l'ombre pour dormir; quand il est suffisamment rassasié, il ne s'irrite pas aussi facilement que lorsqu'il est à jeun, et l'on peut alors jouer avec lui; les animaux domestiques et les volailles de basse-cour qui, ordinairement, ne peuvent l'approcher, passent alors impunément devant lui. On ne renferme pas dans une cage les jaguars apprivoisés; on les attache simplement dans une cour, par une courroie de cuir, ou même devant la maison, sous un oranger. Ils n'essayeront jamais de ronger le lien qui les retient. Leur haleine, comme celle de presque tous les animaux, a une odeur infecte. Il en est de même de leur peau fraîche, de leur chair, de leur graisse, et de leur salive. L'odeur de la graisse est si pénétrante que, pour écarter les renards, les marsouins et autres animaux, il suffit de frotter quelques arbres autour de leur gîte. Il arrive même que des chevaux courageux se cabrent lorsqu'on leur met cette graisse sous le nez.

Les dents du jaguar sont très-tranchantes et aiguës dans le bas âge; elles changent dans la première année, et, au bout de deux à trois ans, elles ont atteint tout leur développement. Les jaguars, aussitôt qu'ils sentent leur force, ne manquent pas de faire usage de ces redoutables armes pour nuire à leur maître. C'est en vain

qu'on leur enlève, à la lime, les incisives et les canines jusqu'à la racine ; qu'on leur coupe de temps en temps les griffes ; ainsi désarmés, ils peuvent cependant encore, à cause de leur force prodigieuse, causer de grands malheurs. Ainsi, Rengger vit un jaguar mutilé de cette sorte, parfaitement apprivoisé, au point que les enfants montaient à cheval sur lui, sans la moindre crainte, céder tout à coup à un accès de mauvaise humeur, et, d'un coup de patte, abattre une petite négresse âgée de dix ans, autrefois sa gardienne préférée, et se jeter sur elle. L'enfant lui fut immédiatement arrachée, mais quelque activité qu'on eût mise à la délivrer, le jaguar lui avait déjà broyé un bras avec sa mâchoire édentée, et plusieurs heures s'écoulèrent avant que la pauvre victime de cette attaque revînt à elle.

Les femelles sont un peu plus faciles à apprivoiser que les mâles, et lorsqu'on cherche à enlever à ceux-ci, par la castration, une partie de leur férocité, ils deviennent presque plus méchants qu'auparavant ; ils périssent d'ailleurs bientôt par excès de graisse. Aussi longtemps que le jaguar est jeune, on peut le dompter à coups de bâton ; plus tard, il est bien difficile d'en venir à bout. La générosité et la reconnaissance lui sont inconnues et il ne montre pas d'attachement durable pour son gardien ou pour un animal quelconque élevé avec lui. Aussi est-il toujours imprudent de garder un jaguar en esclavage, au delà d'un an, sans l'enfermer.

**Usages et produits.** — La fourrure du jaguar, dans l'Amérique du Sud, où on l'emploie seulement à faire des couvre-pieds, n'a qu'une valeur minime.

Les Botocudos mangent sa chair, et certaines peuplades indiennes, paraît-il, ne la dédaignent pas, malgré la forte odeur qu'elle exhale.

Certaines parties du jaguar sont employées comme matières médicales ; ainsi l'on prétend que sa graisse est un vermifuge excellent, et que la cendre de ses griffes guérit les maux de dents. En outre, les Indiens se servent de la graisse pour oindre leur corps, et croient devenir par là aussi puissants et aussi braves que la bête féroce elle-même.

**Préjugés.** — Quand les Indiens ont tué des jaguars très-dangereux, difficiles à éloigner du voisinage des hameaux dont ils menaçaient continuellement les habitants, ils se gardent d'employer aucune partie de leur corps, persuadés qu'ils sont que ces jaguars n'étaient pas des bêtes, mais des êtres surnaturels, des esprits d'hommes ayant commis, durant leur vie, des actions criminelles.

#### L'OCELOT — *LEOPARDUS PARDALIS*

*Der Ozelot ou die Pantherkatze, The Ocelot.*

Cette espèce, la moins nuisible et la moins redoutable de toute la famille, beaucoup moins, dans tous les cas, que le jaguar, est aussi celle qui a les plus belles couleurs.

**Caractères.** — L'ocelot (*fig. 128*) est sensiblement plus petit que le jaguar, mais il atteint cependant la taille de notre lynx, sinon en hauteur, du moins en longueur ; car, tandis qu'il a un peu plus de 1<sup>m</sup>,30, du museau à l'extrémité de la queue, sa hauteur, au garrot, est à peine de 50 cent. Son corps est svelte ; ses jambes sont assez hautes, quoique plus courtes que chez le lynx ; sa queue, d'une longueur et d'une épaisseur moyennes, est affilée vers la pointe ; ses oreilles sont courtes, larges et un peu arrondies, et sa pupille est presque ronde.

La fourrure, épaisse, brillante et moelleuse, est colorée avec autant de goût que de profusion. De fines taches occupent le haut de la tête, et les joues sont coupées de raies qui contournent la gorge. Le fond des parties supérieures, qui est d'un brun jaune-rougeâtre, comme le dessus de la tête et du cou, offre sur le milieu du dos des bandes longitudinales, ordinairement au nombre de quatre, et sur les côtés de la même région, une série de taches noires étroites, au milieu desquelles s'en trouvent de plus grandes. Les flancs portent des séries de larges bandes qui courent des épaules jusqu'à la queue ; ces bandes sont plus vives en couleur que le fond, bordées de noir et souvent parsemées, au milieu, de petites taches foncées. Le ventre et la face interne des membres sont blancs ; ces derniers sont couverts de taches entières, et ces taches existent aussi sur la queue et y forment des anneaux.

Le pelage de l'ocelot offre d'ailleurs de grandes variations. Ainsi, chez les uns, les raies noires longitudinales sont fréquemment partagées en huit, par des raies fauves ; chez les autres, les raies se séparent en simples taches, et sur les joues se montrent de larges taches noires ; chez d'autres encore, le ventre est rayé de noir, et la queue annelée dans toute son étendue.

Les femelles se distinguent des mâles par la coloration moins vive des taches, qui prennent en même temps une disposition circulaire sur les épaules et à la nuque.

**Distribution géographique.** — L'ocelot est très-réandu. On le trouve dans toute l'Amérique centrale, dans l'Amérique du Sud, jusque dans le





Fig. 128. L'Ocelot.

nord du Brésil, et, d'autre part, jusqu'à Mexico, dans le Texas et la partie sud des États Unis. Il fréquente plutôt les forêts épaisses et peu visitées par l'homme, que le voisinage des villes, où cependant on le trouve aussi.

**Mœurs, habitudes, régime.** — L'ocelot ne se montre jamais en rase campagne; on le rencontre soit dans les forêts, soit dans les marécages. Il paraît ne pas avoir un gîte fixe. Durant le jour, il dort au plus épais du bois, tantôt dans le creux d'un arbre, tantôt au milieu d'impénétrables bromélias, ombragés par d'épais buissons. Pendant les crépuscules du matin et du soir il va à la chasse, aussi bien par les nuits sombres et orageuses, que par des nuits sereines et étoilées. Les premières lui conviennent même mieux, car, alors, il peut s'approcher des fermes sans être découvert par les chiens et y piller à son aise. Lors donc que l'obscurité est profonde, le fermier n'a qu'à clore soigneusement son poulailler, s'il ne veut pas que l'ocelot puisse impunément, à la faveur des ténèbres, faire un carnage effroyable de ses volailles. Comme les poules et les autres oiseaux finissent par disparaître presque complètement d'une forêt que l'ocelot habite, c'est lui, naturellement, qui est considéré comme la cause d'un pareil dépeuplement. Quoi qu'il en soit de cette accusation, toujours est-il qu'il fait une grande destruction d'oiseaux, qu'il surprend dans leurs nids par terre ou sur les arbres. Il se

nourrit aussi d'une foule de petits mammifères, tels que jeunes chevreuils, porcs, singes, agoutis, pacas, rats, souris, etc. « Comme cet animal ne chasse que la nuit, dit Rengger, je n'ai jamais eu l'occasion de l'observer; mais il paraît qu'il fait de grandes courses. J'ai souvent suivi pendant des heures entières sa trace dans les forêts vierges. Très-rarement on rencontre des restes de ses repas, et ordinairement ce ne sont que des plumes d'oiseau. J'en conclus qu'il n'est pas avide de sang, et ne tue pas au delà de ce qui lui est nécessaire pour ses besoins actuels. J'ai d'ailleurs eu occasion de vérifier le fait sur des sujets que je nourrissais.

« L'ocelot ne grimpe pas très-bien, mais lorsqu'on le poursuit, et quoiqu'il n'ait pas l'agilité du cougar, il saute très-facilement d'un arbre à l'autre, si la distance n'est pas trop grande. Ce n'est que forcé par la nécessité, lorsque, par exemple, chassé par une inondation, il veut gagner la terre ferme dont il est séparé, ou atteindre le prochain rivage, qu'il se risque dans l'eau : il est cependant excellent nageur. Des ocelots surpris au milieu des bois par une crue subite des eaux, sont quelquefois venus débarquer au sein d'une ville. J'en ai vu moi-même tuer un dans le port de l'Assomption, au moment où il allait prendre terre, après avoir traversé une partie du Paraguay.

« L'ocelot vit par couples, dans un domaine dé-

terminé; aussi peut-on être certain, lorsque l'on en voit un, d'en rencontrer un deuxième dans le voisinage. Cependant on ne trouve jamais plus d'un couple dans la même forêt. Le mâle et la femelle ne vont pas ensemble à la recherche de leur proie; chacun chasse pour soi; ils ne s'aident ni pour chasser, ni pour se défendre.

« L'époque de l'accouplement commence en octobre et finit en janvier; on ne connaît pas la durée de la gestation. Le nombre des petits est rarement au-dessus de deux. La mère cache sa progéniture dans le creux d'un arbre ou dans un fourré, et dès qu'ils peuvent manger, elle leur apporte de petits mammifères et des oiseaux. »

L'ocelot est peu nuisible à l'homme: il en a trop peur, ainsi que des chiens, pour s'approcher des contrées habitées. Ce n'est qu'aux fermes situées près des bois qu'il va de temps en temps faire des visites; cependant il emporte rarement plus de deux poules ou d'un canard musqué, qu'il va dévorer dans le plus proche buisson. Quand sa première expédition lui a réussi, il retourne ordinairement les nuits suivantes au même endroit, jusqu'à ce qu'il soit pris ou chassé.

**Chasses.** — Au Paraguay, on chasse l'ocelot avec des chiens ou on le prend au piège. Il est très-poltron et se met aussitôt à fuir. La nuit, quand la lune éclaire, il sent le chasseur avant que celui-ci puisse s'apercevoir de sa présence. Il détalé avec la plus grande rapidité devant les chiens, et va se cacher dans le plus épais d'un arbre, où l'on peut quelquefois le tirer, car l'éclat de ses yeux décèle sa présence. Mais des pièges, au fond desquels on a placé comme appât une poule ou de la viande enfermée dans une cage, sont encore le moyen le plus simple et le plus facile de le prendre.

« Mon ami Noséda, raconte d'Azara (1), imagina une cage faite de gros pieux de trois divisions; dans celle du milieu, il mettait un coq, afin qu'il chantât, et il le choisissait blanc, pour qu'on pût le voir de plus loin. Les deux autres divisions se fermaient en faisant tomber une trappe lorsque le *chibigouazou* (c'est le nom que les Guaranis donnent à l'ocelot) entrait pour s'emparer du coq. On conduisait la cage sur de petites roues, dans le lieu où l'on disait à mon ami qu'il trouverait de la chasse; et ayant pris beaucoup de *chibigouazous*, il les mit dans une autre cage de sa maison, d'où quelques-uns s'étant échappés, il alla les reprendre jusqu'à deux ou trois fois avec

sa première cage, les reconnaissant à une oreille coupée ou à d'autres indices. L'on peut conclure de ces circonstances que le désir de piller leur fait perdre l'idée du péril. »

L'ocelot, quand il est blessé, se défend courageusement contre les chiens et peut faire courir des dangers à l'homme. D'ailleurs, on lui fait la chasse moins pour l'empêcher de nuire qu'à cause de sa superbe fourrure, dont les indigènes se font des bottes d'hiver.

**Captivité.** — On recherche assez souvent les petits ocelots pour les apprivoiser, et il est d'autant plus facile de s'en procurer, même sans le secours des chiens, qu'ils révèlent eux-mêmes, par leurs miaulements, le lieu où la mère les a cachés. On les élève avec du lait, et, plus tard, on les nourrit en grande partie avec de la viande cuite; un régime purement végétal les rend bientôt malades. Mais si, au lieu de les nourrir de chair cuite, on leur donne exclusivement de la chair crue, ils deviennent plus vigoureux, et leur fourrure acquiert plus de beauté.

De vieux ocelots mêmes s'apprivoisent au bout d'un certain temps, jamais pourtant d'une manière complète, car ils exercent, lorsqu'ils le peuvent, des ravages dans les cours des maisons. Un petit chien ou un chat s'expose-t-il à leurs coups, ils le saisissent par la nuque, le renversent, le maintiennent avec leurs pattes de devant et de derrière, et lui ouvrent la gorge. Lorsqu'on les nourrit pendant un certain temps avec de la viande de chat, ils deviennent galeux, poussent des gémissements particuliers pendant la maladie et meurent enfin. Ils font entendre les mêmes gémissements quand ils veulent exprimer un malaise quelconque; lorsque, par exemple, on les a forcés, par la faim, à manger des crapauds ou des serpents. Ces animaux leur donnent des vomissements violents, et affaiblissent tellement leur estomac qu'ils rejettent toute autre nourriture, dépérissent peu à peu et finissent par mourir. Les ocelots apprivoisés ne peuvent pas voir les volailles de basse-cour sans les attaquer. S'ils en atteignent une, ils la saisissent par la tête ou par le cou, la tuent du premier coup de dent, et la mangent après lui avoir préalablement arraché la majeure partie des plumes. Lorsque leur repas est terminé, ils se lèchent le museau, les pattes et tout le reste du corps, et se couchent pour dormir. Ils n'enterrent jamais leurs excréments, mais souvent les déposent dans le vase où ils se désaltèrent, soit qu'on les enferme dans une cage, soit qu'ils courent librement dans la maison.

(1) D'Azara, *loco cit.*, p. 154.

L'ocelot dort la plus grande partie de la journée, et s'enroule alors comme nos chats domestiques. Vers le soir, il s'agite et reste éveillé toute la nuit.

Dans le jeune âge, l'ocelot pousse souvent des miaulements, surtout lorsqu'il est altéré, affamé ou ennuyé; plus âgé, on ne l'entend que quand il est malade. Si on le dérange pendant son repas, il grogne; il grogne aussi pour exprimer sa colère, et témoigne son contentement par des ronrons.

Des ocelots adultes se soumettent bien à l'homme, mais ne s'attachent jamais à lui. En perdant la liberté, ils deviennent moroses et indifférents aux bons traitements comme aux mauvais. Ils se laissent battre sans chercher à se défendre, ne distinguent pas leur gardien des étrangers, et ne lui témoignent ni joie ni confiance. Pris jeunes et élevés avec soin, ils deviennent au contraire très-doux. Comme les jeunes chats, ils jouent entre eux ou s'amuse avec un morceau de papier, une petite orange, etc. Ils apprennent bientôt à connaître leur gardien, courent après lui, lui lèchent les mains, se couchent à ses pieds ou grimpent après lui. Ils sont très-sensibles aux caresses, ronronnent aussitôt qu'on les flatte de la main, ne sont point traîtres, se comportent très-bien avec les chiens et les chats avec lesquels ils vivent, mais ne peuvent s'empêcher de poursuivre les volailles. Oubliant toutes les punitions antérieures, ils se jettent sur une poule dès que l'envie leur en vient, et s'ils parviennent à s'en emparer, aucune correction, fût-elle immédiate, ne peut les empêcher de la mettre à mort. A cause de cette habitude incorrigible, on les tient presque toujours en cage ou attachés à une corde.

#### LE MARGAY — *LEOPARDUS TIGRINUS*.

*Der Marguay, The Margay.*

Deux autres espèces, également d'Amérique, le margay et le chati, sont généralement considérées comme des variétés de l'ocelot, avec lequel ils ont de grands rapports, mais dont cependant ils se distinguent, notamment par la taille.

**Caractères.** — Le margay (*fig. 129*) est à peine gros comme le chat domestique; son corps a 55 cent. de long et sa queue en a 29. Sa fourrure, superbe et moelleuse, a un fond jaune fauve sur le dos et sur les flancs, blanc sous le ventre. Les joues sont coupées par deux raies noires; deux autres raies, commençant au coin de l'œil,

passent sur la tête et s'étendent jusque sur la nuque, où existent six bandes qui se transforment, plus en arrière, en larges taches isolées. Sur la gorge se montrent deux points noirs, et sur le poitrail de larges demi-cercles. Au milieu du dos court une bande interrompue, et, des deux côtés, d'autres séries de taches font ressortir les fonds plus clairs qu'elles entourent. Les jambes et le ventre sont tachetés, et les oreilles sont piquetées de blanc sur fond noir. La queue est plus touffue vers la pointe qu'à la racine.

**Distribution géographique.** — On trouve cette espèce au Brésil et à la Guyane.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Le margay diffère très-peu des espèces précédentes par sa manière de vivre.

**Captivité.** — S'il est pris jeune et convenablement soigné, le margay montre de l'intelligence et s'attache aux personnes; si on le prend lorsqu'il est déjà vieux, on peut encore, avec le temps, l'appivoiser jusqu'à un certain point, son naturel sauvage ne l'abandonnant jamais tout à fait. Waterson nous apprend qu'étant à la Guyane, il avait très-longtemps conservé un margay qu'il s'était procuré jeune. Il l'avait élevé avec beaucoup de soin; aussi l'animal s'attachait-il bientôt à lui et le suivit comme un chien. Ce margay était en hostilités continuelles avec les rats et les souris qui infestaient la maison; dès sa jeunesse, son instinct l'invita à les attaquer. Les dernières heures de la journée étaient de préférence consacrées aux chasses; il rôdait alors dans toute l'habitation, épiait chaque ouverture, furetant dans tous les coins et chassant toujours assez pour suffire à ses besoins. Les services qu'il rendit furent très-précieux; car, avant son arrivée, les rats n'avaient pas rongé moins de trente-deux portes, et au moment où il fut introduit dans la maison, ils couraient partout en toute liberté. Le margay mit bientôt fin aux ébats de ces petits rongeurs, et s'attira par là, de plus en plus, l'affection de son maître.

#### LE CHATI — *LEOPARDUS MARACAYA*.

*Der Mbaracaya ou Tschati, The Chati.*

**Caractères.** — Le chati, qu'on nomme aussi *mbaracaya*, ressemble plus, par ses formes, au jaguar qu'à l'ocelot, mais il se distingue immédiatement du premier, et par les dessins de sa fourrure et par sa taille, qui est moindre. Sa tête et sa queue sont, d'ailleurs, proportionnellement plus petites. Cependant le chati peut être considéré comme une grande espèce de

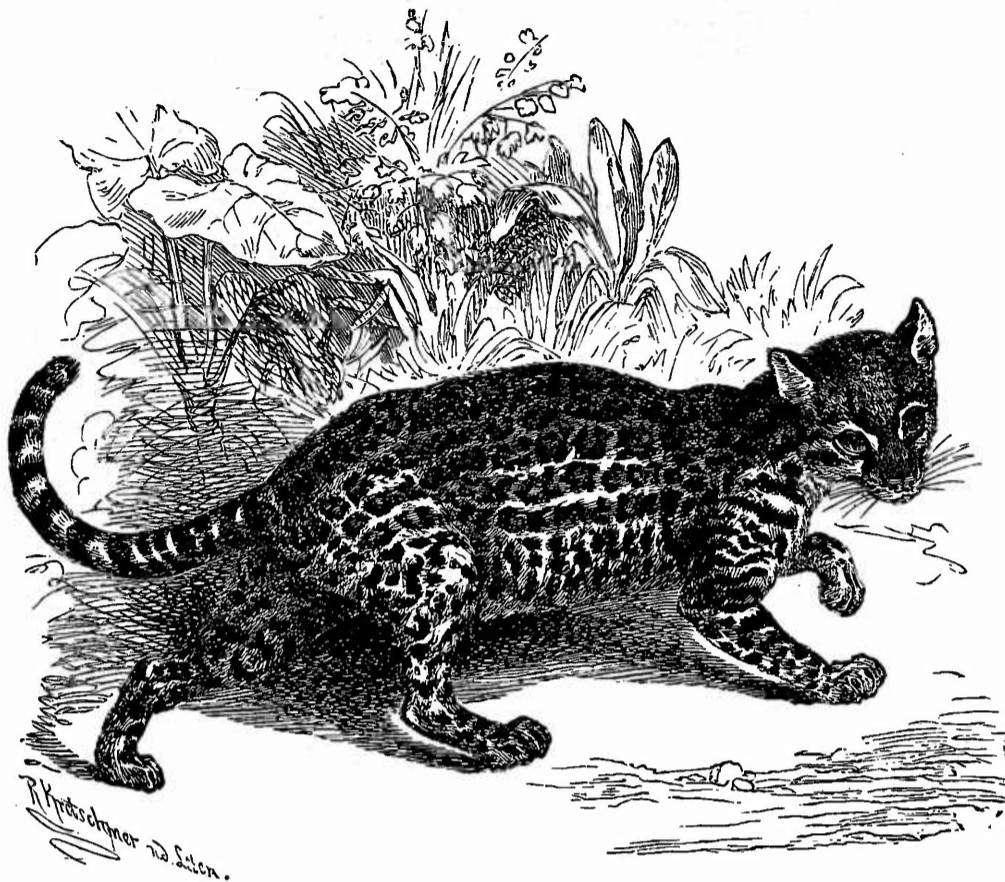


Fig. 129. Le Margay.

félien, la longueur de son corps atteignant 80 cent., celle de la queue 30, et sa hauteur, au garrot, étant de 45 cent.

Le fond de sa fourrure, plutôt jaunâtre que rougeâtre en dessus, est assez semblable à la couleur fondamentale du léopard : le ventre est d'un blanc très-pur. Sur la tête, sur le dos, sur la queue, au bas des jambes ressortent des taches noires, simples, aussi irrégulières de forme que de disposition. Tantôt allongées, tantôt arrondies, ces taches sont, ou bien rangées par bandes, ou bien dispersées irrégulièrement. Un espace au-dessus de l'œil, les joues, la face interne des oreilles sont blancs, la face externe de ces derniers organes est noire, avec des mouchetures blanches. Sur les côtés de la tête courent deux bandes noires, et la gorge est coupée par une bande brune, la queue, dans la moitié postérieure, est couverte de bandes noires ; elle est entourée de quelques anneaux vers la pointe.

Dans le jeune âge, la fourrure est plus variée et semée de taches disposées en bandes ; d'ailleurs, des changements se produisent autant dans la couleur du fond que dans la constitution des taches et des raies, lors même que l'animal a atteint tout son développement.

**Distribution géographique.** — L'espèce habite le Paraguay.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Le chati est un chasseur ardent et s'attaque à des animaux

d'assez forte taille. Il est un voisin très-désagréable pour les éleveurs de poules établis près des bois. Comme il paraît faire sa nourriture favorite des volailles, les personnes qui en possèdent doivent avoir le soin de bien les mettre à l'abri de ses attaques, car il fait aux poulaillers de fréquentes visites. Un mur ou une palissade autour d'une cour sont peu faits pour mettre une ferme à l'abri de ses visites nocturnes, il est tout aussi habile à pénétrer par les interstices les plus faibles, qu'à franchir les enclos les plus élevés. Avec cela, il apporte dans ses expéditions de nuit tant de prudence, qu'aucun indice ne révèle sa présence, et que ce n'est que le lendemain, au matin, que des traces de sang ou quelques plumes dispersées, ou mieux encore les poules absentes indiquent que l'hôte dangereux a passé de nouveau par là. Un propriétaire a pris au piège dix-huit chati en moins de deux ans, autour de sa cour ; on pourrait en conclure que ces animaux sont assez répandus dans certaines contrées.

On prétend que les chati vivent par couple ; que le mâle et la femelle possèdent chacun un certain fonds de chasse, et qu'ils ne s'aident pas mutuellement. Pendant le jour, ils se cachent au fond des bois, et dorment jusqu'à ce que le soleil ait disparu. Alors ils sortent de leur retraite pour commencer leur œuvre de destruction. Par les nuits sereines et que la lune éclaire,

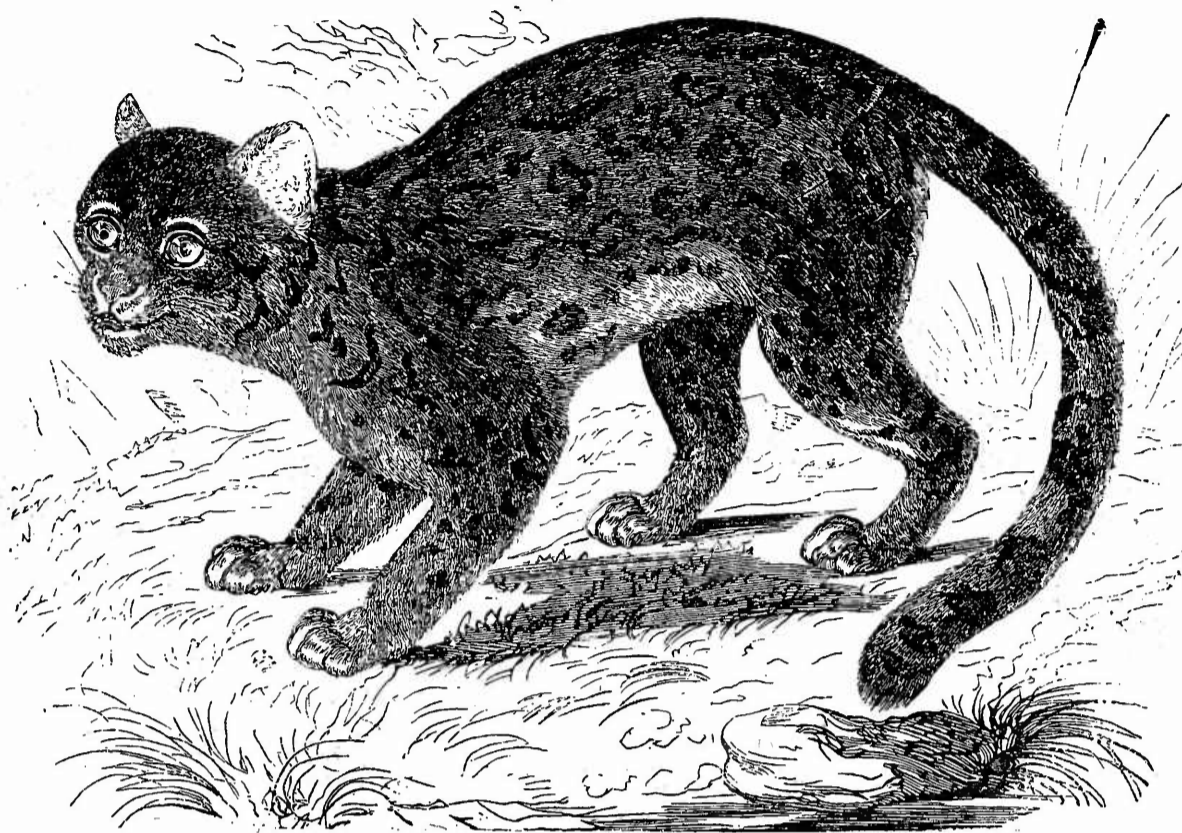


Fig. 130. Le Léopard oceloïde.

ils restent dans leurs forêts et n'osent s'approcher des habitations, une nuit sombre et orageuse est propice au contraire à leurs entreprises, et c'est alors qu'ils tentent d'enlever les volailles qui vivent sous la protection de l'homme. De pareilles nuits sont à redouter pour les fermiers peu vigilants.

**Captivité.** — En captivité, le chati est plein de gentillesse et montre beaucoup d'attachement pour son maître. Ses formes agréables, ses mouvements et ses jeux gracieux intéressent et plaisent. Un individu de cette espèce, que s'était procuré le propriétaire déjà cité, était si apprivoisé qu'on finit par lui donner la liberté. Cependant autant il se montrait doux et affectueux pour la personne qui l'avait élevé, autant il devenait avide de sang et de carnage à la vue des poules. Il les poursuivait et en faisait sa proie, aussi bien dans la maison du maître, que dans les habitations voisines, et finit par trouver la mort dans une de ses courses, sous l'épieu d'un fermier lassé de ses larcins.

**LE LÉOPARD OCÉLOÏDE OU A GRANDE QUEUE —  
LEOPARDUS MACRURUS.**

*Die langgeschwänzte Tigerkatze, The Kuichua.*

Cette espèce, assez peu connue et même assez rare encore dans les collections, a été découverte par le prince Maximilien de Neuwied, auquel la science est redevable de renseignements précieux sur la zoologie du Brésil. Voici ce qu'il nous en apprend.

BREHM.

**Caractères.** — « Le léopard oceloïde (*fig. 130*), que je prenais pour un maracaya, avant que j'eusse attentivement comparé les deux espèces, est bien distinct du margay et de l'ocelot. Sa taille svelte, sa fourrure diversement colorée, qui ressemble d'ailleurs tout à fait à celle du maracaya, en font une des plus jolies espèces de chats.

« Il n'est guère plus grand que notre chat domestique. Son corps a 65 cent., de long, et sa queue 32 : sa hauteur, au garrot, est de 27 cent. Ce qui le distingue du chati, c'est sa queue plus longue, sa petite tête, ses grands yeux, ses longues oreilles arrondies et ses longues griffes blanchâtres. Sa couleur fondamentale est d'un rouge brun-jaunâtre, plus clair sur les flancs, avec le ventre blanc. Tout le corps est irrégulièrement tacheté de brun grisâtre, ou de brun noir, certaines taches isolées présentant un point central plus clair. Sur le haut du corps courent cinq bandes longitudinales de couleur sombre ; le front est parcouru par deux bandes noires ; deux raies longitudinales foncées occupent les côtés de la tête, et une bande de couleur sombre traverse la gorge. La plante des pieds est d'un brun grisâtre.

**Distribution géographique.** — « Des chasseurs trouvèrent cette espèce en différents endroits ; c'est pourquoi je crois pouvoir assurer qu'elle se rencontre dans presque toutes les grandes forêts du Brésil. Les Brésiliens l'appellent le *chat sauvage moucheté*, et le tuent souvent à cause de sa belle fourrure.

**Mœurs, habitudes et régime.** — « Comme il est beaucoup plus léger et plus agile que le maracaya, il aime particulièrement à monter et à descendre le long des plantes grimpantes ; il fouille les arbres pour y chercher des nids d'oiseaux ou d'autres petits animaux ; il saisit et dévore, du reste, tous les mammifères dont il peut se rendre maître. Les poules domestiques ou sauvages ont aussi en lui un dangereux ennemi, et il visite très-souvent des habitations pour exploiter les poulaillers. Il établit son nid dans des trous d'arbres, dans des creux de rochers ou dans des grottes, et y dépose ses petits à l'instar de notre chat sauvage.

**Chasses.** — « On prend généralement les léopards oculoïdes dans les pièges, et c'est de cette manière que je me procurai, dans les grandes forêts avoisinant le Mukuri, trois de ces chats, dans l'espace de quinze jours. Un quatrième fut tiré par un de mes chasseurs, il tomba, au coup de fusil, du haut de l'arbre sur lequel il se trouvait ; mais lorsque le chasseur voulut s'en emparer, l'animal qui n'était que légèrement blessé prit la fuite. Lorsqu'un chien met sur pied un individu de cette espèce, il le force à grimper sur un arbre, où il est facile de l'abattre. Le hasard seul peut mettre le chasseur en possession de ce magnifique animal, car il n'est pas aisé de le suivre dans les courses qu'il entreprend aussi bien le jour que la nuit. »

**Usages et produits.** — Les Botocudos, qui appellent cet animal *kuntiack*, mangent sa chair. Les Brésiliens emploient sa belle fourrure pour faire des chapeaux et des garnitures destinées à protéger contre la pluie la batterie de leurs armes à feu.

#### LE COLOCOLO — *LEOPARDUS FEROX*.

*Der Colocolo, The Colocolo.*

Pour clore la liste des espèces du Nouveau Monde qui appartiennent à ce groupe, nous mentionnerons encore le colocolo et le chat des Pampas, qui se distinguent des précédents par la disposition des bandes de leur fourrure, et rappellent en quelque sorte les lynx de l'ancien continent.

**Caractères.** — Le colocolo (*fig. 131*) a environ 65 cent., du museau à l'origine de la queue, et celle-ci a 32 cent. de long. Son corps est assez frêle en apparence, mais ses membres sont très-solides, sa tête, sensiblement plate, est munie de grandes oreilles arrondies. Il a la tête, les épaules, les flancs et le ventre blancs ; la nuque

et le dos d'un gris blanchâtre. Sur ce fond se dessinent des raies longitudinales noires, ou d'un jaune fauve, arrondies sur le dos et un peu plus claires sur les épaules et les jambes. La plante des pieds est d'un gris cendré. Des deux côtés du museau court une raie noire. La queue, terminée par du noir sombre, est entourée de demi-cercles de couleur foncée. Le nez et l'intérieur des oreilles sont dégarnis de poils.

**Mœurs, habitudes, régime.** — Les mœurs du colocolo ne sont pas bien connues. On dit qu'il est féroce et indomptable, et que d'assez grands mammifères auraient en lui un ennemi dangereux.

Sur les bords d'un fleuve de la Guyane, un officier ayant tué un de ces féliens le dépouilla, l'emballa pour l'expédier en Europe, le plaça ainsi préparé sur l'arrière du bateau, pour le faire sécher et l'y laissa tant que dura la navigation. Un jour l'on passait sous de grands arbres, dont les branches pendantes sur l'eau servent ordinairement de demeure à une foule de singes, qui s'approchent curieusement des embarcations et semblent prendre plaisir à les suivre aussi loin que les arbres le leur permettent. Les singes, cette fois, accoururent comme d'habitude ; mais la vue de la fourrure empaillée leur inspira une telle peur qu'ils prirent précipitamment la fuite, en poussant des cris d'effroi et de colère. Cette observation démontrerait assez que les singes regardent le colocolo comme un de leurs plus terribles ennemis.

#### LE CHAT DES PAMPAS — *LEOPARDUS PAJEROS* (1).

*Die Pampaskatze, The Pampas cat.*

**Caractères.** — Le chat des Pampas (*fig. 132*) est de même taille que le colocolo et ressemble assez à notre chat sauvage. Cependant il est plus trapu, sa tête est plus petite et sa queue plus courte ; sa fourrure est à poils très-longs, disposés en touffes épaisses, qui ont quelquefois jusqu'à 13 cent., de longueur. La couleur du pelage est d'un jaune gris pâle, traversé par des bandes régulièrement jaunes ou brunes, qui courent obliquement du dos vers les flancs. Les poils, considérés séparément, sont bruns à la racine, puis jaunes, et enfin noirs à la pointe ; mais ceux de la partie postérieure du dos sont noirs

(1) Le nom latin de cette espèce est fait du mot espagnol *Pajo* qui signifie *paille*. Pour traduire littéralement son nom latin il faudrait donc l'appeler *chat de paille*. Ce nom, du reste, ferait également allusion à la couleur de son pelage et à son séjour assez habituel dans les hautes herbes de la forêt.

à la racine, puis gris, puis d'un blanc jaunâtre et enfin d'un blanc pur jusqu'à la pointe, qui est noire. Deux raies constantes, jaunes ou couleur cannelle, partent des yeux et vont, en passant sur les joues, se rejoindre sous la gorge, qu'elles embrassent comme un collier. Le bout du museau, le menton, les yeux et le ventre sont toujours blancs. Du poitrail part une bande noire qui va se perdre sur les jambes et que coupent deux autres raies de même couleur; les jambes de devant portent trois bandes, celles de derrière cinq; les pieds sont jaunâtres; le ventre est irrégulièrement tacheté de noir; les oreilles, de longueur moyenne, sont blanchâtres à l'intérieur, noires au dehors; la queue, pointue et assez touffue, a la même couleur que le dos.

**Distribution géographique.** — Le chat des Pampas se trouve dans les steppes de l'Amérique méridionale, depuis la Patagonie jusqu'au détroit de Magellan; il est très-abondant sur les rives du Rio-Negro. Il vit dans les régions inhabitées couvertes de forêts et de steppes.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Il se nourrit presque exclusivement des petits mammifères qui pullulent dans les steppes. Il est assez inoffensif et ne cause aucun dommage.

**LE LÉOPARD D'AFRIQUE OU GRANDE PANTHÈRE**  
— *LEOPARDUS ANTIQUORUM.*

*Der Leopard, Parder, Panther, Pardel ou Irbis,*  
*The Leopard.*

Parmi les animaux de l'ancien continent qui appartiennent à ce groupe, le léopard tient le premier rang.

**Considérations historiques.** — Les Grecs appellent le léopard *Pardalis*, et Aristote (1) en parle souvent. Il raconte qu'il a quatre mamelles; qu'il est tacheté; qu'il vit en Asie et ne se rencontre jamais en Europe; que les femelles ont plus de courage que les mâles; qu'ils savent se médicamenter, car lorsqu'ils se sont empoisonnés en mangeant de l'aconit, herbe qui tue aussi les lions, ils trouvent dans les excréments humains un contre-poison efficace.

Oppien (2) distingue deux espèces de léopard dangereux, les uns grands, vigoureux; les autres plus petits, mais ne le cédant pas aux premiers en force. Ils se ressemblent par la forme, la couleur et les taches de leur robe, seulement les plus petits ont une queue plus longue que les plus

(1) Aristote, *Histoire des animaux*, trad. par Camus. Paris, 1783.

(2) Oppien, *la Chasse*, trad. par Bellin de Ballu. Strasbourg, 1786.

grands (ceux-ci seraient nos panthères). Ils courent très-vite et attaquent courageusement tout ce qu'ils rencontrent.

Les poètes font du léopard femelle la nourrice de Bacchus, et c'est pour cela, d'après eux, que les léopards aiment le vin.

A Rome, le léopard jouait un grand rôle dans les combats de bêtes féroces. L'Asie Mineure était peuplée de lions du temps des Romains, et Cœlius écrivait à Cicéron, alors préfet en Cilicie: « Si je ne montre pas au peuple des troupeaux entiers de panthères, on t'en attribuera la faute. »

Scaurus fut le premier édile qui fit combattre cent cinquante de ces animaux tachetés; Pompée en envoya quatre cent dix au cirque, et Auguste quatre cent vingt. Le sénat avait défendu d'amener en Italie les « animaux africains »; le tribun Aufidius s'adressa au peuple et obtint l'autorisation de les faire participer aux combats du cirque, l'année 670 après la fondation de Rome.

C'est l'historien Julius Capitolinus qui a le premier employé le nom de *léopard*, vers la fin du troisième siècle, parce qu'on regardait alors cet animal comme un métis provenant du lion et de la panthère. C'est à cette opinion que se rapporte le passage de Pline dans lequel ce naturaliste, qui connaissait déjà assez bien ces animaux, dit que le lion sent quand la panthère mâle s'est approchée de la lionne et en tire alors vengeance. Le même naturaliste raconte aussi que la panthère attire tous les quadrupèdes par l'odeur qu'elle répand, mais que sa tête hideuse les effraierait et les mettrait en fuite, si elle n'usait de stratagème; elle cache donc sa tête, et alors les bêtes, attirées par la bonne odeur, approchant sans crainte, elle s'en empare. Dans un autre passage il dit que les lions, les panthères et les autres animaux du même genre ont une langue rude comme une lime, avec laquelle ils écorchent la main de l'homme en la léchant, et que, même lorsqu'ils sont apprivoisés, ils deviennent furieux dès qu'ils sentent du sang sur la langue. C'est là à peu près tout ce que les anciens nous ont appris sur ces animaux.

Le léopard a eu le privilège d'être placé dans les armoiries, d'occuper les auteurs qui ont écrit sur l'art héraldique, enfin de fournir aux poètes des images et des comparaisons.

Depuis Aristote et Pline, jusqu'aux naturalistes de nos jours, on s'est toujours disputé sur la détermination exacte des trois féliens auxquels on a donné les noms de *léopard*, de *panthère* et d'*once*, et qu'on a considérés, tantôt



Fig. 131. Le Colocolo.

comme des variétés, tantôt comme des espèces distinctes. Les opinions les plus contradictoires sur les deux premiers ont été mises en avant, et l'on s'est à peu près généralement mis d'accord sur la place à donner au troisième.

Ceux qui considèrent le léopard et la panthère comme des variétés, parce qu'aucun naturaliste n'a réussi à établir les caractères spécifiques qui les distinguent, n'oublient qu'une chose : c'est que les Romains, qui ont donné deux noms différents à ces animaux, avaient bien plus d'occasions de les étudier que nous. Il nous serait bien difficile, aujourd'hui, de réunir un nombre de peaux de léopards et de panthères égal au nombre des animaux vivants qui concouraient à un seul combat de bêtes chez les Romains.

Malgré tous les progrès que nous avons faits, nous n'avons nullement le droit de rejeter l'opinion des anciens avant d'avoir les éléments nécessaires pour bien juger. Pour ma part, j'accepte complètement la distinction qu'ils ont établie, et tous les naturalistes qui verront une panthère et un léopard vivants feront de même.

Le léopard est toujours plus foncé que la panthère ; sa queue, moins longue, au lieu d'avoir 28 vertèbres comme celle de la panthère, n'en a que 22 (1).

La couleur fondamentale du léopard est d'un jaune foncé, à peine visible sur le dos, où les taches noires se touchent presque : le pelage de la

(1) Ce caractère est très-variable comme on a pu s'en assurer M. Bombonnel, sur le léopard ou grande panthère d'Afrique.

panthère est d'un jaune d'ocre, passant au blanc pur à la partie inférieure du corps, et partout visible, parce que les taches sont plus distantes que chez le léopard.

Toujours est-il qu'il faut y regarder de près pour distinguer deux animaux si voisins, et plus d'un naturaliste qui n'aura à sa disposition que des animaux empaillés pourra s'y tromper : mais quiconque observera ces deux animaux en vie apprendra à les distinguer au premier coup d'œil. Au moment où j'écris ces lignes, j'ai sous les yeux un léopard du Cap et une panthère des Indes, pleins de santé, qui nous ont été directement envoyés de leur patrie. Je me crois donc autorisé à porter un jugement, sans prétendre toutefois clore ainsi la discussion.

D'ailleurs, ce débat n'a pour nous qu'un médiocre intérêt. La panthère asiatique et le léopard africain se ressemblent encore plus par leurs habitudes et leur genre de vie que par leur organisation et les teintes de leur pelage ; il nous suffira d'étudier la vie de l'un des deux pour connaître celle de l'autre. Il est sous-entendu que je choisirai pour ma description le léopard africain.

**Caractères.** — Le léopard (*fig. 133*) est sans contredit le chat le plus parfait. Il est vrai que le lion majestueux réclame la première place, comme roi des animaux ; que le tigre s'élève par sa cruauté au-dessus de tous les membres de cette famille ; que l'ocelot est, de tous, celui qui possède le pelage le plus richement bigarré ; mais sous



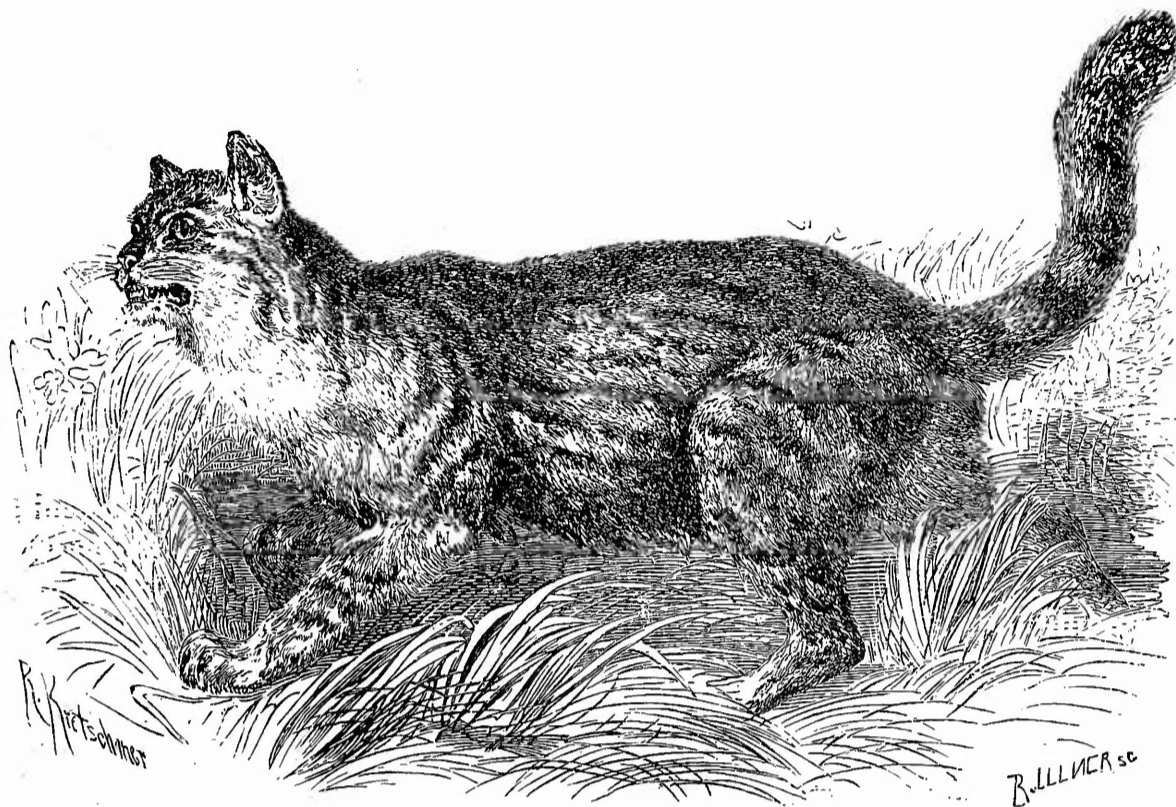


Fig. 132. Le Chat des Pampas.

le rapport de l'organisation, de la beauté, de la richesse du pelage, de la grâce et de la douceur des mouvements, le lion, le tigre et l'ocelot ainsi que tous les autres féliens sont bien inférieurs au léopard. Il réunit en lui tout ce qui distingue chacun d'eux en particulier, leurs facultés et leurs qualités au point de vue physique et intellectuel. Sa patte veloutée rivalise de douceur avec celle de notre chat domestique, mais elle abrite une griffe assez robuste pour défier celle de tous les autres carnassiers ; ses dents sont relativement plus puissantes que celles de son royal congénère. Aussi beau qu'agile, aussi fort que vif, aussi prudent que rusé, aussi audacieux qu'adroit, le léopard est le carnassier par excellence.

Sa taille, à vrai dire, n'est guère imposante : les lynx des contrées septentrionales sont presque aussi grands que lui. De très-vieux mâles, toujours plus grands que les femelles, mesurent quelquefois 2<sup>m</sup>,15 de longueur totale, la queue comptant pour un bon tiers, et 80 cent. de hauteur, au garrot. Ceux que nous voyons ordinairement dans les ménageries n'atteignent que rarement les trois quarts de cette taille.

Le léopard se distingue, à première vue, de presque tous les autres féliens par ses formes élancées ; son corps paraît plus long qu'il ne l'est en réalité. Sa tête est ronde, son museau court, sa queue longue et mince, se terminant par une pointe cornée, d'après de récentes observations que je ne puis vérifier, à cause du caractère mé-

chant du sujet que possède le jardin zoologique de Hambourg (1). Ses griffes sont d'une puissance extraordinaire. Sa robe est vraiment splendide, en même temps que couverte de dessins charmants. Sur la couleur jaune orangée, passant au blanc vers la partie inférieure du corps, se montrent des taches d'un noir foncé ou d'un noir brunâtre, tantôt fermées, tantôt composées de deux, trois ou même quatre points disposés circulairement, entourant un espace toujours un peu plus foncé que la couleur du fond, et s'éclaircissant avec celle-ci, vers le bas. Sur la ligne médio-dorsale, à l'arrière du corps, ces taches produisent trois et rarement quatre bandes régulières et parallèles. Sur les côtés du corps se montrent aussi d'autres bandes, mais elles sont en nombre indéterminé, et irrégulièrement disposées. A la tête et aux jambes, les taches circulaires se transforment peu à peu en petits points. Le ventre est parsemé de gros points doubles, irrégulièrement disposés, et sur les jambes, des points, également doubles, forment des bandes par leur réunion. La queue est couverte sur la plus grande partie de sa longueur de taches annulaires, qui deviennent pleines du côté de la pointe, et forment quelques demi-anneaux séparés par d'étroites bandes claires. Sur la partie postérieure des oreilles se trouve une tache claire.

(1) Cette pointe cornée ne s'observe pas à la queue de la panthère.

A mesure qu'il vieillit, le léopard devient plus foncé en dessus et plus clair en dessous.

Ses petites oreilles, qu'il rabat ordinairement en arrière, et ses grands yeux étincelants et d'un beau vert doré, donnent à sa tête une expression d'audace et de ruse.

Au premier abord, il semble que la robe du léopard soit beaucoup trop bigarrée pour un carnassier, qui doit se dérober à l'œil perçant de sa proie; mais un seul regard jeté sur la contrée habitée par cet animal suffit pour détruire cette idée. Quiconque aura appris à connaître, *de visu*, l'Afrique centrale, admirera les couleurs riches et variées dont se revêt la terre dans cette contrée, et trouvera tout naturel qu'un animal aux couleurs si voyantes puisse échapper à l'œil, à de très-petites distances. Le pelage du léopard et le sol ont des couleurs presque identiques.

**Distribution géographique.** — L'Afrique presque tout entière est la patrie du léopard : cet animal, dit Bombonnel (1), surnommé *le tueur de panthères*, « est assez commun dans la province d'Alger, la seule que j'aie explorée. »

On le rencontre aussi dans quelques parties de l'Inde, telles que la Dzoûngarie, la Mongolie, et son habitat s'étend peut-être jusqu'aux monts Altaï.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Le léopard se trouve partout où il y a des forêts d'une certaine étendue, même lorsqu'elles ne sont pas bien épaisses; il y est relativement assez nombreux. Il préfère les forêts dans lesquelles des taillis épais couvrent les intervalles laissés par les grands arbres. Il n'aime pas les plaines couvertes de hautes herbes, quoique sa présence dans les steppes ne soit pas du tout rare. Il se retire volontiers dans les pays montagneux, dont les hauteurs, couvertes d'une riche végétation, lui assurent des retraites favorables et un gibier abondant. En Abyssinie, une ceinture de montagnes élevées de 8,000 pieds au-dessus du niveau de la mer, lui offre toutes les commodités désirables. Il n'est pas rare de le rencontrer dans le voisinage des lieux habités par l'homme; quelquefois même il s'établit dans une maison, qui sert alors de centre à ses excursions. Schimper m'a raconté qu'un léopard avait même fait ses petits dans une maison de la ville d'Adoa, en Abyssinie. Quel que soit le milieu qui lui sert de refuge, le rusé carnassier y sait choisir les places qui le soustraient le mieux aux regards. Dans les forêts, il se cache si bien qu'on ne peut découvrir les traces de son passage que sur les arbres, par les raies qu'il a imprimées dans l'é-

(1) Bombonnel, *le Tueur de panthères*. 2<sup>e</sup> édit. Paris, 1863, p. 7.

corce en grimpant. Quant à sa piste, on ne la voit que rarement sur le sol humide, autour de la source où il vient de se désaltérer : l'œil le plus exercé du chasseur de léopard ne parvient pas à la découvrir sur le sol dur de la forêt.

Comme la plupart des animaux de ce groupe, le léopard n'a pas de résidence fixe et se déplace selon les circonstances. Ainsi, il quitte pour toujours une contrée lorsqu'il n'y trouve plus sa nourriture, ou lorsqu'il y a été l'objet de nombreuses poursuites.

Quoique le léopard ne soit pas, à vrai dire, d'une taille considérable, il est un ennemi très-redoutable pour tous les animaux et pour l'homme lui-même, devant lequel il se sauve, cependant, toutes les fois qu'il le peut.

Il excelle dans tous les exercices du corps, si l'on peut ainsi parler; il est plus rusé que tous les autres carnassiers, et sait s'emparer du gibier le plus agile et le plus méfiant. Sa course n'est pas très-rapide; mais, grâce à ses bonds, il peut rivaliser de vitesse avec les animaux à jambes hautes. Peu de chats grimpent mieux que lui. On le rencontre aussi souvent caché au milieu des buissons que sur les arbres: c'est même toujours sur ces derniers qu'il se réfugie, lorsqu'on le poursuit. Lorsqu'il y est contraint, il n'hésite pas à traverser à la nage des fleuves assez larges, bien qu'il redoute l'eau. C'est dans ses mouvements qu'il se montre dans toute sa beauté : ils sont si souples, si gracieux, si agiles et si rapides, que tout en détestant dans le léopard le carnassier nuisible, on ne peut se défendre de l'admirer. Il n'a jamais l'air de faire le moindre effort; son corps se plie et se tourne aisément dans tous les sens; ses pieds touchent si légèrement le sol qu'on serait tenté de croire qu'ils n'ont rien à supporter; en un mot, tous ses mouvements sont parfaits, et l'on a véritablement du plaisir à voir un léopard courant ou se glissant lentement à travers les herbes.

Malheureusement son caractère n'est pas en harmonie avec la beauté du corps. Le léopard est malicieux, rusé, méchant, sauvage, rapace et carnassier, sanguinaire et haineux. En Afrique, on l'appelle simplement *tigre*, parce que ce nom désigne pour les indigènes le type du carnassier sanguinaire; le léopard mérite sans contredit cette épithète, car il est l'espèce la plus redoutable de la famille. Il tue tous les animaux dont il peut se rendre maître, quelle que soit leur taille, qu'ils se défendent ou non. Les antilopes, les daims, les chèvres et les brebis forment sa principale nourriture; mais il attaque aussi les

singes sur les arbres, et comme il peut sauter avec une merveilleuse facilité, il les suit de branche en branche, sans qu'ils puissent se soustraire à sa poursuite. On a vu cependant des singes se coaliser pour résister à ses attaques, se réunir en corps nombreux et parvenir à lui échapper. C'est lui qui fait continuellement la guerre aux cynocéphales et les empêche de devenir dangereux par leur trop grande multiplication, comme cela arrive dans les hauteurs qui lui sont inaccessibles. Enfin il poursuit les damans sur leurs rochers.

Le porc-épic lui-même est une de ses victimes. Jules Gérard a remarqué, en Algérie, qu'il se couche sur le passage de ce rongeur; qu'il l'attend avec la plus grande patience, et qu'au moment où cet animal, d'ordinaire si bien défendu par ses piquants, passe, la nuit, devant le léopard, celui-ci lui assène un coup rapide sur le nez et lui broie instantanément la tête.

Quant aux antilopes, il emploie, s'il faut en croire les Cafres, une ruse particulière pour s'en emparer. Il se glisserait au milieu des herbes, jusqu'à une certaine distance de ces animaux (*fig. 133*) et se livrerait alors à des mouvements capricieux, dans le but d'attirer leur attention. Si l'antilope, poussée par la curiosité, s'avance pour la satisfaire, elle est perdue. Ce qu'il y a de certain, c'est que le léopard s'agite réellement dans ces circonstances; mais est-ce bien pour la raison qu'en donnent les Cafres? Il est permis d'en douter.

Un grand nombre de voyageurs rapportent que l'audace du léopard va jusqu'à chasser et attaquer les éléphants: cette formidable chasse doit être seulement pour lui une occasion d'exercer sa rage et ses forces, car à quoi les résultats d'une pareille lutte, fût-il même victorieux, pourraient-ils lui servir?

Le léopard fait souvent d'affreux ravages au milieu des troupeaux. Maint individu a tué jusqu'à trente brebis dans une seule nuit; aussi les bergers le craignent-ils bien plus que le lion, qui se contente toujours d'une seule victime.

En fait d'oiseaux il s'attaque surtout aux poules et leur fait continuellement la guerre.

L'homme lui-même n'est pas à l'abri de ses attaques et il tue souvent des enfants. Le père Filippini, observateur attentif, qui a vécu plus de vingt ans en Abyssinie, m'a raconté que le léopard, auquel il a voué toute sa haine, n'a pas enlevé moins de huit enfants, en l'espace de trois mois, dans le village de Mensa.

A son audace et à son avidité sanguinaire, le

léopard joint la plus grande insolence. Il entre effrontément dans les villages et dans les villes, et même dans les maisons habitées. Pendant que Rüppell se trouvait dans la province de Simié, en Abyssinie, un grand léopard attaqua en plein jour et à une faible distance du camp, un âne que les cris du berger parvinrent heureusement à délivrer. « Près de Gondar, dit le même naturaliste, nous fûmes éveillés au milieu de la nuit par les cris d'une chèvre attachée dans notre cour. Un léopard avait grimpé par-dessus le mur d'enceinte haut de 98 cent. et avait saisi à la gorge la chèvre endormie. Un coup de pistolet effraya la bête féroce, mais ne l'atteignit pas; elle se sauva abandonnant la chèvre mourante. Deux heures plus tard, le léopard sautait de nouveau dans la cour et pénétrait jusque dans une chambre à coucher où se trouvait la chèvre morte. Nous nous levâmes aussitôt, mais le léopard parvint encore à s'échapper. Huit jours plus tard, nous fûmes éveillés, pendant la nuit, par les cris d'angoisse de nos poules, perchées dans l'antichambre sur un bâton assez élevé. Trois léopards s'étaient réunis pour nous faire une visite. Mon nègre Abdallah épiait, le fusil à la main, l'un de ces animaux dans la cour de devant, du côté des mulets; quant à moi, je m'étais rendu dans la cour de derrière, où je vis deux autres léopards se promener tranquillement et d'un pas très-assuré sur le mur d'enceinte. La grande obscurité de la nuit m'empêcha de tirer. Comme les léopards n'avaient réussi à enlever que quelques poules, nous pouvions compter sur une nouvelle visite. Effectivement, ils vinrent de nouveau dès la nuit suivante. Mais l'un d'eux, qui venait de s'emparer de deux poules, paya son larcin de la vie; Abdallah lui brisa la colonne vertébrale d'une balle bien dirigée. »

J'ai vu moi-même un exemple étonnant de l'audace avec laquelle le léopard satisfait sa passion sanguinaire. Nous traversions à cheval une partie de la montagne des Bogos; les aboiements de grands cynocéphales, qui se faisaient entendre au-dessus de nos têtes, nous provoquaient à la chasse; nous résolûmes immédiatement de leur donner un échantillon de notre adresse (1). Nos gens, parmi lesquels se trouvait le cuisinier égyptien de mon ami van Arkel d'Abblaing, restèrent au bord de la vallée pour garder nos mulets; quant à nous, après avoir gravi les flancs de la montagne, nous avons choisi une place convenable pour tirer sur les singes, assis au-dessus de nos têtes. Nous étions assez

(1) Voyez page 82, CHASSE AUX CYNOCÉPHALES.

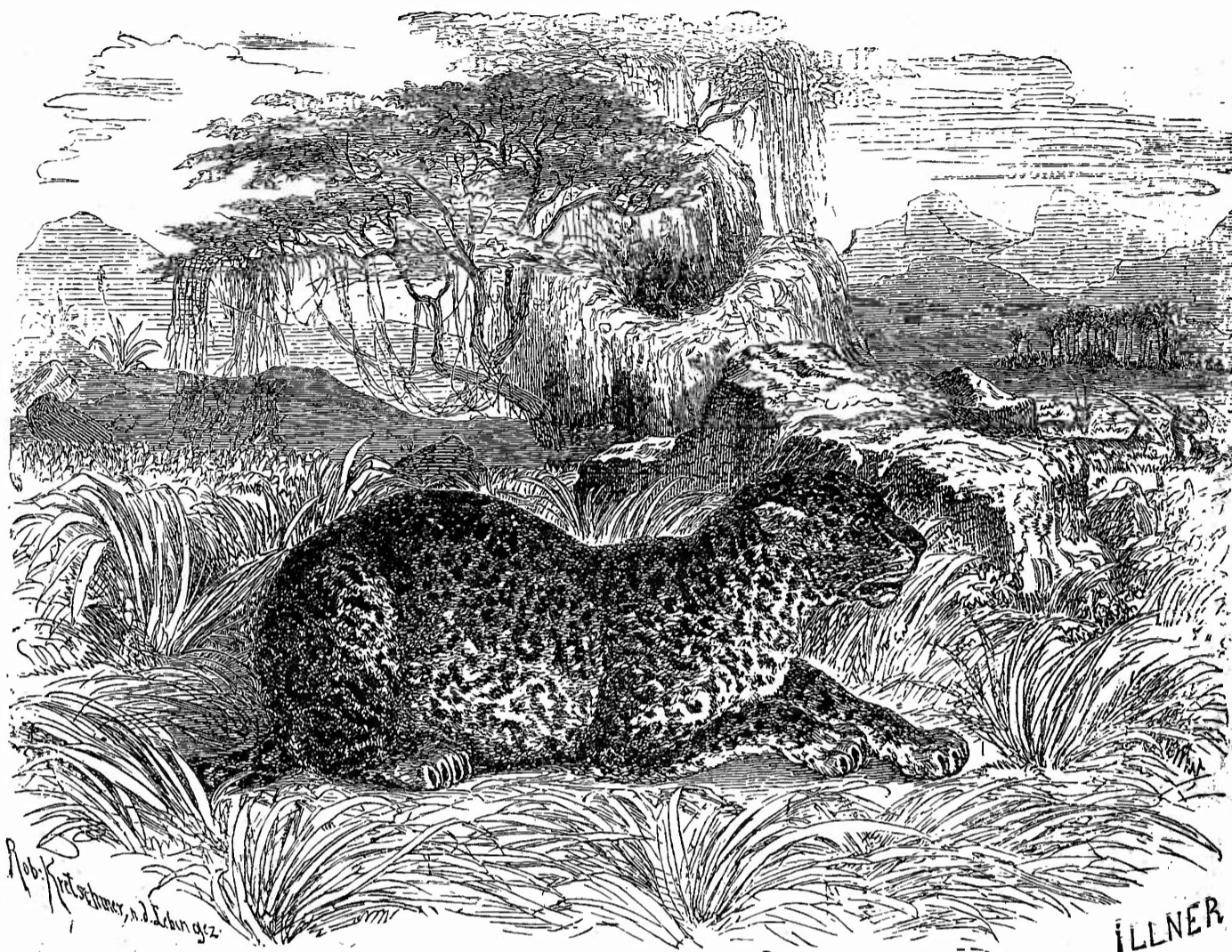


Fig. 133. Le Léopard d'Afrique ou grande Panthère.

éloignés d'eux et plus d'une de nos balles dut s'égarer ; quelques-unes cependant avaient porté : les victimes tombaient sur le sol ou se sauvaient avec des blessures plus ou moins graves. C'est ainsi que nous vîmes un vieil hamadryas, blessé légèrement au cou, descendre en chancelant du haut des rochers, passer à côté de nous, pour gagner la vallée où nous comptions trouver son cadavre. Nous ne fîmes donc pas attention à lui et le laissâmes aller tranquillement, en continuant à envoyer des balles aux singes restés au-dessus de nous.

Tout à coup un tumulte effroyable s'éleva parmi les singes et, quelques secondes après, un bruit violent se fit entendre dans la vallée. Tous les hamadryas mâles s'avancèrent sur le bord des rochers et se mirent à grogner, à crier et à battre avec furie le sol de leurs mains. Leurs yeux se dirigeaient vers le fond de la montagne ; toute la bande courait d'un endroit à l'autre ; quelques mâles des plus furieux commençaient à descendre de leurs rochers. Nous nous attendions à une attaque et nous chargions un peu plus vivement nos carabines, lorsque notre attention fut attirée par les bruits de la vallée. Nous distinguâmes les

aboiements de nos chiens et les cris de nos gens : « Au secours, au secours, un léopard ! » Nos regards s'étant alors portés vers l'endroit d'où partaient les cris, nous ne tardâmes pas à apercevoir un léopard qui se dirigeait du côté des hommes qui nous accompagnaient, mais qui s'occupait déjà d'un objet que son corps nous cachait. Deux coups de feu se font alors entendre, les chiens donnent vivement de la voix et nos gens, sans armes, à l'exception de l'Égyptien, réclament de nouveau des secours. Bientôt tout retombe dans le silence et l'on n'entend plus que les aboiements des chiens.

Tout cela s'était passé si rapidement que nous ne savions toujours pas de quoi il s'agissait. Nous courûmes aussi vivement que possible au bas de la montagne. Nos hommes étaient dans les positions les plus différentes. L'Égyptien, placé sur un fragment de roche, serrait d'une manière convulsive la carabine de son maître entre les mains, et regardait dans la direction d'un buisson épais, à une certaine distance duquel les chiens étaient en arrêt ; l'un des Abyssiniens était occupé à apaiser les mulets, qui paraissaient singulièrement surexcités ; l'autre, un jeune homme

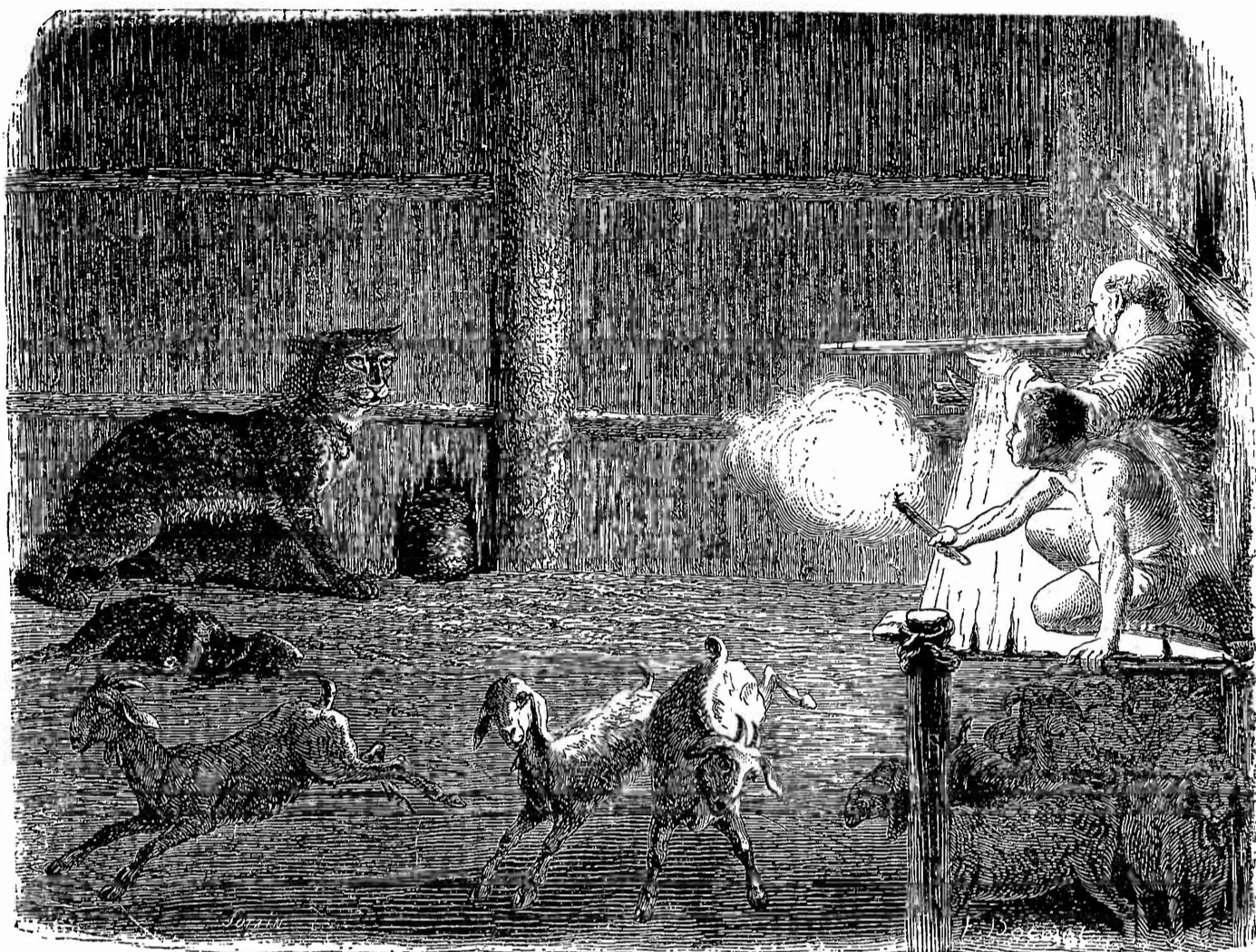


Fig. 134. Le léopard se glisse silencieusement du côté de la porte qu'il s'était faite (p. 269).

d'environ quinze ans, avait grimpé sur le flanc opposé de la vallée et semblait surveiller toute la scène, sans négliger sa propre sûreté.

« Le léopard est couché dans le buisson, me dit l'Égyptien, j'ai tiré sur lui.

— Il a descendu la montagne à cheval sur le dos d'un singe, ajouta l'Abyssin; il se dirigeait tout droit sur nous et voulait probablement nous dévorer, nous et nos mulets.

— Il a passé tout à côté de vous, conclut le troisième; je l'ai déjà vu en haut de la montagne au moment où il a sauté sur le singe.

La carabine à la main, prêt à tirer, je m'avance successivement à dix, à huit, à cinq pas du buisson, sans parvenir, malgré tous mes efforts, à apercevoir le léopard. Enfin la sentinelle, à laquelle ma conduite avait inspiré un peu de confiance, se décida à quitter son poste et me désigna de la main l'endroit où se trouvait le léopard. Je le vis, effectivement, couché à quelques pas devant moi. Il était mort. A une dizaine de mètres plus loin, du côté de la vallée, se trouvait le cadavre de l'hamadryas.

Tout s'expliquait maintenant. En montant,

BREHM.

nous avons évidemment côtoyé le repaire du carnassier. Le singe blessé, en descendant la montagne, avait dû passer également non loin du léopard, qui, sans se laisser effrayer par le voisinage des hommes, sans s'inquiéter des détonations qui remplissaient de terreur tous les animaux de la forêt, s'était précipité sur lui. Assis sur l'hamadryas, comme un cavalier sur son cheval, il avait descendu la côte sans se laisser détourner par les cris de nos gens. Le cuisinier, saisi de frayeur, comme il me l'avoua plus tard, et plus occupé de son salut que de celui du singe, avait saisi la seconde carabine de son maître, l'avait dirigée du côté du léopard, auquel il réussit à envoyer une balle dans le cœur. Ensuite, il avait aussi tué le singe, sans trop savoir pourquoi.

Nous reconnûmes plus tard que le léopard avait saisi de ses deux pattes antérieures le museau du singe, et y avait fait deux profondes blessures. Avec les pattes de derrière, il avait essayé de se fixer à l'arrière-train de sa monture improvisée; et, par moments, il les avait laissées trainer. Je ne puis comprendre pourquoi l'hamadryas, rendu furieux par la première blessure

ne s'est pas servi de ses puissantes dents pour se défendre contre le léopard.

Les habitants de l'Afrique centrale et les voyageurs qui traversent ces pays, connaissent une foule d'histoires de ce genre. Ainsi, l'on raconte qu'un léopard vint enlever près de la voiture de Gordon Cumming et à côté des feux, un grand morceau de viande; les chiens le poursuivirent, et il en mordit deux si profondément qu'ils en moururent peu de temps après.

Dans toutes les villes et tous les villages voisins de la forêt, le léopard n'entre que trop souvent dans les maisons, y enlève, sous les yeux de l'homme, un animal domestique, et l'entraîne sans se laisser effrayer par les cris des personnes et sans jamais abandonner sa proie. Son choix est ordinairement tôt fait; le premier animal venu lui convient; il emporte même des chiens, quoique ceux-ci se défendent vigoureusement. En Abyssinie, on ne peut conserver ni chiens, ni chats, ni poules à cause de lui; quant aux chèvres, si on veut en avoir, il faut leur construire des habitations pour le moins aussi solides que celles de l'homme. Des personnes dignes de foi prétendent qu'il sait très-bien attirer les chiens loin de l'endroit qu'ils doivent garder, et profiter de leur éloignement pour s'approcher brusquement du côté opposé, et faire à son aise le vol qu'il méditait. Pendant que je me trouvais dans les villages du Soudan oriental, situés au milieu des forêts, les léopards en approchèrent presque toutes les nuits pendant une semaine; mais les lévriers bien dressés, dont on avait un certain nombre, les mirent toujours en fuite. Dans les forêts vierges, sur les bords du fleuve Bleu, j'entendais régulièrement, à la tombée de la nuit, le grognement particulier du léopard; souvent nous trouvions le matin des traces du passage de ce voleur nocturne, mais jamais je n'eus alors la chance d'en voir un. Je m'en plaignais aux Arabes, qui m'expliquèrent ce fait, à leur façon, en me disant que le léopard avait assez de malice pour voir que j'étais pour lui un adversaire bien plus dangereux qu'ils ne l'étaient, et qu'il savait très-bien que je le tuerais s'il se montrait, tandis que les Arabes ne peuvent lui opposer que leur lance, laquelle lui inspire peu de respect.

Je me suis plusieurs fois placé à l'affût dans des endroits où le léopard avait passé la veille, mais toujours vainement, malgré le soin que je prenais d'y attacher une chèvre vivante. Je crois qu'il est permis d'en conclure qu'il ne passe pas par le même endroit, aussi souvent qu'on veut bien le croire.

Règle générale, le léopard n'attaque pas l'homme; mais lorsqu'il est blessé il se précipite avec fureur sur son adversaire. Cumming rapporte qu'un de ses amis avait un jour blessé un léopard qui sauta immédiatement sur lui, le renversa et le mordit affreusement; par bonheur, l'animal avait reçu une blessure mortelle et l'ami de Cumming fut sauvé. Le serviteur du curé de Stella dans le pays des Bogos, fut tué d'un seul coup de patte par un léopard sur lequel il avait tiré. On a vu, d'ailleurs, des léopards se jeter sur des hommes, sans aucune provocation.

Kolbe raconte que le bourgmestre de la ville du Cap fut attaqué subitement par un léopard. La terrible bête lui enfonça les griffes dans la tête et essaya de le mordre à la gorge. Le malheureux se défendit courageusement, et, dans la lutte, homme et bête tombèrent par terre. Quoiqu'affaibli par ce singulier combat, le bourgmestre, réunissant une dernière fois ses forces, tira un couteau de sa poche et parvint à couper le cou à son adversaire; lui-même eut longtemps à souffrir des blessures qu'il avait reçues. En Abyssinie, il arrive toutes les années un certain nombre d'accidents, où des hommes adultes et bien armés deviennent la proie des léopards. Quant aux enfants, ils comptent parmi le gibier ordinaire de ce redoutable carnassier.

L'époque de l'accouplement tombe toujours dans les mois qui précèdent le printemps de la localité. Assez souvent alors, un grand nombre de mâles se réunissent dans un même lieu, poussent des cris horribles, plus forts et plus sonores que ceux de nos chats et se battent avec furie. On a pu constater sur un des individus captifs, que la durée de la gestation est d'environ neuf semaines, après lesquelles la femelle met bas de trois à cinq petits aveugles, qui commencent à voir dix jours plus tard.

Les jeunes léopards, tant à cause des beaux dessins qui ornent leur robe, que de leur gentillesse, sont les êtres les plus charmants qui se puissent voir. Ils sont très-gais et jouent comme de petits chats, soit entre eux, soit avec leur mère, qui les aime tendrement et les défend courageusement.

En liberté, la femelle met bas dans une crevasse de rocher, sous les racines d'un grand arbre, dans des buissons épais ou dans des arbres creux. Dès que les petits ont atteint la taille d'un grand chat, ils accompagnent leur mère dans ses excursions nocturnes, et, grâce aux bonnes leçons qu'ils en reçoivent, ils sont bientôt capables de se suffire à eux-mêmes. Une femelle de

léopard, aussi longtemps qu'elle nourrit, est un véritable fléau pour toute la contrée. Elle vole et tue avec la plus grande audace ; mais elle est en même temps si prudente, qu'on peut rarement s'emparer d'elle ou de ses nourrissons.

À l'époque même de l'accouplement, les léopards exercent de grands ravages dans le pays, quoiqu'on prétende qu'ils sont alors moins cruels et moins sanguinaires.

On en a quelquefois aperçu six à huit réunis. Un paysan hollandais, du Cap, eut la bonne fortune de tomber, à l'improviste, sur une réunion de ce genre. Il voyageait d'un village à un autre avec un chariot traîné par des bœufs, selon l'habitude de ce pays. Pendant que ses compagnons de route établissaient leur camp dans une riante vallée, il prit son fusil, et sortit avec l'espoir de trouver quelque gibier pour la cuisine. Après une chasse assez longue, mais infructueuse, il rentra au camp, lorsque arrivé à une petite distance il aperçoit, avec un effroi facile à comprendre, sept têtes de léopards sur une petite colline couverte de rochers et de hautes herbes. Dans les premiers moments de surprise, il agit aussi sottement qu'il était possible de le faire : il déchargea, au hasard, son fusil à un seul coup sur le groupe de léopards. Heureusement son action précipitée n'eut pas le résultat qui était à craindre. Les léopards restèrent tranquilles ; un seul se leva subitement, battit l'air de ses bras, comme s'il avait voulu attraper au vol la balle qui avait probablement passé près de lui. Le paysan ne recommença pas son attaque et s'éloigna prudemment.

**Chasses.** — Dans tous les pays où se trouve le léopard on lui fait une guerre d'extermination. Les chasses dont il est l'objet sont naturellement très-variées ; les armes à feu n'y sont pas les plus employées ; cependant une bonne carabine est la seule arme qui assure au chasseur le succès, en même temps qu'elle éloigne le danger. Si l'on chasse le léopard pendant le jour et avec de bons chiens, on n'a rien à craindre de lui ; les chiens l'occupent et donnent au chasseur le temps de lui envoyer une bonne charge de plomb ou une balle.

Le Vaillant décrit d'une manière assez humoristique une de ces chasses où il joua le principal rôle (1). Pendant son séjour à Saldanha, chez son ami Slaber, un colon, du nom de Smit, vint le prier de le délivrer d'une panthère, fixée depuis quelque temps dans son canton et qui enle-

(1) Le vaillant, *Premier voyage dans l'intérieur de l'Afrique*. Paris, 1819, t. 1, p. 56.

vait régulièrement toutes les nuits quelque pièce de son bétail. Une pareille chasse ne pouvait que lui être agréable ; il consentit donc à la faire et partit le lendemain, en compagnie de quelques jeunes gens des environs qui consentirent difficilement à l'accompagner. « Dès la pointe du jour, dit-il, je gagnais la plaine avec mon escorte. Smit et quelques amis nous attendaient ; nous nous trouvâmes environ dix-huit chasseurs. Nos chiens réunis formaient une meute de pareil nombre. Nous apprîmes que la panthère avait encore enlevé un mouton pendant la nuit.

« Un des canons de mon fusil était chargé de très-gros plomb, l'autre de chevrotines. J'avais en outre une carabine chargée à balles. Mon Hottentot la portait, et me suivait. Le pays, assez bien découvert, n'offrait que quelques buissons isolés de côté et d'autre. Il fallait visiter tous ceux qui se trouvaient sur notre passage avec bien des précautions. Après plus d'une heure de recherches, nous tombâmes sur le mouton, dont la panthère n'avait dévoré que la moitié. Une fois sûrs de la piste, l'animal n'était pas loin, et ne pouvait nous échapper. En effet, quelques instants après, nos chiens, qui jusque-là n'avaient fait que battre confusément la campagne, tout à coup se réunirent, et, pressés ensemble, s'élançèrent à deux cents pas de nous vers un énorme buisson, où ils se mirent à aboyer, à hurler de toutes leurs forces.

« Je sautai de mon cheval, que je remis à mon Hottentot ; et, courant du côté du buisson, je m'établis sur un petit monticule qui en était à cinquante pas ; mais, jetant les yeux derrière moi, je vis qu'il n'y avait pas un seul de mes compagnons qui fit bonne contenance. Jean Slaber, un des fils de mon hôte, colosse de six pieds, vint se ranger près de moi : Il ne voulait point, disait-il, m'abandonner, même au péril de sa vie. Au battement de son cœur, aux traits effarés de son visage, je jugeai que le pauvre garçon comptait peu sur lui-même ; je sentais, pour en tirer parti, qu'il avait besoin d'un homme ferme qui le rassurât. En effet, quelle que fût sa terreur, je pensai qu'il se croyait en plus grande sécurité près de moi qu'au milieu de ses poltrons de camarades, que nous voyions divaguer dans la plaine et se tenir à une distance respectueuse.

« Ils m'avaient tous averti que, dans le cas où je joindrais l'animal d'assez près pour en être entendu, je ne devais point crier *saa, saa* ; que ce mot mettait le tigre en fureur, et qu'il s'élançait de préférence sur celui qui l'avait prononcé. Mais, en rase campagne, bien à découvert, et ne

pouvant être surpris par l'animal, je me mis à crier plus de mille fois, *saa, saa, saa*, autant pour exciter les chiens que pour l'arracher de son fort. Ce fut en vain; l'animal et la meute, également effrayés l'un de l'autre, n'osaient ni pénétrer, ni sortir. Parmi les chiens, cependant, je remarquai des *mâtins* pour qui j'aurais parié, si leur courage eût secondé leurs forces. Ma seule chienne, la plus petite de la troupe, se montrait toujours à la tête des autres. Elle seule s'avancait un peu dans le buisson; il est vrai que, reconnaissant ma voix, elle en était animée et plus acharnée que les autres.

« L'affreux tigre poussait des hurlements terribles. A chaque instant je le croyais lancé. Les chiens, au moindre mouvement qu'il faisait sans doute, se jetaient avec précipitation en arrière, et détalait à toutes jambes. Quelques coups de fusil, tirés au hasard, le déterminèrent enfin. Il sortit brusquement. Cette apparition subite fut, pour tout le monde, un signal de décamper. Je reste seul avec mon Hottentot. Le tigre, pour gagner un autre buisson, passa à cinquante pas de nous, ayant tous les chiens à ses trousses. Nous le saluons de nos trois coups à son passage.

« Le buisson dans lequel il se réfugiait était moins haut, moins grand et moins touffu que celui qu'il venait de quitter; des traces de sang me firent présumer que je l'avais touché, et l'acharnement redoublé des chiens m'en donna la preuve. Une partie de mon monde alors se rapprocha; mais le plus grand nombre avait tout à fait disparu.

« L'animal fut encore harcelé pendant plus d'une heure; nous tirâmes au hasard, dans le buisson, plus de quarante coups de fusil; enfin lassé, impatienté même de ce manège, qui ne finissait rien, je remontai à cheval, et tournai avec précaution du côté opposé aux chiens. Je présumais qu'occupé à se défendre contre eux, il me serait aisé de le surprendre par derrière, je ne m'étais pas trompé; je l'aperçus. Il était acculé, jouant des pattes, pour tenir en respect ma petite chienne qui venait aboyer jusqu'à la portée de sa griffe. Quand j'eus pris tout le temps nécessaire pour le bien ajuster, je lui lâchai ma carabine, que je laissai tomber pour me saisir promptement de mon fusil à deux coups que je portais à l'arçon de ma selle. Cette précaution fut inutile. L'animal ne parut point. » Il était mort.

Fort peu de chasseurs sont assez audacieux pour aller, sans chiens, à la chasse au léopard. Ils ont soin alors de s'envelopper l'un des bras de peaux épaisses, et sont armés d'un poignard large

et tranchant. Le carnassier manqué ou faiblement blessé se précipite immédiatement vers son agresseur, qui lui tend son bras emmaillotté; l'animal furieux le saisit, et au même moment le chasseur lui plonge le poignard dans le cœur.

Chose curieuse, parmi les peuplades les plus sauvages, on se raconte des histoires de chasse charmantes, que ne désavouerait pas le baron de Münchhausen. Voici ce que disait un jour un cheik à ce sujet.

« Dans les environs de notre ville, les léopards sont, il est vrai, très-abondants, mais on ne les redoute pas, car nos gens sont des *Fils de la Force*, et savent facilement dompter tous les animaux sauvages. La chasse au léopard est pour eux une fort petite affaire. Lorsqu'on sait sur quel arbre l'un de ces carnassiers s'est réfugié, il suffit d'entrer dans la forêt, de provoquer la bête à descendre de son arbre et de la tuer à coups de lance. »

..... Je lui exprimai franchement mes doutes sur l'obéissance de l'animal: il se hâta de me répondre sans se lever.

« Il est très-facile, dit-il, de faire descendre un léopard de son arbre. Il considère comme une insulte son beau nom de *Nimmr*, et se fâche au dernier degré lorsqu'on l'appelle ainsi. Deux de nos jeunes gens intrépides s'arment chacun d'une lance bien tranchante, se placent sous l'arbre, tiennent la lance élevée de manière à se garantir la tête, et crient d'une voix forte: Descends, *Nimmr*, descends, fils de la lâcheté, voleur bigarré, viens, si tu as du courage! L'animal devient alors tellement furieux qu'il oublie toute prudence, saute aveuglément sur ses agresseurs et se perce lui-même de part en part. »

Pendant son long séjour en Abyssinie et dans les pays des Bogos, le P. Filippini, de Mensa, a tué un grand nombre de léopards, mais presque toujours après les avoir fait tomber dans un piège. Des nombreuses histoires de chasse qu'il m'a communiquées, je ne citerai que la suivante, qui m'a paru la plus curieuse.

A Keeren, capitale du véritable pays des Bogos, la mission catholique a fondé un établissement. Comme tous les habitants de ces montagnes, les missionnaires ont leurs troupeaux et enferment tous les soirs, dans une étable bien close, sinon toutes leurs bêtes, au moins les plus petites. Le chevrier, jeune homme d'une quinzaine d'années, passe la nuit dans l'étable, sur une espèce de lit élevé de 1<sup>m</sup>,50 au-dessus du sol.

Pendant une nuit de pluie, le vénérable Père,



couché dans la cabane voisine, entend tout à coup les cris de terreur des chèvres et du berger qui appelait au secours. Il en conclut immédiatement qu'un léopard a dû entrer dans l'étable. S'armant alors de sa fidèle carabine suisse, il se dirige de ce côté.

« Que se passe-t-il chez toi, garçon ? — O mon Père, un léopard est dans l'étable ! il a étranglé une chèvre et va probablement se jeter sur moi. Ses yeux brillent horriblement. — Comment est-il entré ? — Il a fait un trou dans le mur à l'aide de ses pattes ; vous pouvez vous en assurer, par dehors. »

Le P. Filippini va de l'autre côté de l'étable, trouve le trou, cherche une grosse pierre et la pose devant l'ouverture, puis revient.

« Sois tranquille, mon fils, il ne te sera pas fait de mal ; fais seulement de la lumière afin que j'y voie clair. — Je n'ai pas de feu, mon Père. — Je vais t'en chercher. »

Le chasseur va prendre une bougie et des allumettes, fait une petite ouverture à travers le mur de paille qui sépare la cabane de la loge du chevrier, et passe le tout au garçon, en l'engageant à faire du feu. L'attaque du léopard a tellement effrayé le pauvre diable, qu'il n'ose pas sortir de dessous les peaux sous lesquelles il s'était caché. Enfin, après de nouvelles supplications, la torche est allumée, et un instant après l'étable est à peu près éclairée.

Le léopard commence à s'inquiéter : il laisse là la chèvre qu'il vient de tuer, et se glisse silencieusement, le corps appuyé contre le mur, du côté de la porte qu'il s'était faite. Le mouvement de terreur des chèvres, sur son passage, indique son dessein à l'oreille attentive du Père, qui l'attend la carabine à la main (*fig.* 134).

« Éclaire plus de ce côté, Talla ! »

Le garçon obéit ; mais le chasseur ne voit qu'une ombre sans pouvoir viser juste. Le jeune homme tremblait autant que vacillait sa lumière ; le léopard de plus en plus inquiet fait entendre un léger grognement. Le chasseur écoute attentivement. Un rayon de lumière pénètre justement dans les yeux étincelants du léopard : un instant, et la carabine est en joue ; le coup retentit dans l'intérieur de l'étable ; toutes les chèvres épouvantées se démènent follement ; le chevrier lâche sa lumière, tout retombe dans l'obscurité et le silence.

« Le léopard vit-il encore, Talla ? — Je ne sais pas, mon Père ; les chèvres se sont calmées... — Oh ! alors je l'ai touché, » dit le courageux prêtre. Il recharge sa carabine, cherche de la lu-

mière, ouvre la porte et entre dans l'étable, la main à la détente de son arme. Le léopard était étendu au pied du mur, vis-à-vis de la porte ; la balle avait pénétré dans la tête entre les deux yeux.

On détruit beaucoup moins de léopards avec les armes à feu que par d'autres moyens : Les pièges de diverses sortes rendent surtout les meilleurs services, et sont le plus en usage. Les Européens emploient de préférence de forts brayons et des trappes. D'autres fois on suspend un morceau de viande après une branche, à une certaine hauteur, et l'on enfonce verticalement dans le sol plusieurs barres de fer, très-pointues à leur extrémité libre. Le léopard obligé de faire un saut pour atteindre la viande dont il veut s'emparer, s'élanche et, en retombant, s'embroche à l'une des tiges de fer.

Le P. Filippini a déjà attrapé une vingtaine de léopards dans des pièges construits identiquement comme nos souricières, seulement dans des proportions plus considérables. Il met comme appât, dans la partie postérieure du piège, une poule ou un chevreau. Le léopard, que son instinct sanguinaire excite, oublie sa prudence ordinaire, pénètre dans le piège, dont la porte s'abat, et le lendemain matin le P. Filippini peut tuer à son aise le voleur, sans avoir rien à craindre. Une fois, un lion entra dans un de ces pièges ; mais le boulet qui devait le tuer n'était pas encore fondu : d'un coup de patte il brisa la trappe et se sauva.

On emploie le même piège au cap de Bonne-Espérance, et c'est une grande fête pour toute la contrée lorsqu'un de ces pièges renferme un léopard, et livre ainsi à l'homme son ennemi le plus détesté. Drayson fait une description assez animée d'une de ces fêtes.

« Dans le voisinage de Natal, une maison fut plusieurs fois visitée par un léopard et complètement pillée. Le voleur avait en fort peu de temps enlevé un chien, un nombre incroyable de poules, un petit porc, et témoignait de goûts si variés et d'un appétit si extraordinaire qu'il paraissait tout à fait insatiable. On construisit un piège à son intention, et on y enferma une vieille poule. Le piège eût été assez solide pour résister à un lion. Le léopard était bien trop rusé pour y entrer la première fois qu'il le vit ; cependant il y retourna quelques nuits après, le désir de posséder la poule l'emportant sur sa prudence, et il se laissa prendre. On m'a raconté que dans les premiers moments il devint furieux de se voir pris, et fit de vains efforts pour s'échapper de la maudite prison.

« Je suis allé le voir le lendemain matin ; il me reçut en grinçant des dents et en me regardant avec férocité. De son côté, il ne pouvait supporter mon regard et cherchait à l'éviter autant que possible. Dès que je le fixais, il se cachait dans un coin. Il est probable qu'il était furieux de se voir dans l'impossibilité de se venger.

« Différents Cafres, qui avaient eu beaucoup à souffrir de ses vols, arrivèrent pour lui dire des sottises. Ils lui lancèrent à la figure tout leur vocabulaire d'injures. Ils se mirent ensuite autour de la cage et l'apostrophèrent à peu près ainsi :

« O chien infâme et lâche, malheureux mangeur  
« de poules ; te voilà donc pris, là, sérieusement  
« coffré ? Te souviens-tu de mon veau rouge que  
« tu as tué le mois passé ? Ce veau m'appartenait,  
« lâche, vagabond ! Que ne m'as-tu attendu ? J'allais  
« descendre avec mon épieu et mon bâton. Mais  
« non, tu as peut-être pensé que ta robe vaudrait  
« plus si tu commençais d'abord par bien te rem-  
« plir le ventre ? Enfin te voilà donc pris !

« Vois mon épieu, disait un autre, je veux te  
« l'enfoncer dans le cœur comme je l'enfonce dans  
« le sol. De grâce montre-moi tes dents, je veux  
« m'en faire un collier, et rôtir ton cœur. »

« Tout à coup, au milieu de ces tendres allocutions, le léopard fit un bond violent et secoua les barreaux de sa cage : — tous nos héros s'étaient enfuis au loin !

« On avait résolu de transporter le léopard au Cap, pour l'expédier, de là, en Europe ; mais il faillit s'échapper. Plusieurs jours s'étant passés sans qu'on pût se procurer une cage convenable pour le transport, on fut forcé de tuer le pauvre diable, déjà passablement maté. »

De riches propriétaires du Cap se donnent le plaisir de faire déchirer par les chiens les léopards dont ils parviennent à s'emparer. « L'un d'eux, dit Lichtenstein, prit un jour un magnifique léopard vivant ; il le fit savoir à tous ses amis, qui se réunirent chez lui, selon les habitudes du pays, une après-midi, pour voir la bête et assister à son combat avec les chiens. Après un bon dîner, on conduisit les invités auprès du piège dans lequel se trouvait encore le léopard, qu'il s'agissait maintenant d'en sortir avec beaucoup de prudence, pour le conduire à l'endroit destiné au combat. Le piège, situé au fond d'un ravin, était bâti en pierres, et deux grands fragments de roches, de même couleur que les murs, servaient d'entrée ; quant à sa construction, elle rappelait tout à fait celle de nos souricières. La partie supérieure était couverte de madriers à jour, à tra-

vers les intervalles desquels on voyait le bel animal se démener furieusement. Les gens chargés de le garrotter prirent successivement chacune de ses pattes dans des lacets ; puis on le tira dehors, et, malgré ses cris effroyables, on lui lia les quatre pattes ensemble. Un individu descendit alors dans le ravin pour lui jeter un lacet sur la tête, afin de pouvoir lui mettre une sorte de muselière. Toutes ces dispositions prises, on put enfin se diriger vers le chantier, grande place qui s'étend entre la maison d'habitation du colon et les bâtiments de son exploitation. On attacha le prisonnier par une des jambes de derrière, à laquelle on fit une boutonnière qui traversait de part en part la peau, entre l'os et le tendon d'Achille ; boutonnière dans laquelle on passa un anneau solidement fixé à une chaîne que retenait un pieu enfoncé au milieu du chantier. On défit alors successivement toutes les courroies, et on laissa l'animal se mouvoir librement autour de son pieu. Au bout de quelques instants, il avait repris toutes ses forces et toute sa souplesse ; ses bonds sauvages, ses brusques mouvements offraient réellement un magnifique spectacle aux yeux des invités. Le léopard, lorsqu'il s'approche de sa proie, rampe plutôt qu'il ne glisse sur le sol ; son ventre touche presque la terre ; sa tête, les yeux dirigés en l'air, s'allonge entre les jambes de devant. C'est ainsi qu'il se plaça ; retenu par la chaîne, il s'allongeait tellement qu'on croyait voir un autre animal. En même temps, son corps se mouvait continuellement de bas en haut et des deux côtés ; ses mouvements ressemblaient ainsi à ceux d'un serpent. Convaincus, par des essais préalables, de la solidité de la chaîne, les invités s'en approchèrent assez près, lui lancèrent de petits cailloux et l'excitèrent de toutes les façons pour le faire sauter et crier. Cependant la nuit était survenue. On résolut alors de livrer le léopard aux chiens, que l'on avait enfermés dans une écurie voisine. Là, plupart des spectateurs venaient de partir pour tout disposer au combat, lorsque, sous un choc plus fort que les autres, l'anneau s'ouvrit et l'animal se précipita avec fureur sur le prévôt du pays, et sur les visiteurs les plus curieux qui se trouvaient auprès. Dans notre effroi commun, nous primes tous la fuite, et déjà nous entendions le terrible animal haleter derrière nous, lorsque nos propres chiens, qui nous avaient accompagnés, coururent au-devant de lui et le saisirent par les oreilles et la gorge. Le meilleur de ces chiens, qui avait perdu une de ses canines avec la vieille, se vit bientôt forcé de lâcher les oreilles, et

un seul coup de dents que le léopard lui donna dans la tête l'étendit mort. En attendant, les autres chiens étaient arrivés ; ils le saisirent facilement, et deux d'entre eux le mordirent si violemment à la gorge qu'en moins d'un quart d'heure le léopard étranglé ne donna plus signe de vie. Il s'était défendu jusqu'à la mort et avait blessé avec ses griffes un autre chien, qui mourut le jour suivant. En dépouillant la bête, on reconnut que les muscles du cou et de la nuque étaient broyés ; quant à la peau, elle est si coriace et si bien protégée par des poils épais, que les dents des chiens n'avaient pu y faire le moindre trou. »

**Captivité.** — Quoiqu'on n'envoie en Europe qu'une faible partie des léopards jeunes ou vieux dont on s'empare, ce beau félin se trouve dans tous les jardins zoologiques et dans toutes les ménageries. Lorsqu'il est bien soigné, le léopard supporte assez longtemps la captivité. Pour l'appriivoiser, il faut le prendre dès son bas âge ; des animaux vieux peuvent bien acquérir, à la longue, un certain degré de douceur et de docilité, mais le naturel revient trop souvent et l'on a toujours à craindre des actes de perfidie, se traduisant ordinairement par des coups dangereux. Il suffit de regarder un léopard en face pour lire la fausseté dans son regard. Les léopards pris tout jeunes sont assez doux et patients dans les cages. Ils aiment à être caressés par des personnes connues, font le rouet comme les chats, se frottent contre leurs gardiens, en se tordant comme des serpents, ou bien contre leur cage, ce qui prouve toujours leur bonne humeur.

Lindsay, de Calcutta, au dire de Jacques Arago (1), était parvenu, dans une de ses chasses, à s'emparer d'une panthère fort jeune, dont il se fit longtemps accompagner dans les rues et les promenades. Les petits enfants jouaient parfois avec elle ; ils la battaient, et craintive, soumise, elle baissait la tête, se couchait servilement et semblait demander grâce à une main menaçante.

Le jardin zoologique de Londres a réuni jusqu'à six léopards ; leur nourriture consistait habituellement en viande de bœuf, qu'on leur jetait par une ouverture pratiquée dans le plancher supérieur. Avertis par l'aiguillon de la faim, lorsque l'heure du repas approchait, les léopards, au premier bruit qui leur annonçait l'arrivée du gardien, prenaient une physionomie indicible ; ils attachaient leur regard à l'ouverture du plafond ; à peine avaient-ils aperçu la proie, qu'ils s'élançaient d'un seul bond, et la saisissaient avec leurs

redoutables griffes, avant même qu'elle eût le temps de tomber à terre.

La panthère du jardin zoologique de Hambourg est une très-bonne bête. Elle saute joyeusement au-devant de ses amis, cherche à les attirer à l'aide de ses pattes, se laisse caresser et lèche avec beaucoup de plaisir la main qu'on lui tend, tout comme un chien bien élevé. Elle ne songe jamais à faire usage de ses griffes : ses dangereuses pattes restent toujours douces et veloutées dans la main de son ami. Il est certain que le léopard peut devenir tout aussi familier. Lorsqu'il est de bonne humeur, il saute continuellement dans sa cage, en décrivant pour ainsi dire deux cercles entrelacés. Ses mouvements sont alors tellement rapides que l'œil peut à peine les suivre tous. Il s'habitue très-vite à vivre avec les chiens et s'y attache bientôt au point de jouer et de partager même sa nourriture avec eux. Il vit en bonne intelligence avec d'autres individus de son espèce, et s'est souvent propagé en Europe.

Lorsque le léopard jouit d'une liberté relative, il se conduit tout autrement que dans la cage. Je possédai pendant un certain temps un beau mâle, qui n'avait pas encore atteint son développement complet, mais je ne pus jamais l'amener à se comporter à peu près convenablement envers moi. Dès que je m'approchais de sa cage, il m'exprimait son mécontentement en grinçant des dents et en faisant entendre une espèce de grognement enroué ; si j'avais le malheur de m'avancer de quelques centimètres plus près que de coutume, je pouvais être sûr qu'il chercherait à me donner un coup de patte, naturellement au moment où je m'y attendais le moins. Comme tous les carnassiers que j'avais dans ma ménagerie, je l'avais fait attacher à une longue chaîne dans la cage même ; de cette manière je pouvais de temps en temps me donner le plaisir de le laisser courir dans la cour. Dès qu'il se sentait libre, il commençait à se démener comme une furie, se mettait à bondir de tous côtés, s'allongeait, faisait des grimaces en grognant et lançait çà et là des regards sauvages. Il se précipitait sur quiconque s'approchait de lui, et se livrait à des gestes tellement expressifs, que nous sentions très-bien qu'il ne demandait qu'à nous déchirer. A mesure qu'on allongeait la chaîne à l'aide d'une corde, ses mouvements devenaient plus furieux et sa rage de plus en plus violente. Toute la férocité naturelle de cet animal, longtemps concentrée, semblait éclater ; ses passions sanguinaires se réveillaient et ses yeux étincelants menaçaient de mort tous les autres ani-

(1) Jacques Arago, *Voyage autour du monde*.

maux de la ménagerie. Les singes grimpaient en criant sur les murs, sur les bâtons et les colonnes ; les chèvres bêlaient anxieusement ; les autruches, folles de terreur, parcouraient leurs cages dans tous les sens ; le lion regardait ce nouveau *Roland furieux*. Celui-ci cherchait par tous les moyens possibles à se débarrasser de ses liens et plus d'une fois nous eûmes peur de le voir réussir. Le plus difficile fut de le faire rentrer dans sa cage. Jamais il n'y allait de son propre gré, et il n'était pas facile de l'y forcer. Le plus simple eût été de raccourcir la chaîne et de le tirer finalement dans la cage ; mais celle-ci était placée de telle sorte qu'il eût fallu, pour s'emparer de la chaîne, s'exposer aux griffes du léopard. Les menaces étaient complètement inutiles ; lorsque je criais, il grognait, et lorsque je m'avançais vers lui, il se disposait à sauter sur moi. Il fallait pourtant en venir à bout sans le maltraiter, car il ne m'appartenait pas, ce qui m'obligeait à le ménager. Je n'osais même pas me servir du fouet en peau d'hippopotame, à l'aide duquel il est facile de faire obéir les autres animaux ; j'avoue que le fouet me paraissait un peu court pour poursuivre l'animal jusqu'à la cage, comme il l'aurait fallu. Je pris alors un balai d'écurie neuf, que je fixai après une longue perche assez mince, et m'en servis pour lui donner des coups, qui ne firent guère d'effet sur lui. Il fallut nécessairement alors imaginer quelque autre moyen. Je reconnus bientôt qu'il me suffisait de l'arroser d'eau, et une grande pompe me rendit les plus grands services dans cette circonstance. Dès que le léopard avait reçu un seau d'eau sur la tête, ou qu'un jet, envoyé par la pompe, l'avait suffisamment mouillé, il cherchait aussitôt à gagner sa cage. Plus tard, je réussis même à le faire obéir à la simple vue du balai et de la pompe, et à le faire rentrer, quoique en grognant, dans son réduit. Plus d'un de mes lecteurs a pu voir dans le jardin zoologique de Berlin ce léopard, ainsi que beaucoup d'autres de mes anciens pensionnaires ; mais certainement aucun d'eux ne s'est figuré que ce bel animal fût si peu sociable.

**Usages et produits.** — La chair du léopard est mangée dans beaucoup de pays par les indigènes, qui lui trouvent un très-bon goût ; sa belle fourrure a été longtemps un grand article de commerce, et il y a cinquante ans à peine elle valait, au Cap, près de quarante francs. Elle est encore assez recherchée, et les pelletiers, de nos jours, la désignent sous le nom de *peau de tigre*. On en fait des manteaux, des pardessus, mais principalement des tapis de tout genre.

Au Soudan, où elle est aussi beaucoup estimée, les nègres la recherchent plus que les mahométans. Ceux-ci n'en font que des couvre-pieds, tandis que les premiers la convertissent en insigne de courage et de victoire. Je signale cette différence, parce que les Cafres ont à ce sujet les mêmes opinions. Le guerrier cafre, qui a été assez heureux pour tuer un léopard, est l'objet de la vénération et de l'admiration de tous. Il est tout fier de porter sur lui les trophées de sa victoire, et celui qui ne peut donner de telles preuves de courage, le considère d'un œil envieux. Les dents du carnassier, convenablement fixées à l'aide de fil à coudre et de fil métallique, sont enfilées avec des perles, de manière à former une chaîne, que le héros suspend à son cou et laisse tomber sur sa poitrine. On emploie de la même manière les griffes de l'animal. Quant à sa fourrure, elle est transformée en *karaoll*, c'est-à-dire en manteau.

La queue du léopard a une tout autre destination. Détachée de la bête, le chasseur la suspend autour de son corps à l'aide d'une ficelle. Un Cafre qui peut faire montre de huit ou dix queues suspendues et entourant sa taille, se croit un grand personnage, et affiche un certain dédain pour ses compagnons, qui ne peuvent montrer que des queues de singe, ornement commun de tous les Cafres.

M. Jacques Arago raconte que M. Lindsay s'appliqua à dresser sa panthère à la chasse ; qu'il en fit l'essai et réussit dans plusieurs chasses contre les bêtes fauves. Mais, un certain jour, la panthère tardait à revenir du bois où elle était entrée ; un domestique fut expédié pour savoir ce qu'elle était devenue, et l'animal en le voyant se jeta sur lui, le terrassa et lui ouvrit la poitrine.

Quelques colons de Pondichéry, de Chandernagor, de Golconde et de Calcutta ont également essayé de dresser la panthère à la chasse des bêtes féroces ; mais ces tentatives ont été sans résultat, et funestes même aux instructeurs. Ainsi Field (1) dit que deux planteurs de ses amis ont été, à huit jours de distance, immolés par une panthère qu'ils avaient crue parfaitement apprivoisée, et qui les suivait comme un dogue dans les rues de Calcutta.

(1) Field, *Quadrupedes of India*.



Fig. 135. La Panthère noire.

**LA PANTHÈRE NOIRE — LEOPARDUS MELAS.**

*Der schwarze Leopard* ou *die schwarze Panther*,  
*The black Leopard.*

Aux animaux dont nous venons de parler, il faut ajouter une bête assez curieuse, qui a souvent été amenée en Europe dans ces derniers temps. Je veux parler du *Leopardus melas* ou *Arimaou*, communément appelé *panthère noire*.

**Caractères.** — C'est un magnifique animal, gris-cendré ou gris-brun, avec de petites taches d'un noir foncé (fig. 135). Le fond jaune brillant, sur lequel se détachent ordinairement les belles taches noires, en roses, dont le pelage est parsemé, est remplacé par un fond noir, dont la couleur, peu différente de celle des taches, ne se confond d'ailleurs pas avec la nuance encore plus foncée de celles-ci. Au premier aspect, et pour un observateur inattentif, la panthère noire semble d'un noir uniforme, mais avec un peu d'attention, on reconnaît que sa robe présente les mêmes dessins qui font rechercher et admirer celle de la panthère ordinaire; seulement elles ressortent moins, n'étant que d'un noir profond, sur un fond d'un noir brunâtre.

Delamétherie décrit le premier cette panthère; Péron et Lesueur, qui en amenèrent une autre en Europe, lui donnèrent le nom scientifique qu'elle porte. On l'a considérée comme formant une espèce distincte, jusqu'au moment où Reinwardt et Kuhl sont venus affirmer que dans l'île de Java, tout le monde sait que la panthère noire et la panthère commune se trouvent dans une même

portée, et que la première n'est qu'une variété de la panthère à longue queue.

J'avouerai franchement que je ne me range nullement à cette opinion.

Toujours est-il très-curieux que la panthère noire soit régulièrement plus petite que la panthère commune. J'en ai vu pour le moins une dizaine, parmi lesquelles aucune n'avait la taille ordinaire de cette dernière.

**Distribution géographique.** — Ajoutez à cela, que cet animal, ou cette prétendue variété, ne se trouve qu'à Java.

Toutes ces considérations me déterminent à considérer la panthère noire comme une espèce distincte, jusqu'à ce que l'indication de Reinwardt et de Kuhl soit confirmée.

**Captivité.** — La panthère noire amenée en France par Péron et Lesueur, vécut à la ménagerie du Muséum d'histoire naturelle pendant les premières années de ce siècle.

Une autre panthère noire parut à Paris vers 1830. Une troupe d'acteurs, telle que la capitale de la France n'en avait pas encore vu, des lions, des tigres, des panthères parfaitement domptés et dressés à divers exercices, attiraient chaque soir, à l'un de nos théâtres, une foule immense, avide d'un spectacle aussi nouveau que terrible. Une panthère noire se trouvait alors en Amérique, elle fut acquise et amenée à grands frais. Son pelage noir, au milieu des robes fauves ou tigrées des autres acteurs, devait produire un bel effet de contraste. Mais tout l'art du dompteur d'animaux n'aboutit qu'à adoucir sa férocité, sans vaincre sa timidité; on put lui faire,

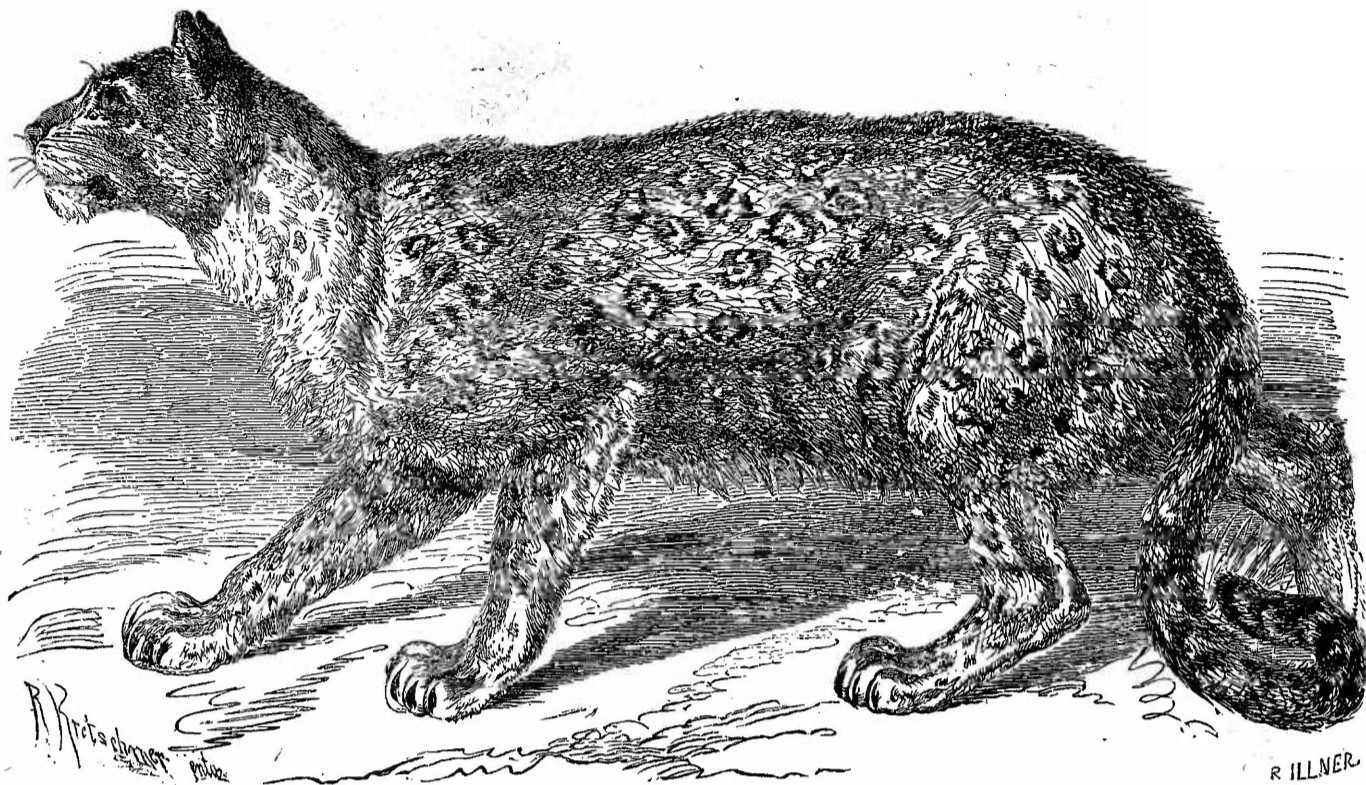


Fig. 136. L'Once.

craindre le maître, mais non la soumettre et la dresser. Il fallut donc renvoyer la panthère noire, et, de la scène sur laquelle elle devait briller, elle fut reléguée dans une ménagerie ambulante.

Deux autres individus ont vécu à Paris, l'un en 1842, l'autre vers 1860. Le premier, d'une extrême férocité, mais plus timide encore que féroce, se tenait presque constamment tapi dans le fond le plus obscur de sa loge; lorsqu'on l'excitait, lorsque son gardien, une tige de fer à la main, le contraignait par la menace à quitter sa retraite, il s'avancait à pas lents, le cou tendu, la gueule béante, les jambes ployées, le ventre rasant presque le sol, et tel qu'un serpent qui rampe. Comme si elle avait craint autant de se faire entendre que de se faire voir, cette panthère ne rugissait pas contre le gardien qui la menaçait, ou contre le visiteur dont le regard l'irritait; sa crainte et sa colère ne s'exprimaient que par un sourd bruissement, tel à peu près que le grondement du chat, au moment où un chien s'apprête à le poursuivre.

#### LE LÉOPARD GRIS — *LEOPARDUS POLIOPARDUS*.

*Der Grauparder.*

On a aussi trouvé des léopards à teintes grises, et l'on s'est hâté de les considérer comme des métis du léopard et de quelque autre félien; mais ces léopards forment très-probablement une espèce distincte. Fitzinger les a franchement désignés sous le nom de *léopard gris*.

#### L'ONCE — *LEOPARDUS UNCIA*.

*Der Pardel ou Irbis; The Ounce.*

L'once, ainsi nommé par Buffon (1), est un animal très-voisin du léopard et de la panthère, et l'un des féliens les plus rares dans nos collections et nos jardins zoologiques; sa fourrure même est loin d'être commune.

**Caractères.** — L'once (*fig. 136*) atteint la taille du léopard et de la panthère, et leur ressemble autant par ses formes que par ses habitudes. Sa fourrure, plus épaisse et plus longue, est formée par des poils crêpés, laineux à la base, doux et lâches seulement au ventre. Sa couleur générale est d'un gris blanchâtre, avec une teinte jaune clair; elle est, comme d'ordinaire, un peu plus foncée sur le dos et blanche à la partie inférieure. Ses taches noires, qui se dessinent très-nettement sur la robe, sont petites et pleines sur la tête, plus grandes et sous forme d'anneaux au cou, et se transforment sur le tronc en un anneau pointillé, entourant un espace foncé. Une raie noire suit l'épine dorsale et se continue sur la queue, qui est mouchetée de noir mat; sur les parties inférieures, les taches redeviennent pleines. Ses oreilles, petites et émoussées, sont noires à la base et à la pointe, blanches au milieu; le bord du museau est noir; les moustaches, en partie noires

(1) Les naturalistes allemands ont substitué à cette dénomination celle de *Irbis*, parce qu'on désigne souvent le jaguar sous le nom d'*once*, ce qui établit une confusion.

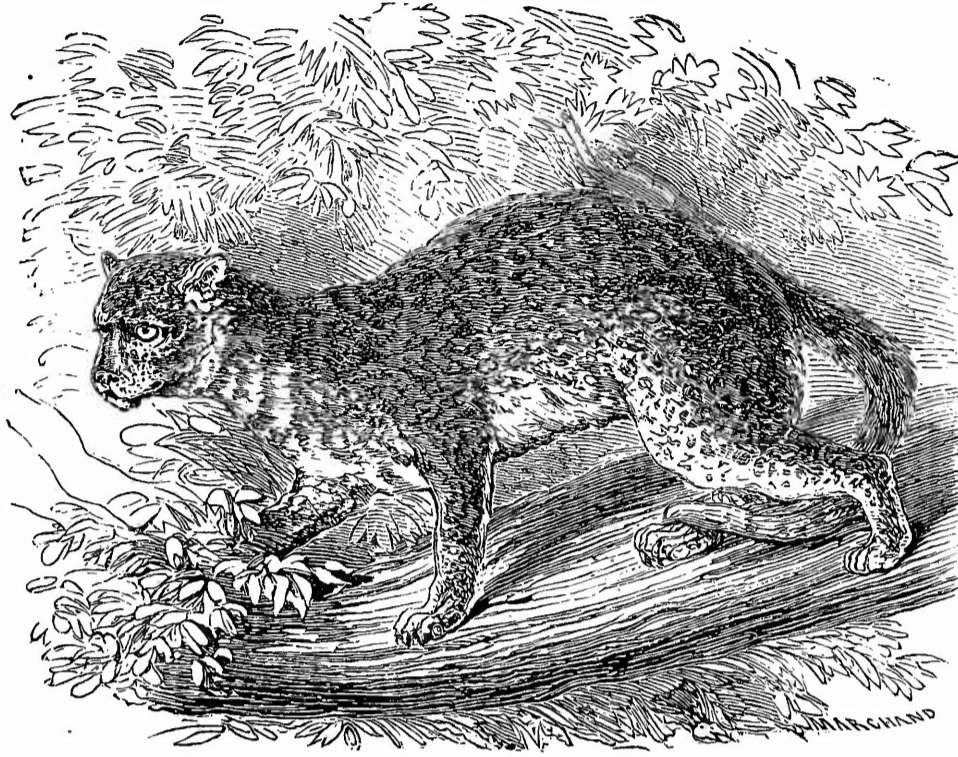


Fig. 137. Le Léopard marbré.

et en partie blanches, sont disposées sur quatre rangs. Le corps mesure 1 mètre 30 cent., et la queue 1 mètre.

**Distribution géographique.** — La fourrure épaisse de l'ocelot indique que l'espèce habite des contrées plus froides que le léopard. Sa patrie est l'Asie centrale jusqu'en Sibérie ; il n'est pas rare aux sources de l'Ienisseï et sur les bords du lac Baïkal, mais il est encore plus abondant sur les côtes du golfe Persique.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Son genre de vie paraît analogue à celui du léopard, dont il peut être considéré comme le remplaçant dans les contrées montagneuses de l'Asie. Il descend rarement dans les chaudes plaines des Indes.

#### LE LÉOPARD MARBRÉ — *LEOPARDUS MARMORATUS*.

*Der Marmorleopard, The marbled Cat.*

**Caractères.** — Le léopard marbré (fig. 137) se distingue par sa petite taille ; son corps n'a en effet que 50 cent. de longueur, de l'extrémité du museau à la naissance de la queue ; cette dernière n'a elle-même que 32 cent. Le léopard marbré a donc à peu près la taille de notre chat domestique. Sa robe est jaune d'argile, avec une teinte rouge clair en dessus. La partie inférieure est un peu plus claire et quelquefois même blanche. Deux bandes longitudinales noires partent du front et vont se réunir en une raie unique au delà de la tête et de la nuque, elles suivent le dos et se séparent de nouveau à la partie postérieure. D'autres bandes sinueuses se divisent en taches et

se dirigent obliquement de la nuque vers le ventre. Les épaules sont couvertes de taches sous forme de fer à cheval, et les membres, de points arrondis noirs. La partie inférieure du corps est variée de trois rangées de taches rondes, d'un brun foncé, et le dessous du cou, de bandes transversales ; au-dessus et au-dessous des yeux est une tache claire ; deux bandes noires coupent les joues. Les oreilles, courtes et arrondies, sont d'un gris argenté en dehors, avec des bords noirs, et d'un jaune de rouille en dedans ; la queue, assez touffue, est d'un grisâtre jaune de rouille, et nettement annelée.

**Distribution géographique.** — Le léopard marbré habite Malacca et Java.

#### LES SERVALS — *SERVAL*.

*Die Serwalen, The Servals.*

**Caractères.** — Trois espèces de féliens se distinguent des animaux que nous avons examinés jusqu'ici, par leurs taches et par les points simples qui décorent leur robe. Ce sont le serval, le tarai et le kueruck.

**Distribution géographique.** — L'une habite l'Afrique, et les autres les Indes orientales.

#### LE SERVAL PROPREMENT DIT — *SERVAL GALEOPARDUS*.

*Der Serwal, The Serval ou Bosch-Katte.*

**Caractères.** — Le serval (fig. 138), connu aussi sous le nom de *chat du Cap* ou *chat tigre des four-reurs*, se distingue par ses formes grêles, ses jambes

assez hautes et sa courte queue; il ressemble un peu au lynx, dont il diffère surtout par l'absence des touffes de poils aux oreilles et par la longueur relativement considérable de la queue. Son corps est élancé, sa tête allongée et un peu aplatie. Ses oreilles sont grandes et pointues; la queue est à peu près moitié aussi longue que le corps.

Le pelage, assez riche, est épais et rude; sa couleur générale est d'un jaune fauve clair, quelquefois grise ou rougeâtre; les extrémités des membres sont blanches. Quatre bandes étroites, longeant la tête et la partie supérieure du cou, se dirigent, à partir du garrot, en arrière et un peu obliquement en bas; vers la partie postérieure du corps, d'autres bandes apparaissent entre les quatre principales, et toutes se divisent peu à peu en taches longues, tandis que les flancs sont simplement couverts de taches ou de points noirs. Sur les avant-bras et sur les cuisses de derrière les taches se fondent pour former quelques bandes transversales. Des joues, couvertes de petites taches, de simples points noirs, part une bande noire qui, accompagnée d'une ou de plusieurs autres bandes de même couleur, s'étend autour de la gorge. La queue, plus foncée en dessus qu'en dessous, porte sept à huit anneaux. La couleur du serval paraît d'ailleurs présenter de grandes variations. Un seul des deux individus qui se trouvaient au jardin zoologique de Francfort, répondait à la description que nous venons de faire; l'autre était plus foncé et bien plus tacheté.

La longueur du corps est d'environ 1 mètre, celle de la queue dépasse rarement 38 cent.; la hauteur du garrot est de 55 cent.; mais les vieux mâles seuls atteignent ces dimensions; ordinairement cette espèce n'a guère plus de 1 mètre de long, la queue y comprise.

**Distribution géographique.** — Nous savons maintenant que le serval n'est pas seulement très-abondant dans les contrées méridionales de l'Afrique, mais qu'il est répandu jusque dans ses parties orientales et occidentales. Il est probable qu'il habite tous les pays couverts de steppes, et il est certain, par exemple, qu'on le rencontre en Algérie. On ne le voit plus dans les environs de la ville même du Cap, mais dans les forêts ou sur les montagnes couvertes de buissons de l'intérieur du pays, où il est connu des colons hollandais sous le nom de *Bosch Katte*.

En Europe, on connaît l'espèce sous le nom de *chat-tigre africain*.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Le serval fait la chasse aux lièvres, aux jeunes antilopes, aux agneaux, etc.; il aime beaucoup la volaille et

entre souvent dans les fermes pour visiter les poulaillers mal fermés, dans lesquels il commet de grands dégâts. Pendant le jour, il se cache et dort; il ne va à la chasse qu'au moment où la nuit se fait. Il paraît qu'il chasse en véritable chat, et emploie toutes les ruses et toutes les finesses pour s'approcher en rampant de sa victime, ou pour sauter brusquement sur elle. Les chasseurs le rencontrent rarement, parce qu'il passe le jour à dormir; mais on l'attrape souvent dans des pièges.

**Captivité.** — Le serval captif, dont on s'occupe et que l'on soigne bien, s'apprivoise au bout de fort peu de temps, car il est naturellement doux. Il témoigne bientôt de la reconnaissance à son gardien, le suit, se serre contre lui, se frotte contre ses vêtements et fait le rouet comme nos chats domestiques. Il est très-sensible aux caresses; aime beaucoup à jouer, soit avec l'homme, soit avec d'autres servals; s'amuse des heures entières avec des boules qu'on lui jette, et, faute de mieux, joue avec sa propre queue. L'activité paraît lui être nécessaire, car il se livre de son propre gré, sans la moindre excitation, aux plus singulières gambades.

Cependant tel n'est pas le cas de tous les servals réduits en captivité: pour ma part j'en ai connu plusieurs qui étaient très-sauvages et souvent même furieux, quoiqu'ils fussent captifs depuis un temps déjà assez long. Il est possible que ceux qu'on attache, et qui ont ainsi une espèce de liberté relative, s'apprivoisent plus facilement que ceux qui vivent dans les cages. Ceux-ci ne le cèdent pas en fureur au léopard. On peut conserver très-longtemps le serval en lui donnant à manger de la viande crue; on peut même l'habituer au régime de nos chats, et lui procurer une grande jouissance en lui servant du lait; mais il faut avoir bien soin de le préserver du froid. Un serval du jardin zoologique de Hambourg, déjà suffisamment apprivoisé pour faire les délices de tous les spectateurs, mourut au bout de quelques heures, à la suite d'une variation de température très-brusque, qui avait fait descendre de 15 degrés le thermomètre. A partir de ce moment, il refusa toute nourriture, et le lendemain matin il était mort. Trois autres chats exposés aux mêmes changements de température moururent en même temps.

**Usages et produits.** — La fourrure du serval est très-commune dans la pelleterie.



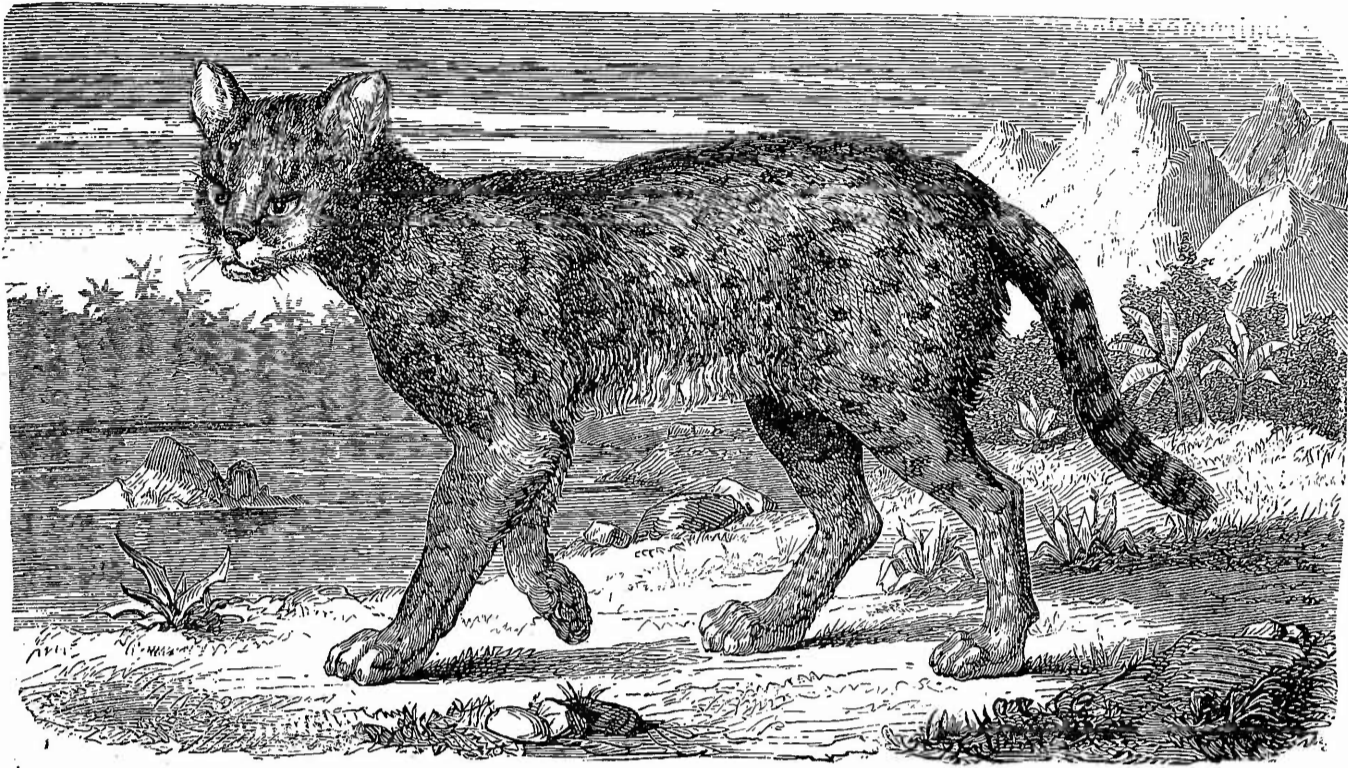


Fig. 138. Le Serval proprement dit.

**LE SERVAL TARAI — *Serval viverrinus*.***Der Tarai.*

**Caractères.** — Le tarai n'atteint que la taille de notre chat sauvage; il est plus court que le serval proprement dit.

Sa couleur est d'un gris jaune foncé, chaque poil étant foncé à la base, jaune au milieu et noir à la pointe. Le menton est d'un blanc pur. Quatre rangées de taches noires s'étendent le long du dos et se réunissent en bandes sur le front. Les joues sont coupées par deux bandes, donnant naissance à une troisième qui va entourer la gorge. La partie postérieure de l'oreille est noire, avec une tache claire. Sur les flancs se trouvent des taches rondes, et aux jambes des bandes transversales; la queue porte de huit à neuf anneaux.

Le corps est long au plus de 80 cent. et la queue en a environ 27.

**Distribution géographique.** — Le serval tarai vit dans les Indes, principalement dans le voisinage de l'Himalaya.

**Captivité.** — Les individus que j'ai vus captifs étaient des animaux furieux et ennemis de l'homme.

**LE SERVAL KUERUCK — *Serval minutus*.***Der Kueruck.*

**Caractères.** — Cette espèce ressemble à notre chat domestique, mais elle est un peu plus pe-

tite et s'en distingue, en outre, par sa courte queue et ses oreilles courtes et arrondies.

Son pelage est d'un gris rouge-brun à la partie supérieure et blanc à la partie inférieure. Sur la tête et le cou se trouvent aussi quatre bandes noires longitudinales, qui se résolvent en taches sur la partie postérieure. A côté des yeux passe une raie blanche. Les oreilles sont brunes à l'extérieur et tachetées de blanc. La queue est foncée et porte des anneaux confus.

La longueur du corps est de 42 cent., celle de la queue de 48.

**Distribution géographique.** — Le serval kueruck habite les forêts de Java, de Sumatra, de Siam et du Bengale.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Il reste couché pendant le jour, dans les cavernes, et fait, la nuit, la chasse aux petits mammifères et aux oiseaux.

**Captivité.** — Malgré sa petite taille, ce serval paraît être l'un des chats les plus sauvages que l'on connaisse. J'ai d'ailleurs pu m'en assurer sur ceux qui se trouvaient à Amsterdam et à Rotterdam. Je me suis efforcé d'en apprivoiser un que je possédais, mais tous mes efforts se brisaient contre la fureur aveugle de ce chat. Il se mettait à grogner et à siffler dès qu'on s'approchait de sa cage. Son gardien même, qui pourtant le soignait très-bien, n'avait pu l'adoucir. Il était obligé de se tenir constamment sur ses gardes en lui donnant à manger, car ce serval cherchait toujours à saisir la main, de préférence à la viande. Quand on le dérangeait, il se reti-

rait ordinairement dans son coin, en arrondissant le dos comme notre chat, hérissait ses poils, grognait et lançait des regards furieux jusqu'au moment où on s'éloignait. Il se tenait de préférence sur une grosse branche qui se trouvait dans sa cage, et y passait souvent des heures entières, roulé sur lui-même et immobile. Sa méchanceté le faisait détester de tout le monde, et sa mort, qui eut lieu par suite du changement de température dont j'ai parlé plus haut, nous affecta bien moins que celle du serval tarai. Nous avons complètement renoncé à l'espoir d'appivoiser ce furieux animal.

### LES CHATS PROPREMENT DITS — *CATUS.*

*Die Hünze, The Cats.*

**Caractères.** — Le genre Chat renferme toutes les petites espèces de féliens à queue longue, sans touffes de poils aux oreilles, et sans trace de crinière. Ils ont la dernière molaire inférieure pourvue de deux pointes; l'oreille uniformément velue sur tout son pourtour; la queue à peu près moitié longue comme le corps; la pupille verticale et fendue longitudinalement.

**Distribution géographique.** — Les quelques espèces que ce genre renferme ne se trouvent jamais en Amérique et en Australie, et n'habitent que l'ancien continent.

Ce genre a pour type :

#### LE CHAT SAUVAGE — *CATUS FERUS.*

*Die europäische ou gemeine Wildkatze, The wild Cat.*

Le chat sauvage a été considéré pendant longtemps comme la souche de tous nos chats domestiques; aujourd'hui encore, un certain nombre de naturalistes conservent cette opinion, quoique les observations et les recherches les plus récentes soient en contradiction avec elle.

« Nous penchons, dit Tschudi (1), à considérer le chat sauvage comme la souche primitive du chat ordinaire, par la raison que tout ce qu'il y a d'essentiel dans leur organisation est conforme dans les deux types, et qu'il est impossible d'attribuer positivement d'autre origine à notre chat, qui, il faut l'avouer, vit aussi dans le Midi, et a été retrouvé embaumé en Égypte. C'est en Orient et non pas chez nous qu'on retrouve la souche de la plupart de nos animaux domestiques : aussi, a-t-on voulu voir dans le petit chat de Nubie, l'ancêtre du nôtre. Mais cette espèce est encore loin

d'être suffisamment étudiée, et paraît différer de l'espèce domestique autant que le chat sauvage. On sait assez combien une domesticité de plus de mille ans et le changement de nourriture modifient le type chez les animaux. Nous accordons moins d'importance, pour la solution de cette question, à l'opinion de ceux qui prétendent que des chats sauvages apprivoisés finissent par ne plus se distinguer des chats domestiques, et que les derniers, redevenus sauvages, deviennent identiques aux chats sauvages après trois générations. La rareté d'observations de ce genre en rend le résultat peu positif et d'autant moins concluant, qu'il est très-difficile d'admettre qu'un chat sauvage en captivité se soit apparié avec un autre chat sauvage dans des conditions analogues. S'il y a eu accouplement, c'est probablement avec un chat domestique, de sorte que les métis, nés dans ces circonstances, ont pu facilement revenir au type domestique. »

**Caractères.** — Le chat sauvage (*fig. 139*) est notablement plus grand et plus vigoureux que notre chat domestique. Son corps et sa tête sont plus courts et plus gros; sa queue, considérablement plus forte, est beaucoup plus courte; de plus, elle est également épaisse sur toute sa longueur, tandis que celle du chat domestique va en s'amincissant de la racine à l'extrémité. Ce chat, lorsqu'il est adulte, atteint à peu près la taille d'un renard, il est donc d'un tiers plus grand que le chat domestique.

Il s'en distingue du reste, au premier aspect, par son pelage plus riche, ses moustaches plus abondantes, son regard sauvage et ses dents plus fortes et plus tranchantes. Mais ses véritables caractères distinctifs sont la queue annelée de noir, et la tache d'un blanc jaunâtre de sa gorge.

Son corps a en général 70 cent. de long; sa queue mesure environ 32 cent.; sa hauteur, au garrot, atteint de 38 à 44 cent., et son poids varie de 15 à 18 livres (7<sup>kil.</sup>, 5 à 8<sup>kil.</sup>). Certains matous peuvent, dans des circonstances très-favorables, atteindre 98 cent. de longueur.

Le pelage est épais et long, gris chez le mâle, quelquefois même d'un gris noir; chez la femelle, au contraire, il est jaunâtre. Du front partent quatre bandes noires parallèles, qui passent entre les oreilles; celles du milieu se prolongent sur le dos, et forment, après s'être réunies plus loin, une bande moyenne qui suit l'épine dorsale et la partie supérieure de la queue. Des deux côtés de cette bande moyenne partent un grand nombre de bandes transversales un peu

(1) Tschudi, *les Alpes*. Berne, 1859, p. 248.

plus foncées que les autres et qui se dirigent vers le ventre. Celui-ci est jaunâtre, avec quelques taches noires ; les jambes sont jaunes au voisinage des pattes, jaunâtres à la partie interne des cuisses, et portent en dehors quelques bandes transversales noires. La queue est régulièrement annelée, les anneaux étant de plus en plus foncés à mesure qu'ils se rapprochent de la pointe. La face est d'un roux jaune ; l'oreille est gris de rouille en dehors et jaune blanchâtre en dedans.

On rencontre souvent, dans nos forêts, des chats domestiques, vivant dans une indépendance absolue. Quoique la couleur de leur robe ressemble complètement à celle du chat sauvage, et qu'ils en aient le caractère méchant et farouche, on peut toutefois les distinguer facilement. Leur taille, notablement un peu plus forte que celle de nos chats domestiques, n'égale cependant jamais celle des chats sauvages.

**Distribution géographique.** — De nos jours encore, le chat sauvage est répandu sur presque toute l'Europe ; la Grande-Bretagne elle-même, si pauvre en carnassiers, n'en est pas encore complètement débarrassée. Il n'habite d'ailleurs plus que les contrées couvertes de forêts, principalement les montagnes, et descend rarement dans la plaine.

En France, dans tout le cours des chasses royales, depuis l'époque de la Restauration jusqu'en 1830, on n'en tua qu'un seul, comme on l'a vu d'après le registre de ces chasses trouvé aux Tuileries après les journées de juillet. On avait cependant parcouru les forêts de Rambouillet, de Fontainebleau, de Compiègne.

En Suisse, « il ne se passe guère d'année, dit Tschudi (1), sans qu'on en tue sur un point ou sur un autre. Dernièrement, il en a été tué plusieurs dans le canton de Zurich, parmi lesquels un mâle de quinze livres. Le chat sauvage n'est rien moins que rare dans le Jura, surtout dans les districts de Nyon et de Cossonay, dans l'Argovie ; il en est de même au Bötzborg et dans la vallée de Beten. Dans la Suisse orientale et les cantons forestiers, le chat sauvage est moins connu ; il se montre encore de temps en temps dans quelques vallées valaisannes et bernoises, comme celle de Grindenwald, ainsi que dans les Grisons. »

Il est assez commun dans la forêt de Thuringe pour qu'on ait pu, il y a quelque temps, en tuer seize dans l'année (douze individus

adultes et un individu âgé de trois mois), en blesser un et prendre trois petits dans le nid.

Il est à peu près certain que sa distribution géographique ne s'étend pas beaucoup au delà des frontières de l'Europe. On l'a trouvé au sud du Caucase, mais Pallas ne l'a pas observé dans la Russie asiatique. Il paraît qu'il n'a pas franchi la chaîne de l'Oural.

Ce qu'il y a de curieux, c'est qu'il n'existe ni en Norwège, ni en Suède, ni en Russie ; il est vrai que le lynx le remplace avec avantage dans ces contrées.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Le chat sauvage habite les grands bois de haute futaie et surtout les sombres forêts de sapins ; plus son domaine est solitaire et tranquille, plus longtemps il y demeure. Il s'établit de préférence parmi les rochers, dont les anfractuosités, les crevasses, les cavernes, lui fournissent des retraites assurées. Il se réfugie aussi dans les terriers du blaireau et du renard.

Le chat sauvage mène une vie solitaire ; c'est tout au plus si deux individus se réunissent ; il paraît même que l'occupant d'un canton en défend l'accès aux autres. Sa vie est complètement nocturne, et a beaucoup d'analogie avec celle du lynx et celle de notre chat domestique. Il grimpe très-bien, et monte sur les arbres, soit pour s'y reposer, soit pour s'y mettre à l'abri des poursuites d'un ennemi, lorsqu'il ne peut se cacher dans quelque trou. On le voit alors se dissimuler du mieux qu'il peut en se pressant contre une grosse branche, dont la couleur, s'harmonisant avec celle de son pelage, contribue à le dérober à la vue. Ce n'est qu'à la nuit close qu'il se livre à la chasse ; et il déploie pour surprendre l'oiseau dans son nid, le lièvre au gîte, le lapin dans son terrier et probablement l'écureuil sur son arbre, autant de ruse que pas une autre espèce de féliens. Lorsqu'il s'agit d'un animal un peu grand, il lui saute sur le dos et lui coupe avec les dents les carotides. Il ne poursuit jamais un animal qu'il a manqué du premier coup, et préfère se mettre en quête d'une nouvelle proie ; en un mot, il a tous les caractères du chat. Heureusement pour les chasseurs, sa nourriture principale consiste en souris et en petits oiseaux. Ce n'est qu'accidentellement qu'il recherche de plus grands animaux ; cependant il est bien certain qu'il s'attaque quelquefois à des faons et à des petits chevreuils. Sur les bords des lacs et des ruisseaux, il épie les poissons et les oiseaux dont il sait très-bien s'emparer. Il est surtout très-nuisible dans les parcs et principalement dans les

(1) Tschudi, *loco cit.*, p. 247.

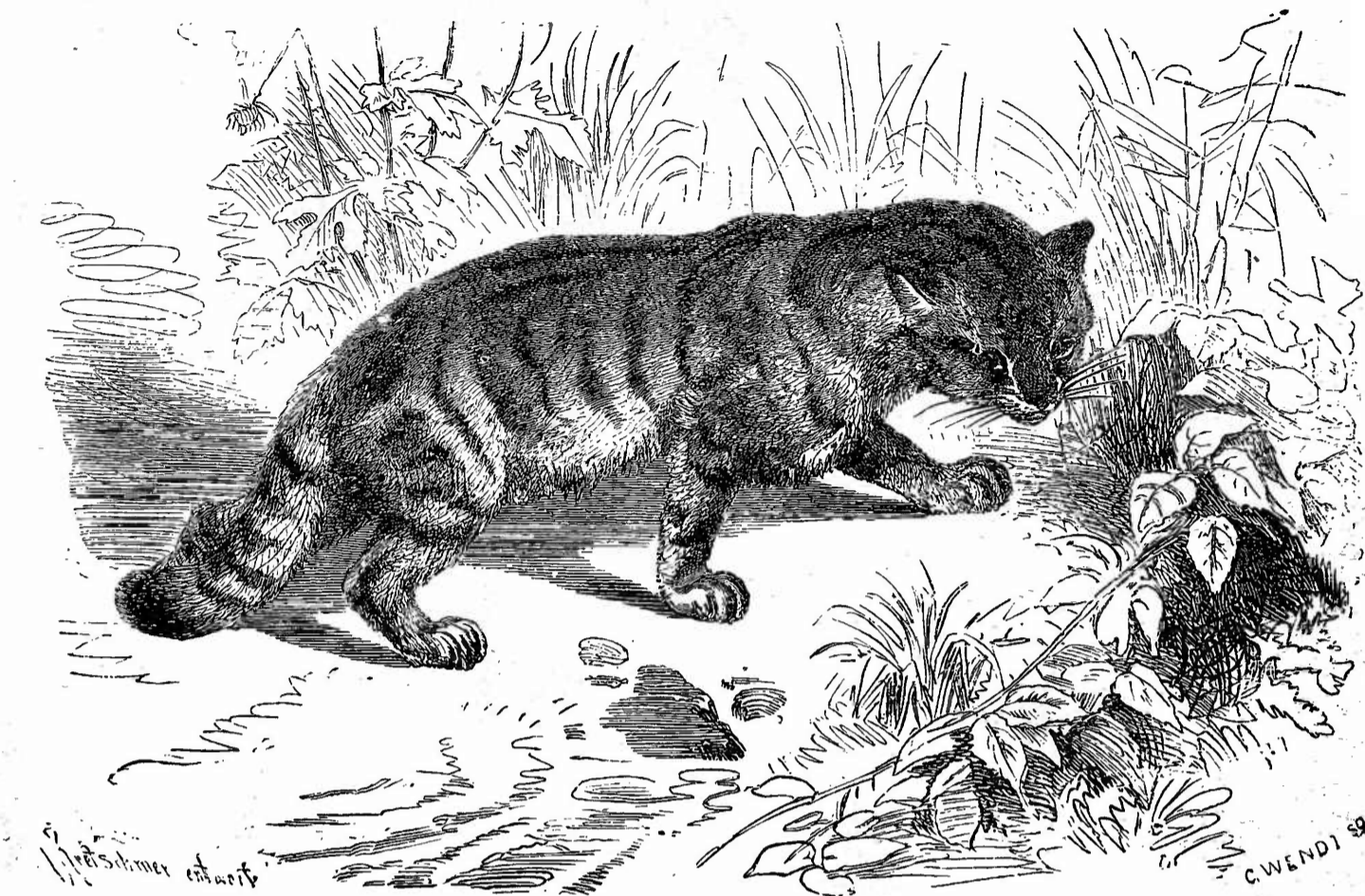


Fig. 139. Le Chat sauvage.

faisanderies, qu'il parvient à dépeupler en fort peu de temps. Relativement à sa taille, le chat sauvage est un carnassier très-dangereux; son naturel sanguinaire lui fait tuer bien plus d'animaux qu'il ne peut en dévorer. Aussi, tous les chasseurs le détestent et le poursuivent avec acharnement. Nul ne lui tient compte des services qu'il rend à l'homme en détruisant les petits rongeurs, et cependant ces services sont réels; Tschudi (1) rapporte « qu'on a trouvé les restes de vingt-six souris dans l'estomac d'un individu de cette espèce. »

En hiver, le chat sauvage fait quelquefois de grandes migrations et entre même jusque dans les villages, lorsque la faim le presse. Il y a quelques années, M. Schach, instituteur à Rundorf, près de Crimmitschau, a tué un chat sauvage adulte qui s'était installé depuis quelques jours dans une grange du village, et qui n'avait encore guère causé de dégâts. Lenz nous apprend qu'en Hongrie, où il est beaucoup plus abondant, il passe souvent l'hiver dans les granges.

La chatte sauvage porte environ neuf semaines; met bas au mois d'avril, et choisit à cet effet un creux d'arbre, une crevasse de rocher, ou le

terrier abandonné d'un blaireau ou d'un renard. Ses portées sont ordinairement de cinq ou six petits, qui naissent aveugles et ressemblent complètement à ceux de notre chat. Lorsqu'ils cessent de teter, la mère les pourvoit abondamment de souris, de campagnols, de mulots, de taupes et d'oiseaux. Ils ne sont pas longtemps à savoir grimper sur les arbres, dont les branches épaisses deviennent le théâtre de leurs jeux et leur lieu de refuge, lorsqu'un danger les menace. Dans ce dernier cas, ils s'y comportent absolument comme les adultes: ils cherchent à échapper à la vue en se pressant le plus possible contre les branches. La mère ne paraît pas défendre ses petits; dans tous les cas, elle les abandonne à l'approche de l'homme, qui semble lui inspirer une grande crainte. La relation suivante de Lenz tend à le démontrer.

« En 1865, dit-il, mon charpentier traversait un fourré, à cinquante pas environ de ma maison, sur le côté méridional de l'Hermannstein, où se tiennent en grand nombre des lapins de garenne, lorsqu'il crut entendre des miaulements partant d'un terrier élargi. Cette découverte le combla de joie, car quelques jours auparavant il m'avait exprimé le désir d'avoir de petits chats sauvages. Il se mit donc à creuser le terrier et y trouva trois petits chats de la grosseur d'un rat. Les ayant

(1) Tschudi, *loco cit.*, p. 249.

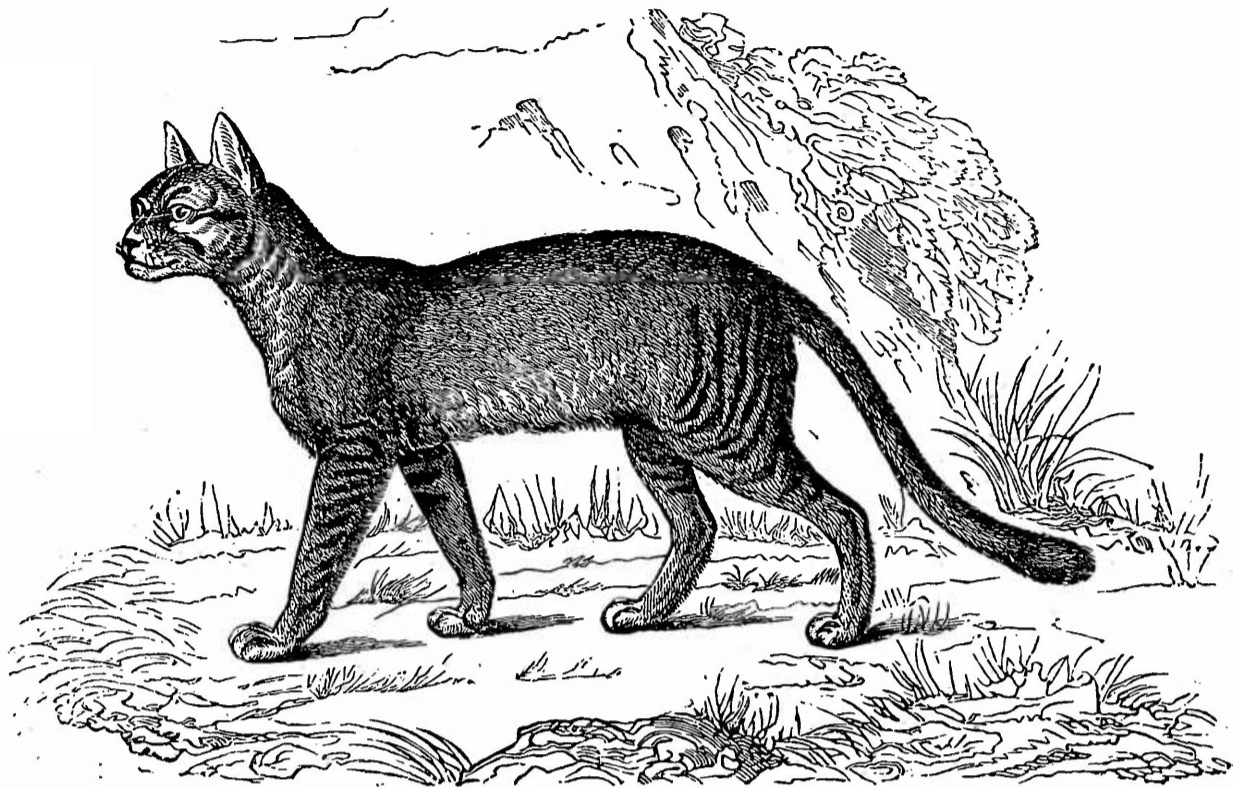


Fig. 140. Le Chat gante.

mis dans son sac, il s'en allait, lorsqu'il aperçut la mère rôdant autour de lui, les oreilles dressées. Cependant elle se tint toujours à distance, et ne fit jamais mine de vouloir l'attaquer. Sa taille était celle d'un gros lièvre. Les petits, par leur couleur et par leur queue courte et épaisse, se distinguaient facilement de nos jeunes chats domestiques. Ils étaient extrêmement sauvages, griffaient, mordaient et criaient d'une manière féroce. On employa vainement tous les moyens possibles pour les apprivoiser et les soigner; ils ne voulurent ni manger ni boire et se démenèrent comme des diabolins, jusqu'à leur mort. »

**Chasses.** — Dans certaines circonstances, la chasse du chat sauvage peut être dangereuse : par exemple, lorsqu'il est blessé, il attaque assez souvent l'homme. Pour le chasser, on choisit de préférence le moment des neiges, parce qu'il est facile alors de suivre sa piste et de trouver sa retraite.

« Ordinairement, dit Tschudi, le chat sauvage passe toute la journée tapi sur une branche, attend sa proie au passage, et cherche à l'atteindre d'un bond. C'est dans cette position que le chasseur l'aperçoit, fixant tranquillement sur lui, comme la martre ou le lynx, ses yeux étincelants. Lorsqu'on le tire, on doit mettre tous ses soins à le bien ajuster; si l'on ne fait que le blesser, il se dresse, et, le poil hérissé, le dos recourbé, la queue relevée, il s'approche du chasseur, en fai-

sant entendre cette espèce de sifflement particulier aux chats, et s'élançe sur lui comme un furieux. Il enfonce si profondément dans la chair, et particulièrement dans la poitrine, ses ongles tranchants, qu'on peut à peine les dégager; ces blessures ne guérissent que difficilement. Le chat sauvage craint si peu les chiens, qu'il descend volontairement de l'arbre et les attaque avant l'arrivée du chasseur. Une lutte terrible s'engage alors. Le chat exaspéré trace de ses ongles de profonds sillons dans la chair de ses adversaires, et cherche à les atteindre aux yeux; il se défend avec une rage opiniâtre tant qu'il lui reste une étincelle de vie, et sa défense est longue, car peu d'animaux ont la vie aussi tenace. Dans le Jura, un chat sauvage mâle, couché sur le dos, tint tête à trois chiens, et resta maître du champ de bataille. Il avait enfoncé ses griffes dans le museau de deux d'entre eux, pendant qu'il tenait en respect le troisième en lui serrant la gorge dans ses puissantes mâchoires. Ce mode de défense, qui exigeait un courage extraordinaire et une adresse inconcevable, témoignait en même temps de l'extrême prudence de l'animal, car c'était le seul qui pût le mettre à l'abri des morsures des chiens. » Le chasseur, accourant sur les lieux, tua le chat et dégagea ainsi ses chiens, dont les blessures étaient dangereuses.

On connaît un grand nombre de récits de chasse de ce genre, dont quelques-uns ont eu une issue tragique.

« En 1640, dit Hohberg, pendant que j'allais

(1) Tschudi, *Les Alpes*. Berne, 1859, p. 249.

à la chasse au renard à Pacduwetz, mon chien rencontra par hasard un chat sauvage dans les buissons et le poursuivit. Le chat grimpa sur un arbre, le chien tourna tout autour en aboyant, car il était fort et avait une antipathie extrême pour ces animaux. Je saisis mon fusil et je visai le chat, qui sauta dans les buissons au moment où j'allais tirer ; le chien se mit de nouveau à sa poursuite et s'en empara. Ne pouvant plus tirer sans blesser mon chien, j'entrai, armé de mon couteau de chasse, dans le fourré, où se roulaient les deux bêtes, et je perçai de part en part le chat. Aussitôt il lâcha son antagoniste, mais, quoique transpercé, il grimpa le long du couteau de chasse pour saisir ma main, et le fit si rapidement que je fus obligé de jeter l'arme par terre. Le chien, libre de ses mouvements, se rua de nouveau sur lui, le saisit par la nuque, et le maintint assez longtemps pour me permettre de retirer mon couteau du corps de l'animal, et lui donner le coup de grâce. »

Tout près de mon pays natal, une division forestière porte le nom de *Chat sauvage*. Elle doit son nom à une chasse malheureuse. Un traqueur découvrit un matin la piste d'un chat sauvage sur la neige fraîchement tombée ; il la suivit, joyeux et content de sa chance, en songeant déjà à la prime assez forte qu'il allait toucher. La piste conduisait au pied d'un énorme hêtre creux, sur lequel l'animal devait s'être réfugié. On ne l'apercevait nulle part sur les branches, il était donc caché dans l'intérieur du tronc. Le traqueur, tout en s'apprêtant à tirer, sort son marteau pour frapper contre l'arbre et faire décamper le chat. Il frappe quelques coups, rien ne paraît ; il renouvelle sa tentative, cette fois encore rien ne se montre. Il frappe une troisième fois ; mais il n'a pas encore soulevé son fusil, que déjà le chat se trouve sur sa nuque, lui arrache en un clin d'œil son gros bonnet de fourrure, lui enfonce ses griffes dans la tête, et déchire de ses dents la cravate épaisse qui protège encore son cou. Le chasseur, pris à l'improviste, laisse tomber son fusil ; il oublie presque de se défendre et ne cherche qu'à garantir le cou et la figure contre les dents du chat furieux. Il appelle à grands cris son fils qui se trouve dans la même forêt. Le chat lui déchire les mains et lui laboure la figure ; les cris du malheureux deviennent plus plaintifs, son angoisse grandit. Enfin, il tombe par terre, à la suite d'une cruelle blessure que lui fait le chat.

Le fils arrive, trouve l'animal accroupi sur son père et le mordant à belles dents, essaie en vain

de l'arracher et lui donne un coup de marteau ; le chat crie, mais continue toujours à déchirer sa malheureuse victime. Enfin, un deuxième coup de marteau sur la tête l'étend roide mort. Le bruit de la lutte avait attiré des passants ; on transporte le chasseur évanoui dans sa maison, et on lui prodigue des soins qui le rappellent à lui ; il peut alors raconter péniblement son terrible combat. Le médecin employa tous les moyens de l'art, mais le pauvre chasseur mourut le même jour, au milieu d'effroyables douleurs.

**Usages et produits.** — Les peaux de chats sauvages feraient une fourrure très-belle et très-bonne, si l'on pouvait s'en procurer plus aisément : elle vaut le double de celle du chat domestique, dit Tschudi (1). Elle est très-épaisse en hiver, mais les poils s'en détachent facilement.

Anciennement, les chats sauvages avaient une grande réputation comme gibier : aujourd'hui, c'est à peine si l'on y touche.

Tout bien considéré, il est à désirer que ces animaux soient détruits partout : leur présence ne se manifeste que par le mal qu'ils nous font, ce dont on accuse parfois injustement les renards.

#### LE CHAT MANUL — *CATUS MANUL*.

##### *Der Manul.*

**Caractères.** — Le manul est plus vigoureux et plus haut sur jambes que le chat sauvage ; sa hauteur dépasse même celle du renard. Son pelage est un mélange de poils d'un jaune blanchâtre et de poils bruns ; sa tête est tachetée de noir ; deux bandes noires s'étendent sur ses joues ; ses oreilles, courtes, larges et émoussées, sont jaunes extérieurement ; sa longue queue est touffue, uniformément couverte de poils et amincée jusqu'à la pointe, qui est noire. Il a 78 cent. de longueur totale, dont 50 pour le corps et 28 pour la queue.

**Distribution géographique.** — Cette espèce remplace notre chat sauvage dans les contrées montagneuses des steppes tartares et mongoles.

**Mœurs, habitudes et régime.** — On ne sait rien de son genre de vie ; le célèbre Pallas, qui l'a découvert, dit seulement que le manul fait sa demeure des steppes mongoles.

#### LE CHAT GANTÉ — *CATUS MANICULATUS*.

##### *Die nubische Katze, The egyptian Cat.*

Nous ne connaissons guère mieux cette espèce que la précédente. C'est d'autant plus regrettable

(1) Tschudi, *loc. cit.*, p. 250.

que presque tous les naturalistes modernes se rangent à l'opinion qui fait descendre du chat ganté toutes les espèces domestiques ; opinion d'autant plus recevable que, selon toutes les probabilités, le chat domestique est originaire de l'Égypte, et qu'elle est fondée sur des raisons assez importantes. D'ailleurs, le chat ganté a presque la taille de notre chat domestique.

**Caractères.** — Sa longueur totale est de 78 cent., dont 54 pour le corps et 24 pour la queue. Ces dimensions se rapprochent beaucoup de celles de notre chat, quoiqu'elles en diffèrent quelque peu (*fig. 140*).

La couleur de son pelage n'est pas non plus tout à fait la même que celle de notre chat. Sa fourrure est plus ou moins jaune-fauve ou jaunegris en dessus, un peu plus rouge sur la partie postérieure de la tête et sur la ligne médiane du dos, plus claire sur les flancs et blanchâtre au ventre. Sur le tronc se montrent des bandes transversales étroites, plus foncées et un peu confuses, mais assez franches aux jambes ; à la partie supérieure du corps et à la nuque se dessinent huit raies longitudinales, encore plus étroites. Certaines parties de sa fourrure sont mouchetées de noir. La queue est jaune-fauve en dessus, blanche en dessous, terminée par une pointe noire, que précèdent trois larges anneaux noirs.

**Distribution géographique.** — Rüppell a découvert ce chat en Nubie, dans la partie occidentale du Nil, près d'Ambukol, dans une steppe désertique j'ai souvent parcourue, et sur laquelle se trouvent alternativement des terrains couverts de rochers et de buissons.

Les momies et les figures qu'on retrouve sur les monuments de Thèbes et dans d'autres ruines égyptiennes, semblent se rapporter à cette espèce de chat, et prouvent ainsi que c'est lui qui a vécu en domesticité chez les anciens Égyptiens. Peut-être les prêtres ont-ils apporté l'animal sacré de Méroé, dans la Nubie méridionale, en Égypte ; de cette contrée, il a pu passer en Arabie et en Syrie, plus tard, en Grèce et en Italie, et, de là, dans l'Europe occidentale et septentrionale ; à des époques plus récentes, les Européens, par leurs migrations continuelles, ont pu lui donner encore une plus vaste extension.

Les observations que j'ai faites pendant mon dernier voyage en Abyssinie, donnent quelque poids à ces conjectures. J'ai constaté que les chats domestiques des habitants de l'Yémen et des Arabes de la côte occidentale de la mer

Rouge, ont identiquement la même couleur que le chat ganté et la gracilité caractéristique de ce chat. Dans ces pays, le chat domestique a un tout autre sort que chez nous, on s'en occupe à peine et on lui laisse complètement le soin de pourvoir à sa nourriture. Mais ce ne sont certainement pas là les raisons de la piteuse mine qu'il fait, car un carnassier trouve largement à se nourrir dans ces contrées. Je crois que le chat du Nord-Est de l'Afrique a conservé le plus fidèlement sa forme originaire, c'est-à-dire qu'il a le moins subi les effets de la domestication. La couleur ordinaire du chat domestique africain se rapproche le plus de l'espèce mère ; cependant on trouve même dans ces pays, quoique rarement, une variété, le chat tricolore, aux couleurs blanche, noire et rouge-jaune.

**Captivité.** — J'ai possédé pendant un certain temps un chat ganté, mais je me suis efforcé en vain de l'appriivoiser un peu. Il avait été pris déjà vieux dans les steppes du Soudan oriental ; on me l'apporta dans une cage dont la solidité indiquait déjà la nature du prisonnier. Je n'ai jamais pu l'en sortir, car il ne souffrait pas qu'on s'approchât de lui ; il se mettait aussitôt à crier, se démenait avec rage et cherchait à nuire. Toutes les corrections furent inutiles.

Je ne puis dire si les jeunes, sortant du nid, s'appriivoiseraient, n'en ayant jamais eu à ma disposition.

#### LE CHAT DOMESTIQUE — *CATUS DOMESTICUS*.

*Der Hinz, The domestic Cat.*

Après avoir passé en revue les principaux chats sauvages, nous allons nous occuper du chat domestique, l'ami de nos demeures et, de tous les chats, le plus utile à l'homme.

**Considérations historiques.** — Le chat domestique, que l'immigration des rats, ce véritable fléau de nos maisons, a beaucoup contribué à répandre, nous vient probablement de l'Égypte, comme nous l'avons déjà dit ; car c'est dans ce pays que le placent les premières mentions historiques.

Vers 430 avant Jésus-Christ, Hérodote parle ainsi du chat, qu'il appelle *Aielurus* : « Si un incendie se déclare dans quelque maison égyptienne, les gens s'occupent fort peu du feu et ne songent qu'à leurs chats. Ils les entourent et les surveillent, et si par malheur l'un d'eux s'échappe et va se précipiter dans le feu, les Égyptiens sont bien affligés. Lorsqu'un chat meurt de mort naturelle, tous les habitants de la mai-

son se coupent les sourcils. On place les chats morts dans des appartements sacrés, on les embaume et on les porte dans la ville de Bubastis. »

Tous les monuments de l'antique Égypte, ainsi que les momies qu'on y a découvertes, témoignent de la vénération dont cet animal fut l'objet.

A Beni-Hassan, se trouve un petit temple, qu'on nomme la *Grotte de Diane*, et qui, en réalité, est dédié à Pacht ou Bubastis, que les Grecs ont assimilée à leur Artémis. Tout autour sont les hypogées des animaux consacrés à Pacht, c'est-à-dire les chats. « Tous les héros de cette race, qui, pour être belle, ne méritait pas peut-être les honneurs divins, jonchent le sol de leurs momies desséchées, disent H. Cammas et André Lefèvre (1). Leurs maîtres eussent bien mieux fait assurément de les écorcher d'abord et d'utiliser leurs fourrures; mais ils n'auraient pas cru rendre un hommage suffisant aux gardiens de leurs greniers, aux amis de leur maison. Les chats sont la vivante représentation des pénates et des lares; ils ressemblent aux dieux, car ils aiment les caresses et n'en rendent pas; il y a en eux je ne sais quoi de céleste et de mystérieux: ils voient la nuit comme le jour, et leurs yeux clairs semblent des reflets des astres; tout leur corps recèle une lumière qui apparaît la nuit, lorsqu'on leur passe la main sur le dos. C'est pourquoi la loi des emblèmes donna une tête de chatte ou de lionne et des yeux phosphorescents à Bubastis, nom sacré de la clarté qui ne vient pas du soleil; déesse lumineuse et nocturne; c'est pourquoi les chats lui sont consacrés. Ainsi les pontifes partageaient leurs soins entre la statue de Pacht et un peuple de chats qui grimpaient aux autels ou dormaient sur les genoux de la déesse. Aucun geste, aucune démarche de ces heureuses bêtes ne restait sans commentaire; des oracles étaient fondés sur leurs ébats et leurs miaulements, comme ailleurs sur le vol de l'ibis ou du vautour; ce sont les prêtres de Pacht qui ont les premiers reconnu l'imminence de la pluie, lorsque les chats passent leurs pattes par-dessus leurs oreilles. On peut supposer d'après le classement des momies, qu'il y eut parmi les chats une hiérarchie rigoureuse. Les uns sont enroulés seuls dans des bandelettes couvertes d'hiéroglyphes à leur louange; d'autres ont été embaumés en famille, et une seule enveloppe en contient plusieurs. Le poil, la couleur, l'âge et bien d'autres circonstances déterminaient sans doute la mesure des honneurs

(1) H. Cammas et Lefèvre, *la Vallée du Nil*, Paris, 1862, p. 326

qui leur étaient dus. Mais les parfums dont ils ont été imprégnés, n'ont pas assez préservé leurs restes, pour qu'on puisse rétablir dans leurs dignités ceux que les siècles ou la main des profanateurs ont jetés pêle-mêle dans les galeries souterraines. »

Cependant ces momies contiennent à côté du véritable chat domestique, le lynx des marais, qu'on trouve encore à l'état sauvage dans ce pays.

Le chat, selon toute probabilité, se répandit d'abord vers l'est de l'Égypte. Aussi nous savons qu'il était le favori de Mahomet le prophète.

Aristote décrit le chat avec tant d'exactitude, qu'on est obligé d'admettre qu'il l'a observé lui-même.

Diodore de Sicile, 30 ans avant l'ère chrétienne, dit: « Celui qui tue un chat en Égypte, est voué à la mort, qu'il ait commis ce crime volontairement ou non; le peuple s'amasse et le tue. Un malheureux Romain, qui avait involontairement tué un chat, ne put être sauvé ni par le roi d'Égypte Ptolémée, ni par la crainte qu'aurait pu inspirer Rome. »

Nous ne trouvons pas le chat mentionné dans les historiens grecs avant Hérodote; de plus, les Grecs, ainsi que les Latins, en parlèrent très-peu, même plus tard. On peut conclure de là que le chat s'est répandu très-lentement de l'Égypte sur l'Europe.

Dans l'Europe occidentale on ne le connaissait pour ainsi dire pas avant le dixième siècle de notre ère.

Le code du pays de Galles contient une disposition introduite par Howell Dha, ou Howell le Bon, mort vers le milieu du dixième siècle, qui fixait la valeur d'un chat domestique, et les amendes dont étaient passibles ceux qui tourmentaient, blessaient ou tuaient cet animal. Elle fixait également le prix d'un jeune chat qui n'avait pas encore attrapé de souris; à partir du moment où il avait fait sa première victime, ce chat valait le double. L'acheteur avait le droit d'exiger que les oreilles, les yeux et les griffes fussent bien constitués; que l'animal fût un bon chasseur de souris; et, si c'était une femelle, qu'elle élevât bien ses petits. Lorsque le chat vendu avait quelque défaut, l'acheteur pouvait se faire rembourser un tiers du prix d'achat. Quiconque tuait ou volait un chat sur le domaine du prince, le payait d'une brebis et de son agneau, ou bien était forcé de donner la quantité de blé nécessaire pour couvrir entièrement le chat mort, suspendu par la queue, de manière à ce que son museau touchât le sol.



Cette loi est très-intéressante pour l'histoire de la science ; elle nous démontre, en effet, qu'à cette époque, le chat domestique était considéré comme une chose précieuse, et qu'il ne descend pas du chat sauvage, car ce dernier existait alors en si grande quantité, en Angleterre, qu'il n'eût pas été difficile de s'en procurer de jeunes, autant qu'on aurait voulu, pour les apprivoiser.

**Caractères.** — Quelque ressemblance que le chat domestique puisse avoir avec le chat sauvage par sa robe, il se distingue cependant de celui-ci par un corps d'un tiers plus petit et moins vigoureux ; par une queue plus longue, plus grêle, effilée en pointe ; par une tête plus aplatie (*fig. 141*) ; et par des intestins cinq fois

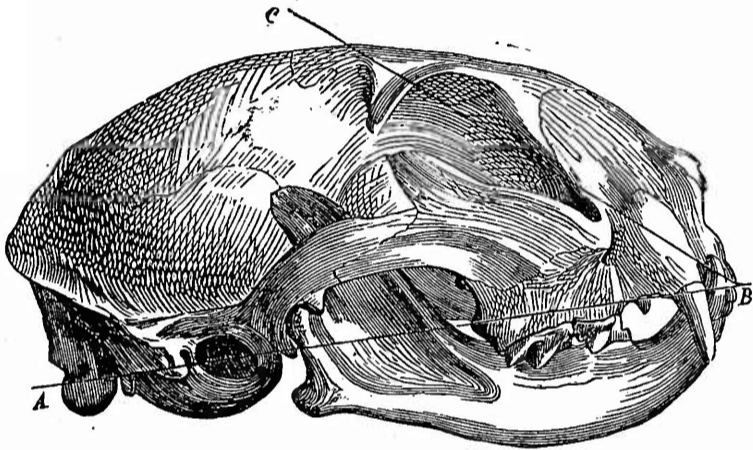


Fig. 141. Crâne du chat domestique (\*).

plus longs que le corps, au lieu de trois fois, comme chez le chat sauvage.

Le chat présente trente-deux dents (*fig. 142*) :



Fig. 142. Dents du chat domestique (Chauveau).

douze incisives, quatre canines et quatorze molaires, dont huit à la mâchoire supérieure et six à l'inférieure. On peut remarquer que les canines sont profondément striées, sur leur face externe, au lieu d'être lisses comme chez le chien.

Les couleurs les plus habituelles de la fourrure du chat domestique, dans nos contrées, sont (*fig. 143, p. 288*) : le noir uniforme avec une étoile blanche à la poitrine ; le blanc absolu, le fauve

(\*) A, B, C, angle facial (G. Colin).

pâle et le fauve rouge ; le gris foncé, tigré de la même couleur ; le gris-bleu uniforme ; le gris clair avec rayures foncées. Il y a enfin des chats à trois couleurs avec de grandes taches blanches et fauves, ou bien fauves et noir absolu, ou bien encore tout à fait grises. Les chats à robe gris-bleu sont très-rares ; les chats gris clair, ou chats de Chypre, sont communs, mais pour être de race pure, ils doivent avoir le dessous des pattes noir. Les chats les plus beaux, qui sont les chats zébrés, se distinguent par une tigrure brun-noir ou gris foncé. Ce qu'il y a de singulier c'est que les individus à trois couleurs sont tous des femelles. Dans certains endroits, on les regarde comme des sorcières et on les massacre en conséquence. Aucune couleur n'est héréditaire dans cet animal, et parfois, dans une seule portée, il se trouve autant de sujets de couleur différente, qu'il y a de petits ; ces couleurs ne possèdent, en conséquence aucune valeur zoologique.

Son corps mesure, en général, 40 cent., quelquefois de 48 à 54 ; sa queue en a environ 32, et sa hauteur, au garrot, est de 27 cent. Quant à ses qualités physiques les plus saillantes, Scheitlin les indique à grands traits dans les termes que voici : « Le chat, dit-il, est un animal d'une nature élevée, la structure de son corps indique déjà un être parfait. C'est un petit lion, un tigre dans des dimensions réduites. Tout est symétrique en lui, aucune partie n'est ni trop grande ni trop petite ; aussi sommes-nous choqués du moindre défaut de régularité qu'il présente. Il n'a rien d'anguleux dans ses formes ; sa tête surtout, comme on peut le constater sur son crâne, a des lignes gracieuses, et nul autre animal n'a cette partie aussi belle. Le front a une courbure poétique, tout le squelette est beau et dénote une mobilité extraordinaire et une adresse particulière pour tous les mouvements ondulés et gracieux. Ses flexions ne se font pas en zigzag ou à angles aigus, ses courbures sont à peine visibles. Il semblerait qu'il n'ait pas d'os, et tout son corps paraît n'être qu'une masse molle et flexible. Ses sens sont très développés et parfaitement en rapport avec ses formes corporelles.

**Distribution géographique.** — De nos jours, le chat se trouve dans presque toutes les contrées où l'homme s'est fixé. Il existe partout en Europe et il s'est considérablement répandu en Amérique, depuis la découverte de ce continent. On le rencontre assez fréquemment en Asie et en Australie ; il est plus rare dans l'Afrique centrale, où il manque même complètement dans une foule de contrées.

**Domesticité.** — Dans les pays civilisés, le chat domestique est le seul membre de la famille des féliens qui vive volontairement dans nos maisons ; mais il y conserve toujours une certaine indépendance et ne se soumet à l'homme qu'autant que cela lui plaît. Si l'on s'en occupe, il aura de l'affection pour les personnes qui lui donnent des soins ; si on le néglige et qu'on l'abandonne à lui-même, il restera dans la demeure où il est né, mais sans s'attacher à ceux qui l'habitent. L'homme est toujours libre de varier le degré de domestication de son chat. Lorsqu'on le néglige complètement, il quitte assez souvent, en été, le logis, pour la forêt, où il mène quelquefois une vie sauvage ; mais, lorsque l'hiver arrive, la chatte revient ordinairement dans la demeure qui l'a vue naître, et y amène les petits qu'elle a eus pendant la belle saison ; souvent, à son retour de la forêt, l'homme lui est complètement indifférent. Rengger cite principalement les chats du Paraguay pour leur caractère indépendant. Dans les contrées faiblement peuplées, ils obéissent à leurs instincts sauvages, et courent toute la journée dans les bois et dans les champs ; poursuivent tous les petits mammifères inoffensifs ; surprennent, la nuit, les oiseaux sur les arbres, et ceux mêmes qui sont le plus attachés à la maison n'y rentrent que par des temps de pluie ou d'orage. On assure que les chats qui ont été très-bien traités par leurs maîtres, dès leur enfance, obéissent, en vieillissant, à ce même instinct de liberté, et que les mâles châtrés deviennent seuls de bons chasseurs et ne quittent jamais le logis. Cependant on ne peut pas dire que, dans le Paraguay, le chat domestique soit redevenu complètement sauvage, car, avec l'époque des pluies, tous ces chats se rapprochent des maisons en amenant leurs petits. Ceux-ci périssent infailliblement lorsqu'ils restent soumis aux rigueurs de l'hiver, et les vieux eux-mêmes semblent ne pas pouvoir supporter la pluie. Toujours est-il qu'on ne trouve nulle part, dans les bois, des chats redevenus sauvages, et que ceux mêmes qui ont été abandonnés par des blancs, dans certains pays, en ont complètement disparu.

A Surinam et dans les établissements circonvoisins où les chats, à cause de la prodigieuse quantité de rats qui infestent les sucreries, sont des plus utiles, les colons sont obligés de couper les oreilles de ces animaux à ras de la tête, pour les garder dans les habitations. Cette méthode atteint le résultat qu'on se propose, et cela aussi bien par le beau temps que par la pluie. Dans le premier cas, les feuilles et les branches chatouillent

l'intérieur des oreilles ; dans le second, la pluie s'y introduit ; deux inconvénients auxquels le chat finit par sacrifier sa liberté.

En Suisse, dit Tschudi (1), « les chats redevenus sauvages sont loin d'être rares dans les grandes forêts et jusque dans les Alpes. Ils vivent aussi d'oiseaux et de souris, sont craintifs, sauvages et méchants. Pendant l'hiver, ils s'établissent dans des huttes abandonnées ou dans des fenils des montagnes, et font une guerre acharnée aux souris, de sorte que leur utilité l'emporte de beaucoup sur le dommage qu'ils causent. Les montagnards, pour lesquels la diminution des souris est bien plus importante que l'abondance des oiseaux, protègent en général ces chats. A l'époque où la truite fraye, ils commettent cependant de grands dégâts dans les ruisseaux. »

Notre chat domestique, étant accessible à l'observation de tous, se prête admirablement à l'étude de toute la famille ; l'on peut dire que c'est une belle, propre, mignonne et gracieuse créature. Chacun de ses mouvements est charmant et son agilité est vraiment admirable. Elle marche posément et ses pattes veloutées, dont elle rentre soigneusement les griffes, appuient si doucement sur le sol, que leur action échappe complètement à notre oreille. Chacun de ses pas trahit à la fois la mobilité, la grâce et la délicatesse de tout son être. Le chat ne court que lorsqu'il est poursuivi par un autre animal, ou lorsqu'il est brusquement effrayé ; sa marche se transforme alors en une série de bonds, qui le mettent rapidement hors d'atteinte. D'ailleurs, il se soustrait facilement aux poursuites en se réfugiant dans le moindre petit coin, ou en gagnant un lieu élevé. Grâce à ses griffes, il grimpe avec la plus grande facilité et indifféremment sur les arbres, sur des murs durs ou mous. Il peut aussi, d'un seul bond, s'élever à une hauteur de plus de deux mètres. En rase campagne, sa course n'est pas rapide, car tout chien peut l'attraper. Sa grande agilité se dénote surtout dans les sauts puissants qu'il fait volontairement ou pour échapper au danger. D'où qu'il tombe, il se trouve toujours sur les jambes en touchant le sol. Je n'ai jamais réussi à faire tomber sur le dos un chat, même en le tenant, ventre en l'air, à une très-faible hauteur au-dessus d'une table ou d'une chaise. Dès qu'on l'abandonne, il se retourne avec la plus grande rapidité et se retrouve tout naturellement sur ses quatre pattes. Lorsque la chute a lieu d'une certaine élévation, on peut admettre, à la rigueur, que

(1) Tschudi, *loc. cit.*, p. 250.

le chat se sert de sa queue comme d'un gouvernail pour se diriger ; mais expliquer comment il s'y prend lorsqu'on le fait tomber d'une très-petite hauteur, est tout simplement impossible.

« Si nous portons nos regards, dit Scheitlin, sur une des principales facultés du chat, son extrême mobilité nous frappe avant tout. Quelle agilité, lorsqu'il se retourne en l'air, pour ne pas tomber sur le dos, même lorsque la hauteur est de quelques pieds seulement ! La faible résistance de l'air suffit pour lui donner, comme aux oiseaux, le pouvoir de se retourner. Avec quelle facilité ne se tient-il pas sur les branches des arbres même fortement agitées et sur les corps les plus étroits ! »

Le chat sait aussi nager, toutefois il n'a recours à cette faculté que lorsqu'il se trouve dans la nécessité de se sauver à la nage. De son propre gré, il ne va jamais à l'eau, la pluie lui cause même un certain déplaisir, et il l'évite ; mais quand il voit avantage à le faire, il n'hésite point à se jeter dans des eaux même assez profondes et assez rapides. « J'ai vu moi-même, dit Jonathan Franklin (1), une chatte fendre à la nage une petite rivière pour ressaisir ses petits, qui étaient entraînés par le courant. Elle les ramena les uns après les autres sur le rivage, après les avoir saisis par le cou, avec ses dents. »

Le chat s'assied, comme le chien, sur le siège et s'appuie sur les deux pattes de devant. Pour dormir, il s'enroule et se couche sur le côté, et recherche toujours un lit aussi doux et aussi chaud que possible, mais il consent rarement à être couvert. Il se couche beaucoup sur le foin, probablement parce qu'il en supporte très-bien les émanations, qui communiquent d'ailleurs une odeur très-agréable à son pelage.

Le toucher, la vue et l'ouïe sont les sens les plus développés du chat ; l'odorat est le plus imparfait, et il est facile de s'en convaincre en plaçant devant un chat, mais sans qu'il puisse s'en apercevoir, un de ses mets favoris. Lorsqu'il est assez près pour le toucher presque, il tourne la tête de côté et d'autre comme s'il cherchait. L'on voit bien alors qu'il n'est nullement guidé par l'odorat, et que ce sont ses moustaches, organes tactiles des plus parfaits, qui fonctionnent bien plus que son nez. Il faut lui présenter de bien près une souris cachée dans la main, avant qu'il la sente.

Chez lui, le toucher est bien plus délicat. Ses moustaches ont une telle sensibilité qu'il suffit d'en heurter un poil pour voir l'animal se rejeter

(1) J. Franklin, *la Vie des animaux*, trad. par Esquiros, Paris I, p. 244.

brusquement en arrière. Ses pattes veloutées sont aussi sensibles au toucher, bien qu'à un degré inférieur.

Sa vue est excellente : il peut l'exercer en plein jour aussi bien que dans les ténèbres. Sa pupille jouit de la faculté de se contracter à la vive lumière et de se dilater dans l'obscurité, de manière à laisser toujours pénétrer dans l'œil une quantité de rayons lumineux suffisante pour bien voir. L'ouïe est chez le chat le plus parfait des sens. « Il y a quelque temps, dit Lenz, je m'étais étendu pour lire sur un banc, à l'ombre des arbres de ma cour. L'un de mes petits chats arriva en miaulant et voulut, selon son habitude, grimper sur mes jambes et sur ma tête. C'était là une position gênante pour un lecteur ; je posai donc délicatement mon chat sur un petit coussin placé entre mes jambes, je le pressai doucement, et dix minutes après il paraissait profondément endormi. La tête du petit animal, et par conséquent aussi ses oreilles, étaient dirigées vers le sud. Tout à coup je le vis sauter rapidement en arrière. Fort étonné de cet acte, je suivis mon chat des yeux ; une petite souris courait d'un buisson à l'autre ; elle était au nord par rapport à nous, et traversait un pavé uni sur lequel elle ne pouvait faire grand bruit. La distance à laquelle le petit chat avait ainsi entendu cette souris, derrière lui, mesurait 14 mètres. »

J.-J. Granville (1) a observé sur la figure du chat, soixante-quinze expressions différentes, ayant toutes des rapports plus ou moins sensibles avec les signes des passions qui modifient incessamment la physionomie humaine. D'après lui, ces expressions peuvent se subdiviser en nuances plus nombreuses encore. Il ne prétend du reste rien enseigner de nouveau, rien prouver. Le principe des physionomistes, que le visage est le miroir de l'âme, lui a toujours paru applicable jusqu'à un certain point aux animaux. Il imagine en outre que plus ils avoisinent la civilisation, et plus leur physionomie doit être intelligente et susceptible de mouvements divers. Toutefois, il confesse que, pour acquérir une certitude absolue à cet égard, il faudrait pouvoir suivre avec une attention soutenue, les passions de la vie libre, sur les faces des animaux sauvages. Or jamais il ne lui est venu à la pensée d'aller se livrer dans les forêts à ces investigations philosophiques. Il s'est borné à tourmenter son chat dans son atelier pour l'obliger à poser devant lui, et la passion que le pauvre animal a le plus souvent exprimée, a été, hélas ! l'ennui.

(1) J. J. Granville, *Magasin pittoresque*, 1840, p. 11.

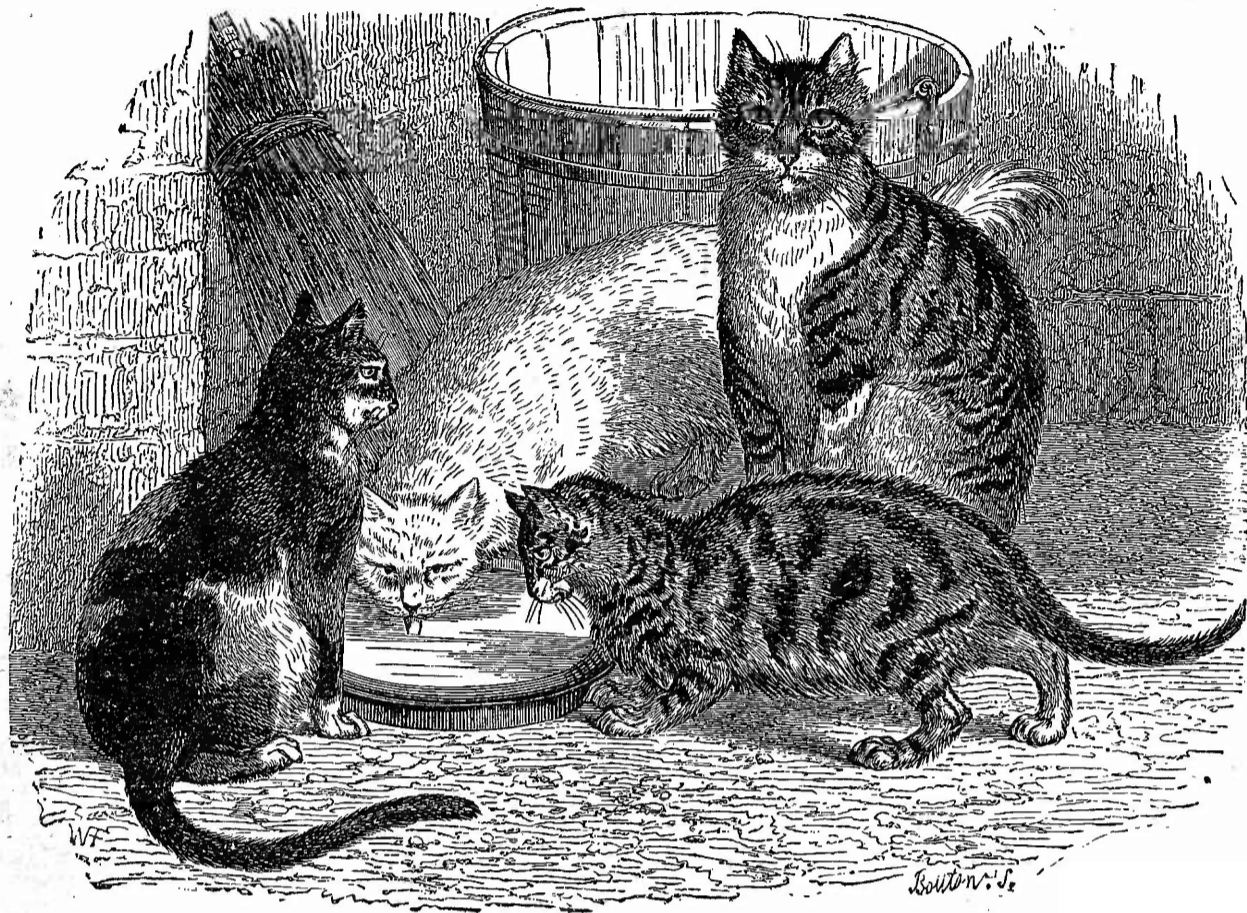


Fig. 143. Robes de chats domestiques.

« Minet dort. A quoi rêve-t-il ? Le chien aboie en songe, poursuit le gibier, menace le voleur. Minet rêve-t-il chatte, rêve-t-il souris, rêve-t-il bataille et gouttières ?

« Les mâchoires se desserrent, les oreilles frémissent, les pattes se roidissent, le dos se resserre, s'élève et se voûte : c'est le réveil. Nulle idée de bien ou de mal ne prédomine encore.

« Les yeux fixés sur la terre, il est absorbé dans ses pensées. Cherche-t-il à percer le voile qui sépare son espèce, comme toutes celles des êtres inférieurs de la perfectibilité humaine ? Méditerait-il sur cet axiome d'un philosophe contemporain : « L'homme est une essence qui s'accroît ; l'animal est une essence qui ne change pas ? » ou bien est-il rappelé, par de vagues réminiscences, au fond des bois d'où sa race est sortie pour s'amollir dans la plus douce et la plus paresseuse des servitudes ? ou enfin songe-t-il simplement à un bon souper fait la veille ?

« Mais un bruit léger a rappelé tout à coup son esprit à la vie réelle ; sa figure s'éclaircit, son œil s'anime, c'est qu'une mouche vole et bourdonne devant les vitres ; c'est qu'un frôlement a imité le rat qui trotte ou rongé. Les yeux sont grands ouverts, fixes, rayonnants ; ils se laissent pénétrer de tout ce qu'ils peuvent recevoir de lumière ; ils contemplant le ciel ou les oiseaux du ciel, ou

la jeune maîtresse parée pour le bal et dont la robe de satin miroite aux bougies.

« Vous êtes un fripon, Minet ; vous venez de dire un bon mot, de faire une malice, ou une jolie main caresse votre belle fourrure.

« Quelle différence, à vos mauvaises heures, alors que vos yeux s'assombrissent, et que vos sourcils se froncent ; alors que vos joues, vos moustaches et vos lèvres fléchissent sous l'ennui ; mais aussi pourquoi vous oblige-t-on à changer trop brusquement de position, ou pourquoi la pâtée n'est-elle pas toujours assez fournie de viande ?

« Miss Betty traverse le corridor en poussant un miaulement lamentable ; miss Betty a faim ; on ne lui a pas encore donné son lait ; la cuisinière est en retard et l'aura rudoyée ; de là, juste et touchante plainte.

« Voici, en opposition, un petit maître chat, dont le minois spirituel, éveillé, peint une vive préoccupation. Il a été subitement interrompu au milieu de ses jeux par le retentissement d'un bassin de cuivre ou par l'approche d'une voix étrangère : il est prêt à s'élancer et à bondir.

« La douce vapeur d'une tasse de lait chaud et sucré émeut voluptueusement l'odorat de ce papillard. N'a-t-il point la mine de ces convives friands qui se confondent en excuses et en re-



Fig. 144. Le Chat domestique faisant la sieste.

merciements équivoques, tout en laissant emplir leur assiette jusqu'aux bords? Il s'avance lentement et flaire avec attention; ses oreilles se dressent, ses yeux largement ouverts expriment le désir, sa langue impatiente, léchant ses lèvres, caresse et déguste à l'avance l'objet désiré. Il marche avec précaution, le cou tendu. Mais il s'est emparé du liquide embaumé; ses lèvres le touchent, il le savoure; l'objet n'est plus désiré, il est possédé; le sentiment que cet objet éveille s'empare de l'organisme entier; le petit chat ferme alors les yeux, se considérant lui-même, il fait le gros dos, il frémit voluptueusement; sa tête se retire doucement entre ses deux épaules, on sent qu'il cherche à oublier le monde désormais indifférent pour lui.

« La convoitise naïve, à la fois curiosité et désir, s'éveille à la vue de la queue d'une souris ou d'une boule de papier que traîne au bout de la ficelle l'enfant de la maison.

« Sans aucun doute, c'est après un copieux repas que ce vénérable grippeminaud s'est posé si

BREHM.

carrément pour faire la sieste (fig. 144). Il chignote, ses joues se renflent; ne le troublez pas.

« Quelle mère caresse son fils et le débarbouille avec plus de grâce, plus amoureusement... et quel marmot, en pareille circonstance, est aussi patient que le fils de la chatte!

« Attention, désir, surprise, composent une nuance nouvelle, d'une expression étudiée précédemment: c'est celle d'un chat devant lequel on avait placé un panier fermé. Soupçonnait-il une mystification? se réjouissait-il de la surprise qu'on lui préparait?

« Que dire de la satisfaction et de la somnolence? Ce délicieux état de quiétude est probablement causé par la chaleur et la mollesse d'un bon lit. Ce chat rappelle l'archiduc des chats fourrés dont parle le fabuliste:

« Un chat vivant comme un dévot ermite,  
« Un chat faisant la chattemite,  
« Un saint homme de chat, bien fourré, gros et gras. »

« Si une main ou un bâton est levé sur sa tête,

le chat, comme un écolier sous la férule du maître, a peur : mais tantôt avec la volonté de résister, tantôt en se soumettant ; peut-être se sent-il coupable. De quel crime ? il aura couvert de ses poils un fauteuil ou déchiré un rideau.

« On choie, on caresse, on chatouille cet épiqueur ; son œil est humide, ses lèvres entr'ouvertes laissent voir le bord d'une langue rose ; sa gaieté s'épanouit. Comme la vie est pour lui douce et riante ! comme toute pensée triste ou sérieuse est éloignée de lui ! Il a, n'en doutez pas, un grand mépris pour toute philosophie qui n'est pas celle du plaisir ; il ne croit ni à la misère, ni aux longues douleurs.

« On peut supposer les accidents les plus terribles pour expliquer l'effroi qui contracte cette autre figure de chat. Le malheureux animal est-il fasciné par la gueule béante d'un matou ? L'homme au crochet et à la hotte veut-il faire de sa peau un manchon, de sa chair un civet ? »

La nourriture préférée des chats consiste en souris et en petits oiseaux ; quelques-uns attrapent aussi des poissons. Cette aptitude à la pêche, qui contredit l'aversion que l'on suppose aux chats pour l'élément liquide, s'est éteinte chez le plus grand nombre des chats domestiques, mais se conserve encore chez quelques-uns et paraît être une trace des mœurs de l'animal sauvage. Le chat de nos maisons a, d'ailleurs, gardé à un haut degré le goût du poisson : il a seulement perdu, dans la société de l'homme qui se charge de pourvoir à ses besoins, l'art d'attraper et de poursuivre sa proie.

« J'assistai un jour, en silence, dit le docteur Jonathan Franklin (1), aux tentatives d'un chat qui regardait avec une attention grave deux poissons rouges nager, en tournant dans un bocal. D'abord il trempa sa patte dans l'eau, puis la secoua. Il recommença et s'arrêta de nouveau, balancé entre ces deux sentiments, la haine de l'eau et l'appétit pour le poisson. L'amour de la chose à croquer finit par l'emporter, dans le cœur du chat, sur la haine de l'obstacle, et les deux poissons rouges, tirés de l'eau par une griffe inévitable, allèrent garnir l'estomac du carnassier. »

D'après M. Roulin (2), il n'est pas rare de trouver chez les meuniers, des chats qui sont fort adroits à ces exercices. Ce n'est pas toujours la nécessité qui développe chez eux cette industrie : quelques-uns pêchent, comme chassait le chat du

(1) J. Franklin, *la Vie des animaux*, t. 1, p. 244.

(2) Roulin, *Histoire naturelle et Souvenirs de voyage*, Paris, p. 86.

marquis de Carabas, quand il fut devenu grand seigneur, uniquement pour leur plaisir, et on en voit qui apportent à la maison le poisson qu'ils ont pris.

En général, les chats n'aiment pas à se mouiller et ceux mêmes qui vont à la pêche n'enfoncent dans l'eau que le bout de leur patte. Cependant on en a vu qui ne craignaient pas de plonger en poursuivant le poisson, et un journal anglais (1) en rapporte un exemple singulier.

« Il y a maintenant, dit ce journal, à la batterie de Devil Saint-Point, une chatte qui pêche avec une ardeur et une science remarquables. Chaque jour elle plonge dans la mer, et rapporte dans sa gueule des poissons vivants, qu'elle dépose dans le corps de garde pour l'usage des soldats. Elle a à présent sept ans, et fait depuis longtemps l'office d'un utile pourvoyeur. On croit que c'est la chasse aux rats d'eau qui lui a fait surmonter l'aversion qu'ont les animaux de son espèce pour se mouiller ; elle en est venue au point de se plaire dans l'eau autant qu'un chien de Terre-Neuve. Chaque jour elle fait sa promenade sur les rochers qui bordent la mer, épient les poissons et toujours prête à les poursuivre jusqu'au fond. »

Dans les ménages, on donne aux chats toute sorte d'aliments, aussi bien des substances animales que des substances végétales crues ou cuites, mais ils sont surtout friands de lait.

Dans les champs, outre les petits rongeurs, auxquels ils font une chasse continuelle, ils exercent souvent de grands ravages parmi les animaux d'une assez forte taille, tels que des levrauts, des perdrix.

Ils font preuve d'une rare intelligence lorsqu'ils cherchent à surprendre une proie. « J'ai souvent observé, dit Lenz, un chat placé à l'affût au milieu d'un certain nombre de trous de souris. Il pourrait se placer de façon à les avoir tous sous l'œil et à les dominer ; mais jamais il ne le fait. S'il prenait position en face d'un trou, la souris l'apercevrait trop facilement et ne sortirait pas, ou, du moins, rebrousserait bien vite chemin. Il se pose donc entre les diverses entrées, et dirige son oreille et son œil du côté du trou près duquel un mouvement souterrain s'est produit ; il se place de telle façon que la souris lui tourne le dos en sortant. Il est dans une immobilité absolue ; sa queue même, ordinairement si mobile, est dans le repos le plus complet. Une souris sort-elle devant le chat, elle est immédiatement sai-

(1) *Journal of Plymouth*, janv. 1828.

sie ; sort-elle derrière lui, elle est toute aussi vite sous sa griffe. Pour cette dernière, non-seulement il sait qu'elle est sortie, mais il sait encore, comme s'il la voyait, quelle est la place où elle se trouve ; il se retourne donc brusquement et pose sûrement la patte sur elle. »

On méconnaît ordinairement le caractère du chat. Cet animal est généralement considéré comme un être traître, astucieux et faux, dont il est bon de toujours se méfier. Beaucoup de personnes manifestent même une véritable aversion pour cette race féline et se démènent comme des femmes ayant leurs nerfs ou des enfants peureux, dès qu'elles aperçoivent un chat. On compare toujours le chat au chien, avec lequel il n'a pourtant rien de comparable ; et comme il ne possède aucune des qualités qui font qu'on s'attache à celui-ci, on se persuade qu'il est peu digne de notre attention. Dans de pareilles conditions, on ne peut évidemment porter qu'un jugement tout à fait partial. Je me suis toujours beaucoup occupé des chats depuis mon enfance et j'en suis arrivé à vraiment les aimer. J'ai observé chez eux une foule de traits qui devraient leur conquérir l'affection des hommes. Je n'hésite donc pas à accepter complètement ce que Scheiflin rapporte du caractère du chat, de ses habitudes et de ses mœurs.

« Son amour pour la propreté est excessif, et il ne cesse de lécher et de nettoyer son pelage. Chaque poil de son corps doit être parfaitement rangé. Pour lisser sa tête et pour en disposer les poils à son gré, il y passe et repasse ses pattes qu'il mouille préalablement ; il ne néglige même pas la toilette de sa queue. Il cache ses excréments et souvent les enfouit. Lorsqu'un chat, effrayé par un chien, a hérissé ses poils, il se met, dès qu'il se voit en sûreté, à les disposer de nouveau sur tout son corps. Il ne pourrait enfin souffrir la moindre souillure sur sa robe, l'on peut dire qu'à cet égard il est tout l'opposé du porc.

« Au physique, comme au moral, le chat vise toujours à s'élever ; il ne connaît pas le vertige, ses nerfs sont à toute épreuve. Il grimpe jusqu'au sommet des plus hauts sapins, sans s'occuper de savoir comment il en descendra. Cependant la peur ne lui est pas inconnue, car quelquefois il reste perché à une grande élévation en réclamant du secours, sans oser descendre ; et lorsqu'enfin il se décide à regagner le sol, il ne le fait qu'à reculons. Il cherche toujours à arriver le plus haut possible, c'est-à-dire atteindre la perfection dans l'art de grimper ; pourtant il n'est pas sans avoir conscience du danger qu'il court ; les

animaux inférieurs, seuls, sont insoucians. Lorsqu'on veut le faire tomber, il s'accroche après tout ce qui l'entoure.

« Il sait apprécier les distances et l'espace, et reconnaître si une surface est verticale ou oblique ; avant de faire un saut périlleux pour la première fois, il réfléchit et compare, se rend compte de sa force et de son adresse, et s'essaye. Quelquefois il hésite assez longtemps avant d'agir ; mais ce qu'il a réussi à faire une fois il le fera cent autres ; sinon il s'exercera et l'essayera de nouveau plus tard. Il apprécie moins bien le temps. Cependant on voit parfaitement qu'il connaît l'heure du dîner, puisqu'il est toujours présent lorsqu'on met la table. Mais, à cause même de sa vie libre sur les hauteurs et de son œil nocturne, il a plus besoin du sentiment de l'espace et des lieux que de celui du temps et des heures. Il a aussi le sentiment des couleurs et des sons, car il connaît l'homme à ses sabots et à sa voix, et demande à sortir si on l'appelle au dehors. »

« J'ai connu, dit Vosmaer (1), un chat qui savait ouvrir une petite armoire dans la cuisine, où l'on gardait des viandes et qui se fermait par un tourniquet de bois : il en prenait le bouton entre ses pattes et le remuait jusqu'à ce qu'il le fit sauter. A une campagne de mon cousin, il y avait un chat qui, le soir, voulant entrer dans la maison, lorsqu'il la trouvait fermée, frappait distinctement à la porte. La première fois que je l'entendis, et que l'on m'eut dit que c'était le chat, je ne voulais pas le croire ; mais, un autre soir, y ayant pris garde, je fus bientôt convaincu de la vérité. L'entrée de cette maison sur le devant était formée par un perron à double escalier, sous lequel les domestiques entraient par une porte basse, en descendant quelques degrés, bornés de chaque côté par un mur à hauteur d'appui. Cette porte basse avait un marteau ordinaire ; le chat voulant être le soir dans la maison, assis sur le mur à côté, étendait la patte sous le marteau, le soulevait et le laissait retomber, répétant ce manège à quelques instants d'intervalle, jusqu'à ce que l'on vint lui ouvrir la porte. »

Le chat a au suprême degré le sentiment des lieux et l'exerce continuellement. Il rôde dans tout le voisinage, dans toutes les maisons, dans les chambres et les caves, sous tous les toits, sur le bois comme sur le foin. C'est un animal purement local, aussi s'attache-t-il plus à la maison qu'à ses habitants. Il ne la quitte pas pour

(1) Vosmaer, *Recueil exquis d'animaux rares*. Amsterdam, 1804

suivre ses maîtres, et si on l'emmena au loin il y retourne. On ne peut pas s'expliquer comment, lorsqu'on le porte dans un sac, au milieu de la forêt, à des distances de plusieurs lieues, il sait retrouver son chemin et rentrer dans son ancienne demeure.

Le docteur Jonathan Franklin (1) raconte cependant qu'il changea plusieurs fois de maison, et que jamais le chat, qui paraissait tenir à lui et non aux lieux, ne témoigna le moindre désir de retourner dans son ancienne habitation. « Où j'étais, dit-il, il était chez lui, et après avoir témoigné une curiosité bien naturelle, non sans quelque mélange de défiance pour les nouveaux lieux, il ne tardait point à s'y habituer. Une fois, pourtant, je le crus perdu. Il avait disparu depuis trois jours, à la suite d'un déménagement et d'une installation dans une nouvelle résidence. Vers minuit, je descendis dans la cour, et mon chat qui était resté tout ce temps-là invisible, à cause du bruit et du mouvement des ouvriers, me sauta familièrement sur l'épaule.

« Son courage contre les chiens les plus grands et même contre les bouledogues est réellement extraordinaire, et cependant il n'a pour lui ni la force ni la taille. Dès qu'il aperçoit un chien, il soulève le dos d'une manière toute particulière. Ses yeux étincellent de colère, il s'enflamme de courage mêlé d'un certain dédain, de loin déjà il jette feu et flammes ; peut-être a-t-il envie de se sauver ; dans la chambre, il grimpe sur une fenêtre, sur un meuble ou cherche à sortir par la porte. Lorsque c'est une chatte qui a des petits, elle se précipite sur le chien dès qu'il s'approche de sa nichée, d'un bond elle lui saute sur la tête, et lui griffe affreusement les yeux et la face. Si pendant ce temps un autre chien l'attaque, elle lui montre ses griffes et ne quitte plus la place. Pourvu qu'elle ait le dos à l'abri, cela lui suffit ; quant aux flancs, elle sait bien les protéger par ses coups de pattes, qui sont pour elle de véritables mains. Cinq chiens peuvent l'attaquer, l'assiéger, la poursuivre de leurs aboiements, elle ne fuit pas. Un seul bond suffirait pour sauter par-dessus ses ennemis, mais elle sait que ce serait sa perte, car les chiens l'auraient bientôt atteinte. Lorsque ceux-ci se relèvent sans poursuivre leurs attaques, elle reste tranquillement assise, les attend de nouveau et subit dix assauts successifs sans broncher. Quelquefois les chats voient une issue et grimpent rapidement sur quelque objet élevé, où ils s'as-

soient tranquillement : ainsi blottis et les yeux à demi fermés, ils considèrent leurs ennemis d'un air en quelque sorte narquois, bien assurés qu'ils sont que les chiens ne pourront ni grimper ni sauter assez haut pour les atteindre. L'homme vient-il pour s'en emparer, ils grimperont un peu plus haut et se sauveront ; car ils le craignent davantage.

« Des chats poursuivis par un chien en rase campagne, se retournent quelquefois brusquement et attaquent leur ennemi en face, s'ils se sentent assez forts contre lui. Ordinairement celui-ci, effrayé par un si brusque retour, se sauve rapidement. Certains chats ont pour tous les chiens une haine instinctive et sautent sur tous, s'attachant après leur tête et leur labourant les yeux avec les griffes. Il y a des chats qui ne vivent qu'à la cuisine et n'entrent jamais dans les chambres. Ceux-là ne tolèrent pas même un instant la présence d'un chien à la cuisine ; ils veulent y régner en maîtres absolus.

« Au courage s'unit, chez les chats, un penchant naturel à se quereller. Cela ressort déjà de leur inclination au jeu ; ce sont de mauvais garnements nocturnes. Il leur arrive bien de se battre en plein jour, de se déchirer avec fureur et, s'ils sont sur un toit, de rouler et de tomber quelquefois dans la rue, sans même se lâcher en traversant l'air ; mais le plus souvent leurs batailles ont lieu la nuit, surtout entre matous. Beaucoup de ceux-ci, à certaines époques de l'année, rentrent tous les matins avec la tête en sang et la robe déchirée ; ils paraissent alors décidés à devenir sages et à rester chez eux, mais ils oublient leurs blessures aussi vite qu'elles guérissent et reprennent bientôt leurs courses aventureuses. Souvent le matou passe des semaines entières hors de la maison, dans une liberté complète ; on le croit perdu, lorsqu'il finit par reparaitre. La chatte s'attache beaucoup plus à la maison, elle a le sentiment du nid comme toutes les femelles. Cependant les mâles ne sont pas toujours les plus querelleurs, les plus ardents à se battre ; il y a aussi des femelles avides de combats et qui attaquent avec sauvagerie ; celles-ci poursuivent indistinctement tous les chats, ne reculent pas devant les plus forts matous, les provoquent tous du geste et de la voix, et deviennent la terreur de la population féline de toute une rue, c'est-à-dire de toutes les maisons dont les toits se touchent.

« Les chats n'ont jamais peur et conservent toujours le plus grand sang-froid. On ne peut pas les effrayer comme le chien ou le cheval, on ne peut que les chasser. Ces animaux ont plus de

(1) Jon. Franklin, *la Vie des animaux*, t. I, p. 346.



discernement, les chats plus de courage ; on ne peut ni les embarrasser ni les étonner. On parle beaucoup, et avec raison, de la finesse, de la ruse, de la patience du chat : silencieusement tapi devant un trou de souris, se rapetissant de son mieux, il y passera des heures entières dans l'attente. Le petit animal qu'il guette se montre, il n'est qu'à moitié sorti, et le chat n'a garde de bouger ; toujours maître de lui-même, il choisira son moment, comme tous les gens rusés et patients.

« La sensibilité, l'orgueil et la vanité sont presque inconnus au chat. Il n'est pas un être sociable, mais bien une créature solitaire ; il ne se réjouit pas plus de la victoire qu'il se montre honteux de la défaite. Lorsqu'il se sent coupable, il redoute simplement la punition. Quand on l'a bien grondé et battu, il secoue sa fourrure, et, quelques minutes après, il revient sans garder le souvenir de la correction. Cependant le chat est très-sensible aux caresses qu'on lui prodigue lorsqu'il dépose aux pieds de ses maîtres le produit de ses premières chasses. C'est au point qu'il ne manquera jamais, dans la suite, de faire devant eux étalage de son adresse, en leur apportant toutes les souris qui tomberont sous ses griffes.

« On parle beaucoup trop de la flatterie et de la perfidie des chats. Lorsqu'ils s'attachent à quelqu'un, — et ils savent aimer aussi bien que haïr, — ils pressent souvent leurs joues ou leurs flancs contre les joues de la personne aimée, la caressent à leur manière et de leur mieux, la visitent dès le matin et sautent sur son lit, viennent le plus près possible contre elle et l'embrassent. A la vérité, on ne peut guère se fier à certains chats ; ils mordent ou égratignent souvent au moment où l'on s'y attend le moins ; mais dans la plupart des cas, ils ne le font que pour se défendre, car, il faut bien l'avouer, on les tourmente souvent bien mal à propos. Si le chien ne fait jamais rien de pareil, c'est que le chien est une bonne bête. Cependant, nous sommes injustes en taxant de perfidie les êtres qui ne souffrent pas toutes nos taquineries. Les chats réellement traîtres sont une exception rare : il y a de même, quoique plus rarement encore, des chiens faux. Un proverbe allemand dit *faux comme un chien, et fausse comme une chatte*, selon qu'il s'agit d'un homme ou d'une femme. Ce qui rend l'homme faux, rend aussi les animaux supérieurs faux.

« A certaines époques de l'année, les chats donnent de vrais concerts sur nos toits. Un certain nombre de chattes se réunissent autour d'un matou ; assis au milieu d'elles, celui-ci fait en-

tendre sa voix de basse, les chattes chantent le ténor, l'alto et le soprano. On entend tous les sons possibles, le concert devient de plus en plus sauvage ; de temps en temps on se donne des coups de pattes dans la face, et les miaulements redoublent de plus belle. Pendant les nuits éclairées par la lune, ils font souvent un vacarme infernal. »

Les chattes ont en général deux portées dans l'année, et mettent bas une première fois vers la fin du mois d'avril ou au commencement de mai ; une seconde fois dans le courant d'août. La gestation dure cinquante-cinq jours, et chaque portée est de cinq à six petits, qui naissent avec les paupières closes et ne commencent à voir que le neuvième jour. Elles ont toujours le soin de chercher à l'avance un endroit bien écarté, ordinairement un grenier à foin ou quelque lit abandonné, et elles y cachent leurs petits le plus longtemps possible. Elles cherchent à les dérober au matou, qui les mange lorsqu'il les découvre.

Les petits chats sont de charmantes et gracieuses créatures. « Leur première voix, dit Scheitlin, est excessivement douce et tout à fait enfantine. Ces petits êtres sont tellement remuants que, tout aveugles encore, ils quittent déjà leur couche, dans laquelle la mère est ensuite obligée de les reporter. A peine y voient-ils, qu'ils n'y tiennent plus et rampent tout autour du nid en poussant de fréquents miaulements. Ils se mettent immédiatement à jouer avec tout ce qui roule, court, glisse ou vole ; c'est déjà l'instinct de la chasse aux souris et aux oiseaux qui commence à percer. Ils jouent continuellement avec la queue de leur mère et avec la leur propre, dès qu'elle est assez longue pour qu'ils puissent la saisir avec leurs pattes ; ils la mordent aussi et ne remarquent pas immédiatement qu'elle fait partie de leur corps, de même que nos enfants se mordent les doigts des pieds, qu'ils considèrent comme quelque chose qui leur est étranger. Les petits chats font les sauts les plus singuliers et les mouvements les plus gracieux. Leurs gestes et leurs jeux, auxquels ils se plaisent comme des enfants, les amusent, eux et les personnes qui les aiment, pendant des heures entières. Dès que leurs yeux sont ouverts, ils savent distinguer le bon du mauvais, l'ami de l'ennemi. Lorsqu'un chien aboie contre eux, ils font déjà leur gros dos et le reçoivent en grinçant : ce sont de petits lions.

L'amour de la mère pour ses petits est admirable. Elle leur prépare un nid avant la naissance, et les porte immédiatement dans un autre endroit

dès qu'elle redoute le moindre danger pour eux ; elle saisit, avec les lèvres seulement, la peau de la nuque et les transporte si doucement que les petits êtres s'en aperçoivent à peine. Pendant qu'elle nourrit, elle ne quitte sa couche que pour chercher de la nourriture pour eux et pour elle. Certaines chattes ne savent pas comment s'y prendre pour élever leurs premiers petits, et il faut que l'homme ou qu'une chatte expérimentée leur vienne en aide. Une personne digne de foi m'a assuré avoir vu une vieille chatte en soigner une jeune, la première fois que celle-ci avait mis bas, lécher ses petits et les réchauffer. Une autre chatte avait pris l'habitude de porter par la queue toutes les souris dont elle s'emparait ; lorsqu'elle eut des chatons, elle voulut faire de même ; mais ceux-ci, s'accrochant au sol avec leurs pattes, s'opposaient à ce que la mère les emportât. La dame de la maison lui montra alors de quelle manière il fallait qu'elle saisit ses petits ; elle le comprit instantanément, et, à partir de ce moment, elle les porta comme toutes les autres chattes. On sait d'ailleurs très-bien que les chattes se perfectionnent peu à peu dans l'art d'élever et de soigner leurs nourrissons.

Quand un chien étranger ou un autre chat s'approche d'une chatte qui nourrit, elle se précipite avec fureur sur l'intrus (*fig. 145*). Quelquefois même, elle voit avec déplaisir le maître de la maison toucher à ses petits. Mais ce qu'il y a de curieux, c'est qu'une chatte qui allaite porte très-souvent son affection sur de faibles êtres, autres que ceux de son espèce. Ainsi l'on connaît de nombreux exemples de chattes qui ont nourri de petits chiens, de petits lapins, de petits lièvres, de petits écureuils, des rats et même des souris. « Une chienne épagneule à longues soies, dit le capitaine Marryat (1), avait eu d'une seule portée cinq petits, très-bien conformés et qui semblaient ne demander qu'à vivre. Cependant, comme on les laissait tous à la mère, on craignait qu'elle ne s'épuisât sans parvenir à les élever. Il paraissait indispensable d'en sacrifier une partie pour sauver le reste. La maîtresse de la chienne, ne pouvant se résoudre à ce sacrifice, eut l'idée qu'on pourrait nourrir au biberon deux des petits, en les tenant d'ailleurs dans un lieu suffisamment chaud ; mais une autre personne, consultée sur les moyens d'exécution, ouvrit l'avis de faire allaiter les deux chiens par une chatte qui, justement, venait de mettre bas. On résolut d'essayer, et, en conséquence, on enleva un des chatons, qu'on

remplça par un petit chien. La chatte, ayant bien accueilli l'étranger, reçut peu de jours après un second nourrisson, qu'elle traita comme le premier, et bientôt elle n'en eut plus d'autres, car on eut le soin, afin qu'ils ne souffrissent pas faute de nourriture, de faire disparaître l'un après l'autre tous leurs frères de lait. Voilà mes petits chiens qui profitent à merveille, et non-seulement au bout d'une quinzaine ils étaient très-bien portants ; mais, chose remarquable, ils semblaient beaucoup plus avancés que ceux qui étaient élevés par la vraie mère. Tandis que ceux-ci étaient encore de gros patauds, roulant plutôt qu'ils ne marchaient, les autres étaient lestes, agiles, et gais comme de jeunes chats. La chatte semblait prendre plaisir à les exercer et les faisait jouer avec sa queue. Bientôt ils purent manger de la viande et, à une époque où leurs trois frères étaient encore tout à fait incapables de se suffire à eux-mêmes, eux pouvaient sans inconvénient se passer de nourrice, de sorte qu'on ne tarda pas à les donner. La pauvre chatte en fut inconsolable ; pendant deux jours, elle n'eut pas un moment de repos, et courut la maison de la cave au grenier. Enfin, ayant trouvé moyen de pénétrer dans la chambre où la chienne nourrissait les petits qui lui avaient été laissés, elle crut que c'était la chienne qui lui avait volé ses enfants et leva la patte sur elle ; mais la vraie mère répondit par un coup de dent. La bataille, une fois engagée, fut soutenue vigoureusement de part et d'autre ; l'avantage resta pourtant à la chatte qui prit un des petits et l'emporta en triomphe. A peine l'eut-elle déposé en lieu sûr, qu'elle revint pour en chercher un autre, qu'elle parvint également à emporter, après avoir soutenu un nouveau combat. Le curieux de l'affaire, c'est que ce double succès ne lui tourna pas la tête, et qu'elle ne chercha pas à le pousser trop loin. On lui avait pris deux nourrissons, elle en avait pris deux ; elle savait fort bien son compte. »

G. White (1) raconte qu'un de ses amis avait reçu, en présence d'un paysan, un levraut âgé à peu près d'une semaine, et que, vers le même temps, sa chatte lui donna six chatons. L'arrêt de ces derniers était prononcé d'avance ; ils furent étouffés et enterrés dans un coin du potager. Quant au levraut, les domestiques avaient demandé la permission de l'élever. Tout d'abord leurs soins paraissaient réussir, car le jeune animal prenait fort bien le lait qu'on lui donnait avec une cuil-

(1) Marryat, *Olla podrida*.

(1) White, *Natural History of Selborn*, lettre LXXVI.

ler ; mais, un beau matin, on ne le trouva plus, et l'on supposa qu'il avait eu le sort réservé à presque tous ces petits favoris, c'est-à-dire qu'il était devenu la proie d'un chat ou d'un chien. Cependant, quelques jours après, mon ami, étant assis dans son jardin, vers le coucher du soleil, aperçut de loin sa chatte qui venait vers lui la queue levée, et miaulant doucement comme si elle eût appelé ses chatons. Ce ne fut pourtant point un petit chat qui accourut à sa voix, mais notre levraut, qu'elle avait adopté et qu'elle continua de nourrir de son lait jusqu'au moment où il put manger seul.

Dans une ferme d'Angleterre, une chatte avait mis bas pendant la nuit, et dès le matin elle avait perdu ses petits : on avait profité de sa première absence pour les aller noyer au loin. La pauvre mère s'était fatiguée à courir la maison, cherchant, appelant et donnant tous les signes d'une douleur bien naturelle en pareil cas, mais qui chez les animaux abâtardis par la domesticité est souvent beaucoup moins vive. Elle était encore en quête, lorsqu'un enfant, qui la voulait régaler, déposa dans le panier d'où l'on avait enlevé les chatons, une nichée de jeunes rats qu'il venait de découvrir. La chatte, revenant au bout de quelques instants, trouva ces petits êtres demi-nus et gémissants, auxquels d'abord elle prit à peine garde. Elle se coucha dans son panier, sans prendre aucune précaution, mais aussi sans faire aucun mal aux nouveaux occupants. Ceux-ci, dans le premier moment, furent-ils effrayés en sentant si près d'eux l'ennemi constant de leur race ? Je serais très-porté à le croire. Quoi qu'il en soit, ils se remirent promptement et, le besoin leur aidant à surmonter une antipathie naturelle, ils saisirent les mamelons de la chatte et commencèrent à téter de bon appétit. La nourrice les laissa faire d'abord sans colère ; puis, éprouvant peut-être quelque soulagement par suite de la succion, elle commença à y prendre plaisir ; bientôt elle s'intéressa aux petits rats, et avant la fin de la journée, elle s'était déjà occupée de faire leur toilette. De ce moment, elle les avait adoptés.

Tous les habitants de la ferme étaient venus voir cette singulière famille ; les voisins accoururent à leur tour ; enfin les visites se multiplièrent au point de devenir une véritable incommodité, et, pour y mettre un terme, on prit le parti de détruire les petits rats. Je regrette que l'expérience n'ait pas été poussée jusqu'au bout ; il eût été curieux de voir si, une fois capables de vivre par eux-mêmes, nos jeunes animaux n'eussent pas été empressés de fuir leur nourrice ; de voir si

elle-même, du moment où elle ne leur aurait plus été nécessaire, n'eût pas perdu pour eux toute affection. Qui peut dire, si, l'ancien instinct reprenant le dessus, elle n'eût pas un beau jour fait curée de ces êtres dont elle avait pris d'abord tant de soin ?

Je me suis moi-même amusé pendant mon jeune âge à faire de pareils essais, qui ont toujours réussi. J'ai donné, une fois, à une chatte que j'avais élevée, un petit écureuil encore aveugle, resté seul de toute une nichée, les autres étant morts malgré mes soins. Pour sauver celui-ci, j'essayai donc de le confier à notre chatte, qui venait de mettre bas pour la première fois. Elle répondit complètement à mon attente ; elle reçut avec tendresse le pauvre orphelin au milieu de ses petits, l'échauffa de son mieux et le soigna, dès les premiers jours, avec une tendresse toute maternelle. Le petit écureuil prospéra avec ses nouveaux frères et resta auprès de sa mère d'adoption lorsque déjà ceux-ci en avaient été séparés. La chatte sembla alors concentrer toute son affection sur l'écureuil. Il s'établit entre eux des liens aussi intimes que possibles. La mère et l'enfant adoptif s'entendaient admirablement ; la chatte miaulait, l'écureuil répondait à sa façon. Bientôt il suivit sa mère nourricière à travers toute la maison et dans le jardin. Obéissant à son instinct naturel, l'écureuil grimpait avec la plus grande facilité sur un arbre, la chatte le regardait tout ébahie et tout étonnée de l'adresse du petit étourdi et le suivait tant bien que mal. Les deux animaux jouaient ensemble, l'écureuil s'y prenait bien un peu gauchement, mais leur amitié n'en souffrait pas ; la mère était si patiente qu'elle recommençait toujours le jeu. Je serais entraîné trop loin, si je voulais citer toutes les particularités de leurs rapports ; l'écureuil étant mort par suite d'un malheureux accident, la chatte n'en conserva pas moins l'habitude d'aimer tous les orphelins qu'on lui donnait à nourrir, tels que lapins, rats et petits chiens. Ses descendants se montrèrent en tout point dignes d'elle, et se prêtèrent de même à l'adoption d'autres petits animaux.

Voici un autre fait qui ne manque pas d'intérêt. Une chatte ayant été accidentellement séparée de ses petits, ceux-ci étaient exposés à périr, lorsque le maître de la maison eut l'heureuse idée de confier la jeune nichée à la chatte de son voisin. Celle-ci, qu'on venait de priver de ses chatons, se prêta à la substitution, et soigna ces nourrissons étrangers comme les siens propres. Un jour, cependant, la vraie mère vient, natu-

rellement pleine d'angoisse pour sa progéniture, qu'elle eut la joie de trouver vivante. L'on vit alors les deux nourrices s'unir pour soigner, élever, allaiter et défendre en commun les chers petits.

Je pourrais citer une foule d'histoires de ce genre, mais je pense que le lecteur est suffisamment convaincu du bon cœur du chat.

Les chats distinguent très-bien les personnes qu'ils connaissent, de celles qui leur sont étrangères, et ils prennent avec les premières, avec les enfants surtout, des habitudes d'une familiarité incroyable, qui sont analogues, je ne dis pas à celles de tous les chiens, mais au moins à celles de beaucoup d'individus de cette dernière espèce. Il y a d'autres chats qui suivent leurs maîtres à la promenade autour de la maison, dans les jardins, et même dans la campagne et les bois. J'ai connu moi-même deux chats qui allaient jusqu'à faire la conduite d'une manière très-aimable aux personnes qui venaient visiter leur maîtresse. Ils les accompagnaient pendant dix à quinze minutes, puis en prenaient congé avec des caresses et des ronrons pleins de formes amicales, et ils revenaient ensuite au logis.

Les chats se familiarisent aussi avec d'autres animaux.

On connaît bon nombre d'exemples de liaisons très-intimes entre chiens et chats, liaisons qui sont en contradiction formelle avec le proverbe que nous connaissons tous. On cite même telle chatte qui se montrait des plus satisfaites, lorsque son bon ami, le chien de la maison, la transportait dans sa gueule, de côté et d'autre dans l'appartement. On a vu d'autres chats qui, dans les querelles entre chiens, défendaient leurs amis de toutes leurs forces, et qui, de leur côté, étaient défendus par eux, dans leurs démêlés avec leurs propres confrères.

Le célèbre cheval arabe, *Godolphin*, et un chat noir, vécurent durant plusieurs années dans les meilleurs termes du monde. Lorsque le cheval mourut en 1753, le chat s'assit sur le cadavre de son ami jusqu'à ce qu'on mit celui-ci en terre. Ne pouvant alors supporter la vue des lieux où il avait coulé des jours embellis par l'affection, le chat s'éloigna : on ne le revit que le jour où on le retrouva mort dans une grange.

Plusieurs personnes racontent aussi de la part de ces animaux des traits extraordinaires d'intelligence : ainsi, les chats des vrais amateurs d'oiseaux, sont assez souvent dressés à ne faire aucun mal aux favoris emplumés de leur maître. Giebel a vu lui-même, à diverses reprises, son

beau matou *Peter*, prendre dans la cour et rapporter dans sa gueule une bergeronnette grise, que ce naturaliste avait dans sa chambre, mais qui se laissait parfois entraîner au delà des limites voulues, par l'attrait de la liberté. Le chat ne faisait alors naturellement aucun mal au volatile.

J'ai été témoin d'un fait de ce genre dans mon village natal. Il s'agissait là d'un chat qui avait rapporté à son maître, grand amateur d'oiseaux, un rouge-gorge perdu depuis plusieurs jours, au grand chagrin de son possesseur. Le quadrupède, non-seulement avait reconnu le fugitif, mais encore il s'en était emparé, dans le but de faire plaisir à son maître. C'est en raison des faits déjà cités, que j'ose croire à l'exactitude littérale de l'histoire suivante. Un chat vivait sur le pied de l'intimité la plus grande avec le canari de son maître et se laissait faire tranquillement, lorsqu'il plaisait à l'oiseau de lui sauter sur le dos et de le provoquer par toutes sortes d'agaceries. Un jour, son maître le voit tout à coup s'élancer d'un bond rapide et d'un air furieux sur le canari, le saisir entre ses dents et grimper en grondant sur un pupitre, sans lâcher pour cela l'oiseau. On crie afin de délivrer le petit animal, lorsque l'on aperçoit, soudain, une chatte étrangère, qui s'était glissée par hasard dans la chambre. On reconnut dès lors le bon cœur de Minette, qui avait voulu protéger son ami contre sa sœur, dont les intentions ne lui paraissaient pas dignes d'une confiance absolue.

Il y a encore bien d'autres preuves de l'intelligence de cet excellent animal. Dans les beaux jours du mois de mai 1859, notre chatte avait mis bas, dans le grenier à foin, quatre charmants chatons qu'elle avait dérobés soigneusement à tous les regards. En dépit des recherches les plus minutieuses, ce ne fut qu'au bout de dix à douze jours que l'on finit par découvrir le nid de la jeune famille. Mais, une fois la découverte faite, Minette ne s'inquiéta plus de cacher sa progéniture. Trois ou quatre semaines environ s'écoulaient ainsi : un beau jour, Minette paraît tout à coup près de ma mère, la caresse avec des airs de suppliante, l'appelle par ses miaulements et court vers la porte comme si elle voulait montrer le chemin ; mes parents la suivent. Toute joyeuse, elle traverse la cour en bondissant, disparaît dans le grenier, puis reparait au haut de l'escalier et jette en bas un de ses chatons sur une botte de foin qui se trouve là ; ensuite elle descend elle-même, porte le petit animal à ma mère



Fig. 145. Un importun, d'après le tableau original de M. Philippe Rousseau, appartenant au Musée de Luxembourg. (p. 294).

et le dépose à ses pieds. Naturellement, on ramasse le pauvre chaton avec ménagement et on le caresse. Pendant ce temps, la chatte court de nouveau au grenier, jette en bas un autre chaton, de la même manière que le premier, et le transporte ensuite seulement quelques pas plus loin, en appelant et en criant comme pour prier de venir le prendre. On lui obéit, et alors la vilaine mère jette les deux derniers en bas sans plus s'en inquiéter, et ce n'est qu'en voyant les spectateurs bien résolus à laisser les petits animaux à leur place, qu'elle se décide enfin à les emporter. La pauvre mère, ainsi qu'on put le vérifier, n'avait absolument plus de lait, et ce fut alors que, dans son intelligence, elle chercha le moyen de remédier de son mieux à cette fâcheuse circonstance, et qu'elle apporta toute sa nichée à son père nourricier.

Lenz raconte aussi plusieurs histoires très-intéressantes, destinées à prouver l'intelligence des chats. Un habitant de Waltershausen possédait un chat qui était habitué à ne jamais rien prendre sur la table. Un jour arriva au logis un nouveau chien, gourmand et par conséquent vo-

leur, qui grimpait sur les chaises et les tables pour satisfaire sa gourmandise. Le chat commença par le regarder à diverses reprises d'un air irrité ; puis il se plaça près de la table, et aussitôt que le chien sautait sur une chaise, il sautait lui-même sur la table et donnait au fripon un coup de patte bien appliqué.

Un autre chat, très-remarquable par son intelligence, a vécu chez le conseiller forestier Salzmann. Il avait suffi de quelques menaces et de quelques petits coups de baguette pour engager ce chat à laisser tranquilles les oiseaux apprivoisés, renfermés dans des cages pendues à la fenêtre. Mais un de ses petits, que l'on avait laissé près d'elle, ne tarda pas à montrer un goût très-prononcé pour ces oiseaux ; il sauta donc une fois sur une chaise, de là sur la fenêtre et il allait se procurer une bouchée aux dépens des hôtes de la cage, lorsqu'il fut pris à la tête par une main vigilante, qui lui donna une sévère leçon de morale pratique, et le déposa sur le sol. La vieille mère avait tout observé : la tentative perverse et la correction ; elle était accourue aux cris de détresse de son nourrisson coupable, et elle se mit

à le lécher doucement pour lui faire oublier les horions. Le même fait se présenta deux fois encore; le minet rebelle ne voulait pas refréner ses instincts et il se lançait toujours de nouveau dans la voie du crime : la mère, voyant cela, ne le quitta plus des yeux, et, toutes les fois qu'il allait du côté de la fenêtre, elle sautait sur la chaise et donnait au téméraire animal une correction en règle. Le jeune criminel prit alors une autre voie : se glissant sur un pupitre placé dans le voisinage de la fenêtre, il se disposait à s'élancer de là sur les oiseaux, lorsque la vieille chatte, qui avait observé cette audacieuse manœuvre, fut en haut d'un seul bond et appliquait au délinquant de si rudes coups de griffes, qu'à partir de cet instant, il ne fut plus question de la moindre tentative de flibusterie.

L'intelligence des chats et leur attachement pour leurs maîtres sont prouvés encore par l'exemple suivant que j'emprunte à J. G. Wood (1).

« Il est mort, il y a très-peu de temps, dit une amie des chats, l'une des chattes les plus distinguées et les meilleures qui aient jamais pris une souris ou se soient couchées sur la natte d'un foyer. On l'appelait *Pret*, par abréviation de *Pret-tina* (joliette), et c'était tout à fait à bon droit qu'elle portait ce nom; car sa fourrure était aussi délicatement nuancée qu'elle était soyeuse. C'était la chatte la plus intelligente, la plus vive et la plus aimable qui se soit jamais rencontrée sur mon chemin. A un époque où elle était fort jeune encore, je fus atteinte d'une maladie nerveuse. Elle s'aperçut tout de suite de mon absence, se mit à me chercher et se posa près de la porte de ma chambre jusqu'à ce qu'elle eût trouvé l'occasion de s'y glisser. Elle fit alors tout son possible pour m'amuser et me distraire de son mieux; puis, quand elle vit que j'étais trop souffrante pour jouer avec elle, la gentille *Pret* se mit à côté de moi et se constitua tout à fait ma garde-malade. Il n'y aurait pas eu beaucoup de personnes qui eussent été en état de le lui disputer pour la vigilance, ou de montrer à mon égard des soins plus délicats; mais ce qu'il y eut surtout de prodigieux à voir, ce fut la rapidité avec laquelle elle apprit à connaître les différentes heures auxquelles je prenais des médicaments ou de la nourriture, ainsi que la régularité avec laquelle elle éveillait au moment fixé, en la mordant légèrement au nez, ma garde-malade qui se laissait parfois aller au sommeil. La pauvre bête faisait attention, jusque dans les moindres détails, à

(1) Wood, *The illustrated Natural History. Mammalia*, London, p. 199.

tout ce qui m'arrivait, et, aussitôt que j'avais l'air de la chercher du regard, elle était près de moi dans un clin d'œil, en faisant entendre un ronron plein d'affection. Ce qu'il y avait certainement de plus extraordinaire dans tout cela, c'est qu'elle se trompait à peine de cinq minutes dans ses calculs, pendant la nuit, comme pendant le jour. Il n'y avait aucune pendule à sonnerie dans la chambre où j'étais couchée, et cependant elle savait l'heure à une minute près.

« Je doute qu'il y ait aucun autre animal au monde qui demande autant d'affection que le chat, ou bien qui soit aussi capable de répondre à l'amitié qu'on lui témoigne. *Pret* avait de larges affections, mais il n'y avait que peu d'objets qui fussent en butte à sa haine. Les grondements du tonnerre la remplissaient d'effroi, et ce qu'elle détestait surtout franchement, c'étaient les sons grêles et agaçants de toute espèce d'orgues de Barbarie. Dans les temps d'orage, elle se réfugiait en tremblant sur mes genoux pour y réclamer du secours, ou bien elle se cachait sous mes vêtements. Elle n'avait aucune sympathie pour la musique, et en particulier, comme nous l'avons dit, pour les orgues portatives; cependant, il serait possible que ses sens eussent été désagréablement affectés plutôt par la vue des vêtements déguenillés des exécutants, que par les sons énerveux de l'instrument lui-même. L'aspect des gens habillés d'une manière excentrique lui était en effet très-désagréable, et, dès qu'il se présentait une personne mal vêtue, elle manifestait ses dispositions par des grognements de colère.

« Son intelligence se montrait encore dans d'autres circonstances. Pendant sa jeunesse, vivait en même temps qu'elle, sous le même toit, un second chaton qui l'irritait constamment, en venant dans sa chambre et en dévorant la pâture qu'on lui destinait. *Pret* eut observé bientôt qu'il n'y avait rien à faire avec ce jeune vaurien, et, d'ailleurs, elle était trop bienveillante pour avoir recours à la violence. En conséquence, dès qu'on lui avait apporté son repas, elle se hâtait de vider l'assiette et de cacher les meilleurs morceaux sous la table, en ayant soin de laisser toujours quelque chose dessus, pour faire croire à l'autre chaton que c'était là tout ce qu'il y avait de reste. Pendant ce temps, elle veillait sur la réserve qu'elle s'était faite, et permettait au petit animal de manger tranquillement les reliefs qui se trouvaient sur l'assiette. Mais quand celui-ci avait satisfait son appétit, elle rapportait sur la table tout ce qu'elle avait caché et le mangeait sans être dérangée. D'autres fois, il lui arriva même de couvrir l'assiette

de papier, de linges ou d'autres objets analogues.

« Il y avait plusieurs animaux pour lesquels elle se montrait extraordinairement caressante, et l'on peut citer en particulier un jeune chien, un lapin et un combattant (*Machetes pugnae*) avec lesquels elle vivait sur le pied de la plus grande intimité. Mais ce fut toujours pour moi qu'elle montra le plus d'affection en toutes circonstances, et, lorsque j'étais présente, elle ne voulait manger qu'auprès de ma personne. »

On pourrait certainement citer bien des faits de même nature; car les véritables amis des chats, c'est-à-dire les personnes qui les regardent comme dignes d'être étudiés, ont un bon nombre de traits à raconter sur leur manière de vivre. En somme, il ressort, de tout cela, que les chats méritent au plus haut degré l'amitié de l'homme, et qu'il serait temps enfin de répudier et de corriger une fois pour toutes, d'après des données positives, les appréciations injustes et les préjugés défavorables qui courent le monde à leur endroit.

**Usages et produits.** — Il me semble que l'on devrait priser beaucoup plus que l'on n'a coutume de le faire les services incontestables que nous rendent les chats.

Quiconque n'a jamais vécu dans une habitation délabrée, où les rats et les souris s'en donnent à cœur-joie, ne se doute pas de ce qui constitue un bon chat; mais lorsqu'on a vécu pendant des années en présence de cette plaie, et que l'on a vu l'impuissance totale de l'homme à s'en débarrasser; quand on a éprouvé préjudice sur préjudice, et que l'on a eu lieu de se mettre en colère, chaque jour, contre ces odieuses petites bêtes, alors on finit, petit à petit, par acquiescer la conviction que le chat est l'un de nos animaux domestiques les plus précieux et que, par conséquent, il mérite non-seulement tous nos égards et tous nos soins, mais encore toute notre reconnaissance et notre amitié.

L'histoire bien connue de ce jeune Anglais qui fit tout une fortune dans les Indes, à l'aide de son chat, ne me semble point absolument invraisemblable, car je me figure parfaitement quelle dut être la joie profonde du monarque tourmenté par les rats de la légende, lorsque le chat de l'étranger vint à semer la terreur et la mort dans les rangs de ces ennemis jusqu'alors invincibles. Il suffit de la simple présence d'un chat pour imposer à ces hardis fripons et les forcer à la retraite. Cet ennemi cruel qui les suit pas à pas, avec des yeux qui brillent d'une lumière étrange au sein des ténèbres; cette créature mystérieuse et terrible qui les saisit à la gorge avant même

qu'ils soupçonnent sa présence, tout cela les remplit d'effroi et, plutôt que de rester exposés au danger, ils préfèrent quitter une maison qui se trouve ainsi protégée; mais, s'ils ne le font pas, le chat sait prendre d'autres moyens de se débarrasser d'eux.

La quantité de rats et de souris qu'un chat peut détruire est considérable, et il serait difficile d'y croire, si les chiffres n'étaient là pour en témoigner. Je vais donner à ce propos le résultat des expériences et des observations de Lenz. « Pour savoir, dit-il, quelle peut être la part prise par un chat à la destruction des souris, j'ai utilisé l'année 1857, qui fut extrêmement féconde en petits animaux de cette espèce. Le 20 septembre j'enfermai dans une petite loge, disposée pour des expériences de ce genre, deux petits chats angora-métis, tigrés de brun sur robe fauve, et qui étaient âgés de 48 jours. Je leur donnais pour nourriture quotidienne du lait et du pain, et en outre, à chacun, de quatre à dix souris qu'ils ne manquaient jamais de dévorer complètement. Lorsqu'ils eurent 56 jours accomplis, je ne fournis plus à chacun d'eux que du lait et, dans les intervalles, quatorze souris adultes, ou tout au moins, à moitié adultes. Les jeunes chats mangeaient tout sans rien rejeter, se trouvaient au mieux de ce régime et montraient le lendemain leur appétit de la veille..... Bientôt après, les mangeurs de souris en question, ayant été relâchés, j'enfermai à leur place, vers neuf heures du soir, un jeune chat angora-métis, âgé de cinq mois et demi, et je ne lui donnai rien à manger pour la nuit; le jeune animal montra d'abord de la tristesse en se voyant enfermé et privé des ébats de son jeune âge. Le lendemain matin, je lui donnai pour toute la journée un mélange de lait et d'eau, à parties égales. J'avais une provision de quarante mulots fraîchement tués, et, de temps en temps, je lui en donnais un certain nombre. A neuf heures du soir et, par conséquent, en 24 heures de captivité, le prisonnier avait mangé 22 souris, dont la moitié étaient adultes et l'autre moitié demi-adultes. L'animal ne rejeta rien et continua à se très-bien porter. Pendant toute l'année mes chats furent occupés nuit et jour à prendre et à manger des souris, et néanmoins chacun d'eux mangea encore, le 27 septembre, dans l'espace d'une demi heure, huit souris que je leur donnai comme extra. D'après ces expériences, j'admets d'une manière positive que, dans les années où il y a beaucoup de souris, tout chat demi-adulte mange, en moyenne, 20 souris par

jour, c'est-à-dire 7,300 souris par an. Dans les années où les petits rongeurs sont moins abondants, j'évalue ce même total à 3,650, ou bien à un équivalent en rats au lieu de souris.... »

Il résulte, d'ailleurs, des observations que nous venons de citer, et de celles que l'on peut faire facilement sur les chouettes et les busards apprivoisés, que la chair des souris est très-peu nourrissante. S'il en était autrement, les animaux qui les chassent ne pourraient point, sans inconvénients, en manger une aussi grande quantité.

Les chats nous sont encore utiles à un autre point de vue. Ils mangent, en effet, les insectes nuisibles, tels que les sauterelles et les hannetons, et même ils détruisent les serpents venimeux, depuis la vipère jusqu'au terrible serpent à sonnettes. Les moines de l'île de Chypre dressèrent des chats à purger l'île des serpents qui l'infestaient. « Il m'est arrivé plus d'une fois au Paraguay, dit Rengger, de voir des chats poursuivre des serpents à sonnettes, sur des points où le sol était sablonneux et privé de gazon, et les harceler jusqu'à ce qu'ils fussent morts. Ils donnent des coups de patte au reptile avec leur adresse instinctive, et se jettent aussitôt de côté pour éviter l'élan de l'ennemi. Si le serpent s'enroule sur lui-même, le chat reste longtemps sans l'attraper, et tourne autour de lui jusqu'à ce que la bête malfaisante soit lasse de diriger la tête dans tous les sens pour suivre ses mouvements. A ce moment, il lui applique un nouveau coup de patte et s'élançait vivement sur le côté. Si le serpent cherche à fuir, le chat le prend par la queue comme pour jouer avec lui. En procédant ainsi par une série de coups de patte répétés, les chats arrivent ordinairement à tuer leur ennemi en moins d'une heure; mais ils n'en touchent jamais la chair. »

D'après tous ces faits, je me crois en droit de réclamer un peu de bienveillance en faveur des chats, que l'on a si souvent calomniés. On ne peut juger un animal et se faire une idée nette de sa valeur, qu'après avoir apprécié, d'une manière sérieuse, ses mérites ou ses démérites à notre égard. « Si vous avez, dit Lenz, un chat qui égratigne et morde les enfants; qui brise sans cesse marmites et poêlons; qui dérobe les saucisses, le beurre et la viande; qui étrangle les poules et les petits oiseaux, sans essayer jamais de prendre ni rats ni souris, ce que vous avez de mieux à faire, c'est de le noyer ou de lui donner le coup de grâce d'une manière ou d'une autre. Mais si vous avez un gentil minet qui soit le joujou favori des enfants, qui ne cause pas le

moindre désordre au logis, et qui s'occupe nuit et jour de faire la chasse aux rats et aux souris, alors vous faites très-bien de l'entourer de soins comme un bienfaiteur. »

**Maladies.** — De toutes les maladies qui peuvent affecter les chats, la plus commune et la plus dangereuse est la gale; elle les attaque, en effet, avec violence et devient souvent mortelle. D'après Lenz, on la guérit au moyen de fleur de soufre, dont on saupoudre une tartine de beurre bien grasse, que l'on coupe ensuite en petits morceaux et que l'on fait manger à l'animal. Il paraît même que c'est une excellente chose que de donner aux chats bien portants, une fois au moins dans leur vie, une tartine soufrée comme moyen préventif.

Les chats ne sont pas trop tourmentés par la *vermine*, et le *ténia* les incommodent rarement. On les délivre de ces derniers en leur faisant manger des graines de baies d'églantier, ou bien en leur faisant boire une décoction de feuilles de couso.

Le chat domestique ne possède qu'un petit nombre de races ou de variétés, et quelques-unes dérivent peut-être de souches particulières. En tête de ces variétés se place :

#### LE CHAT ANGORA — *CATUS ANGORENSIS*

*Die Angorakatze, The Angora.*

**Caractères.** — C'est un des plus beaux chats que l'on puisse imaginer (*fig. 146*), il est remarquable par sa grande taille, ainsi que par la longueur et la finesse de son poil, qui est très-fourré, surtout à la région du cou, à celle du ventre et à la queue; sa couleur est tantôt d'un blanc parfait, tantôt jaunâtre ou grisâtre et rarement variée; la plante des pieds et les lèvres sont couleur de chair.

**Mœurs, habitudes et régime.** — C'est par ses habitudes que cet animal diffère principalement du chat ordinaire. Il est paresseux, dormeur et très-frivole; quant à son intelligence, elle paraît être supérieure à celle des autres chats.

#### LE CHAT DE MAN.

*Die Manskatze, The Manx Cat.*

**Caractères.** — Le chat de Man forme une variété remarquable du chat domestique, et cela en raison de son manque presque absolu de queue. Chez lui, en effet, cet organe n'est indiqué que



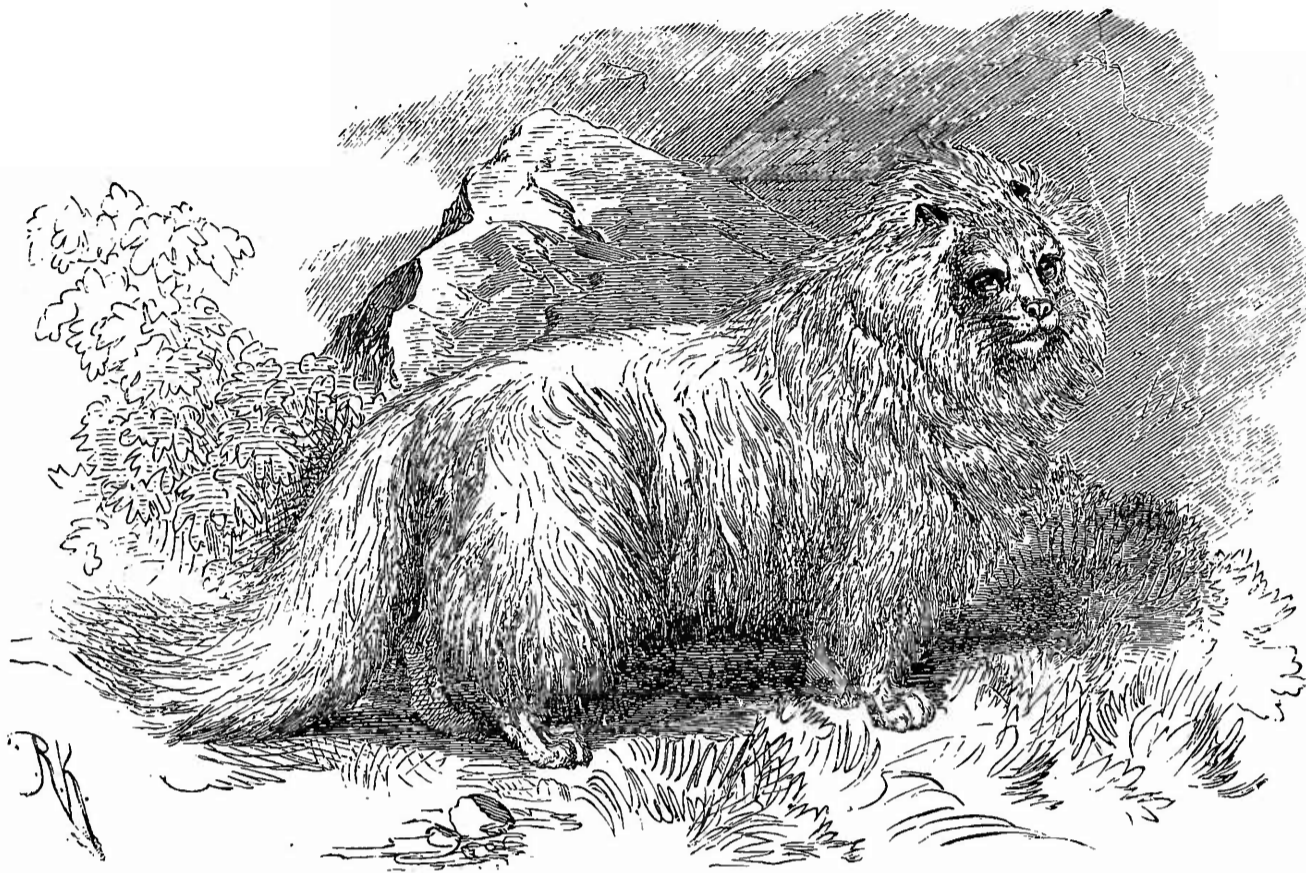


Fig. 146. Le Chat angora.

par un simple moignon. On n'a pas fait jusqu'à ce moment la moindre hypothèse pour expliquer ce défaut, car c'en est un dans la famille des chats.

Cet animal n'est rien moins que joli, on ne peut s'empêcher, en le voyant, de le comparer aux autres chats, et la comparaison n'est pas à son avantage, l'un des ornements des chats faisant chez lui défaut. Un chat de Man tout noir, avec ses yeux étincelants et son moignon de queue, réalise assez bien l'idéal des vieilles formes félines qui apparaissaient aux sabbats légendaires de Blocksberg.

**Distribution géographique.** — On trouve ce chat à l'île de Man, dans la mer d'Irlande.

#### LE CHAT CHINOIS.

##### *Die Chinesische Katze.*

**Caractères.** — Il se fait remarquer par sa fourrure longue et soyeuse, et par ses oreilles pendantes comme celles du blaireau.

**Usages et produits.** — Les habitants du céleste Empire l'engraissent et le mangent.

C'est ce même animal qui est envoyé dans le pays de Kiliaques, comme article d'échange et d'exportation. Seulement les peuplades de l'Asie, surtout les Mandchoux, qui font du chat un commerce assez considérable, vendent de jeunes matous aux Kiliaques, sans jamais leur

livrer de femelles ; de cette façon, ils assurent toujours un débouché à leurs produits. Les acheteurs échangent ces chats contre des fourrures de zibelines, et les deux parties contractantes font ainsi un excellent marché.

Outre les variétés dont nous venons de parler, nous pouvons citer encore :

Le CHAT DES CHARTREUX, qui se distingue par un pelage long, cotonneux, laineux pour ainsi dire et d'une nuance presque bleuâtre uniforme et foncée.

Le CHAT DU KHORASSAN, qui est, en Perse, l'analogue du chat des Chartreux.

Le CHAT DE KOUMANIE, dans le Caucase, généralement moins connu.

Le CHAT ROUGE DE TOBOLSK, en Sibérie.

Le CHAT ROUGE et BLEU DU CAP DE BONNE-ESPERANCE.

Il est très-vraisemblable que la plupart des variétés que nous venons de citer en dernier lieu sont des hybrides, dont les types spécifiques sont inconnus. Il est prouvé que le chat domestique s'accouple assez facilement avec les autres chats. Des naturalistes estimés ont même assuré qu'il s'accouple avec la fouine et produit alors des petits qui rappellent extraordinairement ce dernier type, par la nuance et la disposition des couleurs du pelage.

## LES LYNX — LYNX.

*Die Luchse, The Lynx.*

Notre continent européen, quelque restreint qu'il soit, possède certaines espèces de la famille des féliens, qui ne le cèdent en rien, sous le rapport des instincts rapaces et sanguinaires, à celles des contrées chaudes, et qui le disputent, par leur taille, à plusieurs chats de ces régions. Nous voulons parler des lynx, dont on a retrouvé aussi un certain nombre d'espèces, dans les autres parties du monde.

Dans les nouvelles classifications zoologiques, on réunit ces animaux en un groupe particulier, qui se distingue principalement des chats proprement dits par les caractères suivants :

**Caractères.** — La carnassière inférieure est trilobée, tandis que dans les chats elle est simplement bilobée. La pointe des oreilles est ornée d'une touffe de poils rapprochés en pinceau. La longueur de la queue ne dépasse guère celle de la tête, et n'excède pas le quart de la longueur du corps. Ces deux derniers caractères frappent les yeux des personnes les moins expérimentées, et c'est surtout le pinceau de poils des oreilles qui caractérise ce groupe.

**Distribution géographique** — Les lynx étaient répandus jadis sur toute la surface de l'Europe ; maintenant, par bonheur pour notre gibier et pour nos troupeaux, ils sont devenus très-rares, et ne se trouvent guère qu'aux limites extrêmes des régions montagneuses de notre continent, et encore ne les y rencontre-t-on jamais en grand nombre.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Faire la description du genre de vie de l'espèce indigène dans nos contrées, c'est donner celle de toutes les espèces du même genre.

## LE LYNX VULGAIRE OUD'EUROPE — LYNX VULGARIS.

*Der europäische Luchs, The European Lynx.*

Le lynx vulgaire, généralement ainsi nommé en raison de sa grande extension géographique, est un animal de bien plus grande taille que l'on ne se le figure communément. C'est au musée de Christiania que je me suis rendu compte, pour la première fois, des dimensions que peut atteindre un lynx. Nos collections allemandes ne nous offrent ordinairement que des sujets de moyenne grandeur.

**Caractères.** — Un lynx (*fig. 147*), arrivé à

sa pleine croissance, n'est guère moins gros que les léopards dont nous pouvons voir des individus vivants dans les baraques de foires. Mais il est un peu plus ramassé et plus haut sur jambes que ce dernier animal. La longueur du corps atteint facilement 1 mètre et peut quelquefois aller à 1<sup>m</sup>,30 ; celle de la queue est de 16 à 24 cent. ; sa hauteur, au garrot, est de 65 cent. Le poids du lynx mâle peut aller jusqu'à 30 kilogrammes, et même arriver à 45, d'après ce que l'on m'a dit en Norwége ; on abat rarement, en chasse, des individus qui pèsent moins de 20 kilogrammes.

La structure entière du corps de l'animal se présente sous un aspect étonnant de puissance musculaire, qui trahit au premier coup d'œil la force et la vigueur extrême dont il est doué. Les membres ne sont pas moins vigoureux, et la queue, par son épaisseur, est en rapport avec les autres parties de l'animal. Les griffes puissantes, dont les doigts sont armés, donnent au lynx un cachet tout particulier de force, et rappellent d'une manière frappante celles du tigre ou du lion. Les oreilles sont assez longues, terminées en pointe, et ornées, à leur extrémité, d'un pinceau noir, d'environ 5 cent. de longueur, et composé de poils dressés et rapprochés les uns des autres. La lèvre supérieure est garnie de plusieurs rangs de soies longues et roides ; le corps est enveloppé d'une fourrure épaisse et moelleuse, qui s'allonge à la face, et y forme une barbe épaisse qui, retombant en pointe de chaque côté de la tête, contribue, avec les pinceaux des oreilles, à donner au lynx une physionomie des plus étranges.

La couleur du pelage est d'un gris roussâtre, mêlé de teintes blanchâtres à la partie supérieure du corps, avec des mouchetures nombreuses d'un rouge ou d'un gris foncé sur la tête, le dos et le cou. Le dessous du corps, le devant des jambes, le haut de la gorge, les lèvres et le tour des yeux sont blancs. La face est fauve clair ; l'oreille est blanche à l'intérieur, avec une bordure noire et brune sur les côtés. La queue, également épaisse partout et partout bien fourrée, est noire depuis l'extrémité jusque vers le milieu, et ensuite obscurément annelée par des bandes qui s'oblitérent à la partie inférieure.

En été, le pelage est court et d'un fauve plus ardent ; en hiver, les poils sont plus longs et la fourrure prend une teinte grisâtre ; du reste, l'on peut dire que la nuance générale varie de la manière la plus capricieuse, et que les mouchetures elles-mêmes sont complètement différentes sui-

vant les individus. Il résulte de ces différences que l'on a voulu distinguer plusieurs espèces de lynx; mais on s'est convaincu, dans ces derniers temps, que ce criterium était inadmissible, car on a trouvé, dans une même portée, des petits dont la fourrure présentait toutes les nuances, toutes les modifications et toutes les dispositions possibles.

La femelle paraît se distinguer constamment du mâle par une teinte d'un fauve plus ardent, et par des mouchetures moins tranchées.

**Distribution géographique.** — Le lynx était déjà connu des anciens, car Pline en fait mention sous le nom qu'il porte encore : il parut, sous Pompée, dans les amphithéâtres des Romains. C'était de la Gaule d'alors, la France d'aujourd'hui, qu'on l'avait amené pour la première fois à Rome.

Ce n'était pas un animal très-connu et, par conséquent, la superstition pouvait se donner beau jeu à son égard. Aussi croyait-on que ses yeux étincelants voyaient à travers les murs (1), que son urine se changeait en une pierre précieuse appelée *lyncurius* (2), et l'on racontait encore d'autres fables sur son compte.

(1) C'est de là qu'est venue l'expression : *cet homme a des yeux de lynx*. Mais il y a un jeu de mots dont je ne saurais fixer la date. Quand une personne peut apercevoir nettement des objets qui, en raison de la grande distance ou du peu de lumière, ne seraient pas distincts pour le commun des hommes, on dit qu'elle a la vue *perçante* : c'est probablement ce que l'on aura d'abord dit du lynx; puis quelqu'un aura pris au propre l'expression figurée, et aura supposé qu'en effet sa vue *perçait* à travers les murs.

Cette fable, au quinzième siècle, conservait encore quelque crédit : cependant, elle était très-certainement appréciée à sa juste valeur par les savants qui fondèrent en Italie l'*Académie du lynx*; aussi, en adoptant cette dénomination, ils voulurent seulement indiquer, par l'allusion à une fable généralement connue, qu'ils se proposaient, dans leurs investigations, de ne point s'attacher à la superficie, mais de voir autant qu'il se pourrait jusqu'au fond des choses.

(2) C'est une idée étrange sans doute, mais il est aisé de prouver qu'elle peut être encore ajoutée à la liste, déjà si longue, des erreurs qui doivent leur naissance à l'équivoque.

L'ambre jaune ou succin se pêchait autrefois, comme il se pêche encore aujourd'hui, sur les côtes de la Prusse, et de là il parvenait, après avoir passé par une foule de mains, jusqu'en des contrées très-éloignées, car il était généralement recherché comme objet d'ornement. Une partie de celui qui se recueillait chaque année se transportait par terre à travers l'Allemagne et arrivait des bords de la Baltique à ceux de la Méditerranée, au fond du golfe de Gènes. C'était là, en Ligurie, que venaient le chercher les navigateurs de l'Archipel grec qui, pour cette raison, le désignaient sous le nom de *pierre ligurienne*. Mais, parmi les personnes qui, en Grèce, portaient cette brillante substance, façonnée

Dans l'Allemagne, il était bien connu partout : il devait même y être assez commun, car nous voyons qu'il en est fait mention dans de nombreux écrits. Il n'était pas très-rare encore dans l'Allemagne centrale, vers le dernier quart du dix-huitième siècle, puisque l'on tua cinq individus de cette espèce, dans la forêt de Thuringe seulement, depuis l'année 1773 jusqu'à 1796. Au rapport de Gloger, un lynx fut encore abattu dans la Silésie supérieure, au commencement de ce siècle-ci; depuis cette époque, on n'en a plus tué que trois dans toute l'Allemagne; deux en 1817 et 1818, dans le Harz, et le troisième en 1846, dans le Wurtemberg.

Il en est tout autrement dans les régions de montagnes et dans le nord de l'Europe.

D'après Tschudi (1), « le lynx serait plus commun en Suisse que le chat sauvage; il y a trente ans qu'il n'était pas rare d'en tirer sept à huit par an dans les Grisons seulement; de nos jours, c'est à peine si l'on en tire un par an dans la Suisse tout entière. Le lynx est connu en Suisse sous le nom de *thierwolf*.

« Les cantons situés au sud-est, dit encore Tschudi, en hébergent encore le plus grand nombre; puis viennent les hautes forêts des Alpes, du Valais, du canton de Berne, et en troisième ligne seulement les forêts d'Uri et celles de Glaris, où le lynx est devenu très-rare. Il n'y a plus de lynx dans le Jura vaudois, où vit encore le chat sauvage; ils sont si rares dans les Alpes vaudoises des environs de Bex, que depuis quarante ans on n'en a tué que cinq. Celui qui veut chasser le lynx trouvera à satisfaire ses goûts dans l'Engadine, le Prétigau, les vallées de Domleschg, de Schame, dans la Brégaglia, dans la vallée d'Oberhalbstein; puis, au Valais, dans les vallées de Viège, de Conches, de Bagne, et dans la sombre forêt de la vallée de Tourtemagne, avec ses milliers de mélèzes et de sapins desséchés, et avec ses ravins que n'a jamais foulés un pied d'homme.

« Le lynx est beaucoup plus commun dans le nord de l'Europe. En 1835, on en a tué 316 sur les chasses royales de Suède. » Dans ce pays, le vulgaire distingue plusieurs variétés de lynx d'a-

soit en bijoux, soit en amulettes, beaucoup ne s'occupaient guère de savoir en quels lieux on se la procurait. L'épithète de *ligurienne* donnée à la pierre ne leur rappelant donc rien, puisqu'ils ne savaient pas qu'il y eût un pays appelé Ligurie, ils l'altérèrent un peu et en firent *Lyggurienne*, ce qui avait un sens pour eux et semblait indiquer que la pierre venait du lynx.

(1) Tschudi, *les Alpes, description pittoresque de la nature et de la faune alpestres*. Berne, 1859, p. 487.

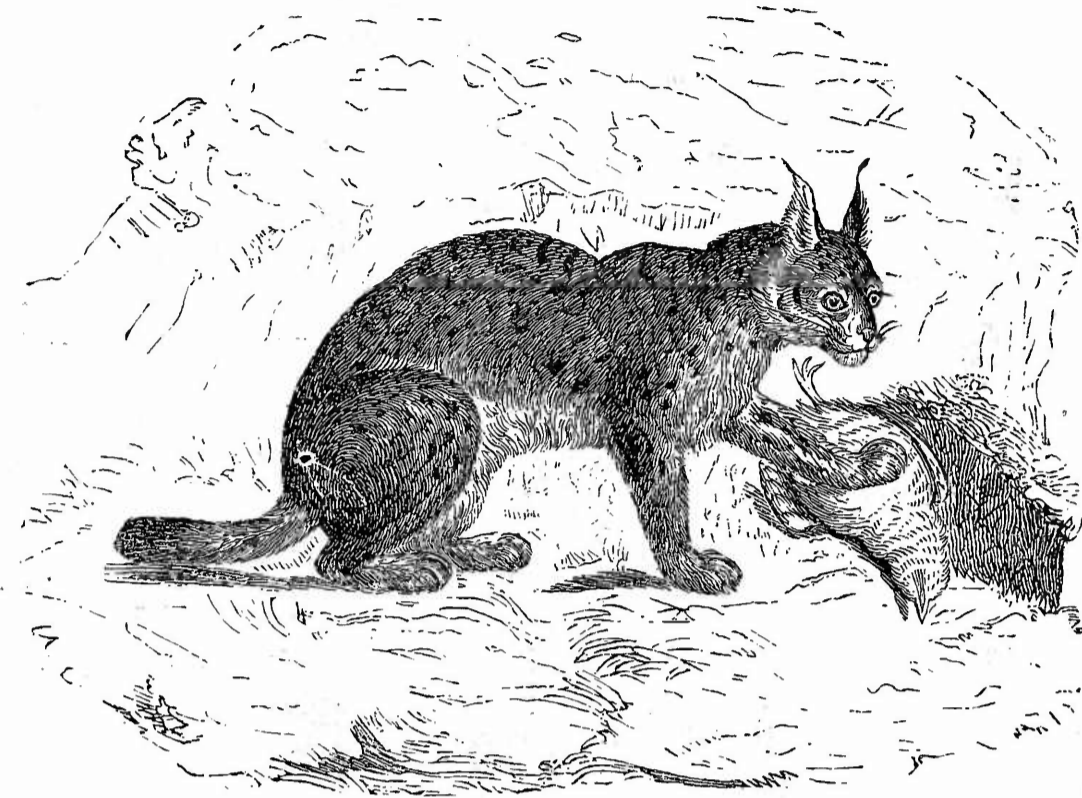


Fig. 147. Le Lynx vulgaire ou d'Europe.

près la couleur de la robe; l'une d'elles y porte le nom de *Katlo*, une autre celui de *Raeflo*.

En Norwége, où l'espèce est généralement connue sous le nom de *Gaupe*, on en tue chaque année plus de vingt individus, et en Russie on en détruit bien davantage encore.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Le lynx n'habite que les montagnes, dans les forêts les plus sombres, les plus épaisses, ou dans des parages déserts et rocheux, là où il peut se réfugier dans des cavernes ou se cacher dans les hautes herbes, dans les taillis et les fourrés. Souvent il se retire dans des terriers de renard ou de blaireau. Le jour, il se tient dans des endroits solitaires, où il se croit en sûreté; au sommet des rochers, sur des troncs d'arbre, assis, d'ordinaire, sur une forte branche, à une assez grande hauteur du sol. Il peut, en effet, grimper sur les arbres, et sauter de là sur les animaux qui passent. Accroupi sur une branche (*fig. 147*), il a, comme le chat sauvage, l'habitude de se dissimuler si bien qu'on ne l'aperçoit que difficilement.

Ses mouvements sont assez lents; mais il les exécute avec énormément de force et sans fatigue; ses sens sont très-développés, et en rapport avec sa vigueur. Il entend très-bien; son odorat est plus fin que celui des autres chats; sa vue perçante était passée en proverbe dès les temps les plus anciens. Sa voix est éclatante et ressemble assez au hurlement du chien.

Dans notre Europe si pauvre en gibier, le lynx

est un carnassier des plus nuisibles. Sa grande force lui permet de s'attaquer à tout gibier, petit et gros: dans l'Europe centrale, il chasse le cerf et le chevreuil; dans le Nord, le renne et même l'élan. Il rampe jusqu'auprès de sa proie, s'élançe sur elle en trois ou quatre bonds, chacun de quatre mètres à quatre mètres et demi, la mord à la nuque, lui enfonce profondément ses griffes, s'y attache fortement et de ses dents tranchantes lui coupe les artères du cou. Il reste assis sur sa proie jusqu'à ce qu'elle meure. L'on cite des exemples qui attestent que la victime a emporté de la sorte son terrible cavalier plus loin que celui-ci ne l'aurait voulu. Un journal norwégien raconte qu'un troupeau de chèvres qui paissait dans la forêt, rentra un jour à la ferme, dans le plus grand désordre et la plus grande frayeur: une des chèvres portait sur son dos un jeune lynx, lequel lui avait engagé ses griffes si avant dans le cou, qu'il ne pouvait s'en détacher. Effarée, la chèvre courait çà et là, lorsque survint le fils du fermier qui, d'un coup de feu, tua le carnassier, sans atteindre la chèvre.

Le lynx ne dévore qu'une petite partie d'un grand animal (deux à trois livres environ) dont il vient de se rendre maître, et abandonne le reste aux loups et aux renards, qui ne tardent pas à le reconnaître pour leur pourvoyeur et à le suivre. Le mal qu'il cause à l'homme est plus grand qu'on ne pourrait le croire d'abord;

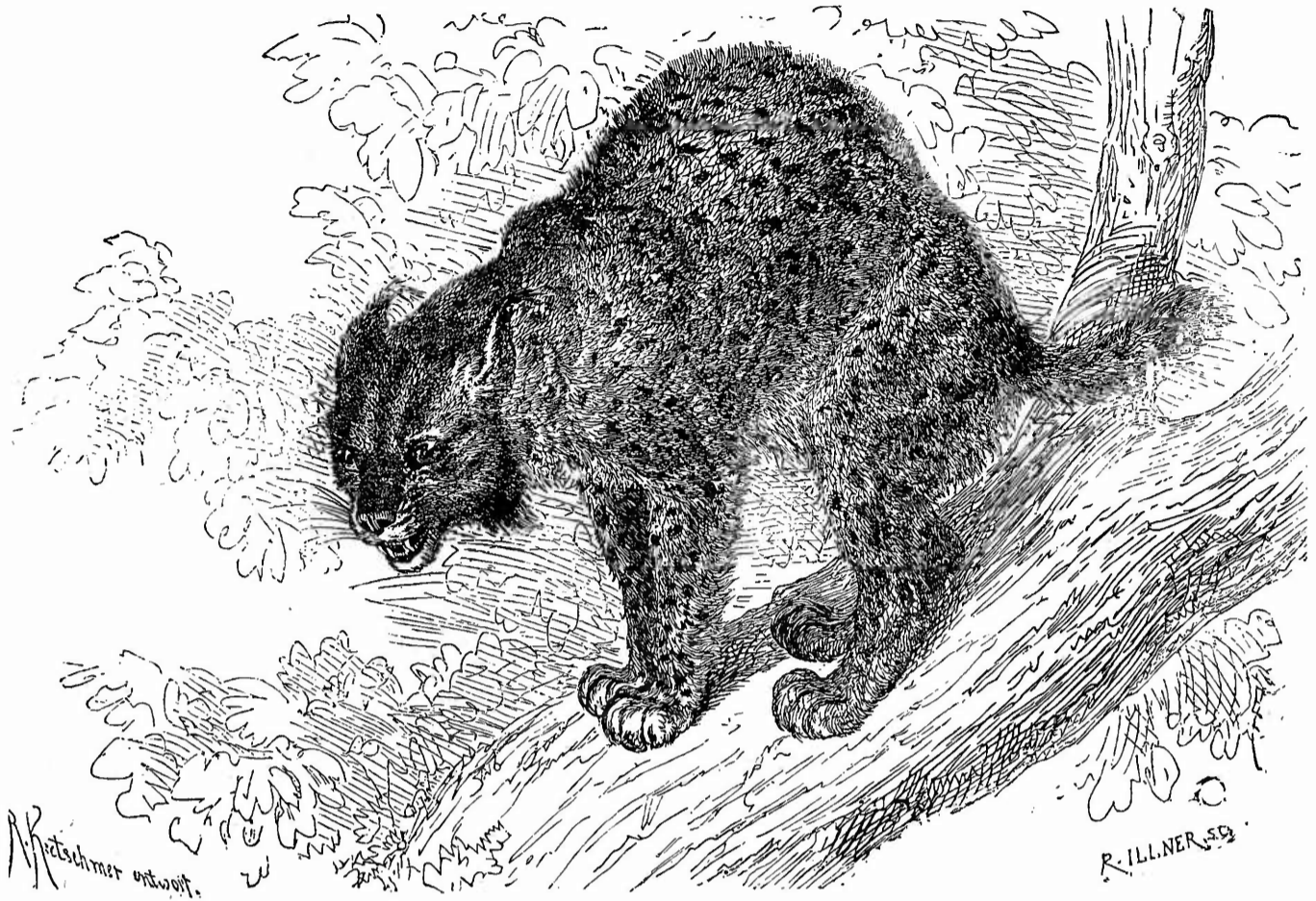


Fig. 148. Le Lynx pardé.

il ne se contente pas de tuer une bête ; dans sa rage sanguinaire, aveugle et insatiable il en égorge autant qu'il peut. Bechstein rapporte qu'en Thuringe, un seul lynx tua trente moutons dans une nuit ; et Schinz parle aussi d'un autre lynx qui, en Suisse, égorgea, en peu de temps, de trente à quarante pièces de petit bétail. Tschudi a décrit ses mœurs on ne peut mieux, et je cite ici le passage de l'œuvre modèle de cet illustre naturaliste.

« Dans les Alpes, dès que la présence d'un lynx est soupçonnée, on fait l'impossible pour s'emparer de ce pillard dangereux et sanguinaire, mais il sait parfaitement se dérober aux recherches. Tant qu'il réussit à trouver sa nourriture dans les forêts et les gorges des hautes montagnes, il n'en sort pas, vit solitaire avec sa femelle, et trahit tout au plus sa présence par des hurlements désagréables, qu'on entend de fort loin. Il ne quitte qu'à la dernière extrémité la solitude qu'il s'est choisie, et se met à l'affût sur une branche, où il se tapit et s'étend tout de son long dans le feuillage qui le cache à demi, sans le gêner dans ses bonds. L'œil et l'oreille au guet, il reste des journées entières immobile, les yeux à demi fermés et dans un état de som-

meil apparent, qui n'en est que plus dangereux, car c'est alors qu'il est le mieux au fait de ce qui se passe autour de lui. Le lynx vit de ruse : il n'a pas l'odorat très-fin, ainsi que tous les chats, et son allure n'est pas assez rapide pour qu'il puisse poursuivre sa proie à la course. Sa patience et l'art avec lequel il sait ramper sans faire de bruit, l'amènent à portée de sa victime. Plus patient que le renard, il est moins fin ; moins hardi que le loup, il saute mieux et résiste plus longtemps à la famine ; il n'est pas aussi fort que l'ours, mais il est plus observateur et a la vue plus perçante. Sa force réside surtout dans les pattes, les mâchoires et la nuque. Le lynx sait se rendre la chasse facile et il ne choisit ses victimes que lorsque la nourriture abonde. Tout animal qu'il peut atteindre d'un de ses bonds, qui manquent rarement le but, est perdu et dévoré ; s'il a bondi à faux, il laisse l'animal s'enfuir et retourne se tapir à son poste d'observation, sans que rien trahisse son désappointement. Il n'est pas vorace, mais il aime le sang chaud, et cette passion lui fait faire des imprudences. Lorsqu'il n'a rien mangé pendant la journée et qu'il sent l'aiguillon de la faim, il se met en route et fait de grands trajets pendant la nuit. La faim lui donne du courage, le rend plus prudent, et développe la puissance de ses sens. S'il trouve un

(1) Tschudi, *loco cit.*, p. 489.

troupeau de chèvres ou de moutons, il s'en approche en se traînant sur le ventre avec des mouvements de serpent, puis il s'enlève d'un bond, tombe sur le dos de sa victime, lui brise la nuque, ou lui coupe la carotide d'un coup de dent, et la tue instantanément. Puis il lèche le sang qui coule de la blessure, ouvre le ventre, dévore les entrailles, ronge une partie de la tête, du cou et des épaules, et laisse le reste sur place. Il n'est pas prouvé qu'il emporte et cache en terre les débris de ses repas, au moins cela n'arrive pas dans les Alpes. Le lynx ne dévore pas les animaux morts et en putréfaction. Sa manière de lacérer la proie éclaire de suite les bergers sur l'espèce du rapace qui décime le troupeau. Souvent il tue successivement trois ou quatre chèvres ou moutons, et lorsqu'il est affamé, il attaque aussi les génisses et les vaches. Le lynx qui fut tué au mois de février 1813, sur l'Axenberg, dans le canton de Schwitz, avait dévoré en quelques semaines quarante chèvres et moutons.

« En 1814, trois ou quatre lynx détruisirent, pendant l'été, cent soixante de ces animaux, sur les montagnes de Simmenthal. Lorsque le lynx trouve assez de gibier pour assouvir sa faim, il s'en tient aux animaux sauvages et craint de trahir sa présence en s'attaquant aux troupeaux. Il dévore volontiers des chamois ; mais, comme ceux-ci ont l'odorat beaucoup plus fin que lui, ils lui échappent d'ordinaire, lors même qu'il cherche à les surprendre près de leurs gîtes ou de leurs rochers salés. Le lynx a moins de peine à capturer des blaireaux, des marmottes, des lièvres, des gélinites, des lagopèdes, de grands et de petits tétas ; affamé, il chasse aussi aux écureuils et aux souris. En Suisse, pendant l'hiver, le lynx est forcé de descendre dans la région inférieure de la montagne et même dans les vallées, et il cherche à s'introduire dans les étables à chèvres et à moutons, en se frayant un chemin souterrain. On raconte qu'un bouc, voyant sortir la tête d'un lynx du trou qu'il venait de creuser, lui appliqua de tels coups de cornes, que le ravisseur resta enterré, sans vie, dans son souterrain.

« Les lynx ne se propagent pas beaucoup. Ils s'accouplent en janvier et en février, sans l'affreux cri des autres espèces du chat, et au bout de dix semaines, la femelle met bas, dans quelque grotte bien cachée, ou aussi dans le terrier élargi d'un renard, d'un blaireau, sous une racine ou sous un rocher. Ses petits, au nombre de deux ou trois, sont aveugles. Elle ne tarde pas à leur apporter des souris, des taupes ou de petits oiseaux.

« L'occasion de chasser au lynx se présente rarement, car lorsqu'on trouve les restes à demi dévorés des animaux qu'il a surpris, il est déjà fort loin, et dès qu'il se sent chassé, il prend la fuite et se réfugie dans d'autres contrées. Toutefois, quand, par hasard, le chasseur arrive à l'improviste en face du lynx, l'animal demeure immobile et peut être tiré avec facilité. Il reste tapi sur sa branche, le regard fixé sur celui qui s'approche, absolument comme le chat sauvage. Si l'on est sans armes, il suffit d'accrocher quelques vêtements à un bâton fiché en terre, et l'on a le temps d'aller chercher son fusil. Le lynx continue à regarder fixement le mannequin, jusqu'au moment où il tombe frappé à mort. Mais il s'agit de le bien viser ! S'il n'est que blessé, il s'élanche contre son ennemi, lui enfonce ses griffes tranchantes dans la poitrine et le mord sans qu'on puisse lui faire lâcher prise. Quelquefois le lynx commence par fondre sur le chien, et le chasseur a le temps de lui envoyer un second coup de fusil. Le chien ne peut résister à l'attaque du lynx, qui est mieux armé et plus agile que lui. Aussi le lynx ne le craint pas. Quand il en rencontre un, il ne se hâte point de battre en retraite et ne monte guère sur un arbre, mais il s'enfonce dans quelque crevasse inabordable ; il peut, à la rigueur, mettre hors de combat deux ou trois chiens de chasse. Les primes accordées pour la destruction du lynx sont assez élevées. Dans le canton de Fribourg, sa tête vaut près de 200 francs, à Glaris 60, et au Tessin 25. »

Voici ce que m'écrit M. le garde forestier-général Marz de Wiesensteig en Wurtemberg, au sujet du dernier lynx qui fut tué en Allemagne : « L'hiver de 1845 à 46 fut doux, peu neigeux ; un loup, bien connu des forestiers sous le nom d'*Abd-el-Kader*, se montra dans les forêts du Wurtemberg, fut activement chassé et enfin tué. Il ne manifestait que peu sa présence vers le milieu de janvier ; mais, à cette époque, je trouvai dans la forêt, domaniale de Pfannenwald, près de Reissenstein, les restes d'un chevreuil. Les lambeaux considérables de peau qui étaient arrachés me firent penser à quelque grand carnassier ; je supposai que c'était un loup et redoublai d'attention. A la fuite des chevreuils, je remarquais bien que quelque chose de suspect se passait dans la forêt, mais il n'y avait pas de neige et je ne voyais rien. Dans la nuit du 11 au 12 février 1846, il tomba de la neige, et je commençai aussitôt mes investigations. Le 13 février, je découvris une piste suspecte ; le carnassier avait égorgé un chevreuil dans une clairière, et l'avait

traîné sur le flanc de la montagne, vers la ruine de Reissenstein. Le chevreuil broutait les bruyères lorsqu'il avait été surpris par son ennemi. Celui-ci s'était caché dans un taillis de bois, et s'en était élancé, faisant, comme le montraient les traces sur la neige, un bond de cinq mètres environ. Le chevreuil avait cherché à s'enfuir, mais avait été atteint d'un second bond. Le carnassier l'avait alors tué et traîné plus loin.

« La piste était une énigme pour moi ; cependant je reconnaissais que ce n'était pas celle d'un loup. Dans la nuit du 4 au 5 février, survint une tempête, de la pluie, et la neige fut bien vite fondue. Néanmoins, au matin, je me mis en campagne avant le jour, avec deux gardes, pour traquer la bête. Longtemps nous cherchâmes en vain ; mais vers l'après-midi nous savions que l'animal se trouvait sur le flanc de la montagne, entre la montée qui va de Neidlingen à Reissenstein, et celle dite la Montée des prêtres. Deux pistes descendaient du côté de la plaine et trois montaient vers le sommet de la montagne ; on avait eu beaucoup de peine à les trouver, effacées qu'elles avaient été presque complètement par la tempête. J'envoyai à Neidlingen, prévenir les chasseurs, qui me firent répondre qu'ils viendraient lorsqu'on aurait trouvé des traces fraîches. J'étais sûr que l'animal se tenait dans ces parages, il était déjà trois heures de l'après-midi, je ne pus que prier l'intendant de Reissenstein de me donner un de ses domestiques comme rabatteur. Je lui ordonnai de longer silencieusement les rochers, et je me postai avec mes deux gardes. Les premières poursuites restaient infructueuses, mais j'arrivai enfin à apercevoir la bête tout près de la ruine de Reissenstein, au nord-est de celle-ci. Elle glissait le long du rocher, et quoique je ne l'eusse aperçue qu'un instant et encore par derrière, cela me suffit pour reconnaître que ce n'était point un loup ; je ne savais cependant pas encore quel animal je chassais. Je montai sur un rocher d'où je dominais un assez grand espace, la bête dut m'apercevoir aussi, car elle se mit tout à coup à fuir, j'eus cependant l'occasion de faire feu deux fois sur elle, à 6 mètres de distance, au moment où elle sautait sur le sol. Elle roula dans un buisson voisin et mourut après avoir fait quelques pas. Je reconnus alors à quel ennemi de mes ouailles j'avais eu affaire. C'était un lynx mâle, de la taille d'un chien d'arrêt ordinaire, d'une belle robe, admirablement tigré par devant, âgé de quatre à cinq ans, d'après sa dentition ; il pesait 24 kilogrammes. Ma balle l'avait frappé au cœur.

« Plus tard, je pus encore reconnaître qu'il avait établi son repaire dans une petite caverne du rocher, vers l'angle nord-ouest de la ruine. Ce repaire était très-bien choisi ; l'animal y était au sec et parfaitement caché. »

**Captivité.** — Les jeunes lynx, lorsqu'on parvient à s'en procurer, ce qui semble assez difficile si l'on en juge par leur rareté dans les ménageries, où l'on voit si fréquemment des féliens bien plus redoutables, tels que des lions, des tigres ; les jeunes lynx, disons-nous, s'appriivoisent assez bien, autant, du moins, qu'un pareil carnassier peut s'appriivoiser, et on peut les laisser courir en liberté dans les maisons, sans crainte de les perdre ; cependant, d'après Tschudi (1), ils finissent par devenir désagréables par la persistance qu'ils apportent à flairer tous les objets auxquels ils ne sont pas accoutumés.

Le même auteur rapporte que les lynx apprivoisés finissent par mourir d'obésité, et que ceux qui vivent en liberté ne paraissent pas dépasser l'âge de quinze ans.

Les chats, lorsqu'il y a un jeune lynx dans une maison, ne restent pas plus à côté de lui que les chiens à côté d'un jeune loup.

**Usages et produits.** — La peau du lynx est une des fourrures les plus belles et les plus estimées ; malheureusement les poils en sont raides et tombent par l'usure. Une peau coûte environ 50 francs. Les plus belles, qui viennent de Sibérie, sont payées sur les lieux mêmes de 20 à 50 francs, car les riches Jakoutes s'en servent pour garnir leurs vêtements. La peau des pattes de devant est vendue à part ; on l'enlève et on en retire encore de 10 à 15 francs la paire. Une peau de lynx vaut trois peaux de zibeline (sans museau), six peaux de loup, douze de renard, cent d'écureuil.

La chair de lynx est pour les Jakoutes un mets délicieux, qu'ils estiment à l'égal de la viande de cheval. Cela peut nous étonner, mais nous le sommes encore plus d'apprendre, d'après Tschudi, que les Suisses mangent le lynx avec plaisir. Kobell rapporte qu'au congrès des princes, à Vienne, plusieurs fois l'on vit figurer sur la table du rôti de lynx ; il ajoute que, en 1819, on reçut à Ettal ordre de tuer des lynx, la viande en ayant été ordonnée au roi de Bavière, comme remède contre le vertige.

(1) Tschudi, *loco cit.*, p. 492.

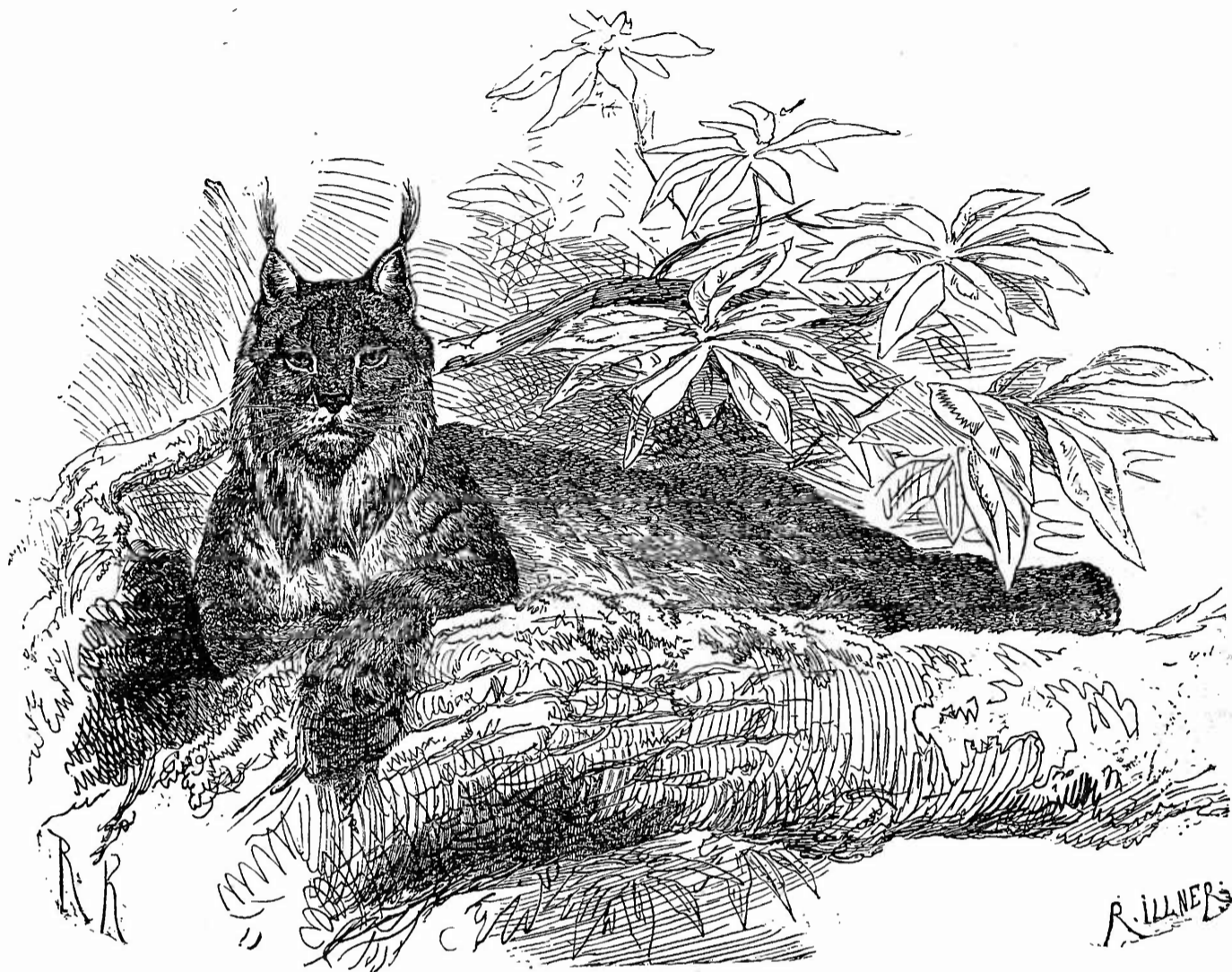


Fig. 149. Le Lynx du Canada.

**LE LYNX PARDÉ — LYNX PARDINUS.***Der Pardelluchs, The Southern Lynx.*

**Caractères.**— Le lynx pardé (fig. 148) se distingue du lynx commun par une taille plus faible (son corps ne mesurant que 80 cent. et la queue 15), par des favoris très-longs et surtout, par les mouchetures de son pelage. Sa robe est roux vif ; le corps est marqué de taches noires, allongées ; les favoris sont roux et noirs en haut, blancs en bas ; les oreilles et les pinceaux de poils qui les terminent sont noirs, avec de grandes taches ; des bandes longitudinales noires se montrent au cou ; le ventre est blanc, et la queue tachetée de fauve et noire au bout.

**Distribution géographique.** — Le lynx pardé remplace le lynx commun dans l'Europe méridionale : il habite la Sardaigne, la Sicile, la Grèce, la Turquie, l'Espagne ; il est connu dans ce dernier pays sous le nom de *Lobocerval*, et bien des histoires y ont cours, touchant sa force et sa férocité. Il est très-fréquent, dit-on, dans les grandes forêts des plaines de l'Estrama-

ture ; je n'en ai cependant vu aucun pendant le séjour que j'y fis.

**LE LYNX DU CANADA — LYNX CANADENSIS.***Der Pischu ou Kanadische Luchs, The Canada Lynx ou Peeshoo.*

**Caractères.**— Celui-ci (fig. 149) est un peu plus faible que son congénère européen ; il ne mesure que rarement 1 mètre de long, et sa queue n'a que 51 cent. Sa fourrure est plus courte, mais plus épaisse que celle du lynx d'Europe. Les poils du dos sont plus foncés, la pointe étant annelée de gris et de brun ; ceux des flancs sont gris à la racine, blanc-rougeâtre à l'extrémité. Il a le ventre et la face interne des pattes d'un blanc sale ; les oreilles sont bordées de blanc ; les joues tachées de noir ; les moustaches, en partie blanches, en partie noires ; la queue, d'un blanc rougeâtre, avec le bout noir.

**Distribution géographique.** — Il habite l'Amérique du Nord, au nord des grands lacs, à l'est des montagnes Rocheuses.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Il y vit dans







Paris, J.-B. Baillière et Fils.

LE LYNX CARACAL.

Corbeil, Créte, imp.



Fig. 150. Le Lynx botté.

les forêts comme le lynx d'Europe, mais il n'en a ni la force ni la férocité. D'après Richardson, il est lâche, n'attaque pas les grands mammifères, ne chasse que les lièvres, les petits rongeurs, les petits oiseaux. Il fuit devant l'homme et devant les chiens ; s'il est forcé, il dresse ses poils, comme tous les chats, gronde et menace, mais il se laisse dompter facilement, et assommer même à coups de bâton. Son abondance, le peu de danger que présente sa chasse, le font poursuivre activement. Audubon, qui donne de cet animal une description très-étendue, tient les assertions de Richardson pour fausses, au moins en partie. Il présente ce lynx comme un animal fort, dangereux, et sachant défendre sa vie.

**Captivité.** — Nous avons au Jardin zoologique de Hambourg un lynx du Canada qui justifie ce qu'en dit Audubon. Malgré tous nos efforts, nous n'avons pu parvenir à l'appivoiser. Il est tranquille, mais sombre et grondeur. Le jour, il se tient immobile sur sa branche d'arbre ; la nuit, il marche lentement dans sa cage. Jamais on ne le voit, comme les autres chats, sauter sans nécessité ; il est plus paresseux que ses congénères.

#### LE LYNX ROUGE — *LYNX RUFUS*.

*Der Rothluchs.*

**Usages et produits.** — Le lynx rouge est, avec le lynx du Canada, le chat sauvage le plus utile de l'Amérique. Plusieurs milliers de ses peaux entrent chaque année dans le commerce. Elles sont classées par catégories, et différemment baptisées par nos pelletiers, suivant leur couleur et leur finesse.

On mange en Amérique la chair de ce lynx. Audubon déclare cependant qu'il préférera toujours un morceau de buffle à un rôti de lynx, quelque bien apprêté qu'il soit.

#### LE LYNX CARACAL ou A OREILLES NOIRES — *LYNX CARACAL* ou *MELANOTIS*.

*Der Karakal, Thé Caracal.*

Parmi les lynx du Sud, c'est-à-dire parmi ceux qui habitent les régions tempérées ou torrides de l'Asie et de l'Afrique, le caracal nous apparaît comme un véritable enfant des steppes et du désert (pl. VIII).

**Caractères.** — Il n'atteint pas la taille du lynx du Nord, et n'a que 65 cent. de long ; mais sa queue en a 27. Le nom de *Caracal*

est un nom turc qui signifie *oreilles noires*, et c'est en effet, un des caractères de l'espèce. Le caracal diffère beaucoup des autres lynx, aussi en a-t-on voulu faire un type générique. Les différences ne sont cependant pas assez considérables pour motiver cette séparation. Considérons dans quelles conditions de lieu et de climat vit le caracal, et voyons comment il leur est approprié. Véritable habitant du désert, il est plus svelte, plus élancé que les lynx du Nord ; plus haut sur pattes, et par conséquent mieux taillé pour une course rapide, ses oreilles sont plus grandes, mieux disposées pour recevoir les sons lointains. Sa couleur est la livrée du désert, c'est-à-dire un fauve jaunâtre ou brun rougeâtre plus ou moins foncé, sans taches, tirant sur le blanc sous la gorge et sous le ventre, interrompu par une tache noire à la lèvre supérieure et par une raie noire qui s'étend de l'œil à l'angle nasal ; ses oreilles sont également noires.

Cette couleur est parfaitement convenable pour masquer le caracal dans ses pérégrinations nocturnes ; car elle l'harmonise avec le milieu dans lequel il vit : la même conformité se remarque d'ailleurs chez tous les chats. Les lynx du Nord, qui habitent les forêts, ont une teinte générale analogue à celle des troncs et des branches, et au gris des parois rocheuses. Le jeune caracal est moucheté ; l'adulte ne l'est plus, et cette teinte uniforme est en accord parfait avec les localités qu'il habite : en effet, une bête rampant sur le sable unicolore du désert, s'apercevra bien mieux, dans la nuit, si sa robe est tachetée, que si elle est uniforme.

**Distribution géographique.** — La zone de dispersion du caracal est considérable. Il habite toute l'Afrique, l'Asie occidentale, les Indes ; on le trouve dans les steppes comme dans le désert, jamais dans les forêts.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Ses mœurs ressemblent à celles de ses congénères. Il chasse les petits mammifères et les oiseaux du désert, mais il s'attaque aussi aux antilopes ; c'est ce que m'ont assuré bien des fois les Arabes, qui le nomment *Khut el Chala*. Il est d'ailleurs connu depuis longtemps en Asie, surtout dans les Indes, où on le dresse à la chasse des antilopes, des lièvres, des lapins. On dit aussi qu'il suit le lion pour se repaître des restes de sa proie, et qu'il forme, pour chasser, des meutes formidables. Cela est faux ; jamais je n'ai entendu raconter rien de semblable en Afrique : les habitants du désert, fort au courant des mœurs des animaux, ne m'auraient pas tu ce fait, s'il eût été

vrai. Ce qui me semble également extraordinaire, c'est que l'on puisse apprivoiser cet animal et le dresser à la chasse.

**Captivité.** — Le caracal serait, d'après mes observations, le plus féroce, le plus farouche de toute la famille. Je l'ai souvent vu en captivité, et mon ami Heuglin, qui en a conservé un longtemps, m'a raconté bien des actes de sa vie captive. D'après toutes les observations, le caracal serait un vrai monstre de rage et de férocité. Il suffit de s'approcher de la cage où il paraît tranquille, pour réveiller toute sa colère. Il se dresse, menace de s'élaner sur le visiteur, cherche à l'atteindre de ses griffes acérées, ou bien il se couche au fond de sa prison, abaisse ses longues oreilles, rétracte les lèvres, gronde et grogne sans cesse. Ses yeux étincelants et pleins de rage sont fixés sur le spectateur, et l'on comprend alors que les anciens aient attribué à ces yeux des propriétés magiques ; car c'est bien le caracal que les Grecs et les Romains ont connu d'abord, et c'est bien lui qui a donné lieu aux fables auxquelles nous avons fait allusion (p. 303). Dans aucune ménagerie, on n'est arrivé à dompter cet animal ; à peine a-t-on pu obtenir que le gardien entrât dans sa cage. On donna à un caracal un grand chien, comme compagnon de captivité ; il se précipita sur lui, le mordit en poussant des cris et des grognements terribles, et malgré la défense courageuse et vigoureuse du chien, il le renversa après un court combat, et lui déchira la poitrine. Il n'est pas besoin d'exemple plus frappant, pour montrer la férocité de cette bête.

Le caracal se distingue des lynx du Nord par la longueur de sa queue. Ce caractère se prononce encore plus dans les espèces que nous allons étudier, et qui forment ainsi transition entre les vrais lynx et les chats à longue queue.

#### LE LYNX BOTTÉ — *LYNX CALIGATUS*.

*Der gestiefelte Luchs, The booted Lynx.*

**Caractères.** — Ce lynx (*fig. 150*) a 65 cent. de long ; sa queue mesure à peu près la moitié de son corps. Ses oreilles sont longues, pointues et encore surmontées d'un petit pinceau de poils ; sa robe est variable, selon le sexe et l'âge ; les mâles sont d'un gris bleuâtre ou d'un gris de cendre, mêlé et tacheté de teintes plus foncées ; les femelles ont un pelage moins foncé que celui des mâles et tacheté de fauve rougeâtre ; les jeunes sont marqués de bandes noires ; le ventre est blanc-rougeâtre ou ocre pâle, la gorge fréquemment

blanche, le museau fauve ; les joues présentent souvent deux raies rouges et noires ; les oreilles sont d'un roux vif à l'extérieur, blanches à l'intérieur, les pattes portent des raies transversales noires, qui disparaissent avec l'âge ; la queue est annelée de blanc et de noir à l'extrémité.

**Distribution géographique.** — Le lynx botté habite les forêts des montagnes de l'Afrique orientale, depuis le Cap jusqu'en Abyssinie, de l'Asie occidentale et des Indes.

**Mœurs, habitudes et régime.** — On ne sait rien des mœurs de cet animal.

**LE LYNX DES MARAIS — LYNX CHAUS.**

*Der Sumpfluchs, The Chaus.*

**Caractères.** — Comme le caracal, le lynx des marais (*fig. 151*) est élancé, haut sur jambes ; mais il a la queue plus longue et le pinceau des oreilles plus petit. Sa fourrure est épaisse, gris-jaunâtre, avec des bandes confluentes plus foncées. Il a une raie noire qui va du nez à l'œil ; les lèvres sont bordées de noir ; une tache blanche règne au-dessus et au-dessous de l'œil ; les oreilles sont d'un gris brun, à pointe noire ; le ventre est jaune ou ocre clair, ou même blanchâtre.

Le corps mesure 65 cent. de long, et la queue 22 environ.

**Distribution géographique.** — Le lynx des marais habite les forêts marécageuses des bords de la mer Caspienne, de la mer d'Aral, de la Perse, de la Syrie, de l'Égypte, de la Nubie et de l'Abyssinie ; je l'ai souvent vu dans la vallée du Nil. Il n'est pas rare en Égypte, sans s'y montrer cependant fréquemment.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Par ses mœurs, le lynx des marais se rapproche plus des chats que des autres lynx. Jamais il ne grimpe sur les arbres, du moins d'après ce que j'ai pu voir. Il habite les lieux marécageux et vit au milieu des roseaux et dans les emblavures, sans crainte d'y être facilement troublé. Les vastes champs couverts de blé des bords du Nil, qui ne sont par conséquent pas artificiellement irrigués de temps en temps, sont ses repaires de prédilection. On le voit encore dans ces espaces étendus couverts d'une graminée assez haute, à feuilles tranchantes, le halfa (*Poa cynosuroides*) ; il trouve enfin des retraites dans les parties sèches des marais, dans les haies de roseaux qui longent les canaux. Je traversais, un jour, un jardin tout près de la ville d'Esneh, lorsque la tête d'un chat qui sortait d'une touffe d'herbes me frappa par sa grosseur. Le reste du corps était caché. Par curiosité, bien plus que dans l'idée que je me trouvais

en face d'un chat sauvage, je fis feu sur la bête, qui ne faisait pas grande attention à moi. Elle fit encore quelques bonds et mourut ; je m'aperçus alors, avec surprise, que j'avais tué un lynx des marais, un mâle adulte. Plusieurs fois, depuis, j'ai rencontré l'espèce. Je vis un jour un individu se chauffant au soleil, au milieu des roseaux ; je le tirai et le blessai, mais il parvint à m'échapper. Tous les autres que je pus entrevoir s'enfuirent sans me laisser approcher à portée de fusil.

Le lynx des marais rôde jour et nuit, en cherchant sa proie. Il s'approche tout près des villages ; il aime à fréquenter les grands jardins qui les environnent. Pour l'apercevoir ou, au moins, pour remarquer sa piste, il ne faut pas longtemps. Il suffit de diriger un regard attentif sur les bords des champs de blé, sur les sillons et les sentiers qui les traversent. Il rampe silencieusement, comme les chats, au milieu des herbes qui le cachent : de temps à autre il s'arrête et écoute. Comme nos chats domestiques, il dirige ses oreilles dans toutes les directions ; il agite la queue, comme tout chat qui chasse tranquillement ; il observe avec un regard distrait. L'ouïe paraît plus lui servir que la vue ; au repos même, il a les oreilles continuellement en mouvement. Au moindre bruit, il s'arrête, relève la tête ; après quelques mouvements rapides, il incline les oreilles vers l'endroit d'où vient le bruit, se baisse, disparaît dans les herbes, rampe sur le ventre, s'approche de sa proie et l'atteint le plus souvent. On voit quelquefois une bête bondir subitement du milieu des herbes et disparaître aussitôt : c'est le lynx des marais qui s'est élancé sur quelque oiseau qu'il a levé. Il se nourrit de souris, de perdrix, d'alouettes, de pluviers et d'autres oiseaux de tailles petite et moyenne. Dans les jardins, il vole aux paysans leurs poules et leurs pigeons ; dans les champs, il chasse le lièvre ; sur les confins du désert, la gerboise. Jamais il ne s'attaque à un animal plus considérable ; aucun fellah, du moins, ne m'a signalé le fait. Il fuit devant l'homme, dès qu'il l'aperçoit ; et le lynx même que j'ai blessé n'a pas essayé de sauter sur moi. Les Arabes, cependant, le craignent comme un animal redoutable, et, ce qui est plus ridicule, ils ont inspiré cette même terreur aux Européens. Mon domestique n'osa faire feu sur un superbe lynx qu'il avait fait partir d'un champ de blé ; un compagnon de voyage de Bogumil-Goltz crut voir un lionceau en apercevant un de ces lynx. Pour moi, je suis persuadé que le lynx des marais est un carnassier nulle-



Fig. 151. Le Lynx des marais.

ment dangereux; je crois même qu'il est aussi utile que nuisible.

**Captivité.** — Ce lynx n'a presque pas été observé en captivité. Un individu que l'on essaya de conserver ne mangea rien pendant douze jours, rongea ses fers, et même ses pattes de devant par lesquelles il était attaché. Un autre vécut trois mois, se nourrissant de poissons, mais toujours écumant de rage. C'est là tout ce que nous en savons.

## LES GUÉPARDS — *CYNAILURUS*.

*Die Jagdleoparden ou Gepards.*

Après les chats, nous trouvons, comme transition à la famille suivante, les guépards ou *Léopards de chasse*. Le genre qu'ils forment ne renferme que deux espèces, qui ont entre elles les plus grands rapports, tant par leur apparence extérieure que par leurs mœurs.

**Caractères.** — C'est avec juste raison que le nom générique *Cynailurus* (chien-chat), a été donné aux guépards. Ils sont, en effet, moitié chiens et moitié féliens. Ils sont chats par la tête, la longue queue; ils sont chiens par tout le reste du corps. Comme les chiens, ils sont hauts sur jambes; leurs pattes ne sont plus qu'à moitié armées de griffes; ils ont bien encore les ongles rétrac-

tiles, mais les muscles qui les meuvent sont si faibles, que ces ongles sont presque toujours abaissés, et, comme ceux des chiens, s'émousent par l'usage et s'usent par le frottement. La dentition est essentiellement celle du chat; mais, comme chez le chien, les incisives extérieures sont élargies.

Leur fourrure rappelle aussi à la fois celle du chien et celle du chat: elle a les couleurs variées de celle-ci, les poils hérissés et grossiers de celle-là.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Au point de vue de l'intelligence et des instincts, les guépards forment la même transition. Ils ont encore l'expression du chat, mais dans leurs yeux brille la douceur du chien, dont ils se rapprochent par la mansuétude du caractère.

L'on connaît deux espèces de guépards.

### LE GUÉPARD MOUCHETÉ — *CYNAILURUS GUTTATUS* *Der Fahhad.*

**Caractères.** — Le guépard a le cou dépourvu de crinière, un pelage fauve orangé, ou fauve clair, parsemé de taches rondes et noires; les parties inférieures blanches sans mouchetures ou marquées de quelques taches ternes, peu apparentes; et le bout de la queue blanc.

**Distribution géographique.** — Cette espèce que les Arabes nomment *Fahhad*, est propre

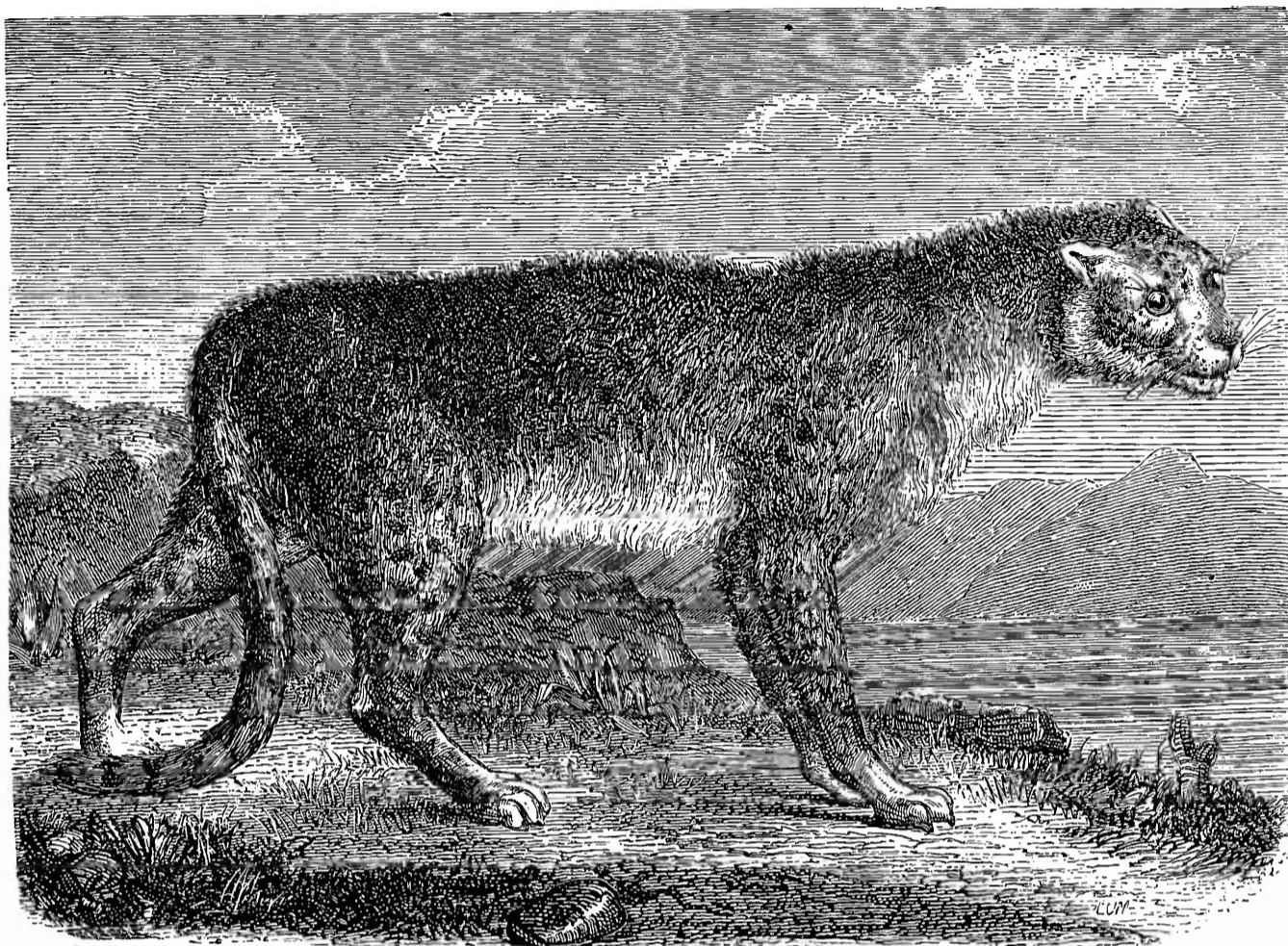


Fig. 152. Le Guépard à crinière.

l'Afrique ; on le trouve au Cap, au Sénégal, dans le Kordofan, etc.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Les Africains le connaissent encore par ses déprédations et lui font une guerre acharnée. L'animal n'est cependant jamais l'agresseur, excepté dans quelques cas particuliers, lorsqu'il rencontre des individus faibles et isolés, un enfant, une femme, mais non un homme. On ne peut cependant lui reprocher de manquer de courage, car il se défend avec opiniâtreté, et se venge quelquefois, comme l'éprouvèrent deux colons du cap de Bonne-Espérance, qui, revenant d'une chasse aux bubales (espèce de gazelles), rencontrèrent un guépard et se mirent à sa poursuite. La difficulté des lieux ralentissant la fuite de l'animal, une balle l'atteignit ; il revint aussitôt sur le chasseur qui l'avait blessé, et, s'élançant sur cet ennemi, le fit tomber de cheval : alors un combat corps à corps s'engagea entre les deux adversaires. L'autre chasseur se hâta de mettre pied à terre et de secourir son compagnon, au risque de l'atteindre en même temps que l'animal dont il voulait le délivrer ; son coup fut mal dirigé. Le bruit de la décharge fit changer l'aspect du com-

BREHM.

bat, car le guépard abandonna l'homme qu'il venait de terrasser, pour se jeter avec un redoublement de fureur sur le nouvel assaillant, qui n'eut pas le temps de tirer son couteau de chasse ; l'animal l'avait saisi par la tête ; sans lâcher prise, il le fit rouler avec lui jusqu'au fond d'un ravin. Ce fut inutilement que l'homme dégagé mais horriblement mutilé se traîna jusqu'au nouveau champ de bataille ; les blessures de son compagnon étaient mortelles, et il n'eut que la triste satisfaction d'arracher un reste de vie à l'animal épuisé par la perte de son sang.

**LE GUÉPARD A CRINIÈRE — CYNAILURUS JUBATUS**

*Der Tschitah ou gemähnte Gepard, The Chetah.*

**Caractères.** — Ce guépard (fig. 152) n'a pas une taille tout à fait aussi grande que son congénère ; il est bien plus svelte, plus élancé, plus haut sur jambes que les chats proprement dits. Sa tête est petite, plutôt allongée comme celle du chien, que raccourcie comme celle du chat ; ses oreilles sont larges, un peu tombantes ; sa pupille est ronde. Ses poils sont longs et hérissés, surtout sur le cou, d'où le nom de *guépard à crinière*. Sa

I — 40

fouurrure est d'un gris jaunâtre pâle, marquée de taches noires et brunes, confluentes sur le dos, et se continuant sur le ventre ; les mêmes taches se retrouvent sur la queue et forment des anneaux vers l'extrémité de cet organe.

La longueur du guépard à crinière est de 1 mètre environ ; celle de la queue, de 66 cent. ; sa hauteur, au garrot, est de 66 cent.

**Distribution géographique.** — Cette espèce paraît avoir un assez grand cercle de dispersion ; on la trouve dans tout le sud-ouest de l'Asie.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Comme l'indiquent et son poil et sa couleur, le guépard est un véritable animal des steppes, auquel l'agilité et la souplesse servent plus que la force pour trouver sa nourriture.

Il se nourrit de ruminants, petits et moyens, qui habitent son domaine, et dont il sait s'emparer avec la plus grande habileté. Il ne court ni très-vite ni très-longtemps, et une antilopese met bientôt, par la fuite, à l'abri de ses atteintes. Le guépard doit donc employer la ruse et les embûches pour s'emparer de sa proie. A-t-il aperçu un troupeau d'antilopes ou de cerfs, il se tapit à terre, rampe silencieusement, cherchant à échapper à l'œil vigilant de sa victime. Jamais il ne s'avance que sous le vent. Le guide du troupeau lève-t-il la tête, il se couche et reste immobile. Il s'approche ainsi jusqu'à une quinzaine de mètres, choisit la bête la plus à sa portée, s'élançe, l'atteint en quelques bonds, la renverse avec ses pattes, la mord à la nuque. Dans sa résistance, celle-ci l'entraîne à quelques centaines de pas ; mais bientôt elle succombe, et le guépard en boit avec avidité le sang chaud et fumant.

Dans une excursion en Abyssinie, mon compagnon de voyage, van Arkel d'Ablaing, vit un guépard se glisser vers une gazelle qu'il avait tirée ; mais il ne fit que l'apercevoir, sans pouvoir l'observer.

On ne sait rien relativement à la reproduction du guépard. J'ai souvent mais inutilement pris, à ce sujet, des informations auprès des Arabes nomades : ils connaissaient bien la bête, mais tout ce qu'ils pouvaient m'en dire c'est qu'ils la prenaient dans des lacets, et arrivaient facilement à l'appriivoiser, malgré sa férocité naturelle.

**Chasses.** — Les instincts du guépard ne pouvaient échapper à l'observation des hommes vivant dans les contrées qu'habite ce carnassier ; aussi ont-ils essayé de les utiliser pour la chasse, et ils ont admirablement réussi dans leurs tentatives. Le guépard, comme autrefois le faucon,

est devenu pour les chasseurs asiatiques un auxiliaire des plus utiles. Dans toutes les Indes orientales, on l'a fort en estime. Le schah de Perse fait venir des guépards d'Arabie. En 1474, Joseph Barbaro vit cent guépards chez le prince d'Arménie ; en 1842, Orlich en trouva chez un prince indien ; à Delhi, le prince Waldemar de Prusse assista à une chasse au guépard. En Allemagne, en France même, on a vu de pareilles chasses. L'empereur Léopold I<sup>er</sup> reçut du sultan deux guépards dressés, dont il se servit plusieurs fois, et François I<sup>er</sup>, d'après ce que nous apprend Gessner, employait quelquefois, pour chasser le lièvre, les guépards conservés dans sa ménagerie.

La possession de ces animaux était un grand luxe pour les chefs mongols, et ils en emmenaient souvent un millier dans leurs grandes chasses ; aujourd'hui encore, quelques princes indiens entretiennent à grands frais des meutes de guépards. Des hommes spéciaux sont employés à les dresser. En chasse, ils doivent être suivis de chasseurs expérimentés qui ont le rang qu'avaient autrefois, chez nous, les fauconniers ; on comprend facilement à quelles dépenses entraîne une pareille meute.

On a dit que les Abyssiniens se servaient aussi du guépard d'Afrique pour la chasse ; je n'en ai rien vu, et ni Rüppell ni Heuglin n'en parlent. Von der Decken m'a assuré cependant avoir vu des guépards dressés et apprivoisés chez les Arabes du nord du Sahara.

Pour ces chasses, on chaperonne le guépard, et on le place sur un petit chariot à deux roues propre au pays. Quelques chasseurs le prennent en croupe. Lorsqu'on a découvert une troupe de gibier, on cherche à l'approcher autant que possible, et dès qu'on n'en est plus qu'à deux ou trois cents mètres, le chasseur, déchaperonnant le guépard, lui montre la proie.

Dès qu'il l'a aperçue, toute son ardeur s'éveille, toute sa ruse et sa souplesse se manifestent. Sans bruit, il descend du chariot, rampe vers le troupeau, bondit sur sa victime et la renverse. Nous empruntons à un témoin oculaire la relation d'une de ces chasses.

« Quelques instants avant d'arriver à notre quartier, le chamelier, dont le rôle ordinaire consiste à remarquer le gibier et à tout préparer pour la chasse, nous avertit qu'un troupeau de gazelles paissait à un demi-mille de distance. Nous résolûmes aussitôt de le chasser avec nos guépards. Chacun était sur un chariot découvert, attelé de deux bœufs et suivi de deux hommes. Chaque guépard était attaché au chariot par son collier,



et ses gardiens le retenaient à l'aide d'une courroie passant autour des reins ; un chaperon de cuir lui couvrait les yeux. Les gazelles sont très-méfiantes ; la meilleure manière de les aborder est d'asseoir le chasseur sur le côté du chariot ; ce dernier, de plus, est construit sur le type des chariots de paysans, que les gazelles sont habituées à voir ; on peut ainsi s'en approcher à 100 ou 200 mètres.

« Nous avons trois guépards, nous nous dirigeons vers l'endroit où les gazelles avaient été signalées, sur une seule ligne, à 100 mètres de distance les uns des autres. Arrivés dans un champ de cotonniers, nous vîmes quatre gazelles ; mon conducteur s'en approcha jusqu'à 100 mètres. Le guépard est aussitôt délié, déchaperonné ; il aperçoit le gibier, il se blottit à terre, rampe lentement, silencieusement, se tapissant derrière chaque obstacle qui peut le cacher ; mais il croit être aperçu ; aussitôt il bondit et tombe au milieu du troupeau, saisit une femelle, court environ 200 mètres avec elle, la renverse d'un second coup de patte, lui ouvre la gorge et boit son sang. Un autre guépard avait été lâché en même temps ; celui-ci, après quatre ou cinq bonds hésitants, manqua sa proie, et s'en revint, grondant, se rasseoir sur le chariot. Quant à celui qui avait atteint sa victime, un des suivants courut après lui, le chaperonna, coupa le cou de la gazelle, recueillit le sang dans un vase de bois et le mit sous le nez du guépard. La gazelle fut ramassée, mise dans un caisson, sous la voiture, tandis qu'une de ses pattes était donnée au guépard. »

Si la troupe d'antilopes a pris l'alarme et que le guépard — ce qui arrive quelquefois — n'ait pas réussi dans son attaque, il ne cherche jamais à poursuivre ces animaux, supérieurs en vitesse, mais il retourne vers son maître avec un air mortifié, pour être relâché à la première occasion et lancé de nouveau à la curée.

D'autres détails de chasse au guépard nous sont fournis par le docteur Fleming, médecin de l'armée anglaise dans l'Inde, qui les a recueillis de l'un des hommes attachés à la vénerie de Tippto-Saïb.

« Lorsque le prince veut chasser, dit le docteur Fleming, il fait savoir la veille ses intentions au maître veneur, afin que l'on soit prêt avant le jour. On part à l'aube, de manière à entrer en chasse vers 6 heures. Les voitures qui portent les guépards s'avancent en file, et le prince avec sa suite marche tout à côté, se laissant voir et entendre le moins possible. Lorsqu'on approche du lieu où l'on compte trouver des gazelles, on re-

double encore de précautions, et le maître veneur, qui conduit la file des voitures, s'arrange de manière à arriver sur le troupeau dans une direction telle qu'elles n'ont pour fuir qu'une côte montante ou un terrain raboteux. Si l'on obtient ce point, toutes les chances sont pour le guépard.

« Dès que l'on est en vue, on fait sortir de la cage le premier guépard et on lui ôte le chaperon, dont il avait eu jusqu'à ce moment les yeux couverts. Si quelque gazelle se trouve plus éloignée que toutes les autres, c'est vers elle qu'il se dirige ; mais si elles sont réunies en troupeau serré, on peut être certain que c'est au mâle le plus fort qu'il s'attaquera.

« Lorsqu'il a choisi sa victime, il s'avance vers elle à pas furtifs, se glissant à travers les herbes et se traînant presque sur le ventre. La route qu'il suit n'est souvent pas la plus directe, mais c'est toujours celle qui lui permet de s'approcher le plus sans être aperçu ; quand il n'est plus qu'à une centaine de toises de la gazelle, il change subitement d'allure et s'élance vers elle à toutes jambes.

« Sa course est extrêmement rapide, mais elle n'est pas longtemps prolongée. Si, après avoir franchi un espace de deux à trois cents toises, il n'a pas atteint sa proie, il renonce à la suivre. Il semble alors tout honteux, il marche lentement, et se laisse approcher par ses gardiens, qui lui mettent de nouveau le chaperon et le font rentrer dans sa cage. S'il a atteint la gazelle, il la terrasse à l'instant, et continue de la tenir à la gorge, sans la blesser d'ailleurs, jusqu'à ce que le chasseur soit arrivé. Celui-ci commence par mettre au guépard son chaperon, puis il coupe le cou à la gazelle, la dépèce, et en donne un des membres à l'animal, qu'on ne fait rentrer dans sa cage qu'à près qu'il a mangé.

« Quelquefois on prend la gazelle en vie ; mais cela exige de la part du chasseur de l'adresse et de la présence d'esprit, et, avec tout cela, cette prouesse n'est jamais sans danger. Quand le troupeau de gazelles est très-nombreux, on lâche quelquefois au même instant deux, trois et jusqu'à quatre guépards : la chasse alors est très-divertissante. Les spectateurs font bien de se tenir à distance jusqu'au moment où les chaperons sont mis. On a remarqué que les hommes à cheval sont plus exposés que les autres à être attaqués par l'animal, lorsqu'il revient dépité d'avoir manqué son coup. »

**Captivité.** — Quiconque a vu un guépard captif, a pu se convaincre qu'on l'apprivoise sans difficulté. Je crois ne pas trop m'avancer en

disant que dans toute la famille des féliens, il n'est bête plus douce, et qu'aucun carnassier, à l'exception peut-être du lion, n'est plus apprivoisable. J'ai eu longtemps des guépards captifs en Afrique; nous en avons au jardin de Hambourg; jamais, chez aucun, je n'ai trouvé trace de férocité. Cet animal est foncièrement très-doux; attaché, il ne lui vient pas à l'idée de ronger le faible lien qui le retient; jamais, il ne cherche à blesser ceux qui s'occupent de lui, et l'on peut sans crainte s'en approcher, le flatter, le caresser. Il paraît recevoir les caresses avec indifférence, au plus fait-il son ronron un peu plus fort que de coutume; tant qu'il est éveillé, il ronronne, comme les chats, mais sur un ton plus grave et plus fort. Souvent il reste pendant des heures entières immobile, les regards fixes, paraissant rêveur, en faisant aller son rouet. A ce moment, poules, pigeons, moineaux, chèvres, moutons peuvent passer devant lui, il ne les regarde même pas. Mais les autres carnassiers troublent ce repos et cette tranquillité. Qu'un chien passe, aussitôt son murmure cesse, ses yeux deviennent menaçants, il dresse les oreilles, cherche à s'élançer sur lui. J'avais un guépard si apprivoisé que je pouvais me promener dans les rues, en le tenant en laisse comme un chien; tant qu'il n'avait affaire qu'à des hommes, il restait tranquille à mes côtés, mais rencontrait-il un chien, il donnait les signes de la plus vive impatience; je voulais voir ce qu'il en adviendrait si je lui donnais plus de liberté. Je l'attachai à un cordon de quinze à vingt mètres de long, que j'enroulai autour de mon poignet, et sortis avec lui. Deux gros mâtins nous croisèrent. Jack, c'était le nom de mon guépard, les regarde, cesse de faire son ronron, devient impatient; je lâchai de la laisse, il se jeta à terre aussitôt et s'avança en rampant vers les deux chiens qui regardaient étonnés. Plus il s'en approchait, plus il se montrait excité, et en même temps plus prudent, il rampait sur le sol comme un serpent. Enfin, jugeant qu'il était assez près, il s'élança, fait trois ou quatre bonds, saisit un des chiens qui cherche en vain à fuir, et le renverse à coups de patte. Il ne lui enfonça pas ses griffes, mais le battit à coups redoublés jusqu'à ce qu'il tombât par terre. Le malheureux chien se trouva dans une angoisse mortelle, en voyant au-dessus de lui la face de son ennemi, et se mit à gémir pitoyablement; tous les autres chiens de la rue s'assemblèrent, hurlant et aboyant; la foule s'amassait, et bon gré malgré, je dus emmener mon guépard, sans être arrivé à mes fins, c'est-à-dire sans avoir vu ce qu'il aurait fait du

chien. Je me donnai alors, dans ma cour, le spectacle d'un combat d'animaux, et, je dois en convenir à ma honte, le plus beau spectacle que j'aie jamais vu. J'avais à cette époque un jeune léopard, presque adulte, une bête rageuse, furieuse, sans égale, un diable sous forme de chat: j'en ai déjà parlé (p. 272). La chaîne du léopard fut allongée, et on le laissa sortir de sa cage dans la cour. Le guépard était en liberté, il pouvait à sa volonté commencer ou interrompre le combat. Il était très-paisible en ce moment, faisant son rouet tout tranquillement. A peine eut-il aperçu son parent, que toute sa tranquillité disparut; les yeux lui sortaient des orbites, la crinière se hérissait, il grondait, et tout à coup il s'élança sur son adversaire. Le léopard fut bientôt renversé, mais il n'en fut que plus redoutable. Couché sur le dos, de ses quatre pattes il maltraitait mon pauvre Jack et je devins bientôt inquiet sur son sort. Jack, lui, insensible à la douleur, mordait courageusement son ennemi, et l'aurait vaincu si je n'avais mis fin à la lutte. Deux seaux d'eau vinrent refroidir l'ardeur des combattants. Ils se regardèrent tout étonnés; et le léopard, malgré sa rage et ses grognements, se ressouvenant subitement du bain froid si détesté, se réfugia dans sa cage, qui fut aussitôt fermée; quelques minutes après le combat, Jack avait repris ses habitudes ordinaires; il se lécha, se lava, se nettoya, et recommença son ronron, comme si rien n'était arrivé.

Le fait suivant montre combien mon Jack était doux et apprivoisé. Quelques dames allemandes, qui se trouvaient à Alexandrie, étaient venues voir ma collection d'animaux; elles ne m'avaient pas trouvé, et n'avaient pu ainsi satisfaire leurs désirs. Je leur promis, en plaisantant, de leur amener au moins quelques-uns de mes pensionnaires. Je tins parole. Un jour qu'elles étaient toutes réunies, j'entrai dans la maison où elles se trouvaient, mon Jack en laisse. J'imposai silence aux domestiques qui, effrayés à la vue de cette bête féroce, étaient prêts à donner l'alarme; je montai au second étage, frappai à la porte de la chambre où ces dames étaient, et demandai à entrer, moi et mon chien; cela fut accordé. Jack entra majestueusement, un cri aigu salua son apparition si innocente et le combla d'étonnement. Les dames, effarées, cherchaient à se sauver; dans leur frayeur, elles montèrent sur une grande table ronde qui était au milieu de la chambre, ce qui donna à Jack l'idée d'en faire autant; à l'instant il fut au milieu d'elles, faisant son ronron, et se rottant tantôt à l'une, tantôt à

l'autre. A cette démonstration pacifique, la peur se dissipa, la dame la plus courageuse se hasarda à le caresser et toutes les autres suivirent son exemple. Jack devint leur favori en titre, et ne s'en montra pas plus fier.

Dans un des ports de mer de l'Angleterre, un guépard vécut durant quelques mois en parfaite liberté ; il courait comme un chien vers les matelots et les ouvriers qui lui offraient quelque débris de leur repas ; il avait désarmé par sa douceur les craintes et les soupçons ; il était la joie, l'orgueil, l'amusement de toute la ville ; mais ce climat froid ne convenant pas à sa constitution, il mourut.

Cependant le guépard, quelque bien apprivoisé qu'il soit, reprend sa férocité et peut devenir dangereux lorsqu'on l'abandonne à lui-même, ou lorsqu'il est l'objet de mauvais traitements. Le fait suivant en est un exemple.

Trois des guépards de Tippto-Saïb furent envoyés en présent au roi d'Angleterre, mais il n'en arriva que deux jusqu'à Windsor. Ils venaient accompagnés de leurs anciens gardiens, auxquels ils obéissaient comme le chien le mieux appris ; ils étaient d'ailleurs doux et caressants pour tout le monde. Les Indiens demandèrent avec instance qu'ils ne fussent point enfermés dans des cages, et que l'on continuât à les traiter avec la douceur à laquelle ils avaient été jusque-là accoutumés. On ne tint aucun compte de cette prière. Le roi ordonna que les deux hommes retournassent au Bengale, et que les deux bêtes fussent remises aux gardiens ordinaires de la ménagerie.

Renfermés dans une loge incommode et soumis à un traitement brutal, nos deux guépards devinrent en peu de temps si farouches qu'on n'osait plus les approcher. Un beau jour, leur porte ayant été mal fermée, ils sortirent, et firent une telle mine, quand on parut vouloir les re-

prendre, que personne n'osa s'y risquer. Le roi commanda qu'on les tuât à coups de fusil ; mais cet ordre ayant été par hasard connu des Indiens, qui étaient alors tout près de s'embarquer, ils montrèrent un tel désespoir et demandèrent si instamment qu'il leur fût permis d'essayer encore des moyens de douceur, qu'on suspendit l'arrêt fatal et qu'on les laissa revenir pour un temps à Windsor.

La porte de la cour ayant été entr'ouverte, un Indien entra et appela par son nom le guépard qui se trouvait le plus près de lui. L'animal ne voulut pas le reconnaître et gronda d'un ton courroucé. L'Indien se troubla et sortit sur-le-champ, mais il se remit bientôt, avala un verre de genièvre, puis rentra dans la cour, accompagné de son camarade ; chacun d'eux portait un de ces capuchons dont on tient couverte la tête du guépard, à peu près comme on tient chaperonnés les faucons, jusqu'au moment où on leur montre la proie. Le guépard qui avait la première fois donné des signes de colère, gronda encore lorsqu'on s'avança vers lui ; et quand l'Indien qui marchait devant fut assez près, il se précipita sur lui, le terrassa, et lui déchira le bras ; mais au moment où il relevait la tête, l'autre Indien la lui couvrit avec son chaperon, et l'animal, se souvenant aussitôt de ses vieilles habitudes, s'accroupit et lécha la main du gardien qu'il venait de mordre. Quant à l'autre guépard, il suffit de lui montrer le capuchon pour qu'il se soumit aussitôt.

Tout ce que je viens de rapporter est à l'appui de ce que j'avançais en commençant : le guépard sert de transition entre le chat et le chien, et, par ses mœurs, il se rapproche plus de l'ami de l'homme que de son hypocrite parent. Il nous amène donc tout naturellement à parler des chiens.

## LES CANIDÉS — CANES.

*Die Hunde, The Doghs.*

Pour déterminer la place que doit occuper un animal ou une famille entière, il faut prendre en considération l'ensemble des caractères que cet animal ou cette famille présente. C'est en ayant égard à ce principe, que nous avons donné à la famille des Chiens le second rang, seulement, parmi les carnassiers.

Si nous ne tenions compte que de l'intelligence, nous mettrions sans hésiter les chiens en tête de l'ordre, car, sous ce rapport, le plus grand nombre l'emportent sur les féliens; mais ceux-ci appartiennent à un type d'organisation plus uniforme, et leur intelligence n'est pas assez bornée pour leur faire perdre le premier rang dans la série.

Quelques naturalistes, s'appuyant sur la dentition, font des hyènes une famille spéciale, intermédiaire aux chiens et aux féliens : nous ferons observer à ce sujet qu'une classification ne peut pas se baser uniquement sur la dentition, pas plus que sur les formes extérieures, sur les

mœurs, ou sur l'intelligence. Les hyènes, au point de vue de la structure corporelle comme au point de vue de l'intelligence, sont en quelque sorte des chiens dégénérés. Elles peuvent donc être rangées à la fin des canidés, si l'on ne veut en faire une famille à part; mais jamais on ne devra mettre ces hideux rôdeurs de nuit avant les chiens, si gracieux et si aimables.

**Caractères.** — Les canidés constituent une famille assez bien délimitée, et ne diffèrent pas autant des féliens qu'on pourrait le croire. S'ils s'en éloignent par bien des caractères particuliers d'organisation, et surtout par leurs mœurs et leur intelligence; d'un autre côté, ils s'en rapprochent par leur conformation.

Aucun chien n'égale en taille, en force, en férocité les grandes espèces de la famille précédente. Tous sont maigres; ils ont le corps élevé, les jambes effilées, allongées, les pattes étroites; la colonne vertébrale (*fig. 153*) composée de vingt vertèbres dorsales et lombaires, de trois

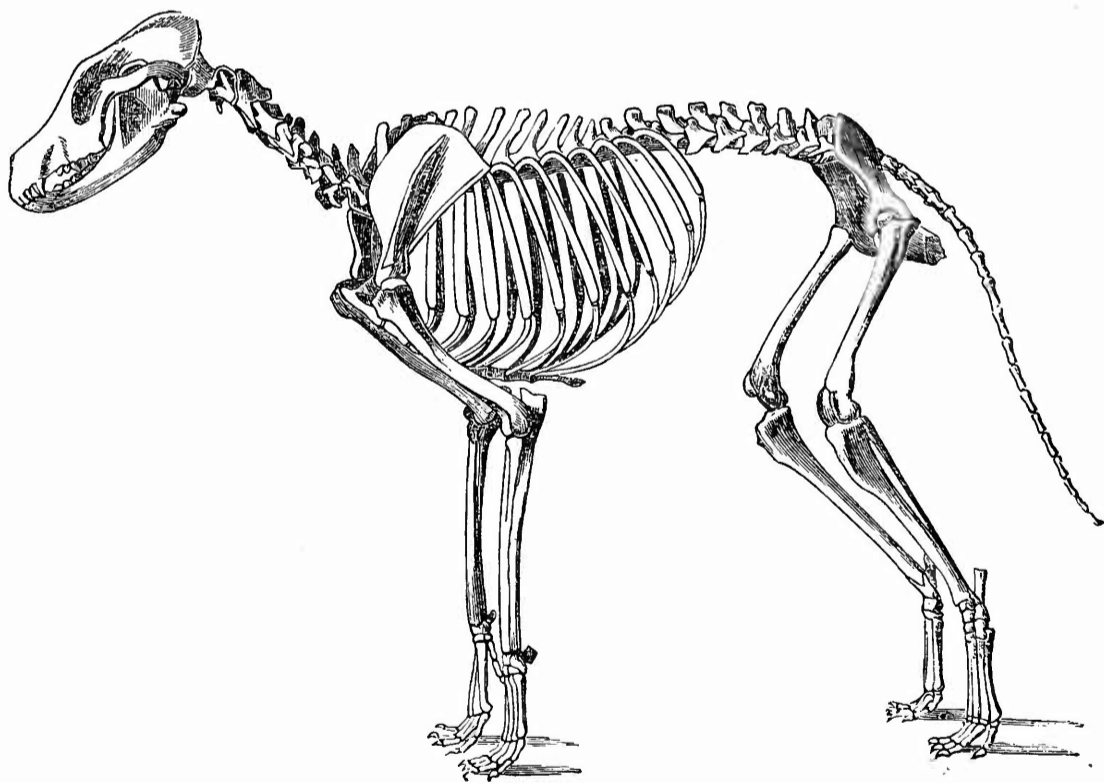


Fig. 153. Squelette de chien (Chauveau).

sacrées et de dix-huit à vingt-deux coccygiennes. Le thorax est formé par treize paires de côtes : neuf vraies et quatre fausses. La clavicule est recourbée, l'omoplate mince, le bassin fort; la tête

est petite, le museau long (*fig. 154*), le nez obtus et proéminent; comme chez tous les animaux aux allures rapides et qui ne peuvent respirer par la bouche, les cavités nasales sont très

amples ; elles présentent de plus cette disposition remarquable que leurs surfaces se multiplient par

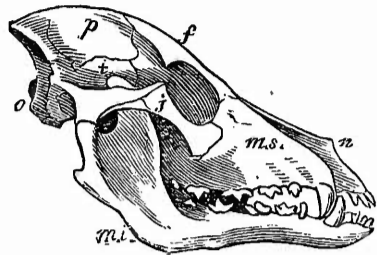


Fig. 154. Crâne du chien, vue extérieure (\*).

la formation de cornets très-nombreux, représentant isolément de petits cônes ou des tubes semblables aux tuyaux des dentelles plissées, et par l'existence des volutes ethmoïdales qui occupent la région la plus supérieure des fosses nasales (fig. 155) : leur nombre et leur finesse sont en raison directe de l'excellence de l'olfaction.

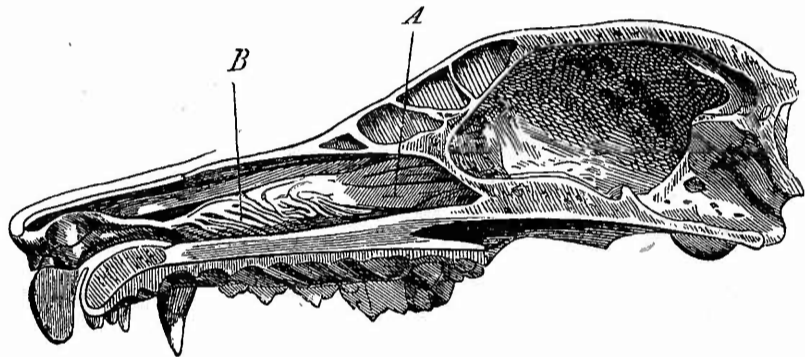


Fig. 155. Tête du chien, coupe (\*\*).

Le crâne est allongé ; les mâchoires surtout sont longues.

Les incisives caduques ou de première dentition, bien plus petites et surtout bien plus poin-

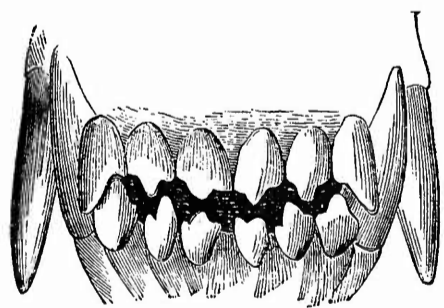


Fig. 156. Incisives et crochets d'un chien d'un an, vue antérieure (\*\*\*)

tues que celles de remplacement, présentent cependant comme elles des lobes latéraux. Elles laissent entre elles un assez grand écartement au moment de leur éruption (fig. 156 et 157).

Les incisives de seconde dentition, surtout

(\*) *ms*, mâchoire supérieure ; *mi*, mâchoire inférieure ; *f*, frontal ; *o*, occipital ; *p*, pariétal ; *j*, jugal ou zygomatique ; *n*, os nasal (Guibourt).

(\*\*) *A*, volutes ethmoïdales ; *B*, masse des cornets (G. Colin).

(\*\*\*) D'après Chauveau.

celles de la mâchoire supérieure, sont relative-

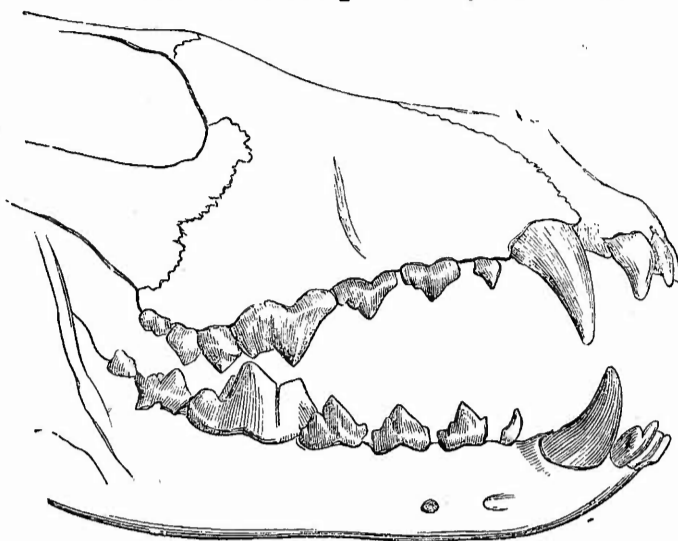


Fig. 157. Dents du chien, vue latérale et générale (\*).

ment grandes ; les extérieures égalent presque les molaires en largeur, et ont en général un tubercule de chaque côté de la partie principale de leur couronne. Les canines sont longues, recourbées. Les fausses molaires, au nombre de trois à la mâchoire supérieure, de quatre à la mâchoire inférieure, sont moins pointues que celles des chats, et les vraies molaires sont des tubercules assez mous, propres à broyer les aliments.

Le pariétal (os large et mince qui s'incurve fortement en voûte pour former le plafond de la boîte crânienne) se distingue chez

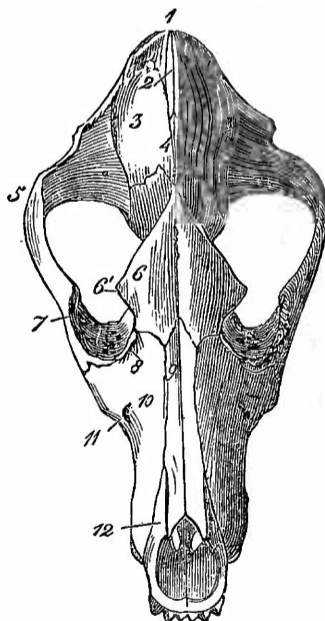


Fig. 158. Tête du chien, vue par la face supérieure (\*\*).

le chien par le grand développement des crêtes et de la protubérance pariétale (fig. 158 et 159).

(\*) D'après Chauveau.

(\*\*) 1, protubérance occipitale ; 2, éperon médian de l'occipital, 3, pariétal ; 4, origine des crêtes pariétales ; 5, apophyse zygomatique du temporal ; 6, frontal ; 6', apophyse orbitaire ; 7, zygomatique ; 8, lacrymal ; 9, sus-nasal ; 10, grand sus-maxillaire ; 11, orifice inférieur du conduit sus-maxillo-dentaire ; 12, petit sus-maxillaire (Chauveau).

Le cou est faible ; la queue est courte, souvent touffue ; chez les femelles, l'échine est incurvée. Ils ont cinq doigts aux pattes de devant,

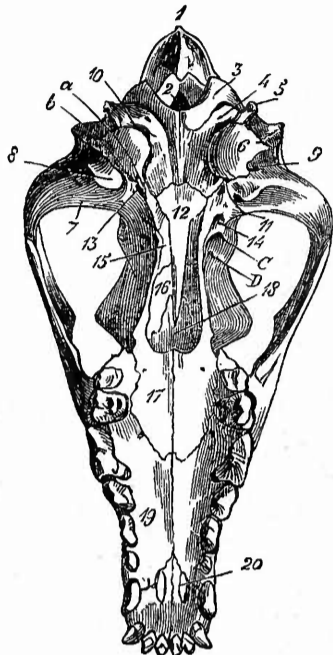


Fig. 159. Tête du chien, vue par la face inférieure (\*).

quatre aux pattes de derrière, tous armés d'ongles forts, mais émoussés, non rétractiles.

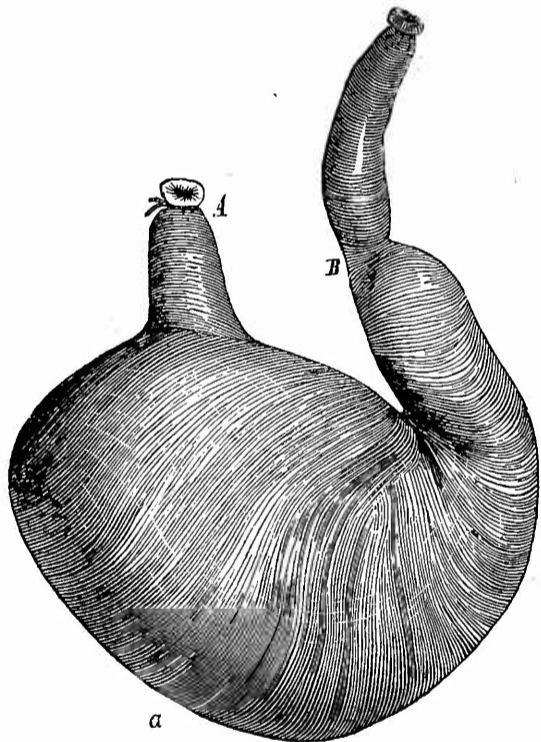


Fig. 160. Estomac du chien (\*\*).

Leurs yeux sont grands et supportent mieux la

(\*) 1, protubérance occipitale ; 2, trou occipital ; 3, condyle de l'occipital ; 4, trou condylien ; 5, apophyse styloïde de l'occipital ; 6, protubérance mastoïdienne ; 7, surface articulaire concave par la jointure temporo-maxillaire ; 8, Éminence sus-condylienne ; 9, orifice inférieur du conduit pariéto-temporal ; 10, trou déchiré postérieur ; 11, trou déchiré antérieur (on a marqué du côté opposé en *a*, l'orifice qui fait communiquer la trompe d'Eustache avec le tampon ; en *b*, celui qui livre passage à l'anse carotidienne ; 12, corps du sphénoïde ; 13, trou ovale ; 14, orifice inférieure du conduit sous-sphénoïdal ; 15, ptérygoidien ; 16, surface palatine du même os ; 18, vomer ; 19, grand sus-maxillaire ; 20, ouverture incisive (Chauveau).  
(\*\*) A, œsophage ; B, pylore (G. Colin).

lumière que ceux des chats ; leurs oreilles sont plus allongées, plus grandes que celles de ces derniers ; ils ont un plus grand nombre de mamelles pectorales et ventrales.

L'estomac (fig. 160) est arrondi ; l'intestin mesure de quatre à sept fois la longueur du corps.

Les chiens ne sont pas conformés pour un régime essentiellement animal, et, par suite, ils n'ont ni la férocité ni la cruauté des félins ; c'est même par là qu'ils en diffèrent principalement. Ils ne sont point comme eux altérés de sang, et possèdent au contraire, à un degré plus ou moins développé, un fonds de bonté innée. Leur physionomie l'indique, du reste ; elle a une expression amie, et jamais cette défiance et cette férocité qui sont empreintes sur les traits du chat.

**Distribution géographique.** — Les canidés sont, en Europe du moins, les mammifères les plus répandus, et l'on a aujourd'hui la certitude qu'ils ont apparu d'assez bonne heure sur la surface du globe ; car beaucoup de leurs restes fossiles ont été rencontrés dans les sables diluviens, dans les alluvions des grands fleuves ou dans les cavernes.

Les canidés sont maintenant dispersés sur toute la terre, et on les trouve abondamment dans presque chaque contrée.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Les endroits tranquilles et solitaires des montagnes aussi bien que des plaines, les forêts touffues, les taillis, les steppes et les déserts : tels sont les lieux que les espèces de cette famille habitent. Les unes rôdent presque continuellement et ne séjournent en un même endroit qu'autant que les y retiennent les soins à donner à leur progéniture ; les autres se creusent des terriers, se retirent dans des cavernes, et ont, par conséquent, des demeures fixes.

On trouve parmi les canidés des espèces nocturnes, des espèces diurnes et des espèces crépusculaires. Les premières se cachent pendant le jour dans leurs terriers, ou dans des retraites solitaires, dans les taillis, les buissons, les embayures, les rochers ; la nuit elles rôdent isolées ou réunies, parcourent souvent en chassant plusieurs lieues de terrain, arrivent parfois dans les villages et jusque dans les villes, et, au lever du jour, se blottissent dans la première retraite qu'elles trouvent.

Le plus petit nombre vivent par paires ; mais dans les espèces mêmes dont le mâle et la femelle n'ont que des unions passagères, on voit les individus se rassembler en meutes considérables : on peut donc dire que tous les chiens sont des animaux sociables.

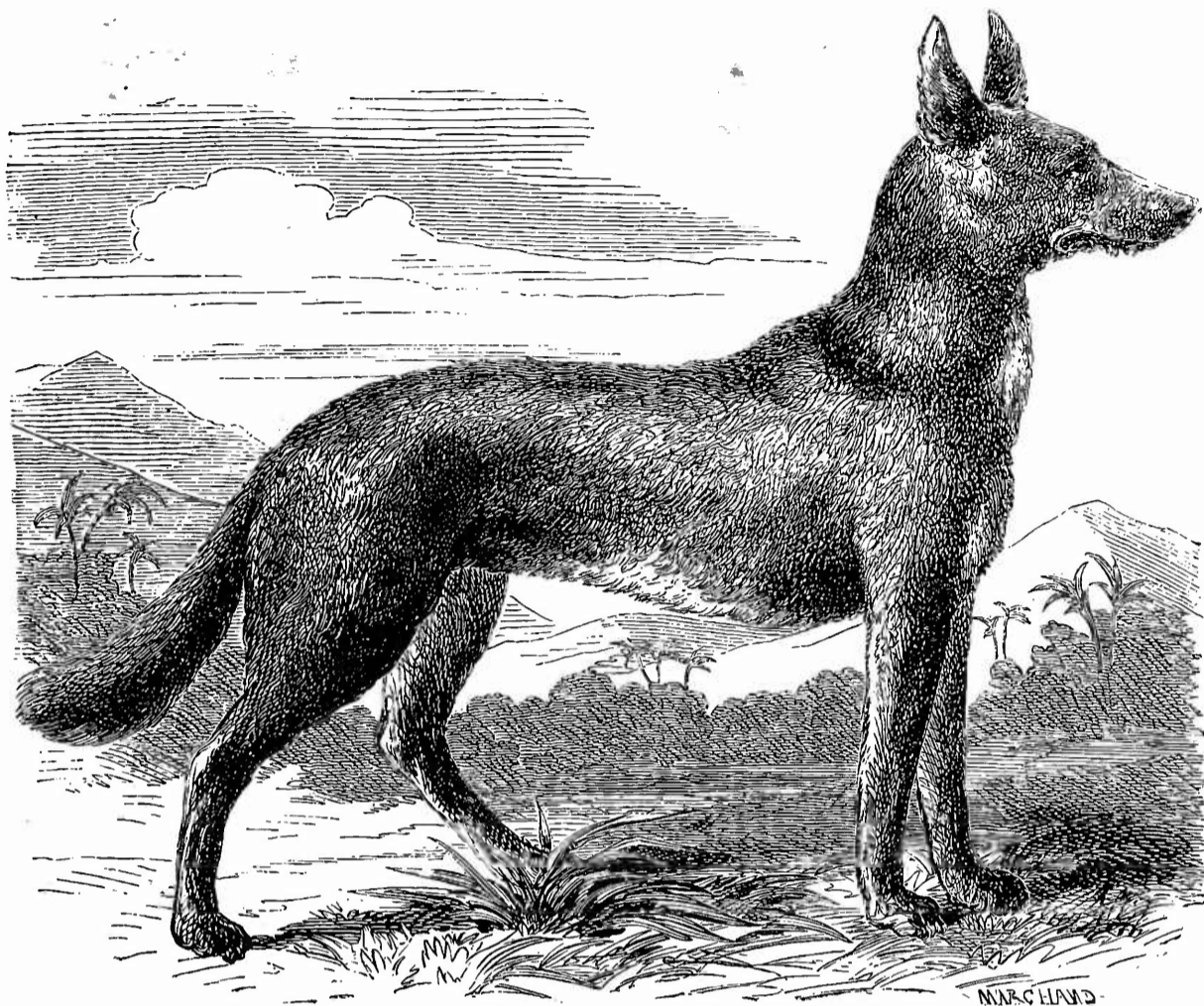


Fig. 161. Le Colsun (p. 326)

Sous le rapport de l'agilité, les chiens le cèdent peu aux chats; ils ne peuvent, à cause de leurs ongles obtus, grimper comme les féliens, ni faire comme eux des bonds énormes; mais ils sont d'admirables coureurs, et résistent parfaitement à la fatigue. Tous savent nager, quelques-uns même, en véritables animaux aquatiques, se plaisent au milieu des flots. Ils marchent sur l'extrémité des doigts comme les féliens; seulement leur démarche est oblique, et ils ne posent pas leurs pattes droit devant eux.

Les canidés sont parfaitement pourvus du côté des sens. Leur ouïe est presque aussi fine que celle des chats; ils l'emportent sur ceux-ci pour la vue, et leur odorat est admirablement développé.

Leur intelligence est bien plus remarquable encore. A défaut du courage que déploient certaines espèces, celles qui, sous ce rapport, sont les moins bien douées, font preuve d'une grandeur et d'une excessive finesse. Les espèces plus élevées, celles surtout qui vivent avec l'homme, ou plutôt qui se sont livrées absolument à lui, nous montrent une intelligence susceptible d'être développée bien plus que celle de nul autre animal. Le chien domestique met, comme le renard sau-

vage, de la réflexion dans ses actes; il combine des plans et les exécute après en avoir su peser toutes les données. C'est cette intelligence qui a fait de lui le compagnon intime de l'homme, et qui le place au-dessus de toutes les espèces animales. Carnassier par nature, et, comme tel, habitué à dominer les autres animaux, son intelligence l'a cependant poussé à se soumettre librement au génie supérieur de l'homme. Les espèces complètement sauvages mêmes, par la prudence, par le soin qu'elles apportent dans toutes leurs actions, et que la faim la plus vive peut seule leur faire oublier, donnent des preuves manifestes de leurs facultés intellectuelles. Les chiens sont d'un caractère généralement doux, débonnaire, gai, folâtre; nous ne pouvons cependant pas nier qu'il n'y ait des exceptions, car on en trouve qui sont tristes, hargneux et foncièrement méchants.

La nourriture des canidés est principalement une nourriture animale. Ils mangent la chair fraîche, aussi bien que les charognes, que certains paraissent même préférer. Il en est qui dévorent des os; d'autres trouvent à se nourrir avec les déjections de l'homme; mais ce sont principalement les mammifères et les oiseaux qui forment

la base de leur alimentation. Quelques-uns mêlent encore à ce régime des poissons, des coquillages, des crustacés, du miel, des fruits, des bourgeons, de jeunes pousses d'arbres, des racines, de l'herbe, de la mousse même. Beaucoup d'entre eux sont très-voraces, et tuent plus qu'ils ne peuvent manger, mais aucun n'a cette soif de carnage que nous avons vue chez certains féliens; aucun ne boit avec cette volupté enivrante le sang de la victime qu'il a abattue.

La fécondité des canidés est plus grande que celle des féliens; elle atteint jusqu'à la limite extrême de la fécondité des mammifères. Le nombre des petits dans cette famille est ordinairement de quatre à neuf; mais, très-exceptionnellement, une femelle peut avoir des portées de quinze et même de vingt et un petits. Il n'est pas sans exemple que le père, ou un autre mâle, cherche à s'emparer de la progéniture d'une femelle et la dévore; c'est ce que l'on voit surtout chez les loups et chez les renards. Cependant, chez la plupart des espèces, l'instinct de sociabilité se manifeste même vis-à-vis des jeunes. Du reste, la mère veille avec le plus grand dévouement sur ses nourrissons.

**Usages et produits.** — En raison du grand nombre d'individus que présentent la plupart des espèces sauvages, le mal que peuvent causer les canidés est assez considérable; aussi les espèces nuisibles sont-elles chassées partout avec acharnement. Celles de petite taille rendent cependant bien des services en détruisant les rongeurs, en dévorant les charognes et les immondices: on se sert en outre de leur fourrure, de leur peau, de leurs dents. Si l'on veut peser le mal et le bien

que font les canidés, l'on n'hésitera pas à reconnaître que les services que nous rend une seule espèce, le chien, ce fidèle ami domestique, l'emportent à eux seuls sur tout le mal que peuvent causer tous les autres animaux de la famille.

Trois grandes divisions, susceptibles elles-mêmes de se subdiviser en genres et en groupes secondaires parfaitement distincts, peuvent être introduites dans la famille des canidés: 1° les *Chiens*, 2° les *Renards*, 3° les *Hyènes*.

La première division est représentée par le genre suivant.

### LES CHIENS — *CANIS*.

*Die Hunde, The Dogs.*

**Caractères.** — Les chiens sont principalement caractérisés par une pupille circulaire, et par une queue généralement moyenne et médiocrement touffue.

Ils se subdivisent en chiens proprement dits et en loups (1), et les premiers peuvent être distingués, pour la facilité de l'étude, en chiens sauvages ou devenus sauvages, et en chiens domestiques: les races et les sous-races ou variétés, parmi ceux-ci, constituant des groupes particuliers.

Le tableau suivant fera comprendre, mieux qu'une longue exposition, comment peuvent être distribuées les diverses espèces, races et variétés du genre chien. Nous dirons toutefois que tous les chiens connus ne figurent pas dans ce tableau; nous avons cru ne devoir y inscrire que ceux qui nous paraissent offrir le plus d'intérêt.

#### GENRE CHIEN — *CANIS*.

##### A. — CHIENS PROPREMENT DITS.

- 1° Chiens sauvages ou redevenus sauvages.
  - Colsun ou Dole.
  - Buansu ou chien primitif.
  - Adjack ou chien rutilant.
  - Chien caberu.
  - Dihb.
  - Dingo ou chien d'Australie.
  - Kararahe.
  - Chien des Pampas ou Aguara.
  - Chien des Hare-Indiens.

- Chiens marrons de l'Europe méridionale.
- Chiens marrons d'Égypte.
- Chiens marrons de Constantinople.
- Chiens tartares.
- Chiens de la Russie méridionale.

##### 2° Chiens domestiques.

- A. — Lévrier.
  - Chien nu ou lévrier d'Afrique.
  - Lévrier de Grèce.
  - Lévrier du Kordofan.
  - Sloughi ou lévrier d'Arabie.

(1) Dès les temps les plus reculés, le chien a commandé l'attention, le respect et même l'adoration, — mais dans aucun cas nous ne trouvons son nom confondu avec celui du loup, du chacal ou du renard; « et cette assertion, dit H. D. Richardson (\*), ne résulte pas seulement de mes recherches; je suis heureux de citer à cet égard la haute autorité du colonel Hamilton Smith, qui écrit: « Une enquête philologique complète prouverait incontestablement que, dans aucune langue et à aucune époque, on n'a positivement confondu le loup, le chacal ou le renard avec le vrai chien. »

(\*) H. D. Richardson, *Dogs, their origin and varieties*. New-York, 1857.



- Lévrier de Perse.  
 Lévrier italien ou levron.  
 Lévrier des Baléares.  
 Chien nu de Chine.  
 Lévrier russe.  
 Lévrier de Tartarie.  
 Lévrier du Kurdistan ou du Taurus.  
 Lévrier d'Irlande.  
 Lévrier d'Écosse.  
 Chien de braconnier.
- b. — Mâtins.  
 Mâtin proprement dit.  
 Chien danois.  
 Chien de Dalmatie.
- c. — Dogues.  
 (a) Molosses.  
 Chien molosse ou dogue.  
 Chien de chambre.  
 Chien de corps.  
 (b) Dogues proprement dits ou bouledogues.  
 Chien doguin.  
 Chien bouledogue.  
 Chien du Mexique.  
 Chien de Cuba.  
 Mastiff anglais.  
 Dogue de Bordeaux.  
 Dogue espagnol.  
 Chien carlin.  
 Chien d'Alicante.  
 Dogue du Thibet.  
 Chien du Saint-Bernard.
- d. — Chiens de chasse.  
 (a) Chiens bassets.  
 Basset.  
 Basset tourne-broche.  
 Basset de loutre.  
 Skye terrier.  
 Basset à poils ras.  
 Basset d'Écosse.  
 Basset de Burgos.  
 Basset de Saint-Domingue.  
 (b) Chiens couchants ou chiens d'arrêt.  
 Braque français.  
 Braque anglais ou pointer.  
 Braque Dupuy.  
 Braque Picard.  
 Braque sans queue du Bourbonnais.  
 Braque d'Anjou.  
 Braque de Navarre.  
 Braque bleu d'Italie.  
 Braque d'Espagne.  
 Braque d'Allemagne.  
 Chien couchant anglais ordinaire.  
 Chien couchant irlandais.  
 Chien couchant écossais.  
 Chien couchant noir.  
 Chien docile.  
 Setter écossais et irlandais.  
 Setter de Russie.  
 Chien d'eau.  
 (c) Chiens courants.  
 Chien courant du Sud, chien courant du Nord et Talbot.  
 Chien de Saintonge.  
 Chien de Gascogne.  
 Chien de l'Ariège.  
 Chien du Poitou.  
 Chien normand.  
 Chien d'Artois.  
 Chien de Vendée.  
 Chien courant de Russie ou chien de Kôstroma.  
 Chien courant suisse.  
 Chien de cerf.

- Chien de renard.  
 Harrier ou chien de lièvre anglais.  
 Beagle.  
 Beagle Kerry.  
 Briquet ou chien de lièvre.  
 Chien poursuivant.  
 Chien de sang ou chien de Saint-Hubert.  
 Chien de sanglier (Alan).
- e. — Epagneuls.  
 (a) Grands épagneuls chasseurs.  
 Epagneul de Pont-Audemer.  
 Epagneul soyeux ou grand épagneul.  
 Epagneul sauteur.  
 Chien de bécasse.  
 Epagneul d'eau.  
 (b) Springers et Cockers ou petits épagneuls chasseurs.  
 Epagneul de Clumber.  
 Epagneul de Sussex.  
 Cocker anglais.  
 Cocker du pays de Galles.  
 Cocker de Devonshire.  
 (c) Epagneuls d'agrément.  
 King Charles.  
 Epagneul de Blenheim.  
 Chien de Malte ou bichon.  
 Bichon havanais.  
 Chien de Terre-Neuve.  
 Chien du Labrador ou chien de Saint-Jean.  
 Barbet.  
 Chien caniche.  
 Bichon des Baléares.  
 Caniche nain.  
 Chien lion.  
 Chien de Bologne.
- f. — Griffons.  
 Griffon vulgaire ou ratier.  
 Bull-terrier.  
 Terrier noir et feu.  
 Petit terrier anglais.  
 Griffon terrier ou de renard.  
 Griffon de Bresse.  
 Griffon fauve de Bretagne.  
 Bouffe.  
 Griffon singe.  
 Dandie dinmont.
- g. — Vrais chiens domestiques.  
 Chien de berger.  
 Chien de berger écossais ou colley.  
 Chien de berger anglais.  
 Chien des Grisons ou chien bergamasque.  
 Chien-loup italien.  
 Chien des Alpes.  
 Chien-loup ou de Poméranie.  
 Chien chinois.  
 Chien du chalet ou du fruitier.  
 Chien lapon.  
 Chien des Esquimaux.  
 Chien du Kamtschatka.  
 Chien de Sibérie.
- B. — LOUPS.  
 1° Loups proprement dits :  
 Loup vulgaire.  
 Loup d'Amérique.  
 Loup d'Égypte.  
 2° Chacals.  
 Chacal commun ou loup doré.  
 Chacal à dos noir.  
 Chacal de l'Inde.  
 Chacal du Sénégal.  
 Chacal crabier ou des savanes.  
 Chacal des prairies ou aboyeur.

## A. LES CHIENS PROPREMENT-DITS.

Avant de parler des chiens réellement domestiques, nous étudierons d'abord ceux que la plupart des naturalistes regardent comme les chiens primitifs, ou comme les espèces les plus voisines des chiens domestiques.

1° *Les Chiens sauvages ou redevenus sauvages.*

Ce qui caractérise les espèces de chiens sauvages, c'est qu'elles n'aboient pas.

Il serait difficile de croire que ce soit dans la domesticité que les chiens ont appris à aboyer, et qu'ils l'ont désappris une fois qu'ils sont redevenus libres, si l'on ne connaissait des faits qui viennent en donner la preuve. M. Roulin, à qui l'on doit une étude sur les chiens sauvages de l'Amérique méridionale, avance que ceux de ces chiens qui habitent, sur le continent, les pampas de Buénos-Ayres, et ceux dont les îles sont peuplées, présentent une différence remarquable : ces derniers ont perdu la voix, tandis que les autres n'ont pas cessé d'aboyer.

« Cette différence, dit M. Roulin (1), se conçoit aisément quand on songe que les chiens sauvages de Buénos-Ayres reçoivent journellement dans leurs troupes des individus élevés dans les fermes ou abandonnés par les voyageurs ; tandis que ceux des îles, complètement isolés, oublient bientôt un langage que leur espèce a acquis dans la société de l'homme et pour servir à nos besoins.

« On a trouvé dans plusieurs des îles de l'Amérique, aux grandes Antilles et dans les îles voisines du Chili, de ces chiens originaires d'Europe, qui, en recouvrant l'indépendance, avaient perdu la voix. Suivant quelques auteurs, ce changement se serait opéré si rapidement, que Colomb, à son second voyage à Saint-Domingue, l'aurait déjà observé chez les chiens qu'il y avait laissés l'année précédente.

« Il y a ici une erreur manifeste, et qui tient sans doute à ce qu'on aura appliqué aux chiens amenés d'Europe quelques passages relatifs aux chiens ou plutôt chacals américains, qui, à l'époque de l'arrivée des Espagnols, se trouvaient dans plusieurs des Antilles, mais seulement à l'état domestique.

« Il me semble très-difficile de déterminer l'époque à laquelle le mutisme est devenu général parmi les chiens marrons de Saint-Domingue, et les premiers historiens ne m'ont

(1) Roulin, *Histoire naturelle et Souvenirs de voyage*, Paris, p. 65.

fourni sur ce sujet aucun renseignement. Ainsi Oviédo en 1526 et 1535, Gomara en 1543, et Acosta en 1590 parlent; en plusieurs passages, de ces animaux qui s'étaient multipliés rapidement et causaient parmi les troupeaux de tels ravages, qu'il avait fallu mettre leur tête à prix; mais rien de ce qu'ils en disent ne porte à croire que ces chiens eussent alors perdu la faculté d'aboyer : or, comme ils avaient eu soin de signaler des changements analogues survenus chez d'autres animaux domestiques, notamment chez le chat et le coq, leur silence dans ce cas prouve ou que le changement n'avait pas eu lieu, ou qu'il n'était pas encore connu. Le même raisonnement semblerait applicable aux historiens américains du dix-septième siècle, tels que Herrera, Laet, etc., si l'on ne savait que ces écrivains, pour tout ce qui touche à l'histoire naturelle, n'ont fait que répéter ce qui avait été dit avant eux. D'autres raisons, d'ailleurs, portent à croire qu'à l'époque où le dernier publia son *Novus Orbis*, en 1633, les chiens marrons étaient déjà privés de voix. A la vérité, le père Dutertre, qui visita l'Amérique vers 1640, parle de manière à faire croire que parmi ces marrons quelques-uns au moins *jappaient* encore. Mais il faut remarquer que rien ne prouve qu'il ait entendu parler d'un aboiement bien caractérisé, qu'il paraît d'ailleurs faire allusion à la Guadeloupe plutôt qu'à Saint-Domingue, et que, dans ce cas, ces chiens auraient pu être amenés non par les Espagnols, mais par les chasseurs français, c'est-à-dire depuis trop peu de temps pour que les habitudes de ces animaux fussent déjà puissamment modifiées par l'état sauvage.

« Nous avons des données moins incertaines sur les chiens marrons des îles du Chili, et nous pouvons du moins comprendre entre des limites assez resserrées le temps qu'il leur a fallu pour perdre la voix. Lorsque les flibustiers, dans la seconde moitié du dix-septième siècle, commencèrent à visiter la mer du Sud, ils vinrent souvent se ravitailler à l'île de Juan-Fernandez, où ils trouvaient abondance de chèvres sauvages provenant de celles qui y avaient été apportées par les Espagnols vers 1760. Deux hommes qu'ils abandonnèrent successivement dans cette île déserte y trouvèrent à vivre aisément du produit de leur chasse ; l'un était un Indien mosquito, laissé par Sharp en 1681, et repris par Dampier en 1684 ; l'autre un Anglais, A. Selkirk, abandonné en 1704, et retrouvé en 1709 par Wood Rogers. Ce dernier, dans l'espace de quatre ans et quatre mois, avait tué plus de

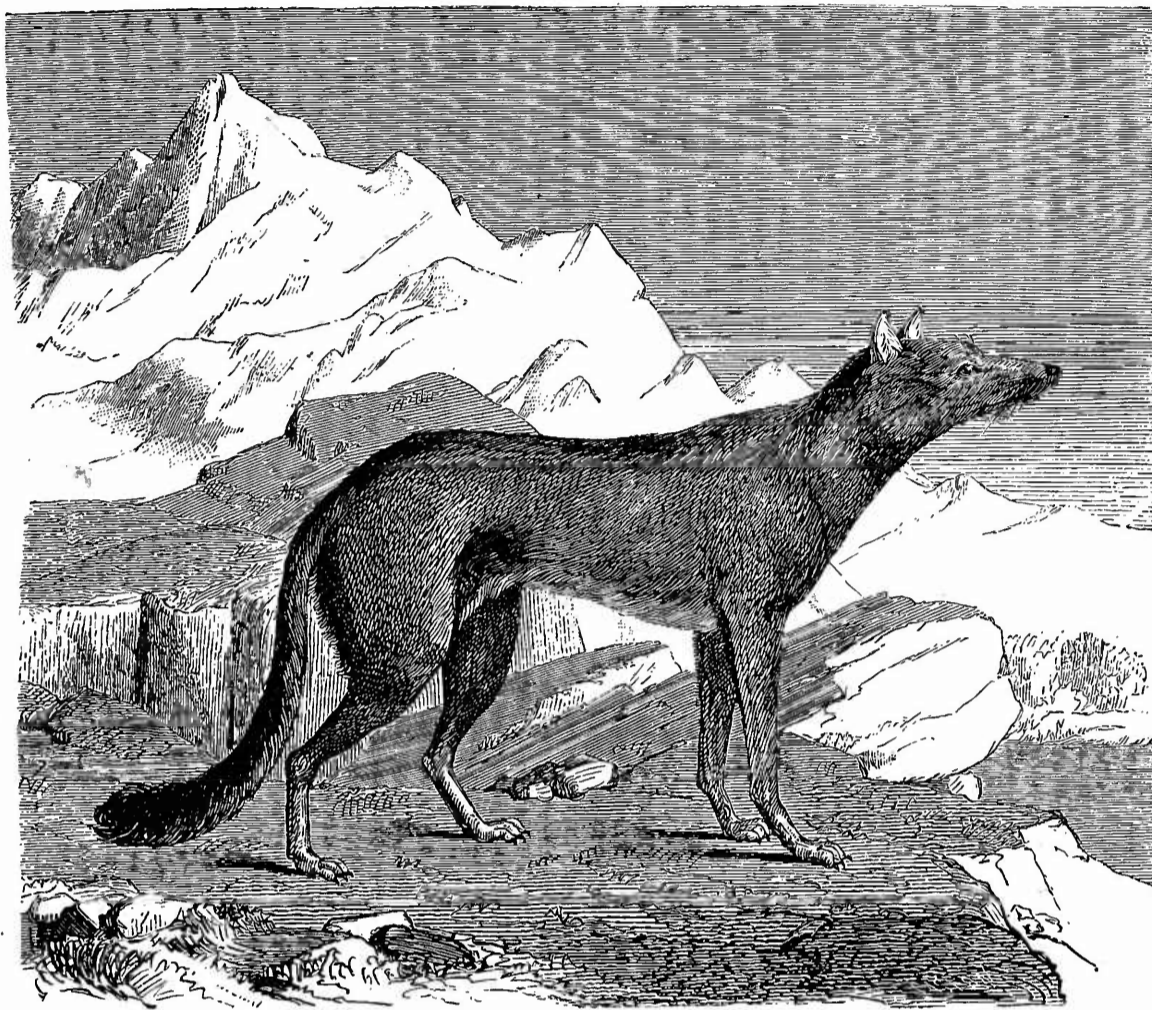


Fig. 162. Le Buansu (p. 327).

cinq cents chèvres. Il avait aussi trouvé des chats de race européenne et en avait apprivoisé quelques-uns ; mais, pour des chiens, il n'en vit jamais un seul dans toute l'île. Ce furent les Espagnols qui introduisirent peu de temps après ces animaux, dans le but de détruire les chèvres, et d'enlever ainsi une ressource aux corsaires qui désolaient leurs côtes. C'était dans la même idée que plusieurs années auparavant ils avaient détruit le bétail marron dans le nord-ouest de l'île Saint-Domingue ; idée malheureuse, puisqu'elle fut cause qu'ils perdirent cette partie de l'île, où les boucaniers, qui ne trouvaient plus à vivre de la chasse, se firent planteurs et formèrent des établissements durables. A Juan-Fernandez le but fut un peu mieux rempli, et les pirates ne trouvèrent plus à s'y approvisionner aussi aisément. Les chèvres, à la vérité, ne furent pas entièrement détruites, mais elles devinrent beaucoup moins nombreuses, et surtout moins faciles à atteindre. En 1741, lorsque l'amiral Anson aborda à cette île, il n'en trouva pas plus de deux cents qui vivaient réfugiées au milieu de rochers presque inacces-

sibles, formant des troupeaux isolés de trente à quarante individus chacun. Les chiens, au contraire, s'étaient déjà prodigieusement multipliés ; car, lorsque les chèvres eurent commencé à leur manquer, ils avaient trouvé dans les veaux marins une proie facile et presque inépuisable. Ces chiens appartenaient à différentes races ; ce qui seul eût suffi pour indiquer que leur introduction n'était pas d'ancienne date. « Ils venaient quelquefois, dit Walter, le chapelain de lord Anson, nous rendre visite pendant la nuit et dérober nos provisions ; et il arriva même une ou deux fois que, trouvant un des nôtres à l'écart, ils l'attaquèrent ; mais, comme il vint du secours à temps, on les mit en fuite avant qu'ils eussent eu le temps de faire aucun mal. » On les vit une fois donner la chasse à un troupeau de chèvres sauvages ; et il est assez singulier que dans cette circonstance on n'ait pas remarqué qu'ils n'aboyaient point, comme le constata deux ans plus tard un officier de la marine espagnole, don Antonio Ulloa.

« Ulloa, qui avait été envoyé par le roi d'Espagne au Pérou pour concourir avec les académiciens

français à la mesure d'un degré du méridien, aborda vers le commencement de 1743 à l'île de Juan-Fernandez et eut l'occasion de bien observer ces chiens. Ce qu'il en dit s'accorde en somme avec ce que rapporte Walter; mais il nous apprend de plus comment ils se comportaient à l'égard des veaux marins. « Leur premier soin, dit-il, est de saisir l'animal à la gorge et de l'étrangler, ce qui est l'affaire d'un instant; puis, après lui avoir coupé avec les dents la peau tout à l'entour du cou, ils le dépouillent jusqu'à la queue, en introduisant leurs pattes entre cuir et chair comme le ferait un écorcheur. Ce n'est qu'après avoir terminé cette opération qu'ils commencent à manger. Nous remarquâmes, ajoute-t-il un peu plus loin, dans les chiens de cette île une particularité bien étrange, c'est qu'on ne les entendit jamais aboyer; et, quoiqu'on en prit quelques-uns qui furent conduits à bord, ils n'aboyèrent pas davantage, jusqu'à ce qu'étant réunis à des chiens domestiques, ils commencèrent à le faire à l'imitation de ceux-ci; mais ils s'y prenaient maladroitement, et comme s'ils apprenaient, pour se conformer à l'usage, une chose à laquelle ils étaient restés jusque-là tout à fait étrangers.

« Ces chiens, dont les pères avaient su aboyer, apprirent donc à le faire quand ils se trouvèrent en compagnie de chiens domestiques. L'éducation eût été probablement plus difficile et plus longue pour des animaux appartenant à une race habituellement muette: ainsi deux chiens de la rivière de Mackenzie, amenés en Angleterre (1), n'eurent jamais que leur hurlement ordinaire, mais un petit qui leur naquit en Europe apprit à aboyer. »

Les ornithologistes prennent en considération le chant et la voix pour différencier des espèces d'ailleurs très-ressemblantes; pourquoi ce caractère n'aurait-il aucune valeur chez les mammifères? Tous les chiens sauvages hurlent, ils poussent de temps à autre des sons brefs et bas, ressemblant de loin à un aboiement, mais plus analogues à ceux du renard. A mes yeux ce caractère serait suffisant pour séparer les chiens sauvages des chiens domestiques.

1° *Les Chiens sauvages asiatiques.*

**LE COLSUN OU DOLE — CANIS DUKHUNENSIS.**

*Der Kolsun ou Dole, The Kholsun ou Dhole.*

Le colsun ou dole est la première espèce sauvage que nous avons à considérer.

(1) Voyez p. 334.

Le colonel Sykes, qui l'a découvert, a cru voir en lui l'espèce-souche de notre chien domestique, mais la description qu'il en donne combat elle-même cette opinion.

**Caractères.** — Le colsun (*fig. 161*) a quelque ressemblance éloignée avec le lévrier; il n'en a point avec le chacal, le loup ni le renard. Son corps a environ 1 mètre de long, et sa queue 20 cent.; sa hauteur, au garrot, est à peu près de 50 cent.; il a donc les dimensions d'un lévrier de moyenne taille.

Son pelage est d'un beau brun roux, plus foncé aux pattes, aux oreilles, au museau et au bout de la queue, plus pâle sous le ventre. La queue est assez touffue et pendante.

La tête est angulaire et les yeux sont perçants.

**Distribution géographique.** — Le dole ou colsun habite le Dekhan, les montagnes de Nilagiri, Balaghad, Hyderabad et les forêts à l'est de la côte de Coromandel. Il n'est pas commun dans ces localités, et beaucoup de voyageurs l'ont regardé comme un animal fabuleux, n'ayant d'existence que dans l'imagination des indigènes.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Il est méfiant, fuit l'homme et les lieux habités, et vit dans les jungles, épaisses forêts de roseaux et de bambous qui ont des centaines de lieues d'étendue, et où l'homme ne se fraye que de rares passages.

Les colsuns ont des habitudes très-curieuses. Comme leurs congénères, ils se réunissent en meutes de cinquante à soixante individus, en moyenne; ils chassent silencieusement, ou du moins ne donnent de la voix qu'à de rares intervalles. Leurs cris ne ressemblent pas aux aboiements du chien domestique, mais plutôt à des hurlements. Tous les témoignages sont d'accord pour faire de cet animal un excellent chasseur. Th. Williamson (1), qui l'a souvent observé, est d'avis qu'à la longue aucune bête ne peut lui échapper. A la chasse, les colsuns ont les mêmes habitudes que les loups, mais ils se distinguent de ceux-ci par leur courage et les bons rapports où ils vivent entre eux. Dès que la meute a aperçu une proie, elle la poursuit avec persévérance et se divise pour lui fermer toute retraite. L'un d'eux la saisit à la gorge, la renverse; les autres se précipitent dessus et la dévorent en quelques instants. L'éléphant et le rhinocéros exceptés, il n'est aucun animal de l'Inde qui puisse l'emporter sur les colsuns. Le sanglier furieux devient leur proie, malgré sa vigoureuse défense, et le cerf agile ne peut leur échapper,

(1) Williamson, *Oriental Field Sports*. London, 1807.

Le léopard a sur eux l'avantage, lorsqu'il en est poursuivi, de pouvoir grimper sur un arbre et s'y trouver un refuge; mais cette retraite lui est-elle coupée, il tombe comme les autres sous la dent de la meute. On assure même que les colsun n'hésitent pas à attaquer un animal dangereux, comme le tigre ou l'ours; plusieurs d'entre eux trouveront la mort sous les griffes du tigre, ou seront étouffés entre les pattes de l'ours, les autres n'en seront nullement découragés; ils se précipitent à nouveau sur leur adversaire; leur hardiesse et leur agilité finissent par le fatiguer, et il succombe sous leurs attaques. C'est à ces combats sanglants entre les colsun et les grands carnassiers que l'on attribue la rareté des premiers, autrement, ils se multiplieraient tellement que toute chasse deviendrait impossible dans l'Inde.

Le colsun n'attaque jamais l'homme, il le fuit au contraire; mais, s'il en est attaqué, il tourne ses forces contre lui, et c'est un adversaire qui n'est pas à dédaigner.

**Domesticité.** — Il a été quelquefois apprivoisé et employé comme chien de chasse. Le capitaine Th. Williamson, tout en reconnaissant qu'il court avec une grande vitesse, prétend qu'on ne peut compter sur lui pour chasser à courre, attendu qu'il est sujet à lâcher pied pour se jeter sur des chèvres ou des moutons.

**LE BUANSU OU CHIEN PRIMITIF — CANIS PRIMÆVUS.**

*Der Buansu ou Buansuah, The Buansuah.*

Le buansu qu'on nomme aussi buansuah, ou *Chien de l'Himalaya*, a été considéré, plutôt encore que le colsun, comme le chien primitif. Mais on ne peut voir dans ses caractères particuliers, pas plus que dans ceux d'aucune autre espèce, rien qui puisse autoriser à conclure qu'il soit la souche de tous les chiens de la terre.

**Caractères.** — Son port (*fig. 162*) a beaucoup d'analogie avec celui du colsun. Il a six molaires seulement à la mâchoire inférieure; son poil est serré; ses pieds sont couverts de poil jusqu'en bas; ses oreilles sont assez grandes et droites; sa queue est couverte d'une touffe de poils raides à son extrémité; il est d'une longueur moyenne, d'un roux prononcé sur le manteau et jaunâtre inférieurement.

**Distribution géographique.** — Le buansu habite, dit A. Delessert (1), toute la contrée du bas

(1) Delessert, *Souvenirs d'un voyage dans l'Inde*. Paris, 1843, 2<sup>e</sup> partie, p. 16.

Himalaya, depuis le fleuve Sutledge, à l'ouest, jusqu'au fleuve Brahmapoutroum ou le Burampoutre à l'est.

Il a été découvert par Hodgson (1) dans le Népal, et paraît s'étendre jusqu'aux Ghattes et à la côte de Coromandel.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Le buansu ne se terre pas à la manière du loup et du renard; il habite dans les cavités naturelles des rochers; chasse aussi bien le jour que la nuit, mais principalement le jour; se réunit en meutes pour poursuivre sa proie, et donne continuellement de la voix, ce que ne fait jamais le colsun. L'aboïement particulier qu'il fait entendre diffère de celui du chien domestique, et du long hurlement du loup, du chacal et du renard. Une meute ne compte généralement que huit à douze individus. D'après toutes les observations, l'odorat est d'une grande utilité à cet animal, et paraît plus lui servir que la vue.

Il parvient à obtenir sa proie plutôt à force de persévérance qu'en employant la ruse, ce qui lui arrive cependant quelquefois. La proie du buansu consiste en lièvres, en buffles sauvages ou domestiques et en plusieurs espèces de cerfs ou d'antilopes. Il poursuit aussi les chèvres et les moutons, qui lui coûtent moins d'efforts; quelquefois enfin il s'attaque aux buffles qui sont à pâturer dans les districts éloignés des habitations, aussi est-ce un visiteur redouté dans les fermes et les bergeries.

Comme le lycaon, ainsi que nous le verrons plus tard, le buansu attaque les carnassiers les plus dangereux, les tue ou au moins les met en fuite. Ses mœurs, son genre de vie le rapprochent beaucoup du colsun: il est aussi méfiant que celui-ci, fuit à l'approche de l'homme, et jamais ne l'attaque.

**Domesticité.** — Pris jeune, le buansu s'apprivoise à merveille. Il s'attache à son maître, lui sert à la chasse; seulement il n'obéit qu'à lui: pour les autres chasseurs, c'est un animal inutile, et même dangereux par les fortes morsures qu'il fait.

**L'ADJACK OU CHIEN RUTILANT — CANIS RUTILANS.**

*Der Adjak.*

J'ai vu un adjack au jardin zoologique d'Amsterdam, où il a été envoyé de Chéribon (île de Java). Il ressemble un peu au chien domestique, il en a la démarche, la manière de s'asseoir, de se

(1) Hodgson, *Recherches asiatiques*, tome XVIII, 2<sup>e</sup> partie, p. 223.

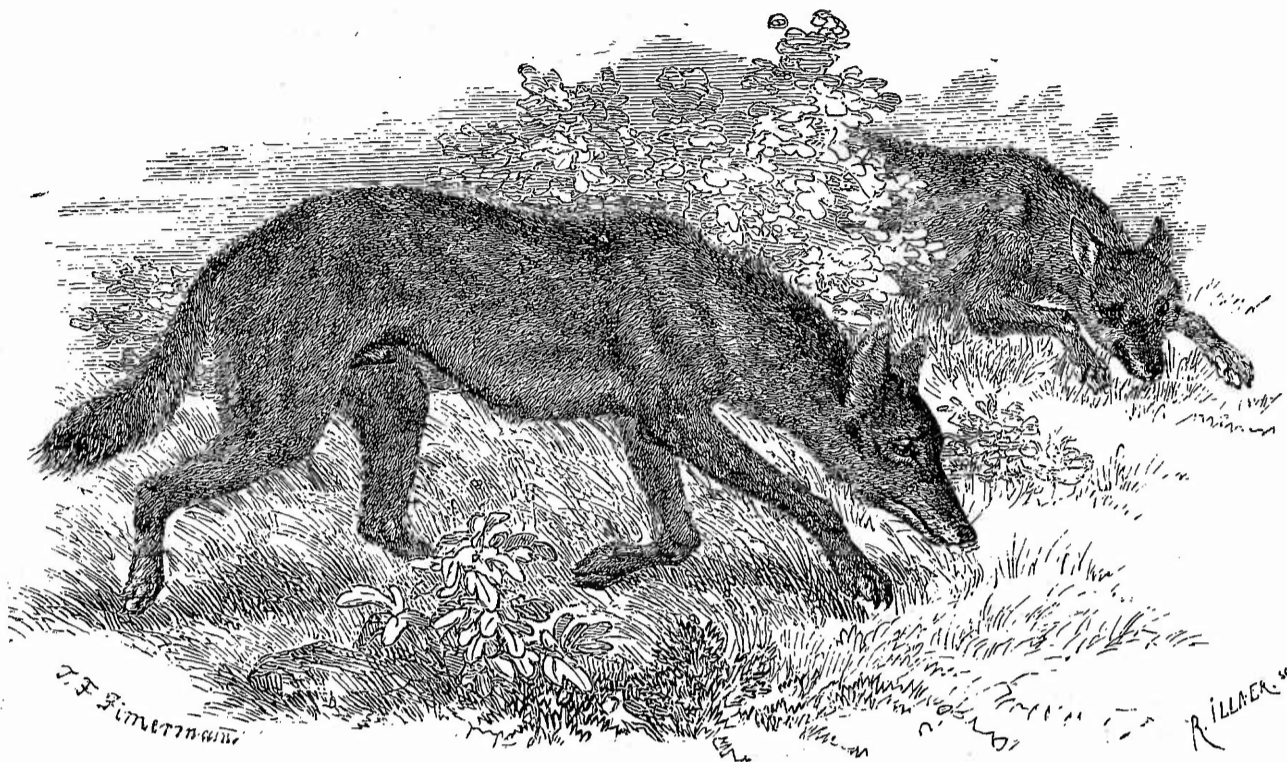


Fig. 163. Le Chien Cabéru.

coucher en rond; comme lui, il grogne, s'accroupit, remue la queue :

Il songe gravement à rien,  
Il dort sur le ventre, il frétille,  
Il jappe; bref, s'il n'est pas chien,  
Il est au moins de la famille (1).

Cependant, dès le premier coup d'œil, on voit qu'il en diffère. Il n'est pas facile de dire en quoi consistent ces différences; mais, pour moi, l'impression que ressent un naturaliste expérimenté, habitué à observer les animaux vivants, a plus d'importance que la constatation d'une légère différence dans la taille, que la présence ou l'absence d'un tubercule à une certaine dent.

L'adjack a l'expression du loup. Cette expression ne se retrouve chez aucun chien domestique, pas même chez le chien des Esquimaux. Du reste, l'adjack est plus farouche que n'importe quel autre chien sauvage.

**Captivité.** — L'individu que possédait le Jardin Zoologique d'Amsterdam n'était nourri que de viande; il ne touchait à aucune autre nourriture; ne manifestait aucun attachement pour son gardien, et se montrait toujours irrité contre l'homme et les autres animaux. Il dormait presque tout le jour; la nuit, il était fort éveillé et s'agitait en furieux dans sa cage. C'est là, malheureusement, tout ce que j'en ai pu savoir.

Le colsun, le buansu et l'adjack nous ont fourni

(1) Ch. Meaux Saint-Marc. Traduction inédite.

trois exemples de chiens sauvages asiatiques, que l'on ne peut regarder comme provenant de chiens domestiques redevenus libres; on en connaît encore d'autres.

Je ne déciderai pas s'il faut réunir à ces formes :

Le NIPPON OU CHIEN DE JAVA (*Canis javanicus*).

Le CHIEN DE SUMATRA (*Canis sumatrensis*), et d'autres encore.

Mais je suis certain que ces chiens sauvages et nos chiens domestiques n'appartiennent pas à une seule espèce.

#### 2° Les Chiens sauvages africains.

L'Afrique possède aussi ses chiens sauvages : le cabéru, découvert en Abyssinie par Rüppell, et le dihb.

#### LE CHIEN CABÉRU — *CANIS SIMENSIS*.

*Der Kaberu.*

**Caractères.** — A ne considérer que le pelage, le chien cabéru (fig. 163) ne diffère pas du chien domestique; mais c'est bien une espèce aussi distincte que le sont le loup et le chacal.

Sa taille égale celle d'un fort chien de berger : il a environ 1 mètre de long; la queue a 30 cent.; sa hauteur, au garrot, est d'environ 50 cent. Il est élancé; sa tête rappelle celle du renard; sa queue est touffue. Il a le dos et les flancs roux-brun, la poitrine et le ventre blancs, la moitié terminale de la queue noire.

**Distribution géographique.** — Le cabéru est

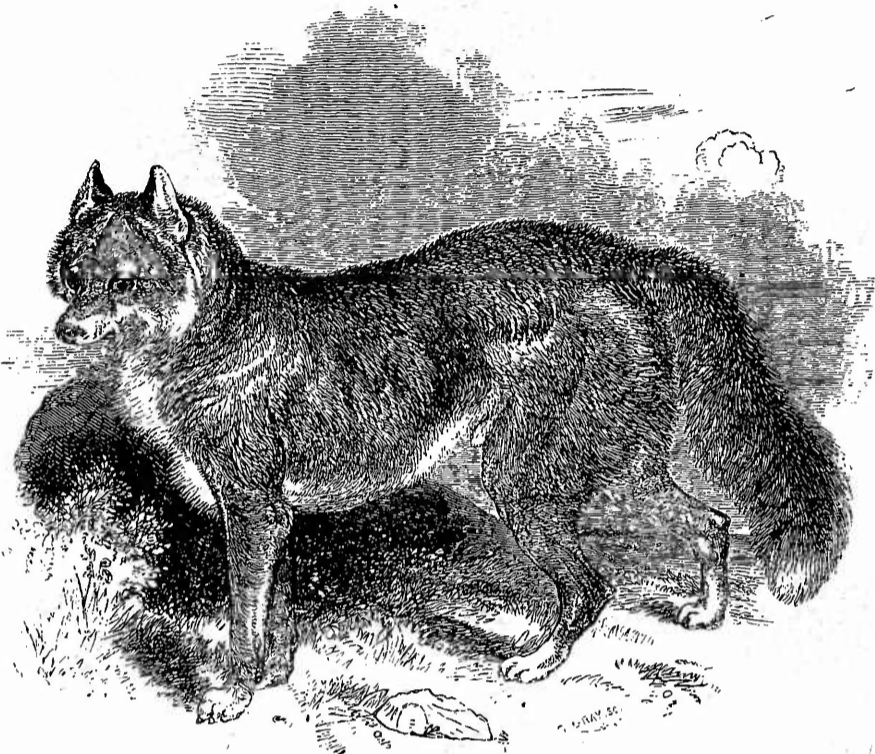


Fig. 164. Le Dingo.

plus répanou qu'on ne le croit. On m'en a amené un quand j'étais dans la partie occidentale du Kordofahn, sur les confins du Dahr-el-Fouhr ; il paraît donc devoir se trouver dans une vaste étendue de l'intérieur de l'Afrique. Rüppell l'a rencontré dans la plupart des régions de l'Abyssinie, principalement dans le Kolla, c'est-à-dire dans la partie basse et torride de la Suisse africaine.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Il dévore principalement les bestiaux, ce qui en fait un animal très-nuisible pour les indigènes. Il donne aussi la chasse aux antilopes, et se nourrit volontiers de charognes comme les hyènes et tous les chiens sauvages ou demi-sauvages. Il n'est pas dangereux pour l'homme. De même que les espèces précédentes, les cabérus se réunissent en meutes et chassent en commun.

Les habitants du Kordofahn connaissent le cabéru sous le nom de *Kelb el Chala*, ou chien du désert, et le craignent plus encore pour leurs troupeaux que le *Simr* ou *Chien-hyène*. Les Arabes nomades, bons et fins observateurs, n'ont jamais fait de cet animal un chien devenu sauvage ; ils ne considèrent en effet que ses mœurs et ses caractères, et n'ont pas l'esprit prévenu par les théories de l'école.

BREHM.

**LE DIHB — CANIS ANTHUS.***Der Wolfshund* ou *Dihb*, *The Deeb* ou *Ekia*.

Cet animal, regardé par quelques naturalistes comme la souche de notre chien domestique, est certainement d'une origine ancienne : on a retrouvé dans les hypogées de la vieille Egypte des têtes de chien qui appartiennent sans aucun doute à cette variété.

3° *Les Chiens sauvages de l'Australie.***LE DINGO ou CHIEN D'AUSTRALIE — CANIS DINGO.***Der Dingo* ou *Warragal*, *The Dingo*.

Le dingo ou warragal est le chien sauvage de l'Australie, et le plus grand carnassier de ce continent qui n'appartienne pas à l'ordre des marsupiaux. Pas plus que les espèces précédentes, nous ne pouvons voir en lui un chien redevenu sauvage.

**Caractères.** — Le dingo (*fig. 164*) ressemble au renard par son pelage, ses couleurs, ses formes ; seulement il est plus grand et plus fort. Son pelage est roux pâle, semé çà et là, surtout sur le dos et les flancs, de poils noirs. Il en existe une variété noire, mais qui est très-rare. Comme les autres

chiens sauvages, il a le museau allongé, pointu ; les oreilles courtes ; la queue touffue et pendante ; les yeux petits, obliques, à expression farouche. Il est fort et vigoureux, mais sans manquer d'élégance.

« La tête, dit Prichard (1), est très-plate, et la cavité qui contient la cervelle est proportionnellement très-petite ; cela tient à l'aplatissement des os temporaux et pariétaux qui, à partir de leur bord externe et inférieur, se dirigent vers la ligne médiane en suivant deux plans presque horizontaux et se rencontrant ainsi sous un angle très-obtus, forment à la cavité cérébrale un toit tout à fait aplati. Cette disposition est très-évidente dans les figures 165 et 166.

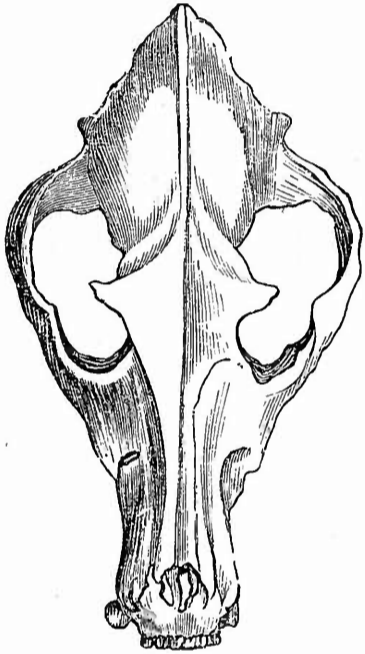


Fig. 165. Crâne du chien d'Australie, vu en dessus.

Ses oreilles sont droites, mobiles et ont l'ou-

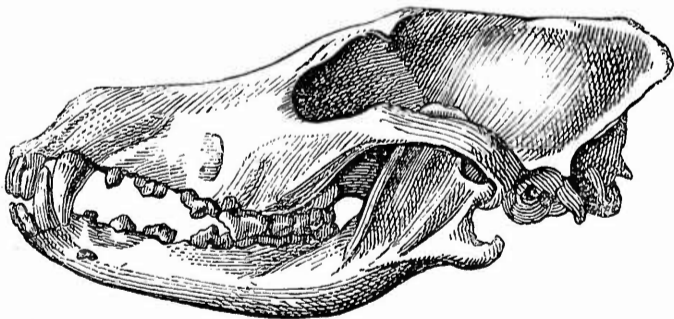


Fig. 166. Crâne du chien d'Australie, vu de profil.

verture dirigée en avant ; les sens de l'odorat et de l'ouïe sont assez fins. »

**Distribution géographique.** — Le dingo est abondamment répandu sur tout le continent australien. Encore aujourd'hui, on l'y trouve dans toutes les forêts épaisses, les gorges buissonneuses, les bruyères et les steppes.

(1) Prichard, *Histoire naturelle de l'homme*, trad. par Roulin. Paris, 1843, t. I, p. 68.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Les émigrants regardent le dingo, et avec raison, comme l'ennemi le plus redoutable de leurs troupeaux, et plusieurs fois ils ont entrepris de grandes expéditions pour mettre un terme à ses rapines.

Par toutes ses habitudes, le dingo ressemble plus au renard qu'au loup. S'il ne se sent pas très en sûreté, il reste tapi tout le jour dans sa retraite et n'en sort que la nuit. Il s'attaque à presque tous les autres mammifères australiens. Comme le renard, il ne chasse que rarement en meutes. On trouve ordinairement des troupes de cinq à six individus, composées d'une femelle et de ses petits. Souvent, plusieurs dingos se rassemblent autour d'une charogne, et des émigrants ont assuré avoir vu alors de quatre-vingts à cent de ces chiens réunis. On croit aussi que chaque famille a son territoire ; qu'elle ne l'abandonne jamais pour pénétrer sur celui d'une autre famille, et qu'elle ne souffre pas non plus qu'une autre l'envahisse.

Les dingos, malgré leur nature sauvage, paraissent avoir beaucoup d'affection les uns pour les autres. M. Oxley raconte le fait suivant : « Nous tuâmes un chien du pays et nous jetâmes son corps sur un buisson ; en repassant par le même endroit, nous le retrouvâmes à trois ou quatre toises du buisson, et, couchée auprès, la femelle mourante : il est probable qu'elle était là depuis le jour où le chien avait été mis à mort. Elle était tellement faible et amaigrie, qu'elle ne put même se déranger à notre approche ; nous crûmes faire un acte de charité en lui tirant un coup de fusil. »

Avant que les émigrants eussent établi des chasses réglées contre cet ennemi de leurs troupeaux, il leur enlevait considérablement de têtes de bétail. « A un défrichement appelé New-Billholm, à environ 170 mètres de Sidney, dit Revoil (1), un dingo tua en une seule matinée quinze brebis. » On assure que, dans une seule bergerie, 1,200 moutons et agneaux furent égorgés par les dingos, dans l'espace de trois mois. Ce qui fait que le nombre des victimes est plus grand qu'il ne devrait l'être, c'est qu'à l'approche du dingo, les moutons s'enfuient effarés, se sauvent dans les steppes, où ceux qui ne deviennent pas la proie facile du carnassier, finissent par mourir de soif.

Le dingo mange encore des kangourous de toutes espèces, et d'autres herbivores petits ou grands ; il attaque, en un mot, tous les animaux

(1) Revoil, *Hist. des chiens*. Paris, 1867, p. 87.



indigènes de l'Australie, et n'a peur que des chiens domestiques.

Les chiens de chasse et les chiens de berger sont en guerre continuelle avec les dingos ; ils ont les uns pour les autres une haine sans exemple. Plusieurs chiens aperçoivent-ils un dingo, ils se précipitent sur lui et le déchirent ; l'inverse se produit si un chien égaré est surpris par les dingos. Cependant il arrive parfois qu'une femelle de dingo vit en bonne harmonie avec les chiens de berger. « Sortant un matin de ma tente, » dit un vieil habitant des bois (1), « je vis une femelle de dingo jouant avec mes chiens, mais elle s'enfuit dès qu'elle m'aperçut. Un des chiens la suivit, et ne revint qu'au bout de trois jours, mordu et blessé ; il avait probablement trop excité la jalousie des amants légitimes de la chienne. »

Le dingo se croise avec le chien domestique, et il en résulte des méteils, qui sont plus grands et plus sauvages que ce dernier.

La femelle du dingo a de six à huit petits par portée ; elle les met bas dans une caverne ou entre les racines d'un arbre. A l'approche du danger, elle se hâte de les emporter dans une autre cachette. Un chasseur trouva un jour un jeune dingo dans une fente de rocher ; la mère n'y était pas ; il remarque bien l'endroit, se promettant d'y revenir pour saisir toute la famille d'un coup ; mais à son retour, la caverne était vide ; la femelle avait aperçu les traces du visiteur et s'était mise à l'abri avec sa progéniture.

Le dingo s'enfuit à la vue de l'homme. Il déploie dans sa fuite toute la finesse et toute la ruse du renard ; il sait à merveille profiter de chaque accident pour se dérober à la vue. Lorsqu'il est vivement poursuivi et qu'il ne voit plus d'issue, il se retourne en fureur, se défend avec toute la rage du désespoir, mais en cherchant toujours l'occasion de s'échapper.

Il a la vie très-dure. G. Bennett (2) raconte à ce sujet des choses presque incroyables. Un dingo dont on venait de s'emparer, reçut tant et de si rudes coups, que l'on croyait tous ses os brisés : on l'abandonna. A peine s'en était-on éloigné, que l'animal se releva, se secoua, et disparut subitement dans les buissons. Un autre dingo, en apparence mort, avait été transporté dans une hutte où l'on allait le dépouiller ; on lui avait déjà enlevé la moitié de la peau de la face, lorsqu'il bondit et voulut s'élancer sur les assistants.

(1) *Forschergänge durch den Wald*, von einem alten Buschmann.

(2) Bennett, *Wanderings in New South Wales*. London, 1844.

**Chasses.** — Aujourd'hui, tout moyen est bon pour détruire le dingo ; on le tire, on le prend dans des pièges, on l'empoisonne avec de la strychnine. On suspend à une branche d'arbre, à quelques pieds au-dessus du sol, un petit morceau de viande, où l'on a mis une très-petite pincée de ce terrible poison ; le lendemain, on trouve à quelques pas de là la bête gisante, expiant ainsi sa voracité. On n'arrive que rarement à le tirer ; il est trop rusé et trop désiant pour qu'on puisse l'approcher à portée de fusil, et cela même dans les chasses à traque.

**Captivité.** — On regarde généralement le dingo comme incapable de se laisser apprivoiser. De temps à autre, l'on rencontre chez les indigènes des dingos à un état demi-sauvage. C'est à peine s'ils s'attachent à l'homme. Le dingo ne reste auprès de lui que parce qu'il y trouve une vie facile. Fidélité, vigilance, sentiment de la propriété, il n'y est pas plus sensible que son maître. On a cependant vu des dingos apprivoisés comme des chiens domestiques. Un vieux berger en avait un qui lui témoignait beaucoup d'attachement. Malheureusement cet animal ne peut pas être dressé pour la chasse, où son odorat subtil le rendrait très-précieux.

Tous les dingos que nous avons eus ici en captivité, sont restés sauvages et farouches ; leur naturel méchant se révélait à chaque occasion ; leurs gardiens avaient toujours à se méfier d'eux. Jamais ils ne supportèrent les autres animaux qu'on voulut leur donner comme compagnons.

Un dingo amené en Angleterre, et dont on supposait les mœurs fort adoucies par une longue traversée, ne fut pas plutôt débarqué qu'il se rua sur un pauvre âne peu préparé à cette attaque, et qui aurait été mis en pièces, si on n'était venu promptement à son secours.

F. Cuvier (1), qui, de son côté, a fait des observations sur un dingo conservé à la ménagerie du Muséum d'Histoire naturelle de Paris, raconte que cet animal était « très-agile et très-actif, lorsqu'il avait des besoins à satisfaire ; dans le cas contraire, il dormait d'un sommeil tranquille et profond. Sa force musculaire surpassait de beaucoup celle de nos chiens domestiques de même taille. Lorsqu'il agissait, sa queue était étendue ou relevée ; et quand il était attentif, il la tenait basse et pendante. Il courait la tête haute ; et ses oreilles, droites et toujours dirigées en avant,

(1) F. Cuvier, *Suppl. à l'Hist. nat. de Buffon*. Paris, 1831, t. I, p. 132.

caractérisaient bien son audace. Ses sens paraissent être d'une finesse extrême; mais ce qui étonnera peut-être, c'est qu'il ne savait pas naturellement nager : ayant été jeté à l'eau, il s'est débattu et n'a fait aucun des mouvements qui auraient pu facilement le maintenir à la surface.

« Ce chien, qui était femelle, avait environ dix-huit mois lorsqu'il arriva en Europe. Il vivait en liberté dans le vaisseau où il était embarqué; et malgré les corrections qu'on lui infligeait, ainsi qu'à un jeune mâle mort des suites d'un châtement trop rude, il n'a cessé de dérober à bord tout ce qui convenait à son appétit.

« L'expérience n'ayant pu lui donner le sentiment de ses forces, relativement à ce qui l'environnait, il se serait exposé chaque jour à perdre la vie s'il eût pu se livrer à son aveugle et courageuse ardeur. Non-seulement il attaquait, sans la moindre hésitation, les chiens de la plus forte taille; mais nous l'avons vu plusieurs fois, dans les premiers temps de son séjour à notre ménagerie, se jeter en grondant sur les grilles au travers desquelles il apercevait un lion, une panthère ou un ours, surtout quand ceux-ci avaient l'air de le menacer. Cette témérité féroce paraît, au reste, n'avoir pas seulement été l'effet de l'inexpérience, mais avoir tenu au naturel de sa race. La présence de l'homme ne l'intimidait même point, quoiqu'il eût plus d'une fois ressenti la supériorité de son maître; il se jetait sur la personne qui lui déplaisait, et principalement sur les enfants, sans aucun motif apparent; ce qui semble confirmer ce que dit Wathintinch de la haine de ces chiens pour les Anglais lorsque ceux-ci débarquèrent à Port-Jackson. Si cet animal se laissait conduire par le gardien qui le nourrissait et le soignait, ce n'était qu'en laisse : il ne lui obéissait point, était sourd à sa voix, et le châtement l'étonnait et le révoltait. Il affectionnait particulièrement celui qui le faisait jouir le plus souvent de la liberté; il le distinguait de loin, témoignait son espérance et sa joie par ses sauts, l'appelait en poussant un petit cri doux et plaintif, et aussitôt que la porte de sa cage était ouverte, il s'élançait, faisait rapidement le tour de son enclos comme pour le reconnaître, et revenait à son maître lui donner quelques marques d'attachement, qui consistaient à sauter vivement à ses côtés et à lui lécher les mains. Ce penchant à une affection particulière s'accorde avec ce que les voyageurs assurent de la fidélité exclusive du chien de la Nouvelle-Hollande pour ses maîtres. Mais si cet animal donnait quelques caresses, ce n'était que par une

sorte de reconnaissance, et non point pour en obtenir d'autres; il souffrait volontiers celles qu'on lui faisait et ne les recherchait point; ses jeux étaient sans gaieté, il marquait sa colère par trois ou quatre aboiements confus; mais, excepté ce cas, il était très-silencieux. Bien différent de nos chiens domestiques, celui-ci n'avait point le sentiment de ce qui ne lui appartenait point, et ne respectait rien de ce qu'il lui convenait de s'approprier; il se jetait avec fureur sur la volaille, et semblait ne s'être jamais reposé que sur lui-même du soin de se nourrir; comme on aurait déjà pu le conclure d'un passage de Barrington, qui porte que, quelques soins que l'on donne pour apprivoiser cette race de chiens, on ne peut l'empêcher de se jeter sur les moutons, les cochons, la volaille.

« Il appartenait sans doute au peuple le plus pauvre et le moins industriel de la terre de posséder le chien le plus enclin à la rapine. Cependant le sauvage de la Nouvelle-Hollande s'en fait accompagner à la chasse, et l'un et l'autre alors nous offrent bien le tableau où Buffon peint l'homme et le chien s'entraïdant pour la première fois, poursuivant de concert la proie qui doit les nourrir, et la partageant ensemble après l'avoir atteinte.

« Ce que notre animal mangeait le plus volontiers, c'était de la viande crue et fraîche; il constamment refusé le poisson, mais non pas le pain; il goûtait avec plaisir aux matières sucrées, et dès qu'il était repu, il cherchait à enfouir les restes de son repas. »

#### LE KARARAHE.

##### *The Kararahé.*

Dans la Nouvelle-Zélande on rencontre un autre chien sauvage que les naturels appellent *kararahe*. Une tradition veut que cet animal ait été laissé dans le pays, il y a plusieurs siècles, par certaines divinités qui visitaient les rivages. Le *kararahe* ressemble au dingo et n'en diffère probablement pas comme espèce.

#### 4° *Les chiens sauvages de l'Amérique du Sud.*

Si nous examinons maintenant les chiens sauvages de l'Amérique du Sud, nous verrons que, là encore, la théorie du chien redevenu sauvage n'a qu'une apparente réalité.

Dans les pampas de Buenos-Ayres habitent de grandes troupes de chiens, qui ressemblent beaucoup aux chiens domestiques, mais qui en sont cependant parfaitement distincts.



Fig. 167. Le Chien des Hare-indiens.

**LE CHIEN DES PAMPAS OU AGUARA.***The Aguara.*

**Caractères.** — Les Aguaris sont de couleur grise ou une teinte brune, sur le dos.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Ils se creusent dans le sol de grands terriers, où ils élèvent leurs petits, où ils cherchent un refuge contre le froid et la pluie. Ils vivent de chasse, se nourrissent de lapins, de chevreuils, de cerfs, et surtout de veaux et de génisses qu'ils enlèvent des troupeaux demi-sauvages de ces contrées. Ils chassent seuls ou en meutes; fuient l'homme et ne l'attaquent point.

**Usages et produits.** — On les chasse à cause de leur peau qui est très-estimée.

**Captivité.** — Pris jeunes, ils peuvent être apprivoisés, et ne diffèrent alors du chien domestique, d'après Rengger, que par leurs sens plus développés et leur plus grand courage. Mais ils ne deviennent jamais ni très-intelligents ni fort traitables.

Ce même naturaliste admet que ce sont les descendants, devenus sauvages, des chiens européens importés par les premiers émigrants. Cela serait-il vrai, on n'aurait pas expliqué comment seraient arrivés en Amérique les parents des chiens que les Espagnols trouvèrent en la possession des indigènes. Certaines races de ces chiens indigènes vivent encore maintenant avec les Peaux-Rouges et partagent leur haine pour les Européens. Ces chiens ne s'unissent à aucune des races européennes; ce qui tend encore à témoigner que ce sont des espèces originellement distinctes.

5° *Les chiens sauvages de l'Amérique du Nord.***LE CHIEN DES HARE-INDIENS.***The Hare-Indians Dog.*

Les Indiens du nord de l'Amérique, et en particulier les Hare-Indiens (Indiens-lièvres), se servent d'un chien nommé par cette raison *chien des Indiens*, pour chasser le lièvre, le renne et quelque autre gibier. Ce curieux animal fut découvert en quelque sorte par le docteur John Richardson, sur les bords du fleuve Mackenzie.

**Caractères.** — Il a le museau étroit, les oreilles pointues et droites, la queue épaisse et fourrée (fig. 167). Un individu de cette race que possédait le docteur John Richardson, et qui était habitué à suivre le traîneau de son maître, fut tué et mangé par un des guides indiens. Interpellé sur sa conduite, l'Indien répondit qu'il avait pris cet animal pour un renard. La ressemblance est en effet considérable.

**Distribution géographique.** — Le docteur Richardson croit que cette variété de chien était autrefois très-répan due dans le nord de l'Amérique; mais étant uniquement appropriée à la chasse à courre, elle s'est perdue ou du moins mêlée depuis l'introduction de la poudre à canon. A présent cet animal ne se rencontre plus que sur les bords du Mackenzie et près du lac du Grand-Ours; il est la propriété de quelques pauvres tribus indiennes.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Dans leur patrie, ces chiens n'aboient pas.

**Usages et produits.** — La possession de cet

animal est extrêmement précieuse aux Indiens qui subsistent presque entièrement des produits de la chasse. Ses pieds larges, alertes et recouverts d'une épaisse fourrure, lui permettent de courir aisément sur la neige sans enfoncer, pourvu que la moindre croûte soit formée par le froid à la surface des plaines blanches. Il surprend alors le renne, le harcèle et le tient en échec jusqu'à ce qu'arrivent les chasseurs.

**Captivité.** — Un couple de ces chiens fut rapporté par sir John Franklin et le docteur Richardson en Angleterre. C'étaient les premiers qu'on eût jamais vus en Europe : ils furent donnés à la Société zoologique ; ils conservèrent leur mutisme, mais un jeune, étant né à Londres, apprit à imiter le langage des autres chiens.

6° *Les chiens redevenus sauvages ou chiens marrons.*

*Die Verwilderte Hunde.*

A ma connaissance, on ne trouve de chiens redevenus sauvages que dans l'ancien continent, en Orient. Ils vivent cependant dans une certaine dépendance de l'homme, et manifestent par là leur véritable nature.

On pourrait croire que ces chiens, qui ne se rapprochent de l'homme que pour se nourrir plus commodément, transportés dans des régions plus propices, deviendraient absolument sauvages et semblables à ceux que nous regardons, nous, comme espèces, mais que beaucoup de naturalistes tiennent pour races redevenues sauvages. En Égypte, les hyènes, les chacals, les renards trouvent bien de quoi se nourrir ; tout comme en Tartarie, en Russie, les chacals, les loups, les renards, les corsacs ; pourquoi les chiens ne le pourraient-ils pas, et ne s'affranchiraient-ils pas complètement de la domination de l'homme ? Or, ces chiens à l'état demi-sauvage, ne chassent jamais en meutes, comme le dingo, le buansuah, le chien des pampas. Leur étude n'amène qu'à faire douter que les chiens sauvages et les chiens domestiques dont il est question plus loin, appartiennent à une seule et même espèce. Nous reproduirons, du reste, sur cette question les deux opinions opposées, pour mettre le lecteur à même de porter un jugement.

1° *Les chiens marrons de l'Europe méridionale.*

Dans l'Europe méridionale, les chiens vivent autrement que chez nous.

En Turquie et en Grèce, les villes et les villages sont entourés de bandes de chiens errants, qui entrent dans les rues, sans pénétrer jamais dans les cours, et que chassent les chiens

domestiques. Ils se nourrissent de charogne, de petits animaux, de rats, de souris.

Les paysans du sud de l'Espagne ne fournissent que rarement des aliments à leurs chiens, qui rôdent la nuit, cherchant eux-mêmes leur nourriture.

D'après Bolle, aux Canaries, des chiens isolés sont redevenus sauvages et ont causé des dégâts dans les troupeaux de moutons.

2° *Les chiens marrons en Égypte.*

Les chiens du Levant ne sont jamais indépendants à ce point, mais ils doivent cependant vivre comme ils peuvent, car aucun homme ne s'en occupe. Je les ai souvent observés en Égypte, et je vais ici retracer leurs caractères et leurs mœurs.

Les villes égyptiennes sont toutes bâties sur les ruines des anciennes cités. La plupart, Alexandrie et le Caire mêmes, sont entourées de vraies collines de décombres. C'est là que se retirent les chiens sauvages.

**Caractères.** — Ils appartiennent à une seule race. Ils ont la taille du chien de berger, leur forme est lourde, leur aspect repoussant ; la queue est longue, assez touffue, pendante. Leur pelage est roide, hérissé, brun-roux sale, tirant plus ou moins sur le gris ou le jaune ; quelques-uns sont noirs ou d'un jaune clair, mais ils sont rares.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Ils vivent complètement indépendants dans les ruines, y dorment la plus grande partie du jour, et rôdent pendant la nuit. Chacun a ses trous, creusés avec beaucoup de soin, et chaque chien a deux de ces trous : l'un à l'est, l'autre à l'ouest. La montagne est-elle orientée de telle sorte que les deux trous soient exposés au vent du nord, le chien s'en creuse un troisième sur le versant opposé, mais il ne l'habite que lorsque le vent trop froid lui rend incommode le séjour dans l'un des deux autres. Le matin, jusqu'à dix heures, on le trouve dans le trou placé sur le versant oriental ; il attend là que les premiers rayons du soleil viennent le réchauffer ; mais bientôt la chaleur devenant trop grande, il se retire à l'ombre. On voit alors les chiens se lever l'un après l'autre, se traîner sur la colline chacun vers son trou situé sur le versant occidental et y continuer son somme. Après midi, le soleil venant l'y visiter, il retourne dans son premier trou, et y reste jusqu'au coucher du soleil.

A ce moment, la colline s'anime. On voit se former des groupes plus ou moins considérables, et même de véritables meutes. On entend des aboiements, des cris, des hurlements. Les chiens se réunissent en masse autour d'une bête morte ;

dans une nuit ils dévorent complètement le cadavre d'un âne ou d'un mulet. Sont-ils très-affamés, ils se repaissent de charognes, même le jour, et quelque troublés qu'ils puissent être par les vautours. Ils sont très-jaloux, et ne peuvent souffrir que d'autres animaux viennent partager leurs repas ; mais les vautours ne se laissent pas chasser facilement et leur résistent vigoureusement.

On peut voir encore les chiens guetter comme des chats les rats du désert à l'entrée de leurs retraites, ou, comme les renards et les chacals, chercher à attraper les oiseaux. Ne trouvent-ils pas de charognes, ils se mettent en route, pénètrent même dans l'intérieur des villes et en parcourent les rues. Ils y sont supportés, car ils mangent toutes les immondices ; il arrive même, quelquefois, que de fervents mahométans ne les oublient pas dans leurs testaments, et instituent des legs pour leur entretien.

Le rapprochement des sexes a lieu, comme pour les autres chiens, au printemps et en automne. La femelle met bas dans son trou, qu'elle agrandit et transforme en un véritable terrier : l'on y voit, au bout de quelque temps, la jeune bande jouer avec sa mère. Il arrive souvent qu'une chienne, près de mettre bas, se creuse une caverne dans l'intérieur de la ville, dans un coin plus ou moins caché, ou même au milieu de la rue, et c'est là qu'elle fait ses petits. On dirait qu'elle sait qu'elle peut compter sur la protection des mahométans ; et c'est un spectacle touchant de voir comme les gens en usent avec cet animal. Bien des fois j'ai vu des Turcs et des Arabes, passant à cheval dans ces rues, détourner avec soin leur monture pour ne pas blesser la chienne ou sa progéniture. Rarement, un Égyptien passe devant une mère nourrice sans lui jeter un morceau de pain, un os ou quelques fèves. Pour les mahométans, c'est un péché de tuer ou de blesser une bête sans nécessité. Cette pitié, ils la poussent même trop loin. On voit souvent des chiens malades, couchés dans les rues, sans qu'une main compatissante vienne mettre un terme à leurs souffrances. Je rencontrai un jour, dans une ville de la Haute-Égypte, un chien dont les deux pattes de derrière avaient été écrasées ; la malheureuse bête se traînait sur ses pattes de devant. Les habitants du lieu la voyaient ainsi souffrir depuis plusieurs mois, aucun n'avait eu l'idée de lui donner le coup de grâce. Je pris mon pistolet, et lui logeai une balle dans la tête ; mais j'eus alors à me défendre moi-même contre les gens qui étaient accourus.

Pris jeunes encore, et tenus longtemps en captivité, ces chiens redeviennent domestiques, sont fidèles et vigilants. Le plus grand nombre des jeunes chiens élevés dans la rue ne trouvent cependant pas de maître ; lorsqu'ils sont à moitié adultes, ils rejoignent les vieux et mènent le même genre de vie.

Dans l'intérieur de leurs quartiers, les chiens sauvages se montrent défiants surtout à l'égard des étrangers.

En maltraiter un, c'est exciter une véritable émeute. De chaque trou sort une tête, et en quelques minutes la colline est couverte de chiens qui font entendre des aboiements non interrompus.

Je leur ai plusieurs fois fait une véritable chasse, soit afin de les observer, soit afin de me procurer leur chair, qui me servait d'appât pour attirer les vautours, ou de nourriture pour les hyènes et les vautours que j'avais en captivité. J'ai eu ainsi l'occasion de me convaincre que ces chiens mènent une vie commune. Au bout de quelques jours, ils avaient appris à me connaître et à me craindre. A Khartoum, par exemple, il m'était devenu impossible d'en tirer un seul : ils ne me laissaient pas approcher à moins de quatre cents pas.

En général, ces chiens n'aiment pas les étrangers et les poursuivent de leurs aboiements ; mais ils s'éloignent dès que l'on se retourne. Quelquefois cependant ils se ruent sur vous en bande, et dans ces cas l'on fait bien de loger une balle dans la tête du plus hardi. Ils vivent au contraire en bonne amitié avec les mahométans et avec tous ceux qui portent le costume levantin ; ils ne les craignent pas, et s'en approchent, comme s'ils étaient apprivoisés.

Ils sont en guerre continuelle avec les chiens domestiques ; un de ces derniers vient-il à s'égarer dans leurs domaines, il est mordu à ne plus pouvoir se remuer. Les chiens d'une colline ne vivent pas non plus en bonne harmonie avec ceux d'une autre colline ; ils se battent avec tout chien qui n'a pas grandi au milieu d'eux.

Souvent, les chiens sauvages se multiplient d'une manière effrayante, et deviennent une véritable plaie pour le pays. Pour diminuer un peu leur nombre, Méhémet-Ali en fit une fois charger un navire, les fit transporter en pleine mer et jeter à l'eau. Heureusement, ils ne sont que peu sujets à l'hydrophobie ; et l'on serait en peine de citer un cas de morsure faite à l'homme par un chien enragé.

Les mahométans tiennent ces chiens pour im-

purs, comme d'ailleurs tous les animaux qui se nourrissent de bêtes mortes, et jamais un croyant n'osera en toucher un. Il en est autrement lorsqu'ils sont domestiqués : leur museau humide est alors la seule partie qui reste impure et dont ils s'interdisent le contact.

3° *Les Chiens marrons à Constantinople.*

Les chiens marrons se rencontrent également à Constantinople. Voici ce qu'Hacklaender en rapporte : « On ne peut se figurer les rues de Constantinople sans les chiens sauvages qui les habitent en bandes innombrables. D'ordinaire, on se fait des illusions au sujet des choses qu'on lit, et la réalité vient les détruire : ici, ce n'est pas le cas. Tous les voyageurs sont unanimes à décrire ces chiens comme un véritable fléau, mais ils sont encore restés pour la plupart au-dessous de la vérité.

« Ces chiens appartiennent à une race particulière. Ils ressemblent assez à nos chiens de berger, mais ils ont la queue recourbée, les poils courts, d'un jaune sale.

« A les voir rôder çà et là, ou s'étendre au soleil, il faut avouer qu'aucun autre animal n'a l'air plus insolent, je dirai même plus canaille. Toutes les rues, toutes les places en sont couvertes. Ils se tiennent devant les maisons, attendant qu'on leur jette un peu de nourriture, ou bien ils sont couchés au milieu de la rue, et les Turcs, qui regardent comme un péché de faire du mal à une créature vivante, se détournent de leur chemin pour ne pas les déranger. Jamais je n'ai vu un Musulman repousser ou battre un chien ; bien au contraire, j'ai vu les artisans leur jeter les restes de leur repas. Seuls, les matelots et les bateliers n'ont pas la même douceur, et plus d'un chien trouve la mort à la Corne d'Or.

« Il y a plusieurs années, continue Hacklaender, Mahmoud fit transporter quelques milliers de ces chiens sur un rocher désert, près de l'île des Princes ; ils s'y entre-dévorerent. Cela cependant ne servit de rien, tant est grande leur fécondité. A chaque pas, on trouve des trous creusés dans la terre, et où loge une jeune famille de chiens ; ils y attendent, affamés, le moment où ils seront grands aussi, et rendront à leur tour les rues de Constantinople désagréables et dangereuses.

« Chaque rue a ses chiens, tout comme chez nous les mendiants ont leurs quartiers ; et malheur au chien qui s'égare sur le domaine d'un voisin ! J'ai vu bien des fois les autres chiens se

ruer sur le malheureux, et le déchirer, si une prompte fuite ne le mettait à l'abri. »

« Il n'y a qu'une seule circonstance, dit X. Marmier (1), où toutes ces peuplades de chiens sortent sans crainte de leurs différents domaines, et se réunissent en un commun accord. C'est lorsqu'ils sont attirés par un banquet extraordinaire, lorsque leurs naseaux aspirent l'odeur de quelque cheval qui vient de périr. La bonne nouvelle se répand en un instant de district en district. On les voit alors se rassembler près de la maison qui leur promet cette riche pâture. Ils se groupent deux à deux derrière l'animal que l'on conduit à la voirie, le suivent en silence, pas à pas, avec une sorte de tristesse hypocrite ; puis, dès que le cadavre est abandonné, ils se précipitent sur lui et restent attachés à cette curée tant qu'il y reste un os à ronger (*fig. 168*), après quoi chacun d'eux s'en retourne dans son quartier.

« Nous n'avions qu'à acheter quelques comestibles dans un bazar pour être suivis de tous les chiens que nous rencontrions, nous en étions abandonnés à l'angle de la rue, mais pour être suivis d'une nouvelle escorte. Le jour cela est peu inquiétant, mais de nuit, les chiens deviennent dangereux pour le Franc qui traverse, isolé et sans lanterne, les rues de Stamboul. Souvent j'ai entendu parler d'étrangers qu'ils avaient attaqués, et qui n'ont été sauvés que par des Musulmans, que des cris « Au secours » attiraient. Nous-mêmes, qui ne sortions jamais de nuit que nombreux et munis de lanternes, nous n'avons dû bien des fois qu'à nos bâtons de ne pas rentrer nos habits en lambeaux. »

Je les comparerais volontiers aux gamins de nos rues ; comme eux, ils savent fort bien distinguer un étranger d'un indigène.

« C'est un fait positif, dit encore X. Marmier, qu'il y a dans cette innombrable quantité de chiens dispersés de tous côtés, une certaine classe de chiens plus redoutables encore que les autres, ce qu'on appelle les *vieux Turcs*. Ceux-ci ont juré une haine éternelle aux Européens : ils les flairaient de loin, les reconnaissent dans les ténèbres, et s'élancent sur eux avec l'ardeur de leur antipathie musulmane. Dans un temps où les sectateurs de Mahomet dévient peu à peu des préceptes du maître, et ne craignent plus de hanter les infidèles, on dirait que ces chiens sont chargés de maintenir, jusqu'à la dernière extrémité, les prohibitions du *Coran*. »

Toutes les tentatives faites par les empereurs

(1) X. Marmier, *Du Rhin au Nil*, Paris, 1847, p. 332.

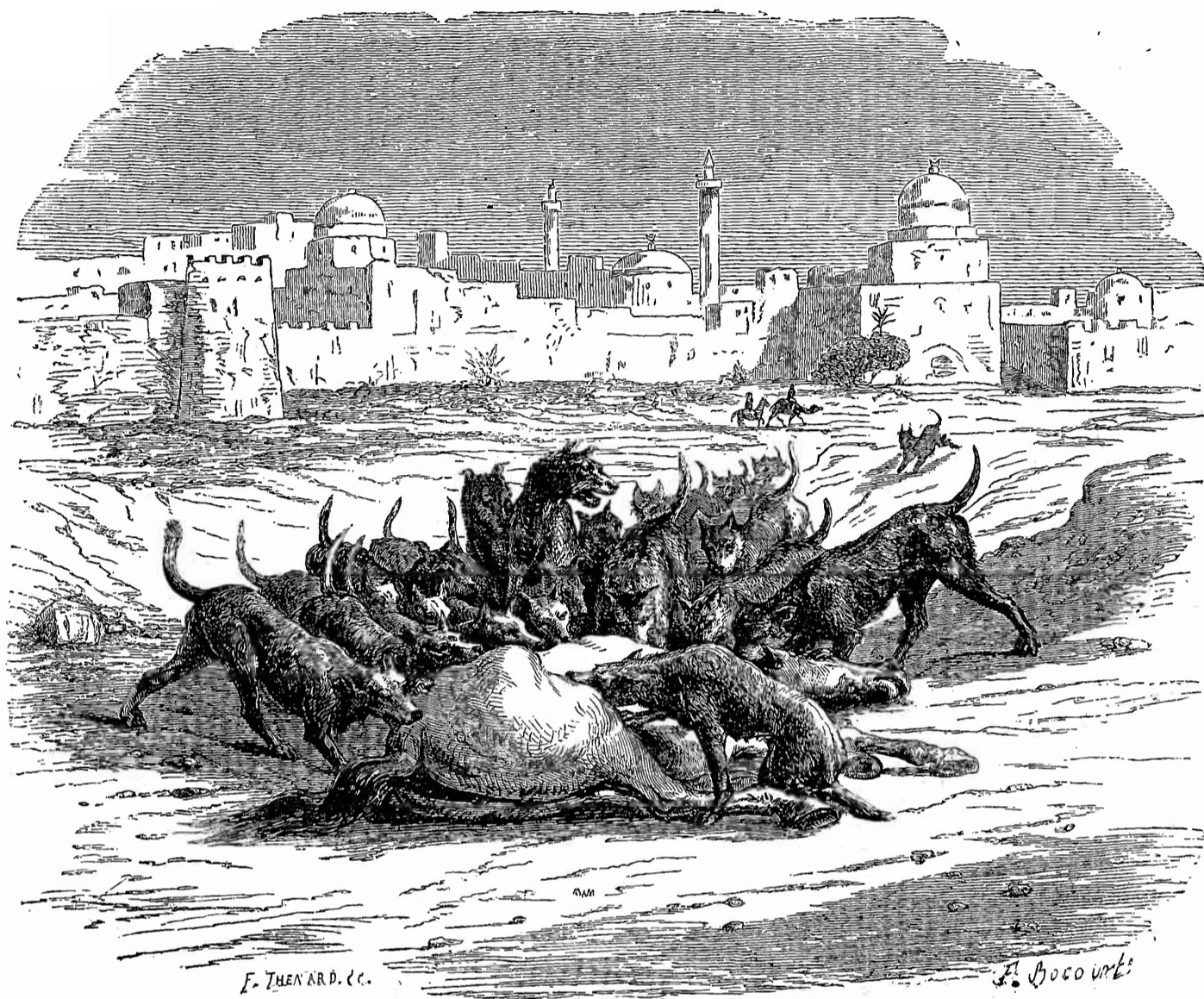


Fig. 168. Les Chiens de Constantinople (p. 336).

pour se délivrer de cette race hideuse sont jusqu'à présent restées sans résultat. Les Turcs ne veulent point sacrifier leurs chiens, ils les protègent contre toute attaque, les alimentent avec soin, leur donnent de l'eau, lors même que l'eau est rare et chère. Il faut remarquer, du reste, que ces animaux, si incommodes qu'ils soient, sont dans l'état de Constantinople un mal à peu près nécessaire. Ils remédient à l'imprévoyance de la police urbaine, purgent les rues d'une grande quantité de matières dont la corruption répandrait dans l'air des germes pestilentiels.

40 *Les Chiens tartares.*

Il en est de même à peu près, d'après Schlatter, chez les Tartares des bords de la mer d'Azof. « Le chien, dit-il, y est en moindre estime que le chat ; celui-ci a le droit d'habiter dans la maison, de goûter à tout, de manger dans l'écuelle des enfants, aussi bien que des grandes personnes, de partager même le lit de l'homme ; on le re-

BREM.

garde comme un animal pur, comme le favori de Mahomet, on ne le laisse manquer de rien ; Quant au chien, il ne lui est pas permis de se montrer dans la maison.

**Caractères.** — « Le chien tartare est de grandeur moyenne, très-maigre ; ses poils sont longs, hérissés et de couleur sombre.

**Mœurs, habitudes et régime.** — « On trouve les chiens tartares en quantité gênante dans les villages, car on ne détruit aucune portée. Ils peuvent se rassasier de charogne, ou des débris d'une tête de bétail que l'on abat ; mais si cela leur manque, on les laisse avoir faim. Ils mangent les excréments de l'homme, et servent même à en purger le sol. La faim les fait-elle pénétrer dans une maison, on les en chasse à coups de bâton.

« Ces chiens sont un fléau pour les Tartares et pour les étrangers ; ils attaquent indifféremment les uns et les autres. Lorsqu'on est en costume européen, il est à peu près impossible de leur

échapper, même à cheval, si l'on n'est en compagnie de Tartares. Le plus prudent pour un cavalier est de mettre son cheval au pas : quant au piéton, il doit marcher lentement, en tenant en arrière le bâton dont il est constamment armé, s'il veut que les chiens, qui n'attaquent jamais que par derrière, s'en prennent à son bâton plutôt qu'à lui ; on peut aussi se soustraire à leur poursuite en leur jetant quelque nourriture, qu'ils s'arrêtent à dévorer, ce qui donne le temps de gagner une maison. Reçoit-on un de ces chiens à coups de bâton, il crie, et tous ceux du village, accourant à ses hurlements, le danger n'en devient que plus grand. Il en est de même si l'on hâte le pas, si l'on cherche à prendre la fuite. L'on cite plusieurs exemples de personnes qui ont été renversées et même grièvement blessées. La détonation d'une arme à feu les effraye ; ils n'y sont pas habitués. N'en a-t-on pas sous la main, le mieux est, lorsque ces chiens sont à vos trousses, de s'asseoir tranquillement ; en général cet acte leur impose ; ils s'arrêtent étonnés, forment autour de vous un cercle, mais n'attaquent pas et finissent par se séparer.

« On n'emploie pas les chiens tartares à la garde des troupeaux. Dans l'intérieur des villages, ils ne font aucun mal au bétail ; mais dans les steppes, ils l'attaquent, étranglent les veaux, égorgent les moutons et leur mangent la queue. »

5° *Les Chiens de la Russie méridionale.*

« En hiver, dit Kohl, les chiens dans la Russie méridionale s'approchent par bandes des villes, se précipitent sur les immondices et sur les bêtes mortes. Dans quelques endroits, à Odessa, par exemple, on a des gardiens qui en tuent continuellement : mesure inutile, car on ne peut détruire la cause de ce fléau dans les villes et les villages. Ces chiens sont une véritable plaie pour le pays ; ils détruisent tout, mangent même les raisins et les fruits. »

2° *Les chiens domestiques.*

*Die Hunde, The Dogs.*

Bien des personnes croient connaître parfaitement le chien domestique. Cependant les naturalistes sont contraints d'avouer que malgré toutes les observations dont cet animal a été l'objet, on ne sait que bien peu de chose sur son compte. Nous partageons cette opinion ; aussi, malgré les prétentions contraires, nous ferons ici son histoire dans les plus grands détails.

**Considérations historiques.** — « Le monde ne subsiste que par l'intelligence du chien. »

Ces paroles sont écrites dans le *Vendidad*, la partie la plus ancienne et la plus authentique d'un des premiers monuments historiques de l'humanité, le *Zend-Avesta*.

Elles étaient une vérité pour les temps les plus reculés de la civilisation, elles en sont encore une maintenant. L'homme sauvage, pas plus que l'homme civilisé, ne peut se comprendre sans chien. L'homme et le chien se complètent à chaque instant ; ce sont les deux compagnons, les deux amis les plus fidèles, les plus inséparables.

Nul autre animal n'est plus digne de posséder entièrement toute l'estime, toute la confiance, toute l'amitié de l'homme ; il est une partie de l'homme même ; il est indispensable à son bien-être, à sa prospérité.

« Le chien, dit Frédéric Cuvier, est la conquête la plus remarquable, la plus complète, la plus utile que l'homme ait jamais faite ; toute l'espèce est devenue notre propriété. Le chien appartient entièrement à son maître, se conforme à ses besoins, le connaît, le défend, lui reste fidèle jusqu'à la mort. Et ce n'est ni la crainte ni le besoin qui le font agir, mais l'amour et l'attachement. La rapidité de sa course, la finesse de son odorat, en ont fait un auxiliaire des plus utiles, peut-être même indispensable au maintien de la société humaine. Le chien est le seul animal qui ait suivi l'homme sur toute la surface de la terre. »

Toutes ces qualités, comme l'attestent les livres des auteurs anciens, ont de tout temps été appréciées et tenues en grande estime. L'on peut dire aussi qu'elles ont été célébrées dans toutes les langues.

Dans le récit du départ des Israélites d'Égypte, nous trouvons le chien mentionné et ses facultés de surveillance, et son aboiement clairement désignés en ces termes : « pas un chien n'ouvrira la bouche. »

Salomon (1) applique une épithète complexe, comme celles d'Homère, à un animal noble et renommé dans lequel l'on a vu un lévrier. Ce qui peut faire supposer que le chien comptait déjà plusieurs variétés. Isaïe (2), mentionne les usages familiers du chien et signale une infraction au devoir, commise par les chiens juifs : « Ses gardiens sont aveugles, ils sont tous ignorants, ce sont tous des chiens sourds, ils ne

(1) Salomon, *Proverbes*; xxx, 31.

(2) Isaïe, vi, 10, 12.



peuvent aboyer, dormant couchés, n'aimant que le sommeil. Oui, ce sont des chiens avides qui jamais ne sont rassasiés. » Les Juifs, méprisaient le chien, comme on peut le voir par plusieurs autres passages de la Bible. Qui ne se rappelle cependant le chien de Tobie qui, quoique aveugle, reconnut son maître ?

Les anciens Égyptiens employaient les chiens à la chasse et les estimaient beaucoup. Elzéar Blaze nous donne une raison très-plausible de leur prédilection pour cet animal.

Les Égyptiens voyant à l'horizon une superbe étoile qui apparaissait toujours à l'époque précise où commençait le débordement du Nil, lui donnèrent le nom de *Sirius* (l'aboyeur), parce qu'elle semblait se montrer avec l'intention expresse de prémunir le cultivateur contre l'inondation. Ce Sirius est un dieu, disent-ils, — le chien nous oblige, c'est un dieu ! Son apparition correspondant avec le débordement périodique du Nil, le chien bientôt fut regardé comme le génie du fleuve, et le peuple représenta ce génie ou ce dieu avec la figure d'un homme et la tête d'un chien. On lui créa une généalogie. Il prit le nom d'Anubis, fils d'Osiris; son image fut placée à l'entrée du temple d'Isis et d'Osiris, et plus tard à la porte de tous les temples d'Égypte. Le chien étant l'emblème de la vigilance, on prétendait ainsi rappeler aux princes leur obligation constante de veiller au bonheur de leur peuple. Le chien était honoré principalement à Hermopolis la Grande (Chemnis ou Ouchmonnein, en arabe moderne), et bientôt après dans toutes les villes d'Égypte.

Juvénal écrit :

On adore Anubis dans des cités entières,  
Mais l'autel de Diane, hélas ! est sans prières.

Postérieurement, Cynopolis, la ville du chien (aujourd'hui Samallout), fut bâtie en son honneur, et les prêtres y célébraient ses fêtes avec un grand éclat.

D'autres écrivains disent que si Anubis est représenté avec une tête de chien, c'est que, quand Osiris entreprit l'expédition des Indes, Anubis l'accompagnait, vêtu de la peau de cet animal. Cette assertion est au moins très-douteuse, beaucoup d'écrivains affirmant que, dans cette occasion, Anubis portait une peau de mouton et non pas de chien. Quoi qu'il en soit, l'adoration du dieu-chien fit des progrès rapides à l'Occident, et bientôt fut mêlée aux rites religieux des autres nations.

Lucain dit :

De ses temples quand Rome, Isis, t'ouvrit la porte,  
Des dieux à front de chien l'aboyante cohorte  
Suivit.....

En Perse, les adorateurs du feu rendirent aussi au chien des honneurs divins, en représentant sous sa forme le bon génie dont le secours les aidait à repousser les assauts du génie mal-faisant, et il est toujours tenu en grande vénération par les modernes Parsis. Suivant un auteur éminent, Hamilton Smith, le mot *khan*, titre de dignité usité en Orient, est identique à *Can*, et tiré également de l'idée de chien.

Justin dit que les rois Habis et Cyrus furent dans leur jeunesse nourris par des chiens.

Dans la mythologie grecque, le chien était sacrifié à Mars et à Mercure, à Pan et à Esculape. Il était le compagnon de Diane et l'attribut des lares.

Même les portes redoutables de l'enfer étaient munies, par les anciens poètes, d'un fidèle et formidable gardien ayant la figure d'un chien, mais la tâche de surveiller ces terribles limites était regardée apparemment comme une charge peu ordinaire; le chien gardien du vestibule de l'Averne était gratifié de trois têtes au lieu d'une, afin de donner à sa vigilance une triple garantie. Rarement le chien a encouru des reproches, et pourtant, tout doué qu'il est de nobles qualités, il a eu ses moments de faiblesse. Cerbère, lui-même, écouta les sollicitations d'un grossier appétit, et comme plus d'un fonctionnaire, il se laissa corrompre et trahit son mandat.

Homère trouva des accents touchants pour chanter Argus, le chien d'Ulysse.

Les Spartiates offraient un chien au dieu de la guerre; de jeunes chiens à la mamelle pouvaient manger des viandes du sacrifice. Les Grecs ont élevé des statues à leurs chiens; et cependant le mot de chien était chez eux une injure.

Socrate jurait par le chien. Selon Plutarque, Alcibiade paya pour un de ses chiens de chasse la somme de 7,000 drachmes (environ 5,500 fr.).

Alexandre reçut du roi d'Albanie un chien de taille énorme; il voulut le faire combattre avec des ours et des sangliers; le chien resta tranquille, ne se leva même pas, et Alexandre le fit tuer. A cette nouvelle, le roi d'Albanie lui envoya un second chien, semblable au premier, et lui fit dire que ces chiens ne combattaient pas des animaux aussi faibles, mais bien le lion et l'éléphant; qu'il n'avait que deux individus pareils, et qu'au cas où Alexandre ferait aussi tuer

celui-ci, on ne trouverait plus son égal. Alexandre fit combattre ce chien avec un lion, puis avec un éléphant; il les tua tous les deux. Alexandre le Grand fut tellement affligé de la mort prématurée de son chien favori, qu'il bâtit une ville et des temples en son honneur.

Plutarque célèbre *Mélamphilos*, le chien du marchand de Corinthe, qui, pour suivre son maître, traversa la mer à la nage. Les inscriptions tumulaires grecques ont assuré l'immortalité au fidèle *Philéros*.

*Soter*, le seul survivant des chiens qui défendirent Corinthe, reçut aux frais de l'État un collier d'argent avec ces mots : « Défenseur et sauveur de Corinthe. » Tel ne fut pas le sort des chiens préposés à la garde du Capitole : ceux-ci, à la vérité, s'endormant à leur poste, avaient bien mérité, par leur incurie, les coups de fouet qui leur étaient publiquement infligés; sans l'alarme donnée par les clameurs des oies vigilantes, Rome était livrée aux Gaulois.

Les auteurs romains parlent du chien d'un supplicié, qui suivit à la nage, en poussant des hurlements de douleur et de tristesse, le cadavre de son maître, que l'on avait jeté dans le Tibre.

Pline vante beaucoup les mâtins et en raconte des traits remarquables; il dit, entre autres, que les Colophonienis qui étaient dans des guerres continuelles, entretenaient de grands troupeaux de chiens, prompts à l'attaque, et qui jamais ne refusèrent le combat.

N'oublions pas Virgile (1), qui parle de ce noble animal en maints passages, parmi lesquels l'on ne peut omettre le suivant :

Ménage-toi des chiens le fidèle concours;  
Qu'un peu de pain, de lait achète leur secours;  
Nourris l'ardent Molosse avec le chien de Sparte;  
Eux présents, que crains-tu? Leur vigilance écarte  
Des troupeaux endormis, le nocturne voleur,  
L'Ibère enclin au mal, et le loup ravisseur;  
Sur la trace du lièvre ou du chevreuil timide,  
Parfois tu lanceras ta meute au pied rapide;  
L'onagre effarouché fuit en vain leurs abois,  
Vaincu, le sanglier quitte à jamais ses bois;  
Et sur les monts altiers la clameur éclatante  
Pousse dans tes filets quelque biche tremblante.

Les anciens Germains appréciaient beaucoup le chien. Lors de la victoire de Marius sur les Cimbres, en 108 avant Jésus-Christ, les Romains eurent un violent combat à soutenir avec les chiens qui gardaient les bagages. Chez les anciens Teutons, un limier valait douze sols, un cheval

n'en valait que six. Chez les Burgondes, celui qui volait un limier ou lévrier devait lui embrasser publiquement le derrière ou payer sept sols.

Il semblerait également que les anciens Bretons avaient pour le chien un profond respect, car s'ils voulaient se donner à eux-mêmes des titres d'honneur ou de distinction, ils prenaient son nom. *Cu*, dans la langue des anciens Bretons, signifie un chien, et ne nous rappelons-nous pas les nobles noms de Cunobelin, Cynobelin et Canut. Dans la langue erse, langue primitive de l'Irlande, le mot *cu* signifie à la fois chien et champion.

En France, le chien a toujours été le favori des souverains.

Le lévrier de Charles IX est historique, et Henri III aimait jusqu'à la passion ses caniches. « Je me souviendrai toujours, dit M. de Sully, de l'attitude et de l'appareil bizarre où je trouvai ce prince un jour dans son cabinet. Il avait l'épée au côté, une cape sur ses épaules, une petite toque sur la tête, un panier plein de petits chiens pendu à son cou, par un large ruban, et il se tenait si immobile, qu'en nous parlant il ne remua ni tête, ni pieds, ni mains. »

Henri IV possédait un roquet nommé *Fanon*, qui pensait sans doute que la faveur de son maître lui permettait de chercher impunément la noise à un mâtin de race très-roturière et fort peu endurant. Le roquet du roi apprit à ses dépens qu'un titre honorifique ne donne pas droit d'insolence. Henri IV envoya *Fanon* à Dieppe pour guérir ses blessures dans l'eau salée. Le gouverneur de la ville offrit au blessé une réception royale et obtint ainsi la faveur du maître qui disait : *Qui m'hymne, ayme mon chien.*

Les Arabes et, en général, les Mahométans, regardent le chien comme impur.

Les îles Canaries ont reçu, comme le dit Pline, leur nom de leurs chiens.

En Amérique, les Chipiyouyans, Indiens de l'extrême Nord, qui gardent, par tradition, des souvenirs mythologiques fort compliqués, font descendre leur nation d'un chien. Selon eux, l'univers n'offrait jadis à sa surface qu'un vaste océan; il n'existait dans ce monde aquatique qu'un oiseau formidable, dont les regards lançaient l'éclair dans l'espace, et dont les ailes agitées produisaient le grondement de la foudre; il descendit du ciel, et plana au-dessus des eaux : la terre parut seulement alors, et tous les êtres qui devaient l'animer se montrèrent à sa surface. Les Chipiyouyans parurent en dernier lieu :

(1) Virgile, *Géorgiques*. Trad. inédite de M. Meaux Saint-Marc.

ils étaient nés d'un chien. Fidèles à la tradition qui leur donne ce quadrupède pour ancêtre, les Indiens dont nous venons de parler ne le maltraitent pas.

Au Pérou, d'après Humboldt, quand il y a une éclipse de lune, on bat les chiens jusqu'à ce que l'éclipse soit passée. Suivant de la Vega, les Péruviens, autrefois, adoraient aussi le chien, et chose assez singulière, mangeaient sa chair dans leurs festins.

Selon une autorité moderne, Kaempfer, cet animal est aujourd'hui encore vénéré par les Japonais sous une forme semblable à celle de l'égyptien Anubis, et sous le nom d'*Amida*.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Les chiens domestiques ont tous à peu près les mêmes mœurs et les mêmes habitudes, en tant, du moins, qu'elles n'ont pas été modifiées par l'influence de l'homme.

Ce sont des animaux plutôt diurnes que nocturnes; ils sont cependant aussi éveillés, aussi dispos la nuit que le jour, « ils entendent bien, même en dormant, » dit Linné. Ils chassent, quand ils le peuvent, de jour et de nuit, et d'ordinaire en meutes. La vie en société est pour eux un besoin qui domine tout leur être intellectuel.

Ils mangent tous les mêmes aliments que l'homme, animaux et végétaux, cuits ou crus. Ils préfèrent cependant la viande, et pourrie plutôt que fraîche. Quand ils peuvent s'en procurer, ils dévorent la charogne avec une véritable passion; les chiens les mieux élevés, les mieux nourris, avalent souvent avec avidité les déjections de l'homme. Les différentes espèces montrent pour la viande des goûts divers. Parmi les aliments cuits, ceux qu'ils aiment le mieux ce sont les aliments féculents, surtout sucrés; ils préfèrent de même les fruits doux aux fruits acides. Le bon bouillon de viande, le pain, les légumes, le lait et même les os, qu'ils digèrent en partie, sont les mets préférés du chien; trop de graisse et de sel lui sont nuisibles. On peut l'entretenir en très-bonne santé avec du pain seulement; mais, quel que soit le régime auquel il est soumis, il faut qu'un chien ait sa nourriture à des heures fixes, et que les aliments qu'on lui donne ne soient jamais chauds; ils doivent être tièdes et mis dans une écuelle entretenue très-proprement. Un seul mais bon repas suffit à un chien adulte, il vaut cependant mieux lui donner à manger deux fois par jour; le soir surtout, s'il a mangé à satiété, il garde avec plus de zèle qu'un chien affamé, qui se laisse facilement corrompre.

Tous les chiens boivent beaucoup et souvent;

ils le font en lapant, c'est-à-dire en plongeant dans l'eau leur langue, qu'ils retirent alors brusquement, en la recourbant comme une cuiller, de manière à projeter le liquide dans la bouche. L'eau est un élément indispensable pour l'entretien de leur santé.

Dans quelques contrées, les chiens trouvent tout seuls leur nourriture. Au Kamtschatka, dans la plus grande partie de la Norvège, ils mangent des poissons; dans les pays vignobles, ils se nourrissent de raisins et causent ainsi de grands dégâts. A Bordeaux, au dire de Lenz, les gardes champêtres sont autorisés à tuer tout chien qui erre dans les vignes, sans muselière; on verrait même des potences, où ces chiens sont pendus. Dans les vignobles de Hongrie, où le raisin pend aussi jusqu'à terre, les chiens domestiques ne sont pas moins préjudiciables à l'agriculteur.

Les chiens ont-ils plus de nourriture qu'ils ne peuvent en manger, ils creusent un trou dans le sol, y poussent les restes de leur repas et les recouvrent de terre. Ils reviennent plus tard déterrer ces restes et les consommer; quelquefois cependant ils les abandonnent.

Pour débarrasser leur estomac des fragments d'os, ils mangent de l'herbe, surtout du chien-dent. Ils mangent aussi de l'arrête-bœuf pour se purger.

Le chien a une démarche oblique très-caractéristique. Il court avec rapidité et fait même des bonds considérables, mais sans pouvoir se détourner brusquement. Il nage à merveille: quelques espèces cependant sont mieux douées que d'autres pour ce mode de locomotion. Il en est qui vont dans l'eau avec un plaisir indicible; d'autres, au contraire, la détestent. Ils grimpent très-agilement sur les murs, sur les toits légèrement inclinés des maisons, gravissent même des pentes très-prononcées et courent comme les chats, avec pleine confiance, sur les saillies les plus étroites. Je les ai souvent vus, en Afrique, se traîner sur le ventre en rampant, comme le font les féliens.

Pour prendre du repos, le chien s'assied sur ses pattes de derrière, ou bien il se couche sur le flanc ou sur le ventre, ramène les pattes de derrière sous lui, et pose la tête entre ou sur les pattes de devant allongées: il est rare qu'il allonge aussi en arrière les pattes postérieures. En été, les gros chiens se couchent à l'ombré, et souvent sur le dos; lorsqu'il fait froid, ils retirent les pattes sous eux, se cachent le museau entre les jambes de derrière. Tous les chiens recherchent la chaleur et une couche moelleuse; ils ne sup-

portent que rarement d'être cachés sous une couverture, et toujours ils en sortent au moins le museau. Avant de s'étendre, le chien tourne ordinairement plusieurs fois sur sa couche et la gratte. Il a également l'habitude de gratter le sol de ses pieds de devant ou de derrière, et paraît souvent le faire pour se distraire.

Tous les chiens aiment à dormir, mais leur sommeil est léger, interrompu, troublé par des songes; on voit que le chien rêve lorsqu'il remue la queue, s'agite, gronde, aboie tout en dormant.

Les chiens aiment la propreté; le lieu où ils se tiennent, celui surtout où ils dorment ne doit pas être souillé. Ils font leurs ordures sur des places découvertes, principalement sur des pierres, et cherchent à les recouvrir avec du fumier ou de la terre qu'ils lancent à l'aide de leurs pattes de derrière. Les mâles ont la singulière habitude lorsqu'ils passent à côté d'un tas de terre, d'une pierre, d'un poteau, d'un buisson, de le souiller de leur urine; d'après Linné, ils le font surtout quand ils sont âgés de plus de neuf mois.

Les chiens transpirent peu, même après une course longue et rapide. La sueur paraît être sécrétée par la langue qui, lorsqu'ils ont chaud, sort humide de leur gueule.

**Sens.** — Les sens des chiens sont très-subtils, mais tous ne le sont pas au même degré. L'odorat, l'ouïe et la vue sont les plus parfaits, et ils sont différemment développés chez les différentes races.

On ne peut leur refuser le goût, quelque dépravé qu'il puisse paraître. Ils détestent toute sensation trop vive; supportent très-bien la lumière, mais deviennent aveugles en vieillissant.

Ils sont très-sensibles aux sons aigus et retentissants: les sonneries de cloches les font hurler et la musique produit sur eux le même résultat.

Chacun sait, en effet, que les chiens hurlent en entendant des instruments, et beaucoup de gens croient que chez eux ces hurlements sont, comme chez nous les larmes en pareil cas, l'effet d'une émotion portée au plus haut degré, et qui se manifeste par les mêmes signes que la douleur; d'autres qui, au contraire, voient seulement dans leurs cris l'indice d'une véritable douleur, supposent que le son des instruments agit sur eux à peu près comme sur nous le cri de la scie du tailleur de pierre, ou le bruit aigu de la lime sur une lame d'acier. Les premiers, à l'appui de leur opinion, content deux ou trois histoires.

« On connaît, dit Toscan (1), le goût du chien

pour la musique, surtout celle dont le rythme bien marqué a des rapports avec le caractère franc et ouvert de cet animal, ainsi que son antipathie pour les dissonances soutenues, et les sons prolongés sans détermination du mouvement. Buffon en a vu qui quittaient la basse-cour ou la cuisine pour venir entendre un concert, et s'en retournaient ensuite à leur domicile ordinaire. Mais je rapporterai un fait plus remarquable, et qui mérite d'être consigné dans l'histoire morale de ces animaux. Au commencement de la Révolution, un chien allait chaque jour à la parade, qui se faisait alors devant le palais des Tuileries, se plaçait entre les jambes des musiciens, marchait avec eux, s'arrêtait avec eux après la parade; il disparaissait jusqu'au lendemain à la même heure qu'il revenait à sa place accoutumée. L'apparition constante de ce chien, et le plaisir singulier qu'il semblait prendre à la musique, le firent remarquer des musiciens, qui, ne sachant son nom, lui donnèrent celui de *Parade*. Bientôt il fut fêté par chacun, et tour à tour invité à dîner. Celui qui voulait l'avoir lui disait, en le flattant de la main: « Parade, tu viendras dîner aujourd'hui avec moi. » Ce mot suffisait; le chien suivait son hôte, mangeait gaiement et de bon appétit; mais après le dîner, constant dans ses goûts comme dans son indépendance, l'ami *Parade* prenait congé sans que rien pût l'arrêter, se rendait soit à l'Opéra, soit à la comédie Italienne, ou au théâtre Feydeau, entrait sans façon dans l'orchestre, se plaçait dans un coin et n'en sortait qu'à la fin du spectacle.

« Je ne sais si ce chien existe encore et s'il a persévéré dans ses habitudes; mais sa figure, son nom et sa réputation sont encore présents au souvenir de plusieurs musiciens qui l'ont vu, et ont été témoins de la singularité de son caractère. »

On parle d'un autre chien, vivant à Rome, où il était, dit-on, connu sous le nom d'*il cane armonico*. Mais son histoire et celle de *Parade* se ressemblent tellement qu'on peut, sans trop de scepticisme, n'y voir que deux versions un peu différentes d'un même fait. Or, si la chose n'a été observée que sur un seul animal, il se peut qu'elle soit beaucoup moins concluante qu'on ne l'a dit. Peut-être le chien appartenait-il à un musicien qui jouait le matin pour le régiment et le soir pour le théâtre. On dit à la vérité que l'animal n'avait point de maître, mais s'en est-on bien informé? Peut-être avait-il seulement la discrétion de ne s'en point approcher tant qu'il le voyait occupé. Au reste, en supposant même qu'il fût

(1) Toscan, *l'Ami de la nature*. 1801, pages 192 et suiv.

parfaitement libre, rien ne prouve que ce fût la musique, plutôt que la réunion des musiciens qui l'attirait. Cette objection paraîtra peut-être d'abord une pure chicane ; mais le fait que je vais rappeler prouvera, je l'espère, qu'elle n'est pas sans quelque fondement.

Dans la malheureuse campagne de Russie, un soldat appartenant au corps des vélites avait un chien barbet qui le suivait depuis plusieurs années. Ce soldat fut tué quelques jours avant la grande déroute, et son chien continua à marcher avec le régiment, mais sans vouloir s'attacher à aucun homme en particulier. Bientôt le désordre devint général et tous les corps furent dispersés ; le chien suivait la marche de l'armée, se rattachant toujours à quelque groupe où il apercevait des vélites. Si une nouvelle bande où ces soldats étaient en plus grande proportion venait à passer, il quittait la première pour s'attacher à celle-là, conservant ainsi une indépendance qu'il payait chèrement, puisque, ne s'étant attaché à personne, personne ne prenait soin de lui. Il traversa toute l'Allemagne, une partie de la France, et arriva, toujours en suivant l'uniforme des vélites, jusqu'en Italie, où il mourut d'épuisement sur le bord d'un grand chemin.

En supposant vrai ce qu'on raconte du *cane harmonico*, et en faisant la part de l'exagération qui se mêle toujours, sans qu'on s'en doute, au récit d'un fait extraordinaire, il n'y aurait point d'in vraisemblance à supposer que le chien avait appartenu à un musicien, et que partout où il voyait réunis des gens munis d'instruments de musique, il allait vers eux, comme l'autre allait vers les soldats qui portaient l'uniforme de vélite. Ce qui est certain, c'est que les chiens qu'on laisse libres de leurs mouvements s'enfuient en hurlant dès qu'ils entendent les premiers sons ; on en a même vu, qu'on avait dressés à se tenir couchés et immobiles, et qu'un coup de canon n'aurait pas fait bouger, tressaillir malgré eux et pousser des gémissements qu'ils ne pouvaient étouffer à l'audition d'un instrument de musique. On prétend qu'un de ces animaux avait conservé un tel souvenir des sensations pénibles qu'il avait déjà éprouvées, qu'aussitôt qu'on touchait un violon en sa présence, il commençait à aboyer. Enfin le docteur Mead raconte l'histoire d'un chien qui mourut de douleur parce qu'on l'avait obligé d'écouter longtemps une musique qui lui faisait pousser des cris aigus.

Les chiens redoutent les odeurs fortes, autant que les sons produits par des instruments. Leur mettre sous le nez de l'eau de Cologne, de

l'ammoniaque, de l'éther, leur est chose désagréable.

Chez la plupart des chiens, l'odorat est développé à un point que nous ne pouvons guère comprendre. Les expériences de Boffi et plus tard celles de Schiff (1), prouvent jusqu'à l'évidence combien ce sens leur est indispensable. Ces physiologistes coupèrent à de jeunes chiens les nerfs et le bulbe olfactifs ; leur état général n'en parut pas souffrir, mais ils ne pouvaient plus trouver le mamelon de leur mère et l'on était obligé de les nourrir artificiellement. Ils essayaient de téter une peau de chien chauffée et ne reconnaissaient leur mère qu'au toucher. Lorsqu'ils commencèrent à courir, ils s'égarèrent, ne purent plus retrouver leur couche. Ils laissaient la viande et le pain qu'on leur mettait dans du lait, n'avaient de préférence ni pour l'un ni pour l'autre de ces aliments, ne distinguaient leur nourriture qu'à la vue, ce qui les amenait à se tromper grossièrement ; l'humidité et la chaleur d'un objet étaient les seuls indices qu'ils pouvaient percevoir ; on les vit ainsi laisser de la viande sèche, mais lécher et dévorer leurs excréments. Ils ne sentaient pas l'odeur du soufre, ni les autres odeurs fortes ; l'éther et l'ammoniaque n'amenaient des étournements qu'après un temps d'action plus long que chez les autres chiens. Lorsqu'ils furent devenus plus grands, ils ne montrèrent aucun attachement à l'homme.

**Intelligence et aptitudes.** — On pourrait écrire des volumes sur l'intelligence des chiens ; en parler brièvement serait donc difficile. Scheitlin va nous en donner le tableau que voici :

« Les différences physiques des chiens sont bien grandes, mais les différences intellectuelles le sont encore plus. Les uns n'apprennent rien, les autres apprennent tout ; les uns se dressent facilement, les autres jamais ; ce que ceux-ci aiment, ceux-là le détestent. Le caniche se jette à l'eau ; le chien-loup ne veut pas quitter la maison ; le dogue saute sur l'homme, ce que le caniche ne fait jamais ; seul, le chien de chasse a un odorat subtil à l'extrême ; seul, le basset, qui semble avoir besoin d'une troisième paire de pattes au milieu du corps, tant il est allongé et bas, a les jambes assez tortes pour pouvoir pénétrer dans les terriers, et il le fait avec une véritable volupté ; le chien de boucher court en faisant des zigzags, chassant le bétail devant lui.

« Le chien de Terre-Neuve ne craint pas le

(1) Schiff, *Der erste Hinnerv ist der Geruchsnerf*. Le nerf olfactif est bien le nerf de l'odorat (*Untersuchungen zur Naturlehre des Menschen und der Thiere*, 1859, t. VI).

loup, garde les troupeaux, fouit la terre, nage, plonge, sauve l'homme du milieu des flots.

« Le chien de boucher se croise avec le loup, garde les troupeaux, chasse le sanglier et la grosse bête. Il est intelligent, fidèle à son maître, mais il ne va pas à l'eau s'il n'y est forcé. On l'emploie, et on en abuse même, pour conduire les bestiaux ; il s'y montre brutal surtout à l'égard des veaux, qu'il craint d'autant moins qu'ils sont plus incapables de se défendre. Il est sanguinaire ; sa rage de mordre, de boire du sang, de déchirer et de dévorer les restes des animaux, sont ses défauts les plus grands.

« Le lévrier a peu d'intelligence, de fidélité, de perfectibilité ; il se laisse flatter par les étrangers. On peut cependant le dresser à la chasse.

« Le chien havanais et le king-charles passent leur vie à se faire porter dans les bras, à rester dans le boudoir, gronder à l'approche de ceux qui leur déplaisent, se coucher sur les divans, dormir sur les genoux de leur maîtresse, boire dans son verre, manger dans son assiette.

« Le chien de chasse se distingue par son odorat subtil, son intelligence, son attachement à son maître.

« Le chien de berger, le chien de la maison sont des gardiens fidèles et intelligents.

« Le chien-loup est vif, éveillé, adroit, enclin à mordre ; c'est un bon chien de garde. Quelques variétés sont fausses et rusées.

« Se soumettre entièrement à l'homme, sans cependant reconnaître son maître, ne pas craindre les coups, n'être jamais rassasié et pouvoir cependant longtemps résister à la faim : tels sont les caractères du chien du Nord. »

« Les dogues sont fidèles, mais peu intelligents. Ils attaquent courageusement le sanglier, saisissent celui-ci par les oreilles et le maintiennent immobile ; ils attaquent aussi le loup, le tigre et la panthère ; ils font peu de cas de leur vie ; ils obéissent aux signes bien plus qu'à la voix de leur maître ; on peut les dresser à combattre l'homme ; ils sont assez vigoureux pour renverser l'individu le plus fort, un seul lutterait même contre trois ou quatre, sans craindre les coups de feu, les coups de couteau ; avec leurs pareils, ils se livrent des combats terribles. Ils saisissent ordinairement l'homme à la gorge, le sanglier et les autres animaux aux oreilles et les domptent de cette façon. Malgré leur ardeur belliqueuse, ils sont éminemment faciles à élever, et ont un peu plus d'intelligence qu'on ne leur en accorde généralement.

« Le carlir est certes le dernier des chiens.

Il est foncièrement bête ; la dégradation intellectuelle le caractérise, et il ne peut s'élever de lui-même. L'homme ne le comprend pas, et il ne comprend pas l'homme.

« Le caniche est de tous les chiens le plus accompli ; on trouve réunies chez lui toutes les qualités des autres.

« Son intelligence est aussi parfaite que peut l'être celle d'un mammifère. Nous ne pouvons dire d'aucun autre animal, comme de celui-ci, qu'il ne lui manque que la parole pour être un homme ; aucun autre ne manifeste autant d'intelligence, de mémoire, de jugement, d'imagination, de facultés morales : fidélité, attachement, reconnaissance, vigilance, amour pour son maître, patience et long support vis-à-vis de ses enfants, haine et rage contre ses ennemis, il a tout ; il peut même, sous bien des rapports, être souvent proposé comme exemple à l'homme. Que ne raconte-t-on pas de sa faculté d'apprendre ! Il danse, tambourine, danse sur la corde, monte la garde, attaque et défend les forteresses, tire du pistolet ; il tourne la broche ; il traîne les voitures ; il connaît les notes, les chiffres, les cartes, les lettres ; il retire à son maître la casquette de la tête, lui apporte ses pantoufles, lui ôte ses bottes, il comprend ses signes et ses gestes.

« Tous ses vices et ses mauvais penchants, sa ruse, son envie, sa colère, sa fausseté, son avarice, son amour pour les disputes, ses haines, sa légèreté, sa tendance à voler, ses liaisons avec tout le monde, sont des défauts qui le rapprochent de l'homme pervers. On ne donne ni louanges ni blâme aux vers, aux insectes, aux poissons, mais bien au chien. On trouve qu'il vaut la peine d'être puni et d'être récompensé. On emploie pour lui les mêmes termes que pour l'homme. Ses qualités morales et intellectuelles en font un compagnon de tous les jours, un ami ; on lui paye par de l'amour et de l'attachement son amour et son attachement ; il mange à table ; on lui fait volontiers place dans son lit ; on le caresse, on le soigne avec tendresse ; est-il malade, on court chez le vétérinaire ; on s'afflige avec lui, on pleure sur lui quand il est mort ; quelquefois même on lui élève un tombeau.

« Aucun chien n'est exactement semblable à un autre ; chacun a ses qualités et ses défauts. Ils offrent les contrastes les plus frappants. Pour un propriétaire de chiens, parler de ses chiens est un thème inépuisable de conversation. Chacun veut avoir le plus remarquable.

« Il faut être aveugle pour ne pas voir toutes les qualités originelles et acquises du chien.



Fig. 169. Le Chien et la Statue (page 350).

Quelles variétés dans une même race ! Chaque caniche, par exemple, a ses facultés, ses singularités souvent inexplicables ; il est déjà beaucoup sans éducation. Il s'instruit lui-même, il imite l'homme, il a ses caprices, il aime le jeu ; si quelque chose le distrait ou le préoccupe, il n'apprendra rien, fera des bêtises ; au contraire, s'ennuie-t-il, il veut s'occuper et devient curieux. Les uns ne peuvent pas haïr, les autres ne peuvent pas aimer ; les uns n'ont aucune rancune, d'autres ne savent pas pardonner. Ils s'entraident l'un l'autre dans le danger, se portent secours, sont compatissants ; ils rient, ils pleurent, ils aboient de joie ; ils rêvent au maître qu'ils ont perdu, refusent toute nourriture ; ils affrontent pour lui les périls et ils méprisent les blessures ; sous ses yeux mêmes, ils savent contenir et réprimer toutes leurs passions. Le caniche a de la pudeur ; il a la notion du temps ; il connaît la voix, le son de la cloche, le pas de son maître, la manière dont il frappe à la porte : en un mot, c'est un homme aux deux tiers. Il

BREIV.

sait se servir de ses membres comme l'homme, tourner toute son intelligence vers un but défini ; le troisième tiers lui manque cependant toujours.

« Tous les chiens n'ont pas le même caractère, et ne sauraient être confondus sous ce rapport. Celui du chien-loup n'est pas celui du caniche ; le carlin a d'autres idées que le terrier. Le carlin est bête, lent, flegmatique. Le chien de boucher est mélancolique, bilieux, féroce ; le chien-loup, vif, colère, rageur, profondément haïeux ; le caniche est toujours dans d'excellentes dispositions, toujours joyeux, toujours gai compagnon, ami de tout le monde ; fidèle ou infidèle, il est tout au plaisir, imitant tout comme un enfant, continuellement prêt à jouer, appartenant à tous ; le chien-loup, au contraire, ne quitte pas la maison ; le chien de boucher ne pense qu'à garder les bestiaux, le basset qu'à fouir dans la terre, le lévrier à courir, le dogue à son maître, le chien d'arrêt au gibier. Le caniche seul s'amuse avec tout : les chats, les chevaux, ses

I — 44

semblables, les hommes, son maître, la maison qu'il garde, l'eau dans laquelle il cherche des pierres, les oiseaux qu'il veut atteindre de ses bonds, le cocher et la voiture après laquelle il court.

« Les dogues remplacent les gardiens, les soldats ; ils attaquent l'homme. Les lévriers et les chiens chasseurs ont l'instinct inné de la chasse : comme ils s'habituent facilement à obéir à la trompe ! comme ils font attention aux coups de feu ! comme ils connaissent et comprennent toutes les habitudes des animaux qu'ils chassent ordinairement ! Comme le chien d'arrêt apprend rapidement à reconnaître le gibier, à l'arrêter, à le lever, à avancer l'une ou l'autre patte suivant l'espèce qu'il a devant lui ! La nature lui apprend beaucoup, et l'homme n'est pas seul à faire son éducation ; il la fait lui-même. Le caniche s'instruit encore bien plus lui-même ; il est tout intelligence, il n'agit bêtement que lorsqu'il le veut. Chez les autres chiens l'éducation fait le plus ; chez lui, l'intelligence est native. Le chien de chasse se précipite comme un fou après le gibier ; le dogue se rue furieux sur son ennemi ; le chien de boucher, la langue pendante, les yeux faux, décrit des demi-cercles derrière les malheureux veaux qu'il chasse devant lui ; il se précipite sur eux brutalement, lorsqu'ils s'écartent ; il est dur à la douleur, il paraît même ne pas la ressentir ; le chien d'arrêt se précipite avec frénésie sur l'oiseau qui vient d'être tué. Rien de toutes ces mœurs peu nobles, peu gracieuses, ne se rencontre chez le caniche, même lorsqu'il n'a pas été élevé, qu'il a été abandonné à sa propre nature. Il est bon de lui-même ; s'il est méchant, c'est l'homme qui l'a rendu tel. »

Que de choses cependant n'y aurait-il pas encore à dire de l'intelligence du chien, de cet ami fidèle, de ce compagnon le plus aimé et le plus dévoué, dans lequel Zoroastre, dont nous partageons le sentiment, voyait réunies toutes les qualités et toutes les perfections de l'animal.

Gall possédait un chien qui avait, dit-il, l'organe de la mémoire des mots. « J'ai fait à ce sujet, raconte l'illustre physiologiste, les observations les plus suivies. J'ai parlé souvent avec intention d'objets qui pouvaient intéresser mon chien, en évitant de le nommer lui-même, et sans laisser échapper aucun geste qui pût éveiller son attention : il n'en témoigna pas moins du plaisir ou du chagrin suivant l'occasion ; il manifestait ensuite par sa conduite qu'il avait bien compris, quand la conversation le concernait. » Lorsque Gall quitta l'Allemagne et vint s'établir à Paris, il emmena avec lui son chien. Dans les commen-

cements, le pauvre animal parut étonné et malheureux de ne plus rien comprendre à la conversation. Peu à peu, cependant, il apprit le français et devint également fort dans les deux langues. « Je m'en suis assuré, affirmait Gall, en disant devant lui des périodes en français et en allemand. »

Une femme, très-connue, à Chaillot, sous le nom de la *mère aux chiens*, a prouvé ce fait assez curieux : que le chien comprend parfaitement la conversation que l'on tient devant lui. M. Louis Noir rapporte qu'un jour cette femme fit une expérience décisive en sa présence. Elle eut l'air de conclure un marché concernant son caniche de prédilection ; sans affectation, sans élever la voix, elle débattait ses conditions. Son chien vint aussitôt gémir et se rouler à ses pieds, et la supplier, à sa façon, de ne pas le vendre. Elle fit ainsi vingt autres épreuves concluantes.

On a souvent dit qu'il ne manquait au chien que la parole. Leibnitz croit que la parole même ne lui manque pas toujours, et dit avoir rencontré en Saxe un chien qui prononçait distinctement vingt mots.

Nous nous entretenons avec lui comme s'il pouvait nous répondre et, dans le fait, il nous répond par ses actes. « J'ai vu des chiens, dit Lenz, comprendre chaque parole de leur maître ; à leur ordre, ouvrir ou fermer les portes, avancer une chaise, une table, un banc, lui enlever ou lui apporter son chapeau, chercher et retrouver un objet caché, trouver le chapeau d'une personne désignée, parmi d'autres chapeaux. » C'est un vrai plaisir d'observer un chien, de voir comme il est tout yeux, tout oreilles, lorsqu'il attend un ordre de son maître ; comme il est heureux lorsqu'il peut le suivre ; combien il est triste lorsqu'il doit rester à la maison ; il court au-devant de lui ; à la croisière du chemin, il s'arrête, se retourne, regarde s'il doit prendre à droite ou à gauche. Comme il est fier lorsqu'il a fait quelque action judicieuse, honteux lorsqu'il en a fait une mauvaise ! A-t-il commis une faute, et croit-il que son maître ne s'en est pas aperçu, il se couche, il bâille, fait l'indifférent, l'endormi, de manière à écarter tout soupçon, mais son regard inquiet et furtif dément cette tranquillité affectée. A-t-il volé, il a peur, il met la queue entre ses jambes. »

Il n'est pas jusqu'à la mémoire qui ne soit souvent très-développée chez le chien : je n'en veux pour exemple que l'histoire suivante que nous a conservée Dupont (1).

(1) Dupont (de Nemours), *Quelques mémoires sur différents sujets*. Paris, 1807, p. 346.



« M. Pibrac, chirurgien célèbre qui vivait encore à la fin du siècle dernier, trouve un soir près de sa porte un très-beau chien, ayant la patte cassée, et que la douleur accablait. — Il le fait ramasser, le recueille, lui remet la patte, le panse, le soigne, le guérit. Pendant et après ce traitement, le chien lui témoignait une extrême reconnaissance ; M. Pibrac croyait se l'être attaché pour jamais.

« Mais ce chien avait un autre maître : or chez cet animal la première affection est toujours prédominante ; elle dure la vie. — Lorsque le convalescent commença à pouvoir courir, il sortit et ne revint plus. M. Pibrac regrettait presque sa bonne action : Qui aurait cru, disait-il, qu'un chien pût devenir ingrat !

« Cinq à six mois s'étaient écoulés, quand le chien reparait à la même porte, et y couvre des plus vives caresses M. Pibrac, qui le revoit avec plaisir et veut l'admettre chez lui. Au lieu d'entrer, le chien alternativement lui léchait les mains et le tirait par son habit comme pour lui montrer quelque chose... C'était une chienne de ses amies dont la patte était cassée, et qu'il amenait à son bienfaiteur pour qu'il la guérit comme il l'avait été. »

Les diverses races de chiens diffèrent donc au moins autant par les caractères intellectuels que par les caractères physiques. Une fidélité extraordinaire, un attachement absolu à leur maître, une obéissance et un dévouement sans bornes, une vigilance exemplaire, en un mot, la douceur, la conduite du serviteur le plus docile, du meilleur ami, sont autant de qualités qui les distinguent au moral.

**Influence de l'éducation.** — Tous ces caractères ne se rencontrent jamais réunis et développés au même degré chez un même chien : tantôt l'un, tantôt l'autre prédomine, et l'éducation y joue un rôle plus considérable qu'on ne le croirait.

« Dressez vos chiens avec patience, dit Richardson (1), ne les corrigez pas dans un moment d'irritation, la douceur fait plus que la violence ; défaites-vous d'un chien qu'il faudrait maltraiter, ce serait toujours un embarras pour vous. »

Un homme patient est seul capable de bien élever un chien et l'homme seul peut développer son intelligence ; les femmes sont impuissantes à le faire : aussi les chiens de salon ne sont-ils que des créatures mal élevées, délicates, capri-

cieuses, souvent désagréables. Le chien est le miroir fidèle de son maître. Plus amicalement, plus attentivement il est traité ; plus proprement, plus soigneusement il est tenu ; plus intelligemment il est élevé, et plus il devient remarquable par son intelligence. L'inverse se produit de même. Le chien de paysan est grossier et lourd, mais honnête ; le chien de berger est lui-même un berger excellent ; le chien de chasse, un chasseur remarquable. Le vaurien a un chien paresseux, mauvais, bien plus mal élevé que le chien grossier et peu civilisé du paysan. Chaque chien prend le ton de la maison où il vit ; il est intelligent, lorsqu'il a pour maîtres des gens distingués ; il est bouffi d'orgueil, si son maître comble par de la vanité le creux de sa cervelle ; il est affable avec tout le monde, si dans sa maison on voit de la société ; il est au contraire un solitaire chagrin et désagréable, s'il habite avec quelque vieux célibataire, quelque vieille fille, chez lesquels il ne voit personne.

Tout le monde connaît les deux tableaux de Landseer, le *Chien du maître* et le *Chien du valet*.

Le premier est seul dans le cabinet de milord : tout ce qui l'environne rappelle la distinction du rang et des habitudes. Ici de vieilles armes, souvenir de quelque illustre ancêtre, un précieux livre à fermoir, des manuscrits, preuve d'études sérieuses, un collier délicatement ouvré, qui se détache élégamment sur les belles soies noires du chien gentilhomme.

Voyez au contraire son obscur confrère : adossé au billot de la cuisine, entre une paire de grosses bottes, un chapeau crasseux et une bouteille vide, il semble résumer dans sa physiologie déplaisante toutes les grossièretés et toutes les disgrâces. Deux pattes cagneuses soutiennent son corps alourdi, et au-dessus du carcan de cuivre qui lui serre le cou, se dresse une tête dans laquelle l'expression de la bassesse le dispute à celle de la malignité. Un de ses yeux a été crevé dans quelque rixe de ruisseau, et sa langue à demi tirée semble faire une grimace sournoise.

Mais ces différences du premier aspect, entre les deux chiens, sont encore bien plus frappantes pour qui étudie leurs habitudes. Tandis que le premier, doux, fidèle et soumis, cherche les caresses, obéit au moindre signe et respecte tout ce qui lui est interdit ; le second, hargneux et rusé, guette sans cesse sa proie, ne se soumet qu'aux coups, et montre même les dents aux enfants. Et pourquoi ces mœurs opposées ? Demandez à l'éducation. Chez chacun d'eux les

(1) Richardson, *Dogs*. New-York, 1857, p. 117.

qualités et les défauts résultent d'un enseignement : chaque chien est la copie du maître.

Mais, dans toutes les conditions, le chien se donne toujours entièrement à l'homme. On ne reconnaît malheureusement pas cette haute qualité, et le mot : *chien*, est une injure, quand il devrait exprimer le contraire.

Les qualités si nombreuses du chien l'élèvent au plus haut échelon du règne animal ; sa fidélité, son dévouement en font le compagnon le plus indispensable de l'homme. Il lui appartient complètement ; il se sacrifie même par amour pour lui. Son obéissance, qui lui fait exécuter instantanément tous les ordres du maître ; sa promptitude à accomplir les travaux les plus pénibles ; le dévouement avec lequel il expose sa vie ; en un mot, son bon vouloir à toujours servir son maître et à lui être utile, sont ses titres de gloire et de grandeur. On accuse ses caresses de flatteries ; mais il ne les prodigue qu'à son maître, à son bienfaiteur ; à un étranger, il sait montrer les dents, et à chaque moment, il a conscience de ce qu'il fait.

« La conscience, dit Jon. Franklin (1), a longtemps passé aux yeux des philosophes pour un don particulier à l'humanité. Je n'entends point les contredire, ni destituer notre race d'un privilège qui l'honore. Il faut pourtant que je dise ce que j'ai vu. Un chien de prix, élevé à la campagne, mais amené à Londres par son maître, avait été soumis, pendant l'été de 1851, à une servitude pour laquelle les individus de la gent canine témoignent en général — surtout dans les commencements — une extrême répugnance. Je veux parler de la muselière. Le chien parcourait seul une des rues de Londres. De temps en temps il s'arrêtait, et, avec ses pattes de devant cherchait à se débarrasser de l'instrument odieux qui lui tenait la gueule captive. Je l'observais avec cette attention et ce sentiment de réelle sympathie que m'inspirent toutes les créatures vivantes. Les efforts de l'animal furent d'abord impuissants ; mais la patience vient à bout de tout, et, à force de frotter sa tête contre le rebord du trottoir, le chien réussit à se délivrer. La muselière tomba, et le chien passa outre. Puis je le vis tout à coup s'arrêter. Le chien revint sur ses pas, et, pris de remords, ramassa lui-même la muselière, qu'il reporta tristement, mais fidèlement, à son maître. On répondra peut-être que le pauvre diable craignait les coups ; c'est possible, mais le maître de l'ani-

mal, avec lequel je fis connaissance ce jour-là même, était un homme doux qui traitait *Hector* en enfant gâté. Je suis donc autorisé à croire que les rudiments de la conscience — sinon la conscience elle-même — existent chez le chien. »

Adrien Léonard (1) a étudié l'intelligence et les facultés des chiens relativement à la conformation de leur crâne, et il est arrivé à établir les trois classes suivantes :

« 1° Dans la première classe, sont les chiens à front large, à tête renflée aux tempes, de manière à faire préjuger un grand développement du cerveau et des sinus. Cette classe comprend les épagneuls, les barbets, les chiens courants, les bassets et les braques ; chez tous ces chiens les oreilles sont tombantes.

« 2° La deuxième classe comprend les mâtins et les lévriers, doués de moins d'intelligence et de moins d'odorat que les premiers : ils ont le front étroit, les tempes rapprochées, le museau long et étroit, leurs oreilles sont à demi pendantes.

« 3° Dans la troisième classe, se placent les chiens à museau raccourci, à crâne court et remontant, et qui offrent le moins d'intelligence parmi leur espèce : les différentes variétés de dogues ou de doguins en font partie. »

Adrien Léonard affirme, d'après ses propres expériences, que les chiens chez lesquels il lui a été le plus facile de développer l'intelligence sont les braques, « dont les yeux sont plus expressifs, les mouvements plus vifs sans brusquerie, et les allures plus gracieuses et plus fermes. »

Cet auteur ajoute : « Je suis parvenu, au moyen d'une espèce de formulaire, à tirer de mes chiens tout ce que je veux et à leur faire exécuter, au simple commandement, les choses les plus opposées. Ainsi je puis leur dire : *allez vous coucher* ; puis, les arrêtant tout à coup dans leur impulsion, leur commander de venir à moi ; leur dire : *soyez gais* ; puis un instant après : *soyez tristes* ; mettre un morceau de pain devant *Braque* et dire : *Voilà pour Phylax* ; un second morceau devant *Phylax* et dire : *Voilà pour Braque*, sans que l'un prenne le morceau destiné à l'autre ; bien plus, les laisser un temps indéfini devant ces deux morceaux de pain et leur dire ensuite : *mangez*, sans que ni l'un ni l'autre se trompe sur le morceau qui lui était destiné, bien que ce morceau ne soit pas placé devant lui. Dans tous les cas, il y a bien évidemment exercice de la faculté intellectuelle que je désigne sous le nom, peut-être, hasardé de *réflexion*.

(1) Franklin, *la Vie des animaux*. Tome I, p. 184.

(1) Adr. Léonard, *Essais sur l'éducation des animaux*. Lille, 1842, p. 91 et suiv.

« L'animal à qui on commande une chose tout opposée doit nécessairement comparer. Dans le dernier cas, par exemple, il doit se faire à peu près le raisonnement que voici : « Ce n'est pas ce morceau placé devant moi qui m'est destiné, c'est celui placé devant mon compagnon. « On me dit : *mangez* ; il ne faut pas que je me trompe, sinon je risque de recevoir un châtiement. » Évidemment l'animal se dit tout cela. Il fait donc un raisonnement qui implique l'exercice et la combinaison de ses facultés intellectuelles. »

M. Émile de Tarade (1), convaincu des aptitudes intellectuelles du chien, a tracé des règles sur les moyens à l'aide desquels on peut cultiver l'intelligence de cet animal. Pour cet auteur, un chien n'est véritablement instruit que lorsqu'il fait tout ce qu'on lui commande, même en l'absence de son maître. Autrement, on tombe dans le cas de *Munito* qui, malgré sa science apparente, en réalité ne savait rien.

« J'ai suivi, dit M. de Tarade, ses expériences jusqu'au moment où j'ai découvert le nœud de l'énigme. *Munito* était placé dans un cercle formé de grands cartons, sur lesquels étaient tracés, ou des lettres, ou des chiffres peints de couleurs différentes ; *Munito* avait l'ouïe excessivement fine et exercée à saisir le léger bruit que son maître (un Italien) produisait avec l'ongle ou un cure-dent, quoique la main qui donnait ce signal fût cachée dans sa poche, et le chien soi-disant se promenait dans le cercle, ayant l'air de réfléchir, et s'arrêtait devant le carton voulu par le maître. »

*Munito* était fréquemment récompensé, il recevait une petite boulette de pain et de viande hachée. Ce procédé est pour M. de Tarade de la pure jonglerie.

Il proteste contre cette manière de développer l'intelligence, qui n'est, en effet, qu'un mode d'obéissance, d'asservissement et non un développement des facultés intellectuelles ; il indique les moyens rapides et positifs de faire savoir au chien la valeur des mots, et leur application aux différents objets usuels. Un chien suffisamment exercé doit connaître les lettres, les chiffres, les couleurs, les meubles, etc. Il doit être fixé sur la valeur des prépositions *dessus*, *dessous*, *devant*, *derrière*, *à côté*. Il doit savoir comparer.

« Je me défie, en général, dit le docteur Jonathan Franklin (2), des expériences qu'on montre

(1) Tarade, *Éducation du chien*. Paris, 1866.

(2) Franklin, *loco cit.*, t. I, p. 183.

pour de l'argent et des *chiens savants* en particuliers. — L'un de mes amis — naturaliste distingué et homme de bonne foi — engagea néanmoins, il y a quelque temps, une partie de dominos avec un chien instruit par un amateur. Ce dernier jouissant d'une fortune indépendante ne faisait pas commerce de son art. Les deux partenaires — mon ami et le chien — s'assirent l'un en face de l'autre à la même table. Six dominos relevés sur les coins furent placés devant le chien et six autres devant la personne. Le chien, ayant un *double*, le prit dans sa gueule et le posa au milieu de la table. Les deux joueurs épuisèrent successivement et alternativement leurs six dominos — l'un et l'autre plaçant les pièces dans l'ordre indiqué par les règles du jeu. Six autres dominos furent alors tirés au sort par les deux adversaires ; ils continuèrent la partie, et le plus raisonnable des deux — c'est l'homme que je veux dire — plaça avec intention un nombre qui ne s'accordait pas avec le nombre posé sur la table. Le chien surpris fit un mouvement d'impatience et finit par aboyer. Voyant qu'on ne tenait pas compte de son observation, il chassa avec son museau le nombre faux, en prit un convenable dans son jeu et le mit à la place de l'autre. La personne joua alors correctement ; le chien continua sur le même pied et gagna la partie. Je ferai remarquer de nouveau que le professeur du chien (on me passera l'expression) cherchait dans de tels exercices un plaisir et non une industrie. On ne peut donc guère soupçonner la fraude de la part d'un homme désintéressé — et d'ailleurs parfaitement honorable. »

**Antipathies et sympathies.** — Certaines habitudes sont communes à presque toutes les espèces de chiens.

Ils aboient et hurlent à la lune, sans qu'on puisse en supposer la cause. Ils courent après tout ce qui passe rapidement devant eux, hommes, animaux, voitures, pierres ou autres objets et cherchent à les attraper, quoiqu'ils sachent que cela ne peut être à leur usage.

Ils détestent particulièrement certains animaux, le chat et le hérisson notamment, et nous n'en pouvons soupçonner la raison : vis-à-vis de ce dernier, ils se tourmentent à plaisir, sans autre résultat que de se mettre le museau en sang, car ils ne trouvent à mordre que des piquants. Chacun connaît ces particularités par sa propre expérience.

C'est chose curieuse que le pressentiment que les chiens ont des changements de temps. Ils cherchent à l'avance à se mettre à l'abri. L'on

peut reconnaître l'approche de la pluie à l'odeur désagréable qu'ils exhalent à ce moment.

Dans ses rapports avec les hommes, le chien fait souvent preuve d'un discernement qui nous étonne. Tous les chiens reconnaissent l'équarrisseur et le poursuivent de leur haine. Ils reconnaissent immédiatement si quelqu'un est bien disposé ou non à leur égard, et il n'y a pas à douter que les émanations de certaines personnes ne leur soient ou agréables ou désagréables. Ils apprennent bien vite à connaître les amis de la maison, et savent apprécier la position sociale d'un étranger. Ainsi, ils se montrent constamment hargneux à l'égard des mendiants.

Il est des gens qui, dès qu'ils entrent dans une maison, sont immédiatement bien reçus par les chiens qui les voient même pour la première fois. Je connais des dames qui ne peuvent s'asseoir nulle part, sans être au bout de quelques minutes entourées de tous les chiens de la maison.

« Il aura de la gaieté, dit Menault (1), de l'entrain ou de la discrétion, selon que vous le voudrez. Il aimera ceux que vous aimez, il sera votre meilleur conseiller. Vous pourrez juger à sa manière de traiter les gens, ceux qui vous sont amis ou ennemis ; mais c'est surtout quand viendront les mauvais jours, quand le malheur aura fait le vide autour de vous, que vous comprendrez toute la tendresse, la fidélité, le dévouement, l'excellent cœur du chien. Lui seul vous consolera, vous léchera les mains, vous regardera de son œil plus qu'humain ; alors vous comprendrez que l'intelligence n'est rien sans l'excellence du cœur. »

« Quant à l'amitié, dit Montaigne (2), les chiens l'ont sans comparaison plus vive et plus constante que non pas les hommes. » Il cite à l'appui l'histoire d'*Hyrchanus*, le chien du roi Lysimachus. « Son maître mort, il demeura obstiné sur son lit, sans vouloir boire ni manger, et le jour qu'on en brusla son corps, il prinst sa course et se jeta dans le feu où il fust brûlé. Comme fit aussi le chien d'un nommé Pyrrhus, car il ne bougea pas de dessus le lit de son maître, depuis qu'il fut mort, et quand on l'emporta, il se laissa enlever quant et luy et finalement se lança dans le bûcher où on bruslait le corps de son maistre. » « Tout Paris a vu, en 1660, dit Sonnini, un chien fixé pendant plusieurs années sur le tombeau de son maître, au cimetière des Innocents, sans que rien pût l'en

arracher. Plusieurs fois on voulut l'emmener, l'enfermer à l'extrémité de la ville ; dès qu'on le lâchait, il retournait au poste que sa constante affection lui avait assigné ; il y restait malgré la rigueur des hivers. Les habitants du voisinage, touchés de sa persévérance, lui portaient à manger ; le pauvre animal ne semblait manger que pour prolonger sa douleur et donner l'exemple d'une fidélité héroïque. »

A l'époque de la Révolution, lors des scènes sanglantes qui se passaient aux Brotteaux, à Lyon, un chien suit son maître condamné à être fusillé. Après l'exécution, le chien se couche sur le cadavre, refuse obstinément de s'en séparer, il repousse toute nourriture et meurt de faim et de chagrin quelques jours après.

Les chiens ne vivent pas précisément entre eux en parfaite harmonie. Deux chiens se rencontrent-ils sans se connaître, ils se flairent mutuellement, montrent les dents, et souvent le combat s'engage.

Leur animosité contre ceux de leur espèce peut même aller jusqu'à s'attaquer à l'imitation. L'on en voit assez fréquemment qui aboient après des chiens peints, et le comte de Caylus a été témoin d'un fait qui démontre que des chiens sculptés peuvent aussi provoquer leur colère. « Dans le nombre des statues de marbre dont le jardin des Tuileries est orné, dit-il (1), il y en a une auprès de la porte du Pont-Royal : elle est de la main de Coustou aîné, et représente un chasseur traité à l'antique et groupé avec un chien qui aboie et dont l'attitude est par conséquent vive et animée. Un jour, en me promenant seul, je fus frappé à la vue d'un petit chien : il aboyait et paraissait en colère (*fig.* 169). Je m'arrêtai pour démêler le sujet de son agitation, et, après avoir examiné la direction de ses regards, je fus convaincu qu'elle n'avait pas d'autre objet que le chien de cette statue. Je le chassai plusieurs fois ; il était irrité, il revenait toujours et ne me laissa aucun doute sur la vérité de son impression. Le chien est fort bien traité et du plus beau travail ; mais toujours est-ce du marbre, et l'illusion n'est pas moins surprenante. Je regardai de même avec attention si le soleil dont il était éclairé pendant cette petite scène n'ajoutait rien aux masses et à la vérité de son imitation : je n'y trouvai aucune différence d'avec ce qu'il m'avait toujours paru. »

L'on voit cependant l'amitié la plus intime régner parfois entre les chiens ; ils ne se disputent

(1) Menault, *L'intelligence des animaux*. Paris, 1868, p. 281.

(2) Montaigne, *Essais*.

(1) De Caylus, *Mém lu à l'Académie des inscriptions*, t. XXIII, p. 301.

pas, se recherchent mutuellement, se prêtent secours et assistance au besoin.

M. de Tarade (1) rapporte le récit d'un drame raconté par M. Léonce Guine.

« Deux enfants de douze à quinze ans (cet âge est sans pitié) venaient de jeter dans la Seine, au niveau de la rue de la Grande-Arche, un pauvre chien aveugle, à moitié mort de faim et de vieillesse. C'était un serviteur inutile, on lui donnait son congé dans la forme usitée... pour les chiens. On le noyait pour lui épargner les douleurs de l'abandon et de la faim ! Quoi de plus logique ? N'est-ce pas ainsi (c'est triste à dire) que l'on traite généralement les animaux domestiques, quand ils ne sont plus bons à rien ?

« C'était donc avec un malin plaisir, je dirai même avec une joie cruelle, que les enfants avaient lancé la pauvre bête au milieu des flots. Non contents de cette exécution capitale, les petits bourreaux accablèrent leur victime d'une grêle de pierres ; ses cris plaintifs, ses aboiements désespérés, loin de les attendrir, ne faisaient qu'exciter leur joyeuse humeur.

« Par instants, de sourds gémissements leur apprenaient, à leur grande satisfaction, que le pauvre chien venait d'être atteint par quelques-uns de leurs projectiles.

« J'allais, dit M. Guine, fermer ma fenêtre pour ne plus assister à ce drame des rues, cher encore à tant de désœuvrés, quoique si peu conforme à la douceur de nos mœurs parisiennes actuelles, lorsque, tout à coup, j'entendis la foule, qui prenait grand plaisir à voir ce divertissement barbare, battre bruyamment des mains et pousser de vives acclamations. Je retournai la tête et j'aperçus, non sans surprise, mon chien *Vaillant* qui, attiré par les aboiements lugubres de son camarade, venait de se jeter dans le fleuve et se dirigeait de son côté. Il fendait l'eau avec une agilité incroyable, ses cris joyeux et la direction qu'il suivait me firent deviner ses intentions : *Vaillant* s'érigeait en sauveur !

« Le chien aveugle, en effet, devinant que des secours inespérés allaient lui arriver, sembla redoubler de force et de vie : en quelques bonds, il rejoignit *Vaillant*. Celui-ci comprenant tout le danger de la tâche qu'il venait de s'imposer, souleva son train de derrière de manière que le naufragé pût y cramponner sûrement ses pattes de devant, sans pour cela gêner trop ses mouvements, et se remit bravement à nager de mon

côté. Ses efforts furent couronnés de succès ; en quelques secondes, il prit pied et se mit fièrement à secouer sa belle crinière, tandis que son camarade tombait épuisé à ses côtés. Son dévouement cependant ne devait pas s'arrêter là. Les enfants, qui avaient compté sans ce sauveur improvisé et voulaient à toute force se payer le spectacle d'une noyade, s'efforcèrent de l'éloigner à coups de bâton ; mais en s'approchant de lui, ils virent deux yeux si brillants, si terribles, ils aperçurent deux rangées de dents si blanches, si longues, si serrées, qu'ils furent forcés de rebrousser chemin et de renoncer à leur dessein.

« Ce trait ne me surprit pas beaucoup de la part de *Vaillant*, qui est une bête aussi bonne qu'intelligente ; mais les spectateurs, qui n'avaient pas comme moi l'avantage de le connaître, l'accablèrent de tant de caresses, que je crus un instant qu'il allait prendre le parti de se débarrasser des importuns, comme il s'était débarrassé des menaces des deux gamins. Je mis fin à l'enthousiasme général, et préservai les mollets des plus empressés, en rappelant *Vaillant* près de moi. Pour la première fois peut-être, le docile animal refusa de se rendre à mon appel ; j'en compris bien vite le motif : *Vaillant* ne voulait pas laisser son protégé à la merci de ses ennemis. Sur ma prière, un homme du peuple chargea sur ses épaules l'aveugle encore trop faible pour se traîner et alla le déposer dans la niche de mon chien ; ce fut à ce prix-là seulement que ce dernier consentit à se dérober à l'ovation de la foule, pour aller faire à son hôte les honneurs du logis. »

Les chiens contractent même parfois amitié avec d'autres animaux, et il en est qui font mentir le proverbe : *Ennemis comme chien et chat*.

**Reproduction.** — « La chienne, dit Linné, se montre cruelle vis-à-vis de ses poursuivants ; ceux-ci sont jaloux les uns des autres. » Elle porte neuf semaines et met bas, dans un lieu obscur, de trois à dix petits ; le nombre s'en élève quelquefois et par exception à quinze et même à vingt ; mais, le plus ordinairement, les portées sont de quatre à six. Les petits viennent au monde avec des incisives et avec les paupières closes ; ils conservent cette cécité originelle de dix à douze jours.

La chienne aime ses petits par-dessus tout ; elle les nourrit, les garde, les lèche, les réchauffe, les défend ; souvent elle les transporte d'un lieu dans un autre, en les saisissant par la peau du cou.

Son amour maternel est vraiment touchant,

(1) Tarade, *Éducation du chien*. Paris, 1866.

et l'on en cite des exemples qui ont droit à toute notre admiration. Bechstein rapporte un fait qui est presque incroyable. « Un berger de Waltershausen, dit-il, achetait des moutons tous les printemps, et sa chienne devait naturellement l'accompagner jusqu'au marché, distant d'une vingtaine de lieues. A peine arrivée, elle mit bas sept petits, et le berger fut obligé de l'abandonner ; mais trente-six heures après son retour, il retrouva devant sa porte sa chienne avec ses sept petits. Elle les avait apportés l'un après l'autre ; quatorze fois, elle avait fait le voyage, et malgré sa fatigue et son épuisement, avait conduit son entreprise à bonne fin. »

L'on croit que parmi les petits de chaque portée, il en est un qui est le favori de la mère ; que pour le reconnaître, il suffit d'enlever les nourrissons de leur couche et d'observer quel est celui d'entre eux qu'elle y rapporte le premier : celui-ci serait, dit-on, le préféré. Cela me paraît d'autant moins probable, que la chienne semble les soigner tous avec la même tendresse.

On ne laisse ordinairement à une chienne que deux, trois, ou au plus quatre petits d'une portée, afin de ne pas trop l'affaiblir. Ceux-ci ont besoin, en effet, de beaucoup de nourriture, et la mère est à peine en état de leur donner autant de lait qu'ils en demandent. Il n'est pas nécessaire d'ajouter qu'il faut bien nourrir une chienne qui allaite. Chaque propriétaire aime assez sa chienne, pour lui préparer à l'avance une couche bien douce, dans un lieu chaud et tranquille, et pour l'aider à élever ses petits.

Tant qu'elle allaite, la chienne montre un dévouement sans bornes ; non-seulement elle souffre qu'on lui donne à allaiter de jeunes chiens dont elle n'est point la mère, elle nourrit même les petits d'autres animaux, tels que des chats et des lapins. J'en ai fait l'essai bien des fois : cependant j'ai pu remarquer que les chattes (p. 294) s'y prêtent mieux que les chiennes, qui ne répriment pas toujours un froncement du museau et de légers grognements.

On laisse les jeunes teter leur mère pendant six semaines. Si celle-ci est forte et bien en graisse, on peut les lui laisser quelques semaines encore. Pour les sevrer, on ne nourrit que peu la mère ; son lait tarit, et elle-même alors ne souffre plus que ses petits la tettent ; on leur donne alors une nourriture légère, et on les tient très-proprement.

A trois ou quatre mois, les jeunes chiens changent de dents ; à six mois, ils deviennent indé-

pendants de leur mère ; à neuf ou dix mois, ils sont adultes.

Veut-on les élever, les dresser comme l'on dit, il faut commencer leur éducation lorsqu'ils ont un an. Avant, ils sont trop faibles ; plus tard, ils ne comprennent plus, ou comprennent très-difficilement.

A douze ans, le chien entre dans la vieillesse. Cette dernière étape de sa vie se montre dans son port, dans tous ses organes. Les poils perdent leur lustre, ceux du front et du museau blanchissent ; les dents s'émousent et tombent. Le chien devient paresseux, indifférent à tout ce qui auparavant l'agaçait ou le réjouissait ; beaucoup perdent la voix, deviennent aveugles. Il y a des exemples de chiens arrivés à l'âge de vingt, et même de vingt-six et trente ans ; mais ce ne sont que de rares exceptions.

**Maladies.** — Les chiens sont très-sujets à un assez grand nombre de maladies.

On peut être assuré qu'un chien est en bonne santé lorsque son museau est humide et froid. Est-il sec et chaud, les yeux sont-ils troubles, l'appétit a-t-il disparu, des précautions sont à prendre, car ce sont là des symptômes de maladie. Il faut alors l'enfermer dans une écurie bien gardée, le laisser à la diète, lui donner de l'huile de lin mêlée à de bons aliments, et répéter plusieurs fois cette médication. La dose d'huile à donner est d'une cuillerée à bouche pour un grand chien, d'une demie pour un chien de petite taille. L'huile de foie de morue amène les mêmes résultats. Si cela ne suffit point, on lui donne le lendemain une demi-cuillerée à café de soufre en poudre, sur un morceau de pain. La nourriture d'un chien malade doit consister en lait, doux ou caillé, et en bon pain. Ces remèdes et cette alimentation sont suffisants dans la majorité des cas.

La maladie qui se présente avec le plus de fréquence est la teigne ; elle est généralement la conséquence d'une nourriture trop forte et trop salée, de l'usage d'une eau corrompue, du défaut d'exercice et de la malpropreté.

Les jeunes chiens sont souvent atteints de ce que l'on nomme la *maladie des chiens*, maladie consistant en une inflammation des muqueuses, causée par un refroidissement, et qui se déclare à l'âge de quatre à neuf mois.

Mais de toutes les affections qui frappent les chiens, la rage, improprement nommée *hydrophobie*, est sans contredit la plus terrible : elle est rebelle à tout traitement, et le chien qui en est



Fig. 170. Un chien enragé (p. 358).

atteint peut la transmettre à ses semblables, aux autres animaux et même à l'homme.

Les Grecs connaissaient la rage, quoique cette maladie soit bien moins fréquente dans l'Europe méridionale que chez nous. Dans la zone glaciale et la zone torride, la rage ne se manifeste que rarement ou même jamais, probablement parce que le chien est abandonné à lui-même.

La rage se déclare surtout chez des chiens adultes, durant les grandes chaleurs de l'été, ou les plus grands froids de l'hiver. La privation d'eau paraît en être surtout la cause.

Comme on ne saurait trop, dans un intérêt public, chercher à vulgariser la connaissance de cette désespérante maladie sous toutes ses formes et à tous ses degrés, à bien faire apprécier les symptômes qui lui sont propres, nous croyons devoir emprunter au remarquable rapport de M. Henri Bouley, sur la rage canine (1), les

traits les plus saillants, les signes les plus caractéristiques de cette affection.

« L'idée de rage, chez les chiens, dit M. H. Bouley, implique en général celle d'une maladie qui se caractérise *nécessairement* par des accès de fureur, des envies de mordre, etc.

« Cette idée est d'autant plus profondément ancrée, qu'en dehors de son acception pathologique, le mot *rage*, en français, exprime la colère, la haine, la cruauté, les passions furieuses.

« C'est un préjugé bien redoutable, que celui qui admet que la rage est nécessairement et toujours une maladie caractérisée par la fureur. De tous ceux qui sont accrédités au sujet de cette maladie, c'est peut-être le plus fécond en conséquences désastreuses, car on demeure sans défiance en présence d'un chien malade qui ne cherche pas à mordre, et cependant sa maladie peut être très-bien la rage.

*méd.*, juin 1863, tome XXVIII, p. 702, et *Annales d'hygiène*, Paris, 1863, 2<sup>e</sup> série, t. XX, p. 168).

(1) H. Bouley, *Rapport sur la rage* (Bull. de l'Académie de BREHM.

« La prudence veut donc que l'on se méfie toujours du chien qui commence à ne plus présenter les caractères de la santé. Les premiers symptômes de la rage, quoique obscurs encore, sont déjà significatifs pour qui sait les comprendre.

« Ils consistent, comme Youatt (1) l'a si bien exprimé, dans une humeur sombre et une agitation inquiète qui se traduit par un changement continuel de position. L'animal cherche à fuir ses maîtres; il se retire dans son panier, dans sa niche, dans les recoins des appartements, sous les meubles, mais il ne montre aucune disposition à mordre. Si on l'appelle, il obéit encore, mais avec lenteur et comme à regret. Crispé sur lui-même, il tient sa tête cachée profondément entre sa poitrine et ses pattes de devant.

« Bientôt il devient inquiet, cherche une nouvelle place pour se reposer, et ne tarde pas à la quitter pour en chercher une autre. Puis il retourne à son lit, dans lequel il s'agite continuellement, ne pouvant trouver une position qui lui convienne. Du fond de son lit, dit Youatt, il jette autour de lui un regard dont l'expression est étrange. Son attitude est sombre et suspecte. Il va d'un membre de la famille à l'autre, fixe sur chacun des yeux résolu, et semble demander à tous, alternativement, un remède contre le mal qu'il ressent.

« Sans doute ce n'est pas là ce que l'on peut appeler des symptômes pathognomoniques, mais comme déjà cette première peinture est expressive!

« Une des particularités les plus curieuses et les plus importantes à connaître de la rage du chien, c'est la persévérance, chez cet animal, même dans les périodes les plus avancées de sa maladie, des sentiments d'affection envers les personnes auxquelles il est attaché. Ces sentiments demeurent si forts en lui, que le malheureux animal s'abstient souvent de diriger ses atteintes contre ceux qu'il aime, alors même qu'il est en pleine rage. De là des illusions fréquentes que les propriétaires des chiens enragés se font sur la nature de la maladie de ces animaux. Comment croire à la rage, en concevoir même l'idée, chez un chien que l'on trouve toujours affectueux, docile, et dont la maladie se traduit seulement par de la tristesse, de l'agitation et une sauvagerie inaccoutumée! Illusions redoutables, car ce chien, dont on ne se méfie pas, peut, malgré lui-même, faire une morsure fatale,

(1) Youatt, *The Dog*. — Trad. par H. Bouley (*Recueil de médecine vétérinaire*, 1847).

sous l'influence d'une contrariété, ou, comme il arrive souvent, à la suite d'une correction que son maître aura cru devoir lui infliger, soit pour n'avoir pas obéi assez vite, soit pour avoir répondu à une première menace par un geste agressif aussitôt contenu.

« Le plus souvent, le chien enragé respecte et épargne ceux qu'il affectionne. S'il en était autrement, les accidents rabiques seraient bien plus nombreux, car la plupart du temps les chiens enragés restent vingt-quatre, quarante-huit heures chez leurs maîtres, au milieu des personnes de la famille et des gens de la domesticité, avant que l'on conçoive des craintes sur la nature de leur maladie.

« A la période initiale de la rage, et lorsque la maladie est complètement déclarée, dans les intermittences des accès, il y a, chez le chien, une espèce de délire qu'on peut appeler le *délire rabique*. Ce délire se caractérise par des mouvements étranges qui dénotent que l'animal malade voit des objets et entend des bruits qui n'existent que dans ce que l'on est bien en droit d'appeler son imagination. Tantôt, en effet, l'animal se tient immobile, attentif, comme aux aguets, puis tout à coup, il se lance et mord dans l'air, comme fait, dans l'état de santé, le chien qui veut attraper une mouche au vol. D'autres fois, il s'élançait furieux et hurlant contre un mur, comme s'il avait entendu de l'autre côté des bruits menaçants.

« En raisonnant par analogie, on est bien autorisé à admettre que ce sont là des signes de véritables hallucinations. Mais, quoi qu'il en soit du sens qu'on veuille leur attribuer, il est certain qu'ils ont une grande valeur diagnostique, et leur étrangeté même doit éveiller l'attention et mettre en garde contre ce qu'ils annoncent.

« Cependant, ceux qui ne sont pas prévenus ne sauraient y attacher d'importance, d'autant que ces symptômes sont très-fugaces et qu'il suffit, pour qu'ils disparaissent, que la voix du maître se fasse entendre. « Dispersés, dit Youatt, « par cette influence magique, ces objets de « terreur s'évanouissent, et l'animal rampe vers « son maître avec l'expression d'attachement qui « lui est particulière.

« Alors vient un moment de repos; les yeux « se ferment lentement, la tête se penche, les « membres de devant semblent se dérober sous « le corps, et l'animal est près de tomber. Mais, « tout à coup il se redresse; de nouveaux symp- « tômes viennent l'assiéger, il regarde autour « de lui avec une expression sauvage, happe



« comme pour saisir un objet à la portée de sa dent, et se lance à l'extrémité de sa chaîne, à la rencontre d'un ennemi qui n'existe que dans son imagination. »

« Tels sont les symptômes que l'on observe à la période initiale de la rage. On conçoit qu'ils ne doivent pas se montrer toujours les mêmes, chez tous les sujets, et, au contraire, ils se diversifient dans leur expression, suivant le naturel des malades.

« Si avant l'attaque de la maladie, dit Youatt, le chien était d'un naturel affectueux, son attitude inquiète est éloquente; il semble faire appel à la pitié de son maître. Dans ses hallucinations, rien ne témoigne de sa férocité.

« Dans le chien naturellement sauvage, au contraire, et dans celui qui a été dressé pour la défense, l'expression de toute la contenance est terrible. Quelquefois les conjonctives sont fortement injectées, d'autres fois elles ont à peine changé de couleur, mais les yeux ont un éclat inusité et qui éblouit : on dirait deux globes de feu.

« A une période plus avancée de la maladie, l'agitation du chien augmente. Il va, vient, rôde incessamment d'un coin à un autre. Continuellement il se lève et se couche, et change de position de toute manière.

« Il dispose son lit avec ses pattes, le refoule avec son museau pour l'amonceler en un tas sur lequel il semble se complaire à reposer l'épigastre; puis, tout à coup, il se redresse et rejette tout loin de lui. S'il est enfermé dans une niche, il ne reste pas un seul moment en repos; sans cesse il tourne dans le même cercle. S'il est en liberté, on dirait qu'il est à la recherche d'un objet perdu; il fouille tous les coins et les recoins de la chambre avec une ardeur étrange, qui ne se fixe nulle part.

« Et, chose remarquable, et en même temps bien redoutable, il est beaucoup de chiens chez lesquels l'attachement pour leurs maîtres semble avoir augmenté, et ils le leur témoignent en leur léchant les mains et le visage.

« On ne saurait trop appeler l'attention sur cette singularité des premières périodes de la rage canine, parce que c'est elle surtout qui entretient l'illusion dans l'esprit des propriétaires de chiens. Ils ont peine à croire, en effet, que cet animal actuellement encore si doux, si docile, si soumis, si humble à leurs pieds, qui leur lèche les mains et leur manifeste son attachement par tant de signes si expressifs, renferme en lui le germe de la plus terrible maladie qui soit au monde. De là vient une confiance et, qui pis est,

une incrédulité dont sont trop souvent victimes ceux qui possèdent des chiens.

« Dans la première semaine de novembre 1862, deux dames, venues à l'École d'Alfort, avec une fille de quatre ans, conduisaient à la consultation un chien à peine muselé, qu'elles avaient tenu sur les genoux, pendant tout le trajet de Paris à Alfort, et qu'elles déclaraient être malade depuis trois jours passés. Ce chien, disaient-elles, qui couchait dans leur chambre, ne les laissait pas dormir tant il était agité. Toute la nuit, il était sur ses pieds, allant, venant, grattant le sol avec ses pattes. La veille, elles avaient déjà conduit cet animal à l'École; mais, malheureusement, une consigne mal comprise leur avait fait refuser la porte, l'heure de la consultation se trouvant passée; et elles s'étaient vues dans la nécessité de remonter dans leur voiture et de retourner à Paris, en compagnie de leur malade, toujours choyé par elles.

« Eh bien ! ce chien était enragé. Et cependant, depuis trois jours qu'il était malade, il avait respecté ses maîtresses, dans la chambre desquelles il couchait. Dans ses deux voyages de Paris à Alfort, dans celui du retour d'Alfort à Paris, porté sur leurs genoux, caressé par elles, il ne leur avait fait aucun mal, et n'avait même rien essayé de menaçant qui pût le leur rendre suspect. L'enfant avait été moins heureuse. Le dimanche matin, le chien, agacé sans doute par quelque taquinerie, s'était jeté sur elle et l'avait mordue très-légèrement à la fesse.

« Comme je manifestais mon étonnement de la quiétude d'esprit dans laquelle elles étaient restées depuis trois jours, malgré les agitations continuelles de leur chien et l'acte d'agression tout à fait inaccoutumé qu'il avait commis envers leur enfant : « Qu'en savions-nous ? » me répondirent-elles; « ce chien buvait très-bien et allait souvent boire; pouvions-nous nous douter de la maladie dont vous le dites affecté ? »

« Le préjugé de l'hydrophobie est l'un des plus dangereux qui règnent à l'égard de la rage canine; et l'on peut dire que le mot *hydrophobie* qui s'est peu à peu substitué, même dans le langage usuel, à celui de rage, est une des plus détestables inventions du néologisme, parce que cette invention a été fertile pour l'espèce humaine en une multitude de désastres.

« C'est que, en effet, ce mot implique une idée, aujourd'hui profondément ancrée dans l'opinion du public, bien qu'elle soit radicalement fautive, et démontrée fautive par les faits de tous les jours.

« De par le nom grec imposé à la rage, un chien enragé doit *avoir horreur de l'eau*.

« Donc, s'il boit, il n'est pas enragé ; et partant de ce raisonnement on ne peut plus logique, un très-grand nombre de personnes s'endorment dans une sécurité trompeuse, à côté de chiens enragés qui vivent avec elles et couchent même sur leur lit.

« Jamais erreur ne fut plus funeste.

« Le chien enragé n'est pas hydrophobe ; il n'a pas horreur de l'eau. Quand on lui offre à boire, il ne recule pas épouvanté.

« Loin de là : il s'approche du vase ; il lappe le liquide avec sa langue ; il le déglutit souvent, surtout dans les premières périodes de sa maladie, et lorsque la constriction de sa gorge rend la déglutition difficile, il n'en essaye pas moins de boire, et alors ses lappements sont d'autant plus répétés et prolongés, qu'ils demeurent plus inefficaces. Souvent même, en désespoir de cause, on le voit plonger le museau tout entier dans le vase, et mordre, pour ainsi dire, l'eau qu'il ne peut parvenir à pomper.

« Le chien enragé ne refuse pas toujours sa nourriture, à la première période de sa maladie, mais il s'en dégoûte promptement.

« Chose remarquable alors, et tout à fait caractéristique ! Soit qu'il y ait chez lui une véritable dépravation de l'appétit, ou plutôt que le symptôme que je vais signaler soit l'expression d'un besoin fatal et impérieux de mordre, auquel l'animal obéit, on le voit saisir avec ses dents, déchirer, broyer, et déglutir enfin une foule de corps étrangers à l'alimentation.

« La litière sur laquelle il repose dans les chenils ; la laine des coussins dans les appartements ; les couvertures des lits, les tapis, le bas des rideaux, les pantoufles, le bois, le gazon, la terre, les pierres, le verre, la fiente des chevaux, la sienne même, tout y passe. Et, à l'autopsie d'un chien enragé, on rencontre si souvent, dans son estomac, un assemblage d'une foule de corps disparates de leur nature, sur lesquels s'est exercée l'action de ses dents, que rien que le fait de leur présence suffit pour établir la très-forte présomption de l'existence de la rage ; présomption qui se transforme en certitude lorsqu'on est renseigné sur ce qu'a fait l'animal avant de mourir.

« Ces faits sont un prélude : l'animal assouvit déjà sa fureur rabique sur des corps inanimés, mais le moment est bien proche où l'homme lui-même, si affectionné qu'il soit, pourra bien n'être pas épargné.

« La bave ne constitue pas, par son abon-

dance exagérée, un signe caractéristique de la rage du chien, comme on le croit trop généralement. C'est donc une erreur d'inférer de l'absence de ce symptôme que la rage n'existe pas.

« Il est des chiens enragés dont la gueule est remplie d'une bave écumeuse surtout pendant les accès.

« Chez d'autres, au contraire, cette cavité est complètement sèche, et sa muqueuse reflète une teinte violacée. Cette particularité est surtout remarquable dans les dernières périodes de la maladie.

« Dans d'autres cas, enfin, il n'y a rien de particulier à noter à l'égard de l'humidité ou de la sécheresse de la cavité buccale.

« L'état de sécheresse de la bouche et de l'arrière-bouche donne lieu à la manifestation d'un symptôme d'une extrême importance, au point de vue où la rage canine doit être surtout envisagée ici, c'est-à-dire au point de vue de sa contagion possible à l'homme.

« Le chien enragé dont la gueule est sèche, fait avec ses pattes de devant, de chaque côté de ses joues, les gestes qui sont naturels au chien dans l'arrière-gorge ou entre les dents duquel un os incomplètement broyé s'est arrêté. Il en est de même quand la paralysie des mâchoires rend la gueule béante, ainsi que cela se remarque dans la variété de rage que l'on appelle la *rage-mue*, ou à une période avancée de la rage furieuse.

« Rien de dangereux comme les illusions que fait naître dans l'esprit des propriétaires des chiens la manifestation de ce symptôme. Pour eux, *presque toujours*, il est l'expression certaine d'un os arrêté dans l'arrière-gorge, et désireux de secourir leurs chiens, ils procèdent à des explorations et ont recours à des manœuvres qui peuvent avoir les conséquences les plus funestes, soit qu'ils se blessent eux-mêmes contre les dents, en introduisant les doigts dans la gueule du malade, soit que celui-ci, irrité, rapproche convulsivement les mâchoires et fasse des morsures.

« Le vomissement est quelquefois un symptôme du début de la rage. Quelquefois aussi les matières rejetées sont sanguinolentes et même formées par du sang pur qui provient sans doute de blessures faites à la muqueuse de l'estomac par des corps durs, à pointes acérées, que l'animal a pu déglutir.

« Ce dernier symptôme a une grande importance, parce que, étant exceptionnel, il peut se faire qu'il n'éveille pas l'idée de la rage et qu'on ne l'apprécie pas à sa véritable valeur.

« L'aboiement du chien enragé est tout à fait caractéristique, si caractéristique, que l'homme qui en connaît la signification peut, rien qu'à l'entendre, affirmer à coup sûr l'existence d'un chien enragé là où cet aboiement a retenti. Et il ne faut pas, pour arriver à cette sûreté de diagnostic, que l'oreille ait été longtemps exercée. Celui qui a entendu une ou deux fois hurler le chien qui rage, en demeure si fortement impressionné, quand, cela va de soi, on lui a donné le sens de ce hurlement sinistre, que le souvenir en reste gravé dans sa mémoire, et lorsque, une autre fois, le même bruit vient à frapper son oreille, il ne se méprend pas sur sa signification.

« Faire comprendre par des paroles ce que c'est que le hurlement rabique, nous paraît impossible. Il faudrait, pour en donner une idée, pouvoir l'imiter, comme font certains imitateurs de la voix des animaux. Tout ce qu'il nous est possible de dire ici, c'est que l'aboiement du chien, sous le coup de la rage, est remarquablement modifié dans son timbre et dans son mode.

« Au lieu d'éclater avec sa sonorité normale et de consister dans une succession d'émissions égales en durée et en intensité, il est rauque, voilé, plus bas de ton, et à un premier aboiement fait à pleine gueule, succède immédiatement une série de trois ou quatre hurlements décroissants qui partent du fond de la gorge et pendant l'émission desquels les mâchoires ne se rapprochent qu'incomplètement, au lieu de se fermer à chaque coup, comme dans l'aboiement franc.

« Cette description ne peut donner, sans doute, qu'une idée bien incomplète de l'aboiement rabique; mais l'important, après tout, au point de vue prophylactique, c'est que l'on soit bien prévenu que *toujours* la voix du chien enragé change de timbre; que toujours son aboiement s'exécute sur un mode complètement différent du mode physiologique. Il faut donc se tenir en défiance quand la voix connue d'un chien familier vient à se modifier tout à coup et à s'exprimer par des sons qui, n'ayant plus rien d'accoutumé, doivent frapper par leur étrangeté même.

« Une particularité très-curieuse de l'état rabique, et qui peut avoir une très-grande importance au point de vue diagnostique, c'est que l'animal est *muet* sous la douleur. Quelles que soient les souffrances qu'on lui fait endurer, il ne fait entendre ni le sifflement nasal, première expression de la plainte du chien, ni le cri aigu par lequel il traduit les douleurs les plus vives.

« Frappé, piqué, blessé, brûlé même, le chien enragé reste muet; non pas qu'il soit insensible. Non, il cherche à éviter les coups; quand on a allumé sous lui la litière de sa niche, il s'échappe du foyer, et se tapit dans un coin pour se soustraire aux atteintes de la flamme. Lorsqu'on lui présente une barre de fer rouge, et que, emporté par la rage, il se jette sur elle furieux et la mord, il recule immédiatement après l'avoir saisie, le fer rouge appliqué sur ses pattes le fait fuir de même. Il est évident que, dans ces diverses circonstances, l'animal souffre; l'expression de sa figure le dit; mais, malgré tout, il ne fait entendre ni cri ni gémissement.

« Toutefois, si la sensibilité n'est pas éteinte chez le chien enragé, elle doit être moindre que dans l'état physiologique. Ainsi, quand on jette sous lui de l'étoffe enflammée, ce n'est pas immédiatement qu'il se déplace; et quand il se décide enfin à s'échapper, déjà le feu lui a fait de profondes atteintes. Certains sujets, mais ceux-là font exception, ne lâchent pas la barre de fer rouge qu'ils ont saisie avec leur gueule.

« Ces faits autorisent à admettre que les chiens frappés de la rage ne perçoivent pas les sensations douloureuses au même degré que dans l'état normal, et c'est ce qui explique comment il peut arriver qu'ils assouvissent leur fureur jusque sur eux-mêmes. Nous avons raconté (1) l'histoire d'un chien épagneul, appartenant à M. le comte Demidoff, qui, dans un accès de rage, se rongea la queue avec ses dents et finit par se la détacher du tronc. Dans d'autres cas, les malades s'écorchent seulement la peau jusqu'au vif, et les plaies qui résultent de leurs mordillements répétés ressemblent, à s'y tromper, à ces dartres vives qu'il est si commun d'observer sur les chiens. Là se trouve une cause possible d'erreur de diagnostic contre laquelle on ne saurait trop se tenir en garde.

« Donc, il y a lieu de se méfier du chien qui ne se montre pas sensible à la douleur dans la mesure qu'on sait lui être particulière, et il faut s'en défier aussi quand il porte sur le corps des écorchures à vif qui ont apparu soudainement.

« L'état rabique se caractérise encore par une particularité extrêmement curieuse, nous voulons parler de l'impression qu'exerce, sur un chien affecté de la rage, la vue d'un animal de son espèce. Cette impression est tellement puissante, elle est si efficace à donner lieu immédiatement

(1) *Recueil de médecine vétérinaire*, 1847, p. 222.

à la manifestation d'un accès, qu'il est vrai de dire que le chien est le réactif sûr à l'aide duquel on peut déceler la rage encore latente dans l'animal qui la couve.

« Tous les jours, à l'École d'Alfort, nous nous servons de ce moyen, pour dissiper les doutes, dans les cas où le diagnostic peut demeurer incertain, et il est bien rare qu'il nous laisse en défaut. Dès que le chien, soupçonné malade, se trouve en présence d'un sujet de son espèce, il tend à se jeter sur lui, si sa maladie est réellement la rage, et, s'il peut l'atteindre, il le mord avec fureur.

« Et, chose étrange, tous les animaux enragés, à quelque espèce qu'ils appartiennent, subissent la même impression en présence du chien. Tous, en le voyant, s'excitent, s'exaspèrent, entrent en fureur, se lancent sur lui et l'attaquent avec leurs armes naturelles : le cheval avec ses pieds et ses dents, le taureau avec ses cornes, de même le bélier. Il n'y a pas jusqu'au mouton qui ne dépouille, sous l'empire de la rage, sa pusillanimité native, et qui, loin de ressentir de l'effroi à la vue du chien, ne lui en inspire, au contraire, et fondant sur lui, tête baissée, ne l'oblige à fuir devant ses attaques.

« La plupart du temps, cette particularité si significative n'éveille pas l'attention de celui qui l'observe et ne fait naître dans son esprit aucun soupçon ; et cela, parce que, vis-à-vis du maître et des familiers de la maison, rien n'est encore changé dans le caractère de ce chien que la vue d'un animal de son espèce irrite et rend exceptionnellement hargneux.

« Je rapporterai une anecdote qui, mieux que tous les commentaires, fera ressortir l'importance diagnostique de cette particularité curieuse.

« Il y a une vingtaine d'années, une personne conduisit à Alfort, dans un cabriolet de place à deux roues, un fort joli chien de chasse, qui fut placé, non muselé, dans le fond de la voiture, c'est-à-dire sous les jambes de son maître et du cocher. Pendant tout le trajet, et malgré l'excitation que pouvait lui causer la présence d'une personne qui lui était étrangère, ce chien resta inoffensif. La voiture entra dans l'École, jusqu'à la cour des hôpitaux, et là, le propriétaire du chien le prit dans ses bras et le porta dans mon cabinet, où je me rendis. Il me donna pour renseignement que, depuis deux jours, cet animal était triste et refusait de manger. N'étant pas alors en garde, comme je le suis aujourd'hui, contre la rage et ses modes insidieux de manifestation, je plaçai ce chien sur mes genoux pour l'examiner

de plus près. J'étais en train de soulever les lèvres pour me rendre compte de la coloration des muqueuses, lorsqu'un caniche qui m'appartenait entra dans mon cabinet (*fig. 170*). Dès qu'il l'aperçut, le chien que j'examinais m'échappa des mains sans essayer de me mordre, et se rua sur le caniche, qui parvint à l'éviter sans essuyer de dommages. Ce mouvement inattendu et tout à fait inhabituel au caractère de cet animal, d'après ce que me dit son maître, fut pour moi un trait de lumière. Je soupçonnai la rage. Le chien fut immédiatement séquestré, et, trois jours après, il succombait à cette maladie.

« Rien de plus suspect donc qu'un chien qui, contrairement à ses habitudes et aux inspirations de son naturel, se montre tout à coup agressif pour les animaux de son espèce.

« Autre particularité dont la connaissance importe beaucoup et pourrait prévenir bien des malheurs. Il arrive très-souvent que le chien qui ressent les premières atteintes de la rage s'échappe de la maison et disparaît. On dirait qu'il a comme la conscience du mal qu'il peut faire, et que, pour éviter d'être nuisible, il fuit ceux auxquels il est attaché. Quoi qu'il en soit de cette interprétation, toujours est-il que, très-souvent, il abandonne ses maîtres et qu'on ne le revoit plus, soit qu'il aille mourir dans quelque endroit retiré, soit, ce qui est le plus ordinaire dans les localités populeuses, que, reconnu pour ce qu'il est aux sévices qu'il commet sur les hommes et sur les bêtes, il trouve la mort en route.

« Mais, dans quelques cas, trop nombreux encore, le malheureux animal, après avoir erré un jour ou deux et échappé aux poursuites, revient, obéissant à une attraction fatale, vers la maison de ses maîtres. C'est dans ces circonstances surtout que les malheurs arrivent. Et, en effet, au retour du *pauvre égaré*, on s'empresse vers lui ; le premier mouvement est de le secourir, car, la plupart du temps, il est misérable à l'excès, réduit à rien, couvert de boue et de sang. Mais malheur à qui l'approche ! A la période où il en est de sa maladie, la propension à mordre est devenue chez lui impérieuse ; elle domine le sentiment affectueux, si vivace qu'il soit encore, et trop souvent elle le porte à répondre par des morsures aux caresses qu'on lui fait, aux soins qu'on veut lui donner.

« Il y a donc lieu, encore ici, de tenir tout au moins pour suspect le chien qui, après avoir quitté pendant un jour ou deux, le toit domestique, y revient, surtout s'il est dans l'état de misère dont nous venons d'essayer de donner un aperçu.

« La rage canine n'est donc pas une maladie caractérisée par un état de fureur continuelle, telle qu'on la conçoit généralement dans le vulgaire, qui ne croit à son existence et ne la juge que par les manifestations de sa dernière période. Mais avant que ces manifestations se produisent, avant que le chien enragé se montre tout à fait furieux et exprime sa fureur par des morsures, un assez long délai s'écoule pendant lequel l'animal demeure inoffensif, bien que déjà sa maladie soit nettement déclarée.

« Voilà la vérité que nous voudrions mettre en relief, parce que si le public s'en pénétrait bien, s'il savait se rendre compte de la valeur des premiers symptômes de l'état rabique, la plupart des chiens pourraient être séquestrés avant qu'ils aient eu le temps de faire des malheurs.

« Quand la maladie est arrivée à la période que l'on peut appeler véritablement *rabique*, c'est-à-dire celle qui se caractérise par des accès de fureur, la physionomie du chien est terrible. Son œil brille d'une lueur sombre et qui inspire l'effroi, même lorsqu'on observe l'animal à travers la grille de la cage où on le tient enfermé. Là, il s'agite sans cesse ; à la moindre excitation, il se lance vers vous, poussant son hurlement caractéristique. Furieux, il mord les barreaux de sa niche et y fait éclater ses dents. Si on lui présente une tige de bois ou de fer, il se jette sur elle, la saisit à pleines mâchoires, et y mord à coups répétés.

« A cet état d'excitation succède bientôt une profonde lassitude ; l'animal, épuisé, se retire au fond de sa niche, et, là, il demeure quelque temps insensible à tout ce qu'on peut faire pour l'irriter. Puis, tout à coup, il se réveille, bondit en avant, et entre dans un nouvel accès.

« Quand on introduit un chien dans la niche de cet animal en plein accès de rage, son premier mouvement n'est pas toujours d'attaquer et de mordre. Au contraire, en présence de la malheureuse victime qu'on lui livre il témoigne, par des caresses dont la signification n'est pas douteuse, les ardeurs qu'il ressent.

« Pendant ces manifestations passionnées, la victime a comme le pressentiment du terrible danger auquel elle est exposée ; elle exprime son effroi par le tremblement de tout son corps et cherche à se tapir dans un des coins de la niche. Et, de fait, il faut moins d'une minute pour que l'animal malade entre en rage et se jette sur sa victime avec fureur. Celle-ci réagit rarement ; elle ne répond d'ordinaire aux morsures qu'en poussant des cris aigus qui contrastent avec la

rage silencieuse de l'agresseur, et elle s'efforce de dérober sa tête aux atteintes dirigées surtout contre elle, en la cachant profondément sur la litière et sous ses pattes de devant.

« Une fois passé ce premier moment de fureur, l'animal enragé se livre à de nouvelles caresses, suivies bientôt d'un nouvel accès.

« Lorsqu'un chien enragé est libre, il se lance devant lui, d'abord avec une complète liberté d'allures, et s'attaque à tous les êtres vivants qu'il rencontre, mais de préférence au chien plutôt qu'à tous les autres. En sorte que c'est une heureuse chance pour l'homme qui peut être exposé à ses coups, qu'il se rencontre à propos un chien dans son voisinage sur lequel l'enragé puisse assouvir sa fureur.

« Le chien enragé ne conserve pas longtemps une démarche libre. Épuisé par les fatigues de ses courses, par les accès de fureur auxquels il a trouvé, en route, l'occasion de se livrer, par la faim, par la soif, et sans doute par l'action propre de sa maladie, il ne tarde pas à faiblir sur ses membres. Alors il ralentit son allure et marche en vacillant. Sa queue pendante, sa tête inclinée, sa gueule béante, d'où s'échappe une langue bleuâtre et souillée de poussière, lui donnent une physionomie caractéristique.

« Dans cet état, il est bien moins redoutable qu'au moment de ses premières fureurs. S'il attaque encore, c'est lorsqu'il trouve sur la ligne qu'il parcourt l'occasion de satisfaire sa rage. Mais il n'est plus assez excitable pour changer de direction et aller à la rencontre d'un animal ou d'un homme qui ne s'offrent pas immédiatement à la portée de sa dent.

« Bientôt son épuisement est tel, qu'il est forcé de s'arrêter. Alors il s'accroupit dans les fossés des routes et y reste somnolent pendant de longues heures. Malheur à l'imprudent qui ne respecte pas son sommeil ! L'animal, réveillé de sa torpeur, récupère souvent assez de force pour lui faire une morsure.

« La fin du chien enragé est toujours la paralysie. »

Il paraît souffrir énormément ; il meurt enfin au milieu des convulsions les plus horribles, d'ordinaire du sixième au huitième jour, quelquefois déjà le quatrième, plus rarement le neuvième.

« Dans un grand nombre de circonstances, continue M. Bouley, le plus grand nombre peut-être, les accidents rabiques qui viennent trop souvent jeter dans la société l'inquiétude, les angoisses prolongées et les plus profonds désespoirs, pro-

cèdent surtout de ce que les possesseurs et détenteurs des chiens, dans l'inscience où ils se trouvent, faute d'avoir été suffisamment éclairés, ne savent pas se rendre compte des premiers phénomènes par lesquels se traduit l'état rabique du chien, état presque toujours inoffensif au début, — profiter des avertissements que leur donnent par des signes non douteux et facilement intelligibles leurs malheureux animaux, — et prendre enfin à temps des mesures à l'aide desquelles il leur serait possible de prévenir des désastres menaçants.

« L'inscience, pour rajeunir cette vieille expression de Montaigne, voilà ce à quoi il faudrait remédier. Quels moyens employer ?

« La divulgation des faits, le frapement répété de l'attention du public par l'exposé de ces faits.

« De cette manière, on ferait disparaître les préjugés qui courent sur la rage. On ne croirait plus à l'hydrophobie comme symptôme infaillible dont l'absence doit donner la sécurité ; on s'inquiéterait d'un chien qui s'agite sans cesse et sans but apparent, dont l'appétit s'est perverti, dont l'aboiement s'est modifié, qui se montre caressant outre mesure pour son maître, et exceptionnellement agressif pour les animaux de son espèce, qui reste muet sous la douleur des châtimens, etc., etc. Et grâce à cet enseignement, les chances des accidents rabiques diminueraient à coup sûr. Que chacun se protège soi-même, par la connaissance de ce qui est nécessaire à sa propre préservation, ce sera là, nous en avons la conviction bien profonde, la meilleure, la plus efficace des prophylaxies. »

Depuis 1850 (1), le bureau de la statistique générale de France du ministère des travaux publics a pris la sage détermination de publier les causes de décès, sinon pour la totalité de la France, au moins pour « les villes chefs-lieux d'arrondissement et les villes non chefs-lieux, mais ayant au moins 1,000 habitants. »

Chaque année, un nombre à peu près égal de cas de rage, disséminés d'une manière toute fortuite dans les diverses parties de la France, s'ajoute à ceux des années précédentes ; et, par sa constance même, d'une part, fait tomber les exagérations auxquelles l'opinion s'est parfois laissé entraîner sur le chiffre des victimes de la rage ; de l'autre, permet de mesurer le degré

(1) Nous empruntons ces détails au dernier rapport présenté au Comité consultatif d'Hygiène, par M. le docteur A. Tardieu sur l'enquête concernant les cas de rage observés en France. Voyez *Annales d'Hygiène*, 1854, 2<sup>e</sup> série, tome I, p. 212 ; 1860, t. XIII, p. 194, et 1863, t. XX, p. 455.

d'influence qu'a eue, au point de vue du moins de la rage transmise à l'homme, certaine mesure imposée à la race canine et destinée à restreindre le nombre des individus de cette espèce. Nous pouvons placer en regard les résultats de l'enquête divisés en deux périodes égales de six années, avant et après l'établissement de l'impôt sur les chiens (1) :

| Avant l'impôt. |                 | Après l'impôt. |                 |
|----------------|-----------------|----------------|-----------------|
| En 1850..      | 27 cas de rage. | En 1856..      | 20 cas de rage. |
| 1851..         | 12 —            | 1857..         | 12 —            |
| 1852..         | 46 —            | 1858..         | 17 —            |
| 1853..         | 37 —            | 1859..         | 19 —            |
| 1854..         | 21 —            | 1860..         | 14 —            |
| 1855..         | 21 —            | 1861..         | 21 —            |
| Total. . .     | 164 —           | Total. . .     | 104 —           |

La différence est certainement marquée en faveur de la seconde période, et si le chiffre excessif de 1852, qui est dû à un fait exceptionnel, tend à rendre l'écart moins sensible ; comme, après tout, il s'agit pour chaque année de nombres peu élevés, il est permis d'attacher une certaine importance à une diminution de 60 en six années, qui se produit dans les cas de rage observés chez l'homme, depuis qu'a été institué l'impôt sur les chiens.

(1) En France, l'idée de la taxe des chiens date de 1770 : une statistique faite par ordre du roi avait constaté l'existence de 4 millions de chiens. Or, comme on avait remarqué que deux chiens absorbent autant de nourriture qu'une personne, il s'ensuivait qu'au moment où les vivres étaient rares et chers, les chiens consommaient autant que le sixième de la population. On fut sur le point d'établir un impôt de six livres sur chaque chien. On espérait ainsi en diminuer le nombre ; le projet n'a eu de suite que de nos jours.

La taxe municipale sur les chiens a constaté en 1856 l'existence de 75,446 de ces animaux dans le seul département de la Seine. En 1857, le nombre des chiens y était encore de 64,408. On a admis, d'après ces données, que le nombre des chiens dans les 88 départements de la France est d'environ 2 millions, selon M. Block, 3 millions, selon M. Lélut, dans son rapport au Corps législatif en faveur du projet de loi pour la taxe des chiens. Au prix actuel des denrées alimentaires, la dépense pour la seule nourriture de chaque chien peut être évaluée à une moyenne de 10 centimes par jour, ce qui ferait pour toute l'espèce canine en France, 200,000 fr. par jour, et 73 millions par an. Plus d'un État en Europe n'a pas un pareil budget.

« A Harlingen, en Frise, dit Max. Du Camp (\*), je vis passer un chien qui portait une croix de bois pendue au cou ; puis un second, puis un troisième ; enfin, je m'aperçus que tous les chiens de la ville étaient décorés d'un ornement semblable. Je pris des informations à ce sujet, et j'appris que tout chien non muni de sa croix était, dans le canton de Harlingen, immédiatement appréhendé aux oreilles et conduit en fourrière ; car les croix sont remises par la municipalité et prouvent que le chien a acquitté la taxe dont il est frappé en Frise, comme en France.

(\*) Max. Du Camp, *En Hollande*. Paris, 1859, p. 163.

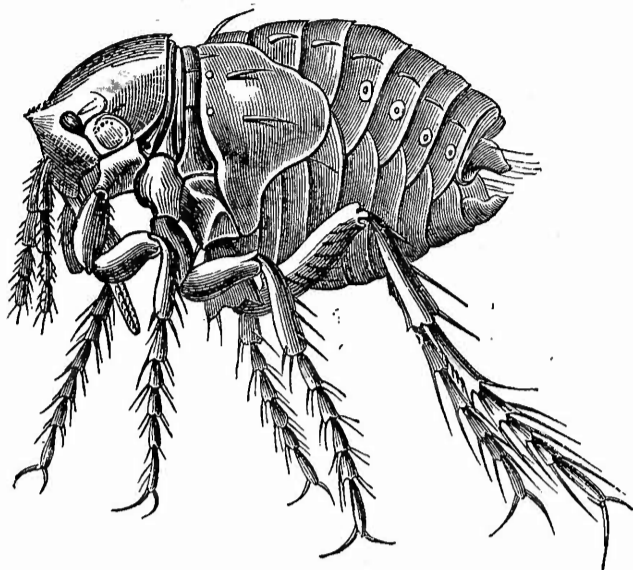


Fig. 171. Chique (\*).

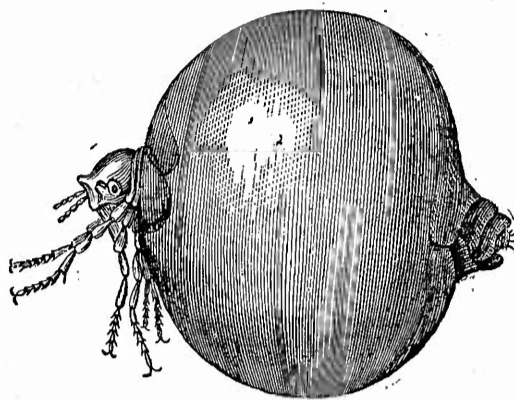


Fig. 172. Chique gorgée (\*\*).

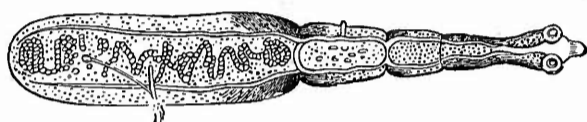


Fig. 175. Ver solitaire ou Ténia échinocoque (\*\*\*\*\*).

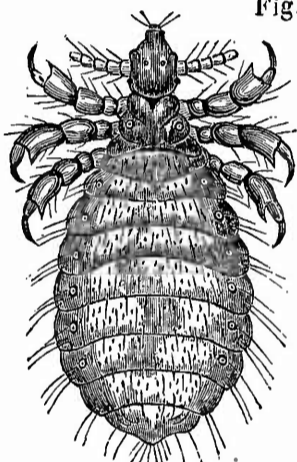


Fig. 173. Pou du chien (\*\*\*).

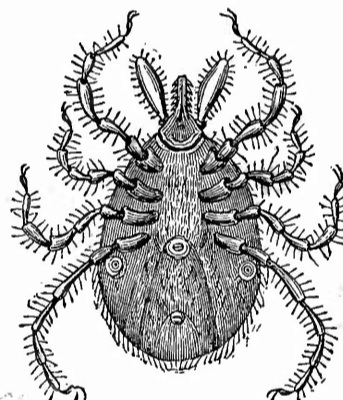


Fig. 174. Tique (\*\*\*\*).

Fig. 171 à 175. Les Parasites du chien

Corbeil, Créte et Fils, imp.

Paris, Baillière et Fils, édit.

D'après les relevés officiels, 1666 personnes ont succombé à la rage en Prusse, pendant la période de 1810 à 1819. Pour des périodes plus rapprochées de nous, en consultant divers documents officiels étrangers, Boudin (1) a trouvé la mortalité ci-après dans quelques autres pays de l'Europe :

|   | Pendant la période de | Décès. |
|---|-----------------------|--------|
| En Prusse.....                                      | 1854 à 1858           | 196    |
| En Bavière.....                                     | 1851 à 1856           | 35     |
| En Belgique..                                       | 1856 à 1860           | 26     |
| En Angleterre (Écosse et<br>Irlande non comprises). | 1853 à 1857           | 100    |
| En Écosse.....                                      | 1855 à 1858           | 10     |

En Suède, cette proportion des décès a varié, ainsi qu'il suit, à quatre époques différentes :

(1) Boudin, *Nombre des victimes de la rage* (Ann. d'hygiène publique, 1864, 2<sup>e</sup> série, tome XXI, p. 200).

(\*) *Pulex penetrans*, L. (Cauvet, d'après H. Karsten).

(\*\*) Cauvet, d'après H. Karsten.

|                     |                          |
|---------------------|--------------------------|
| De 1776 à 1855..... | 58 décès, année moyenne. |
| De 1786 à 1790..... | 138 —                    |
| De 1831 à 1835..... | 6 —                      |
| De 1856 à 1860. ... | 42 —                     |

Si ces derniers chiffres, tous puisés à des sources officielles, sont vrais, et si l'on peut, d'autre part, compter sur l'exactitude des comptes rendus du bureau de la statistique générale de France, il s'ensuivrait que la rage exercerait proportionnellement de plus grands ravages en France que dans les pays étrangers que nous venons de passer en revue.

On ne connaît encore aucun spécifique contre la rage; ce qui est d'autant plus à déplorer que cette maladie amène la mort de beaucoup d'hommes. L'animal auquel on inocule le virus

(\*\*\*) *Hematopinus piliifer*. — Uniformément de couleur testacée, avec le corps ovalaire (Gervais, *Zoologie médicale*, tome I, p. 381).

(\*\*\*\*) *Ixodes ricinus*, Latr.

(\*\*\*\*\*) *Tenia echinocoqus*, Sieb. (Cauvet, d'après Leuckart).

rabique est perdu dans la majorité des cas, si un homme de l'art n'est là immédiatement pour cautériser la plaie au fer rouge, au nitrate d'argent, etc., pour en sucer le sang à l'aide de ventouses, pour laver la plaie à l'acide chlorhydrique, etc. La cautérisation est de tous ces remèdes le plus efficace.

Des *mesures administratives* ont été proposées ou instituées pour prévenir ou arrêter la transmission de la rage, aussi bien parmi les chiens, que de ces animaux à l'homme. Il en est un qui, dans ces derniers temps, a surtout fixé l'attention : il s'agit du musellement obligatoire et continu des chiens. M. Vernois (1) a condamné l'emploi de la muselière, et démontré combien ce prétendu obstacle à la contagion est illusoire et à certains égards dangereux. Nous n'avons pas à insister sur ce point. Mais nous ne pouvons passer sous silence un fait qui a produit une vive impression sur l'opinion publique, aussi bien que sur l'esprit des savants, et qui était bien fait pour rendre au musellement obligatoire des chiens une valeur apparente et un prestige réel au point de vue de la prophylaxie de la rage. Ce mal aurait pour ainsi dire été étouffé, en Prusse, par l'application énergique et presque militaire de la muselière. Les choses sont ramenées à leur véritable jour par un document très-important : nous voulons parler de la lettre adressée, en date du premier juin 1862, par l'ambassadeur de France à Berlin, M. de la Tour d'Auvergne, à M. le ministre des affaires étrangères à Paris. Voici cette lettre :

« Monsieur le ministre, Votre Excellence m'a exprimé le désir de recevoir des renseignements précis et circonstanciés sur les moyens employés par l'École vétérinaire de Berlin et par l'administration prussienne, pour combattre la propagation de la rage, et sur les résultats qu'ils ont donnés.

« Les ordonnances royales et circulaires ministérielles qui régissent la matière depuis 1797, sont loin d'être aussi sévères que les arrêtés analogues qui prescrivent en France, dans l'intérêt de la sûreté et de la salubrité publiques, des précautions relatives aux chiens.

« Ainsi, le musellement, loin d'être général en Prusse, se borne à la seule ville de Berlin et à deux ou trois autres grandes cités, où l'agglomération des chiens paraît de nature à compromettre la sécurité des personnes. A Berlin, les chiens circulant sur la voie publique doivent

(1) Vernois, *Étude sur la prophylaxie administrative de la rage* (*Annales d'hygiène*, 1863, 2<sup>e</sup> série, t. XIX, p. 5).

être ou muselés ou conduits en laisse. Ils doivent, en outre, porter un collier garni d'une plaque avec le numéro du contrôle constatant le paiement de l'impôt (12 francs par an). Les chiens attelés aux voitures traînées à bras doivent également être muselés et attachés de très-court. Mais, par une contradiction bizarre, il est permis de tenir des chiens non muselés dans l'intérieur des hôtels, cabarets, boutiques, magasins, jardins et autres lieux ouverts au public, ainsi que dans l'intérieur des voitures et omnibus et sur les charrettes et chariots.

« Les chiens errants, qui ne portent pas de muselière, sont pris par les gens de l'équarrisseur, qui laisse au propriétaire de l'animal trois jours pour le racheter moyennant une amende de 4 francs ; passé ce délai, les chiens pris sur la voie publique sont tués.

« L'ordonnance royale du 2 avril 1803 prescrit de tenir tous les chiens à l'attache dans les lieux infectés d'une maladie épizootique et à 2 myriamètres à la ronde.

« Le règlement de 1835 ordonne de tuer tout chien atteint de rage ou présumé avoir été mordu par un chien enragé.

« Si le chien enragé ou soupçonné tel a mordu un homme, l'art. 95 ordonne de s'en emparer et de l'enfermer à l'École vétérinaire, afin que l'on puisse constater l'existence de la rage et épargner à l'individu mordu, s'il y a lieu, le traitement prophylactique applicable en pareil cas.

« La circulaire ministérielle du 15 juillet 1837 fixe la durée de la quarantaine du chien suspect à douze semaines. L'École vétérinaire de Berlin a l'habitude d'y ajouter encore une semaine, l'expérience ayant démontré que la période d'incubation ne dépasse guère la limite de quatre-vingt-dix jours. Si, au bout de ce temps, l'animal ne présente aucun des symptômes de la rage, on le rend à son maître.

« L'opinion générale des médecins de l'École vétérinaire de Berlin, est que les différentes mesures administratives prises contre la propagation de la rage, et notamment le musellement des chiens, ne sont pour rien dans la disparition de ce redoutable fléau qu'on a heureusement signalée depuis nombre d'années en Prusse. Ces praticiens s'accordent à considérer la rage comme une épidémie qui, partant d'un foyer primitif, se développe sous l'influence de causes originaires et spontanées, s'étend de proche en proche, sévit sur certains sujets particulièrement prédisposés, et, arrivée à son point culminant, s'y maintient pendant quelque temps, puis com-



mence à diminuer pour s'éteindre insensiblement et ne plus reparaitre qu'à des intervalles reculés.

« Plusieurs considérations semblent venir à l'appui de cette manière de voir.

« D'abord, on affirme que la rage avait entièrement disparu longtemps avant que le musèlement fût prescrit à Berlin, et que, par une singulière coïncidence, on a eu, le lendemain de la mise en vigueur de cette mesure, plusieurs cas de rage à constater qui, heureusement, n'ont pas eu des suites mortelles.

« Il ne faut pas oublier, ensuite, que le musèlement n'est prescrit par autorité de police que dans la capitale et dans deux ou trois autres grands centres de population, tandis que dans les petites villes de province et dans les campagnes, les chiens en sont exemptés. Ainsi, à Berlin, les chiens sont muselés; à Charlottenbourg, petite ville qui forme comme un des faubourgs de Berlin, ils circulent sans muselière. Le musèlement n'ayant donc qu'une portée toute locale, ce n'est pas lui qui a pu contribuer à arrêter la propagation de la rage, et il faut nécessairement s'en tenir, soit au caractère épidémique du fléau, soit aux influences atmosphériques, pour expliquer l'extinction de cette maladie en Prusse.

« Au surplus, la construction vicieuse des muselières prescrites par la police de Berlin, est loin d'empêcher les chiens de mordre; il semblerait, dès lors, qu'en ordonnant le musèlement, on ait voulu imposer aux amateurs de chiens une gêne qui les portât à s'abstenir le plus possible de l'entretien de ces quadrupèdes, et exercer en même temps, au point de vue fiscal, un contrôle efficace sur les sujets de la race canine. »

« Quoi qu'il en soit, dit encore M. H. Bouley, il est certain qu'en France, et à Paris notamment, la manière dont on pratique le musèlement est une pure fiction, et que, dans l'état actuel des choses, on ne peut pas apprécier la valeur prophylactique de cette mesure de police, qui ne reçoit et n'a jamais reçu une application réelle. De fait, il vaudrait tout autant, pour satisfaire aux prescriptions réglementaires, figurer avec un pinceau, sur la tête des chiens, le tracé d'une muselière, qu'appliquer celles qui sont usuelles aujourd'hui, lesquelles consistent dans une simple courroie placée sur le chanfrein, assez lâche pour permettre la respiration buccale et l'aboiement, et, par conséquent, à peu près inutile pour empêcher la morsure.

« La muselière d'aujourd'hui n'est donc, à vrai

dire, qu'un subterfuge, une manière de paraître observer la loi, tout en l'éluant. Et il devait en être ainsi, car la loi a exigé l'impossible en prescrivant l'application, autour de la tête du chien, d'un appareil de coercition qui s'opposerait à l'écartement de ses mâchoires. » Telle est la muselière Foin (*fig. 176*).

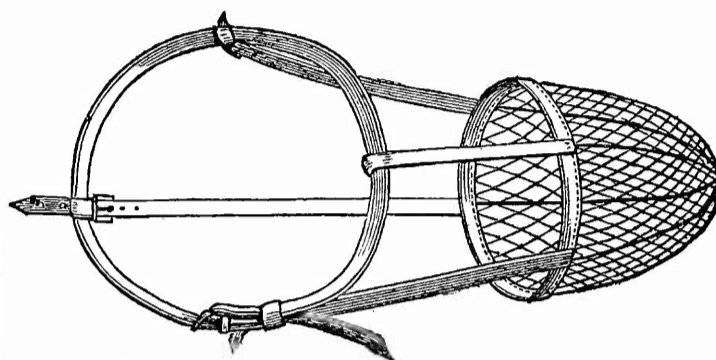


Fig. 176. Muselière Foin.

« Le chien a les cavités nasales trop étroites pour respirer exclusivement par le nez, comme le fait le cheval; il faut qu'il respire par sa gueule béante, qu'il transpire par sa langue et toute sa muqueuse buccale; il faut conséquemment qu'il puisse ouvrir ses mâchoires.

« Le problème à résoudre est donc celui-ci : appliquer autour de la tête du chien un appareil qui, tout en lui laissant la liberté de la respiration buccale, l'empêcherait cependant de se servir de ses mâchoires pour attaquer et pour mordre.

« Ce problème a reçu, dans ces derniers temps, un commencement de solution. Deux muselières, construites d'après les mêmes idées, viennent d'être inventées, l'une par M. le professeur Goubaux (d'Alfort), l'autre par M. Charrière (de Lausanne). Toutes deux permettent de désarmer l'animal de ses mâchoires, tout en lui laissant la liberté de respirer gueule béante et langue pendante.

« Ces muselières sont formées de deux pièces articulées, plus longues que les mâchoires du chien auquel elles sont destinées, les garnissant périphériquement, susceptibles de s'écarter sous l'influence de l'action des muscles qui ouvrent la bouche, et, quand la bouche se ferme, revenant sur elles-mêmes par l'action d'un ressort très-simple.

« Ces ingénieux appareils peuvent permettre aujourd'hui d'appliquer avec rigueur la mesure du musèlement, tout en exemptant le chien d'une contrainte impossible à supporter. Il serait à désirer que l'expérience en fût faite d'une manière réglementaire, avant de rejeter le musèlement comme une mesure tout à fait inutile. »

Autrefois, à Paris, on empoisonnait les chiens que l'on rencontrait en état de vagabondage; l'administration craignait que le manque de nourriture régulière ne les exposât plus que les autres à contracter la terrible maladie de la rage. Toutes les fois que la police avait recours à cette mesure, elle dépensait environ une douzaine de mille francs. Depuis quelques années, il paraît que l'on a renoncé à cette destruction générale, parce que l'on a reconnu que le nombre des cas d'hydrophobie ne présentait pas un accroissement proportionnel à celui des chiens errants, et que, d'ailleurs, la plupart des accidents de cette espèce provenaient de chiens non vagabonds. Aujourd'hui la police s'en remet pour la destruction des animaux errants aux chiffonniers à crochet, qui les assomment la nuit et les portent ensuite à Montfaucon où ils les vendent. Cette mesure donne certainement quelques économies, mais il nous semble que les sentiments d'humanité en sont offensés. Quoiqu'il ne s'agisse que de chiens, la classe d'industriels qui les poursuit et les assomme à coups de crochet, est ainsi maintenue par le désir du lucre dans une sorte d'habitude perpétuelle de meurtre nocturne, toujours fâcheuse.

Tous les chiens ont des parasites : les chiques (*fig. 171 et 172*) les puces et les poux (*fig. 173*) les tourmentent; dans quelques localités, ce sont les tiques (*fig. 174*). On les débarrasse des puces et des poux en étendant sous leur couche de paille un lit de cendre, ou en la saupoudrant de poudre de pyrèthre. On détruit les tiques, qui surtout les font souffrir, par des frictions avec de l'eau-de-vie, de l'eau de sel, ou ce qui est bien préférable avec du jus de tabac. Il ne faut point les enlever brusquement, car la tête resterait dans la plaie, amènerait de la suppuration et la formation d'un abcès.

Il est plus difficile de débarrasser les chiens du ver solitaire (*fig. 175*), dont ils sont souvent incommodés. Presque tous les chiens de chasse logent ce parasite, qu'ils prennent en mangeant la chair et les intestins des lièvres et des lapins, chez lesquels le ver vit à l'état de cysticerque. « Les individus affectés d'un grand nombre de vers (1) sont tristes, abattus, amaigris; leur poil est sec, hérissé, terne, sale; ils se tourmentent, s'agitent, poussent des cris plaintifs, des hurlements; ils deviennent insociables et irascibles; ils meurent quelquefois dans les convulsions. » On ne détruit pas aisément les vers : le couso, cependant,

(1) Davaine, *Traité des entozoaires*. Paris, 1860.

réussit dans la plupart des cas à les faire disparaître. On conseille aussi de faire manger au chien qui en est envahi les fruits de l'églantine, avec les graines et les poils que ces fruits renferment.

**Mutilation des oreilles et de la queue des chiens.** — Certaines personnes coupent les oreilles de leur terrier, d'autres préfèrent les laisser intactes. M. Youatt s'oppose à cette mutilation, et beaucoup de gens font comme lui. H. D. Richardson ne se prononce ni pour ni contre cette mesure. « Si vous y êtes décidé, dit-il, pratiquez-la humainement, trois coups de ciseau suffiront. Réunissez les pointes des deux oreilles et tranchez-en l'extrémité à la longueur désirée, d'un seul coup de ciseaux bien affilé, puis d'un seul coup pour chacune d'elles, et de bas en haut, enlevez la partie de derrière des bords jusqu'à la pointe de l'oreille.

« Au bout d'une semaine, les oreilles vont bien, et je n'ai jamais vu la surdité ni d'autres inconvénients annoncés par M. Youatt, résulter de cette opération.

« Je ne conseille pas cette mesure, je donne simplement des instructions pour l'exécuter de la façon la plus douce. Il ne faut jamais toucher à la queue d'un jeune chien bien élevé; si le chien est mal élevé et que par suite sa queue soit grossière, il ne mérite pas d'être gardé. »

**Usages et produits.** — L'utilité du chien est inestimable.

**Emploi domestique.** — Chacun connaît les services qu'il rend à l'homme civilisé : « Il retrouve les objets perdus, dit Linné, fait la ronde de nuit, signale les approchants, veille sur les biens, éloigne les bestiaux des champs cultivés, garde les rennes, protège les moutons et les bœufs contre les bêtes féroces, tient le lion en respect, chasse le gibier, l'arrête d'un bond, le saisit au gîte, rapporte celui que le chasseur a abattu. En France, il tourne la broche; en Sibérie, il tire les traîneaux. Pour plaire à son maître, il cherche des truffes qu'il n'aime cependant pas; un autre lui aidera à trainer la brouette, et cela d'autant mieux qu'il verra que son maître le fait aussi. »

« On ne se sert plus guère du chien dans nos pays, dit M. Benion (1), que pour trainer de petites voitures et pour tourner la roue des couteillers et les tambours destinés à faire marcher les soufflets des clouteries. Pour ces travaux, on emploie de préférence de forts chiens mâtins.

(1) Benion, *les Races canines*. Paris, 1867, p. 33 et 126.

La sobriété du chien rend peu coûteux le travail qu'on obtient de lui.

« Les colporteurs, les marchands forains et une foule d'autres personnes dont les ressources sont trop modestes pour nourrir un cheval se servent du chien pour traîner de petites voitures. Ce mode d'utilisation n'est guère possible dans les grandes villes où la circulation est active, car les véhicules légers entravent le mouvement, effrayent les chevaux. Les chiens, en aboyant ou en se dérochant, ont très-souvent déterminé des accidents qui ont décidé à proscrire cet attelage des villes; mais il peut être employé à la campagne. Les harnais du chien qui tire la voiture sont en tout analogues à ceux du cheval; comme ce dernier, il est placé entre deux brancards qu'il supporte au moyen d'une dossière. Les voitures sont ordinairement à deux roues. Cette disposition est vicieuse, attendu que la charge n'est pas toujours bien répartie, d'où il arrive que l'animal porte un poids trop considérable quand la voiture pèse en avant, et est enlevé de terre quand elle pèse en arrière. Il est préférable d'avoir de petits chariots à quatre roues, qui, n'offrant pas ces inconvénients et ne paralysant pas les moyens d'action du chien, ont pour effet de doubler au moins ses forces. Quand on a besoin de deux chiens pour traîner une plus lourde charge, on les met de front, l'un entre les brancards, l'autre en dehors. Ce système prévaut sur celui qui consiste à les mettre en file, car, attelés de cette seconde manière, ils échappent à l'œil du conducteur et ont plus d'aisance pour se dérober. Il est très-facile de dresser un chien à tirer la voiture; mais cette mission exige beaucoup de douceur et de patience. Le plus souvent, cet animal marche de lui-même et sans efforts, d'où la recommandation de diriger ses premiers pas sans le rudoyer. Tout d'abord, on l'accoutume pendant plusieurs jours à porter les harnais seulement; quelque temps après, une personne prend les traits et les tend de manière à ne présenter qu'une légère résistance, tandis qu'un autre conduit le chien et l'engage à vaincre l'obstacle. Lorsqu'il est sorti à son honneur de ces difficultés, on l'attelle à une voiture vide et légère sur un terrain uni; on le fait marcher pendant une demi-heure le premier jour, une heure le deuxième, et ainsi de suite en augmentant la durée du travail et la charge jusqu'à parfait dressage.

« Trois chiens suffisent ordinairement pour tourner la roue du cloutier pendant une journée, et leur nourriture n'équivaut pas à la dépense d'un

homme, ce qui fait que ces animaux doivent plus que jamais être employés à des travaux de ce genre. D'autre part, il arrive fréquemment qu'un coutelier a besoin de faire marcher ses meules à jours et à heures indéterminés, ce qui lui serait impossible sans chien, car il n'a pas toujours sous la main un aide dont il puisse disposer. Le chien tourne dans l'intérieur de la roue, à l'instar de l'écureuil dans le tambour en grillage annexé à sa cage. L'éducation de ce chien est plus longue à faire que celle du chien d'attelage. Le travail qu'on lui demande est si difficile et si dur, qu'il faut user de beaucoup de patience et de douceur à son égard pour ne pas le rebuter. On le met dans une roue qu'on tourne lentement, en l'engageant à marcher doucement d'abord, puis rapidement. Cet exercice, successivement repris et augmenté graduellement, habitue le chien à travailler seul au bout de quelques jours. Celui qui se sert ainsi de cet animal doit en avoir plusieurs, car la fatigue exige qu'ils ne travaillent pas longtemps sans être remplacés. »

« Ici (en Hollande), dit Max. Du Camp (1), le véritable animal de trait n'est pas le cheval; je n'ai pas encore vu d'âne: c'est le chien, le chien courageux et docile qu'on attelle à de petites voitures, et qui les traîne au grand trot, en tirant la langue et en baissant la queue. Ah! que Charlet avait raison! ce qu'il y a de meilleur dans l'homme, c'est le chien. »

Le premier instinct que l'homme ait utilisé dans la race canine, c'est l'instinct destructeur. Il se sert de l'humeur belliqueuse et des goûts carnassiers du chien, soit pour se débarrasser d'ennemis dangereux qui l'entouraient, soit pour se procurer des moyens d'existence.

Les auteurs grecs et latins font mention d'anciennes races de chiens qui étaient surtout faites pour le combat, — *pugnaces*. De ce nombre était la race des chiens d'Hyrkanie, qui, à cause de leur extrême férocité, passaient pour avoir été croisés par un tigre; les locriens, qu'on employait surtout à chasser le sanglier; les chiens de Pannonie, dont on se servait indifféremment pour la chasse ou pour la guerre; les molosses de l'Épire, formés à la chasse, aux combats et aux jeux sanglants de l'amphithéâtre.

La sagacité du chien a été plus d'une fois détournée des intentions de la nature et exploitée pour de mauvais desseins. De quoi

(1) Max. Du Camp, *En Hollande*. Paris 1859, p. 17.

l'homme n'abuse-t-il pas ? La ville de Londres ne manque pas d'épaigneuls qui, grâce aux leçons de leurs maîtres, cultivent avec beaucoup trop d'art le vol au mouchoir, le vol à la bourse, le vol à la montre, et toutes sortes d'autres branches du métier.

Le chien jouait un rôle dans l'art militaire.

Varron fait venir *canis* de *canere*, par allusion aux longs aboiements de ces fidèles serviteurs quand ils apercevaient du haut des plates-formes les troupes ennemies.

Un manuscrit, dû à Paul Saretinus Ducensis (1330 à 1340) et conservé à la Bibliothèque impériale à Paris (1), raconte, parmi les stratagèmes en usage, les deux suivants :

« Lorsque de deux gardiens, qui étaient dans une tour, l'un a péri, et que l'autre est pressé par la faim, le chef oubliant de pourvoir à ses besoins, le survivant, contraint d'abandonner son poste pour se procurer des subsistances, attache un chien à jeun à une corde dont l'extrémité répond à la cloche de la tour, puis il place devant lui de l'eau et du pain hors de sa portée. Les efforts que le chien fait pour atteindre les aliments font sonner la cloche ; le gardien profite de ce moment pour sortir et rapporter des provisions.

« Pour mettre en fuite les chevaux et les cavaliers, on élève des chiens vulgairement appelés *chiens alains* (dogues), et on les dresse à mordre l'ennemi avec fureur. Il convient que ces chiens soient bardés de cuir, pour deux raisons : d'abord afin que le feu qu'ils portent dans un vase d'airain ne les blesse pas, et ensuite afin qu'ils soient moins exposés aux coups des hommes d'armes, quand le cheval a fui sous l'aiguillon de la douleur. Le vase d'airain enduit d'une substance résineuse, et garni d'une éponge imbibée d'esprit-de-vin, produit un feu très-ardent. Les chevaux harcelés par les morsures des chiens et par les brûlures de ce feu, fuient en désordre. »

Henri VIII, roi d'Angleterre, joignit aux soldats qu'il envoya en France combattre le roi Charles V, une troupe de quatre cents dogues de forte taille.

Un auteur normand rapporte qu'au seizième siècle les chiens servaient de garde dans les villes et dans les ports, qu'ils défendaient les habitants contre les surprises des pirates et que, dans le combat, ces fidèles et généreuses bêtes supportaient toujours le premier choc des assaillants ; il ajoute que la ville de Saint-Malo n'a jamais eu de meilleurs défenseurs.

(1) Saretinus, *Tractatus de re militari et de machinis bellicis*.

Dans les temps plus rapprochés de nous, le chien a aussi été pour les Espagnols, dans leurs expéditions militaires du nouveau monde ; pour les Anglais, dans l'établissement de leur puissance en Australie, un vaillant et rude auxiliaire.

« C'est surtout à la chasse, dit encore M. Benion, que son intelligence admirable se manifeste. L'homme a compris de bonne heure la nécessité de l'utiliser et de le dresser à cet exercice. Sans son secours, il ne pourrait parvenir à détruire les animaux sauvages et nuisibles. Pour le gibier ordinaire, il lui faut également son concours. A la chasse il est vraiment beau, car ses qualités instinctives se réunissent à ses qualités acquises. Lorsque le cor ou la voix des hommes se fait entendre, lors même qu'il les voit simplement prendre des armes et se disposer à partir, il frémit, il est impatient, il gambade et annonce par ses cris l'envie de marcher et de vaincre ; sur le terrain, on le voit courir, flairer le passage du gibier, chercher ses traces, essayer de le surprendre. »

Il rend peut-être encore plus de services à l'homme sauvage. Les insulaires de la mer du Sud, les Tongouses, les Chinois, les Groënlandais, les Esquimaux, les Peaux-Rouges de l'Amérique du Nord se nourrissent de sa chair. « Les nègres de la Côte d'Or, dit Bosman (1), apportent au marché de la viande de chien, qu'ils mangent de préférence à toute autre. A Angola, on donne souvent pour un chien plusieurs esclaves. Dans la Nouvelle-Zélande et dans les îles de la mer du Sud, la viande de chien est plus estimée que la viande de porc. En Chine, on voit des boucheries de viande de chien ; mais le boucher a à s'y défendre contre les autres chiens, qui l'attaquent en troupes. Tout récemment encore, un voyageur en Chine a rencontré partout de semblables boucheries.

« Au Canada même, les chiens, dit le Père Sabard Théodat (2), se servent en guise de mouton pour être mangés en festin : je me suis trouvé diverses fois à des festins de chien ; j'avoue véritablement que du commencement, cela me faisait horreur, mais je n'en eus pas mangé deux fois que j'en trouvai la chair bonne et de goût un peu approchant de celle du porc. »

Dans l'Asie septentrionale, on confectionne des habillements avec la fourrure du chien ; en Alle-

(1) Bosman, *Naauw keurige Beschryving van de Guinese Goud-Tand en Slave-Kust*. Utrecht, 1704.

(2) Sabard Théodat, *Voyage au pays des Hurons*. Paris, 1632, p. 311.

magne, on en fait des bonnets et des manchons. De ses os et de ses tendons, on fabrique de la colle forte ; de sa peau, mince et tendre, on fait des souliers fins et des gants ; avec ses poils, on rembourre les matelas ; et sa graisse, qui était jadis un remède populaire contre la phthisie, sert aujourd'hui à graisser les roues.

*Emploi physiologique.* — Les physiologistes font une grande consommation de chiens ; et l'adresse des chasseurs qui fournissent aux savants les animaux destinés aux expériences est si grande, que, en les prévenant la veille, on a pour le lendemain une centaine de victimes, choisies parmi les chiens errants des grandes villes, et dont les souffrances au moins doivent servir aux progrès de la science.

« L'expérimentation sur les animaux vivants », dit M. Moquin-Tandon (1), rapporteur devant l'Académie de médecine d'une commission nommée pour étudier cette question, « l'expérimentation sur les animaux vivants, surtout quand ces animaux sont élevés dans la série, a toujours fait naître un sentiment extrêmement pénible. Ce sentiment est éprouvé par tous les gens du monde. Empressons-nous de le dire, il est partagé par les opérateurs. C'est pourquoi la vivisection est généralement pratiquée dans des limites assez restreintes et soumise à des formes convenablement déterminées, du moins dans nos écoles. Il y a plus, on cherche habituellement à rendre les souffrances aussi courtes que possible, et à les adoucir par les divers moyens que possède la science, par le chloroforme, l'éther, les narcotiques, le froid, la compression, la section du nerf... Malheureusement, dans certaines études, par exemple dans celle des fonctions du système nerveux, la douleur elle-même est parfois une manifestation, un indice absolument nécessaire.

« Le physiologiste expérimentateur, il est presque superflu d'insister sur ce point, ne peut avoir, excepté dans les cas rares qui viennent d'être signalés, aucun intérêt à faire souffrir les animaux. Au contraire, son instinct et sa raison lui conseillent, lui commandent même de leur donner le moins de mal possible. En un mot, la vivisection n'a jamais été et ne sera jamais, comme on veut l'insinuer, ni un *art d'agrément*, ni une *source de plaisir*, et le physiologiste qui s'y livre, n'est pas un barbare *accordant beaucoup à l'expérimentation et refusant tout à la pitié!*

« Ce qui nous étonne, c'est de voir certaines personnes, ennemies sans circonstances atténuantes

(1) Moquin-Tandon, *Rapport sur les Vivisections* (Bull. de l'Acad. de méd. Paris, 1862-1863, t. XXVIII, p. 950).

des opérations physiologiques, approuver d'un autre côté, sans réserve, les courses de taureaux, la chasse, les assauts de carnassiers, les combats de cailles et de coqs, les exercices forcés, souvent contre nature, auxquels sont condamnés en public de pauvres animaux ! Dans les écoles, chaque coup de lancette est donné pour la science ; dans les cirques, les blessures, les angoisses, les défaillances, la mort, sont présentés pour l'agrément. Voilà des spectacles qu'il faudrait interdire dans tous les pays, spectacles inutiles et dangereux, cruels et immoraux !

« Dans les recherches sur les animaux vivants, le but fait supporter et légitime le moyen. De même, le chirurgien habile, lorsqu'il ampute un membre ou qu'il extirpe une tumeur, est soutenu, encouragé, tranquilisé par l'idée de l'heureux résultat qui en sera la conséquence.

« Mais si l'on supposait très-longues et très-nombreuses les souffrances d'un mammifère, et si, d'un autre côté, on réduisait à zéro le but de la vivisection, il est évident qu'on devrait regarder l'expérience comme une barbarie et l'expérimentateur comme un bourreau ; mais il n'en est pas ainsi.

« Avec du sentiment et de l'esprit, on pourra toujours présenter, sous un jour défavorable et avec un caractère monstrueux, toutes les opérations faites dans nos meilleures écoles et par nos plus célèbres professeurs.

« Oui, il faut épargner les souffrances aux animaux, quelque légères qu'elles soient, surtout quand il n'y a pas nécessité absolue.

« Tuons un animal, disait Plutarque, mais que ce soit avec commisération et regret, non point par jeu ou par plaisir ni avec cruauté. »

« E. Littré a dit encore avec raison : « Il ne faut pas verser capricieusement le sang et ne pas prodiguer la douleur, et celui qui interprète les mystères de la vie doit avoir l'esprit élevé, l'âme miséricordieuse et les mains innocentes. »

« Du reste, les mauvais traitements faits aux animaux sont punis en France par la loi Grammont. Cette loi, conçue par une pensée généreuse, est plus qu'un frein utile, c'est un progrès social. D'un côté elle protège, de l'autre elle moralise.

« Les expériences sur les animaux vivants sont indispensables à la physiologie. Cette vérité ne saurait être contestée sérieusement. Les services rendus par les vivisections sont immenses ; nous en appelons à tous les médecins, à tous les chirurgiens, à tous les naturalistes.

« Les vivisections ont fait justice de ces rêveries absurdes, de ces systèmes sans base, de ces hy-

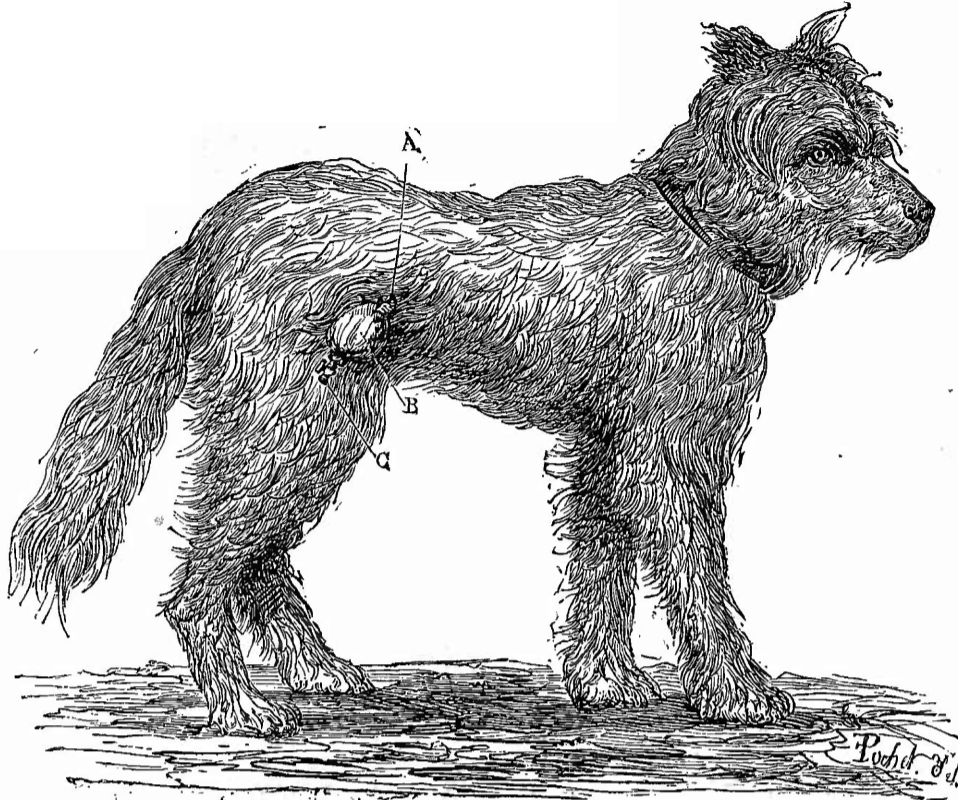


Fig. 177. Chien sur lequel on a pratiqué une fistule pancréatique (\*).

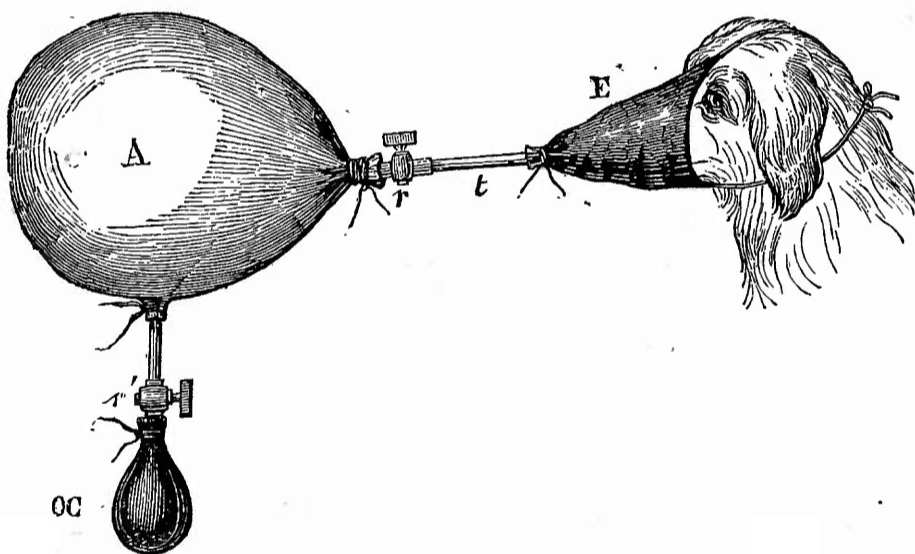


Fig. 178. Chien auquel on fait respirer de l'oxyde de carbone (\*\*).

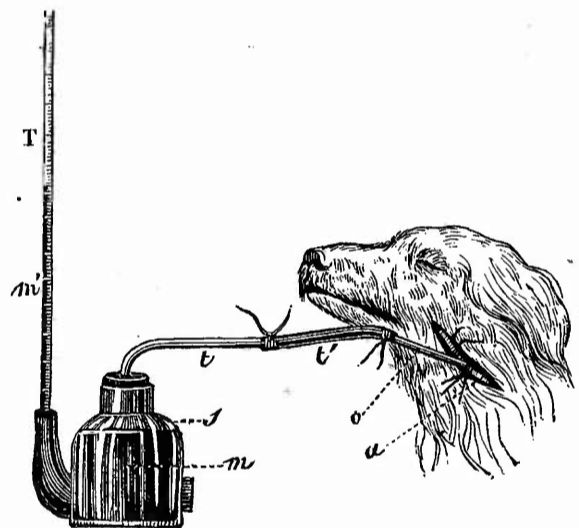


Fig. 179. Chien que l'on a empoisonné avec du curare absorbé par l'estomac (\*\*\*)

pothèses sans nom, qui ont régné tour à tour et si longtemps dans la science. «Souvent une seule «expérience, dit Haller, a réfuté les suppositions «des siècles précédents, et cette manière de pro- «céder a été plus utile à la vraie physiologie, que «ne l'ont jamais été toutes les autres sources d'in- «struction où va puiser l'homme avide de savoir.»

«La physiologie expérimentale ou positive a donné à la science de la vie une certitude à laquelle elle n'était pas habituée. Ses conquêtes se

(\*) A, tube d'argent, sur lequel est fixée la vessie; B, vessie; C, robinet destiné à recueillir le suc à mesure qu'il s'accumule dans la vessie. (Cl. Bernard, *Physiologie expérimentale*, t. II, p. 197.)

(\*\*) E, entonnoir en caoutchouc qui coiffe le museau du chien; A, vessie pleine d'air; OC, vessie en caoutchouc, communiquant avec la première par un robinet r, et renfermant l'oxyde de carbone. (Cl. Bernard, *Substances toxiques*, p. 180.)

comptent par centaines. Nous n'en citerons qu'un petit nombre. On lui doit les belles découvertes de Galien, sur les usages des nerfs laryngés; de Harvey, sur la circulation du sang; de Lawer, sur sa transfusion; de Spallanzani, sur la respiration; de Tiedemann, de Gmelin, de Leuret, de Lassaigue, sur la digestion; d'Aselli et de Pecquet, sur les vaisseaux lactés et le canal thoracique; de Haller et de Tandon, sur l'irritabilité et la sensibilité; de Legallois, sur la moelle épinière et le bulbe rachidien; de Prochaska et de Marshall-Hall, sur les mouvements réflexes; de

(\*\*\*) m, manomètre rempli de mercure; m', mercure qui monte à chaque impulsion du cœur dans le tube T, à une hauteur qui ne dépasse pas 80 à 100 millimètres. (Cl. Bernard, *Substances toxiques* p. 308.)

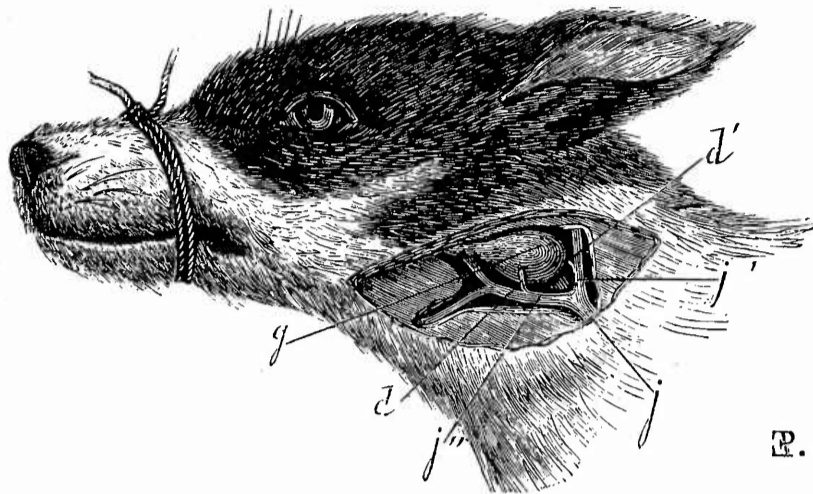


Fig. 180. Chien sur lequel on a mis à nu les veines de la glande sous-maxillaire (\*).

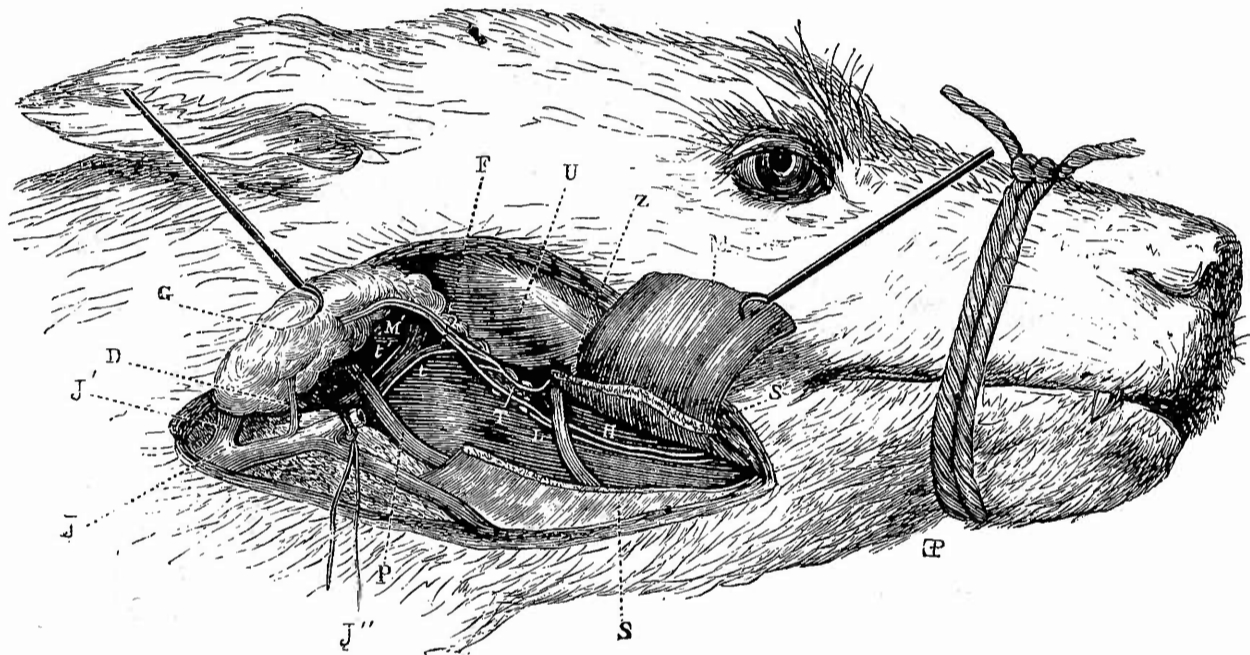


Fig. 181. Chien auquel on a enlevé la moitié postérieure du muscle digastrique et fait une plaie pour agir sur la glande sous-maxillaire (\*\*).

Corbeil, Créte et Fils, imp.

Paris, Baillièrè et Fils, édit.

Charles Bell, de Magendie, de Müller, sur la distinction des racines nerveuses, du mouvement et du sentiment; de Graaf, sur la génération; de Hunter et de Duhamel, sur la reproduction des os et les fonctions du périoste; enfin les travaux de Claude Bernard (1), le plus célèbre représentant de la physiologie expérimentale en Eu-

(1) Bernard, *Leçons de physiologie expérimentale appliquée à la médecine*, faites au collège de France. Paris, 1855-1856, 2 vol. in-8. — *Leçons sur les effets des substances toxiques et médicamenteuses*. Paris, 1857, 1 vol. in-8. — *Leçons sur la physiologie et la pathologie du système nerveux*. Paris, 1858, 2 vol. in-8. — *Leçons sur les propriétés physiologiques et les altérations pathologiques des liquides de l'organisme*. Paris, 1859, 2 vol. in-8. — *Introduction à l'étude de la médecine expérimentale*. Paris, 1865, in-8.

(\*) *g*, glande sous-maxillaire; *j*, veine jugulaire externe se divisant en deux branches: *j'* et *j''*, veines qui circonscrivent la glande; *d*, veine glandulaire antérieure; *d'*, veine glandulaire postérieure. (Cl. Bernard, *Liquides de l'organisme*. Tome II, p. 279.)

rope, soit que pour étudier les fonctions du pancréas et l'usage du suc pancréatique, il ait institué une fistule (fig. 177), soit que, pour analyser les propriétés des substances toxiques, il ait fait respirer à un chien de l'oxyde de carbone (fig. 178) ou fait absorber au sujet du curare par l'estomac

(\*\*) Le muscle digastrique est enlevé dans sa moitié postérieure; *M*, moitié antérieure du muscle, relevé par une érigne; *M'*, insertion de l'extrémité postérieure du muscle, enlevé pour permettre de voir l'artère carotide *tt'*, et les filets sympathiques, etc.; *G*, glande sous-maxillaire soulevée par une érigne, pour montrer sa face profonde; *H*, conduits salivaires de la sous-maxillaire et de la sublinguale; *J*, tronc de la veine jugulaire externe; *J'*, branche de la veine jugulaire passant en arrière de la glande; *J''*, branche coupée de la jugulaire et passant au-devant de la glande; *D*, rameau veineux sortant de la glande sous-maxillaire; *tt'*, artère carotide externe accompagnée par deux filets du nerf sympathique; *F*, origine de l'artère inférieure de la glande; *P*, nerf hypoglosse; *L*, nerf lingual; *T*, corde du tympan allant se distribuer à la glande sous-maxillaire; *SS'*, muscle mylohyoïdien coupé pour découvrir le nerf lingual et les conduits salivaires situés au-dessous; *U*, muscle masséter, angle de la mâchoire inférieure; *Z*, origine du nerf mylohyoïdien, dont les rameaux sont cachés par les muscles digastrique et mylohyoïdien relevés. (Cl. Bernard, *Liquides de l'organisme*. Tome II, p. 281.)

(fig. 179), soit que pour fixer l'influence des nerfs sur les glandes salivaires, il ait mis à nu les veines de la glande sous-maxillaire (fig. 180) et enlevé la moitié postérieure du muscle digastrique (fig. 181).

« D'un autre côté, la chirurgie conservatrice doit beaucoup aux opérations physiologiques sur les animaux vivants. On serait bien injuste si l'on ne reconnaissait pas les grands avantages que l'homme malade a retirés des essais tentés sur de pauvres mammifères. Il est des choses tellement évidentes qu'elles ne se discutent pas. »

« Quelque grande que puisse être notre sollicitude pour les animaux, dit à son tour M. A. Sanson, il est un sentiment qui la prime de toute sa hauteur, c'est l'intérêt de notre propre conservation et de notre propre amélioration. Cette donnée de philosophie sociale s'appelle *utilité*. »

*Emploi médical.* — Il est vraiment plaisant de lire ce que les anciens auteurs ont écrit touchant les vertus médicales qu'ils attribuent au chien. Le chien entier n'est qu'un remède; Pline énumère toutes ses propriétés thérapeutiques. Esculape, Hippocrate, Galien, Sextus, Faventius, Marcellus, Bontius et Amatus Lusitanus fournissent aussi leur contingent.

A les en croire, un chien vivant, couché sur la poitrine, calme les douleurs; ouvert et attaché sur le front d'une femme mélancolique, il la guérit de sa mélancolie. D'après Sextus, le même remède guérirait les maladies de rate. Cuit et mangé avec divers légumes, le chien est un remède contre la phthisie au début; mais il doit être pris à la mamelle, et cuit avec du vin et de la myrrhe. Un jeune chien de chasse guérit les maladies du foie. Si une femme, qui a déjà eu des enfants, devient stérile, elle guérit sa stérilité en faisant beaucoup usage de viande de chien cuite. Manger les tendons de cet animal, est un préservatif contre les morsures d'autres chiens. La cendre de chien brûlé, et réduite en poudre, guérit les maux d'yeux, et teint les cils en beau noir. La viande salée d'un chien enragé est un remède contre la rage. La cendre du crâne d'un chien bien portant fait digérer, guérit le cancer, est un préservatif contre la rage, et calme les douleurs de toute nature, quand on la boit avec de l'eau; cette cendre provient-elle d'un crâne de chien enragé, elle est bonne contre la jaunisse et les maux de dents.

Les anciens employaient souvent le sang de chien, qu'ils estimaient excellent contre la gale, et propre à guérir les chevaux. Pris à haute dose, il était un contre-poison universel. Si on

en badigeonnait une maison, on préservait ses habitants de toutes les maladies.

La graisse de chien était usitée pour faire disparaître les taches du visage, rendre fécondes les femmes stériles; mais, pour cela, le chien devait être cuit tout entier; la graisse qui surnageait servait à faire une pommade efficace contre les paralysies, si toutefois le chien était jeune; la même graisse, mêlée à de l'absinthe, guérissait la surdité.

La cervelle de chien, étendue sur un linge, guérissait les fractures de jambe, aussi bien que la cécité; la moelle avait la propriété de guérir les abcès.

La rate du chien était un remède très-efficace contre le charbon et les maladies de la rate; mais pour qu'elle pût avoir plein effet, il fallait l'enlever à un chien vivant.

Le foie cuit était bon contre la rage; seulement le foie devait provenir d'un individu de même sexe que celui qui avait fait la morsure. On employait encore contre la même maladie les vers ramassés sur le cadavre d'un chien enragé.

La bile mêlée au miel devenait un excellent collyre, et guérissait aussi les maladies de la peau; appliquée avec une plume, au lieu de l'être avec la main, elle faisait disparaître la goutte.

Le cuir de la bête servait contre la transpiration des pieds; enroulé trois fois autour du cou, il préservait de l'esquinancie; une ceinture de cuir de chien guérissait les coliques. Des poils de chien enroulés dans un linge et mis sur le front, diminuaient les maux de tête, préservaient de la rage, la guérissaient quand ils étaient appliqués sur la blessure.

Les anciens auteurs nous disent encore, très-sérieusement, que le lait de chien est bon à boire; que mêlé avec du salpêtre, il guérit la lèpre; mêlé avec des cendres, il fait pousser les cheveux, et facilite les accouchements laborieux; que l'urine d'un jeune chien s'oppose, au contraire, à l'accroissement rapide des cheveux.

Avec les dents, on frottait les gencives des enfants et on facilitait ainsi leur dentition. Jeter dans le feu la canine supérieure gauche d'un chien, était un remède excellent contre les maux de dents; la douleur disparaissait dès que la fumée était dissipée. La dent réduite en poudre et mêlée à du miel, agissait de même.

Avec les excréments du chien, qui portaient dans l'ancienne pharmacopée le nom d'*album græcum*, on faisait des emplâtres pour les abcès. Ils guérissaient aussi l'esquinancie et la dysenterie.



Les diverses parties du chien servaient encore à bien d'autres usages ; mais c'en est assez sur ce point.

Il est à remarquer que beaucoup des remèdes qui figurent dans la pharmacopée des anciens n'ont pas cessé d'être en faveur, surtout dans les campagnes.

**Origine du chien domestique.** — Le chien domestique s'est répandu avec l'homme sur toute la surface de la terre ; on le rencontre partout où celui-ci a pénétré, et les peuplades les plus grossières, les plus sauvages, les plus pauvres, ont en lui un compagnon, un ami, un défenseur. Mais nulle part, on ne le trouve à l'état sauvage ; partout il est domestiqué, partout il est le compagnon de l'homme.

Il semblerait que la race canine a été assujettie pour la première fois en Orient, et cela dès les temps les plus éloignés, car on trouve des témoignages de sa présence dans les plus anciens monuments de la Chine, de l'Inde, de la Perse, de l'Égypte. Les livres chinois rangent même le chien parmi les animaux importés de l'étranger, d'où l'on pourrait conjecturer qu'il est vraisemblablement originaire de l'Asie centrale. Ce qui résulte incontestablement de tous ces témoignages, c'est que la domestication du chien a une date qui certainement remonte aussi loin dans les âges du monde, que les premiers chasseurs et les premiers pasteurs.

Si la question d'ancienneté de la conquête laisse peu de doutes, il n'en est pas de même de la question d'origine. Les traditions les plus anciennes ne nous apprennent rien à cet égard, et les observations les plus complètes et les plus consciencieuses sont également impuissantes à nous éclairer. Une obscurité impénétrable règne encore sur cette question, et les opinions les plus nombreuses, les plus diverses sont et seront probablement toujours en présence. Pour les uns, tous les chiens sont des représentants d'une seule et même espèce ; les autres admettent plusieurs espèces originelles. Les premiers regardent les chiens comme des descendants soit du loup, soit du chacal, du dingo, du dole, du buansuah ; les autres les regardent comme résultant du croisement de plusieurs de ces animaux, comme des métis de plusieurs chiens sauvages. Lesquels ont raison ? Je n'essayerai pas de trancher la question, mais si, après avoir examiné les deux opinions, il nous est permis de nous prononcer pour la plus vraisemblable, nous dirons que les chiens domestiques paraissent appartenir à plusieurs espèces, bien qu'aucune observation et qu'aucune

tradition ne puissent rien apprendre sur leur origine.

Je crois nécessaire de reproduire ici les opinions opposées de deux naturalistes des plus consciencieux ; ce sont les pièces du procès, d'après lesquelles le lecteur pourra former lui-même son jugement.

« Veut-on voir dans le chien domestique, dit Blasius, une espèce distincte du loup ; cette distinction ne peut se baser que sur ce fait : que sa queue est recourbée à gauche, comme l'a déjà établi Linné.

« L'histoire naturelle du chien a subi le même sort que celle de l'homme. Le chien s'est soumis et complètement approprié à ce dernier ; c'est pourquoi nous ne le retrouvons plus à l'état sauvage. Le passé du chien est intimement confondu avec celui de l'homme, et comme l'homme, le chien a dû se plier aux conditions physiques les plus variées, les plus contraires pour aider son maître à s'établir et à dominer sur toute la surface du globe ; aussi ne peut-on faire que des hypothèses sur son origine, comme sur l'origine de l'espèce humaine. Nous ne parlons bien entendu que de ses propriétés physiques ; les avis ne peuvent différer en ce qui touche à son intelligence.

« Le chien est loup par son squelette, son crâne, sa dentition ; mais ni par son crâne, ni par sa dentition, il ne nous est possible soit de l'identifier à une espèce quelconque de loup vivant à l'état sauvage, soit de le séparer nettement des espèces de loup actuellement connues. Nos chiens européens tiennent, par la conformation de leur crâne, du loup et du chacal, mais les caractères de l'un et de l'autre se croisent, se combinent, se modifient, chez eux, de toutes les manières. Aussi, quelque ressemblance que le crâne du chien ait avec celui du loup et du chacal, du renard même, il conserve cependant ses caractères propres. Le front, chez le chien, est plus saillant que chez le loup et le chacal. Pour bien apprécier les modifications que ce caractère subit dans les diverses races, il convient de ne comparer entre eux que des crânes d'individus de même âge.

« Les Américains avaient des chiens avant que les Espagnols eussent introduit en Amérique celui d'Europe. Les Espagnols trouvèrent au Mexique des chiens muets. Humboldt raconte que les Indiens de Jauja et de Huanca, avant que l'Inca Pachacutec les eût convertis au culte du soleil, adoraient les chiens ; des crânes et des momies appartenant à cet animal se rencontrent

dans les sépultures péruviennes. Tschudi, qui a examiné ces crânes, est d'avis qu'ils appartiennent à une espèce différente du chien européen, aussi la nomme-t-il *canis Ingæ*, chien des Incas. Ces chiens indigènes sont appelés en péruvien *Runa-allco*, et se distinguent bien des chiens d'Europe redevenus sauvages dans l'Amérique du Sud ; ils sont, paraît-il, particulièrement hostiles aux Européens.

« Il est à remarquer que le chien domestique semble avoir manqué dans les pays où l'on ne trouve pas de loup à l'état sauvage ; quoique, aussi loin que l'histoire puisse remonter, le chien ait toujours fidèlement suivi l'homme. Ritter fait observer que l'on n'a trouvé, d'après le témoignage de Crawford, aucun représentant de la famille des chiens, dans les contrées tropicales à l'est du Bengale, l'Indo-Chine et les îles avoisinantes. Il semble donc que malgré l'influence de l'homme, la distribution géographique du chien domestique soit dans une certaine relation avec celle des espèces sauvages de loup.

« Non - seulement le chien ressemble au loup par le crâne, mais il s'en rapproche encore, lorsqu'il est revenu à l'état sauvage, par ses autres caractères extérieurs : par la couleur, par la forme, par les oreilles dressées et pointues, par le pelage. Olivier avait remarqué qu'aux environs de Constantinople, les chiens ressemblent aux chacals. Dans la Russie méridionale et orientale il y a des chiens à moitié sauvages, réunis en meutes nombreuses, ayant la couleur, le port, les oreilles du chacal. Ce fait explique l'assertion de Pallas, que chiens et chacals vivent en très-bonne harmonie.

« On sait que l'on peut obtenir des croisements entre le loup et le chien. Les croisements de chacal et de chien ne sont pas rares. Pallas dit même qu'en Russie, les métis de renard et de chien sont chose commune ; son assertion cependant ne s'appuie pas sur ses propres observations.

« Il est donc difficile d'affirmer que le chien soit une espèce indépendante, comme le loup, le chacal, le renard. Aucun animal sauvage ne montre tant de variations dans la structure du crâne, la forme générale, la grandeur absolue. Les animaux domestiques dont l'espèce se conserve évidemment encore intacte, et n'est que peu modifiée par la domesticité, le cheval, l'âne, le bœuf, la chèvre, le cochon, ne présentent pas autant de variations et l'on ne peut pas dire que cette grande variété de formes cache plusieurs espèces. Admettre plusieurs espèces de

chiens est aussi arbitraire que d'admettre plusieurs espèces humaines. Il paraît y avoir là un fait qui n'est pas conforme à ce que nous voyons chez les autres animaux à l'état sauvage ou à l'état domestique.

« Il est bien évident que le chien ne descend pas d'une espèce primitive, comme le cheval ou la chèvre ; il n'est même pas probable qu'il existe un seul animal sauvage, qui, devenu domestique, offre autant de diversité. De plus, il n'y a aucun animal actuellement existant qui présente les mêmes caractères que le chien : l'on ne saurait raisonnablement admettre que la souche d'une espèce aussi répandue ait disparu de toute la surface de la terre. Il serait impossible aujourd'hui de détruire tous les chiens qui sont redevenus sauvages ; et certes, dans les temps anciens, il eût été bien plus difficile encore de faire disparaître partout les espèces sauvages originaires. Il n'est pas à croire non plus que l'espèce souche du chien domestique serait restée jusqu'ici méconnue, si toutefois elle a jamais existé.

« En restant dans le domaine de l'histoire naturelle, l'on peut dire avec Pallas que le chien résulte de la domestication et du croisement des différentes espèces de loups vivant dans les diverses contrées du globe. Ce n'est là qu'une hypothèse ; mais qu'il sera possible d'élever au rang de vérité par la comparaison des crânes des loups et des chiens. Nous n'avons plus à nous laisser égarer par les hypothèses et les doctrines de Buffon. Il est évident que cette opinion se trouve d'accord avec le fait du croisement à l'infini des diverses races de chiens entre elles, et le fait du croisement du chien avec le loup et le chacal.

« Les variations infinies que présentent les diverses races de chiens ont leurs analogues dans celles que nous offrent, dans le règne animal, les poules ; dans le règne végétal, les plantes hybrides.

« Ne négligeons pas encore à l'appui de notre thèse la grande ressemblance qu'il y a, dans le port, dans la couleur, entre le chien redevenu sauvage et le chacal, ni la bonne harmonie dans laquelle ces deux animaux vivent ensemble. Les chevaux redevenus sauvages se rapprochent du type des chevaux originaires sauvages. Les chèvres qui, de génération en génération, passent la plus grande partie de l'année libres dans les montagnes, en Dalmatie, dans plusieurs parties de l'Italie, ressemblent aux chèvres du Thibet ; des lapins bigarrés mis en liberté ont des petits que l'on ne peut distinguer des lapins sauvages.

« Le chacal est l'espèce dont le chien tient le

plus, la structure du crâne le prouve, et n'est-ce pas au moins une coïncidence remarquable à signaler que le chacal ait pour patrie les pays où l'humanité a commencé à se développer, des Indes à la Méditerranée ? »

Dans un sens tout opposé, Giebel dit :

« Les diverses races de chiens présentent de grandes ressemblances, qui avec le loup, qui avec le renard ou le chacal; les races les plus différentes se mêlent entre elles; à première vue ces faits semblent devoir prouver que le chien est un métis du loup, du renard ou du chacal. Mais examinons un peu mieux la vraie nature des métis. Quels que soient leurs parents, jamais les métis ne présentent la fécondité remarquable des chiens; jamais leurs descendants n'ont entre eux des différences aussi tranchées que celles qui séparent le terrier, le lévrier, le dogue et le terre-neuve. Les métis gardent inégalement les caractères de leurs deux parents, ou reprennent complètement le type d'une des espèces-souches. De tout temps, toujours immuables furent les lois qui règlent la production des métis; le métis actuel du loup et du chacal est le même qu'au temps d'Adam. Les chiens sauvages ou plutôt redevenus sauvages, de l'Asie, de la Nouvelle-Hollande, de l'Amérique du Sud, qui devraient le plus ressembler à leurs ancêtres sauvages, sont ceux au contraire qui en diffèrent le plus.

« En outre, les métis de chiens sauvages sont si rares qu'il est impossible d'admettre que leur postérité couvre aujourd'hui toute la surface de la terre.

« D'autres naturalistes font descendre le chien du loup en ligne directe; et toutes les différences qui existent entre les nombreuses races de chiens, ils les expliquent par la sélection, l'influence de la domesticité, du genre de vie, de la nourriture, du climat. Le loup peut s'appivoiser et s'attacher à son maître; mais par quel procédé de sélection a-t-il été possible de modifier assez la tête du loup pour en faire une tête de lévrier ou de boule-dogue; ses pattes, pour en faire les pattes raccourcies et tordues du basset; de réduire sa taille à des dimensions lilliputiennes? Les races de chiens sont trop différentes pour descendre d'une même souche, que cette souche ait été un loup ou un véritable chien.

« Les caractères spécifiques et génériques des mammifères, des carnassiers, par conséquent, ne sont pas fournis par la couleur du pelage, par la présence ou l'absence d'une raie colorée; ce sont des caractères essentiels, marquant toute l'éco-

nomie de l'animal à leur empreinte; caractères dominateurs, ou se manifestant, comme modifications héréditaires, dans la forme des organes les plus importants. Trouvons-nous chez les chiens domestiques des variations héréditaires dans les caractères dominateurs, dans la dentition et les organes digestifs, dans les organes des sens, dans la forme des pattes, nous les regarderons comme appartenant à des espèces différentes, établies sur des caractères non pas artificiels mais naturels: c'est ce qui est, et il suffit, pour s'en convaincre et saisir en même temps ces caractères différentiels, de comparer entre eux le chien d'Islande, le caniche, le boule-dogue, le chien-loup, le lévrier, le terre-neuve, le basset.

« La taille varie plus entre les diverses races de chiens qu'entre les espèces de n'importe quel genre de carnassiers. Les chiens les plus petits n'atteignent pas la grosseur de la tête du plus gros. Nous voyons de pareilles différences dans la famille des chats, si riche en espèces, où les extrêmes nous sont fournis, d'un côté, par le Serval Kueruck de Java (*Felis minuta*) qui n'a pas 50 centimètres de long (1), de l'autre, par le lion et le tigre (2).

La couleur du pelage varie, chez les chiens, du blanc au noir et au roux, et tellement qu'elle ne peut offrir aucun caractère spécifique. Les poils sont tantôt raides et hérissés, tantôt fins, soyeux, laineux, lisses ou crépus; quelquefois rares, manquant même complètement (chez le chien turc, mais qui en réalité est originaire d'Amérique), courts chez les uns, longs chez les autres; dans aucun autre genre de carnassiers, on ne voit tant de diversité dans le pelage. La forme extérieure n'est pas moins variée. Le chien-loup a les oreilles petites, dressées, le chien de chasse les a larges et pendantes, l'épagneul longuement poilues, plus grandes que le reste de la tête; jamais, chez le loup, le chacal, le renard, les espèces nombreuses de chats, les martres, nous ne trouverons de pareilles différences. Comparons la tête allongée, mince, pointue du lévrier et la tête grosse, courte du carlin; considérons les formes si variés du museau, du nez, des lèvres, du front, de l'œil, de la queue surtout; mettons en parallèle les petites pattes du bichon et les pattes vigoureuses du dogue, les jambes élancées du lévrier et les pattes courtes et courbées du basset, les griffes de celui-ci et les ongles larges et obtus du chien de berger; partout nous

(1) Voyez page 277.

(2) Voyez pages 187 et 220.

verrons les différences les plus considérables, partout les variations de forme les plus nombreuses, et comme ne nous en offrira aucun autre genre de carnassiers, serait-il aussi répandu dans tous les climats.

« Des différences non moins considérables se montrent dans la structure interne ; et dès le premier abord, le naturaliste est frappé par les formes variées qu'offrent les dents, le crâne, le squelette. Un des caractères les plus importants pour classer les carnassiers est fourni par la dent carnassière, que l'on ne trouve que chez eux, comparée surtout aux molaires postérieures à tubercules mousses. Ce caractère permet le mieux de distinguer les genres et les espèces. La dent carnassière est-elle fortement pointue, les autres molaires sont petites, peu développées, et l'animal est en même temps d'un naturel plus sanguinaire, plus féroce. On peut mesurer chacune des pointes, et on en trouve les dimensions constantes dans une même espèce. Dans telle race de chiens, la dent carnassière est tantôt plus grande, tantôt plus petite, que les deux autres molaires ensemble, tantôt elle leur est égale. Chez les autres carnassiers, ce sont là des caractères spécifiques, ils suffisent même pour faire reconnaître les mâchoires fossiles, et déterminer la place de l'espèce à laquelle ces mâchoires appartenaient. La mensuration des pointes confirme les résultats auxquels on arrive par la considération de la grandeur. Les diverses races de chiens nous offrent encore d'autres variations héréditaires dans la dentition, la présence ou l'absence de la dernière molaire supérieure, de la première fausse molaire, etc.

« Le reste de la structure du crâne offre des différences analogues. Un animal carnassier, à mâchoire solide, a besoin de muscles éleveurs de la mâchoire plus vigoureux, à insertions plus fortes et plus étendues qu'un animal de mœurs plus douces, à dents moins robustes. Dans la conformation du crâne, nous trouvons moins de rapports entre les diverses races de chiens qu'entre les espèces appartenant à un même genre de carnassiers ou même à des genres rapprochés mais distincts. Le frontal présente toutes les configurations, depuis la forme arrondie, unie, jusqu'à la forme aplatie, à fortes crêtes saillantes. Les arcades zygomatiques sont plus ou moins fortes, plus ou moins écartées ; les orbites, plus ou moins creusées ; l'apophyse orbitaire, tantôt manquant complètement, tantôt fortement développée ; le front large, bombé, presque vertical, tantôt étroit, allongé, fortement incliné ; les os

nasaux larges, obtus, ou étroits et pointus ; les os incisifs courts ou allongés.

« Les variations dans la structure du crâne réagissent sur la partie antérieure de la colonne vertébrale, et de celle-ci sur la partie postérieure. Je n'ai pas besoin de rappeler que l'on ne trouve pas moins de différences dans la forme de la queue, des membres, du tronc même, pris en général, ou dans chacun des os qui les composent pris isolément. Il y a de plus à remarquer (et c'est chose importante pour la classification, quoiqu'on en ait encore tenu trop peu de compte), que certaines races de chiens ont aux pattes de derrière, cinq orteils à squelette parfaitement développé, tandis que les autres chiens n'ont au lieu du cinquième orteil qu'un tubercule charnu, sans trace de squelette. Un orteil de plus ou de moins est, pour les autres carnassiers, un caractère spécifique, quand bien même les autres caractères seraient moins tranchés qu'ils ne le sont entre les diverses races de chiens.

« Nous ne citerons pas les différences que présentent les chiens dans leurs parties molles, dans la forme et la grandeur de l'estomac, de l'intestin, du foie, de la rate, des poumons, du cœur, des reins, du système nerveux et musculaire ; les observations manquent à ce sujet. Nous avons bien des écoles vétérinaires, des laboratoires de zoologie, mais l'anatomie comparée des diverses races de chiens est encore à faire. Aucun prix n'est proposé pour ce sujet ; aucun anatomiste ne l'étudie ; personne ne s'occupe de savoir quelle est l'organisation de notre compagnon domestique, du gardien le plus fidèle de notre propriété, de notre serviteur le plus dévoué, de notre ami le plus affectueux, et cependant cette question touche aux problèmes les plus élevés et les plus importants que les sciences naturelles aient à résoudre. Mes observations ont porté sur trois races ; elles ne peuvent marcher que lentement, vu le manque de ressources et les soins que je suis obligé de consacrer à d'autres travaux scientifiques : elles me permettent cependant déjà de conclure que par les parties molles, aussi bien que par le squelette et la dentition, les races de chiens diffèrent entre elles par des caractères plus importants que de simples caractères de races ou de variétés.

« Les chiens présentent aussi de grandes différences dans leurs mœurs et dans leur genre de vie, différences résultant évidemment de celles que présente la structure. Les uns sont omnivores, les autres ont une nourriture végétale, d'autres une nourriture animale. Les chiens des mers du

Sud se nourrissent de plantes ; les chiens des Kamtchatdales et des Esquimaux, de poissons ; les chiens de l'île de Juan Fernando ne se nourrissent que de phoques ; et parmi nos chiens domestiques, quelque habitués qu'ils soient dès leur naissance à une alimentation mixte, ne remarquons-nous pas que telle race préfère le poisson et le digère mieux, telle autre les légumes ?

« Le caractère sauvage et méchant du chien bergamasque, du chien du Puna, du dingo, du chien de Java, forment le contraste le plus frappant avec le caractère si doux du caniche. Quelle différence entre l'intelligence si éminemment susceptible d'éducation de ce même caniche et la bêtise du chien de garde ordinaire !

« La distribution géographique n'est pas la même : il n'y a pas une patrie commune à toutes les races. La Nouvelle-Hollande a le dingo ; l'Amérique du Nord a son chien domestique propre comme l'Amérique du Sud. Dans les pays civilisés les diverses races de chiens sont mêlées, répandues qu'elles ont été par l'homme, et il est bien difficile maintenant d'assigner à chaque contrée son chien propre, à chaque race canine sa patrie primitive ; mais cela n'importe pas plus à notre but, que la détermination du nombre des races primitives.

« Le naturaliste qui différencie les espèces par la couleur du pelage, la taille, les mœurs, la patrie, la forme des dents, la structure du crâne ou par des caractères dominateurs influant sur toute l'économie, devra considérer les diverses races de chiens comme formant autant d'espèces naturelles différentes, et il devra le faire, serait-il le disciple le plus fervent et le plus aveugle de cette théorie douteuse de la fécondation des hybrides. Il est impossible, en effet, d'apparier les plus gros chiens avec les petits ; et entre les diverses races de chiens domestiques, la nature a mis autant d'aversion qu'entre des espèces différentes.

« Cette proposition : « Tous les chiens appartiennent à une seule et même espèce, car ils se reproduisent entre eux des petits qui se reproduisent de nouveau entre eux, » est fautive ; l'expérience de tous les jours la contredit. Cette définition de l'espèce, tant vantée, qui paraît à la fois si logique et si scientifique, se détruit aussi elle-même quand on l'applique aux espèces les plus communes, et dès l'abord nous devons l'abandonner. Les faits, d'accord avec tous les principes de la zoologie systématique, nous forcent à reconnaître des espèces différentes dans le carlin et le lévrier, le terrier et le chien de

chasse, le caniche et le griffon, le chien-loup et le terre-neuve, l'épagneul et le chien d'Islande ; et cependant, leurs croisements sont féconds ; les petits qui en naissent sont féconds entre eux et avec les espèces parentes. Les chiens domestiques nous sont une preuve évidente de la fécondité des hybrides. Ces faits naturels sont bien plus probants que toutes les expériences et toutes les observations isolées que l'on a pu recueillir sur les mulets, les chèvres, les loups, les renards, les serins, les canards.

« Quant à la sélection, son influence ne se fait sentir chez les mammifères que sur des caractères non essentiels, tels que la taille, et encore dans des limites étroites, la production de graisse et de lait, la forme et la couleur des poils, la grandeur relative des oreilles et des cornes, la capacité de l'estomac, l'activité glandulaire. La sélection la plus intelligente, les influences d'apparence les plus fortes de climat, de nourriture, d'habitation, n'ont jamais pu aboutir à créer un nouvel organe ou à changer la forme caractéristique d'un organe. La nature ne permet pas que l'on donne ou qu'on enlève à ses enfants une dent ou un orteil ; nous ne pouvons changer leurs caractères propres ; pas un muscle, pas un os ne change de forme ou de position, aucun n'apparaît comme aucun ne disparaît. L'estomac et l'intestin restent essentiellement les mêmes, quelque nourriture que nous donnions à l'animal ; les poumons, le larynx, le cerveau, les appareils des sens, le cœur, chaque organe en un mot, garde au milieu des circonstances qui permettent son action, sa forme et sa fonction originelles. Pour distinguer les divers individus, la nature a permis que certains organes variaient, mais ces variations sont enfermées dans des limites étroites, elles sont accidentelles, superficielles et ne peuvent acquérir la valeur d'un caractère spécifique. Telles sont les modifications dans la couleur, la longueur des poils, l'abondance de la graisse, la vigueur des muscles ; le nombre des lobes du foie, ou des vertèbres caudales.

« La loi de l'invariabilité de l'organisme animal, la forme bien définie, essentielle, des organes les plus importants, permettent seuls d'établir une classification. Si les animaux n'avaient des caractères éminemment invariables, s'ils étaient tout à fait abandonnés aux caprices du hasard, il serait impossible d'établir ni classes, ni familles, ni genres, ni espèces ; la zoologie ne serait plus qu'un jeu dérisoire ; il nous faut donc conclure que ni l'hybridité ni la sélection ne peuvent nous expliquer les différences que nous présentent les



Fig. 182. Le Chien nu ou Lévrier d'Afrique (p. 378).

diverses sortes de chiens; et, par conséquent, nous disons que ces diverses sortes sont des espèces bien nettes et originaires distinctes. Rechercher le chien primitif, dont tous les autres descendraient; rechercher même les espèces sauvages d'où proviendraient tous les chiens par croisements successifs, est une besogne vaine, un gaspillage de temps parfaitement inutile. »

Après avoir étudié les chiens domestiques d'une manière générale, et après l'exposé complet des deux opinions opposées sur la question de leur origine, occupons-nous des différentes races et variétés. Comme leur nombre ne s'élève pas à moins de 195 (!), d'après Reichenbach, et que leur simple énumération même nous entraînerait trop loin, nous nous bornerons ici à parler des plus importantes, de celles qui sont les plus utiles à l'homme.

#### A. Les Lévrier.

*Die Windhunde, The Greyhounds.*

**Caractères.** — Ces chiens sont bien caractérisés par leur taille élancée, leur ventre très-rentré; leurs jambes hautes et fines; leur queue longue, grêle, faiblement courbée, et leurs oreilles dirigées en arrière, droites, mais à pointe tombante; leur tête effilée, leur museau pointu, leurs lèvres courtes.

Ce qui frappe surtout en eux, c'est la forme de la poitrine. Elle est large, vaste, et loge de grands poumons, pouvant servir aux besoins de l'hématose augmentés par la congestion pulmonaire que produit la course. Les parties molles, au contraire, sont très-réduites pour rendre l'équi-

libre au corps allourdi par le développement du squelette thoracique. Nous avons déjà trouvé cette même particularité de structure chez les singes à longs bras, et chez le guépard; nous l'observerons souvent encore; elle est l'indice certain, chez l'animal qui la présente, de son aptitude à la course.

Les pattes du lévrier sont très-minces. On y voit tous les muscles avec leurs forts tendons. On voit aussi au thorax les muscles intercostaux; et beaucoup de lévriers paraissent même avoir été disséqués: on dirait une préparation anatomique.

La queue est mince, allongée, descendant bien au-dessous de l'articulation tibio-tarsienne; le lévrier la porte tantôt pendante, tantôt relevée horizontalement ou légèrement recourbée en l'air. Dans quelques races, et ce sont précisément les plus rapides à la course, la queue est touffue.

Le corps est couvert de poils courts, serrés, fins et luisants; quelques races ont les poils longs. Ils sont jaune-rougeâtre ou de la même couleur fauve que le chevreuil; cette dernière couleur est celle des lévriers de la Perse et de l'intérieur de l'Afrique, les meilleurs que l'on connaisse. Les lévriers tachetés sont rares; ce sont des créatures plus ou moins monstrueuses, et toujours plus faibles que les lévriers de couleur uniforme.

Le port, le pelage varient chez les lévriers du Nord; ceux du Sud paraissent appartenir à une race unique, qui nous est représentée par le lévrier persan.

**Qualités, aptitudes et emplois.** — Le lévrier voit et entend très-bien; mais son odorat est peu

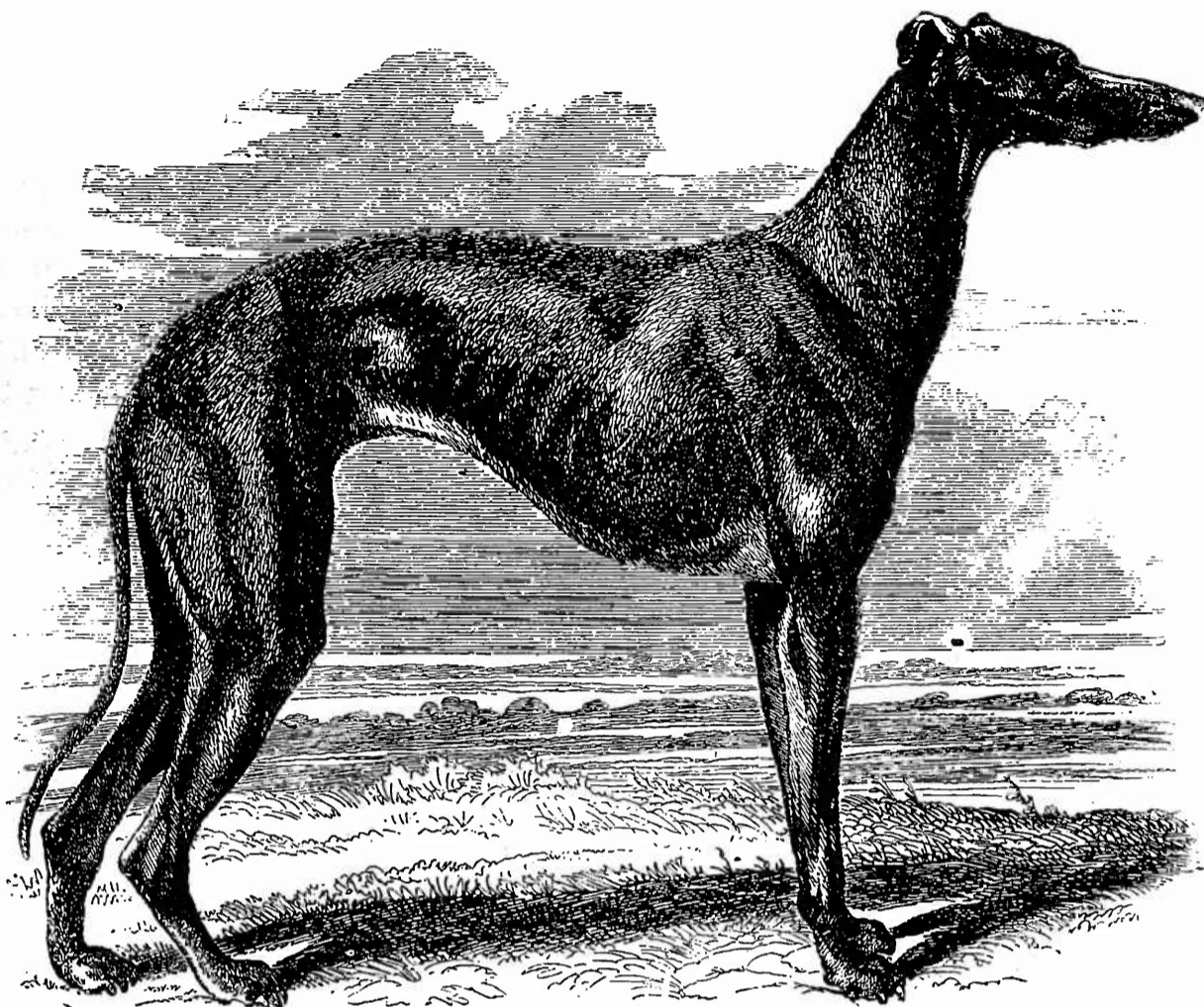


Fig. 183. Le Lévrier de Grèce (p. 379).

subtil ; les ailes du nez ne trouvent pas dans son museau étroit et pointu la place pour se développer suffisamment, et les nerfs olfactifs ne peuvent se répandre sur une aussi grande surface que chez les autres chiens.

Il se distingue de tous les autres chiens par ses mœurs. C'est une bête égoïste au plus haut degré. Il ne montre pas grand attachement à son maître ; il se laisse flatter par chacun, et flatte à son tour tout le monde. Il reçoit les caresses avec beaucoup plus de plaisir que les autres chiens ; mais il se met aussi plus rapidement en colère et montre les dents, si peu qu'on le contrarie. On ne peut lui refuser un certain orgueil, une certaine fierté ; il ne supporte pas qu'on le néglige. Lorsque quelque chose l'émeut, son cœur bat rapidement et tumultueusement ; tout son corps tremble.

Tous ces caractères font que le lévrier n'est que jusqu'à un certain point le compagnon de l'homme. Il ne lui montre un certain attachement que lorsqu'il en est continuellement flatté ; mais qu'une autre personne le flatte aussi, il lui témoigne tout autant d'amitié.

Son infidélité est historique. Édouard III n'était pas mort, que sa maîtresse lui enlevait une bague précieuse qu'il portait au doigt, et que

son lévrier l'abandonnait pour suivre ses ennemis. Quelle différence avec ces chiens qui vivent sur la tombe de leur maître, et ne l'oublient pas durant de longues années ! Combien ne doit-on pas plus admirer la conduite du « chien du tombeau, » qui ne quitta pas pendant sept ans le sépulcre de son maître, et finit par y mourir !

Le lévrier se conduit vis-à-vis des autres chiens comme vis-à-vis de l'homme. Il ne les aime pas ; ils lui sont indifférents ; mais y a-t-il combat, c'est lui sûrement qui donne le premier coup de dents, et c'est un combattant dangereux. Malgré son apparence grêle, il est vigoureux ; sa haute taille lui est un grand avantage ; il saisit sans peine son adversaire à la nuque, le soulève de terre, et le secoue de manière à l'étourdir complètement. Les autres chiens, plus nobles, ne traitent les petits chiens qu'avec un certain ménagement, en tous cas ne les mordent, jamais ; le lévrier ne se fait pas scrupule de les attaquer et de les tuer.

Ce chien rend des services malgré ses défauts ; dans certaines contrées, il est même indispensable aux chasseurs. On s'en sert plus dans le sud, et surtout dans les steppes que dans le nord de l'Afrique.

Les Tartares, les Persans, les Syriens, les Indiens, les Bédouins, les Kabyles, les Arabes, les habitants du Soudan et toutes les autres peuplades de l'intérieur de l'Afrique et de l'Asie, l'estiment beaucoup, et souvent à l'égal d'un bon coursier. Les Arabes du désert ou plutôt des steppes qui bordent le Sahara ont ce proverbe :

Moi, j'avoûrai sans façon,  
Qu'à vingt femmes je préfère  
Chien rapide, adroit faucon,  
Et cheval de mine fière (1).

Qui a vécu au milieu de ces populations comprendra la vérité de cet adage.

Chez nous, on ne se sert que peu du lévrier. Il est trop dangereux pour le gibier, aussi la chasse au lévrier est-elle interdite en bien des pays et en France, en particulier, par la loi du 3 mai 1844. L'emploi en est sinon permis, du moins toléré dans la Crau et dans la Camargue; il peut être autorisé par arrêté du préfet (art. 9). Les grands propriétaires terriens peuvent seuls encore se donner le plaisir de la chasse au lévrier. Autrefois, en Angleterre, la chasse ou plutôt la course aux lévriers (*the Couring*) était un des exercices les plus attrayants du sport. Le major Topham de Malten, dans le comté d'York, a été célèbre pour ces sortes de chasses, et son lévrier *Snowball* était renommé parmi les chiens de sa race. Aujourd'hui les Anglais, prenant plus de plaisir à voir courir leurs chiens qu'à leur voir attraper le gibier, font moins attention à la prise du lièvre, qui fait attribuer le prix au lévrier victorieux, qu'à la vitesse et à l'énergie de l'animal pendant la course.

Les lévriers se dressent facilement à la chasse. On commence d'abord, lorsqu'il a un an et demi, par le tenir en laisse et on cherche à l'habituer à cette allure. On l'emmène ensuite avec un vieux lévrier dans un canton où il n'y a que peu de lièvres, et on fait en sorte que les premiers qu'il verra soient jeunes, et se lèvent à courte distance. Le pays doit être plat et découvert, de manière qu'un cavalier puisse passer partout afin d'arriver à temps près du chien lorsqu'il a attrapé le gibier.

Une pareille chasse offre un curieux spectacle. Le lièvre, moins sot qu'il ne paraît, sait jouer le chien inexpérimenté. Il fuit, le lévrier le suit à fond de train, en faisant des bonds prodigieux de 2, 3, 4 mètres; en un instant, il est sur ses derrières; il va le saisir, mais il n'y réussit pas encore. Le lièvre a fait un crochet; emporté par son élan, le chien l'a dépassé de

(1) Ch. Meaux Saint-Marc. Traduction inédite.

beaucoup, et a presque perdu l'équilibre; il se retourne furieux, regarde autour de lui, voit le lièvre en fuite et déjà à plus d'une centaine de pas; il reprend sa course précipitée, le rejoint et semble cette fois le tenir, mais le lièvre fait un nouveau crochet; le chien le manque encore. Une chasse durerait ainsi éternellement, si on ne mettait deux lévriers à la poursuite d'un seul lièvre; l'un le poursuit, le second lui coupe le chemin; et le proverbe se vérifie: « Beaucoup de chiens sont la mort d'un lièvre. » Au moment de la capture, le chasseur doit arriver immédiatement, sinon les lévriers déchirent et dévorent leur proie. On nomme *sauveur* le lévrier qui empêche les autres de manger le gibier, et *soliste* celui qui peut tout seul forcer un lièvre. Les deux sont très-recherchés, et se vendent très-cher.

Les lévriers sont, de tous les chiens, les meilleurs coureurs.

« Ils ont un instinct particulier, dit Léonard (1), qui les porte à chasser le lièvre, d'où leur vient leur nom de *lévrier*. »

Parmi les lévriers, les uns sont à poils ras, les autres à poils longs.

a. Les Lévriers à poils ras.

*The Smooth Greyhounds.*

LE CHIEN NU OU LÉVRIER D'AFRIQUE — *CANIS AFRICANUS.*

*Der nackte ou Afrikanische Hund.*

**Caractères.** — Le nom que porte ce chien (*fig. 182*) indique déjà le caractère dominant qui le fait aisément reconnaître.

Il a le corps grêle, allongé; les flancs rentrés; l'échine fortement incurvée; la poitrine étroite; le cou de moyenne longueur, mince; la tête haute et allongée; le front fortement bombé; le museau long et pointu; les oreilles moyennement longues, assez larges, pointues, à demi dressées, nues, à pointe pendante; les lèvres courtes et épaisses. Les jambes sont hautes et grêles; la queue assez longue et mince; l'orteil rudimentaire manque aux pattes de derrière. Ce chien n'a que quelques poils à l'origine de la queue, autour du museau et aux jambes; tout le reste du corps est complètement nu, aussi a-t-il une physionomie désagréable.

Sa peau est d'un noir sale, passant au gris par endroits, et parsemée de taches couleur de chair. Le corps a 66 cent. de long, et la queue 28; sa hauteur, au garrot, est de 33 cent.

(1) Adr. Léonard, *Essai sur l'éducation des animaux*, Lille, 1842, p. 231.



**Distribution géographique.** — On pense que le chien nu est originaire de l'intérieur de l'Afrique, d'où il s'est répandu dans l'Afrique du Nord, en Guinée, à Manille, en Chine, dans les Antilles, les îles Bahama, l'Amérique centrale et méridionale.

**Aptitudes et emploi.** — Son intelligence est médiocre ; mais on vante sa douceur, sa vigilance, sa fidélité. Son odorat et son ouïe sont subtils, aussi l'emploie-t-on surtout pour suivre une piste.

Dans sa patrie, ce chien est employé à la chasse de l'antilope, et il y rend de grands services par son agilité. Très-levé, très-rapide dans sa course, ne se fatiguant jamais à suivre une piste, il sait par toutes sortes de détours s'approcher du gibier et le prendre.

Ch. Didier (1) raconte qu'aux environs de Abou-Hamed, dans la Haute Nubie, on dresse aussi les lévriers à chasser les singes. « Les environs de Abou-Hamed sont couverts d'une immense quantité de doums, et ces doums sont peuplés de singes dont on s'empare par le procédé suivant : on met le feu aux arbres où ils gambadent joyeusement, et dès qu'ils sont à terre, chassés par les flammes, on leur lance des chiens qui les poursuivent, les harcèlent, les épuisent et finissent par les happer. »

Ces chiens sont très-estimés, et des animaux de prix : malgré la répugnance des mahométans pour la race canine, ils se payent très-cher. L'antiquité n'en faisait pas moins de cas. La preuve en est dans un bas-relief de l'un des quatre temples pharaoniques d'Ibrim en Basse Nubie : un prince nommé Osorsate, gouverneur de cette province, offre au roi Aménophis II, successeur de Mœris, des présents parmi lesquels se trouvent des lévriers tout pareils à ceux d'aujourd'hui.

Dans nos climats, le chien nu ne peut être qu'un chien d'appartement, et il n'y vit pas longtemps. Trop délicat, trop sensible aux influences atmosphériques, il a froid et grelotte continuellement, même en été. Quelques soins qu'on en prenne, quelques moyens qu'on emploie pour le défendre contre les intempéries des saisons, il est rapidement emporté par des maladies, suites de refroidissements.

LE LÉVRIER DE GRÈCE. — *CANIS GRAJUS.*

*Der Windhund, The Grecian Greyhound.*

Ce lévrier existait à Athènes du temps de Xénophon, qui en a parlé dans ses ouvrages.

(1) Ch. Didier, *Cinq cents lieues sur le Nil*. Paris, 1858, p. 178.

**Caractères.** — De tous les chiens domestiques, ce lévrier (*fig. 183*) est celui qui ressemble le plus aux chiens sauvages. Il a le corps maigre, très-mince ; des membres grêles et élancés ; une tête pointue, élégante ; un thorax large. Son crâne allongé, son museau effilé, ses oreilles assez longues, minces, pointues, à moitié dressées, à bout recourbé, et couvertes de poils courts, ses lèvres courtes et épaisses, donnent à sa tête une élégance particulière.

La longueur du corps d'un grand lévrier de Grèce est de 60 cent. à 1 mètre, celle de la queue de 45 à 50 cent. ; sa hauteur, au garrot, est de 75 cent. et au delà.

LE LÉVRIER DU KORDOFAN.

On le trouve représenté sur les monuments de l'ancienne Égypte, avec d'autres lévriers, notamment des lévriers tachetés ; il était donc connu et utilisé dès les temps les plus reculés. Je l'ai vu surtout dans le Kordofan.

Tous les habitants des steppes, nomades ou sédentaires, estiment au plus haut point ce lévrier. Je n'ai pu trouver personne qui voulût m'en vendre un. D'anciennes coutumes, devenues lois, établissent en quelque sorte la valeur de ce chien. Ainsi, dans l'Yémen, celui qui a tué un lévrier doit donner autant de blé qu'il en faut pour recouvrir complètement l'animal, celui-ci étant pendu par les pattes, le museau touchant la terre. Que l'on pense au prix élevé des grains dans cette contrée, et l'on se fera une idée de la somme énorme que cela représente !

En 1848, je passai plusieurs semaines à Melbers, dans le Kordofan, et j'y pus tout à loisir bien observer le lévrier de l'intérieur de l'Afrique. Les habitants, quoique cultivant les céréales, ne vivaient guère que de la chasse et de l'élevé des bestiaux. Ils avaient donc des chiens de berger dans les pâturages, et des lévriers dans le village. C'était un plaisir, en se promenant dans les rues, que de voir devant chaque porte trois ou quatre de ces belles bêtes, l'une surpassant l'autre en beauté.

**Aptitudes et emploi.** — Ces lévriers sont très-vigilants, ce qui les distingue des autres. Ils protègent le village contre les attaques nocturnes des hyènes et des léopards ; il ne reculent que devant le lion. Le jour, ils sont tranquilles et silencieux ; leur vie ne commence réellement qu'avec la nuit. De tous côtés, ils grimpent sur les murs ; ils gravissent les toits de chaume des Dokhahls, des cabanes rondes à toit conique, et en prennent possession comme d'un poste d'observa-

tion. Leur habileté à grimper est merveilleuse, et excitait toute mon admiration ; j'avais déjà observé, en Égypte, que les chiens, dans les villages, se tiennent plus sur les toits que dans les rues ; les toits y sont unis et horizontaux ; à Melbers, au contraire, ils sont très-déclives, et cependant les chiens paraissent s'y trouver aussi à l'aise que sur le sol.

A l'entrée de la nuit, on entend quelques aboiements, mais bientôt tout redevient tranquille ; tout au plus entend-on le bruit que fait un chien en descendant du toit qu'il occupe, et sous lequel on couche. Pendant tout mon séjour, il ne s'est point passé de nuit, où ils n'aient rendu des services. Qu'une hyène, un léopard, un guépard cherche à s'approcher du village, un chien l'aperçoit, l'attaque aussitôt, et en un instant toute la meute est debout. En quelques sauts, chaque chien s'élance de son toit dans la rue, se réunit aux autres, et toute la bande se précipite hors du village. Un quart d'heure après, les chiens rentrent vainqueurs, l'ennemi est en fuite. Mais est-ce un lion qui vient, ils se tapissent avec crainte, se cachent en hurlant dans la seriba, ou le long de la haie qui entoure le village.

Il n'y a pas de semaine où les lévriers n'aient quelques jours de fête. Ces jours-là, le cor résonne de bon matin ; il excite chez ces chiens une animation indescriptible. En entendant pour la première fois le son particulier de cet instrument, je ne savais ce qu'il signifiait, mais les chiens l'avaient compris. Immédiatement trois ou quatre s'élancent de chaque maison, et bientôt une meute de cinquante à soixante individus est réunie autour du sonneur. Brûlant d'impatience, ils l'entourent ; ils sautent, aboient, hurlent, courent à droite, à gauche, se poursuivent, cherchent à supplanter celui qui est le plus près de l'homme. Tout indique et révèle leur excitation.

Les jeunes gens sortent à leur tour, armés de lances, munis de lacets ; on comprend alors ce que signifie le son du cor, c'est le signal de la chasse. Chacun cherche à rassembler ses chiens. Un homme en conduit quatre ou six ; et ce ne lui est pas toujours chose facile que de retenir ses bêtes impatientes. Ce sont des poussées, des tiraillements, des cris, des aboiements continus. Enfin, toute la meute sort du village.

Rarement on s'en éloigne beaucoup ; les forêts les plus voisines fournissent assez de gibier, et grâce à l'habileté et au zèle des chiens, la chasse est relativement facile. Lorsqu'on est arrivé à un taillis, on forme un vaste cercle et les lévriers sont lâchés. Ils se précipitent dans l'intérieur du taillis,

et y prennent à peu près tout le gibier qui s'y trouve. Je les ai vus attraper des outardes, des pintades, des perdrix du désert. Cela suffit, je crois, pour faire apprécier l'agilité de ce lévrier. L'antilope même ne leur échappe pas. Leur gibier ordinaire consiste en gazelles, lièvres et perdrix. D'autres carnassiers, tels que les chiens sauvages et les renards, peuvent également devenir leur proie : à chaque chasse même, m'a-t-on assuré, un léopard, un guépard ou une hyène succombe sous leurs dents.

Ces chiens sont l'orgueil des habitants du désert, et ils les conservent avec une certaine jalousie. On ne les trouve pas chez les Arabes sédentaires de la vallée du Nil, et rarement un Arabe du désert descend jusqu'au Nil avec deux ou trois de ces animaux précieux. Il y en perd généralement un ou deux, qui sont dévorés par les crocodiles, tandis que les chiens nés et élevés aux bords du Nil ne deviennent jamais la proie de ces sauriens. Ils ne s'approchent du fleuve, pour y boire, qu'avec la plus grande prudence et ne s'y précipitent pas aveuglément comme les chiens du désert. Un chien des bords du Nil s'approche lentement de la rive, il examine bien l'eau, s'avance avec circonspection, boit par saccades, les yeux fixés sur l'élément trompeur, et se retire dès qu'il remarque le moindre mouvement. Le lévrier du désert, ignorant qu'un danger le menace sous l'eau, saute dans le fleuve pour s'y rafraîchir, et devient ainsi la proie du crocodile. Mais est-ce bien là le motif pour lequel on ne voit point de lévriers aux bords du Nil ? Cela tiendrait-il à une autre cause ? Je ne saurais le dire.

#### LE SLOUGUI OU LÉVRIER D'ARABIE.

*Der Slugui, The Arabian Greyhound.*

**Caractères.** — « Ce lévrier, dit le général Daumas (1), est de couleur fauve, haut de taille ; il a le museau effilé, le front large, les oreilles courtes, le cou musculeux, les muscles de la croupe très-prononcés, pas de ventre, les membres secs, les tendons bien détachés, le jarret près de terre, la face plantaire peu développée, sèche, les rayons supérieurs très-longs, le palais et la langue noirs, le poil très-doux. Entre les deux iléons il doit y avoir place pour quatre doigts ; il faut que le bout de la queue passée sous la cuisse atteigne l'os de la hanche.

« On met ordinairement cinq raies de feu à chaque avant-bras pour consolider les muscles.

(1) E. Daumas, *les Chevaux du Sahara et les mœurs du désert*. Nouv. édit. Paris, 1862, p. 377.

**Distribution géographique.** — « Cette race n'a pas franchi le désert africain. (fig. 185).

**Aptitudes, éducation, emploi.** — « Dans le Sahara, comme dans le pays arabe, le chien n'est pour l'homme qu'un valet disgracié, importun, rebuté, quelle que soit d'ailleurs l'utilité de son emploi, qu'il garde le douar ou qu'il veille sur les troupeaux. Le lévrier seul a l'estime, la considération, la tendresse attentive de son maître ; c'est que le riche, ainsi que le pauvre, le regardent comme un compagnon de leurs plaisirs chevaleresques ; pour le dernier, c'est encore le pourvoyeur qui fait vivre.

« Aussi on ne lui ménage pas les soins empressés ; on en surveille le croisement avec les mêmes précautions que celui des chevaux. Un homme du Sahara fait vingt-cinq à trente lieues pour accoupler une belle levrette avec un lévrier renommé. Et un lévrier renommé prend la gazelle à la course. « Lorsqu'il aperçoit une gazelle « coupant un brin d'herbe, il l'atteint avant qu'elle « ait eu le temps d'avalier ce qu'elle tenait à la « bouche. » C'est de l'hyperbole, mais cette hyperbole a sa raison d'être.

« La *Slouguia* ayant mis bas, on ne perd pas un seul instant de vue ses petits. Les femmes leur donnent même quelquefois de leur lait. Arrivent les visites, d'autant plus nombreuses et plus empressées que la chienne a plus de réputation ; on entoure son maître, on lui offre des dattes, du kouskoussou ; il n'est sorte de flatteries qu'on ne lui prodigue pour obtenir un petit lévrier. « Je « suis ton ami, je t'en prie, donne-moi ce que je « te demande, je t'accompagnerai dans tes chas- « ses, etc. »

« A toutes ces sollicitations, le maître répond d'ordinaire qu'il ne fixera son choix sur les petits qu'il veut garder qu'au bout de sept jours. Cette réserve est motivée par une observation des plus singulières que font les Arabes. Dans une portée de *Slouguia*, toujours un des nouveau-nés se tient sur le dos des autres. Est-ce vigueur ? est-ce simple hasard ? Pour s'en assurer, on l'éloigne de sa place habituelle, et si pendant sept jours de suite il y revient, le maître fonde sur lui de si grandes espérances qu'il ne le changerait pas pour une négresse. Un préjugé fait regarder comme les meilleurs produits ceux qui viennent le premier, le troisième ou le cinquième ; en un mot, les numéros impairs.

« Les petits sont sevrés au bout de quarante jours ; on leur donne encore néanmoins du lait de chèvre ou de chamelle, mêlé de dattes ou de kouskoussou. Les troupeaux sont si nombreux

dans le Sahara, le lait y est en si grande abondance, qu'il n'est pas étonnant de voir les Arabes riches, après avoir sevré leurs petits lévriers, leur réserver des chèvres pour les nourrir.

« Lorsque les jeunes lévriers ont atteint trois ou quatre mois, on commence à faire leur éducation. Les enfants chassent de leurs trous des gerboises ou des rats appelés *boualat*, et lancent sur eux de petits lévriers. Peu à peu ceux-ci s'animent, se précipitent sur leurs traces, aboient aux alentours de leur retraite, et n'abandonnent la poursuite que lorsqu'on leur fait recommencer cet exercice.

« A cinq ou six mois, il s'agit d'une proie plus difficile à saisir, du lièvre ; des gens à pied conduisent le lévrier près du gîte où est blottie la bête qu'il doit atteindre ; par une légère exclamation, ils donnent l'alerte au jeune chien, qui se lance sur elle et acquiert bien vite l'habitude d'une course intelligente et rapide.

« Après le lièvre, on passe aux petits de la gazelle ; on s'approche des lieux où ils reposent avec leur mère, on provoque l'attention du lévrier, et lorsqu'il est bien animé, qu'il se cabre d'impatience, on le lâche. Après quelques leçons de ce genre, le lévrier réussit parfaitement, et commence à s'acharner à la poursuite des gazelles mères.

« A un an, le lévrier a atteint à peu près toute sa force ; son odorat s'est développé, il suit la gazelle à la trace. Toutefois on le ménage, on ne le fait guère chasser qu'à quinze ou dix-huit mois. Mais dès cette époque, on le tient en laisse, et on a beaucoup de peine à l'arrêter, car, disent les Arabes, lorsque le lévrier sent le gibier, sa puissance musculaire est telle, que s'il vient à se roidir sur ses pattes, un homme peut à peine lui faire lever une jambe. Lorsqu'il aperçoit un troupeau de trente à quarante gazelles, le lévrier tremble de joie, il regarde son maître qui lui dit : « Ah ! fils de juif, tu ne diras pas cette « fois que tu ne les as pas vues. » Le chasseur détache ensuite sa peau de bouc, et rafraîchit le dos, le ventre et les parties naturelles du lévrier, qui, impatient, tourne vers son maître un œil suppliant : il est libre enfin, il bondit, se dissimule toutefois, se baisse, poursuit sa course oblique, et ce n'est qu'à bonne portée qu'il se lance de toutes ses forces et choisit pour victime le plus beau mâle du troupeau.

« Quand le chasseur dépèce la gazelle, il donne au slougui la chair qui avoisine les reins ; si on lui donnait les intestins, il les repousserait dédaigneusement.

« Le lévrier qui, à deux ans, ne sait pas chasser, ne le saura jamais. On dit à ce sujet :

- « Slougui men bad haouli  
 « Ou radjel men bad soumeïn. »  
 « Le lévrier après deux ans  
 « et l'homme après deux jeunes (quinze ans), »

voulant exprimer que c'est le bon âge pour juger ce qu'ils vaudront un jour.

« Le lévrier est intelligent et plein d'amour-propre : lorsqu'en le lançant on lui a désigné une belle gazelle et qu'il n'en a tué qu'une de médiocre apparence, il est très-sensible aux reproches, il s'éloigne honteux sans en réclamer sa part. La vanité ne lui fait pas défaut, il fait beaucoup de *fantasia*. Un slougui de race ne mange, ni ne boit dans un vase malpropre; il refuse le lait dans lequel on a plongé les mains. Ne lui a-t-on pas donné cette délicatesse dédaigneuse? Tandis que c'est tout au plus si on laisse le chien vulgaire, utile et vigilant gardien, chercher sa nourriture parmi les charognes et les os gisants; tandis qu'on l'expulse honteusement loin des tentes et de la table, le lévrier, lui, couche dans le compartiment réservé aux hommes, sur des tapis, à côté de son maître, ou sur son lit même. Il est vêtu, garanti du froid par des couvertures, comme le cheval; on lui sait bon gré d'être frileux, c'est une preuve de plus qu'il est de race. Les femmes prennent plaisir à le parer d'ornement, à lui attacher des colliers de coquillages, à le garantir du mauvais œil en lui mettant des talismans. On le nourrit avec soin, avec recherche, avec précaution; le kous-koussou lui est prodigué. En été, pour lui donner de la force, on lui fait une pâtée de lait et de dattes dont on a ôté les noyaux. Il en est qui ne donnent jamais à manger à leurs lévriers pendant le jour.

« Ce n'est pas assez : le lévrier accompagne son maître dans ses visites; comme lui, il reçoit l'hospitalité (*difa*) et de chaque mets il a sa part.

« Jamais un slougui de race ne chasse qu'avec son maître. Il sait, par sa propreté, son respect des convenances, la gracieuseté de ses manières, reconnaître la considération dont il est l'objet. Il ne manque pas de creuser un trou pour y cacher ses excréments, qu'il recouvre de terre. Au retour du maître, après une absence un peu prolongée, le slougui se précipite d'un bond sur la selle et le caresse. Les Arabes causent avec lui. « O mon ami, écoute-moi, il faut que « tu m'apportes de la viande, je suis las de ne manger que des dattes, » et mille flatteries; le chien

chéri saute, caracole, a l'air de comprendre et de vouloir répondre.

« La mort d'un slougui est un deuil pour toute la tente : femmes et enfants le pleurent comme une personne de la famille. C'était quelquefois lui qui suffisait à la nourriture de tous. Aussi, celui qui nourrit une famille, ne se vend jamais, il s'accorde quelquefois aux supplications des femmes, des parents ou des marabouts vénérés.

« Le lévrier qui prend facilement le *sine* et l'*ademi* vaut une belle chamelle; celui qui atteint le *rime* est estimé comme un cheval de prix. On les nomme ordinairement *ghezal* ou *ghezala* (gazelle). Souvent les paris s'établissent en faveur de tel ou tel slougui. Les enjeux sont des moutons, des régals de taam, des dattes, etc.

« Le slougui du Sahara est de beaucoup supérieur à celui du Tell. Les lévriers les plus renommés dans le Sahara sont ceux des *Hamiane*, des *Oulad-sidi-chikh*, des *Harar*, des *Arbâa*, des *Oulad-naïl*. »

#### LE LÉVRIER DE PERSE.

*Der persische windhund, The persian Greyhound.*

**Caractères.** — C'est un animal aussi noble que beau. Ses poils sont doux; sa couleur est jaune-isabelle clair, tirant quelquefois sur le blanc, et plus souvent sur le fauve.

**Aptitudes et emploi.** — Les Persans emploient leurs lévriers, qui ressemblent beaucoup aux lévriers d'Afrique, à la chasse de l'antilope, mais leurs faucons, dans cette occurrence, leur sont aussi d'un grand secours. Tous les nobles persans aiment cette chasse à la passion. Une antilope est-elle découverte, on lâche le faucon qui, en un instant, atteint la bête; fond obliquement sur sa tête en évitant avec adresse les coups de corne, s'y cramponne avec ses serres, s'y tient malgré toutes les secousses de l'animal et l'étourdit de ses coups d'aile répétés; l'antilope, ahurie par ces attaques, tourne sur elle-même, et les lévriers, accourant, s'en emparent.

On chasse avec ce lévrier le sanglier et l'hémione. Cette dernière chasse est difficile. L'hémione se réfugie immédiatement sur les pentes rocheuses des montagnes qu'elle gravit avec une facilité remarquable, et où elle vit d'ordinaire. Les lévriers indigènes seuls peuvent l'y suivre avec avantage, et encore ils sont souvent forcés d'abandonner la poursuite, quoiqu'on prenne soin de les relayer plusieurs fois.

On l'emploie aussi à chasser le chacal. Mais il

arrive assez souvent que les chacals réunis en troupe se retournent contre leurs assaillants, et dans ce cas, si les chiens ne sont pas bien dressés, ils courent risque d'être mis en pièces.

On dit que le lévrier de Perse ne montre à son maître qu'une fidélité douteuse, qu'il se précipite quelquefois sur lui, et l'égorge. Ce fait cependant mérite confirmation.

LE LÉVRIER ITALIEN OU LEVRON — *CANIS ITALICUS*.

*Der italienische Hund, The Italian Greyhound.*

On ne saurait imaginer de contraste plus frappant : Hotspur s'appuyant hors d'haleine sur son épée et roidi par ses blessures, n'offrirait pas une opposition plus complète avec le chevalier de salon à la cassolette de patchouli, que le rude et fier lévrier de Perse avec le lévrier italien, délicat, frissonnant et faible de cœur.

**Caractères.** — Le lévrier italien ou levron est le plus petit et le plus gracieux des lévriers (*fig. 184*).

Ce n'est qu'un diminutif du lévrier de haute race, un nain, mais, par ses proportions mignonnes et bien prises, par ses formes délicates et gracieuses, c'est un nain charmant, plein d'élégance et d'agilité.

Son poids n'excède pas 3 kil., et même les plus beaux individus ne pèsent guère que 2 kil.; sa taille est de 38 à 40 cent. de hauteur.

Il a le poil ras et une robe luisante, qui varie du gris de souris à reflets dorés, au blanc laitieux. Mais il est assujéti à certaines règles arbitraires de couleur et de forme, qui, telle année, peuvent rendre indigne un chien pour les mêmes qualités qui, l'année précédente, l'auraient fait rechercher. La passion des Hollandais pour les tulipes ne montrait pas plus de mobilité capricieuse dans ses goûts, que la mode d'aujourd'hui dans les qualités exigées de ces lévriers.

Stonehenge (1) cite deux spécimens de cette race, *Billy* (le mâle), et *Minnie* (la femelle), ayant appartenu l'un à M. Gowan, l'autre à M. Hanly qui ont été considérés, de 1851 à 1860, comme le *nec plus ultra* de l'élégance dans cette race, et dont les descendants font prime sur les marchés anglais.

La robe du lévrier italien doit être d'une seule couleur, elle doit être exempte de la moindre tache de blanc : une étoile blanche même très-régulière sur le front ou sur la poitrine passe pour lui enlever toute perfection. La couleur la plus en vogue est la couleur fauve doré, puis

(1) Stonehenge, *The Dog*. London, 1867, p. 46.

celle tourterelle; vient ensuite, dans l'appréciation des amateurs, la robe café au lait ou gris de souris et bleu ardoise; le chien blanc et roux a la dernière place dans l'échelle des couleurs.

Chacun de ses organes est finement bâti, le moindre des mouvements de son petit corps est facile et gracieux : son museau, noir ou gris foncé, n'est généralement pas aussi allongé que celui de la grande espèce, mais les yeux ont l'orbite plus large et le crâne est plus bombé; son corsage est élancé, ses pattes longues et minces sont musculeuses.

**Distribution géographique.** — Il est, comme on peut le supposer, originaire du pays qui lui a donné son nom; mais on l'élève généralement autant en Espagne qu'en Italie.

**Aptitudes et emploi.** — Il est là, dans un parc (*fig. 184*) : sa démarche a je ne sais quoi d'aristocratique, son allure est pleine de distinction et de noblesse, aussi est-ce un chien de boudoir, un favori des dames. Sa physionomie a toute la finesse des yeux de sa maîtresse; il semble qu'il ait gardé quelque chose de ses habitudes et de son caractère; il ne porte même pas un collier, qui, si finement ouvré qu'il pût être, serait encore une chaîne trop lourde, et froisserait ce cou délicat, lissé chaque jour sous une affectueuse caresse.

Plein de vivacité et d'entrain, délicat au physique et au moral, ce lévrier en miniature s'impose comme un enfant gâté.

Peu susceptible d'éducation, il est d'une intelligence assez bornée, et ne concevrait qu'avec peine ce que d'autres races concevraient facilement; mais, par contre, il est plus que tout autre sensible à l'affection qu'on lui porte, et il éprouve devant un accueil bienveillant une émotion si vive, que sa poitrine est sillonnée de frissons irréguliers, son cœur agité de mouvements violents.

C'est à cette sensibilité exquise pour les bons traitements, jointe au peu d'étendue de son esprit, qu'il faut attribuer, sans doute, le défaut qu'il a, en général, de ne point éprouver d'attachement exclusif et de témoigner la même affection à tous ceux qui le traitent avec bonté.

Mais, dans la vieillesse, à mesure que les infirmités physiques s'abattent sur le lévrier italien, il devient maussade et irritable; souvent il paraît croire qu'il a des droits au respect de ses camarades de la race canine, et qu'il est capable de commander, au besoin, comme le plus grand d'entre eux; il semble en vérité qu'il possède « une grande âme dans un petit corps. »

Très-léger à la course, doué d'une vue excel-



Fig. 184. Le Lévrier italien.

lente et d'une ouïe très-fine, le lévrier italien semble fait pour la chasse; mais outre qu'il a l'odorat très-faible en raison même de l'abaissement du front et de l'allongement du museau, il a si peu de fermeté dans les mâchoires que lorsqu'il aurait atteint un lièvre, il serait incapable de le porter. J'en ai connu cependant quelques-uns que l'on employait avec succès à chasser le lapin.

On l'a parfois croisé avec le lévrier commun, pour donner plus d'élégance à la forme, plus d'éclat à la robe de celui-ci.

**Maladies.** — Le changement de climat, lorsqu'il quitte le beau ciel de sa patrie, est si propre à affecter ses poumons, que pendant les mois d'hiver, on est obligé de le tenir chaudement emmaillotté. Il n'aime ni la pluie, ni le vent, ni la poussière; il lui faut un vrai temps de demoiselle. C'est la sensitive de l'espèce. Trop de soleil la grillerait sûrement, on ne l'y expose qu'à bon escient, mais on la protège soigneusement contre le froid et l'humidité. Bête essentiellement barométrique, elle réclame des vêtements chauds et fourrés.

#### LE LÉVRIER DES BALÉARES.

**Caractères.** — C'est un chien de moyenne taille, à pelage rouge ou fauve, à oreilles droites,

d'une construction un peu épaisse et massive.

**Aptitudes et emploi.** — Il a beaucoup de nez et on l'emploie surtout pour la chasse du lapin.

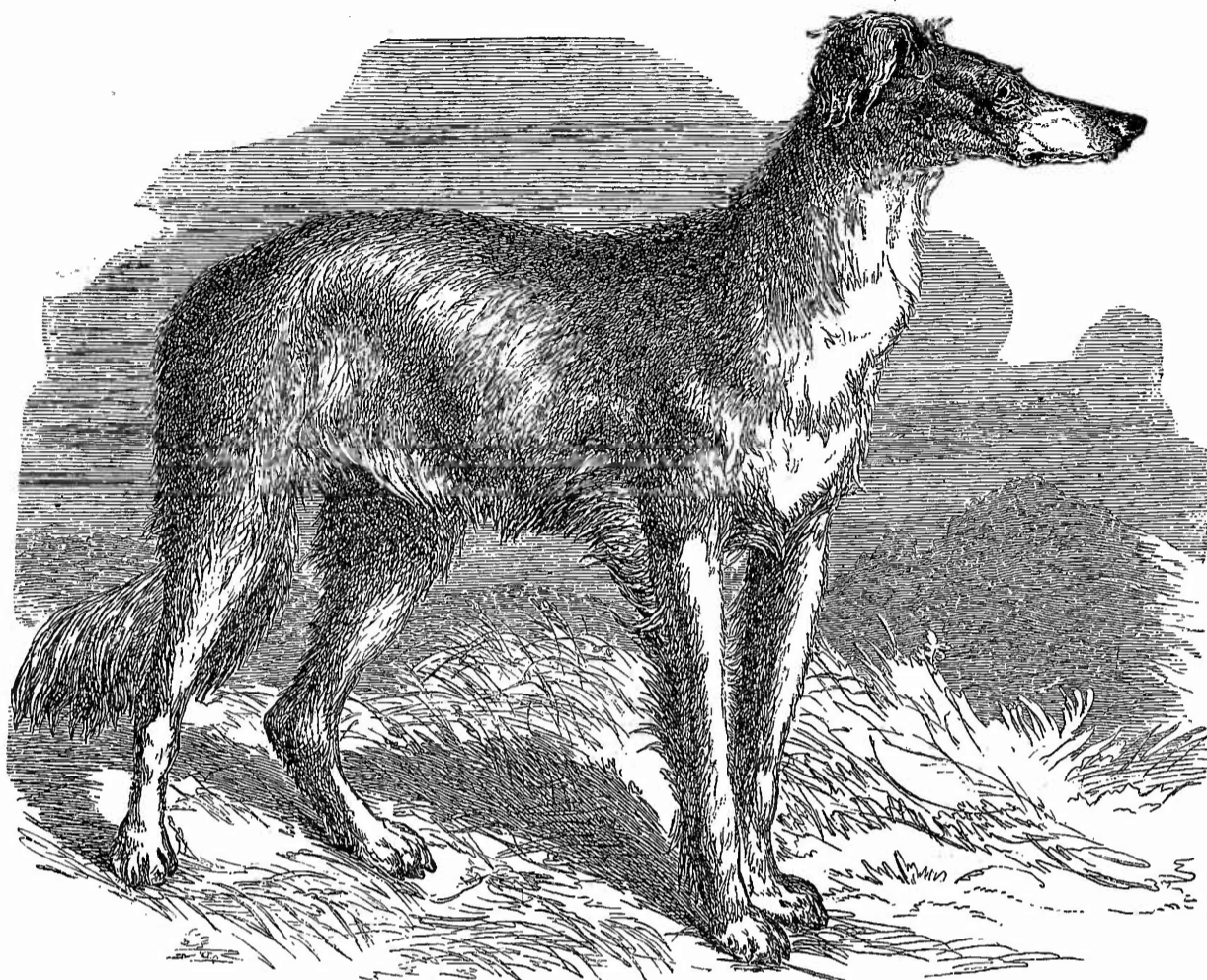
C'est le seul lévrier dont l'usage ait été toléré en France, où l'on s'en sert dans le Midi (Pichot).

#### LE CHIEN NU DE CHINE.

**Caractères.** — La peau satinée est complètement dépourvue de poils. Le dessus de la tête, la nuque et les oreilles sont couverts cependant de longues soies roides, noires et blanches; la queue se termine par une touffe des mêmes crins.

Ces chiens ont été introduits dans l'Amérique du Sud par les ouvriers libres que l'on est allé recruter en Amérique pendant ces dernières années, et y sont devenus assez communs, surtout dans le Pérou.

Dans les croisements de ces chiens avec différentes races, l'absence du poil sur le corps est un caractère qui a longtemps persisté, mais les soies de la tête ont été remplacées par le poil de la race qui avait servi à faire le croisement, et l'on a ainsi obtenu des animaux sinon jolis, du moins très-originaux (Pichot).



Corbeil, Crété et Fils, imp.

Paris, J.-B. Baillière et Fils, édit.

Fig 185. Le Lévrier russe.

## b. Les lévriers à poils longs.

## LE LEVRIER RUSSE.

*Der russische Windhund, The Russian Greyhound.*

**Caractères.** — Le lévrier russe (fig. 185) porte les oreilles droites, retombant de quelques lignes à la pointe; ses jambes sont longues, tandis que sa croupe est faible et ses flancs rentrés. Sa taille varie de 60 à 65 cent.

La fourrure de ce chien est épaisse, de couleur brun foncé ou gris d'acier, mais n'atteint pas une grande longueur; le poil qui couvre la queue est cependant long, soyeux, ondé et frisé en spirale.

**Aptitudes et emploi.** — Le lévrier russe a, comme le lévrier d'Afrique, la faculté de suivre la piste en courant; on l'emploie aujourd'hui pour les mêmes chasses auxquelles était employé jadis le lévrier d'Irlande.

Beaucoup de forêts en Russie sont infestées par les sangliers, les loups et les ours, et ce chien puissant et léger est reconnu utile pour la destruction de ces bêtes nuisibles. Aussi, les grands seigneurs russes entretiennent-ils de nombreuses meutes de lévriers, auxquels ils font surtout combattre les loups et les ours. Ils s'en servent également pour forcer un cerf ou courir un lièvre.

BREHM.

## LE LEVRIER DE TARTARIE.

On le croit dérivé des anciens chiens d'Épire et d'Albanie. Les Tartares Mongols conservent avec soin la pureté de la race.

**Caractères.** — C'est un lévrier de haute taille, au poil long et rude.

**Aptitudes.** — Il est d'une force et d'une férocité extrêmes, d'une intelligence remarquable et d'un flair très-subtil.

## LE LEVRIER DU KURDISTAN OU DU TAURUS.

**Caractères.** — Ce lévrier a le pelage long et fourré; sa queue et ses oreilles sont abondamment fournies de soies longues, fines, laineuses et bouclées.

**Aptitudes et emploi.** — D'après Revoil (1), « on conduit ces chiens à la chasse aux gazelles, accouplés par paires, de façon à pouvoir les lâcher dès que le gibier est à portée. Les chasseurs, tous à cheval, en assez grand nombre, une fois arrivés sur le terrain se placent sur une seule ligne pour battre la plaine au pied des montagnes. On envoie ordinairement d'avance, sur

(1) Revoil, *Hist. des chiens*, Paris, 1867 p. 227.

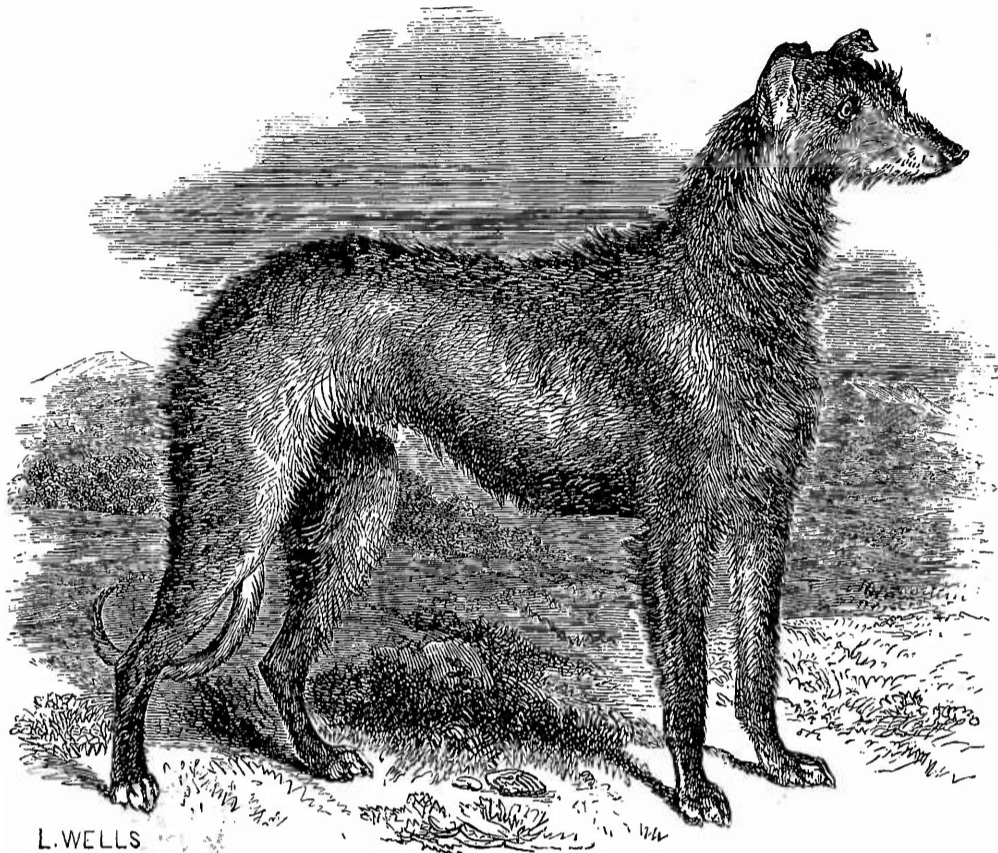


Fig. 186. Le Lévrier d'Écosse (*Deerhound* de la race pure de Glengarry).

plusieurs points, des relais de lévriers, accompagnés de quelques cavaliers, afin de refouler les gazelles, si elles tentaient de quitter la plaine pour gagner la montagne. Dès qu'on a aperçu les gazelles, les chiens sont lancés et les cavaliers suivent. Gazelles, lévriers, chevaux, emportés par un tourbillon rapide, parcourent d'énormes distances en quelques moments, franchissant tous les obstacles qui se présentent. Les lévriers gagnent bientôt de vitesse; la gazelle haletante perd peu à peu ses forces. D'ordinaire, au bout de cinq minutes elle est forcée et entourée par les chiens et les cavaliers. »

#### LE LÉVRIER D'IRLANDE.

*Der irische Windhund, The Irish Greyhound.*

Le lévrier d'Irlande a été célébré dans les chants ossianiques, et les débris de poésies celtiques qui ont échappé au temps, mentionnent cette race de chiens, comparée, pour la violence de sa course, au torrent qui se précipite du haut d'une montagne.

Il était employé à chasser les loups et les cerfs; lorsque, disparut, avec la forêt, la race antique de ses sauvages habitants et des rudes gentilshommes, qui voyaient dans ces chasses l'image de la guerre, le lévrier d'Irlande, ne répondant plus à un besoin incessant, celui de la destruction, fut négligé et s'éteignit.

#### LE LÉVRIER D'ÉCOSSE.

*Der schottische Windhund, The Scotch Greyhound.*

**Caractères.** — Le lévrier d'Écosse (fig. 186) a le poil dur.

**Aptitudes et emploi.** — Il servait autrefois à chasser le loup, le daim, le cerf dans les Highlands : aujourd'hui, il est passé, avec le loup, à l'état de souvenir.

« Le dernier exemplaire du chien national, dit Jon. Franklin (1), fut offert à Walter Scott, comme un gage de respect et d'estime, par un des derniers barons écossais. Ce magnifique chien gardait à lui seul, le château et la propriété d'Abbotsford, qui était le séjour du célèbre romancier. L'extrême exercice auquel se livrait ce noble animal, entraîné par son ardeur naturelle, précipita ses destinées. *Moida*, c'était son nom, repose aujourd'hui à la porte d'Abbotsford, qu'il a longtemps protégée. Une pierre tumulaire, sur laquelle la main d'un artiste a creusé une tête de chien, consacre le lieu de sa sépulture. On y lit cette inscription :

« *Moida, tu marmorea dormis sub imagine Moidæ,  
Ad januam domini. Sit tibi terra levis.* »

(1) Franklin, *la Vie des animaux*, t. I, p. 155.



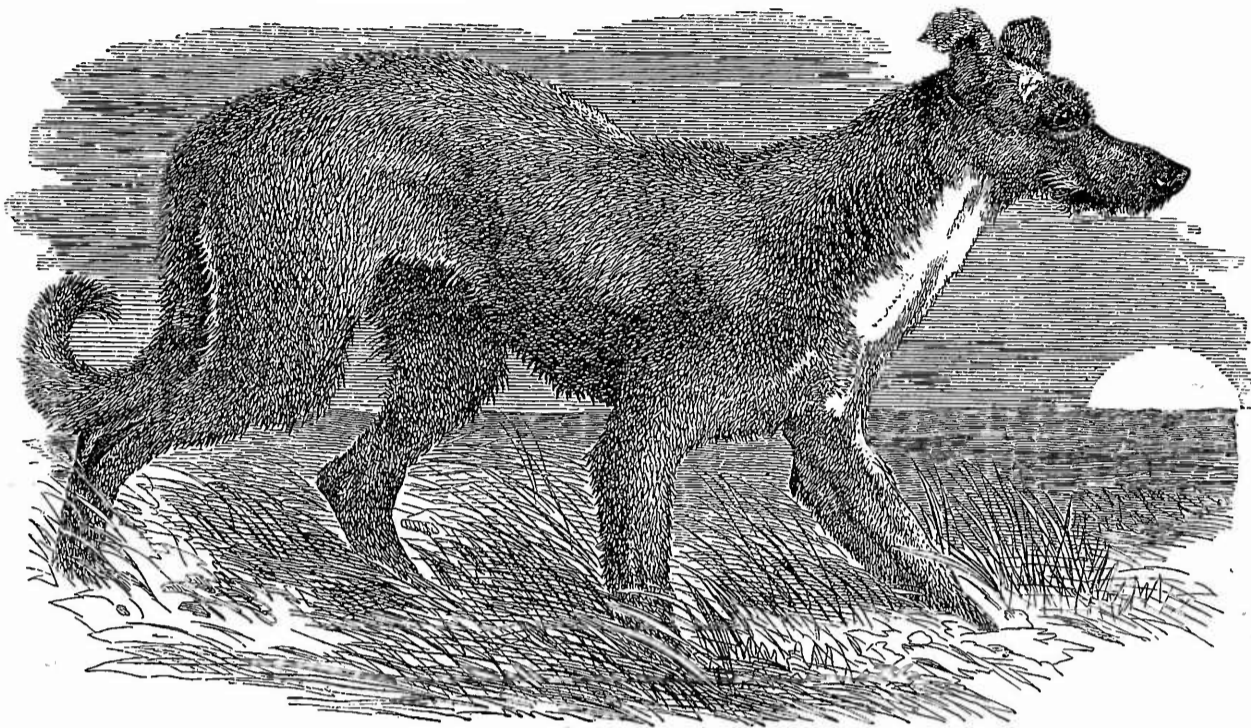


Fig. 187. Le Chien de braconnier.

## LE CHIEN DE BRACONNIER.

*The Lurcher.*

Voici ce que Wood (1) nous apprend de l'origine et des aptitudes de cette race.

Le chien de braconnier (*fig. 187*) est le produit du lévrier et du chien de berger, et on le juge meilleur quand il a pour parents le rude lévrier d'Écosse et le colley d'Écosse.

Du reste, il en existe plusieurs races, résultant de la variété des parents. Si le lévrier et le chien de berger en furent les premiers auteurs, leur descendance a été croisée avec différents autres chiens, afin de donner les qualités qu'on recherchait. Ainsi on emploie le lévrier en raison de sa rapidité et du silence qu'il sait garder, et le chien de berger en raison de sa hardiesse, de sa sagacité et de sa promptitude d'obéissance. On admet encore souvent l'épagneul, afin qu'il communique sa passion bien connue pour quêter le gibier ; on prend aussi le chien courant dans un but semblable. Mais dans tous ces croisements, le lévrier doit moralement prédominer, bien qu'on distingue difficilement ses formes sous les apparences grossières du chien de braconnier.

**Aptitudes et emploi.** — Possédant plusieurs des qualités du chien de berger, mais employé à des usages différents, ce chien, qu'on voit rare-

ment accompagner des personnes respectables, possède une très-mauvaise réputation.

Il est bien regrettable que ce chien soit si mal famé, car c'est un animal remarquablement beau, réunissant les meilleures qualités de ses auteurs, et également supérieur par sa rapidité, son flair et son intelligence. Mais comme c'est l'associé ordinaire des braconniers et d'autres individus de mauvais aloi, le propriétaire qui tient à son gibier porte à ce chien une haine mortelle et n'hésite pas, à la première occasion, à lui envoyer un coup de fusil. Il a bien quelque raison pour agir ainsi, car l'animal est si admirablement créé pour poursuivre et saisir le gibier, qu'avec son concours un seul braconnier peut mettre de côté au moins deux fois autant de gibier que deux chasseurs privés de cette assistance.

Si le châtiment doit tomber sur les épaules du coupable, au dire du proverbe, le cas présent n'y donne-t-il pas un démenti ? Le pauvre chien ne fait que son devoir quand il s'efforce d'indiquer ou de saisir le gibier ; en obéissant aux ordres qu'il a reçus, il ne devrait pas être puni par des blessures ou par la mort. C'est le maître et non le chien qui mériterait la peine.

La sagacité de ce chien est réellement prodigieuse. Il s'instruit à comprendre les ordres muets de son maître, et apprécie aussi bien que ce dernier la nécessité de se tenir tapi quand l'ennemi est proche, et, en tout cas, de remuer aussi discrètement que possible. Habile à frayer

(1) Wood, *Natural History*. London, p. 299.

la route à son maître et à l'avertir à temps du voisinage d'un ennemi caché, s'il détruit tout gibier, poil ou plume ; il est surtout redoutable pour les lapins de garenne et pour les lièvres. La délicatesse de son flair lui permet de sentir sa proie à une grande distance, et sa vitesse, de fondre sur le lièvre ou le lapin incapable de gagner son abri ordinaire. Dès qu'il a saisi sa victime, il l'apporte à son maître, la dépose dans ses mains et recommence silencieusement sa quête. Souvent même cet agile et adroit animal attrape des perdrix et des faisans.

Parfois les instincts destructeurs de ce chien l'induisent à mal, et au lieu de se borner au gibier ordinaire, il s'en prend aux moutons. Cette perversion en fait un ennemi dangereux des troupeaux et il y commet de grands ravages. Un fermier des Cornouailles ne perdit pas moins de quinze moutons en un mois, par le fait de ces animaux dangereux.

Ces chiens causant de vives appréhensions aux gardes-chasse et aux propriétaires, leurs maîtres avaient l'habitude de leur couper la queue, afin de leur donner l'extérieur honorable des chiens de berger, d'échapper à la taxe qui pèse sur les chiens de luxe, et de donner le change au coup d'œil inquisiteur du propriétaire, conservateur de son gibier et de ses délégués. Cet animal est si rapide qu'il sert fréquemment à forcer le lièvre à la course, tâche qu'il accomplit, dit-on, à la satisfaction de son maître. On lui confie aussi la garde de la maison et il s'acquitte de cette mission avec vigilance et fidélité. Il va même jusqu'à prendre un rôle dont sa queue mutilée est trop souvent un signe trompeur, et on le voit surveiller un parc, maintenir dans l'ordre un troupeau, et le conduire de place en place presque aussi bien que le vrai chien de berger dont il descend.

#### B. Les Mâtins.

**Caractères.** — Les mâtins ont des formes moins grêles que les lévriers : ils sont plus trapus et généralement d'une plus grande taille. Leurs poils sont courts, leurs oreilles souvent droites ou incomplètement tombantes.

**Aptitudes et emploi.** — Ces chiens ont un caractère peu docile et sont, par cela même, d'excellents gardiens, que l'on emploie soit pour défendre les habitations, soit pour veiller sur le bétail. Leur odorat est médiocre. Cependant quelques-uns sont parfois dressés pour la chasse du gros gibier.

#### LE MÂTIN PROPREMENT DIT — *CANIS LANIARIUS*.

##### *The Mâtin.*

**Caractères.** — « Les mâtins, dit Buffon (1), ont le museau aussi long mais moins gros que le grand danois. La tête est allongée et le front aplati (fig. 188 et 189) ; les oreilles sont petites,

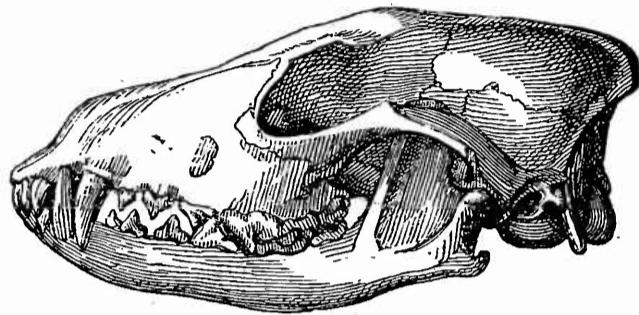


Fig. 188. Crâne d'un mâtin, vu de profil.

droites, depuis leur naissance jusqu'à environ la moitié de leur longueur, et le reste est pendant. Les jambes sont longues, nerveuses et assez grosses. Le corps est allongé et d'une grosseur proportionnée à la taille, sans être épais, car il est un peu levreté à l'endroit des flancs. La queue se recourbe en haut et forme un arc dont l'extrémité est dirigée en avant. Les mâtins ont or-

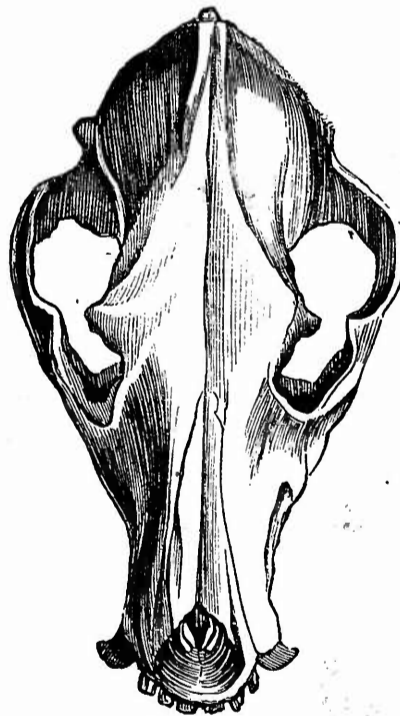


Fig. 189. Crâne d'un mâtin, vu d'en haut.

dinairement le poil plus long à la gorge, au-devant du col, sous le ventre, derrière les cuisses et sur la queue, que sur le reste du corps, où le poil est assez court.

« Ces chiens sont de plusieurs couleurs, telles que le blanc, le gris, le fauve, le brun, le noir, etc., néanmoins, dans quelques provinces, et surtout en Bourgogne, la plupart sont noirs avec des

(1) Buffon, *Hist. naturelle*. Paris, I. R, 1755, t. V, p. 239.

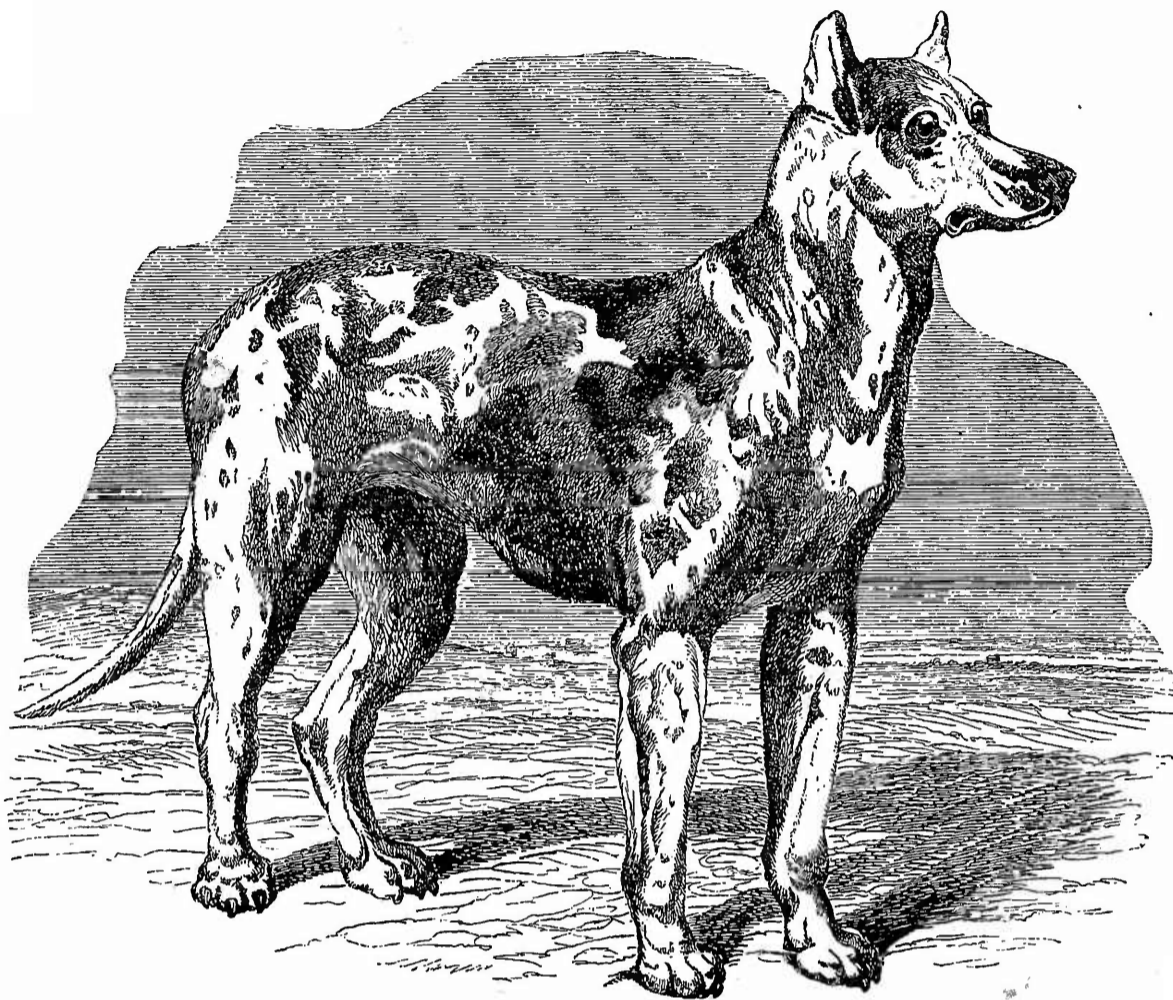


Fig. 190. Le Chien danois.

taches blanches, mais c'est peut-être parce qu'on croit que les mâtins noirs sont meilleurs que les autres et qu'on les élève par préférence. »

#### LE CHIEN DANOIS.

*Der dänische Hund, The Danish Dog.*

Le danois n'est qu'un métis du lévrier et du matin.

**Caractères.** — C'est un grand et beau chien, (fig. 190) à formes nobles ; ses jambes sont élancées, ses oreilles étroites et courtes, un peu pendantes, ses yeux grands, vairons ou blancs ; sa queue est lisse, son museau pointu, son nez rose, toute la bête est plus massivement bâtie que le lévrier. Sa couleur est un mélange de brun, de gris-souris et de noir ; sa robe a cela de particulier qu'elle est d'ordinaire grise, ou d'un blanc bleuâtre, mouchetée de taches noires, rondes et assez régulières, ce qui fait que ce chien a reçu quelquefois le nom de *chien tigré* ; la poitrine et la gorge sont toujours blanchâtres.

Les individus qui ont le nez rose et les yeux blancs ou vairons peuvent faire remonter leur origine jusqu'aux Alans décrits par Gaston Phœbus.

**Distribution géographique.** — Ce chien est

rare en France et en Allemagne, mais non en Danemark et en Russie. En Angleterre, c'est le compagnon fidèle des chevaux.

**Aptitudes et emploi.** — Le chien danois est un animal fidèle, doux et vigilant. On l'employait autrefois à la chasse de la bête fauve, des ours et des élans : on ne le fait plus maintenant.

Comme chiens de garde, les danois eussent dû être conservés en France, car cette race est non-seulement très-belle de formes, mais encore on cite l'aménité et la douceur de son caractère, qualité rare chez les chiens destinés à protéger le seuil du logis, qui bien souvent ont méconnu leur maître et l'ont dévoré.

#### LE CHIEN DE DALMATIE.

*The Dalmatian Dog.*

Son origine est très-obscur. Certains auteurs attribuent la race de ces chiens à l'Orient, en raison de sa ressemblance avec quelques chiens à pelage marbré, que l'on trouve représentés sur certains monuments de ce pays.

**Caractères.** — Le chien de Dalmatie (fig. 191) est un danois de grande taille. Ses formes sont à la fois celles du chien courant et du pointer.

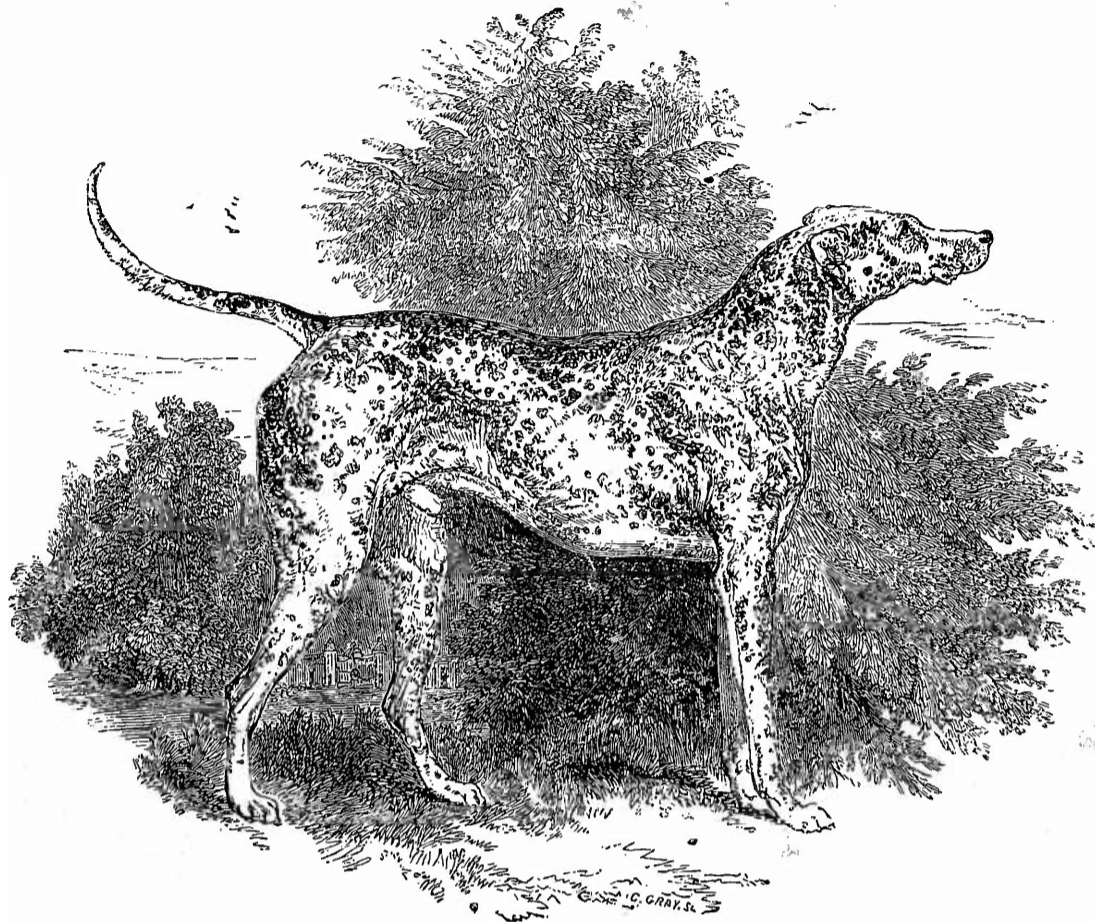


Fig. 191. Le Chien de Dalmatie (Youatt).

Il est surtout remarquable par la régularité de sa robe, au fond blanc, moucheté de taches noires, rondes, de la grandeur d'une pièce de cinquante centimes.

**Distribution géographique.** — Cette race de chiens, autrefois très-commune et fort à la mode en France, a aujourd'hui presque disparu de notre pays. C'est seulement en Angleterre qu'on trouve à notre époque une très-belle race de chiens dalmates.

**Aptitudes et emploi.** — Moins intelligent que les autres races de luxe, mais remarquable par son affection pour les chevaux, ce chien servait en France de suivant aux riches équipages, ou bien au cavalier seul. On l'essorillait très-particulièrement au ras de la tête, et avec un très-grand soin.

#### C. Les Dogues.

Les Grecs, dit Oppien, connurent le dogue à la suite de la conquête de la Macédoine, de là le nom de *chien d'Epire* qu'il lui ont donné. Le dogue paraît être cependant d'origine anglaise, et ceux qui furent importés par les Espagnols, à Cuba, lors de la conquête d'Hispaniola, venaient de la Grande-Bretagne.

**Caractères.** — Les dogues, que l'on connaît aussi (la plupart du moins) sous les noms de *massiffs*, *bouledogues*, *molosses*, sont caractérisés par

une énorme tête, due à l'écartement des branches de la mâchoire, au volume des muscles de cet organe, et par des lèvres larges et plus ou moins pendantes, un museau raccourci et comme arrondi, un nez fendu, des yeux flamboyants, une poitrine large, des reins forts, une queue généralement droite, et des oreilles médiocres, de forme déjà très-arrondie, et à demi pendantes; leur peau forme sur le front des rides nombreuses et leur poil est ras et serré. Leur taille offre de très-grandes variations.

**Aptitudes et emploi.** — Ce sont des animaux que leur caractère énergique rend quelquefois redoutables. Confiants dans leur force naturelle, ils emploient peu la ruse, et attaquent de front, sans hésiter, avec une impétuosité dont ils sont souvent victimes.

Les dogues servent de chiens de garde et aboient surtout d'une façon remarquable.

#### a. Les Molosses.

Les molosses, ou *chiens d'ours*, sont lourds, mais excellents pour la chasse. Ils ont l'air méchants et faux.

LE CHIEN MOLOSSE OU DOGUE — *CANIS MOLOSSUS*.

#### Der Bullenbeisser.

**Caractères.** — Le vrai dogue molosse (fig. 192)



Fig. 192. Le Chien molosse ou dogue.

a le corps gros, les flancs légèrement rentrés, l'échine non incurvée, la poitrine large, le cou court et gros, la tête ronde, haute; le front fortement bombé, le museau court et très-obtus). Ses lèvres, épaisses et pendantes, retombent sur les deux côtés de la mâchoire, sans s'écarter en avant, et sont continuellement dégouttantes de salive. Ses oreilles sont assez longues, de largeur moyenne, arrondies, à demi dressées, à pointe recourbée et tombante. Il a les jambes de hauteur moyenne, fortes, épaisses; les pattes de derrière n'ont pas de doigt rudimentaire. La queue, assez longue pour atteindre l'articulation tibio-tarsienne, est épaisse à sa naissance et diminue vers le bout; l'animal la porte rarement horizontale; il la tient d'ordinaire relevée et courbée en avant.

La couleur du pelage est fauve ou jaune brun, à taches quelquefois noires; le museau, les lèvres, le bout des oreilles sont noirs; il y a du reste, sous ce rapport, des variations nombreuses. Le corps a en général 80 cent. de long; la queue 35 cent.; la hauteur, au garrot, est d'environ 65 cent.

**Distribution géographique.** — L'Irlande paraît être la patrie du dogue; c'est là, du moins, que l'on en trouve les plus belles races.

**Aptitudes et emploi.** — Cet animal est lourd, sa course est peu rapide et de peu de durée; mais il est doué d'une force remarquable, de beaucoup de résolution, d'un courage incroyable; il peut passer pour le plus courageux des animaux. Ces qualités sont d'ailleurs bien connues, et elles font qu'on emploie les dogues dans les chasses dangereuses; qu'on leur fait combattre les bêtes féroces. Au commencement de ce siècle, les Anglais se donnaient le spectacle de combats de dogues et de taureaux, même d'ours ou de lions; on lâchait trois dogues contre un ours, quatre contre un lion.

Moins intelligent que la plupart des autres chiens, le dogue n'est cependant pas aussi dénué, sous ce rapport, qu'on le pense généralement. A le voir, on dirait un représentant de la force brutale, et l'on a cru et souvent répété qu'il ne possédait aucune qualité intellectuelle; cette imputation n'est pas juste. Un dogue, cité par M. Blaze, savait se rendre compte de l'heure aussi bien que du jour: ce même animal assistait aux prières qui se faisaient le soir en famille, et au moment où l'on commençait le dernier *Pater*, il se levait et se plaçait près de la porte pour être le premier à sortir dès qu'on l'ouvrirait. Sans doute, il était

averti par quelque léger mouvement dans le cercle des assistants.

Il n'est pas méchant pour les autres chiens : il ne leur cherche pas de disputes, et supporte tout de la part de ceux de petite taille ; il est patient ; mais si les taquineries se prolongent trop, sans grognements, sans grands aboiements, sans recourir à la ruse, il se précipite sur son adversaire, l'attaque de face, et se contente le plus souvent de le renverser et de le maintenir à terre, tant du moins que celui-ci ne lui oppose aucune sérieuse résistance.

Le dogue est fidèle à son maître, il lui est attaché, mais sans devenir importun. Il est dangereux pour les étrangers ; il est terrible quand on l'excite contre eux.

Le dogue s'habitue à l'homme, sacrifie sa vie pour lui. Il garde à merveille nos habitations et nos biens, déploie dans la défense de ce qu'on lui a confié un courage exemplaire. C'est un compagnon de voyage précieux dans les contrées dangereuses et désertes ; bien des fois on a vu un dogue défendre son maître contre les attaques de cinq ou six brigands, et sortir de cette lutte inégale criblé de blessures, mais victorieux. Il est excellent pour la garde du gros bétail ; il dompte le taureau le plus sauvage ; au moment favorable, il le mord au museau, et y reste suspendu jusqu'à ce que le taureau lui obéisse.

On dresse facilement les dogues à la chasse des bêtes féroces, des ours, des loups, des sangliers, des lions ; aussi sont-ils fort estimés chez tous les peuples qui ont affaire à ces bêtes.

On les emploie en Podolie et en Hongrie pour chasser le buffle et notamment l'ours. On commence par les lâcher sur des sangliers, puis sur de jeunes ours. L'ours les repousse à coups de pattes, jusqu'à ce que le veneur soit fatigué de les voir se battre ; il rappelle alors ses chiens ; l'ours est pris et mis en cage, ou bien on lui donne le coup de grâce, une fois que les chiens l'ont saisi ; en même temps, les chasseurs présents sonnent de la trompe.

On les employait autrefois à la chasse de l'aurochs et du gros gibier ; en Amérique, on les fait combattre contre les taureaux.

#### LE CHIEN DE CHAMBRE.

##### *Der Kammer Hund.*

« Les dogues anglais, dit Von Flemming (1), que les seigneurs faisaient autrefois venir à grands frais d'Angleterre et d'Irlande, s'élèvent

(1) Flemming, *Der Vollkommen deutschen Jäger*. Leipzig, 1717.

maintenant aussi en Allemagne. Les plus grands et les plus beaux portent le nom de *chiens de chambre*, car leur maître les tient la nuit dans sa chambre à coucher, pour qu'ils le défendent contre les assassins.

#### LE CHIEN DE CORPS.

##### *Der Leib Hund.*

D'autres chiens anglais sont nommés *chiens de corps* : ils chassent le cerf, le sanglier et le loup ; il faut les dresser à ne pas attaquer la bête en face, mais de côté, et à la saisir par les oreilles ; autrement, ils s'exposeraient à être déchirés par l'ours, embrochés par les cornes du cerf, décousus par les coups de boudoir du sanglier, mordus par le loup. Dans le chenil, ils sont attachés, séparés les uns des autres, chacun ayant sa pitance devant lui.

##### *b. Les Dogues proprement dits ou Boule-dogues.*

**Caractères.** — Nous arrivons aux dogues proprement dits. Ce sont de grandes et fortes bêtes, à museau court, épais, obtus, à lèvre supérieure pendante sur les côtés, relevée sur le devant de la bouche, de manière à laisser voir les dents. Le nez est souvent fendu, le pelage est court, roux, uni ou bigarré.

Au temps où la sécurité était loin de régner dans les campagnes, on trouvait ces chiens en abondance dans toutes les fermes et les maisons isolées. On n'en voit plus maintenant que chez les amateurs.

#### LE CHIEN DOGUIN.

##### *Der Dogge.*

On ne trouve en Allemagne qu'une race moyenne, de la taille d'un chien d'arrêt ordinaire, ou même plus petite : elle est originaire de cette contrée de l'Europe et résulte de l'alliance du dogue avec le petit danois.

**Caractères.** — Sa couleur est isabelle clair, rarement foncé. De gros os, une poitrine large, la forme particulière de la bête ne permettent pas de méconnaître ces dogues. La tête est en arrière large et épaisse ; les muscles masticateurs sont ornement développés ; le museau est court, le nez déprimé ou fendu ; les dents incisives souvent irrégulièrement placées l'une derrière l'autre ; la mâchoire inférieure est proéminente ; les dents canines et molaires sont fortes ; les yeux grands, ayant un regard sombre.

**Aptitudes et emploi.** — Ce n'est pas un véritable chien de force : on l'emploie rarement



Fig. 193. Le Bouledogue pur sang.

pour coiffer les animaux sauvages ; son usage particulier est pour la chasse au blaireau.

#### LE BOULEDOGUE.

*Die englische Dogge, The Bull-dog.*

**Caractères.** — Le bouledogue (*fig. 193*) a la tête ronde, le crâne élevé, les yeux séparés par un creux très-marqué, les lèvres pendantes, ornées de verrues, recouvrant une mâchoire aux crocs acérés et terribles, la gueule large et bien fendue, les oreilles droites, petites et bien placées des deux côtés de la tête, mais presque au sommet, de telle sorte qu'on croirait qu'elles tendent à se rejoindre ; il a le museau noir et court, le nez rejeté complètement en arrière, de façon que l'animal tenant sa proie, peut respirer à son aise sans la lâcher ; la mâchoire inférieure projetée en avant, les reins écourtés et bien cambrés ; un certain nombre de bouledogues ont la queue tordue ; on dirait que les vertèbres de cet appendice ont été brisées. Un bouledogue de race pure doit avoir la poitrine large, les jambes fines, les pieds étroits et bien fendus.

Le pelage est généralement fin et serré, quelquefois laineux en certains endroits. Il y a des bouledogues bronzés ; d'autres à pelage noir et blanc ; certains sont d'un jaune fauve (chamois) ou complètement blancs, avec les oreilles et le museau foncés.

En Angleterre, depuis que les combats de

BREHM.

bouledogues ont disparu, la taille de ces chiens a graduellement diminué.

**Distribution géographique.** — Le véritable bouledogue est commun en Angleterre. C'est une des plus anciennes races de l'espèce canine, au delà de la Manche.

**Aptitudes et emploi.** — On s'accorde généralement à considérer le bouledogue comme un animal plus méchant que le molosse, peu sociable, peu intelligent ; il ne possède cependant ces défauts que jusqu'à un certain point. Le bouledogue est fidèle à son maître, mais il faut qu'il le connaisse, et que l'expérience lui ait appris qu'il peut toujours être dompté par lui ; sans cela, il essaye vis-à-vis de l'homme les traitements dont il use envers les animaux.

*Chicken*, chien du 43<sup>e</sup> régiment, était très-aimable avec les gens ; mais, de la part de ses semblables, il ne souffrait pas la plaisanterie, et tua même son frère en se battant contre lui. Un jour, il passait dans Union-Street, à Plymouth, quand il fut entouré par une troupe de chiens qui gênaient sa promenade et excitaient sa colère ; sur quoi, il s'arrêta, leva une de ses pattes de derrière et les tint tous en respect.

Le bouledogue ne manque cependant pas de générosité et de patience. Il dédaigne les attaques des roquets, mais, s'ils deviennent insupportables, le noble animal se contente de leur montrer son mépris, ou de leur infliger un châtement d'une nature plutôt humiliante que douloureuse. On connaît l'histoire de ce dogue qui, ennuyé de

l'aboïement continu d'un méchant petit chien, le prit par la peau du cou et le jeta à l'eau en le lançant par-dessus un parapet. J'ai été témoin d'une scène semblable; mais le bouledogue, après avoir contemplé un moment les efforts de son petit tyran, voyant que le courant l'entraînait, sauta à l'eau et le sauva d'une situation dangereuse.

Il mord volontiers, et tue avec plaisir. Son courage est plus grand encore que sa force; il se jette sur l'inconnu qui rôde près de sa niche, qu'il soit honnête homme ou malfaiteur, et le maintient, bon gré, mal gré, sans le maltraiter, à moins que son adversaire ne lutte et ne résiste jusqu'à ce que les gens de la maison soient arrivés.

Il n'hésite pas à attaquer un taureau furieux, un loup affamé, un lion même, et ne se montre pas le plus faible. Lenz rapporte que dans une ménagerie, qui était à Gotha en 1850, un grand et beau loup s'échappa un jour de sa cage, à la grande frayeur des assistants. Le propriétaire de la ménagerie avait un bouledogue, qui était resté jusque-là tranquillement couché dans un coin; il se leva spontanément, se précipita sur le loup, lui enfonça ses crocs dans la gorge et le maintint immobile jusqu'à ce que son maître eût coupé dans la toile de la tente un lazzo et le lui eût jeté autour du cou; puis l'homme et le chien le rentrèrent dans sa cage, mais il était trop tard: le bouledogue l'avait étranglé.

Par sa construction, le bouledogue est une véritable mâchoire vivante, faite pour mordre et ne point lâcher. Ce qu'il a une fois saisi, il ne l'abandonne plus. Qu'on lui fasse mordre un bâton ou un linge, on pourra avec ce bâton ou ce linge le soulever par les dents, le renverser, le secouer plutôt que de lui faire lâcher prise.

Lenz nous raconte les faits suivants: « Un voiturier de Cologne m'amena un jour une femelle de bouledogue de petite race, adulte, mais affamée et n'ayant plus que la peau sur les os. Je voulus la mettre dans mon écurie, et je traversai avec elle un local où j'avais des lapins. La porte était à peine ouverte, que la chienne s'élançait comme un tigre et saisissait un lapin. D'une main, je l'arrêtai et la soulevai, de l'autre, je tâchai de lui arracher le lapin, que je n'arrivai à retirer que par lambeaux. Je lui donnai quelques coups, je jetai dehors les débris de sa victime, et remis ma chienne par terre, croyant à son repentir. A peine lâchée, elle ne faisait qu'un bond et saisissait un nouveau lapin dont j'entendais craquer les os sous ses dents. Je lui ar-

rachai de nouveau sa proie, lui distribuai des coups, et pris soin de laisser l'étable aux lapins fermée à l'avenir. Elle ne fit rien à ma volaille, et je n'avais pas de chat à ce moment.

« Elle se conduisit bien à mon égard. Une bonne nourriture la releva. Je l'emmenai à la chasse aux rats, pour laquelle elle montrait une véritable rage. J'avais organisé pour prendre ces rongeurs un piège dans un grand tonneau; un rat y fut pris. J'apportai piège et rat sur une place libre, où un cercle de curieux se forma bientôt; j'amenai ma chienne, qu'un des spectateurs tenait par son collier, puis découvrant le tonneau, je le penchai pour en faire sortir le prisonnier. Ce fut peine inutile, ma chienne ayant senti sa proie, sautait d'un bond dans le tonneau, s'y agitait quelques instants, et le rat était égorgé.

« Plus féroces encore étaient deux gros bouledogues qu'un de mes anciens élèves, officier de cavalerie en Prusse, avait reçus en cadeau d'un de ses amis. Les deux chiens étaient arrivés couplés, accompagnés d'une lettre où leur maître disait qu'il n'avait pu les élever et qu'il voulait s'en débarrasser. L'officier ne se souciait que peu de garder ces deux bêtes, qui paraissaient fort méchantes. Le lendemain, il monta à cheval, et, laissant les deux chiens libres, voulut les amener à un propriétaire des environs. Il rencontra en chemin un troupeau de cochons; les chiens se précipitèrent dessus et allaient égorger une bête, quand les gardiens étant accourus les assommèrent. L'un resta mort sur le carreau, l'autre était à demi mort. L'officier, après avoir parlementé quelque temps avec ces gens, continua sa route, satisfait d'être débarrassé de ses compagnons. Celui qui n'était pas tout à fait mort, ayant repris ses sens et ne se trouvant pas en sûreté, rejoignit son maître. Mais quoique celui-ci eût mis sa monture au pas, le chien ne suivait que difficilement, et il se coucha en travers de la route devant le cheval, espérant le faire s'arrêter: il passa outre; après plusieurs tentatives inutiles, le chien, las enfin, s'élança et mordit le cheval au museau. L'officier le tua d'un coup de pistolet. »

On comprend que le bouledogue ne soit pas pour l'homme un compagnon toujours agréable; l'on en a vu qui ont mis leur propre maître en état de siège et ne lui ont pas permis de bouger de place. Un jeune homme avait acheté un grand bouledogue, qu'il avait amené dans sa chambre avec l'aide de l'ancien propriétaire. Le lendemain matin, il veut se lever, le boule-



dogue se dresse, met en grondant ses deux pattes de devant sur le lit, darde sur son nouveau maître des yeux menaçants, où celui-ci lit clairement que le plus absolu repos peut seul le protéger contre cette bête terrible. Chaque fois qu'il essaye de se lever, la même menace se produit. L'infortuné jeune homme est donc obligé de rester couché. Le hasard, ce jour-là, n'ayant amené personne chez lui, il se vit contraint de garder le lit toute la journée, et de souffrir de la faim et de la soif pour l'amour de son beau chien. A la fin, l'ancien propriétaire étant arrivé, le délivra des exigences de son geôlier.

Tous les bouledogues ne sont pas bêtes au même degré ; quelques-uns égalent même le caniche en intelligence. J'en ai connu un qui était surprenant sous ce rapport. Il était parfaitement dressé, et comprenait, on peut dire, chaque mot. Son maître pouvait lui donner à peu près n'importe quelle commission, il l'accomplissait. Lui disait-il : « Va me chercher une voiture, » le chien courait à la station voisine, sautait dans une voiture et aboyait sans relâche, jusqu'à ce que le cocher se mit en marche. Celui-ci se trompait-il de route, les aboiements recommençaient, le chien courait au besoin devant la voiture jusqu'à la porte de son maître. Ce même bouledogue buvait avec passion de la bière de Bavière, il savait la distinguer des autres bières, s'enivrait et, dans cet état, amusait toute la société par ses folies.

En général, les bouledogues ont un caractère triste et morose, mais c'est à tort qu'on les a accusés de n'être pas susceptibles d'autant d'affection pour leurs maîtres que n'importe quelle autre race de chiens.

Souvent, au contraire, ils leur témoignent un grand attachement. M. Jesse raconte l'histoire d'un bouledogue accoutumé depuis plusieurs années à accompagner son maître dans ses voyages. Un nouveau favori ayant pris, dans la voiture, la place qu'il occupait ordinairement, il refusa de manger, tomba en langueur et mourut.

Les Romains connaissaient les bouledogues, et les estimaient, car plus que tous les autres chiens, ils se prêtaient aux jeux sanglants du cirque. Quand la Grande-Bretagne fut province romaine, il y eut des fonctionnaires spéciaux, chargés d'en élever et d'en envoyer à Rome. Là, on les faisait combattre, pour les délices du peuple, avec toutes sortes de bêtes féroces.

Ces mœurs se sont conservées plus tard, et on vit longtemps, en Angleterre, des combats

d'animaux. Henri VII fit pendre un mâtin qui, mis aux prises avec un lion, était sorti vainqueur de la lutte.

Sous le règne d'Élisabeth, pendant que lord Buckhurst était ambassadeur à la cour de Charles IX, un mâtin, dit-on, seul et sans assistance, lutta successivement contre un ours, un léopard et un lion, et en triompha.

Snow raconte un combat qui eut lieu, sous Jacques I<sup>er</sup>, entre trois bouledogues et un lion. Le premier chien, introduit dans la loge, fut saisi à la nuque et mis à bas ; il en fut de même du second ; le troisième saisit à la lèvre le roi des animaux et le tint immobile, jusqu'à ce que les coups de griffe de son adversaire l'eussent forcé à lâcher prise. Le lion, épuisé par sa défense, refusa de recommencer la lutte, et soudain, s'élançant par-dessus les chiens, se réfugia au fond de sa loge. Deux des chiens moururent de leurs blessures. Le troisième se rétablit et devint le protégé du fils du roi, qui dit : « Celui qui a combattu le roi des animaux, ne luttera plus dorénavant contre un animal inférieur. » Cette résolution lui fait plus d'honneur que le jugement porté par l'usurpateur Henri VII, et que nous citions tout à l'heure.

Walter Scott (1) a esquissé la plaisante figure d'un propriétaire d'ours et de bouledogues, se plaignant à la reine Élisabeth du tort que font à son spectacle les pièces de théâtre d'un certain Shakspeare, qui corrompt l'esprit de la jeunesse par toutes sortes de billevesées et d'inventions romanesques ; les plaintes de ce bonhomme sur ce que le brave jeu de l'ours et du bouledogue, ce plaisir si foncièrement britannique, n'est plus aussi suivi et aussi goûté qu'autrefois, sont tout à fait touchantes et prises sur nature.

De même, à Paris, les combats de bouledogues, longtemps en faveur, ont perdu leurs spectateurs, qui se donnaient rendez-vous à la barrière du Combat, située entre Belleville et la Villette. Nous emprunterons à Théophile Gautier (2) le récit qu'il a laissé de ces curiosités du vieux Paris.

« Le théâtre représente une cour carrée, assez vaste ; le milieu est sablé, râtilé à peu près comme le cirque de Franconi ; une bordure de pavage encadre cette arène, dont le point central est marqué par un anneau où l'on attache les bêtes fauves contre qui les chiens doivent se mesurer ; car, les ours, les taureaux et les loups ne combattent pas entièrement libres, et la lon-

(1) Walter Scott, *le Château de Kenilworth*.

(2) Th. Gautier, *Caprices et zigzags*. Paris, 1856, p. 353.

gueur de leur corde est calculée de manière à laisser tout autour, en dehors de leurs atteintes, un espace de 2<sup>m</sup>,60 à 3<sup>m</sup>,25, où les piqueurs et les dogues rebutés ou blessés peuvent se mettre à l'abri. Une chaîne de fer fixée aux deux bords du toit traverse la cour dans toute sa largeur ; cette chaîne sert à suspendre les roues d'artifices et à faire les ascensions *à la force de la mâchoire*. A l'angle de la cour, on voit une petite porte basse, dont le vantail supérieur est tailladé de meurtrières ; cette porte remplace la coulisse des théâtres ordinaires. C'est par là que messieurs les chiens font leurs entrées, non pas à reculons, comme Hamlet obsédé par l'ombre de son père, mais d'une manière assez pittoresque : un valet les apporte tout brandis par la queue, comme des bassinoires ou des casseroles, ou bien, s'ils sont trop lourds, on leur fait un pli à la peau du col et de l'échine, et on les empoigne en manière de pots à deux anses ; les efforts que font ces chiens à moitié étranglés pour donner de la voix produisent des cacophonies et des piaulements enrourés et éraillés les plus grotesques du monde ; les valets ont des souquenilles jaunes et des pantalons rouges.

« Le combat s'est ouvert par deux jeunes bulldogs d'une férocité extraordinaire et d'une laideur monstrueuse. Dès qu'on les eut posés l'un en face de l'autre, ils partirent, comme deux flèches, en poussant un hurlement furieux et plaintif et s'accrochèrent sans hésiter. Ces deux affreuses petites bêtes avaient le pelage café clair, ras, uni et dru ; leurs corps ronds et sans plis faisaient l'effet de traversins bourrés outre mesure, dans lesquels on aurait fiché quatre allumettes pour figurer les pattes ; leurs cous, d'une grosseur prodigieuse étaient plus larges que leurs épaules qu'ils débordaient ; dans ces cous athlétiques s'emmanchaient des têtes difformes, grosses comme des citrouilles, avec des mufles charbonnés, des museaux fendus à narines doubles, une mâchoire inférieure proéminente, des crocs formidables, retroussant la babine en manière de défense de sanglier, des yeux sanieux et sanglants, enfouis et comme perdus dans un dédale de rides et de plis, des oreilles déchiquetées en barbe d'écrevisse par les morsures des précédentes batailles, et sur tout cela des physiologies de vieilles portières, basses et méchantes à la fois.

« Ils se colletèrent assez longtemps, engloutissant tour à tour leurs grosses têtes dans leurs énormes gueules et se déchirant le mufle à belles dents ; de nombreux filets de sang rose rayaient

leurs corps, et il ne serait probablement resté sur le champ de bataille que la dernière vertèbre de la queue des combattants, si la galerie, touchée du courage des héroïques bouledogues, ne fût intervenue et n'eût crié : « Assez ! assez ! » Tous les efforts qu'on fit pour les séparer furent superflus, et l'on fut obligé de leur brûler la queue avec un fer chaud, moyen extrême, mais seul efficace.

« Le bouledogue est, à ce qu'il paraît, un animal excessivement stoïque de sa nature, et la façon dont on reconnaît ceux qui sont de bonne race et dont on veut obtenir lignée nous semble passablement barbare et sauvage : on coupe une patte au bouledogue, puis on lâche un ours ; si le bouledogue mutilé, malgré sa souffrance, s'élançe sur l'ours sans hésiter, il est de bonne race, il est *pur sang*, et ses descendants sont très-recherchés ; si, au contraire, il ne s'occupe que de sa blessure, et cherche à se cacher dans quelque coin, c'est signe qu'il ne vaut rien, et les fins amateurs ne lui permettent aucune accointance avec leurs chiennes.

« Les *bull-dogs* de lord Seymour, sont, dit-on, obtenus de cette manière : c'est une preuve tout anglaise et dont on ne se serait pas avisé en France.

« A ce combat, succéda l'escarmouche plus innocente d'un mâtin de grande taille et d'un chien de Terre-Neuve tout noir, avec une tache blanche à la poitrine comme une hirondelle, assez pareil au célèbre *Freyschütz* de notre ami Alphonse Karr, mais moins belliqueux à coup sûr. Ces deux animaux, après avoir échangé quelques morsures, déclarèrent l'honneur satisfait et se mirent à jouer ensemble, au grand mécontentement des dieux bras nus de l'Olympe à dix sous, qui vociféraient à pleine gueule : « Apportez des bêtes qui mordent ; nous sommes « volés, rendez-nous notre argent ! » et autres menus propos injurieux pour la férocité des bêtes de l'endroit.

« Alors, on fit sortir un loup : museau pointu, queue serrée entre les jambes, œil inquiet et sournois, oreille mobile alternativement couchée et levée, une laide bête. Ce loup, après avoir commis plusieurs incongruités de mauvais augure pour son courage, se mit à tourner en rond comme dans un manège ; sa manière de marcher était singulière : il levait les pattes de devant très-haut et se balançait sur les premières articulations, à peu près comme un cheval trotteur. L'allure du chien n'a rien de commun avec cette allure nerveuse et saccadée. De temps en temps

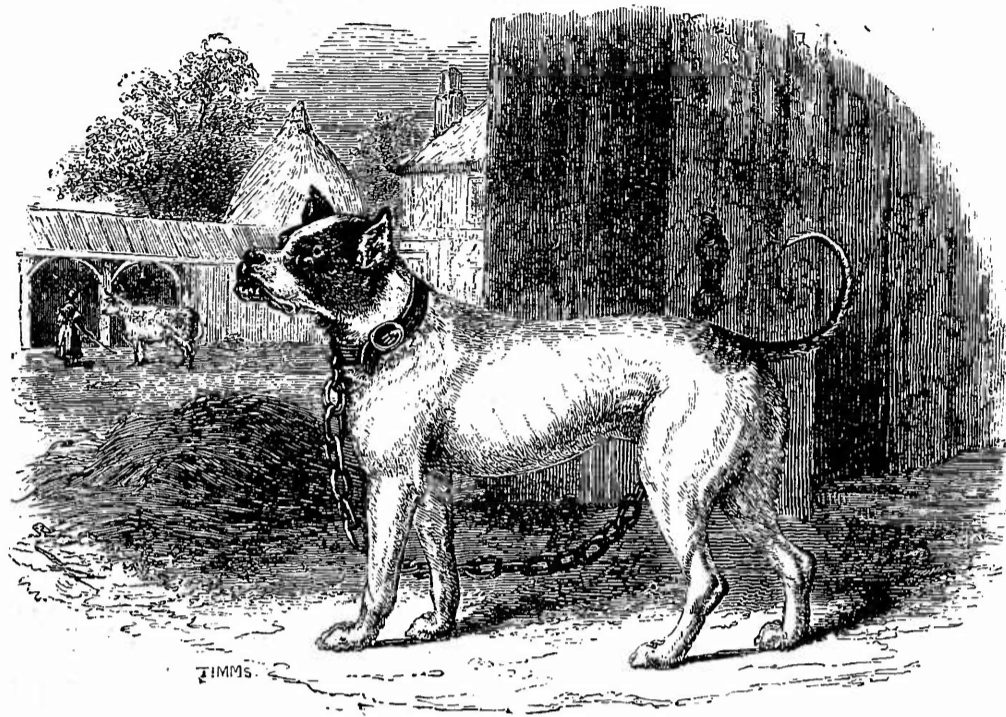


Fig. 194. Le Bouledogue (P. Gervais.)

il s'arrêtait et regardait d'un air méditatif la porte par où devait venir son ennemi.

« La porte s'ouvrit, et il en sortit un homme portant un chien dans ses bras. Le chien ne fut pas plutôt posé par terre, qu'il courut droit au loup en brave et bon chien. Le loup rangea sa queue sous son ventre, s'affaissa sur son train de derrière et attendit ; car, chose remarquable, quelle que soit la bête donnée comme adversaire, c'est toujours le chien qui attaque le grelot et commence la bataille.

« Cette fois la lutte fut sérieuse, et la fortune allait incertaine du loup au chien et du chien au loup ; les deux bêtes se renversaient, se foulaient aux pieds, et se mordaient consciencieusement ; tous deux étaient souillés de sang, d'écume, de poussière et de bave. Le loup avait pris le chien sous la gorge, mais le chien lui rongea le dessus de la tête ; le loup, outré de douleur et aveuglé par son sang, lâcha prise un instant ; le chien, dégagé, fit un saut en arrière, et, s'élançant de nouveau, emporta un grand lambeau de chair de la cuisse de son adversaire : ce qui ajoutait encore à l'intérêt de ce combat, c'étaient les cris et les gestes frénétiques du propriétaire du chien, qui en suivait les alternatives avec la sollicitude la plus passionnée. Il exhortait son chien, et lui adressait des conseils : « Saute-lui au cou, « mords-le, ce gremlin, ce brigand de loup. O le « brave chien ! Prends-le à l'oreille, mon petit, « c'est plus sensible. Comment ! toi, tu laisserais « battre par un mauvais loup pelé, un loup galeux, « éreinté, qui n'a que le souffle ; tu ne devrais faire

« qu'une bouchée d'une rosse pareille. Ah ! ca-  
« naille de chien, tu renonces ! tu veux que je  
« meure de honte ! je te rouerai de coups, tu verras :  
« terre et sang, Dieu et diable ! il est dessous main-  
« tenant, le loup l'a pris en traître ; ah ! seigneur  
« Dieu ! mon chien, mon bon chien ! Allons, un  
« bon coup de mâchoire et casse-lui les reins ;  
« bravo ! » Et il trépignait, il se démenait, il  
hurlait, il écumait, il aboyait, il aurait sauté lui-même à la gorge du loup et l'aurait déchiré à belles dents comme un chien naturel. C'était un homme de vingt-huit à trente ans, d'une figure pâle et fine, encadrée d'une large barbe noire et se rapprochant du type italien, quelque modèle sans doute.

« On sépara les combattants, car l'avantage ne se déclarait pour aucun, et le crépuscule commençait à tomber.

« Une chose singulière, c'est que jamais les animaux, ours, loups, chiens et bouledogues, ne se retournent pour mordre les parieurs et les piqueurs. Ils se battent seulement entre eux, et si, quand deux chiens sont aux prises, on fait paraître une autre bête, ils se lâchent aussitôt et courent ensemble à celle-là. »

« Il y a vingt-cinq ans, dit Revoil (1), tous les bouchers de Paris se donnaient le plaisir d'avoir un bouledogue à leur disposition, pour le conduire en champ clos et lui faire coiffer un malheureux baudet qui n'en pouvait mais, et quelquefois un ours pelé, à moitié épuisé par les chaînes, les coups de bâton et la mauvaise nourriture. »

(1) Revoil, *Hist. des chiens*, p. 118.

Aujourd'hui, surtout d'après la loi Grammont, qui a interdit les combats d'animaux, la race des bouledogues est devenue très-rare en France.

Les Anglais se sont servis avec avantage du bouledogue dans la formation de plusieurs de leurs races, et tout dernièrement encore on l'a utilisé pour donner du fond et du mordant aux lévriers, ou pour obtenir des croisements excellents dans la chasse de terriers et dans la destruction des rats.

#### LE CHIEN DU MEXIQUE.

##### *The Mexican Dog.*

On avait dressé, dans le temps, une grande race de bouledogues à une chasse infâme, la chasse à l'homme.

Le chien a été pour les Espagnols, dans leurs expéditions militaires au nouveau monde, un puissant auxiliaire, et cela depuis le commencement : car c'est Colomb (1) lui-même qui a donné l'exemple de s'en servir. A sa première affaire avec les Indiens, sa troupe se composait de 200 fantassins, 20 cavaliers et 20 limiers.

Les chiens furent ensuite employés dans la conquête des différentes parties de la terre ferme, surtout au Mexique, dans la Nouvelle-Grenade, et sur quelques autres points où la résistance des Indiens fut prolongée.

Au Mexique, raconte Oviedo, l'un de ces chiens, répondant au nom de *Bezerillo* (le petit veau), est resté célèbre. Était-ce un dogue de Cuba ? On ne peut le dire au juste. La dénomination qui lui avait été donnée atteste sa force et sa grosseur. L'on sait que son pelage était roux, marqué de noir autour des yeux et du museau ; mais ces caractères sont insuffisants pour déterminer la race à laquelle il appartenait. Son audace n'avait d'égale que sa prudence. On l'estimait plus que les autres chiens, et on lui donnait double pitance. Il se précipitait sur les groupes d'Indiens, en saisissait un au bras, et l'emmenait ; si le prisonnier obéissait, il ne lui faisait rien ; résistait-il, il le renversait et l'égorgeait. Il contribua puissamment au gain de la bataille qui fut livrée au cacique Mabodomaca. Il savait parfaitement distinguer ses ennemis et épargner les Indiens qui avaient fait leur soumission. Quelles que fussent sa rage et sa férocité, il se montra souvent plus humain que ses maîtres. Un matin, le capitaine Iago de Senadza voulant se donner le plaisir de faire déchirer par *Bezerillo* une vieille Indienne, donna à celle-ci une lettre à porter au gouverneur ; le chien fut

lâché, et le capitaine espérait qu'il allait saisir l'Indienne et la mettre en pièces. Lorsque la malheureuse vit cette bête féroce se ruer sur elle, elle se coucha à terre, et la supplia de l'épargner ; elle lui montra sa lettre, l'assura qu'elle avait ordre de la porter au gouverneur, et qu'elle devait remplir sa mission. Le chien s'arrêta : un instant après, il caressait la vieille. Ce changement remplit les Espagnols de stupeur ; il leur paraissait quelque chose de surnaturel et de mystérieux ; et c'est probablement la cause qui fit rendre à l'Indienne sa liberté. *Bezerillo* périt dans un combat contre les Caraïbes, blessé par une flèche empoisonnée.

*Leoncello* (le petit lion) avait *Bezerillo* pour père, il passa sur le continent avec Balboa, son maître, qui l'avait dressé d'une manière surprenante et qui, moins cruel que Salazar, l'arrêtait souvent au milieu du combat. Durant ces fameuses explorations de l'isthme de Darien, qui amenèrent enfin la découverte de la mer du Sud, *Leoncello* ne rendit que trop de services à ceux qui le conduisaient au combat. Jean de Bry nous a conservé la représentation d'une de ces sanglantes exécutions dans lesquelles il jouait toujours le premier rôle, et qui jetaient à juste raison l'épouvante parmi les populations indiennes. *Leoncello* recevait régulièrement sa paye comme un soldat, et dans la mêlée la plus ardente il n'était pas non plus dépourvu d'une sorte de générosité : il s'arrêtait à la voix de son maître, fût-ce au fort du carnage. Oviedo affirme qu'il appartenait à l'un des soldats de Balboa, et non à Balboa lui-même. Il trouva la mort dans une rencontre, et fut percé de plusieurs flèches par les Indiens, qui considérèrent sa mort comme un événement infiniment plus profitable à leur race que s'ils avaient tué plusieurs Espagnols.

Le pieux Las Casas, dont il faut toutefois écouter les récits avec une certaine circonspection, ne tarit point sur les horribles curées auxquelles *Bezerillo* et *Leoncello* prirent part, et raconte la terreur subie par les Indiens à l'aspect de ces hideux quadrupèdes.

Il est facile de comprendre que, pour les pauvres Indiens, ces chiens apparaissaient comme les satellites à quatre pattes des diables à deux pieds.

#### LE CHIEN DE CUBA.

##### *Die Kubadogge, The Cattle Dog of Cuba.*

Il existe à Cuba une autre variété de chiens féroces et traîtres (*fig. 195*) que l'on regarde comme un métis du molosse et du braque.

(1) Colomb, *Memorials*. London, 1824.

**Origine.** — C'est à la race espagnole du molosse, croisée avec les *bloodhounds*, qu'est due l'origine de ces horribles dogues des pays à esclaves de l'Amérique. On prend des soins extrêmes pour les conserver purs, et un de ces chiens se paye toujours un prix fort élevé.

**Aptitudes et emploi.** — A la honte des temps modernes, on employait encore en 1798 ces chiens dans le même but, et ce n'étaient point les Espagnols, mais bien les Anglais qui faisaient la chasse à l'homme.

C'est à peine si les naturalistes anglais disent un mot du dogue de Cuba ; ce peuple orgueilleux n'aime pas à dévoiler ses infamies. Mais ce n'est que trop vrai : les Anglais, aujourd'hui ces fougueux adversaires de l'esclavage, en étaient alors les partisans les plus acharnés. Les nègres marrons de la Jamaïque s'étaient révoltés, et ne pouvaient être domptés par les moyens ordinaires, la révolte s'accroissait, la peur gagnait l'âme mercantile de l'Anglais ; le gouvernement fit venir de la Havane à la Jamaïque une centaine de chasseurs de nègres, avec leurs chiens. Le général Walpole voulut passer une revue de ces chiens et de leurs chasseurs, qui étaient presque tous Espagnols. Accompagné du colonel Skinner, il s'était rendu à un endroit appelé les Sept-Rivières, et où devait avoir lieu la parade. A son arrivée, les Espagnols, au nombre de plus de quarante, parurent au haut d'une colline, rangés en ligne. — « Feu ! » — A cet ordre, les chasseurs déchargent leurs fusils. Les chiens qui étaient alignés devant eux, en front de bataille, démuselés mais maintenus par des cordes, se précipitent en avant avec une extrême furie. On voulait montrer au général la manière dont ces chiens se conduiraient dans une véritable attaque, où ils auraient essuyé le feu des nègres marrons. La décharge n'avait pas plutôt eu lieu, que les limiers foncent au milieu des cris des Espagnols, qu'ils entraînent avec une force irrésistible. Quelques-uns de ces chiens, enivrés par la chaleur de l'action, s'élancent, quoique retenus par des cordes, sur les fusils des chasseurs, les arrachent et les mettent en pièces. Leur impétuosité était si grande, qu'on ne les empêcha qu'avec beaucoup de peine de sauter au cou du général. Celui-ci trouva bon de regagner en toute hâte sa chaise de poste, et encore fallut-il recourir à tous les moyens de violence et de compression pour que ces chiens sanguinaires ne se jetassent point sur les chevaux. Lorsque l'heure de la bataille contre les nègres marrons arriva, leur simple apparition suffit, et les nègres, qui avaient soutenu avec intrépidité

tous les autres combats, firent leur soumission.

Nous pouvons nous faire une idée des atrocités commises dans cette chasse aux hommes par des faits qui malheureusement n'appartiennent point à des temps très-anciens. Quelques années avant que l'île de Saint-Domingue fût arrachée à la domination française, l'histoire du chien se rattachait encore, dans ces belles contrées, aux pages les plus sanglantes de l'histoire du genre humain. Dans la dernière guerre entreprise contre les nègres marrons ou révoltés, comme on les appelait, les blancs employaient régulièrement des limiers pour commencer la charge. Quelques maîtres poussèrent même la barbarie jusqu'à jeter leurs esclaves à ces chiens, qui les dévoreraient tout vivants. L'éducation des limiers chasseurs d'hommes exigeait qu'on les confinât dans un chenil grillé comme une cage. Jeunes, on les nourrissait du sang des autres animaux, mais en petite quantité. Quand ils commençaient à grandir, on leur montrait de temps en temps, au-dessus de la cage, la figure d'un nègre, tressée en bambou. Le mannequin était bourré à l'intérieur de sang et d'entrailles. Les chiens s'irritaient contre les barrières qui les retenaient en captivité, et, à mesure que s'accroissait leur impatience, on rapprochait de plus en plus, des barreaux de leur prison, l'effigie du nègre. Cependant leur nourriture subissait de jour en jour une réduction. Enfin, on leur jetait le mannequin, et tandis qu'ils le dévoraient avec une voracité extrême, cherchant à tirer les intestins, leurs maîtres les encourageaient avec des caresses. De cette manière, leur animosité à la vue des noirs se développait en proportion de leur attachement pour les blancs. Quand on jugeait cette éducation complète, on les envoyait à la chasse.

Le malheureux nègre n'avait aucun moyen d'échapper. A terre, il était poursuivi et déchiré en pièces ; s'il cherchait un refuge sur un arbre, il était trahi par les aboiements des féroces limiers et tombait aux mains de ses maîtres, plus féroces encore. Ce n'est pas tout. Assez négligemment gardés dans le voisinage du Cap français, ces chiens, plus d'une fois, se détachèrent. Des enfants noirs rencontrés par eux sur la grande route furent attaqués et mangés en un clin d'œil. Souvent encore ils se jetèrent dans les bois circonvoisins, surprirent une famille de laboureurs noirs en train de prendre leur chétif repas, arrachèrent le nouveau-né du sein de sa mère ou même dévorèrent l'homme, la femme, les enfants. Ces limiers retournaient ensuite au chenil, les mâchoires hideusement barbouillées par le sang

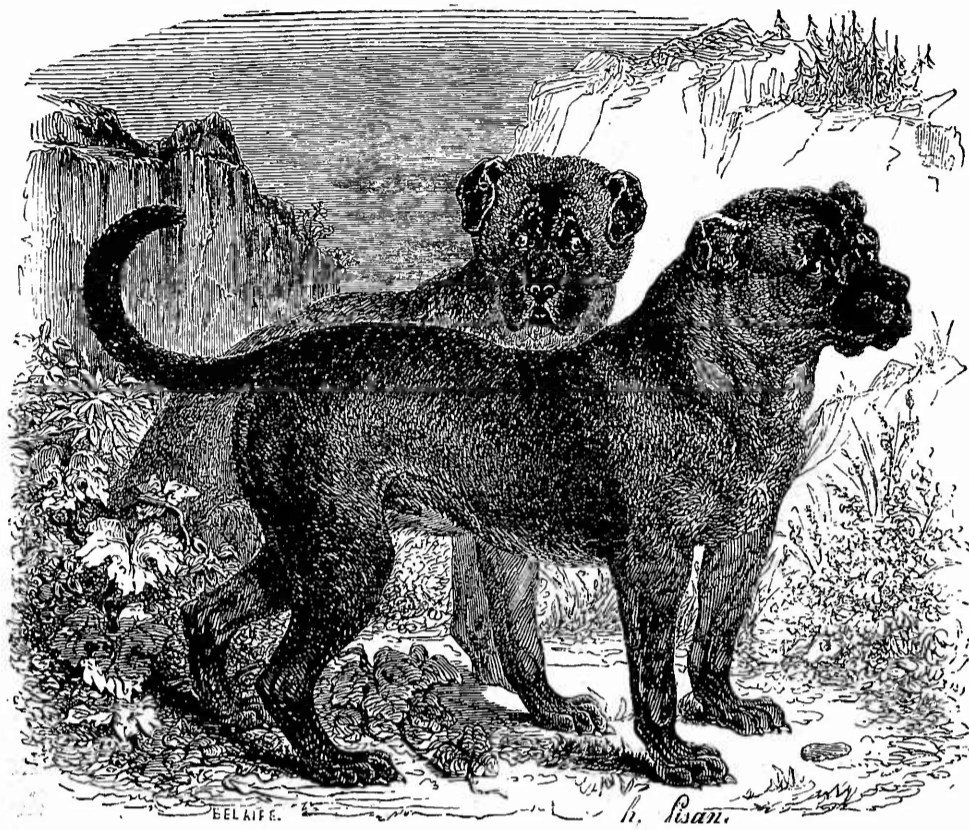


Fig. 195. Chiens de Cuba.

de ces pauvres nègres, regardés comme innocents par les colons eux-mêmes, qu'ils nourrissaient de leur travail.

S'il est un spectacle affreux dans l'histoire, c'est celui de l'homme se servant ainsi de l'intelligence pour dépraver les animaux eux-mêmes, et pour inspirer à la nature vivante ses criminelles passions contre sa propre espèce. La race de ces limiers chasseurs d'hommes s'éteindra, il faut l'espérer, avec l'esclavage, qui est un reste de la barbarie.

Aujourd'hui encore, à Cuba, ces chiens servent non-seulement à la chasse des bœufs sauvages et aux combats de taureaux, mais aussi à la poursuite des brigands, des assassins et surtout des nègres fugitifs. « J'ai assisté, dit Revoil (1), sur une plantation de la Louisiane, aux environs de Baton-Rouge, à une expédition de ce genre, et je déclare que, si je n'avais pas eu égard à l'hospitalité du planteur de Fairfax-Lodge, je me serais embusqué au coin d'un bois où nous recherchions deux « marrons » et que j'eusse fait coup double sur les deux monstres à quatre pattes qui suivaient la piste des malheureux noirs. »

Ces chiens, malgré leur violence naturelle, sont également employés dans les Indes occidentales à conduire les troupeaux qui traversent les rivières.

Lorsque des navires arrivent dans les colonies

(1) Revoil, *Hist. des chiens*, p. 116.

avec une cargaison de bêtes vivantes, on les hisse hors du vaisseau au moyen d'une bandoulière passée autour de la base des cornes. Les chiens alors les assistent et les aident à gagner le rivage. Il arrive que le bœuf ainsi suspendu par la tête se détache et tombe dans la rivière : deux chiens saisissent alors l'animal par les oreilles, chacun de son côté, et le forcent à nager dans la direction de la terre abordable. Dès que le bœuf touche le sol, ces chiens, quoique méchants, lâchent aussitôt prise.

#### LE MASTIFF ANGLAIS.

##### *The English Mastiff.*

Ce chien (fig. 196), dont l'importation, en Angleterre, est due aux Celtes et aux Romains, semble devoir son origine à un mélange du boule dogue de l'antique Bretagne avec le vieux chien couchant de Talbot.

**Caractères.** — Sa robe est d'un fauve uniforme, avec une raie noire sur le dos, qui déteint sur la face : quelques-uns sont rayés de cette même couleur noire.

#### LE DOGUE DE BORDEAUX.

**Caractères.** — Il est de très-grande taille, il a le poil ou tout blanc, ou blanc et noir, ou fauve bronzé.

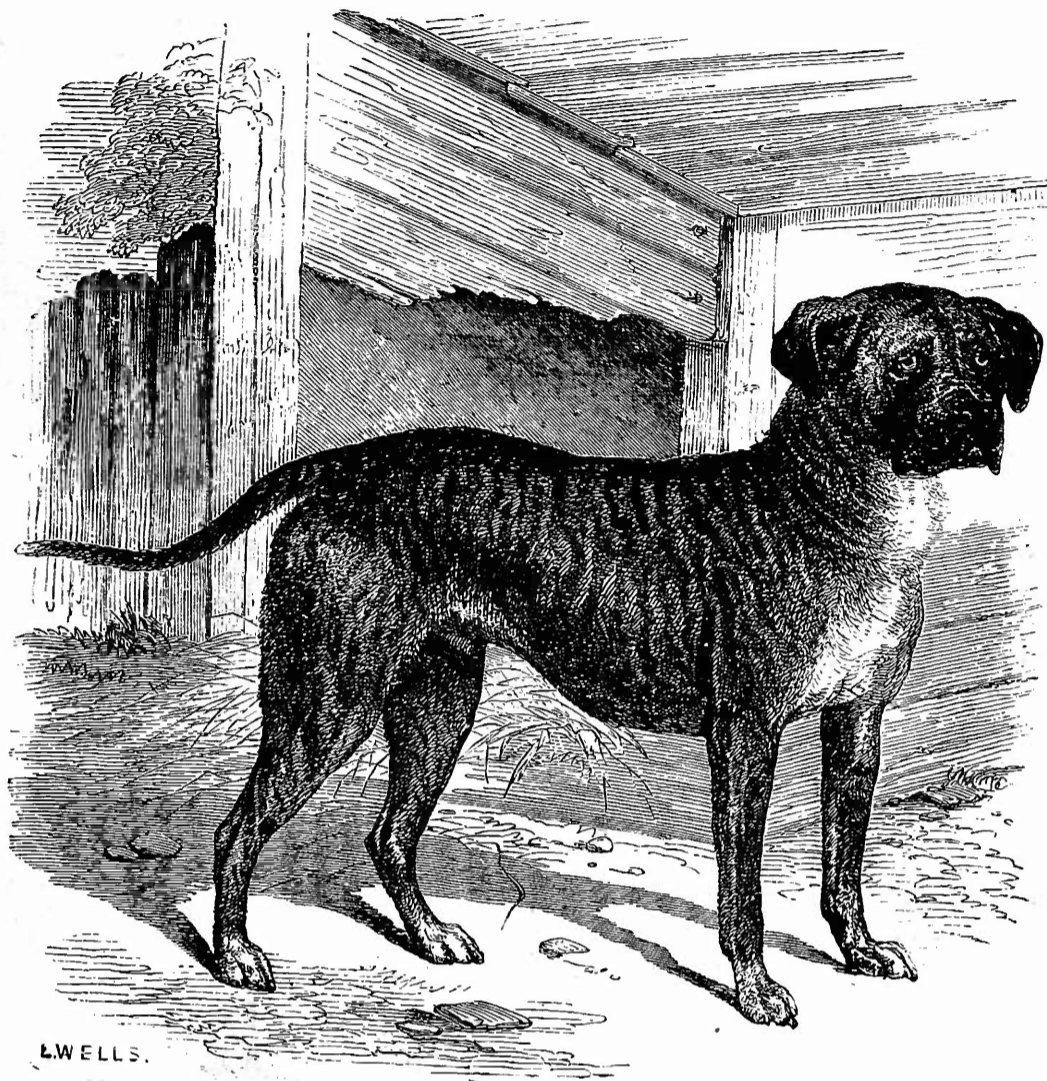


Fig. 196. Le Mastiff anglais.

LE DOGUE ESPAGNOL.

*The Spanish Mastiff.*

**Caractères.** — Il est plus petit que les précédents.

**Aptitudes et emploi.** — On l'emploie à la chasse aux sangliers, ou bien encore dans les *corridos de los toros*, pour exciter le taureau que n'ont pas suffisamment irrité les lances des *picadores* et les *banderillas* des *banderilleros*. On les nomme *perros de presa* ; nous aurons occasion d'en parler de nouveau à propos des combats de taureaux.

LE CHIEN CARLIN.

*Der Mops, The Pug.*

Le groupe des dogues renferme une espèce qui est la véritable caricature des chiens ; c'est le carlin.

**Caractères.** — Le carlin (*fig. 197*) est un bouledogue en petit ; sa tête est ronde, son front haut, son museau, obtus et très-caractéristique, sa face, noire jusqu'aux yeux, semblable à celle de Carlino, qui jouait l'Arlequin à Rome,

BREHM.

et c'est de là que lui est venu son nom de *carlin*, en souvenir du masque noir de ce personnage théâtral. Sa queue, enroulée en trompette, est recourbée sur l'un des côtés de l'arrière-train et non sur le dos ; il a le corps bas et robuste, les jambes courtes, le pelage d'un jaune fauve.

Sa taille est petite et il est un peu bas sur pattes.

Les oreilles sont demi-tombantes, mais on a l'habitude de les couper au ras de la tête.

**Distribution géographique.** — Le carlin était jadis très-commun en France, et on ne le trouve plus guère qu'en Angleterre, où ces animaux se payent souvent des sommes énormes.

« On n'a vu, dit Revoil (1), comme spécimen de la race carline qu'une paire de ces animaux à l'Exposition de Paris, en 1865, et si cette race n'est pas éteinte, comme on l'avait dit, elle est bien près de s'éteindre. Le propriétaire de ces carlins mâles cherchait depuis trois ans dans toute l'Europe une carline qu'il ne trouva pas. »

La race du véritable carlin a donc à peu près disparu. On en retrouve quelques-uns encore en

(1) Revoil, *Hist. des chiens*, p. 237.

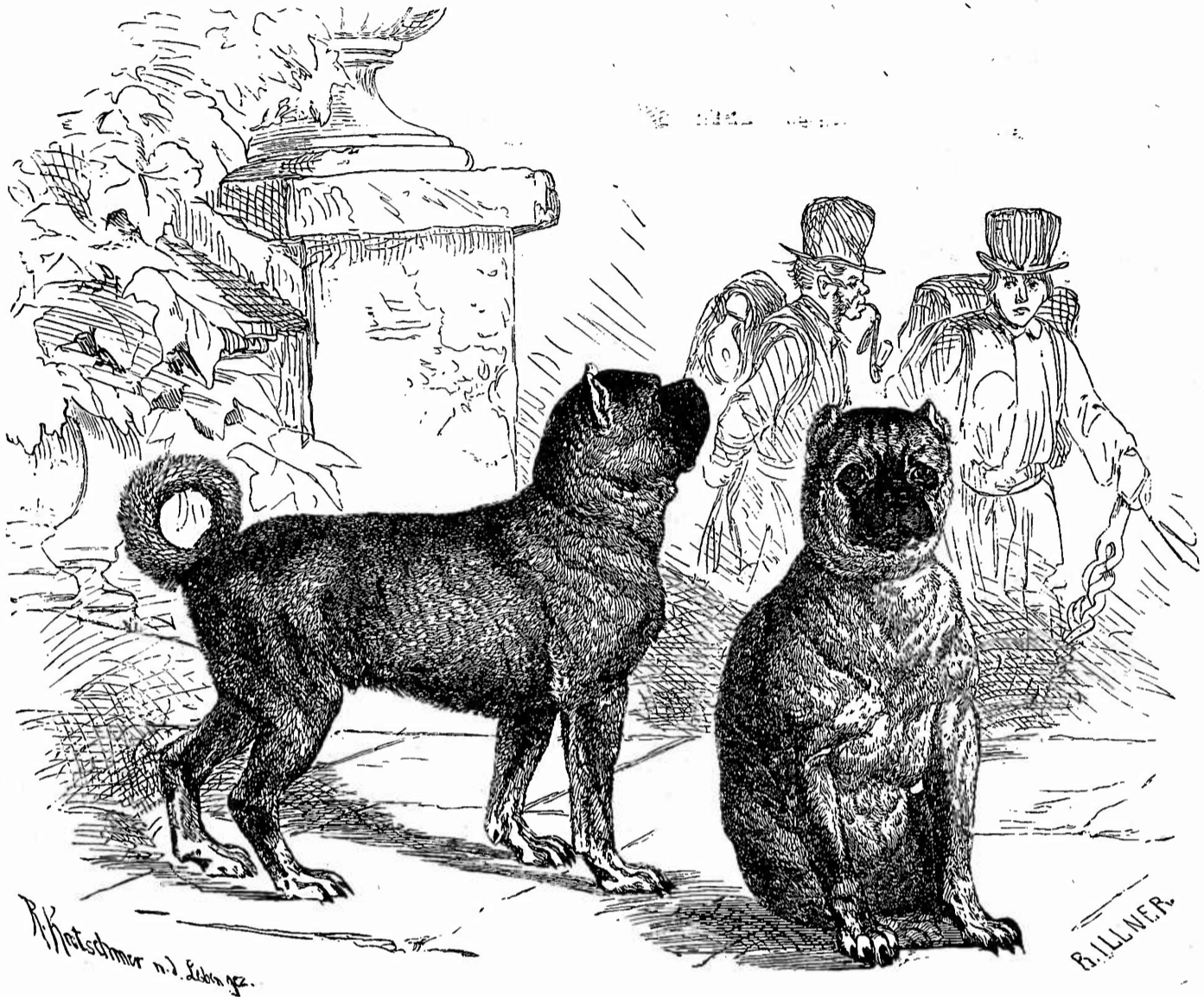


Fig. 197. Le Carlin.

Russie; notre figure 198 en représente une paire que le propriétaire de ménagerie Kreuzberg avait achetée dans l'intérieur de la Russie.

**Aptitudes et emploi.** — Sa défiance, sa méchanceté, le rapprochent des bouledogues; aussi on l'a souvent regardé comme en étant une simple variété.

Le carlin est le véritable chien de la vieille fille. Comme elle, il est capricieux, maussade, insupportable, sans intelligence ni attachement; il a en outre le défaut d'avoir l'haleine forte et une odeur désagréable. Le monde ne perdra rien quand s'éteindra la lignée de cette bête désagréable.

Les métis de carlin et d'autres chiens sont rares.

#### LE CHIEN D'ALICANTE.

##### *The Alicant Dog.*

**Caractères.** — Il avait les mêmes formes que le carlin, mais avec le pelage bouclé de l'épagneul d'eau.

#### LE DOGUE DU THIBET.

##### *Die Dogge von Tibet, The Thibet Dog.*

Le dogue du Thibet était déjà connu des anciens.

Les Grecs et les Romains ont décrit ce chien avec détail, et ont parlé avec admiration de ses combats avec l'aurochs, le sanglier et le lion.

Marco Polo, qui, le premier, a fait connaître le dogue du Thibet, nous représente cet animal « gros comme un âne. » Quelques voyageurs ont ensuite démenti cette assertion, qui se trouve aujourd'hui pleinement confirmée par le récit d'autres voyageurs plus modernes. Le chien du Thibet dégénère d'ailleurs rapidement, à mesure qu'il descend de ses âpres montagnes et qu'il s'avance vers des climats plus doux.

On en a publié de nouvelles descriptions dans ces dernières dix années, et, tout récemment, l'on a amené un de ces chiens vivant en Angleterre; c'est celui que reproduit notre dessin (fig. 198).





Fig. 198. Le Dogue du Thibet.

**Caractères.** — C'est un beau chien, grand, majestueux, ayant un aspect effrayant. Le tronc et les membres sont forts et vigoureux, la queue est touffue et dressée, les oreilles pendantes, la lèvre supérieure est relevée en avant, et pendante sur les côtés. Un sillon, allant de l'angle de la bouche à l'extrémité du museau et se joignant à un autre sillon qui descend obliquement sur la joue, donne à ses traits un aspect terrible.

Ce dogue est bien le géant de son espèce; son port, sa beauté le distinguent de toutes les autres races. Sa robe est noire, son poil long et soyeux, le museau et les joues sont jaunâtres; ses poils sont longs et grossiers.

**Distribution géographique.** — Ce chien habite les plateaux de l'Himalaya.

**Aptitudes et emploi.** — Dans sa patrie, ce chien passe pour être aussi utile qu'obéissant. On le trouve dans tous les villages du Thibet, où il est le gardien des maisons et des troupeaux. On trouve souvent un village privé de sa population mâle, qui est aux champs ou à la chasse, ou qui a abandonné ses foyers pour porter à Calcutta du borax, du musc et des parfums; les

chiens les y remplacent; ils y restent pour protéger les enfants.

Le capitaine Turner était entré un jour dans un village du Thibet. « Je rôdais seul, dit-il, le long des maisons; voyant que tout était calme et tranquille, je m'avançai dans une de ces clôtures de pierres qui servent de parc pour le bétail. Au moment où je franchissais le seuil de la porte s'élança un terrible chien, assez grand, si son courage eût répondu à sa taille, pour mettre en fuite un lion. Il me tint en échec avec un furieux aboiement. J'étais un peu effrayé; mais je me souvins du caractère de la race. Ayant eu un de ces animaux en ma possession, je savais que, s'ils étaient dangereux, c'était surtout quand ils avaient la conscience de la crainte qu'ils inspiraient. Je fis donc bonne contenance. Quelques personnes sortirent de la maison, et mon ennemi fut bientôt réduit au silence. Mais, si j'avais essayé de me sauver, il se serait probablement jeté sur moi et m'aurait déchiré en morceaux avant que l'on pût venir à mon secours. »

Des auteurs modernes prétendent que le courage du dogue du Thibet ne répond pas à sa force; d'autres disent qu'il ne déploie toute

sa vigueur que contre des adversaires qu'il juge dignes de lui. Il montrerait pour les blancs une aversion extraordinaire; ce serait même à ce motif qu'il faudrait attribuer la rareté de ce chien en Europe. Mais il est permis de concevoir des doutes sur ce point, car un jeune dogue s'attache à son maître, même s'il est blanc; lui est fidèle, et ne lui témoigne aucune haine.

#### LE CHIEN DU SAINT-BERNARD.

*Der Sanct Bernhardshund, The Dog of Saint-Bernard*  
ou *Alpine Mastiff*.

Le fameux chien du Saint-Bernard se rapproche des beaux dogues du Thibet, par le pelage et la taille.

D'après les uns, il serait une race intermédiaire entre le bouledogue et l'épagneul d'Espagne; ce serait un grand épagneul au poil doux et bouclé, aux oreilles longues et frangées.

D'après les autres, il descendrait d'un danois, ramené d'un voyage dans les contrées du Nord par un comte Mazzini de Naples, et croisé avec un chien de berger bergamasque.

L'espèce primitive était un chien énorme, à pattes fortes et massives, la tête grosse et les baines pendantes, le pelage d'un jaune ocreux plus ou moins foncé et un peu court, quoique très-fourni.

Par suite d'une épidémie qui sévit, vers 1820, cette race disparut: un seul individu survécut et les moines durent reconstituer leur race par des croisements avec les chiens de Leonberg, race analogue à celle des Pyrénées.

On est parvenu aujourd'hui à reproduire le type de la véritable race, mais les échantillons sont rares, et on ne peut s'en procurer à aucun prix. En fait, le couvent n'en livre pas.

Un gentilhomme, connu de M. Clarke, offrit d'un couple de petits 100 guinées qu'on refusa.

Le capitaine Thomas Brown (2) donne une figure de ce chien, où il le représente comme un gros cocker. M. Martin le met parmi les terre-neuve et les chiens de Calabre, et il n'est pas très-éloigné de la vérité.

Le colonel Smith classe aussi le Saint-Bernard dans le groupe des chiens loups, mais en même temps il nous avertit que les moines du Saint-Bernard dressent pour leurs pieux et charitables desseins plus d'une espèce de chiens. Il en décrit une comme ayant le poil long et ressemblant au

(1) Thomas Brown, *Anecdotes of the animal Kingdom*. London.

terre-neuve, et l'autre comme ayant le poil court et ressemblant, pour la couleur, au grand danois.

M. Youatt donne une excellente figure de la race actuelle très-commune des chiens du Saint-Bernard; et persiste à voir dans ce chien un épagneul.

Le chien figuré par le colonel Smith, amené directement du Saint-Bernard, fournit dans son extérieur tous les signes d'un croisement du fort-mâtin des Alpes, à poil court, avec le chien-loup des Pyrénées, plus svelte et plus velu, et je crois que c'est bien là l'origine de ce bel animal.

« J'ai été très-embarrassé, dit Richardson, pour découvrir le véritable caractère et l'histoire de cette noble race de chiens; le résultat de mes recherches tend à démontrer que le chien primitivement dressé à ce service était un grand et puissant mâtin à court poil, à fortes mâchoires, à couleur jaunâtre, avec une longue et belle queue. »

« Les chiens du Saint-Bernard, dit Tschudi (1), sont de grands animaux (*fig. 199*) remarquables par leur force, leurs longues soies, leur museau court et large, leur sagacité et leur fidélité. Pendant bien des générations successives, le type s'est conservé intact et toujours le même, mais il en a tant péri par les avalanches et les dangers de tous genres auxquels ils sont exposés, qu'ils sont près de s'éteindre. Leur patrie est l'hospice du Saint-Bernard, situé sur un col de montagne excessivement triste. L'hiver y règne huit ou neuf mois consécutifs, pendant lesquels le thermomètre descend souvent à 27° R., et même au milieu de l'été, l'eau s'y change chaque soir en glace; durant toute l'année, on n'y jouit pas de dix journées tranquilles et exemptes de la sombre apparition des tempêtes, des tourbillons neigeux ou des lugubres brouillards; la température moyenne y est inférieure à celle du cap Nord. Ce n'est qu'en été qu'il y tombe de gros flocons de neige; en hiver on n'y voit que des cristaux de glace fins et légers, si menus que le vent les fait pénétrer par les plus petites fentes des portes et des fenêtres. La tempête les amoncelle, surtout dans les environs de l'hospice, en murailles mobiles, de 20 à 30 pieds de haut, qui couvrent les sentiers et les ravins et qui sont toujours prêtes à se précipiter en avalanches à la moindre secousse qui ébranle leurs atomes.

« Cet antique passage fut connu et pratiqué dès les temps les plus reculés, car, s'il n'a pas

(1) Tschudi, *les Alpes*. Strasbourg, 1857, p. 719.



Fig. 199. Le Chien du Saint-Bernard.

servi aux bandes d'Annibal, diverses peuplades anciennes le traversèrent dans son état le plus sauvage, avant qu'Auguste en fit la grande route de ses armées et que l'empereur Constantin y eût dressé ses pierres milliaires ; il fut ainsi tour à tour escaladé et traversé par les Romains sous Cæcinna, les Longobards, les Francs, les Allemands, et on y voit encore de nos jours quelques restes d'un temple qui était consacré à Jupiter Pennin, et en l'honneur duquel les Romains appelaient cette montagne *mons Jovis*. Quelque fréquenté que ce col ait donc toujours été, ce n'est que dans la belle saison, par le temps le plus serein, qu'on peut le franchir sans inquiétude ; par l'orage ou le vent, et en hiver, quand la neige recouvre les crevasses et les ravins, il présente au voyageur étranger des chemins aussi dangereux que fatigants. Chaque année il semble exiger un certain nombre de victimes, comme quelques déesses de l'antiquité ; on les conserve et les expose dans une morgue particulière. Quelquefois une avalanche engloutit le pèlerin ; tantôt il tombe dans une crevasse, tantôt le brouillard l'enveloppe, lui fait perdre sa route, et il meurt de faim et de fatigue dans un endroit désert ; il peut aussi succomber au sommeil dont

on ne se réveille plus, car tous ceux qui voyagent sur ces hauteurs, par un grand froid, y éprouvent presque généralement un besoin irrésistible de s'endormir. Le froid, la fatigue, la solitude, la monotonie de la contrée, engourdissent l'activité du cerveau. Le sang s'arrête dans les vaisseaux capillaires, et la circulation se ralentit dans le reste du corps, jusqu'à ce qu'elle cesse entièrement, d'abord dans les membres et enfin dans le cerveau ; le malheureux succombe alors, enveloppé d'un sommeil doux et paisible. Une volonté très-énergique peut seule opposer une résistance efficace à cet engourdissement fatal, qui surprend le voyageur dans les positions les plus diverses ; ainsi les moines de l'hospice trouvèrent, en 1829, un homme au milieu du chemin, droit, le bâton en main, la jambe levée, il paraissait vivre et marcher, et pourtant il était mort et glacé. Un peu plus loin l'oncle de ce voyageur dormait du même sommeil.

Engourdi par le froid, le morne pèlerin  
A glissé dans la neige et perdu son chemin ;  
Tout son corps se raidit ; sa lèvre pâissante  
Glace, quand elle sort, l'haleine blanchissante ;  
Un sommeil invincible a pesé sur ses yeux :  
Pourtant le mont paisible et l'air silencieux

Apporte à son oreille une voix argentine ;  
 Sur le lac aux flots bleus, des flancs de la colline  
 La clochette sonore au loin a retenti ;  
 Vain signal d'espérance ! il reste anéanti ;  
 Pourtant un sentier creux descend dans la vallée,  
 Et la vie en son cœur y serait rappelée ;  
 Et le salut encore est près ! Ne voit il pas  
 Surgir à l'horizon, parmi les blancs frimas  
 Et les sombres rochers, le pieux monastère  
 Où, pour le sauver, veille un peuple doux, austère ;  
 Mais ses yeux sont fermés à jamais ! au couvent  
 Si le malheureux entre, il n'entre plus vivant (1).

« Sans l'activité chrétienne et le dévouement des moines du Saint-Bernard, ce passage ne serait praticable que quelques semaines de l'année. C'est depuis le huitième siècle déjà que ces moines se consacrent à la sécurité et au salut des voyageurs, dont l'entretien coûte annuellement environ 50,000 francs et se fait toujours gratuitement. Ces grands bâtiments de pierre, où le feu hospitalier ne s'éteint jamais, peuvent recevoir à la fois quelques centaines de personnes et contenir des provisions en rapport avec cette nombreuse population. Mais ce que le couvent offre de plus rare et de plus intéressant, c'est le service de sûreté dont les chiens sont les principaux acteurs. Chaque jour, deux domestiques du cloître visitent les passages les plus dangereux des sentiers, l'un en partant du dernier chalet d'en bas, l'autre en venant du haut. Par les temps d'orage ou d'avalanche, ce nombre est triplé, des religieux se joignent aux « maronniers, » accompagnés de chiens, et munis de pelles, de perches, de civières, de sondes et de différentes boissons fortifiantes. On suit sans relâche toute trace suspecte, les signaux retentissent continuellement et l'on observe de près les chiens dressés à connaître la piste de l'homme. Leur instinct leur fait d'ailleurs entreprendre des courses volontaires et souvent fort longues le long des ravins et des abîmes de la montagne. S'ils trouvent un homme gelé, ils retournent vers le cloître en courant avec une rapidité extraordinaire, aboient de toutes leurs forces et conduisent les moines vers le malheureux voyageur. Quand ils rencontrent une avalanche, ils la flairent longtemps pour s'assurer qu'elle n'a recouvert personne, et s'ils remarquent quelque trace humaine, ils la fouillent avec leurs ongles vigoureux, leurs pattes musculeuses, jusqu'à ce qu'ils aient découvert le pèlerin enfoui. S'ils n'y parviennent pas, ils vont chercher du secours à l'hospice. On leur attache d'ordinaire au cou ou sur le dos une petite corbeille d'aliments, une gourde de vin et des

couvertures de laine. Le nombre de ceux qu'ils ont sauvés est très-grand et s'enregistre soigneusement dans les annales de l'hospice. L'un d'entre eux, appelé *Jupiter*, vivant vers 1830, se faisait remarquer par sa taille gigantesque et son intelligence plus vive encore que celle de ses compagnons. Parmi le grand nombre de personnes auxquelles il a sauvé la vie, on citait surtout une jeune femme et son enfant. Il s'était aperçu que des voyageurs avaient passé près du couvent, et aussitôt il était parti pour les suivre. Quelque temps après, son absence fut remarquée par un des maronniers (moines de l'hospice), qui, suivant ses traces, le trouva posté dans un endroit très-périlleux, au-dessus d'un précipice où la pauvre femme et son enfant étaient sur le point de périr.

« Un autre chien, nommé *Drapeau*, sauva un homme d'une manière très-intelligente. Le messager que *Drapeau* accompagnait fut enseveli sous une avalanche ; sa tête seule sortait. Le chien fit d'abord tout ce qu'il put pour débarasser ce malheureux ; mais, la neige étant fort dure, il ne put y réussir. Alors il se mit à aboyer avec force, en regardant anxieusement de tous côtés. Personne ne répondant à l'appel, *Drapeau* prit enfin son parti ; il courut de toute la vitesse de ses pattes, non à l'hospice, mais à un village moins éloigné du lieu de la catastrophe. Le voyant seul, les habitants pensèrent bien qu'il était arrivé quelque malheur, et l'agitation du bon chien le disait assez. Ils le suivirent, et sauvèrent le messager qui attendait les secours avec confiance.

« Le plus célèbre de ces animaux fut le fameux *Barry*, dont la fidélité et le courage ont sauvé plus de quarante personnes, et dont le zèle était vraiment extraordinaire. S'il s'annonçait de loin quelque orage ou quelque nuée neigeuse, rien ne pouvait le retenir au couvent, et on le voyait inquiet, aboyant, visiter et refouiller sans cesse les endroits les plus redoutés. Son haut fait le plus touchant pendant ses douze années de service est bien connu : il trouva un jour dans une grotte de glace un enfant égaré, à moitié gelé, et engourdi déjà par ce sommeil qui amène la mort. Il se mit à le lécher, à le réchauffer jusqu'à ce qu'il l'eût éveillé, puis, par ses caresses, il sut lui faire comprendre qu'il devait se mettre sur son dos et s'attacher à son cou. Il entra en triomphe dans la maison hospitalière, avec son précieux fardeau.

« Ce chien, qui était à l'hospice au moment du passage de l'armée française en 1800, avait, dit-

(1) Traduction inédite de M. Charles Neaux Saint-Marc.

on, la singulière habitude d'obliger tous les soldats isolés qu'il rencontrait à mettre l'arme au bras ; il leur barrait la route jusqu'à ce qu'ils se fussent conformés à cette consigne.

« Un jour, il refusa obstinément de franchir un passage dangereux par où le frère qui l'accompagnait voulait le faire passer. Au lieu d'obéir, il fit un long détour. Le frère jugea convenable de l'imiter, et fit bien, car au même instant une avalanche ensevelit sous la neige le chemin que l'instinct de *Barry* lui avait fait éviter.

« On cite encore trois soldats français qui, égarés dans les neiges, à l'entrée de la nuit, suivaient une direction qui les écartait de l'hospice et devait bientôt les conduire au pied de rochers inaccessibles. *Barry* les vit, attira leur attention par ses cris, se fit suivre, et les trois soldats furent sauvés.

« Un soir, par un temps orageux, au milieu des brouillards, un voyageur voit s'élançer à sa rencontre un animal de haute taille, la gueule béante ; il se croit en danger et frappe vigoureusement de son bâton ferré la pauvre bête, qui tombe à ses pieds en gémissant. C'était *Barry* qu'il avait blessé à la tête. Quelques instants après, les religieux lui firent connaître et déplorer son erreur. On alla chercher le malheureux chien étendu sur la neige, qu'il rougissait de son sang. On lui prodigua des soins avec peu d'espoir : du moins on fit pour lui ce que l'on eût fait pour un homme : il fut porté à l'hospice de Berne. Mais le fer avait atteint le cerveau ; malgré les efforts de la science, *Barry* ne tarda pas à mourir. On lui rendit le seul honneur possible : son corps fut conservé et une place lui est consacrée dans le musée de Berne. »

Un poète a célébré ce chien, et Tschudi en rapporte le chant. Je connais cependant un meilleur poème, quoiqu'en prose, c'est la description de Scheitlin : « Quel est le meilleur des chiens ? ce n'est pas celui qui réveilla les défenseurs de Corinthe, ce n'est pas *Bézerillo*, qui a déchiré des centaines de Peaux-Rouges ; ni le chien du bourreau, qui, sur l'ordre de son maître, accompagna à travers la forêt sombre et dangereuse un voyageur craintif ; ni celui de Dryden, attaquant quatre bandits et sauvant la vie de son maître ; ni celui du meunier retirant de l'eau l'enfant qui y est tombé ; ni le chien de Varsovie, se précipitant du haut du pont dans la Vistule et arrachant une jeune fille à la fureur des flots ; ce n'est pas le chien de Montargis (1), attaquant et

(1) Voyez sur ce fait légendaire La Colombière, *Théâtre d'honneur et de chevalerie*. Tome II, p. 300, chap. xxiii. —

égorgeant en présence du roi le meurtrier de son maître ; ni celui de Benvenuto Cellini, le réveillant au moment où on cherche à le voler ; non, le chien le meilleur que nous connaissions, c'est *Barry*, le saint du Saint-Bernard ! oui, le premier d'entre les chiens, le premier d'entre tous les animaux ! Tu fus un chien remarquable, presque un homme, compatissant pour les malheureux. Tu as sauvé la vie à plus de quarante personnes. Ta corbeille au cou, avec du pain, une gourde remplie d'un vin doux et généreux, tu sortais du couvent, par la neige et la tourmente ; tous les jours, tu parcourais la montagne, cherchant les malheureux précipités, enfouis sous les neiges, les détarrant, ou, si tu ne le pouvais, accourant au couvent, appelant les moines à ton secours. Tu ressuscitais les morts. Ta tendresse, ta compassion devaient être communicatives ; l'enfant que tu déterras n'aurait autrement pas osé se mettre à cheval sur ton dos, se laisser porter au couvent ; là, tu agitais la cloche, et tu remettais ton précieux fardeau entre les mains bienfaisantes des frères hospitaliers, et aussitôt tu repartais, cherchant de nouveau quelqu'un à secourir. Sauver quelqu'un, c'était ta joie ; le propre d'une bonne action, c'est d'engendrer le contentement. Mais comment te faire comprendre de ceux que tu secourais ? Comment leur inspirer courage et confiance ? Je t'aurais donné la parole, et maint homme aurait pu s'instruire auprès de toi. Tu n'attendais pas que l'on t'appelât ; tu te rappelais toi-même ton devoir sacré comme un homme de bien, ne cherchant à plaire qu'à Dieu. Un temps de neige ou de brouillard se montrait-il, tu sortais aussitôt.

« Homme, qu'aurais-tu été ? un saint Vincent de Paul, le fondateur d'ordres et de couvents charitables. Tu fus ainsi, pendant douze ans, infatigable, faisant le bien. J'ai eu l'honneur de te connaître sur le Saint-Bernard. Je me découvris devant toi avec respect. Tu jouais avec tes camarades ; je voulus te caresser, tu grondas, tu ne me connaissais point ; pour moi, je savais ton nom, et ta bonne renommée ; si j'avais été malheureux, tu n'aurais point grondé.

« Ton corps est maintenant empaillé au Musée de Berne. L'État a bien fait de te nourrir jusqu'à ta mort, une fois que tu fus devenu vieux et incapable de servir encore l'humanité (1). Que voyez aussi les lettres critiques adressées au directeur du *Magasin pittoresque* (1844, p. 346 et 394) pour démontrer que toute cette histoire est apocryphe.

(1) Il y a ici une erreur dans le texte de Scheitlin : nous respectons la citation, tout en faisant remarquer la contradiction.

celui qui te voit à Berne te salue, achète ton image, qu'il la fasse encadrer, la suspende au mur de sa chambre ; qu'il achète aussi ton portrait avec le petit enfant que tu ramènes sur ton dos jusqu'au couvent ; qu'il la montre à ses enfants et leur dise : « Allez et faites comme ce bon « Samaritain ; » qu'il arrache et jette loin de lui les portraits de Robespierre, de Marat, de Han-nickel, d'Abellino, et autres brigands et assassins ; que le chien apprenne aux hommes ce que les hommes ont désappris. »

Sur le Saint-Gothard, au Simplon, à la Grimsel, à la Furca, on entretient, au dire de Tschudi, des chiens qui sentent à merveille la présence de l'homme.

Les habitants des hospices disent que ces chiens s'aperçoivent à l'avance, surtout en hiver, de l'approche de la tourmente, deviennent impatients, vont de côté et d'autre.

Un chien du Saint-Bernard fut emmené par un voyageur ; mais le changement d'existence ainsi que le manque d'exercice altéra son caractère, car il devint assez poltron pour s'enfuir précipitamment à l'approche du plus petit chien : il était lourd et triste ; mais sa douceur était parfaite.

L'*Ami*, amené en 1829 du Saint-Bernard, fut montré à Londres et à Liverpool. M. Clarke, de Holborn, grand amateur de chiens, et de cette espèce en particulier, communiqua à H. D. Richardson la lithographie faite par lui d'après le portrait de l'*Ami* et lui donna sur les vrais chiens du Saint-Bernard un récit complet qu'il tenait des meilleures autorités.

Peut-être le plus bel échantillon vivant de cette race est le chien qu'on a admiré longtemps à Chatsworth. C'était un chien d'une taille étonnante, de couleur jaune avec un museau noir. Il y en a aussi un au château d'Elvaston, dans le comté de Derby, qui fut payé 50 guinées par lord Harrington. A Dublin, ces chiens étaient communs. Ils furent introduits par un Français nommé Casserane, qui s'établit boucher au marché d'Ormond. Il avait un mâle et une femelle. Leurs petits, à peine sevrés, furent achetés promptement 5 guinées chaque. M. Flood, de Stillorgan, en possède un bel échantillon. Richardson raconte qu'un de ses parents avait aussi une belle bête de cette espèce. *Donna*, c'était son nom, était très-folâtre, mais sa taille énorme rendait ses caresses plus rudes qu'agréables. Un jour, son maître allant baigner, *Donna*, qui l'avait accompagné, suivait avec une curiosité évidente les progrès de sa toilette de bain. Il n'eut pas

plutôt plongé qu'elle s'élança après lui, inquiète sans doute pour sa vie, le saisit par l'épaule et, malgré toute sa résistance (car il était en même temps très-fort et excellent nageur), elle le traîna au rivage avec plus de zèle que de ménagement ; et jamais il ne put se mettre à l'eau en présence de *Donna*.

#### D. *Les Chiens de chasse — Canes sagaces.*

##### *Die Jagdhunde.*

**Caractères.** — Ce sont de beaux chiens, de taille grande ou moyenne, au tronc allongé, même un peu élancé, aux flancs rentrants. Ils ont le cou long et gros, la poitrine large, la tête allongée, relevée, à crêtes osseuses saillantes. Le front est peu bombé, le museau peu allongé, aminci en avant, un peu tronqué. Les pattes sont de hauteur moyenne, minces, fortes, celles de devant sont toujours le plus généralement droites. Un tubercule, muni d'un ongle, se trouve à celles de derrière, les oreilles sont longues et toujours pendantes. La queue, grosse à son origine, s'amincit au bout, atteint l'articulation tibio-tarsienne, est tantôt touffue, tantôt couverte de poils ras, offre, en un mot, toutes les variations ; l'animal a différentes manières de la porter. Les poils sont fins et courts, ou longs et grossiers ; la robe est variée ; elle est généralement noire ou brun-roux, ou blanc tacheté. Une tache ronde, brun-jaunâtre, se trouve au-dessus de l'œil.

Le nombre des variétés de chiens de chasse que nous reconnaissons est déjà très-grand ; on en admet bien plus encore en Angleterre, où l'on s'occupe beaucoup plus de l'élève de ces chiens.

**Qualités et aptitudes.** — Tous les chiens de chasse sont chasseurs d'instinct, et ne sont jamais que chasseurs. C'est chez eux, plus que chez tous autres chiens, que l'on voit les qualités des parents se transmettre à leur progéniture.

Ils sont rapides à la course ; leurs sens, principalement l'odorat, sont très-subtils ; ils suivent la piste admirablement et peuvent la relever lorsqu'elle a déjà plusieurs heures et même quelques jours. Aussi les emploie-t-on surtout à la chasse du gibier à poil.

On peut distinguer parmi les chiens de chasse :

##### *a. Les Bassets.*

##### *Die Dächser.*

**Caractères.** — Ces chiens sont remarquables par leurs jambes très-courtes proportionnellement au corps.



Fig. 200. Le Basset.

Les bassets sont d'origine fort ancienne. Ils étaient déjà très-estimés à Rome, et ce sont sans doute les *agasses* décrits par Arrien. Connus au temps des rois mérovingiens sous le nom de *bi-barhunt* ou *chiens à castor*, on les employait alors pour terrer; plus tard, ils prennent le nom de *chiens de terre*, puis de *bassets* (de Noirmont).

Il y a deux divisions bien tranchées à établir parmi les bassets: celle des bassets à jambes droites, et celle des bassets à jambes torses. Ces derniers ne diffèrent des autres sous le rapport de leurs qualités physiques que par le vice de conformation de leurs jambes, vice que l'on a attribué à un rachitisme héréditaire.

On en trouve de toutes les tailles et de tous les pelages.

#### LE BASSET — CANIS VERTAGUS.

##### *Der Dachshund.*

Le basset (*fig. 200*) est bien le chien le plus curieux.

**Caractères.** — Il a le corps allongé, l'échine incurvée, les pattes courtes et torses, la tête grosse, le museau fort, la dentition robuste, les oreilles pendantes, les ongles longs, les poils courts, lisses.

Les pattes sont ce qu'il a en lui de plus caractéristique. Elles sont courtes, lourdes, fortes; à celles de devant, l'articulation radio-carpienne est recourbée en dedans, de manière que les deux pattes se touchent sur la ligne médiane, puis elles se recourbent en dehors. Aux pattes de der-

rière, se trouve un-tubercule, remplaçant un orteil, un peu plus élevé que les autres, et armé d'un ongle. La queue est épaisse à sa racine, amincie à son extrémité; elle atteint l'articulation tibio-tarsienne; le basset la porte relevée et recourbée en avant, rarement horizontale.

Son pelage, grossier mais lisse, a des couleurs variées. Il est d'ordinaire noir ou brun sur le dos, couleur rouille sous le ventre, quelquefois uniformément brun ou jaunâtre, ou gris, parfois même tacheté. On trouve sous chaque œil une tache couleur rouille claire. Son corps a environ 80 cent. de long; la queue 33. Sa hauteur, au garrot, n'est que de 30 cent.

**Distribution géographique.** — On ne sait au juste d'où provient le basset; on croit généralement que l'Espagne est sa véritable patrie.

C'est un chien très-connu en Allemagne et en France: l'Artois, la Flandre et le grand-duché de Bade sont les pays les plus renommés par leurs bassets.

Les bassets d'Allemagne sont généralement mieux coiffés que les nôtres, et leurs longues oreilles traînent jusqu'à terre.

**Aptitudes et emploi.** — Relativement à sa petite taille, le basset est un animal très-vigoureux, et son courage est égal à sa force.

Tous les bassets ont l'odorat subtil, l'ouïe très-fine, mais la vue peu perçante.

Ils s'élèvent parfaitement, sont intelligents, patients, fidèles, gais, caressants, vigilants, peu affables envers les étrangers.

Mais ces qualités sont compensées par bien des défauts. Les bassets sont rusés, voleurs; en vieill-

lissant, ils deviennent méchants, grondeurs ; ils mordent volontiers ; ils grondent même contre leur maître et lui montrent les dents.

Ils ne peuvent souffrir les autres chiens, et cherchent dispute, même aux plus gros, dès qu'ils s'approchent.

Mon père avait un basset, qui est resté pour moi un type d'envie et de jalousie. Ce basset détestait tous les autres animaux qui se trouvaient dans notre cour, ne pouvait vivre en paix avec aucun d'eux, et se montrait surtout acharné contre un griffon, dont la lâcheté assurait toujours la défaite. Ce n'était que lorsque le combat durait depuis quelque temps, que le griffon résistait ; on voyait alors les deux chiens, enlacés l'un à l'autre, dégringoler les escaliers, tomber des murs, rouler dans les plates-bandes du jardin, descendre toute la colline, de culbute en culbute, jusqu'à ce qu'une haie les arrêtât ou qu'une chute dans le ruisseau vint refroidir leur ardeur. Cette haine mortelle fut pour le basset un remède efficace. Il était couché, malade, refusant toute nourriture ; tous les moyens pour le faire manger avaient été inutiles ; il paraissait approcher de sa fin. Quelque grands qu'eussent été ses défauts, sa maladie remplissait toute la maison de tristesse ; ma mère surtout était fort affligée ; il lui vint à l'idée d'essayer un dernier moyen. Elle mit devant le malade une assiette chargée des mets qu'il préférait ; il se souleva, regarda avec convoitise les débris de viande et de poulet ; mais il était trop faible pour manger. Ma mère amena alors le griffon, en lui ordonnant de vider l'assiette. Le basset aussitôt de reprendre vie, de se soulever en chancelant, de s'affermir peu à peu sur ses pattes ; puis, grondant, aboyant, écumant, de se précipiter sur son ennemi ; il en fut secoué violemment ; mordu jusqu'au sang, il resta comme mort sur le carreau, mais une réaction salutaire s'ensuivit ; bientôt son état s'améliorait et il guérissait.

Le basset déploie une grande ruse en se battant avec un gros chien ; dès que celui-ci essaye de se défendre, le basset, se couchant sur le dos, cherche à le mordre sous le ventre, le blesse ou le force même à abandonner la lutte.

On peut employer les bassets à chasser n'importe quel gibier ; ils se précipitent avec rage sur le sanglier, et savent parfaitement éviter les coups de boutoir ; vu leur faible stature, ils y échappent plus facilement que les autres chiens. Leur prudence est remarquable.

Ils sont parfaits pour la chasse au fusil ; ils se comportent bien en meute et leur voix forte s'en-

tend de loin. Ils sont nécessairement lents, mais durs à la fatigue, et quoiqu'ils donnent parfaitement sur toute espèce de gibier, ils poursuivent de préférence, le lièvre, le chevreuil et le renard.

Le basset suit une piste avec une incroyable ardeur, et pénètre dans les fourrés les plus épais.

Nul autre chien ne chasse avec plus d'entrain ; malheureusement il a le défaut de ne pas obéir à son maître et de dévorer sa proie.

Dès que le gibier est sur pied, il oublie tout ; malgré les fréquentes corrections que sa désobéissance lui a déjà fait infliger, le chasseur n'en est plus maître : il a beau siffler, crier, rien ne sert ; tant qu'il voit le gibier ou qu'il en sent la piste, il chasse pour son propre compte. Plusieurs heures durant, il poursuivra un lièvre ; creusera, pour y pénétrer, le terrier où un lapin s'est réfugié ; courra après un chevreuil, oubliant et le temps et l'espace. Est-il fatigué, il se couche, se repose quelque temps et continue sa chasse. Lorsqu'il est parvenu à saisir une proie, il la déchire, dévore les entrailles, et toute la bête même s'il est affamé. Il sait qu'une punition suivra cet acte ; il comprend qu'il a tort ; cela ne l'arrête point, sa passion domine toute crainte et tout bon sentiment.

Quoiqu'il soit propre à plusieurs chasses, le basset n'est cependant employé qu'à une seule, celle des animaux qui terrent. Sa basse stature, ses pattes recourbées, ses griffes robustes, nous sont autant d'indices de son aptitude à fouir la terre ; sa force, son courage, sa patience, nous sont garants du succès.

Les bassets à pattes très-recourbées ne valent pas ceux à pattes un peu plus droites ; ils sont moins agiles à la course, se fatiguent plus vite. Ils sont cependant estimés des chasseurs, probablement parce qu'ils représentent le vrai type du basset.

On tâche de se procurer des petits d'une bonne chienne ; on les tient, en été, à l'air libre ; en hiver, dans un chenil chaud, et on évite tout ce qui pourrait les effrayer.

Les bassets n'ont en quelque sorte pas besoin d'être dressés.

Leurs qualités particulières, qualités tout artificielles, sont pour ainsi dire innées. « J'ai vu, dit M. Knight, un basset dont les ancêtres avaient eu l'habitude de faire la chasse aux putois, donner des signes d'une vive irritation la première fois qu'il avait découvert la piste de cet animal, encore bien qu'il ne pût voir l'animal lui-même. »





Fig. 201. Le Basset tournebroche.

« Quant à leur apprendre à pénétrer dans les terriers du blaireau ou du renard, il faut, dit Lenz, qu'ils soient âgés d'un an. Au mois de mai, on amène le basset à un terrier où se trouvent de jeunes renards ; on y fait pénétrer un vieux chien bien dressé, et on le fait suivre par le jeune, au commandement de : « cherche le renard. » S'il refuse, il ne faut point le forcer ; on découvrira le terrier jusqu'à ce qu'on trouve les petits renards, et on les fera égorger par le basset. On répète cela quelquefois, et seulement alors on l'emploie à la chasse. Chaque fois qu'il sort du terrier pour voir ce que devient son maître, il faut avoir le soin de le caresser ; il n'en sera que plus excité à pénétrer dans le terrier.

« Ce n'est qu'après un certain temps qu'on lui fait chasser le renard adulte. Le basset doit acculer le renard jusqu'au fond de sa retraite, s'arrêter à peu de distance de lui, et donner de la voix jusqu'à ce que le chasseur ait ouvert le terrier ; s'il ne peut forcer le renard à sortir, il doit le mordre, et le tirer au dehors.

« Je chassais souvent, continue Lenz, avec deux bassets qui étaient assez petits pour pouvoir entrer ensemble dans un terrier et qui venaient toujours à bout d'en déloger le renard. Une fois, ils en firent déguerpir un d'un terrier, dont l'ouverture se trouvait au milieu de buissons. Le renard se montre, sa tête est au bout de mon fusil ; il m'aperçoit et n'ose sortir ; d'un autre côté, il ne pouvait reculer, poussé qu'il était par ses deux ennemis ; il me regardait fixement ; je l'observais, et je voyais ses yeux trahir chaque coup de dents que lui donnaient les chiens ; enfin, je

pressai la détente et lui brisai le crâne. Dans une autre circonstance, l'un de mes bassets tenait si fortement par la patte le renard qu'ils venaient de chasser de sa retraite, que celui-ci l'entraîna quelques pas, jusqu'à ce que je l'eusse abattu d'un coup de feu. »

Souvent le renard et le blaireau se défendent ; mais leurs blessures, bien loin d'éteindre l'ardeur du basset, ne font qu'augmenter sa rage.

En Angleterre, on élève les bassets avec grand soin.

Autrefois, on s'en servait dans le pays de Galles pour chasser le lièvre, d'où le nom de *welsh hamir*, sous lequel on le désigne encore.

#### LE BASSET TOURNEBROCHE.

##### *The Turnspitt.*

Seul, en Angleterre, il représente les bassets.

**Caractères.** — C'est un terrier à petites oreilles, à corps long et à pattes torses.

**Aptitudes et emploi.** — En France et en Angleterre, on employait beaucoup autrefois ce basset à tourner la broche, d'où son nom anglais de *turnspitt* (fig. 201).

On assure que les chiens dressés à ce manège savent parfaitement quand leur temps est écoulé et qu'ils se refusent obstinément à faire la corvée lorsque ce n'est pas leur tour ; dans le cas contraire, ils n'hésitent pas, dès que leur maître le leur ordonne ou que le chien qui vient de travailler les cherche.

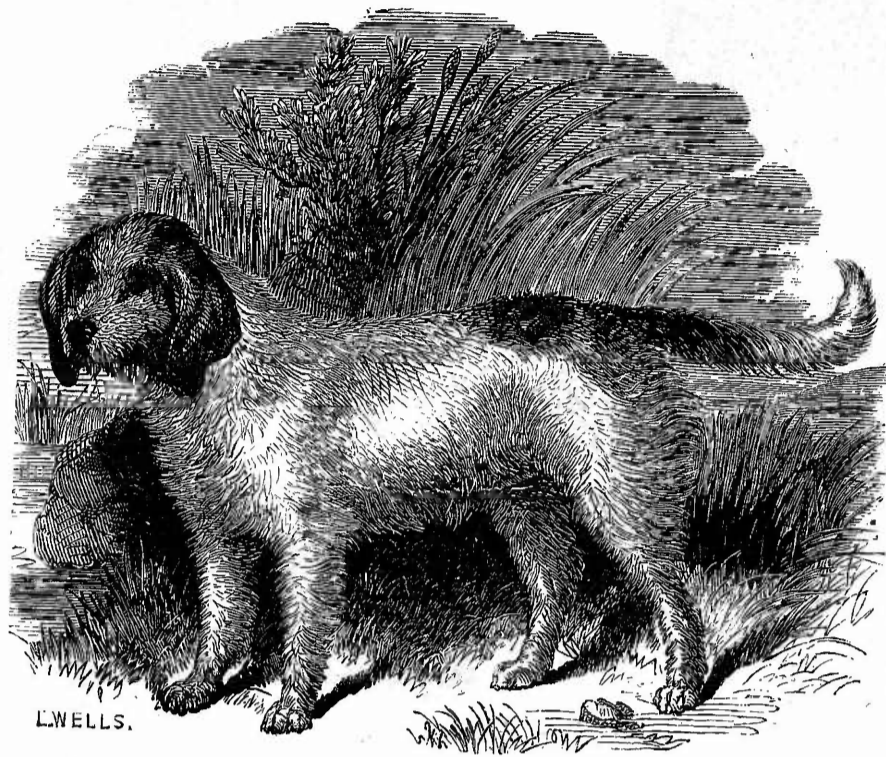


Fig. 202. Le Basset de loutre.

Voici un fait que nous empruntons à Dupont de Nemours (1).

Deux chiens tournebroches servaient au collège du Plessis. Tous deux savaient bien leur métier. Ils ne laissaient jamais brûler le rôti. L'odeur leur disait lorsqu'il était cuit à point, et ils en avertissaient le cuisinier en jappant.

Leur condition était assez douce. Ils travaillaient chacun à leur tour ; et, s'ils eussent vécu du temps de la *décade*, on aurait pu établir entre eux une *égalité* parfaite. — Cela n'entraînait point alors dans les idées : le nombre des jours de la semaine étant impair, et celui des jours maigres pair, il y avait lieu à quelque préférence.

Le favori du cuisinier ne tournait la broche que le lundi et le mercredi. Son compagnon faisait la tâche le dimanche, le mardi, et le jeudi. — Le vendredi et le samedi étaient jours de congé pour tous deux.

Cet arrangement, consolidé par l'usage, ne faisait aucune difficulté. Quand la loi est établie, on s'y soumet : on la respecte. Mais il ne faut pas que l'autorité la viole.

Un mercredi, le cuisinier, ne voyant point sous sa main le chien de journée, veut mettre dans la roue l'autre, qui en avait fait le devoir la veille. Celui-ci le trouve injuste, grogne, s'esquive, et va se cacher dans un coin. L'homme le poursuit. Le chien menace et montre les dents. Le cuisinier prend un bâton. Le chien s'élançait par-des-

(1) Dupont de Nemours, *Quelques mémoires sur différents sujets*. Paris, 1807, p. 342.

sus la demi-porte de la cuisine, enfile celle du collège qui était ouverte, court à la place Cambray, où son camarade jouait avec leurs compagnons du quartier, le bouscule, le lance, le pousse en le mordillant sans relâche, le ramène aux pieds du cuisinier, et là, se tranquillise en semblant dire : *Voilà votre chien ; c'est son tour*.

#### LE BASSET DE LOUTRE.

*Der Otterhund, The Otterhound.*

Quelle est l'origine de ce chien ? on ne le sait pas au juste. Est-ce seulement un basset ? sa taille diffère de celle des autres bassets, car il a souvent 60 cent. de haut. Il y a, il est vrai, des bassets de loutre plus petits, et ce sont les meilleurs.

Ce chien semblerait à Richardson le produit d'un croisement entre le chien courant du Sud et le terrier à poil rude ; du moins son extérieur l'indique.

**Caractères.** — Le basset de loutre (*fig. 202*), est bas sur pattes, il a les oreilles très-pendantes, la tête longue et bien coiffée, mais couverte d'un poil assez ras, tandis que le reste du corps est abondamment garni d'un pelage long et dur, de couleur jaune ou rougeâtre, avec des taches noires ou grises.

**Aptitudes et emploi.** — Le basset de loutre est un animal vif, hardi, courageux. Il est très-mordant et méchant, et souvent il est impossible d'en réunir un grand nombre dans le même

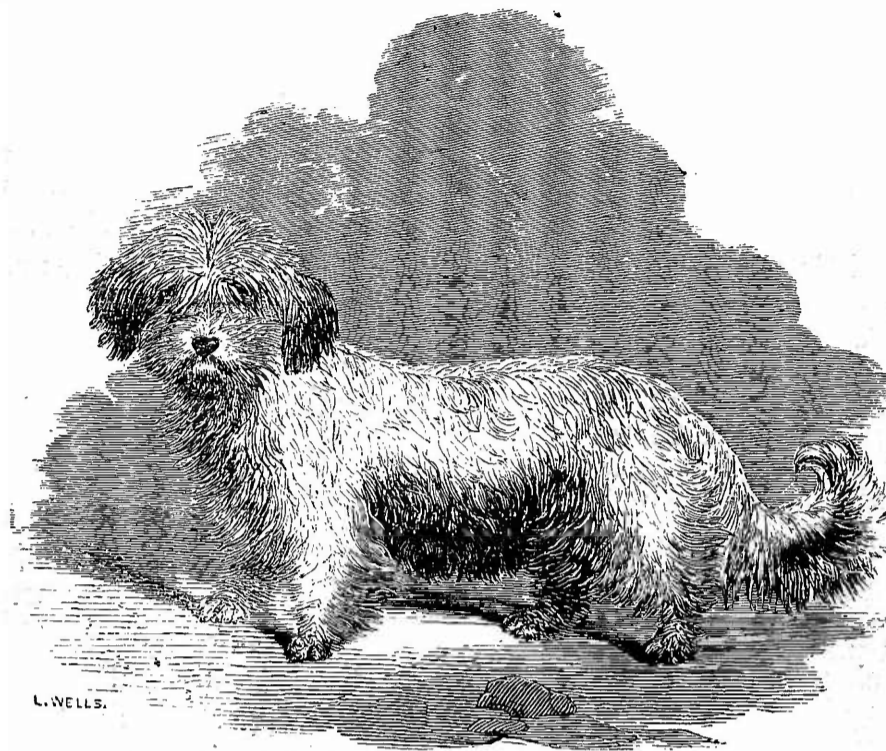


Fig. 203. Le Skye terrier.

chenil. Il est absolument né pour la chasse. Il nage et plonge admirablement, qualité qui lui est indispensable pour chasser la loutre.

Dans cette chasse, il a besoin de tout son courage, car la loutre se défend vigoureusement, et sait lui faire de profondes blessures. Il y a plus : la loutre ayant le poil extrêmement lisse, le chien ne peut aisément la saisir. Malgré ces désavantages, il finit cependant par la vaincre.

Il n'y a peut-être pas d'animal, si l'on excepte le dogue et le bouledogue, qui combatte avec plus d'ardeur que le basset de loutre. L'on prétend même que son attaque est plus dangereuse que celle du bouledogue.

Celui-ci ne desserre pas les dents une fois qu'il a mordu ; le basset de loutre fait une morsure aussi profonde, mais il donne plusieurs coups de dents répétés. Il fait par conséquent des blessures nombreuses et dangereuses.

Le basset de loutre supporte les temps les plus rigoureux, les changements de température les plus brusques ; il plonge sous la glace sans danger. Son pelage serré, comme feutré, est mauvais conducteur du calorique ; et, du reste, l'habitude lui est une seconde nature.

On se sert surtout de ces chiens dans les Hébrides, où les loutres sont très-abondantes. Les chasseurs abordent à un îlot, et y lâchent leurs bassets ; ceux-ci courent et furètent dans les rochers, sondant chaque crevasse. Dès que l'un d'eux a aperçu une loutre, il la chasse de sa retraite, et la saisit ; les autres chiens venant à son aide, c'est alors une lutte acharnée, ce sont des

cris et des aboiements éclatants. La loutre a beau se défendre courageusement, elle succombe sous le nombre et devient la proie du chasseur. Celui-ci a toujours le soin de se tenir sur le bord de la mer pour couper la retraite à la loutre, dans le cas où elle voudrait y chercher un refuge.

Comme on ne chasse plus la loutre avec l'appareil usité jadis, la race du chien qu'on employait dans cette occasion est presque perdue, et remplacée par le terrier écossais à poil rude. Un chien croisé de dogue vaut mieux ; et même le dogue-terrier n'est pas à dédaigner, car, lorsque l'heure de la lutte est arrivée, la loutre réclame un antagoniste sérieux.

On a souvent cherché, mais inutilement, à produire un chien à loutre ressemblant à l'ancienne race à tête lisse et à corps velu. On n'a obtenu qu'un individu entièrement lisse ou à poil rude. La chasse à la loutre demande assurément des chiens résolus, mais comme on ne veut plus aujourd'hui qu'exterminer cet animal destructeur du poisson, peu importe le moyen. La loutre n'est plus considérée comme un gibier, elle est signalée comme un fléau, et sa mort est saluée avec joie.

## LE SKYE TERRIER.

*The Skye Terrier.*

**Caractères.** — Le skye terrier (*fig. 203*), est le plus petit et le plus laid de tous les bassets ; il a le corps allongé, le poil long, les pattes courtes, les oreilles grandes et droites.

**Distribution géographique.** — Il est très-commun dans l'île de Skye ; de là son nom.

**Aptitudes et emploi.** — On l'emploie à chasser le lapin.

Il est aussi excellent pour détruire les animaux nuisibles.

**Variétés.** — On distingue encore plusieurs variétés de bassets :

Le BASSET A POILS RAS, ressemblant au basset d'Allemagne ;

Le BASSET D'ÉCOSSE, à poils roides et touffus, de couleur blanchâtre ou cendrée ;

Le BASSET DE BURGOS, métis simple, provenant du basset et de l'épagneul ;

Le BASSET DE SAINT-DOMINGUE. Cette variété n'offre rien de bien tranché, sa principale qualité est de fort bien chasser les rats qui dévorent les plantations coloniales.

*b. Les Chiens couchants ou chiens d'arrêt.*

*Die Hühnerhunde ou Vorstehhunde.*

Le chien était déjà l'auxiliaire du chasseur, lorsque les flèches n'existaient pas encore, et que les faucons seuls allaient atteindre leur proie dans les airs ; le chien cherchait et suivait la piste et faisait partir le gibier ; il en est encore ainsi en Afrique où les Arabes chassent à l'oiseau, et en Angleterre. On les appelait *chiens d'oysels*.

Lorsque le chasseur, armé d'une arquebuse, fut obligé de tirer posé, il dressa ses chiens à se tenir immobiles et à arrêter très-ferré dès qu'ils avaient trouvé la piste, et qu'ils étaient près du gibier. Au moyen âge, le chien était dressé à se coucher sur le ventre, et à ne plus bouger : de là le nom de *chiens couchants*. Depuis les perfectionnements apportés aux armes de chasse, surtout au point de vue de la rapidité permise dans le chargement du fusil, le chasseur n'a plus besoin que son chien se couche pour attendre qu'il soit prêt à tirer, et le terme de *chien d'arrêt* remplace l'expression de chien couchant.

**Caractères.** — Les chiens couchants sont de taille moyenne, de structure forte ; leur museau est long et épais, leur nez souvent fendu, leurs oreilles larges, longues, pendantes.

Les poils sont courts chez le *pointer*, plus longs chez le véritable chien couchant, plus longs encore chez le chien d'arrêt. Leur robe est généralement blanche, avec des taches brunes, rarement noires ; d'autres fois, elle est blanche, brune, noire, rousse.

On leur coupe ordinairement la queue, pour

que, plus tard, en l'agitant, ils n'effrayent point le gibier.

**Qualités.** — Les chiens couchants sont remarquables par leur prudence, leur obéissance, la facilité avec laquelle on les élève, leur instinct pour la chasse. Leur odorat leur fait reconnaître le gibier à distance ; il en est qui à seize et dix-huit pas reconnaissent, par le flair, l'animal qu'ils ont devant eux.

« Ce matin la rosée était froide, abondante, et le lièvre, mouillé à la suite de ses courses nocturnes, s'est mis autant que possible en position de ressentir la bienfaisante chaleur des premiers rayons du soleil ; il est à peine entré dans le champ de betteraves, il est au gîte sur la bordure et prêt à partir en terrain découvert, sur un chaume, ... il est déjà mort. Comment pourrait-il échapper ? Son arrêt n'est-il pas écrit dans la pose calme, aisée, naturelle, de celui dont le plomb va le foudroyer ? Son chien, un beau braque, solide à l'arrêt, si expressif dans sa pose, lui a, à n'en pas douter, indiqué un lièvre, il en est certain ; à lui le reste (pl. IX). »

Diezel, qui s'est donné, pendant plusieurs années, la tâche de comparer l'intelligence des divers animaux de nos pays, a acquis la conviction que, sous ce rapport, aucun ne l'emporte sur le chien d'arrêt.

« J'ajouterai cependant, dit-il, que cette assertion n'est vraie que pour un chien de souche bien pure, et doué de toutes les qualités que la nature lui a départies, de l'odorat surtout. Il doit, de plus, avoir été élevé, avoir grandi sous l'œil de son maître, apprenant dès sa jeunesse à comprendre le moindre signe, le moindre mot. Le maître lui-même doit avoir ses qualités : d'abord la patience, puis un tir très-juste ; autrement, le chien n'arriverait pas à atteindre le degré d'obéissance, de soumission, d'habileté qu'il nous présente souvent.

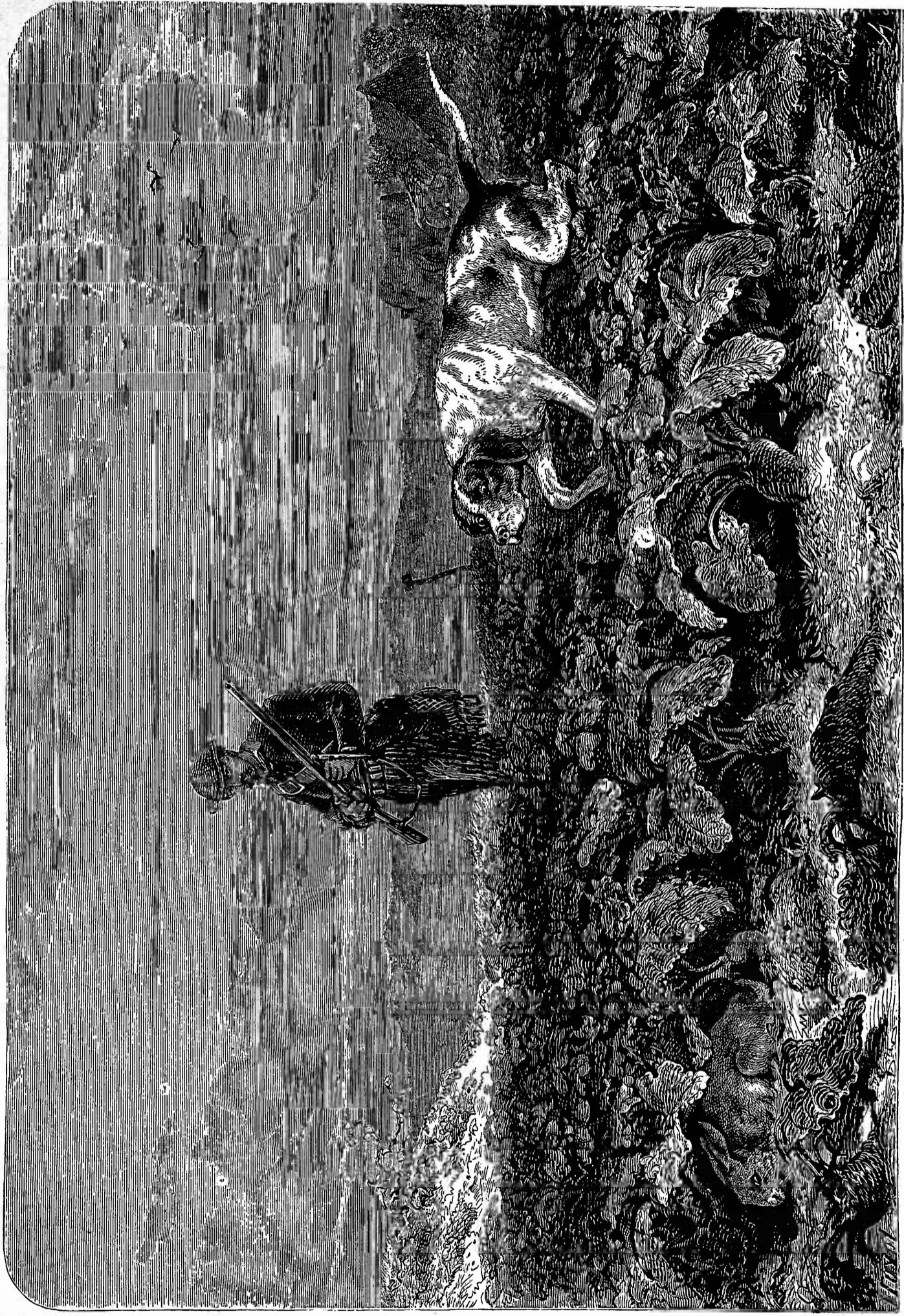
« Observons un chien bien dressé, de l'âge de trois à quatre ans ; il marche en cherchant, le nez au vent, aspirant à droite et à gauche ; par moments il s'arrête, regarde son maître, attend qu'un signe lui indique de quel côté il doit porter ses recherches.

« A-t-il senti le gibier, à l'instant il cesse de remuer la queue, reste immobile comme une statue, ou s'approche en rampant ; il tourne la tête vers son maître, pour voir s'il l'a aperçu, s'il avance.

« Quelquefois même, dit encore Diezel, si celui-ci ne peut le voir, dans les forêts, dans les hautes herbes, il abandonne un instant l'arrêt,

BREM, Mammifères.

T. I, p. 414. Pl. IX.



Paris. J.-B. Baillière et Fils.

LE CHIEN D'ARRÊT.

Corbell, Crété, imp.



pour aller le chercher. Je n'ai vu cependant que peu de chiens agir de la sorte, et encore étaient-ils toujours vieux.

« Là où l'on a la preuve évidente de leur obéissance, c'est quand un chien d'arrêt jeune et ardent voit le gibier tomber devant lui sous le plomb du chasseur, sans qu'il ose y toucher ; il ne l'apporte même que quand son maître le lui commande.

« La chose la plus difficile à obtenir du chien, c'est que, en dépit de son impulsion naturelle, il ne poursuive pas tous les lièvres qui passent devant lui. Le chien a là à lutter contre son instinct : il doit arriver, et il arrive, en effet, à dompter sa nature. Il est resté un quart d'heure devant le gîte d'un lièvre ; celui-ci enfin s'enfuit, il ne le poursuivra pas, pas plus qu'il ne le surprendra ou ne l'étranglera au gîte ; le lièvre lui passera sous le nez, se jettera pour ainsi dire dans sa gueule, et il ne le saisira pas.

« On pourrait croire que ce chien est indifférent, que le lièvre ne l'attire pas. Apparence trompeuse : ce n'est pas l'indifférence, ce n'est pas l'absence de passion, c'est l'obéissance, c'est la crainte du châtement, le sentiment de soumission qui le retient.

« L'art paraît avoir remplacé la nature, ou mieux l'avoir masquée ; elle se cache, car elle doit se cacher, il lui est défendu de se dévoiler.

« Sous l'œil attentif de son maître, ce chien se montre ainsi dompté et obéissant : considérez-le seul, abandonné à lui-même, ou même accompagné de quelqu'un qui ne fait pas grande attention, et vous verrez toute sa passion se manifester. Pendant le dressage, le chien qui commence à bien obéir à son maître, fait beaucoup de fautes quand il s'en éloigne.

« Quelques exemples montreront avec quelle ardeur le chien d'arrêt poursuit le gibier. Souvent le chien est atteint par le plomb du chasseur, car, n'écoutant ni les sifflements ni les appels, il n'abandonne pas la poursuite, il hurle au moment où il est blessé, mais il continue sa chasse ; d'autres fois, blessé plus grièvement, il est forcé de s'arrêter ; une heure ne s'est pas écoulée, il s'est à peine un peu remis, qu'il se précipite avec la même passion après le premier lièvre qui passe devant lui.

« Une chienne d'arrêt, qu'on m'avait confiée, mais que je n'avais pas dressée, était en arrêt devant une compagnie de perdreaux, au bord d'un fossé assez large. Je m'approchais pour tirer, quand un lièvre apparut. La chienne tressaillit comme si elle avait ressenti une secousse

électrique, et se serait mise à sa poursuite, si je ne m'étais approché, et ne l'avais rappelée. Elle resta en arrêt, la tête tournée toujours vers le lièvre, et tout le corps tremblant d'impatience. Les perdreaux ayant pris leur vol, j'en abattis deux ; mais, au lieu de se précipiter sur eux et de les rapporter, la chienne sauta le fossé, et s'élança à la suite du lièvre. Dès le premier moment, elle y était bien intentionnée ; cependant quel combat, quelle dose d'obéissance ne lui avait-il pas fallu pour résister à la tentation !

« Un spectacle des plus intéressants est de voir un chien d'arrêt s'approcher du gibier à plume qu'il a senti. Il ne fait pas de vent, il ne sait au juste où les perdrix se sont réfugiées, mais il décrit autour de leur gîte présumé de grands cercles qui se croisent ; il sent enfin où elles se tiennent, et tombe alors en arrêt. Pour chercher le gibier dans un champ de blé, le chien n'a pas besoin d'y pénétrer ; il lui suffit de le longer en se plaçant sous le vent.

« Au commencement de l'été, je me promenais un jour dans la campagne avec quelques amis, qui voulaient me donner la preuve des talents de leurs chiens. Tous les champs étaient couverts de moissons ; je me demandais comment nous pourrions voir nos trois chiens à l'œuvre. Cela ne se fit pas attendre : dans les champs d'avoine, d'orge, de pommes de terre, qui n'étaient pas encore très-avancés, ils rôdaient en cherchant ; mais arrivaient-ils à un champ de seigle ou de froment, leur allure changeait ; ils ne couraient plus çà et là, comme dans les petites herbes ; ils en longeaient seulement au petit trot le sillon extérieur, et se plaçaient sous le vent, de manière à mieux sentir le gibier. Je témoignai mon étonnement, et demandai comment on leur avait appris à distinguer ainsi les moissons les unes des autres ; il me fut répondu que cela avait été très-facile, qu'il avait suffi, en les emmenant dans quelques promenades, de les empêcher de pénétrer dans les champs dont les moissons étaient hautes, tant pour éviter tout désagrément avec le propriétaire, que pour toujours avoir les chiens sous ses yeux.

« J'ai eu un chien d'arrêt qui donnait des preuves d'un jugement presque humain. Lorsque je revenais de la forêt, je passais près d'un petit étang où, au temps du passage, au printemps et en automne, venaient se giter des bécasses. Mon chien le savait. Il courait à plus de mille pas en avant, et tombait en arrêt devant une bécasse ; il tournait la tête pour voir si j'allais me diriger vers l'étang, ou continuer mon chemin ; tant que

le chien pouvait espérer que je tirerais la bécasse, il restait immobile, les yeux fixés de mon côté ; si je passais sans m'arrêter, il faisait partir l'oiseau, puis quittait l'étang sans chasser davantage. Je l'ai vu faire plus de vingt fois ce manège, et bien de mes amis en ont été témoins.

« Souvent j'ai vu mes chiens, en pleine course, s'arrêter tout à coup, se tapir à terre et rester immobiles. C'était une pièce de gibier, ordinairement un lièvre que je voyais courir devant nous, ou mieux, courir droit sur nous ; ce n'est, en effet, que lorsque le gibier arrive directement, non obliquement, que le chien se tapit ainsi ; comme le carnassier qui, attendant en embuscade que sa victime approche, cherche à se dérober à ses yeux pour pouvoir mieux la saisir.

« Un chien d'arrêt, qui appartenait à un de mes amis, fut employé à une chasse dans une île de peu d'étendue ; il s'aperçut qu'un lièvre s'était enfui par un petit pont, le seul qui conduisit dans l'île. A partir de ce moment, lorsqu'il avait la certitude qu'un lièvre était dans l'île, il courait aussitôt vers le pont, s'y mettait à plat ventre, et attendait ainsi, pour s'en emparer, que le lièvre arrivât.

« Je rappellerai encore que le même chien ne se dérangera pas en voyant passer devant lui un lièvre sain, tandis qu'il poursuivra longtemps, sans se fatiguer, un lièvre blessé, dès que son maître le lui ordonne ou pour mieux dire le lui permet ; car son instinct le pousse à suivre jusqu'au bout une piste sanglante. Il a appris à rapporter, sans l'endommager, le gibier qu'il a enfin atteint.

« Le chien d'arrêt est encore un excellent gardien ; il reste dans la forêt des heures entières couché à côté du fusil ou de la carnassière de son maître, et aucun étranger n'ose les prendre, ni même s'en approcher. »

Lenz cite un fait qui nous montre combien le chien d'arrêt peut rester immobile. Il existe en Angleterre un tableau, représentant un chien noir, nommé *Pluton*, et une chienne, nommée *Junon*, en arrêt devant une perdrix ; le peintre fit une séance d'une heure un quart, et durant tout ce temps, les deux chiens conservèrent leur immobilité, furent comme pétrifiés.

**Éducation.** — Toutes ces qualités, les chiens ne les acquièrent que par l'éducation ; mais je dois dire qu'aucun animal n'en offre autant que le chien d'arrêt. Bien élevé, c'est une bête surprenante, et méritant son nom latin de *canis sagax*. C'est presque un homme-chien, comme dit Scheitlin, car il fait preuve d'une intelligence

humaine. Il sait ce qu'il fait et ce qu'il doit faire. Un mauvais chasseur, employant un bon chien d'arrêt, est exposé à en recevoir des avanies.

J'ai connu un chien d'arrêt, répondant au nom de *Basco*, qui était une vraie perfection dans son genre. Son maître était excellent tireur, et ne manquait pas son but une fois sur vingt, le chien y était habitué, et en même temps en était devenu orgueilleux. Son maître eut la visite du fils d'un de ses amis ; c'était un jeune clerc, plus habitué à tenir une plume qu'un fusil. Il demanda la permission de chasser ; elle lui fut accordée, mais avec cet avertissement : « Tirez bien, ou *Basco* se fâchera. » La chasse commence, *Basco* tombe en arrêt, immobile comme un pieu devant une compagnie de perdrix ; il reçoit l'ordre de les faire lever, la compagnie s'envole, un coup de feu se fait entendre, mais le gibier n'est point atteint. *Basco* se montre étonné au plus haut point ; sa bonne humeur a disparu ; il arrête encore cependant une seconde compagnie de perdrix, même résultat. Il s'approche alors du chasseur, lui lance un regard de profond mépris, et s'enfuit à la maison. Encore un an après, il ne voulait plus accompagner ce même chasseur, il le méprisait trop profondément.

Il est évident qu'il faut un certain talent pour bien dresser un chien. Son éducation est difficile, et quelques élus, seuls, sont capables de la faire. La patience, le soin, l'amour des animaux sont les premières qualités requises ; ainsi jamais une femme ne saura dresser un chien de chasse.

Je vais donner ici un court aperçu de la manière dont se fait cette éducation ; j'avoue que je le fais d'après les indications de plusieurs auteurs, et surtout de Dietrich de Winckell ; pour moi, je ne me sens pas en état de dresser un chien comme il le faut.

On attend, pour dresser un jeune chien d'arrêt, qu'il soit âgé d'un an ; on commence au mois de février, ou, si l'on ne le peut à cette époque, en juillet ou en août. Tout le temps que dure cette éducation, le chien doit être enfermé ou attaché dans un lieu bien tranquille, où il ne puisse ni être distrait ni jouer, il faut qu'il ne voie que son maître, et ne reçoive sa nourriture que de lui.

Une heure avant la leçon, on lui donne à manger, puis on l'attache à une laisse de trois mètres de long ; on se munit d'un fouet, et on l'emmène dans un enclos fermé. Il s'agit d'abord d'apprendre au chien à prendre des objets. On se sert, à cet effet, d'un faisceau de paille de 40 cent. de



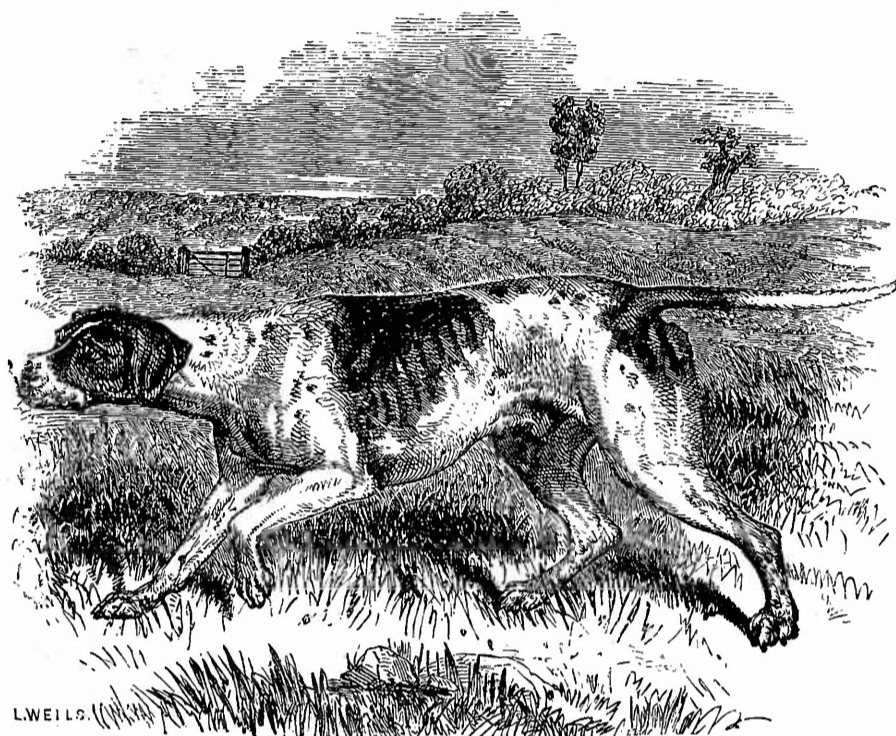


Fig. 204. Le Pointer.

long, de 4 cent. d'épaisseur, et solidement attaché avec de la ficelle.

On tient le chien en laisse et au commandement : « Ici, » ou en sifflant d'une manière particulière, on le tire vers soi, le flattant, le caressant, s'il vient de lui-même, le fouettant s'il ne le fait point. Lorsqu'il obéit à l'appel, on le promène encore quelques instants ; on le conduit tantôt à droite, tantôt à gauche, en le faisant suivre au commandement, ensuite on le ramène au chenil.

À la seconde sortie, on lui apprend à apporter. Pour cela, après avoir jeté à terre le tampon de paille, on amène le chien auprès, puis d'une main on lui fait pencher la tête tandis que de l'autre on lui met le tampon dans la bouche, en lui disant : « Prends ; » au besoin, même, il faut lui ouvrir la gueule, introduire le faisceau de paille derrière les canines, et au commandement de : « Prends, » lui faire fermer les mâchoires. On lâche alors le tampon et, après avoir commandé : « Donne, » on le lui retire. Si le chien ne veut pas ouvrir la bouche, il faut lui frotter le faisceau de paille contre les gencives, et tirer sur son collier. Dans une autre leçon, on le fait lever, marcher, le faisceau dans la gueule, puis on le lui enlève au commandement de « Donne ».

ВРЕМЯ.

Peu à peu on cesse de lui tenir le tampon dans la gueule et on le lui fait ramasser en le jetant à diverses distances, et disant toujours : « Apporte. » S'il se refuse à faire quelque chose qu'on lui commande, on l'y contraindra, jusqu'à ce qu'il la fasse avec docilité. On remplace ensuite le faisceau de paille par des morceaux de bois, puis par une peau de lièvre ; plus tard par des lièvres mêmes, des perdrix, et enfin par des oiseaux de proie, des pies, des grues, des animaux, en un mot, qu'il ne saisit et n'apporte qu'avec une certaine répugnance.

On le dresse ensuite à retrouver les objets perdus. On va le dos au vent, on laisse tomber quelque chose qu'il apporte volontiers, et après quelques pas on lui dit : « Cherche, » en le ramenant, contre le vent, jusqu'à l'objet perdu, qu'on lui montre en commandant : « Apporte. »

Alors on apprend au chien à arrêter. Pour ce faire, on jette devant lui le faisceau de paille ; on lui tient la tête à terre, en commandant : « Tout beau, » puis : « Avance » lorsqu'il doit le saisir. Pour commencer, le chien doit être tenu en laisse, ensuite il sera libre.

Enfin, le chien a compris ; on le conduit dans les champs, mais en ayant la laisse d'une main et le fouet de l'autre. Arrivé à un endroit dé-

garni, où se trouve du gibier, on le laisse chercher, en l'excitant par les mots : « Cherche, cherche ; » ou, s'il montre trop d'ardeur, en le retenant par les mots : « Doucement, doucement. » On tire sur la laisse, en signe de mécontentement s'il ne veut obéir. S'amuse-t-il à des mulots, à des alouettes et à d'autres menues bêtes, il faut le retenir en lui criant : « Fi ! » et ne jamais tirer pareil gibier devant lui. Lorsqu'il obéit bien, on le mène en un lieu où il y a des perdrix, mais peu de lièvres, et on l'excite à chercher, toujours en le tenant en laisse ; a-t-il senti quelque chose, on le fait tomber en arrêt, jusqu'à ce que les perdrix se montrent. Il faut alors le rappeler, le laisser s'avancer de nouveau, en décrivant encore une fois des cercles, puis le faire tomber en arrêt, enfin lever les perdrix, qu'on ne doit pas tirer et qu'on ne lui permet pas de poursuivre. Les perdrix s'étant abattues plus loin, la même manœuvre doit recommencer ; mais, cette fois, on tire une perdrix, soit au gîte, soit au vol, en ayant bien soin de ne pas la manquer. Lorsqu'elle est tombée, on la fait apporter par le chien, en veillant à ce qu'il ne la secoue pas ni ne la morde. Le coup tiré et la pièce apportée, le chien ne doit pas courir de côté et d'autre ; il faut le rappeler de suite, et le faire coucher près de soi, jusqu'à ce que le fusil soit rechargé.

On lui enseigne de même à chasser le lièvre. Pour cela, on le conduit d'abord dans la forêt, où il ne peut s'éloigner du chasseur, et tout d'abord dans les endroits buissonneux où on peut bien le surveiller.

Enfin, on le conduit à l'eau, et on l'habitue progressivement à aller dans des endroits de plus en plus profonds. Il faut bien se garder de jeter un jeune chien dans l'eau, si l'on ne veut pas lui en inspirer l'horreur.

Ainsi se dresse tout chien de chasse, à quelque race qu'il appartienne ; ceux de bonne race présentent de meilleures dispositions que les autres.

Le nombre des races et des variétés du chien d'arrêt est considérable, surtout en Angleterre, où l'on s'adonne beaucoup à l'élève des chiens de chasse.

#### LE BRAQUE FRANÇAIS — *CANIS BRACCA*

##### *Der Hasenhatzhund.*

Les braques ou chiens d'arrêt à poil ras sont issus, suivant toute apparence, d'une race de briquets ou brachets dressés à arrêter, et ne sont guère mentionnés comme chiens couchants avant le seizième siècle.

Plusieurs naturalistes ont remarqué trois variétés distinctes de la race braque, dit Léonard (1). La première est celle que l'on voit ordinairement en France ; la seconde est, dit-on, originaire du Bengale, et la troisième, que l'on nomme aussi *braque à deux nez*, à cause d'une gouttière très-profonde qui sépare les deux narines, paraît être originaire d'Espagne.

**Caractères.** — Le braque ordinaire, celui que l'on rencontre généralement en France, a la tête forte, le museau carré, l'œil petit comparé au volume de sa tête, les narines bien ouvertes, les lèvres pendantes, le cou un peu allongé, la poitrine large, le dos et la croupe arrondis, les jambes fortes et les pieds larges. Le braque est un peu plus grand que le chien de renard, auquel il ressemble beaucoup. Sa taille varie de 65 à 80 cent.

Son poil est ras ; il est ordinairement moucheté de taches brunes.

**Aptitudes et emploi.** — Le braque a le caractère vif, impétueux, il quête bien et haut le nez, et arrête parfaitement poil et plume.

Il s'emploie surtout à la chasse au lièvre.

Il convient particulièrement pour la chasse en plaine ; son nez est excellent et conserve toute la finesse de son odorat, même pendant les plus grandes chaleurs.

On ne l'élève encore qu'avec peu de soin.

#### LE BRAQUE ANGLAIS OU POINTER.

En Angleterre, par divers croisements, on créa une race spéciale de braques, plus spécialement désignés sous le nom de *pointers*, quoique le terme se fût aussi appliqué, dans l'origine, comme le mot *chien couchant* aux espèces à poil long.

**Caractères.** — Ces chiens étaient très-élégants, hauts sur jambes, levrettés et un peu grêles. Notre figure 204 représente le véritable chien d'arrêt anglais, le Pointer.

**Qualités.** — C'est par leur quête qu'ils différaient des braques du continent, galopant à toute vitesse devant le chasseur et arrêtant le nez haut.

Depuis que ces pointers, que l'on pouvait aux formes distinguer alors des braques, ont été introduits chez nous, il s'est produit de tels croisements que les types se sont complètement mélangés, et les pointers ou braques anglais ne diffèrent plus aujourd'hui des braques français

(1) Léonard, *loco cit.*, p. 235.

et autres que par leur quête. Cependant on peut avoir une idée de ce qu'étaient ces pointers par les chiens dits de *Saint-Germain* et de *Compiègne*, qui descendent de braques anglais, importés, vers 1820, par M. de Girardin, premier veneur. Chose curieuse, tandis que les pointers de ce type absorbaient nos races indigènes, les Anglais revenaient aux chiens de couleur marron, aux formes carrées et trapues, à la large poitrine, à la tête carrée, qui sont les caractères typiques du braque.

Outre ces types de braques, plusieurs formes tant de pays que de provenance étrangère ont été conservées et constituent aujourd'hui des variétés distinctes.

Les principales sont :

#### LE BRAQUE DUPUY.

**Caractères.** — C'est un grand chien blanc et marron, à formes plus légères et élancées que celles du braque français, créé dans le Poitou, il y a une soixantaine d'années, par M. Dupuy.

#### LE BRAQUE PICARD.

**Caractères.** — Il a plus communément la robe brune ou lie de vin.

#### LE BRAQUE SANS QUEUE DU BOURBONNAIS.

**Caractères.** — C'est un chien trapu, dont la queue est fort écourtée, ce qui résulte, sans doute, d'une transmission héréditaire.

#### LE BRAQUE D'ANJOU.

**Caractères.** — Il est blanc et orange ou gris de souris.

#### LE BRAQUE DE NAVARRE.

**Caractères.** — Il est blanc, avec des taches lie de vin et les yeux porcelaine.

#### LE BRAQUE BLEU D'ITALIE.

**Caractères.** — Il est grand, et a le même poil que le chien courant de Gascogne.

#### LE BRAQUE D'ESPAGNE.

**Caractères.** — Il est marqué de feu. Cette variété est devenue très-rare.

#### LE BRAQUE D'ALLEMAGNE.

**Caractères.** — Il a les formes lourdes et épaisses, et manque en général de noblesse et de distinction.

#### LE CHIEN COUCHANT ANGLAIS ORDINAIRE.

**Caractères.** — Il a une tête presque carrée, de lourdes mâchoires, un air de ressemblance avec le chien d'arrêt espagnol, et sa robe est jaune et blanche.

#### LE CHIEN COUCHANT IRLANDAIS.

**Caractères.** — Il est plus étroit de tête, plus fin de museau que le précédent, de couleur brun foncé ou jaune.

C'est un descendant pur et sans mélange de l'épagneul terrestre primitif, et il est estimé si haut, que payer 100 guinées un seul chien n'est pas un prix extraordinaire.

#### LE CHIEN COUCHANT ÉCOSSAIS.

**Caractères.** — Il est élevé sur pattes ; sa robe est ordinairement noire ou couleur de tan ; il a le sommet du crâne très-proéminent, le poil long et soyeux, la queue très-frangée et en éventail ; en somme, c'est un très-beau chien.

**Aptitudes et emploi.** — Il est un peu querelleur et assez oublieux ; c'est pourquoi on a de la peine à le dresser : il faut, en général, répéter la leçon au commencement de chaque saison.

#### LE CHIEN COUCHANT NOIR.

**Caractères.** — C'est un chien fort beau et au nez très-sûr.

Il est très rare.

#### LE CHIEN DOCILE — *CANIS SEQUAX*.

##### *Der Setter.*

**Caractères.** — Ce chien (*fig. 205*), que les Anglais nomment le *Setter*, se distingue des chiens de chasse à poils ras que nous venons d'énumérer, et forme un terme moyen entre le chien d'arrêt et l'épagneul.

Il a les formes plus fines et plus élégantes que les épagneuls du continent ; son poil est aussi plus fin et plus soyeux.

On en trouve de différents pelages, mais la variété noir et feu, qui a pris le nom de lord Gordon, celui qui contribua le plus à fixer cette belle variété, est l'une des plus estimées.

**Qualités.** — Il a toutes les qualités du chien d'arrêt, il va à l'eau plus facilement que lui.

#### LE SETTER ÉCOSSAIS ET IRLANDAIS.

**Caractères.** — En Ecosse, il y a une race à pelage rouge brique très-remarquable. Telle est aussi la robe des setters irlandais.

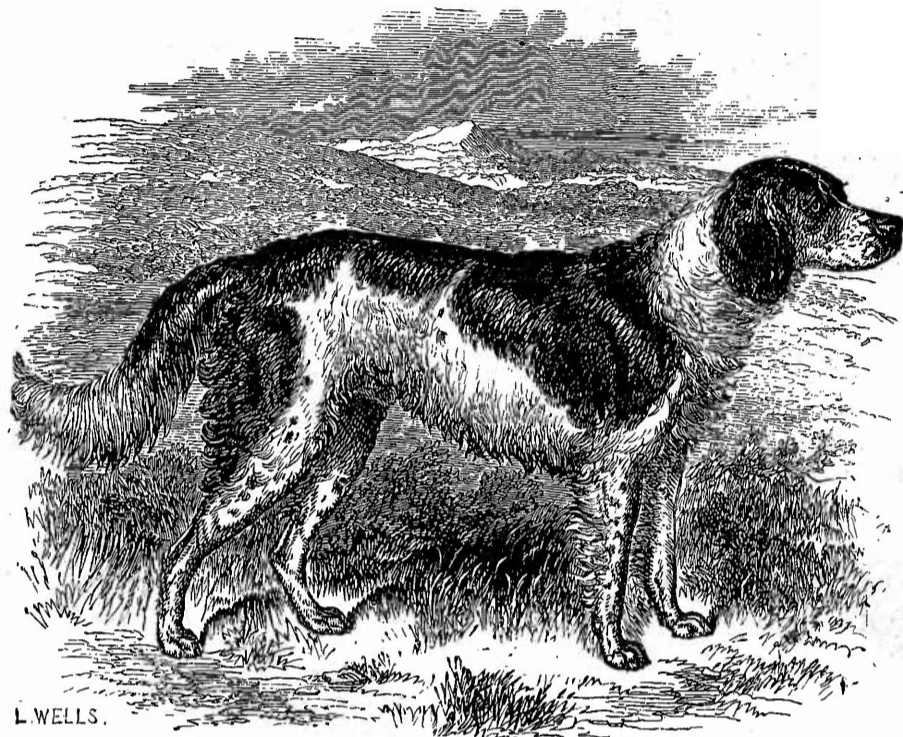


Fig. 205. Le Chien docile (Setter).

## LE SETTER DE RUSSIE.

Il y a trente ans environ, le setter de Russie (*fig. 206*) passait pour être supérieur aux races anglaises, et beaucoup de nos meilleurs sportsmen les avaient fait entrer dans leurs chenils; aujourd'hui, la race en est presque perdue.

**Caractères.** — Il a le museau couvert de poils, comme un chien de cerf et un terrier d'Écosse, mais d'un poil laineux, comme celui de l'épagneul d'eau. Les jambes sont droites et fermes, les pattes larges et plates, recouvertes de poils, même entre les jointures, de telle façon qu'elles résistent mieux à la fatigue.

Une longue robe de poils nattés, ferait supposer qu'il n'est pas capable de supporter la chaleur comme les setters anglais; il n'y est au contraire pas plus sensible qu'un pointer.

Le nez du setter de Russie est d'une subtilité remarquable.

LE CHIEN D'EAU OU RETRIEVER — *CANIS AQUATILIS.*

*Der Wasserhund, The Retriever.*

**Caractères.** — Le chien d'eau (*fig. 207*) est un grand et fort chien d'arrêt, ayant de 60 à 66 cen-

timètres de haut, un corps allongé, et des membres vigoureux. Il a le pelage long et bouclé, la tête large et ronde, les sinus frontaux amples, les oreilles longues et bien garnies de poils, les pattes plutôt courtes que hautes; sa couleur est ordinairement brune et blanche, ou noire et blanche.

Il résulte du croisement du chien d'arrêt ordinaire avec le terre-neuve, ou avec l'épagneul d'eau et le griffon.

**Aptitudes et emploi.** — Il a beaucoup de courage et de sagacité, son odorat est subtil.

On ne l'emploie qu'à la chasse du gibier d'eau, où il rend d'excellents services; il est très-apte à quêter; il est plus spécialement réservé pour suivre la piste du gibier blessé et rapporter les pièces, de là son nom de *retriever*; on a souvent beaucoup de peine à le dresser à ménager le gibier, car il est enclin à y mettre les dents et à le déchirer.

Ce chien ne doit pas être confondu avec le caniche de France ou d'Allemagne: il est plus original et en diffère. Richardson raconte avoir vu à Edimbourg un chien singulièrement grand de cette race, et doué d'une intelligence extraordinaire. Entre autres excentricités, ce chien avait adopté la profession de mendiant et sol-



Fig. 206. Le Setter de Russie.

licitait régulièrement la charité des passants. En recevant un sou, il était dans l'habitude, s'il avait faim, d'aller aussitôt acheter un biscuit. Par-

fois il lui arrivait de mettre ses sous de côté, en attendant le retour de la faim; alors il allait à sa cachette et portait l'argent chez le boulanges

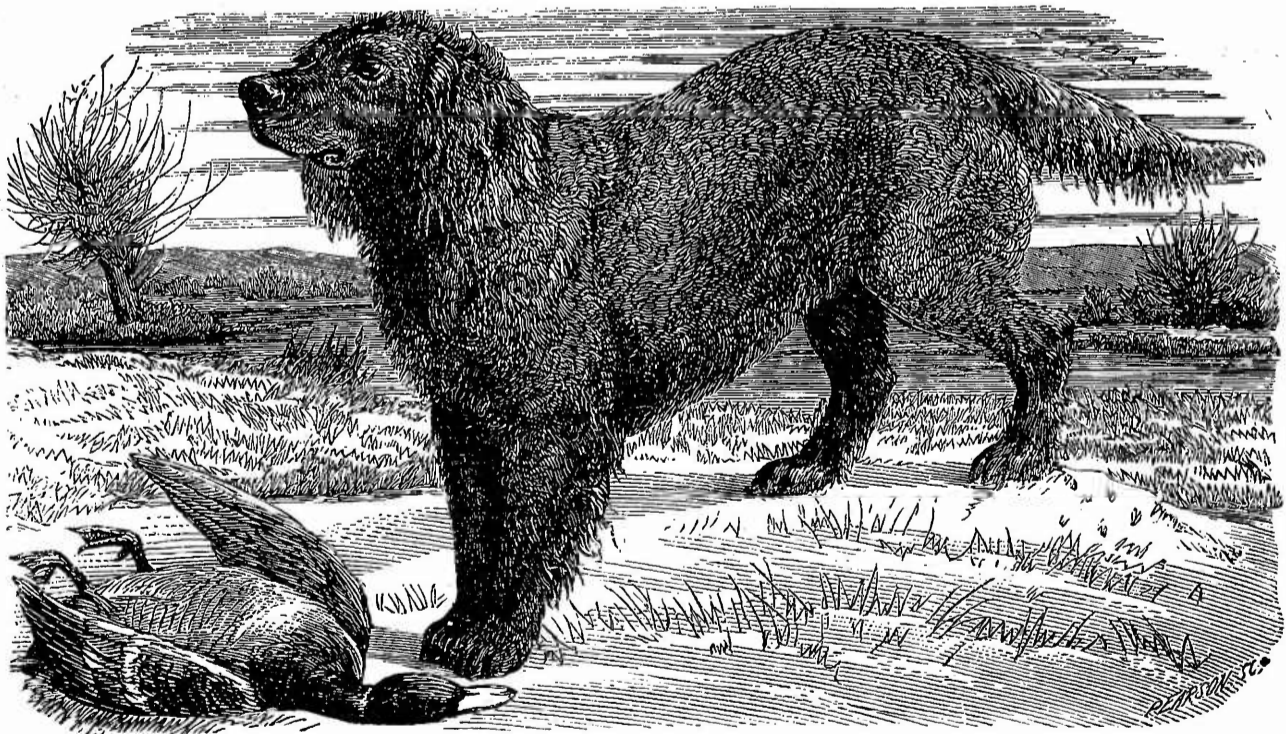


Fig. 207. Le Chien d'eau (le Retriever).

pour y faire ses achats. Un jour, le domestique découvrit par hasard le trésor de ce prévoyant animal, qui renfermait onze sous. Justement le

chien entra à ce moment; il s'élança avec un grognement de déplaisir et, saisissant son bien, courut en toute hâte à la boutique, jeta l'argent



Fig. 208. Chien courant anglais. — *Hercule*, à M. de La Rochefoucauld.

sur le comptoir, aboyant en même temps avec force ; probablement il jugeait plus prudent de convertir à la fois, tout cet argent en pain, que de s'exposer, en le gardant, à être volé. Ce chien, empaillé après sa mort, est conservé dans le Musée d'Histoire Naturelle d'Edimbourg.

*c. Les chiens courants.*

*Die Parforcehunde.*

Les chiens courants sont à peu près des chiens d'arrêt pour la forme ; mais leur emploi est tout différent.

Jadis on ne reconnaissait que deux races de chiens courants. L'une de taille moyenne, au pelage noir, très-lente, quoique ayant beaucoup d'odorat ; l'autre, plus grande que la première, au pelage ordinairement blanc, ayant beaucoup de légèreté à la course, mais moins docile et n'ayant pas autant d'odorat. On a aussi parlé de quelques races provenant de l'étranger : d'une, principalement, qui paraissait très-apte à ce genre d'exercice et qui avait été amenée par saint Louis, après son voyage de Terre-Sainte ; toutes ces diverses races se sont mêlées insensiblement et ont donné les nombreuses variétés de chiens courants français et anglais.

**Caractères.** — Le chien courant le plus par-

fait sous le rapport des formes doit avoir les oreilles minces, larges et tombantes ; la tête bien attachée et plus longue que grosse ; l'œil pétillant de gaieté ; les naseaux béants ; le front ouvert ; une taille, en hauteur, variant de 54 à 67 cent. ; un corps d'un volume proportionné à sa hauteur et à sa longueur ; des épaules ni étroites ni charnues ; des reins élevés, courts, des hanches courtes et larges ; la queue forte et velue à son origine, longue, lisse et presque sans poils à son extrémité ; la cuisse bien coupée, le jarret droit, la jambe nerveuse, le pied petit, sec et pointu, les ongles gros et courts. Il doit être en général plus haut du derrière que du devant ; un défaut essentiel, dans un chien courant, c'est d'avoir les jambes trop longues et les pieds gros.

*Hercule* (fig. 208) appartenant à M. le comte de la Rochefoucauld, et le chien (fig. 209) appartenant à M. le comte d'Osmond, sont des chiens anglais qui, comme taille, comme force, comme beauté de formes, sont plus complets qu'aucun chien de leur race que nous possédions en France.

**Aptitudes et emploi.** — Le chien courant doit être doux et obéissant au rappel ; il faut qu'il ne s'étourdisse pas trop dans son ardeur de courir ; car aussitôt qu'il aurait perdu de vue l'animal chassé, il se jetterait sur la première proie venue,



Fig. 209. Chien courant anglais. — A. M. d'Osmond.

et comme son ardeur l'emporterait toujours en avant, il ferait faire des sottises aux autres.

On emploie les chiens courants en meutes de huit à quarante individus, et on leur fait poursuivre une même bête jusqu'à ce qu'ils l'aient atteinte. Chaque meute est dressée à la chasse d'une seule espèce de gibier.

Autrefois on prenait grand soin pour élever ces chiens, et encore aujourd'hui, en Angleterre, on dépense pour cela des sommes incroyables. Ces chiens y habitent de véritables palais, et sont mieux nourris que bien des hommes. Un auteur anglais dit, avec raison, que le pays s'en trouverait mieux, si l'on employait pour les écoles et les institutions charitables tout l'argent que l'on dépense pour l'entretien des chiens de chasse.

Les chiens courants anglais sont généralement estimés de nos chasseurs : l'on peut ne pas reconnaître au chien anglais pur, toutes les qualités pour la chasse des animaux de voie légère,

et surtout pour la chasse du loup, mais l'on ne saurait admettre qu'il n'en est pas de meilleur pour la composition d'un vautrait.

La conséquence naturelle de l'introduction, en France, du sang anglais fut la création de variétés intermédiaires, et son immixtion dans nos races a été si rapide que c'est à peine si l'on peut retrouver aujourd'hui les races pures. Les bâtards anglo-français composaient, dès la fin du règne de Louis XIV, une partie notable des meutes du roi. Gaffet de la Briffardière, qui constate le fait, dit que les bâtards sont mieux construits, qu'ils ont la menée beaucoup plus belle et qu'ils chassent mieux que les anglais de pur sang.

La grande majorité de nos meutes se compose aujourd'hui de chiens anglo-français, dont il s'est formé, dans nos provinces, plusieurs sous-races fort estimables : *anglo-vendéens*, *anglo-poitevins*, *anglo-saintongeais*, *anglo-normands*, réunissant une bonne partie des qualités de leurs

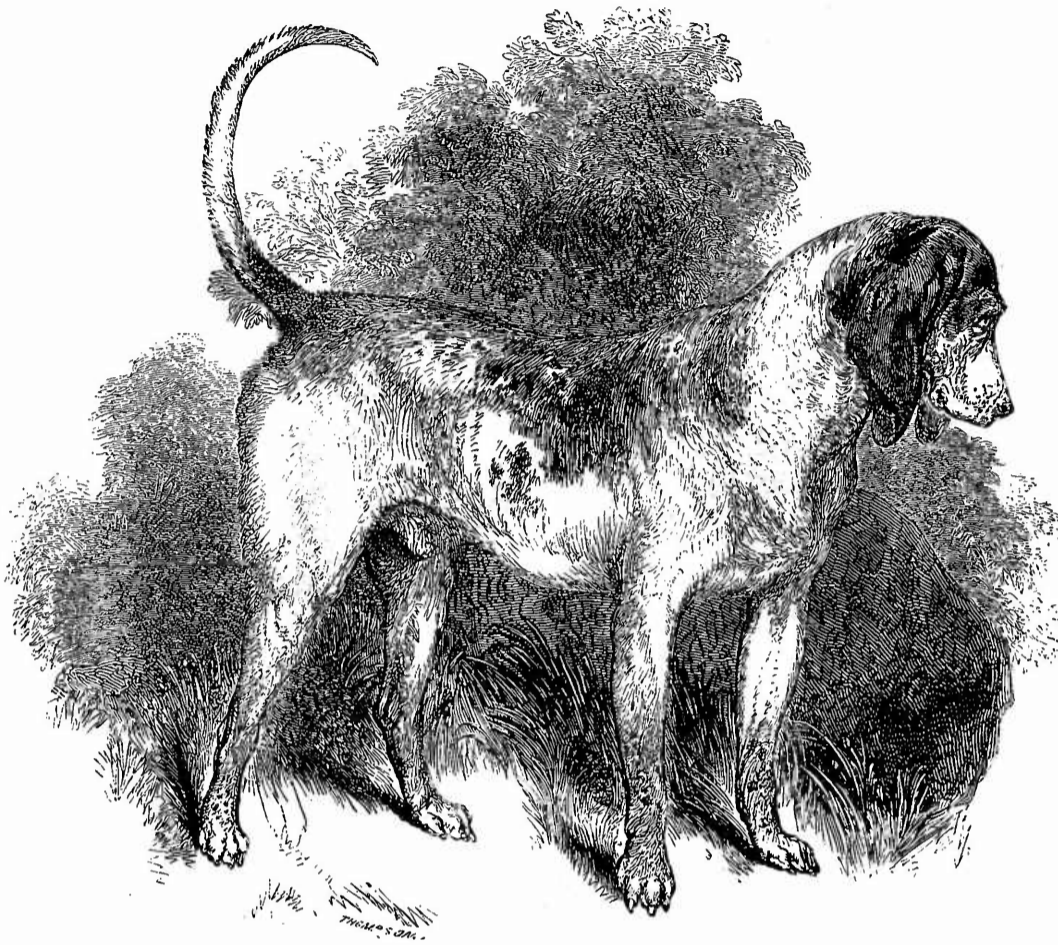


Fig. 210. Le Chien courant du Sud (Youatt).

aïeux français à celles de leurs ascendants d'outre-Manche (de Noirmont).

Ces meutes ont l'inconvénient de ne pouvoir se recruter en elles-mêmes, les bâtards perdant rapidement leurs qualités dès les premières générations, et on ne peut les conserver telles qu'à condition de revenir toujours à des étalons pur sang, soit anglais soit français.

Passons en revue les principales variétés de chiens courants, en prenant principalement nos types parmi les chiens français et anglais.

#### LE CHIEN COURANT DU SUD, LE CHIEN COURANT DU NORD ET LE TALBOT.

« Il semble assez difficile, dit Stonehenge (1), d'obtenir quelque indication exacte sur la race primitive de nos modernes chiens courants, car les vieux portraits des talbot, des chiens courants du Nord ou du Midi, et des limiers qui existent dans diverses localités ne portent aucun caractère frappant de ressemblance avec les animaux qu'ils devaient représenter. Un point est clair cependant, c'est qu'autrefois il a existé une ou plusieurs races de chiens courants

(1) Stonehenge, *The Dog*. London, 1867, p. 47.

plus lourds et plus lents que ceux que nous possédons aujourd'hui ; leurs oreilles aussi étaient plus longues, et leur odorat, dit-on, plus subtil ; ce dernier point ne saurait être vérifié ; quant à leur lourdeur et à leur défaut d'agilité, c'est un fait qu'on ne peut guère révoquer en doute.

« De plus, ces chiens s'arrêtaient sur une trace, comme si le fumet exhalé leur causait une vive jouissance. On les aurait donc vus, quand ils donnaient sur une trace très-odorante, s'arrêter pendant une demi-minute avec des aboiements de satisfaction ; puis continuer leur course jusqu'à ce que flairant une nouvelle piste, ils fissent encore un nouvel arrêt. Ces stations répétées, jointes au défaut absolu de vitesse, rendaient ce chien tout à fait incapable de forcer un animal qui a une retraite sûre, comme le renard, en admettant qu'il pût atteindre ceux qui n'en ont pas, comme le lièvre et le daim.

« Divers écrivains dépeignent le chien du Sud et le chien du Nord comme des chiens différents ; le premier se serait trouvé dans le midi de l'Angleterre et le pays de Galles, et plus particulièrement dans le Devonshire, tandis que le dernier était confiné dans le Nord.

**Caractères.** — « Quoi qu'il en soit, tous deux



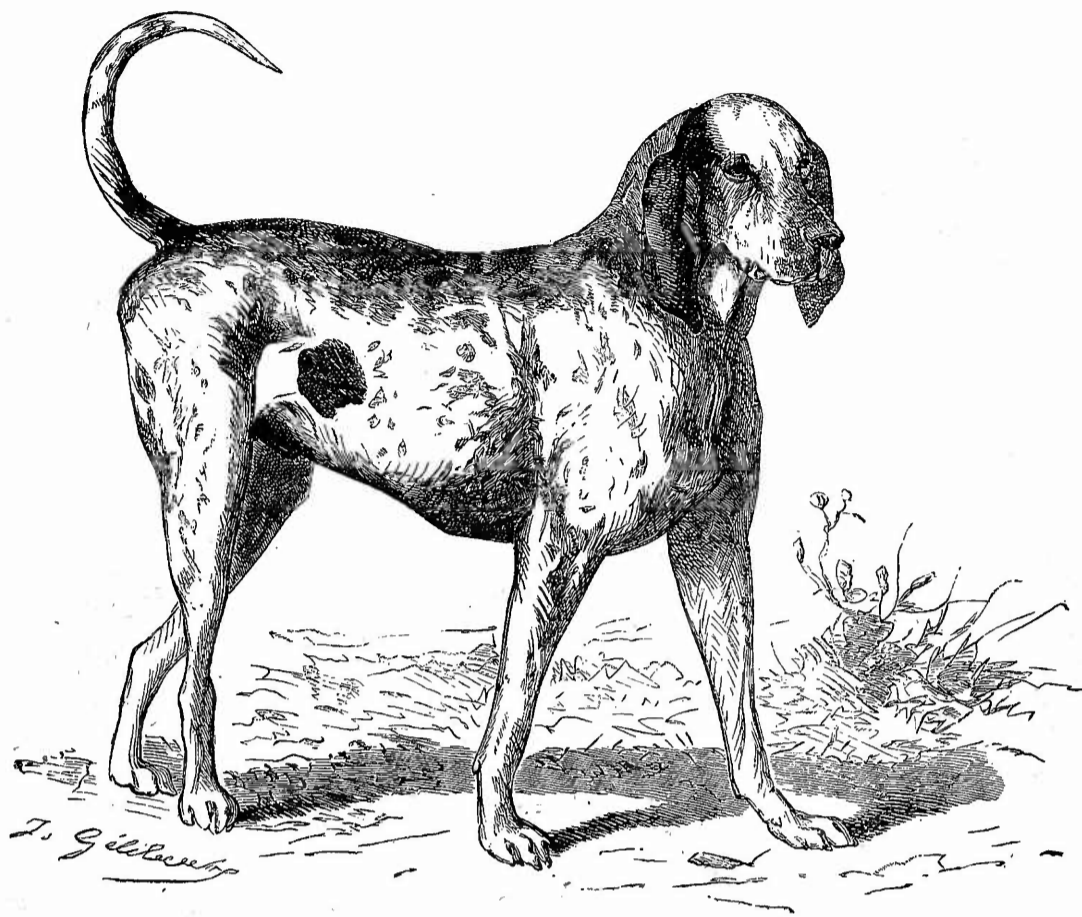


Fig. 211. Le Chien de Gascogne. — Major, à M. de Ruble.

étaient des chiens gros et osseux, avec de longues oreilles tombantes, et celui du Midi avait des fanons véritables, ou tout au moins une gorge si développée que, pour cela seul, aujourd'hui, on ne voudrait pas de lui. (La figure 210 ne représente pas suffisamment cette particularité, et à cet égard on dirait d'un chien destiné à chasser le renard ; à d'autres points de vue, c'est, je crois, une copie fidèle du chien du Sud, si remarquable par ses membres osseux, sa force et sa hauteur, la longueur de ses oreilles et la lourdeur de sa tête.)

« Markham, qui écrivait sur la chasse sous Jacques I<sup>er</sup>, comparant les deux espèces de chien, décrit celui du Nord comme ayant une tête plus fine, un nez plus long, des oreilles et des babines plus basses, le dos large, le ventre décharné, la queue courte, et la forme générale plus élancée et tenant davantage du lévrier. Mais je ne puis louer ces chiens du Yorkshire que sous le rapport de l'odorat et de l'agilité, car ils n'ont qu'une voix grêle et aucune intonation musicale.

« Le *talbot* a été décrit en différents termes par divers auteurs et son portrait tracé avec des formes variables, mais il n'est pas douteux que ce chien ne fût plus lourd que celui du Nord, bien qu'il n'eût peut-être pas la dignité grave et lente du chien du Sud, et qu'il ressemblât beau-

coup au limier, excepté de couleur, la sienne étant pie. Dans le siècle actuel, où la vitesse est considérée comme une qualité essentielle dans un chien de chasse, à ces trois sortes de chiens on préfère les chiens courants pour le cerf ou le renard, le lévrier, le beagle, desquels on réclame la vitesse compatible avec la subtilité du flair.

« La musique de la meute est aussi très-négligée et bien des personnes, aujourd'hui, préfèrent même la voix aiguë des chiennes, si elles ont de la vitesse, au concert mélodieux, sonore et bien modulé qu'on regardait jadis comme faisant partie du divertissement de la chasse. Tout cela naturellement est affaire de goût, il est évident que des chiennes avec leur voix perçante peuvent chasser aussi bien que des chiens. »

#### LE CHIEN DE SAINTONGE.

**Caractères.** — Les chiens de Saintonge sont blancs, marqués de noir, avec quelques feux pâles, légèrement tachetés de noir sur le poil ; ils ont l'oreille longue et papillotée, le cou long et mince, la poitrine profonde, le rein droit et cambré, la cuisse plate, la queue attachée bas, la patte de lièvre sèche et nerveuse.

La race pure de Saintonge est devenue rare

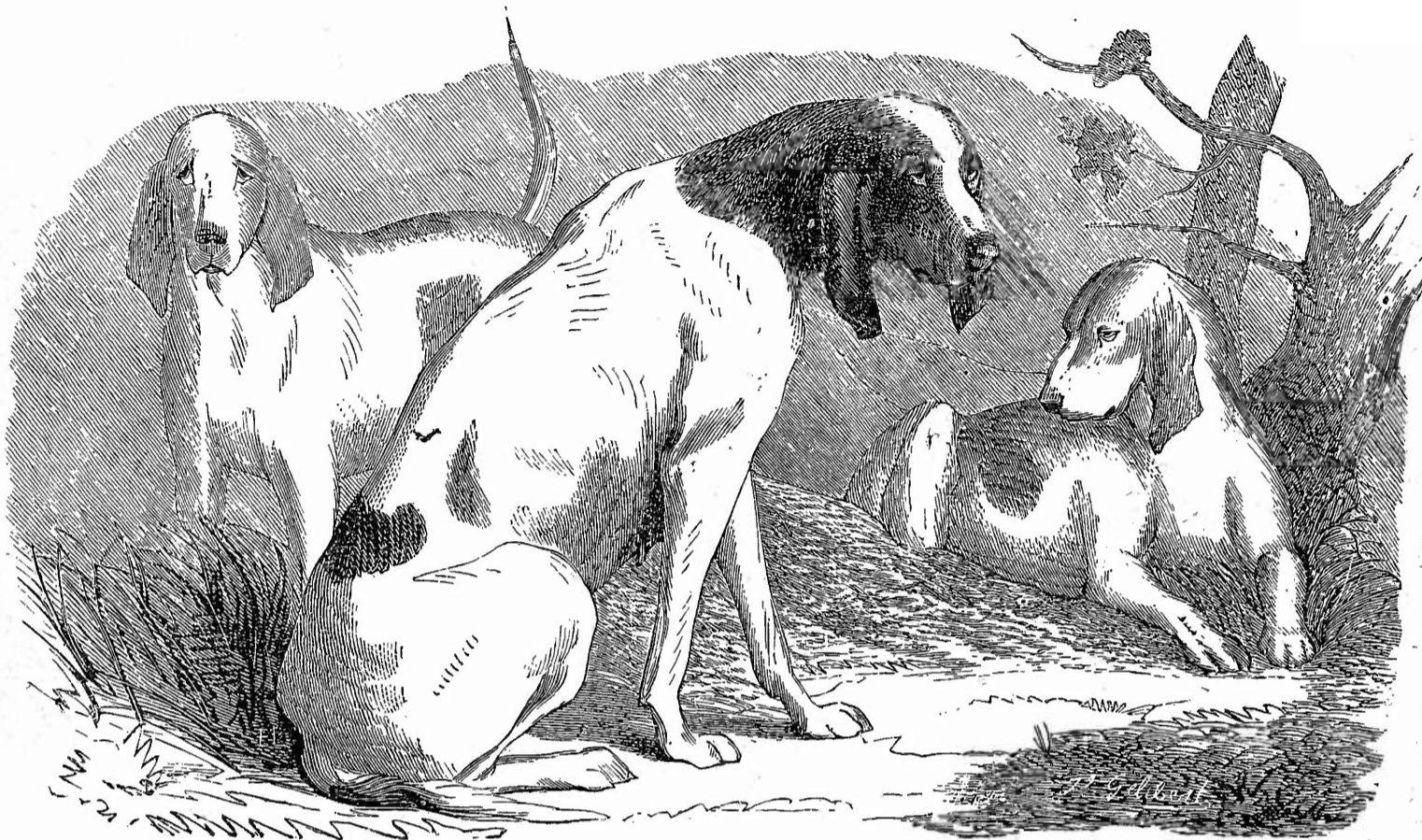


Fig. 212. Le Chien de Saintonge et de Gascogne. — *Claymore*, a M. de Carayon-Latour.

depuis quelques années; mais beaucoup de nos races méridionales en descendent. Elle n'est pas décrite dans les premiers traités de vénerie, mais on la retrouve incontestablement dans quelques vieux tableaux. La noblesse et l'antiquité de ces chiens est donc certaine, et l'on ne peut s'empêcher de penser qu'ils doivent avoir un degré de parenté très-proche avec les chiens blancs du Roi (de Noirmont).

#### LES CHIENS DE GASCOGNE.

Les chiens de Gascogne ont été de tout temps classés parmi les races françaises les plus pures et les plus recommandables (1).

**Caractères.** — Ils sont de la plus haute taille, bleus ou blancs, avec beaucoup de taches noires et de marques couleur lie de vin, souvent du feu aux yeux et aux pattes; ils ont la tête forte, quelquefois un peu longue, le nez extrêmement large et la paupière inférieure très-tombante, ne laissant souvent voir de l'œil que le rouge.

Nous citerons comme exemple *Major* (fig. 211),

(1) Grâce à l'obligeance de M. Godde, nous sommes heureux de pouvoir donner à nos lecteurs quelques types des principaux équipages de France: nous les reproduisons d'après l'album publié par le *Journal des chasseurs*, sous le titre de: *Exposition canine du Bois de Boulogne*, mai 1863. Paris, in-fol. oblong, 1863.

qui faisait partie de l'équipage de M. le baron de Ruble, au château de Bruka (Gers), et *Claymore* (fig. 212), lice de Saintonge et de Gascogne, de la race de Virelade, équipage de M. le baron J. de Carayon-Latour.

**Aptitudes et emploi.** — Chasseurs de loups et de lièvres par excellence, ils ont toutes les qualités qui distinguent les plus nobles races: on admire la merveilleuse facilité avec laquelle ces chiens se rabattent des plus vieilles voies du loup, leur prudente finesse dans les rapprochers, leur magnifique entrain dès que l'animal est lancé. Beaucoup de chiens raccourcissent leur gorge, sur la voie du loup; les chiens de Gascogne au contraire semblent en redoubler.

En 1859, une très-belle lice de Saintonge et Gascogne, croisée avec deux étalons anglais (*stag-hounds*) qui provenaient de la meute de M. le baron Lionel de Rothschild, donna au château de Lagrange à M. le vicomte Duchatel, des bâtards demi-sang, dont *Sport* et *Cerbero* (fig. 213) sont de beaux spécimens. L'équipage de Lagrange a forcé dans une des dernières saisons de chasse 21 lièvres avec une moyenne de 40 minutes de chasse.

Ils sont très-criants et très-sûrs de change. Comme chiens de lièvres, on pourrait presque leur faire le reproche d'avoir trop de pied.

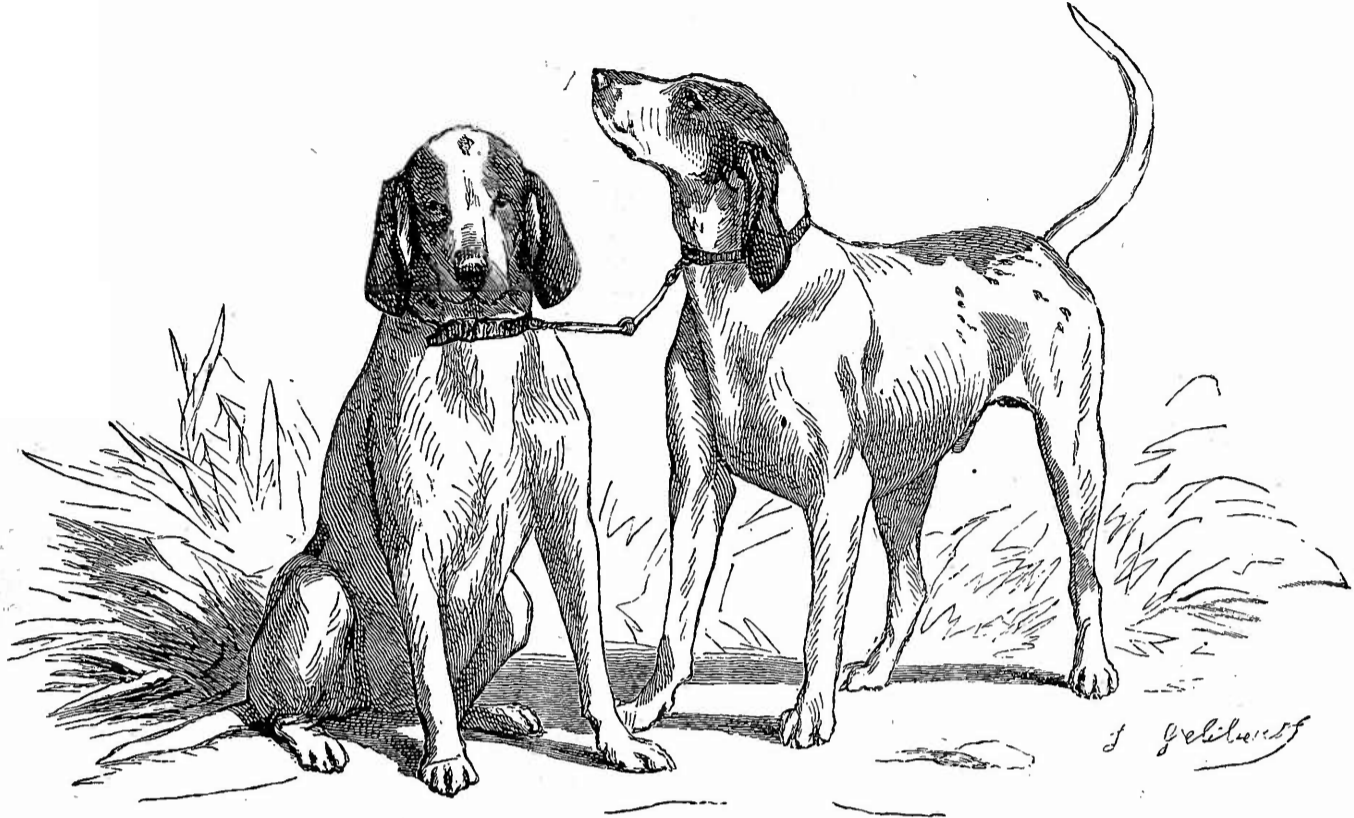


Fig. 213. Le Chien de Saintonge et de Gascogne. — *Sport et Cerbero*, à M. le vicomte Duchatel.

LE CHIEN DE L'ARIÈGE.

Cette noble race de l'Ariège, que la tradition fait

remonter aux chiens de Gaston Phœbus, comte de Foix, fut presque perdue après la révolution de 89. Un vieux gentilhomme rentré en France,

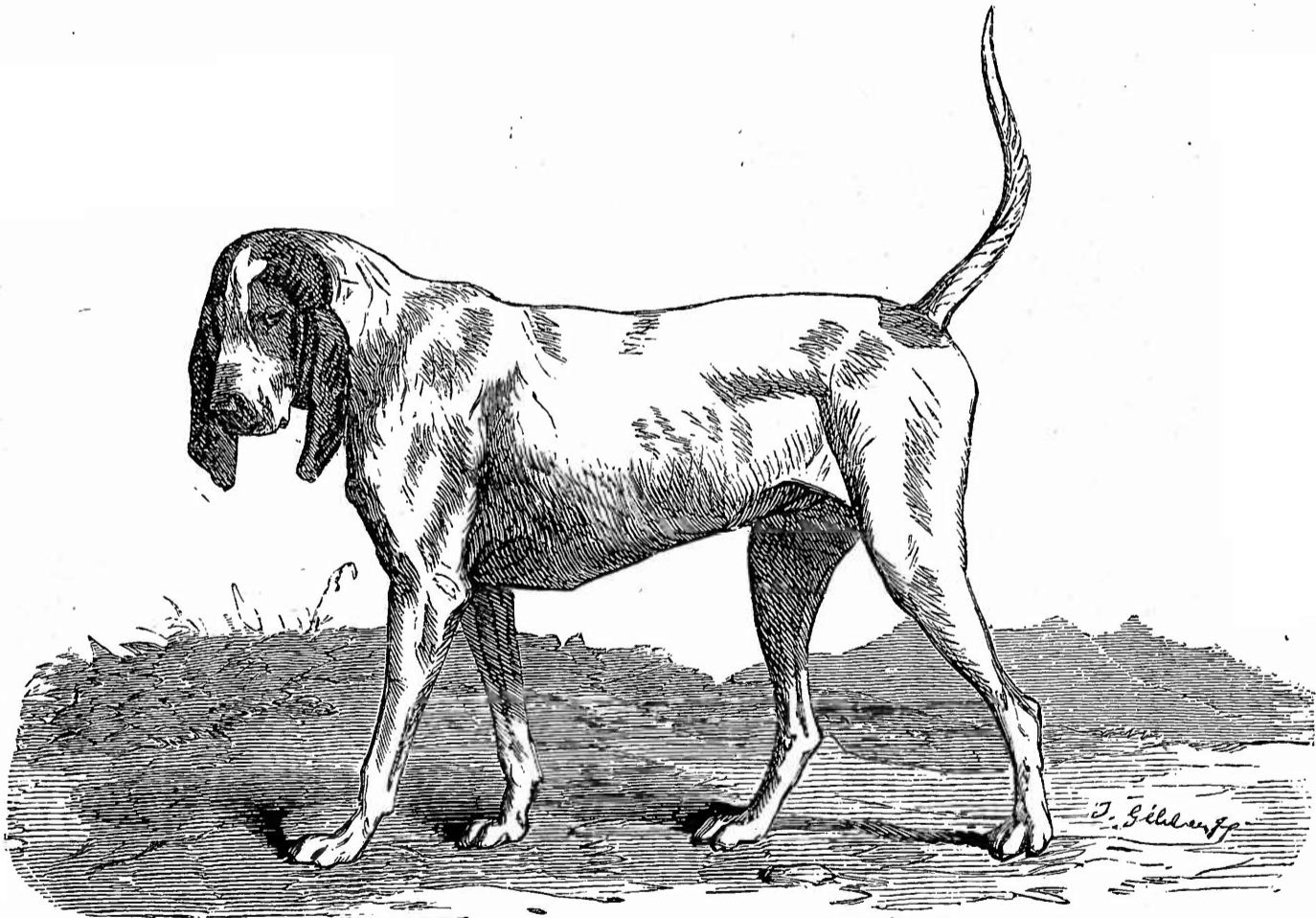


Fig. 214. Le Chien de l'Ariège. — *Carillon*, à M. Hipp. Lebon

à la Restauration, s'occupa de la reconstituer, et elle a été soigneusement conservée depuis,

comme très-précieuse. Il semble plus que probable que les deux races si voisines de la Gascogne



Fig. 215. Le Chien du Poitou. — *Tenebro* à M. E. de La Besge.

et de l'Ariège procèdent d'une même origine et sont le résultat du croisement des chiens blancs et des chiens noirs dont parle le roi Charles IX (1) : c'est du moins l'opinion que professent les veneurs qui les possèdent, et ce qui confirme leur supposition, c'est qu'il existe encore dans l'Ariège quelques chiens courants parfaitement noirs. *Corillon* (fig. 215) appartenant à M. Hipp. Lebon, au château de Calloué (Gers), est le petit-fils de l'un de ces chiens noirs qui faisaient l'admiration de tous les veneurs gascons : c'est sans doute à cette origine qu'il doit les nombreuses taches brunes dont sa peau est semée sous son poil blanc.

**Aptitudes et emploi.** — Ils excellent surtout à la chasse au loup ; mais, à défaut de cette voie, qu'ils ne rencontrent plus dans le pays, ils se contentent de chasser le lièvre. Ils ont une menée noble et droite, sont très-collés à la voie, pourvus de gorges admirables, et doués d'un grand fonds et d'une remarquable vigueur.

#### LE CHIEN DU POITOU.

**Caractères.** — On distingue les *chiens du Bas-Poitou*, qui se rapprochaient des chiens de Saintonge, par leur robe blanche et noire, et les *chiens du Haut-Poitou*, sous poil tricolore, de moyenne taille, à la tête busquée, à l'oreille

(1) Charles IX, *la Chasse royale*. Paris, 1857.

médiocre, mince et soyeuse, au dos harpé, à la poitrine profonde.

**Aptitudes et emploi.** — Les chiens du Haut-Poitou étaient d'excellents chiens de loups. Les plus estimés étaient les chiens de Larye, qui passaient pour avoir été amenés d'Écosse par la famille de ce nom. Par suite de croisements, ces chiens étaient, à la Révolution, devenus très-rare. On raconte, dans le pays, qu'un gentilhomme poitevin, qui possédait le dernier couple de chiens de Larye, ne pouvant se résoudre à les tuer en partant pour l'émigration, imagina de leur couper la queue et les oreilles. Les nobles animaux échappèrent ainsi à la tourmente, et leur maître put, à son retour, s'en servir pour propager la race (Le Couteulx).

Bien que pendant longtemps l'équipage de M. le vicomte Émile de la Besge, au château de Persac (Vienne), n'ait eu à son rang que des chiens du haut Poitou, il ne comprend plus guère aujourd'hui que des bâtards ayant plus ou moins de sang anglais ; mais les croisements ont été si judicieusement faits que les chiens n'ont rien perdu du type, ni des qualités de la race française dont ils sortent, et n'ont emprunté au sang anglais qu'un peu plus d'ampleur et de force. La race de Persac, qui s'est peu à peu répandue dans le pays, peut être considérée comme constituée. *Tenebro* (fig. 216) est un beau type.

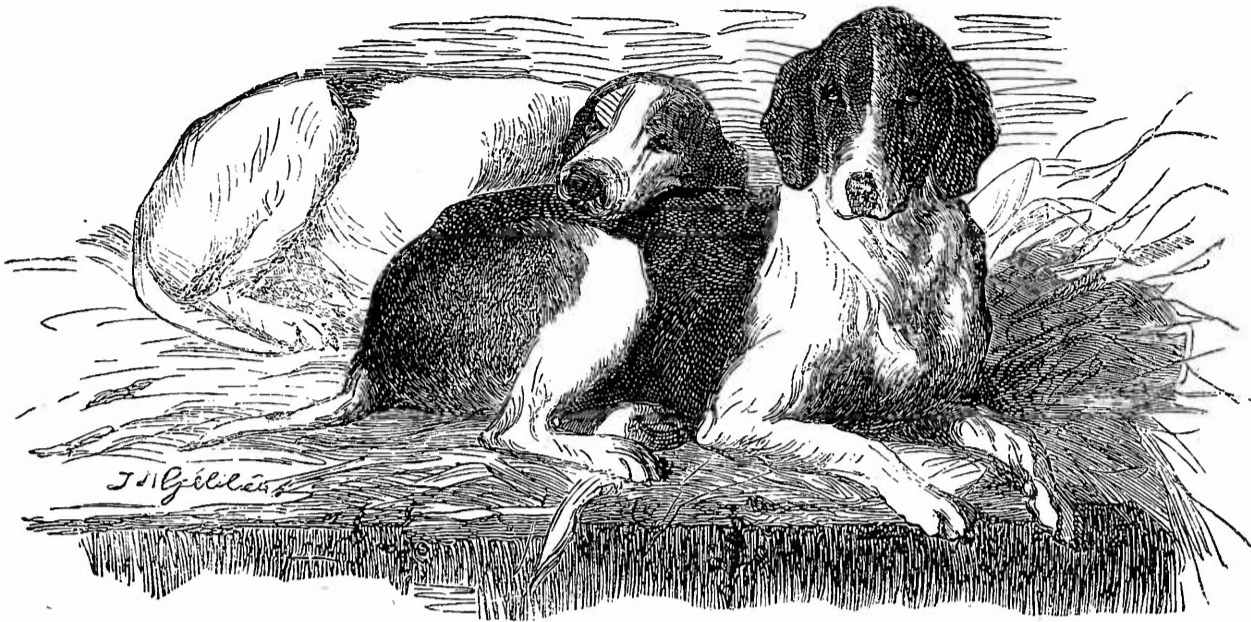


Fig. 216. — Le Chien du Poitou. — *Magenta* et *Bamboche* à M. Roger de Chezelles.

*Magenta* et *Bamboche* (fig. 216) font partie du bel équipage pour cerf de M. le vicomte Roger de Chezelles, à Frières (Aisne).

Le point de départ de l'équipage fut l'achat d'un certain nombre de lices ayant fait leurs preuves, et issues du croisement des sangs de Normandie, du haut Poitou et de Saintonge avec le sang anglais. C'est de ce mélange, amélioré comme construction, force, santé et rusticité, par des étalons anglais des meilleurs chenils, que M. le vicomte Roger de Chezelles a formé la race qu'il possède aujourd'hui et qu'il tient pour confirmée, puisque ses meilleurs produits proviennent de second et de troisième croisements.

#### LE CHIEN NORMAND.

On ne trouve aucun renseignement sur les chiens normands avant le règne de Louis XIV. A cette époque, ils fournissaient de nombreux sujets à la vénerie royale.

**Caractères.** — Il y avait autrefois deux variétés de cette race : l'une à pelage gris-fauve et noir, l'autre à pelage blanc.

D'Yanville prétend qu'ils descendaient des chiens de Saint-Hubert; car ceux de son époque étaient noirs, marqués de feu et de blanc. De ces trois types sont descendus les chiens normands tricolores. Ils avaient la tête longue, le front ridé, les naseaux bien ouverts, les babines tombantes, l'oreille basse, mince, papillotée en dedans, l'œil gros, la paupière inférieure tombante, le corps long et robuste, le rein haut et arqué, la queue souvent grosse, mais très-bien portée en cierge, les cuisses bien gigotées, les pieds secs et pointus.

Dès le règne de Louis XVI, ces chiens étaient devenus rares par suite des croisements que l'on avait faits sur les chiens anglais importés sous le règne de Louis XV (Le Couteulx).

#### LE CHIEN D'ARTOIS.

Les chiens d'Artois sont originaires de la Picardie, ils étaient très-recherchés autrefois, principalement dans les équipages de lièvre.

**Caractères.** — Ils étaient blancs, avec des taches fauves ou grises; ils avaient la tête courte, le nez court et un peu retroussé, le front large, l'œil gros et beau, les oreilles plates assez longues, le corps assez râblu, la queue fournie, retroussée et quelquefois recourbée (Le Couteulx).

**Aptitudes et emploi.** — Ils étaient justes à la voie, requêtant merveilleusement et rapprochant un lièvre passé d'une heure dans les sécheresses; ils avaient de belles gorges et des voix hautaines qui se faisaient entendre d'extrêmement loin : c'étaient des chiens qui chassaient le loup comme le lièvre, et ne voulaient point du renard (Selincourt).

*Sonnante* (fig. 217), appartenant à M. Flour (Pas-de-Calais), est une jolie bête, charmante de tête, de formes, de couleur. Un peu d'observation suffit à faire reconnaître chez elle un mélange de sang normand.

#### LE CHIEN DE VENDÉE.

Les chiens de Vendée étaient peu connus avant le sénéchal Gaston, qui se fit donner par Louis XI le premier de ces chiens qu'aient eus nos rois. Il s'appelait *Souillard*. Il en tira race avec une lice nommée *Baude*, et ces chiens de-



Fig. 217. Le Chien d'Artois. — *Sonnante*, à M. Flour

vinrent les chiens de la couronne que, sous Louis XIV, on appelait encore les *grands chiens blancs du roi*.

C'est de ces chiens que l'on suppose que sont descendus les chiens vendéens.

**Caractères.** — La race actuelle est très-fortement charpentée, très-courte, très-vigoureuse; elle a la tête nerveuse, l'oreille souple, mince, longue et tombante, le poil court et fin, le fouet effilé; sa taille, en hauteur, est de 60 à 70 cent.

La meute de M. César de Moreton, dont M. le marquis de Foudras (1) a raconté les exploits, est originaire de Vendée : le plus célèbre de ses chiens était *Flambeau*, la terreur des loups et des sangliers de la Bresse et du Charolais, *Flambeau*, qui plus d'une fois força à lui seul un sanglier ou un louvart. *Flambeau* a fourni au chenil de M. Ch. Frossart, à Guipy (Nièvre), une bonne moitié de ses élèves, entre autres *Fricot* (fig. 218). Sa gorge est magnifique, son fonds considérable, sa menée droite. L'équipage de M. Ch. Frossart,

qui ne souffre pas la moindre immixtion de sang anglais à sa race toute française, est un des plus beaux, le plus beau peut-être du Nivernais, où la race vendéenne est particulièrement en faveur.

La race des chiens de M. le comte Le Couteux de Canteleu, au château de Saint-Martin, près Étrepagny (Eure), provient de l'équipage de M. de Rolland (Nivernais), qui avait recroisé l'ancienne race de M. Brière d'Azy, race à loups par excellence, avec des vendéens. M. Le Couteux lui acheta tout son équipage, dans lequel il fit ensuite choix de douze chiens qu'il garda et qu'il recroisa avec un chien venant du dernier chien de M. le comte César de Moreton, le célèbre chasseur de loups. C'est ainsi que se forma la race actuelle de M. Le Couteux, qui possède le sang du dernier fameux équipage de loups, celui de M. Brière d'Azy et celui de M. César de Moreton. *Margano* (fig. 219) est un de ces chiens.

**Aptitudes et emploi.** — Les chiens de Vendée sont peu délicats, faciles à élever et très-intelligents. Une de leurs grandes qualités, c'est

(1) Foudras, *la Vénérie contemporaine*. Paris, 1861.

Fig. 218. Le Chien de Vendée. — *Fricot*, a M. Frossart.

la vitesse avec laquelle ils rapprochent les vieilles voies de loup et relèvent les défauts, et leur ténacité qui leur fait maintenir la voie dans de grands pays difficiles, où souvent l'on ne peut pas les soutenir.

Ils sont incomparables pour la finesse de l'odorat, ils ne craignent pas la chaleur, mais redoutent un peu le froid, et se créancent difficilement.

Ils aiment le loup de préférence, sont extrêmement mordants et très tenaces dans les hallalis ou quand un loup fait tête. L'équipage chasse quelquefois par exception le sanglier, et, en été, le blaireau.

#### LE CHIEN COURANT DE RUSSIE OU CHIEN DE KOSTROMA.

**Caractères.** — Ses oreilles sont demi-tombantes et petites ; son museau est un peu pointu.

#### LE CHIEN COURANT SUISSE.

A la fin du siècle dernier, on faisait grand cas dans l'est de la France d'une race de chiens courants de petite taille à poils ras, blancs et orangés.

**Caractères.** — Ces chiens ont la tête fine, les oreilles moyennement longues et bien tournées ;

ils crient bien et savent parfaitement se servir eux-mêmes.

Le marquis de Foudras a rendu célèbre un petit équipage de ces chiens suisses, amené par le comte de Choiseul, et surnommé les *Chiens de Porcelaine*.

#### LE CHIEN DE CERF — *CANIS ACCEPTORIUS*.

##### *Der Hirschhund, The Staghound.*

Le chien de cerf (*fig. 220*), le plus grand de tous, est un métis de chien de sang et de lévrier.

**Caractères.** — Sa tête est large et ossuée, mais fine et expressive, bien attachée sur une large encolure ; il a les lèvres pendantes, les oreilles très-longues, le poitrail large ; la queue recourbée, ornée de poils assez longs, les épaules hautes et plates, la poitrine bien descendue, sans exagération pourtant ; les reins légèrement harpés, sans être pourtant bossus ; les hanches saillantes et bien accusées, les cuisses longues, nerveuses, élastiques ; les jarrets plats et larges ; la patte sèche et serrée ; qu'on joigne à cela la finesse du pelage, l'air noble et intelligent, une beauté plastique en un mot, et l'on aura la meilleure des-



Fig. 219. Le Chien de Vendéc. — Margano, à M. Le Couteux.

cription d'un chien de cerf. Sa hauteur, au garrot, est ordinairement de 35 à 40 cent.

Markham donne du staghound une descrip-

tion qui semble être prise dans Du Fouilloux.

**Aptitudes et emploi.** — Le chien de cerf a les qualités du chien de sang et du lévrier. Son

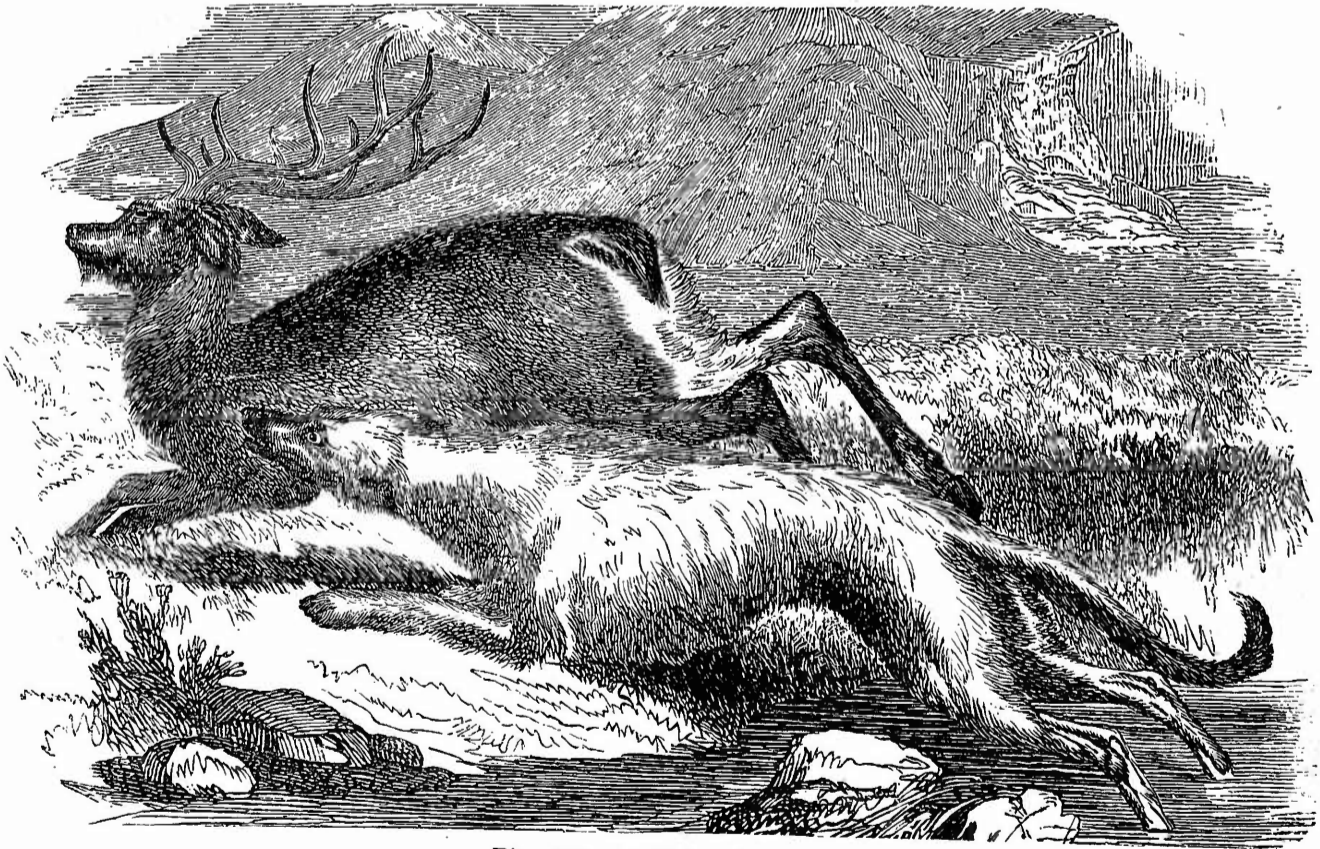


Fig. 220. Le Chien de cerf.

odorat très-subtil et sa très-grande rapidité le distinguent des autres chiens. Autrefois, en Angleterre, avant que la culture eût défriché les forêts, dans les comtés de Norfolk et de Suffolk,

dans le Berkshire, l'Essex, le Hampshire, etc., les lords passaient leur temps à chasser le cerf. Quand l'animal avait quitté son fort, la meute était découplée sur la voie et ne devait jamais



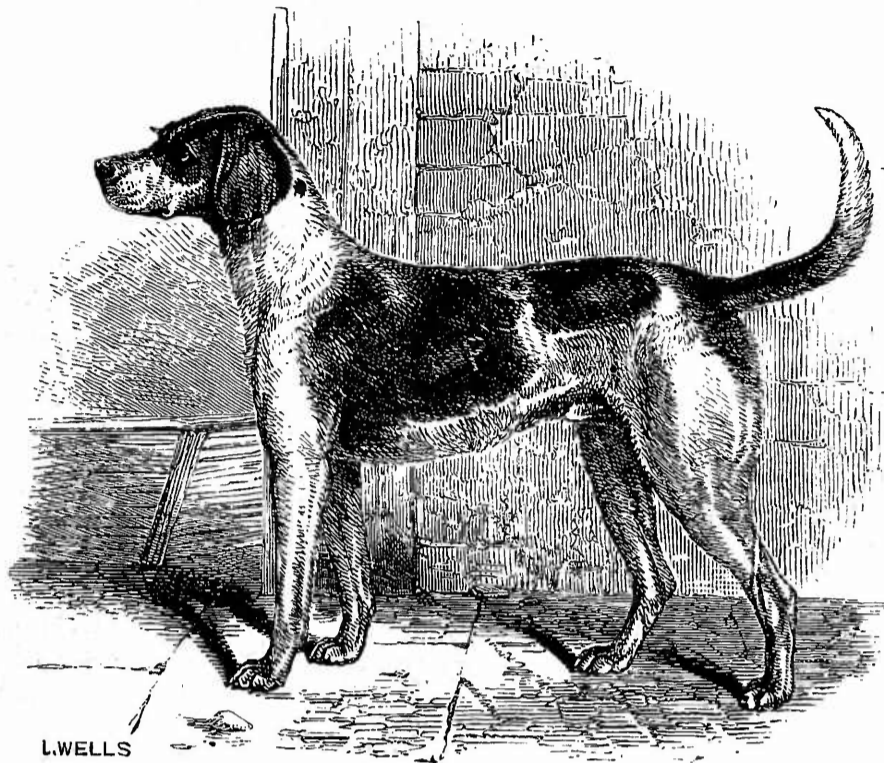


Fig. 221. Le Chien de renard moderne.

quitter la trace de l'animal, qu'elle ne l'eût forcé et mis par terre. Georges III avait une passion pour la chasse au cerf. Avec lui, cette chasse était menée si vigoureusement, que de cent cavaliers qui y avaient pris part, vingt seulement, dit-on, restaient encore au moment où le cerf était aux abois. On franchissait des espaces immenses avec la vitesse du vent, et chevaux et chiens succombaient dans cette course furibonde; on parcourait souvent ainsi plus de cinquante milles anglais, et l'on employait à les franchir la plus grande partie du jour; car les chiens, réunis à huit heures du matin, ne rentraient au chenil qu'à la nuit.

« Cela est changé maintenant; s'il existe encore quelques meutes de chiens de cerf, ce n'est plus, dit Révoil (1), que dans les chenils royaux et chez quelques lords richissimes. Les six meutes qui sont les plus importantes en Angleterre sont : celles de la reine Victoria, à Ascot, près Windsor; de sir C. Constable, à Hull; de M. Fenwick Brisset, dans le Somerset; de M. Heath-Cote, dans le comté de Surrey; de M. F. Petre, dans l'Essex; et de M. le baron de Rothschild, à Montmoor. »

Le véritable *staghound*, dit Hamilton Smith, a complètement disparu par suite de croisements d'où sont sortis les *foxhounds*, et les chiens qu'on appelle aujourd'hui *staghounds* ne sont que de grands *foxhounds*.

(1) Révoil, *Histoire des chiens*, p. 146.

LE CHIEN DE RENARD — *CANIS VULPICAPUS*.

*Der Fuchshund, The Foxhound.*

Le chien de renard est regardé comme le meilleur de tous les chiens de chasse anglais. Des hommes célèbres se sont plus occupés de ces chiens que de toute autre chose; de gros volumes ont été écrits sur eux, et encore aujourd'hui bien des lords s'intéressent à leur sort plus qu'à celui de populations entières.

L'origine du chien de renard est incertaine. On admet qu'il descend d'une ancienne race anglaise, et qu'on ne l'a amené à son degré actuel de perfection, que par une suite de croisements heureux.

Mais il serait difficile de dire quels furent le premier père et la première mère des chiens de renard d'aujourd'hui.

En tout cas, c'est une race nouvellement créée, qui n'existait pas il y a deux siècles.

**Caractères.** — Le chien de renard tient un peu de toutes les races possibles; il a le train de derrière ramassé, la poitrine large, les jambes droites, les pieds arrondis comme la patte d'un chat, la queue épaisse, bien garnie et bien portée; il a, en outre, l'oreille petite, placée très-haut et plate, et on a l'habitude dans les équipages anglais de l'arrondir (*fig. 221*).

On trouve dans chaque chenil, en Angleterre, un type de *foxhound* différent, et les mêmes maîtres d'équipage ont souvent changé plusieurs



Fig. 222. Le Chien de renard.

fois leur race pendant le cours de leur carrière.

Nos figures 221 et 222 en représentent deux types assez différents.

Peut-être le plus vieux sang de foxhound d'Angleterre se trouve-t-il aujourd'hui dans le chenil du comte de Lonsdale, à Cottesmore. A l'exception des meutes de lord Yarborough, de M. Warde, du comte Fitzwilliam, du duc de Beaufort et de quelques autres, les meutes de chiens courants anglais ont changé si souvent de maîtres, depuis cinquante ans, qu'il est presque impossible de certifier leur origine. Cependant les meutes les plus estimées aujourd'hui sont celles des ducs de Rutland, de Beaufort, de lord Fitz-William et du marquis de William (Apperley).

**Aptitudes et emploi.** — Le chien de renard a la rapidité du lévrier; le courage du bouledogue, l'odorat subtil du chien de sang, la prudence du caniche; en un mot, il réunit en lui toutes les qualités du chien.

Il est docile de caractère et facile à mettre en meute; il est inestimable pour sa belle construction et la vigueur de sa constitution; il retraite

gaiement après les chasses les plus fatigantes.

Sa rapidité est incroyable; un d'eux parcourt 4 milles 1/2 anglais en 8 minutes et quelques secondes, et le fameux cheval de course *Flying-Childers*, qui courait avec lui, n'atteignit le but qu'une demi-minute avant lui. Que l'on compare la stature des deux animaux, ce résultat sera très-surprenant, et la vitesse du chien paraîtra bien supérieure à celle du cheval.

Cela étant, on pourrait s'étonner du temps qu'il faut à ces chiens pour atteindre un renard, surtout lorsqu'ils chassent en meute (Pl. X), si l'on ne tenait compte de la rapidité et de l'habileté du renard. Du reste, autrefois il fallait un jour entier pour forcer un renard; il ne faut plus maintenant que trois à quatre heures, tant la race de ces chiens a été améliorée.

#### LE HARRIER OU CHIEN DE LIÈVRE ANGLAIS.

##### *The Harrier.*

Le harrier était d'origine plus ancienne que le foxhound.

ВРЕМЯ Маммифес.

T. I. p. 431. Pl. X.



Paris. J.-B. Baillière et Fils, édit.

LE CHIEN DE RENARD.

Corbell, Crété, imp.





Fig. 223. Le Beagle du Sud.

**Caractères.** — Il avait de grandes oreilles bien portées, les babines pendantes, le nez sûr et la voix harmonieuse.

C'est à peine si l'on retrouve ce type dans quelques équipages, et les harriers de nos jours ne sont, à proprement parler, que de petits foxhounds un peu mieux gorgés que ne le sont habituellement les chiens de cette race. Ils sont aussi mieux coiffés et ont le nez plus fin ; mais, chaque jour, l'ancien type se perd.

#### LE BEAGLE.

##### *Der Beagle, The Beagle.*

Tous les chiens courants de petite stature, employés à courre le lièvre, étaient autrefois compris, en Angleterre, sous le nom de *beagles*.

Ces petits chiens étaient bien connus du temps de la reine Élisabeth, qui en possédait de si délicats qu'on pouvait les mettre dans un gant d'homme. Il arrivait souvent alors qu'une bande complète de ces animaux était transportée au rendez-vous, dans une couple de paniers, sur un cheval de bât.

Il en existe et il semble qu'il en ait toujours existé deux variétés : l'une à poil rude, l'autre à poil lisse.

Bloome (1650) en décrit trois variétés qui seraient :

1° Les *beagles du Sud* (fig. 223), semblables aux grands chiens du sud, mais plus petits et plus râblés ; 2° les *beagles du Nord* (fig. 224), appelés

aussi *cat beagles*, plus vites et de taille moyenne ; 3° les *petits beagles* ou *beagles à lapin*, qui atteignent rarement 35 centimètres de hauteur.

**Caractères.** — Le beagle est le plus petit de nos chiens de chasse et celui qui a la voix la plus sonore. Il dépasse rarement 38 cent. de haut et il n'en est que plus estimé, s'il atteint une hauteur moindre. Richardson en a vu un, il y a quelques années, chez M. Rolan de Dublin, ne mesurant, à l'épaule, que 18 cent. de haut, ayant les oreilles larges, plates, bien faites, et de tout point bien conformé.

Les beagles sont coiffés en avant ; leur robe est blanche, piquetée de points gris ou noirs, et ils sont marqués de taches fauves, noires ou orange.

Ils ont généralement le poil ras, mais il y en a de griffons, comme dans nos races de briquets de pays. Du reste, on peut dire que les beagles sont les briquets de l'Angleterre.

**Aptitudes et emploi.** — Ils sont remarquables par leur activité.

#### LE BEAGLE KERRY.

##### *The Kerry Beagle.*

**Caractères.** — C'est un beau chien, grand, superbe, mesurant 59 cent. de hauteur et parfois même 62 ; pourvu de fortes mâchoires, d'oreilles larges, pleines et pendantes, pouvant à peine se distinguer d'un limier ordinaire.

Ce chien se rencontre dans l'Irlande seulement.

MM. John O'Connell et H. Herbert de Mucross, membre du Parlement, ont été les possesseurs



Fig. 224. Le Beagle de moyenne taille.

des deux dernières meutes connues de cette ancienne race.

**Aptitudes et emploi.** — Il sert uniquement à chasser le daim.

#### LE BRIQUET OU CHIEN DE LIÈVRE.

« Les briquets, dit M. Révoil (1), autrement dits *braquets*, mot qui signifie *petit braque*, sont d'excellents chiens provenant, au dire des plus experts en matière de chasse, du croisement de toute espèce de races.

« On trouve dans le *Roman du Renard*, qui date du treizième siècle, cinq vers relatifs à ces animaux, que l'on appelait *brachets* à cette époque. M. de Maricourt (2) est le premier qui ait employé le terme de *briquet* à l'égard d'un chien courant. »

**Caractères.** — « Généralement, les briquets (fig. 225) sont de taille exiguë; la couleur de leur robe n'a rien de très-régulier; les uns sont gris pommelé, d'autres marron; ceux-ci blanc et noir, ceux-là blanc et orange, et enfin il en est chez lesquels la couleur jaune est tout à fait dominante.

**Aptitudes et emploi.** — « Comme chiens de chasse pour le courre du lièvre, ce sont les meilleurs et les plus estimés. Ce sont de petits chiens durs, indisciplinés, ralliant mal, que l'on a essayé en vain de mettre en meute, et qui sont

surtout employés pour la chasse au fusil. Du reste, ils ne sont pas de longue haleine et mettent bas souvent après une vigoureuse poussée.

« Les races de la Haute-Marne, du Morvan, de la Gascogne, celles de la Normandie, des Vosges et de la Corse sont les plus communes.

« Les plus estimés ont le poil rude, et grâce à cette robe, ils se glissent sans la moindre crainte au milieu des fourrés les plus inextricables. »

#### LE CHIEN POURSUIVANT — *CANIS IRRITANS*.

##### *Der Stöberhund.*

**Caractères.** — C'est le plus petit de tous les chiens courants. Il n'a que 30 centimètres de hauteur.

**Aptitudes et emploi.** — Il est remarquable par sa voix retentissante et sonore. Son odorat subtil fait qu'il ne perd jamais la piste d'un lièvre qu'il poursuit; sa rapidité, sa ténacité sont telles qu'il l'atteint toujours, malgré ses crochets et ses détours.

On l'emploie en meute pour chasser le lièvre.

La meute du colonel Hardy était célèbre. Elle comptait vingt-deux individus, d'une taille au-dessous de 30 centimètres. On les amenait au rendez-vous de chasse, et on les en remontait dans des corbeilles chargées sur les chevaux. En chassant, ils couraient en rang. Une belle nuit, ils furent volés, et jamais le colonel ne put savoir ce qu'ils étaient devenus.

Ces chiens sont rares aujourd'hui.

(1) Révoil, *Hist. des chiens*.

(2) Maricourt, *Traité de la chasse du lièvre et du chevreuil*, 1627.



Fig. 225. Les Briquets.

LE CHIEN DE SANG — *CANIS SANGUINARIUS.**Der Bluthund, The Bloodhound.*

Le chien sanguinaire ou de sang, nommé aussi *chien de Saint-Hubert* ou *limier* (fig. 226 et 227), est tout l'opposé du précédent.

Vers la fin du septième siècle, dit-on, saint Hubert introduisit dans les Ardennes cette race de chiens qui a pris son nom, et que les abbés de Saint-Hubert conservèrent précieusement en mémoire de leur fondateur.

Au moment de la conquête des Normands, ces chiens passèrent probablement en Angleterre.

Mais il y en eut sans doute aussi une grande importation sous Henri IV, lorsque MM. de Beaumont et Du Moustier menèrent à Jacques I<sup>er</sup> des chiens de France (Le Couteulx).

Les rois de France, jusqu'à saint Louis, n'eurent pas d'autres chiens dans leurs meutes, et Charles IX (1) les prisait fort. Cette race domina longtemps dans tous les équipages de France, où elle a toujours fourni des limiers jusqu'à la Révolution ; mais peu à peu elle disparut presque complètement chez nous.

Cependant on citait encore, il y a quelques années, parmi les limiers français de notre épo-

(1) Charles IX, *la Vénerie royale*. Nouv. édit. Paris, 1857.

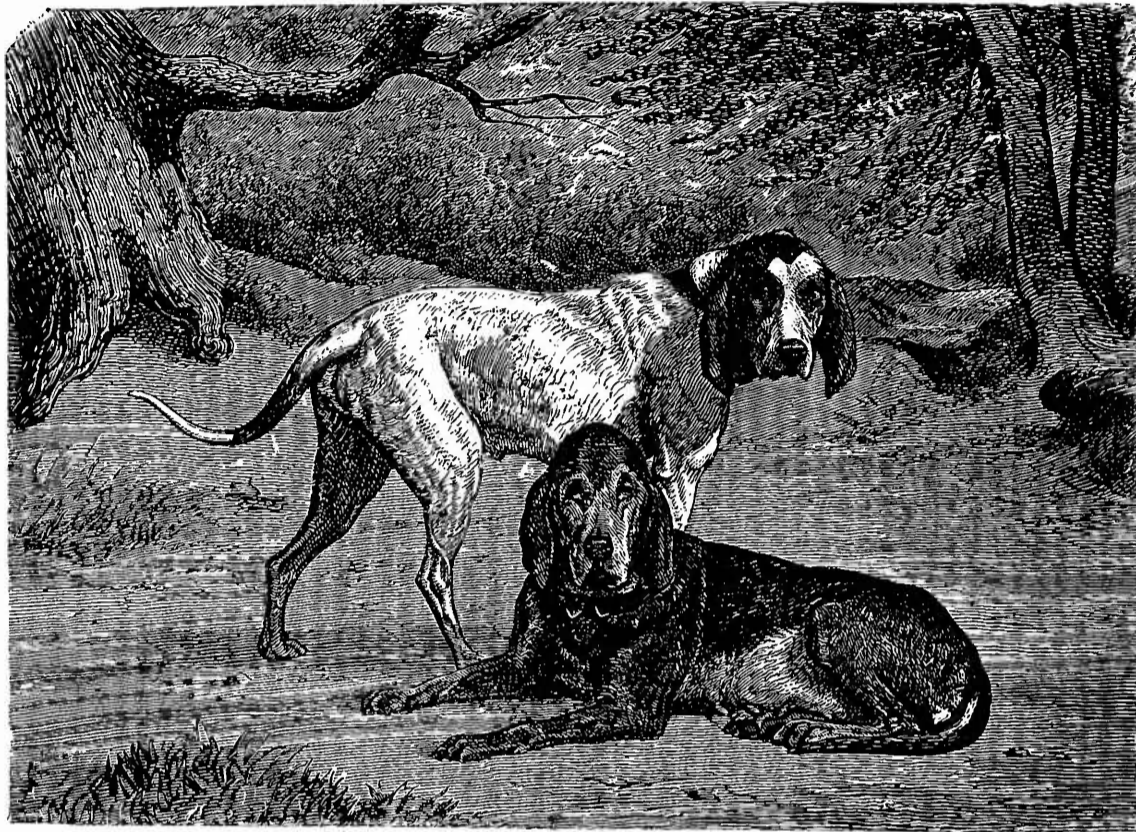


Fig. 226. Le Chien de sang ou de Saint-Hubert.

que, *Badineau*, élevé par Fortin (de Chantilly). C'était un chien blanc et orange, d'une grande intelligence, et d'un flair exquis. Quand *Badineau* avait « parlé », la chasse était résolue, et l'on faisait rarement buisson creux (Révoil).

**Caractères.** — Le vrai chien de sang est brun de tan, avec le dos presque noir ; les uns le préfèrent noir, les autres gris ; il a les sourcils de feu, les pattes de la même couleur. Son pelage est fin et court, surtout à la tête et aux oreilles ; il est de grande taille et mesure souvent plus de 75 cent. au garrot ; sa structure est robuste, son museau long et large (*fig. 227*) ; il a la lèvre supérieure retombant sur l'inférieure, les oreilles larges et pendantes, le crâne haut et bombé, la tête carrée, le regard perçant, prudent et noble, le corsage épais et charnu, les membres tendus et vigoureux, les reins assez courts. (Pl. X bis).

En Angleterre, les bloodhounds fauves, à manteau noir, sont considérés comme les plus beaux ; mais il y en a de roux uniforme, ou dont le manteau est simplement un peu plus chaud de ton ou poil de lièvre.

**Aptitudes et emploi.** — Les Édouards se sont servis de ces chiens dans leurs guerres, en Écosse, contre les Bruce.

Élisabeth en avait dans les guerres d'Irlande, et Henri VIII dans sa campagne de France ; le comte d'Essex, sous le règne d'Élisabeth, en menait huit cents dans son expédition d'Irlande.

Au bon vieux temps, sur les frontières de l'Angleterre et de l'Écosse, et dans le Northamptonshire, les villages et les fermes étaient obligés d'entretenir des meutes de *bloodhounds*, pour repousser les attaques des maraudeurs ; on s'en servait pour poursuivre les voleurs et protéger les routes contre les brigands.

En 1803, l'association de Thrapston, formée dans le Northamptonshire pour la répression du brigandage, se procura un chien de sang et le fit dresser à découvrir les voleurs de bétail. Afin de vérifier ses talents, un individu quitta vers 10 heures du matin un certain endroit où se trouvait une grande affluence de monde, et une heure après le chien fut lancé sur sa trace. Après une heure et demie de poursuite, il trouva l'homme caché dans un arbre à plusieurs milles du point de départ.

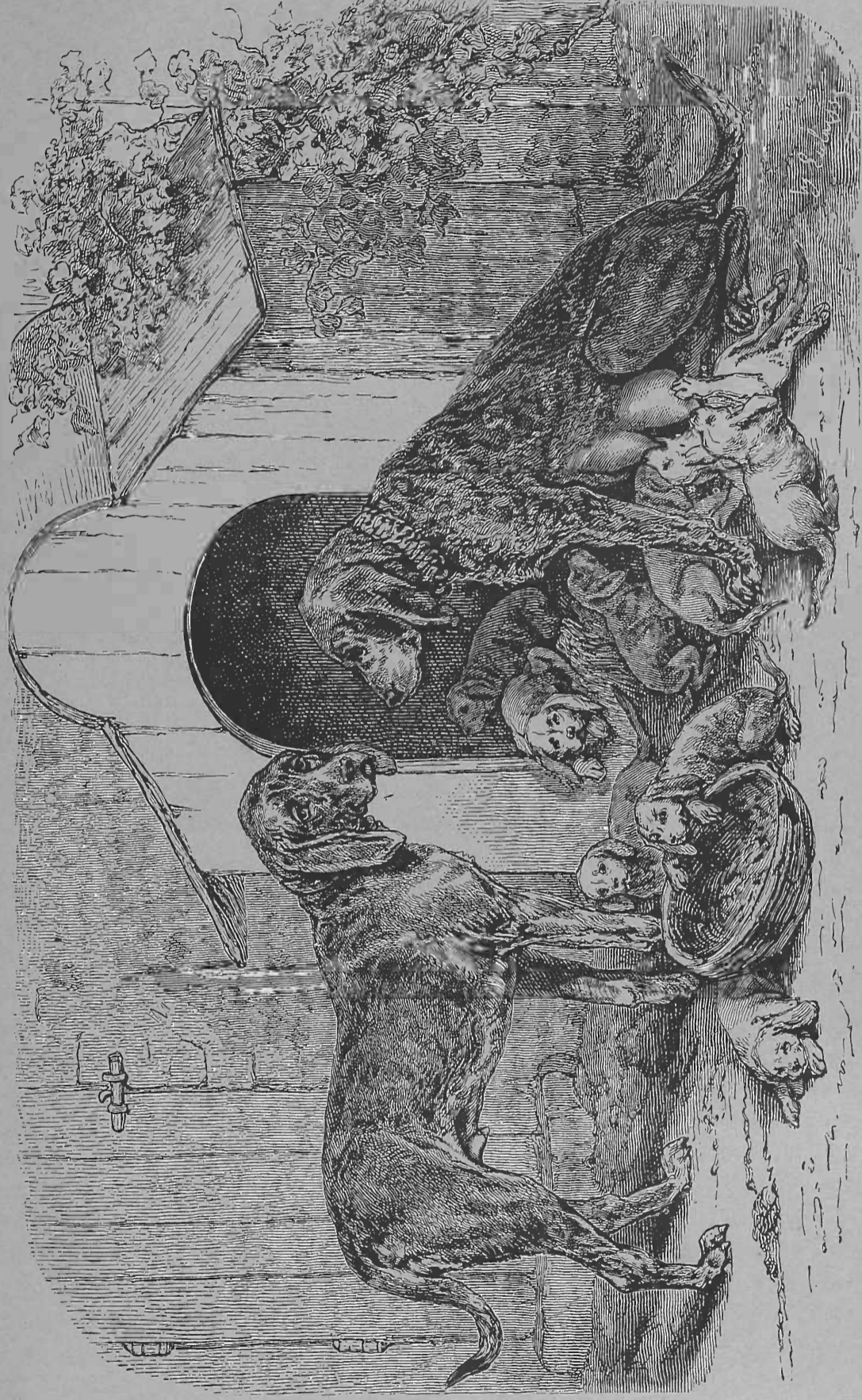
R. Boyle (1) nous apprend qu'une personne de qualité, voulant s'assurer si un jeune chien de san

(1) R. Boyle, *Tracts of a discovery of the admirable rarefaction of the air*. London, 1670, in-4.



BREHM, *Mammifères.*

T. I, p. 438. Pl. X bis.



Paris, J. B. Baillière et Fils.

Corbeil, Crété, imp.

LES CHIENS DE SAINT HUBERT.





Fig. 227 Le Chien de sang ou de Saint-Hubert (Youatt).

avait été bien dressé, fit partir à pied pour une ville éloignée de quatre milles un domestique qui, de là, se rendit à un marché encore distant de trois milles. Le chien, sans avoir vu l'homme qu'il devait chercher, le suivit à la trace jusqu'aux places en question, malgré la multitude de gens venus au marché par la même route, et la foule de voyageurs qui circulaient. Arrivé à la ville où se tenait le marché, il traversa les rues sans faire attention aux passants. Il ne s'arrêta qu'en pénétrant dans la maison où se reposait l'homme qu'il cherchait et qu'il trouva dans une chambre de l'étage supérieur, au grand étonnement de ceux qui l'avaient accompagné dans sa poursuite.

Selon Richardson (1), les seuls moyens d'échapper à la quête infallible du limier étaient de traverser l'eau ou de répandre du sang sur les traces.

D'après Walter Scott (2), Barbour nous apprend qu'à diverses reprises Robert Bruce fut traqué par des limiers. Dans une de ces occasions, il passa à gué un cours d'eau et déjoua la poursuite.

Je crois cette assertion fautive, car on a vu le chien longer les deux rives du ruisseau, jusqu'à ce qu'il retombât sur la piste.

Un moyen plus sûr d'arrêter le chien était de

répandre du sang sur les traces, ce qui abolissait chez lui la subtilité du flair. Plus d'un prisonnier fut sacrifié en pareille occasion. Henri le Ménéstrel nous raconte à ce propos une histoire romanesque arrivée à Wallace. A la petite troupe du héros s'était joint un Irlandais nommé Fawdon, d'un caractère sombre, sauvage et soupçonneux. Après une rude escarmouche à Black-Erneside, Wallace fut forcé de s'éloigner avec une soixantaine de ses compagnons seulement. Dans la retraite, Fawdon, fatigué ou feignant de l'être, refusa de marcher plus loin. Wallace, ayant en vain discuté avec lui, le frappa à la tête, dans un moment de colère, et continua sa route. Quand les Anglais arrivèrent, les chiens de sang s'arrêtèrent sur le cadavre.

Aujourd'hui, les limiers ne servent plus qu'à poursuivre le gibier, et ils en suivent mieux la trace que les autres chiens.

Un seul équipage, celui de M. Thomas Nevil, chasse encore le cerf avec une quarantaine de ces chiens; mais beaucoup de nobles familles anglaises ont conservé cette race dans toute sa pureté, et se servent d'un ou de deux bloodhounds pour la chasse des daims qui vivent en troupeaux si considérables dans les parcs anglais, où ils sont d'un très-grand rapport (Gérusez).

Un bon chien de sang doit être audacieux, mais discret; car étant destiné à reconnaître la voie de l'animal et à l'indiquer au veneur, il

(1) Richardson, *Dogs*. New-York, 1857, p. 74.

(2) Walter Scott, *Le Lai du dernier ménestrel*.

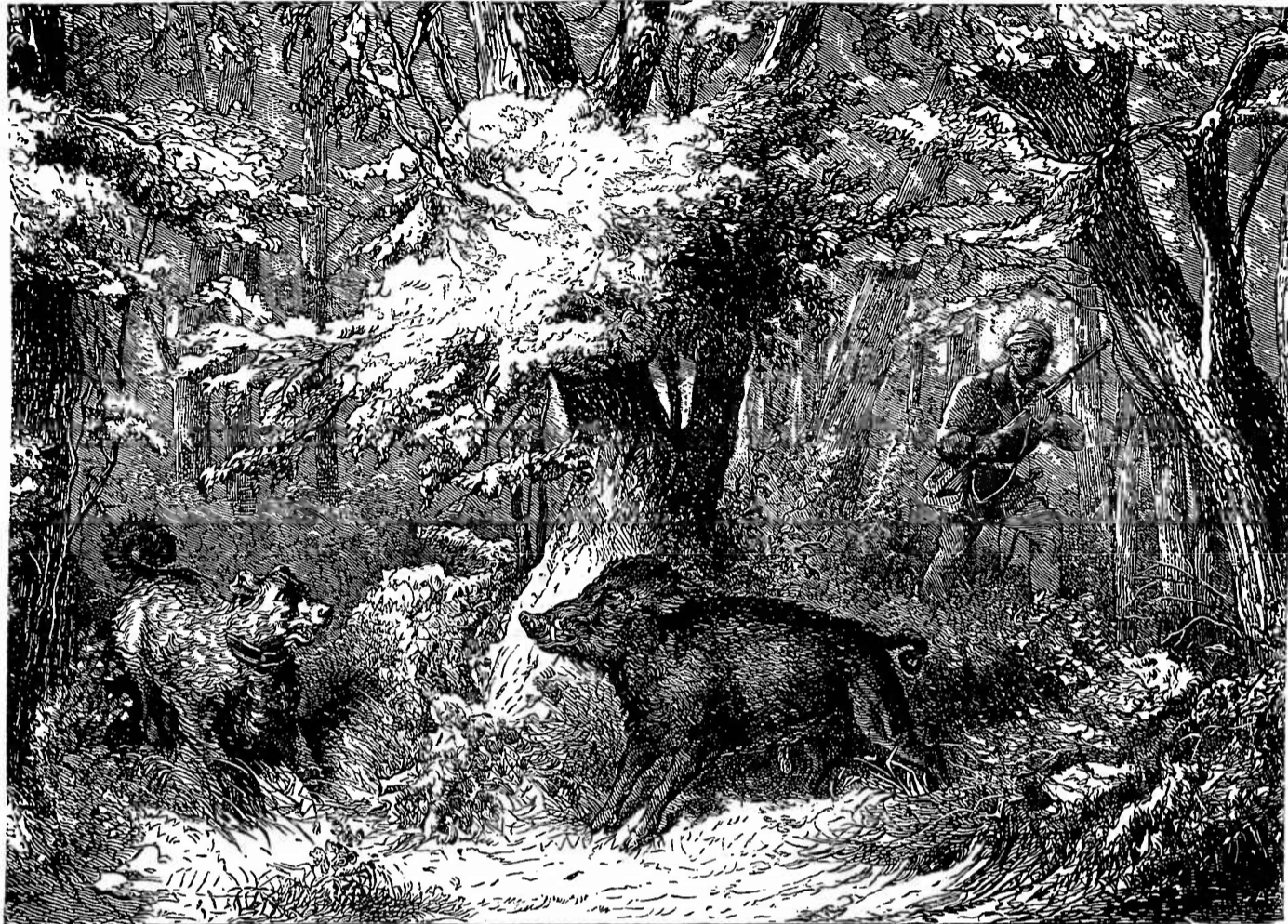


Fig. 228. Le Chien de sanglier.

doit nécessairement avoir la plus grande circonspection ; il doit aussi avoir un très-bon odorat, pour ne pas se rabattre en chassant, s'il venait à rencontrer d'autres voies qui embrouilleraient celle qu'il doit suivre.

Chasseurs intrépides, les chiens de sang ne quittent leur animal qu'à la mort, et c'est à eux que revient souvent l'honneur de ces chasses extraordinaires dont se glorifiaient les annales de la vieille vénerie.

On dit les chiens de sang très-passionnés, et dangereux par conséquent. Leur soif de sang leur fait attaquer leur maître lui-même, quand ils ont dévoré une proie. Leur voix est basse, traînante ; elle a un caractère qui ne s'oublie pas quand on l'a entendue une fois.

LE CHIEN DE SANGLIER (L'ALAN) — *CANIS RUDO*.

*Die Saurüde, The Boarhound.*

Le chien de sanglier (l'alan) est un métis de plusieurs chiens différents.

Suivant des juges compétents, ce chien provient d'un mélange du mâtin et du lévrier croisé ensuite avec le terrier. Le lecteur comprend pourquoi on emploie ces trois animaux dans le

but d'obtenir un chien capable de lutter heureusement contre un ennemi aussi dangereux que le sanglier. Le lévrier donne l'élément de vitesse nécessaire pour atteindre le sanglier, animal bien plus vif que ne le ferait supposer sa structure lourde et massive ; l'adjonction du mâtin apporte la puissance musculaire requise et les dimensions corporelles ; le terrier fournit la sensibilité de son flair, sa vivacité et son énergie.

**Caractères.** — Un chien provenant de cette triple origine, comme on peut bien se l'imaginer, présente des variétés considérables de forme et d'habitude, suivant l'élément qui prédomine dans l'individu. Celui qui tient plus du lévrier (fig. 229) sera remarquablement allongé et rapide ; s'il se rattache de plus près au mâtin (fig. 228), il aura des proportions plus larges et plus puissantes ; enfin, s'il a plus de sang de terrier dans les veines, il sera moins rapide et moins fort, mais se distinguera par un flair plus subtil et par une vivacité de mouvements plus grande.

Dans le pelage prédomine ordinairement la couleur du mâtin. Il est habituellement brun ou taché uniformément sur le corps et les membres ; quelques individus présentent des teintes plus variées, et de larges taches brunes, su



Fig. 229. Le Chien de sanglier.

un fond ardoisé. Le corps est solide, les pattes sont nerveuses ; les membres longs et excessivement forts ; la tête a cette forme allongée et étroite du mâtin, avec la mine dégourdie et un peu insolente du terrier ; le museau est carré, pareil à celui du bouledogue ; les oreilles sont courtes et droites ; la queue est tordue en trompette.

Le chien de sanglier est un animal de grande taille, mesurant en hauteur, 80 à 85 cent.

**Aptitudes et emploi.** — Dresser ce chien convenablement est assez délicat, car une erreur est généralement fatale et met fin par la mort à l'instruction de l'élève. Il est bien plus facile d'exercer un chien d'arrêt ; s'il échoue par trop de vivacité ou de lenteur, le chasseur en est quitte pour une ou deux charges de plomb perdues, et le chien pour une correction. Mais si le chien dressé à attaquer le sanglier se précipite trop vivement sur son ennemi, il recevra probablement un coup de boutoir qui l'étendra, sanglant, sur le terrain, et s'il recule et refuse le combat, le sanglier furieux ne laissera pas que de le percer de ses terribles défenses. On a vu un sanglier se retourner contre une meute de cinquante chiens avec une impétuosité telle que dix seulement échappèrent sans blessure, six ou sept restant morts sur le terrain.

Il faut beaucoup de tact au chien pour se pla-

cer avantageusement, de façon à s'élaner sur l'ennemi sans s'exposer lui-même à ses coups de boutoir, et, en même temps, pour combiner l'attaque avec ses compagnons et occuper fortement le sanglier par des charges répétées, en attendant que le chasseur lui envoie le coup mortel avec une lance ou une balle.

Cette race de chiens tend à disparaître, comme le gibier à la chasse duquel on l'emploie.

Ainsi, en Angleterre, où l'on ne voit plus des bandes de sangliers porter le ravage dans les quelques forêts que le progrès de l'agriculture a laissées debout comme souvenirs des siècles passés, le chien destiné à poursuivre les sangliers n'est plus qu'un objet de curiosité, élevé ou introduit dans cette île par le caprice d'un amateur. Mais, dans plusieurs contrées de l'Allemagne, il remplit encore son office naturel, et il sert en Danemark et en Norwège pour chasser l'élan, ce noble animal si grand, si rapide, si vigoureux, que tout autre chien serait aisément vaincu par lui à la course ou à la lutte.

(e) *Les chiens épagneuls.*

*Die Seidenhunde, The Spaniels.*

Les épagneuls sont les premiers que l'on ait employés comme *chiens couchants*, et c'est à eux que cette dénomination, qui n'est plus usitée

de nos jours, est restée le plus longtemps appliquée.

Leur nom d'*épagneol*, tel qu'il s'écrivait au quatorzième siècle, semble indiquer une origine espagnole.

**Caractères** — Les épagneuls sont remarquables par leurs oreilles larges et pendantes; par leurs poils soyeux ou laineux, lisses ou frisés, très-longs, mais variant, à cet égard, selon les différentes parties du corps, ceux des oreilles, de la région inférieure du cou, de la face postérieure des quatre jambes, et notamment des cuisses, et de la queue étant généralement plus développés que ceux qui couvrent le reste du corps.

**Aptitudes et emploi.** — Ce groupe renferme les chiens les plus intéressants et les plus curieux sous le rapport de la forme et du volume.

Les uns sont employés à la chasse du petit gibier et surtout du gibier à plume; mais ils ont besoin d'être bien dressés, sinon ils s'emportent et n'obéissent plus à la voix du chasseur, et ceux mêmes qui sont le mieux dressés ne savent pas toujours se contenir lorsqu'ils sont sur une piste; les autres, malgré l'excellence de leur odorat, ne sont point employés à la chasse.

En raison de leurs diverses aptitudes, les nombreuses variétés d'épagneuls ont été distinguées: 1° en *grands épagneuls chasseurs*, 2° en *petits épagneuls chasseurs*, ou *springers* et *cockers*; 3° en *épagneuls d'agrément*. On les distingue aussi en *chiens soyeux*, en *épagneuls proprement dits* et en *caniches* ou *barbets*.

(a) *Les Grands Epagneuls chasseurs.*

On élève ces chiens en Angleterre avec un très-grand soin, et c'est parmi les épagneuls anglais que l'on trouve aujourd'hui le plus grand nombre de variétés et les plus belles.

Les types français sont l'épagneul de Pont-Audemer et l'épagneul à double nez, aujourd'hui rare.

L'ÉPAGNEUL DE PONT-AUDEMER.

**Caractères.** — Il a les formes grosses et trapues, il est un peu bas sur pattes, il a la tête large et longue; son poil n'est pas très-long, si ce n'est à la queue et aux oreilles; sa robe est marron et blanc tiqueté.

L'ÉPAGNEUL SOYEUX OU GRAND ÉPAGNEUL  
*CANIS EXTRARIUS.*

*Der eigentliche grosse Seidenhund.*

**Caractères.** — C'est un grand et beau chien, d'environ 85 cent. de long; sa queue mesure

plus de 30 cent.; sa hauteur, au garrot, est de 40 cent. Il a le corps mince, les flancs un peu rentrants, l'échine non incurvée, la poitrine large, mais peu saillante, le cou court et gros, la tête allongée et assez élevée; le museau court et pointu; les oreilles longues, larges, arrondies, pendantes, à poils longs; les lèvres courtes et épaisses; les pattes de derrière sans tubercules; la queue moyenne, atteignant environ l'articulation tibio-tarsienne; l'animal la porte en l'air.

La fourrure est fournie et soyeuse; les poils sont courts sur le museau et à la face interne des pattes; à la partie postérieure des jambes, à la tête, au ventre, à la queue, surtout à sa moitié postérieure, ils sont longs et abondants. La partie supérieure du corps est noire, la poitrine, le ventre, les lèvres et les joues sont d'un jaune brunâtre, une tache brune surmonte l'œil. On voit quelquefois des individus qui sont bruns, noirs, blancs, ou marqués de taches brunes ou noires sur fond blanc.

Le véritable épagneul soyeux paraît être originaire d'Italie: il est rare sur le continent.

**Aptitudes et emploi.** — Toutes les variétés appartenant à cette race sont rapides à la course, mais peu propres à la fatigue. Leur odorat est subtil, mais s'altère assez vite par la chaleur; leur intelligence est remarquable; leur éducation facile, en raison de leur douceur, qui va quelquefois jusqu'à la timidité. Ils ont la quête moins brillante que les braques, parce qu'ils chassent avec le nez bas, et ils sont meilleurs au marais qu'en plaine.

L'épagneul soyeux fut d'abord exercé à arrêter les perdrix et autre gibier à plume, dans la chasse au filet, par Dudley, comte de Northumberland, en l'an de grâce 1335. M. Daniel (1) donne copie d'un document daté de 1685, où un fermier s'engage au prix de 10 shillings, à dresser un épagneul pour arrêter perdrix et faisans.

L'ÉPAGNEUL SAUTEUR.

Cet épagneul est ainsi nommé à cause des sauts et des gambades qu'il fait en chassant.

LE CHIEN DE BÉCASSE.

*Der Schnepfenhund.*

**Caractères.** — Le chien de bécasse est plus petit que l'épagneul sauteur. Son poids est de 6 kilos, et quelquefois il en pèse seulement quatre et demi.

(1) Daniel, *Rural Sports*.

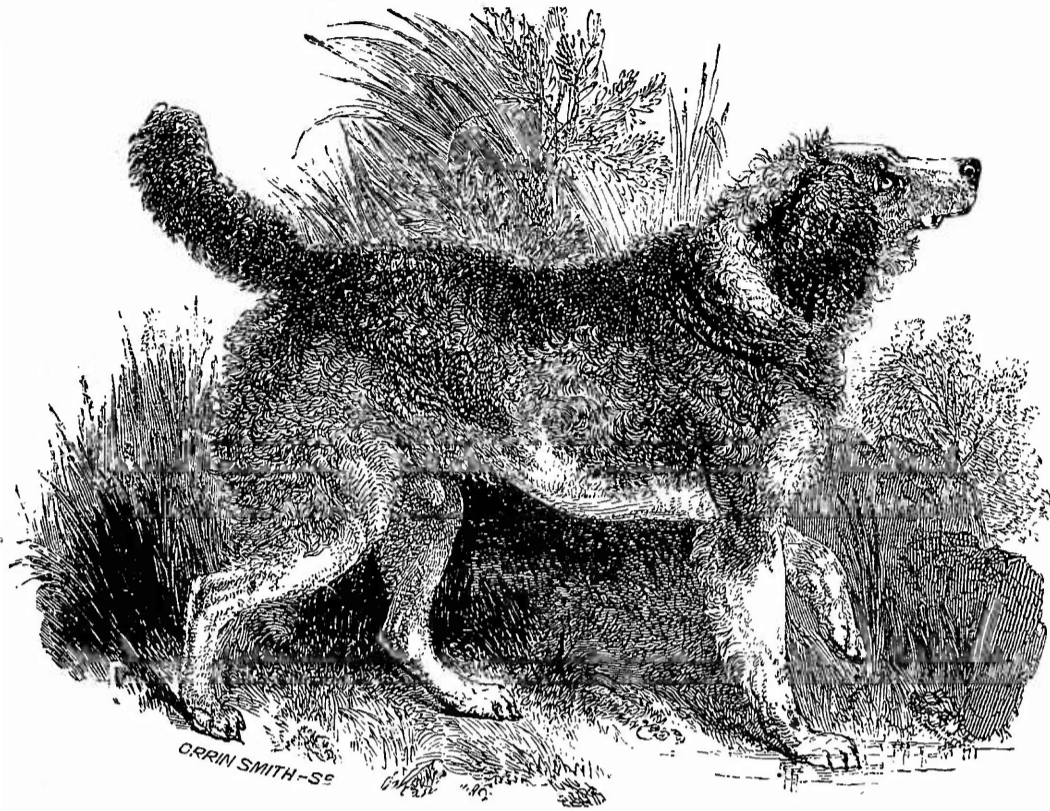


Fig. 230. L'Épagneul d'eau.

**Aptitudes et emploi.** — Il est pétulant, courageux, et déploie à la chasse une grande indépendance et beaucoup de passion. Il est en même temps très-courageux, et conserve cette qualité dans les autres climats, même sous le ciel brûlant de l'Inde où se gâtent les meilleurs de nos chiens du Nord. Le capitaine Williamson raconte qu'il en a vu un ne pas hésiter à attaquer un tigre ; le carnassier le regarda d'abord avec étonnement, se leva troublé par les aboiements de son petit adversaire, et prit la fuite. C'était, au dire de l'auteur, un spectacle indescriptible, que de voir ce grand et vigoureux tigre, la queue redressée, fuir devant ce faible animal, qui le poursuivait de ses cris et de ses jappements. Voici un autre exemple de courage, dont plusieurs de ces chiens firent preuve. Un officier de l'armée des Indes était au voisinage d'un jungle, à la chasse du paon et de l'outarde ; un tigre se leva soudain ; les chiens l'attaquèrent aussitôt ; deux coups de patte, et les deux premiers étaient couchés morts ; les autres, néanmoins, n'abandonnèrent pas la place avant que le tigre ne se fût retiré.

L'ÉPAGNEUL D'EAU — *CANIS CRISPUS.*

*Der Wasserwachtelhund, The Water Spaniel.*

L'épagneul d'eau (fig. 230) peut être considéré comme établissant une transition entre le Terre-Neuve d'un côté, et le caniche ou même l'épagneulsoyeux de l'autre. L'épagneul d'eau est de la

plus haute antiquité ; il était connu des Romains, et nous le trouvons représenté sur beaucoup de leurs monuments. Le colonel Smith le regarde comme identique au chien toscan célèbre par Némésien.

On l'éleve en Angleterre, je n'en ai jamais vu en Allemagne.

**Caractères.** — C'est un chien de taille moyenne, de 55 à 60 cent. de hauteur au garrot ; sa forme est élégante ; ses poils sont très-longs et frisés, disposés par petites boucles très-serrées, excepté sur le museau où ils sont ras ; les deux oreilles, d'une pointe à l'autre, surpassent en étendue la hauteur du corps, et sont très-frangées. Il a le nez fin, le front haut, le sommet de la tête très-préminent, et garni d'une touffe de crins. La queue n'est pas frangée, mais couverte de minces boucles. Sa robe est brune ; la plus légère tache de blanc peut être regardée comme la marque d'une naissance irrégulière.

Il y a aussi un épagneul d'eau noir. Richardson en a vu plusieurs à Édimbourg, mais, ailleurs, les individus de cette teinte ne sont pas communs. Certains auteurs, entre autres M. Youatt, décrivent deux variétés d'épagneul d'eau : une grande et une petite. Le fait est que nous pourrions en décrire deux douzaines, les différences n'ayant trait qu'à la taille et à la couleur, et résultant des caprices d'éleveurs, qui, par des croisements multipliés, ont obtenu des produits éloignés de la vraie race originale dont nous venons de donner la description.



Fig. 231. L'Épagneul de Clumber.

Cependant l'épagneul aquatique a beaucoup gagné en beauté par son mélange avec la variété terrestre. Bien des personnes préfèrent un épagneul de moyenne ou même de petite taille, — et Richardson est de ce nombre, — par le motif, qu'ainsi fait, il est plus apte à sa besogne et plus ardent à quêter. Au contraire, d'autres personnes, remarquant qu'une petite taille est incompatible avec la force, cherchent à obtenir de grands chiens, et ont recours, pour cela, à un croisement avec le Terre-Neuve, ce qui n'est pas absolument nécessaire, car il suffit de bien choisir les petits qu'on veut élever et d'apparier convenablement les parents.

**Aptitudes et emploi.** — De toute la race canine, l'épagneul d'eau est le chien le plus docile et le plus affectionné; c'est le meilleur compagnon que l'on puisse se donner. On peut le dresser à tout, sauf à parler, et même ce talent s'est rencontré, dans des limites bornées, il est vrai, chez un épagneul allemand auquel Leibnitz (1) fait allusion.

Cet épagneul mérite bien le nom qu'il porte. Il excelle à nager et à plonger, et va à l'eau avec passion et par tous les temps. Son poil toujours gras et huileux lui permet d'y faire un long séjour. Quelques minutes après être sorti de l'eau, il est de nouveau sec. Ces propriétés l'ont signalé depuis longtemps déjà à l'attention des amateurs, et en ont fait le favori de tous ceux qui chassent le gibier aquatique.

(1) Leibnitz, *Opera*, 1768.

Il y a quelques années, ce chien était très-recherché à Dublin. A cette époque, la chasse au canard était l'amusement favori, on s'y livrait dans les eaux saumâtres du canal, près du mu du nord, et l'épagneul d'eau était bien supérieur aux autres chiens pour ce divertissement. De plus, il avait la bouche douce et ne maltraitait pas le canard quand il réussissait à le saisir; en conséquence, le même malheureux oiseau servait à une seconde chasse. Entre autres progrès dont on peut faire honneur à la présente génération, il est juste de citer la prohibition de ce plaisir inhumain.

(b) *Les Springers et les Cockers ou Petits Épagneuls chasseurs.*

Les springers et les cockers sont peu connus sur le continent.

**Caractères.** — Les premiers sont des chiens robustes, eu égard à leur taille.

Les seconds sont plus légers et moins rustiques.

**Aptitudes et emploi.** — Les springers sont capables d'un travail difficile et fatigant dans les bruyères et les épines. On les emploie pour le faisan et la bécasse; ils quêtent en donnant de la voix à peu de distance du chasseur et en déployant au milieu des fourrés une activité admirable.

On compte trois variétés remarquables de springers : 1° l'épagneul de Clumber; 2° l'épagneul de Sussex; 3° l'épagneul de Norfolk.

Les variétés de cockers les plus estimées sont celles du pays de Galles et du Devonshire.



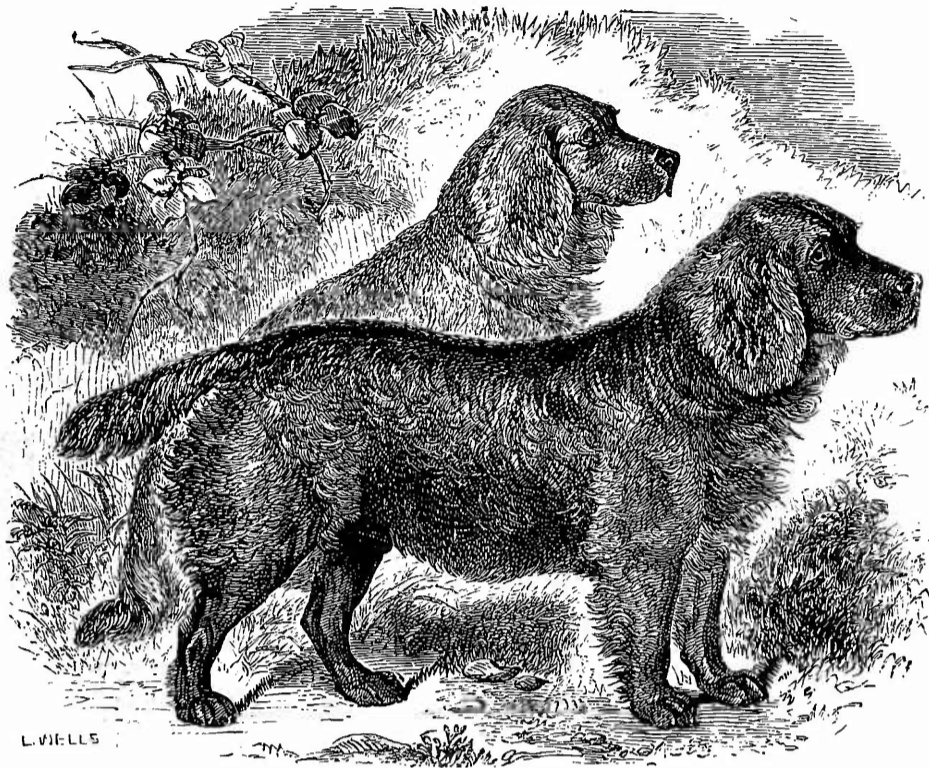


Fig. 232. L'Épagneul de Sussex.

## L'ÉPAGNEUL DE CLUMBER.

*The Clumber Spaniel.*

L'épagneul de Clumber a été, pendant longtemps, la propriété exclusive de la famille de Newcastle, mais récemment il est devenu très à la mode.

**Caractères.** — Il est d'une longueur remarquable, et a quelque chose de lourd. Il pèse 15 à 20 kil., et mesure 50 à 55 cent. La tête est large, le museau carré, et la couleur de la peau est rosée. Il a les narines ouvertes, les lèvres pendantes, les oreilles longues et couvertes d'un poil frisé, mais peu fourni, le corps long et fort, les côtes bien séparées, la queue fournie, les épaules carrées, les pattes de derrière hautes et bien cambrées (*fig. 231*).

Le pelage de l'épagneul Clumber doit être jaune et blanc: les individus les plus estimés l'ont orange et blanc.

**Aptitudes.** — Ce chien est toujours muet et chasse sans donner de la voix.

## L'ÉPAGNEUL DE SUSSEX.

*The Sussex Spaniel.*

**Caractères.** — L'épagneul de Sussex (*fig. 232*) se distingue de l'épagneul de Clumber par la forme générale de la tête, par celle du corps, par le pelage et par la manière dont il quête.

Ainsi, la tête n'est pas aussi massive dans la partie antérieure, mais elle est carrée au niveau

des yeux; elle a une expression grave et intelligente; les oreilles sont longues et fournies de poils; le museau est plus étroit, la mâchoire inférieure est plus effacée. Le corps, si remarquable par sa longueur chez le clumber, ne l'est pas autant chez l'épagneul de Sussex; il est d'ailleurs plus arrondi et indique une grande aptitude à la chasse. Les pattes sont fortes et la queue, que l'on écourte généralement, est couverte de poils ondulés.

Le pelage a presque le même caractère que celui du clumber: il est doux et soyeux, mais il ne frise pas; il est seulement ondulé. La couleur en est claire, avec des taches d'or.

Quant à la taille et au poids, ils sont à peu près ce qu'on les trouve chez le précédent.

## LE COCKER ANGLAIS.

*The English Cocker.*

**Caractères.** — Le cocker anglais (*fig. 233*) a des formes élégantes. Il a la tête ronde, le front haut, le museau assez pointu, les oreilles de taille moyenne et couvertes de poils ondulés, les pattes vigoureuses et bien bâties. Il a été longtemps d'usage de lui couper la queue à moitié, afin d'éviter qu'elle ne se prenne dans les buissons qu'il traverse en chassant. Lorsqu'il quête, il la tient baissée et lui imprime constamment des mouvements rapides.

Le pelage est soyeux et ondulé; sa couleur varie du noir au blanc de lait; il est quelquefois



Fig. 233. Le Cocker anglais. — Fig. 234. Le Cocker du pays de Galles.

blanc et noir, d'autres fois blanc et rouge ou blanc et orange.

#### LE COCKER DU PAYS DE GALLES.

##### *The Welsh Cocker.*

C'est un des plus beaux cockers (fig. 234).

**Caractères.** — Il est de bonne taille; il a des reins solides, des pattes vigoureuses et un nez excellent.

Le corps est couvert de poils soyeux et frisés; les oreilles et les jambes en sont bien fournies; la queue en est presque dépourvue. Sa couleur est noire et marron.

#### LE COCKER DE DEVONSHIRE

##### *The Devonshire Cocker.*

**Caractères.** — Ce cocker, qui n'est qu'une sous-variété des précédents, a le pelage blanc ou marron, ou blanc et orange.

##### (c) *Les Épagneuls d'agrément.*

Les petits épagneuls comptent plusieurs races très-célèbres, et ont été de tout temps les chiens de luxe les plus recherchés.

#### LE KING CHARLES.

##### *Das König-Karlshündchen, The King Charles Spaniel.*

Les plus estimés parmi les petits épagneuls étaient jadis connus, en France, sous les noms de *Pyrames* et de *Gredins*, selon qu'ils avaient ou non des taches roux de rouille sur le front et aux

pattes: on les appelle généralement aujourd'hui *King Charles*, parce qu'ils étaient les favoris du roi d'Angleterre Charles II.

**Caractères.** — Les King Charles (fig. 235) de race pure sont noirs ou d'un brun foncé, marqués de feu aux yeux et aux pattes; leur poitrine est blanche; leurs poils sont longs et soyeux; leur queue est touffue.

Ils se distinguent encore par la brièveté du museau, la forme arrondie de sa tête, l'œil saillant, des oreilles tombantes, traînant jusqu'à terre, et couvertes de longs poils soyeux et légèrement ondulés; leurs pattes mêmes en sont abondamment fournies.

Les plus petits et les plus recherchés ne pèsent pas plus de 2 kilos et demi, les plus grands pèsent 4 kilo de plus.

La race en a été soigneusement conservée par le duc de Norfolk. « Le présent duc, dit Richardson, possède deux variétés de King Charles: l'une noire et tannée, de taille moyenne; l'autre de taille très-exiguë, avec des oreilles extrêmement longues et un pelage soyeux. Dans cette dernière variété, il s'en trouve parfois qui sont noirs et blancs, mais ils sont plus gros que la variété noire et feu, et moins estimés.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Les chiens du duc sont élevés au château d'Arundel (Pressey). Ils sont admis au dîner du duc, qui leur distribue les premières tranches des morceaux coupés pour lui-même. On voit des épagneuls dans tous les portraits de famille. Jacques II avait aussi beaucoup d'attachement pour



Fig. 235. Le King-Charles et l'Épagneul de Blenheim.

ces animaux. La désignation de race Royale qu'on leur donne n'est donc pas usurpée.

Ce sont surtout des chiens de salon, et ils sont très-estimés comme tels. Ils sont coquets, gais, intelligents ; bien traités, ils deviennent la société la plus amusante ; ils sont toujours prêts à jouer quelque tour, et on leur apprend très-facilement à faire toutes sortes de prouesses. Ils ont remplacé les chiens si chers à nos aïeules sous le nom de *chiens de manchon*.

#### L'ÉPAGNEUL DE BLENHEIM.

*Das Blenheims-Wachtelhündchen, The Blenheim Spaniel.*

**Caractères.** — Il a à peu près les mêmes formes que le King Charles ; mais son pelage, légèrement ondé, est blanc, marqué de taches orange foncé.

Cette variété prend son nom du château de Blenheim, près de Woodstock, dans l'Oxfordshire, où elle est élevée avec le plus grand soin depuis un siècle, bien qu'elle soit, en fait, beaucoup plus ancienne.

Les épagneuls de Blenheim (*fig. 235*) sont encore plus petits que les King Charles.

On en voit beaucoup en Angleterre, comme chiens de dames. Malheureusement leurs joues sont constamment baignées par les larmes qui coulent de leurs yeux.

A Londres, où l'élève de ces chiens atteint le

plus haut degré de perfection, le blenheim est souvent croisé avec le King Charles, en sorte que la variété de couleur qui fait la différence des noms, apparaît dans la même portée, le noir et tanné portant le nom de King Charles, et le rouge et blanc, celui de Blenheim.

Plusieurs clubs à épagneuls ont été établis pour améliorer l'élève de ces chiens, et le prince Albert était patron de quelques-uns de ces clubs, lui et la reine étant des admirateurs enthousiastes de ces belles petites créatures. Le prince leur avait élevé à grands frais un superbe chenil à Windsor.

Les membres de ces clubs souscrivent pour une somme modique, et le produit sert à acheter un beau collier d'argent avec une garniture d'or. Un jour est fixé et des juges sont désignés ; chaque membre amène au club un chien par lui élevé, et l'animal qui obtient le plus grand nombre de *bons points*, reçoit le collier en prix.

On a vu à Londres des King Charles et des blenheim atteindre le prix de 150 à 200 guinées.

Un individu tenant une maison de jeu à Dublin possédait un petit épagneul de cette race, dont il avait refusé 80 guinées. Quelques jours après, le malheureux animal tombait sous une voiture et était écrasé du coup.

**Aptitudes et emploi.** — Les blenheim et les King Charles se font remarquer par leur affection pour leurs maîtres, ils sont aussi très-bons gardiens, et montrent encore, sous d'autres rap-



Fig. 236. Le Chien de Malte ou Bichon.

ports, une sagacité excessive. « Je me souviens, dit Richardson, d'avoir lu qu'un de ces animaux sauva la vie de son maître endormi, en le mordant au doigt, et en l'éveillant assez à temps pour qu'il vit qu'une pierre du temple où il avait fait une lecture, se détachait de la voûte. Saisissant le petit chien dans ses bras, il s'élança rapidement au dehors : il n'était pas plutôt sorti, que le temple s'écroula. »

Ces deux variétés de chiens ont été aussi trouvées parfaitement propres au service des champs, et si l'on permettait parfois à ces enfants gâtés d'y remplir des fonctions utiles, la race gagnerait beaucoup en santé et en beauté, et le prix de ces animaux s'élèverait considérablement.

LE CHIEN DE MALTE OU BICHON. — *CANIS MELITÆUS.*

*The Maltese Dog.*

Un petit chien très-renommé, mais extrêmement rare, le plus gentil et le plus gracieux de tous les épagneuls ; celui dont Buffon faisait le type des *bichons*, est le chien de Malte (*fig. 236*), dont le nom indique la patrie.

Il est d'origine très-ancienne ; Strabon en fait mention, et il est représenté sur quelques monuments romains.

**Caractères.** — Son corps est assez allongé, sa tête est ronde, ses oreilles sont tombantes ; le poil de cette délicate créature est très-long, très-soyeux, très-fin, d'un blanc pur ou jaunâtre, d'un éclat lustré presque unique et semblable, par ses reflets, à du verre filé. Sa fourrure est si longue, relativement à sa taille, que quand il fait un mouvement rapide, tout son corps paraît perdu dans la masse ondoyante de son poil brillant.

Il existe un de ces animaux, pesant à peine trois livres, dont le poil, entre les épaules, ne mesure pas moins de 40 cent. La queue du chien de Malte, qui se relève furtivement sur le dos, ajoute encore par le luxe de ses tresses ondoyantes à la richesse de la fourrure.

**Aptitudes et emploi.** — Cette charmante créature est vive, de bonne humeur et se fait aimer de ceux qui l'approchent. Les épagneuls d'appartement sont sujets à certains inconvénients : par exemple ils ronflent ; ils ont aussi parfois une haleine désagréable. Le chien de Malte est exempt de ces défauts ; c'est donc un compagnon plus aimable que le King Charles ou l'épagneul de Blenheim.

Ce chien est devenu si rare qu'on a cru que la race en était éteinte, mais on en rencontre encore quelques échantillons, et quand on ne regarde pas au prix, on peut se procurer ce ravissant petit animal.

LE BICHON HAVANAIS. — *CANIS VELLEROSUS.*

**Caractères.** — On trouve à la Havane une race analogue à la précédente, mais beaucoup plus petite et couverte d'une toison épaisse, longue, frisée et d'un blanc satiné ou soyeux.

Ceux qu'on a amenés en Europe ont rarement pu résister longtemps à notre climat.

LE CHIEN DE TERRE-NEUVE — *CANIS TERRÆ NOVÆ.*

*Der Neufundländer, The Newfoundland Dog.*

Nous avons vu les pygmées du groupe, nous voici arrivé à celui qui en est le géant, au chien de Terre-Neuve.



Fig. 237. Le Chien de Terre-Neuve.

On sait que lorsque les premiers colons anglais s'établirent à Terre-Neuve, en 1622, ils n'y trouvèrent pas ces chiens ; car quoique l'île fût visitée quelquefois pendant l'été par des sauvages américains, ou par des Esquimaux pendant l'hiver, elle était toujours sans habitants. D'où provient donc la belle race de chiens que Terre-Neuve nourrit aujourd'hui ? C'est ce qu'il n'est pas aisé de déterminer.

Whitebourne prétend qu'elle descend d'un dogue anglais et d'une louve indigène ; mais ce n'est probablement de sa part qu'une conjecture. Il semble d'ailleurs que si telle était leur origine, ces chiens auraient retenu quelque chose de la férocité de la race maternelle, tandis qu'ils sont au contraire remarquables par leur douceur.

Richardson serait disposé à faire remonter l'origine de ces chiens à une forte race européenne, encore employée en Norwège pour la chasse du loup et du renard. Il est bien connu aujourd'hui que la découverte primitive de Terre-Neuve doit être attribuée aux Norvégiens qui, avant l'an 1000, mirent à la voile, du Groenland, pour un voyage de découverte ; or, tout en admettant que le terre-neuve ait été modifié par des croisements avec les chiens du pays des Esquimaux et du Labrador, l'on peut être fondé à supposer que la race a pour souche les chiens laissés dans l'île par ces hardis navigateurs.

D'après une autre opinion, ce beau chien, dont

la race, à Terre-Neuve, s'est conservée jusqu'à ce jour dans toute sa pureté, ce qui n'arrive pas chez nous, serait un double métis du grand caniche avec le chien de boucher français. Fitzinger adopte en partie cette manière de voir.

**Caractères.** — « Le chien de Terre-Neuve, dit-il, a, comme tous les métis, les caractères de ses parents. Il a le port, la grandeur, la force du chien de boucher français, métis lui-même du lévrier et du chien de chasse, et les longs poils et les oreilles de l'épagneul.

« C'est un grand et beau chien, de forte stature ; il a la tête large et longue, le museau épais, les oreilles moyennes, pendantes, les poils longs et abondants ; la poitrine large, le cou épais, les pattes hautes, fortes, recouvertes d'un poil long, serré, presque soyeux. » Le pelage est assez épais pour protéger efficacement du froid, et pas assez pour se charger inutilement de la boue des marais que le terre-neuve a souvent à traverser dans son pays natal. La queue est longue et touffue ; l'animal ne la relève pas, il la porte droite, et sous ce rapport il se rapproche des loups ; c'est à peu près le seul trait de ressemblance qu'il ait avec cet animal.

Les doigts sont palmés, et c'est là une particularité organique qui favorise la disposition naturelle qui porte le terre-neuve à aller à l'eau. Les chiens ont en général des doigts reliés l'un à l'autre par un prolongement de la peau, qui s'a-

vance jusqu'à la naissance de la seconde phalange ; chez le chien de Terre-Neuve, cette expansion se prolonge presque jusqu'aux ongles, mais elle est très-large et permet aux doigts de s'écarter beaucoup, tout en garnissant les intervalles : le pied se trouve avoir ainsi une conformation analogue à celle du pied des canards, ce qui, comme il est aisé d'en juger, est très-avantageux pour l'exercice de la nage.

La couleur du terre-neuve varie ; la plupart sont noirs, avec des taches rouille vif au-dessus de chaque œil, au menton, et sur les pattes ; d'autres sont noirs et blancs, ou blancs et bruns, ou uniformément d'un brun noirâtre ou blancs.

La véritable race de Terre-Neuve (*fig. 237*) est un chien de taille moyenne, dépassant rarement 80 à 85 cent. de hauteur, long de corps, large de poitrine, à museau de renard, à oreilles petites se dressant à moitié, à pelage ordinairement noir, avec une teinte de brun et parfois un peu de blanc.

Il existe une autre race de chiens particulière à Terre-Neuve au pelage court, au nez subtil, excellents plongeurs, confondue par erreur avec la véritable race de Terre-Neuve.

Les gros chiens désignés ici comme chiens de Terre-Neuve (*fig. 238*), sont évidemment le produit d'un croisement avec le mâtin. Ce sont de beaux animaux brillants, mais moins sagaces, moins actifs et d'humeur plus indisciplinée que la race originale. Ils atteignent souvent 90 à 95 cent. de hauteur.

**Aptitudes et emploi.** — Le terre-neuve est très-recherché, et avec juste raison ; ses qualités morales sont à la hauteur de sa beauté.

Il est fidèle et attaché à son maître ; il est intelligent, facile à dresser, et l'éducation peut grandement développer ses dispositions naturelles.

Le terre-neuve est le meilleur de tous les chiens aquatiques ; l'eau paraît même être son élément. Il nage et plonge facilement et avec plaisir. Un jour, on en trouva un dans une large baie, à plusieurs milles de la terre, et il fallut bien admettre qu'il avait passé plusieurs heures à nager. La manière dont il nage lui est indifférente ; tantôt il suit les vagues et les courants, tantôt il va en sens contraire. De lui-même, il cherche dans l'eau les objets qu'on y jette et les rapporte à son maître. Le plus grand plaisir que celui-ci puisse lui faire, c'est de lui donner l'occasion de rester longtemps dans son milieu favori. Rien n'est amusant comme de voir un bon nageur dans l'eau, en compagnie de son terre-neuve. Le chien est dans une joie extrême, et s'efforce de le montrer ; il fait des culbutes, et mille tours plaisants ; il nage tantôt devant son

maître, tantôt derrière ; il plonge sous lui et cherche à le soutenir ; en un mot, il joue comme s'il était sur terre ; et quand, enfin, l'homme fatigué regagne la rive, le chien cherche à l'engager à une nouvelle partie.

L'on comprend facilement de quelle utilité peuvent être des terre-neuve au bord de la mer. Il y a des centaines de personnes qui ont dû la vie à leur courage et à leur force ; beaucoup de navires en ont continuellement à bord, car, en cas de danger, ils peuvent sauver tout l'équipage, comme on en a des exemples.

Le *Durham*, paquebot de Sunderland, avait fait naufrage sur les côtes de la province de Norfolk, près de Clay. L'équipage et les passagers ne pouvaient être sauvés qu'en établissant une amarre entre le bâtiment et la terre ; mais la côte était beaucoup trop éloignée pour qu'on pût y lancer un cordage, et la tempête trop violente pour qu'aucun matelot osât rendre à ses compagnons d'infortune le périlleux service de porter ce cordage à terre. Heureusement pour ces naufragés il y avait à bord un chien de Terre-Neuve ; ce fut à cet animal que l'on confia l'aventureuse commission. On lui mit dans la gueule le bout de la corde de sauvetage, et il s'élança au milieu de l'épouvantable fracas des lames qui se brisaient l'une contre l'autre. Il avait déjà fait une grande partie du trajet, lorsque ses forces commencèrent à l'abandonner, sans que pourtant il lâchât le bout du cordage. Deux marins intrépides, qui se trouvaient alors sur la côte, avaient admiré les persévérants efforts de ce chien ; ils virent sa détresse, et ne balancèrent point à s'exposer eux-mêmes pour le secourir. Ils l'atteignirent au moment où il allait succomber, prirent la corde qui était entre ses dents, l'aidèrent à gagner le rivage, et alors on put sauver les neuf personnes, qui, durant toute cette manœuvre, avaient désespéré de leur vie. Si le chien n'eût pas épargné aux deux braves marins la plus grande partie du trajet, il leur eût été impossible de le faire deux fois, en allant et revenant, et l'équipage eût péri.

Quoique le terre-neuve se soutienne dans l'eau avec une extrême facilité, et puisse nager pendant très-longtemps sans fatigue apparente, il ne se tire cependant pas toujours des brisants, et succombe quelquefois dans des circonstances où des chiens moins bons nageurs, mais plus vigoureux, parviennent à se sauver ; c'est ce qu'on vit, par exemple, dans un naufrage qui eut lieu, il y a quelques années, sur les côtes

de l'Écosse. Le bâtiment avait touché un roc à fleur d'eau, et était sur le point de s'entr'ouvrir. On avait perdu tout espoir de le dégager, et on ne songeait plus qu'à sauver l'équipage. Il fallait pour cela faire arriver une corde jusqu'à terre. La tempête ne permettant à aucun bateau de tenir la mer, on songea, comme dans le cas précédent, à tirer parti de deux chiens de Terre-Neuve qu'on avait par hasard à bord. Ils furent successivement mis à l'eau, ayant une corde au cou; mais après des efforts incroyables, tous les deux se noyèrent. Il restait encore dans le vaisseau un bouledogue de moyenne taille, très-fortement constitué. On n'espérait guère qu'un chien, qui peut-être de sa vie n'était entré à l'eau, pût échapper quand les deux premiers avaient succombé; cependant, comme il fallait profiter même des moindres chances, on le jeta à son tour, et, quoique repoussé plus d'une fois par la lame, battu, froissé contre les rochers, il poursuivit intrépidement sa route, et parvint à aborder. Ce fut le salut de l'équipage, que tout secours humain semblait ne pouvoir préserver.

Lorsqu'un jeune chien de Terre-Neuve appartient à un jeune maître, il s'établit quelquefois entre eux une familiarité qui fait disparaître les distances; l'animal n'est plus le serviteur, mais le camarade de l'homme. Cette intimité expose cependant à quelques inconvénients, comme on le verra par le fait suivant.

Un jeune marin anglais, très-habile nageur, était embarqué sur un vaisseau de guerre. Il avait un très-beau chien de Terre-Neuve, qui s'était concilié les bonnes grâces de tout l'équipage. Durant une station que le vaisseau fut chargé d'occuper dans une colonie lointaine, le maître et le chien se livraient très-fréquemment à leur exercice de prédilection, nageant côte à côte, attirant par leurs jeux de nombreux spectateurs. Un jour, le maître s'avisait de poser ses deux mains sur la tête de son chien, et lui donnant une forte impulsion, il le fit plonger à une assez grande profondeur, d'où il le vit revenir quelques moments après. Ce passe-temps ne déplut nullement au chien, qui bientôt, changeant de rôle, mit à son tour ses deux pattes sur la tête du jeune homme. Celui-ci disparaît sous l'eau, et y séjourne un peu plus longtemps que le chien n'avait fait; dès qu'il reparait, nouvelle imposition des pattes, nouvelle immersion. Le jeu fut répété si souvent, qu'à la fin l'homme ne reparut plus. L'animal désespéré fait entendre les gémissements les plus lamentables, plonge, remonte à la surface de l'eau pour renou-

veler ses plaintes, et disparaît encore pour continuer ses recherches. Enfin, on vint au secours de tous les deux, et une chaloupe reçut les aventureux plongeurs. Le chien avait fini par trouver son maître, et, le saisissant avec sa gueule, il l'avait ramené à la surface de l'eau. Le jeune homme avoua depuis, qu'il s'attendait à la mort, et se disait en lui-même : « Je ne reverrai donc plus la vieille Angleterre ! »

Un Allemand, qui voyageait à pied pour son plaisir, avait pour compagnon, dans son pèlerinage, un grand chien de Terre-Neuve. Un jour, en Hollande, qu'il se promenait sur les bords d'un canal dont le lit très-profond était compris entre deux murs verticaux, son pied vint à glisser; il tomba, et ne sachant pas nager, il perdit bientôt connaissance. En revenant à lui, il se trouva dans une petite maison située de l'autre côté du canal, et entouré de paysans qui lui donnaient les soins nécessaires en pareille occasion. Ces hommes lui apprirent qu'ils avaient aperçu de loin un grand chien nageant, et faisant des efforts considérables pour soutenir au-dessus de l'eau et amener vers le bord un corps volumineux, mais dont, à cette distance, ils ne distinguaient pas la forme. Après beaucoup d'efforts, ajoutèrent-ils, le chien était parvenu à atteindre un ruisseau qui venait déboucher dans le canal, et dont la profondeur allait en diminuant progressivement. Ce fut alors seulement qu'ils purent reconnaître que c'était un homme qu'il conduisait ainsi; ils s'avancèrent vers le fossé, mais avant qu'ils y fussent arrivés, le chien était parvenu à tirer son maître sur le rivage, et il était occupé à lui lécher le visage. Entre le point où l'homme était tombé à l'eau et celui où il fut conduit par son chien, il n'y avait guère moins de cinq cents pas; mais c'était le premier endroit où la disposition inclinée de la berge permit à l'animal de remonter avec son précieux fardeau.

Il paraît, d'après les empreintes de dents que le voyageur portait à la nuque et à l'épaule, que le chien l'avait d'abord saisi par le haut du bras et l'avait porté ainsi pendant quelque temps; mais la noble bête ayant ensuite compris que la tête devait être soutenue hors de l'eau, avait saisi son maître par la peau du cou; c'était en effet de cette manière qu'il le soutenait lorsque les paysans l'aperçurent, et il est probable que s'il eût persévéré dans sa première manière l'homme n'aurait pu être rappelé à la vie.

Ce n'est pas, comme nous l'avons déjà dit, seulement en faveur de leur maître que les

chiens de Terre-Neuve font preuve d'un pareil dévouement; on en a vu souvent se jeter à la mer pour aller porter secours à de malheureux naufragés, et les ramener au rivage, souvent en faisant un grand circuit, afin de gagner une plage sablonneuse et éviter les rochers.

Il suffit qu'un homme soit en danger de se noyer pour que le terre-neuve accoure et tente de le sauver. Son dévouement lui fait même oublier les sévices dont il vient d'être l'objet.

Le trait suivant en témoigne (1) :

« Un individu que, pour son honneur, il vaut mieux ne point nommer, avait un chien de Terre-Neuve dont il voulut se défaire par économie, dans l'année où la gent canine fut frappée d'un impôt.

« Cet homme, en vue d'exécuter son méchant dessein, mène son vieux serviteur au bord de la Seine, lui attache les pattes avec une ficelle et le fait rouler de la berge dans le courant.

« Le chien, en se débattant, parvient à rompre ses liens, et voilà qu'il remonte à grande peine et tout haletant sur la rive escarpée du fleuve.

« Ici même, son indigne maître l'attendait, un bâton à la main.

« Il repousse l'animal, le frappe avec violence; mais il perd l'équilibre dans cet effort et tombe à la rivière. Il était perdu sans ressource, si son chien n'eût été qu'un homme comme lui.

« Mais le terre-neuvier, fidèle au mandat que les chiens de son espèce ont reçu, et qu'on nomme instinct pour se dispenser de la reconnaissance, oublie en une seconde le traitement qu'il vient de recevoir, et il s'élance dans les eaux mêmes qui avaient failli l'engloutir, pour arracher son bourreau à la mort.

« Il y parvient non sans peine.

« Et tous deux retournent au logis : l'un humblement joyeux d'avoir accompli sa bonne œuvre et obtenu sa grâce, l'autre désarmé, repentant peut-être. »

Mais l'homme n'est pas le seul qui exerce le dévouement du terre-neuve : l'excellente nature de la noble bête trouve quelquefois à se manifester vis à vis de ses semblables.

Voici encore une autre anecdote qui prouve l'excellent cœur du terre-neuve. Un chien de cette race et un mâtin se détestaient. Chaque jour amenait entre eux de nouveaux combats. Or, il advint que, dans une de ces batailles violentes et prolongées sur la jetée de Donaghadee, ils tombèrent tous les deux à la mer.

(1) *Bulletin de la Société protectrice des animaux.*

La jetée était longue et escarpée : ils n'avaient d'autre moyen de salut que la nage. Seulement la distance qu'ils devaient parcourir était considérable. Le terre-neuve, étant un excellent nageur, se tira lestement d'affaire : il aborda tout mouillé sur la côte, où il fit quelques pas en se secouant. Puis, au même instant, témoin des efforts de son récent antagoniste, qui, n'étant point nageur, s'épuisait à lutter contre l'eau et était sur le point de s'engloutir, le terre-neuve fut pris d'un généreux sentiment. Il se précipite de nouveau à la mer, prend le mâtin par le collier et lui tenant la tête hors de l'eau, le ramène sain et sauf sur le bord.

Cette heureuse délivrance fut suivie d'une scène de reconnaissance vraiment touchante entre les deux animaux.

Désormais ils ne se battirent plus : on les voyait toujours ensemble; enfin, le terre-neuve ayant été écrasé par un wagon chargé de pierres, l'autre chien se lamenta et fut longtemps inconsolable.

Il y a quelques années, dix individus de la véritable race furent amenés à Paris pour surveiller les bords de la Seine, on les exerça journellement à tirer de l'eau des mannequins d'hommes et d'enfants; de jolis chenils leur furent ménagés sous les ponts; malheureusement l'essai tenté n'a pas été continué assez longtemps.

Le terre-neuve garde très-bien les enfants, surtout dans le voisinage d'une eau profonde; l'on peut être sûr qu'il ne leur arrivera rien, tant que le chien sera là. Les exemples de cette sorte de tutelle sont innombrables.

Richardson a vu un superbe chien de cette race, appartenant au professeur Dunbar d'Édimbourg, qui avait l'habitude de sortir avec les élèves, en qualité de gardien, et qui s'acquittait parfaitement de son emploi, ne laissant ni homme ni bête approcher de ses protégés. Ce même chien sonnait à la porte de son maître quand il la trouvait fermée et qu'il désirait être reçu.

On a souvent employé comme quêteur le vrai terre-neuve et il est remarquable par sa hardiesse à pénétrer dans les plus épais fourrés.

Le chien de Terre-Neuve a souvent sauvé des gens à demi gelés, en agissant comme les chiens du Saint-Bernard.

A bord, il sent la terre à de grandes distances, à 10 milles anglais et plus, et il la montre par ses aboiements.

En outre, il est doux, patient, très-reconnaissant; mais il a aussi la mémoire des injures, et peut devenir dangereux pour quiconque le tourmente.





Fig. 238. Le Chien de Terre-Neuve.

Ce noble animal n'est pas des mieux traités dans sa patrie. On l'attelle à une petite voiture, à un traîneau; on lui fait traîner du bois de charpente, on charge son dos d'un véritable bât, et on ne lui donne qu'une maigre pitance de poissons gâtés. Beaucoup meurent d'épuisement, avant la fin de l'hiver, sous ces mauvais traitements. Quand vient l'été et que les naturels partent pour la pêche, alors les pauvres chiens sont abandonnés et se tirent d'affaire comme ils peuvent. Une fois libres, ils se rendent coupables de bien des méfaits, en attaquant le bétail. On les emploie encore avec succès, à Terre-Neuve, pour chasser le loup; ce chien vigoureux et courageux arrive facilement à saisir et à égorger le lâche carnassier.

Il se comporte généralement bien vis-à-vis des autres chiens, dont il sait cependant se venger lorsqu'il en est trop ennuyé. On raconte qu'un terre-neuve saisit un petit roquet qui s'acharnait à le poursuivre, sauta avec lui dans la mer, le transporta ainsi à près d'un demi-mille, puis l'abandonna, le laissant revenir seul au rivage, ce qu'il ne fit pas sans peine.

Un bouledogue attaqua un jour, sans motif, un terre-neuve, et le mordit à la gorge; celui-ci fai-

sait de vains efforts pour s'en débarrasser, lorsqu'il eut l'idée de s'approcher d'une chaudière de goudron en ébullition, d'y tremper les pattes de derrière du bouledogue, qui, on le pense bien, lâcha prise aussitôt, et ne s'avisa plus de chercher querelle à un terre-neuve.

Les poètes ont souvent célébré dans leurs chants les mérites de ce chien. Le monument que lord Byron éleva à son terre-neuve favori, *Boatswain*, est encore l'un des ornements les plus remarquables de Newstead. Il fit graver sur cette tombe quelques vers pleins de misanthropie, dont voici un fragment :

Adieu, mon pauvre chien, ami le plus fidèle,  
Défenseur le plus sûr, caressant, plein de zèle,  
Cœur loyal ! ton seul maître avait toute ta foi,  
Pour moi seul tu vécus et tu mourus pour moi (1).

Ces vers sont précédés de l'inscription que voici : « Près de ce lieu sont déposés les restes d'un être qui posséda la beauté sans orgueil, la force sans insolence, le courage sans férocité, en un mot, toutes les vertus de l'homme sans ses vices. Cet éloge, qui serait une basse flatterie,

(1) Traduction inédite de M. Ch. Meaux Saint-Marc.



Fig. 239 Le Chien du Labrador ou Chien de Saint-Jean.

s'il était inscrit sur des cendres humaines, n'est qu'un juste tribut à la mémoire de *Boatswain*, chien qui, né à Terre-Neuve, au mois de mai 1803, est mort, à Newstead-Abbey, le 18 nov. 1808 (1). »

LE CHIEN DU LABRADOR OU CHIEN DE SAINT-JEAN.

*The Labrador Dog.*

**Caractères.** — Cet animal (*fig. 239*), dans son ensemble, présente plus de signes de force que le terre-neuve. Son museau est plus court et plus tronqué que celui du terre-neuve; sa lèvre supérieure est plus pendante, son pelage plus grossier, plus laineux et plus bouclé; sa couleur est un mélange de gris et de brun doré.

Voici, d'après le *Journal hebdomadaire de Knight*, les dimensions d'un chien de cette race : Longueur totale, la queue comprise, 81 cent.; longueur de la tête, de l'occiput au bout du nez, 29 cent.; circonférence de la poitrine, 1 mètre (2).

Le plus beau spécimen de cette race que Richardson ait vu, est *Rollo*, appartenant à lady Bellew en Irlande : *Rollo* mesurait près de 1 mètre 56 cent. de hauteur au garrot.

Ce chien, par son extérieur, tient le milieu entre le terre-neuve et l'épagneul terrestre.

(1) Thomas Moore, *Mém. sur la vie de Byron*, in Lord Byron, *Œuvres*, trad. Paulin Paris. Paris, 1830, tome IX. p. 261.

(2) *Knight's Weekly volume.*

**Aptitudes et emploi.** — Dans le Labrador, il est employé à tirer des traîneaux chargés de bois, et il rend sous ce rapport de grands services aux colons.

Il est doué d'un talent remarquable pour plonger. « Il y a quelques années, dit Richardson, étant avec un officier en garnison à Dublin, j'en vis un qui plongeait à plusieurs reprises au fond du canal, les écluses étant pleines d'eau, et rapportait ce qu'on y jetait, pierres ou autres objets.

« Je joins ici une nouvelle (1), et j'ajoute cette réflexion que, si l'anecdote est exactement vraie, elle jette le jour le plus intéressant sur la sagacité et la reconnaissance de ce chien.

« Pendant les poursuites qui eurent lieu, à Kingstown, à la suite de l'assassinat d'un policeman, on vit un petit chien, actif et fureteur, de l'espèce du Labrador, faire chaque jour, au dedans et au dehors de l'appartement, des recherches, comme s'il eût pris à l'enquête un intérêt personnel. On admira le chien et on s'informa à un employé du bureau de police quel était son maître. Oh! dit celui-ci, ne le connaissez-vous pas? Nous pensions que tout le monde connaissait *Peeler*, le chien de la police. Puis il poursuivit l'histoire du singulier animal. Il ressortit du

(1) *Saunders's Newsletter*, 21 septembre 1846.

récit que, quelques années auparavant, *Peeler* avait tenté la faim canine d'un terre-neuve, et qu'il courait risque de servir au goût de son vorace ennemi, quand un policeman s'interposa, renversa l'assaillant d'un coup de bâton, et sauva la vie du malheureux assailli. Depuis ce temps, *Peeler* a associé sa fortune à celle de la police et l'accompagne en tous lieux, foulant le pavé d'un pas mesuré ou prêtant un concours énergique à l'arrestation d'un perturbateur de la paix publique. Il s'est constitué de lui-même surintendant général de la police, visitant les postes l'un après l'autre, et, quand il a fait ses observations dans un canton, passant dans un autre; on le voit souvent entrer dans un wagon de troisième classe du chemin de fer de Kingstown, descendre à Black Rock, y visiter le poste, et continuer son tour d'inspection jusqu'à Booterstown, puis reprendre à temps le chemin de fer pour aller à Dublin, et jeter un coup d'œil sur les habitants de la capitale, et, après s'être assuré que tout est en ordre, revenir par un train du soir à Kingstown. Si quelqu'un lui déplaît, il prend soin de l'éviter, et remue la queue à son approche; au contraire, il folâtre aux pieds de la personne qui lui inspire de la sympathie.

« Il y a un jour ou deux, voyant dans le train un individu pour qui il professe de la répugnance, il sauta à bas du wagon et attendit le train suivant, puis, quand sonna la cloche, il s'élança avec la vivacité que donne la recherche d'un plaisir différé et prit sa place accoutumée dans une voiture de troisième classe. Sa prédilection pour la police est extraordinaire; dès qu'il voit un homme vêtu en constable, il exprime son contentement en approchant de lui, en se frottant et en dansant à ses pieds. La mort même ne lui fait pas oublier l'objet de ses affections. Il était à son poste au convoi de Daly, le policeman, assassiné à Kingstown.

« Il est capable de reconnaître sous l'habit ordinaire certains constables, mais il faut qu'ils aient été amis autrefois. Partout où il va, il attrape quelque croûte, un morceau de viande, une tape d'amitié, sur la tête, de la main d'un policeman.

« Nous connaissons l'histoire du chien de Montargis, du chien du soldat, du chien du pauvre aveugle, du chien du Saint-Bernard et les récits de leur sagacité et de leur fidélité sont pleins de charmes, mais aucun de ces chiens n'est plus intéressant que *Peeler*, le chien de la police, dont le cœur, élargi par sa reconnaissance pour un homme, devient bon pour tout le monde. »

LE BARBET.

*The Barbet.*

**Caractères.** — Il a le pelage complètement laineux et sa taille est en général très-forte.

Chez le barbet, la capacité du crâne est assez grande et le développement des sinus frontaux assez considérable pour donner à la ligne du front une direction presque perpendiculaire à celle des os du nez; la mâchoire inférieure est très-arquée (*fig. 240 et 241*).

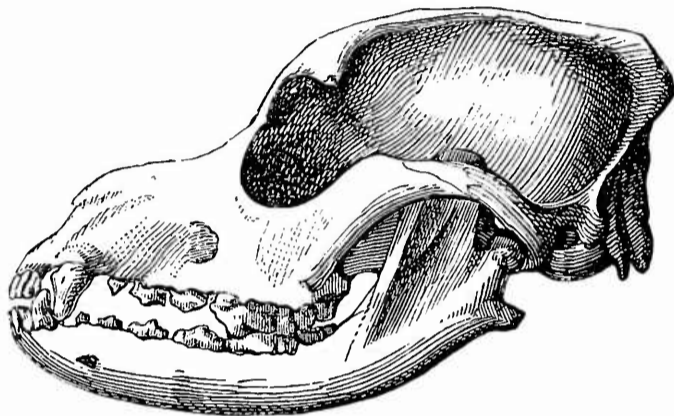


Fig. 240. Crâne de Barbet, vu de profil.

**Aptitudes et emploi.** — On employait autrefois les barbets à la chasse au marais, pour laquelle

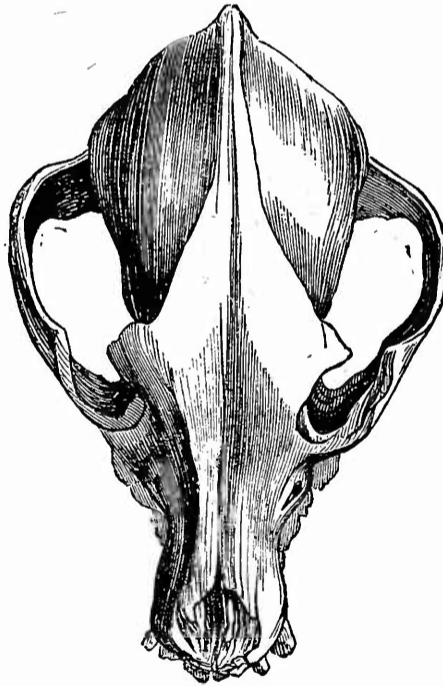


Fig. 241. Crâne de Barbet, vu d'en haut.

ils ont certainement des aptitudes, mais de nos jours ils ne servent plus que comme chiens de garde.

LE CANICHE — *CANIS GENUINUS.*

*Der Pudel, The Poodle*

Le caniche est une espèce de barbet. De tous les chiens à poils soyeux, celui-ci

est un des plus connus, et le plus remarquable par son intelligence.

**Caractères.** — Sa taille basse, son corps gros et court, sa tête ronde, ses poils longs, abondants, laineux, frisés en tire-bouchons, ses oreilles larges et longues (*fig.* 242) le différencient d'avec les autres chiens. Un beau caniche est tout blanc ou tout noir, ou bien noir, avec une tache blanche au front ou sur la poitrine. On trouve en Danemark des individus à robe noire, qui sont très-estimés.

Le caniche, par ses formes, ressemble au grand chien d'eau, mais ce qui l'en distingue aisément, c'est que la laine, chez lui, remplace le poil.

Cet animal demande un très-grand soin pour être tenu dans un bon état de propreté et de santé. Il faut le peigner souvent afin de détruire les vermines auxquelles il est très-sujet, et le tondre, particulièrement aux pieds, entre les doigts et sur le museau.

Selon les uns, le caniche serait originaire du Danemark; d'autres auteurs, parmi lesquels Sélincourt, prétendent, au contraire, qu'il est d'origine piémontaise.

**Aptitudes et emploi.** — Comme tous les autres chiens à poils soyeux et laineux, le caniche aime à aller à l'eau. Il nage admirablement. Il était encore au seizième siècle très-fréquemment employé à la chasse des oiseaux aquatiques, d'où vient son nom de *chien cane* ou *caniche*. On s'en sert beaucoup en Angleterre pour la même chasse. On en tient aussi à bord des bâtiments, où on les dresse à aller chercher ce qui tombe à la mer, ainsi que les oiseaux que l'on s'amuse à tuer au large. Mais il n'est pas aussi hardi, et par conséquent ne peut rester aussi longtemps à l'eau que le chien d'eau proprement dit. Cependant il est plus actif, bien plus tendre à la bouche, et se dresse plus aisément que ce dernier. On peut même le dresser à la chasse et lui apprendre à marquer l'arrêt.

Depuis longtemps on cultive de préférence ses talents d'agrément; il est surtout le compagnon de l'homme, et cela à un degré où n'arrive jamais aucun autre animal.

« De tous les chiens, dit Scheitlin, le caniche a les plus belles formes. Il a la plus belle tête, le corps le mieux bâti, le port le plus noble, la poitrine large, les pattes bien faites, ni trop hautes ni trop basses.

« Sa structure lui permet toutes sortes d'exercices. Il apprend tout seul à danser; son instinct le pousse à se tenir debout et à marcher

sur ses pattes de derrière pour se rapprocher de son maître; il reconnaît ainsi qu'il peut le faire et il le fait souvent quand il le veut.

« Son goût est fin; il sait parfaitement distinguer les aliments; il est gourmand; la subtilité de son odorat est renommée; il reconnaît les enfants de son maître, en trouve la piste lorsqu'ils sont perdus. On lui fait sentir un soulier ou quelque autre objet appartenant à l'enfant égaré; il se rappelle cette odeur, et retrouve seul la trace de l'enfant. Rarement il se trompe; son odorat est sa mémoire. Son toucher est délicat. Il est douillet et très-sensible à la douleur; son ouïe est très-fine; il reconnaît de loin la voix, l'intonation, le coup de sonnette, le pas des habitants de la maison. Sa vue est moins bonne; ce n'est que de près qu'elle peut lui servir à reconnaître son maître. »

Voici cependant un fait intéressant qui paraît démontrer que la vue, chez cet animal, est assez pénétrante. Un caniche avait l'habitude d'accompagner à la porte la servante qui allait ouvrir, puis faisait société au visiteur jusqu'à la chambre de son maître, en silence, si la personne était bien vêtue, bruyamment, si la toilette était par trop négligée. Le bon animal vécut très-vieux et perdit successivement l'usage de tous ses organes; celui de l'ouïe reçut le premier échec. Ne pouvant plus entendre le bruit de la sonnette, il s'établit au-dessous de l'instrument et l'œil presque constamment fixé dessus, attentif à la moindre oscillation, il se levait avec prestesse, malgré la diminution de ses forces et continuait à remplir ses fonctions d'introduit.

« Le caniche, dit encore Scheitlin, a parfaitement le sentiment des lieux. Au bout de plusieurs heures, de plusieurs jours, il retrouve le chemin de sa demeure. Il court dans la ville et dans la campagne; il cherche et retrouve une maison où il s'est rendu avec son maître, où il a été bien reçu. On peut le dresser à aller chercher du pain chez le boulanger, de la viande chez le boucher.

« Il a la notion du temps; il sait quand il est dimanche, quand il est midi, quand c'est le jour où l'on tue à l'abattoir. Il a le sens des couleurs. La musique lui produit une impression particulière; il supporte certains morceaux; en est d'autres qu'il ne peut souffrir.

« Le caniche a un très-grand pouvoir d'observation; rien ne lui échappe, il arrive à comprendre non-seulement la parole, mais encore les gestes et les regards de son maître. »





Paris, J.-B. Baillière et Fils, édit.

LE CANICHE.

Dessin à la plume de M. Henri Regnault (Collection de M. H. B.)

Corbeil, Créte, imp.



Fig. 242. Le Caniche.

Un ami de M. Jesse possédait un caniche qu'il avait jugé nécessaire de châtier à cause de ses désobéissances répétées. Il acheta donc un fouet et lui infligea une ou deux corrections, dans une promenade. De retour au logis, il laissa le fouet sur une table : le lendemain l'instrument avait disparu. On le retrouva dans un commun. L'on s'en servit encore pour frapper l'animal ; il disparut de nouveau. On surveilla le chien soupçonné de l'avoir volé, et on le surprit déroband sur la table le fouet, pour le cacher.

« La mémoire du caniche, dit Scheitlin, est très-fidèle. Pendant des années il se souvient du visage de son maître, du chemin qu'il a parcouru. Son odorat, par lequel il distingue les objets et les choses, lui a valu le renom de chien intelligent ; combien plus il mériterait ce titre par sa fidèle mémoire, quand dans le monde on voit appeler intelligent tout enfant qui a de la mémoire. C'est cette mémoire surtout qui fait qu'on peut dresser le caniche si facilement ; sa patience, sa douceur, son obéissance y ont aussi leur part. On peut lui apprendre à battre du tambour, à tirer le pistolet, à grimper sur une échelle, à emporter d'assaut une hauteur défendue par d'autres chiens, à jouer la comédie

(pl. XI), toutes choses, d'ailleurs, que l'on peut apprendre aussi aux chevaux et aux éléphants. »

Parmi les montreurs de chiens savants qui donnent leurs représentations dans les rues de Paris, en voici un que Victor Fournel met en scène d'une manière fort piquante (1).

« Un vieux troupière possède un caniche, vieux troupière comme lui, dont l'emploi consiste à se laisser juger et fusiller trente fois par jour. Ce caniche porte le sac au dos et a le chef recouvert d'un schako ; il est accusé d'avoir volé et déserté à la suite d'une *ribote*. Son maître déploie un papier contenant les chefs d'accusation, tandis que le déserteur se tient debout d'un air piteux, sur ses pattes de derrière.

« Ecoutez bien cela, mes enfants, » dit alors solennellement le soldat à ceux qui l'entourent, « et voyez comme l'ivrognerie ne mène à rien de bon. Voilà un brave que j'ai vu faire son devoir à Wagram et à Friedland ; eh bien, pour avoir bu un petit verre de trop, il s'est déshonoré aux yeux de la patrie ; ne vous grisez jamais, mes enfants : on commence par se griser, on finit par voler. »

(1) Victor Fournel, *Ce qu'on voit dans les rues de Paris*. Nouv. édit. Paris, 1867, p. 140.

« Ensuite il lit le réquisitoire, qui est bien le plus ébouriffant recueil de farces de caserne qu'on puisse entendre, et, à chaque instant, il s'interrompt pour interpellé le coupable qui baisse humblement la queue et les oreilles.

« Comment, vieux drôle, vieux scélérat, avoir volé la cantinière, une si brave femme, qui fait crédit à tous les bons lapins ! Ah ! vieux gueux, tu mérites bien la mort ! »

« Et il continue à travers les interruptions du même genre, que le caniche écoute avec la résignation d'un condamné repentant. Enfin, il le fusille lui-même et la victime tombe en poussant un hurlement plaintif. On rit dans le cercle :

« Ne riez pas, mes enfants, » fait le vieux toupier, en portant religieusement la main à son bonnet de police ; « c'était un coquin, c'est vrai, mais, comme dit cet autre, ceux qui sont morts, sont morts. Nous allons lui rendre les derniers devoirs, et je vous engage à jeter chacun un sou pour les frais de l'enterrement du pauvre diable. »

« Il ne faut pas oublier, reprend Scheitlin, de tenir compte de l'instinct d'imitation du caniche, de son point d'honneur et de sa vanité. Continuellement il regarde son maître, observant ce qu'il fait, voulant l'aider. Comme un enfant le pense de son père, il pense que tout ce que fait son maître est bien, et qu'il doit ou peut le faire aussi. Le maître prend-il une boule, à son tour, il en prend une entre ses pattes, cherche à la mordre, gémit s'il ne peut y arriver ; si son maître est minéralogiste et cherche des pierres, le caniche en cherchera ; creusera-t-il un trou, le chien en creusera un ; son maître s'assied-il près d'une fenêtre, il saute sur la chaise voisine, met les pattes de devant sur l'appui, regarde au dehors et semble admirer, de son côté, le paysage. Il veut porter une canne, un panier lorsqu'il en voit prendre un à son maître ou à la domestique. Il le porte avec soin, le dépose devant les personnes, va de l'une à l'autre, en remuant la queue pour faire admirer toute son habileté. Tant qu'il le porte, il ne s'inquiète pas des autres chiens, il semble les mépriser comme des faînéants et des vauriens ; ceux-ci, par contre, paraissent l'admirer. »

Un étudiant d'Heidelberg (1) possédait un charmant caniche blanc ; l'intelligence et la sagacité de l'animal étaient peu communes. Accompagnant chaque jour son maître à la leçon d'un professeur, remarquable par sa vue basse, il prenait place sur le banc auprès de son maître et

regardait dans son livre comme s'il en comprenait chaque mot.

Un matin qu'il pleuvait, la leçon, qui n'était jamais très-suivie, ne comptait qu'un auditeur, l'étudiant au caniche ; cependant le chien avait préféré rester au logis.

« Messieurs, dit le professeur en commençant sa leçon, je suis fâché de voir que l'étudiant vêtu de blanc, si attentif et dont j'ai remarqué le zèle, contre son habitude est absent aujourd'hui ! »

« Le caniche, poursuit Scheitlin, est le chien le plus estimé, sans être le plus craint, et le plus aimé, car il est le meilleur et le plus doux. Les enfants l'aiment beaucoup, parce qu'ils peuvent le chicaner, lui monter sur le dos, lui tirer les poils, le serrer sans qu'il grogne, qu'il morde, qu'il donne les moindres signes d'impatience. Il est vorace, mais on peut lui arracher son manger de la gueule, ce que les autres chiens ne souffrent pas.

« Il reconnaît toute sa vie celui qui l'a une fois tondu ; quand il le voit, même après des années, entrer dans la maison, il s'enfuit, se cache, et ne veut pas être tondu ; mais s'il connaît son homme, il se laisse ramener et se soumet, faisant contre fortune bon cœur.

« S'il a été mordu par un chien enragé, et que l'équarrisseur vienne le chercher, il sait quel sort l'attend ; il se cache, son regard devient trouble et anxieux ; mais il ne se défend pas ; comme le cheval, il reçoit tranquillement le coup mortel. S'il est malade et confié à un vétérinaire, il se soumet au traitement, sachant parfaitement apprécier ce qui lui est utile. Aucun animal ne reconnaît aussi rapidement la supériorité de l'homme ; aucun ne se pénètre aussi vite de l'idée que, vis-à-vis de l'homme, l'obéissance lui est un devoir et une nécessité.

« Il est curieux de le voir chercher son maître. Il court tête baissée le long des rues, s'arrête, réfléchit, revient sur ses pas, s'arrête de nouveau au bout de la rue, réfléchit plus qu'il ne regarde, coupe au plus court, pour arriver plus tôt à un endroit. Il est plus curieux encore de voir le manège du caniche qui veut quitter le logis, et auquel on ne permet pas de sortir ; il cherche à surprendre son maître ; il fait semblant de n'avoir nulle envie de s'échapper de la maison ; puis, dès qu'on ne le regarde plus, il s'élançe dehors, ou bien, avec une ruse qu'on n'attendrait pas d'un chien, il s'approche des murs et lève la jambe comme pour uriner, ce qui oblige à le mettre à la porte ; mais, une fois dehors, loin de chercher à se soulager, il s'enfuit à toutes jambes et court à l'abattoir, où il espère trouver une

(1) *The Dublin University Magazine*, juillet 1846.



compagne ; si, malgré sa ruse, on ne le laisse pas sortir, s'il perd tout espoir d'arriver à ses fins, il se glisse sous la table et y urine. Il a menti comme un homme.

« Nous ne nous étonnerons pas si beaucoup d'auteurs ont accordé au caniche une intelligence humaine. L'homme n'observe pas mieux que lui, ne montre pas plus d'impatience quand on ne fait nulle attention à lui. Il essaye et réfléchit avant d'agir, il ne veut ni se tromper ni être tourné en dérision. L'on n'apprend rien au caniche à coups de bâton ; si l'on emploie ce moyen, il devient craintif, abruti, tout comme un enfant qui apprend en pleurant. Quelquefois, il se montre bête par ruse. Avec de bons traitements, on peut l'habituer à ce qui lui répugnait le plus, à lui faire manger et boire des choses dont il ne voulait pas ; beaucoup en arrivent à aimer le café et à le préférer à toute autre boisson.

« Ce qui étonne, c'est que le caniche, avec son intelligence, ne soit qu'un mauvais chien de garde et qu'on ne puisse l'irriter contre l'homme. Il aime tout le monde ; si on l'excite contre quelqu'un, il regarde alternativement son maître, son adversaire, se demandant comment l'homme peut chercher à faire du mal à son semblable. On tuera son maître, il ne le défendra pas. »

On raconte cependant que le poète anglais Pope fut préservé par un caniche d'un assassinat que son domestique méditait contre lui. L'intelligent animal, ayant deviné les desseins du meurtrier au désordre qu'il avait remarqué en lui, en avertit son maître par des démonstrations pleines de sollicitude. Au moment d'exécuter son crime, convaincu qu'il était deviné par le chien, le valet laissa tomber son arme et s'enfuit.

« Le caniche, dit encore Scheitlin, est très-humble vis-à-vis de son maître, il en craint non les coups mais la mauvaise humeur, les reproches, les simples signes de blâme.

« Les chevaux et les chiens sont de tous les animaux ceux qui s'effrayent le plus ; le caniche peut être stupéfait, c'est-à-dire que son jugement peut subitement lui faire défaut. Un caniche poursuivait un corbeau ; celui-ci lui fit tête, le regarda et se mit à crier : Polisson ! Polisson ! — Le chien s'arrêta surpris : que penser ? Une bête, un oiseau et une voix humaine !

« Le caniche ne se plaît pas dans la solitude ; il cherche toujours la société de l'homme. Il n'aime pas celle des autres chiens, et ne joue guère qu'avec des caniches. Il déteste les autres races ou en est détesté, car ils voient en lui le favori de l'homme et ne peuvent le souffrir par jalousie.

« Le caniche aime la liberté. Il va et vient sans cesse. Il est malheureux quand on le tient à la chaîne, il cherche à la détacher, et s'évertue à en ronger et à en défaire les mailles. Il retire la tête de son collier, pousse des cris de joie, et gambade comme un fou, lorsqu'il est libre. »

Giebel raconte le fait suivant, qui montre de quelles inventions il est capable pour se détacher : « Dans une ville où les chiens étaient soumis à l'impôt, le contrôleur fit saisir tous les chiens qui n'avaient pas payé la taxe. Tous ceux-ci furent indistinctement enfermés dans une grande écurie : ils y poussaient des gémissements et des hurlements. Seul, un caniche était couché tranquillement dans un coin, paraissant résigné à son sort ; il vit bientôt comment la porte s'ouvrait, c'était le chemin de la liberté. Il s'approcha de cette porte, fit basculer le pêne, ouvrit, et s'échappa suivi de tous ses compagnons de captivité, qui rentrèrent chacun chez eux. »

Dupont (1) a conservé l'histoire d'un barbet intelligent, surnommé le *Crotteur*, qui aidait à son maître dans l'exercice de sa profession et lui était un excellent auxiliaire.

« A la porte de l'hôtel de Nivernais, vivait un petit décrotteur, maître d'un grand barbet noir, dont le talent particulier était de lui procurer de l'ouvrage.

« Il allait tremper dans le ruisseau ses grosses pattes velues, et venait les poser sur les souliers du premier passant.

« Le décrotteur, empressé de réparer le délit, présentait la selle : *Monsieur, décrotter là !*

« Tant qu'il était occupé, le chien s'asseyait paisiblement à côté de lui. Il aurait été inutile alors d'aller crotter un autre passant. — Mais dès que la sellette était libre, ce petit jeu recommençait.

« L'esprit du chien, et la gentillesse de son jeune maître, qui se rendait serviable aux domestiques, donnèrent à l'un et à l'autre, dans la cour de l'hôtel et dans la cuisine, une utile célébrité qui, de bouche en bouche, remonta jusqu'au salon.

« Un Anglais illustre y était présent. Il demande à voir le maître et le chien ; on les fait monter. Il se passionne pour l'animal, veut l'acheter, en offre dix louis, quinze louis. Les quinze louis tentent l'enfant, ébloui d'ailleurs par tant de grands personnages. Le chien est vendu, livré, enchaîné, mis le lendemain dans une chaise de poste, embarqué à Calais, et il arrive à Londres.

« Son maître le pleurait avec une tendresse mêlée de quelques remords.

(1) Dupont, *Quelques mémoires sur différents sujets*. Paris, 1807, p. 347.

« Joie inespérée ! — Le quinzième jour, le chien arrive à la porte de l'hôtel de Nivernais, plus crotté que jamais et crottant mieux ses pratiques.

« Obligé de descendre plusieurs fois pendant la route, il avait observé qu'on s'éloignait de Paris dans une voiture, en suivant une certaine direction ; qu'on s'embarquait ensuite sur un paquebot, et qu'une troisième voiture menait de Douvres à Londres.

« La plupart de ces voitures étaient des chaises de renvoi. Le chien, retourné de chez son acquéreur au bureau du départ, en avait suivi une, peut-être la même, qui prenait en effet, et en sens opposé, la route par laquelle elle était venue. Elle l'avait conduit à Douvres. Il avait attendu le même paquebot sur lequel il avait déjà passé ; et, descendu à Calais, il avait suivi pareillement la même voiture qui l'avait amené. Toutes ses promenades précédentes lui avaient donné la théorie qu'après avoir bien marché pour aller quelque part, il fallait retourner sur ses pas pour revenir au gîte ; et le gîte était à côté de son jeune maître.

« J'ai été témoin oculaire de cette aventure, ajoute Dupont ; elle a laissé des souvenirs chez les habitants de la rue de Tournon. »

Tout le monde, à Milan, a connu l'histoire, — car ce n'est pas un conte, — du caniche *Moffno*. Ce chien avait suivi son maître, qui faisait partie du corps d'armée du prince Eugène Beauharnais, lors de l'expédition de Russie, en 1812. Au passage de la Bérésina, ces deux fidèles compagnons furent séparés par les glaçons qui roulaient dans le fleuve, et le caporal milanais revint dans sa ville natale, en regrettant, non pas ses blessures, mais son pauvre caniche, avec lequel il avait partagé bien des souffrances et bien des misères.

Un an s'était écoulé, et le soldat, rentré dans sa famille, avait pour ainsi dire oublié l'objet de son chagrin. Un jour, pourtant, les gens de la maison virent arriver le fantôme d'un animal qui jadis avait dû être un chien, mais qui, à coup sûr, ne méritait plus ce nom ; c'était quelque chose de hideux, qu'on chassa sans pitié, malgré les cris plaintifs que la pauvre être faisait entendre. A ce moment, l'ex-caporal revenait d'une promenade en ville et vit s'avancer vers lui, en rampant sur le sol, ce quadrupède informe qui vint lui lécher les pieds en poussant de sourds gémissements ; il le repousse alors assez rudement et il allait peut-être débarrasser ce singulier visiteur du reste de vie qui paraissait l'animer, quand, se ravisant, il examine avec

plus d'attention certaines marques, certains indices particuliers de cet hôte qui lui fait fête.

Il prononce le nom de *Moffno*, et voilà que l'animal se relève, pousse un joyeux aboiement et retombe épuisé de faim, de fatigue, et peut-être, devrait-on ajouter, d'émotion. Son maître, qui l'a enfin reconnu, s'empresse auprès de lui, le secourt, le ranime, le sauve, en un mot.

Cette traversée de plus de la moitié de l'Europe, entreprise par un animal qui n'a pour tout guide que son merveilleux instinct ; ces fleuves, ces montagnes, franchis par un être faible au prix de souffrances terribles, tout cela tenté pour retrouver son maître, n'est-ce point une grande leçon pour bien des hommes ?

Que ne pourrait-on dire sur le caniche ! Il y aurait de quoi en remplir tout un volume.

#### LE BICHON DES BALÉARES.

**Caractères.** — Il a le poil frisé en tire-bouchons et laineux du caniche ; sa queue est recourbée sur le dos.

#### LE CANICHE-NAIN.

*Der Zwergpudel, The little Barbet.*

Le caniche-nain mérite bien son nom, il est si petit, qu'on pourrait le regarder comme un animal fabuleux. Il attire l'attention de tout le monde, et est aussi admiré que n'importe quel animal extraordinaire nous arrivant des pays lointains. Il est généralement blanc ; ses poils sont laineux et fins.

Il aboie pour montrer qu'il est bien réellement un chien ; on ne le croirait pas, sans cela. Son aboiement est si particulier, si enfantin, pourrait-on dire, qu'on ne l'oublie pas quand on l'a une fois entendu.

#### LE CHIEN-LION.

*Das Löwenhündchen, The Lion Dog.*

**Caractères.** — Il a le pelage fourni sur la tête et le cou, et ras sur le reste du corps ; il a un bouquet de poils à l'extrémité de la queue et sa couleur est fauve.

Il est devenu rare aujourd'hui.

#### LE CHIEN DE BOLOGNE.

*Der Bologneserhund.*

Le chien de Bologne est, comme le caniche-nain et le chien-lion, un joli chien de salon. Il résulte du croisement du caniche avec le chien-loup ou l'épagneul.

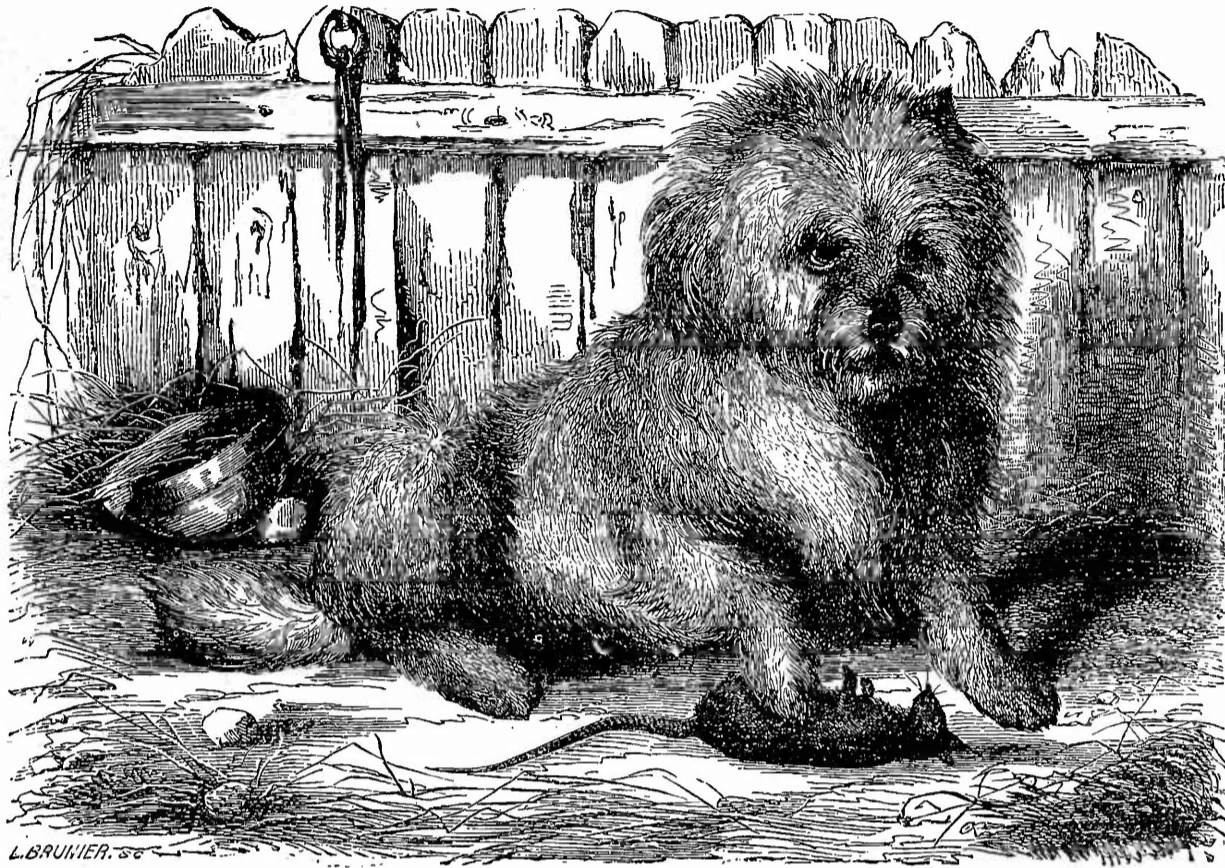


Fig. 243. Le Griffon vulgaire ou Ratier.

*(f) Les Griffons — Canes Gryphi.**Die Pintscher.*

Nous arrivons au groupe des griffons, que beaucoup de naturalistes réunissent aux caniches.

**Caractères.** — Cette manière de voir paraît justifiée, d'un côté par la nature du pelage, la forme du museau, des oreilles, de la queue; de l'autre, par la douceur, la fidélité, la gaieté de ces chiens. Ils se distinguent cependant par des caractères tirés de la forme de la tête et du squelette, et constituent bien une race à part.

Le double nez est une difformité assez commune chez ces chiens, mais il ne doit pas être considéré comme caractère de race, car il se trouve chez beaucoup d'autres variétés.

Leur pelage est dur ou soyeux. Quelques-uns sont munis d'une épaisse toison.

**Aptitudes et emploi.** — Avec des qualités excellentes, ils sont cependant difficiles à dresser et ils ont souvent un mauvais caractère.

Les griffons sont assez communs en Italie.

On les divise en *griffons-ratiers*, dont les poils sont lisses et soyeux; et en *griffons-singes*, dont les poils sont hérissés et durs.

*(a) Griffons à poils lisses ou Griffons-ratiers*

## LE GRIFFON VULGAIRE OU RATIER.

*Der Rattenpintscher.*

**Caractères.** — Ce griffon (*fig. 243*) ressemble assez au basset, dont il diffère toutefois par ses pattes plus élevées et droites, par ses oreilles dressées, à pointe seulement recourbée.

La plupart des individus sont de couleur foncée; l'on en rencontre peu qui soient tachetés. Leur corps est élancé, leur tête forte, leur museau long et obtus; ils ont les pattes de hauteur moyenne et droites, la queue lisse; l'animal la porte recourbée en avant ou en arrière.

On coupe généralement aux jeunes griffons la queue et les oreilles, et on rend ainsi leur aspect hideux.

**Aptitudes et emploi.** — Tous les griffons ratiers sont intelligents, gais, très-amateurs de chasse. Ils attrapent les rats, les souris, les taupes, et les poursuivent sans trêve. Ils ne sont pas à conserver dans la maison; leur mobilité continuelle en fait plutôt pour leur maître des sujets de tourment, que de distraction. Ils conviennent aux cavaliers; ils aiment à accompagner leur maître, lorsque, surtout, il y a pour eux occasion de courir dans la course la plus

rapide, ils trouvent encore le temps d'explorer les trous de mulots et les taupinières.

Le nez au vent, le griffon ratier flaire de tous côtés : est-il averti par l'odorat ou par la vue, que sous tel monticule de terre s'agite une proie, il s'en approche doucement et silencieusement, reste immobile un instant, fait un bond, enfonce en terre ses pattes de devant, et la bête souterraine est bientôt prise vivante. C'est ainsi qu'il chasse les taupes avec une véritable fureur, il ne les dévore pas, il les enfouit en terre ; quant aux souris, aux mulots, il en mange au contraire jusqu'à satiété.

#### LE BULL-TERRIER.

*Der Bullterrier* ou *Bulldoggpintscher*, *The Bull-terrier*.

Le griffon terrier que les Anglais élèvent plus particulièrement, leur vrai *bull-terrier*, est un métis provenant du croisement du griffon avec le petit bouledogue.

**Caractères.** — Il tient par ses formes de l'un et de l'autre ; le corps se rapproche davantage du terrier et la tête du bull-dog.

**Aptitudes et emploi.** — Il est plus vif, plus adroit et peut-être même plus courageux que le bull-dog ; il est bien plus mordant et plus tenace que le terrier.

L'habileté de ce chien à attraper les rats a attiré sur lui l'attention des Anglais, ou plutôt de ces riches désœuvrés, qui ne savent comment tuer le temps ; ils en sont arrivés à se donner spectacle des chasses aux rats, et à dresser leurs chiens dans ce but ; ils engagent même dans ces chasses des paris considérables.

Il est à Londres des gens qui ont pour spécialité de procurer le nombre de rats nécessaire pour ces sortes de récréations. On se rend dans une arène, dans une cave ou dans un lieu analogue ; les assistants se rangent près des murailles pour laisser aux animaux le plus d'espace possible, et on lâche des douzaines, même des centaines de rats, qui vont servir de pâture aux chiens.

Dans quelques quartiers abjects de Londres, il y a des endroits spéciaux pour cette chasse. Ce sont de grandes arènes sablées, entourées de planches, derrière lesquelles sont les spectateurs. Le propriétaire de ces cirques d'un nouveau genre, qui appartient toujours aux plus basses classes de la société, perçoit, outre un droit d'entrée, une certaine somme par tête de rat. Quand les spectateurs sont assez nombreux, il lâche les rats. Les malheureux parcourent toute l'arène,

cherchant vainement une issue ; ils courent, s'agitent, sont inquiets, et semblent pressentir le sort qui les attend. Quand ils se sont un peu calmés, les chiens sont introduits dans l'arène, et alors commence une bataille sans égale ! Wood parle d'un terrier répondant au nom de *Ting*, ne pesant pas trois kilos, et qui jouissait d'une grande réputation ; c'était le destructeur de rats le plus acharné ; en 28 minutes et 5 secondes, — on voit avec quelle conscience les amateurs contemplent ces spectacles, — il étrangla 50 rats, et l'on a calculé que, dans sa vie, il en tua plus de 5,000, ce qui, au dire de cet auteur, représente un poids de 750 kilogrammes. Ni le nombre ni la grandeur de ses adversaires ne le retenaient ; sa manière de combattre était réglée. Il attaquait les rats les plus forts, les plus vigoureux, et se débarrassait ainsi de la besogne la plus rude pendant qu'il était frais encore ; il lui était ensuite facile d'en finir avec les faibles. Dans sa jeunesse, il courait dans l'arène avec une telle rapidité que l'on ne pouvait distinguer sa tête de sa queue. Dans sa vieillesse, il se postait chaque soir, comme un chat, à la meilleure place, guettant les trous de rats ; rarement il rentrait bredouille. Son ardeur à la chasse fut la cause de sa mort. Un jour qu'il était enfermé dans une chambre, il entendit un rat dans une pièce voisine ; l'impossibilité où il se trouvait de pouvoir l'attraper le mit dans un tel état d'excitation, qu'il en contracta une fièvre violente dont il mourut.

Ce chien appartenait à un maître fortuné, et il eut une vie heureuse. Les malheureux chiens de propriétaires d'arènes ont souvent la même fin que les rats. Non contents d'avoir assisté à cette scène de carnage, les Anglais achètent encore le chien et le livrent à un grand bouledogue qui le déchire. Et ce ne sont pas les hommes des classes les plus abjectes, ce sont au contraire les gens les plus haut placés qui se donnent le luxe de ces jeux barbares.

Voici un récit que nous empruntons à M. Th. Gautier (1) :

« Ce jour-là, c'était dans la cour de lord D... un chœur d'aboiements, de jappements et de glapissements à rendre sourd.

« Une espèce de cirque, composé d'une grande caisse en planches ouverte par le haut, était placée en bas du perron, afin que les regards des spectateurs pussent pénétrer à l'intérieur et suivre les chances des combats qui allaient s'y livrer.

(1) Th. Gautier, *Caprices et zigzags*. Paris, 1856, p. 365.

« Une boîte grillée de fils de fer contenait les victimes, c'est-à-dire une soixantaine d'énormes rats, recueillis avec une peine qu'on ne connaissait pas autrefois, lorsque la voirie était encore à Montfaucon.

« C'était là le bon temps pour les amateurs ; en une demi-heure de chasse on avait un coffre plein de rats féroces, monstrueux, formidables, homériques, descendant en ligne directe des héros de la *Batrachomyomachie*, qui ne faisaient qu'une bouchée des chats. Maintenant que les carcasses des chevaux, transportées à l'établissement de la plaine des Vertus et cuites dans des chaudières à vapeur, servent à engraisser les porcs ; les rats, privés de cette nourriture succulente et remis forcément au régime végétal, ont perdu beaucoup de leur vigueur et de leur courage ; l'espèce dégénère, ils tournent à la souris ; et ceux de lord D... devaient avoir été choisis entre mille.

« Où est le beau temps de ces chasses colossales, aux flambeaux, où, dans la cour de l'écorcherie, dix mille rats périssaient en une nuit sous le croc des pointers ou sous le bâton des maîtres ? On ouvrit la cage, et deux rongeurs, extirpés délicatement avec des pincettes, furent mis en présence d'un petit chien dont c'était le coup d'essai. Les deux rats s'acculèrent chacun dans un angle, et, comme s'ils avaient concerté ensemble leur attaque, sautèrent l'un au nez, l'autre à la queue du chien, qui, vigoureusement pincé, se mit à glapir d'une façon piteuse et à exécuter une valse éperdue dans un coin de la boîte. Rien au monde n'était plus comique que cette danse à trois : les queues des rats s'allongeaient et fendaient l'air, et leurs corps soutenus par la rotation s'étendaient horizontalement. Ce chien, commencé et terminé par un rat, semblait, au milieu du tourbillon, un animal fantastique, inexplicable. Mais s'il valsait ainsi, ce n'était pas enthousiasme chorégraphique : il cognait ses ennemis le long des parois de la caisse, les étourdissait et les assommait dans cette valse de Faust ; en effet, les rats lâchèrent prise, et deux coups de croc leur cassèrent les reins et les renvoyèrent dans l'autre monde retrouver leurs aïeux, *Psycharpax* et *Méridarpax*, qui durent bien recevoir leurs ombres valeureuses. Les morts enlevés, le chien retiré de l'arène, on lâcha d'autres combattants. Cette fois, l'on mit douze rats contre un chien ; mais celui-ci était un vieux routier, qui fondit sur le gros de l'armée ennemie avec une telle impétuosité, que deux ou trois étaient tués, autant blessés et le reste jeté en l'air, avant

qu'ils se fussent reconnus ; à chaque rat un coup de dent, ni plus ni moins. Il les prenait en travers très-adroitement, de façon à ce qu'ils ne pussent le mordre.

« Un autre chien fut mis aux prises avec vingt-quatre rats. La bataille fut vive et sanglante, mais dura peu ; les rats se démoralisèrent, et le sauve-qui-peut ayant été crié en langue myagrienne, la troupe à la débandade se réfugia et s'entassa misérablement dans l'angle le plus éloigné de l'ennemi. Les rats blessés se soulevaient à demi, semblaient implorer la clémence en joignant leurs pattes de devant, pareilles à des mains humaines ; le vainqueur eût peut-être été clément, mais un chien ayant rompu sa chaîne s'élança par-dessus les rebords de la caisse et tomba au milieu de la bataille, qui dégénéra en boucherie.

« Pour rendre la chance des rats qui restaient plus égale, on les lâcha dans la cour, et la bataille se compliqua d'une chasse à courre des plus divertissantes. Quant aux rats, il n'en survécut pas un seul. Honneur au courage malheureux ! »

Excellents destructeurs de petits animaux nuisibles, on a vu souvent des bull-terriers, pesant moins de quatre kilogrammes, prendre des renardeaux ou de jeunes blaireaux gueule dans gueule et les arracher à reculons du fond de leur repaire.

Par suite de l'usage auquel ils sont destinés, on doit rechercher les bull-terriers de petite taille, qui peuvent terrer plus facilement.

#### LE TERRIER NOIR ET FEU.

Cette variété est commune en Angleterre.

Elle fournit d'excellents destructeurs de rats.

On a l'habitude de leur couper les oreilles en pointe afin que dans leurs combats leurs adversaires aient moins de prise sur eux ; mais depuis quelques années les Anglais ne coupent plus les oreilles de ceux qu'ils emploient pour aller sous terre, regardant avec raison cet appendice comme un couvercle protecteur de l'intérieur de l'oreille.

#### LE PETIT TERRIER ANGLAIS.

*The Little English Terrier.*

Cette race, peu connue en France et dans les autres pays de l'Europe, est rare en Angleterre. Il y en a néanmoins dans la Grande-Bretagne depuis le temps du roi Richard, car un vieux tableau qui se voit à Westminster montre, cou-

ché aux pieds du monarque, un chien de cette même race.

**Caractères.** — Ces terriers sont de petite taille, ordinairement d'un noir bronzé, parfois blancs. La première couleur est préférable. S'ils sont noirs, ils ne doivent pas présenter une seule tache de blanc ; et s'ils sont blancs, ils doivent l'être complètement.

Leur crâne est rond et leurs yeux sont très-sortis, leur pelage est souvent très-rare, surtout sur la poitrine et le ventre.

Le fameux chien *Billy*, qui tua cent rats en moins de cinq minutes, était un terrier blanc anglais, avec une tache foncée au côté de la tête.

**Aptitudes et emploi.** — Le terrier anglais est aussi brave que l'écossais pour lutter, mais il est moins courageux pour endurer le froid ou une immersion prolongée dans l'eau. Il semble très-probable que l'espèce écossaise ou à poil rude est la souche primitive, et que les variétés anglaises à poil lisse ne sont que des créations artificielles. Un petit terrier anglais, bien noté, s'il est aussi bon qu'il paraît, ira de 5 à 10 guinées.

Vifs, spirituels, ces petits terriers sont susceptibles d'un grand attachement pour leurs maîtres. Lorsque l'éducation développe leur intelligence, elle acquiert une finesse que l'on serait tenté de traiter de fabuleuse, si des témoignages sans nombre ne venaient l'attester.

C'est à la race des petits terriers anglais qu'appartenait le chien de Ninon de Lenclos ; il avait été apporté d'Angleterre en France par le marquis de Worcester. Il était svelte, mignon ; avait l'œil très-noir, le poil fauve, et s'appelait *Raton*. Quand on invitait à dîner cette femme célèbre, si recherchée à raison des grâces de son esprit, elle ne manquait jamais de mener avec elle ce joli petit chien, son éternel compagnon ; elle le plaçait dans un corbillon, tout près de son assiette. Or, c'était son officier de santé, et il maintenait sévèrement le régime de sa maîtresse, qui conserva sa belle humeur et sa santé jusqu'à près de cent ans, parce qu'elle n'usa point de café, de ragoûts ni de liqueurs. *Raton* laissait passer, sans mot dire, le potage, la pièce de bœuf et le rôti ; mais dès que sa maîtresse faisait semblant de toucher aux ragoûts, il grommelait, la regardait fixement et lui interdisait tous les plats trop appétissants. C'était un colloque animé, sentimental où, après bien des remontrances, le docteur-régent obtenait toujours pleine obéissance. Un jour, Ninon fit un voyage d'une semaine et n'emmena pas *Raton* avec elle. *Raton* chercha

partout sa maîtresse. Puis, il alla se coucher au pied d'un fauteuil sur lequel elle avait l'habitude de s'asseoir ; et là il mourut après trois jours d'attente. *Raton* fut empaillé et figure au cabinet d'histoire naturelle de Paris.

#### LE GRIFFON TERRIER OU DE RENARD.

*Der Fuchspintsher.*

**Caractères.** — Le griffon terrier est généralement blanc et fauve.

**Aptitudes et emploi.** — Cette variété de griffon était employée jadis pour chasser les renards de leurs terriers, et avait reçu, à cause de cela, le nom de *griffons de renard*.

Il accompagne les meutes dans les comtés où l'on ne bouche pas les terriers les jours de chasse.

Tous les griffons de renard sont doués d'une intelligence remarquable. Ils montrent un jugement sûr, une grande réflexion, beaucoup d'habileté. On en a vu plusieurs comprendre parfaitement la valeur de l'argent, et s'en procurer pour s'acheter des aliments.

Un griffon, du nom de *Peter*, volait de la menue monnaie où il en trouvait, et courait à la boulangerie acheter des gâteaux. Un jour, le boulanger, dont il était le client assidu, voulut lui donner un pain brûlé ; le chien lui retira immédiatement sa pratique pour la donner à un concurrent, habitant de l'autre côté de la rue, et qui servait mieux sa clientèle.

Le courage de ce griffon est remarquable et montre bien par là qu'il a du sang de bulldog dans les veines. Quelques faits assez curieux sont cités à ce sujet par Anderson (1).

Une chienne griffon, répondant au nom de *Vénus*, se mit à la poursuite d'un rhinocéros blessé, le saisit à la lèvre supérieure si habilement que le pachyderme ne put s'en débarrasser, et que le chasseur eut le temps de l'atteindre d'un second coup de feu mortel.

Dans un canton très-giboyeux, cette même chienne vint à bout d'un chacal très-fort et très-méchant. Celui-ci s'approchait de l'endroit que *Vénus* avait choisi pour boire et se baigner ; la chienne se tapit aussitôt, et affecta une telle crainte, que le chacal, croyant pouvoir en faire facilement son repas, s'avança témérairement ; mais à peine fut-il à portée que *Vénus* lui sauta à la gorge et lui fit de telles morsures qu'il expira au bout de quelques minutes.

(1) Anderson, *Ueber den See Ngami*.



Fig. 244. Le Griffon-singe.

## LE CHIEN GRIFFON DE BRESSE.

Cette race est, sans aucun doute, issue en ligne directe des chiens Ségusiens, décrits par Arrien au troisième siècle de notre ère : « C'étaient, dit-il, en parlant des *Segusii*, des chiens courants de Carie et de Crète pour la finesse de l'odorat, mais plus lents, et d'une mine triste et sauvage. »

En chasse, ils criaient beaucoup, tant sur le gîte que sur les voies, mais d'un ton si lamentables, que les Gaulois les comparaient à des mendiants implorant la charité publique.

## LE GRIFFON FAUVE DE BRETAGNE.

Il est signalé dans les plus anciennes chroniques armoricaines.

Suivant quelques auteurs, cette race était celle des meutes des seigneurs et ducs de Bretagne, de l'amiral Annebaut, du fameux Huet de Nantes qui rivalisait avec Gaston Phœbus, enfin du seigneur de Lamballe, qui vint, du comté de

BREHM.

Penthievre, prendre un cerf sous les murs de Paris. Ce griffon est aujourd'hui devenu fort rare.

**Caractères.** — Il a une assez haute taille, une forte constitution, et ne craint ni les eaux ni le froid.

Son pelage, d'un rouge vif, est caractéristique. Quelques individus sont marqués de blanc, de gris ou de noir, mais ils sont moins estimés.

**Aptitudes et emploi.** — C'est un chien de grand cœur, entreprenant et de haut nez, gardant facilement le change. Il est parfait pour le loup et le sanglier.

## LE BOUFFE.

**Caractères.** — Il a le pelage laineux et long, formant sur les épaules un épi caractéristique.

(b) *Les Griffons à poil hérissé ou Griffons-singes.*

## LE GRIFFON SINGE.

*Der Affenpintscher.*

**Caractères.** — Le griffon-singe (fig. 244) diffère du griffon ordinaire. C'est un des chiens à

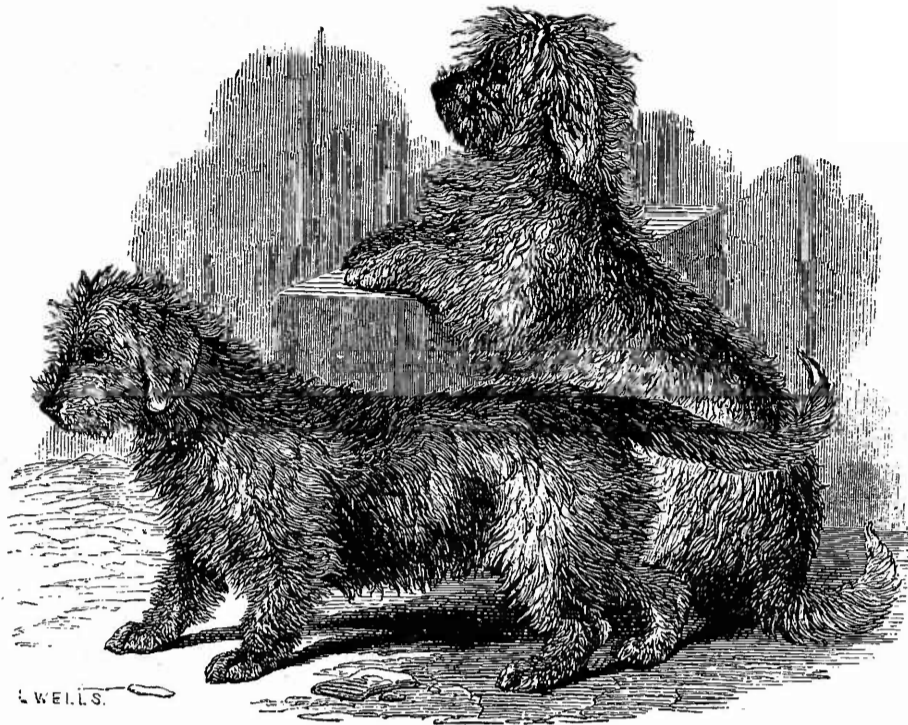


Fig. 245. Le dandy dinmont.

physionomie des plus curieuses : sa laideur fait sa beauté, et il est très-recherché et très-estimé par les amateurs.

Chez le griffon-singe de bonne race, le corps est très-allongé proportionnellement aux membres, ce qui lui donne presque l'apparence d'un basset. Le cou est fort, la longueur de l'animal est égale à trois fois sa hauteur. Les poils sont longs et raides ; ils sont pendants sur les membres et sur la face ; les yeux et le museau en sont presque complètement cachés. La fourrure est plus soyeuse dans quelques races, mais toujours les poils sont pendants et irrégulièrement disposés.

La race pure est rare chez nous ; on y trouve surtout des individus aussi hauts sur pattes que le griffon-terrier, mais ayant les poils hérissés.

**Aptitudes et emploi.** — J'ai dit que la laideur de ce chien faisait sa beauté ; je n'entendais parler que de la laideur physique. Au point de vue de l'intelligence, le griffon-singe est un des chiens les plus remarquables.

C'est un gai compagnon, très-soumis à l'homme, flattant et caressant ses amis, brave dans les combats avec les autres chiens.

Il est très-bon pour la chasse aux rats, on s'en sert dans diverses localités, et avec succès, pour chasser les lapins et les cailles.

LE DANDY DINMONT.

*The Dandy Dinmont.*

**Caractères.** — Le dandy dinmont (fig. 245) est un petit griffon, bas sur pattes ; sa robe est

fournie d'un poil rude et long, de couleur gris-poivre et sel, quelquefois strié de fauve.

C'est une race particulière à l'Écosse, et devenue aujourd'hui très-rare.

(g) *Les vrais chiens domestiques.*

*Die Haushunde.*

Le dernier groupe renferme les chiens qui sont le plus attachés à l'homme, et lui rendent le plus de services : nous voulons parler des chiens domestiques proprement dits, que l'on peut regarder, avec quelque fondement, comme la souche de tous nos chiens.

**Caractères.** — Les chiens domestiques ont le corps assez gros, les flancs légèrement rentrants, l'échine un peu incurvée, la poitrine peu saillante, le cou court et gros, la tête allongée, le front peu bombé, le museau médiocrement long, pointu, les pattes de hauteur moyenne, épaisses et fortes, celles de devant très-droites, celles de derrière dépourvues de tubercules, la queue souvent touffue, assez longue, dépassant l'articulation tibio-tarsienne ; ils la portent tantôt horizontalement en arrière, tantôt relevée et inclinée à gauche ; ils ont les oreilles courtes, pointues, généralement dressées, recouvertes de poils de longueur moyenne, les lèvres courtes et épaisses. Tous ont des poils touffus, longs, grossiers, plus courts sur le museau et à la partie antérieure des jambes que sur le reste du corps, et à couleur variable ; ceux à pelage noir ont au-dessus de l'œil une tache ronde d'un jaune brun. Ils



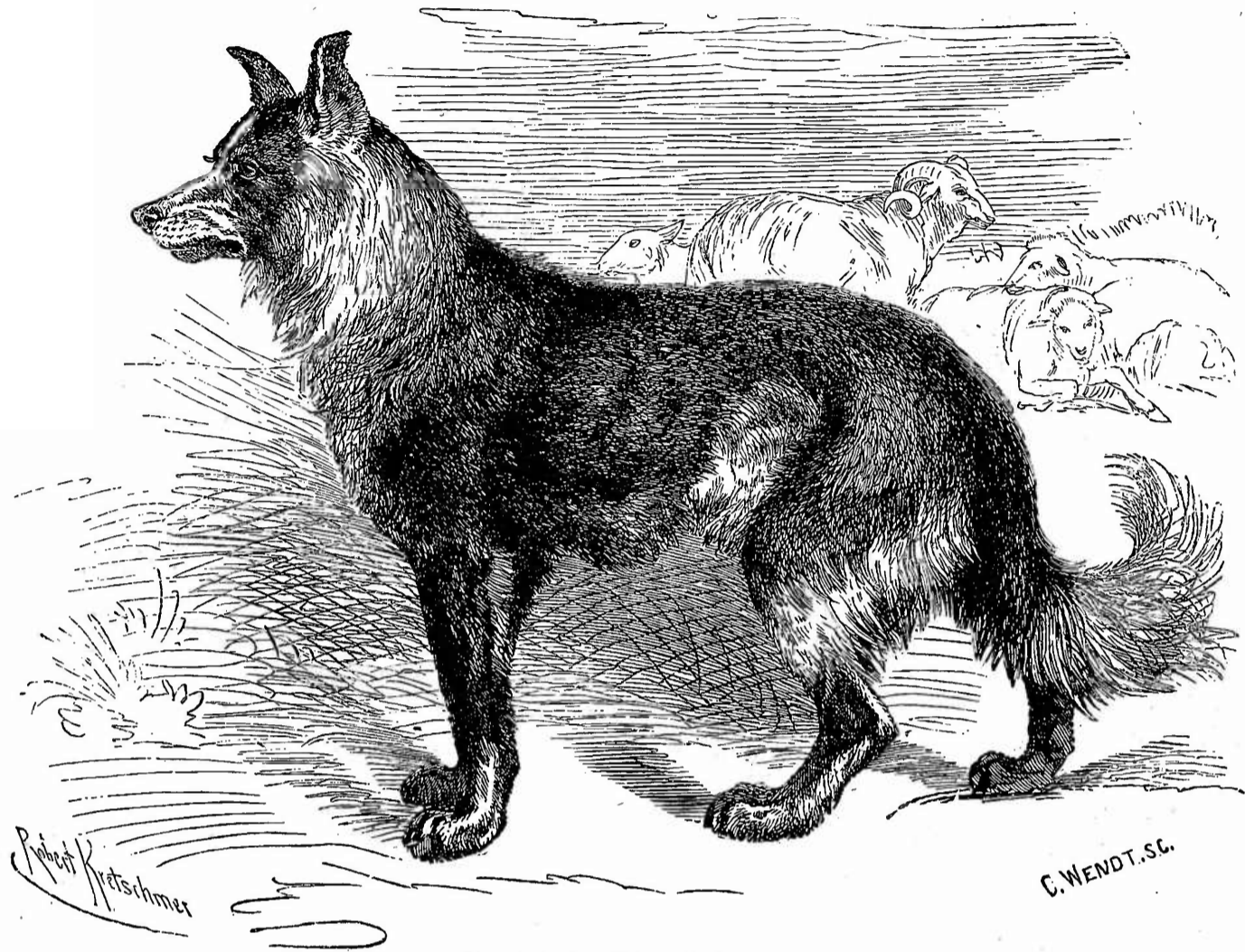


Fig. 246. Le Chien de berger.

ont, en moyenne, 75 cent. de long, et de 55 à 60 cent. de hauteur, au garrot.

Quoique depuis longtemps domestiques sans doute, leurs formes ont peu changé, et les races semblent presque partout être restées les mêmes. Quelques-uns, par exception, naissent sans queue, anomalie qui est sans doute une transmission héréditaire, venant de la section de cet appendice.

**Aptitudes et emploi.** — Les chiens domestiques sont forts sans être lourds; ils courent vite et longtemps.

Leur intelligence est très-développée, ils sont perspicaces, prudents, vigilants, fidèles, courageux. On peut s'en servir pour garder la maison, surveiller les troupeaux; on peut les employer comme bêtes de trait, et ils remplissent ces divers emplois admirablement. Ils sont réellement indispensables à plusieurs peuples; ils réunissent les qualités des animaux domestiques les plus différents. Dans quelques localités, on estime un chien domestique à l'égal de l'enfant de la maison; dans d'autres, on le maltraite de la manière la plus cruelle; partout il est aussi fidèle, aussi empressé à rendre des services.

Un chien domestique se dresse seul, sans

que son maître ait grande peine à se donner; il prend lui-même plaisir à ses progrès et montre une patience, une persévérance, un courage admirables, que bien des hommes pourraient se donner comme exemple.

La forme suivante est la première qui nous occupera.

LE CHIEN DE BERGER — *CANIS PECUARIUS.*

*Der Schäferhund, The Shepherd's Dog ou Sheep-Dog.*

**Caractères.** — Cette race (fig. 246) se distingue par une taille moyenne, un poil grossier, disposé par mèches longues par tout le corps, excepté à la tête et sur les pattes; sa robe est souvent noire ou noirâtre, avec du jaune de rouille au museau, autour des yeux et aux jambes; la queue, lorsqu'elle n'a pas été mutilée dans le premier âge, est garnie de longs poils surtout à la face inférieure. L'animal la porte horizontale ou pendante.

**Aptitudes et emploi.** — Cet animal est remarquable par sa sagacité; ses dispositions à garder les troupeaux paraissent innées et héréditaires.

Au bout de fort peu de temps il connaît chaque signe, chaque regard du berger, et rem-

plit avec une patience, une obéissance rares, les tâches qu'il lui impose. Il en est qui comprennent toutes les paroles. Un observateur digne de foi m'a assuré avoir entendu un berger recommander à son chien de respecter les champs de colza; le chien parut hésiter un moment, il n'avait probablement jamais entendu ce mot; seigle, blé, orge, avoine, prairie, champs, c'étaient là choses connues, mais le colza! Il fit le tour du troupeau, examina chaque champ l'un après l'autre et s'arrêta devant celui dont la récolte lui était inconnue: ce devait être là le champ de colza, et ce l'était en effet.

« Le chien de berger, dit Jonathan Franklin (1), est parvenu, en Angleterre, à un degré de perfection remarquable. Il n'a pas de queue — non que la nature lui en ait refusé une, mais l'homme la lui arrache quand l'animal est encore jeune, en extrayant avec les dents l'os qui forme la racine de cet appendice. Traité de cette manière, il fait plus de travail avec moins de fatigue. Ce que ces chiens, délivrés du fardeau de leur queue par une pratique cruelle, endurent de peine et ce qu'ils rendent de services, est vraiment prodigieux. Leur sagacité est également très-grande, au moins pour tout ce qui se rapporte à leur ministère. Ils divisent et gouvernent le troupeau avec un ordre admirable; ils connaissent chaque mouton confié à leurs soins, et même, lorsque l'ensemble du troupeau se trouve démembré par des ventes, ils ramènent, avec une certitude imperturbable, tout individu qui a quitté sa section pour en suivre une autre. Le chien de berger accomplit la plupart de ces fonctions au moyen de simples manœuvres ou même de l'aboïement seul. Quand il est pourtant nécessaire de toucher les moutons avec la gueule, ils les saisit seulement par la laine, sans mordre la peau et sans arracher la partie de la toison qu'il tient entre ses dents.

« S'il est un tableau touchant dans la vie champêtre, c'est celui du berger qui voyage avec son chien et son troupeau. A peine si le chien prend quelque repos, en se couchant aux pieds de son maître quand le maître s'arrête. Lorsque l'homme veut s'absenter, il n'a qu'à intimer ses ordres au chien; celui-ci maintiendra à lui seul le troupeau. Les champs qui bordent la route ne subiront aucun dommage, ils seront préservés contre la morsure des moutons gourmands, et cela sans autre défense que l'infatigable activité du chien, qui, tout fier de remplacer son maître, va, vient, revient, tourne,

retourne, et monte ainsi la garde pendant des heures entières. »

Richardson rapporte, d'après M. Whyte Baker, les détails intéressants qui suivent: En France, où, faute de clôtures, les chiens ont le soin de divers troupeaux, il arrive souvent que ces animaux, sur l'ordre de leur maître, vont d'un troupeau à l'autre faire leur inspection, jusqu'à ce qu'on les rappelle. Dans un cas, le maître oublia de rappeler son chien, et le fidèle animal continua sa tournée jusqu'à en mourir de fatigue. »

C'est à l'âge d'un an, que l'on commence à confier à ce chien la garde des troupeaux. Il faut, au début, modérer sa vivacité et son envie de mordre. Avec le temps, il apprend à remplir parfaitement sa tâche.

On ne le dresse pas à garder telle ou telle espèce de bétail indifféremment.

Le chien d'un troupeau de vaches doit continuellement chercher son maître et remarquer ses commandements, faire sentir ses dents à la bête qui n'obéit pas. S'il chasse une vache devant lui, il ne doit la mordre qu'aux jambes de derrière, jamais à la queue, aux flancs et surtout au pis; si elle donne un coup de pied, il doit l'esquiver, mais continuer à mordre; si elle veut lui donner un coup de corne, il doit l'éviter en lui sautant au museau et y demeurant suspendu. Les bergers espagnols emploient la fronde avec une adresse et une précision remarquables. Si un bœuf ne leur obéit pas, ils lui lancent une pierre à la tête; l'animal qui a reçu plusieurs avertissements est surveillé de près par le chien, qui ne lui permet plus que de se mouvoir dans un espace très-restreint.

Le chien de berger peut mordre aussi les moutons vigoureux, mais seulement aux jambes de derrière. Il ne doit jamais porter la dent sur un agneau, sur une brebis pleine ou allaitant, mais menacer, c'est-à-dire faire semblant de mordre.

On emploie quelquefois le chien de berger à la chasse; on lui fait aussi chercher des truffes; il sert à purger le canton des loups et des chacals qui l'infestent. Tout cela, il l'apprend rapidement et parfaitement; son intelligence est extraordinaire, et l'on ne peut assez apprécier les services qu'il rend. On serait presque autorisé à dire que, sans lui, on ne pourrait garder les troupeaux.

L'excès de travail et la poussière soulevée par la marche des moutons fatiguent beaucoup le chien de berger, néanmoins, il atteint l'âge moyen de 10 à 11 ans.

Le chien de berger offre plusieurs variétés. En France, on distingue comme telles :

(1) Franklin, *Vie des animaux*, t. 1, p. 166.



Fig. 247. Le Colley.

Les chiens de Brie, caractérisés par leur pelage long et soyeux, généralement de couleur fauve et isabelle. Ces chiens étaient autrefois très en renom.

Les chiens toucheurs de bœufs, à formes fortes et massives, à poil noir et rude. C'est à eux que dans certaines contrées de la France et de l'Angleterre surtout, la surveillance des troupeaux et surtout la conduite sont entièrement abandonnées. Ces chiens sont des auxiliaires précieux, car ils empêchent les bœufs de s'égarer hors de la route, ils accélèrent leur marche et maintiennent le bon ordre dans les passages difficiles.

Dans la Grande-Bretagne, on compte les deux variétés suivantes.

#### LE COLLEY.

##### *The Shepherd's Dog of Scotland ou Colley.*

Cette variété du chien de berger est maintenant presque entièrement confinée en Écosse, où on l'appelle *Colley* (fig. 247).

**Caractères.** — La hauteur de ce chien, à l'épaule, est d'environ 55 cent. ; sa forme est très-gracieuse ; il a le museau effilé, les oreilles pointues, à moitié droites et retombant en avant, le poil long, mais fin et soyeux ; la queue et les jarrets frangés ; son pelage est ordinairement noir et tanné, ou jaune ardent. Les plus estimés sont noir et feu ; ils ont souvent l'extrémité de la queue et le poitrail blancs ; les ergots supplémen-

taires des pattes de derrière quelquefois doubles.

**Aptitudes et emploi.** — Hogg, mieux connu sous le nom de : « *le berger d'Ettrick*, » avait un chien de cette race, nommé *Sirrah*, d'une intelligence si extraordinaire, qu'on l'aurait cru volontiers doué de raison.

Une nuit, un troupeau considérable d'agneaux, confiés à la garde du berger, fut effrayé on ne sait par quoi, et décampa dans trois directions différentes à travers les coteaux, malgré ses efforts pour les retenir : « *Sirrah*, dit le berger, « cherche, ils ont filé ! »

La nuit était trop noire pour que le chien et le maître pussent se voir à quelque distance ; mais *Sirrah* le comprit et s'élança après les fugitifs. La nuit se passa : Hogg et son aide poursuivaient anxieusement, mais sans succès, leurs recherches sur toutes les collines voisines, n'entendant parler ni du chien ni du troupeau. Il allait retourner chez son maître, avec la douloureuse pensée qu'il perdrait sa place, lorsqu'en revenant il découvrit le troupeau d'agneaux au bas d'un ravin profond, et l'infatigable *Sirrah*, en tête, cherchant assistance, mais toujours fidèle à son poste.

#### LE CHIEN DE BERGER ANGLAIS.

##### *The Shepherd's Dog of England.*

**Caractères.** — Ce chien (fig. 248) est plus grand



Fig. 248. Le Chien de berger anglais.

et plus fort que le précédent, et tient beaucoup de l'extérieur d'un chien croisé avec un fort plongeur au poil rude. Il a le museau et le pelage plus grossiers. Sa sagacité égale celle du colley du Nord.

Il est de plus petite taille que le chien de berger français, et a le pelage plus soyeux ; ses oreilles sont droites, ou seulement cassées du bout, et il a une belle queue en panache.

#### LE CHIEN DES GRISONS OU CHIEN BERGAMASQUE.

D'après Tschudi (1), on ne retrouve guère le vrai chien de berger que dans les Grisons et parmi les troupeaux bergamasques ; on sait que ces excellents animaux ne reculent ni devant le loup ni devant l'ours, quand il s'agit de défendre leurs moutons. Nous avons déjà parlé de leur vigilance vraiment extraordinaire, ainsi que de leurs soins et de leur sagacité, mais on nous permettra de raconter encore une petite aventure que le maître de l'animal, qui en fut le héros, ne redit jamais sans émotion et sans reconnaissance.

Le médecin J. Andeer de Guarda (dans l'Engadine) fut appelé une nuit au secours d'une malade. Il faisait un beau clair de lune, mais un froid très-piquant, lorsque le docteur, accompagné de l'express, monta sur son traîneau et se mit en voyage, suivi de son chien bergamasque, Beloch, dont il connaissait la prudence et le courage.

(1) Tschudi, *les Alpes*. Berne, 1859, p. 71.

Le traîneau emportait rapidement nos voyageurs, et ils avaient atteint la gorge de Cotza, lorsque le chien, qui courait toujours à côté du cheval, fit un bond immense par-dessus une haie touffue qui bordait le chemin, et derrière laquelle se mouvait un animal qu'ils prirent pour un renard. Ils ne revirent le chien qu'au moment où le véhicule arrivait lentement au haut de la côte de Quartins : là, il se plaça devant son maître, se dressant de toute sa hauteur, les poils hérissés, grinçant des dents et hurlant contre un loup, dont les yeux enflammés brillaient à travers le feuillage. Le cheval s'arrêta de frayeur, tandis que le chien et le loup se mesuraient avec des regards furieux. Le médecin et son compagnon s'aperçurent alors qu'ils couraient un danger véritable, et, n'ayant ni l'un ni l'autre d'armes pour se défendre, ils songèrent à s'enfuir au plus vite ; ils fouettèrent leur cheval, et le traîneau vola bientôt sur le chemin avec la rapidité de la flèche ; mais le chien et le loup, courant avec la même vitesse, l'un en dedans, l'autre en dehors de la haie, étaient toujours à côté du traîneau ; par moments, la bête affamée prenait élan et voulait sauter par-dessus la barrière de feuillage ou le mur qui la séparait de sa proie, mais, chaque fois, le valeureux chien se trouvait à la brèche, prêt à la recevoir avec un vigoureux coup. Cette course effrayante dura une demi-heure et se prolongea jusqu'à l'église de Lavin, où le loup, découragé, retourna dans la montagne avec des hurlements furieux. Les voyageurs, sauvés de cette affreuse position, réveillèrent l'hôtelier du village pour se faire servir quelques rafraîchissements et se fournir d'armes, et ils re-

marquèrent avec attendrissement que Beloch, toujours inquiet, ne voulut point manger son morceau de pain tranquillement dans l'auberge, mais qu'il le porta dans sa gueule devant le cheval, pour être prêt à le défendre, si le loup recommençait sa chasse.

## LE CHIEN-LOUP ITALIEN.

*The Italian Wolf-Dog.*

On l'appelle aussi *chien de Calabre* ou *chien de berger des Abruzzes*.

**Caractères.** — Le chien des Abruzzes est plus grand que le chien de Terre-Neuve, il a les formes légères et presque élégantes. Il mesure environ 55 à 60 cent. à l'épaule; son poil est d'un blanc pur comme la neige des Apennins, quelquefois mélangé de fauve; le plus ordinairement il est blanc avec une tache ou deux, couleur chamois ou de tan, à la tête ou aux côtés; les oreilles, à moitié droites, sont un peu cassées du bout et ne sont pas velues; si elles pendent, l'on peut supposer un croisement de Terre-Neuve; la queue est très-touffue et remonte en frisant sur le dos, le nez est pointu et la tête rappelle généralement celle du loup; sa fourrure est longue et soyeuse, son regard fixe, sa course aussi rapide que celle des chiens de chasse.

Cette race, qui semble aujourd'hui confinée dans les Abruzzes, mériterait d'être répandue plus qu'elle ne l'est.

**Aptitudes et emploi.** — Les chiens des Abruzzes accompagnent les bergers italiens, mais servent plutôt à la garde qu'à la conduite du troupeau. Ils sont principalement utiles en été, quand les loups abondent sur les collines: ils sont toujours en troupes autour des bestiaux qui sont confiés à leur garde, ou autour des habitations, et leur courage redouble lorsque leurs maîtres sont attaqués; ils sont d'un moindre usage en hiver, quand les bergers avec leurs troupeaux descendent dans la plaine.

Lors de la présence dans le Gévaudan du loup-cervier qui désola cette province, en 1765, le chevalier Anthoine, porte-arquebuse du roi Louis XV, envoyé par ce monarque pour combattre cette horrible bête, amena avec lui des chiens des Abruzzes qui l'aidèrent à remporter la victoire.

## LE CHIEN DES ALPES.

*The Pyrenean Wolf-Dog.*

**Caractères.** — Ce chien, que l'on connaît aussi sous les noms de *Chien des Pyrénées*, *Chien de la Camargue*, a le poil presque laineux, frisé dans le jeune âge, blanc et taché de larges plaques noires; il est de haute taille, court et musclé; il a les doigts largement palmés; la tête large, développée; les oreilles assez pointues mais tombantes; le museau long, carré, et de grands yeux bleus, saillants, annonçant l'intelligence, la douceur et l'intrépidité.

**Aptitudes et emploi.** — Ce chien est le défenseur des troupeaux: on entoure son cou d'un fort collier hérissé de pointes, qui lui sert d'armure quand il livre combat aux loups.

Le chien des Alpes, le chien des Grisons et le chien loup italien, ne sont probablement que des variétés d'une même race.

## LE CHIEN-LOUP DE POMÉRANIE —

## CANIS POMERANUS.

*Der Spitz, The Pomeranian Dog.*

Le chien-loup de Poméranie ou simplement *chien-loup* (fig. 249) et vulgairement *Loulou*, est non moins remarquable en son genre que le précédent, avec lequel il a été confondu par quelques écrivains.

**Caractères.** — Le chien-loup est de taille petite ou moyenne; il n'atteint pas 50 cent. à l'épaule; il a le museau pointu; ses oreilles sont parfaitement droites, et sa queue n'est pas frangée comme celle du chien des Pyrénées, mais touffue comme celle du renard, et recoquillée en avant. On l'appelle souvent *chien-renard* à cause de sa ressemblance avec cet animal. Les plus petits ont reçu le nom de *Roquets*.

Un véritable chien-loup est uniformément blanc, noir, gris, roux ou fauve, avec une tache blanche, au plus, sur le front et à la poitrine, et les pattes noires; on estime assez ceux qui sont roux, avec la face noire.

Chez la plupart des variétés, les poils sont courts ou longs, fins ou grossiers. Chez le chien-loup de Poméranie, ils sont toujours fins et d'un blanc pur.

**Aptitudes et emploi.** — Le chien-loup de Poméranie paraît être la meilleure race; il est le plus fidèle, le plus attaché à son maître; il est très-vif, ne s'inquiète ni du froid ni de la pluie,

et se couche ordinairement en plein air, là où le vent est le plus fort.

Tous les chiens-loups ont les mêmes qualités; tous aiment beaucoup leur liberté. Je citerai à l'appui de leur aversion pour la servitude l'histoire suivante que j'emprunte à Dupont (1).

« Les anciens habitués du Luxembourg peuvent se rappeler M. l'abbé *Trente-mille-hommes*, nouvelliste intrépide dont ni moi ni presque personne n'avons jamais su le véritable nom, et qui avait acquis celui-là par la fermeté avec laquelle il décidait des droits et des intérêts de tous les souverains de l'Europe, moyennant *trente mille hommes*, d'une nation ou d'une autre, qui passaient les rivières, gravissaient les montagnes, prenaient les villes, gagnaient les batailles à sa volonté. Disciple de Turenne, il n'était pas pour les grandes armées; *trente mille hommes* suffisaient à tout. Cela était plus économique. Et dans le vrai, si l'on avait de la raison, ou seulement de la fidélité à sa parole, les Horaces et les Curiaces, un moindre nombre de combattants, et même un bien moindre danger, une partie d'échecs, et plus faciles encore, mieux que tout cela, les deux mots *suum cuique* termineraient tous les différends. C'est ce que nous ne verrons point; mais ce que nos arrière-descendants verront peut-être quelque jour.

« L'ardeur guerrière de l'abbé *Trente-mille-hommes* ne pouvait souffrir le casernement. Il arrivait au jardin de bonne heure, déjeunait au café de la grande porte, dînait chez le Suisse de la porte des Carmes, buvait le soir une bouteille de bière et mangeait conjointement avec son chien six échaudés à la porte d'Enfer, ne quittait la place que lorsque les Suisses l'avaient plusieurs fois prié de sortir. Les jours de pluie, il se tenait chez l'un des trois Suisses à lire, relire et commenter la *Gazette*, adressant la parole à son chien lorsqu'il n'y avait pas d'autre compagnie.

« Il mourut. Ce chien-loup, nommé *Sultan*, de moyenne taille, d'un gris roussâtre, dédaigna de prendre un autre maître, quoique plusieurs amis de l'abbé lui eussent offert un asile. Depuis longtemps son domicile le plus habituel était le jardin. Il y resta, couchant sur les chaises quand il faisait beau, et dessous dans les mauvais temps.

« Il conservait de l'affection pour le groupe des nouvellistes, les suivait dans leurs lentes promenades, s'arrêtait avec eux durant leurs longues

stations, regardait attentivement les figures qu'ils traçaient sur le sable, obtenait aisément des preneurs de café au lait quelques morceaux de pain, des buveurs de bière quelques échaudés qu'il saisissait en l'air à merveille, et des pratiques du traiteur quelques autres débris.

« Il ne ténait cependant pas si fortement au Luxembourg qu'il ne fût très-joyeux quand on l'invitait à dîner en ville : ce qui devint assez fréquent lorsqu'on eut remarqué combien il était sensible à cette politesse.

« La formule était : « Sultan, veux-tu venir dîner chez moi ? » Quelques-uns, encore plus civils, lui disaient : « Veux-tu me faire l'honneur de dîner chez moi ? »

« Il acceptait avec caresses, s'il n'était point engagé. Au contraire, s'il avait déjà promis, après un petit signe de reconnaissance, il allait se ranger à côté du premier inviteur.

« Il l'accompagnait pas à pas, bondissait en sortant du palais, dînait de grand appétit, et, tant que durait le festin faisait mille gentilleses, était bon convive. La nappe enlevée, il attendait quelques moments, témoignant encore de la satisfaction. Ensuite il demandait poliment à sortir; et si l'on tardait à ouvrir la porte, il gémissait, puis se courrouçait.

« On a souvent essayé de le retenir. Il s'échappait, et ne se rapprochait plus de ceux qui avaient voulu transformer une marque de bienveillance en un titre d'esclavage.

« Un maladroit, qui peut-être l'aimait, mais qui n'était pas assez délicat pour sentir qu'on ne peut conquérir par la force une âme élevée, osa le faire attacher. *Sultan* fut dans l'indignation, mordit l'exécuteur, rongea la corde, s'enfuit au galop, et n'a jamais rencontré ce faux et perfide ami sans lui reprocher sa trahison par de violents abois, ni sans terminer la querelle par un geste méprisant.

« J'ai connu *Sultan*, ajoute Dupont, il m'a fait plusieurs fois l'honneur de dîner chez moi, parce que je respectais scrupuleusement sa liberté. Il y restait plus longtemps qu'ailleurs, parce qu'il s'était convaincu qu'on y ouvrait la porte à la première réquisition.»

Le chien-loup ne vaut donc rien comme chien à l'attache. Sa fidélité, son incorruptibilité, en font un gardien excellent, faisant sa ronde nuit et jour.

Il était autrefois très-commun en France, où il gardait, avec une bruyante vigilance, les impériales de diligences et les voitures de roulage pendant l'absence du courrier ou du charretier. Le type pur semble disparaître.

(1) Dupont, *Quelques mémoires sur différents sujets*, Paris, 1807, p. 341.

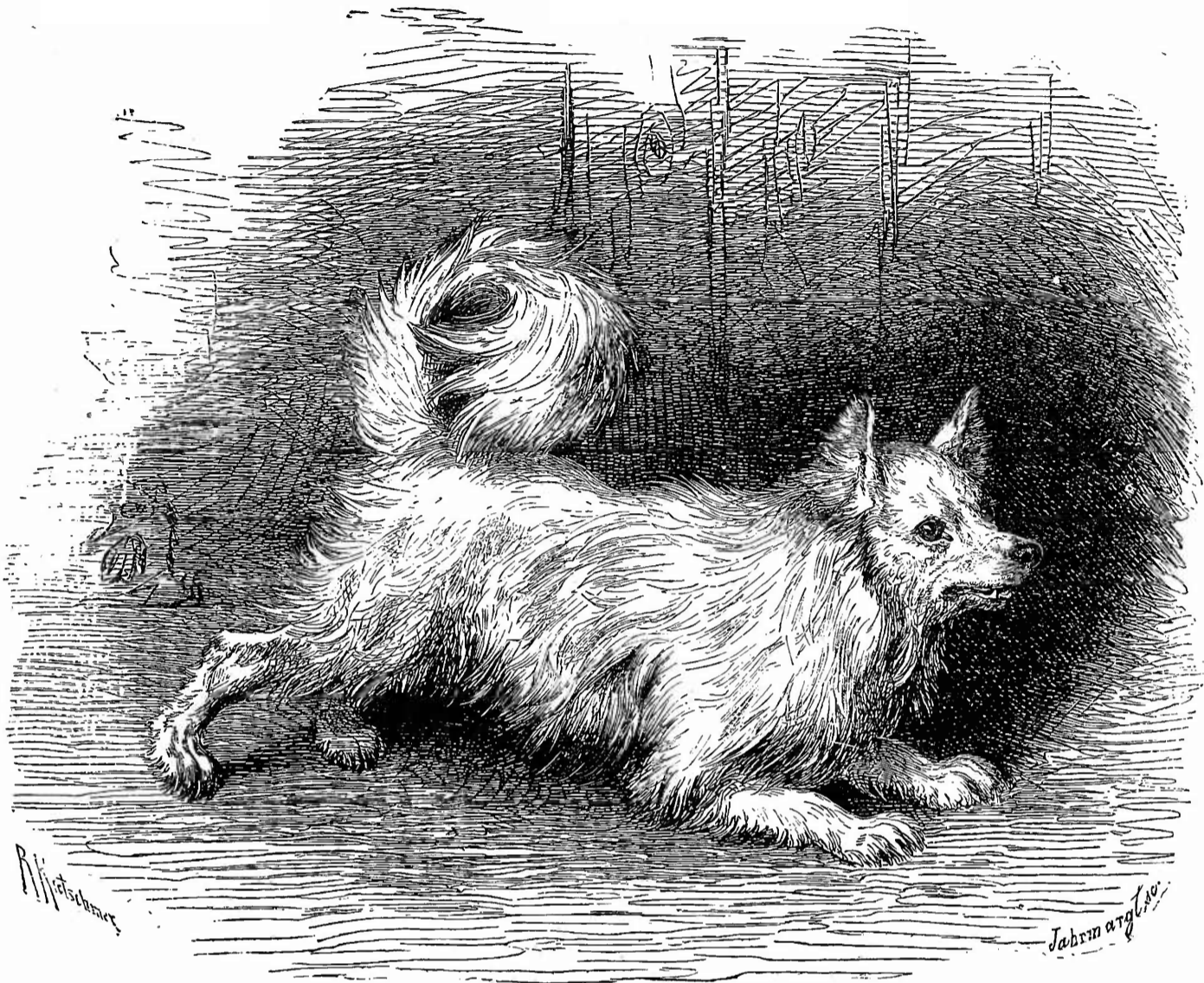


Fig. 249. Le Chien-Loup.

On en trouve encore beaucoup en Hollande, dans les bateaux qui naviguent sur les canaux ; ils y exercent la même surveillance que, jadis, sur les impériales de voitures publiques.

En Angleterre, il est très-apprécié et on en voit de fort jolis.

Il est employé dans beaucoup de localités de l'Allemagne, en Thuringe surtout, à la garde des fermes et des habitations ; presque chaque voiturier a le sien, tant pour veiller sur sa voiture, que pour égayer sa tâche si rude.

#### LE CHIEN CHINOIS.

##### *The Chinese dog.*

**Caractères.** — Son pelage est ordinairement jaune et noir, souvent aussi d'un roux vif ou orangé. Il est assez bas sur pattes.

On le confond quelquefois, mais à tort, avec le chien chinois nu.

Cette petite variété de chien de Chine ressemble tellement au chien-loup de Poméranie (sauf

BREHM.

pour la couleur), qu'on ne peut distinguer l'un de l'autre.

**Aptitudes et emploi.** — Ce chien sert d'aliment aux naturels. Il y a des boucheries de chien dans la plupart des villes de Chine, et la chair de chien, bien rôtie, est surtout en grande estime.

Richardson a connu à Edimbourg un officier qui possédait deux individus de cette variété, dont l'un, remarquable par son adresse à la lutte, venait souvent à bout de chiens trois fois plus grands et plus forts que lui.

#### LE CHIEN DU CHALET OU DU FRUITIER.

Dans beaucoup des troupeaux de nos Alpes, dit Tschudi (1), se voit un chien, appelé *Chien du chalet* ou *du fruitier*, et en effet, quand le voyageur s'approche de la cabane du pâtre, la première voix qu'il entend est l'aboïement sonore et clair de l'animal qui en garde l'entrée, et auquel

(1) Tschudi, *les Alpes*. Berne, 1859, p. 714.

se mêle bientôt le grognement doucereux des pores, qui se roulent en famille dans la boue réchauffée par le soleil. Les bergers aiment cette race de chien-loup.

**Caractères.** — Il a des soies courtes, et ses couleurs sont variables.

**Aptitudes et emploi.** — Il est également propre à conduire, à garder les troupeaux, ou à faire sentinelle à la porte du maître ; cet animal, vigilant et fidèle, l'accompagne aussi quand il va porter sa charge de lait à la ville ou dans la vallée.

On dit que ces chiens aiment à s'accoupler avec les renards des montagnes et que leurs bâtards sont faciles à reconnaître à leur gueule noirâtre, à leur fin museau et à leur tête pointue ; il est certain, en tout cas, que les chiens de la montagne contractent souvent auprès de renards enragés, cette horrible maladie qui se manifeste par une hydrophobie tantôt furieuse, tantôt tranquille.

#### LE CHIEN LAPON.

##### *The Lapland Dog.*

**Caractères.** — Il est noir, de taille ordinaire ; il a la tête fine d'un renard, la fourrure d'un ours, la queue fourrée et recourbée de la race poméranienne.

**Aptitudes et emploi.** — Le chien lapon, à demi sauvage comme son maître, sait cependant, dans les moments difficiles, ajouter son instinct à l'intelligence de l'homme, pour lui donner souvent de bonnes indications.

Voici ce que raconte le voyageur anglais Clarke (1) : « Nous avons, dit-il, un doux et estimable compagnon, un chien qui appartenait à l'un des bateliers. Ce chien nageait derrière le bateau. Si son maître agitait seulement la main, il traversait toute la largeur du lac autant de fois qu'on voulait, tenant la moitié du corps et toute la tête, ainsi que la queue hors de l'eau. Partout où il touchait terre, il battait les grandes herbes du rivage, le long du lac, à la recherche de quelques oiseaux. Puis il revenait à nous, rapportant à sa gueule des canards sauvages qu'il déposait dans le bateau. A peine avait-il remis la proie aux mains de son maître, qu'il s'éloignait de nouveau et retournait à la chasse. »

« Je savais, dit madame Léonie d'Aunet (2), qu'il n'en existait aucun en France, même au

(1) Clarke, *Scandinavia*, tome I, p. 432.

(2) Léonie d'Aunet, *Voyage d'une femme au Spitzberg*. Paris, 1854, p. 252.

Jardin des Plantes, et j'aurais aimé à posséder, à Paris, un animal aussi rare. Mon projet rencontra des obstacles infinis ; la cession d'une province n'aurait pas soulevé, dans un congrès, les orages que souleva la vente de ce chien. Si les Lapons, par un motif de prudence matérielle, ne veulent pas se défaire de leurs rennes, ils refusent absolument de se séparer de leurs chiens ; ce n'est pas par affection, car ils sont loin de leur être attachés comme on pourrait le supposer ; la familiarité souvent tendre du paysan et du berger avec son chien est ignorée en Laponie. Les Lapons tiennent donc à leurs chiens par je ne sais quel motif superstitieux, dont on trouverait la source dans quelque croyance du paganisme, encore mal étouffé chez certains d'entre eux. Heureusement, la vue des *spéciès* (pièce de monnaie qui représente environ 5 fr.) fit fléchir, non sans combats, tous les scrupules, et l'on nous céda une petite chienne noire, encore toute jeune, qui, dès les premiers moments, se familiarisa fort bien avec nous. Comme nous remontions à cheval, la femme de notre vendeur survint et parut lui administrer une mercuriale sévère pour avoir vendu un de leurs chiens. »

Le chien lapon fait une chasse acharnée aux lemmings, petits rongeurs nuisibles qui, à de certaines années, apparaissent en Laponie en quantités innombrables.

#### LE CHIEN DES ESQUIMAUX — *CANIS BOREALIS*.

##### *Der Eskimöhund, The Esquimaux Dog.*

Le chien des Esquimaux n'est pas moins utile que ceux dont nous venons de faire l'histoire, et les peuplades sauvages qui habitent les contrées polaires telles que les Kamtschadales, les Tungouses, les Samoïèdes, les Koriaks, et même quelquefois les Russes, dans l'ancien monde, les indigènes de l'Amérique, dans le nouveau monde, et enfin, dans les parties où les deux continents s'avancent l'un vers l'autre, les Esquimaux qui habitent également l'un et l'autre littoral ; ces peuplades, disons-nous, le regardent comme l'animal le plus précieux.

**Caractères.** — Le chien des Esquimaux est plus grand que notre chien de berger, plus fortement charpenté et couvert d'un poil plus épais.

Son pelage est blanc ou noir, ou d'un blanc sale.

En hiver, il a une toison dense et laineuse, qui tombe au printemps, pour être remplacée par un beau pelage d'été, lisse. Lorsqu'il est bien entretenu, c'est réellement un beau chien ; mais, mal-







Robert Kretschmer del.

R. ILLNER sc.

Paris, J.-B. Baillière et Fils, édit.

Corbeil, Crété, imp.

LE CHIEN DES ESQUIMAUX.

heureusement, son maître lui mesure la nourriture d'une main si avare qu'il a plus l'apparence d'un squelette que d'un animal vivant.

Le chien des Esquimaux ressemble assez au loup arctique par son pelage touffu, ses oreilles dressées, son crâne large en haut, son museau pointu, pour qu'à une certaine distance, on ne puisse distinguer ces deux animaux. Lors du second voyage de Parry dans les mers polaires, une compagnie de chasseurs n'osa pas faire feu sur une bande de douze loups, que poursuivaient des Esquimaux ; ils croyaient avoir des chiens devant eux, et craignaient de tuer la seule richesse de leurs hôtes.

**Distribution géographique.** — Le chien des Esquimaux, ou une forme semblable habite tout le nord de l'ancien continent.

**Aptitudes et emploi.** — Le chien des Esquimaux est peut-être l'animal le plus malheureux de son espèce ; il passe presque toute sa vie sous le joug. Il tire des traîneaux ; il porte des fardeaux ; dans le nord de l'Amérique et dans les îles voisines, c'est le seul animal que l'homme ait pu utiliser comme bête de trait et bête de somme. En été, son maître égoïste lui donne une certaine liberté ; mais, en hiver, il est soumis à l'esclavage le plus complet.

Ses rapports avec l'homme sont particuliers. Il sent qu'il est esclave et il cherche à se soustraire à cette servitude. Il a quelque chose du loup, physiquement et intellectuellement.

Le chien des Esquimaux est voleur, et on ne parvient jamais, à quelque correction qu'on le soumette, à lui faire perdre l'habitude de s'emparer de tous les aliments qui se trouvent à sa portée. Avec ses semblables, il est querelleur : il est grondeur avec les hommes et toujours prêt à montrer les dents ; mais, d'un autre côté, il est bas et rampant comme un esclave mû par la peur du châtiment. Les femmes qui les traitent toujours avec plus de douceur, qui prennent soin d'eux pendant qu'ils sont petits, ou lorsqu'ils sont malades, s'en font mieux obéir et réussissent toujours à les faire venir pour être attelés aux traîneaux, même aux époques où ces pauvres animaux souffrent le plus cruellement de la faim.

Sans ces précieux auxiliaires, l'existence des Esquimaux serait impossible. Ils en reçoivent des services de plusieurs genres, et néanmoins ne leur accordent pas la moindre affection ; c'est au plus s'ils les regardent comme des machines animées, qui n'existent que pour leur seule commodité. Aussi, ce sont les maîtres les moins doux

et les plus inhumains ; ils tourmentent ces malheureuses bêtes, leur laissent souffrir la soif et la faim, leur distribuent des coups de pied au lieu de caresses, exercent en un mot envers eux bien des sévices. Il n'est pas étonnant que le chien, de son côté, n'ait pas grand attachement pour son maître.

C'est seulement à l'aide de leurs chiens que les Esquimaux peuvent tirer parti, pour leur subsistance, des faibles ressources que présente le triste pays qu'ils habitent. Pendant la courte durée de l'été, ils chassent le renne sauvage, dont la chair leur sert de nourriture, et dont la peau fournit la meilleure partie de leur habillement. Dans l'hiver, lorsque la faim, les tirant de leurs misérables huttes, les oblige à aller en quête de nouvelles provisions, ils poursuivent le veau marin dans les retraites que cet animal se ménage sous la glace, ou attaquent l'ours qui rôde le long des côtes ; or, toutes ces ressources leur seraient interdites, sans le courage et la sagacité de leurs chiens. Ces animaux aperçoivent à un demi-quart de lieue le trou d'un veau marin, et sentent un renne ou un ours à une distance presque aussi grande. L'ardeur qu'ils ont pour attaquer ce dernier est telle, que lorsqu'ils sont attelés à un traîneau, il suffit de prononcer le mot de *Neuvrouk*, qui est le nom de l'ours dans la langue des Esquimaux, pour que tout l'attelage parte au grand galop. D'ailleurs, cette ardeur jointe à la faim qui les presse continuellement, en hiver, les rend difficiles à gouverner, de sorte que, si dans le cours de leur route ils sentent un renne, un ours ou un veau marin, il est presque impossible de les empêcher de courir sus.

Les chiens sont attelés au traîneau (Pl. XII) au moyen d'un harnais assez semblable aux bretelles dont les porteurs d'eau et les commissionnaires, à Paris, font usage pour traîner leurs petites voitures. C'est un collier formé de deux bandes de cuir de renne ou de veau marin, qui passent autour du cou, sur la poitrine et entre les jambes de devant, puis viennent se réunir sur les épaules, où elles s'attachent à une forte courroie dont l'autre extrémité est fixée au traîneau.

Le point le plus important, quand on forme un attelage, est de choisir un bon chef de file. Pour cela, on n'a égard ni à la taille, ni à l'âge, ni au sexe ; ce que l'on cherche, c'est que le chien soit intelligent et qu'il ait un bon nez. Quand à ces deux qualités, qui sont les principales, se trouve encore jointe une grande force, l'animal est sans prix. Les autres chiens sont

disposés d'après le même principe, c'est-à-dire qu'ils se trouvent d'autant plus en avant qu'ils ont plus d'intelligence et meilleur odorat. Le plus inhabile se trouve à dix pieds seulement de l'extrémité antérieure du traîneau ; le chef de file en est à vingt pieds, et à deux pieds environ en avant de tout l'attelage. Quant aux autres, ils ne sont pas rangés exactement en ligne, il y en a toujours plusieurs qui tirent de front.

Le conducteur du traîneau est assis à l'avant, jambe deçà, jambe delà, ses pieds touchant presque à la neige. Il porte à la main un fouet long de 6<sup>m</sup>,50, y compris le manche, qui a environ 50 cent., et qui est fait de bois, ou d'os de baleine. Ce n'est que par un long exercice qu'on peut apprendre à se servir d'un pareil fouet ; mais les Esquimaux sont accoutumés à le manier dès l'enfance, et cela fait chez eux une partie essentielle de l'éducation. Du reste, en conduisant leurs traîneaux, ils évitent autant que possible de faire usage du fouet, dont l'effet immédiat est toujours défavorable ; car, loin d'accélérer la marche, il ne fait d'abord que la retarder. Le chien qui a reçu un coup de fouet se jette sur celui qui est son plus proche voisin, et le mord, celui-ci en fait autant à un troisième, et dans un moment le désordre est dans tout l'attelage ; souvent même, après que le calme est rétabli, il se trouve que les traits des harnais sont mêlés, et on perd beaucoup de temps à les débrouiller. On ne se sert donc guère du fouet que pour infliger un châtiment à quelque chien. Pour leur faire hâter le pas, ou les faire tourner à droite ou à gauche, il suffit ordinairement de la voix. Les Esquimaux ont pour cela, comme nos charretiers, certains mots que les chiens entendent fort bien. Le chef de file, en particulier, y est fort attentif, et ne manque guère d'obéir, surtout si, avant de lui donner l'ordre, on a eu soin de l'appeler par son nom. Dans ce cas on le voit tourner la tête par-dessus l'épaule, sans d'ailleurs ralentir son pas, comme pour indiquer qu'il a compris.

Quand le traîneau suit une route fréquentée, le conducteur n'a aucune peine à prendre, et le chef de file suit les traces, lors même qu'elles sont à peine visibles pour l'œil de l'homme. Dans la nuit la plus noire, il sait également se conduire, et, conservant le nez sur la piste, il dirige le reste de l'attelage avec la plus étonnante sagacité ; même dans les tempêtes les plus violentes, et lorsque la neige a recouvert le chemin, il est très-rare qu'il s'égaré.

Comme la pesanteur des traîneaux varie, le

nombre des chiens qu'on y attelle varie également. On compte ordinairement qu'il faut trois chiens pour chaque quintal, et, à ce taux, on peut faire 2 kilomètres environ en 8 minutes. On a vu un bon chef de file, attelé seul à un traîneau pesant 96 kilos, parcourir, dans le même temps, un espace de 1608 mètres.

Dans l'été, les chiens ne sont pas attelés aux traîneaux, mais alors ils servent de bêtes de somme, et tout en suivant leurs maîtres à la chasse, ils portent un fardeau de 10 à 15 kilos. Du reste, si dans cette saison ils ont encore beaucoup de fatigue, du moins, ils sont assez bien nourris, et peuvent se gorger des débris de baleine, de morse et de veau marin, dont les hommes ne font pas usage. En hiver, au contraire, où tous les animaux ressentent une faim plus vive, ils n'ont presque rien à manger et sont réduits à se remplir l'estomac de matières des plus sales et des moins propres à servir d'aliments.

Le chien des Esquimaux est également employé à la garde des troupeaux.

#### LE CHIEN DU KAMTSCHATKA.

##### *The Kamtschatka Dog.*

Sur la côte nord de l'Asie, l'on ne connaît d'autre bête de trait que le chien. « Le chien, dit Steller, est le premier des animaux domestiques du Kamtschatka, par droit d'ancienneté et par droit d'utilité ; il est même à peu près le seul animal domestique de cette contrée.

« Les Kamtschadales racontent que leur Adam, Kuttka, ne se servait pas du chien et tirait lui-même son traîneau. A cette époque, les chiens parlaient. Un jour, les descendants de Kuttka suivaient le cours de la rivière en canot ; quelques chiens qui étaient sur la rive les aperçurent et leur crièrent : « Qui êtes-vous ? » mais ils passèrent sans répondre. Ce procédé irrita les chiens, qui jurèrent de ne plus parler avec aucun homme. Ils ont tenu parole ; seulement ils sont restés très-curieux ; aussi quand un étranger approche, ils aboient, comme pour lui demander qui il est et d'où il vient.

**Caractères.** — « Les chiens du Kamtschatka sont de couleurs variées, généralement tachés de blanc, de noir et de gris ; leur pelage est long et touffu.

**Aptitudes et emploi.** — « Dans les contrées qu'ils habitent, ces chiens sont aussi indispensables à l'existence de l'homme que le sont ailleurs le bœuf et le cheval.

« Du printemps jusqu'en automne, époque où

on les laisse complètement libres, ils sont toute la journée au bord des rivières, occupés à guetter le poisson qu'ils attrapent avec une grande habileté; quand cette proie abonde, ils n'en mangent que la tête. En octobre, chaque propriétaire rassemble ses chiens et il les attache aux piquets de sa hutte. Afin qu'ils soient plus légers à la course, on les débarrasse de la graisse qu'ils ont acquise en été, en les privant d'aliments. Cela commence à la première neige, et partout on entend les chiens remplir l'air de leurs hurlements.

« En hiver, on les nourrit de poissons gâtés, que l'on conserve dans des fosses, où on les laisse pourrir, car au Kamtschatka il n'y a rien qui sente mauvais (1).

« On cuit ensuite ces poissons sur des pierres rougies au feu, et hommes et chiens s'en nourrissent. Ceux-ci reçoivent leur part à la fin de la journée, qu'ils voyagent ou non; si on la leur distribue le matin, elle les amollit et ils se fatiguent vite. Le matin, et en chemin pendant le jour, on leur donne des aliments secs, des poissons moisissés et séchés à l'air. Les chiens se précipitent sur ces aliments avec une grande avidité, et les arêtes leur mettent souvent le museau en sang. Indépendamment de la nourriture qu'on leur donne, ils en cherchent eux-mêmes; ils volent tout, ils mangent leurs harnais, ils grimpent comme l'homme aux échelles. S'ils pénètrent dans les habitations, ils y mettent tout au pillage, mais jamais, quelque affamés qu'ils soient, ils ne mangent de pain.

« L'exercice violent que prennent ces chiens amène une congestion sanguine très-forte des organes externes et internes; la peau de la partie interne des orteils devient rouge-sang, et l'on reconnaît qu'un chien est bon lorsqu'il a l'anus rouge-écarlate.

« Les chiens du Kamtschatka sont méfiants, nullement sociables; ils ne s'attachent pas à l'homme, ne veillent pas sur ce qui lui appartient, n'attaquent pas le gibier; ils sont voleurs, peureux, lâches, défiants. Ils n'ont ni affection ni fidélité pour leur maître; toujours, au contraire, ils cherchent à lui sauter à la gorge, et il faut employer la ruse pour pouvoir les atteler. Arrive-t-on à un passage mauvais, à une montagne à pic, à une rivière, qui oblige l'homme de descendre de son traîneau, il ne reverra plus

(1) Les Cosaques et les Tartares mangent eux aussi, et avec délices, ces poissons à odeur repoussante, à renverser un Européen; ils y trouvent un goût agréable, et disent, en les mangeant, qu'au Kamtschatka rien ne sent mauvais.

celui-ci qu'à la station prochaine, à moins que le traîneau n'ait été arrêté entre les arbres, et que véhicule et harnais n'aient résisté aux efforts des chiens pour reprendre leur liberté.

« La force de ces chiens est remarquable. On en attelle trois ou quatre à un traîneau, qui porte trois personnes avec un chargement de 4 1/2 *pouds*; 5 à 6 *pouds*, font la charge ordinaire d'un traîneau tiré à quatre chiens. Avec un poids léger un Kamtschadale, dans son traîneau, parcourt par jour 30 à 40 werstes, par des chemins mauvais et une forte neige, 80 à 100 werstes par de bons chemins; aux bords du lac Pentschini, à Werchnoi-Ostrog, le long des rivières du Kamtschatka, on ne peut espérer pouvoir se servir de chevaux en hiver, la neige est trop profonde, le chien court dessus, mais le cheval s'y enfonce jusqu'au poitrail; les montagnes sont très-roides, les vallées étroites, les forêts à chemins non frayés, les ruisseaux et les torrents couverts d'une glace qui porte bien un chien, mais que brise le poids d'un cheval: ce sont là autant de circonstances qui s'opposent à l'emploi de ce dernier animal. On ne pourrait s'en servir utilement que sur les rivières fortement gelées.

« Le chien est donc là un animal indispensable, et que l'on emploiera toujours comme bête de trait. On trouve des amateurs de chiens comme autre part des amateurs de chevaux; l'attelage avec les harnais d'un traîneau du Kamtschatka revient à 60 ou 80 roubles (300 à 400 francs).

« Un voyage en traîneau tiré par les chiens est toujours pénible, dangereux, et même aussi fatigant qu'un voyage à pied; cette manière de voyager, malgré ses inconvénients, est cependant celle que l'on préfère, car avec des chiens on traverse des passages impraticable à un cheval, et même à un piéton. De plus, les chiens connaissent parfaitement la route: dans les plus grandes tourmentes, ils retrouvent leur chemin vers leur demeure; si la tourmente est trop forte et qu'il faille s'arrêter, ce qui arrive souvent, ils se couchent à côté de leur maître, le réchauffent, sans que celui-ci ait à craindre d'être enterré sous la neige. La tourmente peut durer quelques jours, une semaine entière; ils restent tranquilles tout ce temps; s'ils ont trop faim, ils dévorent leurs harnais. Ils pressentent, en outre, l'approche du mauvais temps. S'ils creusent la neige et se couchent, c'est signe qu'il faut chercher un refuge où l'on puisse se mettre à l'abri, au cas où l'on serait trop loin de sa demeure.

« Les traîneaux des Kamtschadales sont on ne

peut mieux en rapport avec les forces des chiens et la nature montagnaise du pays. Ils se composent d'une sorte de panier que supportent deux pièces de bois recourbés, fixées à des patins qui n'ont pas plus d'un centimètre d'épaisseur. L'ensemble ne pèse que 8 kilos. Toutes les pièces en sont très-flexibles, et cependant le traîneau résiste admirablement aux violences extérieures; il se plie en deux sans se briser. On gravit avec ces traîneaux les montagnes les plus élevées, les pentes les plus roides; mais il faut déployer toute sa force pour s'y maintenir dessus, se préserver de toute chute. On est assis sur le côté pour pouvoir sauter en bas, en cas de danger, souvent on s'y tient à califourchon comme sur un cheval.

« Les chiens courent droit devant eux; si on veut les diriger à gauche, on donne à droite un coup de bâton à terre ou sur le côté du traîneau; si l'on veut aller à droite, on frappe à gauche; pour s'arrêter, on enfonce le bâton dans la neige devant le traîneau; si l'on descend une montagne rapide, on modère la marche du véhicule en labourant la neige avec le bâton.

« Nous avons dit qu'un voyage en traîneau est aussi fatigant qu'un voyage à pied; tout le temps, en effet, il faut retenir les chiens; quand le chemin devient mauvais, il faut sauter en bas du traîneau et courir à côté, il en est de même quand on monte une côte. Ces voyages sont encore rendus dangereux par les nombreux cours d'eau qui ne gèlent que rarement, même dans les hivers les plus rigoureux; on a toujours à craindre d'y tomber et de s'y noyer. L'on a aussi à traverser des forêts épaisses, il faut passer entre les troncs et les branches, et prendre garde de ne s'y casser ni bras ni jambes. Ajoutez à cela que les chiens ont la détestable habitude, dans ces passages mauvais, dans les forêts, au bord des rivières, en descendant une pente rapide, de courir à fond de train, cherchant ainsi à verser leur maître, à briser le traîneau et à ressaisir leur liberté.

« La peau des chiens du Kamtschatka sert à faire des vêtements qui sont très-utiles et très-estimés dans le pays. Depuis un temps immémorial la fourrure de chien est la parure des jours de fêtes et de cérémonies; et lorsque des Kamtschadales disputent entre eux sur leur noblesse, on les entend s'adresser ces paroles: « Où étais-tu, quand mes ancêtres déjà portaient des tuniques de peaux de chien? Et toi, de quels vêtements alors étais-tu vêtu? » Encore aujourd'hui l'on peut changer une tunique de peau de chien contre une tunique en peau de renard ou de castor:

elles ont la même valeur pour les Kamtschadales. La fourrure du chien est des plus chaudes et dure très-longtemps; elle fait au moins quatre ans, tandis qu'une fourrure de renne ou de mouflon ne dure qu'un hiver; elle n'exige pas grands soins d'entretien, les poils n'en tombent pas et sont toujours secs.

« Ceux d'entre ces chiens qui ont les poils les plus longs sont aussi les plus estimés. Les individus hauts sur jambes, à oreilles longues, à museau pointu, dont la fourrure est ample, les pattes larges, la tête grosse, qui mangent beaucoup et ont un caractère enjoué, sont ceux que l'on choisit pour tirer les traîneaux.

« Dès que les nouveau-nés ouvrent les yeux, on les jette, avec leur mère, dans une fosse profonde, où ils ne voient ni homme ni bête; quand ils ne têtent plus, on les met chacun séparément dans d'autres fosses jusqu'à ce qu'ils deviennent adultes; après six mois, on les attelle avec des chiens déjà dressés, et l'on parcourt avec eux un peu de chemin. Ces jeunes chiens ont peur et des autres chiens et des hommes et courent à toutes jambes; de retour à la maison, on les remet dans leur fosse, et cela jusqu'à ce qu'ils soient habitués à tirer et qu'ils puissent supporter une longue fatigue. On les attache alors avec les autres aux alentours de la maison, et, en été, on leur donne leur liberté. Cette éducation peut bien expliquer leurs mœurs et leurs habitudes.

« A peine attelés, les chiens du Kamtschatka lèvent la tête au ciel et poussent des gémissements et des hurlements épouvantables; on dirait qu'ils implorent le ciel sur la rigueur de leur sort. Une fois qu'ils sont en course, ils se taisent. Lorsqu'au milieu du trajet, l'un d'eux veut se vider, il saute de côté; c'est pour les autres un moment de repos, et ils sont assez rusés pour satisfaire leurs besoins naturels l'un après l'autre, et cela à plusieurs reprises. Arrivés au terme de leur voyage, ils se couchent, fatigués et comme morts.

« Quant aux chiens que les Kamtschadales dressent à la chasse du lièvre, de la martre, du renard et du mouflon, ils les nourrissent de corbeaux; ils en prennent l'odeur et ils courent sus à tout gibier. Les Kamtschadales se servent aussi de ces chiens pour chasser les cygnes, les oies et les canards qui viennent au mois de juillet s'abattre sur les champs ou sur les lacs de l'intérieur. »

#### LE CHIEN DE SIBÉRIE.

*Der Sibirische Hund, The Siberian Dog.*

**Caractères.** — « Le chien du nord de la Sibé-

rie, dit Wrangel, ressemble au loup ; comme lui, il a le museau long et pointu ; ses oreilles, toujours dressées, sont affilées, et sa queue est épaisse. Quelques chiens ont le poil uni ; d'autres, au contraire, l'ont crépu et diversement nuancé. Quoique leur taille varie, un bon chien d'attelage doit avoir 79 cent. de hauteur sur 91 de longueur. Son aboiement ressemble au hurlement du loup.

**Aptitudes et emploi.** — « Les chiens de Sibérie sont un peu mieux traités que ceux du Kamtschatka. Ils demeurent constamment en plein air. En été, ils savent se creuser des trous en terre pour s'abriter contre les morsures des moustiques, ou bien ils se plongent dans l'eau et y passent toute la journée. Pendant l'hiver, ils se blottissent dans la neige, en ne laissant à l'air que l'extrémité de leur museau, qu'ils ont soin de couvrir de leur épaisse queue pour le préserver du froid.

« Elever et dresser des chiens est une des occupations les plus importantes des habitants. Les jeunes chiens qui naissent en hiver sont attelés en automne pour être dressés ; mais on ne leur fait point faire de longues courses avant l'âge de trois ans. On les habitue à obéir au moindre signe de leur maître, et surtout à ne point se détourner de la route pour suivre des traces d'animaux que l'on rencontre fréquemment empreintes sur la neige. Il est rare que l'on réussisse dans cette partie de l'éducation, et le plus souvent l'attelage tout entier se précipite sur de pareilles traces, en hurlant de toutes ses forces. Une fois lancés, rien n'est capable de les arrêter, si ce n'est un obstacle physique. C'est dans de pareilles occasions que celui qui voyage en *narta* (1), et qui a un bon chien en tête de l'attelage, est à même d'observer la merveilleuse intelligence de cet animal, et les mille ruses qu'il emploie pour déshabituer ses compagnons, moins intelligents ou plus rétifs, de s'abandonner à leur instinct. Quelquefois, on le voit, au moment où l'attelage s'apprête à s'élancer dans la direction de traces récentes, se mettre à aboyer en se détournant vers le côté opposé, et

(1) Les traîneaux ou *nartas* dont on se sert pour voyager sur la neige sont garnis, comme l'on sait, de patins. On a soin, chaque soir, de renverser les traîneaux pour jeter de l'eau sur ces patins ; l'eau gèle bientôt, et forme une couche de glace qui les fait glisser en diminuant le frottement, surtout quand la neige est unie. Les cochers des *nartas* ont toujours soin d'éviter les endroits où la glace est raboteuse et à nu. Le chargement d'une *narta* de transport est à peu près de 330 kilogrammes, et son attelage se compose ordinairement de douze chiens.

feignant d'avoir aperçu quelque animal qu'il s'agirait de poursuivre. D'autres fois, lorsqu'on traverse le toundra, nu et sans limites, par une nuit noire, dont un épais brouillard augmente l'obscurité, ou bien par un chasse-neige (1) qui expose le voyageur au danger d'être gelé ou enterré dans la neige, et que l'on cherche en vain à découvrir une de ces huttes placées de loin en loin sur la route et destinées à abriter le voyageur, c'est encore le chien placé en tête de l'attelage qui devine le lieu où se trouve une hutte qu'il n'a souvent visitée qu'une fois, et sauve ainsi le voyageur d'une mort certaine.

« Les chiens, comme bêtes de trait, rendent même des services en été, car on s'en sert souvent à halier les bateaux qui remontent les rivières. Lorsqu'un obstacle se rencontre, il suffit d'un signe du batelier et l'attelage passe aussitôt la rivière à la nage, se remet en ordre sur l'autre rive, puis continue sa route. On en rencontre même quelquefois attelés à des bateaux échoués, et les voiturant par terre d'une rivière à une autre. En un mot, les chiens rendent autant de services aux peuplades sédentaires du nord de la Sibérie que les rennes y en rendent aux nomades.

« Une épizootie fit périr un très-grand nombre de chiens sur les bords de l'Indiguirka, en 1821, et une famille de Voukaguïres, n'ayant conservé de ses nombreux attelages que deux petits, nés depuis peu de jours, la femme du Voukaguïre les nourrit de son lait : cet exemple donne une idée du prix que les habitants attachent à ces animaux. La même épizootie ravagea le district de Kolinsk, en 1822, et les malheureux habitants, n'ayant aucun moyen de transporter les produits de leur chasse et de leur pêche, ne tardèrent pas à manquer de moyens de subsistance. Bientôt arriva la famine qui décima la population. Le peu de durée de l'été, comme la rareté du fourrage, ne permet point de remplacer les chiens par des chevaux »

Le chien Lapon, le chien des Esquimaux, le chien du Kamtschatka, et le chien de Sibérie semblent appartenir à la même souche.

C'est surtout d'eux qu'est vraie la parole de Zoroastre : « Le monde ne subsiste que par l'intelligence des chiens. »

(1) On appelle *chasse-neige*, la poussière de neige poussée par un vent impétueux. Ces sortes d'ouragans, particuliers aux plaines découvertes des parties septentrionales de la Russie, sont toujours d'une impétuosité extrême souvent de longue durée, et, en couvrant les traces des routes, exposent le voyageur à s'égarer.

## B. LES LOUPS.

1° *Les Loups proprement dits.*LE LOUP VULGAIRE — *CANIS LUPUS OU LUPUS VULGARIS.**Der Wolf, The Wolf.*

Nous avons vu, en faisant l'histoire du chien, tout ce que nous pouvons obtenir d'un animal par l'éducation : le loup, l'espèce qui ressemble le plus à notre fidèle ami, nous représente un chien à l'état sauvage ; mais la différence est considérable entre l'animal dressé et l'animal vivant dans l'indépendance, et il est impossible de reconnaître l'un dans l'autre : aussi s'explique-t-on, que tous les auteurs aient traité du loup séparément.

Peu d'animaux sont aussi connus, au moins de nom, que le loup. Tous les naturalistes grecs et latins en ont fait mention de leur temps ; le loup était aux yeux du vulgaire un monstre, un fantôme, comme le *loup-garou* (1) l'a été pour nos populations ignorantes. On en parle dans l'histoire ; les fables les plus anciennes en font mention ; il joue son rôle dans les traditions les plus reculées, et dans presque tous les contes du coin du feu.

Jacob, bénissant ses fils, fait allusion à la férocité du loup. « Benjamin, » dit-il en parlant du dernier de ses enfants, chef de la douzième tribu, « Benjamin sera un loup ravisseur ; il dévorera la proie le matin, et le soir il partagera les dépouilles (2). »

Les anciens croyaient que lorsqu'un loup jetait les yeux sur un homme avant que celui-ci eût aperçu l'animal, l'homme perdait la voix. Pline donne cette opinion comme ayant communément cours de son temps. « En Italie, dit-il, le regard des loups, à ce que l'on croit, est dangereux : il enlève la voix à l'homme qui est vu le premier. » Virgile fait allusion à cette croyance lorsqu'il dit : « La voix échappe à Mœris ; les loups ont aperçu Mœris les premiers. » C'est de là aussi qu'est dérivé le proverbe *Lupus in fabula* (le loup dans la conversation) qui s'est conservé parmi nous, et qui s'applique lorsque la personne dont on parlait survenant, il se fait silence tout à coup. Cette propriété malfaisante du loup, comme il a été facile de s'en assurer bien des fois, ne lui est

nullement inhérente, et dépend simplement de la frayeur ordinairement éprouvée par celui qui se voit à l'improviste en présence d'un animal de cette espèce.

Siout en Égypte, dit Ch. Didier (1), est l'ancienne Lycopolis, la ville des Loups, où les loups en effet étaient en grande vénération ; leurs momies religieusement embaumées remplissaient encore, confondues avec celles des hommes, les célèbres hypogées du Djebel-Stablantar, mont voisin de la ville.

D'après Labat (2), Lycopolis aurait été ainsi nommée, à cause de la grande quantité de viande que mangeaient les habitants de cette ville, pour imiter le loup, dont ils avaient fait leur divinité.

Peuples sauvages et peuples civilisés le poursuivent de leur haine. Partout il est l'ennemi de l'homme, et l'homme a mieux su connaître ses ennemis que ses amis.

**Caractères.** — Le loup a le port d'un grand chien ; sa taille est élevée ; il porte la queue entre les jambes au lieu de la tenir relevée, et diffère du chien par les caractères suivants.

Il a le corps maigre, les flancs rentrés, les pattes minces et maigres ; la queue touffue et pendant jusqu'à l'articulation tibio-tarsienne, la tête large, le museau relativement long et pointu, le front incliné ; les yeux sont obliques, et placés dans la direction du nez, tandis que chez le chien domestique, l'œil s'ouvre plus à angle droit, comme chez l'homme (3) ; les oreilles sont droites ; le pelage, suivant le climat, est plus ou moins épais et varie sous le rapport de la coloration. Dans les contrées du Nord, les poils sont grossiers et ocrés, longs, surtout au ventre et aux cuisses, touffus à la queue, dressés au cou et aux flancs ; dans les pays méridionaux, ils sont plus courts et plus roides. Leur couleur est ordinairement un gris jaunâtre sale, mêlé de noir, plus gris, souvent même gris blanchâtre au ventre ; la teinte générale tourne au roux en été, au jaunâtre en hiver ; dans le nord, elle est blanchâtre, noirâtre dans le sud. Le front est gris

(1) Ch. Didier, *Cinq cents lieues sur le Nil*. Paris, 1858, p. 357.

(2) Labat, *l'Égypte ancienne et moderne*. Paris, 1840, p. 44.

(3) Cette différence organique a été une objection adressée aux naturalistes qui, en vertu des lois de l'analogie, font dériver le chien du loup. L'un d'eux a répondu que l'habitude de regarder son maître en face pour obéir au moindre signe ; habitude continuée durant plusieurs générations successives, avait redressé et aligné chez les chiens domestique l'organe visuel. Quelques-uns de nos lecteurs souriront peut-être de cette explication.

(1) A proprement parler : loup dont il faut se garer.

(2) *Genèse*, chap. XLIX, 27.



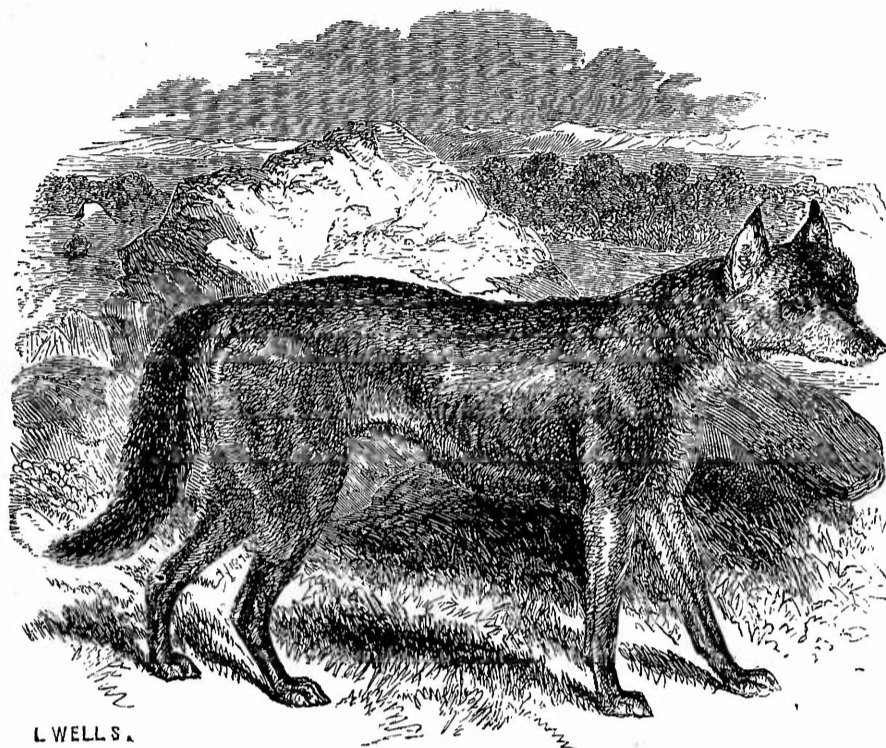


Fig. 250. Le Loup vulgaire.

blanc, le museau gris-jaune, mais toujours mélangé de noir; les lèvres sont blanchâtres, les joues jaunâtres, quelquefois marquées de lignes noires.

Un loup adulte mesure environ 1<sup>m</sup>,65, de l'extrémité de la queue au bout du museau; la queue ayant 50 cent.; la hauteur, au garrot, est d'environ 80 cent.

La louve a une taille un peu inférieure à celle du loup; son museau est plus mince, sa queue moins touffue.

Tous les loups de l'Europe ne sont-ils que des variétés d'une seule et même espèce, ou appartiennent-ils à des espèces différentes? la question n'est pas résolue. Je dirai seulement que les loups des contrées septentrionales et des contrées méridionales, diffèrent entre eux par des caractères aussi tranchés que ceux que l'on admet comme établissant des différences spécifiques entre les divers chiens sauvages.

**Distribution géographique.** — Le loup est bien moins répandu qu'il ne l'était autrefois. On le trouve encore dans la plus grande partie de l'Europe, principalement dans les régions montagneuses des pays qui sont peu peuplés.

Il est commun dans les montagnes et même dans les plaines de l'Espagne; assez abondant en Grèce, en Italie, en France; rare en Suisse; et il a complètement disparu du nord et du centre de l'Allemagne, mais point des contrées de l'est, où il se montre encore en nombre. Il abonde en

Pologne, en Russie, en Suède, en Norwège et en Laponie. Il habite tout le centre et tout le nord de l'Asie; et dans toute l'Amérique du Nord, du Mexique et de la Floride jusqu'aux rivages de la mer Glaciale, on trouve un loup qui a de grands rapports avec le loup d'Europe; d'après quelques voyageurs, on rencontrerait celui-ci dans le nord-ouest du continent américain. En Asie, son habitat s'étend jusqu'au Népal. On ne l'a jamais vu en Islande, ni dans les îles de la mer Méditerranée.

Depuis plusieurs siècles déjà, il a été complètement détruit en Angleterre, tant on a mis d'activité à le poursuivre.

Il était autrefois commun en Irlande. — Dans les régions montagneuses du comté de Tyrone, dit un Irlandais, les habitants souffraient autrefois beaucoup du voisinage des loups. Ils payaient, en conséquence, sur la caisse publique, pour chaque tête de ces animaux, une somme au moins égale à celle qu'on donnerait aujourd'hui pour prendre un célèbre voleur de grand chemin. Alors vivait, à quelque distance de là, un aventurier qui, seul et livré à ses propres forces, faisait profession de détruire ces ravageurs. Il choisissait son temps pour les attaquer: c'était la nuit. — Minuit était même l'heure la plus favorable, étant celle où les loups avaient coutume de quitter leur gîte et d'aller à la recherche du butin. Profitant ainsi du repos dans lequel la campagne, les maisons et les gens

étaient plongés, ces animaux s'avançaient à pas de loup (cette fois, du moins, l'expression est juste); puis ils tombaient sur leur proie désarmée, et le carnage commençait.

Dans ce même comté de Tyrone, il y avait un grand espace de terrain enclos par un mur de pierre, ayant seulement une ouverture aux deux extrémités, et dans lequel les fermiers des environs enfermaient leurs troupeaux. Si sûr que parût ce parc, — solidement muré, — les loups y entrèrent et ils firent un affreux carnage des animaux qu'on y gardait. Les propriétaires, ayant alors entendu parler du fameux chasseur de loups, qui était connu sous le nom de Rory Carragh, l'envoyèrent chercher, et lui offrirent la récompense ordinaire, y ajoutant même un supplément, — s'il entreprenait de détruire les deux derniers loups qui avaient commis une telle dévastation. Carragh prit avec lui deux chiens-loups, et un jeune garçon : puis, à minuit, il se rendit vers le parc en question où les moutons étaient réunis.

« Maintenant, dit Carragh à l'enfant, comme, habituellement les loups attaquent à la fois les deux extrémités d'un parc, il faut que je te laisse avec un chien pour garder ce côté-ci, tandis que, moi, je garderai l'autre côté avec l'autre chien. Le loup fait des siennes avec la circonspection et la légèreté d'un chat; tu ne l'entendras point venir, mais le chien l'entendra et le renversera certainement par terre. Si tu n'es pas alerte dans ce moment-là, et si tu ne profites pas de l'instant où l'animal sera culbuté pour river son cou au sol avec cette lance, il se relèvera et vous tuera tous deux, toi et le chien. C'est dit.

« Je ferai ce que je pourrai, » reprit l'enfant, en recevant la lance des mains du chasseur de loups.

L'enfant aussitôt ouvrit la porte du parc, et se plaça dans l'intérieur, près de l'entrée. Son fidèle compagnon (le chien) était tapi à côté de lui et semblait parfaitement comprendre la dangereuse entreprise dans laquelle ils étaient l'un et l'autre engagés. La nuit était noire et froide, et le pauvre enfant, engourdi par la fraîcheur de l'air, commençait à tomber dans une sorte de sommeil, lorsque, tout à coup, le chien, avec un rugissement, sauta et étendit son mortel ennemi à terre. L'enfant, à la voix du chien, s'était levé : il plongea la lance, comme on le lui avait recommandé, dans le cou du loup. — Presque au même moment, Carragh parut avec la tête de l'autre loup dans sa main. Ainsi finirent, sans gloire et sans

bruit, les deux derniers représentants d'une famille de carnivores, autrefois célèbre par ses ravages dans l'histoire du comté de Tyrone.

On n'a pas de documents précis sur la date de l'extinction du loup dans le reste de l'Irlande; mais nous savons qu'il y existait encore en 1710. Aujourd'hui, il est détruit dans toute l'étendue de l'île.

Dans le dernier siècle, on tua beaucoup de loups en Allemagne, et dans ce siècle-ci plusieurs milliers déjà ont été tués, d'après les documents officiels. En Prusse, on en tira 1,080 en 1819; dans la seule province de Poméranie, on en abattit 118 en 1800, 109 en 1801, 102 en 1802, 86 en 1803, 112 en 1804, 85 en 1805, 76 en 1806, 12 en 1807, 37 en 1808, 43 en 1809; les chiffres baissent ensuite; mais en 1812, il arriva un grand nombre de loups, venant de Russie à la suite des troupes françaises; dans le gouvernement de Köslin, on en tua 53 dans l'hiver de 1816 à 1817. Aujourd'hui cet animal y est devenu plus rare. On ne connaît pas le nombre exact de loups abattus chaque année en Russie, mais il doit être très-considérable. Il en est de même en Suède et en Norvège. Dans ces trois pays du Nord, le loup trouble le plus le repos et la sécurité publique, et cause des dégâts considérables; nous y reviendrons d'ailleurs.

En France, on détruit chaque année environ 1,200 loups.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Le loup fréquente les lieux solitaires et tranquilles, les forêts sombres et épaisses, les ravins des montagnes, les marais et les steppes.

Dans l'Europe centrale, on ne le trouve que dans les montagnes; en Espagne, il fait quelquefois son gîte dans les emblavures, et souvent à peu de distance des lieux habités.

Le jour, il se tient dans des endroits retirés, et se cache du mieux qu'il peut; la nuit, il rôde pour chercher sa proie.

Le loup dépensant beaucoup d'activité, a besoin de beaucoup de nourriture; aussi cause-t-il de grands dégâts; il peut même devenir dangereux lorsque la faim le pousse; l'hiver, il attaque tous les animaux, et souvent même l'homme. Il poursuit sa proie sans relâche, et arrive ainsi à la fatiguer; rarement, il la saisit par surprise. Souvent il tue bien plus qu'il ne peut dévorer; et partout il exerce ses rapines parmi les animaux de nos fermes.

*Le loup dans la bergerie* est devenu une expression proverbiale. On l'a vu égorger dans une seule nuit le tiers d'un troupeau de moutons.

Comme le chien, le loup mange étant couché. Quoiqu'il se nourrisse de préférence de gros gibier ou de bétail, il ne dédaigne cependant aucun vertébré, ni même aucune petite bête. Il s'attaque à tout ce qu'il rencontre, à tout ce dont il peut s'emparer, aux moutons, aux cerfs et aux chevreuils, aussi bien qu'aux mulots et aux souris, aux oies comme aux petits oiseaux; il mange même des grenouilles, des hannetons. Au dire d'Islawin, les loups suivent par bandes les troupes de lemmings, et ne se nourrissent exclusivement que de ces rongeurs. Comme tous les chiens, les loups aiment la charogne et la préfèrent même à la viande fraîche.

Mais c'est surtout pour la chair du chien que le loup paraît avoir un goût très-décidé. « Lorsqu'il aperçoit un chien, dit Louis Énault (1), il brave les plus grands dangers pour se procurer un repas succulent. On a cité des exemples de loups enlevant un pointer au milieu d'un traîneau lancé au galop. L'animal tombe d'un bond au milieu des trois ou quatre personnes, stupéfaites de tant d'audace, saisit son innocente victime, et se rejette sous bois. Le tout est fait en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire. Une autre fois c'est un jeune terre-neuve que son maître, voyageant à cheval, a placé devant lui sur le pommeau de sa large selle : le loup le voit, s'élanche, le saisit et l'emporte sans toucher l'homme ni le cheval. »

Les loups, durant l'été, forment rarement des bandes; mais en hiver, ils se réunissent souvent en meutes assez considérables, qui parcourent des espaces très-vastes; ils longent pendant plus de cinquante lieues les passages des montagnes, parcourent, en plaine, plusieurs centaines de lieues. Ils marchent la nuit, et ne s'arrêtent, au jour, que lorsqu'ils trouvent où se cacher.

Les loups ne vivent donc pas toujours cantonnés dans un espace déterminé; ils entreprennent des voyages. « A la vérité, dit Marcel de Serres (2), leurs excursions ou, si l'on veut, leurs passages sont toujours accidentels; ils sont toujours déterminés par des circonstances particulières, dont il est facile de reconnaître l'influence. Tels sont ceux qui, au dire de Raoul Glaber (3), eurent lieu en 1033, par suite de la famine et de la peste qui désolèrent la France à cette époque, alléchés qu'ils étaient par le nombre des cadavres laissés sur le sol sans sépulture. »

(1) Louis Énault, *la Norwége*. Paris, 1857, p. 256.

(2) Marcel de Serres, *Des causes des migrations des divers animaux*. Paris, 1845.

(3) R. Glaber, *Hist.* IV, 4.

De pareilles circonstances paraissent s'être reproduites à diverses époques.

« Pendant l'année 1812 (de fatale mémoire), raconte Louis Viardot (1), un détachement de soldats (on dit quatre-vingts hommes) qui changeaient de cantonnement dans un gouvernement du centre, furent attaqués la nuit par une nombreuse troupe de loups et tous dévorés sur place. Au milieu des débris d'armes et d'uniformes qui jonchaient le champ de bataille, on trouva les cadavres de deux ou trois cents loups tués à coup de balles, de baïonnettes et de crosses de fusil : mais pas un seul soldat n'avait survécu, comme ce Spartiate, noté d'infamie après les Thermopyles, pour raconter les horribles détails du combat. Une pierre tumulaire élevée sur les ossements des victimes conserve le souvenir de cet incroyable événement. »

« On a vu souvent des loups se réunir en grandes troupes et désoler les campagnes, fort loin des lieux de leur départ. Ainsi dans l'hiver rigoureux de 1818, les départements de la Drôme et de l'Isère furent en quelque sorte inondés de loups. Ils parcouraient les campagnes en nombre fort considérable et donnaient l'épouvante à toutes les populations. Ces animaux, qui avaient tous quitté les montagnes et les forêts, causèrent de grands ravages dans les plaines où ils se répandirent.

« De même, au mois d'août 1842, des troupeaux de loups ont désolé les communes d'Yville, d'Anneville et de Berville en Normandie. Ces animaux paraissaient provenir de la forêt de Manny. Leur nombre était si considérable et leur voracité si grande, qu'ils causèrent de grands ravages dans toutes les communes; ils y dévorèrent une immense quantité de bestiaux. La présence des hommes ne les effrayait pas; ces loups luttèrent et s'élançaient même sur eux, lorsqu'on voulait les empêcher d'emporter la proie dont ils s'étaient emparés. »

Les loups prennent la file comme les Indiens dans leurs expéditions guerrières; chaque animal marche dans les traces de celui qui le précède, au point qu'il est difficile de reconnaître à la piste quelle est la force d'une bande.

On ne peut, d'ailleurs, se tromper sur les empreintes qu'ils laissent soit sur un sol humide, soit sur la neige, et ces empreintes ne sauraient être confondues avec celles du renard; celui-ci va toujours isolément, pose les pattes les unes devant les autres, comme s'il avait à passer sur une corde tendue, et l'extrémité de sa queue, en

(1) Louis Viardot, *Suovenirs de chasse* Paris, 1846, p. 135.

temps de neige, trace des sillons ; la queue du loup ne balaye point, et ses pas forment un triple crochet profondément enfoncé.

Lorsque des loups ont aperçu une proie, ils l'entourent, cherchent à lui couper la retraite, et quand l'un d'eux est parvenu à l'atteindre et à l'abattre, toute la bande arrive, tombe sur la victime en grondant, en hurlant, et la dévore jusqu'aux os.

Dans bien des circonstances les loups semblent tenir conseil : ils combinent un projet, ils arrêtent une suite d'actions dont chaque cas est prévu.

Par exemple : s'agit-il d'attaquer un troupeau dont la garde est confiée à un chien, qu'il s'agit avant tout d'écarter ? la louve se présente, insulte le parc, se fait poursuivre par le vigilant gardien, et, pendant ce temps, sans péril et sans combat, le mâle enlève une brebis dont la louve, après avoir dévoyé le chien, ne tarde pas à venir réclamer sa part. Faut-il attaquer quelque bête fauve ? le loup se met en quête, effraye l'animal, le poursuit, et le dirige vers un lieu convenu, où la louve, placée en embuscade, le reprend avec des forces fraîches et recommence cette course dont le résultat est certain.

« La nécessité de la rapine, dit G. Leroy (1), l'habitude du meurtre et la jouissance journalière de membres d'animaux déchirés et sanglants, ne paraissent pas devoir former au loup un caractère moral bien intéressant. Cependant, excepté le cas de rivalité, cas privilégié pour tous les animaux, on ne voit pas que les loups exercent de cruauté directe les uns contre les autres. Tant que la société subsiste entre eux, ils se défendent mutuellement, et la tendresse maternelle est portée dans les louves jusqu'à l'excès de fureur qui méconnaît entièrement le péril. On dit qu'un loup blessé est suivi au sang, et enfin achevé et dévoré par ses semblables ; mais c'est un fait peu constaté, qui sûrement n'est pas ordinaire, et qui peut avoir été quelquefois l'effet du dernier terme de la nécessité qui n'a plus de loi. Les relations morales ne peuvent pas être fort étendues entre des animaux qui n'ont nul besoin de société ; tout être qui mène une vie dure et isolée, partagée entre un travail solitaire et le sommeil, doit être très-peu sensible aux tendres mouvements de compassion. »

Quoi qu'en dise le proverbe, les loups se mangent souvent entre eux.

La faim donne au loup une qualité qui lui

(1) G. Leroy, *Lettres sur les animaux et sur l'homme*. Paris, 1802, p. 25.

manque ordinairement, le courage, et fait de lui un animal dangereux. Le loup attaque alors les chevaux et les bœufs, dont il redoute cependant les coups de pied et les coups de corne ; il attaque aussi l'homme, quoique plus rarement, et le fait même quand il voit plusieurs de ses compagnons tués à coups de fusil (*fig. 251*). Quelques loups restent habituellement auprès d'un autre loup mort pour l'ensevelir dans leur estomac. Ils dévorent leurs malades et leurs blessés. Si la faim est extrême, si une nourriture animale lui fait complètement défaut, le loup se contente d'une nourriture végétale, de mousses, de baies et de bourgeons. Dans les contrées polaires, où cette ressource extrême vient à lui manquer, il cherche à tromper sa faim en dévorant des substances tout à fait indigestes, telles que du drap, des filets, de vieilles chaussures, les ordures que l'on jette devant les maisons. Le loup ne va contre l'homme que quand il est poussé par la faim la plus violente, mais une fois qu'il a pu s'assurer de la supériorité qu'il a sur lui, il l'attaque de préférence. Il pénètre dans les villages, même en plein jour, pour enlever les enfants. Souvent aussi, il déterre, dit-on, des cadavres pour les dévorer.

Le loup a beaucoup de force, surtout dans les parties antérieures du corps, dans les muscles du cou et de la mâchoire ; il porte avec sa gueule un mouton sans le laisser toucher à terre.

Il mord cruellement et toujours avec d'autant plus d'acharnement qu'on lui résiste moins. Il craint pour lui-même, et ne se bat que par nécessité, et jamais par un mouvement de courage.

Le capitaine Franklin, durant son voyage aux mers polaires, fut plus d'une fois obligé de disputer aux loups sa chétive nourriture. Un jour que ses marins avaient pris un renne, ils enterrent une partie du corps de l'animal à titre de provision ; mais les loups vinrent déterrer cette réserve jusque sous les pieds des gens, pendant que ceux-ci étaient en train de dormir, et ils dévorèrent le tout. Une autre fois que les compagnons de Franklin avaient aussi tué un renne, ils virent sous la lumière éclatante d'une aurore boréale, huit loups qui rôdaient autour d'eux, et qui semblaient attendre leur part de la proie. Les hurlements opiniâtres de ces féroces animaux, et les craquements de la glace qui les entourait les auraient empêchés cette fois de dormir, quand même ils en auraient eu le courage.

On comprend maintenant quels dégâts peut causer ce carnassier. C'est l'ennemi le plus ter-



Fig. 251. Le Loup. — Il attaque l'homme, même quand il voit plusieurs de ses compagnons tués à coups de fusil.

rible des peuples nomades, et de tous ceux qui s'adonnent à l'élevé des bestiaux; sa présence, dans certaines contrées, a même rendu impossible la création de troupeaux. C'est ainsi que l'on n'a pu arriver à élever, dans les montagnes du sud de la Norwége, des rennes que l'on avait fait venir de Laponie, sous la conduite de Lapons expérimentés, quoique leur nombre, en quelques années, se fût élevé à quelques milliers de têtes; mais, en même temps, les loups se multipliaient aussi, et l'on fut enfin forcé de tuer une partie des rennes, de donner aux autres leur liberté, afin de se débarrasser des carnassiers. En 1823, en Livonie, une déclaration faite aux autorités accusait, comme ayant été enlevés par les loups : 15,182 moutons, 1,807 bœufs, 1,841 chevaux, 3,270 chèvres, 4,190 porcs, 703 chiens et 1,873 poules et oies.

Dans le grand-duché de Posen, en 1820, 19 personnes, tant adultes qu'enfants, furent la proie des loups. L'année précédente, le gouvernement prussien avait payé 4,618 thalers (17,317 fr. 50 c.) de primes pour la destruction de ces carnassiers.

En Laponie, le mot de *paix* est synonyme du mot *repos des loups*; on ne connaît là, en effet, qu'une guerre, celle contre les bêtes féroces qui

détruisent la seule richesse de ces pauvres populations nomades.

En Espagne aussi, les loups causent de grands dégâts; pendant mon séjour, dans l'hiver de 1856 à 1857, on trouva morts, au milieu d'un amas de cadavres de loups, deux de ces valeureux gardes de sûreté qui ont purgé l'Espagne des brigands; ils avaient combattu tant qu'il leur était resté des munitions, ils s'étaient encore défendus à coups de baïonnette, et avaient fini enfin par succomber, plus encore au froid et à la fatigue qu'aux attaques des loups.

Il n'est donc pas étonnant que ces bêtes féroces, lorsqu'elles se montrent en troupes, causent une grande terreur, non-seulement aux hommes, mais encore aux autres animaux.

Les chevaux, quand ils sentent l'approche du loup, deviennent inquiets et impatientes; les autres animaux domestiques, le chien excepté, prennent la fuite aussitôt. Pour un bon chien, chasser le loup paraît être le plus grand plaisir, peut-être parce que cette chasse est la plus dangereuse. Du reste, la haine qui existe entre deux êtres aussi voisins que le sont le chien et le loup est quelque chose d'inexplicable.

Le chien, dès qu'il a senti son ennemi, oublie tout, il est plein de fureur, et n'est content que

lorsqu'il a pu le saisir à la gorge ; il est insensible aux blessures, à la mort de ses compagnons ; et, en mourant, il cherche encore à donner un dernier coup de dent.

Quelques autres animaux domestiques savent aussi se défendre contre le loup. « Dans les steppes de la Russie méridionale, dit Kohl, les loups habitent des trous qu'ils se creusent eux-mêmes, et qui ont souvent une toise de profondeur ; ils sont surtout très-fréquents dans les plaines boisées de l'Ukraine et de la Petite Russie. Là, chaque habitation est entourée d'une haie d'épines de trois mètres de hauteur, véritable forteresse contre les loups.

« Pendant la nuit, ceux-ci parcourent les steppes en grandes bandes. Ils s'approchent avec prudence des troupeaux de chevaux, cherchent à surprendre quelque poulain ou même quelque cheval égaré. Si les autres chevaux aperçoivent le loup, ils lui courent dessus, le frappent de leurs pieds de devant, le mordent. Souvent, du premier coup, le loup est mis hors de combat ; quelquefois, il se retourne brusquement, saisit à la gorge le cheval qui est le plus près et le renverse. Plusieurs loups, même, ne viennent pas à bout d'une troupe de chevaux, et s'ils font pas rapidement retraite, ils sont en danger d'être entourés et tués. »

En Espagne, les porcs que l'on mène paître dans les grandes forêts de chênes se défendent courageusement contre les loups. Une forte laie put découdre, dans un combat, deux de ses adversaires, elle succomba à son tour, et l'on trouva les trois cadavres couchés l'un à côté de l'autre.

Kohl nous apprend encore que les moutons, qui paissent dans les steppes, se comportent autrement que les chevaux en présence du loup. Celui-ci, profitant du moment où le berger et les chiens sont éloignés, enlève et égorge le plus beau mouton ; les autres s'enfuient à deux ou trois cents pas, s'arrêtent, se serrent, regardant avec des yeux hébétés le loup qui en saisit un second ; les autres alors s'enfuient encore une fois à quelque cent pas, pour s'arrêter de nouveau.

Avec les rennes, le loup paraît se comporter d'une façon toute particulière : il agit de ruse.

« Nous passâmes, dit le capitaine Franklin, devant les restes de deux rennes rouges, couchés à la base de rochers escarpés et perpendiculaires, du sommet desquels ils avaient sans doute été forcés de se précipiter par des loups. Ces voraces animaux, qui sont inférieurs au renne en agilité, ont recours, dit-on, à un expé-

dient, dans les endroits où les immenses plaines sont bornées par des rochers et des précipices. Tandis que les rennes paissent tranquillement, les loups se rassemblent en grand nombre, puis, formant un croissant, ils rampent lentement vers le troupeau sauvage, et de manière à ne point, tout d'abord, donner l'alarme ; mais, lorsqu'ils s'aperçoivent qu'ils ont convenablement cerné les trop peu soupçonneux habitants de la prairie, et qu'ils sont en mesure de leur couper toute retraite, alors ils fondent sur eux brusquement, en poussant des cris affreux ; grâce à cette manœuvre, les rennes se trouvent contraints par les loups de fuir par la seule voie ouverte, c'est-à-dire à travers les précipices. Les loups, d'ailleurs, paraissent savoir que, lorsqu'un troupeau de rennes est frappé de terreur et lancé à toute vitesse, il est facile de le conduire sur les rochers ; ceux qui sont en arrière poussant alors ceux qui sont en avant. Les pieds agiles et sûrs de ces animaux ne peuvent, en pareil cas, les préserver d'une chute au milieu des abîmes béants, qui s'ouvrent pour eux de tous côtés. Les loups choisissent ce moment pour descendre à loisir dans les précipices, et ils se nourrissent pendant plusieurs jours sur le cadavre de ces pauvres ruminants morts en tombant de rocher en rocher. »

Un loup s'adresse rarement à un troupeau de bœufs ; lorsqu'il se hasarde à le faire, ceux-ci se précipitent à la fois sur lui en cherchant à le percer à coups de corne. Mais, attaqués par une meute de loups, les bœufs isolés aussi bien que les chevaux finissent par succomber ; ils ne peuvent se défendre de tous côtés contre leurs assaillants, qui les saisissent à la gorge et les étranglent. Malgré la vigoureuse défense de sa mère, le jeune veau devient souvent aussi la proie de ces lâches brigands.

Les petits animaux domestiques sont perdus quand ils ne peuvent prendre la fuite à temps, et le loup les poursuit à travers les tourbières, les marais, les rivières.

Le loup a les mêmes facultés que le chien ; il a, comme lui, la force, la patience, les sens développés, l'intelligence ; mais il n'en a ni le dévouement ni la noblesse de caractère, ce qui tient peut-être à ce que l'homme n'a point fait son éducation ; qu'on fasse abstraction de celle-ci, et le chien domestique n'est plus qu'un loup. Si le loup est égoïste, ce qui nous le fait paraître tout l'opposé du chien, c'est probablement parce que ses bonnes qualités n'ont point été développées.

Heureusement son courage n'est point à la

hauteur de sa force. Tant qu'il n'est pas affamé, c'est une des bêtes les plus peureuses et les plus lâches; il fuit non-seulement devant l'homme ou le chien, mais devant une vache, un bouc, un troupeau de moutons qui se rassemblent et qui lui présentent leurs têtes; il a peur du son du cor, du bruit d'une chaîne, d'un cri. Sa ruse et son adresse lui tiennent lieu de courage, et il en fait preuve dans ses chasses. Il surprend sa victime sans qu'elle puisse lui échapper; si elle est plus forte que lui, la ruse lui assure le succès. Il connaît et les moyens de défense des chevaux, des cerfs, des bœufs, des élans, et la manière de les éviter.

Le loup a les sens aussi délicats que ceux du chien domestique. Il a bonne ouïe, bonne vue, bon odorat. Il entend un léger bruit et de très-loin; il sent souvent de plus loin qu'il ne voit; s'il rencontre une piste, il sait de quel animal elle provient, et il la suit sans s'en laisser détourner, même par les autres animaux qui passent près de lui.

L'odeur du carnage l'attire de plus d'une lieue; il sent aussi de loin les animaux vivants; lorsqu'il veut sortir du bois, jamais il ne manque de prendre le vent: il s'arrête sur la lisière, évente de tous côtés, et reçoit ainsi les émanations des corps morts ou vivants que le vent lui apporte de loin.

Dans chaque circonstance, se révèlent sa lâcheté, sa ruse et la finesse de ses sens. Il est prudent, toujours sur ses gardes, et ne compromet jamais sa vie ou sa liberté. Jamais il ne s'arrête quelque part s'il ne s'y voit en parfaite sûreté. Il évite de faire du bruit en marchant; dans chaque bout de corde, chaque ouverture, chaque objet inconnu, il voit un lacet, un piège, un obstacle. Jamais il n'entrera dans une cour par la porte, s'il peut, d'un bond, en franchir la clôture.

« Le loup, en Laponie, dit Louis Enault (1), est lui-même aussi timide que le Lapon. Quand un Lapon est suivi par un loup, il laisse traîner derrière lui une longue corde à laquelle il attache des lambeaux d'étoffe. Etoffe et corde sautillent sur la neige, et le loup n'ose pas braver ce fragile obstacle. C'est une limite idéale mais infranchissable entre lui et sa proie. Quoiqu'ils soient très-voraces, on a remarqué, non sans étonnement, que les loups n'attaquaient jamais un renne attaché à un arbre: la corde les inquiète, ils soupçonnent un piège et n'approchent point, ou ne le font que dans les cas extrêmes. »

Nous avons déjà vu qu'il en était autrement quand la faim le poussait. Ruse et prudence disparaissent alors, et le loup fait preuve de courage. Il est téméraire, ne redoute plus rien; rien ne l'effraye, une bande de loups affamés est dangereuse au plus haut degré pour l'homme et pour les animaux. D'ordinaire, le loup avale sa proie en quelques bouchées; sa voracité est telle qu'il mange en une fois un chevreuil ou un mouton entier. S'il est rassasié avant d'avoir dévoré toute sa proie, il en emporte encore un lambeau avec lui, ou cache dans le sol ce qu'il a de trop, le réserve pour un jour de disette, et y revient pour y faire un second et même un troisième repas. Il avale de l'herbe, comme les chiens, pour débarrasser son estomac de fragments d'os. »

Les vieux loups entrent en rut de la fin de décembre au milieu de janvier; les jeunes, de la fin de janvier au milieu de février. Les mâles, dont le nombre paraît plus grand que celui des femelles, se livrent des combats furieux pour la possession de celles-ci, et le vaincu, dit-on, est mangé par son heureux rival; mais ce fait est loin d'être bien établi. Ce qui est certain, c'est qu'il se forme des unions temporaires, le mâle s'isolant avec la femelle qui s'est donnée à lui et l'assistant pendant l'éducation des jeunes.

La louve porte treize ou quatorze semaines. Ses portées sont de trois à neuf petits, mais le plus généralement de quatre à six. Elle met bas sur un lit de mousse, dans une forêt épaisse, dans un trou qu'elle a creusé elle-même sur le flanc d'un ravin, entre les racines d'un arbre, ou dans un terrier abandonné de renard ou de blaireau, qu'elle a agrandi. Les petits naissent aveugles et restent huit ou dix jours dans cet état.

La femelle les allaite pendant cinq à six semaines. Jusqu'à ce qu'ils puissent courir, elle les dérobe soigneusement aux autres loups, même à leur père, qui ne se fait nul scrupule de dévorer sa progéniture, quand il peut la surprendre. Si la louve sent l'approche de quelque danger, elle les transporte dans une autre retraite, comme une chienne ses petits. Elle les aime et les soigne avec la plus vive tendresse, les défend contre les attaques des autres loups. Lorsqu'ils commencent à manger, elle leur donne de la viande mâchée; plus tard, elle leur apporte de petits animaux qu'elle met en pièces devant eux, pour leur apprendre à les dépecer eux-mêmes.

Ordinairement la louve est aidée par le mâle dans les soins qu'elle donne à ses petits. Mais si elle meurt avant que les louveteaux soient en

(1) Louis Enault, *la Norwége*. Paris, 1857, p. 299.

état de se suffire à eux-mêmes, le loup ne la remplace jamais et la portée périt tout entière.

« Les jeunes loups, dit G. Leroy (1), après avoir passé deux mois au litéau, suivent enfin leur mère qui ne pourrait plus fournir seule à une voracité qui s'accroît tous les jours. Ils déchirent avec elle des animaux vivants, s'essayent à la chasse et parviennent par degrés à pourvoir avec elle à leurs besoins communs. L'exercice habituel de la rapine sous les yeux et à l'exemple d'une mère déjà instruite, leur donne chaque jour quelques idées relatives à cet objet. »

Quand ils sont enfin capables de pourvoir à leurs besoins, la louve retourne avec ses louveteaux dans la compagnie des autres loups. D'autres fois elle les chasse loin d'elle ou les fuit, en les abandonnant à leurs propres forces.

A six mois, les *louveteaux* prennent le nom de *louvarts* et le conservent jusqu'à l'âge d'un an, c'est-à-dire jusqu'au mois de mars ou d'avril qui suit leur naissance. A un an ils sont adultes et sont alors réputés *loups*. Vers deux ans, ils ont acquis tout leur développement et reçoivent le nom de *vieux loups*, puis ensuite celui de *grands vieux loups*.

« Les chasseurs, dit Léonard (2), d'après G. Leroy, remarquent une très-grande différence entre les actions d'un loup jeune et ignorant, et celles d'un loup vieilli au milieu des embûches. La marche du premier est toujours libre et hardie ; la marche du second est toute prudente et inquiète ; partout où il évente un homme, il soupçonne un piège : alors la proie la plus séduisante ne le tenterait pas, et cette sensation de la crainte devenue terrible pour lui, l'emporte même sur les tourments de la faim. »

Les loups vivent jusqu'à douze ou quinze ans.

**Croisements du loup et du chien.** — Malgré le témoignage d'Aristote, on a cru pendant longtemps que le loup et le chien ne pouvaient s'accoupler ni produire ensemble. Buffon partagea même cette opinion, à l'appui de laquelle il apportait, d'après du Fouilloux, le temps de la gestation, qu'il disait être de trois mois et demi pour la louve, tandis que, chez la chienne, il n'est que de soixante-trois jours. Mais les expériences auxquelles il se livra, celles qui furent faites tant en France qu'à l'étranger et qu'on lui communiqua, le convainquirent bientôt que ces animaux non-seulement s'accouplent et produisent en-

semble ; mais encore que les métis résultant de ce rapprochement sont féconds, et peuvent se reproduire durant plusieurs générations, soit entre eux, soit avec des chiens et des loups.

Dans une lettre en date du 20 juin 1851, adressée à M. Mauduit, conservateur du cabinet d'Histoire naturelle de Poitiers, M. de Jalais, colonel de gendarmerie à Limoges, a donné des détails fort intéressants sur les produits qu'il a obtenus en croisant un chien de sa meute avec une louve qu'il avait apprivoisée. Arrivée à l'âge de deux ans, celle-ci donna des signes de rut analogues à ceux des chiennes. « Ce fut alors, dit M. de Jalais, que je conçus le projet de la faire accoupler avec un chien de ma meute. Le premier que je lui présentai, n'éprouva que de l'aversion ; mais heureusement que j'en possédais un tellement ardent, qu'il ne fit aucune difficulté pour l'accomplissement de l'acte que je désirais. De cette union naquirent six bâtards, au bout de deux mois de gestation, qui est aussi celle des chiennes.

« Parmi ces produits, il s'en trouva à peu près la moitié qui eurent la couleur de la mère ; les autres étaient rougeâtres, le père se trouvant blanc et orange ; mais tous, sans exception, avaient des formes mixtes, et tenant également du loup et du chien ; la conformation osseuse se rapprochait plus du premier, mais la tête avait plus d'analogie avec celle du second, et les oreilles, au lieu d'être droites, étaient tombantes et tortillées comme celles d'un briquet assez bien coiffé.

« Il en était à peu près de même pour le caractère : les uns souffraient assez bien les caresses, sans cependant les rechercher ; les autres fuyaient toujours à l'approche de l'homme. Aussitôt que leur force et leur agilité le leur permirent, ils commencèrent contre la volaille une guerre incessante, et je ne doute pas que, plus tard, ils n'en fussent venus aux moutons.

« Mon intention était de continuer ces croisements avec des chiennes ou des chiens courants, jusqu'à ce que la race se rapprochât assez de celle de ces derniers, pour leur donner comme à eux l'instinct de la chasse. Mais malheureusement ils ont tous contracté, à l'âge d'environ six mois, la maladie inévitable à la race canine, et je les perdus tous sans avoir pu pousser plus loin mes expériences. »

Il est donc certain que l'accouplement du chien et du loup peut avoir lieu en captivité, et donner des métis dont les caractères participent plus ou moins de ceux des deux parents. Mais

(1) G. Leroy, *Lettres sur les animaux et sur l'homme*. Paris, 1802, p. 15.

(2) Léonard, *Essais sur l'éducation des animaux*. Lille, 1842, p. 44.





Fig. 252. Souvent on tue à l'affût les loups en train de dévorer une charogne.

cet acte s'accomplit-il entre individus vivants à l'état sauvage et en pleine liberté ? On pourrait ne pas croire à la possibilité d'un rapprochement dans de telles conditions, vu l'antipathie que ces animaux ont l'un pour l'autre ; antipathie devenue tellement proverbiale que, pour exprimer l'aversion qui existe entre deux personnes, on dit ordinairement qu'*elles s'aiment comme chien et loup* ; on pourrait, disons-nous, ne pas croire à l'accouplement du loup et du chien en l'état de nature, si des exemples assez fréquents n'étaient là pour témoigner du contraire.

« On a vu, en Champagne, dit Buffon, dans l'année 1776, entre Vitry-le-Français et Châlons, dans une terre de M. le comte Duhamel, une portée de huit louveteaux, dont six étaient d'un poil roux bien décidé, le septième d'un poil tout à fait noir, avec les pattes blanches et le huitième de couleur fauve, mêlée de gris. Ces louveteaux, remarquables par leur couleur, n'ont pas quitté le bois où ils étaient nés et ils ont été vus très-souvent par les habitants des villages d'Ablancourt et de la Chaussée, voisins de ce bois. On m'a assuré que ces louveteaux provenaient de l'accouplement du chien avec une louve, parce que le louveteau roux ressemblait, au point de s'y méprendre, à un chien du voisinage. »

Fr. Cuvier parle de deux loups envoyés des Pyrénées au muséum d'Histoire naturelle de Pa-

BREHM.

ris, qui, chaque année, ont fait des petits presque aussi méchants et féroces que leurs parents, mais qui n'avaient ordinairement ni les mêmes traits ni le même pelage ; on les aurait crus d'une autre espèce, de quelques variétés de chien domestique : « On pourrait conclure de là, ajoute Fr. Cuvier, que ces loups n'étaient point de race pure, et que le sang de quelque chien était mêlé au leur. Cependant ils avaient été pris à l'état sauvage ; mais il n'est pas rare, dans les pays de forêts, de voir des chiennes en chaleur couvertes par des loups. »

Ce qui arrive plus souvent encore, c'est de voir des louves rechercher des chiens, à défaut de loup. M. de Jalais, dans sa lettre à M. Mauduit, dit que l'accouplement des louves avec les chiens de campagne n'est pas une chose fort rare, et qu'il lui est arrivé plusieurs fois de prendre de jeunes louveteaux qui en étaient évidemment le résultat. M. Mauduit (1) a décrit lui-même deux métis de ce genre, et a consigné dans sa notice le fait suivant, que lui communiquait M. de Lafresnaye.

« Autant que je puis me le rappeler, lui écrivait M. de Lafresnaye, une louve, ayant fixé son domicile dans les bois de Basoche, fut suivie d'un gros chien de cour d'une ferme des environs ; on lui donna la chasse quelque temps

(1) Mauduit, *Du Loup et de ses races ou variétés* (Bull. de la Soc. d'agriculture de Poitiers, 1851).

après, on ne put la tuer, mais on trouva une partie de la nichée, deux louveteaux, qu'à leur pelage noir chez l'un, fauve chez l'autre, et à leur ensemble, on jugea deux métis. On les apporta vivants chez M. de Busc, où je les ai vus, six mois après, bien portants, mais sauvages.

« Un an, au moins, après la prise de ces deux métis, on eut connaissance de la même louve que l'on voyait quelquefois escortée d'un mâtin et d'un loup noir. On lui déclara de nouveau la guerre, on tua le loup noir que l'on reconnut être frère des deux qui étaient vivants chez M. de Busc, car il était du même âge qu'eux, et il s'était soustrait, sans nul doute, à la recherche des chasseurs quand ils avaient pris ses deux frères, l'année précédente. La louve mère fut tuée aussi.

« Ce que ce fait-là a de curieux, c'est qu'il prouve de grands rapports entre le loup et le chien, puisque non-seulement on en obtient facilement des métis en ayant un loup en captivité, mâle ou femelle, mais encore que voilà un exemple d'une louve sauvage qui, au milieu des forêts, semble préférer un mâtin du village voisin aux galants de son espèce, qu'elle eût trouvés à peu de distance, car, dans le temps, on a tué plusieurs loups mâles et femelles à Saint-Germain. »

**Chasse.** — Dans l'ancien temps déjà, la chasse du loup était devenue une véritable guerre de destruction.

D'après les Capitulaires de Charlemagne, chacun pouvait tuer les ours et les loups. « Personne ne fera paix avec les ours et les loups, » tels sont les termes de la loi. Le propriétaire d'un loup apprivoisé, d'un cerf, d'un ours ou d'un chien méchant était responsable des dégâts causés par ces animaux : « Celui qui tient un chien méchant, un loup apprivoisé, un cerf ou un loup payera les dégâts qu'ils commettront, quels qu'ils soient. »

En France, depuis Henri IV, l'administration paye une prime par tête de loup. Cette prime, autrefois très-élevée, a été fixée par la loi du 10 messidor an V à 40 fr. par tête de loup; à 20 fr. pour un louveteau; à 50 fr. pour une louve pleine, et à 150 fr. pour un loup qui a mordu des hommes ou des enfants. D'après deux circulaires du ministre de l'intérieur, en date des 25 septembre 1807 et 9 juillet 1818, ces primes ont été réduites à 18 fr. pour une louve pleine, à 15 fr. pour une louve non pleine, à 12 fr. pour un loup et à 6 fr. pour un louveteau.

L'ancienne institution de la louveterie, dont le but était la destruction des loups qui infestaient souvent nos provinces, ne laisse plus en France

que quelques traces. « L'origine de cette institution, dit Cabarrus (1), remonte au règne de Charles VI, qui l'établit en 1404. Reconstituée sous François I<sup>er</sup>, qui fit dépendre de la couronne toutes les charges de louvetiers, elle subsista sans grands changements jusqu'à la Révolution; elle disparut alors avec toutes les charges honorifiques. La grande multiplication des loups à cette époque força bientôt la Convention à confier leur destruction aux particuliers, possesseurs d'équipages propres à cette chasse, et à ordonner des battues générales. Napoléon I<sup>er</sup> réorganisa la louveterie, qu'il plaça dans les attributions du grand veneur. On nomma dans chaque département un ou plusieurs lieutenants de louveterie, chargés spécialement de la destruction des loups, et qui durent entretenir un équipage à leurs frais. Aujourd'hui les lieutenants de louveterie sont nommés par les préfets, et le droit qu'ils possédaient autrefois de chasser à courre, deux fois par mois, dans les forêts domaniales, se borne à chasser seulement le sanglier pendant que la chasse est ouverte. » On donne ordinairement cette charge à de riches propriétaires amateurs de la chasse. Les gardes-champêtres des communes et les agents des eaux et forêts sont mis en réquisition, quand il est nécessaire de faire une battue.

Autrefois, l'on s'emparait des loups à l'aide de fosses ou de collets. On les prenait et on les prend encore avec des pièges, semblables à ceux dont on se sert pour les renards; seulement ces pièges sont beaucoup plus forts et doivent être solidement attachés par des chaînes. Mais ce n'est que depuis l'invention des armes à feu que l'on a pu commencer contre le loup une véritable campagne d'extermination.

Du reste, tous les moyens sont bons pour détruire les loups : armes à feu, poison, lacets, pièges de toute nature.

De nos jours, on les empoisonne surtout avec la noix vomique, ou avec son principe actif, la strychnine. C'est en hiver, lorsque la faim commence à les pousser, qu'on emploie ce moyen. On prend un mouton mort que l'on dépouille, et sur les chairs duquel l'on disperse de petites doses de poison; on recouvre ensuite l'écorché de sa peau, et on l'abandonne sur le passage des loups. L'action du poison est terrible. Aucun loup n'arrive à se rassasier; après quelques bouchées, il expie sa voracité. Quand il ressent les premières atteintes du poison, il cesse de manger et veut

(1) Cabarrus, *les Animaux des forêts*. Paris, 1868, p. 50.

se sauver; mais ses membres lui refusent tout service; il tombe à terre au milieu de convulsions épouvantables; sa tête se renverse fortement en arrière, sa gueule est béante; et il expire. Ce mode de destruction est le plus efficace, car le loup se jette aveuglément et sans défiance sur la viande ainsi préparée.

Les fosses à loups sont aussi employées avec avantage. Elles ont environ 3 mètres de haut, 2 mètres et demi de diamètre, et sont recouvertes avec des branches menues et flexibles, avec de la mousse, des herbes. Au centre de cette espèce de plancher on attache le cadavre d'un animal; et l'on entoure le tout d'une haie haute d'à peu près 1 mètre pour que le loup ne remarque pas le piège, ou que l'homme puisse l'éviter. Le loup, pour saisir sa proie, bondit pardessus la haie, enfonce le plancher et tombe dans la fosse.

Un engin, depuis longtemps connu, mais très-heureusement modifié dans sa forme et dans quelques-unes de ses parties par l'abbé Thiennot, et n'ayant pas les inconvénients qu'offrent les fosses pour l'homme ou les animaux domestiques, les poisons pour les chiens de chasse ou les chiens de berger, peut être d'un excellent emploi contre les loups. Voici comment on le dresse :

Après avoir choisi une clairière, dont on aplanit le terrain avec soin, on fixe un pieu en bois, auquel on attache une ficelle d'un mètre et demi de long, à l'extrémité de laquelle est attaché un second pieu, à l'aide duquel l'on trace une ligne circulaire sur le terrain préparé comme il vient d'être dit. On raccourcit ensuite la ficelle de 40 centimètres, qui sont à peu près l'épaisseur du loup, et l'on trace une seconde ligne.

Cela fait, et après avoir réservé sur un point quelconque du double tracé un espace d'un demi-mètre, on enfonce solidement en terre, sur l'une et l'autre ligne, à la distance de 12 centimètres les uns des autres, des piquets longs de 2<sup>m</sup>,30, droits, d'une épaisseur convenable, que l'on relie ensuite soit en attachant transversalement, vers le milieu de leur hauteur, des perches flexibles, placées bout à bout; soit, ce qui est préférable, en les enlaçant avec un gros fil de fer. Les deux rangées de piquets forment, de la sorte, une galerie circulaire, interrompue seulement sur un espace de 50 centimètres environ; galerie à claire-voie comme les parois d'une cage, et ayant, comme celle-ci, des traverses qui empêchent les barreaux de s'écarter.

Les deux vides réservés sur l'une et l'autre li-

gne et se faisant face, sont destinés chacun à recevoir une porte, que l'on monte sur des charnières en fer adaptées à un poteau placé à l'extrémité des rangées de piquets.

La première porte, celle par laquelle on pénètre dans la galerie circulaire, doit avoir un jeu facile et battre en dedans; il faut, en outre, qu'elle soit constamment ouverte ou qu'elle se rouvre lorsqu'on la ferme, ce que l'on obtient aisément par un expédient des plus vulgaires. Il suffit, en effet, d'accrocher au haut de la porte, par une de ses extrémités, une ficelle longue de 3 à 4 mètres, d'engager cette ficelle dans un piton fixé au sommet du poteau terminal de la deuxième rangée de piquets, et de suspendre, à l'autre extrémité, qui, par suite de cet arrangement, passe dans le rond-point, une pierre assez lourde pour faire contre-poids. L'effet d'une pareille combinaison est facile à comprendre.

Quant à la deuxième porte, il est indifférent qu'elle batte en dehors ou en dedans: elle n'est établie que pour le service du rond-point, et doit être rigoureusement fermée lorsque ce service est fait.

Après avoir terminé ce travail, on dépose de la charogne dans le rond-point, et on la couvre d'un treillage serré en fil de fer, afin que les oiseaux carnivores ne la mangent pas.

Le loup, que son odorat très-fin et très-étendu peut attirer de fort loin, lorsque le vent est favorable, n'a pas sitôt senti cet appât qu'il s'avance vers l'engin, tourne tout autour afin de trouver une issue qui le rapproche de l'appât, rencontre la première porte maintenue ouverte, se glisse aussitôt dans la galerie et la parcourt.

Revenu à la première porte ouverte, placée en travers de la galerie, il la pousse de la tête pour se frayer un passage; celle-ci cède et se ferme; mais il ne l'a pas sitôt dépassée qu'elle se rouvre derrière lui, étant tirée par le poids suspendu à la ficelle; il rôde sans cesse dans sa prison, sans pouvoir jamais en sortir, l'étroitesse de la galerie ne lui permettant ni de se retourner, ni de prendre son élan pour sauter. La première porte de cet engin étant toujours ouverte pour entrer dans cette galerie et toujours fermée pour en sortir, toute une bande de loups peut venir s'y engager et s'y faire tuer à bout portant.

Lorsque le loup se trouve pris dans un piège, il est si fort épouvanté, et pendant si longtemps, qu'on peut ou le tuer sans qu'il se défende, ou le prendre vivant sans qu'il résiste; on peut lui mettre un collier, l'enchaîner, le museler, le conduire ensuite partout où l'on veut, sans qu'il ose donner

le moindre signe de colère ou même de mécontentement.

Le naturaliste suisse, Gesner, raconte un fait assez plaisant, qui témoigne d'ailleurs de la lâcheté du loup : dans une fosse à loup, un chasseur, du nom de Gobler, fit une triple prise : un loup, un renard et une vieille femme, qui avaient passé ensemble toute une nuit, aucun n'osant bouger par peur des deux autres.

Louis Viardot (1) raconte aussi qu'étant à Lipowki, leur hôte leur « proposa de tuer un loup qu'il avait pris au piège huit jours avant, et que sa jambe blessée n'empêchait pas de bien vivre dans un grenier qu'on lui avait donné pour prison. Quelques chasseurs prirent aussitôt leurs fusils ; mais le loup, bête de grande taille, avait coupé la corde qui l'attachait à un poteau, et il errait librement dans son grenier. Alors un paysan, qui n'était pourtant ni jeune, ni grand, ni fort, y entra résolûment, chercha le loup, le vit dans un coin, lui sauta sur le dos, le prit par les deux oreilles, et tout en l'entraînant dans la cour, lui passa entre les dents une petite corde qu'il tourna trois ou quatre fois sur le nez pour en faire une muselière ; puis il le jeta sans façon sur ses épaules, comme le bon Pasteur fait de la brebis égarée, et le porta dans un champ hors du village. Nous l'avions tous suivi. Quand deux ou trois d'entre nous eurent leurs fusils prêts, le paysan lâcha son loup, et lui ôta même la corde du museau. Mais l'animal, penaud et lâche (on sait qu'un loup pris n'est pas brave), se tenait blotti sur la neige sans vouloir avancer. Que fit mon paysan ? il alla le rouler du pied et le frapper de la main pour le faire courir. Alors, se sentant libre et retrouvant enfin courage, le loup s'élança sur lui, l'œil en feu, la gueule béante. Le pauvre homme n'eut d'autre ressource que de se jeter, à son tour, le ventre dans la neige. Heureusement, nous accourûmes, M. S... et moi, en tirant nos poignards circasiens, et, tandis que je mettais le mien entre les dents du loup, mon camarade lui porta dans le flanc une légère estocade qui pénétra pourtant plus qu'il n'aurait voulu. La lame était entrée jusqu'aux poumons, et il fallut achever l'animal sur la place. »

Dans les pays très-peuplés, on traque le loup. Une piste de loup est-elle relevée, c'est un signal auquel se lèvent des communes entières.

Les chroniques suisses rapportent que, quand

un loup était signalé, on donnait l'alarme, tout le pays se mettait en chasse, jusqu'à ce que ce loup eût été abattu ou qu'il eût disparu des environs ; tout homme capable de porter les armes était tenu de prendre part à cette chasse.

Dans les grandes forêts de la Pologne, du grand duché de Posen, de la Prusse orientale, de la Lithuanie, on a établi des percées pour la chasse aux loups, la forêt se trouve ainsi divisée en plusieurs carrés ; un loup est signalé dans un, les trois côtés qui sont sous le vent sont garnis par les chasseurs, et les rabatteurs placés sur le quatrième ; d'ordinaire, au premier bruit, le loup apparaît à la ligne des chasseurs, il passe, se glissant comme un renard, avec la rapidité de la flèche, mais on est prêt à le recevoir. Les tireurs les plus habiles, seuls, le chassent à balle ; les autres emploient du gros plomb, qu'en Norwège on connaît même sous le nom de *plomb à loups*, et ce projectile suffit pour tuer la bête, si elle est bien atteinte.

Les pièges et assommoirs sont encore des moyens de destruction très-employés. Parmi les pièges les plus usuels, nous citerons le traquenard, instrument assez lourd, en fer, composé de deux branches qui s'écartent à l'aide d'un ressort tendu, et qui se rapprochent pour saisir l'animal par le cou, lorsqu'il tire sur l'amorce accrochée entre les deux branches.

Assez souvent aussi on tue des loups à l'affût, pendant qu'ils sont en train de dévorer une charogne qu'on leur a donnée comme appât (*fig. 252*), et que quelquefois l'on a préalablement traînée dans les environs, pour que la bête qui tombe sur la trace soit plus sûrement conduite jusqu'à la proie.

Cette chasse, dans laquelle on a la chance de tirer des renards et même des lièvres qui rôdent, se fait à partir de 10 ou 11 heures du soir et par un beau clair de lune. En Russie, les personnes qui s'y livrent ont l'habitude, après avoir choisi un emplacement convenable, d'y attacher, quelques jours avant de tenir l'affût, soit une volaille, soit un cochon d'Inde, soit un quartier de charogne, c'est-à-dire une amorce propre à attirer le loup. Mais l'affût n'est pas tout plaisir : à l'inconvénient d'une nuit sans sommeil, se joint le désagrément du froid, cette chasse n'ayant le plus ordinairement lieu que l'hiver et par le froid le plus intense, seule condition où elle se fasse avec quelque succès. Aussi, sous peine de geler, faut-il se couvrir avec un soin extrême, envelopper son corps de plusieurs couches de flanelle ; se vêtir de gros drap ; s'ensevelir, en outre, sous d'é-

(1) Louis Viardot, *Souvenirs de chasse*. Paris, 1846, p. 126.

paisses fourrures, toutes choses qui, si elles protègent, sont fort incommodes. L'affût est donc, surtout dans les pays du Nord, où il est particulièrement en usage, une chasse plus pénible qu'agréable, et il faut un rude tempérament pour la faire.

Il y a des gens qui poursuivent un loup bien rassasié, et l'assomment à coups de bâton.

Ce dernier procédé rappelle la manière dont les Cosaques et les Tartares chassent le loup dans les steppes de la Russie. Pour eux, comme dit Hamm, qui a parcouru plusieurs fois les steppes de Russie, le fusil n'est qu'un accessoire ; ils poursuivent à cheval le loup, qu'ils ont pris sur pied, jusqu'à ce qu'ils l'aient forcé. Après quelques heures de poursuite, il est déjà à bout de forces ; il tombe, se relève, fait quelques bonds incertains, parcourt de nouveau un peu de terrain, et enfin s'abat et se résigne.

Rien n'est affreux à voir comme un loup ainsi épuisé : sa langue pend d'un demi-pied, et écume, son poil se hérissé ; il exhale une odeur insupportable ; les pattes de derrière ramassées, il tient tête aux chasseurs ; mais ceux-ci descendent de cheval, et l'achèvent, ou bien ils lui jettent un morceau d'étoffe, un vieux chapeau dans la gueule, l'empoignent à la nuque, l'entraînent et l'emportent chez eux.

Kohl rapporte aussi que les gardiens des troupeaux de chevaux déploient une grande habileté dans la chasse aux loups. Leur seule arme est un bâton muni d'une pointe de fer. Ils le lancent pendant que leur cheval court à fond de train, et ne manquent jamais d'atteindre le loup, qui tombe grièvement blessé.

Dans les environs de Saint-Petersbourg, les amateurs de la chasse au loup attachent quelquefois un morceau de charogne à une corde dont l'autre extrémité est liée au traîneau qui emporte rapidement les chasseurs ; un cochon d'Inde, placé dans l'intérieur du traîneau, attire par ses cris les loups du voisinage, qui, selon leurs dispositions du moment, approchent plus ou moins. Mais cette tactique est généralement peu productive et infiniment moins divertissante qu'on ne l'avait espéré (1).

Les Lapons ont une manière particulière de chasser le loup. Cet animal, comme nous l'avons déjà dit, est leur grand fléau, leur seul ennemi même ; aucune autre bête ne peut leur causer autant de pertes ; en été et même en hiver, les rennes sont exposés aux attaques de

ce carnassier, vis-à-vis duquel ils sont à peu près sans défense. La plupart des Lapons ont bien des armes à feu, dont ils savent parfaitement se servir, mais ils ont un autre moyen plus efficace pour détruire les loups. A la première neige, avant qu'une forte croûte de glace se soit formée, les hommes se mettent en chasse ; ils sont armés d'un long bâton, auquel est attaché un couteau solide, de manière à former une pique. Ils attachent à leurs pieds des souliers à patins, avec lesquels ils courent rapidement. Le loup, par contre, enfonce dans la neige jusqu'au poitrail ; il se fatigue bien vite ; le chasseur gagne sur lui, le pousse jusqu'à une plaine dégarnie de forêts, l'atteint et le tue à l'aide de l'espèce de pique dont il est armé. La plupart des peaux de loups que les Norwégiens introduisent dans le commerce, ont été obtenues en Laponie de cette manière.

« Dans le Jura vaudois, et spécialement à Val-lorbes, dit Tschudi (1), la chasse au loup est régulièrement organisée et incombe à une société particulière qui a ses dignitaires, ses lois et ses juridictions. Le chef partage ses hommes en deux troupes : les hommes armés de fusils se postent immobiles à des endroits désignés ; les autres, munis de gourdins, battent la forêt et traquent la bête. Dès qu'elle est tuée, une fanfare de six trompettes annonce la fin du brigand. Sa peau fait les frais d'une fête à l'auberge. Ceux qui n'ont pas voulu se soumettre aux ordres du chef sont condamnés à boire de l'eau et chargés de chaînes de paille. Comme l'on ne peut devenir membre de ce club qu'après avoir assisté à trois chasses heureuses, les pères ont l'habitude d'y porter sur les bras leurs petits garçons. »

En France, on chasse le loup à courre, en battue ou au fusil.

Rien n'est plus facile que de reconnaître l'endroit où un loup a passé ; il laisse sa trace sur l'herbe ou sur la gelée blanche ; mais, pour cet effet, il faut sortir de bon matin, car lorsque le soleil est un peu avancé, les traits imprimés sur la verdure s'effacent bien vite. On ne connaît bien un loup à la trace, dans le temps de dégel, que quand il y a fort peu de temps qu'il a passé, car les voies ne sont pas longtemps à disparaître : les grands chemins font plutôt juger la piste du loup que les terres trop molles ; le sol est ferme dans ceux-là et les voies ne s'y effacent pas, comme dans celles-ci.

Les beaux jours d'été sont surtout très-favo-

(1) Voyez le récit d'une chasse de ce genre dans Viardot, *Souvenirs de chasse*. Paris, 1846, p. 133.

(1) Tschudi, *les Alpes*. Berne, 1859, p. 508.

rables pour reconnaître la trace du loup, le matin, quand la rosée est tombée, et lorsqu'elle a fait de la poussière une espèce d'argile susceptible de prendre l'empreinte du pied des animaux.

Cette rosée opère le même effet dans les terrains nus et dans les champs labourés ; mais si l'on veut distinguer les traces du vieux loup d'avec celles d'un chien, il faut observer que le premier, quand il va d'assurance, a toujours le pied très-serré, au lieu que celui du chien est toujours ouvert ; le loup a d'ailleurs le talon plus long et plus large ; il forme toujours sur la terre trois petites fossettes, ce que ne fait pas le chien ; le loup a encore plus de poil sous le pied que le chien, et ses allures sont plus longues, plus assurées et mieux réglées. Pour distinguer le loup d'avec la louve, on le peut encore par les pieds : la louve est mieux chaussée, et ses ongles sont moins gros ; tout le reste est égal entre eux.

Les jeunes loups d'un an, ou de deux, se reconnaissent encore, par les pieds, d'avec ceux qui sont plus âgés ; leurs empreintes ne sont pas aussi larges ; leurs ongles sont plus petits et plus pointus, et leurs allures, c'est-à-dire leurs pas, ne sont ni si longs ni si réglés. Une observation encore à faire, c'est que les vieux loups font leur nid dans les grandes plaines, tandis que les jeunes le font autour des villages et aux environs des ruisseaux.

Les récits de chasse au loup sont très-nombreux, nous les laisserons de côté, renvoyant le lecteur pour ce sujet aux ouvrages de Lenz, Tschudi, Winckell et autres.

**Captivité.** — Les louveteaux, pris au nid, s'appriivoisent parfaitement et s'attachent à leur maître, s'ils sont bien traités.

Toutefois, ils ne conservent pas toujours la douceur et la familiarité du premier âge, comme l'avait constaté Buffon chez quelques loups qu'il avait fait nourrir et élever. Il avait vu que, tant qu'ils sont jeunes, c'est-à-dire, dans les première et seconde années, ils sont assez dociles et même caressants ; que s'ils sont bien nourris, ils ne se jettent ni sur la volaille, ni sur les autres animaux ; mais que, lorsqu'ils ont une fois atteint dix-huit mois ou deux ans, ils reviennent à leur état naturel, et qu'on est obligé de les enchaîner pour les empêcher de s'enfuir et de faire du mal.

Valmont de Bomare (1) rapporte un fait qui, selon lui, peut, en quelque sorte, servir de preuve à ce que dit Buffon.

« En 1762, je trouvai, dit-il, dans le bois de

(1) Valmont de Bomare, *Dictionnaire raisonné d'hist. nat.*, article *Loup*.

Monthoron, près de Poitiers, six petits loups qui étaient au gîte ; ils n'avaient pas plus de huit jours. J'en pris un, et le mis dans un petit lit convenable que je lui fis faire dans ma chaise ; je le nourris d'abord de lait, ensuite de pain et de lait, puis de soupe. Il prenait des forces comme s'il eût été nourri par sa mère ; ni la fatigue du voyage, ni le changement de nourriture, ne l'altérèrent sensiblement. Je le caressais beaucoup et le mettais coucher avec moi ; il me léchait, venait quand je l'appelais, et commençait déjà à rapporter ce que je jetais à une certaine distance. J'essayai de lui faire manger les entrailles d'un poulet qu'on venait de vider ; jamais il n'eut si bon appétit ; ses caresses redoublèrent ; mais je manquai d'être la victime de ma tentative, qui probablement lui inspira le goût naturel de son espèce, qui est carnassière, et même anthropophage dans certains cas ; car la nuit suivante, rêvant que j'étais en proie à des loups, je me réveillai par l'effet de la peur et de la douleur ; et en effet, mon louveteau était parvenu à me mordre les jambes, et sucer le sang qui en sortait. Je ne tardai pas à m'en défaire ; et j'ai appris, depuis, qu'on avait été obligé de le tuer, tant il était disposé à mordre les enfants dans la maison où je l'avais laissé. »

Selon l'observation du docteur Gateliep, un orfèvre de Dantzic, nommé Jean Pohlman, avait nourri un louveteau, enchaîné pendant près d'un an dans son jardin, situé dans un faubourg. L'animal, devenu plus grand, ne se contentait plus de la portion qu'on lui donnait chaque jour ; cependant il ne faisait point de mal aux oies, canards, poules, paons et autres volailles qui appartenaient à son maître ; mais il se dédommageait aux dépens des voisins : le jour, il restait tranquille dans sa loge ; la nuit, il avait l'adresse de se débarrasser de son collier, pour aller faire sa tournée, après quoi il revenait s'enchaîner lui-même. Les voisins s'apercevaient du dépérissement journalier de leur basse-cour, sans néanmoins se douter du voleur ; enfin le dommage allant toujours en augmentant, ils se mirent à veiller, et prirent le larron sur le fait : on se plaignit au maître, qui paya le dommage et condamna le ravisseur à la dissection anatomique ; ce qui fut exécuté.

Fr. Cuvier (1) parle d'un loup qui, « doué sans doute d'un heureux naturel, et élevé comme un jeune chien, devint familier avec toutes les personnes qu'il voyait habituellement ; il suivait

(1) Fr. Cuvier et Geoffroy Saint-Hilaire, *Hist. des Mammifères*, 1821.

en tous lieux son maître, dont l'absence le faisait toujours souffrir, obéissait à sa voix, montrait la soumission la plus entière, et, sous ces divers rapports, ne différait presque en aucune manière du chien domestique le plus privé. Cependant son maître, étant obligé de s'absenter, en fit don à la ménagerie du roi : là, enfermé dans une loge, cet animal fut plusieurs semaines sans montrer aucune gaieté et mangeant à peine ; mais sa santé se rétablit ; il s'attacha à ses gardiens, et paraissait avoir oublié toutes ses affections passées, lorsque après dix-huit mois ce maître revint. Au premier mot que celui-ci prononça, le loup, qui ne l'apercevait point dans la foule, le reconnut, et il témoigna sa joie par ses mouvements et ses cris ; mis en liberté, il couvrit aussitôt de ses caresses son ancien ami, comme aurait fait le chien le plus attaché, après une séparation de quelques jours.

« Malheureusement il fallut se quitter une seconde fois, et cette séparation fut encore la source d'une profonde tristesse ; mais le temps amena le terme de ce nouveau chagrin. Trois ans s'écoulèrent et notre loup vivait très-heureux avec un chien qu'on lui avait donné pour qu'il pût jouer. Après cet espace de temps, qui certainement aurait suffi pour que le chien de la race la plus fidèle oubliât son maître, celui du loup revint ; c'était le soir, tout était fermé, les yeux de l'animal ne pouvaient le servir ; mais la voix de ce maître chéri ne s'était point effacée de sa mémoire : dès qu'il l'entend, il le reconnaît, lui répond par des cris qui annoncent des désirs impatients ; et aussitôt que l'obstacle qui les sépare est levé, les cris redoublent ; l'animal se précipite, pose ses deux pieds de devant sur les épaules de celui qu'il aime si vivement, lui passe sa langue sur toutes les parties de son visage, et menace de ses dents ses propres gardiens qui osent approcher, et auxquels, un moment auparavant, il donnait encore des marques d'affection. Une telle jouissance n'ayant pas le temps de s'épuiser, devait amener une peine cruelle ; il fut nécessaire de se séparer encore ! Aussi, après cet instant pénible, le loup devint triste, immobile ; il refusa toute nourriture, maigrit ; ses poils se hérissèrent comme ceux de tous les animaux malades ; au bout de huit jours il était méconnaissable, et nous eûmes longtemps la crainte de le perdre. Sa santé s'est heureusement rétablie ; il a repris son embonpoint et son brillant pelage ; ses gardiens peuvent de nouveau l'approcher ; mais il ne souffre les caresses d'aucune autre personne et ne répond que par

des menaces à celles qu'il ne connaît point. »

Une chasseresse, Catherine Bedoire (1), raconte le fait suivant : « En 1837, mon mari acheta à Gysinge trois jeunes loups qui y voyaient à peine. Je demandai à les garder quelque temps. Ils restèrent environ un mois ensemble ; ils habitaient une tonnelle dans le jardin. Dès qu'ils m'entendaient dans la cour les appeler : « Petits, petits, » ils accouraient avec des bonds de joie et de contentement ; je les peignais, leur donnais la nourriture ; puis ils retournaient dans le jardin. Après un mois, on en donna un, un mâle, à M. von Uhr, et un second, une femelle, à M. Thore Petree. Le troisième, que nous gardâmes, une fois seul, se mit à vivre avec les gens de la ferme ; mais c'était mon mari et moi qu'il suivait de préférence. Il nous accompagnait quand nous sortions, se couchait auprès de nous quand nous nous reposions, mais il ne souffrait pas que quelqu'un approchât à moins de vingt pas ; il grognait et montrait les dents ; je l'apaisais, il me léchait les mains, mais ne levait pas les yeux de dessus la personne qui approchait. Il courait dans les chambres et dans la cuisine comme un chien ; il était doux vis-à-vis des enfants, les léchait, jouait avec eux. Cela dura jusqu'à ce qu'il eût atteint l'âge de cinq mois, et qu'il fût devenu grand et fort ; mon mari, craignant qu'il ne mordît les enfants et que la vue et l'odeur du sang ne vinssent réveiller sa férocité naturelle, le mit alors à la chaîne. Il m'accompagnait encore souvent dans mes promenades. Il avait sa niche près d'un dépôt de fers ; quand, en hiver, arrivaient les charbonniers, il grimpait sur le mur, remuait la queue et criait jusqu'à ce qu'ils s'approchassent pour le caresser ; il flairait leurs poches cherchant à y trouver quelque chose à manger ; les charbonniers étaient arrivés à y avoir toujours quelques croûtes de pain pour les y faire prendre par le loup ; celui-ci le comprenait fort bien, et il mangeait tout ce qu'on lui donnait ; il faisait, en outre, trois repas par jour. Nos chiens s'habituaient même à manger avec lui dans la même gamelle ; mais si un étranger s'approchait pour partager sa pitance, il était transporté de rage. Chaque fois qu'il m'apercevait, il s'agitait ; si j'approchais de sa niche, il se dressait sur ses pattes de derrière, me mettait ses pattes de devant sur les épaules, me léchait la figure ; quand je m'éloignais, il poussait des hurlements de tristesse. Nous le gardâmes un an. Mais la nuit il hurlait tellement que mon mari le fit tuer.

(1) *Zeitschrift für Jäger und Naturforscher.*

« Le loup, qui avait été donné à M. von Uhr, habitait la même niche avec un des chiens de chasse de son maître. Chaque nuit, le chien venait se coucher auprès de lui; lui donnait-on de la viande, il en apportait la moitié à son compagnon, qui d'ailleurs lui rendait la pareille. »

La louve de M. de Jalais, dont nous venons de parler à propos des croisements du loup et du chien, eut pendant une grande partie de sa première jeunesse, un fort mauvais caractère. « Ce n'est qu'à la suite d'une correction tellement sévère que je crus l'avoir tuée, dit M. de Jalais, que cette bête vint à mes pieds en rampant comme pour me demander pardon, et conçut pour moi, dans cet instant, une amitié égale à l'attachement qu'elle m'a constamment témoigné depuis. C'est le seul animal de cette espèce que j'aie pu véritablement apprivoiser, et qui n'ait cessé de me donner les marques les plus convaincantes d'une véritable tendresse. Je jouais souvent avec elle, je lui avais appris à rapporter; parmi le petit nombre de ses amis, je jouissais d'une prédilection particulière; mais elle avait aussi conçu quelques antipathies contre des personnes qui ne lui avaient cependant jamais fait de mal, et qu'elle n'eût pas manqué de mordre si elle eût pu les atteindre. »

« Le conseiller d'État; Mounier, dit Dupont de Nemours (1), avait, lorsqu'il était préfet d'Ille-et-Vilaine, apprivoisé une louve. On lui donnait largement à manger toutes les deux heures : elle était devenue obéissante, caressante, si attachée à mademoiselle Mounier, que ayant été malheureuse et moins soignée en son absence, elle mourut de joie en la revoyant, comme le pauvre et bon chien d'Ulysse. »

« Le bon cœur du loup, dit John Franklin (2), le dispose certainement à devenir un animal domestique. Un Anglais, M. Groff, avait élevé deux loups, l'un mâle et l'autre femelle. La louve devint tellement privée qu'elle jouait avec son maître, lui léchait les mains et montait souvent avec lui dans le même traîneau, pendant l'hiver. « Un jour que j'étais absent, dit M. Groff, elle rompit sa chaîne et se sauva. Au bout de trois jours, lorsque je revins chez moi, je montai sur une colline et je criai : Où est ma *Tussa*? — « C'était le nom de ma louve. A ma voix, elle revint à la maison et me caressa comme l'eût fait le chien le plus attaché. »

(1) Dupont de Nemours, *Quelques mémoires sur différents sujets*. Paris, 1807, p. 213.

(2) John Franklin, *La vie des animaux*, t. I, p. 115.

J'ai cité ces faits tout au long, car ce que j'ai pu voir chez un loup du jardin zoologique de Hambourg m'a été suffisant pour pouvoir en admettre la véracité.

Il est donc bien établi que le loup peut s'apprivoiser et se dresser, qu'il peut vivre avec l'homme. Celui qui sait le traiter convenablement, arrive à en faire un animal analogue au chien domestique. Remarquons ici qu'un animal libre doit être soumis à d'autres traitements qu'un animal qui, depuis des temps immémoriaux, est l'esclave de l'homme.

**Usages et produits.** — Si le loup nous est de quelque utilité, c'est par son pelage d'hiver, qui est une bonne fourrure. Les plus belles peaux viennent de Suède, de Russie, de Pologne, de France; elles valent encore de 20 à 30 francs, ce qui constitue un assez joli profit pour le chasseur, surtout si l'on y ajoute le produit de la prime que tous les gouvernements donnent pour chaque loup, de quelque manière qu'il ait été pris ou tué; prime qui, en Norvège, par exemple, s'élève à peu près à la valeur de la fourrure.

Les peaux de loup sont d'autant plus recherchées qu'elles sont plus blanches; aussi les peaux du Nord sont-elles plus estimées que celles du Midi. La peau, dépourvue de ses poils, sert à faire des gants, des peaux de tambour, etc.

Les fourrures fournies par cet animal sont chaudes et durables; on en fait aussi des manchons; on en double la chaussure des goutteux et de ceux qui craignent le froid aux extrémités.

Les puces mêmes, à ce qu'on prétend, craignent l'odeur de cette peau : elles s'en éloignent. Valmont de Bomare dit avoir mis dans son cabinet un loup empaillé parmi plusieurs autres quadrupèdes; et pendant un grand nombre d'années qu'il y est resté, les insectes qui avaient dévoré la peau des autres, n'avaient en aucune façon touché à la peau du loup.

La chair de loup, qui répugne même aux chiens, et qu'il faut cuire et assaisonner si on veut leur en faire manger, est un mets délicieux pour les Kalmoucks et les Tongouses.

En Espagne et dans une partie du midi de la France, la peau de loup n'a pas une grande valeur; le chasseur trouve cependant moyen d'en bénéficier: il l'empaille, la charge sur un mulet, ou la porte sur son dos et la promène de village en village, d'abord chez les grands propriétaires, puis enfin dans toutes les maisons, à la satisfaction des enfants. Les grands propriétaires de



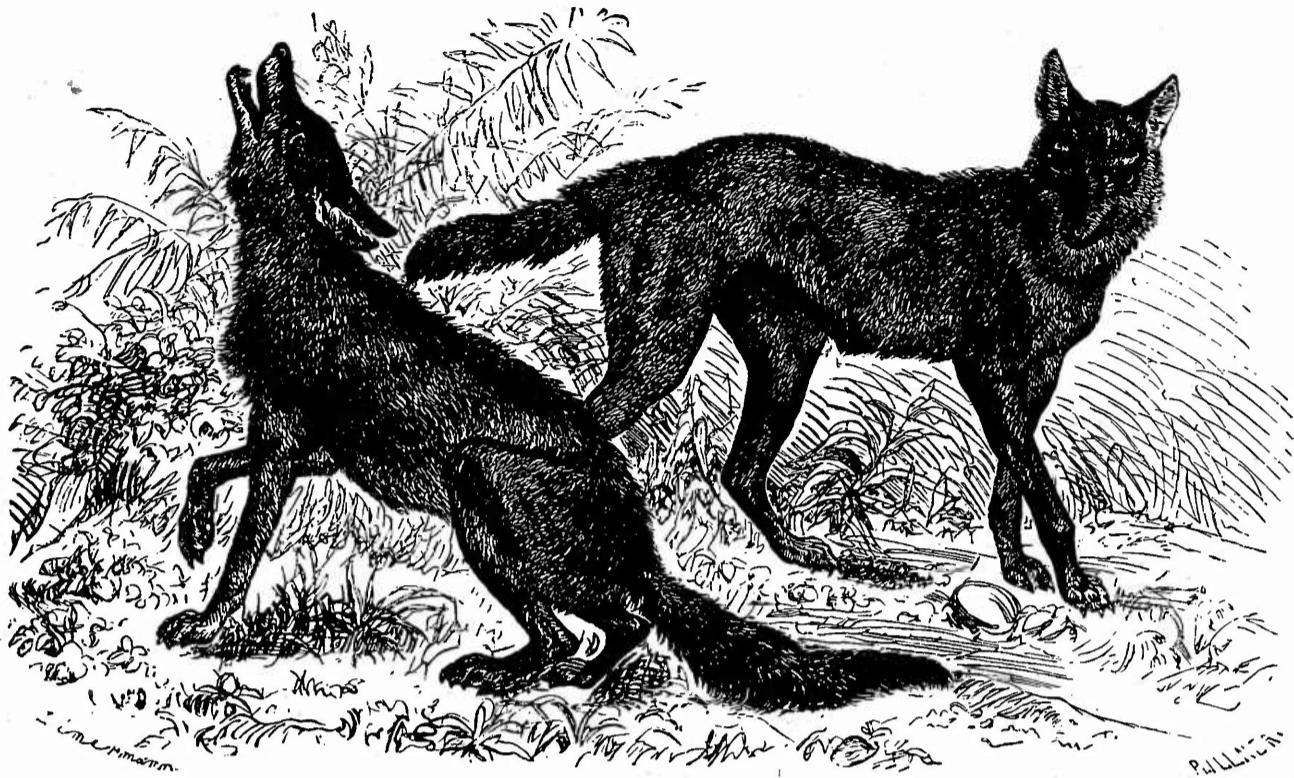


Fig. 253. Le Loup d'Égypte.

troupeaux payent fort cher pour un loup tué, et un chasseur arrive à se faire par tête de loup de soixante-quinze à cent francs.

**Préjugés.** — Les Kamtschadales, au rapport de Steller, tiennent le loup en honneur. Si une femme accouche de deux jumeaux, la faute en est au loup, qui passe pour le père du second enfant; quant à la femme, sa réputation en reçoit un échec, et sa double couche est considérée comme une punition de sa faute.

Dans l'Inde, le loup est regardé, ainsi qu'il l'était anciennement dans le nord de l'Europe, comme un animal sacré. Presque tous les Indous craignent de le détruire, ou même de le maltraiter. Ils sont dans la croyance qu'un village sur les terres duquel une goutte de sang de loup a été répandue, est condamné à la destruction. Une conséquence naturelle de ce préjugé religieux, c'est que dans tous les districts moins fréquentés par les Européens ces animaux sont très-nombreux et exercent de grands ravages. Ils y enlèvent même constamment un bon nombre d'enfants.

**Maladies.** — Beaucoup de loups meurent de faim; d'autres succombent aux maladies auxquelles tous les chiens sont sujets.

Ils sont facilement atteints de la rage, et deviennent alors très-dangereux: leurs blessures sont même plus terribles que celles du chien pris de rage.

Un loup enragé dont on avait signalé l'appar-

ition dans les communes d'Aix et de Saint-Fréjoux (Corrèze), a été tué le 4 mars 1868.

Le 29 février le commandant de la gendarmerie de l'arrondissement d'Ussel fut informé qu'un loup de haute taille, que l'on croyait atteint d'hydrophobie, avait grièvement mordu des brebis, des chiens et sept personnes, dont deux, qui avaient eu la figure littéralement dévorée, sont mortes dans les vingt-quatre heures.

Deux battues générales ont été immédiatement organisées, mais sans résultat.

Le 4 mars au soir, cependant, le loup succombait sous les coups de quatre habitants de la commune de Courteix, au moment où il dévorait leurs troupeaux et menaçait les bergers.

Ce mode d'agir, si peu conforme aux habitudes des loups, donnait lieu de penser que réellement ce carnassier était enragé.

L'autopsie du cadavre, confiée à deux experts vétérinaires, a malheureusement confirmé ces présomptions.

Dans l'estomac et l'œsophage, on a rencontré une grande quantité de poils agglutinés, de feuilles mortes, des os à peine broyés, la mâchoire à peu près intacte d'une brebis, une portion du crâne d'un chien et cinq doigts, parfaitement conservés, appartenant à des personnes adultes.

Les intestins étaient à peu près vides; la langue contenait à sa base de petites vésicules, d'un aspect rougeâtre, renfermant des matières séro-

sanguinolentes ; enfin la bouche paraissait être le siège d'une légère congestion, et la muqueuse et le larynx avaient perdu leur teinte normale pour revêtir une couleur rougeâtre.

Tous ces symptômes qui, de l'avis des experts, sont des signes caractéristiques d'hydrophobie, justifient la panique générale que cette nouvelle bête du Gévaudan causait dans l'arrondissement d'Ussel ; on ne sortait plus, en effet, qu'armé jusqu'aux dents.

#### LE LOUP D'AMÉRIQUE — *LUPUS OCCIDENTALIS*.

*Der schwarze amerikanische Wolf, The Black Wolf of America.*

**Caractères.** — Le loup d'Amérique est regardé par la plupart des naturalistes de nos jours comme une espèce distincte de notre loup d'Europe ; autrefois, on n'en faisait qu'une variété. Les différences sont d'ailleurs peu considérables, et ne portent que sur le pelage, qui est plus foncé. On lui reconnaît aussi une odeur forte et fétide, qui lui a fait donner le nom de *loup odorant*.

**Distribution géographique.** — Il se trouve dans les plaines du Missouri, aux États-Unis.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Le loup d'Amérique a non seulement beaucoup de rapports avec son congénère par la stature et la force, il en a aussi les mœurs. Il vit en troupes nombreuses, associées pour la chasse, l'attaque et la défense, aguerries et soumises à une sorte de tactique régulière. Ainsi réunis, ils poursuivent les daims et autres animaux ruminants, les forcent ou les surprennent, et les dévorent en commun. Ils osent même assaillir le bison qu'ils trouvent écarté de son troupeau, et ils viennent assez ordinairement à bout de le terrasser.

Les sauvages qui peuplent le pied des Montagnes Rocheuses et les bords de l'Arkansas redoutent beaucoup cet animal. Quand ils sont parvenus à en tuer un, ils se font un trophée de sa dépouille ; ils la portent en guise de manteau, et de telle sorte que la peau de la tête pende sur leur poitrine.

Ce loup a aussi la lâcheté de ses congénères. Audubon (1) raconte un fait dont il a été témoin et qui prouve le peu de courage de cet animal. « Un cultivateur, dit-il, qui avait eu fort à souffrir des dégâts de ces animaux, établit plusieurs fosses aux alentours de ses propriétés. Un ma-

(1) Audubon, *Scènes de la nature dans les États-Unis*. Paris, 1857, t. II, p. 217.

tin on trouve dans l'une d'elles trois loups : deux noirs et le troisième roussâtre, et tous, assurément, d'une taille respectable. Ils étaient étendus à plat par terre, les oreilles couchées et leurs yeux manifestant plus de frayeur que de colère. « Maintenant, dis-je, comment faire pour mettre la main dessus ? — Comment, Monsieur ? Mais probablement en descendant dans la fosse où nous leur couperons le nerf du jarret. » Un peu novice en ces matières, je demandai au fermier la permission de rester simple spectateur. — « A votre aise, me répondit-il, demeurez ici et regardez-moi faire à travers les broussailles. » Ce disant, il se laisse glisser en bas, après s'être armé de sa hache et de son couteau, tandis que je gardais la carabine. C'était pitié de voir la couardise des loups. Il leur tira l'une après l'autre les jambes de derrière, et d'un coup de son couteau leur trancha le principal tendon au-dessus du joint. Il y allait d'un air aussi tranquille que s'il se fût agi de marquer des agneaux.

« Ah, s'écria-t-il, quand il fut remonté, nous avons oublié la corde ; je cours la chercher ! » Et il partit, vif et léger comme un jeune homme. Bientôt, il était de retour, essoufflé, tout en nage et s'essuyant le front du revers de sa main. « A présent, en besogne. » — Moi je dus relever et maintenir la plate-forme, pendant que lui, avec la dextérité d'un Indien, jetait la corde et passait un nœud coulant au cou de l'un des loups. Nous le hissâmes en haut complètement immobile, comme mort de peur, ses jambes désormais sans mouvement et sans vie, ballottant çà et là contre les parois du trou, sa gueule toute grande ouverte, et indiquant par le seul râle de sa gorge qu'il respirait encore. Une fois qu'il fut étendu sur le sol, le fermier défit la corde au moyen d'un bâton et l'abandonna aux chiens, qui tous se ruèrent dessus et l'étranglèrent. Le second fut traité sans plus de cérémonie. Mais le troisième, le plus noir et qui sans doute était le plus vieux, montra moins de stupidité, du moment qu'on l'eut détaché et qu'il se vit à la merci des chiens. C'était une femelle, et, quoique n'ayant l'usage que de ses jambes de devant, elle s'en servit pour fuir et batailler avec un courage que nous ne pouvions nous empêcher de juger digne d'un meilleur sort. Elle se défendit, en effet, vaillamment, donnant de droite et de gauche un coup de dent au premier chien assez hardi pour l'approcher, et qui s'en retournait avec cela, brailant et piteux, en lui laissant toute une gueulée de sa peau. Enfin, elle fit tant et si

bien que le fermier, de peur qu'elle ne s'échappât, lui envoya une balle au travers du cœur. »

Lorsqu'il est enfermé dans une cage, le loup d'Amérique fait les bonds les plus désordonnés, et se réfugie dans un coin sans oser attaquer son gardien.

**Chasse.** — Les Esquimaux prennent ce loup dans des espèces de grandes ratières, que l'on amorce avec le cadavre d'un animal quelconque; quand un loup est ainsi pris, on le tue du dehors à coups de lance.

#### LE LOUP D'ÉGYPTE — *CANIS LUPASTER.*

*Der Abu el Hossein.*

**Caractères.** — Cette espèce (*fig. 253*) est plus petite que le loup d'Europe avec lequel elle a de grands rapports; son pelage est gris cendré et jaunâtre, marqué de noir et de roux, et elle porte une bande foncée, bien marquée, sur le cou.

**Distribution géographique.** — Le loup d'Égypte se trouve dans l'Afrique orientale, où il est connu des Arabes sous le nom de *Abu el Hossein*.

**Mœurs.** — On ne sait à peu près rien de ses mœurs à l'état sauvage, et l'on ne connaît guère mieux les habitudes de ceux qui vivent en captivité dans les jardins zoologiques; mais tout porte à croire qu'elles ne diffèrent pas de celles des autres loups.

#### 2° *Les Chacals.*

*Die Schakale, The Jackals.*

Sous le nom commun de *chacal*, on comprend tous les loups de petite taille.

**Caractères.** — Les naturalistes sont loin d'être d'accord sur les chacals; les espèces de l'ancien continent surtout auraient besoin d'être mieux définies. A un profane, il serait complètement impossible de comprendre quelque chose aux descriptions les plus contradictoires qui ont été données de ces animaux, et pour le naturaliste, c'est un ouvrage des plus difficiles de savoir à quel animal se rapporte exactement la description qu'il lit.

**Distribution géographique.** — On en trouve dans l'ancien comme dans le nouveau monde, mais surtout en Afrique et en Asie.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Par leurs mœurs, les chacals établissent une transition

entre les loups et les renards; ils ressemblent cependant plus aux derniers.

#### LE CHACAL COMMUN OU LOUP DORÉ — *CANIS AUREUS.*

*Der gemeine Schakal, The Common Jackal.*

Le chacal commun est l'animal que les anciens nommaient *Thos* ou *loup doré*; c'est lui probablement qui est désigné sous le nom de *renard* dans l'histoire de Samson.

Le nom de chacal vient du persan *Sjechal*, dont les Turcs ont fait *schikal*; les Arabes le nomment *Dieb* ou *Dihb* (le hurleur), et on ne pourrait lui donner un nom plus mérité. D'après Bombonnel (1), les Arabes, qui savent le chacal profondément versé dans la science des tours, ruses et malices, l'ont surnommé *Thaleb* (savant).

Dans les pays où il est répandu, on cite ses hauts faits avec la même complaisance que chez nous ceux du renard.

**Caractères** — Le chacal (*fig. 254*) est vigoureux, haut sur jambes; il a le museau plus pointu que le loup, mais moins que le renard; sa queue touffue lui pend jusque sur les pieds; il a les oreilles assez courtes, les pupilles rondes. Sa fourrure est grossière, de longueur moyenne, de couleur difficile à décrire. Le fond en est fauve ou gris-jaunâtre, tirant un peu sur le noir au dos et aux flancs, paraissant même quelquefois tacheté de noir. Le ventre est roux-fauve ou jaune clair; la gorge est blanche, la tête d'un roux mêlé de gris; les lèvres sont noires, la face interne des oreilles est blanche. Les pattes sont fauve ou roux-jaunâtre. Le corps a environ 70 cent. de long, et la queue 30; sa hauteur, au garrot, est de 50 cent. Bombonnel, le tueur de panthères, raconte en avoir tué un dont le poids dépassait 15 kil.

Le chacal a une odeur très-forte et très-déplaisante. Mais il est aujourd'hui prouvé que cette odeur, propre à l'animal sauvage, s'efface dès la seconde ou la troisième génération chez l'animal apprivoisé.

**Distribution géographique.** — Le chacal est très-répandu dans l'Asie Mineure, la Perse, sur les bords de l'Euphrate, en Palestine, dans le nord de l'Égypte.

Le véritable chacal n'existe pas dans le reste du continent africain et dans les Indes; il y est remplacé par des espèces voisines.

(1) Bombonnel, *le Tueur de panthères*. Paris, 1863, p. 41 et 205.

En Europe, on ne le trouve que rarement en Morée et dans quelques presqu'îles de la Dalmatie.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Le chacal commun habite les cantons montagneux de préférence aux pays plats, et se tient surtout dans les forêts. Il garde le repos et reste caché pendant le jour, et se met en chasse le soir, en compagnie de ses semblables.

Quoique le chacal vive généralement en société, cependant on le trouve quelquefois seul.

Il peut passer pour l'animal le plus hardi et en même temps le plus importun de toute la famille des chiens.

Il n'évite pas le voisinage de l'homme; il s'introduit dans les villages, même dans les cours et dans l'intérieur des habitations, et y ravit tout ce qu'il trouve, ce qui le rend bien plus incommode que ses hurlements, qui troublent continuellement le repos des nuits.

Dès que le soleil a disparu de l'horizon, on entend de tous côtés des hurlements répétés, ressemblant à ceux du chien, mais beaucoup plus prolongés. C'est un signal probablement : en tous les cas, ce n'est pas un cri de douleur. Même repu et rassasié, le chacal pousse des hurlements si lamentables, si plaintifs, qu'on pourrait croire qu'il n'a rien trouvé à se mettre sous la dent depuis plusieurs jours. Dès qu'une voix s'élève ainsi, toutes les autres lui répondent; dans les fermes isolées, l'on entend fréquemment la musique la plus singulière, dont les sons arrivent de toutes les directions. Dans certaines circonstances, ces hurlements ressemblent aux cris de l'homme demandant du secours et peuvent glacer de terreur. La durée de ces hurlements rend les chacals insupportables; le repos est impossible pour quelqu'un qui couche à la belle étoile, et l'on comprend que les habitants des pays où vivent les chacals détestent tant ces bêtes importunes et expriment cette haine par les jurons les mieux sentis.

Mais cette haine est encore justifiée par d'autres faits. Si les chacals enlèvent les ordures, s'ils détruisent toutes sortes d'animaux nuisibles, surtout des souris, ils sont eux-mêmes nuisibles au plus haut point, et les services qu'ils peuvent rendre ne sauraient compenser les dégâts qu'ils causent.

Ils dévorent tout ce qu'ils peuvent dévorer et, de plus, ils volent des choses de toute espèce dans les cours, les maisons, les tentes, les chambres, les écuries, les cuisines. Ce qu'ils trouvent, ils l'emportent, et leur passion de vol n'a d'égale

que leur voracité. Lorsqu'ils s'introduisent dans un poulailler, ils s'y comportent comme le renard. Ils égorgent les volailles avec autant de rage que la martre; et ils volent sinon avec autant de ruse, au moins avec autant d'audace que le renard. A l'occasion, ils attaquent quelque pièce de petit bétail égarée, un agneau ou une chèvre; ils poursuivent un petit gibier, ou bien ils dévastent les vergers et les vignes.

Les tours de force et d'adresse que Bombonnel a vu exécuter par le chacal surpassent tout ce que l'on peut imaginer.

« Que de fois, dit-il (1), rôdant seul autour de ma chèvre, il m'a fait croire qu'ils étaient très-nombreux en aboyant sur tous les tons, en imitant plusieurs voix comme pour dire aux autres animaux : « N'approchez pas; nous sommes en « force. »

« Fatigué de courir sans jamais rien rencontrer, dit encore Bombonnel (2), je me disposais à plier bagage, lorsqu'un Arabe me dit : « Tu « devrais bien venir tuer des sangliers qui dévas- « tent mon jardin; ils m'ont mangé mon maïs; « aujourd'hui, c'est le tour de mes pommes de « terre et de mes pastèques qui commencent à « mûrir. » Je consentis à m'embusquer dans son jardin et à faire le guet jusqu'au soir.

« Quelques minutes avant le coucher du soleil, il y avait environ trois quarts d'heure que j'attendais, je vis arriver un gros chacal, qui se dirigea vers une pastèque. Il en fit le tour, et la flaira de tous côtés très-attentivement, alla près d'une seconde qu'il flaira de même, puis d'une troisième qui parut enfin lui convenir; car, après s'être assis et avoir regardé tout autour de lui, il se mit à en ronger la queue, qui fut promptement détachée du pied. Mon rusé compère alors, la poussant du nez, la fit rouler devant lui, tout en s'arrêtant de temps à autre pour s'assurer si personne ne venait.

« J'ai oublié de dire que ce jardin était situé dans un contre-bas, et que de toutes parts il était clos par des talus en pente douce. La difficulté pour mon chacal était d'en sortir avec son fardeau. Il avait déjà parcouru cinq ou six mètres, en faisant rouler la pastèque devant lui, lorsque la pente devenant plus rapide, elle lui échappa et vint rebondir au milieu du jardin. Il y fut aussitôt qu'elle, et sans se décourager, il recommença la même manœuvre; seulement, arrivé au pied de la montée, il prit dans ses dents

(1) Bombonnel, *le Tueur de panthères*, Paris, 1863.

(2) Bombonnel, *loco cit.*, p. 201.



Fig. 254. Le Chacal commun.

la queue de la pastèque et avança péniblement à reculons, en trainant ce lourd fardeau qui devait bien peser sept à huit livres.

« Il avait déjà fait plus du double de chemin que la première fois; l'heureux voleur allait disparaître dans les broussailles, lorsque je vis revenir au grand galop la pastèque : il la suivait de près. L'ayant tournée et retournée en tous sens, s'étant assuré que la queue s'était rompue et qu'il ne restait pas la moindre brindille par où il pût la ressaisir, mons chacal, désappointé, se mit sur son derrière pour se reposer un peu de ses fatigues. Je riais dans ma barbe de son embarras, et, curieux de voir comment il se tirerait d'affaire, je priai saint Hubert d'éloigner les sangliers qui auraient pu venir nous déranger. Je supposais mon gaillard à bout de science ; mais il avait dans son sac à malices plus d'une ressource encore.

« Il poussa un cri qui tenait de l'aboïement du chien; un autre cri lui répondit à 300 mètres environ de distance, et quelques secondes après un chacal arriva à son secours. Mes deux compères se mirent ensemble à flairer la pastèque comme pour prendre leurs dispositions, puis la chassant devant leurs museaux placés de front, ils gravirent lentement le talus. Depuis un moment, ils avaient disparu : je les croyais sauvés et déjà les félicitais intérieurement d'un succès si bien mérité, lorsque le meçon de malheur revint de plus belle rouler et bondir au fond du ravin.

« Arrivant tout aussitôt que lui, les deux chacals se regardent, semblent se consulter, puis le poussent jusqu'au pied du talus. L'un alors prend le fruit entre ses pattes, et, se couchant sur le dos, le porte sur son ventre ; l'autre, après avoir inspecté minutieusement l'état du chargement, s'approche de son camarade, entrelace ses mâchoires avec les siennes, tire, tire... et voilà le traîneau qui marche. L'un tirant ainsi et montant à reculons, l'autre n'ayant qu'un souci, ne pas laisser échapper son précieux fardeau, tous deux parvinrent sans encombre, mais non sans peine, au haut du talus et disparurent. »

Je n'aurais point rapporté ce fait, qui ne présente peut-être pas, au point de vue scientifique, toute la rigueur désirable ; mais l'auteur a semblé prévoir que l'on ajouterait difficilement foi à ce récit, et il a tenu à l'avance à le justifier, lorsqu'il dit : « L'analogie qui existe entre le fait que je viens de raconter et celui si bien décrit par La Fontaine (1), m'inspire une crainte que je ne chercherai pas à dissimuler. Plus d'un lecteur croira que j'ai voulu faire un conte pour l'amuser, et que mon histoire des deux chacals et de la pastèque est tout bonnement une hablerie de chasseur. Ceux qui me connaissent, que savent quel est mon caractère, quelles sont mes habitudes, me croiront sur parole. Quant aux autres, je leur dirai qu'écrivant mes chasses dans un but surtout d'utilité, j'ai voulu le faire consciencieu-

(1) La Fontaine, *les deux Rats, le Renard et l'œuf*.

sement tout au long, c'est-à-dire ne pas considérer un fait, même insignifiant, qui ne fût scrupuleusement exact. Pensent-ils donc que, pour une plaisanterie, je m'exposerai à compromettre une œuvre dont le seul mérite peut-être sera la sincérité ? »

Sur les bords de la mer, les chacals se nourrissent de poissons, de mollusques, que les eaux abandonnent.

Ils suivent par bandes les grands carnassiers pour se repaître des restes de leur repas.

On a dit que le chacal était dans le désert le pourvoyeur du lion : selon cette croyance, il existerait entre le chacal et le lion une véritable société, qui reposerait sur le partage de la proie saisie par le chacal. La vérité est que le cri du chacal a pour effet d'exciter le lion, en lui apprenant que quelque pauvre bête vagabonde est poursuivie par le chacal, et le lion se met alors de la partie pour voler le voleur.

Jon. Franklin (1) raconte que dans les solitudes de l'Afrique, le chacal lui a été plus utile que nuisible. « Plus d'une fois, nous nous sommes nourris des restes de sa chasse. Surpris par notre arrivée sur le théâtre de ses prouesses, il abandonnait les dépouilles presque entières d'animaux dont nous faisons notre repas après lui. »

Les chacals accompagnent aussi les caravanes, cherchent à pénétrer dans le camp, à y voler tout ce qu'ils peuvent attraper.

Dans leurs expéditions, ils marchent lentement, s'arrêtent, hurlent, écoutent, regardent, puis, quand ils ont trouvé une piste, ils la suivent avec ardeur, et, quand ils sont assez près de leur proie, ils s'élancent subitement sur elle et l'égorge. Rencontrent-ils un homme, ils se dispersent, s'enfuient, mais pour se retrouver bientôt et continuer leur route. Au dire des Levantins, ils attaqueraient quelquefois les enfants et l'homme même, lorsqu'il est malade ou blessé.

Dans tous les cas, les chacals sont assez nuisibles pour justifier l'aversion qu'ils inspirent. Dans quelques pays, ils sont un véritable fléau ; les chiens sont seuls capables de les tenir en respect ; aussi sont-ils très-abondants dans tous les villages, et aussitôt qu'ils entendent les hurlements des chacals, on les voit se précipiter contre eux et les mettre en fuite.

**Chasses.** — « Les Arabes, dit Jules Gérard (2), chassent le chacal au lévrier, le matin,

lorsqu'il sort de bonne heure, le soir, à sa rentrée, et pendant le jour, en le traquant pour le faire passer d'un bois dans un autre et en découplant les lévriers au débucher. Quoique le chacal ne soit pas vite, cette chasse ne laisse pas que d'être amusante, parce qu'il se défend avec courage et que beaucoup de lévriers le craignent autant que le sanglier. Je conseillerais aux Européens qui ont deux ou trois couples de chiens courants et qui chassent pour chasser, de les mettre dans la voie du chacal, qu'ils goûtent de préférence à toute autre. C'est une course d'autant plus agréable, que l'animal prend de grands partis, qu'on ne tombe jamais en défaut, et qu'il tient deux ou trois heures avant d'être forcé. Il est important, avant d'attaquer, de faire boucher les terriers, comme cela se pratique en France pour le renard. »

**Captivité.** — Le chacal s'apprivoise aisément, dit Jon. Franklin (1), mais il conserve de l'état sauvage une extrême timidité, qu'il manifeste en se cachant toutes les fois qu'il entend le moindre son inaccoutumé, ou lorsqu'il voit une personne qui lui est étrangère.

Aussitôt qu'il connaît les personnes, il ne les fuit plus ; il vient au contraire de lui-même et s'abandonne à leurs caresses.

Cette aptitude à l'apprivoisement, cette disposition sociable remarquée chez plusieurs chacals, tend à confirmer l'idée de certains naturalistes, qui pensent que cette espèce est la souche de notre chien domestique.

Le chacal s'accouple avec le chien.

#### LE CHACAL A DOS NOIR — *CANIS MESOMELAS*.

*Der Schabrakenschakal, The Yenlee ou Pied Thous.*

#### LE CHACAL DE L'INDE — *CANIS INDICUS*.

*Der Indische Schakal.*

Plusieurs naturalistes regardent le chacal de l'Inde et le chacal à dos noir qui habite le sud et le centre de l'Afrique, comme des variétés du chacal ordinaire. Relativement au chacal de l'Inde, je réserve mon jugement ; je l'ai bien eu vivant sous les yeux, mais je ne puis le comparer à son congénère, et je ne connais aucune description suffisante pour cette comparaison.

Quant au chacal à dos noir, il n'a pu être confondu avec le chacal commun que par ceux qui n'ont jamais vu ces animaux. Il n'est même

(1) Jon. Franklin, *la Vie des animaux*, t. I, p. 141.

(2) J. Gérard, *la Chasse au lion*. Paris, 1855, p. 133.

(1) Franklin, *loco cit.*, t. I, p. 142.

pas besoin d'un œil exercé pour saisir les différences qui existent entre eux; la taille, la robe, le port, ne sont point semblables.

**Caractères.** — Le chacal à dos noir est plus grand que le chacal ordinaire; il a les oreilles grandes, la queue pendante jusqu'aux pieds; son pelage est d'un beau roux vif, passant au blanc jaunâtre sous le ventre. Sur le dos, il a une charbraque noire, tachée de blanc, et limitée du côté du cou par une ligne blanche; les taches varient suivant la manière dont les poils sont couchés: elles résultent de l'amas, en un point, des extrémités des poils, qui sont toutes de couleur claire. La gorge, la poitrine et le ventre sont blancs ou jaunâtre clair; la teinte se fonce à la partie interne des pattes, et passe au gris entre les pattes de devant. Le menton est roux clair. La tête est d'un roux mêlé de gris. Le museau, allongé comme celui du renard, est noir, les lèvres étant claires, roux vif en dehors, jaunâtres en dedans. Une tache jaune se montre en dehors des lèvres, une autre est sur l'œil. Le chacal à dos noir n'a pas le cou plus foncé, comme les autres chiens, et surtout comme les autres chacals. La queue est rousse à la racine, et noire dans ses deux derniers tiers. La fourrure est épaisse, les poils fins et courts, le duvet paraissant au travers.

**Distribution géographique.** — La patrie du chacal à dos noir me paraît être la Nubie centrale. Il se répand de là, d'un côté, le long de la côte orientale d'Afrique jusqu'au Cap, et de l'autre, en travers du continent, jusqu'à la côte occidentale.

On le trouve dans les steppes, dans les forêts, et surtout dans les régions montagneuses. Il est fréquent au Cap et en Abyssinie. Il peuple aussi la mince bande de steppes qui longe la côte orientale de la mer Rouge et la Samchara qui est sillonnée de lits de torrents, dont les bords sont couverts d'épais taillis.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Ce chacal est encore plus audacieux et plus importun que les autres. Il chasse surtout la nuit, mais on le voit aussi le jour, et même près des villages. Le matin, on le rencontre partout, dans les bois et dans les plaines. Ce n'est que vers midi qu'il rentre dans sa retraite. La nuit, il pénètre dans les villages et dans les camps; le feu même ne l'arrête pas. J'en ai vu souvent rôder au milieu des bagages et des chameaux; et dans mon premier voyage en Afrique, un d'eux est arrivé jusque dans mon bateau qu'une planche reliait à la rive.

Les indigènes le détestent au plus haut degré;

car il vole tout ce qu'il peut, et cause de très-grands dégâts parmi les volailles, et parmi le menu bétail. Les Somali assurent qu'il mange la queue de leurs moutons. Les peuplades du Soudan ne l'accusent cependant pas d'un pareil méfait. Là, on ne le regarde que comme un destructeur des petites antilopes, des souris, des écureuils et des autres rongeurs. Il se nourrit de charogne, dont il paraît faire ses délices.

Les Hottentots disent que le chacal est un fou, parce qu'il ne rôde jamais la nuit, sans trahir ses mauvaises intentions par des hurlements sauvages. Peut-être, cependant, le chacal est-il moins fou que ne le pensent les Hottentots: ces cris terrifiants entrent sans doute dans le système d'attaque de l'animal.

D'après Burton, les hurlements de ces chacals annoncent aux Somali l'approche du jour, et leur permettent de prévoir si le temps sera beau ou mauvais. En Abyssinie et dans le Soudan on n'y fait nulle attention, quoiqu'on les entende fréquemment. Pour moi, je dois avouer que jamais ces hurlements ne m'ont paru insupportables; ils m'étaient, au contraire, une distraction.

On sait peu de chose sur la reproduction de cet animal. Tout ce que j'ai pu en connaître, c'est que le nombre des petits est de quatre ou cinq par portée, et que l'on trouve ceux-ci à l'entrée de la saison des pluies.

**Captivité.** — Personne dans l'intérieur de l'Afrique n'a eu l'idée de dompter ce charmant animal. Un essai a été tenté par MM. Henri Cammas et André Lefèvre. « Les chacals sont les seuls habitants d'Ombos, disent-ils (1), et ils y pullulent: chaque jour des enfants nous en apportaient de petits. Nous en élevâmes jusqu'à cinq. L'un d'entre eux eut les honneurs d'une éducation particulière et illustra le nom de *Comombos* que nous lui donnâmes. Il folâtrait comme un jeune chien au milieu de l'équipage; nous le lâchions dans les heures désœuvrées, et il nous distrait par son agilité. Quelquefois, il est vrai, lorsque le naturel reprenait ses droits, les accès de gaieté tournaient à l'exaltation; les jambes nues des Arabes portèrent des traces de ses jeunes dents. Ce favori acheva le voyage avec nous et mourut subitement au Caire d'un abcès au cœur: l'air natal, les festins de cadavres dans le désert, la liberté, enfin tout ce qui fait vivre les chacals, lui avait manqué... Pour les quatre autres que nous avons enfermés dans deux

(1) Cammas et Lefèvre, *la Vallée du Nil*. Paris, 1862, p. 236.

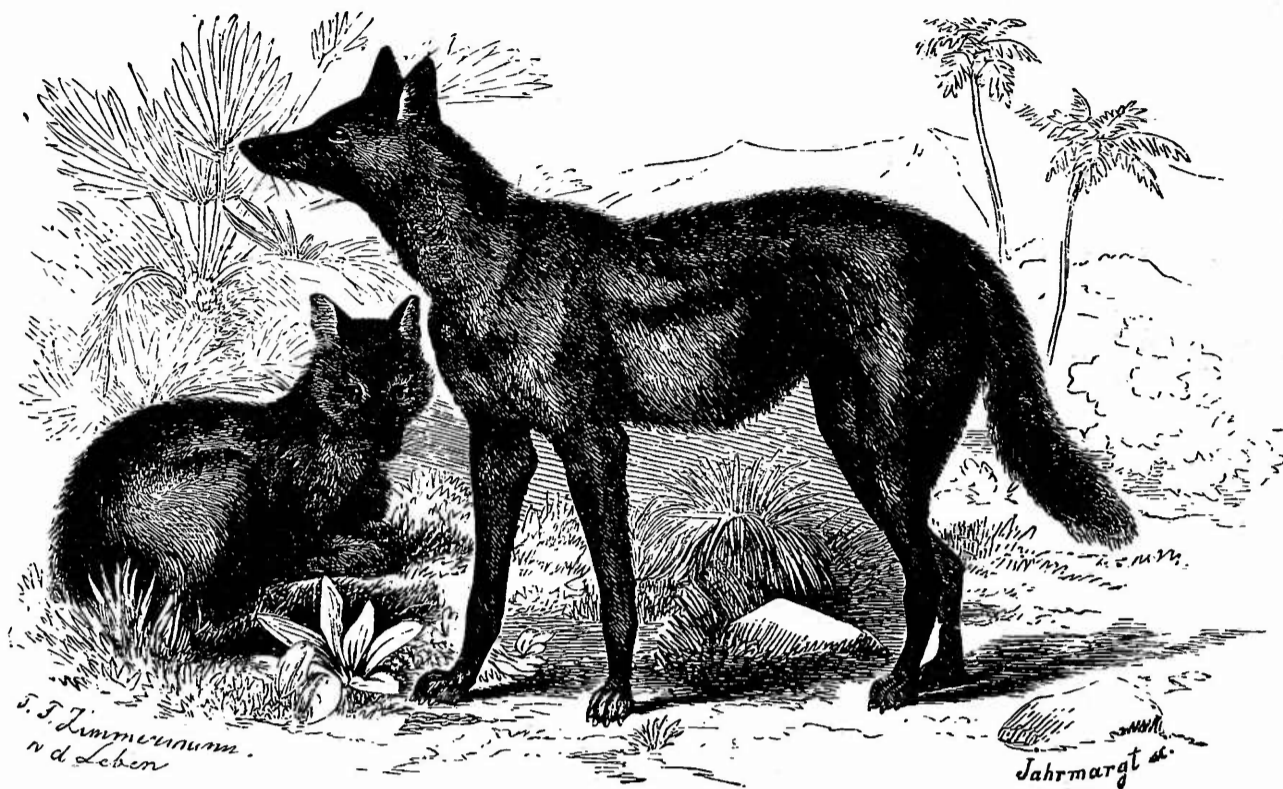


Fig. 255. Le Chacal du Sénégal.

caffas (cages en palmiers) superposées, leur odeur nous avait contraints de les reléguer dans la chaloûpe. Nous étions encore à Ombos, quand une nuit d'orage faillit submerger la petite embarcation, et noya deux de ses passagers, ceux du rez-de-chaussée. Les habitants du premier étage demeurèrent sains et saufs; mais de peur d'un second bain terminé peut-être par la mort, ils rongèrent les barreaux de leur cage et prirent la clef des champs, la veille de notre départ. »

Nous n'en avons reçu qu'un vivant et qui venait du Cap. Si l'on s'occupe de lui, on gagne bientôt sa confiance. Le chacal à dos noir est, au fond, bien plus sociable que le renard : autant, au commencement, il se montre défiant et sauvage, autant il reconnaît vite les bons soins et s'attache à celui qui les lui donne.

J'achetai à Londres, pour le jardin zoologique de Hambourg, un chacal à dos noir mâle, presque adulte. Il était sauvage au plus haut degré, mordait, s'agitait avec fureur dans sa cage quand le gardien approchait, faisait des bonds d'un mètre à deux de haut, cherchait à se soustraire aux yeux de l'homme, à lui échapper. Il ne pouvait souffrir les autres animaux de sa famille, avec lesquels il était renfermé, et souvent il se battait avec eux, les mordait et en était mordu. Mais bientôt tout ceci changea. Le chacal reconnut l'inutilité de sa résistance, et commença à mieux se conduire; après quelques semaines, stimulé probablement par le bon exemple de ses compagnons de captivité, il prenait le pain et la viande

de la main du gardien; après un mois environ, il arrivait quand on l'appelait, et léchait la main qu'on lui tendait. Il se montrait aussi plus confiant vis-à-vis de ses compagnons, et contracta avec eux une certaine amitié qui subsista, bien que troublée de temps à autre par quelques coups de dents.

Pendant la mue, qui se fit en septembre, ce chacal présenta un aspect particulier. En quelques jours, sa chabraque tomba complètement; les nouveaux poils poussèrent rapidement, et au bout d'un mois il avait un nouveau pelage plus beau et plus brillant.

#### LE CHACAL DU SÉNÉGAL — *CANIS ANTHUS*.

*Der Wolfshund, The Senegal Thous.*

Un animal de l'Afrique, très-voisin du chacal commun, est le chacal du Sénégal, que l'on nomme aussi *loup-chien*, et que Fr. Cuvier a décrit sous celui de *Canis anthus* (1). On l'a pris pour une simple variété du chacal; une peau sèche, un mauvais dessin peuvent bien avoir quelques rapports avec une fourrure racornie, ou une mauvaise image mal faite du chacal vulgaire; mais l'animal vivant ne ressemble pas plus au chacal qu'à un autre chien; son port est aussi caractéristique que sa fourrure et sa couleur.

J'ai vu quelquefois ce chacal dans mes voyages en Afrique, et maintenant le jardin zoologique

(1) Voyez page 329, ce que nous avons dit du *Canis anthus*.





Fig. 253. Le Chacal crabier.

de Hambourg en possède une femelle, qui a été prise à Zanzibar, d'où on nous l'a envoyée.

**Caractères.** — Le chacal du Sénégal (*fig. 253*) est plus grand, surtout plus haut sur jambes que le chacal commun; il a le corps allongé, les pattes élancées, la tête longue et mince, le museau effilé, sans être aussi pointu que celui du renard, la queue traînant jusqu'à terre, les oreilles moyennes, pointues, les yeux obliques, d'un brun clair, le front ovale et droit comme celui du renard. Les poils sont longs, roides et recouvrent complètement le duvet.

La couleur générale est gris-brun fauve, plus foncé sur les flancs, avec des reflets roux sur le dos. Une ligne bien marquée, de 3 cent. de large et claire, sépare la teinte du dos de celle des flancs; une bande foncée court sur les pattes de derrière, qui sont brun clair en haut et en avant, gris fauve en bas et en arrière. Une autre bande, également foncée, s'étend sur le poitrail. Le ventre est jaunâtre clair, presque blanc, avec une tache triangulaire foncée entre les pattes de devant, et une tache grise entre celles de derrière. La tête est roux fauve à reflets blanchâtres; la lèvre supérieure et le menton sont d'un gris foncé; le bord des lèvres est blanc; les pattes sont rousses, celles de devant, comme chez la plupart des chiens, sont rayées de noir à l'articulation radio-carpienne.

**Distribution géographique.** — Ce chacal n'est pas un des animaux les plus communs de

l'Afrique centrale. Il habite probablement tous les pays de steppes, mais on le voit plus rarement que toute autre espèce de la même famille.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Ses mœurs sont différentes de celles du chacal vulgaire. Il est plus prudent, plus méfiant, et ses habitudes sont complètement nocturnes. Durant le jour, il se tient caché dans une retraite sûre, et il n'y a que le hasard qui puisse alors le faire découvrir au chasseur.

Il se nourrit principalement de souris et d'autres petits rongeurs; au dire des habitants du Soudan, il attaque quelquefois le menu bétail. Il a une véritable passion pour les oiseaux.

**Captivité.** — La femelle du chacal du Sénégal que nous avons en captivité est timide et craintive, quoique sachant parfaitement se défendre. Au commencement, elle ne recevait mes caresses qu'avec méfiance; mais peu à peu ce sentiment disparut pour faire place à la confiance; elle arriva à mon appel, me permit de la toucher, et quoique d'abord ses froncements de museau m'invitassent à la prudence, j'arrivai enfin à mon but et obtins qu'elle se laissât caresser. Maintenant, elle est apprivoisée; elle m'obéit, quoique cependant sa défiance n'ait pas encore complètement disparu. Elle vit en paix avec ses compagnons de captivité, mais sans supporter leurs importunités. Je n'ai pas encore entendu sa voix.

Cette femelle dévore avec avidité les petits animaux, tels que rats, souris, moineaux; elle mange volontiers des prunes, des cerises, des poires et du pain au lait lui sont des friandises agréables.

Elle est très-sensible aux intempéries du climat; aux jours froids, elle se tient couchée dans un coin, enroulée comme les chiens, et ne se lève qu'à contre-cœur quand on l'appelle. C'est dans les chaudes soirées d'été qu'elle a le plus de vivacité; elle court et bondit toute la journée dans sa cage, sans cesse ni repos.

**LE CHACAL CRABIER OU DES SAVANES — CANIS  
CANCRIVORUS.**

*Der Karasissi ou Maikong ou Savannenhund.*

Le Jardin zoologique de Hambourg possède un individu de cette espèce, et la description que j'en donne est faite d'après l'animal vivant.

**Caractères.** — Le chacal crabier (*fig. 256*) est élancé, haut sur jambes; il a la tête courte, large, le museau assez obtus, la queue traînant presque par terre, les oreilles moyennes, les yeux obliques, d'un roux foncé, la pupille ovale; les poils sont soyeux, assez longs, grossiers et recouvrent complètement le duvet qui est assez peu abondant. La couleur générale est gris-fauve, plus foncé au dos et aux épaules, passant au blanc jaunâtre ou au blanc pur sur le ventre; les oreilles sont d'un roux fauve, couvertes en dedans de poils blanc-jaunâtre, à bords clairs, avec la pointe d'un brun noir. Les lèvres, le museau et la partie supérieure des pattes sont foncés; le tour des yeux est blanc; une sorte de croix blanche va de la gorge au sternum, et se prolonge jusque sous les aisselles, sous forme de large bande. Les poils sont jaunâtres ou blanchâtres à leur racine, à milieu gris, à pointe foncée.

**Distribution géographique.** — Cette espèce habite l'Amérique et notamment la Guyane. Les naturels la connaissent sous le nom de *Karasissi* ou *Maikong*, et les émigrants sous celui de *Chien des savanes*.

**Mœurs, habitudes et régime.** — « Les cantons montagneux, dit Robert Schomburgk, entremêlés de steppes et de forêts, le bord des rivières qui coulent dans les savanes, sont les endroits où se tient de préférence cet animal rusé et prudent. Il y vit et y chasse en meutes. Dans les savanes, la vue lui sert plus que l'odorat à découvrir sa proie; en forêt, c'est le contraire; en chassant, il donne fortement de la voix.

« Si des maikongs parviennent à pénétrer dans une ferme sans être aperçus, aucun des poules ou des perroquets, qui dorment sur les toits et sur les buissons environnants, ne leur échappe; ils les égorgent silencieusement, et ce n'est que le lendemain que les propriétaires s'aperçoivent du dégât commis. Ces animaux ne dévorent pas leur proie sur place, mais ils l'emportent dans la forêt ou dans leur retraite. Les Indiens nous ont assuré qu'ils chassaient même des chevreuils et des capybaras ou porcs de rivière, les forçaient à la course et les dévoraient.

« Le maikong, dit Schomburgk, a d'autant plus de valeur pour les Indiens, qu'en le croisant avec leurs chiens, ils obtiennent des chiens de chasse très-estimés. Les métis qui proviennent de ces croisements ressemblent plus au chien qu'au maikong. Ils sont très-élancés, ils ont les oreilles dressées, et ils l'emportent sur tous les autres chiens en persévérance et en habileté à la chasse. Les émigrants payent de 40 à 45 francs un de ces métis chassant bien le chevreuil, le capybara, le tapir. Un maikong dressé est une des richesses des Indiens; mais il faut le tenir toujours à la chaîne; par l'éducation, on n'arrive jamais à lui faire perdre ses habitudes de voracité. Aussitôt qu'on lui donne la liberté, il jette le désordre parmi les volailles de son maître. Les Indiens le nourrissent avec de la viande cuite, des poissons et des fruits.

« J'avais promis une bonne somme pour un maikong qu'on m'amènerait mort ou vif; les Indiens se mettaient pour cela en chasse, parcouraient les rives du Torong et du Yauwise et incendiaient les herbes du canton où l'on devait chasser. Ce spectacle avait perdu pour nous depuis longtemps le charme de la nouveauté, mais, à chaque fois, il nous ravissait de nouveau, quand, parmi ces charmants paysages et les gorges des rochers, on voyait les colonnes de feu longer les collines, les montagnes, traverser les vallées et les ravins. »

**Captivité.** — Les Espagnols, en arrivant aux Antilles, trouvèrent cet animal à l'état domestique. Il en a disparu maintenant; mais beaucoup d'Indiens l'emploient encore comme animal à demi domestique. Ceux de l'Amérique du Sud l'ont dompté et dressé à la chasse depuis les temps les plus reculés.

Je ne dirai rien du chacal crabier que nous avons en captivité: c'est tout à fait un chacal pour sa manière de vivre. Toute espèce de nourriture lui est bonne, et, quoiqu'il préfère la viande, il mange volontiers des fruits et du pain au lait.

Au commencement, il était très-timide et très-défiant, comme le chacal à dos noir; plus tard, il devint familier et caressant; il est maintenant tout à fait apprivoisé et s'attache à nous de plus en plus.

**LE CHACAL ABOYEUR OU LOUP DES PRAIRIES —  
CANIS LATRANS.**

*Der Prairiewolf, The Prairie Wolf ou Caygotte of  
Mexico.*

**Caractères.** — Le chacal aboyeur ou loup des prairies (*fig. 257*) fait transition entre les loups et les renards. Il a l'aspect général du loup, avec la tête, les pattes courtes, la queue longue et touffue du renard. Il a le corps gros, et en apparence encore plus volumineux qu'il ne l'est réellement, son pelage étant très-touffu; il a le cou court et vigoureux, la tête plus longue que celle du loup; le museau pointu, les yeux brun clair, la pupille ronde. Le pelage est gris jaunâtre clair, passant au roux sur les oreilles et le museau, au noir sur le cou et le dos; les côtés du cou, les flancs, la partie externe des pattes sont roux clair, ou jaune clair; le ventre et la partie interne des pattes sont blanchâtres, les oreilles couleur rouille, mêlé de noir, avec la face interne couverte de poils blanchâtres; le tour des yeux est fauve clair, ou gris brunâtre. Une raie noire, mince, est à l'articulation tibio-tarsienne; la queue est noire au bout, mêlée de fauve et de noir à la racine. En hiver, les poils du dos atteignent la longueur de 10 centimètres. Il y a, du reste, sous ce rapport, diverses variations.

**Distribution géographique.** — Le loup des prairies est abondant dans toute l'Amérique du Nord; s'il faut en croire la plupart des naturalistes, il arrive jusqu'au Mexique et c'est lui qui y est désigné sous le nom de *Cayote*. Il est très-commun dans les plaines du Missouri, en Californie et en Colombie.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Les naturalistes anglais disent que les loups des prairies vivent en grandes bandes, et sont très-dangereux pour le gibier; qu'ils suivent les troupeaux de bisons, attaquent et dévorent les individus malades, fatigués ou blessés. Le prince Max. de Wied, auquel nous devons, après Audubon, la meilleure description de cet animal, dit, au contraire, que cette espèce vit isolée ou par couples, à la manière du loup d'Europe.

Le loup des prairies enlève tous les animaux qu'il peut vaincre; il a autant de ruse que le loup et le renard. La nuit, il pénètre jusque dans les

villages indiens; en hiver, on le rencontre rôdant, même le jour, comme le loup d'Europe, par la neige et les grands froids.

Il entre en amour au mois de janvier ou de février; son excitation est alors extrême, et il fait entendre dans toute la prairie un aboiement particulier, prolongé, assez semblable au cri du renard. La femelle met bas de six à dix petits dans des terriers qu'elle creuse elle-même.

D'après le prince de Wied, beaucoup de chiens des Indiens ressemblent au loup des prairies, ce qui fait supposer qu'il y a des croisements fréquents entre ce loup et le chien domestique.

**Chasse.** — L'on prend dans des pièges le chacal aboyeur bien plus rarement que le loup ou le renard.

**Captivité.** — Je puis parler d'après mes propres observations de la vie de cet animal en captivité. Nous avons au Jardin zoologique de Hambourg un loup des prairies, qui a été élevé dans une chambre, et qui, vis-à-vis de ceux qu'il connaît, est aussi doux que le chien, dont il a toutes les habitudes. A la vue de ses amis, il fait des bonds de joie, agite la queue, s'approche des barreaux pour se faire caresser; il ne lèche cependant pas la main qui le flatte, c'est tout au plus s'il la flaire. Lorsqu'il est seul, il s'ennuie et hurle d'une manière lamentable. Lui donne-t-on un autre animal pour compagnon, il le maltraite, à moins qu'il n'ait affaire à plus fort que lui. Vu le manque de place, nous dûmes l'enfermer avec un chacal du Sénégal, un chacal à dos noir et un chacal de l'Inde; ce furent dans les commencements des combats sans fin. Plus tard, il se montra de moins mauvaise humeur vis-à-vis de ses compagnons de captivité, et vécut à part.

Un coati habitait la cage à côté de la sienne, il lui saisit une fois la queue, la mordit à la moitié de sa longueur et la mangea. Quand un animal vivant, une poule surtout, passe devant sa cage, il entre dans la plus vive excitation, et le suit des yeux tant qu'il peut. Il s'est habitué à la nourriture de l'homme, et il est arrivé à préférer le pain à la viande, qu'il ne dédaigne cependant pas. Il avale avec leurs poils et leurs plumes les petits mammifères et les oiseaux. Sa voracité est telle, qu'il mange trop et vomit l'excédant de nourriture; il mange de nouveau, comme les chiens, ce qu'il vient de rejeter. Si on lui donne plus de nourriture qu'il ne peut en consommer, il la cache dans un coin de la cage, y veille avec des yeux d'Argus, grognant si un de ses compagnons fait seulement mine de s'en approcher.

Il est très-sensible aux cris des autres animaux;

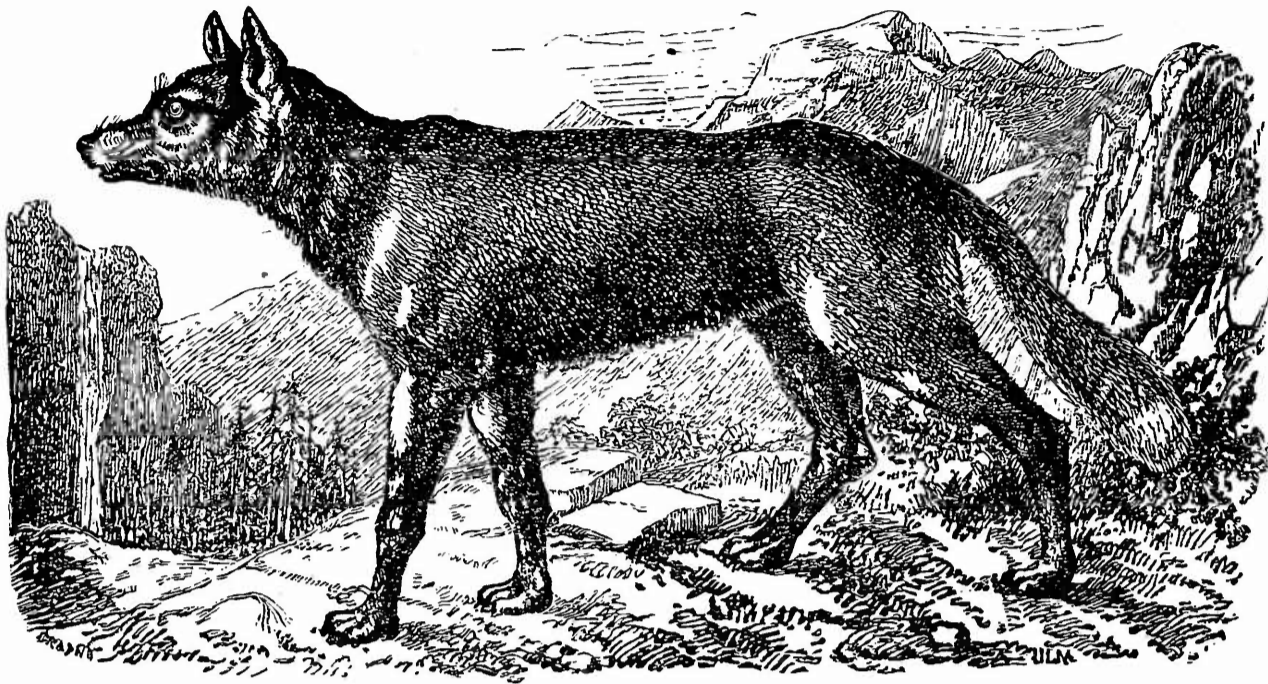


Fig. 257. Le Chacal aboyeur.

il répond à l'aboiement des loups et même aux mugissements des ours. Si on lui parle sur un ton plaintif, il hurle et pleure comme le font beaucoup de chiens. Il comprend à merveille les intonations et même la parole. Il a peur lorsqu'on lui parle durement; il comprend les caresses; des paroles de tristesse et de compassion le rendent triste. La musique le fait hurler; mais on peut le gronder comme on gronde un homme; il se tait dès qu'on change de ton, et qu'on lui parle tranquillement et sérieusement.

Sa mémoire est remarquable; il a le souvenir des bienfaits comme celui des injures; il est reconnaissant des premiers, et cherche toujours à se venger des seconds. Son gardien, pour lequel il avait toujours manifesté beaucoup d'amitié, voulant un jour le changer de cage, dut naturellement l'attraper; il s'en fâcha, et le mordit, ce qui lui valut une correction: à partir de ce moment, il a gardé rancune à son gardien, quoique celui-ci ait continué à le traiter amicalement et à le nourrir régulièrement. Avec moi, qui ne lui donne que rarement à manger, il est très-obéissant; jamais il ne cherche à me mordre. Il me reconnaît de loin, me salue régulièrement par une expression amicale, et remue la queue dès qu'il me voit. Si je le caresse, il se couche sur le dos, comme le ferait un chien; je peux jouer avec lui, lui mettre la main dans la gueule, lui tirer les poils, sans que, dans aucun cas, il en montre d'impatience. Il aime encore son ancien maître, bien que celui-ci ne vienne le voir que rarement.

**Usages et produits.** — La fourrure de cette espèce n'est pas estimée des marchands de pelletteries, et n'a par conséquent pas une grande valeur.

## LES RENARDS — *VULPES*.

*Die Fuchse, The Foxes.*

**Caractères.** — Les renards proprement dits se distinguent des chiens domestiques, des loups et des chacals par la conformation du crâne, la pupille ovale et un peu oblique, la queue longue et très-touffue.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Ils en diffèrent surtout par leur intelligence et par leurs mœurs.

Les diverses espèces de ce genre mériteraient chacune une description spéciale; car, malgré les rapports qu'elles offrent, chacune d'elles se distingue par quelque particularité remarquable. La plus intéressante, parmi elles, est la suivante.

### LE RENARD VULGAIRE — *VULPES VULGARIS*.

*Der gemeine Fuchs, The Common Fox.*

De tous les mammifères vivant en Europe à l'état sauvage, le renard est certes le premier en renom. Aucun n'est aussi célèbre, n'est aussi connu que cet emblème de la ruse, de l'adresse, de la malice, de la chevalerie de bas étage, si l'on peut ainsi dire. Les proverbes parlent de lui, la fable raconte ses prouesses, la poésie les célèbre; un

des plus grands poètes de l'Allemagne, Gœthe(1), n'a pas dédaigné de lui dédier un de ses chants. Il faut donc bien que ce soit un animal tout à fait remarquable, et il l'est en effet.

**Caractères.** — Le renard (*fig.* 258) a la tête large, le front plat, le museau brusquement allongé, long et pointu; les yeux obliques, les oreilles dressées, larges en bas, pointues en haut; sa fourrure épaisse fait paraître son corps épais, mais il est très-élancé et très-vigoureux; il a les pattes minces et courtes, la queue longue et touffue; le pelage abondant, serré, et de la couleur la plus appropriée à la vie de brigandage qu'il mène; elle s'harmonise avec la teinte générale des forêts, des bruyères, des champs, et des rochers. C'est un roux-fauve, tirant sur le grisâtre, analogue à la couleur du sol: chez les renards, plus que chez les autres animaux, la couleur de la robe paraît varier avec le pays; elle n'est pas la même chez le renard du Sud et chez celui du Nord, chez le renard de la montagne et chez celui de la plaine; et la conformité de teinte de cette robe avec le sol se voit encore plus chez les renards du désert. Le dos est d'un roux de rouille ou roux-jaunâtre; le front, les épaules, la partie postérieure du dos jusqu'à la naissance de la queue sont striés de blanc, cette couleur étant celle de l'extrémité des poils; les lèvres, les joues, la gorge sont blancs; une bande de même couleur se dessine sur les pattes; la poitrine et le ventre sont gris de cendre, les flancs d'un gris blanc, les pattes de devant rousses, les oreilles et les doigts noirs, la queue roux-rouille ou roux-jaune, striée de noir, avec la pointe blanche. Toutes ces teintes se fondant l'une dans l'autre, il n'y a point entre elles de ligne bien nette de démarcation; c'est ce qui fait que la couleur totale convient si bien à tous les paysages. Quand le renard se glisse, il est difficile à apercevoir, sa couleur ne se détachant pas sur celle du fond qu'il traverse.

Tous ses congénères ont une fourrure appropriée de même aux conditions extérieures et variant avec elles; le renard du désert est jaune de sable, celui des steppes, jaune-fauve, le renard des contrées polaires a un pelage blanc ou bleuâtre en hiver, gris en été. De plus, dans chaque espèce, la couleur varie suivant les individus.

Le plus beau renard est celui du Nord, qui change beaucoup. A mesure qu'on descend vers le Sud, le renard devient plus petit, plus faible et moins roux; dans les cantons plats et maréca-

geux, il est le plus laid; la variété s'améliore dans les cantons montagneux. Dans nos contrées, les plus beaux renards se trouvent dans la partie septentrionale de la Suisse et du Tyrol. Dans le Tyrol méridional et dans le sud de la Suisse, le renard est encore grand et fort, mais son pelage est plus gris, et l'on trouve quelques renards charbonniers, c'est-à-dire à parties inférieures plus ou moins noirâtres. En Lombardie et en Vénétie, le renard est petit, gris ou fauve-jaunâtre, et les renards charbonniers y sont abondants; il en est de même dans le midi de la France. En Espagne, le renard est petit et fauve; aussi, a-t-on voulu séparer spécifiquement le renard du Sud de celui du Nord: à tort ou à raison, nous ne trancherons pas la question. Les différences sont en tous cas assez sensibles, car elles portent sur la taille.

Chez nous, le renard a 75 cent. du bout du museau à la naissance de la queue; celle-ci mesure 40 cent.; sa hauteur, au garrot, est environ de 38 cent. La femelle est plus élancée que le mâle, et a le museau plus pointu.

**Distribution géographique.** — Le renard habite la plus grande partie de l'hémisphère septentrional, toute l'Europe, l'Afrique du Nord, l'Asie septentrionale, et même l'Amérique. On le trouve partout, et souvent en abondance.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Le renard est un animal accompli dans son genre: « Tenue, coloration, allures, dit Tschudi (1), tout chez lui est plus élégant que chez ses congénères; il est aussi plus fin, plus défiant, plus calculateur, plus fécond en ressources que les animaux des races connues. Doué d'une excellente mémoire, surtout locale, il est inventif, patient, résolu, excellent sauteur; il rampe, il nage, il marche sans faire de bruit; bref, il réunit toutes les conditions voulues pour être un filou de mérite; il a même l'humour, la nonchalance blasée, les manières engageantes d'un véritable artiste en escroquerie. »

Montaigne indique comment les habitants de Thrace, quand ils veulent entreprendre de passer par dessus la glace de quelque rivière gelée, se servent de l'intelligence du renard. « Ils le laschent devant eux pour cet effet. Quand nous le verrions au bord de l'eau approcher son oreille bien près de la glace pour sentir s'il orra d'une longue ou d'une voisine distance, bruire l'eau courant au-dessous, et selon qu'il trouve par là qu'il y a plus ou moins d'épaisseur en la glace,

(1) Gœthe, *Reinecke Fuchs*.

(1) Tschudi, *les Alp s*, p. 493.

se reculer, ou s'avancer; puis n'aurions-nous pas raison de juger qu'il luy passe par la teste ce même discours qu'il se feroit en la nostre : et que c'est une ratiocination et conséquence tirée sans naturel? Ce qui fait bruit, se remue, ce qui se remue n'est pas gelé, ce qui n'est pas gelé est liquide, et ce qui est liquide plie sous le faix. Car d'attribuer cela seulement à une vivacité du sens de l'ouïe, sans discours et sans conséquence, c'est une chimère et ne peut entrer en nostre imagination. »

A ne le considérer que sous le rapport de l'intelligence, le renard n'a pas son pareil chez nous. Cette intelligence n'est pas seulement en harmonie avec ses facultés physiques, elle supplée encore avec avantage à celles de ces facultés qui lui manquent. Il sait se suffire et se tirer d'affaire mieux que nulle autre bête. Sa ruse fait qu'aucun animal n'est trop rapide ou trop fort; son agilité, qu'aucun n'est trop vite; son adresse, qu'aucun n'est trop habile. Il a la conscience du danger, mais il ne le craint pas; les lacets, les pièges, les armes à feu servent à peine contre lui; dans toute position critique, il trouve encore un moyen d'échapper, et il faut toute l'intelligence de l'homme, aidée du secours d'animaux de la même famille que le renard, pour en venir à bout.

Les facultés variées dont le renard est pourvu lui permettent de s'établir dans des lieux où les autres carnassiers ne peuvent vivre; sa ruse, son habileté, son adresse font qu'il y peut séjourner partout et malgré tout. Aucun animal n'est aussi chassé que lui, et cependant l'homme n'est pas même arrivé à en diminuer le nombre: on ne peut les détruire.

Le renard ne paraît pas beaucoup aimer la société, et vit isolé ou par paires.

Avant de se fixer dans un canton, il songe à se procurer un gîte où il puisse reposer en sûreté, et qui lui serve en même temps à receler le fruit de ses rapines. Dans ce but, il se creuse un terrier profond, percé de plusieurs issues, et choisit de préférence, pour s'établir, la lisière d'un épais fourré, le penchant d'une colline rocailleuse où la nature ait déjà fait en partie les frais de son logement. Souvent, il ne le creuse pas lui-même, car il a trop d'imagination et de sentiment poétique pour se livrer à un travail monotone et pénible. Le lieu qui lui convient est-il habité par des lapins, il met à mort les habitants du terrier, qu'il élargit ensuite pour l'approprier à son usage. S'il se trouve que le laborieux et mélancolique blaireau ait creusé

sa tanière dans un endroit qui lui paraît favorable, il cherche à s'en rendre maître; mais, dans cette circonstance, il se garde bien d'attaquer à force ouverte un ennemi redoutable, avec lequel la lutte pourrait fort bien ne pas tourner à son avantage. Il fait sentinelle auprès du logis de cet animal défiant et solitaire, et grâce aux miasmes odorants dont il sait déterminer le dégagement, il oblige le blaireau, dont l'amour pour la propreté pourrait passer en proverbe, à sortir de la retraite qu'il s'était préparée, et à aller se creuser un autre gîte. Le renard, aux aguets, prend alors possession de cette demeure oblique et tortueuse, mais souvent très-profonde, préparée par son prédécesseur, et, après l'avoir un peu élargie, il y trouve une habitation aussi sûre que commode. Il est rare que les renards se contentent d'une seule retraite: ils ressemblent sous ce rapport aux écureuils, qui en ont ordinairement deux ou trois.

Ce sont des terriers profonds, se ramifiant, creusés dans des ravins, ou entre des racines, et aboutissant à un vaste cul-de-sac. Les terriers multiples du renard sont disposés autour d'un terrier principal, qui a une profondeur de 3 mètres, un périmètre qui va jusqu'à 15 ou 20 mètres, et un donjon d'un mètre de diamètre; les couloirs communiquent les uns avec les autres par des galeries transversales, et ont diverses ouvertures; un seul couloir aboutit à la chambre terminale ou donjon.

Les veneurs distinguent trois parties dans le terrier du renard: 1° le *maire*, c'est-à-dire l'entrée, l'antichambre, où le renard vient en observation; 2° la *fosse*, où il renferme le produit de ses rapines et qui présente au moins deux issues; 3° l'*accul*, nommé aussi *donjon*, cavité ronde sans issue, qui est l'habitation proprement dite, où la femelle se retire pour mettre bas.

« Pour éviter de corrompre l'air de son terrier, dit Dupont de Nemours (1), comme afin de se ménager plus d'un moyen de trouver son asile et plus d'une porte pour en sortir, il donne à ses terriers plusieurs issues. Il les divise en logements séparés; la femelle a sa chambre, les petits en habitent une autre, et leur mère ne vient les trouver que pour leur donner à teter, ou leur apporter la pâture quand ils commencent à pouvoir la déchirer. Le mâle a son appartement particulier dans le terrier principal, et souvent une ou deux maisons de campagne au dehors. »

« Dès qu'un renard se sent poursuivi, dit

(1) Dupont de Nemours, *Quelques mémoires sur différents sujets*. Paris, 1807, p. 268.

Tschudi (1), il se réfugie dans son terrier ou dans celui d'un camarade, non pas en s'y dirigeant en droite ligne, mais en faisant de grands détours pour induire en erreur les chasseurs et les chiens. Quand il est serré de trop près par la meute, le renard trouve bien vite un trou pour se cacher.»

Pendant les temps de pluie, d'orage, de froid, pendant les grandes chaleurs, et tant que la femelle a des petits, on trouve le renard dans son terrier.

Par le beau temps, il rôde dans les environs, se reposant partout où il trouve une place convenable, dans les buissons, les roseaux, les moissons, les hautes herbes.

« Il parcourt, dit Leroy (2), en peu de temps tous les contours de son terrier, à une assez grande distance; il prend connaissance des villages, des hameaux, des maisons isolées, et il évente les volailles; il s'assure des cours où l'on entend des chiens et du mouvement, et de celles où le repos règne; il reconnaît les haies et les lieux couverts qui pourraient, en cas de péril, favoriser son évasion. »

En Égypte, les renards vivent toute l'année en plein air; ils n'ont pas de terrier à proprement parler; seule, la femelle se creuse un couloir aboutissant à une grande excavation où elle nourrit ses petits.

Le renard chasse plutôt la nuit que le jour; il chasse cependant en plein soleil, et dans des lieux silencieux plutôt que sombres. Comme le chien, il aime beaucoup la chaleur. Par le beau temps, il se couche sur un vieux tronc d'arbre, ou sur un rocher, se chauffant au soleil, et rêvant tout tranquillement. Mais, au crépuscule, il se lève et se met en campagne. Il s'avance lentement, se traîne sur le ventre, se glisse à travers les haies et les buissons, en ayant soin de tenir toujours le nez au vent. Il regarde, écoute, observe et sait profiter du résultat de ses observations. La ruse lui est devenue une seconde nature.

Un renard est en apparence une bête bien innocente: il est cependant un des carnassiers les plus dangereux de nos pays. Il se nourrit de tout, depuis le chevreuil blessé jusqu'à l'insecte et à la chenille; les mulots et les campagnols forment le fond de ses repas. Il est détesté des chasseurs, car il détruit les lièvres et les lapins; souvent il les saisit au gîte ou les poursuit lorsqu'ils ont été

blessés par le fusil. D'autres fois, il creuse la terre au-dessus d'un terrier de lapin et s'empare des lapereaux. Il recherche aussi les nids de perdrix et de cailles, prend la mère sur les œufs, dévore également ces derniers et détruit ainsi une énorme quantité de gibier.

Au reste, il n'a pas le goût difficile, et, faute d'autre proie, il sait fort bien se contenter de petits rongeurs, de serpents, de crapauds, etc. Seul de tous les animaux carnassiers, il ose affronter les piquants du hérisson. Il le pousse, le presse contre terre en ayant soin d'éviter les pointes des dards, le force à se dérouler et le dévore alors en l'attaquant par le ventre, seule partie qui ne soit pas protégée. Il se hasarde même à surprendre un faon, lorsqu'il croit que la biche ne le surveille pas; car lorsque celle-ci le remarque, elle le poursuit, et, si elle peut l'atteindre, le frappe de ses pattes de devant au point de le laisser sans mouvement. Il essaye même de surprendre les oiseaux adultes, et y réussit souvent.

Pour guetter les petits oiseaux le long des haies, il étend les jambes et reste couché sur le ventre. Ceux-ci le connaissent bien; aussi l'un d'eux l'aperçoit-il, il pousse un cri d'alarme qui met en émoi et sur leurs gardes tous ceux des environs. Le renard, qui se voit découvert, s'éloigne et va se mettre plus loin en embuscade; mais les geais, les pies et les merles surtout le suivent en volant au sommet des arbres, répètent leurs cris d'avertissement et l'accompagnent ainsi, dit-on, à plus de trois cents pas.

Le renard saccage les poulaillers, et pénètre la nuit jusque dans l'intérieur des fermes. Il cherche aussi à attraper à la nage les oiseaux aquatiques; on en a vu égorger des cygnes. S'il a une bonne retraite, il y entraîne des volailles, même de jour.

« En novembre (1), à l'époque du frai, le renard attrape souvent, dans les ruisseaux limpides, quelque truite ou des écrevisses, qu'il aime beaucoup et qu'il attire, dit-on, en plongeant sa queue dans l'eau. Ses habitudes le mettent souvent en conflit avec les pêcheurs et les oiseleurs, car, lorsqu'il arrive le premier près d'un filet ou d'un piège, comme il a des notions assez larges sur la propriété, il fait son profit de tout ce qui s'y trouve pris. »

C'est un hôte bien plus habituel des grands jardins qu'on ne le croit, il y attrape des saute-relles, des hannetons, des vers blancs, etc., il

(1) Tschudi, *les Alpes*, p. 493.

(2) G. Leroy, *Lettres sur l'intelligence des animaux*. Paris, 1802, p. 127.

(1) Tschudi, *les Alpes*, p. 495.

Il mange des poires, des prunes et autres fruits. Il aime beaucoup les raisins et les figues, et en automne, lorsqu'il peut s'en nourrir à son aise, il devient fort gras, perd en partie son odeur forte, et passe alors chez les paysans de certaines contrées de l'est de la France pour un manger assez délicat. Pendant l'hiver, lorsque la faim le presse, il se gorge de baies de genièvre. Mais il est un mets qu'il semble préférer à tout autre, c'est le miel. Pour se procurer cette friandise, il ne craint pas d'affronter l'aiguillon des abeilles ou celui plus redoutable encore de certaines espèces de frelons. Dès les premières attaques de l'ennemi, ces insectes se précipitent sur lui pour le forcer à la retraite. Il s'éloigne en effet, mais c'est pour les écraser en se roulant à terre et revenir ensuite à la charge jusqu'à ce que la république ailée, détruite ou lassée, lui permette de jouir en paix de sa victoire.

Au besoin, il se nourrit de charognes, de coléoptères, de guêpes, d'abeilles; il trouve ainsi toujours de la nourriture, et ne souffre de la faim que lorsqu'une forte neige lui rend la chasse trop difficile.

Parmi les petits mammifères, quelques-uns paraissent ne pas être de son goût, ce sont les musaraignes, qu'il tue cependant, mais qu'il ne mange pas, probablement à cause de l'odeur musquée qu'elles répandent.

Il n'y a pas de ruses qu'il n'emploie pour surprendre sa proie. Quand il n'a pas peur d'être dérangé, il joue avec elle, surtout avec les souris, avant de la dévorer; quand il a des petits, il leur apporte des animaux vivants pour leur apprendre à les attraper.

« Le renard, dit Dupont (1), n'ignore point l'art de chasser de compagnie : il lance le lièvre et le poursuit en jappant; ses cris avertissent le compagnon préparé à couper le chemin du fuyard. Mais ce n'est qu'avec sa femelle qu'il exécute cette opération combinée : le conseil, dans son espèce, n'est jamais composé que du ménage. »

Dans toutes ses expéditions, sa sûreté personnelle est son premier souci; il lui subordonne toutes ses passions, et c'est là la cause de ses ruses. Jamais il n'attaque un troupeau; il a peur du berger comme du chien; jamais il ne vole aux environs immédiats de son terrier. Une proie lui paraît-elle suspecte, il l'examine d'abord avec soin, et l'abandonne plutôt que de s'exposer; il n'enlève pas des animaux morts; il ne

(1) Dupont *Quelques mémoires sur différents sujets*, Paris, 1807, p. 267.

mange que rarement les appâts qu'on lui pose. Ce n'est que lorsqu'il a tout bien examiné, qu'il se précipite rapidement vers son but, et encore en faisant des détours.

Il se comporte autrement, quand il se sent parfaitement en sûreté. Sa crainte disparaît, et fait place à une hardiesse insolente. Il pénètre en plein jour dans une cour, y saisit une poule, une volaille aux yeux des habitants, et s'en va tranquillement, lors même que des chiens courent après lui. Ce n'est qu'à la dernière extrémité qu'il abandonne sa proie, et encore revient-il sur ses pas pour voir s'il ne pourra la reprendre.

Il montre cette témérité même lorsqu'il ne peut trouver son salut que dans une fuite rapide. Ainsi, un renard, qui était poursuivi par des chiens courants, et avait déjà essuyé deux coups de feu, attrapa un lièvre dans sa course et l'emporta. Un autre, dans une chasse à traque, se leva du milieu de l'espace cerné par les chasseurs, saisit sous leurs yeux un lièvre blessé, l'égorgea, l'enfouit dans la neige, et s'échappa à travers la ligne des traqueurs. Un troisième avait été surpris dans une grange, on voulait le tuer à coups de fourche et de fléau, il parvint à se sauver, aperçut des oies qui paissaient dans une prairie voisine, en égorgea deux, et s'enfuit en emportant une, se moquant ainsi de ses adversaires. Le forestier Liebig raconte qu'en Moravie un renard, ayant pénétré dans une ferme pour y voler des poules, en fut chassé à coups de bâton. Malgré cet échec, il fit une seconde tentative, qui eut le même résultat, ce qui ne l'empêcha pas de revenir une troisième fois; mais alors il y laissa la vie. Les exemples de cette témérité sont innombrables. Ces traits, ces preuves d'intelligence amusent celui qui n'est pas partie intéressée et lui font tenir cet animal en une certaine estime; mais il faut penser que ce voleur tue plus qu'il ne dévore immédiatement, et que, dans l'occasion, il prend plaisir à se baigner dans le sang des animaux sans défense.

Toutes les fois qu'il le peut, le renard emporte les victimes qu'il vient de faire; mais il se garde bien de déposer tout son butin dans une seule cachette : ce serait s'exposer à tout perdre à la fois. Chaque pièce est déposée dans un lieu différent et souvent à des distances considérables; tantôt au pied d'une haie, tantôt sous un genêt ou dans un trou creusé à la hâte. C'est là qu'il ira les chercher au besoin, et il ne manque pas de reconnaître la place, souvent trois ou quatre jours après.

A un grand fonds de prudence, le renard joint



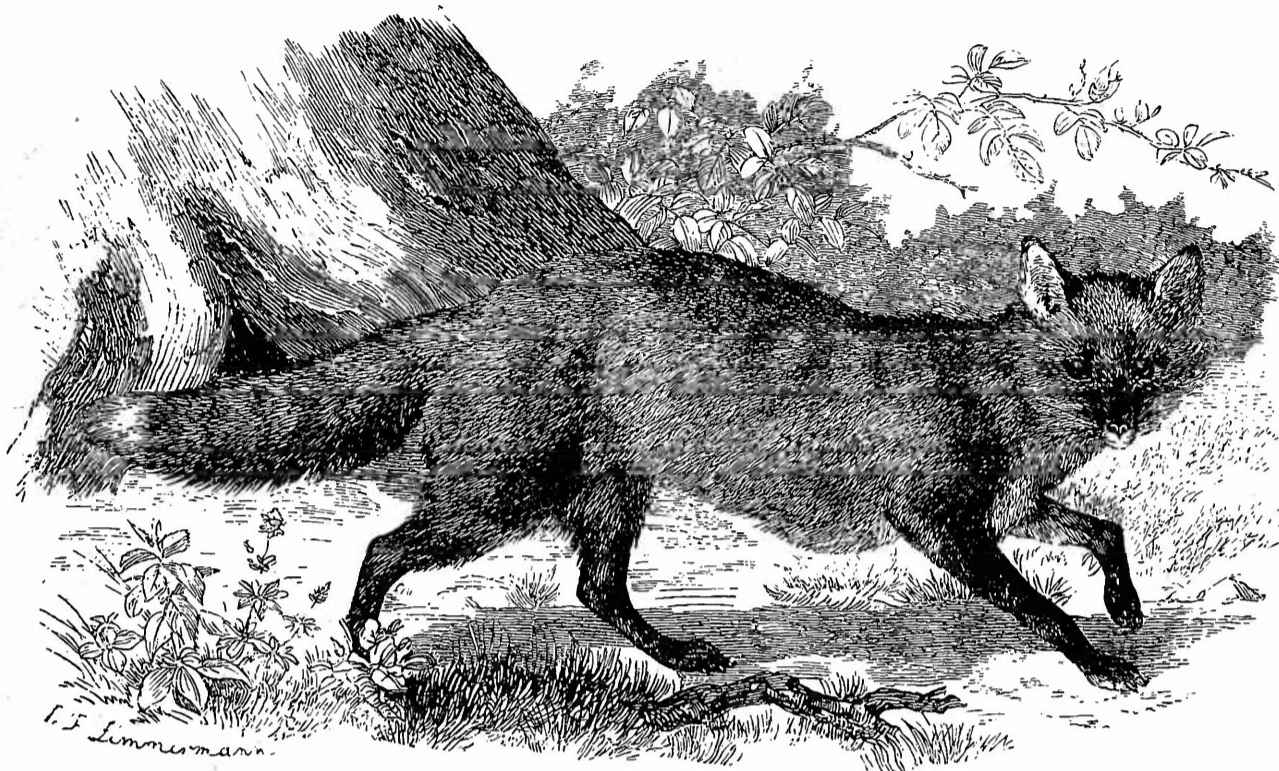


Fig. 258. Le Renard vulgaire

une patience extrême, et c'est surtout en présence d'un piège ou pendant qu'on le chasse que ces qualités se manifestent. « S'il arrive, dit Leroy (1), que toutes les gueules du terrier soient masquées par des pièges, l'animal les évente, les reconnaît, et, plutôt que d'y donner, il s'expose à la faim la plus cruelle. J'en ai vu s'obstiner ainsi à rester jusqu'à quinze jours dans le terrier, et ne se déterminer à sortir que quand l'excès de la faim ne leur laissait plus de choix que celui du genre de mort. Cette frayeur, qui retient le renard, n'est alors ni machinale, ni inactive : il n'est point de tentative qu'il ne fasse pour s'arracher au péril; tant qu'il lui reste des ongles, il travaille à se faire une nouvelle issue, par laquelle il échappe souvent aux embûches du chasseur. Si quelque lapin, enfermé avec lui dans le terrier, vient à se prendre à l'un des pièges, ou si quelque autre hasard le détend, l'animal juge que la machine a fait son effet, et il y passe hardiment et sûrement. »

« Il est incroyable, dit Dietrich de Winckell, avec quelle prudence le renard s'approche des pièges qu'on lui dresse. J'eus un jour le plaisir d'en être témoin. C'était en hiver; la trappe avait été placée sur le passage d'un renard; le crépuscule tombait, quand il s'approcha. Il saisit avidement et sans crainte les morceaux les plus éloignés. En mangeant, il s'asseyait en remuant la

(1) G. Leroy, *Lettres sur l'intelligence des animaux*. Paris, 1802, p. 30.

queue. En approchant de la trappe, il devenait plus prudent, hésitait avant de prendre quelque chose, et tournait autour de l'endroit; il resta bien dix minutes immobile devant l'appât, le regardant avec convoitise, n'osant y toucher; enfin, s'étant rassuré, il le toucha avec la patte, ne put l'amener, fit une nouvelle pause, puis se précipita dessus; mais à l'instant, la trappe jouait, et il était pris au cou. »

Le renard n'est pas seulement prudent, patient et rusé, il sait aussi, dans le danger, déployer un grand courage, et se dompter lui-même d'une manière surprenante. Winckell, d'un coup de feu, cassa à un renard la patte de devant, au-dessous de l'épaule; la bête essaya d'abord de fuir, mais sa patte la gênant, elle se la coupa avec les dents, et prit la fuite comme si elle avait eu tous ses membres.

En outre, le renard a la vie très-dure. On a vu, dans bien des cas, des individus que l'on croyait morts, se relever subitement et s'enfuir; d'autres, mordre tout à coup les gens qui les emportent; Wildungen en a vu un, que l'on avait presque entièrement dépouillé, saisir entre ses dents le doigt de celui qui l'écorchait. Un renard blessé court sur trois pattes presque aussi vite que sur quatre; on en a même vu s'échapper qui avaient été tirés, et dont on avait percé et lié les pattes de derrière, comme on le fait pour les lièvres.

Quelque attachement qu'aient les renards les uns pour les autres, ou les petits pour leurs pa-

rents, tout bon sentiment disparaît lorsque le besoin les aiguillonne ou que l'un d'eux n'est plus en mesure de se défendre. Ainsi, on a vu des renards affamés déchirer et dévorer leurs semblables blessés. Un ami de Winckell trouva un jour un renard en train d'en dévorer un autre qui avait été pris dans une trappe, et il le faisait avec une telle avidité, que le chasseur put s'en approcher et le tuer, remplaçant ainsi, par la peau du voleur, celle qui avait été déchirée. Les jeunes renards se mangent entre eux, ils mangent même quelquefois leur mère. Le forestier Müller vit un jour six jeunes renards jouer ensemble, se prendre de dispute, et finir par en mordre un au sang. Le blessé chercha à se sauver, mais les autres se précipitèrent sur lui, l'achevèrent et le dévorèrent. Il en fut de même d'un jeune renard qui, atteint d'un coup de feu, avait pu encore se réfugier dans son terrier; quand on l'eut mis à découvert, en faisant une fouille, ses frères l'avaient dévoré. Le capitaine des chasses, Euler, tua un jour une femelle de renard qui allaitait et la mit dans un trou, près de son terrier, le lendemain, il ne trouva plus que la peau et les os; les petits avaient dévoré le reste. En captivité, on a vu des femelles manger leurs petits.

Le renard est rapide à la course; il ne se fatigue pas; il rampe silencieusement, il court, il s'élançe, il fait des bonds prodigieux; de bons chiens de chasse sont rarement en état de le forcer. Quand il court, il tient la queue horizontalement; quand il marche, il la laisse traîner à terre. A l'affût, il est couché à plat ventre; quand il se repose, il se couche sur le flanc, s'enroulant comme le chien; d'autres fois, il s'assied encore comme le chien, ramenant sa queue sur les pattes de devant. Il dort profondément; on peut alors l'approcher d'assez près. Dans les chasses à traque, il est le premier à apparaître sur la ligne des chasseurs, et à chercher une issue.

Il pousse un aboiement court, se terminant par un cri plus fort et plus haut. On n'entend cet aboiement, quand le renard est adulte, qu'au milieu des orages et des tempêtes, par les grands froids, ou dans la saison des amours; les petits crient et aboient dès qu'ils ont faim ou qu'ils s'ennuient. Lorsqu'il est en colère, ou dans le danger, le renard gronde ou hurle; il ne pousse des cris de douleur que lorsqu'une balle l'atteint, et supporte silencieusement toute autre blessure. En hiver, surtout par la neige et la gelée, il pousse des cris plaintifs; mais c'est principalement au moment des amours, comme il vient d'être dit, qu'on l'entend crier.

C'est à la fin de février que les renards se recherchent, et leur rut dure quelques semaines. A ce moment, ils se livrent de terribles combats, se mordent avec rage.

Après soixante jours ou neuf semaines, à la fin d'avril ou au commencement de mai, la femelle met bas dans son donjon de trois à six petits, quelquefois même huit ou neuf; ils sont aveugles les dix ou quinze premiers jours de leur existence. La mère ne quitte plus son terrier; le mâle lui apporte de la nourriture, et plus tard chasse avec elle pour nourrir ses petits.

On comprend qu'une famille si nombreuse doit avoir des besoins considérables: aussi, le père et la mère se multiplient-ils, en quelque sorte, pour y pourvoir. Ils sont continuellement en chasse, soit ensemble, soit séparément, et détruisent alors plus de volaille et de gibier que dans tout le reste de l'année. Mais s'ils exerçaient leur industrie dans le voisinage de leur demeure, ils courraient le risque de la déceler: aussi ne font-ils aucun tort à leurs voisins, et vont-ils au loin chercher la nourriture nécessaire pour eux et leurs petits. De là, le proverbe bien connu que « jamais renard n'a chassé sur son terrier. »

Un mois après leur naissance, les petits, dont le pelage est gris-roux et laineux, sortent du terrier quand tout est tranquille, se chauffent au soleil, jouent entre eux ou avec leur mère. Les parents leur apportent des proies, surtout des animaux vivants, des souris, de petits oiseaux, des grenouilles, des insectes; leur mère leur apprend à les attraper, à les torturer, à les dépecer. Sa prudence est telle que le moindre bruit insolite lui faisant soupçonner un danger, elle ramène immédiatement ses petits dans le terrier; aussi l'observateur n'a-t-il que rarement l'occasion de voir les jeux de la jeune famille. Quand les renardeaux ont atteint une certaine taille, ils sortent par le beau temps le matin et le soir, et attendent le retour des parents; tardent-ils trop, ils crient et se trahissent ainsi. Si la mère flaire quelque embûche, elle prend un à un ses petits dans sa gueule et va les cacher au fond d'un autre terrier, situé souvent fort loin. En juillet, les petits accompagnent la mère dans ses expéditions, ou chassent même tout seuls, cherchant à surprendre, au crépuscule, un levraut, une petite souris, un oiseau, au besoin même un insecte. « Ils ont déjà, dit Tschudi (1), toutes les manières des vieux; leur long museau est sans cesse à flairer par terre; leurs fines oreilles se

(1) Tschudi, *les Alpes*, p. 496.

dressent; leurs petits yeux verts, louches et brillants fouillent le taillis; leur queue, terminée par un panache de poils fins et moelleux, suit doucement leurs pas légers, qui se succèdent sans bruit. Tantôt le jeune chasseur dresse la tête au-dessus de la pierre sur laquelle il appuie ses pattes de devant, tantôt il se fait petit et se tapit sous un buisson pour y attendre le retour des oiseaux qui rentrent au nid; ailleurs on voit ce petit être hypocrite près d'une étable: il a l'air tout à fait inoffensif, mais il attend bel et bien les souris que la nuit fera sortir du bâtiment pour aller ronger dans le pré voisin les semences du foin mûr. » A la fin de juillet, les jeunes renards quittent leur terrier et parcourent avec leur mère les champs et les moissons où ils trouvent une proie abondante et sont parfaitement en sûreté. Après la récolte, ils chassent dans les buissons, les bruyères, les roseaux, y deviennent des chasseurs accomplis, et, à la fin de l'automne, ils se séparent de leur mère et deviennent complètement indépendants.

Lenz publie des observations qui montrent quel est l'amour de la mère pour ses petits. « Le 19 avril 1830, le garde de M. de Mergenbaum de Nilsheim, en compagnie du capitaine Dessloch, du jardinier de la cour, Ressler, et de plusieurs autres personnes, découvrit un terrier où se trouvaient de jeunes renards. Un bon basset fut lancé dans le terrier, les chasseurs prirent poste aux issues, et l'on frappa de grands coups sur le sol pour faire sortir les renards. Mais la mère, qui ne voulait pas abandonner ainsi ses petits, en prit un dans sa gueule, passa à côté du chien, s'élança hors du terrier et s'enfuit en emportant son précieux fardeau, que plusieurs coups de feu mal dirigés, il est vrai, ne parvinrent pas à lui faire lâcher. »

« Dans le voisinage d'une ferme, raconte Eckström, naturaliste suédois, était un terrier où vivait un couple de renards avec ses petits. Le fermier les chassa, mais ne put les saisir. On mit des journaliers à l'œuvre pour découvrir le terrier; on tua deux petits; le troisième, le fermier l'emmena chez lui, lui mit un collier et l'attacha à un arbre devant sa fenêtre. Cela se passa le soir; le lendemain matin, on s'empressa d'aller voir ce qu'était devenu le jeune renard; il était à la même place, ayant devant lui une grosse dinde avec la tête dévorée. On appela la servante qui avait à veiller sur le poulailler, et elle avoua, les larmes aux yeux, qu'elle avait négligé d'enfermer les dindons. Les vieux renards étaient venus dans la nuit, avaient égorgé quatorze dindes et

dindons, dont on trouva les débris dispersés dans les cours, et en avaient apporté un à leur petit. »

« On remarque dans ces animaux, dit Georges Leroy (1), une aptitude à se perfectionner qui leur est commune, malgré la différence que l'organisation et les besoins mettent dans les résultats; ignorants, grossiers et presque imbéciles dans les lieux où l'on ne leur fait pas une guerre ouverte, ils deviennent habiles, pénétrants et rusés lorsque la crainte de la douleur ou de la mort présentée sous mille formes, leur a fait éprouver des sensations multipliées; ces sensations se sont établies dans leur mémoire; elles ont produit des jugements: ensuite, rappelées par des circonstances intéressantes, l'attention les a combinées avec d'autres et en a tiré des inductions nouvelles. Ces jugements qui sont le produit de l'induction, ne sont pas toujours sûrs; mais l'expérience les rectifie, et il est aisé de reconnaître dans les différents âges de ces animaux leurs progrès dans l'art de juger. Dans la jeunesse, l'imprudence et l'étourderie leur font faire beaucoup de fausses démarches; ensuite les périls auxquels ils sont exposés leur causent une frayeur qui souvent égare leur jugement, leur fait regarder comme dangereuses toutes les formes inconnues, attache l'idée abstraite du péril à tout ce qui est nouveau, et les jette par conséquent dans la chimère.

« Les vieux renards, que la nécessité a mis souvent dans le cas de vérifier leurs jugements, sont moins sujets à se laisser frapper par de fausses apparences, mais plus précautionnés contre les dangers réels. Comme une crainte déplacée peut leur faire manquer leur nuit et les réduire à une diète incommode, ils ont un grand intérêt à observer. L'intérêt produit l'attention, l'attention fait démêler les circonstances qui caractérisent un objet et le distinguent d'un autre, la répétition des actes rend ensuite les jugements aussi prompts et aussi faciles qu'ils sont sûrs. Ainsi, les animaux sont perfectibles; et si la différence de l'organisation met des limites à la perfectibilité des espèces, il est sûr que toutes jouissent jusqu'à un certain degré de cet avantage, qui doit nécessairement appartenir à tous les êtres qui ont des sensations et de la mémoire. »

**Chasses.** — Le renard est mis au ban de la forêt; jamais pour lui la chasse n'est fermée. On le tire, on le prend dans des pièges, on l'empoisonne, on le force dans son terrier, on l'as-

(1) G. Leroy, *Lettres sur l'intelligence des animaux*, Paris, 1802, p. 33 et suiv.

somme à coups de bâton, en un mot, on cherche à le détruire partout et en tout temps, et de toutes les manières possibles. S'il était moins fin, moins rusé, l'homme aurait déjà complètement fait disparaître son espèce. Mais il oppose la ruse à la ruse et vit en dépit de la guerre qu'on lui a déclarée.

Pendant l'hiver, lorsqu'il y a de la neige sur terre, le renard laisse des empreintes qui rendent sa poursuite facile ; et comme il ne peut russer dans cette saison, les chiens le prennent sans beaucoup de peine, après l'avoir poursuivi vivement.

Le pied du renard ressemble assez à celui d'un chien de chasse ; seulement les ergots, sauf dans les cas où l'animal est pressé de fuir, ne sont pas autant écartés. Lorsqu'il marche, il s'appuie très-légèrement du talon.

Outre l'intérêt qu'a l'homme à détruire le renard, il a fait encore de la chasse de ce carnassier un objet d'amusement. Ainsi, les riches propriétaires anglais font leurs délices de le chasser à courre. Ils entretiennent à grands frais pour cet usage des chevaux et des meutes. Tous les chiens le chassent avec ardeur ; mais les bassets et les chiens courants sont ses ennemis les plus acharnés.

Un renard qui est poursuivi, ne s'écarte d'abord pas beaucoup de son terrier, et il fait plusieurs randonnées ; mais, comme on garde ordinairement les abords de sa retraite, et que souvent il y est tiré, il prend enfin le parti de s'éloigner. Pour retarder la poursuite des chiens, il passe dans les plus épais halliers, dont il a la connaissance et l'habitude. Si quelques chasseurs cherchent à prendre les devants pour le tirer au passage, il les évite et tente tout, plutôt que de passer à côté d'un homme. J'en ai vu un sauter alternativement, jusqu'à trois fois, un mur de neuf pieds de haut, pour éviter les embuscades qu'on lui préparait. Mais enfin, puisqu'il n'a que la fuite pour défense, et qu'il a moins de vigueur que les chiens qui le poursuivent, après avoir épuisé tout ce que la fuite peut comporter d'habileté, la lassitude le force à se retirer dans quelque terrier, ce qui cause souvent sa perte, car on lance alors après lui les bassets, qui le forcent à sortir et à venir s'exposer aux coups des chasseurs qui l'attendent ; ou, s'il ne peut être forcé, on fait brèche à son terrier et on l'y prend vivant.

Depping (1) parle d'immenses carrières situées

(1) Depping, *Merveilles et beautés de la nature en France*. 9<sup>e</sup> édition, Paris, 1845, p. 117.

dans le département de l'Oise, à Ville, à Saint-Leu, à Bougenouil, que l'on peut parcourir et où, comme dans un labyrinthe, se croisent une trentaine de routes. De pauvres paysans habitent quelquefois à l'entrée, comme les Arabes dans les hypogées d'Égypte. Mais les hommes ne sont pas les seuls êtres vivants qui s'y retirent : en hiver, les renards font leur repaire de ces vastes cavernes, et c'est alors qu'a lieu une chasse souterraine, peut-être unique en France. Ces retraites, sombres et silencieuses, s'éclairent tout à coup et retentissent des cris des chasseurs ; de petits chiens courants poursuivent le gibier dans les longues galeries, et il n'y a pas de coin assez obscur pour le mettre à l'abri. On dirait une chasse dans le royaume de Pluton.

Il n'y a point de moyen qu'on n'ait essayé, il n'y a pas d'arme dont on ne se soit servi contre lui. Un chasseur habile et prudent peut l'attirer en imitant les cris du lapin, du levraut ou de la souris, et le tirer à l'affût. L'on construit à cet effet une hutte creusée en terre, recouverte de branchages, de mousses, et pourvue d'une meurtrière donnant sur un espace vide, où l'on place un appât.

« Un moyen que l'on emploie quelquefois est d'enfumer le renard, dit Cabarrus (1). On bouche hermétiquement toutes les issues du terrier, à l'exception d'une seule dans laquelle on introduit un morceau de drap soufré. On y met le feu, puis on comble le trou de paille et de feuilles sèches. Quand on voit que la fumée commence à remplir complètement le terrier, on bouche la dernière gueule comme les autres. En revenant le lendemain, on trouve le renard asphyxié à l'une des entrées de sa demeure.

On détruit encore beaucoup de renards à l'aide de pièges de toute espèce, surtout en hiver par les temps de neige.

Le piège le plus employé est le traquenard (*fig. 259*) ; c'est un instrument assez lourd, en fer, composé de deux branches qui s'écartent à l'aide d'un ressort tendu et qui se rapprochent pour saisir l'animal lorsqu'il tire sur l'appât accroché entre les deux branches.

L'on prend le renard vivant dans un terrier artificiel. Ce terrier, que l'on établit au voisinage du vrai terrier, consiste en un tuyau recourbé en fer à cheval, et n'ayant qu'une entrée ; le fond en est élargi et plus élevé, pour que l'eau n'y puisse séjourner ; le tout est mis à environ un demi-mètre sous terre ; une plaque mobile re-

(1) Cabarrus, *les Animaux des forêts*. Paris, 1868, p. 6.

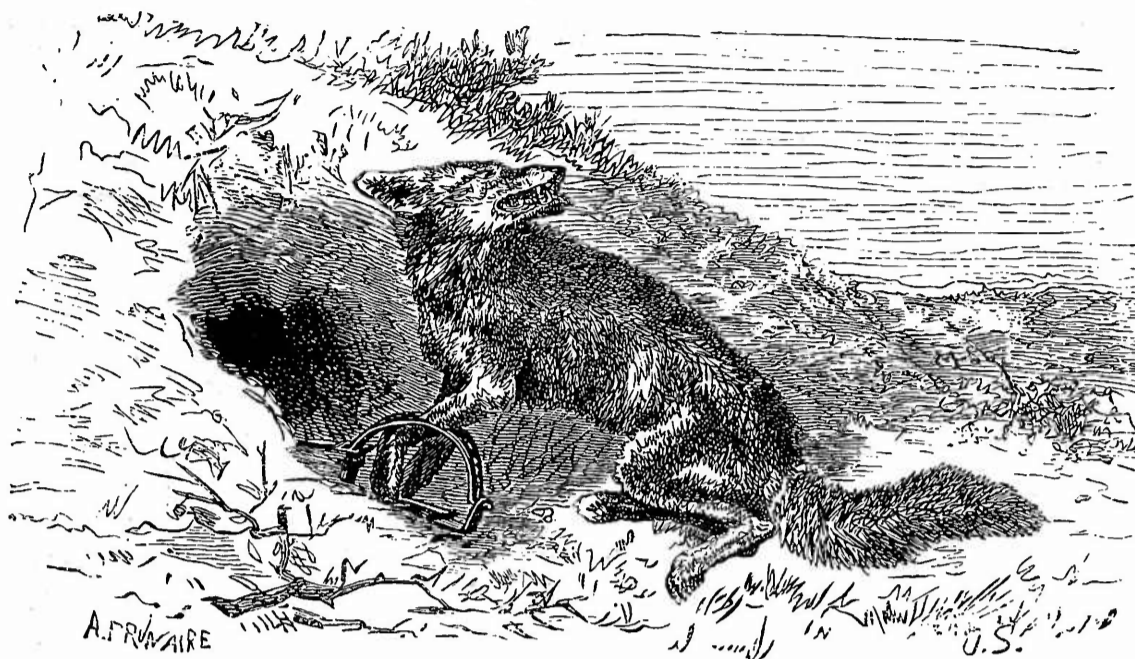


Fig. 259. Renard pris au traquenard.

couvre le fond. La nuit, lorsque le renard est en chasse, on ferme toutes les issues de son terrier; le matin, il ne peut rentrer, le jour le presse, et il se précipite dans le terrier artificiel où il est vite pris.

On emploie aussi contre les renards des appâts empoisonnés. Ce sont généralement de petits oiseaux ou de petits mammifères dans le corps desquels on introduit de la strychnine, et qu'on place sur les points hantés par les renards. C'est surtout en temps de neige que ce mode de destruction a le plus de succès.

Pour prendre le renard dans une trappe, il faut un vrai chasseur, bien au fait de la vie et des habitudes de l'animal. On ne réussit guère qu'en hiver, du commencement de novembre à la fin de janvier, période durant laquelle il peut souffrir de la faim. Ce n'est, en effet, que lorsqu'il est affamé qu'il se laisse prendre à un appât, et, même alors, il ne paraît que rarement avant dix heures du soir à l'endroit où le piège est dressé. Mais la faim l'emporte sur sa prudence, et il arrive à ressembler au loup. Lorsque le renard trouve une nourriture suffisante, il ne mange pas une proie morte avec laquelle on amorce un piège. Avant de dresser la trappe, il faut, plusieurs jours à l'avance, mettre un appât à la place où on la posera, pour habituer le renard à y venir; ce n'est que lorsque, pendant plusieurs nuits, il aura enlevé l'appât, qu'on met la trappe, munie d'une amorce fraîche, et bien masquée aux regards. Celui qui dresse un piège aux renards ne saurait apporter trop d'habileté et de soins, et doit surtout éviter de laisser des traces de sa présence.

L'on a vu des renards retenus seulement par la queue, se couper eux-mêmes cet organe à coups de dents et s'enfuir.

**Captivité.** — Pris jeunes, les renards s'élèvent facilement, car ils s'habituent à la nourriture des chiens. Lorsqu'on s'occupe beaucoup d'eux, ils s'appriivoisent et amusent leur maître par leur gaieté et leur gentillesse.

Pendant mon séjour en Égypte, j'eus longtemps un renard qui courait après moi dans l'intérieur de la maison, comme l'eût fait un chien, et me montrait beaucoup d'attachement. Il n'aimait pas trop que je le pris sur mes bras, et que je le flattasse de la main. Il paraissait cependant alors transporté de joie et de bonheur; il me léchait, me flattait, mais ce n'était que tromperie; par ses caresses, il ne cherchait qu'une chose, s'échapper le plus tôt possible; une fois lâché, il ne se laissait plus attraper facilement, quoique faisant toujours la même mine aimable lorsque je m'approchais. Il sut bien vite le chemin du poulailler de mon voisin, et quand il pouvait, il allait y chercher une poule. La volaille est d'un prix si minime en Égypte que ce n'était pas pour moi une grande dépense que de payer ses dégâts, et je le faisais volontiers pour laisser à mon renard ses plaisirs, et ne pas exciter les gens contre lui. Il finit cependant par lasser la patience que les voisins avaient montrée jusque-là, et on ne m'apporta un jour que son cadavre.

« J'ai élevé plusieurs renards, » dit Lenz, « le dernier que j'ai eu, — une femelle, — fut le plus apprivoisé; je l'avais eu très-jeune. Il commençait seulement à manger, et cependant, il était

méchant, enclin à mordre, grondait, rongeaît la paille et le bois qu'il avait près de lui, même quand rien ne le troublait. Les bons traitements adoucèrent bientôt son caractère et il s'apprivoisa au point qu'il me fut possible de lui retirer de la gueule un lapin qu'il venait d'égorger; je mettais même mes doigts entre ses mâchoires sans qu'il essayât de mordre. Il jouait volontiers avec moi, manifestait la plus vive joie lorsque je le visitais, remuait la queue comme un chien, sautait, gambadait deci, delà. Il se montrait aussi familier vis-à-vis des étrangers; il les reconnaissait à cinquante pas de distance lorsqu'ils arrivaient au coin de la maison et les invitait, par ses cris, à s'approcher de lui; honneur qu'il ne nous accordait pas, à mon frère et à moi, probablement parce qu'il savait que nous viendrions quand même.

« Quand un chien s'approchait, il s'élançait sur lui, les yeux étincelants, et en grinçant des dents. Il était aussi gai le jour que la nuit. Il aimait à ronger une chaussure bien graissée. Au commencement, je l'avais seul dans une écurie; si je lui donnais un hamster gros, fort et méchant, ses yeux brillaient, il s'avancait en rampant et guettait. Le hamster grondait, crachait, montrait les dents et commençait l'attaque. Le renard l'évitait, sautait autour de lui, par-dessus lui, lui donnant tantôt un coup de patte, tantôt un coup de dent. Le hamster était obligé, pour éviter ces attaques, de se retourner rapidement; il finissait, de guerre lasse, par se jeter sur le dos, cherchait dans cette position à se défendre avec ses griffes et ses dents. Le renard savait que le hamster, renversé de la sorte, ne pouvait se mouvoir; il décrivait alors autour de lui des cercles de plus en plus étroits, le forçait ainsi à se lever, l'attrapait à la nuque et l'égorgeait. Le hamster se campait-il dans un coin, le renard ne pouvait l'y saisir. Cependant il finissait par s'en emparer; il le provoquait jusqu'à ce qu'il fit un bond, et le saisissait au moment où il retombait.

« Il avait atteint la moitié de sa taille, et n'était pas encore sorti, lorsqu'un jour de fête, où quatre-vingts personnes, au moins, étaient rassemblées, je le mis, pour le montrer, sur la marge, large d'un mètre environ, d'un petit bassin. Toute la société se réunit autour de la balustrade. Surpris de se trouver en lieu inconnu et en aussi nombreuse compagnie, le renard fit le tour du bassin, baissant les oreilles, puis les relevant, regardant de tous côtés, montrant qu'il se sentait en danger; il chercha à s'enfuir à travers la balustrade par un endroit que personne n'occu-

pait. Mais il ne put y parvenir. Se figurant alors qu'il serait plus en sûreté au milieu du bassin, il fit un bond et tomba dans l'eau; fort effrayé au moment où il fit le plongeon, il chercha ensuite à se soutenir à la surface, et nagea jusqu'au moment où je vins le retirer.

« Une nuit de brouillard, il quitta son écurie, se promena dans la forêt, et le lendemain se montra à Reinhardtsbrunn; là, il se laissa attirer par des gens qui le prirent et me le ramenèrent. La seconde fois qu'il alla se promener ainsi sans permission, je le rencontrai par hasard dans la forêt; il me sauta dessus, plein de joie, et je pus le reprendre. La troisième fois, je le cherchai dans le parc d'Ibenhain, accompagné de seize jeunes garçons. Nous arrivions en masse; il ne parut pas vouloir se laisser reprendre; il s'assit, pensif, près d'une haie et nous regarda avec méfiance. Je m'approchai de lui à pas lents et lui parlai amicalement, espérant pouvoir le saisir; mais, au moment où je me baissais, il saute par-dessus ma tête, s'enfuit et s'arrête de nouveau à cinquante pas. Je renvoyai toute ma bande, je parlai avec lui, et bientôt il était sur mes bras.

« La première fois que je lui posai un collier, il bondit de colère, puis il gémit, se tordit, donnant tous les signes des plus fortes coliques, et pendant plusieurs jours il refusa obstinément toute nourriture.

« Un jour, je jetai un gros chat dans son écurie; il devint furieux; il grondait, hérissait ses poils, faisait des bonds prodigieux, mais n'osa pas l'attaquer. Vis-à-vis de moi, au contraire, il montra un certain courage. Un jour que j'avais lassé sa patience, il me mordit la main, je lui donnai un soufflet; nouvelle morsure, nouveau soufflet; enfin à la troisième morsure je le saisis au collier, le soulevai, lui donnai une volée de coups de bâton; il en devint furieux, transporté de rage, cherchant toujours à me mordre. Ce fut, d'ailleurs, la seule fois où il mordit quelqu'un avec intention, quoique je l'aie conservé pendant des années, et que tous les jours il jouât avec des gens qui souvent le tourmentaient. »

Voici un fait que nous empruntons à Jon. Franklin (1).

« Un médecin anglais établi dans un des comtés du Nord, le docteur M..., avait un renard qui avait complètement renoncé à la vie des forêts. L'animal était parfaitement apprivoisé, connaissait la voix de son maître et lui obéissait comme

(1) Franklin, *la Vie des animaux*, t. I, p. 133

un chien. La puissance de l'homme sur les autres êtres organisés est si grande qu'elle met la paix entre des ennemis naturels. Le docteur avait habitué son renard à dîner toujours en société d'un chien et d'une poule. Les trois animaux mangeaient dans la même assiette et jamais la moindre contestation ne s'éleva entre eux. Le renard jouissait d'une parfaite liberté dans la maison, il en profitait pour s'échapper de temps en temps ; mais il revenait toujours au domicile après une absence plus ou moins longue. Le seul malheur était que, dans ces excursions, le renard, rendu à ses goûts primitifs, faisait une guerre souvent désastreuse aux basses-cours du voisinage. Le docteur payait les dégâts commis par son pensionnaire. Mais un jour le renard s'introduisit chez un gentilhomme bourru, qui, ignorant ou feignant d'ignorer la qualité de l'animal, attestée cependant par son collier de cuivre, le tua d'un coup de feu. »

**Ennemis naturels.** — Le renard a d'autres ennemis que l'homme. Quand le loup peut l'attraper, il le mange. Les chiens le détestent au plus haut point, et quand ils s'en emparent, ils le déchirent. Mais ce qu'il y a de curieux, c'est que souvent des chiens ont respecté des femelles de renard pleines ou allaitant leurs petits. Les autres mammifères ne peuvent rien contre lui.

Le renard a aussi parmi les oiseaux des ennemis dangereux. L'autour lui ravit ses petits ; le faucon et l'aigle attaquent les renards à demi ou même complètement adultes, mais ces tentatives leur coûtent souvent cher.

« Un gypaète, dit Tschudi (1), avait saisi et emportait un renard aux environs du Trou du Dragon, près d'Alpnach. En allongeant le cou, le renard réussit à saisir son ennemi à la gorge et à l'étrangler ; le gypaète descendit mourant vers la terre, et maître renard regagna son terrier et n'oublia probablement jamais son voyage aérien.

« Le minéralogiste Gédéon Troesch, de Bristen, fut témoin d'un fait analogue sur le glacier de l'Oberalpstock, aux environs duquel vivent encore beaucoup de chamois. Un renard qui traversait le glacier en courant, fut tout à coup saisi par un aigle royal, et emporté dans les airs. Mais bientôt le ravisseur se mit à battre des ailes d'une manière inusitée, et ne tarda pas à disparaître derrière une crête. Troesch l'ayant gravie, fut fort surpris d'y rencontrer le renard qui s'enfuyait à toutes jambes. De l'autre côté de la cime,

il assista à l'agonie de l'aigle : il avait la poitrine déchirée. »

Dans les autres classes, le renard n'a aucun ennemi dangereux ; ils ne lui sont qu'incommodes, surtout les puces. On dit que, pour s'en débarrasser, il prend un bain, et chasse ces insectes sur un faisceau de mousse qu'il tient dans sa gueule, et qu'il jette ensuite dans l'eau ; mais ce n'est là qu'une fable.

**Maladies.** — Le renard est sujet aux mêmes maladies que le chien, notamment à la rage.

D'après Tschudi, la rage transforme d'ailleurs complètement le renard. Ordinairement, lorsqu'il court, il relève la queue ; il ne la tient pendante que lorsqu'il marche au pas, sans pourtant la laisser traîner à terre. La queue du renard enragé ne cesse de balayer le sol. Maigre, misérable, malade, il erre sans but au milieu des forêts et des champs, se traîne sans intention de rapine autour des fermes, et, lorsqu'on l'effarouche, il se retire lentement et comme à regret ; il mord les enfants, les chats, les chiens, et n'a plus la vie aussi tenace que lorsqu'il est en bonne santé. Tschudi a vu, un soir, une jeune fille assommer net, d'un coup de sa cruche de terre, un renard enragé qui se glissait autour d'une maison. Jamais les renards ne semblent si abondants que lorsqu'ils sont enragés ; un instinct secret les pousse alors à descendre des montagnes et à sortir des forêts pour vaguer dans la plaine et les vallées. Cette horrible maladie n'a que trop souvent sévi dans certains cantons. Elle affecte, à certaines époques, toutes les espèces du genre Chien, même les loups, sans qu'il soit possible d'en indiquer positivement l'origine. On l'a attribuée à une faim excessive, à l'action du froid, etc. La morsure du renard enragé détermine moins souvent que celle du chien l'invasion de l'hydrophobie chez l'homme. Heureusement, ces cas sont rares.

Indépendamment de la rage, les renards peuvent être atteints et décimés par de certaines maladies, telles que la gale épizootique et la consommation.

On peut dire, d'ailleurs, que le plus grand nombre des renards ne meurent pas de maladie. Rarement aussi ils atteignent une extrême vieillesse, à savoir de douze à quinze ans ; l'homme leur est un ennemi trop acharné.

**Usages et produits.** — La fourrure d'hiver du renard ordinaire, beaucoup moins recherchée que celle des renards du pôle antarctique, sert pourtant à nos usages domestiques. En hiver, la fourrure est touffue et assez fine, elle a du brillant et vaut cinq à six francs.

(1) Tschudi, *les Alpes*, p. 414.

Sa chair a une odeur si détestable que, fraîche, elle est immangeable; après avoir séjourné quelque temps dans l'eau et s'être faisandée, elle perd plus ou moins ce goût particulier. Les Romains, qui avaient l'habitude d'engraisser le renard avec du raisin, le tenaient pour un excellent rôt. Sa graisse est assez recherchée pour les blessures, et se paye près de six francs la livre, attendu que tous les individus n'en fournissent pas. Deux renards des montagnes donnèrent, à un chasseur de notre connaissance, six livres et demie de graisse, tandis qu'il n'en retirait qu'une demi-livre de quatre autres, tués à la même époque.

Autrefois, les grands s'amusaient à berner les renards. On les amenait dans une cour, et on les chassait sur une toile, dont un seigneur tenait un bout, une dame l'autre; le drap touchant à terre par son milieu, on le tirait brusquement lorsque le renard y arrivait; l'animal était lancé en l'air, et retombait sur une dame, sur un cavalier, sur un autre drap, jusqu'à ce qu'enfin il se brisât la tête ou les membres en retombant sur le sol.

« Les gens les plus élevés en dignité, dit Flemming, ressentent une véritable jouissance à voir les sauts et les cabrioles des renards et des lièvres qu'on berne; les chutes et les soubresauts des dames et de leurs cavaliers, tous vêtus de vert, chamarrés d'or et d'argent.

« En lançant les renards et les lièvres en l'air, on observe certaines figures qui réjouissent la compagnie. Quand le divertissement doit finir, on lâche de jeunes porcs, qui, se glissant sous les paniers des dames, occasionnent un trouble qui n'est pas à décrire. »

**L'AGUARACHAY ou RENARD DU BRÉSIL —  
VULPES AZARÆ.**

*Der Aguarachay ou brasilianische Fuchs,  
The tri-coloured Fox.*

Il est toujours intéressant de comparer les mœurs d'animaux qui se ressemblent; aussi crois-je devoir faire suivre l'histoire du renard de celle de quelques-uns de ses congénères. Et d'abord de celle de l'*Aguarachay* ou *Aguaratschäi du Guarana* ou *renard du Brésil*.

**Caractères.** — L'*aguarachay* (fig. 260) ressemble aux renards d'Europe et de l'Amérique du Nord; il est plus petit qu'eux, mais plus vigoureux en proportion, et il a la pupille ronde. Il a de 65 à 80 cent. de long; sa queue en a 38. La couleur de son pelage varie. D'ordinaire, il a le dos et la nuque noirs, la tête grise, les flancs d'un gris foncé, résultant du mélange de poils

noirs et de poils blancs, la poitrine et le ventre isabelle sale, la face antérieure des pattes brune, la face postérieure noire, les pieds bruns; la face blanche, le tour des yeux jaune clair, les oreilles et la gorge jaune-ocre; les moustaches, la pointe du museau noires; une bande noire est près de l'œil. La fourrure est formée de poils laineux mous et de poils soyeux grossiers, emmêlés, diversement annelés, et dont les bouts, tantôt clairs, tantôt foncés, font varier la teinte du pelage sur les différentes parties du corps. La forme des taches n'est pas moins variable que la couleur, ce qui rend cette espèce souvent difficile à reconnaître; ce qui, d'un autre côté, divise les naturalistes, les uns établissant plusieurs espèces sur ces différences, les autres ne voyant là que des variations accidentelles.

**Distribution géographique.** — L'*aguarachay* habite toute l'Amérique du Sud, des côtes de l'océan Pacifique à celles de l'océan Atlantique, depuis l'Équateur jusqu'au sud de la Patagonie.

**Mœurs, habitudes et régime.** — On le trouve dans les plaines et dans les montagnes; il paraît cependant préférer la région tempérée. Dans les Andes, on le rencontre jusqu'à 5,000 mètres au-dessus du niveau de la mer. Au Paraguay, il vit au milieu des broussailles, évitant et les grandes forêts et les lieux découverts, qu'il parcourt toutefois dans ses chasses; partout il est très-répandu.

L'*aguarachay* se choisit un district limité; il vit solitaire en été et en automne; par couples, en hiver et au printemps; il dort le jour, et rôde la nuit, pour chasser les agoutis, les lapins, les faons, les oiseaux domestiques ou sauvages dont il fait sa nourriture; il suit le jaguar pour se repaître des restes de ses repas; il ne dédaigne pas de manger des grenouilles, des lézards, des crabes et des écrevisses. Sa voracité, son instinct de déprédation, en font, pour les lieux qu'il habite, un fléau d'autant plus grand qu'il est très-multiplié.

Azara, Tschudi et surtout Rengger, à qui nous empruntons quelques-uns des détails qui suivent, ont décrit les mœurs de cet animal.

« Plusieurs fois, dans mes voyages, dit ce dernier, passant la nuit en plein air, j'ai pu voir cet animal au clair de la lune. Si j'étais campé près d'une hutte où l'on avait renfermé des canards musqués, je le voyais s'approcher avec prudence, toujours sous le vent, pour sentir de loin l'homme ou le chien.

« Il se glissait à pas silencieux à travers les herbes et les haies, faisait souvent de grands détours,



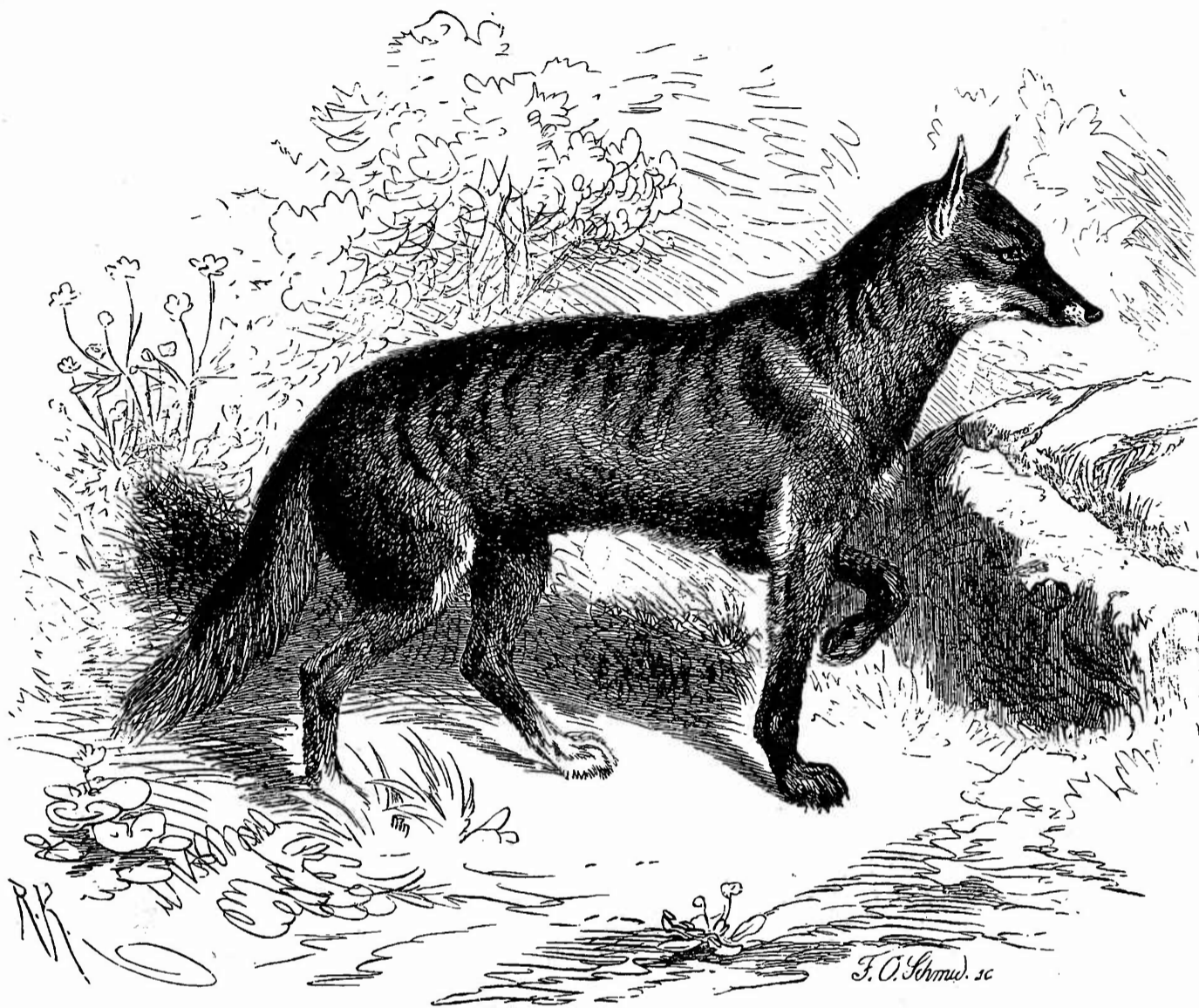


Fig. 260. L'Aguarachay ou Renard du Brésil.

arrivait jusque près des canards, s'élançait subitement sur un, le mordait au cou, de manière à l'empêcher de crier, puis il se sauvait avec sa proie, la tenant en l'air, afin qu'elle ne gênât pas sa course. Ce n'était que plus loin, lorsqu'il se sentait en sûreté, qu'il la dévorait, comme on pouvait le voir aux plumes et aux os que l'on retrouvait. Un bruit l'effrayait-il, il se cachait aussitôt dans les buissons, mais pour revenir bientôt faire une nouvelle tentative; souvent il arriva ainsi quatre, cinq fois près d'une hutte, avant de pouvoir trouver une occasion favorable; ne réussissait-il pas une nuit, il revenait la nuit suivante. Je fis guetter plusieurs fois un renard qui m'avait volé un canard; il ne se montra pas, bien que chaque matin nous passions relever sa piste dans le voisinage. La première nuit, où il ne vit personne à l'affût, il revint visiter le poulailler.

« Dans la forêt et dans les plaines, l'aguarachay ne déploie pas autant de prudence; il a, là, moins d'ennemis à craindre, et attrape facile-

ment les petits mammifères qu'il ne peut surprendre. En poursuivant sa proie, il tient, comme les chiens de chasse, le museau baissé, sentant la piste, puis relevant la tête de temps à autre pour flairer au vent. Lorsque les cannes à sucre sont mûres, il visite les plantations, non pas tant pour chasser les rongeurs qui y sont en abondance, que pour manger les cannes à sucre elles-mêmes. Il ne dévore qu'une petite partie de la plante, celle qui est immédiatement au-dessus de la racine, et qui contient le plus de sucre, et, chaque fois, il détruit une dizaine de plantes ou plus, ce qui ne laisse pas que de causer de grands dégâts. »

Dans les contrées peu habitées, l'aguarachay ou *zorra*, comme on le nomme dans l'Amérique espagnole, se montre d'une hardiesse incroyable. Goering m'a dit en avoir vu en plein jour tout près des habitations. Cet animal a une mémoire remarquable, et se rappelle l'endroit où il a un jour pu saisir une proie. Du moment qu'il a dérobé une poule dans un poulailler, il faut garder

les autres avec grand soin ; l'aguarachay y reviendra tant qu'il en restera encore une.

Là où il sait être en sûreté, il chasse le jour comme la nuit. Il trouve son chemin au travers des marais ; y poursuit les oiseaux aquatiques, les canards, les râles, les poules d'eau, les palamèdes, et arrive à surprendre les petits et même quelquefois les vieux. Les gauchos, qui le connaissent parfaitement, prétendent qu'il se rend surtout dans les marais, lorsque des chasseurs y sont ; il sait, disent-ils, que les chasseurs tueront au moins une bête pour lui.

Il est très-curieux vis-à-vis des cavaliers isolés ; lorsqu'il entend le pas d'un cheval, il sort des buissons, se met au milieu de la route, regardant le cheval et le cavalier, et les laissant souvent approcher jusqu'à cinquante pas et moins ; et quand il se retire, il le fait lentement, tout à son aise, se retournant plusieurs fois, comme s'il voulait narguer le passant. Mais, si l'on fait mine de vouloir le poursuivre, il prend la fuite et disparaît dans les buissons.

En hiver, au moment de l'accouplement, d'après Rengger, les mâles et les femelles se cherchent ; on entend alors, le soir ou la nuit, leur cri : *a-gua-a*, qu'en autre saison l'on n'entend que lors des changements de temps. Le couple se loge dans les buissons, entre des racines d'arbres, dans un terrier de tatou abandonné ; jamais il n'en creuse lui-même. Au printemps, c'est-à-dire en octobre, la femelle met bas de trois à cinq petits, qu'elle n'abandonne pas durant les premières semaines ; pendant ce temps, le mâle la nourrit. Lorsque les petits peuvent manger, les parents vont tous deux à la chasse, et soignent ensemble leur progéniture. A la fin de décembre, on rencontre la mère chassant avec ses petits. A ce moment, le mâle quitte sa compagne ; plus tard, enfin, la femelle abandonne ses petits.

**Chasse.** — Les dégâts que cause l'aguarachay sont suffisants pour motiver la chasse que les Paraguayens lui font. Ils n'ont pas d'autre raison pour détruire cette espèce, car ils n'emploient que rarement sa fourrure, et jamais ils ne mangent sa viande, qui a une odeur repoussante.

On le prend dans des trappes, on le tire à l'affût, on le chasse au chien courant. On le fait lever du buisson où il s'est réfugié, et les chiens le poursuivent, suivis par les chasseurs à cheval. Au commencement, il court très-vite et bientôt le chasseur le perd de vue. Mais, fatigué après un quart d'heure de poursuite, il ne tarde pas à être pris. Il cherche à se défendre contre les chiens

qui, cependant, l'ont bientôt déchiré. Le plus difficile est de faire sortir un aguarachay de sa retraite, les chiens se refusant à pénétrer dans les buissons serrés des bromélie épineuses.

Au Pérou, où il est connu sous le nom d'*atoj*, les fermiers donnent un mouton pour un aguarachay. Aussi les Indiens poursuivent-ils cet animal avec ardeur, et d'un autre côté, les fermiers se font un honneur de pouvoir orner leur habitation du plus grand nombre possible de peaux d'aguarachays.

L'aguarachay n'a à redouter aucun autre ennemi que l'homme. Son œil perçant, son odorat subtil le mettent à l'abri de toute surprise, et sa rapidité le fait échapper aux poursuites.

**Domesticité.** — Souvent, au Paraguay, on s'empare des jeunes aguarachays et on les élève. Si on en prend soin, on peut les rendre parfaitement domestiques. J'en ai vu deux qui étaient aussi bien apprivoisés qu'un chien, mais qui n'étaient pas aussi obéissants. On les avait pris tout jeunes, et on les avait confiés à une chienne qui les nourrit avec ses petits. Bientôt ils apprirent à reconnaître leur maître, à venir à son appel ; ils le cherchaient même, jouaient avec lui, lui léchaient les mains. Ils se montraient indifférents vis-à-vis des étrangers. Ils étaient en bons termes avec leurs frères de lait, mais, quand un autre chien arrivait, ils hérissaient leurs poils et se mettaient à aboyer. Ils couraient partout librement, sans chercher à s'échapper, quoiqu'ils restassent des nuits entières absents de la maison. En leur donnant des coups, on pouvait les retenir ; mais ni par les bons traitements, ni par la force, on ne pouvait leur faire faire quelque chose. La captivité n'avait que peu modifié leur nature. Ils dormaient presque tout le jour ; le soir, ils se réveillaient, couraient un peu dans la maison, cherchant leur nourriture, jouant avec leur maître. A la tombée de la nuit, ils quittaient la maison, chassaient dans la forêt et dans la campagne, ou volaient les poules et les canards dans les habitations voisines ; le lendemain matin, ils rentraient au logis. Les volailles, lorsqu'ils croyaient pouvoir les dérober sans qu'on s'en aperçût, n'y étaient pas plus à l'abri de leurs atteintes qu'ailleurs ; se sentaient-ils observés, ils ne les honoraient pas même d'un regard.

« Ces deux aguarachays étaient très-bien avec leurs frères de lait ; ils accompagnaient ensemble leur maître à la chasse, et aidaient à lever et à poursuivre le gibier. Moi-même, j'ai souvent chassé avec eux, et n'ai pu assez admirer la finesse de leur odorat ; ils surpassaient de beau-

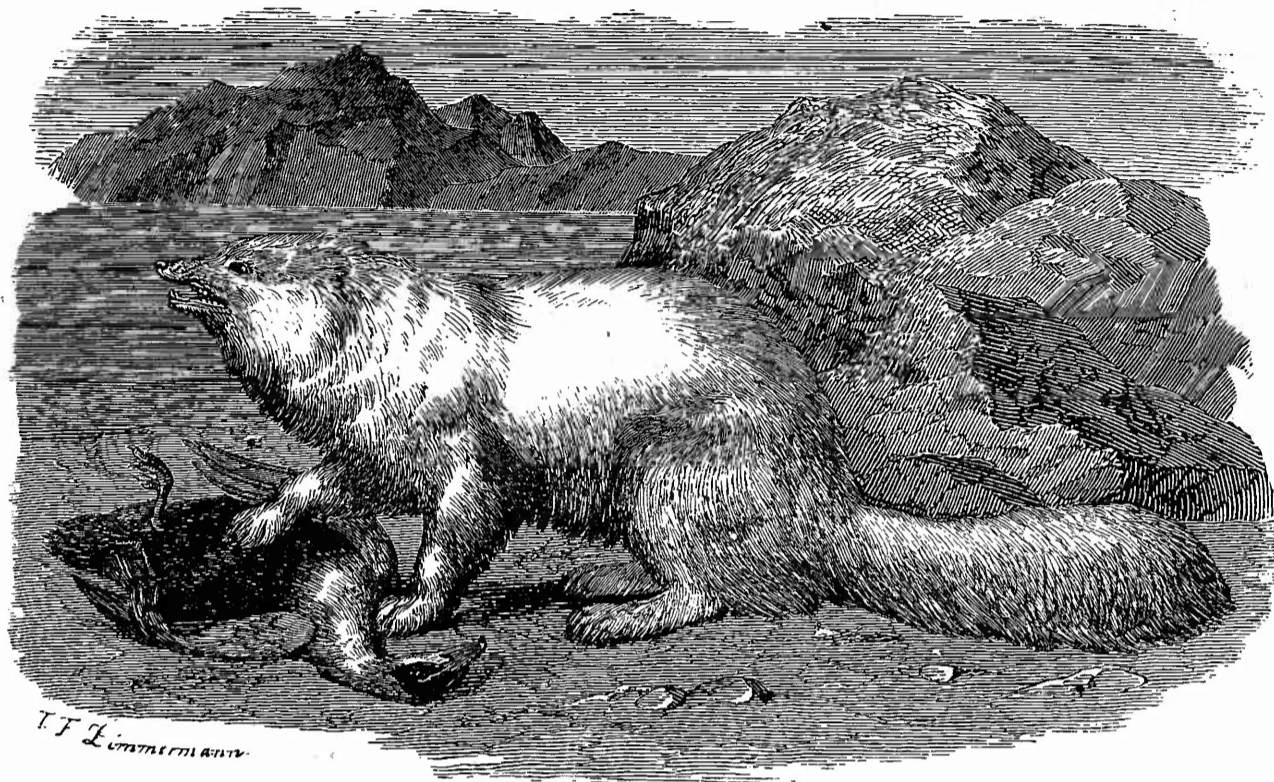


Fig. 261. Le Renard bleu, Renard des mers polaires ou Isatis.

coup les chiens dans l'art de découvrir et de poursuivre une piste; jamais ils ne la perdaient ni ne se laissaient égarer sur une autre. Ils chassaient de préférence les perdrix, les agoutis, les tatous, toutes bêtes qu'ils avaient l'habitude de surprendre dans leurs pérégrinations nocturnes. Ils aidaient à chasser le cerf, le pécarie et même le jaguar. Mais si la chasse se prolongeait, ils se fatiguaient et rentraient malgré les appels de leur maître.

« J'eus ainsi occasion d'observer une habitude curieuse des aguarachays, dont plusieurs chasseurs m'avaient déjà parlé. Trouve-t-il sur son chemin un bout de cuir, un morceau de drap, ou tout autre objet inaccoutumé, il le prend dans ses dents, l'emporte un bout de chemin, et va le cacher dans un buisson ou dans les hautes herbes, et il continue sa course, sans retourner plus tard à sa cachette. Cette habitude force les voyageurs, qui passent la nuit à la belle étoile, à bien serrer leurs harnais, leurs courroies, sans quoi les aguarachays les leur enlèvent, mais sans les manger, comme le dit Azara. Dans mon voyage, je perdis ainsi une bride, un de mes compagnons, son mouchoir; nous les retrouvâmes le lendemain matin dans un buisson, à quelque distance de notre campement. Tschudi trouva, dans un terrier d'aguarachay, un étrier, un éperon et un couteau, que l'animal y avait ainsi apportés.

**LE RENARD BLEU, RENARD DES MERS POLAIRES,  
OU ISATIS — VULPES LAGOPUS.**

*Der Eis-, Polar ou Steinfuchs, The Arctic Fox.*

Dans le règne animal, on voit dans chaque famille des espèces dégénérées; on en voit qui se touchent de très-près par leur conformation physique, et qui diffèrent considérablement par leurs mœurs et leur intelligence. Le renard bleu ou renard des mers polaires nous en est un exemple. Il ressemble beaucoup à notre renard, mais il n'en a nullement les mœurs; c'est le plus bête et le plus importun, le plus sot et en même temps le plus rusé de tous les renards. Dans mes voyages, aucun animal ne m'a plus étonné que le renard bleu. Aucun mammifère, aucun oiseau, aucun autre vertébré même n'est aussi esclave de ses habitudes; aucun ne s'obstine autant à ne rien apprendre de l'expérience que le renard des contrées polaires; et cependant, sa place est bien près de notre renard, qui sait si admirablement s'accommoder à toutes les conditions, et faire on ne peut mieux son profit de l'expérience.

**Caractères.** — Le renard bleu (*fig. 261*) est petit, son corps n'a que 66 cent. de long et sa queue 33; il a les pattes courtes, le museau obtus et fort, les oreilles petites et rondes, le pelage épais, à poils longs, presque feutrés, à couleur changeant avec les saisons, pour s'adapter à la teinte géné-

rale des lieux que l'animal habite. Comme la plupart des animaux des régions polaires, il subit deux mues par an; en été, il est couleur de terre ou de rocher; en hiver, couleur de neige ou de glace. Les variations de couleur sont nombreuses; on trouve de ces renards qui, en hiver, sont blancs à queue noire, bleu de glace, couleur plomb, et même bruns ou roux; et, en été, gris sale, brun roux, bruns, etc.

**Distribution géographique.** — Le renard bleu habite les contrées polaires et couvertes de glace de l'ancien et du nouveau monde, et les îles aussi bien que le continent. Il faut admettre qu'il s'est répandu sur une aussi vaste surface avec les montagnes de glace; on voit souvent ces renards transportés ainsi dans la mer; et dans bien des îles isolées, ils sont les seuls mammifères que l'on rencontre ordinairement en très-grand nombre; l'on ne peut expliquer ce fait qu'en admettant leurs migrations avec les glaces. Le renard bleu est multiplié partout où on le trouve; il est surtout très-abondant dans les îles qu'il ne peut pas quitter facilement. Toutes les peuplades du Nord le connaissent bien; les Russes l'appellent *Pessez* (petit chien), les Tartares *Aik-tilkoe* (renard blanc), les Iakoutes *Kyrrsa*, les Samoyèdes *Noga* et *Sellero*, les Ostiaques *Kioen*, les Tunguses *Tschitara*, etc.

**Mœurs, habitudes et régime.** — On ne peut dire que le renard bleu soit aimé de l'homme. Son impudence et sa hardiesse irritent tout le monde contre lui; on le regarde comme un fléau.

Ce n'est que par le mauvais temps, ou dans des lieux qui ne lui offrent pas de sûreté, que le renard bleu se retire dans une crevasse de rocher ou dans un terrier qu'il s'est creusé lui-même, pour n'en sortir qu'à la nuit. Mais partout où il n'a rien à craindre de l'homme, il ne se donne pas la peine de se creuser un terrier, il se cache parmi les pierres, dans les buissons, sous les amas de cornes d'argali, et y guette sa proie. Il ne dédaigne aucun aliment, mais préfère une nourriture animale. Il se nourrit de tous les mammifères plus faibles que lui, principalement de petits rongeurs. Il suit pendant plusieurs lieues les bandes de lemmings, traversant à leur suite les rivières et les bras de mer; le quart de ces bandes succombe ainsi sous la dent des renards. Il dévore tous les oiseaux de mer ou de rivage, tels que pluviers et gélinoles: il en détruit surtout les œufs et les petits. Il mange tous les animaux que la mer rejette sur la plage. Lorsque la faim le presse, il se nourrit même d'excré-

ments, pénètre dans les maisons, y vole tout ce qu'il peut saisir, même des choses qui ne lui serviront de rien. Dans l'île de Behring, Steller, l'un des compagnons du navigateur qui a donné son nom au détroit, raconte qu'ils s'emparaient même des vêtements et des chaussures des hommes endormis. Quand il a de la nourriture en abondance, il en enfouit une partie, et la retrouve au besoin; il fait la même chose quand il craint d'être troublé par l'homme. Lorsque ses magasins sont remplis, il les ferme, et égalise le sol au-dessus, de telle sorte qu'on ne peut rien remarquer.

On rencontre souvent ces renards en bandes nombreuses; une grande harmonie ne règne cependant pas entre eux; ils se livrent des combats sanglants. L'un saisit l'autre, le renverse à terre, le piétine, le maintient ainsi immobile jusqu'à ce qu'il croie l'avoir assez mordu. Les deux combattants grondent comme les chats; quand ils sont irrités, ils hurlent haut et fort; on n'entend que rarement leur voix dans d'autres circonstances.

Ces animaux ne sont pas trop mal partagés sous le rapport de l'intelligence, mais ils présentent dans leurs habitudes des contradictions si frappantes qu'on ne sait souvent à quelle opinion s'arrêter sur leur compte. Tous ceux qu'on a observés faisaient preuve de ruse, de jugement, d'habileté, et, d'un autre côté, montraient une bêtise que l'on ne voit chez aucun autre animal. J'ai pu moi-même m'en convaincre. A Doversjeld, mon chasseur norvégien et moi, nous rencontrâmes après le coucher du soleil un renard bleu; nous fîmes feu sept fois sur lui; la nuit qui tombait nous empêchant de le bien viser, nous le manquâmes; loin de prendre la fuite, il nous suivit encore pendant vingt minutes comme l'aurait fait un chien bien dressé, et ce n'est que lorsque nous fûmes arrivés hors des rochers qu'il jugea à propos de faire retraite; nous lui jetâmes des pierres qui l'atteignirent, sans lui faire activer la marche.

Mon chasseur me raconta qu'il avait souvent attrapé avec les mains de ces renards qui étaient venus s'asseoir devant lui, en le regardant avec curiosité; une fois même, ils rongèrent la peau de renne dans laquelle il était enveloppé: tous les hivers, ils pillaient sa cabane qui était isolée dans la montagne, et il était obligé de prendre toutes sortes de mesures pour se garantir de ces animaux. Je ne cite ces faits qu'en passant, pour montrer que partout le renard bleu est le même.

La description du renard bleu la plus complète

et la plus attrayante qui ait été faite, est celle d'un navigateur du siècle dernier, de Steller. Je crois devoir la reproduire ici en entier.

« Les seuls quadrupèdes que l'on trouve dans la terre de Behring, ce sont les renards bleus qui y sont certainement arrivés, apportés par les glaces, et qui, se nourrissant de tout ce que la mer rejette sur la plage, s'y sont multipliés d'une manière incroyable. Pendant le malheureux séjour que nous y fîmes, j'ai eu toute occasion d'observer les mœurs de cet animal, qui surpasse de beaucoup notre renard en impudence, en adresse et en ruse. Les tours qu'ils nous ont joués ne sont comparables qu'à ceux des singes d'Albertus Julius, à l'île de Sarenbourg. Le jour comme la nuit, ils pénétraient dans nos habitations, y volaient tout, même des choses dont ils ne pouvaient se servir, des couteaux, des bâtons, des sacs, des souliers, des bas, des bonnets, etc. Ils enlevaient de dessus nos tonneaux de provision un poids de plusieurs livres, et y volaient la viande, et cela avec un tel art qu'au commencement nous ne pensions pas à les accuser de ces larcins. Quand nous dépouillions un animal, nous tuions toujours deux ou trois renards à coups de couteau, ils venaient nous enlever la chair jusque dans nos mains. Enfouissions-nous quelque chose, même profondément, en la revêtant de fortes pierres, ils poussaient les pierres à côté en s'aidant les uns les autres; la mettions-nous sur une colonne élevée, ils la minaient en dessous, la renversaient, ou bien l'un d'eux y grimpeait comme un chat ou un singe, et jetait en bas ce que nous voulions ainsi conserver. Ils observaient toutes nos actions, nous accompagnaient partout. La mer rejetait-elle un animal, ils le dévoraient avant qu'un de nous eût eu seulement le temps d'arriver; s'ils ne pouvaient tout manger, ils enlevaient le reste à nos yeux, le transportaient dans la montagne, l'y enfouissaient sous terre; pendant ce temps, les autres faisaient sentinelle pour signaler l'approche de l'homme. Si quelqu'un s'approchait, ils creusaient tous le sol, y enterraient un castor, un ours blanc, et si bien qu'on n'en pouvait plus trouver la place. La nuit, lorsque nous dormions en plein air, ils nous enlevaient nos bonnets, nos gants, les peaux qui nous servaient de couvertures; nous nous couchions sur les castors que nous avions abattus, pour qu'ils ne vissent pas nous les voler, et sous nous ils leur dévoraient les entrailles; nous ne nous endormions qu'avec un bâton sous la main pour pouvoir chasser ces hôtes incommodes.

« Lorsque nous faisons une halte, ils nous attendaient, jouaient mille tours sous nos yeux; puis, s'enhardissant de plus en plus, s'approchaient jusqu'à ronger le cuir de nos chaussures. Si nous nous couchions comme pour dormir, ils venaient nous flairer au nez pour voir si nous étions morts ou non; si nous retenions notre souffle, ils cherchaient à mordre. A notre arrivée, ils mangèrent à nos morts le nez et les doigts pendant que nous creusions leurs fosses; ils attaquèrent aussi nos malades et nos blessés. Chaque matin, on les voyait courir au milieu des phoques et des ours blancs qui étaient couchés sur le rivage, sentir s'ils étaient morts ou endormis, et quand ils trouvaient un cadavre, ils se mettaient aussitôt à le dépecer. Les phoques, pendant la nuit, écrasent souvent leurs petits; les renards le savaient bien, et tous les matins ils allaient inspecter chacun l'un après l'autre, et enlevaient les morts.

« Ils ne nous laissaient reposer ni jour ni nuit; cela nous aigrit et nous irrita au point que nous les tuions tous, jeunes et vieux; nous les tourmentions, les martyrisions de toutes les manières. Le matin, en nous réveillant, nous en avions toujours deux ou trois assommés à nos pieds; et pendant tout mon séjour, j'en ai bien abattu deux cents à moi seul. Le troisième jour après mon arrivée, j'en tuai en trois heures plus de soixante-dix, dont les peaux servent à garnir le toit de notre cabane.

« Ils sont si voraces qu'on pouvait d'une main leur tendre un morceau de viande, et de l'autre leur donner un coup de hache. Nous nous tenions à côté d'un cadavre de phoque, armés de bâtons, fermant les yeux, faisant semblant de ne point voir; ils arrivaient aussitôt, se mettaient à manger, et s'y laissaient assommer sans qu'aucun essayât de fuir. Nous creusions un trou, dans lequel nous jetions de la viande, à peine avions-nous les talons tournés, que déjà le trou était plein de renards qu'il nous était facile d'assommer à coups de bâton. Nous ne tenions aucun compte de leur belle fourrure, nous ne les dépouillions même pas, cependant nous étions avec eux en guerre continuelle comme avec nos plus grands ennemis. Tous les matins, nous traînions par la queue, devant la caserne, sur la place d'exécution, ceux que nous avions pris vivants; aux uns, on leur coupait la tête, aux autres, on leur brisait les membres, à d'autres encore, on leur crevait les yeux, ou bien on les pendait deux à deux par les pieds, et ils se mordaient alors l'un l'autre jusqu'à la mort; on brû-

lait les uns, on faisait périr les autres à coups de fouet. Le plus amusant était d'en tenir un par la queue, et de la lui couper tandis qu'il tirait de toutes ses forces pour se sauver, il faisait alors quelques pas, et tournait plus de vingt fois en rond. Cela ne les éloignait cependant pas de nos habitations, et finalement on en vit dans l'île un grand nombre sans queue, ou courant sur deux ou trois pattes.

« Quand ils ne pouvaient se servir d'un objet nous appartenant, d'un vêtement par exemple, ils urinaient dessus, et aucun ne passait sans faire la même chose. On peut bien conclure de cela que ces animaux ne savaient pas ce que c'était que l'homme, et que la peur de l'homme n'est pas chez les animaux un sentiment inné, mais bien une idée acquise. »

Cette opinion de Steller est fautive ; si les renards bleus n'étaient pas rebelles à l'expérience, ils se montreraient autres en Norvège qu'à l'île de Behring ; et partout ils sont les mêmes. Le renard ordinaire habite en Scandinavie à côté du renard bleu, et y est aussi rusé et aussi habile que chez nous.

L'époque du rut est en avril et en mai. A ce moment, les renards bleus crient beaucoup et souvent comme les chats ; ils se démènent jour et nuit, se livrent de violents combats. Au milieu ou à la fin de juin, la femelle met bas dans une caverne ou dans une crevasse, de neuf à dix ou même douze petits. Elle choisit d'ordinaire sa retraite au sommet ou sur le flanc de la montagne. Elle aime ses petits très-tendrement et même trop, car elle les trahit, en voulant les protéger. Quand elle aperçoit un homme, elle aboie comme un chien, sans doute pour l'écarter ; de là probablement le nom de « petit chien » que les Russes donnent au renard bleu. Si la femelle remarque que sa retraite a été découverte, elle transporte ses petits dans sa gueule en un lieu mieux caché ; si on lui tue ses nourrissons, elle poursuit le meurtrier jour et nuit, et si elle n'est elle-même tuée, ne le quitte qu'après s'être vengée.

**Chasse.** — On chasse ce renard en partie pour le détruire, en partie pour obtenir sa fourrure, qui n'est cependant pas très-estimée. La manière de le prendre est toute particulière. Par les fortes neiges, les renards bleus se bâtissent ordinairement un couloir au fond duquel ils habitent. C'est le moment dont profitent les Ostiaques et les Samoyèdes : ils creusent la neige avec une forte pelle en bois de renne, saisissent le renard par la queue, et lui brisent la tête contre une pierre. Pour s'assurer si la bête est ou non dans son cou-

loir, le chasseur met l'oreille à l'ouverture du couloir, et travaille la neige avec sa pelle. Le renard, que cette action réveille, manifeste sa présence par des bâillements et des étternements.

Les pygargues ou aigles de mer et les faucons sont pour le renard bleu des ennemis dangereux. Steller a vu un aigle saisir un renard entre ses serres, l'enlever dans les airs, et le laisser retomber à terre, où il se brisa.

**Captivité.** — Pris jeunes, les renards bleus peuvent s'appivoiser, ils suivent leur maître comme un chien. Mais ils sont toujours très-excitables ; dès qu'on les touche ils grondent ; leurs yeux verts et étincelants brillent de méchanceté. Mis en cage plusieurs ensemble, ils n'y vivent pas en bonne harmonie. Au Jardin zoologique de Hambourg, deux renards bleus se précipitèrent sur un troisième et l'égorèrent.

Même en captivité et malgré le climat, la mue se produit régulièrement. A Saint-Pétersbourg, un renard bleu conservé dans une chambre chaude, prit son pelage d'hiver au même moment où il l'aurait pris en liberté.

**Usages et produits.** — « La peau du renard bleu, dit madame Léonie d'Aunet (1), est tout au plus bonne à faire des tapis. » Elle est cependant l'objet d'un grand commerce. La plupart des fourrures sont envoyées de Russie en Chine, et à la fin du siècle dernier, plusieurs milliers en étaient ainsi exportées annuellement ; de Mangasea seulement, on en expédia 40,000 dans certaines années. Plus elles sont bleues, plus elles ont de valeur. On reconnaît cinq qualités entre les fourrures bleu foncé et celles qui sont tout à fait claires. »

Une centaine de ces animaux furent pris par le capitaine Parry ; quelques-uns d'entre eux s'appivoisèrent suffisamment ; les autres, par un destin plus dur, furent servis sur la table du navire. Leur chair, qui ressemble assez à celle du chevreau, apporta une diversion agréable à l'usage des viandes salées.

#### LE RENARD BLANC ET LE RENARD NOIR DU JAPON.

Au Japon, le renard blanc est l'objet d'une grande vénération, et il y a des temples où l'on ne voit que des figures de renards. Dans presque toutes les maisons se trouve une chapelle où l'on place l'image de cet animal, qui paraît

(1) Léonie d'Aunet, *Voyage d'une femme au Spitzberg*. Paris, 1854, p. 191.

être une sorte de dieu lare, d'ange gardien, de protecteur de la famille. On vient le consulter dans les occasions importantes, on le caresse, on le flatte, on lui offre du riz. S'il y touche, c'est bon signe; s'il le laisse intact, c'est un présage malheureux. Ces animaux reçoivent des titres d'honneur proportionnés aux services qu'ils ont rendus; il y en a même qui obtiennent le grade de grand de première classe. Un trésorier de Nangasaki, qui avait expédié son courrier à Yeddo, oublia une lettre fort importante. Il se voyait déjà dans une disgrâce complète, lorsqu'il eut l'idée d'offrir, un soir, un peu de riz à son renard familier. Le lendemain, le riz était presque tout mangé. C'était d'un favorable augure. Le trésorier rentra dans sa chambre, la lettre n'y était plus! Elle se trouvait dans le paquet expédié à Yeddo, et le fonctionnaire fut sauvé. Sinon, il eût été obligé de s'ouvrir le ventre suivant la mode des fonctionnaires japonais tombés en disgrâce.

Autant le renard blanc est vénéré, autant la variété à pelage noir est en horreur au Japon. On s'imagine que le diable se cache sous sa peau. Mais les chasseurs de Kaempper savent bien venir à bout de ces diables.

Le poil du renard noir est fort recherché, car il sert à faire des pinceaux pour écrire et pour peindre, et la chasse de cet animal est un grand amusement pour toutes les classes.

#### LE RENARD CORSAC — *VULPES CORSAC.*

*Der Korsack, The Corsac Dog-fox.*

Une des espèces de renards les plus petites et en même temps les plus sauvages, est le renard de l'Asie, le *corsac* des Russes, le *kirsa* des Mongols, qui habite toutes les steppes de la Tartarie, du Volga et de la mer Caspienne jusqu'au lac Baïkal.

Cet animal, si peu connu en France, a été néanmoins commun à Paris, sous le règne de Charles IX, parce qu'il était de mode, chez les dames de la cour, d'en avoir au lieu de petits chiens; elles le désignaient sous le nom d'*Adire*, et le faisaient venir d'Asie à grands frais.

**Caractères.** — Le corsac a une taille intermédiaire entre celle du renard bleu et celle du chat domestique; son corps a 55 cent. de long, et sa queue 33. Il a le port du renard. Son pelage est roux-jaunâtre en été, brun-jaunâtre ou blanc fauve en hiver; la queue est marquée de noir et de gris (*fig.* 262).

**distribution géographique.** — On le trouve dans la Tartarie et dans les Indes.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Le corsac fréquente les lieux secs et solitaires, dans le voisinage des rivières; pendant le jour, il se tient dans des terriers peu profonds, pourvus de deux ou trois issues: il creuse lui-même ces retraites. On trouve toujours dans un terrier deux corsacs ou même un plus grand nombre. Il paraît donc aimer la société.

Il se nourrit surtout de souris et d'autres rongeurs, d'oiseaux qui dorment à terre, de lézards, de grenouilles, de poissons. En liberté, le corsac ne boit, dit-on, jamais d'eau.

Cette espèce ne déploie pas moins de finesse que le renard pour s'emparer de sa proie.

Pendant la nuit, le corsac fait entendre sa voix, qui, pour être moins glapissante que celle des chacals, est tout aussi désagréable.

Il s'accouple au mois de mars. La femelle porte autant de jours que la chienne et met bas, en mai ou juin, de six à huit petits, qu'elle allaite pendant cinq ou six semaines. Elle les fait sortir ensuite de sa retraite, leur apporte à manger et leur apprend peu à peu à choisir leur nourriture et à chasser.

**Chasse.** — Le corsac a une fourrure d'hiver très-douce, très-épaisse, très-chaude, très-belle; aussi est-il vigoureusement chassé par les Khirghiz, les Karakalpaques, les Truchmènes et les autres peuples nomades de l'est de l'Oural. Tous les moyens pour le prendre sont mis par eux en usage; ils disposent des lacets et des pièges à l'entrée de son terrier, ou le chassent avec des chiens qui le forcent à terrer, ce qui détermine sa perte. Les Tartares ont un autre mode de chasse qui est encore plus dangereux pour le corsac; ils dressent dans ce but des aigles et des faucons, auxquels l'animal ne peut échapper.

Les Khirghiz s'emparent du corsac avec une sorte de double et gros tire-bouchon, attaché à une perche. Ils enfoncent dans le terrier le redoutable instrument, et le font manœuvrer sur la malheureuse bête, dont ils percent les chairs et qu'ils retirent facilement ensuite. Quand on la ramène à la surface du sol, elle tremble de tous ses membres et ne fait pas une seule tentative pour s'enfuir.

**Captivité.** — Hablitzel a fait d'intéressantes observations sur le corsac captif: jamais il n'a pu arriver à apprivoiser cet animal. Un individu qu'il avait même pris tout jeune, qu'il avait toujours eu sous ses yeux, ne se laissait pas toucher par son maître sans se défendre de toutes ses forces;



Fig. 262. Le Renard corsac.

il ne le permettait qu'au gardien qui lui donnait à manger. Dès qu'un étranger s'approchait de lui, ses yeux étincelaient, il montrait les dents et cherchait à mordre; s'il voyait que ses morsures étaient inutiles, il commençait à trembler de tous ses membres: le jour, il était tranquille; mais la nuit, il s'agitait, cherchait à s'échapper, s'évertuait à se détacher, et gémissait comme le renard. Il ne pouvait souffrir la société d'autres animaux du même genre; mais il vivait en très-bons rapports avec ses semblables. Hablitzel posséda longtemps trois corsacs, qui étaient couchés toute la journée l'un à côté de l'autre, souvent même entrelacés.

En captivité, le corsac boit du lait avec plaisir. Celui que nous possédons est nourri de viande de bœuf ou de mouton cuit; et il ne mange pas les oiseaux et les poissons qu'on lui donne vivants ou fraîchement tués.

**Usages et produits.** — Chaque année de 40 à 50,000 peaux de corsacs sont mises dans le commerce, sans compter celles que les peupla-

des tartares emploient elles-mêmes. On les expédie moins en Russie qu'en Chine, où elles entrent par Kiachta.

**LE RENARD CAAMA — *VULPES CAAMA*.**

*Der Kama, The Caama fox.*

**Caractères.** — Le caama est (*fig. 263*) un petit renard, élégant, de couleur fauve.

**Distribution géographique.** — On le trouve aux environs de la ville du Cap, et surtout dans le Carou, dans les steppes désertes du sud de l'Afrique.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Le caama est un carnassier dangereux pour les oiseaux qui nichent à terre et surtout pour leurs petits. Il sait adroitement les surprendre lorsqu'ils sont endormis. On a même dit qu'il mangeait les œufs d'autruche et qu'il était capable d'en dévorer un en un seul repas. Cette opinion ne repose que sur les dires des Cafres: un œuf d'autruche suffit à rassasier quatre hommes, et l'on a de la peine à



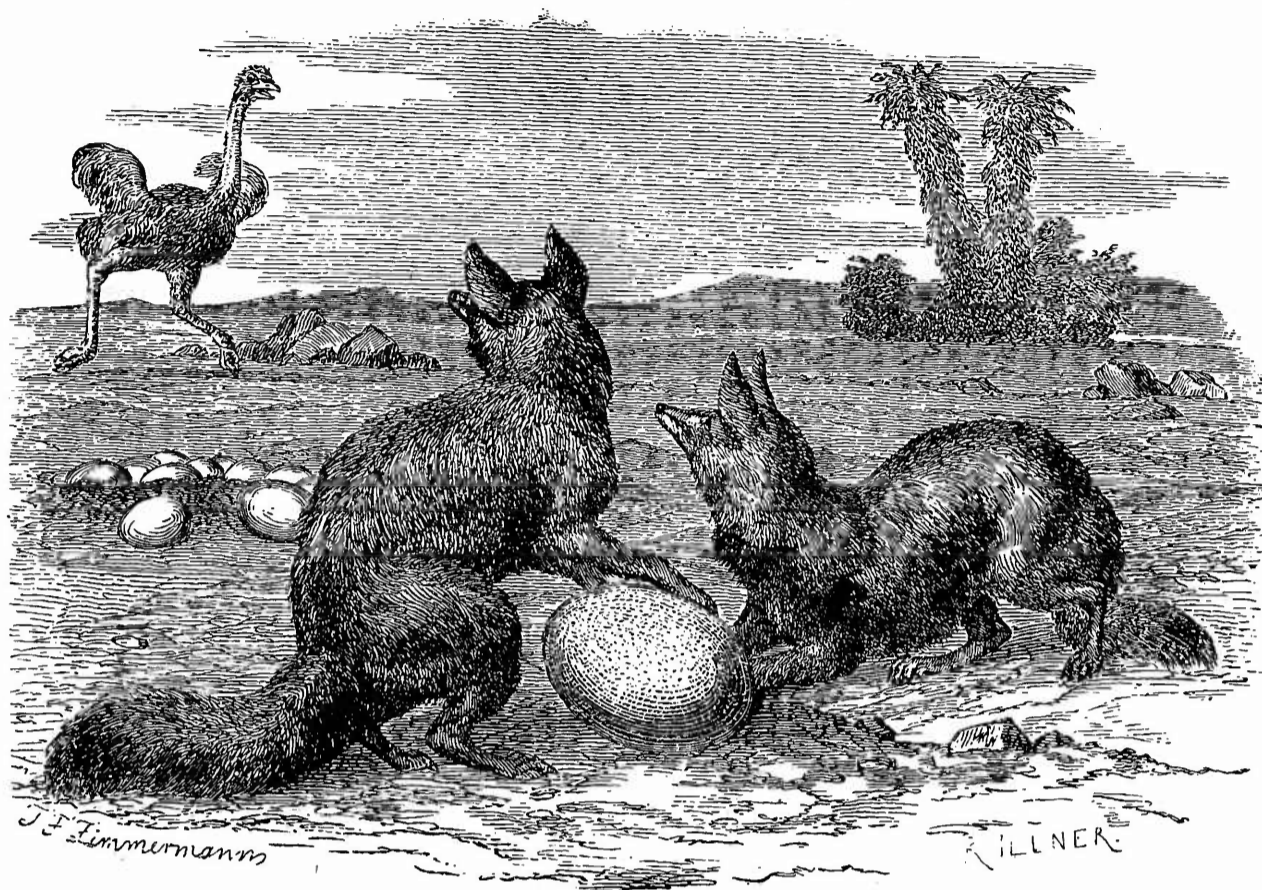


Fig. 263. Le Renard caama.

croire qu'un animal, qui n'a que la moitié de la taille de notre renard, puisse manger plus que quatre hommes ensemble. Cette petite bête n'est pas même en état de rouler un pareil œuf, si elle n'y est aidée par un de ses semblables. Le caama roule l'œuf depuis le nid jusqu'à son terrier; mais, pour l'ouvrir, ses dents sont trop faibles, la coquille trop dure, le diamètre de l'œuf trop grand pour sa bouche; cependant le caama sait, dit-on, se tirer d'embarras. Arrivé près de son terrier, il fait rouler l'œuf par-dessus des pierres, jusqu'à ce qu'il se brise, et il en lappe alors avidement le contenu.

**Chasse.** — La chasse active que l'on fait à cette espèce, l'éloigne tous les jours de plus en plus.

Le caama a presque complètement disparu des environs du Cap; il n'est d'ailleurs pas nombreux dans l'intérieur de l'Afrique; aussi ne le rencontre-t-on que rarement dans les collections.

Beaucoup de traités de zoologie n'en parlent pas, peut-être est-il confondu avec d'autres espèces de l'Afrique centrale, dont nombre d'auteurs ne veulent pas faire des espèces à part, parce qu'ils ont la même dentition que le renard. Pour un naturaliste de cabinet, c'est là, paraît-il, un signe suffisant pour rejeter l'indépendance spécifique d'un animal.

**Usages et produits.** — Les Cafres et les Hot-BREHM.

tentots estiment beaucoup la fourrure du caama. Ils en font leurs couvertures ou caros, c'est-à-dire la principale pièce de leurs vêtements: un de leurs plus grands désirs est d'avoir un de ces caros. Vu la taille de l'animal, on peut se figurer combien il faut de ces peaux pour faire une couverture. Cette fourrure a cependant assez de valeur pour que dans beaucoup de tribus cafres, la chasse du caama passe pour la plus rémunératrice.

### LES FENECS — *FENECUS* OU *MEGALOTIS*.

*Die Ohrenfuchse, The Fennecs.*

**Caractères.** — A la section des renards appartiennent encore deux espèces africaines, remarquables par leurs formes élégantes et surtout par leurs grandes oreilles, ce qui a porté les naturalistes modernes à les distinguer génériquement des renards proprement dits. Mais tandis que les uns les réunissent sous le même appellatif *Fenecus* ou *Megalotis*, les autres considèrent ces deux espèces commetypes de deux groupes distincts, se différenciant par la forme et le nombre des dents. Quoi qu'il en soit de ce caractère, le grand

développement des oreilles en fait certainement des congénères.

Une de ces espèces habite le désert, et l'autre les steppes; toutes deux présentent les caractères de véritables enfants de leur patrie respective. Il suffit de connaître superficiellement les conditions de vie qu'offrent ces pays, pour reconnaître aussitôt les animaux du désert et les animaux des steppes.

**Mœurs, habitudes et régime.** — J'ai déjà dit que tous les animaux qui vivent dans le désert ont des caractères particuliers. Cette grande patrie a imprimé à ses enfants son caractère. Ils diffèrent des autres animaux par leur robe et par la légèreté de leur structure. Leur robe a plus ou moins la teinte du sable; elle ne varie que dans la couleur jaune sale. Leur corps est proportionnellement petit, mais léger et élégant, propre à exécuter les mouvements les plus rapides, et à les soutenir avec la durée la plus surprenante. Leurs sens sont très-développés; tous sont d'un naturel enjoué, aiment la liberté, ont une soif d'indépendance sans égale. Le Bédouin à peau d'un brun jaune est libre de corps comme d'intelligence; les animaux supérieurs de son pays le sont aussi; pour respirer, pour vivre, il leur faut le désert. Il peut se présenter des variations dans la coloration; mais pour l'instinct, tous les animaux du désert sont égaux.

En contemplant les êtres de ces terres inhabitées, on est tenté d'adopter en bon et fervent croyant la doctrine des causes finales. Le désert est trop pauvre, pour pouvoir nourrir des grands animaux; on n'y trouve donc que des espèces de petite taille qui ont besoin de moins de nourriture; et cette maigre nourriture même, il leur faut la gagner avec peine: le désert a donné à ses enfants la force et l'agilité nécessaires, il a aiguisé leurs sens, pour qu'ils puissent mieux saisir le peu qu'il a à leur offrir. De grandes oreilles permettent aux fénecs, comme à tous les autres animaux du désert de percevoir le moindre bruit; leurs yeux perçants leur reculent les limites de l'horizon; aucune émanation n'échappe à leur odorat. Leur robe, de même teinte que le sol, fait qu'ils peuvent être inaperçus. Ils sont organisés à merveille pour vivre heureux dans leur patrie. Les animaux dont nous allons faire l'histoire sont des chasseurs parfaits pour la contrée, ils trouvent assez de proie, pour pouvoir vivre sans grande peine.

**LE FENEC ZERDA — FENECUS OU MEGALOTIS ZERDA.**

*Der Fenek ou Wüstenfuchs, The Fennec of Bruce.*

Quand le brûlant soleil d'Afrique commence à disparaître, que la fraîcheur du soir rend aux créatures une nouvelle vie, tout un essaim d'animaux sombres, mais élégants, commence ses pérégrinations et ses déprédations nocturnes. Ce sont les hideuses hyènes, les chacals aboyeurs, les caracals, ou les lynx du désert, et, parmi eux, le gracieux fenec, ou renard du désert; animal plus caractéristique encore pour cette région que la gazelle.

**Caractères.** — Le fenec (*pl. XIII*) que les Maures nomment *zerda*, les Arabes et les habitants de la vallée du Nil *fenek*, est la plus petite de toutes les espèces qui composent le groupe des renards. Il a au plus 65 cent. de long, y compris la queue qui a de 20 à 22 cent.; sa hauteur, au garrot, n'atteint guère que 20 cent. Ses formes sont très-déliques. Il a le museau fin, la tête allongée, des pattes minces, effilées; une queue longue et touffue; des yeux grands, à pupille ronde, à iris brun; des oreilles remarquables et comme on n'en voit pas, non-seulement chez les renards, mais encore dans toute la famille des chiens. Presque aussi longues que la tête et larges en proportion, elles donnent à l'animal un aspect étrange et le font en quelque sorte ressembler à la chauve-souris oreillard. Leur bord interne est garni de poils blancs; de l'ouverture du conduit auditif partent deux faisceaux qui se continuent vers la pointe de l'oreille, comme une barbe, et deviennent plus courts et plus fins. Son museau est garni de moustaches longues et roides. Son pelage est doux et s'augmente, en hiver, d'un duvet très-épais, qui tombe au moment de la mue. Ce n'est pas que, dans sa patrie si chaude, le fenec ait besoin d'une fourrure bien épaisse; mais l'animal est de sa nature très-sensible au froid, et veut être bien protégé. La partie supérieure du corps est couleur de sable; la partie inférieure est blanche; au-dessus de l'œil se trouve une tache blanche, et en avant une raie foncée. La queue est couleur ocre avec l'extrémité noire; une tache de même teinte se trouve à sa racine.

Chez la femelle, le pelage est plus jaunepaille. Dans la vieillesse, il devient plus clair.

**Distribution géographique.** — Ce curieux animal que Skjöldebrand, consul suédois à Alger, a le premier fait connaître, et dont Bruce, à son



Robert Krieger & Co. Lith.

Paris, J.-B. Baillière et Fils, édit.

RILLNER SC

Corbet, Créteil, imp

LES FENECS-ZERDA.



tour, a donné plus tard une description et un dessin, habite tout le nord de l'Afrique; mais on ne l'y voit que dans le véritable désert, principalement dans les oasis qui sont riches en eau et qui ressemblent aux steppes, sans en avoir la richesse. Toutefois, le fenec est partout assez rare. D'un autre côté, sa prudence et sa méfiance font qu'on ne le prend que très-difficilement, aussi ne le voit-on pas souvent dans les ménageries, ni même dans les musées.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Jusqu'à ces derniers temps, l'histoire naturelle du fenec était entourée d'une grande obscurité. On racontait de lui les choses les plus surprenantes. On disait qu'il vivait sur les arbres comme les chats; qu'il se nourrissait moins d'oiseaux que de dattes et de fruits. Rüppell, le premier, rectifia ces erreurs et décrivit le fenec comme un renard; sa description cependant est trop courte, incomplète, tout à fait insuffisante. Mon ami et compagnon de voyage, le docteur L. Buvry, qui a eu occasion d'observer cet animal en liberté et en captivité, a bien voulu m'en communiquer une plus complète. Une partie m'a déjà servi à écrire les lignes qui précèdent, en voici le reste.

« Les formes du fenec trahissent ses qualités, ses pattes minces et effilées sont la preuve de sa rapidité; l'expression de ses traits révèle sa vue perçante, son ouïe fine, sa prudence, sa ruse. Il n'y a pas de renard plus accompli que cet enfant du désert.

« Le fenec se creuse un terrier comme le renard; il l'établit surtout au voisinage des genêts épineux, qui représentent toute la végétation du désert dans l'Algérie; probablement que là, où croissent ces arbrisseaux, le sol est plus ferme. Les couloirs en sont ordinairement à ras de terre, et le donjon n'est pas situé profondément; il est tapissé de fibres de palmier, de plumes, de poils, et toujours tenu très-proprement. Le fenec creuse à merveille; ses pattes de devant travaillent avec tant d'ardeur qu'on a peine à en suivre le mouvement des yeux. Cette aptitude à creuser vite souvent lui sauve la vie; le presse-t-on, il s'enfonce sous terre. Accompagnés de quelques Arabes, nous poursuivions un jour à cheval un fenec; tout à coup il disparut; mais je connaissais sa ruse, je descendis de cheval, et, creusant la terre derrière lui, je retirai l'animal vivant de sa retraite, au milieu des cris de joie de mes compagnons.

« Au dire des indigènes, la femelle met bas, au mois de mars, trois ou quatre petits. Ils naissent aveugles, sont très-gracieux et couverts de

poils jaunâtres. La femelle montre pour sa progéniture autant de tendresse que le renard.

« Durant le jour, le fenec dort dans son terrier. Il s'enroule, se cache la tête sous la queue, les oreilles restant seules découvertes. Il se réveille au moindre bruit. S'il est surpris, il grogne comme un petit enfant, et témoigne ainsi son mécontentement.

« Au coucher du soleil, il quitte son terrier et gagne les abreuvoirs. Jamais il ne traverse les collines de sable, mais marche entre elles de manière à être toujours caché. Les fontaines des oasis consistent généralement en un trou creusé en entonnoir, car le sol sablonneux, coupé de lits d'argile ne permettrait pas d'établir un puits à parois verticales. Autour de ces puits, la terre est toujours humide, aussi la piste du fenec y est-elle empreinte et l'on peut y voir la conformation particulière de ses pieds, dont les doigts sont serrés les uns contre les autres et les ongles fortement saillants, surtout aux pattes de derrière.

« Le fenec va d'abord à la fontaine et y boit jusqu'à satiété. Il cherche ensuite à apaiser sa faim et se met en quête d'une proie, particulièrement des petits oiseaux dont il fait sa nourriture préférée. On le voit alors entre les collines de sable, entre les rochers, dans les herbes des oasis, se glisser avec prudence, écoutant, regardant de tous côtés: rien n'échappe à son attention; son oreille perçoit le plus léger bruit.

« Malheur à l'alouette du désert qui se trouve sur son passage; elle est perdue, si elle ne se sauve d'un vol rapide; elle est morte, si, ne songeant qu'à ses chants, elle fait entendre une seule note. Malheur à la perdrix, car c'est elle surtout que poursuit le carnassier, une seule pouvant satisfaire son appétit et même celui de toute sa famille. Le vent lui apporte-t-il l'odeur d'une compagnie ou tombe-t-il sur une piste isolée, il suit cette piste attentivement, le nez à terre; il s'avance sans bruit, silencieux et invisible. Le fenec connaît bien la perdrix; son regard est sûr et perçant; une pierre, un amas de sable de même couleur ne le trompent pas; son ouïe et son odorat viennent encore en aide à sa vue. Quelque faible que soit le bruit que fait la perdrix en rentrant dans son nid, quelque insensible que soit le mouvement qu'elle accomplit, à moitié endormie déjà, pour se mettre en sûreté; quelque imperceptible que nous paraisse l'odeur qu'elle laisse sur son passage, c'est plus qu'il n'en faut pour frapper les sens si délicats du fenec. Il est convaincu, il s'avance, il rampe, il s'arrête

derrière un buisson ; ses yeux étincellent, ses oreilles sont dressées, sa tête est tendue vers l'oiseau qui dort confiant dans sa sécurité. Tout en lui est vivant, et pourtant pas un mouvement ne le trahit, et il reste immobile et comme pétrifié. Puis un seul bond, un léger bruit, et la perdrix a vécu ; les autres s'enfuient en désordre ; on entend leurs coups d'ailes répétés. Elles voltigent au hasard dans les ténèbres, et s'abattent de nouveau dans les herbes, ne sachant pas quel visiteur nocturne les a ainsi effarouchées. Il s'attaque d'ailleurs tout aussi bien aux jeunes qu'aux vieux, détruit des nichées complètes et dévore même les œufs. Si cette nourriture lui manque, il mange des insectes, surtout des orthoptères, des lézards, des gerboises et d'autres petits rongeurs. J'ai souvent trouvé de leurs poils dans les terriers de fenec.

« Il rend aussi visite aux plantations de palmiers, et aime beaucoup les dattes ; comme le renard, il se nourrit volontiers de pastèques. »

**Chasse.** — On prend le fenec dans des lacets que l'on place, le jour, à la sortie de son terrier, ou bien on découvre le terrier, mais ce dernier procédé est peu sûr.

Le Fenec ne coupe pas le lacet dans lequel il a été pris comme le fait notre renard ; il ne l'essaie même pas alors que par ses efforts le nœud s'est serré, que sa peau a été coupée, que sa chair est mise à nu. C'est probablement parce que sa mâchoire est trop faible : elle n'est pas propre, en effet, à ronger des corps durs, les muscles n'ayant pas assez de vigueur. Trois fenecs vivants m'en fournirent la preuve ; quand ils n'étaient pas libres, c'est-à-dire quand on ne pouvait les laisser courir dans la chambre, on les enfermait dans une petite cage ; elle était fermée par une grille en bois de sapin, d'à peine 3 cent. d'épaisseur ; toute la nuit, ils étaient après, et jamais ils ne parvinrent à les couper.

**Captivité.** — « En captivité, le fenec, surtout s'il a été pris jeune, devient un compagnon très-vif et très-agréable. Il s'apprivoise rapidement et s'attache à son maître ; beaucoup même le suivent, sortent et rentrent, et reviennent le soir dans leur cage. Il ne vit pas en bonne harmonie avec ses semblables. Mis ensemble, plusieurs fenecs se mordent souvent, et les femelles surtout ont beaucoup à endurer de la mauvaise humeur des mâles ; j'en ai même vu un tuer sa femelle.

« Tous mes captifs aimaient la chaleur par-dessus tout ; plusieurs fois ils se brûlèrent les poils et les pattes dans les endroits encore chauds de la cheminée. Il fallait les préserver du feu,

autrement, ils sautaient dedans. Quand je dinais, mon fenec favori était couché sur mes pieds et ramassait tout ce qui tombait de la table ; le lait et le pain blanc étaient ses mets favoris. J'avais dans ma chambre des cages avec des oiseaux, qui l'attiraient beaucoup ; il s'appliquait, des heures entières, à observer leurs mouvements, et déployait alors un jeu remarquable de physionomie, où se peignait son désir de saisir ces oiseaux.

« Lorsqu'il est bien traité, le fenec peut vivre longtemps en captivité. Le mien vécut encore deux ans au Jardin zoologique de Berlin, et y périt par accident. Il entra un jour, à la suite de son gardien qu'il accompagnait partout, dans le parc d'un chacal, qui l'égorgea aussitôt, aux grands regrets de tous ceux qui avaient appris à le connaître.

« Il faut défendre ces enfants du Sahara de l'impression du froid, autrement ils contractent une maladie des yeux qui amène leur mort. »

Dans ces dernières années, différents jardins zoologiques ont possédé des fenecs. J'en ai vu une paire à Paris, dans la ménagerie du Jardin des Plantes. On avait été obligé, à cause du froid, de les mettre dans la partie chauffée et les gardiens n'y venaient que rarement. Leur joie n'en était que plus grande quand quelqu'un les visitait. Ils étaient comme fous, ils sautaient, bondissaient, poussaient des cris de joie, entraient dans l'excitation la plus vive, et cela chaque fois qu'on approchait d'eux.

En terminant, je dirai avec mon ami, le docteur Buvry, que le fenec est, de tous les renards, le plus aimable et le plus gracieux.

#### L'OTOCYON A GRANDES OREILLES — *OTOCYON MEGALOTIS.*

*Der Löffelhund.*

Le dernier représentant du groupe des renards, sur lequel on a fondé le genre *Otocyon*, est l'animal connu vulgairement sous le nom de *chien à grandes oreilles*.

**Caractères.** — Il a le port d'un renard et ressemble surtout au fenec, avec lequel on l'a souvent confondu, mais il est plus grand que lui, et il est plus haut sur jambes. Sa tête est grosse, courte, petite ; son museau court ; ses oreilles droites, de la longueur de la tête, ont la forme de celles du fenec zerda, et sont bordées de gris, avec la pointe noire. Il a le dos gris-jaune, le ventre blanchâtre, la tête grise, le dos du museau noir, les pattes brunâtres ; sa queue est touffue et plus foncée que le reste du pelage.

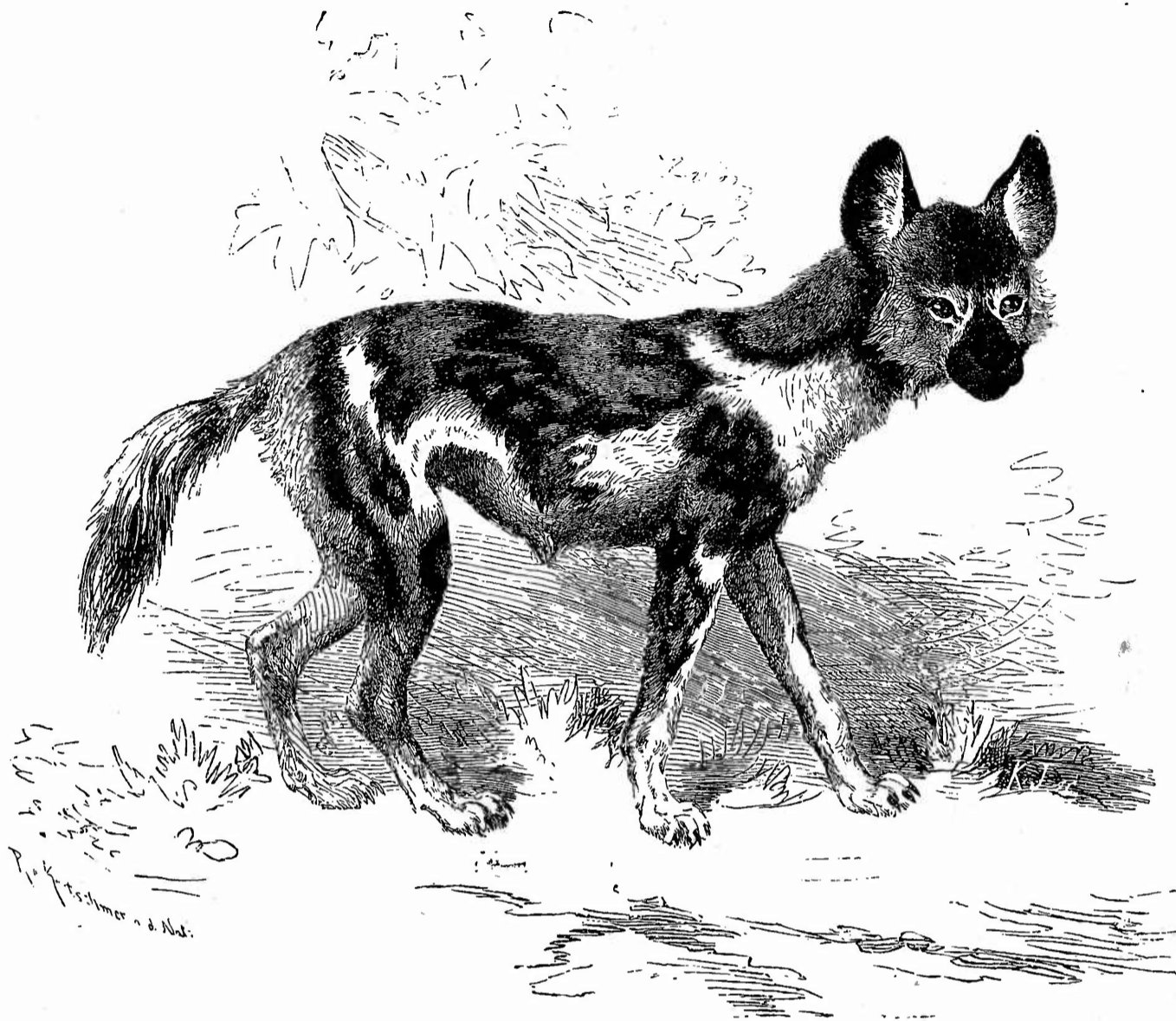


Fig. 264. Le Lycaon ou cynhyène tacheté.

**Distribution géographique.** — Cette espèce habite le sud de l'Afrique.

**Mœurs.** — On ne connaît rien de ses mœurs, on sait seulement qu'il se réfugie dans des terriers, comme les autres renards. Delalande en ramena quelques-uns vivants à Paris; aussi, dans quelques ouvrages, cet animal est-il cité sous le nom de *Canis Lolandi*.

### LES LYCAONS — LYCAONES.

*Die Hiänehunde, The Lycaons.*

L'animal type de ce groupe est remarquable par ses caractères intermédiaires, qui rappellent ceux des chiens et ceux des hyènes, d'où le nom de *Chien-hyène* ou *Cynhyène* (*Cynhyæna*), qui lui a été donné génériquement par F. Cuvier.

**Caractères.** — Les lycaons ont la dentition ordinaire des chiens proprement dits, c'est-à-dire 6 molaires à la mâchoire supérieure et 7 à la mâchoire inférieure, dont les tuberculeuses ont les couronnes émoussées; mais leurs pieds, tant

ceux de devant que ceux de derrière, n'ont que quatre doigts; leur corps est à la fois élancé et vigoureux; les quatre membres sont à peu près d'égale longueur; la tête est forte, le museau obtus; les oreilles sont grandes, larges, droites; les yeux grands, à pupille ronde; la queue moyenne, médiocrement touffue; la crinière fait absolument défaut. L'animal a ainsi une tête de hyène avec un corps de chien.

La seule espèce jusqu'ici connue est :

#### LE LYCAON OU CYNHYÈNE TACHETÉ — LYCAON PICTUS.

*Der Steppen-, Hiänen- ou gemalte Hund, The painted Lycaon.*

**Caractères.** — La taille de cette espèce est à peu près celle d'un grand loup ou d'un chien de boucher de moyenne grandeur; il a tout à fait le port de ce dernier (*fig. 264*).

On ne trouve pas deux individus qui soient tachetés exactement de même; ce n'est qu'à la tête et sur la nuque que ces taches présentent

une certaine régularité. Le blanc, le noir et le jaune d'ocre sont les trois teintes principales du pelage ; le blanc domine chez les uns, le noir chez les autres, et forme la couleur fondamentale ; les taches sont très-irrégulières, tantôt grandes, tantôt petites, très-diversement disposées sur la surface du corps ; les taches blanches et ocre sont toujours mélangées de noir. La coloration de la tête est plus constante ; le museau est noir, jusqu'aux yeux, et des bandes noires se prolongent entre l'œil et l'oreille, le long du sommet de la tête jusqu'à la nuque. La queue a ordinairement une coloration assez régulière ; elle est ocre à la racine, noire au milieu, blanche ou ocre au bout ; les yeux sont bruns.

L'animal adulte mesure 1 mètre 7 cent. de long ; la longueur de la queue est de 44 cent. ; sa hauteur, au garrot, est de 60 cent.

**Distribution géographique.** — Le chien-hyène, d'après les observations les plus récentes, est répandu dans une grande partie de l'Afrique. On ne le connaissait autrefois qu'aux environs du Cap ; plus tard, Rüppell le vit dans le désert de Bahiuda, et les voyageurs l'ont signalé au Congo et à Mozambique. Il y habite les steppes, dont il porte le cachet, la robe bigarrée, et l'esprit actif.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Par ses mœurs, il se rapproche beaucoup du chien. C'est un animal à la fois diurne et nocturne ; il vit en sociétés nombreuses ; on en trouve souvent des meutes de 30 à 40 individus. Autrefois, il était très-abondant aux environs du Cap, et plusieurs naturalistes en ont parlé, avec beaucoup d'erreurs, il est vrai ; du reste, il est encore difficile aujourd'hui de démêler le vrai d'avec le faux. Le capucin Zucchelli en donne une description assez étendue (1).

« Il nous faut faire mention, dit-il, de ces animaux qui ont une haine naturelle contre tous les autres animaux de la forêt, qui les poursuivent et les mettent en fuite ; c'est des *mebbies* que je veux parler. Ces *mebbies* sont une espèce de chien sauvage, mais différente du loup ; ils ont plutôt la propriété du chien de chasse, et semblent avoir été créés pour détruire et éloigner les autres animaux nuisibles. Quand ils sont dans une forêt, le voyageur n'a pas à redouter les bêtes féroces. Un de nos missionnaires, à Bamba, devant faire un voyage à travers le désert, demanda au roi s'il n'avait rien à craindre des lions et des panthères ; le roi lui répondit qu'il pouvait partir en pleine sûreté, car, quel-

(1) Zucchelli, *Missions und Reisebeschreibung nach Kongo*.

ques jours auparavant, on avait signalé des *mebbies*, qui avaient, sans aucun doute, purgé les environs des hôtes qui les infestaient. Ils chassent les bêtes féroces ; quant à eux, tout sauvages qu'ils sont, ils ne causent à l'homme aucun dégât, aussi les laisse-t-on entrer dans les villages et même dans les cours.

« Leur haine pour les autres animaux sauvages est telle qu'ils attaquent même les carnassiers les plus féroces, les lions et les panthères ; leur nombre leur donne l'avantage et ils les dévorent. Quand ils ont pris une proie dans le jour, ils se la partagent le soir ; s'ils en ont de reste, ils l'entraînent jusque dans les villages pour que les hommes en aient aussi leur part. Ils occupent ainsi un pays jusqu'à ce qu'ils l'aient purgé de toutes les bêtes féroces ; puis ils le quittent pour passer dans une autre contrée. »

On reconnaît à l'obscurité de cette description, l'époque à laquelle elle a été écrite. Je l'ai reproduite, car il est intéressant de connaître les premiers jugements que l'on a portés sur un animal. Kolbe a observé ces animaux dans les montagnes du cap de Bonne-Espérance, et son opinion est bien différente. On les nomme, là, chiens sauvages ; on les rencontre souvent dans les villages de Hottentots, et même dans les habitations des Européens. Ils n'attaquent pas l'homme, mais dévastent les troupeaux de moutons ; ils en tuent à chaque fois soixante ou cent pièces, leur ouvrent le ventre, leur mangent les intestins et s'éloignent ensuite.

Après ces deux relations, il n'est plus question, pendant longtemps, de cet animal. Burchell retrouva le chien-hyène aux environs du Kigariép, et en ramena même un vivant en Angleterre. Il le nomme *hyène chasseresse* ; il dit que c'est un animal diurne, vivant en grandes sociétés, ayant une sorte d'aboiement analogue à celui des chiens ; il en vante le courage et la gaieté, et il l'oppose à l'hyène, qui ne rôde que la nuit pour commettre ses lâches larcins.

Rüppell en ramena sept individus de son premier voyage en Afrique ; il les avait pris dans le désert de Bahiuda, dans le sud de la Nubie. On les désignait, là, sous le nom de *Simr*, et on les regardait comme des animaux très-nuisibles ; on disait même qu'ils attaquent l'homme, ce qui est peu vraisemblable. On les trouve d'ordinaire auprès des fontaines, à l'affût des antilopes et des petits animaux.

Pour moi, j'ai vainement tenté de me procurer un individu de cette belle espèce, quoique souvent sa présence m'ait été signalée



C'est à un excellent chasseur et très-fin observateur, Gordon Cumming, que nous devons la relation la plus récente des habitudes des chiens-hyènes, qu'il a pu suffisamment étudier aux environs de la colonie du Cap. Un jour qu'il était à l'affût près d'une fontaine, il vit un gnou blessé et poursuivi par quatre de ces animaux, sauter dans l'eau, s'y arrêter, faire face aux cynhyènes, et leur présenter les cornes. Les poursuivants avaient la tête et les épaules couverts de sang, leurs yeux étincelaient; ils allaient saisir leur proie, lorsque, d'un coup de feu, Cumming abattit le gnou, et d'un second un de ses ennemis. Les trois autres s'arrêtèrent stupéfaits, regardant, cherchant de tous côtés; un troisième coup de feu ayant retenti, ils prirent la fuite. « On rencontre ces chiens-hyènes, dit Cumming, aux environs de la colonie; ils chassent en meutes, composées souvent de plus de soixante individus, et ils déploient une telle persévérance que les antilopes les plus grandes mêmes ne leur échappent pas. Ils n'osent pas attaquer le buffle. Ils poursuivent leur gibier, le fatiguent, l'égorgeant lorsqu'ils en deviennent maîtres, et le dépècent.

« Les femelles élèvent leurs petits au fond de grands terriers qu'elles creusent dans la plaine. Quand un homme s'en approche, elles s'enfuient, sans défendre leur progéniture.

« Les dégâts qu'ils causent aux boers sont incroyables; ils tuent et égorgent plus de moutons qu'ils ne peuvent en dévorer.

« Ils ont trois cris différents : lorsqu'ils aperçoivent subitement quelque danger, ils aboient fort et haut; la nuit, lorsqu'ils sont réunis et excités, ils poussent un cri analogue à la voix d'un homme auquel le froid fait claquer les dents; lorsqu'ils se rassemblent, ils font entendre un autre son, qui a à peu près le timbre du second cri du coucou.

« Ils méprisent les chiens domestiques, attendent leur attaque, puis les combattent tous ensemble et les mordent à belles dents. Les chiens, d'ailleurs, ont pour eux la même aversion; ils aboient des heures durant, lorsqu'ils entendent, même de loin, la voix de leurs ennemis. »

Une nuit, Cumming, en embuscade auprès d'une fontaine, après avoir déjà abattu un gnou et une hyène, s'endormit sans avoir rechargé son fusil. Bientôt, il fut réveillé par des bruits insolites; rêvant que des lions l'entouraient, il ouvrit les yeux en criant, et se vit au milieu d'un cercle de chiens-hyènes qui grondaient, montraient les dents, dressaient les oreilles, allon-

geaient le cou vers lui; une quarantaine d'autres couraient et gambadaient aux environs; d'autres encore s'étaient attaqués au gnou. Cumming s'attendait à être dévoré pareillement; il se leva, secoua sa couverture et parla haut et fort à ses visiteurs incommodes; cette action eut son effet; ils se retirèrent, et avant qu'il eût rechargé son arme, tout avait disparu.

Dans la même nuit, arrivèrent encore quinze hyènes qui firent leur repas du gnou : au matin, il n'en restait que les os.

Dans le pays des Bakalaharis, une bande de chiens-hyènes qui poursuivait une antilope, passa tout près du chariot de Cumming, et atteignit sa proie devant les bœufs de trait que l'on abreuvait.

Un chasseur anglais assure que ces animaux possèdent un odorat excellent, et chassent avec une habileté remarquable. Une meute de chiens-hyènes surpasse les meilleurs chiens de renard; ceux-ci souvent laissent échapper l'animal qu'ils poursuivent, ce que ne fait jamais le chien-hyène. Cet auteur croit que de tous les animaux, les chiens-hyènes sont les mieux organisés pour la chasse.

« Ils ne s'approchent qu'avec la plus grande prudence d'un buffle, d'un zèbre, ou d'un autre animal vigoureux; mais ils se précipitent avec intrépidité sur les troupeaux d'animaux sans défense. Ils paraissent avoir un grand plaisir à manger la queue des bœufs, et non-seulement ils leur causent une blessure douloureuse dans le moment, mais encore ils leur préparent de grandes incommodités pour l'avenir. Dans le sud de l'Afrique, les moustiques se multiplient d'une manière surprenante; le malheureux bœuf, privé de sa queue, ne peut plus se défendre contre eux et en souffre au plus haut point. Les chiens-hyènes les mordent quelquefois aussi sur d'autres parties du corps.

**Captivité.** — Toutes les tentatives que l'on a faites pour apprivoiser cet animal sont jusqu'à présent restées sans succès. On a pu amener des individus que l'on a pris jeunes à perdre de leur sauvagerie, à vivre en bons termes avec d'autres animaux, même avec le lion qu'ils détestent, ou l'hyène qu'ils méprisent; jamais cependant on n'a pu en faire de véritables animaux domestiques.

En 1859, je vis dans une ménagerie, à Leipzig, un très-beau chien-hyène, presque adulte. Il égayait tout le monde par sa vivacité. Je ne l'ai, je crois, pas vu une minute en repos. Enchaîné, il ne pouvait exécuter que des mouvements res-

treints, mais, au contraire des autres carnassiers, il ne se remuait pas d'une manière uniforme; chaque bond différait du précédent. Il prenait surtout plaisir à attaquer les grands animaux; chaque fois que s'approchaient de lui deux hippopotames, qui se trouvaient dans cette ménagerie, les premiers que l'on ait vus en Allemagne, il cherchait à les mordre, ou plutôt à les chatouiller, car il ne pouvait entamer leur peau dure et épaisse. Le plus amusant était quand il pouvait saisir l'hippopotame à la tête. Celui-ci ouvrait alors la gueule tout débonnairement, et semblait par là avertir le chien-hyène de se conduire avec plus de respect. Le carnassier, comme s'il avait compris, n'essayait plus d'attaquer cet être d'apparence si terrible, et pourtant si paisible au fond. Il était aussi bien apprivoisé que peut l'être sans doute un pareil animal. Il donnait les plus grands signes de joie quand son gardien s'approchait de lui et le caressait; celui-ci avait cependant les mains couvertes de morsures, que le chien-hyène lui avait faites, probablement sans méchante intention, mais en jouant et par pur plaisir de mordre.

En considérant les mœurs du chien-hyène, on voit s'évanouir toute ressemblance entre lui et les hyènes. Son expression éveillée et prudente, gaie et rusée, est tout autre que l'expression bête, stupide de l'hyène. La différence est encore plus grande, quand on compare les mouvements légers et élégants de celui-là, avec ceux de celle-ci.

Même au profane, le chien-hyène se montre comme un animal vivant gaiement et franchement en plein jour, tandis que l'hyène paraît bien être l'enfant de la sombre nuit.

## LES HYÈNES — *HYÆNÆ*.

*Die Hiänen, The Hyænas.*

**Fables et Légendes.** — Parmi les animaux des ménageries, il en est sur lesquels, grâce aux merveilleuses explications de l'*impresario*, se fixe particulièrement l'attention des spectateurs. De ce nombre sont les hyènes. Il signale ces carnassiers comme de véritables monstres; il s'étend au long sur leurs terribles qualités, dont les moindres sont l'amour du vol, du meurtre, du carnage, la soif de sang intarissable, la ruse et la fourberie; il n'oublie pas surtout de les montrer violant les sépultures, se repaissant de cadavres; aussi existe-t-il dans toutes les âmes une profonde aversion pour ces êtres épouvantables.

Mais la science n'a pas confirmé ces dires; et cependant, ils se sont conservés, ils sont toujours répétés et cela depuis les temps les plus reculés.

Peu d'animaux ont été, autant que les hyènes, le sujet de fables et d'histoires merveilleuses. Les anciens en racontaient les faits les plus incroyables. Un chien, disaient-ils, perd la voix et les sens dès qu'il est atteint par l'ombre d'une hyène; — ces carnassiers prennent la voix humaine pour attirer l'homme et l'égorger; — le même individu réunit les deux sexes, il peut en changer à volonté, et être mâle ou femelle, suivant son plaisir. Ces fables ont trouvé des échos chez presque tous les peuples qui ont connu l'hyène. Les Arabes surtout racontent sur elle une foule de légendes. Ils croient que l'homme qui mange de la cervelle d'hyène devient enragé; ils enfouissent la tête des hyènes tuées pour qu'on ne puisse s'en servir dans des conjurations magiques. Ils sont même convaincus que les hyènes ne sont que des sorciers qui, la nuit, prennent l'apparence d'un de ces animaux pour causer impunément des dégâts; j'ai été moi-même bien des fois instamment prié par mes serviteurs arabes de ne pas faire feu sur des hyènes; ils me racontaient des histoires terrifiantes sur le pouvoir des esprits infernaux qui les habitent.

« Ces hommes ensorcelés, ces damnés d'Allah, me disait Ali, mon domestique, peuvent par le seul regard de leur mauvais œil, figer le sang dans les veines du fidèle, arrêter les battements de son cœur, dessécher ses intestins, troubler sa raison. Notre seigneur, Khurschid-Pacha (1), que Dieu le bénisse, fit brûler plusieurs villages où habitaient de ces sorciers, mais le nombre en est encore trop considérable, et ils ne cessent de nuire aux fidèles. Allah les chassera bien dans les profondeurs de l'enfer; mais tant qu'ils vivent, le croyant fait bien de s'écarter de leur chemin, et de prier le Seigneur de le protéger contre ces diables qu'il a expulsés de son ciel. Ce prince est mort prématurément, car il poursuivit les sorciers, et, probablement, c'est le mauvais œil qui a causé sa fin. Crois-moi, je fus moi-même en grand danger, et le Tout-Puissant seul m'a aidé, a ouvert mon cœur aux bons conseils; mes oreilles étaient prêtes à conduire à mon cœur la voix de la Providence. Je voulais avec mon frère chasser ces esprits infernaux, qui dévoraient le cadavre d'un chameau, mais j'en

(1) L'un des premiers gouverneurs du Soudan.

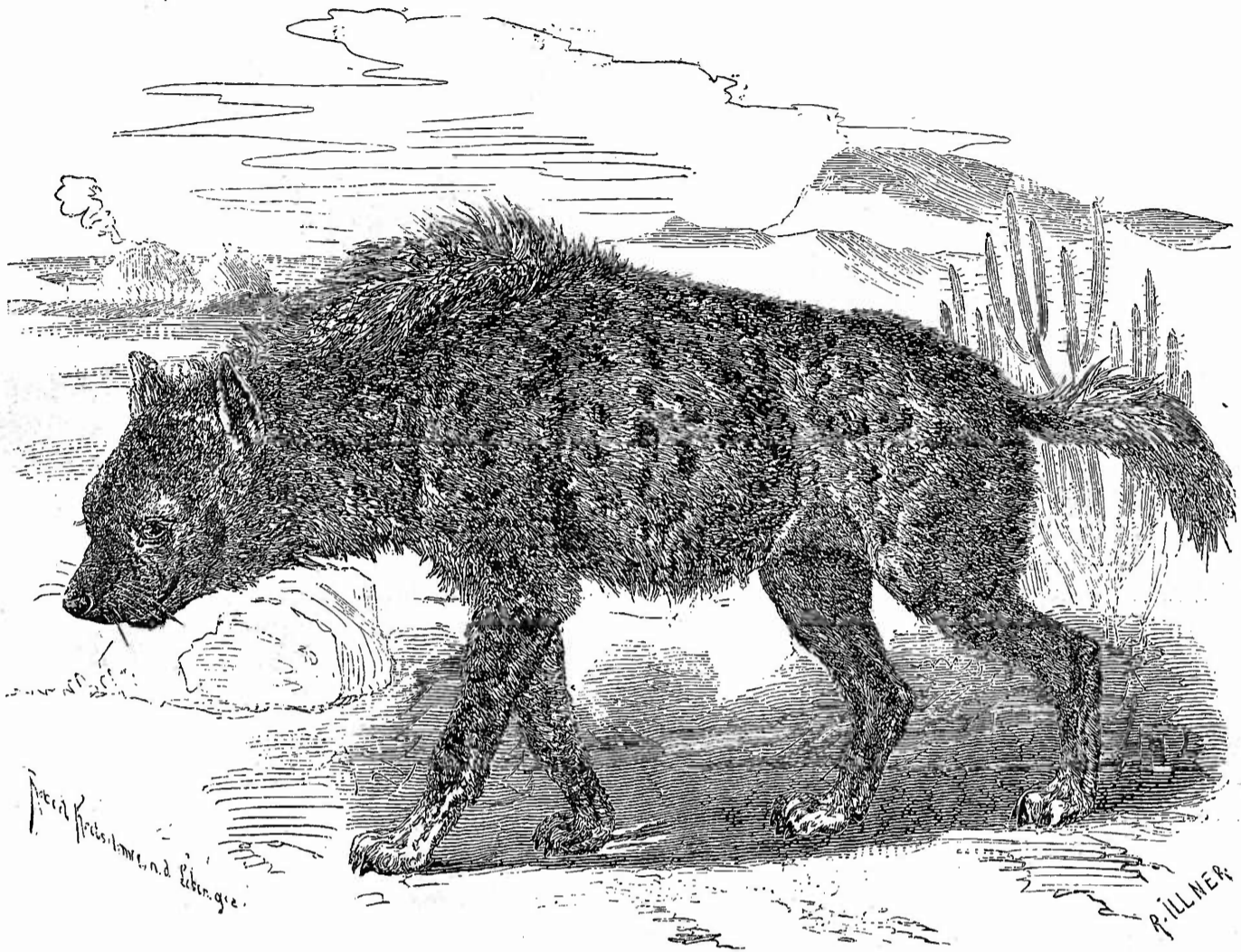


Fig. 265. L'Hyène tachetée.

fus empêché à temps par le fils d'un savant scheick, qui nous dit :

« Écoutez, ô croyants ! la voix des êtres que  
 « vous appelez hyènes, ressemble-t-elle à la voix  
 « d'un animal ? Évidemment non. Ne ressemble-  
 « t-elle pas plutôt aux cris de douleur d'un  
 « homme ? Oui. Oh ! croyez-moi, ceux que vous  
 « regardez comme des animaux ne sont autres  
 « que de grands pécheurs, qui pleurent et gé-  
 « missent sur les forfaits qu'ils ont commis. Et  
 « cette voix ne ressemble-t-elle pas aussi au rica-  
 « nement du diable ? Croyez donc que le maudit  
 « parle par leur bouche. Sachez que ces êtres  
 « ensorcelés ont déjà causé beaucoup de mal.  
 « J'ai connu un jeune homme qui tua une hyène ;  
 « le lendemain, il avait perdu sa virilité, il était  
 « changé en femme. J'en ai connu un autre dont  
 « les os devinrent secs, dès qu'il eut tué un de  
 « ces sorciers. Laissez-les, ô mes frères ! » Nous  
 suivîmes ses conseils, et toute la nuit nous enten-  
 dûmes les hurlements des hyènes. On aurait  
 dit que les serviteurs du diable (dont Dieu  
 nous garde !) se battaient entre eux. Ce n'étaient  
 point des animaux, c'étaient bien des sorciers,

BREHM.

c'étaient bien les fils du maudit. Mes membres  
 tremblaient, ma langue était paralysée, mes yeux  
 s'obscurcissaient, je me glissai plein d'effroi et  
 regagnai mon campement. Crois-moi donc ; tu  
 fais mal de décharger ton fusil sur ceux que tu  
 prends pour des animaux. Ces sorciers infernaux  
 sont des maudits, et les fils du maudit ; jamais le  
 bonheur ne fleurira pour eux, jamais ils ne joui-  
 ront des joies de la paternité, posséderaient-ils  
 un harem comme celui du sultan ; ils ne verront  
 pas le paradis, mais ils seront perdus pour l'é-  
 ternité, et habiteront les ténèbres de l'enfer.  
 Mais il n'est pas permis au croyant de les pour-  
 suivre, et toi, ô mon maître, je t'ai connu pour  
 un homme juste ; fais attention à mes avertisse-  
 ments. »

Toute légende a son motif. Un animal sur  
 lequel on a tant fait de contes, doit avoir  
 quelque chose de particulier dans son port. C'est,  
 en effet, ce que nous voyons chez les hyènes.  
 Elles ressemblent aux chiens, mais en diffèrent  
 par tous les détails. Elles appartiennent à la  
 même famille, mais elles y sont isolées. Leur

I — 68

aspect est repoussant; toutes les espèces sont laides, et nous le paraissent d'autant plus que nous voyons des représentants bien plus parfaits du même type. Quelques naturalistes les regardent comme établissant une transition entre les chiens et les chats; nous ne pouvons être de leur avis, car les hyènes sont un type à part.

**Caractères.** — Les hyènes ont le corps allongé, le cou gros, la tête forte, le museau solide, les pattes de devant recourbées et plus hautes que celles de derrière, le dos incliné, l'arrière-train plus bas que l'avant-train, les oreilles couvertes de poils rares, des formes peu nobles, des yeux obliques, hagards, d'une expression repoussante, le cou gros et raide, la queue touffue, n'atteignant pas l'articulation tibio-tarsienne, le poil long, grossier, peu serré, une crinière longeant l'échine, des couleurs sombres; tout, en un mot, se réunit pour donner aux hyènes un aspect des plus désagréables.

Leur anatomie fournit aussi des caractères différentiels. Elles ont les mâchoires très-fortes, les incisives fortement développées, les canines grosses, obtuses, les trois fausses molaires à couronne fortement déprimée, la partie faciale de la tête large et obtuse, la boîte cérébrale petite; les arcades zygomatiques et les côtes sont fortes et saillantes; les vertèbres cervicales, que les anciens croyaient soudées en un seul os, sont très-fortes et donnent de larges surfaces d'insertion aux muscles du cou, qui sont vigoureux, de même que les muscles masticateurs; les glandes salivaires sont très-grandes; la langue est couverte de papilles cornées, l'œsophage est très-large, et des glandes très-développées se montrent au voisinage de l'anus.

**Distribution géographique.** — Le cercle de dispersion des hyènes est très-étendu. On trouve ces animaux dans le sud et l'ouest de l'Asie, jusqu'à l'Atlas; ils sont surtout abondants en Afrique, et cette partie de la terre est à considérer comme leur véritable patrie.

Dans les époques antérieures à la nôtre, les hyènes étaient bien plus répandues qu'elles ne le sont aujourd'hui sur la surface de la terre, puisqu'elles habitaient l'Europe, comme le prouvent suffisamment les nombreux fossiles de l'hyène des cavernes que l'on y trouve.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Toutes les hyènes sont nocturnes. On ne les voit dans le jour que lorsqu'on les force à abandonner leur retraite, ce n'est même qu'à la nuit complètement close qu'elles commencent leurs pérégrinations. Dans les cantons très-habités, elles

n'osent pas s'approcher de l'homme; dans les pays peu peuplés, au contraire, elles vont jusque dans l'intérieur des hameaux.

Une heure environ après le coucher du soleil, on entend dans les endroits isolés des forêts et des montagnes, dans les steppes et dans le désert, les hurlements de ces bêtes qui rôdent isolées ou par petites bandes. Dans les forêts vierges de l'intérieur de l'Afrique, surtout dans celles qui bordent le Nil Bleu, ces hurlements forment un chœur formidable; quand une commence, les autres l'accompagnent aussitôt. Le hurlement de l'hyène rayée est cependant moins désagréable qu'on ne l'a dit; il nous divertissait beaucoup, mes compagnons de voyage et moi. Ces hurlements sont très-variés; c'est un mélange de tons hauts et de tons graves, de grincements, de murmures, de grognements; le hurlement de l'hyène tachetée est un ricanement réellement effrayant, un rire comme celui qu'une âme crédule et une imagination excitée peuvent prêter au diable, un ricanement venu de l'enfer. Quand on entend ces bruits pour la première fois, on ne peut se défendre d'un certain effroi, et l'on y reconnaît une des causes de toutes les fables qui ont cours sur le compte de l'hyène. Il est probable que les hyènes correspondent entre elles par ces cris; toujours est-il que cette musique cesse dans un endroit dès qu'un des exécutants a trouvé un repas (1). Toute apparition qui leur cause étonnement ou frayeur, est saluée par les hurlements de l'hyène rayée, par les ricanements de l'hyène tachetée. Ainsi, dans la dernière nuit de l'année 1850, au milieu d'une forêt vierge des bords du Nil Bleu, nous avions allumé un grand feu pour célébrer la fête à notre manière; tout à coup une hyène rayée se montra sur la berge escarpée du fleuve, éclairée en plein par la flamme, et se mit à hurler d'une manière épouvantable; mais elle resta immobile, les yeux fixés sur le feu. Un grand éclat de rire fut la seule réponse que nous lui donnâmes; elle suffit pour lui faire quitter son poste d'observation et chercher un refuge dans la forêt. On ne peut se figurer une nuit dans ces

(1) Jules Gérard (\*) est d'un avis contraire :

« Souvent, dit-il, dans les villes et les camps, plus souvent au bivouac, la nuit, on entend un cri rauque qui ressemble à celui d'un gros chien enroué, et tout le monde de dire : Entendez-vous l'hyène ? »

« Ce cri est particulier au chacal. »

« Quant à l'hyène, la peur l'empêche de crier; mais elle grogne comme le chien lorsqu'elle est au carnage. »

(\*) J. Gérard, *la Chasse au lion*. Paris, 1855, p. 144.

parages sans le hurlement des hyènes; c'est ce hurlement qui donne le ton, c'est lui qu'accompagnent tous les autres cris; car les autres animaux de la forêt, le lion, la panthère, l'éléphant, le loup et le hibou ne donnent de la voix que par moments, les hyènes hurlent sans trêve ni repos.

Toute la nuit, ces animaux rôdent çà et là, et ce n'est qu'au matin qu'ils regagnent leur retraite. D'après ce que j'ai pu voir, ils ne s'engagent pas dans les villes et les villages avant dix heures du soir; mais alors ils y pénètrent sans crainte, sans se laisser effaroucher par les chiens. Dans la ville de Sennaar, aux bords du Nil Bleu, je revenais d'un dîner vers minuit, lorsque j'aperçus une nombreuse réunion d'hyènes qui me laissèrent approcher d'assez près; je les pris d'abord pour des chiens, et ne les reconnus que lorsque l'une d'elles eut fait entendre son hurlement; une pierre que je leur lançai suffit pour les faire fuir de tous côtés à travers les rues de la ville.

Dans ses pérégrinations, l'hyène se guide autant par l'odorat que par l'ouïe et la vue. Un troupeau parqué de moutons, de chèvres, de bœufs les attire; elles rôdent autour des palissades qu'elles n'osent franchir, les yeux brillants de méchanceté et de convoitise, poussant des hurlements qui causent aux animaux domestiques le plus grand effroi. Les chiens de garde les mettent facilement en fuite; ils sont parfaitement dressés à s'élancer aussitôt du côté où le danger est imminent. L'hyène n'essaye même pas de leur tenir tête; elle prend la fuite, mais revient après quelques instants. Quand elle a senti une proie, elle s'avance en trottant, aussi silencieusement que possible; elle ne sait pas ramper; elle s'approche, regarde, écoute, flaire, et est toujours prête à s'enfuir. L'hyène tachetée est un peu plus courageuse que l'hyène rayée; mais, en proportion de sa taille, elle est aussi très-peureuse et très-lâche. Les hyènes n'attaquent que les animaux sans défense, tels que les moutons, les chèvres, les jeunes porcs, et encore ne les attaquent-elles que de flanc; très-rarement elles s'en prennent à un bœuf ou à un cheval, et l'on a vu souvent un âne les mettre en fuite. Elles ne sont donc nuisibles que pour le petit bétail, parmi lequel elles exercent de grands ravages.

La charogne est cependant leur nourriture préférée; quand elles en trouvent elles se réunissent auprès en multitude confuse et agitée. Ce sont les vautours des mammifères, et leur voracité est sans exemple. Elles oublient, à ce moment, la prudence et l'apathie qu'elles montrent géné-

ralement, et se livrent entre elles des combats furieux: ce sont des hurlements, des grincements de dents, des ricanements, on croirait entendre tous les diables de l'enfer.

Dans l'intérieur de l'Afrique, les hyènes, encore aujourd'hui, se nourrissent des cadavres des pauvres et des esclaves qu'on leur abandonne. Sous la domination turque, à Sennaar et à Obéid, il n'était pas rare, pendant la nuit, de voir les hyènes se repaître de corps humains. Dans le sud-ouest de l'Afrique elles déterrent les morts, que les Hottentots n'ensevelissent qu'à fleur de terre.

J. Gérard (1) raconte que l'hyène, en Algérie, va rôder au milieu des cimetières arabes, qui ne sont jamais défendus ni par des murs ni par des fossés ou des haies.

Elle déterre les morts et mange jusqu'aux ossements: lorsque la faim la pousse par trop et qu'elle n'a rien trouvé ailleurs, elle vient jusque sous les murs des camps et des villes pour y chercher une bête morte ou quelques chairs en putréfaction: tout lui est bon alors, et elle s'attaque même au cuir. Dans l'intérieur de l'Afrique, l'abattoir est toujours hors du village; les hyènes y vont manger la terre imprégnée de sang séché et corrompu; on en trouve aussi qui cherchent à se nourrir des excréments humains.

C'est à ces habitudes sans doute qu'il faut attribuer, en partie, les histoires que l'on fait courir sur ces animaux.

Une hyène qui a mis la dent sur une proie ne s'en laisse pas éloigner facilement. Elle en emporte au moins un morceau; et ce qu'elle a une fois dans la gueule, elle ne l'abandonne plus qu'avec la vie. Il est probable que l'odeur, fort désagréable, que les hyènes exhalent est due, du moins en grande partie, à leur régime.

On a souvent agité la question de savoir si l'hyène attaquait ou non l'homme. Il est certain que l'hyène rayée ne le fait pas, mais l'hyène tachetée saisit des enfants ou même des adultes endormis, et les enlève; sa force est telle qu'elle peut emporter facilement un homme. Cependant, cela ne lui arrive que très-rarement, et personne ne craint l'hyène à cause de sa force physique; on la redoute plutôt à cause de son prétendu pouvoir magique et mystérieux.

Au temps où la nourriture est le plus abondante, c'est-à-dire au commencement de la saison des pluies dans l'intérieur de l'Afrique, au printemps dans l'Afrique du Nord, l'hyène

(1) J. Gérard, *la Chasse au lion*, p. 112.

met bas dans un terrier qu'elle s'est creusé, dans une crevasse de rocher, ou sur le sol nu, trois ou quatre petits. Tant qu'ils sont aveugles et faibles, elle leur témoigne beaucoup de tendresse, les défend avec courage ; mais quand ils sont devenus plus grands, elle les abandonne au premier indice de danger. Les petits ont un pelage épais, gris de cendré, à raies noires sur le dos et sur les flancs, à taches éparses dans les intervalles des raies.

**Chasse.** — Les dégâts que causent ces animaux font que les colons européens, et même quelques peuplades indigènes, les poursuivent avec acharnement. On les tire, on les prend dans des pièges, on les empoisonne, on les saisit vivantes. Ce dernier procédé est très-employé en Égypte ; le preneur d'hyènes se rend avec une corde et un tapis blanc près d'une fente de rocher ou d'une caverne où il sait que des hyènes ont fait leur retraite ; il y entre avec précaution jusqu'à ce qu'il voie briller les yeux de l'animal ; quand il s'approche, l'hyène recule, criant de colère ; elle ne s'arrête qu'au fond de la caverne, l'homme lui jette alors le tapis sur la tête et l'enveloppe ; l'animal mord le tapis, ce qui rend la tâche du chasseur facile ; il lui attache les pattes, lui passe un lacet autour du cou pour l'étrangler ou seulement autour du museau pour l'empêcher de mordre ; l'hyène fait à ce moment de vains efforts pour se défendre : elle est prise.

Les tribus guerrières du désert tiennent à déshonneur de combattre une hyène. « Quoique les chiens courants, dit J. Gérard (1), donnent sur la voie de l'hyène avec la même fureur que sur celle du chacal, qu'ils chassent avec ouïrance, je classe cet animal parmi ceux qui se tuent et ne se chassent pas.

« Les Arabes disent : *Lâche comme une hyène*, et les Arabes ont raison.

« Toute arme qui a été employée pour tuer un de ces animaux a subi une souillure qui ne peut se laver, et qui la rend indigne de servir encore à un guerrier. »

D'après Jules Gérard, les Arabes de l'Ouest emploient contre les hyènes une arme toute particulière.

« Par une belle matinée du mois d'août 1844, dit-il (2), je sortais à cheval du camp de Ghelma et m'acheminai vers la montagne de la Mahouna, sur l'appel de ses habitants.

« Après avoir marché environ une heure, en

(1) J. Gérard, *la Chasse au lion*. Paris, 1855, p. 114.

(2) J. Gérard, *loc. cit.*, p. 110.

rêvant aux chances de l'expédition que j'allais entreprendre, j'aperçus, venant vers moi et sur le sentier que je suivais, un animal à tous crins d'une physionomie repoussante, et qui semblait boiteux.

« C'était une hyène que le jour avait surprise, et qui, honteuse et penaude, regagnait son fort ou son terrier, clopin-clopant.

« J'avais laissé mon fusil entre les mains de l'Arabe qui m'avait été délégué par les siens et était resté en arrière. N'ayant d'autre arme que mon sabre, je le tirai hors du fourreau et chargeai la bête.

« Dès qu'elle me vit, elle se jeta en dehors du chemin et disparut sous les broussailles qui le bordaient. Je pus bientôt, sinon la joindre, du moins la revoir, et la suivre jusqu'au pied du rocher où elle disparut. Après avoir mis pied à terre et attaché mon cheval à un arbre, je m'avançai vers l'ouverture dans laquelle l'hyène était entrée, et je reconnus avec joie que c'était une ancienne carrière, si haute et si large, qu'il ne tenait qu'à moi de l'y suivre les coudees franches et debout.

« Deux minutes après, nous étions en présence, si près l'un de l'autre, que je sentais ses dents mordre et tirer la pointe de mon sabre ; mais je ne voyais rien, à cause de la profondeur du trou.

« Je me mis à genoux, je fermai les yeux un instant, et, lorsque je les ouvris, je distinguai assez bien la bête pour savoir où la frapper. J'eus d'abord quelque peine à retirer de sa gueule la pointe du sabre, qu'elle tenait à garder ; puis, quand elle l'eut lâchée, je plongeai la lame en pleine poitrine jusqu'à la garde, tournant la main pour élargir les voies.

« Une espèce de grognement sourd fut sa seule réponse, et, lorsque la lame sortit du corps, fumante et nauséabonde, l'animal était mort.

« J'allais le prendre par une patte pour essayer de le tirer dehors, lorsque j'entendis un bruit de voix à l'entrée de la carrière ; c'était mon Arabe, accompagné de quelques moissonneurs qui m'avaient vu chargeant l'hyène et mettant pied à terre au pied du rocher.

« Lorsqu'il vit la lame de mon sabre rougie du sang de l'animal, mon guide me dit : — « Remercie le ciel qui m'a fait rester en arrière « avec ton fusil, et ne te sers plus jamais de « ton sabre à la guerre, parce qu'il te trahira. »

« Comme je ne paraissais pas comprendre le sens de ses paroles, il ajouta :

« L'Arabe qui trouve une hyène dans son

« trou, prend une poignée de bouse de vache, « et la lui présente en disant : « Viens que je te « fasse belle avec du henné (1). » L'hyène tend « la patte, l'Arabe la saisit, la traîne dehors, puis « il la bâillonne et la fait lapider par les femmes « et les enfants du douar comme un animal lâche « et immonde. »

« Sans prendre à la lettre ce que me disait mon guide, je compris que j'avais commis une bétise, qu'il me faudrait réparer d'une manière éclatante, pour imposer silence aux mauvaises langues dans les tribus. »

En Égypte, il n'en est pas tout à fait de même.

« A Thèbes, dit Max. Du Camp (2), un jour que je faisais mon frugal déjeuner, composé de pain et de lait de buffle caillé, sous le péristyle de Rhamsès-Méamoun, deux hommes parurent. Bronzés, maigres, presque décharnés tous les deux, ils allaient les jambes nues et les pieds garantis par des chaussures de peaux rattachées avec des cordes. Une courte blouse en cotonnade, autrefois blanche, est serrée à leur taille par une lanière en cuir, trois ou quatre loques enroulées leur font un turban ; l'un porte sur l'épaule une petite outre d'où l'eau transpire ; l'autre a tourné autour de ses reins un mouchoir qui renferme trois livres de farine cuite. A la main, ils tiennent un long fusil à mèche, cerclé de cuivre, raccommodé avec des ficelles, rouge de rouille et inquiétant de vétusté. Des tatouages se déroulent sur leurs bras nus. Ils marchent rapidement, et chacun de leurs mouvements dessine les muscles accentués de leurs mollets et de leurs cuisses. Ce sont des chasseurs d'hyènes, venus de l'oasis d'El Kharjeh, à Louqsor, pour acheter du plomb. Ils vont ainsi par les déserts, suivant les pistes jusqu'au repaire, se cachant derrière un rocher et attendant avec patience la sortie de la bête immonde. Lorsqu'ils l'ont tuée, ils la dépouillent, mangent sa chair et emportent sa peau pour la vendre, dans les bazars de Syout ou d'Esné. Quelquefois ils restent plusieurs jours à cette chasse de ruse et d'affût ; lorsque la faim les prend, ils versent dans la paume de leur main une pincée de farine, l'arrosent de quelques gouttes d'eau et en font une boulette qu'ils avalent. Ils s'approchèrent de moi et me demandèrent de la poudre ; je vidaï dans leur sac en peau de gazelle ma poudrière et celle de mon domestique ; ils bon-

dissaient de joie : — « Que Dieu te le rende ! me crièrent-ils. » Puis ils partirent, retournant quelquefois vers moi leur visage ardent, drapés superbement dans leurs guenilles trouées, et s'harmonisant bien avec ces montagnes chenues, ces rochers abruptes ces terrains désolés et ces sables blanchissants où leurs yeux cherchaient la trace des animaux féroces. »

**Captivité.** — Prises toutes jeunes, les hyènes peuvent s'appivoiser, et vivre longtemps en captivité ; mais presque toutes, en vieillissant, deviennent cataractées.

**Usages et produits.** — Les mahométans n'emploient aucune partie de l'hyène ; ils considèrent l'animal entier comme impur. Bombonnel (1) est d'un avis contraire. « Les Arabes, dit-il, attribuent aux dépouilles de l'hyène plusieurs vertus médicinales. Ils en conservent le sang qu'ils font, en certains cas, boire aux chevaux et aux mulets pour les guérir. Ils en mangent la chair, qu'ils jugent être un remède efficace contre certaines maladies. Une petite touffe du poil attachée à la cruche ou à la peau de bouc dans lesquelles se fait le beurre, suffit pour augmenter le volume de celui-ci et pour qu'on y trouve moins de battures. Quant à la cervelle de la bête, on a soin de l'enterrer très-profondément ; car si une personne en mangeait, quelque minime qu'en fût la quantité, cette personne deviendrait folle pour le reste de ses jours. »

« Telle qu'elle est, dit John. Franklin (2), l'hyène a pourtant sa place marquée dans l'économie de la nature. Préposée à l'édilité générale dans les contrées chaudes, où la décomposition des matières animales pourrait produire les plus funestes conséquences, elle remplit, dans le désert et à la porte des villes barbares, la charge que certains fonctionnaires publics exercent dans les villes civilisées. Pourvue d'une force de mâchoire extraordinaire et de dents puissantes, elle termine quelquefois le repas des vautours en faisant disparaître les restes des restes. Dans le sud de l'Afrique, après une bataille, on ne se donne point la peine d'enterrer les morts ; les oiseaux et les bêtes de proie se chargent de cette besogne. Les os eux-mêmes trouvent un sépulcre dans l'estomac vorace de l'hyène.

« La terreur superstitieuse qui s'attache à la violation des sépulcres a, sans doute, contribué plus que tout le reste à rendre l'hyène un objet

(1) Nom arabe du *Lawsonia inermis*, L. Les femmes arabes se servent du henné pour se teindre les ongles et les mains.

(2) Max. du Camp, *le Nil*. Paris, 1854, p. 264.

(1) Bombonnel, *le Tueur de panthères*. Paris, 1863, p. 264.

(2) John. Franklin, *la Vie des animaux*, t. I, p. 188 et 191.

d'horreur et de dégoût. La plupart des voyageurs ont méconnu les services qu'elle rend comme commissaire de la voirie, dans les régions du globe où cette intéressante fonction civile n'existe pas encore. »

Elles sont utiles en enlevant les immondices; mais cette utilité ne saurait compenser le mal qu'elles causent aux troupeaux; et, d'ailleurs, il y a d'autres animaux, surtout des oiseaux et des insectes, qui, mieux qu'elles, enlèvent toutes les charognes.

Les espèces vivantes, actuellement connues, sont au nombre de trois, ou de quatre si l'on compte parmi elles l'espèce à caractères mixtes, le protèle, qui forme transition entre les hyènes et les viverriens. Les trois espèces d'hyènes vraies sont l'hyène tachetée, l'hyène brune ou loup de rivage, et l'hyène rayée.

#### L'HYÈNE TACHETÉE — *HYÆNA CROCUTA*.

*Die gefleckte Hiäne ou Tiger Wolf, The Spotted Hyæna.*

**Caractères.** — L'hyène tachetée (*fig. 265*) est la plus grande et la plus forte espèce actuellement vivante; elle est bien loin cependant d'atteindre la taille de l'hyène des cavernes. Son corps robuste, son pelage tacheté la différencie des deux autres espèces qui sont plus communes, ou du moins, que nous voyons plus souvent dans les ménageries. Sa robe a un fond gris-blanchâtre, tirant plus ou moins sur le fauve; les flancs et les cuisses sont variés de taches brunes, la tête est brune, avec le sinciput et les joues roux; les pattes sont blanchâtres; la queue est brune, noire au bout. Cette teinte présente des variations nombreuses, elle est tantôt plus claire, tantôt plus foncée. La longueur totale de l'animal est de 1<sup>m</sup>,15 à 1<sup>m</sup>,20; sa hauteur, au garrot, est de 50 cent.

**Distribution géographique.** — L'hyène tachetée habite l'Afrique méridionale et orientale, depuis le cap de Bonne-Espérance jusqu'au 17° de latitude nord, et, là où elle est en abondance, elle repousse presque complètement l'hyène rayée. En Abyssinie et dans le Soudan, elle vit côte à côte avec elle; mais elle devient de plus en plus abondante à mesure qu'on descend vers le sud, et finit par s'y rencontrer seule. En Abyssinie, elle est commune et habite les montagnes jusqu'à une altitude de 4000 mètres au-dessus du niveau de la mer.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Ses mœurs sont les mêmes que celles de l'hyène rayée,

mais elle est plus redoutée que celle-ci; elle est surtout considérée comme un être ensorcelé et dangereux. Les Arabes la nomment *marrafil*.

Pour nous, nous ne pouvons balancer à lui accorder la palme de la laideur. De tous les carnassiers, elle est le plus difforme, le plus dégoûtant, et ses facultés intellectuelles viennent encore concourir à la rendre plus hideuse.

Beaucoup d'observateurs s'accordent à dire que l'hyène tachetée attaque l'homme endormi ou exténué de fatigue. C'est aussi l'opinion des Abyssiniens. « Les hyènes tachetées, dit Ruppell, sont d'un naturel très-lâche; mais quand la faim les presse, elles montrent une témérité incroyable. Elles entrent de jour dans les maisons, y ravissent les enfants, mais sans oser attaquer un adulte. Quand les troupeaux rentrent le soir, elles saisissent d'un bond un mouton qui marche des derniers et échappent avec leur proie, malgré la poursuite du berger. On n'a pas de chiens ici. Les habitants prirent pour moi plusieurs hyènes vivantes dans une fosse où avait été attaché un chevreau bêlant après sa mère. Pour moi, je les ai toujours vues très-lâches, s'écartant du chemin de l'homme. »

Au Cap, cette espèce est connue sous le nom de *loup-tigre*. « Elle y est, dit Lichtenstein, l'espèce la plus commune de tous les carnassiers; on la trouve même dans les ravins des montagnes de la Table, dont elle vient ravager les métairies, jusque dans le voisinage de la ville du Cap.

« L'hiver, les hyènes habitent les hauteurs; en été, elles se tiennent dans la plaine, guettant à l'affût les lièvres, les civettes, les gerboises. »

Au voisinage des villes, les hyènes font plus de bien que de mal, elles dévorent beaucoup de charognes, et détruisent quelques cynocéphales et quelques civettes. Rarement, dans les endroits très-peuplés, l'on a à constater qu'un mouton ait été enlevé par les hyènes; celles-ci sont naturellement très-peureuses, et l'on n'a pas d'exemple qu'elles aient attaqué l'homme. Elles ont, en marchant, la tête basse, le cou recourbé, le regard méchant et soupçonneux.

Au temps de Sparmann, en 1780, les hyènes entraient dans la ville du Cap, comme elles le font encore aujourd'hui dans celles du Soudan, et y mangeaient tous les débris d'animaux qu'elles trouvaient dans les rues.

Strodtmann (1) raconte sur les hyènes des histoires effrayantes. Beaucoup d'enfants et d'ado-

(1) Strodtmann, *Südafrikanischen Wanderungen*.



lescents, dit-il, quarante dans l'espace de quelques mois, sont enlevés la nuit par les hyènes. Une tribu cafre, les Mamboukis, croient que l'hyène préfère la chair humaine à toute autre nourriture. Leurs cabanes ont la forme d'une ruche d'abeille, d'environ 6 mètres de diamètre; l'entrée en est un trou étroit, qui conduit d'abord à un compartiment circulaire, où se tiennent les veaux pendant la nuit; plus en dedans seulement est la partie habitée par la famille. C'est là que dorment les Mamboukis, en cercle autour du feu. Les hyènes pénètrent dans la cabane, passent à travers les veaux, font le tour du feu, enlèvent les enfants sous la couverture de leur mère, et le tout avec tant de silence que les parents ne s'aperçoivent de leur malheur qu'en entendant de loin les gémissements de leur enfant, qui ne peut déjà plus être sauvé. Shepton, qui se porte garant de la véracité de ces récits, eut à soigner deux enfants qui avaient été ainsi enlevés par les hyènes, mais que l'on avait pu leur arracher à temps; l'un des enfants était un petit garçon de dix ans, l'autre une petite fille de huit ans. Je regarde ces assertions comme exagérées.

C'est surtout l'hyène tachetée qui est l'héroïne de tant de légendes qui ont cours sur les hyènes. Les habitants du Soudan croient que les sorciers prennent sa forme, pour pouvoir, dans leurs pérégrinations nocturnes, nuire à tous les croyants. Son apparence hideuse, sa voix terrible, sont les causes de cette croyance.

**Chasse.** — Les propriétaires des environs du Cap font chaque année, aux hyènes, des chasses réglées. On trouve là des bas-fonds couverts de roseaux; on en entoure un, et l'on y met le feu à différents endroits. L'hyène est forcée de quitter sa retraite, et tombe, à ce moment, sous la dent des chiens qui cernent tout le bas-fond. On la chasse encore avec des trappes, des pièges, des lacets, qui n'ont souvent pas grand effet, l'animal sachant les éviter.

Presque dans chaque métairie se trouve à quelque distance de la maison d'habitation une trappe à hyène. C'est une construction grossière en pierres, de 2 mètres à 2 mètres et demi carrés, à porte tombante, très-lourde, arrangée comme une souricière. Des trappes analogues sont tendues aux panthères, mais celles-ci sont fermées par en haut. Les pièges à hyènes, eux, restent ouverts, l'hyène ne sautant ni ne grim pant. Dans beaucoup d'endroits, on établit, pour l'hyène aussi bien que pour d'autres carnassiers, un piège simple mais disposé avec beaucoup d'art; un sillon profond dans lequel est couché un fusil, et une

ficelle qui va de la gâchette à un appât en font tous les frais; l'appât est placé au bout du sillon, au point où il aboutit à un fossé profond, de telle sorte que l'animal ne puisse arriver à lui que par l'endroit où la balle doit passer. Le chacal rusé et habile réussit quelquefois à enlever l'appât de côté et à éviter ainsi le projectile meurtrier.

**Captivité.** — L'hyène tachetée est plus bête, plus méchante, plus grossière que l'hyène rayée; mais sa lâcheté fait qu'on peut l'appivoiser jusqu'à un certain point à coups de fouet. Jamais, cependant, à ce que je crois, on n'arrive à la dresser comme l'hyène rayée; les tours qu'on lui fait faire dans les ménageries ne permettent pas d'apprécier cela suffisamment et personne, autre que les dompteurs d'animaux féroces, ne se donne le plaisir de faire l'éducation d'une hyène tachetée. Elle est trop laide, trop sale, trop désagréable. Elle reste couchée pendant des heures, immobile à la même place, puis elle se lève, promène autour d'elle ses yeux hagards, se frotte aux barreaux de sa cage, et de temps à autre fait entendre son ricanement qui vous transperce jusqu'à la moelle des os. Ce cri si désagréable m'a toujours paru être une expression de plaisir et de volupté.

Cependant, d'après John. Franklin (1), l'hyène se rencontre en Afrique, dans la maison de quelques colons, où elle est préférée au chien lui-même, à cause de son attachement, de sa sagacité et de ses précieuses qualités pour la chasse. « L'évêque Héber, dit-il, a connu dans l'Inde un gentleman anglais, M. Troill, qui était suivi, depuis plusieurs années, par une hyène tachetée, comme par le plus fidèle et le plus diligent des amis. Cette rencontre arrache même au bon évêque l'exclamation que voici : « Et l'on dira « que cet animal est incapable de s'appivoiser ! »

« Je me souviens moi-même d'avoir vu, il y a quelques années, à Exeter-Exchange, une hyène si parfaitement privée, qu'on lui permettait de se promener librement dans une salle où le public était admis. Elle fut, quelque temps après, vendue à une personne qui l'emmenait promener dans la campagne, et qui la conduisait au moyen d'une simple ficelle passée autour du cou. A ces années de tolérable dépendance succédèrent brusquement des temps de dure captivité. L'animal devint la propriété d'un exhibiteur forain, qui le tint constamment en cage. A partir de ce moment, la férocité de l'hyène devint inquiétante, elle ne souffrait plus qu'un étranger approchât

(1) John. Franklin, *la Vie des animaux*, t. I, p. 492

d'elle, et elle mourut, après avoir graduellement perdu ses bonnes qualités. »

**L'HYÈNE BRUNE — HYÆNA BRUNNEA.**

*Der Strandwolf, The brown Hyæna.*

**Caractères.** — L'hyène brune est caractérisée par une crinière longue, rude, tombant sur les deux côtés du dos. La couleur de son pelage est un brun foncé uni, marqué seulement de quelques points bruns et blancs sur les pattes. Les poils de la crinière sont d'un brun foncé, à racine gris-blanchâtre. La tête est brun foncé; le front noir, marqué de blanc et de roux. Elle est plus petite que l'hyène tachetée, et atteint au plus la taille de l'hyène rayée.

**Distribution géographique.** — L'hyène brune habite le sud de l'Afrique, mais surtout les bords de la mer. Elle est bien moins abondante que l'hyène tachetée.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Les mœurs de cette espèce ne diffèrent pas de celles des autres hyènes. Elle se nourrit surtout de charognes, des cadavres que la mer jette sur ses rivages. Quand la faim la pousse, elle attaque les troupeaux, et devient alors aussi redoutable que ses congénères. On dit qu'elle est de beaucoup la plus rusée, et qu'elle s'éloigne considérablement du lieu où elle a commis un larcin, pour ne pas trahir sa retraite.

**L'HYÈNE RAYÉE — HYÆNA STRIATA.**

*Die gestreifte Hiænä, The striped Hyæna.*

L'hyène rayée est cet animal que nous voyons dans toutes les ménageries, dressée à accomplir divers tours, bien plus dangereux en apparence qu'ils ne le sont en réalité. Elle est si connue, qu'il est presque inutile d'en donner une description; toujours est-il que nous pourrions la faire en quelques mots.

**Caractères.** — Son pelage est grossier, raide; d'un gris blanchâtre tirant un peu sur le jaune, marqué de raies noires transversales. Elle a le bout de la crinière et le devant du cou noirs; la queue tantôt unicolore, tantôt rayée. Sa tête est grosse, son museau relativement mince, ses oreilles sont dressées, grandes. La longueur du corps est d'environ 1 mètre.

**Distribution géographique.** — Cette hyène est de beaucoup la plus répandue; on la trouve depuis Sierra-Leone jusqu'à la côte orientale de l'Afrique, et dans toute l'Asie jusqu'à l'Altaï.

Nulle part, elle n'est rare, elle est même très-abondante au voisinage des habitations.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Les hyènes rayées sont les moins nuisibles du genre, aussi ne sont-elles pas très-redoutées. Dans leur patrie, il y tant d'immondices, tant d'os abandonnés qu'elles trouvent facilement à se nourrir, et que la faim ne les pousse pas à attaquer les animaux vivants.

Leur lâcheté surpasse toutes les bornes; elles pénètrent cependant dans l'intérieur des villages. En Égypte, elles viennent rôder aux alentours des habitations. (*pl. XIV*) Nous exposions des cadavres d'animaux pour pouvoir y tirer des vautours; chaque nuit, des hyènes venaient s'en repaître, et nous incommodaient beaucoup en cela. Quand nous bivouaquions, elles se glissaient jusque dans l'intérieur de notre campement, et nous pouvions faire feu sur elles sans nous lever. Dans une excursion au Sinaï, mon ami Heuglin tua une hyène rayée de son bivouac, avec du plomb à perdrix. Malgré leur importunité, personne n'a peur de ces hyènes; jamais même elles n'attaquent un homme endormi. Elles ne déterrent pas non plus les cadavres et sont parfaitement innocentes des histoires épouvantables que les possesseurs de ménageries ambulantes mettent sur leur compte.

Les fermiers regardent la destruction de cette espèce comme une affaire d'importance; mais les pièges les plus ingénieux échouent le plus souvent devant sa ruse et sa surprenante habileté. Durant ses courses nocturnes, elle examine minutieusement chaque objet, et si elle a quelque raison de croire qu'un *danger est caché là-dessous*, elle tourne le dos et continue son chemin dans une autre direction.

Son genre de vie est exactement le même que celui des autres hyènes.

**Captivité.** — Je crois devoir rapporter ici l'histoire de deux hyènes que j'ai eues longtemps en captivité. Quelques jours après mon arrivée à Kharthoum, j'achetai deux jeunes hyènes pour 1 fr. 25. Elles avaient la taille d'un blaireau à demi adulte, et étaient encore couvertes d'un pelage doux, laineux, gris foncé. Elles vivaient déjà depuis quelque temps dans la société de l'homme, mais n'étaient nullement dressées. Je les enfermai dans une écurie, où je les visitai journellement. Cette écurie était obscure; en entrant, je ne voyais que quatre points verdâtres qui brillaient dans un coin; quand je m'approchais, c'étaient des grognements et des grincements, et si je n'y prenais garde, j'étais



Paris, J.-B. Baillière et Fils.

Corbeil, Crété, imp.

L'HYÈNE RAYÉE.





Fig. 266. Le Protèle Delalande.

fortement mordu à la main. Au commencement, elles ne craignaient pas les coups; mais, avec l'âge, elles prirent peu à peu notion de ma supériorité; un jour, enfin, je leur en fournis des preuves. Mon domestique leur avait donné à manger, avait joué avec elles, et en avait été si fortement mordu à une main, qu'il resta quatre semaines sans pouvoir s'en servir. Les hyènes avaient atteint à peu près la moitié de leur taille, et pouvaient par conséquent supporter une forte correction. Pensant, d'ailleurs, qu'il valait encore mieux en tuer une que de s'exposer à être grièvement blessé par elles, je leur donnai des coups de bâton, jusqu'à ce qu'elles cessassent de gronder quand je les approchais. Pour voir si ces coups avaient produit leur effet, je leur mis une demi-heure après la main devant le museau; l'une d'elles la flaira tranquillement, mais l'autre me mordit, et reçut une nouvelle correction; je renouvelai encore l'expérience le même jour, elle me mordit de nouveau et fut battue pour la troisième fois; cela suffit; elle resta couchée, immo-

BREHM.

bile, misérable, dans un coin et s'y tint tout le lendemain sans prendre de nourriture. Vingt-quatre heures après, je retournai dans l'écurie, et m'occupai longtemps de mes deux hyènes; elles se laissaient tout faire, et n'essayaient plus de mordre; la sévérité devenait inutile; leur mauvais vouloir était brisé, elles pliaient sous ma puissance. Une seule fois je dus employer le bain d'eau froide, le meilleur moyen pour dompter une bête féroce. J'avais acheté une troisième hyène, qui avait perverti ses deux camarades déjà dressées, mais après le bain, et lorsque je les eus séparées, elles se montrèrent de nouveau douces et amicales.

Trois mois plus tard, je jouais avec elles comme avec un chien, sans avoir à en redouter la moindre attaque. Elles m'aimaient plus de jour en jour, et montraient la plus grande joie quand je m'approchais d'elles. Lorsque j'entrais dans leur écurie, elles se levaient en poussant des cris de joie, gambadaient autour de moi, me posaient les pattes de devant sur les épaules, me

I — 69

flairaient le visage, et levaient leur queue en l'air. C'était leur manière de me saluer, et je pus remarquer qu'elles manifestaient ainsi leur contentement.

Quand je voulais les avoir dans ma chambre, j'ouvrais l'écurie, et les deux hyènes me suivaient; la troisième avait dû être abattue à cause de sa méchanceté. Elles sautaient en folâtrant, me couraient dans les jambes, approchaient leur nez de mes mains et de ma figure. Je pouvais aller partout avec elles dans l'habitation, sans avoir à craindre qu'aucune prit la fuite. Plus tard, je me promenais dans les rues du Caire en les tenant en laisse, et cela au grand scandale des croyants. Elles accouraient auprès de moi, dès qu'un de mes domestiques avait oublié de fermer la porte de leur écurie. J'habitais au second étage; l'écurie était au rez-de-chaussée; elles montaient les escaliers et venaient dans ma chambre. Pour un étranger c'était un curieux spectacle que de nous voir à table; nous avions chacun une hyène à notre côté, et celles-ci étaient assises comme un chien bien élevé; elles demandaient à manger en poussant un grincement faible, mais rauque, et nous remerciaient en nous léchant les mains.

Elle aimaient beaucoup le sucre, et mangeaient volontiers du pain, surtout quand il avait été trempé dans le thé. Nous les nourrissions avec la chair de chiens que nous tuions pour elles, et qu'il nous était d'ailleurs facile de nous procurer, vu le grand nombre de chiens qui rôdent dans les pays du Levant; mais nous n'étions pas longtemps dans un endroit, sans que ces animaux apprissent bien vite à nous connaître et à nous éviter. Pendant notre voyage de trois cents milles, de Kharthoum au Caire, les chiens errants furent la pâture habituelle de nos hyènes. On leur en donnait à manger tous les trois ou quatre jours; mais, une fois, elles en furent privées pendant huit jours, et il nous fut même impossible de trouver de quoi leur donner à manger; aussi il aurait fallu voir avec quelle voracité elles se jetèrent sur le cadavre d'un chien que nous rencontrâmes; elles poussèrent des hurlements, des ricanements, puis se précipitèrent sur leur proie; quelques coups de dents et elles avaient ouvert la poitrine et le ventre, et de leur museau, elles fouillaient avec volupté dans les intestins; quelques minutes après, on ne reconnaissait plus de tête d'hyène, c'étaient deux masses couvertes de sang, qui se plongeaient dans l'intérieur du cadavre. Jamais je n'ai mieux vu combien les hyènes ressemblent

aux vautours; elles les surpassent même en voracité. Une demi-heure après, il ne restait du chien que la tête et la queue; tout le reste, pattes, peau avec ses poils, chair et os, avait été dévoré. Mes élèves mangeaient toute espèce de chair, sauf celle du vautour; elles n'y touchaient pas même lorsqu'elles étaient très-affamées; les vautours, au contraire, se nourrissent très-bien des cadavres des hyènes. Mangent-elles leurs semblables? C'est ce que je n'ai pu voir; mais j'en doute. La viande était leur nourriture habituelle; le pain n'était pour elles qu'une friandise.

La bonne harmonie régna toujours entre mes captives; elles jouaient souvent ensemble, grondant, criant, sautant l'une sur l'autre, se renversant, se mordant. Si une d'elles restait absente quelque temps, c'était une grande joie lorsqu'elle revenait. En un mot, j'ai pu voir par elles que les hyènes sont capables d'affection et d'attachement.

Le fait suivant en serait d'ailleurs une preuve.

La ménagerie du *Parc de la Tête-d'Or* à Lyon possédait une hyène rayée, plus féroce que ne le sont d'ordinaire ces carnassiers, dont la lâcheté est proverbiale. Elle s'évada de sa cage, il y a deux ans, et fut assez difficile à reprendre, car elle n'hésitait pas à faire tête, en hérissant sa crinière et découvrant ses crocs formidables, à ceux qui voulaient s'en emparer. Un des employés du parc dut, pour s'en rendre maître, monter à cheval et lui lancer au cou un nœud coulant, à l'instar du lasso des Mexicains.

Malgré son caractère farouche, cette hyène s'attachait très-vivement à une chienne griffonne qu'on avait placée dans sa cage, et comme il arrive d'ordinaire dans les cas où les sentiments affectueux, chez les carnassiers en captivité, l'emportent sur l'instinct sanguinaire, la chienne ne tarda pas à devenir la maîtresse du logis et à soumettre l'hyène à ses caprices égoïstes et à son humeur acariâtre.

Cette chienne mourut. L'hyène entourait son agonie des soins les plus affectueux, la réchauffant entre ses pattes et la léchant avec tendresse. Depuis vingt-quatre heures déjà la chienne avait cessé de donner signe de vie, et l'animal féroce continuait à se presser contre sa dépouille, blotti dans le coin le plus obscur de sa cellule. Craignant que la décomposition de ce cadavre n'infectât l'air, on se décida à l'enlever à l'affection posthume de l'hyène, et au moyen d'un croc on le tira hors de la cage.

On s'aperçut alors que l'amitié du carnassier pour son défunt compagnon de captivité avait

pris un caractère d'intimité tel, que la séparation était complètement impossible. L'hyène avait mangé sa bonne amie, sans doute pour que, désormais, elle reposât aussi près que possible de son cœur, et ce que le croc ramena au dehors n'était que la peau à longs poils de la chienne, aussi soigneusement écorchée que si elle eût passé par les mains d'un naturaliste (1).

Voici un fragment d'une lettre que M. Isidore Geoffroy-Saint-Hilaire (2) écrivit à M. E. Deschanel, à propos de ses articles sur les jardins zoologiques d'acclimatation.

« Ce que vous dites des hyènes, tant calomniées, m'a rappelé un fait qui m'a beaucoup amusé. Mon ancien camarade Romieu raconta triomphalement comme quoi il était parvenu à adoucir nos hyènes du Jardin des Plantes, à force de gâteaux et de câlineries de voix; à ce point d'être arrivé à pouvoir *les toucher le troisième jour*. Or ces mêmes hyènes étaient si douces que le premier venu pouvait immédiatement les toucher et les caresser. Deux d'entre elles existent encore. Je ne vais jamais à la ménagerie sans les caresser, et cependant mes visites n'y sont pas assez fréquentes pour que je sois connu de ces animaux.

« Je me rappelle aussi en ce moment un fait qui est à l'honneur des hyènes. Un colon d'Alger avait reçu un toute petite hyène qui s'était élevée dans sa cour. Quand elle fut devenue grande, on craignit qu'elle ne vint à mordre les enfants, et l'on se décida, ne voulant pas la tuer, car on l'aimait, à la transporter au loin et à la perdre. Le colon fit donc atteler, conduisit la bête à une grande distance, et la laissa. Puis il revint au logis. La première personne qu'il y aperçut, ce fut la bête. Elle était revenue au logis comme le chien le plus fidèle. »

Les hyènes, avec leur réputation de férocité et leur douceur réelle, sont le trésor des *banquistes* et des *dompteurs*. Les spectateurs frémissent de terreur lorsqu'ils voient les dompteurs ouvrir d'une main intrépide une gueule... innocente.

### LES PROTÈLES — PROTELES.

*Die Zibethiänen.*

L'espèce sur laquelle ce genre repose paraît être un animal de transition; elle se rapproche à certains égards des civettes et même des renards. Mais elle a surtout des rapports très-nombreux avec les hyènes, à côté desquelles elle se

(1) Extrait du *Salut public* de Lyon.

(2) Deschanel, *Causeries de quinzaine*. Paris, 1861, p. 292.

place, tout en s'en distinguant par des caractères génériques.

**Caractères.** — En effet, si elle a la physiologie générale des hyènes, l'avant-train élevé, le dos incliné, une crinière et une queue touffues, elle en diffère par un museau plus allongé, plus petit, des oreilles plus grandes; par un doigt surnuméraire, des pattes de devant comme nous avons vu qu'il en existe chez certains chiens. Le squelette, dans son ensemble, est aussi celui des hyènes, mais le crâne et la dentition offrent des particularités remarquables: on ne compte que quatre molaires, encore sont-elles si petites que l'une ou l'autre est toujours cachée par la gencive. L'animal n'a donc pas de dent carnassière à proprement parler et même pas de molaire, et paraît peu fait pour mâcher. Enfin, ici, comme chez les viverriens, une sorte de poche ou sillon, d'après la remarque de G. Cuvier, existe près de l'anus.

L'on ne connaît encore que l'espèce suivante.

#### LE PROTÈLE DELALANDE — PROTELES LALANDII.

*Die Zibethiäne ou der Erdwolf, The Aard ou Earth Wolf.*

**Caractères.** — Le protèle Delalande (*fig. 266*) que l'on a aussi nommé *civette* ou *genette hyénoïde*, *hyène civette*, a les oreilles allongées, couvertes d'un poil très-court et peu abondant; les narines font une saillie prononcée au delà du museau, qui est noir et peu fourni de poils, mais garni de moustaches longues; les poils de la crinière et ceux de toute la queue sont longs, rudes au toucher, et annelés de noir et de blanchâtre, ce qui fait que la crinière et la queue portent aussi des anneaux qui ont les mêmes couleurs. La crinière s'étend de la nuque à l'origine de la queue; les poils qui la composent sont plus courts et plus rares vers le haut du cou et vers la queue. Le reste du corps est presque en entier couvert de poils laineux, entremêlés de quelques poils plus longs et plus rudes; le fond du pelage est blanc-roussâtre, mais il est varié sur les côtés et sur la poitrine de lignes noires transversales, inégalement prononcées et espacées; les tarsi sont noirs; le reste des jambes, de même couleur que le corps, est varié aussi de bandes noires transversales, dont les supérieures se continuent avec celles du tronc.

Le corps du protèle Delalande a 82 cent. de long, et la queue en a 33.

**Distribution géographique.** — Le protèle est un animal du Cap. Il y avait été signalé déjà

plusieurs fois par les voyageurs, mais Isidore Geoffroy-Saint-Hilaire est le premier qui en ait donné une bonne description d'après des individus tués par Delalande au fond de la Cafrerie. Peut-être est-ce à cette espèce qu'il faut rapporter l'animal dont parle Sparmann sous le nom de *chacal gris*. Levaillant n'en avait vu que les peaux servant de manteaux dans les pays des Namaques, jamais il n'avait pu se procurer l'animal; plus tard, ses compagnons lui signalèrent les protèles comme venant visiter son campement pendant la nuit; ils en distinguaient les cris de ceux des hyènes tachetées et des chacals qui les entouraient aussi.

Le cercle de dispersion de cet animal est plus grand qu'on ne l'avait cru d'abord; non-seulement il vit au Cap et dans une grande partie de l'Afrique australe, mais aussi à la côte de Mozambique et de l'autre côté de l'équateur, en Abyssinie et en Nubie. M. de Joannis, officier de la marine française, a dessiné en Nubie un animal trouvé mort, dans lequel I. Geoffroy-Saint-Hilaire a reconnu le protèle du Cap.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Le peu que l'on connaît sur cet animal est dû à M. Jules Verreaux, compagnon de voyage de Delalande.

Il nous apprend que les protèles sont nocturnes; qu'ils ont une grande facilité pour fouiller la terre, et qu'ils se creusent des terriers à la manière des renards. Ils ont toujours soin de se ménager plusieurs issues. Lorsqu'ils sont excités, leur crinière se dresse et leurs poils sont hérissés depuis la nuque jusqu'à la queue. Leur course est assez rapide.

Les trois individus que Delalande put tuer, les seuls qui jusque-là eussent été vus en nature, habitaient ensemble, et sortirent du même terrier, par diverses issues, pour éviter un chien qui s'y était introduit. Ils fuyaient avec une grande vitesse, la crinière hérissée, le corps très-oblique sur le sol, les oreilles et la queue baissées, l'un d'eux, se voyant en danger, se mit à fouiller le sol, comme pour se creuser un nouveau terrier.

M. Jules Verreaux nous apprend encore que les protèles se nourrissent principalement d'agneaux, et même quelquefois de moutons dont ils dévorent surtout la substance grasseuse qui entoure, comme une énorme loupe, la queue de ces ruminants. Il est probable, qu'au besoin et à défaut d'autre nourriture, ils se rabattent sur les petits animaux.

## LES VIVERRIDÉS — *VIVERRIDÆ*.

*Die Schleichkatzen, The Civets.*

**Caractères.** — Les viverridés se distinguent de tous les carnassiers que nous venons de passer en revue par leur corps mince, allongé, leurs jambes courtes, leur cou mince, leur tête oblongue, leur queue longue, pendante; ils ont les yeux petits, les oreilles de grandeur variable; cinq doigts à chaque patte, armés d'ongles presque toujours rétractiles. Ils ont près de l'anus deux ou plusieurs glandes, qui sécrètent un liquide particulier, à odeur forte, souvent désagréable et qui s'amasse quelquefois dans une poche spéciale.

Les viverridés ressemblent à nos martes et ils les représentent dans le sud de l'ancien continent. Ils ont la même conformation extérieure, la même agilité, la même soif de sang; ils en ont, en un mot, tous les caractères physiques et intellectuels; mais ils possèdent à la mâchoire supérieure une molaire de plus que les mustéliens. Ils ont, d'ailleurs, la vraie dentition des car-

nassiers: de petites incisives, des canines fortes, tranchantes, des molaires hérissées en pointe. La colonne vertébrale est formée de trente et une vertèbres, portant treize ou quinze côtes, et la queue compte de vingt à trente-quatre vertèbres.

**Distribution géographique.** — Le cercle de dispersion des viverridés est assez restreint. A l'exception d'une espèce américaine qui, d'ailleurs, diffère beaucoup des autres, tous habitent l'ancien continent, et principalement le sud de l'Afrique et de l'Asie. Deux espèces seulement vivent dans les régions méridionales de l'Europe et l'une d'elles est absolument confinée en Espagne.

Les viverridés ont apparu à la surface de la terre dans les époques géologiques précédentes. Il est vrai de dire que les ossements fossiles qui en sont le témoignage semblent appartenir à une seule et même espèce.

Dans l'époque actuelle, les viverridés se mon-



trent sous des types très-variés, comme les mus-télidés, mais dans un cercle beaucoup plus res-treint que ceux-ci.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Leur habi-tat est très-varié. Beaucoup se trouvent dans les régions stériles et sèches, dans le désert, dans les steppes, dans les montagnes, ou dans les fo-rêts clair-semées de l'Afrique et de la Haute-Asie ; d'autres préfèrent les cantons fertiles, le bord des rivières, les fourrés de roseaux ; les uns s'ap-prochent des habitations humaines ; les autres s'enfoncent dans l'intérieur des forêts les plus épaisses ; ceux-ci vivent sur les arbres, ceux-là ne quittent pas la surface du sol ; quelques-uns même vont à l'eau. Des crevasses de rochers, des cavernes, des arbres creux, des terriers qu'ils se creusent eux-mêmes ou d'où ils chassent les propriétaires ; des buissons épais, sont leurs lieux de refuge et de repos pendant le jour.

La plupart des viverridés sont nocturnes ; bon nombre d'entre eux, cependant, là surtout où l'homme ne vient pas les déranger, chassent du-rant le jour. Il en est peu qui soient lents, pa-resseux ; presque tous, au contraire, sont remar-quables par la vivacité de leurs mouvements. Les premiers marchent en appuyant sur le sol toute la plante des pieds ; les autres sont de vrais digitigrades, à plante des pieds couverte de poils. En général, ils grimpent avec une agi-lité remarquable, et presque tous sont capa-bles de monter sur un arbre incliné. Leurs sens, surtout la vue, l'ouïe et l'odorat, sont très-dé-veloppés.

Ils sont on ne peut mieux organisés pour la rapine et ils sont, en réalité, les dignes représen-tants de nos martes. Tous ont l'instinct du bri-gandage au plus haut degré ; tous ont soif de sang et ils attaquent les animaux qu'ils peu-vent espérer de vaincre. Leur nourriture habi-tuelle consiste en petits mammifères, en oiseaux, en œufs, en reptiles ; beaucoup se nourrissent aussi de poissons et de crustacés. L'agilité et le courage que quelques-uns déploient en combat-tant les serpents venimeux les ont rendus célè-bres chez tous les peuples, depuis la plus haute antiquité, et ont donné lieu aux fables les plus surprenantes.

Les viverridés rôdent sans cesse dans leur do-maine, ils inspectent chaque fente, chaque cre-vasse ; parcourent chaque champ ; fouillent chaque taillis, chaque fourré de roseaux, dans l'espérance d'y trouver une proie.

Au repos, ils se couchent ordinairement roulés en boule, dans un lieu tranquille et silencieux,

généralement là où le jour les a surpris, car bien peu ont une retraite fixe.

Leur voix est tantôt un grognement sourd et rauque, tantôt un sifflement aigu sur une seule note, tantôt un cri d'anxiété.

Plusieurs espèces exhalent une forte odeur de musc, provenant d'une substance de nature gras-seuse ou huileuse, connue sous le nom de *civette* ; substance que sécrètent les glandes anales et qui s'accumule dans une poche spéciale.

Chez tous les carnassiers, le nombre des petits par portée varie beaucoup. Ces variations, pour les viverridés, sont de un à six. La mère témoi-gne beaucoup d'attachement à sa progéniture ; chez quelques espèces, le mâle lui donne aussi des soins.

**Captivité.** — Pris jeunes, les viverridés s'ap-privoisent facilement ; ils se montrent aussi doux et confiants que les vieux sont sauvages et mé-chants. Ils supportent très-bien la captivité.

**Usages et produits.** — Dans quelques pays on élève beaucoup d'individus de certaines espèces, pour recueillir le produit de leur sécrétion ; ail-leurs, quelques autres sont gardés en chambre pour faire la chasse aux petits rongeurs.

En somme, les dégâts que peuvent causer les viverridés sont compensés par les produits ou les services qu'ils rendent. Du reste, ce qu'ils dérobent directement à l'homme est en quel-que sorte insignifiant ; l'on sait, au contraire, combien ils lui sont utiles, même en liberté, en détruisant les animaux nuisibles. C'est en re-connaissance de leurs services que, dans l'anti-quité, les Égyptiens avaient fait de l'un d'eux un animal sacré.

## LES CIVETTES — *VIVERRÆ*.

*Die Zibetkatzen, The Civets.*

**Caractères.** — Le petit groupe des civettes se rapproche des protèles. Les espèces qui le composent ont les caractères de la famille. Leur corps est fluet, allongé ; leurs pattes sont assez hautes ; elles ont chacune cinq doigts, à ongles demi-rétractiles, et couverts de poils en dessous ; des oreilles obtuses, la langue couverte de fortes papilles, la queue longue mais ne s'en-roulant pas. Elles sont particulièrement caracté-risées par une grande poche à civette, située entre l'anus et les parties génitales.

**Distribution géographique.** — On trouve ces animaux en Asie et en Afrique. Dans les époques géologiques précédentes, ils étaient répandus



Fig. 267. La Civette d'Afrique.

sur toute la surface de l'Europe. La France en possédait même plusieurs : l'une d'elles, que Blainville (1) a appelée *civette gigantesque* et dont on a découvert les débris fossiles dans les lignites de Mirencourt (Soissonnais), au milieu d'un dépôt d'eau douce, a dû avoir la taille d'une panthère.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Les civettes montrent dans tous leurs mouvements une grande souplesse, une grande agilité, en harmonie avec leurs formes gracieuses. Elles se nourrissent comme les autres animaux de la famille.

**Captivité.** — Quelques sauvages et méchantes qu'elles soient, elles se laissent cependant facilement apprivoiser.

**Usages et produits.** — Depuis longtemps on les élève pour le produit qu'elles fournissent, c'est-à-dire pour la *civette*, substance qui est utilisée en thérapeutique et très-estimée par les habitants de l'est de l'Afrique.

Deux espèces surtout donnent cette substance : la civette proprement dite ou civette d'Afrique, et la zibeth ou civette d'Asie.

(1) Blainville, *Ostéographie*. Paris, 1839-64.

**LA CIVETTE D'AFRIQUE — *VIVERRA CIVETTA*.**

*Die Civette* ou *Afrikanische Zibetkatze*, *The Civet*.

**Caractères.** — La civette d'Afrique (fig. 267) est très-probablement l'animal que les anciens ont connu sous le nom d'*hyène à parfum*. Sous des formes extérieures qui rappellent celles du chat et de la marte, elle a à peu près la taille d'un chien de moyenne grandeur. Elle a la tête large, bombée, le museau effilé, les oreilles courtes et pointues, les yeux obliques, la pupille ronde, le corps allongé, sans être trop mince, et plus vigoureux que celui des autres viverridés ; la queue moitié environ aussi longue que le corps ; les pattes de moyenne grandeur ; le poil, sur le cou, le long du dos et jusque sur la queue, est épais, grossier, et forme une sorte de crinière assez longue, que l'animal peut hérissier à volonté ; le fond de la fourrure est un beau gris de cendre, passant par endroits au jaunâtre, marqué de taches nombreuses, d'un brun noirâtre, de grandeur et d'aspect variés, disposées sur les flancs en séries transversales ou longitudinales et sur les cuisses en bandes transversales. Le ventre est plus clair que le dos, les taches noires y sont moins bien marquées. La crinière est brun-noir ; la queue, assez

touffue à sa base, est marquée de six ou sept anneaux noirs s'étendant de la racine à la pointe qui est d'un brun noir. De chaque côté du cou, se trouve une grande tache blanche, quadrilatère, allongée, oblique, limitée en bas par une bande brun-noir, et divisée en deux parties égales par une autre ligne également brun-noir. Le nez est noir; le museau blanc à la pointe et brun clair entre les deux yeux, et le front brun jaunâtre; les oreilles offrent la même teinte, mais sont en arrière d'un brun très-clair; sur chaque œil existe une tache brun-noir, qui se continue jusque sous la gorge, en passant sur les joues. Le corps de l'animal mesure en longueur environ 75 cent. et la queue 40; sa hauteur, au garrot, est de 30 cent.

**Distribution géographique.** — Cette civette, que les habitants du Soudan connaissent sous le nom de *sobaht*, paraît avoir pour patrie la partie occidentale de l'Afrique, la Guinée, d'où elle s'est répandue dans d'autres contrées. On la trouve aussi dans l'Asie orientale. De nos jours, on ne la rencontre plus à l'état sauvage en Abyssinie, en Nubie, et en Égypte. Les individus que l'on y voit en captivité, et que l'on y élève pour leurs produits, viennent d'ailleurs.

**Mœurs, habitudes et régime.** — La civette d'Afrique vit au milieu des montagnes, dans les cantons secs, sablonneux, stériles, couverts d'arbres et de buissons. On a peu de détails sur son genre de vie en liberté; on ne sait rien de sa génération, du nombre de ses petits, de l'époque de leur naissance, du terme de leur accroissement et de celui de leur vie; l'on sait seulement que, comme la plupart des animaux de la même famille, l'espèce est plutôt nocturne que diurne; qu'elle dort pendant le jour, et va à la chasse le soir; qu'elle cherche à surprendre les petits mammifères et les oiseaux; qu'elle mange surtout les œufs; qu'elle est très-habile à découvrir les nids, à grimper sur les arbres pour les atteindre, et que lorsqu'elle ne trouve pas de nourriture animale, elle se nourrit, dit-on, de fruits et de racines.

**Captivité.** — Comme tous les animaux que l'on soustrait de bonne heure à la tutelle de leur mère, les civettes prises dans le premier âge, se plient facilement à la captivité et deviennent même familières.

Belon (1), pour qui la civette d'Afrique, avec sa crinière, son pelage moucheté, son régime carnivore, n'était autre que la *hyæna* des anciens (ce

(1) Belon, *Observations de plusieurs singularités et choses mémorables trouvées en Grèce, etc.* Paris, 1588, p. 207.

en quoi il se trompait); Belon nous apprend que lors de son voyage en Orient, « le consul qui estoit lors en Alexandrie pour le fait des Florentins, avoit une civette si privée, que se jouant avec les hommes elle leur mordoit le nez, les oreilles et les lèvres, sans faire aucun mal: car ils l'avoient nourrie dès sa naissance du lait des mammelles de femme. C'est chose rare à voir, ajoute-t-il, qu'une beste si farouche et malaisée à apprivoiser devienne si privée. »

Prises adultes, les civettes ne s'apprivoisent plus; elles restent sauvages, et mordent lorsqu'on les excite; elles hérissent leur crinière comme le font les chats, et poussent un cri rauque qui ressemble un peu au grognement du chien. La forte odeur de musc que répand cet animal le rend insupportable aux gens délicats.

G. Cuvier (1) parle d'une civette qui a vécu cinq ans à la ménagerie du Museum d'histoire naturelle de Paris. Cette civette ne se nourrissait que de chair, dont elle mangeait environ deux livres par jour; elle buvait un ou deux verres d'eau. Ses excréments étaient fort durs, et semblables, pour la grosseur et pour la couleur, à des grains de café; son urine était très-infecte.

« Son odeur musquée était continuelle; mais elle devenait plus forte qu'à l'ordinaire, lorsqu'on irritait l'animal: dans ces moments-là il tombait de sa poche des petits grumeaux de matière odoriférante; lorsqu'on la laissait tranquille, il en tombait aussi, mais de loin en loin, et seulement tous les quinze ou vingt jours.

« Cette civette passait presque tout le jour et toute la nuit à dormir, se tenant roulée en rond et la tête entre les jambes; il fallait la menacer ou la frapper pour qu'elle se relevât. »

En liberté, l'animal vide sa poche en se frottant contre des pierres ou des troncs d'arbres; en captivité, elle la vide en se frottant contre les barreaux de sa cage.

Pour moi, je n'ai eu qu'une seule fois occasion d'observer des civettes vivantes. Le jardin zoologique de Hambourg reçut une paire de civettes qui étaient fort tranquilles et paraissaient s'ennuyer; elles dormaient tout le jour, ne s'éveillaient que le soir, et restaient dans leur nid jusqu'au coucher du soleil. Mais elles se prirent en aversion et se mordirent avec tant d'acharnement qu'elles succombèrent toutes deux quelques jours après leur arrivée.

**Usages et produits.** — Nous avons dit que l'animal dont nous parlons était recherché pour

(1) G. Cuvier, *la Ménagerie du Musée d'hist. nat.* Paris, 1817, édit. in-12, t. I, p. 203.

le parfum que les Européens connaissent sous le nom de *civette* et les Arabes sous celui de *zibeth* ou *zebeth*. C'est, en effet, ce seul produit, sécrété par des glandes particulières, et versé dans une double bourse située au voisinage de l'anus (fig. 268 et 269) que l'homme exploite dans la

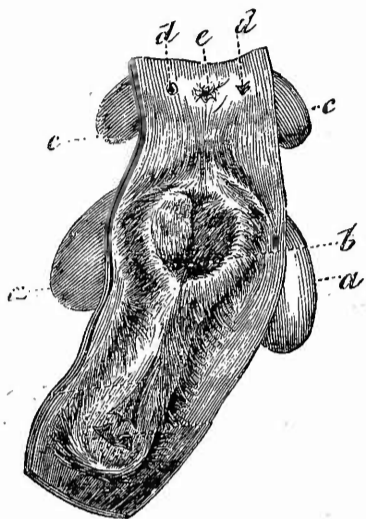


Fig. 268. Ensemble de l'appareil de la civette (\*).

civette d'Afrique. Jadis très-employé en thérapeutique, ce produit n'entre plus aujourd'hui que

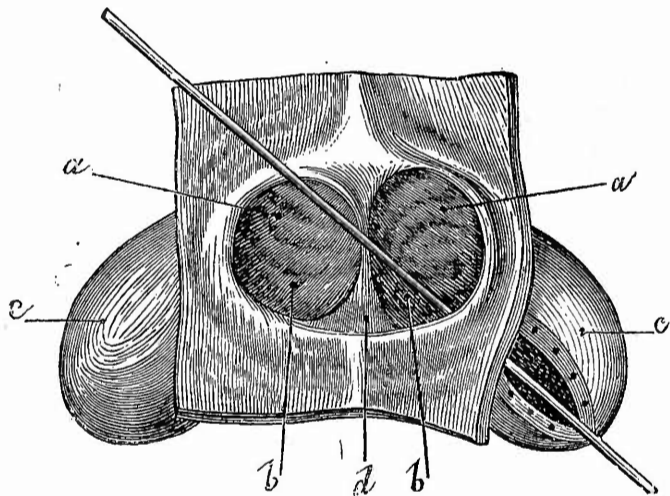


Fig. 269. Poches odorantes de la civette (\*\*).

dans la composition de parfums propres à la toilette, et même, sous ce rapport, a-t-il perdu de son importance; d'autres substances l'ont détrôné, et il est probable que Shakspeare n'en parlerait plus, ainsi qu'il l'a fait, dans plusieurs de ses pièces (1), comme d'un parfum fort en usage en Angleterre.

(1) Shakspeare, *Lear*, IV, 6; — *Much ado*, III, 2; — *As you like it*, III, 2.

(\*) a, a poches odorantes de la civette. — b, leur orifice. — c, c, glandes anales. — d, d, leurs orifices. — e, e, anus.

(\*\*) a, a, orifice de chaque poche odorante largement distendu. b, b, sa communication avec la poche proprement dite. — c, c, poche proprement dite (celle de gauche a été fendue). — d, d, séparation médiane des deux poches.

Les habitants de l'intérieur de l'Asie et de l'Afrique ont beaucoup aimé et aiment encore son odeur, aussi la civette a-t-elle fait la richesse d'un grand nombre de marchands. Les Arabes, principaux commerçants du moyen âge, colporteurs de pierreries, d'épices, de drogues, de baumes et d'aromates, vendirent les premiers cet étrange *onguent de senteur*, auquel ils attribuaient toutes sortes de vertus. Autrefois la ville d'Euphras, en Abyssinie, était surtout le siège de ce commerce; des négociants y entretenaient plus de trois cents de ces animaux, dont ils obtenaient des quantités suffisantes de cette substance.

A Lisbonne, à Naples, à Rome, à Mantoue, à Venise, à Milan, dans plusieurs villes d'Allemagne, et surtout en Hollande, on élevait des civettes pour le même motif. Alpinus en vit au Caire, chez plusieurs juifs, qui les tenaient dans des cages en fer; on leur donnait beaucoup de viande à manger, pour leur faire produire plus de parfum, et leur faire par conséquent plus rapporter. On recueillit de la civette en sa présence, et il dut la payer quatre ducats la drachme. L'odeur que répandaient ces bêtes, était telle qu'on ne pouvait rester dans la pièce où elles étaient sans être saisi de maux de tête.

Pour obtenir la civette, on attache l'animal; puis on retourne sa poche anale avec les doigts, et on en extrait le contenu, qui y est versé par de nombreux canaux glandulaires. Le suc adhère aux doigts; on l'en enlève avec une cuiller, et on lave l'intérieur de la poche avec du lait de coco, pour apaiser les douleurs que l'animal peut ressentir. En moyenne, on fait subir cette opération à l'animal deux fois par semaine, et l'on obtient chaque fois environ quatre grammes de civette. A l'état frais, cette substance consiste en une masse blanche, qui devient ensuite brune, et perd un peu de son odeur. L'analyse a trouvé dans la civette de l'ammoniaque, de l'élaïne, de la stéarine, du mucus, une huile volatile, une matière colorante et quelques sels.

La plus grande partie de la civette qu'on trouve dans le commerce est falsifiée. La véritable doit subir différentes préparations, avant qu'on puisse s'en servir. Au commencement, elle est mélangée de poils, et son odeur est si forte que celui qui la travaille s'en trouve incommodé. Pour la purifier, on la lave avec de l'eau, puis avec du jus de citron, et on la fait ensuite sécher au soleil; on la met alors dans des boîtes en zinc ou en fer-blanc, et on la livre ainsi au commerce. La meilleure espèce est celle qui vient de Buro; une des Moluques; la civette de Java vaut mieux que



Fig. 270. La Civette d'Asie ou Zibeth.

celle du Bengale ou celle d'Afrique. D'après Piesse (1), « une grande partie de la civette apportée aujourd'hui sur les marchés européens, vient de Calicut, capitale de la province de Malabar, de Bassora, sur l'Euphrate, et de l'Abysinie où l'on élève l'animal avec beaucoup de soin. » Les différences que présentent les civettes paraissent surtout dépendre de la pureté du produit. Les mâles fournissent ordinairement moins de civette, mais elle est d'une meilleure qualité que celle des femelles.

Aujourd'hui le commerce de ce produit a beaucoup diminué, car le musc lui est de plus en plus préféré. La mode a adopté les préparations ambrées. De nos jours, les odeurs animales pénétrantes, que leur persistance rend intolérables à toute nature délicate et nerveuse, ne sont plus guère employées qu'en Orient. Dans notre société plus raffinée, les gens de goût les repoussent et leur préfèrent avec raison les odeurs suaves des fleurs et des essences qui en sont extraites. A l'état pur, en effet, la civette a une odeur répugnante. Massinger fait dire à un de ses personnages :

On baiserait ta main bien volontiers, madame,  
N'était qu'elle est gantée, et que l'horrible odeur  
De la civette, à moi, me soulève le cœur.

(1) Piesse, *Des odeurs, des parfums et des cosmétiques*. Paris, 1865, p. 204.

Cependant la civette étendue à dose infinitésimale a un parfum agréable. Il est difficile de dire pourquoi la même substance, respirée en plus ou moins grande quantité, produit un effet opposé sur l'appareil olfactif; mais c'est pourtant ce qui arrive avec presque tous les *corps odorants*, spécialement avec les essences. A l'état pur, elles sont loin d'être agréables, et, dans quelques cas, elles sentent positivement mauvais; mais étendues dans mille fois leur volume d'huile ou d'alcool, elles embaument. L'odeur de la civette est excellente, non pas transmise par un contact immédiat, mais placée dans le voisinage des objets qui doivent l'absorber.

Quelques naturalistes se sont demandé en quoi ce produit de sécrétion pouvait être utile à l'animal. La question attend encore une solution raisonnable, la civette ne s'en servant pas, comme le fait la mouffette, pour se défendre contre ses ennemis. L'opinion la plus vraisemblable qui ait été émise : que cette odeur attire les petits mammifères dont l'animal se nourrit, n'est malheureusement fondée sur aucune observation; en sorte que le doute existe, et on ne sait vraiment en quoi elle peut lui être utile.

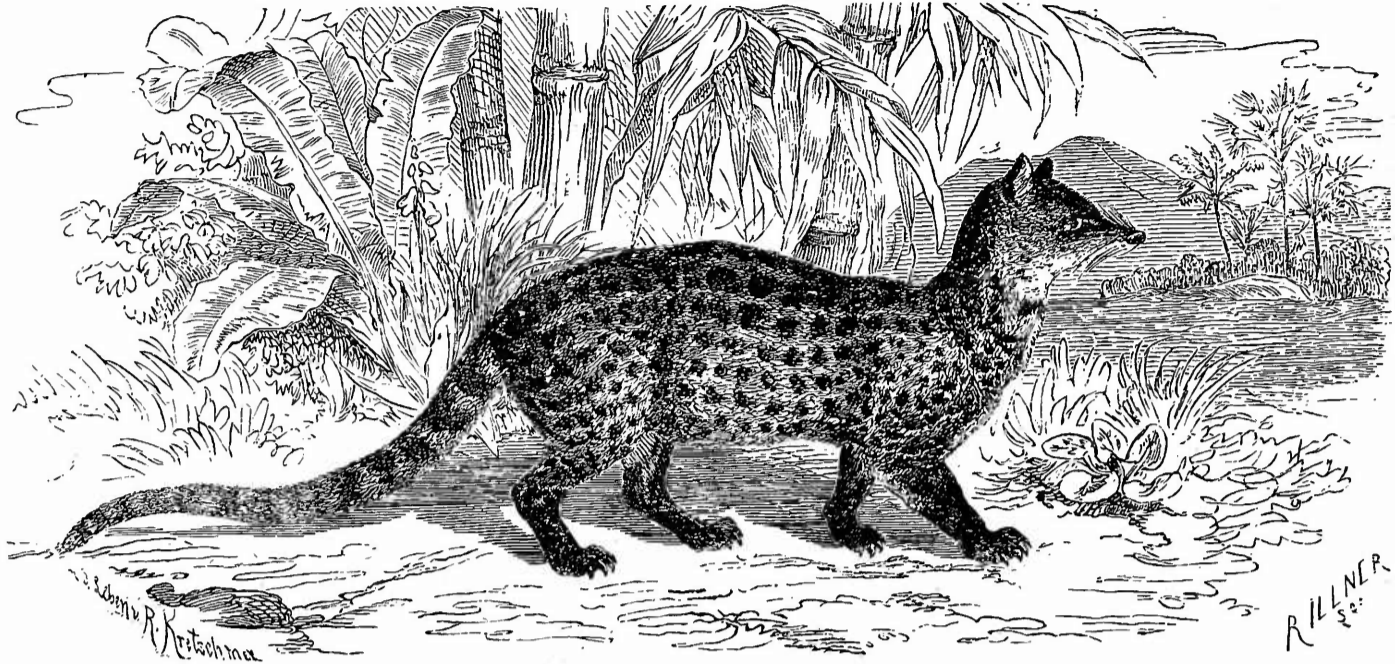


Fig. 271. La Civette rasse.

**LA CIVETTE D'ASIE OU ZIBETH — VIVERRA ZIBETHA.***Die Zibete* ou *asiatische Zibetkatze*, *The Zibeth*.

Presque tout ce que nous avons dit de la civette d'Afrique peut se dire aussi du zibeth ou civette d'Asie. Beaucoup de naturalistes, même, la regardent comme étant une simple variété de l'espèce précédente. Elle en diffère toutefois par son pelage et par son port.

**Caractères.** — Le zibeth (*fig. 270*) a la tête plus allongée, les oreilles plus longues, le corps plus mince que la civette d'Afrique, et n'a pas de cri-nière.

La couleur fondamentale du pelage est un brun jaune, marqué de taches rousses, nombreuses, serrées, disposées plus ou moins en bandes transversales. Ces taches se réunissent sur le dos en une raie noire, large; elles sont plus épaisses sur les flancs. La tête est d'un brun mêlé de blanc, avec des taches blanches sur la lèvre supérieure et au-dessous de l'œil; la face externe des oreilles, le menton et la gorge sont bruns; le ventre est blanchâtre; quatre bandes longitudinales parcourent la nuque; une autre bande descend de l'épaule vers le cou; chez quelques individus, le cou est blanc-jaunâtre, avec des taches foncées. Les pattes sont brun-roux; la queue est marquée de neuf à dix anneaux couleur de rouille foncée, qui, à la partie supérieure, sont confluent et se réunissent aux bandes longitudinales. Le bout de la queue est noir. L'animal adulte a 80 cent. de long; la queue en a 40; sa hauteur, au garrot, est d'environ 33 cent.

**Distribution géographique.** — La civette zi-

beth habite les Indes orientales: elle est répandue dans la Malaisie et dans l'Arabie.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Elle a en captivité le même genre de vie qu'en liberté. Elle dort le jour, et devient active la nuit. On dit qu'on l'apprivoise plus facilement que la civette; mais ce n'est pas encore bien prouvé. Nous ne connaissons d'ailleurs pas plus ses mœurs que celles de sa congénère d'Afrique.

**LA CIVETTE RASSE — VIVERRA INDICA.***Die Rasse*, *The Rasse*.

**Caractères.** — La rasse (*fig. 271*) est une espèce de civette que l'on a eu l'occasion, dans ces derniers temps, de voir dans plusieurs ménageries.

Elle est plus petite que les deux espèces précédentes, car elle n'a guère plus de 35 cent. de longueur, la queue étant un peu moins longue que le corps. Elle a la tête très-mince, et les oreilles relativement grandes. Son pelage est grossier, noir ou brun-jaunâtre à reflets gris, marqué de taches foncées, disposées en séries; la queue a plusieurs anneaux.

**Distribution géographique.** — La rasse habite la plus grande partie de l'Inde, Java, Sumatra, les autres îles du sud de l'Asie; on la trouve même en Chine; son nom est indien, et signifie, « bête qui fait se moucher. »

**Mœurs, habitudes et régime.** — La civette rasse est un animal élégant, souple, agile, très-adroit, qui se retourne, se contourne, s'allonge, se ramasse; l'on dirait à chaque instant voir une autre bête; elle ressemble beaucoup aux chats.

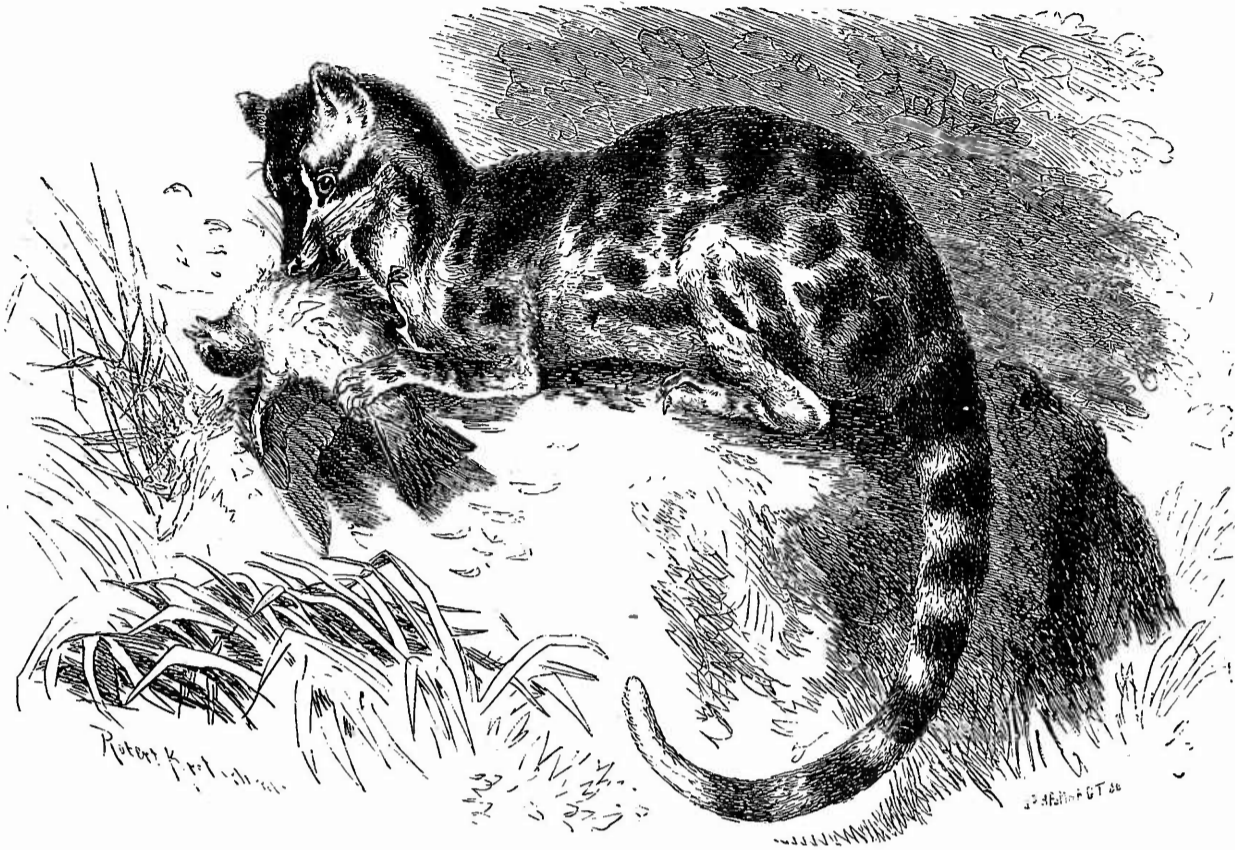


Fig. 272. La Civette lisang.

Elle est assez haute sur jambes ; s'assied comme les chats et les chiens, ou se dresse sur les pattes de derrière comme les rongeurs. Son nez est continuellement en mouvement ; elle flaire tout ce qu'elle voit ; mord les doigts qu'on lui présente ; se précipite avec avidité sur les animaux vivants, les mord, les égorge, les jette devant elle, joue un instant avec leur cadavre, puis les avale avec avidité. Sa voix est un grognement comme celui du chat ; elle gronde et crache aussi comme lui. Lorsqu'elle est en colère, elle hérissé son poil, et répand une forte odeur de civette.

**Captivité.** — La rasse captive a des habitudes nocturnes, elle n'est active que le soir et le matin. On peut cependant la réveiller à toute heure en lui présentant de la nourriture, surtout une souris ou un oiseau vivant ; mais elle se recouche bientôt. Si elles sont plusieurs, elles se pressent l'une contre l'autre en se recouvrant mutuellement avec leurs queues. Deux rasses vivent ordinairement en bonne harmonie ; mais elles n'aiment pas les autres animaux, et se montrent surtout colères vis-à-vis des chats et des chiens. Quand on en enferme plusieurs ensemble, la paix ne règne que rarement entre elles. J'en ai observé une société au Jardin zoologique de Rotterdam : les divers individus qui la composaient étaient continuellement en guerre. L'une d'elles occupait la petite maison qui était dans leur cage, et grondait dès qu'une autre l'approchait ; une autre avait des crampes violentes qui la faisaient gé-

mir ; les autres l'observèrent d'abord avec attention, la flairèrent et la mordirent avec fureur.

La rasse ne s'apprivoise pas : elle supporte longtemps la captivité, mais ne s'y soumet jamais, et ne cesse de se montrer méchante et capricieuse. J'en ai observé dans beaucoup de ménageries ; j'en ai eu moi-même une paire pendant longtemps, et je n'en ai point vu de familières.

**Usages et produits.** — Cet animal est très-estimé dans sa patrie, à cause de la civette dont les Malais font un très-grand usage. Ils emploient cette matière, associée à d'autres substances odorantes, pour imprégner leurs vêtements, leurs appartements, leurs lits, d'une odeur insupportable à un nez européen. On tient la rasse dans des cages, on la nourrit alternativement de riz ou de bananes et de volailles ; on lui enlève régulièrement sa civette, en la pressant contre les barreaux de sa cage, et en lui vidant sa poche avec une cuiller spéciale en bambou. On conserve ensuite cette civette dans l'eau. Elle a surtout beaucoup d'odeur lorsqu'on a soumis l'animal au régime des bananes.

**LA CIVETTE LISANG — VIVERRA (LISANG) GRACILIS.**

*Der Lisang, The Delundung.*

**Caractères.** — Le lisang ou *Dilundung* (fig. 272) fait le passage des civettes proprement dites aux genettes ; il réunit les caractères des unes et des autres.

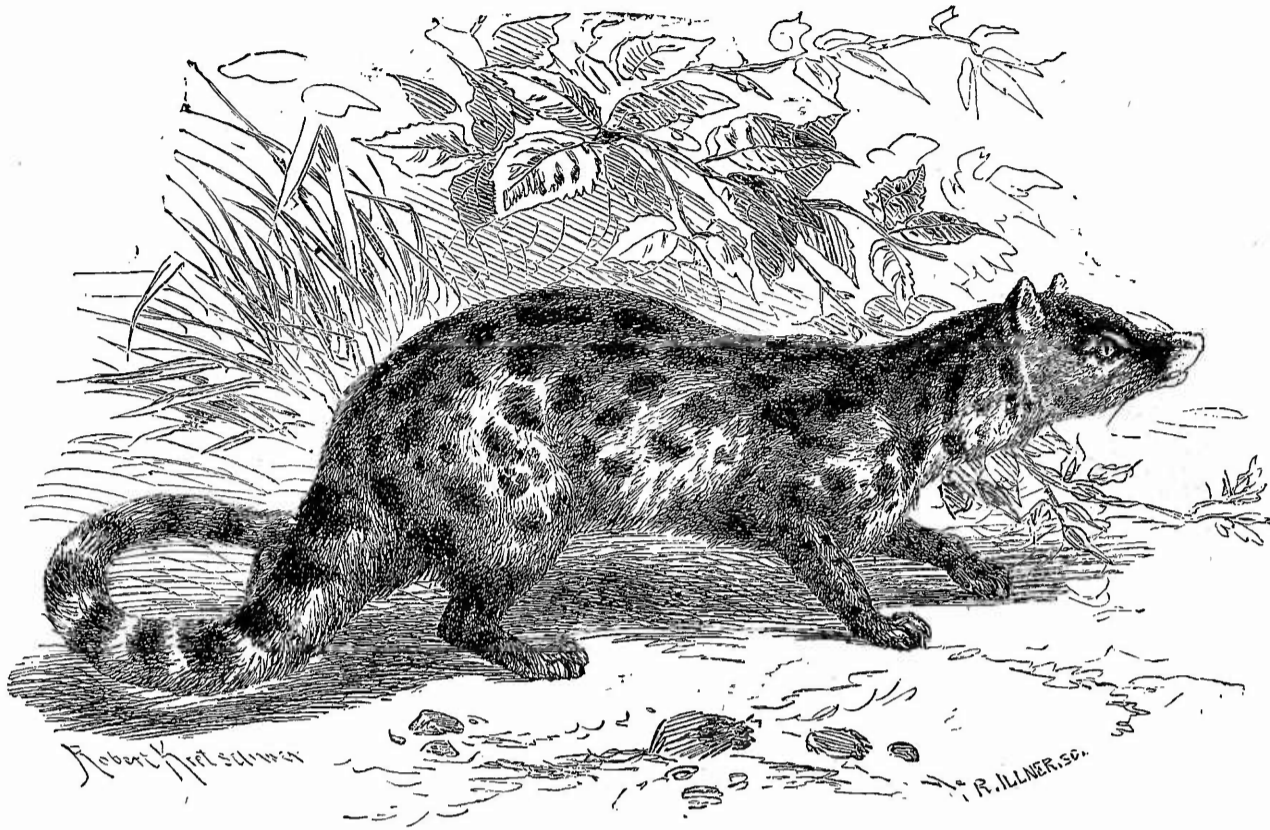


Fig. 273. La Genette vulgaire.

Il a la tête pointue, la queue presque de la longueur du corps; une fausse molaire à la mâchoire supérieure, et les molaires à pointes très-aiguës. Considéré dans sa forme générale, le lisang est un animal très-élégant, effilé, gracieux. Il a environ 40 cent. de long; la queue en a 33.

Son pelage est doux et fin, d'un gris pâle ou blanc-jaunâtre, marqué de taches d'un brun noir et de bandes disposées irrégulièrement; quatre bandes transversales sont sur le dos et descendent sur les côtés; derrière l'œil est une ligne de taches qui se continue sur l'épaule et sur les flancs; les pattes sont tachetées; la queue est marquée de sept anneaux, et a l'extrémité blanc-jaunâtre.

**Distribution géographique.** — Le lisang habite les forêts de Java et de Malacca; il n'y est pas commun.

**Mœurs.** — L'on ne sait rien sur ses mœurs.

## LES GENETTES — *GENETTA*.

*Die Ginsterkatzen, The Genetts.*

**Caractères.** — Le genre genette se caractérise par un corps très-allongé, la plante des pieds nue, la présence de cinq doigts à chaque patte, une queue longue, des oreilles moyennes. Une glande, qui s'ouvre par deux ouvertures à la marge de l'anus, occupe la région anale. Les doigts sont longs, les ongles rétractiles.

Parmi les espèces de ce genre nous citerons :

### LA GENETTE VULGAIRE — *GENETTA VULGARIS*.

*Die Ginsterkatze, The Common Genett.*

C'est l'espèce la plus connue, et la seule de ce genre qui vive en Europe, où elle représente toute la famille des viverriniens, avec une espèce de mangouste dont nous parlerons plus loin.

**Caractères.** — Elle ressemble beaucoup aux civettes proprement dites et en a à peu près le pelage. Son corps a 55 cent. de long, sa queue en a 44; sa hauteur est de 15 à 16 cent. Elle a le corps très-allongé, la tête petite, large en arrière, le museau très-long; les oreilles courtes, larges, à sommet obtus; la pupille comme celle des chats, réduite à une fente en plein jour; les pattes très-courtes, les ongles longs et rétractiles (fig. 273).

Sa glande anale est peu développée, et ne sécrète qu'une faible quantité d'un liquide gras, sentant fortement le musc.

Les poils sont courts, et épais; le fond du pelage est un jaune tirant sur le gris clair; sur les flancs, et disposées en quatre ou cinq bandes longitudinales, sont des taches de formes variées, de couleur noire, rarement mélangée de jaune roux; quatre bandes longitudinales ornent le cou; la gorge est grise; le museau est brun foncé, avec une ligne pâle sur le dos du nez, et une tache claire au-dessus et une au-



dessous de l'œil ; le bout de la mâchoire supérieure est blanc ; la queue, blanche à l'extrémité, est marquée de sept ou huit anneaux noirs dans le reste de son étendue.

**Distribution géographique.** — Cette petite bête, si élégante et si carnassière, est originaire de l'Afrique, vers l'Atlas. On la trouve aussi dans l'Europe méridionale, en Espagne et dans le midi de la France, aux environs de Villefranche, et même dans le Poitou, mais elle y est très-rare.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Le nom de *Genette* lui vient de l'espagnol *Genetta*, comme si on ne trouvait cet animal que dans les lieux arides et secs où le genêt croît de préférence. La genette habite les montagnes nues ou boisées, et descend dans la plaine. Les endroits humides, le voisinage des sources et des ruisseaux, les buissons, les flancs ravinés des montagnes, sont pour elle des séjours de prédilection ; c'est là que parfois elle apparaît, de jour, au chasseur solitaire ; mais le plus souvent, la teinte de son pelage, qui s'harmonise avec la couleur du sol, fait qu'elle échappe aux regards. Elle se glisse comme un serpent, entre les pierres, les herbes, les buissons, et disparaît en un instant.

La genette est surtout un animal nocturne. Ce n'est que longtemps après le coucher du soleil, quand la nuit est venue, qu'elle sort de sa retraite, en se dissimulant parmi les rochers et les buissons, écoutant, flairant de tous côtés, toujours prête à saisir sa proie. Elle se nourrit de petits rongeurs, d'oiseaux, d'œufs, d'insectes, qu'elle sait parfaitement trouver en leurs gîtes.

Elle est aussi gracieuse et élégante qu'elle est souple et agile. A la souplesse du serpent, elle unit toute l'agilité du renard, la vivacité de la marte. Elle rampe silencieusement sur la terre, puis, tout à coup, s'élance d'un bond, saisit sa proie, l'égorge et la dévore. Pendant qu'elle en fait son repas, elle hérissé son poil, comme si elle craignait toujours qu'on ne la lui ravisse. Elle grimpe à merveille, et nage parfaitement.

On ne sait rien sur sa reproduction en liberté. En captivité, la femelle n'a qu'un petit par chaque portée ; il est peu probable qu'il en soit ainsi à l'état de nature.

**Captivité.** — Les genettes s'appriivoisent facilement, sont très-douces, dorment tout le jour, et ne se mettent en mouvement que la nuit, comme en liberté. Elles vivent en bonne harmonie avec leurs semblables ; s'enlacent l'une dans l'autre pour dormir, et jamais ne se battent ; aussi peut-on en mettre plusieurs ensemble, et du même sexe, dans la même cage. Muette

la plupart du temps, la genette, lorsqu'on l'irrite, menace, souffle, gronde à la façon du chat domestique, en hérissant les poils qui occupent le milieu du dos.

Et. Geoffroy-Saint-Hilaire (1) parle de deux genettes qui, envoyées assez jeunes de Tunis, à la Ménagerie du Muséum, par le frère du naturaliste Adanson, y ont vécu plus de dix ans. On les tenait renfermées dans une cage assez peu spacieuse ; les pauvres bêtes y dormaient toujours roulées en rond dans un coin, et ne se réveillaient que la nuit, pour vaquer aux besoins de la vie et pour manger. Lorsqu'elles moururent, il ne leur restait plus de dents. Cette perte était-elle une suite de la captivité, du genre de nourriture ou de l'âge ?

**Usages et produits.** — Dans la Barbarie, on emploie les genettes, et surtout les espèces du Sénégal, comme nous employons les chats, pour détruire les rats et les souris. Elles s'acquittent admirablement de cette tâche, et en peu de temps, elles en ont complètement purgé une maison.

Par leur propreté, elles seraient très-agréables ; mais l'odeur de civette qu'elles répandent est trop forte pour un Européen ; elles en imprègnent toute une maison, ce qui les rend insupportables.

La peau de la genette est très-estimée. On en faisait autrefois, selon Buffon, une fourrure légère, fort jolie. Elle servait aussi à confectionner des manchons, qui n'ont cessé d'être à la mode que lorsqu'on a contrefait les peaux de genette avec des peaux de lapin parsemées de taches peintes. Lors de la victoire remportée par Charles-Martel sur les Sarrasins, près de Tours, en 732, on trouva dans le butin une grande quantité de vêtements garnis de cette fourrure, et, d'après Pennant, l'on fonda un ordre de la Genette, dont furent membres les princes les plus puissants.

Les anciens ne paraissent pas avoir connu cet animal ; il est fort douteux, en tout cas, que ce soit lui qu'Oppien a décrit sous le nom de *petite panthère odorante*. Isidore de Séville et Albert le Grand en parlent : ils nous apprennent que sa fourrure, dans leur temps, était très-estimée.

LA GENETTE DU SÉNÉGAL — *GENETTA*  
*SENEGALENSIS.*

*Die blasse Ginsterkatze, The Pale Genett.*

**Caractères.** — La genette du Sénégal, ou ge-

(1) Geoffroy-Saint-Hilaire, *Histoire naturelle des Mammifères.*

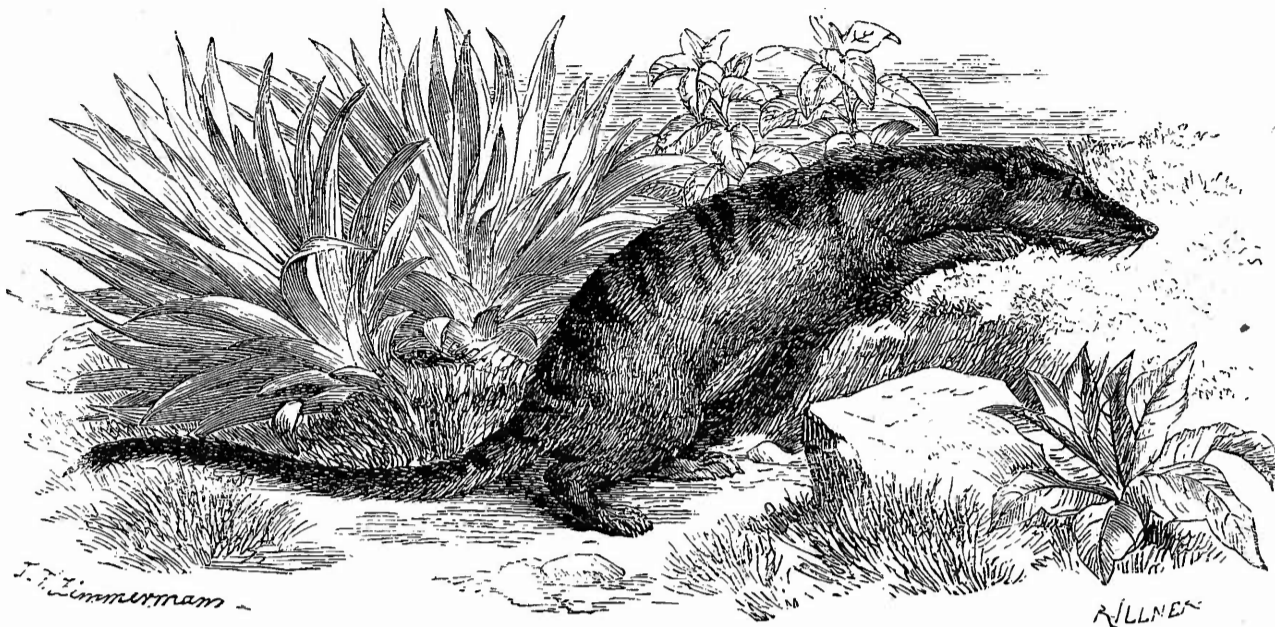


Fig. 274. La Genette-belette.

nette pâle, se distingue surtout de l'espèce précédente par sa fourrure. Elle est de couleur plus claire ; les taches foncées sont aussi différemment disposées. Une bande presque continue occupe le milieu du dos ; sur la nuque et les épaules, les taches sont confluentes en une bande qui se continue sur les flancs. De chaque côté de la face est une tache d'un noir foncé.

**LA GENETTE-BELETTTE — GENETTA (HEMIGALE)  
BOIEI.**

*Die Wieselkatze.*

On peut encore ranger parmi les genettes un carnassier très-élégant, la *genette-belette*, dont on fait maintenant le genre *Hemigale*.

**Caractères.** — La genette-belette (fig. 274) a le port de la civette, mais elle en diffère considérablement par son pelage. Sa fourrure est gris-jaunâtre sur le dos, ou jaune sale sous le ventre ; les pattes sont brun-jaunâtre. Sur le dos se trouvent quatre bandes transversales d'un brun noir, descendant jusqu'au ventre ; en arrière et en avant d'elles sont d'autres bandes analogues, mais moins larges, dont on ne tient pas toujours compte, ce qui fait que les naturalistes ne s'accordent pas sur le nombre de ces bandes. De chaque côté du cou, depuis l'oreille jusqu'à l'épaule court une bande semblable, se réunissant à l'épaule, avec celle du côté opposé, par une tache transversale. Une autre bande d'un noir brun va du dos jusqu'aux oreilles, une autre de l'oreille à l'œil et au museau. La moitié antérieure de la queue est noir-brun, la moitié postérieure est marquée de taches foncées. Le corps a environ 66 cent. de long, la queue en a 33.

**Distribution géographique.** — Cet animal est originaire, dit-on, de la Malaisie, et n'a encore été vu dans les ménageries d'Europe que rarement ; aussi est-il peu connu.

**Mœurs.** — On ne sait rien de ses mœurs.

**LES BASSARIS — BASSARIS.**

**Caractères.** — Les bassaris ont des caractères mixtes et de transition ; s'ils ont de très-grandes affinités avec les genettes, surtout par leurs glandes odorantes, ils ont aussi quelque ressemblance avec les martes par leur corps vermiforme. Cependant ils se distinguent des uns et des autres, et sont essentiellement caractérisés par la présence de deux pointes à la dent carnassière supérieure et par une molaire inférieure très-grande. Ils ont, en outre, des ongles courts et seulement à demi rétractiles.

L'espèce sur laquelle ce genre est établi est le seul représentant américain de la division des viverriens.

**LE BASSARIS RUSÉ — BASSARIS ASTUTA.**

*Das Katzenfrett, The Cacomixle.*

Le bassaris rusé (fig. 275), qu'on a aussi nommé *genette-furet*, et que les Mexicains appellent *cacamizli*, quoique connu depuis plus de deux cents ans, puisque Hernandez le décrivait en 1651 sous le nom qu'il porte au Mexique ; le bassaris rusé, disons-nous, n'a été cependant bien connu que dans ces dernières années. Lichtenstein le premier en donna une description scientifique, et les naturalistes américains Charles-

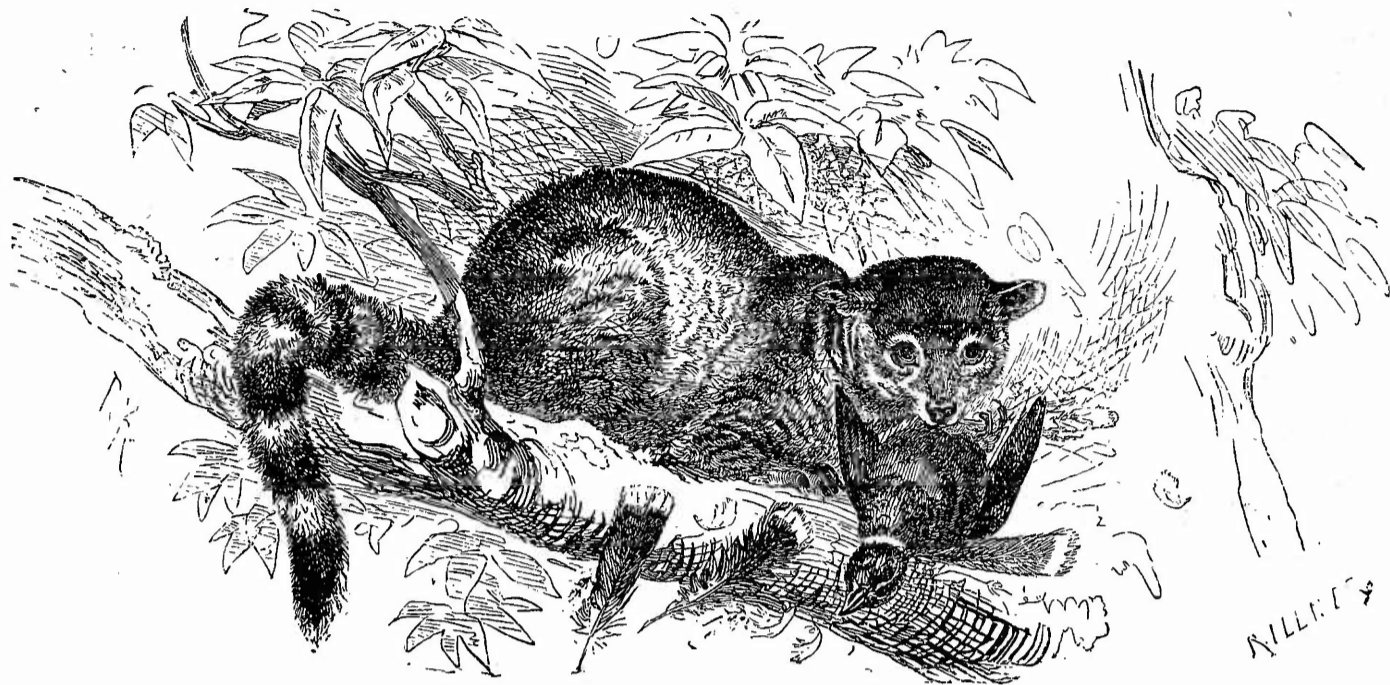


Fig. 275. Le Bassaris rusé.

worth, Clark, Baird et surtout Audubon observèrent ses mœurs et ses habitudes.

**Caractères.** — Le mâle adulte a près de 1 mètre de long, mais la queue entre pour au moins deux cinquièmes dans cette longueur. Le bassaris a le port d'un petit renard, avec le pelage d'un coati. « Cet animal, dit Baird, paraît être un métis du renard et du procyon ; il a le port, l'expression rusée du premier, la queue anelée du second ; son corps est plus effilé que celui du renard, mais plus ramassé que celui de la belette, il a à peu près les proportions du vison. Le pelage est roux, presque aussi long que celui du renard ; mélangé de quelques poils soyeux qui dépassent les autres. Il a la tête allongée, le museau nu et pointu, les yeux grands, les oreilles nues en dehors, poilues en dedans, dressées et pointues ; le dos gris-brun foncé, mêlé de noir, les joues et le ventre blanc-jaunâtre ou roux-rouille, le tour des yeux de même avec une bordure plus foncée, les flancs clairs ; quelques bandes descendent le long du cou et des pattes, la queue est blanche, avec huit anneaux noirs.

**Distribution géographique.** — Le bassaris habite le Mexique et le Texas.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Il fréquente surtout les ravins, se loge dans les habitations abandonnées, dans les troncs creux des arbres. On le trouve même dans l'intérieur des villes au Mexique ; Charlesworth croit qu'il ne s'établit jamais loin des habitations humaines, car il y trouve facilement des poules pour se nourrir. Clark dit qu'il vit dans les écuries et les maisons désertes ;

il avoue cependant ne l'avoir appris que par ouï-dire, et n'avoir, quant à lui, vu cet animal que sur les arbres ou dans les rochers. Audubon ne l'a observé que sur des arbres, et principalement dans les prairies du Texas, où les herbes sont interrompues de distance en distance par des buissons épais, desquels s'élèvent quelques grands arbres séculaires ; beaucoup sont creux, et le bassaris choisit ceux dont la cavité est fermée par en haut, de telle manière que la pluie n'y puisse pénétrer. Il vit là solitaire, loin des hommes, protégé par les buissons qui poussent au pied de son asile. Clark croit qu'il est répandu abondamment dans toute la région, mais que ses mœurs nocturnes sont cause qu'on ne le remarque pas souvent, et qu'on ne l'attrape que rarement, malgré tous les moyens qu'emploient pour le détruire les habitants du pays, irrités de ses déprédations. Il reste fidèle à l'arbre qu'il a choisi, ne s'en éloigne pas tant qu'il n'y est point forcé, et y retourne dès qu'il peut le faire en sûreté. D'après Audubon, il a la curieuse habitude de ronger l'écorce tout autour de son trou ; le chasseur qui ne trouve aucun débris au pied de l'arbre est sûr que l'animal a quitté sa demeure. L'intérieur de cette retraite est tapissé d'herbes et de mousse ; on y trouve des coquilles de noix, dont le propriétaire s'est sûrement nourri, quoique sa nourriture principale consiste en petits mammifères, en oiseaux et en insectes.

Le bassaris est vif, gai, très-enclin à jouer et rappelle l'écureuil par la mobilité de ses mouvements. Quand on le fait sortir de sa retraite, il

regarde, ramène comme celui-ci la queue pardessus son dos, mais ne peut s'asseoir sur ses pattes de derrière. Il grimpe à merveille, court sur les branches, passe de l'une à l'autre non en sautant comme l'écureuil, mais en s'accrochant avec ses griffes. Parfois, on le voit couché sur une branche se chauffant au soleil, à demi roulé sur lui-même, immobile et paraissant endormi; à la moindre apparence de danger, il glisse comme une flèche et disparaît dans son trou. Audubon croit qu'un même arbre n'est jamais habité que par un seul bassaris; il décrit cet animal comme n'étant nullement sociable; les autres naturalistes partagent son avis.

Clark tua une femelle qui allaitait cinq petits. Ils adhéraient tellement aux mamelons de la mère, qu'il fallut les en arracher violemment, et cela plusieurs heures après la mort de la mère. Celle-ci dormait lorsqu'on la surprit; en s'éveillant, elle ne montra aucune crainte de l'homme, mais chercha à défendre sa progéniture.

**Captivité.** — Nous manquons de renseignements sur la vie de ces animaux en captivité. Le peu que l'on connaît à cet égard est dû à Audubon. « Malgré sa timidité et sa méfiance, dit ce patient observateur, on peut apprivoiser le bassaris, et après l'avoir tenu en cage un certain temps, on peut le laisser courir en liberté dans la maison. Les Mexicains l'ont souvent comme bête d'agrément; il leur rend des services en détruisant les rats et les souris. J'en ai vu un, apprivoisé, courir dans les rues d'un petit bourg du Mexique; j'ai entendu parler d'un autre, dont la gentillesse était telle que les Indiens allaient le voir et l'admirer. »

On n'en a encore vu qu'un individu, en Europe, en 1853. C'est d'après lui qu'a été faite la figure 275.

## LES MANGOUSTES — HERPESTES.

### *Die Mangusten.*

Pour beaucoup de mes lecteurs, ce groupe est sans doute le plus remarquable de toute la famille, car il renferme un animal célèbre dans l'antiquité la plus reculée, et tenu pour sacré par les Egyptiens, sous le nom d'*Ichneumon*.

**Caractères.** — Les mangoustes ont le port des civettes; mais elles n'ont pas de poche anale; les pattes de derrière n'ont que quatre doigts; les ongles ne sont pas rétractiles; la troisième molaire de la mâchoire supérieure a en dedans une pointe particulière; le crâne est arrondi, la

portion correspondante au museau allongée; la langue est couverte de papilles cornées; la pupille est presque ronde.

**Distribution géographique.** — Les espèces connues habitent toutes les contrées chaudes de l'ancien continent.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Elles vivent comme les autres viverridés.

Les différences spécifiques des diverses mangoustes portent sur la présence ou l'absence d'un tubercule formant un cinquième doigt; sur le pelage de la plante, la couleur de l'extrémité de la queue, etc. Ces différences sont si peu importantes, qu'il nous suffirait de décrire un peu au long une seule espèce pour les connaître toutes. Je consacrerai cependant quelques lignes aux plus remarquables.

### LA MANGOUSTE ICHNEUMON — HERPESTES ICHNEUMON.

#### *Der Ichneumon, The Ichneumon.*

L'ichneumon, le *rat des Pharaons*, l'animal sacré des Égyptiens, nous attire d'abord par son ancienne renommée. Hérodote nous apprend que dans toutes les villes de l'Égypte on embau-mait les ichneumons, et qu'on leur accordait les honneurs de la sépulture. Strabon, de son côté, nous raconte que cet animal, appelant ses semblables à son secours, attaque les plus grands serpents et les tue; aussi, dans les hiéroglyphes sacrés, son image signifie-t-elle un homme faible, qui a besoin de l'assistance d'autrui. Élien, au contraire, dit qu'il attaque tout seul les serpents, mais avec une grande prudence; qu'il se roule dans la vase, se fait sécher au soleil, et qu'ainsi cuirassé, ramenant encore sa queue pardessus son museau, comme un bouclier, il brave les morsures de son adversaire. D'après Pline, ce petit animal rend encore bien d'autres services à l'humanité. Le crocodile, lorsqu'il est rassasié, se couche sur un tas de sable, ouvrant sa large gueule et menaçant toute créature qui aurait la hardiesse de l'approcher; seul, un petit oiseau l'ose: Et Geoffroy-Saint-Hilaire en avait été témoin, et je l'ai vu moi-même; le fait est donc vrai. Ce petit oiseau s'engage même entre les mâchoires du monstre pour aller picorer les aliments qui sont restés entre ses dents. Aucun autre animal, l'ichneumon excepté, n'a le courage de s'en approcher. Il s'avance en silence, s'élance dans la gueule du crocodile, lui mord la gorge, lui déchire le cœur, et de ses dents ai-

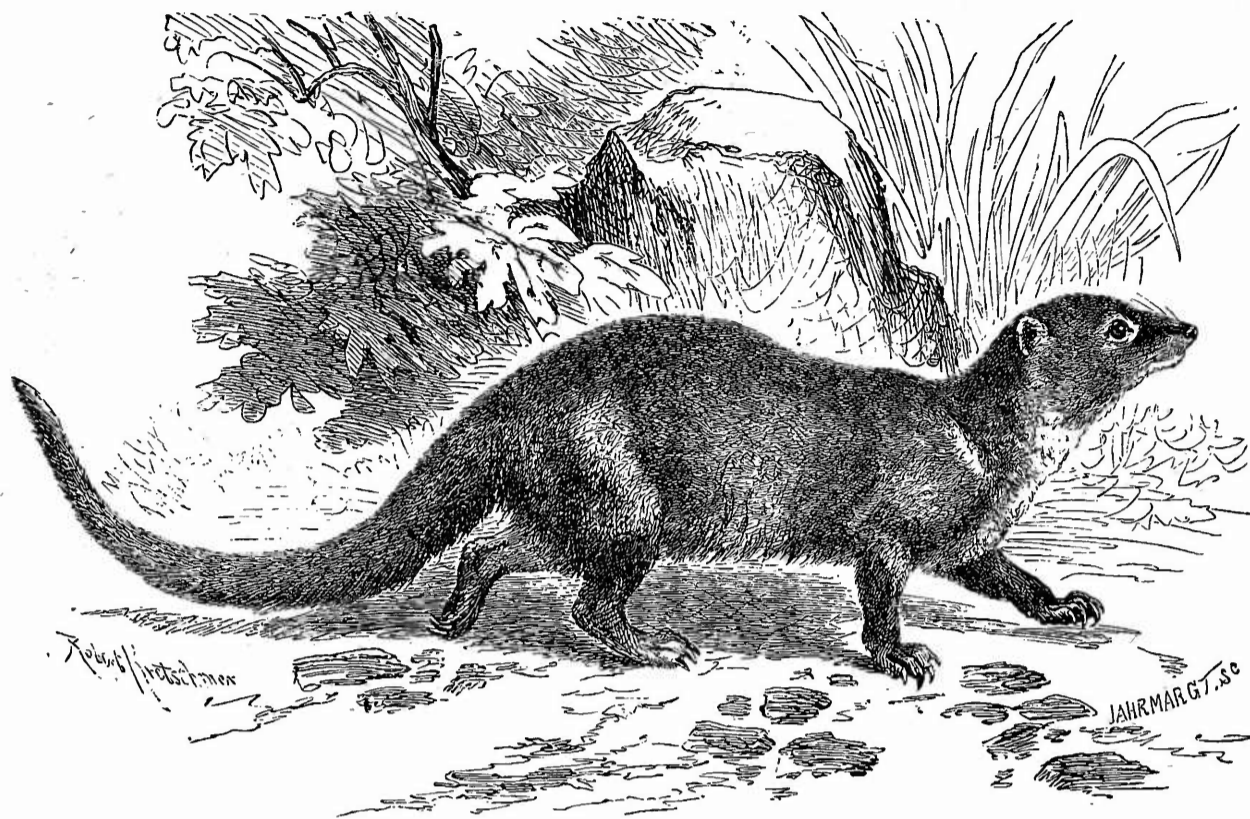


Fig. 276. La Mangouste Mungo.

guës se fraye un passage à travers le corps de son ennemi et en sort vivant. D'autres fois, il rôde pour découvrir les œufs du crocodile ; fouit le sable jusqu'à ce qu'il les ait trouvés, et malgré la vigilance de la mère, les dévore en quelques instants.

Il est indubitable que les Égyptiens ont cru à ces récits et les ont racontés aux auteurs qui nous les ont transmis ; mais eux, d'ordinaire si fins observateurs, sont tombés cette fois dans la plus profonde erreur : tous ces beaux récits ne sont que des fables. Si les mœurs des ichneumons n'ont guère été bien observées que depuis le commencement de ce siècle, il est vrai, toutefois, que depuis longtemps déjà, les naturalistes exprimaient des doutes sur la réalité des services que rendent ces animaux ; il semblerait donc que les anciennes relations auraient dû être estimées à leur juste valeur : il n'en est cependant rien. Quelque temps après mon retour d'Afrique, j'exposai en nombreuse société mes observations sur les crocodiles ; je ne pus satisfaire quelques-uns de mes auditeurs, car je n'avais rien dit du petit animal courageux, c'est-à-dire de l'ichneumon, auquel on a fait la réputation de se précipiter dans la gueule du crocodile pendant son sommeil. Cela venait de ce que jamais, chez les habitants des bords du Nil, je ne pus trouver trace de l'estime dont aurait dû jouir un être aussi utile ; bien au con-

BREHM.

traire, ils n'avaient pour lui que des témoignages irrécusables de dédain et d'aversion. Je dois avouer que moi-même, avant de partir pour l'Afrique, je tenais l'ichneumon fort en honneur ; mais une fois que je l'eus observé, que j'eus entendu et compris les imprécations dont on le charge dans le pays, et avec bon droit, je changeai d'opinion. Je vis en lui une bête tout autre que celle que je m'étais figurée, et je suis convaincu que mes lecteurs se rangeront à mon opinion.

**Caractères.** — L'ichneumon adulte dépasse la taille du chat domestique ; son corps mesure environ 65 cent. de long et sa queue en a près de 50. Comme il n'est pas haut sur jambes, il paraît plus petit qu'il ne l'est en réalité. Rarement on trouve des mâles adultes qui mesurent en hauteur plus de 15 centimètres.

Son corps est allongé, mais il n'a pas l'élégance de celui de la genette ; il est très-vigoureux relativement à celui des autres viverridés ; c'est ce que démontre surtout le poids de 7 ou même 9 kilogrammes auquel peut souvent arriver un fortichneumon. Il a les pattes courtes, comme il vient d'être dit ; la plante nue ; les doigts réunis jusqu'à la moitié de leur longueur par une courte palmure ; la queue très-épaisse à sa racine, et terminée par une petite touffe en pinceau ; le tour des yeux nu ; des yeux petits, étincelants, à pupilles rondes, saillantes ; des oreilles

courtes, larges, arrondies; l'anus entouré par une poche aplatie, au milieu de laquelle il s'ouvre. La fourrure est particulière: elle consiste en un duvet épais, roux-jaune, recouvert de poils rudes et longs de près de 8 cent., noirs, marqués d'anneaux blanc-jaunâtre, à points jaune-fauve; la couleur générale du pelage est un gris verdâtre, qui s'harmonise parfaitement avec les lieux où se tient l'animal. La tête et le dos sont plus foncés; aux flancs, la couleur tire sur le fauve; les pattes et le pinceau qui termine la queue sont noirs. Il y a diverses variétés dans la coloration.

**Distribution géographique.** — Les ichneumons habitent tout le nord de l'Afrique, l'Égypte et la Barbarie.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Ils ne s'éloignent jamais des terrains bas, et habitent surtout les roseaux qui croissent sur le bord des rivières et des fossés; ils y pratiquent des sentiers étroits, très-propres, conduisant dans des terriers profonds, mais peu vastes.

Le nom d'ichneumon, qui signifie *découvreur de gibier*, est parfaitement mérité par cet animal. Ses qualités et ses défauts sont ceux des martres; il en a l'odeur désagréable, la ruse, l'amour du vol, la voracité. Il est très-craintif, très-prudent, très-méfiant. Jamais il ne se montre à découvert, il rampe, toujours caché, ne se risque qu'avec la plus grande prudence dans un endroit qu'il ne connaît pas, et fait cependant d'assez grandes excursions.

D'après mes observations, l'ichneumon ne va à la chasse que le jour. Son pelage gris-verdâtre fait qu'il peut s'approcher de sa proie sans être aperçu. Il mange tous les animaux qu'il peut saisir; les mammifères, depuis le lièvre jusqu'à la souris; les oiseaux, depuis l'oie et la poule jusqu'au chanteur des marais, qui n'est pas plus gros que le troglodyte; les serpents, les lézards, les insectes, les vers; il se nourrit probablement aussi de fruits.

Les rapines auxquelles se livrent les ichneumons ont valu à ces animaux toute la haine des paysans égyptiens; ils pillent leurs basses-cours, détruisent surtout les œufs des poules qui, dans ce pays, nichent en liberté comme les autres oiseaux. Ils ne leur sont, par contre, d'aucune utilité, car c'est au plus s'ils détruisent quelques serpents. Quant aux crocodiles, ils ont complètement disparu de la Basse-Égypte où habitent les ichneumons; ceux-ci ne sont donc pas à même soit de confirmer, soit d'infirmier les iouanges que l'on a données à leurs ancêtres. Je

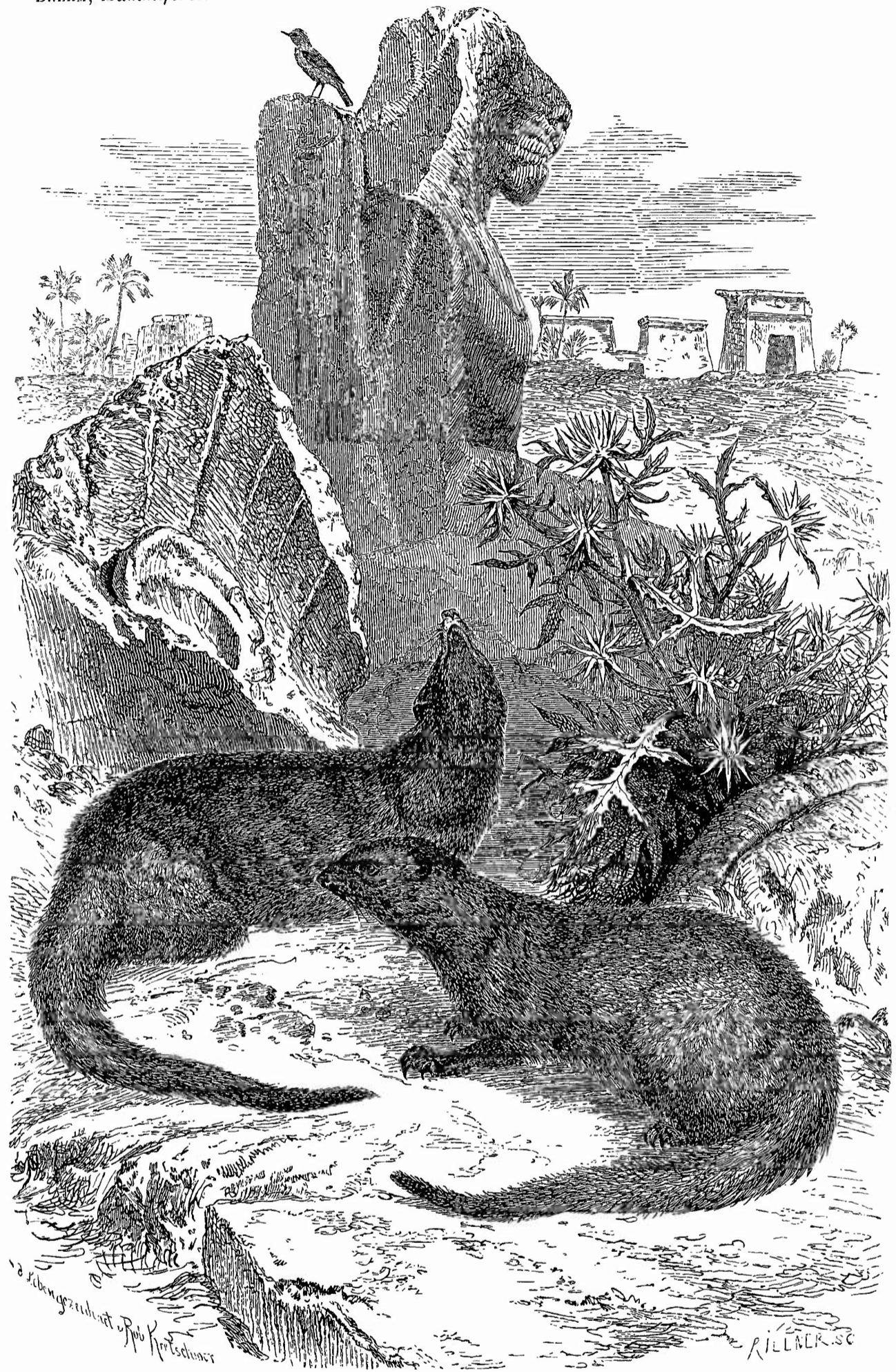
crois cependant que leurs ascendants n'étaient pas assez bêtes pour aller se fourrer dans la gueule du crocodile et qu'à eux aussi, les œufs de poules leur semblaient un manger plus délicieux que les œufs de crocodile, sur lesquels, comme on le sait, la mère veille attentivement; or un crocodile femelle peut, suivant les circonstances, être très-désagréable, même à un ichneumon.

Si l'on observe l'ichneumon sans en être aperçu, on le voit glisser lentement à travers les champs et les roseaux. Sa marche est particulière; on dirait que l'animal rampe sans bouger un seul membre; ses longs poils lui recouvrent les pattes, dont on voit alors à peine le mouvement. En outre, il cherche toujours à se cacher, et ne quitte jamais les herbes, les blés, les roseaux.

En été, on voit l'ichneumon rarement seul, mais presque toujours accompagné de sa famille. Le mâle marche le premier, puis vient la femelle, derrière laquelle arrivent les petits, l'un suivant l'autre de si près qu'on dirait que toute la bande ne forme qu'un seul animal, une sorte de long serpent. Par moments, le père s'arrête, lève la tête, regarde, flaire vers tous les points de l'horizon; quand il s'est assuré qu'il n'a rien à craindre, il va plus loin. A-t-il senti une proie, il s'avance entre les chaumes, sans bruit, et tout à coup on le voit faire deux ou trois bonds. Il agit de la sorte même lorsque l'oiseau qu'il convoitait s'est déjà envolé. Toute la famille le suit, tourne la tête comme lui, flaire dans la même direction, inspecte le même trou de souris, est attentive, en un mot, à tous les actes du conducteur, tâchant d'apprendre de lui le plus possible. L'ichneumon enseigne à ses petits à attraper les animaux, comme le font les chats; il leur apporte des souris vivantes, les lâche devant eux, leur apprend aussi à chasser. Quand il veut boire, il s'approche de l'eau avec prudence, inspecte bien tous les alentours, rampe sur le ventre, puis fait un bond et saute dans l'eau.

La prudence dont l'ichneumon fait preuve dans ses chasses divertit beaucoup l'observateur. Il restera immobile une heure entière devant un trou de souris, guettera un rat, un petit oiseau, avec une patience sans égale (Pl. XV).

Il est probable que son odorat est aussi fin que celui du meilleur chien de chasse; c'est par lui, en tous cas, qu'il se guide. Trouve-t-il des œufs, il en avale le contenu; quant aux mammifères et aux oiseaux, il n'en boit que le sang et n'en mange que la cervelle. Il tue plus qu'il ne peut dévorer; aussi est-il plus à redouter pour les



Paris, J.-B. Baillière et Fils.

Corbeil, Créte, imp.

LA MANGOUSTE ICHNEUMON.





basses-cours que les autres carnassiers de son pays.

On n'entend son cri que lorsqu'il est frappé par une balle; quant aux autres blessures, il les endure silencieusement. Les Égyptiens croient cependant que, dans la saison du rut, il fait entendre un sifflement aigu.

On a raconté bien des fables sur ses inimitiés avec d'autres animaux; le renard, le chacal, surtout le lézard du Nil ou wasan lui seraient des ennemis très-dangereux. Pour moi, jamais je n'ai rien vu ni rien entendu dire à ce sujet; dans tous les cas, le renard ou le chacal n'attaquerait que de tout jeunes ichneumons, les adultes sachant parfaitement se défendre. Quant au wasan, il est bien trop faible pour combattre l'ichneumon.

L'homme est son plus cruel ennemi. Le Nil aussi peut lui être nuisible, en submergeant les lieux où il se tient d'ordinaire; mais l'ichneumon nage à merveille, et se réfugie à temps sur les hautes digues qui conduisent d'un village à l'autre, qui bordent les canaux, et qui, couvertes de roseaux, lui sont un séjour très-commode.

La femelle met bas au printemps ou au commencement de l'été, de deux à quatre petits, qu'elle allaite pendant très-longtemps. Ils sont longtemps aussi avant de pouvoir se passer de leurs parents, qui chassent pour eux et leur apportent des proies.

**Chasse.** — Détruire l'ichneumon est pour les Égyptiens une œuvre pieuse. Il suffit d'entrer dans un village et d'annoncer qu'on veut chasser le *nims* (c'est le nom que les Arabes lui ont donné) pour que chacun, jeune et vieux, soit prêt à vous venir aider. Le paysan dans les champs abandonne sa pioche et sa pelle, le tisserand se lève de son métier, l'arroseur donne du repos à ses bœufs et laisse les champs avoir soif, le berger arrive avec son chien, tous brûlent du désir d'aider à la destruction de l'animal nuisible. On se dirige vers un fourré de roseaux, on se poste, et les gens servent de rabatteurs; l'animal voit bien vite de quoi il s'agit; il se réfugie dans des trous; mais les Arabes, armés de longs bâtons, le forcent bientôt à en sortir, et à chercher un asile dans un autre fourré. Il glisse entre les roseaux, prudemment, écoutant, flairant de temps à autre; mais ses ennemis s'approchent toujours, il est enfin obligé de traverser un endroit où il n'est pas complètement caché. S'il y a des herbes, le chasseur ne remarque qu'à leur agitation que l'ichneumon y rampe; car jamais il ne se trahit par un brusque mouvement.

Pour le tuer, il faut le tirer de près et avec du gros plomb; il a la vie très-dure, et échappe lorsqu'il n'est que blessé.

Cette chasse peut souvent procurer des surprises; car d'autres animaux que l'ichneumon se réfugient dans ces fourrés de roseaux. J'ai vu ainsi un énorme sanglier se lever devant moi en grondant, et me mettre dans l'embarras, mon fusil n'étant chargé qu'à plomb. Une autre fois ce fut une hyène; presque toujours, on faisait lever des chacals.

**Captivité.** — Alpinus (1) a déjà parlé de la vie des ichneumons en captivité. Il posséda pendant plusieurs mois un ichneumon mâle, qu'il tenait dans sa chambre. Il dormait avec lui, comme un chien, et jouait comme un chat. Il cherchait lui-même sa nourriture. Avait-il faim, il quittait la maison; et quelques heures après il rentrait rassasié. Il était très-propre, très-rusé, très-courageux; il attaquait les grands chiens, égorgeait les chats, les belettes, les souris, mais il faisait aussi parmi les volailles d'épouvantables ravages. Il rongait tout, surtout les livres, ce qui le rendait fort désagréable.

Les naturalistes français racontent des histoires d'ichneumons, facilement apprivoisés, devenus très-doux, habiles à reconnaître la voix de leur maître, à le suivre comme un chien. Mais jamais ces animaux ne sont en repos, ils remuent tout, renversent tout, ce qui les rend surtout insupportables. Une maison où l'on a un ichneumon est en quelques jours complètement purgée des rats et des souris; le carnassier les chasse sans relâche; quand il a attrapé une proie, il l'emporte dans un coin obscur, et ses grognements montrent qu'il saurait bien la défendre au besoin.

J'ai pu observer l'ichneumon vivant au Jardin zoologique de Hambourg. C'était un mâle adulte, qui avait toute l'apparence de la santé. Il paraissait doux, mais ne l'était pas. Les autres mangoustes vivent en bons rapports avec leurs semblables et leurs congénères, de telle sorte qu'on peut en enfermer plusieurs dans la même cage: l'ichneumon dont je parle était loin de montrer cette qualité; je mis un jour un mungo dans sa cage; aussitôt, il hérissa son poil, et se précipita furieux sur le nouveau venu; ce fut alors une chasse furibonde; le mungo cherchant à échapper à son congénère, celui-ci le poursuivant pour l'égorger. Ils grimpaient comme des chats ou des écureuils aux troncs d'arbres, aux barreaux de la

(1) Alpinus, *Hist. Ægypt.*, p. 231. Tab. XIV, fig. 3.

cage, ils sautaient, bondissaient à une hauteur prodigieuse, se fauflaient partout avec l'agilité de la belette. Nous dûmes rattraper le mungo aussi promptement que possible; l'ichneumon l'aurait sûrement tué, tant il était excité. Après même qu'on lui eut ôté son hôte, il resta toute la journée impatient et inquiet.

Notre ichneumon ne se montra pas plus endurant vis-à-vis d'un jeune chat sauvage, avec lequel il pouvait communiquer à travers les barreaux de sa cage. Ce petit animal commençait à s'apprivoiser, et divertissait tous les spectateurs par ses jeux. Mais, par malheur, il lui prit fantaisie de provoquer au jeu son voisin de captivité. Il passa la patte à travers les barreaux; l'ichneumon sauta dessus, la saisit, attira le chat près de lui, l'égorgea et lui dévora les deux pattes de devant.

**LA MANGOUSTE MUNGO — HERPESTES JAVANICUS.**

*Der Mungo ou Mungos, The Garangan.*

Toutes les mangoustes se ressemblent beaucoup et par leurs mœurs et par leur structure : la description que nous avons faite de l'ichneumon serait donc à la rigueur suffisante pour donner une idée de toutes les espèces; il en est cependant quelques-unes qui méritent une mention particulière. La plus connue est le mungo, qui représente l'ichneumon en Asie, et y jouit de la même réputation dont celui-ci jouit en Égypte.

**Caractères.** — Le mungo (*fig. 276*) a la moitié de la taille de l'ichneumon. Il a 47 cent. de long; sa queue a à peu près la longueur du corps. Sa fourrure est abondante, surtout à la racine de la queue. Les poils sont brun-roux pâle, tachetés de jaune, ce qui donne à cette fourrure un reflet jaune doré.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Le mungo est un animal très-actif, très-fureteur. Il court de rocher en rocher, de pierre en pierre, de caverne en caverne; il examine un canton tellement à fond qu'il est difficile qu'une proie lui échappe. Quelquefois il pénètre dans un trou, d'où on le voit sortir, ramenant une souris, un rat, un lézard, un serpent.

Il chasse les poules avec beaucoup de ruse. Il se couche, fait le mort, jusqu'à ce que ces bêtes trop curieuses soient assez près pour qu'il puisse les attraper en deux ou trois bonds. Ces faits, rapportés par les voyageurs, me paraissent très-vraisemblables, car j'ai pu observer pareille chose chez des mangoustes de l'Afrique centrale. Mais le mungo est surtout célèbre par ses com-

bats avec les serpents venimeux, notamment avec le serpent à lunettes. Son agilité lui donne l'avantage sur ces reptiles. Les indigènes croient que lorsqu'il en est mordu, il déterre une racine très-amère du nom de *mungo*, la mange, et se trouve ainsi remis sur pied, et à même de continuer le combat. Des observateurs consciencieux croient qu'il y a là quelque chose de vrai; ils disent que le mungo, mordu, fatigué, se retire du lieu du combat, cherche des racines, et ainsi fortifié, recommence la lutte. Horsfield, qui a donné une histoire détaillée des mungos, dit n'avoir rien observé de pareil, et considère tous ces récits comme fabuleux. Cependant on ne saurait mettre en doute ses combats avec les serpents. Le docteur Bousschenberg, dans son voyage à Ceylan, a eu occasion de voir un pareil combat entre un mungo et un serpent à lunettes. « Mon ami le docteur, raconte-t-il, déposa un petit serpent sur le plancher, celui-ci leva la tête et se retourna. Le docteur prit alors un mungo à demi adulte, le caressa et le mit à terre à quelques pas du serpent. L'animal regarda son ennemi fixement, s'en approcha lentement; le serpent l'aperçut; aussitôt le mungo s'élança, lui mordit la tête, le secoua violemment en grondant, courut dans toute la chambre, s'arrêtant par moments pour recommencer à le secouer, et finalement le tua. » Ida Pfeiffer a vu pareille chose dans les Indes; elle a remarqué avec quelle dextérité le mungo saisit le serpent à la nuque et le tue presque chaque fois.

**Captivité.** — De toutes les mangoustes, le mungo s'apprivoise le mieux. C'est un animal très-propre, et relativement doux. Dans sa patrie, il vit en quelque sorte en domesticité et il est très-apprécié pour les services qu'il rend. Comme l'ichneumon, il purge la maison des rats et des souris; de plus, il détruit les serpents venimeux et les scorpions, ce fléau des contrées tropicales. Quand il entre dans une maison étrangère, il la parcourt, inspecte tous les trous, toutes les fentes, et, grâce à son odorat, il sent bientôt où se tient un des animaux auxquels il fait la chasse; il le poursuit avec ardeur, et très-rarement sans succès.

Lorsqu'il est de mauvaise humeur, le mungo montre les dents à quiconque l'approche, mais sa colère n'est pas de longue durée. Il se lie rapidement à l'homme. Au bout de quelque temps il suit son maître comme un chien, dort avec lui, mange dans sa main, se comporte, en un mot, comme un animal domestique. Vosmaer a conservé pendant assez longtemps un individu

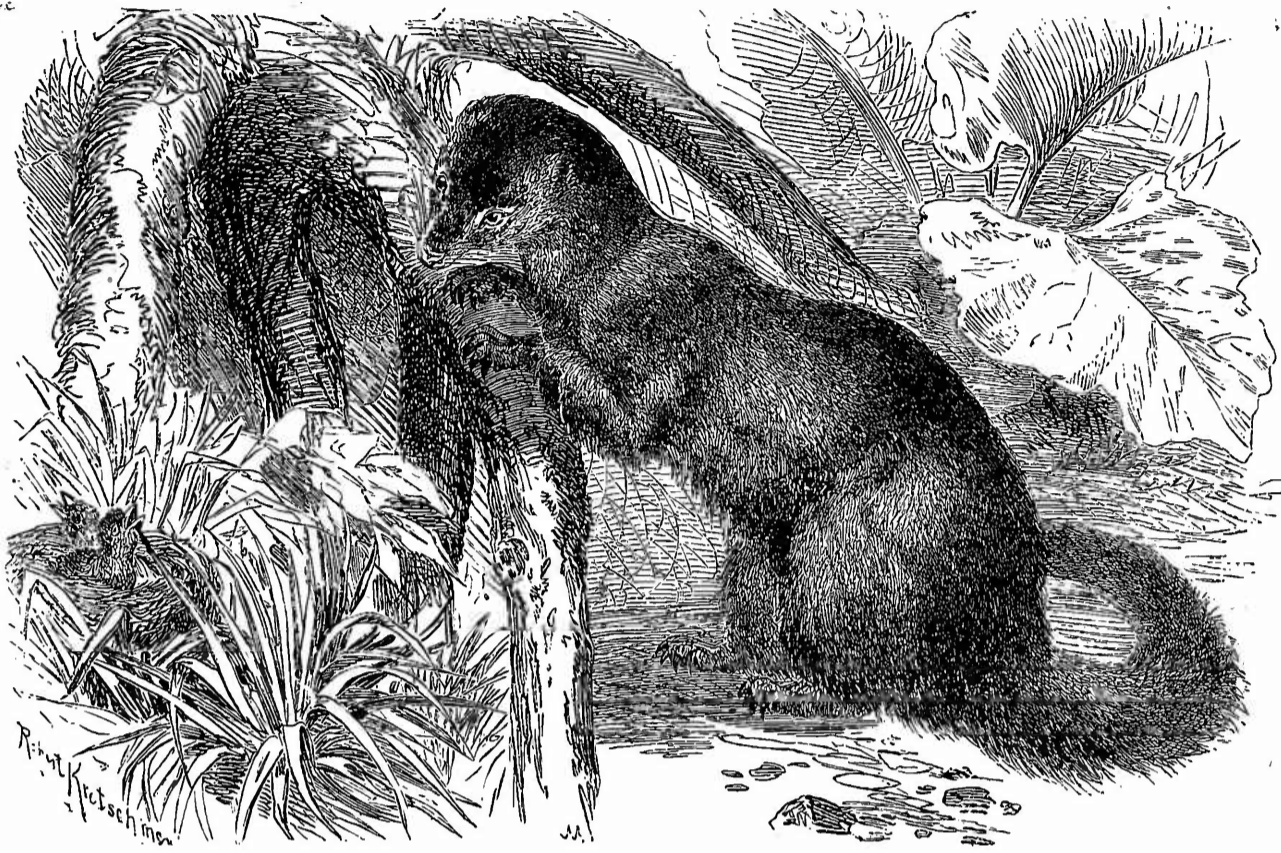


Fig. 277. La Mangouste Nyula.

de cette espèce. Voici ce qu'il en raconte : « La rareté de ce sujet dans notre pays, dit-il (1), me fit déterminer à le nourrir dans ma chambre, où il est mort après avoir vécu environ un an. Les propriétés qu'on lui a remarquées sont les suivantes. Né au Bengale, il était ami de l'homme, familier avec un chacun, et se laissait manier comme un petit chien. En jouant, il prenait le doigt dans le museau sans jamais mordre. Le soir, il dormait auprès de moi, couché dans ma robe de chambre. Son aliment ordinaire était toute sorte de viande bouillie ou rôtie, mais le mouton par préférence. Il ne voulait point manger de pain, mais il était fort friand de cerises, de prunes et d'autres fruits, ainsi que d'œufs qu'il cassait adroitement des dents, et en suçait la substance. Il buvait aussi beaucoup. Curieux de voir s'il chasserait après les oiseaux vivants, je fis lâcher un moineau dans sa spacieuse cage ; il le saisit avec une promptitude étonnante, et s'en régala comme d'un mets délicieux. Fort souvent il prenait plaisir à patrouiller dans l'eau de son baquet, et à tourner, ainsi qu'un chien, pour attraper sa queue. Il courait et grimpait partout avec une agilité incroyable. De jour, il dormait souvent, ayant la tête, la queue et les pattes sous le corps ; dans cet état, il avait la forme d'un

(1) Vosmaer, *Description d'un recueil exquis d'animaux rares*. Amsterdam, 1804.

hérisson qui se retire quand on le touche, ou comme la moitié d'une boule, de sorte qu'on ne pouvait rien voir de la tête ni des autres parties ; mais le soir et la nuit, il se tenait dans sa cage. Ces petits animaux paraissent naturellement aimer la propreté ; jamais on ne lui apercevait la moindre saleté sur le corps, et pour satisfaire ses besoins, il se mettait toujours à un même endroit derrière sa cage. Sa fiente était liquide, noire, et fort puante, ainsi que l'urine. De temps en temps il faisait un cri sifflant comme celui de quelques oiseaux. Au premier aspect d'un petit chien, il grommelait et soufflait comme un chat. Sur la fin de l'hiver, le poil tomba de la queue, qu'il mordait continuellement, sans doute par démangeaison, quelque précaution qu'on prit pour l'en empêcher, sur quoi il mourut enfin, après avoir vécu près de moi pendant un an. »

Le mungo vit en bonne intelligence avec ses semblables ; jamais il n'attaque ses compagnons de captivité.

#### LA MANGOUSTE NYULA — HERPESTES NYULA

*Die Niula, The Nyula.*

Le nyula (fig. 277) est proche parent du mungo, dont il n'est peut-être qu'une variété ; quelques auteurs le confondent même avec la mangouste grise (*Herpestes griseus*) de l'Inde.

**Caractères.** — Son pelage est jaune-grisâtre, marqué de taches plus foncées.

**Mœurs.** — On ne sait rien de ses mœurs.

**LA MANGOUSTE MELON — HERPESTES  
WIDORINGTONII.**

*Der Melon.*

La mangouste d'Europe, que l'on a aussi nommé le *melon* ou *meloncillo*, était connue des chasseurs espagnols bien avant qu'aucun naturaliste eût eu occasion de l'observer. Ce n'est qu'en 1842 que Gray nous apprit que nous possédions en Europe une véritable mangouste.

**Caractères.** — Sa longueur totale est de 1<sup>m</sup>,15, sur lesquels 40 cent. environ appartiennent à la queue. Son poil est court; il est un peu plus long sur le dos, rare sous le cou et au bas-ventre, qui sont presque nus. La couleur est un gris foncé, plus clair par places; le museau, les pieds, le bout de la queue sont noirs. Sur le dos, les poils sont noirs, marqués de trois anneaux blancs; leur bout est brunâtre; les poils de la face sont très-courts; ceux des oreilles sont doux et un peu frisés.

**Distribution géographique.** — Le melon se trouve en Espagne, surtout dans l'Andalousie et l'Estrémadure; il est probable que cet animal se rencontre aussi en Afrique.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Il habite, comme l'ichneumon, les bords des rivières, et fréquente presque exclusivement les fourrés de roseaux et les plaines couvertes de *spart*; jamais on ne l'a vu dans les montagnes.

**Usages et produits.** — On chasse la mangouste melon pour les poils de la queue, dont on fait des pinceaux très-recherchés par les peintres, et par conséquent très-chers; aussi cette chasse ne laisse pas que d'être assez lucrative. Le chasseur qui a tué une mangouste melon ne fait aucun cas de la fourrure, il la rejette après avoir pris seulement la queue de l'animal.

**LA MANGOUSTE RAYÉE OU ZÉBRÉE — HERPESTES  
FASCIATUS OU H. ZEBRA.**

*Die Gestreifte ou Zebromanguste, The banded Mungous.*

**Caractères.** — La mangouste rayée (*fig. 278*) mangouste zébrée, le *sakie* des indigènes, est la plus petite espèce du genre. Son corps n'a que 40 cent. environ de longueur, et sa queue en a 20; je dirai cependant que je suis certain d'en avoir vu de plus grandes, quoique je ne les aie point mesurées.

Cet animal mérite bien son nom de *zebra* qui lui a été donné par Rüppell. Son épaisse fourrure est gris-fauve, les poils sont bruns ou noirs, marqués d'anneaux blancs et fauves; leur extrémité est alternativement, et d'une manière presque régulière, noire, blanche ou brune à la tête et au cou; sur le reste du corps, alternativement noire ou fauve; il en résulte de 9 à 15 paires de bandes transversales, les unes claires, les autres foncées. Le museau et le ventre sont couleur rouille, le bout de la queue est noir.

**Distribution géographique.** — La mangouste zébrée ou rayée se rencontre dans tout l'est de l'Afrique, depuis le cap de Bonne-Espérance jusqu'en Abyssinie.

**Mœurs, habitudes et régime.** — J'ai souvent vu cette mangouste dans le pays des Bogos, presque toujours en société de l'aschkoko (*Hyrax abyssinicus*) avec lequel elle paraît vivre en bonne intelligence. Heuglin a fait la même observation, et je rapporterai plus loin, à l'occasion de l'aschkoko, ce qu'il a été à même de voir. Elle vit de même très-bien avec l'écureuil de terre (*Tamias*), rongeur très-colère, dont elle redoute peut-être les fortes morsures.

Quoique l'on voie la mangouste zébrée rôder à toutes les heures de la journée, il est certain cependant qu'elle a des habitudes plus nocturnes que diurnes. Elle arrive jusque près des villages, pénètre même dans leur intérieur, et malheur à l'oiseau ou au petit mammifère qui se trouve sur son passage. Elle se glisse comme un serpent entre les pierres, et rampe silencieusement. Malgré ses couleurs assez vives et ses dessins très-voyants, sa robe s'harmonise avec la couleur du sol, et lui permet de s'approcher de sa proie sans en être vue, jusqu'au moment où elle l'atteint d'un bond assuré. On m'a parlé en Abyssinie de ses combats avec les serpents; mais je ne puis accepter ces récits, car les Abyssiniens ne m'inspirent pas une confiance absolue au sujet de leur véracité.

La mangouste zébrée, à la vue de l'homme, prend la fuite, en faisant entendre un grognement qui indique bien le déplaisir qu'elle éprouve d'être dérangée. Elle essaye souvent de tenir tête aux chiens, et fait toujours entendre un glapissement de colère avant de décamper. Elle est si agile que les meilleurs chiens de chasse et les mieux dressés ont peine à la suivre. D'ailleurs, elle a déjà su trouver une retraite avant que les poursuivants aient pour ainsi dire eu le temps de se reconnaître.

A voir ses yeux brillants, on devine qu'elle a

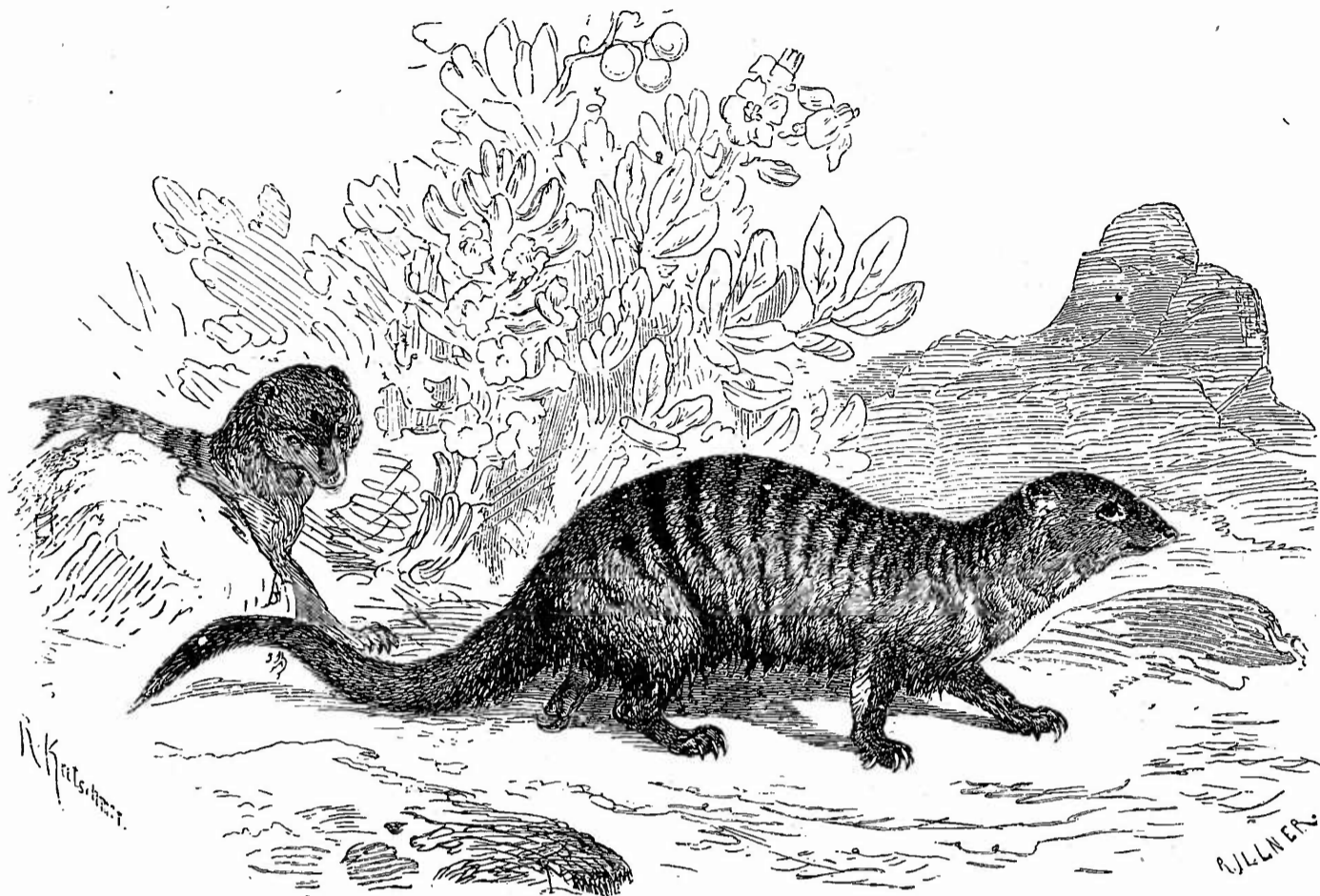


Fig. 278. La Mangouste rayée.

autant soif de sang que ses congénères. Elle se nourrit de petits mammifères, d'oiseaux, de reptiles, d'insectes, d'œufs, et peut-être aussi de fruits. Heuglin croit qu'elle déploie une ruse toute particulière pour saisir son gibier de préférence, les francolins, qui sont si communs dans sa patrie. « Cette mangouste, dit-il, se nourrit plus d'oiseaux que de mammifères. J'ai pu voir comment elles s'y prenaient pour attirer une compagnie de francolins qui était nichée dans un buisson; j'avais entendu leur caquetage et je m'en étais approché le plus possible, en retenant les chiens derrière moi. Arrivé à environ dix pas du buisson, j'entendis caqueter une femelle, le coq lui répondit; une mangouste qui se tenait sur une pierre cachée par des broussailles, imita ce cri d'une manière surprenante; une seconde qui se trouvait dans les hautes herbes fit de même; cela durait depuis quelques minutes lorsque le coq, que ces cris avaient rendu furieux, les ayant pris pour ceux d'un intrus qui voulait s'introduire dans son harem, se mit aussitôt à la recherche de l'importun; mais la vue des chiens auprès desquels il passa l'ayant effrayé, il s'éleva en criant et fut suivi des poules. Les deux ravisseurs, de leur côté, se virent forcés de fuir au plus vite, sans avoir pu faire le repas qu'ils se promet-

taient. » Je ne doute nullement de la véracité du récit de Heuglin, j'ai entendu moi-même la mangouste zébrée pousser des cris qui ressemblaient étonnamment au chant plaintif des francolins. Mais ce qui me paraît douteux, c'est sa conclusion: que les mangoustes imitent les cris des oiseaux dans l'intention de les attirer.

**Captivité.** — On peut apprivoiser la mangouste zébrée aussi facilement que les autres espèces du même genre. Elle s'attache à son maître, en reçoit des caresses en faisant entendre un petit grognement de plaisir. Lorsqu'elle est en colère, elle pousse des cris saccadés ou des sifflements; en fureur, elle crie haut et fort. Si quelquefois elle vit en bonne harmonie avec ses semblables, d'autres fois elle se bat continuellement avec eux. On la voit fuir la société des autres animaux, et elle attaque avec courage et habileté l'homme qui s'approche d'elle.

Les jeux auxquels elle se livre avec ses semblables et qu'elle prolonge souvent pendant des heures, dégèrent quelquefois en voies de fait; au Jardin zoologique de Londres, plusieurs mangoustes, réunies dans la même cage, se coupèrent mutuellement la queue tout en jouant.

La parenté de cet animal avec l'ichneumon se révèle en toutes circonstances. La mangouste zébrée est très-curieuse, elle éprouve le besoin



Fig. 279. La Mangouste urva.

d'examiner à fond tout objet qu'elle trouve. Elle se sert surtout, à cet effet, de ses pattes de devant comme de véritables mains; elle roule ses yeux bruns, brillants, étincelants; elle court avec la rapidité de l'éclair, grimpe avec agilité aux branches, aux barreaux de sa cage; elle est partout, et malheur au petit animal qui s'expose à sa vue; il est perdu s'il est à portée, car d'un seul bond la mangouste l'atteint et le tue du premier coup de dents.

Nous avons en ce moment quatre mangoustes zébrées vivantes au Jardin zoologique de Hambourg. Deux d'entre elles, que nous reçûmes très-jeunes, vivent en bons termes avec un mungo et une mangouste de Java, malgré quelques querelles qui surviennent aux heures des repas. Les deux autres, au contraire, sont méchantes, toujours en dispute. Toutes, d'ailleurs, sont éminemment gracieuses. Nous les laissons souvent courir à leur aise dans la maison et même dans la cour. Elles me connaissent parfaitement, savent que c'est moi qui leur donne la liberté, et dès qu'elles entendent ma voix, elles grattent à la porte de leur cage, et poussent de petits gémissements. Aussitôt qu'elles sont libres, elles courent dans tout le local avec une rapidité incroyable; en un clin d'œil elles ont tout vu, tout flairé, tout fouillé. Leur première visite est pour le seau à lait; elles savent par-

faitement en soulever le couvercle et atteindre leur liquide favori; c'est un spectacle charmant que de voir une de ces bêtes suspendue au seau et y buvant à longs traits. Elles ne laissent rien de ce qu'elles peuvent manger, et rassemblent tous les os qu'elles trouvent. La moelle étant une de leurs plus grandes friandises, elles prennent toutes les peines possibles pour s'en procurer; après avoir extrait tout ce qu'elles peuvent avec leurs ongles, elles saisissent l'os entre leurs pattes, le frottent contre le pavé ou contre une paroi avec une telle habileté qu'elles en font sortir toute la moelle. Elles murmurent continuellement; lorsqu'elles courent et si on les excite, elles font entendre des grognements de colère. Un jour que je les mis en présence de deux de leurs semblables, elles poussèrent un son d'un timbre singulier, ressemblant à s'y méprendre au cri d'un francolin. J'avoue que je fus très-surpris d'entendre un carnassier produire un pareil cri.

Les mangoustes dont je parle sont à mon égard très-douces; elles se laissent toucher, caresser, arrivent à mon appel, m'obéissent généralement; cependant, si je les dérange pendant qu'elles mangent, elles montrent les dents et ne m'épargnent pas plus que les personnes qui leur sont inconnues; elles le font, quoiqu'elles sachent bien qu'elles s'exposent au châtement; car, après



Fig. 280. Le Cynictis de Steedmann.

avoir mordu, elles prennent la posture humble et suppliante d'un chien qui s'attend à recevoir des coups. Elles sont très-prudentes et très-judicieuses, et savent parfaitement se plier aux circonstances. Ainsi, en hiver, nous avons dû les enfermer avec cinq coatis; au commencement, cette société leur était très-désagréable, surtout quand les coatis cherchaient à les flairer; mais bientôt elles ont reconnu à quelles stupides créatures elles avaient affaire, et ont fini par se conduire comme les souveraines de la cage.

**LA MANGOUSTE URVA — HERPESTES CANCRIVORUS**

*Die Krabbenmanguste* ou *Urva*, *The Urva* ou *Crab-eating Ichneumon*.

Je citerai encore une espèce de ce genre, la mangouste des crabes ou l'urva, qui établit la transition entre les mangoustes proprement dites et les gloutons.

**Caractères.** — L'urva (fig. 279), par le port et la dentition, ne diffère pas essentiellement des mangoustes, mais elle ressemble beaucoup aussi au glouton. Elle a le museau allongé et pointu; le corps presque vermiforme, les doigts réunis par une large palmure, les glandes anales très-développées.

La teinte générale du pelage rappelle celle des autres mangoustes. Le dos est mêlé de roux

jaunâtre et de gris brun, le ventre et les pattes sont brun foncé; le corps est marqué de quelques raies sombres; une bande blanche descend de l'œil à l'épaule; la queue, très-touffue à la racine, est marquée de quelques bandes transversales. Sa taille dépasse celle de la plupart de ses congénères. Un mâle adulte a plus d'un mètre de long; la queue forme environ les deux cinquièmes de cette longueur.

**Distribution géographique.** — Hodgson a découvert l'urva dans les cantons marécageux du Népal.

**Mœurs, habitudes et régime.** — D'après le même observateur, cette espèce se nourrit surtout de crabes et d'écrevisses. On ne sait rien de ses mœurs.

Nous parlerons encore de trois espèces très-voisines des mangoustes, qui semblent les remplacer dans l'Afrique méridionale et occidentale, on en fait des genres à part.

**LES CYNICTIS — CYNICTIS.**

**Caractères.** — Les cynictis, que l'on a aussi nommé *cynopus*, diffèrent des vrais mangoustes en ce que leurs doigts sont au nombre de quatre seulement aux pieds de derrière.

L'on en connaît plusieurs espèces: nous nous bornerons à signaler la suivante.

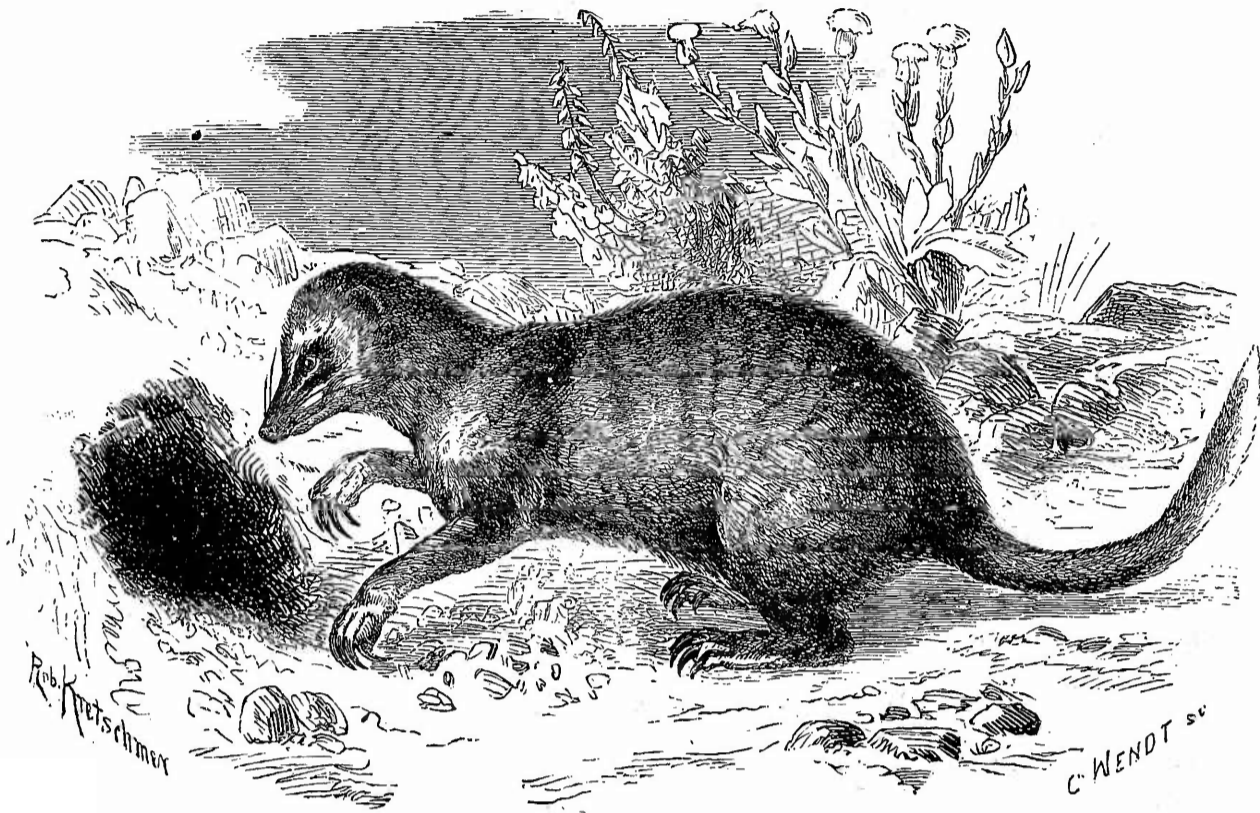


Fig. 281. Le Suricate tétradactyle.

**LE CYNICTIS DE STEEDMANN — CYNICTIS  
STEEDMANNII.**

*Die Fuchsmanguste ou das Hundsfrett.*

**Caractères.** — Cette espèce (fig. 280) que l'on connaît vulgairement sous les noms de *mangouste-renard* ou *chien-furet*, n'a été vue qu'une fois en Europe. Son corps a environ 50 cent. de longueur, sa queue en a 33. Son pelage est lisse et sa queue touffue; elle est d'un roux clair uniforme, plus foncé à la tête et aux membres; les poils de la queue sont mêlés de gris d'argent, et rendent le bout de la queue blanc; les sourcils et les moustaches sont longs et noirs.

**Distribution géographique.** — Le cynictis de Steedmann habite les oasis et les steppes de l'Afrique du Sud, au nord du cap de Bonne-Espérance.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Il se nourrit de souris, d'oiseaux et d'insectes; est sauvage, méchant, rusé et très-agile. On ne le chasse pas ou très-peu, aussi ne l'a-t-on pas beaucoup observé et son histoire est à faire.

**LES SURICATES — RYZÆNA.**

*Die Scharrthiere ou die Surikate.*

**Caractères.** — Les suricates sont des mangoustes par le nombre des doigts, mais ils en diffèrent par un museau plus effilé, par des jambes

plus élevées, une queue à poils épars, des molaires de forme épineuse, au nombre de cinq à chaque mâchoire, et par des ongles très-forts et longs, surtout aux pattes de devant.

La femelle a deux poches anales.

L'on n'admet dans ce petit groupe que l'espèce suivante.

**LE SURICATE TÉTRADACTYLE — RYZÆNA  
TETRADACTYLA.**

*Das Scharrthier ou die Surikate.*

**Caractères.** — Par ses formes générales, le suricate (fig. 281) tient le milieu entre les mangoustes et les martes. Sa taille générale est de 50 cent. environ, dont un tiers appartient à la queue; sa hauteur, au garrot, est à peu près de 16 cent. Il est d'un gris fauve tiqueté, avec des bandes transversales fauves peu apparentes sur le dos; le menton et les joues sont blanchâtres; la pointe du museau, le tour des yeux, les oreilles, le bout de la queue sont noirs, et les membres d'un gris clair, presque couleur d'argent.

**Distribution géographique.** — On trouve le suricate dans tout le sud de l'Afrique, depuis le lac Tschad, jusqu'au cap de Bonne-Espérance.

**Mœurs, habitudes et régime.** — On ne connaît presque rien des mœurs de cet animal en liberté, on sait seulement qu'il est fouisseur par excellence, et qu'il creuse dans la terre des couloirs longs et profonds, travail qui lui est rendu





Fig. 282. Le Mangue obscur.

facile par les ongles puissants dont ses pattes sont armées. L'on sait aussi qu'il a un régime animal.

**Captivité.** — Un individu de cette espèce put être observé pendant longtemps au Jardin des Plantes à Paris. En marchant, il posait presque toute la plante à terre. Pour écouter, il se dressait sur ses pattes de derrière, et faisait ainsi quelques pas. Son odorat paraissait très-développé; par contre, son ouïe était très-mauvaise, sa vue défectueuse. Il cherchait sa nourriture en flairant dans tous les coins; s'il trouvait quelque chose, il le prenait dans ses pattes de devant, le sentait, le retournait, le sentait encore, et enfin le mangeait; à cet effet, il se dressait sur ses pattes de derrière, ramassait ses aliments dans celles de devant et les portait ainsi à sa bouche. Il aimait beaucoup le lait et le buvait en lappant.

Le suricate paraît être facilement apprivoisable; il reconnaît bientôt les personnes qui le soignent. Il reçoit très-volontiers les caresses, supporte difficilement les mauvais traitements, témoigne de l'amour à son gardien, mais mord celui qui le provoque et le tourmente. On dit qu'une fois apprivoisé et habitué à une maison, il la débarrasse des rats et des souris qui l'infestent, et qu'en Afrique, il se rend très-utile en détruisant les serpents et les autres reptiles.

## LES MANGUES — *CROSSARCHUS*.

**Caractères.** — A demi mangoustes, à demi suricates, les mangues nous représentent un de ces termes de transition qui nous prouvent que la nature ne fait point de sauts.

Une seule espèce appartient à ce genre.

### LE MANGUE OBSCUR — *CROSSARCHUS OBSCURUS*.

*Der Kusimanse, The Kusimanse.*

**Caractères.** — Le mangue obscur (*fig. 282*) a de 50 à 60 cent. de long, sur lesquels 20 cent. environ appartiennent à la queue. Son pelage est grossier, il est d'un brun uniforme, plus pâle à la tête, et jaunâtre par devant.

Il a le museau et les glandes anales du suricate, mais il a autant de doigts aux pattes que les vraies mangoustes; il a le corps plus ramassé que celles-ci, la tête plus ronde, le museau pointu des suricates, la queue moyenne, cinq doigts à chaque patte, deux fausses molaires à la mâchoire supérieure, trois à la mâchoire inférieure; les oreilles petites et arrondies, la pupille ronde, une troisième paupière rudimentaire, une langue longue et une poche anale munie d'un sphincter.

**Distribution géographique.** — Cette espèce habite l'Afrique occidentale, et, vraisemblablement, d'après Fréd. Cuvier, les parties qui sont au



Fig. 283. Le Paradoxure type.

midi de la Gambie ; le premier exemplaire connu avait été pris auprès de Sierra-Leone.

**Captivité.** — Tous les voyageurs se taisent sur les mœurs de cet animal en liberté.

On en a eu un vivant à Paris. Des matelots l'avaient rapporté de la côte occidentale d'Afrique, et lui avaient donné le nom du pays — celui de *mangue*, — nom qu'il a conservé. Fréd. Cuvier qui a pu en suivre les habitudes, nous apprend que cet animal était vif et gracieux (1), « aussi doux et aussi apprivoisé que pourrait l'être un chien ; il recherchait vivement les caresses, et semblait les solliciter par ses mouvements et par un cri aigu et répété qu'il faisait entendre. Son agilité, son œil noir et vif, tout annonçait en lui une intelligence, à l'aide de laquelle il supplée sans doute à la force qui lui manque pour pourvoir à ses besoins. Il était d'une propreté remarquable, peignait et lustrait souvent son pelage, et avait choisi dans sa cage, pour se rouler, une place où il entretenait toujours une grande netteté. Sa nourriture, à la ménagerie du Muséum, était la viande ; elle consiste, sans doute, dans la nature, en petits animaux, car je l'ai vu un jour saisir dans sa cage, avec une rapidité et une agi-

lité extrêmes, un moineau qui y avait pénétré, et le dévorer avec beaucoup d'avidité. »

## LES PARADOXURES — *PARADOXURUS*.

### *Die Rollmarder.*

**Caractères.** — Les paradoxures se distinguent des mangoustes par leurs formes plus robustes, leur fourrure plus molle, par leur dentition et par leurs mœurs.

Ils ont la plante des pieds nue, cinq doigts à chaque pied, des ongles forts, à demi rétractiles, une queue longue, enroulante.

La conformation de leur crâne est la même que celle des véritables civettes ; leurs dents sont courtes et mousses ; les glandes anales existent, mais la poche est remplacée par une fente longitudinale, dépourvue de poils et placée entre l'anus et les parties génitales.

**Distribution géographique.** — Toutes les espèces connues habitent l'Asie du Sud et les îles voisines.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Les paradoxuresse nourrissent de petits mammifères, d'oiseaux, d'œufs, d'insectes, et même de fruits. Ils grimpent admirablement ; ils chassent la nuit : ce sont généralement des animaux moroses, non

(1) Fréd. Cuvier, *Histoire naturelle des mammifères*.

sociables. Leurs glandes anales les rendent très-désagréables.

Leur histoire laisse beaucoup à désirer, et l'on n'est pas encore fixé sur le nombre des espèces. Nous ne nous occuperons que de celles qui sont le mieux connues.

**LE PARADOXURE TYPE — PARADOXURUS TYPUS.**

*Der gemeine Roller* ou *Palmenmarder*, *The Luwack* ou *Paradoxure*.

**Caractères.** — Le paradoxure type (*fig. 283*), vulgairement nommé *marte des palmiers*, est une des espèces que l'on connaît bien et depuis longtemps.

Il a le port et la robe d'une genette, avec la taille d'un chat domestique; sa longueur totale est d'environ 1 mètre, la queue comptant pour la moitié; sa hauteur, au garrot, n'atteint pas 20 cent. Il a le corps allongé, les pieds courts et vigoureux, la queue longue, pouvant s'enrouler en haut ou en bas, les oreilles moyennes, les yeux bombés, l'iris brun, la pupille grande, pouvant se réduire à une simple fente; le pelage est formé d'un duvet abondant et d'un poil soyeux épars. Le fond en est noir-jaunâtre, à reflets variés; de chaque côté de la ligne médio-dorsale sont trois rangées longitudinales de taches noires; les cuisses et les épaules sont également tachées; la tête est noire, avec le museau de même teinte, mais plus claire; une ligne noire va de l'œil à l'oreille; celle-ci est couleur de chair en dedans, et noire en dehors; les membres et la partie postérieure de la queue ont la même couleur.

**Distribution géographique.** — Le paradoxure type se trouve en grand nombre dans la péninsule indienne.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Il fréquente les forêts, mais il s'établit aussi près des lieux habités. Durant le jour, il se retire dans un arbre creux, sur une molle couche qu'il sait se préparer. Il grimpe parfaitement, et atteint, en un clin d'œil, la cime des plus hauts arbres. Sur la terre, il est lent, paresseux, même la nuit, car il a des habitudes presque exclusivement nocturnes.

Il chasse les mammifères et les oiseaux, mange leurs œufs et leurs petits, et se nourrit également de substances végétales: il exerce aussi de grands ravages dans les plantations d'ananas et de caféier. Il mange les fruits de ce dernier arbuste, mais il les rend sans les digérer, de sorte qu'il compense jusqu'à un certain point les dégâts qu'il

cause, en contribuant à répandre le café. Les indigènes, qui le nomment *rat à café*, recueillent les grains rendus avec ses excréments. Il aime les fruits avec passion, sait les choisir, et s'attaque surtout à ceux qui sont les plus mûrs et les plus doux. Ce n'est que quand la faim le pousse qu'il pénètre dans les fermes, et dévaste alors les basses-cours, y faisant, parmi les volailles, un terrible carnage.

**Captivité.** — En captivité, le paradoxure a les habitudes du musang, sur lequel je m'étendrai plus au long. On peut l'élever facilement, comme la plupart des espèces de la même famille. Il se nourrit de tout ce qu'on lui donne: viande, œufs, riz, fruits. Il n'est pas plus actif en captivité qu'il ne l'est en liberté.

**LE PARADOXURE MUSANG — PARADOXURUS MUSANG.**

*Der Musang*, *The Musang*.

**Caractères.** — Le musang (*fig. 284*) est plus petit, et a un pelage plus grossier que le précédent. Son corps a environ 45 cent. de long, et sa queue est un peu plus courte. La couleur de la fourrure est très-variable; le seul caractère commun à tous les individus est une bande blanche ou grise, allant du front jusqu'à l'oreille. Dans une variété, le poil est jaunâtre, la pointe des poils et quelques poils sont noirs; le dos est marqué de bandes noires longitudinales; sur les flancs sont des taches noires; la poitrine est blanchâtre, le ventre gris, les pattes noires. Dans une autre variété, le pelage est brun, les poils ayant la pointe noire; dans d'autres, la fourrure est d'un gris cendré clair, avec des taches de diverse grandeur; les pattes sont d'un brun clair, et la face est brun-noirâtre.

On reconnaît jusqu'à présent huit variétés, qui diffèrent plus ou moins les unes des autres. J'ai pu moi-même en voir un grand nombre, tant dans ceux que nous avons reçus, que dans ceux qu'on a offert de nous vendre; les différences de pelage étaient telles qu'on n'aurait pu croire que ces divers individus appartenissent à une même espèce. Notre figure 284 représente la variété la plus fréquente.

**Distribution géographique.** — Le musang se trouve dans le royaume de Siam, à Java, à Sumatra, à Bornéo, où il remplace le paradoxure type.

**Captivité.** — G. Bennett (1) a très-bien décrit cet

(1) G. Bennett, *Wanderings in New South Wales, Batavia, etc.* London, 1844, 3 vol. in-8,

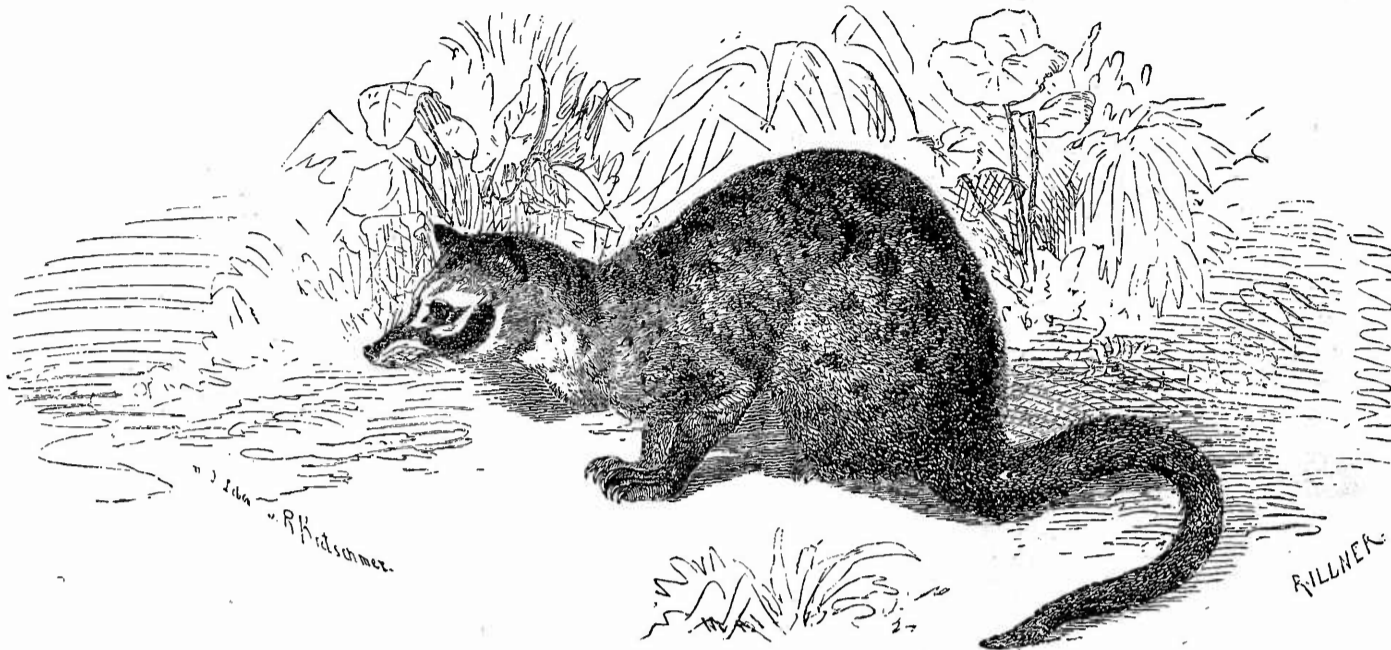


Fig. 284. Le Paradoxure musang.

animal. « Le 14 mai 1833, dit-il, je reçus un musang, dont me fit cadeau un indigène qui était venu à mon bord près de la côte de Java. L'animal était encore jeune, et paraissait assez apprivoisé. Son propriétaire l'avait enfermé dans une cage de bambou, où je le tins aussi pendant les premiers temps; je le nourrissais de fruits, mais il aimait aussi la viande et les volailles. « Il ne mange que « des bananes », m'avait dit le Javanais, mais bientôt l'animal me montra qu'il était loin de dédaigner les oiseaux de toute espèce.

« Mon musang était apprivoisé, et joueur comme un jeune chat. Il se couchait sur le dos, s'amusant avec un bout de ficelle, et faisant entendre un léger bruit ronflant. S'il était dérangé dans son repas, il grondait et se fâchait. La nuit, surtout quand il avait faim ou soif, il murmurait légèrement ou poussait des cris forts et perçants. Il buvait en lappant, comme les chiens et les chats, et mettait souvent ses deux pattes de devant dans son écuelle.

« S'il était joueur lorsqu'on le laissait en repos, il se montrait furieux lorsqu'on le dérangeait. Il était grondeur, impatient, et si l'on ne faisait toutes ses volontés, il devenait furieux, mais d'une manière difficile à décrire. Il cherchait à saisir la main, et il l'aurait mordue fortement, s'il l'eût pu, avec ses faibles dents; il fronçait le museau, hérissait ses moustaches, criait et grondait. Lorsqu'on le dérangeait ou qu'on le touchait avec la main, il lissait son poil, et cherchait l'obscurité. Un matin qu'il était couché dans mon lit, je l'enlevai et le déposai doucement à un autre endroit de ma cabine; il en fut hors de lui de colère, et ne s'apaisa que lorsque je l'eus remis à son an-

cieuse place; il se lissa, puis s'étendit et s'endormit. Il jouait souvent avec sa queue ou avec un autre objet, comme le font les petits chats. Il sautait après toutes sortes de choses; quand s'ennuyait, il criait, et d'une voix si perçante qu'on l'entendait dans tout le navire, et c'était ainsi qu'on le retrouvait quand il se cachait.

« La nuit, il était plus bruyant. Il courait de tous côtés, criait sans cesse, et il était impossible de s'endormir. Pour l'en empêcher, je lui donnais chaque soir un os d'oiseau à ronger, ce qui l'occupait toute la nuit. Il mangeait les oiseaux avec plaisir, mais leur préférait encore les fruits. Dès qu'il avait quelque chose, il courait dans un coin, et grognait quand on voulait l'approcher; il donnait de petits coups rapides avec ses pattes de devant, se retirait, apparaissait de nouveau cherchant à mordre. Quand il était en colère, il gonflait ses joues, et se montrait comme l'animal le plus féroce que l'on ait jamais vu. Il ne précipitait pas d'un bond sur sa proie, ainsi qu'il le font les chats, mais il l'atteignait en lui courrant après. En combattant, il se servait des griffes longues et acérées des pattes de devant. Il guettait longtemps sa proie, puis fondait sur elle, gueule ouverte, et la saisissait.

« Un matin, on lui donna un poisson; il porta longtemps ça et là, le regarda, le flaira, mais ne le mangea pas; peut-être n'avait-il plus faim.

« Après son repas, il était surtout de bonne humeur; il se laissait caresser, sans rechercher cependant les flatteries. Il dormait presque toute la nuit, et avait soin de choisir les endroits les plus chauds et les plus commodes pour s'y éte-

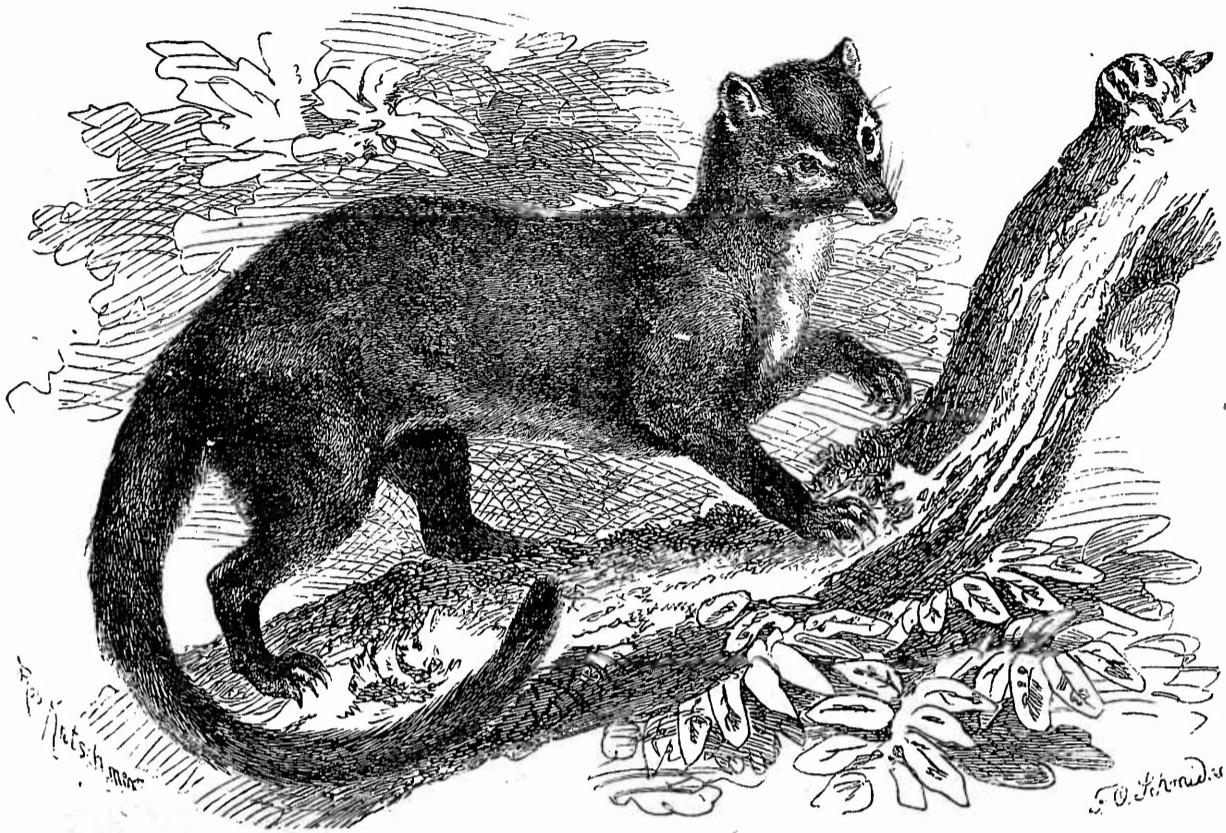


Fig. 285. Le Paradoxure larvé.

dre. Il était éveillé la nuit, mais jamais il ne faisait preuve d'une grande vivacité. Il s'habitua bientôt au navire; il courait partout, et se servait faiblement de sa queue pour se soutenir. Lorsqu'on l'abandonnait, on le trouvait le lendemain matin enroulé sur lui-même, couché sur les coussins les plus mous et les plus chauds. Il ne s'habitua jamais à ceux qui le soignaient; les flatteries, les caresses lui étaient choses désagréables. »

J'ajouterai à cette description de Bennett, que certains musangs vivent en bonne harmonie avec leurs semblables; que d'autres, au contraire, ne peuvent les souffrir, se jettent avec fureur sur le nouvel arrivant, et combattent avec lui jusqu'à la mort. Cela paraît même être la règle.

Nous avons au Jardin zoologique de Hambourg plusieurs musangs, et parmi eux une paire dont la conduite est exemplaire, s'il est permis de s'exprimer ainsi. Le parfait accord qui règne entre le mâle et la femelle n'a jamais été troublé un seul instant.

Les musangs ne se montrent que rarement pendant le jour, et jamais sur l'heure de midi. Vers le soir, ils se réveillent peu à peu, mais ne sont complètement actifs qu'à la tombée de la nuit. Ils courent dans leur cage, sans toutefois déployer l'agilité de la plupart des carnassiers; ils grimpent sur les branches qu'on a disposées pour eux. Ils sont ordinairement silencieux; mais, dans les belles soirées, on les entend pousser leur cri :

*coue, coue*. Quand nous mettons dans leur cage des animaux vivants, ils les attaquent avec prudence. Ils rampent d'abord lentement, flairent leur proie, puis la mordent à plusieurs reprises, l'égorgent, la jettent devant eux, la flairent encore une fois, et enfin la dévorent. Ils paraissent aimer les fruits autant que la viande.

J'ai des doutes sur l'utilité dont peut leur être leur queue comme instrument de préhension. J'ai bien remarqué qu'ils pouvaient l'enrouler, mais jamais je ne les ai vus saisir quelque chose avec.

En liberté, le musang doit se bâtir dans les arbres un nid analogue à celui des écureuils, et composé avec des branches, des herbes sèches, des racines. Il l'établit dans un tronc creux ou à une ramification. C'est là qu'il se retire le matin après ses pérégrinations nocturnes et qu'il dort tout le jour.

LE PARADOXURE LARVÉ — *PARADOXURUS LARVATUS*.

*Der Larvenroller.*

**Caractères.** — Cette espèce (*fig. 285*), que M. Gray a séparée des Paradoxures, sous le générique *Paguma*, est remarquable par son corps très-allongé et sa fourrure non tachetée. Elle a la tête noire, les joues, la mâchoire inférieure, la gorge et le cou gris, le reste du corps gris-jaunâtre. Une ligne noire remonte du bout du museau sur le front et va jusqu'à l'occiput;



Fig. 286. Le Cynogale de Bennett.

deux autres lignes sont l'une au-dessous, l'autre au-dessus de l'œil. Les oreilles, le bout de la queue et les pattes sont noirs.

**Distribution géographique.**—Le paradoxure larvé habite la Chine.

**Mœurs.** — Il a les mêmes mœurs que ses congénères.

### LES CYNOGALES — CYNOGALE.

*Die Mampalon.*

Ce genre est un des plus curieux de la famille des viverridés.

**Caractères.** — L'espèce qui le représente est caractérisée par un corps gros, assez allongé, une queue et des pattes très-courtes; la plante des pieds nue; des doigts palmés dans la moitié de leur longueur et armés d'ongles fortement crochus; une tête allongée, à museau pointu. La dentition des cynogales est à la fois celle d'un

omnivore et celle d'un carnivore. Leur pelage par sa mollesse, rappelle celui des loutres, mais il est moins court.

L'on ne connaît encore qu'une espèce.

#### LE CYNOGALE DE BENNETT — CYNOGALE BENNETTI.

*Der Mampalon, The Mampalon.*

**Caractères.** — Son pelage (*fig. 286*) est gris brun, les poils étant blanc-jaunâtre, du moins dans leur milieu, et quelques-uns de ceux du ventre ayant le bout blanc. Il a le menton, la gorge et les pattes d'un brun noir, les yeux bruns, le nez noir, le menton et le tour des yeux d'un blanc jaunâtre. Les oreilles sont arrondies, presque nues, recouvertes de poils courts, noirs. Son caractère le plus remarquable est une barbe de longs poils d'un blanc jaunâtre, auxquels sont mêlés d'autres poils plus courts, bruns. Il a,



Fig. 287. Le Cryptoprocte féroce.

outre, sur chaque joue, un faisceau de longs poils roides et blanchâtres. Le corps a environ 60 cent. de long et la queue en a 50 (fig. 286).

**Distribution géographique.** — Le cynogale de Bennett se trouve à Sumatra et à Bornéo.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Il vit sur le bord des rivières, grimpe avec assez d'agilité sur les arbres, et se nourrit de poissons, d'oiseaux et de fruits.

## LES CRYPTOPROCTES CRYPTOPROCTA

**Caractères.** — L'animal, sur lequel ce petit groupe est fondé, est extérieurement assez semblable aux féliens. Il a pour caractères génériques une tête arrondie, un museau petit, un corps long et voûté, des oreilles larges et très-grandes, des yeux moyens, une queue épaisse et uniformément poilue, cinq doigts aux pattes, complètement réunis par une palmure, la plante des pieds nue, des ongles tout à fait rétractiles, caractère qui rappelle celui que présentent les chats, et l'anus entouré d'une poche. Quant au système dentaire, il ne diffère pas de celui des viverridés.

L'espèce type, et la seule connue, est la suivante.

BREHM.

### LE CRYPTOPROCTE FÉROCE — *CRYPTOPROCTA FEROX*.

*Das Beutelfrett, The Cryptoprocta.*

**Caractères.** — Ce curieux carnassier, que l'on a aussi nommé *furet à bourse*, mesure 64 cent. de long, sur lesquels 31 appartiennent à la queue. Il ressemble aux autres animaux de la même famille, mais son pelage est court, lisse; ses poils, un peu frisés, sont marqués d'anneaux bruns et jaune pâle; et la fourrure, en totalité, offre une teinte brun-roux, plus foncée sur le dos que sous le ventre; il a des moustaches longues, fortes, noires à la racine, claires du bout (fig. 287).

**Distribution géographique.** — Bennett, qui a décrit cet animal, avait obtenu le seul individu que l'on ait vu jusqu'ici en captivité, de Ch. Telfair, président de la Société d'Histoire naturelle de Maurice (Ile de France), il avait été découvert dans la partie sud de Madagascar.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Le nom spécifique que porte cet animal lui a été donné à cause de son naturel féroce. Telfair dit que, relativement à sa taille, le cryptoprocte est la bête la plus féroce et la plus sauvage qui existe. Il ne le céderait même pas au tigre pour la soif du sang, la rage de destruction. Malgré son apparence disgracieuse, sa force et son agilité sont remarquables.

On ne sait rien de plus sur ses mœurs en liberté.

LES MUSTÉLIDÉS — *MUSTELÆ*.*Die Marder, The Weasels.*

La famille des mustélidés est plus riche en genres et en espèces que celle des viverridés.

**Caractères.** — Il est difficile de donner une description générale s'appliquant à toute la famille. Les caractères tirés de la physionomie générale, de la dentition, de la conformation des pattes, varient beaucoup, et l'on peut seulement dire que les mustélidés sont des carnassiers de petite ou moyenne taille, à corps très-allongé, à pattes basses, ayant chacune quatre ou cinq doigts. Ils ont au voisinage de l'anus des glandes dont le produit de sécrétion exhale une odeur désagréable, souvent fétide. Leur pelage est épais et les poils en sont fins; aussi c'est dans cette famille que l'on trouve les animaux à fourrures les plus estimées.

Le squelette est remarquable par la délicatesse des os. On y compte onze ou douze vertèbres dorsales, auxquelles correspondent un nombre égal de paires de côtes; huit ou neuf vertèbres lombaires, trois vertèbres sacrées, souvent soudées entre elles, et de douze à vingt-six vertèbres caudales. L'omoplate est large; la clavicule manque presque toujours. Les dents canines sont très-développées, à bord souvent tranchant; les fausses molaires pointues, aiguës; la dent carnassière inférieure a deux pointes, la supérieure une pointe et un tubercule; les ongles ne sont pas rétractiles.

**Distribution géographique.** — Les mustélidés, que l'on voit déjà apparaître en petit nombre à l'époque tertiaire, qui se montrent également peu nombreux à l'époque diluvienne, sont, aujourd'hui, répandues sur toute la surface de la terre, l'Australie exceptée.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Ils habitent sous toutes les latitudes; vivent dans les pays de plaine comme dans les régions de montagnes; se tiennent surtout dans les forêts et parmi les rochers; mais on les trouve aussi dans les campagnes découvertes, dans les jardins et même dans les habitations. Les uns ont des habitudes terrestres, les autres des habitudes aquatiques. La plupart se creusent des terriers ou s'emparent de ceux que d'autres animaux ont creusés; d'autres se logent dans les cavernes naturelles, dans les habitations abandonnées, dans les troncs d'arbres creux, dans les nids des écureuils et des

oiseaux, au milieu des forêts les plus impénétrables, aussi bien que dans les pays découverts.

La plupart ont une retraite constante; beaucoup, cependant, sont continuellement errants.

Quelques-uns de ceux qui habitent le nord s'engourdissent pendant l'hiver; mais la plupart ont une vie active pendant toute l'année. Presque tous les mustélidés sont des animaux vifs et agiles. En marchant, ils appuient à terre toute la plante du pied. Tous savent nager et se servent à cet effet de leurs pattes et de leur queue; tous grimpent parfaitement, malgré leurs griffes assez obtuses.

Les mustélidés ne sont pas moins bien partagés sous le rapport de leurs facultés. Leurs sens sont admirablement développés, surtout l'ouïe, la vue et l'odorat. Leur intelligence est grande. Ils sont prudents, rusés, méfiants, courageux, féroces, mais très-aimants avec leurs petits. Les uns sont sociables et se réunissent en grandes compagnies; les autres vivent isolés ou par paires. Les petits restent toujours longtemps avec leur mère.

Beaucoup sont aussi actifs la nuit que le jour, mais la plupart doivent être considérés comme animaux nocturnes. Dans les pays habités, ce n'est jamais que la nuit qu'ils vont en chasse.

Ils se nourrissent surtout de petits mammifères, d'oiseaux, d'œufs, de reptiles et d'insectes; il en est qui mangent des mollusques, des poissons, des crustacés; beaucoup ne dédaignent pas les viandes corrompues; d'autres ont un régime en partie animal, en partie végétal. Tous montrent une soif de sang intarissable; tous égorgent bien plus qu'ils ne peuvent dévorer; il en est qui paraissent même s'enivrer de sang.

Les petits d'une portée varient en nombre de deux à dix. Ils naissent aveugles et ont longtemps besoin des soins de leurs parents. La mère veille sur eux avec sollicitude, les défend dans le danger, et, dès qu'elle les croit menacés, les transporte dans une retraite plus sûre.

**Captivité.** — Pris jeunes, et élevés avec beaucoup de soins, les mustélidés peuvent s'approprier; on peut les habituer à suivre leur maître, à chasser ou à pêcher pour lui. Une espèce est même complètement soumise à l'homme, et vit en captivité depuis des temps immémoriaux.



**Usages et produits.**— Les dégâts qu'ils causent font des mustélidés des animaux nuisibles; mais, en somme, l'utilité directe ou indirecte dont ils sont pour nous l'emporte de beaucoup. Malheureusement, cette vérité n'est pas reconnue de tout le monde, et nous leur faisons une guerre d'extermination, à notre grand détriment. Ils sont très-utiles en détruisant les animaux nuisibles; leur fourrure est très-estimée, et, dans certains endroits, leur chair entre dans l'alimentation.

## LES BLAIREAUX — MELES.

*Die Dächse.*

Les blaireaux, à cause de leur corps lourd et massif, de leur marche plantigrade, ont été rangés pendant longtemps parmi les ours; quelques naturalistes les y comptent même encore. Mais par le squelette, la dentition et la disposition des parties molles, ils sont bien mustélidés, et forment dans cette famille un genre bien caractérisé.

**Caractères.** — Ils ont le corps bas, le cou court, la tête allongée, le museau pointu, un peu prolongé en forme de trompe, les yeux petits, les oreilles peu développées, la plante des pieds nue, les pattes de devant armées de fortes griffes, la queue courte et touffue, le pelage épais, grossier, une poche anale s'ouvrant par une fente transversale, une seule molaire, de dimensions disproportionnées, à la mâchoire supérieure, la dent carnassière réduite et émoussée, ce qui indique des habitudes médiocrement carnassières. Quant aux autres dents, elles sont fortes et les muscles masticateurs sont très-vigoureux.

Les blaireaux paraissent être plus forts qu'agiles, et le développement musculaire est en rapport avec cette apparence.

Deux espèces font partie de ce genre.

### LE BLAIREAU COMMUN — MELES VULGARIS.

*Der gemeine Dachs.*

**Caractères.** — Le blaireau commun (*fig. 288*), qu'on nomme aussi blaireau d'Europe et vulgairement *Taïsson*, mesure de 75 à 80 cent. depuis le museau jusqu'à la naissance de la queue; celle-ci est longue d'environ 20 cent.; sa hauteur, au garrot, est à peine de 33 cent.

Tout son corps est couvert de poils roides, luisants, assez longs. Ils sont jaunâtres à la racine, noirs au milieu, d'un gris blanchâtre au bout; il en résulte une teinte générale blanc-grisâtre et noir sur le dos, passant au roux aux flancs et à

la queue, noir-brun au ventre et aux pattes; la tête est blanche, de chaque côté du museau court une bande blanche, qui s'élargit, recouvre l'œil et l'oreille et se perd à la nuque.

La femelle est plus petite que le mâle; son poil est plus clair, le duvet blanchâtre apparaissant au travers des poils soyeux.

On rencontre quelquefois, quoique rarement, des blaireaux tout blancs, et plus rarement encore des blaireaux blancs, à taches châtain foncé.

**Distribution géographique.** — On trouve le blaireau dans toute l'Europe, la Sardaigne et le nord de la Scandinavie exceptés; en Asie, depuis la Syrie, la Perse, la Géorgie jusqu'au Japon, et en Sibérie jusqu'à la Léna.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Le blaireau est bien le type de l'égoïste: tous les naturalistes sont d'accord à ce sujet. L'on méconnaît généralement les services que cet animal nous rend. De tous nos carnassiers d'Europe, le blaireau est bien le plus inoffensif, et cependant on le poursuit avec autant d'acharnement que le loup et le renard, et sans qu'il ait encore trouvé un défenseur. On le juge et on le condamne avec sévérité d'après son genre de vie, et pourtant il se comporte, en somme, très-honnêtement. C'est un solitaire chagrin, ennemi des hommes et des autres animaux, et paresseux comme pas un; ce ne sont certes pas ses qualités qui lui conquerront beaucoup d'amis. Mais pour moi, je dois avouer que je suis loin de détester le blaireau; ses mœurs, son genre de vie me distraient et m'amuse.

Le blaireau habite des terriers, qu'il se creuse lui-même sur le flanc le plus exposé au soleil des collines boisées; chaque terrier a de quatre à huit ouvertures; la pièce principale est le donjon, auquel aboutissent plusieurs couloirs. Il est assez grand pour que la bête puisse s'y tenir aisément avec ses petits, sur un lit épais de mousse. Plusieurs couloirs y conduisent, mais l'animal ne passe d'ordinaire que par un ou deux; les autres servent à la ventilation ou sont des issues en cas de pressant danger. Dans toute cette demeure règne la plus grande propreté, ce qu'on ne voit pas dans les terriers des autres mammifères. L'animal le creuse dans les petits bois, près des champs, ou même en rase campagne, mais toujours dans un lieu très-tranquille. Il aime à mener une vie douce et paisible, et surtout à garder toute son indépendance. La force dont il est doué lui permet de creuser la terre avec une rapidité surprenante; en quelques minutes, il s'est complètement enseveli,

Ses pattes de devant, vigoureuses, à doigts complètement réunis et armés d'ongles solides, lui sont d'un grand secours. Quand la terre qu'il est obligé de déplacer l'arrête, il s'aide de ses pattes de derrière et la rejette loin de lui; mais à mesure que l'œuvre avance, ces moyens sont insuffisants; il marche alors à reculons, balayant ainsi toute cette terre et la jetant au dehors.

De tous les animaux qui habitent dans des terriers, le blaireau est celui qui donne à son habitation la plus grande étendue, et qui prend le plus de précautions dans l'intérêt de sa sûreté. Les couloirs ont tous de sept à dix mètres de long, et leurs ouvertures sont éloignées d'une trentaine de pas l'une de l'autre; le donjon est à une profondeur d'un mètre et demi sous terre; s'il est sur une pente rapide, cette profondeur se trouve quelquefois être de quatre ou cinq mètres; mais, dans ce cas, il y a à peu près régulièrement quelques conduits qui y aboutissent verticalement et qui servent à la ventilation. Le blaireau établit volontiers son terrier dans les ravins, où il trouve réunies les deux conditions qu'il recherche, sûreté et repos.

Le blaireau passe presque toute sa vie dans sa retraite, et il n'en sort ordinairement que quand la nuit est tout à fait close. On croyait qu'il ne se montrait jamais tant que le soleil est au-dessus de l'horizon, c'est une erreur. Tschudi est le premier qui, à ma connaissance, ait signalé ces apparitions diurnes du blaireau, et je ne peux mieux faire que de reproduire ici textuellement ses paroles.

« Les mœurs nocturnes du blaireau, dit-il (1), son aversion pour la lumière, la rudesse de son poil, la ténacité de sa peau et la ténacité plus considérable encore de sa vie, caractérisent cet animal égoïste et abruti. N'y aurait-il point, comme à propos de toute individualité animale, un parallèle saisissant à établir entre le caractère de certains personnages et celui du blaireau ?

« Quoi qu'il en soit, le blaireau ne craint pas autant le jour qu'on le suppose : il craint plutôt les hommes, et ne passe la journée dans son terrier que pour ne pas être dérangé. Un chasseur qui eut le rare bonheur d'observer longtemps et commodément un blaireau en liberté, nous a fourni à cet égard des renseignements qui pourront servir à redresser quelques erreurs. Il fit de fréquentes visites à un terrier qui s'ouvrait au bord d'une crevasse, de manière à laisser pénétrer dans son intérieur les regards d'un observateur placé sur le revers opposé. Ce terrier

(1) Tschudi, *les Alpes*, p. 243.

était fréquenté; la terre nouvelle déposée devant l'ouverture était si unie et tellement battue, qu'il était impossible de remarquer des traces qui pussent faire conclure à la présence de petits dans l'intérieur.

« Lorsque le vent était favorable, le chasseur rampait sur le bord opposé et se glissait à proximité du trou, d'où il ne tardait pas à voir sortir un vieux blaireau qui, tout en s'étendant en grognant, semblait se trouver fort bien au soleil. Le fait se répéta, et chaque fois que, de jour, le chasseur observa le terrier, il en vit le propriétaire couché au soleil, passer son temps dans une douce quiétude et un *far niente* complet. Tantôt il regardait autour de lui, fixait son regard avec plus d'attention sur certains objets, puis se balançait sur ses pattes de devant, à la manière des ours. De temps en temps son repos était subitement troublé par ses parasites, que quelques coups de griffes et de dents remettaient bientôt à l'ordre. Satisfait de sa vengeance, le blaireau s'étendait alors au soleil avec une recrudescence de bonheur, se plaçait aussi commodément que possible, tournant vers la chaleur tantôt son large dos, tantôt son ventre rebondi. Puis, ce passe-temps paraissant l'ennuyer, il levait le nez, se tournait de tous côtés en flairant et, ne trouvant rien, des vellétés de prudence le faisaient rentrer dans sa demeure. Dans une autre occasion, il se réchauffa sur sa terrasse, trotta à quelque distance pour se débarrasser des résidus de la nourriture prise la nuit précédente, revint sur ses pas, puis, conformément à ses instincts de prudence et de propreté, il retourna au même endroit et se mit à couvrir de terre ses déjections, afin qu'elles ne pussent pas le trahir. En revenant lentement, il flaira le sol sans s'arrêter à paître, recommença à s'étendre et à s'amuser au soleil, et enfin, lorsque l'ombre des arbres voisins vint l'atteindre, il rentra péniblement et comme à regret dans son terrier, pour y dormir probablement quelques heures et se préparer aux fatigues de la nuit.

« Il n'est peut-être pas d'être plus occupé de lui-même, plus égoïste, défiant et hypocondre que cet animal.

« On reconnaît facilement les empreintes de ses pas, à leur largeur, aux ongles longs et au peu d'allongement du pas; lorsqu'il marche lentement, voici la disposition de ses empreintes : : : : : ; lorsqu'il court et fuit, elles tracent la figure suivante . . . . . »

Ce n'est qu'au temps du rut que le blaireau vit en compagnie de sa femelle. Tout le reste de

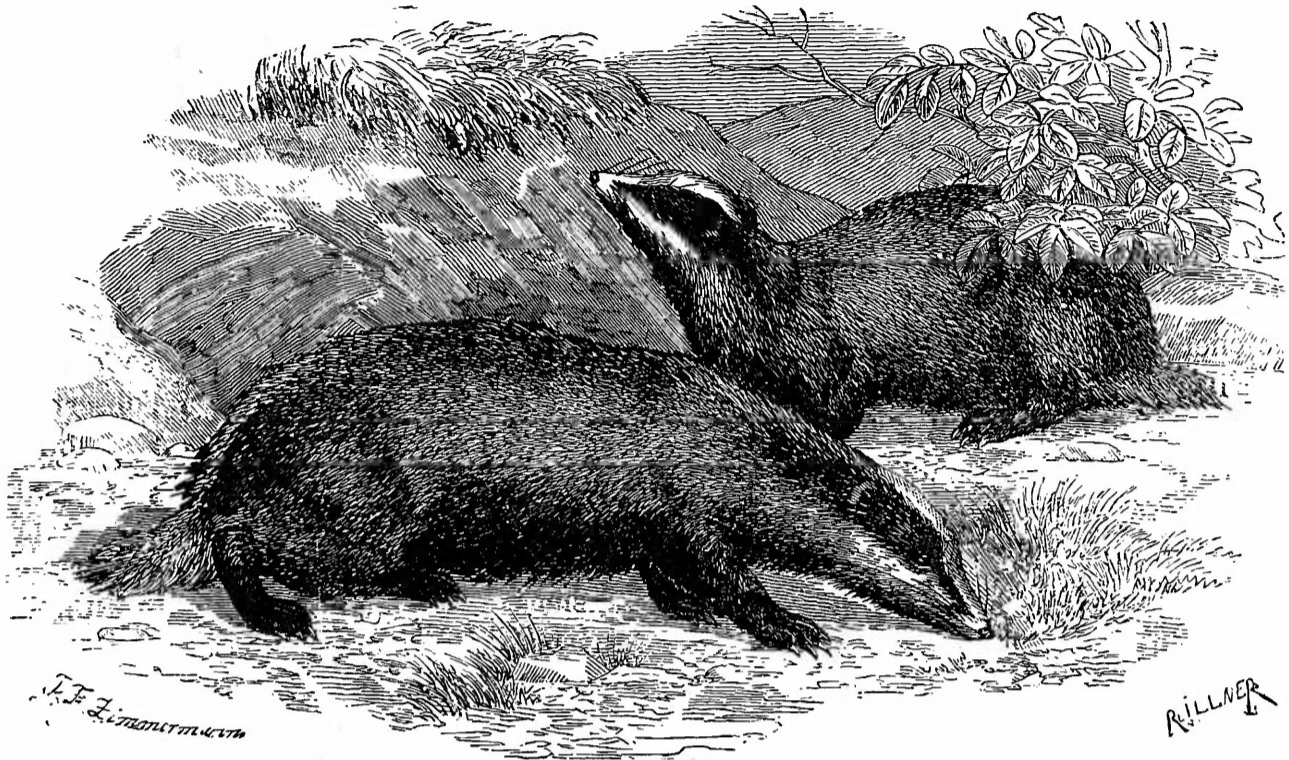


Fig. 288. Le Blaireau commun.

l'année, il habite seul son terrier, ne se liant ni avec un de ses semblables ni avec un autre animal. Ce n'est que le soir, à la nuit close, qu'il sort et cherche sa nourriture. Il ne s'éloigne jamais à plus d'un quart de lieue de son terrier, et au moindre signe de danger il y retourne en toute hâte.

Il est très-rare qu'un chasseur ait occasion de rencontrer un blaireau dans ses courses. Très-défiant, très-craintif, il ne sort que quand il s'est assuré qu'il ne court aucun danger. Ce ne peut être que de bon matin, en automne, qu'à l'affût, et dans le silence de la solitude, il peut voir le blaireau regagnant son trou. Ses mouvements sont lents, sa démarche trainante et balancée (1), et l'on dit qu'un bon piéton le rat-

(1) C'est une croyance répandue dans quelques pays et même, ce qui est assez singulier, parmi les chasseurs, qui sont cependant tous les jours à même d'en reconnaître la fausseté, que le blaireau a les membres du côté droit plus courts que ceux du côté gauche. Cette opinion est ancienne. On en trouve déjà trace dans Albert le Grand. Aldrovande la mentionne également, mais en déclarant qu'elle est erronée et qu'il lui a été impossible de la vérifier. Elle n'a en effet aucun fondement. Une pareille disproportion, si elle existait, constituerait une véritable monstruosité, et une monstruosité qui s'étendrait à une espèce tout entière n'est pas possible. Il y a, à la vérité, des animaux qui ont le train de derrière plus bas que celui de devant; mais, toujours, les membres appartenant au même couple présentent la même grandeur. C'est en effet une règle constante, que les deux moitiés de l'animal, déterminées par le plan médian, sont exactement symétriques. Il est difficile de voir ce qui a pu conduire à imaginer

traperait dans sa course la plus rapide. L'aspect de tout l'animal est singulier; on croirait voir un cochon bien plus qu'un carnassier; ses grognements rappellent d'ailleurs ceux du porc.

Les insectes de toute espèce (notamment les hannetons), les limaces, les escargots, les vers, composent le fond de sa nourriture. En automne, il mange toute sorte de fruits, des carottes, des raves et d'autres racines, surtout celles du bouleau, des truffes, des faines, des glands; au printemps et en été, il s'attaque aux œufs d'oiseaux, ou aux jeunes encore au nid, qu'il peut trouver à terre, aux jeunes levrauts, aux chauves-souris, aux taupes, aux lézards, aux grenouilles, et même aux serpents. Il aime surtout les figues, les raisins, et cause dans les vignobles des dégâts d'autant plus grands que souvent il détruit des grappes entières en les pressant avec ses pattes pour en exprimer un peu de jus qu'il boit. Il est également très-friand de miel et de larves d'abeilles et de guêpes; aussi recherche-t-il leurs nids, dont il dévore les gâteaux avec volupté, sans se soucier des piqûres qu'il peut recevoir. Son pelage grossier, sa peau épaisse, la couche graisseuse sous-cutanée dont il est pourvu peuvent bien, d'ailleurs, supporter l'aiguillon des abeilles, puisqu'ils le défendent contre les morsures de la

que l'organisation du blaireau donnait un démenti à cette loi fondamentale de la nature. Peut-être l'erreur est-elle simplement venue d'une explication que l'on aura voulu donner de l'espèce de balancement que prend cet animal en marchant.

vipère. Très-rarement il vole les oies ou les canards qui paissent près du bois. Enfin, au besoin, il se nourrit de charogne. En somme, il mange peu, et n'amasse pas beaucoup de provisions pour son hiver; il s'établit généralement près des champs de carottes, où il trouve une nourriture assurée. Si on tombe sur lui à l'improviste, il montre la stupidité la plus incroyable; un jeune blaireau que l'on surprit dans la montagne, au lieu de chercher à fuir, se coucha à plat ventre comme s'il était ainsi caché suffisamment et se borna à mordre le bâton avec lequel on l'excitait à se lever. Dans des cas semblables, un chien peut être blessé grièvement, et la morsure du blaireau est très-mauvaise, ses dents étant fortement tranchantes. Il se sert aussi de ses pattes de devant pour se défendre.

A la fin de l'automne, il a fortement engraisé, comme les gens qui mangent beaucoup et se donnent peu de mouvement. Il songe à ce moment à passer la mauvaise saison le plus doucement possible, et fait les préparatifs les plus indispensables pour son sommeil d'hiver. Il amasse des feuilles dans sa caverne et se forme une couche molle et chaude; jusqu'à l'arrivée du froid, il se nourrit de ses provisions. A ce moment, il se roule en boule, couché sur le ventre, la tête entre les pattes de devant (et non, comme on l'a dit, entre les pattes de derrière, avec le museau dans sa poche anale) et s'endort. Son sommeil est fréquemment interrompu. Dès que la température se radoucit, il se réveille, sort même la nuit de son terrier pour boire, surtout par les temps de pluie ou les nuits peu froides. Lorsque l'hiver est doux, il commence déjà en janvier ou en février à fouiller la terre pour y découvrir des racines, à attraper même des souris. Ce temps de jeûne l'éprouve cependant, et, au printemps, il est d'une maigreur extrême.

Le blaireau entre en rut à la fin de novembre ou au commencement de décembre, exceptionnellement en février ou en mars. Au bout de dix à douze semaines, à la fin de février ou au commencement de mars, la femelle met bas dans un terrier qu'elle s'est creusé, et où elle vit solitaire, de trois à cinq petits aveugles; elle les dépose sur un lit bien mou de mousse, de feuilles, de fougères, d'herbes qu'elle a apportées entre ses pattes de derrière jusqu'à l'entrée de sa retraite, et qu'elle a poussées de la tête et des pattes de devant jusque dans le donjon.

La mère montre à ses petits la plus vive tendresse. Elle les allaite, leur apporte des vers,

des racines, de petits mammifères, jusqu'à ce qu'ils soient en état de se nourrir eux-mêmes. Pendant qu'elle allaite, il lui est difficile d'entretenir dans son terrier toute la propreté habituelle; elle creuse près de son donjon un compartiment où les petits vont se vider et où elle enterre aussi tous les débris de leur repas.

Au bout de trois à quatre semaines, les petits arrivent avec leur mère jusqu'à l'entrée du terrier, et en sortent un peu pour se chauffer. Ils jouent ensemble et offrent à l'observateur un spectacle très-attractif, à cause surtout de sa rareté. En automne, ils se séparent de leur mère et commencent à vivre dans l'indépendance et l'isolement. Ils recherchent de préférence les anciens terriers de blaireau, mais, au besoin, ils savent eux-mêmes en creuser un. Rarement la mère souffre qu'ils construisent un second donjon dans son terrier, et y passent l'hiver avec elle. La seconde année, les jeunes blaireaux sont complètement adultes; et si la balle d'un chasseur ne vient trancher leur vie, ils atteignent l'âge de dix à douze ans.

Le blaireau a pour ennemi un coquin, un filou, un voleur, qui abuse de son bon naturel et le tourmente de bien des façons. Cet ennemi, c'est le renard. Trop spirituel et trop occupé ailleurs pour se creuser elle-même un terrier, la rusée bête sait que le blaireau est un habile ouvrier et que les habitations qu'il construit sont parfaitement à sa convenance. Le moyen qu'il emploie pour chasser le blaireau de la retraite qu'il s'est faite est des plus simples: il attaque le propriétaire par son côté faible, se glisse dans son terrier, y dépose ses ordures fétides, et renouvelle ce stratagème jusqu'à ce que le blaireau, blessé dans son instinct de propreté, lui cède la place, non sans gronder toutefois. L'habile voleur n'attend que ce moment pour s'installer dans cette habitation si confortable. Malgré cette inimitié, fondée surtout sur la différence des mœurs, il arrive cependant qu'un renard et un blaireau habitent le même terrier, mais ce terrier n'a de commun que le couloir principal; chaque animal ayant son donjon distinct, c'est-à-dire sa chambre de repos, qui est la partie principale d'un terrier.

**Chasse.** — La prudence du blaireau rend la chasse de cet animal extrêmement difficile: c'est cependant une de celles que les chasseurs aiment le plus. La chasse du blaireau est presque inconnue en France, où, d'ailleurs, cet animal est peu abondant; mais on la fait beaucoup en Allemagne.

On prend le blaireau dans des lacets ou de

pièges de toutes espèces; on découvre sa retraite et on le perce avec une sorte de tire-bouchon; ou bien on lance après lui des bassets qui le forcent à sortir de son terrier et on le tire au moment où il se montre. Cependant le blaireau se défend plus courageusement que le renard contre les bassets qui vont l'attaquer au fond de son trou, et livre souvent aux chiens des combats acharnés. Il est si lourd dans ses mouvements qu'il ne peut se sauver par la fuite; il cherche, quand il est poursuivi dans son terrier, à échapper au danger en restant immobile, ou bien en s'ensevelissant dans la terre; c'est ainsi que souvent les chiens ne peuvent le saisir.

On peut, de bon matin, attendre à l'affût le retour du blaireau et le tuer. Le soir, l'affût est trop long et moins sûr. L'animal ne se montre que dans la nuit et marche sans bruit. Pour faire cette chasse il est nécessaire d'être à couvert dans une sorte de hutte en branches et en planches, que l'on établit ordinairement sur un arbre du voisinage, et à une hauteur de 10 à 12 mètres.

Si le blaireau est surpris par un chien en rase campagne, il se couche sur le dos, se défend courageusement avec ses dents et ses ongles, mais il ne tarde pas à succomber; attaqué dans son terrier par les bassets, il leur fait souvent de graves blessures au museau, et une fois qu'il a mordu, il ne lâche pas prise facilement.

Un seul coup sur le nez suffit pour le tuer; partout ailleurs, il supporte les coups sans en paraître incommodé. Quand il se sent chassé, il redouble de prudence, et l'on voit souvent un blaireau rester deux ou trois jours caché dans son terrier, si celui-ci a été visité par un chien ou par un chasseur.

Dans beaucoup d'endroits on va par les nuits claires sur les lieux qu'on sait fréquentés par un blaireau, on lâche sur sa piste les chiens qui le ramènent bientôt au terrier, où le chasseur l'attend et peut aisément le tirer. Il arrive quelquefois que les chiens le prennent avant qu'il ait gagné sa retraite.

**Captivité.** — Au printemps, il n'est pas difficile de se procurer de petits blaireaux, mais rarement ce sont des élèves agréables. Ils sont trop paresseux et trop bêtes; les vieux, au contraire, montrent plus de gentillesse. Ils ne bougent pas le jour, et ce n'est que la nuit qu'ils sont un peu éveillés. Ils sont moroses, méchants, mordent quiconque les approche sans méfiance. Lenz donne des détails très-intéressants au sujet d'un blaireau qu'il s'était procuré pour savoir à quoi

s'en tenir sur les prétendus combats de cet animal avec les vipères.

C'était un grand et gros individu qui avait été pris dans son terrier, et qu'il tenait dans une grande caisse. Ce blaireau restait toute la journée couché dans le même coin, sans bouger, et ne s'éveillait guère qu'à dix heures du soir. « Si je voulais, dit Lenz, le faire changer de place, il me fallait le pousser fortement avec une pelle. A ce moment, il soufflait violemment, et produisait, en secouant fortement son ventre, une sorte de bruit de tambour tout particulier; quand il s'élançait pour mordre, il criait comme crie un grand chien ou un ours au moment où il attaque.

« Le premier jour je lui donnai des carottes, et mis dans sa cage un orvet et deux couleuvres.

« Le lendemain, il n'avait encore rien mangé; il avait seulement fortement mordu une couleuvre au milieu du corps; mais elle vivait encore. Le soir, je lui mis deux vipères. Il ne parut pas y prendre garde; leurs sifflements n'arrivèrent pas à troubler son repos, il ne dormait cependant pas, et il les laissa ramper autour de lui comme avaient fait les couleuvres.

« Le troisième jour, il n'avait encore rien mangé, si ce n'est environ 10 centimètres de la couleuvre qu'il avait blessée la veille. Je lui donnai encore une mésange morte, un morceau de lapin et des raves.

« Le matin du quatrième jour, je trouvai qu'il avait mangé l'orvet, les deux vipères, une bonne partie des deux couleuvres et de la viande de lapin; il n'avait touché ni à la mésange ni aux raves ni aux carottes. Il paraissait très-éveillé, les vipères lui avaient fait du bien. Je voulus me donner le spectacle de les lui voir dévorer; mais comment y arriver, l'animal étant très-timide et ne mangeant que la nuit?

« J'avais déjà une ruse en vue. Le blaireau aime beaucoup à boire de l'eau fraîche; il arrive que lorsqu'il ne quitte de longtemps son terrier, par suite de pièges qu'on lui a tendus, il court à l'eau dès qu'il peut s'échapper, et y boit tant qu'il en meurt. Je laissai donc mon blaireau deux jours sans lui donner à boire, je lui présentai une grande vipère que je venais de plonger dans l'eau fraîche. Dès qu'il sentit l'eau, il se leva et lécha le serpent; celui-ci chercha à échapper; le blaireau le maintint avec sa patte, lui déchira le corps et parut le dévorer avec plaisir, la vipère ouvrait une gueule menaçante mais ne mordait pas. Je plaçai alors dans la

caisse une gamelle pleine d'eau, le blaireau abandonna la vipère et but avec avidité. Il ne boit pas en lappant, mais il plonge tout le museau dans l'eau et fait aller sa mâchoire inférieure comme pour mâcher.»

M. de Pietruski, de Galicie, a publié de son côté des observations très-intéressantes sur la vie des blaireaux en captivité.

«En mai 1833, raconte-t-il, je reçus une paire de jeunes blaireaux, âgés au plus de quatre semaines. Les premiers jours de leur captivité, ils étaient très-craintifs et restaient ramassés en boule toute la journée et toute la nuit. Au bout de cinq jours, cette timidité disparut et ils arrivèrent à prendre leur nourriture dans ma main. Ils mangeaient tout, du pain, des fruits, du laitage, mais ils préféraient surtout la viande crue. Je les tenais dans mon antichambre, et ils accouraient quand on les appelait par leur nom. Cela dura trois semaines, mais toute la nuit ils étaient agités, ils cherchaient sans cesse à creuser; cela me força à les enfermer dans une cage garnie de barreaux en fer, comme celles que l'on voit dans les ménageries, et que j'établis hors de mon appartement; ils y passèrent tout l'été. J'eus soin de tenir cette cage très-propre. Mais, en automne, je vis qu'il m'était impossible de les y conserver plus longtemps, leur poil devint sale dès le commencement d'octobre; je résolus alors de les mettre dans les mêmes conditions qu'à l'état de liberté, et cela me réussit parfaitement.

«Je fis établir une forte palissade autour d'une fosse murée, qui avait 20 mètres de diamètre, et dans lequel on pouvait descendre par un escalier. Dans le fond, je fis construire une petite cabane de 2 mètres de long, 2 mètres de large, et environ un demi-mètre de haut. J'y mis mes blaireaux, et ils ne tardèrent pas à s'accoutumer à ce nouveau logis. Au bout de dix jours, ils commencèrent à se creuser un terrier. Leur activité était infatigable. Ils fouillaient avec leurs pattes de devant et rejetaient avec celles de derrière la terre qu'ils avaient détachée. La femelle montrait plus d'activité que le mâle. En quinze jours, le terrier avait 2 mètres de profondeur, mais il était tout entier dans la cabane qui avait été établie. Les blaireaux se mirent alors à l'élargir, de manière qu'ils y pussent dormir commodément. Ils manquaient de bonne couchette; je remarquai qu'ils ramassaient toute l'herbe qu'ils pouvaient trouver; je leur fis donner du foin, ils surent bien l'employer, et c'était un spectacle très-intéressant que de les

voir prendre ce foin entre leurs pattes de devant comme font les singes et le transporter dans leur terrier. Ils continuaient cependant à creuser; à côté de leur première pièce, qui leur servait de chambre à coucher, ils en firent une autre, comme chambre de provisions, et trois autres petites, où ils déposaient leurs ordures. Ils n'avaient encore fait qu'une ouverture à l'intérieur de la cabane; ils ne furent satisfaits que lorsqu'ils eurent creusé une sortie à l'extérieur. A ce moment, ils furent parfaitement libres, et purent entrer et sortir à leur gré, et même pénétrer dans le jardin à travers des trous de la palissade.

«C'était charmant que de les voir jouer au clair de lune. Ils aboyaient comme de petits chiens, grognaient comme des marmottes, s'embrassaient tendrement comme des singes, faisaient mille et mille tours.

«Lorsqu'un mouton ou un veau périssaient dans les environs, mes blaireaux étaient aussitôt près de son cadavre. On ne se figure pas quels gros morceaux de chair ils apportaient dans leur terrier de plus d'un quart de lieue de distance. Le mâle s'éloignait peu, mais la femelle me suivait dans toutes mes promenades.

«Ils restèrent les mois de décembre et de janvier endormis dans leur terrier et se réveillèrent en février. A la fin du mois ils s'accouplèrent; mais je ne pus malheureusement avoir leurs petits; le 1<sup>er</sup> avril, la femelle fut prise dans la forêt voisine dans un piège à renard et tuée.»

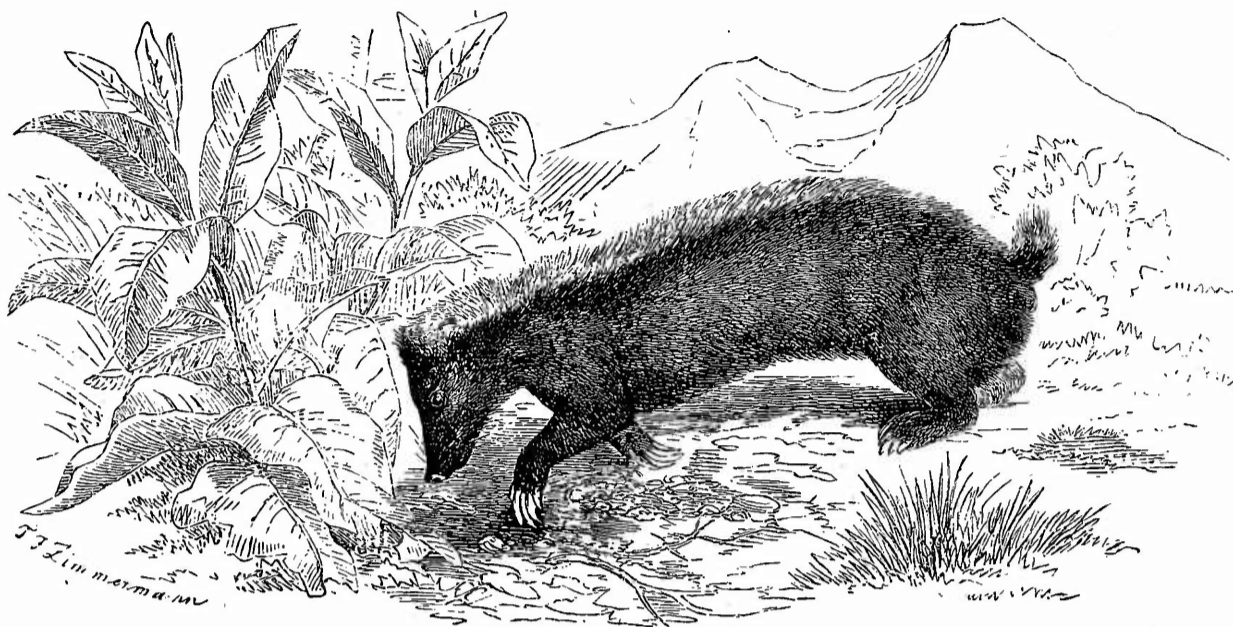
**Usages et produits.** — Le blaireau vivant nous rend de grands services en détruisant beaucoup d'animaux nuisibles, et il faut le ménager, là surtout où les vipères sont en abondance.

Le blaireau mort ne nous est pas moins utile. On mange sa chair. Beaucoup de personnes la préfèrent même à celle du porc et la tiennent pour plus délicate. Sa fourrure épaisse, durable, sert à recouvrir des malles et autres objets semblables, et les longs poils de la queue sont employés à faire des brosses et des pinceaux. Sa graisse est utilisée pour l'éclairage et entre encore quelquefois dans certaines préparations pharmaceutiques.

#### LE BLAIREAU DU LABRADOR — MELES LABRADORICA.

*Der Sandbär* ou *Amerikanische Dachs*, *The Sand-Bear*.

**Caractères.** — Le blaireau du Labrador ou d'Amérique est très-voisin du blaireau d'Eu-



Le Mydaus télagon.

rope; mais il est plus petit que lui, il a la queue épaisse, le museau court, la fourrure douce, le dos gris, une étroite ligne noirâtre, allant du museau vers le dos, en passant sur la tête; un cercle de couleur foncée autour de l'œil, les joues blanches avec une tache brune, la gorge et le ventre blancs, et les pattes d'un brun foncé.

**Distribution géographique.** — Cet animal habite les prairies et les montagnes rocheuses, et notamment les plaines du Missouri.

**Mœurs.** — Ses mœurs rappellent exactement celles de son congénère européen.

## LES MYDAUS — MYDAUS.

*Die Stinkdachse, The Mydaus.*

On ne peut pas dire d'une seule espèce de la famille des Mustélidés qu'elle répande une bonne odeur; nous y trouvons, au contraire, même chez nous, des animaux que le peuple désigne sous le nom de *puants*, et qui méritent bien cette épithète.

Mais qu'est-ce que le putois à côté de quelques espèces indiennes ou américaines?

La plupart de mes lecteurs ont au moins entendu parler de la moufette américaine; bien peu, sans doute, connaissent deux autres mustélidés qui répandent une odeur aussi repoussante et asphyxiante. Nous voulons parler des *blaireaux puants* des Indes orientales, dont on fait le genre *Mydaus*.

**Caractères.** — Les mydaus ont l'apparence lourde du blaireau, un museau de porc, les pattes courtes, les cinq doigts complètement réunis,

armés d'ongles vigoureux, surtout aux pattes de devant; la queue plus courte encore que celle du blaireau. Leurs dents sont fortes, quoiqu'un peu mousses, surtout la dent carnassière, ce qui indique un régime omnivore. Ils n'ont pas de poche anale, mais des glandes dont le conduit excréteur s'ouvre à la marge de l'anus, et dont l'animal peut, à volonté, exprimer le contenu au moyen d'un muscle très-développé qui entoure la glande.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Les mydaus ont les mœurs des blaireaux; ils se nourrissent d'insectes, de vers et de racines qu'ils déterrent au moyen de leur museau; ils ne mangent que par hasard un animal à sang chaud.

**Captivité.** — En captivité, ils préfèrent à la viande du pain, des fruits, en un mot une nourriture végétale.

## LE MYDAUS TÉLAGON — MYDAUS MELICEPS.

*Der Teladu, The Teledu.*

Cette espèce (*fig. 289*), que les Indiens nomment *Teladu* ou *Telagon*, les habitants de Sumatra *Tellego*, est le *Blaireau puant* des Européens.

**Caractères.** — Il a à peine la taille d'une martre dont la queue serait remplacée par un moignon court, mais très-touffu. Sa longueur totale est d'environ 40 cent., la queue en mesurant 2 seulement, sa hauteur au garrot est de 15 cent. Il est brun foncé, sauf une bande blanche qui court depuis l'occiput jusqu'à la queue; le ventre est plus clair que le dos. Sa fourrure est un

duvet mou, recouvert de poils soyeux, plus longs; elle indique que l'animal vit dans des régions froides et élevées; les poils sont plus longs aux flancs, et surtout sur le dos, où ils forment une sorte de crinière.

**Distribution géographique.** — Cette espèce se trouve sur les pics élevés des îles de la mer des Indes.

**Mœurs, habitudes et régime.** — D'après Horsfield qui, le premier, nous a fait connaître le genre de vie du mydaus télagon, cette espèce n'habite que les hauteurs et ne commence à se montrer qu'à une altitude de 2,000 mètres au-dessus du niveau de la mer, et aussi régulièrement que certaines plantes. Tous les montagnards le connaissent bien; pour les habitants des plaines c'est un être tout à fait étranger. On s'informerait vainement de lui à Batavia, à Samarang, à Surabaya.

Il construit son terrier à une faible profondeur, mais avec beaucoup d'habileté. Quand il a trouvé un endroit convenable, entre de fortes racines, il s'y creuse un donjon sphérique, d'environ 1 mètre de diamètre et à parois parfaitement lisses, d'où partent plusieurs couloirs divergents, de près de 2 mètres de long; l'animal masque les ouvertures de cette retraite sous des branches et des feuilles sèches.

Le mydaus se tient toute la journée caché dans son terrier et en sort à la tombée de la nuit pour aller à la chasse des larves et des vers qu'il trouve abondamment dans le sol cultivé des hauts plateaux. Comme il recherche surtout les vers de terre et qu'il fouille pour les découvrir, il ne laisse pas que de causer de grands dégâts dans les cultures, en bouleversant les plantes, en mettant les racines à découvert.

Tous ses mouvements sont très-lents, aussi s'en empare-t-on facilement. Horsfield, pendant son séjour dans les montagnes de Prahû, demanda aux naturels de lui procurer des blaireaux puants; il en eut bientôt tellement qu'il se vit forcé de les refuser tous. Les Indiens lui assurèrent que cet animal ne pouvait lancer son liquide empesté à plus d'un demi-mètre. Ce liquide étant poisseux ne saurait, en effet, être projeté bien loin; mais comme il est très-volatil, il suffit qu'il soit émis sur un point quelconque d'un village, par exemple, pour que le village entier en soit infecté. De près, son odeur est telle, que les gens tombent en syncope s'ils ne peuvent s'éloigner à temps. L'animal mérite donc bien le nom qu'on lui a donné. Les espèces analogues qui habitent l'Amérique ne diffèrent du

teladu qu'en ce qu'elles peuvent lancer plus loin leur liquide.

**Captivité.** — Le blaireau puant est très-doux; pris jeune, il s'apprivoise facilement. « J'en ai pris un, dit Horsfield, que j'ai conservé pendant longtemps, et j'ai eu occasion d'observer ses mœurs. Il devint bientôt très-familier; il reconnaissait sa couche, son gardien, et jamais il ne fut assez en colère pour lâcher son liquide empesté. Je le rapportai des montagnes de Prahû jusqu'à Blédéran, au pied des montagnes, où la chaleur était plus forte. Je l'attachai à un petit poteau, il se mit rapidement et fouilla le sol de son museau et de ses griffes, sans s'inquiéter des assistants et sans chercher à reconquérir sa liberté. Il mangea avec avidité un ver de terre que je lui donnai, en tenant un bout avec sa patte pendant qu'il dévorait l'autre. Après en avoir mangé dix ou douze, il devint tranquille et se creusa un petit trou où il cacha son museau; un instant après, il s'allongea et s'endormit. »

**Usages et produits.** — Les indigènes mangent avec plaisir la chair du télagon. « On m'a assuré, dit Horsfield, que sa viande est très-bonne, mais qu'il faut tuer rapidement l'animal et lui enlever la glande anale avant que l'odeur fétide qu'elle répand ait gagné le reste du corps. »

#### LE MYDAUS BALISAUR OU A COLLIER — *MYDAUS COLLARIS*.

*Der Balisaur, The Balisaur ou Sand-Bear.*

**Caractères.** — Il diffère de son congénère par sa queue longue, peu touffue; il a le ventre presque nu, le poil de la tête court, la fourrure épaisse et grossière. Il est d'un gris assez foncé, les poils étant d'un blanc jaunâtre, avec la pointe noire; les côtés de la tête sont marqués de deux bandes noires; les pattes ont cette couleur, et la gorge est jaune. Il a 33 cent. de longueur, la queue comptant environ pour la moitié.

**Distribution géographique.** — Le balisaur habite les montagnes du Boutan et de l'Hindoustan.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Il est toujours colère et violent. Lorsqu'un chien le surprend, il gronde, hérissé son poil, se dresse sur ses pattes de derrière, et présente ses dents et ses griffes, tenant ainsi les chiens, même les plus féroces, en respect. Il est lent; ses sens sont obtus; il dort tout le jour, et ne commence ses pérégrinations que quand la nuit est faite.

**Captivité.** — Ses mœurs sont les mêmes en captivité qu'en liberté.



LES MOUFETTES — *MEPHITIS*.*Die Stinkthiere.*

Tous les voyageurs, tous les naturalistes américains sont d'accord pour dire que les moufettes sont plus désagréables encore que les espèces dont nous venons de parler. Nous ne saurions donner une idée de l'action de leur liquide fétide. Nul laboratoire de chimie, nulle fosse d'aisances, nulle voirie, en un mot, rien de ce que l'on connaît de plus puant ne peut être comparé à l'odeur épouvantable que répandent ces animaux, odeur qui persiste pendant des semaines et même des mois, et que l'on appelle, non sans raison, une odeur de pestiféré. En effet, quiconque a eu le malheur d'en être atteint, est fui comme un pestiféré et banni momentanément de la société des hommes. Ils peuvent rendre une maison entièrement inhabitable, faire perdre complètement leur valeur à toutes les marchandises que renferme un magasin. Les vieux colons français, au Canada, exprimaient leur horreur pour cette espèce, d'ailleurs fort inoffensive, en l'appelant *enfant du diable*.

**Caractères.** — Les moufettes se distinguent des blaireaux par un corps allongé comme celui de la martre, par des pattes petites, courtes, à plante demi-nue. Elles ont le museau allongé et pointu, cinq doigts aux pieds, armés d'ongles longs et vigoureux. Leur dentition rappelle celle des blaireaux. Leurs glandes anales sont très-développées et s'ouvrent dans le rectum; elles peuvent les comprimer au moyen d'un muscle spécial, et en lancer le contenu jusqu'à près de 3 mètres. Ce contenu a une odeur plus forte chez les mâles et chez les adultes que chez les femelles et chez les jeunes; elle est plus pénétrante au moment du rut qu'aux autres époques.

**Distribution géographique.** — Toutes les moufettes habitent l'Amérique du Nord ou l'Amérique du Sud. On les trouvait déjà beaucoup au Brésil, aux époques géologiques antérieures; elles sont maintenant abondantes sur tout le continent américain.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Le jour, les moufettes se tiennent dans des troncs d'arbres creux, dans les crevasses des rochers ou dans des terriers d'où elles ne sortent que la nuit pour aller à la recherche de leur nourriture. Elles sont alors d'une grande activité et leurs mouvements sont très-vifs. Elles se nourrissent de vers, d'insectes, de reptiles, d'oiseaux,

de mammifères, et mangent aussi des fruits et des racines.

Ce n'est que lorsqu'elles sont irritées ou poursuivies qu'elles font usage de leur liqueur empestée, arme défensive comme nul autre animal n'en possède. Elles éloignent ainsi les félins les plus altérés de sang, et ne trouvent d'adversaires que dans les chiens qui, indifférents à cette odeur repoussante, se précipitent sur elles et les égorgent.

Elles ne causent pas de grands dégâts: toutefois leur produit de sécrétion les fait ranger parmi les animaux les plus détestés de l'homme.

On a admis un assez grand nombre d'espèces de moufettes, mais on doit probablement les réduire à quelques-unes seulement, tous les observateurs récents s'accordant à dire que le pelage varie beaucoup dans une même espèce.

LA MOUFETTE CHINGA — *MEPHITIS CHINGA**Der Chinga.*

Il nous suffira, pour connaître les mœurs de toutes les moufettes, de faire l'histoire d'une seule, de la moufette chinga.

**Caractères.** — Cette moufette a à peu près la taille d'un chat domestique; elle a la tête petite, large; le museau pointu; le nez nu; les oreilles courtes, arrondies; le corps peu allongé; la queue épaisse et touffue. Elle a environ 40 cent. de long; la queue en mesure 20; sa hauteur, au garrot, est de 15 cent. Son pelage est noir et luisant; une ligne blanche et étroite part du museau, passe entre les deux yeux, s'élargit sur le front, plus encore sur le cou, et se divise en deux bandes qui vont du garrot jusqu'à la queue, où elles se réunissent. On voit encore quelques petites taches blanches au cou, à l'épaule, à la partie externe des pattes, et plus rarement à la poitrine et au ventre. La queue est marquée de deux bandes longitudinales blanches, ou est irrégulièrement mélangée de noir et de blanc.

**Distribution géographique.** — La moufette chinga est connue depuis longtemps; il en est question dans presque toutes les relations des voyageurs.

Son cercle de dispersion est assez étendu; on la trouve surtout aux environs de la baie d'Hudson, d'où elle se répand plus au nord. Vers le sud, elle est remplacée par d'autres espèces.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Elle se tient dans des régions élevées, dans les bois, le long

des rivières ou dans les rochers, dont elle habite les crevasses.

Kalm, le premier, a donné une description complète de la moufette. « Cet animal, dit-il, est bien connu par ses propriétés. Chassé par l'homme ou par le chien, il s'enfuit à toutes jambes ou grimpe sur un arbre; s'il ne trouve aucun lieu de refuge, il a encore un moyen d'échapper à ses ennemis; il les arrose de son urine, et cela d'assez loin. Des personnes m'ont raconté en avoir été atteintes à 6 mètres de distance. Ce liquide a une odeur épouvantable. Si quelqu'un est près de l'animal à ce moment, il peut à peine respirer et craint d'étouffer. Si l'on reçoit cette liqueur empestée dans les yeux, on est en danger de perdre la vue, et l'on ne peut plus enlever l'odeur des vêtements qui en ont été imprégnés.

« Beaucoup de chiens se refusent à chasser la moufette; mais ceux de bonne race n'abandonnent pas sa poursuite qu'ils ne l'aient prise et égorgée; ils frottent ensuite leur museau contre terre pour se débarrasser de la puanteur qui leur a été communiquée.

Les vêtements gardent cette odeur plus d'un mois; la plus grande partie s'en perd cependant quand on a le soin de les recouvrir de terre pendant vingt-quatre heures. Il faut aussi se frotter les mains et la figure avec de la terre durant au moins une heure, les lavages étant impuissants à faire disparaître l'odeur. Lorsqu'un homme a été ainsi arrosé et qu'il veut entrer dans une maison pour se laver, on lui ferme la porte et on s'éloigne de lui. On ne laisse pas entrer les chiens dans la demeure. Lorsqu'on voyage dans la forêt, on doit parfois se boucher le nez pendant longtemps si l'animal a répandu, près du lieu où l'on passe, son liquide empesté. Je couchais un jour dans une ferme, où un agneau était étendu mort dans la cour; une moufette s'en approcha, et le chien la chassa; tout à coup il se répandit une telle puanteur, que je croyais étouffer, les vaches elles-mêmes tousaient à pleine gorge. La cuisinière remarqua que, plusieurs jours de suite, la viande avait été mangée dans la cave; elle en ferma toutes les issues pour empêcher les chats d'y arriver; la nuit suivante, elle entendit du bruit et descendit aussitôt; les yeux de l'animal ravisseur, brillant dans les ténèbres comme ceux du chat, le décelèrent pour le malheur de l'un et de l'autre, car la femme tua l'animal maraudeur; mais cette mort fut vengée, les funestes glandes avaient été frappées, la liqueur se ré-

pandit; la femme suffoquée ne put fuir assez promptement et contracta une maladie qui dura plusieurs jours. Des provisions de toute espèce, qui étaient renfermées dans la cave, durent être jetées.»

La moufette connaît la puissance de son moyen de défense; aussi n'est-elle nullement craintive. Ses mouvements sont lents; elle ne bondit ni ne grimpe, elle marche et trotte. En marchant elle appuie sur le sol toute la plante, bombe son dos et traîne la queue. Elle fouille tous les coins et recoins, flairant tout dans l'espoir d'y trouver quelque chose à manger. Rencontre-t-elle un homme, elle s'arrête, lève la queue, se retourne et expulse son liquide.

« Mon fils, raconte Siedhof, se promenant un soir dans la campagne, une moufette apparut et lui mordit les pantalons. Il s'en débarrassa avec peine, et la tua à coups de pied. Mais quand il revint à la maison, il s'exhalait de ses vêtements une odeur alliée si pénétrante et si repoussante, qu'elle remplit toute la demeure; mes parents, qui étaient ce jour-là en visite chez moi, se sauvèrent, et ceux qui durent rester furent pris de vomissements. Toutes les fumigations; toutes les ventilations ne servirent de rien; un mois après on sentait encore les traces. Quatre mois plus tard, ses bottes répandaient cette odeur dès qu'on les chauffait, quoiqu'on les eût enfumées et lavées à l'eau de chlore. Cela arriva en décembre; on enterra l'animal au jardin, et au mois d'août suivant on reconnaissait la place où il avait été mis, à l'odeur méphitique qui s'en exhalait.»

Audubon apprit par lui-même combien la moufette peut être désagréable. « Cette petite bête, dit-il, si gracieuse, si innocente en apparence, est capable de mettre en fuite le fanfaron le plus glorieux. Étant enfant j'ai passé par là. Un soir, le soleil avait disparu, je marchais lentement avec quelques camarades; nous voyons un petit animal inconnu, charmant, gracieux, qui s'en allait tranquillement et qui ensuite s'arrêta, nous regarda en ayant l'air de nous attendre, comme un vieil ami, pour continuer sa route avec nous. Elle paraissait tout innocente, levant en l'air sa queue touffue comme si elle voulait être saisie et portée dans nos bras. J'étais ravi, je veux la prendre, et, crac! elle me lance son liquide infernal dans le nez, dans la bouche, dans les yeux. Comme frappé de la foudre, je laissai retomber le monstre et m'enfuis dans une anxiété mortelle.»

Frœbel entendit un jour du bruit derrière



Fig. 290. La Moufette de l'Amérique du Sud.

lui; il se retourna et vit une moufette qu'il ne connaissait pas encore; celle-ci se mit à grogner, à gratter la terre avec ses pattes, et lui arrosa les vêtements, la figure, les cheveux avec son liquide empesté. Furieux, il tua la bête et voulut rentrer en toute hâte à la maison. Mais il y causa une terreur générale; la porte lui fut fermée et on parlementa avec lui par la fenêtre pour lui indiquer ce qu'il avait à faire. De l'eau, du savon, des essences n'eurent aucune efficacité; on alluma un grand feu; le malheureux voyageur revêtit des habits que lui prêta un colon pendant qu'il s'enfumait et qu'il faisait subir à ses anciens vêtements la même fumigation. L'opération dura plusieurs heures, et l'odeur disparut.

Quelquefois l'animal prévient l'attaque. Une moufette qui longeait une haie fut effrayée par le passage d'une voiture; elle arrosa le véhicule dont par malheur les vitres étaient ouvertes; une partie du liquide pénétra dans l'intérieur et y répandit une puanteur telle, que plusieurs dames en tombèrent évanouies.

Les moufettes de l'Amérique du Sud ne le cèdent pas à celles de l'Amérique du Nord. D'Azara en trouva une au Paraguay, où on la nomme *Yaguari*, c'est-à-dire chien puant; il dit qu'en liberté elle se nourrit d'insectes, d'œufs, d'oiseaux, et cherche sa nourriture le jour comme la nuit; qu'elle se tient dans les champs, ne fuit point quand on l'approche et a l'air de ne prendre garde à personne; mais si on la poursuit, elle se resserre, se gonfle, redresse la queue sur son dos et lance, sans manquer son coup, sur quiconque l'approche à la portée d'une toise, une liqueur si empestée, qu'il n'y a ni homme ni chien qui ne s'éloigne subitement. « Une seule goutte tombée sur les vêtements, dit d'Azara, oblige de les jeter, parce que, sans cela, la puanteur empestera la maison, et que l'odeur ne se dissiperait pas quand même on savonnerait l'étoffe vingt fois. J'ai souvent été très-incommodé de cette odeur à plus d'une demi-lieue de distance, et l'on peut assurer que si le *yaguari* lâchait une de ses bouffées au centre de Paris, on s'en res-

sentirait dans toutes les maisons de cette grande ville. »

Sans le moyen particulier de défense qu'elle a en son pouvoir, l'espèce serait aisément détruite par ses nombreux ennemis.

On ne sait pas si les moufettes s'arrosent l'une l'autre avec leur liquide : il serait intéressant de le vérifier. Souvent l'odeur que répand un animal ne lui est pas désagréable à lui-même ; elle peut même lui être un parfum ; il serait cependant possible qu'une moufette femelle pût de cette manière se débarrasser des assiduités d'un mâle trop importun.

**Captivité.** — En captivité, les moufettes ne vident pas leurs glandes, probablement parce qu'on se garde bien de les exciter. Elles s'appriivoisent rapidement, s'habituent jusqu'à un certain degré à leur gardien ; mais ne s'en approchent jamais qu'à reculons, la queue en l'air, et prêtes à lancer leur liquide. Ce n'est qu'en leur donnant des coups, ou en les effrayant, qu'on peut les amener à faire usage de leur arme défensive. Elles se font une couche et s'y roulent en boule. Après avoir mangé, elles se nettoient le museau avec leurs pattes de devant. Elles sont d'une propreté extrême, et ne déposent jamais leurs ordures sur leur couche. On les nourrit de viande, et elles préfèrent par-dessus tout les oiseaux. Elles avalent souvent plus qu'elles ne peuvent digérer et vomissent ; mais, comme les chiens, elles mangent ce qu'elles ont rejeté. Si elles sont bien nourries, elles dorment tout le jour et ne se réveillent que le soir. Elles ne cessent cependant d'être des compagnons désagréables, dont on a toujours à redouter un instant de mauvaise humeur.

**Usages et produits.** — Malgré sa puanteur, la moufette est cependant utilisée : les Indiens la mangent et font avec sa peau de belles couvertures bien douces, mais bien puantes. Pour prendre l'animal et le débarrasser de son liquide empesté, ils ont un procédé particulier. Ils s'approchent de la moufette, armés d'une longue gaule, l'excitent et lui font ainsi vider sa glande à plusieurs reprises ; puis ils sautent sur elle et la prennent par la queue ; dans cette situation, l'animal ne peut plus se défendre ; un seul coup sur le museau suffit pour le tuer ; on lui enlève aussitôt la glande, et les Indiens peuvent alors se nourrir de sa chair.

Les blancs utilisent de la moufette la partie la plus repoussante, c'est-à-dire son liquide. Ils l'emploient, comme nos dames les parfums, pour se fortifier les nerfs. La crédulité est plus forte

encore en Amérique qu'en Europe ; on est persuadé là-bas que ce liquide puant, mis sous le nez, est un remède souverain et surtout un spécifique contre la migraine. On comprend quel désagrément cela peut produire en société. On raconte qu'un prêtre tira pendant le sermon son flacon à moufette pour se donner du ton, mais il irrita à un tel point les nerfs olfactifs de ses auditeurs, que ceux-ci se précipitèrent aussitôt en tumulte hors de l'église.

D'après d'Azara, les Européens établis en Amérique prétendent aussi que le meilleur remède pour les points de côté est de prendre une petite quantité du foie de la moufette, séché à l'ombre et réduit en poudre ; que la même poudre prise dans du vin ou dans du bouillon, est le plus grand sudorifique que l'on connaisse.

#### LA MOUFETTE DE L'AMÉRIQUE DU SUD.

*Das sudamerikanische Stinkthier.*

Notre figure 290 représente une moufette de l'Amérique du Sud, que Gray a dédiée à Humboldt. C'est la seule figure de moufette qui, à ma connaissance, ait été exécutée d'après nature ; je me contenterai d'ajouter qu'elle est l'œuvre d'un des peintres d'animaux les plus célèbres, Joseph Wolf.

#### LES ZORILLES — ZORILLA.

*Die Bandiltisse.*

**Caractères.** — Les zorilles, auxquels Müller donne le nom générique de *Rhabdogale*, forment parmi les mustélidés un petit genre voisin des moufettes, on les a même rangés parmi celles-ci à cause de leurs formes générales, des ongles solides qu'ils ont aux pieds de devant, de leurs glandes anales ; mais ils s'en distinguent essentiellement en ce qu'ils ont la plante des pieds couverte de poils. La forme de leurs dents diffère peu de celle des moufettes.

**Distribution géographique.** — Le genre précédent, avons-nous dit, est américain ; celui qu'on a établi sur les zorilles est absolument africain.

Une seule espèce en fait partie.

#### LE ZORILLE VARIÉ — ZORILLA VARIEGATA.

*Der Bandiltis ou die Zorilla, The Skunk.*

**Caractères.** — Le zorille varié (fig. 291) que l'on nomme aussi rhabdogale belette (*rhabdogale mustellina*) a environ 60 cent. de long, et sa queue e



Fig. 291. Le Zorille varié.

a 25. Son corps est allongé; ses pattes sont courtes; celles de devant sont armées d'ongles assez longs, forts, mais obtus. Il a la tête large, le museau allongé, les oreilles courtes et arrondies, les yeux moyens, la queue longue et touffue, le pelage épais, d'un noir brillant, marqué de taches ou de lignes blanches; une de ces taches, étroite, oblongue, se trouve entre les yeux, et une autre va de l'œil à l'oreille; ces deux taches sont parfois confluentes et forment alors sur le front un bande blanche, se prolongeant vers le museau; les lèvres sont quelquefois mouchetées de blanc. La partie supérieure du corps varie beaucoup.

Chez les uns, l'occiput est couvert par une large bande transversale blanche, d'où partent quatre bandes longitudinales, qui s'élargissent vers le milieu du corps, et que séparent trois bandes noires intermédiaires; les deux plus externes se réunissent à la racine de la queue et se continuent sur cet organe en une ligne blanche.

Chez les autres, l'occiput, la nuque et une partie du dos sont blancs, et les quatre bandes blanches n'apparaissent que vers le milieu du dos. La queue est marquée de raies blanches et noires, tantôt transversales, tantôt longitudinales.

**Distribution géographique.** — Le zorille varié se montre dans toute l'Afrique. Il s'est même répandu, par l'isthme de Suez, dans l'Asie Mineure, et on l'a vu jusque près de Constantinople, sur la rive asiatique du Bosphore.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Il se tient de préférence dans les cantons rocheux, et habite des cavernes et des terriers qu'il se creuse lui-même dans les forêts et dans les buissons.

C'est un animal nocturne, que, par cela même, l'on a rarement l'occasion d'observer à l'état de nature. Pendant mon séjour en Afrique, j'ai souvent entendu parler du *Père de la puanteur*, mais sans jamais le voir. Les récits qu'on m'a faits sur son compte concordent parfaitement avec la description de Kolbe qui, le premier, a signalé cet animal.

Le zorille se nourrit de petits mammifères, notamment de souris, de petits oiseaux, d'œufs, de reptiles, d'insectes. Souvent il se glisse dans les fermes et produit de grands ravages dans les basses-cours.

Ses mouvements ne ressemblent pas à ceux des martes, il est bien moins agile, et marche lentement comme les moufettes; il ne grimpe pas, et il a peur de l'eau, quoiqu'il sache très-bien nager. Le produit de ses glandes anales est pour lui un agent de défense, comme il l'est pour les moufettes. « Se trouve-t-il dans un champ ou dans une prairie, dit Kolbe, et se voit-il poursuivi par un chien ou par un autre animal, il arrose le poursuivant d'un liquide si infect, que celui-ci, pour se débarrasser du liquide incommodé, a assez à faire de se frotter le nez à terre ou contre les arbres. Si l'ennemi revient à la charge, il y répond par une nouvelle émission :

c'est là son mode de défense. Si un chasseur prend un zorille mort dans sa main, l'odeur qu'il lui communique est si pénétrante qu'il ne peut s'en débarrasser même en se lavant avec du savon. Aussi abandonne-t-on cet animal quand on l'a tué. Celui qui a une fois senti son odeur, s'éloigne sûrement du chemin de cette bête et se garde bien de vouloir la tourmenter. »

Comme chez les moufettes, ce sont surtout les mâles qui ont ce liquide infect, et particulièrement au moment du rut. Peut-être que la femelle trouve très-agréable cette odeur qui nous répugne à un si haut degré.

On ne sait rien sur la reproduction de cet animal.

**Captivité.** — Au cap de Bonne-Espérance, quelques colons hollandais élèvent et nourrissent dans leurs maisons des zorilles pour chasser les rats et les souris. Jamais ils ne s'appriivoisent beaucoup, et restent toujours insensibles aux caresses et aux bons traitements.

## LES RATELS — RATELUS.

*Die Honigdachse* ou *Ratels*, *The Ratels*.

Nous n'en avons pas fini avec la série des animaux puants; nous avons encore à faire l'histoire d'un genre de mustélidés, qui, pour se défendre, expriment aussi un liquide empesté : ce sont les ratels.

**Caractères.** — Ces animaux, qui ont de grands rapports avec les blaireaux, se distinguent cependant suffisamment et de ceux-ci et des autres mustéliens, par l'absence complète du pavillon de l'oreille; par la dentition; par la présence d'un tubercule à la molaire inférieure; par les ongles relativement très-grands; par la langue couverte de papilles aiguës, et par d'autres caractères de moindre importance.

Ce genre comprend deux espèces, qui présentent bien des particularités, et sur le compte desquelles la fable s'est donné beau jeu.

### LE RATEL DU CAP — RATELUS CAPENSIS.

*Der Ratel*.

**Caractères.** — Le ratel du Cap (*fig.* 292) ressemble beaucoup au blaireau. La longueur de son corps est de 80 cent. environ; sa queue en a 30; sa hauteur, au garrot, est de 25 cent. Il a le corps lourd, large, le museau allongé, les oreilles courtes, les yeux petits et enfoncés, les pattes courtes et fortes, la plante nue, les doigts des pattes de

devant armés d'ongles très-forts. Les poils sont longs et roides, gris de cendre sur le front, l'occiput, la nuque, le dos, l'épaule, le museau; gris-noir aux joues, aux oreilles, à la gorge, à la poitrine, au ventre et aux pattes; ces deux couleurs sont nettement séparées par une bande gris clair; caractère par lequel le ratel du Cap se distingue du ratel de l'Inde. Ce dernier a du reste un poil plus grossier.

**Distribution géographique.** — On trouve ce ratel au cap de Bonne-Espérance et dans l'Afrique centrale.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Il se creuse des terriers, et le fait avec une habileté incroyable. Lent, paresseux, maladroit comme il l'est, il n'échapperait que difficilement à ses ennemis, s'il ne pouvait s'enterrer tout entier, c'est-à-dire se creuser un trou assez rapidement pour y disparaître avant que son ennemi ait pu le saisir.

Il est plutôt nocturne que diurne. Je le vis deux fois dans mon excursion au pays des Bogos, et toujours vers le soir, avant le coucher du soleil. Il rôde surtout la nuit, lentement, cherchant de petits mammifères, des souris, des rats, des oiseaux, des tortues; il déterre des racines ou des tubercules et ramasse des fruits. C'est en somme un animal *honnête*. Mais il a une passion dominante : il aime le miel par-dessus tout, ce qui fait de lui un des plus grands chasseurs d'abeilles.

Dans toute l'Afrique, les abeilles construisent leurs rayons dans la terre, et principalement dans des cavernes abandonnées. C'est là surtout ce que le ratel désire trouver; et quand il a découvert un de ces nids, il l'attaque avec délices. Naturellement, les abeilles cherchent à défendre leur bien et reçoivent leur visiteur importun à coups d'aiguillon. Mais son pelage épais est une excellente cuirasse contre leurs piqûres; et outre, il est protégé par une épaisse couche grasseuse sous-cutanée. Les abeilles ne peuvent donc rien contre lui; aussi pille-t-il leurs habitations avec volupté, et se gorge-t-il de miel tout à son aise.

Sparmann raconte des faits très-intéressants sur les mœurs et les chasses du ratel; malheureusement, il ne s'appuie que sur les récits de Hottentots et des colons hollandais, qui pour plupart sont certainement entachés d'erreur, et tout au moins exagérés; laissons, du reste, parler Sparmann (1).

(1) Sparmann, *Voyage au cap de Bonne-Espérance*, traduit par Letourneur. Paris, 1787, t. III, p. 57.

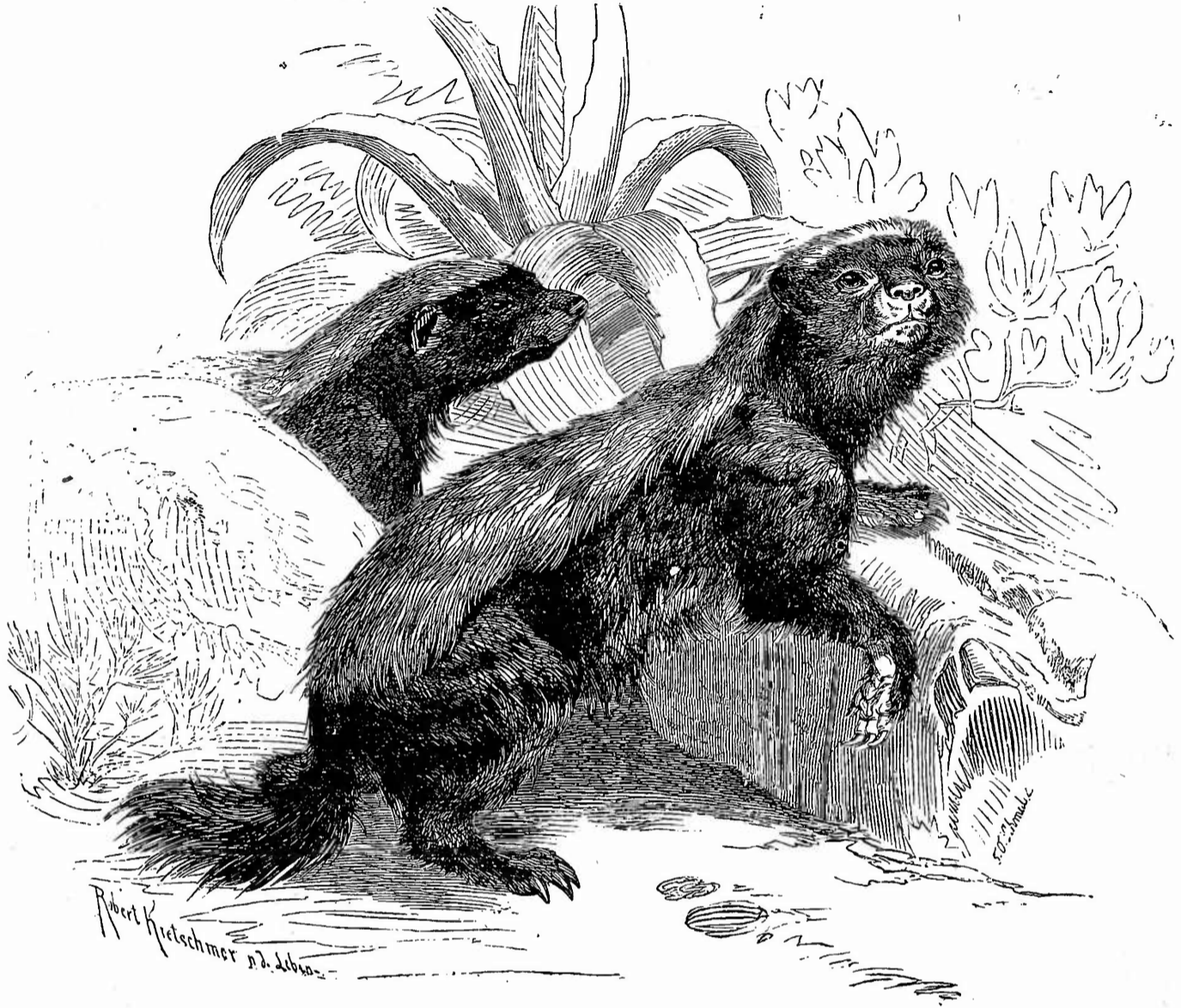


Fig. 292. Le Ratel du Cap.

« Le ratel, dit-il, l'ennemi naturel des abeilles et l'importun visiteur de leurs habitations, a une manière particulière de les découvrir et de les attraper dans leurs retranchements; ses longues griffes, dont il fait usage pour se loger sous terre, lui servent aussi à miner en dessous les ouvrages des abeilles. Comme le coucher du soleil est le temps le plus favorable au matelot qui, du haut d'un mât, veut apercevoir la terre ou un vaisseau dans l'éloignement, de même, ce moment est probablement le plus convenable au ratel pour faire la découverte de son souper. C'est surtout à cette heure, m'a-t-on dit, qu'il est sérieusement occupé à épier sa proie. Ils'assied, tenant une de ses pattes devant ses yeux, pour rompre les rayons trop vifs qui lui blesseraient la vue, et pour pouvoir distinguer plus clairement l'objet qu'il cherche. Lorsqu'en guignant ainsi de tous côtés, il voit voler quelques abeilles, il sait qu'alors elles se rendent droit à leur demeure, et il les suit. De plus, le ratel a la saga-

BREHM.

cité, de même que les Hottentots, les Cafres et les paysans d'Afrique, de suivre un petit oiseau qui, voletant d'espace en espace, et criant : *cherr, cherr, cherr*, conduit ceux qui le suivent au nid des abeilles.

« Les nids d'abeilles qui sont posés dans les arbres n'ont rien à craindre du ratel, qui, de dépit de voir ses recherches et sa découverte inutiles, a coutume d'en mordiller le pied. Ces morsures sont pour les Hottentots un signe certain qu'il y a dans l'arbre un nid d'abeilles. »

Le ratel aime aussi une nourriture plus substantielle que le miel. Carmichael dit que les fermiers le regardent comme un des ennemis les plus dangereux de leurs poulaillers. Dans l'Algoabai, les paysans se disputaient la propriété d'œufs que les poules avaient pondus; le ratel mit fin aux disputes en tordant en une nuit le cou à toutes les poules, une trentaine environ, et en en transportant trois dans sa retraite.

On dit que le ratel mâle vit avec deux ou trois

femelles qu'il ne perd jamais de vue. Au moment du rut, il est tellement excité, tellement furieux, qu'il attaque même l'homme et lui fait de fortes morsures. Il se défend toujours quand on le provoque. On ne doit point chercher à le prendre vivant, car il mord cruellement. La laxité de sa peau lui permet les mouvements, les contorsions les plus étendus; et il peut ainsi se retourner et mordre la main qui le tient à la nuque. Avant de mordre, il cherche à fuir, et lorsque la nature du sol le lui permet, il s'enfonce rapidement dans la terre, ou vide sur son ennemi sa glande anale.

J'ai pu, une fois, me convaincre moi-même de l'odeur fétide du liquide qu'il sécrète. Dans la vallée de Mensa, mon ami et compagnon de chasse van Arkel d'Ablaing rencontra le soir un animal ressemblant à un blaireau, qui, descendant la colline, traversa la vallée et remonta de l'autre côté. Il lui envoya deux coups de fusil, chargés de gros plomb; tout aussitôt une odeur épouvantable se répandit, et l'animal disparut, quoique blessé. La nuit qui tombait nous empêcha de le poursuivre; mais le lendemain nous fouillâmes les buissons. Nous pouvions nous guider par l'odorat: malgré la pluie qui était tombée pendant la nuit, l'odeur, quoiqu'un peu affaiblie, n'avait pas disparu; elle était cependant telle que notre zèle seul pouvait nous permettre de continuer les recherches.

On dit que ce n'est qu'à la dernière extrémité que le ratel se sert de ses dents. Si c'est vrai, je ne comprends pas cet animal, car sa dentition est telle qu'elle tient en respect chasseurs et chiens, et les fait se mettre sur leurs gardes.

D'un autre côté, je suis parfaitement convaincu que le ratel a la vie très-dure. Les deux coups de fusil, que reçut celui que mon ami tira, étaient suffisants pour tuer un lion, le ratel, lui, se sauva comme s'il n'avait point été blessé. On m'a raconté que les colons du Cap s'amusaient à donner au ratel un grand nombre de coups de couteau, sachant parfaitement que cela ne le tuera pas. Un seul coup un peu fort et bien appliqué sur le museau suffit cependant pour le tuer immédiatement.

**Captivité.** — Pris jeunes, les ratels s'apprivoient facilement et sont assez divertissants par la lourdeur de leurs mouvements. Weinland décrit les ratels de Regent's-Park à Londres comme des animaux très-gais, qui, à l'exemple de bien des hommes fous ou très-rusés, changent subitement de manières dès qu'ils se sentent observés, et qui amusent et captivent le spectateur

par leurs tours et leurs culbutes. J'ai remarqué que ces mêmes ratels faisaient leurs culbutes toujours en partant du même point de leur cage comme s'ils voulaient ainsi en mesurer l'étendue.

On peut enfermer ensemble les deux espèces de ratels; elles vivent en bonne harmonie, jouant et s'amusant ensemble.

#### LE RATEL DE L'INDE — *RATELUS INDICUS*.

*Der indische Honigdachs, The indian Ratel.*

Celui-ci a de grandes affinités avec son congénère africain; il lui ressemble au point que son indépendance spécifique a maintes fois été mise en doute.

**Caractères.** — Bennett l'en distingue par l'absence de bande latérale blanche, et une moindre longueur de queue. Il a le même port que le précédent. Son poil long, grossier, peu serré, est gris de cendre sur le dos, noir au ventre, à la queue et aux oreilles. Il a environ 70 cent. de long; la queue n'en a pas 15.

**Distribution géographique.** — D'après Hardwick, cet animal se trouve dans diverses parties de l'Inde, principalement sur les hauteurs des bords du Gange et de la Dschumna.

**Mœurs, habitudes et régime.** — On ne l'aperçoit que rarement le jour; la nuit, il rôde autour des habitations des indigènes, passant au travers des épaisses haies d'épines, ou pratiquant au-dessous d'elles un passage souterrain. En dix minutes, il se creuse un pareil passage, qui le conduira dans le poulailler qu'il guette.

Ces ratels chassent les oiseaux jusque sur les arbres, car ils savent un peu grimper; à la vérité ils le font très-gauchement.

**Captivité.** — Les indigènes prennent quelquefois de vieux ratels, et les gardent quelque temps en vie, mais ils supportent difficilement la captivité. Pris jeunes, au contraire, ils s'apprivoient rapidement, s'élèvent facilement, aiment beaucoup à jouer. On les nourrit surtout de viande; ils préfèrent les oiseaux, et plus encore les rats.

Ceux que l'on garde en cage dorment tout le jour; à la nuit, ils se réveillent, et font entendre un murmure ou un ronflement très-bas, paraissant partir du fond de leur poitrine. Les ratels que l'on a apportés en Angleterre y ont vécu plusieurs années.



LES GLOUTONS — *GULO*.*Die Vielfrasse, The Wolverine.*

Linné a rangé le glouton parmi les mustélidés et le *wolvérène* de l'Amérique du Nord, que la plupart des naturalistes modernes ne regardent que comme une variété du glouton, parmi les ours. Ce qui nous montre bien que le glouton est une forme de transition entre les deux familles. Linné a pu observer lui-même le glouton d'Europe, et être complètement fixé sur ses caractères et sur la place qu'il doit occuper.

Le glouton est un mustélide de grande taille ; il en a la dentition, et, de l'aveu de tous les naturalistes, c'est là le meilleur caractère pour déterminer à quelle famille doit appartenir un mammifère. Mais il a le port et les mœurs des ours, et le naturaliste le plus exercé est, de loin, tenté de le prendre pour un de leurs membres. Cet animal est le plus lourd de toute la famille des Mustélidés, plus lourd encore que le blaireau.

**Caractères.** — Les caractères du genre Glouton sont les suivants : corps massif et bas, cou court, épais ; dos bombé ; tête grande ; museau allongé, assez obtus ; oreilles courtes et arrondies ; pattes courtes et fortes, cinq doigts à chaque patte, armés d'ongles recourbés et comprimés ; queue courte et touffue ; le crâne est semblable à celui du blaireau, mais il est plus large, plus comprimé, très-bombé ; le front et le nez sont très-proéminents. La mâchoire est forte, les canines sont très-développées, la dent carnassière supérieure est disposée transversalement, et deux fois aussi large que longue, l'inférieure est plus longue que large ; il y a en tout trente-huit dents.

La colonne vertébrale comprend quinze ou seize vertèbres dorsales, auxquelles correspond un nombre égal de côtes, quatre ou cinq vertèbres lombaires, quatre vertèbres sacrées et quatorze vertèbres caudales.

Ce genre ne renferme qu'une espèce.

LE GLOUTON ARCTIQUE OU BORÉAL — *GULO ARCTICUS*.*Der gemeine Vielfrasse, The Wolverine.*

**Caractères.** — Le glouton arctique (*fig. 293*) a de 80 cent. à 1 mètre de long, sur lesquels la queue en prend de 11 à 14 ; sa hauteur, au garrot, est de 40 à 50 cent. Il a les yeux petits, à iris brun ou noir ; ils sont surmontés de

cinq poils roides, très-forts ; quatre rangs de longues soies forment moustache sur la lèvre supérieure. Les poils du museau sont courts et fins, ceux des pieds forts et luisants, ceux du tronc longs et laineux, ceux des flancs et de la queue très-longs. La tête et le dos sont d'un brun noir, avec quelques poils gris ; le dos, le ventre et les pattes sont d'un noir foncé ; le museau est brun-noir. Une tache gris clair est entre l'œil et l'oreille, et une bande de même couleur descend de l'épaule et court le long des flancs. Le duvet est gris, lavé de brun sous le ventre.

**Distribution géographique.** — Si le glouton d'Europe et d'Asie est la même espèce que le wolvérène de l'Amérique du Nord ; l'espèce habite toutes les contrées septentrionales du globe, depuis le sud de la Norvège par la Laponie, et depuis la Finlande par la Sibérie, et le nord de l'Amérique, jusqu'au Groënland. Autrefois, son cercle de dispersion s'étendait, en Europe, jusqu'à des latitudes plus basses. Eichwald assure qu'on a en vu dans les forêts de la Lithuanie. Brincken l'a observé, il y a quelques années ; dans la forêt de Bialowics, d'où il a maintenant complètement disparu. Bechstein parle d'un glouton qui a été tué près de Frauenstein, en Saxe, et Zimmermann, d'un autre qui fut abattu près de Helmstedt, dans le Brunswick. Ces deux derniers sont à considérer, en tous cas, comme des animaux égarés, car on ne peut admettre que, même autrefois, le glouton soit arrivé aussi loin dans le sud. Maintenant, on le trouve en Norvège, en Suède, en Laponie, dans la Grande-Russie, surtout sur les bords de la mer Blanche, en Sibérie, au Kamtschatka et dans l'Amérique du Nord.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Les anciens naturalistes donnent de cet animal des récits fabuleux. C'est à ces récits qu'il doit son nom de glouton, et cela dans toutes les langues. On a pris beaucoup de peine pour faire dériver son nom allemand *vielfrass* (mange beaucoup), du suédois ou du danois ; les uns disent qu'il vient du suédois et est formé de *fiael* et de *fraess*, ce qui signifierait *chat des rochers*. Lenz est d'avis que ce nom n'a rien de suédois ni de finnois. Les Finnois nomment cet animal *campé*, nom qui s'applique aussi au blaireau, les Russes *rosomacha* ou *rosomaka*, les Scandinaves *jerf*, les Kamtschadales *dîmug*, et les Américains *wolverene*. Il est probable que son nom lui a été donné d'après les récits qu'on en a faits ; et l'on peut dire : « On appelle cet animal glouton à cause de sa gloutonnerie. »

Mathias de Miechow (1), médecin polonais, dit : « En Lithuanie et en Moscovie, habite un animal très-glouton, que l'on appelle *rosomaka*. Il a la taille d'un chien, les yeux d'un chat, les griffes très-fortes, le poil long, brun, une queue comme celle du renard, mais plus courte. Lorsqu'il trouve un cadavre d'animal, il en mange, jusqu'à ce que son ventre en soit gonflé comme un tambour ; alors, il passe entre deux arbres très-rapprochés qui le serrent et le forcent à expulser ses excréments ; cela fait, il recommence à manger, passe de nouveau entre les arbres, et ainsi de suite jusqu'à ce qu'il ait tout dévoré. Il ne fait que manger, boire, puis manger de nouveau. »

Tout ridicule que soit un pareil conte, il paraît avoir été reçu sans difficulté. Conrad Gesner non-seulement le reproduit sans commentaires, mais il le surcharge d'autres circonstances tout aussi peu vraisemblables. Ainsi, après avoir dit que le glouton, quoique plus petit qu'un loup, est si vigoureux qu'il peut soutenir le combat contre un ours, il ajoute : « La force de ses bras est surtout prodigieuse et telle qu'elle lui permet de fendre en deux un arbre assez gros : c'est ce qu'il lui arrive quelquefois de faire lorsqu'il a besoin de se presser le ventre pour recommencer à manger. »

Olaüs Magnus (2), réfugié suédois, dit plus encore : « De tous les animaux, celui-ci est le seul auquel sa voracité a fait donner dans le nord de la Suède le nom de *jerf*, en Allemagne celui de *vielfrasse*. On ne peut manger sa viande ; sa fourrure est utile et précieuse ; elle devient très-belle par la teinture. Les princes et les plus grands seigneurs de Suède et d'Allemagne seuls en portent des manteaux. Les habitants n'envoient pas volontiers ces fourrures à l'étranger ; ils les conservent pour leurs hôtes. Rien pour eux n'est plus beau que de pouvoir offrir à leurs amis un lit de peaux de glouton. Je ne cacherai pas que ceux qui portent ces vêtements ne peuvent se défendre de boire et de manger continuellement. Les chasseurs boivent le sang du glouton ; on le sert dans les noces, mêlé à de l'eau tiède et à du miel. La graisse est bonne contre les abcès de mauvaise nature, etc. »

« Les chasseurs emploient diverses ruses pour s'emparer de cette bête méfiante. Ils déposent dans la forêt le cadavre encore frais d'un animal. Le glouton arrive, mange tant qu'il peut,

(1) M. de Miechow, *Tractatus de duabus Sarmatiis, Asiana et Europiana*, Cracovie, 1517.

(2) Olaüs Magnus, *Historia de gentibus septentrionibus*. Romæ, 1555.

puis, tandis qu'il se presse contre les arbres, on le perce de flèches.

« On le prend aussi dans des trappes. Il n'est guère possible de le faire saisir par les chiens, car ses dents et ses griffes le rendent plus redoutable que le loup. »

Les observations qui suivent modifient beaucoup ces anciennes relations. Le glouton est, il est vrai, doué d'un bon appétit, il mange plus que les autres mustélidés, mais il ne montre pas la gloutonnerie qu'on lui attribue. Steller déjà a démenti ces fables, et Pallas a donné une description très-exacte et très-élégante des mœurs de cet animal. Pour moi, je ne l'ai vu qu'une fois dans mon voyage en Scandinavie, dans une chasse au renne. Mon vieil Erik Swenson, un des chasseurs les plus fins observateurs que j'aie jamais rencontrés, m'a donné beaucoup de détails sur son genre de vie ; je puis donc en parler d'après des observations personnelles.

Le glouton habite les régions montagneuses du Nord ; on le rencontre plutôt sur les cimes nues des Alpes scandinaves que dans les forêts sombres et basses. Les endroits les plus déserts sont les lieux qu'il habite. Il n'a pas de demeure fixe ; suivant les circonstances, il se retire partout où il trouve une retraite, dans l'épaisseur des forêts, dans les ravins, dans un terrier abandonné, ou dans une caverne. Animal plutôt nocturne que diurne, comme tous les mustélidés, il sort cependant le jour et rôde selon son caprice. Dans sa patrie, où l'homme ne vient que rarement le troubler, il se montre même en plein soleil. Il y est d'ailleurs contraint, puisque pendant trois mois consécutifs le soleil ne quitte pas l'horizon.

Il est lourd et maladroit dans tous ses mouvements ; sa patience et sa persévérance lui font cependant atteindre sa proie ; et comme il ne dédaigne aucune nourriture, il mène une vie très-tranquille, très-agréable, sans être jamais tourmenté par le besoin. Ses mouvements sont très-curieux ; sa marche surtout est particulière : il roule en décrivant de grands circuits, sautant et faisant des culbutes, et cela assez rapidement pour pouvoir atteindre facilement de petits mammifères. Dans la neige, sa piste se montre sous forme de grands trous, dans lesquels il a sauté avec les quatre pattes. Cette marche particulière lui est très-utile, tandis que la neige gêne la fuite de l'animal qu'il poursuit.

Il grimpe sur les arbres peu élevés, se couche à plat sur une branche, et guette le gibier au passage. Il s'élance alors sur lui d'un bond vigou-



Fig. 293. Le Glouton arctique.

reux, lui enfonce ses ongles dans la nuque, lui coupe les carotides et attend qu'il expire. Son odorat est très-développé, sa vue perçante et son ouïe très-fine.

Les avis les plus divers ont été émis sur la nourriture du glouton. Il en est qui prétendent qu'il ne se nourrit que de cadavres d'animaux morts par accident, et préfère la charogne à toute autre nourriture; que ce n'est qu'en été qu'il mange des souris et des marmottes, ou des animaux pris dans des pièges, ou qu'il pille les habitations humaines; mais cela est loin d'être exact, et ce que dit Pallas à ce sujet est bien plus conforme à la vérité. Avec sa démarche lourde et son air somnolent, le glouton sait cependant chasser, et chasse avec succès. Les souris, les lemmings surtout, composent sa nourriture principale. Il suit les loups et les renards, espérant avoir une part de leur butin. Mais, au besoin, il chasse lui-même. Steller raconte qu'il

attire les rennes par la ruse. Il grimpe sur un arbre, et gratte les lichens qui tombent à terre; les rennes arrivant pour les manger, il se précipite sur l'un d'eux, lui crève les yeux, et reste cramponné sur son dos jusqu'à ce qu'il se soit tué contre les arbres. Mais ce ne sont là que des oui-dire, et probablement peu conformes à la vérité. Il est un fait cependant constant, c'est que le glouton attaque et tue des rennes, et même des élans. Thunberg lui a vu tuer des vaches, en leur ouvrant la gorge. Steller assure que sur les bords de la Léna, il attaque les chevaux; Læwenhjelm (1) dit qu'il cause de grands dégâts dans les troupeaux de moutons; et Erman apprit des Ostiaques qu'il saute sur le dos des élans et les tue à coups de dents. Erik Swenson m'a raconté que, l'hiver, il s'approche doucement, sous le vent, des lagopèdes qui sont enterrés dans

(1) Læwenhjelm, *Voyages dans le Nord*.

la neige, pénètre dans les habitations que ces oiseaux se sont creusées et les égorge facilement. Du reste, le glouton est détesté des chasseurs. Erik Swenson m'a encore assuré que tous les rennes qu'il avait tués et qu'il n'avait pas soigneusement cachés sous des pierres avaient été dévorés par les gloutons.

Très-souvent, le glouton mange les appâts posés dans les pièges, ou les animaux qui y ont été pris.

Lorsqu'il rencontre le sentier frayé par quelque chasseur qui va tendre des trappes pour les martres, le glouton ne manque pas de le suivre. Il y trouve un double intérêt; car en même temps que sa marche est rendue plus facile, il se trouve conduit vers tous les pièges qui viennent d'être tendus, et où le chasseur a placé pour amorce, soit un petit morceau de viande, soit une tête de perdrix ou de gélinote. Notre animal est trop prudent pour se précipiter tout d'abord sur l'appât; il se défie de cet échafaudage qu'il voit suspendu; il en ébranle les parties les plus extérieures, fait choir la machine, puis il en disperse les pièces, et arrive ainsi sans danger jusqu'au morceau convoité. Si, par hasard, le piège a été déjà visité par quelque marte qui s'y est laissé prendre, le glouton l'étrangle et la met en pièces; mais il ne la mange pas, car il paraît que l'odeur de la bête lui répugne, et il l'enfouit dans un trou qu'il creuse dans la neige. Les renards, pour l'ordinaire, ne tardent guère à visiter la cachette; ils suivent le glouton à la piste, et se régalent de ce qu'il a dédaigné. Comme on voit souvent les traces des pieds de ces deux animaux sur un même sentier, on a cru que le renard marchait le premier, et on a dit qu'il était le pourvoyeur du glouton. C'est précisément la même méprise que l'on a faite relativement aux lions et aux chacals. Ces derniers suivant de loin la trace du tyran du désert pour recueillir les miettes tombées de sa table, on a supposé qu'ils le précédaient, et qu'ils allaient pour lui en quête du gibier.

Les trappeurs de la Sibérie et ceux du nord de l'Amérique se plaignent également des dommages que leur cause le glouton en détruisant leurs pièges; c'est aux derniers qu'il fait réellement le plus de tort, puisqu'il les expose parfois à mourir de faim. Les cantons fréquentés par les animaux à fourrure n'offrant point durant l'hiver de ressource assurée pour la nourriture de l'homme, chaque chasseur est obligé de se pourvoir, en partant, d'une quantité de vivres suffisante pour toute l'expédition;

mais afin de ne pas porter sans nécessité un fardeau assez lourd, il dépose, chemin faisant, dans les lieux qui lui semblent les plus favorables, quelques parties de ses provisions, afin de les retrouver au retour. Chaque *cache* est faite avec assez de soin et d'habileté pour échapper presque à coup sûr à la vue des hommes, mais non à l'odorat du glouton, si le hasard conduit celui-ci dans le voisinage. En vain la pièce de venaison a-t-elle été enfouie à plusieurs pieds sous la neige, notre fureteur l'a sentie; en vain avait-on eu le soin de la recouvrir de lourdes pierres, cet obstacle, devant lequel échouerait toute l'habileté du renard, cède à la force du glouton et à sa persévérance.

Sans avoir toute la voracité que lui attribuaient Olaüs Magnus et quelques autres écrivains anciens, le glouton est certainement un animal de grand appétit; mais comme il ne connaît point la paresse, il trouve moyen de satisfaire suffisamment à tous ses besoins, et il est habituellement fort gras, même dans la saison où l'on voit beaucoup de loups mourant presque d'inanition. Lorsque sa chasse n'a pas été heureuse, il lui arrive quelquefois, l'hiver, d'attaquer une hutte de castors, et il parvient à y faire brèche malgré la résistance des murailles que le froid rend doublement difficiles à entamer; mais si les issues inférieures ne sont pas complètement obstruées par la glace, les habitants parviennent presque toujours à se sauver. Ils ne lui échappent pas aussi facilement dans l'été, et ceux qu'il trouve au bois prenant leur repas, ou préparant des provisions pour l'hiver, deviennent presque infailliblement sa proie; car, sur terre, ils sont encore moins alertes que lui. Dans l'eau, au contraire, ce serait fort inutilement qu'il entreprendrait de les poursuivre; aussi ne s'en avise-t-il point.

Il ne faut pas croire, cependant, que le glouton ait peur de l'eau, et si plusieurs écrivains l'ont dit, c'est sans doute par quelque confusion du genre de celles que nous avons déjà signalées. A la vérité, on a cru observer pareille aversion chez un de ces animaux qui a vécu dans la maison de Buffon; mais évidemment on ne peut rien conclure, relativement aux habitudes naturelles d'une espèce, de ce qu'on remarque chez un individu qui n'a jamais joui de la liberté, et l'on sait, par exemple, qu'on a vu de jeunes loutres, élevées dans un appartement, donner des signes de la plus vive frayeur la première fois qu'on a voulu leur faire prendre un bain. Dans l'état de nature, le glouton n'a pas sans doute des habitudes aussi décidément aquatiques

que la loutre, ni même qu'un carnassier auquel il est encore allié de plus près, et qui habite comme lui le nord des deux continents, le putois des rivières; mais il redoute si peu l'eau, qu'en Laponie, ainsi que nous l'apprend Scheffer, on le voit souvent y entrer pour saisir un poisson. Il paraît même qu'il conserve en nageant une grande liberté de mouvements; c'est du moins ce qu'on peut conclure du fait suivant rapporté par Adam Brand (1).

« Un voïvode du gouvernement de Tobolsk, qui gardait chez lui pour son plaisir un *vielfrasse*, le fit un jour jeter à l'eau, et lâcha après lui une couple de chiens; mais le *vielfrasse*, en ayant d'abord saisi un par la tête, l'entraîna dans l'eau et l'y tint ferme jusqu'à ce qu'il l'eût étouffé; il courut ensuite à l'autre, auquel il aurait sans doute fait subir le même sort, si un des spectateurs n'eût jeté dans le bassin une pièce de bois qui lui servit d'obstacle, et donna au chien le temps de se sauver à la nage. »

Le glouton fait souvent de grands dégâts dans les huttes des Lapons. Il se fraye un passage à travers le toit, vole la viande, le fromage, les poissons séchés, déchire les fourrures, les mange même en partie. En hiver, il est debout jour et nuit; lorsqu'il est fatigué, il se creuse un trou dans la neige, et y dort.

Dans les endroits complètement nus de la montagne, là où habitent les troupeaux de rennes sauvages, il produit des dégâts considérables; ce n'est pas mon chasseur seulement qui me l'a rapporté, je pus le voir à la manière dont se comporta un troupeau de rennes qu'un glouton menaçait. Je vis ce glouton caché derrière un gros bloc, sur un plateau couvert de peu de rochers, observant avec attention un troupeau de rennes. Il espérait sans doute surprendre quelque jeune animal sans prudence. Son poste était admirablement choisi; il avait eu soin de se mettre sous le vent. Mais les rennes changèrent de position, l'aperçurent et immédiatement s'enfuirent au loin.

Pour lui, voyant son insuccès, il s'en alla, trottant et culbutant, la tête et la queue penchées à terre; tout à coup il s'arrêta, écouta, sauta de côté, saisit un lemming, l'avalait et continua sa route. J'étais trop loin de lui pour pouvoir lui faire payer ma chasse interrompue, et il n'eut garde d'approcher.

Lorsque la proie est petite, le glouton l'avale

(1) Adam Brand, *Relation du voyage de M. Evert Isbrand, envoyé de S. M. Czarienne à l'empire de Chine*, Amsterdam, 1699.

tout de suite, avec la peau et les poils; si elle est grande, il l'enfouit sous terre, et elle fait les frais de plusieurs repas. Les Samoyèdes croient qu'il déterre les cadavres humains pour s'en nourrir.

Le glouton est en rut en automne ou en hiver; en Norwége, la période des amours est en janvier. Après quatre mois, en mai, par conséquent, la femelle met bas dans un ravin ou dans une forêt, sur une couche bien molle, dans un tronc d'arbre creux ou dans une crevasse de rochers, deux ou trois, rarement quatre petits.

**Chasse.** — Tant de méfaits, source probable de toutes les fables qui ont couru sur le compte du glouton, font que cet animal n'est pas tenu en grande estime par les peuples du Nord. On le chasse, on le poursuit, on le tue partout où l'on peut et par tous les moyens.

Dans notre pays, où l'usage des pelleteries n'a pas la même utilité, le prix de cette fourrure varie beaucoup suivant les caprices de la mode. Dans le commerce, les peaux qu'on estime le plus sont celles où le poil est, sur le dos, d'un brun presque noir, et sur les flancs, d'un roux vif.

En Norwége et en Laponie, on le tire. Au Kamtschatka, les indigènes ne savent pas le chasser, et n'en attrapent un que par hasard, lorsqu'il tombe dans un piège à renard.

Les Esquimaux ont une manière particulière de le prendre. Ils se couchent à plat ventre près du repaire du glouton et attendent qu'il en soit sorti; ils bouchent alors l'ouverture du terrier et détachent leurs chiens qui, quoique n'attaquant pas ce gibier volontiers, l'arrêtent cependant; le chasseur survenant alors lui jette un lacet autour du cou et le tue.

Malgré sa faible taille, le glouton n'est pas un adversaire à dédaigner. Il est sauvage, très-fort, et sait résister à merveille. Toutefois il ne se défend contre l'homme que quand il ne peut plus fuir. D'ordinaire, quand il aperçoit le chasseur, il se réfugie sur un arbre ou sur les plus hautes pointes des rochers. Un chien rapide s'en empare bien vite sur un plateau dégarni d'arbres; mais il se défend avec courage et fureur, mordant tout autour de lui. Un chien seul n'en vient pas à bout, et souvent c'est une tâche difficile, même pour plusieurs chiens, que de le dompter. S'il ne peut échapper en grimpant sur un arbre, il se jette sur le dos, saisit le chien avec ses fortes griffes, le renverse à terre, lui fait des morsures souvent mortelles.

**Captivité.** — Il est difficile de dompter un vieux glouton; mais l'animal pris jeune peut être apprivoisé assez facilement. Genberg en

éleva un avec du lait et de la viande et parvint à s'en faire suivre comme d'un chien. Il était très-vif, très-joueur; il se roulait dans le sable, creusait la terre, grimpait sur les arbres. A l'âge de trois mois, il se défendait déjà avec succès contre les chiens qui l'attaquaient. Jamais il ne mangeait trop; il était très-doux, souffrait que les porcs partageassent son repas, mais ne pouvait souffrir les chiens. Il était toujours très-propre et ne répandait de mauvaise odeur que quand plusieurs chiens l'attaquaient, il voulait probablement les effrayer en vidant ses glandes anales. Habituellement, il dormait le jour et rôdait la nuit, couchait plus volontiers en plein air que dans une écurie et aimait le froid et l'ombre. A six mois, il devint plus sauvage, cependant il resta attaché à l'homme; un jour, il se sauva dans la forêt, mais là il sauta sur les épaules d'une vieille domestique et se laissa ramener à la maison. En vieillissant, il devint encore plus sauvage; une fois même, il se battit si violemment avec un gros chien que si on n'était venu au secours de celui-ci, il l'égorgeait. Il jouait pourtant toujours avec les personnes qu'il connaissait. Si des étrangers lui présentaient un bâton, il grondait et le saisissait avec ses griffes.

Tant qu'un glouton captif est jeune, il se montre très-gai, comme un jeune ours. Attaché, il court en décrivant des demi-cercles et en grondant. Lorsque le temps va devenir mauvais, il est de mauvaise humeur et morose. Il se trouve maintenant à Londres, au Jardin zoologique, un beau glouton. Il est très-doux, très-appriivoisé, et paraît tout à fait innocent tant qu'il n'ouvre pas la gueule et ne montre pas ses dents blanches. Quoique lent dans ses mouvements, il n'est jamais en repos. Il grimpe avec assez d'agilité à un arbre que l'on a mis dans sa cage et il s'amuse à y exécuter divers tours de gymnastique. Il joue avec les branches, saute sur le sol d'une hauteur assez élevée, n'aime pas à être à terre, grimpe le long des barres de fer de sa cage et regagne de là son arbre: quelquefois, il court en rond au petit galop, s'arrêtant de temps à autre pour voir si on ne lui donne pas un morceau de gâteau.

Jusqu'ici, on n'a vu que rarement des gloutons dans les ménageries, c'est pourquoi l'on connaît si peu leurs mœurs.

**Usages et produits.** — La fourrure du glouton ne le cède guère en finesse et en éclat à celle des plus belles martes; elle est à la fois très-chaude et très-légère.

Les Kamtschadales l'estiment beaucoup et la regardent comme la fourrure la plus précieuse. Ils recherchent surtout les peaux blanc-jaunâtre, qui sont les moins prisées par les Européens, et ils ne croient pas pouvoir donner une plus haute idée de la magnificence de la cour céleste qu'en représentant le Dieu du ciel, *Bulutschej*, vêtu d'une longue robe toute de cette fourrure. Cette teinte pâle paraît dépendre d'une espèce d'albinisme.

Chez les Itelmans, les femmes coquettes portent deux morceaux de peau de glouton de la grandeur de la main, sur la tête, au-dessus des oreilles; on ne peut mieux s'assurer l'amour de sa femme ou de sa fiancée qu'en lui faisant cadeau d'un pareil bonnet, qui vaut le prix d'une fourrure de castor. Au temps de Steller, on pouvait changer chez les Kamtschadales une fourrure de glouton contre une masse d'autres fourrures, d'une valeur totale de trente à soixante roubles (150 à 300 francs).

Ces fourrures sont si recherchées que les femmes qui n'en possèdent pas portent des peaux de canard teintes. Steller dit que, malgré ce prix élevé, les gloutons sont abondants au Kamtschatka.

## LES GALICTIS — GALICTIS.

*Die Hurone* ou *Grison*, *The Grisons* ou *Hurons*.

Au Brésil habitent quelques carnassiers qui tiennent le milieu entre les gloutons et les martes proprement dites. Ce sont les mustélidés vulgairement connus sous le nom de *hurons* ou *grisons*.

**Caractères.** — Ils ont le corps allongé, les pattes courtes, la plante nue, les poils courts, la queue peu touffue, la tête assez grosse et large en arrière, le museau peu allongé, les oreilles basses et arrondies, les doigts réunis en partie et armés d'ongles de moyenne longueur. Le produit de sécrétion de leurs glandes anales exhale une odeur de musc. La dentition et les organes internes n'offrant que des caractères très-subordonnés, nous les passerons sous silence.

**Mœurs, habitudes et régime.** — On ne connaît que deux espèces qui habitent les forêts et les buissons. Elles sont vives dans leurs mouvements et grimpent habilement. Ce sont des chasseurs adroits, qui se nourrissent de mammifères de petite ou de moyenne taille, et qui partagent la passion du ratel et de l'ours pour le miel.



Fig. 294. Le Galictis taira.

Ces deux espèces sont le taïra ou hyrare et le grison, dont on a fait deux genres distincts, mais sans motifs suffisants.

**LE GALICTIS TAIRA — GALICTIS BARBARA.**

*Die Tayra, The Tayra.*

**Caractères.** — Le taïra (*fig. 294*) a le port de la marte, mais sa tête est proportionnellement plus grande et son museau plus arrondi. Il a le corps allongé, le cou à peu près de la grosseur de la tête, les pattes basses et vigoureuses, les doigts complètement réunis, les ongles comprimés, la fourrure épaisse, le tronc, les pattes et la queue d'un noir brun, la face d'un gris brun clair, le reste de la tête, la nuque et les côtés du cou gris de cendre ou gris-jaunâtre ; l'oreille tire un peu sur le roux jaunâtre ; sur la gorge est une grande tache jaune.

La couleur, du reste, varie beaucoup chez les divers individus, la tête et la nuque surtout sont plus ou moins claires et plus ou moins foncées, et la tache du cou est souvent blanc-jaunâtre. Le taïra adulte a environ 66 cent. de long ; sa queue en a 50 : c'est à peu près la taille d'une marte ou d'une fouine.

La femelle ne diffère pas du mâle.

**Distribution géographique.** — L'espèce est répandue dans une grande partie de l'Amérique du Sud ; on la trouve dans la Guyane anglaise, au Brésil, au Paraguay, et encore plus au sud. Nulle part elle n'est rare, à divers endroits même elle est très-commune. On ne la voit pas beaucoup, il est vrai, au Paraguay, mais sur la rive

droite du fleuve, dans le Grand Chaco, elle est très-abondante.

**Mœurs, habitudes et régime.** — D'après Rengger, elle s'abrite dans les hautes herbes ou dans les forêts et se loge dans un tronc d'arbre creux ou dans un terrier de tatou abandonné.

Le taïra n'est pas un animal exclusivement nocturne, il cherche sa proie le matin, et si le ciel est couvert, on peut le rencontrer jusque vers midi. Pendant la chaleur du jour, il n'abandonne pas sa retraite ; il n'en sort de nouveau que le soir, et chasse encore jusqu'à la nuit close. On le regarde comme un animal très-nuisible. Il s'avance jusqu'au voisinage des habitations.

Le taïra se nourrit de petits mammifères sans défense et fait sa principale nourriture de jeunes faons, d'agoutis, de lapins, de cabiais, de souris. Dans les champs, il poursuit les poules, les jeunes autruches ; dans les forêts, il dévore les œufs et les petits oiseaux. La soif de sang lui fait égorger plus d'animaux qu'il ne lui en faut pour se rassasier. Il grimpe avec beaucoup d'agilité sur les arbres les plus élevés pour piller les nids d'oiseaux ou les ruches d'abeilles, et en descend la tête la première, avec une agilité que ne montrent que bien peu d'autres mammifères.

D'ordinaire, le *huron* (comme l'appellent les Brésiliens) vit avec sa femelle. Celle-ci met bas, au printemps deux ou trois petits qui naissent aveugles, au dire des chasseurs, et qu'elle nourrit de petits mammifères et de petits oiseaux.

**Captivité.** — On rencontre souvent des taïras apprivoisés dans l'Amérique du Sud. Schomburgk en vit dans les huttes des Indiens, qui les nomment *maikong* ou *hava*; il en eut lui-même un vivant pendant assez longtemps. Rengger en a aussi possédé un. Voici le résultat des observations de ces deux naturalistes. On nourrit les taïras de lait, de viande, de poisson, d'ignames cuites, de bananes, de pain de cassave, de tout en un mot; aussi peut-on les élever facilement. Quand on leur montre de la nourriture, ils bondissent dessus, la saisissent avec leurs pattes de devant et leurs dents, et s'éloignent le plus possible de leur gardien. Ils se couchent alors sur le ventre et mangent ce qu'ils ont enlevé, en le maintenant entre leurs pattes, et en n'arrachant pas les morceaux, mais en mâchant toujours à la même place comme les chats. Si on leur jette un oiseau vivant, ils lui tordent le cou près de la nuque; ils agissent de la sorte avec les petits mammifères, et même les jeunes chiens ou les jeunes chats, si on ne les a pas élevés avec soin. Lorsqu'on les dérange pendant leur repas, ils mordent avec rage. Pour boire, ils lappent l'eau comme les chiens. Ils sont naturellement très-propres, lèchent et lissent leur poil continuellement. Lorsqu'ils sont irrités, ils répandent une odeur de musc qui paraît provenir d'une glande située dans un repli cutané au-dessous de l'anus. Si on les traite bien, ils s'habituent à l'homme, jouent avec lui, obéissent à son appel, le suivent dans la maison comme pourrait le faire un chat. Ils aiment beaucoup à folâtrer; ils lèchent et mordillent les doigts, auxquels ils font de temps à autre de fortes morsures. En jouant, ils font entendre de petits grognements, comme les jeunes chiens; quand on les tourmente, ils poussent un hurlement bref. Malgré leur gentillesse, les taïras demeurent toujours des ennemis dangereux pour les animaux domestiques plus petits qu'eux, notamment pour les volailles; dès qu'ils en aperçoivent, ils s'élancent dessus avec rage, s'abandonnent à leur naturel, que l'éducation est impuissante à réprimer.

Leur genre de vie change, lorsqu'on les tient continuellement attachés ou enfermés dans une cage; ils dorment alors toute la nuit. Mais s'ils peuvent courir librement dans la maison, ils dorment au milieu de la nuit et au milieu du jour, et le reste du temps, ils chassent les souris et les rats, dont ils purgent la maison mieux que ne le feraient les chats. Leur corps, très-allongé et très-souple, leur permet de passer par

toutes les ouvertures où ils peuvent entrer la tête.

Dès que le taïra se sent poursuivi, il cherche à se réfugier dans un trou, dans le creux ou à la cime d'un arbre. S'il ne trouve pas de retraite, il tombe bientôt sous la dent des chiens contre lesquels il fait une courte mais vigoureuse défense. Les ennemis les plus dangereux pour lui sont les grands chats et les serpents.

**Usages et produits.** — Les Indiens sauvages, au goût desquels rien ne paraît répugner, mangent la chair du taïra; les Européens trouvent ce manger détestable. Les Indiens se servent aussi de sa fourrure pour se faire de petits sacs, ou des lanières dont ils se parent.

#### LE GALICTIS GRISON — *GALICTIS VITTATA*.

*Der Grison, The Grison.*

**Caractères.** — Le grison (*fig. 295*) est plus petit que le taïra; il n'a que 66 cent. de longueur, sur lesquels 20 environ appartiennent à la queue. Il est plus bas sur jambes que le taïra; sa queue est courte, son poil plus fin, sa robe offre cette particularité curieuse que le dos est moins foncé que le ventre. Le museau, la gorge, le ventre et les mâchoires sont brun foncé; toute la partie supérieure du corps, depuis le front jusqu'à la queue, est gris clair, les poils étant annelés de noir et de blanc. Du front, descend sur les joues une bande ocre jaune clair, qui s'élargit vers l'épaule. Le bout de la queue et les oreilles sont jaunes, les plantes et le talon d'un noir foncé, le front et les joues marqués de bandes courtes, gris de fer. Le pelage ne diffère pas suivant l'âge ou le sexe.

**Distribution géographique.** — Le grison habite les mêmes parties du globe que le taïra. Schomburgk le décrit comme un des carnassiers les plus communs sur les bords de la mer.

**Mœurs, habitudes et régime.** — On le trouve dans les plantations, surtout au voisinage des habitations, où il cause de grands dégâts dans les basses-cours.

Il a les mêmes mœurs que son congénère, et se retire comme lui dans les troncs d'arbres creux, dans les crevasses des rochers, dans des terriers, et il quitte sa retraite, le jour, pour aller à la chasse.

Il est d'apparence très-impudent. Il lève le cou comme le font les serpents venimeux; sa tête ressemble d'ailleurs un peu à la leur. Dans ses petits yeux brillants se révèlent toute sa viva-





Fig. 295. Le Galictis grison.

cité et toute sa rage de destruction. On dit que sa soif de sang égale celle de la marte, et que, même rassasié, il tue tout ce qu'il peut saisir. Son courage est très-grand.

La femelle met bas, au mois d'octobre, deux petits auxquels elle prodigue tous ses soins.

**Captivité.** — Un grison, qu'un Anglais tenait en captivité, s'échappa un jour de sa cage et attaqua un jeune alligator, qui se trouvait dans la même chambre, et qui s'était couché près du feu pour se réchauffer. Le lendemain matin, le propriétaire vit que le grison était sorti de sa cage, et aperçut sur la carapace du saurien les traces de ses attaques; il lui avait fait de telles morsures entre les pattes de devant, au point où passent les gros vaisseaux sanguins, que l'alligator ne tarda pas à succomber. Un autre alligator devint tellement furieux par la mort de son compagnon, qu'il cherchait à mordre quiconque s'approchait de lui.

Fréd. Cuvier parle aussi des combats du grison avec d'autres animaux plus forts que lui. Un grison, qui avait toujours de la nourriture en superflu, apaisa sa soif de sang sur un malheureux maki, dont le seul aspect l'avait excité au point qu'il brisa les barreaux de sa cage, se précipita sur la pauvre bête et l'égorgea. Ce grison était cependant très-apprivoisé, aimait beaucoup à jouer, mais ses jeux n'étaient que des combats déguisés. Il se mettait sur le dos, saisissait entre ses griffes le doigt de son gardien, le prenait en bouche, l'effleurait de ses dents; mais jamais il n'avait mordu, et l'on peut s'étonner qu'il se soit montré ainsi cruel vis-à-vis d'autres animaux.

Sa mémoire était extraordinaire. Il reconnut un ancien ami au doigt avec lequel il avait joué. Ses mouvements étaient gracieux; en courant dans sa cage, il faisait entendre, s'il était de bonne humeur, un cri analogue à celui de la sauterelle. En colère, il répandait une forte odeur de musc, qui disparaissait au bout de quelques heures.

**Usages et produits.** — Les habitants du Guaranu, qui le nomment *yaquapé*, c'est-à-dire petit chien, le tiennent souvent en captivité, mangent sa chair, et se servent de sa fourrure. Les colons européens le tuent et le détruisent partout où ils peuvent l'atteindre.

## LES MARTES — MARTES.

*Die Marder, The Martens.*

Nous voici au genre qui a servi de type à toute la famille.

**Caractères.** — Les martes, par leurs formes extérieures, par leurs mœurs, par leurs habitudes, sont les animaux les plus accomplis de la famille des Mustélidés. Elles sont admirablement conformées pour mener une vie de brigandage et de rapines. Leur corps est allongé; leurs pattes sont courtes et vigoureuses, leurs doigts séparés, armés d'ongles petits et pointus; leur tête est petite, aplatie; leurs oreilles et leurs yeux sont grands, leur dentition est solide.

**Distribution géographique.** — Leur cercle de dispersion comprend l'Europe, l'Asie et l'Amérique. Elles s'y trouvent sur tous les points, excepté en Amérique, dont elles n'habitent que la partie tout à fait septentrionale.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Les martes, grâce à la forme de leur corps, peuvent pénétrer à travers les ouvertures les plus étroites et poursuivre une proie dans toutes ses retraites.

Leurs sens sont très-déliés ; leur odorat est subtil, leur ouïe excellente, leur vue perçante ; leurs glandes à contenu fétide servent à les défendre contre des carnassiers plus vigoureux. Elles sont rusées, prudentes, courageuses, admirablement pourvues sous le rapport intellectuel.

« La plupart des martes, dit Tschudi (1), vivent partout, dans les rochers, comme dans les granges des citadins ; dans les forêts de sapins aussi bien que dans les jardins ; sous les toits comme au bord des torrents qui sortent des glaciers. La variété de leur séjour, l'étendue de leur domaine sont en rapport avec leur voracité et leur agilité, et leur ruse sait tirer parti de chaque recoin pour s'en faire un abri. Seule, la marte proprement dite ne quitte jamais les forêts de sapins. »

**Usages et produits.** — Les diverses espèces fournissent à l'homme des fourrures précieuses, et compensent ainsi les dégâts qu'elles lui causent par leurs déprédations.

#### LA MARTE COMMUNE — *MARTES ABIETUM*.

*Der Edelmarkter, der Baummarkter, The Pine Marten.*

**Caractères.** — La marte commune (fig. 296) est un des carnassiers européens les plus nuisibles. Elle a environ 50 cent. de long et 25 cent. de haut ; la longueur de la queue est de 30 à 33 cent. Elle a la partie supérieure du corps brun foncé, le museau fauve, le front et les joues brun clair, les flancs et le ventre jaunâtres, les pattes brun-noir, la queue brun-fauve ; une bande mince, de même couleur, existe au-dessous de l'oreille, et entre les pattes de derrière est une tache jaune-roux semé de brun foncé, se continuant quelquefois jusqu'à la gorge par une ligne jaune sale ; la gorge est d'un beau jaune. Sa fourrure est molle, épaisse, luisante. Elle est formée de poils soyeux, longs, roides, recouvrant un duvet court et fin, gris-blanchâtre en avant, jaunâtre en arrière, et sur les flancs. Quatre rangées de soies, formant moustache, se trouvent sur la lèvre supérieure, et il y a encore quelques poils roides au-dessous de l'œil, au menton et à la gorge. En hiver, la teinte générale est plus foncée qu'en été.

(1) Tschudi, *les Alpes*, 1859, p. 492.

La femelle diffère du mâle par un pelage plus clair et des taches moins nettes. Chez les jeunes animaux, la gorge est plus claire.

Cette espèce offre parfois des variétés albinos. Tschudi parle de deux martes tuées dans le canton des Grisons, dont le pelage était parfaitement blanc, avec la gorge jaune clair.

Il est bon de faire observer que le pelage de la marte varie considérablement selon les climats : ainsi, en Suède, où se voient les plus grandes martes, la fourrure est du double plus longue et plus épaisse que celle des martes d'Allemagne, et la couleur en est plus grise. En Allemagne, on trouve surtout des martes dont le brun tire sur le jaune ; la marte du Tyrol est brun foncé, et ressemble beaucoup à la zibeline d'Amérique. La marte de Lombardie est gris-brun clair ou brun-jaunâtre ; celle des Pyrénées est grande et forte, à fourrure assez claire ; celle de Macédoine et de Thessalie est de moyenne taille et foncée.

**Distribution géographique.** — La marte habite toutes les régions boisées de l'hémisphère septentrional. En Europe, on le trouve en Scandinavie, en Russie, en Angleterre, en Allemagne, en France, en Hongrie et en Italie ; en Asie, on le voit jusqu'à l'Altai et jusqu'aux sources de l'Iénisèi.

**Mœurs, habitudes et régime.** — La marte habite les forêts, surtout celles qui sont désertes, sombres et épaisses, et n'approche jamais des habitations. Elle vit sur les arbres, et y grimpe avec une agilité sans égale. Elle loge dans le creux des troncs d'arbres, dans des nids abandonnés de ramiers, d'oiseaux de proie, d'écureuils ; rarement elle se retire dans une crevasse de rocher.

Elle dort presque tout le jour dans son nid, et le soir, un peu avant le coucher du soleil, elle va chercher sa nourriture. Depuis le lièvre jusqu'à la souris, aucun mammifère n'est à l'abri de ses attaques ; elle glisse furtivement vers sa proie, puis s'élanche subitement, la saisit et l'égorge ; elle attaque même les petits chevreuils qui sont éloignés de leur mère. Elle cause de grands ravages parmi les oiseaux. C'est l'ennemi le plus terrible des gallinacés ; qu'ils nichent à terre ou sur des arbres, elle se glisse près d'eux silencieusement, et avant qu'ils aient pu soupçonner sa présence, elle a surpris l'un d'eux, et d'un coup de dent, lui a ouvert les carotides, après quoi elle boit son sang avec avidité. Elle poursuit les animaux qui vivent sur les arbres, et l'écureuil, si agile lui-même, est obligé de se rendre, épuisé ;

les bonds les plus hardis, un refuge sur les branches les plus minces ne peuvent le sauver de son ennemi. Elle surprend aux bords des étangs les rats d'eau et les oiseaux aquatiques, ou même elle les poursuit au sein de leur élément. Elle saisit les lièvres au gîte. Elle pille les nids d'oiseaux ; dévaste les ruchers ; mange des raisins, des poires, des cerises, des prunes et d'autres fruits.

Si la nourriture vient à lui manquer dans la forêt, elle s'enhardit et s'approche des habitations humaines. Elle pénètre dans les poulaillers et les pigeonniers, et y fait un carnage épouvantable. Elle égorge tout, et n'emporte que quelques poules ou quelques pigeons. Elle est ennemie de tous les autres animaux, et par conséquent un des carnassiers les plus justement redoutés.

Elle entre en amour vers la fin de janvier ou au commencement de février. L'observateur peut alors voir, par un clair de lune, les martes courir dans les arbres avec la plus grande agitation ; les mâles se chassent mutuellement, et lorsque deux sont d'égale force, ils se livrent dans les branches un duel en l'honneur de la femelle qui y assiste, spectatrice intéressée, et se donne au vainqueur.

Neuf semaines après, à la fin de mars ou au commencement d'avril, elle met bas de trois à quatre petits ; elle les dépose quelquefois dans un nid d'écureuil ou d'épervier, ou dans une fente de rocher, mais plus ordinairement dans le creux d'un tronc d'arbre, sur un lit de mousse bien mou et bien chaud. Elle soigne sa progéniture avec la plus grande affection et ne s'éloigne jamais du lieu où elle repose. Au bout de quelques semaines, les petits accompagnent leur mère dans ses excursions, courant surtout avec elle dans les branches ; mais, au moindre danger, elle les rappelle et leur apprend à fuir.

**Chasse.** — On chasse la marte avec acharnement, tant pour diminuer les dégâts qu'elle cause aux animaux domestiques, que pour se procurer sa fourrure précieuse.

« En hiver, dit Tschudi(1), elle laisse sur la neige molle des empreintes dont la grandeur est double de celles de l'écureuil et qui ont tantôt la disposition suivante : . . . . . ; tantôt cette autre . . . . . La plante des pieds de la marte est très-velue et ses doigts ne laissent pas une empreinte nette. Lorsque le chien la fait lever, elle gagne tout de suite le

fourré par grands bonds et grimpe sur un sapin élevé. Souvent elle se tapit sur une branche ou regagne son nid, d'où elle regarde tranquillement le chasseur de ses grands yeux brillants, de sorte que s'il l'a manquée du premier coup, il a le temps de recharger son arme et de l'abattre du second, car elle ne bouge pas de place et reste à regarder le chasseur. N'a-t-on pas son fusil, on peut rentrer le chercher, si l'on a soin de suspendre devant ses yeux un habit ou un mouchoir ; ces objets attirent son attention à un tel point, qu'elle ne pense pas à s'enfuir. Un homme digne de foi m'a assuré que plusieurs jeunes gens et lui abattirent à coups de pierres une marte qui s'était réfugiée au haut d'un arbre : l'animal regardait les pierres passer près de lui sans bouger, jusqu'à ce qu'enfin, l'un des projectiles l'ayant atteint à la tête, il tomba étourdi. »

Pour chasser la marte, il faut avoir un bon chien, bien mordant et courageux, car elle a l'habitude de se retourner contre le poursuivant, qu'elle réussit souvent à épouvanter.

On prend les martes assez facilement dans des pièges spéciaux, qu'on a soin de bien cacher ; on y met comme amorce un morceau de pain, frotté avec une gousse d'ail, du beurre, du miel ou du camphre. D'après Lenz, on emploie une trappe formée de deux fortes perches, à peine adaptées l'une à l'autre et attachées sur leur extrémité ; un des bouts est fixé à l'arbre ; à l'autre, on dispose, faisant bascule, une planche carrée de 40 cent. de côté et sur laquelle est fixé l'appât. Pour que l'animal y arrive plus facilement, on plante en terre une perche, attachée à la grosse extrémité de la perche inférieure. La marte, pour atteindre à l'appât, est obligée de passer entre les deux perches et la bascule. Dès qu'elle touche l'appât, la perche tombe et l'écrase. L'on se sert encore d'une sorte de souricière, composée d'une caisse ouverte d'un côté, où elle est munie d'une porte tombante ; au milieu est une marchette à bascule à laquelle on accroche la porte ; l'appât consiste en un lapin, une souris, un pigeon, que l'on met au fond du piège dans une cage en fils de fer. La marte pénètre dans le piège, mais en passant sur la marchette, elle fait tomber la porte et se trouve prise.

**Captivité.** — Prises jeunes, les martes s'élèvent facilement ; on les nourrit d'abord avec du lait et du pain, plus tard avec de la viande. De tous les carnassiers apprivoisables, elles sont les plus gracieux ; jamais cependant elles ne perdent leur férocité innée. Voici ce que Lenz raconte à ce sujet :

(1) Tschudi, *les Alpes*, p. 176

« Le 29 janvier, je reçus du garde forestier Berger de Tabarz une jeune martè, qui avait été prise le jour même, dans le creux d'un arbre. Elle avait la taille d'un rat. Ses mouvements étaient lents, elle cherchait à se cacher, et à mordre quand on l'approchait. Mais, dès le premier jour, elle s'apprivoisa. Elle but du lait tiède, et mangea quelques heures après du pain trempé dans du lait. Je pus suivre chez elle le développement du goût, et voir comment ce développement se fait naturellement. On sait que dans les premiers temps, c'est-à-dire en juin et en juillet, les jeunes martes sont presque exclusivement nourries d'oiseaux par leur mère; mais, plus tard, elles doivent s'habituer à manger des souris, des fruits, etc., suivant les saisons.

« Le second jour, je lui donnai une grenouille, à laquelle elle ne prit pas garde; puis un moineau vivant, sur lequel elle s'élança aussitôt et qu'elle dévora avec toutes ses plumes; elle en mangea de même deux autres. Quoique très-jeune, elle se montrait très-propre, et déposait ses ordures toujours dans le même coin de sa cage.

« Le quatrième jour, je la laissai jeûner, et lui donnai ensuite une grenouille, un lézard, un rat, et un jeune corbeau, elle ne toucha à rien.

« Le sixième jour, elle sortit de sa cage, pendant la nuit, tua un faucon endormi, en mangea la tête, le cou, une partie de la poitrine.

« J'essayai de divers aliments. Elle ne mangeait pas de poissons, se nourrissait assez volontiers de lapins, de hamsters, de souris; mais elle préférait par-dessus tout les oiseaux, au contraire du renard et du putois qui manifestent des préférences pour les mammifères. Elle mangeait des fraises et des cerises, ne touchait pas aux groseilles ni aux myrtilles, et avalait avec plaisir les larves de fourmis, qu'elle ne digérait pourtant pas bien. Elle tuait et dévorait les jeunes chats. Elle aimait assez les œufs, moins cependant que les oiseaux, et parmi ceux-ci, elle préférait les petites espèces aux grandes. Quoique toute jeune, elle ne laissait échapper aucun animal dont elle se pouvait nourrir. Lorsqu'elle était rassasiée, elle jouait avec les oiseaux qu'elle attrapait encore; elle jouait surtout avec les petits hamsters, sautant, gambadant par-dessus eux, leur donnant des coups de patte; mais si elle était affamée, ce jeu ne durait pas longtemps; d'un coup de dent elle leur brisait le crâne, et les avalait avec leurs poils.

« Elle était arrivée aux trois quarts de sa taille, et était très-vorace. Un jour qu'elle se trouvait

affamée je lui donnai un orvet; elle s'en approcha avec prudence, se retirant à chaque mouvement que faisait le reptile; enfin, convaincue qu'elle ne courait aucun danger, elle le mordit, lui cassa la queue, qu'elle avala, et transporta l'orvet dans son nid; mais le reptile s'échappa en se glissant dans le foin; elle le reprit, lui arracha encore un morceau de la queue, et enfin, après une heure, elle le mordit au cou et le tua. Elle n'avait pas fini avec l'orvet, que je lui donnai une couleuvre. Quand elle la vit, elle s'avança lentement, mais reculant avec effroi à chaque mouvement, à chaque sifflement; la couleuvre s'était ramassée en nœud, et dressait sa tête; la marte sauta autour d'elle pendant près d'une heure, sans oser l'attaquer; ce ne fut que le lendemain, qu'elle s'enhardit assez pour la prendre au cou, et le troisième jour, elle la tua, mais sans la manger. Tandis qu'elle était encore affairée avec la couleuvre, je lui jetai une vipère qu'on venait de tuer. Elle s'approcha avec prudence comme elle l'avait fait pour l'orvet et la couleuvre, et quand elle la vit morte, elle la saisit, courut dans sa cage, et l'avalait, sans même laisser la tête et les dents à venin. Je lui donnai un lézard, celui-ci siffla, se précipita sur elle la gueule ouverte, s'approchant jusqu'à un décimètre. La marte parut effrayée d'abord; cependant elle s'enhardit, et finit par tuer le lézard et par le dévorer. Ces faits montrent que l'instinct de la marte ne la pousse pas à détruire les reptiles. Il n'est cependant pas improbable qu'en hiver, elle s'en nourrisse, à défaut d'autre proie, d'autant plus qu'à cette époque elle les trouve engourdis et sans défense. Ma marte était d'ailleurs facile à élever; elle aimait beaucoup le lait et le pain, mangeait des prunes, des poires, des pommes; n'aimait pas beaucoup les œufs, mais était très-friande de miel.

« Nous l'avons vue très-peureuse devant un lézard, qui n'était qu'un pygmée auprès d'elle. Elle montrait au contraire un grand courage devant des animaux dont elle convoitait la chair. Quand on lui donnait un gros hamster ou un gros rat, un combat terrible se livrait alors; s'agissait-il d'un petit rongeur, elle lui brisait le crâne; mais si c'était un hamster fort et vigoureux, elle se précipitait sur lui avec fureur, le prenait dans ses pattes, le renversait, sautait; l'œil ne pouvait suivre ses mouvements rapides; on ne savait quel était le vainqueur, ou le vaincu; le hamster ne cessait de gronder, tout à coup la marte bondissait, le saisissait à la nuque et lui brisait les os. Elle saisissait de

même les lapins à la nuque, et ne les lâchait que quand ils étaient morts. C'était un bien autre tapage quand on lui donnait un grand coq ; elle lui sautait au cou et courait avec lui ; le malheureux coq battait des ailes, donnait des coups d'ergot, mais, défense inutile, il ne tardait pas à succomber.

« Jamais je ne l'ai exposée à des combats dangereux, jamais, par exemple, je ne lui donnai une vipère vivante, je l'aimais trop. Un jour, je jetai dans sa cage un grand chat mort, encore chaud ; son premier mouvement fut de lui sauter au cou, et je vis bien qu'elle n'aurait pas refusé le combat avec l'animal vivant. Elle ne lâcha prise qu'après être certaine qu'il était bien mort. Je dois dire qu'elle avait atteint l'âge adulte.

« Durant sa jeunesse elle folâtrait volontiers avec l'homme ; mais, plus tard, il fallut renoncer à jouer avec elle ; elle faisait si bien usage de ses dents, et cela sans mauvaise intention, qu'un jour elle me mordit, par amitié, jusqu'au sang à travers des gants très-épais.

« Jamais elle ne donna de témoignages d'amitié ; seulement elle ne faisait pas de mal à ceux qui la traitaient bien. La convoitise et le meurtre brillaient dans ses yeux. Couchée tranquille dans son nid, elle faisait entendre un murmure continu ; jamais je ne lui ai entendu pousser un cri analogue à celui du putois. En colère, elle grondait.

« Je veux encore relever une erreur assez générale. On croit que les martes et les belettes tuent leur proie en lui coupant les carotides. Cela n'est pas. Elles la saisissent au cou et l'égorgent, mais sans atteindre les artères ; elles ne sucent pas son sang, mais lèchent celui qui coule par la plaie. Elles la mangent ensuite en commençant par le cou. Aux animaux plus grands, aux gros rats, aux poules, c'est à peine si elles entament la peau du cou, qui est très-élastique ; elles ne la déchirent qu'après la mort. »

J'ai mis les martes du jardin de Hambourg en présence d'un putois ; je voulais voir comment deux espèces si voisines se comporteraient l'une vis-à-vis de l'autre. Le putois chercha de suite à prendre la fuite ; les martes, elles, grimperent au haut de leur arbre, et considérèrent l'étranger avec des yeux étincelants. La curiosité ou la rage de meurtre l'emporta cependant sur la peur, elles s'approchèrent du putois, le flairèrent, lui donnèrent un coup de patte, se retirèrent, s'approchèrent de nouveau, flairèrent encore et, enfin, se précipitèrent ensemble la gueule ouverte, cherchant à prendre leur ennemi à la nuque.

Une seule put le saisir, l'autre resta spectatrice. En quelques secondes, les deux combattants ne formaient plus qu'une masse roulant çà et là, avec une rapidité incroyable, et bientôt la victoire parut se décider en faveur de la marte. Le putois était crocheté et solidement maintenu. La seconde marte saisit le moment, et mordit le putois par derrière. — La mort de celui-ci paraissait certaine ; mais tout à coup, les deux martes lâchèrent prise, cherchèrent à reprendre haleine, se retirèrent en chancelant derrière le putois qui cherchait une retraite. Une odeur fétide et pénétrante nous apprit que le putois avait fait usage de sa dernière arme. Comment cette odeur avait-elle agi ? était-ce comme calmant ou comme stupéfiant ? je l'ignore ; les martes suivirent les traces du putois en reniflant, mais sans oser l'attaquer.

**Usages et produits.** — La fourrure de la marte est la plus estimée de toutes nos fourrures indigènes, et ressemble à la fourrure de la zibeline.

D'après Tschudi, elle vaut une douzaine de francs et plus. Dans l'Amérique du Nord, elle est si commune que, pendant l'année 1835, il en a été expédié, seulement en Angleterre, 160,000 peaux.

#### LA MARTE FOUINE — *MARTES FOINA.*

*Der Stein* ou *Hausmarder*, *The Beech Marten.*

**Caractères.** — La fouine se distingue de la marte vulgaire par une taille plus petite, des pattes plus courtes, une tête allongée, des poils plus courts. Elle est brun-châtain, sauf le cou et la poitrine qui sont blancs, et les pattes qui sont noir-brun. La longueur du corps est d'environ 50 cent., celle de la queue de 25.

**Distribution géographique.** — La fouine habite les mêmes pays et les mêmes régions que la marte. On la trouve dans toute l'Europe centrale, en Allemagne, en France, en Italie, (sauf la Sardaigne), en Angleterre, en Suède, vers la Russie d'Europe jusqu'à l'Oural, la Crimée et le Caucase. Dans les Alpes, elle monte pendant l'été jusqu'au delà de la limite des sapins ; en hiver, elle descend dans les vallées.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Elle est partout plus commune que la marte, et s'approche plus qu'elle des habitations humaines ; on peut même dire que c'est dans les villes et les villages qu'elle s'établit de préférence. Les granges solitaires, les écuries, les vieilles masures, les carrières, les tas de pierres, les amas de bois sont presque toujours habités par cet ennemi de nos volailles.

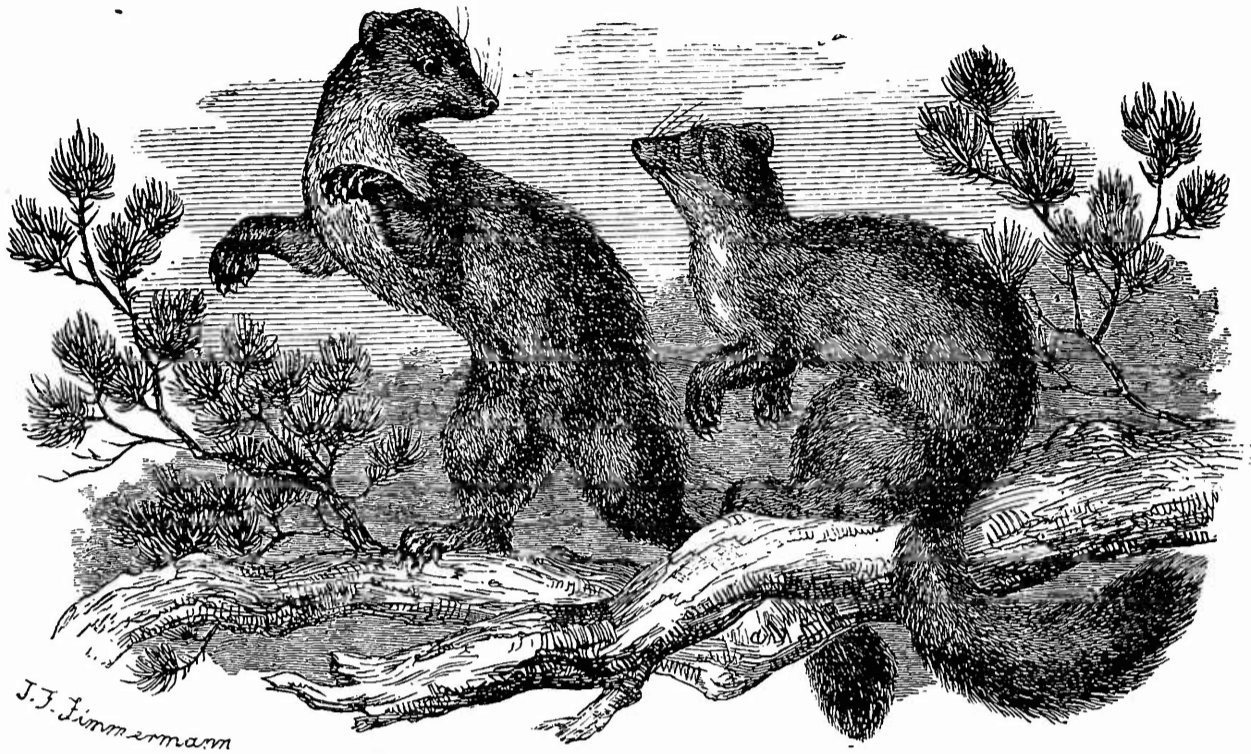


Fig. 296. La Marte commune.

La fouine a les mêmes mœurs et les mêmes habitudes que la marte. Comme elle, elle est vive, adroite, souple, courageuse, rusée, altérée de sang. Elle excelle dans les exercices du corps. Elle grimpe sur les arbres et les troncs les plus lisses, s'accroche aux aspérités des murs et des rochers, saute et fait des bonds prodigieux ; nage avec facilité ; rampe, se glisse à travers les ouvertures les plus étroites ; lorsqu'elle se laisse tomber d'une certaine hauteur, sa longue queue velue lui sert de balancier et la dirige dans sa chute, de sorte qu'elle se remet de suite sur ses jambes, se secoue et continue à courir ; ses dents et ses griffes sont acérées, et la finesse de son oreille ne le cède en rien à celle de son œil, qui, dans l'obscurité, brille d'une lueur bleuâtre. En un mot, c'est un des carnassiers les mieux doués.

Son régime est le même que celui de la marte ; mais elle est bien plus nuisible que celle-ci, probablement parce qu'elle a plus souvent l'occasion de nuire. Quand elle peut pénétrer dans une basse-cour, la fouine met tout à sang ; elle égorge en une nuit, six, douze et même vingt volailles, « auxquelles elle coupe la tête, dont elle suce le sang, se contentant d'emporter dans son gîte un seul individu de ses nombreuses victimes. »

Elle se nourrit, en outre, de souris, de rats, de lapins, d'oiseaux de toute espèce, d'écureuils et de reptiles. Elle paraît surtout aimer les œufs, dont elle sait adroitement vider le contenu ; elle

est assez friande de fruits, de cerises, de prunes, de poires, de groseilles, de sorbes, de chènevis. Dans les vallées, d'après Tschudi, elle recherche avec avidité le miel. On prétend que pour mettre les bons fruits à l'abri de ses atteintes, il suffit d'enduire le tronc des arbres qui les portent de jus de tabac ou d'huile de schiste. Quant à préserver la volaille, il n'est qu'un moyen : c'est de fermer avec soin toutes les ouvertures des poulaillers et des pigeonniers, sans négliger les plus petites, car elles peuvent encore favoriser le passage de la fouine. Partout où sa tête triangulaire et aplatie passe, son corps suit. Cet animal cause beaucoup de torts aux propriétaires, et ce n'est pas seulement en dévastant les basses-cours qu'il est nuisible, c'est encore en inspirant aux volailles qui ont échappé au carnage une telle terreur, qu'il est impossible de les faire rentrer et de les retenir sous l'abri préparé par l'homme. Bien des poulaillers et des pigeonniers ont été abandonnés à la suite de pareilles invasions.

Les fouines sont en rut vers la fin de février, trois semaines après les martes. On entend, à cette époque, des miaulements qui rappellent ceux des chats, et souvent sur les toits des grognements et des cris inaccoutumés : ce sont deux mâles qui se battent en l'honneur d'une femelle.

Au mois d'avril ou de mai, celle-ci met bas de trois à cinq petits.

**Chasse.** — « On chasse souvent les fouines,

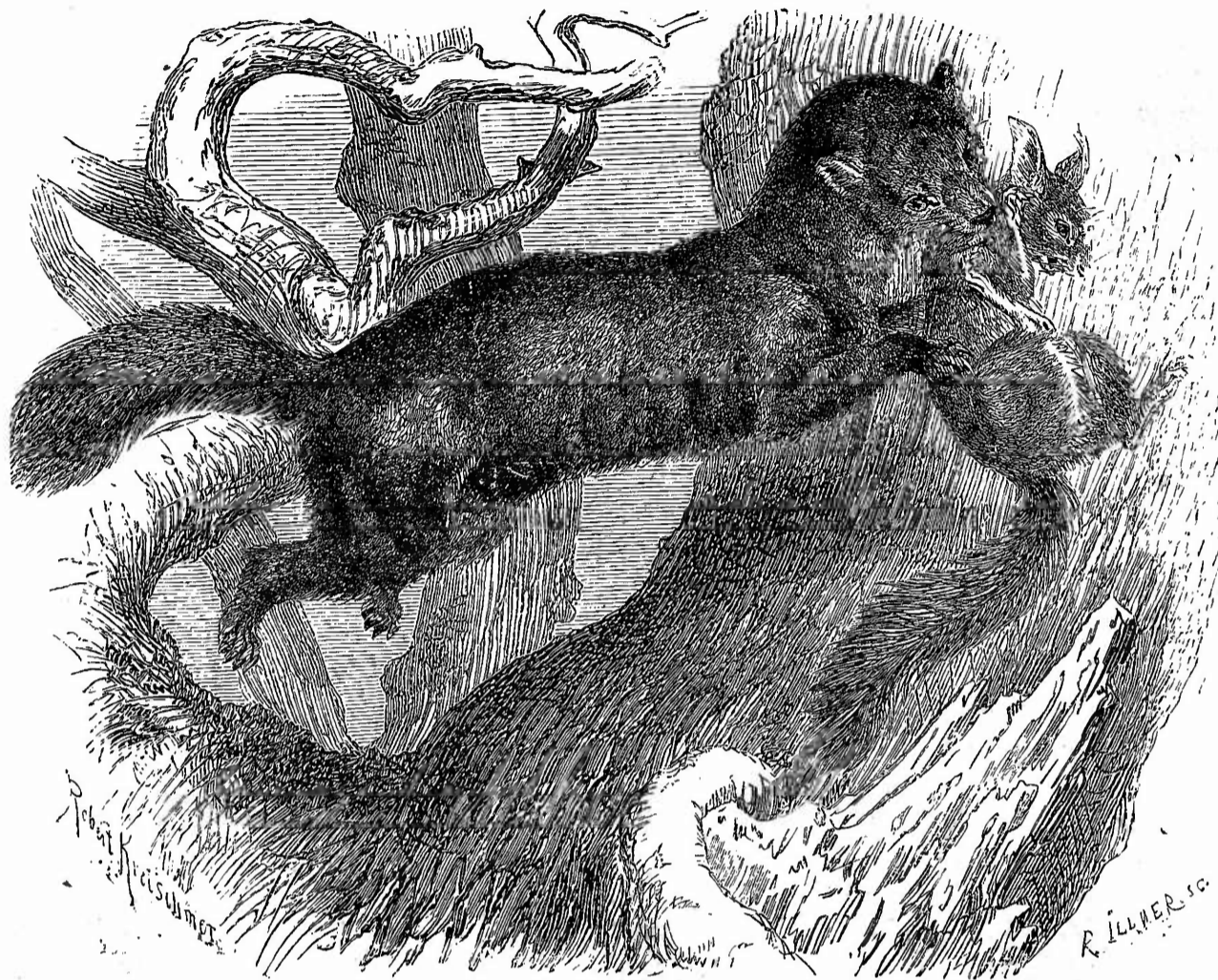


Fig. 297. La Marte zibeline.

dit Buchoz (1), avec de petits chiens bassets qui s'apprennent à monter aux échelles pour les relancer partout dans les granges et autres bâtiments. On les guette le long de ces bâtiments pour les tuer à coups de fusil; on en détruit par ce moyen un grand nombre. »

On prend aussi des fouines avec les traquenards, ou avec d'autres pièges en fer; il arrive assez souvent qu'une fouine arrêtée à ces sortes de pièges par une des pattes de devant, se la coupe à belles dents; pour se sauver.

Quand on ne se soucie pas de ménager la peau, on peut se procurer un agréable passe-temps, celui de mettre la fouine aux prises avec des chiens: elle se défend contre eux avec courage et prudence.

**Captivité.** — Prise jeune, la fouine s'appriivoise sans difficulté et s'habitue à tous les régimes. D'après Tschudi, elle suit son maître dans la campagne, sait le retrouver dans la forêt et laisse en repos les oiseaux de basse-cour.

Une femelle, que possédait Lenz, ne cher-

(1) Buchoz, *Méthodes sûres et faciles pour détruire les animaux nuisibles*. Paris, 1783.

chait pas à s'échapper, et soignait tranquillement son petit. Celui-ci criait lorsqu'il avait faim ou qu'il était mécontent; si la mère ne le tenait pas proprement, il exhalait une forte odeur de musc, odeur que la mère ne répandait que très-peu. A mesure que les petits grandissent, cette odeur est si forte chez les mâles, qu'on ne peut les tenir dans un appartement.

On a fait quelquefois élever de jeunes fouines par une chatte, et cela a très-bien réussi. Elles deviennent très-familiales, et l'on peut dire tout à fait domestiques. Elles entrent et sortent librement, mais elles ne perdent jamais leur amour du vol, ce qui amène tôt ou tard leur mort. J'ai connu un cordonnier qui avait élevé et apprivoisé une jeune fouine. Quoique très-bien nourrie, elle ne put dompter son naturel, et commit de nombreux attentats contre la vie des autres animaux et la propriété des voisins. La patience de ceux-ci finit par se lasser; ils condamnèrent la fouine à mort et exécutèrent la sentence.

Prise à un âge assez avancé, la fouine peut encore s'appriivoiser jusqu'à un certain point.

Une fouine habitait près d'un village d'Écosse et y avait causé des dégâts considérables; pas de poulailler qu'elle n'eût visité et pillé; on découvrit enfin qu'elle avait fait sa retraite d'une grange solitaire et abandonnée. Des chiens furent mis à ses trousses; en vain déploya-t-elle toutes les ruses pour leur échapper; acculée au bord d'un précipice, elle allait tomber sous leurs dents, lorsqu'elle s'élança d'un bond hardi dans l'abîme, profond de plus de 30 mètres. La chute fut trop violente et elle resta sur le sol immobile et morte en apparence. Un des chasseurs désireux d'en avoir la fourrure descendit et s'empara de la bête; mais au même moment, une profonde morsure le convainquit que la fouine vivait encore; néanmoins il ne lâcha pas prise, la saisit au cou et l'emporta chez lui. Il la traita avec douceur et, au bout de quelque temps, elle était complètement apprivoisée. Son maître résolut de s'en servir pour attraper les souris, et la mit dans son écurie; elle s'y habitua bientôt, et contracta amitié avec un des chevaux. Chaque fois qu'on entra à l'écurie, elle était auprès de lui, et cherchait à le défendre par ses grognements; tantôt elle était sur son dos, tantôt sur son cou, montant sur lui, en descendant, jouant avec ses oreilles, avec sa queue, et le cheval paraissait charmé de cette amitié. La fouine finit malheureusement: dans une de ses excursions nocturnes, elle fut prise dans une trappe, et on l'y trouva morte le lendemain matin.

On peut dire que la fouine est une bête agréable en captivité: elle plaît par sa grâce et sa vivacité. Jamais elle n'est en repos; elle court, elle grimpe, elle saute, elle se meut toujours et sans cesse. Son agilité est indescriptible; elle est même telle qu'elle empêche parfois de distinguer la tête de la queue. Mais l'odeur qu'exhale le mâle en fait un animal souvent répugnant, et sa rage de meurtre rend la fouine dangereuse pour les animaux plus faibles qu'elle.

**Usages et produits.** — La peau de la fouine est très-estimée, cependant elle n'a de valeur qu'autant que la mue est complète. Les bonnes peaux sont celles que fournissent les individus que l'on tue à la fin de l'automne ou au commencement de l'hiver.

**LA MARTE ZIBELINE — MARTES ZIBELLINA.**

*Der Zobel, The Sable.*

La zibeline (*fig. 297*) est une espèce de marte très-voisine, quoique distincte, de notre marte d'Europe, qu'elle remplace dans l'Asie orientale, surtout en Sibérie.

**Caractères.** — Elle a la taille de notre marte, le corps un peu plus allongé, les oreilles plus grandes, la queue plus courte. Elle se distingue surtout par sa fourrure précieuse, brillante, molle, déjà très-estimée dans les temps anciens et payée alors des prix fabuleux; elle a d'autant plus de valeur qu'elle est de couleur plus uniforme, les zibelines de l'Iéniséi sont les plus recherchées. Elles ont le dos noirâtre, le cou et les flancs d'un brun roux-châtain, les joues grises, le museau noir et gris, les oreilles bordées de gris blanchâtre ou de brun clair, la gorge rousse ou roux-jaune; en un mot, leur teinte est assez uniforme.

Les autres zibelines sont d'une couleur plus foncée ou plus jaune. On en trouve rarement qui soient jaune-roux ou blanches.

Le corps a environ 45 cent. de long, la queue a à peu près la moitié de cette longueur.

**Distribution géographique.** — On ne trouve plus les zibelines que dans une petite partie du nord de l'Asie. Les chasses qu'on leur fait les ont repoussées jusque dans les forêts les plus épaisses des montagnes du nord-ouest de l'Asie, et l'homme les poursuivant toujours, au péril même de sa propre vie, elles s'éloignent de plus en plus et deviennent de plus en plus rares. « Au Kamtschatka, dit Steller, il y avait tant de zibelines, lors de la conquête de ce pays, que les Kamtschadales livraient très-facilement des fourrures de zibelines pour payer l'impôt; ils se moquaient des Cosaques qui leur donnaient un couteau pour une de ces fourrures. Des quantités énormes en furent exportées à ce moment, et un négociant pouvait, en les troquant contre des denrées alimentaires, gagner plus de 5000 pour 100. Un fonctionnaire, qui avait été au Kamtschatka, revint de Iakoutsk avec une fortune de 30,000 roubles (450,000 francs). » Des compagnies de trappeurs s'organisèrent dans ces contrées; mais les zibelines diminuèrent considérablement, et, au temps de Steller, il y a un siècle, on n'exportait déjà plus la dixième partie des fourrures qu'on expédiait lors de la conquête. Dans ce temps-là aussi, une belle fourrure ne coûtait qu'un rouble d'argent, les



moyennés un demi, celles de qualité inférieure à peine un cinquième; aujourd'hui, elles se payent bien soixante fois cette valeur. Le Kamtschatka reste cependant le pays le plus riche en zibelines; ces animaux, d'ailleurs, y trouvent des refuges dans les montagnes, et il est bien plus difficile de les y détruire que dans les autres contrées de la Sibérie. Elles ne peuvent non plus émigrer de ce pays; de trois côtés, la mer; du quatrième, de grandes tourbières, leur coupent le chemin. Elles y sont cependant en voie de diminution continue, et on ne les rencontre que dans les endroits les plus impraticables.

Comme nous l'ont appris Steller et, plus tard, Schtschukin, le plus grand nombre de zibelines se trouvent maintenant dans les forêts obscures, entre la Léna et la mer orientale; et la vente de leurs fourrures est encore le principal commerce des indigènes et des colons russes.

**Mœurs, habitudes et régime.** — La zibeline a les mêmes mœurs que les martes. Elle vit dans des trous.

L'été, avant que les fruits soient à maturité, elle mange des écureuils, des martes, des hermines, et surtout des lièvres; l'hiver, elle se nourrit d'oiseaux; mais lorsque les fruits sont mûrs, elle en est très-friande, ainsi que des baies.

Elle est aussi courageuse, aussi rusée, elle a autant soif de sang que les autres mustélidés. Elle est en rut en janvier, et trois mois après la femelle met bas de trois à cinq petits. Elle habite au voisinage des cours d'eau, car c'est là que dans sa pauvre patrie se rassemblent le plus grand nombre d'animaux.

**Chasse.** — La chasse de la zibeline rapporte beaucoup quand elle est heureuse, mais cette chasse est accompagnée de beaucoup de dangers. Plus d'un chasseur laisse sa vie dans les déserts couverts de neige de ces contrées; une tourmente vient subitement lui enlever tout espoir de revoir les siens. Une constitution des plus robustes et une expérience consommée peuvent seules le sauver. Chaque année apporte son contingent de victimes.

Les chasses n'ont lieu que du mois d'octobre au 15 novembre, ou au commencement de décembre, parce qu'au printemps les zibelines muent, et que leur poil est très-court en été: au commencement de l'automne, il n'est même pas toujours très-fourni. Les hardis chasseurs se réunissent en compagnies, quelquefois de quarante hommes; pendant le voyage, les chiens tirent les traîneaux sur lesquels sont chargées des provisions pour plusieurs mois. La chasse

commence alors, et probablement se fait encore comme Steller l'a décrite. Les chasseurs, chaussés de patins, poursuivent la zibeline jusqu'à ce qu'ils l'aient aperçue ou qu'ils aient connaissance de son gîte. Découvre-t-on une zibeline dans un terrier, dans le creux d'un arbre, on dresse un filet tout autour, et on la fait sortir de sa retraite, ou bien on abat l'arbre, et on tue l'animal à coups de flèches ou à coups de fusil. On préfère la prendre dans des pièges qui n'endommagent pas sa fourrure. Les chasseurs emploient plusieurs jours à mettre ces pièges en ordre; ce sont des trébuchets élevés au-dessus du sol, ou des pièges creusés dans la terre, entourés de pieux et recouverts de planches pour empêcher la terre de les remplir; il leur faut, de plus, les visiter continuellement, car il peut se faire qu'un renard bleu ou un autre animal ait complètement dévoré la zibeline, moins quelques lambeaux qui apprennent au chasseur qu'il a perdu, là, quarante, cinquante et même soixante roubles d'argent. D'autres fois la tourmente s'élève, le surprend, il n'a que le temps de se sauver en abandonnant son butin. La chasse de la zibeline n'est qu'une suite de difficultés de toute espèce. Le temps de la chasse fini et en attendant l'époque du retour, qui est celle du dégel des rivières, on prépare les peaux. Quand la compagnie est rentrée au logis, c'est à peine, souvent, si ses frais sont payés. La chasse a-t-elle été heureuse, les chasseurs (ceux du moins qui sont chrétiens) donnent d'abord à l'église quelques-unes de leurs fourrures (1); ensuite ils payent en nature leur tribut aux agents du fisc; ils vendent le reste et partagent également les profits.

**Captivité.** — Jusqu'ici on a rarement tenté de dompter la zibeline. Un individu de cette espèce, élevé dans le palais de l'archevêque de Tobolsk, était apprivoisé au point qu'on le laissait librement sortir dans la ville. Cette zibeline dormait la plus grande partie du jour, et se montrait vive et éveillée pendant la nuit. Quand on lui donnait à manger, elle dévorait avec avidité, buvait et s'endormait d'un sommeil si profond qu'elle en paraissait morte; on pouvait la pincer, la piquer, elle ne bougeait pas. Elle était l'ennemie de tous les carnassiers. Dès qu'elle voyait un chat, elle se levait sur ses pattes de derrière, et se montrait toute disposée à commencer le combat.

On a vu d'autres zibelines apprivoisées jouer les unes avec les autres, s'asseoir souvent pour

(1) Ces zibelines, à cause de leur destination, se nomment *zibelines de Dieu*.

mieux se battre, sauter dans la cage, remuer la queue, gronder, murmurer comme de jeunes chiens.

**LA MARTE DE JAVA — MARTES MELAMPUS.**

*The Japanese Sable.*

La zibeline est remplacée à Java par une espèce qui s'en rapproche beaucoup.

**Caractères.** — Elle a la queue plus courte, le pelage jaune fauve, le dos et les flancs roux, la queue et surtout le ventre plus clairs, le museau brun foncé, le tour des yeux d'un brun presque noir, les oreilles bordées de blanc, une tache blanche de chaque côté du museau.

Sa fourrure est bien moins estimée que celle de la zibeline; elle a à peu près la valeur de notre marte d'Europe.

**LA MARTE DU CANADA — MARTES CANADENSIS.**

*Der Pekan ou kanadische Marder, The Wood-Shock.*

En Amérique, le genre marte est représenté par le *pekan* ou marte du Canada. C'est de toutes les espèces celle dont la fourrure est la plus répandue dans le commerce.

**Caractères.** — La marte du Canada est plus grande que celle d'Europe; son corps a 66 cent. de long; sa queue en a 44. Son pelage est gris, sauf les pattes, la queue et le ventre qui sont bruns. On en rencontre rarement qui soient tout à fait blanches.

**Distribution géographique.** — Cet animal se trouve dans tout le nord de l'Amérique.

**Mœurs, habitudes et régime.** — La marte du Canada a les mêmes mœurs que ses congénères. Elle habite dans des terriers qu'elle se creuse au voisinage des fleuves et des rivières. Elle se nourrit principalement des quadrupèdes qui vivent près de l'eau.

**Chasse.** — Elle est chassée par les jeunes Indiens, qui trouvent dans cet animal méchant de quoi essayer leur courage, sans courir d'aussi grands dangers que ceux que leur offrira plus tard la chasse à l'ours.

**LES PUTOIS — FOETORIUS.**

*Die Ittisse.*

L'habitude de convertir les anciens genres de Linné en familles, et de les diviser ensuite en un grand nombre de sous-divisions, a permis de faire du putois et de quelques espèces voisines un genre à part. Les uns le nomment *putorius*,

les autres *foetorius*, noms qui s'accordent parfaitement avec celui de *puant*, que, dans les campagnes, l'on donne à l'espèce type, au putois vulgaire. Celui-ci est bien réellement la moufette d'Europe, et il sait à merveille offenser un nez à demi délicat.

**Caractères.** — Les putois sont des mustélidés, qui diffèrent des autres membres de cette famille, par la dentition, leurs molaires ayant une paire de tubercules de moins; ils en diffèrent aussi par la structure du crâne, par un ventre plus foncé que les flancs et que le dos.

Ce genre a pour type l'espèce suivante :

**LE PUTOIS FÉTIDE — FOETORIUS PUTORIUS.**

*Der Ratz, The Polecat.*

**Caractères.** — Le putois fétide (*fig. 298*), dont la fourrure quoiqu'épaisse est bien moins belle que celle de la zibeline ou de la marte, est un animal un peu lourd, dont le corps a environ 40 cent. de long, et la queue 16. Son pelage, sous le ventre, est brun-noir uniforme, plus clair sur le dos et sur les flancs, où il tourne, d'ordinaire, au brun châtain foncé, et s'éclaircit au cou et aux côtés du tronc, le duvet, qui est jaunâtre, se montrant sur ces parties. Sur le milieu du ventre passe une bande roux-brun, peu marquée; le menton et le bout du museau sont blanc-jaunâtre; le nez est foncé; derrière l'œil est une tache blanc-jaunâtre, mal délimitée, qui se continue, derrière l'oreille, avec une bande affaiblie, de même couleur. Les oreilles sont brunes, bordées de blanc; les moustaches, longues et d'un noir brun. Le pelage offre, d'ailleurs, des différences d'un individu à l'autre, et ces différences ont été quelquefois considérées comme spécifiques.

La femelle se distingue du mâle en ce que les parties qui sont jaunâtres chez celui-ci, sont blanches chez elle.

Très-rarement on rencontre des putois entièrement blancs ou jaunâtres.

**Distribution géographique.** — Le putois habite toute la zone tempérée de l'Europe et de l'Asie; on le trouve même un peu dans la zone septentrionale. On le rencontre dans toutes les contrées de l'Europe, sauf en Laponie et dans le nord de la Russie; en Asie, on le voit dans la Tartarie jusqu'aux bords de la mer Caspienne, d'un côté; et de l'autre, dans la Sibérie, jusqu'au Kamtschatka.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Le putois est bien partout où il trouve de la nourriture;

il habite la plaine ainsi que la montagne, la forêt comme les champs, et vit surtout dans le voisinage des fermes et des habitations. Il se loge dans le creux des arbres, dans les ravins, dans des terriers de renard abandonnés; au besoin, il en creuse un lui-même. Dans les champs, il préfère les hautes moissons; il se retire aussi parmi les rochers, les pilotis des ponts, dans les vieilles mesures, entre les racines des arbres, dans les haies épaisses; en un mot, il sait s'accommoder de bien des conditions diverses. En hiver, il s'approche des villages et quelquefois des villes.

« Pendant le jour, dit Tschudi (1), il dort ordinairement dans son gîte, tandis que pendant la nuit il est alerte et beaucoup plus remuant que la marte. Quoiqu'il ait la même marche légère et sautillante, il a l'odorat moins fin; il grimpe et saute moins bien, ne monte pas aux arbres; il est aussi moins à craindre et moins sanguinaire que la marte. »

Le putois dévaste les poulaillers, les pigeonniers, les garennes, comme les autres mustélidés. Mais, d'un autre côté, il est utile. Si le fermier garde bien ses poules, ses pigeons et ses lapins, il trouve en cet animal un auxiliaire qui le débarrasse des rats et des souris, purge le voisinage de ses habitations des serpents, et qui ne réclame autre chose qu'un lit chaud dans le foin. Dans certains pays, on l'aime autant qu'on le hait dans d'autres. Il y est protégé par les gens de la campagne. Il en est même tellement estimé, que lorsque des volailles auront été enlevées pendant la nuit, le paysan ne croira pas que ce soit le putois qu'il soigne et protège qui s'est montré ingrat à ce point, et il accusera du meurtre un autre putois ou une fouine, qui seront arrivés d'une maison voisine. C'est montrer plus de confiance en la noblesse et les beaux sentiments de cet animal, que de connaissance de sa véritable nature. Le putois, comme le renard, n'a pas le sentiment de la propriété, et pour lui l'homme est un pourvoyeur qui élève à son bénéfice des volailles et des lapins.

Au reste, le putois se nourrit de tous les animaux dont il peut s'emparer. Il ne s'attaque pas seulement aux animaux de basse-cour, il est aussi l'ennemi acharné des taupes, des mulots, des rats, des hamsters. Les grenouilles semblent lui être une friandise; il en prend souvent en quantités fabuleuses, et les amasse par douzaines dans son terrier. Au besoin, il se contente de

lézards, de salamandres, d'orvets, de couleuvres et même de vipères, qu'il dévore sans se soucier de leurs crochets et de leur venin, car les blessures qu'elles lui font ne lui sont pas plus fatales qu'au hérisson, comme nous le verrons par les expériences que Lenz a faites sur des animaux captifs. Enfin, à défaut de toute autre proie, il mange des sauterelles et des escargots. Il pêche au bord des lacs, des rivières, des étangs; guette le poisson, le poursuit dans l'eau, même en plongeant, et l'attrape très-habilement. Il est friand de miel et de fruits. Quoique la soif de sang soit chez lui très-grande, elle l'est cependant à un moindre degré que chez les martes. Il ne tue pas toutes les volailles d'une basse-cour où il a pu pénétrer; il saute sur la plus grosse et l'emporte dans son terrier; mais il revient plusieurs fois à la charge dans la même nuit. Il a plus que tous les autres mustélidés l'habitude de se créer des chambres de provisions, où l'on trouve souvent quantité de souris, d'oiseaux, d'œufs, de grenouilles.

Tous ses mouvements sont lestes, rapides, assurés. Il rampe à merveille, fait des bonds sûrs, court sur les supports les plus minces, grimpe, nage, plonge, comme nous venons de le dire. Il adopte en un mot toutes les allures qui peuvent le servir. Il est fin, rusé, prudent, méfiant; ses sens sont très-subtils, et lorsqu'il est attaqué, il se montre colère, courageux; il a toutes les qualités requises pour la vie de brigandage qu'il mène. Il se défend en lançant comme les moufettes une liqueur très-fétide, et échappe souvent ainsi aux poursuites des chiens.

Il ne se borne pas à la défense, il attaque aussi avec la plus grande témérité des animaux plus forts que lui, et s'en prend même quelquefois à l'homme. Lenz cite quelques faits qui montrent jusqu'à quel point va son audace. « A Verna, village de la Hesse électorale, dit-il, un enfant de cinq ans venait de déposer sur la route, près d'un canal, son petit frère dont la garde lui était confiée, lorsque trois putois surgirent tout à coup, attaquèrent ce dernier et le mordirent, l'un à la nuque, le second à l'oreille, le troisième au front; son frère voulut le défendre; mais d'autres putois sortirent du canal et firent mine de l'attaquer aussi. Heureusement, deux hommes arrivèrent au secours des enfants, et tuèrent deux putois, les autres prirent la fuite.

« A Riga, un putois pénétra dans une chambre par un trou du plancher, tua un enfant qui dormait dans son berceau, et lui mangea une partie de la joue. A Schnepfenthal, un autre

(1) Tschudi, *les Alpes*, p. 172.

putois attaqua un berger, mais il paya de sa vie sa témérité. »

Le putois a, comme on dit vulgairement, la vie très-dure. Il saute sans danger d'une très-grande élévation, supporte presque sans trop de souffrance apparente des tourments de toute espèce, et résiste à des blessures souvent épouvantables. Lenz en rapporte des exemples presque incroyables. « Un homme, dit-il, m'apporta un putois qui avait été pris dans un piège et s'y était cassé les pattes. L'homme l'avait battu pendant plus d'une demi-heure, et croyait l'avoir tué ; mais bientôt, l'animal reprenait ses sens et cherchait à mordre. Que faire ? l'assommer ? dans la chambre cela ne se pouvait. Croyant pouvoir le tuer promptement, je pris un arc, et lui tirai à travers la poitrine une flèche à longue pointe d'acier, qui s'enfonça dans le sol où elle le maintint cloué ; le putois continuait à s'agiter et à grogner ; je tirai une seconde flèche qui lui traversa le crâne, et lui cloua la tête au plancher. L'animal ne bougea plus. Après quatre minutes, je retirai les deux flèches ; mais la seconde était tellement enfoncée dans les os que la pointe resta dans le crâne ; une minute après, le putois recommençait à s'agiter. J'en avais assez, et je donnai ordre à l'homme d'emmener cet animal au plus vite, et de ne plus jamais me le rapporter.

« J'avais un autre putois dans une caisse recouverte de planches. Je voulais le lâcher dans la forêt, en un lieu infesté par les vipères ; mais je reçus un oiseau de proie que je ne pouvais mettre autre part que dans la caisse du putois ; je voulus donc attraper celui-ci. Il commença à crier, à mordre, et chercha à s'échapper. Il me fallait l'en empêcher, car je craignais qu'en le laissant libre, il ne causât de grands dégâts dans ma chambre. Voyant que je m'efforçais en vain de le prendre par la tête ou par la queue, et qu'il me présentait continuellement les dents, je me décidai à le tuer ; mais je ne pouvais assez bien viser à travers les barreaux formant le couvercle de la caisse. La première flèche lui traversa la tête derrière l'œil, et le fixa au sol. La mort ne s'ensuivit pas, quoique le cerveau fût atteint. L'animal faisait des efforts pour se détacher, je lui perçai encore le cou de deux flèches, la poitrine de deux autres, et le ventre d'une cinquième ; il était de tous points cloué sur le plancher ; cependant la mort n'arrivait pas. Il me fallut, pour l'achever, enlever les barreaux de sa caisse, et lui fendre le crâne. »

Les putois sont en rut au mois de mars. Aux

endroits où ils sont très-abondants, on voit le mâle et la femelle se poursuivre de toit en toit, ou bien deux mâles rivaux se livrer des combats. Ils poussent des cris perçants, se mordent l'un l'autre, roulent entrelacés en bas des toits, et, arrivés à terre, se séparent un instant pour se saisir de nouveau.

Deux mois après, en mai ordinairement, la femelle met bas dans une caverne ou plus volontiers dans un tas de bois ou de fagots, quatre, cinq ou même six petits, qui, comme tous les animaux nocturnes, restent aveugles pendant quelque temps. La mère leur témoigne le plus vif attachement ; elle les soigne avec tendresse, les défend avec courage. Entend-elle du bruit près de sa retraite, elle va au-devant de l'ennemi, et attaque souvent l'homme lui-même.

A l'âge de six semaines, les petits accompagnent leur mère dans ses chasses ; à la fin du troisième mois, ils ont à peu près atteint leur taille définitive.

Le putois n'a pas seulement l'homme pour ennemi : les chiens lui courent sus et l'égorgent, et le renard, chez nous du moins, lui est un adversaire importun.

« Le renard, dit Lenz, n'est pas friand de la chair du putois ; s'il en trouve un mort, il n'y touche même pas ; et cependant il ne peut s'empêcher de chercher noise à l'animal vivant. Il s'approche de lui en rampant sur le ventre, s'élanche subitement, le renverse, et il est déjà loin lorsque le putois se relève furieux et montrant les dents : à cette première attaque, en succède une seconde. Le renard s'approche de nouveau, saute, et, cette fois, au lieu de renverser son adversaire, il le mord au dos et lâche prise avant que celui-ci ait eu le temps de se venger. Alors il commence à décrire des cercles autour du putois, s'en approche, lui présente la queue ; mais, au moment où la victime de ses attaques va la saisir, il la retire, et le putois mord dans le vide. Enfin le renard simule l'indifférence ; le putois prend confiance, regarde de tous côtés, et se met à ronger quelques restes. C'est le moment attendu par le rusé carnassier. Rampant sur le ventre, les yeux brillants, les oreilles dressées, agitant la queue, le renard s'avance, bondit, saisit le putois par le cou, le secoue et disparaît. » Ces attaques, d'après Lenz, durent quelquefois des heures entières, sans toutefois qu'il en résulte du mal pour l'un ou l'autre adversaire.

**Chasse.** — Les dégâts du putois font qu'on le poursuit partout avec acharnement. On emploie contre lui toutes les armes, tous les pièges. Les

meilleurs sont les pièges à marte, consistant, comme nous l'avons vu, en une caisse allongée, s'ouvrant par une trappe, qui retombe dès que l'animal touche à une petite planche sur laquelle est fixé l'appât. On met ce piège au voisinage de la retraite du putois, et le plus souvent on l'y prend dès le premier jour.

Là où pullulent les souris, on fait mieux de laisser le putois en liberté, et de se défendre de ses attaques en fermant avec plus de soin poulaillers et pigeoniers.

**Captivité.** — On peut faire élever les petits putois par des chattes, ou les nourrir soi-même avec du lait ; dans les deux cas ils deviennent très-privés ; mais leur férocité innée ne disparaît jamais complètement, et ils restent dangereux pour tous les animaux domestiques sans défense.

Lenz a fait sur des putois captifs des expériences intéressantes qui éclairent quelques-unes des habitudes de l'animal en liberté. Ces expériences ont surtout trait aux combats du putois avec les serpents venimeux. Lenz en conclut, et nous sommes de son avis, que les forestiers doivent respecter le putois ; que cet animal est à sa place dans les forêts ; qu'il y rend réellement de grands services en détruisant les rongeurs, les vipères, et qu'il n'est pas moins utile dans les champs, qu'il débarrasse des hannetons. Mais laissons la parole à Lenz.

« Le 4 août, j'achetai cinq putois à demi adultes, et, les ayant mis dans une grande caisse, je leur donnai dix grenouilles et un orvet vivants, et une grive morte. Le lendemain, ils avaient mangé huit grenouilles, mais n'avaient touché ni à l'orvet ni à la grive. Le second jour, ils mangèrent les deux grenouilles qui restaient, l'orvet, trois hamsters et une couleuvre longue de 70 cent. ; la nuit suivante la grive, six grenouilles et une couleuvre vivante ; le troisième jour, deux grenouilles, deux vipères mâles et un lézard ; le quatrième jour, quatre hamsters et trois souris.

« Le cinquième jour, je mis un putois seul dans une caisse, et lui donnai, lorsqu'il fut rassasié, une grande vipère engourdie ; une heure après, il lui avait brisé la tête, et l'avait déposée dans un coin. Je mis alors avec lui une autre grande vipère, très-méchante, il ne montra aucune crainte et resta tranquillement couché ; le lendemain matin, il l'avait tuée, et paraissait en très-bonne santé.

« Le sixième jour, je donnai à un autre putois une grande vipère, il voulut voir et sentir à qui

il avait affaire, mais il reçut deux morsures à la poitrine et une aux joues. Il n'en parut pas affecté et resta tranquille, probablement parce que je lui inspirais de la crainte. Je jetai sur la vipère un morceau de chair de souris dont le putois était très-friand ; aussi, avança-t-il le museau pour la prendre, mais il reçut encore une forte morsure à la face, et ne mangea pas ; je lançai un second morceau de chair, il n'essaya pas d'y toucher, et parut effrayé des sifflements de la vipère.

« Pendant qu'il était occupé à considérer les morceaux de viande qui étaient près du reptile, on m'apporta un second putois, à demi adulte, que j'achetai aussitôt. Il avait été attaché si solidement par les quatre pattes, que les cordes avaient fait de forts sillons, et qu'il ne put ni se lever ni marcher une fois que je l'eus délivré de ses liens. Il était très-affamé, il se traîna sur le côté vers la vipère, et voulut la mordre ; mais il en reçut trois ou quatre coups de dents, et il chercha à manger alors de la chair de souris ; il n'y pouvait parvenir, car sa mâchoire avait été démise, et ce ne fut qu'au bout d'une demi-heure qu'il parvint à mâcher un peu. Il avait été pris dans une trappe où il s'était cassé une patte ; il avait été attaché et serré d'une manière excessive, avait été mordu par la vipère ; néanmoins, il se rétablit parfaitement ; sa patte cependant restait paralysée. Je le nourris quelques jours de grenouilles, de souris, d'orvets et de hamsters ; je lui donnai ensuite une grande vipère, il voulut la manger, mais en fut fortement mordu à la joue. Sa patte paralysée le rendait très-lent ; en s'approchant de la vipère, il reçut encore quatre morsures, mais il maintint le serpent de son pied sain, malgré les nombreux coups de dents qu'il recevait, saisit la tête entre ses mâchoires, la broya et mangea la bête. Il ne parut nullement malade. Je le tuai vingt-sept heures après, et l'ayant dépouillé je ne trouvai sur lui aucune trace de morsure, sauf deux petites taches qui pouvaient provenir de ses liens.

« Revenons à notre autre putois. Il passa la nuit avec la vipère sans oser la toucher davantage ; à chaque mouvement qu'il faisait, celle-ci sifflait ; mais une fois qu'il fut tranquille et qu'il se fut endormi, la vipère s'approcha de lui pour se réchauffer. Il faisait nuit depuis une heure, lorsqu'en entrant dans la chambre, sans lumière, je l'entendis encore siffler. Enfin, à dix heures du soir, au moment de me coucher, je regardai, elle était déchirée.

« Un quatrième putois reçut quatre morsures

d'une vipère. Il n'en souffrit pas plus que les autres.»

**Usages et produits.** — La fourrure du putois est chaude et durable ; mais elle conserve toujours une odeur insupportable, qui lui fait perdre de sa valeur. Elle vaut ordinairement de deux à trois francs seulement. Les longs poils de la queue servent à faire des pinceaux. Sa chair est détestable, les chiens mêmes n'en veulent pas.

On peut dresser le putois à chasser le lapin, comme on dresse le furet, et comme celui-ci, il force même le renard à sortir de son terrier, en lui sautant à la gorge.

#### LE FURET — FOETORIUS FURO.

*Das Frett, The Ferret.*

On ne sait si le furet est une espèce à part, ou seulement une variété du putois. On ne le connaît qu'à l'état domestique, et cela depuis les temps les plus reculés. Aristote le décrit sous le nom d'*ictis*, Pline sous celui de *viverra*. Les lapins s'étaient tellement multipliés dans les Baléares, que les habitants demandèrent des secours à l'empereur Auguste. Celui-ci leur envoya quelques *viverra*, qui furent lâchés dans les terriers de ces rongeurs, et qui les chassèrent dans des filets. Strabon a donné à ce sujet quelques détails. Il raconte qu'en Espagne, il n'y avait pas d'autres animaux nuisibles que les lapins, qui mangeaient les racines, les herbes et les grains. Ils s'étaient multipliés au point qu'on dut demander des secours à Rome. On inventa plusieurs moyens de destruction ; mais le meilleur fut de les faire chasser par des *chats d'Afrique* (c'est le nom par lequel tous les anciens naturalistes désignent les martes) que l'on mettait dans leurs terriers, dont on fermait les issues. Au temps des Arabes, on nommait cet animal *furo*, et, comme nous le rapporte Albert le Grand, il était très-répandu en Espagne comme animal domestique.

**Caractères.** — Le furet a le port et la taille du putois. Seulement il est un peu plus petit et plus faible, ce que nous remarquons, d'ailleurs, chez tous les animaux qui vivent en domesticité. Son corps a 38 cent. de long, et sa queue en a 14 ; ce sont les mêmes proportions que celles du putois, et les caractères du squelette sont essentiellement les mêmes chez ces deux animaux.

On ne trouve d'ordinaire, en Europe, que des furets albinos, c'est-à-dire blancs ou d'un blanc jaunâtre, avec le ventre un peu plus foncé, et les yeux rouges. On y voit peu d'individus à pelage foncé, et ceux qui offrent cette par-

ticularité ont la couleur du putois. On sait que l'albinisme est un signe de dégénérescence, et ceci est en faveur de cette opinion, que le furet n'est qu'une variété domestique du putois. Toujours est-il que les différences entre ces deux animaux sont très-faibles, et que tous les caractères prétendus spécifiques du furet ne supportent pas la critique. On a dit que le furet était plus délicat, plus frileux, plus doux et s'apprivoisait plus facilement, ce qui, à mon avis, ne signifie rien ; car tous les albinos sont des êtres faibles, dégénérés.

**Distribution géographique.** — Quelques naturalistes prétendent, sur la foi de Strabon, que le furet est une espèce africaine, qui s'est répandue en Europe ; mais ils n'apportent aucune observation à l'appui de leur dire.

**Captivité.** — « Élevé et conservé par art dans nos contrées froides, le furet disparaîtrait aussitôt, s'il était abandonné à la nature. On ne peut pas dire qu'il soit passé à l'état d'animal domestique : l'homme s'est emparé des inclinations sanguinaires et des habitudes de ce prédateur pour les tourner à son avantage (1). »

Une caisse ou une cage dont le fond est garni d'une litière de paille ou de foin, qu'il faut renouveler souvent, sont pour les furets un logement suffisant. Ils s'en accommodent en toutes saisons ; seulement, l'hiver, il faut avoir la précaution de les soustraire au froid. On les nourrit de pain et de lait ; mais il vaut mieux leur fournir de la chair d'animaux récemment tués. Ils mangent avec plaisir des grenouilles, des lézards, des serpents, comme l'a constaté Lenz.

Le furet a les mœurs du putois ; toutefois il est moins vif que lui ; il a la même soif de sang, le même amour du vol. A-t-il mangé jusqu'à satiété, il se précipite encore avec fureur sur les lapins, les pigeons, les poules ; les saisit à la gorge, et ne les lâche que quand ils ne remuent plus. Il lèche avec passion le sang qui coule de leurs blessures et leur dévore le cerveau. Il attaque les reptiles avec plus de prudence que les autres animaux, et paraît connaître d'instinct combien la vipère est dangereuse. D'après Lenz, il saisit sans aucune crainte les orvets et les couleuvres, même la première fois qu'il les voit, et malgré leur défense, il les mord, leur brise la colonne vertébrale et les mange. Mais il ne s'approche qu'avec hésitation de la vipère, et cherche à la saisir au milieu du corps. Lorsque le premier coup de dents est donné, il emploie toute la ruse

(1) Jon. F. anklin, *la Vie des animaux*, t. I, p. 260.

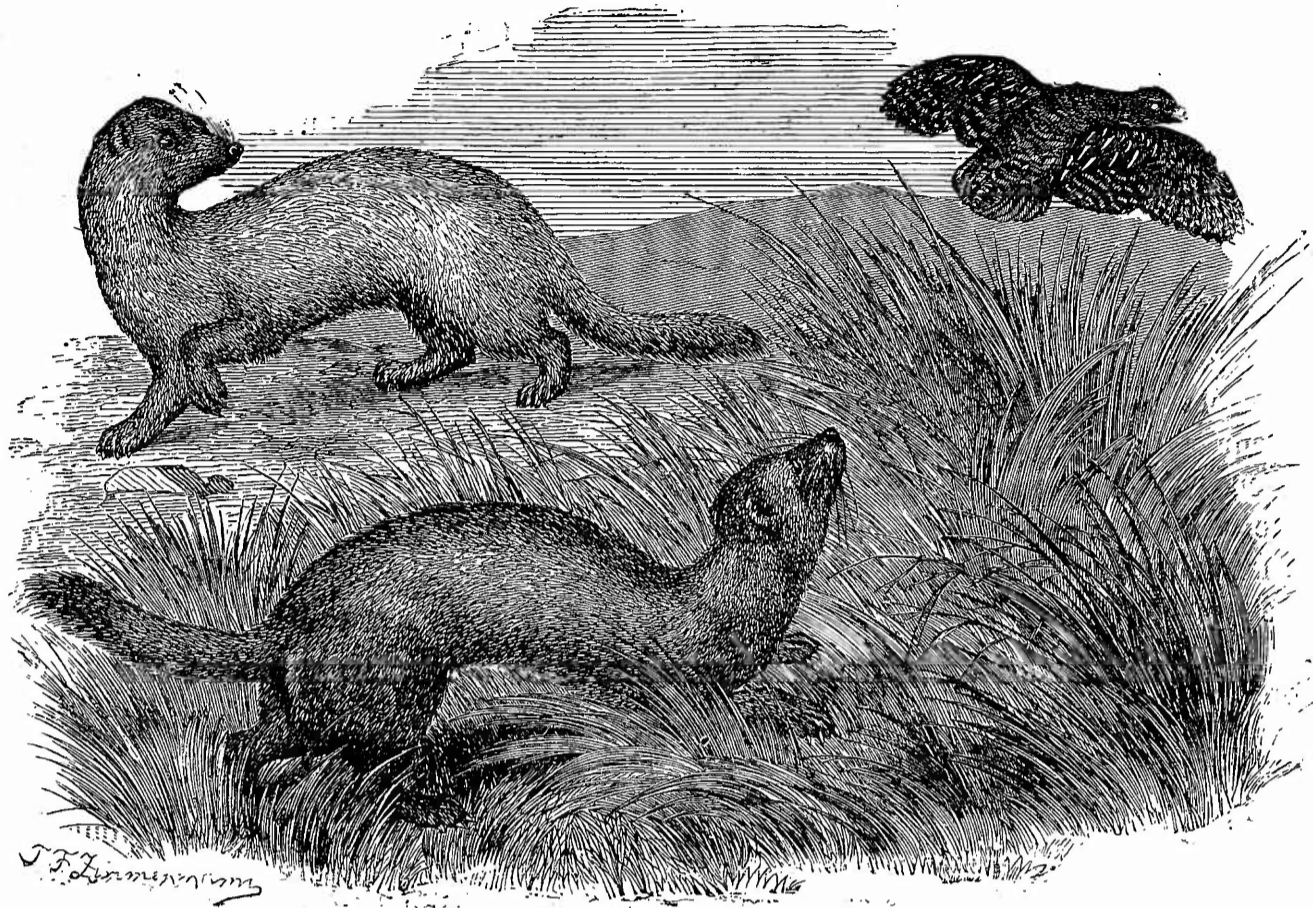


Fig. 298. Le Putois et le Furet.

imaginable pour éviter les crochets venimeux du reptile ; il va quelquefois jusqu'à refuser le combat et à abandonner la place. La morsure de la vipère ne tue pas le furet, mais le rend malade.

Il est très-rare qu'on arrive à apprivoiser complètement le furet. On en a vu, cependant, suivre leur maître, comme un chien, et jouir d'une entière liberté. La plupart, une fois échappés de leur cage, savent profiter de leur indépendance. Ils courent dans la forêt, s'y emparent d'un terrier de lapin, qui leur sert de retraite pendant tout l'été, et perdent bientôt tout souvenir de l'homme ; mais, en hiver, ils périssent, car ils ne peuvent résister au froid ; quelques-uns seulement regagnent la demeure de leur ancien maître. D'après Bolle, les furets seraient redevenus complètement sauvages aux Canaries.

La voix du furet est un murmure sourd, ou un cri aigu de douleur : elle se fait rarement entendre. D'ordinaire, le furet reste enroulé sur sa couche et ne se montre actif que lorsque la passion du vol l'excite :

La femelle met bas deux fois l'an, de cinq à huit petits, qui restent aveugles pendant deux ou trois semaines. Elle met la plus vive affection dans les soins qu'elle leur prodigue. On les lui enlève au bout de deux mois, pour les élever à part.

**Emploi du furet à la chasse.** — Le furet rend

BREHM.

de grands services aux chasseurs de lapin, mais ces services ne laissent pas que d'être coûteux, car il faut nourrir l'animal et le soigner toute l'année, pendant la courte période de l'ouverture des chasses, aussi bien que pendant le long chômage durant lequel l'animal n'est absolument d'aucun rapport. En outre, on peut l'employer seulement contre des lapins adultes ou à peu près adultes ; car s'il trouve des petits, ou des jeunes, il les égorge, les dévore, et s'étend sur leur couche bien chaude et bien molle, laissant le chasseur attendre qu'il lui plaise de sortir.

La chasse au furet (*fig. 299*) se fait à toute heure de la journée, mais principalement le matin, lorsque les lapins ont gagné leur terrier. On porte l'animal dans un petit panier, une boîte en bois ou en cuir, faits pour cet usage. A la rigueur, on le place dans la carnassière. Arrivé à un terrier, on en relève toutes les issues, et après avoir placé devant chacune d'elles un filet à bourse d'environ 1 mètre de long, on fait entrer le furet dans le couloir principal, à l'entrée duquel un filet est également tendu. Dès que les lapins sont avertis de la présence de leur ennemi, ils fuient et cherchent à abandonner leur retraite ; mais ils tombent dans les filets d'où on les retire aisément. S'ils évitent le piège, ce qui arrive lorsque celui qui l'a dressé n'est pas assez expert, ils sont ex-

posés aux coups de feu du chasseur et aux attaques des chiens, qui sont quelquefois assez habiles pour les happer à la sortie. Quand un terrier a de larges couloirs, les lapins peuvent facilement éviter la dent du furet, et s'y font parfois longtemps poursuivre avant de l'abandonner.

On met au furet une muselière, ou bien on lui lime les dents pour l'empêcher de tuer les lapins au fond de leur retraite. Ordinairement, aussi, on lui attache un grelot au cou, pour que le chasseur soit averti de ses mouvements. Autrefois, en Angleterre, on lui cousait les lèvres, avant de le lâcher ; mais, la muselière pouvant rendre les mêmes services, on l'a substituée à ce moyen quasi barbare.

Dès que le furet revient à l'ouverture du terrier, on le saisit ; si on l'y laisse rentrer, il arrive souvent qu'il s'y couche et s'y repose pendant plusieurs heures. Son sommeil est alors si profond que la fumée ne peut le déterminer qu'avec peine à se réveiller et à sortir. Des chasseurs ont quelquefois attendu deux jours et deux nuits, à l'embouchure du terrier, le réveil de l'animal engourdi après avoir tué un lapin et en avoir sucé le sang. Il est très-important de l'habituer à arriver au sifflet ou à l'appel : s'il ne vient pas, on cherche à l'attirer de diverses manières. On attache un lapin à une perche et on l'entre dans le couloir ; le furet ne résiste pas à la tentation, le mord, et peut être retiré ainsi.

En Angleterre on se sert du furet non-seulement pour expulser le lapin de son terrier, mais pour chasser les rats, et les vrais Anglais prennent un grand plaisir à voir les combats de ces deux animaux. On m'a assuré que bien peu de furets peuvent être employés à cette chasse, surtout une fois qu'ils ont fait connaissance avec les morsures des rats. Celui qui n'a chassé que le lapin est complètement impropre à chasser les rats ; il en a peur, s'il n'a été dressé à les attaquer. Il faut faire combattre les furets avec de jeunes rats, si l'on veut les habituer à la lutte et à la victoire. La soif de sang qu'ils apportent en naissant fait le reste ; leur courage s'accroît, et bientôt ils deviennent assez habiles pour charmer leurs nobles éleveurs. Ordinairement, les vieux rats se retirent dans un coin, s'éloignent par moments de leur adversaire et finissent par le blesser, s'il est inexpérimenté ; mais un bon furet est sur ses gardes ; il sait à quel moment il peut, sans danger, s'emparer de son rusé adversaire. Rodwall parle de combats entre de gros rats et un furet célèbre, qui était arrivé à en tuer cinquante dans une heure. « Les rats, dit-il, étaient ren-

fermés dans une caisse carrée, de 3 mètres à 3 mètres et demi de diamètre, et de 1 mètre de hauteur. On jeta le furet au milieu, et la bataille commença. Quelques-uns des plus gros rats, se rendaient sans défense, en véritables lâches ; d'autres, qui n'étaient pas encore tout à fait adultes, combattaient comme des diables. Le furet reçut plusieurs morsures très-fortes, qui ne firent qu'augmenter sa rage. Les yeux brillants de colère, il saisissait à la nuque un de ses adversaires, qui poussait un cri, et tout était fini. Parfois il leur mettait la patte dessus, les maintenait sur le sol, paraissant s'amuser des efforts qu'ils faisaient pour le blesser. Puis, il passait comme un éclair, et ses dents s'enfonçaient dans la gorge de l'un d'eux ; on entendait un cri d'angoisse, et une nouvelle victime s'ajoutait aux précédentes. Au milieu du combat, un vieux rat expérimenté s'approcha du furet ; indigné du carnage qui avait été commis, il voulait se venger. Le furet avait saisi un nouveau rat et l'égorgeait, quand l'autre s'élança et lui fit à la tête une profonde blessure, d'où part un jet de sang ; le furet mord avec plus d'acharnement le rat qu'il a saisi, et reçoit une seconde blessure ; il aperçoit alors son adversaire et se précipite sur lui plein de rage. Ce fut un tumulte indescriptible. On ne vit plus rien que des formes noires, au milieu desquelles passait le pelage plus clair du furet ; on entendait ses grognements, les cris des rats ; beaucoup cherchèrent à se sauver, mais leurs cadavres s'amoncelaient de plus en plus ; l'heure n'était pas écoulée, que plus de cinquante cadavres avaient jonché le terrain. »

En chassant le lapin, le furet rencontre souvent des ennemis qui ont élu domicile dans le terrier abandonné. Il peut ainsi se trouver en présence d'un renard, d'une fouine, d'une marte, d'un putois, et il a assez de hardiesse pour oser parfois les attaquer. Quand c'est avec ce dernier que la rencontre a lieu, alors commence un combat terrible entre ces deux animaux, aussi forts, aussi habiles l'un que l'autre. « Un furet que j'avais lancé dans un terrier de lapin, raconte un chasseur, y resta si longtemps que je devins impatient et supposai qu'il s'y était couché et endormi. Je frappai fortement le sol pour le réveiller ; mais bientôt je m'aperçus qu'il n'était pas coupable de nonchalance. J'entendis un bruit qui ressemblait aux cris de mon furet, accompagné d'autres bruits que je ne m'expliquais point. Ils augmentèrent de plus en plus, et bientôt je pus me convaincre qu'ils provenaient de deux animaux. En effet, j'aperçus bientôt au



fond du terrier s'agiter mon furet luttant avec un autre animal. Le furet s'efforçait d'attirer au dehors son adversaire, mais il rencontrait une forte résistance; il sortit enfin, et je vis avec étonnement qu'il était aux prises avec un putois mâle; ils se mordaient l'un l'autre; aucun ne paraissait vouloir céder. Le putois m'aperçut et fit mine de rentrer, en entraînant mon furet; mais celui-ci résista et ramena encore une fois son antagoniste jusqu'à l'entrée du terrier. Le putois cependant l'emporta, et ils disparurent tous deux. Je n'entendis plus rien, et j'étais très-inquiet sur le sort de mon animal; mais il reparut pour la troisième fois, et il entraînait son ennemi. J'espérais le voir remporter la victoire, lorsque tout à coup il lâcha prise et s'élança vers moi, la poitrine déchirée; le putois ne le poursuivit pas et s'arrêta à l'entrée du terrier. Je le tirai, mais, mon fusil ayant fait long feu, il disparut sans que je l'eusse atteint. »

**Croisements avec le putois.** — Malgré ces combats, les furets et les putois s'accouplent très-facilement et produisent des métis qui sont très-estimés des chasseurs. Ils ressemblent plus au putois qu'au furet; ils ne diffèrent du premier que par un pelage plus clair à la face et à la gorge; leurs yeux sont noirs et plus brillants que ceux du furet. Ils ont les qualités de leurs parents; ils sont plus apprivoisables et sentent moins mauvais que les putois; ils sont plus forts, plus courageux, moins frileux que les furets. Leur courage est incroyable. Ils se précipitent comme des furieux sur l'ennemi qu'ils rencontrent dans un terrier, et s'attachent à lui comme des sangsues. Mais, souvent aussi, ils se fâchent contre leur maître et le mordent.

## LES BELETTES — *MUSTELA*.

*Die Wiesel, The Weasels.*

Quelques naturalistes réunissent les belettes aux putois; d'autres en font un genre spécial: c'est dire assez que les différences qui existent entre ces animaux ne sont pas très-considérables.

**Caractères.** — Les belettes sont les plus allongés de tous les mustélidés; leur crâne est plus long, plus mince en arrière, et leur dent carnassière supérieure a une forme particulière.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Les belettes se trouvent dans les champs, les jardins, aux bords des chemins, le long des rivières.

Elles habitent des terriers, des crevasses de rochers, les tas de bois ou de pierres. Elles chassent autant le jour que la nuit. Ce sont les plus petits de tous les mammifères carnivores de nos contrées; elles comptent parmi les plus petits animaux de tout le groupe, mais leur courage est tel qu'elles peuvent servir d'exemple pour toute la famille.

### LA BELETTE VULGAIRE — *MUSTELA VULGARIS*.

*Das kleine Wiesel, The Common Weasel.*

**Caractères.** — La belette est un animal voleur, bien connu dans nos régions, et même dans toute la zone tempérée et froide de l'ancien continent. Elle n'a que 16 cent. de long et sa queue n'en mesure que 4; ces dimensions sont celles d'un mâle adulte, et très-rarement on trouve des belettes qui les dépassent. Son corps est très-allongé, et paraît même plus long qu'il n'est réellement, parce que le cou et le corps ont presque la même épaisseur; les flancs seulement sont un peu rentrés. Elle a les pattes courtes et minces; la plante couverte de poils et les doigts armés de fortes griffes; la queue mince vers le bout; le museau obtus; le nez divisé par un sillon longitudinal; les oreilles larges, arrondies, placées en arrière et sur les côtés; les yeux obliques, petits et brillants; les dents fortes. Tout le corps est recouvert d'un poil de moyenne longueur, lisse; quelques soies roides et longues entourent les yeux. Le dos, les flancs, les pattes et la queue sont d'un brun roux; le bord de la lèvre supérieure, le ventre, la poitrine, la gorge, la face interne des pattes sont blancs. A l'angle de la bouche existe une petite tache ronde, brune; quelques points bruns se trouvent aussi sous le ventre. Dans les régions méridionales et tempérées, cette couleur reste à peu près la même toute l'année (*fig. 300*); plus au nord, la belette, en hiver, est d'un blanc brunâtre (*fig. 301*), mais elle n'a pas le bout de la queue noir, comme l'hermine.

**Distribution géographique.** — La belette est répandue dans toute l'Europe: elle y est partout commune, quoique moins que dans le nord de l'Asie.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Elle habite indifféremment la plaine et les montagnes, les campagnes et les forêts, les lieux habités et les endroits déserts. Partout elle trouve un logis convenable; partout elle est assurée de rencontrer une retraite, un abri contre ses ennemis. Elle se loge dans le creux des ar-

bres, dans les tas de pierres, dans les vieilles masures; dans des taupinières, dans des trous de rats ou de hamsters, dans des granges, des écuries, des caves et jusque dans l'intérieur des villes. Est-elle en sûreté dans un canton, elle rôdera tout le jour; dans le cas contraire, elle ne sortira que la nuit. Lorsqu'on parcourt sans faire trop de bruit la localité qu'elle exploite; on peut la voir quelquefois courir deçà delà; se glisser à travers les herbes, les buissons, entre deux sillons, s'arrêter le cou tendu, la tête haute, regardant, écoutant; disparaître subitement dans un trou et se montrer presque aussitôt un peu plus loin à moitié engagée dans un autre trou.

Ordinairement, à la vue de l'homme, elle ne songe pas à fuir, et parfois même, lorsqu'on s'approche, elle s'avance avec une audace incroyable, comme pour demander au visiteur importun ce qu'il désire.

En général, les belettes vivent par couples ou par petites familles seulement. Cependant il paraîtrait qu'elles se réunissent parfois en assez grand nombre. « Dans le canton d'Unterwald, dit Tschudi (1), on prétend avoir observé des groupes de plus de cent belettes. » Quelquefois aussi, s'il faut en croire certains récits, elles se réuniraient pour attaquer l'homme et ne se retireraient qu'après une longue lutte.

Ainsi, John. Franklin (2) raconte qu'un matin, « un Ecossais, — M. Brown, — revenait de Gilmerston, près d'Edimbourg, par le chemin de Dalkeith, quand il vit sur une hauteur, à une distance considérable, un homme se livrant à une gymnastique si violente qu'il ressemblait plutôt à un fou qu'à une personne raisonnable. M. Brown pensa que ce pourrait bien être, en effet, quelque pauvre maniaque, et alla droit à lui. En se rapprochant, il s'aperçut que cet homme avait été attaqué et qu'il se défendait contre les assauts d'une petite bande de petits animaux, que M. Brown prit d'abord pour des rats, mais qui, vus à plus courte distance, étaient bien une colonie de quinze à vingt belettes, dont le malheureux cherchait à repousser les atteintes. M. Brown se joignit au combattant: ayant un bâton, il en frappa plusieurs et les étendit sans vie sur le sol. Voyant leur nombre décroître, les animaux s'intimidèrent, se sauvèrent vivement et disparurent dans les fentes d'un rocher. Le pauvre Ecossais était exténué de fatigue; il avait soutenu contre les belettes (autant qu'il pouvait

en juger) une lutte de plus de vingt minutes. Les affreux animaux en voulaient à sa gorge, et, sans l'assistance de M. Brown, il fût inévitablement tombé victime de leur furie. C'était pourtant un homme robuste. Il raconta lui-même les circonstances de son aventure. Il se promenait tranquillement dans le parc, lorsqu'il avait aperçu une belette; il avait couru vers elle et avait fait de vains efforts pour l'abattre. Arrivé près du roc dont nous avons parlé plus haut, il mit le roc entre lui et l'animal, et lui coupa ainsi tous moyens de retraite. La belette poussa un cri; à ce signal, une sortie instantanée avait été faite par toute la colonie, et l'attaque avait commencé. »

On a vu aussi des belettes mordre les pieds d'un cheval, et ne lâcher prise qu'après bien des efforts de la part du cavalier et de sa monture.

Presque toujours la belette trouve moyen de se tirer d'une mauvaise situation; lors même qu'elle est liée par la serre d'un oiseau de proie, elle n'est pas encore perdue. A la vérité, le rapace a sur elle un avantage qui lui rend la victoire facile. Il peut, dans bien des cas, s'en emparer sans danger, l'enlever et la transporter avec la plus grande facilité, l'étouffer avant qu'elle ait eu le temps de se reconnaître. Malgré cela, l'on a vu un aigle devenir une fois la victime d'une belette.

« Un groupe de faneurs, dit John. Franklin, étaient occupés à abattre et remuer le foin près du lac de Sainte-Marie, en Écosse, quand ils virent un aigle s'élever au-dessus des hautes montagnes qui dominent la prairie où ils travaillaient. Ce n'était point un spectacle à dédaigner: la spirale qu'il décrivait dans les airs enveloppait, pour ainsi dire, de cercle en cercle, tout l'horizon, et fascinait les habitants de la terre. Les spectateurs s'aperçurent pourtant bientôt qu'il y avait quelque chose d'extraordinaire dans le vol de l'oiseau. Il agitait ses ailes avec violence, et en donnant des coups répétés. Les faneurs, qui s'étaient rassemblés, se consultaient sur la cause de ce qui se passait là-haut. Ils eurent les yeux fixés sur l'aigle jusqu'à ce qu'il fût tout à fait hors de la vue, son ascension continuant toujours. Bientôt, cependant, ils virent que l'oiseau regagnait la terre, mais non plus de la même manière qu'il s'était élevé, — c'est-à-dire en cercles majestueux; — cette fois, il avait l'air d'un corps qui tombe, et cela avec une grande rapidité. A mesure qu'il se rapprochait de la terre, les faneurs reconnurent qu'il ressemblait, dans sa chute, à un oiseau percé d'une balle. Les mouvements convulsifs,

(1) Tschudi, *les Alpes*, p. 178.

(2) John. Franklin, *la Vie des animaux*, t. I, p. 254.



Fig. 299. La chasse au furet.

rapides et irréguliers de ses puissantes ailes, retardaient la descente, mais faiblement. Enfin, il tomba à une courte distance des hommes et des enfants qui travaillaient dans le pré, et qui s'empressèrent d'accourir, car leur curiosité était singulièrement excitée par cet événement. Au moment où ils arrivèrent, une belette de forte taille se dégacha des serres de l'aigle, se tourna sur ses pattes, avec la nonchalance et l'impudence habituelles à sa race, se dressa sur ses pattes de derrière, croisa ses pattes de devant sur son nez, regarda un moment ses ennemis en face (comme fait souvent cet animal lorsqu'il n'y a pas de chiens à côté de l'homme),

puis sauta d'un bond dans un buisson. Le roi des airs était mort. On le trouva tout couvert de son propre sang. Une plus ample exploration fit connaître que sa gorge était coupée. La belette fut soupçonnée de régicide, mais tout le monde admira le courage de cette faible bête, qui avait étranglé l'aigle, lequel est, d'ailleurs, un lâche oiseau.»

On a vu pareille chose arriver à des grues, qui avaient été assez téméraires pour attaquer ce petit animal : elles payèrent de leur vie leur témérité.

Lenz rend compte d'un combat inégal que soutint une belette contre un rongeur bien plus grand qu'elle. « Je donnai, dit-il, à une belette, com-

plètement rassasiée, un hamster qui avait trois fois sa taille. A peine eut-elle aperçu son adversaire, auprès duquel elle paraissait comme un nain vis-à-vis d'un géant, qu'elle s'élança, en poussant un cri, et lui sauta à la face et au cou. Le hamster se redressa et se défendit à coups de dents. Aussitôt la belette le mordit au museau et tint bon. Les deux combattants roulèrent sur le sol qu'ils ensanglantèrent. Ils se servaient de leurs pieds en guise d'armes agressives ; tantôt la légère belette, tantôt le lourd hamster était dessus. Au bout de deux minutes, la belette lâcha prise, et le premier soin du hamster fut de nettoyer son museau blessé. Il n'avait pas fini de le faire, que, revenant à l'attaque, la belette le saisissait à la même place. Pendant un quart d'heure, ils roulèrent, s'agitèrent, criant, grondant, sans qu'on pût distinguer de quel côté tournait la victoire ; par moments, on entendait craquer des os. L'agilité avec laquelle la belette se défendait, la fatigue croissante du hamster, paraissaient indiquer que la première avait l'avantage. Cependant elle lâcha prise de nouveau, se retira en boitant dans un coin, où elle se coucha ; une de ses pattes de devant était cassée, et sa poitrine était couverte de sang. Le hamster prit possession d'un autre coin, essuya son museau enflé, et râla ; une de ses dents pendait hors de sa gueule et finit par se détacher. La bataille était indécise ; aucun des deux combattants n'était capable de recommencer la lutte. Quatre heures après la belette était morte ; elle avait toute la poitrine déchirée par les griffes de son adversaire. Quatre heures plus tard, le hamster succomba à son tour, son museau était broyé, une dent était tombée, deux autres branlaient, la quatrième seule restait solide ; il n'avait point d'autres blessures ; la belette l'avait toujours mordu au museau. »

Il va sans dire qu'un animal aussi hardi, aussi courageux, est redoutable pour tous les vertébrés de petite taille, et cause parmi eux des ravages considérables ; elle égorge et dévore les souris, les rats, les taupes, les jeunes hamsters, les lièvres, les lapins, les poules, les pigeons, les alouettes, et les autres oiseaux qui nichent à terre ; elle pille aussi les nids sur les arbres. Elle détruit les lézards, les orvets, les couleuvres, et s'attaque même à la vipère, quoiqu'elle succombe à la suite de morsures venimeuses répétées ; elle mange des grenouilles et des poissons ; se nourrit enfin de toute espèce de chair, même de celle de ses semblables. Elle est friande de tous les crustacés, et lorsqu'elle attrape une écrevisse, elle sait fort bien en briser la cara-

pace. Au besoin, elle ne dédaigne pas les limaces et les escargots.

Sa petite taille, son agilité lui rendent ses chasses faciles. Pas un petit animal n'est en sûreté dans son voisinage. Elle poursuit la taupe jusque dans les coins les plus reculés de ses galeries, les rats et les souris dans les trous qui leur servent de refuge ; elle va pêcher les poissons dans l'eau, et s'emparer des oiseaux au milieu du feuillage. Elle court avec beaucoup d'agilité, grimpe facilement et nage très-bien ; elle se retourne avec la rapidité de l'éclair, bondit loin et arrive ainsi à saisir sa proie ou à échapper à ses ennemis. Elle se glisse par les trous les plus petits, par les fentes les plus étroites, ce qui la rend surtout dangereuse, et son courage, sa soif de sang et de meurtre en font un des animaux carnassiers les plus complets.

On a remarqué que les belettes chassaient parfois en compagnie. Il est sûr, en tous cas, comme il a été dit plus haut, qu'elles vivent en société et se réunissent en grand nombre dans certains endroits.

La belette saisit les petits animaux à la nuque ou près de la tête ; s'ils sont un peu grands, elle cherche à les mordre au cou, et à leur couper les carotides. Elle perce en plusieurs endroits la coquille d'un œuf, et en boit le contenu sans en répandre une goutte. On prétend qu'elle peut emporter les petits œufs en les introduisant dans sa gueule, et ceux qui sont trop volumineux en les saisissant entre sa poitrine et son menton ; mais le dernier fait mérite confirmation. Elle se contente de boire le sang des grands animaux, sans toucher à leur chair ; quant aux petits, elle les mange en entier. Jamais elle ne lâchera une proie sur laquelle elle a mis la dent et paraît s'inquiéter fort peu que l'on soit témoin de ses actes de brigandage. Ainsi, dans une église, près d'Oxford, on vit, pendant le service divin, une belette apparaître subitement, puis disparaître par une ouverture qui conduisait dans le cimetière ; elle revint quelques minutes après avec une grenouille qu'elle dévora sous les yeux de toute l'assemblée. Du reste, on la voit souvent chasser sans crainte aux environs des habitations.

La saison du rut, pour les belettes, comprend le mois de mars. Cinq semaines après, en mai ou en juin, la femelle met bas de trois à huit petits, qui naissent aveugles. Elle les dépose dans un creux d'arbre, dans un trou, dans un endroit bien caché, sur une couche de paille, de foin, de feuilles arrangées en forme de nid, et se montre excellente mère. Elle les allaite longtemps, et

pendant plusieurs mois les nourrit de souris qu'elle leur apporte vivantes. Sa nichée est-elle découverte, elle va la cacher dans un autre endroit et transporte ses petits un à un dans sa bouche. En cas de danger, elle les défend avec vaillance.

Quand les petits ont atteint une certaine taille, ils jouent pendant le jour avec leur mère, et c'est un spectacle des plus gracieux que de voir toute cette jeune société s'ébattre au soleil dans une prairie, surtout si celle-ci est riche en taupinières. De chaque trou sort une petite tête, où brillent deux yeux qui scrutent les alentours. Tout paraît-il tranquille au dehors, les belettes sortent une à une et courent dans la prairie. Les jeunes se provoquent, se mordent, se chassent, et déploient déjà toute l'agilité qui leur est propre. Au moindre bruit, elles se précipitent vers leur trou, et en deux secondes, toutes ont disparu. Mais non : une tête apparaît de nouveau à l'entrée d'un terrier, puis une seconde, puis une troisième. Enfin elles sortent, s'assurent que tout est calme au dehors, et bientôt la petite famille est réunie. Le même bruit se répète-t-il, elles n'en sont plus troublées; elles s'enhardissent de plus en plus et, finalement, continuent leurs jeux en présence même de l'observateur.

**Chasse.** — Ces petits animaux sont malheureusement poursuivis par les hommes ignorants. On les prend dans des pièges qu'on amorce avec des souris, des œufs, de petits oiseaux. On en prend quelquefois dans des souricières.

La chasse de la belette, dans certains endroits, se fait avec des bassets qui sont dressés à monter aux échelles, pour aller les relancer dans les granges et les greniers; ou bien, pour les fusiller tout à l'aise, on les attire hors de leur terrier en imitant le cri de la poule, du lapin ou de la souris.

Les belettes rendent cependant des services incontestables, et on devrait les protéger, au lieu de chercher à les détruire. Aucun animal n'est mieux approprié pour la chasse des petits rongeurs. Elle ne peut causer des dégâts que dans des poulaillers ou des pigeonniers mal clos, et ces dégâts ne peuvent être comparés aux services qu'elle rend. Mais il est très-difficile de déraciner de vieux préjugés, des préventions, de combattre la bêtise et la routine.

**Captivité.** — Prises jeunes, les belettes peuvent s'appriivoiser. Les naturalistes ont répété, avec Buffon, que cet animal n'était pas susceptible d'éducation; c'est là une erreur démentie par bien des faits. De toutes les observations à

ce sujet, je n'en connais pas de plus intéressante que celle qui a été faite par une dame et qui est rapportée par Wood (1).

« Quand je verse du lait dans le creux de ma main, dit cette dame, ma belette en boit avec avidité; mais elle ne touche pas à ce liquide, si je ne le lui donne dans ma main. Une fois rassasiée, elle s'endort. Elle se tient ordinairement dans ma chambre, et j'ai trouvé le moyen de combattre par des substances odorantes la mauvaise odeur qu'elle répand. Le jour, elle dort à l'intérieur d'un coussin dans lequel elle est parvenue à pénétrer; la nuit, elle est mise en cage, à son grand déplaisir, et n'en sort que le matin avec joie. Quant on lui donne sa liberté avant que je sois éveillée, elle vient dans mon lit, et, après mille gambades, elle se glisse sous la couverture pour reposer dans ma main ou sur mon sein. Si je suis éveillée, elle consacre bien une demi-heure à me combler de caresses. Elle joue avec mes doigts comme un petit chien, me monte sur le dos et sur la nuque, grimpe le long de mon bras ou de ma taille avec une légèreté et une élégance sans égales. Si je lui mets ma main à la distance d'un mètre, elle saute sans jamais tomber. Elle montre beaucoup d'adresse et beaucoup de ruse pour arriver à son but, et souvent elle a un grand plaisir à faire ce qui lui est défendu.

« Elle est attentive à tout ce qui passe, regarde dans chaque fente, examine chaque objet. Si elle sent qu'on l'observe, elle cesse ses bonds et ses gambades et se couche; à peine est-elle réveillée qu'elle montre de nouveau toute sa vivacité et recommence ses jeux. Je ne l'ai jamais vue de mauvaise humeur, si ce n'est lorsqu'on l'enferme ou qu'on la tourmente. Dans ce cas, elle fait entendre un court murmure tout différent de celui qu'elle pousse lorsqu'elle est contente.

« Elle reconnaît ma voix au milieu de vingt autres, me cherche, saute par-dessus les personnes qui sont entre elle et moi. De ses deux pattes de devant, elle me caresse souvent le menton et me regarde avec une expression de plaisir. Quand elle voit que je m'habille pour sortir, elle ne veut pas me quitter, et jamais je ne peux m'en débarrasser facilement. Rusée comme elle l'est, elle se cache d'ordinaire près de la porte, et dès que je passe elle s'élance sur moi, et s'efforce de rester en ma société.

« Sa vivacité, son agilité, son murmure la font

(1) Wood, *Natural History*, London, p. 364.

ressembler aux écureuils. Pendant l'été, elle court toute la nuit dans la maison ; depuis que l'hiver se fait sentir, je n'ai pas remarqué en elle la même activité. Elle paraît aimer la chaleur ; souvent, quand le soleil vient sur mon lit, elle accourt où ses rayons tombent, se couche et y murmure pendant quelque temps.

« Elle ne boit de l'eau qu'autant qu'elle n'a pas de lait, et toujours avec beaucoup de prudence. On dirait qu'elle ne veut qu'un peu se rafraîchir et qu'elle a peur des liquides ; ainsi, quoiqu'elle ait du plaisir à prendre du lait dans ma main, elle ne le boit jamais que goutte par goutte, et je ne peux lui en verser à la fois qu'une très-petite quantité. Il est probable que c'est ainsi qu'elle boit la rosée, lorsqu'elle est libre. Je remplis une fois une tasse d'eau de pluie et l'invitai à s'y baigner, mais elle ne le fit pas ; je mouillai alors un linge et le lui donnai, elle s'y roula avec un plaisir extrême.

« Elle est extraordinairement curieuse. Il est impossible d'ouvrir une boîte, une caisse, de regarder seulement un papier sans que l'attention de ma belette s'y fixe à l'instant. Pour l'attirer quelque part, il me suffit de prendre un papier ou un livre et de le regarder attentivement ; elle arrive aussitôt, court sur ma main et considère aussi ce que je regarde.

« Je dois encore dire qu'elle joue volontiers avec un jeune chat et un chien, qui sont déjà assez grands. Elle leur monte sur le dos, grimpe le long de leurs pattes, de leur queue sans jamais les tourmenter. »

Wood ajoute que cette belette se nourrit de viandes, qu'elle prend le plus volontiers de la main de sa maîtresse.

Ce n'est pas là le seul exemple de belette apprivoisée. Un Anglais en avait une qui avait été prise très-jeune, et qui le suivait partout. D'autres personnes en ont eu qu'elles pouvaient laisser librement courir dans la maison, et même sortir et rentrer à volonté.

En captivité, on peut conserver les belettes quatre et six ans ; en liberté, elles doivent atteindre huit et dix ans.

**Préjugés.** — Non content de méconnaître l'utilité de cet animal, on lui prête encore des vertus fabuleuses et malfaisantes. On croit que la belette met au monde ses petits par la bouche, probablement parce qu'on a vu une mère transporter ses petits, et on n'a pas pris garde que le chat domestique fait la même chose. On croit que sa morsure produit des ulcères de mauvaise nature ; on la craint surtout pour les vaches, qui y sont, dit-

on, plus exposées que les autres animaux. Par contre, dans d'autres pays, les paysans croient que la présence d'une belette leur porte bonheur, et ceux-ci, il faut le dire, sont plus près de la vérité que ceux qui croient avec ferveur à tous les contes de bonne femme.

**LA BELETTE-HERMINE. — MUSTELA HERMINEA.**

*Der Hermelin, The Stoat ou Ermine.*

**Caractères.** — L'hermine est une espèce très-voisine de la belette ; elle en a absolument les formes, mais son corps est plus allongé, et sa taille est plus forte, car elle mesure de 33 à 40 cent. Dans les contrées du Nord, elle serait même plus grande que chez nous.

Les poètes ont fait à cette espèce une grande réputation de blancheur. La vérité est qu'elle n'est pas blanche durant toute l'année : c'est seulement en hiver qu'elle mérite le nom d'hermine ; ce n'est qu'alors qu'elle porte une fourrure blanche, l'extrémité de la queue restant seule noire ; en été, elle a tout à fait le pelage de la belette.

Beaucoup de personnes s'étonnent quand on leur montre l'hermine avec son pelage d'été (*fig. 300*), et ne peuvent se persuader que ce soit là l'animal dont la robe d'hiver (*fig. 301*) orne le manteau des rois. Ce changement de couleur d'une saison à l'autre est très-remarquable et a donné lieu à bien des discussions. Au printemps, il se fait avec la mue ; mais il n'est pas encore établi si une seconde mue a lieu en automne, ou si ce sont les poils du printemps qui blanchissent à l'arrière-saison. Il est d'ailleurs certain que le pelage d'hiver se montre très-rapidement ; souvent l'on voit l'hermine avec sa robe d'été assez avant dans l'hiver ; mais dès que le froid se fait sentir, elle devient blanche en quelques jours. Le fait n'a pas encore été suffisamment observé, et il mériterait de l'être. Quoi qu'il en soit, la fourrure d'hiver est de beaucoup supérieure à la fourrure d'été, à cause de l'épaisseur et de la longueur des poils.

En Angleterre, où elle est commune, l'hermine devient rarement blanche. Pendant l'hiver néanmoins, et surtout en Écosse, cet animal offre une sorte d'état intermédiaire ; ses couleurs commencent bien à pâlir, mais le pelage n'atteint jamais à la parfaite blancheur, comme si la force de la cause, quelle qu'elle soit, qui agit sur lui, pour le modifier, était impuissante à pousser ici les conséquences jusqu'au bout.

« J'ai eu en ma possession, dit le capitaine



Fig. 300. L'Hermine et la Belette sous le pelage d'été.

Lyon, un de ces animaux qui m'avait été rapporté de la Norwège par des matelots, dans sa robe d'hiver ; il était d'une complète blancheur. Je le tins enfermé dans une cage et j'observai soigneusement son changement de couleur, qui commença dans les premiers jours de mars et qui fut complet vers le 17 du même mois. Malheureusement, l'animal mourut avant la saison suivante, et je ne pus continuer mes expériences. J'aurais été curieux de voir si, sous notre température, il aurait repris, l'hiver venant, sa robe immaculée. »

**Distribution géographique.** — L'hermine est répandue dans tout le nord de l'ancien continent. On la trouve dans toute l'Europe, des Pyrénées aux Balkans ; dans l'Asie septentrionale et centrale, jusqu'aux plages orientales de la Sibérie ; en Perse et dans l'Asie Mineure. On prétend même l'avoir observée dans l'Himalaya. Elle est commune dans tous ces pays. En Allemagne, elle est un des carnassiers les moins rares.

Au sud de l'Europe, en Italie, elle est remplacée par la *boccamela* ; dans l'Amérique du Nord, par la *belette à longue queue*, ou *belette de Richardson*, animaux qui ressemblent beaucoup à l'hermine, et qui ne seraient, pour beaucoup de naturalistes, que de simples variétés de celle-ci.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Comme la belette, l'hermine trouve, dans chaque endroit,

dans chaque localité, un séjour convenable. Un trou dans la terre, une taupinière, un terrier de hamster, une crevasse de rocher, un trou, une fente de mur, un amas de pierres, un tronc d'arbre creux, une mesure abandonnée, sont pour elle autant de retraites. L'hiver, elle creuse même des terriers dans la neige et les habite. Le capitaine Lyon en a donné la description.

« J'observai, dit-il, un curieux mode de galeries profondes, faites par les hermines, et qui étaient dirigées de la même manière que les traînées souterraines des taupes en Angleterre. Des passages obscurs courent et serpentent en sentiers sinueux, et, vers l'endroit où les hermines ont établi leur domicile, les cercles se multiplient, comme pour rendre l'approche plus difficile. »

L'hermine reste et dort presque tout le jour dans sa demeure ; parfois cependant elle en sort et s'expose aux regards de l'homme. Mais c'est au crépuscule que commence vraiment pour elle l'heure de la chasse. Vers le soir, elle devient plus active ; aussi n'est-on pas longtemps sans la voir, et si alors on est convenablement caché, on peut aisément observer ses allures. Impatiente et curieuse, ou affamée et en quête de nourriture, elle commence à chercher aux environs de sa retraite ; elle met en œuvre toute son agilité, toute sa souplesse, toute sa grâce. Tantôt elle glisse comme une anguille entre les pierres et les

morceaux de bois; tantôt elle s'arrête, immobile, le dos fortement bombé, devant un trou de souris, une taupinière, une crevasse qu'elle examine rapidement. Sans changer de place, elle n'est jamais complètement immobile; ses yeux, ses oreilles, son nez, sont continuellement en mouvement, et sa petite tête prend toutes les directions. Comme on doit le penser, elle excelle dans tous les exercices corporels. Elle court et bondit avec la plus grande agilité, elle nage comme une loutre, traversant les cours d'eau et même les bras de mer.

« Un paysan, dit Thompson, franchissant en canot le bras de mer, large d'un mille anglais, qui sépare une partie d'Islandmagee du continent, aperçut un petit animal qui nageait aisément. Il s'en approcha, et vit une hermine, qui voulait sans doute aller visiter l'île et qui avait parcouru le quart d'un mille anglais. »

Les facultés intellectuelles de l'hermine sont en rapport avec ses caractères physiques. Elle a le courage de la belette, une soif de sang intarissable, une rage de meurtre sans égale; aucun ennemi ne lui fait peur; elle s'en prend même à l'homme. On ne croirait pas qu'elle puisse lui devenir un adversaire, au moins désagréable, et cependant il en est ainsi. « Un homme, raconte Wood, qui se promenait aux environs de Ericklade, aperçut deux hermines couchées sur son chemin. Il leur jeta une pierre, qui renversa l'une d'elles. L'autre poussa un cri aigu, particulier, s'élança sur lui, grimpa à ses jambes, et chercha à le mordre au cou. Son cri de guerre avait été entendu et répété par d'autres hermines, qui accoururent à son secours. L'homme chercha à les éloigner à coups de pierres, mais il dut bientôt ne songer qu'à écarter ces animaux de son cou; il avait assez à faire; les hermines le poursuivaient avec acharnement, et il ne dut qu'à ses habits épais et à une forte cravate de n'être point blessé. Mais ses mains, son visage et une partie de son cou, étaient couverts de morsures, et il garda de cette lutte un tel souvenir qu'il n'essaya plus de faire du mal à une hermine. Il assura même à ses amis que la première hermine qui l'attaqua fit entendre distinctement le mot de *meurtrier*. Nous pouvons lui pardonner cette exagération, car le grognement d'une hermine en fureur rappelle assez la première syllabe de ce mot. »

L'hermine fait la chasse non-seulement aux mammifères et aux oiseaux dont elle peut se rendre maîtresse, elle attaque souvent aussi des animaux plus grands qu'elle. Elle fait sa proie des

souris, des taupes, des hamsters, des lapins, des moineaux, des pigeons, des poules, des jeunes hirondelles, qu'elle va prendre dans leur nid; elle mange tous les serpents et les lézards qu'elle rencontre; les lièvres mêmes ne sont pas à l'abri de ses atteintes. Lenz a vu cinq hermines se réunir autour d'un lièvre malade, et l'égorger; il ajoute que les lièvres sains et adultes n'ont rien à craindre de leur part. Les naturalistes anglais ne partagent pas cette opinion. Hope entendit un jour le cri d'angoisse d'un lièvre. Ce cri l'ayant frappé, il se dirigea vers l'endroit d'où il partait, et vit le lièvre se débattant avec un autre animal qui s'était attaché à sa poitrine comme une sangsue. C'était avec une hermine que la lutte était engagée; à son approche, le lièvre prit la fuite et disparut dans le bois, entraînant son ennemi avec lui. « C'est une chose remarquable, dit Bell, qu'un lièvre, poursuivi par une hermine, n'utilise point ses qualités naturelles; il lui suffirait de quelques bonds pour échapper, comme il échappe aux chiens et aux renards; on dirait qu'il méprise ce petit ennemi, il se comporte comme s'il n'existait pas d'hermine, mais cette indifférence lui coûte la vie. »

Il est très-intéressant de voir une hermine chasser un de ses gibiers favoris, un campagnol amphibie, par exemple. Elle poursuit ce rongeur sur la terre et dans l'eau, et arrive à en faire sa proie. Elle flaire d'abord tous les trous. Sent-elle que l'un d'eux est habité, elle y entre; le campagnol prend la fuite et se jette à l'eau, ce qui ne le sauvera pas; son ennemi le suit, nageant comme un chien et le poursuivant avec toute l'agilité de la loutre. Le campagnol est perdu, si un hasard ne le sauve. Il essaye de grimper, de se cacher, rien ne lui sert. L'hermine est sur sa piste, et ses dents sont plus fortes que les incisives du rongeur. Le combat se livre quelquefois dans l'eau, et l'hermine regagne alors la rive, tenant sa proie dans sa gueule. Wood rapporte que quelques hermines ont détruit en peu de jours toute une colonie de rats d'eau.

Les hermines s'accouplent en mars. En mai ou en juin, la femelle met bas de cinq à huit petits. Elle les dépose sur une couche molle, dans une taupinière ou dans une autre retraite sûre. Elle aime ses petits avec la plus grande tendresse, les allaite, les soigne, joue avec eux jusqu'en automne. Ce n'est qu'en hiver que, presque adultes, les jeunes hermines quittent leur mère. En cas de danger, celle-ci transporte sa progéniture dans sa bouche, et traverse même les rivières pour les mettre en sûreté. Lorsque les



petits sont un peu plus grands, elle les emmène dans ses excursions, leur apprend à chasser, et en peu de temps ils égalent leur mère en courage, en ruse, en agilité, en passion pour le meurtre.

**Chasse.** — On attrape les hermines avec des pièges de diverses sortes; souvent avec des espèces de ratières.

**Captivité.** — Prises jeunes, les hermines s'apprivoisent très-bien. On a pu en conserver qui entraient et sortaient à leur gré; qui suivaient leur maître comme un chien. Le Suédois Grill raconte sur la vie des hermines en captivité des faits très-intéressants. Je lui laisse ici la parole.

« Vers Noël 1843, je reçus une hermine mâle qui avait été prise dans un tas de fagots. Elle avait sa fourrure d'hiver; ses yeux noirs et ronds, son nez brun-roux, une tache jaune-soufre à la racine de la queue, dont le bout était noir tranchaient sur un fond blanc de neige. C'était une bête gracieuse, leste, élégante. Je la mis dans une grande pièce inhabitée, où se répandit bientôt l'odeur désagréable commune à tous les mustélidés. Son habileté à grimper, à sauter, à se cacher, était remarquable. Elle grimpa le long des rideaux, et si on l'effrayait, elle sautait à terre avec un cri d'effroi.

« Le second jour, elle courut dans le tuyau du poêle, y resta cachée pendant plusieurs heures et reparut toute couverte de rouille. Je la cherchais souvent des heures entières, et la trouvais finalement là où je m'y attendais le moins. Elle se glissait derrière une armoire adossée à un mur et y dormait sans appui. Dans la chambre se trouvait accrochée, assez haut, une pendule: un jour, en entrant, je m'aperçus avec étonnement que cette pendule marchait; en examinant avec plus d'attention, je trouvai mon hermine derrière le cadran, couchée à côté du mouvement. Elle avait sauté là, depuis le sol, et la secousse avait mis la pendule en marche. La pièce n'était pas chauffée; elle se fit une couche dans un bois de lit, et s'y choisit une place spéciale, qu'elle abandonnait dès que quelqu'un entrait. Le lit resta cependant toujours sa cachette favorite. Elle s'y tapissait quand on se dirigeait rapidement sur elle; mais si on lui parlait amicalement, sans bouger, elle s'arrêtait, ou s'avavançait avec curiosité, en allongeant le cou, et levant une patte de devant. La curiosité de l'hermine est bien connue, et le peuple répète cet adage: *L'hermine se réjouit quand on la loue*. Si quelque chose qu'elle ne peut voir à cause de sa basse stature attire

son attention, elle se dresse sur ses pattes de derrière et lève la tête. Elle se couche le cou relevé, la tête pendante, le dos un peu recourbé. Quand elle court, elle approche tellement le corps du sol, qu'on voit à peine ses pattes. Quand on s'approche d'elle, avant de prendre la fuite, elle pousse un cri comparable à celui de la pie-grièche; plus souvent encore, elle siffle comme un serpent.

« Le troisième jour, je mis mon hermine dans une grande cage; voyant qu'elle n'en pouvait sortir, et s'y sentant en sûreté, elle ne laissait rien approcher sans sauter à la grille, sans y donner des coups de dents, et répéter son cri en longs trilles. On aurait dit le caquetage d'une pie. Elle n'avait pas peur des chiens, et aboyait comme eux. Si on lui tendait par la grille un doigt de gant, elle le mordait et le tirait. Quand elle était en colère, — et il suffisait pour l'y mettre de la forcer à se lever, — elle hérissait tous les poils de sa queue.

« En général, elle était méchante. La musique la rendait furieuse. Quand on jouait de la guitare devant sa cage, elle sautait contre la grille, aboyait et sifflait tant que l'instrument se faisait entendre. Elle n'essayait jamais de déchirer sa proie avec ses griffes, mais toujours elle lui donnait des coups de dents. Les premiers jours, une odeur désagréable se répandit partout; mais, plus tard, cela n'arriva que rarement, et je pus tenir la cage dans mon cabinet de travail.

« Quand elle voulait se reposer, mon hermine tournait plusieurs fois sur elle-même; en dormant, elle se roulait en cercle, le museau près de la racine de la queue, laquelle était ramenée autour du corps, l'animal paraissant ainsi former deux tours de spire. Elle était très-sensible au froid. Quand la température de la chambre était basse, elle se tenait dans le nid qu'elle s'était fait elle-même avec de la mousse, des plumes; et si on l'en chassait, elle tremblait de tous ses membres. Quand il faisait chaud, elle s'asseyait dans sa cage. Souvent elle se nettoyait tout le corps avec le bout de sa queue; mais son sentiment de la propreté n'était pas lésé, si, après son repas, deux ou trois plumes lui restaient adhérentes au museau.

« Quand une lumière était près de sa cage, elle fermait les yeux, comme fatiguée de son éclat; elle ne voulut jamais changer sa cage contre un piège à putois, avec lequel je la pris dans la chambre. Dans une demi-obscurité, ses yeux brillaient d'un éclat verdâtre. Elle mordait les fils de fer assez épais qui formaient sa prison, les écartait et s'échappait.

« Dans les premiers jours, elle donna une preuve de sa prudence naturelle, car elle quitta sa cachette favorite, dès qu'elle vit qu'on voulait de là l'attirer dans la cage. On dut bientôt la mettre dans une autre cage en fer, dont elle chercha aussi à mordre les barreaux, pour s'échapper ; elle ne chercha jamais à en ronger le plancher ou le bois. Elle avait une place particulière pour se vider, ce qui permit d'entretenir une grande propreté dans sa demeure.

« Les deux premiers jours, l'hermine mangea les têtes et les pattes de deux gelinottes, et but du lait avec avidité. Le lait était, avec les petits oiseaux, son aliment favori. Deux verdiers lui suffirent à peine pour une journée ; elle commença par en manger la tête, et ne laissa que les plumes ; quant aux oiseaux de la taille des pies et des geais, elle dévorait tout, excepté la tête et les pattes. Quoique très-affamée, elle laissa pendant plusieurs jours des œufs de poule sans y toucher, jusqu'à ce que j'y eusse fait un trou ; elle en avala alors le contenu. La chair des animaux à cornes n'était pas très de son goût. Elle faisait du bruit en mangeant et en buvant, comme les petits chiens et les cochons de lait. Lorsqu'elle saisissait sa proie ou qu'elle bâillait, sa mâchoire inférieure, très-mobile, était presque verticale comme chez les serpents. Quand elle mangeait, elle fermait les yeux, fronçait le nez et les lèvres. Au moindre bruit, elle cessait de manger et restait attentive tant qu'elle se croyait observée. Elle n'attaquait un petit oiseau vivant que lorsque tout était tranquille autour d'elle et que l'oiseau restait immobile de peur ; elle l'examinait attentivement, et au moindre signe de vie, elle sautait dessus et l'égorgeait en lui broyant le crâne, mais rarement du premier coup ; ordinairement, avant de l'achever, elle le laissait se débattre quelque temps dans l'agonie. Elle montra la même cruauté vis-à-vis d'un gros rat que je lui donnai vivant : ils coururent longtemps sans s'attaquer, chacun paraissant avoir peur de l'autre. Le rat, très-vigoureux, mordit dans un bâton qu'on tendit à travers la grille et but le lait de l'hermine, celle-ci restait tranquille à l'autre bout de la cage, qui était large de 1 mètre et demi ; on aurait dit que le rat en était le propriétaire et que l'hermine n'était qu'un intrus. Son repas achevé, le rat cherchait à se tenir le plus loin possible de l'hermine, mais je le forçai à s'en approcher, et toujours il était le premier à attaquer. L'hermine parut succomber par moments, mais les coups plus sûrs et plus rapides qu'elle portait firent pencher la victoire de son côté. Après

avoir donné un coup de dent d'une rapidité telle qu'on ne pouvait la voir ouvrir la bouche, elle se retirait avec la souplesse du serpent. Le rat sifflait et criait continuellement, l'hermine n'aboyait qu'en se défendant ; les deux animaux sautaient l'un après l'autre jusqu'au toit de la cage, qui était élevée d'un mètre. Le rat paraissait enfin moins disposé à continuer la lutte ; l'hermine alors poussa ses attaques par devant, vers la tête de son adversaire ; aucun coup de dent ne venait frapper à la même place. A la dernière attaque, l'hermine sauta sur le dos du rat, lui serra le corps entre ses pattes de devant, et lui mordit le cou, jusqu'à ce qu'il expirât. Elle lui brisa ensuite la colonne vertébrale dans toute son étendue, et le dévora avec toute la peau, la tête, les pattes et la queue. Je n'ai jamais remarqué qu'elle suçât le sang des animaux qu'elle avait tués, mais je l'ai toujours vue les dévorer de suite. »

Les indications de Grill sur le changement de couleur sont très-précises. « Le 4 mars, dit-il, je remarquai quelques points noirs entre les yeux. Le 10, on apercevait à la même place une tache brune, mélangée de blanc, couvrant à peu près la moitié du front. Quelques taches foncées se montraient en même temps autour du nez et au-dessus des yeux ; quand l'animal se courbait, on voyait que le fond de son poil, tout le long du dos, était foncé. Le 11, toute l'échine et les épaules étaient foncées. Le 15, les pattes et une partie de la queue se montrèrent brunes. Le 18, le derrière de la tête, entre les oreilles, la partie postérieure du cou, le dos, le quart de la queue étaient gris-brun, cette couleur se continuait le long des pattes. Le brun et le blanc étaient nettement séparés, sauf à la face, qui était tachetée. Le brun y était plus foncé ; il devenait plus clair en avançant vers l'extrémité postérieure du corps, et paraissait jaunâtre aux reins et à la racine de la queue. Celle-ci n'avait que trois couleurs : un quart était brun-jaune, un autre quart blanc, avec des taches jaune-soufre, et la moitié noire ; sous le ventre, la couleur jaune-soufre était plus prononcée. Le changement de couleur s'opérait très-rapidement ; au début, on pouvait suivre les progrès de jour en jour et même de douze en douze heures. Le 3 avril, la gorge et le ventre, les oreilles, le tour des yeux, la partie inférieure de la moitié antérieure de la queue, les pieds, la face interne des pattes de devant et de derrière et la face interne des cuisses étaient encore blancs. Le 19, les oreilles étaient brunes. — Les poils bruns poussent en une fois, et avant qu'ils aient atteint la longueur

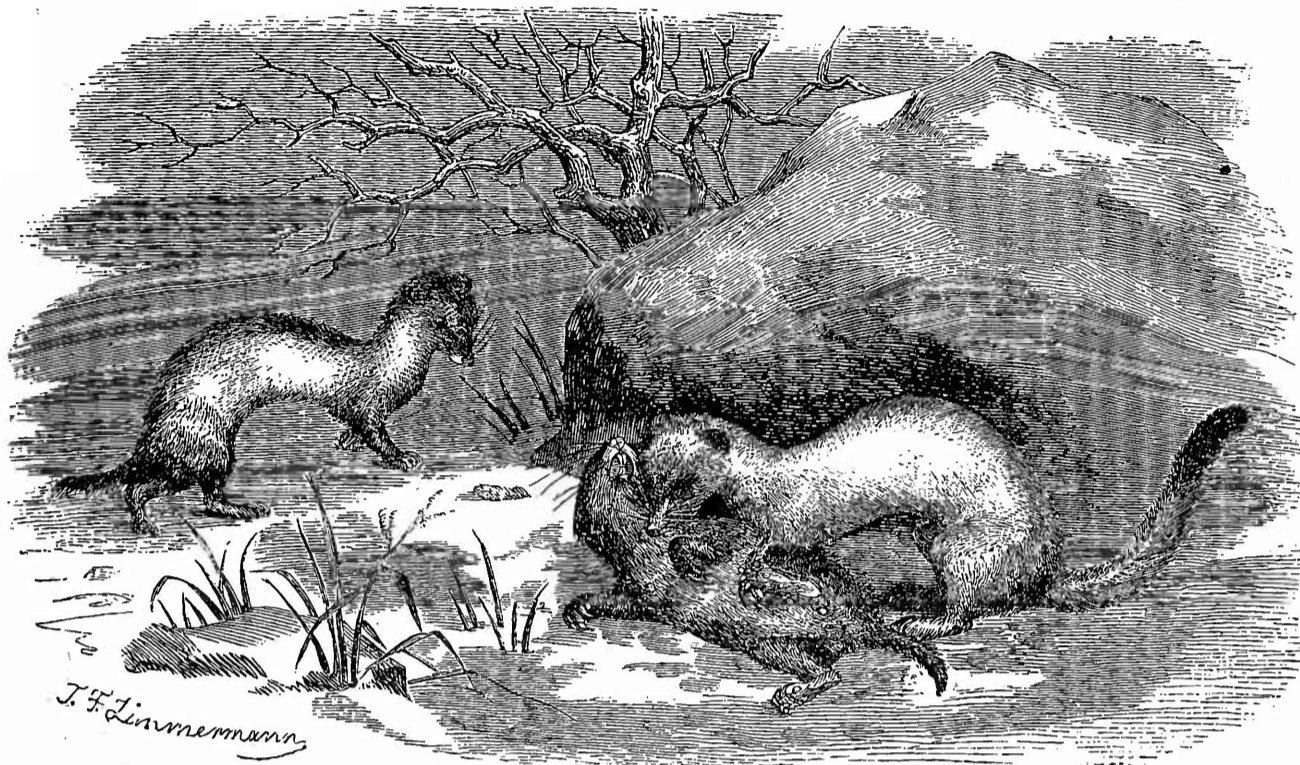


Fig. 301. L'Hermine et la Belette sous le pelage d'hiver.

des poils blancs ceux-ci sont tombés. — On peut admettre que la mue proprement dite a lieu au commencement de mars ; le 19 mars, le brun n'a fait que s'étendre et remplacer peu à peu le blanc.

« Le 7 mai, après quatre mois et demi de captivité, j'essayai de la caresser ; j'avais eu soin de mettre des gants ; elle mordit, toutefois je ne sentis pas ses dents. Au commencement, elle cherchait à repousser mes caresses, mais elle finit par paraître y prendre plaisir ; elle se couchait sur le dos et fermait les yeux. Je recommençai le lendemain, car je voulais l'apprivoiser aussi bien que possible. J'ôtai mes gants et m'occupai d'elle avec tout autant de sécurité qu'auparavant. Elle me laissait la caresser, la chatouiller, lui lever les pattes, lui ouvrir la bouche ; mais quand je la prenais par le corps, elle me glissait entre les mains comme une anguille. Il fallait s'approcher d'elle silencieusement, et lui montrer à la fois qu'on n'en avait pas peur et qu'on ne voulait pas lui faire de mal ; règle, d'ailleurs, qu'il faut toujours suivre quand on veut apprivoiser un animal sauvage.

« Mais mon plaisir ne fut pas de longue durée. L'hermine ne mangeait plus qu'avec difficulté les oiseaux et les souris, et le 15 juillet je la trouvai morte dans sa cage. Je vis alors, ce que j'avais cru remarquer déjà longtemps auparavant, que toutes ses dents, surtout les canines, étaient usées, à l'exception de la dent carnassière supé-

rieure. Cela provenait-il de l'âge ? ou les avait-elle usées en essayant de ronger les barreaux de sa cage ? Les deux causes réunies avaient probablement agi.

« On dit que l'hermine, lorsqu'on l'irrite au point de la mettre en colère, répand le contenu fétide de sa glande anale ; mon hermine ne fit jamais cela, quelque excitée qu'elle fût. La frayeur seule provoquait cette évacuation. Ainsi, quand elle s'avancait en colère, aboyant, sifflant, le poil de la queue hérissé ; quand elle combattait avec les plus gros rats, jamais elle ne répandit cette odeur ; ce n'était que quand elle prenait la fuite. Au commencement de sa captivité, on eut souvent l'occasion de la sentir, car chaque bruit l'effrayait, mais cela devint ensuite très-rare, et après deux ou trois mois de captivité, elle ne la répandit plus qu'une seule fois, voici dans quelles circonstances. Ayant fermé violemment la porte de sa cage, elle sauta effrayée, et immédiatement je sentis cette odeur aussi forte que les premiers jours. Je suis donc porté à croire que l'évacuation de la liqueur fétide est involontaire. Il est probable que la peur a pour effet de relâcher le muscle sphincter de sa glande anale, et qu'alors le contenu s'épanche au dehors. La même chose doit s'observer chez les autres animaux de la famille, qui sont pourvus de glandes analogues. Il est d'ailleurs naturel que l'animal use de cette arme contre plus fort que lui et au moment du danger ; à quoi bon l'employer si,

confiant dans sa force, il est supérieur à son ennemi, ou s'il croit l'être ? »

**Usages et produits.** — L'hermine est intéressante au point de vue de l'industrie : elle fournit une des plus belles fourrures dont se parent la gravité des magistrats et la coquetterie des femmes.

### LES VISIONS — VISON.

*Die Sumpftottern, The Smaller Otters ou Musk Otters.*

Les martes se rattachent aux loutres par deux espèces encore peu connues, habitant, l'une le nord et l'est de l'Allemagne, et l'autre l'Amérique : ce sont les visons, dont on a formé un groupe à part parmi les mustélidés.

**Caractères.** — Les visons ont le museau large, plat, et les oreilles arrondies de la loutre, les doigts réunis dans plus de la moitié de leur longueur par une membrane couverte de poils ; mais, par tout le reste du corps, ils ressemblent aux putois, dont ils ont à peu près la taille.

**Distribution géographique.** — Les visons appartiennent à l'Europe et à l'Amérique.

Les deux espèces connues sont :

#### LE VISON D'EUROPE OU A TÊTE DE LOUTRE — VISON LUTREOLA.

*Der Nörz, The Nurek Vison.*

#### LE VISON D'AMÉRIQUE OU MINK — VISON AMERICANUS.

*Der Mink, The Mink.*

**Caractères.** — Beaucoup de naturalistes regardent le vison d'Amérique comme une simple variété du nôtre. On ne saurait se dissimuler qu'ils ne soient très-voisins. Cependant, le vison d'Amérique se distingue du vison d'Europe par des dimensions qui sont assez importantes, pour que d'autres naturalistes aient considéré ces deux animaux comme spécifiquement distincts.

Le premier a la tête plus courte et la queue plus longue. Le nombre des vertèbres cervicales, dorsales et lombaires, est le même dans les deux ; celui des vertèbres caudales varie : ainsi le vison d'Amérique en a 21, tandis que celui d'Europe n'en a que 19. Ces caractères différentiels sont les seuls qu'on ait encore trouvés.

Le vison d'Europe (*fig. 302*) est long de 52 cent., dont 16 environ appartiennent à la queue. Il a le corps allongé, les pattes courtes, le poil de la loutre, avec une tête plus longue. Ses pieds sont

ceux du putois, mais à doigts réunis par une membrane ; son pelage est composé de poils soyeux, épais, lisses, courts, assez rudes, de couleur brune, recouvrant un duvet épais et gris. La teinte est plus sombre sur le dos, surtout à la nuque et à l'arrière-train ; la queue est plus foncée que les flancs ; le ventre est gris-brun ; la gorge est marquée d'une petite tache jaune ou blanchâtre. La partie antérieure de la lèvre supérieure et toute la lèvre inférieure sont blanches.

Le vison d'Amérique a les mêmes couleurs, mais sa fourrure est plus épaisse et plus douce.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Jusque dans ces derniers temps, nous ne connaissions que très-peu le genre de vie de ces animaux, et les observations les plus récentes laissent même encore beaucoup à désirer. Je dois à l'obligeance d'un chasseur de Lubeck des informations précises sur l'espèce européenne. Audubon, et après lui le prince de Wied, nous ont donné la description de l'espèce américaine.

Ces deux animaux ont essentiellement le même genre de vie ; je crois donc devoir faire précéder la courte description des mœurs et des habitudes du vison d'Europe, d'un résumé des faits les plus importants, rapportés par Audubon et le prince de Wied, au sujet de l'espèce américaine.

Le vison d'Amérique ; au dire d'Audubon, est, avec l'hermine, le carnassier le plus destructeur qui rôde autour des fermes ; il trahit sa présence par la disparition subite de quelques canards ou de quelques poulets. Le paysan voit-il une jeune poule se débattre, s'agiter, et tout à coup disparaître dans un trou ou dans un tas de pierres ; il est assuré qu'un vison est là, qui vient de la saisir et de l'entraîner dans sa demeure. Aussi il rentre en toute hâte, prend son fusil, revient et attend patiemment que le voleur reparaisse de nouveau ; mais, d'ordinaire, il a longtemps à attendre, et cependant ce n'est qu'avec de la patience qu'il pourra arriver à se débarrasser du voleur. Audubon l'expérimenta lui-même sur un vison qui s'était logé dans le revêtement en pierre d'un petit étang, tout auprès de sa maison. Cet étang était l'endroit favori des canards de la ferme ; le carnassier y avait donc la chasse facile. Sa retraite avait été choisie avec autant d'audace que de prudence ; elle était tout près de la maison, à côté de l'endroit où les poules descendaient pour boire. Devant son trou, étaient deux blocs de granit, qui lui servaient d'observatoires. Il y restait des heures entières, guettant sa proie ; il s'en élançait pour ravir les poules et les canards, jusqu'à ce qu'enfin le naturaliste mit

fin à ses déprédations. « Nous déclarons, dit Audubon, que nous n'avons rien à dire pour la défense du vison. Mais nous devons ajouter que, quelque rusé, quelque nuisible qu'il soit, il l'est encore moins que l'hermine; il ne tue des poules qu'autant qu'il en a besoin pour se rassasier, tandis que celle-ci massacre en une nuit tout un poulailler. »

Audubon vit le vison très-répandu dans l'Ohio, où il rend assez de services en détruisant les rats et les souris. Mais il commet aussi bien des méfaits; il s'y nourrit de poissons, et s'y fait détester des pêcheurs, qu'il suit avec attention, pour s'élancer hors des fourrés qui sont au bord de l'eau, et leur enlever leur pêche. Il nage et plonge avec beaucoup d'habileté, et poursuit les poissons les plus agiles, tels que la truite et le saumon. Au besoin, il se contente d'une grenouille ou d'une salamandre; mais, quand il en a l'occasion, il se montre très-gourmand. Son odorat excellent lui permet de poursuivre une proie avec autant d'assurance que le meilleur chien de chasse, et des observateurs dignes de foi l'ont vu faire de ce sens l'usage le plus étendu. Dans les marais, il chasse les campagnols, les bruants, les moineaux, les canards; au bord des lacs, les lièvres; dans la mer, il cherche des huîtres, et pêche les moules au fond des rivières; en un mot, dans toute localité, il sait s'accommoder aux circonstances, et trouver de quoi se nourrir. Les rives rocheuses sont cependant les endroits où il se tient de préférence, et souvent on le trouve au bord des rapides et des cataractes. Quand on le poursuit, il saute à l'eau et cherche à se sauver en plongeant et en nageant. A terre, il court assez rapidement, mais les chiens l'atteignent vite à la course; lorsqu'il les a à ses trousses, il grimpe sur les arbres, et s'il ne le peut, il cherche à échapper par la ruse. Lorsqu'il est effrayé, il répand une odeur très-désagréable, comme le putois.

Dans l'Amérique du Nord, les visons sont en rut à la fin de février ou au commencement de mars. A cette époque le sol est couvert de neige, et l'on peut constater facilement combien peu ils se reposent. On voit les mâles longer les cours d'eau, cherchant leurs femelles, et il arrive souvent que des bandes entières arrivent dans des cantons où, en d'autres époques, ils sont très-rares, et même où ils manquent complètement. Audubon tua un matin six visons mâles, qui étaient en quête de femelles. En une semaine, il s'en procura un grand nombre, mais parmi eux il n'y avait pas une femelle. Il croit que pendant

l'époque du rut les femelles restent cachées dans leurs retraites.

Celles-ci mettent bas de cinq à six petits, que l'on trouve à la fin d'avril, dans des cavités creusées sur les berges des rivières, dans de petits îlots, dans les marais, dans le creux des arbres.

Le prince de Wied confirme le récit d'Audubon; il ajoute que souvent le vison tue plus d'une poule en une fois; qu'en hiver, il se nourrit longtemps de mollusques fluviatiles, dont on trouve les coquilles aux environs de sa retraite; qu'il nage admirablement, mais qu'il ne peut rester longtemps sous l'eau et reparaît bientôt à la surface pour respirer.

Nous avons moins de données sur le vison d'Europe. Ce vison, qui est inconnu à bien des chasseurs, est décrit par Wildungen (1) comme un animal très-rare en Allemagne. Il dit qu'il désirait depuis longtemps en voir un, et qu'enfin il a dû l'accomplissement de ce vœu au zèle infatigable et à l'obligeance du comte Mellin.

« Lorsqu'il marche ou qu'il saute, son dos recourbé, son agilité à passer à travers les ouvertures les plus étroites, font ressembler le vison aux martes. Comme le furet, il est continuellement en mouvement, il inspecte chaque coin, chaque trou. Il court mal, ne grimpe pas sur les arbres, mais il nage admirablement comme la loutre, et peut rester longtemps sous l'eau. Il est trop faible pour résister à de forts courants, et on le trouve plutôt au bord des petites rivières.

« La femelle met bas en avril ou en mai des petits aveugles. Elle les cache dans des endroits secs, élevés, entre des racines d'arbres ou dans les rochers.

« Le vison aime les lieux déserts et silencieux. Il évite l'homme, déjoue tous ses pièges; néanmoins il rend visite aux basses-cours, et y égorge autant qu'il peut; cela n'arrive cependant que dans les habitations isolées. Jamais je n'ai entendu dire qu'il ait pénétré dans les villages. Il se nourrit principalement de poissons, de grenouilles, d'écrevisses, de mollusques, et probablement de jeunes bécasses et poules d'eau.

« Le prix élevé de sa fourrure, même de sa fourrure d'été, fait qu'on chasse activement cet animal, de jour en jour plus rare, et s'il n'avait été protégé par la douceur des derniers hivers, il aurait complètement disparu de la Poméranie suédoise, où Mellin l'a observé. »

C'est là tout ce que nous savons du vison

(1) Wildungen, *Neujahrs-geschenk für Forst- und Jagd-liebhaber* (Cadeaux de nouvelles année pour les chasseurs et les forestiers), 1799.

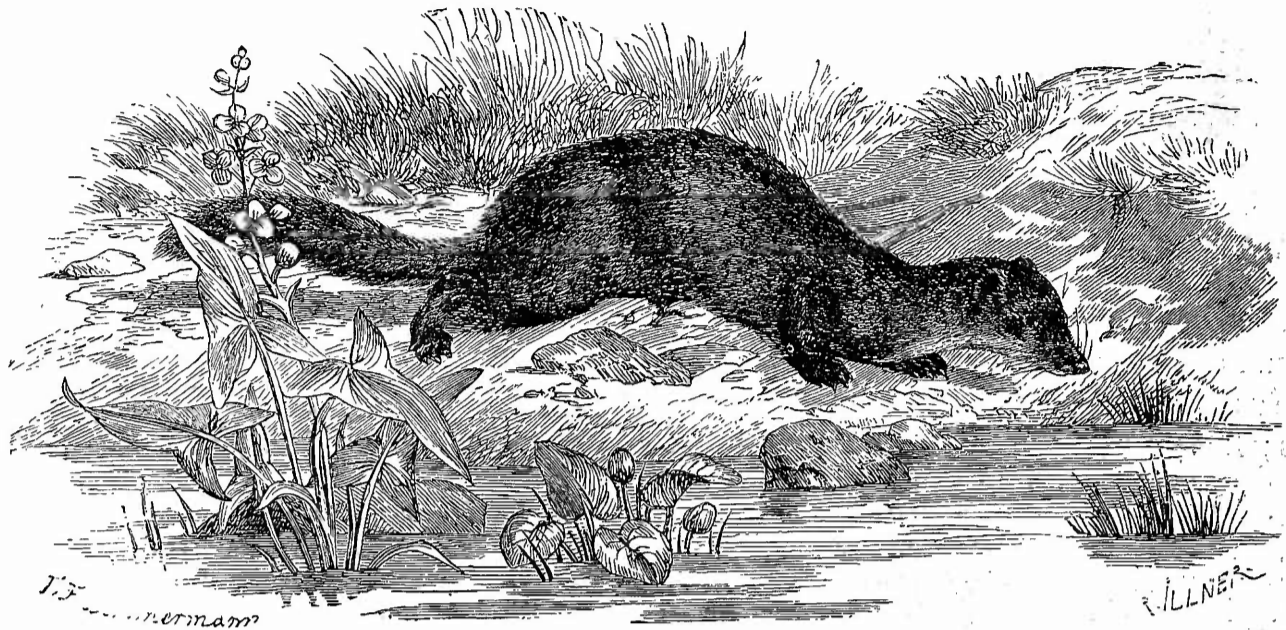


Fig. 302. Le Vison d'Europe.

d'Europe. L'opinion qu'il avait complètement disparu de l'Allemagne s'est répandue, et est devenue générale ; heureusement elle n'est pas fondée. Le vison se rencontre dans tout le nord de l'Allemagne, mais toujours isolé. Sa véritable patrie est l'Europe orientale, la Finlande, la Pologne, la Lithuanie, et assez fréquemment la Russie ; on le trouve depuis la mer Baltique jusqu'à l'Oural, depuis la Dwina jusqu'à la mer Noire ; on le rencontre en Bessarabie, en Transylvanie et en Galicie. A la fin du siècle dernier, on le voyait encore en Poméranie, dans le Mecklembourg et dans le Brandebourg. Il en est fait mention dans les registres de chasse du comte de Schulenburg-Wolfsburg. Il est devenu plus rare dans ce siècle. D'après Blasius, un vison fut pris, en 1852, dans le Hartz, dans le comté de Stolberg ; d'après Hartig, un autre en 1859 près de Brunswick et un troisième près de Ludwigslust dans le Mecklembourg. On sait qu'on le trouve dans le Holstein, mais on n'a pas à ce sujet des notions bien précises.

Je n'en ai eu que plus de plaisir en recevant ces derniers jours les renseignements suivants de la part d'un chasseur et d'un naturaliste distingué, M. le forestier Claudius.

« A ma connaissance, m'informe-t-il, on rencontre le vison aux environs de Lubeck ; il y est connu, au moins de nom, de tous les chasseurs ; on l'y trouve dans un espace de quelques milles carrés, limité, au nord, par le lac d'Himmeldorf, au sud, par le lac de Schall, et à l'est par le lac de Dassow. Il apparaît toujours solitaire et sa fourrure est ici trop peu estimée pour qu'on y fasse grande attention. Je ne me rappelle pas

avoir entendu dire qu'on lui dressât des pièges. Ce n'est que par hasard qu'il devient la proie du chasseur, et encore seulement en hiver ; car ce n'est qu'alors, par les fortes gelées, qu'on peut pénétrer dans son domaine. Il en résulte que malheureusement on ne sait à peu près rien de ses habitudes pendant la belle saison. Une seule fois, à ma connaissance, un de mes voisins, en chassant des bécassines, trouva à la fin de juillet, dans un trou creusé en terre, quatre à cinq jeunes visons, avec leur mère. Il arriva ce qui était à prévoir, que la mère emporta ses petits, et qu'on ne put les observer par la suite. A la chasse du canard, on rencontre quelquefois un vison au bout de son fusil, et on ne l'épargne pas, car sa fourrure est bonne, même en été. C'est ainsi qu'il y a quelques années on en tua un non loin d'ici, dans le creux d'un saule.

« En hiver, au contraire, on aperçoit souvent le vison, surtout dans la chasse au putois. De temps à autre on le tire, quelquefois les chiens s'en emparent, ou bien il se prend dans un piège. Le chasseur qui a placé le piège ne salue pas cette capture avec la joie du naturaliste, car la peau du vison ne vaut pas la moitié d'une peau de putois ; on n'en donne pas plus d'un florin, le même prix qu'il y a cinquante ans, du temps de Dietrich de Winkell ; car cette fourrure n'est recherchée ni pour le commerce, ni pour l'usage personnel.

« Le vison a les mêmes habitudes que le putois et la loutre. Il a la fourrure luisante de celle-ci ; le museau et la courte queue de celui-là ; on comprend dès lors que l'on puisse le prendre ici pour un métis de ces deux animaux

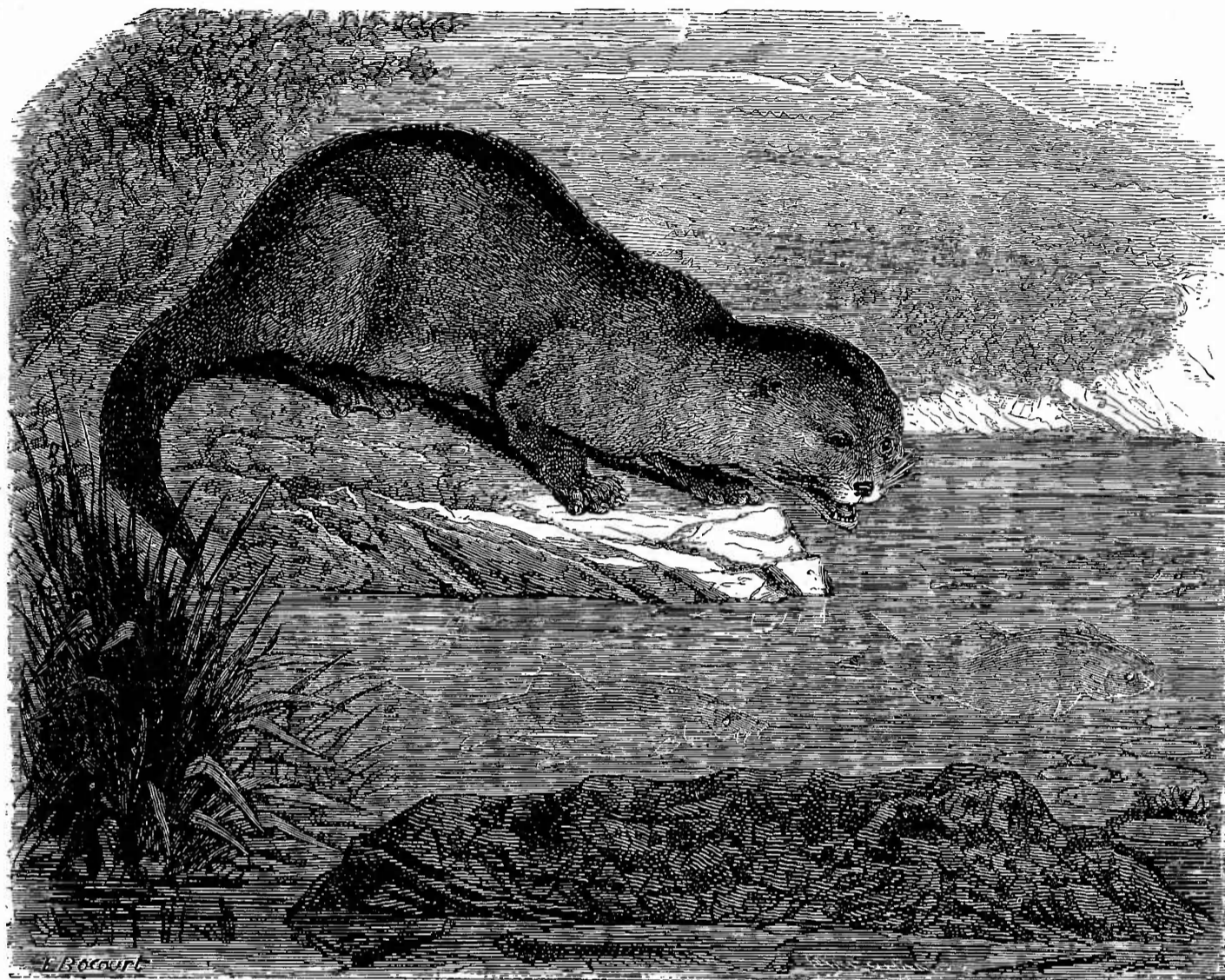


Fig. 303. La Loutre d'Europe.

« Le vison habite les bords rocheux et couverts de roseaux des lacs et des cours d'eau ; comme le putois, il se loge dans les digues, sous les racines des aulnes, le plus près possible de l'eau ; son terrier n'a que peu d'ouvertures, et toutes du côté de l'eau ; on ne trouve aucun couloir qui se dirige dans un autre sens. Troublé dans sa demeure, le putois se réfugie du côté de la terre, où il connaît bon nombre de retraites ; le vison, au contraire, saute à l'eau et y échappe aux regards. La manière dont il nage est remarquable ; il ne frappe pas alternativement l'eau avec ses pattes, comme le putois, mais il s'élançe par secousses successives, et cela avec une rapidité surprenante. On réussit rarement à le tuer lorsqu'il est immergé ; il plonge longtemps, et n'apparaît à la surface qu'à une grande distance. Dans l'eau, il est complètement à l'abri du chien.

« Sa piste ressemble tout à fait à celle du putois et trompe le chasseur le plus expérimenté, car sa courte palmure ne s'imprime pas sur le sol.

BREHM.

Il faut le chercher, en hiver, dans les lieux où l'eau reste longtemps sans être gelée, près des fossés à forte pente, près des chutes d'eau, près des sources, dans les mêmes endroits, d'ailleurs, que ceux où on trouve le putois, lequel, comme on sait, plonge même sous la glace pour chercher des grenouilles. On y voit de temps à autre le vison assis sur la glace, couvert de vase à en être méconnaissable. Si seulement je pouvais en attraper bientôt un, délicatement, par la patte, pour pouvoir enfin l'observer à fond ! En attendant, je vous envoie la peau d'un vison qui a été tué dans le Mecklembourg, au mois de mars de cette année (1863) et que l'on a mise en vente à Lubeck. »

**Chasse.** — Le vison se prend dans toutes sortes de pièges ; on le tire souvent, mais il faut bien l'atteindre, car il a la vie très-dure.

**Captivité.** — Pris très-jeune, le vison d'Amérique s'apprivoise aisément. Richardson en vit un en la possession d'une Canadienne, qui le portait dans la poche de sa robe. Audubon en a gardé

un pendant un an, et il pouvait le laisser librement courir dans la maison et dans la cour. Il attrapait des rats, des souris, des poissons, des grenouilles, jamais il n'attaqua une poule; il vivait en très-bonne intelligence avec les chiens et les chats; montrait une grande vivacité le soir et le matin, et dormait au milieu de la journée; jamais il ne répandit d'odeur désagréable.

On ne sait encore absolument rien sur la vie du vison d'Europe en captivité.

### LES LOUTRES — *LUTRA*.

*Die Fischottern, The Otters.*

Nous arrivons maintenant à un genre qui comprend, parmi les mustélidés aquatiques, les espèces qui fréquentent les eaux douces : ce sont les loutres.

**Caractères.**—Toutes les espèces de loutres — et le nombre en est assez considérable — ont le corps allongé, porté par des pattes courtes, la tête aplatie, le museau obtus, les yeux petits, saillants, les oreilles courtes, arrondies, les doigts fortement palmés, la queue longue, pointue, aplatie, le poil court, roide, lisse et luisant. Elles ont cinq doigts à chaque patte, les deux moyens un peu plus longs que les autres, la plante en partie poilue, mais appuyant presque tout entière sur le sol. Elles n'ont pas de poche anale, mais deux glandes qui s'ouvrent au voisinage de l'anus. Elles ont le squelette et la dentition des mustélidés, dont elles se distinguent cependant par leur crâne très-aplati, à boîte cérébrale large, à portion frontale rétrécie, à museau court.

**Distribution géographique.** — Les loutres sont répandues sur toute la surface de la terre, à l'exception de la Nouvelle-Hollande et des contrées polaires.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Elles habitent les bords déserts des fleuves (pl. XVI), et ne quittent une rivière que si elles y sont forcées, ou lorsqu'elles gagnent un autre cours d'eau. Si on les a vues quelquefois s'écarter des bords qu'elles fréquentent, pour chasser des animaux terrestres, ces cas sont très-rares et doivent être regardés comme exceptionnels. Elles nagent et plongent à merveille, restent longtemps sous l'eau; courent assez rapidement, malgré leurs pattes courtes; sont fortes, courageuses, hardies, intelligentes, apprivoisables; mais elles vivent à peu près partout en mauvais rapports avec l'homme, car la fourrure précieuse qu'elles lui donnent ne compense pas la moitié des dégâts

qu'elles lui causent. Elles se creusent des terriers au bord des rivières, et ménagent une ouverture dans l'eau.

On connaît environ douze espèces de loutres.

#### LA LOUTRE COMMUNE — *LUTRA VULGARIS*.

*Der gemeine Fischotter, The Otter.*

Les Grecs et les Romains ont connu la loutre commune et nous ont transmis sur son compte bien des fables. Ils croyaient, par exemple, qu'elle attaquait l'homme, et ne lâchait prise que lorsqu'elle avait entendu craquer ses os.

Les Grecs la nommaient *enhydria*, nom qui rappelle ses habitudes aquatiques. C'est aussi à l'occasion des animaux qui vivent dans l'eau qu'Aristote en parle le plus longuement, et tout ce qu'il en dit dans ce passage est fort juste. Mais il en parle encore, lorsqu'il traite du genre de nourriture des animaux, et ici il commet une erreur, en admettant l'existence d'une deuxième espèce, qu'il désigne sous le nom de *latax*, et à laquelle il assigne, pour caractères distinctifs, une taille plus grande, un poil plus dur, et des dents qui tranchent le bois, comme le ferait un instrument de fer. Ce dernier trait appartient évidemment au castor, animal avec lequel on a pu fréquemment confondre la loutre; car, quoique Buffon dise le contraire, on les trouve quelquefois l'un et l'autre dans un même canton.

Pline ne parle qu'en un seul endroit de la loutre, et tout ce qu'il en dit, c'est qu'elle est du même genre que le castor : ce qui est loin d'être juste, car les deux animaux appartiennent non-seulement à des familles bien distinctes, mais à des ordres différents, l'un étant un rongeur et l'autre un carnivore.

Élien désigne la loutre sous le nom de *chien de rivière*; d'autres auteurs plus modernes l'ont appelée *chien aquatique*, et cette dénomination, trop vague, puisqu'elle n'exprimait pas si l'animal habitait l'eau salée ou l'eau douce, a donné quelquefois lieu de douter s'ils avaient voulu parler de véritables loutres ou de phoques. Ils nous apprennent, par exemple, qu'en certains lieux ces chiens aquatiques étaient dressés à la pêche, et rapportaient docilement à leur maître le poisson qu'ils avaient pris.

**Caractères.** — La loutre commune (*fig. 303*) a de 90 cent. à 1 mètre de long; la queue a la moitié de la longueur du corps; elle n'atteint pas plus de 33 cent. de hauteur, et pèse de 10 à 12 et même quelquefois 15 kilogrammes. La femelle se distingue du mâle par une taille un peu moindre,





Paris, J.-B. Baillière et Fils.

Corbeil, Crété, imp.

LA LOUTRE COMMUNE.



un corps plus fluët, un pelage plus clair. Le corps allongé de la loutre, et surtout sa tête petite, très-aplatie, mais large, lui donnent quelque chose de la physionomie du serpent. Ses oreilles sont arrondies, courtes, à peine saillantes, l'animal peut les fermer par une membrane. Ses yeux sont petits, placés près de l'angle de la bouche; la pupille est ronde, l'iris brun-châtain. Ses lèvres sont épaisses, et portent, la supérieure surtout, de longues moustaches. Le nez est nu, sa peau est hérissée de papilles dessinant un réseau; la forme de cette partie donne des caractères pour différencier les espèces. Les pattes ressemblent à celles des autres mustélidés, mais les loutres se distinguent suffisamment par la présence d'une forte palmure; cette membrane palmaire chez la loutre commune va jusqu'au milieu des doigts; sa face inférieure est nue, sa face supérieure couverte de poils rares. Son pelage est épais et court. Les poils formant duvet sont brun-gris clair à la racine, brun foncé à la pointe; les poils soyeux sont roides, serrés, d'un brun foncé et très-luisants. La teinte générale des parties supérieures est brun foncé et lustré; d'un brun clair ou gris brun au ventre; vert surtout au cou et aux côtés de la tête; il y a quelques taches irrégulières blanches ou blanchâtres entre le menton et la branche montante de la mâchoire, et au milieu de la lèvre supérieure.

Les jeunes animaux ont plus de gris brun. On n'en trouve que très-rarement à pelage roux clair, jaune ou blanc.

**Distribution géographique.**—La loutre commune se trouve en Europe et dans la plus grande partie de l'Asie centrale et septentrionale.

Elle ne s'étend pas jusque très-haut vers le Nord, et on ne la trouve qu'isolée en Laponie. En Sibérie, elle atteint à peine le cercle polaire, et se répand de là dans toute l'Europe. On la trouve en France, en Espagne, en Italie, en Grèce, où elle atteint sa limite méridionale, dans l'Europe centrale, dans la Grande-Bretagne, en Scandinavie, en Russie, dans les steppes de l'Asie, dans le sud de la Sibérie, dans l'Altaï, dans le Touran, dans la Mongolie, en Perse et en Mésopotamie. L'espèce japonaise ressemble beaucoup à la loutre commune, et beaucoup de naturalistes la regardent comme identique.

**Mœurs, habitudes et régime.**— Cette loutre habite exclusivement près des eaux douces; elle préfère les ruisseaux où vivent des truites et des écrevisses et les rivières dont les bords sont couverts de forêts. Elle y habite une demeure souterraine, disposée conformément à ses mœurs.

L'ouverture en est toujours à 50 ou 60 cent. au-dessous du niveau de l'eau; de là, part un couloir de 1<sup>m</sup>,20 à 1<sup>m</sup>,50, qui monte obliquement et arrive à un vaste donjon tapissé d'herbes et toujours sec. Un second couloir, étroit, se dirige vers la surface de la berge et sert à la ventilation; mais afin de mieux cacher sa retraite, elle cherche à pratiquer les trous à air au milieu de quelque épais buisson. D'ordinaire, la loutre utilise les ouvertures que l'eau a creusées dans le bord et qu'elle se contente d'agrandir. Quelquefois, mais rarement, elle s'empare d'un terrier abandonné de blaireau ou de renard, situé au voisinage de l'eau. Elle possède généralement plusieurs habitations. Lorsque les hautes eaux submergent son terrier, elle se réfugie sur les arbres, ou dans les creux qu'elle peut y rencontrer, et s'y repose des fatigues de sa vie aquatique.

Autant la loutre est détestée des pêcheurs, dont elle détériore les filets, autant elle a d'attraits pour le naturaliste. Elle présente les particularités les plus curieuses. Sa vie dans l'eau, ses mouvements, ses chasses, ses qualités intellectuelles, en font un des animaux les plus remarquables de nos contrées. Il suffit de la voir pour reconnaître qu'elle est aquatique. Elle marche avec une allure qui rappelle celle du serpent; elle glisse souvent assez loin sur la neige et sur la glace, et se sert, à cet effet, de sa queue vigoureuse. Quand elle marche, sa tête est inclinée, son dos est médiocrement recourbé. Elle peut se retourner avec une facilité incroyable, se dresser sur ses pattes de derrière, rester plusieurs minutes dans cette position, s'inclinant à droite, à gauche, en avant, en arrière, sans perdre son équilibre, grimper sur les arbres inclinés, en y enfonçant ses ongles solides et aigus; mais elle est assez inhabile dans cet exercice. Ce n'est que pressée par la faim qu'elle se nourrit d'animaux terrestres.

Vue dans l'eau, la loutre paraît un tout autre animal: elle est là dans son véritable élément; aussi y cherche-t-elle un refuge au moindre danger. Elle est admirablement organisée pour nager et plonger; son corps allongé comme celui d'un serpent, ses pattes que leur membrane palmaire transforme en rames puissantes, sa queue longue et forte, qui lui sert de gouvernail, son poil lisse et glissant, tout est disposé pour lui permettre de couler facilement à travers les flots. Ses dents pointues et solides, qui ne lâchent pas prise une fois qu'elles ont mordu, lui servent à saisir sa proie.

On a quelquefois la bonne fortune d'observer

ses allures dans les ondes claires des rivières ou des lacs des Alpes. On la voit alors nager avec autant d'agilité que le poisson qu'elle poursuit, et si, de temps à autre, elle n'avait besoin de reparaitre à la surface pour respirer, aucune proie ne lui échapperait. La loutre, en nageant, monte, descend, se porte de côté, en arrière, le tout avec la même souplesse. Elle fait la culbute en jouant dans les eaux. Comme j'ai pu l'observer chez des loutres captives, elle nage souvent sur le flanc, se retourne sur le dos, ramasse ses pattes sur sa poitrine, et se pousse en s'aidant de sa queue. Sa tête est toujours en mouvement. Même après un long séjour dans l'eau, son poil est toujours sec, et l'on croit avoir remarqué que la nuit il est phosphorescent. Il est facile de reconnaître l'endroit où nage une loutre, car il se dégage continuellement des bulles de gaz, qui se détachent de la couche d'air, dont son pelage est complètement enveloppé.

En hiver, l'eau étant gelée, la loutre cherche les solutions de continuité que peut présenter la glace, plonge et revient, pour respirer, au point même où elle a disparu. Elle retrouve avec sûreté les trous qui lui ont offert un passage; elle est, en outre, très-adroite à découvrir ceux qui sont sur son trajet. Ces trous n'ont pas besoin d'être bien grands; il suffit qu'elle puisse y engager son museau, aussi peut-elle très-bien chasser sous la glace.

Les sens de la loutre sont très-développés : elle voit, entend, sent à merveille. A plusieurs centaines de pas de distance, elle perçoit l'approche de l'homme ou du chien, et se dérobe en plongeant. Les poursuites continuelles auxquelles elle est en butte l'ont rendue méfiante et rusée, et on la guette souvent plusieurs jours avant d'arriver à l'apercevoir.

On entend sa voix moins souvent en liberté qu'en captivité, par la raison qu'il est alors plus facile de l'exciter. Est-elle de bonne humeur, elle fait entendre une sorte de léger ricanement; est-elle affamée, elle pousse un cri fort et répété, un *girrk, girrk*, qui blesse l'oreille; est-elle irritée, elle produit un cri aigu; au temps du rut, elle siffle.

Chez nous, la loutre est un animal plus nocturne que diurne. Elle se tient tout le jour cachée dans sa retraite, où elle apporte souvent une partie de son butin; aussi sa demeure est-elle infectée de la mauvaise odeur des débris de poissons qu'elle y laisse; odeur qui la fait souvent découvrir. Elle se met en chasse la nuit, surtout par le clair de lune. Là où elle n'est que rare-

ment poursuivie par l'homme, elle pêche aussi pendant le jour. Le prince de Wied rapporte que la loutre du Brésil est facile à tirer dans les eaux peu agitées, car elle arrive sans méfiance jusqu'au près des canots, élevant toujours la tête au-dessus de l'eau. Il est presque impossible de la manquer. Mais partout où l'Européen a, en troublant tout, étendu sa domination, il doit être aussi difficile que chez nous de surprendre cet animal. Au Paraguay et à Cayenne, les loutres habitent les grandes rivières, en famille, confiantes dans leur sûreté, et sans s'inquiéter des canots qui sillonnent les flots. Ici, il en est autrement. Les loutres ont appris à connaître, dans le cours des temps, quel est leur ennemi le plus redoutable, celui qu'il faut qu'elles s'attachent à éviter par tous les moyens; et elles y réussissent en partie en ne chassant que la nuit.

Habituellement, les loutres vivent solitaires; les vieilles femelles, cependant, rôdent longtemps avec leurs petits, se réunissent à d'autres femelles, et, au temps du rut, les mâles se joignent à elles; elles pêchent alors toutes en petites sociétés. Elles nagent presque toujours en remontant le courant; parcourent souvent la rivière jusqu'à plusieurs lieues de leur demeure, et inspectent tous les cours d'eau, tous les étangs qui se déversent dans le bras principal. Si le matin les surprend quand elles sont éloignées de leur terrier, elles se cachent durant toute la journée dans les roseaux, et continuent leur route quand la nuit est venue. On les voit, par exemple, apparaître dans les rivières qui se jettent dans la Saale, à trois et quatre lieues de leur confluent, et dépeupler complètement un étang, sans que le propriétaire s'en doute. Du reste, la loutre cache du mieux qu'elle peut sa retraite, et ne laisse dans le voisinage des traces ni de ses repas, ni de ses excréments. Elle dépose ceux-ci sur des pierres ou sur des pièces de bois.

La loutre est passée maîtresse pour prendre le poisson; elle remplace dans l'eau le renard et le lynx tout ensemble. Dans les eaux qui ont peu de profondeur, elle pêche les poissons dans les anses du rivage, ou bien elle frappe de sa queue la surface de l'eau, les effraye, et les fait se réfugier dans des trous et sous les pierres, où elle peut facilement s'en emparer. Dans les eaux profondes, elle poursuit sa proie et l'atteint à la nage. Souvent elle la guette du haut d'une pierre (*fig. 303*) ou du haut d'un arbre, saute à l'eau dès qu'elle l'aperçoit, plonge et la saisit. Si, à deux, elles poursuivent un saumon, l'une nage au-dessus de

lui, l'autre au-dessous, jusqu'à ce que celui-ci, fatigué, se rende sans défense. Si elle est seule et qu'elle ait affaire à un gros poisson, la loutre, pour mieux se dérober à sa vue, l'aborde par-dessous, le saisit au ventre, et vient le dévorer sur le rivage; quant aux petits, elle les mange tout en nageant, et en élevant la tête au-dessus de la surface du liquide. Aussitôt arrivée hors de l'eau avec une grande proie, elle saisit celle-ci entre ses deux pattes de devant, commence par la manger près des ouïes, dévore la chair du dos, et laisse le reste; dans les endroits très-poissonneux, elle ne mange même que les parties les plus délicates du dos. Dans un seul jour, elle prendra plusieurs gros poissons, et ne dévorera de chacun qu'une faible partie. Les paysans ne troublent pas une loutre aussi friande, surtout si le droit de pêche appartient à quelque grand propriétaire, comme c'est le cas en Angleterre; bien au contraire, ils regardent la loutre comme le pourvoyeur providentiel de leur maigre table, et tous les matins ils se rendent au bord de l'eau, pour ramasser les poissons dont elle a dévoré une faible partie. Quand elle a de la nourriture en abondance, la loutre ne dément pas les mœurs des autres animaux de sa famille. Comme j'ai pu le voir chez des loutres en captivité, elle tue autant qu'elle voit quelque chose de vivant près d'elle, et même après le repas le plus copieux, elle s'élance sur le poisson qui passe à sa portée. Arrive-t-elle sur un banc de petits poissons, elle en prend un, le porte au rivage, le tue, et s'élance de nouveau pour continuer sa poursuite. Elle est donc un animal très-nuisible par ses chasses à outrance et sans nécessité.

Elle se nourrit aussi d'écrevisses, de grenouilles, de rats d'eau, d'oiseaux; mais elle préfère à tout les poissons, et surtout les truites.

« Dans le parc de Stuttgart, dit Tessin, les étangs sont très-poissonneux, et on y entretient beaucoup d'oiseaux aquatiques. Pendant l'été de 1824, une loutre fit, parmi ces derniers, de très-grands ravages, durant plus de six semaines, sans qu'on pût se douter de sa présence. Tous les nids de canards furent détruits, les œufs dévorés; les jeunes canards et les jeunes oies disparaissaient, les poissons diminuaient sans qu'on découvrit leurs restes. Chaque matin, on trouvait deux ou trois canards adultes, dont il ne restait que le cou et la tête; des oies et des cygnes gravement blessés, qui succombaient plus tard à leurs blessures. Enfin, par un clair de lune, M. Bosch, jardinier en chef des jardins du

roi, résolut de surveiller lui-même les étangs. Depuis neuf heures jusqu'à minuit, les oiseaux furent continuellement en alarme, et dispersés de tous côtés; il entendait sans cesse le cri d'effroi des jeunes canards, et le calme ne s'établit que lorsque tous eurent trouvé un refuge sur la terre. Il lui était impossible de découvrir la cause de cette agitation, et il essaya vainement de chasser de nouveau les canetons sur l'étang. Vers une heure, un canard sauvage s'abattit à quelques pas de lui; il remarqua bientôt que l'eau se ridait, comme si un gros poisson nageait près de la surface; mais ces rides marchaient plus rapidement que si c'eût été un poisson; dès que le canard les aperçut, il se leva et s'enfuit; les rides approchaient de plus en plus de M. Bosch, qui tira sur elles avec du gros plomb; l'eau devint tranquille. M. Bosch sauta dans un canot, explora le fond de l'étang, et rencontra bientôt une masse molle qu'il attira à lui, et dans laquelle il reconnut une loutre mâle; elle était longue de 1<sup>m</sup>,30, et pesait 12<sup>kil</sup>,95. A partir de ce moment, les oiseaux purent vivre en paix.»

Les loutres n'ont pas une saison de rut bien déterminée; à toute époque de l'année, on trouve des petits. L'accouplement a ordinairement lieu à la fin de février ou au commencement de mars. Les mâles et les femelles s'appellent par un sifflement aigu et prolongé; on les voit jouer ensemble dans l'eau, se poursuivre, s'agacer, l'un l'autre. Après neuf semaines, par conséquent dans le courant du mois de mai, la femelle met bas deux ou quatre petits aveugles, dans un trou creusé sur la berge, entre de fortes racines, chaudement et mollement tapissé avec des herbes.

La mère témoigne à ses nourrissons le plus tendre dévouement. « Son affection pour eux est si grande, dit John. Franklin (1), que souvent elle se fait tuer plutôt que d'abandonner sa progéniture. Quand les petits sont enlevés à la mère, celle-ci suit le ravisseur et témoigne sa douleur par des cris ayant quelque ressemblance avec la voix d'un être humain. Les petits, de leur côté, appellent leur mère avec un ton de voix qui ressemble au cri des enfants. « J'avais privé une loutre de sa portée, raconte le professeur Steller. Huit jours après, je retournai sur l'endroit de l'exécution; je trouvai la mère assise près de la rivière, dans une attitude de langueur et de désespoir. Elle se laissa tuer sur place, sans faire aucune tentative de fuite. En la dépouillant, je reconnus qu'elle était tout amaigrie par la dou-

(1) John. Franklin, *la Vie des animaux*, t. I, p. 265.

leur que lui avait causée la perte de ses petits. Une autre fois je vis une vieille femelle, dormant à côté de son jeune âgé d'environ un an. Aussitôt que la mère nous vit, elle éveilla son petit, et l'engagea à se jeter dans la rivière. Celui-ci ne suivait point l'avis qui lui était donné et semblait enclin à prolonger son sommeil. Elle le prit alors dans ses pattes de devant et disparut dans l'eau avec lui. »

Après neuf ou dix jours, les petits ouvrent les yeux, et à l'âge de huit semaines, leur mère les emmène à la pêche. Ils restent avec elle pendant six mois, durant lesquels ils font leur éducation. A l'âge de trois ans, ils sont adultes et propres à se reproduire.

**Chasse.** — Les ravages que la loutre exerce font qu'on la poursuit avec acharnement; mais sa prudence est telle, qu'on ne peut la chasser comme les autres animaux. Il est très-rare qu'on puisse la tirer à l'affût; dès qu'elle soupçonne la présence de l'homme, elle n'a garde de se montrer. « Souvent, dit Tschudi (1), les chasseurs l'attendent des nuits entières, à l'endroit où elle a l'habitude d'entrer dans l'eau, sans réussir même à l'apercevoir. Leurs veilles ont pourtant un résultat, car lorsque la loutre se sent épiée pendant plusieurs jours de suite, elle change de quartier et se transporte à une demi-lieue ou à une lieue plus loin, le long de la rivière ou du lac. Une bonne charge de grenaille qui l'atteint à la tête, l'étend sans vie, même lorsqu'elle la reçoit entre deux eaux. Des coups aussi heureux que celui de ce chasseur zuriquois qui, de la même décharge, abattit, dans la Limmath, une loutre femelle et ses deux petits, sont rares dans les fastes de la chasse. »

L'affût d'hiver, près des trous qui sont sous la glace, est plus fructueux que l'affût d'été. Dans l'un et dans l'autre, le chasseur doit avoir la précaution de se tenir sous le vent.

Au Canada et dans quelques parties du nord des États-Unis, il y a des gens qui, l'hiver, lui font une chasse assez productive. Comme le froid, dans ce pays, dure plus longtemps que dans le nôtre, la loutre se trouverait exposée à de longs jeûnes quand les rivières sont prises par la glace; mais la plupart de ces rivières ont des parties dans lesquelles le cours d'eau est trop rapide pour que la surface puisse jamais se couvrir de glaçons. Ces lieux et les environs des cascades sont le rendez-vous des loutres pendant la rude saison, et elles y viennent sou-

vent de fort loin, en voyageant sur la neige. Si dans ce trajet elles sont surprises par un chasseur, elles se couchent à plat ventre, s'enfoncent sous la neige, parcourent ainsi un espace de plusieurs mètres, puis recommencent à courir dans une autre direction, et répètent ces mouvements avec tant de rapidité que l'œil du chasseur les perd quelquefois. Cette singulière allure ne les empêche pas, d'ailleurs, d'avancer beaucoup, et on a parfois de la peine à les atteindre. La loutre ainsi poursuivie revient quelquefois sur elle-même comme fait le lièvre, et pour faire mieux perdre sa trace il lui arrive de plonger sous la neige, comme la taupe le fait sous la terre. Enfin, quand elle est à bout de ruses, elle fait face courageusement et se défend avec vigueur.

On capture souvent la loutre dans des pièges sans amorce, qu'on place près de sa retraite, à environ 6 centimètres au-dessous de la surface de l'eau, et qu'on recouvre de mousse, ou mieux encore, que l'on dispose dans des fossés ou des ruisseaux qu'elle est obligée de traverser pour se rendre d'un étang dans un autre. En rétrécissant les passages au moyen de pieux, on force la bête à passer sur les pièges qui y sont tendus.

La loutre se prend aussi, mais accidentellement, dans des filets mis en place pour le poisson: j'en ai vu une accrochée à un hameçon. On la surprend parfois dans ses excursions à terre, mais il n'y a que peu de chiens qui suivent sa piste, soit que son odeur leur répugne, soit qu'ils craignent ses morsures. Une loutre acculée est, en effet, un adversaire redoutable, qui fait à ses assaillants des blessures dangereuses. Un chasseur en saisit une par la queue au moment où elle sautait à l'eau, elle se retourna, et d'un coup de dent lui coupa la dernière phalange du pouce. Ce qu'une loutre a saisi, elle ne le lâche plus qu'avec la vie.

Dans les grands lacs, on chasse la loutre en canot, et on la tire dès qu'elle se montre à la surface pour respirer; les bulles d'air qui montent indiquent toujours au chasseur l'endroit où elle se trouve. On ne peut employer ce moyen dans des endroits où l'eau est profonde, car la loutre morte tombe au fond, et, lorsqu'elle remonte, elle est en putréfaction et la peau n'est plus d'aucune utilité (*fig. 304*).

Dans les rivières où les loutres sont abondantes, on barre le cours avec des filets, et on fait chasser la loutre par des chiens dressés à cet effet (1). Les chasseurs se tiennent près des filets,

(1) Tschudi, *les Alpes*, p. 170.

(1) Voyez page 412.

armés de fusils et de piques, ou entrent dans l'eau avec les chiens, et tirent ou percent d'une pique celles que les filets arrêtent dans leur course. C'est ainsi qu'on chasse en Écosse. La loutre prise pousse des sifflements et des grognements, et se défend tant qu'il lui reste un souffle de vie. Elle est très-dangereuse pour des chiens imprudents ; elle leur brise souvent les pattes. Les chiens de loutres savent échapper à leurs morsures et s'en rendre bientôt maîtres. En mourant, la loutre fait entendre des sons plaintifs.

**Captivité.** — Prises jeunes et nourries avec du lait et du pain, les loutres se privent parfaitement et supportent facilement la captivité. Buffon, cependant, a mis le fait en doute et dit que les loutres qu'il a voulu faire élever, cherchaient à mordre, même en prenant du lait, et avant que d'être assez fortes pour mâcher du poisson, et que, loin de s'accoutumer à la vie domestique, elles moururent toutes dans le premier âge. Si Buffon, au lieu de confier à autrui ses expériences, les avait faites lui-même, peut-être que le résultat l'aurait conduit à conclure autrement qu'il ne l'a fait. Il est certain que la loutre, lorsqu'on ne s'adresse pas à des individus trop âgés, devient bientôt très-familière et montre beaucoup de douceur ; il est également certain qu'elle se plie à la servitude, au point de vivre dans une demi-domesticité, et qu'elle est susceptible d'être dressée à la chasse du poisson, comme un chien à la chasse d'un certain gibier. Les faits qui le démontrent sont trop nombreux pour que l'on puisse partager à cet égard les doutes émis par Buffon. Du reste, les missionnaires ne nous ont-ils pas appris depuis fort longtemps que les Chinois, ce peuple industrieux par excellence, élevaient des loutres pour la pêche ? Chez nous-mêmes, en Europe, ne trouve-t-on pas des exemples de ce genre ?

Jonston, qui écrivait en Allemagne vers le milieu du dix-septième siècle, et parlait de ce qui se passait de son temps dans un pays voisin, nous apprend qu'en plusieurs lieux de la Scandinavie les loutres s'apprivoisaient si bien qu'elles allaient chercher le poisson dans l'eau et l'apportaient à la cuisine. Il ajoute que si de tels pourvoyeurs n'étaient pas très-communément employés, cela tenait seulement à ce qu'ils tuaient beaucoup plus de poisson qu'ils n'en apportaient, de sorte que leurs services finissaient par coûter trop cher.

Les Indiens mêmes, au rapport de l'évêque

Héber (1), auraient des loutres dressées à chasser le poisson.

« J'arrivai, dit-il, à un endroit de la rivière où, à ma grande surprise, je vis une rangée de neuf ou dix loutres, toutes grandes et belles, qui étaient attachées chacune à un piquet de bambou planté sur le rivage, au moyen d'une laisse et d'un collier de paille. Quelques-unes nageaient aussi loin que cette laisse le leur permettait ; d'autres étaient couchées sur la rive, ayant une partie du corps seulement hors de l'eau ; d'autres, enfin, se roulaient au soleil sur le sable en poussant une sorte de petit sifflement assez aigu, mais qui paraissait d'ailleurs être un cri de plaisir. On me dit que dans ce canton beaucoup de pêcheurs avaient ainsi une ou plusieurs loutres qui n'étaient guère moins apprivoisées que des chiens, et qui leur rendaient des services analogues, tantôt poussant dans les filets les bandes de poissons, tantôt saisissant les plus gros avec leurs dents et les rapportant elles-mêmes. »

Héber ne nous dit pas comment s'y prenaient les pêcheurs hindous pour apprivoiser leurs loutres, qui appartiennent à une espèce différente de celles que nous avons en Europe ; mais nous pouvons supposer qu'ils n'employaient pas d'autres moyens que ceux qui sont mis en pratique chez nous.

Une loutre apprivoisée est un animal très-agréable. Elle connaît son maître et le suit comme un chien. Elle préfère un régime végétal et lacté à un régime animal, et on peut l'amener à ne pas toucher au poisson. Des femmes mêmes se sont amusées à apprivoiser des loutres, et c'est là une preuve de la docilité de cet animal. Tout récemment, mon père a reçu une description complète des mœurs d'une loutre que possédait une demoiselle qui est encore aujourd'hui à en déplorer la perte. Elle l'avait élevée avec du lait, et était arrivée à s'en faire suivre partout ; la loutre grimpait après sa robe, se reposait sur son sein, jouait avec elle ou s'amusaient toute seule ; elle grimpait sur une pelisse, se vautrait, se mettait sur le dos, cherchait à attraper sa queue, comme fait un jeune chat, se mordait les pattes de devant, et finissait par s'endormir. Sa maîtresse pouvait en faire tout ce qu'elle voulait. « Ma loutre, écrivait-elle, supportait toutes mes caresses ; je la mettais sur mon cou, sur mon dos ; je la prenais dans les mains, me cachais le visage dans sa fourrure ; je la saisissais par les pattes de devant et la faisais tour-

(1) Héber, *Narrative of a journey through the upper provinces of India*. London, 1828.

ner. Ce n'était que quand je l'éloignais qu'elle était mécontente ; elle cherchait alors à grimper sur moi. Ceci la rendait un peu désagréable ; elle mordait ma robe, et y faisait des trous, qui, si je ne le remarquais aussitôt, s'agrandissaient beaucoup dans la suite ; jamais je ne pouvais garder une jupe propre pendant une journée ; je ne pouvais non plus la laisser dormir où elle voulait ; elle avait les pattes trop sales. Nous avions néanmoins l'une pour l'autre une grande amitié, qui ne fit que croître à mesure que la loutre devenait et plus grande et plus intelligente. »

Pendant notre séjour en Espagne, où la loutre est très-commune, mon frère et moi nous en primes un jour trois toutes jeunes, que nous conservâmes quelque temps, et qui s'apprivoisèrent très-rapidement. Mais notre vie de chasseurs ne nous permit pas de les soigner comme nous l'aurions voulu, et elles périrent toutes trois dans le voyage.

« Une jeune loutre, dit Winkell, qui avait été élevée par le jardinier de mes parents, n'aimait rien autant que la société des hommes. Lorsque nous étions au jardin, elle arrivait, grimpait sur nous, se cachait dans notre poitrine, sortant la tête de dessous nos vêtements. Quand elle fut plus grande, il suffisait de siffler et de l'appeler par son nom, pour la faire arriver de l'étang où elle s'amusait à nager. Elle avait très-vite appris à apporter, à faire la culbute cinq ou six fois de suite.

« Quand elle faisait quelque sottise, la punition la plus sensible était de l'arroser avec de l'eau ; elle craignait cela plus que les coups.

« Son camarade favori était un assez fort basset. A peine celui-ci se montrait-il au jardin, qu'elle accourait, lui montait sur le dos, et se faisait porter. D'autres fois ils se culbutaient en jouant ; tantôt l'un, tantôt l'autre avait le dessus. Si la loutre était bien disposée, elle faisait continuellement entendre une sorte de ricanement. Si on passait avec le chien à une assez grande distance, et si celui-ci ne paraissait pas vouloir aller saluer son amie, elle l'appelait en sifflant, et si son maître le permettait, il obéissait aussitôt à l'appel. »

« Un individu, qui habitait près d'Inverness, dit John. Franklin (1), se procura une jeune loutre. L'animal devint si apprivoisé, qu'il suivait partout cette personne et qu'il obéissait sur-le-champ, quand on l'appelait par son nom. Si les chiens aboyaient après lui ou l'effrayaient, il se

plaçait sous la protection de son maître et cherchait à sauter dans les bras de celui-ci, pour plus de sûreté. On l'employait fréquemment à prendre du poisson et il pêchait quelquefois huit ou dix saumons dans un jour. A peine l'un de ces saumons lui était-il enlevé, qu'il plongeait aussitôt à la poursuite d'un autre. Il était également habile à la pêche en mer ; il prenait un grand nombre de jeunes morues et d'autres espèces. Lorsqu'il était fatigué, il refusait de pêcher plus longtemps et recevait alors sa récompense, consistant en autant de nourriture qu'il en pouvait dévorer. Aussitôt que son appétit était satisfait, il se contournait sur lui-même et s'endormait. C'est dans cet état de sommeil qu'on le rapportait généralement à la maison.

Les procédés à l'aide desquels on dresse les loutres à chasser le poisson sont très-simples. Jean Lotz (1), professeur à l'université de Lund, en Scanie, après avoir indiqué le moyen de se procurer des loutres, et avoir reconnu que les jeunes, étant moins farouches que les vieilles, sont plus faciles à élever, s'exprime comme il suit :

« On attache d'abord l'animal avec soin, de manière à ce qu'il ne puisse s'étrangler en se débattant, et on le nourrit pendant quelque temps avec du poisson et de l'eau. Ensuite on mêle dans cette eau du lait, de la soupe, des choux et des herbes, dont on augmente graduellement les proportions ; et dès qu'on s'aperçoit qu'il s'habitue à ce régime, on lui retranche presque entièrement le poisson. A la fin, on ne lui donne plus guère que du pain. Dès qu'on en est venu là, il ne faut plus permettre qu'il mange des poissons entiers, ni même les intestins des poissons qu'on apprête à la cuisine, mais seulement les têtes. On le dresse ensuite à rapporter comme on ferait pour un chien. Lorsqu'il rapporte bien, on le mène sur le bord d'un ruisseau clair, on lui jette du poisson, qu'il a bientôt atteint et qu'on lui fait rapporter ; on lui donne la tête pour récompense. Un paysan de la Scanie, qui avait dressé une loutre à ce service, prenait journallement autant de poissons qu'il lui en fallait pour nourrir sa famille. »

On dresse aussi la loutre en lui donnant pour commencer un poisson simulé, fait avec de la peau, qu'on l'habitue à prendre à terre d'abord, dans l'eau ensuite, et auquel on finit par substituer un vrai poisson mort. Quand on l'a amenée à rapporter ce dernier, on la met à la poursuite de poissons vivants, qu'on lui livre dans une

(1) John. Franklin, *la Vie des animaux*, t. I, p. 266.

(1) Lotz, *Journal étranger*, 1755.



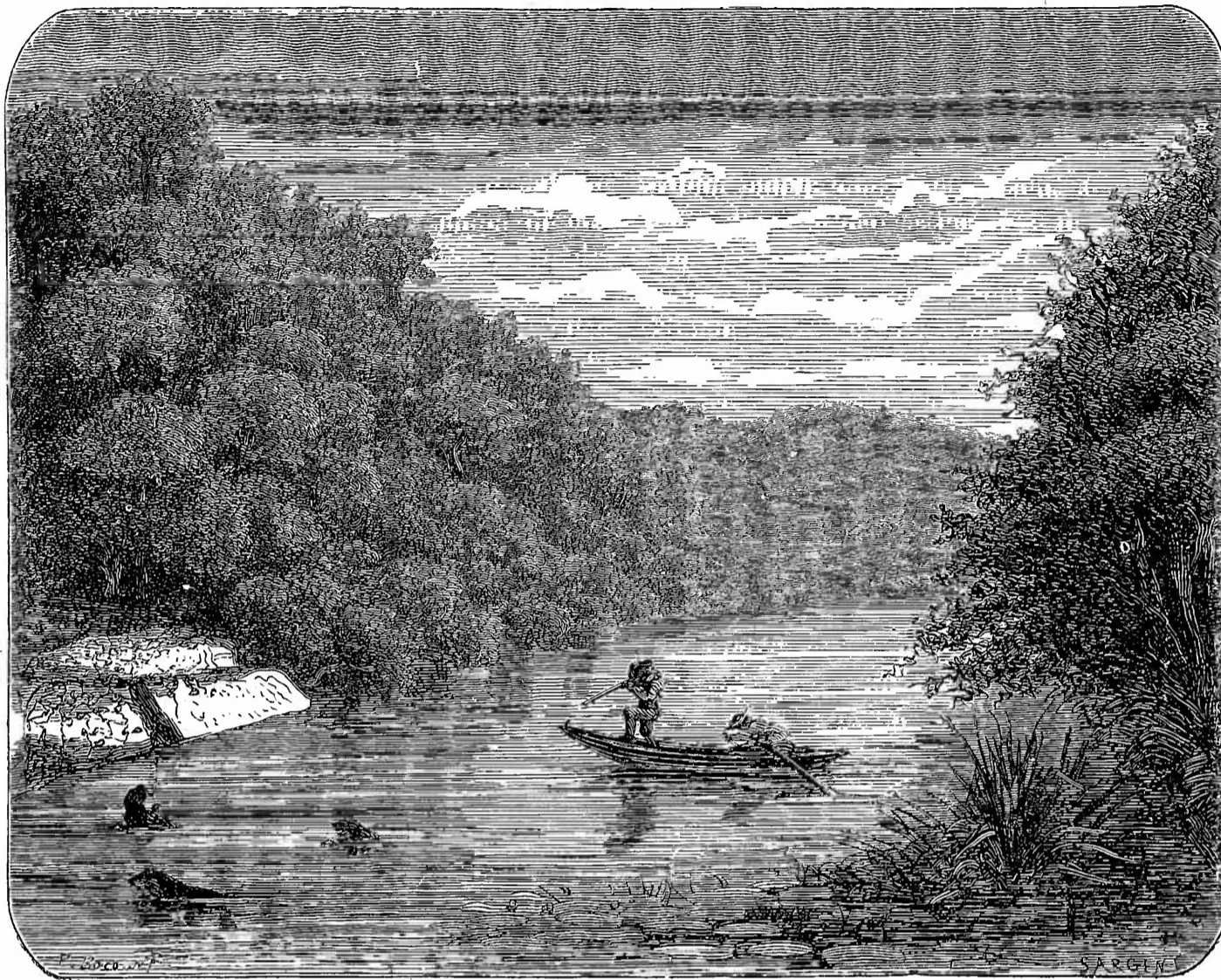


Fig. 304. La Chasse à la Loutre d'Europe (p. 639).

grande cuve pleine d'eau, et à partir de ce moment, on peut la conduire par les étangs, les lacs, les rivières.

On peut aussi amener la loutre à chasser en compagnie des chiens, à rapporter comme ceux-ci les canards et autres oiseaux aquatiques que l'on a tirés sur l'eau. On en a même vu qui servaient à la garde. Les Anglais surtout ont très bien réussi à apprivoiser les loutres.

« Un chasseur bien connu, dit Wood (1), possédait une loutre qui était merveilleusement dressée. Quand on appelait *Neptune* — c'est le nom qu'on lui avait donné — elle arrivait aussitôt. Déjà, très-jeune, elle montrait beaucoup d'intelligence, et avec les années elle crût en docilité. On la laissait courir et pêcher partout librement. Elle pourvoyait la cuisine, et employait souvent à cela ses nuits entières. Le matin, on la trouvait à son poste, et les étrangers ne pouvaient assez s'émerveiller de la voir au milieu des chiens d'arrêt et des lévriers, avec

lesquels elle vivait dans les meilleurs termes. Sa réputation était telle, que plusieurs fois les voisins vinrent prier son maître de la leur prêter pour un ou deux jours, afin de se pourvoir de bon poisson. »

Richardson parle d'une loutre qu'il avait apprivoisée. Elle le suivait dans ses promenades comme un chien en jouant. S'approchait-il de l'eau, elle y sautait et nageait avec plaisir. Malgré tout l'attachement et l'amitié qu'elle lui témoignait, il ne put l'habituer à lui apporter sa capture. Lorsqu'elle remarquait que Richardson s'approchait d'elle dans l'intention de la lui enlever, elle sautait dans l'eau avec sa proie, gagnait l'autre rive et la mangeait en paix. Elle courait librement dans la maison, dans la cour, dans le jardin, elle s'y nourrissait de vermines de toute espèce, d'escargots, de vers, de chenilles, de hannetons, etc.; elle retirait avec beaucoup d'habileté les escargots de leur coquille. Dans la chambre, elle s'ébattait sur les chaises et sur la fenêtre et attrapait les mouches sur les vitres. Elle avait contracté amitié avec un bel angora ;

(1) Wood, *Illustrated Natural History. Mammalia*, p. 382.

celui-ci fut attaqué un jour par un chien, elle accourut à son secours, saisit le chien au menton, et avec une telle ardeur, que Richardson dut séparer les combattants et chasser le chien hors de la chambre.

L'histoire la plus intéressante d'une loutre apprivoisée nous a été laissée par un noble polonais, le maréchal Chrysostome Passek, que nous citerons ici d'après Lenz : « En 1686, pendant que j'étais à Ozowka, le roi Jean Sobieski m'envoya Straszewski avec une lettre; le grand-écuyer m'écrivit aussi et me pria de faire cadeau au roi de ma loutre, en m'offrant autant d'argent que je voudrais, et m'assurant toutes sortes de faveurs en échange; c'était comme si l'on m'eût fait entrer du charbon ardent dans le cœur: je résistai longtemps, mais à la fin, voyant qu'il revenait toujours à la charge, je dus consentir à me séparer de mon animal favori. Nous bûmes de l'eau-de-vie et nous nous rendîmes dans la prairie, car la loutre rôdait autour de l'étang. Je l'appelai par son nom, « *Ver* »; elle sortit des roseaux, sauta autour de moi et me suivit dans la chambre. Straszewski était émerveillé; et il disait: « Combien le roi va chérir un animal aussi apprivoisé! » Je lui répondis: « Tu ne vois et ne loues que sa docilité; mais tu auras encore plus à louer, quand tu auras vu ses autres qualités. » Nous nous rendîmes à l'étang voisin et nous nous tîmes sur la digue. Je criai: « *Ver*, j'ai besoin de poisson pour mes hôtes, saute à l'eau! » La loutre s'élança et apporta d'abord une ablette; je l'appelai une seconde fois, elle apporta un petit brochet, et la troisième fois un grand brochet qu'elle avait blessé au cou. Straszewski se frappa le front et s'écria: « Dieu! que vois-je! » Je lui demandai: « Veux-tu qu'elle en cherche encore? Elle m'en apporte jusqu'à ce que j'en aie assez. » Straszewski était hors de lui de joie, et espérait surprendre le roi par le récit de ces faits; je lui montrai avant son départ toutes les vertus de ma bête.

« La loutre couchait avec moi; elle était très-propre, jamais elle ne salit ni mon lit ni ma chambre. Elle était un bon gardien, un véritable cerbère. Dans la nuit, personne ne pouvait s'approcher de mon lit; à peine si elle permettait à mon domestique d'enlever mes bottes; après, il ne devait plus se montrer, sans quoi elle poussait un cri tel qu'il me réveillait du plus profond sommeil. S'il arrivait que m'étant couché un peu entre deux vins, mon sommeil fût plus profond qu'à l'ordinaire, elle s'agitait tellement sur ma poitrine et faisait tant de bruit qu'elle

finissait toujours par m'éveiller. Le jour, elle se couchait dans un coin, et dormait si profondément qu'on pouvait la prendre dans les bras, sans qu'elle ouvrît les yeux. Elle ne mangeait ni poisson, ni viande crue. Le vendredi et le samedi, jours de jeûne, il fallait faire bouillir pour elle un poulet ou un pigeon, encore ne voulait-elle pas y toucher, s'ils n'étaient accommodés au persil, car elle aimait extraordinairement cette herbe. Quand quelqu'un me prenait par l'habit et que je criais: « Il me touche! » elle s'élançait avec un cri perçant, et sautait après ses habits et ses jambes, comme un chien.

« Elle aimait un chien caniche, qui s'appelait *Caporal*. Elle en avait appris tous ses tours; ils vivaient en bonne amitié, et, dans la chambre comme en voyage, ils étaient toujours ensemble. Elle ne se mêlait pas aux autres chiens, les chassait à coups de patte et à coups de dents, et aucun d'eux n'était assez hardi pour lui faire du mal. Un jour Stanislas Ozarawski descendit chez moi, après un voyage que nous avions fait ensemble. Je lui donnai la bienvenue. La loutre, qui ne m'avait pas vu depuis plusieurs jours, s'approcha de moi, et me combla de caresses. Mon hôte, qui avait avec lui un très-beau lévrier, dit à son fils: « Samuel, retiens le chien, qu'il ne déchire pas la loutre. — Ne t'inquiète pas, répondis-je; cet animal, quelque petit qu'il soit, ne supporte aucune insulte. — Comment! tu plaisantes? reprit-il; mon chien saisit le loup, et le renard ne respire qu'une fois dans ses pattes. » — Après avoir assez joué avec moi, la loutre aperçut le chien étranger, s'approcha de lui, et le fixa; le chien la fixa pareillement. Elle tourna autour de lui, le flaira, se recula et se retira. Je pensai en moi-même: Elle ne fera rien au chien. Mais à peine avions-nous commencé à parler, qu'elle se glissa près de lui, lui donna des coups de patte sur le museau, et le força à passer par la porte et à se réfugier derrière le poêle; mais elle l'y suivit encore. Le chien, ne retrouvant pas d'autre issue, sauta sur la table et brisa deux verres taillés remplis de vin; on le mit à la porte, et il ne rentra plus dans la chambre, quoique son maître ne partit que le lendemain à midi. Quand la loutre rencontrait un chien sur son chemin, elle poussait un tel cri, que celui-ci prenait la fuite.

« Cet animal m'était très-utile en voyage. Quand, lors du carême, je passais avec elle près d'une rivière ou d'un étang, je mettais pied à terre et criais: « *Ver*, saute à l'eau! » Elle sautait aussitôt et m'apportait des poissons pour moi et

pour ma suite. Elle rapportait aussi des grenouilles, et tout ce qu'elle trouvait. Le seul désagrément était que les gens se rassemblaient en masse pour voir cet animal, comme s'il venait des Indes. Je rendis un jour visite à mon oncle Félix Chociewski, chez lequel se trouvait le prêtre Srebienski; il était assis à table près de moi; la loutre était couchée sur mon dos, c'était sa manière favorite de se reposer. Le prêtre, en la voyant, crut que c'était une fourrure, et la saisit; mais la loutre s'éveilla, cria, le mordit à la main, tellement qu'il en tomba évanoui de terreur.

« Straszewski se rendit auprès du roi et lui raconta ce qu'il avait vu et entendu. Le roi me fit demander combien je voulais pour ma loutre, et le grand écuyer Piekarski m'écrivit : « Pour l'amour de Dieu, ne refuse pas la demande du roi, donne-lui ta loutre, tu n'auras sans cela pas de repos. » Straszewski m'apporta la lettre et me raconta que le roi disait toujours : « *Bis dat, qui cito dat.* » (Celui qui donne de suite, donne le double.) Le roi fit venir deux beaux chevaux turcs de Jaworow, les fit splendidement harnacher et me les envoya en échange. Je donnai ma loutre. Lorsque je mis ma chère bête dans une cage pour l'envoyer à son nouveau maître, la pauvrete se prit à crier et à piauler si douloureusement, que je me sauvai au plus vite en me bouchant les oreilles : jamais je n'ai autant souffert. Elle s'agitait dans sa cage, tandis qu'on traversait le village. Elle devint triste et maigrit. Quand on la présenta au roi, il se réjouit et dit : « Cette bête est très-maigre, mais elle sera bientôt mieux. » Elle montrait les dents à quiconque voulait la toucher. Le roi dit à la reine : « Marie, qu'en penses-tu, si je la caressais un peu? » La reine jette un cri perçant en le priant de n'en rien faire; néanmoins, le roi approcha sa main en disant : « Si elle ne me mord pas, ce sera un bon signe, et, dans le cas contraire, qu'importe? On ne mettra pas cela dans les journaux. » Il la caressa donc, et, au lieu de le mordre, elle fit la mignonne : ce qui réjouit si fort le roi que, depuis ce moment, il jouait sans cesse avec elle, et il répudia son oiseau favori, le casoar, et le lynx apprivoisé qu'il avait dans son parc. En envoyant la loutre, j'avais écrit une feuille entière d'instructions relatives à ses habitudes et à la manière de la nourrir : on suivit à la lettre mes conseils, et elle s'accoutuma peu à peu à sa nouvelle habitation. Le roi lui fit apporter à manger, lui donna lui-même sa nourriture, et elle en prit une partie. Elle se promena librement dans la chambre pendant deux jours;

on lui plaça alors des vaisseaux avec de petits poissons et des écrevisses; la loutre y sauta avec joie et rapporta les poissons. Le roi dit un jour à la reine : « Marie, je ne mangerai pas d'autres poissons que ceux que me pêchera la loutre. Nous allons aller à Wilanow, et nous verrons comment elle se connaît en poissons. »

« Mais la nuit suivante, la loutre sortit du château, rôda aux environs, et fut tuée d'un coup de bâton par un dragon, qui ne savait pas qu'elle était apprivoisée. Il en vendit la peau à un juif pour 12 sols. Le lendemain, on chercha la loutre partout, on cria, on se lamenta. On finit par trouver le juif et le dragon; ils furent arrêtés et conduits devant le roi. Lorsqu'il vit la fourrure, il se couvrit les yeux avec une main, s'arracha les cheveux avec l'autre, et s'écria : « Qui est un honnête homme, qu'il le frappe; qui croit en Dieu, qu'il le frappe! » Le dragon fut condamné à mort. Alors parurent les prêtres, les confesseurs, les évêques; ils prièrent le roi, lui représentèrent que le dragon n'avait péché que par ignorance. Ils obtinrent qu'il ne fût que fustigé. Le roi ne mangea point de toute cette journée, et ne voulut parler à personne. Voilà quel fut le résultat de ce beau caprice royal; Jean n'en retira presque aucun plaisir, et il me priva du mien. »

Même prises adultes, les loutres s'apprivoisent rapidement. A la foire de Leipzig, on en vit exposées deux qui avaient été capturées dans la Saale. Elles étaient complètement adultes, grandes et belles. Au commencement, elles étaient indomptables, voraces, sauvages, méchantes. Six mois plus tard, la femme de leur maître pouvait les prendre hors de l'eau et les porter dans ses bras. Elles mangeaient de tout; elles aimaient beaucoup les carottes, les pommes et autres fruits.

Le Jardin zoologique de Hambourg possède une loutre prise adulte, qui s'apprivoisa très-rapidement, et répondit à son nom au bout de quelques semaines.

**Usages et produits.** — La loutre est la source d'assez grands produits. L'Église rangeait autrefois cet animal parmi ceux dont la chair pouvait être mangée pendant le carême, sa vie aquatique le faisant considérer comme poisson. Il est probable qu'on ne devait pas abuser de la tolérance, car la chair de la loutre n'a rien d'engageant; non-seulement elle a une odeur désagréable, mais encore elle est dure, difficile à digérer, et il faut tout l'art culinaire pour en faire un bon plat; ce qu'il y a de meilleur dans la bête, c'est la peau.

La fourrure est aussi belle et aussi brillante

qu'elle est chaude et durable ; elle est très-estimée, une peau se paye de 37 à 67 francs. On en fait des manchons, des bonnets, des manteaux ; au Kamtschatka, où la loutre est très-commune, elle sert à envelopper les peaux de zibeline ; l'on croit qu'elle s'empare de l'humidité et préserve ainsi la zibeline.

Le nombre de peaux de loutre que l'on emploie en France est beaucoup plus considérable que celui que fournit notre pays ; et l'on en fait venir une grande quantité de l'Amérique du Nord, où ces animaux occupent encore de vastes pays dont l'homme ne les a pas dépossédés.

Des poils de la queue, on fait des pinceaux ; du duvet, des chapeaux. On regarde, mais à tort, le pelage de la loutre des petites rivières comme meilleur que celui de la loutre des fleuves et des lacs.

Autrefois, on se servait en thérapeutique de son sang, de sa graisse et de ses viscères.

### LES ENHYDRES — ENHYDRIS.

*Die Kalan ou Seeottern, The Sea Otters.*

Les naturalistes séparent génériquement, aujourd'hui, des loutres, une espèce dont les formes ont assez d'analogie avec celles des phoques, pour que quelques auteurs l'aient rangée parmi elles. Cependant elle en diffère sous beaucoup de rapports, et elle appartient bien à la famille des Mustélidés. C'est encore une espèce aquatique, mais la mer est son élément.

**Caractères.** — Le corps des enhydres est cylindrique ; elles ont le cou court et épais, la tête ronde et obtuse ; la lèvre supérieure épaisse et portant trois rangées de fortes moustaches ; les yeux grands ; les oreilles profondes ; les doigts des pattes de devant courts, réunis par une membrane épaisse, nue à sa face inférieure, et armés de griffes petites, faiblement recourbées ; les doigts des pattes de derrière, d'autant plus courts qu'ils sont plus internes, sont réunis par une grande membrane palmée ; la queue est courte, aplatie, conique, touffue. Le pelage est formé d'un duvet très-mou, et de longs poils soyeux, roides. Les caractères tirés du squelette et de la dentition sont les mêmes que ceux des autres mustélidés.

On n'en connaît qu'une espèce.

### L'ENHYDRE MARINE. — ENHYDRIS MARINA.

*Der Kalan ou grosser Seeotter, The Kaian ou Sea Otter.*

**Caractères.** — L'enhydre marine (fig. 305), qu'on a aussi appelée *grande loutre de mer*, ou simplement *loutre de mer*, a 1<sup>m</sup>,30 cent. de long, sans compter la queue qui a 30 ; elle pèse de 35 à 40 kilogrammes. Sa fourrure est brun-noir, avec des mouchetures blanches. Le noir, d'après Steller, surpasse en brillant le plus beau velours. Souvent, les poils soyeux ont des pointes blanches ; la fourrure a alors une teinte argentée. Dans sa jeunesse, l'animal a un poil long, grossier, blanc, qui recouvre un fin duvet brun.

**Distribution géographique.** — L'enhydre habite les îles et les côtes du grand Océan, entre l'Asie et l'Amérique du Nord. Sur la côte américaine, on la trouve plus au sud que sur la côte asiatique.

**Mœurs, habitudes et régime.** — L'histoire la plus complète qui ait été faite de l'enhydre est due à Steller, qui donna à l'espèce le nom de *loutre de mer*. Aucun naturaliste n'y a rien ajouté après lui. A la vérité, depuis une centaine d'années l'espèce va diminuant et tend à disparaître. C'est au point que souvent, aujourd'hui, les chasseurs de phoques, qui sont aussi chasseurs d'enhydres, ne prennent pas un seul individu dans leurs excursions, et que sur les côtes du Japon on ne la voit qu'accidentellement. Les occasions de l'observer devenant donc de moins en moins fréquentes, il n'est pas étonnant que son histoire ne se soit enrichie d'aucun fait nouveau depuis Steller, et nous devons nous contenter de ce qu'a dit de cet animal le compagnon de Behring. Nous le citerons textuellement :

« La fourrure de la loutre de mer, dit-il, dépasse en beauté toutes les fourrures de castor ; on ne peut même les lui comparer. Les meilleures fourrures se vendent au Kamtschatka trente roubles, à Jakoutsk quarante roubles, et sur la frontière de Chine on les troque contre des marchandises d'une valeur de quatre-vingts à cent roubles. Sa chair est assez bonne à manger. Les femelles sont plus délicates ; elles sont plus grasses et plus tendres immédiatement avant ou après la saison du rut. Les petits que leur mère allaite encore, et que leur fourrure de mauvaise qualité a fait nommer *medwedki* ou petits ours, valent au moins un rôti ou une fricassée d'agneau.

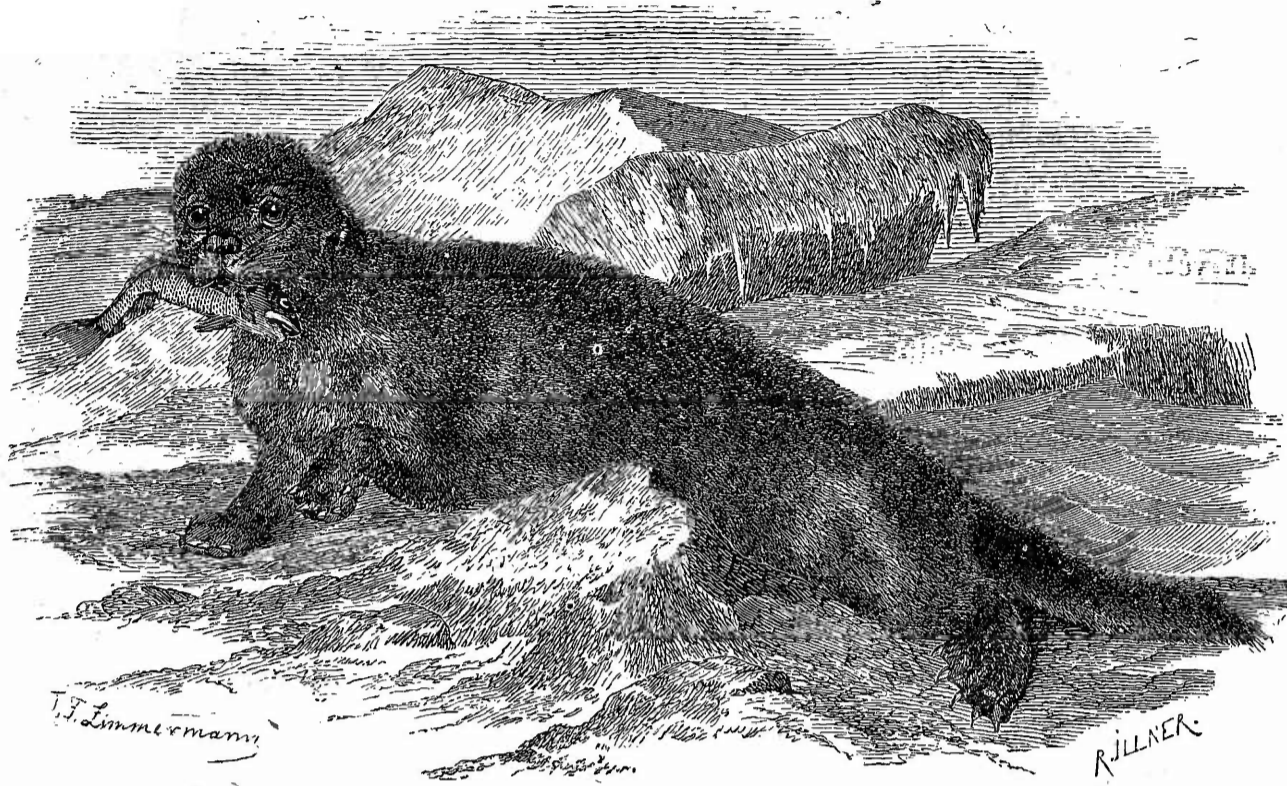


Fig. 305. L'Enhydre marine.

« La loutre de mer est un animal charmant, agréable, aimant à jouer, très-caressant. Elle vit en familles, composées du mâle, de la femelle, des jeunes à demi adultes, ou *koschoklis*, et des petits encore à la mamelle, ou *medwedkis*. Le mâle caresse la femelle avec ses pattes de devant, dont il se sert comme de mains ; la femelle joue avec ses petits comme la plus tendre mère. Les parents aiment beaucoup leur progéniture ; ils s'exposent pour elle à tous les dangers, et quand on la leur enlève, ils pleurent et gémissent presque comme un enfant. J'en ai vu que le chagrin de s'en voir privés avait réduits à l'état de squelettes. Devenus faibles et malades, ils n'avaient pas quitté la terre de quinze jours. Toute l'année on les rencontre avec leurs petits. La femelle n'en a qu'un par portée. Elle met bas à terre. Le petit naît avec toutes ses dents. La mère le porte dans sa gueule, et, arrivée à l'eau, elle se couche sur le dos, et le tient dans ses pattes de devant, comme une nourrice porte son enfant. Elle joue avec lui, l'embrasse, le lance en l'air et le rattrape comme une balle ; le jette à l'eau pour lui apprendre à nager, le prend quand il est fatigué.

« Une femelle qui nourrit et que l'on poursuit, prend son petit dans sa gueule, l'emporte et ne l'abandonne qu'en mourant. J'ai pris à des femelles leurs petits, pour voir ce qu'elles feraient. Elles gémissaient comme un homme, et me suivaient de loin ; elles les appelaient par leurs gémissements ; ceux-ci leur répondaient de même ;

je les déposai à terre, elles arrivèrent et s'apprêtèrent à les emporter. Si leur petit est déjà trop fort, elles le chassent devant elles. Je vis un jour une mère qui dormait avec son nourrisson. Elle m'aperçut, chercha à l'éveiller, et comme il était plus disposé à dormir qu'à fuir, elle le prit dans ses pattes de devant et le jeta dans la mer, comme elle eût jeté une pierre.

« Lorsque la loutre de mer a pu échapper et gagner un peu le large, elle agit comme si elle se moquait du chasseur, et devient alors très-amusante. Tantôt elle se dresse verticalement dans l'eau, et saute au milieu des flots, une de ses pattes au-dessus des yeux, comme pour les garantir du soleil ; tantôt elle se jette sur le dos ; elle lance son petit à l'eau, le rattrape. Si, au contraire, elle se voit prise, elle gronde et siffle comme un chat en colère. Quand elle reçoit un coup mortel, elle se jette sur le flanc, ramène l'une contre l'autre ses pattes de derrière, et se couvre les yeux avec celles de devant. Morte, elle est étendue comme un homme, les pattes de devant écartées en croix.

« La loutre de mer se nourrit de crabes, de mollusques, de petits poissons, mais très-peu d'herbes marines. Je ne doute pas que si l'on voulait en faire les frais, on ne pût l'acclimater en Russie, elle se multiplierait même dans un étang ou dans une rivière. Je les ai vues souvent rester plusieurs jours dans des rivières et des lacs intérieurs. Du reste, nous devons tous beaucoup à cet animal ; sa chair fit pendant six mois

notre seule nourriture, et guérit nos scorbutiques.

« Les mouvements de la loutre de mer sont très-gracieux et très-rapides. Elle nage à merveille et court rapidement; je ne connais rien de plus beau que de voir courir un de ces animaux, qui paraît vêtu d'un fourreau de soie noire et brillante. C'est chose remarquable que plus l'animal est gai, éveillé et rusé, plus aussi sa fourrure est belle. Les loutres toutes blanches, qui sont très-vieilles probablement, sont très-rusées, et ne se laissent prendre que très-difficilement. Celles qui ont la fourrure la plus mauvaise et un duvet brun, sont paresseuses, endormies, stupides; se couchent sur les rochers ou sur la glace; leurs mouvements sont lents et on s'en empare avec beaucoup de facilité. En dormant sur la terre, ces loutres de mer s'enroulent comme les chiens. En sortant de l'eau, elles se secouent et se frottent avec leurs pattes de devant. Elles courent rapidement, comme les chats, en faisant beaucoup de tours. Si on leur coupe la retraite vers la mer, elles s'arrêtent, font le gros dos, sifflent et menacent d'attaquer leur ennemi. Mais un seul coup sur la tête suffit : elles tombent comme mortes en se couvrant les yeux avec leurs pattes de devant. Lorsqu'elles sont couchées sur le dos, elles se laissent frapper; mais si on leur touche la queue, elles se retournent et se présentent de front à leur agresseur. Souvent elles simulent la mort au premier coup qu'elles reçoivent, et s'enfuient, dès qu'on les abandonne. Nous les poursuivions, et levions nos haches, mais sans frapper; elles se couchaient, nous carressaient, rampaient lentement autour de nous, comme un chien. Mais dès qu'elles sentaient le danger éloigné, elles sautaient à la mer.

« Leur mue a lieu en juillet ou en août; elles sont alors un peu plus brunes. Les meilleures fourrures se prennent dans les mois de mars, avril et mai. Il y a quinze ans (pour nous environ cent trente), on pouvait acheter la plus belle peau pour un couteau ou un briquet; mais le prix en a maintenant considérablement augmenté, par la raison, sans doute, que les Chinois les recherchent beaucoup. La plupart de ces peaux s'envoient en Chine, et comme les habitants du céleste empire portent surtout des vêtements de soie, ils préfèrent les garnir avec la fourrure lourde de la loutre de mer, plutôt qu'avec la fourrure plus légère de la zibeline. Au Kamtschatka, les vêtements les plus recherchés sont ceux de peau de renne blanc, bordés de peau de loutre. Il y a quelques

années, on voyait encore des vêtements entiers en peau de loutre; on ne les voit plus depuis qu'elles sont devenues si chères; au Kamtschatka, on leur préfère cependant les peaux de chien comme plus belles, plus chaudes, plus durables.

« La loutre de mer, qu'on a regardée à tort comme un castor, et que l'on a aussi nommée *phoque du Kamtschatka*, est bien une loutre, qui ne diffère de celle des rivières que par son habitation marine, sa taille plus grande, son pelage plus beau, analogue à celui du castor. C'est un animal américain, qui est arrivé jusqu'en Asie, et que l'on trouve dans la mer dite des Castors, du 50° au 56° degré de latitude, là où les deux continents sont séparés par une étendue de mer qui n'a pas plus de 50 milles. Cette mer est parsemée d'îles, qui ont dû faciliter aux loutres le passage d'Amérique en Asie. D'après les renseignements que j'ai pu recueillir auprès des Tschoukts, je sais sûrement qu'on les rencontre sur le continent américain, entre le 58° et le 60° degré de latitude; on en a d'ailleurs envoyé des peaux d'Amérique par Annadyrsk. Nous avons vu les loutres de mer sur les îles voisines du continent américain du 50° au 56° degré de latitude, et même au 60° degré, près du continent, au cap Élie, à 500 milles à l'est du Kamtschatka. La plupart de ces animaux doivent être transportés sur des banquises d'une plage à l'autre; j'ai pu voir combien les loutres aiment à se tenir sur la glace; même quand les glaçons étaient faibles et peu nombreux, j'ai vu le flux les amener ainsi à la rive, éveillées ou endormies, et le reflux les emporter.

« Quand nous arrivâmes à l'île de Behring, les loutres de mer y étaient très-abondantes. Elles se rendaient à terre en toute saison, mais surtout en hiver, pour dormir, se reposer, se livrer à leurs jeux. A la marée basse, elles se couchaient sur les rochers; à la marée haute, elles s'avançaient sur la plage, quelquefois jusqu'à une verste de la mer. Au Kamtschatka et aux îles Kouriles, elles n'arrivent à terre que rarement; ceci montre qu'à l'île de Behring elles n'avaient jamais été dérangées dans leurs jeux.

« Pour les chasser, nous sortions le soir ou la nuit, à deux, trois, quatre, armés de longs et forts bâtons en bois de bouleau; nous marchions contre le vent, et nous approchions de la plage. Quand nous apercevions une loutre endormie, l'un de nous s'avançait silencieusement, tandis que les autres lui coupaient la retraite vers la mer. Quand le premier en était assez près, il s'élançait, et cherchait à la tuer en lui donnant des

coups sur la tête. Si elle échappait, avant qu'on pût la saisir, les autres la repoussaient vers l'intérieur des terres, et, quelle que fût son agilité à la course, elle était bientôt fatiguée et on l'assommait alors. Si nous en rencontrions tout un troupeau, ce qui arrivait souvent, chacun se choisissait la bête qui était le plus à sa portée, et la chose n'était que plus facile. Au commencement nous n'avions aucune difficulté, toute la plage était couverte de ces animaux, qui y reposaient en pleine sécurité. Mais, plus tard, elles apprirent à nous connaître, et n'allèrent plus à terre qu'avec la plus grande prudence. Elles regardaient de tous les côtés, flairaient dans toutes les directions, sautaient effrayées et retournaient dans la mer. Là où reposait un troupeau, des sentinelles étaient placées dans toutes les directions. Les renards bleus nous gênaient aussi, ils réveillaient les loutres. Nous étions obligés de chercher continuellement de nouveaux endroits, de nous éloigner toujours davantage, de choisir de préférence les nuits sombres, les temps de tourmente, car les besoins de notre subsistance nous commandaient impérieusement de nous en procurer. Néanmoins, du 6 septembre 1741 au 17 août 1742, nous en tuâmes plus de 700, dont nous mangeâmes la viande et emportâmes les peaux au Kamtschatka. On en tua souvent sans nécessité, pour se procurer leur peau ; si elles n'étaient pas assez noires, on les abandonnait ; en un mot, la chasse sans pitié que nous leur faisons était telle qu'au printemps, où nous avions épuisé toutes nos provisions, elles s'étaient éloignées de cinquante verstes de notre demeure. Nous nous serions bien contentés de manger des phoques ; mais ils étaient trop prudents pour s'avancer beaucoup sur le rivage, et ce n'était que par un hasard heureux que nous pouvions en surprendre un.

« Au printemps, les Kouriles vont dans la mer jusqu'à dix verstes et plus, en canots, montés par six rameurs, un pilote et un chasseur. Quand ils aperçoivent une loutre, ils rament dans cette direction. La loutre fait son possible pour échap-

per. Quand ils sont assez près, le pilote et le chasseur qui est à l'avant lui tirent des flèches ; s'ils la manquent, ils la forcent néanmoins à plonger, et chaque fois qu'elle reparait pour respirer, ils lui lancent une autre flèche. Les bulles d'air qui montent indiquent sa route et guident le pilote. Le chasseur qui est à l'avant ramasse avec une perche terminée par une sorte de balai, les flèches qui sont à la surface de l'eau. Quand la loutre a un petit, celui-ci est le premier à perdre haleine et se noie ; la mère l'abandonne pour mieux pouvoir échapper elle-même ; on le ramasse dans le canot, où parfois il revient à lui. Mais enfin la loutre poursuivie est fatiguée, elle ne peut plus rester sous l'eau ; le chasseur la tue alors à coups de flèche ou à coups de lance.

« Si des loutres de mer se prennent dans des pièges, elles se désespèrent au point de se mordre entre elles d'une manière épouvantable. Quelquefois elles se coupent elles-mêmes les pattes, soit par rage, soit par désespoir.

« Il n'est rien de plus terrible que le moment de la débâcle : on chasse les loutres sur les glaçons rejetés par la mer, et on les tue à coups de massue ; souvent, à cette époque, il y a de telles tempêtes, une telle tourmente de neige, qu'on peut à peine se tenir sur ses pieds ; le chasseur n'en est point arrêté, et il va même de nuit à la poursuite des loutres. Il n'hésite pas à s'aventurer sur les glaçons agités et soulevés par les flots, armé d'un couteau et d'un bâton, les pieds chaussés de souliers de neige munis de crampons. Il dépouille l'animal qu'il a tué sur la glace même. L'habileté des Kamtschadales et des Kouriles pour cette opération est telle qu'ils en dépouillent ainsi trente ou quarante en moins de deux heures. Mais souvent le glaçon se détache complètement du rivage et il doit tout abandonner pour ne penser qu'à son salut. Il se jette à la nage, une corde attachée à son chien qui le ramène au rivage. Quand le temps est favorable, il s'avance sur la glace jusqu'à perdre la terre de vue ; mais il a toujours soin de prendre garde aux heures de la marée et à la direction du vent.

## LES URSIDÉS — *URSI*.

*Die Bären, The Bears.*

Cette famille renferme des animaux que tout le monde a appris à connaître dès le bas âge, nous voulons parler des *Ours proprement dits*. Il n'est personne qui ne puisse du premier coup d'œil les distinguer, ce qui devrait nous dispen-

ser de les caractériser ; mais comme il se trouve parmi eux quelques espèces plus rares, qui s'éloignent du type habituel, il nous faut rappeler ici les caractères généraux de la famille.

**Caractères.** — Les ursidés, ou, pour employer

un langage plus vulgaire, les ours, sont des animaux lourds; ils ont les jambes de longueur moyenne; cinq doigts à chaque pied, armés d'ongles grands, forts, recourbés, non rétractiles, et par suite émoussés; la plante nue, appuyant tout entière sur le sol, ce qui leur a fait donner le nom de *plantigrades*, et ce qui leur permet de se dresser sur leurs pieds de derrière, comme font les quadrumanes; le cou relativement court, épais; la tête ronde, ovale; le museau allongé et pointu; les oreilles courtes; les yeux petits. Leur dentition offre des caractères spéciaux; ils ont des incisives grandes, à couronne souvent lobée; des canines fortes, munies de crêtes; de fausses molaires coniques, ou munies de petits tubercules accessoires; une dent carnassière peu développée, manquant complètement chez quelques espèces, et n'étant, chez d'autres, qu'une fausse molaire munie d'une pointe interne; des molaires mousses, les supérieures plus longues que larges. La portion cérébrale du crâne est allongée, munie de fortes crêtes; les vertèbres cervicales sont fortes et courtes, ainsi que les 19 ou 21 vertèbres dorsales dont 14 ou 15 portent des côtes; le sacrum est formé par 3 ou 5 vertèbres; il y a de 7 à 34 vertèbres caudales.

La structure des organes internes est très-simple: la langue n'est point papilleuse, l'estomac n'est qu'un tube lisse; l'intestin grêle ne diffère que peu du gros intestin; le cœcum manque absolument.

**Distribution géographique.** — Les ours existaient déjà aux époques géologiques précédentes, mais leur nombre paraît s'être augmenté dans l'époque actuelle.

On les trouve maintenant dans toute l'Europe, l'Asie, l'Amérique et peut-être dans une partie de l'Afrique du Nord.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Ils habitent les contrées torrides aussi bien que les contrées polaires, les cimes les plus élevées, comme les bords des mers glaciales; ils paraissent cependant préférer les montagnes. Ils vivent pour la plupart dans les forêts épaisses et étendues; dans les cantons rocheux et solitaires; quelques-uns seulement se tiennent au voisinage des endroits habités. Les uns préfèrent les lieux humides, les marais, le bord des rivières, des ruisseaux, des lacs, de la mer; d'autres, les endroits secs. Une seule espèce, l'ours blanc, paraît attachée aux bords de la mer, et ne se montre jamais loin dans l'intérieur des terres; par contre, naviguant sur les glaçons, elle parcourt des espaces bien plus considérables que les autres ours; elle traverse les mers polaires et va d'un continent à l'autre. Toutes les

autres espèces ne s'éloignent pas beaucoup de leur habitation.

La plupart des ursidés vivent solitaires; on ne les rencontre par couples qu'au moment du rut; d'autres vivent en sociétés nombreuses. Les uns se creusent des terriers dans la terre ou dans le sable, et y établissent leur campement; les autres habitent les troncs d'arbres creux ou les gorges rocheuses des montagnes. La plupart ont des habitudes nocturnes ou crépusculaires, et passent tout le jour à dormir dans leurs retraites.

Les ursidés sont omnivores et ont une nourriture très-variée; ce qui peut faire supposer chez eux une prédisposition naturelle à la vie domestique. Plus que tous les autres carnassiers, ils peuvent se contenter d'un régime exclusivement végétal; ils mangent non-seulement des fruits et des baies, mais encore des grains, des céréales mûres ou non, des châtaignes, des racines, des herbes succulentes, des bourgeons, des chatons, etc. « Quand ils prennent leur repas, dit John. Franklin (1), ils ne portent pas les aliments à leur bouche, ainsi que le pratiquent les singes; leur bouche ne va pas non plus chercher la nourriture à terre, comme cela se passe chez les autres carnassiers; leur manière de manger tient le milieu entre les deux systèmes: ils soulèvent à moitié la nourriture entre leurs pattes de devant et abaissent à moitié le museau pour la rencontrer.»

En captivité, on peut les nourrir exclusivement d'avoine, sans que leur santé paraisse en souffrir.

Les jeunes ours ont une nourriture absolument végétale, et, même adultes, ils la préfèrent à un régime animal. Ils dévorent tout ce qui peut se manger: des crustacés, des mollusques, des vers, des insectes, particulièrement des abeilles et des fourmis, des poissons, des oiseaux, des œufs, des mammifères; ils ne dédaignent pas la charogne. Mais, quoiqu'ils paraissent indifférents sur le genre de nourriture, l'on peut dire que ce sont de fins gourmands. Ceux qui fréquentent le voisinage des habitations humaines, causent des dégâts assez considérables. Les grandes espèces, quand la faim les pousse, sont des carnassiers dangereux, qui n'hésitent pas à attaquer les plus grands de nos animaux domestiques. Quelques-uns même sont assez hardis pour entrer dans les villages, égorger les volailles, manger les œufs, défoncer des étables pour y saisir une proie. Ils ne sont dangereux pour l'homme que quand ils en sont attaqués et que leur colère est excitée.

(1) John. Franklin, *la Vie des animaux*, t. 1, p. 98.



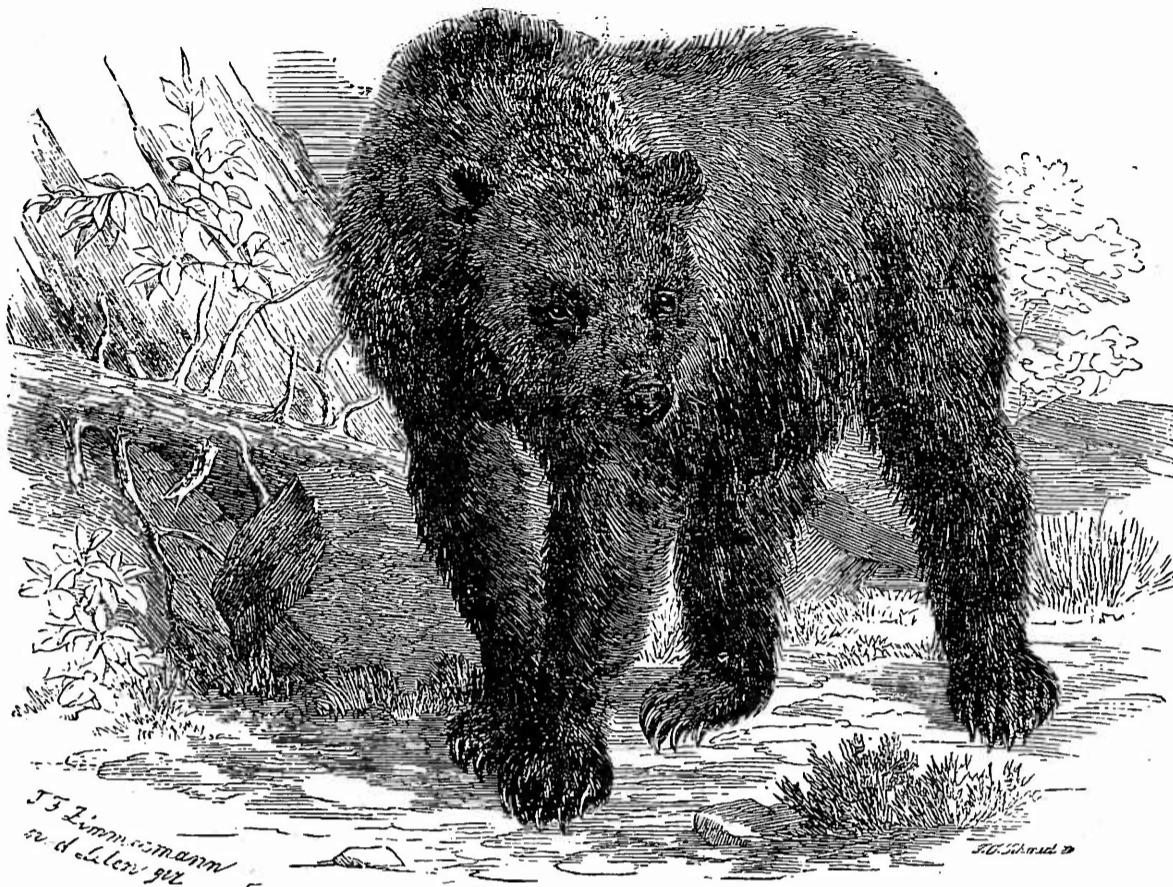


Fig. 306. L'Ours vulgaire ou Ours brun.

Bien des personnes considèrent les ours comme mal dotés sous le rapport des facultés corporelles. Ceux de grande taille ne sont, à vrai dire, ni très-lestes, ni très-adroits; mais ils sont durs à la fatigue, et cela compense suffisamment leur peu d'agilité, et ceux de petite taille se meuvent avec beaucoup d'activité et de vitesse. Leur marche est presque toujours lente. Ils posent toute la plante à terre, et toujours un pied devant l'autre; mais lorsqu'ils sont excités, ils courent très-bien. Quelques-uns peuvent marcher quelque temps sur leurs pattes de derrière, même en portant de pesants fardeaux dans leurs pattes de devant. Presque tous grimpent assez bien, mais la masse de leur corps les empêche d'être de bons grimpeurs. Beaucoup ont peur de l'eau; d'autres, au contraire, nagent et plongent à merveille. On rencontre souvent des ours blancs nageant dans la mer, à plusieurs milles de la terre, et l'on peut observer leur habileté et en même temps leur persévérance. Les ours sont doués d'une grande force, qui leur permet de surmonter des obstacles qui arrêtent d'autres animaux; ils entraînent facilement un bœuf ou un cheval, et en serrant un animal contre leur poitrine, ils lui broient les côtes.

L'odorat est chez les ours le sens le plus développé; après lui vient l'ouïe; leur vue est médiocre, et leur goût n'a rien de remarquable;

BRUN.

leur toucher est imparfait, bien que quelques-uns aient dans leur museau allongé un véritable organe du tact.

La plupart font preuve d'intelligence. Beaucoup sont prudents et sagaces; mais ils ne sont ni rusés, ni capables d'exécuter un projet avec finesse. On les dresse facilement, sans jamais arriver à ce degré de perfection que l'on obtient avec le chien. Ils s'apprivoisent aisément; peu, cependant, s'attachent à leur maître. En vieillissant, les instincts bestiaux se prononcent de plus en plus; ils deviennent méchants, irritables, et peuvent être très-dangereux. Il ne faut pas tenir compte ici des tours insignifiants qu'on leur apprend, et, pour beaucoup, on ne peut dire qu'on les a dressés.

Ils expriment leurs divers sentiments par des sons qui diffèrent selon les espèces. Chez les unes, ce sont des murmures, des grognements, des ronflements sourds; chez d'autres, des sifflements; chez d'autres encore, des aboiements.

Toutes les grandes espèces d'ours qui habitent le Nord ne se montrent que pendant l'été; au commencement de l'hiver, ils se creusent un trou dans la terre, ou se retirent dans une caverne et y passent tout l'hiver. Ils disposent, au fond de cette habitation, une couche molle de branches d'arbres, de mousse, de feuillage, d'herbes, et y dorment pendant les froids. Ce sont

meil n'est pas continu; les ours dorment seulement un temps plus ou moins long, jamais tout l'hiver. C'est une chose curieuse que les ours blancs continuent à rôder par les froids les plus rigoureux; ce n'est que pendant les tourmentes les plus fortes qu'ils restent tranquillement au repos et se mettent à l'abri dans la neige, c'est-à-dire qu'ils s'y laissent ensevelir.

La femelle, quand elle est sur le point de devenir mère, se retire toujours dans une caverne, et y met bas au printemps, de un à six petits aveugles, qu'elle soigne avec beaucoup de tendresse, qu'elle protège et défend avec sollicitude. Une fois qu'ils peuvent se mouvoir, ces petits sont des animaux sinon gracieux, du moins très-plaisants, grands joueurs, et qui amusent par la lourdeur comique de leurs mouvements.

Les ours, dans leur attaque ou leur défense, ont quelques rapports avec notre manière de combattre. Ils se dressent sur leurs pieds de derrière et assènent des coups de poing, ne se servant presque jamais des dents; il paraît même certain que, lorsqu'ils sont poussés à bout, ils s'acculent contre un rocher et tiennent le chasseur en respect, à l'aide des pierres qu'ils lui lancent.

**Captivité.** — Qui de nos lecteurs, en visitant le Jardin des Plantes à Paris, ne s'est mêlé, au moins quelques instants, à la foule de curieux, continuellement pressée devant trois fosses profondes, entourées de murs et de balcons en fer, le long de la grande allée des Marronniers, en montant vers le petit labyrinthe. C'est Buffon, qui, en 1740, fit creuser ces fosses. Un arbre mort s'élève au milieu de la cour de chaque fosse pour servir aux exercices gymnastiques des animaux; à droite et à gauche sont des espèces de niches destinées à servir de logement aux ours pendant les nuits orageuses, et d'abri contre le soleil et la pluie pendant le jour. Ces loges sont munies de forts barreaux de fer et d'une solide porte à coulisse que les gardiens ferment à volonté de dessus les murs de séparation, sans être obligés d'entrer dans les fosses. Ils peuvent ainsi renfermer les ours et descendre sans danger pour nettoyer et faire les réparations nécessaires. Enfin, les trois fosses communiquent ensemble au moyen de portes basses qui permettent de faire passer les animaux de l'une dans l'autre quand on le trouve convenable.

La fosse aux ours a été habitée par des ours noirs d'Amérique, des ours bruns d'Europe, des ours blancs, etc. Nous aurons occasion de reparler de quelques-uns des nombreux individus qui

s'y sont succédé avec assez de rapidité et sans interruption.

**Utilité.** — Les profits qu'on retire des ours compensent à peu près les dégâts qu'ils causent, d'autant plus que ces carnassiers n'habitent guère que des contrées peu peuplées, où ils ne peuvent faire grand mal à l'homme. Leur fourrure est estimée; on mange leur viande; on utilise leur peau, leurs poils, leurs os, leurs tendons et leurs intestins.

## LES OURS PROPREMENT DITS — *URSUS.*

*Die Bären, The Bears.*

Nous placerons en tête de la famille, le genre qui comprend les ours du continent.

**Caractères.** — Ce genre est caractérisé par des formes lourdes bien connues; un museau peu allongé, tronqué; des pattes de moyenne longueur, ayant chacune cinq doigts, à plante nue; des lèvres peu rétractiles, un poil très-touffu.

### L'OURS VULGAIRE OU OURS BRUN — *URSUS ARCTOS.*

*Der gemeine Bär, The brown Bear.*

**Caractères.** — L'ours vulgaire (*fig. 306*), que l'on nomme tout aussi habituellement *ours brun*, a, comme les espèces qui en sont les plus voisines, le corps gros, le dos bombé, faiblement incliné vers les épaules, le cou court et gros, le crâne aplati, le front bombé, le museau conique, tronqué, les yeux petits, fendus obliquement, la pupille ronde, les jambes fortes, longues, les pattes courtes, les ongles longs et puissants. Son pelage crépu est formé d'un duvet long et mou et de poils soyeux plus longs; les plus longs sont à la face, au ventre et entre les jambes, les plus courts au museau. Leur couleur est très-variable, elle a toutes les nuances, depuis le brun pur, le brun jaune ou le brun roux, jusqu'au gris argenté, au noirâtre, au bigarré.

Presque tous les peuples distinguent d'après la couleur plusieurs espèces, que la science n'a pas encore reconnues. Pour moi, je suis persuadé qu'il y a en Europe au moins deux espèces d'ours: l'ours brun (*Ursus cadaverinus*) et l'ours noir ou ours des fourmis (*Ursus formicarius*). Celui-ci est plus grand; il a la tête plus allongée, le poil plus lisse que celui-là; il est aussi plus doux que lui, et plus adonné à une nourriture végétale. Avec l'âge, la couleur devient plus claire et plus uniforme. Lorsqu'il est jeune, cet ours a d'ordinaire un mince collier blanc, à

bords nettement tracés, lequel s'élargit après la première mue, mais en perdant sa couleur blanche et devenant jaune sale ou jaune brun, puis brun jaune, jusqu'à ce qu'enfin il ne soit plus reconnaissable. Il est très-rare de trouver des ours âgés, qui aient encore quelques taches blanches sur les côtés du cou.

L'ours brun est un des plus grands mammifères d'Europe. Un mâle adulte a de 1<sup>m</sup>,60 à 2 mètres de long, sur lesquels 10 cent. seulement appartiennent à la queue. Sa hauteur, au garrot, varie entre 1 mètre et 1<sup>m</sup>,30. Un pareil ours pèse de 250 à 300 kilogrammes. Maintenant, de tels animaux sont rares, et l'on regarde comme un très-gros ours un mâle qui aurait 1<sup>m</sup>,60 de long, et qui pèserait 200 à 250 kilogrammes. La femelle est plus petite, par conséquent bien moins pesante. En vieillissant, les ours des deux sexes augmentent de taille et de force.

**Distribution géologique.** — En France, dans les terrains supérieurs, nous trouvons un ours de la taille de nos chevaux, qui, à en juger par ses dents carnassières et par la grosseur de ses muscles, dont on reconnaît l'empreinte sur les mâchoires, a dû avoir un caractère extrêmement féroce.

**Distribution géographique.** — Les beaux temps de l'ours sont passés. L'espèce ne peut plus demeurer que dans les lieux que l'homme n'a pas encore envahis. Les cultures toujours plus étendues, le déboisement des forêts, en un mot l'extension toujours croissante de l'homme sur la terre chasse l'ours et finira par le détruire complètement, du moins dans l'Europe centrale et méridionale.

Aujourd'hui, on ne voit plus d'ours dans l'Allemagne centrale ni dans les Îles Britanniques, et leur nombre diminue d'année en année dans leur patrie proprement dite. Au dix-septième siècle, les ours étaient abondants en Allemagne. De 1611 à 1653, on en abattit 203 en Saxe. On en voyait régulièrement en Thuringe, à la fin du seizième siècle. Le comte Georges-Ernest de Henneberg, en deux ans, en tua sept dans le district de Schmalkalde. On les trouvait en nombre dans toute la forêt, mais, en 1686, on les signala pour la dernière fois.

Les Pyrénées, les montagnes des Asturies, les Alpes, les Abruzzes, les Karpathes, les montagnes de la Transylvanie, les Balkans, les Alpes scandinaves, le Caucase et l'Oural, offrent encore aux ours de sûres retraites; mais, là aussi, la culture, en avançant partout, rétrécit encore leur domaine.

Lorsque la Suisse était tout entière couverte d'épaisses et sombres forêts, l'ours brun était fort commun dans les montagnes. Aujourd'hui il y est devenu assez rare. On le trouve encore dans quelques vallées reculées du Valais, dans la partie du Jura français qui fait face à Genève, et dans les Grisons; on en rencontre aussi dans le Tyrol, dans la Bavière, dans le Salzbourg, et en Carinthie; mais ce sont des émigrés des montagnes voisines, et non point des habitants constants du bas pays. Le dernier ours fut abattu en Silésie en 1770, et de temps à autre on en tue encore dans les forêts de la Bohême.

L'ours brun se trouve fréquemment en Sibérie et en Perse. Il n'est pas bien certain qu'il vive en Afrique. A la vérité, Ehrenberg croit avoir vu un ours noir en Abyssinie, et Plin rapporte qu'à Rome, l'on fit combattre des ours numides dans le cirque. Plus récemment des voyageurs prétendent avoir vu un ours à pelage foncé dans l'Atlas, mais cela mérite confirmation.

**Mœurs, habitudes et régime.** — L'ours brun s'écarte peu des hautes montagnes. Les grands bois épais, solitaires, les ravins à pics impraticables, les gorges obscures, lui fournissent des retraites assurées. Aussi se plaît-il dans les grandes forêts de la Russie, de la Pologne, de la Lithuanie, de la Scandinavie, où l'homme ne pénètre que rarement pour faire sentir sa domination aux êtres sauvages qui les habitent. Il y mène une vie agréable en maître et seigneur, et va de forêt en forêt, de montagne en montagne, cherchant sa nourriture.

Les cantons rocheux, isolés et sombres; les gorges, les cavernes, les troncs d'arbres creusés par les années (1); les antres dans les ravins ou au milieu des racines; les taillis les plus épais, les plus impraticables, où il trouve le calme et la sécurité, sont les endroits où il se retire. Il y rôde et s'y promène la nuit comme le jour, effrayant le gibier, et rendant la chasse plus difficile aux autres carnassiers.

Toutefois, quand il est jeune, il ne fait pas grande concurrence aux loups, aux lynx, aux renards, aux gloutons, qui vivent dans les mêmes cantons, car il ne se nourrit guère alors que de végétaux. Du reste, le régime végétal est aussi le régime préféré de l'adulte. L'ours brun mange des grains, des herbes, des bourgeons, des fruits, des champignons, des racines, des feuil-

(1) Comme ce sont pour la plupart des hêtres et des chênes, l'ours y trouve à la fois le vivre et le couvert. (H. Taine, *Voy. aux Pyrénées*, 2<sup>e</sup> édition, Paris, 1858, p. 240.

les, des branches de tremble et d'autres arbres. Il commet aussi quelquefois de grands ravages dans les champs de blé et d'avoine. Assis sur le train de derrière, il cueille à chaque fois avec ses bras une énorme gerbe dont il dévore les épis. Il est surtout très-gourmand des baies mûres. Ce goût pour les fruits est son seul défaut, et cause souvent sa perte. En automne, lorsque les vignes qui bordent le Rhône sont chargées de raisins mûrs; lorsque les pêcheurs épars au milieu d'elles sont couverts de petites pêches roses, l'ours friand descend alors de la montagne, quitte la sombre forêt et vient vendanger avant le vigneron. Il cueille les raisins, fait tomber les pêches, le plus souvent avec délicatesse et sans endommager l'arbre ni la vigne. Quelquefois, cependant, pour cueillir les grappes il arrache le cep; pour faire tomber les pêches il casse les branches. Le lendemain, le cultivateur voit le dégât et guette l'auteur du méfait. Parfois, au point du jour, il le trouve encore dans la vigne, gorgé de raisins et incapable de remonter dans la forêt.

Au commencement de l'été, l'ours est toujours maigre; mais, vers la fin de cette saison et en automne, lorsqu'il s'est gorgé de fruits de toutes sortes, il devient ordinairement gras.

En général, les grands carnassiers ne s'attaquent à de petits animaux que dans le besoin extrême et lorsque ceux qu'ils chassent habituellement leur font absolument défaut. L'ours brun, lors même que la nourriture abonde dans le canton qu'il habite, s'adresse à des proies infiniment petites relativement à sa taille. Il fouille avec passion les fourmilières pour dévorer les larves qu'elles renferment et les fourmis.

Mais ce qu'il recherche surtout, ce sont les ruches, le miel étant pour lui le plus grand des régals. Cette habitude lui a valu en Lithuanie, de la part des paysans, le sobriquet de *gardeur d'abeilles* (bartnik). Les abeilles cherchent à éloigner le larron de leur trésor, elles le percent de leurs aiguillons, qui ont en général bien peu d'effet sur son épaisse fourrure. Il faut que tout l'essaim s'abatte sur son museau, le blesse à cette partie du corps sensible et sans défense, pour que l'animal exprime par ses grognements et par ses mouvements de tête le déplaisir que lui causent de pareils assaillants.

En vieillissant, l'ours brun change son régime. Il a attrapé un animal par hasard, et il a pu constater que la chair n'est pas à dédaigner, et qu'on se la procure plus facilement que des baies, des châtaignes, même du miel; à partir

de ce moment l'ours est devenu un carnassier dans toute l'acception du mot. Il attaque tous les animaux, les moutons de préférence, mais il ne craint pas de s'en prendre aux bœufs, aux chevaux, à toutes les espèces de gibier.

Quand un taureau est averti par son instinct qu'un ours se trouve dans le voisinage, il devient inquiet, agité, erre de tous les côtés jusqu'à ce qu'il rencontre son ennemi. Alors s'engage une lutte terrible. L'ours attaqué se défend avec désespoir, mais rarement avec succès. Le taureau furieux le pousse devant lui et l'étouffe en le pressant contre un arbre ou un rocher. Un berger, dit-on, ayant été à la recherche d'un taureau qui avait disparu depuis plusieurs jours, le trouva tenant le cadavre de son ennemi cloué contre une roche.

Il attaque les grands animaux par derrière après les avoir fatigués par une longue poursuite; ou bien, lorsqu'ils paissent dans les hautes montagnes, il cherche à les effrayer par ses rugissements, et à les faire se précipiter dans l'abîme. Il s'approche alors, descend avec prudence, et se rassasie de leur chair. Le succès l'enhardit. Il entreprend des expéditions plus difficiles, plus longues; il pénètre de nuit jusque dans les villages, jusque dans les étables, pour y saisir sa proie. Beaucoup d'ours guettent chaque jour le bétail. Dans les Alpes, on en voit se tenir à un poste habilement choisi, d'où ils peuvent observer tout le troupeau, et s'élancer au moment favorable. Si une pièce de bétail s'écarte, elle devient la proie du carnassier, qui apparaît tout à coup, et chasse la bête, sans trêve, jusqu'à ce qu'elle se rende épuisée, ou que, de désespoir, elle saute dans un précipice.

Les ours non-seulement approchent des étables, ils cherchent encore à en enfoncer les portes.

« Des pâtres, dit Tschudi (1), avaient l'habitude d'enfermer soigneusement chaque nuit un petit troupeau de chèvres dans une étable isolée sur l'une des Alpes les plus sauvages de la chaîne du Rheticon; ils remarquèrent un matin, dans le voisinage de la hutte, des fientes extraordinaires, virent que l'herbe épaisse qui croissait alentour avait été foulée et grossièrement tondue; que la porte était endommagée et rayée de coups de griffes. Les chèvres sortirent pleines d'effroi, cependant il n'en manquait pas une. Les pâtres ne reconnurent pas quel était le visiteur nocturne, mais ils soupçonnèrent qu'un loup ou un lynx habitait le voisinage et firent, sans succès, des

(1) Tschudi, *les Alpes*. Berne, 1859, p. 514.

recherches aux environs et dans une forêt de sapins et d'arobes, qui s'élevait au-dessus du chalet. Néanmoins, ils résolurent de se mettre à l'affût de la bête, et empruntèrent dans le village le plus rapproché un vieux mousquet qui fut nettoyé et chargé avec toutes les précautions d'usage. Pendant le jour suivant, les chèvres s'obstinèrent à rester groupées et ne voulurent pas s'éloigner du troupeau de vaches. Ce ne fut qu'à grand'peine qu'on put les faire rentrer le soir dans leur étable. Deux des pâtres se cachèrent alors derrière un rocher, à portée de fusil, et prêts, en cas de danger, à réveiller leurs camarades qui couchaient dans le chalet. La première nuit se passa sans incident; il en fut de même de la seconde. Pendant la troisième, l'attention des deux sentinelles commença à se lasser, elles s'endormirent, mais ne tardèrent pas à se réveiller au bruit qui se fit entendre devant l'étable des chèvres. C'était un ours qui, appuyé contre la porte, l'égratignait et tournait autour de la hutte, pour découvrir une ouverture afin de s'y introduire. Dans l'intérieur, les chèvres étaient apparemment éveillées et inquiètes, car on entendait le bruit de leurs clochettes. Nos bergers, peu habitués à de pareilles rencontres, n'étaient guère à leur aise. L'un se glissa vers le chalet pour réveiller ses camarades, tandis que l'autre, tout tremblant, cherchait à mettre son mousquet en état de faire feu. Cependant, l'ours revint à la porte, s'appuya de tout son poids contre la serrure et finit par l'enfoncer. Aussitôt les chèvres se précipitèrent, en bêlant, hors de la hutte et se réfugièrent sur les rochers voisins. L'ours sortit le dernier, emportant une chèvre qu'il venait de tuer d'un coup de dent, et il se mit à la dévorer sur place, en l'attaquant par les pis. Les pâtres arrivèrent sur ces entrefaites, armés de pieux et de ces escabeaux à un seul pied sur lesquels ils ont l'habitude de s'asseoir pour traire leurs vaches; ils avançaient avec précaution. Un d'eux, qui dans sa jeunesse avait chassé le chamois, prit le fusil des mains tremblantes de la sentinelle et marcha sur l'ours, qui se dressa en poussant un grognement de sinistre augure; il fit feu et lui laboura le côté droit de la poitrine, sur quoi les autres, enhardis, se précipitèrent sur la bête. Elle se défendait à coups de griffes, mais ils finirent par l'assommer. C'était un ours brun, pesant 240 livres. »

On a cité encore d'autres exemples de pareilles visites de l'ours; on en voit, paraît-il, fréquemment en Scandinavie. Là, il enfonce rarement la porte, mais il démolit le toit, qui n'est formé qu'a-

vec des feuillages, des copeaux et des écorces. Dans le Wermeland, et dans plusieurs autres endroits, on a l'habitude de faire coucher les servantes sous le toit: il est arrivé souvent que l'ours, sans le vouloir ou sans le savoir, est entré dans leur chambre. Qu'on se figure l'effroi de ces filles! Voir subitement devant son lit un tel amoureux, c'en est trop pour une faible femme: bien des hommes mêmes ne seraient pas enchantés de cette visite. Leurs cris d'alarme cependant mettent bientôt l'ours en fuite. Pareil fait s'est présenté deux fois dans le district de Rada.

Si l'ours a pu pénétrer dans l'étable, il tue une vache, arrache son licol, l'embrasse avec une de ses pattes de devant, de l'autre saisit la charpente du toit, et a assez de force pour la faire passer par l'ouverture qui a servi à l'introduire dans l'étable. Traînant alors sa victime à terre, il la porte plus loin, et souvent, en une nuit, la dévore presque en entier. En enlevant sa proie, l'ours surmonte des obstacles de toute espèce. Tout en emportant une vache ou un cheval, il traverse les ponts les plus périlleux des Alpes, tels, par exemple, que deux troncs d'arbres jetés par-dessus un précipice.

Dans les Alpes, l'ours est très-dangereux, surtout par les temps de brouillard; dans de pareilles conditions, il s'approche des troupeaux sans être remarqué, et peut enlever une vache sans que les autres soupçonnent sa présence. S'il est aperçu du troupeau quand il a saisi une vache, toutes les autres l'entourent en mugissant; le taureau se précipite sur lui, cornes baissées, et le met en fuite. Mais d'autres fois il entre en colère, et au lieu d'une, ce sont, dit-on, douze pièces de bétail qu'il égorge.

La bête n'est pas encore morte, que l'ours commence déjà son repas. Les pis et les reins paraissent être ses morceaux de préférence; c'est toujours par là, à ce que l'on dit du moins, qu'il commence à dévorer l'animal. Pourtant il mange tout aussi bien des animaux qui n'ont point de pis, tels que des veaux, des bœufs, des chevaux. Les cerfs, les chevreuils, les chamois, grâce à leur rapidité, lui échappent à peu près toujours, il les poursuit néanmoins pendant longtemps. Il en est de même des rennes, dans le Nord. Il mange des poissons, et les poursuit dans l'eau. Il se nourrit rarement des restes d'un précédent repas; on en a cependant vu des exemples.

« On rapporte, dit Louis Énault (1), qu'un chasseur de Hermandsnaze manqua un ours de la

(1) Louis Énault, *la Norwége*. Paris, 1857, p. 257.

plus belle taille. L'ours fondit sur lui, et, avant qu'il eût le temps de dégainer, le renversa. L'homme perdit connaissance, l'ours le crut mort, et, comme il n'avait pas d'appétit (l'ours, plus tempérant que l'homme, ne mange que lorsqu'il a faim), il résolut de le garder pour son prochain repas. Il commençait à l'enterrer par précaution, et en attendant mieux. Par bonheur, l'homme reprit ses sens avant que l'opération fût complètement terminée, et, comme il ne se souciait pas de passer à l'état de provision, il parvint à dégager son bras, atteignit son couteau, et coupa la carotide à son terrible fossoyeur. »

Lorsque l'ours a assez de nourriture végétale, il ne chasse pas les autres animaux; et, s'il peut en trouver de petits en quantité suffisante, il n'attaque pas les grosses espèces.

Dans plusieurs pays, c'est un animal peu terrible et très-amusant.

« Dans tout le Kamtschatka, dit Steller, on trouve des ours noirs en quantité considérable, et souvent on les rencontre rôdant en troupes nombreux. Ils auraient depuis longtemps dépeuplé tout le Kamtschatka, s'ils n'étaient aussi doux que pacifiques. Au printemps, ils descendent des montagnes, où ils se sont rendus en automne pour chercher de la nourriture et pour passer l'hiver. Ils arrivent jusqu'à l'embouchure des fleuves, se tiennent à la rive, pêchent des poissons, les jettent sur le bord, et, quand ils en ont en abondance, n'en mangent que la tête. S'ils trouvent un filet, ils le ramènent sur la rive, et mangent les poissons qui y sont engagés. En automne, lorsque les poissons remontent les rivières, ils les suivent et rentrent dans la montagne.

« Quand un Kamtschadale voit un ours, il lui adresse la parole de loin, lui demande de se comporter en ami. Les femmes et les petites filles ne se laissent pas intimider par les ours qu'elles rencontrent pendant qu'elles ramassent des fruits dans les tourbières. Du reste, si un ours s'approche d'elles, ce n'est que pour leur prendre leurs fruits et les manger. Ils n'attaquent l'homme que quand on les trouble dans leur sommeil. Il est rare qu'ils se précipitent sur le chasseur, qu'ils en aient été blessés ou non. Ils sont assez hardis pour pénétrer dans les maisons, et y voler ce qu'ils y trouvent. »

Atkinson raconte une histoire qui est en parfaite harmonie avec le dire de Steller. « Deux enfants de quatre à six ans s'étaient éloignés de la maison; après quelque temps, on s'aperçut de leur disparition, on les chercha partout dans le

village, puis dans la tourbière. Épouvantés, les parents les retrouvèrent jouant avec un ours. L'un d'eux lui donnait à manger, l'autre était monté sur son dos, et l'ours répondait par les plus amicales caresses à leur confiance enfantine. Au comble de l'effroi, les parents poussèrent un cri qui mit en fuite le camarade de jeu de leurs enfants. »

Il est probable qu'à l'embouchure de l'Amour les ours sont tout aussi doux, et que cela leur a valu l'estime dans laquelle on les tient. Les Yakoutes regardent l'ours comme un être très-juste, un vengeur du mensonge; ils observent scrupuleusement et saintement les serments qu'ils ont prêtés en mordant dans une peau d'ours. Ils sont convaincus que l'ours comprend leur langue, et jamais ils ne parlent mal de lui; ils le louent continuellement, et de la manière la plus humble et la plus servile.

Dans d'autres pays, les habitants regardent les ours comme des êtres divins, et les nourrissent de poissons. Mais ces braves gens ne se font pas scrupule de tuer leur dieu, quand il est bien engraisé, et cet acte ne s'accorde pas trop avec les prières qu'ils lui adressent.

Dans les autres régions, les allures de l'ours sont un peu différentes de celles qu'il a dans l'Asie septentrionale et orientale; néanmoins il n'attaque l'homme que rarement, et toujours quand il en a été attaqué le premier.

Les mouvements de l'ours paraissent plus lourds qu'ils ne le sont réellement; il marche lentement quand il est calme; mais, s'il est en colère, il court très-vite, et atteint rapidement un homme en plaine. Sa course, sur un terrain qui monte, est encore plus rapide; car elle est facilitée par la longueur de ses pattes de derrière; par contre, il ne descend que très-lentement, sans quoi il tomberait et roulerait. Ce n'est qu'en février, qu'il marche mal; à cette époque, les plantes de ses pieds perdent leur épiderme. Il nage à merveille, et grimpe avec adresse. La mère apprend à ses petits à grimper sur les arbres; cependant j'ai pu voir, chez des ours captifs, qu'ils l'apprenaient bien tout seuls. Il est curieux de les voir descendre d'un arbre à reculons. Tous les ours, en grim pant, ont soin de se cramponner aux branches, et ont fort peur de tomber. Leur grande force, leurs griffes solides, leur facilitent cette allure; leur permettent même de monter à des parois de rocher, s'ils y trouvent un point d'appui. Ils n'ont pas peur de l'eau; en été, ils la recherchent pour s'y rafraîchir, ils s'y plongent avec plaisir e

longtemps. Sont-ils poursuivis, ils sautent dans les torrents, et les traversent en élevant le museau au-dessus de la surface.

L'ours brun paraît mieux doué sous le rapport de l'odorat que sous celui des autres sens; c'est par lui qu'il se guide, surtout en cherchant sa proie. Il sent l'homme à une distance de deux à trois cents pas; il peut suivre une piste avec sûreté. Son ouïe, malgré le peu de développement de ses oreilles, est fine; sa vue, au contraire, est assez mauvaise, quoiqu'on ne puisse dire qu'il soit myope; son goût est développé d'une manière toute singulière.

De tout temps, on a eu de l'ours l'opinion la plus favorable.

« Il n'est point parmi les carnassiers, dit Tschudi (1), d'animal aussi amusant, aussi humoristique, aussi plein d'une aimable bonhomie. L'ours a le caractère franc, ouvert, sans ruse ni fausseté. Sa finesse et son imagination sont assez pauvres. La force lui en tient lieu, et c'est à elle qu'il se fie. Il est capable de faire sortir une vache d'une écurie par le trou qu'il a fait au toit et de traîner un cheval au delà d'un torrent profond et encaissé. Il cherche à obtenir directement et par la force brutale ce que le renard doit à sa finesse, l'aigle à la rapidité de son vol. Non moins lourd que le loup, il n'est ni aussi vorace et féroce, ni aussi vilain et repoussant; il ne reste pas longtemps en affût et ne cherche point à se dérober devant le chasseur pour l'attaquer par derrière. Il ne se sert pas tout d'abord de sa puissante mâchoire capable de déchirer tout ce qui tombe à sa portée, mais il cherche à étouffer la proie entre ses pattes et ses bras vigoureux, et ne la mord qu'en cas de besoin, sans paraître prendre grand plaisir à cette chair qui palpite dégouttante de sang; ses appétits sont peu carnassiers, et il mange des végétaux, des châtaignes, du lait, des raisins, du maïs et du miel, aussi volontiers que de la viande.

« Tout chez l'ours, son poil noir et frisé, son museau obtus, ses petits yeux bruns et bienveillants, sa queue courte, ses larges pattes, son allure calme, a quelque chose de plus noble, de plus sociable que chez le loup, dont la couleur indécise a déjà un cachet de fausseté. L'ours ne touche pas au cadavre de l'homme, il ne mange pas ses semblables, il ne rôde pas la nuit autour des villages pour enlever un enfant, mais il reste dans la forêt, dans la montagne ou sur l'Alpe; tandis que le loup fait souvent en automne et en

hiver des excursions de 80 à 100 lieues, l'ours ne s'éloigne jamais à plus de 20 à 30 lieues de sa caverne.

« Néanmoins on se fait souvent une fausse idée de la bonté et de la pesanteur de ce noir habitant de nos bois. Malgré son air lourd, il court assez vite, sur un terrain plat, pour atteindre facilement un homme à la course, et il grimpe avec beaucoup d'agilité sur les arbres. En février la plante de ses pieds devient tendre et il court moins bien. De vieux ours très-pesants ne grimpent sur les arbres que lentement et avec précaution. Au moment du danger, l'ours n'est plus le même, et devient furieux et terrible. Un chasseur expérimenté ne tirera jamais un petit, lorsque la mère est dans le voisinage, elle le poursuivrait avec des cris horribles et le mettrait en pièces. Lorsqu'il est blessé, l'ours n'est pas moins dangereux. Il ne lâche presque jamais pied, se dresse sur ses pattes de derrière, et marche droit sur l'adversaire, même le mieux armé. Il semble le provoquer en duel, l'enserme entre ses pattes, et si dans ce moment suprême il ne reçoit pas un coup de poignard au cœur, il enfonce ses griffes dans les chairs de son ennemi et lutte jusqu'à ce que l'un des deux tombe à terre. Les ours des monts Karpathes se font remarquer par l'opiniâtreté extraordinaire avec laquelle ils poursuivent le chasseur qui les a blessés. Jour et nuit, de forêt en forêt, de rocher en rocher, à travers les ruisseaux, ils suivent sa piste; ils le guettent des heures entières, le cherchent dans des grottes, dans des cachettes, et la mort seule leur fait abandonner leur poursuite. »

Je ne partage pas sur tous les points l'opinion de Tschudi. L'ours est plaisant, c'est vrai, mais il n'est rien moins que doux et aimable. Il n'est même courageux que quand il ne peut faire autrement. Il est peu doué sous le rapport de l'intelligence; il est sot, indifférent, paresseux.

Toutes les espèces de chiens et de chats sont plus intelligentes que lui. Sa douceur n'est qu'inhabilité; son apparence comique n'est due qu'à sa lourde stature. Le chat est courageux, le chien fin, prudent; l'ours est grossier. Sa mémoire est faible, il n'a pas de jugement. Sa dentition indique un omnivore; il n'est donc carnassier que jusque dans certaines limites. Aussi est-ce un mérite dont il ne faut pas lui tenir compte. On ne peut pas le bien dresser, et il n'est pas capable de véritable attachement. Il aime mieux sa pitance que son gardien. Il est toujours grossier vis-à-vis de lui, et même dangereux. Le

(1) Tschudi, *les Alpes*, p. 523.

loup lui-même, sous ce rapport, lui est de beaucoup supérieur.

A l'entrée de l'hiver, l'ours se prépare une tanière au cœur des forêts les plus sauvages, les plus sombres, les plus désertes, loin de l'habitation et du contact des hommes, sous des troncs abattus et des souches arrachées, entre des rochers, dans une caverne qu'il a découverte ou qu'il s'est creusée lui-même, dans un taillis bien épais, où il se forme une sorte de cabane en branches et en feuillage. Il rembourre sa couche soigneusement, mais sans art, avec de la mousse, des feuilles, des herbes, des branches, et se fait ainsi un lit très-agréable. A l'arrivée des grands froids, quand la neige a jeté sur la terre son manteau de six mois, il s'y retire et y demeure pendant toute la durée du froid. Le spleen paraît être alors son état habituel. Il demeure couché en rond et le museau sur le ventre. Il ne ramasse aucune provision dans sa tanière, où il vit de sa propre substance; car pour toute nourriture, il suce alternativement ses quatre pattes. Il a un sommeil d'hiver, mais différent de celui des autres animaux hibernants. S'il dort la majeure partie de cette saison, il le fait non d'un trait, mais par accès et sans tomber dans le sommeil léthargique de la marmotte ou du loir. Schinz dit, en parlant des ours de la ville de Berne: « Leur sommeil d'hiver ne dure pas des mois et des semaines. Les ours, qui trouvent dans leur écurie une chaude retraite, ne mangent que peu en janvier et en février; à peine consomment-ils un pain par jour, et ils apparaissent quelquefois, bien que rarement, dans leur fosse; ils y vont chaque jour pour boire. Ils dorment plus longtemps et plus profondément qu'aux autres saisons. »

D'après les observations que j'ai faites sur les individus du Jardin zoologique de Hambourg, les ours captifs se comportent en hiver comme en été. Si on leur donne assez de nourriture, ils mangent autant et ne dorment pas plus. Lorsque, surtout, l'époque de la mise bas approche, ils sont très-éveillés. Je crois que le sommeil hibernal des ours n'est qu'une fable fondée sur ce que leur paresse se montre mieux en hiver que dans les autres saisons.

Quand la température se radoucit; quand la neige fondue par le dégel inonde sa retraite, l'ours en liberté quitte sa tanière. Déjà, au mois de janvier, il sort maigre, efflanqué, exténué par ce long carême, par le jeûne rigoureux qu'il observe, et rôde aux environs pour chercher sa nourriture. A chaque retour de froid, il y rentre

et s'y tient caché. Il ne résisterait pas à la longue abstinence à laquelle il est condamné l'hiver, s'il n'avait pris la précaution de s'engraisser amplement dans l'arrière-saison; l'on peut dire qu'il prend vers la fin de l'été de l'embonpoint pour l'hiver, et que la graisse dont il se charge alors lui suffit dans les temps de froidure et d'inaction. Après le carnaval, vient la pénitence: voilà qui est fort juste.

Au printemps, il est très-maigre, comme la plupart des autres animaux. Les anciens connaissent ce fait; ils avaient remarqué que pendant le repos de l'hiver l'ours a l'habitude de se lécher les pattes, surtout la plante de celles de devant, ce qui est assez original, et ils croyaient qu'il en suçait la graisse. Il n'est pas besoin de faire observer que ce n'est là qu'une fable, à laquelle, cependant, de nos jours encore, bien des gens croient avec ferveur. Dans les pays moins froids, l'ours descend en hiver dans les vallées, et y vit tout comme en été.

Ce qui montre bien que l'inaction des ours, en hiver, ne peut être qualifiée de sommeil hibernal, c'est que la femelle met bas en janvier. Je dois dire, toutefois, que les avis sont encore très-partagés là-dessus. Linné dit que le rut a lieu en octobre, et que la femelle porte 112 jours. Un chasseur illyrien, auquel nous devons de bons renseignements sur la manière dont se comportent les ours en liberté, croit aussi que l'accouplement a lieu en octobre, mais que la femelle ne met bas qu'en mars. Les naturalistes les plus récents sont très-peu fixés sur ce point, et cependant l'ours est un des carnassiers qu'on voit le plus souvent en captivité. Le chasseur illyrien dont je viens de parler assure qu'au moins le petit ours roux, que dans toute l'Europe méridionale on distingue de l'ours brun, recherche sa femelle en septembre et en octobre; qu'il se livre alors, à l'égard de celle-ci, à des démonstrations des plus comiques et des plus amusantes; qu'il se bat avec acharnement contre ses rivaux et devient même dangereux pour l'homme qui se trouve sur son chemin. A-t-il perdu sa compagne, il suit sa piste, le nez à terre, mugissant, tuant tout ce qui se rencontre sur son passage et ne fuyant devant rien. Il témoigne son amour à sa femelle par de vigoureux coups de patte. Notre chasseur cite un de ses confrères qui fut témoin du fait.

Malheureusement, ce ne sont là, à mon avis du moins, que des présomptions, et s'il est permis de conclure d'après ce qu'on observe chez l'ours captif, les faits ne seraient pas tels que





Fig. 307. La chasse à l'Ours en Lithuanie (page 661).

les ont présentés Linné, les chasseurs qui en ont parlé, et après eux bien des naturalistes. On a pu faire, sur la reproduction des ours en captivité, toute une série d'observations tellement conformes entre elles qu'on est autorisé à penser que les choses ne doivent pas se passer différemment en liberté.

La période de rut pour les ours de nos ménageries est en mai et en juin; elle dure tout un mois. Jamais, dans le Jardin zoologique de Hambourg, on n'a vu le mâle battre sa femelle à grands coups de patte. En outre, rien n'est plus faux que l'ours soit un modèle de fidélité. Nous avons un couple qui vivait dans la plus étroite amitié. Je fis entrer dans la fosse qui leur avait été donnée pour demeure une seconde paire, et aussitôt le combat commença entre les deux mâles pour la possession, non pas de l'une, mais des deux femelles.

Ce combat fut très-divertissant. Les deux ours y firent suffisamment preuve de lâcheté. Tous deux s'avançaient prudemment, se flairaient l'un l'autre, se regardaient de côté, et se retiraient

dès que l'un d'eux levait la patte. Le combat commença par quelques coups de patte, rapides comme l'éclair; l'animal touché se retirait à chaque fois, mais avançait aussitôt, prêt à renouveler l'attaque. Les deux ours enfin se dressèrent, s'empoignèrent comme deux lutteurs, rugirent, la gueule largement ouverte, mais sans se mordre. Après quelques secousses, ils lâchèrent prise, puis la lutte recommença.

Le chasseur illyrien raconte qu'en liberté l'ourse qui a des petits devient dangereuse pour l'homme et les animaux; elle ne quitte pas ses nourrissons, les soigne, les allaite pendant huit ou neuf semaines, et plus tard leur fournit du gibier, qu'elle leur dépèce.

Une opinion des plus anciennes est celle qui veut que ce soit en les léchant que la femelle de l'ours donne à ses petits la forme qu'ils doivent avoir. Cette opinion s'est conservée dans le vulgaire et elle est devenue proverbiale parmi nous: c'est en ce sens que l'on dit d'un homme mal tourné: que *c'est un ours mal léché*. Quelque étrange qu'elle soit, cette idée est consignée,

comme une vérité résultant de l'expérience, dans les ouvrages de Pline, de Solin, d'Élien; Aristote lui-même n'en est pas éloigné. On la trouve aussi dans les poètes, où elle semble moins déplacée. « Ce qu'enfante l'ourse, dit Ovide, n'est pas un petit, mais une chair informe que la mère façonne en membres, en la léchant, et qu'elle amène ainsi à la forme qu'elle désire. » Solin cherche à expliquer le fait en l'attribuant à ce que la gestation de l'ourse ne dure que peu de temps. « La délivrance de l'ourse, dit-il, arrive au trentième jour : il résulte de cette fécondité précipitée que ses petits demeurent informes. » Aristote assure aussi que l'ourse ne porte que trente jours. Mais ce n'est là qu'une erreur ajoutée à tant d'autres. Il est certain que la portée de l'ourse dure, non pas un mois, comme le veulent ces auteurs, mais quatre mois au moins.

L'opinion singulière que les oursons naissent informes, préoccupa les savants de la renaissance. Elle leur paraissait déranger les plans de la nature. En effet, prise à la lettre, elle est visiblement absurde : aussi n'eurent-ils pas de peine à s'assurer de sa fausseté. « Dans la vallée d'Anania, près de Trente, dit Matthiolo (1), nous ouvrîmes le ventre d'une ourse que des chasseurs avaient prise, et j'y trouvai des petits, non informes, comme se l'imaginent ceux qui se fient plus à Aristote et à Pline qu'à l'expérience ou au témoignage de leurs sens, mais ayant tous leurs membres distinctement formés. » Aldrovande rapporte que l'on conservait dans le cabinet du sénat de Bologne un ours à l'état de fœtus, et que toutes ses parties étaient déjà développées. Buffon me paraît avoir touché la véritable source de cette erreur : il la rapporte simplement à la lourdeur de l'ours, qui paraît encore plus disgracieuse dans les jeunes que dans les adultes. « Les femelles, dit-il, combattent et s'exposent à tout pour sauver leurs petits, qui ne sont point informes en naissant, comme l'ont dit les anciens, et qui, lorsqu'ils sont nés, croissent à peu près aussi vite que les autres animaux. Ils sont parfaitement formés dans le sein de leur mère, et si les fœtus ou les jeunes oursons ont paru informes au premier coup d'œil, c'est que l'ours adulte l'est lui-même par la masse, la grosseur et la disproportion des membres; et l'on sait que, dans toutes les espèces, le fœtus ou le petit nouveau-né est plus disproportionné que l'animal adulte. »

A l'âge de trois mois, les petits commencent

(1) Matthiolo, *In Dioscoridis de medicinali materia libros sex commentarii*. Venetiis, 1570.

à aller à la chasse. La mère, pendant les premières semaines après sa mise bas, ne se nourrit que de végétaux.

Je ne saurais dire jusqu'à quel point on peut accorder confiance aux divers récits que nous venons de rappeler, et je pense qu'il est mieux de s'en rapporter aux observations qu'on a pu faire sur des animaux captifs. Un ami de mon père, qui est en même temps un naturaliste consciencieux, Pietruvsky, dit que la mère n'abandonne jamais ses petits dans les deux premières semaines, lors même qu'elle souffre de la soif et de la faim. Ce ne fut qu'au bout de quinze jours qu'une femelle qui venait de mettre bas but un peu de lait, qu'il fallut placer tout près d'elle. Elle entourait ses petits de ses pattes, les couvrait de son museau et leur formait ainsi une couche très-chaude. Trois semaines après leur naissance, elle se levait souvent et s'éloignait de quelques pas. Les petits restèrent aveugles quatre semaines et ne commencèrent à marcher qu'à l'âge de deux mois. En avril, ils jouaient dans la cour; en mai, ils avaient à peu près la taille d'un caniche et sautaient partout en folâtrant.

Mes observations ne sont pas tout à fait d'accord avec celles-ci. Une de nos ourses eut deux petits dans l'avant-dernière semaine de janvier. Nous leur fîmes une couche de paille dans l'intérieur de sa fosse et elle s'en montra reconnaissante. L'un des petits mourut peu après la naissance, par suite d'une hémorragie ombilicale; l'autre était robuste, éveillé et avait 15 centimètres de long. Son poil était ras, gris d'argent, ses paupières étaient closes, sa voix consistait en un murmure plaintif, mais assez fort. L'ourse avait été séparée de son mâle; elle montrait peu de tendresse à son nourrisson et témoignait, au contraire, beaucoup de plaisir à revoir son compagnon de captivité. Dès qu'il s'approchait de la porte de sa cellule, elle quittait son petit et s'approchait aussi de la porte en soufflant et en flairant. Elle traitait l'ourson avec cruauté, le traînait par le museau comme si c'eût été un morceau de chair, le laissait tomber à terre, lui marchait dessus, si bien qu'il mourut au bout de trois jours. Tout cela, par désir de revoir son ours; lorsqu'elle fut réunie à lui, elle redevint aussitôt parfaitement tranquille, tandis qu'elle avait été très-agitée les jours précédents.

J'ai observé longtemps des oursons de cinq à six mois, et je puis dire qu'à cet âge ils sont très-divertissants, très-comiques. Ils sont toujours en mouvement, mais en même temps très-lourds. Tout révèle leur caractère enfantin. Ils

aiment à folâtrer ; ils grimpent aux arbres sans nécessité, se battent, sautent à l'eau, courent sans cesse, font mille tours des plus drôles. Ils ne témoignent à leur gardien aucune affection particulière, se montrent familiers et doux vis-à-vis d'un chacun et semblent ne reconnaître personne. Celui qui leur donne à manger est leur ami, celui qui les irrite est leur ennemi. Ils sont aussi impressionnables que des enfants ; en un instant on gagne leur amitié, mais pour la perdre aussi rapidement. Grossiers, inhabiles, oublieux, inattentifs, lourds, sots, voilà ce qu'ils sont, autant et plus que leurs parents. Laissés seuls, ils resteront des heures entières à se lécher les pattes, en faisant entendre un murmure particulier. Chaque objet nouveau, chaque animal étranger les effraye ; dans ces circonstances, ils se lèvent et font claquer les dents. Les vieux ours font de même. Le chasseur illyrien que j'ai déjà cité dit que l'ours effrayé frappe ses bras l'un contre l'autre, en produisant ainsi une sorte de claquement. Il s'est probablement trompé : c'est avec les mâchoires, sans doute, que l'ours produit ce bruit.

Ceux qui ont observé les ours en liberté, disent que les parents restent avec leurs petits jusqu'à la saison du rut suivant, mais qu'alors ils les chassent et les forcent à se rendre indépendants. Les jeunes ours rôdent tout l'été aux environs de leur ancienne demeure, et l'utilisent, durant la mauvaise saison, aussi longtemps qu'ils n'en ont pas été expulsés. Ils se réunissent souvent plusieurs ensemble. Un naturaliste russe, Eversmann, donne à ces réunions une signification particulière. Il croit que la mère met ses petits sous la garde de leurs aînés ; aussi les Russes nomment *pestun*, c'est-à-dire gardien d'enfants, les ours d'un an qui courent avec leur mère et leurs frères et sœurs. Voici ce qu'Eversmann raconte d'une femelle d'ours, qui avait traversé la Kama : « En abordant à la rive, la mère vit un pestun qui la suivait lentement, sans aider ses frères qui étaient sur l'autre rive. Lorsqu'il arriva, il reçut de sa mère un soufflet, retourna sur ses pas, et chercha un petit qu'il porta dans sa gueule. La mère le regardait faire. Il apporta bien le premier, puis le second, mais il le laissa tomber à l'eau. Elle s'élança de nouveau sur lui ; mais il avait déjà réparé la faute, et la famille s'en alla en paix. »

Souvent, à défaut de la mère, si elle périt, par exemple, c'est le pestun qui se charge d'élever les enfants.

Nous ne savons pas encore quel est le terme

de la croissance d'un ours ; mais l'on peut bien admettre qu'il faut au moins six ans pour qu'il ait à peu près sa taille. Toujours est-il que l'espèce atteint probablement un âge assez élevé, car on en a conservé en captivité pendant cinquante ans, et l'on a vu des ourses mettre bas encore à l'âge de trente et un ans.

**Chasse.** — La chasse des ours est une des plus dangereuses ; cependant des chasseurs expérimentés ont démenti dans ces derniers temps les histoires épouvantables qu'on avait racontées à ce sujet. L'ours sauvage est naturellement intrépide ou tout au moins indifférent au danger. A l'aspect de l'homme il ne se détournera pas de son chemin, et ne fuira pas ; pourtant on prétend qu'un coup de sifflet le surprend, le jette dans l'étonnement au point qu'il s'arrête et se lève sur les pieds de derrière ; c'est le temps qu'il faut prendre pour le tirer et tâcher de le tuer ; car, s'il n'est que blessé, il se jettera furieux sur le tireur, et l'embrassant des pattes de devant, il l'étouffera si des secours n'arrivent à temps.

Pour chasser l'ours, il faut maintenant sortir d'Allemagne : on en trouve l'occasion en Transylvanie et en Scandinavie.

Les froids et calmes habitants de la Norwège disent que, pour de bons tireurs, cette chasse est sans dangers, et les chasseurs d'ours de la Transylvanie assurent la même chose.

De bons chiens sont les meilleurs auxiliaires des chasseurs. Ils découvrent l'ours, l'occupent, le maintiennent et l'empêchent de se jeter sur le chasseur. Ce n'est qu'acculé, qu'il devient dangereux pour l'homme ; sinon, même blessé, il fuit aussi rapidement que possible.

Le propriétaire des grandes forges de Naes, près d'Arendal, en Norwège, chez lequel je passai quelques jours, a, dans ses terres, tué 17 ours de sa propre main ; son fils, un jeune garçon de 14 ans, en avait déjà tué deux.

« En Norwège, dit Louis Énault (1), les paysans se mettent ordinairement à trois pour attaquer l'ours. Ils vont le chercher sur les fjelds, à 8 ou 900 pieds au-dessus des vallées, parmi les pierres brisées, dans les taillis fourrés. On le traque et on le tire. Il y a dans chaque repli de montagne un paysan qui chasse seul. C'est ordinairement un homme dans la force de l'âge, fin tireur, dont l'œil ne se trouble jamais ; muscles d'acier qui ne tremblent pas ; poitrine aux poumons vaillants qui ne craint point l'étreinte de ce bras terrible. L'ours qui n'est pas abattu du coup se

(1) Louis Énault, *la Norwège*. Paris, 1857, p. 297.

dresse sur ses pattes, marche à l'homme et engage avec lui une lutte qui ne finit que par la mort d'un des ennemis, et parfois de tous deux.»

En Laponie, d'après le même auteur (1), la chasse se fait de plusieurs manières : « Les Lapons ont de grands chiens forts et courageux, qui mènent un courre assez lestement, et qui sont très-capables, au besoin, d'attaquer la grosse bête. Eux-mêmes affrontent l'ours avec une espèce de hallebarbe courte, lorsqu'ils l'ont manqué avec la carabine. En hiver, ils poursuivent le gibier sur la neige, où leurs patins leur donnent un grand avantage de vitesse. La bête enfonce, hésite, s'arrête; l'homme glisse, arrive, attaque et tue. La chasse de l'ours se fait avec une certaine solennité; celui qui, le premier, a trouvé la trace de l'animal, marche en tête de la bande, et il n'a d'autre arme qu'un bâton, dont la poignée est ornée d'un anneau de laiton. Derrière lui vient le sorcier, toujours en grand honneur, puis celui qui doit donner le premier coup à la bête. Quand on se trouve en présence de l'ennemi, cet ordre de bataille est bien quelque peu dérangé par les péripéties inattendues de la lutte; mais chacun fait son devoir, et très-courageusement. Ils sont tellement sûrs de leur victoire, que, s'ils ne vendent pas la peau de l'ours avant qu'il soit tué, c'est uniquement parce qu'ils veulent la garder pour eux; mais, en revanche, ils élèvent la hutte où ils le mangeront, avant même de l'avoir attaqué. Quand il est tué, chacun retrouve encore son emploi particulier : celui-ci enlève la peau, cet autre découpe la chair, le troisième fournit l'eau, le quatrième se charge du bois pour le faire cuire. Tout cela ne se fait point sans une certaine solennité et sans l'accompagnement obligé de danses et de chansons (2). Aus-

(1) Louis Enault, *la Norwège*. Paris, 1857, p. 257.

(2) Pennant (\*) cite textuellement une prière que les Finlandais adressent à l'ours lorsqu'il succombe à la chasse :

« Bête vaincue et sans vie, mais le plus noble de tous les hôtes des forêts,

« Ramène la santé dans nos cabanes, veille autour de nous en sentinelle vigilante,

« Et sois pour nous l'heureux présage d'une proie centuple.

« Je rends grâces aux dieux qui m'ont donné une si noble victime !

« Quand la grande étoile du jour se cachera au delà des Alpes,

« Je hâterai mes pas vers ma cabane,

« Et la joie, toute vêtue de fleurs, régnera trois longues nuits dans mes foyers.

« Je gravirai avec transport le penchant de la montagne.

« La joie a ouvert ce beau jour, la joie le terminera.

(\*) Pennant, *Arctic Zoology*. London, 1790.

sitôt que l'ours est abattu, ils le fouettent de verges. Cependant les femmes mâchent de l'écorce d'aune et crachent à la face des hommes leur salive rougeâtre, pour figurer le sang dont l'ours ne les a pas couverts. Pendant qu'on fait cuire la bête, les femmes n'approchent point de la hutte du chasseur, elles attendent dans une autre habitation. Le repas de chasse ne se faisant point en commun, on leur envoie leur part; et ici le respect de la vérité m'oblige à dire que cette part n'est pas la meilleure, les hommes la gardent pour eux. On fait tout cuire, mais dans des vases séparés, la chair, la graisse et le sang; la peau appartient à celui qui a découvert l'ours. On l'attache au haut d'une perche, et les femmes, dont on a bandé les yeux, tirent de l'arc contre cette peau, comme elles feraient contre une cible, et, tout en tirant, elles chantent une vieille chanson, qui dit : « Nous tirerons des flèches contre ceux qui viennent de Suède, de Pologne et de France. » La femme qui a touché la première le but est entourée de toutes sortes d'honneurs : on envie son fortuné mari, à qui le bonheur arrivera sous toutes les formes. Avant de se séparer, on coud sur le vêtement des hommes une petite croix d'étoffe, et l'on en suspend une pareille au cou du renne qui a traîné l'ours après sa mort. Le chasseur est toujours fier de ses succès à la chasse de l'ours; il fait trophée de ce souvenir : autant d'ours tués, autant de fils de métal passés au bonnet. C'est la croix d'honneur du Lapon. Du reste, les Lapons sont aussi inconséquents que d'autres peuples beaucoup plus civilisés. Considérée comme un exploit glorieux, la mort de l'ours emporte avec elle une certaine idée de souillure. Les chasseurs d'ours restent trois jours entiers sans rentrer dans la hutte des femmes. Quand ils reviennent, ils prennent d'une main la chaîne qui suspend le chaudron au-dessus du foyer, autour duquel ils tournent trois fois; les femmes chantent : « Vous recevrez une pelletée de cendre dans les jambes, » et l'action accompagne la parole. On pense que l'ours est sous la protection spéciale du démon, et que, par ce démon, ceux qui ont tué l'ours deviennent impurs. Pour ces habitants du pôle, qui n'ont jamais vu de lion, l'ours est le roi des animaux, et il a droit à une protection spéciale des *esprits*. »

En Laponie, j'ai rencontré un capitaine anglais qui avait chassé l'ours en Europe et en Amérique; il se vantait d'avoir tué quarante-trois ours.

En Lithuanie, la chasse à l'ours se fait habi-

« C'est toi que je vénère, c'est de toi que j'attends ma proie.

« Ours, jamais je n'oublierai de t'adresser ma louange. »

tuellement en grand par plusieurs propriétaires voisins, dont chacun fournit un certain nombre de chiens, de fusils, de munitions, etc. Les chiens que l'on emploie sont ordinairement de l'espèce des grands dogues, car les chiens courants ne sont bons que pour lancer l'animal. Un fusil à deux coups, bien chargé, et un coutelas, sont les seules armes dont on ait besoin. Celui qui n'est pas sûr de son adresse, ou qui ne se sent pas capable de conserver le sang-froid nécessaire, reçoit toujours des chasseurs l'avis de lire *Horace* ou *Virgile*, c'est-à-dire de rester à la maison. Le bruit et le craquement des broussailles annoncent que l'ours a été lancé de son gîte. En commençant, il cherche toujours à se sauver par la fuite; mais lorsqu'il s'aperçoit qu'il lui est impossible d'échapper; lorsqu'une ou deux balles maladroites l'ont irrité, il prend la résolution de se défendre, et sa fureur augmente avec le danger et la rapidité des attaques. Ce sont les chiens qui s'engagent les premiers: le combat est terrible, et il ne finit jamais sans de nombreuses pertes de la part des assaillants. L'ours attaqué saisit quelquefois une énorme massue et la manie d'une manière très-habile; d'autres fois il déchire en deux l'adversaire le plus acharné, étouffe l'autre dans ses embrassements, fait voler en l'air le troisième en le lançant à une hauteur de quelques toises. Malheur au chasseur maladroit si l'ours, sorti victorieux de ce combat, le rencontre sur son passage, car il l'attaque ordinairement en se dressant sur ses pattes de derrière: une balle bien dirigée, ou un coup de coutelas (*fig. 307*), manquent rarement d'étendre par terre l'animal déjà harassé par les chiens.

Si l'on attaque ses petits, la scène change; la mère déploie pour les défendre un très-grand courage; tout le monde est d'accord à ce sujet.

En Illyrie, dit le chasseur que j'ai déjà eu plusieurs fois occasion de citer, la chasse à l'ours est très-simple.

« On le tue à l'affût; on le chasse dans la forêt; on le fait lever de sa tanière et poursuivre par des bassets, ou bien on le tue à son gîte d'hiver. Nous n'employons pas les procédés ordinaires, usités dans le Nord; ainsi nous ne le chassons pas avec de gros chiens de chasse. Ces procédés ne sont pas assez pratiques.

« La meilleure époque pour chasser l'ours est celle de la venaison; c'est celle où sa chair et sa fourrure ont le plus de valeur. A ce moment, surtout, l'ours roux est moins féroce, moins sauvage, il est plus lent, et cela rend la chasse

moins dangereuse. Les plaintes des bergers, dont les troupeaux sont décimés ou les champs d'avoine saccagés, rendent souvent cette chasse nécessaire à d'autres époques de l'année.

« L'affût est le mode le plus sûr. D'ordinaire le chasseur est seul. Il est armé d'une carabine à deux coups; un des canons est rayé, l'autre est lisse, ce qui permet de le charger plus facilement. Les projectiles consistent en balles assez fortes, de 20 à 22 à la livre. A son côté est suspendu un couteau de chasse à lame solide, à deux tranchants; la moitié de cette lame est en fer, le tranchant est en bon acier de Styrie, de telle sorte qu'elle ne peut se casser facilement, et qu'elle peut couper un os sans qu'elle se brise.

« Ainsi armé et soutenu par son courage, le chasseur se rend à l'affût, le matin avant le jour, ou le soir avec le crépuscule. L'ours, tant qu'il n'a pas été dérangé, suit invariablement le même chemin pour gagner un pâturage ou un champ d'avoine; il s'avance cependant avec prudence, et toujours sous le vent; s'il sent quelque chose de suspect, il se dresse, flaire, écoute et prend la fuite au grand trot, qu'il ait vu son ennemi ou non, et, de quelques jours, il ne repassera plus par le même passage.

« Si le chasseur se tient près d'un champ d'avoine, il ne doit pas tirer dès que l'ours est à portée, il doit attendre le moment où il se dresse sur ses pattes de derrière pour enlever l'avoine; il le tuera alors d'un seul coup.

« Si l'on trouve un animal déchiré par l'ours et recouvert de mousse et de feuilles, on peut être sûr qu'à la tombée de la nuit l'ours va arriver, et l'on peut se poster dans le voisinage.

« En marchant, on relèvera surtout le gîte et les passées de l'ours; mais on arrivera rarement à voir l'ours à portée de fusil. Cela n'est possible que quand la femelle est occupée avec ses petits.

« Quoique le chasseur ait deux coups dans son fusil, il peut se faire que tous les deux manquent, et il est alors forcé d'essayer son courage et sa force dans un duel corps à corps. S'il est manqué, l'ours prend la fuite; s'il est mortellement atteint, il tombe et ne peut plus assouvir sa vengeance; s'il n'est que légèrement blessé, il se dresse et marche sur ses pattes de derrière vers l'endroit d'où est parti le coup. Pour le chasseur de sang-froid il n'y a encore aucun danger, il a sa seconde balle en réserve. Le fusil en joue, il laisse l'ours approcher à dix ou douze pas, plus près même, en dirigeant son coup à la tête ou à la poitrine. Mais il s'agit de bien viser.

« A la détonation, l'ours ne fait qu'agiter la tête, sans changer de place, surtout si, soit peur, soit précipitation de la part du chasseur, le coup n'a pas porté. Le chasseur n'a plus qu'à se préparer à un combat à la vie ou à la mort; prendre la fuite, se sauver en grimpant sur un arbre, il n'en peut être question. L'ours ne quitte pas la place; il y demeure mort ou victorieux.

« Le chasseur a encore le temps de tirer son couteau, car l'ours ne hâte point le pas. Comme un habile maître d'armes, il pare les coups avec ses pattes, quand bien même elles pendent coupées. Les dents grinçantes, furieux, il se précipite sur son adversaire. Un coup rapide, mais profond, reçu en pleine poitrine le fait vaciller; cependant il ne tombe pas. Le chasseur doit chercher à frapper l'ours de côté; un coup sous l'épaule, et il chancelle et tombe en râlant. Un pareil combat dure souvent un quart d'heure au plus, et le vainqueur peut à peine respirer d'épuisement.

« Le combat n'est pas toujours aussi heureux; au premier coup dans la poitrine, l'ours brise quelquefois la lame du couteau de chasse, et il peut le faire avec sa patte, dont un seul coup est capable de tuer un bœuf. Le chasseur n'a plus qu'à reculer de quelques pas, à tirer un second couteau ou à prendre son fusil à deux mains et assener à l'ours un coup de crosse sur le front, assez violent pour l'assommer. Ces combats ne sont pas rares, et l'on a pu en avoir une certaine expérience. Un coup entre les deux yeux tue l'ours immédiatement; si on l'atteint plus bas, il n'est qu'étourdi, mais il revient rapidement à lui, si l'on ne se hâte de redoubler les coups. De l'habileté, du courage, de la force et, avant tout, du sang-froid, c'est ce qu'exige une pareille chasse. Celui qui n'a pas ces qualités fera mieux de rester chez lui, à moins qu'il ne soit las de vivre.

« Les vieux chasseurs qui ont livré déjà plusieurs de ces combats assurent que l'on se trompe si l'on pense que l'on peut tuer subitement un ours en lui donnant un coup de couteau en pleine poitrine. Il vaut mieux couper les pattes de l'animal, ou arriver au moins à les affaiblir, puis rapidement porter un coup dans le côté, sous l'épaule. Il faut avoir soin de retirer la lame aussi vivement que possible; car l'ours, surtout au moment du rut, a la vie très-dure, et il faut plusieurs coups bien dirigés pour le tuer.

« Pour tirer l'ours, une balle est le projectile le meilleur et le plus sûr. Le plomb, même à courte distance, est toujours incertain, et n'agit pas, à moins que l'arme ne soit particulière-

ment bonne et que la charge ne reste réunie.

« Lorsque l'ours a reçu une blessure dangereuse, il s'enfuit et cherche à arriver à son gîte, ou bien il s'enfonce dans le premier taillis ou ravin qu'il rencontre. Quand l'ours tousse en fuyant, c'est un signe qu'il est bien frappé. D'après le sang qu'il laisse sur sa piste, les chasseurs déterminent assez exactement sa blessure. S'il est écumeux et rouge clair, la balle a atteint les poumons; s'il est noir, c'est le foie qui a été blessé. Le chasseur n'a pas à s'inquiéter d'une autre couleur; si l'ours n'est blessé qu'au cou, à la gorge ou dans les chairs, il se charge lui-même de le raconter au chasseur, et cherche à lui exprimer par un tendre embrassement toute sa reconnaissance pour l'amitié que celui-ci lui a témoignée.

« Si l'on a attendu longtemps, si l'on a appelé à soi ses compagnons de chasse et des bassets, il n'y a plus qu'à chercher la bête. Si les chiens trouvent l'ours mort, ils aboient; ils poussent, au contraire, un cri incertain et marqué d'angoisse s'il vit encore. Dans ce cas, les chasseurs l'entourent et le tuent soit au gîte, soit au moment où, debout sur ses pattes de derrière, il cherche à rompre le cercle des chasseurs.

« Dans ces chasses, on a occasion de voir le courage de nos petits bassets. Ils se précipitent sur l'ours avec rage, et celui-ci, en rugissant, est obligé d'éloigner ses faibles adversaires. Mais ils savent très-habilement éviter ses coups. Ils sont toujours prêts à la poursuite, comme s'ils savaient que leur ennemi tient compte de leur faiblesse. Je suis convaincu que le basset dépasse tous les autres chiens en courage.

« Avant d'aller plus loin, je veux dire quelques mots d'une particularité que l'on a prêtée aux ours; on a dit qu'ils bouchaient leurs blessures avec des herbes et de la mousse pour arrêter l'hémorrhagie. Je n'ai jamais voulu y croire; la chose cependant n'était pas tellement impossible que je ne jugeasse pas à propos de faire des recherches. J'ai examiné beaucoup d'ours, j'en ai même vu qui avaient été tués le soir et qu'on n'avait retrouvés que le lendemain matin; jamais je n'ai vu la blessure bouchée, mais toujours léchée. On ne peut guère admettre qu'autre part les ours soient plus prudents ou plus habiles, et ils devraient certes être très-adroits pour faire un assez petit bouchon pour fermer la plaie faite par la balle. Sans compter qu'ils se causeraient ainsi des douleurs intolérables, et que tout animal blessé n'a besoin que de lécher sa blessure, et de la débarrasser de tous les corps étrangers. De plus, à quoi

cela servirait-il à l'ours? A prolonger un peu sa vie? Ce but ne serait pas atteint; car, d'après mes expériences, on hâte la mort d'un animal en empêchant le départ du sang, aussi emploie-t-on dans la chasse des gros carnassiers de petites balles, pour que la plaie se referme plus tôt et que l'animal meure plus vite.

« Au temps de la venaison, on chasse l'ours avec moins de dangers, au moyen de bassets, qui font lever la bête et la rabattent sur les chasseurs. Ceux-ci, armés comme je l'ai déjà dit, se rendent dans le canton où habitent les ours. Ils entourent les ravins rocheux et buissonneux des montagnes, les éboulis, tous les endroits où l'animal aime à se tenir en été. Deux chasseurs, placés assez loin l'un de l'autre, accompagnent les chiens. S'ils trouvent un ou plusieurs ours, ceux-ci s'enfuient. Mais les chiens donnent de la voix et suivent la piste. Un des chasseurs a toujours occasion de tirer et peut même faire coup double. Il arrive souvent qu'au premier coup de feu toute la famille se disperse, et que plusieurs chasseurs abattent chacun son ours.

« A-t-on manqué l'ours ou ne l'a-t-on que blessé, et celui-ci se retourne-t-il vers le chasseur, il faut appeler à son secours et attendre l'attaque le couteau à la main. Il ne faut pas surtout, dans un cas pareil, courir jusqu'au chasseur le plus voisin; l'ours vous poursuivrait rapidement; en outre, dans la terreur, on peut perdre sa direction, et les autres chasseurs n'arriveraient alors au secours que trop tard. Tant qu'on n'a pas entendu les cris: *Au secours*, chacun doit rester à son poste, et le garder jusqu'à ce que les sifflets de rappel retentissent.

« Lorsqu'un ours est mortellement atteint, on part de l'endroit où il a été tiré, en tenant les chiens en laisse. Il est admirable de voir avec quelle ardeur ils suivent la piste et marquent chaque goutte de sang. Je crois que l'odeur de l'ours, comme celle du blaireau, attire tout particulièrement le basset.

« On lâche les chiens, quand l'ours s'est réfugié dans un ravin ou un terrier d'accès difficile, après avoir cerné la place, les chasseurs étant assez près pour pouvoir se secourir facilement. Quand les chiens donnent de la voix, c'est que l'ours a quitté sa tanière. Chacun doit se tenir prêt à le voir apparaître; on peut l'entendre souffler à quarante ou cinquante pas. Quelque blessé qu'il soit, il se dresse dès qu'il aperçoit le chasseur, sans s'inquiéter des chiens, il s'avance sur lui, à pas mesurés, mais furieux, faisant claquer les dents, les yeux étincelants de rage.

« Si les chiens ne peuvent le faire lever, s'il se contente de les écarter, c'est signe qu'il est grièvement et même mortellement blessé; les chasseurs doivent l'approcher et le tuer au gîte.

« Par les temps de pluie, on fait bien de commencer la poursuite, au plus tard, au bout d'une heure, et de ne la continuer que jusqu'à ce qu'on sache où l'ours est blotti; on l'y cherche le lendemain. Par le beau temps, les bassets suivent avec sûreté une piste datant de douze ou quinze heures, et l'on n'a pas besoin d'être aussi attentif à la poursuite. Si le coup a bien porté, on trouve l'ours plus affaibli, ou même mort.

« La chasse finie, on dépouille l'animal et on attache les chiens.

« Après une chasse heureuse, on rapporte l'animal à la maison, aux cris de joie des chasseurs, qui sont reçus avec le visage le plus aimable par la belle épouse aux joues rouges du forestier en chef.

« On cherche rarement l'ours dans sa retraite d'hiver; on ne le fait que quand la neige n'est pas encore forte, que l'hiver n'est que peu avancé, que l'on espère encore trouver l'ours gras et bon à manger. Jamais je n'ai assisté à pareille chasse, je ne puis donc que rapporter le dire des chasseurs que je connais pour les plus véridiques et les plus expérimentés.

« D'après eux, il est très-difficile de faire sortir un ours de sa retraite d'hiver, surtout s'il s'est blotti dans une caverne. Les chiens y entrent, mais, connaissant bien leur impuissance contre un pareil ennemi, ils s'en retournent et se bornent à aboyer à l'entrée. Les lieux présentent souvent de telles difficultés, que l'on doit abandonner la poursuite. L'ours reste couché tranquillement, tant du moins qu'aucun ennemi puissant ne lui vient sur le dos, et ne l'oblige à quitter sa tanière.

« Si l'ours se trouve sous des arbres renversés, sa chasse est plus facile; un coup de fusil tiré à poudre derrière lui, le fait se lever. Il sort alors lentement de sa retraite, et les chasseurs le tirent avant qu'il ait eu le temps de se préparer à la lutte. »

L'ours a disparu depuis longtemps des environs de Saint-Petersbourg. Il s'y montrait encore il y a trente ou quarante ans; mais aujourd'hui, à de rares exceptions près, on ne le rencontre plus qu'à des distances de 80 ou 100 verstes et même davantage (1). A peine un ours a-t-il été découvert dans un canton que les

(1) La verste équivaut à peu près à un kilomètre.

habitants se hâtent d'en vendre la peau aux amateurs de Saint-Pétersbourg, à la condition que ceux-ci viendront la prendre eux-mêmes. Cet arrangement convient aux deux parties : les chasseurs vont au-devant de ce redoutable ennemi, dont la défaite leur fournira un inépuisable sujet de récits héroïques; les mougicks y trouvent également leur compte : ils reçoivent le prix stipulé d'avance et se débarrassent d'un voisin fort incommode, sans gloire, il est vrai, mais sans péril pour eux, ce qu'ils estiment bien davantage, car rien ne ressemble plus à un poltron qu'un mougick russe. Le chasseur de la ville se trouve-t-il en danger, il regarde derrière lui, et voit avec terreur ses paysans courir à toutes jambes dans une direction diamétralement opposée au péril. Encore s'ils avaient laissé à sa portée les fusils de rechange; mais point! les pauvres diables les emportent avec eux pour leur propre défense en cas de nécessité. M. N..., riche Anglais établi à Saint-Pétersbourg et amateur passionné de la chasse à l'ours, se trouva, il y a quelques années; dans une position semblable : désarmé, et abandonné de ses paysans, en présence d'un ours blessé, il fut promptement renversé par son redoutable adversaire, qui, d'un coup de griffe assené sur la nuque, lui arracha la peau du crâne jusqu'aux sourcils, avec la précision du scapel. Il n'en est pas mort, mais il a renoncé à la chasse. Le serf russe sait parfaitement que sa vie est peu de chose, et qu'en cas de danger il ne doit compter que sur lui-même; de là cette impulsion instantanée qui le porte à abandonner sans réflexion le chasseur qui s'est confié à lui au moment du suprême danger. La chasse à l'ours en Russie, signalée fréquemment par de graves accidents, peut être classée parmi les divertissements dangereux. Indépendamment des chances d'abandon qui menacent constamment le chasseur, ses mouvements et sa dextérité se trouvent en quelque sorte paralysés par la densité du froid, par l'épaisseur de la neige ou le miroitage de la glace, et par les pesantes fourrures dont il est affublé. Dans cette sorte de chasse, il est prudent d'organiser la troupe des chasseurs par groupes, de manière à prévenir l'isolement et à se passer, en cas de péril, du concours des mougicks.

«Lorsqu'une tanière est connue, dit M. L. Viardot (1), et que, trahi par ses traces, qui ressemblent aux pas d'un jeune garçon marchant pieds nus, l'ours est dénoncé à un amateur qui vient

(1) Louis Viardot, *Souvenirs de chasse*. Paris, 1846, p. 138.

l'attaquer avec deux ou trois amis, on fait une enceinte aussi étroite que possible, où les traqueurs, très-rapprochés l'un de l'autre, ne laissent vide que la place des tireurs. Au bruit épouvantable qui s'élève tout à coup autour de sa retraite, l'ours s'éveille, se secoue, ôte ses pieds de sa gueule, et décampe au galop, cherchant une issue. Mais il n'arrive pas toujours qu'il s'enfuie de la sorte. Souvent il rôde en sournois dans l'enceinte, le nez au vent, l'oreille au guet, sans vouloir percer la ligne. Souvent aussi (surtout quand c'est une femelle ayant ses oursons), il s'obstine à rester dans son trou, répondant par de sourds grognements aux cris des traqueurs. Il faut alors s'approcher tout près de lui, tirer des coups en l'air, lâcher des chiens qui le harcèlent, et même le pousser avec des bâtons. Quelquefois les chasseurs doivent l'attaquer en face, dans sa tanière, et le tirer quand il s'élance sur eux. Il y a, dans ce cas, plus de difficultés et de périls. Les approches de la tanière sont presque impraticables, défendues par des arbres renversés ou des fondrières pleines de neige, et l'on s'expose, sur ce difficile terrain, à toute la colère d'un animal redoutable, que poussent à bout la peur et le danger qui le menace.

« Bien que l'ours, en effet, ne soit rien de plus qu'un poltron révolté; bien qu'il n'attaque jamais l'homme, à moins que des blessures ne le rendent furieux; cependant la chasse à l'ours est certainement la plus dangereuse qu'on puisse faire en Europe. L'animal est fort, il est agile, il a des armes puissantes, et ce ne sont pas ses dents qu'il faut le plus redouter, mais ses bras et ses griffes. Quand l'ours se dresse sur les pieds de derrière, et s'élance sur vous, il vous brise infailliblement les côtes, en vous serrant contre sa poitrine, et s'il vous passe amicalement la main derrière le chignon, il vous ouvre le crâne comme une tabatière. Pendant longtemps on n'a chassé l'ours que derrière des filets abritant le chasseur. Maintenant qu'on a proscrit cette précaution timide, et qu'on aiguise le plaisir de la chasse par la petite pointe du danger, par l'émotion du combat, des accidents arrivent quelquefois. En tout cas, il faut de la prudence, et, même quand l'ours est abattu, quand il paraît mort, on ne doit l'approcher qu'avec défiance et précaution. Sa rage lui rend quelquefois un moment de vie. Aussi les chasseurs ont-ils toujours un second fusil près d'eux, et, pour dernière ressource, ils portent à la ceinture un de ces terribles poignards circassiens, à qui ne résistent ni fourrure, ni peau, ni cuir, et





Fig. 308. L'Ours Masco (p. 667).

dont la trempe est si fine, qu'ils percent même tout autre métal.

En Suisse, autrefois, à l'époque où les châteaux dont les ruines couronnent les collines étaient habités par des barons féodaux, le pâtre descendait de sa montagne et venait prier humblement le seigneur de le délivrer de son ennemi. Le matin, à l'aube du jour, les chasseurs défilaient sur le pont-levis ; le son du cor retentissait dans les montagnes ; la meute aboyait joyeusement. Guidée par le pâtre, la troupe allait forcer l'ours dans sa retraite ; harcelé par les chiens, l'animal sortait de sa caverne avec ses petits, les défendait courageusement, et mourait frappé par l'épieu. Maintenant, ces chasses se font avec moins d'appareil : le berger, averti par l'inquiétude de son troupeau, saisit sa lourde carabine, suit sur la neige les traces de son ennemi, se tient à l'affût, et le tue à distance telle, que l'ours est frappé souvent avant d'avoir vu son adversaire.

En France, les montagnards des Alpes et des Pyrénées se livrent souvent à la chasse à l'ours. Après avoir gagné, à travers mille fatigues, les régions habitées par la bête, on l'attend à l'affût dans une immobilité complète.

Sully raconte que, sous Henri IV, dans une

BREHM.

chasse à l'ours, aux Eaux-Chaudes, « il arriva des cas fort étranges, de la force et de la furie de ces animaux ; car il y en eut deux qui démembrèrent des chevaux de médiocre taille, quelques autres qui forcèrent dix Suisses et dix arquebusiers. Et un des plus grands qu'il était possible de voir, lequel, percé de plusieurs arquebusades et ayant sept ou huit becs et tronçons de piques et hallebardes, embrassa sept ou huit, qu'il trouva en l'écueil d'un haut rocher, avec lesquels il se précipita en bas, et furent tous déchirés et brisés en pièces. »

Il y a encore d'autres moyens de chasser l'ours, et quelques-uns sont très-curieux. Steller nous raconte de la manière suivante, dans son style humoristique, comment on chasse l'ours dans le sud de la Russie et en Sibérie :

« Les Asiatiques, dit-il, construisent un échafaudage avec des poutres qui s'abattent sur l'ours et l'écrasent dès qu'il monte sur ce piège. Ils creusent aussi une fosse, fixent au fond un pieu solide, à pointe durcie au feu, recouvrent la fosse avec de l'herbe, courbent ensuite un arbre flexible, et l'attachent à une planche, d'où il se relève dès que l'ours marche dessus ; l'animal effrayé se met à courir, tombe dans la fosse, et se perce avec le pieu. D'autres fois, ils disposent

des hameçons de fer très-pointus dans une forte planche, large de deux pieds; placent l'appareil sur le chemin de l'ours, et disposent un épouvantail comme précédemment. Dès que celui-ci fonctionne, l'ours effrayé double le pas, marche sur les hameçons, qui lui entrent dans l'une des pattes de devant; il cherche à les retirer, et se prend l'autre patte. Enfin, après s'être assez agité, il finit par se prendre aussi les pieds de derrière. Il se couche alors sur le dos, les quatre pattes et la planche en l'air, et les chasseurs l'achèvent.

« Les paysans des bords de la Lena et de l'Ilm s'en emparent d'une manière encore plus remarquable. Ils attachent à un fort billot un lacs terminé par un nœud coulant et le placent sur le chemin de l'ours, au bord d'une rive élevée. Quand l'ours a le nœud coulant autour du cou, et qu'il se sent retenu, il ne cherche pas à se dégager, mais il tourne sa fureur contre le billot, se précipite sur lui, l'arrache de terre, et le lance au bas de la montagne; le billot l'entraînant dans sa chute, il tombe et se tue. S'il échappe, il remonte en remorquant le billot, et le lance de nouveau en bas, et cela jusqu'à ce qu'enfin il trouve la mort.

« Les Koraques se servent des arbres recourbés comme une potence; ils y fixent un nœud coulant et y attachent un morceau de viande. L'ours montant sur l'arbre, s'efforce d'attraper la viande; il est obligé, pour cela, de passer la tête ou la patte dans le nœud coulant; il s'y prend, et les Koraques l'y trouvent mort ou vivant. »

« Un de ces pièges, employé en Lithuanie, est assez ingénieux. Il arrive souvent que, dans les troncs de pins sveltes et élancés de la Lithuanie, se forment des excavations naturelles, qui servent de ruches aux abeilles. Sur la branche d'un de ces arbres, on suspend horizontalement une roue par une corde bien solide; on la fait descendre jusqu'à la ruche, et on la fixe tout auprès, à l'aide d'un ressort. L'ours, alléché par l'odeur du miel, grimpe sur le pin, et, voulant plus commodément dénicher et manger sa nourriture favorite, il s'assied sur la roue; le ressort se détend à l'instant même, et le gourmand reste suspendu à une hauteur de 80 à 100 pieds. N'ayant ni assez de courage pour sauter par terre, — ce qui, du reste, l'exposerait à une mort certaine, — ni assez d'agilité pour grimper à l'aide d'une mince corde aux branches supérieures de l'arbre, il attend, dans cette position gênante, l'arrivée du propriétaire du miel, qui peut aisément s'en rendre maître. »

Un piège à ours, employé dans l'Oural, est fort analogue à celui dont on fait usage en Lithuanie. On suspend à une branche d'arbre une planche

comme un plateau de balance; on l'attire et on l'attache devant l'entrée de la ruche, au moyen d'une lanière d'écorce qui ferme cette entrée. L'ours monte sur cette planche, qui lui paraît disposée on ne peut plus commodément; il cherche, en rongant la lanière, à enlever l'obstacle qui le gêne, mais, au moment où il y est arrivé, il se trouve tout à coup sur une escarpolette, d'où il ne peut remonter sur les branches. Pour le cas où il sauterait en bas, on a disposé des pieux pointus, sur lesquels il s'embroche.

« Quand les Kamtschadales, continue Steller, veulent tuer un ours dans sa tanière, ils l'y enfument. Ils amènent, devant, beaucoup de bois plus long que l'entrée n'en est large; ils y poussent chaque morceau l'un après l'autre, l'ours le saisit et l'attire; ils continuent ainsi jusqu'à ce que la caverne en soit pleine et que l'ours ne puisse plus se mouvoir, ni se retourner. Ils percent alors un trou dans la partie supérieure, et le tuent à coups de pique. »

Si nous n'avions le témoignage de Steller, nous croirions à peine à de telles histoires; mais sa véracité est si connue, que nous n'avons aucun droit de mettre ses assertions en doute, tant que le contraire ne nous est pas prouvé.

Une manière tout aussi étrange de s'emparer de l'ours, est celle dont parle L. Viardot. « Personne n'ignore, dit-il, combien il est friand de miel, et avec quelle adresse il sait dénicher les ruches, que les abeilles établissent dans le creux des vieux arbres. Lorsque les paysans voient une de ces ruches naturelles se former à la racine de quelque grosse branche, au sommet du tronc, sûrs que l'ours viendra y fourrer ses griffes et sa langue, ils lui tendent un piège, le plus simple du monde. Au bout d'une corde attachée plus haut que la ruche, et descendant plus bas, pend une grosse pierre, ou une poutre, ou tout autre objet dur et pesant. Quand l'ours, par l'odeur alléché, grimpe au tronc de l'arbre, comme un gamin au mât de cocagne, pour s'emparer du butin des abeilles, il rencontre en chemin cet obstacle. D'un coup de patte, il détourne la pierre; mais, du bout de sa corde, et, cherchant l'équilibre, la pierre retombe sur lui. Il la repousse au loin, elle tombe plus lourdement. La colère le gagne, et s'accroît avec la douleur. Plus il est frappé, plus il s'indigne; et plus il s'indigne, plus il est frappé. Enfin, cet étrange combat de la fureur aveugle contre un ennemi inanimé, contre une loi physique, finit d'habitude par un coupsi violent sur la tête, que l'ours tombe au bas de l'arbre, tué

quelquefois, mais au moins tellement étourdi, que les chasseurs, embusqués près de là, n'ont plus qu'à lui donner le coup de grâce.»

Les Kamtschadales tuent l'ours à coups de flèches, ou bien, en automne et en hiver, ils le déterrent de sa tanière, après l'avoir tué à coups de pique. Ils vont aussi le chasser armés d'une lance et d'un couteau, et l'attaquent quand il se dresse sur ses pattes de derrière.

Les chasseurs, dans l'Iemt, se garnissent le bras d'un étui, le lui entrent dans la gorge, ensuite le retirent et ils tuent l'animal avant qu'il ait eu le temps de revenir de sa surprise.

Ce genre de chasse rappelle celui des *oseros* espagnols, dont j'ai beaucoup entendu parler par des Asturiens et des Galiciens, pendant mon séjour en Espagne. L'ours ne se rencontre que dans le nord de la péninsule ibérienne, et il y est très-répandu. Les Espagnols ont pour lui une terreur vraiment ridicule; toutefois, depuis vingt-cinq ans, l'espèce tend à disparaître, à leur très-grande joie. Dans le Léon, la Galice et les Asturies, on lui fait une chasse continuelle. Cette chasse cependant est l'apanage exclusif des *oseros*, corporation de chasseurs dont la profession est héréditaire. Ces *oseros* sont plus estimés encore des Espagnols que les *toreros*, et cela indique combien leur métier est périlleux. En réalité, il faut du courage pour attaquer un ours comme ils le font. Accompagné de deux chiens, forts et valeureux, l'osero cherche son adversaire dans les fourrés les plus impraticables des montagnes, et quand il l'a trouvé, il lui livre un combat corps à corps. Il n'a point d'armes à feu; il n'est armé que d'un couteau de chasse, large, pointu, très-fort, et d'un poignard à deux lames opposées, triangulaires, acérées, la poignée étant au milieu. Il a le bras gauche enveloppé d'un manchon d'étoffe très-épais, qui le protège contre les dents et les griffes de l'ours. Il tient son poignard de la main gauche, son couteau de la main droite. Il marche ainsi armé sur la bête, que les chiens ont fait lever; il la laisse arriver sur lui, debout, cherchant à l'embrasser dans ses pattes vigoureuses et à l'étouffer contre sa poitrine; puis, saisissant le moment favorable, il lui enfonce dans la gorge, au-dessous du menton, l'une des pointes de son double poignard. L'ours cherche à s'en débarrasser, il incline la tête en bas, mais ce mouvement n'a d'autre résultat que de lui enfonce la seconde lame dans la poitrine; à cet instant, l'osero lui porte rapidement au cœur plusieurs coups de couteau. Je n'ai point vu pareil combat, mais je n'ai aucune

raison de douter de l'exactitude de ce qui m'en a été partout raconté, et toujours avec les mêmes détails.

La manière, dit-on, la moins dangereuse de prendre les ours est de les enivrer en jetant de l'eau-de-vie sur le miel, qu'ils aiment beaucoup et qu'ils cherchent dans les troncs d'arbres.

**Captivité.** — De jeunes ours sont très-agréables en captivité. Ils sont assez propres, faciles à nourrir, obéissants, s'attachant jusqu'à un certain point à l'homme et aux animaux domestiques. Dans les trois premiers mois de leur existence, ils se lèvent déjà sur leurs pattes de derrière et commencent leurs jeux lourds et maladroits, qui dérideraient l'homme le plus morose. Ils se battent comme de jeunes garçons, grimpent sur les arbres, courent, mais le tout aussi maladroitement que possible. Enfermés et abandonnés à eux-mêmes, ils passent leur temps à se lécher les pattes.

L'ours devient quelquefois susceptible d'un grand attachement, et l'on peut citer comme preuve, l'histoire de *Masco*, arrivée à Nancy, sous le règne de René II. *Masco* était renfermé dans une cage du palais; sa violence, ses accès de fureur lorsqu'on l'irritait, lui avaient valu dans le pays une grande réputation de férocité, passée en proverbe. Dans le pays on disait : *mauvais comme Masco*.

Il advint qu'un ramoneur de cheminée, ne sachant où dormir par une froide nuit d'hiver, s'avisait, dans un moment de désespoir, d'entrer dans la cage de *Masco*, en passant entre deux barreaux, et de s'y blottir sans bruit. *Masco* s'aperçut bientôt de la présence de son hôte; mais au lieu de lui faire du mal, il le réchauffa (*fig. 308*), le prit en amitié, et le reçut chaque nuit. L'enfant vint à mourir de la petite vérole; dès ce moment l'ours refusa toute nourriture et mourut.

Quoiqu'un ours apprivoisé paraisse doux pour son maître et même obéissant, il faut toujours s'en défier et le traiter avec circonspection, surtout ne pas le frapper sur le bout du nez.

Du reste, la période d'amabilité ne dure pas. Lorsque l'ours a atteint l'âge de six mois, sa nature reprend le dessus. Il perd tout attachement pour l'homme; il devient grossier, méchant, irritable; il mord, maltraite les animaux domestiques, attaque même son maître, et les coups seuls peuvent le rappeler à la raison. Il n'écoute plus la voix de son gardien, court aveuglément après quiconque passe rapidement, ne distingue pas les personnes qu'il connaît de celles qui lui sont étrangères, et plus il vieillit, plus il devient grossier, vorace, carnassier, dangereux.

On peut cependant dresser les ours à faire quelques tours bien simples, et autrefois leur *dressage* était devenu un métier. Il y avait même vers 1810 en Lithuanie, à Smorgonié, et en Wolhynie à Klewanie, deux *Académies des ours*, où ces dociles quadrupèdes, enlevés tout mal léchés de leurs montagnes, recevaient les leçons des meilleurs maîtres. On mettait l'apprenti, dont on entortillait bien les pattes de derrière, sur des fours arrangés d'une certaine manière; la chaleur lui faisait lever celles du devant, et on lui apprenait par ce procédé à danser et à faire mille tours. C'est peut-être par les mêmes moyens qu'on lui apprend encore à se tenir debout, à gesticuler, à danser. Il semble même écouter le son des instruments et suivre grossièrement la mesure : mais pour lui donner cette espèce d'éducation, il faut le prendre jeune. L'ours qui a déjà un certain âge ne s'apprivoise pas et n'est plus susceptible d'éducation.

D'après L. Viardot (1) : « Il y a, dans le gouvernement de Yaroslaff, un village (le nom m'en échappe) qui vit d'une singulière industrie : il fait le commerce des ours. On prend ceux-ci petits, assez loin à la ronde; on les élève avec la muselière et le bâton; puis, quand ils ont la taille militaire, et qu'ils savent faire proprement l'exercice à la prussienne, on les vend à des recruteurs étrangers. C'est de ce village que viennent à peu près tous les ours savants qu'on voit, dans le reste de l'Europe, étaler leurs grâces pesantes, au son du fifre et du tambour, dans les foires et les fêtes de campagne. Il s'y est passé naguère, s'il faut en croire le récit d'une personne qui mérite toute confiance, la plus singulière aventure. Un jour de fête, tandis que les femmes étaient à l'église et les hommes au cabaret, tous les ours muselés et bâtonnés, qui semblaient avoir reçu le mot de quelque *Spartacus* mangeur de fourmis, poussent de concert un hurlement de révolte. Les plus forts brisent leurs liens, vont délivrer les plus faibles, et tous ensemble, réunis en tumulte, saccagent le village abandonné. C'était vraiment la guerre des esclaves. Ensuite, munis de leur butin, ils vont établir un camp retranché sur une éminence voisine, comme la plèbe romaine sur le mont Sacré. Une fable n'aurait pas suffi pour les réduire; on voulut employer la force. Mais ils repoussèrent toutes les attaques, et firent même d'heureuses sorties. Il fallut se borner à un blocus d'observation. Alors la faim, l'ennui, la

(1) L. Viardot, *Souvenirs de chasse en Europe*. Paris, 1846, p. 111.

discorde, les eurent bientôt divisés. Plus tôt ou plus tard, chacun s'échappa pour retourner aux bois. Mais, une fois dispersés, presque tous furent repris un à un, ramenés à la case comme des fugitifs, et traités suivant les dispositions du code noir. On pourrait croire que je m'amuse, en racontant cette révolte d'ours, à faire, en manière d'apologue, l'histoire des révoltes d'hommes. Il y a, je l'avoue, plus d'une analogie frappante. Mais je suis historien, et non fabuliste; à telles enseignes que l'autorité supérieure, avertie de l'événement, décréta qu'à l'avenir il n'y aurait jamais plus de soixante élèves à la fois dans aucune université d'ours. »

Malheureusement, maintenant les ours ne sont plus guère connus que par ouï-dire. La police a étendu sa protection paternelle sur les chameaux, les ours et les singes que l'on promenait de village en village; elle a vu en eux des êtres qui peuvent exercer un certain mal, et les a exilés. Ce qui a dû faire prendre cette mesure, c'est qu'un ours s'est avisé, un jour, d'usurper les fonctions des agents de l'autorité. On l'avait logé, pour la nuit, dans une étable à porc, dont on venait de tuer l'habitant, et il se permit d'arrêter et de manger un voleur qui était venu nuitamment pour voler le porc qu'il croyait encore logé dans l'étable. Une police bien faite, gardienne jalouse de l'ordre public, ne pouvait pardonner un pareil empiétement sur ses attributions, et défense fut faite aux trois vagabonds à quatre pattes ou à quatre mains, sus-mentionnés, de continuer à divertir la jeunesse et la vieillesse des villages.

Les ours que l'on montrait ainsi étaient des ours danseurs, et leur danse était des plus comiques. L'instruction qu'on leur donnait n'est qu'un exemple de plus de la manière ignoble dont l'homme se comporte vis-à-vis des animaux. Naturellement, l'ours se tient sur ses deux pattes; il n'était donc pas bien difficile de lui apprendre à danser, et on le lui apprenait à peu près comme nous venons de voir qu'on le faisait en Lithuanie et en Wolhynie. On plaçait le malheureux ours dans une cage dont le fond était formé de plaques de fer que l'on chauffait. Pour échapper à cette chaleur, il se levait sur ses pattes de derrière et commençait à sauter; en ce moment on jouait du tambour et du flageolet; aussi, cette musique lui rappelait à chaque fois son martyre; en l'entendant, il dansait comme s'il se trouvait encore sur les plaques de fer chauffées. Il était attaché et maintenu par un anneau qui lui passait dans le nez. En outre, les montreurs

d'ours habituaient leurs bêtes à sauter, à laisser monter des singes sur leurs dos, à porter un bâton dans la gueule ou sous la patte, à ramasser l'argent de l'assistance, c'est-à-dire à faire le tour, une assiette dans la main, et à rugir à un signe de leur maître quand la somme n'était pas suffisante. Plusieurs combattaient avec leur dompteur et faisaient preuve d'une certaine intelligence. Scheitlin rapporte ce qui suit à ce sujet : « Un Appenzellois de Rhodes-Intérieures vit un montreur d'ours combattre avec sa bête apprivoisée, maigre et vieille. Le montreur portait un vêtement de cuir, tout collant ; l'ours avait une muselière ; l'homme était chaque fois renversé ; l'ours le déposait doucement à terre. L'Appenzellois ne comprenait pas sa faiblesse ; il manifesta le désir de lutter aussi avec la bête. Le maître lui en donna l'autorisation à contre-cœur. La lutte eut donc lieu : l'ours marcha sur son nouvel antagoniste, le renversa de même ; mais au lieu de se borner à faire semblant de vouloir le dévorer, comme il faisait vis-à-vis de son maître, il se précipita en fureur sur l'Appenzellois et voulut le mordre. Le guide le saisissant en toute hâte par sa chaîne le retira ; aussitôt l'ours changeant son attaque se rua sur lui. Heureusement le maître s'empressa d'accourir, saisit la chaîne et dompta l'animal en le tirant et le grondant fortement. » On voit que cet ours distinguait un étranger d'avec son montreur, et celui-ci d'avec son maître.

Dans plusieurs endroits de la Russie et de la Sibérie on fait tourner aux jeunes ours les roues pour puiser l'eau dans les fontaines ; on les dresse à porter des sacs et du bois à des endroits désignés, mais cela n'est possible que tant qu'ils sont jeunes.

Dans la maison d'un des princes Radziwill, on vit longtemps les ours remplissant les fonctions de laquais à la table, et ce genre de service n'acquiescail pas toujours l'appétit des convives.

Un capitaine anglais put employer un ours apprivoisé comme gardien ; seulement il fut un gardien trop fidèle et trop zélé. Il l'avait acheté assez cher à son ancien propriétaire, qui le maltraitait de la manière la plus brutale. L'ours parut comprendre que son nouveau maître lui voulait du bien, et lui témoigna sa reconnaissance, mais tellement en ours que l'officier dut songer à s'en débarrasser. Il l'emmena au camp, espérant bien qu'il l'en débarrasserait. Il loua, à cet effet, une voiture et acheta une assez grande quantité de fraises qu'il emporta. Le cocher reçut ordre de filer aussi rapidement que possible. L'officier

monta dans la voiture et le voyage commença. L'ours se jeta sur les fraises, les mangea délicatement, rejetant avec soin les calices verts ; mais elles tirèrent rapidement à leur fin, et le malheureux propriétaire avait bien peur de les suivre. Toutefois ses craintes furent vaines. Lorsqu'enfin l'ours se trouva au milieu d'une compagnie d'habits rouges, il se montra effrayé et se réfugia vers son maître comme pour lui demander protection. L'heure du dîner étant arrivée, l'officier confia son compagnon à un domestique et entra dans la salle à manger. Cependant l'ours, s'étant échappé des mains de son gardien, apparut subitement dans la salle, au grand effroi de tous les assistants. Comme il était habitué à manger à la table de son ancien maître, il crut pouvoir faire de même, monta sur une chaise restée vide et se mit à puiser dans les plats : on aurait dit qu'il avait toujours vécu dans ce milieu. Sa conduite, son amabilité lui concilièrent bientôt les bonnes grâces de tout le régiment. Malheureusement l'idée vint de lui confier la garde d'un fourgon de bagages ; ce fut ce qui lui coûta la vie. Un matin, un soldat ayant tenté de voler un objet qui se trouvait sur le fourgon, l'ours lui mordit le bras si cruellement que l'amputation fut nécessaire. Quelques jours après, un enfant, qui voulait aussi dérober un objet, fut tué par l'ours. On le condamna alors à mort dans la crainte qu'il ne devint plus altéré de sang, et on le fusilla.

La baronne de W. avait élevé un jeune ours mâle qu'elle tenait toujours dans sa chambre. Il était aussi propre qu'un chien ; on lui avait fait sa couche près de la chambre à coucher de sa maîtresse ; son bon naturel, son attachement ne se démentirent pas de toute une année ; personne ne pensait qu'un animal aussi apprivoisé pût finir par être dangereux, et cependant, un matin, on trouva la baronne égorgée dans son lit par son favori.

Les ours de Berne se sont aussi acquis, dans ces derniers temps, un renom tragique ; ils ont dévoré un Norvégien qui, se trouvant ivre, était tombé dans leur fosse.

Les ours qui habitent les fosses du Jardin des Plantes, à Paris, ont, à diverses reprises, manifesté leur férocité, et tout le monde connaît l'histoire de ce vétérinaire qui, ayant cru voir une pièce de cinq francs dans une des fosses, y descendit et fut étranglé.

Le malheur d'une servante qui laissa tomber dans la fosse un enfant que l'ours étouffa aussitôt, ne jouit pas d'une renommée moins po-

pulaire, dans les traditions que l'on conte au Jardin des Plantes, parmi les curieux qui viennent jeter aux ours du pain et des fruits, afin de s'amuser des ruses et des jeux de ces animaux. Cependant à voir les ours se coucher sur le dos, faire *les beaux*, et multiplier les grimaces, on serait tenté de ne point les croire dangereux.

Vers 1842, de jeunes ours bruns habitaient l'une des fosses en question. Trois d'entre eux paraissaient être frères, et avaient été pris dans le Nord. Les quatre oursons de cette fosse étaient très-vifs, joueurs, pleins de gaieté et presque de gentillesse. Quand ils jouaient ensemble, on ne pouvait s'empêcher d'être frappé de la ressemblance de leurs gestes et de leurs attitudes avec ceux de deux jeunes enfants. Quelquefois, dans les luttes, le vaincu se relevait, s'éclipsait doucement, puis, d'un bond, se plaçait sur l'auge et attendait son antagoniste dans une posture souvent très-grotesque. Si celui-ci approchait, avec sa large patte il lui lançait aussitôt une nappe d'eau à la face : alors il fallait voir la triste mine, du pauvre inondé et ses grimaces comiques. Souvent, l'ourson le plus faible à la lutte était le plus habile dans les autres exercices gymnastiques. Il n'attendait pas son adversaire sur l'arène, mais, après s'être approché de lui en sournois, il lui donnait une tape pour l'exciter, s'élançait vers l'arbre et y grimpait avec agilité ; il s'établissait solidement sur une forte branche, et là, une patte en l'air, la gueule ouverte et une expression narquoise dans l'œil, il attendait une attaque, qu'il était prêt à repousser avec tous les avantages de sa position.

Un jour, un enfant laissa tomber sa poupée dans la fosse. La curiosité des oursons fut aussitôt attirée par le joujou, qui leur parut sans doute d'autant plus extraordinaire, que peut-être ils lui reconnurent quelque ressemblance avec une figure humaine : aussi s'en approchèrent-ils d'abord avec beaucoup de méfiance. Après avoir dix fois tourné autour, voyant que l'objet ne remuait pas, ils commencèrent à s'enhardir, puis les gambades et les culbutes allèrent leur train. Le plus hardi allongea doucement la patte, la posa sur la poupée et la retira aussitôt avec vivacité, comme effrayé de l'énormité de son action ; ensuite il la considéra, la flaira plusieurs fois et y reporta une seconde fois la patte, mais sans frayeur. Il la prit alors, la tourna, la retourna, et se mit à jouer avec elle, sans trop la briser dans le premier moment. Mais ses frères vinrent prendre part au jeu, et bientôt la poupée sauta de patte en patte, de gueule en gueule,

laissant là un bras, ici une jambe, son beau tablier de soie accroché à une griffe, sa robe de velours à une dent, son chapeau de paille sur un museau noir, tant et tant, qu'à la fin il n'en resta plus que quelques bribes.

Dans une seconde et une troisième fosse étaient des ours bruns adultes d'une très-forte taille, et dont les deux plus gros étaient nés à la ménagerie. Leur mère était moitié moins grande qu'eux, d'un pelage jaunâtre, et il lui manquait un œil, qu'elle avait perdu dans un combat avec un animal de son espèce. Elle eut trois petits, dont elle prit les plus tendres soins. Sans cesse elle était occupée à les lécher, les nettoyer, et, quand le temps lui paraissait favorable, elle les prenait dans ses bras et les portait au soleil pour les faire jouer. Quoiqu'elle fût excellente mère pour tous les trois, il était cependant très-visible qu'elle en préférait un, et c'est toujours par celui-là qu'elle commençait à distribuer ses soins et ses caresses. Quand les petits devinrent un peu plus forts, et commencèrent à jouer, ils se mordaient ou s'égratignaient jusqu'à se faire crier, et le jeu finissait presque toujours par une bataille. Aussitôt la mère accourait pour séparer les combattants ; mais j'ai constamment remarqué qu'à tort ou à raison elle commençait toujours par battre les deux frères de son favori, et que, dans sa plus grande colère, elle se bornait à grogner un peu contre ce dernier. Cependant, ses trois enfants, à part ces petits débats, se témoignaient une affection mutuelle, qui aurait pu faire honte à certains hommes. Un jour, on en a vu une preuve des plus curieuses. La mère, je ne sais pourquoi, ne voulait pas qu'un de ses enfants sortit de la loge où elle le tenait prisonnier. Elle s'était placée devant la porte, et, chaque fois que le petit faisait mine de vouloir sortir, elle le repoussait dedans avec la patte, et le mordait même quand il avait l'air d'insister. Son favori s'aperçut de cette petite tyrannie et résolut de délivrer son frère. Il s'approcha de la mère, qui barra la porte avec son corps, et lui fit quelques-unes de ces petites agaceries auxquelles elle avait l'habitude de toujours répondre par quelques caresses. Pendant ce temps, le prisonnier cherchait à s'évader, mais en vain ; car l'œil courroucé de la mère ne le quittait pas, et elle interrompait toujours ses jeux avec son favori assez à temps pour repousser l'autre dans le fond de la loge. Alors le bon frère, désespérant un moment de libérer son camarade, faisait deux ou trois tours dans la fosse, puis revenait à la charge avec la même manœuvre, mais toujours sans succès. Ce ma-

nége eut lieu cinq ou six fois. Enfin, il imagina, en jouant avec sa mère, d'entrer le derrière de son corps dans la loge, de manière à occuper la porte avec elle ; puis tout à coup, et toujours en jouant, il s'appuya contre elle de toutes ses forces, la serra contre un des côtés, fit un vide de l'autre, et le prisonnier, profitant lestement du petit espace que l'autre lui ménageait, s'élança dehors et fut libre. Aussitôt le favori quitta la mère pour caresser son frère. Tout ceci fut fait avec une foule de petits détails qu'il est impossible de raconter, mais qui ne me laissèrent aucun doute sur les intentions et l'intelligence que chacun des trois mit dans cette petite scène de famille. Il est fort remarquable que jamais la mère, tant qu'elle a vécu, n'a perdu son autorité maternelle, même quand ses enfants furent devenus beaucoup plus grands qu'elle.

Les deux grands ours sont aujourd'hui de véritables mendiants, sans cesse occupés à demander au public quelques friandises ; un morceau de gâteau, de pain d'épice, une pomme, tout leur est bon. Il n'est pas de posture suppliante et grotesque qu'ils ne prennent. Vous les voyez grimper à l'arbre, s'allonger debout contre la muraille, en ouvrant une gueule armée d'énormes dents, se coucher sur le dos, s'asseoir et gesticuler avec leurs pattes de devant ; mais, lorsque par mille bassesses ils ont obtenu de vous ce qu'ils convoitaient, l'attitude change. Ils se retirent avec la plus grande indifférence, ou même en vous jetant un regard sournois et méchant, trahissant le désir de vous traiter comme ils ont fait de votre gâteau. N'est-ce pas là une scène de la vie humaine ? Les ours ont aussi leurs parasites qui vivent à leurs dépens, et ces parasites sont des moineaux effrontés s'il en fût jamais. Sans cesse en embuscade sur les arbres voisins, ils sont aux aguets pour exercer leur industrie. Jette-t-on un morceau de gâteau dans la cour, les *pierrrots* fondent dessus, l'enlèvent sous le nez de l'ours, qui s'approchait lourdement pour s'en emparer ; ou bien, si le morceau est trop lourd, ils ont l'audace de saisir les fragments qu'ils peuvent en détacher, jusque sous les pattes du monstrueux animal. Il arrive parfois qu'un enfant, pour s'amuser aux dépens de la gourmandise de nos lourds acteurs, attache un gâteau à une longue ficelle, et le jette de manière à ce que la ficelle reste appuyée sur la plus haute branche fourchue de l'arbre ; il fait ensuite descendre le gâteau jusque près de terre, le long du tronc de l'arbre. L'ours aussitôt s'en approche ; mais, au moment où il va le saisir, l'enfant tire

la ficelle et le gâteau remonte. L'animal se met à grimper, monte, et se croit à chaque instant sur le point de saisir la friandise, qui lui échappe toujours. Bientôt il redescend pour ne plus remonter, malgré les invitations pressantes du public. On lâche la ficelle, et voilà le gâteau redescendu. L'animal fait encore une ou deux tentatives, mais c'est tout ; il renonce à son projet et n'y pense plus ; il s'éloigne et commence à se promener de long en large avec la plus grande insouciance. Attendez, cependant, le voilà qui, toujours allant et venant, se rapproche de l'arbre ; mais c'est par hasard, car il ne jette pas même un regard de côté sur la proie alléchante. L'enfant voilà bien près, et il passe outre. L'enfant a beau remuer la ficelle, faire sautiller le gâteau, l'ours n'en veut plus et n'y fait pas la moindre attention, quoiqu'il le touche presque en passant. Mais tout à coup, au moment où l'enfant désespère, et va renoncer à son jeu, une large patte s'allonge avec la rapidité de l'éclair, et la ficelle est rompue et le gâteau saisi et avalé avant que le public ait eu le temps de s'en apercevoir.

Malgré ces rapports si fréquents, et le plus ordinairement si familiers et si pacifiques avec notre espèce, les ours ne s'humanisent guère. Il résulte, en effet, des observations faites à la Ménagerie, que le caractère de ces animaux, sans être absolument féroce, est indomptable et résiste à l'influence de la captivité. Ils obéissent jusqu'à un certain point à leurs gardiens ; mais ce n'est qu'à contre-cœur et en murmurant. La contrariété les irrite, et leur colère est toujours dangereuse : aussi prend-on les plus grandes précautions, pour éviter de funestes accidents, toutes les fois que l'on descend dans leur fosse. On les nourrit avec du pain bis, dont ils commencent toujours par manger la mie, et, plutôt pour les amuser que pour les nourrir, on leur jette des os à ronger, après en avoir ôté la chair pour la donner à d'autres animaux. Il y a quelque temps qu'on eut besoin d'en tuer un pour le disséquer. Ce ne fut pas une opération aussi facile qu'on se l'imaginait : on employa d'abord différents poisons qui n'eurent aucun effet. L'animal les vomissait ; on en vint au plus terrible de tous, à l'acide prussique, et l'on vit avec un profond étonnement qu'on n'obtenait pas plus de résultat. Cet animal, dont l'air paraît si stupide, avait la finesse d'aller laver dans son auge le pain imbibé du perfide acide, et il le mangeait ensuite sans le moindre danger. Définitivement, on fut obligé de l'étrangler, et plusieurs hommes eurent beaucoup de peine à y parvenir.

Nous avons vu que l'ours devenait féroce en vieillissant : ce changement de naturel ne serait-il pas dû en partie à la servitude à laquelle on le soumet ? Toujours est-il qu'il y a quelques années, on voyait habituellement, au balcon d'un hôtel garni du grand boulevard, un ours brun que ne retenait aucune chaîne, et qui, libre de parcourir tout l'hôtel, se laissait caresser et ne montrait jamais qu'une extrême douceur.

**Combats.** — Dans les temps anciens, et même au commencement du dix-septième siècle, les combats d'ours et de chiens étaient un divertissement princier.

Les Romains tiraient leurs ours principalement du Liban, quoique leurs auteurs racontent qu'ils en faisaient venir de l'Afrique et de Libye.

Les princes allemands élevaient des ours dans le but de les faire lutter contre des chiens. « Auguste le Fort, raconte Flemming, en avait deux, dont l'un s'échappa un jour du jardin d'Augustusbourg et enleva chez un boucher tout un quartier de veau ; la femme voulut l'en chasser, il l'égorgea avec ses enfants ; mais les gens accoururent et le tuèrent. »

L'ours que l'on veut faire combattre est amené sur le lieu de la lutte dans une cage que l'on ouvre de loin, et qui est construite de façon à ce que tous les côtés s'abattent à la fois. On lâche ensuite de grands et gros chiens. Si ceux-ci saisissent bien l'ours, un homme peut le reprendre sans difficulté.

Dans la cour du château de Dresde, en 1630, on livra trois combats pareils en huit jours ; sept ours combattirent contre des chiens ; on les excita avec des serpenteaux, et on les amusa avec un mannequin rouge. D'ordinaire, les plus grands seigneurs eux-mêmes saisissaient l'ours, que les chiens avaient attrapé. Auguste le Fort leur coupait la tête, et on raconte qu'en 1690, il en tranchait une en deux coups.

Dans ces derniers temps, on voyait encore de pareils combats. A Madrid, on met quelquefois des ours aux prises avec des taureaux, et à Paris, au commencement du siècle, des ours enchaînés avec des chiens (1). Kobell, qui fut témoin d'un de ces combats, dit que l'ours renverse de ses pattes terribles les chiens qui se précipitent sur lui, et qu'il pousse des rugissements formidables. Quand les chiens l'attaquent de trop près, il en saisit plusieurs l'un après l'autre, les pousse sous lui et les écrase ; d'autres fois, il les blesse grièvement et les étend à côté de lui.

(1) Voyez le BOULEDOGUE, p. 395.

**Usages et produits.** — Aucune chasse, en Europe du moins, n'est plus productive que la chasse à l'ours. Partout où habitent ces carnassiers, l'heureux chasseur reçoit, outre une prime de gouvernement, des récompenses de la part des propriétaires de bestiaux, et plus d'un chasseur a ainsi gagné près de 400 francs. Les primes de l'État ne sont pas très-élevées, aussi ménage-t-on souvent les ours, jusqu'au moment de la venaison, époque où ils sont le plus gras. En Autriche, l'État ne paye que 10<sup>r</sup>, 75 pour un ours, il n'est donc pas étonnant que les chasseurs illyriens, malgré tous les ordres qu'on leur donne, épargnent l'ours jusqu'à la saison où sa chair est le plus succulente, sa fourrure le plus épaisse ; tout comme en Allemagne, plus d'un garde, mal payé, laisse courir le renard pendant l'été, espérant vendre sa peau plus cher en hiver. Le gouvernement suisse paye des primes plus élevées, mais relativement très-faibles. En Norwége, l'État ne donne que 28 francs de notre monnaie par tête d'ours ; certes, aucun chasseur n'exposerait sa vie pour ce prix, si la chasse n'exerçait par elle-même sur lui un grand attrait, et s'il ne trouvait pas à se faire divers profits, qui sont plus considérables que la prime officielle.

En Illyrie, un ours brun, mâle, pèse de 150 à 175 kilogrammes ; il atteint un poids encore plus élevé dans le nord de l'Europe, et la vente de 150 kilogrammes de chair est un beau bénéfice. Une peau d'ours vaut toujours de 45 à 75 francs. La graisse d'ours est aussi très-recherchée. Elle est blanche, mais ne durcit pas et ne rancit pas quand on la conserve dans des vases fermés. Fraîche, elle a l'odeur désagréable de la bête ; mais elle la perd si on la fume avec des oignons, et on peut la conserver pendant des années.

La viande d'un jeune ours de six à sept mois est très-agréable au goût ; et un gigot d'ours adulte et gras, rôti ou fumé, est un plat excellent, surtout s'il a été préparé avec tout l'art voulu. Les gourmets estiment surtout les pattes d'ours, très-grasses et très-tendres ; on les prépare comme des pieds de cochon, et on les relève par des truffes et de la moutarde ; il faut cependant commencer à s'habituer à leur aspect, car, dépouillées et préparées, elles ressemblent d'une manière frappante à un pied humain. Une tête d'ours, assaisonnée aux champignons, est un mets exquis, mais qu'on ne voit guère que sur la table des riches.

Comme je l'ai déjà fait remarquer, les naturalistes ne sont nullement d'accord sur le nom-



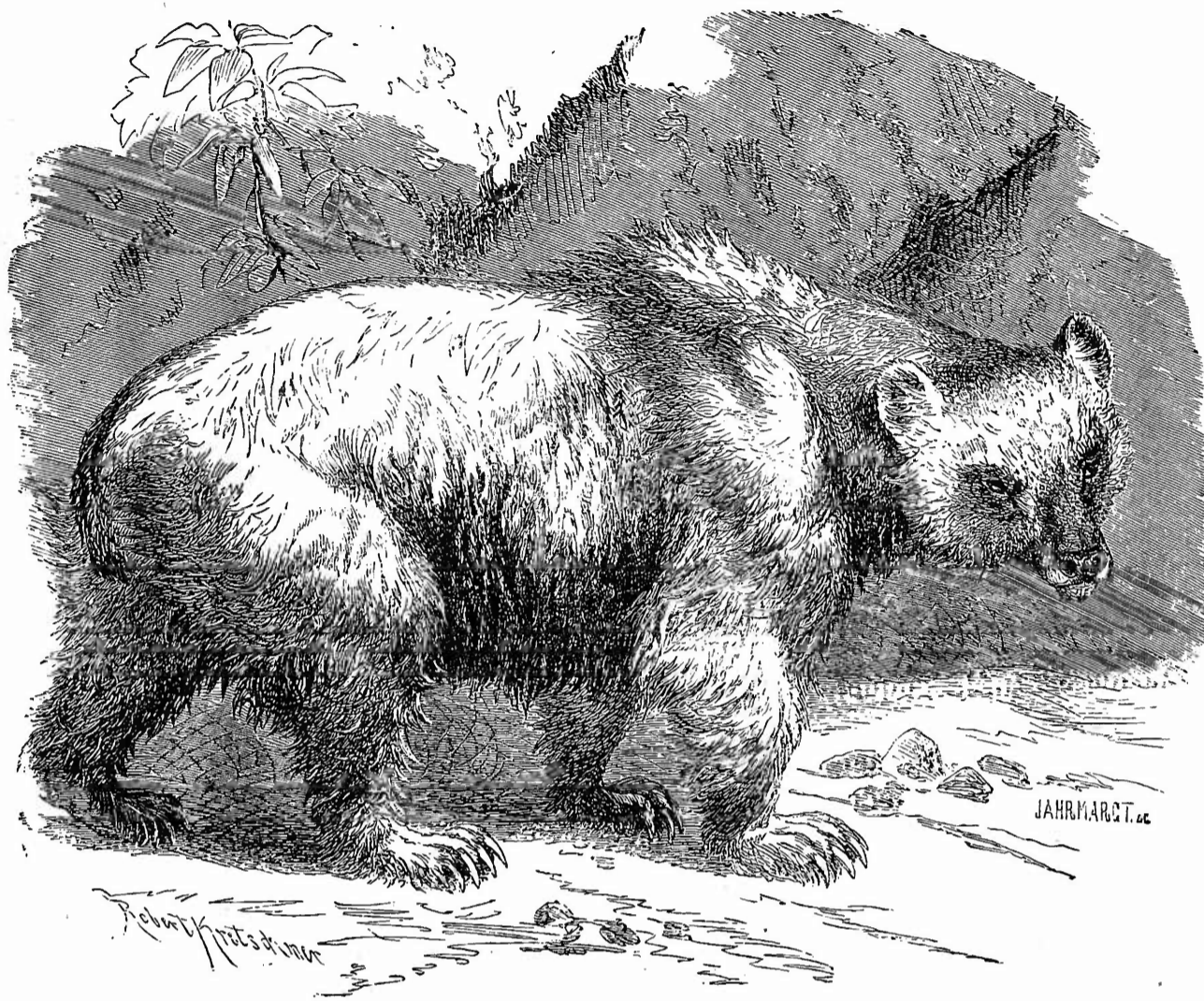


Fig. 309. L'OURS de Syrie.

bre d'espèces d'ours qu'ils admettent. Quelques-uns même ne veulent pas faire de l'ours gris d'Amérique une espèce à part; d'autres, au contraire, regardent comme espèces indépendantes toutes les variétés.

Nous pouvons admettre, sans contestation, comme variétés locales de l'ours ordinaire :

L'OURS A COLLIER (*URSUS COLLARIS*), que l'on trouve dans toute la Sibérie, depuis l'Oural jusqu'au Kamtschatka, et qui diffère sous bien des rapports de l'ours ordinaire.

**Caractères.** — Il a les oreilles plus courtes, plus arrondies; le corps plus gros, plus lourd; les poils plus longs et plus crépus. Sa fourrure est jaune clair ou brun foncé, et marquée à tout âge d'un collier blanc allant d'une épaule à l'autre.

**Mœurs.** — Ses mœurs, comme nous l'avons vu, diffèrent de celles de notre ours d'Europe; sa douceur surtout est remarquable.

L'OURS DES PYRÉNÉES (*URSUS PYRENAICUS*), que l'on nomme aussi *ours doré*, *ours des Asturies*, à cause de son habitat, et qui se distingue de la

BREHM.

variété précédente par l'absence de collier et par sa teinte d'un blond jaunâtre clair. Ses pieds sont noirs. Sa taille est moindre que celle de l'ours brun.

L'OURS DE NORWÈGE (*URSUS NORWEGICUS*), à pelage brun-terre d'ombre, sans trace de blanc.

On a voulu élever ces variétés locales et quelques autres au rang d'espèces. Mais les différences qu'elles présentent sont-elles suffisantes pour justifier cette manière de voir? C'est au moins douteux.

#### L'OURS DE SYRIE — *URSUS SYRIACUS*.

*Der Isabellbär, The Syrian Bear ou Dubb.*

L'ours de Syrie, auquel quelques auteurs rapportent l'ours isabelle, ne diffère pas plus de l'ours ordinaire que n'en diffère l'ours à collier.

**Considérations historiques.** — C'est de lui que parle l'Histoire Sainte : il descend de l'ours que David tua quand il gardait ses troupeaux, et des deux qui accoururent à la pieuse requête du prophète et dévorèrent les quarante enfants

qui s'étaient moqués de la calvitie de l'homme de Dieu.

Il paraît résulter d'un passage d'un ancien auteur que les Romains ont connu cet animal. Il y est dit qu'un ours blanc a combattu dans le cirque, à Rome. Les traducteurs tiennent cet ours pour l'espèce des mers polaires; il est cependant peu probable que les Romains aient seulement connu l'existence de celle-ci, et il est infiniment plus raisonnable de croire que l'ours blanc dont ils parlent n'était qu'un ours isabelle, à teintes d'un blanc fauve clair.

**Caractères.** — La couleur de cet ours varie considérablement avec l'âge. L'ours jeune est gris-brun; il devient de plus en plus clair en vieillissant et finit par être tout blanc. Son poil est long, un peu crépu; son duvet épais, passant entre les poils soyeux. Ceux-ci sont plus longs sur les épaules et sur la nuque, et forment une sorte de crinière (*fig. 309*).

**Distribution géographique.** — L'ours de Syrie se rencontre dans les montagnes de la Palestine, et notamment dans le Liban. Comme on le sait, cette chaîne a deux sommets: le Makmel et le Djebel-Sanin. Le premier seul serait habité par cet ours, qui ferait complètement défaut sur le second.

**Mœurs, habitudes et régime.** — L'ours de Syrie se tient dans les zones les plus élevées pendant le jour; la nuit, il descend de la montagne et devient souvent l'effroi des bergers et des voyageurs. Sa nourriture est plus végétale qu'animale; il ne se fait cependant pas scrupule d'égorger les bestiaux et il dévaste fréquemment les champs semés de pois chiches ou d'autres productions qui sont dans le voisinage des neiges.

**Captivité.** — Dans ces dernières années, on a amené quelques ours de Syrie en Europe, surtout en Angleterre. Un d'eux, du nom de *Tig*, était bien connu à Oxford et dans les environs, et chéri pour son obéissance, sa douceur, sa gaieté. Il avait été emmené en Angleterre très-jeune, s'était habitué aux hommes et leur montrait beaucoup d'attachement; il hurlait sur un ton plaintif dès qu'on le laissait seul; il ne mangeait plus, s'il ne voyait de longtemps les personnes qu'il affectionnait. Il était aussi prudent que paisible; il gardait aussi bien le souvenir des bienfaits, qu'il oubliait celui des injures. Ayant eu l'occasion de satisfaire sa passion pour les sucreries et d'en manger jusqu'à satiété dans le magasin d'un épicier (il n'est pas dit comment il y avait été conduit), il conserva parfaitement

le souvenir de l'endroit et y retourna au bout de six mois, un jour qu'il avait pu se débarrasser de ses liens. Le propriétaire s'enfuit à toutes jambes; l'ours ouvrit le tiroir au sucre candi, et y puisa jusqu'à ce que son maître vint le chercher. Son goût avait été tellement modifié par les friandises qu'on lui prodiguait, qu'il ne mangeait plus avec plaisir son ancienne nourriture, et n'aimait que les petits gâteaux, les tartes et les glaces.

#### L'OURS GRIS — *URSUS FEROX*.

*Der Grislibär, The Grizzly Bear.*

L'ours gris ou *Ephraim*, comme l'appellent les chasseurs, et l'ours noir sont les deux espèces d'ours américains les plus connus. Celui-ci est un animal assez doux; celui-là est un animal méchant, très-redouté. Des chasseurs assurent même qu'auprès de lui le jaguar paraît inoffensif.

**Caractères.** — L'ours gris (*fig. 310*) a le port de notre ours brun; mais il est plus grand, plus gros, plus lourd, plus fort. Il a le front large, plat, presque sur le même plan que le nez; les oreilles courtes; la queue plus courte encore que celle de l'ours brun; les griffes très-longues, fortement recourbées, médiocrement amincies du bout; le tronc recouvert de poils brun foncé, à pointe claire, très-longues, surtout aux épaules, à la gorge et sous le ventre; la tête couverte de poils courts et noirs; l'iris brun, les griffes blanches. On trouve des variétés qui sont gris clair ou brun foncé.

Cet ours se distingue des ours d'Europe par la moindre longueur de son crâne et la convexité des os du nez. Sa taille est aussi un caractère qui fait que l'on ne peut confondre ces deux espèces: l'ours brun n'a que rarement 2 mètres de long, l'ours gris a 2<sup>m</sup>,30 ou même 2<sup>m</sup>,50 et pèse de 350 à 450 kilogrammes. Ses armes sont formidables; la patte d'un adulte a 50 cent. de long, et les griffes ont 14 cent. Celles-ci ne sont pas aussi acérées que chez les chats, mais le coup de patte de l'ours est si fort que l'acuité et le tranchant des griffes n'a que peu d'importance. Les chasseurs disent avoir remarqué que l'ours peut plier ses doigts, et par conséquent ses griffes, et qu'il enlèverait ainsi d'assez grandes mottes de terre.

**Mœurs, habitudes et régime.** — L'ours gris a à peu près les mêmes habitudes que l'ours brun. Sa marche est plus vacillante; tous ses mouvements sont plus lourds. Ce n'est que tout

jeune qu'il peut grimper sur les arbres, et il le fait pour se procurer des glands, sa nourriture favorite. Lorsqu'il a atteint un certain âge, il est trop pesant pour renouveler les tours de sa jeunesse; souvent des chasseurs se sont mis à l'abri de ses atteintes en grimpant rapidement sur des arbres, et ont remarqué que, malgré sa fureur, il n'a pas essayé de les y poursuivre. Il nage avec facilité.

C'est un carnassier vigoureux, assez fort pour dompter tous les autres animaux de sa patrie. Il ose s'attaquer au bison, tandis que notre ours d'Europe ne reste même pas en présence de l'aurochs. Il n'a aucune peur de l'homme. Tous les autres ours s'en éloignent et ne se jettent sur lui que lorsqu'ils sont poussés par la colère ou le désir de la vengeance: tel n'est pas l'ours gris. Il marche droit à l'homme, que celui-ci soit à pied ou à cheval, armé ou désarmé, qu'il en ait été attaqué le premier ou non. Malheur à celui qui ne fuit pas à temps, ou ne peut lui envoyer une balle au bon moment! L'ours furieux le serre dans ses pattes, lui brise les côtés ou le déchire d'un seul coup de griffe.

Il est assez curieux que ce carnassier, qui marche droit sur l'homme quand il l'aperçoit, prend la fuite dès qu'il le sent. C'est un fait assuré par tous les chasseurs; on connaît des exemples où un homme désarmé a mis à profit cette particularité, et s'est sauvé en courant dans un endroit d'où le vent venait à l'ours. Aussitôt que celui-ci en perçoit les émanations, il s'arrête, se dresse, se retourne et s'enfuit.

Tous les autres animaux redoutent l'odeur de l'ours gris autant que lui redoute celle de l'homme. Les animaux domestiques deviennent inquiets, comme quand ils sentent un lion ou un tigre; le cadavre de l'animal, sa peau même les remplit de terreur. Quelques chasseurs disent encore que les chiens voraces de l'Amérique ne se nourrissent pas de la chair de l'ours; c'est là probablement une erreur.

**Chasse.** — Palliser, qui a été assez heureux pour tuer cinq de ces animaux terribles, sans faire connaissance ni avec leurs dents ni avec leurs griffes, confirme les récits que font les Indiens de la rage de cet animal, et donne une description de ces chasses dangereuses, où le chasseur finit presque toujours par trouver la mort. Cet ours a une très-grande résistance vitale, et une blessure qui ne le tue pas immédiatement est plus dangereuse pour l'assaillant que pour lui; il ne voit plus de danger, il est tout à sa vengeance.

Un ours gris, blessé à la fois par les coups de fusil de six chasseurs, les poursuivit néanmoins vers une rivière. Après avoir essuyé de nouveau le feu de quatre d'entre eux, il ne cessa de leur donner la chasse, et, les forçant de se précipiter dans l'eau du sommet d'un escarpement de 20 pieds de hauteur, il s'élança après eux et s'apprêtait à faire un mauvais parti au plus trainard des quatre nageurs, lorsqu'un de ceux qui étaient restés sur la rive lui traversa la tête d'un dernier coup de feu.

Le chasseur qui s'est mesuré plusieurs fois avec *Ephraïm* jouit de la plus grande considération auprès des blancs, aussi bien qu'auprès des Indiens, qui regardent comme la plus belle action d'avoir tué un ours. Dans toutes les tribus de Peaux-Rouges de l'Amérique du Nord, le possesseur d'un collier de dents et de griffes d'ours est entouré d'un respect dont ne jouit pas un prince ou un général victorieux. Ceux-là seuls peuvent porter ces colliers qui ont tué l'ours. C'est une décoration sans égale, ce n'est pas la récompense de ce que l'homme aurait pu faire, mais de ce qu'il a fait. L'Indien devient l'ami du blanc lui-même si détesté, lorsqu'il voit la preuve que le Visage-Pâle est sorti victorieux d'un combat avec l'ours gris. Les Peaux-Rouges ont même du respect pour le cadavre de l'ours qu'ils ont tué; ils ne voient pas dans le carnassier un animal comme les autres, mais un être surnaturel, dont la dépouille inanimée réclame encore les derniers honneurs. Nous reviendrons sur ce sujet en parlant de l'ours noir; je veux seulement faire remarquer la conformité qu'il y a entre les Indiens et les Sibériens relativement aux croyances sur les ours.

**Captivité.** — Le jeune ours gris est charmant, très-doux; son pelage est mou, malgré sa longueur et son épaisseur, et la couleur en est très-élégante: c'est une fourrure très-estimée. Pris très-jeune, on peut l'appivoiser, mais il reste toujours un compagnon dangereux. Palliser, qui avait pris un ours gris et l'avait emmené en Europe, raconte que pendant la traversée il amusait tout l'équipage. Il mangeait, buvait, jouait avec les matelots; il divertissait tous les passagers, et le capitaine assurait à Palliser qu'il serait très-heureux d'avoir ainsi un ours à chaque voyage.

« Un jour, raconte celui-ci, la pluie fit rentrer tous les passagers dans l'entre-pont, à l'exception de l'ours. Tout à coup des éclats de rire m'appelèrent sur le pont. Mon ours en était

la cause. Il avait rompu sa chaîne et s'était échappé. Je ne comprenais cependant pas la cause des éclats de rire; les matelots étaient réunis autour de la cabine du pilote et s'amusaient de quelque chose qui était couché dans le hamac, enveloppé dans la couverture. Un hurlement répondit à leurs plaisanteries; c'était mon ours qui, s'étant détaché, s'était réfugié dans le hamac du pilote, se blottissant soigneusement sous les couvertures. »

Cet animal avait contracté amitié avec un petit antilope, son compagnon de route, et il le défendait chevaleresquement. Lorsqu'on débarqua l'antilope, un gros boule-dogue s'élança sur lui pour le dévorer, malgré les cris et les coups de son conducteur. Palliser survint heureusement avec son ours; celui-ci n'eut pas plutôt vu ce qui se passait, qu'il se dégageait d'un mouvement, et saisissait au cou l'adversaire de son ami. Un combat terrible se livra : l'ours ne se servit pas d'abord de ses dents ou de ses griffes; il se contenta d'embrasser le boule-dogue, et roula par terre avec lui. Le chien furieux, excité encore par les cris de son maître, crut n'avoir affaire qu'à un adversaire assez inoffensif, et lui donna un fort coup de dents. Il s'était trompé; l'ours irrité se mit à serrer son antagoniste entre ses pattes, avec tant de tendresse, qu'il l'étouffa à moitié. Le chien parvint cependant à se dégager avant d'avoir fait connaissance avec les dents de son ennemi, et il s'enfuit, laissant le champ de bataille à l'ours, qui, satisfait d'avoir protégé son ami, s'en alla paisiblement.

Dans ces derniers temps, on a souvent vu des ours gris en Europe. Ils ont toujours attiré l'attention par leur taille, ainsi que par leurs mœurs énouées. Il en existe deux au jardin zoologique de Londres qui ont joué un grand rôle dans l'art vétérinaire. La plupart des ours souffrent de maladies d'yeux; ces deux ours furent atteints d'ophtalmies et perdirent la vue. Par compassion, et pour essayer aussi sur eux les propriétés du chloroforme, on résolut de les opérer de la cataracte, et l'opération réussit à merveille. On les sépara d'abord l'un de l'autre, et les gardiens leur mirent un fort collier auquel étaient attachés plusieurs lacs; quatre hommes vigoureux leur tirèrent la tête contre les barreaux de leur cage, et on put leur faire respirer sans crainte du chloroforme, dont l'action fut sûre et prompte.

Au bout de quelques minutes, l'un d'eux était couché sans connaissance, sans mouvement, et le chirurgien entra dans la cage, maniait à loisir

la tête du terrible carnassier, et exécutait son opération, qui fut suivie d'une parfaite guérison. L'animal se réveilla comme on venait de rendre sa cage obscure, il trébucha un peu comme une personne ivre. Il parut remarquer plus tard ce qu'on lui avait fait pendant son sommeil; et quelques jours après, il était conscient d'avoir recouvré la vue; il paraissait se réjouir en revoyant la lumière, et reconnaître la différence entre les ténèbres continuelles où il vivait auparavant et le jour qu'il avait maintenant.

Ce succès a encouragé les vétérinaires; aussi, dans les grands jardins zoologiques, on ne regarde plus cette opération comme offrant des difficultés insurmontables; l'on est ainsi à même d'alléger l'existence des malheureuses bêtes aveugles.

#### L'OURS NOIR D'AMÉRIQUE — *URSUS AMERICANUS*.

*Der Baribal* ou *schwarze Bär*, *The Musquaw* ou *American black Bear*.

L'ours noir d'Amérique, vulgairement connu sous les noms de *Baribal* ou *Muskwa*, qui paraît d'origine indienne, est une espèce assez répandue.

**Caractères.** — Il a la taille de l'ours d'Europe, soit 2 mètres à 2<sup>m</sup>,20 de long, et plus d'un mètre de haut (*fig.* 311 et 312); mais il en diffère par une tête plus étroite, un museau plus pointu, se continuant avec le front, et des pieds très-courts; il en diffère aussi par le pelage, qui est formé de poils longs, lisses, roides, plus courts au front et sur le museau, et dont la couleur est noir brillant, passant au jaune fauve sur les deux côtés du museau; une tache jaune fauve se trouve près de l'œil. Rarement on rencontre des sujets qui aient le bord des lèvres blanc, et des raies blanches sur la poitrine et au sommet de la tête.

Les petits sont gris clair; à l'âge de deux ans, ils sont noirs, mais ils n'ont pas encore les longs poils de leurs parents.

**Distribution géographique.** — L'ours noir se rencontre dans toute l'Amérique du Nord. On l'y a trouvé dans toutes les forêts, depuis la côte orientale, jusqu'aux frontières de la Californie; depuis les pays à pelleteries, jusqu'au Mexique.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Les voyageurs ont répété, et par conséquent propagé mille fables sur cet ours. Les uns l'ont représenté comme l'animal le plus doux qui existe; les autres laissent percer dans leurs relations toute la terreur qu'il leur a inspirée. Mais en nous en tenant aux données des naturalistes

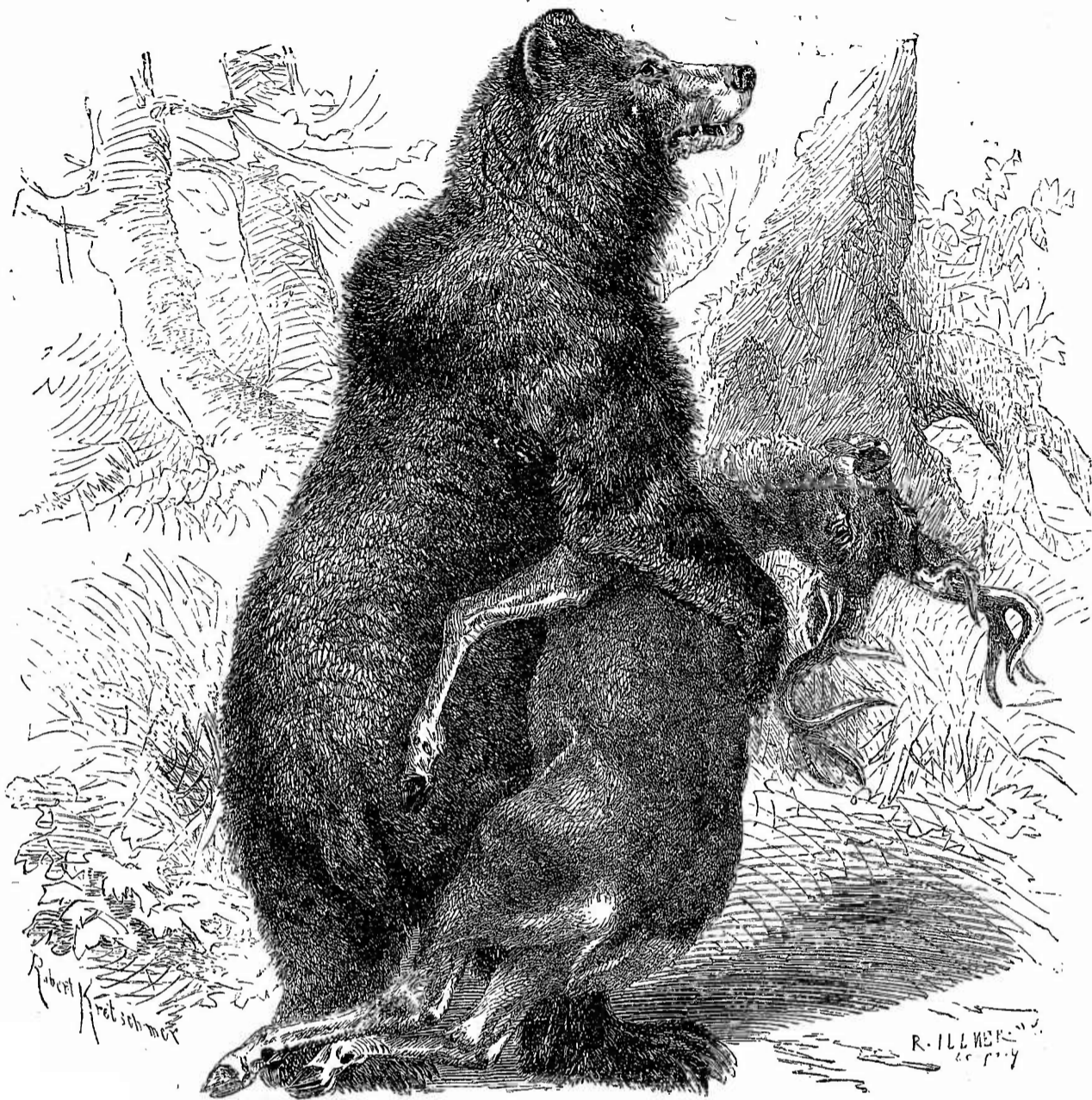


Fig. 310. L'Ours gris (p. 674).

américains, d'Audubon et de Richardson, nous resterons dans la vérité.

La forêt donne à cet animal tout ce dont il a besoin; toutefois, il change de gîte suivant les saisons et les circonstances. Au printemps, il cherche sa nourriture dans les vallées, et se tient dans les fourrés, au bord des lacs et des rivières. En été, il se retire dans les forêts, riches en fruits de toute espèce; en hiver, il cherche un gîte dans un endroit bien caché, où il dort par instants ou réellement, d'un sommeil hivernal. Les données varient à ce sujet. Les uns, à la vérité, disent que beaucoup d'ours se cachent dans leurs tanières et y dorment pendant des semaines, mais qu'il en est aussi qui, même en hiver, vont de pays en pays, surtout du nord vers le sud; d'autres assurent que cela n'arrive que dans les hivers bénins, et que, par les grands froids, tous les ours s'endorment. Il est certain, cependant, que l'on va en hiver à la chasse de

l'ours noir, et qu'on le tue dans son gîte. Richardson dit que cet animal se creuse ordinairement un trou auprès d'un tronc d'arbre renversé, et s'y retire au commencement d'une tourmente de neige; la neige recouvre et l'arbre et l'ours; on ne reconnaît le gîte qu'à une petite ouverture par où respire l'animal, et dont les bords sont un peu gelés. Plus au sud, l'ours se retire dans des troncs d'arbre creux, et y dort tant qu'il neige. En été, il sait se faire un lit avec des herbes et des feuilles sèches. Cette tanière est difficile à découvrir, car il la place d'ordinaire dans les endroits les plus solitaires, dans des fentes de rochers, dans des cavernes, dans des arbres dont les branches pendent jusqu'à terre. D'après Audubon, elle ressemblerait tout à fait au bouge du sanglier.

Quelque sot, lourd, maladroit que paraisse l'ours noir, c'est cependant un animal vif, vigilant et agile. Il est fort, vigoureux, adroit, per-

sévérant. Sa course est rapide, un homme ne l'atteint pas; il nage à merveille, et grimpe admirablement. Il est plus souple que l'ours brun, dont il a les aptitudes. Au besoin, il montre la même témérité que ses congénères. Rarement il attaque l'homme le premier; on en a cependant vu des cas, quoique rares; habituellement il s'enfuit dans la forêt, dès qu'il l'aperçoit; lors même qu'il est blessé, il cherche encore à s'enfuir; ce n'est que quand il ne trouve plus d'autre issue, qu'il essaye de se défendre et peut devenir dangereux.

Il se nourrit principalement de végétaux, d'herbes, de feuilles, de céréales mûres ou à demi mûres, de baies, de fruits de toutes sortes. Il attaque cependant aussi les troupeaux, et s'en prend même aux bœufs. Il est très-nuisible aux cultivateurs, soit qu'il saccage les moissons, soit qu'il décime les troupeaux; aussi le chasse-t-on comme l'ours brun, et emploie-t-on contre lui tous les moyens de destruction.

Samuel Hearne (1) avance qu'à une certaine période de l'année, lorsque les fruits ne sont pas encore mûrs, l'ours noir recherche des insectes aquatiques (très-probablement de petits crustacés) qui fourmillent dans les eaux des lacs. Il se sert pour les attraper du même moyen qu'emploient les baleines; en d'autres termes, il écume l'eau en nageant la gueule ouverte. Onze individus qu'il contribua à tuer avaient l'estomac uniquement rempli de ces petits animaux aquatiques, qui répandaient à l'ouverture de l'organe qui les contenait, une odeur insupportable.

Les naturalistes américains ne paraissent pas plus fixés sur la reproduction de l'ours noir, que nous ne le sommes sur celle de l'ours brun. Richardson dit que la femelle porte de quinze à seize semaines, et Audubon paraît s'être fié à cette donnée. D'après les observations de Fréd. Cuvier, elle aurait une plus longue durée, car elle serait de six mois environ. Ces trois observateurs, du reste, avancent que la mise bas a lieu en janvier. Le nombre des petits d'une portée varierait, suivant Richardson, de un à cinq; suivant Audubon, il serait toujours de deux. Je crois que les observations faites sur les animaux captifs peuvent trancher la question. La paire que nous avons au Jardin zoologique de Hambourg s'est reproduite deux fois en Amérique, et, les deux fois, la femelle a mis bas en janvier. Nous n'avons reçu aucune nouvelle sur l'époque du

rut. A Hambourg, il a eu lieu, en 1863, à la mi-juin, et a duré tout un mois.

Il est probable, comme le dit Richardson, que la femelle choisit pour mettre bas le creux d'un tronc d'arbre. Les observations sur le premier âge de cet ours font défaut. Quand les jeunes sont devenus un peu grands, leur mère les aime autant que l'ourse brune aime ses petits. Elle rôde avec eux pendant longtemps, les élève, les instruit, les défend dans le danger.

**Chasse.** — Beaucoup d'auteurs ont décrit la chasse à l'ours noir. Elle passe pour très-dangereuse, car cet animal a la vie très-dure. On emploie les moyens les plus divers pour s'en emparer. On le prend dans des pièges, et on le tue au fusil. De bons chiens sont très-utiles pour la chasse à tir; ils maintiennent l'ours et donnent au chasseur le temps de viser et de frapper au bon endroit. Audubon (1) décrit une de ces chasses où furent abattus plusieurs ours, mais où les chasseurs perdirent beaucoup de chiens et se trouvèrent eux-mêmes en danger.

« Une nuit, dit-il, je dormais sous le toit d'un de mes amis lorsque je fus subitement réveillé par un esclave nègre qui portait une lumière, et me remit un billet que son maître, disait-il, venait de recevoir. Je jetai les yeux sur le papier. C'était un message de la part d'un voisin, nous requérant, mon ami et moi, de nous réunir à lui le plus vite possible pour l'aider à tuer plusieurs ours qui, en ce moment, étaient en train de ravager ses moissons. Je fus promptement debout, comme vous pouvez le croire, et, en entrant dans le parloir, je trouvai mon ami équipé de pied en cap et n'attendant plus que quelques balles qu'un nègre était occupé à couler. On entendait la corne du surveillant qui appelait les esclaves hors de leurs cabines; quelques-uns déjà s'étaient mis à seller nos chevaux, tandis que d'autres s'employaient à ramasser tout ce qu'il y avait de mauvais chiens sur la plantation. C'était un tumulte à ne plus s'y reconnaître. En moins d'une demi-heure, quatre vigoureux nègres, armés de haches et de couteaux et montés sur de forts bidets, nous suivaient au plein galop à travers les bois; car nous avions pris au plus court vers la plantation du voisin, qui n'était guère qu'à cinq milles de là.

« Malheureusement la nuit n'était pas des plus favorables; il tombait une pluie fine et épaisse qui rendait l'air lourd ou plutôt étouffant. Mais

(1) Samuel Hearne, *Voyage à l'Océan du Nord*, Paris, an VII, t. II, p. 193.

(1) Audubon, *Scènes de la nature dans les États-Unis*, Paris, 1857, p. 372.

comme nous connaissions parfaitement le chemin, nous eûmes bientôt atteint l'habitation dont le propriétaire attendait notre arrivée. Nous étions trois armés de fusils, plus une demi-douzaine de domestiques avec une bande de chiens de toute espèce, et c'est dans cet équipage que nous nous mîmes en marche pour le champ isolé au milieu duquel les ours étaient bravement à la besogne. Chemin faisant, le propriétaire nous dit que depuis plusieurs jours déjà quelques-uns de ces animaux rendaient visite à son blé; un nègre qu'il envoyait chaque après-midi pour voir de quel côté ils entraient l'avait assuré que, cette même nuit, il y en avait au moins cinq dans l'enclos. On convint d'un plan d'attaque; les barreaux à la brèche ordinaire devaient être mis tout doucement par terre; et de là, hommes et chiens, après s'être partagés, s'avanceraient pour cerner les ours; enfin, au son de nos cornes, on chargerait de toutes parts vers le centre du champ, en criant et faisant le plus de tapage possible; ce qui ne pouvait manquer d'effrayer tellement les animaux qu'ils s'empresseraient de chercher un refuge sur les arbres morts, dont le champ était en partie couvert.

« Notre plan réussit, les cornes sonnèrent, nos chevaux partirent au galop, les hommes se mirent à crier, les chiens à aboyer et à hurler. Les nègres, à eux seuls, faisaient assez de vacarme pour épouvanter une légion d'ours. Aussi ceux qui étaient dans le champ commencèrent-ils à détalier; et, quand nous nous rencontrâmes au milieu, nous les entendîmes qui grimpaient en tumulte vers la cime des arbres. On fit immédiatement allumer de grands feux par les nègres; la pluie avait cessé, le ciel s'était éclairci, et l'éclat de ces flammes pétillantes nous fut d'un grand secours. Les ours avaient été pris d'une telle panique que nous pûmes en apercevoir quelques-uns qui s'étaient blottis entre les plus grosses branches et le tronc. On en abattit deux sur le coup: c'étaient des oursons de petite taille; et comme ils étaient déjà plus d'à demi morts, on les abandonna aux chiens, qui les eurent promptement dépecés.

« Nous ne cherchions qu'à nous amuser le plus possible. Ayant remarqué l'un des ours, qu'à l'apparence nous jugeâmes être la mère, nous ordonnâmes aux nègres de couper par le pied l'arbre sur lequel elle était perchée. Il avait été préalablement convenu que les chiens auraient à s'escrimer avec elle, et que nous, nous les appuierions et viendrions à leur aide, en

blessant l'animal à l'une des jambes de derrière pour l'empêcher de s'échapper. Et déjà retentissait dans les bois le bruit de la hache répété par les échos d'alentour; mais l'arbre était gros, d'un bois très-dur et l'opération menaçait d'être longue et fatigante. A la fin, pourtant, on le vit qui tremblait à chaque coup; il ne tenait plus que par quelques pouces de bois, et bientôt, avec un effroyable craquement, il tomba sur la terre, d'une telle violence que sans doute comère l'ourse dut en ressentir un choc aussi terrible que le serait pour nous la secousse de notre globe produite par la collision subite d'une comète.

« Les chiens s'élançèrent à la charge, harassant à l'envi la pauvre bête; et nous, étant remontés à cheval, nous la tenions enfermée de tous côtés. Comme sa vie dépendait de son courage et de sa vigueur, elle déploya l'un et l'autre avec toute l'énergie du désespoir, tantôt saisissant l'un des chiens qu'elle étranglait à la première étreinte, tantôt d'un coup bien appliqué d'une de ses pattes de devant vous en envoyant un autre brailler au loin d'une façon si piteuse, qu'on pouvait dès lors le regarder comme hors de combat. L'un des assaillants, plus rude que les autres, avait sauté au nez de l'ourse et y restait bravement pendu, tandis qu'une douzaine de ses camarades faisaient rage à son derrière. L'animal rendu furieux roulait autour de lui des regards altérés de vengeance; et nous, de peur d'accident, nous songions à en finir, lorsque tout à coup et avant que nous pussions tirer, d'un seul bond il se débarrasse de tous les chiens et charge l'un des nègres qui était monté sur un cheval pie. L'ourse saisit le cheval avec ses dents et ses griffes, et se colle contre son poitrail; le cheval épouvané se met à renifler bruyamment et s'abat. Le nègre, jeune homme d'une force athlétique et excellent cavalier, avait gardé la selle, qui ne consistait pourtant qu'en une simple peau de mouton, mais heureusement bien sanglé, et il pria son maître de ne pas faire feu. Nonobstant tout son sang-froid et son courage, nous frémissions pour lui, et notre anxiété redoubla quand nous vîmes homme et cheval rouler ensemble sur la poussière. Mais ce ne fut que l'affaire d'un instant; Scipion s'y était pris en maître avec son redoutable adversaire; d'un seul coup de sa hache, bien assené, il lui avait fendu le crâne! Un sourd et profond grognement annonça la mort de l'ourse; et déjà le vaillant nègre était sur ses pieds, triomphant et sauf.

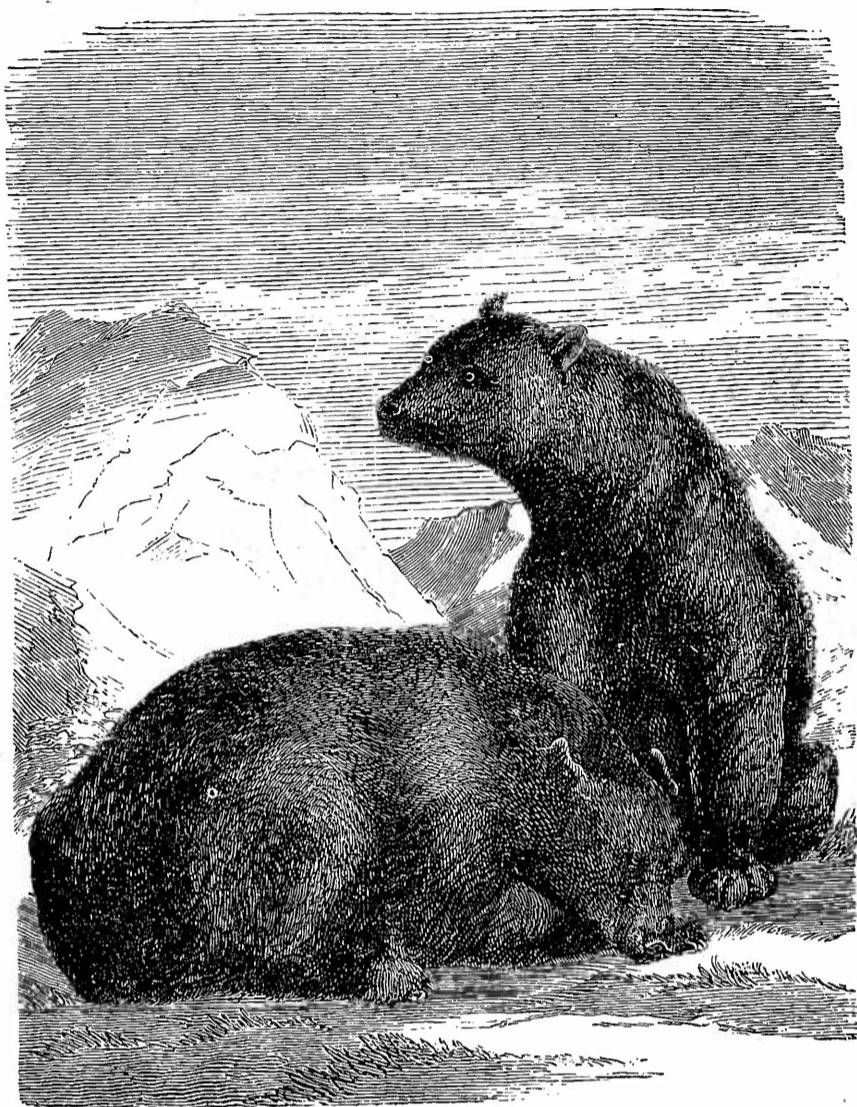


Fig. 311. Ours noirs.

« L'aurore commençait à poindre ; nous continuâmes nos recherches. Les deux qui restaient furent bientôt découverts ; ils étaient juchés sur un arbre à environ cent pas de l'endroit où le dernier venait de succomber. Quand nous les eûmes cernés, nous reconnûmes sans peine qu'ils n'étaient pas d'humeur à descendre. En conséquence, on résolut de les enfumer. Un tas de broussailles et de grosses branches fut apporté au pied de l'arbre qui, sec comme il l'était, ne tarda pas à présenter l'apparence d'une colonne de feu. Les ours grimpèrent à l'extrémité des branches. Quand ils furent tout à fait au bout, on les vit un moment hésiter et chanceler ; puis, les branches craquant et enfin ayant éclaté, ils dégringolèrent en entraînant une masse de menu bois. Ce n'étaient non plus que des oursons ; les chiens les eurent promptement mis à mort. »

Jadis, les sauvages qui se livraient à la chasse de l'ours noir accompagnaient cette chasse de pratiques superstitieuses. Le P. Charlevoix nous en a conservé les détails d'une manière assez intéressante pour que nous croyions devoir en rapporter ici quelques-uns.

Après qu'un chef de guerre a marqué le temps de la chasse, ce qui n'a lieu qu'en hiver, il invite les chasseurs, et, avant de se mettre en marche, ils commencent tous un jeûne absolu de huit jours, afin de rendre les esprits favorables à leur entreprise ; à la fin de ce jeûne, le chef donne un grand repas, et ils partent ensuite au milieu des acclamations de tout le village. Dès que la troupe a reconnu les endroits où il y a le plus grand nombre d'ours cachés, elle forme un grand cercle, suivant le nombre des chasseurs ; elle avance en rétrécissant ce cercle, de telle sorte qu'un ours, fût-il seul, ne puisse échapper. Au reste, ces peuples amenaient toujours dans leur chasse des chiens d'excellente race. Comme on n'attaque les ours que dans leur retraite d'hiver, et que, fort souvent, ils sont nichés dans le creux d'un arbre, les sauvages reconnaissent ces gîtes à une vapeur légère qui sort du trou, ou à l'empreinte des griffes sur l'écorce ; alors ils frappent contre l'arbre et l'ours se montre. Dans d'autres circonstances, ils montent sur les arbres voisins de celui que l'ours a choisi pour retraite, et jettent



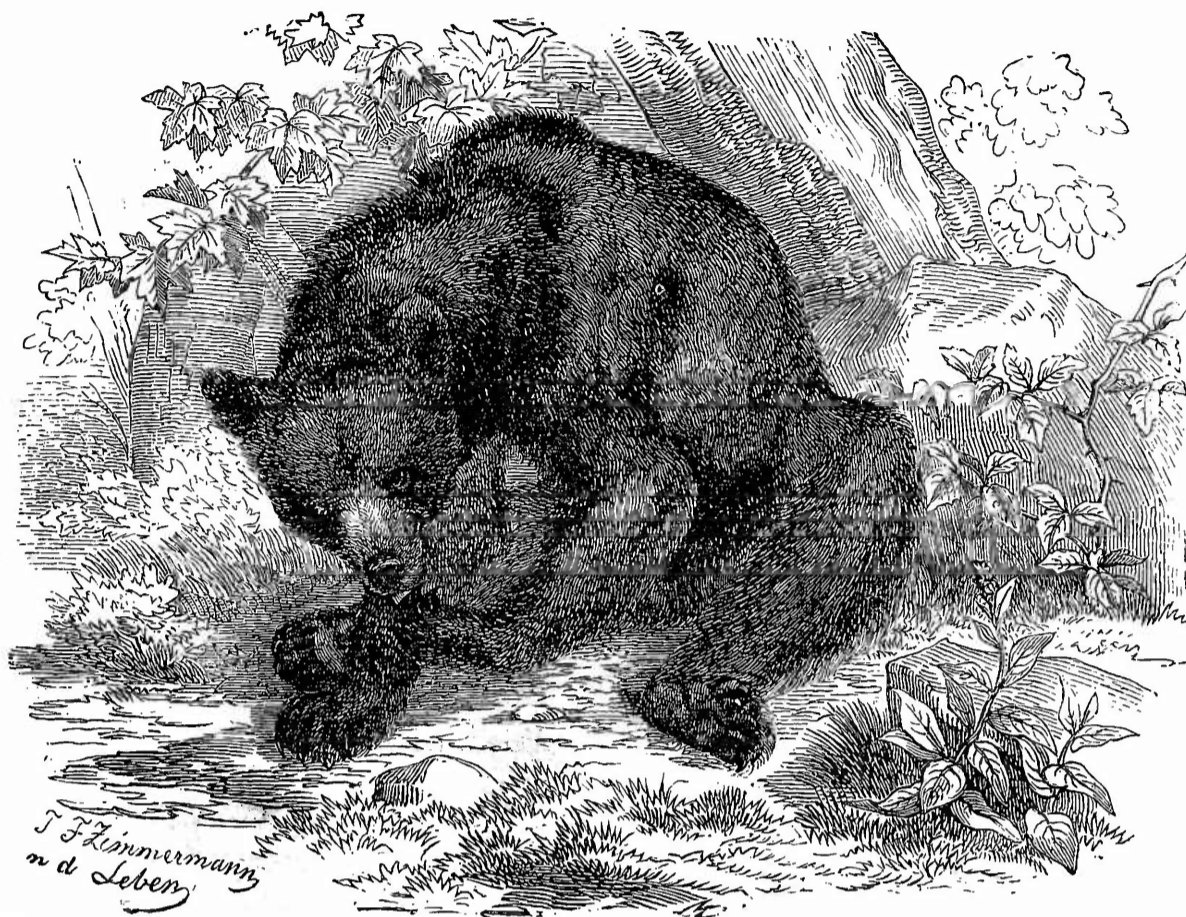


Fig. 312. L'Ours noir d'Amérique.

des branches enflammées dans le trou où l'animal est caché, et ils le forcent à sortir de cette manière. Alors ils le tuent au moment où il descend de l'arbre.

Samuel Hearne fait mention d'un autre genre de chasse en usage parmi les Indiens du Nord. Il n'y a pas là d'arbre qui puisse loger un pareil animal : il est donc contraint, pour se mettre à l'abri des froids et des neiges, de chercher une retraite souterraine. C'est là que les Indiens vont l'attaquer sans danger. « J'en ai vu tuer, un hiver, dit Samuel Hearne, et j'ai trouvé que la méthode employée par les Indiens du Nord dans leur chasse contre ces animaux, était la même que celle qu'on attribue aux Kamtschadales. En effet, après avoir bouché, comme eux, l'entrée de la caverne, ils pratiquent au-dessus une ouverture par laquelle ils tuent l'animal avec une lance ou un fusil ; mais cette dernière arme leur paraît trop peu digne de leur courage pour s'en servir de préférence, l'ours ne pouvant leur opposer aucune résistance. Quelquefois ils lui jettent une corde autour du cou, et, le tirant alors par la tête jusqu'auprès de l'ouverture, ils la lui abattent avec une hache. »

Dans beaucoup d'endroits on dresse avec succès un piège à l'aide d'une arme à feu, que l'ours fait partir en voulant enlever un appât, et

dont il reçoit la charge. Près des rivières et des lacs, on le chasse souvent sur l'eau, lorsqu'il traverse d'une rive à l'autre ou qu'on le pousse à traverser un fleuve.

Le genre de chasse des Indiens est très-curieux ; mais plus curieux encore sont les honneurs que l'on rend à l'esprit de l'ours décédé.

En Californie, on prend l'ours vivant (1) ; la chasse se fait le plus souvent au *lasso*, et c'est une véritable partie de plaisir pour ces adroits cavaliers que de s'emparer de l'animal plein de vie, en faisant usage uniquement du terrible instrument dont le maniement leur est si familier. Une fois rendus dans les lieux fréquentés par l'ours californien, ils l'amorcent avec un animal mort et l'attendent en silence. Si l'ours se met en défense et veut se jeter sur l'un d'eux, l'instant est favorable pour les autres de le lacer par derrière. S'il fuit, comme il arrive le plus souvent, le cavalier le mieux monté s'efforce de lui couper le chemin et de l'obliger à combattre. Le premier lasso qui l'accroche ne lui laisse plus de liberté pour courir sur celui qui l'a lacé, et les autres arrivent facilement à lui jeter les leurs ; ils les tendent alors en sens contraire et le tiennent ferme pendant que l'un d'eux des-

(1) A. Duhaut-Cilly, *Voy. autour du monde*. Saint-Servan, 1833.

pend de cheval et lui lie les quatre pattes. Cela fait, on le place sur un cuir de bœuf et on le traîne ainsi partout où l'on veut.

A la Louisiane et au Canada, où les ours noirs sont très-communs, et où ils ne nichent pas dans des cavernes, mais dans de vieux arbres morts sur pied et dont le cœur est pourri, on les prend en mettant le feu à leurs retraites. Comme ils montent très-aisément sur les arbres, ils s'établissent rarement au niveau du sol, et quelquefois ils sont nichés à trente ou quarante pieds de hauteur. Si c'est une mère avec ses petits, elle descend la première et on la tue avant qu'elle soit à terre; les petits descendent ensuite, on les prend en leur passant une corde au cou, et on les emmène pour les élever ou pour les manger.

Alexandre Henry, le premier Anglais qui voyagea dans les pays à pelleteries, nous a laissé le récit suivant : « En janvier, j'eus le bonheur de rencontrer un pin dont l'écorce portait les traces des griffes d'un ours. En l'examinant de plus près, je remarquai un grand trou dans la partie supérieure, conduisant dans l'intérieur qui était creux, et j'en conclus qu'un ours devait avoir là sa retraite d'hiver. Je fis part de mes observations à mes hôtes indiens, et ceux-ci résolurent de renverser l'arbre, qui avait trois brasses de circonférence. Le lendemain matin, ils se mirent à l'œuvre, et, au soir, ils en avaient fait la moitié; le jour d'ensuite, vers midi, l'arbre s'abattit, et quelques minutes après, à la joie générale, un ours de taille peu ordinaire parut à l'ouverture. Je le tirai, avant qu'il eût fait quelques pas. Aussitôt après sa mort, les Indiens s'approchèrent, et notamment les vieilles mères, comme nous les appelions. Ils prirent la tête de l'animal dans leurs mains, la caressèrent, la baisèrent, lui demandèrent mille fois pardon de ce qu'on avait été obligé de lui ôter la vie, lui dirent que ce n'étaient pas des Indiens qui l'avaient fait, que c'était un Anglais qui s'était rendu coupable de ce crime. Cette histoire ne dura pas longtemps; ils se mirent bientôt à dépouiller et à dépecer l'animal; ils se chargèrent de la peau, de la chair, de la graisse et rentrèrent chez eux. Dès qu'ils y furent arrivés, ils ornèrent la tête de tous les bijoux de la famille, de bandelettes d'argent, etc.; ils la placèrent sur un échafaudage et devant elle un tas de tabac. Le lendemain matin, ce furent des préparatifs de fête. La hutte fut nettoyée, balayée, la tête de l'ours soulevée, et on étendit dessous une pièce d'étoffe toute neuve; on alluma les pipes, et le chef souffla de la fumée de tabac dans le nez de l'ours; il m'invita

à en faire autant et à apaiser ainsi la colère de l'animal que j'avais tué. J'essayai de convaincre mon hôte que l'ours était mort, et bien mort; mes paroles ne rencontrèrent aucun écho. Mon hôte tint encore un discours, où il exalta les vertus de l'ours, et enfin, on se mit à le manger. »

**Captivité.** — Les Américains tiennent souvent des ours noirs en captivité, principalement pour les faire combattre avec des chiens. On en voit cependant de temps à autre en la possession de quelque ami des animaux, et ceux-ci sont très-appivoisés.

Les ours noirs qui vivent au Jardin zoologique de Hambourg diffèrent de leurs congénères par leur douceur et leur bonté. Jamais ils n'essayent leur force contre leur gardien, ils reconnaissent, au contraire, complètement la supériorité de l'homme, et se montrent de bonne composition. Ils craignent leur gardien bien plus que lui ne les craint. Ils ont aussi peur des autres animaux. Un petit éléphant qui passait souvent devant leur cage leur causait un tel effroi qu'ils grimpaient aussitôt sur leur arbre comme pour y chercher un refuge. Ils n'ont aucune tendance à se battre avec les autres ours, et le plus petit d'entre eux, mais aussi le plus courageux, conquiert bientôt la domination de la fosse. Nous reçûmes un été, outre la paire dont nous avons déjà parlé, quatre ours noirs à demi adultes. Quand on les mit avec les anciens, il s'éleva un véritable tumulte. Chacun avait peur des autres. La vieille femelle parut inquiète des nouveaux venus; elle grimpa aussi rapidement qu'elle le put au haut de l'arbre; mais les derniers arrivés, en se retirant dans un coin de la fosse, montraient aussi la peur qu'ils avaient. Le vieil ours seul resta assez calme, quoique regardant toujours de côté, comme s'il craignait d'être surpris par derrière. Enfin il se décida à mieux considérer les nouveaux arrivés. Il se dirigea vers eux, les flaira l'un après l'autre. Il lui fut répondu par des ronflements plus craintifs que menaçants. Cela ne servit à rien; la jeune femelle se dressa sur ses pattes de derrière, baissant la tête, louchant d'une manière particulière; elle ronfla et lui donna un soufflet; c'était assez; l'ours se retira et n'essaya plus de s'approcher des jeunes; mais ceux-ci ne se sentaient pas encore en sûreté. La faim fit descendre la vieille de son arbre, et aussitôt deux des jeunes s'y élancèrent: la peur les y retint dix jours. Les mets les plus appétissants, la soif la plus violente ne les excitaient point à descendre; ils ne s'y décidèrent pas même lorsque nous eûmes enfermé les vieux





ours et que nous les eûmes laissés maîtres dans la cage. Ils restaient sur leur perchoir jour et nuit; à la fin, ils étaient tellement fatigués, qu'on avait à craindre à chaque instant de les voir tomber sur le pavé. Mais, finalement, la faim l'emporta sur la peur. Ils descendirent de leur arbre et vécurent en bons termes avec les deux vieux. Le dernier ours que nous mîmes avec eux se comporta de même.

Nos ours noirs nous donnent constamment occasion d'observer leur habileté à grimper. Quand quelque chose les effraye, ils s'élèvent d'un bond de près de 2 mètres de haut jusqu'aux premières branches de leur arbre, et grimpent rapidement jusqu'au sommet. Une fois même, la vieille femelle sauta sur l'arbre par-dessus le gardien qui voulait la repousser dans sa cellule. On voit souvent toute la famille reposant sur les branches dans des positions qui paraissent parfois très-désagréables, et maintenant encore les jeunes font régulièrement leur sieste couchés sur la bifurcation de deux branches.

Leur voix est plus faible et plus plaintive que celle de l'ours brun. Jamais je ne les ai entendus rugir. Ils témoignent leur excitation en soufflant, en faisant claquer leurs mâchoires. Dans la colère, ils inclinent la tête à terre, avancent les lèvres, soufflent et regardent autour d'eux en louchant. Leur aspect est très-curieux quand ils sont debout. Leurs plantes courtes leur rendent la station bipède difficile, et ils sont obligés de se courber en arrière pour conserver leur équilibre. Ils portent en même temps les pattes en l'air, la tête paraissant entre les épaules.

Les largesses des visiteurs du jardin ont gâté nos six ours noirs. Ils savent qu'on leur jettera à manger, et si quelqu'un passe sans rien donner, ils savent lui rappeler la générosité des autres par leurs demandes plaintives. Ils se sont habitués ainsi à une mendicité à laquelle personne ne peut résister; leurs poses sont si comiques, leurs gémissements si expressifs, qu'ils arrivent à toucher le cœur de chacun. Ils apprendront bientôt, comme ceux que possédait le comte Goertz, à visiter les poches des passants, et à tourmenter le malheureux qui a oublié de leur apporter quelque chose.

**Usages et produits.** — L'ours noir, que l'on chasse dans le Canada, jouit d'une réputation assez avantageuse auprès des perruquiers, qui composent avec sa graisse une pommade estimée pour faire croître les cheveux.

Dans les pays septentrionaux, les pieds d'ours constituent une friandise qui figure avec hon-

neur sur les tables. Les Tartares se régalent en mêlant du miel avec la graisse crue qu'ils retirent de cet animal, et, dans le nord de l'Amérique, les habitants emploient à des usages domestiques l'huile et le saindoux qu'ils obtiennent par leurs échanges avec les naturels. Cette graisse, d'après quelques personnes, serait d'un goût exquis, tandis que d'autres prétendent qu'elle n'est bonne qu'à brûler. Sa chair est délicate. Non-seulement on la mange fraîche, mais encore boucanée, préparation qu'on lui fait subir après qu'on l'a dépouillée.

La fourrure de l'ours noir tient un rang distingué parmi les fourrures grossières; elle était jadis très-recherchée, aussi les sauvages se livraient-ils à la chasse de cet animal plus activement qu'ils ne le font de nos jours. En 1822, pendant le voyage du capitaine Franklin aux bords de la mer polaire, la compagnie de la baie d'Hudson importait encore près de trois mille peaux d'ours dans ses comptoirs.

**L'OURS A COLLIER DU TIBET — *URSUS TIBETANUS*.**

*Der Tibetanische Kragenbär* ou *Kuma*, *The Thibetian Sun-Bear*.

L'ours du Tibet ou *Kuma* des Japonais, doit être regardé comme représentant l'ours noir en Asie.

**Caractères.** — Il n'en a pas tout à fait la taille, mais il en a la couleur; son port est plus élancé; son museau est pointu; son nez et son front sont sur le même plan; il a des pattes de moyenne longueur, des pieds courts, des doigts armés d'ongles assez courts, mais vigoureux; ses oreilles sont rondes et proportionnellement grandes. Le pelage et sa couleur varient considérablement, si du moins les descriptions se rapportent réellement à une seule et même espèce. G. Cuvier qui, le premier, a décrit l'ours à collier, découvert par Duvaucel dans le Tibet, dit que son poil, sauf sur le cou, où existe une crinière crépue, est court et complètement noir, sauf la lèvre inférieure, le dessus de la poitrine qui sont blancs, et les côtés du museau qui sont roux. Le dessin de la poitrine ressemble à un Y; il y a une bande transversale dans la région claviculaire; du milieu de cette bande en part une autre qui va vers la poitrine. Wagner vit de son côté un *kuma* dans une ménagerie, mais il avait tout le museau brun, une tache brune au-dessus de chaque œil, et de la bande claviculaire il n'en paraissait pas une autre se dirigeant vers la poitrine. Notre Pl. XVII représente une paire de ces animaux, qui sont venus du Japon au Jardin zoolo-

gique de Rotterdam, et qui répondent tout à fait à la description de Wagner.

Il serait possible que l'ours à croissant des Japonais différât de celui du continent ; mais les matériaux nous manquent pour résoudre cette question.

**Distribution géographique.** — Si tous les ours à collier appartiennent à une seule espèce, celle-ci est assez répandue. Peu après la découverte de Duvaucel, Wallich trouva cet animal dans le Népal, et Ph. Fr. de Siebold (1) dit que le kuma se trouve non-seulement en Chine et au Japon, mais dans la plupart des montagnes du continent et des îles.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Nous manquons de données sur les mœurs de cet animal. D'après Duvaucel, il serait plus méchant que les autres ours de l'Inde. L'on raconte des faits qui sembleraient le démontrer.

« Lorsque je demeurais à Dacca, dit John Franklin (2), j'allais de temps en temps dans une maison de campagne, située à cinq milles de la ville. J'avais vu plus d'une fois des ours sur la cime des magnoliers sauvages, et je ne les considérais pas comme très-dangereux. Un jour, que je retournais avec un ami de la chasse aux sangliers, nous entendîmes un lamentable cri sortir du bois, par lequel nous devions passer. Ayant nos lances toutes prêtes et nos fusils bien chargés, nous descendîmes, ne doutant point qu'un léopard n'eût attaqué quelque pauvre bûcheron. Nous trouvâmes une femme, à laquelle l'excès de la frayeur avait enlevé l'usage de la parole, et dont les sens étaient évanouis. Elle retrouva seulement assez de forces pour prononcer ce mot *bauloo*, qui signifie un ours. Elle nous conduisit à cinq ou six mètres de distance, dans un endroit où nous trouvâmes son mari, étendu par terre et horriblement mutilé. Ce qui est le plus extraordinaire, c'est que, dans l'état où il se trouvait, il eut encore assez de présence d'esprit pour nous raconter qu'il avait été attaqué par plusieurs ours (la femme disait sept), l'un desquels l'avait embrassé, tandis que les autres lui enfonçaient leurs griffes autour de la tête, et lui mordaient les bras et les jambes. Nous portâmes le pauvre diable dans sa maison, où, au bout de quelques heures, la mort le délivra d'un état auquel toute la science humaine ne pouvait apporter aucun soulagement.

« Un Anglais de ma connaissance, qui se ren-

daît à Mednapore, vit, un jour, son palanquin abandonné ou plutôt renversé, sans aucune cérémonie, par les porteurs, qui se sauvèrent dans différentes directions. Mettant la tête à l'air pour reconnaître la cause d'un si fâcheux contre-temps, il aperçut alors un grand ours qui flairait le véhicule. L'ours ne vit pas plutôt le voyageur, qu'il chercha à entrer dans la place, et, comme le palanquin était d'une vieille forme, avec un berceau en bambou, l'animal ne rencontra point d'obstacles sérieux. L'Anglais jugea à propos de quitter la situation et de faire les honneurs du palanquin à son visiteur ; mais l'ours ne s'y arrêta point, et suivit le voyageur avec des intentions qui n'avaient rien de très-rassurant, à en juger par ses grognements et par le cliquetis de ses dents. Après quelques manœuvres de part et d'autre, l'action commença. Les porteurs du palanquin s'étaient réunis sur un point élevé, d'où ils dominaient le champ de bataille ; mais — soit prudence, soit curiosité — ils ne prirent aucune part à la lutte. Ils semblaient seulement désireux de connaître le résultat de cet engagement entre un Anglais et un ours du Bengale. Selon que les chances du combat tournaient à l'avantage de l'un ou de l'autre des deux combattants, les porteurs indiens exprimaient leur approbation. Ils applaudissaient ainsi, tour à tour, celui des deux champions qui, par sa conduite, semblait mériter leurs applaudissements. Quand le gentleman avait la supériorité sur l'animal, ils l'encourageaient par ces cris : *Sawbash saheb!* (Bien, maître, bien !) — Quand, au contraire, l'ours reprenait le dessus, ils lui payaient un juste tribut de congratulations : *Sawbash bauloo!* (Bien fait, seigneur ours !) Une interjection qui exprime le plus haut degré de l'admiration indienne : *Waw ! waw !* était répétée, tour à tour, avec emphase, sans distinction de l'homme ni de l'animal — selon que l'un des deux méritait en toute justice d'être admiré.

« Heureusement, l'Anglais, après avoir reçu plusieurs blessures, réussit à étrangler l'ours. »

Cependant, les individus de cette espèce, que l'on a vus en Europe, sont loin de confirmer la réputation de méchanceté que ces exemples viennent leur faire. Ils se sont toujours montrés très-doux, joueurs et nullement carnassiers, leur nourriture favorite étant le pain et les fruits. Ceux qui sont à Rotterdam, et que je n'ai pu observer qu'en passant, m'ont paru très-paisibles. Mais, de même que pour les autres ours, de ces mœurs en captivité nous ne pouvons toujours conclure à leurs mœurs en liberté.

(1) Siebold, *Fauna japonica. Mammalia*, 1844.

(2) John. Franklin, *Vie des animaux*, t. I, p. 101.



Fig. 313. L'Hélarcté malais.

## LES HÉLARCTES — HELARCTOS.

### *Die Sonnenbären.*

**Caractères.** — On a séparé génériquement, des ours proprement dits, sous le nom d'*Helarctos* (ours de soleil), une petite espèce qui n'a que cinq molaires en série continue à chaque mâchoire. Ses formes sont élancées et son poil est court.

**Distribution géographique.** — Le représentant de ce genre est propre à la Malaisie.

Le nom d'*Ours de soleil*, qu'il porte dans l'Asie méridionale, lui vient de l'habitude qu'il a de se rouler et de se chauffer aux rayons brûlants du soleil.

## L'HÉLARCTE MALAIS OU BRUAN — HELARCTOS MALAYANUS.

### *Der Bruan, The Malayan Sun-Bear.*

Cette espèce, qui porte dans sa patrie le nom de *Bruan*, est une des plus connues.

**Caractères.** — Il est lourd; son corps est bien allongé, mais sa tête est grosse, son museau large, ses pattes énormes, munies d'ongles longs et forts; ses oreilles sont petites, ses yeux petits, assez faibles. Son pelage est court, épais, noir luisant, sauf les côtés du museau qui sont fauves, et une tache en forme de fer à cheval sur la poitrine, qui est jaune ou de couleur claire. Ses lèvres sont

protractiles; sa langue est très-longue. Sa taille varie notablement suivant les localités où on le rencontre : les plus petits individus sont dans le Pégu; les plus grands vivent à Sumatra. En général, il a 1<sup>m</sup>,30 de long et plus de 60 cent. de haut (*fig.* 313).

**Distribution géographique.** — On le trouve dans le Népal, l'Indo-Chine et les îles de la Sonde, dans le Pégu, dans la presqu'île de Malacca, l'île de Sumatra, et aussi, dit-on, dans l'île de Java. Outre le nom d'*ours de la Malaisie*, quelquefois on le désigne sous les noms d'*ours malais* et d'*ours de Malacca*; à Sumatra, les naturels l'appellent *bruan*. Des trois espèces d'ursidés que l'on rencontre dans cette partie des Indes orientales, elle est la plus répandue; c'est aussi la seule qui ait passé dans les îles; car les deux autres espèces n'existent que sur le continent asiatique.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Le bruan est surtout herbivore; il aime par-dessus tout les fruits mûrs. Il fait de grands ravages dans les plantations de cacaoyers et de cocotiers, pour en boire le lait après en avoir dévoré la cime. Il vit autant sur les arbres qu'à terre. De tous les ours, c'est lui qui grimpe le mieux.

On ne sait rien de sa reproduction et de ses habitudes dans le jeune âge.

**Captivité.** — On dit qu'on le tient souvent en captivité, dans les Indes, et que, comme un animal inoffensif, on le laisse jouer avec les enfants, courir dans la maison, la cour, le jardin. Raffles, qui a possédé un de ces ours, pouvait le laisser dans la chambre de ses enfants, et ne fut jamais forcé de le punir en l'attachant ou en le battant. Il s'approchait de la table, et demandait sa ration. Il se montrait très-friand, ne voulait manger d'autres fruits que des bananes, et boire que du vin de Champagne. Ce vin avait pour lui un charme extraordinaire, et, s'il en était privé quelque temps, il perdait sa bonne humeur. Il méritait d'ailleurs bien cette petite douceur. Il était aimé dans toute la maison; jamais il ne fit de mal, même au plus petit animal. Il vivait amicalement avec un chien, un chacal et un lori, et mangeait avec eux au même plat; il se plaisait à jouer avec le chien, dont la gaieté s'accordait avec la sienne. Cette douceur extrême n'avait cependant point pour cause l'absence de force. Après deux ans, il était très-grand et si musculeux, qu'il arrachait facilement de terre des plantes dont il pouvait à peine embrasser la tige.

Un autre individu avait été élevé avec autant

de succès, mais on l'avait habitué à une nourriture mêlée. Il préférait cependant les végétaux; le lait et le pain étaient ses mets de prédilection; il en mangeait plus de 5 kilogrammes par jour. Pour manger, il se dressait sur ses pattes de derrière, sortait la langue, et après avoir saisi un morceau, la ramenait rapidement dans la bouche. En même temps, il faisait, avec ses membres antérieurs, les mouvements les plus curieux et balançait son corps de divers côtés. Ses mouvements étaient extraordinairement rapides, et l'on peut supposer qu'en cas de besoin, il saurait faire usage de sa force.

Mes observations ne sont pas tout à fait d'accord avec ces relations. J'ai vu plus d'un bruan captif, et, pendant plusieurs années, j'ai pu observer celui que possède le Jardin zoologique de Hambourg. Celui-ci n'est rien moins que doux. Il est sot et faux. Malgré les meilleurs soins, il n'a pas encore pu lier amitié avec son gardien. Il paraît prendre avec reconnaissance le pain qu'on lui tend; cependant il n'en a aucune; il aurait plutôt envie de donner un coup de patte à quiconque l'approche. Il est têtue au plus haut point, et ne se laisse pas chasser d'un endroit dans un autre. S'il ne peut avancer, il marche à reculons. Les punitions ne servent de rien. Sa malpropreté le rend repoussant. Il mange ses excréments. Il n'est pas moins désagréable par l'habitude qu'il a de ronger tout le bois de sa cage. Il coupe avec ses dents des poutres de chêne, et travaille avec une ardeur digne d'une meilleure tâche. Sa conduite peut amuser au plus haut degré celui qui ne le connaît pas; mais il est bientôt l'objet de la haine de son gardien.

## LES PROCHILES — *PROCHILUS*.

*Die Lippenbären.*

**Caractères.** — L'espèce type de ce petit groupe générique se distingue des autres ursidés par un corps court, épais, des pieds très-grands, des ongles énormes, et surtout par un museau allongé, pointu, et des lèvres longues et protractiles. En outre, son poil long et crépu forme crinière sur la nuque, et la paire intermédiaire des incisives supérieures fait défaut.

Tous ces caractères sont de nature à justifier ce genre, qui ne repose encore que sur une espèce.



**LE PROCHILE LIPPU — PROCHILUS LABIATUS.***Der Lippenbär, The Aswail ou Sloth Bear.*

Cette espèce, que l'on connaît dans sa patrie sous le nom de *Aswail*, en Europe, sous ceux d'*Ours jongleur*, d'*Ours aux grandes lèvres* ou *lippu*, a été nommé par les premiers naturalistes qui en ont parlé, Bradype à forme d'ours, *Bradypus ursinus* ; d'autres l'ont décrit sous le nom d'*Animal innomé*. On le connaît en Europe depuis la fin du siècle dernier ; mais on ne l'y a vu vivant qu'au commencement de ce siècle. On reconnut alors que c'était un véritable ours, et on lui donna, dans le règne animal, la place qu'il méritait.

**Caractères.** — Le prochile aux grandes lèvres ou lippu (*fig. 314*), que nous appellerons aussi *Ours jongleur*, avec le vulgaire, a de 1<sup>m</sup>,65 à 1<sup>m</sup>,80 de long, sur lesquels 10 cent. appartiennent à la queue, et environ 90 cent. de haut. Il est à peu près impossible de méconnaître cet animal. Sa tête aplatie, à front large, plat, se continue en un long museau, mince, pointu, allongé en forme de trompe. Les cartilages nasaux s'élargissent en une lame plate et mobile, où sont percées les deux narines, très-allongées dans le sens transversal, et séparées l'une de l'autre par une mince cloison. Les ailes du nez sont très-mobiles, et les lèvres longues, protractiles, le sont encore plus. Au repos, elles dépassent déjà passablement les mâchoires, mais l'animal peut les allonger, de manière qu'elles représentent une sorte de tuyau, qui remplit à peu près les fonctions d'une trompe. La langue, aplatie, longue, mince, concourt aussi à former ce tuyau, et l'animal est en état non-seulement de saisir des objets de toute nature, mais encore de les attirer par aspiration. Le reste de la tête est remarquable par des oreilles droites, courtes, à pointe obtuse, et par des yeux petits, ressemblant à ceux du porc ; on ne voit que peu de la tête ; le museau, peu poilu, est recouvert par les poils longs et crépus du sommet du crâne. Les poils longs du corps masquent aussi complètement la queue ; sur le cou, et sur la nuque, ils se prolongent en une crinière épaisse et ébouriffée. Au milieu du dos, les poils forment ordinairement deux masses, qui font paraître l'animal bossu. Toute sa partie antérieure a donc un aspect extraordinaire, qu'augmentent encore un corps lourd et des pattes courtes et épaisses. Les ongles longs, aigus, recourbés, sont très-remarquables ; ils ressemblent tout à fait à ceux des

paresseux. La dentition, surtout celle des individus âgés, a aussi ses caractères. Les incisives tombent de bonne heure, et l'os incisif prend une forme qui trompe facilement le naturaliste ; aussi a-t-on voulu quelquefois ranger l'ours jongleur parmi les édentés. Le pelage est noir brillant ; le museau, jusqu'aux yeux, est gris ou blanc sale ; sur la poitrine est une tache blanche, en forme de cœur ou de fer à cheval. Quelquefois aussi, les doigts sont clairs. Les ongles sont blancs ; la plante, noire.

Les jeunes se distinguent des vieux par une crinière moins épaisse, des oreilles par conséquent plus saillantes, la teinte brun-jaunâtre du museau et la tache pectorale blanc-jaunâtre.

**Distribution géographique.** — L'ours jongleur est un animal des Indes orientales. Il habite le sud du continent asiatique, le Bengale et les montagnes qui le bornent à l'est et à l'ouest et l'île de Ceylan. Il est surtout commun dans les montagnes du Tétan et du Népaül. Il ne descend que rarement dans la plaine, mais il habite en assez grand nombre les montagnes et les forêts les plus solitaires, aussi bien que celles qui sont au voisinage des lieux habités. A Ceylan, au témoignage de Tennent, on le trouve sur les côtes nord et sud-ouest, dans les forêts les plus épaisses des collines et des endroits secs seulement, et rarement dans les grandes hauteurs et dans les régions basses. Dans le district de Karetschi, à Ceylan, il était devenu si abondant, pendant une longue sécheresse, que les femmes furent obligées de cesser de laver et de se baigner dans les rivières, car elles rencontraient des ours sur terre et dans l'eau ; ils se précipitaient dans la rivière pour y boire, mais leur lourdeur et leur maladresse les empêchaient d'en sortir.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Pendant les heures les plus chaudes, l'ours jongleur se retire dans une caverne naturelle ou dans une tanière qu'il s'est creusée. Il est très-sensible à la chaleur et souffre beaucoup quand il est obligé de traverser les flancs nus des montagnes chauffés par les rayons d'un soleil ardent. Des chasseurs anglais trouvèrent brûlées les plantes des pieds d'un ours qu'ils avaient forcé de parcourir de grands espaces pendant la forte chaleur, et je les crois volontiers ; car, en Afrique, j'ai vu pareille chose arriver à des chiens. Cette sensibilité de l'ours jongleur lui est fatale ; on le tue bien plus facilement après l'avoir fatigué pendant la grande chaleur, que lorsqu'il est encore tout frais. Il est aussi dangereux que les autres ours ;

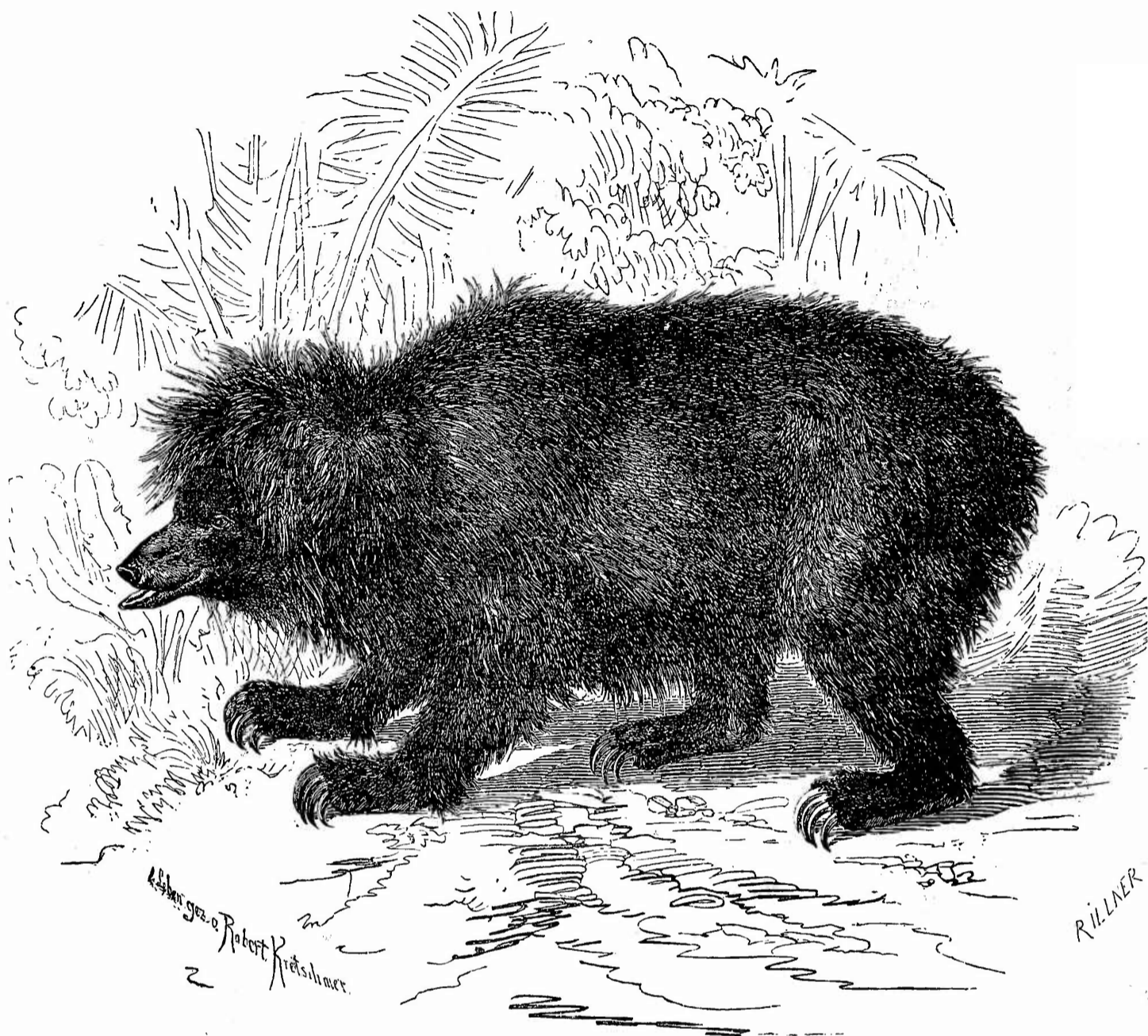


Fig. 314. Le Prochile lippu.

inoffensif tant qu'on le laisse paisiblement parcourir ses montagnes, il devient redoutable lorsqu'une blessure éveille sa rage.

On dit que l'ours jongleur se nourrit à peu près exclusivement de végétaux et de petits animaux invertébrés; ce n'est que dans l'extrême besoin qu'il se hasarde à attaquer les vertébrés. Des racines de toute espèce, des ruches d'abeilles, dont il aime autant les larves que le miel, des chenilles, des escargots, des fourmis, tous les fruits composent sa nourriture habituelle, et ses ongles longs et recourbés lui sont très-utiles pour chercher et déterrer les racines, pour fouir dans les fourmilières. Il renverse avec facilité les solides constructions des termites elles-mêmes, et produit de grandes dévastations dans leurs colonies. Il grimpe sur les arbres les plus élevés pour chercher des abeilles et des fourmis. « Un de mes amis, dit Tennent, qui parcourait une forêt aux environs

de Jaffea, remarqua un asvail qui se tenait assis au haut d'une branche et d'une patte fourrait dans sa bouche des larves de fourmi rouge, tandis que de l'autre il se débarrassait les lèvres et les yeux des insectes qui cherchaient à se venger. » Les Veddahs, dont les ruches d'abeilles sont la principale richesse, vivent dans une crainte continuelle de cet ours, car, attiré par l'odeur de son mets favori, il ne connaît plus aucune crainte, et renverse les misérables demeures des gardiens d'abeilles. Il est souvent très-nuisible aux planteurs, et c'est un visiteur redouté dans les plantations de canne à sucre. Il est dangereux pour les autres mammifères et les oiseaux; il attaque les bestiaux et l'homme lui-même. On raconte, dans les Indes, qu'il martyrise sa proie avant de la dévorer. Il la saisit dans ses griffes, et, en la suçant avec ses lèvres, il lui broie les membres jusqu'à ce qu'enfin elle périsse lentement. D'ordinaire il s'éloigne de

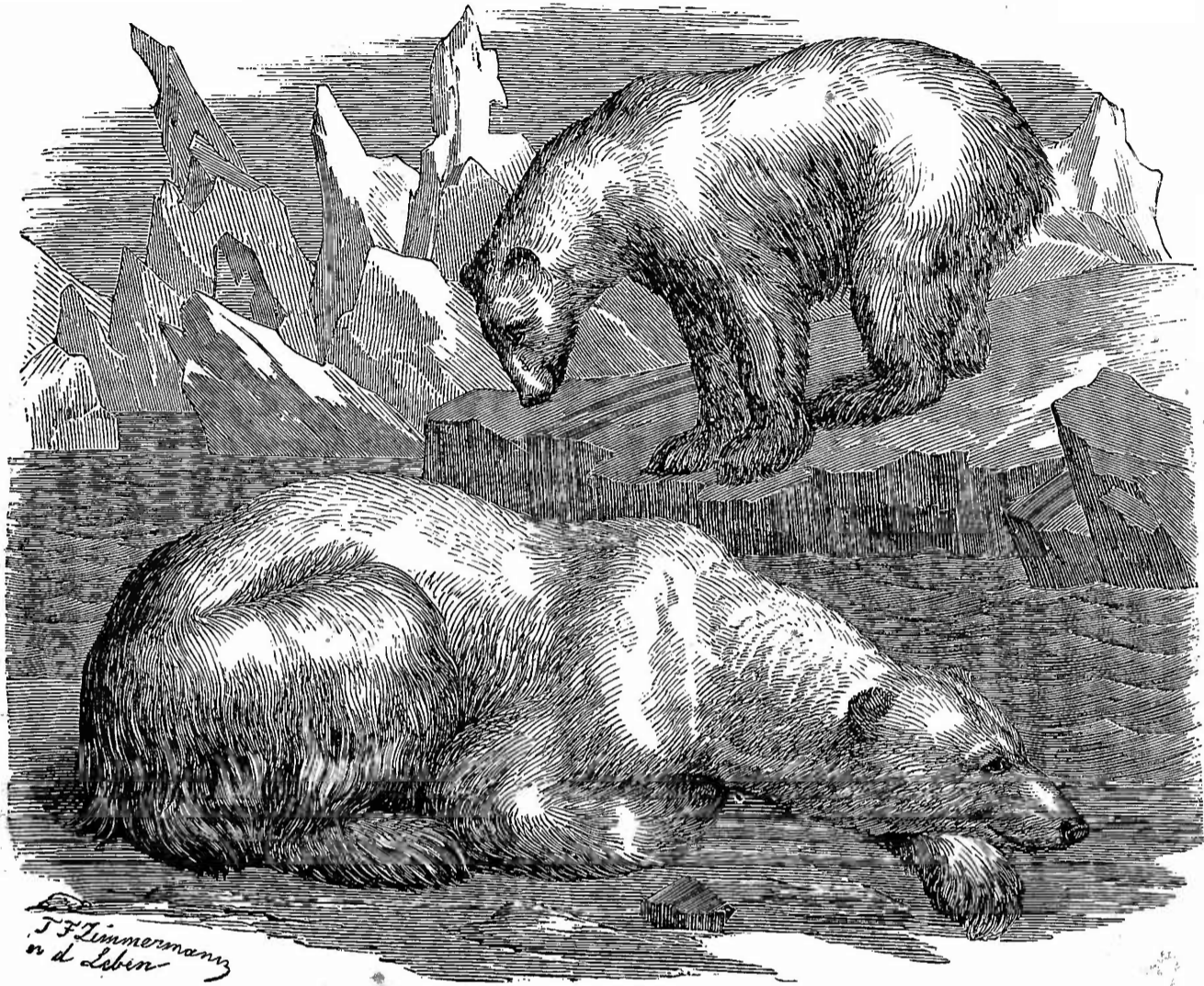


Fig. 315. L'Ours blanc ou polaire.

l'homme, mais sa lenteur s'oppose à sa fuite, et alors, plus par peur que par méchanceté, cherchant à se défendre, il attaque le premier. Ses atteintes sont si terribles que les Cingalais le regardent comme l'animal le plus dangereux. Aucun d'eux n'ose se risquer sans armes dans la forêt; celui qui n'a pas de fusil porte un *cadelly*, petite hache avec laquelle on combat l'ours. De son côté, celui-ci cherche toujours à atteindre son adversaire à la figure et à lui arracher les yeux. Tendent assure avoir vu plusieurs personnes portant sur leur visage les traces de pareils combats, des cicatrices pâles, tranchant sur le ton foncé de la peau, et qui en disaient plus que toutes les relations sur la férocité de l'ours jongleur.

Les courriers, qui ne voyagent que de nuit, sont plus exposés que personne aux attaques des ours; ils ont toujours des torches allumées, dont l'éclat épouvante ces animaux. Ils croient, comme tous les Cingalais, que certaines poésies possèdent la vertu d'éloigner les ours, et ils les portent toujours sur eux suspendues à leurs cheveux ou à leur cou, en guise d'amulettes. Mais par-

fois l'ours se charge de prouver à ces malheureux que le pouvoir de leurs amulettes n'est pas bien considérable, et ils n'hésitent pas à abandonner le champ à l'animal furieux. Ils savent qu'il n'est pas aussi doux qu'il en a l'air; que la colère change tout son être. Lorsqu'il est calme, il marche en chancelant, posant lourdement ses pattes à terre; s'il est en colère, il prend le trot et atteint un homme à la course. Aussi l'ours jongleur est-il aussi redouté des Indiens que l'ours brun l'est des Européens, et l'ours gris des Américains.

En marchant calmement, l'ours jongleur porte la tête penchée vers la terre, le dos recourbé, ses poils simulant bien la brosse; lorsqu'il court, il lève la tête. Parfois il marche sur son ennemi debout sur ses pattes de derrière.

Pour ce qui est de sa reproduction, on sait seulement que la femelle met bas un petit ou deux au plus, et qu'elle les porte sur son dos, comme le paresseux le fait des siens.

**Captivité.** — On a eu souvent l'occasion d'observer cet animal en captivité, dans les Indes comme en Europe. Dans sa patrie, les jongleurs

et les dompteurs d'animaux le dressent à toutes sortes de tours ; ils parcourent le pays avec lui, comme chez nous les montreurs d'ours. C'est de là que les Français ont donné à cet animal le nom d'ours jongleur.

En Europe, surtout en Angleterre, on a pu en conserver en captivité jusqu'à dix-neuf ans.

On le nourrit de lait, de pain, de fruits et de viande ; il paraît préférer les fruits et le pain.

Pris jeune, on le dompte facilement ; il divertit son maître malgré sa lourdeur apparente. Il se tourne et se retourne, saute, fait des culbutes, se dresse sur ses pattes de derrière et fait les grimaces les plus drôles quand on lui présente de la nourriture. Il est doux, confiant, très-patient. Jamais il ne fait mine de mordre, et une fois qu'on le connaît, on peut se fier à lui entièrement.

Il est plus aimant vis-à-vis de ses semblables que ne le sont les autres ours. Deux individus que le Jardin zoologique de Londres possédait, se prodiguaient les embrassements les plus tendres et se léchaient mutuellement les pattes. Lorsqu'ils étaient bien disposés, ils faisaient entendre un ronflement fort analogue à ceux des autres ursidés, et assez musical. Ils poussaient, par contre, des rugissements rauques quand on les excitait.

Dans ces derniers temps, j'ai observé plusieurs de ces animaux dans des ménageries. Le plus souvent, je les ai vus couchés sur le ventre, et, des heures durant, ils ne faisaient que lécher leurs pattes. Ils paraissaient indifférents à tout ce qui se passait hors de leur cage. Ils m'ont semblé doux, mais peu intelligents. Lorsqu'on leur tendait de la nourriture, ils formaient avec leurs lèvres une sorte de tuyau (la langue n'y prenant aucune part) et cherchaient à la saisir avec les lèvres, comme le font les ruminants. Leur voix était une sorte de gémissement plutôt qu'un rugissement ; son timbre était désagréable.

**Usages et produits.** — Les Indiens utilisent l'ours jongleur, comme les Européens, les Asiatiques et les Américains du Nord utilisent les ours qui vivent chez eux. Sa viande est très-estimée, surtout des Anglais ; sa graisse est bien plus recherchée encore. On la purifie et on la raffine, comme nous l'avons dit en parlant du tigre. Les Européens s'en servent pour graisser leurs armes ; elle est pour les Indiens un remède contre les douleurs de toutes sortes.

## LES OURS MARITIMES —

### *THALARCTOS.*

*Die Meerbären.*

Si l'on regarde comme ayant une valeur générale les caractères des diverses espèces d'ours que nous venons de passer en revue, à plus forte raison on fera de l'ours des mers polaires un genre à part. Les idées d'ordre, de famille, de genre, d'espèce, ont varié considérablement dans notre siècle ; à mesure, en effet, que la science marche, que nous connaissons mieux les animaux, nous devons aussi mieux les décrire et mieux établir leurs rapports.

L'espèce type de cette petite subdivision est un animal si remarquable, si particulier, qu'on ne peut le réunir aux autres ours, et qu'il mérite bien une place à part. Les premiers navigateurs crurent ne voir en lui qu'une variété de l'ours brun, dont le poil était devenu blanc sous l'action des influences atmosphériques. Mais on reconnut bientôt cette erreur, et l'on vit les différences essentielles qui existent entre ces deux animaux. On ne peut croire, d'ailleurs, qu'un animal, destiné à vivre dans la mer ou sur ses bords, soit organisé comme celui qui vit dans l'intérieur des terres. En considérant l'ours dont nous allons parler, on est presque tenté de croire et de dire que la nature a créé pour les déserts glacés du nord un grand carnassier spécial, propre à inspirer une crainte salutaire aux phoques, aux poissons, aux lemmings, à l'homme lui-même, que n'effrayent pas les déserts inhospitaliers du pôle.

**Caractères.** — On reconnaît pour caractères génériques à l'espèce sur laquelle repose cette petite section, un corps allongé ; un cou long ; des pattes courtes, fortes, vigoureuses ; des pieds plus longs et plus larges que ceux des ours proprement dits ; des doigts réunis dans la moitié de leur longueur par une forte palmure, et enfin des habitudes spéciales, motivées d'ailleurs par les différences de structure.

Le genre ne renferme qu'une espèce.

### L'OURS BLANC ou POLAIRE — *THALARCTOS POLARIS.*

*Der Eis* ou *Polarbär*, *The Polar* ou *White Bear*.

**Caractères.** — La taille de cette espèce (*fig. 315*) indique déjà un animal marin. L'ours blanc ou des mers polaires est plus grand que l'ours gris, le mâle a 2<sup>m</sup>,40 et même 2<sup>m</sup>,60 de long ; il pèse

de 450 à 600 et même 750 kilogrammes. Barentz, qui, le premier, en 1596, a fait connaître les régions polaires, tua deux de ces animaux, dont il conserva les peaux ; l'une était longue de 11 pieds, et l'autre de plus de 12. Ross mesura un mâle qui avait 7 pieds 8 pouces (mesure anglaise) de long, 4 pieds de haut, et qui, après avoir perdu environ 30 livres de sang, en pesait encore 1131 et demie. Lyon, le compagnon de Parry, parle d'un ours blanc qui avait 8 pieds 7 pouces  $\frac{1}{2}$ , et pesait 16 quintaux. C'est le poids d'un buffle de 3 mètres de long et de 2 mètres de haut.

L'ours polaire a le corps plus lourd, mais plus allongé que l'ours brun ; le cou plus mince et plus long ; la tête longue, aplatie, mince relativement ; l'occiput allongé ; le front plat ; le museau épais en arrière, pointu en avant ; les oreilles petites, courtes, arrondies ; les narines ouvertes, la gueule moins fendue que l'ours brun ; les griffes de moyenne longueur, fortes, recourbées ; la queue courte, épaisse, à peine saillante. Son poil est long, crépu, très-épais, mais moins long cependant que celui de l'ours jongleur et des ours du continent. La fourrure est formée d'un duvet court, et de poils soyeux, fins, lisses, luisants, presque laineux, plus courts sur la tête, le cou et le dos, plus longs au train de derrière, au ventre et aux pattes ; les plantes sont couvertes de poils. Les moustaches et les sourcils sont peu fournis, les cils font défaut. Toute leur fourrure est blanche, sauf un cercle noir autour de l'œil, le bout du museau, le bord des lèvres et les griffes ; les jeunes sont blanc d'argent, les vieux ont une teinte jaunâtre, par suite, dit-on, de leur nourriture très-grasse. Les saisons n'influent nullement sur cette coloration.

**Distribution géographique.** — L'ours blanc habite le cercle arctique ; il est commun à la zone polaire des trois parties du monde ; on ne le trouve que là où la mer est recouverte de glace toute l'année, ou au moins la plus grande partie de l'année. On ne sait, au juste, quelle est la limite septentrionale qu'il atteint ; mais aussi loin que l'homme a pu parvenir, il a toujours rencontré ce carnassier. On ne le voit que par exception au sud du 55° de latitude Nord.

L'ours blanc ne descend pas vers le sud de bonne volonté ; il faut qu'il y soit transporté par les glaces flottantes. On a vu souvent des ours blancs amenés ainsi au milieu de l'Océan, à une très-grande distance des côtes. Quoique passant la plus grande partie de sa vie sur la glace, et se trouvant aussi à l'aise, si ce n'est plus, sur

mer que sur terre, il n'aime cependant pas ces voyages, qui causent toujours sa perte, en l'amenant au sud et chez des gens civilisés.

Sans être poursuivi ni même dérangé par aucun autre animal, insensible aux froids les plus intenses, aux tourmentes les plus terribles, il rôde sur terre et sur mer, tantôt sur les glaces, tantôt au milieu des flots libres, et au besoin, la neige lui sert de gîte et d'abri. Sur la côte orientale de toute l'Amérique, aux environs de la baie d'Hudson et de la baie de Baffin, au Groënland, au Labrador, on rencontre les ours blancs en abondance, souvent en bandes nombreuses. Scoresby dit en avoir vu une fois, réunie sur les côtes du Groënland, une troupe de cent individus, dont vingt purent être tués. En Europe, on le trouve au Spitzberg, sur les banquises, sur les bancs de glace ; il arrive ainsi sur les côtes d'Islande, et si celles de Norwège n'étaient baignées par le Gulfstream qui fond les glaces, on le verrait souvent en Laponie et dans le Nordland. En Asie, c'est l'île de la Nouvelle-Zemble qui est sa patrie principale ; mais on le rencontre aussi dans la Nouvelle-Sibérie, et même sur le continent, où il est amené par les glaces.

Pendant les longues nuits d'hiver du pôle, quand les brouillards et les tourmentes de neige lui ont fait perdre sa route, ou lorsque le besoin de nourriture l'éloigne de la mer plus que d'ordinaire, il prend ses quartiers d'hiver sur le sol de la Sibérie, où les mousses et les lichens sont cachés sous les glaces, et au retour du printemps, il gagne de nouveau sa véritable patrie. On le voit très-rarement sur le continent, entre l'embouchure de la Lena et celle de l'Éniséi, et plus rarement encore entre l'Ob et la mer Blanche ; les montagnes situées plus au nord et la Nouvelle-Zemble lui offrent de meilleures stations. En Amérique, il est abondant, surtout là où il a le moins à redouter les poursuites de l'homme. L'Esquimau petit, méprisé, la seule créature humaine qui vive dans les parages habités par ce carnassier, est encore assez puissant pour le refouler. Une chose curieuse, c'est qu'au dire des Esquimaux, l'ours blanc ne se voit que rarement en deçà de la rivière de Mackenzie ; il serait donc moins répandu dans la partie occidentale que dans la partie orientale du continent américain.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Les mouvements de l'ours polaire sont lourds, comme ceux de tous les ours, mais très-soutenus. On voit cela surtout à la nage, où cet ours est passé maître. Scoresby en estime la vitesse à trois milles anglais par heure, et l'animal peut soutenir cette vitesse

pendant très-longtemps. Il a tant de graisse que son poids est à peu près celui de l'eau. On rencontre des ours nageant en pleine mer ou posés sur de petites îles de glace, à quarante milles de la terre, et l'on peut admettre qu'ils traversent ainsi des détroits et des bras de mer de plusieurs centaines de milles d'étendue. L'ours blanc plonge et nage tout aussi bien entre deux eaux. On l'a vu pêcher des saumons, et cela indique combien doit être remarquable le pouvoir qu'il a de plonger. Pendant longtemps il ne peut se nourrir que de chair; il a donc besoin d'avoir autant d'agilité à la nage que la loutre. Même à terre, il n'est pas aussi lourd, aussi maladroit qu'il en a l'air. Sa démarche est lente; mais si un danger le menace ou si la faim le pousse, il court rapidement en bondissant, et attrape facilement les autres animaux et l'homme.

Ses sens sont très-développés, surtout la vue et l'odorat. En parcourant les vastes espaces de mer gelés, il grimpe, d'après Scoresby, jusqu'au sommet des montagnes de glace nommées *Hummocko*, pour explorer le vaste horizon qui s'ouvre devant lui et pour découvrir sa proie. Il sent à une distance incroyable l'odeur d'une baleine morte ou d'un morceau de graisse jeté dans le feu.

L'ours blanc se nourrit de tous les animaux qui habitent dans la mer ou sur les plages misérables de sa patrie. Sa force, supérieure à celle de tous les autres ours, son agilité dans l'eau, lui permettent de trouver facilement sa proie. Avec ses griffes, il creuse sans aucune peine de grands trous dans la glace, pour pouvoir arriver à des endroits qu'il n'atteindrait pas sans cela; il peut entraîner sans difficulté un grand et lourd animal marin, souvent pendant plusieurs lieues. Dans les mers où l'on pêche la baleine, il trouve facilement à se nourrir des dépouilles de ce cétacé, et on le voit s'attrouper auprès de chaque cadavre qu'il découvre. On a remarqué que ceux qui recherchaient ce genre de nourriture avaient un poil des plus jaunâtres, suite, probablement, de la grande quantité d'huile qu'ils avalent avec la chair. Les poissons forment, avec les baleines, le fond de la nourriture de l'ours blanc. Il les attrape, soit en plongeant et en les poursuivant à la nage, soit en les saisissant entre les blocs de glace, ou bien en les chassant dans les anses, à l'embouchure des ruisseaux et les y tuant en masses; en un mot, c'est un habile pêcheur.

D'après l'amiral Krusenstern (1), qui visita le

(1) Krusenstern, *Voyage autour du monde*, t. II, p. 313.

Kamtschatka, dès qu'il s'aperçoit qu'un grand nombre de poissons remontent le fleuve, il se place dans l'eau, près de la terre, rapproche ses jambes de façon à ne laisser qu'une petite ouverture entre elles pour le passage des poissons, qui dans leur marche suivent toujours la même ligne. Aussitôt que les poissons arrivent à cette ouverture, ils s'y pressent en quantité: l'ours alors serre fortement ses jambes, et, sautant à terre, laisse tomber sa capture pour la manger à son aise.

Il a assez de prudence et d'habileté pour surprendre les phoques, quelque méfiants qu'ils soient. En aperçoit-il un de loin, il se jette à la mer, nage contre le vent, s'avance sans bruit, plonge et s'élançe d'en bas sur l'animal qui devient alors sûrement sa proie. Dans ces contrées couvertes de glaces, les phoques se tiennent d'ordinaire près des trous par lesquels ils peuvent rentrer dans l'eau. L'ours, nageant sous la glace, sait les trouver avec sûreté, et tout à coup le phoque voit apparaître à la porte de sa maison, si je puis ainsi dire, son ennemi qui lui coupe sa seule voie de salut. Les Samoyèdes et les Jakoutes assurent que, sur terre, il tue de jeunes morses, tandis qu'en mer, il n'y touche pas.

Il n'attaque les animaux terrestres que quand une autre nourriture lui fait défaut. Son arrivée sur des côtes habitées est toujours désastreuse pour le bétail. Les rennes, les renards bleus, les oiseaux et surtout leurs œufs ne sont pas en sûreté près de lui. A l'apparition d'un ours blanc en Islande, les insulaires alarmés se rassemblent pour combattre ce redoutable ennemi et sauver leurs troupeaux. Ce sont les côtes du Groënland qui sont les plus exposées aux invasions de ce déprédateur. Le capitaine Scoresby en vit, dans ces parages, un si grand nombre sur les glaces que, dans ses observations sur les mers polaires, il compare ces réunions d'ours blancs à des troupeaux de moutons. Osborne vit une vieille ourse qui retournait des blocs de rocher pour nourrir ses petits de lemmings. L'ours polaire s'en prend rarement aux animaux domestiques. Plus d'une fois on en a vu passer au milieu d'un troupeau de bœufs qui paissaient et les laisser tranquilles. Cela n'arrive que lorsqu'il est rassasié; s'il est affamé, il saute au contraire sur tout animal qu'il rencontre. Il mange la charogne aussi bien que la chair fraîche, et ne respecte pas même le cadavre de ses semblables.

Pendant l'hiver et à l'état sauvage, il reste dans une sorte de léthargie, sans manger, et ordinairement





*Peter Kretschmer  
n. s. Schöng.*

*in Holz gest. v.  
Karl Gust. Lehmann  
Luzern*

Paris. J.-B. Baillière et Fils.

Corbeil, Crété imp.

L'OURS A COLLIER DU TIBET OU KUMA DES JAPONAIS.



rement entouré de neige. La couche épaisse de graisse qui le recouvre au commencement de l'hiver suffit à sa nourriture.

Il faut que sa faim soit bien vive pour qu'il attaque l'homme sans y avoir été provoqué; d'ordinaire il s'enfuit à son approche. Mais si on le pousse au combat, il fait front et se retourne contre son ennemi. C'est l'adversaire le plus terrible que l'homme puisse rencontrer dans ce pays. Celui qui l'a défié ne peut se sauver qu'en le tuant. Une balle qui ne l'atteint pas au cœur ou à la tête ne fait qu'augmenter sa rage et grandir ainsi le danger. Il saisit une lance entre ses dents, la brise ou l'arrache des mains de son assaillant. On raconte bien des malheurs qu'il a causés, et plus d'un baleinier a payé de sa vie la témérité qui l'a poussé à combattre l'ours blanc.

Quand on rencontre les ours en mer, on peut généralement les attaquer avec avantage. C'est ce qu'il fut donné à Gaimard et à ses compagnons de voyage de constater. L'habile et pittoresque pinceau de Biard a reproduit la scène où les explorateurs, assaillis dans leur barque par trois ours polaires, eurent heureusement sur eux l'avantage de la position (pl. XVIII). Dans d'autres conditions, il est moins facile d'éviter la dent du terrible carnassier. « Sur la terre ou sur la glace, dit Scoresby, où sa vitesse est double de celle de l'homme, on ne peut que rarement l'attaquer avec succès. La majorité des malheurs est due à l'imprudence. Il y a quelques années, un triste accident arriva à un matelot d'un bâtiment retenu par les glaces, dans la baie de Davis, sur les côtes du Labrador. Un ours, attiré sans doute par l'odeur, arriva tout auprès du navire. L'équipage, et même les hommes de quart, prenaient leur repas. Un matelot vit l'ours tellement à portée, qu'il espéra avoir l'honneur de châtier un visiteur aussi hardi, et d'en faire la capture sans l'assistance de ses compagnons. Il descendit sur la glace, armé d'une pique, et courut sur l'ennemi. L'ours ne recula pas; il ne fit nulle attention à l'arme de l'assaillant; probablement affamé, il saisit son adversaire entre ses dents formidables, et l'entraîna avec une telle rapidité, qu'il était déjà loin quand les hommes de l'équipage, attirés par les cris de leur camarade, apparurent sur le pont. Il était trop tard pour porter secours au malheureux, et jamais on n'en retrouva des traces. »

Les Hollandais, qui découvrirent le Spitzberg en 1596, eurent plus d'un démêlé avec ces terribles animaux. Le vaisseau ayant jeté l'ancre dans une île située près du détroit de Waigatz,

deux hommes de l'équipage descendirent à terre; ils se promenaient sur le rivage, lorsque l'un d'eux se sentit brusquement saisi par derrière; croyant que c'était une espièglerie de la part d'un des autres matelots, il dit d'un ton joyeux: « Qui est là? » Son camarade regarda et s'écria: « Un ours! un ours! » Alors, courant vers le vaisseau, il donna l'alarme. Les marins s'élançèrent sur le lieu de l'attaque, armés de piques et de mousquets. A leur approche, l'animal quitta froidement le corps déchiré de sa victime et se jeta sur l'un des assaillants. Aussitôt toute la bande, frappée de terreur, lâcha pied et s'enfuit vers le vaisseau. Arrivés là, les hommes se regardèrent les uns les autres, en rougissant de leur conduite pusillanime. Trois d'entre eux résolurent sur-le-champ de venger le sort de leur compagnon et de procurer à ses restes les honneurs de la sépulture. Ils avancent et font feu; mais ils avaient tiré d'une si grande distance, que toutes les balles manquèrent. L'un des marins se porte alors courageusement en avant, et, couchant l'ours en joue, loge une balle dans la tête de l'animal. L'ours, cependant, se jette au milieu des ennemis, tenant encore à sa gueule le cadavre de leur compagnon, qu'il était en train de dévorer. Il fut tué à coups de sabre et de baïonnette.

Un autre exemple d'attaque malheureuse contre un ours blanc fut raconté à Scoresby par le capitaine Munroë. En 1820, son navire était amarré à une pièce de glace, dans la mer du Groënland. Pendant cette station, on vit au loin un ours énorme occupé à guetter des phoques. Un matelot, qui avait puisé du courage dans une bouteille de rhum, se fourra dans la tête l'idée de chasser à l'ours blanc. Aucune remontrance ne put arrêter son ardeur belliqueuse. Il partit, sans autre arme qu'un harpon, traversa les neiges, les hummocks, et après une course d'une demi-heure, harassé et commençant à recouvrer son sang-froid, il arriva près de son ennemi qui, à sa grande surprise, ne fut nullement intimidé et l'attendit de pied ferme. Son courage avait baissé, les vapeurs du rhum s'étaient dissipées: l'ours était si grand! il avait un regard si menaçant! Le matelot fut sur le point de renoncer à l'offensive; il s'arrêta, préparant son arme pour les diverses chances du combat. L'ours ne bougeait pas. En vain, notre aventurier cherchait à se donner du cœur, excité surtout par la crainte des railleries dont ses camarades ne manqueraient point de l'accabler. Mais, tandis qu'il songeait aux moyens de commencer l'attaque, voilà que l'ours,

moins préoccupé que son adversaire, se met en mouvement, et semble vouloir attaquer le premier. A l'instant s'éteignit chez le matelot la dernière étincelle de courage, et la honte d'une retraite ne put le retenir; il se retourna et s'enfuit. Mais, à ce moment, le danger commençait. L'ours poursuivit le fuyard; accoutumé aux courses sur la neige et la glace, l'animal gagnait continuellement du terrain sur l'homme, il allait l'atteindre; la terreur de celui-ci était à son comble; l'arme qu'il portait encore n'était qu'un poids inutile, un embarras de plus; il la jette, afin de courir plus lestement. Heureusement, cela attira l'attention de l'ours; il s'arrêta, regarda le harpon, le flaira, le retourna avec ses pattes, le mordit, et, en perdant ainsi du temps, il donna au fuyard un repos, dont celui-ci profita de son mieux. Enfin, l'ours abandonne le harpon et reprend sa course. Il était sur les talons du malheureux, quand celui-ci, se sentant près d'être atteint et espérant même effet, laissa tomber une de ses mitaines. La ruse réussit; ce fut assez pour occuper pendant quelques minutes le curieux et insoucieux animal, et ce retard vint fort à propos, car les forces du pauvre matelot étaient presque épuisées. L'ours ayant laissé la mitaine pour continuer à poursuivre son adversaire qu'il ne perdait pas de vue, celui-ci fit le sacrifice de son autre mitaine; il en vint ensuite à son chapeau, que l'ours mit promptement en pièces avec ses ongles et ses dents. L'équipage, qui assistait de loin à cette comédie, vit enfin qu'elle devenait trop sérieuse, que le matelot allait succomber et que l'irritation de l'animal devenait très-menaçante: une troupe vint arrêter l'impétuosité de la poursuite. La petite phalange ouvrit un passage au fuyard, aussi tremblant de peur qu'épuisé par la fatigue, et se referma pour recevoir la bête féroce. A l'aspect de ses nouveaux et nombreux adversaires, l'ours fit d'abord mine de se battre, mais, ayant été blessé, en militaire habile, il s'arrêta, parut réfléchir un instant, et jugea qu'une honorable retraite était le seul parti qui convint aux circonstances dans lesquelles il se trouvait. Il rit bientôt, entre ses poursuivants et lui, un tel espace de neige et de glaces raboteuses, que les matelots n'osèrent pas le franchir. Le fuyard, par contre, quoique en sûreté, n'arrêta de courir que lorsqu'il eut atteint le navire.

Il est très-probable que tous les ours blancs n'ont pas de sommeil hivernal. Le froid, quelle que soit son intensité, leur est chose indifférente; l'essentiel, pour eux, est que l'eau soit libre.

Quelques naturalistes ont avancé que les vieux mâles et les jeunes femelles qui n'ont pas encore porté, ne dorment pas en hiver, mais rôdent continuellement. En tout cas, les Esquimaux chassent l'ours blanc pendant tout l'hiver.

Dans cette saison, les ours n'habitent que sur les glaces, notamment sur celles qui flottent, où ils trouvent toujours assez de trous pour pouvoir plonger et chasser les phoques et les poissons.

Quant aux femelles pleines, on prétend qu'elles se retirent en hiver au fond d'un abri, à la lisière des bois. Elles mettent bas pendant les plus grands froids. Peu de temps après l'accouplement, qui a lieu en juillet, en août, ou au commencement de septembre, elles se font une couche sous des rochers ou des blocs de glace surplombants, ou bien se creusent une caverne dans la neige; leur chaleur la fondant tout autour, elles forment ainsi une sorte de voûte, sous laquelle elles se laissent enfouir. Avec la quantité de neige qui tombe dans ces parages, il ne faut pas longtemps pour que ces femelles soient sous une chaude et épaisse couverture. La neige leur fournit en même temps l'eau qui leur est nécessaire pour apaiser leur soif. Avant de s'ensevelir ainsi, elles se sont amassé une grande quantité de graisse, qui les nourrit pendant tout l'hiver. Elles ne quittent leur retraite qu'au printemps, et, pendant ce repos, elles mettent bas de un à trois petits. D'après les récits des peuples du Nord, et le témoignage de Samuel Hearne, ceux-ci seraient à peine plus gros que des lapins; à la fin de mars, au commencement d'avril, ils ont à peu près la taille d'un caniche. Ils accompagnent leur mère dans ses expéditions. Celle-ci les soigne avec la plus grande sollicitude, les nourrit et les défend. Quand ils sont à demi adultes, ou même adultes, la mère partage encore leurs dangers, et, tant qu'elle est avec eux, elle est beaucoup plus redoutable à l'homme. Elle enseigne à ses petits à nager, à attraper des poissons, ce que ceux-ci apprennent très-vite; mais ils sont très-nonchalants, et, même déjà grands, ils se reposent encore sur le dos de leur mère. Les baleiniers et les voyageurs au Groënland nous ont rapporté des histoires très-intéressantes sur l'amour de l'ourse mère pour ses petits.

« Une ourse, dit Scoresby, qui avait deux petits, fut poursuivie sur un champ de glace par les matelots. Elle parut d'abord les exciter à courir devant elle, et par une sorte de gémissement et des cris plaintifs, elle cherchait à leur inspirer la crainte du danger; voyant que les

hommes approchaient, elle s'efforça de chasser ses petits devant elle, les poussa de toutes ses forces, et enfin échappa avec eux. »

Une autre femelle, surprise par les gens de Kane, entraîna son petit, le serrant entre sa tête et sa poitrine ou le saisissant avec ses dents; de temps à autre, elle s'arrêtait pour repousser les chiens. Quand elle fut tuée, le petit monta sur le cadavre de la mère, et combattit avec les chiens jusqu'à ce qu'une balle le tuât.

Une autre histoire touchante fut rapportée par l'équipage du navire *la Carcasse*. « Pendant que le bâtiment était emprisonné dans les glaces, on signala du haut des hunes trois ours blancs qui s'acheminaient vers le bâtiment, attirés par l'odeur de la viande de morse que les matelots faisaient cuire sur la glace. C'était une ourse conduisant deux oursons déjà presque aussi forts que leur mère. Ils se précipitèrent sur le foyer, saisirent un grand morceau de viande que le feu n'avait pas encore consumée, et le dévorèrent. L'équipage leur lança d'autres morceaux, la mère les ramassa et fit la distribution, donnant à ses petits la plus grosse part. Au moment où elle prenait le dernier morceau, les matelots firent feu sur les deux oursons qui restèrent sur la place; ils tirèrent aussi sur la mère, qui fut atteinte, mais non abattue. Son désespoir eût ému les cœurs les moins accessibles à la compassion; sans faire attention aux blessures dont elle était couverte, au sang qu'elle répandait, elle ne s'occupait que des deux oursons, les appelait par des cris lamentables, plaçait devant eux la part de nourriture qu'elle s'était réservée et la leur dépeçait; comme ils restaient immobiles, ses gémissements devinrent encore plus touchants; elle essaya de relever les pauvres créatures, et reconnaissant l'impuissance de ses efforts, elle s'éloigna de quelques pas, renouvela ses appels, revint auprès des deux morts, lécha leurs blessures, et ne les quitta que lorsqu'elle fut bien convaincue qu'ils avaient perdu la vie. Alors, elle tourna lentement la tête vers le navire, avec des rugissements de colère et de désespoir qui semblaient accuser les meurtriers. Les matelots lui répondirent par une nouvelle décharge; elle tomba à côté de ses petits et mourut en léchant leurs blessures. »

**Chasse.** — La chasse de l'ours blanc est dangereuse, et cependant pratiquée avec passion. Les Esquimaux, les Jakoutes, les Samoyèdes se construisent des guérites en bois, où ils attendent l'ours. Ils se servent aussi de la ruse suivante, au dire de Seemann. Ils recourbent en

rond un morceau de baleine de 60 cent. de long sur 10 de large, l'enduisent de graisse de phoque, et le laissent geler. Ils cherchent ensuite l'ours, lui lancent une flèche, jettent cet appât et s'enfuient. L'ours flairer l'objet, le trouve bon à manger, l'avale et, ce faisant, cause sa mort, car la chaleur du corps fondant la graisse, la baleine se redresse et lui déchire l'estomac. De semblables appâts ont été mangés par les ours, le fait est hors de doute. Kane raconte qu'ils lui ont mangé tout ce qu'il avait dans ses magasins, les viandes, le pain, le café, les voiles, le pavillon américain, tout, excepté les vases en fer.

Les Européens emploient à cette chasse d'autres armes que les Esquimaux; mais, malgré leurs armes à feu, ils ne sortent pas toujours victorieux de la lutte. Il est bon que plusieurs chasseurs se réunissent pour se porter mutuellement secours; car l'ours blanc se défend longtemps, avec autant de force que de courage, surtout dans l'eau, où cependant l'homme le poursuit le plus facilement. On connaît des exemples innombrables de chasses dont l'issue fut malheureuse; plus d'une fois on a vu un ours blessé enlever un de ses adversaires et l'emporter. Un capitaine de navire, qui poursuivait dans un canot bien monté un ours blessé et fuyant à la nage, fut enlevé de son bord au moment où il retirait la lance dont il venait de lui porter trois coups dans la poitrine, et il fallut les efforts réunis de tout l'équipage pour le sauver. D'ordinaire, l'ours blessé ne se laisse pas facilement effrayer; il marche droit sur son ennemi, avec une résolution sans égale, déterminé à se venger.

Des matelots, montés dans le canot d'un baleinier, firent feu sur un ours blanc, qui se trouvait sur un glaçon flottant. Une balle l'atteignit: furieux, il sauta à l'eau, nagea contre le canot, et voulut y entrer. D'un coup de hache, on lui coupa une patte, et l'on fit force de rames pour atteindre le navire. L'ours n'abandonna cependant pas la poursuite: malgré tous les cris des matelots, malgré sa patte mutilée, il monta sur le pont où on le tua.

L'ours blanc paraît craindre les chiens plus que les hommes; il a peur du feu, de la fumée, des sons retentissants. Le bruit de la trompette, paraît-il, le met en fuite.

Il est difficile de prendre vivant un animal à la fois aussi fort et aussi prudent. « Le capitaine d'un baleinier, dit Scoresby, désirait avoir une peau d'ours blanc bien entière, et par conséquent l'animal devait être pris sans qu'on fit usage d'armes à feu pour le tuer. Il dis-

posa sur la neige une corde avec un nœud coulant et amorcé avec un morceau de lard de baleine. Un ours, qui rôdait sur les [glaces des environs, fut attiré par l'odeur, vit l'appât, saisit l'insidieuse pâture, mais remarqua le nœud coulant autour d'une de ses pattes ; avec l'autre patte qui restait libre, il s'en débarrassa et emporta la provision qu'on lui avait apprêtée, pour la manger en lieu plus sûr. On mit une seconde amorce ; mais l'ours était devenu prudent, il poussa le lacet de côté et enleva l'appât une seconde fois. Dans une troisième épreuve, on cacha la corde sous la neige, et l'on n'obtint pas plus de succès que lorsque le piège était laissé à découvert. Pour dernière tentative, on met l'appât au fond d'un trou assez profond pour que l'ours ne pût l'y prendre qu'en y plongeant toute sa tête. Le nœud coulant fut placé tout autour et caché soigneusement sous la neige. Le succès semblait assuré : vain espoir ! l'animal s'approcha, flaira la place, rejeta la neige avec ses pattes, mit la corde à découvert, puis l'écarta avec précaution, fit tranquillement un quatrième repas et disparut. »

Les jeunes ours polaires se montrent aussi prudents que les vieux, et une fois pris ils cherchent à recouvrer leur liberté par tous les moyens possibles. « En juin 1812, rapporte encore Scoresby, une femelle d'ours blanc arriva avec ses deux petits jusque près de mon navire, et fut tuée. Les deux oursons ne cherchèrent pas à s'enfuir, et on put les prendre vivants. Ils parurent d'abord très-malheureux, mais peu à peu ils semblèrent résignés à leur sort, et s'appriivoisèrent un peu. Quelques jours après, on en attacha un par le cou à une corde, et on le jeta à l'eau pour le faire baigner. Il se dirigea aussitôt vers un glaçon et voulut s'enfuir. Mais se sentant retenu, il chercha à se débarrasser de son lien. Près du bord de la glace se trouvait une fente de 50 à 60 cent. de large, et de 1<sup>m</sup>,30 de profondeur ; l'ours s'en approcha, et en la traversant, une partie de la corde s'y introduisit. L'ours se suspendit alors dans la fente, une de ses pattes de derrière placée de chaque côté, et avec ses pattes de devant chercha à faire glisser la corde par-dessus sa tête. Il remarqua bientôt que c'était peine inutile. Il se mit alors à courir et à essayer de rompre la corde, mais cette fois encore, ne pouvant réussir dans ses tentatives, il se coucha sur la glace, en poussant des hurlements. »

**Captivité.** — Pris tout jeunes, les ours blancs s'appriivoisent et peuvent même se dresser jus-

qu'à un certain point. Ils laissent entrer leur maître dans leur cage et jouent un peu avec lui. Ce sont surtout les Esquimaux qui se livrent à la capture des jeunes ours. Ils les surprennent au printemps, avec leur mère, dans leur retraite d'hiver. Ils sont donc habitués tout jeunes au contact de l'homme.

Cependant, jamais ils ne se plaisent en captivité. Même dans leur patrie, ils cessent de bonne heure de se trouver bien dans la maison, et leur plus grand plaisir est de se rouler dans la neige, de se refroidir sur la glace. Chez nous, l'ours blanc est réellement malheureux. Il ne peut supporter la chaleur ; plusieurs fois par jour, il faut l'arroser avec de l'eau fraîche, ou lui donner une cage avec un réservoir d'eau où il puisse se baigner à volonté. Néanmoins il est toujours triste, souffrant, et l'on éprouve une certaine peine à le voir s'acharner avec ses dents ou ses pattes après les barreaux de fer de sa cage, aller et venir sur la même ligne, tourner sans relâche ou balancer sa tête d'un côté et d'autre pour se donner le mouvement dont il a besoin. C'est surtout dans les étroites prisons des ménageries ambulantes, où l'enferment les montreurs de bêtes, que ce pauvre animal est vraiment misérable. Il se trouve mieux lorsque, comme dans la plupart des jardins zoologiques, il a un vaste espace avec un bassin grand et profond. Il joue alors dans l'eau des heures entières avec ses compagnons, et s'amuse avec des billots ou des boules.

Un ours blanc, fort beau, vivait, vers 1840, dans la fosse aux ours du Jardin des Plantes : un jour, un curieux jeta un petit chat de deux ou trois mois dans sa fosse ; le pauvre chaton courut se tapir dans un angle des murs et eut grand'peur quand il vit le monstrueux animal s'approcher de lui à grands pas. Dans sa frayeur mortelle, il se hérissa, fit le gros dos et se mit à montrer les dents et à jouer des griffes, au moment où son ennemi avançait le museau. Surpris par cette attaque imprévue, l'ours fit un bond en arrière, gagna lentement l'autre côté de la cour et n'osa plus s'approcher du malheureux chat que l'on parvint à retirer sain et sauf.

L'ours polaire est facile à nourrir en captivité. Lorsqu'il est jeune, on le soumet au régime du lait et du pain ; lorsqu'il est vieux, on lui donne de la viande, du poisson ou rien que du pain ; trois kilos forment sa ration journalière.

Il dort la nuit et veille le jour ; mais, tant qu'il reste éveillé, son activité n'est pas des plus grandes, car il se livre fréquemment au repos, s'assied ou se couche sur le ventre. En vieillissant,

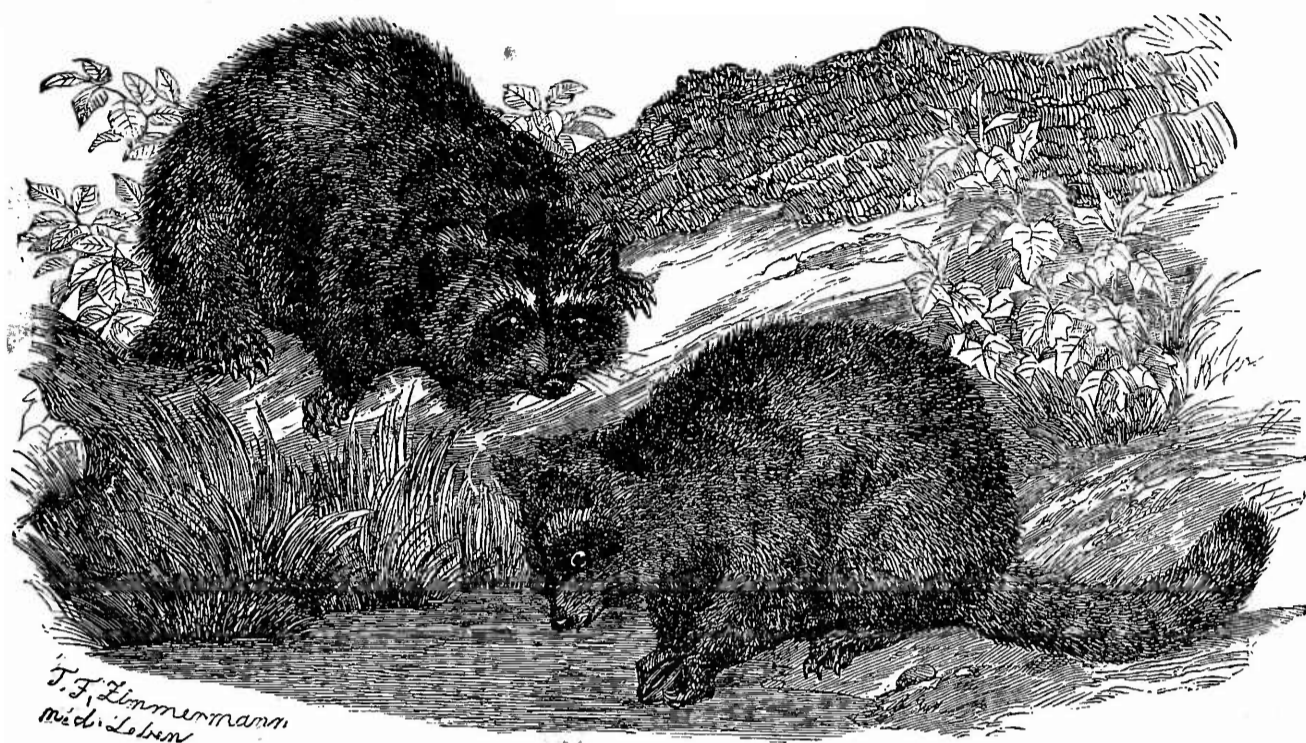


Fig. 316. Le Raton laveur.

son naturel devient féroce, et aux heures des repas il est méchant vis-à-vis de ses semblables; néanmoins il leur livre rarement un véritable combat, et manifeste sa colère plutôt par des hurlements que par des coups. Deux jeunes mâles qui sont au Jardin zoologique de Hambourg se disputent pour chaque bouchée, quoique vivant en très-bonne intelligence pour le reste. Ils poussent des rugissements formidables, mais aucun des deux n'ose attaquer l'autre.

Un ours blanc, s'il est bien soigné, peut se conserver plusieurs années. On en cite qui, pris jeunes, ont vécu vingt-un ans dans l'Europe centrale. Ces ours sont exposés à peu de maladies; cependant ils deviennent souvent aveugles, par manque d'eau probablement.

**Usages et produits.** — L'ours blanc est un des gibiers les plus appréciés des peuples du Nord. Sa peau, sa graisse, sa chair sont également estimées. De la première, on fait des couvertures, des semelles de souliers, des bottes et des gants fourrés. Dans les petites églises en bois d'Islande, on voit devant l'autel des peaux d'ours blancs que les chasseurs ont données à leurs prêtres, pour les protéger du froid pendant le service divin. Les habitants du Nord se nourrissent volontiers de la graisse et de la chair de l'ours polaire. Les baleiniers font de même; ils aiment la graisse purifiée et fumée.

Cependant tous, d'un commun accord, disent que l'usage de cette chair les incommode au commencement, et que le foie est très-perni-

cieux. « Quand des pêcheurs, dit Scoresby, ont imprudemment mangé du foie d'ours blanc, ils en deviennent malades, quelques-uns même très-fortement; chez quelques autres, la peau pèle après un pareil repas. » Kane confirme cette assertion. Il mangea un jour, quoique prévenu, du foie d'un ours blanc qu'on venait de tuer, et en fut presque immédiatement très-incommodé. Les pêcheurs croient que l'usage de la viande d'ours blanc fait blanchir les cheveux de bonne heure. Les Esquimaux ont la même croyance; ils savent aussi que le foie est nuisible, et ne le donnent à manger qu'à leurs chiens.

On se sert de la graisse pour l'éclairage; elle a sur l'huile de baleine l'avantage de ne pas répandre d'odeur.

Les habitants du Nord préparent des remèdes très-estimés avec la graisse de la plante des pieds de l'ours blanc, et font avec les tendons des fils et des liens solides.

Nous avons passé en revue les ours proprement dits, qui reproduisent, à quelques détails près, le type de la famille. Les animaux que nous allons décrire maintenant ont été rangés, par les uns, parmi les ours, et ont été considérés par les autres, notamment par de Blainville, comme devant former une division particulière sous le nom de *Subursidés*.

Par le fait, s'ils sont plantigrades, s'ils ont les formes et les caractères généraux des ours, ils

se distinguent complètement de ceux-ci par une queue longue, épaisse et très-velue. Leur taille n'est pas très-grande.

Les subursidés peuvent être considérés comme formant une transition entre les ours et les autres carnassiers. Ils forment plusieurs genres bien distincts.

### LES RATONS ou PROCYONS — *PROCYON*

*Die Waschbären.*

**Caractères.** — Les ratons se rapprochent le plus des ours proprement dits. Ils sont beaucoup plus petits; ont une stature grêle, des membres plus minces, plus hauts; une queue longue ou moyenne et très-touffue. Leur tête est large en arrière, leur museau petit et pointu. Ils ont de grands yeux, rapprochés l'un de l'autre; les oreilles grandes, tout à fait latérales; la plante nue des plantigrades, mais ils ne l'appuient tout entière à terre que lorsqu'ils sont assis ou debout; ils ne marchent que sur les ongles; leur poil est abondant, long, raide, non crépu. Leur dentition ne diffère pas beaucoup de celle des ours proprement dits.

**Distribution géographique.** — Les ratons sont des animaux propres à l'Amérique.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Ils habitent les forêts, et leurs mœurs rappellent plus celles des martes que celles des ours. Ils se nourrissent d'oiseaux de toute espèce, de petits mammifères, de fruits. Ils sont naturellement gais et assez doux, et sont très-utiles. Chaque année, un nombre considérable de leurs peaux est mis dans le commerce.

On n'en connaît que deux espèces, dont l'une habite le nord et l'autre le sud.

#### LE RATON LAVEUR — *PROCYON LOTOR.*

*Der gemeine Waschbär* ou *Schupp*, *The Raccoon* ou *Mapach*.

**Caractères.** — Le raton laveur (*fig. 316*) ressemble au blaireau. Il a 66 cent. de long; sa queue en a 27, et il est haut de 35 cent. environ. Son poil est gris-jaunâtre, mêlé de noir. Le duvet est gris-brun uniforme; les poils soyeux sont bruns à la racine, d'un jaune brunâtre au milieu, et noirs au bout. Les avant-bras, les côtés du museau, le menton et un faisceau de poils près de l'oreille sont uniformément gris-jaunâtre clair; une tache d'un brun noir occupe le derrière de l'oreille; cette même teinte s'étend sous forme de bandelette du front au bout du museau, et forme cercle autour de l'œil.

Une ligne d'un jaune blanchâtre va au-dessus de l'œil jusqu'à la tempe. Il a le bout des pattes gris-brun-jaunâtre, les longs poils des pattes brun foncé; la queue d'un gris jaunâtre, avec l'extrémité et six anneaux d'un brun foncé. Ces couleurs ne sont cependant pas nettement tranchées, et la teinte générale paraît, même d'assez près, un gris difficile à déterminer, s'harmonisant à la fois avec la couleur de l'écorce et avec celle d'un sol recouvert d'herbes sèches ou vertes.

Les variétés sont rares: on en a vu cependant, et le British Museum possède un raton laveur dont la fourrure est aussi blanche que celle de l'hermine.

**Distribution géographique.** — Le raton laveur est un animal de l'Amérique septentrionale; il habite le sud comme le nord, où il arrive au moins jusqu'à la limite sud des contrées à pelleteries. Aujourd'hui, il est peu nombreux dans les régions habitées, par suite de la chasse continue qu'on lui fait; mais on le trouve encore en très-grande quantité dans l'intérieur du pays, surtout dans les forêts.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Les rivières, les lacs, les ruisseaux, sont les endroits de prédilection du raton laveur. D'ordinaire, il se met en chasse à partir du crépuscule, et pendant la chaleur du jour il dort dans les troncs d'arbre creux ou sur des branches épaisses et bien touffues. Là où il n'est pas troublé, il n'a pas d'heure spéciale pour la chasse; il rôde le jour comme la nuit.

Le raton laveur est éveillé, élégant, à mouvements vifs et gracieux. Quand il rôde indifféremment, on ne reconnaît pas sa véritable nature. Il porte la tête penchée, le dos bombé, la queue pendante; il avance lentement et sa marche est oblique. Mais tombe-t-il sur une piste ou bien aperçoit-il un animal qui joue sans méfiance; sa physionomie change; son poil grossier se hérissé; ses oreilles larges se dressent; il se lève sur ses pattes de derrière, il saute, il court ou grimpe avec une rapidité incroyable sur les troncs d'arbre les plus verticaux. Souvent on le voit courir sur les branches comme un singe ou un paresseux, le corps penché en bas, et faire des bonds assurés d'une branche à l'autre. Sur la terre, il se trouve parfaitement à l'aise, il s'avance rapidement en bondissant et en retombant sur ses quatre pattes. Tout son être a quelque chose du singe. Il est gai, vif, curieux, malicieux, joueur, courageux au besoin, et montre toute la ruse du renard pour surprendre sa proie. Il vit en très-bons rapports avec ses semblables et il joue avec

aux des heures entières, même lorsqu'il est vieux. Nous verrons que la captivité ne lui enlève pas son humeur enjouée, et qu'il folâtre alors avec les autres animaux.

Relativement à sa nourriture, le raton laveur est un véritable ours : il mange de tout comme lui, il est aussi gourmand, et, quand il le peut, il sait se choisir les meilleurs morceaux. Il se nourrit de châtaignes, de maïs, de raisins, de fruits de toute espèce; il surprend les oiseaux, pille leurs nids, sait découvrir les plus cachés, ouvre les œufs et en vide le contenu sans en perdre une goutte. Il pénètre dans les jardins et dans les cours pour enlever des volailles, saccager les poulaillers et même les pigeonniers. Il prélève aussi l'impôt sur les habitants de l'eau. Il attrape des poissons, des écrevisses, des coquillages, et s'avance souvent loin dans les flots pour s'en procurer. Il aime surtout les huîtres; il sait les ouvrir avec adresse, quoiqu'au dire de quelques observateurs il s'y trouve parfois pris. On a avancé qu'une huître de forte taille, en fermant ses valves, le prend comme dans un étau, et que le flot survenant le submerge et le noie. Il est inutile de faire remarquer que ce récit est simplement fabuleux. L'ours laveur se nourrit aussi volontiers d'insectes; il est très-friand de certaines larves; il attrape les sauterelles avec beaucoup d'adresse, et grimpe sur les arbres les plus élevés pour y chercher des coléoptères. Il a l'habitude, avant de manger une proie quelconque, de la tremper dans l'eau, de la frotter entre ses pattes de devant, en un mot de la laver : c'est ce qui lui a fait donner le nom spécifique de *laveur*. Il ne le fait cependant que quand il n'est pas très-pressé par la faim; dans ce cas, il satisfait son estomac sans penser à laver ce qu'il va dévorer. Il ne se met en quête de nourriture que par le beau temps. Quand il pleut, qu'il neige ou qu'il vente, il reste dans sa tanière sans rien manger.

C'est au mois de mai que la femelle met bas deux ou trois petits; quatre ou six, d'après Audubon. Elle les cache dans le creux d'un arbre, qu'elle a préalablement garni d'une couche de feuilles.

**Chasse.** — On chasse le raton laveur, non-seulement pour se procurer sa peau, mais encore par pur plaisir de la chasse. Quand on veut avoir sa peau, on le prend dans des pièges de toute sorte, qu'on amorce avec un poisson ou un morceau de viande. Sa chasse est très-simple, et les Américains la pratiquent avec une véritable passion. Elle se fait de nuit, à la lueur des torches; et c'est

au moment où le raton laveur a quitté son gîte, où il glisse silencieux à travers les broussailles, lorsque tout se tait dans la forêt, que l'on se met en campagne. Un chien prend bientôt la piste, et toute la meute s'élançe à la poursuite de l'animal, qui grimpe rapidement sur un arbre, et cherche à se cacher dans le feuillage. Les chiens forment aussitôt autour de lui un cercle en aboyant; le raton reste tranquille, caché par les ténèbres. Les chasseurs s'approchent alors, jettent leurs torches en un tas, apportent du bois sec, des aiguilles de sapin, des pommes de pin, et de ces matières incendiées jaillit une flamme qui éclaire tout le paysage d'une lumière fantastique. Un bon grimpeur monte sur l'arbre, et continue la poursuite dans le feuillage. L'homme et le raton courent dans la cime de l'arbre, vont de branche en branche, jusqu'à ce qu'enfin celui-ci apparaisse sur un rameau, cherchant à gagner un autre arbre; l'homme, qui le poursuit de près, secoue la branche avec vigueur; le raton s'y cramponne de toutes ses forces; peine inutile, son ennemi approche; il lui devient de plus en plus difficile de se tenir; il fait un faux pas et tombe à terre. Les chiens saluent sa chute par un aboiement joyeux, et la chasse recommence. Une, deux fois encore, le raton laveur cherche son salut sur un arbre; mais la même scène se renouvelle. Enfin, il devient la proie de ses adversaires.

Audubon raconte ainsi les péripéties d'une pareille chasse : « La chasse continua. Les chiens et les piqueurs étaient sur les talons du raton laveur, et celui-ci se réfugia de désespoir dans un petit étang assez profond pour qu'il n'eût pas pied et qu'il fût forcé de se mettre à nager. La lueur de nos torches lui est insupportable. Son poil est hérissé, sa queue arrondie paraît trois fois plus grosse que de coutume; ses yeux brillent comme l'émeraude. La gueule écumante, il attend les chiens, prêt à attaquer celui qui s'approchera.

« Cela dure quelques minutes; l'eau devient boueuse, son poil dégoutte, et sa queue traînée dans la fange flotte à la surface de l'eau. Il pousse de rauques grognements, espérant ainsi repousser ses ennemis; mais il ne fait qu'augmenter encore leur ardeur; la meute s'approche de plus en plus. Un chien enfin le mord au dos, mais il est bientôt forcé de lâcher prise. Un second le prend par l'un des flancs, mais reçoit une forte morsure. Un troisième lui mord la queue; le raton se voit perdu, il fait entendre des cris plaintifs. Il ne lâche plus l'ennemi qu'il a pu saisir,

mais il donne temps aux autres chiens de se jeter sur lui et de le saisir. Enfin, un coup de hache sur la tête l'achève; il râle, sa poitrine se soulève encore dans un dernier soupir. Les chasseurs sont autour de lui, dans l'étang; partout brillent les torches, dont la lumière fait paraître plus profonde l'obscurité environnante. C'est un beau sujet pour un peintre!

**Captivité.** — Pris jeune, le raton laveur s'apprivoise bientôt. On peut le laisser libre comme un chien; il faut cependant le tenir hors de portée des poules. Sa confiance, sa gaieté, sa mobilité continuelle, tout son être comique, ressemblant à celui du singe, le rendent très-agréable. Il aime les caresses, mais ne montre jamais grand attachement à son maître. Il joue volontiers, et pousse de petits grognements de joie comme les jeunes chiens.

Toutes ses manières ressemblent à celles des singes. Il est toujours occupé, toujours attentif à ce qu'il voit. Il examine tout, il flaire tout, dans la chambre aux provisions comme dans la cour et le jardin. Il regarde dans les pots de la ménagère, et s'ils sont couverts, il essaye d'en soulever le couvercle pour s'emparer du contenu. Il est très-friand des confitures de fruits; mais il ne dédaigne pas pour cela le sucre, le pain, la viande. Dans le jardin, il mange des prunes et des cerises qu'il cueille sur les arbres; il vole des fraises, des raisins. Dans la cour, il se glisse dans les poulaillers et les pigeonniers, et, en une nuit, en égorge tous les habitants. Il se glisse comme une marte à travers les ouvertures les plus étroites, et se sert de ses pattes comme de mains.

En rôdant ainsi dans la maison et fouillant partout, il renverse une foule d'objets, casse la vaisselle, et c'est là le principal inconvénient qu'il présente. Il n'est pas difficile de l'élever; il mange ce qu'on lui donne: de la viande crue ou cuite, des oiseaux, des œufs, des poissons, des insectes, du pain, du sucre, de la mélasse, du miel, du lait, des racines, des fruits, etc. Mais il garde, même en captivité, la singulière habitude de tremper tous ses aliments dans l'eau et de les frotter dans ses pattes de devant, quoiqu'il en perde beaucoup en agissant ainsi et surtout lorsqu'il lave un de ceux dont il est le plus friand, le sucre, par exemple. Il laisse tremper le pain pendant assez longtemps. Il se précipite avec plus d'avidité sur la viande que sur les autres substances. Il porte les aliments solides à la bouche avec ses pattes de devant, en se tenant debout sur les pattes de derrière.

Il vit en paix avec les autres mammifères, tant que ceux-ci ne l'irritent pas. S'il est maltraité, il cherche à se débarrasser de ses persécuteurs, mais il ne lui vient pas à l'idée de combattre. S'il est bien soigné, on peut le conserver en Europe pendant assez longtemps.

« J'ai eu, dit Weinland, un raton laveur; il avait été pris jeune; je l'ai conservé un an, le laissant librement courir dans mon appartement, et j'ai eu occasion d'observer sa douceur. Il n'est nullement paresseux et montre au contraire beaucoup d'activité, dès qu'il est sûr de pouvoir arriver à son but; cependant il a ceci de commun avec tous les autres animaux, qu'il n'entreprendra jamais une chose impossible. Il grimpa bien des fois à une cage où était un perroquet, sans seulement regarder le prisonnier; mais, je n'étais pas sorti de la chambre, laissant le perroquet en liberté, que mon raton lui faisait la chasse. L'oiseau savait se défendre à merveille; adossé à la paroi, il présentait toujours à l'assailant son bec crochu et ouvert.

« Ce raton laveur était très-curieux; cependant chaque fois que la porte s'ouvrait, il se retirait sous mon fauteuil, mais toujours à reculons, la tête tournée vers la porte. Il ne prenait pas la fuite devant les plus gros chiens; il battait seulement en retraite avec la fierté et le calme d'un Spartiate, faisant toujours face à l'ennemi. Si un adversaire redoutable l'approchait de trop près, il hérissait son poil, grondait, poussait un cri bref et perçant, cherchant à le tenir ainsi en respect et à couvrir sa retraite, et cela lui réussissait souvent. Acculé, il se défendait vigoureusement. Les oiseaux et les œufs étaient son manger de prédilection. Tant que je le possédai, aucune souris ne se montra chez moi; on doit pouvoir l'employer comme animal domestique au même titre que le chat; mais il mène la même vie indépendante. Mon raton laveur ne montrait pas un grand attachement. Il connaissait son nom, et arrivait à l'appel quand il espérait recevoir quelque chose. Rarement, il se montra disposé à folâtrer. Il chercha une fois à jouer avec un chat, mais celui-ci lui griffa le museau. Il ne s'en fâcha pas, il s'essuya tout pensivement et s'approcha encore du chat, ne le touchant cette fois que du bout de la patte et détournant la tête.

« Je ne l'ai jamais vu simuler la mort comme fait l'opossum. Lorsqu'on le soulève par la nuque, il laisse tomber tous ses membres en résolution, comme s'il était mort; mais ses petits yeux brillants, éveillés, cherchent de tous côtés un objet qu'il puisse saisir des dents ou sur le-



quel il puisse poser les pattes. S'il en trouve un, il s'y cramponne solidement. Au commencement, il faisait beaucoup de bruit pendant la nuit, et dormait le jour ; mais comme il était toute la journée libre dans ma chambre et que la nuit on le rentrait dans sa cage, il ne tarda pas à veiller le jour et à dormir la nuit.

« Il vit en très-bonne harmonie avec ses semblables. On sait qu'il suffit d'une noix pour changer instantanément en discorde et en combat l'union qui règne entre deux singes ; il n'en est point de même pour les rats laveurs. Celui qui a eu la chance de l'attraper, mange paisiblement la friandise qu'on lui a donnée, sans que son compagnon se montre content ou mécontent ; il y est parfaitement indifférent. »

Cette dernière remarque ne se confirme cependant que si deux animaux ont été élevés ensemble dès leur jeunesse, ou s'ils appartiennent à des sexes différents. Deux rats laveurs mâles, adultes, que je mis ensemble, témoignèrent suffisamment par leurs grincements de dents, leurs grognements, leurs hurlements qu'ils n'étaient pas des plus enchantés de leur société. Ils n'en arrivèrent pas aux coups, et ne firent qu'en montrer l'envie.

L. Beckmann a publié des observations très-intéressantes sur cet animal, et je ne puis faire autrement que de les mettre sous les yeux de mes lecteurs.

« Parmi les particularités les plus prononcées que présentent les mœurs du raton laveur, dit-il, il faut citer sa curiosité, son avidité, son entêtement, sa propension à fouiller tous les coins et recoins. Il possède en outre et par un saillant contraste, beaucoup de sang-froid, d'empire sur lui-même. De la lutte continuelle de ces qualités si opposées résultent les faits les plus singuliers. Dès qu'il voit l'impossibilité d'arriver à son but, sa curiosité fait place à l'indifférence la plus complète, à l'entêtement le plus absolu, à la paresse la plus grande. Inversement, il passe de l'ennui le plus considérable à la joie la plus vive, et malgré toute sa prudence, tout son empire sur lui-même, fait les tours les plus bizarres, une fois que ses désirs sont excités.

« Dans les heures d'ennui, il fait mille choses comme pour tuer le temps. Tantôt il est debout dans un coin solitaire, tout préoccupé à s'attacher un brin de paille autour du museau ; tantôt il joue, pensif, avec ses pattes ou court après le bout de sa queue. D'autres fois, couché sur le dos, il ramasse sur son ventre un tas de foin ou de feuilles sèches, et essaye de les maintenir en

tirant par-dessus sa queue avec ses pattes de devant. S'il peut arriver près d'une bâtisse, il gratte et enlève le mortier avec ses ongles solides, et peut ainsi en peu de temps causer de grands dégâts. Comme Jérémie sur les ruines de Jérusalem, il s'assied alors au milieu des décombres, et fatigué de cette dure tâche, il soulève un peu son collier avec ses pattes de devant.

« S'il a soif, la vue d'un bassin plein d'eau le remplit d'ardeur et il fait tout pour s'en approcher. Il examine d'abord la profondeur de l'eau, il n'y trempe avec plaisir que ses pattes de devant, pour y laver bien des choses ; il n'aime nullement à s'y plonger jusqu'au cou. Cela examiné, il entre dans l'eau avec prudence, et cherche dans le fond quelque chose à laver, un morceau de vaisselle cassée, une coquille d'escargot, etc. A quelque distance, il aperçoit une vieille bouteille qui lui paraît avoir besoin d'une lessive ; aussitôt il s'élançe, mais le peu de longueur de sa chaîne le retient. Il se retourne alors, comme le font les singes ; la longueur de son corps s'ajoute à celle de la chaîne, et il atteint la bouteille avec ses pattes de derrière. L'instant d'après nous le voyons debout, marchant en chancelant vers l'eau, embrassant la bouteille dans ses pattes de devant et la serrant contre sa poitrine. Si l'on vient alors à le troubler, il se comporte comme un enfant gâté, se jette sur le dos, embrasse la bouteille de ses quatre pattes, et si solidement qu'on peut le soulever avec elle. S'il est fatigué de laver, il retire son jouet de l'eau, s'assied dessus, et se balance lentement, cherchant à fourrer les pattes de devant dans le goulot de la bouteille.

« Pour pouvoir bien l'examiner, il faut le voir librement en rapport avec l'homme ou les autres animaux. Son sentiment d'indépendance fait qu'il ne montre à personne, homme ou animal, beaucoup d'attachement. Il y a cependant sous ce rapport des exceptions : il s'amuse avec eux. Dès qu'il s'agit d'assister à un repas, d'être délivré de sa chaîne, ou de quelque autre chose semblable, il reconnaît son maître, l'appelle par un gémissement plaintif, embrasse ses genoux d'un air si suppliant qu'il est difficile de ne pas exaucer sa prière. Il craint beaucoup les mauvais traitements. S'il est maltraité par des étrangers, il cherche à se venger à l'occasion. Il déteste la contrainte ; aussi, dans les cages des ménageries, est-il d'ordinaire tranquille, blotti dans un coin. »

Voici quelques observations qui nous feront plus amplement connaître ses mœurs.

« Un raton laveur, qui habitait dans une ferme avec quelques autres quadrupèdes apprivoisés, s'était pris d'amitié pour un blaireau que l'on laissait libre et bien tranquille dans un petit espace. Par les jours de forte chaleur, celui-ci quittait son terrier, et continuait son sommeil à l'ombre d'un buisson de sureau. Aussitôt le raton laveur arrivait ; mais craignant les fortes morsures du blaireau, il se tenait à distance respectueuse et se contentait de le toucher un peu par derrière et du bout de la patte. Cela suffisait pour réveiller le blaireau, et le mettre au désespoir. Il donnait un coup de dent, mais en l'air, le raton laveur étant déjà loin. Le blaireau cependant n'était pas rendormi, que le raton apparaissait de nouveau. Il ne le faisait point par méchanceté ; il apportait au contraire dans l'accomplissement de cette tâche une conscience, un calme inébranlable ; il semblait n'agir ainsi que pour le plus grand bien du blaireau. Un jour cependant ce manège devint insupportable à celui-ci, il se leva en grondant et se retira dans son terrier. Mais tourmenté par la chaleur, il en sortit la tête et s'endormit. Le raton s'aperçut aussitôt que, dans cette position, il ne pouvait rendre à son ami les mêmes services, et voulut s'éloigner. A ce moment le blaireau s'éveilla, et à la vue de son persécuteur, ouvrit largement la gueule. Cela remplit de stupeur le raton laveur, il se retourna pour examiner de tous les côtés les dents blanches du blaireau. Celui-ci resta immobile dans sa position ; la curiosité du raton n'en fut qu'augmentée. Enfin, il se hasarda à avancer la patte prudemment et à donner un petit coup sur le museau du blaireau ; peine inutile, il ne remua pas. Le raton ne comprenait pas ce changement dans les habitudes de son compagnon, son impatience croissait et augmentait ; il voulait s'expliquer la chose. Il s'agitait impatient, il se demandait s'il devait exposer sa patte ou son museau ; enfin il se décida et fourra ce dernier dans la gueule ouverte du blaireau. Il n'est pas difficile de deviner la suite. Le blaireau ferma la gueule, le raton fut pris comme dans un étau ; il gémit, s'agita comme un rat dans une ratière. Il parvint enfin à retirer son museau tout sanglant, et s'enfuit courroucé. Cette aventure lui resta longtemps gravée dans la mémoire ; chaque fois qu'il arrivait près du terrier, il se passait la patte sur le museau, mais il ne cessa pas pour cela ses agaceries.

« La plupart de ses rencontres avec des chats, des renards, des porcs-épics finirent de même. Un vieux renard l'avait une fois maltraité ; il

lui témoigna sa mauvaise humeur en passant dans la suite tout auprès de lui sans l'honorer d'un regard. Une fois, il en fut fortement mordu à la queue, il poursuivit son chemin tranquillement, sans tressaillir ni d'effroi ni de colère, sans même se retourner.

« Il avait, par contre, fait alliance offensive et défensive avec un grand épagneul. Il se laissait attacher avec lui, et tous deux suivaient leur maître pas à pas, tandis qu'attaché seul, le raton laveur voulait toujours suivre son chemin. A peine était-il lâché le matin, qu'il courait chez son ami. Debout sur ses pattes de derrière, il embrassait le cou du chien de ses pattes de devant, et se frottait la tête contre lui ; il le regardait ensuite et le touchait de tous côtés avec curiosité. Il paraissait chaque jour découvrir en lui et admirer une nouvelle beauté. Quelques poils laissaient-ils une place à nu, c'est à cette place qu'il léchait et caressait le chien, cherchant à faire disparaître cette tache. Le chien recevait ces caresses avec plaisir, et restait immobile, levant tantôt une patte, tantôt l'autre, pour rendre plus facile la tâche que le raton laveur s'imposait. Mais quand celui-ci cherchait à lui grimper sur le dos, il ne le souffrait pas, et alors commençait une lutte où le raton montrait tout son courage, tout son sang-froid, toute son adresse. Son attaque habituelle était de sauter à l'improviste à la gorge de son adversaire, beaucoup plus grand et plus fort que lui. Embrassant le cou du chien avec ses pattes de devant, il cherchait avec ses pattes de derrière à s'accrocher au dos ou aux flancs ; s'il réussissait, le chien était vaincu, et ne pouvait se débarrasser des étreintes de son ami qu'en se roulant. Jamais celui-ci n'abusa de l'avantage de sa position. Il se contentait de fourrer sa tête contre la gorge du chien, et de si près que celui-ci ne pouvait le mordre.

« Ce raton laveur n'aimait guère avoir affaire aux bassets. Quelquefois cependant il lui prenait fantaisie d'en prendre un dans ses pattes. S'il réussissait, il faisait une cabriole de plaisir, et cherchait à mordre sa queue, qui revenait entre ses pattes. Puis, marchant à reculons, ne perdant pas de vue le basset en colère, il couvrait ses derrières, et grognant, agitant la queue, il se couchait à terre comme un chat au moment de bondir. L'attaquait-on de divers côtés, il se jetait sur le dos, agitait ses quatre pattes, mordant tout autour de lui, et criant.

« Il se précipitait avec fureur sur les petits mammifères, les oiseaux, et il était difficile de

lui arracher sa proie ; quant aux souris, aux rats et aux autres animaux, il les tuait en les mordant à la nuque, les dévorait avec leur peau et leurs poils, car il avait beau les laver et les frotter, il n'arrivait pas à les dépouiller. Par les belles matinées d'été, il sortait dans les hautes herbes couvertes de rosée. C'était un plaisir que de l'y voir. De temps à autre, il s'arrêtait comme un chien d'arrêt, faisait un bond, avait attrapé une grenouille, la tuait en la frottant rapidement contre le sol. Il s'asseyait alors, tenant la grenouille dans ses pattes de devant, comme un enfant sa galette, lui mordait la tête, et la mangeait entièrement.

« Pendant ce temps, la première abeille s'est fait entendre. Le raton laveur écoute, il frappe l'air de ses pattes, il a saisi l'insecte et il le mange. L'instant d'après, il s'approche d'un mur ; un coup de patte à plat, il a écrasé une mouche, la ramasse et l'avale. Il brise les coquilles d'escargots avec ses dents, comme une noix ; il en frotte le malheureux habitant dans l'herbe humide, le nettoie ainsi de tous les débris de sa demeure, et le mange. Il n'aime pas la grande limace ; mais les grands carabes dorés paraissent être un de ses régals favoris ; il joue longtemps avec eux avant de les manger. Il est passé maître pour trouver et piller les nids d'oiseaux. Comme animal omnivore, il recherche aussi une nourriture végétale, des fruits mûrs, des baies, des sorbiers et des sureaux qu'il sait cueillir habilement. C'est un spectacle plaisant que de le voir descendre d'un espalier, la queue allongée, le poil hérissé, un gros abricot dans la bouche, regardant, inquiet, de tous côtés si son vol sera aperçu ou non. »

Ces récits nous montrent que le raton laveur est un compagnon agréable pour quiconque peut lui donner l'espace nécessaire pour que tout son naturel se manifeste.

**Usages et produits.** — Le raton laveur est d'un bon rapport pour le chasseur : sa viande est estimée non-seulement des Peaux-Rouges et des nègres, mais encore des blancs. Sa fourrure est très-recherchée partout. De ses poils soyeux, on fait de bons pinceaux ; avec le duvet, des chapeaux ; avec la queue, des boas pour les dames.

#### LE RATON CRABIER — *PROCYON CANCRIVORUS*.

*Der Aguara, The Agouara ou Crab-Eater.*

**Caractères.** — Le raton laveur est remplacé dans l'Amérique du Sud par le raton crabier ou

mangeur de crabes, vulgairement *Aguara, Aguarapope, Renard à la main plate*, comme le nomment les habitants du Guarana ; d'autres voyageurs le nomment simplement *Raton* ou *Mapache, Mauile, Guasini*. Il diffère du raton laveur par des pattes plus élevées, des oreilles plus courtes, un poil plus épais, mais moins long. Son pelage est un gris jaunâtre indéterminé, passant au blanc sous le ventre. Le bas des pattes est brun foncé ou gris-jaunâtre, le bord de la bouche, une bande au-dessus de l'œil, une petite tache à l'angle externe de l'œil sont blancs ; la queue est noire, marquée de trois ou quatre bandes d'un blanc jaunâtre.

**Distribution géographique.** — D'après le prince de Wied, on trouve cet animal tout le long des côtes orientales de l'Amérique du Sud, dans les forêts, au bord des marais et des cours d'eau ; on ne le rencontre jamais dans les lieux secs et élevés ni en rase campagne.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Le raton crabier est un animal nocturne, qui passe la plus grande partie du jour dans son gîte, et chasse pendant la nuit. Il a le même régime que son congénère ; il mange volontiers certaines espèces de crabes, de là son nom latin. Ce n'est qu'au printemps qu'il vit avec ses semblables, surtout avec sa femelle. En dehors de cette époque, il parcourt seul son domaine de chasse.

La femelle met bas au printemps, c'est-à-dire en octobre ou novembre, de deux à quatre petits ; elle les élève dans son gîte jusqu'à ce qu'ils puissent l'abandonner.

**Chasse.** — Les Indiens sauvages, seuls, chassent cet animal pour se procurer sa chair et sa peau. Les blancs le laissent tranquille, car il ne leur cause aucun dégât, et ne leur est d'aucune utilité. Lorsqu'il est poursuivi, il grimpe sur un arbre et devient ordinairement la proie du chasseur. Sur un sol sec, il se défend courageusement contre les chiens. S'il se trouve dans le voisinage d'un marais, il s'y réfugie avec une rapidité telle, que les chiens ne peuvent l'y suivre ; il s'y cache et y disparaît aux yeux du chasseur.

**Captivité.** — Pris jeune, le raton crabier s'apprivoise parfaitement et joue avec quiconque le caresse. Il vit en bonne harmonie avec les animaux domestiques, mais sans montrer de préférence à aucun. Il dort la plus grande partie du jour, enroulé sur lui-même, la tête entre les pattes de devant. Le soir il devient très-actif et rôde dans la cour et dans la maison, flairant chaque objet, fourrant son nez dans chaque fente, dans chaque trou ; il se dresse sur ses pattes de

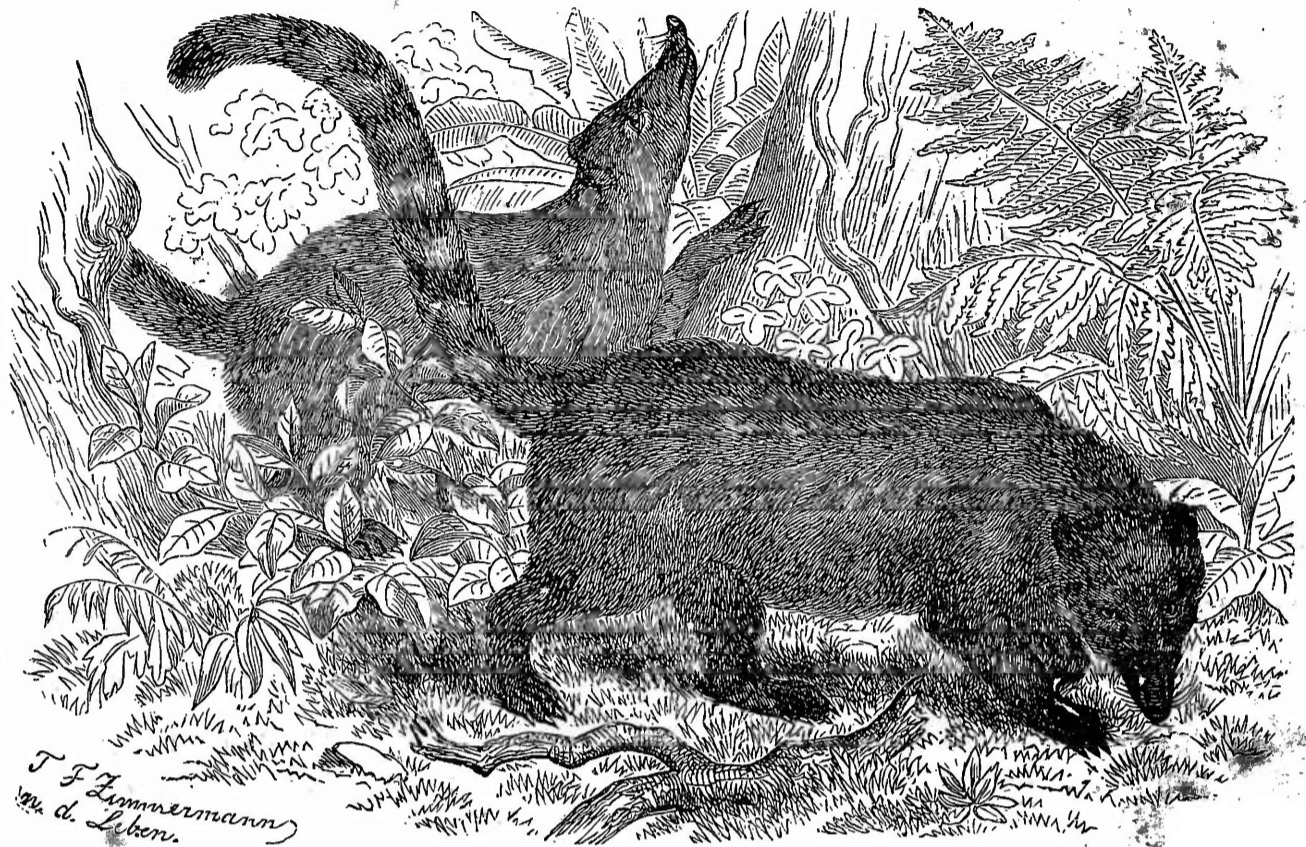


Fig. 317. Le Coati sociable.

derrière pour mieux voir; mange tout ce qu'il trouve, sans s'en prendre à aucun animal domestique. On le nourrit avec de la viande de bœuf, des racines cuites et des fruits. Comme le raton laveur, il prend sa nourriture entre ses pattes de devant et la roule longtemps, mais sans la tremper dans l'eau. Il n'aime pas à être dérangé quand il mange. Si alors on le trouble, il se met en colère et mord même son gardien. On ne l'a jamais vu se reproduire en captivité.

### LES COATIS — *NASUA*.

*Die Coatis, Rüssel ou Nasenbären, The Coati.*

**Caractères.** — Les coatis viennent se placer tout naturellement à côté des animaux précédents. Ils ont le corps mince, allongé presque comme les martes, le cou court, la tête longue et pointue, la queue touffue, de la longueur du corps, les pattes courtes, vigoureuses, à pieds larges. Leur museau surtout est caractéristique : il s'allonge en forme de trompe en avant de la gueule, et a des bords redressés, à angles saillants. Leurs oreilles sont courtes, arrondies; leurs yeux de grandeur moyenne; leurs doigts, au nombre de cinq à chaque patte, sont réunis dans presque toute leur longueur, et armés d'ongles longs, pointus, peu recourbés; leur plante est nue. Leur dentition ressemble à celle des ratons.

On n'a compté pendant longtemps que trois

espèces de coatis; Tschudi, pendant son voyage au Pérou, il y a une vingtaine d'années, en découvrit deux nouvelles, et Weinland une autre. On connaît donc aujourd'hui au moins cinq espèces. J'en ai eu quatre vivantes en même temps, et j'ai eu occasion de me convaincre de leur indépendance spécifique.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Les diverses espèces de coatis ont les mêmes mœurs, le même genre de vie, et il nous suffira, par conséquent, de nous occuper des deux espèces qui ont été connues les premières. Nous en ferons en même temps l'histoire, après les avoir décrites isolément.

#### LE COATI SOCIABLE — *NASUA SOCIALIS*.

*Der gesellige Coati.*

**Caractères.** — Cette espèce (fig. 317) mesure 1<sup>m</sup>,05 de long, sur lesquels 50 cent. appartiennent à la queue. Sa hauteur est de 30 cent. Son pelage, assez long, épais, est formé de poils soyeux, grossiers, raides, luisants, plus longs à la queue; et d'un duvet court, mou, un peu crépu, épais surtout sur le dos et sur les flancs. Les moustaches sont fortes, les sourcils longs, les poils de la face courts. Le dos est roux ou gris-brun, le ventre est jaunâtre, le front et le haut du crâne sont gris-jaunâtre, les lèvres blanches, les oreilles d'un noir brunâtre en arrière, d'un gris jaunâtre en avant. Une tache ronde et blanche se

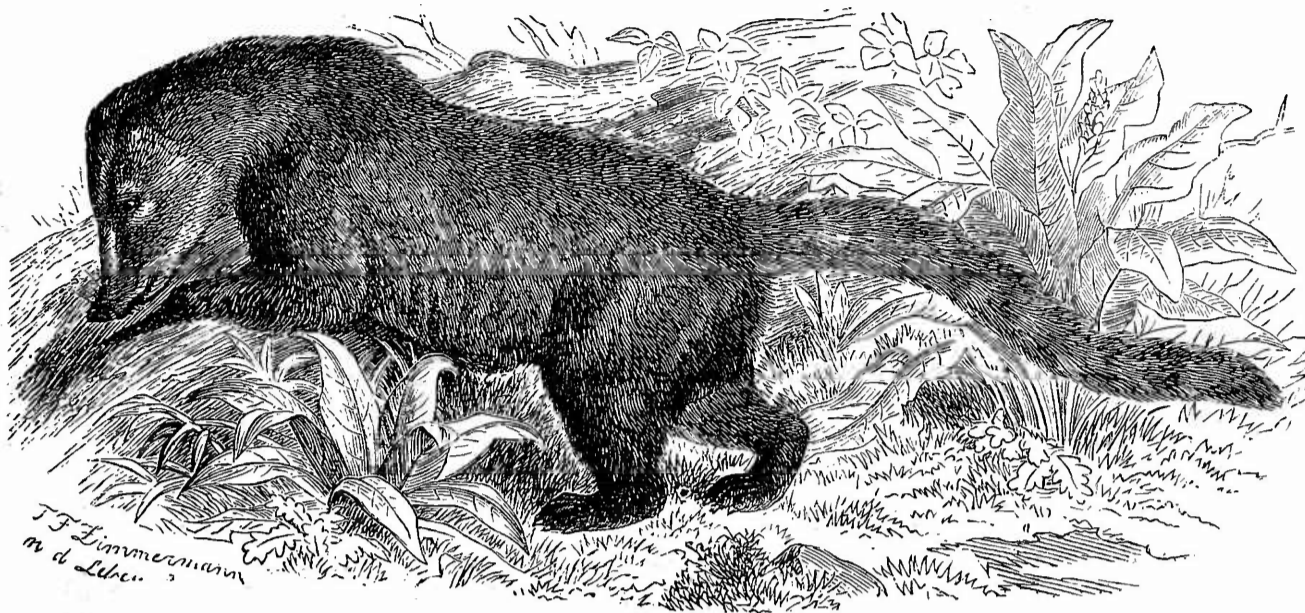


Fig. 318. Le Coati solitaire.

trouve au-dessus de chaque œil, une autre en occupe l'angle externe, et deux taches confluentes sont au-dessus de l'œil. Une bande blanche descend le long de la racine du nez.

**LE COATI SOLITAIRE — *NASUA SOLITARIA*.**

*Der einsame Coati ou Rüsselbär.*

**Caractères.** — Le coati solitaire (fig. 318), vulgairement *Ours à trompe*, que le prince Max. de Wied sépare de l'espèce précédente, est plus grand et plus vigoureux; il n'est pas plus long, mais il est plus haut et plus fort. Son pelage est d'un jaune brunâtre sur le dos; les poils en sont bruns à la racine, gris au milieu, et annelés de jaune au bout. La queue est marquée de sept anneaux d'un brun jaunâtre, alternant avec sept anneaux d'un brun noir. La face, les pattes et toutes les parties nues sont noires; une tache gris-blanc se trouve au-dessus et au-dessous de l'œil. Les côtés du menton sont blancs; les oreilles, noires, bordées de gris.

**Distribution géographique.** — Ces deux coatis habitent toute la partie chaude de l'Amérique du Sud. On les y trouve dans les parties chaudes des Cordillères et dans les grandes forêts. Le Mexique en nourrit une espèce, mais elle diffère de celles-ci.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Nous devons à d'Azara, à Rengger, au prince de Wied, à de Saussure, à Bennett et à Weinland la connaissance des mœurs des coatis. Comme le nom l'indique déjà, les deux espèces dont nous faisons l'histoire se distinguent en ce que la première vit en troupes de huit à vingt individus, tandis que

la seconde vit solitaire, habite un espace délimité et ne se réunit qu'à l'époque du rut. Le coati solitaire paraît avoir plusieurs gîtes et passer la nuit tantôt dans l'un, tantôt dans l'autre. Le coati sociable n'a ni domaine de chasse déterminé, ni gîte; il mène une vie vagabonde; tout le jour, il erre dans la forêt, et quand la nuit le surprend, il se loge dans un tronc d'arbre creux, entre des racines, au point de bifurcation de deux branches, et y dort jusqu'au matin. On le rencontre bien plus fréquemment que son congénère. Les coatis sociables marchent dispersés, en faisant entendre des sons particuliers, rauques, à moitié grognements, à moitié sifflements, que l'on entend bien avant que l'on aperçoive la bande elle-même. Ils fouillent le sol recouvert de branches et de feuilles sèches; l'un ou l'autre fourre son museau dans chaque trou; pas une fente, pas une crevasse qui ne soit explorée; mais jamais un même objet n'arrête longtemps la bande.

Le coati solitaire, au contraire, marche silencieusement, lentement, examinant tout, mais avec prudence, prenant son temps, car il n'a pas à redouter d'être dérangé par ses semblables.

Lorsque les coatis ont senti un ver dans le sol, une larve d'insecte dans du bois pourri, ils font tous leurs efforts pour s'en emparer. Ils fouillent avec leurs pattes de devant, introduisent de temps en temps leur nez dans le trou, sentent comme le font les chiens lorsqu'ils poursuivent des souris, jusqu'à ce qu'enfin ils aient atteint leur but.

Parfois, on voit toute la bande grimper à un arbre, où elle va dénicher et surprendre les oi-

seaux, le parcourir rapidement, puis passer aussi vite à un autre. Le coati solitaire est trop paresseux pour se donner cette peine, il reste à terre. Chez les coatis sociables, l'on ne remarque jamais une entente particulière dans les actions des divers membres d'une bande ; chacun agit pour lui-même, ne s'inquiète de ses compagnons que pour ne pas quitter la bande, qui paraît conduite par un des plus âgés. Toute la matinée, ils sont ainsi occupés à faire du bruit, à siffler, à chercher, à creuser, à grimper, à se disputer ; quand la chaleur arrive, ils cherchent une place commode pour leur sieste. Ils choisissent un arbre, un buisson ; chacun s'étend sur une branche et s'endort. Dans l'après-midi, le voyage recommence, et au soir, ils se cherchent une autre place pour passer la nuit.

Le coati solitaire paraît moins prudent que ses congénères ; chez ceux-ci, quelques-uns veillent à la sûreté générale, les autres peuvent donc manger en paix ; le solitaire est obligé de vaquer à la fois à ces deux occupations. Si un coatisociable aperçoit un ennemi, il prévient aussitôt ses compagnons par un son fort, sifflant, et grimpe rapidement sur un arbre, où les autres le suivent, et en un instant toute la bande se trouve dans les branches. Si on les suit ou si l'on donne au tronc des coups de hache, chacun court au bout de sa branche, saute à terre ou plutôt se laisse tomber comme un corps inanimé, et s'enfuit. S'ils ne sont pas troublés, ils descendent de l'arbre la tête la première, contrairement aux autres animaux ; et pour cela ils portent leurs pattes de derrière en dehors et en arrière, et s'attachent fortement au tronc. Ils grimpent aux rameaux avec prudence, ne sautent pas de branche en branche comme les singes, et cependant ils ne sont guère moins habiles que les chats et les singes. Sur terre, leurs mouvements sont plus lents que sur les arbres. Ils vont au pas, la queue élevée verticalement, ou s'avancent par petits bonds successifs, la moitié seulement de la plante touchant le sol. Ce n'est que debout ou assis sur les pattes de derrière, qu'ils appuient toute la plante. Quoique mal organisés pour courir, ils ont cependant un galop rapide. Ils semblent avoir peur de l'eau ; ils ne s'y jettent qu'à la dernière extrémité ; ils nagent cependant très-bien, et traversent facilement des fleuves et des rivières.

L'odorat est le premier de leurs sens ; après lui vient l'ouïe ; la vue, le goût et le toucher paraissent assez faibles. Ils ne voient pas dans l'obscurité des nuits, et de jour, leur vue n'est préci-

sément pas des meilleures. Il n'est pas possible d'admettre non plus que leur goût soit très-développé ; quant au toucher, il paraît limité à leur museau allongé en forme de trompe.

Les coatis sont aussi sensibles aux blessures qu'aux influences atmosphériques. On en rencontre qui sont malades, qui ont au ventre des ulcères malins, auxquels ils succombent souvent ; on les voit s'enlever ces ulcères avec les ongles sans donner seulement un signe de douleur.

On ne sait rien sur la reproduction du coati solitaire. Quant au coati sociable, la femelle, au dire de Rengger, a de trois à cinq petits par portée ; elle met bas au printemps des contrées qu'elle habite, c'est-à-dire en octobre, dans un tronc d'arbre creux, dans un terrier, dans un fossé couvert de broussailles, ou dans quelque autre endroit bien caché. Elle reste là avec ses petits jusqu'à ce que ceux-ci puissent l'accompagner dans ses pérégrinations. Ce temps n'est pas bien long ; car on rencontre au milieu des bandes, de jeunes coatis qui ont à peine leurs incisives.

**Chasse.** — Les Indiens sauvages chassent les coatis avec ardeur pour en avoir la peau et la chair. Dans l'Amérique du Sud et au Mexique, les blancs ne les chassent que par agrément. On parcourt la forêt avec une meute de bons chiens, et l'on cherche une troupe de coatis. Ceux-ci, à l'approche de la meute, se réfugient sur les arbres ; mais les chiens les y signalent, et on les y tire facilement. Il faut cependant bien viser, si on veut les avoir. N'est-il que blessé, le coati se tapit au point de bifurcation de deux branches et il est souvent alors difficile de l'atteindre. Parfois, les coatis s'élancent à terre, et cherchent à se sauver en fuyant ou en grim pant sur un autre arbre ; mais les chiens les ont alors vite saisis et égorgés. Un chien seul n'est pas bien redoutable pour un coati. Le solitaire, surtout, sait faire usage de ses dents. Il se retourne contre les chiens, leur fait face courageusement, mord tout autour de lui ; il sait, comme on dit, vendre chèrement sa peau, et souvent il met cinq ou six chiens hors de combat, avant de succomber lui-même.

**Captivité.** — Dans tous les pays où habitent les coatis, on voit souvent de ces animaux apprivoisés. De Saussure dit que, de tous les mammifères d'une certaine taille, ce sont ceux qu'on peut tenir le plus facilement. Il est très-ordinaire d'en voir chez les Indiens, et on en amène souvent en Europe. Il est aisé, du reste, d'éle-

ver un coati, même très-jeune. On les nourrit de lait et de fruits ; plus tard, on leur donne de la viande cuite ou crue. Ils paraissent préférer la viande de bœuf. Leur goût pour les volailles et les petits mammifères n'est pas très-prononcé ; toutefois ils ne dédaignent pas de telles proies. On peut dire d'une manière générale que le régime animal ne leur est pas absolument indispensable, et qu'ils ne se montrent pas trop avides de chair : ils se contentent parfaitement d'un régime végétal. A l'inverse des autres carnassiers, ils ne cherchent pas à surprendre les volailles ; cela montre bien qu'en liberté ils se nourrissent plus d'insectes et de végétaux que de vertébrés. On doit veiller à ce qu'ils ne manquent pas d'eau ; ils boivent souvent et beaucoup, et le font à la manière des chiens ; mais ils ont soin de relever l'extrémité de leur museau hors de l'eau.

Les jeunes coatis sont rarement conservés en cage. Il est préférable de leur mettre un collier en cuir, et de les attacher à un arbre, dans une cour, en ayant soin par les temps de pluie prolongée, de les rentrer dans la maison. On n'a pas à craindre qu'ils rongent le lien auquel ils sont attachés.

Presque toute la journée, le coati est en mouvement ; il dort pendant la nuit et au milieu du jour. Par la grande chaleur, il s'étend tout de son long ; dans d'autres circonstances, il s'enroule couché sur le côté, cachant la tête entre les pattes de devant. Quand on lui jette sa nourriture, il la prend entre ses dents, et s'éloigne de son gardien autant que le lui permet la longueur de sa chaîne.

Avant de manger la viande, le coati la gratte avec les griffes des pattes de devant. Il brise les œufs entre ses dents, ou en les frappant contre le sol, et il en boit avec avidité le contenu. Il mord les melons et les oranges ; parfois, il enfonce dans le fruit une de ses pattes de devant, en arrache un morceau et le porte ensuite à la bouche. Un coati, que possédait Bennett, buvait le sang avec passion, et quand on lui jetait un animal, il cherchait toujours la place la plus sanglante. Il mangeait volontiers des figues ; aussi quand il pouvait s'échapper, courait-il aux figuiers. Il savait reconnaître les fruits les plus mûrs, les ouvrait et en suçait le contenu. Après avoir léché le sang de l'animal qu'on venait de lui donner, il le roulait entre ses pattes de devant, lui retirait les intestins, et les dévorait avant d'attaquer les autres parties. Dans le jardin, il fouillait la terre comme le font les cochons, et

en retirait à chaque fois un ver ou une larve d'insecte, dont son odorat lui avait révélé la présence. Il buvait en relevant son nez, de manière à ce qu'il ne fût pas mouillé.

En captivité, le coati n'a nul besoin de soins spéciaux ; il se plie à toutes les circonstances. Il s'habitue à l'homme, sans cependant témoigner à personne une amitié spéciale, comme les singes ; il joue avec tout le monde, avec les autres animaux, chiens, chats, poules, canards ; mais il n'entend pas être dérangé dans ses repas ; quelque apprivoisé qu'il soit, il mord quiconque cherche à lui enlever sa nourriture.

Le Muséum d'Histoire naturelle de Paris a possédé quelques coatis qui étaient logés dans la cage des singes ; ils restaient sans trop de difficulté avec leurs compagnons, dont les mœurs, la conformation, le régime, sont si différents des leurs ; mais on dut renoncer à exposer ces animaux inoffensifs aux jeux trop violents et aux caresses trop brusques d'un chimpanzé.

Le coati captif est très-indépendant. Il ne se soumet pas à la volonté de l'homme, la contrainte le met en fureur, les coups mêmes ne peuvent le faire obéir ; il se défend vigoureusement et mord son gardien comme les étrangers. Quand il voit la supériorité de son adversaire, il s'enroule, met la tête contre sa poitrine et la couvre avec ses pattes de devant, de manière à la protéger contre les coups ; il craint probablement pour son nez, qui est très-sensible. Il fait entendre en ces circonstances un sifflement fort et prolongé, qu'il ne pousse ordinairement que quand il a faim, quand il a soif ou qu'il s'ennuie ; il saisit toutes les occasions de porter un coup à son adversaire. Il n'a pas peur des chiens et se défend encore plus courageusement contre eux que contre les hommes. Ses fortes canines à deux tranchants lui sont d'une grande utilité ; elles font des morsures profondes et dangereuses. Sans être attaqué, il se précipite souvent sur des chiens étrangers et les met en fuite.

On comprend qu'il soit difficile d'apprendre quelque chose à un être aussi irritable, aussi indépendant. Rengger, à la vérité, en vit un qui obéissait à son maître comme un caniche, et qui faisait le mort ; mais ce n'était là qu'une exception. On ne tarde généralement pas à s'apercevoir qu'il est peu de mammifères de cette taille qui aient aussi peu d'intelligence que le coati. On ne remarque aucune suite logique dans ses actes. Sa mémoire est faible, il ne se souvient ni des bons ni des mauvais traitements, ni des aventures qui lui sont arrivées ; aussi ne connaît-il

pas le danger et s'expose-t-il très-souvent plusieurs fois au même péril.

Est-il libre dans une maison, il y devient très-désagréable. Il flaire tout, fouille tout, renverse tout. Il a une grande force dans son nez, et sait se servir de ses pattes de devant avec beaucoup d'adresse. Il n'est rien qu'il ne touche. Quand il trouve un livre, il en tourne tous les feuillets, les frappant alternativement avec chacune de ses pattes, et très-rapidement; lui donne-t-on un cigare, il le déroule; voit-il un objet debout, il lui donne un coup avec la patte droite, puis avec la patte gauche, et ainsi alternativement jusqu'à ce qu'enfin il le renverse. Une chambre, une bibliothèque, une collection, est saccagée avant qu'on ait eu le temps de s'en douter. Il est encore désagréable sous d'autres rapports. Le coati n'est pas un instant tranquille; il mord, il répand une odeur de musc, forte, très-désagréable, et dépose partout ses excréments fétides. Ce qu'il y a de très-curieux, c'est qu'il s'en frotte lui-même la queue, lorsqu'il est tourmenté par des puces, ou qu'il souffre d'une éruption avec démangeaisons. Bennett l'a vu se frotter ainsi les poils de la queue non-seulement avec ses excréments, mais encore avec de la colle et d'autres substances poisseuses. Il se contente, plus tard, de la lécher ou de la laver dans l'eau.

Beaucoup de coatis témoignent la plus grande joie quand quelqu'un s'occupe d'eux. Ils sont très-sensibles aux bons soins; ils aiment beaucoup qu'on les caresse, et encore plus qu'on les gratte derrière les oreilles. Ils penchent alors la tête, se frottent comme les chats contre les personnes, en faisant entendre un murmure de plaisir. J'en ai vu trois dans une cage, à Rotterdam; ils ne vivaient pas dans un parfait accord. Le mâle le plus fort avait conquis la domination de la cage, et faisait sentir son pouvoir même à la femelle. Tous trois témoignaient une joie extrême lorsqu'on les grattait. Ils se couchaient sur le dos, poussaient de petits cris de volupté : *hae! hae! hae!* Le tyran chassait ses sujets, pour jouir seul du plaisir de mes caresses. Il avait su inspirer aux deux autres assez de respect pour qu'à son approche ils se retirassent au fond de la cage.

Weinland a observé que, sans raison explicable, les coatis affectionnent certaines personnes et détestent certaines autres. Ils invitent les unes, par un murmure particulier, à les caresser et à les gratter; ils donnent des coups de griffes aux autres et leur montrent les dents, dès qu'elles s'approchent de leur cage. Ils consentent

bien à prendre de la nourriture des mains de ces dernières, mais jamais ils ne s'apprivoisent complètement vis-à-vis d'elles. Bennett raconte qu'un coati, qui répondait à son nom comme un chien, qui obéissait à tous les appels, sans jamais songer à faire usage de ses dents, courait souvent dans sa cage comme furieux, tournant en rond, mordant sa queue. Quand quelqu'un s'approchait, il grognait, grondait, criait, menaçait de mordre. Mais une fois libre, il devenait l'animal le plus doux du monde.

Les observations de Henri de Saussure concordent parfaitement avec ce que j'ai rapporté. Elles renferment cependant quelques détails intéressants, que je veux donner à mes lecteurs :

« Mon coati apprivoisé, dit-il (1), me suivit pendant plusieurs mois dans mon voyage. Il était attaché à une mince laisse, et jamais il ne chercha à la rompre. Quand j'étais à cheval, il se tenait toute la journée en équilibre sur ma monture. Jamais il n'essaya de fuir, et ne causa aucun dérangement. Le soir je l'attachais à n'importe quel objet; on le laissait même errer librement dans la cour. Quelle que fût sa douceur, il avait cependant des instants de colère, où il cherchait à mordre; mais une simple punition le ramenait à l'obéissance. Une femelle, que j'eus vers la même époque, était encore plus douce que le mâle.

« En 1856, je traversai avec eux les États-Unis, et les emmenai en Europe. Je les mis, à cet effet, dans une caisse munie de cloisons et pouvant s'ouvrir par un couvercle grillagé. Nous eûmes à supporter de grands froids, de la neige et de la glace; les coatis restaient blottis dans la paille, et ne montraient nulle envie de sortir.

« Avant d'être complètement adulte, le mâle se montrait enclin à mordre, soit par ennui, soit par manière de jeu; il cherchait à saisir le doigt qu'on introduisait dans sa caisse, et, lors de mon débarquement en France, un douanier trop curieux en fut mordu jusqu'au sang.

« Je gardai mes coatis pendant plusieurs mois à la campagne, près de Genève. Ils semblaient aimer la société de l'homme; ils me suivaient dans mes promenades, courant à droite et à gauche, grimpant sur les arbres, creusant des trous dans la terre. Ils étaient gais et joueurs, comme des singes. Rencontraient-ils un passant, ils se précipitaient sur lui, lui grimpaient le long des jambes; en un clin d'œil, ils étaient sur son épaule, d'où ils sautaient à terre, et s'enfuyaient, ravis de

(1) H. de Saussure, *Bibliothèque universelle de Genève.*



leur espièglerie. Mais c'était pour la plupart des gens chose désagréable, aussi fus-je forcé de ne plus les laisser courir aussi librement. Cela devenait d'ailleurs d'autant plus nécessaire, qu'en apprenant à connaître la liberté, ils s'inquiétaient moins de leur maître. Ils aimaient à se promener; mais plus ils étaient éloignés, moins aussi ils aimaient à retourner à la maison, et plusieurs fois je fus contraint de les faire chercher à près d'une demi-lieue.

« On les mit dans une prairie, attachés à une longue corde; ils s'y amusèrent à gratter la terre, à chercher des insectes, mais jamais ils ne cherchèrent à ronger la corde. C'était en été, et ils n'avaient nullement à souffrir du froid. Malheureusement les enfants et les curieux ne cessaient de les exciter, et ils y gâtèrent le peu de bon qu'il y avait encore chez ces animaux. Après avoir passé deux mois en plein air, ils commencèrent à nous donner fort à faire; souvent, ils se détachaient et s'enfuyaient au loin; il fallait alors de la peine pour les retrouver. D'ordinaire, ils étaient dans les grands arbres des villages voisins. Plusieurs fois, la corde qu'ils traînaient après eux s'embrouillait et leur pressait le cou; on les trouvait alors pendus et à moitié morts. Une fois, nous n'arrivâmes que très-difficilement à rappeler le mâle à la vie.

« Jusqu'à ce moment, ils se montraient fort doux à l'égard de leur gardien. Ils passaient plusieurs heures à jouer et à dormir sur les genoux d'une femme, qui n'avait pas peur d'eux, et qui les traitait bien au lieu de les menacer et de les effrayer. Mais, peu à peu, le caractère du mâle devint méchant; il mordait dès qu'on l'approchait. Il en devint dangereux; on l'enferma avec sa femelle dans une chambre vide et bien fermée. Le lendemain matin il n'y avait plus de coatis. Ils avaient grimpé dans la cheminée, et avaient passé du toit sur un pied de vigne du Canada. Après avoir erré dans le village, ils rencontrèrent avant le jour une vieille femme, et lui sautèrent sur le dos. La malheureuse ne savait ce qui lui arrivait, elle les repoussa, pour s'en délivrer. Ils la laissèrent, mais non pas sans lui faire plusieurs morsures. Le matin, on les trouva dans un buisson. Le mâle, non-seulement ne revint pas à la voix de son gardien, mais encore lui opposa une grande résistance. Chaque jour, il devenait plus difficile de laisser ces animaux en liberté; je finis par me décider à les mettre dans une grande cage, pour éviter de nouveaux accidents. La cage fut

placée dans l'écurie; mais les chevaux en devinrent inquiets, et crièrent toute la nuit.

« L'hiver était proche; je ne pouvais tenir mes coatis à l'écurie; je ne savais qu'en faire, quand un nouveau fait vint m'arracher à mon indécision. Un jour, le mâle abusa de la liberté qu'on lui donnait de temps en temps, et s'enfuit. Mon domestique le trouva au bord du lac, occupé à fouir le sable. A son arrivée, il fit un bond de côté, en poussant son cri de colère. On était forcé de prendre ces animaux par la queue, qu'ils portent relevée; en les tenant alors à bras tendu, on les mettait hors d'état de se servir de leurs griffes, et quand ensuite on les remettait à terre, ils ne montraient plus d'ordinaire aucune mauvaise humeur. Mon domestique put bien tenir ainsi le fugitif, mais ne le tint pas assez éloigné de lui; l'animal arriva à le saisir; il était très-irrité. Contre son habitude, il ne se laissa pas porter dans les bras de son gardien; tout au contraire, il lui enfonça ses griffes acérées dans le cou, lui faisant ainsi deux atroces blessures. Ce bel exploit sembla cependant le calmer, et on put l'emporter. Un tel accident me décida à me débarrasser de ces animaux, et ne sachant comment les faire parvenir à un jardin zoologique, je me décidai à les faire tuer.

« On voit par là combien les coatis ont un caractère mobile. Ils aimaient à s'oublier dans les caresses; mais ils se contentaient de les recevoir, et ils ne savaient en échange que sauter lourdement sur le dos des gens, et encore plus par manière de passe-temps qu'en témoignage d'amitié. »

Jamais, à ma connaissance, les coatis ne se sont reproduits en captivité. « Au Paraguay, dit Rengger, on n'a pas d'exemples de coatis captifs qui se soient accouplés, quoiqu'on ait souvent tenu les deux sexes ensemble, et qu'on leur ait laissé toute la liberté possible. »

Beaucoup supportent parfaitement la captivité pendant de longues années; d'autres périssent, sans qu'on puisse en connaître la raison. En liberté, d'après les estimations de Rengger, ils vivraient de dix à quinze ans.

**Usages et produits.** — La chair des coatis est très-estimée par les Indiens sauvages. Celle des jeunes animaux surtout, lorsqu'elle est bien apprêtée, est un mets assez agréable, même pour un palais d'Européen. Les sauvages mettent aussi à profit la peau des coatis, et l'emploient principalement à faire de petites bourses.

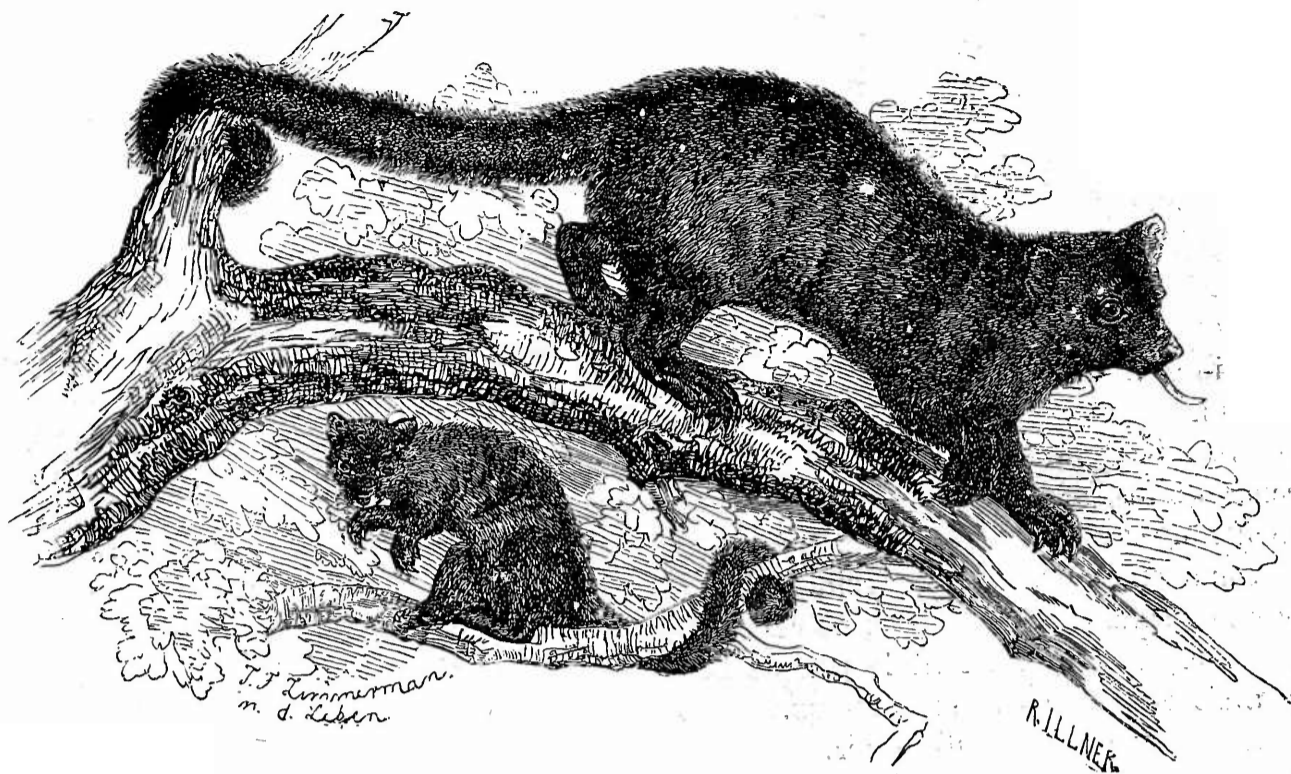


Fig. 319. Le Kinkajou potto.

### LES KINKAJOUS ou CERCOLEPTES — CERCOLEPTES.

*Die Wickelbären, The Kinkajous.*

Dans les vingt-cinq dernières années du dix-huitième siècle, on vit à Paris, et plus tard à Londres, un animal d'Amérique qui eut le privilège d'exciter la plus vive curiosité. Cet animal inconnu était le kinkajou. Oken a cru cependant que Hernandez en avait parlé sous le nom de belette des arbres, ou *quauh-tenzo* ; mais la description qu'il en a donnée est si défectueuse que l'on ne peut se prononcer avec assurance. C'est Alexandre de Humboldt qui, le premier, nous a fourni sur lui des renseignements précis. Avant qu'il en eût parlé, aucun mammifère n'avait causé autant de difficultés aux naturalistes. Les uns le tenaient pour un lémurien, et le nommaient maki brun (*Lemur flavus*) ; d'autres, considérant sa dentition bien différente de celle des singes, le regardaient comme un viverridé, et lui donnaient le nom de belette mexicaine (*Viverra caudivolvula*). Mais la queue enroulante et surtout la dentition à molaires mousses, indiquant un omnivore, ne coïncidaient pas avec les caractères des viverridés. Enfin on rangea le kinkajou parmi les ours, en compagnie d'un autre animal non moins remarquable.

**Caractères.** — Mais les différences qu'à plusieurs égards le kinkajou présente soit avec les ursidés, soit avec les subursidés ; sa longue queue

enroulée et en partie prenante, ses narines ouvertes sur les côtés du museau, sa langue douce et extensible, en font un type à part, et c'est avec juste raison que l'on a fondé sur lui un genre distinct, établissant passage entre les ours et les martes, comme les coatis en établissent un entre les ours et les civettes ; les ratons, entre les ours et les singes.

Ce genre ne renferme qu'une seule espèce.

#### LE KINKAJOU POTTO — CERCOLEPTES CAUDIVOLVULUS

*Der Wickelbär ou Kinkaju, The Kinkajou ou Potto.*

**Caractères.** — Le kinkajou potto, ou à queue enroulée (fig. 319), que les Brésiliens nomment *manaviri* ou *cuchumbi*, a le corps allongé, mais lourd, reposant sur des pattes basses ; sa tête est courte et grosse, son museau très-court ; ses yeux sont assez grands, ses oreilles petites, ses doigts réunis dans la moitié de leur longueur, et armés d'ongles solides ; la plante des pieds est nue. Il a la queue plus longue que le corps, et enroulante comme celle de plusieurs marsupiaux et des singes hurleurs. Le kinkajou adulte a au delà de 80 cent. de long, sur lesquels 50 cent. appartiennent à la queue ; sa hauteur est de 17 cent. Son pelage est épais, assez long, un peu crépu, doux, lustré ; il est sur le dos et les flancs d'un gris jaunâtre clair, avec reflets un peu rougeâtres et ondulé de brun foncé ; chaque poil est gris à la racine, jaune-roux au milieu, et brun foncé à la pointe. Tout le long de l'épine

dorsale, règne une large bande foncée, nettement délimitée. La partie inférieure du corps est brun-roux, plus clair sur le ventre, dont le milieu est marqué d'une bande longitudinale d'un roux foncé. Le côté externe des pattes est brun foncé. La queue est brune dans sa moitié antérieure, noire dans sa moitié postérieure.

**Distribution géographique.** — Le kinkajou est très-répendu. On le trouve dans toute la partie nord du Brésil, dans la Nouvelle-Grenade, au Pérou, à la Guyane, au Mexique, dans la partie sud de la Louisiane et de la Floride. D'après Humboldt, il serait surtout abondant aux bords du Rio-Negro et dans la Nouvelle-Grenade.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Il habite les forêts vierges, près des cours d'eau, et vit sur les arbres. Ses habitudes sont nocturnes. Il passe le jour à dormir dans le creux d'un tronc d'arbre. La nuit, il est vif, actif, et court dans la cime des arbres pour chercher sa nourriture. Sa queue prenante lui est d'un très-grand secours. Il ne le cède pas aux singes en agilité. Tous ses mouvements sont sûrs et rapides. Il se suspend aux branches avec sa queue ou ses pattes de derrière, et descend des arbres la tête la première. En marchant, il appuie toute la plante des pieds par terre.

Il se nourrit de petits mammifères, d'oiseaux, d'œufs, d'insectes, de larves, de miel, de fruits, notamment de bananes et de figues d'Adam. Il est très-friand de miel, et dévaste les ruches des abeilles sauvages; aussi est-il détesté des Indiens, et les missionnaires lui ont-ils donné le nom d'*Oso melero*, ours à miel. Pour prendre cette friandise, il se sert de sa langue, longue et protractile, qu'il insinue dans les fentes les plus étroites, les trous les plus petits. Il l'introduit par l'ouverture de la ruche, brise les rayons et lèche le miel. Il s'en sert comme l'éléphant de sa trompe. En liberté, cet animal est assez cruel et avide de sang; il paraît cependant préférer une nourriture végétale.

On ne sait rien sur la reproduction du kinkajou. La femelle a deux mamelles, et on en conclut qu'elle ne peut avoir plus de deux petits par portée. Jamais il ne s'est reproduit en captivité.

**Captivité.** — De l'aveu de tous les naturalistes, le kinkajou se montre très-doux vis-à-vis de l'homme; au bout de quelque temps, il est aussi caressant que le chien; il reçoit les flatteries avec plaisir; il reconnaît la voix de son maître, et préfère la société de l'homme à celle de ses semblables. Il invite son gardien à jouer, à s'oc-

cuper de lui. Aussi, dans la Nouvelle-Grenade, est-il un des animaux domestiques préférés des indigènes.

Même en captivité, il dort tout le jour. Il se couvre le corps, et surtout la tête, avec sa queue. Lorsqu'on lui donne de la nourriture, il se réveille; mais une fois qu'il a fini de manger, il se rendort. Au coucher du soleil, il s'éveille, tire la langue, fait quelques pas incertains, gagne l'eau, boit, se lave; il se montre alors vif et gai; il saute, grimpe, fait mille tours, joue avec son maître, pousse de petits sifflements de joie ou gronde et hurle comme un jeune chien si on l'agace. Il s'assied sur ses pattes de derrière, et mange avec ses pattes de devant, comme les singes; dans ses manières, il tient à la fois de l'ours, du chien, du singe et de la civette. Il se sert de sa queue pour prendre les objets qu'il ne peut atteindre avec ses pattes. Il est tellement sensible à l'éclat du jour, qu'au lever du soleil il cherche le coin le plus obscur, et que sa pupille se réduit à un simple point. Si l'on tient une lumière près de lui, il montre son mécontentement, devient inquiet et agité. Il mange tout ce qu'on lui donne: pain, viande, fruits, pommes de terre cuites, légumes, sucre; il boit du lait, du café, de l'eau, du vin, de l'eau-de-vie même; les boissons spiritueuses l'enivrent et le rendent malade pour plusieurs jours. De temps à autre, il s'empare d'une volaille, la tue, en suce le sang et l'abandonne. Lorsqu'il s'est bien agité, il éternue souvent plusieurs fois de suite. Dans la colère, il siffle, comme le font les oies, et crie assez fort. Quelque apprivoisé qu'il paraisse, il cherche toujours à reconquérir sa liberté. Un vieux kinkajou, que possédait Alex. de Humboldt, s'enfuit pendant une nuit; mais, auparavant, il égorgea deux femelles de coq-de-roche qui appartenaient à la collection de ce naturaliste, et les emporta comme provision.

Ces détails, qui nous sont fournis par Alex. de Humboldt, je suis en mesure de les confirmer en tous points. Le Jardin zoologique de Hambourg possède, depuis le printemps de 1863, un kinkajou qui présente, en effet, toutes ces particularités. C'est un être très-agréable. Je l'achetai à une ménagerie et conquis bientôt son attachement, en le caressant chaque fois que je venais le voir. Peu de temps suffit pour qu'il me reconnût, et il me permit ce qu'il ne souffrait pas de la part d'autrui. Je pouvais le réveiller sans le mettre en colère.

Le kinkajou, comme nous l'avons dit, dort la plus grande partie du jour, couché sur le côté,

enroulé sur lui-même, le dos tourné à la lumière et s'éveille vers le soir, toujours à la même heure. Aussitôt éveillé, il s'allonge, se dresse, bâille, tire la langue; il marche quelque temps lentement et pensif dans sa cage. Sa marche est particulière et très-malhabile. Il porte ses jambes en dedans, de telle sorte qu'à chaque enjambée, il est obligé de passer une de ses pattes par-dessus l'autre. Il grimpe bien mieux qu'il ne marche; cependant on ne peut dire qu'il soit très-agile; il se sert continuellement de sa queue prenante. Il s'en aide souvent, ainsi que de ses pattes de derrière, pour se suspendre à une branche, la tête en bas.

Il mange tout ce que nous lui donnons; mais ce qu'il préfère, ce sont les fruits, les pommes de terre cuites et le riz bouilli. Quand je lui livre un petit oiseau, il s'en approche avec prudence, le flaire soigneusement, le mord, et pendant qu'il le dévore, le tient solidement avec ses pattes de devant. Il mange lentement; il dépèce et déchire sa nourriture, en mord de petits morceaux, et les mâche longtemps et lentement avant de les avaler. Sans mentir à sa nature de carnassier, on ne peut cependant pas dire qu'il soit réellement altéré de sang.

Il est difficile de trouver un compagnon plus agréable: il montre de l'abandon comme un enfant. Les caresses le rendent heureux. Il se frotte contre celui qui le flatte de la main, et ne paraît avoir aucune ruse. Il n'est méchant que quand on le réveille en sursaut. Si l'on ne fait que l'appeler, si on lui laisse le temps de s'éveiller, il est très-agréable.

Le kinkajou supporte bien la captivité, même en Europe. On peut le nourrir sans aucune peine; nous ne le voyons cependant que rarement en vie, et je n'en peux saisir la raison. Il n'est pas difficile à prendre, et c'est un de ces animaux qui, dans toutes circonstances, captivent l'attention des spectateurs, et dont l'acquisition serait doublement précieuse pour les ménageries et les jardins zoologiques.

### LES BENTURONGS ou ICTIDES — *ICTIDES.*

*Die Binturong, The Binturongs.*

Quelques naturalistes placent à côté du kinkajou un autre animal, encore très-peu connu, que d'autres ont rangé parmi les viverridés. Après l'avoir vu, je partage l'opinion des premiers.

**Caractères.** — Les benturongs, que Valenciennes a nommés scientifiquement *Ictides*, et Tem-

minck *Arctictis*, sont aussi isolés dans le règne animal que le sont les kinkajous, et forment réellement un genre distinct, essentiellement caractérisé par des ongles comprimés et propres à grimper, une queue longue et prenante, une pupille allongée, et des oreilles terminées par un pinceau de poils.

On a décrit plusieurs espèces, mais l'on n'admet avec certitude que la suivante.

#### LE BENTURONG NOIR — *ICTIDES ATER.*

*Der Binturung, The Binturong.*

**Caractères.** — Cette espèce (*fig. 320*), qui se rapproche des kinkajous par sa dentition et sa queue un peu prenante, rappelle aussi les civettes par son port, mais elle dépasse ces animaux en grandeur.

Le mâle adulte atteint jusqu'à 1<sup>m</sup>,30 de long, dont la moitié appartient à la queue; la femelle est un peu plus petite. Le benturong noir a le corps robuste, la tête large, le museau allongé, la queue longue, les pattes courtes, massives, la plante des pieds nue, cinq doigts à chaque patte, armés d'ongles assez forts, non rétractiles. Sa fourrure est épaisse, assez grossière. Ses oreilles sont courtes, arrondies et terminées par un pinceau de poils noirs; le poil du corps et surtout de la queue est long, celui des membres est court. La lèvre supérieure est ornée de chaque côté de moustaches blanches et épaisses. Tout l'animal est d'un noir mat, passant au gris sur la tête, au brun sur les membres. La femelle est plus grise. Les petits sont jaunâtres, avec le bord des oreilles et le tour des yeux blancs.

**Distribution géographique.** — Sumatra, Java, Malacca, le Boutan et le Népal, sont la patrie de cet animal. Le major Farquhar le découvrit; Raffles en donna la première description; d'autres voyageurs en rapportèrent des peaux en Europe, et enfin, en 1855, Rawson fit cadeau d'un benturong mâle, vivant, au jardin zoologique de Regent's-Park à Londres. Je l'y ai vu au printemps de 1863.

**Mœurs, habitudes et régime.** — On ne sait que peu de chose des mœurs de cet animal en liberté. Il habite les forêts, et y vit comme les autres carnassiers. C'est là tout ce que nous en connaissons.

**Captivité.** — On a observé deux fois le benturong en captivité, mais presque rien n'a été publié sur son compte. Voici à peu près les résultats de ces observations.



Fig. 320. Le Benturong noir.

Le benturong est un animal nocturne, qui dort tout le jour, enroulé sur lui-même et qu'on réveille très-difficilement. Le trouble-t-on dans son repos, il gronde, grince des dents, pour se rendormir immédiatement après. Cependant, on réveilla pour me complaire celui du Jardin zoologique de Londres, il ne donna pas ces signes de mécontentement et se montra bien plus affable. A la tombée de la nuit, l'animal se réveille. Il se nourrit de substances végétales et de substances animales. Un individu que Fréd. Cuvier a observé, et que son maître possédait déjà depuis plusieurs années, mangeait indifféremment des œufs, des têtes de volailles, du plantain dont il était fort avide. Il grimpe sur les arbres, avec lenteur, mais avec beaucoup d'adresse, en s'aidant de sa queue prenante; il l'enroule autour de la branche, et l'y fait glisser, sans en ouvrir l'anneau. Son appétit n'est pas proportionné à sa taille, il est facile d'ailleurs à satisfaire; car le benturong, nous le répétons, ne dé-

BREHM.

daigne aucun aliment, et on le nourrit très-bien et à bon marché avec du riz cuit.

### LES PANDAS — *AILURUS*.

*Die Katzenbären.*

**Caractères.** — Les pandas sont les derniers des subursidés, parmi lesquels ils se distinguent particulièrement par un corps trapu, des pieds demi-plantigrades, des ongles médiocres et comprimés, et surtout par une queue très-touffue, et également épaisse jusqu'à l'extrémité.

Ce genre est uniquement représenté par l'espèce suivante.

#### LE PANDA ÉCLATANT — *AILURUS REFULGENS*.

*Der Panda ou Katzenbär, The Panda ou Wah.*

**Caractères.** — Le panda éclatant, connu aussi sous le nom d'*Ours-chat* (fig. 321), tient le

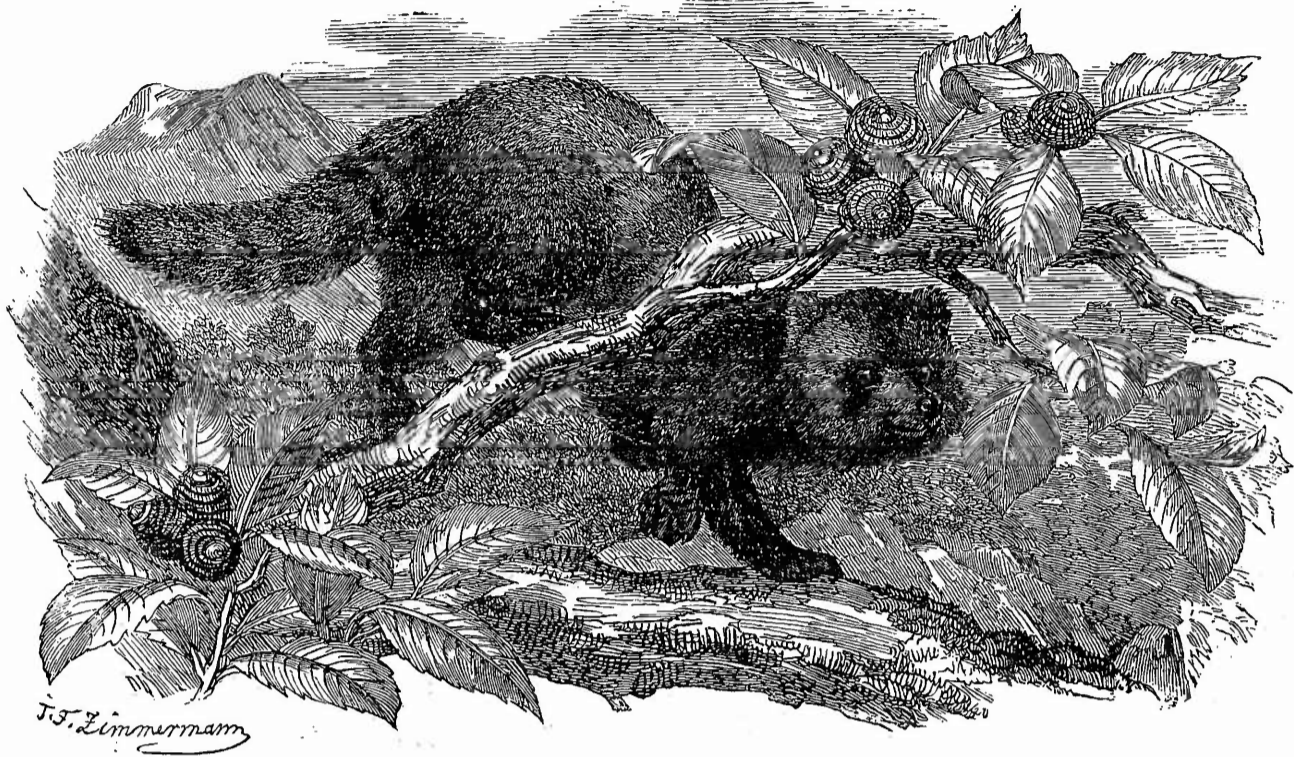


Fig. 321. Le Panda élatant.

milieu, par son port, entre le raton laveur et le chat. Sa tête, par sa brièveté, a quelque ressemblance avec celle de ce dernier. Il a le museau court et large; les oreilles grandes; les poils du museau touffus, ce qui fait paraître cette partie de la face très-grosse; les pattes courtes; la plante des pieds velue; les doigts courts, armés d'ongles très-recourbés, pointus, à demi rétractiles. L'animal a la taille du chat domestique, soit 55 cent. de long et 36 de haut; la longueur de la queue est de 25 cent. La fourrure est formée d'un duvet de poils soyeux; elle est épaisse, douce, lisse, très-longue, ce qui fait paraître l'animal plus gros qu'il n'est réellement. La partie supérieure est d'un roux foncé, vif et luisant, à reflets jaune doré, clair sur le dos, où le bout des poils est jaune. La partie inférieure et les pattes sont d'un noir brillant; leur partie antérieure et externe est marquée d'une bande châtain-roux foncé; le front et le sommet de la tête passent au jaune clair; les longs poils des joues sont blancs, et roux-jaune en arrière; une bande rousse va de l'œil à l'angle de la bouche; le menton est blanc; les oreilles sont couvertes de poils

d'un roux foncé en dehors, blancs en dedans; la queue est rousse, marquée d'anneaux plus clairs, étroits, peu distincts.

**Distribution géographique.** — Le panda est originaire des montagnes du versant sud de l'Himalaya, entre le Népal et les Montagnes-Neigeuses.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Il habite les forêts, à une altitude assez grande, et vit sur les arbres, au voisinage des rivières et des torrents.

Il grimpe à merveille; chasse les petits oiseaux, dont il aime beaucoup les œufs, les petits mammifères, les insectes et mange aussi des fruits. Il pousse un cri assez fort, pouvant être rendu par la syllabe *vah*, d'où le nom d'*hitvah*, sous lequel les indigènes le désignent. On ne sait rien de plus sur ses mœurs.

La femelle a quatre paires de mamelles, ce qui permet de conclure qu'elle met bas plusieurs petits à chaque portée.

**Captivité.** — Nous ne savons rien sur la vie de cet animal en captivité.

La deuxième grande division des carnassiers, les *Insectivores*, réunit trois familles de mammifères qui se nourrissent principalement d'insectes.

A ne considérer que le genre d'alimentation, l'on devrait comprendre les chiroptères dans cette division ; mais ceux-ci, sauf leur système dentaire, qui est presque semblable à celui des autres insectivores, ont une organisation qui en fait un groupe complètement distinct.

Les insectivores ont encore avec les chiroptères des rapports de taille et d'habitudes ; ainsi la plupart d'entre eux sont petits, et il le fallait bien pour que, dans nos pays du moins, où les insectes ne sont pas très-abondants, surtout une partie de l'année, ils pussent trouver une nourriture suffisante ; car, quoique leur taille soit petite, ils consomment journellement une quantité d'aliments dont le poids surpasse celui de leur corps. Quant à leurs habitudes, elles sont nocturnes comme celles des chiroptères, et ils ne le cèdent pas à ces derniers pour la voracité. Il y a donc plusieurs points de contact entre les chiroptères et les insectivores ; mais, nous le répétons, des différences essentielles d'organisation les séparent. Ce qui paraît pouvoir se déduire de l'ensemble des caractères que nous allons passer en revue, c'est que les insectivores sont le lien naturel des carnassiers et des chiroptères.

**Caractères.** — Les insectivores sont des mammifères dont les formes n'ont en général rien de bien gracieux ; ils se font remarquer par la petitesse de certaines parties de leur corps et le grand développement de certaines autres. Ils s'éloignent beaucoup du type ordinaire des carnassiers. Leur port est très-variable. Ils ont souvent le corps ramassé, les pattes raccourcies, le nez prolongé en forme de trompe ; les oreilles ont des dimensions variables ; certains organes des sens sont très-développés, d'autres, au contraire, sont rudimentaires, et, dans ce cas, un autre sens supplée à celui qui fait défaut.

**Distribution géographique.** — Les insectivores sont surtout propres aux zones tempérées du globe et aux contrées humides des tropiques. Leur nombre diminue à mesure qu'on s'avance vers le Nord et vers les régions où la chaleur amène une trop grande sécheresse.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Les insectivores ont des facultés intellectuelles en harmonie avec leur organisation. Ce sont des animaux peu intelligents, moroses, craintifs, défiant, solitaires. La plupart vivent sous terre

ou dans des endroits très-cachés ; d'autres habitent l'eau, d'autres encore les arbres. Leur activité atténuée la multiplication des insectes nuisibles, des vers, des mollusques, et même de plusieurs petits rongeurs. Aussi, tous, sans exception, sont-ils très-utiles dans les lieux en culture ; malheureusement, le naturaliste est seul à reconnaître leurs services ; le vulgaire continue à les accabler de sa haine.

« La plupart de ces petits mammifères, dit Vogt (1), sont d'un extérieur laid et même repoussant ; menant autour de nous une vie nocturne et cachée, ils excitent contre eux tous les préjugés qu'inspirent les animaux nocturnes. On voit ici la vérité du vieux dicton, que la nuit n'est pas l'amie de l'homme. Tout ce qui voltige ou rampe la nuit est haï et détesté par le sentiment populaire, sans plus ample recherche, et il est extrêmement difficile de persuader à la multitude que le mouchard et l'agent de police ne peuvent pas se livrer à leurs recherches à la lumière du jour, quand ils veulent se mettre à la piste d'un criminel qui travaille la nuit. Il faut bien alors qu'ils le suivent dans l'ombre.

« La chauve-souris, le hérisson, la musaraigne et la taupe, sont les quatre types divers qui représentent les insectivores dans notre zone. Un coup d'œil dans la gueule ouverte de ces animaux nous convainc de suite qu'ils ne peuvent être que carnassiers, plus carnassiers encore, si on peut s'exprimer ainsi, que le chien et le chat, que la classification générale nomme par excellence carnassiers. Les deux mâchoires sont hérissées de pointes et de crocs aigus. Des dents comme des poignards s'élèvent tantôt à la place des canines, tantôt tout à fait par derrière, au-dessus du niveau des dents mâchelières. Des pyramides aiguës, dont les pointes ressemblent à une scie à double rang, alternent avec des dents qui ont quelque ressemblance avec la lame d'un couteau de poche. Cette conformation prouve que ces dents sont destinées à saisir et à percer même des insectes à enveloppe dure comme les coléoptères. Ces caractères ne trompent pas, et de même que Brillat-Savarin pouvait écrire : « Dis-moi ce que tu manges, je te dirai qui tu es, » de même on peut dire des mammifères : « Montre-moi tes dents, je te dirai ce que tu manges. » Les insectivores ne mâchent ni ne broient avec les dents, ils mordent et perforent. La couronne

(1) Vogt, *Leçons sur les animaux utiles et nuisibles*. Paris, 1867, p. 15.

de leurs dents n'est point usée en haut par le frottement de la mastication, mais au contraire aiguisée par l'opposition des dentelures. Si l'on prend la peine de comparer le râtelier d'un petit rongeur, d'un rat, par exemple, avec celui d'une chauve-souris ou d'une taupe, les caractères distinctifs des deux sautent clairement aux yeux. Le râtelier d'une chauve-souris, grossi à la grandeur naturelle de celui du lion, présenterait un effroyable instrument de destruction.»

Je ne crois pas qu'il soit possible de décrire d'une manière plus concise et plus frappante à la fois que ne le fait Vogt, de quelle utilité sont les insectivores. Et il n'est pas seul à insister sur ce sujet; bien des naturalistes l'ont fait avant lui. Mais il est difficile de combattre les préjugés, et il n'est que trop vrai que l'homme s'obstine surtout à ne pas reconnaître ce qui lui est le plus utile. On poursuit ces animaux, partout où on les trouve, parce que leur genre de vie est déplaisant, et l'on oublie ce qu'ils sont, quels services ils rendent. Celui qui s'occupe de les étudier, aura une autre conduite. Il trouvera chez eux bien des choses qui l'attireront, qui le captiveront; il oubliera la laideur de la plupart, car tous, en effet, ne sont pas laids, et il les prendra indistinctement sous sa protection.

La plupart des insectivores de nos contrées hibernent; ils périraient si la nature n'avait eu souci de leur conservation. A l'entrée des froids,

la vie des insectes subit un arrêt, des milliers d'entre eux s'endorment d'un sommeil éternel ou passager; pour les animaux auxquels ils servent de pâture, la terre devient inhospitalière, et, comme ils ne peuvent émigrer, ainsi que le font les oiseaux, ils sont obligés de suivre le sort des insectes. Ils se retirent dans une retraite bien cachée, qu'ils ont trouvée ou qu'ils se sont préparée eux-mêmes; ils s'y endorment d'un sommeil hibernant, pendant lequel leur vie est en quelque sorte momentanément suspendue. Mais là où le froid ne fait pas sentir son influence, sous l'eau, dans la terre, ils continuent à vivre, à chasser, à tuer; il en est de même dans les pays plus heureux, où l'été est éternel, où, du moins, l'hiver est inconnu, qu'il soit causé par les rayons brûlants du soleil du Sud, ou par les froids glacés du Nord. Déjà, dans le midi de l'Europe, et plus encore dans les pays tropicaux, les insectivores sont en chasse pendant toute l'année, point partout cependant; car sous les tropiques il y a aussi un hiver, causé par la chaleur brûlante du soleil au plus haut de son cours, chaleur qui anéantit tout.

D'après leur organisation et d'après leurs mœurs, les insectivores se divisent en trois familles, nettement séparées les unes des autres, et dont les espèces types sont bien connues de chacun: ce sont les *hérissons*, les *musaraignes* et les *taupes*.

## LES ÉRINACÉIDÉS — ERINACEI.

### *Die Igel.*

**Caractères.** — Les animaux qui forment cette famille ont des caractères tellement tranchés, que quelques mots suffiront pour les faire reconnaître.

Une dentition de carnassier, une peau couverte de piquants, sont les attributs les plus saillants des membres de cette famille, et nous les trouvons chez tous. Les piquants sont roides ou flexibles, droits ou recourbés; les caractères de la dentition sont à peu près les mêmes chez toutes les espèces. Le corps est lourd; les pattes sont basses; la queue est très-courte ou absente; les oreilles sont bien développées, surtout chez certaines espèces; le museau est prolongé en forme de trompe; le nombre des doigts est de cinq à chaque patte, et de quatre par exception.

**Distribution géographique.** — Cette famille

avait déjà des représentants à l'époque tertiaire. Aujourd'hui les espèces qui la composent sont dispersées en Europe, en Afrique et en Asie.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Tous les érinacéidés fréquentent, dans les lieux en plaine, les endroits secs ou les bords des ruisseaux, des rivières, de la mer. Ils séjournent de préférence dans les forêts, les prairies, les champs, les jardins, les steppes. Ils s'y logent dans les buissons, dans les haies, les troncs d'arbres creux, entre des racines, dans les crevasses des rochers, dans des terriers abandonnés ou dans ceux qu'ils se creusent eux-mêmes; ils vivent solitaires ou par paires; leur vie est tout à fait nocturne. Dormant le jour, ils s'éveillent après le coucher du soleil, et vont chercher leur nourriture, qui consiste en fruits, en racines succulentes, en semences, en petits mammifères, oiseaux, rep-



tiles, insectes, mollusques et vers. Par exception, ils s'attaquent à des animaux plus grands, à des poules, à des levrauts. Quelques-uns ont un régime exclusivement animal.

Les érinacéidés sont lents, lourds, paresseux. Ils vivent tous sur terre; aucun ne saute ni ne grimpe. Ils marchent sur toute la plante du pied.

L'odorat est le plus développé de leurs sens; leur ouïe est fine; mais leur vue et leur goût sont très-peu développés, et leur toucher est on ne peut plus obtus.

Leur intelligence est très-restreinte. Tous sont craintifs, méfiants, sots, mais doux ou plutôt indifférents. Aussi se laissent-ils facilement apprivoiser.

La femelle met bas de trois à huit petits aveugles, les soigne avec tendresse, et les défend même avec un certain courage.

La plupart des érinacéidés se roulent en boule au premier indice de danger, et mettent ainsi leurs parties molles à l'abri de toute attaque. Ils dorment aussi dans cette position. Ceux qui habitent le Nord dorment pendant tout l'hiver, et ceux qui vivent sous les tropiques, pendant la sécheresse.

**Usages et produits.**—L'utilité immédiate des érinacéidés est bien restreinte; on ne peut tirer profit ni de leur chair ni de leur peau. Mais médiatement, ils sont très-utiles, en détruisant une énorme quantité d'animaux nuisibles; aussi ont-ils droit à notre estime et à notre protection, et ne méritent-ils pas le dédain que l'on a pour eux.

La famille des érinacéidés comprend plusieurs genres qui diffèrent par les caractères organiques et par les facultés intellectuelles. A leur tête prend naturellement place celui qui a donné son nom à la famille.

## LES HÉRISSONS — ERINACEUS.

*Die Stacheligel ou Igel, The Hedgehogs.*

**Caractères.** — Les hérissons proprement dits se distinguent par une queue très-courte; des pieds pentadactyles, armés d'ongles solides; des oreilles de moyenne grandeur. Leurs poils sont en grande partie transformés en épines d'égale longueur. Leurs mâchoires sont armées de 36 paires de dents, 20 à la mâchoire supérieure, 16 à la mâchoire inférieure. Les hérissons ont la faculté de se rouler en boule.

**Distribution géographique.** — On connaît

plusieurs espèces de hérissons qui sont répandues en Europe, en Asie et en Afrique.

Il en est dont la distinction spécifique a besoin d'être mieux établie.

Il n'y a aucun doute à conserver sur les suivantes.

### LE HÉRISSON COMMUN ou D'EUROPE — ERINACEUS EUROPAEUS.

*Der gemeine Igel, The Hedgehog.*

Par les tièdes soirées du printemps, quand jeunes et vieux se répandent dans les jardins, dans les bruyères, dans les forêts qui sont demeurées désertes pendant tout l'hiver, et qui se réveillent d'une nouvelle vie, l'observateur peut entendre un bruit au milieu des feuilles sèches, sous une haie, sous un buisson; il s'arrête, immobile, et bientôt il en découvre la cause. Un petit animal, arrondi, à pelage roide, sort de dessous le feuillage, il flaire, il écoute, il s'avance à petits pas. Il s'approche, et l'on voit alors un petit museau pointu, image gracieuse du grouin grossier du cochon, de petits yeux vifs, à regards doux, une cuirasse de piquants, qui couvre le dos et les flancs de l'animal. C'est notre, je dirai plutôt mon ami, le hérisson, un bon, brave, honnête camarade, quoiqu'un peu bête, qui parcourt la vie tout innocemment et ne peut comprendre que l'homme soit ingrat au point de payer les services qu'il lui rend, non-seulement par du mépris, mais encore en le poursuivant et en le tuant par simple passe-temps.

Les personnes qui redoutent cette innocente bête ou qui sont désagréablement affectées à sa rencontre, verraient, s'il leur était possible d'avoir plus de calme, que le timide animal est loin d'être à craindre. A peine s'aperçoit-il de la présence d'un ennemi, qu'au lieu d'attaquer il s'arrête, plisse son front, retire sa tête et ses pattes, se roule en boule, et attend ainsi que le danger soit passé. Il est bien heureux quand on ne le tourmente pas; il s'écarte du chemin de tout autre animal; il fuit devant l'homme.

**Caractères.** — Le hérisson commun (*fig. 322*) a le corps ramassé, épais, court; le museau allongé en trompe, recourbé en avant; la bouche largement fendue; les oreilles larges; les yeux noirs et petits. Il a la face d'un jaune blanchâtre ou d'un jaune roux; les moustaches noires, peu fournies; les côtés du nez et la lèvre supérieure d'un brun foncé; une tache blanche en arrière de l'œil; le cou et le ventre d'un roux jaunâtre clair; les piquants sont d'un brun foncé

au bout et au milieu, jaunâtres dans le reste de leur étendue, et portent de 24 à 25 sillons longitudinaux, séparés par des côtes saillantes; leur cavité intérieure est remplie de grandes cellules.

L'animal a 38 cent. de long, et 19 cent. de haut; la longueur de la queue n'est que de 3 cent. La femelle est un peu plus grande que le mâle; elle a le museau plus pointu, le corps plus fort, la couleur plus claire, plus grisâtre; les piquants s'avancent moins sur le front, ce qui fait paraître la tête allongée.

Dans beaucoup de localités, le vulgaire distingue deux variétés de hérissons: le *hérisson-chien* qui aurait un museau plus obtus, une couleur plus foncée, une taille plus petite; et le *hérisson-porc*, qui serait plus grand, plus clair, avec un museau plus pointu. Quelques naturalistes ont admis ces deux races; mais leur distinction, si réellement elle existe, ne doit reposer que sur des particularités fortuites.

« Je me souviens très-bien, dit Vogt (1), qu'en Vétéravie, dans le pays natal de mon père, où nous passions d'ordinaire les vacances, les paysans racontaient avec dégoût que les Français avaient rôti, à la broche, des hérissons-chiens et s'en étaient régalez; nous cherchâmes à cette époque tous les hérissons que nous pûmes nous procurer pour apprendre à connaître la différence. Mais le vieux paysan, qui était notre oracle, les déclara tous ensemble des hérissons-chiens, qui ne sont pas mangeables, et il ajouta ensuite, avec un rire malin, que les hérissons-porcs se montraient peut-être partout ailleurs que dans les champs. »

**Distribution géographique.** — Le hérisson commun est répandu dans toute l'Europe. Sauf les régions les plus froides, on l'y rencontre partout; on le trouve aussi dans une partie de l'Asie, en Syrie, en Crimée, où l'espèce atteint une plus grande taille que chez nous. Dans les Alpes, il arrive jusqu'à la limite des arbres, et on le voit encore quelquefois à une altitude de 2,000 mètres. Sur le Caucase et dans les monts Carpathes, il monte jusqu'à 2,600 mètres. Il n'est pas rare dans toute l'Allemagne, sans y être commun. On le rencontre bien plus fréquemment dans la Russie, où il semble être plus ménagé, et où ses deux plus grands ennemis, le renard et le hibou, ont assez d'autre nourriture pour le laisser en paix.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Le hérisson

d'Europe habite indifféremment la plaine et la montagne; il fréquente les forêts, les prairies, les champs, les jardins; il se réfugie et s'établit dans les buissons épais, dans les arbres creux à la base, dans les haies, les tas de bois, de fumier, de feuilles sèches, dans les trous des murs de clôture; en un mot, dans tous les endroits qui lui offrent une retraite. Si on veut l'observer, il faut fixer son attention sur de semblables refuges; on l'y trouve certainement. « J'avais installé dans mon jardin, dit Lenz, pour les hérissons, une petite maison remplie de paille, divisée en compartiments, munie de couloirs bas; je leur donnais du miel à boire, et j'en achetais pour les multiplier. Ils préférèrent cependant ma haie et encore plus un tas de fagots et d'épines; mais, quoique j'en achetaisse continuellement, ils ne se multipliaient pas, et probablement fuyaient au loin. Maintenant, j'ai créé dans le jardin une petite forêt longue de deux cents pas, dont les buissons sont très-serrés, et où chaque année je fais jeter des épines de manière que personne, ni homme, ni chien, n'y puisse pénétrer. J'y ai mis nombre de petites caisses, de 15 cent. de long et de large, sur 30 cent. de haut, ouvertes en bas et sur un des côtés, et pouvant fournir aux hérissons une bonne retraite d'hiver. Cette petite forêt leur plaît beaucoup, et à côté d'eux s'agitent, joyeux, des grives, des rouges-gorges, des roitelets, des verdiers, des fauvettes. » Je conseille à ceux de mes lecteurs, qui le peuvent, de disposer de pareilles retraites pour ces malheureux animaux. Ils verront tout à l'heure pourquoi.

Le hérisson est un être bizarre, mais c'est un brave camarade, craintif, vivant droitement et honnêtement de peine et de travail. Il n'est pas sociable, aussi le trouve-t-on toujours isolé, ou au plus en société de sa femelle. Chaque individu se fait sa couche, le plus commodément qu'il peut, sous un buisson, sous un tas de fagots, dans une haie. Cette couche consiste en un assez grand amas de feuilles, de paille, de foin, placé dans une cavité ou sous de fortes branches. S'il ne trouve pas un trou, il se creuse un logement et le garnit des mêmes matières. Son terrier est à 30 cent. environ sous terre et a deux ouvertures toujours tournées, l'une au midi et l'autre au nord; mais, comme l'écureuil, lorsque le vent souffle fort de l'une de ces directions, il bouche ordinairement celle qui s'y trouve exposée. Lorsqu'il s'établit au milieu de hautes herbes, il est rare qu'il se creuse un trou, il se contente de construire un grand nid. L'habitation de la femelle n'est jamais loin de celle du mâle; elle

(1) Vogt, *Leçons sur les animaux utiles et nuisibles*, Paris, 1867, p. 37.

est d'ordinaire dans le même jardin. Parfois, le mâle passe avec elle la chaude saison dans le même nid. Ils jouent ensemble, s'agacent, se pourchassent, se caressent. Dans les endroits où règne une tranquillité parfaite, ils sortent en plein jour; sinon, ils ne rôdent que la nuit. Un léger bruit de feuilles sèches décèle la marche du hérisson; bientôt il se montre; on le voit allant droit devant lui, et malgré ses pas précipités il avance avec assez de lenteur et même de lourdeur. Il tient le nez contre le sol, comme un chien, flairant chaque objet qu'il rencontre. Pendant ses excursions, un liquide particulier découle continuellement de son museau, et l'on suppose que l'odeur de ce liquide le guide lorsqu'il retourne à son trou. Pour ma part, je ne le crois pas, car j'ai pu remarquer combien il avait le sentiment des localités. Lorsque le hérisson entend quelque chose de suspect, il s'arrête, il écoute, il sent, et l'on voit bien que chez lui c'est surtout l'odorat qui est développé, bien plus que la vue. Il arrive parfois qu'un hérisson s'avance jusque sous les pas d'un chasseur; mais là, il s'arrête subitement, flaire et se sauve, à moins qu'il ne se roule aussitôt en boule.

Ainsi enroulé, le hérisson a un aspect tout particulier. On ne reconnaît plus en lui l'animal qu'on vient d'avoir sous l'œil. C'est un corps ovale, assez régulièrement arrondi, offrant seulement un sillon profond qui aboutit au ventre, et au fond duquel on trouve le museau, les quatre pattes et la queue. La respiration de l'animal n'en est pas pour cela empêchée, l'air lui arrivant à travers les piquants enchevêtrés. En outre, il peut garder cette position sans fatigue; car ses muscles peauciers sont développés comme chez nul autre animal. Ces muscles sont : la couche ou bouclier qui s'étend sur tout le dos, les muscles abdominaux qui couvrent les flancs, le ventre et la partie supérieure des membres, et les abaisseurs antérieurs et postérieurs. Tous ces muscles se contractent ensemble et avec une telle vigueur, qu'un homme, en employant toute sa force, a de la peine à dérouler un hérisson. En même temps, les piquants s'opposent à une pareille tentative. Quand l'animal est tranquille, son pelage paraît lisse, ses piquants se recouvrent, s'imbriquent les uns les autres; mais quand il se roule, ils se redressent, et l'animal n'est qu'une boule toute hérissée de pointes. Avec un peu d'habitude, on peut assez facilement prendre dans ses mains le hérisson ainsi enroulé. On le met dans la position qu'il aurait

s'il marchait; on couche les piquants d'avant en arrière, et il est facile alors de l'enlever sans se blesser. L'animal qui se déroule offre un spectacle très-intéressant. Si on le met sur une table et que l'on fasse silence, il n'est pas possible d'assister à des changements d'expression plus rapides que ceux qui se passent alors. Les sentiments ont certes peu affaire avec ces changements de physionomie; on dirait néanmoins que les traits du hérisson passent de la colère la plus profonde à la bonne humeur la plus complète. L'observateur se tenant silencieux, le hérisson pense enfin à se remettre en chemin. Un léger tressaillement de son pelage annonce qu'il se met en mouvement; il écarte la partie antérieure et la partie postérieure de sa cuirasse, pose avec prudence les pattes par terre et sort son museau. Son front est froncé, courroucé, les yeux sont cachés sous les sourcils. Mais, peu à peu, la face se déride, le nez s'allonge, les piquants s'aplatissent, l'expression redevient douce, confiante, innocente; le hérisson se remet en marche, comme s'il n'avait couru aucun danger. Le dérange-t-on encore, il s'enroule de nouveau et reste un peu plus longtemps dans cette position que la fois précédente. Pousse-t-on de temps à autre un cri court, bref, à chaque fois le hérisson reçoit comme une commotion électrique, et s'enroule aussitôt. Quelque habitué qu'il soit à la société de l'homme, il n'agit pas différemment; du reste, il ferait de même, fût-il occupé à vider une tasse de lait. Mais si l'on répète ces agaceries, il en devient enfin saturé, si l'on peut ainsi dire, et alors ou bien il restera en boule pendant un quart d'heure, ou bien il ne s'enroulera plus, comme s'il avait conscience qu'on veut simplement le tourmenter. Il en est autrement, lorsqu'un son perçant vient frapper son oreille. Agite-t-on une sonnette, à chaque coup il tressaille et se contracte en boule. Met-on la sonnette près d'une de ses oreilles, c'est de ce côté qu'il abaisse sa cuirasse; à distance, il abaisse la peau du front directement en avant. La contraction a lieu au moment précis où le son s'est fait entendre. Quand on met le hérisson en présence d'un de ses ennemis, d'un chien ou d'un renard, il s'enroule aussitôt et demeure dans cette position. Il comprend, aux grognements et aux aboiements de ses ennemis, que sa vie est en danger, et il se garde bien d'abandonner sa position défensive.

Il y a bien des moyens pour forcer un hérisson à se dérouler : il se déroule dès qu'on l'arrose ou

qu'on le jette dans l'eau ; le renard le sait bien, et il est plus d'un chien qui connaît cette particularité. On obtient le même résultat en lui soufflant à travers les piquants de la fumée de tabac. Son odorat en est vivement affecté ; il en est littéralement enivré ; il se redresse, lève le museau, marche en chancelant jusqu'à ce que l'air frais l'ait remis. Se rouler en boule, c'est là sa seule défense contre tous les dangers auxquels il est exposé. Fait-il un faux pas, et cela arrive souvent, tombe-t-il du haut d'un mur, ou dégringole-t-il sur une pente roide, il se roule aussitôt, et tombe sans se blesser. On en a vu faire des chutes de plus de six mètres de haut, sans accidents.

Le hérisson dort pendant le jour, et ne commence à se montrer qu'au crépuscule. Il se met alors en quête et se montre habile chasseur. Les insectes forment le fond de sa nourriture, ce qui le rend éminemment utile. Mais ce régime n'est pas exclusif. Aucun petit mammifère, aucun petit oiseau n'est à l'abri de ses attaques. Il mange des sauterelles, des grillons, des hannetons, des bousiers, des insectes de toute espèce, des larves et des chenilles, des vers, des limaces, des souris, de petits oiseaux. On ne croirait pas à voir cet animal si lent qu'il puisse attraper les souris si agiles et si lestes ; mais il connaît à fond son métier. Je l'ai observé, et j'ai été étonné de son adresse. Au printemps, il rôde dans les herbes, et s'arrête devant un trou de campagnol ou de mulot ; il flaire, il sent de tous côtés, se tourne, se retourne, jusqu'à ce qu'il sache enfin où se trouve son gibier. Alors il creuse avec rapidité la galerie qui sert de refuge au rongeur, et l'attrape bientôt ; un cri que pousse sa victime, un murmure de contentement qu'il fait entendre, indiquent qu'il a saisi sa proie. Je ne m'explique cependant pas encore comment il fait pour attraper les souris dans les granges et dans les étables.

Mais, ce qui a lieu d'étonner plus encore, ce sont les combats qu'il livre aux serpents. Il y déploie un courage qu'on est loin de soupçonner dans un animal de ce genre.

Dans une lettre adressée au rédacteur du *Salut public*, de Lyon, M. Cherblanc, maire de Lentilly, plaidant en faveur du hérisson et pour sa conservation, dit qu'il n'est pas de plus grand destructeur de vipères et de reptiles de toutes sortes que cet animal. « Aussi la nature, qui fait si bien tout ce qu'elle fait, l'a-t-elle armé et habillé de pied en cap pour le rendre propre à attaquer les reptiles tant redoutés. Le hérisson, par

son odorat, est semblable au porc, qui va trouver les truffes à 30 cent. sous terre. Le hérisson sent les reptiles enfouis, et, avec l'aide de son museau et de ses petites pattes, il va les découvrir à 30, même à 40 cent., s'en empare et en fait sa proie.

« Si l'on doute de ce que j'avance, ajoute M. Cherblanc, qu'on se procure un hérisson et une vipère, qu'on les enferme ensemble ; bientôt on verra le combat commencer, et la vipère ne tardera pas à succomber. Le hérisson rabat son casque épineux, se jette sur le reptile, et avec ses dents acérées lui casse la colonne vertébrale et lui coupe la tête. »

L'expérience qu'indique M. Cherblanc a été faite depuis longtemps par H. O. Lenz, professeur à Schnepfenthal, qui a recueilli à ce sujet les observations très-intéressantes que voici :

« Le 24 août, dit-il (1), je mis un hérisson dans une grande cage ; deux jours plus tard, il y mit bas six petits, couverts de piquants, et leur prodigua tous ses soins. Je lui donnai divers aliments ; je vis qu'il mangeait avec plaisir des insectes, des vers, des grenouilles, des crapauds même, des orvets et des couleuvres. Les souris étaient son mets de prédilection, il ne mangeait des fruits qu'à défaut de nourriture animale ; ce fut le seul régime auquel je le soumis pendant deux jours ; il mangea si peu que deux de ses petits moururent de faim, son lait avait commencé à tarir.

« Il déployait un grand courage contre des animaux dangereux. Je plaçai un jour dans sa caisse, huit hamsters, animaux méchants et peu endurants. A peine les eut-il sentis, qu'il hérissa ses piquants, et, le nez contre le sol, s'élança sur l'un d'eux. Il fit entendre un murmure particulier, comme s'il sonnait la charge, les piquants de sa tête, hérissés, lui faisaient un casque. En vain le hamster le mordait avec fureur, il n'arrivait qu'à se mettre la gueule en sang ; il reçut, par contre, tant de coups de piquants dans les côtes, tant de morsures dans les jambes, qu'il allait succomber, si je ne l'eusse retiré. Le hérisson se retourna alors sur les autres, et les combattit successivement avec la même ardeur ; je fus aussi contraint de les lui enlever.

« Mais voyons ses combats avec les vipères. Admirons ses actions, et convenons que nous n'avons pas le courage de l'imiter.

« Le 30 août, à dix heures et demie, pendant qu'il allaitait ses petits, je jetai dans sa caisse

(1) Lenz, *Schlangenkunde*. Gotha, 1832, gr. in-8.

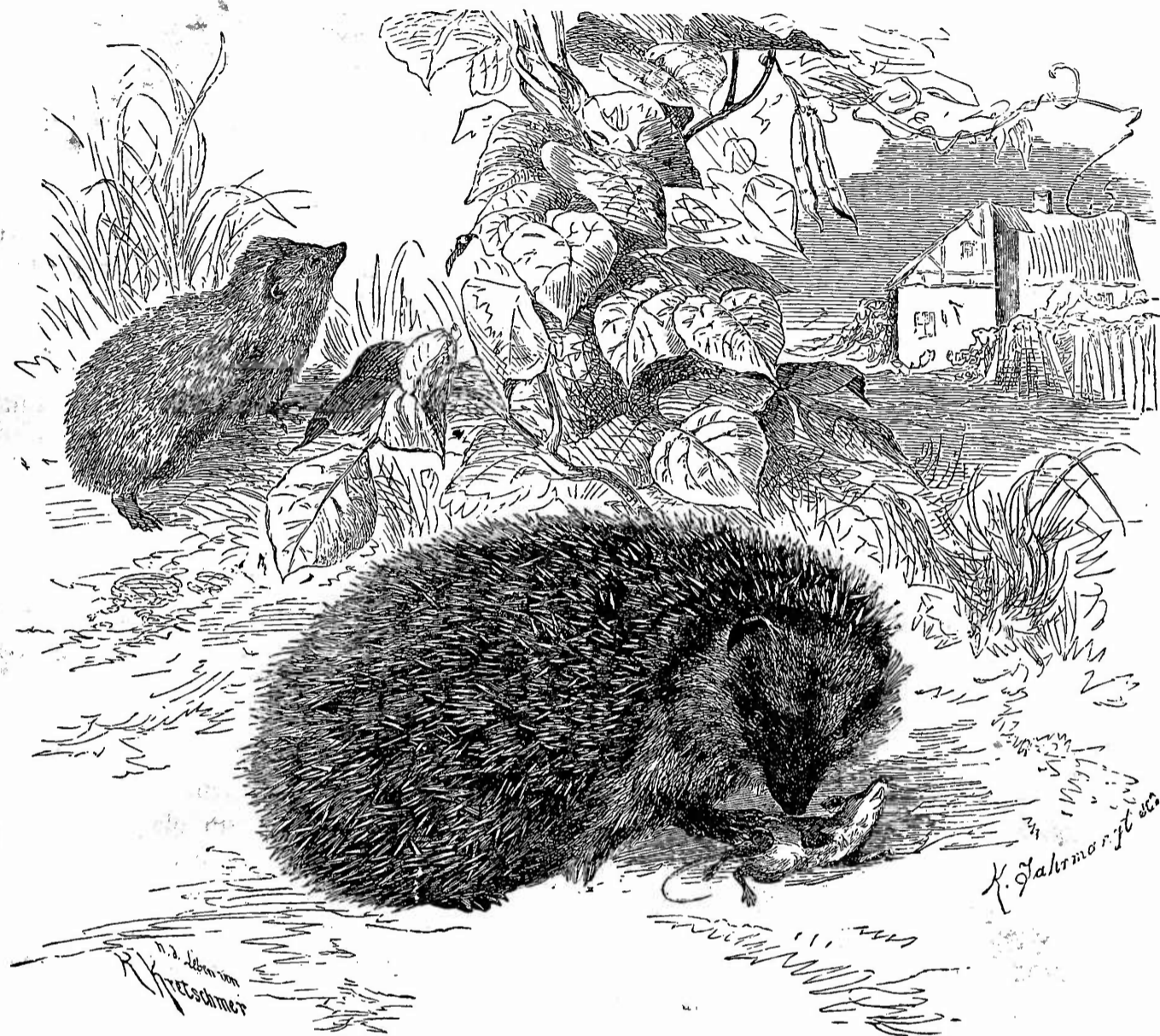


Fig. 322. Le Hérisson d'Europe.

une grande vipère; elle était assurément venimeuse ; car, deux jours auparavant, elle avait tué une souris. Le hérisson la sentit bientôt, car c'est par l'odorat et non par la vue qu'il se guide ; il se leva, s'approcha d'elle sans crainte, la flaira depuis la queue jusqu'à la tête et surtout à la gueule. La vipère siffla et le mordit plusieurs fois au museau et aux lèvres. Comme pour se railler d'un aussi faible assaillant, il se contenta de lécher ses blessures, poursuivit encore son examen et fut encore mordu, mais cette fois à la langue. Il n'en continua pas moins à flairer la vipère, à la lécher, mais sans la mordre encore. Enfin, il la saisit à la tête, la broya, broya aussi les dents et les glandes venimeuses, et dévora la moitié du corps du reptile. Il alla ensuite se recoucher auprès de ses petits, et leur donner de nouveau à téter. Le soir, il mangea une autre vipère et ce qui restait de la première. Le lendemain, il mangea deux jeunes vipères nouvelle-

ment nées. Sa santé n'en était pas plus altérée que celle de ses petits. Ses blessures n'étaient pas même tuméfiées.

« Le 1<sup>er</sup> septembre, nouvelle vipère, nouveau combat. Il s'approcha du reptile, le flaira, et en reçut plusieurs morsures à la face, dans les poils et dans les piquants. Il continua à le flairer. La vipère, qui s'était blessée fortement aux piquants, chercha à s'enfuir. Elle rampa dans la cage ; le hérisson la suivit, et reçut encore plusieurs morsures. Enfin, il l'amena dans le coin où il avait ses petits. Arrivée là, la vipère ouvrit la gueule, et, les dents venimeuses relevées, s'élança sur lui, le mordit à la lèvre supérieure et y demeura quelque temps suspendue. Le hérisson s'en débarrassa en se secouant. La vipère s'enfuit, suivie par son antagoniste qui reçut encore quelques morsures. Cela dura bien douze minutes. Le hérisson avait été mordu dix fois au museau ; vingt morsures n'avaient atteint que les piquants.

La gueule de la vipère avait été blessée et était remplie de sang. Le hérisson l'avait saisie par la tête, mais elle parvint à échapper. Je la pris alors, et vis que ses crochets venimeux étaient encore en bon état. Quand je la rejetai dans la cage, le hérisson lui mordit la tête, la broya, et dévora lentement l'animal, malgré ses contorsions. Il revint auprès de ses petits et se remit à les allaiter. Cette fois encore ni la mère ni ses nourrissons ne parurent malades.

« Ces combats se renouvelèrent plusieurs fois, et toujours le hérisson commençait par broyer la tête de la vipère, ce qu'il ne faisait pas pour les serpents non venimeux. »

Cette observation est très-remarquable. D'après les lois physiologiques, on ne comprend pas comment un animal à sang chaud supporte ainsi des morsures qui amènent chez d'autres animaux la décomposition du sang et la mort. La morsure d'une vipère suffit pour tuer des mammifères qui ont bien trente fois le poids d'un hérisson. Mais celui-ci paraît résister aux poisons d'une manière particulière ; non-seulement il mange des serpents venimeux, dont le venin n'agit que quand il est introduit immédiatement dans le sang, mais il avale encore d'autres animaux, qui ne deviennent poisons que lorsqu'ils arrivent dans l'estomac, les cantharides, par exemple, dont le simple contact irrite et enflamme la peau, et qui, mangées, tuent d'autres animaux. Un peu de poudre de cantharides donnée à un chien ou à un chat leur cause les douleurs les plus atroces. Le hérisson supporterait aussi, dit-on, des doses énormes d'opium, d'arsenic, de sublimé corrosif et même d'acide prussique. Oken raconte le fait et y ajoute foi. Je le cite, mais en faisant mes réserves.

D'après Tschudi (1), « la liqueur âcre qui s'écoule de la peau des crapauds semble cependant ne pas lui plaire beaucoup ; car, lorsqu'il en dévore un, il s'essuie le museau sur la terre après chaque coup de dent. »

De tout ce qui précède, nous pouvons hardiment conclure que le hérisson est un animal des plus utiles. Les quelques dégâts qu'il peut causer ne sont-ils pas surabondamment compensés ? Et par le fait, en cause-t-il ? On prétend qu'il aime à la passion les œufs de poule ; qu'il sait à merveille les découvrir et les vider sans perdre une goutte de leur contenu. On dit l'avoir vu mettre prudemment l'œuf par terre, le tenir entre ses pattes de devant, faire une ouverture à la coquille, et le

gober. On avance même qu'il saccage les poulaillers, et un éleveur assure en avoir trouvé un qui avait égorgé quinze poules dans une seule nuit, et en avait dévoré une. Mais les preuves de ces assertions ne supportent pas l'examen. Quand le propriétaire eut vu un pareil dégât, il dressa des pièges autour de son poulailler, et le lendemain il y trouva trois hérissons, qui durent prendre à leur compte le crime commis par quelque marte plus rusée ; c'était elle, sûrement, qui était la vraie coupable, et non les malheureux hérissons qui, sans doute, étaient tombés dans le piège en cherchant des souris. Il en est de même de la mort des lapins et d'autres animaux qu'on leur impute. Pour nous, nous devons les déclarer innocent de pareils crimes, et ne pouvons permettre qu'on méconnaisse les services qu'il rend.

Comme nous l'avons vu, le hérisson fait tout avec lenteur et réflexion. Ainsi, le temps du rut dure pour lui de la fin de mars jusqu'au commencement de juin. Il se montre très-excité pendant ce temps. Le mâle joue avec sa compagne et pousse les mêmes cris que lorsqu'il est très-irrité. Un sourd murmure, un cri plus haut, un peu glapissant, un claquement clair, semblent être ses signes de contentement ; tandis qu'un grognement comme celui du blaireau indique la colère ou l'effroi. Tous ces cris se font entendre au moment des amours ; car le mâle a des soucis, des rivaux qui viennent troubler son existence, et une compagne qui ne lui est pas absolument fidèle.

Sept semaines après l'accouplement, la femelle met bas de trois à huit petits sur une couche, grande, bien rembourrée, sous une haie, un tas de feuilles ou de mousses, ou dans un champ de blé. Les nouveau-nés ont environ 7 cent. de long ; ils sont blancs et tout nus, car leurs piquants n'apparaissent qu'après quelques jours. Lenz a vu sur des petits, nés chez lui, que les piquants existaient au moment de la naissance. « Cela ne cause, dit-il, aucune difficulté. Les piquants reposent sur un *substratum* élastique, très-mou ; le dos est très-mou aussi ; quand on touche un piquant, il s'enfonce dans le dos, et en ressort dès qu'on retire le doigt. Ce n'est que quand on comprime le piquant que l'on sent qu'il est dur. De plus, les petits naissent la tête la première, les piquants étant inclinés en arrière, et ainsi la mère ne se blesse pas. Il est cependant possible que de jeunes hérissons puissent naître sans avoir encore de piquants. »

Les hérissons nouveau-nés ont autour de la bouche des moustaches ; leurs yeux et leurs

(1) Tschudi, *les Alpes*, p. 163.

oreilles sont fermés. Dans les premières vingt-quatre heures, les piquants croissent d'environ 1 cent. Les jeunes, avons-nous dit, sont d'abord blancs; au bout d'un mois, ils ont la couleur des vieux, et mangent, quoiqu'ils têtent encore. Ce n'est qu'assez tard que les petits hérissons acquièrent la faculté de se rouler en boule, et de ramener la peau de la tête jusque sur le museau. La mère leur apporte de bonne heure des vers, des limaces, des fruits tombés des arbres, et le soir elle les emmène avec elle. En liberté, elle se montre plus tendre envers eux qu'en captivité; car elle ne se prive pas de les manger, quelque nourriture abondante et séduisante qu'on lui donne.

Vers l'automne, les jeunes hérissons sont assez grands pour pouvoir chercher eux-mêmes leur nourriture; avant l'arrivée des jours froids, chacun a ramassé sa provision de graisse, et songe alors à préparer sa demeure d'hiver, qui consiste en un amas de paille, de foin, de feuilles, de mousse, à l'intérieur duquel une couche est arrangée avec grand soin. Le hérisson apporte, dit-on, tous ces matériaux sur son dos. Il se roule dans les feuilles sèches, s'en met une forte charge sur les piquants et les transporte ainsi dans sa retraite. C'est aussi de la même façon qu'il emmagasine des fruits. On a mis ce fait souvent en doute, mais Lenz l'a vu de ses propres yeux, et il n'est pas permis de suspecter la véracité d'un pareil observateur.

A l'arrivée des premiers froids, le hérisson s'enfonce dans la demeure qu'il s'est préparée, et y passe tout l'hiver endormi. C'est un des animaux qui a le sommeil hibernale le plus profond. Il faut beaucoup de peine pour le réveiller, et encore retombe-t-il presque aussitôt dans l'engourdissement. On a pu couper le cou à des hérissons ainsi endormis, sans qu'ils manifestassent la moindre impression, et on a remarqué que le cœur continuait à battre encore longtemps. Dans un cas, non-seulement le cerveau, mais encore la moelle épinière étaient tranchés; le cœur n'en battit pas moins pendant deux heures. Des plaies pénétrantes de poitrine n'amènent la mort, chez un hérisson endormi, qu'après plusieurs jours. Ce sommeil dure jusqu'en mars.

Les jeunes hérissons ne sont pas aptes à se reproduire à l'âge d'un an; ce n'est qu'à la seconde année qu'ils s'accouplent, et vivent en société de leur femelle jusqu'en hiver; ils se séparent alors, et chacun se retire dans son trou.

**Captivité.** — Le hérisson est facile à apprivoiser. Il suffit de le prendre et de le placer dans

un endroit convenable. Quand on le traite avec bonté et intelligence, qu'on lui donne une retraite cachée, il supporte très-bien la captivité. Il s'habitue à l'homme et perd toute crainte de lui. Il prend la nourriture qu'on lui présente et en cherche lui-même dans la maison, dans la cour, dans les granges, dans les greniers. « Il est douteux, dit Tschudi (1), que les hérissons captifs fassent aux souris une chasse bien dangereuse, à en juger par l'habitude qu'avait un hérisson apprivoisé de manger tranquillement à la même assiette qu'une souris. » Cela ne prouve rien et, du reste, des observations nombreuses établissent que le hérisson est un excellent chasseur de souris. Dans bien des endroits, il est très-recherché pour les magasins où l'on ne veut pas de chats, qui ont la mauvaise habitude de gâter des marchandises précieuses avec leur urine empestée. J'ai tenu des hérissons en cage, ils vivaient avec des souris, mangeaient à la même écuelle; mais, un beau jour, ils égorgèrent et dévorèrent leurs camarades de captivité.

« Un hérisson et un petit chien, dit Jon. Franklin (2), avaient été mis, sous mes yeux, dans une grande cage habitée par différentes tribus de singes. Les deux étrangers furent maltraités, baffoués, repoussés par nos seigneurs les quadrumanes. Ce que voyant, ils formèrent entre eux une étroite société, dont la communauté d'infortune était évidemment le lien. Le chien et le hérisson couchaient ensemble dans la même boîte. Le voisinage de l'animal aux durs piquants devait être à peu près aussi agréable au chien que le serait un fagot d'épines dans le lit d'un chrétien. Mais l'amitié fait passer sur bien des choses, et il n'est pas d'amitié plus réelle ni plus solide que celle qui se fonde sur l'opposition des faibles aux injustices des grands. »

Les hérissons sont parfaits pour détruire les insectes, notamment les grillons, et ils s'acquittent de leur tâche avec ardeur.

« Un hérisson, dit Wood, que nous avons chez nous, menait une véritable vie nomade; on venait continuellement le demander pour lui faire détruire les grillons dans les maisons voisines, et il ne faisait qu'aller ainsi de chez l'un chez l'autre. Il était très-apprivoisé, et il venait même de jour pour manger sa soupe au lait. Souvent, il se promenait dans le jardin, fourrant son nez dans chaque trou, dans chaque coin, retournant chaque feuille qu'il trouvait sur son passage. Entendait-il le pas d'un étranger,

(1) Tschudi, *les Alpes*, p. 162.

(2) Franklin, *la Vie des animaux*, t. I, p. 269.

il se roulait en boule, et restait immobile jusqu'à ce qu'il crût le danger passé. Il n'avait nullement peur de nous, et courait en notre présence. Il aurait sans doute vécu longtemps si un accident imprévu ne lui avait coûté la vie. On avait remis sous un hangar une quantité de perches de haricots ; elles formaient un tas qui attirait tout particulièrement notre hérisson. Quand il avait disparu depuis quelques jours, nous étions sûrs de l'y trouver. Mais, un matin, nous le trouvâmes pendu à la fourche d'une perche. Il avait probablement voulu grimper sur le tas, était tombé, avait été pris dans la fourche, et n'avait pu s'en dégager. Cette perte nous causa beaucoup de chagrin, et jamais nous n'eûmes un compagnon aussi agréable que ce hérisson. »

Les hérissons sont désagréables dans les maisons par le bruit qu'ils font pendant la nuit. Leur lourdeur se montre dans tous leurs mouvements. Ils n'ont pas l'agilité des chats ; en outre, ils ne sont pas propres et répandent une odeur d'ambre très-désagréable. Par contre, ils sont amusants et très-apprivoisables. Un hérisson captif s'habitue facilement à tous les régimes, à toutes les boissons. Il aime beaucoup le lait, et ne dédaigne pas les spiritueux. Le docteur Ball raconte des observations très curieuses qu'il fit sur des hérissons ; il dit notamment qu'il en enivra plus d'une fois. Il leur donna à boire du vin et même de l'eau-de-vie. Un hérisson, qui venait d'être pris, devint très-apprivoisé après avoir passé par l'ivresse, et cet observateur a, dans la suite, toujours commencé par leur donner de l'eau-de-vie sucrée, du rhum ou du vin. « Mon petit camarade, dit-il, se comporta tout à fait comme un homme pris de vin. Il fut hors de lui ; ses yeux, d'ordinaire si innocents, devinrent brillants, incertains, comme ceux d'un homme ivre. Il trébuchait sans faire attention à personne, il avait la démarche la plus drôle, tombant tantôt à droite, tantôt à gauche, gesticulant comme pour dire : Éloignez-vous, il me faut de la place. Mais peu à peu la faiblesse augmenta, il chancela davantage et arriva à une ivresse si complète qu'on put tout lui faire, le retourner, lui ouvrir la bouche, lui tirer les poils : il ne remua pas. Douze heures après, on le vit courir de nouveau. Il était complètement dompté, et quand je m'approchai, ses piquants restèrent couchés. »

L'ignorance et la méchanceté font de l'homme l'ennemi des hérissons ; mais ce n'est pas le seul qu'ils aient à redouter. Les chiens les

haïssent profondément, et dès qu'ils en ont découvert un, ils sont hors d'eux-mêmes et l'attaquent avec rage. Cependant, le hérisson reste immobile, à l'abri de sa cuirasse, laissant le chien se mettre le museau en sang. On dirait que le chien n'est ainsi en colère que par le dépit qu'il ressent de ne pouvoir rien contre le hérisson, tandis qu'il se blesse lui-même. Bien des chiens de chasse ne reculent pas devant ces piquants. Un de mes amis avait une chienne qui tuait tous les hérissons qu'elle trouvait. En vieillissant, ses dents s'usèrent, elle ne pouvait répéter les exploits de sa jeunesse, mais sa haine persistait. Trouvait-elle un hérisson, elle le prenait dans sa gueule, le portait sur un pont et le jetait à l'eau.

Le renard poursuit le hérisson avec ardeur, et arrive, paraît-il, à le faire se dérouler. Il le pousse avec ses pattes jusqu'auprès d'un ruisseau et le jette à l'eau ; ou bien, il le tourne sur le dos et l'arrose de son urine fétide ; le malheureux animal se déroule, mais au même instant le voleur le saisit au museau et le tue ; il n'a alors aucune difficulté à le manger. C'est de cette manière que périssent bien des hérissons, surtout dans leur jeunesse.

Le hérisson a dans le grand-duc un ennemi non moins redoutable. « Non loin de Schnepfenthal, dit Lenz, il y a un rocher, le Thorstein, au haut duquel nichent des grands-ducs. J'y ai souvent trouvé au milieu de leurs débris des peaux de hérissons, et des piquants dans les boules qu'ils vomissent. Nous conservons dans notre collection une de ces boules, qui est entièrement formée de piquants de hérissons. Les serres et le bec du grand-duc sont longs et inflexibles, et peuvent facilement pénétrer à travers les piquants du hérisson. Un jour, nos élèves allèrent se promener près de Schnepfenthal. Ils virent un grand-duc s'envoler avec quelque chose dans ses serres ; ils poussèrent un cri, l'oiseau laissa tomber sa proie : c'était un gros hérisson encore tout chaud. »

Par contre, il faut reléguer dans le domaine des fables les histoires de l'évêque norvégien Pontoppidan, qui raconte que le hérisson se glisse dans la tanière de l'ours, et le tourmente tellement avec ses piquants que celui-ci, ne pouvant se venger sur son petit ennemi, prend le parti d'abandonner la place. Il suffit d'avoir vu la patte d'un ours, pour se convaincre qu'il suffirait d'un seul coup de cette patte pour faire cesser à tout jamais les petits coups d'épingle d'un hérisson.





Fig. 323. Le Hérisson oreillard.

Mais plus encore que tous ces animaux, c'est l'hiver qui est le grand ennemi du hérisson. Les jeunes, inexpérimentés et affamés, sortent encore à la fin de l'automne, pour chercher leur nourriture pendant la nuit, et la gelée du matin les glace et les tue. Beaucoup périssent parce que leur retraite est exposée au vent et à la tempête.

**Usages et produits.** — Même après sa mort, le hérisson peut encore être utile à l'homme, au moins dans certains pays. Les bohémiens et autres gens errants le mangent. S'il fallait en croire M. Cherblanc, c'est à ces troupes errantes qu'il faudrait attribuer en partie la destruction des hérissons, que l'homme a tant d'intérêt à conserver à cause des services qu'ils lui rendent.

« Depuis quelque temps, dit-il (1), des bandes de bohémiens infestent nos campagnes et campent sur les grandes routes, où on les rencontre par vingtaines. Les hommes, pendant la journée, se livrent à la confection de paniers.

« Mais, le soir venu, le père de famille détache le chien dressé à cette chasse, et suit le bord des bois et des ruisseaux, et, chaque nuit, ramasse quatre ou cinq hérissons qui servent à la nourriture de la colonie.

« Un bohémien m'a certifié en avoir pris vingt-deux de Lozanne à l'Arbresle, sur un parcours de six kilomètres, en une seule nuit. Que l'on calcule le nombre de reptiles que ces vingt-deux hérissons auraient pu détruire !

« Je me suis trouvé plusieurs fois à portée de voir exterminer plusieurs de ces petits animaux inoffensifs, et je me suis fait expliquer leur manière de les accommoder. »

(1) Lettre au rédacteur du *Salut public* de Lyon.

L'apprêt est à la fois simple et ingénieux. Ils entourent l'animal d'une couche de terre glaise bien pétrie, le mettent dans cet état au-dessus du feu, en ayant soin de le retourner. Dès que la couche de terre est devenue sèche ou dure, le rôti passe pour être prêt. On le retire du feu, on le laisse refroidir et on enlève l'enveloppe, avec laquelle tombent tous les piquants. Ce mode de préparation conserve complètement les suc de la chair, et donne un rôti qui peut être très-agréable pour le goût de ces gens-là, mais qui probablement ne satisferait pas des palais plus délicats.

Outre les bohémiens, il existerait aussi, selon M. Cherblanc, dans certaines communes du département du Rhône, des individus qui, d'après la rumeur publique, font la chasse aux hérissons et en apportent à Lyon des quantités considérables, où ils sont sans doute consommés par les amateurs de ce singulier gibier. Du reste, en Espagne, on le mange aussi, surtout pendant le carême, et à titre probablement de chair maigre.

Le hérisson jouait un rôle dans la thérapeutique ancienne. On se servait de son sang, de ses entrailles, ou bien on brûlait tout l'animal, et ses cendres avaient leur emploi, comme nous avons vu que l'avaient les cendres de chien. Aujourd'hui encore, on attribue à sa graisse des vertus particulières qu'elle est loin d'avoir. Mais ce qui est plus intéressant, c'est que, il y a une trentaine d'années environ, Carbarcini, pharmacien à Campiglia, a employé le fiel du hérisson, qui a une odeur musquée très-prononcée, pour préparer une eau distillée propre à suppléer au musc.

Les anciens Romains se servaient de sa peau, en guise de cardes, pour peigner les laines. Pline rapporte que cette marchandise donnait de grands bénéfices, et qu'il n'est point d'objet sur lequel le sénat ait porté plus de décrets, ou à propos duquel les empereurs aient adressé plus de plaintes aux provinces. On s'est aussi servi de la peau du hérisson comme sérançoir, et, de nos jours, bien des paysans l'utilisent pour sevrer les veaux. Ils attachent au museau du jeune animal un petit morceau de peau de hérisson garnie de ses piquants. La mère que cet appareil blesse lorsque le veau cherche à téter, repousse son nourrisson et le force ainsi à chercher une autre nourriture.

Les histoires les plus diverses, les fables les plus curieuses ont eu cours sur le hérisson. Maintenant encore on l'accuse de voler le lait, de téter les vaches; on le regarde comme un animal dont la présence porte malheur. En un mot, on cherche à se disculper de le poursuivre et de le tuer avec tant d'acharnement.

#### LE HÉRISSEAU OREILLARD — *ERINACEUS AURITUS*.

*Der grossohrige Igel, The long-eared Hedgehog.*

**Caractères.** — La figure 323 représente une seconde espèce, le hérisseau oreillard.

Il se distingue du précédent par ses oreilles plus grandes, son museau plus allongé, ses pattes plus longues et plus minces. Il a la queue courte, en forme de boule, et d'un brun foncé. Les piquants sont marqués de vingt à vingt-deux sillons, séparés par des côtes saillantes, et sont garnis de poils fins à la base. Les moustaches sont brunes, disposées sur quatre rangs; les poils de la tête sont blanc sale; les piquants sont blancs à la racine, bruns au milieu, jaunâtres à la pointe. Le corps a 26 cent. de long, la queue en a 3.

**Distribution géographique.** — On trouve cet animal en Sibérie, dans toute la partie occidentale de la Russie d'Asie et en Tartarie.

En Égypte, habitent des espèces voisines, qui diffèrent par la structure des piquants.

**Mœurs.** — Ses mœurs, si l'on en juge par le peu que l'on en connaît, sont absolument semblables à celles du hérisseau commun. Dans tous les cas, les observations manquent pour que l'on puisse dire en quoi elles diffèrent, si toutefois il y a différence.

#### LES TANRECS — *CENTETES*.

*Die Borstenigel.*

**Caractères.** — Les tanrecs, vulgairement connus sous le nom de *Hérissons soyeux*, forment le second groupe de la famille, et font transition à celui des musaraignes. Ils ont encore des piquants, mais ces piquants sont moins longs, plus mous que ceux des hérissons proprement dits, et mêlés de soies; la tête est couverte de poils. Le museau est allongé, et le nez dépasse de beaucoup la lèvre inférieure. Ils ont des oreilles courtes, une queue nulle et cinq doigts à chaque patte: aucune des espèces connues ne peut se rouler en boule.

**Distribution géographique.** — Tous les tanrecs sont propres à Madagascar.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Ils se creusent pendant l'été un trou où ils dorment pendant l'hiver. Ils vivent au bord de l'eau et se roulent dans la vase. Le nombre de leurs petits est très-grand; il s'élève, dit-on, jusqu'à dix-huit. Les indigènes mangent volontiers leur chair.

#### LE TANREC SOYEUX — *CENTETES SETOSUS*.

*Der Tanrek, The Tanrec.*

Cette espèce, que Linné appelait *Centetes ecaudatus*, est la mieux connue du genre.

**Caractères.** — Le tanrec soyeux (*fig. 324*) ressemble plus à un cochon que le hérisseau. Il est plus élancé, plus haut sur jambes. La structure de sa tête et de son museau, la forme de ses pattes et la composition de son pelage sont ce qu'il a de plus remarquable. Un corps mince porte une tête qui, très-large en arrière, amincie en avant, égale en longueur la moitié du tronc. Il a les oreilles courtes, arrondies, renversées en arrière; les yeux petits, quoique plus grands que chez les hérissons proprement dits; le cou plus court et plus mince que le corps; les pattes de moyenne longueur, celles de derrière un peu plus hautes que celles de devant; cinq doigts à chaque patte, celui du milieu étant un peu plus long que les autres, et les ongles assez forts. Tout son corps est couvert de piquants, de soies, de poils, qui passent de l'un à l'autre, ou montrent au moins que le piquant résulte de la transformation des poils. A l'occiput, à la nuque et sur les côtés du cou sont de véritables piquants, un peu flexibles, de 1/2 cent. de long. Ils forment là une sorte de crête; sur les côtés du corps, les piquants sont plus longs, mais plus minces et plus flexibles. Ils sont, de plus, mêlés de soies, et celles-ci domi-



Fig. 324. Le Tanrec soyeux

ment sur le dos, où elles sont longues de 3 à 5 centimètres; elles recouvrent aussi tout le train postérieur. Le ventre et les pattes sont couverts de poils courts; de longues moustaches ornent la lèvre supérieure; le bout du museau et les oreilles sont nus. Les piquants, les soies et les poils sont d'un jaune clair à l'extrémité et à la base, d'un brun foncé au centre, surtout sur le dos. La face est brune, les pattes sont jaunes, les moustaches d'un brun foncé.

Les jeunes sont bruns, avec des bandes longitudinales jaunes qui disparaissent avec l'âge.

On décrit une variété qui a la face gris-souris, la tête rousse, les pieds roux-jaune, les poils anelés, les piquants roux; mais c'est probablement une espèce à part.

Le tanrec adulte a 38 cent. de long et 10 cent. de haut.

**Distribution géographique.** — On n'a trouvé le tanrec soyeux qu'à Madagascar; dans ces derniers temps, cependant, on l'a acclimaté à Maurice.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Il habite le bord de l'eau, au voisinage des rivières aussi bien que de la mer.

C'est un animal méfiant, craintif, qui se cache presque tout le jour, ne sort que la nuit, sans jamais s'écarter beaucoup de sa demeure. On ne l'aperçoit qu'au printemps et en été, depuis les

premières pluies jusqu'au commencement de la sécheresse. Pendant qu'elle règne, ce qui correspond à l'hiver, il se retire au fond du terrier qu'il s'est creusé et y dort depuis le mois de juin jusqu'au mois de novembre. Les indigènes croient que les violents coups de tonnerre qui annoncent les premières pluies réveillent le tanrec de son sommeil léthargique.

Le printemps est pour cet animal l'époque heureuse de l'année; il peut y amasser la graisse qui le nourrira pendant son hiver. Dès que les premières pluies sont venues ranimer la vie de ces contrées, le tanrec se montre: il marche lentement, la tête baissée, flairant de tous côtés, cherchant sa nourriture, qui consiste principalement en insectes, en vers, en escargots et en lézards, qu'il trouve surtout dans les lieux humides. Il paraît aimer beaucoup l'eau; il entre volontiers dans les marais, et se vautre dans la vase comme les cochons.

Son peu d'agilité, sa lenteur le font tomber facilement au pouvoir de ses ennemis, contre lesquels il est sans armes. Sa seule défense consiste en une odeur de musc très-désagréable, qu'il répand continuellement, et qui est plus forte lorsqu'il est effrayé. Le mammifère le plus lourd peut s'en emparer et le vaincre. Il tombe facilement et souvent dans les mains de l'homme, qui se nourrit de sa chair et de sa graisse. Les oiseaux

de proie lui sont également des ennemis redoutables ; aussi ne tarderait-il pas à disparaître, s'il n'avait une grande fécondité. La femelle, en effet, met bas de quinze à dix-huit petits par portée. Après quelques mois, ces petits ont déjà une longueur de 10 cent., et sont bientôt en état de chercher tout seuls leur nourriture.

**Captivité.** — En captivité, le tanrec soyeux s'apprivoise facilement ; mais il ne vit que très-peu de temps, même dans sa patrie. On a souvent essayé d'en amener en Europe ; faute d'autres aliments, on a voulu le nourrir avec du riz cuit ; il le mange, mais il maigrit et ne tarde pas

à périr d'inanition. Il ne serait cependant pas impossible que nous arrivassions à le voir vivant ; il suffirait qu'un naturaliste prit la peine d'emporter avec lui assez d'insectes, par exemple des vers de farine, qui, comme on sait, se multiplient beaucoup dans de petits vases.

**Usages et produits** — Les nègres seuls mangent sa chair et l'estiment beaucoup. Ils ne la vendent pas, tout au plus l'échangent-ils contre une espèce de céphalopode, qu'ils nomment *urite* et qu'ils regardent comme le mets le plus délicieux, après qu'ils l'ont suspendu au soleil jusqu'à ce qu'il soit faisandé.

## LES SORICIDÉS — *SORICES*

### *Die Spitzmäuse.*

Parmi les carnassiers carnivores, les mustélidés peuvent être regardés comme les plus accomplis, car ils savent le mieux remplir leur rôle de brigands, et ils sont répandus sur toute la surface de la terre. Les soricidés ou musaraignes tiennent le même rang parmi les carnassiers insectivores ; on peut dire que ce sont des mustélidés en petit. Comme ceux-ci, ils ont toutes les facultés nécessaires pour la vie de rapine ; comme ceux-ci, ils sont répandus sur toute la surface de la terre ; comme ceux-ci, ils ont un courage, une soif de sang, une férocité, qui ne sont pas en proportion avec leur petite taille.

**Caractères.** — Les soricidés sont des carnassiers de petite taille, à structure régulière, à poil mou. Leur corps est mince, leur tête est longue, leur museau allongé, leur dentition parfaite ; ils ont les dents très-tranchantes : deux ou trois incisives, souvent recourbées, trois à cinq fausses molaires, trois à quatre vraies molaires pourvues de quatre ou cinq pointes. Les canines proprement dites font défaut. Des glandes spéciales se trouvent sur les flancs ou à la racine de la queue. Il y a de douze à quatorze vertèbres dorsales, de six à huit vertèbres lombaires, de trois à cinq vertèbres sacrées et de quatorze à vingt-huit vertèbres caudales.

**Distribution géographique.** — Les soricidés sont répandus dans tout l'ancien continent ; on en trouve quelques-uns en Amérique ; l'Australie en est absolument dépourvue.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Ils habitent les plaines aussi bien que les montagnes ; on les trouve même sur les sommets Alpines. Ils se tiennent de préférence dans les forêts touffues, dans les buissons, les prairies, les pâturages, les

jardins, les maisons. Quelques-uns habitent les steppes, les lieux découverts, pierreux, rocheux ; d'autres préfèrent les endroits humides ; les uns vivent dans l'eau, les autres sur les arbres. La plupart, cependant, sont terrestres, et mènent une vie souterraine ; ils se creusent des galeries dans la terre, ou utilisent celles que d'autres animaux ont abandonnées. Le plus grand nombre recherchent l'ombre et l'obscurité, et fuient la chaleur, la lumière et la pluie : une température vée leur est tellement nuisible, que souvent ils périssent s'ils sont trop longtemps exposés aux rayons du soleil. D'autres, au contraire, aiment la chaleur et la recherchent.

Leurs mouvements sont très-vifs. Les uns courent avec la rapidité de la flèche ; les autres grimpent aussi bien que n'importe quel mammifère ; d'autres ne le cèdent à la nage à aucun animal du continent ; et les quelques espèces qui sautent à la façon des kangourous le font avec une telle agilité, que, malgré leur faible taille, un homme a de la peine à les atteindre à la course.

L'odorat est leur sens le plus développé ; après lui, vient l'ouïe. Leurs yeux, sauf chez les espèces qui vivent sur les arbres, sont plus ou moins rudimentaires. Leur intelligence est peu développée, sans que cependant on puisse la leur nier complètement.

Les soricidés sont avides de sang ; mais s'ils sont redoutables pour les petits animaux, ils ont tout à craindre des grands, contre lesquels ils sont sans défense, et dont ils s'éloignent prudemment. Au moindre bruit, ils se retirent dans leurs galeries souterraines.

A notre point de vue, nous devons les considérer comme des animaux non-seulement très-

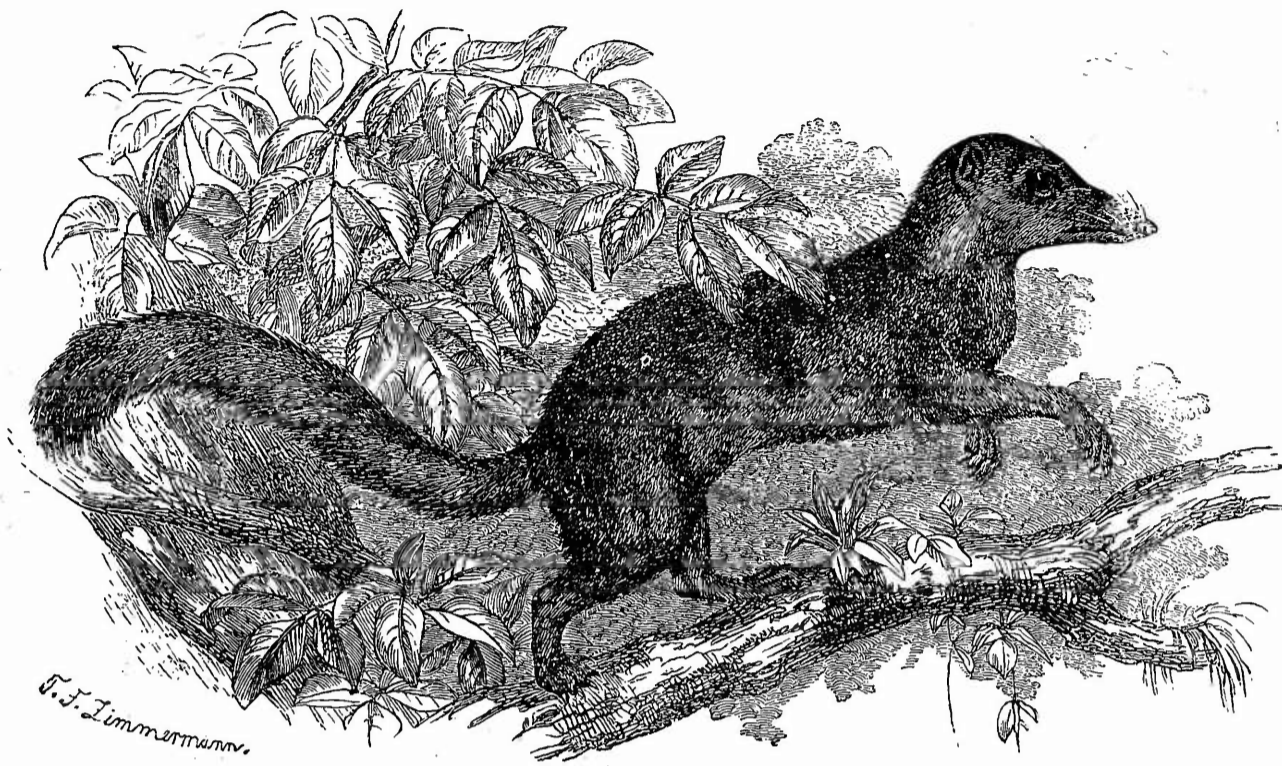


Fig. 325. Le Cladobate tana.

innocents, mais encore très-utiles, car ils détruisent une foule d'espèces nuisibles. Ils se nourrissent d'insectes, de chenilles, de vers, de mollusques, de petits oiseaux, de petits mammifères, et même, à l'occasion, de poissons et de crustacés. La plupart sont très-voraces. Quelques-uns mangent plus que leur poids. Il en est même qui sont dangereux pour les petits de leur propre espèce, et les dévorent, si la mère n'est là pour les défendre.

Aucune espèce ne supporte longtemps la faim, même en hiver ; aussi, les soricidés n'ont-ils pas de véritable sommeil hibernant. Lorsque la température se radoucit, ils rôdent sur la terre couverte de neige, et vont chercher leur nourriture dans les endroits qui sont le plus à l'abri des intempéries de la saison, dans les habitations humaines.

On croit que les espèces qui vivent sur les arbres se nourrissent de noix et d'autres fruits ; mais ce fait mérite confirmation. Leur dentition ne paraît pas être en rapport avec un pareil régime.

Leur voix est un petit cri tremblant ou glapissant, ou, chez les espèces arboricoles, une sorte d'aboïement. Lorsqu'ils sont effrayés, ils font entendre une sorte de plainte, et dans le danger, ils répandent une odeur de musc ou de civette plus ou moins forte, qui ne les protège pas contre leurs ennemis, mais qui fait que bien peu d'animaux les mangent. Ainsi les chiens, les chats,

les martes les tuent et les abandonnent ensuite ; tandis que les oiseaux, dont l'odorat et le goût sont moins développés, les dévorent.

Les soricidés sont généralement très-féconds. Ils mettent bas de quatre à dix petits par portée. Ceux-ci viennent au monde nus, les yeux fermés ; mais ils se développent rapidement, et au bout d'un mois ils sont en état de pourvoir à leur nourriture.

**Usages et produits.** — L'utilité immédiate de ces animaux n'est pas à considérer ; la peau d'une espèce seule est employée comme fourrure, et sa queue, à forte odeur de civette, sert à éloigner les mites. On ne mange point leur chair. Mais leur utilité médiate a été jadis très-grande. Les anciens Égyptiens l'avaient reconnu ; ils embaumaient une espèce de musaraigne et lui donnaient place parmi leurs morts.

Il est difficile de mettre les soricidés en une seule série ; car ils diffèrent beaucoup et par leur structure et par leurs mœurs. Nous allons cependant essayer de présenter les diverses espèces dans un ordre logique, en commençant par celles qui vivent sur les arbres, et en finissant par celles qui vivent dans l'eau.

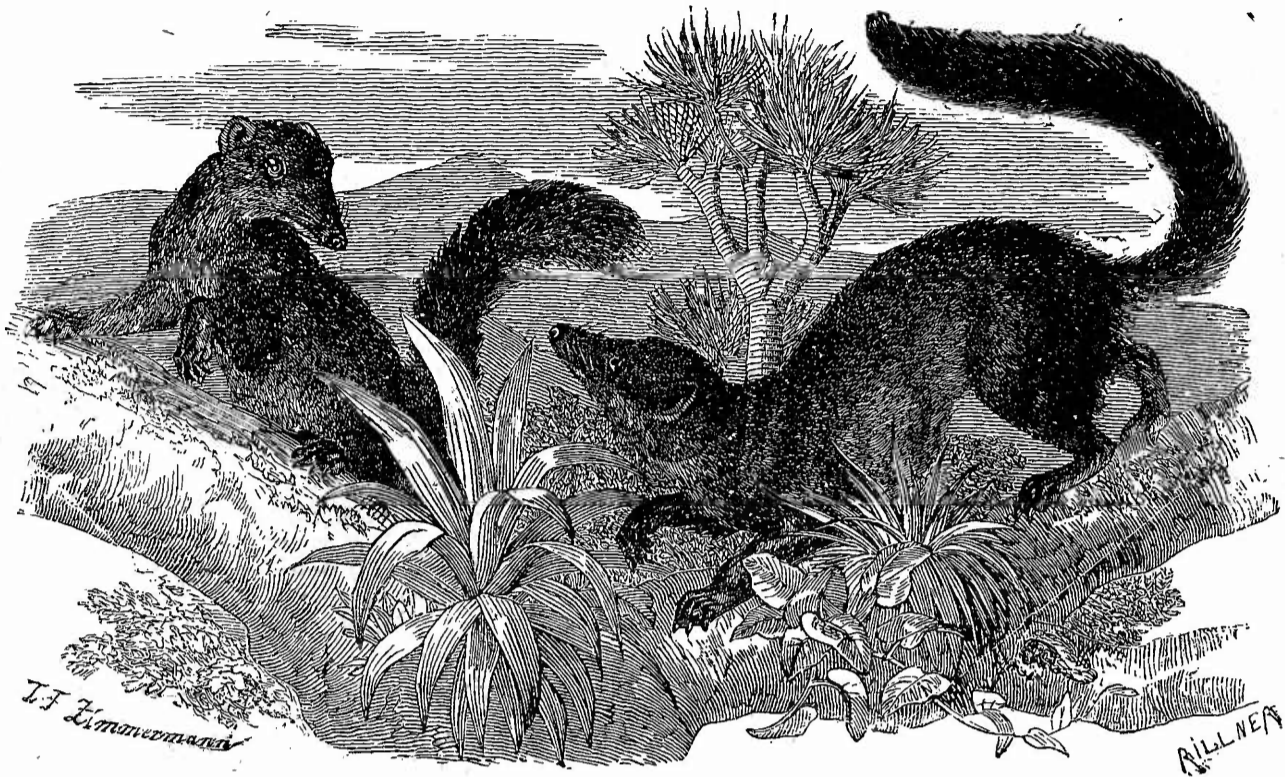


Fig. 326. Le Cladobate ferrugineux.

## LES CLADOBATES — CLADOBATES.

*Die Spitzhörnchen.*

**Caractères.** — Les cladobates, qu'on a aussi nommés *Tupaïas*, *Hylagales*, *Glisorex*, représentent les écureuils parmi les insectivores. Cependant, comme ils appartiennent à un tout autre ordre que les écureuils, la ressemblance ne peut être que superficielle. Leur tête est longue; leur museau terminé en une pointe obtuse, nue; leurs yeux sont grands; leurs oreilles allongées, arrondies; leurs membres réguliers; ils ont la plante des pieds nue, cinq doigts séparés et armés d'ongles recourbés, une queue longue ou même très-longue, touffue, les poils insérés sur deux lignes, le pelage mou et épais.

La femelle a quatre mamelles abdominales.

**Distribution géographique.** — Les diverses espèces de ce genre habitent les Indes orientales et l'archipel Indien.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Les tupaïas ont des habitudes diurnes, et chassent en plein jour. Leur robe, où le brun et le vert dominant, les fait immédiatement reconnaître pour des animaux arboricoles. Ces teintes leur donnent une ressemblance de plus avec les écureuils, dont ils ont d'ailleurs tous les mouvements. Les indigènes n'ont qu'un nom pour désigner les écureuils et les cladobates. Les uns et les autres sont pour eux des *tupaïas* ou *teupaïes*.

## LE CLADOBATE TANA — CLADOBATES TANA.

*Die Tana, The Tupaia Tana.*

**Caractères.** — Le tana (*fig. 325*) est la plus grande espèce du genre. Il se distingue des autres non-seulement par sa taille, mais encore par sa queue allongée. Il a un pelage brun foncé, tirant sur le noir, à reflets roux au ventre, mêlé de gris à la tête et au museau; la gorge est d'un gris roux; la partie postérieure de la tête porte une bande transversale grise; le long du dos court une bande brun foncé. Sa taille est à peu près celle de l'écureuil: elle mesure environ 28 cent. de long, la queue en a 22.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Le cladobate ou tupaia tana est un animal éveillé, vif, agile, qui se sert à merveille de ses ongles recourbés, et grimpe avec toute l'habileté d'un singe. Il se nourrit presque exclusivement d'insectes qu'il cherche dans les branches ou sur la terre. On ne sait rien de plus sur son compte.

## LE CLADOBATE FERRUGINEUX — CLADOBATES FERRUGINEUS.

*Der Rass, The Press.*

**Caractères.** — Cette espèce (*fig. 326*), plus encore que la précédente, ressemble à l'écureuil. Elle n'a que 22 cent. de long, la queue en mesure 14; indépendamment de la taille, elle diffère encore du tana par son port et par sa couleur. Son nez obtus le distingue aussi de ses congénères.



Fig. 327. Le Ptilocercus de Low.

Son poil court mais épais est brun-roux au dos et sur les flancs, blanc ou gris-blanc sous le ventre. Les poils sont marqués d'anneaux noirs et jaune clair ; les oreilles sont noires, la queue est mêlée de poils noirs et gris.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Le cladobate ferrugineux a les mêmes mœurs et le même régime que le tana ; il est aussi habile à grimper, et aussi grand chasseur d'insectes que lui.

**Captivité.** — Un de ces animaux a été apprivoisé. On le nourrissait de lait et de pain. Il était toujours en mouvement et grondait lorsqu'on l'approchait. Il pourvoyait lui-même à presque tous ses besoins, en fait d'aliments ; courait librement dans la maison, et il la débarrassa rapidement des insectes qui s'y trouvaient. Jusqu'à présent, on a cherché en vain à amener cet animal en Europe.

#### LES PTILO CERQUES — *PTILO CERCUS*.

**Caractères.** — L'animal sur lequel repose ce genre, a de telles affinités avec les cladobates, qu'on l'a rangé pendant longtemps parmi ceux-ci. Il a, comme eux, trente-huit dents, neuf paires supérieures et dix inférieures, mais les deux premières paires, parmi ces dernières, sont inégales, l'interne étant la plus petite. Ce qui surtout le caractérise, c'est une queue presque nue dans les deux premiers tiers, tandis que le dernier tiers est couvert de poils longs, roides et distiques, disposition qui rappelle celle des barbes d'une flèche.

On ne connaît encore que l'espèce suivante :

#### LE PTILO CERQUE DE LOW — *PTILO CERCUS LOWII*

*Der Federschwanz.*

**Caractères.** — Le ptilocercus de Low (*fig. 327*) a la taille d'un petit rat ; la longueur de son corps est de 15 cent., celle de la queue est de 20 ; le pelage est très-mou et très-fin. Le dos est brun foncé, marqué de jaune ; le ventre est plus clair, presque jaune pâle ; la queue est noire, avec les poils de l'extrémité blancs. Cet appendice est ce que l'animal présente de plus curieux ; on dirait la queue d'une gerboise, animal construit sur le même type. Cette queue aide le ptilocercus à grimper, et lui sert à se maintenir en équilibre.

**Distribution géographique.** — Ce curieux insectivore, que le naturaliste Low découvrit dans la maison du célèbre rajah de Sarawak, sir James Brooke, n'a été rencontré jusqu'ici qu'à Bornéo, où il est même très-rare.

On ne sait absolument rien de ses mœurs.

#### LES MACROSCÉLIDES — *MACROSCÉLIDES*.

*Die Rohrrüssler.*

**Caractères.** — Le genre précédent a la longue queue des gerboises : les macroscélides ont, comme elles, les pattes de derrière longues, minces, à peu près dépourvues de poils ; leur museau se prolonge en une véritable trompe, ce qui les a fait nommer en France, *musaraignes à trompe*, plus vulgairement, *rats à trompe*,

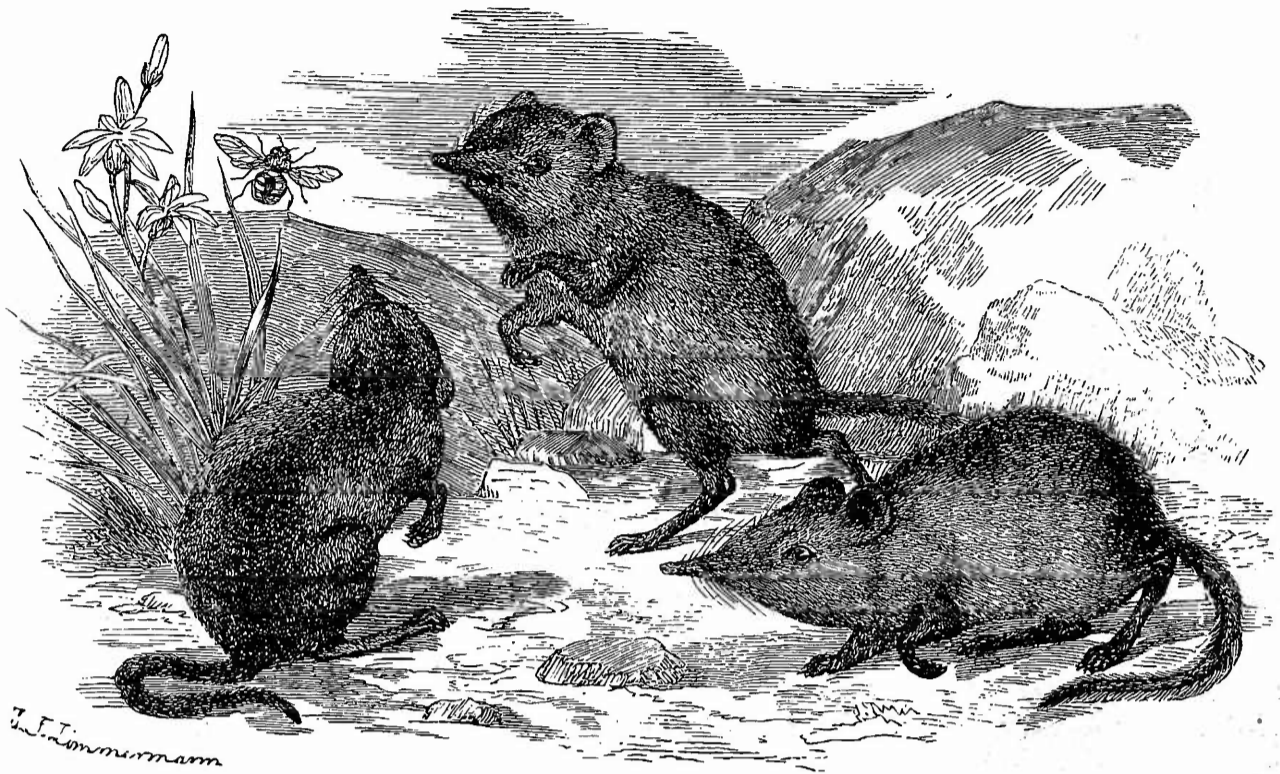


Fig. 328. Le Macroscélide type.

et en Angleterre, *musaraignes éléphants*. Cette trompe est peu velue en son milieu ; sa racine porte une forte crête de poils ; elle est complètement nue à l'extrémité. Ils ont de gros yeux, des oreilles saillantes, avec un lobule interne, et de longues moustaches. Le corps est court et gros. Les pattes de devant sont très-courtes, relativement à celles de derrière, et ont les trois doigts du milieu d'égale longueur ; le pouce est inséré un peu plus haut que les autres doigts ; les pieds de derrière ont cinq doigts courts, terminés par des ongles faibles et très-recourbés. La longueur du membre postérieur résulte des grandes dimensions du tibia et du carpe, qui sont relativement plus développés que chez aucun autre insectivore. Leur pelage est abondant, très-doux. La dentition est celle d'un hérisson.

**Distribution géographique.** — Ces animaux habitent les contrées chaudes et rocheuses de l'Afrique du Sud. Une seule espèce, le macroscélide de Rozet (*Macroscelides Rozeti*) se trouve en Algérie, aux environs d'Oran.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Les macroscélides habitent les montagnes. On les trouve dans des trous profonds, et assez inaccessibles, sous des pierres, dans les crevasses des rochers, dans des terriers creusés par d'autres animaux, où ils se réfugient au moindre signe de danger. Ils ont des habitudes diurnes, se plaisent à la chaleur la plus forte, et se mettent en chasse à l'heure de midi. Ils se nourrissent de petits

animaux de toute espèce, notamment d'insectes, qu'ils attrapent dans les trous et dans les fentes. Pour observer leurs habitudes en l'état de nature, il faut avoir soin de bien se dissimuler et de rester parfaitement tranquille, car, au moindre bruit, ils se réfugient dans leur trou, et n'en ressortent qu'après un certain temps. Ils apparaissent enfin l'un après l'autre, sautent avec agilité, écoutent, regardent, attrapent les insectes au vol ou cherchent entre les pierres, flairant chaque coin, chaque trou. Ils s'étendent sur les pierres chauffées par le soleil et s'exposent avec volupté à ses rayons brûlants. Souvent on voit le mâle et la femelle jouer ensemble. On ne sait rien sur leur reproduction, et on ne les a pas observés en captivité.

On connaît actuellement six espèces de macroscélides ; l'une d'elles n'a que quatre doigts aux pieds de derrière, ce qui l'a fait séparer des macroscélides proprement dits, pour devenir type d'un genre particulier (*Petrodromus*). Son nom spécifique *Tetradactylus* fait allusion au nombre des doigts des pieds postérieurs.

Parmi les espèces connues nous nous bornerons à citer la suivante :

**LE MACROSCÉLIDE TYPE — *MACROSCELIDES TYPICUS***

*Der südafrikanische Rohrrüssler.*

**Caractères.** — Notre figure 328 représente le macroscélide de l'Afrique du Sud, ou type, une des plus grandes espèces de ce genre. Il a le



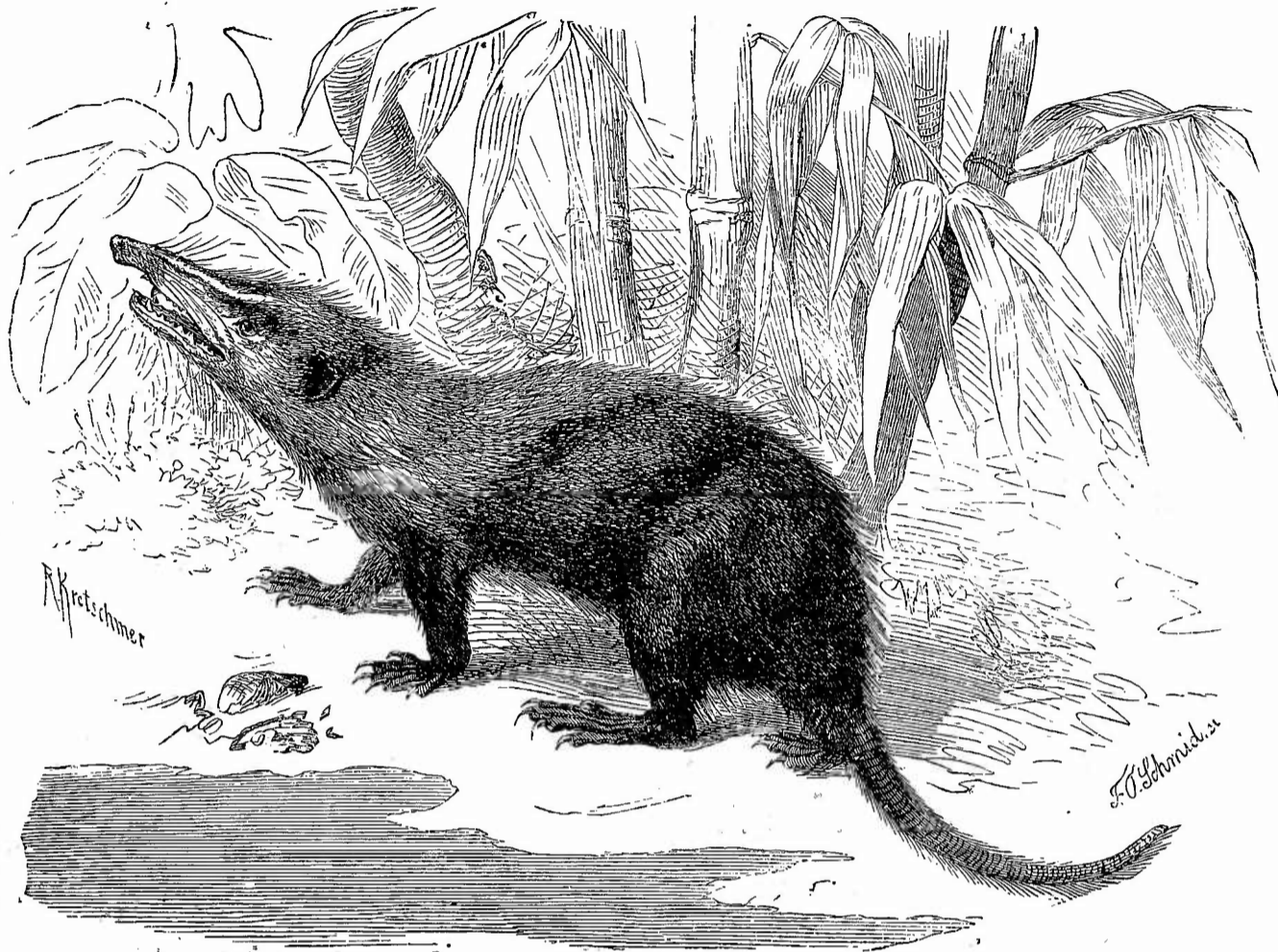


Fig. 329. Le Gymnure de Raffles.

dos brun clair ou brun foncé, mêlé de roux ou de gris-souris ; le ventre blanc ou blanc-jaunâtre, les pattes blanches, la trompe couleur de rouille, des lignes brun-roux allant du front à la naissance du museau ; le bout de la trompe est roux-noir. Il a 14 cent. de long ; la queue en a 12 et la trompe 1 et demi.

#### LES GYMNURES — GYMNURA.

**Caractères.** — Les gymnures se rapprochent déjà des musaraignes bien plus que les précédents ; ils offrent d'ailleurs des singularités de structure très-caractéristiques. Leur queue est à peu près nue et aussi longue que le tronc, et leurs dents sont au nombre de quarante-quatre, dont trois paires d'incisives en crochet et écartées l'une de l'autre.

Ce genre ne repose encore que sur l'espèce suivante :

#### LE GYMNURE DE RAFFLES — GYMNURA RAFFLESII.

*Die Spitzratte, The Bulau ou Tickus.*

**Caractères.** — Ce gymnure (fig. 329), que les indigènes de la Malaisie nomment *bula*, ressemble beaucoup au rat, notamment par sa queue

longue, arrondie, unie, écailleuse ; sa tête allongée, son museau mince, saillant, le font au contraire rapporter aux musaraignes. Son corps est ramassé, assez bas sur jambes ; ses doigts, au nombre de cinq, sont armés d'ongles pointus, minces et rétractiles. Il est couvert d'un duvet doux, laineux et de longs poils soyeux, roides, qui se trouvent surtout à la partie antérieure du corps, et rappellent un peu le tanrec, avec lequel, d'ailleurs, le gymnure de Raffles a plus d'un point de contact. Il forme ainsi une transition entre les hérissons et les musaraignes.

Son corps a près de 40 cent. de long, et sa queue en a 30. Le tronc et les membres sont noirs, la tête et le cou blancs ; à l'occiput se trouvent quelques poils noirs, et une bande noire est au-dessus de l'œil ; la moitié antérieure de la queue est noire, la moitié terminale blanche. Les poils soyeux sont souvent très-longs.

**Distribution géographique.** — Cette espèce, découverte à Sumatra par Raffles, qui la décrit comme une civette, sous le nom de *Viverra gymnura*, a été récemment rencontrée à Malacca.

C'est, jusqu'ici, tout ce que l'on connaît de cet animal.

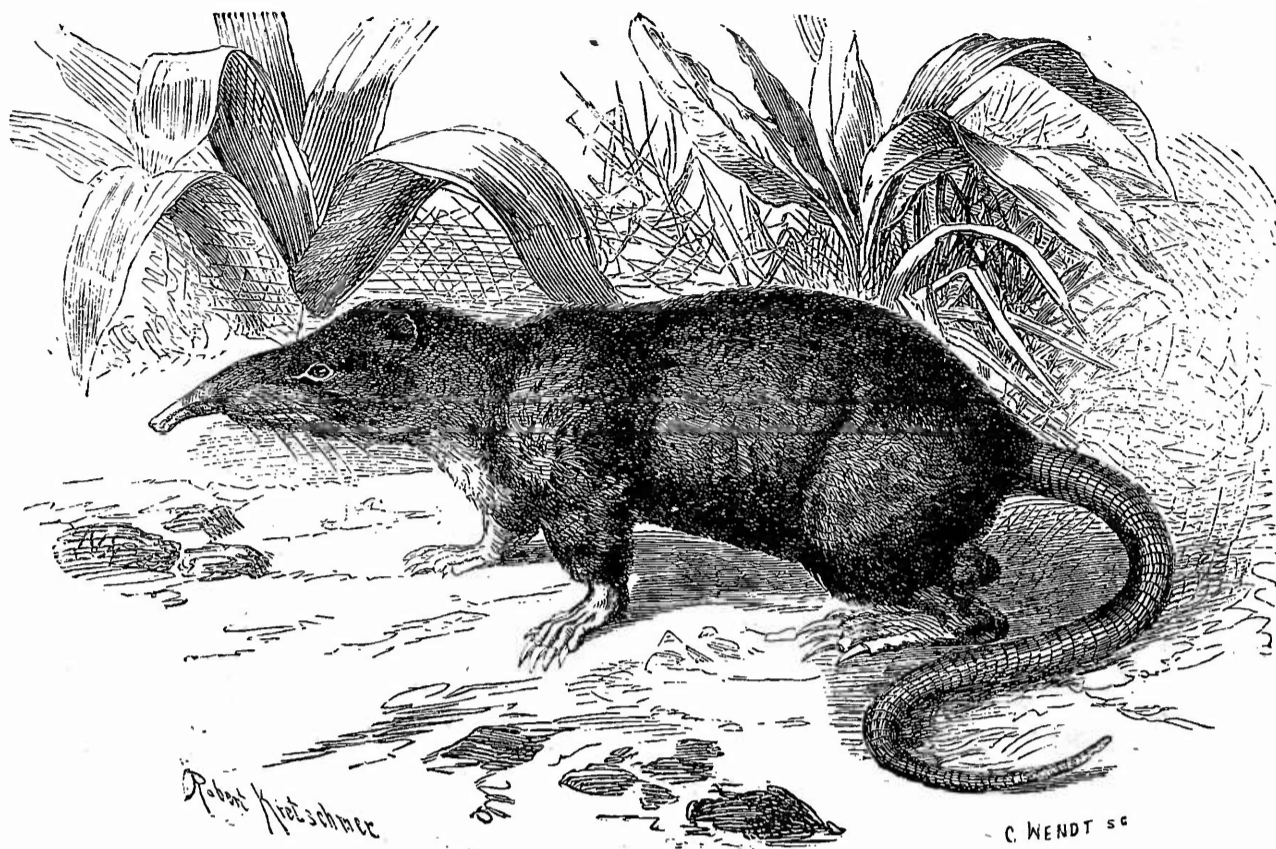


Fig. 330. Le Solénodon paradoxal.

### LES SOLÉNODONS — SOLENODON.

**Caractères.** — Les solénodons ont les formes des véritables musaraignes, dont ils se distinguent néanmoins par des caractères importants. Leur museau mince, allongé, est arrondi et non aplati. Leurs narines sont latérales; leurs oreilles grandes, arrondies, sans opercule; leur queue est longue, nue, écailleuse. Ils ont à chaque patte cinq doigts, armés d'ongles longs, comprimés et recourbés, dont ils peuvent se servir pour creuser. Leurs yeux sont petits comme ceux des musaraignes. Tout le corps est recouvert d'un pelage épais.

**Distribution géographique.** — Les solénodons sont propres à l'Amérique tropicale. Ils étaient déjà connus des Européens, à l'époque de Christophe Colomb, autant du moins qu'on peut s'en rapporter aux descriptions défectueuses de ce temps.

Aujourd'hui, cependant, on ne sait pas encore grand'chose de leurs mœurs.

#### LE SOLÉNODON PARADOXAL — SOLENODON PARADOXUS.

*Der Schlitzrüssler, The Agouta ou Solenodon.*

**Caractères.** — Cette espèce (fig. 330), que l'on connaît à Saint-Domingue sous le nom d'*Agouta*, a plus de 30 cent. du museau à la naissance de la queue; celle-ci est un peu plus courte que le

corps. Elle a la face, le sommet de la tête et la partie antérieure du dos brun-noir; le train de derrière et les cuisses noir-brun; les côtés de la tête et du cou d'un brun clair, mêlé de roux et de gris; le ventre et les pattes brun-fauve; la poitrine couleur rouille clair; la queue grise dans sa moitié antérieure, blanche dans sa moitié terminale.

Le nom latin ou plutôt grec du genre signifie dents en trompe; il a été donné à l'animal par suite de ses incisives inférieures qui forment une sorte de canal longitudinal. Cette dentition indique un régime insectivore.

**Captivité.** — Hearne, qui a eu un de ces animaux en captivité, dit qu'il se nourrissait principalement de grains, mais qu'il ne dédaignait cependant pas une alimentation animale.

#### LE TEJON.

Les noms indigènes de cet animal sont nombreux: on l'appelle *Tejon* ou *Dachs*; dans quelques localités, *Andaras*; à Trinidad, *Tacuache*.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Nous devons à Péters différentes communications sur le genre de vie d'une seconde espèce de solénodon. Cet animal est nocturne comme les véritables musaraignes; il dort tout le jour, et rôde pendant la nuit. Il est assez commun dans plusieurs montagnes. Lorsqu'on le chasse, il se cache la tête et reste tranquille, de telle façon qu'on peut le prendre par la queue. En captivité,

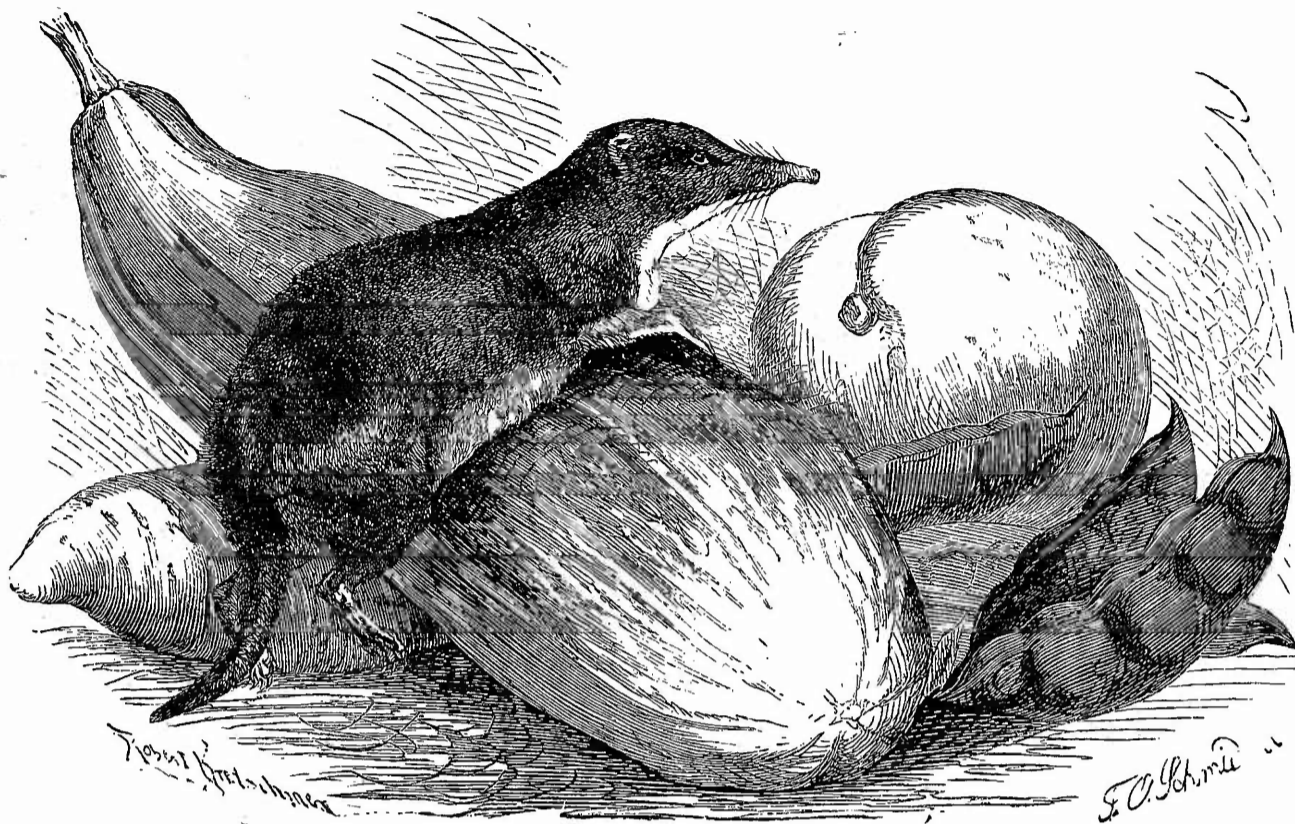


Fig. 331. La Musaraigne à queue de rat.

il ne refuse pas de manger; mais il mâche difficilement, aussi faut-il avoir soin de lui donner de la viande hachée menue, pour qu'il n'étouffe pas. Il a besoin de propreté; va volontiers à l'eau, et paraît s'y plaire; il y boit facilement; dans les autres positions, il est gêné par sa trompe.

Sa voix est perçante et changeante : tantôt elle ressemble au grognement du cochon, tantôt au cri d'un oiseau. Très-souvent, il crie comme un hibou; lorsqu'on le touche, il grogne comme un cochon de lait. Il se met facilement en colère, et hérissé alors son poil. Une poule, un petit animal qui passe, l'excitent au plus haut degré, et il cherche à les attraper. Il déchire sa proie avec ses ongles longs et recourbés.

De sa peau découle de temps à autre un liquide roussâtre, huileux, fétide.

**Captivité.** — M. Corona eut de ces animaux en captivité, mais ils périrent, les uns de blessures qu'ils se firent mutuellement, les autres d'une maladie vermineuse particulière. En les ouvrant, on découvrit entre les muscles et le tissu cellulaire, surtout au cou, une quantité prodigieuse de vers, enveloppés dans une sorte de poche molle.

## LES MUSARAIGNES — SOREX.

*Die Spitzmäuse.*

On a divisé les musaraignes proprement dites

en un grand nombre de sous-genres qui ne sont pas suffisamment justifiés pour être tous conservés. D'un autre côté, le nombre des espèces admises est de 20 à 24 environ, mais plusieurs d'entre elles ont besoin d'être mieux étudiées, car on est en doute s'il faut les considérer comme espèces ou comme simples variétés. Nous nous bornerons donc à les considérer d'une manière générale, et à faire l'histoire des espèces sur l'authenticité desquelles il n'y a pas de doutes à conserver.

**Caractères.** — Les véritables musaraignes sont les animaux les plus parfaits de la famille des soricidés; elles ont les caractères les plus complets. Leur corps est mince, leur cou court, leur museau allongé en forme de trompe; leurs pattes postérieures sont un peu plus longues que les antérieures; elles ont les doigts libres; la queue longue ou courte, annelée, écailleuse, recouverte de poils; les oreilles courtes, fermées par un opercule; les yeux petits; les incisives dentelées, les autres dents à plusieurs pointes.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Elles sont rapaces, courageuses, agiles; nous sont de la plus grande utilité et réclament sous ce rapport notre protection toute spéciale.

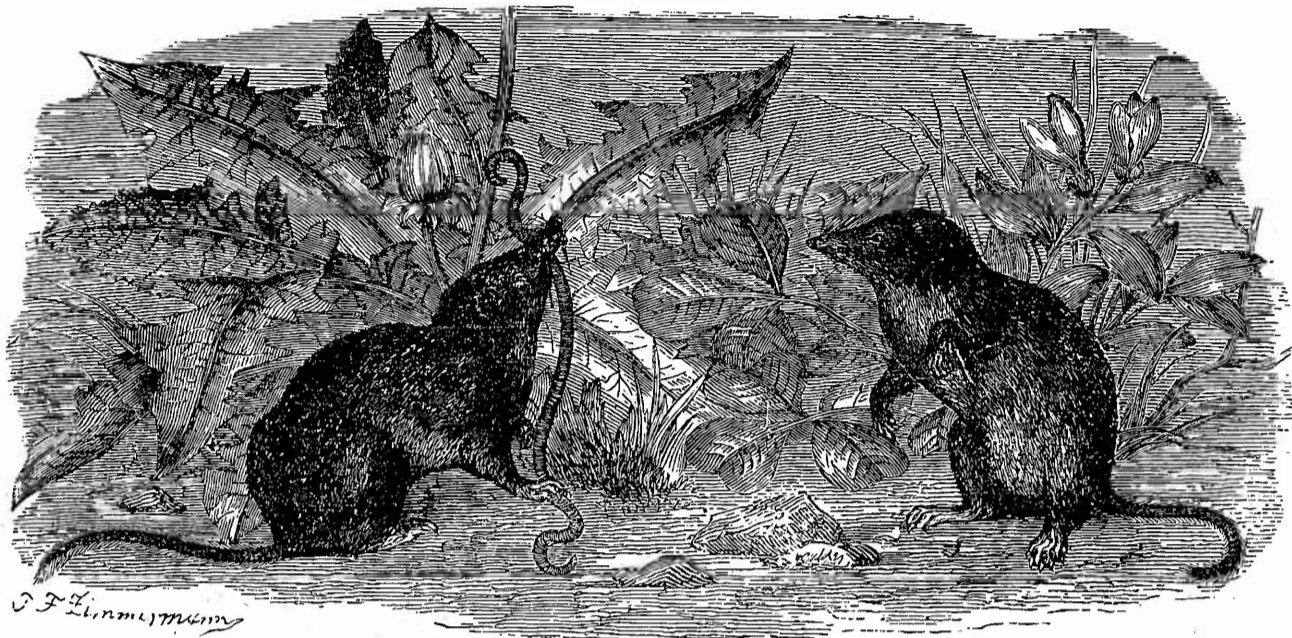


Fig. 332. La Musaraigne commune.

**LA MUSARAIGNE A QUEUE DE RAT — SOREX  
MYOSURUS ou MURINUS.**

*Der Sondeli, The Sondeli.*

Nous placerons en tête des musaraignes une espèce exotique, le *Mondjourou* ou *Sondeli* des Indiens, le *Rat musqué* des colons, que représente notre figure 331. Les uns en font une vraie musaraigne, les autres la placent dans le groupe des pachyures.

**Caractères.** — Son pelage est brun foncé ou noir, avec le ventre plus clair; les lèvres sont d'un brun clair ou couleur de chair. On trouve parfois des individus entièrement blancs.

Le corps de cet animal a un peu plus d'un décimètre de long; sa queue mesure 7 cent.

**Distribution géographique.** — La musaraigne à queue de rat habite toutes les parties de l'Inde.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Les mœurs et le genre de vie de cette espèce sont les mêmes que celles de toutes les musaraignes. Elle est partout détestée par l'odeur musquée qui s'exhale de ses glandes anales, et qui imprègne tout ce que l'animal a seulement touché. Cette odeur est si pénétrante que bien des objets en sont totalement altérés. Les aliments, notamment, deviennent complètement immangeables. « Qu'un *rat musqué*, dit un auteur, passe sur une bouteille de vin, et le liquide en prendra une telle odeur de musc que personne n'en peut plus boire une goutte, qu'il faut même éloigner la bouteille des autres, pour qu'elle ne les infecte pas aussi. » Cela suffit pour caractériser la bête. On comprend que les habitants de l'Inde le détestent plus que n'im-

porte quel autre animal de la même taille. On le poursuit partout où l'on peut l'atteindre. Malheureusement, les chats ne peuvent être employés à cette chasse; cette odeur empestée les éloigne.

**LA MUSARAIGNE COMMUNE — SOREX VULGARIS.**

*Die gemeine Spitzmaus, The Erd Shrew ou Shrew Mouse.*

**Caractères.** — Cette espèce (*fig. 332*), qui est pour quelques auteurs le type du sous-genre *Corsira* (*Corsira*), n'a pas tout à fait la taille d'une souris domestique; elle a au plus 8 cent. de long et 2 cent. et demi de haut; sa queue mesure 3 cent., sa couleur varie entre le brun-rouille et le noir luisant; les flancs sont toujours plus clairs que le dos; le ventre est blanc-grisâtre, à reflets bruns; les lèvres sont blanches, les moustaches longues et noires, les pattes brunes, la queue d'un brun foncé en dessus, d'un brun jaune en dessous.

Les variations de couleur qu'offre cette musaraigne ont fait établir diverses espèces, dont les unes sont purement nominales, tandis que les autres peuvent être considérées comme de simples variétés, peut-être locales.

**Distribution géographique.** — On trouve la musaraigne vulgaire en France, en Angleterre, en Suède, en Allemagne, en Italie, en Hongrie, en Galicie, et probablement aussi en Russie. En Allemagne, elle est la plus commune des six espèces qu'on y rencontre.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Elle habite les pays montueux, aussi bien que les pays en plaine; les régions élevées, comme les vallées; les champs et les jardins, le voisinage des lieux habités et même l'intérieur des villages. Elle se plaît généralement près de l'eau. En hiver, elle

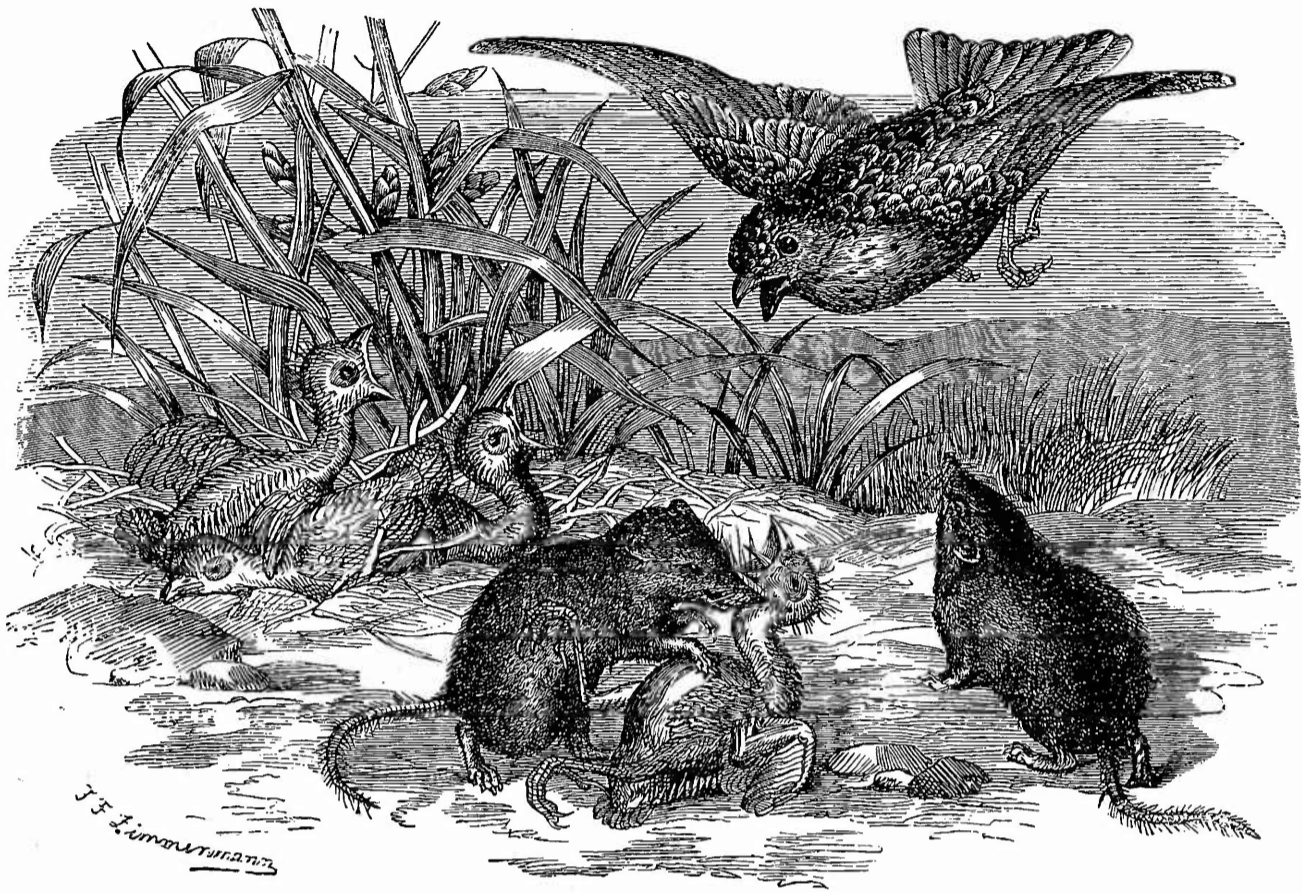


Fig. 333. La Musaraigne étrusque (p. 739).

pénètre dans les maisons, ou au moins dans les granges et les étables. Elle se loge de préférence sous terre ; s'empare des taupinières abandonnées, des trous de souris, ou se retire dans les fentes et les crevasses des rochers et des murailles. Quand le sol est mou, elle s'y creuse un petit couloir, mais toujours très à fleur de terre.

Comme la plupart des animaux de la famille, la musaraigne vulgaire a des habitudes plus nocturnes que diurnes. Durant le jour, elle ne quitte pas volontiers sa demeure souterraine et ne sort jamais pendant les heures de grande chaleur ; on dirait que les rayons du soleil lui sont nuisibles. Quelques personnes pensent que la plupart des musaraignes que l'on trouve, en été, mortes au bord des chemins et des fossés, ont été aveuglées par le soleil, et n'ont pu retrouver l'entrée de leur trou. Peut être y a-t-il du vrai dans cette opinion ; mais il est certain que les renards, les chats, les chiens même sont en ceci les plus grands coupables.

Les musaraignes sont continuellement occupées à flairer de tous côtés, cherchant leur nourriture. Elles mangent leurs petits, les cadavres de leurs semblables. « Souvent, dit Lenz, j'ai eu des musaraignes. On n'arrive pas à les rassasier avec des mouches, des vers de terre, des vers

de farine. Chaque jour, je devais leur donner une souris, une musaraigne morte ou un petit oiseau de la même taille. Quelques petites qu'elles soient, elles mangent chacune leur souris par jour, n'en laissant que la peau et les os. J'ai pu ainsi les engraisser, mais si on les laisse un peu souffrir de la faim, elles ne tardent pas à périr. J'ai essayé de ne leur donner que du pain, des raves, des poires, du chènevis, des graines de pavot, des carottes, etc. ; elles mouraient de faim sans y toucher. Leur donnait-on de la croûte de pâté, elles y mordaient à cause de la graisse qui entrait dans sa composition. Trouvaient-elles une souris ou une autre musaraigne prises dans un piège, elles se mettaient aussitôt à les manger. »

Le poète Welcker a été témoin de la chasse qu'elle fait aux petits rongeurs. Il possédait une musaraigne vivante à la patte de laquelle il attachait un fil, et qu'il laissa entrer dans un de ces nombreux trous que l'on trouve au milieu des champs, et qui sont fréquentés par les campagnols ou les mulots. Un instant après, un campagnol en sortait, suivi de près par la musaraigne. Elle l'avait mordu au cou et lui suçait le sang ; elle le tua et le dévora. Cette férocité tourne à notre avantage : les musaraignes détruisent ainsi quantité d'animaux nuisibles.

La musaraigne vulgaire est leste et agile dans tous ses mouvements. Elle nage au besoin ; elle grimpe sur les troncs d'arbre inclinés. Sa voix, comme celle, d'ailleurs, de toutes les espèces, consiste en une sorte de sifflement perçant, tremblotant, qu'elle pousse parfois lorsqu'elle fouille les hautes herbes, les massifs de ronces, les haies, ou lorsque deux individus se poursuivent.

De tous ses sens, l'odorat est le plus développé. Il arrive souvent que des musaraignes qui ont été prises et qu'on a relâchées, courent de nouveau dans la souricière, par cela seul qu'elle a l'odeur de la musaraigne. La vue et l'ouïe paraissent ne pas servir beaucoup aux musaraignes, l'odorat leur tient lieu de ces deux sens.

Il y a peu d'animaux qui soient aussi peu sociables que les musaraignes, qui se comportent aussi mal qu'elles vis-à-vis de leurs semblables. La taupe seule pourrait lui être comparée. Mâle et femelle même ne vivent en paix qu'au moment des amours. Tout le reste de l'année, les musaraignes se mangent mutuellement. On en voit souvent deux se battre avec tant d'ardeur qu'on peut les prendre à la main, elles forment une seule masse roulante et se mordent avec autant de rage que les boule-dogues. Il est bien heureux que les musaraignes n'aient pas la taille du lion, elles dépeuplèrent toute la terre, et finiraient par mourir de faim.

Il est très-rare de rencontrer des bandes de musaraignes dans lesquelles la bonne harmonie règne. Cependant Cartrey entendit un jour du bruit dans des feuilles sèches et vit que ce bruit était produit par cent à cent cinquante musaraignes qui semblaient jouer entre elles, sifflant, criant, courant de côté et d'autre. Je ne connais aucune autre observation analogue. Cet auteur croit qu'il s'agissait d'une grande réunion amoureuse.

La femelle se bâtit un nid avec de la mousse, de l'herbe, des feuilles, des tiges ; elle le place dans le trou d'un mur ou sous des racines ; elle y pratique plusieurs ouvertures latérales, le rembourre bien mollement, et en mai, juin ou juillet, elle y met bas de cinq à dix petits, qui viennent au monde nus, les yeux et les oreilles fermés. Au commencement, elle leur témoigne beaucoup d'attachement, mais peu à peu sa tendresse languit, et les petits se mettent eux-mêmes en quête de nourriture. A ce moment, tout sentiment de fraternité disparaît. Pour la musaraigne vulgaire, tant soit-elle jeune, toute chair, même celle d'une de ses sœurs, est de la nourriture.

Ce qui a lieu de surprendre, c'est que bien peu d'animaux mangent les musaraignes. Les chats les tuent, parce qu'ils les prennent d'abord pour des souris, mais ne les dévorent jamais. Les renards et la plupart des mustélidés paraissent aussi les dédaigner. Quelques oiseaux de proie, les cigognes et les vipères les avalent. L'aversion des mammifères pour les musaraignes résulte sans doute de l'odeur musquée désagréable qu'elles répandent, et que nous avons déjà signalée chez l'espèce précédente. Cette odeur est due à un liquide sécrété par deux glandes, situées sur les flancs, plus près des pattes de devant que des pattes de derrière. Elle se communique à tous les objets que la musaraigne a touchés.

**Préjugés.** — Il est probable que c'est en grande partie à cette odeur qu'il faut attribuer les diverses fables qui, dans toute l'Europe, ont cours sur les musaraignes. En Angleterre, il est des cantons où l'on craint encore plus la musaraigne que la vipère. « On raconte, dit Vogt (1), qu'elle peut même causer au paturon des chevaux des plaies incurables. » Chacun voit bien que les petites dents de la musaraigne ne peuvent faire de mal à l'homme ; qu'elles sont à peine assez fortes pour entamer d'une manière sensible la peau d'un cheval ou la nôtre, et cependant on leur attribue les propriétés les plus venimeuses.

Le simple contact d'une musaraigne, s'il faut en croire les esprits faibles, annonce sûrement une maladie ; quiconque, homme ou bête, a été *frappé par la musaraigne*, tombe malade, au dire de toutes les commères, à moins qu'on n'ait immédiatement recours à un remède infailible, ce remède, le seul capable de guérir la maladie causée par la musaraigne, est fourni par un rameau de frêne auquel on a inoculé la vertu thérapeutique de la manière que voici. Une musaraigne est prise vivante ; avec des cris de joie, on l'apporte près du frêne qui doit préserver ou délivrer le genre humain des griffes de Satan, caché sous la peau du petit carnassier. On creuse un trou dans le tronc de l'arbre, on y fourre la musaraigne, et on bouche solidement le trou. Si peu que vive encore cet animal, sacrifié ainsi à la sottise humaine, cela suffit pour donner au frêne des propriétés surnaturelles.

Edw. Topsell (2) a raconté combien autrefois ces croyances et ces superstitions étaient répandues. Voici à peu près les paroles de cet ancien

(1) Vogt, *Leçons sur les animaux utiles*. Paris, 1867, p. 36.

(2) Edw. Topsell, *the History of four-footed Beasts and Serpents*. London, 1658.

naturaliste au sujet de la musaraigne : « C'est un animal rapace, quoique très-doux ; il fait de profondes morsures ; son contact est venimeux et mortel. Il cherche à nuire à tout le monde ; il n'y a pas de créature qu'il aime ; tous les animaux le craignent, les chats le chassent et le tuent, mais ne le mangent pas ; autrement ils mourraient. Quand une musaraigne tombe dans une ornière, elle y meurt, car elle ne peut en sortir. Marcellus Nicander et Pline nous en sont témoins, et Philes nous en a donné la raison ; il dit que dans un sillon elle se sent aussi menacée et aussi épuisée que si elle était enchaînée. Aussi les anciens ont-ils recommandé de creuser des ornières comme préservatif contre la morsure des musaraignes. Il y a encore d'autres moyens pour combattre l'action de leur poison, et ces moyens guérissent encore d'autres maladies. Une musaraigne, tombée dans une ornière et qui y est morte, est brûlée, pilée, et mêlée avec du sable et de la graisse d'oie ; on fait ainsi un onguent qui guérit toutes les inflammations. Une musaraigne tuée et pendue de manière à ne pas toucher la terre guérit celui qui est couvert de plaies et d'ulcères, s'il touche trois fois les parties malades avec le cadavre de l'animal. Une musaraigne trouvée morte et roulée dans un morceau de toile ou de laine guérit les abcès et toutes les inflammations. La queue de la musaraigne, brûlée et incorporée à un onguent, est un sûr préservatif contre la rage. » Il est inutile de rapporter les autres vertus thérapeutiques de cet animal. L'échantillon que nous venons de donner doit suffire.

#### LA MUSARAIGNE ÉTRUSQUE — *SOREX ETRUSCUS*.

*Die toskanische Wimperspitzmaus.*

**Caractères.** — Très-voisine de notre musaraigne vulgaire, mais en différant par le nombre des dents et la forme des oreilles, ce qui l'a fait prendre pour type d'un sous-genre ou même d'un genre distinct (*Pachyura*), la musaraigne étrusque (*fig. 333*) est le plus petit de tous les mammifères actuellement existants ; elle est, si l'on peut dire, l'antipode de l'Éléphant. Elle n'a que 7 cent. de long, sur lesquels 3 cent. appartiennent à la queue ; elle ne pèse que 1<sup>er</sup> 5. C'est un animal nain. Son pelage est brun clair ou gris-roux ; la trompe, les pattes sont couleur de chair ; la queue est noirâtre en dessus, plus claire en dessous ; les pattes sont couvertes de poils blanchâtres. Les vieux individus sont plus

clairs et couleur de rouille ; les jeunes sont plus foncés et plus gris ; les oreilles sont relativement très-grandes et de forme remarquable.

**Distribution géographique.** — On rencontre cette musaraigne dans tous les pays méditerranéens et aux bords de la mer Noire. On l'a trouvée dans le nord de l'Afrique, dans le midi de la France, en Italie et en Crimée.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Ses habitudes sont celles des autres musaraignes. Elle fréquente les jardins, auprès des villages, et se réfugie même dans les habitations. Plus sensible au froid que les musaraignes du nord de l'Europe, elle a soin de choisir des retraites chaudes pour y passer l'hiver.

#### LA MUSARAIGNE D'EAU — *SOREX FODIENS*.

*Die Wasserspitzmaus, The Water Shrew.*

La musaraigne d'eau se distingue par ses doigts recouverts à leur face plantaire de poils longs et roides, qui remplacent la membrane palmaire. Elle a en outre 34 dents rougeâtres à la pointe, ce qui l'a fait séparer génériquement sous le nom de *Crossopus* (*Crossopus*).

Les savants ne sont pas encore d'accord sur la question de savoir si certains caractères qu'offre la musaraigne d'eau sont constants ou accidentels, et si, par suite, on doit en faire plusieurs espèces. Pour nous, nous nous contenterons de considérer cet animal en général.

**Caractères.** — La musaraigne d'eau (*fig. 334*) est une des plus grandes espèces de nos contrées. Elle a 13 cent. et demi de longueur, sur lesquels 5 cent. et demi appartiennent à la queue. Son pelage fin, épais, mou, est noir sur le dos, plus brillant en hiver, gris clair ou blanchâtre sous le ventre, souvent marqué de taches d'un noir foncé. Il est tellement serré qu'une goutte d'eau ne peut le pénétrer. Les poils des pattes sont plus ou moins longs, suivant l'âge. Ils peuvent, à la volonté de l'animal, s'écarter en formant sur les côtés de la patte comme des dents de peigne, et se rabattre ensuite les uns sur les autres de manière à s'effacer presque complètement. En s'élargissant, ils forment une rame qui facilite la natation. Pendant la course, ils sont relevés de telle sorte qu'ils ne puissent s'user.

**Distribution géographique.** — La musaraigne d'eau est répandue dans toute l'Europe et dans une partie de l'Asie. Sa limite nord est l'Angleterre et les côtes de la mer Baltique ; sa limite sud, l'Espagne et l'Italie.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Elle monte très-haut dans les montagnes. Dans les Alpes, on la trouve à 2,000 mètres au-dessus du niveau de la mer.

Elle habite exclusivement les eaux des pays montagneux, surtout les sources qui ne gèlent pas en hiver. Elle préfère les ruisseaux des montagnes, à eau claire, à fond sableux ou argileux, qui traversent des prairies ou des jardins, et dont les bords sont couverts d'arbres. Elle se tient volontiers aussi dans les étangs à eau claire, recouverts en partie de lentilles d'eau. On l'y trouve souvent en quantité considérable. On la voit parfois dans les villages, surtout près des moulins. Son existence n'est cependant pas liée à la présence de l'eau ; elle court dans les prairies avoisinantes, se glisse sous les meules de foin, pénètre dans les granges et les étables, même dans l'intérieur des maisons.

Dans le sol friable, près de l'eau, elle se creuse des couloirs ou s'empare des taupinières ou des garennes de petits rongeurs. Le couloir principal a toujours plusieurs ouvertures : l'une d'elles est submergée, une autre est au-dessus de la surface de l'eau, et les autres s'ouvrent du côté de la terre. C'est dans cette retraite que l'animal va chercher un abri contre ses ennemis.

La musaraigne d'eau, dans les endroits fréquentés, passe tout le jour dans son trou ; là où elle n'a à redouter la poursuite d'aucun ennemi, elle se montre en plein jour, surtout au moment du rut. Rarement elle nage le long de la rive ; le plus souvent, elle traverse d'un bord à l'autre. Veut-elle descendre ou remonter le cours de l'eau, elle court à découvert sur la rive, ou complètement immergée sur le fond même des ruisseaux. Elle est très-active, prudente, agile ; on a du plaisir à suivre ses mouvements, qui sont sûrs, rapides, vifs, prolongés ; elle nage et plonge à merveille ; tantôt elle ne montre à la surface de l'eau que la tête ; tantôt elle surnage tout entière, sans faire un seul mouvement. Lorsqu'elle nage, son corps paraît plus large, comme aplati, et entouré d'une mince couche de petites perles. Ce sont des bulles d'air qui se dégagent de son pelage. Cette couche d'air paraît contribuer à lui tenir le poil toujours sec.

L'observateur qui veut assister aux jeux, aux allées et venues de la musaraigne d'eau, n'a qu'à gagner, quelques instants avant ou immédiatement après le coucher du soleil, les bords d'un étang fréquenté par cette espèce. S'il reste immobile, sa curiosité ne tardera pas à être satisfaite ; il verra l'animal obéir sans contrainte à

ses instincts, et le rendre témoin de la plupart de ses actes.

En nageant, les musaraignes aquatiques frappent l'eau de leurs pattes de derrière avec une telle force, qu'à l'agitation du liquide on dirait un grand animal ; elles peuvent se reposer sur tous les corps ; au moindre danger, elles plongent avec la rapidité de la flèche. Le chasseur qui veut les tuer ne doit pas en être éloigné ; car elles n'ont pas plutôt aperçu la fumée qu'elles disparaissent sous l'eau et échappent ainsi à la mort. Avant l'emploi des fusils à percussion, il était très-difficile de tirer les musaraignes d'eau ; elles plongeaient dès que le feu brillait sous le silex.

L'animal reste rarement longtemps sous l'eau ; il ne tarde pas à reparaitre à la surface ; car c'est là qu'il vit, c'est là particulièrement qu'on peut le voir, même de jour, dans les endroits solitaires et tranquilles. De temps à autre, il s'élance dans les airs pour attraper au vol un insecte, et retombe dans l'eau la tête la première. Son pelage est toujours lisse et sec, l'eau y coule comme sur une toile cirée ; cependant il perd cette propriété sur l'animal malade. Dans ce cas, le poil se mouille, l'eau arrive à sa peau, et la bête ne tarde point à périr.

La musaraigne d'eau se montre surtout très-active au moment des amours, qui commencent en avril ou mai. Le mâle poursuit alors la femelle en poussant le cri bien connu : *sisisi*.

Celle-ci fuit le poursuivant, plonge et reparait sur un autre point de la surface de l'eau, mais le mâle revient près d'elle, et va l'atteindre ; aussitôt elle disparaît de nouveau. Le jeu se continue quelquefois pendant plus d'un quart d'heure. Cependant, tant que dure cette poursuite, ni le mâle ni la femelle ne manquent l'occasion de saisir par-ci par-là un insecte ou quelque autre nourriture, de fouiller tous les trous dont la rive est creusée.

Relativement à leur taille, les musaraignes d'eau sont des carnassiers insatiables ; elles mangent des insectes de toute espèce, des vers, des mollusques, des écrevisses, des reptiles, des poissons, des oiseaux, de petits mammifères. La souris qu'une musaraigne rencontre dans son trou est perdue ; une jeune bergeronnette parcourt-elle sans méfiance le bord d'un ruisseau, la musaraigne d'eau s'élance sur elle avec autant de voracité que le lynx sur un chevreuil et l'égorge ; qu'une grenouille saute imprudemment dans son trou, elle la saisit par les pattes de derrière et l'entraîne. Elle a un procédé très-curieux pour prendre les petits poissons : elle les



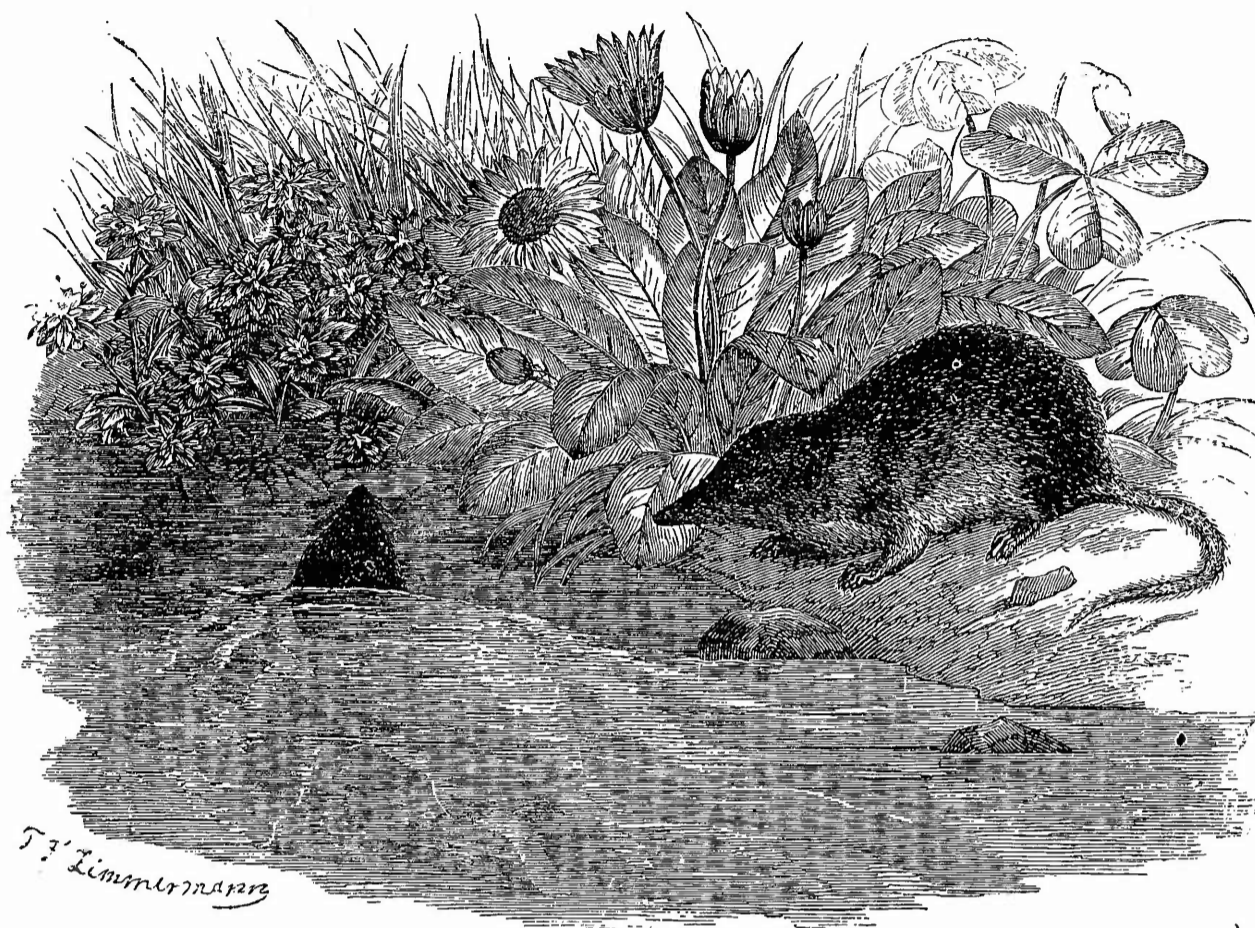


Fig. 334. La Musaraigne d'eau.

pousse dans une anse étroite dont elle trouble l'eau, fait sentinelle à la sortie, et dès qu'un poisson se présente, elle s'élançe sur lui et l'attrape le plus ordinairement. Elle pêche donc, comme l'on dit, en eau trouble. La musaraigne d'eau s'attaque encore à des animaux qui sont près de soixante fois plus grands qu'elle. Il n'y a aucun carnassier, proportion gardée, qui tue des proies aussi grandes.

« Il y a quelques années, dit mon père, on trouva au printemps, dans le lac de Heinspitz dans l'Eisenberg, plusieurs carpes de deux livres et plus, dont les yeux et le cerveau étaient mangés. Ce fait, rapporté dans un journal, amena une grande controverse entre deux savants de la ville voisine : l'un prétendait que c'étaient les grenouilles qui, juchées sur la tête des poissons, leur arrachaient les yeux et leur mangeaient le cerveau. Il eut pour partisans tous ceux qui n'aiment pas la grenouille, qui l'accusent, par exemple, d'embrouiller le lin, de manger l'avoine. Blumenbach lui-même intervint dans la dispute, car il avait dit (1) que les grenouilles mangeaient des poissons et des oiseaux. L'adversaire défendit les grenouilles avec habileté, mais leur accusateur était difficile à vaincre. Il fit représenter des mâchoires de grenouilles des-

(1) Blumenbach, *Naturgeschichte*. Göttingen, 1806-1811.

séchées, et essaya de démontrer par là leur voracité. Enfin, je fus prié de prendre part à la discussion. Pour établir l'innocence des grenouilles, et surtout leur honneur et leur bonne réputation, je montrai combien il était impossible, qu'avec les faibles moyens qu'elles possédaient, elles se fussent rendues coupables du crime dont on les accusait. On parut me croire, mais le meurtrier restait toujours inconnu. Je savais bien que les musaraignes d'eau attrapent des poissons, qu'elles en recherchent le frai avec avidité ; j'avais possédé quelque temps en captivité ces musaraignes d'eau, j'avais pu voir combien elles étaient carnassières ; je ne croyais cependant pas encore que ce petit animal pût saisir et tuer d'aussi gros poissons. J'en fus bientôt convaincu.

« Un propriétaire de la paroisse avait retiré de beaux poissons de son étang, et, pendant l'automne de 1829, avait placé ses carpes dans le bassin de sa fontaine, sous ses fenêtres, car l'eau n'en gelait jamais. En janvier 1830, survint un froid de 22° qui recouvrit tous les ruisseaux de glaces ; les sources chaudes restèrent libres. Un jour, il trouva une carpe morte, dont les yeux et le cerveau avaient été déchirés. Quelques jours après, il en eut une seconde, mutilée de la même manière ; il perdait ainsi ses poissons les uns après les autres. Enfin, sa femme vit une fois

une *souris* grimper sur le bassin, s'avancer dans l'eau à la nage, s'asseoir sur la tête d'une carpe et s'y cramponner avec ses pattes de devant. Elle n'eut pas le temps d'ouvrir la fenêtre que la souris avait mangé les yeux du poisson. Enfin, elle parvint à l'effrayer et à la chasser; mais un chat ne lui donna pas le temps de quitter le bassin; il l'attrapa. On parvint à la retirer de ses griffes, et elle me fut apportée: c'était une musaraigne d'eau; je la recueillis, et je l'ai conservée, depuis, avec une notice qui raconte ce fait. On découvrit ainsi les meurtriers des carpes du lac d'Heinspitz. J'ajouterai que cette musaraigne d'eau n'était pas seule à visiter le bassin de la fontaine; il en vint encore plusieurs, l'une après l'autre. Cela décida le propriétaire à mettre dans son bassin une tête de carpe empoisonnée et il détruisit par ce moyen plusieurs musaraignes.»

Trois semaines environ après l'accouplement, la femelle met bas de six à huit petits aveugles, dans un nid placé dans des trous au bord des étangs ou des ruisseaux, et chaudement rembourré de mousse, de filasse empruntée au chanvre et de feuilles. Au bout de cinq à six semaines, les petits sont assez grands pour pouvoir suivre leur mère dans ses chasses. La musaraigne d'eau a à peu près les mêmes ennemis que la musaraigne vulgaire. D'ordinaire, elle n'a rien à craindre durant le jour; mais, quand elle rôde la nuit, elle devient la proie des hiboux et des chats. Les premiers seuls la mangent; les autres l'abandonnent à cause de son odeur de musc. Le naturaliste, qui veut collectionner des musaraignes d'eau, n'a qu'à inspecter le matin les bords des étangs; il trouvera bientôt autant de cadavres qu'il en peut désirer.

**Captivité.** — Les musaraignes d'eau ne supportent pas la captivité. Mon père en eut souvent de vivantes, mais elles périrent toutes en quelques jours. L'une d'elles ayant vécu un peu plus longtemps que les autres, il put faire sur elle quelques observations. « Elle paraissait très-affamée, dit-il, et je lui donnai un campagnol mort. Elle commença aussitôt à le ronger, et en un instant elle avait percé un trou jusqu'au cœur, qu'elle dévora. Elle mangea encore une partie de la poitrine et des intestins, et laissa le reste. Elle levait continuellement la trompe en l'air et flairait sans cesse pour s'assurer s'il n'y avait rien à manger. Entendait-elle un bruit, elle se cachait aussitôt dans la retraite que j'avais pratiquée pour elle. Elle faisait de tels bonds, qu'elle sauta presque hors d'un arrosoir où je l'avais mise. Le premier jour, elle sortit sèche de l'eau, le second

jour, elle était déjà un peu humide, et un peu avant sa mort, elle était mouillée. Elle était méchante, et resta, jusqu'à sa mort, craintive et farouche. »

## LES DESMANS — MYOGALE.

*Die Bisamspitzmäuse, The Daesmans.*

Ce genre renferme des espèces qui nous rapprochent des taupes.

**Caractères.** — Les desmans sont plus aquatiques encore que les musaraignes d'eau. Leur corps est plus ramassé; leur cou est très-court, aussi épais que le reste du corps; leurs pattes sont très-petites; ils ont cinq doigts réunis par une membrane palmaire, les pattes de derrière plus longues que celles de devant; une queue allongée, arrondie à la base, élargie à l'extrémité en forme de rame, annelée, écailleuse, peu touffue; des oreilles externes nulles, et des yeux très-petits. La partie la plus curieuse dans tout l'animal est le nez, qui représente une véritable trompe, formée de deux conduits, minces, cartilagineux, soudés entre eux, mis en mouvement par cinq muscles, deux grands et trois plus petits, et dont l'animal se sert pour divers usages, notamment comme organe de tact. Cette trompe paraît lui tenir lieu de tous les autres organes des sens. Les lèvres sont molles et charnues. Sous la racine de la queue se trouve une glande à musc, composée de vingt à quarante lobules, ayant chacun une partie supérieure élargie, une partie inférieure rétrécie, et renfermant dans leurs parois un grand nombre de culs-de-sac glandulaires. Le produit sécrété par cette glande est très-odorant; il sert peut-être à assoupir les animaux dont les desmans font leur nourriture.

**Distribution géographique.** — On ne connaît que deux espèces de ce genre, appartenant toutes deux à l'Europe du Sud.

### LE DESMAN DES PYRÉNÉES — MYOGALE PYRENAICA

*Die Bisamspitzmaus der Pyrenäen.*

**Caractères.** — Le desman des Pyrénées (*fig. 335*), *almizilero* (animal musqué), comme le nomment les Espagnols, a 27 cent. de long, sur lesquels la moitié à peu près appartient à la queue. Il est brun-châtain sur le dos, gris-brun sur les flancs, gris d'argent sous le ventre; des moustaches pectinées ornent les lèvres supérieures; les côtés de la trompe sont couverts de poils blancs; les pattes de devant de poils bruns, celles

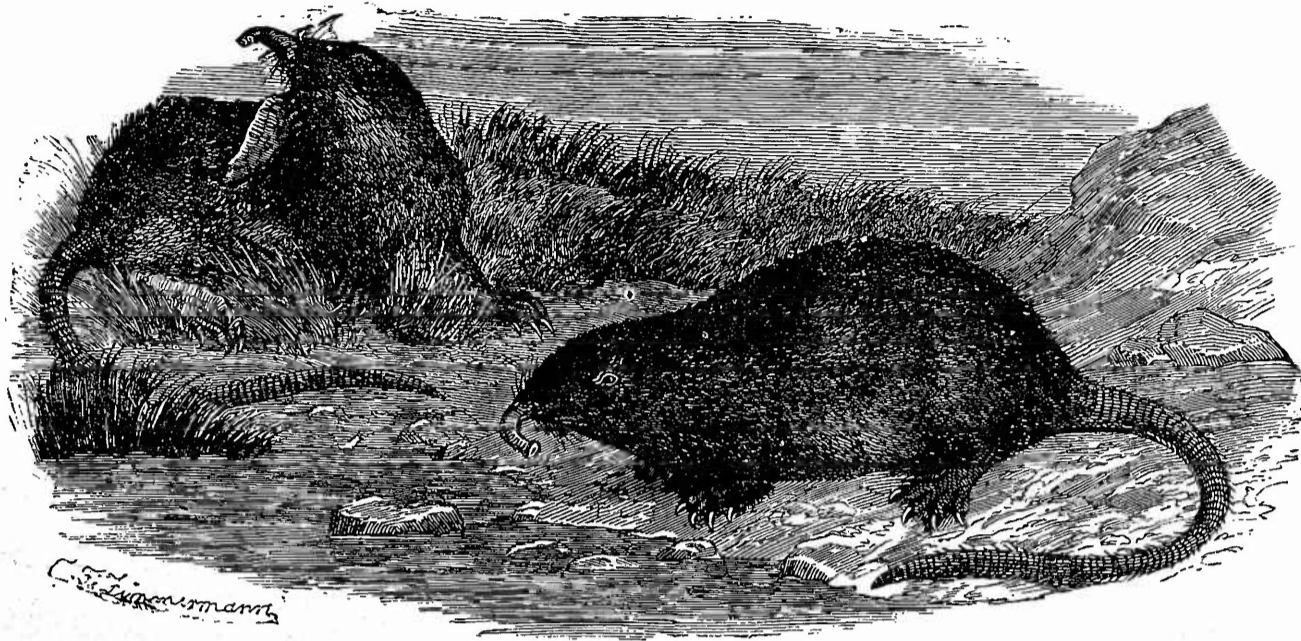


Fig. 335. Le Desman des Pyrénées.

de derrière sont nues et écailleuses; la queue est d'un brun foncé, avec des poils blancs.

**Distribution géographique.** — On a cru longtemps que cette espèce était confinée dans les Pyrénées; dans ces derniers temps, M. Graëlls, directeur du musée de Madrid, l'a trouvée dans la sierra de Gredos; il est donc probable qu'elle est répandue dans tout le nord de l'Espagne.

**LE DESMAN MUSQUÉ — MYOGALE MOSCHATA.**

*Der Desman, The Desman.*

**Caractères.** — Le desman ou *wychuchol*, *musasaigne musquée* de la Russie, se distingue de l'espèce précédente par sa taille, qui dépasse celle du hamster. Le corps a 25 cent. de long, sa queue en mesure 19, et sa hauteur est de 4 cent. Il pèse de 500 à 750 grammes. Le pelage est formé d'un duvet très-doux et de poils soyeux lisses. Il est brun-roux sur le dos, gris de cendre sous le ventre, à reflets argentés. Les pattes sont nues et écailleuses à la face supérieure, aréolées à la face inférieure, bordées en dehors de poils natatoires; la queue est étranglée à sa racine, puis cylindrique, et comprimée dans sa moitié terminale. Elle est écailleuse, et garnie de petits follicules (*fig. 336*) qui sécrètent une matière onguentacée sébacée. Ses yeux sont petits, surmontés, comme le conduit auditif, d'une tache blanche; l'ouverture du conduit auditif externe est cachée par des poils, une valvule interne ouvre ou ferme les fosses nasales.

**Distribution géographique.** — Le desman musqué habite le sud-ouest de l'Europe, et notamment les bassins du Don et du Volga. En

Asie, on ne le trouve que dans la Boukharie. Partout où il existe, il est abondant.

**Mœurs, habitudes, régime.** — Ses mœurs ressemblent à celles de la loutre. Il vit tantôt sur terre, tantôt dans l'eau. Les eaux dormantes ou à cours lent, à bords escarpés, où il peut facilement creuser son terrier, sont les lieux qu'il choisit de préférence. Ces terriers ressemblent à ceux de la loutre. Un couloir se dirigeant obliquement en haut s'ouvre au-dessous du niveau de l'eau; il atteint une longueur de 6 mètres et plus, et aboutit à un donjon situé à 1 mètre et demi environ au-dessus de la surface de l'eau et toujours hors de l'atteinte des plus grandes crues. Il n'y a pas de couloir d'aération; cependant c'est une erreur de croire que le desman, comme on l'a avancé, soit asphyxié en hiver dans son terrier, parce que ce couloir fait défaut à sa retraite. Il est probable que lorsque l'air vient à manquer, l'animal plonge et va respirer à travers une ouverture faite à la glace.

Nageur et plongeur excellent, le desman musqué passe la plus grande partie de sa vie dans l'eau, et ce n'est que quand les inondations le chassent de sa demeure souterraine qu'il apparaît sur la terre, mais sans jamais beaucoup s'éloigner de son milieu de prédilection. C'est dans ce milieu qu'il passe ses jours et ses nuits, ses étés et ses hivers; même quand le cours d'eau est revêtu d'une couche de glace, il y continue ses chasses, et ne se retire dans son terrier que fatigué et rassasié. Il se nourrit de sangsues, de vers, de mollusques aquatiques, de larves d'insectes. Les pêcheurs disent qu'il mange les racines et les feuilles d'*acorus*, mais c'est une er-

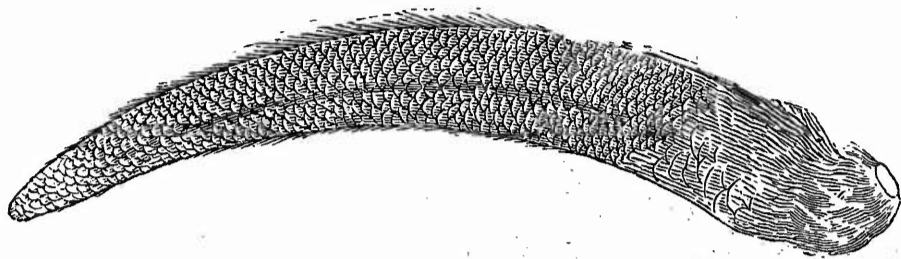


Fig. 336. Queue du Desman ou Rat musqué de Russie.

reur basée sur ce que c'est principalement au milieu de ces plantes que chasse le desman musqué.

Il est aussi agile qu'il paraît lourd et maladroit. Dès que le dégel commence, il rôde sous l'eau entre les roseaux, se retourne avec la plus grande rapidité, cherche des vers avec sa trompe, et vient de temps en temps respirer à la surface. Quand le temps est beau, il joue dans l'eau et vient sur la rive se chauffer au soleil. Il tourne et retourne sa trompe, en touche tous les objets. Souvent il la met dans sa bouche et crie alors comme un canard. L'excite-t-on ou l'attaque-t-on, il siffle et cherche à se défendre en mordant. Il saisit très-habilement avec cette même trompe les petits animaux et les porte à sa bouche : à cause de cette habitude le nom de *musaraigne-éléphant* lui serait justement appliqué. Dans un lieu sec, il se montre très-inquiet et cherche à fuir ; une fois dans l'eau, tous ses mouvements témoignent du plaisir qu'il éprouve.

On ne sait encore rien de la reproduction du desman musqué. Il paraît se reproduire plusieurs fois dans l'année, et le nombre des petits par portée doit être assez grand, la femelle ayant huit mamelles.

**Chasse.** — On prend facilement cette espèce au printemps et surtout au moment du rut quand le mâle et la femelle se livrent à leurs jeux. En promenant dans l'eau un grand filet, on en amène toujours quelques-uns ; mais il faut retirer avec prudence et souvent l'engin de pêche, pour que les desmans qui y sont arrêtés n'étouffent pas sous l'eau. On en trouve très-fréquemment qui ont péri de la sorte dans les filets des pêcheurs. En automne, on fait des battues en règle ; et comme, à cette époque, les jeunes sont adultes, la chasse ne laisse pas que d'être assez fructueuse. En hiver, on

prend plus de mâles que de femelles ; en été, plus de femelles que de mâles. La raison en est inconnue.

**Captivité.** — Pallas, le seul qui ait publié des observations sur le desman que l'on retient captif, nous apprend que cet animal ne supporte pas la privation de liberté. Rarement on arrive à en garder un plus de trois jours. Ce naturaliste croit cependant que cela résulte du mauvais traitement que l'animal a subi au moment de sa capture. Quand on verse de l'eau dans sa cage, il devient heureux, il s'y lave la trompe et flaire tout. Il se roule sans cesse, se tient sur les deux pattes d'un côté, se peigne et se gratte avec les autres pattes. La plante de ses pieds est articulée d'une manière remarquable ; l'animal peut la porter même sur les reins ; la queue n'est que peu mobile ; elle est presque toujours recourbée en faucille. Le desman saisit avec sa trompe, comme avec un doigt, tout ce qu'on lui jette, et le porte à sa bouche. Il paraît aussi insatiable que les autres animaux de sa famille. Le soir, il se repose. Lorsqu'il est couché, il est ramassé sur lui-même, les pattes de devant d'un côté, la trompe reposant presque sous le bras. Mais, même en dormant, il est agité et change souvent de place. Au bout de peu de temps, l'eau que l'on met dans sa cage devient fétide par le mélange des excréments et du produit des sécrétions de ses glandes anales, et il faut la renouveler souvent. Lors même qu'on lui donne tous les soins nécessaires, ce malheureux animal, arraché ainsi à sa patrie, ne tarde pas à mourir.

Autant le desman peut plaire par la grâce et la vivacité de ses mouvements, autant il devient insupportable par l'odeur musquée qu'il répand ; odeur qui infecte toute la chambre où l'on retient l'animal, et qui se communique aux carnassiers qui le mangent. Le desman musqué n'a

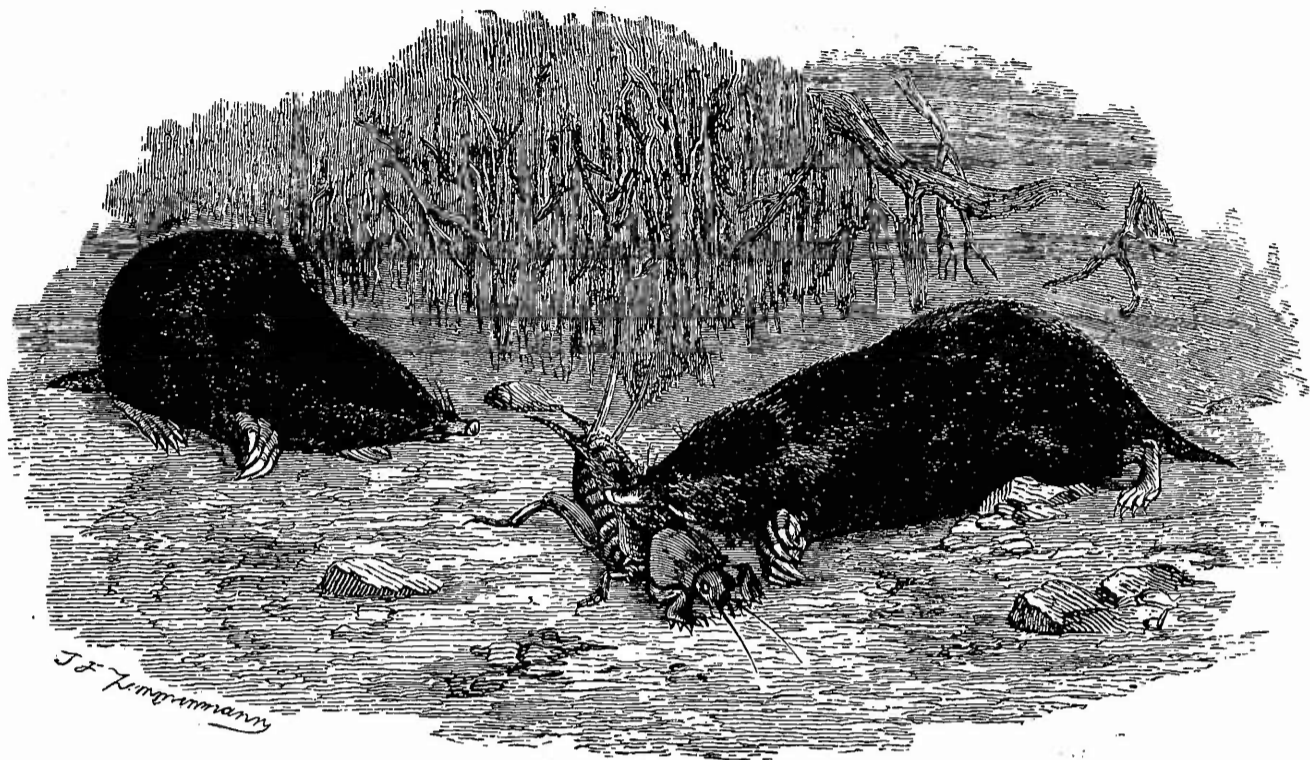


Fig. 337. La Taupe d'Europe.

pas beaucoup d'ennemis, ni parmi les mammifères, ni parmi les oiseaux; mais les poissons carnivores, et notamment les brochets, le poursuivent activement et s'en nourrissent, ce qui rend leur chair immangeable à cause de l'odeur de musc qu'elle contracte.

**Usages et produits.** — L'homme chasse cet

animal pour s'en procurer la peau, qui ressemble tellement à celle du castor et de l'ondatra, que Linné a placé ce desman parmi les rongeurs, sous le nom de *Castor musqué*. Avec cette peau, qui ne vaut guère plus de cinq centimes la pièce, l'on fait des bonnets et des vêtements.

## LES TALPIDÉS — TALPÆ.

*Die Maulwürfe, The Moles.*

Les insectivores les plus dégradés se sont retirés sous la surface de la terre et y mènent une vie toute particulière. Ils sont connus sous le nom de Taupes dans le langage vulgaire, et sous celui de Talpidés dans le langage scientifique. Le nombre des espèces qu'on en connaît n'est pas très-considérable.

**Caractères.** — Les talpidés ont tous une physionomie particulière, qui les fait de suite reconnaître. Le corps est ramassé, presque cylindrique; le cou n'est pas distinct du tronc, et deux à quatre vertèbres cervicales sont soudées les unes aux autres, de manière à former une masse unique; le museau se prolonge en une trompe pointue. Le corps est porté sur quatre petites pattes, dont les antérieures forment des bèches relativement gigantesques. Les pattes de derrière sont minces, allongées comme celles des rats; la queue

est courte. Les yeux et les oreilles sont atrophiés et cachés dans un pelage fin, doux, court et épais, les poils ont un éclat métallique qui ne se retrouve que sur bien peu de mammifères.

Les organes internes sont disposés d'une manière harmonique avec cette forme extérieure. La structure des pattes de devant implique un grand développement de la ceinture scapulaire; l'omoplate est longue et mince, la clavicule, par contre, est épaisse. Le bras est très-large, l'avant-bras court et fort; le carpe comprend dix os; les doigts sont courts et armés d'ongles fousseurs longs et vigoureux; on voit au premier coup d'œil que ce membre est destiné à creuser la terre, qu'il constitue une bêche parfaite. A ces os s'insèrent des muscles vigoureux, aussi l'avant-train de l'animal est relativement plus développé que le train postérieur. La dentition est particu-

lière : les dents sont fines, tranchantes, pointues, et s'engrènent comme celles d'un peigne à carder.

**Distribution géographique.** — Les talpidés sont répandus dans toute l'Europe, dans une grande partie de l'Asie, de l'Afrique du Sud et de l'Amérique du Nord.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Ils habitent généralement les contrées fertiles. Assez fréquemment on les trouve dans les montagnes ; cependant ils préfèrent les plaines. Ils fréquentent plutôt les prairies, les champs, les jardins, les forêts que les flancs arides et desséchés des collines ou les terrains sablonneux. Ce n'est qu'exceptionnellement qu'on les rencontre aux bords des lacs et des rivières, et plus rarement encore près des côtes maritimes. Toutes les espèces sont souterraines. Elles se creusent des couloirs, et, quelle que soit la nature du sol, qu'il soit sec, meuble, sablonneux, mou ou humide, elles rejettent à la surface des amas de terre, connus sous le nom de *Taupinières*. Beaucoup se construisent des habitations très-compliquées.

Les taupes sont des enfants des ténèbres ; elles ne supportent pas la lumière. Elles n'apparaissent que rarement à la surface du sol, et sont plus éveillées la nuit que le jour. Leur structure les bannit presque complètement de dessus la terre ; elles ne peuvent ni grimper, ni sauter, ni même marcher ; elles se meuvent avec la plante de leurs pattes de derrière et le bord interne de leurs mains. Mais, sous terre, leur course est rapide ; la vitesse avec laquelle elles creusent est quelque chose de surprenant. Elles nagent très-bien, seulement elles ne le font qu'à la dernière extrémité ; leurs larges mains leur servent alors de rames, et leurs bras vigoureux se fatiguent encore moins à nager qu'à fouir la terre.

Les talpidés ont l'odorat, l'ouïe et le toucher très-développés, tandis que la vue est chez eux très-rudimentaire. Leur voix est un son sifflant et aigu. Leur intelligence est bornée, mais non pas autant qu'on est porté à le croire. Les mauvaises qualités sont cependant plus développées que les bonnes ; tous sont insupportables, querelleurs, batailleurs, mordeurs, carnassiers ; ils dépassent même le tigre en férocité et mangent leurs semblables avec plaisir.

Tous ont un régime animal : aucun ne se nourrit de végétaux. Ils mangent principalement des insectes souterrains, des vers, des crustacés, des cloportes ; ils mangent aussi, lorsqu'ils peuvent s'en procurer, de petits mammifères, des oiseaux, des grenouilles, des mollusques. Leur voracité est sans limites. Ils ne supportent pas

longtemps la faim et ils n'ont pas de sommeil hibernant. Si, d'un côté, ils se rendent utiles comme destructeurs d'animaux nuisibles, de l'autre ils donnent bien des soucis à l'agriculteur en minant le sol qui porte ses richesses.

La femelle met bas, une ou deux fois l'an, de trois à cinq petits, qu'elle soigne tendrement. Ils croissent rapidement et restent un mois environ avec leur mère. Ils deviennent alors indépendants et commencent à creuser leur demeure.

On ne peut conserver les talpidés en captivité ; on ne parvient jamais à les rassasier.

La famille des talpidés est constituée par cinq genres parfaitement distincts.

## LES TAUPES — *TALPÆ*.

*Die Maulwürfe, The Mole.*

**Caractères.** — Les taupes proprement dites, dont l'espèce d'Europe est le type, sont caractérisées par un boutoir lisse et une queue médiocre ; leurs dents sont au nombre de quarante-quatre.

**Distribution géographique.** — Les taupes sont propres à l'Europe et à l'Asie.

### LA TAUPE D'EUROPE. — *TALPA EUROPEA*.

*Der gemeine Maulwurf, The Mole.*

**Caractères.** — La taupe d'Europe est un animal des plus singuliers. Un corps court, épais, cylindrique, des oreilles nulles, des yeux petits, difficiles à découvrir, une queue courte, un museau prolongé en trompe, des pattes de devant fouisseuses, sont les attributs caractéristiques de cette espèce. Ces quelques mots suffiraient pour la peindre, mais tout en elle est si particulier que nous croyons devoir compléter cette esquisse, par quelques détails d'organisation. Les membres de la taupe sont disposés perpendiculairement à l'axe du corps ; ceux de devant sont si courts, que la poitrine repose à terre. Les pattes de devant sont larges, en forme de main tournant en dehors et en arrière la face qui est inférieure chez les autres animaux. Tous les doigts sont réunis presque entièrement par une membrane palmaire, et sont armés d'ongles larges, aplatis, à tranchants mousses ; celui du milieu est le plus long. Les pattes de derrière sont plus faibles, les doigts en sont séparés, et les ongles grêles et pointus. Il y a encore des personnes qui croient que la taupe est aveugle : c'est une erreur, la question de la vi-

sion chez la taupe a été résolue affirmativement, au commencement de ce siècle, par Et. Geoffroy Saint-Hilaire. A la vérité ses yeux n'ont à peu près que la grosseur d'un grain de pavot, et leur couleur, d'un noir d'ébène, fait qu'ils se confondent avec celle de la robe. Ils sont placés à égale distance de l'oreille et de l'extrémité du museau, sont complètement recouverts par les poils, et on ne distingue en eux ni iris ni pupille ; mais ils ont des paupières que l'animal peut contracter à volonté (1). Les oreilles sont petites et sans pavillon ; le conduit auditif externe n'est entouré que d'un simple rebord cutané, caché sous les poils, pouvant servir à ouvrir et à fermer ce conduit ; mais le canal auditif est très-grand et l'ensemble de l'organe interne est très-développé. Le pelage est épais, court, mou, velouté ; les moustaches et les sourcils sont courts et fins. Le poil recouvre tout le corps, sauf le bout des pattes, la plante, la pointe du museau et le bout de la queue. Il a une couleur tantôt brunâtre, tantôt bleuâtre, avec un reflet blanc. Les parties nues sont couleur de chair.

La taupe commune a de 14 à 15 cent. de long ; la queue mesure au plus 1 cent. et la hauteur de l'animal, au niveau des membres antérieurs, est de 5 cent. La femelle est plus élancée que le mâle. Les jeunes ont une couleur grisâtre. Ce sont là les seules différences qu'il y ait entre les sexes et les âges.

Il y a des variétés qui conservent toute leur vie la couleur gris cendré du premier âge, ou qui ont le ventre marqué de larges bandes longitudinales d'un gris jaune sur un fond gris de cendre. D'autres variétés sont noires, avec des taches blanches. On voit très-rarement des variétés albinos complètes.

Il est à remarquer que les taupes de l'Orient sont plus grandes que celles qui vivent dans nos contrées.

**Distribution géographique.** — La taupe commune se trouve dans toute l'Europe, à quelques exceptions près, et arrive jusque dans l'Asie centrale et septentrionale. Beaucoup de naturalistes ne voient même dans la taupe américaine qu'une variété de notre espèce. En Europe, le midi de la France, la Lombardie et le nord de la Turquie dessinent sa limite méridionale. De là, elle remonte vers le nord jusqu'au Dovre-

fjeld ; en Grande-Bretagne, jusque dans l'Écosse centrale ; en Russie, jusqu'au milieu du bassin de la Dwina. Elle manque complètement dans les Orcades, les Shetlands, la plus grande partie des Hébrides et en Islande. En Asie, elle va du Caucase jusqu'à la Léna. Dans les Alpes, elle monte jusqu'à une altitude de 2,000 mètres. Partout elle est commune, et se multiplie d'une manière surprenante là où elle n'a pas d'ennemis.

**Mœurs, habitudes et régime.** — La taupe ne peut nulle part dissimuler sa présence ; obligée d'élever de nouveaux amas de terre pour pouvoir vivre, elle se décèle bientôt. Ces amas de terre, ou *taupinières*, indiquent la direction et l'étendue de son terrain de chasse. Sa voracité fait qu'elle est obligée d'étendre son cercle d'exploitation et de travailler continuellement à la construction de son établissement souterrain ; elle creuse sans relâche, à une légère profondeur, des conduits horizontaux et établit les taupinières avec les déblais.

Blasius décrit en ces termes sa demeure :

« De tous les animaux souterrains de nos contrées, c'est la taupe qui construit le plus péniblement sa demeure artistique : ce n'est que par un rude labeur qu'elle peut l'assurer contre tous les dangers, et y trouver de quoi assouvir sa voracité. Son habitation proprement dite ou donjon est établie avec tout l'art possible. Ordinairement ce donjon se trouve dans un endroit où il est difficile d'arriver de l'extérieur ; par exemple sous des racines, sous un mur, et il est assez éloigné du terrain de ses chasses. Sur ce terrain, qu'un couloir généralement droit relie au donjon, les galeries souterraines se croisent et s'entre-croisent de mille manières. Indépendamment de ces galeries l'animal, au moment du rut, en établit d'autres pour se mettre en rapport avec la femelle.

« Le donjon (*fig. 338, 339 et 341*) se manifeste

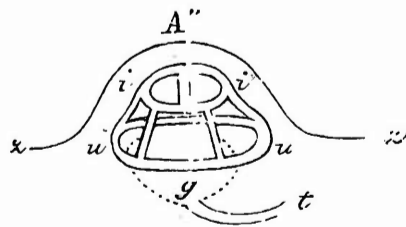


Fig. 338. La Taupinière, coupe verticale schématique (\*).

à l'extérieur par un tas de terre bombé, et de

(\*) A'', sommet du monticule ; zz, coupe de l'extérieur du terrain pour montrer l'épaisseur de la terre au-dessus de la galerie ; t, conduit qui mène à la chambre ; g, chambre ou trou de retraite ; uu, chemin circulaire inférieur au niveau du terrain environnant ; ii, chemin circulaire supérieur, communiquant avec le gîte par cinq galeries.

(1) Geoffroy Saint-Hilaire, *Cours de l'histoire naturelle des mammifères*. Paris, 1828-29, et de la vision chez la taupe (*Bulletin des sciences naturelles de Férussac*, 1828, tome XV, p. 388.)

grandeur assez considérable. A l'intérieur se trouve une chambre arrondie, de 8 à 10 cent. de diamètre, servant de lieu de repos. Elle est entourée de deux conduits circulaires concentriques, disposés, l'externe sur le même plan que la chambre, dont il est éloigné de 15 à 25 cent., l'interne sur un plan un peu plus élevé (fig. 339). De la chambre partent trois con-

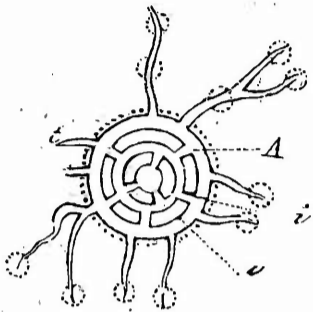


Fig. 339. La Taupinière, coupe horizontale schématique (\*).

duits qui, se dirigeant obliquement en haut, s'ouvrent dans le couloir circulaire interne; celui-ci se relie avec le couloir circulaire externe par cinq ou six couloirs obliques descendants, alternant avec les premiers. De celui-là partent huit à dix conduits rayonnants, alternes avec les couloirs précédents; ils vont dans toutes les directions et suivent une courbe pour s'ouvrir dans le couloir principal. Un couloir de sûreté descend de la chambre, se recourbe en haut et vient aboutir au conduit d'aération. Les parois du donjon et des galeries sont épaisses, fortement comprimées et lisses. Dans la chambre se trouve un lit rembourré de feuilles, d'herbes, de jeunes plantes, de mousse, de paille, de fumier, de radicelles, que la taupe a ramenés en grande partie de la surface de la terre. Si le danger la surprend par en haut, elle repousse cette couche et descend. Si elle est attaquée de côté ou par en bas, quelques-uns des couloirs communiquant avec le couloir circulaire interne lui restent ouverts. La taupe est en sûreté dans sa chambre, et y reste tant qu'elle ne chasse pas. Cette chambre est à 5 ou 6 cent. au-dessous de la surface du sol. Les couloirs principaux étant plus larges que l'animal n'est gros, celui-ci peut s'y mouvoir facilement; les parois en sont très-épaisses et consolidées par la compression que la taupe exerce sur elles; ces couloirs ne sont marqués à l'extérieur par aucune taupinière; la terre qui en provient est tassée sur les côtés, et c'est ainsi que la taupe s'en débarrasse. C'est

(\*) A, boyaux également espacés, au nombre de cinq, faisant communiquer entre elles les galeries; i, chemin circulaire supérieur; u, chemin circulaire inférieur; t, galerie d'entrée.

par le couloir principal que la taupe peut facilement gagner son terrain de chasse; souvent il sert de refuge à d'autres animaux souterrains, tels que musaraignes, campagnols, crapauds; mais malheur à eux, si le propriétaire de l'établissement les rencontre. La position du couloir est indiquée à l'extérieur par les plantes languissantes, flétries et par un léger affaissement du sol. Il a souvent 30 et même 45 mètres de longueur.

« Le terrain de chasse est situé loin du donjon, et chaque jour, été et hiver, la taupe le parcourt en tous sens. Les couloirs du terrain de chasse n'ont qu'une durée temporaire; l'animal ne les utilise que pour chercher sa nourriture, il ne les consolide pas, rejette de temps à autre, à la surface, la terre qu'il a déplacée et indique ainsi sa marche. Les taupes vont à la chasse trois fois par jour, le matin, à midi et le soir. Elles parcourent donc six fois leur galerie principale; aussi, dès qu'on a pu en déterminer la direction, est-il facile de les prendre. »

Blasius ne fait, en quelque sorte, que résumer ici ce que Cadet de Vaux avait dit, d'après Henry Lecourt, des travaux souterrains de la taupe. Et Geoffroy Saint-Hilaire, de son côté, a fait relever le tracé d'une taupinière dont on avait suivi jour par jour les modifications qu'y apportaient ses possesseurs.

Cette taupinière (fig. 340) avait 24 mètres de longueur dans la ligne qui du point C s'étend jusqu'au point e, en passant par h, j, k, l, m et b. La ligne partant du nid b et se rendant au point a en passant par g, avait 15 mètres de longueur. Une ligne ponctuée RS laisse au-dessous d'elle le reste d'un ancien cantonnement submergé pendant l'hiver; au-dessus sont les travaux récents de la taupe mâle, galeries où elle conduit et renferme la femelle dans le temps de la gestation et du part. Le terrain où ces travaux ont été étudiés et relevés, était situé à quelque distance de Pontoise, sur la droite de la rivière. La taupe mâle qui était venue s'emparer de ce théâtre d'exploitation, s'y était rendue d'assez loin. Elle arriva en pleine terre jusqu'au point C, trouva là une terre molle, facile à percer, et pour gagner de vitesse, ne tassa point la terre, mais elle multiplia les taupinières de décharge. Ces taupinières, sur le relevé du terrain, sont indiquées par les petits cercles pointillés, répandus sur les lignes. Huit jours suffirent pour l'achèvement des galeries; à peine un bout de tuyau était-il ouvert que le mâle gagnait son ancien cantonnement, s'y mettait en recherche d'une femelle et s'en faisait suivre. Éveillés



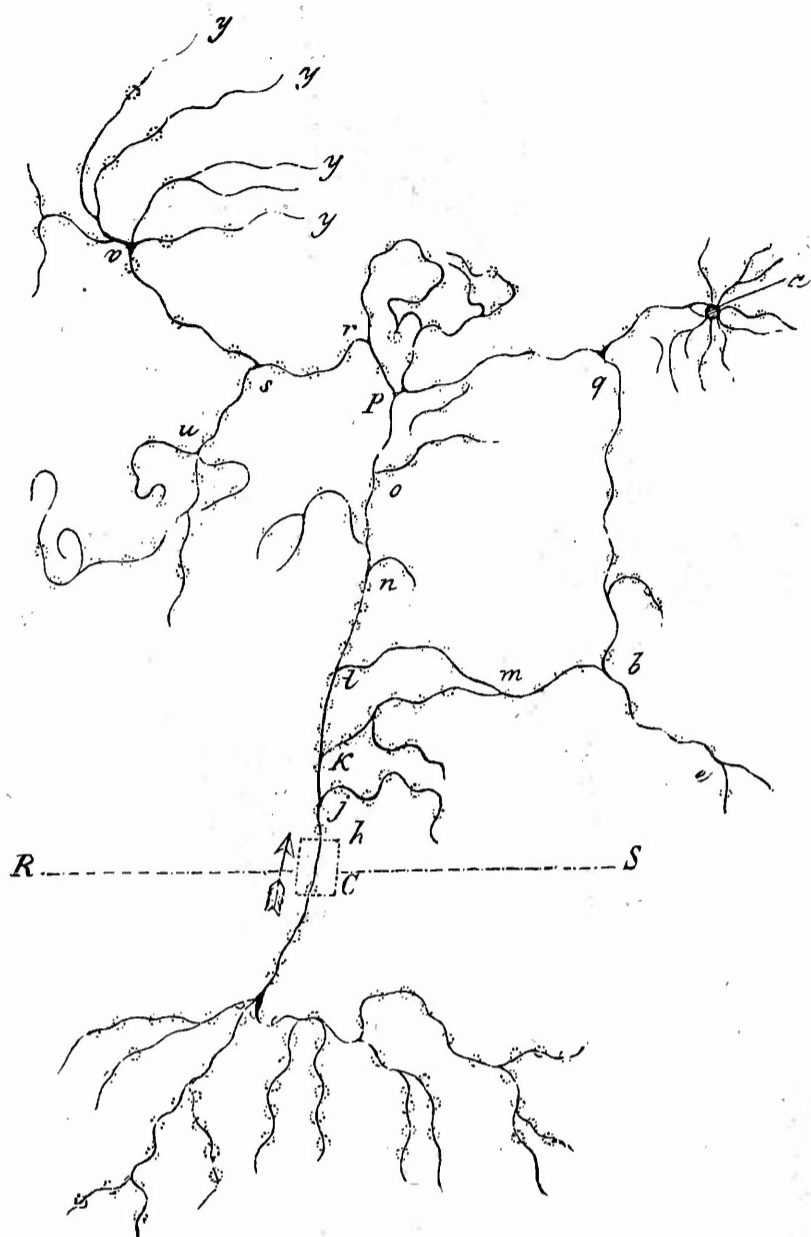


Fig. 340. La Taupinière. — Relevé d'un terrain de taupinière fait en 1825, par les soins de Et. Geoffroy Saint-Hilaire.

par ses courses répétées, d'autres mâles se mettaient à la piste du couple et s'acheminaient derrière lui sur la prairie, jusqu'à l'entrée de la galerie centrale. Arrivé là, le mâle y enferma sa femelle, et revint sur ses pas, pour interdire à ses rivaux l'entrée de ce cantonnement. Dans le plan figuratif, cet emplacement est entouré de points; la ligne RS coupe par le travers cette arène où durent s'engager des assauts rudes et violents qui ne cessèrent que par la retraite ou la mort des vaincus.

Cependant la femelle, acculée dans les galeries *j, k, l*, essayait de fuir dans des boyaux qu'elle ouvrait de côté; c'est une partie de ces travaux que l'on trouve exprimés par les points *j, k, l, n, o*. Mais le vainqueur ne tarda pas à rejoindre cette femelle vagabonde, et à la ramener dans ses propres galeries: ce manège fut répété plusieurs fois, c'est-à-dire tout autant que d'autres mâles entrèrent en lice. Arriva enfin, et assez promp-

tement, l'instant où la supériorité du vainqueur fut reconnue. Dès lors le mâle et la femelle creusèrent ensemble et achevèrent les couloirs figurés. Dans les derniers moments, la femelle se détourna et creusa encore à part, obligée d'aller en chasse pour vivre.

Enfin, après qu'eurent été produites les galeries d'hésitation et de recherche de nourriture en *o, r* et *s*, le mâle conduisit sa femelle à la patte d'oie marquée *v*. Dès ce moment, la femelle excédée ne creusa plus en plein tuf, mais à fleur de terre: elle traça, ne faisant qu'écarter les racines des végétaux. Revenant à son trou, elle en était repoussée par le mâle; de là les embranchements *y, y, y, y* qui partent du même point.

Dans un établissement de ce genre, les couloirs ne sont pas en communication directe avec l'extérieur. Malgré cela, cependant, l'air qui pénètre à travers les taupinières suffit à la respiration de la taupe. L'animal a encore besoin

d'eau pour boire : il ouvre, à cet effet, un boyau qui aboutit à un ruisseau ou à une flaque d'eau voisine, ou bien il creuse une citerne dans laquelle se rassemblent les eaux de pluie.

Un vieux taupier a souvent trouvé au fond des couloirs les plus profonds, un trou vertical, qui forme la source où boit la taupe. Il avance que beaucoup de ces trous sont très-grands. « Ils paraissent d'abord secs, dit-il, mais en y jetant un peu de terre, je vis bien qu'ils renfermaient de l'eau. La taupe peut y monter et y descendre. Par les temps humides, ces fontaines sont pleines jusqu'au bord. La taupe a très-besoin d'eau ; on le voit, car, par la sécheresse, on peut en prendre beaucoup dans le couloir qui conduit au réservoir d'eau. »

La taupe creuse le sol avec la plus grande facilité. A l'aide des muscles très-développés de la nuque, de ses mains-bêches, de son museau, elle pénètre dans la terre qu'elle dissocie ensuite avec ses pattes de devant, et rejette en arrière avec une rapidité extraordinaire. Comme elle a la faculté de fermer ses oreilles, ni le sable ni la terre ne peuvent y pénétrer ; quand les décombrés qu'elle laisse derrière elle commencent à la gêner, elle dirige son forage vers la surface de la terre, et les rejette avec son museau. Tant que dure son travail de mineur, elle est enveloppée d'une couche de terre meuble de 14 à 16 cent. d'épaisseur. Dans un sol léger, elle progresse avec une vitesse surprenante. « Pendant trois mois, dit Oken, j'ai eu une taupe dans une caissé pleine de sable ; en fouillant, elle y circulait presque aussi rapidement qu'un poisson dans l'eau, le museau en avant, les pieds de devant jetant le sable de côté, tandis que les pieds postérieurs le repoussaient par derrière. » La taupe court encore plus vite dans ses couloirs principaux, comme l'ont établi des observations intéressantes.

Les mouvements de cet animal sont donc plus rapides qu'on ne le croirait. A la surface même de la terre, où il est comme hors de son élément, il court assez vite pour qu'un homme ait de la peine à l'atteindre. Dans ses couloirs, il doit égaler la vitesse d'un cheval au trot. Il nage admirablement, on en a vu traverser des rivières, et s'aventurer même dans la mer. Bruce raconte qu'un soir du mois de juin, près d'Edimbourg, plusieurs taupes ont traversé à la nage un bras de mer large de près de 200 mètres, pour venir se fixer dans une île. Souvent on voit des taupes nager dans les rivières, dans les étangs, la trompe en l'air, avec autant d'agilité que le

rat d'eau. La taupe se creuse des couloirs même sous le lit des fleuves et passe ainsi d'une rive à l'autre ; il n'y a donc pas de limite à ses excursions, et, avec le temps, elle arrive à trouver des cantonnements favorables.

« On s'est souvent demandé, dit Tschudi (1), comment les taupes ont pu pénétrer dans la vallée d'Urseren, ce haut pays entouré de toutes parts d'une ceinture de rochers et de pentes escarpées, dominé par des montagnes couvertes de neiges et dont le seul débouché, l'affreuse gorge de Schöllenen est impraticable. A notre avis, il est impossible qu'un courageux couple de taupes, poussé par son instinct, se soit jamais décidé à quitter les prairies de la vallée inférieure de la Reuss, pour remonter cette rivière pendant des lieues et venir s'établir définitivement dans la vallée d'Urseren. Il a fallu des siècles à l'espèce taupe pour trouver le chemin de cette terre promise. C'est irrégulièrement, lentement, par saccades, qu'a eu lieu cette émigration, qui, partie du fond de la vallée, a traversé les oasis herbeux et les flots d'humus qui existent çà et là aux flancs des rochers. Souvent les émigrants ont été arrêtés, sont revenus sur leurs pas, ont fait des marches de flanc, ou se sont trainés pendant l'hiver sur les pierres, au-dessous de la couche de neige, pour arriver enfin, après avoir probablement traversé les montagnes qui la dominent, dans cette vallée, au fond de laquelle les taupes se sont bientôt multipliées. »

Quel est le régime de la taupe ? « Pour acquérir une certitude, dit C. Vogt (2), examinons le système dentaire. Vingt-quatre dents toutes tranchantes et pointues, des canines semblables à des poignards, des mâchelières semblables à des couronnes murales ou à des scies, cela ressemble-t-il à la mâchoire d'un herbivore ? et cependant l'opinion presque générale des paysans et des jardiniers est encore aujourd'hui que la taupe mange les racines, tandis qu'il nous paraît impossible de comprendre comment, avec des dents aiguës, propres seulement à déchirer, elle pourrait broyer les fibres des plantes. Peut-être la taupe mange-t-elle aussi des racines, malgré sa mâchoire de carnassier ; peut-être forme-t-elle une exception dans l'ordre des mammifères ; mais ce qu'elle a mangé, elle

(1) Tschudi, *les Alpes*, p. 167.

(2) Vogt, *Leçons sur les animaux utiles et nuisibles*, Paris, 1867, p. 24.

doit l'avoir dans l'estomac. Regardons dans l'estomac. Nous trouvons dans le magasin alimentaire des tronçons de vers rouges à moitié digérés ; des fragments de téguments jaunâtres, que nous reconnaissons sans peine pour les débris de la tête, des pinces et des pattes du ver blanc ; des élytres, des anneaux, des pieds et d'autres débris cornés et indigérables de la carapace des coléoptères, des cuirasses de mille-pieds et autres larves souterraines, des insectes de toutes espèces, mais jamais une fibre de plante, une feuille, un morceau d'écorce ou de bois, pas une trace de matières végétales : même avec le microscope, on réussit difficilement à découvrir çà et là des cellules de végétaux provenant de l'intestin des animaux avalés dont l'estomac nous offre les débris. J'ai disséqué des douzaines de taupes, sans jamais rencontrer un fragment végétal dans l'estomac ou l'intestin. »

Il est bien constaté que la taupe se nourrit principalement de vers de terre qu'elle poursuit dans ses longues galeries. Les vers savent que la taupe est leur ennemie ; aussi, quand on introduit un pieu dans le sol et qu'on le remue, on les voit aussitôt sortir de tous les côtés, cherchant à se sauver à la surface ; ils ont pris l'agitation du sol produite par le pieu pour l'approche d'une taupe. La taupe se nourrit encore de larves d'insectes et d'insectes à l'état parfait, tels que des hannetons, des bousiers, des taupes-grillons, et des cloportes dont elle paraît très-friande : elle mange aussi des limaces. Son odorat excellent lui fait découvrir ces animaux, et la guide dans sa poursuite. La musaraigne, la souris, la grenouille, le lézard, l'orvet, la couleuvre, qui s'égarer dans ses couloirs, sont perdus. Elle livre même des combats acharnés à ses semblables, et les mange si elle est victorieuse. Elle ne chasse pas seulement sous terre ; elle fait aussi des expéditions à la surface de la terre et dans l'eau. « J'ai souvent vu, dit Blasius, une grenouille surprise par une taupe, entraînée dans son trou. » Lenz a constaté pareille chose pour les serpents.

La faim de la taupe est insatiable. Elle a besoin, par jour, d'un poids de nourriture égal à son propre poids, et ne peut rester plus de douze heures sans rien prendre. On a fait à ce sujet des observations très-intéressantes.

Flourens (1), voulant savoir quel aliment cet animal préférerait, mit dans un vase plein de terre deux taupes, avec une racine de raifort.

(1) Flourens, *Observations pour servir à l'histoire naturelle de la taupe* (Mém. du Muséum d'hist. nat., 1828, tome XVII, p. 193.)

Le lendemain, la racine était intacte, mais de l'une des taupes, il ne restait absolument que la peau. La taupe vivante fut transportée dans un vase vide : elle se montrait agitée, affamée. On lui donna un moineau dont on avait coupé les ailes. La taupe s'approcha aussitôt de l'oiseau, reçut quelques coups de bec, recula, puis se précipita sur lui, lui déchira le ventre, agrandit l'ouverture avec ses pattes, et en un instant elle avait dévoré la moitié de sa victime, sous la peau. Flourens plaça près d'elle un verre plein d'eau. Dès que la taupe l'aperçut, elle se dressa contre et but avec avidité. Puis, elle se remit à manger le moineau, et parut enfin rassasiée. La viande et l'eau lui furent alors enlevées ; mais bientôt elle se montra de nouveau affamée, très-inquiète, faible ; elle flairait de tous côtés avec sa trompe. On lui donna un second moineau vivant ; elle se précipita dessus, lui ouvrit le ventre, en dévora la moitié, but avidement et redevint tranquille. Le lendemain, elle mangea le reste du moineau, plus une grenouille ; mais, à midi, elle avait de nouveau faim. Un crapaud lui fut alors servi ; à peine l'eut-elle senti, qu'elle se gonfla, détourna son museau, comme si elle avait été en proie à une répugnance invincible, et ne le mangea pas. Le lendemain, elle était morte de faim sans avoir touché ni au crapaud, ni aux carottes, au chou, à la salade qu'on lui avait donnés. Trois autres taupes que Flourens avait enfermées avec des feuilles et des racines, périrent toutes trois de faim. Celles qu'il nourrit de moineaux, de grenouilles, de viande de bœuf, de cloportes, vécurent longtemps. Il en plaça une fois dix dans une chambre, sans nourriture, au bout de peu de temps, la plus forte commença à poursuivre la plus faible ; le lendemain celle-ci était mangée, et ainsi de suite jusqu'à ce qu'il n'en restât plus que deux, dont une aurait sans doute été dévorée par l'autre, si on ne leur avait donné de la nourriture.

Oken nourrit une taupe captive avec de la viande hachée, crue ou cuite. Elle ne mangeait ni pain ni végétaux. Il en mit une seconde avec celle-ci, aussitôt la guerre se déclara. Les deux taupes se précipitèrent l'une sur l'autre, se saisirent avec la bouche, se mordirent mutuellement pendant plusieurs minutes. La dernière venue se mit à fuir, l'autre la poursuivant. Oken fit à la première une sorte de retraite dans un pot à confiture, qu'il plaça, la nuit, dans la cage. Le lendemain matin, il trouva la taupe morte sur le sable ; elle était sans doute sortie

de sa retraite et avait été tuée par la première propriétaire de la cage, non que celle-ci eût été poussée par la faim, mais par ses instincts mauvais. Le lendemain, l'autre était morte aussi, non des blessures qu'elle avait reçues, mais du trop d'animation qu'elle avait mise dans le combat.

Lenz enferma une taupe nouvellement prise et non blessée dans une caisse où il n'y avait qu'une couche de 6 centimètres de terre; elle n'y pouvait creuser de couloirs et on pouvait l'observer facilement. Au bout de deux heures de captivité, elle mangea une grande quantité de vers de terre. Elle les prenait entre les pattes de devant, et les essuyait à mesure qu'elle les tirait avec les dents. Elle refusa continuellement une nourriture végétale et du pain: elle mangeait des escargots, des insectes, des larves, des chenilles, des chrysalides, de la chair d'oiseaux et de mammifères. Au huitième jour, Lenz lui donna un grand orvet. Aussitôt elle arriva sur lui, le mordit, et, comme il s'agitait considérablement, elle disparut sous terre. Cependant elle reparut bientôt, lui donna un nouveau coup de dent, et s'enfonça encore sous terre. Cela dura cinq à six minutes; enfin la taupe s'enhardit, saisit le serpent, mais ne parvint que difficilement à déchirer sa peau. Une fois qu'elle y eut fait brèche, elle devint plus entreprenante; s'aidant de ses pattes de devant pour agrandir le trou, elle retira le foie, les intestins et ne laissa finalement que la tête, la colonne vertébrale, quelques lambeaux de peau et la queue. Cela se passait le matin. A midi, elle mangea un grand escargot, dont la coquille était cassée, et, après midi, deux chrysalides. A cinq heures, elle eut de nouveau faim; on lui donna une couleuvre de 80 centimètres de long. Elle se comporta comme avec l'orvet, finit par la saisir, la manger; le lendemain matin il ne restait que la tête, la peau, le squelette et la queue. On n'essaya pas de la mettre en présence d'une vipère qui l'aurait sans doute tuée. Elle périt bientôt, mais par accident. Lenz croit que sous terre, où elle est plus courageuse qu'en captivité et en la présence de l'homme, elle ne doit pas craindre d'attaquer une vipère qui s'est retirée dans ses couloirs pour dormir de son sommeil d'hiver, et qu'elle trouve en léthargie.

On peut voir sur des taupes captives combien leur odorat est fin. J'en mis une dans une caisse, remplie de terre jusqu'à la hauteur de 15 cent., environ. Elle s'enterra aussitôt. Je pressai la terre et mis dans un coin un morceau de viande crue,

hachée. Quelques minutes après, la terre s'y soulevait, la trompe de la taupe apparaissait, la viande était mangée. Je ne doute pas que ce ne soit par l'odorat que la taupe se guide dans toutes ses poursuites.

L'odorat lui permet aussi de trouver sa nourriture sans qu'elle soit obligée de la voir ou de la toucher; tous les taupiers savent combien ce sens est développé, et, lorsqu'ils placent leurs pièges, ils les frottent volontiers avec une taupe morte.

La trompe si mobile sert à la taupe d'organe de tact. On le constate lorsque l'animal est arrivé à la surface de la terre et qu'il cherche un endroit où il puisse creuser facilement. Il court de tous côtés, et tâte le sol avec sa trompe, avant de se mettre à creuser son trou.

Son ouïe est excellente. Elle sert surtout à la taupe pour échapper aux dangers; quand un bruit qui frappe son oreille lui paraît suspect, elle cherche aussitôt à se sauver.

Le goût est bien moins parfait que l'ouïe. On le voit déjà à la voracité de la taupe et à la grande variété de ses aliments. Elle ne se donne pas la peine de goûter à quoi que ce soit; elle commence de suite à dévorer, et semble montrer que tout lui est indifférent. On ne peut cependant pas lui refuser ce sens d'une manière absolue.

Relativement à la vue, la taupe de nos contrées, qu'on a souvent confondue avec la taupe aveugle, possède un œil qui peut encore voir, et Ruckert (1) l'exprime en toute vérité lorsqu'il dit:

La taupe est-elle aveugle? Oh! non pas: la nature  
Dota d'un œil petit la pauvre créature;  
Mais, dans le noir palais que sait bâtir sa main,  
Cet œil du moins éclaire, et guide son chemin;  
Puis, quand elle travaille à son toit qui surplombe,  
Dans cet œil si petit, moins de poussière tombe;  
D'ailleurs pour découvrir le ver, son aliment,  
Faut-il un œil bien vif? il fuit si lentement!  
Elle sort de son trou, quand la nuit étincelle,  
Et le ciel d'un éclair inonde sa prunelle;  
Au ciel, sans qu'il le sache, elle emprunte un rayon,  
Dans ses ténèbres rentre, et poursuit son sillon.

La taupe a donc un œil dont elle se sert. C'est par la vue qu'elle se guide quand elle traverse un cours d'eau à la nage. Pour éprouver sa faculté visuelle, il suffit de jeter une taupe à l'eau. Elle écarte alors aussitôt les poils qui couvrent ses yeux, et montre de petits points noirs, saillants, qui lui servent à se diriger.

La taupe, relativement à sa taille, est un carnassier terrible, et ses facultés intellectuelles sont

(1) Ruckert, traduction inédite par M. Ch. Meaux Saint-Marc.

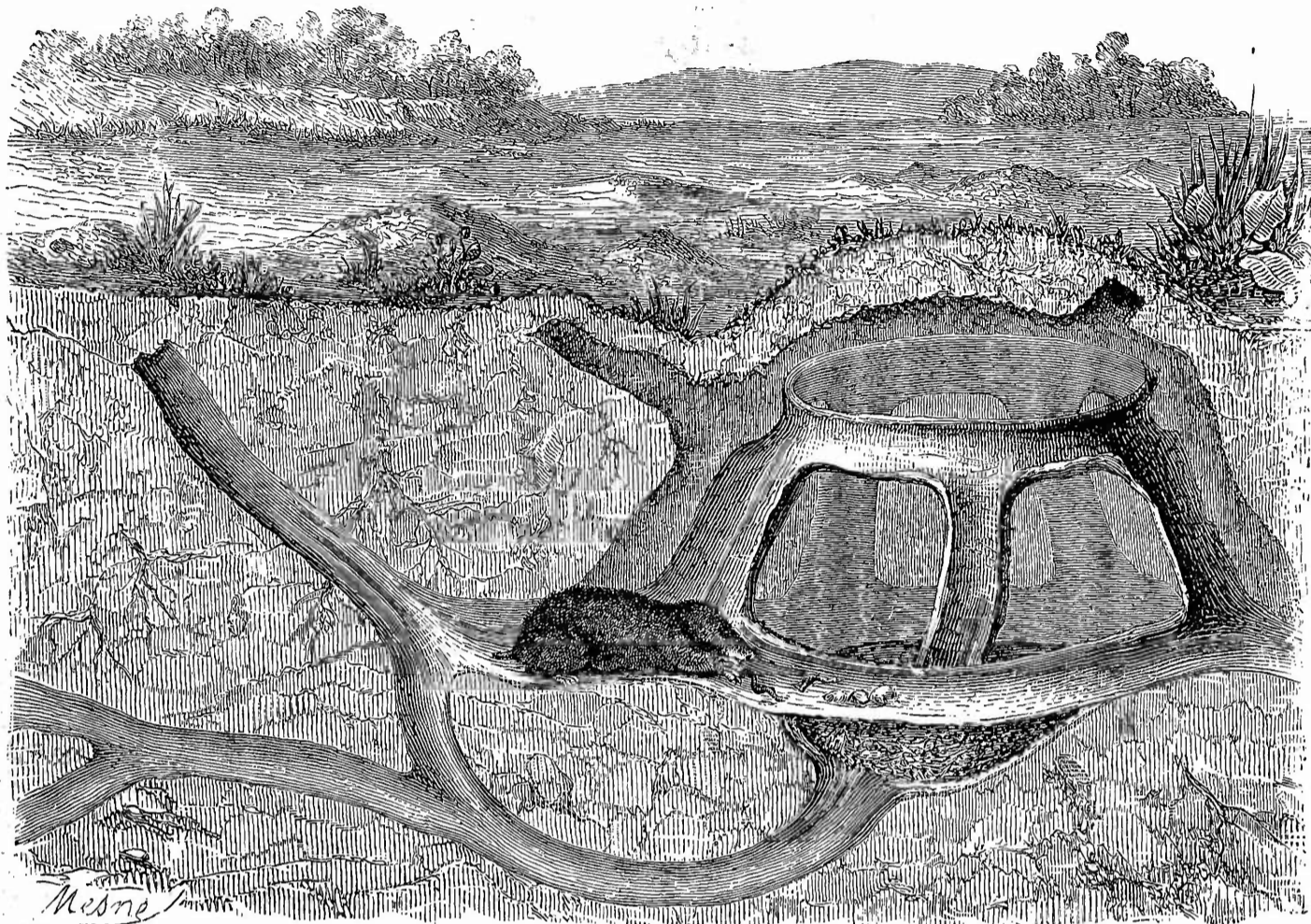


Fig. 341. La taupinière

en rapport avec sa voracité. Elle est sauvage, furieuse, cruelle ; elle a soif de sang et de vengeance ; elle ne vit en paix avec aucune autre créature, si ce n'est avec sa femelle, et encore au temps des amours seulement, ou tant que ses petits sont encore en tutelle. Le reste de l'année, elle ne supporte aucun autre animal vivant dans son voisinage, surtout dans sa demeure. Des ennemis comme la belette ou la vipère se permettent seuls de parcourir impunément ses couloirs, pour aller à sa recherche ; elle succombe sous leurs coups ; quant aux animaux plus faibles ou d'égale force, elle leur livre des combats acharnés, et l'un ou l'autre des combattants trouve la mort. Elle ne vit pas même en bonne harmonie avec ses semblables. Deux taupes qui se rencontrent, hors du temps des amours, commencent aussitôt un duel qui ne se termine que par la mort de l'une d'elles ou de toutes les deux. Le combat est d'autant plus acharné que les deux adversaires sont du même sexe. Le vaincu est toujours dévoré par le vainqueur. On comprend comment il se fait qu'une taupe habite toujours seule sa demeure, et n'y soit occupée qu'à creuser, à manger et à dormir. Tous les campagnards qui ont observé cet animal, disent qu'il travaille trois heures, comme un cheval,

BREHM.

et dort trois heures ; il chasse ensuite pendant trois heures, et s'endort de nouveau pour trois heures.

Une autre vie commence au moment des amours. Mâles et femelles quittent leurs terriers, rôdent à la surface du sol, visitent d'autres demeures. Il y a généralement plus de mâles que de femelles. Et quoique « les liens de famille, dit Vogt, soient peu de chose pour la taupe, elle n'en a pas moins la jalousie d'un vrai Barbebleue. Au printemps, elle circule pour chercher une femelle et s'en empare par la force ; si un rival s'approche, la femelle est promptement enfermée dans un endroit d'où elle ne peut pas fuir, et le mâle s'avance courageusement contre celui qui veut troubler sa paix. Dès que les deux rivaux se rencontrent dans un espace rapidement creusé sous terre, ils se livrent un violent combat qui se termine par la mort ou la fuite du plus faible. Connaissant sans doute cette vérité, si souvent méconnue par les hommes, que les morts seuls ne reviennent pas, le vainqueur commence par dévorer le vaincu avant de retourner vers sa compagne. »

La femelle s'est pendant ce temps mise en liberté ; elle a creusé de nouveaux couloirs, elle fuit ; le vainqueur s'élance après elle, la ramène,

et finalement ces deux animaux maussades s'habituent l'un à l'autre. « La tendresse matrimoniale, dit encore C. Vogt, doit être si grande pendant la lune de miel, qu'on dit avoir trouvé des mâles morts de douleur dans le voisinage de l'endroit où la femelle avait été prise : des passions si vives ne durent pas longtemps d'ordinaire. »

Quoi qu'il en soit, les deux taupes ainsi unies creusent ensemble, et la femelle se fait un nid pour ses petits, au point d'intersection de plusieurs galeries, de manière à pouvoir toujours s'échapper. Ce nid est une chambre garnie de



Fig. 342. Rapport du nid construit par la taupe femelle avec le terrier tracé par le mâle, au carrefour formé par la rencontre de trois ou quatre routes (\*).

Fig. 343. Nid abandonné, le nid de l'année précédente.

brins de plantes molles, mâchées, de feuilles, d'herbes, de mousse, de fumier, et d'autres matières ramenées de la surface du sol. Il est le plus ordinairement assez loin du donjon, mais est relié avec lui par le couloir principal.

Après quatre semaines de gestation, la femelle met bas de trois à cinq petits. Ils sont tout nus, aveugles, de la grosseur d'un gros pois. Mais, tout jeunes, ils font déjà preuve de la même voracité que leurs parents, et croissent très-rapidement. A l'âge de cinq semaines, ils ont à peu près la moitié de la taille de la taupe adulte ; cependant ils vivent encore dans le nid, où leurs parents viennent les nourrir. Si on leur enlève leur mère, les jeunes taupes, que la faim pousse, se hasardent dans le couloir principal, probablement pour chercher leur nourrice.

Si rien ne les dérange, les jeunes taupes sortent enfin de leur nid, arrivent à la surface du sol, où elles folâtraient et se provoquent. Leurs premières tentatives de creuser sont encore très-incomplètes ; elles se tiennent à fleur de terre, à peine recouvertes ; mais bientôt elles se perfectionnent, et au printemps suivant elles ont toute l'habileté de leurs parents.

On trouve de jeunes taupes depuis avril jusqu'en août, et plus tard encore ; on ne peut cependant admettre que la femelle mette bas deux fois l'an ; il est plus raisonnable de croire que l'accouplement, et par suite la mise-bas, se passent dans des mois très-différents ; ce qu'explique la difficulté qu'a la taupe mâle à trouver sa femelle.

(\*) Ces deux nids isolés (fig. 342 et 343) sont très-grossis comparativement aux figures 338 et 339, pour donner une idée de leur forme.

La taupe n'a pas de sommeil hivernal comme d'autres insectivores. Elle chasse toute l'année les vers et les insectes ; souvent on voit des taupes rejeter de la terre à la surface de la neige ou du sol gelé ; souvent aussi elles font de grandes excursions sous la neige. Des taupiers dignes de foi ont avancé que la taupe amassait des provisions d'hiver, des vers notamment, qu'elle blesse, mais non mortellement ; qu'elle en amasse plus quand l'hiver doit être rude que quand il sera doux. Ceci mérite confirmation.

Le lecteur aura sans doute déjà remarqué qu'il n'est pas facile d'étudier les mœurs de la taupe, et plus d'un, sans doute, se sera même demandé comment on a pu observer un animal qui se cache si bien. Je dois avouer que les naturalistes sont redevables de la plus grande partie de ce qu'ils savent aux vieux taupiers expérimentés. On a pu, d'ailleurs, faire quelques observations sur des taupes captives, indépendamment de celles qu'il a été possible de faire sur l'animal en pleine liberté. Ainsi, Henry Lecourt, voulant mesurer la vitesse avec laquelle la taupe se meut dans ses couloirs, employa pour le constater un moyen très-ingénieux. Il planta une série de chaumes tout le long du couloir principal, de telle sorte que la taupe en passant devait les toucher et les agiter ; à l'extrémité libre, il fixa un petit drapeau en papier. Cela fait, il effraya la taupe qui se trouvait dans son domaine de chasse. Au moment où l'animal touchait l'un des chaumes, le papier tombait, et ainsi cet observateur put mesurer sûrement la vitesse de la course.

On peut facilement reconnaître la disposition de la demeure de la taupe en la découvrant. On voit chez les taupes captives comment elles creusent ; on a pu voir les champs de bataille et les batailles de deux taupes en découvrant rapidement la place où l'on entendait le bruit du combat.

**Chasses.** — Différents moyens peuvent être employés pour prendre les taupes ; mais le mieux est lorsqu'on veut se débarrasser de pareilles bêtes de s'en remettre à un taupier expérimenté, qui connaît la chose à fond et qu'on trouve à peu près dans chaque village.

D'après J. Franklin, « c'est dans les sillons souterrains creusés par l'animal et à quelques pouces au-dessous de la surface du sol que le taupier place ses instruments d'extermination. La taupe y périt le plus souvent : il arrive pourtant qu'elle déjoue quelquefois toutes les manœuvres. »

Le piège imaginé par Henry Lecourt, est

l'engin le plus sûr et le moins compliqué que l'on puisse employer contre la taupe. Il a la forme des pinces d'argent de nos sucriers, ou mieux encore des serres-fines des chirurgiens, et consiste en deux branches carrées et croisées, réunies par une tête de ressort, à la manière des pincettes ordinaires. La tête est en acier aplati, les branches sont en fer : leur extrémité est armée de deux crochets pliés en contre-bas et à angle droit. Le ressort fait donc partie du piège, n'est ni ajouté ni soudé. Le piège ouvert, on y place une détente, qui tombe au passage de l'animal.

Cadet de Vaux (1) a raconté comment fut créée une première *Ecole pour la préhension des taupes*, à Pontoise (18 pluvi. an X), et plus tard, une seconde, à Caen, où le même Henry Lecourt enseignait aux autres ce qu'une incessante pratique lui avait appris : l'art de suivre les traces de la taupe jusqu'à sa demeure souterraine, et de lui couper les moyens de retraite.

Henry Lecourt, accompagné seulement de deux ou trois de ses élèves, a détruit, dans quelques communes de l'arrondissement de Pontoise, 6,000 taupes dans l'espace de cinq mois ; cette destruction n'a été que l'ouvrage de soixante-dix à soixante-quinze séances ; en vingt et un jours, il en a été détruit 1,168 dans la seule commune d'Ony. Il serait difficile d'estimer ce qu'un seul individu pourrait prendre de taupes en un jour ; mais on peut évaluer à trois mille arpents l'étendue de territoire qu'un seul homme, armé de 25 pièges, peut purger de taupes.

L'expérience de cet habile homme préserva d'une destruction inévitable les travaux d'art d'un canal de navigation que l'on construisait à Caen. Les taupes avaient miné dans toutes les directions les bords de ce canal, et l'inondation était imminente ; par suite, les dégradations devaient être considérables. Lecourt seul vit la cause du mal et la fit disparaître.

« Henry Lecourt avait aussi prédit que l'inondation de l'équinoxe occasionnerait, par sa plus grande élévation, des dégâts sur un autre point de la berge en construction et l'événement justifia ses prévisions. « Il était fondé, dit Cadet de Vaux (2), sur le travail d'une taupe qui, d'un pré, remontait cette berge et la perçait d'outre en outre à six pieds au-dessous de son sommet, pour redescendre verroyer au niveau de la vase que les eaux abandonnaient. En effet, cette haute

(1) Cadet de Vaux, *De la Taupe, et de ses mœurs*, etc. Paris. 1803.

(2) Cadet de Vaux, *ibidem*, p. 114.

marée eut lieu les premiers jours de germinal, et, s'étant élevée au dessus du passage indiqué, à six pieds de profondeur du sommet de la berge, l'eau inonda ce passage, fit effort pour briser la digue, ce qui donna lieu à un affaissement d'un diamètre de douze pieds, sur une profondeur telle qu'un cheval s'y fût enterré. Cependant il n'y eut là que ce passage de la taupe d'inondé : son cantonnement était ailleurs. Mais supposez-le établi sur cette même berge ; calculez ses galeries, ses tuyaux, ses trous si profonds, son gîte, son nid, enfin la multiplicité et la vaste étendue des travaux de son cantonnement, et la berge eût été détruite sur une grande surface. »

Indépendamment des pièges à l'aide desquels on prend la taupe dans ses galeries, Cabarrus (1) indique un autre moyen pour détruire l'animal. Ce moyen qui, selon lui, est des plus répandus, consiste à poursuivre les taupes avec la bêche et la houe, jusqu'à ce qu'on soit arrivé au lieu de leur travail ; on les enlève alors avec ces instruments. On peut encore, selon le même auteur, les faire périr en inondant leur demeure, mais il est fort douteux que ce soit là un moyen bien efficace.

Pour protéger un jardin ou un enclos quelconque contre les taupes, il suffit d'enterrer tout autour, jusqu'à une profondeur de 4 à cinq centimètres, une palissade d'épines, de tessons de bouteilles, d'autres objets qui piquent ; par ce moyen encore peu connu et très-utile, on empêche la taupe d'aller plus loin ; si elle veut passer outre, elle se pique la face et périt des suites de cette blessure.

**Ennemis.** — Outre l'homme, la taupe a encore d'autres ennemis. Le putois, la belette, le hibou, la cresserelle, le busard, le corbeau, la cigogne la guettent ; la belette la poursuit jusque sous terre ; souvent elle devient la proie de la vipère. Le chien griffon se fait un plaisir de guetter une taupe en train de creuser son couloir, de la retirer de terre et de la tuer en quelques coups de dent. Les renards, les martres, le putois et les oiseaux que nous avons cités ci-dessus sont les seuls qui mangent la taupe. Les autres animaux se contentent de la tuer.

**Usages et produits.** — On ne saurait nier que la taupe ne soit très-utile en détruisant les vers de terre, les taupes-grillons, les vers blancs et autres insectes nuisibles. Partout où l'on peut facilement enlever ses tas de terre, on doit la regarder comme un des animaux les plus bienfaisants. Dans les

(1) Cabarrus, *les Animaux des forêts*, p. 110.

endroits bien cultivés, dans les jardins, par contre, on ne doit pas la supporter ; en creusant, en dissociant, en rejetant la terre qui porte des plantes précieuses, en bouleversant les racines des plantes, elle produit de grands dégâts. Il faut donc l'y détruire. Mais, dans les prairies, les forêts, les champs, elle doit être protégée.

« Les ennuis que cause la taupe, dit Vogt, peuvent-ils être comparés aux dommages que les vers et les larves sont en état de causer ? Ne voit-on pas souvent une partie de pré fanée et séchée, parce que les vers blancs ont mangé les racines ? Ne faut-il pas, dans maint jardin, combattre avec acharnement ces voraces ennemis qui dévastent même les pépinières et les plants de rosiers en coupant des racines grosses comme le doigt?... Nous pourrions faire des taupes les gardiens de nos jardins. Puisqu'elles se reprennent si aisément, il serait facile, au printemps, de leur faire pendant quelque temps nettoyer nos jardins et nos prairies de cette vermine souterraine qui nous cause tant de dommages. Je connais des cultivateurs qui suivent cette pratique et s'en trouvent bien. Ils donnent volontiers quelques sous pour une taupe vivante qu'ils placent dans un champ ravagé par les vers gris et blancs, et ils ne reculent pas devant la peine de suivre chaque jour les taupinières, de les fouler ou de les étendre au râteau, et enfin de reprendre la taupe, sitôt qu'elle a fait sa tâche. Je connais, à dire vrai, des pays entiers où, tout au contraire, l'autorité donne une prime pour chaque taupe prise, et j'ai entendu parler d'un propriétaire qui avait une sorte de rage fanatique contre les taupes. Il en faisait prendre des quantités prodigieuses. Un jour, il eut l'idée de choisir parmi elles une variété à pelage gris-argenté, pour en faire une pelisse au roi. Il avait, en l'offrant à Sa Majesté, la ferme conviction d'avoir gagné l'ordre du mérite par ses nobles efforts en faveur de l'agriculture. Il obtint un froid remerciement pour ses fourrures qui perdaient leur poil, et ses champs furent affreusement ravagés par une masse de vers blancs. »

Indépendamment de la guerre acharnée que les taupes font aux insectes les plus nuisibles, quelques agronomes prétendent que la taupe n'est pas aussi nuisible aux fermiers qu'on le suppose généralement. On a dit que les excavations, les conduits souterrains pratiqués dans le sol, en tous sens, par cet ouvrier naturel, contribuaient à former pour les terres une sorte de drainage fort utile.

Une taupe morte n'est d'aucun usage. C'est

tout au plus si l'on se sert de sa peau pour garnir des sarbacanes ou faire des bourses. Les Russes en fabriquent de petits sacs qu'ils vont vendre en Chine.

La taupe a pourtant un poil très-fin et très-luisant, mais sa peau est peu estimée, à cause de son odeur extrêmement forte et tellement persistante qu'aucune préparation ne peut la faire passer complètement.

Selon Agricola, le poil de la taupe servait à faire des chapeaux très-beaux et très-fins.

Le docteur Guastaldi, d'après Cadet de Vaux, a porté une fourrure de taupe. Il était propriétaire de la terre de Tavel en Languedoc ; ce domaine était couvert de taupes ; il proposa aux habitants de leur payer chaque peau cinq sous ; cette prime produisit l'effet désiré, car elle amena une assez grande destruction de taupes. Le docteur Guastaldi conçut l'idée de les faire apprêter, ce qui lui coûta sept sous par peau ; bientôt il en eut assez pour s'en faire une fourrure dont on lui offrit vingt-cinq louis, en raison de sa beauté et de sa légèreté.

**Préjugés.** — La taupe a donné lieu à bien des fables. Les anciens la regardaient comme un animal stupide et aveugle ; ils attribuaient à sa graisse, à son sang, à ses entrailles, à sa peau, des vertus médicinales extraordinaires. Encore aujourd'hui, l'on croit dans bien des endroits que l'on guérit de la fièvre intermittente en faisant mourir dans sa main une taupe ; et les vieilles femmes sont persuadées qu'elles guérissent toutes les maladies en imposant leurs mains devenues sacrées par la mort d'une taupe.

Il est tout naturel qu'un animal dont la vie est aussi peu connue, paraisse au vulgaire un être extraordinaire et même sacré ; car le surnaturel commence, dès que l'on cesse de comprendre.

#### LA TAUPE AVEUGLE — *TALPA CÆCA*.

*Der blinde Maulwurf.*

**Caractères.** — Le genre taupe renferme encore une espèce européenne, la taupe aveugle, ainsi nommée, parce que son œil est recouvert par une membrane mince, translucide, percée en avant de la pupille d'un trou très-fin, non dilatable, par lequel on ne peut voir le globe de l'organe. Quant aux autres points de l'organisation, la taupe aveugle se distingue peu de la taupe vulgaire ; elle aurait cependant la trompe plus longue, les incisives supérieures plus larges,





Fig. 344. Le Condylure étoilé.

les lèvres, les pieds et la queue blancs au lieu d'être gris.

Son pelage épais et velouté est gris-noir foncé, la pointe des poils étant d'un noir brun ; sa taille est la même que celle de l'espèce précédente.

**Distribution géographique.** — La taupe aveugle habite le sud de l'Europe, l'Italie, la Dalmatie, la Grèce ; elle est rare dans le midi de la France. Il est certain qu'elle était connue des anciens. Aristote en parle sous le nom d'*aspalax* ; la description qu'il donne, montre bien qu'il ne connaissait pas la taupe commune. Dans ces derniers temps, quelques naturalistes croient l'avoir rencontrée dans le nord de l'Allemagne.

**Mœurs, habitudes et régime.** — La taupe aveugle creuse des couloirs moins étendus et plus à fleur de terre que la taupe commune. Son nid est placé dans la chambre à coucher. Toutes les autres habitudes sont les mêmes pour les deux espèces.

#### LA TAUPE WOOGURA — *TALPA WOOGURA*.

*Der Wogura.*

**Caractères.** — Avec une structure extérieure fort semblable à celle de la taupe d'Europe, et des mœurs identiques aux siennes, la taupe woogura s'en distingue par la couleur du pelage, qui est d'un fauve sale, et par le nombre des incisives, qui n'est que de trois paires à chaque mâchoire.

L'espèce a été découverte au Japon.

## LES CONDYLURES — *CONDYLURÆ*.

(*Rhinaster, Astromyctes.*)

*Die Sternmaulwürfe.*

**Caractères.** — Les condylures, que l'on a aussi nommés *taupes étoilées*, représentent en Amérique notre taupe d'Europe, et sont caractérisés par les lobules cartilagineux, réunis en une couronne étoilée, qui forme la trompe. Leur queue est longue, étranglée à la base, effilée à l'extrémité, épaisse et comme noueuse au milieu.

#### LE CONDYLURE ÉTOILÉ — *CONDYLURA CRISTATA*.

*Der gemeine Sternmull, The radiated Mole ou starnosed Mole.*

**Caractères.** — Le condylure étoilé (*fig. 344*), type et seule espèce bien authentique du genre, a 17 cent. de long, sur lesquels 5 cent. appartiennent à la queue. Il est moins trapu que la taupe d'Europe et a la tête plus allongée. Cette tête et surtout le museau terminé en trompe, portant les narines au centre d'une couronne de petits prolongements cartilagineux, pointus, très-mobiles, sont les caractères les plus saillants de cet animal. Cette couronne est formée de seize grands rayons, huit de chaque côté, et de quatre petits, deux supérieurs et deux inférieurs. On ne sait si ce nombre est constant, et on ne



Fig. 345. La Chrysochlore dorée.

peut donc encore regarder comme bien établies les espèces que l'on voudrait faire reposer sur la présence en plus ou en moins de ces appendices.

Les jeunes, au dire d'Audubon, n'ont pas d'appendices nasaux.

Une espèce, désignée par Harlan sous le nom de *Condylura macrura*, ne serait, d'après Audubon, que le condylure étoilé à l'époque du rut. Il croit qu'à ce moment la queue s'allonge et s'épaissit considérablement. Je dirai que ceci me paraît mériter confirmation.

Le pelage du condylure étoilé est court, mou, velouté, couché comme celui de la taupe ordinaire; il est noir d'ardoise, avec des reflets d'un brun clair; le dos est plus foncé que le ventre et les flancs.

Une seconde espèce, ou peut-être une simple variété, est émeraude, avec vingt et un cartilages nasaux.

Une troisième est brun-noir, avec vingt cartilages nasaux.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Les mœurs du condylure étoilé sont celles de la taupe d'Europe. Il se creuse des couloirs souterrains, rejette des tas de terre et se nourrit d'insectes.

## LES CHRYSOCHLORES — *CHRYSOCHLORIS.*

*Der Goldmull, The Chrysochlore ou Changeable Mole, ou Shining Mole.*

Les chrysochlores, ou taupes dorées, représentent la famille des talpidés dans le sud de l'Afrique.

**Caractères.** — Elles ont le corps cylindrique, le pelage roux et court des vraies taupes, mais elles n'ont pas de queue, et les pattes sont autrement conformées. Celles de devant ne sont munies que de trois ongles recourbés en faucille, les postérieures ont cinq doigts avec des ongles courts. Le pavillon de l'oreille fait défaut; l'œil est caché; le museau, court et pointu, se termine par un cartilage lisse et nu; le poil a un éclat métallique, qui ne le cède pas à l'éclat de bien des oiseaux et des insectes, et qui peut rivaliser avec celui des colibris. Aucun autre mammifère n'a de pareils reflets. La dentition est particulière. Il y a dix dents de chaque côté, séparées l'une de l'autre par de petits intervalles; la première paraît être une forte canine, à une seule racine; les deux suivantes sont plus petites, mais paraissent encore être des canines. Cependant ces dents sont implantées sur l'os incisif, ce qui doit les faire considérer comme incisives. Celle qui occupe la place de la canine a la forme d'une fausse molaire. Le squelette présente aussi des

particularités, dans le détail desquelles nous n'avons pas à entrer.

**Distribution géographique.** — Toutes les chrysochlores habitent le sud de l'Afrique.

**Mœurs.** — Elles ont les mœurs de notre taupe, et sont détestées des indigènes et surtout des colons européens, pour les dégâts qu'elles causent dans les jardins.

**LA CHRYSOCHLORE DORÉE — CHRYSOCHLORIS AURATA.**

*Der grüne Goldmull.*

**Caractères.** — La chrysochlore dorée (*fig. 345*) a la taille et le poil de la taupe commune. Elle a 14 cent. de long et 4 cent. de haut. Ses yeux sont très-petits et recouverts par la peau. Son pelage est brun, à reflets métalliques brillants; le tour de l'œil et une bande qui va de l'œil à l'angle de la bouche sont d'un jaune brun mat; la gorge est verdâtre. Le fond du pelage est couleur ardoise; les griffes sont couleur de corne clair.

**Distribution géographique.** — Cette espèce habite le cap de Bonne-Espérance, et surtout les environs de la ville du Cap.

**LES SCALOPES — SCALOPES**

*Die Wassermulle, The Scalops.*

**Caractères.** — Les scalopes, connus vulgairement sous le nom de Taupes d'eau, forment la transition entre les taupes et les musaraignes. Ils se distinguent par leur museau pointu, assez semblable à celui des musaraignes, et ils ont la dentition des condylures.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Leurs mœurs ne diffèrent pas de celles des autres talpidés, et ils habitent de préférence au bord de l'eau. Quelques naturalistes ont cherché à établir plusieurs espèces parmi les scalopes; mais on n'en connaît qu'une de bien authentique.

**LE SCALOPE AQUATIQUE — SCALOPS AQUATICUS.**

*Der gemeine Wassermull, The Scalops ou Shrew-mole.*

**Caractères.** — Cette espèce (*fig. 346*) est longue de 20 cent.; son pelage est brun-noir, le fond est noir, avec reflets châtain à la face; la queue et les pattes sont blanches. Il y a des variétés d'un brun clair, rousses ou blanc d'argent. Ses yeux sont petits et cachés; c'est à peine si l'on peut faire passer un cheveu dans la fente palpébrale.

La queue est noire, amincie, parcourue par deux sillons longitudinaux, un supérieur et un inférieur.

**Mœurs, habitudes et régime.** — Richardson, le premier, nous a fait connaître les mœurs de cet animal. Le scalope aquatique recherche les lieux humides, mais il fuit ceux qui sont inondés. Les Américains racontent qu'on peut l'appivoiser; qu'il joue avec son maître; qu'il suit celui qui lui donne à manger; et qu'il porte les aliments à sa bouche avec sa trompe.

D'après le docteur Goodman, M. Titian Reale possédait un scalope qui mangeait une quantité considérable de viande fraîche, cuite ou crue, buvait copieusement et était remarquablement vif et folâtre. « Il suivait la main de son bienfaiteur à l'odeur, entrait dans la terre friable, et, après avoir fait un petit tour, revenait à la charge pour demander de la nourriture. Lorsqu'il était en train de manger, il se servait de sa trompe flexible pour fourrer la nourriture dans sa bouche, en forçant le passage. »

Cependant Audubon, qui a donné une bonne description du scalope aquatique, et qui a eu plusieurs individus en captivité, ne parle point de l'usage que cet animal ferait de l'extrémité de son museau lorsqu'il mange.

Quant à ses autres habitudes, à ses mœurs, elles sont les mêmes que celles de la taupe vulgaire d'Europe.

**LES UROTRICHES — UROTRICHIS**

*Die Zwergmulle.*

**Caractères.** — Un dernier genre des mammifères insectivores, que les uns rangent dans la famille des soricidés, les autres dans celle des talpidés, est celui que Temminck a établi sur un petit animal pourvu d'une trompe assez allongée et mobile, ayant une queue longue, égale et velue, cinq doigts aux pieds, les antérieurs conformés comme ceux des musaraignes, et trente-six dents.

Ce genre ne repose que sur l'espèce suivante.

**L'UROTRICHE TALPOÏDE — UROTRICHIS TALPOIDES.**

*Der Zwergmull ou Himisu.*

**Caractères.** — L'urotriche talpoïde ou *himisu*, dans la langue du pays, a 9 cent. et demi de long; la queue mesure de 3 à 4 cent. Son

pelage est brun foncé, sa trompe et ses pattes sont couleur de chair. Il a le corps cylindrique, le museau court, les pattes fortes, les yeux et les oreilles nuls, la trompe nue.

**Distribution géographique.** — L'espèce habite les montagnes du Japon.

Tout ce que l'on connaît des habitudes de cet animal, c'est qu'il vit sous terre.



Fig. 346. — Le Scalope aquatique.



## TABLE DES MATIÈRES

|  |       |   |     |
|--|-------|---|-----|
| AVANT-PROPOS .....                               | v     | <i>Les Colobes</i> .....                  | 56  |
| INTRODUCTION. — Considérations générales sur les |       | Le colobe guéréza.....                    | 56  |
| Mammifères.....                                  | vii   | Le colobe ours.....                       | 58  |
| Uniformité du plan d'organisation.....           | vii   | Le colobe satan.....                      | 58  |
| Mouvements.....                                  | ix    | <i>Les Cercopithèques</i> .....           | 58  |
| Mouvements internes.....                         | xi    | Le cercopithèque gris vert ou grivet..... | 66  |
| Sens.....  | xii   | Le cercopithèque rouge ou patas.....      | 66  |
| Intelligence.....                                | xiii  | Le cercopithèque diane.....               | 67  |
| Éducation.....                                   | xiv   | Le blanc-nez ou ascagne.....              | 67  |
| Distribution géographique.....                   | xiv   | Le cercopithèque fuligineux.....          | 67  |
| Distribution géologique.....                     | xvi   | <i>Les Macaques</i> .....                 | 67  |
| Mœurs, habitudes et régime.....                  | xvi   | Le macaque commun ou macaque bonnet       |     |
| Destinée des Mammifères.....                     | xx    | chinois.....                              | 68  |
| Usages et produits.....                          | xx    | Le macaque rhésus.....                    | 69  |
| TABLE DES PLANCHES HORS TEXTE.....               | xxiii | Le macaque maimon.....                    | 71  |
| <b>LES PRIMATES</b> .....                        | 1     | Le macaque magot.....                     | 72  |
| <b>LES SINGES</b> .....                          | 1     | L'ouanderou.....                          | 74  |
| <b>LES CATARRHINIENS</b> .....                   | 12    | <i>Les Cynocéphales</i> .....             | 75  |
| <i>Les Pithéciens</i> .....                      | 12    | Le cynocéphale hamadryas ou Tartarin..    | 79  |
| Le gorille.....                                  | 13    | Le cynocéphale gélada.....                | 84  |
| Le chimpanzé.....                                | 23    | Le babouin ou khird des Arabes.....       | 85  |
| L'orang-outang.....                              | 31    | Le cynocéphale tschakma.....              | 90  |
| <i>Les Gibbons</i> .....                         | 45    | Le cynocéphale nègre.....                 | 90  |
| Le gibbon siamang.....                           | 46    | Le mandrill ou mormon.....                | 91  |
| Le gibbon Ungko.....                             | 46    | Le drill.....                             | 94  |
| Le gibbon oa.....                                | 46    | <b>LES PLATYRRHINIENS</b> .....           | 94  |
| <i>Les Semnopithèques</i> .....                  | 50    | <i>Les Hurlleurs</i> ..                   | 98  |
| Le semnopithèque entelle.....                    | 50    | Le singe hurleur rouge ou alouate.....    | 99  |
| Le semnopithèque maure.....                      | 52    | Le singe hurleur noir ou caraya.....      | 99  |
| Le semnopithèque doux.....                       | 54    | <i>Les Atèles</i> .....                   | 103 |
| Le semnopithèque nasique.....                    | 54    | L'atèle coaita.....                       | 103 |
| BREM. — Mammifères.....                          |       | L'atèle Beelzébuth.....                   | 104 |

|  |     |   |     |
|--|-----|---|-----|
| L'atèle chamek.....                        | 104 | LES GAMNORRHINÉES.....                          | 165 |
| L'atèle hypoxanthe.....                    | 104 | <i>Les Oreillards</i> .....                     | 166 |
| <i>Les Sajous</i> .....                    | 108 | L'oreillard d'Europe ou vulgaire.....           | 167 |
| Le saï ou capucin.....                     | 110 | <i>Les Barbastelles</i> .....                   | 168 |
| Le sajou apelle ou sajou brun.....         | 113 | La barbastelle commune.....                     | 168 |
| Le sajou cornu ou sapajou.....             | 114 | <i>Les Vespertiliens</i> .....                  | 169 |
| <i>Les Callitriches</i> .....              | 115 | Le vespertilion noctule.....                    | 169 |
| Le saïmiri commun.....                     | 115 | LES PHYLLOSTOMATÉES.....                        | 170 |
| Le callitriche à collier.....              | 117 | <i>Les Rhinolophes</i> .....                    | 170 |
| <i>Les Sakis</i> .....                     | 118 | Le rhinolophe unifer ou petit fer à cheval..... | 171 |
| Le saki satan.....                         | 118 | Le rhinolophe bifer ou grand fer à cheval.....  | 172 |
| Le saki à tête blanche.....                | 119 | <i>Les Vampires</i> .....                       | 173 |
| Le saki à tête noire.....                  | 119 | Le vampire spectre.....                         | 174 |
| <i>Les Nyctipithèques</i> .....            | 121 | <i>Les Mégadermes</i> .....                     | 177 |
| Le Nyctipithèque douroucouli.....          | 122 | Le mégaderme lyre.....                          | 177 |
| LES ARCTOPITHÈQUES OU HAPALIENS.....       | 124 | <i>Les Rhinopomes</i> .....                     | 177 |
| <i>Les Ouisitis</i> .....                  | 125 | Le rhinopome égyptien.....                      | 177 |
| L'ouistiti vulgaire.....                   | 125 | LES ONGUICULÉES.....                            | 179 |
| <i>Les Tamarins</i> .....                  | 128 | LES CARNASSIERS.....                            | 179 |
| Le tamarin OEdipe.....                     | 128 | LES FÉLIENS.....                                | 182 |
| LES LÉMURIENS OU FAUX SINGES.....          | 130 | <i>Les Lions</i> .....                          | 187 |
| LES BRACHYTARSES.....                      | 131 | Le lion de Barbarie.....                        | 211 |
| <i>Les Indris</i> .....                    | 132 | Le lion du Sénégal.....                         | 212 |
| L'indri à courte queue.....                | 132 | Le lion du Cap.....                             | 212 |
| <i>Les Propithèques</i> .....              | 133 | Le lion de Perse.....                           | 212 |
| Le propithèque à diadème.....              | 133 | Le lion du Guzerat.....                         | 212 |
| Le propithèque laineux.....                | 134 | <i>Les Couguars</i> .....                       | 213 |
| <i>Les Makis</i> .....                     | 134 | Le couguar concolore.....                       | 214 |
| Le maki vari.....                          | 135 | Le couguar Jaguarondi.....                      | 218 |
| Le maki mococo.....                        | 135 | Le couguar Eyra.....                            | 219 |
| Le maki mongoz.....                        | 136 | <i>Les Tigres</i> .....                         | 220 |
| <i>Les Loris</i> .....                     | 137 | Le tigre royal.....                             | 221 |
| Le loris grêle.....                        | 137 | Le tigre longibande.....                        | 239 |
| Le loris tardigrade.....                   | 138 | <i>Les Léopards</i> .....                       | 241 |
| LES MACROTARSES.....                       | 140 | Le jaguar.....                                  | 242 |
| <i>Les Galagos</i> .....                   | 141 | L'ocelot.....                                   | 252 |
| Le galago commun.....                      | 141 | Le margay.....                                  | 255 |
| Le galago rat.....                         | 143 | Le chati.....                                   | 255 |
| Le galago souris.....                      | 143 | Le léopard océloïde ou à grande queue.....      | 257 |
| <i>Les Tarsiers</i> .....                  | 143 | Le colocolo.....                                | 258 |
| Le tarsier spectre.....                    | 143 | Le chat des Pampas.....                         | 258 |
| LES PSILODACTYLES.....                     | 144 | Le léopard d'Afrique ou grande panthère.....    | 259 |
| <i>Les Cheiromys</i> .....                 | 144 | La panthère noire.....                          | 273 |
| Le cheiromys de Madagascar ou Aye-Aye..... | 145 | Le léopard gris.....                            | 274 |
| LES DERMOPTÈRES.....                       | 147 | L'once.....                                     | 274 |
| <i>Les Galéopithèques</i> .....            | 147 | Le léopard marbré.....                          | 275 |
| Le galéopithèque roux ou commun.....       | 148 | <i>Les Servals</i> .....                        | 275 |
| LES CHIROPTÈRES.....                       | 149 | Le serval proprement dit.....                   | 275 |
| LES CYNOPTÈRES.....                        | 158 | Le serval Taraï.....                            | 277 |
| <i>Les Roussettes</i> .....                | 158 | Le serval kueruck.....                          | 277 |
| La roussette édule.....                    | 162 | <i>Les Chats proprement dits</i> .....          | 278 |
| La roussette d'Égypte.....                 | 164 | Le chat sauvage.....                            | 278 |
|  |     | Le chat manul.....                              | 282 |

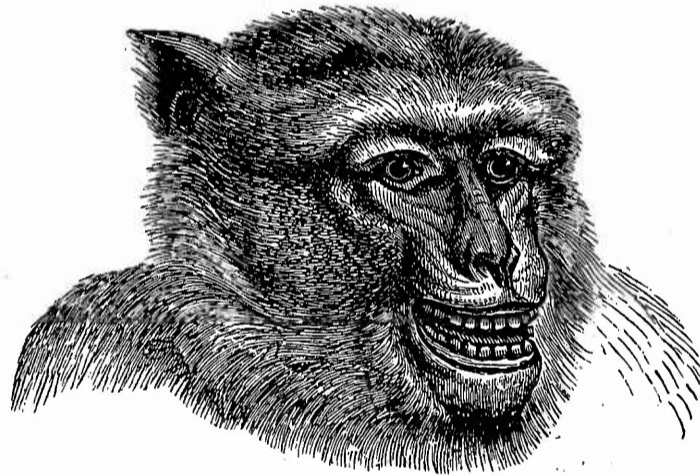
|  |     |   |    |
|--|-----|---|----|
| Le chat ganté.....   | 282 | Le slougui ou lévrier d'Arabie.....                           | 38 |
| Le chat domestique.....                                    | 283 | Le lévrier de Perse.....                                      | 38 |
| Le chat angora.....  | 300 | Le lévrier italien ou levron.....                             | 38 |
| Le chat de Man.....  | 300 | Le lévrier des Baléares.....                                  | 38 |
| Le chat chinois.....                                       | 301 | Le chien nu de Chine.....                                     | 38 |
| Le chat des Chartreux.....                                 | 301 | <i>b.</i> Les levriers à poils longs.....                     | 38 |
| Le chat du Khorassan.....                                  | 301 | Le lévrier russe.....   | 38 |
| Le chat de Koumanie.....                                   | 301 | Le lévrier de Tartarie.....                                   | 38 |
| Le chat rouge de Tobolsk.....                              | 301 | Le lévrier de Kurdistan ou du Taurus...                       | 38 |
| Le chat rouge et bleu du cap de Bonne-<br>Espérance.....   | 301 | Le lévrier d'Irlande.....                                     | 38 |
| <i>Les Lynx</i> .....                                      | 302 | Le lévrier d'Écosse.....                                      | 38 |
| Le lynx vulgaire ou d'Europe.....                          | 302 | Le chien de braconnier.....                                   | 38 |
| Le lynx pardé.....   | 308 | <i>B.</i> Les mâtins.....                                     | 38 |
| Le lynx du Canada.....                                     | 308 | Le mâtin proprement dit.....                                  | 38 |
| Le lynx rouge.....   | 309 | Le chien danois.....  | 38 |
| Le lynx caracal ou à oreilles noires.....                  | 309 | Le chien de Dalmatie.....                                     | 38 |
| Le lynx botté.....   | 310 | <i>C.</i> Les dogues.....                                     | 39 |
| Le lynx des marais.....                                    | 311 | <i>a.</i> Les molosses.....                                   | 39 |
| <i>Les Guépards</i> .....                                  | 312 | Le chien molosse ou dogue.....                                | 39 |
| Le guépard moucheté.....                                   | 312 | Le chien de chambre.....                                      | 39 |
| Le guépard à crinière.....                                 | 313 | Le chien de corps.....  | 39 |
| <b>LES CANIDÉS</b> .....                                   | 318 | <i>b.</i> Les dogues proprement dits ou boule-<br>dogues..... | 39 |
| <i>Les Chiens</i> .....                                    | 322 | Le chien doguin.....  | 39 |
| <i>A. Les Chiens proprement dits</i> .....                 | 324 | Le bouledogue.....  | 39 |
| 1° Les chiens sauvages ou redevenus<br>sauvages.....       | 324 | Le chien du Mexique.....                                      | 39 |
| 1° Les chiens sauvages asiatiques.....                     | 326 | Le chien de Cuba.....   | 39 |
| Le colsun ou dôle.....                                     | 326 | Le mastiff anglais.....                                       | 40 |
| Le buantu ou chien primitif.....                           | 327 | Le dogue de Bordeaux.....                                     | 40 |
| L'adjack ou chien rutilant.....                            | 327 | Le dogue espagnol.....  | 40 |
| 2° Les chiens sauvages africains.....                      | 328 | Le chien carlin.....  | 40 |
| Le chien cabéru.....                                       | 328 | Le chien d'Alicante.....                                      | 40 |
| Le dihb.....   | 329 | Le dogue du Tibet.....  | 40 |
| 3° Les chiens sauvages de l'Australie....                  | 329 | Le chien du Saint-Bernard.....                                | 40 |
| Le dingo ou chien d'Australie.....                         | 329 | <i>D.</i> Les chiens de chasse.....                           | 40 |
| Le kararabe.....   | 332 | <i>a.</i> Les bassets.....                                    | 40 |
| 4° Les chiens sauvages de l'Amérique du<br>Sud.....        | 332 | Le basset.....  | 40 |
| Le chien des Pampas.....                                   | 333 | Le basset tournebroche.....                                   | 41 |
| 5° Les chiens sauvages de l'Amérique du<br>Nord.....       | 333 | Le basset de loutre.....                                      | 41 |
| Le chien des Hare-Indiens.....                             | 333 | Le skye terrier.....  | 41 |
| 6° Les chiens redevenus sauvages ou<br>chiens marrons..... | 334 | <i>b.</i> Les chiens couchants ou chiens d'arrêt.             | 41 |
| 1° Les chiens marrons de l'Europe méri-<br>dionale.....    | 334 | Le braque français.....                                       | 41 |
| 2° Les chiens marrons en Égypte.....                       | 334 | Le braque anglais ou pointer.....                             | 41 |
| 3° Les chiens marrons à Constantinople.                    | 336 | Le braque Dupuy.....  | 41 |
| 4° Les chiens tartares.....                                | 337 | Le braque picard.....   | 41 |
| 5° Les chiens de la Russie méridionale..                   | 338 | Le braque sans queue du Bourbonnais...                        | 41 |
| 2° Les chiens domestiques.....                             | 338 | Le braque d'Anjou.....  | 41 |
| <i>A.</i> Les levriers.....                                | 378 | Le braque de Navarre.....                                     | 41 |
| <i>a.</i> Les levriers à poil ras.....                     | 378 | Le braque bleu d'Italie.....                                  | 41 |
| Le chien nu ou lévrier d'Afrique.....                      | 378 | Le braque d'Espagne.....                                      | 41 |
| Le lévrier de Grèce.....                                   | 379 | Le braque d'Allemagne.....                                    | 41 |
| Le lévrier du Kordofan.....                                | 379 | Le chien couchant anglais ordinaire....                       | 41 |
|  |     | Le chien couchant irlandais.....                              | 41 |
|  |     | Le chien couchant écossais.....                               | 41 |
|  |     | Le chien couchant noir.....                                   | 41 |
|  |     | Le chien docile.....  | 41 |
|  |     | Le setter écossais et irlandais.....                          | 41 |
|  |     | Le setter de Russie.....                                      | 42 |

|  |     |  |     |
|--|-----|--|-----|
| Le chien d'eau ou retriever.....                                       | 420 | Le Bouffe. ....  | 465 |
| <i>c.</i> Les chiens courants.....                                     | 422 | <i>b.</i> Les griffons à poils hérissés ou griffons<br>singes..... | 465 |
| Le chien courant du sud, le chien courant<br>du norm et le talbot..... | 424 | Le griffon singe.....  | 465 |
| Le chien de Saintonge.....   | 425 | Le dandy dinmont.....  | 466 |
| Les chiens de Gascogne.....  | 426 | <i>g.</i> Les vrais chiens domestiques.....                        | 466 |
| Le chien de l'Ariège.....  | 427 | Le chien de berger.....  | 467 |
| Le chien du Poitou.....  | 428 | Le colley.....   | 468 |
| Le chien normand.....  | 429 | Le chien de berger anglais.....                                    | 469 |
| Le chien d'Artois.....   | 429 | Le chien des Grisons ou chien bergamasque.....                     | 470 |
| Le chien de Vendée.....  | 429 | Le chien-loup italien.....   | 471 |
| Le chien courant de Russie ou chien de<br>Kostroma.....                | 431 | Le Chien des Alpes.....  | 471 |
| Le chien courant Suisse.....   | 431 | Le chien-loup de Poméramie.....                                    | 471 |
| Le chien de cerf.....  | 431 | Le chien chinois.....  | 473 |
| Le chien de renard.....  | 433 | Le chien du chalet ou du fruitier.....                             | 473 |
| Le harrier ou chien de lièvre anglais....                              | 434 | Le chien lapon.....  | 474 |
| Le beagle.....   | 435 | Le chien des Esquimaux.....  | 474 |
| Le beagle kerry.....   | 435 | Le chien du Kamtschatka.....                                       | 476 |
| Le briquet ou chien de lièvre.....                                     | 436 | Le chien de Sibérie.....   | 478 |
| Le chien poursuivant.....  | 436 | <i>B. Les Loups</i> .....  | 480 |
| Le chien de sang.....  | 437 | 1° Les loups proprement dits.....                                  | 480 |
| Le chien de sanglier (l'aïan).....                                     | 440 | Le loup vulgaire.....  | 480 |
| <i>d.</i> Les chiens épagneuls chasseurs.....                          | 441 | Le loup d'Amérique.....  | 498 |
| L'épagneul de Pont-Audemer.....  | 442 | Le loup d'Égypte.....  | 499 |
| L'épagneul soyeux ou grand épagneul....                                | 442 | 2° Les chacals.....  | 499 |
| L'épagneul sauteur.....  | 442 | Le chacal commun ou loup doré.....                                 | 499 |
| Le chien de bécasse.....   | 442 | Le chacal à dos noir.....  | 502 |
| L'épagneul d'eau.....  | 443 | Le chacal de l'Inde.....   | 502 |
| L'épagneul de Clumber.....   | 445 | Le chacal du Sénégal.....  | 504 |
| L'épagneul de Sussex.....  | 445 | Le chacal crabier ou des Savanes.....                              | 506 |
| Le cocker anglais.....   | 445 | Le chacal aboyeur ou loup des prairies..                           | 507 |
| Le cocker du pays de Galles.....                                       | 446 | <i>Les Renards</i> .....   | 508 |
| Le cocker Devonshire.....  | 446 | Le renard vulgaire.....  | 508 |
| <i>e.</i> Les épagneuls d'agrément.....                                | 446 | L'aguarachay ou renard du Brésil.....                              | 520 |
| Le king Charles.....   | 446 | Le renard bleu, renard des mers polaires<br>ou isatis.....         | 523 |
| L'épagneul de Blenheim.....  | 447 | Le renard blanc et le renard noir du Japon.....                    | 526 |
| Le chien de Malte ou bichon.....                                       | 448 | Le renard corsac.....  | 527 |
| Le bichon havanais.....  | 448 | Le renard caama.....   | 528 |
| Le chien de Terre-Neuve.....   | 448 | <i>Les Fenecs</i> .....  | 529 |
| Le chien du Labrador ou chien de St-Jean..                             | 544 | Le fenec zerda.....  | 530 |
| Le barbet.....   | 455 | L'otocyon à grandes oreilles.....                                  | 532 |
| Le caniche.....  | 455 | <i>Les Lycaons</i> .....   | 533 |
| Le bichon des Baléares.....  | 460 | Le lycaon ou cynhyène tacheté.....                                 | 533 |
| Le caniche-nain.....   | 460 | <i>Les Hyènes</i> .....  | 536 |
| Le chien-lion.....   | 460 | L'hyène tachetée.....  | 542 |
| Le chien de Bologne.....   | 460 | L'hyène brune.....   | 544 |
| <i>f.</i> Les griffons.....  | 461 | L'hyène rayée.....   | 545 |
| <i>a.</i> Les griffons à poils lisses on griffons<br>ratiers.....      | 461 | <i>Les Protèles</i> .....  | 547 |
| Le griffon vulgaire ou ratier.....                                     | 461 | Le protèle Delalande.....  | 547 |
| Le bull terrier.....   | 462 | <b>LES VIVERRIDÉS</b> .....  | 548 |
| Le terrier noir et feu.....  | 463 | <i>Les Civettes</i> .....  | 549 |
| Le petit terrier anglais.....  | 463 | La civette d'Afrique.....  | 550 |
| Le griffon terrier ou de renard.....                                   | 464 | La civette d'Asie ou zibeth.....                                   | 554 |
| Le chien griffon de Bresse.....  | 465 | La civette rasse.....  | 554 |
| Le griffon fauve de Bretagne.....                                      | 465 | La civette lisang.....   | 555 |



|                                       |     |   |     |
|---------------------------------------|-----|---|-----|
| <i>Les Genettes</i> .....             | 556 | <i>Les Putois</i> .....                   | 612 |
| La genette vulgaire.....              | 556 | Le putois fétide.....                     | 612 |
| La genette du Sénégal.....            | 557 | Le furet.....                             | 616 |
| La genette-belette.....               | 558 | <i>Les Belettes</i> .....                 | 619 |
| <i>Les Bassaris</i> .....             | 558 | La belette vulgaire.....                  | 619 |
| Le bassaris rusé.....                 | 558 | La belette hermine.....                   | 624 |
| <i>Les Mangoustes</i> .....           | 560 | <i>Les Visons</i> .....                   | 630 |
| La mangouste ichneumon.....           | 560 | Le Vison d'Europe ou à tête de loutre...  | 630 |
| La mangouste mungo ...                | 564 | Le vison d'Amérique ou Mink.....          | 630 |
| La mangouste nyula.....               | 565 | <i>Les Loutres</i> .....                  | 634 |
| La mangouste melon.....               | 566 | La loutre commune.....                    | 634 |
| La mangouste rayée ou zébrée.....     | 566 | <i>Les Enhydres</i> .....                 | 644 |
| La mangouste urva.....                | 569 | L'enhydre marin.....                      | 644 |
| <i>Les Cynictis</i> .....             | 569 | LES URSIDÉS.....                          | 647 |
| Le cynictis de Steedmann..            | 570 | <i>Les Ours proprement dits</i> .....     | 650 |
| <i>Les Suricates</i> .....            | 570 | L'ours vulgaire ou ours brun.....         | 650 |
| Le suricate tétradactyle.....         | 570 | L'ours à collier.....                     | 673 |
| <i>Les Mangues</i> .....              | 571 | L'ours des Pyrénées.....                  | 673 |
| Le mangue obscur.....                 | 571 | L'ours de Norwège.....                    | 673 |
| <i>Les Paradoxures</i> .....          | 572 | L'ours de Syrie.....                      | 673 |
| Le paradoxure type.....               | 573 | L'ours gris.....                          | 674 |
| Le paradoxure musang.....             | 573 | L'ours noir d'Amérique.....               | 676 |
| Le paradoxure larvé.....              | 575 | L'ours à collier du Tibet.....            | 683 |
| <i>Les Cynogales</i> ..               | 576 | <i>Les Hélarctes</i> .....                | 685 |
| Le cynogale de Bennett.....           | 576 | L'hélarcte malais ou Bruan.....           | 685 |
| <i>Les Cryptoproctes</i> .....        | 577 | <i>Les Prochiles</i> .....                | 686 |
| Le cryptoprocte féroce.....           | 577 | Le prochile lippu.....                    | 687 |
| LES MUSTÉLIDÉS.....                   | 578 | <i>Les Ours Maritimes</i> .....           | 690 |
| <i>Les Blaireaux</i> .....            | 579 | L'ours blanc ou polaire.....              | 690 |
| Le blaireau commun.....               | 579 | <i>Les Ratons ou Procyons</i> .....       | 698 |
| Le blaireau du Labrador.....          | 584 | Le raton laveur.....                      | 698 |
| <i>Les Midaus</i> .....               | 585 | Le raton crabier.....                     | 703 |
| Le mydaus télagon.....                | 585 | <i>Les Coatis</i> .....                   | 704 |
| Le mydaus balisaur ou à collier.....  | 586 | Le coati sociable.....                    | 704 |
| <i>Les Moufettes</i> .....            | 587 | Le coati solitaire.....                   | 705 |
| La moufette chinga.....               | 587 | <i>Les Kinkajous ou Cercoleptes</i> ..... | 710 |
| La moufette de l'Amérique du Sud..... | 590 | Le kinkajou potto.....                    | 710 |
| <i>Les Zorilles</i> .....             | 590 | <i>Les Benturongs ou Ictides</i> .....    | 712 |
| Le zorille varié.....                 | 590 | Le benturong noir.....                    | 712 |
| <i>Les Ratels</i> .....               | 592 | <i>Les Pandas</i> .....                   | 713 |
| Le ratel du Cap.....                  | 592 | Le panda éclatant.....                    | 713 |
| Le ratel de l'Inde.....               | 594 | LES ÉRINACÉIDÉS.....                      | 716 |
| <i>Les Gloutons</i> .....             | 595 | <i>Les Hérissons</i> .....                | 717 |
| Le glouton arctique ou boréal.....    | 595 | Le hérisson commun ou d'Europe.....       | 717 |
| <i>Les Galictis</i> .....             | 600 | Le hérisson oreillard.....                | 723 |
| Le galictis taira.....                | 601 | <i>Les Tanrecs</i> .....                  | 726 |
| Le galictis grison.....               | 602 | Le taurec soyeux.....                     | 726 |
| <i>Les Martes</i> .....               | 603 | LES SORICIDÉS.....                        | 728 |
| La marte commune.....                 | 604 | <i>Les Cladobates</i> .....               | 730 |
| La marte fouine.....                  | 607 | Le cladobate tana.....                    | 730 |
| La marte zibeline.....                | 610 | Le cladobate ferrugineux.....             | 730 |
| La marte de Java.....                 | 612 | <i>Les Ptilocerques</i> .....             | 731 |
| La marte du Canada.....               | 612 | Le ptilocerque de Low.....                | 731 |

|                                   |     |                                |     |
|-----------------------------------|-----|--------------------------------|-----|
| <i>Les Macroscélides</i> .....    | 731 | LES TALPIDÉS.....              | 745 |
| Le macroscélides type.....        | 732 | <i>Les Taupes</i> .....        | 746 |
| <i>Les Gymnures</i> .....         | 733 | La taupe d'Europe.....         | 746 |
| Le gymnure de Raffles.....        | 733 | La taupe aveugle.....          | 756 |
| <i>Les Solénodons</i> .....       | 734 | La taupe woogura.....          | 757 |
| Le sélénodon paradoxal.....       | 734 | <i>Les Condylures</i> .....    | 757 |
| Le tejon.....                     | 734 | Le condylure étoilé.....       | 757 |
| <i>Les Musaraignes</i> .....      | 735 | <i>Les Chrysochlores</i> ..... | 758 |
| La musaraigne à queue de rat..... | 736 | La chrysochlore dorée.....     | 759 |
| La musaraigne commune.....        | 736 | <i>Les Scalopes</i> .....      | 759 |
| La musaraigne étrusque.....       | 739 | Le scalope aquatique.....      | 759 |
| La musaraigne d'eau.....          | 739 | <i>Les Urotriches</i> .....    | 760 |
| <i>Les Desmans</i> .....          | 742 | L'urotriche talpoïde.....      | 760 |
| Le desman des Pyrénées.....       | 642 |                                |     |
| Le desman musqué.....             | 743 |                                |     |



Le Magot.

---

CORBEIL. — IMPRIMERIE ÉD. CRÉTÉ.

---







Devolva à  
Biblioteca da "Luiz de Queiroz"  
na última data fixada

|  |  |  |
|--|--|--|
|  |  |  |
|  |  |  |





## ORIENTAÇÕES PARA O USO

Esta é uma cópia digital de um documento (ou parte dele) que pertence a um dos acervos que fazem parte da Biblioteca Digital de Obras Raras e Especiais da USP. Trata-se de uma referência a um documento original. Neste sentido, procuramos manter a integridade e a autenticidade da fonte, não realizando alterações no ambiente digital – com exceção de ajustes de cor, contraste e definição.

**1. Você apenas deve utilizar esta obra para fins não comerciais.** Os livros, textos e imagens que publicamos na Biblioteca Digital de Obras Raras e Especiais da USP são de domínio público, no entanto, é proibido o uso comercial das nossas imagens.

**2. Atribuição.** Quando utilizar este documento em outro contexto, você deve dar crédito ao autor (ou autores), à Biblioteca Digital de Obras Raras e Especiais da USP e ao acervo original, da forma como aparece na ficha catalográfica (metadados) do repositório digital. Pedimos que você não republique este conteúdo na rede mundial de computadores (internet) sem a nossa expressa autorização.

**3. Direitos do autor.** No Brasil, os direitos do autor são regulados pela Lei n.º 9.610, de 19 de Fevereiro de 1998. Os direitos do autor estão também respaldados na Convenção de Berna, de 1971. Sabemos das dificuldades existentes para a verificação se uma obra realmente encontra-se em domínio público. Neste sentido, se você acreditar que algum documento publicado na Biblioteca Digital de Obras Raras e Especiais da USP esteja violando direitos autorais de tradução, versão, exibição, reprodução ou quaisquer outros, solicitamos que nos informe imediatamente ([dtsibi@usp.br](mailto:dtsibi@usp.br)).